OEUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT AUGUSTIN

TOME DIXIÈME

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT AUGUSTIN

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

SOUS LA DIRECTION DE M. RAULX

Doyen de Vaucouleurs

TOME DIXIÈME

Quatrième série : Sermons sur les Psaumes (suite et fin)

Cinquième série : Traités sur saint Jean

Je voudrais joindre ensemble saint Augustin et saint Chrysostome : l'un élève l'esprit aux grandes considérations; l'autre le ramène à la capacité du peuple.

(*Bos. Éd. de Bar.* XI, 441.)

BAR-LE-DUC

LOUIS GUÉRIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1872

SERMONS DE SAINT AUGUSTIN.

QUATRIÈME SÉRIE.

DISCOURS SUR LES PSAUMES.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXIX.

LES ASCENSIONS DU CHRÉTIEN.

Voici un cantique des degrés, et les degrés servent à s'élever et à descendre. On s'élève de cette vie, on s'élève par le cœur, et on s'élève à la félicité incomparable. Cette vallée est le symbole des humiliations, et de cette vallée nous devons nous élever jusqu'au Christ ou jusqu'au Verbe de Dieu qui est la montagne. Lui-même s'est abaissé afin de nous aider à monter, et l'on ne monte qu'à la condition de passer par la vallée des larmes ; les deux disciples ne pourront s'asseoir à la droite et à la gauche du Sauveur, qu'en buvant au calice de ses humiliations. Sur l'échelle de Jacob, les uns s'élèvent et figurent ceux qui avancent dans la piété, les autres descendent, et figurent ceux qui demeurent en arrière. Néanmoins le Christ, sans tomber comme Adam, est descendu afin de se mettre à notre portée, comme Paul s'abaisse pour nous parler du Christ, comme Isaïe descend de la sagesse à la crainte : il s'est fait chair, a été crucifié, afin que nous puissions le voir. Ainsi donc, dans l'Eglise ceux qui sont avancés dans les choses spirituelles, descendent afin d'aider à monter ceux qui étaient faibles ; et ceux-là montent, qui font des progrès en sainteté.

Mais quiconque veut s'élever a pour antagonistes les méchants qui le dissuadent, en lui persuadant que la vie chrétienne est impossible. Or, le Prophète a crié vers Dieu, qui l'a placé sur les degrés afin qu'il pût s'élever ; qui lui a donné la flèche ou la parole du prédicateur, et le charbon brûlant ou l'exemple de ces hommes, jadis morts pour le bien, et qui ont aujourd'hui l'ardeur du feu, et embrasent tout ce qui est contraire au bien. Repousser les langues trompeuses, c'est donc le premier degré. Mais ici-bas nous avons l'exemple des méchants, le bon grain est mélangé avec la paille. Le bon grain figure les saints qui sont dans l'Eglise, et l'Eglise de la terre soupire après la Jérusalem du ciel. Les deux fils d'Abraham, Ismaël et Isaac, ou l'alliance terrestre et l'alliance spirituelle, subsistent maintenant encore. Les uns veulent s'élever, les autres les abaissent. Un jour le van passera dans l'aire. Mais en attendant, paix avec les hérétiques, ou avec les ennemis de la paix.

1. Le psaume que nous venons d'entendre chanter et auquel nous avons répondu, est court, mais très-utile. Il vous en coûtera peu de l'écouter, et la peine de le pratiquer vous sera payée avec usure. Comme l'indique son titre, c'est un cantique des degrés, en grec ἀναβαθμῶν. Des degrés s'élèvent ou descendent, mais des degrés, dans le langage des psaumes, désignent une ascension. Comprenons-les afin de monter, et ne nous effrayons pas de monter avec nos pieds et d'une manière charnelle, mais comme il est dit dans un autre psaume : « Il a préparé des « ascensions dans son cœur, dans cette vallée « des larmes, dans le lieu qu'il a marqué [1] ». Où sont donc ces ascensions ? dans le cœur. D'où faut-il nous élever ? de la vallée des pleurs. Mais, pour désigner l'endroit où il faudra monter, la parole humaine fait défaut

[1] Ps. LXXXIII, 6, 7.

en quelque sorte ; on ne saurait le dire, ni peut-être le penser. Vous avez entendu tout à l'heure ce passage de saint Paul, que « l'œil « n'a point vu, que l'oreille n'a pas entendu, « et qu'il n'est pas monté au cœur de « l'homme [1] ». Si cela n'est point monté au cœur de l'homme, que le cœur de l'homme s'élève jusque-là. Donc, si « l'œil n'a point vu, « si l'oreille n'a point entendu, si cela n'est « pas monté jusqu'au cœur de l'homme », comment dire où nous devons monter ? Aussi, dans son impuissance, le Prophète nous dit-il : « Dans le lieu marqué ». Que pourrais-je vous dire de plus, nous dit cet homme en qui parlait le Saint-Esprit ? Est-ce en tel lieu, ou en tel autre ? Quelles que soient mes expressions, vos pensées sont terrestres, se traînent sur la terre, la chair nous pèse, car le corps corruptible appesantit l'âme, et cette habitation terrestre abat l'esprit capable des plus hautes pensées [2]. A qui le dirai-je ? Qui voudra l'entendre ? Qui comprendra le lieu où nous serons après cette vie, si l'on y monte par le cœur ? Puisque nul ne le saurait comprendre, espère quelque chose d'ineffable, une incomparable félicité que nous a préparée Celui qui a disposé dans ton cœur de saintes ascensions. Mais où les a-t-il disposées ? Dans la vallée des larmes. Une vallée est le symbole de l'humilité, comme la montagne est le symbole de l'élévation ; or, la montagne qu'il nous faut gravir est une élévation spirituelle. Mais quelle est cette montagne qu'il nous faut gravir, sinon Jésus-Christ Notre-Seigneur ? C'est lui qui, par ses souffrances, nous a fait une vallée des larmes, comme il nous a fait par son séjour une montagne que nous devons gravir. Qu'est-ce que cette vallée des larmes ? « Le Verbe s'est fait « chair et a demeuré parmi nous [3] ». Qu'est-ce que cette vallée des pleurs ? Il a présenté sa joue à ceux qui le frappaient, et a été rassasié d'opprobres [4]. Qu'est-ce encore que cette vallée des pleurs ? Il a été souffleté, couvert de crachats, couronné d'épines, cloué à la croix. C'est de cette vallée des pleurs qu'il nous faut monter plus haut. Mais monter où ? « Au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu [5] ». « C'est ce Verbe qui s'est fait chair et qui a « demeuré parmi nous ». Il est descendu vers toi, de manière cependant à demeurer en lui-même : il est descendu vers toi, afin de devenir pour toi la vallée des pleurs ; il est demeuré en lui-même, afin d'être pour toi une montagne à gravir. « Et voilà », dit Isaïe, « que dans les derniers jours se manifestera « la montagne du Seigneur, dominant le som- « met des montagnes [1] ». C'est là qu'il faut nous élever. Mais parce que l'on parle des montagnes, loin de toi toute pensée terrestre, toute hauteur visible : et quand il est question de pierre ou de rocher, ne te figure point quelque corps dur, non plus que la férocité quand on parle de lion, ni l'animal de l'étable quand il est question d'agneau. Le Christ en lui-même n'est rien de tout cela, et il s'est fait tout cela pour toi. C'est d'ici-bas qu'il faut s'élever, c'est jusque-là qu'il faut monter ; de son exemple à sa divinité. Il est devenu ton modèle dans ses abaissements ; et ceux qui n'ont point voulu s'élever de cette vallée des pleurs, ont senti le poids de son bras. Ils voulaient s'élever à contre-temps, ils rêvaient de grands honneurs, sans penser à la voie de l'humilité. Que votre charité comprenne ceci, mes frères. Deux disciples du Sauveur demandaient à s'asseoir aux côtés de Jésus, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche [2]. Jésus vit qu'ils renversaient l'ordre, qu'ils étaient prématurément ambitieux des honneurs, tandis qu'il leur fallait d'abord apprendre à s'humilier avant d'être élevés, et il leur dit : « Pouvez-vous boire le calice que « je boirai moi-même [3] ? » Car dans cette vallée des larmes il devait boire le calice de sa passion ; mais eux, sans faire attention à l'humilité du Christ, ne voulaient comprendre que sa grandeur. Il les rappelle dans la voie comme des hommes qui s'égarent, non pour leur refuser ce qu'ils désiraient, mais pour leur montrer par où ils doivent y arriver.

2. Chantons donc, mes frères, ce cantique des degrés, mais chantons-le en nous élevant par le cœur, car c'est pour nous élever que le Christ est descendu jusqu'à nous. Jacob vit une échelle, et sur cette échelle il vit les uns monter, les autres descendre [4] : voilà ce qu'il vit. Dans ceux qui montaient nous pouvons voir à notre tour ceux qui s'avancent dans la piété ; et dans ceux qui descendaient ceux qui demeurent en arrière. C'est en effet ce

[1] I Cor. II, 9. — [2] Sag. IX, 15. — [3] Jean, I, 14. — [4] Thren. III, 30. — [5] Jean, I, 1.

[1] Isa. II, 2. — [2] Matth. XX, 21. — [3] Id. 22. — [4] Gen. XXVIII, 12.

que nous retrouvons dans le peuple de Dieu ; les uns s'avancent, les autres demeurent en arrière. Tel est peut-être le sens des échelles, et pourtant on pourrait ne voir que des bons sur ces échelles, et ceux qui montent, et ceux qui descendent. Car ce n'est pas sans raison qu'on ne dit point qu'ils tombaient, mais qu'ils descendaient. Tomber et descendre sont bien différents. Adam tomba [1], et c'est pourquoi le Christ descendit. Le premier donc est tombé, mais le second est descendu ; l'un tomba par orgueil, l'autre descendit par miséricorde. Mais ce n'est point Jésus-Christ seul qui est descendu du ciel ; beaucoup d'autres saints descendent vers nous sur ses traces, et sont descendus vers nous. L'Apôtre était dans une habituelle exaltation du cœur, lui qui disait : « Soit que nous ayons des ravissements, c'est pour Dieu [2] ». Ainsi ses ravissements d'esprit étaient des ravissements en Dieu. S'élevant en effet au-dessus de toute fragilité humaine, de tous les siècles qui finissent, de tout ce qui ne vient au monde que pour s'évanouir par la mort, de tout ce qui passe, son cœur fixé en Dieu habitait autant qu'il lui était possible dans une indicible contemplation, dans laquelle « il « ouït », dit-il, « des paroles ineffables, que « l'homme ne saurait répéter [3] ». Mais, nonobstant l'impuissance de ses paroles, il n'en voyait pas moins en quelque manière ce qu'il ne pouvait nous redire. Toutefois, s'il eût voulu demeurer dans ce qu'il voyait sans pouvoir le redire, il n'aurait pu s'élever à cette hauteur et te faire voir ce qu'il voyait lui-même. Qu'a-t-il donc fait ? Il est descendu. Car il a dit au même endroit : « Soit que nous « ayons des extases, c'est pour Dieu ; soit que « nous soyons plus calmes, c'est pour vous ». Or, qu'est-ce à dire que nous soyons plus calmes ? que nous parlions de manière à être compris par vous. Car le Christ en sa naissance et en sa passion s'est fait tel que les hommes pussent parler de lui, puisqu'un homme parle facilement d'un autre homme. Mais parler de Dieu dans son essence divine, comment un homme le pourrait-il ? Un homme parle donc facilement d'un homme, et dès lors, afin que ceux qui sont élevés en grandeur pussent descendre vers les petits, sans toutefois leur rien dire que de grand, celui qui est grand par excellence s'est fait petit, afin que les grands parlassent de lui aux petits. Vous venez d'entendre dans la lecture de saint Paul la vérité de cette parole ; car ainsi s'exprimait l'Apôtre, si vous y avez pris garde : « Je n'ai pu vous parler comme à des « hommes spirituels, mais seulement comme « à des hommes charnels [1] ». C'est donc dans les hauteurs qu'il parle aux hommes spirituels, et il s'abaisse pour parler aux hommes. Et pour vous montrer que quand il s'abaisse, il parle de celui qui s'est abaissé, voici comme saint Jean parle du Christ demeurant en lui-même : « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu. Voilà ce qui était en Dieu, au « commencement. Toutes choses ont été faites « par lui, et rien n'a été fait sans lui [2] ». Saisis, si tu le peux ; prends, c'est là ton pain. Mais, diras-tu, c'est là un pain, je l'avoue, et cependant je ne suis qu'un enfant qui ai besoin de lait pour devenir capable de prendre une plus solide nourriture. Donc, parce qu'il te faut du lait, et que le Verbe est une nourriture solide, voilà qu'au moyen de la chair cette nourriture passe par ta bouche. De même qu'au moyen de la chair, la nourriture d'une mère devient un lait qu'elle transmet à son enfant; de même le Seigneur, qui est la nourriture des anges, le Verbe s'est fait chair [3] pour devenir un lait. Et l'Apôtre a dit : « Je « vous ai nourris de lait, et non de viandes « solides, que vous n'eussiez pu supporter ; à « présent même, vous ne le pouvez encore [4] ». Mais pour donner ce lait à des enfants, l'Apôtre est descendu à leur niveau, et, en s'abaissant ainsi, il leur a donné celui qui s'est abaissé. Car il s'écrie : « Me suis-je vanté au « milieu de vous de savoir autre chose que « Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié [5] ? » S'il eût dit simplement Jésus-Christ, ce Jésus-Christ est aussi dans sa divinité le Verbe qui était en Dieu, Jésus-Christ est le Fils de Dieu ; mais à ce point de vue les enfants ne sauraient l'atteindre. Comment donc pourront l'atteindre ceux qui ne sont capables que de lait ? Jésus-Christ, dit l'Apôtre, et Jésus Christ crucifié. Sucez ce qu'il a daigné se faire pour vous, et vous croîtrez en ce qu'il est lui-même. Dans l'Eglise donc, les uns montent, les autres descendent ; et c'est par ces échelles qu'ils montent, par elles qu'ils descendent. Qui sont-

[1] Gen. III, 5. — [2] II Cor. v, 13. — [3] Id. XII, 14.

[1] I Cor. III, 1. — [2] Jean, I, 1, 2. — [3] Id. 14. — [4] I Cor. III, 2. — [5] Id. II, 2.

ils, ceux qui montent? Ceux qui font des progrès dans l'intelligence des choses spirituelles. Et ceux qui descendent, qui sont-ils ? Ceux qui ont le goût et l'intelligence des choses spirituelles, autant que le peuvent des hommes, et qui néanmoins s'abaissent au niveau des petits, afin de leur tenir un langage proportionné à leur faiblesse, de les nourrir de lait, jusqu'à ce qu'ils deviennent assez forts pour prendre une nourriture spirituelle. Isaïe, mes frères, fut lui-même un de ceux qui s'abaissèrent à notre niveau : on voit facilement par quels degrés il est descendu. En parlant de l'Esprit-Saint : « Sur lui », dit-il, « reposera l'Esprit de sagesse et d'intelligence, « l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de « science et de piété, l'Esprit de crainte du « Seigneur [1] » ; il commence par la sagesse, et descend jusqu'à la crainte. De même que celui qui enseigne descend de la sagesse à la crainte, toi qu'il enseigne, élève-toi de la crainte à la sagesse. Car il est écrit que le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur. Ecoutez maintenant le psaume : représentons-nous un homme qui va monter [2]. Où seront ses degrés ? Dans son cœur. D'où s'élèvera-t-il ? De l'humilité ou de la vallée des pleurs. Où va-t-il s'élever ? A ce je ne sais quoi d'ineffable, que dans son impuissance le Prophète appelle « le lieu qu'il a dis« posé [3] ».

3. Dès lors que l'homme a ainsi disposé son ascension, ou, plus clairement, dès lors qu'un chrétien songe sérieusement à s'avancer dans la vertu, il est en butte aux langues de ses adversaires. Quiconque n'a point encore essuyé ces attaques, n'a fait encore aucun progrès, et quiconque n'en souffre point, n'essaie point de s'avancer. Veut-il comprendre ce que nous disons? qu'il fasse l'expérience de ce que nous allons entendre. Qu'il commence à marcher, qu'il conçoive le désir de s'élever, le désir de mépriser tout ce qui est terrestre, fragile, temporel, de regarder comme rien une félicité passagère, de ne penser qu'à Dieu seul, de n'être sensible à aucun avantage, abattu par aucun revers, le désir de tout vendre pour le donner aux pauvres et suivre Jésus-Christ : voyons comment s'élèveront contre lui les langues des méchants, quelles contradictions il va souffrir, et ce qui est plus grave, en le détournant du salut, sous prétexte de lui donner des conseils. Qu'un homme donne des conseils, il le fait pour le bien, il le fait pour le salut, mais ceux-ci détournent du salut. Comme donc, sous le manteau de la bienveillance, ils cachent un venin mortel, ils sont appelés dans l'Ecriture des langues trompeuses. Donc, avant de s'élever, le Prophète implore le secours de Dieu contre ces langues perfides, et s'écrie : « Seigneur, dans mes tribulations j'ai « crié vers vous, et vous m'avez exaucé [1] ». Comment Dieu l'a-t-il exaucé? En le plaçant sur les degrés pour s'élever.

4. Et comme il va monter parce qu'il est exaucé, que va-t-il demander? « Seigneur, « délivrez mon âme des lèvres injustes et des « langues trompeuses [2] ». Qu'est-ce qu'une langue trompeuse? Une langue fourbe, qui a l'apparence de nous conseiller, et la perfidie de nous nuire. Tels sont les hommes qui nous disent : Et toi aussi, tu feras ce que nul ne saurait faire; seul, tu seras chrétien. Que si nous leur prouvons que beaucoup d'autres avant nous ont agi de la sorte; si nous leur lisons dans l'Evangile le précepte que nous en fait le Seigneur, ou les Actes des Apôtres, que nous répondent leurs langues fourbes, leurs lèvres trompeuses? L'entreprise est bien difficile, et tu n'en viendras pas à bout. Les uns nous détournent par leurs défenses, les autres font de leurs louanges une persécution plus violente encore. Comme cette vie chrétienne s'est répandue dans le monde entier, l'autorité du Christ y est si grande que les païens n'osent plus élever la voix contre lui. On lit cette parole de celui qu'on ne saurait contredire : « Allez, vendez tout ce que « vous avez, distribuez-le aux pauvres, et « suivez-moi [3] ». On ne saurait contredire le Christ, ni contredire l'Evangile, ni blâmer ses paroles; alors la langue trompeuse élève un obstacle par ses louanges. O langue, si tu as des louanges, exhorte, du moins; pourquoi détourner par des flatteries perfides? Le blâme serait préférable à de fausses louanges. Que pourrais-tu dire dans tes invectives? Loin de nous une telle vie, elle est honteuse, elle est criminelle. Mais, comme tu sais qu'en parlant de la sorte l'autorité de l'Evangile t'imposerait silence, tu prends d'autres détours, afin d'éloigner les hommes de la vie chrétienne, et par une fausse louange

[1] Isa. XI, 2, 3. — [2] Prov. I, 7. — [3] Ps. LXXXIII, 7.

[1] Ps. CXIX, 1. — [2] Id. 2. — [3] Matth. XIX, 21.

tu me ravis la véritable gloire; et en louant Jésus-Christ, c'est de Jésus-Christ que tu m'éloignes. Qu'est-ce que cette vie, me dis-tu? Tel en est venu à bout, mais toi, tu ne le pourras pas. Tout en essayant de monter tu tomberas. Il semble t'avertir, et c'est un serpent, une langue trompeuse, pleine de venin. Défends-toi d'elle par des supplications, et dis au Seigneur : « Délivrez mon âme, ô mon « Dieu, des lèvres injustes et des langues « trompeuses ».

5. Et le Seigneur te répond : « Que te don« nerai-je, que mettrai-je devant toi contre « la langue trompeuse »; c'est-à-dire, quelles sont tes armes contre la langue trompeuse, que peux-tu lui opposer, comment t'en défendre? « Que te donnerai-je, que mettrai-je « devant toi? » Il nous interroge pour appeler notre attention, car c'est lui qui va répondre à sa question; et il le fait aussitôt, quand il ajoute : « Les flèches du puissant sont aiguës, « comme des charbons dévastateurs [1] », ou « désolateurs »; mais « dévastateurs » ou « dé« solateurs », car on trouve l'une et l'autre expression dans les différents exemplaires; elles ont le même sens. Voyez : on les appelle des charbons dévastateurs, parce qu'ils nous conduisent facilement à la désolation, en nous ravageant et en nous dévastant. Quels sont ces charbons? Que votre charité veuille comprendre d'abord quelles sont les flèches. « Ces flèches aiguës du puissant » sont les paroles de Dieu. Qu'on les lance, elles pénètrent les cœurs. Mais ces flèches, en traversant les cœurs, y allument un vif amour au lieu d'y apporter la mort. Le Seigneur sait attiser l'amour avec ces flèches, et nul ne lance une flèche d'amour mieux que celui qui lance la flèche de la parole; il perce le cœur de l'amant, afin de l'aider à aimer davantage; il le perce, afin de l'embraser d'amour. Or, ces flèches sont les paroles saintes. Mais quels sont ces charbons désolateurs? C'est peu que la parole pour agir contre les langues trompeuses, les lèvres de l'iniquité, c'est peu que la parole, il faut l'exemple. L'exemple est donc le charbon qui désole. Que votre charité veuille bien écouter pourquoi il est appelé désolateur. Voyez d'abord comment on agit par l'exemple. La langue trompeuse ne sait que dire, et dès lors elle en est plus trompeuse encore; prends garde qu'une telle vie ne soit supérieure à tes forces, n'est-ce point trop entreprendre? Mais tu connais le précepte de l'Evangile; c'est là ta flèche, et toutefois tu n'as pas les charbons. Il est à craindre que la flèche seule ne soit trop faible contre la langue trompeuse, prends aussi les charbons. Voilà que le Seigneur te vient dire : Tu ne saurais faire cela? Pourquoi donc celui-ci l'a-t-il pu? celui-là encore? Seras-tu plus mou que ce sénateur? plus faible de santé que cet homme, ou que cet autre? Serais-tu plus débile qu'une femme? Des femmes l'ont pu, des hommes ne le pourront? Des pauvres ne pourraient ce qu'ont pu des riches efféminés? C'est vrai, diras-tu, mais, pour moi, je suis un grand coupable, j'ai beaucoup péché. On vous montre de grands pécheurs, qui ont d'autant plus aimé qu'on leur a plus pardonné; c'est le mot de l'Evangile : « Celui « à qui on pardonne peu, aime peu [1] ». Après cette énumération, et quand le Seigneur a désigné par leur nom ceux qui ont triomphé, l'homme, percé au cœur par une flèche, brûlé par ces charbons qui désolent, sent la ruine dans ses terrestres pensées. Qu'est-ce à dire la ruine? Qu'elles sont dévastées chez lui. Une funeste végétation s'était faite en son âme, végétation de pensées terrestres, d'affections mondaines; voilà ce que brûlent ces charbons dévastateurs, afin que ce champ se déblaie et se purifie, et que Dieu puisse y construire son édifice. Où le diable n'avait fait qu'une ruine, le Christ y bâtira une demeure solide; tant que dure, en effet, le séjour du démon, le Christ ne saurait être édifié. Ces charbons désolants viennent donc détruire ce qui avait été si malencontreusement édifié, et quand ce lieu est déblayé, s'élève alors l'édifice de l'éternelle félicité. Voyez : pourquoi ce nom de charbons? C'est parce que, revenir au Seigneur, c'est passer de la mort à la vie. Vous allumez ces charbons; mais, avant qu'ils fussent allumés, ils étaient éteints. Mais un charbon éteint s'appelle un charbon mort; il est vif, au contraire, quand il est allumé. L'exemple de ces pécheurs nombreux, qui sont revenus au Seigneur, est appelé un charbon. Tu entends parfois des hommes dire avec surprise : J'ai connu un tel, quel ivrogne, quel scélérat! Quel homme passionné pour le cirque et l'amphithéâtre! Quel fripon! Aujourd'hui

[1] Ps. CXIX, 4.

[1] Luc. VII, 47.

quelle ferveur dans le service de Dieu ! quelle innocence dans sa vie ! Qu'y a-t-il d'étonnant? c'est un charbon. Tu le pleurais éteint, et tu le vois rallumé avec plaisir. Mais en louant ce charbon vif, si tu peux le faire sagement, mets-le près d'un charbon éteint ; c'est-à-dire, voilà un homme lent à suivre Dieu ; approche de lui un charbon autrefois éteint, prends la flèche de la parole de Dieu et un charbon désolant pour t'opposer aux lèvres injustes et à la langue trompeuse.

6. Qu'arrive-t-il ensuite ? Cet homme a reçu les flèches ardentes, qu'il reçoive encore les charbons dévastateurs. Il a repoussé la langue trompeuse, les lèvres iniques ; il a fait un pas, il commence à marcher, mais il est encore au milieu des méchants, des hommes d'iniquité ; le van n'a point encore passé dans l'aire : le froment est formé sans doute, mais est-il dans les greniers ? Il faut qu'il soit renfermé sous des monceaux de paille, et plus il avance, plus il voit de scandales dans le peuple de Dieu. Car, à moins d'avancer, il ne voit point les iniquités ; à moins d'être un véritable chrétien, il ne peut remarquer ceux qui n'en ont que l'apparence. Jésus-Christ, en effet, nous l'apprend par la parabole du bon grain et de l'ivraie : « Après que l'herbe « eut poussé et produit son fruit, on décou- « vrit aussi l'ivraie [1] » : c'est-à-dire, que nul homme ne découvre les méchants, si lui-même n'est devenu bon, puisque « l'ivraie ne « parut que quand l'herbe eut poussé et pro- « duit son fruit ». Notre interlocuteur s'avance donc, il voit les méchants et bien des désordres qu'il ne découvrait point auparavant, et il s'écrie vers le Seigneur : « Malheur à moi ! « car mon exil a été prolongé [2] ». Je me suis beaucoup éloigné de vous, ô mon Dieu ; mon séjour ici-bas est bien prolongé ! Je ne suis point encore dans cette patrie où je ne verrai aucun méchant ; je ne suis point encore dans cette société des anges où je ne craindrai plus de scandales. Pourquoi n'y suis-je point encore ? C'est que « mon pèlerinage s'est pro- « longé ici-bas ». Mon séjour est un exil. On appelle exilé celui qui habite une terre autre que sa patrie. « Mon exil », dit le Prophète, « est « devenu bien long ». Pourquoi si long ? Quelquefois, mes frères, un homme, qui se trouve en pays étranger, rencontre des hommes plus dévoués qu'il n'en trouvait dans sa patrie ; mais il n'en est pas ainsi quand nous sommes hors de cette Jérusalem du ciel. L'homme qui change de patrie se trouve quelquefois mieux dans l'éloignement; il trouve au loin des amis dévoués qu'il n'aurait pu rencontrer chez lui. Des ennemis l'ont banni de sa patrie, et sur la terre étrangère il trouve ce qu'il n'avait point trouvé dans sa patrie. Il n'en est pas ainsi de notre patrie, qui est Jérusalem ; on n'y rencontre que des justes ; quiconque est en dehors est parmi les méchants, dont il ne peut se séparer, qu'en rentrant dans la société des anges, qu'en retournant au lieu qu'il avait quitté. C'est là que sont tous les justes et tous les saints qui jouissent de la parole de Dieu ; sans la lire au moyen de caractères, ils découvrent sur la face de Dieu ce que nous trouvons sur les pages de nos livres. Admirable patrie ! O grande patrie, combien il est malheureux d'en être éloigné !

7. Mais ce cri du Prophète : « Bien long est « mon exil ici-bas », c'est surtout le cri de l'Eglise qui souffre sur cette terre ; c'est le cri de celle qui dans un autre psaume dit à Dieu : « Des confins de la terre j'ai crié vers vous [1] ». Qui de nous pousse des cris des confins de la terre ? Ce n'est ni celui-ci, ni toi, ni moi ; mais c'est l'Eglise entière, c'est l'héritage entier du Christ qui crie vers Dieu des confins de la terre, car l'Eglise est l'héritage du Christ, et c'est de l'Eglise qu'il est dit : « De- « mande-moi, et je te donnerai les nations « en héritage, et les confins de la terre pour « ton empire [2] ». L'héritage du Christ embrasse les confins de la terre, et l'héritage du Christ embrasse tous les saints, et tous les saints ne forment qu'un seul homme en Jésus-Christ, puisque c'est dans Jésus-Christ que se trouve l'unité ; et cet homme unique s'écrie : « Des confins de la terre j'ai crié vers vous, « quand mon cœur était dans l'angoisse ». Cet homme donc trouve son exil bien long parmi les méchants. Et comme si on lui demandait : Chez quels hommes demeurez-vous, pour gémir de la sorte ? « Mon pèlerinage est « bien long », répond-il. Mais, direz-vous, s'il est avec des bons ? S'il était avec les bons, il ne dirait point : Malheur à moi ! Ce mot « hélas », ou « malheur », désigne l'affliction, la misère ; et néanmoins il n'est point sans espérance dès lors qu'il a appris à gémir.

[1] Matth. XIII, 26. — [2] Ps. CXIX, 5.

[1] Ps. LX, 3. — [2] Id. II, 8.

Beaucoup sont malheureux, et sans gémir ils sont en exil refusant de retourner. Mais, dans son impatience de retourner, notre interlocuteur comprend le malheur de son exil ; et parce qu'il l'a senti, il revient ; il commence à monter, parce qu'il commence à chanter le cantique des degrés. Où donc gémit-il, au milieu de quoi demeure-t-il ? Il demeure dans les tentes de Cédar. Mais peut-être ne comprenez-vous point cette expression, qui vient de l'hébreu. Que signifie : « J'ai « habité parmi les tentes de Cédar ? » Le mot Cédar, autant que je me souvienne des étymologies hébraïques, signifie « ténèbres ». On dit *tenebræ*, en traduisant Cédar en latin. Or, vous connaissez les deux fils d'Abraham, dont nous entretient saint Paul, en nous disant qu'ils sont la figure des deux Testaments : l'un était né de la servante, et l'autre de l'épouse libre. De la servante était né Ismaël [1], de Sara ou de la femme libre était né Isaac, conçu par la foi contre toute espérance. Tous deux étaient issus d'Abraham, sans être néanmoins héritiers tous deux. L'un est fils, mais non héritier d'Abraham ; l'autre fut héritier ; non-seulement fils, mais héritier encore. En Ismaël sont tous ces hommes qui n'ont pour Dieu qu'un culte charnel, et ils appartiennent à l'Ancien Testament, d'après ce mot de saint Paul : « Vous qui voulez être « sous la loi, n'entendez-vous point la loi ? Il « est écrit, en effet, qu'Abraham eut deux fils, « l'un de l'esclave, et l'autre de la femme libre, « c'est là une allégorie, car ce sont les deux « alliances [2] ». Quelles sont ces deux alliances ? L'ancienne et la nouvelle. L'ancienne alliance vient de Dieu, comme la nouvelle vient de Dieu, de même que d'Abraham étaient issus Ismaël et Isaac. Mais Ismaël appartenait au royaume terrestre, et Isaac au royaume céleste. De là vient que l'Ancien Testament a des promesses terrestres, une Jérusalem de la terre, une Palestine de la terre, un royaume de la terre, un salut de la terre, ou la victoire sur les ennemis, des familles nombreuses, des récoltes abondantes. Mais tout cela tient aux promesses terrestres, qui étaient néanmoins la figure des promesses spirituelles ; la Jérusalem de la terre figurait la Jérusalem du ciel, et le royaume terrestre figurait le royaume céleste. Ismaël était l'ombre, et Isaac la lumière. Mais si Ismaël était l'ombre, rien d'étonnant qu'il y eût là des ténèbres, puisque les ténèbres ne sont que l'ombre devenue plus épaisse. Ismaël était donc dans les ténèbres, et Isaac dans la lumière. Tous ceux qui, aujourd'hui dans l'Eglise, ne savent demander à Dieu qu'une félicité temporelle, appartiennent à Ismaël. Ce sont eux qui s'opposent par leurs contradictions aux hommes spirituels qui s'avancent dans la vertu, qui en médisent, qui ont des lèvres iniques, des langues menteuses. C'est à l'encontre de tous ces contradicteurs que celui qui s'avance implore le secours de Dieu, et on lui a donné des charbons désolants, et les flèches perçantes du fort. Il vit au milieu d'eux jusqu'à ce que le van ait passé dans l'aire, et alors il s'écrie : « J'ai habité sous les « tentes de Cédar ». Car, on appelle tentes de Cédar, les tentes d'Ismaël. C'est ainsi qu'on lit dans la Genèse que Cédar appartient à Ismaël [1]. Isaac est donc avec Ismaël ; c'est-à-dire que ceux qui appartiennent à Isaac vivent au milieu de ceux qui appartiennent à Ismaël. Les uns veulent s'élever, et les autres s'efforcent de les abaisser. Nous lisons en effet dans saint Paul : « Et comme alors celui qui était né « selon la chair persécutait celui qui était né « selon l'Esprit, il en est encore de même au- « jourd'hui : l'homme spirituel est persécuté par « l'homme charnel ». Mais que dit l'Ecriture ? « Chassez l'esclave et son fils, car le fils de « l'esclave ne sera point héritier avec le fils de « la femme libre, avec mon fils Isaac [2] ». Or, ce mot, chassez, quand sera-t-il exécuté ? Quand le van passera dans l'aire. Mais maintenant, avant qu'il soit chassé, « malheur à moi, « parce que mon exil est prolongé ! c'est parmi « les tentes de Cédar que je suis contraint « d'habiter ». Le Prophète nous montre ensuite ceux qui appartiennent à Cédar.

8. « Mon âme a été longtemps étrangère ». Ce n'est point là un exil corporel, puisque c'est l'âme qui est en exil. Le corps est en exil par l'éloignement des lieux, l'âme par les affections. Si tu aimes la terre, tu es éloigné de Dieu : aimer Dieu, c'est monter vers lui. Exerçons-nous dans l'amour de Dieu et du prochain, afin de revenir à l'amour. Tomber sur la terre, c'est aller au dépérissement, à la corruption. L'interlocuteur était tombé, une main est descendue jusqu'à lui, afin de le relever. En considérant le temps de son exil,

[1] Gen. VI, 5. — [2] Galat. IV, 22-24.

[1] Gen. XXV, 13. — [2] Id. XVI, 15 ; XXI, 2, 3, 10 ; Gal. IV, 21-30.

voilà qu'il se dit étranger parmi les tentes de Cédar. Pourquoi ? Parce que « mon âme a été « longtemps exilée ». Elle est étrangère dès qu'elle doit monter. Ce n'est point le corps qui est en exil, puisque le corps ne monte pas. Mais où faut-il monter ? « C'est dans le cœur », dit le Prophète, « que sont les degrés ». Si donc on s'élève par le cœur, il n'y a pour s'élever par les degrés du cœur que l'âme exilée. Mais jusqu'à ce qu'elle arrive, « mon « âme est longtemps étrangère ». Où ? parmi « les tentes de Cédar ».

9. « Avec ceux qui haïssent la paix, j'étais pa-« cifique ». A vrai dire, mes frères bien-aimés, vous ne pouvez comprendre la vérité de ce que vous chantez, si vous ne commencez à le pratiquer. Tant qu'on puisse le dire, de quelque manière qu'on l'expose, et avec quel choix d'expressions, cette parole n'entre point dans un cœur qui ne la pratique point. Commencez donc à pratiquer, puis écoutez ce que nous dirons. C'est alors que chaque parole du psaume fera couler des larmes, alors que vous le chanterez avec joie et que le cœur pratiquera ce que chante la voix. Hélas ! combien chantent de la voix quand le cœur est muet ! Combien aussi de lèvres silencieuses quand le cœur pousse des cris d'amour ! Or, c'est au cœur de l'homme qu'est l'oreille de Dieu ; de même que l'oreille de l'homme entend la voix du corps, l'oreille de Dieu entend la voix du cœur. Dieu en exauce beaucoup dont la bouche est fermée, et beaucoup d'autres avec leurs grands cris ne sont point exaucés. C'est donc par le cœur que nous devons prier et dire : « Mon âme a été longtemps étrangère ; « avec ceux qui haïssent la paix, j'étais paci-« fique ». Que disons-nous autre chose à ces hérétiques, sinon, connaissez la paix, aimez la paix. Vous vous dites justes. Si vous l'étiez, vous gémiriez comme le bon grain mélangé à la paille. Comme il y a aussi de bons grains, de véritable froment dans l'Eglise catholique, ils tolèrent la paille jusqu'à ce que le van passe dans l'aire, et c'est parce qu'il y a de la paille, qu'ils s'écrient : « Hélas ! mon exil est bien « prolongé, j'habite parmi les tabernacles de « Cédar ». J'habite avec la paille, dit le Prophète ; mais de même que d'un monceau de paille il sort beaucoup de fumée, il sort de Cédar d'épaisses ténèbres. « J'ai habité parmi « les tabernacles de Cédar ; mon âme a été « longtemps étrangère ». Tel est le cri du bon grain qui gémit parmi la paille. Ainsi disons-nous à ceux qui haïssent la paix, et nous leur répétons : « J'étais pacifique avec ceux qui « haïssent la paix ». Qui donc hait la paix ? Celui qui brise l'unité. Ils demeureraient dans l'unité, s'ils ne haïssaient point la paix. Mais c'est parce qu'ils étaient justes qu'ils ont fait schisme et afin de n'être point mêlés avec les injustes. Ou bien, c'est nous qui parlons ici par la bouche du Prophète, ou bien ce sont eux. Choisissez. L'Eglise catholique s'écrie qu'il ne faut point rompre l'unité, ni faire de schisme dans l'Eglise du Christ ; que Dieu jugera plus tard les bons et les méchants ; que s'il est impossible aujourd'hui de séparer les bons des méchants, il faut tolérer cela pour un temps ; que les méchants peuvent bien être mélangés avec nous dans l'aire, mais qu'ils n'y seront point dans les greniers célestes ; que s'ils paraissent mauvais aujourd'hui, demain peut-être ils seront bons, et que ceux qui s'enorgueillissent aujourd'hui de leur bonté peuvent demain être méchants. Quiconque dès lors supporte un moment les méchants arrivera au repos éternel. Ainsi dit l'Eglise catholique. Que disent maintenant nos adversaires, qui ne savent ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils affirment [1] : « Ne touchez « à rien d'impur [2] » ; et encore : « Quiconque « touchera quelque chose d'impur sera impur « lui-même [3] ». Séparons-nous ; point de mélange avec les méchants. Aimez la paix, disons-nous à notre tour, aimez l'unité. Ignorez-vous de combien de justes vous vous séparez, quand vous semblez ne vous en prendre qu'aux méchants ? A cette réponse, les voilà qui s'emportent, qui bondissent de colère, qui cherchent à nous donner la mort. Souvent nous avons vu leurs violences, découvert leurs embûches. Dès lors que nous vivons au milieu de leurs piéges, et qu'ils s'irritent quand nous leur disons : Aimez la paix, nous revendiquons pour nous cette parole du Prophète : « Avec ceux qui haïssent la paix, « j'étais pacifique, et quand je leur parlais, « ils m'attaquaient sans motif ». Qu'est-ce à dire, mes frères, « ils m'attaquaient ? » Et c'est peu encore ; le Prophète ajoute « sans « sujet ». Dire à ces rebelles : Aimez la paix, aimez le Christ, est-ce donc leur dire : Aimez-nous et honorez-nous ? Non, mais honorez le Christ ; point d'honneur pour nous, mais tout

[1] I Tim. I, 7. — [2] Isa LII, 11. — [3] Lévit. XXII, 5.

honneur à Jésus-Christ. Qui sommes-nous en effet auprès de l'apôtre saint Paul ? Et que disait-il néanmoins à ces petits que des méchants, que des maîtres perfides voulaient séparer de l'unité et jeter dans le schisme, que leur disait-il ? « Est-ce que Paul a été « crucifié pour vous, ou bien est-ce au nom « de Paul que vous êtes baptisés [1] ? » C'est aussi ce que nous leur disons : Aimez la paix, aimez Jésus-Christ. Car, aimer la paix, c'est aimer le Christ ; et leur dire : Aimez la paix, c'est leur dire : Aimez le Christ. Pourquoi ? C'est que l'Apôtre a dit du Christ qu'il est notre paix, lui qui de deux peuples n'en a fait qu'un seul [1]. Si donc le Christ est la paix parce qu'il a réuni deux peuples en un seul, pourquoi d'un seul peuple en faites-vous deux ? Comment seriez-vous amis de la paix, vous qui d'un seul peuple faites deux peuples, quand Jésus-Christ de deux peuples n'en a fait qu'un seul ? Mais, tenir ce langage à ceux qui haïssent la paix, c'est être pacifique, et pourtant, quand nous leur parlons de la sorte, ces ennemis de la paix nous attaquent sans sujet.

[1] I Cor. I, 13.

[1] Ephés. II, 14.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXX.

SERMON AU PEUPLE POUR LA FÊTE DE SAINTE CRISPINE, MARTYRE.

NOTRE CONFIANCE DANS LE SEIGNEUR.

C'est de la vallée des larmes ou de l'humilité, qu'il faut nous élever, et le Christ s'est fait vallée en s'abaissant jusqu'à la mort de la croix, avant de s'élever par la résurrection. Les martyrs l'ont compris, eux qui n'ont recueilli qu'après avoir semé dans les larmes. Nous devons monter de manière à n'être point surpris par le dernier moment qui viendra comme un voleur pendant la nuit. Il n'y aura de surpris que l'orgueilleux, qui met sa confiance dans les biens de la terre, et l'homme de la nuit, ou l'infidèle. Qu'ils lèvent les yeux sur les montagnes ou qu'ils écoutent les saints prédicateurs. Le Prophète, craignant l'orgueil qui nous ébranle, demande à Dieu que son pied ne chancelle point, et Dieu ajoute : Que ton gardien ne s'endorme point. Choisis pour te garder le Christ qui garde Israël, et Israël voit Dieu. Tu seras Israël quand tu croiras aux gloires de son humanité, et à sa résurrection Il couvrira la main de ta droite La droite signifie les biens spirituels, et la gauche les biens temporels. Quiconque met son bonheur dans les biens d'ici-bas, prend sa droite pour sa gauche. La droite c'est l'embrassement de Dieu : les longs jours ou le bonheur éternel sont à droite, à gauche les richesses. La main signifie la puissance, et la vie et la mort sont en *la main* de la langue, parce que la langue nous justifie ou nous condamne. Cette main est le pouvoir de prendre place à la droite de Dieu parmi ses enfants. Mais Dieu doit nous protéger contre le scandale ou l'erreur : erreur à propos de Dieu, c'est le soleil qui brûle ; erreur à propos de l'humanité du Christ ou de l'Eglise, c'est la lune qui brûle. C'est le Seigneur qui veille sur notre entrée, ou la tentation, et sur notre sortie, c'est la victoire sur la tentation. Ainsi Crispine lève la tête au-dessus des persécutions, son âme est gardée, et c'est le Seigneur qui est notre force.

1. Voici le second des psaumes intitulés « Cantiques des degrés ». Il en est plusieurs, en effet, comme vous l'avez entendu à propos du premier, qui marquent cette ascension par laquelle notre cœur s'élève à Dieu du fond de cette vallée des pleurs, c'est-à-dire des abaissements de nos misères. Nous ne pouvons en effet nous élever utilement, si d'abord nous ne sommes humiliés, afin de nous souvenir qu'il faut nous élever du fond de la vallée ; (or, une vallée sur la terre est un lieu bas, et ces lieux bas s'appellent vallées, au même titre que les lieux élevés s'appellent montagnes ou collines) ; de peur qu'en cherchant à nous élever avec précipitation et à contretemps, nous ne trouvions une chute au lieu d'une ascension. Le Seigneur en effet nous a montré qu'il faut nous élever de cette vallée des larmes, quand il a daigné s'abaisser jusqu'à souffrir pour nous la mort de la croix. Ne perdons point de vue cette leçon ; les Martyrs ont compris cette vallée des larmes. Et d'où l'ont-ils comprise ? D'où ? parce que c'est de la vallée des larmes qu'ils se sont élevés pour être couronnés.

2. Ce psaume, ce cantique des degrés, con-

vient parfaitement à notre solennité ; car c'est des Martyrs qu'il est dit ailleurs : « Ils allaient « et pleuraient en répandant leurs semences[1] ». C'est bien ici une vallée de larmes, où l'on sème en pleurant. Quelle est cette semence ? Les bonnes œuvres que l'on fait dans les tribulations de cette vie. Quiconque fait le bien dans la vallée des pleurs, ressemble à un homme qui sème pendant l'hiver. Le froid l'empêche-t-il de travailler ? Ainsi les persécutions du monde ne doivent point nous détourner des bonnes œuvres ; vois en effet ce qui suit : « Ils marchaient en pleurant », dit le Prophète, « et répandaient leurs semences ». Misérables, s'ils pleuraient toujours ; misérables, si nul ne devait essuyer leurs larmes. Mais nous lisons ensuite : « Quand ils vien« dront, au contraire, ils viendront dans la « joie, en portant leurs gerbes[2] ».

3. Ces cantiques, mes frères, ne nous apprennent donc qu'à nous élever, mais à nous élever par le cœur, par de saints désirs, par la foi, l'espérance et la charité, par le désir de l'éternité et d'une vie sans fin. C'est ainsi qu'on s'élève. Il est de notre devoir d'expliquer comment nous devons monter. Quelles terribles menaces ne venez-vous pas d'entendre à la lecture de l'Evangile ! Vous y voyez que le jour du Seigneur viendra, comme le voleur, pendant la nuit. « Si le père de fa« mille », est-il dit, « savait à quel moment « viendra le voleur, je vous le déclare, il ne « laisserait point pénétrer dans sa maison[3] ». Or, vous vous dites en vous-mêmes : Comment peut-on connaître ce moment, puisqu'il viendra comme un voleur ? Dans ton ignorance de l'heure, veille continuellement, afin que, nonobstant ton ignorance, ce moment te trouve prêt sans cesse. Et peut-être est-ce afin que tu sois toujours prêt que ce moment est inconnu. Cette heure surprendra le père de famille, qui est ici le type de l'orgueilleux. Ne sois donc point de ces pères de famille, et cette heure ne te surprendra point. Que faut-il être, me diras-tu ? Ce que tu viens d'entendre dans le psaume : « Pour moi, je suis « pauvre et affligé[4] ». Si tu es pauvre et affligé, tu ne seras point ce père de famille que cette heure doit surprendre tout à coup, et tout à coup accabler. Ils sont pères de famille, ceux qui s'enorgueillissent en donnant un libre cours à leurs convoitises, en se plongeant dans les délices de cette vie ; qui s'élèvent contre les humbles, jettent le mépris sur les saints qui comprennent la voie étroite[1] conduisant à la véritable vie. Ces hommes seront surpris par la dernière heure, car tels étaient ceux qui vivaient aux jours de Noé, dont l'Evangile parlait tout à l'heure, comme vous l'avez entendu[2]. « Ils mangeaient, ils buvaient, les « hommes mariaient leurs filles, épousaient « des femmes, plantaient, bâtissaient, jusqu'à « ce que Noé entra dans l'arche, et le déluge « vint et les perdit tous[3] ». Quoi donc ! Sont-ils condamnés à périr ceux qui en agissent ainsi, qui marient leurs filles, qui épousent des femmes, qui plantent, qui bâtissent ? Non, mais ceux-là qui s'en glorifient, qui préfèrent à Dieu toutes ces occupations, qui, pour cela, sont toujours prêts à offenser Dieu. Quant à ceux qui n'en veulent point user, ou qui n'en usent que comme n'en usant pas, qui se confient en Celui qui a donné ces biens plus qu'en ces biens qui sont donnés, qui reconnaissent dans ces dons la miséricorde qui les console, qui ne se passionnent point pour ces dons, afin de ne point tomber d'auprès de Dieu, ces hommes ne seront point surpris quand le moment viendra comme le voleur. C'est à eux que l'Apôtre a dit : « Quant à vous, vous « n'êtes point dans les ténèbres pour être sur« pris par ce jour comme par un voleur ; vous « êtes tous des enfants de lumière et des en« fants du jour[4] ». Aussi le Seigneur, en nous disant de craindre cette heure, a-t-il dit qu'elle viendra la nuit, et l'Apôtre s'exprime ainsi : « Le jour du Seigneur viendra la nuit comme « le voleur[5] ». Veux-tu n'être point surpris ? Ne sois pas dans la nuit. Et qu'est-ce à dire, ne sois point dans la nuit ? « Vous êtes les en« fants de la lumière, les enfants du jour ; « nous ne sommes point enfants de la nuit, « ni des ténèbres ». Or, quels sont ces enfants des ténèbres et de la nuit ? Les injustes, les impies, les infidèles.

4. Mais à leur tour, avant que vienne la nuit, qu'ils écoutent et que l'Apôtre leur dise : « Vous étiez jadis ténèbres, et mainte« nant vous êtes lumière dans le Seigneur[6] ». Qu'ils s'éveillent selon l'avis de notre psaume. Déjà les montagnes sont éclairées, pourquoi dormir encore ? « Qu'ils lèvent les yeux vers « les montagnes, d'où leur viendra le se-

[1] Ps. CXXV, 6. — [2] Ibid. — [3] Matth. XXIV, 43. — [4] Ps. LXVIII, 30.

[1] Matth. VII, 14. — [2] Id. XXIV, 37-41. — [3] Luc, XVII, 26, 27. — [4] I Thess. V, 4. — [5] Id. 2. — [6] Ephés. V, 8.

« cours[1] ». Qu'est-ce à dire que déjà les montagnes sont éclairées ? Déjà s'est levé le soleil de justice, déjà les Apôtres ont prêché l'Evangile, prêché les saintes Ecritures, toutes les figures sont à découvert, le voile est déchiré[2], le secret du temple est révélé ; qu'ils lèvent enfin les yeux vers les montagnes, d'où leur viendra le secours. Voilà ce que nous ordonne ce psaume, qui est le second parmi les cantiques des degrés. Mais qu'ils ne conçoivent aucune présomption au sujet de ces montagnes, car ces montagnes, loin d'être éclairées par elles-mêmes, reçoivent la lumière de Celui dont il est dit : « Et celui-là était la « véritable lumière qui éclaire tout homme « venant en ce monde[3] ». Par ces montagnes, on peut entendre les hommes d'une éminente piété, les hommes illustres. Et qui fut plus grand que Jean-Baptiste? Quelle montagne, que cet homme dont le Sauveur a dit : « Parmi « ceux qui sont nés des femmes, nul n'est « plus grand que Jean-Baptiste[4] ? » Assurément tu vois cette montagne, tu en contemples la lumière ; écoute ses aveux. Quels aveux ? « Et nous avons tous reçu de sa pléni« tude[5] ». De celui qui a donné aux montagnes de sa plénitude, viendra aussi le secours pour toi, et non des montagnes[6] ; et toutefois si tu ne lèves les yeux sur ces montagnes, par le moyen des Ecritures, tu ne pourras approcher afin d'être éclairé par Celui qui les éclaire.

5. Chante alors ce qui suit : Si tu veux savoir sur quels degrés tu poseras solidement ton pied, afin de monter sans fatigue et sans tomber[7], répète ce qui suit : « Ne permettez « pas que mon pied soit ébranlé[8] ». Par quoi nos pieds sont-ils ébranlés? Qui ébranla le pied d'Adam, quand il était dans le paradis? Mais vois d'abord comment fut ébranlé le pied de celui qui était parmi les anges, et qui tomba par cette secousse, et d'ange qu'il était devint diable : il tomba parce que son pied fut ébranlé. Cherche la cause de sa chute. Il tomba par orgueil. Il n'y a dès lors que l'orgueil pour ébranler nos pieds; que l'orgueil, pour nous faire chanceler et tomber. La charité, au contraire, nous ébranle pour marcher, pour avancer, pour monter ; l'orgueil, pour nous faire tomber. Aussi qu'est-il dit dans notre psaume ? « Les enfants des hommes « espéreront à l'abri de vos ailes[1] ». S'ils sont à l'abri, ils sont toujours humbles, toujours pleins d'espérance en Dieu , toujours sans présomption d'eux-mêmes. « C'est à l'abri de « vos ailes qu'ils concevront de l'espérance »; car ce n'est point en se rassasiant d'eux-mêmes qu'ils goûtent la félicité. Mais que dit ensuite le Prophète ? « Ils seront enivrés de « l'abondance de votre maison, et vous les « abreuverez au torrent de vos délices[2] ». Les voilà qui ont soif et qui s'enivrent, qui ont soif et qui boivent ; mais ils ne boivent point en eux-mêmes, car ils ne sont point des sources. Où boivent-ils alors? « C'est à l'abri « de vos ailes qu'ils conçoivent l'espérance[3] ». S'ils sont à l'ombre de vos ailes, ils sont humbles. Pourquoi ? « Parce que c'est en « vous », dit le Prophète, « qu'est la source « de la vie[4] ». Ces montagnes donc ne s'arrosent point elles-mêmes, pas plus qu'elles ne s'illuminent. Vois en effet ce qui suit : « C'est « en votre lumière que nous verrons la lu« mière[5] ». Si donc c'est dans la lumière de Dieu que nous voyons la lumière ; qui est privé de la lumière, sinon l'homme qui ne voit point en Dieu ? Quiconque veut être sa propre lumière, se prive dès lors de la lumière qui l'éclaire. Aussi, sachant qu'il n'y a, pour être privé de la lumière, que celui-là seul qui veut s'éclairer, bien qu'il ne soit que ténèbres, le Prophète ajoute : « Que le pied « de l'orgueil ne vienne point contre moi, et « que la main du pécheur ne m'ébranle « point » ; c'est-à-dire, qu'à l'imitation des pécheurs, je ne sois point ébranlé et séparé de vous. Mais pourquoi craindre et dire : « Que « le pied de l'orgueil ne vienne point sur « moi ? » Le Prophète répond : « C'est là que « sont tombés ceux qui commettent l'ini« quité[6] ». Tous ceux qui commettent maintenant l'iniquité sous tes yeux sont déjà con-

[1] Ps. CXX, 1. — [2] Matth. XXVII, 51. — [3] Jean, I, 9. — [4] Matth. XI, 11. — [5] Jean, I, 16.

[6] D'anciennes éditions de Venise et de Paris continuent ainsi : « C'est donc le Christ, le Fils du souverain Père qui est notre salut « et notre secours ; et avec ce même Père, il est tout-puissant, et il « demeure en lui, en son essence. Enfin, si tu ne lèves les yeux « sur ces montagnes, etc. »

[7] On trouve ici dans ces mêmes éditions : « Et sans tomber. Mon « secours, dit le Prophète, est dans le Seigneur. Non point dans tout « seigneur, car il est beaucoup d'hommes ainsi appelés, et qui sont « mortels, fragiles et misérables ; mais dans le Seigneur des seigneurs, « dans celui qui a fait le ciel et la terre. Voilà le souverain Seigneur, « qui est le Dieu des dieux ; il est Dieu parce que tout ce qui a été « fait l'a été par lui, et c'est de lui que tout tient l'être ; il est Sei« gneur, parce qu'il possède au-delà de toute expression tout ce qui « est. Il est donc bon, et souverain Seigneur, et Dieu. Si, au moyen « de ces montagnes, tu lèves les yeux vers lui, tu en obtiendras un « secours éternel. Donc, afin qu'il soit ton secours, invoque-le, et... »

[8] Ps. CXX, 3.

[1] Ps. XXXV, 8. — [2] Id. 9. — [3] Id. 8. — [4] Id. 10. — [5] Ibid. — [6] Id. XXXV, 12, 13.

damnés; mais, pour en arriver là, ils sont tombés où le pied de l'orgueil les a heurtés. Il a donc raison celui qui écoute afin de monter et de ne point tomber, afin de s'élever de cette vallée de larmes, sans tomber par orgueil; il a raison de dire à Dieu : « Ne per« mettez point que mon pied soit ébranlé », et Dieu lui répond : « Que ton gardien ne « s'endorme pas ». Ecoutez bien, mes frères. On joint ensemble ici deux interlocuteurs. L'homme qui s'élève, en chantant ce cantique, dit à Dieu : « Ne permettez point que mon « pied soit ébranlé »; et Dieu paraît lui répondre : Tu me dis : « Ne permettez point « que mon pied soit ébranlé », ajoute alors : « Et que ton gardien ne s'endorme pas », ton pied alors ne sera point ébranlé.

6. Peut-être va-t-il répondre : Est-il en mon pouvoir que mon gardien ne s'endorme pas? Je voudrais qu'il ne s'endormît point, qu'il ne sommeillât point. Choisis donc pour te garder celui qui ne dort, qui ne sommeille point, et ton pied ne sera point ébranlé. Or, Dieu ne dort jamais; choisis donc le Seigneur pour ton gardien, si tu veux avoir un gardien vigilant. « Ne permettez point que mon pied « soit ébranlé », dis-tu : c'est bien ; c'est très-bien. Mais Dieu te répond : « Et que ton gar« dien ne s'endorme pas ». Tu allais chercher parmi les hommes un gardien, et dire : Qui trouverai-je pour ne point dormir ? Quel homme ne s'endort point? Qui trouver? Où aller? Où me tourner? Voilà que le Seigneur vient à ton aide : « Voilà qu'il ne dormira « point, qu'il ne sommeillera point, celui qui « garde Israël [1] ». Car c'est le Christ qui garde Israël. Sois donc Israël, toi-même. Qu'est-ce à dire Israël? Israël signifie voyant Dieu. Et comment voit-on Dieu? D'abord par la foi, ensuite face à face. Si tu ne peux le voir face à face, vois-le du moins par la foi. Si tu ne peux le voir face à face, parce qu'en cela consiste la claire vue, vois du moins ses gloires postérieures. C'est ce que le Seigneur dit à Moïse : « Tu ne saurais voir ma face, mais « quand je serai passé, tu me verras par der« rière [2] ». Tu attends qu'il passe : il est déjà passé; suis-le de vue par derrière ; où est-il passé ? Ecoute saint Jean : « Quand vint « l'heure », nous dit-il, « où il devait passer « de ce monde à son Père [3] ». Déjà Notre-Seigneur Jésus-Christ a fait la Pâque, et Pâque signifie passage, car c'est un mot hébreu, et non, comme l'ont cru plusieurs, un mot grec, ayant le sens de souffrances. D'autres, plus exacts et plus savants, ont trouvé que Pâque est un mot hébreu ayant le sens de passage, et non de douleur. C'est par les souffrances que Jésus-Christ a passé de la mort à la vie, nous traçant ainsi la voie, à nous qui croyons en sa résurrection, afin que nous passions de la mort à la vie. C'est peu de croire que le Christ est mort : les païens, les Juifs, les impies le croient aussi. Tous croient qu'il est mort; la foi chrétienne consiste à croire en sa résurrection ; croire qu'il est ressuscité, c'est donc l'important pour nous. Il a donc voulu être vu dans son passage, ou dans sa résurrection, et il a voulu que l'on crût en lui quand il passait, parce qu'il a été livré pour nos péchés, et qu'il est ressuscité pour notre justification [1]. Telle est la foi en la résurrection du Christ, vivement recommandée par l'Apôtre : « Vous serez sauvés », dit-il, « si vous croyez de tout votre cœur « que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts [2] ». Il ne dit point : Si tu crois que le Christ est mort, ce que croient les païens, les Juifs et tous ses ennemis ; mais bien : « Si tu crois de « tout ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre « les morts, tu seras sauvé ». Croire ainsi, c'est être Israël, c'est voir Dieu ; et bien que tu le voies seulement par derrière, la foi en ses gloires postérieures te conduira à la claire vue. Qu'est-ce à dire? C'est-à-dire quand tu croiras en ce que Jésus-Christ s'est fait pour toi, dans la suite des temps, quand tu croiras en ce qu'il a pris de toi postérieurement. Car au commencement quelle est sa face? « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu ». Qu'est-il postérieurement ? « Et le Verbe s'est fait « chair, et il a habité parmi nous [3] ». Croire donc en ce que le Verbe s'est fait pour toi, en la résurrection de sa chair, afin de ne point désespérer de la tienne, c'est devenir Israël. Mais une fois que tu seras Israël, ton gardien ne dormira point, ne sommeillera point. Car tu es Israël, et tu as entendu le Psalmiste : « Voilà que le gardien d'Israël ne dormira « point, ne sommeillera point ». Le Christ lui-même a dormi, mais il est ressuscité. Que dit-il à son tour dans un psaume ? « J'ai « dormi, j'ai pris mon sommeil ». Est-il de-

[1] Ps. CXX, 4. — [2] Exod. XXXIII, 20, 23. — [3] Jean, XIII, 1.

[1] Rom. IV, 25. — [2] Id. X, 9. — [3] Jean, I, 1, 14.

meuré endormi ? « Je me suis levé », dit-il, « parce que le Seigneur me protégera [1] ». Si donc il est ressuscité, il a passé ; s'il a passé, regarde-le par derrière. Crois en sa résurrection. Et comme l'Apôtre a dit : « Quoiqu'il « ait été crucifié selon la faiblesse de la chair, « il est néanmoins vivant par la puissance de « Dieu [2] »; et encore : « Le Christ, ressuscité « d'entre les morts, ne meurt plus ; la mort « n'aura plus d'empire sur lui [3] »; le Prophète a raison de chanter : « Voilà qu'il ne dormira « point, qu'il ne sommeillera point, le gardien « d'Israël ». Tu cherches, peut-être, dans un sens charnel, qui ne dormira point, qui ne sommeillera point ? Tu le cherches parmi les hommes, mais en vain ; tu ne le trouveras pas. Ne mets ta confiance dans aucun homme, puisque tout homme dort, tout homme sommeille. Quand sommeille-t-il? quand il porte ici-bas une chair fragile. Quand dormira-t-il? quand il sera mort. Ne mets donc point ta confiance dans un homme. Il peut sommeiller, puisqu'il est mortel, et il s'endort en mourant. Ne cherche point parmi les hommes.

7. Et qui donc, me diras-tu, pourra me garder sans dormir, sans sommeiller? Ecoute ce qui suit : « Le Seigneur te gardera ». Ce n'est donc point un homme qui dort ou qui sommeille, mais le Seigneur qui te garde. Comment te garde-t-il ? « C'est lui qui est ta « défense, qui couvre ta droite ». Courage, mes frères ! comprenons, avec le secours de Dieu, ce que signifie cette parole : « Le Sei« gneur est ta défense, il couvre ta main de « droite ». Il y a, je crois, quelque raison mystérieuse qui a détourné le Prophète de dire purement et simplement : « Le Seigneur te « protégera » ; mais lui a fait ajouter : « Il cou« vre la main de ta droite ». Dieu ne garde-t-il que notre droite, et néglige-t-il notre gauche? Ne nous a-t-il pas faits entièrement? Et celui qui a fait notre droite, n'a-t-il pas fait aussi notre gauche? S'il lui a plu de ne parler que de la droite, pourquoi cette expression : la main de ta droite, et non pas simplement, la main droite? Pourquoi ce langage, s'il n'y avait pas là quelque raison mystérieuse qu'il nous dérobe, afin que nous frappions à la porte? Car il devrait dire, sans rien ajouter, ou bien : Le Seigneur te gardera; ou, s'il voulait ajouter la droite : Le Seigneur te protégera sur ta droite; ou enfin, s'il voulait ajouter la main, il dirait : Le Seigneur couvrira ta main droite, et non la main de ta droite. Je vous dirai ce que daignera me suggérer le Seigneur ; lui qui veut bien habiter en vos âmes, daignera, sans doute, vous faire agréer mes paroles comme celles de la vérité. Vous ne savez encore ce que je veux dire ; mais quand je vous l'aurai dit, ce n'est point moi qui vous montrerai la vérité de mes paroles, vous-mêmes en reconnaîtrez la vérité. Comment la reconnaîtrez-vous, sinon à la lumière de Celui qui habite en vous, parce que vous êtes au nombre de ceux qui disent : « Ne laissez point s'ébranler mon pied » ; et à qui lui-même répond : « Que ton gardien ne « s'endorme pas, qu'il ne sommeille pas ? » Que Jésus-Christ ne s'endorme point en vous, et alors vous comprendrez la vérité de mes paroles. Comment cela, direz-vous ? Parce que, si votre foi s'endormait, le Christ dormirait en vous. Car le Christ est dans votre cœur, quand vous croyez au Christ. L'Apôtre nous dira que le Christ habite en nos cœurs par la foi [1]. Que notre foi ne sommeille point, et le Christ veille en nous. Et si ta foi sommeillait, et te laissait, à l'égard du sujet qui nous occupe, dans une fluctuation semblable à celle du vaisseau que battait la tempête, et dans lequel Jésus dormait [2], éveille le Christ, et la tempête s'apaisera.

8. J'en appelle donc à votre foi, mes frères, ô vous qui êtes les fils de l'Eglise, qui vous êtes avancés dans l'Eglise, et qui vous avancerez si vous ne l'avez point fait encore, qui ferez des progrès de plus en plus rapides, et qui en avez faits déjà, j'en appelle à votre foi; comment comprenez-vous cette parole que vous entendez dans l'Evangile : « Que votre « main gauche ignore ce que fait votre « droite [3] ? » Comprendre cette parole, c'est comprendre ce qu'est la droite et ce qu'est la gauche ; vous comprendrez également que c'est Dieu qui a fait l'une et l'autre, la droite et la gauche, et que néanmoins la droite ne doit point savoir ce que fait la gauche. La gauche signifie toute possession temporelle, et la droite le bien éternel et immuable que Dieu nous a promis. Or, si le même Dieu qui nous donnera la vie éternelle nous console pendant cette vie par les biens des temps, c'est lui, assurément, qui a fait la droite et la gauche. David a dit dans un psaume, à propos de quelques-uns, que « leur bouche a dit des

[1] Ps. III, 6. — [2] II Cor. XIII, 4. — [3] Rom. VI, 9.

[1] Ephés. III, 17. — [2] Matth. VIII, 24-26. — [3] Id. VI, 3.

« choses vaines, et que leur droite est la droite « de l'iniquité ». Donc, il en trouve, et il les en blâme, qui prennent leur véritable droite pour la gauche, et leur véritable gauche pour leur droite, et il nous montre ensuite quels sont ces hommes. Quiconque ne voit pour l'homme de félicité que dans les seuls biens et les plaisirs du temps, dans l'abondance et les richesses de ce monde, celui-là est un insensé, un pervers, il prend sa gauche pour sa droite. Tels étaient ceux dont le psaume nous dit, non point qu'ils n'avaient pas reçu de Dieu les biens qu'ils possédaient, mais qu'ils ne faisaient consister qu'en ces jouissances la vie bienheureuse, et ne recherchaient rien autre chose. Ecoutez, en effet, ce qu'il dit ensuite à leur sujet : « Leur bouche a dit des choses « vaines, et leur droite est la droite de l'ini-« quité ». Et ensuite : « Leurs enfants sont « comme de jeunes arbres, leurs filles sont « ornées comme l'idole d'un temple, leurs « celliers sont remplis et regorgent deçà et « delà, leurs brebis sont fécondes et s'en vont « en foule de leurs étables ; leurs bœufs sont « gras, on ne voit dans les clôtures ni passage « ni ruine, et nul cri ne s'élève de leurs « places publiques [1] ». Telle est la grande félicité de quelques-uns. Toutefois cette félicité pourrait échoir à un juste, comme elle échut à Job ; mais Job la regardait comme sa gauche, et non comme sa droite ; car il ne comptait pour sa droite que le bonheur continuel et sans fin qu'il se promettait en Dieu. C'est pourquoi Dieu permit qu'on le frappât sur la gauche, et sa droite lui suffit. Comment la gauche fut-elle frappée ? Par les tentations du démon. Le démon lui enleva soudainement ses biens, lui à qui Dieu permet d'agir, pour éprouver le juste et châtier l'impie, enleva tout à Job; mais Job savait que la gauche était la gauche, et qu'il n'y a que la droite qui soit la droite ; avec quelle force admirable il s'attacha à la droite ! Il tressaillit dans le Seigneur, il se consola de ses pertes, parce qu'il ne laissa point entamer ses trésors intérieurs ; son cœur était plein de Dieu. « Le « Seigneur l'a donné », dit-il, « le Seigneur « l'a ôté ; ainsi qu'il a plu au Seigneur, il a « été fait : que le nom du Seigneur soit « béni [2] ». Telle était sa droite, le Seigneur lui-même, la vie éternelle même, la possession de l'ineffable lumière, la source de la vie, la lumière dans la lumière. « Ils seront « enivrés de l'abondance de votre maison [1] ». C'était là sa droite. Quant à sa gauche elle n'était qu'un secours de consolation, et non un affermissement dans la félicité. Car Dieu était pour lui le bonheur véritable et souverain. Ainsi, quand David a dit de ces hommes que « leur bouche s'épanche en vanités, que « leur droite est la droite de l'injustice [2] », il ne leur fait pas un crime de posséder tous ces biens, mais de ce que leur bouche se répand en paroles vaines. En effet, que voyons-nous ensuite ? Après avoir énuméré toutes leurs richesses, il s'écrie : « Ils ont appelé heureux « le peuple qui possède ces biens [3] ». Telle est la vanité qu'a proférée leur bouche, c'est d'avoir proclamé heureux le peuple qui a de tels biens. Mais que direz-vous, ô Prophète, qui savez discerner quelle est votre gauche et quelle est votre droite ? Il continue en disant : « Bienheureux le peuple qui a le Seigneur « pour son Dieu [4] ».

9. Que votre charité soit donc attentive. Nous avons vu ce qu'est la gauche et vu encore ce qu'est la droite. Ecoutez dans les cantiques la confirmation de nos paroles : « Sa « gauche est sous ma tête », nous dit l'Epouse en nous parlant de l'Epoux, l'Eglise en parlant du Christ dans l'embrassement d'une ineffable charité. Que dit-elle donc ? « Sa gauche est sous « ma tête », et il m'embrasse de sa droite [5]. D'où vient que l'Epoux, afin d'embrasser l'Epouse, mettait sa gauche sous sa tête et sa droite au dessus; sa gauche pour la consoler et sa droite pour la protéger ? « Sa gauche est « sous ma tête », nous dit-elle. Cette gauche vient de Dieu, bien qu'elle soit appelée gauche, parce que c'est lui qui donne tous les biens temporels. Combien sont vains, sont impies ceux qui demandent ces biens aux idoles, aux démons ! Combien en est-il qui les demandent aux démons sans les obtenir ; combien d'autres qui les obtiennent sans les demander aux démons, car les démons ne les donnent point. De même beaucoup les demandent au Seigneur et ne les obtiennent point. Dieu qui nous appelle à la droite sait aussi régler la gauche. Si donc elle est la gauche, qu'elle soit la gauche, mais sous notre tête, et que la tête s'élève au-dessus d'elle, ou plutôt notre foi dans laquelle habite le Christ. Loin de toi de préférer à ta

[1] Ps. CXLIII, 11-15. — [2] Job, I, 21.

[1] Ps. XXXIII, 9. — [2] Id. CXLIII, 8. — [3] Id. 5. — [4] Ibid. — [5] Cant. II, 6.

foi rien de temporel, et alors ta gauche ne sera pas au-dessus de ta tête ; suborne à ta foi tout ce qui est du temps, et mets ta foi au-dessus de tout ce qui passe, alors la gauche sera sous ta tête, et la droite de l'Epoux t'embrassera.

10. Ecoute les Proverbes te dire encore ce qui est la droite et ce qui est la gauche. Il est dit, à propos de la Sagesse : « La longueur des « jours, les années de la vie sont dans sa « droite; et dans sa gauche, la gloire et les « richesses [1] ». Cette longueur des jours marque l'éternité; c'est ainsi que l'Ecriture ne donne le nom de longueur qu'à ce qui est éternel ; car, tout ce qui a une fin est court. « Je le comblerai de la longueur des jours [2] », est-il dit à un autre endroit. Autrement, y aurait-il une grande faveur à dire : « Honorez « votre père et votre mère, afin de vivre long-« temps sur la terre [3] ? » Quelle terre, sinon celle dont il est dit : « Vous êtes mon espé-« rance, mon héritage sur la terre des vi-« vants [4] ? » Qu'est-ce que vivre longtemps sur cette terre, sinon vivre éternellement? Ici-bas qu'est-ce, en effet, que vivre longtemps, sinon arriver à la vieillesse? Quelque long que cet âge nous paraisse, dès qu'on y arrive, il paraît court, parce qu'il a une fin. Beaucoup vieillissent ici-bas après avoir maudit les parents ; beaucoup d'autres, après les avoir honorés, vont bientôt à Dieu. La promesse de vivre longtemps sur cette terre est-elle donc accomplie ? Non, mais cette longue vie s'entend de l'éternité. La longue vie est dans sa droite ; mais dans sa gauche on trouve les richesses, la gloire, ce qui est nécessaire ici-bas et que les hommes appellent des biens. Mais un homme s'élève contre toi et veut te frapper sur la droite, c'est-à-dire te ravir ta foi : tu as reçu un soufflet sur la droite, présente la gauche [5] ; c'est-à-dire, laisse enlever ce qui est du temps et non ce qui est éternel. Ecoutez comme l'apôtre saint Paul pratiquait cette doctrine. Les hommes persécutaient en lui le chrétien ; on frappait sa droite, il présentait sa gauche : « Je suis citoyen romain », disait-il [6]. Ils outrageaient en lui la droite, il les effrayait de sa gauche, parce qu'ils ne pouvaient craindre en lui la droite, puisqu'ils ne croyaient pas au Christ. Si donc c'est la droite qui embrasse la gauche qui est sous la tête, que signifie cette parole : « Que votre gauche « ignore ce que fait votre droite ? » C'est-à-dire, quand tu fais une bonne œuvre, fais-la en vue de la vie éternelle. Car, si tu ne fais le bien sur la terre que pour posséder en abondance les biens terrestres, ta main gauche fait ce que fait ta droite ; tu mets la droite avec la gauche. N'agis donc jamais que pour la vie éternelle. Oui, agis de la sorte, et tu agiras sans crainte ; tel est l'ordre du Seigneur. Si tu n'agis que pour les biens de la terre et en vue de la vie présente, il n'y a que ta droite pour agir ; mais si tu travailles en vue de la vie éternelle, et qu'il se glisse quelque désir qui tienne à la vie du temps, de manière à travailler aussi dans cette vue et par le désir d'une récompense terrestre, c'est là mêler la main droite aux œuvres de la main gauche ; et c'est ce que Dieu défend.

11. Arrivons maintenant à cette parole du psaume : « C'est le Seigneur qui couvre la « main de votre droite ». La main signifie la puissance; comment le prouver ? C'est que la main de Dieu est appelée la puissance de Dieu. Car le diable qui tenta Job dit à Dieu : « Etendez votre main, touchez ce qui est à « lui, et voyez s'il vous bénit en face [1] ». Qu'est-ce à dire : « Etendez votre main », sinon donnez-m'en le pouvoir ? Mais écoute plus clairement encore, ô mon frère, afin de couper court aux pensées charnelles, et de ne point te figurer un Dieu qui a des membres; vois plus clairement que la main de Dieu est sa puissance. Il est dit quelque part dans l'Ecriture : « La mort et la vie sont dans les « mains de la langue [2] ». Nous connaissons le morceau de chair appelé langue, se remuant dans la bouche, frappant le palais et les dents pour articuler les sons qui forment la parole. Montrez-moi la main de la langue. La langue n'a donc point de mains, et cependant elle a une main. Quelle est cette main de la langue? Son pouvoir. Qu'est-ce à dire que « la vie et la « mort sont dans les mains de la langue ? Ta « bouche te justifiera et ta bouche te con-« damnera [3] ». Si donc la main est le pouvoir, quelle est la main de la droite ? Je ne vois rien de plus juste, sinon de comprendre par la main de la droite le pouvoir que Dieu t'a donné de prendre place à sa droite, avec le secours de sa grâce, si tu le veux. Car tous les impies seront à sa gauche ; et c'est à droite

[1] Prov. III, 16.— [2] Ps. XC, 16.— [3] Exod. XX, 12. — [4] Ps. CXLI, 6. — [5] Matth. V, 39. — [6] Act. XXII, 25.

[1] Job, I, 11. — [2] Prov. XVIII, 21. — [3] Matth. XII, 37.

que seront les fils de Dieu fidèles à sa volonté; c'est à eux qu'il dira : « Venez, bénis de « mon Père, recevez le royaume qui vous a « été préparé à l'origine du monde[1] ». Tu as donc reçu le pouvoir d'être à la droite, le pouvoir de devenir enfant de Dieu. Quel pouvoir? Celui dont saint Jean nous dit : « Il « leur a donné la puissance de devenir en« fants de Dieu[2] ». D'où as-tu reçu cette puissance? « Elle est donnée à ceux qui croient en « son nom ». Si donc tu as la foi, tu as aussi le pouvoir d'être enfant de Dieu. Or, être parmi les enfants de Dieu, c'est être à sa droite. Donc ta foi est la main de ta droite, c'est-à-dire que la main de ta droite c'est le pouvoir qui t'a été donné d'être parmi les enfants de Dieu. Mais que deviendrait cette puissance que l'homme a reçue, si Dieu ne le protégeait? Le voilà qui croit, qui marche dans la foi; il est faible, agité au milieu des tentations, des chagrins, des attraits charnels, des aiguillons de la convoitise, des artifices et des piéges de l'ennemi. De quoi lui sert de croire au Christ et d'avoir la puissance d'être parmi les enfants de Dieu? Malheur à cet homme, si Dieu ne vient au secours de sa foi; c'est-à-dire s'il n'empêche que tu sois tenté au-dessus de tes forces, comme l'a dit l'Apôtre : « Dieu est « fidèle et il ne souffrira point que vous soyez « tentés au-delà de ce que vous pouvez sup« porter[3] ». Celui donc qui ne souffre pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, quoique nous ayons déjà la foi, quoique nous possédions la main de notre droite, Dieu nous protége sur la main de notre droite. Il ne nous suffirait pas d'avoir la main de notre droite, si lui-même ne couvrait de sa protection cette main de notre droite.

12. Voilà pour les tentations : écoutez ce qui suit : « Que le Seigneur te protége sur la « main de ta droite ». Je vous l'ai expliqué, et, autant que je puis en juger, j'ai réveillé vos souvenirs. Si vous ne l'aviez déjà su, et su par les saintes Ecritures, vos murmures ne m'auraient point fait connaître que vous l'avez compris. Donc, mes frères, puisque vous l'avez compris, voyez ce qui suit, pourquoi Dieu nous protége, et sur la main droite, c'est-à-dire dans cette même foi, dans laquelle nous avons reçu le pouvoir d'être enfants de Dieu et d'être à sa droite. Pourquoi faut-il que Dieu nous protége? A cause des scandales. D'où viennent les scandales? Il faut les craindre sous deux points de vue, parce qu'il y a deux préceptes qui renferment toute la loi et les Prophètes, l'amour de Dieu et l'amour du prochain [1]. On aime l'Eglise à cause du prochain, et Dieu pour lui-même : or, le soleil est une figure de Dieu, comme la lune est une figure de l'Eglise. Quiconque peut être dans l'erreur au point de croire sur Dieu ce qu'il ne faut point croire, ou à ne point croire que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont une même substance, est dans l'erreur des hérétiques, principalement des Ariens. S'il croit que le Fils ou le Saint-Esprit ont quelque chose de moins que le Père, il est tombé dans le scandale en ce qui regarde Dieu, et dès lors brûlé par le soleil. Quiconque aussi croit que l'Eglise est dans une partie du monde, et ne reconnaît point qu'elle est répandue dans le monde entier, qui croit à ceux qui lui disent : « C'est « ici, c'est là qu'est le Christ[2] », comme vous l'avez entendu tout à l'heure dans la lecture de l'Evangile, tandis que le Christ a racheté le monde entier pour lequel il a donné une telle rançon : celui-là est scandalisé au sujet du prochain, il est brûlé par la lune. Ainsi quiconque est dans l'erreur sur la substance même de la vérité, est brûlé par le soleil, brûlé pendant le jour, parce qu'il erre au sujet de la sagesse dont il est dit : « Le jour parle « au jour ». De là cette parole de l'Apôtre : « Nous communiquons les choses spirituelles « à ceux qui sont spirituels. Le jour annonce « la parole au jour, en communiquant les « choses de l'esprit aux hommes spirituels. « Le jour annonce la parole au jour; mais « nous annonçons la sagesse aux parfaits[3] ». Que signifie « et la nuit annonce la science à la « nuit[4]? » Aux petits on prêche l'humilité du Christ, l'incarnation du Christ, la croix du Christ; c'est le lait qui suffit aux enfants. Dès lors on n'abandonne point les enfants dans la nuit, puisque la lune éclaire dans la nuit; c'est-à-dire que par la chair du Christ on prêche l'Eglise, puisque la tête de l'Eglise c'est le Christ en sa chair. Quiconque n'est scandalisé ni de l'Eglise ni de la chair du Christ, celui-là n'est point brûlé par la lune. Quiconque n'est point scandalisé au sujet de la vérité immuable et inaltérable, n'est point brûlé par le soleil; non point qu'il soit épargné

[1] Matth. XXV, 34. — [2] Jean, I, 12. — [3] I Cor. X, 13.

[1] Matth. XXII, 37-40. — [2] Id. XXIV, 23. — [3] I Cor. II, 13. — [4] Ps. XVIII, 3.

par ce soleil que voient les mouches et les bestiaux; mais je parle de ce soleil qui fera dire aux impies au dernier jour : « Que « nous revient-il de notre orgueil, et que « nous a valu le faste de nos richesses? Tout « cela est passé comme l'ombre ». Puis ils déplorent leur malheur : « Nous avons donc erré « loin du sentier de la vérité, et la lumière de « la justice n'a pas lui pour nous, son soleil « ne s'est point levé à nos yeux [1] ». Mais le soleil vulgaire n'éclaire-t-il point les impies, par l'ordre de « Celui qui fait lever son soleil « sur les bons et sur les méchants [2]? » Dieu a donc fait un soleil qui se lève sur les bons et sur les méchants et que peuvent voir les uns et les autres; mais il est un autre soleil qui n'a pas été fait, mais engendré, par qui tout a été fait, en qui est toute l'intelligence de l'immuable vérité. C'est de lui que les impies diront: « Et le soleil ne s'est point levé pour nous ». Celui qui n'erre point sur la sagesse ellemême, n'est point brûlé par le soleil; et celui qui n'erre pas au sujet de l'Eglise, et de la chair du Christ, et de tout ce qu'il a fait pour nous dans le temps, n'est point brûlé par la lune. Mais bien qu'un homme ait cru en Jésus-Christ, il tombera dans l'erreur deçà ou delà, si cette parole ne s'accomplit en sa faveur : « C'est le Seigneur qui te couvre sur la « main de ta droite ». Aussi, après avoir dit: « C'est le Seigneur qui te couvre sur la main « de ta droite » ; comme si on lui répondait: Voilà que j'ai la main de ma droite, j'ai choisi la foi en Jésus-Christ, j'ai reçu le pouvoir d'être parmi les enfants de Dieu, qu'ai-je encore besoin que Dieu me protége, c'est-à-dire qu'il couvre la main de ma droite? Voilà que le Prophète continue : « Le soleil ne te brûlera « point pendant le jour, ni la lune pendant la « nuit [3] ». Ainsi donc le Seigneur couvre la main de ta droite, afin que tu ne sois brûlé ni par le soleil pendant le jour, ni par la lune pendant la nuit. Comprenez par là, mes frères, que ce langage est figuratif; car si nous arrêtons notre pensée sur le soleil visible, il brûle pendant le jour, à la vérité, mais est-ce que la lune brûle pendant la nuit? Mais qu'est-ce qu'une brûlure? Un scandale. Ecoute ce mot de l'Apôtre : « Qui est faible, sans que je sois « faible avec lui? Qui est scandalisé, sans que « je brûle [4]? »

13. Donc « le soleil ne te brûlera pas pen« dant le jour, ni la lune pendant la nuit ». Pourquoi? Parce que « le Seigneur te préser« vera de tout mal ». Il te préservera, et du scandale de la part du soleil, et du scandale de la part de la nuit, en un mot de tout mal, celui qui couvre la main de ta droite, qui ne dort pas, qui ne sommeille pas. Pourquoi cette promesse? C'est que nous sommes au milieu des tentations : « Et le Seigneur « te gardera de tout mal; que le Seigneur « garde ton âme ». Oui, jusqu'à ton âme. « Qu'il veille sur ton entrée et ta sortie, et « aujourd'hui et jusque dans les siècles ». Rien n'est demandé pour le corps, parce que c'est le corps que l'on fit mourir chez les martyrs; mais que le Seigneur garde ton âme, car chez les martyrs l'âme ne succomba point. Les bourreaux sévissaient contre Crispine, dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Ils traitaient cruellement une femme riche et débile. Mais elle était forte, parce que le Seigneur, qui la gardait, couvrait la main de sa droite. Qui, mes frères, ne connaît Crispine dans l'Afrique tout entière? Elle était illustre, de noble origine et possédait de grands biens. Mais tout cela était la gauche, était sous sa tête. L'ennemi vint frapper la tête et on la soutint de la gauche qui était sous la tête. Mais la tête s'élevait au dessus, et la droite de Dieu l'embrassait d'en haut. Que pouvait toute la malice d'un persécuteur, contre cette femme si débile? Sans doute, il y avait chez elle, et la faiblesse du sexe, et cette langueur que produisent les richesses, et cette mollesse d'une longue habitude. Mais qu'est-ce que tout cela en comparaison des grands secours de Dieu? Qu'est-ce que tout cela quand l'époux met sa gauche sous la tête, et nous embrasse de sa droite? Quel ennemi pourrait la frapper ainsi défendue? Il frappa néanmoins, mais le corps. Or, que dit le psaume? « Que Dieu garde ton « âme ». L'âme ne céda point, le corps fut frappé; encore ne fut-il frappé que pour un temps, puisqu'il doit ressusciter à la fin du monde. Celui qui a daigné se faire chef de l'Eglise, permit aux bourreaux de le frapper pour un temps; mais il ressuscita sa chair le troisième jour, et ressuscitera la nôtre à la fin du monde. La tête est ressuscitée afin de veiller sur le corps et de l'empêcher de céder. « Que « le Seigneur garde ton âme ». Qu'elle ne cède point, qu'elle ne se laisse briser ni par les scandales, ni par les persécutions, ni par

[1] Sag. v, 6-9. — [2] Matth. v, 45.— [3] Ps. CXX, 6.— [4] II Cor. XI, 29.

la tribulation; que son courage ne se laisse point abattre. Le Seigneur l'a dit : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps sans pouvoir tuer l'âme, mais craignez celui qui peut « précipiter l'âme et le corps dans l'enfer[1] ». Que le Seigneur dès lors garde cette âme, de peur que tu ne sois victime des séductions de l'ennemi, victime de fausses promesses, victime des menaces contre les biens du temps, et que « le Seigneur garde ton âme ».

14. Ensuite : « Que le Seigneur garde ton entrée et ta sortie, et aujourd'hui et jusque « dans les siècles[2] ». Réfléchis un moment sur ton entrée. « Que le Seigneur veille sur « ton entrée et sur ta sortie, dès ce jour, et « jusque dans les siècles ». Qu'il garde aussi ta sortie. Qu'est-ce que l'entrée? Qu'est-ce que la sortie? L'entrée pour nous, c'est la tentation; et la victoire sur la tentation, c'est la sortie. Vois cette entrée et cette sortie dans l'Ecriture : « La fournaise éprouve les « vases du potier, et la tribulation douloureuse les hommes justes[3] ». Si les hommes justes sont comme les vases du potier, il faut que ces vases soient mis dans la fournaise. Et ce n'est point quand ils entrent que le potier se tient assuré, mais quand ils sortent. Quant au Seigneur, il ne craint point, car il connaît ceux qui lui appartiennent[4]; il connaît ceux qui n'éclateront point dans la fournaise. Ils n'éclatent point, ceux qui n'ont point l'orgueil. C'est donc l'humilité qui nous garde en toute tentation ; car nous montons de la vallée des larmes en chantant le cantique des degrés, et le Seigneur veille sur l'entrée, afin que nous entrions en toute sûreté. Gardons une foi pure dans la tentation, et le Seigneur « gardera « notre sortie dès maintenant et jusque dans les « siècles ». Quand nous serons sortis de toute épreuve, nulle tentation ne viendra nous effrayer dans l'éternité, nulle convoitise ne nous inquiétera. Ecoute l'Apôtre qui nous rappelle ce que nous disions tout à l'heure : « Dieu est fidèle, et ne permettra point que « nous soyons tentés au-dessus de nos forces ». C'est ainsi que Dieu veille sur ton entrée ; quand il écarte de toi l'épreuve à laquelle tu ne pourrais résister, il veille sur ton entrée : voyez s'il ne garde point aussi la sortie. « Mais, poursuit l'Apôtre, il donnera une « issue à la tentation, afin que vous la puis« siez supporter[1] ». Pouvons-nous, mes frères, nous expliquer autrement que ne le fait ici l'Apôtre ? Veillez donc sur vous, mais non par votre propre vigilance, parce que c'est Dieu qui vous protége et qui vous garde, lui qui ne dort point, qui ne sommeille point. Une seule fois, il a dormi pour vous; il est ressuscité et ne dormira plus. Que nul ne compte sur soi-même. C'est de la vallée des pleurs que nous nous élevons; ne demeurons pas en chemin. Nous avons encore des degrés à monter ; nous ne devons ni y demeurer par paresse, ni y tomber par orgueil. Disons à Dieu : Que notre pied ne soit point ébranlé; il ne dormira point celui qui nous garde. Cela est en notre pouvoir, si, avec le secours de Dieu, nous choisissons pour gardien celui qui ne dort pas, qui ne sommeille pas, qui garde Israël. Quel Israël, sinon celui qui voit Dieu? Ainsi le secours te viendra du Seigneur, ainsi il te protégera sur la main de ta droite, ainsi seront gardées, et ton entrée et ta sortie, dès maintenant et jusque dans les siècles. Si tu présumes de toi-même, ton pied sera ébranlé, et si ton pied est ébranlé, quand même tu te croirais sur quelque degré, tu tomberas à cause de ton orgueil; car celui qui est humble dans cette vallée des pleurs dit à Dieu : « Ne permettez point que mon « pied soit ébranlé ».

15. Le psaume était court, et néanmoins voila une longue explication, un long sermon. Imaginez-vous, mes frères, qu'à l'occasion de la fête de sainte Crispine, je vous ai invité à un festin, et que je n'y ai point gardé la tempérance ; je vous ai retenus trop longtemps à table. Cela ne pourrait-il point vous arriver, si quelque homme du monde vous invitait et vous forçait à boire outre mesure? Qu'il nous soit permis d'en agir ainsi, à propos de la parole divine, afin qu'elle vous enivre et vous rassasie, comme cette pluie du Seigneur vient détremper les terres, et que nous allions avec plus de joie rejoindre les martyrs, comme nous l'avions promis hier. Car les martyrs sont ici-bas avec nous, sans aucun labeur.

[1] Matth. x, 28. — [2] Ps. cxx, 8. — [3] Eccli. xxvii, 6. — [4] II Tim. ii, 19.

[1] I Cor. x, 13.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXI.

SERMON AU PEUPLE.

L'EXTASE DE L'AMOUR.

L'amour terrestre nous abaisse, l'amour nous élève dès qu'il vient du ciel. Il s'élève du milieu des scandales, du mélange des bons et des méchants, et s'élève à la Jérusalem d'en haut, où nous appellent ceux qui nous ont devancés. Figurons-nous que nous y sommes déjà, et que nous nous y tenons affermis dans la vérité, mais non affermis par nous-mêmes, comme l'orgueil pourrait le suggérer. Cette ville n'est point la Jérusalem terrestre qu'on ne bâtissait plus quand David chantait ainsi, mais celle qui a les saints pour pierres vivantes et le Christ pour fondement ; non celle que l'on devait rebâtir plus tard, celle-là était une ville, celle-ci est comme une ville, et ceux qui la composent ont l'unité. Dieu seul est *Un* sans variation, il *Est*. Mais le Christ qui *Est*, puisqu'il est Dieu, a voulu devenir Fils d'Abraham, afin de nous faire participer à son être inaltérable, en nous délivrant des instabilités de cette vie, instabilité du cœur, des corps célestes, de l'âme occupée des pensées diverses. Pour avoir voulu être ferme par lui-même, l'ange est tombé ; après lui Adam. Dans la cité du ciel sont montées les tribus d'Israël ou du *voyant Dieu*. Il y avait en elles mélange de bons et de méchants ; ceux-là sont montés qui étaient sans déguisement ou sans orgueil, car l'orgueil veut paraître ce qu'il n'est point. Ces tribus montaient donc et confessaient le Seigneur ; l'orgueilleux ne confesse rien. Là sont assis les Trônes : ils sont les trônes de Dieu, et sont assis pour juger et discerner ceux qui auront fait miséricorde, qui auront acheté des amis avec la monnaie de l'iniquité ; ceux-là seront à droite, les autres à gauche. De là cette force de la charité qui nous fait aimer la perfection chez les autres, acheter la paix du ciel au prix des biens terrestres, qui détruit ce que nous sommes pour nous faire devenir ce que nous ne sommes pas encore, qui se fait tout à tous pour plaire à Jésus-Christ, qui prêche le ciel par amour pour nos frères.

1. De même que l'amour impur embrase l'âme, la porte à désirer ces biens terrestres et périssables qui doivent la faire périr à son tour, l'entraîne dans les bas-fonds, la plonge dans l'abîme ; ainsi l'amour chaste l'élève au ciel, l'embrase du désir des biens éternels, la stimule vers ces biens qui ne doivent ni passer, ni périr, et du fond de l'abîme la soulève jusqu'au ciel. Tout amour a son aiguillon ; point de repos pour lui ; dans l'âme de l'amant, il faut qu'il entraîne. Veux-tu connaître la force de l'amour? Vois où il nous conduit. Je ne vous exhorte donc point à ne rien aimer, seulement à n'aimer point le monde, afin d'aimer plus librement Celui qui a fait le monde. Une âme liée par un amour terrestre a comme une glu sur les ailes, et ne saurait voler. Une fois purifiée des affections grossières de ce monde, elle commence à dégager de toute entrave ses plumes et ses ailes, c'est-à-dire à voler par le double précepte de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain [1]. Mais où se dirige son vol cependant, sinon vers Dieu, puisqu'elle s'élève par l'amour? Or, avant d'y arriver, elle gémit sur la terre, si elle a déjà le désir de voler ; elle s'écrie : « Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je volerai et me reposerai [2] ? » D'où prendra-t-il son vol, sinon du milieu des scandales où gémissait aussi le Prophète à qui j'ai emprunté ces paroles ? C'est donc du milieu des scandales, c'est du mélange des bons avec les méchants, c'est de la confusion de la paille avec le bon grain qu'il veut prendre son vol, pour aller où il n'aura plus à souffrir du mélange et de la société des méchants, mais où il vivra dans le saint commerce des Anges, citoyens de la Jérusalem éternelle.

2. Ce psaume que nous entreprenons de vous expliquer aujourd'hui, ou plutôt celui qui parle et qui monte en ce psaume, aspire à la Jérusalem céleste. C'est en effet un cantique des degrés; et, comme je vous l'ai dit souvent, ces degrés ne sont point faits pour descendre, mais pour monter. L'interlocuteur veut donc monter ; et où veut-il monter, si ce n'est au ciel? Qu'est-ce à dire, au ciel? Veut-il monter pour être au ciel avec le soleil, la

[1] Matth. XXII, 40.

[2] Ps. LIV, 7.

lune et les étoiles ? Loin de là. Mais il est au ciel une Jérusalem éternelle, où sont les anges nos concitoyens : c'est à l'égard de ces concitoyens que nous sommes étrangers sur la terre. Dans cet exil nous soupirons; dans la patrie nous aurons la joie. Or, dans cet exil nous rencontrons parfois des compagnons qui ont vu la cité sainte, et qui nous convient à y courir. C'est avec eux que se réjouit notre interlocuteur, qui s'écrie : « J'ai tressailli de « cette parole qui m'a été dite : Nous irons dans « la maison du Seigneur [1] ». Que votre charité, mes frères, se rappelle ce qui arrive quand on parle d'une fête des martyrs, et d'un sanctuaire où la foule se rassemble à jour fixe, pour célébrer cette solennité ; ces foules s'encouragent, s'excitent mutuellement : allons, disent-elles, allons ! Et où irons-nous, disent les uns? A tel endroit, répondent les autres, à tel sanctuaire. Ils se stimulent, prennent feu, peu à peu, ne forment qu'une seule flamme, et cette flamme unique, allumée par les ardentes paroles de chacun, les enlève au sanctuaire désigné, où de saintes occupations les sanctifient. Si donc l'amour sacré peut nous jeter ainsi dans un lieu de la terre, quel doit être l'amour qui porte au ciel ceux qui n'ont qu'un même cœur, et qui se disent : « Nous irons « dans la maison du Seigneur ? » Courons alors, mes frères, courons, nous irons dans la maison du Seigneur. Courons, ne nous lassons point ; car nous arriverons où il n'y a plus de lassitude. Courons dans la maison du Seigneur, que notre âme se réjouisse avec ceux qui nous tiennent ce langage. Car, ceux qui nous tiennent ce langage, ont vu les premiers cette patrie, et ils crient à ceux qui les suivent : « Nous irons dans la maison du Sei- « gneur » : Courez, hâtez-vous. Les Apôtres l'ont vue, et nous crient : Marchez, courez, suivez-nous, « nous irons dans la maison du « Seigneur ». Et que répond chacun de « nous? J'ai tressailli des paroles que l'on m'a « dites, nous irons dans la maison du Sei- « gneur ». J'ai tressailli avec les Prophètes, j'ai tressailli avec les Apôtres. Car tous nous ont dit : « Nous irons dans la maison du Sei- « gneur ».

3. « Nos pieds étaient fermes dans les par- « vis de Jérusalem [2] ». Tu vois maintenant quelle est la maison du Seigneur, si tu étais en peine de le savoir. C'est dans cette maison du Seigneur qu'on bénit l'architecte de ce palais. Lui-même fait les délices de ceux qui habitent ce palais, lui-même est leur seule espérance, leur bien suprême. De quoi, dès lors, doivent occuper leurs pensées ceux qui courent ici-bas, sinon se figurer qu'ils y sont déjà, qu'ils y sont affermis? Car c'est beaucoup que se tenir avec les anges, sans éprouver de défaillance. Celui qui en est tombé ne s'est point tenu ferme dans la vérité. Tous ceux qui n'en sont point tombés demeurent fermes dans la vérité [1] ; et celui-là tient ferme qui jouit de Dieu ; mais quiconque veut jouir de lui-même tombera. Quel est celui qui veut jouir de lui-même ? L'orgueilleux. Aussi, celui qui voulait toujours être ferme dans les parvis de Jérusalem a-t-il dit : « C'est en votre « lumière que nous verrons la lumière [2] », et non point dans la nôtre. Et encore : « C'est « en vous », non pas en moi, « qu'est la source « de la vie ». Qu'a-t-il ajouté ? « Que le pied « de l'orgueil ne vienne point à moi, et que « la main des pécheurs ne m'ébranle pas [3] ». C'est ainsi que sont tombés tous ceux qui commettent l'iniquité ; ils sont bannis, ils n'ont pu demeurer fermes. Si donc ils n'ont pu demeurer fermes, à cause de leur orgueil, élève-toi humblement, afin de dire : « Nos pieds « étaient fermes dans les parvis de Jérusa- « lem ». Réfléchis à l'état où tu seras un jour dans cette bienheureuse ville, et bien que tu sois encore en chemin, figure-toi que tu y es arrivé, associe-toi à l'inaltérable joie des anges, qui accomplira en toi cette parole : « Bienheureux ceux qui habitent votre mai- « son, ils vous béniront dans les siècles des « siècles [4] ». Nos pieds étaient fermes dans les parvis de Jérusalem. De quelle Jérusalem ? car on donne ce nom à une ville de la terre, qui est la figure de la Jérusalem du ciel. Quel avantage de se tenir ferme dans cette Jérusalem qui n'a pu se tenir elle-même, qui est tombée en ruine ? Est-ce donc cet avantage que chanterait l'Esprit-Saint avec ce cœur enflammé d'amour et qui s'écrie : « Nos pieds « étaient fermes dans les parvis de Jérusa- « lem ? » N'est-ce point à cette Jérusalem de la terre que le Seigneur disait : « Jérusalem, « Jérusalem, qui tues les Prophètes et lapides « ceux qui sont envoyés vers toi [5] ? » Quel si grand avantage aurait désiré le Prophète, s'il

[1] Ps. CXXI, 1. — [2] Ps. CXXI, 2.

[1] Jean, VIII, 44. — [2] Ps. XXXV, 10. — [3] Id. 12. — [4] Id. LXXXIII, 5. — [5] Matth. XXIII, 37.

eût voulu demeurer ferme parmi ceux qui tuaient les Prophètes et lapidaient ceux qui leur étaient envoyés ? A Dieu ne plaise qu'il s'arrête à la pensée de cette Jérusalem, ce cœur si ardent, si brûlant d'amour, si impatient d'arriver à cette Jérusalem qui est notre mère, et dont l'Apôtre a dit qu'elle subsiste éternellement dans le ciel [1] !

4. Ecoute enfin, au lieu de m'en croire ; écoute ce qui suit, et sur quelle Jérusalem il appelle nos pensées. Après avoir dit : « Nos « pieds étaient fermes dans les parvis de Jé- « rusalem »; comme si nous lui demandions : De quelle Jérusalem nous parlez-vous, sur quelle Jérusalem appelez-vous notre attention ? le Prophète ajoute aussitôt : « Cette « Jérusalem que l'on bâtit comme une cité ». Mes frères, lorsque David parlait ainsi, Jérusalem était construite, on ne la bâtissait point. Il parle donc de je ne sais quelle autre ville, que l'on bâtit maintenant, et où courent avec foi ces pierres vivantes dont saint Pierre a dit : « Et vous-mêmes, soyez établis comme « des pierres vivantes, pour former un édifice « selon l'esprit [2] »; c'est-à-dire le temple saint de Dieu. Que veut dire : « Soyez construits « comme des pierres vivantes ? » Tu vis, si tu as la foi. Et si tu as la foi, tu deviens le temple de Dieu, car saint Paul a dit : « Vous êtes « le temple de Dieu, oui vous êtes ce temple [3] ». Cette ville donc se bâtit maintenant. La main de ceux qui prêchent la vérité tire les pierres des montagnes, et les taille pour les faire entrer dans l'éternelle construction. Le divin architecte a dans les mains beaucoup de pierres encore; qu'elles ne tombent point, afin qu'elles puissent être taillées et entrer dans la construction. Telle est donc « la Jérusalem que « l'on bâtit comme une cité », et dont le fondement est le Christ. « Personne », dit l'Apôtre, « ne saurait en poser d'autre que celui qui a « été posé, et ce fondement c'est le Christ [4] ». Quand on pose un fondement dans la terre, les pierres se construisent par dessus, en sorte que le poids des murailles tend vers le bas, parce que c'est en bas qu'est placé le fondement. Mais si notre fondement est dans le ciel, c'est vers le ciel que doit s'élever notre édifice. Des forces corporelles ont élevé jadis cette construction, les murailles de cette vaste basilique ; et parce qu'elles sont terrestres, elles ont placé les fondements en bas ; mais, pour notre édifice, comme il est spirituel, le fondement est placé en haut. C'est là qu'il nous faut courir, si nous voulons entrer dans l'édifice ; c'est en effet de cette Jérusalem qu'il est dit : « Nos pieds demeuraient fermes dans « les parvis de Jérusalem ». De quelle Jérusalem ? De la Jérusalem que l'on bâtit comme une ville. C'est trop peu nous désigner cette Jérusalem, que nous dire qu'on la bâtit comme une ville, car on peut l'entendre encore d'un édifice matériel. Mais enfin, que répondre à l'homme qui nous dirait : Il est vrai qu'au temps de David, lorsqu'il chantait ainsi, la ville était complétement bâtie; mais David voyait en esprit qu'elle tomberait en ruine, et qu'on la bâtirait de nouveau. Jérusalem, en effet, fut emportée d'assaut, et son peuple fut emmené captif à Babylone, ce que l'Ecriture appelle la transmigration de Babylone. Or, le prophète Jérémie avait prédit que cette ville, détruite par ses ennemis, pourrait être rebâtie [1]. C'est là peut-être, nous dira-t-on, ce que David voyait en esprit, Jérusalem détruite par ses ennemis, et devant se reconstruire soixante-dix ans plus tard ; de là cette expression : « Jérusalem que l'on bâtit comme « une ville » : gardons-nous de croire alors que la ville, dont il est ici question, soit cette ville dont les saints seraient comme les pierres vivantes. Que dit-il ensuite, pour lever tous nos doutes? « Nos pieds », dit-il, « se tenaient « affermis dans les parvis de Jérusalem ». Mais de quelle Jérusalem est-il question ? Est-ce de cette Jérusalem que nous voyons et dont les murs sont matériels ? Non ; mais de la Jérusalem « que l'on construit comme une « ville ». Pourquoi « comme une ville », et non pas « cette ville que l'on bâtit ? » Pourquoi, sinon parce que cette construction de murailles, qui formait la Jérusalem visible, était une ville dans le langage de chacun ; tandis que l'autre était « comme une ville », parce que ceux qui font partie de sa construction, en sont « comme « les pierres vivantes », et non des pierres en réalité. De même que ceux-ci ressemblent aux pierres, sans être des pierres, de même, c'est « comme une ville », et non pas une ville qu'ils bâtissent. Le Prophète emploie le mot édifier, d'où vient édifice, qui s'entend de la construction et de la liaison des murailles matérielles, tandis qu'une ville se prend, à proprement

[1] Gal. IV, 26 ; II Cor. V, 1. — [2] I Pierre, II, 5. — [3] I Cor. III, 17. — [4] Id. 11.

[1] Jérém. XXIX, 4, 10.

parler, des hommes qui l'habitent. Mais l'emploi du mot « édifier » ou construire, nous montre qu'il appelle cité une véritable ville. Et comme l'édifice spirituel a quelque ressemblance avec l'édifice matériel, voilà que le Prophète nous dit : « Il se construit comme « une ville ».

5. Mais que le Prophète continue et nous montre sans aucun doute, qu'il ne faut pas entendre d'une ville matérielle ces paroles : « Jérusalem se construit comme une ville, « dont tous les habitants sont dans l'unité ». Ici, mes frères, j'exhorte quiconque a de la vivacité dans l'esprit, quiconque se débarrasse des ténèbres de la chair, quiconque purifie l'œil de son cœur, à considérer attentivement cette unité, *idipsum*. Qu'est-ce à dire l'unité ? Comment l'exprimer, sinon par l'unité ? Comprenez, mes frères, l'unité, si vous le pouvez. Tout ce que je dirais autre chose ne serait point cette unité. Essayons, néanmoins, par quelques expressions qui en approchent, de conduire nos faibles esprits à la pensée de cette unité, *idipsum*. Qu'est-ce à dire : *Idipsum* ? Ce qui est toujours de la même manière, qui n'est point aujourd'hui une chose, et demain une autre chose. Qu'est-ce donc qui est un, sinon ce qui est ? Qu'est-ce ce qui est ? Ce qui est éternel. Car ce qui est tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, ne subsiste pas, puisqu'il ne demeure pas. On ne saurait dire qu'il n'est point du tout, mais il n'est pas souverainement. Et qu'est-ce qui est, sinon Celui qui disait à Moïse en l'envoyant : « Je suis celui qui suis [1] ? » Et quel est celui-là, sinon Celui qui ne voulut point donner une autre réponse que celle-ci : « Je « suis celui qui suis », quand son serviteur lui disait : « Voilà que vous m'envoyez, et si « votre peuple vient à me dire : Qui t'a envoyé ? « que répondrai-je ? » Puis il ajouta aussitôt : « Tu diras donc aux enfants d'Israël : Celui « qui est m'a envoyé vers vous ». Voilà l'unité, *Idipsum*. « Je suis celui qui suis : Celui « qui est m'a envoyé vers vous ». Mais tu ne saurais le comprendre, cela est trop élevé pour toi, c'est insaisissable. Retiens alors ce que s'est fait pour toi Celui que tu ne saurais comprendre ; retiens cette chair du Christ qui t'a soulevé dans ta faiblesse, afin de te conduire à l'hôtellerie [2], et de te guérir de tes blessures, toi que les voleurs avaient laissé à demi mort. Courons donc à la maison du Seigneur, arrivons à cette ville où nos pieds se tiendront affermis, à cette Jérusalem « qui se cons- « truit comme une ville, et qui maintient dans « l'unité ceux qui l'habitent ». Que dois-tu retenir, en effet ? Ce que le Christ s'est fait pour toi ; car c'est là le Christ ; et l'on peut dire que cette parole : « Je suis celui qui suis », est aussi du Christ, en tant qu'il est Dieu, et qu'il n'a point cru qu'il y eût usurpation de s'égaler à Dieu [1] ; c'est là qu'est l'unité. Mais pour te faire participer toi-même à cette unité, il a voulu le premier avoir part à ce que tu es. Et le Verbe s'est fait chair, afin que la chair eût sa part au Verbe. Mais comme le Verbe ne s'est fait chair pour habiter parmi nous [2] qu'en devenant fils d'Abraham ; comme Dieu avait promis à Abraham, à Isaac et à Jacob que dans leur postérité seraient bénies toutes les nations [3], et qu'en vertu de ces paroles nous voyons l'Eglise répandue par toute la terre, Dieu parle ainsi à des faibles. En disant : « Je suis celui qui suis », il demandait des cœurs fermes. Oui, il voulait des cœurs fermes, et une haute contemplation, quand il disait : « Celui qui est m'a envoyé vers vous ». Mais si tu n'as peut-être point le regard assez sûr, bannis tout découragement et tout désespoir. Celui qui est a voulu être un homme semblable à toi ; et c'est pour cela qu'il dit à Moïse effrayé d'entendre son nom : quel nom ? Celui qui est. Voilà, dis-je, pourquoi le Seigneur dit à Moïse : « Je suis le Dieu d'A- « braham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, « c'est là mon nom pour l'éternité [4] ». Ne te décourage point parce que je t'ai dit : « Je « suis celui qui suis » ; et encore : « Celui qui « est m'a envoyé vers vous » : c'est que maintenant tu es poussé deçà et delà, et que l'inconstance, la mobilité des choses d'ici-bas t'empêchent de voir l'unité. Voilà que je descends, puisque tu ne saurais monter. « Je « suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le « Dieu de Jacob ». Fils d'Abraham, espère, afin de pouvoir te fortifier et voir celui de la race d'Abraham qui vient à toi.

6. Voilà donc cette unité toujours la même, et dont il est dit : « Vous les changerez et ils « seront changés ; mais pour vous, vous êtes « éternellement le même, et vos années ne « finiront point [5] ». Voilà cet *idipsum*, toujours

[1] Exod. III, 14. — [2] Luc, X, 30, 34.

[1] Philipp. II, 6. — [2] Jean, I, 14. — [3] Gen. XXII, 18. — [4] Exod. III, 13-15. — [5] Ps. CI, 27, 28.

le même, dont les années ne finiront point. Hélas ! mes frères, nos années sont-elles constantes, et ne s'en vont-elles pas chaque jour? Celles du passé ne sont plus, celles de l'avenir ne sont pas encore ; les unes sont écoulées, et les autres ne viendront que pour s'écouler encore. Et dans ce jour même où nous vous parlons, mes frères, nous n'avons qu'un moment : les premières heures sont déjà passées, les autres ne sont point encore, et, quand elles seront écloses, elles passeront pour ne plus subsister. Quelles sont les années qui ne passent point, sinon celles qui demeurent stables? Si donc les années du ciel demeurent stables, si elles ne sont qu'une même année, et cette seule année un seul jour, puisque ce jour n'a ni aurore ni crépuscule, ne fait point suite au jour d'hier, pour faire place à celui de demain, mais demeure toujours stable, et quelque nom que l'on donne à ce jour, qu'on l'appelle jour ou année, la pensée néanmoins se figure quelque chose qui demeure : telle est la permanence de notre Cité, dont les habitants sont dans l'unité. C'est donc avec raison qu'il veut partager cette immutabilité celui qui se hâte pour y arriver en nous disant : « Nos pieds « étaient fermes dans le parvis de Jérusalem ». Car tout est ferme où rien ne passe. Veux-tu demeurer stable, sans passer jamais? Hâte-toi d'y arriver. Personne n'a de soi cette stabilité. Ecoutez bien, mes frères : tout ce qui tient au cœur n'est pas de l'unité, car il ne demeure pas en lui-même. Il change avec les années, il change avec les lieux et les temps, il change avec les maladies, les affaiblissements de la chair : il n'a donc point de stabilité en lui-même. Les corps célestes non plus ne sont pas stables en eux-mêmes. Ils ont leurs changements quoique secrets; ils changent de lieu certainement, ils montent de l'Orient à l'Occident, puis reviennent à l'Orient : ils ne demeurent donc point, ils ne sont point toujours les mêmes. L'âme de l'homme, à son tour, n'est point stable. A combien de changements, à combien de pensées diverses n'est-elle point assujétie? Quelles inégalités dans ses plaisirs ! Quels désirs, quels déchirements n'y causent point les passions! L'esprit de l'homme, qu'on dit raisonnable, est mobile et ne demeure point le même. Tantôt il veut, et tantôt ne veut point; tantôt il sait, et tantôt ne sait point; tantôt il se souvient, et tantôt il oublie ; nul n'a donc de soi-même l'uniformité. Celui qui a voulu avoir cette uniformité, être à soi-même son unité, celui-là est tombé ; ange, il est tombé, et s'est fait démon. Il a présenté à l'homme la coupe de l'orgueil, il a fait tomber par jalousie celui qui était debout [1]. L'un et l'autre ont voulu être à eux-mêmes leur stabilité, être leurs maîtres , ne relever que d'eux-mêmes ; ils n'ont pas voulu avoir pour maître le Seigneur, qui est véritablement *idipsum*, stable, et à qui le prophète a dit : « Vous les changerez, et ils seront changés ; mais vous, vous « demeurerez toujours le même [2] ». Donc après tant de langueurs, de si graves maladies, de si épineuses difficultés, de si pénibles travaux, que ton âme s'humilie devant Celui qui est le même ; qu'elle entre dans cette cité bienheureuse, dont les habitants sont toujours les mêmes.

7. « C'est là que sont montés les tribus [3] ». Nous cherchions où devait monter celui qui est tombé ; car, avons-nous dit, ce psaume est la voix de l'homme qui s'élève, de l'Eglise qui monte ; mais où monter? Où va-t-elle ? Où s'élève-t-elle? C'est là que sont montées les tribus, dit le Prophète. Où se sont-elles élevées? Dans la cité dont les citoyens sont toujours les mêmes. C'est donc là qu'on s'élève, dans la Jérusalem céleste. Or, l'homme, qui descendait de Jérusalem à Jéricho , tomba entre les mains des voleurs [4]. Il n'y tomberait point, s'il ne descendait. Mais puisque en descendant il est tombé au pouvoir des voleurs, qu'il monte pour arriver jusqu'aux anges. Qu'il s'élève donc, puisque les tribus se sont élevées. Quelles tribus? Beaucoup les connaissent, mais beaucoup ne les connaissent point. Mais nous, qui les connaissons, descendons vers ceux qui ne connaissent point ces tribus, afin qu'ils s'élèvent avec nous où les tribus sont montées. On pourrait appeler ces tribus des curies, mais improprement ; nul autre nom ne saurait, à proprement parler, remplacer le mot de tribu ; celui de curie en approche seulement. Car, si nous parlons de curies, on ne comprendra que ces curies réparties en chacune des villes ; de là les dénominations de curial ou de décurion, pour celui qui appartient à la curie ou à la décurie ; et vous savez que chaque cité a ses curies. Or, il y a, ou il y avait autrefois dans ces mêmes cités les curies du peuple, et une même cité

[1] Gen. III, 1.— [2] Ps. CI, 27-28.— [3] Id. CXXI, 1.— [4] Luc. X, 30.

peut en avoir beaucoup ; ainsi, dans Rome, la population est divisée en trente-cinq curies. Voilà ce qu'on appelle tribus, et le peuple d'Israël était partagé en douze tribus, selon le nombre des fils de Jacob.

8. Il y avait donc en Israël douze tribus, et ces tribus étaient formées de bons et de méchants. Quelle méchanceté dans ces tribus qui clouèrent le Sauveur à la croix ! Quelle bonté dans celles qui le reconnurent ! Les tribus qui crucifièrent le Sauveur sont donc les tribus du diable. Aussi quand le Prophète nous dit que là montèrent les tribus, de peur qu'on n'entende par là toutes les tribus, il reprend : « Les tribus du Seigneur ». Qu'est-ce à dire, les tribus du Seigneur? Celles qui reconnurent le Seigneur. Parmi ces tribus méchantes, il y avait des bons qui venaient de ces tribus fidèles, lesquelles avaient reconnu l'architecte de la cité ; ils étaient dans ces mêmes tribus, comme le bon grain mêlé à la paille. Ce ne sont donc point les tribus mêlées à la paille qui sont montées, mais bien les tribus purifiées, choisies comme tribus du Seigneur. « C'est là que sont mon« tées les tribus du Seigneur ». Qu'est-ce à dire, tribus du Seigneur ? « Le témoignage « d'Israël ». Ecoutez, mes frères, ce que cela signifie : « Témoignage d'Israël », c'est-à-dire chez qui l'on reconnaît qu'est véritablement Israël. Que signifie Israël ? Déjà je vous l'ai expliqué ; mais il est bon de le redire, bien que nous l'ayons fait récemment ; on peut l'avoir oublié. En le répétant, faisons en sorte qu'ils ne pussent l'oublier, ceux qui ne savent point ou ne veulent point lire ; soyons leur livre. Israël signifie qui voit Dieu, et même, plus rigoureusement, dans la force du terme, Israël est voyant Dieu : double propriété, être et voir Dieu. L'homme, de lui-même, n'est pas; il est assujéti à divers changements, jusqu'à ce qu'il participe à celui qui est le même. Alors il est, quand il voit Dieu. Il est quand il voit celui qui est, et en voyant celui qui est, il est aussi lui-même, autant qu'il en est capable. Il devient donc Israël, et Israël est l'homme qui voit Dieu. L'orgueilleux n'est donc point Israël, puisque voulant être à lui-même sa stabilité, il n'a point de part à celui qui est le même. Vouloir être son principe, ce n'est pas être Israël. Donc, tout hypocrite n'est point Israël, puisque l'orgueilleux est nécessairement hypocrite. Oui, mes frères, je le répète, il n'est pas un orgueilleux qui ne veuille paraître ce qu'il n'est pas. Et plaise à Dieu que l'orgueilleux ne veuille paraître ce qu'il n'est point, qu'en se donnant pour musicien par exemple, quand il ne connaît aucune musique. On pourrait aussitôt le mettre à l'épreuve ; on lui dirait : Chante, voyons si tu es musicien. Son impuissance le convaincrait de s'être donné pour ce qu'il n'était point. S'il se disait éloquent, on lui dirait : Parle, et nous entendrons ; et en parlant, il montrerait qu'il n'est point ce qu'il se vantait d'être. Mais, ce qu'il y a de fâcheux, c'est que l'orgueilleux veut paraître juste sans l'être en réalité ; et comme il est très-difficile de connaître la justice, il est très-difficile de discerner les orgueilleux. Ces orgueilleux donc veulent paraître ce qu'ils ne sont point ; dès lors ils n'ont point de part à Celui qui « est lui-même »; ils n'ont point de part en Israël qui est, et qui voit Dieu. Qui donc appartient à Israël? Celui qui a pour partage Celui qui est le même. Qui a pris pour partage « Celui qui est le même ? » Celui qui avoue qu'il n'est pas ce qu'est Dieu, et qu'il tient de Dieu ce qu'il peut avoir de bien ; que de lui-même il n'est que péché, et que sa justice lui vient de Dieu. Tel est l'homme sans déguisement. Or, que dit le Seigneur en voyant Nathanaël? « Voilà un véritable enfant « d'Israël, sans déguisement[1] ». De même alors que l'homme sans déguisement est un véritable Israélite, elles étaient aussi sans déguisement, ces tribus qui montèrent vers le Seigneur. Elles sont le témoignage d'Israël, c'est-à-dire que l'on connaît par elles qu'il y avait du bon grain mêlé à la paille, lorsque, en voyant l'aire, on eût pu croire qu'il n'y avait que la paille seule. Il y avait donc là de bons grains, et quand l'aire sera vannée, quand ils se dégageront de la paille, pour paraître au grand jour, alors ils seront le témoignage d'Israël. Tous les méchants diront : Il y avait là véritablement des bons parmi les méchants, alors que tous nous paraissaient mauvais, et que nous les jugions semblables à nous-mêmes. C'est là le témoignage d'Israël. Où montent ces tribus, et pourquoi ? « Pour confesser votre nom, ô « mon Dieu ». On ne saurait rien dire de plus grand. L'orgueil a la présomption, et l'humi-

[1] Jean, I, 47.

lité l'aveu. De même qu'il y a présomption chez celui qui veut paraître ce qu'il n'est point, de même il confesse Dieu celui qui ne veut point usurper la place de Dieu, qui aime l'état où il se trouve. C'est pour cela que montent les Israélites, sans déguisement, parce qu'ils sont de véritables Israélites, et qu'en eux est le témoignage d'Israël. Ils s'élèvent « pour confesser votre nom, ô mon « Dieu ».

9. « C'est là que sont assis les siéges pour « le jugement[1] ». Etrange énigme! étrange question, à moins de bien comprendre. On appelle ici des siéges ce que les Grecs appelleraient des trônes, et les Grecs appellent trônes des siéges d'honneur. Rien d'étonnant que des hommes soient assis sur des siéges, sur des chaises curules; mais que les siéges eux-mêmes soient assis, comment pouvons-nous le comprendre? Comme si l'on nous disait: Qu'on fasse asseoir ici des chaises, ici des fauteuils. On s'assied sur une chaise, on s'assied dans un fauteuil, on s'assied dans une chaire, mais les siéges ne s'assoient point. Que signifie donc: « Là sont assis les siéges « pour le jugement? ». Vous entendez bien dire à Dieu: « Le ciel est mon trône, la terre « l'escabeau de mes pieds[2] »; ce qui est ainsi rendu en latin par *Cœlum mihi sedes est*: le ciel est mon siége. Quels sont ces hommes qui sont les cieux, sinon les justes? Car le ciel ou les cieux, c'est tout un, comme l'Eglise et les églises; elles sont plusieurs, et ne sont qu'une: ainsi les justes forment le ciel de manière à être des cieux. C'est sur eux que Dieu est assis, et par eux qu'il juge. Et ce n'est pas sans raison qu'il est dit: « Les cieux « racontent la gloire de Dieu[3] ». Car les Apôtres sont devenus le ciel, et ils sont devenus le ciel parce qu'ils ont été justifiés. De même qu'en devenant pécheur, il est devenu terre, celui à qui Dieu a dit: « Tu es terre, « et tu retourneras dans la terre[4] »; de même, ceux qui deviennent justes, deviennent des cieux. Ils ont porté Dieu, et par eux Dieu faisait briller les éclairs de ses miracles, gronder le tonnerre de ses menaces, et tomber la pluie des consolations. Oui, oh! oui, ils étaient des cieux, et ils racontaient la gloire de Dieu. Afin que vous sachiez bien que ce sont bien eux qui sont appelés le ciel, le même psaume ajoute: « Le bruit de leur voix a retenti « dans toute la terre, et leurs paroles jus- « qu'aux confins du monde[1] ». Tu cherches de qui ces voix, et tu vois que ce sont les voix des cieux. Si donc le ciel est le siége de Dieu, et si les Apôtres sont le ciel, ils sont aussi les siéges de Dieu, les trônes de Dieu. Il est dit à un autre endroit: « L'âme du juste « est le trône de la sagesse ». Quelle parole, mes frères: « L'âme du juste est le trône de « la sagesse », c'est-à-dire que la sagesse repose dans l'âme du juste comme sur un siége, comme sur son trône, et que c'est là qu'elle exerce les jugements qu'elle porte. Les Apôtres étaient donc les trônes de la sagesse, et de là cette parole que leur adressait le Seigneur: « Vous serez assis sur douze trônes « pour juger les douze tribus d'Israël[2] ». Ainsi ils s'assiéront sur des siéges, et seront eux-mêmes les siéges de Dieu; et c'est d'eux qu'il est dit: « Là se sont assis les siéges ». Les siéges donc se sont assis. Quels sont les siéges? Ceux dont il est dit: L'âme du juste est le siége de la sagesse. Quels sont les siéges? les cieux. Quels sont les cieux? le ciel. Qu'est-ce que le ciel? Ce dont le Seigneur a dit: « Le ciel est mon siége ». Les justes sont donc les siéges, et occupent des siéges, et les siéges sont assis dans cette Jérusalem éternelle. Pourquoi? Pour le jugement. Vous serez assis sur douze trônes, ô vous qui êtes des trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël[3]. Jugerez qui? ceux qui sont au-dessous d'eux sur la terre. Quels seront les juges? Ceux qui sont devenus le ciel. Or, ceux qui devront être jugés seront divisés en deux parts, l'une à droite, l'autre à gauche. Les saints jugeront avec le Christ. « Il viendra pour juger avec « les anciens du peuple[4] », dit Isaïe. Ainsi donc il en est qui jugeront avec le Christ; d'autres seront jugés par lui et par ceux qui jugeront avec lui. Ils seront donc divisés en deux parts: les uns à droite, et on leur tiendra compte des aumônes qu'ils auront faites; les autres à gauche, et on leur reprochera leur cruauté, leur stérilité en bonnes œuvres. Or, à ceux de la droite on dira: « Venez, bénis « de mon Père, recevez le royaume qui vous « a été préparé dès l'origine du monde ». Pourquoi? « J'ai eu faim », dira-t-il, « et vous « m'avez donné à manger ». Et ceux-ci: « Quand vous avons-nous vu avoir faim? »

[1] Ps. CXXI, 5. — [2] Isa. LXVI, 1; Act. VII, 43. — [3] Ps. XVIII, 2. — [4] Gen. III, 19.

[1] Ps. XVIII, 2-5. — [2] Matth. XIX, 28. — [3] Ibid. — [4] Isa. III, 14.

Et le Sauveur : « Ce que vous avez fait au « moindre de mes frères, c'est à moi que vous « l'avez fait ». Eh quoi donc, mes frères ? Ceux-là nous jugeront dont le Christ a dit qu'il faut en faire des amis avec la monnaie de l'iniquité, « afin », a-t-il ajouté, « qu'ils vous re« çoivent dans les tabernacles éternels [1] ». Les saints seront assis avec le Sauveur pour examiner ceux qui auront fait miséricorde ; puis ils les prendront, les sépareront à droite pour le royaume des cieux; telle est, mes frères, la paix de Jérusalem. Quelle est cette paix de Jérusalem ? Elle consiste à joindre les œuvres corporelles de miséricorde aux œuvres spirituelles de la prédication, afin d'établir la paix entre ceux qui donnent et ceux qui reçoivent. L'Apôtre qui nous dit que Dieu tiendra compte de ces aumônes que l'on donne et qu'on reçoit, ajoute ceci : « Si nous avons semé chez vous « les biens spirituels, est-ce donc trop de re« cevoir vos biens temporels [2] ? » Et ailleurs encore sur le même sujet : « Celui qui en « recueillit beaucoup n'en eut pas plus que les « autres, et celui qui en recueillit peu n'en « eut pas moins [3] ». Pourquoi le premier n'en eut-il pas davantage ? Parce qu'il donna au pauvre ce qu'il avait de plus. Dans quel sens celui qui recueillit peu n'en eut-il pas moins? Parce qu'il reçut de celui qui avait en abondance. « Afin », dit-il, « que tout soit dans « l'égalité ». Telle est la paix dont il est dit : « Que la paix s'établisse dans votre force ».

10. Après avoir dit : « C'est là que s'assiéront « les siéges pour le jugement, les siéges sur « la maison de David », c'est-à-dire sur la famille du Christ, qu'ils ont soutenue par l'alimentation ici-bas, aussitôt le Prophète s'écrie, comme en s'adressant à ces siéges mêmes : « Interrogez ce qui regarde la paix « de Jérusalem [4] ». O vous, siéges qui êtes assis pour juger, qui êtes les trônes du souverain juge, comme ceux qui jugent interrogent, et ceux que l'on juge sont interrogés ; eh bien ! « interrogez ce qui regarde la paix « de Jérusalem ». Que trouveront-ils en interrogeant ? Que les uns ont fait miséricorde, et que les autres ne l'ont point faite. Et ceux qu'ils trouveront avoir fait miséricorde, ils les appelleront à Jérusalem, car voilà ce qui produit la paix, dans la Jérusalem du ciel. L'amour est puissant, mes frères, oui, l'amour est puissant. Voulez-vous voir combien est grande la puissance de l'amour? Quand un homme enchaîné par la nécessité ne saurait accomplir ce que Dieu lui commande, qu'il aime celui qui l'accomplit, et dès lors il l'accomplit dans cet autre. Ecoutez, mes frères ; voilà un homme qui a une femme, et qu'il ne saurait quitter, puisqu'il doit obéir à ces injonctions de l'Apôtre : « Que l'homme rende « à sa femme ce qu'il lui doit » ; et encore : « Es-tu lié à une femme ? ne cherche pas à « t'en séparer ». Or, il lui vient en pensée qu'il est plus parfait de vivre comme le dit le même Apôtre : « Je voudrais que vous fussiez « tous comme je suis [1] ». Il jette les yeux sur ceux qui ont agi de la sorte ; il les aime, et accomplit en eux ce que de lui-même il ne saurait faire, tant la charité a de puissance ! C'est la charité qui est votre force ; car, sans la charité, tout ce que nous pouvons avoir ne nous sert de rien. « Quand je parlerais toutes « les langues des hommes et des anges », dit l'Apôtre, « si je n'ai point la charité, je suis « comme un airain sonnant, une cymbale « retentissante ». Il ajoute cette grave parole : « Quand je distribuerais aux pauvres toutes « mes richesses, que je livrerais mon corps « pour être brûlé ; si je n'ai pas la charité, cela « ne me sert de rien [2] ». S'il n'a que la charité sans rien pouvoir distribuer aux pauvres, qu'il aime, qu'il donne, ne serait-ce qu'un verre d'eau froide [3] ; il lui sera compté comme cette moitié de ses biens que Zachée donnait aux pauvres [4]. Pourquoi ? L'un donne si peu, l'autre de si grands biens, et tous deux seront également traités ? Oui, également. Les dons sont inégaux, la charité est égale.

11. Les saints donc interrogent ; pour vous, pensez à ce que vous êtes. Voilà qu'on nous l'a dit : « Nous irons dans la maison du Sei« gneur ». Cette parole : « Nous irons dans la « maison du Seigneur », nous a fait tressaillir. Voyez si nous sommes pour y aller ; car ce n'est point avec nos pieds, mais bien par nos affections que nous pouvons y aller. Voyez donc si nous sommes pour y aller ; que chacun de vous examine sa conduite envers les saints qui sont pauvres, envers un frère indigent, envers un pauvre mendiant ; qu'il voie si ses entrailles ne sont point resserrées. Car les trônes assis pour te juger vont te sonder ;

[1] Luc, XVI, 19. — [2] I Cor. IX, 11. — [3] II Cor. VIII, 15. — Ps. CXXI, 6.

[1] I Cor. VII, 3, 7, 27. — [2] Id. XIII, 1, 3. — [3] Matth. X, 42. — [4] Luc, XIX, 8.

ils doivent trouver ce qui constitue la paix de Jérusalem. Comment vont-ils interroger? En leur qualité de trônes de Dieu. C'est Dieu qui interroge. Si quelque chose peut échapper à Dieu, il peut échapper aussi à ces trônes qui interrogent. « Recherchez ce qui tient à la « paix de Jérusalem ». Mais en quoi consiste la paix de Jérusalem? « Que l'abondance », dit le Prophète, «soit pour ceux qui vous aiment». Il s'adresse à Jérusalem, et dit que l'abondance est le partage de ceux qui l'aiment. Cette abondance vient de la pauvreté : ici-bas la pauvreté, là-haut l'abondance; ici-bas la maladie, là haut la santé; ici-bas l'indigence, là-haut les richesses. D'où leur viendront ces richesses? De ce qu'ils auront donné ici-bas ce qu'ils n'avaient reçu de Dieu que pour un temps, et que là-haut ils ont reçu ce que Dieu donne pour l'éternité. Ici-bas, mes frères, les riches eux-mêmes sont pauvres ; il est bon que le riche connaisse sa pauvreté. S'il croit qu'il regorge, c'est de l'enflure, et non la véritable abondance. Qu'il reconnaisse que ses mains sont vides, afin que Dieu les puisse remplir. Qu'a-t-il en effet? de l'or. Que n'a-t-il pas? la vie éternelle. Qu'il jette les yeux sur ce qu'il a et sur ce qu'il n'a pas encore ; et avec ce qu'il a, qu'il achète ce qu'il n'a pas. « Abondance à tous ceux qui vous aiment ».

12. « Que la paix se fasse dans ta force [1] ». O Jérusalem ! ô cité bâtie comme une ville, et dont les habitants sont toujours les mêmes, que la paix se fasse dans ta force ; que la paix se fasse dans ton amour ; car, ton amour c'est ta force. Ecoute le Cantique : « L'amour est « fort comme la mort [2] ». Quelle magnifique parole, mes frères ! L'amour est fort comme la mort ! on ne pouvait avec plus de magnificence exprimer la force de l'amour, que de dire : « L'amour est fort comme la mort ». Qui peut en effet résister à la mort, mes frères ? Pensez-y bien. On résiste au feu, on résiste à l'eau, on résiste au fer, on résiste aux puissances, aux rois; la mort vient seule, et qui peut lui résister? Rien n'est plus fort. C'est pour cela qu'à cette force on compare la charité, et qu'il est dit : « L'amour est fort « comme la mort ». Et comme la charité détruit ce que nous étions, afin que nous devenions ce que nous n'étions pas encore, voilà que l'amour nous fait subir une certaine mort. C'est ainsi qu'était mort celui qui disait : « Le « monde est crucifié pour moi, et moi pour « le monde [1] ». C'est par cette mort qu'avaient passé ceux à qui il disait : « Vous êtes morts, « et votre vie est cachée en Dieu avec le « Christ [2]. L'amour est fort comme la mort ». Si donc la charité est puissante, si elle est forte et d'une grande vertu, si elle est la vertu même, si c'est par elle que les forts conduisent les faibles, que le ciel gouverne la terre, que les trônes dirigent les peuples ; que la paix se fasse donc dans votre force, que la paix se fasse dans votre amour. Et par cette force, par cette charité, par cette paix, « que l'abon-« dance règne dans vos tours » ; c'est-à-dire dans ce que vous avez de plus élevé. Il y en aura peu pour s'asseoir au jugement, mais beaucoup qui seront à la droite et composeront le peuple de cette cité. Beaucoup appartiendront à chacun de ces saints éminents, qui les recevront dans les tabernacles éternels : et l'abondance régnera dans vos tours. Or, le comble des délices, la suffisance des richesses, c'est Dieu, lui toujours le même, lui dont jouissent ensemble tous les habitants de la cité; telle sera votre abondance. Mais comment nous viendra-t-elle? par l'amour, ou par la force. En quoi se trouve cette charité, mes frères? En celui qui ne recherche point ses propres intérêts en cette vie [3]. Ecoute l'Apôtre tout brûlant de cette charité : « Cher-« chez à plaire à tous et en toutes choses », dit-il, « comme j'essaie de plaire à tous et en « toutes choses [4] ». Mais que devient, ô bienheureux Apôtre, ce que vous dites ailleurs : « Si je voulais encore plaire aux hommes, je « ne serais point serviteur du Christ [5]? » Et maintenant vous leur plaisez, nous dites-vous, maintenant vous nous engagez à leur plaire? Mais le but qu'il se propose n'est point de plaire aux autres par rapport à soi-même ; c'est de leur plaire par charité. Quiconque cherche sa gloire, ne cherche point le salut des autres. Saint Paul dit en effet : « De « même que je plais à tous et en tout, sans « chercher ce qui m'est avantageux, mais ce « qui est avantageux à plusieurs, afin qu'ils « soient sauvés [6] ».

13. C'est pourquoi le Prophète, parlant ici de la charité, s'écrie : « A cause de mes frères « et de mes proches, ô Jérusalem, je parlais de « votre paix [7]. O sainte Jérusalem, dont les

[1] Ps. CXXI, 7. — [2] Cant. VIII, 6.

[1] Galat. VI. 14.— [2] Coloss. III, 3.— [3] Philipp. II, 4, 21.— [4] I Cor. X, 33. — [5] Galat. I, 10. — [6] I Cor. X, 32, 33. — [7] Ps. CXXI, 8.

« citoyens sont unis ensemble », me voici en cette vie, et sur la terre, me voici pauvre, étranger et gémissant, loin de votre paix, et prêchant cette paix; ce n'est point pour moi que je la prêche comme les hérétiques qui recherchent leur gloire, qui disent : La paix soit avec vous, et qui n'ont point la paix qu'ils prêchent aux peuples. S'ils avaient la paix, ils ne briseraient point l'unité. Moi, dit le Prophète, « je prêchais la paix à votre sujet ». Mais dans quel but ? « A cause de mes frères « et de mes proches » ; et non pour la gloire qui m'en reviendra, non pour les richesses, non pour ma vie; car « vivre, pour moi, c'est « le Christ, et mourir est un gain ». Mais, « je « parlais de la paix à votre sujet, à cause de « mes frères et de mes proches ». Car l'Apôtre désirait sa délivrance afin d'être avec le Christ; mais, afin de prêcher ainsi à ses proches et à ses frères, « il est nécessaire », dit-il, « que je « demeure en cette chair, à cause de vous [1]. « Je parlais de votre paix à cause de mes « frères et de mes proches ».

[1] Philipp. I, 21-24.

14. « A cause de la maison du Seigneur, « notre Dieu, j'appelle tous les biens sur « vous [1] ». Ce n'est point pour moi que je recherche des biens, autrement je les appellerais sur moi et non sur toi, et alors j'en serais privé à mon tour, parce que je ne les aurais point cherchés pour toi ; mais « c'est à cause « de la maison du Seigneur mon Dieu », à cause de l'Eglise, à cause des saints, à cause des étrangers, à cause des pauvres, afin qu'ils s'élèvent, puisque nous leur disons : « Nous « irons dans la maison du Seigneur; c'est à « cause de cette maison du Seigneur mon « Dieu que j'ai appelé tous les biens sur vous ». Voilà, mes frères, des explications un peu longues, et nécessaires néanmoins : veuillez les recueillir, vous en rassasier, en étancher votre soif, afin de vous fortifier, de courir et d'arriver au terme de votre course.

[1] Ps. CXXI, 9.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXII.

SERMON AU PEUPLE.

LE CIEL PAR L'AMOUR.

L'amour monte au ciel, ou descend dans l'abîme : il ne saurait monter au ciel que par le Christ qui, seul, en est descendu, seul y peut remonter. C'est à lui qu'il faut nous unir ; et il est uni à nous sur la terre, puisque c'est lui que l'on persécute dans ses membres, nous lui sommes unis dans le ciel par la charité qui espère C'est l'héritage du Christ ou de l'Eglise qui, dans l'exil, pousse des cris et lève les yeux vers le Dieu du ciel. C'est à lui que nous montons par le cœur ou par l'amour et par la pensée ; mais l'orgueilleux n'ayant d'amour que pour lui-même, ne saurait faire ses délices de Dieu, ni monter, à moins d'avoir son péché devant les yeux, et d'en détourner l'œil de Dieu par l'aveu qu'il en fera. Le ciel ou la demeure de Dieu est formé des saints, ou qui le voient face à face, ou qui le voient par l'espérance ; non que nous soutenions le Seigneur, mais c'est lui qui nous soutient. Le Prophète lève les yeux vers celui qui est le maître, comme le serviteur sur les mains du maître, la servante sur la main de sa maîtresse, jusqu'à ce qu'il nous prenne en pitié ; car nous sommes condamnés au châtiment et Adam souffre dans toute sa postérité. Tous ceux qui appartiennent à l'Eglise ou à la servante devenue épouse, sentent leurs plaies et demandent miséricorde. Ici-bas les incrédules nous méprisent, se rient de notre foi. Le riche nous insulte, lui qui ne tient que pour un moment ce qu'il possède ; le pauvre nous insulte dans notre foi, lui qui se croit juste. Le riche reconnaîtra son erreur, mais trop tard. Ici-bas, tandis que nous n'avons ni la santé du corps, ni la sainteté de l'âme, aspirons à la cité du bonheur véritable.

1. J'ai entrepris, mes frères, d'exposer à votre saintcté, chacun à son rang, les cantiques des degrés, cantiques de celui qui aime et qui s'élève, qui s'élève parce qu'il aime. Tout amour monte ou descend. L'amour du bien nous élève à Dieu, comme l'amour

du mal nous entraîne à l'abîme. Mais comme un désir dépravé nous a déjà fait tomber, il nous reste, si nous connaissons celui qui est, non point tombé, mais descendu vers nous, à nous attacher à lui pour nous relever, ce qui nous est impossible par nos propres forces. Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a dit lui-même : « Nul n'est monté au ciel, « sinon celui qui est descendu du ciel, le « Fils de l'homme qui est au ciel [1] ». Il semble ne parler ainsi que de lui seul. Les autres sont donc demeurés ici-bas, puisque celui-là seul est remonté, qui seul était descendu. Que doivent faire les autres ? S'unir à son corps, afin de ne faire qu'un même Christ, qui est descendu, puis remonté. La tête est descendue, elle remonte avec le corps; le Christ s'est revêtu de son Eglise, qu'il a rendue sans tache et sans ride [2]. Seul donc il est remonté. Mais lorsque nous sommes unis à lui de manière à devenir ses membres, il n'est plus avec nous qu'un même Christ, un et toujours un. L'unité nous joint à celui qui est un. Il n'y a donc, pour ne point monter avec lui, que ceux qui n'ont point voulu s'unir à lui. Maintenant que ce chef est au ciel, qu'il est immortel après avoir ressuscité cette chair qui l'a un instant assujéti à la mort, et que dans le ciel il n'est plus en butte aux persécutions, ni aux violences, ni aux outrages, comme il a daigné s'y soumettre sur la terre, il a pris en pitié son corps militant sur la terre, et a dit : « Saul, Saul, pourquoi me « persécuter [3] ? » Nul ne le touchait, et cependant il criait du ciel qu'il souffrait persécution. Ne nous décourageons donc point, raffermissons au contraire notre confiance, puisque, s'il nous est uni sur la terre par la charité, cette même charité nous unit à lui dans le ciel. Nous avons montré comment il est avec nous sur la terre ; nous avons fait retentir ce cri du ciel : « Saul, Saul, pourquoi « me persécuter ? » Comment pouvons-nous montrer que nous sommes avec lui dans le ciel ? Par le témoignage du même saint Paul, qui nous dit : « Si vous êtes ressuscités avec « le Christ, cherchez ce qui est en haut, où le « Christ est assis à la droite de Dieu ; ayez du « goût pour les choses du ciel, et non pour « celles de la terre, car vous êtes morts, et « votre vie est cachée en Dieu avec le Christ [4] ». Jésus-Christ donc est encore sur la terre, et

[1] Jean, III, 13.— [2] Eph. V, 27.— [3] Act. IX, 4.— [4] Coloss. III, 1-3.

déjà nous sommes dans le ciel. Il est ici-bas par une charité compatissante, nous sommes en haut par la charité qui espère. « Car c'est « l'espérance qui nous sauve [1] ». Mais, comme notre espérance est certaine, ce qui n'est encore qu'un avenir s'affirme à notre sujet comme s'il était accompli.

2. Qu'il monte alors, celui qui chante notre psaume. Mais qu'il chante dans le cœur de chacun de vous, et que chacun de vous soit cet homme. Quand chacun de vous le récite, comme vous ne formez qu'un seul homme en Jésus-Christ, c'est un seul homme qui parle ; aussi n'est-il point dit : « Seigneur, nous avons « levé les yeux vers vous », mais bien : « Sei« gneur, j'ai levé les yeux vers vous [2] ». Il faut donc vous figurer que c'est chacun de vous qui parle, mais que le principal interlocuteur est cet homme répandu dans l'univers entier. C'est cet homme unique qui a dit ailleurs : « J'ai « crié vers vous des confins de la terre, alors « que mon cœur était dans l'angoisse [3] ». Qui donc pousse des cris des confins de la terre ? Quel est cet homme unique répandu jusqu'aux extrémités de la terre ? Chaque homme peut crier vers le Seigneur, de l'endroit où il se trouve ; mais le peut-il des confins de la terre ? Or, l'héritage du Christ, dont il est dit : « Je « vous donnerai les nations pour héritage, et « les extrémités de la terre pour votre pos« session [4] », cet héritage pousse maintenant des cris : « Des confins de la terre, j'ai crié « vers vous, quand mon cœur était dans l'an« goisse ». Que notre cœur soit donc dans l'angoisse, et qu'il pousse des cris. D'où viendra notre angoisse ? Non point des maux qu'endurent les méchants eux-mêmes, comme des pertes qui nous arrivent. Serait-il autre que la cendre, si de pareils sujets l'inquiétaient ? Qu'y a-t-il de si grand que ton cœur soit dans l'angoisse, parce qu'il a plu à Dieu de t'enlever quelqu'un des tiens ? Les infidèles n'éprouvent-ils pas ces sortes d'angoisses, ceux qui ne croient pas encore en Jésus-Christ ? Qu'est-ce donc qui afflige un cœur chrétien ? C'est de ne point vivre encore avec le Christ. Qu'est-ce qui afflige un cœur chrétien ? C'est d'errer ici-bas, de soupirer après la patrie. Si c'est là pour ton cœur un sujet de tristesse, tu gémiras quand même tu serais heureux selon le monde ; en vain tu posséderais tous les biens, en vain le monde aurait de toutes

[1] Rom. VIII, 24. — [2] Ps. CXXII, 1. — [3] Id. LX, 3. — [4] Id. II, 8.

parts des sourires pour toi, tu gémiras de te voir dans l'exil ; tu sens que tu es heureux aux yeux des insensés, mais non selon les promesses du Christ. Tu recherches ces promesses par tes gémissements, tu les recherches par tes désirs, et tes désirs te font monter ; et en montant tu chantes le cantique des degrés, et en chantant ces cantiques des degrés, tu dis : « Je lève mes yeux vers vous, ô Dieu qui « habitez le ciel ».

3. Où pouvait donc lever les yeux cet homme qui s'élève, sinon vers le lieu où il tend et où il désire arriver ? Car il s'élève de la terre au ciel. Voilà ici-bas la terre que nous foulons aux pieds, voilà bien haut le ciel que nous voyons de nos yeux ; et en nous élevant nous chantons : « Je lève mes yeux « vers vous, ô Dieu qui habitez dans les cieux ». Où sont donc les échelles ? Il y a de si grands intervalles entre le ciel et la terre, une telle séparation, de si vastes espaces ; nous voulons y monter, et ne voyons aucune échelle. Sommes-nous dans l'erreur, en chantant ce cantique des degrés, c'est-à-dire ce cantique de l'ascension ? C'est monter au ciel que penser à Dieu, qui a placé les degrés dans notre cœur. Qu'est-ce que monter par le cœur ? S'avancer vers Dieu. De même que lâcher pied c'est tomber et non descendre ; de même avancer c'est monter, si toutefois l'on avance sans orgueil, si l'on s'élève de manière à ne point tomber ; car, s'avancer avec orgueil, c'est monter pour tomber. Mais pour ne point s'enorgueillir, que faut-il faire ? Lever les yeux vers Celui qui habite dans les cieux, et non les lever sur soi-même. Tout orgueilleux se considère lui-même et se croit quelque chose de grand, dès lors qu'il est l'objet de ses complaisances. Mais, se complaire en soi-même, c'est là le délire ; car il faut être fou pour mettre en soi ses complaisances. Celui qui plaît à Dieu peut seul être satisfait de soi-même. Or, qui est-ce qui plaît à Dieu ? Celui dont Dieu fait les délices. Dieu ne saurait se déplaire : qu'il te plaise donc, afin que tu lui sois agréable. Mais Dieu ne saurait te plaire qu'à la condition que tu te déplairas à toi-même. Et si tu te déplais, détourne de toi tes regards. A quoi bon les arrêter sur toi ? En te considérant bien, tu trouveras en toi quelque chose qui te déplaira, et tu diras à Dieu : « Mon péché est toujours devant mes yeux [1] ».

[1] Ps. L, 5.

Que ton péché soit sous tes yeux, et non sous les yeux de Dieu ; et toi, au contraire, ne sois point l'objet de tes regards, mais des regards de Dieu. De même que nous demandons à Dieu de ne détourner point de nous sa face, de même nous lui demandons de la détourner de nos péchés ; car telle est la double prière qu'on lui fait dans les psaumes : « Ne détournez « point de moi votre visage ». Ainsi dit le psaume, ainsi disons-nous. Et le même interlocuteur qui dit : « Ne détournez point de moi « votre face », vois ce qu'il dit ailleurs : « Dé« tournez votre face de mes péchés ». Si donc tu veux qu'il détourne sa face de tes péchés, commence par détourner de toi-même ton visage, sans toutefois le détourner de tes péchés. Car, si tu n'en détournes pas ta face, tu entreras en colère contre ces mêmes fautes. Mais ne pas détourner sa face de ses propres fautes, c'est les reconnaître, c'est les avouer, et alors Dieu les pardonne.

4. Cesse donc de te considérer, pour lever les yeux vers Dieu, et lui dire : « J'ai levé mes « regards vers vous, ô mon Dieu, qui habitez « dans les cieux ». Le ciel, mes frères, si nous l'entendons dans un sens matériel et de manière à le voir de nos propres yeux, nous tomberons dans une erreur grossière, au point de croire que nous ne saurions y monter, sans le secours d'échelles ou de machines ; mais si notre avancement est spirituel, le ciel aura pour nous un sens spirituel ; et si nous montons par l'amour, le ciel est dans la justice. Qu'est-ce donc que le ciel de Dieu ? Toutes les saintes âmes, toutes les âmes justes. Car les Apôtres étaient le ciel, bien que leur corps fût sur la terre ; car le Seigneur siégeait en eux, afin de parcourir le monde. Dieu donc habite le ciel. Et comment ? Comme il est dit dans un autre psaume : « C'est dans les saints « que vous habitez, ô gloire d'Israël [1] ». Celui qui habite le ciel, habite le Saint. Or, quel est ce saint, sinon son temple ? « Car le « temple de Dieu est saint, et vous êtes ce « temple [2] ». Mais tous ceux qui sont encore faibles, et qui marchent selon la foi [3], sont par la foi le temple de Dieu : et un jour seulement ils seront son temple dans la claire vue. Combien de temps seront-ils le temple de Dieu par la foi ? Aussi longtemps que par la foi le Christ habitera en eux, ainsi que l'a dit l'Apôtre : « C'est par la foi que le Christ

[1] Ps. XXI, 4. — [2] I Cor. III, 17. — [3] II Cor. V, 7.

« habite en vos cœurs[1] ». Mais il y a déjà des cieux en qui Dieu habite par la claire-vue, et qui le voient face à face ; tels sont tous les Anges, toutes les saintes Vertus, les Puissances, les Trônes, les Dominations, et toute cette Jérusalem céleste, dont l'éloignement nous fait gémir, et vers laquelle tendent nos prières ; c'est là qu'habite le Seigneur. C'est là que le Prophète lève les yeux, c'est là qu'il monte par l'amour, par ses brûlants désirs ; et ces désirs lui font purifier son âme de toutes souillures, en laver toutes les taches, de sorte qu'elle est elle-même le ciel, élevant ses yeux vers Celui qui habite dans les cieux. Car, si nous plaçons le sanctuaire de Dieu dans ce ciel corporel que nous voyons de nos yeux, cette habitation de Dieu passera, puisque le ciel et la terre passeront[2]. Et puis, avant que Dieu eût fait le ciel et la terre, où habitait-il ? Mais, dira-t-on encore, où habitait-il avant qu'il eût fait les saints ? Il habitait en lui-même ; c'est en lui-même qu'il est Dieu. Et quand il daigne habiter dans les saints, les saints ne sont pas tellement sa demeure, qu'il doive tomber si cette même demeure venait à manquer. Nous habitons nos maisons d'une tout autre manière que Dieu habite les saints : tu habites une maison de manière à n'en plus avoir, si elle vient à manquer ; mais Dieu habite les saints de telle sorte qu'eux tomberaient s'il venait à se retirer. Quiconque dès lors porte Dieu, de manière à être le temple de Dieu, ne doit point s'imaginer qu'il porte Dieu de manière à lui faire peur, s'il venait à se retirer. Malheur au contraire à l'homme dont Dieu se retire ! il tombe inévitablement, mais Dieu demeure toujours en lui-même. Les lieux que nous habitons nous contiennent, tandis que Dieu contient ceux qu'il habite. Voyez quelle est la différence entre la demeure de Dieu et la nôtre, et que l'âme s'écrie : « J'ai levé les yeux vers vous, ô Dieu « qui habitez le ciel » ; qu'elle comprenne que Dieu n'a pas besoin du ciel pour l'habiter, mais que le ciel a besoin d'être l'habitation de Dieu.

5. Que dit donc ensuite le Prophète qui a levé les yeux vers Celui qui habite le ciel ? De quelle manière, ô saint roi, as-tu levé les yeux ? « Comme les serviteurs tiennent les « yeux attachés sur leurs maîtres, une ser- « vante sur sa maîtresse, ainsi nos regards « sont fixés sur le Seigneur notre Dieu, jusqu'à « ce qu'il ait pitié de nous[1] ». Nous sommes les serviteurs, nous sommes les servantes, et Dieu est pour nous le Seigneur, la maîtresse. Que veulent dire ces paroles, mes frères, quel est le sens de ces comparaisons ? Que votre charité veuille bien écouter. Rien d'étonnant que nous soyons les serviteurs, et Dieu notre maître ; mais ce qui peut nous étonner, c'est que nous soyons la servante, et Dieu la maîtresse. Et toutefois, rien d'étonnant que nous soyons la servante, puisque nous sommes l'Eglise, et rien d'étonnant non plus que le Christ soit la maîtresse, puisqu'il est la sagesse et la vertu de Dieu. Ecoute ce mot de l'Apôtre : « Quant à nous, nous prêchons le « Christ crucifié, qui est un scandale pour les « Juifs, une folie pour les Gentils ; mais pour « ceux qui sont appelés des Juifs et des Gen- « tils, le Christ est la vertu de Dieu, la sagesse « de Dieu[2] ». Tu l'entends, dès lors le peuple est un serviteur, l'Eglise une servante, et le Christ est la vertu et la sagesse de Dieu ; tu as entendu l'un et l'autre, la vertu de Dieu, la sagesse de Dieu. A ce nom du Christ, lève les yeux sur les mains de ton Seigneur ; quand on l'appelle vertu et sagesse de Dieu, lève les yeux sur les mains de ta maîtresse : car tu es tout à la fois serviteur et servante : serviteur, car tu es peuple ; servante, car tu es Eglise. Or, la servante a obtenu de Dieu une éminente dignité, elle est devenue épouse. Néanmoins, jusqu'à ce qu'elle arrive aux divins embrassements, à la paisible jouissance de Celui qu'elle a aimé, qui a été l'objet de ses soupirs, pendant un si long exil, elle est une fiancée qui a reçu pour gages précieux le sang de son fiancé, qu'elle appelle de ses vœux en toute confiance. On ne lui dit point : Réprimez votre amour, comme on le dit à la jeune fille, simplement fiancée et qui n'est point encore épouse. A celle-ci on dit avec raison : Réprime ton amour ; quand tu seras épouse, aime selon ton devoir : c'est un amour mal réglé, un amour précipité, un amour peu chaste, celui qu'elle accorde à l'homme qu'elle n'est point certaine d'épouser. Il est possible en effet qu'un homme soit le fiancé, et un autre l'époux. Mais que l'Eglise aime en toute assurance, parce qu'il n'est aucun autre époux que l'on puisse préférer au Christ ; qu'elle l'aime avant d'être unie à lui, qu'elle soupire

[1] Ephés. III, 17. — [2] Matth. XXIV, 35.

[1] Ps. CXXII, 2-4. — [2] I Cor. I, 23, 24.

vers lui dans ce lointain exil. Lui seul sera l'époux, parce que seul il a pu donner de tels gages. Qui peut en effet épouser, de telle sorte qu'il meure pour celle qu'il veut épouser? Car s'il veut mourir pour elle, il n'en sera point l'époux. Or, Celui-ci n'a point hésité à mourir pour celle qu'il devait épouser après sa résurrection. Toutefois, mes frères, en attendant ce moment, soyons comme les serviteurs et comme la servante. Il est dit, sans doute : « Je ne vous traiterai point en servi« teurs, mais en amis [1] ». Mais n'était-ce peut-être qu'à ses disciples que le Seigneur parlait ainsi ? Ecoutez ce que dit saint Paul : « Aucun « de vous n'est donc plus esclave, mais fils ; « et s'il est fils, il est héritier par la grâce de « Dieu [2] ». Ainsi disait-il au peuple, à tous les fidèles. Déjà rachetés au nom et par le sang du Christ, purifiés dans son bain, nous sommes ses enfants, nous sommes son fils ; quoique nous soyons en effet plusieurs, nous sommes un en Jésus-Christ. D'où vient qu'après cette grâce nous parlons encore comme des serviteurs ? Maintenant que d'esclaves nous sommes devenus des fils, pouvons-nous avoir dans l'Eglise un mérite égal à celui de l'apôtre saint Paul? Et pourtant, que dit-il dans ses lettres? « Paul, serviteur de Jésus« Christ [3] ». Si ce prédicateur de l'Evangile se dit encore serviteur, combien plus nous autres devons-nous considérer notre condition, afin que la grâce augmente en nous ? Il a d'abord fait des serviteurs de tous ceux qu'il a rachetés. Car son sang, qui était la rançon des esclaves, était aussi les arrhes de l'Epouse. Convaincus de notre condition, enfants par la grâce, il est vrai, mais serviteurs comme créatures, puisque toute créature est soumise aux ordres de Dieu, disons avec le Prophète : « Comme le serviteur tient « les yeux attachés sur son maître, une esclave « sur sa maîtresse, ainsi mes regards sont « fixés sur le Seigneur notre Dieu, jusqu'à ce « qu'il ait pitié de nous ».

6. Le Prophète nous dit aussi pourquoi nos yeux sont fixés sur le Seigneur, comme les yeux du serviteur sur les mains de son maître, et de la servante sur les mains de la maîtresse ; et comme si on lui demandait pourquoi ? « Jusqu'à ce qu'il nous prenne en « pitié », répond-il. Quels sont, mes frères, les serviteurs que nous devons comprendre ici, qui ont les yeux sur les mains de leurs maîtres ; et quelles servantes ont les yeux sur les mains de leur maîtresse, jusqu'à ce que cette maîtresse les prenne en pitié ? Quels sont donc ces serviteurs et ces servantes qui ont ainsi les yeux sur les mains de leurs maîtres, sinon ceux qui sont condamnés au châtiment ? « Nos yeux sont tour« nés vers le Seigneur, jusqu'à ce qu'il nous « prenne en pitié ». Comment cela ? Comme les yeux de l'esclave sur les mains de son maître, et comme les yeux de la servante sur la main de sa maîtresse. Donc les uns et les autres les tiennent fixés, jusqu'à ce que le maître ou la servante les prenne en pitié. Supposons un maître qui fait fouetter un esclave ; on frappe ce malheureux qui gémit sous les coups, et tend les yeux fixés sur les mains du maître, jusqu'à ce qu'il dise : C'est assez. Car la main ici a le sens de pouvoir. Que disons-nous donc, mes frères ? Nous sommes condamnés au châtiment par le Seigneur notre maître, par la sagesse de Dieu, notre maîtresse ; et nous sommes frappés en cette vie, et toute cette vie mortelle n'est pour nous qu'une longue plaie. Ecoute la voix du psaume : « Vous instruisez l'homme par le « châtiment, à cause de son iniquité, et vous « faites sécher mon âme comme l'araignée [1] ». Voyez, mes frères, combien est faible une araignée ; le moindre choc la brise et lui donne la mort. Et de peur que nous n'en venions à croire que cette mortelle faiblesse n'atteint que notre chair, le Prophète ne dit point : Vous m'avez desséché, de peur qu'on n'appliquât cette expression à la chair, mais : Vous avez desséché mon âme comme l'araignée. Rien de plus faible, en effet, que notre âme au milieu des tentations du monde, au milieu des gémissements, et comme des douleurs de l'enfantement ; rien de plus faible qu'elle, jusqu'à ce qu'elle s'attache fortement à la solidité du ciel, qu'elle soit dans le temple de Dieu, d'où elle ne puisse tomber ; car, avant d'arriver à cette faiblesse et à cette langueur, elle est devenue infirme comme l'araignée, et a été chassée du paradis. Alors l'esclave a été condamné au fouet. Voyez, mes frères, depuis quel temps nous souffrons. Adam souffre, et dans tous ceux qui sont nés à l'origine du genre humain, et dans tous ceux qui vivent aujourd'hui, et dans tous

[1] Jean, XV, 15. — [2] Galat. IV, 7. — [3] Rom. I, 1.

[1] Ps. XXXVIII, 12.

ceux qui nous suivront. Adam, ou le genre humain, est châtié, et beaucoup sont endurcis au point de ne pas sentir leurs plaies. Mais ceux de la race humaine, qui sont devenus enfants de Dieu, ont recouvré le sentiment de la douleur; ils sentent qu'on les frappe, ils savent qui les fait frapper; ils lèvent les yeux vers lui, qui habite les cieux; ils fixent les yeux sur les mains du Seigneur, jusqu'à ce qu'il les prenne en pitié, comme les serviteurs sur les mains de leurs maîtres, comme la servante sur les mains de sa maîtresse. Vous voyez en ce monde quelques heureux qui rient et s'applaudissent; ils ne sont point frappés, ou plutôt, ils sont châtiés plus sévèrement, et d'autant plus sévèrement qu'ils le sentent moins. Qu'ils s'éveillent, et soient frappés, qu'ils sentent qu'on les frappe, qu'ils le sachent, et qu'ils se plaignent d'être frappés. « Car, celui qui multiplie la science, « multiplie la douleur [1] », a dit l'Ecriture. De là cette parole du Seigneur dans l'Evangile : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce « qu'ils seront consolés [2] ».

7. Ecoutons donc la parole d'un homme que l'on châtie, et nous-mêmes parlons par sa bouche, quand même nous serions heureux. Qui ne sent point qu'on le châtie, quand il est malade ou en prison, quand il est dans les chaînes, quand il tombe entre les mains des voleurs? Il se sent frappé quand les méchants lui suscitent quelque chagrin. C'est un grand sentiment qui nous fait comprendre que nous sommes frappés, lors même que nous sommes heureux. L'Ecriture ne dit point au livre de Job que la vie humaine est pleine de tentations, mais bien : « La vie « de l'homme sur la terre n'est-elle pas une « tentation [3] ? » C'est donc la vie tout entière qu'il appelle une tentation. Donc ta vie entière, ici-bas, ce sont là tes plaies. Pleure donc tout le temps que tu vis ici-bas, soit dans la prospérité, soit dans quelque tribulation; dis alors : « J'ai levé mes yeux vers vous, ô « Dieu qui habitez le ciel ». Tiens-les fixés sur cette main du Seigneur qui t'a condamné au châtiment, et à qui tu dis dans un autre psaume : « Vous avez châtié l'homme « à cause de son iniquité, et vous avez fait « sécher mon âme comme l'araignée [4] ». Crie vers la main qui te frappe, et dis : « Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de « nous ». N'est-ce point là le cri de l'homme que l'on frappe : « Ayez pitié de nous, Sei« gneur, ayez pitié de nous? »

8. « Car depuis longtemps nous sommes « sous le poids du mépris. Notre âme est « étrangement accablée, insultée par le « riche, regardée d'en haut par l'orgueil« leux ». Or, regarder de haut, c'est mépriser. Mais tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ, doivent souffrir persécution de la part de ceux qui dédaignent de vivre dans la piété, et dont tout le bonheur est sur la terre. On se rit de ceux qui appellent bonheur ce qu'ils ne sauraient voir des yeux, on leur dit : A quoi bon croire, ô insensé? As-tu vu ce que tu crois? Quelqu'un est-il revenu d'outre-tombe te dire ce qui s'y passe? Pour moi, je vois ce que j'aime, et j'en jouis. On te méprise, ô chétien, parce que tu crois ce que tu ne vois point, et celui-là te méprise qui tient en quelque sorte ce qu'il voit. Mais écoute s'il le tient réellement : ne te trouble point, vois s'il le tient en effet; qu'il ne t'insulte pas; et de peur qu'en le croyant heureux ici-bas tu ne viennes à perdre le bonheur éternel; ne te trouble pas, vois s'il le tient. Ou ce qu'il tient lui échappe, ou il échappe à ce qu'il tient. Car il faut, de toute nécessité, ou qu'il échappe à ses biens, et qu'il passe, ou que ses biens lui échappent. A qui les biens échappent-ils? A celui qui en est dépouillé pendant sa vie. Qui est-ce qui échappe à ses biens? Celui qui meurt au milieu des richesses; car, en mourant, il ne les emporte point avec lui au-delà du tombeau. Un homme dit fièrement : Ma maison est à moi. Quelle maison, lui dis-tu? Celle que mon père m'a laissée. Et lui, d'où avait-il cette maison? de mon aïeul qui la lui a laissée. Va jusqu'au bisaïeul, jusqu'aux ancêtres, et bientôt tu ne saurais plus dire tant de noms. N'es-tu pas effrayé de voir que cette maison a passé par tant de maîtres, et que nul ne l'a emportée avec soi dans la demeure éternelle? Ton père l'a laissée ici-bas, il a passé en elle, et toi, tu passeras de même. Ainsi donc, vous ne faites que passer par votre maison, qui est l'hôtellerie des passants, non l'habitation de ceux qui demeurent. Et cependant, parce que nous espérons ce qui est à venir, et que nous aspirons à un bonheur futur, et que ne paraît point encore ce que nous devons être un jour, bien

[1] Ecclés. I, 18. — [2] Matth. V, 5. — [3] Job, VII, 1. — [4] Ps. XXXVIII, 12.

que nous soyons déjà fils de Dieu [1], car notre vie est cachée en Dieu avec le Christ [2] : « Nous sommes regardés d'en haut », c'est-à-dire accablés de mépris par ceux qui cherchent où qui possèdent leur félicité ici-bas.

9. « Notre âme est étrangement accablée, « en butte aux opprobres du riche, aux dé« dains de l'orgueilleux ». Nous cherchons quels sont les riches, et le Prophète nous l'explique en désignant les orgueilleux. Or, l'opprobre est identique au dédain, et le riche identique à l'orgueilleux. Il y a donc une répétition dans cette phrase : « l'opprobre du ri« che, le dédain de l'orgueilleux ». Comment les orgueilleux sont-ils riches? Parce qu'ils veulent être heureux ici-bas. Quoi donc! sont-ils riches, même dans la misère? Peut-être que dans le malheur ils ne nous insultent pas. Que votre charité veuille m'écouter. Les riches nous insultent quand ils sont heureux, quand ils étalent fastueusement leurs richesses, quand ils s'élèvent dans la vanité de leurs faux honneurs ; c'est alors qu'ils nous insultent, qu'ils semblent nous dire : voilà que tout me réussit, je jouis des biens de cette vie : loin de moi quiconque me promet ce qu'il ne saurait montrer ; je possède ce qui est visible, je jouis de ce que je vois, et vive le bonheur de cette vie ! Pour toi, ô mon frère, tiens-toi plus assuré ; car le Christ est ressuscité, et t'a enseigné ce qu'il te donnera dans l'autre vie ; sois certain qu'il te le donnera. Mais celui qui possède m'insulte, diras-tu : supporte ses railleries, et un jour tu riras, quand il gémira ; car un temps viendra où ces railleurs diront à leur tour : « Ce sont donc là ceux que nous avons tournés « en dérision ». Ainsi est-il écrit au livre de la Sagesse, car l'Ecriture a soin de nous préciser ce que diront alors ceux qui nous raillent aujourd'hui, qui nous méprisent, ceux qui nous accablent d'opprobres et de dédain, le langage qu'ils tiendront quand la vérité les dédaignera. Ils verront en effet briller à la droite ceux qui vivaient méprisés au milieu d'eux ; car alors s'accomplira cette parole de saint Paul : « Quand le Christ, qui est votre « vie, apparaîtra, alors aussi vous apparaîtrez « avec lui dans la gloire [3] » ; et ils diront : « Voilà donc ceux que nous avions en mé« pris, et qui étaient l'objet de nos outrages ! « Insensés que nous étions ! nous regardions « leur vie comme une folie, et leur fin un « opprobre. Comment sont-ils comptés parmi « les enfants de Dieu, et leur partage est-il « entre les saints ? » Et ils ajouteront en continuant leur plainte : « C'est donc nous qui « avons erré loin de la voie de la vérité ; la « lumière de la justice n'a pas lui à nos yeux, « et le soleil ne s'est point levé pour nous. « De quoi nous a servi notre orgueil, et que « nous revient-il de l'ostentation de nos ri« chesses [1] ? » Là ce n'est point toi qui les méprises, mais eux-mêmes. Jusque-là, mes frères, levons les yeux vers Celui qui habite dans les cieux ; ne détournons point nos regards, jusqu'à ce qu'il nous prenne en pitié et qu'il nous délivre de toute tentation, de tout opprobre, de tout dédain.

10. Ajoutez à cela que, souvent, ceux-là mêmes qui se trouvent sous le coup des maux de cette vie, veulent nous insulter. Voilà un homme jeté en prison, chargé de chaînes pour ses crimes, ou par un secret jugement de Dieu, ou par une punition visible, il ne laisse pas de nous outrager. Qu'on lui dise : Pourquoi n'avoir pas été plus sage ? Voilà où vous amène une vie peu réglée. Pourquoi donc, répondra-t-il, ceux qui vivent saintement subissent-ils les mêmes peines ? Mais ceux-là souffrent parce que Dieu les éprouve, les exerce par la tentation, afin qu'ils marchent dans la vertu sous le fouet de ces châtiments ; « car le Seigneur frappe celui qu'il « reçoit au nombre de ses enfants [2] ». Et s'il a livré à la flagellation son Fils unique, qui était sans péché, s'il l'a livré pour nous tous [3], combien est-il plus juste que nous soyons châtiés, nous qui avons mérité le châtiment ? A cette réponse, ils s'élèvent de nouveau dans l'orgueil de leur malheur même ; affligés sans en être plus humbles, ils nous disent : Voilà les contes frivoles de ces chrétiens qui croient ce qu'ils ne voient pas. Si nous sommes insultés par ces hommes, est-ce bien là, mes frères, ce que rappelle notre psaume : « L'opprobre des riches, le dédain « des orgueilleux ? » Car les chrétiens sont injuriés, même par ceux qui ne sont pas dans l'abondance, mais dont la misère, mais dont le malheur ne font point cesser les insultes. Il est donc vrai que nous sommes un opprobre pour les riches ; mais ne s'est-il jamais trouvé un homme sous le poids du malheur pour

[1] I Jean, III, 1. — [2] Coloss. III, 3. — [3] Id. 4.

[1] Sag. V, 3-8. — [2] Hébr. XII, 6. — [3] Rom. VIII, 32.

nous insulter ? Le larron crucifié avec le Sauveur ne lui a-t-il pas insulté [1] ? Si donc ceux-là aussi qui ne sont point dans l'abondance ont aussi des insultes pour nous, comment le psaume nous dit-il : « Nous sommes l'opprobre « de ceux qui sont dans l'abondance ? » Mais, à bien prendre les choses, ils sont aussi dans l'abondance. Quelle abondance ? Sans cette abondance, ils ne seraient point orgueilleux. Pour l'un, c'est l'abondance de l'argent, et de là son orgueil ; pour l'autre, c'est l'abondance des honneurs, et de là son orgueil ; un troisième se croit riche en justice, ce qui est pire encore, et de là son orgueil. Ceux que l'on voit dépourvus des biens de ce monde s'imaginent qu'ils ont contre Dieu des trésors de justice ; et dans le malheur ils se justifient, en accusant Dieu lui-même, et en disant : Qu'ai-je fait, où est ma faute ? Tu leur réponds : Examinez si vous n'avez fait aucune faute, rentrez en vous-mêmes. A ces paroles, la conscience de cet homme est émue, il rentre en lui-même, il pense aux fautes qu'il a commises ; et néanmoins, après y avoir pensé, il refuse encore d'avouer qu'il a ce qu'il mérite. Sans doute, j'ai beaucoup péché, nous dit-il, mais j'en vois d'autres et en grand nombre, plus coupables que moi, et néanmoins épargnés. Le voilà juste contre Dieu ; il est donc dans l'abondance, son cœur est plein de sa propre justice, il s'imagine que Dieu l'afflige sans sujet, qu'il souffre injustement. Donne à cet homme un vaisseau à gouverner, il fera naufrage avec son vaisseau ; il veut néanmoins ôter à Dieu la direction de ce monde, gouverner lui-même la création, et distribuer à tous les joies et les douleurs, les châtiments et les récompenses. Ame infortunée ! et qu'y a-t-il d'étonnant ? elle est dans l'abondance , mais abondance de malice , abondance d'iniquités ; elle est plus riche en iniquités qu'elle ne se croit riche de justice.

11. Or, un chrétien ne doit pas être dans l'abondance, mais reconnaître qu'il est pauvre; et s'il a des richesses, il doit comprendre assez qu'elles ne sont point les richesses véritables, et en désirer d'autres. Car, celui qui convoite les fausses richesses, ne recherche point les véritables, et celui qui recherche les véritables est encore pauvre, et peut dire en toute vérité : « Je suis pauvre et affligé [2] ». Ensuite, comment peut-on dire qu'un homme soit dans l'abondance, quand il est pauvre et plein de malice ? On le dit, parce que sa pauvreté lui déplaît, et qu'il croit son cœur plein d'une justice qu'il oppose à la justice de Dieu. Et quelle abondance de justice pouvons-nous avoir ? Quelque grande que puisse être notre justice, elle n'est qu'une goutte de rosée auprès de cette inépuisable source, une miette auprès de ce rassasiement ineffable, et cette miette adoucit notre vie, nous aide à supporter le châtiment de nos fautes. Aspirons à boire aux pleines eaux de la justice ; aspirons à nous rassasier de cette abondance, dont il est dit dans le psaume : « Ils seront enivrés « de l'abondance de votre maison, vous les « ferez boire au torrent de vos voluptés [1] ». Mais, tant que nous demeurons sur la terre, nous devons nous croire pauvres et dépourvus, non-seulement de ces richesses qui ne sont point les richesses véritables, mais aussi de celles du salut. Et même, avec la santé, reconnaissons que nous sommes faibles. Tant que ce corps a faim et soif, tant qu'il est fatigué de veiller, fatigué d'être debout, fatigué de marcher, fatigué d'être assis, fatigué de manger, quelque part qu'il se tourne pour soulager une fatigue, il rencontre une fatigue nouvelle : l'homme n'a donc point ici-bas une santé parfaite, pas même en son corps. Il n'a donc point les richesses, mais la mendicité ; et plus on possède ces biens, plus s'accroît en nous la pauvreté et l'avarice. Ce n'est donc point là pour le corps la santé, mais bien la langueur. Chaque jour nous viennent de Dieu des remèdes adoucissants, puisque nous buvons et que nous mangeons ; ce sont là des remèdes que nous prépare sa bonté. Et si vous voulez, mes frères, connaître l'intensité de notre maladie, qu'un homme demeure à jeun pendant sept jours, et la faim le tuera. Cette faim est donc en nous, et nous ne la sentons point, parce que nous y apportons chaque jour le remède : notre santé n'est donc point parfaite.

12. Que votre charité veuille bien écouter comment nous devons entendre notre pauvreté, de manière à lever nos regards vers Celui qui habite les cieux. Les richesses de la terre ne sont point de véritables richesses, puisqu'elles augmentent les désirs chez ceux qui les possèdent. La santé du corps n'est

[1] Luc, XXIII, 39, 40. — [2] Ps. LXVIII, 30.

[1] Ps. XXXV, 9.

point une véritable santé; partout, en effet, nous portons une infirmité toujours prête à défaillir, et qui nous trahit partout. Nul secours ne nous rend plus fermes ; on se lasse debout, on veut s'asseoir, mais peut-on demeurer toujours assis ? Ce que l'on choisit pour soulager une fatigue devient fatigue à son tour. Las de veiller, on veut dormir ; mais dormir ne deviendra-t-il pas une fatigue ? Fatigué de jeûner, on veut manger; mais l'excès dans un repas nous rend plus malades. Notre faiblesse ne saurait persévérer dans aucune position. Qu'est-ce que la justice ? Quelle justice pouvons-nous avoir au milieu des tentations ? Nous pouvons éviter l'homicide, l'adultère, le larcin, le parjure, la fraude ; mais pouvons-nous éviter les pensées dépravées ? Pouvons-nous éviter les suggestions des abjectes convoitises ? A quoi donc se réduit notre justice ? Ayons donc toujours faim, ayons toujours soif, et des véritables richesses, et de la véritable santé, et de la véritable justice. Quelles sont les véritables richesses ? La demeure dans la céleste Jérusalem. Quel est l'homme que l'on appelle riche sur la terre ? Que dit-on d'un homme riche qu'on veut louer ? Il est bien riche, rien ne lui manque. C'est une louange véritable pour celui qui loue ; mais elle est fausse quand on dit que rien ne manque. Voyez en effet si rien ne manque à cet homme riche. S'il ne désire plus rien, il ne manque de rien ; mais, s'il désire de plus grands biens qu'il n'en possède, ses richesses n'ont grandi que pour grandir sa pauvreté. Or, dans cette cité bienheureuse, nous aurons les richesses véritables, puisque nous ne manquerons de rien ; aucune jouissance ne nous fera défaut, et notre santé sera parfaite. Quelle est la véritable santé ? « Quand la mort sera absorbée dans sa vic« toire, quand ce corps corruptible sera revêtu « d'incorruption, et ce corps mortel revêtu « d'immortalité [1] », alors notre santé sera véritable, notre justice véritable et parfaite, nous serons dans l'impossibilité, non-seulement de faire le mal, mais encore d'en avoir la pensée. Maintenant que nous sommes nécessiteux, pauvres, indigents, nous soupirons dans nos douleurs, nous gémissons, nous prions, nous levons les yeux vers le Seigneur : puisque les heureux de ce monde n'ont pour nous que le dédain, ils sont en effet dans l'abondance ; et que ceux qui sont dans le malheur en cette vie nous méprisent encore, eux aussi sont dans l'abondance, leur cœur est plein de justice, mais d'une fausse justice ; et comme ils sont enflés de cette fausse justice, ils n'arriveront point à la véritable. Mais toi, sois pauvre et mendiant à l'égard de la justice, afin d'arriver à la justice véritable ; écoute l'Evangile : « Bienheureux ceux qui « ont faim et soif de la justice, parce qu'ils « seront rassasiés [2] ».

[1] I Cor. XV, 53-54. — [2] Matth. V, 6.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXIII.

SERMON AU PEUPLE.

LA DÉLIVRANCE.

L'Eglise chante sa délivrance, ou des persécutions par la bouche des martyrs, ou des dangers de la vie présente par la bouche de tout chrétien qui meurt en Dieu. Elle a ses espérances du ciel lesquelles sont la vérité ou le Verbe en Dieu, ici-bas la voie qui y conduit ou le Verbe fait homme. En jetant un coup d'œil sur les obstacles, ces bienheureux s'écrient : Si le Seigneur n'eût été avec nous ! Combien de difficultés de la part des hommes, et ces hommes ont succombé : mais si Dieu n'eût été avec nous, ils nous eussent dévorés tout vivants. L'Eglise, pour nous absorber, tue en nous les inclinations mondaines, afin de nous faire ce que nous n'étions pas, et nous sommes mangés par la foi en Dieu. Être dévoré tout vivant, c'est connaître la vanité de l'idolâtrie, et néanmoins offrir de l'encens aux idoles : ou nous laisser détourner de Dieu par les langues trompeuses. La victoire nous vient par celui qui a vaincu le monde. Par lui nous traversons les eaux qui nous eussent absorbés. Les eaux sont celles du torrent, ou de la persécution qui ne doit durer qu'un moment. C'est là qu'a bu notre Chef qui est dans le ciel. Il est à peine croyable que nous ayons pu franchir cette eau, appelée eau sans substance, parce qu'elle est l'eau du péché ; et par le péché nous dissipons notre substance comme le prodigue. Elle est sans substance encore, parce qu'elle nous dépouille des biens réels. Le Seigneur seul est la véritable substance ; seul il nous fait échapper aux amorces de la vie, comme l'oiseau aux piéges du chasseur.

1. Vous savez, mes frères bien-aimés, qu'un cantique des degrés n'est autre que le cantique de notre ascension, et que cette ascension ne se fait point avec nos pieds, mais par les élans du cœur. Nous vous l'avons dit souvent, et nous n'en parlerons plus, afin de nous occuper de ce qui n'a pas encore été dit. Donc, le psaume que vous venez d'entendre est intitulé : « Cantique des degrés ». Tel est son titre, et il est chanté par ceux qui montent, lesquels chantent souvent comme chanterait un seul, et souvent comme plusieurs ; car plusieurs ne font qu'un, puisqu'il n'y a qu'un seul Christ, et que tous les membres ne font en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ qu'un même corps, et de tous ces membres, la tête est au ciel. Le corps souffre encore sur la terre, et n'est pas néanmoins séparé de la tête, qui veille d'en haut sur le corps et le préserve. S'il ne veillait sur ce corps, il n'eût point crié à Saul qui le persécutait, et n'était point encore Paul : « Saul, Saul, pourquoi me persécu« ter [1] ? » Vous savez tout cela, on vous en a souvent parlé. Et toutefois, que le souvenir de ces paroles ne fatigue point ceux qui ne les ont point oubliées, afin que, grâce à leur patience, elles puissent revenir à la mémoire de ceux qui les avaient perdues. Ce sont des paroles salutaires, et qu'il faut souvent répéter. Qu'il n'y ait donc en notre psaume qu'un seul interlocuteur, ou qu'il y en ait beaucoup ; plusieurs ensemble ne forment qu'un seul homme, et se rangent dans l'unité, et le Christ n'est qu'un, avons-nous dit, et tous les chrétiens sont les membres du Christ.

2. Dès lors, que chantent ceux-ci ? Que chantent ces membres du Christ ? Car ils aiment, et c'est par amour qu'ils chantent, c'est l'amour qui chante en leurs transports. Parfois, la douleur les fait chanter, et parfois l'allégresse, quand ils chantent leurs espérances. Car nos tribulations ne sont que pour cette vie, et notre espérance est pour le siècle à venir ; et si l'espérance du siècle futur ne nous soutenait dans les maux de cette vie, nous péririons sans ressource. Donc, mes frères, notre joie n'est point réelle encore, mais elle entre déjà en espérance ; or, cette espérance est aussi certaine que si nous jouissions déjà de la réalité. Nous n'avons, en effet, rien à craindre quand c'est la vérité qui nous fait des promesses. Car la vérité ne peut ni se tromper, ni tromper les autres ; il nous est bon de nous y attacher, puisqu'elle nous délivre si nous demeurons fermes dans sa parole. Nous croyons maintenant, nous verrons alors ; avec la foi, notre espérance est en ce bas monde ; avec la claire vue, nous aurons la réalité dans le siècle à venir. « Nous verrons « Dieu face à face [1] ». Et nous le verrons face

[1] Act. IX, 4.

[1] I Cor. XIII, 12.

à face quand nos cœurs seront purifiés. « Bienheureux ceux dont le cœur est pur, « parce qu'ils verront Dieu [1] ». Or, comment nos cœurs seront-ils purifiés, sinon par la foi, selon cette parole de saint Pierre dans les Actes des Apôtres : « C'est par la foi qu'il pu- « rifie leurs cœurs [2] ». Et la foi purifie nos cœurs afin de les disposer à la claire vue. Car nous vivons dans la foi, et non dans la claire vue, comme dit l'Apôtre : « Tant que nous « sommes dans un corps, nous sommes éloi- « gnés du Seigneur ». Qu'est-ce à dire, « nous « sommes éloignés ? » « Car nous marchons dans « la foi », ajoute le même Apôtre, « et non dans « la claire vue [3] ». Donc, celui qui est dans l'exil, qui marche dans la foi, n'est point encore dans sa patrie, il est seulement dans la voie qui y conduit ; tandis que l'homme qui n'a pas la foi n'est ni dans la patrie, ni dans la voie pour y arriver. Marchons, dès lors, comme si nous étions dans la voie, parce que le roi de cette patrie en est lui-même devenu la voie. Le roi de notre patrie est Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est là qu'est la vérité, ici-bas est la voie. Où allons-nous ? A la vérité. Par où y aller ? Par la foi. Où allons-nous ? Au Christ. Par où y aller ? Par le Christ qui, lui-même, nous a dit : « Je suis la voie, « la vérité et la vie [4] ». Or, auparavant, il avait dit à ceux qui croyaient en lui : « Si « vous demeurez en ma parole, vous serez « véritablement mes disciples, et vous connaî- « trez la vérité, et la vérité vous délivrera [5] ». Vous connaîtrez la vérité, nous dit le Sauveur, mais à la condition de demeurer dans ma parole. Dans quelle parole ? « Dans la pa- « role de foi que nous prêchons [6] », a dit l'Apôtre. Tout d'abord donc, c'est la parole de la foi, et si nous y demeurons, nous connaîtrons la vérité, et la vérité nous délivrera. La vérité est immortelle, la vérité est immuable, la vérité, c'est le Verbe dont il est dit : « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu ». Et qui peut voir cela, sinon l'homme au cœur pur ? Qu'est-ce qui purifie nos cœurs ? « Et le « Verbe s'est fait chair, et il a demeuré parmi « nous [7] ». Le Verbe donc, demeurant en soi, est la vérité vers laquelle nous nous dirigeons ; mais ce Verbe de la foi que l'on prêche, et dans lequel Dieu nous ordonne de demeurer, afin de connaître la vérité, c'est le Verbe fait chair et qui a demeuré parmi nous. Tu crois d'abord au Christ né dans sa chair, et tu arriveras au Christ né de Dieu, et Dieu en Dieu.

3. C'est donc avec transport que se chantent les psaumes que nous lisons ; les membres du Christ chantent notre psaume dans leur allégresse. Mais qui peut se réjouir, sinon dans l'espérance, comme nous l'avons dit ? Que notre espérance soit donc ferme, et chantons avec joie. Car tous ceux qui chantent ne nous sont point étrangers, autrement ce psaume ne serait point le cri de notre âme. Ecoutez donc, comme si vous vous entendiez vous-mêmes ; écoutez comme si vous vous regardiez dans le miroir des Ecritures. Quand vous prenez le miroir des Ecritures, votre face en devient plus sereine ; et quand la joie de l'espérance te montrera que tu ressembles à plusieurs membres du Christ qui ont chanté ce psaume, toi-même tu seras parmi ces membres, et tu le chanteras à ton tour. Pourquoi donc ceux qui chantent le font-ils avec joie ? Parce qu'ils ont échappé au péril. Donc, l'espérance les fait chanter. Tant que nous sommes ici-bas, et comme étrangers, nous ne sommes pas délivrés. Sans doute, quelques membres de ce corps auquel nous appartenons nous ont précédés, et peuvent chanter en toute vérité. Les martyrs ont chanté ce cantique, ils sont délivrés et tressaillent avec le Christ, qui leur redonnera incorruptibles ces mêmes corps qu'ils ont eu dans la corruption, et dans lesquels ils ont tant souffert : ils seront pour eux des ornements de justice. Soit donc que les martyrs chantent ce cantique dans la réalité de leur bonheur, soit que nous le chantions par l'espérance, et que nous unissions nos transports à leurs couronnes, en soupirant après cette vie que nous n'avons pas et que nous ne pourrons avoir, si nous ne l'avons désirée ici-bas, chantons avec eux et disons : « Si le « Seigneur n'eût pas été avec nous [1] ». Voilà qu'ils ont jeté les yeux sur les quelques tribulations qu'ils ont endurées, et du lieu de bonheur et de sûreté où ils sont établis, ils regardent par où ils ont passé, et où ils sont arrivés ; et comme il était difficile d'échapper à tant de maux sans la main du libérateur, ils redisent avec joie : « Si le Seigneur n'eût été

[1] Matth. v, 8. — [2] Act. xv, 9. — [3] II Cor. v, 6, 7. — [4] Jean, xiv, 6. — [5] Id. viii, 31, 32. — [6] Rom. x, 8. — [7] Jean, i, 1, 14.

[1] Ps. cxxiii, 1.

« avec nous ». Tel est le commencement de leur cantique ; ils n'ont point dit encore d'où ils sont délivrés, tant est grande leur joie : « Si le Seigneur n'eût été avec nous ».

4. « Qu'Israël dise maintenant : Si le Sei- « gneur n'eût été avec nous [1] ». Qu'il le dise, maintenant qu'il est délivré. Le Psalmiste, en effet, nous met sous les yeux ceux qui se délivrent, ou plutôt ceux qui sont délivrés. Que notre cœur nous les montre comme triomphants, et nous-mêmes avec eux, ainsi qu'il est dit dans le psaume précédent : « Nos pieds « étaient affermis dans les parvis de Jéru- « salem [2] ». Ils n'y étaient point encore arrivés, mais ils étaient sur la voie ; et telle était leur joie et leur précipitation, telle était leur espérance d'arriver, que même en chemin et sous le poids du labeur, ils s'y croyaient déjà établis. De même représentons-nous ce futur triomphe du siècle à venir, lorsque nous insulterons à la mort déjà vaincue, déjà détruite, et que nous lui dirons : « Où donc, mort, « est ton empire ? Où donc, mort, est ton « aiguillon [3] ? » alors que nous serons unis aux anges, et que nous triompherons avec notre roi, qui a voulu ressusciter le premier, quoiqu'il ne soit point mort le premier de tous. Car beaucoup sont morts avant lui, et toutefois, nul avant lui n'est ressuscité pour la vie éternelle. En triomphant donc avec lui, établis avec lui de cœur et d'espérance, parce que nous sommes délivrés, pensons à cette délivrance, aux scandales, aux tribulations du monde, aux persécutions si nombreuses des païens, aux fourberies des hérétiques, aux suggestions du diable, au combat si opiniâtre des passions. Qui pourrait échapper à tout cela, « si le Seigneur n'eût été avec nous ? « Qu'Israël dise maintenant » ; car Israël peut le dire en sûreté : « Si le Seigneur n'eût été « avec nous ». Quand ? « Lorsque les hommes « s'élevaient contre nous ». Ces hommes ont été vaincus ; ne t'en étonne pas, ô chrétien, ils étaient des hommes ; mais ce n'était pas un homme qui était avec nous, c'était le Seigneur ; et des hommes s'élevaient contre nous. Toutefois, des hommes pourraient opprimer d'autres hommes, si ces hommes que l'on n'a pu opprimer n'eussent eu avec eux, non pas un homme, mais le Seigneur même.

5. Donc, « si le Seigneur n'eût été avec « nous, quand les hommes s'élevaient contre « nous ». Qu'eussent pu faire contre vous les hommes, quand vous chantiez avec allégresse, et que vous aviez l'assurance de la vie éternelle ? Que vous eussent fait les hommes en s'élevant contre vous, si le Seigneur n'eût été avec vous ? « Peut-être nous eussent-ils dévorés « tout vivants [1] ». Dévorés tout vivants ! sans même vous tuer pour vous dévorer ensuite ! O cruauté ! ô barbarie ! Ce n'est pas ainsi qu'en use l'Eglise ; il fut dit à Pierre : « Tue et « mange [2] » ; mais non : Dévore-les tout vivants. Comment donc Pierre ou l'Eglise peut-il tuer et manger ? Et comment ceux qui se sont élevés contre nous nous eussent-ils dévorés tout vivants, si le Seigneur n'eût été avec nous ? Parce que nul n'entre dans le corps de l'Eglise sans mourir tout d'abord. Il meurt à ce qu'il était, afin d'être ce qu'il n'était pas. Autrement l'homme qui ne meurt point, qui n'est point ainsi mangé par l'Eglise, peut bien faire partie de ce peuple que l'on voit des yeux, mais faire partie de ce peuple qui est connu de Dieu, et dont l'Apôtre a dit : « Le Seigneur « connaît ceux qui lui appartiennent [3] » ; il ne le peut s'il n'est mangé, et il ne saurait être mangé si tout d'abord il n'est tué. Voilà un païen qui vit encore dans l'idolâtrie, et qui veut être admis parmi les membres du Christ. Pour y entrer, il doit être mangé ; mais s'il n'est tué d'abord, l'Eglise ne saurait le manger. Pour lui, renoncer au siècle, c'est mourir ; et croire en Dieu, c'est être mangé. Comment donc nos adversaires nous eussent-ils dévorés tout vivants, si le Seigneur n'eût été avec nous ? Il s'éleva jadis contre l'Eglise de nombreux persécuteurs, et il n'en manque pas aujourd'hui encore. Ils s'élèvent les uns après les autres, et souvent ils absorbent tout vivants ceux-là toutefois qui n'ont point le Seigneur avec eux. C'est pourquoi nos interlocuteurs ont dit avant tout : « Si le Seigneur n'eût été « avec nous » ; car il en est beaucoup qui sont dévorés, parce qu'ils n'ont point le Seigneur avec eux. Voilà ceux qui sont absorbés tout vivants, qui connaissent le mal, et y consentent par leur langage. Il s'est donc élevé certains persécuteurs, qui ont dit aux hommes : Offrez de l'encens aux idoles, ou bien la mort. Ceux-ci, aimant la vie, cédèrent aux douceurs qu'ils y trouvaient, et ne mirent pas les promesses de Dieu au-dessus de tout ce qu'ils goûtaient sur la terre. On leur ordonnait de

[1] Ps. CXXIII, 2. — [2] Id. CXXI, 2. — [3] I Cor. XV, 55.

[1] Ps. CXXIII, 3. — [2] Act. X, 13. — [3] II Tim. II, 19.

croire en ce qu'ils ne voyaient pas encore, tandis qu'ils voyaient ce qu'ils aimaient. Alors, s'attachant davantage à ce qu'ils voyaient, ils ont banni Dieu de leurs cœurs ; et comme le Seigneur n'était point en eux, ils ont été dévorés tout vivants. Qu'est-ce à dire, dévorés tout vivants? En offrant de l'encens à des idoles, quand ils savaient que l'idole n'est rien. Car, s'ils eussent cru que l'idole fût quelque chose, ils eussent été morts avant d'être absorbés ; mais croire que l'idole n'est rien, que le culte des Gentils n'est qu'une folie, c'est vivre ; et quand néanmoins ils obéissent aux injonctions des persécuteurs, ils sont absorbés tout vivants. Mais ils sont absorbés tout vivants, précisément parce que le Seigneur n'était pas avec eux. Ceux en qui habite le Seigneur peuvent bien être tués, mais ne meurent point. Ceux qui, après avoir consenti à ces sacriléges, vivent encore, sont absorbés tout vivants, et, une fois absorbés, ils meurent. Ceux, au contraire, qui souffrent sans succomber à la violence, tressaillent et disent : « Qu'Israël « chante maintenant », qu'il chante dans sa joie, qu'il chante avec sécurité : « Si le Sei- « gneur n'eût été avec nous, quand les hom- « mes se soulevaient contre nous, peut-être « nous eussent-ils dévorés tout vivants ».

6. « Quand leur fureur s'allumait contre « nous ». Vous savez, mes frères, que dans un des psaumes précédents, à l'entrée même de ces cantiques des degrés, un homme, qui commençait à monter, demandait du secours contre la langue trompeuse, et s'écriait : « Seigneur, délivrez mon âme des lèvres in- « justes et de la langue trompeuse [1] ». Quand un homme, en effet, commence à s'élever et à faire des progrès, au premier pas il rencontre les langues trompeuses, caressantes pour le perdre, caressantes pour lui persuader le mal : Que fais-tu, lui dit-on ? Pourquoi vivre de la sorte? Ne peut-on vivre autrement? Ne peut-on autrement servir Dieu? Tu es le seul pour vouloir être ce que les autres ne sont point. Mais si tu en trouves pour vivre comme toi, que dit alors cette langue flatteuse et fourbe? Ceux-là ont pu, il est vrai, mais toi, pourras-tu? Tu entreprends pour abandonner ensuite ; mieux vaudrait ne rien entreprendre, que perdre courage après avoir commencé. Langue trompeuse, et flatteuse jusque-là. Mais si la fermeté vient à déjouer ses flatteries artificieuses, elle prend le ton de la violence ouverte : elle te flattait pour te séduire, elle va menacer pour t'effrayer. Mais si le Seigneur est en toi, si dans ton cœur tu n'as pas abandonné le Christ, de même que tu as vaincu les langues trompeuses, avec tes flèches aiguës, tes charbons dévorants, c'est-à-dire par les paroles de Dieu qui avaient transpercé ton cœur, par les exemples des justes qui, de la mort sont revenus à la vie, du péché à la justice, comme des charbons éteints qui se rallument : de même qu'au moyen de flèches et de charbons dévorants tu as pu vaincre ces trompeurs séduisants, ces flatteurs artificieux, de même tu vaincras ces hommes violents, qui ont recours à la menace après avoir échoué dans les séductions. Vaincus dans leurs flatteries, qu'ils soient aussi vaincus dans leurs menaces. Mais comment les vaincre, « si le « Seigneur n'est avec nous? » Evidemment ce n'est point toi qui peux vaincre, mais Celui qui est en toi. Tu portes dans ton cœur un tel capitaine, et tu serais vaincu ? N'est-ce point Celui qui est en toi qui a dit : « J'ai « vaincu le monde [1] ? » N'a-t-il pas le premier vaincu le diable en mourant, parce qu'il était toujours supérieur à toute créature, puisque le Verbe est Dieu en Dieu? Pourquoi cette victoire, sinon pour t'apprendre à combattre le diable? Et néanmoins, bien que tu saches déjà, tu seras vaincu si tu n'as en toi Celui qui le premier a vaincu pour toi. « Si le Sei- « gneur n'eût été avec nous, quand les hom- « mes se soulevaient contre nous, peut-être « nous eussent-ils dévorés tout vivants. Quand « leur colère s'allumait contre nous » ; voilà des colères, des violences ouvertes. « Peut- « être l'eau nous eût-elle submergés [2] ». Cette eau désigne les peuples pécheurs ; la suite va nous montrer quelles sont ces eaux, car elles eussent englouti quiconque aurait consenti aux suggestions des hommes. Il fût mort comme les Egyptiens sans pouvoir traverser comme les Israélites. Vous savez, mes frères, que le peuple d'Israël traversa les eaux, et que ces mêmes eaux engloutirent le peuple égyptien [3]. « L'eau nous eût engloutis », dit le Prophète.

7. Mais quelle est cette eau ? C'est un torrent qui s'élance avec impétuosité, mais qui passera. On appelle torrents ces courants que grossissent tout à coup les pluies de l'hiver,

[1] Ps. CXIX, 2-4.

[1] Jean, XVI, 33. — [2] Ps. CXXIII, 4. — [3] Exod. XIV, 22-29.

qui s'élancent avec fracas, entraînent celui qu'ils rencontrent, mais en qui n'est pas le Seigneur ; pour l'homme, en effet, qui a en lui le Seigneur, son âme traverse le torrent. Ce torrent coule encore, mais l'âme des martyrs l'a déjà traversé. Ce torrent est toujours torrent, tant qu'il roule des hommes par la naissance et par la mort : de ce torrent viennent les persécutions. C'est là qu'a bu, le premier, notre chef dont il est dit dans un psaume : « Il boira, en chemin, de l'eau du « torrent [1] ». C'est des eaux de ce torrent, qui désigne le peuple persécuteur, qu'a bu celui qui dit à ses disciples : « Pouvez-vous boire « du calice que je boirai moi-même [2] ? Il « boira en chemin de l'eau du torrent ». Qu'est-ce à dire, « boire en chemin ? » Boire en passant, et sans s'arrêter. Il a bu en chemin, sans doute, parce qu'il est dit de lui : « Il ne « s'est point arrêté dans la voie des pécheurs [3] ». Il a bu en passant. Que dit ensuite le Prophète ? « C'est pour cela qu'il élèvera la tête. « Il a bu en chemin de l'eau du torrent, aussi « élèvera-t-il la tête ». Déjà notre chef est élevé, parce qu'il a bu en chemin de l'eau du torrent; car Notre-Seigneur a souffert. Si donc la tête est dans les cieux, comment le corps peut-il redouter le torrent ? Parce que la tête est élevée, le corps dit sans hésitation : « Notre « âme a franchi le torrent ; notre âme aurait-« elle peut-être franchi des eaux sans subs-« tance [4] ? » Telle est l'eau dont le Prophète a dit : « Les eaux nous eussent peut-être sub-« mergés ». Mais qu'est-ce que cette eau sans substance ? Que signifie « sans substance ? »

8. Et d'abord, pourquoi ce « peut-être ? » « Notre âme aurait-elle peut-être franchi des « eaux sans substance ? » Les latins ont rendu comme ils ont pu, par *forsitan*, le mot ἄρα des Grecs. On trouve, en effet, dans les exemplaires grecs, l'expression ἄρα, qui marque un doute, et que l'on a voulu rendre par *fortasse*, qui ne la rend point complétement. Nous pouvons l'exprimer par un mot qui n'est pas latin, mais qui peut aider vos intelligences. Ce que les Carthaginois expriment par *iar*, non pour signifier le bois, mais le doute, les Grecs l'expriment par ἄρα, et les Latins par *Putas*, penses tu; ainsi : Penses-tu que j'aie franchi ? Mais en disant : *Forsitan evasi*, peut être ai-je franchi, on n'exprime pas le même sens; et toutefois le *putas* qui est familier, n'est point latin. J'ai pu, néanmoins, l'employer en vous parlant ; car souvent j'emploie des termes qui ne sont pas latins, afin d'aider votre intelligence. On n'a pu mettre cette expression dans l'Ecriture, parce qu'elle n'est pas latine, et le latin se trouvant en défaut, on a pris une expression qui n'avait pas le même sens. Voici donc comme il faut comprendre : Notre âme aurait-elle bien pu franchir une eau sans substance ? Pourquoi ce *putas* douteux ? Parce que la grandeur du péril rend ce passage à peine croyable. Ils ont enduré de grands tourments, fait face à d'effroyables périls. Ils ont été pressés de telle sorte, que peu s'en est fallu qu'ils ne succombassent pendant leur vie, qu'ils ne fussent absorbés tout vivants. Mais quand enfin ils sont échappés, quand ils sont en sûreté, ils disent au souvenir de ces dangers : « Notre âme a-t-elle bien pu traverser cet « abîme sans fond ? »

9. Quelle est cette eau sans substance, sinon l'eau sans substance des péchés ? Car les péchés n'ont aucune substance. Ils ont la pauvreté, mais aucune richesse, aucune substance ; l'indigence, mais aucune substance. C'est dans cette eau sans substance que le plus jeune des deux fils dissipa tout son bien. Car, vous le savez, il s'en alla et dit à son père : « Donnez-moi la portion de la « substance qui me revient ». Pourquoi demander ? Elle est mieux conservée entre les mains de ton père ; elle est à toi, et tu veux la dissiper, tu veux t'en aller au loin. « Donnez-« moi », oui, « donnez-moi ». Et le père la lui donna. Puis il s'en alla dans un pays lointain et prodigua toute sa substance en vivant avec des prostituées ; puis il demeura pauvre, fit paître les pourceaux, et dans son indigence se ressouvint des richesses de son père [1]. Sans l'indigence qui le saisit, il n'eût pas désiré d'être rassasié de ces biens. Que tous donc considèrent leurs péchés, et voient si ces péchés ont une véritable substance. Pourquoi le pécheur a-t-il irrité Dieu [2] ? Si tu ne vois ta faute avant de la commettre, vois-la du moins quand elle est commise. La douceur de cette vie a maintenant quelque attrait, et plus tard elle se changera en une grande amertume. Voilà que tu as commis une faute, et cette faute a produit un gain. Qu'est-ce que ce gain que tu as fait ? Pour faire un gain, tu as offensé Dieu. Pour accroître tes

[1] Ps. CIX, 9.— [2] Matth. XX, 22.— [3] Ps. I, 1.— [4] Id. CXXIII, 5.

[1] Luc, XV, 12-17. — [2] Ps. IX, 13.

possessions, ta foi était en baisse, et ton or en hausse. Qu'as-tu perdu, et qu'as-tu gagné ? Ce que tu as gagné s'appelle de l'or, ce que tu as perdu s'appelle la foi : compare ta foi à l'or; si la foi se vendait sur les marchés, quel prix la ferait-on ? Ta pensée est occupée de tes gains, et non de tes pertes ? Ton coffre te réjouit, ton cœur ne s'afflige point ? Tu vois je ne sais quoi de plus dans ton coffre, mais vois quelle diminution dans ton cœur. En ouvrant ton coffre, tu y trouves un argent qui n'y était pas. C'est bien, tu te réjouis d'y voir ce qui n'y était point. Mais ouvre le coffre de ton cœur, la foi y était, elle n'y est plus. Si tu te réjouis d'une part, pourquoi ne pas pleurer d'autre part ? Tu as perdu beaucoup plus que tu n'as gagné. Veux-tu voir ce que tu as perdu ? le naufrage même n'eût pu te l'enlever ; car plusieurs ont perdu leur fortune dans la mer et en sont sortis dépouillés. Beaucoup firent naufrage avec Paul[1] : ceux qui aimaient le monde firent naufrage, et tout fut perdu pour eux ; ils perdirent ce qu'ils avaient d'extérieur, et ils trouvèrent vide jusqu'au tabernacle de leur cœur. Mais Paul portait dans son cœur l'héritage de sa foi que nul flot, nulle tempête ne pouvait lui enlever ; il s'en alla dépouillé, et néanmoins il s'en allait riche. Telles sont les richesses qu'il nous faut chercher. Mais je ne les vois point, me dis-tu. Ame en délire, tu ne les vois point des yeux de la chair, mais aie l'œil du cœur et tu les verras. Tu ne vois point la foi, dis-tu ? Pourquoi donc la vois-tu dans un autre ? Pourquoi donc pousser des cris quand on te manque de foi, si tu ne vois pas la foi ? Qu'on te manque de foi, tu cries. Si donc tu l'exiges des autres, tu as des yeux pour la voir, tu n'en a plus dès qu'on l'exige de toi ? Oui, si tu te récries, quand un homme est parjure à ton égard, pleure aussi d'être parjure à l'égard d'un autre. Comprends alors que la faute que tu commets est aussi sans substance. Car il n'y a nulle substance dans tout ce que l'on acquiert par le péché, et cela même ne s'acquiert pas. Celui-là a de l'or, qui sait en user ; mais l'homme qui ne sait point en user, est plus tenu qu'il ne tient, plus possédé qu'il ne possède. Soyez maîtres, et non esclaves de votre or ; car, Dieu qui a fait l'or, t'a fait aussi supérieur à l'or ; il a fait l'or pour tes besoins, et toi à son image. Vois ce qui est au-dessus de toi, afin de fouler aux pieds ce qui est au dessous. Où est donc ton acquisition ? Veux-tu voir que c'est une eau sans substance ? Emporte avec toi dans la tombe ce que tu as acquis. Que vas-tu faire ? Tu as acquis de l'or et perdu la foi ; dans peu de jours tu sortiras de cette vie, et tu ne saurais emporter avec toi cet or acquis au détriment de ta foi ; ton cœur sans foi s'en va au supplice, lui qui, plein de foi, s'en irait au triomphe. Ce que tu as fait n'est donc rien, et pour ce rien tu as offensé Dieu. Elle est donc sans substance, l'eau qui t'a submergé. Que revient-il au pécheur d'avoir irrité Dieu ? Qu'ils soient confondus ceux qui commettent vainement l'injustice[1]. Car nul ne commet l'injustice sans la commettre en vain ; et nul n'y pense.

10. Cependant les hommes s'en vont, ils écoutent ce proverbe vulgaire, tandis que les proverbes de Dieu les endorment. Quel est ce proverbe qu'ils écoutent ? Mieux vaut tiens, que tu l'auras. Insensé, que tiens-tu donc ? Mieux vaut tenir, dis-tu ; tiens donc, mais de manière à ne point perdre ; et dis alors : Mieux vaut tenir. Mais si tu ne tiens pas de la sorte, pourquoi ne pas tenir ce que tu ne saurais perdre ? Que tiens-tu ? De l'or. Tiens-le donc bien, et qu'on ne te l'enlève pas malgré toi. Mais si ton or t'entraîne où tu ne veux pas aller, et qu'alors un larron plus fort en cherche un moins fort que lui, te voilà sous la griffe de l'aigle, parce que tu as tout d'abord pris un lièvre ; tu as fait ta proie d'un moins fort, et tu deviens la proie d'un plus fort. Voilà ce que ne voient point les hommes, tant la cupidité les aveugle. Chose étonnante, mes frères, que ne voient qu'avec horreur ceux qui la considèrent ! Le plus fort cherche le plus faible, et n'a d'autre raison de l'opprimer que le bien qu'il peut lui enlever ; il voit dans quelles tortures il le met, sans autre motif que les richesses que celui-ci possède, et il s'approprie ce bien qu'il voit être pour l'autre la cause de ses douleurs. Il ne considérait rien de tout cela pendant qu'il le persécutait. Cet homme s'enfuyait, il était dans l'angoisse, il était dans la crainte, il ne savait où se cacher ; et pourquoi endurait-il ces maux, sinon parce qu'il avait des richesses ? Qu'il t'apprenne du moins ce que tu dois faire ; car ce bien qui a été son tourment, et

[1] Act. XXVII, 41.

[1] Ps. XXIV, 4.

pour lequel tu l'as persécuté, va te tourmenter aussi, par la crainte qu'un autre persécuteur ne le ravisse. Tu considères combien cet homme est riche ; mais si tu le poursuis parce qu'il est riche, crains à ton tour de t'enrichir, de peur d'être la proie d'un autre. Tout cela est donc vain. Cherches-en la fin, tu ne verras que ténèbres ; cherche la cause, et tu ne trouveras rien.

11. Que ceux-là donc se réjouissent, qu'ils tressaillent dans le Seigneur, ceux qui disent: « Notre âme a traversé une eau sans substance », et qu'ils recouvrent leur substance. Ils l'ont perdue en vivant dans la profusion, mais leur père en est-il appauvri ? Qu'ils reviennent, et ils retrouveront près de lui ces richesses qu'ils ont dissipées au loin avec les prostituées ; qu'ils échappent à l'eau sans substance et qu'ils disent : « Béni soit le Seigneur « qui ne nous a pas livrés à leurs dents « comme une proie [1] ». Nos persécuteurs étaient des chasseurs qui avaient couvert leurs piéges d'un appât. De quel appât? Des plaisirs de cette vie, afin que ces plaisirs nous fissent donner tête baissée dans l'iniquité, et prendre aux piéges. Mais ce ne sont point ces hommes, en qui était le Seigneur, ceux qui disaient : « Si le Seigneur n'eût été avec « nous », qui sont pris aux piéges. Que le Seigneur soit avec toi, et toi non plus tu ne seras point pris dans ces filets; crie bien haut : « Béni soit le Seigneur qui ne nous a point « livrés à leurs dents comme une proie ».

12. « Notre âme, semblable au passereau, « s'est échappée du piége des chasseurs [2] ». Car en cette âme était le Seigneur, et dès lors, semblable au passereau, elle a pu s'arracher au piége. Pourquoi comme le passereau? Avec l'imprudence du passereau elle était tombée dans les rêts, et dès lors elle pouvait dire : Que Dieu veuille me pardonner. Oiseau inconstant, repose ton pied sur la pierre, ne va pas au piége tendu. Te voilà pris, épuisé, broyé. Que le Seigneur te soit en aide, et il te délivrera de menaces plus effrayantes, du piége des chasseurs. On voit quelquefois l'imprudent oiseau se poser sur le piége, alors on fait du bruit pour l'en chasser ; ainsi en était-il des martyrs, dont quelques-uns penchaient vers les douceurs de la vie ; le Seigneur, qui était en eux, faisait retentir le bruit de l'enfer, et le passereau s'échappait du piége des chasseurs : « Notre âme, semblable au passereau, « s'échappait du piége des chasseurs ». Eh quoi donc ! Ce filet doit-il demeurer éternellement ? Ce piége était la douceur de cette vie : sans se laisser prendre au piége, ils ont enduré la mort ; et cette mort a brisé le piége ; et la vie n'a plus eu pour les prendre aucun attrait qui pût les charmer : le piége était brisé ; mais l'oiseau l'était-il aussi ? Point du tout, car il n'était plus dans le filet : « Le piége a été rompu et nous avons été « délivrés ».

13. Qu'ils chantent maintenant leur délivrance, qu'ils volent vers Dieu, qu'ils triomphent dans ce même Dieu qui les a délivrés ; car le Seigneur était en eux pour les délivrer du piége. Pourquoi le lac est-il rompu, et sommes-nous délivrés ? Veux-tu savoir pourquoi ? C'est que « notre secours est dans le « nom du Seigneur qui a fait le ciel et la « terre [1] ». Si notre secours n'était en lui, le filet n'eût point duré toujours sans doute, mais le passereau une fois pris eût été broyé. Car cette vie doit passer, et tous ceux qui se seront laissé prendre à ses attraits, et qui dès lors auront péché contre Dieu, passeront avec cette vie : ce piége sera donc brisé, soyez-en certains, toute la douceur de cette vie disparaîtra, quand finira le temps marqué pour sa durée : ayez donc soin de ne point vous y attacher maintenant, afin qu'à la rupture du filet vous puissiez chanter avec joie : « Le lac « est rompu et nous voilà délivrés ». Mais ne t'imagine pas que tu le puisses par tes forces ; vois plutôt de qui tu as besoin pour être délivré (car l'orgueil te jettera dans le piége), et dis alors : « Notre secours est dans le nom du « Seigneur, qui a fait le ciel et la terre ».

14. Notre psaume est terminé, et autant que le Seigneur a daigné m'aider, il est expliqué. Mais demain nous devons prêcher encore, votre charité le sait très-bien ; revenez donc, et soutenez-moi de vos prières. Vous vous souvenez en effet de ma promesse, et je ne vous dirais point d'avance le sujet de mon discours, si je n'avais besoin du secours de votre foi et de vos prières. Je vous ai promis, il vous en souvient, de vous expliquer ces paroles de l'Evangile : « La loi a été donnée par « Moïse, la grâce et la vérité sont venues par « Jésus-Christ [2] ». Les hérétiques, et surtout les Manichéens, jettent le blâme sur la loi,

[1] Ps. CXXIII, 6. — [2] Id. 7.

[1] Ps. CXXIII, 8. — [2] Jean, I, 17.

et nous disent que Dieu ne l'a point donnée. Il nous faut donc expliquer ce passage, afin que l'on sache bien que Dieu a donné la loi, et que cette loi a été promulguée par Moïse, mais non pour sauver, et cela pour des raisons particulières. La loi ne sauvait point, afin que l'on désirât le législateur, le chef, qui pardonnât aux pécheurs ; et qu'ainsi la loi fût donnée par Moïse, la grâce et la vérité par Jésus-Christ. Voilà le sujet que je propose à votre attention. Dieu me soutiendra de sa grâce, non point à cause de mes mérites, mais par le mérite de vos désirs; non point que je le puisse de moi-même, tout viendra de l'abondance de ses dons. Ce point de doctrine, fort nécessaire aux hommes qui vivent dans le Nouveau Testament, sera exposé de manière à déloger l'ennemi de toutes ces obscurités où il se cache pour tromper les fidèles.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXIV.

SERMON AU PEUPLE.

VAINE PROSPÉRITÉ DES MÉCHANTS, ET CONFIANCE DES JUSTES.

Le Prophète veut nous détourner des prospérités d'ici-bas qui produisent l'enflure chez les uns, et découragent les autres qui se croient frustrés de toute récompense ; puis il attire notre attention sur l'homme au cœur droit, qui n'a d'autre volonté que celle de Dieu, ne critique point les desseins de Dieu sur le pauvre et sur le riche, met sa confiance en Dieu, et ne sera point ébranlé parce qu'il habite Jérusalem ou la cité de Dieu. Cette cité est environnée de montagnes ou des hommes de Dieu, prophètes, apôtres, évangélistes, d'où nous vient le secours qu'elles-mêmes reçoivent de Dieu. Il est aussi d'autres montagnes qui ne sont que des écueils, qui ont en elles-mêmes une confiance présomptueuse et nous demandent la nôtre, tandis que les montagnes véritables déclinent cette confiance pour elles-mêmes, pour la reporter à Dieu, d'où leur vient la lumière et la rosée. Ces montagnes diront que le sceptre de l'impie ne sera point toujours sur l'héritage du juste, qu'il faut obéir à nos maîtres ici-bas comme le Christ s'est assujéti à ses ennemis, comme le médecin se fait le serviteur du malade. Tout cela passera, afin de ne point décourager les hommes au cœur droit. Quant à l'homme aux voies tortueuses, Dieu l'unit aux méchants, et ne donne qu'à Israël ou à celui qui voit Dieu cette paix qui est Dieu même.

1. Compté au nombre des cantiques des degrés (et afin de ne pas vous embarrasser l'esprit plus que je ne vous instruirais, je ne reviendrai pas sur ce titre, suffisamment expliqué), ce psaume nous apprend à monter, à élever nos âmes vers Dieu notre Seigneur, par l'élan de la charité et de la piété, à détourner nos regards de ces hommes qui jouissent ici-bas d'une félicité vaine qui les enfle et qui les séduit, qui n'entretient en eux que l'orgueil, qui glace leur cœur à l'égard de Dieu, l'endurcit à la rosée de la grâce et le rend stérile. La confiance avec laquelle ils trouvent auprès d'eux ce qui paraît nécessaire à la vie, et même au-delà du nécessaire, les élève, et bien qu'ils soient à cause de leurs iniquités bien inférieurs aux autres hommes, ils se croient supérieurs à tous. Encore s'ils croyaient être comme les autres hommes ! Or, en considérant ces hommes, en s'arrêtant trop à les envisager, ceux mêmes qui servent le Seigneur sont dans le trouble et l'anxiété ; on dirait qu'ils ont perdu le prix du culte qu'ils rendent au Seigneur, quand ils se voient dans le labeur, dans l'indigence, dans les chagrins, dans la maladie, dans la souffrance, dans quelque nécessité, tandis qu'ils voient dans la force de la santé du corps, dans l'abondance des biens du temps, dans la prospérité de leurs proches, dans l'éclat de tous les honneurs, ceux qui non-seulement ne servent point Dieu, mais sont en guerre avec le reste des hommes. Voilà ce qu'ils considèrent, ce qui les trouble, ce qui leur suggère en eux-mêmes ce qui est dit ouvertement dans un autre psaume : « Comment « Dieu le sait-il, et le Très-Haut en a-t-il con- « naissance ? Voilà que les pécheurs et les mé- « chants ont obtenu les richesses ». Et il continue : « C'est donc en vain que j'ai purifié

« mon cœur, et lavé mes mains avec les in« nocents [1] ». Est-ce donc en vain que j'ai voulu mettre la justice dans mon cœur, vivre innocent au milieu des hommes, quand j'en vois d'autres, peu soucieux de l'innocence, jouir d'une telle prospérité, insulter aux hommes justes et accroître leur bonheur par de nouvelles iniquités ?

2. Mais qui donc parlait ainsi dans le psaume? L'homme dont le cœur n'était point encore droit. Car c'est ainsi que commence le psaume auquel j'ai emprunté cette citation, et non celui que j'entreprends de vous exposer aujourd'hui, mais celui où il est dit : « Com« ment Dieu le sait-il, et le Très-Haut en « a-t-il connaissance? Voilà que les pécheurs et « les méchants du monde ont obtenu des ri« chesses. Est-ce donc en vain que j'ai mis la « justice dans mon cœur, et que j'ai lavé mes « mains parmi les innocents ? » Ce psaume donc où vous voyez l'âme en péril, où vous la voyez chancelante, commence ainsi : « Com« bien est bon le Dieu d'Israël pour les hom« mes qui ont le cœur droit ! Pour moi, mes « pieds se sont presque égarés, mes pas ont « presque chancelé ». Pourquoi? « Parce que « j'ai été pris de jalousie contre les pécheurs, « en voyant la paix dont ils jouissent [2] ». Le Prophète nous dit donc que ses pieds ont été ébranlés, que sa marche chancelante a presque abouti à une chute qui l'eût séparé de Dieu, parce qu'il s'est arrêté à considérer la prospérité des méchants, qu'il les a vus dans la paix, et lui dans la misère. Mais quand il parle ainsi, il a déjà échappé au péril, déjà son cœur s'est redressé pour s'attacher à Dieu, il nous parle d'un danger qu'il a couru. Donc « il est bon le Dieu d'Israël ». Mais pour qui ? « Pour les hommes au cœur droit ». Quels sont les hommes au cœur droit ? Les hommes qui ne critiquent point le Seigneur. Quels sont les hommes au cœur droit ? Ceux qui règlent leur volonté sur celle de Dieu, et ne forcent point celle de Dieu à se courber sous la leur. C'est pour l'homme un précepte bien court, que redresser son cœur. Veux-tu avoir le cœur droit ? Fais ce que Dieu veut, sans désirer que Dieu fasse ce que tu voudrais. C'est donc avoir le cœur tortueux, c'est-à-dire ne l'avoir point droit, que disputer sur ce que Dieu aurait dû faire, sans louer et même en critiquant ses actes. C'est peu de ne pas vouloir qu'il nous redresse, on veut le redresser lui-même, et l'on dit : Dieu n'aurait dû faire aucun pauvre, on ne devrait voir que des riches : eux seuls devraient vivre. A quoi bon le pauvre ? Que fait-il ici-bas ? Voilà le blâme contre le Dieu des pauvres. Il ferait bien mieux, cet homme, d'être le pauvre de Dieu, afin d'être riche de Dieu ; c'est-à-dire de suivre la volonté de Dieu, et il comprendrait alors que sa pauvreté n'est que d'un moment, qu'elle passera, qu'ensuite il jouira de richesses spirituelles qui ne passeront point, et qu'à défaut d'or dans son coffre, il aura dans son cœur le trésor de la foi ! Avec de l'or dans son coffre, il craindrait les voleurs, et malgré lui il pourrait perdre cet or ; mais la foi qui serait dans son cœur, il ne pourrait la perdre, à moins de l'en chasser lui-même. Mais il est une réponse facile, mes frères. Dieu a fait le pauvre pour éprouver l'homme, et il a fait le riche afin de l'éprouver par le pauvre. Et tout ce qu'a fait Dieu est bien. Et si nous ne pouvons pénétrer ses conseils, pourquoi il a fait ceci d'une manière, et cela d'une autre manière, il nous est bon néanmoins de nous soumettre à sa sagesse, de croire qu'il a bien fait, quand nous n'en pouvons comprendre la raison : notre cœur alors sera droit, nous mettrons en Dieu notre confiance la plus entière, et nos pieds ne seront point ébranlés, et en montant vers Dieu nous serons dans l'état que décrit le Psalmiste : « Ceux qui mettent leur confiance dans le « Seigneur ressemblent à la montagne de « Sion, ils ne seront point ébranlés de l'éter« nité [1] ».

3. Quels sont ces hommes ? « Ceux qui ha« bitent Jérusalem. Ils ne seront point ébran« lés de l'éternité, ceux qui habitent Jé« rusalem [2] ». Si nous entendons ici la Jérusalem de la terre, tous ceux qui l'habitaient en ont été chassés par la guerre et par la ruine de cette ville ; tu cherches maintenant un juif dans Jérusalem et tu n'en trouves point. Pourquoi donc ceux qui habitent Jérusalem ne seront-ils point ébranlés de l'éternité, sinon parce qu'il s'agit de cette autre Jérusalem dont on vous parle si souvent ? C'est elle qui est notre mère, c'est après elle que nous soupirons en gémissant dans cet exil ; c'est là que nous voulons retourner. Nous nous sommes éloignés d'elle, et nous en

[1] Ps. LXXII, 1-13. — [2] Id. I, 2.

[1] Ps. CXXIV, 1. — [2] Id. 2.

avions perdu le chemin. Le roi de cette ville est venu lui-même, il s'est fait notre voie, afin que nous pussions y retourner. C'est dans les parvis de cette Jérusalem que nos pieds étaient fermés[1], ainsi que vous l'avez entendu, dans un psaume des degrés que nous vous avons expliqué récemment, à vous du moins qui y assistiez ; c'est vers cette Jérusalem que soupirait celui qui chantait : « Jérusalem, qui « est bâtie comme une cité, et dont les habi- « tants sont unis ensemble[2] ». Ceux donc qui habitent cette ville ne seront pas ébranlés à jamais ; tandis que ceux qui ont habité la cité terrestre ont été ébranlés, par le cœur d'abord, ensuite par l'exil. Leur cœur s'est ébranlé, et ils sont tombés quand ils ont crucifié le roi de la Jérusalem céleste. Mais ils en étaient dehors déjà par le cœur, et ils en avaient chassé le roi ; car ils le firent sortir de leur cité, et le crucifièrent au dehors[3]. A son tour il les a bannis de sa cité, c'est-à-dire de la Jérusalem éternelle qui est dans le ciel, et notre mère à tous.

4. Comment donc est cette ville ? Le Prophète nous la décrit en un mot. « Des mon- « tagnes l'environnent ». Est-ce un grand avantage pour nous d'être dans une ville environnée de montagnes ? Est-ce bien à être dans une ville environnée de montagnes que consistera notre félicité ? Ne connaissons-nous point les montagnes, et sont-elles autre chose que des éminences de terre ? Il est donc d'autres montagnes aimables, montagnes élevées qui sont les prédicateurs de la vérité, comme les anges, les Apôtres, les Prophètes. Ceux-là environnent Jérusalem, ils sont à l'entour et lui servent de murailles. C'est de ces montagnes aimables et délicieuses que nous parle souvent l'Ecriture. Observez, quand vous la lisez ou l'entendez, combien on parle de ces montagnes ; il m'est impossible d'en énumérer tous les endroits, et néanmoins je me plais à m'étendre sur un tel sujet, autant que Dieu m'en fait la grâce, et à vous citer les passages des Ecritures qui reviennent à ma mémoire. Ces montagnes sont éclairées par Dieu ; sur elles d'abord il épanche sa lumière, afin que de là elle passe aux vallées, ou même aux collines qui sont moins élevées que les montagnes. C'est par elles que nous sont venues les saintes Ecritures, prophéties, écrits des Apôtres, Evangiles. C'est de ces montagnes que nous chantons : « J'ai levé les yeux vers les montagnes « d'où me viendra le secours », car c'est des saintes Ecritures que nous vient le secours en cette vie. Mais comme ces montagnes ne se protégent point elles-mêmes, et ne tirent point d'elles-mêmes le secours qu'elles nous donnent, ce n'est point en elles qu'il faut mettre nos espérances, de peur que nous ne soyons maudits pour avoir mis notre confiance dans un homme[1]. Après que le Prophète a dit : « J'ai levé les yeux vers les mon- « tagnes, d'où me viendra le secours », il ajoute : « Le secours me viendra du Seigneur « qui a fait le ciel et la terre[2] ». C'est encore de ces montagnes que le même Prophète a dit : « Que les montagnes reçoivent la paix « pour le peuple, et les collines la justice[3] ». Les montagnes, ce sont les grands, les collines ceux qui sont moindres. Ce sont les montagnes qui voient, les collines qui croient. Ceux qui voient ont reçu la paix et l'ont apportée à ceux qui croient. Ceux qui croient ont reçu la justice, car le juste vit de la foi[4]. Les anges voient, ils prêchent ce qu'ils voient, et nous croyons. Quand saint Jean disait : « Au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu[5] » ; il voyait, et nous prêchait afin de nous amener à la foi. Et par les montagnes qui reçoivent la paix, les collines reçoivent la justice ; que dit en effet le Prophète à propos des montagnes ? Il ne dit point que d'elles-mêmes elles aient la paix, ou établissent la paix, ou qu'elles engendrent la paix, mais qu'elles reçoivent la paix. Or, c'est du Seigneur qu'elles reçoivent la paix. Lève donc en vue de la paix les yeux vers les montagnes, afin que le secours te vienne du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. Parlant ailleurs de ces montagnes, le Saint-Esprit a dit : « Des mon- « tagnes éternelles vous faites descendre sur « nous une lumière admirable[6] ». Il ne dit point que ces montagnes éclairent, mais que Dieu donne la lumière au moyen de ces montagnes éternelles. En prêchant l'Evangile par ces montagnes que vous avez rendues éternelles, c'est vous qui éclairez, et non point les montagnes. Telles sont les montagnes qui environnent Jérusalem.

5. Pour mieux vous faire comprendre quelles

[1] Ps. CXXI, 2. — [2] Id. 3. — [3] Jean, XIX, 17, 18.

[1] Jérém. XVII, 5. — [2] Ps. CXX, 1, 2. — [3] Id. LXXI, 3. — [4] Rom. I, 17. — [5] Jean, I, 1. — [6] Ps. LXXV, 5.

sont ces montagnes environnantes, quand l'Ecriture a parlé des montagnes dans un sens favorable, il arrive bien rarement, et peut-être n'arrive-t-il jamais qu'elle ne parle aussitôt du Seigneur, ou qu'elle ne reporte notre attention jusqu'à lui, de peur que notre espérance ne s'arrête à ces montagnes. Voyez dans les passages que j'ai cités : « J'ai levé les « yeux vers les montagnes, d'où me viendra « mon secours ». De peur que tu n'en restes là. « Mon secours », dit-il, « est dans le Sei- « gneur, qui a fait le ciel et la terre ». Ensuite : « Que les montagnes reçoivent la paix « pour le peuple ». Dire qu'elles reçoivent, c'est montrer assez que la source d'où elles la recevront est ailleurs. « Et puis des monta- « gnes descend la lumière ». Mais c'est vous, dit le Prophète, « vous qui des montagnes « éternelles faites descendre une lumière ad- « mirable». Quand il dit ailleurs : « Les monta- « gnes l'environnent », de peur que ta pensée ne s'arrête aux montagnes, il ajoute aussitôt : « Et le Seigneur est autour de son peuple », afin que ton espérance, loin de s'arrêter aux montagnes, soit dans celui qui les éclaire. Car en habitant dans les montagnes ou dans les saints, il est autour de son peuple ; il a fait à ce peuple une muraille spirituelle, afin qu'il ne soit point ébranlé de l'éternité. Mais quand il est question de montagnes dans un sens défavorable, l'Ecriture n'ajoute pas le Seigneur. Ainsi ces montagnes, avons-nous dit, désignent les grandes âmes, il est vrai, mais tournées au mal. Ne vous imaginez pas en effet, mes frères, qu'un esprit médiocre ait pu susciter des hérésies. Il faut de grands hommes pour faire des hérésiarques, des montagnes d'autant plus nuisibles, qu'elles sont plus élevées. Ces montagnes n'étaient point au nombre de celles qui reçoivent la paix, afin que les collines reçoivent la justice ; mais elles ont reçu du démon, qui est leur père, l'esprit de division. C'étaient donc des montagnes, mais garde-toi de chercher un refuge auprès d'elles. Des hommes viendront et te diront : C'est un grand homme, c'est là un illustre personnage. Quel homme que Donat ! quel homme que Maximien ! Quel homme encore que ce Photin ! et Arius n'était-il pas un grand homme ? Ce sont là des montagnes, ai-je dit, mais des montagnes à naufrages. Tu vois dans leurs discours quelques jets de lumière, ils peuvent communiquer une certaine flamme. Mais si tu navigues sur une barque, et que tu sois surpris par la nuit ou par les ténèbres de cette vie, ne te laisse point prendre à ces lueurs, et n'y dirige point ton esquif, il y a là des rochers féconds en naufrages. Donc, lorsqu'on te parlera de la hauteur de ces montagnes, et qu'on t'invitera à venir à ces montagnes chercher du secours et le repos, tu répondras : « Ma confiance est dans le Seigneur ; « comment dites-vous, ô mon âme : Retire- « toi comme un oiseau sur les montagnes [1] ? » Il est bon pour toi, je l'avoue, de lever les yeux vers ces montagnes d'où peut te venir le secours de la part du Seigneur, afin d'échapper comme le passereau au lac des chasseurs, mais non afin de t'en aller vers les montagnes. Le passereau est léger, toujours dans l'agitation, volant deçà et delà. Mais toi, mets ta confiance dans le Seigneur, et tu seras comme la montagne de Sion, tu ne seras pas ébranlé éternellement, tu ne prendras point ton vol comme l'oiseau vers la montagne. Lorsque le Prophète parle de ces montagnes, parle-t-il aussi de Dieu ?

6. Mais tu dois aimer les montagnes en qui est le Seigneur ; et ces montagnes elles-mêmes t'aimeront, si tu ne mets point en elles ton espérance. Voyez, mes frères, quelles sont les montagnes de Dieu. Car c'est ainsi qu'on les nomme dans un autre endroit des psaumes : « Votre justice est comme les montagnes de « Dieu [2] ». Non point leur justice, mais votre justice. Ecoute saint Paul, l'une de ces montagnes : « Afin », dit-il, « que je sois trouvé « en lui, non pas avec ma propre justice qui « vient de la loi, mais avec celle qui vient de « la foi en Jésus-Christ [3] ». Quant à ceux qui ont voulu être des montagnes par leur propre justice, comme certains Juifs, et principalement comme les Pharisiens, voici le reproche qu'on leur fait : « Ignorant la justice « qui vient de Dieu, et voulant établir leur « propre justice, ils n'ont pas été soumis à la « justice de Dieu [4] ». Ceux qui ont bien voulu s'y assujétir, ont été grands, de manière néanmoins à demeurer humbles. Et comme ils sont grands, ils sont des montagnes, et leur soumission à la volonté de Dieu en fait des vallées. Comme ils ont un réservoir de piété, ils reçoivent l'abondance de la paix, dont ils inondent les collines. Pour toi,

[1] Ps. x, 2.— [2] Id. xxxv, 7.— [3] Philipp. iii, 9.— [4] Rom. x, 3.

examine bien quelles montagnes ont ton amour. Pour être aimé des saintes montagnes, ne mets point ton espérance en elles, quelque saintes qu'elles soient. Quelle montagne était saint Paul ? Quand s'en trouvera-t-il une semblable ? Je ne parle ici que d'une grandeur humaine. Et toutefois, il craignait que le moindre passereau ne mît en lui sa confiance. Que dit-il alors? « Est-ce donc Paul « qui a été crucifié pour vous [1] ? » Mais levez les yeux vers les montagnes d'où vous viendra le secours : Car, « moi j'ai planté, Apollo « a arrosé ». Mais votre secours est dans le Seigneur, qui a fait le ciel et la terre; car « c'est Dieu qui a donné l'accroisse« ment [2] ». Donc « les montagnes environnent « la cité » ; mais comme « les montagnes en« vironnent la cité, le Seigneur environne « son peuple, dès maintenant et jusqu'à la « fin des siècles ». Si donc les montagnes environnent la cité, comme le Seigneur environne son peuple, voilà que le Seigneur unit son peuple par le lien de la charité et de la paix, afin que ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur, comme la montagne de Sion, ne soient point ébranlés éternellement. Voilà ce que signifie, « dès maintenant et « jusque dans le siècle ».

7. « Car le Seigneur ne laissera point le « sceptre des impies sur l'héritage des « justes, de peur que les justes ne portent « leurs mains à l'iniquité ». Ici-bas, les justes rencontrent parfois l'affliction, et ici-bas encore, l'injuste a la domination sur le juste. Comment cela ? Souvent les injustes parviennent aux honneurs, et quand ils sont devenus ou juges, ou rois, ce que le Seigneur permet quelquefois pour châtier son peuple, pour châtier la nation qu'il s'est choisie, on ne peut leur refuser l'honneur qui est dû aux puissances. Car tel est l'ordre établi par Dieu dans l'Eglise, que toutes les puissances du siècle doivent y être honorées, même par ceux qui les surpassent en vertus. Je n'éclaircirai ma pensée que par un seul exemple ; vous en tirerez les conjectures pour les autres degrés de puissance. La première puissance, la puissance quotidienne de l'homme sur l'homme, est celle du maître sur le serviteur. Dans toutes les maisons il y a de ces puissances. Il y a des maîtres, il y a des serviteurs, ce sont deux noms différents ; mais des hommes et des hommes, voilà des noms semblables. Or, que nous dit l'Apôtre, pour enseigner aux serviteurs la soumission envers leurs maîtres? « Serviteurs, obéissez à « vos maîtres selon la chair » ; car il est un autre maître selon l'esprit. Celui-là est le véritable et l'éternel maître, tandis que les autres ne le sont que pour un temps. Mais le Christ ne veut point que tu sois orgueilleux quand tu marches dans sa voie, quand tu vis de sa vie. Te voilà chrétien, ayant un homme pour maître ; mais tu n'es pas chrétien pour dédaigner de servir. Quand, par la volonté du Christ, tu as un homme pour maître, ce n'est point cet homme que tu sers, mais le Christ qui l'a voulu. Aussi saint Paul a-t-il dit : « Obéissez à vos maîtres selon la chair, avec « crainte et respect, dans la simplicité du « cœur, ne les servant point quand ils « ont l'œil sur vous, comme si vous ne cher« chiez à plaire qu'à des hommes; mais faites « de cœur et spontanément la volonté de « Dieu, comme des serviteurs du Christ [1] ». Voilà que l'Apôtre n'affranchit point les serviteurs, mais il fait qu'ils deviennent bons, de méchants qu'ils étaient. Que ne doivent point à Jésus-Christ ces riches dont il règle ainsi la maison? Qu'il y ait chez eux un serviteur infidèle, Jésus-Christ le convertit, mais sans lui dire : quittez votre maître, maintenant que vous connaissez le véritable maître ; c'est un impie, un homme d'iniquité, tandis que vous êtes juste et fidèle ; il serait indigne qu'un homme juste, qu'un fidèle, servît un homme infidèle et injuste. Ce n'est point là ce que lui dit Jésus-Christ ; mais bien : Servez votre maître. Et, pour encourager ce serviteur : Sers à mon exemple, lui dit-il, car je me suis assujéti aux méchants. Quand le Seigneur eut tant à souffrir dans sa passion, de qui eût-il à souffrir, sinon de ses serviteurs? Et de quels serviteurs, sinon des méchants ? Car de bons serviteurs eussent honoré le souverain maître. Mais eux l'outragèrent parce qu'ils étaient mauvais. Que fit le Seigneur au contraire? Il leur rendit l'amour pour la haine, car il s'écria : « Mon « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce « qu'ils font [2] ». Si le Seigneur du ciel et de la terre, par qui tout a été fait, s'assujétit à des indignes, pria pour ceux qui le traitaient avec tant de cruauté, et vint en ce monde

[1] I Cor. I, 13. — [2] Id. III, 6.

[1] Ephés. VI, 5, 6. — [2] Luc, XXIII, 34.

comme un médecin ; car les médecins, ayant par l'âge et la santé l'avantage sur un malade, ne laissent pas de s'assujétir à lui ; combien moins doit-il répugner à un homme de s'assujétir à un maître quoique méchant, et de le servir de toute son âme, de toute sa bonne volonté, de toute sa charité ? Un homme vertueux en sert donc un inférieur, mais pour un temps. Appliquez aux puissances, aux dignitaires de ce monde, ce que j'ai dit du maître et du serviteur. Parfois, en effet, les dignitaires sont bons et craignent Dieu, et parfois ne le craignent point. Julien était un empereur infidèle, un apostat, un criminel idolâtre : des soldats chrétiens obéissaient à cet empereur infidèle ; mais quand il s'agissait des intérêts du Christ, ils ne reconnaissaient que le maître du ciel. Quand on leur disait d'adorer les idoles, de leur offrir de l'encens, ils préféraient obéir au Seigneur ; mais leur disait-on : Marchez en bataille contre tel peuple, ils obéissaient aussitôt. Ils distinguaient entre le maître éternel et le maître temporel ; et néanmoins ils obéissaient au maître temporel à cause du maître éternel.

8. Mais sera-ce éternellement que les méchants domineront les justes ? Non, sans doute. Voyez, en effet, ce que dit le psaume : « Le Seigneur ne laissera pas toujours le « sceptre des méchants sur l'héritage des jus« tes ». Cette verge des méchants se fait sentir pour un temps, sur l'héritage des justes, mais on ne l'y laissera point, et ce n'est point pour toujours. Un temps viendra où l'on ne connaîtra qu'un seul Dieu ; un temps viendra où le Christ, paraissant dans l'éclat de sa gloire, appellera devant lui les nations pour les séparer, comme un berger sépare les boucs d'avec ses brebis, et mettra les brebis à la droite, et les boucs à la gauche [1]. Or, tu verras parmi les brebis beaucoup de serviteurs, comme beaucoup de maîtres parmi les boucs ; comme aussi beaucoup de maîtres parmi les brebis, et parmi les boucs bien des serviteurs. Car si nous consolons ainsi les serviteurs, ce n'est pas que tous soient bons, de même que tous les maîtres ne sont point mauvais, parce que nous avons dû réprimer leur orgueil. Il est des maîtres bons et fidèles, comme il en est de mauvais ; et il y a des serviteurs mauvais, comme il y en a de bons et de fidèles.

[1] Matth. xxv, 32, 33.

Mais tant que les bons serviteurs ont des maîtres méchants, qu'ils les supportent pour un temps : « car le Seigneur ne laissera point le « fouet des méchants sur l'héritage des jus« tes ». Pourquoi ? « De peur que les justes « n'étendent leurs mains vers l'iniquité » ; afin que les justes supportent pour un moment la domination des méchants, qu'ils comprennent que cette domination n'est que passagère, et qu'ils se préparent à posséder l'héritage éternel. Quel héritage ? Celui où tout pouvoir sera détruit ainsi que toute puissance, afin que Dieu soit tout en tous [1]. Quand ils se réservent pour ces temps heureux, quand ils envisagent de l'œil du cœur ce qu'ils ne tiennent que par la foi, mais qu'ils verront s'ils persistent ; alors « ils n'étendent point leurs « mains vers l'iniquité ». S'ils voyaient le sceptre des pécheurs peser toujours sur l'héritage des justes, ils penseraient et diraient en eux-mêmes : De quoi me sert ma justice ? serai-je donc toujours assujéti à l'injuste, et toujours serviteur ? Et moi aussi je commettrai l'iniquité, puisqu'il ne sert de rien de garder la justice. Pour le détourner de ces pensées, on lui dit par la foi que le sceptre des méchants n'est que momentanément sur l'héritage des bons. « Le Seigneur ne le laissera point « à jamais sur cet héritage, afin que les justes « ne se laissent pas aller à l'iniquité » ; mais qu'ils en détournent leurs mains, qu'ils la supportent sans la commettre ; car il vaut mieux supporter l'injustice que la commettre. Pourquoi donc n'en sera-t-il pas ainsi ? « C'est que « le Seigneur ne laissera point le sceptre des « pécheurs sur l'héritage des justes ».

9. Telles sont les pensées des hommes au cœur droit, dont nous disions tout à l'heure qu'ils suivaient la volonté de Dieu et non leur propre volonté. Mais ceux qui veulent suivre la volonté de Dieu, le mettent le premier, et viennent après lui : ils ne se mettent point en avant, afin que Dieu les suive : ils approuvent ses desseins ; qu'il les corrige, qu'il les console, qu'il les exerce, qu'il les couronne, qu'il les éclaire, comme l'a dit l'Apôtre ; « Nous savons que, pour ceux qui « aiment Dieu, tout contribue à leur bien [2] ». De là cette parole du prophète : « Faites du « bien, Seigneur, à ceux qui sont bons et « dont le cœur est droit [3] ».

10. De même que l'homme au cœur droit

[1] I Cor. xv, 28. — [2] Rom. viii, 28. — [3] Ps. cxxiv, 4.

évite le mal et fait le bien [1], parce qu'il ne porte aucune envie aux pécheurs, en voyant la paix dont ils jouissent [2]; de même l'homme au cœur dépravé, que scandalisent les desseins de Dieu, s'éloigne du Seigneur, fait le mal et se laisse prendre aux charmes de cette vie, et, une fois pris, il en supporte les peines cuisantes. Dès qu'il s'éloigne du Seigneur, dont il ne veut point supporter la discipline, alors la fausse félicité des méchants devient pour eux un piége par un juste jugement de Dieu. C'est pourquoi le Prophète ajoute : « Pour ceux qui s'engagent dans des « voies tortueuses, Dieu les unira aux hommes « qui commettent l'iniquité [3] », c'est-à-dire à ceux dont ils imitent les actions; parce qu'ils ont aimé comme eux les joies de cette vie, et n'ont point cru aux supplices éternels. Quel sera donc le partage des hommes au cœur droit qui ne se détournent point de Dieu ? Mais voyons quel sera cet héritage, mes frères, puisque nous sommes les enfants. Que posséderons-nous ? Quel est notre héritage ? quelle est notre patrie ? quel est son nom? La paix. C'est par la paix que nous vous saluons, c'est la paix que nous vous prêchons, la paix que reçoivent les montagnes, et les collines la justice [4]. Cette paix est le Christ. « Car il est notre paix, lui qui de deux « peuples n'en a fait qu'un, en détruisant le « mur de séparation [5] ». Parce que nous sommes les enfants, nous aurons l'héritage. Et comment appeler cet héritage, sinon la paix ? Et voyez comme sont déshérités ceux qui n'aiment point la paix. Or, ceux-là n'aiment point la paix qui divisent l'unité. La paix est le partage des justes, le partage des héritiers. Et quels sont les héritiers ? Les enfants. Ecoutez l'Evangile : « Bienheureux ceux « qui aiment la paix, parce qu'ils seront appe- « lés enfants de Dieu [1] ». Ecoutez la conclusion du psaume : « Paix sur Israël ». Israël signifie qui voit Dieu, et Jérusalem vision de la paix. Oui, que votre charité le retienne bien, Israël signifie qui voit Dieu, et Jérusalem vision de la paix. « Quels hommes ne seront « point ébranlés de l'éternité ? ceux qui habi- « tent Jérusalem ». Ils ne seront point ébranlés à tout jamais, ceux qui habitent la vision de la paix, et cette « paix est sur Israël ». Donc, Israël qui voit Dieu, voit aussi la paix ; il est Israël et Jérusalem ; puisque le peuple de Dieu est en même temps la cité de Dieu. Si donc voir la paix, c'est voir Dieu, assurément c'est Dieu qui est la paix. C'est donc parce que le Christ Fils de Dieu est la paix, qu'il est venu pour nous rassembler et nous séparer des impies. De quels impies ? De ceux qui haïssent Jérusalem, qui haïssent la paix, qui veulent nous séparer de l'unité, qui ne croient pas à la paix, qui annoncent au peuple une fausse paix, qui n'ont point eux-mêmes la paix. Quand ils disent au peuple : Que la paix soit avec vous, et qu'il leur répond : Et avec votre esprit, ils disent une fausseté et n'entendent qu'une fausseté. A qui disent-ils : Que la paix soit avec vous ? A ceux qu'ils séparent de la paix du reste de la terre. Et à quels hommes dit-on : Et avec votre esprit ? A ceux qui saisissent toutes les occasions du schisme, qui haïssent la paix. Car si la paix était dans leur esprit, ne renonceraient-ils point aux divisions pour embrasser l'unité ? C'est donc une fausseté qu'ils disent, une fausseté qu'ils entendent. Pour nous, mes frères, disons vrai et entendons vrai. Soyons Israël, embrassons la paix ; puisque Jérusalem est la vision de la paix, et que nous sommes Israël, que la paix soit sur Israël.

[1] Ps. XXXVI, 27. — [2] Id. LXXII, 3. — [3] Id. CXXIV, 5. — [4] Id. XVII, 3. — [5] Ephés. II, 14.

[1] Matth. V, 9.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXV.

SERMON AU PEUPLE.

DÉLIVRANCE DE LA CAPTIVITÉ.

Notre Dieu est venu sur la terre pour nous racheter au prix de son sang, parce que nous étions dans l'esclavage, nous et ceux même qui ont les prémices de l'esprit, ou la foi. Nous attendons par l'espérance la rédemption de notre chair, dont Jésus-Christ nous a donné le modèle par sa résurrection. Mais jusque-là nous gémissons. Déjà la chair que le Sauveur a prise dans l'humanité, est sauvée : or, il nous dit qu'il est avec nous jusqu'à la fin des siècles. Mais nous sommes dans l'esclavage, parce que nous sommes rendus au péché, et le persécuteur nous a lui-même sauvés en répandant le sang du juste. Notre joie a été grande quand Dieu a délivré la Jérusalem du ciel. Elle est du ciel à cause des anges, et captive à cause de nous. Elle était figurée par cette Sion des Juifs, captive à Babylone, pendant 70 années. Ce nombre signifie le temps qui s'écoule par sept jours; et après les temps écoulés nous retournerons à la patrie. Babylone est la confusion ou le monde. Or, la délivrance nous a consolés, c'est-à-dire que Jésus nous a fait espérer à cause de sa résurrection. Alors notre bouche a été pleine de joie, c'est-à-dire la bouche de notre cœur dans laquelle s'élaborent toutes nos actions, ainsi que l'a dit le Sauveur. Ce n'est donc ni ce qui entre dans notre bouche, ni ce qui en sort qui souille l'homme, mais ce qui est résolu dans notre cœur. Car Dieu y voit tout mal et tout bien. Le Seigneur a manifesté sa gloire en établissant l'Eglise, en nous délivrant des étreintes du péché, comme le vent tiède fait fondre les glaçons et amène les torrents. Semons dans les larmes, semons l'aumône, des biens, des services, des conseils, de la bonne volonté, nous récolterons au ciel. Le Samaritain de l'Evangile, c'est Jésus qui nous porte dans son Eglise, où se cicatrisent les blessures que le démon nous a faites sur le grand chemin du monde.

1. En suivant l'ordre, il nous faut expliquer, vous le savez, le psaume cent vingt-cinquième, qui compte parmi les psaumes intitulés cantiques des degrés, et qui est, vous le savez aussi, le chant de ceux qui s'élèvent; et où s'élèvent-ils, sinon à cette Jérusalem du ciel qui est notre mère à tous[1]? Comme elle est du ciel, elle est éternelle. Quant à celle qui fut sur la terre, elle en était seulement l'image. Aussi est-elle tombée, tandis que l'autre subsiste. L'une a subsisté pendant qu'elle devait prophétiser l'avenir, l'autre possède l'éternité de notre réparation. Bannis pendant cette vie de cette cité bienheureuse, nous soupirons pour y retourner; le labeur et la misère seront pour nous jusqu'à ce que nous y soyons rentrés. Toutefois, les anges, nos concitoyens, ne nous ont point abandonnés dans cet exil, mais ils nous ont annoncé que notre roi viendrait à nous. Et il est venu et a d'abord été méprisé par nous, puis avec nous. Il nous a enseigné à supporter ce qu'il a supporté, à souffrir comme il a souffert; il nous a promis de ressusciter comme il est ressuscité, nous montrant en lui-même ce qu'il nous fallait espérer. Si donc, mes frères, avant l'avénement de Jésus-Christ en sa chair, avant sa mort, sa résurrection, son ascension au ciel, les Prophètes, qui sont nos aïeux, soupiraient après cette cité bienheureuse, quel doit être notre désir d'aller où il nous a précédés, et d'où il ne s'est jamais retiré? Pour venir à nous, en effet, le Christ n'a point abandonné les anges. Il est demeuré toujours avec eux, et néanmoins est venu à nous; il est demeuré avec eux dans sa majesté, il est venu à nous dans sa chair. Mais, hélas! où étions-nous? S'il est appelé notre Rédempteur, nous étions captifs. Où donc étions-nous captifs, pour qu'il vînt nous racheter? Où étions-nous retenus? Chez les barbares? Le diable, avec ses anges, sont pires que les barbares. C'est en leur pouvoir qu'était le genre humain; c'est de leurs mains qu'il nous a rachetés, sans donner ni or, ni argent, mais son sang precieux.

2. Demandons à saint Paul comment l'homme était tombé dans cette captivité. Car il est un de ceux qui gémissent le plus dans cette captivité, qui soupirent après la Jérusalem éternelle, et il nous a enseigné à gémir par ce même esprit dont il était comblé quand il gémissait lui-même. « Toute créature gémit », nous dit-il, « jusqu'à présent, et souffre les « douleurs de l'enfantement ». Et encore : « La créature est assujétie à la vanité, non « pas volontairement, mais à cause de celui

[1] Gal. IV, 26.

« qui l'y a assujétie dans l'espérance ». Il dit que toute créature soupire et gémit dans le travail, chez ces hommes qui ne croient point, et qui néanmoins doivent croire. Ne gémit-elle que dans ceux qui n'ont point encore la foi ? La créature ne gémit-elle plus, n'endure-t-elle plus les douleurs de l'enfantement dans ceux qui croient ? « Et non-seulement elle », dit saint Paul, « mais nous qui « avons les prémices de l'esprit » ; c'est-à-dire, qui déjà servons Dieu en esprit, dont l'âme a cru en Dieu, et qui, dans cette foi, avons donné à Dieu des prémices, afin que nous suivions ces prémices qui viennent de nous. « Nous donc, nous gémissons en nous-« mêmes, attendant l'effet de l'adoption qui « sera la rédemption de notre corps ». Saint Paul donc gémissait, et tous les fidèles gémissent, attendant la rédemption, la délivrance de leur corps. Où gémissent-ils ? Dans cette vie mortelle. Quelle est la rédemption qu'ils attendent ? La rédemption de leur corps, qui a paru d'abord en Notre-Seigneur quand il est ressuscité d'entre les morts et monté aux cieux. Mais avant qu'elle nous soit appliquée, nous devons gémir, quelle que soit notre fidélité, quelle que soit notre espérance. Aussi l'Apôtre, après avoir dit que nous gémissons en nous-mêmes dans l'attente de notre adoption, qui sera la rédemption de notre corps, prévoyant qu'on lui objecterait : De quoi nous sert le Christ, si nous gémissons encore, et comment ce Sauveur nous a-t-il sauvé ? car celui qui gémit est en souffrance ; l'Apôtre, dis-je, ajoute aussitôt : « C'est par l'espérance « que nous sommes sauvés ; or, l'espérance « qui est visible n'est plus l'espérance ; com-« ment, en effet, espérer ce que l'on voit ? Si « donc nous espérons ce que nous ne voyons « point, nous l'attendons par la patience [1] ». Voilà pourquoi nous gémissons, et comment nous gémissons, c'est que nous ne possédons pas, mais nous attendons l'objet de nos espérances, et jusqu'à ce que nous le possédions, nous soupirons en cette vie, parce que nous désirons ce que nous ne possédons point. Pourquoi ? Parce que « c'est par l'espérance « que nous sommes sauvés ». Dès à présent, cette chair qui est la nôtre, et dont le Sauveur s'est revêtu, est sauvée, non par l'espérance, mais en réalité, puisqu'elle est ressuscitée, qu'elle est montée au ciel, déjà sauvée dans notre chef, mais à sauver dans ses membres. Que les membres se réjouissent en sûreté, parce que le Chef ne les a point abandonnés. Car il a dit à ses membres qui souffrent : « Voilà que je suis avec vous jus-« qu'à la consommation des siècles [1] ». C'est ce qui nous a portés à nous tourner vers Dieu. Nous n'avions d'espérance que pour cette vie ; de là notre esclavage, de là notre misère, et une double misère, puisque n'ayant d'espérance que dans cette vie, et n'ayant devant les yeux que le monde, nous tournons le dos à Dieu. Mais lorsque Dieu nous convertit, que nous commençons à jeter nos yeux sur lui, et à tourner le dos au monde, nous qui sommes encore ici-bas dans la voie, nous regardons néanmoins notre patrie, et quand il nous arrive quelque affliction, nous demeurons fermes dans la voie, nous attachant au bois qui nous porte. Le vent est violent sans doute, mais le vent est favorable ; il n'est pas sans fatigue, mais il nous pousse avec rapidité, et nous arriverons plus tôt. Nous gémissons de notre captivité, et ils gémissent aussi, ceux qui ont embrassé la foi ; mais parce que nous avons oublié de quelle manière nous sommes tombés dans l'esclavage, et que l'Écriture nous le rappelle, interrogeons l'Apôtre saint Paul lui-même : « Nous savons », dit-il, « que la loi est spirituelle, et moi je suis char-« nel et vendu au péché [2] ». Voilà notre captivité ; c'est l'assujétissement au péché. Qui nous a vendus ? Nous-mêmes, en nous laissant séduire. Nous avons bien pu nous vendre, mais nous ne saurions nous racheter. Nous sommes vendus en consentant au péché, et nous sommes rachetés en croyant à la justice. Le sang innocent a été versé pour nous, afin de nous racheter. Quel sang a répandu l'ennemi, quand il a versé le sang des justes qu'il persécutait ? Il est vrai que c'était le sang des justes, le sang des Prophètes, qui sont nos pères, le sang des justes encore dans les martyrs ; tous néanmoins venaient de la tige empoisonnée du péché. Mais il a aussi répandu le sang d'un seul, qui n'a pas été justifié, mais qui est né dans la justice, et ce sang répandu lui a fait perdre ceux qu'il tenait sous sa puissance. Ils ont été en effet délivrés, ceux pour qui ce sang a été versé, et délivrés de leur captivité, ils chantent le psaume que nous allons expliquer.

[1] Rom. VIII, 20-25.

[1] Matth. XXVIII, 20. — [2] Rom. VII, 14.

3. « Quand le Seigneur a délivré Sion de la « captivité, nous avons été comme consolés [1] ». Nous avons été dans la joie, a voulu dire le Prophète. Quand nous est venue cette joie? Quand le Seigneur rappelait Sion de sa captivité. Quelle Sion? La céleste Jérusalem, l'éternelle Sion. Comment Sion est-elle éternelle, et comment Sion est-elle captive? Elle est éternelle du côté des anges, et captive du côté des hommes. Car tous les citoyens de cette cité ne sont point captifs; mais ceux-là sont captifs qui en sont bannis. L'homme fut citoyen de Jérusalem, mais une fois vendu au péché, il en fut banni. De lui sont venus tous les hommes, et la captivité de Sion a rempli toute la terre. Mais cette captivité de Sion, comment peut-elle être figurée par Jérusalem? Comment peut-elle être figurée dans cette Sion que Dieu donna aux Juifs, qui demeura captive à Babylone, et dont le peuple, après soixante et dix années, retourna dans son pays [2]? Septante années marquent le temps qui s'écoule de sept jours. Or, quand le temps sera complétement écoulé, nous retournerons dans notre patrie, comme le peuple juif, après soixante et dix ans, revint de la captivité de Babylone. Car Babylone est ce bas monde, puisque Babylone signifie confusion. Voyez si toute la vie de l'homme n'est point une confusion. L'homme ne rougit-il pas de ce qu'il a fait dans une si vaine espérance, quand il reconnaît la vanité de ses œuvres? Pourquoi son travail, et pour qui? Pour mes enfants, répond-il. Et ces enfants? Pour nos enfants, diront-ils encore. Et ces derniers? Encore pour nos enfants. Nul donc ne travaille pour soi-même. C'est de cette confusion qu'étaient délivrés ceux à qui l'Apôtre écrivait : « Quelle gloire avez vous re« tirée de ces œuvres qui maintenant vous « font rougir [3] ? » Ainsi, toutes les affaires de la vie qui ne regardent point le Seigneur ne sont qu'une confusion. C'est dans cette confusion, dans cette Babylone que Sion est retenue captive. Mais « le Seigneur délivre Sion « de sa captivité ».

4. « Et nous avons été comme ceux que l'on « console » ; c'est-à-dire, nous avons tressailli de joie, comme ceux qui reçoivent une consolation. On ne console que les malheureux, on ne console que ceux qui gémissent et qui pleurent. Pourquoi sommes-nous « comme « ceux que l'on console », sinon parce que nous gémissons encore? Nous gémissons en réalité, nous sommes consolés en espérance : quand la réalité passera, le gémissement nous vaudra une joie éternelle, et alors nous n'aurons plus besoin de consolation, parce que nous ne souffrirons plus d'aucune misère. Pourquoi cette expression : « Comme ceux que l'on « console », et n'est-il pas dit que nous sommes consolés? Cette expression : *sicut*, ou comme, ne marque pas toujours une comparaison. Quelquefois elle désigne une qualité, et quelquefois une comparaison : ici, elle désigne une qualité. Mais nous devons donner des exemples tirés du langage ordinaire, afin de nous faire mieux comprendre. Quand nous disons : comme a vécu le père, ainsi a vécu le fils, nous faisons une comparaison ; et dire : l'homme meurt comme l'animal, c'est encore une comparaison. Mais dire : Il a agi comme un homme de bien, est-ce dire que cet homme n'est pas un homme de bien, qu'il n'en a que l'apparence? Il a agi comme un homme juste; ce « comme », loin de nier la justice de cet homme, l'affirme au contraire. Vous avez agi comme un magistrat; donc je ne suis pas magistrat, pourrait-on répondre. Au contraire, c'est parce que vous êtes magistrat que vous avez agi en magistrat, parce que vous êtes juste que vous avez agi en homme juste, parce que vous êtes homme de bien que vous avez agi en homme de bien. Ceux-ci donc, parce qu'ils étaient véritablement consolés, s'abandonnent à la joie comme des hommes que l'on a consolés; c'est-à-dire que leur joie était grande comme la joie de ceux que l'on console, Dieu qui est mort pour nous, versant des consolations dans ceux qui doivent mourir. Car la mort nous arrache à tous des gémissements ; mais celui qui est mort nous a consolés pour nous délivrer de la crainte de la mort. Il est ressuscité le premier afin de fonder notre espérance. Nous espérons donc parce qu'il est ressuscité le premier, et cette espérance nous console dans nos misères, de là notre allégresse. Et le Seigneur nous a délivrés de notre captivité, afin que nous reprenions le chemin du retour vers la patrie. Maintenant que nous sommes rachetés, ne craignons plus nos ennemis qui dressent des piéges sur notre chemin. Car le Christ nous a rachetés afin que l'ennemi n'ose plus nous tendre des embûches, si nous n'abandonnons pas la voie; et

[1] Ps. CXXV, 1.— [2] Jérém. XXIX, 10; I Esdras, I.— [3] Rom. VI, 21.

c'est lui-même qui est notre voie. Veux-tu ne rien craindre des voleurs? Voilà, dit-il, que je t'ai ouvert la voie vers ta patrie, ne t'en écarte point. J'ai fortifié cette voie, afin que le voleur ne puisse t'y attaquer. Ne t'en écarte point, et le voleur n'osera t'assaillir. Marche donc dans le Christ, et chante les saintes joies, chante les saintes consolations ; car il y a marché le premier, celui qui t'a commandé de le suivre.

5. « Alors notre bouche a été remplie de « joie et notre langue d'allégresse [1] ». Comment, mes frères, la bouche de notre corps peut-elle être remplie de joie? on n'y met ordinairement que de la nourriture, du breuvage, ou toute autre chose semblable. Quelquefois notre bouche est pleine, et pour tout dire à votre sainteté, quand notre bouche est pleine, alors nous ne saurions parler. Mais nous avons une bouche intérieure, ou dans notre cœur, et tout ce qui en sort, nous souille s'il est mauvais, nous purifie s'il est bon. C'est de cette bouche qu'il était question dans l'Evangile qu'on vient de lire. Les Juifs reprochaient au Sauveur, que ses disciples ne lavaient point leurs mains avant de manger. Ils faisaient des reproches, ces hommes qui avaient une pureté tout extérieure, et qui au dedans étaient pleins de souillures ; ils faisaient des reproches, ces hommes qui n'avaient de justice que devant les hommes. Or, le Seigneur cherchait surtout notre pureté intérieure, qui rejaillit nécessairement sur l'extérieure dès lors qu'elle existe : « Purifiez l'in« térieur », leur dit-il, « et ce qui est au dehors « sera pur aussi [2] ». Le Seigneur dit encore à un autre endroit : « Faites l'aumône, et tout « sera pur en vous [3] ». Or, d'où vient l'aumône? du cœur. Tendre la main n'est rien, si le cœur n'est touché. Mais si le cœur est touché de compassion, Dieu accepte notre aumône, quand même la main n'aurait rien à donner. Ces hommes d'iniquité ne s'attachaient qu'à la pureté extérieure. C'est de ce nombre qu'était ce pharisien qui avait invité Notre-Seigneur, quand une femme pécheresse, fameuse dans toute la ville, vint le trouver, arrosa ses pieds de ses larmes, les essuya de ses cheveux, et les oignit de parfums. Ce pharisien donc qui avait invité le Seigneur [4], qui n'avait qu'une pureté extérieure, et dont le cœur était plein de rapines et d'iniquités, dit en lui-même : « Si cet homme « était le Prophète, il saurait quelle femme « est à ses pieds [1] ». Comment pouvait-il savoir si le Sauveur connaissait cette femme, ou ne la connaissait point? Ce qui fit croire qu'il ne la connaissait point, c'est qu'il ne la repoussa point. Qu'une telle femme se fût approchée de ce pharisien, qui n'avait en quelque sorte de pureté que dans la chair, il eût tressailli, il l'eût repoussée et chassée, de peur que cette femme impure ne le touchât, et ne souillât sa pureté. Et parce que le Seigneur n'en agit pas de la sorte, ce pharisien s'imagine qu'il ne sait point quelle femme est à ses pieds. Néanmoins le Seigneur la connaissait, mais il connaissait même ses pensées : et en effet, ô impur pharisien, s'il y a dans le contact une puissance, est-ce la chair du Sauveur qui pouvait devenir impure au contact de cette femme, ou cette femme devenir pure au contact du Sauveur? Le médecin permettait à cette malade de toucher le remède, et cette femme qui venait connaissait le médecin, elle qui avait eu l'effronterie de ses déréglements, eut plus d'effronterie encore pour son salut. Elle entre dans cette maison où elle n'est pas invitée, mais elle avait des plaies, et venait où reposait le médecin. Celui qui avait invité le médecin se croyait en santé, et dès lors il n'est point guéri. Vous savez ce que rapporte ensuite l'Evangile, et comment le Sauveur confondit le pharisien, en lui montrant qu'il connaissait cette femme, et pénétrait ses pensées.

6. Mais revenons à ce passage de l'Evangile qu'on vient de lire et qui se rapporte au verset que nous expliquons : « Notre bouche « a été remplie de joie, et notre langue d'allé« gresse »; nous cherchons quelle est cette bouche, quelle est cette langue. Que votre charité veuille bien écouter. On reprochait au Sauveur que ses disciples mangeaient sans avoir lavé leurs mains. Le Sauveur fit une réponse péremptoire, et, appelant la foule : « Ecoutez », leur dit-il, « et comprenez que ce « n'est point ce qui entre dans la bouche qui « souille l'homme, mais bien ce qui en sort [2] ». Qu'est-ce à dire ? Quand le Sauveur dit : « Ce « qui entre dans la bouche » ; il ne parle que de la bouche du corps. C'est par là qu'entre la nourriture, et la nourriture ne souille

[1] Ps. CXXV, 2. — [2] Matth. XXIII, 26. — [3] Luc, XI, 41. — [4] Id. VII, 36.

[1] Luc, VII, 39. — [2] Matth. XV, 11.

point l'homme : car « tout est pur pour les « hommes purs [1] » ; et « toute créature de « Dieu est bonne, et il ne faut rien rejeter de « ce que l'on reçoit avec actions de grâces [2] ». C'était une figure chez les Juifs, que cette impureté de certaines créatures [3]. Mais quand la lumière est venue, les ombres disparaissent, nous ne sommes plus enchaînés par la lettre, mais vivifiés par l'Esprit ; et les chrétiens n'ont pas été assujétis au joug des observances légales qui pesaient sur les Juifs, puisque le Seigneur a dit : « Mon joug est doux, mon « fardeau est léger [4] ». « Tout est pur pour « ceux qui sont purs », dit encore l'Apôtre ; « quant aux hommes impurs et aux infidèles, « pour eux rien n'est pur, mais leur raison et « leur conscience sont impures et souillées [5] ». Qu'entend par là saint Paul ? Pour l'homme qui est pur, le pain et la chair de pourceau sont purs ; mais pour l'homme qui ne l'est point, ni le pain ni la chair de pourceau ne le sont non plus. « Rien n'est pur pour « l'homme impur et infidèle ». Pourquoi rien n'est-il pur ? « C'est que leur pensée et « leur conscience sont souillées »; et si rien n'est pur à l'intérieur, rien ne saurait l'être à l'extérieur. Dès que rien ne saurait être pur au dehors pour les hommes dont l'intérieur est impur, purifie en toi l'intérieur, si tu veux que l'extérieur soit pur. Là est cette bouche qui sera remplie de joie même pendant son silence. Car si tu es dans la joie même en silence, ta bouche crie vers le Seigneur. Mais examine d'où vient la joie. Si elle te vient du monde, tu ne jetteras devant Dieu que les cris d'une joie impure ; si ta joie vient de la rédemption, ainsi qu'il est dit dans le psaume : « Quand le Seigneur a délivré Sion « de la captivité, nous avons été comme ceux « que l'on a consolés », alors ta bouche est pleine de joie, et ta langue d'allégresse ; ta joie est évidemment une joie d'espérance, une joie agréable à Dieu. C'est par cette joie, c'est par cette bouche intérieure que notre cœur se nourrit et s'abreuve : elle est pour l'entretien du cœur, comme la bouche extérieure pour l'entretien du corps. C'est de là en effet qu'il est dit : « Bienheureux ceux qui « ont faim et soif de la justice, parce qu'ils « seront rassasiés [6] ».

7. S'il n'y a pour nous souiller que ce qui sort de notre bouche, et si dans cette parole de l'Evangile nous ne comprenons que la bouche de notre corps, il serait absurde néanmoins et ridicule de croire que l'homme ne saurait être souillé quand il mange, et qu'il le deviendrait par le vomissement. Le Seigneur dit en effet : « Ce n'est point ce qui « entre dans la bouche qui souille l'homme, « mais ce qui en sort [1] ». Quoi donc ? Manger ne te souillera pas, et vomir te souillera ? Boire ne te souillera pas, et cracher te souillera ? Cracher, c'est en effet rejeter quelque chose de ta bouche, et boire c'est y faire entrer quelque chose. Que veut dire cette parole du Seigneur : « Ce n'est point ce qui « entre dans la bouche qui souille l'homme, « mais ce qui en sort ? » Dans un autre Evangile, il continue en expliquant ce qui sort de la bouche : afin de te montrer qu'il ne parle plus de la bouche du corps, mais de la bouche du cœur. Il dit en effet : « C'est du « cœur que sortent les pensées mauvaises, « les fornications, les homicides, les blasphè« mes : voilà ce qui souille l'homme ; mais « manger sans s'être lavé les mains, ne « souille pas l'homme [2] ». Comment donc, mes frères, ces crimes peuvent-ils sortir de notre bouche, sinon parce qu'ils sortent de notre cœur, comme le dit le Seigneur lui-même ? Ce n'est point quand nous en prononçons les noms qu'ils nous souillent. Que nul ne dise : C'est quand nous parlons de ces péchés qu'ils sortent de notre bouche, puisque de notre bouche sortent des sons et des paroles, et quand nous disons ce qui est mauvais nous sommes impurs. Qu'un homme, sans parler, arrête sa pensée au mal, est-il donc pur, parce que rien n'est sorti de la bouche de son corps ? Mais Dieu a déjà entendu ce qui sortait de la bouche de son cœur. Comprenez donc ceci, mes frères : Je prononce le mot larcin ; mais pour avoir prononcé ce mot de larcin, le larcin m'a-t-il souillé ? Le mot est sorti de ma bouche, mais sans m'avoir rendu impur. Un voleur se lève la nuit, sa bouche est silencieuse, mais l'action le rend impur. Non-seulement il ne parle point de son crime, mais il affecte le plus grand silence, et il craint tellement que sa voix ne soit entendue, qu'il redoute jusqu'au bruit de ses pas : est-il donc pur dès lors qu'il garde un tel silence ? Je vais plus loin, mes frères. Le voilà qui est

[1] Tit. I, 15. — [2] I Tim. VI, 4. — [3] Lévit. XI. — [4] Matth. XI, 30. — [5] Tit. I, 15. — [6] Matth. V, 6.

[1] Matth. XV, 11. — [2] Id. 19, 20 Marc, VII, 5-23.

encore dans son lit. Il n'en est point sorti pour commettre son vol ; il veille, il attend que les hommes soient endormis ; mais il parle déjà devant Dieu, il est déjà voleur, il est déjà impur ; son crime est déjà sorti de sa bouche intérieure. Quand est-ce, en effet, que le crime sort de la bouche ? Quand le dessein de le commettre est arrêté. Dès que tu as résolu de le faire, tu l'as dit, tu l'as fait. Si le vol n'est pas accompli extérieurement, c'est peut être que celui que tu voulais dépouiller ne méritait pas de perdre son bien. Il n'a rien perdu, et tu seras néanmoins traité comme un voleur. Tu as arrêté le dessein de tuer un homme; tu l'as dit dans ton cœur, ta bouche intérieure a crié homicide : cet homme vit encore, et tu seras châtié de ton homicide. Car on demandera ce que tu es devant Dieu, et non ce que tu parais aux yeux des hommes.

8. Nous voyons donc et nous devons comprendre, et bien retenir, que le cœur a sa bouche, que le cœur a sa langue. C'est la bouche qui est remplie de joie ; c'est par cette bouche intérieure que nous prions Dieu, quand nos lèvres sont closes et la conscience ouverte. Le silence règne, et le cœur pousse des cris ; mais aux oreilles de qui? Non point de l'homme, mais de Dieu. Sois donc en assurance, il t'entend celui qui te prend en pitié. Mais au contraire, quand nul homme n'entendrait le mal sortir de ta bouche, dès qu'il en sort, ne sois plus en assurance, car il écoute celui qui peut te damner. Les juges d'iniquité n'entendaient point Suzanne qui priait en silence. L'homme n'entendait point sa voix, mais son cœur poussait des cris vers Dieu [1]. Et parce que sa voix ne sortait point des paroles de son cœur, n'a-t-elle point mérité d'être écoutée de Dieu ? Il l'écouta, sans doute, et nul homme n'entendit sa prière. Donc, mes frères, voyez ce que nous avons dans la bouche intérieure. Prenez garde que, sans faire le mal au dehors, vous ne le disiez intérieurement. L'homme ne fait au dehors que les actions qu'il a dites à l'intérieur. Eloigne tout mal de la bouche de ton cœur, et tu seras innocent, la langue de ton corps sera innocente, et tes mains seront innocentes ; tes pieds aussi seront innocents, tes yeux innocents, tes oreilles innocentes, tous tes membres combattront pour la justice, parce qu'un maître juste sera en possession de ton cœur.

[1] Dan. XIII, 35, etc.

9. « Alors on dira parmi les nations : Le Sei« gneur a manifesté sa gloire dans ce qu'il a « fait en leur faveur. Le Seigneur a manifesté « sa gloire, en agissant pour nous ; il nous a « comblés de joie [1] ». Voyez, mes frères, si ce n'est point là ce que Sion chante aujourd'hui parmi les peuples, dans l'univers entier : voyez si de toutes parts on ne vient point dans l'Eglise. Dans l'univers entier, on reçoit le prix de notre rançon, et l'on répond : Amen. Ils chantent, parmi les nations, ces captifs de Jérusalem, ces enfants de Jérusalem qui doivent y retourner un jour, qui sont en exil et qui soupirent après la patrie. Que disent-ils? « Le Seigneur a manifesté sa gloire dans ce « qu'il a fait pour nous, et nous sommes « comblés de joie ». Ont-ils eux-mêmes agi en leur faveur ? Ils n'ont pu que se nuire, parce qu'ils se sont vendus par le péché. Le Rédempteur est venu, et a fait en leur faveur de grandes choses : « Il a manifesté sa gloire « dans ce qu'il a fait pour eux. Il a manifesté « sa gloire dans ce qu'il a fait pour nous, et « nous sommes comblés de joie ».

10. « Seigneur, ramenez-nous de notre « captivité, comme le vent du Midi ramène « le torrent ». Que votre charité écoute bien ces paroles. Déjà il est dit : « Quand le Sei« gneur délivrait Sion de la captivité » ; et ce langage est au passé. Mais les Prophètes se servent souvent du passé pour prédire l'avenir. Car c'était au passé qu'il disait dans un autre psaume : « Ils ont percé mes mains et « mes pieds, ils ont compté tous mes os ». Il ne dit point : Ils perceront mes pieds; ni : Ils compteront mes os; ni : Ils partageront mes vêtements ; il ne dit point : Ils tireront ma robe au sort; tout cela est pour l'avenir, et le Prophète en parle comme d'un passé. Car tout ce qui doit être, est, en Dieu, comme s'il était accompli. Quand donc le Prophète nous dit : « Lorsque le Seigneur délivrait « Sion de la captivité, nous avons été comme « ceux que l'on console ; alors notre bouche « a été pleine de joie et notre langue d'allé« gresse », il nous montre que sous la figure du passé il annonce l'avenir, puisqu'il ajoute : « Alors on dira parmi les nations ». « On dira » est au futur. « Le Seigneur a manifesté « sa gloire dans ce qu'il a fait pour nous : « nous avons été comblés de joie ». Quand on chantait ces cantiques, tout cela devait arri-

[1] Ps. CXXV, 3.

ver, et maintenant nous le voyons s'accomplir. Le Prophète prie comme pour l'avenir, lui qui, tout à l'heure, annonçait l'avenir sous la forme du passé : « Seigneur, mettez fin à « notre captivité ». La captivité n'était donc point terminée encore, puisque le Rédempteur n'était point encore arrivé. Cette prière que l'on faisait à Dieu quand on chantait ces psaumes est donc maintenant accomplie : « Seigneur, « ramenez-nous de notre captivité, comme le « vent du Midi ramène le torrent». De même que le vent du Midi fait couler les torrents, faites cesser notre captivité. Vous cherchez ce que cela signifie, vous le saurez bientôt, avec le secours de Dieu et par vos prières. Dans un endroit de l'Ecriture, qui nous conseille et nous commande les bonnes œuvres, il est dit : « Vos péchés seront dissous, comme la glace « sous un ciel serein [1] ». Donc nos péchés nous resserraient. Comment? Comme la glace resserre l'eau et l'empêche de couler. Le froid de nos péchés nous a gelés sous ses étreintes. Mais le vent du Midi est très-chaud : quand il souffle, il dissout les glaces, et les torrents se remplissent. On appelle torrents ces fleuves de l'hiver grossis tout à coup par les eaux et qui coulent avec fracas. La captivité nous avait donc gelés, nos péchés nous tenaient enchaînés ; mais le vent du Midi ou l'Esprit-Saint a soufflé ; nos péchés nous ont été remis et nous avons été dégagés du froid de l'iniquité, nos péchés ont fondu comme la glace au vent du Midi. Courons donc vers notre patrie comme les torrents au souffle du midi. Le bien nous a valu des tribulations, il nous en amène encore. Car la vie humaine, dans laquelle nous sommes entrés, est un tissu de misères, de travaux, de douleurs, de périls, d'afflictions, de tentations. Ne vous laissez point séduire par les vaines joies du monde, et voyez dans les choses d'ici-bas ce qu'il faut pleurer. L'enfant qui vient de naître pouvait rire tout d'abord ; pourquoi commence-t-il sa vie en pleurant ? Pourquoi sait-il déjà pleurer, quand il ne sait point rire encore ? C'est parce qu'il est entré dans cette vie. S'il est au nombre de nos captifs, il gémit, il pleure ; mais la joie viendra un jour.

11. Car, notre psaume l'a dit : « Ceux qui « sèment dans les larmes moissonneront dans « la joie [2] ». Semons en cette vie qui est pleine de larmes. Que sèmerons-nous ? Des bonnes œuvres. Les œuvres de miséricorde, voilà ce que nous semons, et à ce propos saint Paul vous dit : « Ne nous lassons pas de faire le « bien, si nous ne perdons pas courage, nous « moissonnerons dans le temps. C'est pourquoi « pendant que nous en avons le temps, faisons « du bien à tous, mais principalement aux « serviteurs de la foi [1] ». Et que dit-il en parlant de l'aumône? « Or, je vous le dis : Celui « qui sème peu, moissonne peu [2] ». Donc celui qui sème beaucoup, moissonnera beaucoup : « Celui qui sème peu, moissonnera peu »; et celui qui ne sème rien, ne moissonnera rien. Pourquoi convoiter de vastes campagnes pour y semer beaucoup de grain ? Vous ne sauriez trouver, pour jeter vos semences, un plus vaste champ que le Christ qui a voulu qu'on semât en lui. Votre terre est l'Eglise, semez-y autant que vous pourrez. Mais tu n'as que peu à semer, diras-tu. As-tu du moins la volonté? Comme, sans elle, tout ce que tu pourrais avoir ne serait rien ; de même, avec elle, ne t'afflige pas de ne rien avoir. Que sèmes-tu en effet? La miséricorde. Que moissonneras-tu ? La paix. Or, les anges ont-ils dit : Paix sur la terre aux hommes riches ; et n'est-ce point : « Paix sur la terre aux hommes de bonne « volonté [3] ? » Zachée avait beaucoup de volonté, une grande charité. Il reçut chez lui le Seigneur, le reçut avec joie, promit de donner aux pauvres la moitié de son bien, et de rendre au quadruple ce qu'il pouvait avoir pris [4] ; afin de te montrer que s'il retenait la moitié de son bien, c'était moins pour le plaisir de le posséder, que pour avoir de quoi restituer. C'est là une grande volonté, c'est là donner beaucoup, semer beaucoup. Mais cette veuve qui ne donna que deux petites pièces, aurait-elle donc peu semé ? Autant que Zachée. Ses biens étaient moindres, sa volonté était égale [5]. Elle donna deux pièces de monnaie avec autant de bonne volonté, que Zachée la moitié de ses biens. A considérer le don, il est différent ; mais à considérer la volonté, elle est semblable. La femme donna ce qu'elle avait, comme Zachée donna ce qu'il avait.

12. Supposons un homme qui n'ait pas même les deux pièces de cette veuve ; y a-t-il quelque chose de moindre prix que nous puissions semer pour recueillir une telle moisson ? Oui. « Quiconque aura donné à

[1] Eccli. III, 17. — [2] Ps. CXXV, 5.

[1] Gal. VI, 8-10. — [2] II Cor. IX, 6.— [3] Luc, II, 14. — [4] Id. XIX, 6-8. — [5] Id. XXI, 1-4.

« mon disciple un verre d'eau froide, ne « perdra point sa récompense [1] ». Un verre d'eau froide ne coûte pas deux pièces de monnaie, on le donne pour rien ; et toutefois, quoiqu'il ne coûte rien, tel homme peut l'avoir, tel autre non ; si donc celui qui l'a le donne à celui qui ne l'a point, il donne autant, si le don qu'il fait vient d'une charité parfaite ; il donne autant que cette femme avec ses pièces de monnaie, que Zachée avec la moitié de ses biens. Car, ce n'est point sans sujet que le Fils de Dieu ajoute le mot *froide*, afin de montrer qu'elle vient du pauvre. Il a dit « un verre d'eau froide », afin que nul ne pût s'excuser en disant qu'il n'a point de bois pour la chauffer. « Quiconque donnera à mes « disciples un verre d'eau froide, ne perdra « point sa récompense ». Mais s'il n'a pas même ce verre d'eau ? Qu'il soit hors de crainte quand il ne l'a pas même : « Paix sur « la terre aux hommes de bonne volonté » ; qu'il craigne seulement de pouvoir faire le bien, et de ne point le faire. Car s'il peut, sans le faire, il est gelé intérieurement : ses péchés ne sont point dissous, comme la glace du torrent au souffle du midi, son cœur est demeuré froid. Que valent ces grands biens que nous possédons ? Voilà un homme au cœur fervent, qu'a fondu la chaleur du midi ; et n'eût-il rien, Dieu lui tient compte de tout. Voyez les services que se rendent les mendiants. Que votre charité comprenne comment on fait l'aumône. C'est aux mendiants sans doute que tu fais l'aumône, ce sont les mendiants qui ont faim. Vous jetez donc les yeux sur vos frères, vous voyez leurs besoins, et si le Christ est en vous, vous secourez même les étrangers. Mais ces pauvres mêmes dont le métier est de mendier, ont dans leur misère de quoi se secourir mutuellement. Dieu leur a donné le moyen de montrer s'ils aiment à donner l'aumône. Celui-ci ne saurait marcher, celui-là qui le peut, prête au boiteux le secours de ses pieds ; celui qui voit prête ses yeux à l'aveugle ; celui qui est jeune et vigoureux prête ses forces au vieillard, au malade, il le porte : l'un donc est pauvre, et l'autre est riche à son égard.

13. Il arrive quelquefois que le riche soit pauvre, et que le pauvre lui rende service. Voilà, près d'un fleuve, un homme aussi frêle qu'il est riche, il ne saurait le traverser ; en découvrant ses membres, il se refroidirait, deviendrait malade, et mourrait ; il arrive là un pauvre plus robuste de corps, qui porte le riche sur l'autre rive, et qui fait ainsi l'aumône au riche. Donc ne regardez point comme pauvre ceux-là seulement qui n'ont point d'argent. Voyez en quoi chaque homme est pauvre, car vous êtes riches peut-être dans ce qui lui manque, et vous avez de quoi l'assister. Lui prêter le secours de tes membres, c'est plus peut-être que lui prêter de l'argent. Il a besoin de conseils, et tu es homme de bons conseils ; sous ce rapport il est pauvre et tu es riche. Voilà que sans fatigue, sans perte aucune, tu donnes un simple conseil et tu fais l'aumône. Maintenant, mes frères, que nous vous parlons, vous êtes comme des pauvres pour nous, et nous vous assignons une part dans les dons qu'il a plu à Dieu de nous faire. Car nous recevons tous de lui, qui seul est souverainement riche. Ainsi donc se maintient le corps du Christ ; les membres sont unis entre eux et rattachés par les liens de la charité et de la paix, chacun dans ce qu'il possède fait une part à celui qui n'a rien ; il est riche dans celui qui possède, et pauvre dans celui qui ne possède point. Aimez-vous ainsi, mes frères, ayez une mutuelle charité. Ne soyez pas uniquement occupés de vous-mêmes, voyez autour de vous ceux qui ont besoin. Ne vous laissez point décourager par ce qu'il y a de pénible et de fatigant dans ces aumônes. Vous semez dans les larmes, vous moissonnerez dans la joie. Eh quoi ! mes frères. Quand le laboureur s'en va, portant derrière sa charrue le grain qu'il veut semer, n'est-il pas souvent accueilli par un vent trop froid, ou détourné par la pluie ? Il regarde le ciel, il le voit sombre, il tremble de froid, et pourtant il marche, il sème. Il craint qu'en s'arrêtant à un ciel trop sombre, pour attendre un jour plus beau, il ne perde l'occasion de semer, et ne trouve rien à moissonner. Ne différez donc point, mes frères, semez pendant l'hiver, semez des bonnes œuvres, même dans les larmes ; car « ceux qui sèment dans les larmes, moisson- « neront dans la joie ». Ils jettent en terre leur semence, leur bonne volonté et leurs bonnes œuvres.

14. « Ils allaient et pleuraient en répandant « leurs semences [1] ». Parce qu'ils étaient parmi

[1] Matth. x, 42 ; Marc, ix, 40.

[1] Ps. cxxv, 6.

les malheureux, et malheureux eux-mêmes. Qu'il n'y eût plus de misérables, voilà ce qui vaudrait encore mieux que vos miséricordes. Souhaiter qu'il y ait des misérables afin de les soulager, c'est une miséricorde cruelle. Cela reviendrait au médecin qui voudrait voir beaucoup de malades afin d'exercer son art, et alors art bien cruel ! La santé pour tous est bien préférable à l'exercice de l'art médical. Que tous règnent dans la céleste patrie, voilà ce qu'il faut désirer plutôt que de rencontrer des malheureux à qui nous fassions miséricorde. Et toutefois, tant qu'il est des hommes à qui nous pouvons faire du bien, ne nous lassons pas de semer dans les peines. Bien que nous semions dans les larmes, nous moissonnerons dans la joie. Car à la résurrection des morts, chacun recueillera ses gerbes, c'est-à-dire le fruit des semences qu'il aura répandues, la couronne de la joie et de l'allégresse. Alors, nous triompherons dans notre joie, et nous insulterons à la mort qui nous arrachait des gémissements. Alors nous dirons à la mort : « O mort, « où est ta victoire ? ô mort, où est ton aiguil- « lon [1] ? » Mais d'où viendra cette joie ? C'est qu' « alors nous porterons nos gerbes ». Car « ils allaient et pleuraient en répandant leurs « semences ». Pourquoi « répandant leurs « semences ? » Parce que « ceux qui sèment « dans les larmes, moissonneront dans la « joie ».

15. Que le fruit de cette exhortation, mes frères, soit de vous exciter à la miséricorde, car c'est elle qui nous élève à Dieu. Et vous voyez qu'il s'élève, celui qui chante le cantique des degrés. Souvenez-vous-en, mes frères. N'aimez point à descendre au lieu de monter, mais songez toujours à vous élever ; car l'homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho tomba entre les mains des voleurs [2]. S'il ne fût descendu, les voleurs ne l'eussent point rencontré. Adam déjà était descendu et tombé aux mains des voleurs, et nous sommes tous en Adam. Mais le prêtre passa, et le vit avec indifférence, le lévite passa et fut aussi indifférent, car la loi ne pouvait guérir. Un samaritain vint à passer, ou Jésus-Christ Notre-Seigneur ; car c'est à lui que l'on disait : « N'avons-nous pas raison de dire que vous « êtes un samaritain et un possédé du dé- « mon ? » Pour lui, il ne dit point : Je ne suis pas un samaritain ; il dit seulement : « Je « ne suis point possédé du démon [1] ». Samaritain signifie en effet gardien. Si donc il eût répondu : Je ne suis pas samaritain, il eût dit : Je ne suis pas gardien ; et dès lors quel autre nous garderait ? Achevant alors sa parabole : « Un samaritain passa », dit le Sauveur, « et « lui fit miséricorde [2] » ; vous savez le reste. Cet homme était donc blessé sur le grand chemin parce qu'il était descendu ; et le samaritain qui passait ne nous méprisa point en lui : il prit soin de nous, il nous mit sur son cheval, ou sur sa chair ; il nous conduisit à la grande hôtellerie de son Eglise ; il nous recommanda à l'hôtelier, ou à son apôtre ; il donna deux deniers pour nous soigner, c'est-à-dire le double précepte de la charité, de Dieu et du prochain ; et « ce double pré- « cepte renferme la loi et les Prophètes [3] ». Or, il dit au maître de l'hôtellerie : « Ce que « vous dépenserez en plus, je vous le remet- « trai à mon retour [4] ». En effet, l'Apôtre a dépensé davantage. Car tous les Apôtres avaient le droit, comme soldats du Christ, de recevoir une solde des fournisseurs du Christ, et celui-ci a travaillé de ses mains, et fait don de sa solde aux fournisseurs [5]. Tout cela s'est fait ainsi ; si nous avons été blessés parce que nous sommes descendus, montons aujourd'hui, chantons notre triomphe, et avançons afin d'arriver un jour.

[1] I Cor. xv, 55. — [2] Luc, x, 30.

[1] Jean, VIII, 48, 49. — [2] Luc, x, 33. — [3] Matth. XXII, 37-40. — [4] Luc, x, 30-37.— [5] I Cor. IV, 12 ; I Thess. II, 7, 9 ; II Thess. III, 8, 9.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXVI.

SERMON AU PEUPLE.

LA CITÉ DE DIEU.

Ce psaume convient à ceux qui marchent dans la vertu par la charité. Il est attribué par le titre à Salomon, qui fut Prophète et tomba néanmoins dans l'idolâtrie, parce que Salomon, qui signifie pacifique et qui bâtit un temple au Seigneur, est la figure du Christ qui est notre paix, et qui a réuni en lui-même, pierre angulaire, les deux murailles venant, l'une de la circoncision, l'autre de la gentilité ; il forme ainsi la cité de Dieu ou l'Eglise, que nul autre que Dieu ne saurait bâtir ; qui a des gardiens dans les évêques, et qui est surtout gardée par Dieu, gardien d'Israël. Si nous voulons qu'il nous garde, comptons sur lui et non sur nous-mêmes, ce serait nous lever avant la lumière. Or, comme le disciple est moindre que le Maître, et que le Maître s'est assis ou abaissé, nous ne pouvons nous élever avec lui qu'après nous être assis dans la douleur, l'humilité : par la mort, comme le Sauveur. Il dormit sur la croix, et de son côté entr'ouvert fut tirée l'Eglise, comme Eve du côté d'Adam. Nous ressusciterons tous, mais ceux-là ressusciteront avec lui qui sont ses amis, qui sont enfantés par l'Eglise au nombre des saints ; car il y a deux peuples dans l'Eglise, comme il y avait dans le sein de Rébecca deux jumeaux, dont l'un seulement était aimé de Dieu. Les fils de ceux qu'on a secoués sont ou les fils des Apôtres qui ont secoué leurs pieds, ou les Apôtres eux-mêmes issus des Prophètes que l'on a secoués pour en montrer les enseignements. Ils sont allés comme des flèches lancées par le Seigneur. L'homme qui les aime parlera sur la porte qui est Jésus-Christ, dont il cherche la gloire.

1. Parmi tous les psaumes qui ont pour titre : Cantique des degrés, celui-ci porte, en plus : « de Salomon ». Il est en effet intitulé : « Cantique des degrés de Salomon ». Ce titre, moins commun que les autres, doit nous exciter à chercher pourquoi l'on ajoute « de Salomon ». Il n'est point nécessaire de répéter ce que signifie « cantique des degrés », nous l'avons dit plusieurs fois. C'est un homme qui monte, et dont la voix sur les ailes de la piété et de l'amour, s'élève à cette Jérusalem d'en haut, vers laquelle nous soupirons dans notre exil, et où nous retrouverons la joie quand, après cet exil, nous y serons retournés. C'est là que s'élève quiconque fait des progrès dans la vertu, de là que descendent ceux qui s'attiédissent. Renonce donc à y monter, à en descendre avec tes pieds ; aimer Dieu, c'est monter ; aimer le monde, c'est descendre. Ce sont donc là les chants de ceux qu'embrase l'amour, qu'embrasent les saints désirs. Ils brûlent d'amour ceux qui les chantent du cœur, et l'on retrouve cette flamme du cœur dans leurs mœurs, dans la sainteté de leur vie, dans leurs œuvres conformes aux préceptes du Seigneur, dans le mépris des biens temporels, dans l'amour des biens éternels. Mais pourquoi ajouter « de Salomon ? » c'est ce que je dois dire à votre charité, autant que le Seigneur m'en donnera la grâce.

2. Salomon était, selon le temps, fils de David : c'était un grand roi, et le Saint-Esprit se servit de lui pour donner de saints préceptes, de salutaires conseils, et beaucoup de ces figures mystérieuses, que renferment les saintes Ecritures. Car, ce même Salomon eut pour les femmes une passion déréglée, et fut réprouvé de Dieu ; et il fut tellement victime de cette passion, que ces femmes l'amenèrent à sacrifier aux idoles, comme nous l'atteste l'Ecriture [1]. Mais si sa chute effaçait tout ce qui a été dit par lui, on croirait que c'est lui qui l'a dit, et non point que Dieu l'a dicté par sa bouche. C'est donc par une sage inspiration de la divine miséricorde et de l'Esprit-Saint, que l'on attribue à Dieu tout ce qui a été dit de bien par Salomon, et à l'homme, le péché de l'homme. Pourquoi s'étonner que Salomon soit tombé au sein du peuple de Dieu ? Adam n'est-il point tombé dans le paradis ? L'ange qui s'est fait diable n'est-il point tombé du ciel ? Ces exemples nous apprennent à ne mettre en aucun homme notre espérance, puisque ce même Salomon avait bâti au Seigneur un temple [2], qui nous montrait par avance, comme dans

[1] III Rois, XI, 1. — [2] Id. VI, 1.

un type, la figure de l'Eglise et le corps de Jésus-Christ. De là cette parole de l'Evangile : « Détruisez ce temple de Dieu, et je le rebâ« tirai en trois jours [1] ». Comme donc Salomon avait bâti un temple, voilà que se bâtit à lui-même un temple ce même Jésus-Christ, véritable Salomon, véritable roi de paix. Le nom de Salomon signifie en effet pacifique : or, celui-là est véritablement pacifique, dont l'Apôtre a dit : « C'est lui qui est « notre paix, qui de deux peuples en a fait « un ». Il est le véritable pacifique, celui qui a réuni en lui-même, comme en une pierre angulaire, les deux murailles venant de côté opposé, et le peuple croyant qui venait de la circoncision, et le peuple croyant aussi qui venait des hommes incirconcis : c'est de ces deux peuples qu'il a fait une seule Eglise, dont il est la pierre angulaire [2], et dès lors le véritable pacifique. C'est lui qui est le vrai Salomon ; et cet autre Salomon, fils de David et de Bethsabée [3], ce roi d'Israël, n'était que la figure du véritable pacifique, lorsqu'il bâtissait un temple au Seigneur. Et pour que ta pensée ne s'arrête point sur le Salomon qui éleva un temple, voilà que l'Ecriture te désigne un autre Salomon en commençant ainsi notre psaume : « Si le Seigneur ne bâtit lui« même une maison, c'est en vain que tra« vaillent ceux qui la bâtissent ». C'est donc le Seigneur qui élève la maison, c'est Jésus-Christ Notre-Seigneur qui construit lui-même son temple. Beaucoup se fatiguent à bâtir, mais si le Seigneur ne construit, c'est en vain que travaillent ceux qui construisent. Quels sont ces travailleurs ? Ceux qui prêchent dans l'Eglise la parole de Dieu, qui administrent les sacrements. Nous courons tous maintenant, nous travaillons tous, nous édifions tous : d'autres, avant nous, ont couru, ont travaillé, ont édifié ; mais, « si le Seigneur « n'élève une maison, c'est en vain que tra« vaillent ceux qui la construisent ». C'est pourquoi, à la vue des fidèles qui tombent, les Apôtres leur disent et surtout saint Paul : « Vous observez les jours et les années, les « mois et les temps ; je crains fort que je « n'aie travaillé en vain parmi vous [4] ». Comme il savait par expérience que c'est le Seigneur qui édifie à l'intérieur, il pleurait ces fidèles parce qu'il avait en vain travaillé parmi eux. C'est donc nous qui parlons au dehors, c'est Dieu qui édifie au dedans. Nous voyons comme vous écoutez, mais Dieu qui seul voit les cœurs, connaît vos pensées. C'est lui qui édifie, lui qui avertit, lui qui effraie : lui qui ouvre l'intelligence, lui qui applique notre esprit aux vérités de la foi ; et toutefois nous travaillons comme ouvriers ; mais « si le Seigneur ne construit une maison, « c'est en vain que travaillent ceux qui la bâ« tissent ».

3. Cette maison de Dieu est aussi sa cité. Car la maison de Dieu, c'est le peuple de Dieu ; la maison de Dieu, c'est le temple de Dieu. Et que dit l'Apôtre ? « Le temple de « Dieu est saint, et vous êtes ce temple [1] ». Tous les fidèles composent donc cette maison de Dieu, et non-seulement ceux qui sont aujourd'hui, mais ceux qui ont existé avant nous et qui sont morts, ceux qui viendront après nous, et qui doivent naître parmi les hommes jusqu'à la fin du monde : tous ces fidèles qui forment une multitude innombrable, et que Dieu seul peut compter, selon cette parole de l'Apôtre : « Le Seigneur con« naît ceux qui lui appartiennent [2] » ; tous ces grains qui gémissent parmi la paille, et qui ne formeront qu'une seule masse, quand l'aire sera vannée [3] ; tous ces fidèles sanctifiés qui doivent échanger leur humanité pour devenir les égaux des anges, avec ces anges eux-mêmes, qui ne sont point exilés maintenant, mais qui attendent que nous revenions de notre exil, tous ensemble composent une seule maison de Dieu, une seule cité qui est Jérusalem. Elle a des gardiens : de même qu'elle a des hommes qui la bâtissent, qui s'efforcent de la construire, elle en a pour la garder. C'est en veillant sur elle que l'Apôtre a dit : « Je crains que, comme Eve fut sé« duite par les artifices du serpent, vos esprits « de même ne se corrompent et ne dégénèrent « de la chasteté qui est dans le Christ [4] ». Voilà un gardien qui veillait ; il veillait de tout son pouvoir sur ceux qui lui étaient confiés. Voilà ce que font les évêques, et c'est pour cela qu'ils occupent un lieu plus élevé, afin qu'ils aient l'intendance et comme la garde de leur peuple. Car ce que l'on appelle évêque, en grec, se traduit en latin par sentinelle, parce qu'il veille d'en haut. Il voit d'un

[1] Jean, II, 19. — [2] Ephés. II, 14-22. — [3] II Rois, XII, 24. — [4] Gal. IV, 10, 11.

[1] I Cor. III, 17. — [2] II Tim. II, 19. — [3] Matth. III, 12. — [4] II Cor. XI, 3.

lieu élevé. De même que le vigneron se bâtit un lieu élevé pour garder sa vigne, ainsi en est-il des évêques. Ils ont un lieu plus élevé, et c'est de cette élévation que nous aurons à rendre un compte sévère, si nous n'y sommes dans la disposition de nous abaisser à vos pieds par l'humilité, et de prier pour vous, afin que Dieu qui connaît vos esprits veuille bien vous garder lui-même. Car nous pouvons bien vous voir entrer et vous voir sortir, mais voir vos pensées nous est si peu possible que nous ne pouvons pas même voir ce que vous faites en vos maisons. Comment donc sommes-nous vos gardiens ? Autant que le peuvent être des hommes, autant que Dieu nous en a rendus capables. Mais parce que l'humaine faiblesse nous empêche de vous garder complétement, serez-vous donc sans gardiens ? Loin de là ; car où est Celui dont il est dit : « Si le Seigneur ne garde la cité, « inutilement veille celui qui la garde ? » Nous nous fatiguons à veiller, et notre travail est vain, si celui qui voit vos pensées ne vous gerde lui-même. C'est lui qui vous garde pendant votre veille, lui qui vous garde encore pendant votre sommeil ; lui qui dormit une fois sur la croix, et qui est ressuscité pour ne plus dormir. Soyez donc Israël ; puisqu'il ne dort point, qu'il ne sommeille point, celui qui garde Israël[1]. Allons, mes frères ! soyons Israël si nous voulons être gardés à l'ombre des ailes de Dieu. Nous vous gardons par le devoir de notre charge, mais nous voulons être gardés avec vous. Nous sommes pasteurs à votre égard, mais brebis avec vous sous le Pasteur suprême. De ce lieu élevé, nous sommes des maîtres à votre égard, mais des disciples avec vous à l'école de ce Maître unique et suprême.

4. Si nous voulons être sous la protection de celui qui s'est humilié pour nous, et qui a été élevé afin de veiller sur nous, soyons humbles à notre tour. Que nul n'ait de présomption, car nul n'a rien de bon qu'il ne l'ait reçu de celui qui seul est bon. Quiconque s'attribue à soi-même la sagesse, est un insensé. Qu'il s'humilie, afin que la sagesse vienne en lui et l'éclaire. Mais s'il se croit sage avant que la sagesse vienne en lui, il se lève avant la lumière et marche dans les ténèbres. Or, que lui dit-on dans notre psaume? « En vain vous vous levez avant l'aurore[2] ». Qu'est-ce à dire : « C'est chose vaine pour « vous que vous lever avant l'aurore? » Vous lever avant que la lumière soit levée, c'est vous mettre dans la nécessité de demeurer dans la vanité, puisque vous serez dans les ténèbres. Voilà que s'est levé le Christ notre lumière ; et il vous est bon de vous lever avec le Christ, mais non avant le Christ. Quand se lève-t-on avant le Christ, sinon quand on veut se préférer au Christ ? Et qui veut se préférer au Christ, sinon l'homme qui veut s'élever quand le Christ s'est humilié ? Qu'ils s'humilient donc maintenant, s'ils veulent s'élever où le Christ s'est élevé ? Car c'est ainsi qu'il parle à propos de ceux qui se sont attachés à lui par la foi, et dès lors à propos de nous, si nous croyons en lui avec un cœur pur : « Mon « Père, je veux que ceux que vous m'avez « donnés, soient avec moi où je suis moi- « même[1] ». O don prodigieux ! grâce admirable ! inestimable promesse, mes frères ! Qui donc ne voudrait être avec le Christ, où est le Christ ? Mais il est dans la gloire, et veux-tu donc être dans la gloire avec lui ? Sois humble où il fut humble lui-même. C'est pour cela que la Lumière dit à ses disciples : « Le disciple n'est pas au-dessus du maître, « ni le serviteur au-dessus de son seigneur[2] ». Ceux de ses disciples qui voulaient être plus que le maître des serviteurs, qui voulaient être plus que le seigneur, voulaient alors se lever avant la lumière. C'est pour eux que notre psaume a dit : « En vain vous lèverez-vous « avant la lumière ». Tels étaient les fils de Zébédée qui, avant de s'humilier comme le Seigneur dans sa passion, choisissaient des places pour s'asseoir l'un à droite, l'autre à gauche. Ils voulaient s'élever avant la lumière, aussi marchaient-ils en vain. Le Seigneur, en les entendant, les rappela dans la voie de l'humilité, et leur dit : « Pouvez-vous boire le « calice que je boirai[3] ? » Je suis venu pour m'humilier, voulez-vous être élevés avant moi ? Suivez-moi par où je marche le premier. Car, si vous voulez marcher par une autre voie que la mienne, « c'est en vain que « vous vous levez avant la lumière ». Pierre aussi se levait avant la lumière quand il voulait dissuader le Sauveur de souffrir pour nous. Il avait parlé de sa passion qui devait nous sauver, de son humiliation ; car c'est dans son humilité qu'il souffrit ; lorsqu'il

[1] Ps. cxx, 4. — [2] Id. cxxvi, 2.

[1] Jean, xvii, 24. — [2] Matth. x, 24. — [3] Id. xx, 21, 22.

annonça ce qui allait arriver dans sa passion, Pierre tout effrayé, lui qui venait de l'appeler Fils de Dieu, craignit qu'il ne mourût et lui dit : « A Dieu ne plaise, Seigneur, il ne vous « arrivera rien de semblable [1] ». Il voulait se lever avant la lumière, et donner des conseils à la lumière. Mais que fit le Seigneur ? Il le contraignit à ne se lever qu'après la lumière : « Retire-toi ; arrière, Satan [2] ». Tu es Satan, parce que tu veux marcher devant moi ; « re- « tourne; arrière », c'est à moi de marcher le premier, et à toi de suivre. A toi d'aller où je vais, et non pas à toi de me faire aller où tu voudrais.

5. C'est donc à ceux qui voulaient se lever avant la lumière que notre psaume dit : « Inu- « tile de vous lever avant la lumière ». Quand nous lèverons-nous? Quand vous aurez été humiliés. « Levez-vous après avoir été assis ». Se lever marque l'élévation, s'asseoir l'abaissement. Quelquefois s'asseoir signifie prendre une place d'honneur pour juger, et quelquefois s'humilier. Comment désigne-t-il une place d'honneur pour juger? « Vous serez « assis sur douze trônes », dit le Sauveur, « pour juger les douze tribus d'Israël [3] ». Comment s'asseoir est-il un signe d'humilité? « A la sixième heure le Seigneur s'assit sur le « puits [4] ». La fatigue chez le Seigneur était une faiblesse, la faiblesse de la force, la faiblesse de la sagesse; mais la faiblesse est l'humilité. Donc s'asseoir par faiblesse est pour lui un signe d'humilité. C'est parce qu'il s'est assis qu'il a été humble et qu'il nous a sauvés. Car « ce qui est faible en Dieu « est plus fort que les hommes [5] ». De là cette parole d'un psaume : « Seigneur, vous « savez quand je me suis assis et me suis « relevé [6] ». C'est-à-dire, vous connaissez mon abaissement et mon exaltation. Pourquoi donc, ô fils de Zébédée, vouloir vous lever avant la lumière? Parlons ainsi et appelons-les par leur nom, ils ne s'en offenseront point. Car cette particularité de leur vie a été marquée, afin que les autres évitassent l'orgueil qui les gagnait quelque peu. Pourquoi donc vouloir vous lever avant la lumière? « C'est « chose vaine pour vous ». Vous voulez être élevés avant d'avoir été humiliés? Mais votre Seigneur lui-même, qui est votre lumière, ne s'est élevé à la gloire que par les abaissements. Ecoutez saint Paul qui nous dit : « Etant « dans la nature de Dieu, il n'a pas cru qu'il « y avait usurpation à se dire égal à Dieu ». Pourquoi n'y avait-il point usurpation pour lui? Parce qu'il l'était par nature, et que sa naissance le faisait égal à celui qui l'engendrait. Mais qu'a-t-il fait? « Il s'est anéanti lui- « même à cause de nous, prenant la forme de « l'esclave, se rendant semblable aux hommes, « et reconnu homme par tout ce qui a paru « de lui ». Il s'est donc humilié en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. Voilà comme il s'est assis. Ecoute comme il s'élève : « C'est pourquoi Dieu l'a élevé, et « lui a donné un nom au-dessus de tout « nom [1] ». Déjà vous vous hâtez d'accourir à ce nom glorieux. « Levez-vous » donc, mais « quand vous vous serez assis ». Vous voulez vous lever, commencez par vous asseoir ; et c'est en vous relevant de votre humiliation que vous arriverez au royaume. Ravir tout d'abord le royaume, c'est tomber avant le lever. « Pouvez-vous boire le calice que je « boirai moi-même », dit le Sauveur? « Nous « le pouvons », répondent les disciples. Et le Sauveur : « Vous boirez à la vérité mon « calice, mais une place à ma droite ou « à ma gauche, il n'est pas en mon pou- « voir de vous la donner, elle appartient à « ceux à qui mon Père l'a préparée [2] ». Qu'est-ce à dire : « Il n'est pas en mon pouvoir « de vous la donner ? » Il ne m'appartient pas de la donner à des orgueilleux ; car voilà ce qu'ils étaient encore. Mais si vous voulez recevoir, ne soyez plus ce que vous êtes. « Elle « est préparée pour d'autres » ; soyez autres, et elle sera préparée pour vous. Comment : Soyez autres? Commencez par vous humilier, vous qui voulez être élevés. Ils comprirent que l'humilité leur serait avantageuse, et ils se corrigèrent. Ecoutons donc à notre tour ce que nous dit le psaume : « Levez-vous après vous « être assis ».

6. Pour nous empêcher de croire que « s'asseoir » est pris ici dans un sens d'honneur, et nous persuader que cette expression n'a ici d'autre signification que l'abaissement; pour nous convaincre que ce n'est point là une injonction de s'asseoir pour juger, ou pour être à table et se réjouir, ce qui fournirait une occasion d'orgueil, le Prophète nous montre qu'il s'agit d'humilité, quand il dit :

[1] Matth. XVI, 22.— [2] Id. XVI, 23.— [3] Id. XIX, 28.— [4] Jean, IV ,6. — [5] I Cor. I, 25. — [6] Ps. CXXXVIII, 2.

[1] Philipp. II, 6-9. — [2] Matth. XX, 22, 23.

« Vous qui mangez un pain de douleur ». Mais ceux-là mangent un pain de douleur, qui gémissent dans cet exil, qui sont dans la vallée des pleurs. Or, Dieu a fait des ascensions dans notre cœur. Où a-t-il disposé ses ascensions? « Dans notre cœur [1] », dit le Psalmiste? Qui les a disposées? Dieu. C'est pourquoi ceux-là chantent les cantiques des degrés, qui ont des ascensions dans le cœur. Humilions-nous en cette vie et montons. Comment monter? Par le cœur. C'est le cœur qui monte, qui s'élève de la vallée des larmes. Oui, de la vallée des larmes, est-il dit. De même que les montagnes s'élèvent, les vallées s'abaissent; car on appelle vallées les lieux bas de la terre, les collines sont des lieux plus élevés, moins toutefois que les montagnes, car on appelle ainsi les points les plus élevés de la terre. C'est peu encore; le Prophète ne dit point : Elevez-vous d'une colline; ni : Elevez-vous d'une campagne; mais bien, du fond d'une vallée, pour exprimer quelque chose de plus bas encore qu'une campagne. Si donc c'est dans la vallée des larmes que tu manges un pain de douleur en disant : « Mes « larmes sont pour moi un pain le jour et la « nuit, pendant qu'on me dit tous les jours : « Où est ton Dieu [2]? » tu as raison de te lever, puisque tu as été assis.

7. Et comme si nous demandions : Quand nous lèverons-nous? on nous commande maintenant de nous asseoir; car la résurrection sera pour nous comme elle a été pour le Seigneur. Quand vint celle du Seigneur? Regarde bien celui qui t'a précédé. Car si tu n'as les yeux sur lui, c'est en vain que tu te lèves avant la lumière. Quand donc a-t-il été élevé? Après sa mort. De même donc, n'espère ton élévation qu'après ta mort, ne mets ton espérance qu'après la résurrection des morts, puisque le Christ est ressuscité et monté au ciel. Mais où donc a-t-il dormi? Sur la croix. Quand il dormait sur la croix, il était une figure, ou plutôt il accomplissait ce qui avait été figuré en Adam. Car ce fut quand Adam dormait que Dieu lui tira une côte dont il fit Eve [3]; de même, pendant que le Seigneur dormait sur la croix, une lance lui ouvrit le côté [4], et il en découla les sacrements dont l'Eglise est formée. Car l'Eglise est pour le Seigneur une épouse tirée de son côté, comme Eve fut tirée du côté d'Adam. Mais de même que la première ne fut tirée d'Adam que pendant son sommeil, la seconde ne fut tirée du flanc du Christ qu'après sa mort. Si donc il ne peut ressusciter sans avoir passé par la mort, voudrais-tu donc être élevé en gloire sinon après cette vie? Que ce psaume donc te donne une leçon, et comme si tu demandais : Quand ressusciterai-je? Sera ce avant de m'être assis? « Ce « sera », nous dit-il, « quand il aura envoyé « le sommeil à ses bien-aimés ». Dieu nous fera donc cette faveur quand ses bien-aimés, ou ceux du Christ, ressusciteront. Tous se lèveront en effet, mais tous ne se lèveront pas comme ses bien-aimés. Tous doivent ressusciter; mais que vous dit l'Apôtre? « Nous res« susciterons tous à la vérité, mais nous ne « serons pas tous changés [1] ». Les uns ressuscitent pour le supplice, tandis que nous ressuscitons comme Notre-Seigneur est ressuscité, afin de suivre notre chef si nous sommes véritablement ses membres. Mais si nous sommes ses membres, nous sommes alors ses bien aimés, et alors nous aurons part à cette résurrection qui a d'abord paru dans le Fils de Dieu. La lumière s'est levée avant nous, et nous nous lèverons après elle; car c'est vainement que nous nous lèverions avant le jour, que nous chercherions la grandeur avant la mort, puisque le Christ, notre lumière, n'a été qu'après sa mort glorifié dans sa chair. Etant donc devenus ses membres, et parmi ses membres, ceux qu'il aime, quand nous aurons pris notre sommeil, alors nous nous lèverons par la résurrection des morts. Lui seul est ressuscité pour ne plus mourir. Lazare ressuscita [2], mais pour mourir de nouveau; la fille du chef de la synagogue ressuscita [3], mais pour mourir; le fils de la veuve ressuscita [4], mais pour mourir; le Christ est ressuscité pour ne plus mourir. Ecoute l'Apôtre : « Jésus-Christ res« suscitant d'entre les morts ne meurt plus, « la mort n'a plus d'empire sur lui [5] ». Espère une semblable résurrection, et sois chrétien dans ce seul but, mais non pour le bonheur de cette vie. Car si tu es chrétien seulement pour le bonheur de cette vie, tandis que celui qui est ta lumière n'a point cherché ce bonheur, tu prétends te lever avant la lumière, et tu demeureras nécessairement dans les ténèbres. Change donc tes pensées, suis ta lumière; lève-toi, parce qu'elle s'est levée;

[1] Ps. LXXXIII, 6, 7. — [2] Id. XLI, 4. — [3] Gen. II, 21, 22. — [4] Jean, XIX, 34.

[1] I Cor. XV, 51. — [2] Jean, XI, 44. — [3] Matth. IX, 25. — [4] Luc, VII, 15. — [5] Rom. VI, 9.

mais assieds-toi d'abord, tu te lèveras ensuite, « quand le Seigneur aura donné le sommeil « à ses bien-aimés ».

8. Comme si tu demandais à quel bien-aimé? « voilà », dit le Prophète, « que des enfants « sont l'héritage du Seigneur, le fruit des en- « trailles aura sa récompense [1] ». Quand il dit : « Le fruit des entrailles », il entend des fils enfantés avec douleur. Il est une femme en qui s'accomplit spirituellement ce qui est dit à Eve : « Tu enfanteras dans les gémisse- « ments [2] ». L'Eglise, qui est l'épouse du Christ, lui donne des enfants, et pour elle, enfanter, c'est enfanter dans la douleur. C'est pour cela que Eve a reçu le nom figuratif de « mère des vivants [3] ». Il était parmi les membres de celle qui enfante, celui qui disait : « Mes petits enfants, que je mets au monde « une seconde fois, jusqu'à ce que le Christ « soit formé en vous [4] ». Mais ce n'est point en vain qu'elle enfante et qu'elle souffre, elle verra la lignée des saints à la résurrection, elle verra les justes répandus aujourd'hui dans l'univers entier. Elle les forme par ces gémissements, les enfante par ses douleurs; mais à la résurrection des morts on verra ces enfantements de l'Eglise, et il n'y aura plus ni douleurs ni gémissements. Et que dira-t-on alors? « Des enfants, tel est l'héritage du Sei- « gneur, et la récompense sera pour le fruit « des entrailles ». C'est le fruit qui aura la récompense, et non pas qui sera la récompense [5]. Quelle est cette récompense ? De ressusciter d'entre les morts. Quelle est cette récompense ? De se lever après s'être assis. Quelle est cette récompense ? De goûter la joie après avoir mangé le pain de la douleur. Le fruit de quelles entrailles ? De l'Eglise; c'est dans ces entrailles de l'Eglise que l'on voit ce qui arriva jadis en figure à Rébecca, deux jumeaux ou deux peuples en lutte [6]. Le sein d'une seule mère renfermait deux frères qui se faisaient la guerre avant de naître : ils agitaient par leurs discordes intestines les entrailles maternelles ; et leur mère gémissait et souffrait violence; mais en les mettant au monde, elle fit un discernement entre les jumeaux qu'elle avait portés. Ainsi, mes frères, en est-il aujourd'hui de l'Eglise qui est dans les gémissements pendant qu'elle enfante ; elle porte dans son sein les bons et les méchants. Le fruit des entrailles, pour Rébecca, fut Jacob qu'elle aima. « J'ai aimé « Jacob », dit le Seigneur, « et haï Esaü [1] ». Tous deux étaient sortis du même sein : l'un mérite d'être aimé, l'autre d'être rejeté. C'est ainsi que le fruit sera pour les bien-aimés; que la récompense sera pour le fruit des entrailles.

9. « Comme les flèches dans la main d'un « homme puissant, ainsi seront les enfants de « Dieu qu'on aura secoués [2] ». D'où est venu en effet, mes frères, ce grand héritage? D'où est venue cette postérité si nombreuse, dont le psaume vient de nous dire : « Des enfants, c'est « un héritage qui vient du Seigneur ; la ré- « compense sera pour le fruit des entrailles? » Comme on lance des flèches, le Seigneur a lancé quelques hommes de sa main puissante, et ils sont allés au loin, et ont rempli toute la terre, où germent les saints en grand nombre. Tel est en effet l'héritage dont il est dit : « Demande-moi, et je te donnerai les « nations de la terre pour ton héritage, et « les confins de la terre pour ton empire [3] ».

Comment cette possession peut-elle s'étendre et s'accroître jusqu'aux confins de la terre? C'est que, « comme sont les flèches dans la « main d'un puissant, tels sont les fils de « ceux qu'on a lancés ». On lance des flèches avec un arc ; plus est grande la force qui lance, et plus la flèche va loin. Or, quelle force est plus grande que celle de Dieu, lequel lance les flèches? C'est de son arc qu'il lance les Apôtres : et il n'est pas demeuré un coin de terre où n'ait pénétré la flèche lancée par un tel bras, elle est arrivée aux derniers confins du monde. Elle n'a pas été plus avant, parce que l'homme n'était point au delà. Telle est en effet la force de Dieu, que s'il y avait au-delà du monde quelque endroit où sa flèche pût pénétrer, il y jetterait une flèche. Or, les fils de ceux qu'il a lancés ressemblent à leurs pères. Quelques auteurs qui ont expliqué les psaumes avant nous, se sont demandé, à propos de cette expression : Pourquoi dire les fils de ceux qu'on a lancés, ou que doit-on entendre par ces fils de ceux qu'on a lancés ; et plusieurs ont vu dans les fils de ceux qu'on a lancés les fils des Apôtres, comme je viens de le dire.

10. Que votre charité veuille bien m'écouter encore un peu. On a demandé comment

[1] Ps. CXXVI, 3. — [2] Gen. III, 16. — [3] Id. 20. — [4] Gal. IV, 19. — [5] Grec, τοῦ καρποῦ. — [6] Gen. XXV, 22, 23.

[1] Malach. I, 2, 3; Rom. IX, 13. — [2] Ps. CXXVI, 4. — [3] Id. II, 8.

les Apôtres sont des hommes secoués, et quelques-uns répondent qu'ils sont ainsi appelés, parce que le Seigneur leur fit cette injonction : « Si vous sortez d'une ville qui « ne vous aura point écoutés, secouez la « poussière de vos pieds [1] ». Mais, dit un autre, on aurait dû les appeler fils de ceux qui secouent, et non fils de ceux qui sont secoués. Car en leur disant : Secouez la poussière de vos pieds, le Seigneur nous montre que les Apôtres secouaient plus qu'ils n'étaient secoués. Celui qui a traité ce passage et parlé de la sorte, a mis trop de subtilité à le mettre en contradiction avec le mot de l'Evangile. Pour nous, en examinant, autant que le Seigneur nous en a donné la force, comment l'on peut dire qu'ils sont secoués ces hommes à qui le Seigneur a dit : « Secouez la pous-« sière de vos pieds » ; nous croyons qu'on peut le faire sans absurdité. Bien qu'ils secouassent leurs pieds, ils se secouaient eux-mêmes. Voyez en effet : celui qui secoue, se secoue lui-même, ou bien secoue autre chose; s'il secoue autre chose, il fait l'action de secouer sans être lui-même secoué ; qu'un autre le secoue, il est secoué sans secouer ; mais qu'il vienne à se secouer lui-même, il secoue, puisqu'il en fait l'action sur lui-même; il est secoué, puisque lui-même se secoue. Mais qui donc, dira-t-on, a été secoué par les Apôtres? Eux-mêmes ; puisqu'ils ont secoué la poussière de leurs pieds. Mais ce n'est point eux-mêmes qu'ils ont secoués, c'est la poussière, dira-t-on. C'est là une supercherie. Secouer quelque chose se dit en effet de deux manières : ou de l'objet secoué, ou de ce que l'on en a fait sortir. On dit en effet, secouer la poussière, et secouer un manteau. Voilà un homme qui tient son manteau, qui le secoue, et il en sort une poussière qu'il contenait. Que diras-tu de cette poussière ? qu'on l'a secouée. Que diras-tu du manteau ? qu'on l'a secoué. Si donc l'on désigne par l'expression secoué, et ce que l'on fait sortir d'un manteau en le secouant, et ce manteau d'où on le fait sortir, alors la poussière a été secouée, et les Apôtres ont été secoués. Pourquoi donc les fils des Apôtres ne s'appelleraient ils pas les fils de ceux qu'on a secoués ?

11. Mais il est un autre sens que je ne dois point passer sous silence. Dieu a permis des passages obscurs, afin qu'ils donnent lieu à plusieurs explications, afin que les hommes en soient plus instruits, puisqu'ils trouvent expliqué en plusieurs manières un passage obscur, qui ne l'eût été que d'une seule, s'il eût été clair. Nous disons que l'on secoue une chose pour en faire sortir ce qui pourrait y être caché. Il y a une différence entre secouer une robe, afin d'en faire sortir la poussière, et secouer un sac pour en faire sortir ce qu'il renferme. Autant que je le puis, j'entends donc par les fils de ceux qui ont été secoués, les Apôtres eux-mêmes, qui sont les fils des Prophètes. Car les Prophètes tenaient renfermés bien des mystères, et ils ont été secoués, afin que tout ce qui était caché dans leurs écrits fût mis au grand jour. Ainsi, par exemple, voilà un Prophète qui a dit : « Le bœuf connaît son maître, l'âne l'é-« table de son Seigneur, et Israël ne m'a point « connu [1] ». Je cite cette parole du Prophète, parce qu'elle me vient maintenant à l'esprit; il m'en viendrait une autre, que je la citerais également. Qu'un homme, entendant cette parole, arrête sa pensée sur l'âne, sur le bœuf, sur les animaux qu'il a sous les yeux ; le voilà qui touche au dehors une écorce renfermant quelque mystère, mais il ne sait ce qu'elle contient. L'âne et le bœuf ont un sens caché. Que dit-on à celui qui se prononcerait d'une manière trop hâtive ? Attends, il y a là quelque mystère, secoue l'enveloppe; le Prophète s'en est servi pour voiler sa pensée ; et il veut parler de tout autre âne, de tout autre bœuf. En effet, l'âne est ici la figure du peuple de Dieu, de la monture du Seigneur, portant ce Dieu qui le guide, afin qu'il ne s'égare pas en chemin ; et le bœuf est celui dont l'Apôtre a dit : « Tu ne lieras « point la bouche au bœuf qui foule le grain ». Dieu se met-il en peine des bœufs [2]? a dit le même Apôtre. C'est pour nous que l'Ecriture parle ainsi. Quiconque, en effet, prêche la parole de Dieu, avertit, effraie, stimule ; c'est là fouler le grain, faire dans l'Eglise comme le bœuf dans l'aire. Le bœuf venait du peuple juif, d'où sont sortis les Apôtres qui ont prêché l'Evangile : l'âne, du peuple incirconcis, ou des Gentils. Car il est venu pour porter le Seigneur ; et si le Seigneur a voulu s'asseoir sur un âne qui n'avait porté nul autre homme, c'est parce que ni la loi ni les Prophètes n'avaient été envoyés aux Gentils. Donc parce

[1] Matth. x, 14.

[1] Isa. I, 3. — [2] I Cor. IX, 9, 10.

que Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu être pour nous une nourriture, et qu'à sa naissance il fut mis dans une crèche : « Le bœuf con« naît son maître, et l'âne l'étable de son « possesseur ». Mais comment trouver un tel sens, sinon en secouant l'enveloppe ? Si l'on n'agitait avec soin ces prophéties, pourrait-on en découvrir les mystères ? Le Seigneur est donc venu pour secouer ces énigmes, pour nous en montrer le sens; il a secoué les Prophètes qui ont engendré les Apôtres ; et parce que les Apôtres sont issus des Prophètes qui étaient secoués, on les appelle fils de ceux que l'on a secoués. Placés comme des flèches dans la main d'un homme puissant, ils sont arrivés jusqu'aux confins de la terre. De là cette parole à la fin des temps : « Des enfants, « voilà l'héritage du Seigneur, la récompense « sera pour le fruit des entrailles ». Et comme cet héritage est recueilli de tous les confins de la terre, comme les enfants de ceux que l'on a secoués ressemblent à des flèches dans la main d'un homme puissant, les fils des Prophètes, ou les Apôtres, ont été comme des flèches dans la main de Dieu. S'il est puissant, il secoue avec force; s'il secoue avec force, il envoie jusqu'aux confins de la terre ceux qu'il lui plaît de lancer.

12. « Bienheureux l'homme qui, par eux, « remplit ses désirs [1] ». Quel est, mes frères, cet homme qui remplit ainsi ses désirs ? Celui qui n'aime point le monde. Quiconque est absorbé par l'amour du monde, ne trouve aucune place pour la parole de ces prédicateurs. Répands ce qui t'absorbe, et tu deviendras capable de recevoir ce qui te manque. C'est-à-dire, est-ce la richesse que tu convoites? Tu ne pourras, par eux, remplir tes désirs. Tu veux les honneurs sur la terre, tu veux même ce que Dieu a donné aux bestiaux, c'est-à-dire le plaisir qui passe, la santé du corps, et autres biens semblables; par eux tu ne combleras point tes désirs. Mais si tu as des désirs, comme ceux du cerf altéré qui brame après l'eau des fontaines [2]; si tu dis, toi aussi : « Mon âme aspire après les parvis du « Seigneur, elle languit de désir [3] »; ton désir sera comblé, non que ces mêmes saints puissent dès aujourd'hui rassasier ta soif, mais en suivant leurs traces, tu arriveras à celui qui a comblé leurs désirs.

13. « Il ne sera point confondu quand il « parlera à ses ennemis à la porte [1] ». Mes frères, parlons à la porte, c'est-à-dire, que tous comprennent nos paroles. Quiconque ne veut point parler à la porte, veut cacher sa parole, et souvent la veut cacher parce qu'elle est mauvaise. S'il a confiance dans ce qu'il dit, qu'il le dise à la porte ; ainsi qu'il est écrit de la Sagesse : « Elle parle hardi« ment aux portes de la cité [2] ». Tant que des hommes innocents conservent la justice, ils ne craignent point de parler ; c'est là parler à la porte, publiquement. Or, qui est-ce qui prêche à la porte? Celui qui prêche en Jésus-Christ, puisque le Christ est la porte par laquelle nous entrons dans la cité. Qu'on m'accuse de mensonge, s'il n'a pas dit : « Je suis l'entrée [3] ». Si donc il est l'entrée, il est la porte. Car l'entrée se dit d'une maison, et l'entrée d'une cité en est la porte, comme l'entrée d'une maison en est la porte. A moins peut-être que le mot porte ne soit impropre, et que l'on ne puisse pas appeler ville ce qui est appelé aussi une maison. Mais nous avons employé ces deux termes tout à l'heure : « Si le Seigneur ne construit une maison, « c'est en vain que travaillent ceux qui la cons« truisent » ; et pour que tu ne regardes pas cette maison comme peu importante, le Prophète ajoute : « Si le Seigneur ne garde une cité, « c'est en vain que veilleront ses gardiens ». Donc la maison est encore la cité. Comme maison elle a donc une entrée ; et une porte comme cité. Celui-là dès lors est la porte de la cité, qui est l'entrée de la maison. Donc, si le Christ est la porte de la cité, celui qui demeure ferme en Jésus-Christ, et qui ensuite parle aux hommes, n'a point à rougir ; quant à l'homme qui parle contre le Christ, la porte lui est fermée. Quels sont les hommes qui prêchent contre le Christ? Ceux qui nient que le Tout-Puissant ait lancé ses flèches, et qu'elles soient arrivées jusqu'aux confins de la terre ; et que l'héritage du Seigneur soit celui dont il est dit : « Demande-moi et je te « donnerai les nations pour héritage, et les « confins de la terre pour ta possession [4] ». Voilà ce qui a été prêché, entendu avant l'événement, et quand il est accompli on ne veut point le reconnaître. Ceux qui disputent contre le Christ sont hors de la porte, parce qu'ils recherchent les honneurs pour eux, non pour le Christ. Mais l'homme qui prêche à la porte

[1] Ps. CXXVI, 5. — [2] Id. XLI, 2. — [3] Id. LXXXIII, 3.

[1] Ps. CXXVI, 5. — [2] Prov. VIII, 3. — [3] Jean, X, 9. — [4] Ps. II, 8.

cherche la gloire du Christ, et non sa propre gloire ; aussi celui qui prêche à la porte dit-il : Gardez-vous de compter sur moi, car ce n'est point par moi, mais par la porte qu'il vous faut entrer. Quant à ceux qui veulent s'attirer la confiance des hommes, ils ne veulent point entrer par la porte, et rien d'étonnant dès lors que cette porte leur soit fermée, et qu'ils frappent en vain pour se la faire ouvrir. Renouvelez donc votre ferveur, mes frères, pour entendre demain le discours que je vous ai promis avec le secours de Dieu au sujet de l'Evangile qui parle de la colombe. Celui au nom duquel je vous l'ai promis, m'assistera de sa grâce, afin que je puisse m'acquitter. Mais pour que je dégage ma parole d'une manière utile, et que je n'aie pas été téméraire, priez pour moi.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXVII.

SERMON AU PEUPLE, PRÊCHÉ LE JOUR DE SAINT FÉLIX, MARTYRISÉ A TUNIS, NON LOIN D'HIPPONE.

LES BIENS SPIRITUELS.

Les biens que promet notre psaume paraissent des biens temporels, et sont souvent le partage des impies. Toutefois, si ces biens étaient véritablement temporels et qu'on les prêchât comme la récompense du fidèle, ils nous feraient perdre l'amour des biens éternels. Ce psaume est donc une allégorie. L'homme béni, c'est le Christ dont nous sommes les membres ; ces biens sont ceux de la Jérusalem céleste, réservés à ceux qui sont au Christ. Le bonheur de cette vie n'est donc point un bonheur véritable, de même que les douleurs des martyrs n'étaient point sans espérance, et ils ne méprisaient le présent qu'en vue de l'avenir.

Ecoutons donc le psaume avec une crainte chaste, c'est-à-dire avec cette crainte peu soucieuse du mal temporel, mais qui commence par redouter les châtiments éternels, s'habitue à éviter le péché et à pratiquer le bien par amour pour l'éternité ; c'est la crainte de l'épouse chaste qui craint que l'époux ne vienne point, opposée à la crainte de l'épouse adultère qui craint d'être surprise Or l'époux, qui est beau seulement aux yeux du cœur, est absent, et si nous désirons qu'il vienne pour nous juger, notre crainte est chaste. Que Dieu nous assure le bonheur temporel à condition que nous ne verrons point sa face, si nous tremblons, notre crainte est déjà chaste.

Bienheureux ceux qui craignent le Seigneur, ou le Christ dont nous sommes les membres. Nous mangerons les travaux de nos fruits ; c'est-à-dire, en travaillant pour recueillir le fruit qui est la vie éternelle, nous trouverons une nourriture dans l'espérance. C'est un pain de douleur, mais qui n'est pas sans délices. L'épouse féconde c'est l'Eglise, et les parois de la maison ceux qui s'attachent au Christ. Ce fut du côté d'Adam, que fut tirée Eve, comme l'Eglise du côté du Christ. Elle est féconde dans ceux qui s'attachent au Christ, et qui sont comme son épouse, comme sa mère, tandis qu'il a, dans ceux que l'Eglise enfante, comme des frères et des sœurs Ces fils seront comme des ol viers, ou pacifiques. Voilà les bénédictions, mais de Sion; quant aux biens temporels, Dieu les donne aussi aux animaux : ces biens ne sont pas en quelque sorte, puisqu'ils ne demeurent point. Nous les verrons de l'œil de l'âme, qui voit même séparée du corps. Ces biens s'acquièrent par la patience dans la persécution, et se résument dans la paix de la véritable Jérusalem.

1. Voici, mes bien-aimés, une parole de l'Apôtre : « Nous communiquons les biens « spirituels aux hommes qui vivent selon « l'Esprit; mais l'homme animal ne comprend « point les choses qui sont selon l'esprit de « Dieu [1] »; cette parole nous fait craindre que ceux qu'il appelle ainsi, et qui ne comprennent point ce qui vient de l'esprit de Dieu, ne soient scandalisés plutôt qu'édifiés par notre psaume. Quoique nous l'ayons déjà entendu quand on le chantait, je veux néanmoins, comme il est court, le lire en courant et sans m'y arrêter pour l'expliquer. Voyez bien ce qu'il contient. Si un homme souhaitait comme un grand bonheur les biens dont il est parlé dans ce psaume, et que le Seigneur les lui refusât, non par abandon, mais par un plus grand amour pour lui ; et ces mêmes biens que notre psaume promet comme la récompense de ceux qui aiment le Seigneur, s'il les voyait en abondance entre les mains de ceux qui ne le craignent pas, ses pieds alors chancelleraient, sa marche serait peu assurée, et il dirait dans son âme qu'en vain il a craint le Seigneur, puisqu'il n'a pas mérité d'obte-

[1] I Cor. II, 13, 14.

nir ces biens promis à ceux qui le craignent; tandis que ceux-là les obtiennent, qui non-seulement ne le craignent point, mais le déshonorent par leurs blasphèmes. Ecoutez ce que dit le psaume : « Bienheureux ceux qui « craignent le Seigneur, qui marchent dans « sa voie : tu mangeras les travaux de tes « fruits, tu seras heureux et comblé de tous « biens [1] ». Quoique nous soyons charnels, nous pouvons encore ne voir dans ces paroles que des biens célestes ; mais voyons la suite : « Ta femme sera dans ta maison comme une « vigne féconde, tes enfants comme de jeunes « oliviers environnant ta table. Ainsi sera « béni l'homme qui craint le Seigneur [2] ». Comment sera-t-il béni? Parce que sa femme sera dans sa maison comme une vigne féconde, et que ses enfants seront autour de sa table comme des oliviers nouvellement plantés. Mais perdront-ils donc leur récompense, ceux qui ont renoncé aux épousailles à cause de Dieu ? Un homme qui a renoncé au mariage s'est dit : Dieu aura pour moi d'autres bénédictions. Point du tout, ou bien il te bénira comme le dit notre psaume, ou ne te bénira aucunement; car la décision est formelle : « C'est ainsi que sera béni l'homme « qui craint le Seigneur ».

2. Quel est donc, mes frères, le sens de ces promesses? de peur qu'en recherchant un bonheur temporel et terrestre, nous ne perdions celui du ciel. Le Prophète recouvre sa pensée d'un voile, et ce voile renferme je ne sais quoi. Or, votre charité se souvient qu'en exposant le psaume qui précède immédiatement celui-ci, nous avons rencontré un verset où il est dit : « Comme des flèches dans la « main d'un puissant. ainsi les enfants de « ceux qu'on a secoués [3] », et qu'en cherchant quels pouvaient être ces enfants des secoués, il nous a paru, d'après l'inspiration de Dieu, je le crois, que ces fils des secoués étaient les Apôtres fils des Prophètes. Ces prophètes en effet nous ont parlé en énigmes, et ont voilé leurs pensées de figures mystérieuses, qui en sont comme l'enveloppe ; et les hommes n'en peuvent pénétrer le sens à moins de secouer ces voiles ; de là vient que ce nom « fils des secoués », a été donné aux Apôtres, qui ont tiré leur avantage des Prophètes qu'ils secouaient. Donc nous aussi, secouons notre psaume, de peur que, trompés par les apparences, et en touchant sans le voir ce qu'elles recouvrent, nous ne prenions du bois pour de l'or, ou un vase de terre pour de l'argent. Secouons donc, s'il plaît à votre charité ; Dieu nous viendra en aide, nous découvrira ce qui est à l'intérieur ; faisons-le d'autant plus, mes frères, que nous célébrons une fête des martyrs. Quelles n'ont pas été les douleurs des martyrs, leurs tourments, leurs afflictions; quelles prisons infectes, quelles chaînes pesantes; combien de bêtes féroces, de flammes ardentes, d'atroces injures! Eussent-ils enduré tout cela, s'ils n'eussent vu ce je ne sais quel but où ils tendaient, et qui n'a rien de commun avec la félicité d'ici-bas? Or, il serait honteux pour nous de célébrer la fête des martyrs, de ces serviteurs de Dieu qui ont méprisé ce bas monde pour le bonheur éternel, et de prendre dans le sens d'une félicité temporelle ce que dit notre psaume, et de dire en voyant un fidèle serviteur de Dieu, un citoyen de la Jérusalem céleste engagé dans le mariage, mais sans avoir d'enfants : C'est là un homme qui ne craint pas le Seigneur, car s'il craignait Dieu, son épouse serait dans sa maison comme une vigne féconde, elle ne serait point stérile au point de n'en avoir aucun ; si cet homme craignait Dieu, ses enfants environneraient sa table comme de jeunes oliviers. Tenir ce langage, ce serait être charnel, et ne pas comprendre ce qui vient de l'Esprit de Dieu ; secouons donc à notre tour, afin de devenir les enfants de ceux que l'on a secoués. Si nous y arrivons, nous serons comme des flèches dans la main d'un puissant ; et par ses préceptes il nous lancera dans le cœur des hommes qui ne l'aiment point encore, afin que, blessés de la parole de Dieu, ils commencent à l'aimer. Car si nous en venions à leur prêcher : Mes frères, mes enfants, craignez le Seigneur, afin d'avoir des fils et des petits-fils, et de mettre ainsi la joie dans vos maisons, nos flèches ne les blesseraient point de l'amour de la Jérusalem éternelle ; ils demeureraient dans l'attachement aux biens terrestres, et à la vue de l'abondance des impies, ils nous diraient, sinon ouvertement, du moins dans leur intérieur : Pourquoi donc la maison de l'homme qui ne craint pas le Seigneur, est-elle pleine d'enfants? Quelqu'un lui dira peut-être : Tu ne sais pas encore ce qui peut lui arriver; que dirais-tu,

[1] Ps. CXXVII, 1, 2. — [2] Id. 3, 4. — [3] Id. CXXVI, 4.

s'il les perdait l'un après l'autre, parce qu'il ne craint pas le Seigneur, et s'il n'avait un si grand nombre d'enfants que pour ressentir de leur perte une douleur plus vive? Mais à ce propos, il pourrait répliquer : Je connais un homme impie, un païen, un sacrilége, un idolâtre (et peut-être qu'il dirait vrai, qu'il n'en connaît pas un, mais deux, mais trois), et cet homme est mort dans une grande vieillesse, dans la décrépitude, et dans son lit, et une foule d'enfants et de petits-enfants le conduisaient au tombeau. Voilà un homme qui ne craignait point le Seigneur, et une postérité nombreuse lui fermait les yeux. Que répondre à cela? Il ne peut plus arriver aucun malheur à cet homme, il ne saurait vivre et conduire ses enfants au tombeau, puisqu'il est mort, et que ses enfants lui ont fait de glorieuses funérailles.

3. Secouons donc, secouons encore, si nous voulons être les fils de ceux qu'on a secoués. Qu'il sorte quelque chose de ces voiles. Il est en effet un homme béni, comme le dit le Prophète; et nul ne craint le Seigneur s'il n'est membre de cet homme; et ce sont plusieurs hommes qui n'en forment qu'un seul, comme il y a plusieurs chrétiens en un seul Christ. Or, les chrétiens avec leur chef qui est monté aux cieux, ne forment qu'un seul Christ. Il n'est point seul, et nous plusieurs; mais quoique plusieurs, nous sommes un en lui seul. Jésus-Christ donc n'est qu'un seul homme comprenant la tête et les membres. Qu'est-ce que son corps? Son Eglise, d'après cette parole de l'Apôtre : « Nous sommes les « membres de son corps [1] »; et aussi : « Vous « êtes le corps de Jésus-Christ, ainsi que ses « membres [2] ». Comprenons donc ici la voix de cet homme, dans le corps duquel nous sommes un seul homme, et nous y verrons les biens de la Jérusalem céleste, comme il est dit à la fin du psaume : « Puisses-tu voir « les biens de Jérusalem ! » Car si nous regardons ces biens d'un œil terrestre, comme le grand nombre des enfants et des petits-enfants, la fécondité d'une épouse, tels ne sont pas les biens de cette Jérusalem; ces biens sont dans la terre des mourants, tandis que l'autre terre est celle des vivants. Ce n'est donc pas un bien pour toi, d'avoir des fils qui doivent mourir, sinon avant toi, certainement après toi. Veux-tu avoir des enfants qui ne mourront point, qui vivront toujours avec toi? Sois dans le corps de celui dont il est dit : « Vous êtes le corps du Christ « et ses propres membres ».

4. C'est pour cela que notre psaume, d'ailleurs si obscur qu'il faut heurter à la porte, si voilé qu'il faut le secouer, commence au pluriel : « Bienheureux ceux qui craignent le « Seigneur, qui marchent dans ses voies [1] ». Il parle tout d'abord à plusieurs; mais parce qu'ils ne sont qu'un en Jésus-Christ, il continue au singulier : « Tu mangeras les travaux « de tes fruits ». Il avait dit plus haut : « Bien« heureux ceux qui craignent le Seigneur, « qui marchent dans ses voies » ; maintenant, pourquoi dit-il : « Tu mangeras les travaux « de tes fruits », et non, vous mangerez ? Et pourquoi « les travaux de tes fruits », et non, les travaux de vos fruits? A-t-il donc sitôt oublié qu'il vient de parler au pluriel? Mais si tu as secoué cette écorce, que répond le Prophète? Quand je nomme plusieurs chrétiens, je n'entends qu'un seul homme en Jésus-Christ. Vous êtes donc plusieurs, et vous n'êtes qu'un seul. Comment sommes-nous plusieurs, et néanmoins un seul? Parce que nous sommes unis à Celui dont nous sommes les membres, et que notre tête est dans le ciel, afin que ses membres suivent.

5. Que le Prophète nous décrive donc maintenant, puisque nous connaissons celui qu'il va décrire. Tout le reste s'éclaircira : seulement craignez le Seigneur et marchez dans ses voies ; ne soyez point jaloux de tout homme qui, sans marcher dans les mêmes voies, jouit d'une félicité malheureuse. Car les hommes du monde sont heureux pour leur malheur ; tandis que les martyrs souffraient pour leur bonheur. Leur douleur n'était que pour un temps, leur bonheur pour l'éternité, et lors même qu'ils étaient malheureux pour un temps, on les croyait plus malheureux encore qu'ils ne l'étaient réellement. Que dit en effet l'Apôtre ? « Nous pa« raissons tristes, et nous sommes toujours « dans la joie [2] ». Pourquoi « toujours ? » En cette vie et en l'autre; oui, en cette vie et en l'autre. D'où vient en effet notre joie ici-bas? de l'espérance. D'où nous viendra-t-elle en l'autre vie? de la réalité. C'est une grande joie que l'espérance d'un homme qui est dans la joie. Mais si « nous nous réjouissons dans

[1] Ephés. v, 30. — [2] I Cor. XII, 27.

[1] Ps CXXVII, 1. — [2] II Cor. VI, 10.

« la joie », voyez ce qui suit : « Patients dans « la tribulation [1] ». Les martyrs étaient donc dans la tribulation, parce qu'ils se réjouissaient dans l'espérance. Mais parce que la promesse n'était pas encore réalisée, que dit l'Apôtre? « L'espérance que l'on voit, n'est pas une es« pérance : si donc nous espérons ce que nous « ne voyons pas, nous l'attendons par la pa« tience [2] ». Voilà ce qui a aidé les martyrs à endurer tant de maux, c'est qu'ils attendaient par la patience ce qu'ils ne voyaient pas encore. Pour leurs bourreaux, ils aimaient ce qu'ils voyaient ; mais les victimes aspiraient à ce qu'elles ne voyaient point encore, elles se hâtaient d'atteindre les biens invisibles. Le retard de la mort était à leurs yeux un délai préjudiciable.

6. Il a donc méprisé le monde, ce Félix dont nous célébrons la fête aujourd'hui, qui a dans son nom et dans sa couronne la véritable félicité. Mais cette félicité lui vint-elle de sa crainte pour Dieu, et fut-il heureux, parce que son épouse fut ici-bas comme une vigne féconde, parce que ses enfants environnaient sa table? Sans doute il a tous ces biens, mais dans le corps mystique de Celui qui est décrit en notre psaume. Et comme il l'a compris de la sorte, il méprise le présent, afin de posséder l'avenir. Mais vous devez savoir qu'il ne souffrit point la mort comme les autres martyrs. Car, après qu'il eut confessé Jésus-Christ, on différa son supplice, et le lendemain on le trouva mort. On avait fermé la porte sur lui, mais pour son corps seulement, non pour son âme. Quand ils se préparaient à le tourmenter, les bourreaux ne le trouvèrent plus, et perdirent toute occasion de sévir. Il était sans vie, privé de sentiment pour toute douleur, mais non point devant Dieu qui le couronnait. Mais s'il aima les biens de cette vie, comment donc, mes frères, est-il *felix*, ou a-t-il la félicité dans son nom et dans la récompense de la vie éternelle?

7. Ecoutons donc ce psaume, en l'appliquant au Christ, et nous tous qui sommes unis au corps du Christ, et devenus ses membres, marchons dans les voies du Seigneur ; ayons pour le Seigneur une crainte chaste, une crainte qui demeure dans le siècle des siècles. Car il y a une autre crainte que bannit la charité, comme le dit saint Jean : « La « crainte n'est pas dans la charité, mais la « charité qui est parfaite, bannit la crainte [1] ». Il ne dit pas que la charité bannit toute crainte, puisque nous lisons dans un psaume : « La crainte du Seigneur, quand elle est « chaste, subsiste dans les siècles des siècles [2] ». Donc il est une crainte qui subsiste, et une crainte qui est bannie. Celle qui est bannie n'est point chaste, celle qui demeure est chaste. Quelle est la crainte qui est bannie? Daignez écouter. Les uns craignent uniquement de souffrir quelqu'accident en cette vie, de tomber malades, de subir quelque dommage, de voir mourir un enfant ou un ami, d'encourir l'exil, la condamnation, la prison ou toute autre peine. Voilà ce qui les fait craindre et trembler ; mais cette crainte n'est point encore chaste. Allons plus loin. Un autre ne redoute point les maux d'ici-bas, mais il craint cet enfer dont le Seigneur nous menace, comme vous l'avez entendu dans l'Evangile ; et « où le ver qui les ronge ne meurt point, « où la flamme qui les brûle, ne s'éteindra « point [3] ». Voilà ce qu'entendent les hommes ; et comme ces maux arriveront véritablement aux impies, ils craignent, ils s'abstiennent du péché. Ils ont donc la crainte, et cette crainte leur fait éviter le péché. Et cette crainte néanmoins ne leur donne point l'amour de la justice. Toutefois, cette crainte qui les détourne du péché, les habitue à la justice, ils commencent à aimer ce qu'ils trouvaient dur, et Dieu devient doux pour eux : et dès lors l'homme commence à vivre dans la justice, non parce qu'il craint la peine, mais parce qu'il aime l'éternité. La charité donc a banni cette crainte, qui a fait place à une crainte chaste.

8. Quelle est cette crainte chaste ? C'est, mes frères, la crainte que l'on nous désigne dans ces paroles : « Bienheureux ceux qui craignent « le Seigneur, qui marchent dans ses voies ». Si le Seigneur me fait la grâce de parler dignement de cette crainte chaste, plusieurs d'entre vous pourront bien passer de la crainte chaste aux flammes du chaste amour ; et peut-être ne saurais-je me faire comprendre sans une comparaison. Voilà une épouse chaste qui craint son mari, et une épouse adultère qui craint son mari également. L'épouse chaste craint que son mari ne s'éloigne ; l'épouse adultère craint qu'il ne vienne. Que le mari de l'une et de l'autre soit absent : l'une craint qu'il ne vienne, l'autre qu'il ne tarde à venir. Or,

[1] Rom. XII, 12. — [2] Id. VIII, 24, 25.

[1] I Jean, IV, 18. — [2] Ps. XVIII, 10. — [3] Marc, IX, 43.

l'Epoux auquel nous avons été fiancés, est absent en quelque sorte, il est absent Celui qui nous a donné l'Esprit-Saint pour gage de sa fidelité, absent Celui qui nous a rachetés au prix de son sang; cet Epoux que rien n'égale en beauté, et qui a néanmoins paru souillé entre les mains des persécuteurs, comme le disait tout à l'heure Isaïe: « Nous l'avons vu, « et il n'avait ni apparence ni beauté [1] ». Est-il donc difforme cet Epoux? Point du tout. Comment alors pourraient l'aimer ces vierges qui ont renoncé à tout autre époux sur la terre? Il ne fut donc difforme que pour ses persécuteurs, et s'ils ne l'eussent en effet trouvé difforme, il ne l'eussent point assailli, ni flagellé, ni couronné d'épines, ni déshonoré de crachats; mais comme il avait de la laideur à leurs yeux, ils le traitèrent de la sorte, car leurs yeux n'étaient point capables de voir la beauté du Christ. Pour quels yeux le Christ a-t-il donc une beauté? Quels yeux lui-même recherchait-il, quand il disait à Philippe: « Voilà si longtemps que je suis avec « vous, et vous ne m'avez point encore vu [2]? » Ces yeux doivent être purifiés, afin de voir cette lumière: qu'un faible rayon les touche quelque peu, et pris d'amour pour cette lumière, ils veulent être guéris afin de pouvoir la contempler. Et pour vous montrer qu'il y a une beauté qui nous fait aimer le Christ, le Prophète a dit: « Il surpasse en beauté les « enfants des hommes [3] ». Sa beauté éclipse toute beauté humaine. Qu'est-ce que nous aimons dans le Christ? Ses membres cloués à la croix, son côté entr'ouvert, ou son amour pour nous? Quand on nous dit qu'il est mort pour nous, qu'est-ce que nous aimons? Son amour. Il nous a aimés afin que nous lui rendions son amour; et afin que nous puissions le lui rendre, il nous a visités par son Esprit-Saint. Il est donc beau, mais il est absent. Que l'épouse s'interroge et voie si elle est chaste. Nous sommes tous dans son corps, mes frères, tous nous sommes ses membres, et dès lors nous ne formons qu'un seul homme. Que chacun voie de quelle crainte il est animé; de la crainte que bannit l'amour, ou de la crainte chaste qui demeure dans le siècle des siècles. Il l'a vu déjà, et j'ajoute qu'il va le voir encore. L'époux donc est absent, interroge ta conscience. Veux-tu qu'il vienne, ou veux-tu qu'il retarde? Voyez, mes frères, voilà que je frappe à la porte de vos cœurs; mais c'est lui qui entend votre réponse. Quelle que soit en chacun de vous la réponse de votre conscience, elle ne peut arriver jusqu'à moi, car je suis un homme; mais il l'a entendue, celui qui est absent, il est vrai, puisque nous ne le voyons point corporellement, et qui est présent néanmoins par la puissance de sa majesté. Que l'on dise: Voici le Christ, à demain le jugement; hélas! combien peu diraient: Qu'il vienne au plus vite! C'est le langage des cœurs pleins d'amour. Qu'on leur dise au contraire: Il est loin encore, ils craignent tout délai, parce que leur crainte est chaste. Comme ils craignent maintenant qu'il ne tarde trop, dès qu'il sera venu, ils craindront qu'il ne s'éloigne. Mais cette crainte sera chaste encore, parce qu'elle sera tranquille et pleine de confiance. Car cet Epoux ne nous abandonne pas aussitôt après nous avoir trouvés, lui qui nous cherchait, avant que nous eussions la pensée de le chercher. Voilà donc, mes frères, le propre de la crainte chaste, elle vient de l'amour. Mais la crainte qui n'est point encore chaste, redoute la présence et les peines. Celui qui en est là, fait par crainte le bien qu'il fait; sans redouter de perdre le souverain bien, il craint de subir le souverain mal. Il ne craint point de perdre les saints embrassements de l'Epoux le plus beau, mais il craint d'être jeté dans l'enfer. Cette crainte est bonne, sans doute, elle est utile, mais elle ne subsistera point dans les siècles des siècles; elle n'est point encore la crainte chaste qui doit subsister toujours.

9. En quoi donc est-elle chaste? Je vous fais une question qui vous donnera le moyen de vous interroger vous-mêmes. Si Dieu venait nous interroger de sa propre bouche, quoiqu'il ne cesse de nous parler dans les saintes Ecritures, s'il disait à l'homme: Tu veux pécher, pèche à ton gré, fais ce qu'il te plaît; que tout ce que tu aimes sur la terre soit à toi; que l'ennemi que tu veux perdre soit exterminé; que ceux que tu voudras dépouiller soient dépouillés; qu'ils soient frappés ceux que tu voudras frapper, condamnés ceux que tu voudras condamner; à toi, ceux que tu veux avoir; que nul ne te résiste et ne te dise: Que fais-tu? nul: Pourquoi agir de la sorte? nul: Pourquoi as-tu fait cela? Que tous les biens terrestres tant désirés soient en abondance chez toi, vis paisiblement au

[1] Isa. LIII, 2. — [2] Jean, XIV, 9. — [3] Ps. XLIV, 3.

milieu d'eux, non pour un temps, mais pour toujours; seulement tu ne verras jamais ma face. D'où vient, mes frères, que cette parole vous fait gémir, sinon parce que vous avez déjà cette crainte qui subsiste éternellement? D'où vient que votre cœur a été frappé à cette parole : Tu ne verras point ma face ; voilà que tu posséderas toute félicité terrestre, tous les biens; tu seras comblé de toutes les prospérités, sans rien perdre, sans que rien t'échappe : que veux-tu de plus? La crainte chaste répandrait des larmes, et gémirait en disant : Plutôt perdre tous ces biens et voir votre face. La crainte chaste s'écrierait avec le psaume : « Dieu des vertus, tournez-vous « vers nous, montrez-nous votre face et nous « serons sauvés [1] ». La crainte chaste dirait encore avec un autre psaume : « Je n'ai fait « au Seigneur qu'une seule demande [2] ». Vois quels sont les transports de cet amour chaste, amour véritable, amour sincère : « Je n'ai fait qu'une demande au Seigneur ». Qu'ai-je demandé? « D'habiter dans la mai- « son du Seigneur, tous les jours de ma vie ». Mais serait-ce en vue d'un bonheur temporel? Ecoute ce qui suit : « Afin de contempler les « délices du Seigneur, et d'être protégé « comme son temple divin [3] » ; c'est-à-dire d'être son temple et d'être protégé par lui. C'est l'unique demande que j'ai faite au Seigneur. Si vous n'exercez votre cœur qu'à cette unique demande, si vous ne craignez de perdre que ce seul bien, vous ne porterez point envie aux prospérités d'ici-bas et vous mettrez votre espérance dans ce bonheur qui est le véritable, et vous serez membres de celui à qui l'on chante : « Bienheu- « reux ceux qui craignent le Seigneur, qui « marchent dans ses voies ».

10. « Tu mangeras les travaux de tes « fruits ». O vous, ô toi, ô vous tous qui n'êtes qu'un seul, « tu mangeras les travaux de tes « fruits ». Les ignorants sont tentés ici d'accuser le Prophète, qui aurait dû dire, selon eux : « Tu mangeras le fruit de tes travaux ». Beaucoup en effet mangent le fruit de leurs travaux. Qu'ils travaillent à la vigne, ils ne mangent point leur travail, mais ils mangent ce que leur travail produit. Qu'ils travaillent à des arbres fruitiers, qui mange leurs travaux? Mais le fruit que ces arbres ont produit, voilà ce qui réjouit le vigneron. Que

[1] Ps. LXXIX, 8. — [2] Id. XXVI, 4. — [3] Ibid.

signifie donc : « Vous mangerez les travaux « de vos fruits? » C'est maintenant le temps du travail, celui des fruits ne vient qu'après. Mais c'est que le travail n'est pas sans joie, à cause de l'espérance dont nous avons dit tout à l'heure : « Pleins de joie dans l'espé- « rance, patients dans la tribulation [1] » ; et que maintenant ce travail nous console et nous réjouit par l'espérance. Que sera-ce que manger le fruit de ce travail? C'étaient leurs travaux que mangeaient « ceux qui « marchaient en pleurant et en répandant « sur la terre leurs semences [2] ». Avec combien plus de joie mangeront le fruit de leurs travaux « ceux qui viendront en portant leurs « gerbes avec allégresse ? » Et pour mieux voir que l'on mange ce travail, mes frères, vous avez entendu qu'à ces hommes du psaume précédent qui voulaient, dans leur orgueil, se lever avant la lumière ou avant le Christ, mais non passer par cette humilité qui le fit ressusciter, il a été dit : « Levez-vous après « vous être assis [3] » ; c'est-à-dire, abaissez-vous d'abord, et ensuite vous vous élèverez, puisque celui qui est venu pour s'humilier a été élevé à cause de vous. Et que dit notre psaume? « Vous qui mangez le pain de la dou- « leur ». Ce pain de douleur est le travail de vos fruits. Si l'on ne le mangeait, on ne l'appellerait pas du nom de pain ; et toutefois si ce pain n'avait quelque saveur, nul ne le mangerait. Avec quelle douceur pleure et gémit celui qui prie ! Les larmes de la prière sont plus délicieuses que les joies du théâtre. Ecoute jusqu'où va l'ardeur du désir avec lequel on mange ce pain dont il est dit : « Vous qui mangez un pain de douleur » ; cet amour, dont nous entendons souvent la voix dans les psaumes, nous dit ailleurs : « Mes larmes sont devenues pour moi un « pain, le jour et la nuit [4] ». Pourquoi ses larmes sont-elles un pain pour lui ? C'est qu'on me dit chaque jour : « Où est ton « Dieu ? » Avant que nous puissions voir celui qui nous a aimés, qui nous a donné des gages de son amour, et à qui nous avons été fiancés, les païens nous disent avec ironie : Où est le Dieu des chrétiens? Qu'ils nous montrent ce Dieu qu'ils adorent. Nous leur montrons nos divinités ; qu'ils nous montrent leur Dieu. Quand un païen te parle ainsi, tu n'as rien à lui montrer, parce qu'il ne peut

[1] Rom. XII, 12.— [2] Ps. CXXV, 6.— [3] Id. CXXVI, 2.— [4] Id. XLI, 4.

rien voir. Tu te replies sur toi-même et tu pleures devant Dieu ; tu soupires vers lui, avant de le voir, et tu gémis dans tes désirs ; et comme ce désir t'arrache des larmes, tes larmes te sont douces, elles sont ta nourriture, parce qu'elles sont devenues ton pain le jour et la nuit, quand chaque jour on te dit : « Où est ton Dieu ? » Mais ton Dieu viendra, ce Dieu dont il est dit : Où est-il ? et il essuiera tes larmes, et au lieu de ce pain des larmes, il sera lui-même ton pain, et il te rassasiera éternellement, parce que nous aurons avec nous ce Verbe de Dieu qui est le pain des anges. Nous n'avons donc ici-bas que les travaux de nos fruits, nous aurons ensuite le fruit de nos travaux. « Tu mange« ras les travaux de tes fruits ; tu es heu« reux et tu seras comblé de biens ». Tu es heureux, voilà pour le présent ; tu seras comblé de biens, c'est l'avenir. Tu es heureux en mangeant les travaux de tes fruits, mais tu seras comblé de biens, quand tu mangeras les fruits de tes travaux. Que veut dire le Prophète ? Car si tu es comblé de biens, tu seras heureux assurément ; et si tu es heureux, tu seras comblé de biens. Mais il y a une différence entre l'espérance et la réalité ; si l'espérance est si douce, combien plus douce encore sera la réalité !

11. Arrivons maintenant à ce verset : « Votre épouse ». C'est au Christ que s'adresse cette parole. Donc cette épouse du Christ est son Eglise, et cette Eglise qui est son épouse, c'est nous-mêmes. « Votre épouse « sera comme une vigne féconde ». Mais en qui cette vigne est-elle feconde ? Nous voyons entrer dans ces murailles de nos temples bien des hommes stériles ; car nous y voyons entrer beaucoup d'ivrognes, d'usuriers, de marchands d'esclaves, d'hommes qui cherchent des sortiléges, qui ont recours à des magiciens et à des magiciennes pour un mal de tête. Est-ce là cette fécondité de la vigne ? Cette fécondité de l'épouse ? Nullement. Ce sont là des épines, mais la vigne n'est pas épineuse partout. Elle a une certaine fécondité, c'est une vigne fertile ; mais en qui est cette fertilité ? « Dans les flancs de votre maison ». Or, tous ne sont point les parois de cette maison. Je cherche quelles en sont les parois, et que dirai-je ? Que ce sont les murailles du bâtiment, les pierres qui le soutiennent ? Si je parlais de ce bâtiment matériel, peut-être en appellerais-je ainsi les parois. Mais nous appelons les côtés de la maison spirituelle, ceux qui demeurent étroitement attachés au Christ. Car ce n'est pas sans raison que, dans le discours familier, nous disons de quelqu'un qui agit mal d'après le conseil de perfides amis : Ses côtés sont mauvais. Qu'est-ce à dire, ses côtés sont mauvais ? Les gens qui l'assiégent sont pervers. Dès lors, celui dont les côtés sont bons vit de bons conseils. Qu'est-ce à dire ? Il est dirigé par des conseils salutaires. Les côtés de la maison sont donc les hommes attachés au Christ, et ce n'est pas sans raison que l'épouse a été formée du côté de l'époux. Adam dormait quand Eve fut formée [1], comme l'Eglise fut formée à la mort du Christ : la première prit naissance du flanc de son époux, à qui Dieu avait enlevé une côte, et la seconde du flanc de son époux, ouvert par un coup de lance, et d'où coulèrent les sacrements [2]. Donc ton épouse est comme une vigne féconde ; mais dans qui ? « Dans les « parois de ta maison ». Elle est stérile dans ceux qui ne s'attachent point au Christ. Aussi ne les compterai-je point dans cette vigne.

12. « Vos fils ». L'épouse et les fils ne sont qu'un. Dans les épousailles charnelles, autre est l'épouse et autres sont les enfants. Dans l'Eglise les enfants ne diffèrent point de l'épouse. Car les Apôtres appartenaient à l'Eglise, ils en étaient les membres. Donc ils étaient dans l'Epouse du Christ, et ils étaient cette même épouse selon la place qu'ils avaient parmi ses membres. Pourquoi donc le Sauveur dit-il à leur occasion : « Quand l'Epoux « les aura quittés, alors les fils de l'Epoux « jeûneront [3] ? » L'Eglise est donc l'Epouse, et eux sont les enfants. Chose étonnante, mes frères ! Dans les paroles du Sauveur, nous voyons que l'Eglise est en même temps les frères du Seigneur, et ses sœurs, et sa mère. On vient en effet lui dire que sa mère et ses frères sont dehors [4]. Comme ils étaient au dehors, il y avait là une figure. Que figurait sa mère ? La synagogue. Et que figuraient ses frères, selon la chair ? Les Juifs qui étaient dehors. La synagogue aussi se tenait dehors. Car en ce qui regarde Marie, elle est dans les parois de la maison ; de même que ses proches du côté de la Vierge Marie, et qui croyaient en lui, étaient aussi dans l'in-

[1] Gen. II, 21, 22. — [2] Jean, XIX, 34. — [3] Matth. IX, 15. — [4] Id. XII, 46.

térieur, non point à cause des liens du sang, mais parce qu'ils écoutaient la parole de Dieu et la mettaient en pratique. Telle fut en effet la réponse du Sauveur : « Quelle est ma « mère », dit-il, « et qui sont mes frères [1] ? » C'est ce passage qui a fait dire à quelques-uns que le Christ n'avait point de mère, puisqu'il dit : « Quelle est ma mère ? » Pourquoi cette conclusion? Donc, ni Pierre, ni Jean, ni Jacques, ni les autres Apôtres n'ont point eu de père ici-bas? Il leur dit en effet : « N'ap« pelez personne votre père sur la terre, car « vous n'avez qu'un seul Père qui est dans « les cieux [2] ». Il nous montrait donc à l'égard de sa mère ce qu'il apprenait à ses disciples à dire à l'égard du père. Il veut que nous préférions Dieu à toutes les parentés charnelles. Honneur à ton père, parce qu'il est ton père ; honneur à Dieu, parce qu'il est Dieu. Ton père dans la génération n'a été qu'un instrument charnel, c'est Dieu qui t'a créé par l'effet de sa puissance. Que le père ne se blesse point quand on lui préfère Dieu ; qu'il se réjouisse au contraire, qu'on l'honore au point de ne lui préférer que Dieu seul. Que dirai-je donc? Que dit le Seigneur? « Quelle « est ma mère, et quels sont mes frères? Et, « étendant la main sur les disciples, voilà », dit-il, « ma mère et mes frères [3] ». Ils étaient ses frères, mais comment étaient-ils sa mère ? Le Sauveur ajoute : « Et quiconque « fait la volonté de mon Père, celui-là est « mon frère, et ma sœur et ma mère ». Il est son frère à cause des hommes qui sont dans l'Eglise, sa sœur à cause des saintes femmes qui sont membres du Christ. Et comment sa mère, sinon parce que le Christ est dans les chrétiens que l'Eglise engendre chaque jour par le baptême? Ceux donc qui forment l'Epouse du Christ sont aussi sa mère et ses fils.

13. Disons maintenant ce que doivent être ces fils. Oui, que seront-ils? Pacifiques. Pourquoi pacifiques? Parce que, « Bienheureux les « pacifiques, puisqu'ils seront appelés enfants « de Dieu [4] ». Comme donc l'olive est le fruit de la paix, car l'huile, symbole de charité, est aussi symbole de paix; il n'y a aucune paix sans la charité. Or, ils n'ont évidemment pas la charité, ceux qui ont rompu la paix. Aussi ai-je expliqué déjà à votre charité pourquoi la colombe apporta dans l'arche des feuilles

[1] Matth. XII, 48.— [2] Id. XXIII, 9.— [3] Id. XII, 48, 49.— [4] Id. V, 19.

avec du fruit de l'olivier [1]. Elle enseignait ainsi que ceux qui ont été baptisés au dehors, comme ces branches avaient été baptisées hors de l'arche, s'ils ne se contentent pas des feuilles ou des paroles, et qu'ils aient encore le fruit qui est la charité, sont ramenés dans l'arche par la colombe, et reviennent ainsi à l'unité. Tels doivent être les enfants autour de la table du Seigneur, comme des plans d'olivier. Tel est donc le grand bonheur, le bonheur parfait ; qui voudrait n'y avoir aucune part? Si donc tu vois un blasphémateur ayant une épouse, des fils, des petits-fils, pendant que toi-même tu n'auras aucun de ces biens, n'en sois point jaloux ; vois que tu as tous ces biens, mais d'une manière spirituelle. Ne serais-tu point parmi les membres du Christ? Si tu n'en es pas, pleure d'être dénué ici et là. Mais si tu en es, demeure en sûreté : riche avec lui et non ici-bas, il est mieux pour toi de l'être avec lui que selon le monde.

14. Si donc nous avons ces biens, pourquoi les avons-nous? Parce que nous craignons le Seigneur. « Telle est la bénédiction réservée « à l'homme qui craint Dieu [2] ». Cet homme signifie tous les hommes, et tous les hommes ne sont qu'un seul homme, car plusieurs ne font qu'un et il n'y a qu'un seul Jésus-Christ.

15. « Que le Seigneur te bénisse de Sion [3] ». Tu viens d'entendre : « Telle est la bénédic« tion réservée à l'homme qui craint le Sei« gneur ». Déjà tes yeux se tournaient vers ceux qui ne craignent point le Seigneur, et tu leur voyais des épouses fécondes, des enfants nombreux environnant la table de leur père. Tu te laissais emporter à je ne sais quelles pensées. « Que le Seigneur te bé« nisse », dit le psaume ; mais « de Sion ». Ne cherche point de ces bénédictions qui ne viennent point de Sion. Mais le Seigneur n'a-t-il point réellement béni ces hommes, mes frères ? Il est vrai que cette bénédiction vient du Seigneur ; si elle n'était point du Seigneur, qui pourrait épouser une femme contre la volonté de Dieu? Qui peut avoir la santé contre la volonté de Dieu, la richesse contre la volonté de Dieu? C'est Dieu qui donne ces biens. Mais ne vois-tu pas qu'il les donne aussi aux animaux? Cette bénédiction n'est donc point de Sion. « Que le Seigneur « te bénisse de Sion, et puisses-tu voir les biens

[1] Gen. VIII, 11. — [2] Ps. CXXVII, 4. — [3] Id. 5.

« de Jérusalem ». Car ces biens en question ne sont pas ceux de Jérusalem ; veux-tu le comprendre ? Il a été dit, même aux oiseaux : « Croissez et multipliez [1] ». Serait-ce donc un grand bonheur pour toi qu'un bonheur donné aux oiseaux ? C'est la voix de Dieu qui le leur a donné, qui en doute ? Use de ces biens, si Dieu te les donne ; et pense à bien élever ceux qui sont nés plus encore que ceux qui doivent naître. Le vrai bonheur n'est pas d'avoir des enfants, mais d'en avoir de bons. Si donc tu en as, aie soin de les bien élever ; si tu n'en as point, bénis le Seigneur. Tes inquiétudes en seront moindres, et toi, fils d'une telle mère, tu ne seras point stérile. Peut-être donneras-tu à cette mère des enfants spirituels qui seront comme de jeunes oliviers autour de la table du Seigneur. Que le Seigneur donc te console et te montre les biens de Jérusalem. On peut dire en effet de ces biens qu'ils *sont*. Pourquoi sont-ils ? parce qu'ils sont éternels. Pourquoi sont-ils ? parce que voici le Roi. « Je suis « celui qui suis [2] ». Quant aux biens de la terre, ils sont, et ne sont point ; car ils ne demeurent point, ils passent et s'écoulent. Tu as des petits enfants, tu leur fais des caresses qu'ils te rendent bientôt ; or, demeurent-ils en cet état ? Mais tu veux les voir grandir et avancer en âge. Mais qu'un nouvel âge arrive, et le précédent n'existe plus. L'enfance disparaît quand vient la jeunesse ; la jeunesse disparaît quand vient l'âge viril ; l'âge viril disparaît quand arrive la vieillesse, et tout âge disparaît quand vient la mort. Autant d'âges tu souhaiteras dans tes enfants, et autant de morts tu appelles pour les âges qui suivront. Tout cela n'existe donc point. De plus, tes enfants sont-ils nés pour vivre avec toi sur la terre, et non pas plutôt pour prendre ta place et te succéder ? Et tu te réjouis de voir naître ceux qui te chasseront bientôt ? Dès qu'ils sont nés, ces enfants semblent dire à leurs parents : Songez à vous retirer, c'est à nous maintenant de jouer notre rôle. Car cette vie humaine, pleine de tentations, n'est qu'un rôle, puisque « tout homme vivant « sur la terre n'est que vanité [3] ». Si l'on se réjouit d'avoir des enfants qui nous succéderont, combien plus faudra-t-il nous réjouir de ces enfants avec qui nous devons demeurer toujours, et de ce Père dont nous sommes les enfants, et qui ne doit point mourir, mais avec qui nous vivrons à jamais ! Voilà les biens de Jérusalem, qui sont réellement. « Que le Seigneur donc te bénisse de Sion, « et puisses-tu voir les biens de Jérusalem ». Car ces biens sensibles, tu ne les vois pas quand tu es aveugle. Puisses-tu voir les biens que voit le cœur ! Et combien de temps verrai-je les biens de Jérusalem ? « Tous les « jours de ta vie ». Donc si ta vie est éternelle, tu verras éternellement les biens de Jérusalem. Quant aux biens d'ici-bas, mes frères, s'ils sont réellement des biens, vous ne sauriez les voir toute votre vie, car vous ne mourez point, lorsque l'âme se retire du corps. Vous vivez encore, et si le corps est mort, l'âme ne cesse de vivre. Les yeux ne voient plus, parce que l'âme qui voyait par ces yeux s'est retirée ; mais quelque part que soit cette âme qui voyait par les yeux, elle voit quelque chose. Cet homme riche, qui se revêtait en cette vie de pourpre et de fin lin, n'était point mort au-delà de cette vie, autrement il n'eût pas été tourmenté dans l'enfer [1]. Peut-être la mort eût-elle été à désirer pour lui, mais il vivait dans l'enfer pour son propre malheur. Car il était tourmenté et ne voyait pas les biens qu'il avait quittés sur la terre ; telle était alors sa vie qu'il ne les voyait plus. Toi donc, désire des biens que tu puisses voir « tous les « jours de ta vie », c'est-à-dire avec lesquels tu puisses vivre éternellement.

16. Ecoutez donc, mes frères, quels sont ces véritables biens. Peut-on dire de ces biens : C'est de l'or, c'est de l'argent, c'est une campagne agréable, ce sont des murailles de marbre, des lambris dorés ? Point du tout. Les pauvres ont mieux que cela en cette vie. Car le ciel semé d'étoiles est plus beau pour le pauvre, que pour le riche son toit doré. Quel est donc, mes frères, ce bien qui embrase nos désirs, après lequel nous soupirons avec tant d'ardeur ; pour la vue, pour la jouissance duquel nous endurons tant de travaux ? car vous venez d'entendre de saint Paul, que « tous ceux qui veulent vivre pieusement en « Jésus-Christ souffriront persécution [2] ». Si le diable ne sévit plus contre nous au moyen des rois, les chrétiens n'en sont pas moins persécutés. Les persécutions ne doivent cesser qu'à la condition que le diable cessera lui-

[1] Gen. I, 22. — [2] Exod. III, 14. — [3] Ps. XXXVIII, 6.

[1] Luc, XVI, 19, 23. — [2] II Tim. III, 12.

même : si donc cet infatigable ennemi est immortel, d'où ne prendrait-il pas occasion de nous tenter, de nous torturer, de nous exposer aux menaces et aux scandales? Oh! si tu commençais à vivre dans la piété de Jésus-Christ, tu comprendrais quelles persécutions doit endurer celui qui vit de la sorte. Pourquoi donc souffrons-nous de si grandes persécutions? « Si nous bornons à cette vie nos es« pérances », nous dit l'Apôtre, « nous sommes « les plus malheureux des hommes [1] ». Pour quel bien les martyrs furent-ils condamnés aux bêtes? Quel est ce bien, et peut-on le nommer? Quelle langue pourrait le dire, quelles oreilles pourraient l'entendre? « L'oreille de « l'homme, en effet, ne l'a pas entendu, « et son cœur n'a pu le comprendre [2] ». Aimons un si grand bien, avançons dans la vertu pour l'acquérir. Vous voyez que les combats ne nous manquent point, et nous avons à combattre nos convoitises. Nous combattons au dehors les hommes infidèles et rebelles à Dieu, au dedans nos tentations et les troubles de la chair. Partout des combats, « parce « que le corps qui se corrompt appesantit « l'âme [3] ». Nous combattons encore, parce que si l'esprit est vie, le corps néanmoins est mort à cause du péché. Mais qu'arrivera-t-il? « Si l'esprit de Jésus-Christ habite en vous, « celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre « les morts vivifiera vos corps mortels, à cause « de l'esprit qui habite en vous [4] ». Ainsi donc, quand les membres de notre corps auront reçu la vie, rien ne résistera à notre esprit. La faim ne sera plus, la soif ne sera plus, parce que tout cela vient de la corruption du corps. Tu as besoin de réparer, parce qu'il y a en toi dépérissement. Or, les convoitises charnelles et les plaisirs combattent contre nous; et nous portons la mort dans l'infirmité de notre corps; mais quand la mort elle-même sera changée en ce qui est immuable, quand ce qui est corruptible sera revêtu d'incorruption, et ce qui est mortel revêtu d'immortalité, que dirons-nous à cette mort? « O mort, où est ta victoire? O mort, où est « ton aiguillon [5]? » Mais peut-être qu'après la mort on nous dira : Il reste encore des ennemis? Non, mes frères, « la mort sera le « dernier ennemi à détruire [6] », nous dit saint Paul. Et quand la mort sera détruite, nous jouirons de l'immortalité. S'il n'y a plus aucun ennemi à détruire, la mort sera donc la dernière : et ce bien après lequel nous soupirons sera la paix. Le bien, mes frères, est donc la paix, bien d'un grand prix. Vous vous demandiez si ce bien s'appelait de l'or, de l'argent, une belle terre, un riche manteau. Non, c'est la paix. Non point la paix comme elle existe entre les hommes, paix infidèle, incertaine, changeante; non point la paix telle qu'un homme peut l'avoir avec lui-même. Car, nous l'avons dit, l'homme est en guerre contre son propre cœur; il a toujours à se combattre, toujours à vaincre ses passions. Quelle est donc cette paix? « Celle « que l'œil n'a point vue, que l'oreille n'a pas « entendue [1] ». Quelle est cette paix? Celle qui vient de Jérusalem. Car Jérusalem signifie vision de la paix. « Que le Seigneur donc te « bénisse de Sion, en sorte que tu voies les « biens de Jérusalem » et que tu les voies tous les jours de ta vie. « Et que tu voies », non-seulement tes enfants, « mais les enfants de « tes enfants [2] ». Qu'est-ce à dire, tes enfants? Les bonnes œuvres que tu fais. Et les enfants de tes enfants? Les fruits de tes œuvres. Tu fais des aumônes, voilà tes enfants; et par tes aumônes tu acquiers la vie éternelle, voilà les enfants de tes enfants. « Puisses-tu donc « voir les enfants de tes enfants », et alors s'accomplira cette parole qui termine le psaume : « Paix sur Israël! » Telle est la paix que nous prêchons, la paix que nous aimons, la paix que nous cherchons à vous faire aimer. C'est là que parviennent ceux qui ont été pacifiques ici-bas. Et ceux qui aiment la paix ici-bas l'aiment aussi dans le ciel, et ils entourent la table du Seigneur comme une plantation de jeunes oliviers, en sorte qu'il n'est aucun arbre stérile, comme ce figuier où le Sauveur ayant faim ne trouva aucun fruit. Voyez ce qui lui arriva. Il n'avait que des feuilles; mais de fruits, aucun [3]. C'est l'état des hommes qui n'ont que des paroles, et non des œuvres. Le Seigneur n'y trouva rien qu'il pût manger dans sa faim; car le Seigneur a faim de notre foi, il a faim de nos bonnes œuvres. Donnons-lui pour nourriture une vie sainte, et il nous donnera pour aliment la vie éternelle.

[1] I Cor. XV, 19. — [2] Id. II, 9. — [3] Sag. IX, 15. — [4] Rom. VIII, 10, 11. — [5] I Cor. XV, 53, 54, 55. — [6] Id. 26.

[1] I Cor. II, 9. — [2] Ps. CXXVII, 6. — [3] Matth. XXI, 18, 19.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXVIII.

SERMON AU PEUPLE.

LES TOLÉRANCES DE L'ÉGLISE.

Dans l'Eglise de Dieu on trouve des hommes qui reçoivent la parole de Dieu, comme le grand chemin, ou comme les terrains pierreux, ou même comme les terrains épineux ; mais d'autres, semblables à la bonne terre, produisent du fruit et font leurs œuvres à l'unisson de la parole divine. Ainsi en a-t-il été toujours ; l'Eglise a été attaquée dès sa jeunesse : elle existait en Abel, tué par Caïn, en Enoch, en Noé, en Abraham, en Loth à Sodome, en Israël dans l'Egypte, en Moïse et dans les saints, en Israël. — Le psalmiste semble répondre à ceux qui méditent sur les douleurs de l'Eglise. Ils m'ont attaquée souvent depuis ma jeunesse, et néanmoins je suis arrivée à la vieillesse. Les attaques ne l'ont point mise en connivence avec le mal. Toutefois l'homme résiste souvent à la parole évangélique, il obéit à l'avarice, plus exigeante que le Seigneur, il s'en prend à ceux qui prêchent et calomnie leurs mœurs ; il s'en prend même à Dieu, créateur de tout bien, et que les créatures bénissent. Quel que soit l'homme qui nous parle, obéissons, entrons dans l'Eglise de Dieu. Elle supporte ces plaintes, ces murmures qui ne doivent point durer, et qui n'existent que jusqu'à la moisson. Il y a donc mélange, mais le juste si près qu'il soit de l'impie, en est éloigné, l'assentiment seul fait le rapprochement. Un jour le Seigneur brisera le cou des méchants, frappons alors notre poitrine. Tout orgueilleux qui commet le mal, et, au lieu de le reconnaître, se retranche dans son orgueil, comme sous un bouclier, sera frappé. Il hait l'Eglise et ressemble à l'herbe des toits qui se fane avant la récolte, et n'entre point dans le grenier céleste. Les passants qui nous bénissent sont les Prophètes, les Apôtres nos ancêtres dans la foi.

1. Le psaume que nous venons de chanter est court ; mais l'Evangile nous dit de Zachée qu'il était court de taille et grand en œuvres [1]; ainsi encore la veuve ne mit dans le trésor du temple que deux pièces de monnaie [2], c'était peu d'argent et beaucoup de charité [3]. De même, si l'on compte les paroles de notre psaume, il est court ; mais il est grand si l'on en pèse le sens. Il ne pourra donc nous causer aucun ennui par sa longueur. Pourquoi ? Que votre charité veuille bien écouter, et nous prêter une attention religieuse. Que la parole de Dieu se fasse entendre, bon gré, mal gré, à temps et à contre-temps. Cette parole se fait faire une place, elle a trouvé des cœurs où elle se peut reposer, une terre où elle peut germer et porter du fruit. Sans doute il est évident que jusqu'à la fin il y aura dans le giron de l'Eglise beaucoup de méchants et d'injustes ; c'est pour ces hommes que la parole de Dieu est superflue, et dès lors elle tombe sur eux, ou comme le bon grain sur le grand chemin, et qui est mangé par les oiseaux du ciel [4] ; ou comme celui qui tombe dans les endroits pierreux, et qui n'ayant pas beaucoup de terre, germe d'abord, puis se dessèche sous les rayons du soleil, parce qu'il n'a point de racine ; ou comme celui qui tombe parmi les épines, qui germe et fait des efforts pour s'élever en haut, mais qui est étouffé par le grand nombre d'épines. Ceux qui méprisent la parole de Dieu ressemblent donc, ou bien au grand chemin ; ou bien à ceux qui se réjouissent d'abord, pour se dessécher bientôt quand vient la persécution comme les feux du soleil ; ou bien à ceux dont les pensées, les soins, les inquiétudes de cette vie, semblables aux épines de l'avarice, étouffent la bonne semence qui avait commencé à germer en eux. Mais il y a aussi la bonne terre, qui reçoit la semence et rapporte du fruit, chacun des grains produisant trente, ou soixante, ou même cent autres [1]. Or, soit peu, soit beaucoup, tous sont dans le grenier céleste. Il est en effet de ces âmes, et c'est pour elles que nous parlons maintenant. C'est pour elles que l'Ecriture a parlé, pour elles que l'Evangile se fait entendre. Qu'elles écoutent néanmoins, afin de n'être point telles aujourd'hui et autres demain ; et de peur qu'elles ne dégénèrent en écoutant, qu'elles labourent le chemin, qu'elles ôtent les pierres, qu'elles arrachent les épines. Que l'Esprit de Dieu nous parle, qu'il prêche pour nous, qu'il nous fasse entendre ses chants ; soit que nous voulions ou non danser avec David, qu'il soit lui-même notre musicien. Un danseur, en effet, donne à ses membres un mouvement cadencé

[1] Luc, XIX, 2-9. — [2] Marc, XII, 12-41. — [3] Luc, XI, 2. — [4] Matth. XIII, 4.

[1] Matth. XIII, 3-23.

selon le chant du musicien, de même ceux qui dansent sur le précepte de Dieu adaptent leurs œuvres à ses paroles. Quel reproche en effet le Sauveur adresse-t-il, dans l'Evangile, à ceux qui n'ont point voulu le faire ? « Nous avons chanté pour vous, et vous n'avez « point dansé; nous avons pleuré, et vous « n'avez point gémi [1] ». Que le Seigneur veuille donc chanter pour nous; nous croyons que par la divine miséricorde il y en aura qui voudront bien nous consoler. Quant aux obstinés qui persévèrent dans leur malice, bien qu'ils entendent la parole de Dieu, ils troublent néanmoins l'Eglise par leurs scandales. C'est de ces hommes que le psaume nous dit :

2. « Ils m'ont souvent attaquée dès ma jeu« nesse [2] ». L'Eglise parle ici de ceux qu'elle tolère, et comme si l'on demandait : Est-ce maintenant seulement ? Depuis longtemps l'Eglise existe, elle est sur la terre depuis qu'il a plu à Dieu d'appeler des saints. Jadis l'Eglise n'existait que dans le seul Abel, qui fut attaqué par son frère impie, Caïn, l'homme de perdition [3]. Jadis l'Eglise ne compta que le seul Enoch, qui fut enlevé du milieu des méchants [4]. Jadis l'Eglise encore ne compta que la seule famille de Noé, et eut à supporter tous ceux qui périrent par le déluge, et l'arche seule s'éleva au-dessus des flots et se reposa sur un lieu sec [5]. Jadis l'Eglise ne comptait que le seul Abraham, et nous savons ce qu'il souffrit de la part des impies. A Sodome, l'Eglise ne comptait que Loth, fils de son frère, qui endura les injures et l'abomination de Sodome [6], jusqu'à ce que Dieu le délivra du milieu d'eux. L'Eglise fut ensuite en Israël, et souffrit de la part des Egyptiens et de Pharaon. Alors dans cette Eglise, ou dans ce peuple d'Israël, s'élevèrent des saints, tels que Moïse et les autres saints personnages, qui souffrirent persécution de la part des Juifs pervers et du peuple d'Israël. Nous arrivons à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui prêche son Evangile, et qui a dit dans le psaume : « J'ai « annoncé, j'ai parlé ; ils se sont multipliés au« delà du nombre [7] ». Qu'est-ce à dire, « au« delà du nombre? » Non-seulement ceux que l'on met au nombre des saints ont embrassé la foi, mais il en est entré dans l'Eglise bien au-delà du nombre; il y a beaucoup de justes, mais plus encore de pecheurs, et ces pécheurs, les justes ont dû les supporter. Quand ? Dans l'Eglise. Mais est-ce maintenant seulement, depuis qu'elle compte ses persécutions et qu'elle s'en plaint? De peur que l'Eglise ne s'étonne aujourd'hui, ou pour éviter toute surprise à quiconque veut devenir un véritable membre de l'Eglise, qu'il entende l'Eglise elle-même, l'Eglise sa mère, qui s'écrie : Mon fils, ne soyez pas effrayé de ces maux; « ils m'ont souvent attaquée « depuis ma jeunesse ».

3. Il y a une grande amertume dans ce commencement du psaume : « Ils m'ont sou« vent attaquée depuis ma jeunesse ». On dirait que le Psalmiste a déja parlé, qu'il ne commence point, mais qu'il répond. Sans doute, il répond ; mais à qui? A ceux qui pensent en eux-mêmes, et qui disent : Combien sont grandes nos douleurs, combien les scandales se multiplient chaque jour, parce que les méchants entrent dans l'Eglise, et qu'il nous faut les supporter ! Que l'Eglise alors, par la bouche de quelques-uns, c'est-à-dire par la bouche des plus forts, réponde aux plaintes des faibles, que les forts soutiennent les infirmes, que les grands raffermissent les petits, et que l'Eglise répète : « Ils m'ont souvent at« taquée depuis ma jeunesse ». Qu'Israël dise maintenant : « Ils m'ont souvent attaqué « depuis ma jeunesse ». Qu'Israël parle de ces attaques et ne les redoute point. Dans quel but, après avoir dit : « Leurs attaques se sont « multipliées », le Prophète a-t-il ajouté : « Depuis ma jeunesse ? » On attaque aujourd'hui l'Eglise dans sa vieillesse, mais qu'elle ne craigne point et qu'elle dise : « Bien sou« vent ils m'ont attaquée dans ma jeunesse ». Parce qu'ils n'ont cessé de l'attaquer, en estelle donc moins parvenue à la vieillesse ? Ontils pu la détruire? Qu'Israël donc chante aujourd'hui, qu'Israël se console ; que l'Eglise elle-même se console en jetant un regard sur le passé, et qu'elle dise : « Ils m'ont attaquée « bien souvent depuis ma jeunesse ».

4. A quoi bon m'attaquer? « Car ils n'ont « rien pu contre moi. Voilà que les pécheurs « ont forgé sur mon dos, ils ont éloigné leurs « iniquités [1] ». Pourquoi ces fréquentes attaques? « Parce qu'ils n'ont rien pu contre moi ». Qu'est-ce à dire qu' « ils n'ont rien pu? » Rien pu forger. Qu'est-ce à dire encore qu'ils n'ont rien pu contre moi? Que je n'ai point consenti à

[1] Matth. XI, 17.— [2] Ps. CXXVIII, 1.— [3] Gen. IV, 8.— [4] Id. V, 21. — [5] Id. VI-VIII. — [6] Id. XII, 20. — [7] Ps. XXXIX, 6.

[1] Ps. CXXVIII, 3.

leur iniquité. Car tout méchant persécute l'homme de bien, par impuissance de l'amener au mal. Qu'un homme commette le mal, et que son évêque ne l'en reprenne point, c'est le meilleur évêque ; s'il l'en reprend, c'est un évêque méchant. Qu'un homme à qui l'on enlève son bien garde le silence, il est honnête homme ; qu'il parle, qu'il blâme, c'est un méchant homme, quand même il ne revendiquerait pas ce qui lui est pris. Un homme qui réprime un voleur est donc un scélérat, le voleur est honnête homme ! Qu'on chante le refrain : « Mangeons et buvons, car nous mour« rons demain [1] » ; refrain que réfute saint Paul : « Ne vous laissez pas séduire, les mau« vais entretiens corrompent les bonnes « mœurs [2]. Soyez donc sobres, ô justes, et ne « péchez point ». La parole sainte retentit, on entend cette parole qui proscrit la passion ; mais épris de son intempérance, et haïssant tout ce qui peut contredire cette bien-aimée, l'homme déteste et combat la parole de Dieu. C'est l'avarice que l'on aime, et Dieu que l'on hait. Dieu proscrit l'avarice, il nous défend de rien posséder par avarice. C'est moi que tu dois posséder, nous dit-il, pourquoi veux-tu être possédé par l'avarice ? Ses exigences sont dures, les miennes sont douces ; son fardeau est lourd, le mien est léger ; son joug est pénible et le mien attrayant [3]. Ne te laisse point absorber par l'avarice. L'avarice t'ordonne de passer les mers et tu obéis ; elle t'ordonne d'affronter les vents et les tempêtes, et moi je t'ordonne de donner au pauvre qui est à ta porte quelque peu de ce que tu possèdes, et tu ne fais que lentement une bonne œuvre qui est devant toi, tandis que tu es infatigable pour passer la mer. L'avarice commande et tu obéis ; Dieu commande et tu hais ses préceptes. Quoi encore ? Dès qu'un homme cède à la haine, il cherche à incriminer ceux qui lui prêchent les préceptes du bien ; il se met à soupçonner des crimes chez les serviteurs de Dieu. Ils nous donnent ces préceptes, dit-on, mais ne les pratiquent point eux-mêmes. Qu'ils fassent le mal ou ne le fassent point, on les accuse, on jette le blâme sur le bien qu'ils font, et nos souffrances mêmes donnent lieu à la calomnie. Que pouvons-nous répondre ? Ecoutez, non pas moi, mais la parole de Dieu ; c'est lui qui vous parle par toutes sortes de personnes, et c'est à lui que s'attaque votre haine. Soyez d'accord avec votre adversaire pendant que vous êtes en chemin avec lui [1] ; et vous avez pris pour adversaire la parole de Dieu. Ne considérez point si c'est tel ou tel qui vous parle : c'est un méchant peut-être qui vous parle au nom du Seigneur ; mais la parole que Dieu vous adresse par cet homme n'est point mauvaise. Accusez le Seigneur, accusez-le si vous le pouvez.

5. Croiriez-vous, mes frères, que ceux dont il est dit : « Souvent ils m'ont attaquée depuis « ma jeunesse », ont eu l'audace d'accuser Dieu lui-même ? Blâme un avare, et à son tour il blâme Dieu qui a fait l'or. Ne sois point avare, lui dit-on, et il répond : Que Dieu ne fasse point d'or. Parce que tu ne saurais mettre un frein à tes œuvres perverses, tu accuseras les œuvres de Dieu qui sont excellentes ? Tu prends à partie Celui qui a créé et formé le monde ? Il n'aurait pas dû créer le soleil, parce que des hommes se traînent devant les tribunaux, pour des fenêtres, des vues de leurs appartements ? Oh ! si nous pouvions réprimer nos vices ! nous verrions que les œuvres de Dieu sont bonnes, que Dieu créateur de toutes choses est bon, que ses œuvres le louent, parce qu'en les considérant on voit qu'elles sont bonnes, dès qu'on les considère avec un esprit de sagesse, un esprit de piété. De toutes parts Dieu est loué dans ses œuvres. Comme ses œuvres chantent ses louanges dans la bouche des trois enfants ! Qu'y a-t-il d'oublié ? Bénédiction des cieux, bénédiction des anges, bénédiction des astres, bénédiction du soleil et de la lune, bénédiction du jour et de la nuit, bénédiction de tout ce qui germe sur la terre, bénédiction de tout ce qui nage dans les mers, bénédiction de tout ce qui voltige dans les airs, bénédiction des montagnes et des collines, bénédiction de la chaleur et du froid, bénédiction de tout ce qu'a fait le Seigneur [2]. Vous le voyez, toutes les œuvres de Dieu le bénissent ; mais avez-vous entendu que Dieu soit béni par l'avarice ou par la luxure ? Tout cela ne bénit point Dieu, parce que Dieu ne l'a point fait. Les hommes le bénissent dans ce même cantique, parce que Dieu a fait l'homme. L'avarice est l'œuvre de l'homme devenu méchant, mais l'homme est l'œuvre de Dieu. Or, que veut le Seigneur ? Détruire en toi ce qui est ton œuvre, sauver ce qui est la sienne.

[1] Isa. XXII, 13. — [2] I Cor. XV, 32-34. — [3] Matth. XI, 30.

[1] Matth. V, 25. — [2] Dan. III, 57-90.

6. Ne prête point à usure. Tu incrimines l'Ecriture qui dit, à propos du juste, qu' « il « n'a point donné son argent à usure [1] ». Ce n'est point moi qui ai écrit cette parole, ni qui l'ai dite le premier. Ecoute le Seigneur. Mais alors, me dis-tu, que les clercs ne soient point usuriers. Peut-être celui qui te parle ne l'est-il point ; mais s'il l'est, oui, admettons qu'il le soit, le Dieu qui te parle par sa bouche l'est-il ? Si ce prêtre pratique ce qu'il te prêche, et toi non, tu vas donc au feu éternel, et lui au royaume sans fin. S'il ne fait point ce qu'il dit, s'il fait le mal que tu fais toi-même, s'il prêche le bien sans le pratiquer, il va comme toi au feu éternel. « Toute la paille brûlera, « mais la parole de Dieu demeurera éternel-« lement [2] ». Brûlera-t-elle donc cette Parole qui s'est adressée à toi par sa bouche ? Ou bien c'est Moïse qui te parle, c'est-à-dire un juste et fidèle serviteur de Dieu ; ou même un Pharisien assis dans la chaire de Moïse. Tu as entendu à ce propos cette parole : « Faites ce « qu'ils disent, ne faites point ce qu'ils font [3] ». Tu n'as plus d'excuses, puisque c'est la parole de Dieu que tu entends. Mais comme tu ne saurais tuer la parole de Dieu, tu cherches à incriminer ceux qui te l'annoncent. Cherche à ton gré, parle à ton gré, blasphème à ton gré. « Bien des fois ils m'ont attaquée depuis ma « jeunesse ; qu'Israël dise maintenant : Bien des « fois ils m'ont attaqué dès ma jeunesse ». Les usuriers osent bien dire : Je n'ai pas d'autre moyen de vivre. Ainsi dirait un voleur pris sur le fait ; ainsi le brigand que l'on saisirait près du mur d'autrui ; ainsi le corrupteur qui achète les jeunes filles pour la prostitution ; ainsi le magicien qui fait du mal un trafic, de l'iniquité un commerce. Quelle que soit la profession infamante que nous cherchions à réprimer, on nous répondra toujours que l'on n'a pas d'autre moyen de vivre, pas d'autre gagne-pain ; comme si l'on n'était pas d'autant plus coupable, par cela même que l'on a choisi pour vivre un métier criminel, et que l'on veut tirer sa subsistance de ce qui outrage celui qui fait subsister toutes les créatures.

7. Mais que l'on prêche de la sorte, que l'on tienne ce langage, les voilà qui répondent : S'il en est ainsi, nous ne marchons point ; s'il en est ainsi, nous n'entrons point dans l'Eglise. Qu'ils viennent donc, qu'ils entrent, qu'ils entendent : « Bien des fois ils « m'ont attaquée dès ma jeunesse. Mais ils « n'ont rien pu contre moi ; les pécheurs ont « forgé sur mon dos » ; c'est-à-dire, ils n'ont pu m'amener à leurs desseins ; ils ont pesé sur moi. C'est là, mes frères, une parole admirable, et très-significative : « Ils n'ont « rien pu contre moi, les pécheurs ont forgé « sur mon dos ». Ils essaient d'abord de nous amener à leurs desseins pervers ; et s'ils ne peuvent nous y amener, supportez-nous du moins, nous disent-ils. Ainsi donc, parce que tu n'as rien pu sur moi, monte sur mon dos, je dois te supporter jusqu'à ce que vienne la fin. Tel est le précepte, afin que je produise du fruit par la patience. Si je ne puis te corriger, du moins je te supporte, peut-être que si je te supporte, toi-même tu te corrigeras. Si tu es incorrigible jusqu'à la fin, je te supporterai jusqu'à la fin : jusqu'à la fin tu seras sur mon dos, mais pour un temps. Car pèseras-tu sur moi éternellement ? Non, il viendra Celui qui doit te secouer. Viendra le temps de la moisson, la fin du siècle, et Dieu enverra ses moissonneurs ; et ces moissonneurs sont les anges qui sépareront les bons du milieu des méchants, comme on sépare l'ivraie du milieu du bon grain ; qui mettront le bon grain dans les greniers, et jetteront la paille au feu qui ne s'éteindra jamais [1]. Je vous ai porté autant que je l'ai pu, je passe maintenant avec joie dans les greniers de Dieu, et je chante avec assurance : « Bien des fois ils m'ont attaquée « dès ma jeunesse ».

8. Qu'ont-ils pu me faire en m'attaquant dès ma jeunesse ? Ils m'ont éprouvé, mais sans m'accabler. Ils ont été pour moi comme le feu pour l'or, mais non comme le feu pour la paille. Mettez l'or au feu, il en sort des scories ; mettez-y la paille, elle est réduite en cendres. « Ils n'ont rien pu sur moi » ; parce qu'ils n'ont pu m'amener à leurs desseins, ni me faire ce qu'ils sont eux-mêmes. « Les pé-« cheurs ont forgé sur mon dos, ils ont éloi-« gné leur injustice ». Ils ont fait ce que j'ai dû supporter, et non ce qui eût mérité mon assentiment. Ainsi leur injustice est déjà loin de moi. Les méchants sont mêlés aux bons, non-seulement dans ce monde, mais jusque dans l'Eglise, ils sont mêlés aux bons. Vous le savez, et vous en faites l'expérience ; et vous en ferez encore plus l'expérience à me-

[1] Ps. XIV, 5. — [2] Isa. XL, 8. — [3] Luc, VIII, 15.

[1] Matth. XIII, 27-43.

sure que vous deviendrez bons. Car ce fut quand l'herbe eut grandi et produit du fruit que l'ivraie se montra aussi [1]. Dans l'Eglise, il n'y a que l'homme juste qui découvre les méchants. Il y a donc un mélange, vous le savez, et l'Ecriture nous dit à chaque page que la séparation n'aura lieu qu'à la fin des siècles. Mais nonobstant ce mélange, il y a néanmoins une distinction. De peur toutefois que ce mélange des bons et des méchants ne donne lieu de croire que la justice touche de près à l'injustice : « Ils n'ont rien pu sur « moi », dit le Psalmiste ; c'est-à-dire, ils ont dit, mais dit en insensés : « Mangeons et bu- « vons, nous mourrons demain [2] ». Leurs discours pervers n'ont point corrompu en moi les mœurs pures ; je n'ai point écouté, d'une part, la parole de Dieu, pour céder d'autre part aux discours des méchants. Les œuvres des méchants, je les ai supportées sans y consentir, et leur iniquité est loin de moi. Quoi de plus rapproché que deux hommes dans l'Eglise ? Quoi de plus éloigné que la justice et l'injustice ? Mais l'assentiment fait le rapprochement. On lie ensemble deux hommes que l'on mène devant le juge. L'un est un voleur, un scélérat, l'autre un innocent : une même chaîne les retient, et néanmoins ils sont éloignés l'un de l'autre. De quelle distance sont-ils éloignés ? de toute la distance qui sépare le crime de l'innocence. Ils sont donc fort éloignés l'un de l'autre. Mais ce voleur qui fait le mal en Espagne, est tout près de celui qui le fait en Afrique. De combien en est-il proche ? Comme le crime l'est du crime, le brigandage du brigandage. Que nul dès lors ne redoute le mélange corporel des méchants. Qu'il s'en éloigne de cœur ; et il supporte avec assurance ce qu'il n'a point à craindre : « Leur injustice est loin « de moi ».

9. Mais qu'arrive-t-il ? Voilà que ceux qui règnent dans l'injustice sont florissants dans le monde : et pour parler comme le vulgaire, voilà que les méchants tonnent, qu'ils s'élèvent avec orgueil, qu'ils répandent la calomnie. Est-ce donc là ce qui durera toujours ? Nullement ; écoute la suite : « Le Seigneur « qui est juste brisera la tête des pécheurs ». Que votre charité soit attentive. « Le Seigneur « dans sa justice brisera la tête des pécheurs ». Qui ne tremblerait à cette parole ? Car où est l'homme sans péché ? « Le Seigneur dans sa « justice brisera la tête des pécheurs ». Quiconque entend ces paroles est saisi de crainte, s'il croit aux divines Ecritures. Si, en effet, l'on n'a aucun motif de se frapper la poitrine et qu'on le fasse quand on est juste, c'est mentir ; mais mentir à Dieu c'est devenir pécheur. Si donc on a raison de se frapper la poitrine, on est pécheur. Et qui d'entre nous ne se frappe la poitrine ? Qui d'entre nous ne tient ses regards fixés à terre comme le publicain, pour dire : « Seigneur, ayez « pitié de moi qui suis pécheur [1] ? » Si donc tous sont pécheurs, et si nul n'est sans péché, tous doivent craindre ce glaive qui menace leur tête : car « le Seigneur dans sa justice bri- « sera les têtes des pécheurs ». Toutefois, mes frères, je ne crois point qu'il s'agisse ici de tous les pécheurs ; mais l'endroit qu'il frappe nous désigne quels pécheurs seront frappés. Car il n'est point dit : Le Seigneur qui est juste brisera la main des pécheurs, ou même leur brisera les pieds ; mais le Prophète voulait désigner entre les pécheurs ceux qui sont orgueilleux, et les pécheurs orgueilleux lèvent la tête, non-seulement parce qu'ils commettent le mal, mais parce qu'ils ne veulent point le reconnaître, et qu'ils se justifient dès qu'on le leur reproche. Voilà, leur dit-on, que tu es coupable, reconnais ta faute ; le Seigneur hait le pécheur, hais-le à ton tour ; sois uni au Seigneur, afin de poursuivre ton péché avec lui. Point du tout, répond-il, j'ai fait le bien, c'est Dieu qui a fait le mal. Je m'explique, mes frères. Je n'ai fait aucun mal, nous dit ce pécheur. C'est Saturne qui l'a fait, c'est Mars, c'est Vénus : pour moi, je n'ai rien fait, mon étoile a tout fait. Tu te justifies, en accusant le Seigneur qui a fait les étoiles pour en orner les cieux. Tu excuses donc ton péché, en t'élevant contre le Seigneur ; car tu te dis innocent et Dieu coupable, et tu lèves dès lors un cou inflexible pour t'élancer contre Dieu, ainsi qu'il est dit au livre de Job à propos du pécheur obstiné : « Il s'est élancé contre Dieu, élevant comme « un bouclier son cou gonflé d'orgueil [2] ». Comme le Psalmiste, Job a nommé le cou. Tu t'élèves donc au lieu de fixer tes regards sur la terre, de frapper ta poitrine, et de dire au Seigneur : « Ayez pitié de moi qui suis « un pécheur » ; te voilà vantant tes mérites,

[1] Matth. XIII, 26. — [2] Isa. XXIII, 13 ; I Cor. XV, 32.

[1] Luc, XVIII, 13. — [2] Job, XV, 26.

et même, dit le Seigneur, disputant avec moi, entrant en jugement avec moi [1], au lieu de chercher à satisfaire à Dieu pour tes fautes, et de pousser vers lui ces cris d'un autre psaume : « Si vous vous souvenez des « iniquités, Seigneur, qui pourra subsister « devant vous, ô mon Dieu [2] ? » Et ces autres cris d'un autre psaume encore : « Je l'ai dit, « ô mon Dieu, ayez pitié de moi, guérissez « mon âme, parce que j'ai péché contre « vous [3] ». Parce que tu rejettes ces prières, prétendant te justifier contre la parole du Seigneur lui-même, voilà que retombe sur toi cette parole de l'Ecriture : « Le Seigneur « brise le cou des pécheurs [4] ».

10. « Qu'ils soient confondus et rejetés en « arrière, tous ceux qui détestent Sion ». Haïr Sion, c'est haïr l'Eglise; car Sion c'est l'Eglise; et c'est haïr l'Eglise que d'y entrer avec dissimulation. C'est haïr l'Eglise encore que ne point pratiquer la parole de Dieu. « Les pé« cheurs ont pesé sur mon dos ». Que fera l'Eglise, sinon de les tolérer jusqu'à la fin ?

11. Mais que dit le Prophète? «Qu'ils soient», dit-il, « comme l'herbe des toits, qui se des« sèche avant qu'on l'arrache [5] ». Cette herbe des toits est une herbe qui croît sur les toits, sur les plates-formes. Elle s'élève bien haut, mais n'a point de racines. Quel avantage n'aurait-elle point de naître en des lieux plus bas, et de demeurer verte plus longtemps ? Mais ce n'est que pour sécher bientôt qu'elle vient sur les hauteurs. On ne l'arrache point encore et la voilà desséchée : et nos impies, avant d'être frappés au jugement de Dieu, n'ont déjà plus de séve. Examinez leurs œuvres, et voyez qu'ils sont vraiment desséchés. Ils vivent néanmoins, ils sont ici-bas, ils ne sont point arrachés, et avant d'être arrachés les voilà desséchés. Ils sont devenus « comme l'herbe des toits qui se fane même « avant qu'on l'arrache ».

12. Les moissonneurs viendront, mais n'en recueilleront pas les gerbes. Ils viendront en effet, ils ramasseront le froment pour les greniers célestes, et lieront l'ivraie en gerbes qu'ils jetteront au feu. Ainsi est traitée l'herbe des toits, on jette au feu ce qu'on en arrache, parce qu'elle est desséchée même sur pied. Le moissonneur n'en remplit pas sa main, comme le dit le psaume : « Elle ne remplit « pas la main du moissonneur, ni le sein de « celui qui récolte les gerbes [1]. Or, ces moisson« neurs ce sont les anges [2] », dit le Seigneur.

13. « Et les passants n'ont point dit : Que « le Seigneur vous bénisse; nous vous bénis« sons au nom du Seigneur [3] ». Vous le savez, mes frères, lorsqu'on passe devant les travailleurs, c'est la coutume de leur dire : « Que « Dieu vous bénisse ! » Et cette coutume se pratiquait avec plus de soin encore parmi les Juifs. Nul ne passait auprès d'un travailleur dans les champs, dans la vigne, à la moisson, ou quelque part, sans appeler la bénédiction de Dieu sur lui. Autre est celui qui récolte ses gerbes, et autre celui qui passe par la voie. Ceux qui récoltent les gerbes ne remplissent pas leurs mains de cette herbe des toits, que l'on ne récolte pas pour le grenier céleste. Qui donc recueille des gerbes ? Le moissonneur. Quels sont les moissonneurs ? Le Seigneur l'a dit : « Ces moissonneurs ce sont les « anges». Quels sont les passants ? Ceux qui ont déjà passé par cette voie, c'est-à-dire, ceux qui par une vie sainte ont passé de ce monde à la céleste patrie. C'est par cette même voie qu'ont passé les Apôtres, qu'ont passé les Prophètes. Quels travailleurs les Apôtres et les Prophètes ont-ils bénis ? Ceux en qui ils voyaient la racine de la charité. Quant à ceux qu'ils ont trouvés sur leurs toits, relevant leur cou gonflé d'orgueil, comme un bouclier, ils leur ont prédit ce qu'ils deviendraient, mais sans les bénir. Ainsi donc tous ces méchants que supporte l'Eglise, vous qui lisez les saintes Ecritures, vous les voyez maudits, mis à part comme l'héritage de l'Antechrist, ou du diable, ils sont la paille, ils sont l'ivraie. Ils sont désignés par des comparaisons sans nombre. « Tous ceux qui me « disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront « point pour cela dans le royaume des cieux [4] ». Tu ne trouveras aucun endroit de l'Ecriture pour en parler favorablement, parce que ceux qui passaient sur la voie ne les ont point bénis. David que nous avons en nos mains, a passé de même sur la voie ; et vous avez entendu ses paroles : « Le Seigneur dans sa jus« tice brisera le cou des pécheurs. Qu'ils soient « confondus, refoulés en arrière, ceux qui « haïssent Sion. Qu'ils soient comme l'herbe « des toits, qui se fane avant qu'on l'arrache.

[1] Jérém. II, 29. — [2] Ps. CXXIX, 3. — [3] Id. XL, 5. — [4] Id. CXXVIII, 5. — [5] Id. 6.

[1] Ps. CXXVIII, 7. — [2] Matth. XIII, 39. — [3] Ps. CXXVIII, 8. — [4] Matth. VII, 21.

« Elle n'emplit pas la main du moissonneur, ni « le sein de celui qui récolte ses gerbes ». C'est ainsi qu'il en parle. Ainsi David, passant auprès de ces hommes, ne les a point bénis, accomplissant lui-même sa prophétie : « Et « ceux qui passeront par la voie, n'ont point « dit : Nous vous bénissons au nom du Sei- « gneur ». Et toutefois ces passants, Prophètes, Patriarches, Apôtres, tous ceux qui ont passé, nous ont bénis, mes frères, « au nom « du Seigneur », si nous vivons saintement. Comment, diras-tu, Paul m'a-t-il béni ? Comment Pierre m'a-t-il béni ? Ecoute les saintes Ecritures, vois si tu vis saintement, et tu verras qu'ils t'ont béni. Ils ont béni tous ceux qui ont vécu saintement. Et comment nous ont-ils bénis ? « Au nom du Seigneur », et non pas en leur propre nom, comme les hérétiques. Ceux qui s'en viennent dire : Ce que nous donnons, voilà ce qui est saint, prétendent bénir en leur propre nom, et pas au nom du Seigneur. Mais ceux qui disent que nul ne peut rendre saint, sinon le Seigneur, que nul n'est bon que par la grâce de Dieu, ceux-là bénissent au nom du Seigneur, et pas en leur propre nom ; ils sont les amis de l'Epoux, et répudient tout adultère avec l'Epouse [1].

[1] Jean, III, 29.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXIX.

SERMON AU PEUPLE.

L'ESPÉRANCE DU PÉCHEUR.

Du fond de l'abime le Prophète a crié vers le Seigneur. Cet abime est celui du péché, et l'homme qui a pu y tomber ne saurait s'en relever par lui-même. Crier c'est déjà en sortir ; compter sur soi-même, ou s'abandonner au mal par désespoir, c'est dédaigner le secours divin, et Jésus-Christ est venu nous soulever afin de nous faire crier. C'est donc le pécheur qui crie, et il crie par espérance, et cette espérance lui vient de Jésus-Christ, dont la loi nous apprend à supporter les pécheurs sans donner à leurs fautes aucun assentiment. Comme nos fautes, quoique légères, sont nombreuses néanmoins, crions vers le Seigneur, et attendons de lui la vie éternelle qui commencera par notre résurrection, basée sur celle de Jésus-Christ qui a pris notre chair, pour mourir et ressusciter *à la vigile du matin* ; espérons jusqu'à la nuit, ou jusqu'à la mort. Lui seul est ressuscité pour ne plus mourir, et nous faire espérer une semblable résurrection. L'espérance est la garantie de la vertu, mais n'espérons pas les biens de cette vie, que n'ont recherchés ni les martyrs ni le Divin Maître. En résumé, espérons dans la miséricorde de celui qui veut nous racheter, qui le peut seul parce que seul il est sans péché.

1. Nous présumons, mes frères, que vous veillez non-seulement des yeux du corps, mais aussi des yeux de l'âme, et dès lors nous devons chanter avec intelligence : « Du fond « de l'abîme, Seigneur, j'ai crié vers vous ; « Seigneur, exaucez ma voix [1] ». Ces paroles sont d'une âme qui s'élève, et dès lors appartiennent aux cantiques des degrés. Chacun de nous doit donc examiner dans quel abîme il est descendu, et d'où il doit crier vers le Seigneur. Jonas cria du fond de l'abîme, du sein de la baleine [2]. Non-seulement il était sous les flots, mais dans les entrailles d'un monstre marin : et ni ces abîmes, ni ces entrailles, n'empêchèrent sa prière de s'élever jusqu'à Dieu, et le ventre de la baleine ne ferma point le passage à sa voix suppliante. Sa prière pénétra tout, brisa tout, et arriva aux oreilles de Dieu, si l'on peut dire, néanmoins, qu'elle brisa tout pour arriver aux oreilles de Dieu, quand le Seigneur avait les oreilles dans le cœur du Prophète suppliant. Où, en effet, Dieu n'est il point présent pour le fidèle qui l'invoque ? Toutefois considérons aussi de quel abîme nous crions vers le Seigneur. L'abîme pour nous est cette vie mortelle. Tout homme qui comprend cet abîme, crie, gémit, soupire, jusqu'à ce qu'il sorte des profondeurs, et s'élève jusqu'à Celui qui est assis au-dessus des

[1] Ps. CXXIX, 1. 2. — [2] Jonas, II, 2.

abîmes et des Chérubins, au-dessus de toutes les créatures, et corporelles et spirituelles, qui sont ses œuvres ; jusqu'à ce que l'âme arrive à lui, et que soit délivrée par lui son image qui est l'homme, et qui, à force d'être tourmentée dans ce gouffre et agitée par les flots, a été défigurée ; image toujours dans l'abîme si elle n'est renouvelée et restaurée par le même Dieu qui l'a imprimée en l'homme ; car l'homme qui a bien pu tomber par lui-même, est impuissant à se relever ; oui, dis-je, image qui demeure dans l'abîme, si Dieu ne l'en retire. Mais crier du fond de l'abîme, c'est sortir de l'abîme, et ce cri même empêche qu'on soit longtemps dans ces profondeurs. Ils sont bien dans les derniers abîmes, ceux qui ne crient pas même vers le Seigneur. « Quand le pécheur est descendu « dans les profondeurs du mal, il méprise [1] ». Voyez, mes frères, s'il est un abîme plus profond que le mépris de Dieu. Quand un homme se voit chaque jour accablé de péchés, brisé en quelque sorte sous le poids, sous la montagne de ses iniquités ; dites-lui de prier Dieu, il vous oppose le sarcasme. Comment cela? Si mes péchés déplaisaient à Dieu, serais-je encore en vie? Si Dieu prenait soin des choses d'ici-bas, après tant de crimes que j'ai commis, non seulement serais-je en vie, mais se pourrait-il que je fusse heureux ? Voilà en effet ce qui arrive d'ordinaire à ceux qui s'engloutissent dans l'abîme, et qui sont heureux dans leur désordre ; plus ils semblent heureux, plus profond est leur abîme. Car un faux bonheur n'est qu'un surcroît de malheur. On dit encore : Puisque j'ai commis tant de fautes, et que ma damnation est proche, c'est perdre pour moi que ne point faire ce que je puis ; dès lors que je suis toujours perdu, pourquoi ne pas agir à mon gré? C'est le langage des brigands les plus désespérés : Si le juge doit m'envoyer à la mort pour dix homicides, comme pour quinze, comme pour un seul, pourquoi ne point faire tout ce qui me vient à la pensée? Tel est le sens de cette parole : « Quand le pécheur est arrivé au fond de « l'abîme, il dédaigne ». Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui n'a point méprisé nos abîmes, qui a daigné descendre jusqu'à cette misérable vie, en nous promettant la rémission de nos péchés, a soulevé l'homme du fond de cet abîme, l'a forcé de crier sous le poids de ses fautes, afin que la voix de ce pécheur pût arriver jusqu'à Dieu. D'où pouvait-il crier, si ce n'est du fond des malheurs?

2. Or, voyez que c'est de l'abîme que s'élève cette voix du pécheur : « Du fond de l'abîme, « Seigneur, je crie vers vous; Seigneur, exaucez « ma prière. Que vos oreilles soient attentives « à la voix de mes supplications ». D'où vient ce cri ? du fond des abîmes. Quel est l'homme qui crie? le pécheur. Quelle espérance le fait crier ? l'espérance qu'a donnée au pécheur descendu dans l'abîme Celui qui est venu nous délivrer de nos péchés. Aussi qu'est-il dit après ces paroles ? « Seigneur, si vous « examinez nos péchés, qui pourra subsister, « ô mon Dieu ? » Voilà que le Prophète nous montre de quel abîme il pousse des cris. Il s'écrie sous les montagnes, sous les flots de ses péchés. Il s'est regardé, il a regardé sa vie, il n'a vu de toutes parts que les souillures des vices et du crime : nulle part il n'a vu le bien, ni pu découvrir un rayon de justice. A la vue de ses péchés si graves et si nombreux, à la vue de tant de crimes, il s'écrie dans sa stupeur : « Hélas ! Seigneur, si vous examinez « les iniquités, qui pourra subsister devant « vous, ô mon Dieu ? » Il ne dit point : Je ne pourrai soutenir votre présence ; mais : « Qui « pourra la soutenir ? » Il voit que la vie humaine est un long aboiement du péché, que toutes les consciences sont condamnées par leurs propres pensées, et qu'il n'est pas un cœur assez chaste pour présumer de sa justice. Si donc il n'est pas un cœur assez chaste pour avoir confiance en sa propre justice, que le cœur de tous les hommes se confie en la divine miséricorde, et s'écrie : « Sei« gneur, si vous examinez les iniquités, qui « pourra subsister, ô mon Dieu ? »

3. Or, d'où vient l'espérance ? « Mais en « vous il y a propitiation [1] ». Qu'est-ce que la propitiation, sinon le sacrifice? Qu'est-ce que le sacrifice, sinon l'offrande que l'on a faite pour nous? Un sang innocent a été répandu pour laver les péchés des coupables ; et une telle rançon a racheté tous les captifs de la puissance de l'ennemi qui s'en était rendu maître. Il y a donc en vous propitiation. Si vous n'étiez enclin à pardonner, si vous ne vouliez être qu'un juge sans miséricorde, examiner, rechercher toutes les iniquités, qui pourrait subsister? qui pourrait se tenir en

[1] Prov. XVIII, 3.

[1] Ps. CXXIX, 4.

votre présence, et vous dire : Je suis innocent? Qui pourrait soutenir l'éclat de votre jugement? Il ne nous reste donc pour unique espérance « que la propitiation qui est en « vous. Et je vous ai attendu, Seigneur, à « cause de votre loi ». Quelle loi? Celle qui fait les coupables? Or, Dieu a donné aux Juifs une loi sainte, juste [1], bonne, mais qui n'a pu que faire des pécheurs. Elle n'était point de nature à donner la vie [2], mais à montrer au pécheur ses fautes. Le pécheur en effet s'était oublié, il ne se voyait point, et la loi lui fut donnée afin qu'il se vît. La loi donc a rendu l'homme coupable, mais le législateur l'a délivré : ce législateur est le souverain Maître. La loi donc a été donnée pour effrayer, pour tenir le pécheur dans des liens ; elle ne délivre donc pas des péchés, mais elle montre le péché. Peut-être que l'interlocuteur, placé sous la loi, a reconnu dans l'abîme tous les crimes qu'il a commis contre la loi, et alors il s'est écrié : « Si vous examinez les iniquités, « qui donc pourra subsister, ô mon Dieu? » Il y a donc en Dieu une loi de propitiation, une loi de miséricorde. Celle qui fut donnée était une loi de crainte, mais il est une autre loi d'amour. Cette loi d'amour donne le pardon des péchés, elle efface les fautes passées, avertit au sujet de l'avenir : elle n'abandonne pas en chemin celui qu'elle accompagne, elle est elle-même la compagne de celui qu'elle guide en chemin. Mais il faut t'accorder avec ton adversaire [3], pendant que tu es en route avec lui. Et cet adversaire pour toi, c'est la parole de Dieu, si tu n'es pas en harmonie avec elle. Cette harmonie s'établit dès lors que tu trouves ton plaisir à faire ce que t'ordonne la parole de Dieu. L'adversaire devient ami, et au bout de la route il n'y aura personne pour te livrer au juge. Donc « je vous « ai attendu, Seigneur, à cause de votre loi ». Parce que vous avez daigné m'apporter une loi de miséricorde, me pardonner toutes mes fautes et me donner de sages conseils pour l'avenir, afin que je ne vous offense plus : et quand mes pieds chancelleront en suivant vos conseils, vous m'avez donné un remède, en mettant dans ma bouche cette prière : « Re« mettez-nous nos dettes, comme nous re« mettons à ceux qui nous doivent [4] ». Telle est votre loi, qu'il me sera remis comme j'aurai remis à mon frère. « J'ai attendu, « Seigneur, à cause de votre loi ». J'ai attendu quand il vous plairait de venir et de me délivrer de toutes mes misères, parce que dans ces misères vous n'avez point délaissé la loi de la miséricorde.

4. Ecoute de quelle loi il s'agit, si tu n'as compris encore qu'il est question de la loi de charité : « Portez mutuellement vos fardeaux », dit l'Apôtre, « et de la sorte vous accomplirez « la loi du Christ [1] ». Quels hommes portent mutuellement leurs fardeaux, sinon ceux qui ont la charité ? Ceux qui n'ont point la charité sont à charge à eux-mêmes, tandis que les hommes charitables se supportent mutuellement. Un homme te blesse et te demande pardon ; lui refuser ce pardon, c'est ne point porter le fardeau de ton frère ; lui pardonner, c'est le porter dans son infirmité. Et toi, qui es homme, si tu viens à tomber dans quelque faiblesse, il doit à son tour te supporter comme tu l'as supporté. Ecoute ce qu'avait dit saint Paul auparavant : « Mes frères », dit-il, « si un homme est surpris dans quelque pé« ché, vous qui êtes spirituels, instruisez-le « dans l'esprit de douceur [2] ». Et de peur qu'ils ne se crussent en sûreté parce qu'il les avait appelés spirituels, il ajoute aussitôt : « En réfléchissant sur toi-même, et craignant « d'être tenté aussi ». Puis il ajoute ce que je viens de citer : « Portez mutuellement vos « fardeaux et vous accomplirez ainsi la loi du « Christ » ; ce qui a fait dire au Prophète : « J'ai attendu, Seigneur, à cause de votre loi ». On dit que les cerfs, quand ils passent quelque détroit pour aller chercher des pâturages dans les îles voisines, posent la tête l'un sur l'autre ; le premier seulement soutient sa tête sans l'appuyer sur aucun. Mais quand il est fatigué, il quitte la tête de colonne pour revenir en arrière et se reposer sur un autre. C'est ainsi que tous portent mutuellement leurs fardeaux, et arrivent au lieu recherché ; ils ne font pas naufrage, la charité est pour eux comme un vaisseau. C'est donc la charité qui porte les fardeaux, mais qu'elle ne craigne point de succomber sous leur poids ; chacun ne doit redouter que le poids de ses propres fautes. Supporter la faiblesse de son frère, ce n'est point te charger de ses péchés ; mais y consentir, c'est te charger des tiens, et non des siens : quiconque en effet adhère aux désirs du pécheur, n'est point chargé par les fautes

[1] Rom. VII, 12. — [2] Gal. III, 21. — [3] Matth. V, 25. — [4] Id. VI, 12.

[1] Gal. [illegible] — [2] Id. 1.

d'autrui, mais bien par les siennes. Consentir en effet au péché d'un autre, c'est pécher toi-même ; et dès lors tu n'as plus à te plaindre d'être accablé par les péchés d'autrui. On te répondra qu'en effet tu es accablé, mais par les tiens. Tu as vu un voleur et tu as couru avec lui [1], dit l'Ecriture. Qu'est-ce à dire ? Que tes pieds ont marché pour commettre le vol ? Point du tout ; mais que ton intention était unie à celle du voleur. Ce qui n'était une faute que pour lui, est devenu faute pour toi, par ton assentiment. Mais au contraire, si son péché t'a déplu, et que tu aies prié pour lui, si tu lui as pardonné sur ses instances, de sorte que tu puisses prononcer sans trembler cette parole enseignée par le Souverain Législateur : « Remettez-nous « nos dettes comme nous remettons à ceux « qui nous doivent [2] », tu as appris à porter les fardeaux de ton frère, afin qu'un autre porte aussi ceux que tu pourras avoir, et que s'accomplisse entre vous ce mot de l'Apôtre : « Portez mutuellement vos fardeaux et vous « accomplirez ainsi la loi du Christ [3] ». Ainsi tu chanteras avec assurance : « Seigneur, je « vous ai attendu à cause de votre loi ».

5. Quiconque n'observe point cette loi, n'attend point le Seigneur ; et quand même il l'attendrait, s'il ne l'attend à cause de cette loi, son attente est vaine ; le Seigneur viendra sans doute, et trouvera tes péchés. Tu crois avoir vécu dans une justice parfaite, et dès lors il ne trouvera point l'homicide en toi. C'est un grand crime, en effet, un crime énorme. Il ne trouvera point l'adultère ; il ne trouvera point le vol, il ne trouvera point la rapine, il ne trouvera point l'idolâtrie ; voilà ce qu'il ne trouvera point : n'est-il donc rien qu'il puisse trouver ? Ecoute la parole de l'Evangile : « Quiconque dira à son frère : Tu es « un fou ». Qui donc est exempt de ces fautes légères de la langue ? Elles sont légères, diras-tu. « Celui-là », dit le Sauveur, « sera « condamné au feu de l'enfer [4] ». Si, dire à ton frère : Tu es un fou, te paraissait une faute légère, que du moins le feu de l'enfer soit pour toi quelque chose de grand. Si tu dédaignais une faute légère, que la gravité du châtiment t'effraie du moins. Mais, diras-tu encore, ce sont là des fautes légères, des minuties dont la vie ne saurait être exempte. Réunis ces minuties, elles seront des montagnes. Des grains de blé sont petits, et forment néanmoins une grande masse ; des gouttes d'eau sont petites, et néanmoins elles forment des fleuves qui entraînent les chaussées. L'interlocuteur, considérant combien sont nombreuses les fautes légères que l'homme commet chaque jour, sinon autrement, du moins par la pensée et par la langue, considérant que si elles ne sont point graves séparément, du moins, réunies, elles forment une grande masse, effrayé plus encore de la fragilité humaine que de ses fautes passées, « Seigneur », dit-il, « du fond de l'abîme j'ai crié vers « vous ; Seigneur, écoutez ma voix. Que vos « oreilles soient attentives à la voix de ma « prière. Si vous tenez un compte exact des « iniquités, qui pourra subsister, ô mon « Dieu ? » Je puis éviter les homicides, les adultères, les rapines, les parjures, les maléfices, l'idolâtrie. Mais les péchés de la langue ? Mais les péchés du cœur ? Il est écrit que « le « péché c'est l'iniquité [1] ; qui donc pourra sub« sister, si vous tenez un compte exact des « iniquités ? » Si vous voulez être pour nous un juge sévère, non un père miséricordieux, qui pourra soutenir votre présence ? mais « en vous il y a propitiation, et je vous ai at« tendu à cause de votre loi ». Quelle est cette loi ? « Portez mutuellement vos fardeaux, et « ainsi vous accomplirez la loi du Christ [2] ». Quels hommes portent mutuellement leurs fardeaux ? Ceux qui disent à Dieu en toute fidélité : « Remettez-nous nos dettes, comme « nous remettons à ceux qui nous doivent [3] ».

6. « Mon âme a attendu à cause de votre pa« role ». Nul n'attend, sinon celui qui n'a point reçu encore ce qu'on lui avait promis. Qu'attendrait celui qui a déjà reçu ? Nous avons reçu la rémission des péchés, mais Dieu nous a promis en outre le royaume des cieux. Nos péchés sont effacés, mais la récompense est encore à venir : le pardon est accordé, mais nous ne possédons point encore la vie éternelle. Or, celui qui nous a pardonné est le même qui nous a promis la vie sans fin. Si c'était une promesse humaine, il y aurait à craindre ; mais c'est la promesse de Dieu qui est infaillible. Nous attendons dès lors en toute sécurité sa parole qui ne saurait nous tromper. « Mon âme a espéré « dans le Seigneur, depuis la veille du matin « jusqu'à la nuit [4] ». Que signifie cette pa-

[1] Ps. XLIX, 18.— [2] Matth. VI, 12.— [3] Gal. VI, 2.— [4] Matth. V, 22.

[1] I Jean, III, 4.— [2] Gal. VI, 2.— [3] Matth. VI, 12. — [4] Ps. CXXIX, 5, 6.

role ? Le Prophète a-t-il espéré un jour seulement dans le Seigneur, et son espérance a-t-elle cessé ? Il a espéré dans le Seigneur depuis la vigile du matin jusqu'à la nuit. La vigile du matin, c'est la fin de la nuit ; de là jusqu'à l'autre nuit, il a espéré dans le Seigneur. Entendons bien ces paroles, et n'allons pas croire que nous ne devons espérer dans le Seigneur que pendant un jour seulement. « Depuis la vigile du matin jusqu'à « la nuit ». Que pensez-vous donc, mes frères ? Il est dit : « Depuis la vigile du matin jusqu'à « la nuit, mon âme a espéré dans le Seigneur » : parce que le Seigneur, par qui nos péchés nous sont pardonnés, est ressuscité d'entre les morts à la vigile du matin, afin que nous concevions pour nous l'espérance de ce qui a été d'abord accompli en Notre-Seigneur. Nos péchés sont remis à la vérité, mais nous ne sommes point ressuscités encore. Si donc nous ne sommes point ressuscités encore, ce qui s'est accompli en notre chef n'est point accompli en nous. Qu'a-t-il paru d'abord dans notre chef ? Que la chair de ce chef est ressuscitée; mais l'esprit de ce chef était-il donc mort ? Ce qui était donc mort en lui est ressuscité, et il est ressuscité le troisième jour ; et le Seigneur nous a dit en quelque sorte : Espérez pour vous ce qui s'est accompli en moi, c'est-à-dire que vous ressusciterez parce que moi-même je suis ressuscité.

7. Mais il en est qui disent : Voilà que le Seigneur est ressuscité ; puis-je donc espérer que je ressusciterai de même ? Oui, par la même raison. Car le Seigneur est ressuscité dans ce qu'il avait pris de toi. Il ne serait point ressuscité en effet, s'il n'eût passé par la mort, et il n'eût point passé par la mort s'il n'eût porté une chair. Qu'a reçu de toi le Seigneur ? La chair. Qu'était-il quand il est venu ? Le Verbe de Dieu, lequel était avant toutes choses, et par qui tout a été fait. Mais parce qu'il voulait prendre quelque chose de toi, « le « Verbe a été fait chair et a demeuré parmi « nous [1] ». Il a donc reçu de toi ce qu'il devait offrir pour toi ; de même que le prêtre reçoit de tes mains ce qu'il doit offrir pour toi, quand tu veux apaiser Dieu sur tes péchés. Voilà ce qui s'est fait, et cela s'est fait ainsi. Notre souverain Prêtre a reçu de nous ce qu'il devait offrir pour nous. Il a pris de nous une chair, et dans cette chair il est devenu notre victime, notre holocauste, notre sacrifice. Il est devenu notre sacrifice dans sa passion ; dans sa résurrection, il a renouvelé ce qui en lui avait reçu la mort, et l'a offert à Dieu comme prémices, et il t'a dit : Tout ce que j'avais de toi est maintenant consacré à Dieu ; j'ai offert à Dieu des prémices qui viennent de toi : espère dès lors qu'en toi s'accomplira ce qui s'est accompli tout d'abord dans ces mêmes prémices.

8. Comme donc c'est à la vigile du matin que le Christ a commencé à ressusciter ; c'est alors que notre âme a commencé à espérer. Et jusqu'à quel moment ? « Jusqu'à la nuit », jusqu'à notre mort ; puisque la mort de notre chair n'est en quelque sorte qu'un sommeil. C'est à la résurrection du Sauveur qu'a commencé ton espérance, qu'elle ne finisse qu'à ta sortie de ce monde. Si tu n'espères en effet jusqu'à la nuit, ton espérance passée est perdue. Il est en effet des hommes qui commencent à espérer, mais qui ne persévèrent pas jusqu'à la nuit. Les voilà dans les afflictions, les voilà dans la tentation, ils voient les méchants, les impies dans une félicité temporelle ; et comme ils attendaient de Dieu quelque bonheur ici-bas, ils voient que ce bonheur qu'ils convoitent est le partage d'hommes criminels : et les voilà chancelants, perdant toute espérance. Pourquoi ? parce que leur espérance n'a point commencé à la vigile du matin. Qu'est-ce à dire ? Parce qu'ils n'ont point commencé par espérer du Seigneur, ce qu'ils ont vu tout d'abord dans ce même Seigneur, à la vigile du matin ; mais ils espéraient qu'en devenant chrétiens, ils auraient des maisons regorgeant de froment, de vin, d'huile, d'argent, d'or ; que nul d'entre eux ne mourrait prématurément ; s'ils n'avaient point d'enfants, qu'ils en auraient en devenant chrétiens ; s'ils n'étaient mariés, qu'ils trouveraient une épouse ; que leurs épouses, non-seulement, mais leurs bestiaux, ne seraient point stériles ; que leurs vins ne s'aigriraient plus ; que la grêle n'atteindrait point leurs vignes. Après avoir espéré ces biens de la part du Seigneur, on voit que ceux qui ne servent point Dieu, possèdent cependant toutes ces richesses, et l'on chancelle, et l'on n'espère plus jusqu'à la nuit, parce que l'on n'a point commencé à espérer à la vigile du matin.

9. Quel est donc l'homme qui commence à

[1] Jean, I, 1, 3, 14.

espérer à la vigile du matin ? Celui qui attend du Seigneur ce que le Seigneur nous a montré à la vigile du matin, c'est-à-dire la résurrection. Avant lui nul n'était ressuscité pour ne plus mourir. Que votre charité veuille bien m'écouter. Quelques morts sont ressuscités avant Jésus-Christ; car Elie ressuscita un mort, Elisée également [1]; mais ces morts ne ressuscitèrent que pour mourir de nouveau. Ceux mêmes que le Christ ressuscita, ne ressuscitèrent que pour mourir encore, soit le fils de la veuve, soit cette enfant de douze ans, fille du chef de la synagogue, soit Lazare [2] ; ils ressuscitèrent de différentes manières, mais pour mourir une seconde fois : pour eux une seule naissance et une double mort. Nul autre que le Seigneur n'était ressuscité pour ne plus mourir. Mais quand est-il ressuscité pour ne plus mourir ? « A la vigile « du matin ». Espère donc du Seigneur que tu ressusciteras, non comme Lazare est ressuscité, non comme le fils de la veuve, ou la fille du chef de la synagogue, non comme ceux que ressuscitèrent les anciens Prophètes ; mais espère que tu ressusciteras comme le Seigneur lui-même, en sorte qu'après cette résurrection tu n'auras plus à craindre la mort; voilà espérer dès la vigile du matin.

10. Espère jusqu'à la nuit, jusqu'à la fin de cette vie, jusqu'à ce qu'une nuit générale enveloppe le genre humain à la fin du monde. Pourquoi jusque-là? C'est qu'après cette nuit, il n'y aura plus d'espérance, mais bien la réalité. L'espérance en effet n'est plus une espérance dès qu'on la voit; et l'Apôtre a dit : « Comment espérer ce que l'on voit? Or, si nous « espérons ce que nous ne voyons pas, nous « l'attendons par la patience [3] ». Si donc nous devons attendre patiemment ce que nous ne voyons point, espérons jusqu'à la nuit, c'est-à-dire jusqu'à la fin de notre vie, ou du monde. Mais quand cette vie sera écoulée, alors viendra ce que nous avons espéré, et alors sans être dans le désespoir, nous n'aurons plus d'espérance. Le désespoir en effet est blâmable, et dans nos imprécations contre un homme, nous disons: Il n'a aucune espérance. Et toutefois, être sans espérance n'est pas toujours un mal. C'est un mal, sans doute, de n'en point avoir en cette vie; car celui qui n'a point l'espérance en cette vie, n'aura point la réalité dans l'autre vie. Donc il nous faut espérer maintenant; mais, quand nous posséderons la réalité, que deviendra l'espérance? Comment espérer ce que l'on voit? Le Seigneur notre Dieu viendra et montrera au genre humain cette forme dans laquelle il a été crucifié et il est ressuscité, et s'y fera voir aux bons et aux méchants; les uns le verront pour se féliciter de trouver en lui ce qu'ils avaient cru avant de voir; les autres le verront afin de rougir de n'avoir point cru ce qu'ils verront alors. Ceux qui rougiront seront condamnés, ceux qui se féliciteront seront couronnés. A ceux qui seront confus on dira : « Allez au feu éternel, qui a été pré- « paré au diable et à ses anges »; et à ceux qui seront dans la joie on dira : « Venez, « bénis de mon Père, recevez le royaume qui « vous a été préparé dès l'origine du monde [1] ». Lorsqu'ils le posséderont, il n'y aura plus d'espérance, mais bien la réalité. L'espérance finissant, la nuit finira aussi; mais jusqu'à ce moment, que notre âme espère dans le Seigneur, depuis la vigile du matin.

11. Le Prophète revient sur cette même parole : « Qu'Israël espère dans le Seigneur « depuis la vigile du matin. Depuis la vigile « du matin jusqu'à la nuit, mon âme a espéré « dans le Seigneur ». Mais qu'a-t-il espéré? « Qu'Israël espère dans le Seigneur, depuis la « vigile du matin ». Non-seulement qu'Israël espère dans le Seigneur, mais qu'il espère depuis la vigile du matin. Donc je condamne l'espérance des biens de ce monde, quand on les attend de Dieu? Point du tout; mais il est une autre espérance propre à Israël. Qu'il n'espère, comme le bien suprême pour lui, ni les richesses, ni la santé du corps, ni l'abondance des biens terrestres. Il trouvera même l'affliction ici-bas, et peut-être sera-il engagé dans quelques persécutions pour la vérité. Les martyrs n'espéraient-ils pas en Dieu ? Et néanmoins ils ont souffert comme auraient pu souffrir des voleurs, des hommes d'iniquité: condamnés aux bêtes, exposés au feu, frappés du glaive, déchirés par des crocs, chargés de chaînes, étouffés dans les prisons, n'espéraient-ils donc pas en Dieu pour souffrir tant de maux? Ou le but de leur espérance était-il d'échapper à ces tourments pour jouir de la vie? Nullement, ils espéraient dès la vigile du matin. Qu'est-ce

[1] III Rois, XVII, 22; IV Rois, IV, 35. — [2] Luc, VII, 15; VIII, 55; Jean, XI, 44. — [3] Rom. VIII, 24, 25.

[1] Matth. XXV, 41, 34.

à dire? Ils considéraient dans cette vigile du matin la résurrection de leur Maître, qui a dû souffrir ce qu'ils souffraient eux-mêmes, avant de ressusciter, et ils ne perdaient point la confiance de passer de ces tourments à la résurrection pour la vie bienheureuse. « Israël « a espéré dans le Seigneur depuis la vigile « du matin jusqu'à la nuit ».

12. « Car dans le Seigneur est la miséri« corde, et une abondante rédemption [1] ». Sublime expression ! On ne pouvait rien dire de plus juste après ces paroles : « Dès la vigile « du matin qu'Israël espère dans le Seigneur». Pourquoi ? Parce que c'est à la vigile du matin que le Seigneur est ressuscité, et que le corps doit espérer ce qui s'est réalisé dans la tête. Mais tu pourrais avoir cette pensée : Si le chef est ressuscité parce qu'il n'était point chargé d'iniquités, et parce qu'il n'avait en lui aucun péché, nous autres que pourrons-nous devenir ? Pouvons-nous espérer une résurrection semblable à celle de Notre-Seigneur, accablés de péchés comme nous le sommes ? Pour l'écarter, vois ce qui suit : « Car dans « le Seigneur est la miséricorde et une abon« dante rédemption. Et il rachètera Israël de « toutes ses iniquités ». Si donc Israël se trouvait accablé, voici la divine miséricorde. Celui qui était sans péché a marché le premier, afin d'effacer les péchés de ceux qui le suivraient. N'ayez en vous aucune présomption, et n'espérez que dès la vigile du matin. Voyez notre Seigneur qui ressuscite et qui monte au ciel. Il n'y avait en lui aucun péché, mais en lui vos fautes seront effacées. « Il rachètera Israël de toutes ses iniquités ». Israël a bien pu se vendre, et de la sorte être vendu par le péché, mais il ne pouvait se racheter de ses iniquités. Celui-là seul peut le racheter, qui n'a point pu se vendre. Celui qui n'a point commis le péché peut nous racheter du péché. « C'est lui qui rachètera « Israël ». De quoi le rachètera-t-il? De telle iniquité ou de telle autre? « De toutes ses « iniquités ». Qu'il ne craigne dès lors aucune de ces iniquités, celui qui veut approcher de Dieu ; qu'il s'en approche seulement dans toute la plénitude de son cœur, qu'il cesse de faire ce qu'il faisait auparavant, et qu'il ne dise point : C'est là une iniquité qui ne sera jamais remise. Tenir ce langage c'est ne point se convertir, du moins quant à cette iniquité dont il n'espère point le pardon, et dès lors qu'il en commet d'autres, il ne recevra pas même le pardon de celui dont il ne craignait rien. J'ai commis un grand crime, dit-il, et Dieu ne saurait me le pardonner : j'en commettrai d'autres, et m'abstenir serait temps perdu pour moi. Ne crains rien : tu es au fond de l'abîme, ne dédaigne pas du fond de cet abîme de crier vers le Seigneur et de dire : « Si vous examinez les iniquités, qui pourra « subsister, ô mon Dieu ? » Observe le Seigneur, arrête sur lui tes regards, et attends-le à cause de sa loi. Quelle prescription t'a-t-il faite ? « Remettez-nous nos dettes, comme « nous remettons à ceux qui nous doivent ». Espère que tu ressusciteras, et qu'alors tu seras sans péché, puisque le premier qui a été sans péché est ressuscité. Espère depuis la vigile du matin. Ne va point dire : J'en suis indigne à cause de mes péchés. Tu n'en es pas digne, à la vérité ; mais « il est en lui « une abondante miséricorde, et c'est lui qui « rachètera Israël de toutes ses iniquités ».

[1] Ps. CXXIX, 7.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXX.

SERMON AU PEUPLE.

L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE.

La foi unit en Jésus-Christ tous les fidèles qui sont les pierres vivantes de son temple ; et c'est dans ce temple seulement que nous sommes exaucés quant à la vie éternelle. Quand Jésus chassait les vendeurs du temple, il faisait un acte symbolique. Ce temple est la figure de l'Eglise, dans laquelle nous voyons des acheteurs et des vendeurs, ou des chrétiens qui cherchent leurs intérêts ; ils en seront chassés avec un fouet de cordes, ou le fouet de leurs péchés. Les vendeurs ne renversèrent point le temple, ni les pécheurs ne renverseront l'Eglise, maison de notre prière. C'est donc l'Eglise qui chante ce psaume, et nous pouvons juger que nous sommes de l'Eglise, si nous le chantons en vérité. L'interlocuteur ne s'est point enorgueilli, et dès lors il a offert le sacrifice qui plaît à Dieu, celui de l'humilité. Mais Simon le magicien, sans vouloir de l'humilité comme les Apôtres, voulait faire descendre l'Esprit-Saint, trafiquer de la colombe, et Pierre le chassa. Si tous ne font pas des miracles, ils n'en sont pas moins à Dieu ; l'œil n'est pas la main, et tous les membres cependant se prêtent un mutuel secours ; de même dans l'Eglise ceux qui font des miracles prêtent leur autorité aux autres. Les dons de Dieu pourraient nous enorgueillir ; saint Paul, qui avait d'abord été persécuteur, a plus travaillé que les autres, mais pour contre-poids il fut souffleté par Satan, qui sévit aussi contre Job, contre Jésus-Christ, et qui perdit ainsi ceux que le sang du Calvaire a rachetés. Ne cherchons dans l'Eglise que l'inscription de notre nom au ciel.

Le Prophète, s'il n'est humble, fait des imprécations contre lui-même, et veut être comme l'enfant que l'on sèvre dans les bras de sa mère. A sa naissance, il lui faut le lait de sa mère, et non du pain. De même le chrétien peu instruit ne saurait contempler le Verbe qui est le pain des anges : il doit grandir par la foi au Verbe fait homme, crucifié, ressuscité, monté au ciel. C'est le lait que Dieu nous a préparé. Prétendre raisonner, c'est imiter les hérétiques qui ont vu l'inégalité dans les personnes, et ont été sevrés du lait de l'Eglise leur mère. — D'autres ont dit que tout orgueil déplaît à Dieu sans doute, mais que l'homme néanmoins doit s'élever par la méditation, afin de passer du lait de l'enfance à la nourriture de l'homme fait. Cette explication a l'inconvénient de ne point rendre l'imprécation du Prophète qui ne voit dans le sevrage de l'enfant trop jeune qu'un châtiment de son orgueil : car le sevrer quand il est trop jeune ou faible encore, c'est lui donner la mort. Qu'il grandisse donc par le lait de sa mère, par l'humilité de la foi ; qu'il cherche, et vous aussi, ce qui est devant nous, en se reposant sur le Seigneur.

1. Ce psaume nous recommande l'humilité du fidèle serviteur de Dieu, qui le chante, et qui est le corps entier du Christ. Souvent, en effet, j'ai fait remarquer à votre charité que ce n'est point un seul homme qui parle, mais tous ceux qui forment le corps du Christ. Et comme ils sont tous réunis dans ce même corps, ce n'est en quelque sorte qu'un seul homme qui parle, et ce seul homme est en même temps plusieurs; car, quoique plusieurs en eux-mêmes, ils sont un en celui qui est un. Or, c'est lui qui est ce temple de Dieu, dont l'Apôtre a dit : « Le temple de Dieu est « saint, et vous êtes ce temple [1] » ; c'est-à-dire tous ceux qui croient en Jésus-Christ, et qui croient en lui de manière à l'aimer. Car croire au Christ, c'est aimer le Christ : non comme les démons croyaient [2], mais sans l'aimer ; et cette foi néanmoins ne les empêchait point de dire : « Qu'y a-t-il entre « vous et nous, ô Fils de Dieu [3] ? » Pour nous, que notre foi soit de nature à croire en lui, à l'aimer, sans dire : « Qu'y a-t-il entre vous et « nous, ô Fils de Dieu ? » mais de manière à dire : Nous sommes à vous, qui nous avez rachetés. Tous ceux qui ont cette foi sont comme des pierres vivantes, qui forment le temple de Dieu [1] ; comme ces bois incorruptibles dont fut façonnée cette arche que ne purent submerger les eaux du déluge [2]. C'est dans ce temple, c'est-à-dire dans ces hommes, que l'on offre à Dieu des prières qu'il exauce. Quiconque prie le Seigneur hors de son temple, n'est point exaucé en ce qui regarde la paix de la Jérusalem d'en haut, bien qu'il soit exaucé quelquefois quant aux biens temporels, que Dieu donne même aux païens. Les démons aussi furent exaucés, et purent entrer dans les pourceaux [3]. Mais être exaucé quant à la vie éternelle est bien différent, et Dieu n'accorde cette faveur qu'à ceux qui prient dans le temple de Dieu. Or, celui-là prie dans le temple de Dieu, qui prie dans la paix de l'Eglise, dans l'unité du corps du Christ, et ce corps du Christ est formé de tous ceux qui ont la foi sur toute la surface de la terre ; et

[1] I Cor. III, 17. — [2] Jacques, II, 19. — [3] Matth. VIII, 29.

[1] I Pierre, II, 5. — [2] Gen. VI, 14. — [3] Matth. VIII, 31, 32.

il est exaucé précisément parce qu'il prie dans son temple. Car il prie en esprit et en vérité, puisqu'il prie dans la paix de l'Eglise[1], et non dans un temple matériel qui n'en est que la figure.

2. Il y avait une figure, en effet, quand le Seigneur chassa du temple ces hommes qui cherchaient leurs intérêts, et n'y entraient que pour vendre et acheter[2]. Or, si ce temple était une figure, il devient évident que le corps de Jésus-Christ, qui est le véritable temple, et dont cet autre n'était que la figure, renferme aussi des vendeurs et des acheteurs, ou des hommes qui recherchent leurs intérêts, et non pas ceux de Jésus-Christ[3]. Mais un fouet de cordes va les en chasser. La corde en effet signifie les péchés, comme il est dit par un Prophète : « Malheur à ceux qui « traînent leurs péchés, comme une longue « chaîne[4] ». Or, c'est traîner ses péchés comme une longue chaîne qu'ajouter péchés sur péchés ; que recouvrir un péché que l'on vient de commettre par un autre que l'on commet ensuite. De même, en effet, que pour faire une corde on joint filasse à filasse, et qu'on la tord au lieu de la tirer en droite ligne, de même, ajouter l'une à l'autre des actions perverses et qui sont des péchés, aller de faute en faute et enrouler péché sur péché, c'est en composer une longue chaîne. « Leurs voies sont contournées, leurs démar- « ches tortueuses[5] ». Mais à quoi servira cette corde, sinon à leur lier les pieds et les mains pour les jeter dans les ténèbres extérieures ? Vous savez ce que dit l'Evangile à propos de certain pécheur : « Liez-lui les pieds et « les mains, et jetez-le dans les ténèbres « extérieures ; c'est là qu'il y aura pleur et « grincement de dents[6] ». Il n'y aurait pas moyen de lui lier les pieds et les mains, si lui-même ne s'était fait une corde. De là ce mot si clair d'un autre endroit : « Chacun « est garrotté par les liens de ses péchés[7] ». C'est donc parce que les hommes sont frappés par les cordes de leurs péchés que le Seigneur se fit un fouet avec des cordes, et qu'il chassa du temple ceux qui cherchaient leurs intérêts, et non ceux du Christ[8].

3. Tel est donc le temple qui parle dans notre psaume. C'est dans ce temple, ai-je dit, que l'on prie le Seigneur ; c'est là, et non dans le temple matériel, qu'il nous exauce en esprit et en vérité. Car le temple de Jérusalem n'était qu'une figure qui annonçait l'avenir ; et voilà pourquoi il est tombé ; mais la maison de notre prière est-elle tombée ? Loin de là ; car ce n'est point ce temple qui est tombé que l'on pouvait appeler maison du Seigneur, et dont il est dit : « Ma maison sera appelée « chez tous les peuples une maison de prière ». Vous entendez en effet cette parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Il est écrit », nous dit-il, « que ma maison sera nommée chez tous « les peuples une maison de prière, et vous « en avez fait une caverne de voleurs[1] ». Mais ceux qui ont pu faire de la maison de Dieu une caverne de voleurs, ont-ils bien pu détruire ce même temple[2] ? De même ceux qui dans l'Eglise catholique ont une vie déréglée, font de la maison de Dieu une caverne de voleurs, autant qu'il est en eux ; mais ils n'en renversent point le temple. Un temps viendra qu'ils en seront chassés par le fouet de leurs iniquités. Or, ce temple de Dieu, ce corps du Christ, cette assemblée des fidèles n'a qu'une même voix, et chante notre psaume comme un seul homme. Déjà nous avons entendu sa voix dans bien des psaumes, écoutons-la encore dans celui-ci. C'est notre voix, si nous le voulons ; si nous le voulons encore, écoutons de l'oreille et chantons du cœur. Si nous refusons, au contraire, nous serons dans ce temple comme des vendeurs et des acheteurs, c'est-à-dire, cherchant nos propres intérêts. Nous entrerons dans l'Eglise, non pour y chercher ce qui est agréable aux yeux de Dieu. Que chacun de vous, dès lors, examine sa manière d'écouter, s'il écoute pour tourner en dérision, s'il écoute pour négliger ce qu'il entend, s'il écoute pour correspondre, c'est-à-dire, s'il reconnaît sa propre voix et s'il joint la voix de son cœur à la voix qu'il entend. Notre psaume néanmoins ne laisse point de chanter : que ceux-là s'en instruisent qui le peuvent, et même qui le veulent ; pour ceux qui ne le veulent point, qu'ils ne soient un obstacle pour personne. Que l'on nous prêche l'humilité ; c'est ainsi qu'il commence :

4. « Seigneur, mon cœur ne s'est point « élevé ». L'interlocuteur a offert un sacrifice. Comment prouver qu'il a offert un sacrifice ? C'est qu'il y a sacrifice dans l'humilité du

[1] Jean, IV, 21-24. — [2] Id. II, 15. — [3] Philipp. II, 21. — [4] Isa. V, 18. — [5] Job, VI, 18. — [6] Matth. XXII, 13. — [7] Prov. V, 22. — [8] Jean, II, 15 ; Philipp. II, 21.

[1] Matth. XXI, 12, 13. — [2] Jean, II, 19.

cœur. Il est dit dans un autre psaume : « Si « vous eussiez voulu un sacrifice, je vous « l'eusse offert [1] ». Le Prophète voulait alors satisfaire à Dieu pour ses péchés, l'apaiser et en recevoir le pardon de ses fautes. Et comme s'il se fût demandé comment il l'apaiserait : « Si vous eussiez voulu un sacrifice », dit il, « je vous l'eusse offert ; mais les holocaustes « ne vous seront point agréables ». C'est donc en vain qu'il cherchait, pour apaiser le Seigneur, des béliers, des taureaux, ou toute autre victime. Quoi donc ! parce que le Seigneur n'agrée pas les holocaustes, ne recevra-t-il point le sacrifice, et sans sacrifice pourra-t-on l'apaiser? S'il n'y avait aucun sacrifice, il n'y aurait aucun prêtre. Et toutefois, nous avons un prêtre qui intercède pour nous auprès de son Père [2]. Car il est entré dans le Saint des Saints, dans l'intérieur du voile, où le grand prêtre entrait en figure une fois l'année seulement, comme Notre-Seigneur n'a été offert qu'une fois dans le cours des temps. C'est lui-même qui s'est offert, lui le prêtre, lui la victime, qui est entré une fois dans le Saint des Saints, qui ne meurt plus ; la mort n'aura plus d'empire sur lui [3]. Nous sommes donc en sûreté, puisque nous avons ce grand prêtre dans le ciel ; offrons aussi une victime. Et toutefois, voyons quel sacrifice nous devons offrir : car notre Dieu n'aime point les holocaustes, comme il est dit dans le psaume, lequel néanmoins nous désigne aussitôt le sacrifice que nous devons offrir : « Le « sacrifice agréable à Dieu est une âme brisée « de douleur ; vous ne rejetterez pas, ô Dieu, « un cœur contrit et humilié [4] ». Si donc le cœur humilié est un sacrifice à Dieu, il a offert ce sacrifice celui qui a dit : « Seigneur, « mon cœur ne s'est point élevé ». Vois encore ailleurs qu'il offre un sacrifice, quand il dit à Dieu : « Voyez mon humiliation et mon la- « beur, et pardonnez-moi tous mes péchés [5] ».

5. « Seigneur, mon cœur ne s'est point en- « orgueilli, mes yeux ne se sont point élevés « en haut, je n'ai point marché sur les hau- « teurs, ni sondé les merveilles qui me sur- « passent ». Expliquons plus clairement, et que l'on comprenne. Je n'ai pas été superbe, ni cherché à me faire connaître des hommes par des merveilles, ni rien affecté qui surpassait mes forces pour me faire valoir auprès des ignorants. Que votre charité redouble d'attention, la question est importante. Vous savez comment Simon le Magicien voulait marcher dans des merveilles bien supérieures à lui [1] : ce qui le flattait, c'était la puissance des Apôtres, bien plus que la justice des chrétiens. Mais il vit que par l'imposition des mains des Apôtres, et à leurs prières, Dieu envoyait l'Esprit-Saint sur les fidèles, et que cet avénement de l'Esprit-Saint se manifestait par des merveilles, comme de parler des langues que n'avaient nullement apprises ceux en qui l'Esprit-Saint était descendu. N'en concluons pas toutefois que l'on ne reçoit pas l'Esprit-Saint aujourd'hui, parce que les fidèles ne parlent plus diverses langues. Ils devaient alors parler diverses langues, afin de montrer que toutes les langues devaient croire au Christ. Or, à cette vue, Simon voulut faire de semblables merveilles, mais non ressembler aux Apôtres [2]. Il voulut même, comme vous savez, acheter l'Esprit-Saint à prix d'argent. Il était donc du nombre de ces hommes qui entraient dans le temple pour vendre et acheter ; il voulut acheter ce qu'il pensait revendre. Simon donc était réellement dans ces dispositions, et il les apportait en se joignant aux Apôtres. Or, le Seigneur chassa du temple ceux qui vendaient des colombes [3], et la colombe est le symbole de l'Esprit-Saint ; Simon donc voulut acheter la colombe, et revendre ensuite la colombe [4] ; et Jésus, qui habitait en Pierre, vint, le fouet à la main, et chassa de son temple ce vendeur impie [5].

6. Il est donc des hommes qui veulent faire des miracles, et qui exigent des miracles de ceux qui se perfectionnent dans l'Eglise ; et ceux qui s'imaginent avoir fait quelques progrès, prétendent faire des miracles semblables et ne croient appartenir à Dieu qu'à la condition d'en faire. Or, le Seigneur notre Dieu, qui sait donner à chacun ce qu'il doit, afin de conserver la paix et l'union dans son Eglise, leur tient ce langage par son Apôtre : « L'œil ne saurait dire à la main : Je n'ai pas « besoin de vous ; non plus que la tête aux « pieds : Vous ne m'êtes point nécessaires ; si « tout le corps était œil, où serait l'ouïe? et « s'il était tout ouïe, où serait l'odorat [6] ? » Il est donc visible que dans le corps humain chaque membre a sa fonction particulière.

[1] Jean, L, 18. — [2] Hebr. IX, 12. — [3] Rom. VI, 9. — [4] Ps. L, 19. — [5] Id. XXIV, 18.

[1] Act. VIII, 18 — [2] Ibid. — [3] Matth. XXI, 12. — [4] Act. VIII, 18. — [5] Jean, II, 15, 16. — [6] I Cor. XII, 17-21.

L'œil voit, mais n'entend point, l'oreille entend et ne voit point; la main agit, sans voir ni entendre; le pied marche, sans entendre, sans voir, sans agir comme la main. Mais quand le corps est en santé, les membres n'ont aucun litige l'un contre l'autre : l'oreille voit au moyen de l'œil, et l'œil entend au moyen de l'oreille : et l'on ne saurait reprocher à l'oreille de ne point voir, ni lui dire : Tu n'as rien, tu es en défaut : pourrais-tu voir et discerner les couleurs comme le fait l'œil? Pour se maintenir en paix dans le corps, l'oreille doit répondre et dire : Je suis où est l'œil, dans le même corps. Par moi je ne vois point, mais je vois par celui qui m'accompagne. De même que l'oreille dit : L'œil voit pour moi, l'œil peut dire : L'oreille entend pour moi, et tous deux, l'œil et l'oreille, diront : La main agit pour nous; et les mains diront : Les yeux et les oreilles entendent et voient pour nous; et les yeux, les oreilles, et les mains diront : Les pieds marchent pour nous; et lorsque tout agit dans le corps, s'il y a dans les membres union et santé, tous se réjouissent et se communiquent leur joie [1]. Et si quelque membre vient à souffrir, les autres, loin de l'abandonner, souffrent avec lui. Bien que dans le corps le pied soit très-éloigné de l'œil (car l'un est tout en haut, et l'autre tout en bas), l'œil abandonne-t-il le pied? quand on marche sur une épine, ne voyons-nous pas tout le corps se courber, l'homme s'asseoir, et s'incliner afin de chercher cette épine, qui s'est enfoncée à la plante du pied? Tous les membres s'efforcent de tirer cette épine du lieu le plus bas et le moindre de tout le corps. Ainsi donc, mes frères, quiconque, dans le corps mystique du Christ, ne peut ressusciter un mort, ne doit point chercher à le faire, mais seulement à se mettre en harmonie avec tout le corps. Ainsi l'oreille qui voudrait voir, serait un désaccord. Car elle ne saurait faire ce qui n'est point dans ses fonctions. Mais que l'on vienne vous dire : Si vous étiez juste, vous ressusciteriez les morts, comme l'a fait saint Pierre; répondez que les Apôtres paraissent avoir fait au nom du Christ des miracles plus grands que ceux de Jésus-Christ lui-même [2]. Mais dans quel but? Etait-ce donc pour donner aux branches la prépondérance sur la racine? Comment donc paraissent-ils avoir fait

[1] I Cor. XII, 26. — [2] Jean, XIV, 12.

des miracles supérieurs à ceux du Christ lui-même? Ce fut la voix du maître qui ressuscita les morts, tandis que Pierre ressuscita les morts de son ombre seulement [1]. L'un semble plus grand que l'autre. Seulement le Christ pouvait opérer sans Pierre, mais non Pierre sans Jésus-Christ : « Car sans moi vous ne « pouvez rien faire [2] ». Aussi, qu'un homme qui avance dans la piété entende cette abjecte calomnie dans la bouche de quelques païens, d'hommes qui ne savent ce qu'ils disent; qu'il réponde, en se tenant dans l'union du Christ : Toi, qui me dis: Tu n'es pas juste, puisque tu ne fais aucun miracle; pourrais-tu dire à l'oreille: Tu n'es pas dans le corps humain, puisque tu ne vois pas? Fais des miracles, me dis-tu, comme saint Pierre en faisait; mais c'est pour moi que Pierre opérait ces miracles, puisque je suis dans ce même corps d'où Pierre les faisait. Je puis en lui ce qu'il pouvait, puisque je ne suis point séparé de lui : si je puis moins, il compatit à ma faiblesse; s'il peut davantage, j'en partage la joie [3]. Le Christ au nom de tout son corps n'a-t-il pas crié du haut des cieux : « Saul, Saul, pour-« quoi me persécuter [4]? » Et pourtant, nul ne le touchait; mais la tête criait d'en haut pour le corps qui souffrait sur la terre.

7. Si donc, mes frères, chacun fait avec justice tout ce qu'il peut, s'il ne porte aucune envie à celui qui peut davantage, s'il lui en témoigne de la joie, parce qu'il est avec lui dans un même corps ; il chante avec le psaume : « Seigneur, mon cœur ne s'est point « enorgueilli, mes yeux ne se sont point élevés, « je n'ai point marché sur les hauteurs, ni « sondé les merveilles qui me surpassent ». Ce qui est au-dessus de mes forces, dit le Prophète, je ne l'ai point cherché : je ne m'y suis point avancé, je n'y ai point cherché ma gloire. Rien, en effet, n'est à craindre comme cette élévation du cœur, qui provient des dons de la grâce : que nul donc ne s'enorgueillisse des dons du Seigneur, mais que chacun se maintienne dans l'humilité, qu'il suive ce précepte de l'Ecriture : « Plus tu es grand, « plus il faut t'humilier en tout, afin de « trouver grâce devant le Seigneur [5] ». Il faut donc de plus en plus insister auprès de votre charité, pour lui montrer combien est à craindre l'orgueil qui vient des dons du Sei-

[1] Act. V, 15.— [2] Jean, XV, 5.— [3] I Cor. XII, 15, 16.— [4] Act. IX, 4. — [5] Eccli. III, 20.

gneur ; je le fais d'autant plus volontiers que ce psaume très-court nous permet de nous étendre. Bien que l'apôtre saint Paul ait été persécuteur avant d'être prédicateur, Dieu bénit ses travaux apostoliques beaucoup plus que ceux des autres Apôtres ; afin de montrer que ce don vient de Dieu, et non de l'homme. De même que c'est sur des malades désespérés que les médecins peuvent montrer la puissance de leur art ; de même Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre Sauveur et Médecin, fit éclater dans un homme désespéré, dans un persécuteur de son Eglise, la puissance de son art, puisqu'il en fit non-seulement un chrétien, mais un Apôtre, et non-seulement un Apôtre, mais un Apôtre qui a travaillé plus que tous les autres, comme il l'a consigné lui-même. Il avait donc reçu une grâce par excellence. Aussi vous voyez, mes frères, la faveur dont jouissent dans l'Eglise les Epîtres de saint Paul [1], bien plus que celles des autres Apôtres. Les uns n'ont point écrit, mais seulement prêché dans l'Eglise. Car les écrits que les hérétiques publient sous leur nom, ne sont point à eux ; l'Eglise les désapprouve et les rejette. Pour les autres qui ont écrit, ils ne l'ont fait ni autant, ni avec tant de grâce. Comme donc il avait reçu une telle grâce, et mérité de Dieu des dons si extraordinaires, que dit-il dans un certain endroit ? « De peur que la grandeur de mes révélations « ne m'élève ». Ecoutez, mes frères, voici de quoi nous faire trembler. « De peur que la « grandeur de mes révélations ne me donne « de l'orgueil, nous dit-il, il m'a été donné « un aiguillon de la chair, un ange de Satan, « pour me souffleter [2] ». Qu'est-ce à dire, mes frères ? De peur que cet Apôtre ne s'élève comme un jeune homme, on le soufflette comme un enfant. Qui le soufflette ? Un ange de Satan. Qu'est-ce à dire ? Que l'Apôtre sentait en son corps une douleur violente ; or, les douleurs corporelles nous viennent presque toujours par les anges de Satan ; mais ils ne peuvent rien sans la permission de Dieu. C'est à cette épreuve que fut mis Job, tout saint qu'il était [3]. il fut permis à Satan de l'éprouver ; et il le frappa d'une telle plaie que son corps s'en allait en pourriture avec les vers. L'esprit impur avait ce pouvoir afin d'éprouver cette âme sainte. Le diable ne sait point quels grands biens il fait, même dans ses fureurs. Ce fut dans sa fureur qu'il pénétra dans le cœur de Judas, dans sa fureur qu'il livra le Christ [1], dans sa fureur qu'il le mit en croix ; et ce fut par la croix que Jésus racheta le monde. C'est ainsi que la fureur du démon nuisit au démon et devint utile pour nous. Et cette fureur lui a fait perdre ceux qu'il tenait sous sa puissance, et qui ont été rachetés par ce sang du Seigneur, que sa rage lui a fait répandre. S'il eût connu la perte qu'il allait faire, il n'eût point répandu sur la terre ce prix infini qui a racheté le monde. C'est ainsi encore qu'il fut permis à l'ange de Satan de souffleter saint Paul. Mais comme ce remède appliqué par le Médecin, était insupportable au malade, celui-ci pria le Médecin de l'enlever. Quelquefois un médecin applique, sur les entrailles d'un malade, un remède cuisant et insupportable, et qui doit cependant guérir ces entrailles gonflées : brûlé bientôt par ce remède, le malade prie le médecin de l'enlever ; mais voilà que le médecin console son malade, l'encourage à la patience parce qu'il connaît l'utilité de son remède. C'est ce que saint Paul nous fait voir dans la suite. Après avoir dit : « Il m'a été donné un aiguillon de « la chair, un ange de Satan pour me souffle- « ter » ; il en montre la cause : « De peur », dit-il, « que la grandeur des révélations ne vînt à « m'enorgueillir, il m'a été donné un aiguillon « de la chair, un ange de Satan pour me souf- « fleter. Trois fois », dit-il encore, « j'ai prié le « Seigneur de m'en délivrer [2] ». C'est bien là dire : J'ai prié le médecin de me délivrer de ce remède fâcheux qu'il m'avait appliqué. Mais écoute la réponse du médecin : « Et le « Seigneur m'a dit : Ma grâce te suffit ; car la « vertu se perfectionne dans l'infirmité ». Je connais le remède appliqué, je connais la cause du mal, je sais ce qui te guérira.

8. Ainsi, mes bien-aimés, la grandeur des révélations eût pu enorgueillir saint Paul, s'il n'eût eu un ange de Satan pour lui donner des soufflets ; dès lors, qui peut être en sûreté sur son propre compte ? Il semble que celui qui a moins reçu marche avec plus d'assurance, pourvu que, dans sa folie, il ne cherche point ce que Dieu lui a refusé dans sa sagesse. Qu'il cherche ce qui lui est nécessaire pour être dans le corps du Christ, et sans quoi il ne saurait y être que mal. Un doigt qui est sain est plus en sûreté dans le corps de

[1] I Cor. XV, 10. — [2] II Cor. XII, 7. — [3] Job, II, 6, 7.

[1] Jean, XIII, 27. — [2] II Cor. XII, 7 et seq.

l'homme, que ne pourrait être un œil malade. Un doigt n'est qu'une faible partie, mais l'œil est bien plus considérable : et pourtant, il vaut mieux n'être qu'un doigt dans le corps, et en santé, que d'être l'œil, mais malade, chassieux, ténébreux. Nous n'avons donc à rechercher dans le corps du Christ que la santé; qu'à proportion de la santé vienne la foi, que la foi purifie le cœur, et le cœur une fois purifié verra cette face dont il est dit : « Bienheureux ceux dont le cœur est pur, parce « qu'ils verront Dieu[1] ». Et celui qui a fait des miracles dans le corps du Christ, comme celui qui n'en a pas fait, ne doit se réjouir que de la face de Dieu. Envoyés par le Seigneur, les Apôtres revenaient en lui disant : « Voilà « qu'en votre nom les démons eux-mêmes « nous sont soumis [2] ». Le Seigneur vit que la puissance d'opérer des miracles leur donnait une tentation d'orgueil, et ce médecin qui était venu pour guérir nos enflures, et porter nos infirmités, répondit aussitôt : « Ne « vous réjouissez point de ce que les démons « vous soient soumis, mais réjouissez vous de « ce que vos noms sont écrits dans le ciel [3] ». Tous les fidèles qui sont saints, ne chassent point pour cela les démons : et leurs noms toutefois sont écrits dans les cieux. Il voulut qu'ils missent leur joie, non dans ce qui leur était propre, mais dans le salut qui leur était commun avec les autres ; et dès lors il ne voulut chez les Apôtres d'autre joie que la sienne. Que votre charité veuille bien écouter. Aucun fidèle n'espère, si son nom n'est écrit dans le ciel. Les noms de tous les fidèles qui aiment le Christ, qui marchent humblement dans les voies de l'humilité que lui-même nous a enseignées, sont écrits dans le ciel. Quelque méprisable que soit un homme dans l'Eglise, dès lors qu'il croit au Christ, qu'il aime le Christ, qu'il aime la paix du Christ, son nom est écrit dans le ciel, quel que soit ton mépris pour lui. Et néanmoins qu'a-t-il de comparable avec les Apôtres, qui ont opéré tant de miracles? Et toutefois les Apôtres sont réprimandés de ce qu'ils se réjouissent d'un bien qui leur est propre, et le Seigneur leur enjoint de n'avoir d'autre joie que la joie de cet homme que tu méprises.

9. Le Psalmiste, mes frères, a donc raison de dire avec cette humilité : « Seigneur, mon « cœur ne s'est point enorgueilli, mes yeux « ne se sont point élevés, je n'ai point marché « dans les hauteurs, ni dans ces merveilles « qui me surpassent. Si je n'ai point eu des « sentiments d'humilité, si j'ai laissé mon « âme s'enorgueillir, que mon âme soit trai- « tée comme l'enfant que l'on sèvre dans les « bras de sa mère [1] ». Il semble se lier par des imprécations. De même qu'il est dit dans un autre psaume : « Seigneur mon Dieu, « si j'ai agi de la sorte, si l'iniquité est dans « mes mains, si j'ai rendu le mal pour « le mal, que je succombe avec justice de- « vant mes ennemis[2] », et le reste; ainsi semble-t-il dire maintenant : « Si je n'ai point eu « de sentiments d'humilité, et si j'ai laissé mon « âme s'enorgueillir » ; comme s'il devait ajouter : Que tel châtiment tombe sur moi. Là il est dit encore : « Si j'ai rendu le mal « pour le mal », que ce malheur m'arrive. Quel malheur? « Que je succombe en face de « mes ennemis » ; ainsi est-il dit dans notre psaume : « Si je n'ai point eu des sentiments « d'humilité, si j'ai au contraire élevé mon « âme, que cette âme soit châtiée, comme « l'enfant que l'on sèvre dans les bras de sa « mère ». Ecoutez ceci, mes frères. Vous savez à quels infirmes s'adresse la parole de l'Apôtre. « Je vous ai donné du lait, et non « une nourriture solide ; car vous ne pouviez « la supporter, et maintenant même, vous ne « le pouvez pas [3] ». Il y a des faibles, qui ne sont point capables d'une solide nourriture, et qui néanmoins veulent arriver à ce qui dépasse leurs forces. S'ils parviennent à saisir quelque chose, ou même s'ils se persuadent qu'ils ont saisi ce qu'ils n'ont pu atteindre, les voilà qui s'élèvent, qui s'enorgueillissent, qui se croient pleins de sagesse. C'est là ce qui est arrivé à tous les hérétiques; en eux l'homme animal et charnel a défendu des opinions perverses dont ils ne pouvaient voir la fausseté; et ils ont été chassés de l'Eglise catholique. Je m'en expliquerai autant que possible avec votre charité. Vous savez que Notre-Seigneur Jésus-Christ est le Verbe de Dieu, selon cette parole de saint Jean : « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu. Voilà ce qui était en Dieu au com- « mencement. Tout a été fait par lui, et rien « n'a été fait sans lui [4] ». C'est donc là le

[1] Matth. v, 8. — [2] Luc, x, 17. — [3] Id. 20.

[1] Ps. cxxx, 1, 2.— [2] Id. vii, 4, 5.— [3] I Cor. iii, 2.— [4] Jean, i, 1-3.

pain solide, le pain des anges. Voilà le pain préparé pour toi ; mais prends de l'accroissement avec du lait, afin d'arriver à ce pain solide. Et comment, diras-tu, le lait va-t-il me donner de l'accroissement? Commence par croire ce que Jésus-Christ s'est fait afin de s'accommoder à ta faiblesse, et tiens-y fermement. Considère une mère : voyant son fils peu capable d'une nourriture solide, elle lui donne cette nourriture à la vérité, mais en la faisant passer par sa propre chair : car le pain qui nourrit l'enfant est celui-là même qui a nourri la mère ; mais l'enfant, incapable de manger à table, peut se nourrir à la mamelle; le pain donc passe par les mamelles de la mère, et devient ainsi l'alimentation de l'enfant. Ainsi a fait Notre-Seigneur Jésus-Christ, Verbe en son Père, lui par qui tout a été fait, lui qui, ayant la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation de se dire égal à Dieu [1], et, comme tel, nourriture des anges autant qu'ils en sont capables, aliment des Vertus, des Puissances, des Esprits bienheureux. Mais l'homme était infirme, enveloppé dans la chair et gisant sur la terre, et la nourriture céleste ne pouvait descendre jusqu'à lui. Dès lors, afin que l'homme pût manger le pain des anges, et que la manne descendît chez un peuple qui est véritablement Israël [2], voilà que, « le Verbe « s'est fait chair et a habité parmi nous [3] ».

10. C'est pourquoi, voici le langage de l'apôtre saint Paul aux faibles, dont il est dit qu'ils vivent de la vie charnelle et animale : « Ai-je donc fait profession de savoir parmi « vous autre chose que Jésus, et Jésus cru- « cifié [4] ? » Car c'était le Christ, mais non crucifié, qui « au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu ». Et comme ce Verbe a été fait chair, ce Verbe aussi a été crucifié, mais sans être changé en homme; c'est l'homme au contraire qui a été changé dans lui. L'homme donc a été changé en lui, afin de devenir meilleur qu'il n'était, et non pour être changé dans la substance même du Verbe. Dieu est donc mort en ce qu'il y avait d'humain en lui; et l'homme est ressuscité dans ce qu'il tenait de Dieu, il est ressuscité et monté au ciel. Tout ce qu'a souffert l'homme, on ne saurait dire que Dieu ne l'ait pas souffert, parce qu'il était Dieu en prenant la nature humaine ; de même que tu ne saurais dire que tu n'as pas souffert un outrage, dès qu'on déchire ton manteau. Et quand tu t'en plains à tes amis ou devant un juge, tu dis : il m'a déchiré. Tu ne dis point: Il a déchiré mon manteau ; mais : Il m'a déchiré. Si donc on peut appeler toi, ce qui n'est que ton vêtement, combien n'est-il pas plus juste de dire, à propos de la chair du Christ, de ce temple du Verbe uni au Verbe, que tout ce qu'il souffrait en sa chair, c'était Dieu qui le souffrait? Et toutefois le Verbe ne pouvait passer ni par la mort, ni par la corruption, ni par le changement, ni même être tué ; mais tout ce qu'il a souffert de semblable, il l'a souffert en sa chair. Et ne vous étonnez pas que le Verbe n'ait rien souffert ; car si vous tuez la chair, l'âme dès lors ne saurait rien souffrir, ainsi que l'a dit le Sauveur : « Ne craignez point ceux qui tuent le « corps, et qui ne sauraient tuer l'âme [1] ». Si donc on ne saurait tuer l'âme, comment tuer le Verbe de Dieu ? Et pourtant, que dit cette âme ? Il m'a flagellée, souffletée, frappée, déchirée; rien de cela ne se fait dans l'âme ; et néanmoins elle dit toujours moi, à cause de son union avec le corps.

11. Notre-Seigneur Jésus-Christ donc, qui est notre pain, s'est fait un lait pour nous en s'incarnant et en se montrant mortel, afin que la mort finît en lui, et que nous pussions, sans nous éloigner du Verbe, croire en cette chair que le Verbe a prise. C'est en cela qu'il nous faut croître, c'est ce lait qui doit être notre nourriture; et avant que nous soyons capables de nous alimenter du Verbe lui-même, ne nous séparons point de cette foi qui est notre lait. Quant aux hérétiques, en voulant disputer au sujet de ce qu'ils ne pouvaient comprendre, ils ont dit que le Fils est inférieur au Père, et que le Saint-Esprit est inférieur au Fils; et en graduant ainsi, ils ont introduit trois dieux dans l'Eglise. Ils ne peuvent nier en effet ni que le Père soit Dieu, ni que le Fils soit Dieu, ni que le Saint-Esprit soit Dieu. Mais si le Père qui est Dieu, le le Fils qui est Dieu, le Saint-Esprit qui est Dieu, sont inégaux, ils ne sont point de même substance, et dès lors il n'y a point un seul Dieu, mais trois dieux. En raisonnant sur ce qu'ils ne pouvaient saisir, ils se sont élevés dans leur orgueil, et il est arrivé pour eux ce qui est dit dans notre psaume : « Si je n'ai

[1] Philipp. II, 6.— [2] Exod. XVI, 14.— [3] Jean, I, 14.— [4] I Cor. II, 2.

[1] Matth. X, 28.

« point eu des sentiments d'humilité, et si « j'ai élevé mon âme ; que cette âme soit « châtiée comme l'enfant que l'on sèvre dans « les bras de sa mère ». Notre mère, c'est l'Eglise dont ils se sont séparés : c'est là qu'ils devaient être nourris et allaités, afin qu'ils pussent croître et comprendre ce Verbe de Dieu qui est en Dieu, et qui dans sa nature est égal au Père.

12. Ceux qui ont expliqué ce psaume avant nous ont donné un autre sens à ces paroles et ont émis une pensée que je ne veux point soustraire à votre charité. Tout orgueil déplaît à Dieu, ont-ils dit, et l'âme humaine se doit humilier pour ne point déplaire à Dieu, et s'appliquer à considérer cette parole : « Plus « tu es élevé, plus tu dois t'humilier en tout, « et tu trouveras grâce devant Dieu [1] ». Mais il est aussi des hommes qui, entendant qu'ils doivent être humbles, se découragent, ne veulent rien savoir, se persuadent qu'ils ne peuvent apprendre sans être orgueilleux ; ils demeurent toujours au lait de l'enfance. L'Ecriture les réprimande en disant : « Vous « voilà tels que vous avez encore besoin de « lait, et non d'une solide nourriture [2] ». Dieu veut donc que nous prenions du lait, non pas afin de demeurer toujours en cet état, mais afin que nous prenions de l'accroissement pour arriver à la solide nourriture. L'homme donc, sans élever son âme jusqu'à l'orgueil, doit l'élever dans la connaissance de la parole de Dieu. Si son âme ne devait point s'élever, le Prophète ne dirait point dans un autre psaume : « Seigneur, j'ai élevé « mon âme vers vous [3] ». Et si son âme ne se répandait point au-dessus d'elle-même, elle n'arriverait point à la vision de Dieu, à la connaissance de son immuable substance. Maintenant qu'il est encore dans la chair, on lui dit : « Où est ton Dieu [4] ? » Mais Dieu est à l'intérieur, et cet intérieur est spirituel, comme son élévation est spirituelle; on ne la mesure point par la distance des lieux, comme cette distance mesure les élévations terrestres. S'il était question d'une telle hauteur, les oiseaux seraient plus près de Dieu que nous autres. Dieu donc est élevé, mais cette élévation est spirituelle ; et l'âme ne saurait l'atteindre qu'en s'élevant au-dessus d'elle-même. L'idée que vous donneraient de Dieu les sens ne serait qu'une erreur. Tu n'es qu'un enfant, si tu attribues à Dieu ce qui tient à l'âme de l'homme, comme l'oubli, le goût ou le dégoût, le repentir de ses actions ; car si l'Ecriture emploie ces locutions, c'est pour nous parler de Dieu comme à des enfants qu'on allaite, et non pour nous faire prendre à la lettre que Dieu a du repentir, qu'il apprend ce qu'il ne connaissait pas encore, qu'il comprend ce qu'il n'avait pas compris, qu'il se ressouvient de ce qu'il avait oublié. Tout cela est propre à l'âme, et non à Dieu. Si donc l'homme ne s'élève au-dessus de son âme, il ne verra pas que Dieu est ce qu'il est ; comme il l'a dit : « Je suis celui « qui suis [1] ». Que répond dès lors celui à qui l'on disait : « Où est ton Dieu ? » « Mes larmes « ont été mon pain le jour et la nuit, pendant « qu'on me dit tous les jours : Où est ton Dieu? » Qu'a-t-il fait pour retrouver son Dieu? « Voilà », dit-il, « ce que j'ai médité ; j'ai répandu mon « âme au-dessus de moi [2] ». Afin de trouver Dieu, il a répandu son âme au-dessus de lui-même. Te dire : Sois humble, ce n'est donc point t'interdire la science. Sois humble à cause de l'orgueil, mais sois élevé en sagesse. Ecoute une parole bien claire à ce sujet : « Ne soyez point enfants selon l'esprit, « mais soyez enfants par la malice, afin d'être « parfaits selon l'esprit [3] ». Il ne pouvait mieux nous expliquer en quoi Dieu veut que nous soyons humbles, et en quoi il nous veut élevés ; humbles, afin d'éviter l'orgueil ; élevés, afin d'atteindre la sagesse. Prends donc du lait pour te nourrir ; nourris-toi afin de croître, et crois afin d'arriver à une solide nourriture. Dès que tu commenceras à manger du pain, tu seras sevré, c'est-à-dire que tu n'auras plus besoin de lait, mais d'une forte nourriture. Voilà ce que paraît dire le Prophète : « Si je n'ai pas eu des sentiments « humbles, et si j'ai élevé mon âme » ; c'est-à-dire, si j'ai été un enfant, non par l'esprit, mais par la malice. Et pour le marquer plus clairement, il avait dit : « Seigneur, mon cœur « ne s'est pas enorgueilli, mes yeux ne se sont « point élevés, je n'ai point marché sur les « hauteurs, ni prétendu aux merveilles qui « me surpassent ». Me voilà un enfant par la malice. Mais parce que je n'ai pas été un enfant par l'esprit, j'ajoute : « Si je n'ai point « eu des sentiments d'humilité, et si j'ai élevé « mon âme au-dessus de moi », qu'il me soit

[1] Eccli. III, 20. — [2] Hébr. v, 12 — [3] Ps. XXIV, 1. — [4] Id. XLI, 4.

[1] Exod. III, 14. — [2] Ps. XLI, 4, 5. — [3] I Cor. XIV, 20.

fait comme à l'enfant qu'on sèvre entre les bras de sa mère, afin que je puisse manger du pain.

13. C'est là, mes frères, un sens que je ne désapprouve point, car il n'est pas contre la foi. Un point cependant me tourmente, c'est qu'il n'est pas seulement dit : « Que mon « âme soit traitée comme l'enfant que l'on « sèvre »; mais le Prophète ajoute : « Que l'on « sèvre entre les bras de sa mère ». Et je ne sais pourquoi je vois là une malédiction. Car ce n'est pas le petit enfant que l'on sèvre, mais un enfant déjà grandelet. Quant à l'enfant qui est faible en naissant, ce qui est la véritable enfance, il est dans les bras de sa mère, et, le sevrer, c'est lui donner la mort. Ce n'est donc pas sans raison que le Prophète ajoute : « Dans les bras de sa mère ». A la rigueur, on sèvre tout enfant qui grandit. C'est un bien pour celui qui a pris de l'accroissement, mais un danger pour celui qui est dans les bras de sa mère. Il faut donc éviter, mes frères, il faut craindre de sevrer personne avant le temps; car on sèvre tout enfant qui est déjà fort. Mais qu'on ne le sèvre point tandis qu'il est encore dans les bras de sa mère. Cet enfant, qu'une mère porte dans ses bras, elle l'a porté d'abord dans ses entrailles (car elle l'a porté dans son sein pour le faire naître, et le porte dans ses bras pour le faire grandir); le voilà qui a besoin de lait, et il est « sur sa mère », comme dit le Prophète. Qu'il ne cherche donc point à élever son âme, puisqu'il n'est point capable d'une solide nourriture, mais qu'il accomplisse les préceptes de l'humilité. Il a de quoi s'exercer. Qu'il croie d'abord au Christ, afin de pouvoir comprendre le Christ. Il ne saurait voir le Verbe, ni comprendre que le Verbe est égal au Père, que le Saint-Esprit est égal au Père et au Fils; qu'il le croie donc et suce la mamelle. Il n'a rien à craindre; quand il aura grandi, il mangera ce qui lui était impossible avant qu'il se fût fortifié par le lait : et alors il pourra prendre ses ébats. « Ne cherche « point ce qui est au-dessus de toi, ne sonde « point ce qui dépasse tes forces » ; c'est-à-dire, ce que tu es incapable de comprendre. Mais que ferai-je, diras-tu? Faudra-t-il demeurer en cet état? « Repasse toujours ce « que Dieu t'a commandé [1] ». Qu'est-ce que Dieu t'a commandé? Fais miséricorde, ne te sépare point de la paix de l'Eglise, ne mets point ton espérance dans un homme, et garde-toi de tenter Dieu en désirant des miracles. Si déjà tu as produit quelques fruits, tu sais que tu dois tolérer l'ivraie avec le bon grain jusqu'à la moisson [1], car tu peux être un temps avec les méchants, mais non pendant l'éternité. Tu es avec la paille dans l'aire en cette vie, mais elle ne sera point avec toi dans le grenier céleste. « Voilà ce que t'a commandé « le Seigneur, et qu'il faut toujours avoir à la « pensée ». Tu ne seras point sevré, tant que tu seras sur les bras de ta mère : de peur que tu ne meures de faim, avant de pouvoir manger. Prends de l'accroissement, tes forces grandiront; et tu verras ce que tu ne pouvais voir, tu comprendras ce que tu ne pouvais comprendre.

14. Quoi donc? serai-je en sûreté, quand je verrai ce que je ne pouvais voir? Serai-je parfait? Non, tant que durera cette vie. Notre perfection ici-bas, c'est l'humilité. Vous avez entendu la fin de la lecture de l'Apôtre, si vous l'avez imprimée dans votre mémoire; et comment il recevait des soufflets, de peur que ses révélations ne lui donnassent de l'orgueil (et quelles révélations!); l'importance même de ces révélations pouvait lui donner de l'orgueil, si l'ange de Satan ne l'eût souffleté; et pourtant, que nous dit cet homme à qui Dieu révélait de si grandes choses? « Mes frères, je « ne crois pas avoir atteint le but de ma « course ». Voilà saint Paul qui nous dit qu'il ne croit point être arrivé au but, lui qui est souffleté par l'ange de Satan de peur que l'importance de ses révélations ne lui donne de l'orgueil. Qui osera dire qu'il est parvenu à son but? Voilà que Paul n'y est point arrivé, et qu'il s'écrie : « Je ne crois pas avoir atteint « le but de ma course ». Que dites-vous, ô bienheureux Paul? « Je cours », nous répond-il, « afin d'arriver ». Voilà que Paul est encore en chemin, et tu prétends être dans la patrie? « Tout ce que je sais », dit-il, « c'est « que j'oublie ce qui est en arrière ». Fais de même et oublie ta vie passée qui était mauvaise. Si la vanité a eu pour toi des charmes, qu'elle te déplaise maintenant. « J'oublie ce « qui est en arrière pour m'avancer vers ce « qui est en avant; je m'efforce de remporter « le prix, auquel Dieu m'a appelé d'en haut « par Jésus-Christ [2] ». J'entends d'en haut

[1] Eccli. III, 22.

[1] Matth. XIII, 30. — [2] Philipp. III, 12-15.

l'appel de Dieu et je cours pour y arriver. Car ce n'est point pour que j'y demeure qu'il m'a laissé en chemin, et il ne cesse de me stimuler. Donc, mes frères, Dieu ne cesse de nous parler. S'il cessait de le faire, que deviendrions-nous ? Que feraient les divines lectures, les saints cantiques? Oubliez donc ce qui est en arrière, et avancez-vous vers ce qui est en avant. Sucez le lait afin de croître et de devenir capables d'une solide nourriture. Vous goûterez la joie, quand vous serez dans la patrie. Ecoutez encore l'Apôtre, qui s'avance vers la palme d'en haut. « Nous qui « voulons être parfaits », nous dit-il, « soyons « dans ce sentiment [1] ». Je ne parle pas aux imparfaits, je ne pourrais leur parler de la sagesse; ils ont encore besoin de lait, et ne peuvent prendre une forte nourriture; mais je m'adresse à vous, qui vous nourrissez plus solidement. Ils semblent parfaits parce qu'ils connaissent l'égalité du Père avec le Verbe ; mais ils ne voient pas encore face à face, comme ils verront un jour; ils ne voient qu'en partie et en énigme [2]. Qu'ils courent dès lors, puisqu'à la fin de notre carrière nous retournons dans la patrie. Qu'ils courent ; qu'ils s'avancent. « Nous qui voulons être parfaits, « soyons dans ce sentiment; et si vous avez « d'autres pensées, Dieu vous éclairera ». Si vous êtes dans l'erreur en quelque point de foi, pourquoi ne point retourner au lait de votre mère? Car si vous ne vous élevez point, si votre cœur ne cède point à l'orgueil, si vous ne prétendez point aux merveilles qui vous surpassent, si vous gardez l'humilité, Dieu vous révélera ce que vous croyez de contraire à la vérité. Mais si vous voulez défendre ce qui est peu conforme à la foi, si, dans votre obstination, vous prétendez l'établir contre la paix de l'Eglise; alors vous tombez sous la malédiction du Prophète, vous êtes sur les bras de votre mère, et, déjà sevrés et en dehors de ses entrailles, vous mourrez de faim. Mais si vous persévérez dans la paix de l'Eglise catholique, Dieu vous instruira à cause de votre humilité, quand vous auriez des sentiments contraires à la vérité de la foi. Pourquoi? « Parce que Dieu résiste aux superbes « et accorde sa faveur aux humbles [1] ».

15. C'est pourquoi notre psaume finit ainsi : « Qu'Israël espère dans le Seigneur, dès main« tenant, et jusque dans les siècles ». Cette expression du grec: ἀπὸ τοῦ νῦν καὶ ἕως τοῦ αἰῶνος, est traduite par : *Ex hoc nunc et usque in sæculum* : Dès maintenant et dans la suite des siècles. Mais ce mot de siècle ne veut pas toujours dire ce siècle; quelquefois il signifie l'éternité ; car éternel s'entend de deux manières. Jusque dans l'éternité signifie, ou bien sans fin, ou bien jusqu'à ce que nous arrivions à l'éternité. Comment faut-il l'entendre ici ? Espérons dans le Seigneur notre Dieu, jusqu'à ce que nous arrivions à l'éternité ; car, aussitôt que nous y serons arrivés, il n'y aura plus pour nous d'espérance, mais la réalité.

[1] Philipp. III, 15. — [2] I Cor. XIII, 12.

[1] Jacques, IV, 6 ; I Pierre, V, 5.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXXI.

SERMON AU PEUPLE, EN PRÉSENCE DE SÉVÈRE, ÉVÊQUE DE MILÈVE.

L'ESPÉRANCE EN DIEU.

David porta la douceur au point d'épargner Saül qui cherchait à le tuer. Ce nom, qui signifie la main forte, fut porté par un guerrier qui détruisit ses ennemis, et qui fut la figure du Christ vainqueur du diable et de ses anges. L'Eglise qui est le corps, le temple du Christ, combat pour lui ; elle a fait vœu d'être sa cité, d'être habitée par lui. Comme David ne voulait aucun repos avant d'avoir trouvé un lieu pour le Seigneur, et comme s'il cherchait ce lieu en lui-même, ainsi fait tout homme qui enseigne le bien et le pratique. Ainsi en fut-il de tous ceux qui embrassèrent la foi et n'eurent plus qu'un cœur et qu'une âme, tandis que ceux qui cherchent leurs propres intérêts, rencontrent souvent le trouble et les procès. Abstenons-nous donc, sinon de toute possession, du moins de tout attachement aux possessions, de l'amour de nous-mêmes. Tous les biens de cette vie ne sont que le rêve d'un homme qui ne trouve plus rien à son réveil. Le Prophète appelle tabernacle du Seigneur l'Eglise militante, et sa maison la Jérusalem du ciel. Cette maison ou l'Eglise est en Ephrata ou prophétisée, et dans les lieux incultes, chez les Gentils. Nous entrerons chez le Dieu de Jacob afin qu'il nous possède, et non afin de posséder notre héritage que nous dissiperions comme le prodigue. Nous adorerons le lieu où il a reposé ses pieds, c'est-à-dire dans l'humilité, sans croire qu'il nous suffise d'être enfants d'Abraham selon la chair ; car il faut en faire les œuvres, œuvres surtout de charité ; que nos pieds soient affermis par l'humilité.

C'est au Christ de s'élever le premier, et à prendre son repos ; l'Eglise viendra ensuite, elle qui est l'arche de sa sanctification. Que les prêtres aient la justice, les saints la joie, mais ne détournez pas la face de votre Christ, c'est-à-dire ne laissez point périr tout Israël, prière qui fut exaucée dans les apôtres, et dans les juifs qui se convertirent à la Pentecôte. Dieu change parfois ses œuvres extérieures, mais jamais ses desseins. Or, son dessein est de mettre sur le trône de David le Christ qui sortira de lui sans la participation d'aucun homme. Par les enfants des enfants de David, il faut entendre les bonnes œuvres de ces enfants, et s'ils sont réellement des hommes, ils ne pourront siéger sur le trône qu'à la condition de garder l'alliance de Dieu. Ce trône sera le nôtre, à la même condition. C'est en Sion que nous reposerons avec Dieu. Les veuves qu'il veut bénir sont les âmes qui ne comptent que sur lui, et l'Eglise est une veuve que Dieu écoute, mieux que le juge inique de l'Evangile ; les pauvres seront rassasiés, s'ils ont faim et soif de la justice ; les riches également, s'ils sont pauvres dans le même sens. Les prêtres seront revêtus du Christ, les saints revêtus de joie, tous affermis dans le Christ qui nous sauve et nous gouverne.

1. Il eût été juste, mes bien-aimés, que notre frère, notre collègue dans l'épiscopat, lui que nous voyons au milieu de nous tous, nous fît entendre sa parole. C'est une faveur qu'il ne nous a point refusée cependant, et qu'il n'a fait que différer. J'en donne avis à votre charité, afin que vous soyez avec moi témoins de sa promesse. Mais il n'était point hors de propos que je me soumisse le premier à son injonction. Il m'a arraché, en effet, mon consentement, et a voulu être aujourd'hui mon auditeur, à la condition que je serais ensuite le sien ; car unis par les liens de la charité, nous sommes tous les auditeurs du Maître unique, dont la chaire est dans les cieux [1]. Ecoutez donc avec attention le psaume que nous apporte aujourd'hui l'ordre suivi dans nos explications. Il a aussi pour titre : « Cantique des degrés », et il est un peu plus long que les autres. Nous nous arrêterons donc seulement quand nous y serons forcé, afin que, si Dieu nous en fait la grâce, nous puissions l'expliquer tout entier. Or, comme vous n'êtes plus ignorants au point que nous devions tout éclaircir, c'est à vous de nous aider, en vous rappelant nos entretiens passés, afin que je ne sois pas forcé de vous expliquer tout, comme si vous l'ignoriez encore. Sans doute, nous devons être toujours nouveaux, parce que le vieil homme ne doit point se glisser en nous ; mais il faut croître, il faut progresser. A propos du progrès, l'Apôtre nous dit : « Bien que l'homme extérieur se « détériore en nous, l'homme intérieur se re- « nouvelle de jour en jour [1] ». Que le progrès en nous ne consiste pas à passer de l'homme nouveau au vieil homme, que la nouveauté, au contraire, aille en croissant.

2. « Seigneur, souvenez-vous de David et « de toute sa douceur, souvenez-vous du ser- « ment qu'il fit au Seigneur, du vœu qu'il fit « au Dieu de Jacob [2] ». David, ainsi que nous l'apprend l'histoire, était homme, roi d'Israël, fils de Jessé. Il était doux, selon la remarque

[1] Matth. XXIII, 10.

[1] II Cor. IV, 16. — [2] Ps. CXXXI, 1, 2.

de l'Ecriture qui relève en lui cette vertu, et sa douceur fut portée au point qu'il rendit le bien pour le mal à Saül qui le persécutait [1]. Il pratiqua envers lui l'humilité, jusqu'à l'appeler roi, et se dire lui-même un chien. Et quoique devant Dieu il fût plus grand que ce roi, il n'eut pour lui ni fierté, ni hauteur ; mais il cherchait plutôt à l'apaiser par son humilité, qu'à l'irriter par son orgueil. Il eut même Saül en sa disposition, et Dieu le lui livra, afin qu'il en fît ce qu'il voulait. Mais parce qu'il n'avait point reçu l'ordre de le faire mourir, que Saül était seulement en son pouvoir, et un homme cependant peut user de sa puissance, il aima mieux user en douceur du pouvoir que Dieu lui avait donné. En lui donnant la mort, il se serait délivré d'un violent ennemi, mais eût-il pu dire : « Re« mettez-nous nos dettes, comme nous re« mettons à ceux qui nous doivent [2] ? » Saül entra dans une caverne où était David, sans savoir que David y fût [3]; il y venait pour se reposer. Or, David se leva doucement derrière lui et sans être aperçu, puis il coupa un morceau de son vêtement, afin de le lui montrer ensuite, et de lui faire comprendre que, l'ayant eu entre les mains, c'était volontairement et non par nécessité qu'il l'avait épargné et ne lui avait point donné la mort. C'est peut-être cet acte de douceur qu'il fait valoir maintenant quand il dit : « Seigneur, souve« nez-vous de David et de toute sa mansué« tude ». Ce que je vous en dis, mes frères, c'est ce qui est consigné dans les saintes Ecritures. Toutefois, dans les psaumes comme dans toute prophétie, il est de coutume de ne point s'arrêter à la lettre, mais de chercher les figures, au moyen du sens littéral. Et votre charité sait bien que dans tous les psaumes, c'est un homme que nous entendons parler, et que cet homme unique a une tête et un corps : la tête est dans les cieux, le corps est sur la terre ; mais où est la tête, le corps doit aller à son tour. Je n'indique point ici quelle est la tête, ou quel est le corps, je parle à des chrétiens instruits.

3. C'est donc l'humilité de David, la douceur de David que notre psaume chante ici en disant à Dieu : « Seigneur, souvenez-vous « de David et de toute sa mansuétude». Dans quelle fin, « Seigneur, vous souviendrez-vous « de David ? Souvenez-vous qu'il jura devant « le Seigneur, qu'il fit un vœu au Dieu de « Jacob ». Souvenez-vous-en, Seigneur, afin qu'il accomplisse la promesse qu'il a faite. David fait une promesse qu'il peut accomplir, et néanmoins il supplie le Seigneur d'accomplir le vœu qu'il a fait. Il y a de la ferveur dans son vœu, mais de l'humilité dans sa prière. Que nul ne compte sur ses forces pour accomplir ce qu'il a promis. Dieu qui l'engage à faire des vœux, l'aide aussi à les accomplir. Voyons donc ce qu'il a promis par son vœu, et nous comprendrons comment nous devons voir en David une figure. Le nom de David signifie, qui est fort de la main. Or, David était un grand guerrier. Plein de confiance dans le Seigneur son Dieu, il termina heureusement toutes ses guerres, et détruisit tous ses ennemis. Dieu le protégea selon qu'il était nécessaire pour le bien de ses Etats ; et nous montrait, sous la figure de ce roi, celui dont la main forte devait terrasser dans ses ennemis, le diable et ses anges. Car tels sont les ennemis que renverse l'Eglise. Et par quel moyen? Par sa douceur; et ce fut par sa douceur que notre roi put vaincre le diable. Celui-ci s'emportait, celui-là supportait. Celui qui s'emportait fut vaincu, celui qui supportait fut vainqueur. C'est par la même douceur que l'Eglise, qui est le corps du Christ, triomphe de ses ennemis. Que sa main soit forte, qu'elle triomphe en agissant. Mais comme elle est le corps du Christ, elle est aussi un temple, une maison, une cité : et celui qui est la tête de ce corps, habite aussi cette maison, sanctifie ce temple, règne dans la cité. Voilà tout ce qu'est l'Eglise, et ce qu'est aussi le Christ. Quel vœu donc avons-nous fait à Dieu, sinon d'être son temple ? Nous ne pouvons rien lui offrir de plus agréable, que de dire avec le prophète Isaïe [1] : « Possédez-nous ». En fait de biens terrestres, c'est faire une faveur à un père de famille que lui donner quelques terres à posséder : il n'en est pas de même dans l'Eglise : c'est à l'héritage même qu'il est avantageux d'être possédé par Dieu.

4. Que signifie donc cette parole : « Il a « juré devant le Seigneur, il a fait un vœu au « Dieu de Jacob ? » Voyons quel est ce vœu. Jurer, c'est donner plus de force à une promesse. Considérez le vœu de David, avec quelle ardeur, quel transport d'amour, quel

[1] I Rois, XIV, 4, etc. — [2] Matth. VI, 12. — [3] I Rois, XXIV, 4.

[1] Isa. XXVI, 13.

brûlant désir, il l'avait fait, et cependant il implore le secours du Seigneur afin de l'accomplir: « Seigneur, souvenez-vous de David « et de toute sa douceur ». C'est dans cette mansuétude qu'il a fait un vœu à Dieu, afin d'être son temple. « Je n'entrerai pas dans « mon palais, je ne monterai point sur mon « lit de repos ; je ne donnerai pas le sommeil « à mes yeux ». C'est peu selon lui de refuser le sommeil à ses yeux, et il ajoute : « Ni l'as« soupissement à mes paupières, ni le repos « à mes tempes, jusqu'à ce que j'aie trouvé « une demeure au Seigneur, un tabernacle « au Dieu de Jacob [1] ». Où cherchait-il un lieu pour le Seigneur ? S'il avait la douceur, c'était en lui qu'il le cherchait. Comment pouvait-il être un lieu pour le Seigneur ? Ecoute le Prophète : « Sur qui reposera mon « Esprit ? Sur celui qui est humble et tran« quille, et redoutant ma parole [2] ». Veux-tu être une demeure pour le Seigneur ? Sois humble, calme, redoutant sa parole, et tu seras ce que tu cherches. Si ce que tu cherches ne s'effectue en toi-même, de quoi te servira qu'il s'effectue en un autre ? Quelquefois, il est vrai, Dieu se sert d'un prédicateur pour opérer le salut d'un autre, et de cet autre seulement, si ce prédicateur se contente de dire sans pratiquer ; et ainsi sa langue prépare à Dieu une demeure chez un autre, mais lui-même n'est point cette demeure. Mais l'homme qui pratique le bien qu'il enseigne, et qui l'enseigne en le pratiquant, devient lui-même la demeure de Dieu, de même que l'homme qu'il enseigne ; car tous ceux qui croient ne font qu'une seule demeure pour Dieu. Car Dieu habite le cœur, et tous ceux qui sont unis par la charité n'ont qu'un même cœur.

5. Combien de milliers d'hommes embrassèrent la foi, mes frères, quand ils apportaient aux pieds des Apôtres les biens qu'ils avaient vendus [3] ! Mais que dit l'Ecriture à leur sujet ? Ils devinrent sans aucun doute le temple de Dieu ; et non-seulement chacun d'eux était le temple du Seigneur, mais ils l'étaient tous ensemble. Ils étaient donc la demeure du Seigneur. Et pour vous montrer qu'ils ne formaient tous ensemble qu'un seul temple de Dieu, voilà que l'Ecriture nous dit : « Ils n'avaient tous en Dieu qu'un seul « cœur et qu'une seule âme [4] ». Mais plusieurs ne préparent point en eux une demeure pour Dieu, parce qu'ils recherchent leurs propres intérêts, aiment ce qui leur appartient, se réjouissent d'être puissants, n'aspirent qu'à leur bien propre. Mais l'homme qui veut préparer en lui une demeure à Dieu, doit se réjouir du bien de tous, et non de son propre bien. C'est ce que firent les premiers fidèles à l'égard de leurs biens, ils en firent les biens de tous. Mais était-ce là perdre ce qui était à eux ? S'ils eussent possédé seuls, et que chacun eût possédé son bien propre, il n'eût possédé que sa seule propriété ; mais en rendant commun ce qui lui appartenait en propre, il faisait que tout ce qui appartenait aux autres était aussi à lui. Que votre charité veuille bien écouter. C'est des biens que nous possédons en propre que naissent les procès, les inimitiés, les discordes, les guerres entre les hommes, les tumultes, les dissensions, les scandales, les injustices, les homicides. De quels biens ? Des biens que nous possédons en propre. Est-ce pour les biens que nous avons en commun qu'il y a des procès ? L'air, nous le possédons en commun ; le soleil, nous le voyons en commun. Bienheureux ceux qui préparent une demeure à Dieu, de manière à ne point jouir de leur bien propre. Tel est donc l'état que décrivait le Prophète en disant : « Je n'entrerai point dans le ta« bernacle de ma maison ». C'était là un bien particulier, et il savait que ce bien particulier l'empêchait de préparer en lui-même une demeure à Dieu, et il énumère tout ce qui lui est propre : « Je n'entrerai point dans « le tabernacle de ma maison jusqu'à ce que « j'aie trouvé ». Et quand vous aurez trouvé une demeure pour Dieu, ô Prophète, entrerez-vous donc dans votre maison ? Ou bien ne ferez-vous pas votre maison de ce lieu où vous aurez trouvé une demeure pour Dieu ? Pourquoi ? Parce que vous serez vous-même la demeure du Seigneur, et que vous serez dans l'unité avec ceux qui sont sa demeure.

6. Abstenons-nous donc, mes frères, de toute possession privée, ou du moins de tout attachement, sinon de toute possession, et nous préparons une demeure à Dieu. C'est beaucoup pour moi, dit quelqu'un. Or, vois qui tu es pour préparer une demeure à Dieu. Mais si quelque sénateur, ou même, sans être sénateur, si l'intendant de quelque puissant du siècle voulait demeurer chez toi et te di-

[1] Ps. CXXXI, 3-5.— [2] Isa. LXVI, 2.— [3] Act. IV, 35.— [4] Id. 32.

sait : Voilà tel objet qui me blesse ; quand même cet objet te plairait, tu l'enlèverais afin de ne point blesser un homme dont tu brigues l'amitié. Or, de quoi peut te servir l'amitié d'un homme? Peut-être n'y a-t-il aucune protection à espérer, et qu'un danger à courir. Plusieurs en effet ne couraient aucun danger avant d'être liés avec des grands, et n'ont trouvé que de plus grands périls dans ces liaisons tant ambitionnées. Mais désire en toute sécurité l'amitié du Christ. Il veut loger chez toi ; fais-lui une place. Qu'est-ce à dire : Fais-lui une place? Aime-le sans t'aimer toi-même. T'aimer toi-même, c'est lui fermer la porte. L'aimer, c'est au contraire la lui ouvrir. Si tu lui ouvres, et qu'il entre, tu ne périras pas en t'aimant, puisque tu seras avec celui qui t'aime.

7. « Je n'entrerai point dans ma maison, je « ne monterai point sur mon lit de repos ». Un bien privé, quand un homme y trouve son repos, donne de l'orgueil ; aussi le Prophète nous dit-il : « Je ne monterai point ». Qu'un homme, en effet, possède un bien propre, il en devient nécessairement orgueilleux. Il veut s'en prévaloir contre un autre, et tous deux ne sont que chair. Hélas ! mes frères, qu'est-ce que l'homme ? Un peu de chair. Et qu'est-ce que l'autre homme? Encore un peu de chair. Et toutefois la chair d'un riche s'élève contre la chair d'un pauvre, comme si cette chair avait apporté quelque chose en naissant, ou devait emporter quelque chose à la mort. Tout son avantage n'est qu'une plus grande enflure. Mais celui qui veut trouver une demeure pour le Seigneur lui dit : « Je « ne monterai point sur la couche de mon « repos ».

8. « Je ne donnerai point de sommeil à mes « yeux ». Il en est beaucoup qui dorment sans préparer un lieu au Seigneur. Et voilà que l'Apôtre les réveille : « Levez-vous, ô vous « qui dormez, sortez d'entre les morts, et le « Christ vous illuminera [1] ». Et dans un autre endroit : « Nous qui sommes enfants de « la lumière, veillons et soyons sobres : car « ceux qui dorment, dorment la nuit, et ceux « qui s'enivrent, s'enivrent la nuit [2] ». Il entend par la nuit, l'iniquité dans laquelle s'endorment ceux qui désirent les biens terrestres. Or, toutes ces félicités qui brillent en ce monde ressemblent aux songes d'hommes endormis. Et de même qui voit en songe un trésor, est riche durant son sommeil ; mais à peine est-il éveillé qu'il redevient pauvre : de même toute la joie que donnent les biens de ce monde n'est que la joie d'un songe ; ces hommes endormis s'éveilleront contre leur gré s'ils ne savent point s'éveiller quand il en est temps, et ils verront que tout cela n'était qu'un songe qui s'est évanoui, selon le mot de l'Ecriture : « Comme le songe d'un « homme qui s'éveille [1] ». Et ailleurs : « Ces « hommes ont dormi leur sommeil, et n'ont « plus rien trouvé dans leurs mains de toutes « leurs richesses [2]. Ils ont dormi leur som- « meil », le sommeil est passé, « et ils n'ont plus « rien trouvé dans leurs mains », parce que dans leur sommeil ils ne voyaient que des richesses passagères. Ainsi donc doit parler celui qui veut trouver en lui une place pour le Seigneur : « Je ne donnerai aucun sommeil « à mes yeux ». Or, il en est qui ne dorment pas, mais qui sommeillent. Ils se désaffectionnent quelque peu des choses temporelles, puis s'en rapprochent bientôt; ils laissent aller leur tête comme dans l'assoupissement. Eveille-toi, dissipe ton sommeil ; car ce sommeil amènera ta chute. Le Psalmiste veut refuser le sommeil à ses yeux, l'assoupissement à ses paupières, afin de trouver une place au Seigneur.

9. « Ni repos à mes tempes », dit encore le psaume. C'est du repos des tempes que le sommeil vient aux yeux ; car les tempes environnent les yeux. Quand le sommeil arrive, il appesantit les tempes ; et c'est dans les tempes que l'on sent une pesanteur quand l'on va dormir ; et quand cette pesanteur devient sensible, le sommeil est bien proche ; et y laisser aller ses yeux, c'est donner du repos aux tempes, et le sommeil vient; tandis que refuser aux tempes ce même repos, c'est chasser le sommeil. Dès lors qu'un objet temporel te devient agréable et te porte au péché, voilà que tes tempes s'alourdissent. Veux-tu t'éveiller, ne point dormir, pas même sommeiller? Ne te livre point à ce plaisir, car tu y trouveras plus d'amertume que de charmes. Avec ces pensées, tu frottes pour ainsi dire ton front, dissipant ton sommeil et préparant une place au Seigneur.

10. « Jusqu'à ce que je trouve un lieu au « Seigneur, un tabernacle au Dieu de Jacob ».

[1] Ephés. v, 14. — [2] I Thess. v, 5-7

[1] Ps. LXXI, 20. — [2] Id. LXXV, 6.

Il est vrai qu'on appelle quelquefois tabernacle de Dieu la maison de Dieu, et maison de Dieu le tabernacle de Dieu ; cependant, mes frères, à proprement parler, le tabernacle de Dieu serait l'Eglise en cette vie, et la maison de Dieu la céleste Jérusalem, où nous irons un jour. Car, le mot de tabernacle ou de tente rappelle des soldats en campagne, en guerre; les soldats ont des tentes quand ils font des siéges, des expéditions ; de là ce mot de *contubernales*, donné aux soldats qui habitent sous la même tente. Tant que nous avons un ennemi à combattre, nous sommes sous la tente avec Dieu. Mais quand le temps du combat sera passé, quand sera venue cette paix qui est au-dessus de tout ce que nous pouvons comprendre, selon le mot de saint Paul : « La paix de Dieu qui est « au-dessus de toute intelligence [1] » ; quelque effort, en effet, que fasse notre pensée, elle ne saurait comprendre cette paix, tant que notre esprit est sous le poids de notre corps : quand donc sera venue cette paix, nous serons alors dans la maison, et comme nul adversaire ne nous attaquera, nous n'aurons plus besoin de tente. Nous ne marcherons plus au combat, nous demeurerons pour louer Dieu. Qu'est-il dit, en effet, à propos de cette maison ? « Bien« heureux ceux qui habitent votre maison, ils « vous loueront dans les siècles des siècles [2] ». Nous gémissons sous la tente, nous bénirons Dieu dans la maison. Pourquoi ? Parce que c'est le propre des exilés de gémir, le propre de ceux qui sont dans la patrie de louer Dieu. Mais d'abord, cherchons ici-bas une tente au Dieu de Jacob.

11. « On nous a dit qu'elle était en Ephrata». Qui « Elle ? » La demeure de Dieu. « On nous « a dit qu'elle était en Ephrata ; nous l'avons « trouvée dans les campagnes boisées [3] ». L'a-t-il trouvée à l'endroit qu'on lui avait indiqué ; ou bien a-t-il entendu un endroit, et l'a-t-il trouvée dans un autre ? D'abord, cherchons ce que signifie Ephrata qu'on lui a indiqué, puis nous chercherons ces campagnes des forêts où il a trouvé la demeure de Dieu. Ephrata est un mot hébreu qui signifie miroir, si nous en croyons à ceux qui nous ont laissé l'interprétation des mots hébreux pour nous en donner l'intelligence ; car ils ont d'abord traduit l'hébreu en grec, puis le grec a été traduit en latin. Plusieurs, en effet, se sont appliqués à l'étude approfondie des Ecritures. Si donc Ephrata signifie miroir, c'est dans un miroir que l'on a entendu parler de cette habitation trouvée dans les campagnes boisées. Or, le miroir reflète une image. Et toute prophétie est une image de l'avenir. Cette maison future de Dieu nous a donc été prédite sous une image prophétique. Car, on nous en a parlé dans un miroir, c'est-à-dire, « nous en avons ouï parler en Ephrata. « Nous l'avons trouvée dans les campagnes boi« sées ». Quelles sont ces campagnes boisées? des champs pleins de bois ; non point de ces bois dont on dit : cette forêt a tant d'arpents. Mais un lieu boisé est un lieu inculte et sauvage. On trouve, dans certains exemplaires, des lieux sauvages. Quelles étaient donc ces campagnes boisées, sinon les nations incultes? Quelles étaient ces campagnes boisées, sinon ces campagnes couvertes des broussailles de l'idolâtrie ? Et néanmoins, dans ces broussailles de l'idolâtrie, nous avons trouvé un lieu pour le Seigneur, une tente pour le Dieu de Jacob. « Ce que nous avons entendu dans « Ephrata, nous l'avons trouvé dans les cam« pagnes boisées » ; ce qui a été prêché en figure aux Juifs a été manifesté aux Gentils par la foi.

12. « Nous entrerons dans ses tabernacles [1] ». Dans les tabernacles du Dieu de Jacob. Ceux qui entrent pour habiter sont aussi ceux qui entrent pour être habités eux-mêmes. Tu entres dans ta maison pour l'habiter, dans celle de Dieu pour être habité. Dieu vaut mieux qu'une maison, et quand il aura commencé à habiter en toi, il te donnera le bonheur. Et s'il n'habite en toi, tu seras malheureux. Il voulut s'appartenir, ce fils qui dit dans l'Evangile : « Donnez-moi la portion de « l'héritage qui doit m'échoir [2] ». Cette part se pouvait conserver entre les mains de son père, et n'eût pas été dissipée avec les femmes de mauvaise vie. Il reçut donc cette part qui fut mise en son pouvoir ; et il s'en alla dans un pays lointain la dissiper avec des prostituées. Puis il souffrit la faim, se souvint de son père, retourna vers lui afin de se rassasier de son pain. Entre donc dans cette maison afin d'être habité, de n'être point à toi, mais à Dieu. « Nous entrerons dans ses taberna« cles ».

13. « Nous adorerons dans le lieu où ses pieds

[1] Philipp. IV, 7. — [2] Ps. LXXXIII, 5. — [3] Id. CXXXI, 6.

[1] Ps. CXXXI, 7. — [2] Luc, XV 12.

« se sont reposés ». Les pieds de qui ? Du Seigneur, ou de la maison du Seigneur ? Car le lieu où le Prophète nous dit qu'il faut l'adorer, c'est la maison du Seigneur. « Nous « adorerons dans le lieu où ses pieds se sont « reposés ». Ce n'est que dans sa maison que le Seigneur nous exauce pour la vie éternelle. Or, celui-là fait partie de la maison du Seigneur, qui est lié par la charité aux pierres vivantes qui la composent. Mais celui-là tombe, qui n'a point la charité, et la maison n'en demeure pas moins après sa chute. Que nul n'ose menacer cette maison, quand il commence à en devenir une pierre en quelque sorte, et qu'il veut tomber, comme si l'on pouvait nuire à cette maison. Tel fut l'orgueil qui s'empara du premier peuple juif, et lui fit dire que le Seigneur, qui avait fait à Abraham son père de si magnifiques promesses relativement à sa postérité, ne saurait y manquer ; et tranquilles sur cette promesse de Dieu, ils commettaient toutes sortes de désordres, dans la persuasion qu'il leur pardonnerait leurs péchés, non point en considération des mérites de ces criminels, mais en considération des mérites d'Abraham, dont tous les enfants, quelle que soit leur dépravation, seraient néanmoins rassemblés pour lui former une maison d'éternelle durée. Mais que dit Jean ? « Race de vipères [1] ». Ces enfants d'Abraham venaient à lui pour recevoir le baptême de la pénitence, et il ne leur dit point : race d'Abraham, mais race de vipères. Car ils ressemblaient à ceux qu'ils imitaient. Dès lors, ils n'étaient plus enfants d'Abraham, mais enfants des Amorrhéens, des Chananéens, des Gergéséens, des Jébuséens, et de tous ceux qui péchaient contre Dieu. Ils en étaient les fils, puisqu'ils en imitaient les actions. « Race de vipères donc, qui vous a « enseigné à fuir la colère à venir ? Faites de « dignes fruits de pénitence, et ne dites point : « Nous avons Abraham pour père ; car Dieu « peut, de ces pierres, susciter des enfants « d'Abraham [2] ». En parlant de la sorte, Jean voyait sans doute quelques pierres dans les campagnes boisées, et desquelles surgirent des enfants d'Abraham. Car ces fils d'Abraham sont bien plus ceux qui ont imité ses vertus, que ceux qui sont nés de sa chair. Que personne dès lors ne menace la maison de Dieu, en disant : Je me retire et la maison tombera.

[1] Matth. III, 7. — [2] Id. 8, 9.

Il lui est avantageux d'entrer dans le corps de l'édifice et d'avoir la charité ; car s'il tombe, la maison n'en subsistera pas moins. C'est pourquoi, mes frères, la maison de Dieu subsiste dans ceux qu'il a prédestinés, et dont il a prévu la persévérance. C'est d'eux qu'il est dit : « Où ses pieds se sont reposés ». Il en est, en effet, qui ne persévèrent point, et en qui ne reposent point ses pieds. Ils ne sont donc point de l'Eglise, et n'appartiennent point à ce qui est aujourd'hui le tabernacle, et plus tard le palais. Mais où se sont reposés les pieds du Seigneur ? « Parce que l'iniquité « abonde », nous dit le Sauveur, « la charité de « plusieurs se refroidira [1] ». Or, ses pieds ne se reposent point en ceux dont la charité se refroidit. Mais que dit ensuite le Sauveur ? « Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera « sauvé [2] ». C'est en ceux-là que se reposent ses pieds : c'est là que tu dois adorer, c'est-à-dire, sois de ceux en qui se reposent les pieds du Seigneur.

14. Mais si dans cette parole : « Où se sont « arrêtés ses pieds », tu veux voir les pieds de la maison elle-même : que tes pieds demeurent fermes dans le Christ ; et tes pieds seront fermes dans le Christ, si tu persévères en lui. Qu'est-il dit, en effet, du diable ? « Celui-là « est homicide dès le commencement, et il « n'est point demeuré ferme dans la vérité [3] ». Ses pieds donc ne se sont point arrêtés. De même il est dit des orgueilleux : « Que le « pied de l'orgueil ne me heurte point, que « la main des pécheurs ne m'ébranle point. « Là sont tombés ceux qui commettent l'ini- « quité, ils ont été repoussés, et n'ont pu de- « meurer fermes [4] ». Ils forment donc la maison de Dieu, ceux dont les pieds sont fermes. Aussi, que dit Jean dans ses transports de joie : « L'époux est celui à qui est l'épouse ; « mais l'ami de l'époux est celui qui se tient « debout et qui écoute ». S'il ne demeure ferme, il ne l'écoute pas. « Cet ami est plein de « joie à la voix de l'époux [5] ». C'est avec raison qu'il demeure ferme, puisqu'il se réjouit à la voix de l'époux ; car il tomberait bientôt s'il se réjouissait de sa propre voix. Vous comprenez dès lors pourquoi sont tombés ceux qui ont mis leur joie dans leur propre parole. Cet ami de l'époux disait : « C'est là celui qui « baptise [6] ». Il en est qui disent : C'est nous

[1] Matth. XXIV, 12. — [2] Id. 13. — [3] Jean, VIII, 44. — [4] Ps. XXXV, 12, 13. — [5] Jean, III, 29. — [6] Id. I, 33.

qui baptisons. Mais dans l'enivrement de leur parole ils n'ont pu tenir fermes ; et dès lors ils n'appartiennent pas à cette maison dont il est dit : « Là se sont reposés ses pieds ».

15. « Levez-vous, Seigneur, entrez dans « votre repos [1] ». C'est au Christ endormi que l'on dit : « Levez-vous ». Car vous savez qui a dormi, et qui s'est levé ensuite. C'est lui qui dit en certain endroit des psaumes : « J'ai « dormi tout agité [2] ». C'est donc avec raison qu'on lui dit : « Levez-vous, Seigneur, pour « votre repos ». Vous ne serez plus agité : « Car le Christ ressuscitant d'entre les morts, « ne meurt plus, la mort n'aura plus aucune « puissance sur lui [3] ». C'est lui qui dit encore dans un autre psaume : « J'ai dormi, j'ai « sommeillé, et je me suis levé, parce que le « Seigneur m'a pris sous sa garde [4] ». C'est donc à celui qui a dormi, que l'on dit ici : « Levez-vous, Seigneur, entrez dans votre « repos, vous et l'arche de votre sainteté ». C'est-à-dire : Levez-vous afin que se lève aussi l'arche de sainteté, que vous avez sanctifiée. Il est notre chef, son arche est son Eglise : il s'est levé le premier, et l'Eglise se lèvera ensuite. Or, le corps n'oserait se promettre de ressusciter si la tête ne l'avait fait la première. « Levez-vous, Seigneur, pour « votre repos, vous et l'arche de votre sanctifi- « cation ». Quelques-uns ont prétendu que cette arche de la sanctification désignait le corps du Christ né de la Vierge Marie ; en sorte que cette invitation : « Levez-vous, Seigneur, vous « et l'arche que vous avez sanctifiée », signifierait : Levez-vous avec votre corps, afin que les incrédules puissent le toucher. « Levez- « vous, Seigneur, pour votre repos, vous et « l'arche de votre sainteté ».

16. « Que vos prêtres soient revêtus de jus- « tice, et vos saints dans la joie [5] ». Quand vous vous lèverez d'entre les morts, pour aller à votre Père, que ce *sacerdoce royal* soit revêtu de foi, car « c'est de la foi que vit le « juste [6] » ; et qu'après avoir reçu le gage de l'Esprit-Saint, les membres se réjouissent dans l'espérance de la résurrection, qui a précédé dans le chef ; puisque c'est à eux que l'Apôtre a dit : « Réjouissez-vous dans « l'espérance [7] ».

17. « A cause de David votre serviteur, « ne détournez point les regards de votre « Christ [1] ». C'est au Père que l'on dit : « Ne « détournez point la face de votre Christ, en « considération de David votre serviteur ». Car le Seigneur a été crucifié en Judée, et crucifié par les Juifs ; c'est pendant qu'ils le troublaient qu'il a dormi. Après avoir dormi entre les mains de ces furieux, il s'est levé pour les juger ; et il a dit en quelque endroit : « Ressuscitez-moi, et je me vengerai d'eux [2] ». Il s'est vengé déjà, et doit se venger encore. Les Juifs savent bien ce qu'ils ont souffert après avoir fait mourir le Seigneur. Ils ont été bannis complétement de cette ville où ils l'avaient mis à mort. Mais quoi ! tous ceux de la race de David, de la tribu de Juda, ont-ils donc péri ? Non, car plusieurs d'entre eux embrassèrent la foi, c'est de là que sortirent ces milliers d'hommes qui crurent en Jésus-Christ après sa résurrection. Ils s'emportèrent jusqu'à le crucifier, et quand ils virent les miracles qui s'opéraient au nom du crucifié, ils n'en furent saisis que d'une plus grande frayeur, en voyant éclater la puissance de celui qui avait paru si faible entre leurs mains : et alors touchés de componction, ils crurent que la divinité était vraiment cachée dans cet homme [3] qu'ils avaient regardé comme un autre homme, puis ils demandèrent conseil aux Apôtres. « Faites pénitence, leur fut-il répondu, « et que chacun de vous « soit baptisé au nom de Jésus-Christ notre « Seigneur [4] ». C'est donc parce que le Christ est ressuscité pour juger ceux qui l'ont crucifié, et qu'il a détourné son visage des Juifs, pour le tourner vers les Gentils, que le Prophète paraît le supplier en faveur des restes d'Israël, en disant : « A cause de David votre « serviteur, ne détournez point la face de « votre Christ ». Si la paille est condamnée, que le bon grain soit recueilli. Que les restes soient sauvés [5], comme le dit Isaïe. Or, ces restes ont été sauvés, puisque c'est de là que vinrent les douze Apôtres, et ces frères au nombre de plus de cinq cents à qui le Seigneur se montra après sa résurrection [6] ; de là ces milliers d'hommes qui se firent baptiser et apportèrent aux pieds des Apôtres le prix de leurs biens [7]. Ainsi donc fut accomplie cette prière que le Prophète adresse au Seigneur : « A cause de David votre serviteur « ne détournez point la face de votre Christ ».

[1] Ps. CXXXI, 8. — [2] Id. LVI, 5. — [3] Rom. VI, 9. — [4] Ps. III, 6. — [5] Id. CXXXI, 9. — [6] Rom. I, 17. — [7] Id. XII, 12.

[1] Ps. CXXXI, 10. — [2] Id. XL, 11. — [3] Act. II, 37. — [4] Id. 38. — [5] Isa. X, 21. — [6] Rom. IX, 27 ; I Cor. XV, 6. — [7] Act. II, 41 ; IV, 34.

18. « Le Seigneur a juré à David dans sa « vérité, et il ne s'en repentira point [1] ». Qu'est-ce à dire : « Il a juré? » Il a confirmé sa promesse par lui-même. Qu'est-ce à dire : « Il ne s'en repentira point? » Il ne changera point. Car Dieu n'est touché d'aucune douleur de repentir, et il ne se trompe en rien, pour avoir besoin de corriger ses actes. Mais de même que chez l'homme le repentir lui fait changer ses actes, de même quand on dit que Dieu se repent, on doit attendre quelque changement. Mais ce changement se fait autrement en Dieu, bien qu'il conserve le nom de repentir, et autrement en toi. Tu le fais, toi, parce que tu t'es trompé; mais Dieu le fait, parce qu'il veut châtier ou délivrer. Quand il se repentit d'avoir élevé Saül à la royauté, il le changea, ainsi qu'il est écrit. Et dans le même endroit l'Ecriture dit : « Il se repen-« tit » ; et néanmoins un peu après elle ajoute que « Dieu n'est point semblable à « l'homme pour se repentir [2] ». Dès lors quand, par le conseil de son immuable sagesse, il vient à changer ses œuvres, ce changement non dans ses desseins, mais dans ses œuvres, se nomme repentir. Mais la promesse faite à David ne doit point être changée. De même qu'il est dit encore : « Le Seigneur l'a juré, « et ne s'en repentira point : tu es prêtre « pour l'éternité selon l'ordre de Melchisé-« dech [3] ». De même, comme la promesse qu'il a faite est sans changement, et doit nécessairement subsister à jamais, le Prophète a dit : « Le Seigneur a juré à David dans sa « vérité et il ne s'en repentira point ; je met-« trai sur ton trône le fruit de tes entrailles [4] ». Le Prophète pouvait dire tout aussi bien : Le fruit de tes reins ; pourquoi dès lors a-t-il voulu dire, « le fruit de tes entrailles ? » En parlant ainsi il eût dit vrai ; mais il a préféré dire « le fruit de vos entrailles », afin de nous mieux préciser que le Christ est né d'une femme sans la participation d'aucun homme.

19. Pourquoi donc ? « Le Seigneur a juré à « David dans sa vérité : Je placerai sur ton « trône le fruit de tes entrailles ; si tes enfants « gardent mon alliance, et mes témoignages « que je leur enseignerai, leurs enfants seront « à jamais assis sur ton trône ». Si tes enfants sont fidèles à mon alliance, leurs enfants seront assis à jamais. Les pères méritent pour les enfants. Mais qu'arriverait-il, si les fils de David gardaient l'alliance, et non les petits-fils? Pourquoi le bonheur des enfants est-il dû aux mérites des pères? Que dit en effet le Prophète? « Si tes enfants gardent mes « témoignages, leurs enfants seront assis pour « l'éternité ». Il ne dit point : Si tes enfants gardent mon alliance, ils s'assiéront sur ton trône ; et si leurs enfants la gardent à leur tour, ils seront de même assis sur ton trône ; mais il dit : « Si tes enfants gardent mon al-« liance, leurs enfants seront assis sur ton « trône ». A moins que le Prophète, par leurs enfants, n'entende leurs œuvres. « Si tes « enfants », est-il dit, « gardent ma loi, et les « préceptes que je leur enseignerai, leurs en-« fants seront assis sur ton trône » ; c'est-à-dire, le fruit de leurs œuvres sera de s'asseoir sur ton trône. Maintenant, en effet, mes frères, nous tous qui travaillons dans le Christ, nous tous qui tremblons à sa parole, qui nous efforçons par tous les moyens d'accomplir sa volonté, qui gémissons en lui demandant de nous aider à pratiquer ce qu'il commande, sommes-nous donc assis déjà sur ces trônes de félicité qui nous sont promis? Nullement ; mais dans l'espérance de cet avenir nous observons les préceptes. C'est à cette espérance que l'on donne le nom de fils, puisque pour l'homme qui vit ici-bas, l'espérance est dans les enfants, le fruit dans les enfants encore. Aussi pour abriter leur avarice, les hommes disent-ils qu'ils font des économies pour leurs enfants : leur refus à quelque pauvre est couvert du voile de la piété, car leurs enfants sont leur espérance. Car tous les hommes qui vivent selon l'esprit du monde, ont l'espoir, disent-ils, d'avoir des enfants, de les laisser après eux. C'est dans ce sens que le Prophète donnerait le nom de fils à leur espérance, quand il dit : « Si vos « enfants gardent mon alliance et les pré-« ceptes que je leur enseignerai, leurs fils « seront assis éternellement sur votre trône » ; c'est-à-dire que leur fidélité portera des fruits tels que leur espérance ne sera point illusoire, et qu'ils arriveront où ils espèrent arriver. Donc ici-bas les hommes qui ont de l'espérance dans l'avenir, sont en quelque sorte des pères ; et ils sont comme des enfants quand ils ont acquis ce qu'ils espéraient, et ont en quelque sorte enfanté, engendré par leurs œuvres ce qu'ils possèdent. C'est là ce qui

[1] Ps. CXXXI, 11. — [2] I Rois, XV, 11, 29. — [3] Ps. CIX, 4. — [4] Id. CXXXI, 12.

leur est réservé pour *après eux*, puisque le nom de postérité, ou ceux d'après, désigne ordinairement les enfants.

20. Mais si par enfants vous voulez entendre des hommes, il faut leur appliquer aussi ces paroles : « Si tes enfants gardent mon « alliance et les préceptes que je leur ensei« gnerai », en sorte que tel serait le sens : « Si tes enfants gardent mon alliance et les « préceptes que je leur enseignerai, ainsi que « leurs enfants », s'ils les gardent également; en sorte qu'il y aurait une distinction, et que la promesse de s'asseoir sur le trône serait pour les enfants de David, et les enfants de ces enfants, mais à la condition que tous garderont ces préceptes. Qu'arrivera-t-il donc, s'ils ne les gardent point? La promesse de Dieu sera-t-elle donc nulle? Point du tout. Le Prophète n'a parlé de la sorte, n'a fait cette promesse, que dans la prévision de Dieu ; et qu'est-ce qu'a prévu Dieu, sinon qu'ils croiront ? Et afin que nul ne crût qu'il pouvait se soulever contre les promesses de Dieu, comme s'il dépendait de lui que cette promesse divine fût accomplie ou non, voilà que le Prophète nous dit que Dieu a promis avec serment, ce qui montre que l'accomplissement est infaillible. Pourquoi néanmoins dire : « S'ils gardent? » Afin que la promesse de Dieu ne te donne aucune présomption, et ne te porte à négliger son alliance. La garder, c'est être fils de David ; la négliger, c'est n'être plus fils de David ; et Dieu n'a rien promis qu'aux fils de David. Tu ne saurais dire : Je suis fils de David, si tu es dégénéré. Les Juifs ne sauraient s'appeler ainsi, quoique nés de sa race. Ils le font, il est vrai, mais c'est une folie. Car le Seigneur leur a porté ce défi : « Si vous êtes les enfants d'Abra« ham, faites les œuvres d'Abraham [1] ». Il leur en refusait le nom, parce qu'ils n'en imitaient pas les œuvres. Comment nous appeler fils de David, nous qui ne sommes point de sa lignée selon la chair? Nous ne pouvons être ses fils qu'en imitant sa foi, qu'en servant Dieu comme il l'a servi. Si donc tu ne veux acquérir par de saintes actions ce que tu ne saurais espérer par la naissance, comment s'accomplira pour toi la promesse de t'asseoir sur le trône de David ? Et si elle n'est accomplie en toi, crois-tu qu'elle sera sans effet ? Comment Dieu trouvera-t-il sa demeure dans les campagnes boisées? Comment ses pieds pourront-ils demeurer fermes? Quel que tu sois, cette maison subsistera.

[1] Jean, VIII, 39.

21. « Car le Seigneur a choisi Sion, il l'a « choisie pour en faire son habitation [1] ». Sion, c'est l'Eglise, c'est la Jérusalem d'en haut, la cité de la paix, à laquelle nous nous hâtons d'arriver, qui est encore dans l'exil, non pas dans les anges, mais en nous, et dont la partie meilleure attend l'arrivée de l'autre, De là nous sont venues les saintes lettres qu'on lit chaque jour. Telle est la cité, telle est Sion que le Seigneur a choisie.

22. « C'est le lieu de mon repos dans les « siècles des siècles [2] ». C'est Dieu qui parle et qui dit : C'est mon repos, c'est là que je me repose. Quel amour de Dieu pour nous, mes frères ! il repose, dit-il, quand nous reposons. Dieu n'est jamais dans l'agitation, et n'a pas besoin de reposer comme nous, mais il dit qu'il se repose, parce que nous trouvons en lui notre repos. « C'est là que j'habiterai, « parce que je l'ai choisie ».

23. « Je comblerai ses veuves de bénédic« tions, et ses pauvres je les rassasierai de « pain [3] ». Toute âme est veuve dès qu'elle se voit dénuée de tout secours autre que celui de Dieu. Quelle peinture, en effet, l'Apôtre nous fait-il de la veuve? « Celle qui est vrai« ment veuve et désolée », nous dit-il, « a mis « sa confiance dans le Seigneur ». Or, il parlait de ces veuves que nous appelons tous ainsi dans l'Eglise. Car il avait dit : « Celle qui vit « dans les délices est morte, quelque vivante « qu'elle soit », et il ne la compte pas au nombre des veuves. Mais que dit-il à propos des veuves saintes? » Celle qui est vraiment « veuve et désolée a mis son espérance dans « le Seigneur, et persévère nuit et jour dans « les prières et les saintes supplications ». Puis il ajoute : « Pour celle qui vit dans les « délices, elle est morte, quelque vivante « qu'elle soit [4] ». Pourquoi donc l'autre est-elle veuve? Parce qu'elle n'a d'autre secours que celui de Dieu. Des femmes qui ont leurs maris, tirent des secours de ces maris une certaine vanité; une femme veuve paraît abandonnée, et son appui n'en est que plus solide. Toute l'Eglise n'est donc qu'une seule veuve. Elle est veuve dans les hommes, veuve dans les femmes, veuve dans les personnes mariées, veuve dans les femmes qui ont un

[1] Ps. CXXXI, 13. — [2] Id. 14. — [3] Id. 15. — [4] I Tim. V, 5, 6.

époux, veuve dans les jeunes gens, veuve dans les vieillards, veuve dans les vierges. Toute l'Eglise ne forme qu'une seule veuve, et une veuve abandonnée en ce monde; si elle comprend son état, si elle est persuadée de sa viduité, elle trouve près d'elle un fort appui. Ne reconnaissez-vous pas, mes frères, cette veuve dans l'Evangile, quand le Seigneur nous dit qu'il faut toujours prier, et ne jamais cesser de prier ? » Il y avait », dit-il, « dans une ville, un juge qui ne craignait pas « Dieu, et ne s'inquiétait point des hommes ; « et chaque jour une veuve s'en venait le « trouver en disant : Faites-moi justice de « mon adversaire ». Or, à force de l'importuner, elle le fatigua enfin. « Car ce juge qui ne « craignait pas Dieu, et qui n'avait aucun « souci des hommes, se dit en lui-même : « Quoique je n'aie nulle crainte de Dieu, nul « souci des hommes, je lui rendrai néanmoins « justice, à cause de son importunité [1] ». Si ce juge corrompu entendit cette veuve, de peur qu'elle ne l'importunât davantage, Dieu pourrait-il ne pas exaucer son Eglise, qu'il exhorte lui-même à la prière ?

24. De même : « Ses pauvres, je les rassa« sierai de pains ». Qu'est-ce à dire, mes frères? Soyons pauvres, et nous serons rassasiés. Il est des hommes enflés des honneurs du monde, des hommes orgueilleux, qui sont chrétiens; ils adorent Jésus-Christ, mais ne sont pas rassasiés; ils ne sont rassasiés que de leur orgueil, qu'ils ont en abondance. C'est d'eux que le psaume a dit : « Nous sommes « un sujet d'opprobre pour ceux qui sont dans « l'abondance, et de mépris pour les su« perbes [2] ». Ils sont dans l'abondance, et mangent sans être rassasiés. Or, qu'a dit le Psalmiste à leur sujet? « Tous les riches de la « terre ont mangé [3] ». Ils adorent le Christ, ils ont pour le Christ de la vénération, ils invoquent le Christ, mais ils ne sont point rassasiés de sa sagesse et de sa justice. Pourquoi? Parce qu'ils ne sont point pauvres. Quant aux pauvres, c'est-à-dire aux humbles de cœur, plus ils ont faim et plus ils mangent, et ils ont d'autant plus faim qu'ils sont plus détachés du monde. Un homme rassasié dédaigne tout ce que tu peux lui offrir ; il n'a pas faim. Mais donne-moi un affamé, donne-moi ceux dont il est dit : « Bienheureux ceux qui ont « faim et soif de la justice, parce qu'ils seront

[1] Luc, XVIII, 1-8. — [2] Ps. CXXII, 4. — [3] Id. XXI, 30.

« rassasiés [1] », et ils seront ces pauvres dont il est dit ici : « Quant à ses pauvres, je les « rassasierai de pains ». Aussi dans ce même psaume où il est dit : « Tous les riches de la « terre ont mangé et ont adoré », il est dit encore, à propos des pauvres et dans le sens de notre psaume : « Que les pauvres man« gent, et ils seront rassasiés, et ils loueront « le Seigneur, ceux qui le recherchent [2] ». Au même endroit où l'on dit que « les riches ont « mangé et ont adoré », on dit encore, à propos des pauvres: « Qu'ils mangent et ils seront ras« sasiés ». Pourquoi, en parlant des riches qui ont adoré, n'est-il pas dit qu'ils sont rassasiés, et pourquoi, en parlant des pauvres, est-il dit qu'ils sont rassasiés? De quoi sont-ils rassasiés? Quelle est, mes frères, cette satiété? C'est Dieu lui-même qui est leur pain. Or, afin que ce pain fut un lait pour nous, il est descendu sur la terre, et il a dit à ses disciples : « Je « suis le pain vivant descendu du ciel [3] ». Aussi le psaume que je viens de citer a-t-il dit : « Que les pauvres mangent, et ils seront « rassasiés ». De quoi seront-ils rassasiés? Ecoute la suite : « Et ceux qui recherchent le « Seigneur le loueront ».

25. Soyez donc pauvres, soyez parmi les membres de cette veuve, n'ayez de secours qu'en Dieu seul. Votre argent n'est rien, il ne vous sera d'aucun secours. Beaucoup sont tombés à cause de leur argent, l'argent a causé leur perte : beaucoup ont été recherchés des voleurs à cause de leur argent; ils eussent été en sureté, s'ils n'eussent possédé ce qui les a fait rechercher. Beaucoup ont compté sur la puissance de leurs amis : ces puissants sur lesquels ils comptaient sont tombés et ont entraîné dans leur chute ceux qui comptaient sur eux. Voyez ce que le genre humain nous offre chaque jour. Que voyez-vous d'extraordinaire dans mes paroles? Ce n'est pas seulement l'Ecriture qui nous l'apprend, vous le pouvez lire dans toute la terre. Apprenez donc à ne point compter ni sur l'argent, ni sur l'amitié des hommes, ni sur les honneurs et les vanités du siècle. Méprise tout cela, et si tu le possèdes et que tu le méprises, remercie Dieu. Mais si tu en es enflé, ne considère pas quand est-ce que tu deviendras la proie des hommes, tu es déjà la proie du diable. Or, si tout cela ne te donne point de présomption, tu seras parmi les

[1] Matth. V, 6. — [2] Ps. XXI, 27. — [3] Jean, VI, 41.

membres de cette veuve qui est l'Eglise, et dont il est dit : « Je comblerai sa veuve de « mes bénédictions » ; tu seras ce pauvre dont il est dit : « Quant à ses pauvres, je les « rassasierai de pains ».

26. Toutefois, mes frères, il est bon de vous le dire, on rencontre l'orgueil chez un pauvre, et l'humilité chez un riche : nous en voyons chaque jour. Quelquefois tu entends un pauvre qui gémit sous l'oppression d'un riche, et quand ce riche puissant l'opprime, le pauvre est humble ; quelquefois il ne l'est pas même à ce moment, il est encore orgueilleux ; ce qui nous montre comme il serait, s'il avait quelque bien. C'est donc par le cœur, et non par la bourse qu'on est pauvre selon Dieu. On rencontre parfois un homme dont la maison est bien remplie, qui a de vastes domaines, de riches maisons de campagne, beaucoup d'or et d'argent, et qui sait qu'il n'y doit point mettre sa confiance, qui s'humilie devant Dieu, et emploie ses richesses en bonnes œuvres ; son cœur s'élève tellement en Dieu, qu'il comprend, non-seulement que ses richesses ne servent de rien, mais qu'elles entravent sa marche, si Dieu ne le conduit, et ne vient à son secours ; et le voilà au nombre des pauvres qui sont rassasiés de pains. On en voit un autre qui mendie et qui est orgueilleux, ou s'il n'est orgueilleux, c'est qu'il n'a rien, mais qui voudrait avoir de quoi s'enorgueillir. Or, Dieu n'a aucun égard au bien que l'on possède, mais au bien que l'on voudrait posséder ; et il juge selon ce désir, qui nous fait aspirer aux biens temporels, mais non sur ces biens que nous n'avons pu acquérir. De là cette parole de l'Apôtre à l'égard des riches : « Ordonnez aux riches de ce monde de n'être « point orgueilleux, de ne point mettre leur « confiance dans des richesses incertaines, « mais dans le Dieu vivant, qui nous donne « en abondance tout ce qui est nécessaire à la « vie ». Que feront-ils donc de leurs richesses ? Le même Apôtre continue en disant : « Qu'ils « soient riches en bonnes œuvres ; qu'ils donnent facilement, et fassent part de leurs « biens ». Et vois que dans ce cas ils sont pauvres en cette vie : « Qu'ils se fassent un « trésor et un fondement solide pour l'avenir, « afin qu'ils embrassent la vie éternelle [1] ». Quand ils la posséderont, c'est alors seulement qu'ils seront riches ; mais, qu'ils se reconnaissent pauvres, jusqu'à ce qu'ils la possèdent. C'est ainsi que Dieu compte parmi ses pauvres qu'il rassasie de pains, ceux qui sont humbles de cœur, qui sont affermis dans la double charité, quels que soient d'ailleurs les biens qu'ils possèdent.

[1] I Tim. VI, 17-19.

27. « Je revêtirai ses prêtres du salut, et « ses saints tressailliront d'allégresse [1] ». Nous voici à la fin du psaume, que votre charité veuille bien écouter quelque peu : « Je revê« tirai ses prêtres du salut, et ses saints tres« sailliront d'allégresse ». Quel est notre salut, sinon le Christ Notre-Seigneur ? Qu'est-ce à dire dès lors : « Je revêtirai ses prêtres du « salut ? Vous tous », dit saint Paul, « qui êtes « baptisés en Jésus-Christ, vous avez revêtu le « Christ [2]. Et ses saints tressailliront d'allé« gresse ». D'où leur viendra cette allégresse ? De ce qu'ils sont revêtus du salut, non par eux-mêmes ; car « ils sont lumière », il est vrai, mais « dans le Seigneur [3] » ; auparavant ils étaient ténèbres. De là vient que le psaume ajoute : « C'est là que j'établirai la force de « David [4] » ; afin que l'on se confie dans le Christ qui sera la grandeur de David. Le mot corne, du Prophète, signifie grandeur. Or, quelle sera cette grandeur ? Non pas une grandeur charnelle, car tous les os sont enveloppés de chair, mais la corne s'élève au-dessus de la chair. Cette corne est donc une grandeur spirituelle. Or, en quoi consiste l'élévation spirituelle, sinon à mettre sa confiance dans le Christ ; à ne pas dire : C'est moi qui agis, moi qui baptise ; mais bien : « C'est le Christ qui baptise ? » C'est là qu'est la grandeur de David. Et afin que vous sachiez que telle est la grandeur de David, écoutez ce que dit ensuite le Prophète : « J'ai « préparé une lampe à mon Christ ». Quelle est cette lampe ? Vous le savez déjà par les paroles de Jean : « Il était une lampe ardente et bril« lante [5] ». Et que dit encore Jean ? « C'est lui « qui baptise ». C'est donc en lui que tressailliront les saints, que tressailliront les prêtres : car tout le bien qui est en eux, ne vient point d'eux, mais de Celui qui a le pouvoir de baptiser. Quiconque dès lors est baptisé vient en son temple avec sécurité ; parce que le baptême ne vient point d'un homme, mais de celui en qui Dieu a établi la puissance de David.

[1] Ps. CXXXI, 16. — [2] Gal. III, 27. — [3] Eph. V, 8. — [4] Ps. CXXXI, 17 — [5] Jean, V, 35.

28. « En lui fleurira ma sainteté [1] ». En qui ? En mon Christ. Car cette expression : A mon Christ, est la parole du Père, qui dit : « Je « comblerai sa veuve de bénédiction, et ses « pauvres, je les rassasierai de pains. Ses prê- « tres, je les revêtirai du salut, et ses saints « tressailliront d'allégresse ». Celui qui a dit : « C'est là que j'établirai la force de David », c'est Dieu le Père ; lui qui dit encore : « J'ai « préparé une lampe à mon Christ », car le Christ est tout à la fois notre Christ, et le Christ du Père. Il est notre Christ, puisqu'il nous sauve et nous gouverne, de même qu'il est notre Seigneur, et le Fils du Père ; mais il est Christ, et pour nous et pour son Père. S'il n'était point le Christ du Père, il ne serait point dit plus haut : « A cause de David votre « serviteur, ne détournez point la face de « votre Christ. Sur lui s'épanouira la fleur de « ma sainteté ». C'est dans le Christ qu'elle fleurit. Que nul d'entre les hommes n'ose se l'attribuer, puisque c'est le Christ qui sanctifie ; autrement cette parole ne serait point vraie : « C'est en lui que s'épanouira la fleur « de ma sanctification ». La gloire de ma sanctification s'épanouira. La sanctification du Christ est donc dans le Christ, et c'est dans le Christ que réside le pouvoir de Dieu dans la sanctification. « Elle fleurira », dit le Prophète, ce qui signifie la gloire. C'est quand les arbres fleurissent qu'ils sont dans leur beauté. Donc la sanctification est dans le baptême, qui lui donne sa fleur et sa gloire. Comment le monde entier s'est-il incliné devant cette beauté ? Parce que c'est la beauté du Christ. Mettez-la au pouvoir des hommes, comment fleurira-t-elle, puisque toute chair n'est que du foin, et toute la beauté de la chair n'est que la beauté d'une herbe [1] ?

[1] Ps. CXXXI, 18.

[1] Isa. XL, 6.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXXII.

SERMON AU PEUPLE, EN FAVEUR DES MOINES ET CONTRE LES DONATISTES.

LE MOINE, OU L'UNITÉ DE CŒUR.

C'est le bonheur pour des frères de demeurer dans l'unité qui enfanté les monastères. Ceux qui le comprirent les premiers furent les Apôtres, puis les disciples qui n'avaient qu'un seul cœur. Comparez le moine catholique, humble et sobre, avec le Circoncellion ivrogne et furieux. Qu'il y ait de faux moines, cela tient à l'humanité, puisque ni parmi ceux qui gouvernent l'Eglise, ni parmi ceux qui servent Dieu dans le calme, ni parmi les gens du monde, tous ne seront point sauvés. Les hérétiques donnent à leurs solitaires le nom d'Agonistiques, du mot *agon*, combat ; puissent-ils justifier ce nom en combattant pour le Seigneur ! Les catholiques les appellent moines, de *μόνος*, seul, ou plusieurs en un seul par l'âme. Ils peuvent bien nous reprocher le nom de moines, eux qui ne reconnaissent l'unité ni dans l'Eglise ni dans les âmes.

Cette unité ressemble au parfum sur la tête d'Aaron, ou du souverain prêtre, lequel descend sur sa barbe, ou sur le signe de sa force, comme les Apôtres, comme Etienne le premier martyr, qui triomphe par la charité. Le parfum descend sur le bord du vêtement ou sur l'Eglise, qui est sans tache, puisqu'elle est purifiée dans le sang du Christ, sans ride puisqu'elle est étendue sur la croix. Ce bord est celui d'en haut qui donne passage à la tête, parce que le Christ entre chez nous par la charité fraternelle. Comme la rosée d'Hermon ; c'est-à-dire que tout cela s'accomplit en nous par la grâce de Dieu. Hermon signifie lumière d'en haut, et désigne le Christ, qui donne le calme et la paix, et dès lors l'unité des âmes. C'est dans cette paix que nous devons louer le Seigneur ; et si nous ne pouvons le trouver sur la terre, habitons dans le ciel par l'âme.

1. Notre psaume est court, mais célèbre et fort connu. « Qu'il est bon, qu'il est agréable « pour des frères d'habiter ensemble [1] ». Il y a tant de douceur dans ce verset qu'on le chante quand même on ne connaîtrait point le Psautier. Il est doux comme est douce la charité qui réunit les frères dans une même demeure. Qu'il soit bon, qu'il soit agréable pour des frères d'habiter ensemble, c'est là ce qui n'a besoin ni d'explication ni de commentaire. Mais dans a suite il faut frapper, afin que la porte s'ouvre. Néanmoins, afin que ce premier verset nous donne

[1] Ps. CXXXII, 1.

le sens de tout le psaume, considérons si ce n'est point de tous les chrétiens qu'il est dit : « Combien il est bon, combien il est agréable « pour des frères d'habiter ensemble », ou s'il n'y en a pas quelques-uns des plus parfaits qui demeurent ensemble, et sur qui tomberait cette bénédiction qui ne serait point dès lors pour tous, mais pour quelques-uns seulement, d'où elle se répandrait sur les autres.

2. Cette parole du psaume, ce chant suave, cette ravissante mélodie que l'on trouve dans le cantique même et dans le sens a enfanté les monastères. Tel est le chant qui a excité les frères à demeurer ensemble; ce verset a été pour eux une trompette éclatante : elle a retenti dans l'univers entier, et ceux qui étaient divisés se sont réunis. Ce cri de Dieu, ce cri du Saint-Esprit, ce cri prophétique n'était pas entendu dans la Judée, et toutes les contrées de la terre l'ont entendu. Ceux qui l'entendaient chanter demeuraient sourds à cette parole du psaume, et il s'est trouvé que ceux-là ont prêté l'oreille dont il est dit : « Voilà qu'ils le verront, ceux qui « n'ont pas entendu parler de lui, et ceux qui « ne l'ont pas entendu comprendront [1] ». Toutefois, mes bien-aimés, à bien considérer, c'est dans la muraille de la circoncision que cette bénédiction a pris sa source. Tous les Juifs, en effet, ont-ils péri ? Et d'où viennent les Apôtres, fils des Prophètes, fils de ceux que l'on a secoués [2] ? expression que vous comprenez. D'où viennent encore ces cinq cents disciples, qui virent le Seigneur après sa résurrection, et que mentionne saint Paul [3] ? D'où encore ces cent vingt qui étaient réunis dans un même lieu, après la résurrection et l'ascension du Seigneur, et sur lesquels descendit en ce lieu le Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, envoyé selon la promesse du Sauveur ? Tous venaient du peuple juif, et ont les premiers habité ensemble ; ils vendaient leurs biens, et en apportaient le prix aux pieds des Apôtres, comme nous lisons dans les Actes des Apôtres ; « et on le « distribuait à ceux qui avaient besoin, et nul « ne revendiquait rien en propre, mais toutes « choses leur étaient communes ». Que signifie « ensemble », ou « en un », *in unum?* L'Ecriture nous répond : « Ils n'avaient « qu'une même âme, et un même cœur en « Dieu [1] ». Voilà ceux qui ont compris les premiers : « Combien il est bon, combien il « est agréable pour des frères d'habiter dans « l'unité ». Ils sont les premiers pour l'avoir entendu, mais ne sont point les seuls, car cet amour, cette union des frères ne s'est point arrêté en eux. Cette allégresse de la charité, ce vœu que l'on fait à Dieu, ont passé à ceux qui les suivaient. Il y a là, en effet, un vœu fait à Dieu, et il est dit : « Promettez à votre « Dieu, et tenez à votre promesse [2] ». Toutefois, il est mieux de ne faire aucun vœu, que d'en faire un sans le tenir [3]. Mais notre âme doit être fervente à faire des vœux et à les acquitter, de peur qu'en se croyant trop faible pour les acquitter, elle ne soit tiède à les faire. Mais jamais elle ne s'acquittera si elle compte le faire par elle-même.

3. C'est d'un mot de notre psaume qu'est venu le nom de moines, et je vous en fais la remarque afin qu'on ne prenne pas un tel nom pour une injure aux catholiques. Quand vous reprochez aux hérétiques les désordres des Circellions, afin qu'ils en rougissent pour leur salut, ils vous objectent les moines. Voyez d'abord s'il est possible de les comparer ; vous seriez embarrassés d'exprimer votre pensée. Mais vous n'avez besoin que d'inviter chacun à regarder les uns et les autres ; oui, qu'on regarde seulement et qu'on compare. Qu'avez-vous besoin de parler ? Que l'on compare des ivrognes avec des hommes sobres, des hommes sans frein avec des hommes mesurés, des furieux avec des hommes simples, des vagabonds avec des hommes qui vivent enfermés ensemble. Mais, nous disent-ils, que signifie ce nom de moines ? Avec combien plus de raison leur dirons-nous : Que signifie le nom de Circellions ? Mais, disent-ils, Circellions n'est point leur nom. Peut-être les appelons-nous d'un nom qui est altéré. Vous dirons-nous leur nom tout entier ? On les nomme peut-être Circoncellions, et non Circellions. Si tel est leur nom, qu'ils nous en donnent le sens. Car on les nomme Circoncellions parce qu'ils errent en vagabonds autour des cellules. Ils vont çà et là, sans avoir de demeures fixes ; ils font ce que vous savez, ce que les hérétiques, bon gré, mal gré, ne peuvent ignorer.

4. Toutefois, mes bien-aimés, il y a aussi de faux moines et nous en connaissons ; mais

[1] Isa. LII, 15. — [2] Ps. CXXVI, 4. — [3] I Cor. XV, 6.

[1] Act. I, II, IV. — [2] Ps. LXXV, 12. — [3] Eccl. V, 4.

la sainte fraternité n'a point péri, parce que des hommes se donnent pour ce qu'ils ne sont point. Il y a de faux moines, comme il y a de faux clercs et de faux fidèles. Tous les états de vie, mes frères, les trois dont je vous ai quelquefois parlé, et même souvent, si je ne me trompe, renferment des bons et des méchants. C'est de ces trois genres de vie qu'il est dit : « Deux hommes seront dans les « champs, l'un sera pris, l'autre sera laissé[1]; « deux seront dans un lit, l'un sera pris, « l'autre laissé; deux femmes à la meule, l'une « sera prise, l'autre laissée[2] ». Ceux-là sont dans un champ, qui gouvernent l'Eglise. De là ce mot de l'Apôtre, et voyez s'il n'était pas dans un champ : « J'ai planté, Apollo a « arrosé, mais Dieu a donné l'accroisse- « ment[3] ». Par ceux qui sont dans un lit, l'Evangile entend ceux qui aiment le repos, car le symbole du repos c'est un lit; ceux qui ne se mêlent point à la foule ni au tumulte du monde, qui servent Dieu dans la tranquillité : et pourtant l'un sera pris et l'autre sera laissé. Il y a des bons comme il y a là des méchants. Ne vous étonnez pas que l'on trouve là des réprouvés, il y en a quelquefois de cachés qu'on ne découvrira qu'à la fin. Deux sont à la meule, et il désigne ici des femmes, parce qu'il a voulu indiquer les gens du monde. Pourquoi à la meule ? Parce qu'ils sont dans le monde comme dans un moulin. Le monde, en effet, tourne comme une meule; malheur à ceux qu'elle brise. Les bons d'entre les fidèles y sont de telle sorte, que l'un périt et l'autre se sauve. Il en est qui imitent le monde par amour pour le monde, et deviennent trompeurs et dissimulés. D'autres y sont, comme le dit l'Apôtre : « Usant « du monde comme s'ils n'en usaient pas, car « la figure du monde passe, et je veux que « vous soyez sans inquiétude[4] ». Tu entends celle qui sera prise à la meule. Il est constant que les riches sont exposés à un plus grand nombre de péchés. Engagés dans plus d'affaires, administrant de plus grands biens, ayant de plus hauts emplois, il est difficile pour eux de ne point commettre plus de fautes ; et c'est d'eux qu'il est dit : « Qu'un « chameau passera plus facilement dans le « trou d'une aiguille qu'un riche n'entrera « dans le royaume des cieux[5] ». Et comme les Apôtres s'affligeaient au sujet de ceux dont ils désespéraient, le Seigneur leur dit pour les consoler : « Ce qui est impossible à « l'homme est facile à Dieu[1] ». Comment Dieu nous rend-il cela facile? Ecoute l'Apôtre, et ne néglige pas ses préceptes : « Ordonnez « aux riches du siècle », dit-il, « de n'être « point orgueilleux[2] ». Car on trouve souvent un pauvre qui est orgueilleux, un riche qui est humble, un chrétien qui considère avec raison que toutes les choses d'ici-bas passent et s'écoulent, qu'il n'a rien apporté en ce monde, qu'il n'en saurait rien emporter; qui médite sur le riche de l'Evangile, brûlant dans les flammes de l'enfer, et demandant qu'une goutte d'eau tombât du doigt de celui qui désirait autrefois les miettes qui tombaient de sa table[3]. Ceux qui méditent ces vérités suivent l'avis de l'Apôtre : « De ne mettre « point leur espérance dans les richesses qui « sont incertaines, mais dans le Dieu vivant « qui nous donne avec abondance ce qui est « nécessaire à la vie. Qu'ils soient riches en « bonnes œuvres, qu'ils donnent facilement, « et s'amassent ainsi un trésor ». Et quel bien leur en reviendra-t-il? « Qu'ils s'amassent un « trésor et un bon fondement pour l'avenir, « afin d'embrasser la vie véritable[4] ». Voilà celle qui sera prise à la meule. Mais tout homme qui sera semblable à ce riche qui était revêtu de pourpre et de fin lin, qui faisait chaque jour bonne chère et qui méprisait le pauvre couché à sa porte, celui-là sera laissé. Car l'une sera prise à la meule et l'autre sera laissée.

5. Ezéchiel, à son tour, parle de trois personnes qui désignent bien ces trois catégories : « Quand le Seigneur jettera son glaive « sur la terre, dût-on trouver parmi eux Noé, « Daniel et Job, ils ne délivreront pas leurs « fils et leurs filles, mais ils seront seuls sau- « vés[5] ». Ces justes étaient déjà délivrés, mais ces trois noms étaient trois types. Noé désigne ceux qui gouvernent l'Eglise, parce qu'il gouverna l'arche au temps du déluge[6]. Daniel choisit la vie paisible, et servit Dieu dans le célibat, c'est-à-dire sans rechercher le mariage. C'était un homme saint, dont la vie s'écoulait en de saints désirs[7], qui passa par beaucoup d'épreuves, et qui fut trouvé comme l'or le plus pur. Quel n'était pas son calme,

[1] Matth. XXIV, 40.— [2] Luc, XVII, 34, 35. — [3] I Cor. III, 6.— [4] Id. VII, 31, 32. — [5] Matth. XIX, 24.

[1] Matth. XIX, 26. — [2] I Tim. VI, 17.— [3] Luc, XVI, 24.— [4] I Tim. IV, 19. — [5] Ezéch. XIV, 13-16. — [6] Gen. VII, 14. — [7] Dan. X, 11.

puisqu'il fut trouvé tranquille au milieu des lions? Dès lors, le nom de Daniel, qui fut appelé un homme de désirs [1], mais des chastes et saints désirs, indique les serviteurs de Dieu dont il est dit: « Combien il est bon, combien « il est agréable, pour des frères, d'habiter « ensemble ». Job désigne cette femme qui sera prise à la meule. Il avait une épouse, il avait des enfants, il avait de grandes richesses [2], et tels étaient ses grands biens en cette vie, que le diable lui reprochait de ne point servir Dieu gratuitement, mais pour les biens qu'il avait reçus de lui. Tel fut le reproche de l'ennemi à ce saint homme, et dans ses épreuves Job montra qu'il servait Dieu gratuitement, non pour ce qu'il avait reçu, mais bien pour celui qui avait donné. Quand une ruine soudaine, une triste épreuve lui eut tout enlevé, enlevé son héritage, enlevé ses héritiers, pour ne lui laisser que sa femme, encore n'était-ce point pour consolation, mais pour le comble de l'épreuve, il dit ces paroles que vous connaissez : « Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté ; il est « arrivé ce qu'il a plu au Seigneur, que le « nom du Seigneur soit béni ». Alors s'accomplit en lui ce que nous chantons, si tant est que nous le chantions par nos mœurs : « Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa « louange sera toujours en ma bouche [3] ». Ces trois hommes sont donc trois types humains, que nous avons retrouvés dans les trois états de l'Evangile.

6. Que nous disent maintenant ceux qui nous reprochent avec insolence le nom de moines? Ils diront peut-être : Nous n'appelons point les nôtres Circoncellions; c'est vous autres qui leur donnez ce nom par mépris, car nous ne les appelons pas ainsi. Qu'ils nous disent alors comment ils les nomment, et vous entendrez. Ils les appellent Agonistiques. C'est là un beau nom, il faut l'avouer, si la réalité y répondait. Mais que votre charité voie avec nous ; que ceux qui nous disent : Montreznous où est écrit ce nom de moines, veuillent bien nous montrer où est écrit celui d'Agonistiques. Nous les appelons ainsi, disent-ils, à cause de leurs combats. Car ils combattent, et saint Paul dit de lui-même « qu'il a bien « combattu [4] ». Il en est qui combattent contre le démon, et qui remportent la victoire ; soldats de Jésus-Christ, ils se nomment Agonistiques ou combattants. Plût à Dieu qu'ils fussent les soldats du Christ, et non les soldats du diable, eux dont le mot, *louange de Dieu* [1], est plus à craindre que le rugissement du lion. Ils osent bien nous reprocher que nos frères saluent les hommes qu'ils rencontrent par cette parole : Grâces à Dieu [2]. Que signifie, nous disent-ils : Grâces à Dieu ? Es-tu donc sourd au point de ne pas comprendre ce que signifie : Grâces à Dieu ? Parler ainsi, c'est remercier Dieu. Or, vois si un frère ne doit pas rendre grâce à Dieu quand il rencontre un frère. Quand ceux qui demeurent en Jésus-Christ se voient mutuellement, n'y a-t-il pas lieu de se féliciter? Et pourtant vous riez de notre *grâce à Dieu,* tandis que les hommes pleurent votre *louange à Dieu.* Mais puisque vous nous avez expliqué votre nom d'Agonistiques, puissent-ils justifier cette appellation, puissent-ils être combattants, nous y applaudissons. Que Dieu leur donne de combattre le diable, et non le Christ dont ils persécutent l'Eglise. Puisque vous les appelez Agonistiques ou combattants, et que vous trouvez une raison de ce nom dans le mot de saint Paul : « J'ai combattu un bon combat [3] »; pourquoi ne pourrions-nous pas nous servir du nom de moines, quand le psaume nous dit : « Combien il est bon, combien il est « agréable pour des frères d'habiter en« semble » ou en *un*. Or, μόνος signifie *un*, et non pas *un* indifféremment : en effet, un se trouve dans une foule, mais une foule composée de plusieurs ne saurait se dire un, μόνος, c'est-à-dire seul : car μόνος signifie un seul. Donc ceux qui vivent en commun, de manière à ne former qu'un seul homme, et à réaliser en eux cette parole de l'Ecriture, « un cœur et une âme [4] », peuvent être plusieurs corporellement, mais non plusieurs âmes ; plusieurs corps, mais non plusieurs cœurs. Voilà bien μόνος, c'est-à-dire un seul. De là ce seul malade qui était guéri à la piscine. Qu'ils nous répondent ceux qui nous rejettent le nom de moines comme une insulte ; qu'ils nous disent pourquoi cet homme paralytique depuis trente-huit années répondit au Seigneur : « Aussitôt que l'eau est « troublée, je n'ai personne pour m'y jeter, et « un autre descend avant moi [5] ». Un malade était descendu, un autre n'y descendait plus:

[1] Dan x, 11.— [2] Job, I, 23. — [3] Ps. XXXIII, 2. — [4] II Tim. IV, 7.

[1] Salut des Circoncellions. — [2] Salut des Moines. — [3] II Tim. IV, 7. — [4] Act. IV, 32.— [5] Jean, V, 5, 7.

un seul était guéri, et nous figurait l'unité de l'Eglise. Il est vrai qu'ils ont raison d'insulter à l'unité, ceux qui se sont séparés de l'unité. C'est justement que le nom de moines leur déplaît, eux qui ne veulent pas demeurer dans l'unité avec leurs frères, qui ont abandonné le Christ afin de suivre Donat. Votre charité vient d'entendre la recommandation de l'unité d'un seul ; réjouissons-nous donc avec le Psalmiste et voyons ce qui suit. Le psaume est court, nous pouvons avec la grâce de Dieu le parcourir rapidement. Ce que nous avons dit déjà, nous éclairera sans doute pour la suite, bien qu'on y trouve des obscurités.

7. « Voilà combien il est bon, combien il « est agréable pour des frères d'habiter en« semble ». Dire *voilà*, c'est montrer. Pour nous, mes frères, nous le voyons et nous en bénissons le Seigneur ; nous le prions de pouvoir dire à notre tour : Voilà. Mais à quoi va-t-il comparer ces frères ? Que le Prophète nous le dise : « Comme un parfum répandu « sur la tête d'Aaron, qui descend le long de « sa barbe, et jusque sur le bord de son vête« ment [1] ». Qu'était-ce que Aaron ? Le grand prêtre. Quel est le véritable prêtre, sinon celui qui est entré seul dans le Saint des saints ? Quel est ce prêtre, sinon celui qui a été victime et prêtre ? sinon celui qui, ne trouvant dans le monde rien que d'immonde à offrir à Dieu, s'offrit lui-même ? Sur sa tête est le parfum, parce que le Christ tout entier comprend l'Eglise. Mais c'est de la tête que descend le parfum. Notre tête, c'est le Christ crucifié et enseveli, et qui est ressuscité pour monter au ciel. Telle est la tête qui a envoyé l'Esprit-Saint ; où ? Sur sa barbe. Car la barbe est le symbole de la force, elle est le propre d'une jeunesse vigoureuse, alerte et robuste. De là vient qu'en parlant de ces sortes d'hommes, nous disons : c'est un barbu. Ce fut donc sur les Apôtres que ce parfum descendit tout d'abord ; il descendit sur ceux qui soutinrent les premiers chocs du monde : ce fut sur eux que descendit l'Esprit-Saint. Et eux aussi qui avaient commencé à demeurer ensemble, *in unum*, souffrirent persécution ; mais comme le parfum était descendu sur la barbe, ils la souffrirent sans être vaincus. Déjà la tête avait précédé, et avait fait couler le parfum, et après un si grand exemple, qui eût pu vaincre la barbe qui en était pénétrée ?

[1] Ps. CXXXII, 2.

8. C'est dans cette barbe qu'était le bienheureux Etienne. Et n'être pas vaincu, cela consiste à ne pas laisser vaincre notre charité par nos ennemis. Ceux qui ont persécuté les saints ont cru avoir vaincu ; les premiers frappaient, les seconds étaient frappés ; les premiers égorgeaient, les seconds étaient égorgés. Qui n'aurait cru que les uns étaient vainqueurs, les autres vaincus ? Mais parce que la charité n'a pas été vaincue, voilà que le parfum est descendu sur sa barbe. Ecoutez Etienne. La charité fut violente en lui ; il était violent pour eux quand ils l'écoutaient, et il pria pour eux quand ils le lapidaient. Quel était son langage quand ils l'écoutaient ? « Têtes dures, hommes incirconcis du cœur « et des oreilles, vous avez toujours résisté « à l'Esprit-Saint [1] ». Voilà la barbe. Est-il flatteur ? Est-il timide ? En entendant ces reproches qui les flétrissaient (car l'emportement d'Etienne n'était que l'emportement des paroles, mais son cœur était plein de charité pour eux, et en lui la charité ne fut pas vaincue) ; ceux-ci donc n'eurent que de la haine contre ses paroles, ils étaient ténèbres et fuyaient la lumière, et les voilà qui prennent des pierres pour lapider Etienne. Les paroles d'Etienne les avaient frappés comme des pierres, et leurs pierres frappèrent Etienne. Est-ce pendant qu'on le lapidait, ou pendant qu'on l'écoutait que notre Saint avait plus raison de s'emporter ? Toutefois il était doux quand on le lapidait, emporté quand on l'écoutait. Pourquoi ce transport quand on l'écoutait ? Parce qu'il voulait changer ses auditeurs. Mais les pierres qui tombaient sur lui ne purent vaincre sa charité : parce que le parfum divin était descendu de la tête sur la barbe, et la tête lui avait dit : « Aimez vos « ennemis, priez pour ceux qui vous persé« cutent [2] ». Il avait ouï de cette tête clouée à la croix cette parole : « Mon Père, pardonnez« leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font [3] ». C'est ainsi que de la tête le parfum était descendu sur la barbe, et quand on lapidait ce fervent disciple, il mit le genou en terre en s'écriant : « Seigneur, ne leur imputez pas ce « péché [4] ».

9. Ces saints étaient comme la barbe. Car beaucoup étaient courageux et enduraient de

[1] Act. VII, 51. — [2] Matth. V, 44. — [3] Luc, XXIII, 34. — [4] Act. VII, 59.

grandes persécutions. Mais si de la barbe ce parfum n'était descendu plus bas encore, nous n'aurions point aujourd'hui de monastères. Nous en avons, parce qu'il est descendu sur le bord du vêtement : car c'est ainsi que dit le psaume : « Qui est descendu sur le bord « de son vêtement ». Voilà que l'Eglise a suivi, et du vêtement du Seigneur a fait éclore des monastères. Car le vêtement sacerdotal est le symbole de l'Eglise. Telle est la robe dont l'Apôtre a dit que le Christ a voulu « faire paraître devant lui une Eglise pleine « de gloire, sans tache et sans ride [1] ». Elle est purifiée, afin de n'avoir aucune tache ; elle est étendue, afin de n'avoir aucune ride. Où donc ce divin foulon l'a-t-il étendue, sinon sur la croix ? Nous voyons chaque jour les foulons qui mettent les manteaux en croix, en quelque sorte, afin qu'étendus sur des croix, ils n'aient aucune ride. Qu'est-ce donc que le bord du vêtement ? Oui, mes frères, que faut-il comprendre par les bords du vêtement ? Le bord, c'est la fin du vêtement. Or, que faut-il comprendre par cette fin ? Que l'Eglise, à la fin des temps, aura des frères qui habiteront ensemble ou en un ? Ou bien ce bord ne désignerait-il pas la perfection, car c'est le bord qui achève le vêtement, et alors ceux-là seraient parfaits parce qu'ils sauraient habiter en un ? Mais ceux-là sont parfaits qui accomplissent la loi. Or, comment la loi du Christ est-elle accomplie en ces frères qui demeurent ensemble ? Ecoute l'Apôtre : « Portez mu- « tuellement vos fardeaux, et ainsi vous ac- « complirez la loi du Christ [2] ». Tel est le bord du vêtement. Toutefois, mes frères, comment pouvons-nous comprendre que tel est le bord du vêtement, dont parle notre psaume, et où descend le parfum ? Je ne crois pas qu'il soit ici question des bords qui forment les côtés du vêtement. Il y a des bords en effet sur les côtés. Mais de la barbe, le parfum a pu descendre sur le bord qui est près de la tête, et où s'ouvre le passage de la tête. C'est l'état de ceux qui demeurent ensemble : en sorte que de même que c'est par ces bords que passe la tête de l'homme qui veut se vêtir, de même le Christ qui est notre tête, entre chez nous par la concorde fraternelle, afin que nous nous revêtions de lui, et que son Eglise lui demeure unie.

[1] Ephés. v, 27. — [2] Gal. vi, 2.

10. Que dit encore le Prophète ? « Comme « la rosée d'Hermon qui descend sur les mon- « tagnes de Sion [1] ». Dans ces paroles, mes frères, le Prophète veut nous marquer que la grâce de Dieu est parmi les frères qui demeurent en un : que ce n'est point un effet de leurs forces, ni de leurs mérites, mais que c'est par un don de Dieu, une de ses grâces, comme la rosée qui nous vient du ciel. Car ce n'est point la terre qui peut se la donner, et tout ce qu'elle produit sécherait bientôt, si la pluie ne venait d'en haut. Il est dit quelque part dans un psaume : « Vous mé- « nagez, ô Dieu, une pluie volontaire à votre « héritage [2] ». Pourquoi dire *volontaire ?* C'est qu'elle n'est point due à nos mérites, et qu'elle nous vient de sa bienveillance. Quel bien avons-nous pu mériter, nous qui sommes pécheurs ? Quel bien avons-nous pu mériter, au milieu de nos iniquités ? Adam vient d'Adam, et sur cet Adam beaucoup de péchés. Qu'un homme vienne au monde, c'est Adam qui vient au monde, un damné qui vient d'un damné, et qui surcharge Adam par les péchés de sa vie. Or, quel bien a mérité Adam ? Et toutefois Dieu dans sa miséricorde a aimé, l'Epoux a aimé cette épouse, qui n'était point belle, mais qu'il voulait embellir. C'est donc la grâce de Dieu que le Prophète appelle la rosée d'Hermon.

11. Mais vous devez savoir ce qu'est Hermon. C'est une montagne assez éloignée de Jérusalem ou de Sion. Dès lors il y a de quoi nous surprendre dans cette parole du Prophète : « Comme la rosée d'Hermon qui des- « cend sur les montagnes de Sion », puisque la montagne d'Hermon est éloignée de Jérusalem, et qu'elle est, dit-on, au-delà du Jourdain. Cherchons donc un sens dans la signification d'Hermon. C'est un nom hébreu, dont le sens nous est donné par ceux qui savent cette langue. Or, Hermon signifie *lumière élevée.* Du Christ nous vient la rosée, puisque nul autre que le Christ n'est une lumière élevée. Comment dès lors est-il une lumière élevée ? D'abord sur la croix, ensuite dans le ciel. Il a été élevé sur la croix quand il s'est humilié ; mais son humiliation n'a pu être que relevée. Ce qu'il y avait de l'homme diminuait de plus en plus, comme il est arrivé à Jean; mais ce qui était de Dieu devait croître en Jésus-Christ Notre-Seigneur : c'est encore

[1] Ps. cxxxii, 3. — [2] Id. lxvii, 10.

ce qui est marqué par leur naissance. Car selon la tradition de l'Eglise, Jean est né le huit des kalendes de juillet, quand les jours commencent à diminuer, et Notre-Seigneur, le huit des kalendes de janvier, quand les jours commencent à croître. Ecoute Jean qui nous dit : « Quant à lui, il doit croître, et « moi diminuer [1] ». Or, voilà ce que marque leur genre de mort. Le Seigneur fut élevé en croix, et Jean diminué de la tête. Le Christ est donc une lumière élevée ; et de là vient la rosée d'Hermon. Mais vous qui voulez habiter ensemble, soupirez après cette rosée, soyez-en trempés. Sans cela vous ne pourrez posséder ce dont vous faites profession, comme vous ne pourrez avoir le courage de le professer, si le Christ ne vous fait entendre son tonnerre dans votre cœur. Vous ne pourrez persévérer, s'il cesse de rassasier vos âmes, parce que cet aliment sacré descend sur les montagnes de Sion.

12. Déjà, nous le savons, « les montagnes « de Sion » sont grandes en Sion. Qu'est-ce que Sion ? L'Eglise. Et quelles sont les montagnes dans l'Eglise ? Les grands. Ceux qui sont les montagnes sont aussi désignés par la barbe, et par le bord du vêtement. Car la barbe n'a d'autre sens que la perfection. Il n'y a donc pour habiter ensemble que ceux qui ont la charité parfaite. Car ceux qui n'ont point la charité parfaite en Jésus-Christ, lors même qu'ils demeurent ensemble deviennent odieux, imposteurs, troublent les autres par leur turbulence, et cherchent à les critiquer ; de même que dans un attelage, un cheval fougueux non-seulement ne tire point, mais par ses ruades brise tout l'attelage. Mais quiconque a reçu cette rosée d'Hermon, qui descend sur les montagnes de Sion, il est tranquille, calme, humble, tolérant, et la prière coule sur ses lèvres au lieu du murmure. Dans un endroit de l'Ecriture on lit cette belle description des murmurateurs : « Le cœur « de l'insensé est comme la roue d'un cha- « riot [2] ». Pourquoi comparer au chariot le cœur de l'insensé ? Il porte du foin et crie. Car la roue d'un char ne peut qu'elle ne crie. Ainsi en est-il de beaucoup de frères ; ils demeurent ensemble, mais de corps seulement. Quels sont donc ceux qui habitent véritablement ensemble ? Ceux dont il est dit : « Ils « n'avaient tous qu'nn même cœur et une « même âme en Dieu : nul ne considérait « comme à lui rien de ce qu'il possédait, « mais tous leurs biens étaient en commun [1] ». Les voilà donc désignés et caractérisés ceux qui sont figurés par la barbe, figurés par le bord du vêtement, et qui sont au nombre des montagnes de Sion. S'il y a parmi eux des murmurateurs, qu'ils se souviennent de cette parole du Seigneur : « L'un sera pris, l'autre « laissé [2] ».

13. « Car c'est là que le Seigneur veut « qu'on le bénisse [3] ». Où veut-il qu'on le bénisse ? Parmi les frères qui demeurent en un. C'est là qu'il veut être béni, là que bénissent ceux qui demeurent ensemble dans la concorde. Car on ne saurait le bénir dans la division : et c'est en vain que tu diras que ta langue bénit le Seigneur, si ton cœur est muet ; car alors la bouche bénit et le cœur maudit. « Ils bénissaient de la bouche et « maudissaient dans le cœur [4] ». Est-ce moi qui tiens ce langage ? Le Prophète a voulu désigner quelqu'un par ces paroles. C'est bénir Dieu que prier, et en continuant ta prière, tu maudis ton ennemi. Est-ce là ce que tu as appris du Seigneur, qui dit : « Aimez vos ennemis [5] ? » Si tu pratiques ce commandement, si tu pries pour ton ennemi, c'est « là que le Seigneur a commandé qu'on « le bénisse » ; c'est là que tu auras « la vie « dans le siècle », c'est-à-dire dans l'éternité. Chez beaucoup l'amour de cette vie leur fit maudire leurs ennemis : et pourquoi, sinon à cause de cette vie et de certains avantages mondains? Où donc ton ennemi t'a-t-il fait souffrir pour te forcer à le maudire de la sorte ? Est-ce sur la terre que tu as souffert ? Abandonne la terre et monte au ciel. Mais, diras-tu, comment puis-je habiter le ciel, moi qui suis revêtu de chair, absorbé par la chair ? Elève ton cœur, où ton corps doit aller ensuite. Ne ferme pas l'oreille quand on dit : Les cœurs en haut. Oui, que ton cœur soit en haut, et nul ne t'y fera souffrir. C'est ce que nous voyons très-bien dans le psaume suivant.

[1] Jean, III, 30. — [2] Eccli. XXXIII, 5.

[1] Act. IV, 32. — [2] Matth. XXIV, 40. — [3] Ps. CXXXII, 3. — [4] Id. LXI, 5. — [5] Matth. V, 44.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXXIII.

CONTINUATION DU SERMON PRÉCÉDENT.

Bénir le Seigneur dans ses parvis, c'est se mettre au large par la charité ; le bénir pendant la nuit, c'est le bénir pendant la tribulation ; se tenir debout, c'est persévérer : bénissons-le de la voix, et surtout des œuvres. Ainsi Job le bénit dans la nuit de ses épreuves, et fut victorieux sur son fumier. Il était trempé de la grâce d'Hermon. Le Prophète, après avoir exhorté au pluriel, appelle la bénédiction sur un seul, parce que plusieurs ne font qu'un par la charité : et la charité seule mérite la bénédiction.

1. « Voici le moment, bénissez le Seigneur, « ô vous tous qui servez le Seigneur, vous « qui vous tenez dans la maison du Seigneur, « dans le parvis de la maison de notre Dieu [1] ». Pourquoi ajouter « dans le parvis ? » Le parvis, c'est l'endroit le plus vaste de la maison. Se tenir dans le parvis, c'est n'être point à l'étroit, mais au large en quelque sorte. Demeure au large, et tu pourras aimer ton ennemi, car tu n'aimeras plus ces biens dans lesquels ton ennemi peut te resserrer. Comment sauras-tu que tu es dans le parvis ? Demeure dans la charité et tu es dans le parvis. La charité est toujours au large, la haine toujours à l'étroit. Ecoute l'Apôtre : « Haine « et indignation, tribulation et détresse dans « toute âme de l'homme qui fait le mal [2] ». Que dit-il au contraire de l'ampleur de la charité ? « La charité de Dieu est répandue « dans vos cœurs par le Saint-Esprit, qui « nous a été donné [3] ». Quand vous écoutez l'effusion, comprenez l'ampleur ; et quand vous entendez l'ampleur, comprenez les parvis du Seigneur : et vous aurez une véritable bénédiction du Seigneur, si vous ne maudissez point vos ennemis. Car l'Esprit de Dieu s'adresse à ceux qui souffrent la tribulation, afin qu'ils se glorifient dans ces mêmes tribulations, et leur dit : « Voici le moment, bénissez le « Seigneur, vous tous qui servez le Seigneur ». Qu'est-ce à dire, « voici le moment ? » En cette vie. Dès que les tribulations seront passées, il est évident que nous n'aurons qu'à bénir Dieu, comme il est dit : « Bienheureux « ceux qui habitent dans votre maison, ils « vous loueront dans les siècles des siècles [4] ». Ceux qui doivent bénir Dieu incessamment, commencent ici-bas à bénir le Seigneur ; ils commencent au milieu des tribulations, des épreuves, des angoisses, au milieu des adversités du monde, au milieu des embûches de l'ennemi, des fraudes et des assauts du diable. Voilà ce que signifie : « Dès maintenant bénis- « sez le Seigneur, vous qui êtes serviteurs du « Seigneur, qui vous tenez debout dans les « parvis de la maison du Seigneur ». Qu'est-ce à dire « qui vous tenez debout ? » Qui persévérez. Car il est dit de celui qui fut Archange, qu'« il ne se tint pas debout dans la vérité [1] ». Il est dit au contraire de l'ami de l'Epoux : « Cet ami de l'Epoux se tient debout et l'é- « coute, et il tressaille de joie à la voix de « l'épouse [2] ».

2. Donc « ô vous, qui vous tenez dans la « maison du Seigneur, dans les parvis de la « maison du Seigneur, pendant la nuit élevez « vos mains vers son sanctuaire, et bénissez « le Seigneur [3] ». Il est facile de bénir Dieu pendant le jour, c'est-à-dire, dans la prospérité ; mais la nuit est triste, et le jour est joyeux. Quand tout est bien pour toi, tu bénis le Seigneur. Quand vient au monde le fils que tu as désiré, tu bénis le Seigneur. Quand ton épouse est délivrée du danger de l'enfantement, tu bénis le Seigneur. Quand ton fils qui était malade est guéri, tu bénis le Seigneur. Mais si la maladie de ton fils t'a fait recourir aux devins et aux sortiléges, alors si ce n'est de la langue, c'est du moins par tes mœurs que tu as maudit le Seigneur, tu l'as maudit par tes mœurs et par ta vie. Ne te glorifie pas de bénir Dieu de la langue, si ta vie est une malédiction contre lui. Comment, diras-tu, ma vie est-elle une malédiction ? Parce que l'on jette les yeux sur ta vie, et

[1] Ps. CXXXIII, 1. — [2] Rom. II, 8. 9. — [3] Id. V, 5. — [4] Ps. LXXXIII, 5.

[1] Jean, VIII, 44. — [2] Id. III, 29. — [3] Ps. CXXXIII, 2.

l'on dit : Voilà un chrétien, voilà ce que sont les chrétiens. C'est à cause de toi qu'on blasphème le Christ. Et lorsque ta vie est une malédiction, à quoi reviennent les bénédictions de ta langue ? Bénissez donc le Seigneur, quand ? Pendant la nuit. Quand Job l'a-t-il béni ? Dans la nuit la plus triste. Il avait perdu tous ses biens, perdu ses enfants, à qui il les réservait. Quelle triste nuit, mes frères ! Mais voyons s'il ne bénit pas Dieu pendant cette nuit : « Le Seigneur a donné, « le Seigneur a ôté, comme il a plu au Sei« gneur il a été fait, que le nom du Seigneur « soit béni [1] ». Qu'elle était noire, cette nuit ! Frappé d'un ulcère de la tête aux pieds, il se dissolvait et s'en allait en pourriture. C'est alors qu'Eve osa bien le tenter : « Parle « contre ton Dieu et meurs ». Ecoute comme il bénit Dieu pendant la nuit : « Vous avez « parlé », lui dit-il, « comme une femme insen« sée. Si nous avons reçu les biens de la main « de Dieu, pourquoi n'en pas recevoir les « maux [2]? » Voilà ce que dit le psaume : « Pen« dant les nuits, élevez vos mains vers le « sanctuaire, et bénissez le Seigneur ». Que dit Job ? « Vous avez parlé comme une femme « insensée ». Adam est en pourriture et il repousse Eve comme pour lui dire : Qu'il te suffise d'avoir fait de moi un mortel ; tu as prévalu dans le paradis, tu seras vaincue sur le fumier. C'est là, mes frères, le don précieux de Dieu. Mais d'où nous vient cette grâce, sinon de ce que la rosée de l'Hermon avait trempé cette âme, de ce que le Seigneur avait donné la suavité afin que la terre produisît son fruit [1] ? « Pendant la nuit élevez « vos mains vers le sanctuaire, et bénissez le « Seigneur ».

3. « Que le Seigneur vous bénisse de Sion, « lui qui a fait le ciel et la terre [2] ». C'est au pluriel que le Prophète exhorte d'abord à bénir le Seigneur, puis il n'en bénit qu'un seul ; parce qu'il a réuni plusieurs en un seul, et qu' « il est bon que les frères demeu« rent ensemble [3] ». Les frères sont au pluriel ; mais demeurer en un, c'est là le singulier. « Que le Seigneur donc vous bénisse de « Sion, lui qui a fait le ciel et la terre ». Que nul d'entre vous ne dise : Cette bénédiction n'est point venue sur moi. De qui penses-tu qu'il soit dit : « Que le Seigneur te « bénisse de Sion ? » Il bénit l'unité : sois donc l'unité, et tu auras part à cette bénédiction.

[1] Job, I, 14-21. — [2] Id. II, 7-10.

[1] Ps. LXXXIV, 13. — [2] Id. CXXXIII, 3. — [3] Id. CXXXII, 1.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXXIV.

SERMON AU PEUPLE.

LES ŒUVRES DU SEIGNEUR.

Bénir ou blasphémer le Seigneur, ce n'est point l'agrandir, ni l'amoindrir, c'est pour nous que nous faisons l'un ou l'autre. Mais pour le bénir, il faut avoir le cœur pur, être debout dans sa maison, et non tombé dans le péché. Nous ne pouvons de nous-mêmes que le bénir. Le Seigneur est bon, non comme les créatures qui tirent de lui leur bonté ; il est la bonté même, et en comparaison de lui, nulle créature ne saurait dire complétement: *Je suis*. Impuissants à le contempler en lui-même, bénissons-le dans ses œuvres. Il nous a donné le pain des anges, en se faisant homme, afin que l'homme pût manger ce pain dès cette vie, et s'élever jusqu'à lui. Son nom : Je suis celui qui suis, paraît trop relevé, et il se proportionne à notre faiblesse, en prenant celui de Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob. Il est tel, non-seulement pour les Juifs, mais aussi pour les Gentils qui ont part à l'héritage par la foi, tandis que les enfants du royaume sont bannis. Tandis qu'il a livré aux anges les autres nations, il a choisi spécialement Jacob, non par son propre mérite, mais bien par sa grâce. Ainsi a-t-il greffé l'olivier sauvage sur l'olivier franc. Le Prophète qui est entré dans le sanctuaire de Dieu, nous dit du Seigneur qu'il surpasse tous les dieux, qu'il fait sa volonté, et que louer le Seigneur est le seul acte que nous ne fassions point par quelque contrainte, et que Dieu plaît au juste même dans l'épreuve, et non par l'appât de la récompense. Tel est le sacrifice de louanges, toujours agréable à Dieu, toujours en notre pouvoir. Quant à nous, la loi du péché est un obstacle à notre volonté, en nous-mêmes. Mais Dieu fait sa volonté : dans son Eglise, c'est-à-dire dans le ciel, symbole des hommes spirituels ; sur terre, symbole des hommes charnels qui doivent obéir ; dans la mer ou chez les infidèles, dans les abîmes ou dans le secret des cœurs. Il fait venir les nuées ou les prédicateurs, des confins de la terre où ils prêchent l'Evangile, et résout les tonnerres en pluie, changeant sa colère en miséricorde, il tire de ses trésors les vents, ou les prédicateurs de sa grâce.

Les châtiments des princes et des pays sont des symboles. Tuer les premiers-nés de l'Egypte, c'est donner la mort à la foi, dans l'Egypte ou dans la persécution, chez les hommes ou chez les hérésiarques, et chez les bêtes, ou le vulgaire qui les imite. Pharaon ou dispersion est le symbole du schisme, Seon la tentation des yeux, les Amorrhéens ceux qui ont le cœur plein de fiel. Og est la fermeture, barre le chemin qui conduit à Dieu, de là Basan ou confusion. Chanaan est celui qui sera humilié par le jugement. — Dieu exerce encore ces châtiments d'une manière spirituelle. Il a jugé son peuple en séparant les bons des méchants ; en délaissant les Juifs, il s'est fait une maison d'Israël dans les Gentils qui fléchissent le genou et méprisent leurs idoles. Les obstinés d'entre les idolâtres ont égorgé les chrétiens, mais Dieu prévaut contre eux par sa grâce, et chaque jour ils embrassent la foi.

1. C'est un devoir bien doux, mes frères, que le devoir auquel nous exhorte ce psaume, et nous devons nous réjouir d'y trouver tant de douceur. « Louez le nom du Seigneur [1] », nous dit-il. Et aussitôt il ajoute, pour nous montrer combien il est juste de louer le Seigneur : « Louez-le, vous qui êtes ses serviteurs ». Quoi de plus juste ? Quoi de plus digne ? Quoi de plus agréable ? Ne pas louer Dieu, c'est pour ses serviteurs l'orgueil, l'ingratitude, l'impiété. Et ne pas louer Dieu, qu'est-ce autre chose qu'éprouver sa sévérité ? Quelle que soit l'ingratitude chez un serviteur, et quoiqu'il s'abstienne de louer son maître, il n'en est pas moins son serviteur. Loue, ne loue pas, tu es toujours serviteur : louer le Seigneur, c'est le rendre propice ; ne point le louer, c'est l'offenser. L'exhortation du psaume est donc bonne, elle est utile, et dès lors il vaut mieux chercher le vrai moyen de louer Dieu, que mettre en doute s'il faut le louer. « Louez donc le nom du Seigneur ». C'est le psaume qui nous engage, le Prophète qui nous engage, l'Esprit de Dieu qui nous engage, le Seigneur lui-même qui nous engage à louer le Seigneur. Ce n'est point lui, mais nous que grandissent les louanges que nous lui donnons ; tes louanges n'élèvent point le Seigneur, tes blasphèmes ne l'abaissent point. Mais toi, en louant sa bonté, tu en deviens meilleur, et pire en le blasphémant. Pour lui, il demeure ce qu'il est dans sa bonté. Si Dieu lui-même apprend à ceux qui ont bien mérité de lui, prêché sa parole, gouverné son Eglise, béni son nom, obéi à ses préceptes, s'il leur apprend à garder dans le secret d'une bonne conscience la joie d'une sainte vie, à ne pas se laisser corrompre par les louanges, ni abattre par les outrages des hommes ; à combien plus forte raison Dieu lui-même qui nous donne ces leçons, qui est essentiellement immuable, ne sera ni agrandi par tes louanges, ni amoindri par tes outrages !

[1] Ps. CXXXIV, 1.

Mais comme c'est à nous que revient l'avantage de louer le Seigneur, c'est par un effet de ses miséricordes, et non de ses exigences qu'il nous ordonne de le faire. Ecoutons donc ce qu'il nous dit : « Louez le nom du Seigneur, « louez-le, vous qui le servez ». Rien n'est plus juste pour des serviteurs que de louer leur maître. Quand vous seriez destinés à servir à jamais, vous devriez toujours bénir le souverain maître ; à combien plus forte raison devez-vous le bénir tant que vous êtes serviteurs, afin de mériter d'être ses enfants !

2. Mais il est écrit dans un autre psaume : « C'est aux cœurs droits que convient la « louange [1] »; puis dans un autre endroit : « Ce n'est point à la bouche du pécheur qu'il « sied de louer Dieu [2] »; et ailleurs encore : « Je trouve mon honneur dans le sacrifice de « louange, et telle est la voie dans laquelle je « lui montrerai le salut de Dieu [3] ». Et un peu après : « Dieu a dit au pécheur : Pour« quoi raconter mes justices, et faire passer « mon alliance par ta bouche ? Toi qui as pris « en haine mes lois, et rejeté loin de toi mes « discours [4] ». Or, de peur que cette parole : « Louez le Seigneur, vous qui le servez », ne fasse croire à quelque mauvais serviteur qui pourrait se trouver dans cette grande famille, qu'il lui est avantageux de louer le Seigneur, voilà que le Psalmiste ajoute pour caractériser ceux qui doivent louer le Seigneur : « Vous tous qui vous tenez debout dans la « maison du Seigneur, dans le parvis de la « maison de notre Dieu [5] ». « Qui vous tenez « debout », non pas qui tombez. Or, on dit de ceux-là qu'ils se tiennent debout qui persévèrent dans la pratique des commandements, qui servent Dieu avec une foi sans déguisement, une espérance ferme, une charité sincère, qui honorent l'Eglise, sans donner par une vie honteuse aucun scandale à ceux qui veulent y venir et qui se heurtent souvent en chemin contre la pierre d'achoppement. Donc, « ô vous qui vous tenez debout dans la « maison du Seigneur, louez le nom du Sei« gneur ». Témoignez votre reconnaissance, car vous étiez dehors, vous voilà debout dans l'intérieur. Donc, puisque vous voilà debout, est-ce peu pour vous que l'objet de vos louanges vous ait relevés quand vous étiez couchés, vous ait fait tenir debout dans sa maison, qu'il vous ait donné de le connaître, de le louer? Est-ce donc pour nous un chétif bienfait que d'être fermes dans la maison du Seigneur ? Ne devons-nous pas reconnaître la bonté de Dieu qui nous a placés ici pendant notre exil, dans cette maison qui est le tabernacle de l'exil, et où nous sommes debout? Ne devons-nous point penser d'où nous vient cette fermeté ? Ne faut-il point comprendre que tous les impies ne cherchent point le Seigneur, et qu'il a trouvé lui-même ceux qui ne le cherchaient point, qu'en les trouvant il les a relevés, qu'en les relevant il les a appelés, qu'en les appelant il les a introduits, et les a fait tenir fermes dans sa maison ? Quiconque médite ces pensées, et n'est point ingrat, se méprise par amour pour Dieu qui lui a fait tant de grâces. Et comme il n'a rien à rendre au Seigneur pour de tels bienfaits, que lui reste-t-il, sinon de rendre grâces, sans pouvoir s'acquitter ? Or, l'action de grâce consiste à prendre le calice du Seigneur et à bénir son nom. Que peut donner un serviteur à son maître en échange des biens qu'il en a reçus [1] ? Donc, « ô vous qui « êtes fermes dans la maison du Seigneur, « dans les parvis de la maison de notre Dieu, « bénissez le Seigneur [2] ».

3. Mais que vous dirai-je pour vous inviter à louer le Seigneur? « Que le Seigneur est « bon ». Un seul mot renferme toute la louange du Seigneur : « Le Seigneur est bon ». Mais bon, non point de cette bonté que l'on retrouve dans ses créatures. Car le Seigneur a fait très-bonnes toutes ses œuvres [3]; non-seulement bonnes, mais très-bonnes. Le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment, voilà des œuvres bonnes, et même très-bonnes. Mais si toutes ces œuvres de Dieu sont bonnes, quelle doit être la bonté de celui qui les a faites ? Et toutefois, quelle que soit la bonté des créatures, bien que la bonté du Créateur soit incomparablement plus grande, on ne trouve à dire de lui rien de mieux, sinon que « le Seigneur est bon », pourvu que l'on comprenne que de cette bonté vient tout ce qui est bon. Car c'est lui qui a fait tout ce qui est bon ; tandis que sa bonté ne lui vient de personne. Il est bon par sa bonté même, et n'emprunte nullement la bonté d'ailleurs; il est bon par lui-même, et non en demeurant attaché à quelque autre bien. « Pour moi, il

[1] Ps. XXVII, 1. — [2] Eccli. XV, 9. — [3] Ps. XLIX, 23. — [4] Id. 16, 17. — [5] Id. CXXXIV, 2.

[1] Ps. CXV, 12, 13. — [2] Id. CXXXIV, 3. — [3] Gen. I, 31.

« m'est bon de m'attacher à Dieu [1] » qui, pour être bon, n'a pas besoin d'un autre, tandis que toutes les créatures ont besoin de lui pour être bonnes. Voulez-vous entendre comment sa bonté lui est propre? Comme on interrogeait le Seigneur, il répondit: « Nul n'est bon si ce n'est Dieu seul [2] ». Telle est cette bonté particulière à Dieu, sur laquelle je ne veux point passer légèrement, et que je ne puis néanmoins suffisamment vous expliquer. Je crains d'être condamné comme ingrat, si je ne fais que l'effleurer: et je crains aussi de succomber sous le poids des louanges de Dieu, si j'entreprends de l'expliquer. Ecoutez néanmoins, mes frères, et les louanges que je lui donne, et l'aveu de mon insuffisance, de sorte que mes louanges, fussent-elles incomplètes, ma bonne volonté du moins lui soit agréable. Qu'il accepte ma bonne volonté, et pardonne à mon impuissance.

4. Je me sens pénétré d'une indicible douceur quand j'entends dire : « Le Seigneur est « bon » ; et après avoir considéré et parcouru des yeux toutes les créatures extérieures, après avoir compris que toutes viennent de Dieu, quelque plaisir qu'elles me causent, je reviens à Dieu qui en est l'auteur, afin de comprendre « combien le Seigneur est bon ». Mais dès que je pénètre en lui-même, autant qu'il m'est possible, je trouve qu'il m'est plus intérieur que moi-même, et bien supérieur à moi-même, puisqu'il est tellement bon qu'il n'a besoin de rien pour être bon. Sans lui, je ne saurais louer les créatures ; mais sans les créatures, je trouve qu'il est parfait, qu'il n'a besoin de rien, qu'il est immuable, qu'il n'a recours au bien de personne pour devenir meilleur, qu'il ne redoute aucun mal qui pourrait l'amoindrir. Et que dirai-je encore ? Parmi les créatures, je trouve que le ciel est bon, que le soleil est bon, que la lune est bonne, que les étoiles sont bonnes, que la terre est bonne, que tout ce qu'elle produit et soutient par les racines est bon ; que tout ce qui marche et se meut est bon, que tout ce qui vole dans les airs, ou nage dans les eaux est bon. J'ajoute même que l'homme est bon: car « du bon trésor de son cœur, l'homme bon « tire de bonnes choses [3] ». Je dis que l'ange est bon, non point cet ange qui est tombé par orgueil, et qui s'est fait diable; mais celui qui adhère à son Créateur par l'obéissance. Je dis que toutes ces créatures sont bonnes, mais j'y joins en même temps leurs noms; le ciel est bon, l'ange est bon, l'homme est bon : quant à Dieu, je ne saurais mieux l'appeler que le bien. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même a dit : « L'homme est bon [1] »; et aussi : « Nul « n'est bon, si ce n'est Dieu seul [2] ». N'était-ce point nous stimuler à chercher et à distinguer entre le bien qui est tel par un autre bien, et le bien par lui-même ? Combien donc est bon celui qui donne la bonté à tout ce qui est bon! Tu ne saurais trouver aucun bien qui ne tire de lui sa bonté. Comme ce bien qui donne la bonté, existe par lui-même, il a aussi sa bonté par lui-même. On ne saurait dire des œuvres qu'il a faites, qu'elles n'existent point ; et on ne lui fait pas injure en disant des œuvres qu'il a faites qu'elles ne sont point. Pourquoi les eût-il faites si elles n'existent point ? ou qu'aurait-il fait, si ce qu'il a fait n'est point ? Tout ce qu'il a fait existe donc ; mais comparant à Dieu même ce qui est son œuvre, Dieu a dit de lui comme si lui seul existait : « Je suis celui qui suis » ; et encore: « Tu diras aux enfants d'Israël : Celui « qui est m'a envoyé vers vous [3] ». Il ne dit point : C'est le Seigneur tout-puissant, miséricordieux, juste. En le disant, il dirait vrai ; mais il retranche tous ces attributs par lesquels on pourrait le désigner et le dire Dieu, pour affirmer qu'il s'appelle celui qui est ; et comme si tel était son nom, « voici », dit-il, « ce que tu diras aux enfants d'Israël : Celui « qui est m'a envoyé vers vous ». Dieu est, en effet, de telle sorte que toutes ses créatures comparées à lui ne sont point. Hors de là, elles sont, puisqu'il les a faites. Mais comparées à lui, elles ne sont point : car être véritablement, être sans changement, il n'y a que Dieu qui soit ainsi. Il est, en effet, celui qui est, comme le bien des biens est le bien. Considérez et voyez que dans tout ce que vous louez en dehors de lui, c'est la bonté que vous louez. Louer ce qui n'est pas bon est une folie. Louer un homme injuste à cause de son injustice, n'est-ce pas être injuste ? Louer un voleur à cause de ses larcins, n'est-ce pas y prendre part ? De même que louer un juste à cause de sa justice, c'est s'associer à lui, du moins par la louange ? Car tu ne louerais pas l'homme juste, si tu ne l'aimais; et tu ne l'ai-

[1] Ps. LXXII, 28. — [2] Matth. XIX, 17. — [3] Id. XII, 35.

[1] Matth. XII, 35. — [2] Marc, X, 18. — [3] Exod. III, 14.

merais pas, si tu n'avais en toi quelque justice. Si donc tout ce que nous louons n'obtient nos éloges que par la bonté, tu ne saurais avoir pour louer Dieu un motif plus grand et plus solide que sa bonté. Donc, «louez le Seigneur « parce qu'il est bon ».

5. Jusques à quand parlerons-nous de sa bonté ? Qui peut concevoir en son cœur, ou mesurer combien le Seigneur est bon ? Mais rentrons en nous-mêmes, reconnaissons Dieu en nous, et bénissons l'ouvrier dans ses œuvres, puisque nous sommes impuissants à le contempler en lui-même. Il est vrai que nous le pourrons un jour, quand notre cœur sera purifié par la foi, de manière à trouver sa joie dans la vérité : mais maintenant, comme nous ne saurions le voir, considérons ses œuvres, afin de ne point demeurer sans le bénir. « Louez donc le Seigneur», ai-je dit, « parce qu'il est bon ; chantez son nom parce « qu'il est doux ». Dieu pourrait être bon, sans être doux, s'il ne te donnait à goûter cette douceur ; mais il s'est montré bon pour les hommes, au point de leur envoyer un pain du ciel, de livrer pour qu'il devînt un homme et mourût pour les hommes, son propre Fils qui est égal à lui-même, qui est tout ce qu'il est ; et ainsi ce que tu es peut te faire goûter ce qui n'est pas encore. Goûter la douceur de Dieu surpassait tes forces ; d'une part elle était trop éloignée, trop relevée, et d'autre part, tu étais trop abaissé, trop plongé dans la boue. A cette effroyable distance, il t'a envoyé un médiateur. Homme, tu ne pouvais aller à Dieu, et Dieu s'est fait homme, afin que toi qui es homme, et qui ne saurais t'approcher de Dieu, mais de l'homme, tu pusses par l'homme arriver à Dieu ; et que Jésus-Christ homme fût médiateur entre Dieu et les hommes [1]. S'il n'eût été qu'un homme, en suivant ce que tu es toi-même, tu n'aurais pas poussé plus avant ; s'il n'eût été qu'un Dieu, impuissant à comprendre Dieu, tu n'eusses pu arriver jusqu'à lui ; or, Dieu s'est fait homme, afin qu'en suivant cet homme, ce qui est possible pour toi, tu pusses parvenir à Dieu, ce que tu ne pouvais faire. C'est donc lui qui est médiateur, et qui est ainsi devenu doux pour nous. Quoi de plus suave que le pain des anges ? Comment Dieu ne serait-il pas doux, quand l'homme a mangé le pain des anges [2] ? Car l'ange n'a point une

[1] I Tim. II, 5. — [2] Ps. LXXVII, 25.

nourriture, et l'homme une nourriture. Cette nourriture, c'est la vérité, c'est la sagesse, c'est la force de Dieu ; mais tu ne saurais en jouir, à la manière des anges. Comment les anges peuvent-ils jouir de lui ? Tel qu'il est : « Au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ; « c'est par lui que tout a été fait [1] ». Mais toi, comment peux-tu l'atteindre ? Parce que « le « Verbe s'est fait chair et a habité parmi « nous [2] ». Afin que l'homme pût manger le pain des anges, le Créateur des anges s'est fait homme : « Chantez donc son nom parce « qu'il est doux ». Si vous l'avez goûté, chantez-le ; chantez le Seigneur, si vous avez goûté combien il est doux ; si vous goûtez quelque part une douceur, bénissez-le. Quel est l'homme si ingrat envers son cuisinier ou son panetier, qui ne le remercie point par une louange, quand il a trouvé quelques délices dans un ragoût ? Si nous ne gardons point le silence dans ces sortes de bien, le garderons-nous pour l'auteur de tous ces biens ? « Chantez son nom parce qu'il est doux ».

6. Et maintenant voyez ses œuvres. Il vous fallait peut-être des efforts pour voir le bien de tous les biens, le bien sans lequel rien n'est bien, le bien qui, sans tout le reste, est le souverain bien ; vous faisiez des efforts pour le voir, et peut-être qu'une telle tension d'esprit demeurait sans succès. Je juge de vous par moi-même, c'est là que j'en suis. Mais s'il est un homme, comme cela est fort possible, qui ait l'esprit plus pénétrant que moi, et qui tienne le regard de son âme longtemps fixé sur ce qui est ; que cet homme loue Dieu comme il le peut, et beaucoup mieux que nous ne pouvons nous-mêmes. Toutefois remercions le Seigneur qui, dans notre psaume, a tellement conditionné sa louange, que les forts et les faibles puissent la chanter. Quand il envoyait son serviteur Moïse et lui disait : « Je suis celui qui suis » ; et encore : « Tu diras « aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a « envoyé vers vous [3] » ; comme cet Etre par soi-même était difficile à saisir pour l'esprit humain, et comme c'était un homme envoyé vers des hommes, quoiqu'il ne fût point envoyé par un homme, le Seigneur tempéra sa louange, et dit de lui-même ce que l'on pouvait comprendre, même avec douceur, et sans s'arrêter à un honneur auquel ne pou-

[1] Jean, I, 1. — [2] Ibid. 14. — [3] Exod. III, 14.

vait atteindre celui qui l'honorait. « Va », dit-« il, et dis aux enfants d'Israël : Le Dieu d'A-« braham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob m'a « envoyé vers vous ; c'est là mon nom pour « l'éternité [1] ». Assurément, Seigneur, votre nom est bien tel que vous l'avez dit : « Je « suis : Celui qui est m'a envoyé vers vous ». Pourquoi changer votre nom, et vous appeler, « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, et Dieu de « Jacob ? » Ne te semble-t-il pas que sa raison suprême te répond : dire : « Je suis celui qui « suis », est vrai, mais tu ne saurais comprendre. Dire : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu « d'Isaac, le Dieu de Jacob », c'est vrai aussi, et tu comprends ? « Je suis celui qui suis », c'est un langage qui m'est propre ; dire : « Je « suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le « Dieu de Jacob », c'est un langage à ta portée. Et si tu te perds dans ce que je suis en moi-même, comprends ce que je suis pour toi. Mais de peur qu'on ne vînt à croire que ce nom : « Je suis celui qui suis » ; et encore : « Celui « qui est m'a envoyé vers vous », c'est là son seul nom dans l'éternité ; tandis que : « Je suis « le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu « de Jacob », serait un nom temporel : le Seigneur après avoir dit : « Je suis celui qui suis » ; et encore : « Celui qui est m'a envoyé vers « vous », n'a pris aucun soin de dire que ce nom lui fût éternel ; car on le comprend, bien qu'il ne le dise point. Il est en effet, et il est véritablement, et dès lors qu'il est dans la force du terme, il n'a ni commencement ni fin. Quant à ce qu'il est à cause des hommes : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, « le Dieu de Jacob », de peur qu'il ne s'élève, dans notre âme certaine inquiétude, parce que c'est là un nom temporel et non pas un nom éternel, Dieu nous rassure, et nous fait passer du temps à la vie éternelle. « C'est là », dit-il, « mon nom pour l'éternité », non pas qu'Abraham soit éternel, ni Isaac éternel, ou Jacob éternel, mais parce que Dieu les rend éternels ensuite et sans fin. Ils n'auront pas de fin, bien qu'ils aient eu un commencement.

7. Dans Abraham, Isaac et Jacob, voyez, mes frères, toute l'Eglise, voyez toute la postérité d'Israël, et non-seulement la postérité selon la chair, mais aussi la postérité selon la foi. C'est aux Gentils que s'adressait l'Apôtre quand il disait : « Si donc vous êtes « du Christ, vous êtes la postérité d'Abraham, « les héritiers selon la promesse [1] ». Nous avons donc reçu tous la bénédiction de Dieu en Abraham, en Isaac, et en Jacob. Car Dieu a béni un certain arbre, il en a fait un olivier, comme l'a dit l'Apôtre, cet arbre des saints Patriarches, dont la fleur a été le peuple de Dieu. Or, cet olivier a été taillé et non arraché, les branches orgueilleuses en ont été retranchées ; c'est-à-dire les blasphémateurs, les impies du peuple Juif. Il est resté des branches bonnes et utiles ; puisque c'est de là que sont venus les Apôtres ; et comme ces branches utiles étaient demeurées, la divine miséricorde y a greffé cet olivier sauvage des Gentils à qui l'Apôtre a dit : « Pour toi qui « n'étais qu'un olivier sauvage, tu as été « inséré sur l'olivier franc, et tu as part à la « séve de l'olive. Ne t'élève point contre les « branches. Si tu te glorifies, ce n'est point toi « qui portes la racine, mais la racine qui te « porte [2] ». Tel est l'arbre unique appartenant à Abraham, à Isaac, à Jacob, et je dirai même que l'olivier sauvage qui a été greffé, tient plus d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, que les branches retranchées. Une fois rompues, ces branches ne sont plus de l'arbre, tandis que l'olivier sauvage, qui n'en était pas, en est maintenant ; les unes, par leur orgueil, ont mérité d'être retranchées, tandis que l'autre par son humilité a mérité d'être inséré : les unes sont séparées de la racine, l'autre s'y tient attaché. Dès lors, quand vous entendez nommer l'Israël de Dieu, Israël qui appartient à Dieu, ne vous regardez point comme étrangers. Vous étiez, il est vrai, l'olivier sauvage, maintenant vous êtes l'olivier franc, ayant part à la séve de l'olivier. Voulez-vous voir comment l'olivier sauvage a été inséré en Abraham, en Isaac, et en Jacob, afin de ne point croire que vous n'appartenez point à cet arbre, parce que vous n'êtes point de la postérité d'Abraham selon la chair ? Quand le Sauveur admira la foi de ce Centenier, qui n'appartenait point au peuple d'Israël, mais au peuple des Gentils, il s'écria : « C'est pour-« quoi, je vous le dis, beaucoup viendront de « l'Orient et de l'Occident ». Voilà bien le sauvageon dans la main de celui qui va le greffer : « Beaucoup viendront de l'Orient et « de l'Occident ». Nous voyons ce qu'il va greffer, mais voyons où il va le greffer : « Et « ils reposeront », dit-il, « avec Abraham, Isaac

[1] Exod. III, 15.

[1] Gal. III, 29. — [2] Rom. XI, 17, 18.

« et Jacob, dans le royaume des cieux ». Voilà donc ce qu'il doit greffer, et où il doit l'insérer. Que dit-il à propos des branches naturelles? « Quant aux enfants du royaume, ils « seront jetés dans les ténèbres extérieures; « c'est là qu'il y aura des pleurs et des grin« cements de dents [1] ». Voilà ce qui est prédit, ce qui est accompli.

8. Donc « chantez au Seigneur, parce qu'il « est doux ». Et voyez ce qu'il fait pour nous. « Parce que le Seigneur a choisi Jacob, il « s'est fait d'Israël un héritage [2] ». Louez-le, bénissez-le puisqu'il nous a fait une telle grâce. Je ne vous énumère que des bienfaits que vous ne puissiez comprendre. Il a subordonné aux anges les autres nations; quant à Jacob, il l'a choisi pour lui, il s'est fait un héritage d'Israël. Il s'est fait de son peuple un champ qu'il cultive, qu'il ensemence lui-même. Bien qu'il ait créé toutes les nations, il a subordonné les autres aux anges, il s'est réservé celle-ci pour la posséder, la conserver; c'est ce peuple de Jacob qu'il a choisi. Est-ce à cause de son mérite ou bien par sa grâce ? Avant qu'ils fussent nés, dit l'Apôtre, Dieu avait prononcé que « l'aîné servirait le « plus jeune ». Or, quel mérite pouvaient-ils avoir avant leur naissance, avant de pouvoir penser au bien ou au mal? Que Jacob ne s'élève donc point, qu'il ne se glorifie point, qu'il n'attribue rien à ses mérites; car avant tout mérite, il a été connu, prédestiné, choisi; il ne doit donc point son élection à ses mérites, mais à la grâce de Dieu qui l'a choisi et vivifié [3]. Il en est de même de toutes les nations; pour être greffé sur l'olivier franc, qu'avait mérité l'olivier sauvage, avec ses fruits amers, et sa stérilité ? C'était un arbre des forêts, et non du champ du Seigneur; et toutefois, le Seigneur par sa miséricorde l'a inséré sur l'olivier franc. Mais il n'était pas encore inséré quand le Seigneur « se choisit « Jacob, et fit d'Israël sa possession ».

9. Que dit ensuite le Prophète? « Parce que « je connais moi-même combien le Seigneur « est grand [4] ». Son âme s'est élevée dans les régions supérieures, au-dessus de la chair et des créatures, et a reconnu que le Seigneur est grand. Tous ne peuvent le voir et le connaître; qu'ils bénissent ses œuvres : « Il est « doux; le Seigneur a choisi pour lui Jacob, « il a fait d'Israël son héritage ». Bénis-le de cette grâce. Car « pour moi, j'ai connu que « le Seigneur est grand ». C'est le Prophète qui nous parle ainsi; lui qui est entré dans le sanctuaire du Seigneur, et qui a peut-être « entendu de ces choses ineffables, qu'il « n'est point au pouvoir de l'homme de re« dire [1] »; qui a dit aux hommes ce qu'il pouvait en dire, et retenu pour lui ce qu'il y avait d'indicible. Ecoutons-le donc en ce que nous pouvons comprendre, et croyons-le dans ce qui est incompréhensible. Ecoutons cette parole facile pour tous : « Le Seigneur a « choisi Jacob, il s'est fait d'Israël un héri« tage »; croyons ce que nous ne pouvons comprendre, car il a connu « que le Seigneur « est grand ». Si nous lui disions: Expliquez-nous sa grandeur, nous vous en supplions; ne nous répondrait-il pas : Celui dont je vois la grandeur ne serait pas grand, si je la pouvais expliquer? Qu'il en revienne donc aux ouvrages de Dieu, pour nous en parler. Qu'il ait dans sa conscience cette grandeur de Dieu, qu'il a vue, qu'il propose à notre foi, et où il ne saurait diriger nos regards; mais qu'il nous énumère quelques-unes des œuvres de Dieu. Si nous ne pouvons en voir, comme lui, la grandeur, que du moins sa bonté nous apparaisse dans des œuvres que nous puissions comprendre. « Pour moi », nous dit-il, « j'ai compris combien le Seigneur est grand, « et de combien notre Dieu surpasse tous les « autres dieux ». Quels dieux? « Bien qu'il y « en ait », nous dit l'Apôtre, « qui soient appelés « dieux dans le ciel et sur la terre, et qu'il y « ait ainsi plusieurs dieux et plusieurs sei« gneurs, il n'y a néanmoins qu'un seul « Dieu, qui est le Père, d'où procèdent toutes « choses, et qui nous a faits pour lui, et un « seul Seigneur Jésus-Christ par qui toutes « choses ont été faites, et nous sommes par « lui [2] ». Que les hommes soient donc appelés dieux; puisqu'il est dit : « Le Seigneur s'est « assis dans la synagogue des dieux »; et encore : « J'ai dit : Vous êtes des dieux, vous « êtes tous les fils du Très-Haut [3] », Dieu n'est-il point au-dessus des hommes? Mais est-ce beaucoup que Dieu soit élevé au-dessus des hommes ? Dieu est supérieur aux anges, puisque les anges n'ont pas créé Dieu, mais Dieu a créé les anges; et le Créateur est nécessairement supérieur à ses

[1] Matth. VIII, 11, 12. — [2] Ps. CXXXIV, 4. — [3] Rom., IX, 11-13. — [4] Ps. CXXXIV, 5.

[1] II Cor. XII, 4. — [2] I Cor. VIII, 5, 6. — [3] Ps. LXXXI, 1, 6.

œuvres. Or, le Prophète connaissant la grandeur de Dieu, et voyant sa supériorité sur toute créature, non-seulement corporelle, mais spirituelle, s'écrie qu'il est « le grand « roi, sur tous les dieux ». C'est lui le Dieu souverain, qui n'a aucun Dieu au-dessus de lui-même. Qu'il nous raconte ses œuvres, qui sont à notre portée.

10. « Le Seigneur a fait selon sa volonté, « dans le ciel, sur la terre, dans la mer et « dans tous les abîmes [1] ». Qui peut comprendre ces choses ? qui peut énumérer les œuvres du Seigneur dans le ciel, sur la terre, dans la mer et dans tous les abîmes ? Et toutefois si nous ne pouvions tout comprendre, au moins devons-nous croire fermement que dans le ciel, sur la terre, dans la mer et dans tous les abîmes, tout ce qu'il y a de créatures vient de Dieu : parce que c'est lui qui a tout fait dans le ciel et sur la terre, dans la mer et dans tous les abîmes, ainsi que nous l'avons dit. Il n'a fait par contrainte aucune de ses œuvres, mais « il a fait tout ce qu'il lui a plu « de faire ». Sa volonté seule a été la cause de toutes ses œuvres. Voilà que tu bâtis une maison ; mais si tu n'en voulais point bâtir, tu demeurerais sans abri ; c'est donc la nécessité qui te force de bâtir cette maison, et non pas une volonté libre. Tu fais un vêtement ; mais si tu ne le faisais, tu marcherais tout nu. C'est donc la nécessité, et non pas une volonté libre, qui t'amène à faire ce vêtement. Il en est de même quand nous plantons une vigne sur des coteaux, quand nous jetons une semence en terre ; si nous ne le faisions, nous manquerions de nourriture : tout cela est l'œuvre de la nécessité. Dieu agit par bonté et n'a besoin d'aucune de ses œuvres. « Il a « donc fait ce qu'il a voulu ».

11. Est-il une œuvre que nous fassions par une volonté libre ? Car tout ce que nous avons énuméré est l'œuvre de la nécessité : si nous ne l'eussions fait, il nous eût fallu demeurer dans la pauvreté, dans l'indigence. Trouverons-nous quelque chose qui soit l'œuvre de notre volonté libre ? Oui, assurément, c'est quand nous louons Dieu par amour. Car tu fais cela d'une volonté libre, quand tu aimes ce que tu loues ; ce n'est point l'effet de la nécessité, mais du plaisir que tu y trouves. De là vient que les justes et les saints ont trouvé de la douceur en Dieu, même quand il les châtiait ; il leur plaisait même dans ce qui inspire à l'injuste de la répulsion : et sous le fléau de Dieu, dans l'affliction, dans les peines, dans les plaies, dans la pauvreté, ils bénissaient Dieu ; sa conduite même sévère ne leur a point déplu. C'est là aimer gratuitement, et non par l'appât d'une récompense ; car Dieu que nous aimons gratuitement sera lui-même notre suprême récompense : et tu dois l'aimer de manière à ne pas cesser de le désirer pour récompense, puisque lui seul peut te rassasier ; c'est ce que Philippe désirait quand il disait : « Montrez-nous le « Père et cela nous suffit [1] ». Et c'est avec raison, puisque nous le faisons par une volonté libre, et que nous devons le faire librement ; puisque nous le faisons par attrait, nous le faisons avec amour : et quand même il nous châtierait, il ne doit pas nous déplaire, puisqu'il est toujours juste. C'est là ce que nous dit le Prophète en chantant ses louanges : « Seigneur, les vœux que je vous offrirai « sont dans mon cœur, et les louanges que je « dois vous rendre [2] ». Et ailleurs : « Je vous « offrirai des sacrifices volontaires [3] ». Qu'est-ce à dire, « je vous offrirai des sacrifices vo- « lontaires ? » Je vous bénirai de bonne volonté. Car « c'est le sacrifice de louan- « ges, dit le Seigneur, qui me glorifiera [4] ». Si l'on te forçait d'offrir à ton Dieu un sacrifice qui lui fût agréable et selon la loi, comme l'on offrait autrefois des sacrifices qui figuraient l'avenir, tu ne saurais peut-être trouver dans tes troupeaux un taureau convenable, et parmi tes chèvres un bouc qui fût digne de l'autel du Seigneur, ni dans tes étables un bélier qui pût être offert en sacrifice ; et dans ton impuissance à trouver ce que tu dois faire, tu dirais peut-être à Dieu : J'ai voulu, mais je n'ai pu. Mais en fait de louanges, oseras-tu dire : J'ai voulu, et je n'ai pu ? Vouloir, c'est une louange. Car Dieu ne demande point tes paroles, mais ton cœur. Car enfin, tu pourrais dire : Je n'ai point de langue. Qu'un homme devienne muet par quelque maladie, il n'a point de langue et n'en loue pas moins le Seigneur. Si le Seigneur avait des oreilles de chair, s'il avait besoin que la voix résonnât pour l'entendre, n'avoir plus de langue, ce serait n'avoir plus de louanges à lui offrir ; mais comme c'est le cœur qu'il cherche et le cœur qu'il regarde,

[1] Ps. CXXXIV, 6.

[1] Jean, XIV, 8.— [2] Ps. LV, 12.— [3] Id. LIII, 8.— [4] Id. XLIX, 23.

il est témoin de ce qui se passe à l'intérieur, il est juge, il t'approuve, il t'aide, il te couronne[1]; il lui suffit de ta volonté. Si tu le peux, confesse-le de bouche pour être sauvé ; si tu ne saurais, crois dans ton cœur pour être juste. C'est ton cœur qui loue, ton cœur qui bénit, ton cœur qui offre de saintes victimes sur l'autel de ta conscience ; et l'on te répond : « Paix sur la terre aux hommes de bonne « volonté [2] ».

12. Dieu donc, dans sa toute-puissance, « a « fait selon sa volonté toutes ses œuvres dans « le ciel et sur la terre » ; mais toi, dans ta maison, tu ne fais point ce que tu voudrais. Pour lui, « il a fait tout ce qu'il a voulu, dans « le ciel et sur la terre » ; toi, fais ce que tu voudras, même dans ton champ. Tu veux bien souvent, et tu ne saurais faire ta volonté dans ta maison. Une épouse te contredit, des enfants te contredisent, un domestique a souvent l'audace de te contredire, et tu ne fais point ce que tu voudrais. Mais, diras-tu, je fais ma volonté, et je sais châtier quiconque ose désobéir ou contredire. Tu ne fais pas même cela toutes les fois que tu le voudrais ; souvent tu veux châtier sans le pouvoir faire ; tu menaces quelquefois, et tu es surpris par la mort avant d'avoir mis tes menaces à exécution. Et jusque dans toi-même, fais-tu ce que tu veux ? Mets-tu un frein à tes passions ? Admettons ce frein, empêche-t-il tes passions de se soulever ? Tu voudrais, je le crois, ne ressentir aucun chatouillement de tes passions ; et néanmoins : « La chair se soulève « contre l'esprit, et l'esprit contre la chair, de « manière que vous ne faites point ce que « vous voulez [3] ». Tu ne fais donc pas en toi-même ce que tu voudrais : « Mais Dieu a fait « tout ce qu'il a voulu dans le ciel et sur la « terre ». Puisse-t-il te donner la grâce de faire en toi-même ce que tu voudras ! si lui-même ne te soutient, tu ne feras pas en toi-même ta volonté. Il ne faisait point en lui-même sa volonté non plus, celui qui disait : « La chair se « soulève contre l'esprit, et l'esprit se soulève « contre la chair, en sorte que vous ne faites « point votre volonté » : et en gémissant sur lui-même, il ajoute : « Selon l'homme inté- « rieur, je trouve du plaisir dans la loi de « Dieu, mais je sens dans mes membres une « autre loi qui combat contre la loi de mon « esprit, et qui me tient captif sous la loi du « péché qui est dans mes membres [1] » ; et comme, non-seulement dans sa maison, non-seulement dans son champ, mais pas même dans sa chair et dans son esprit, il n'accomplissait sa volonté, il poussait des cris vers Dieu qui « a fait tout ce qu'il a voulu dans le « ciel et sur la terre » ; qui a dit : « Malheu- « reux homme que je suis, qui me délivrera « du corps de cette mort [2] ? » et à qui Dieu dans sa bonté, dans sa douceur, suggéra comme une réponse : « La grâce de Dieu par Jésus- « Christ Notre-Seigneur [3] ». Telle est, mes frères, la douceur qu'il faut aimer, la douceur qu'il faut louer. Comprenez que Dieu qui « a fait tout ce qu'il a voulu, dans « le ciel et sur la terre », fera aussi en vous ce que vous voulez, et qu'avec son secours vous accomplirez votre volonté. Mais, tant que vous êtes impuissants, confessez votre faiblesse, et quand vous pourrez, criez vers lui ; de la terre où vous êtes abattus, rendez-lui grâces ; une fois debout, ne vous enorgueillissez point. C'est donc le Seigneur qui « a fait « sa volonté dans le ciel, sur la terre, dans la « mer et dans tous les abîmes ».

13. « Lui qui fait venir les nuées des extré- « mités de la terre [4] ». Nous voyons ces œuvres du Seigneur dans ce qu'il a créé. Des extrémités de la terre, les nuées viennent au milieu, et répandent la pluie : tu ne sais d'où elles sont venues. Donc ce mot du Prophète, « des extrémités de la terre », ou du fond de la terre, ou des alentours de la terre, nous indique de quel endroit Dieu tire les nuées, mais toujours de la terre. « Il résout les « tonnerres en pluie ». Sans pluie les tonnerres seraient effrayants, mais ne donneraient rien. « Dieu résout les tonnerres « en pluie ». Il tonne et tu trembles ; il pleut, et tu te réjouis. « Dieu donc résout les ton- « nerres en pluie » : celui qui t'a effrayé, te donne de la joie. « C'est lui qui tire les vents « de ses trésors » : c'est-à-dire d'une cause que tu ignores : et toutefois tu dois à Dieu d'être assez pieux pour croire que le vent ne soufflerait point si celui qui l'a fait ne lui en avait donné l'ordre, si le Créateur ne l'avait produit.

14. Voilà donc ce que nous voyons dans la création, et nous en louons Dieu, nous l'admirons, nous le bénissons : voyons ce qu'il a fait parmi les hommes en faveur de son

[1] Rom. x, 10. — [2] Luc, II, 14. — [3] Gal. v, 27.

[1] Rom. VII, 22, 23.— [2] Id. 24.— [3] Id. 25.— [4] Ps. CXXXIV, 7.

peuple. « C'est lui qui a frappé les premiers-« nés de l'Egypte[1] ». Tout cela est écrit de Dieu afin de te le faire aimer, et non écrit pour te le faire craindre. Mais vois que dans sa colère il fait aussi sa volonté. « Il a frappé « les premiers-nés de l'Egypte, depuis l'homme « jusqu'à la bête. Il a envoyé ses signes et ses « prodiges au milieu de toi, ô Egypte[2] ». Vous connaissez tout cela ; vous avez lu tout ce que la puissance du Seigneur a opéré en Egypte par Moïse, pour effrayer, pour frapper, pour humilier les Egyptiens orgueilleux. « Contre Pharaon, et contre tous ses servi-« teurs ». C'est peu de ce qui arriva en Egypte ; qu'a-t-il fait pour son peuple après l'en avoir tiré ? « Il a frappé plusieurs nations », qui possédaient cette terre que Dieu voulait donner à son peuple. « Il a tué de puissants rois : « Seon, roi des Amorrhéens, et Og, roi de « Basan, et tous les royaumes de Chanaan[3] ». Tous ces faits que le Psalmiste ne fait qu'effleurer sont racontés dans les autres livres sacrés, et le Seigneur signala sa puissance. A la vue de ses vengeances contre les impies, crains pour toi-même. Car Dieu ne les a exercées que pour te les faire éviter, te détourner de leurs voies, et t'exempter de sa colère. Considère néanmoins que la vengeance du Seigneur est sur toute chair. Ne t'imagine point qu'il ne voie point tes fautes, ou qu'il te méprise, ou qu'il dorme : vois dans tes lectures les preuves de ses bienfaits, et crains à la lecture de ses vengeances. Il est tout-puissant, et pour consoler, et pour châtier. De là vient l'utilité de ces lectures. Or, quand un homme de bien voit ce qu'a souffert un méchant, il se purifie de toute malice, de peur de tomber dans une telle épreuve, un tel châtiment. Ces lectures donc vous sont très-utiles. Qu'a fait ensuite le Seigneur ? Il a chassé les impies, « et a donné leur terre en « héritage, pour être l'héritage d'Israël son « serviteur[4] ».

15. Voici maintenant les transports de la louange : « Seigneur, votre nom subsistera « éternellement[5] » après tout ce que vous avez fait. Que vois-je en effet dans vos œuvres? J'élève mes regards sur votre création dans le ciel, je considère cette partie la plus basse que nous habitons, et j'y vois vos bienfaits dans les nuées, dans les vents, et dans les pluies. Je considère votre peuple : vous l'avez tiré de la maison de la servitude, vous avez fait éclater vos merveilles au milieu de ses ennemis, vous l'avez vengé de ceux qui le persécutaient, vous avez chassé les impies de leur terre, vous avez tué leurs rois et donné leur terre à votre peuple : voilà ce que j'ai vu, et, plein de vos louanges, j'ai dit : « Seigneur, « votre nom subsistera éternellement ».

16. Nous voyons à la lettre ce que le Prophète vient de marquer, nous le savons, nous en louons Dieu. Mais s'il y a dans tout cela des symboles, ne vous impatientez point quand je vous les explique de mon mieux. Voilà que l'on peut appliquer aux hommes ce que le le Prophète a dit de Dieu qu' « il a fait dans le « ciel et la terre tout ce qu'il a voulu ». La voûte céleste désigne les hommes spirituels, et la terre les hommes charnels : ces deux catégories forment l'Eglise de Dieu, comme le ciel et la terre, et aux spirituels appartient la prédication, comme l'obéissance aux hommes charnels. Car « les cieux aussi an-« noncent la gloire de Dieu, et le firmament « publie l'œuvre de ses mains[1] ». Car si la terre de Dieu ne désignait pas son peuple, l'Apôtre ne dirait point : « Vous êtes l'édifice « de Dieu, vous êtes le champ qu'il cultive ; « comme un sage architecte, j'ai posé le fon-« dement, mais un autre bâtit dessus[2] ». Nous sommes donc l'édifice du Seigneur, le champ du Seigneur. « Quel est l'homme », dit-il, « qui « plante une vigne, et qui n'en récolte pas le « fruit ? Moi j'ai planté, Apollo a arrosé, « mais c'est Dieu qui donne l'accroissement[3] ». Donc, aussi bien que dans le ciel et sur la terre, le Seigneur a fait tout ce qu'il a voulu dans son Eglise, et dans ses prédicateurs, et dans ses peuples. C'est peu que Dieu l'ait fait dans ceux-là, « il a fait dans la mer et dans « tous les abîmes, selon ses volontés ». La mer désigne tous les infidèles qui n'ont pas encore la foi ; et Dieu a fait en eux selon sa volonté. Les infidèles ne sévissent que par la permission de Dieu, et quand ils sont dépravés, on ne tire d'eux aucune vengeance que ne la permette celui qui a fait toutes les nations. Parce que la mer est la mer, et non la terre, peut-elle donc pour cela se soustraire à la puissance de Dieu ? « Il a fait selon sa « volonté et dans la mer et dans tous les « abîmes ». Quels sont les abîmes ? Le secret des cœurs chez les mortels, les profondes

[1] Ps. CXXXIV, 8.— [2] Id. 9.— [3] Id. 10, 11.— [4] Id. 12.— [5] Id. 13.

[1] Ps. XVIII, 2. — [2] I Cor. III, 9, 10. — [3] Id. IX, 7 ; III, 6.

pensées des hommes. Comment Dieu y agit-il selon sa volonté ? « Parce que le Seigneur « interroge le juste et l'impie ; mais celui qui « aime l'iniquité hait son âme [1] » Où le Seigneur peut-il le sonder ? Il est écrit ailleurs : « C'est dans les pensées de l'impie que Dieu « l'interroge [2]. Le Seigneur fait donc selon sa « volonté dans tous les abîmes ». Le cœur qui est bon est caché, le cœur qui est méchant nous est caché aussi, le cœur qui est bon est un abîme, comme le méchant est un abîme ; mais tout cela est à découvert pour Dieu à qui rien n'échappe. Il est la consolation du cœur qui est bon, le tourment d'un cœur pervers. Donc « il a fait selon sa volonté dans le ciel, « sur la terre, dans la mer, et dans tous les « abîmes ».

17. « Il fait venir les nuées des extrémités « de la terre [3] ». Quelles nuées ? Les prédicateurs de sa vérité : c'est à propos de ces nuées que dans sa colère contre sa vigne il a dit : « Je donnerai ordre à mes nuées de ne ré- « pandre aucune pluie sur elle [4] ». C'est peu d'avoir fait venir de Jérusalem ou d'Israël ces nuées qu'il envoya prêcher son Evangile dans l'univers entier, selon ce qui est prédit de ces nuées : « Leur voix a retenti sur toute « la terre, et le bruit de leurs paroles jus- « qu'aux confins du monde [5] ». Cela est peu ; mais comme le Seigneur a dit lui-même : « Cet Evangile du royaume sera prêché dans « tout le monde pour servir de témoignage « à toutes les nations [6] », il fait venir les nuées des confins de la terre. Car à mesure que s'étendra la prédication de l'Evangile, comment les prédicateurs de cet Evangile seraient-ils des confins de la terre, si le Seigneur n'y suscitait des nuées ? Or, que fait-il au sujet de ces nuages ? « Il résout les tonnerres en pluie ». Ses menaces se changent en miséricorde, ses tonnerres deviennent la pluie. Comment ses terreurs se changent-elles en rosée ? Quand le Seigneur te menace par ses Prophètes, ou par ses Apôtres, et que tu es dans la crainte, n'est-ce pas un tonnerre qui t'effraie ? Mais quand la pénitence te corrige, que tu vois en cela un acte de miséricorde, l'éclat du tonnerre se change en pluie. « C'est lui qui tire les vents « de ses trésors ». Je crois que ces mêmes prédicateurs sont tout à la fois des vents et des nuées ; nuées à cause de la chair, vents à cause de l'esprit. On voit les nuées, on sent les vents qu'on ne voit point. Enfin, parce que nous voyons que la chair vient de la terre, le Prophète nous dit que Dieu « les fait sortir « des extrémités de la terre ». Il nous avait marqué d'où le Seigneur fait venir les nuées : et quant aux vents, comme on ne sait d'où vient l'esprit de l'homme [1], il nous dit que « Dieu tire les vents de ses trésors ». Un peu d'attention, mes frères, et voyons le reste.

18. « C'est lui qui a frappé les premiers-nés « de l'Egypte, depuis les hommes jusqu'aux « bêtes [2] ». Que Dieu par sa miséricorde conserve nos premiers-nés, puisqu'ils nous viennent de sa faveur. C'est un pénible châtiment, c'est une plaie bien cruelle que la mort des premiers-nés. Quels sont les premiers-nés pour nous ? Nos premiers-nés sont les œuvres par lesquelles nous servons Dieu. Car nous avons pour prémices la foi ; c'est par là que nous commençons. Il a été dit à l'Eglise : « Tu « viendras et tu passeras outre, en commen- « çant par la foi [3] ». Or, nul ne commence une vie sainte, sinon par la foi. C'est donc la foi qui est notre premier-né. Conservons bien la foi, et le reste peut suivre. Ce qui fait que les hommes deviennent de plus en plus purs, qu'ils font des progrès dans la vertu, qu'ils mènent une vie plus sainte, et que l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour, selon cette parole de l'Apôtre : « Bien que « l'homme extérieur s'en aille en corruption, « l'homme intérieur néanmoins se renou- « velle de jour en jour [4] » ; c'est la foi qui vit en nous dans sa pureté primitive ; et c'est de cette foi première que l'Apôtre a dit : « Non- « seulement les autres créatures, mais nous- « mêmes qui avons les prémices de l'Esprit » ; c'est-à-dire, nous qui donnons à Dieu les prémices de notre esprit, ou notre foi qui est comme notre premier-né ; « néanmoins nous « gémissons en nous-mêmes, dans l'attente « de l'adoption, qui sera la délivrance de « notre corps [5] ». Si donc c'est une grande faveur de Dieu que la conservation de notre foi, c'est un grand châtiment que la mort de nos premiers-nés, lorsque les hommes en viennent à perdre la foi dans les persécutions de l'Eglise. Car on n'afflige l'Eglise que pour détruire la foi, et l'Egypte signifie affliction. Quiconque dès lors afflige l'Eglise, quiconque

[1] Ps. X, 6. — [2] Sag. I, 9. — [3] Ps. CXXXIV, 7. — [4] Isa. V, 6. — [5] Ps. XVIII, 5. — [6] Matth. XXIV, 14.

[1] Jean, III, 8. — [2] Ps. CXXXIV, 8. — [3] Cant. IV, 8, suiv. les Sept. — [4] II Cor. IV, 16. — [5] Rom. VIII, 23.

jette le scandale dans l'Eglise, eût-il le nom de chrétien, celui-là perd son premier-né. Il ne sera plus qu'un infidèle, un homme vide, n'ayant que le nom et le signe; mais son premier-né est enseveli dans son cœur. C'est au point que si vous lui parlez d'une vie sainte, des espérances de la vie éternelle, de la crainte des flammes inextinguibles, il ricane en lui-même, et, s'il en a l'audace en votre présence, il vous dira d'une lèvre grimaçante : Quel est celui qui en est revenu ? Les hommes parlent comme il leur plaît. Et pourtant il est chrétien; mais comme il afflige l'Eglise, son premier-né est mort, sa foi est morte : et cela « depuis l'homme jusqu'à « la bête ». Je vous dirai toute ma pensée, mes frères. Le mot d'homme signifie pour moi, dans le sens spirituel, les savants, à cause de l'âme qui est raisonnable, et qui fait l'homme proprement dit; par la bête, j'entends les ignorants, et qui ont la foi néanmoins, autrement ils n'auraient pas de premiers-nés. Il y a des savants qui affligent l'Eglise, en faisant des schismes et des hérésies. On ne saurait dès lors trouver en eux la foi, puisqu'ils sont devenus l'Egypte, ou l'affliction pour le peuple de Dieu. Leurs premiers-nés sont frappés de mort : ils entraînent après eux des troupes ignorantes, et telle est la bête du psaume. C'est donc par l'effort de leur persécution contre l'Eglise que meurt la foi chez les persécuteurs. Les premiers-nés meurent donc et chez les savants et chez les ignorants; parce que Dieu a frappé de mort les premiers-nés des Egyptiens, « depuis l'homme jusqu'à la bête ».

19. « Il a envoyé des signes et des prodiges « contre toi, ô Egypte, contre Pharaon, et « contre tous ses serviteurs [1] ». Ce Pharaon était roi d'Egypte. Ecoutez ce nom, et voyez comment le Seigneur en agit ainsi. Dans toute nation le roi est le premier; or, l'Egypte signifie l'affliction, et Pharaon, la dispersion. L'affliction a donc pour roi la dispersion; parce que tout homme qui afflige l'Eglise ne le fait qu'en se dispersant. Ils sont dispersés afin de l'affliger; car le roi ouvre la marche, et le peuple suit; la dispersion d'abord, l'affliction ensuite. Ecoutez, écoutez bien ces noms, qui sont mystérieux et pleins de sagesse. Pas un seul de ces noms qui ont servi aux vengeances du Seigneur, ne saurait s'entendre en bien.

[1] Ps. CXXXIV, 9.

20. « Il a frappé plusieurs nations, il a tué « des rois puissants ». Quels rois et quelles nations ? « Seon, roi des Amorrhéens [1] ». Ecoutez ces noms pleins de mystères. Le Seigneur, est-il dit, tua Seon, roi des Amorrhéens. Il le tua sans aucun doute, et puisse-t-il le tuer dans le cœur de tous ses serviteurs, dans toutes les épreuves de l'Eglise ! Puisse sa main ne cesser de donner la mort à de tels rois et à de tels peuples ! car Seon signifie tentation des yeux, et ces Amorrhéens signifient les cœurs pleins d'amertume. Voyez maintenant si nous pouvons comprendre que les cœurs pleins d'amertume aient pour roi la tentation des yeux. La tentation des yeux n'est autre que le mensonge, qui a une couleur, mais nulle solidité. Mais comment s'étonner que les gens pleins d'amertume aient un roi, et pour roi le mensonge ? Si tout d'abord il y avait dans l'Eglise du mensonge et de la dissimulation, il n'y aurait point de cœurs amers. Il y a de l'amertume parce qu'il y a de l'hypocrisie. La tentation des yeux vient tout d'abord, l'amertume ensuite; et c'est dans le démon qu'elle a marché tout d'abord. Car n'est-ce point déjà une tentation des yeux « qu'il se transforme « en ange de lumière [2] ? » Que la main du Seigneur tue l'un et les autres; l'un, afin qu'il ne séduise plus; les autres, afin qu'ils se corrigent. Car ce roi est mis à mort chez tout homme qui condamne l'hypocrisie, et qui aime la vérité. La main de Dieu ne cesse de faire ces sortes de meurtres. Il le fit à la lettre contre ce prince; il le fait d'une manière spirituelle et accomplit ce qu'il ne montrait alors qu'en figure. Il mit aussi à mort un autre roi et un autre peuple : « Et Og, roi de « Basan ». Quelle impiété chez celui-ci ! Og désigne la fermeture, et Basan la confusion. Un roi qui ferme le chemin vers Dieu est un roi méchant. Voilà ce que fait le diable, qui nous oppose toujours ses inventions, ses idoles, qui se pose lui-même comme nécessaire, au moyen de ses magiciens sacriléges, de ses augures, de ses aruspices, de ses devins, de son culte démoniaque, et ferme le chemin qui conduit à Dieu. De même que le Christ nous ouvre la voie qui avait été fermée, selon cette parole d'un de ceux qu'il a rachetés : « Grâce à mon Dieu, je tra- « verserai la muraille [3] » ; de même le diable

[1] Ps. CXXXIV, 10, 11. — [2] II Cor. XI, 14. — [3] Ps. XVII, 30.

ne cherche qu'à fermer la voie, pour nous empêcher de croire en Dieu. C'est en effet la croyance en Dieu qui nous ouvre le chemin [1]. Mais si la voie nous est fermée par l'incrédulité, que reste-t-il aux incrédules, sinon la confusion, quand viendra celui qu'a repoussé leur incrédulité ? Pourquoi ? Parce que la fermeture vient d'abord, et ensuite la confusion. La fermeture marche en avant comme roi, la confusion vient ensuite comme peuple. Ceux que le démon enferme afin qu'ils ne croient point au Christ, seront confondus quand le Christ apparaîtra, et leurs iniquités s'élèveront contre eux-mêmes. Alors les impies diront dans leur confusion : De quoi nous a servi notre orgueil [2] ? Voilà, mes frères, de grands mystères. La dispersion est le roi de l'affliction, et les peuples ne sont désunis que pour être affligés. Oui, voilà de grands mystères. La tentation des yeux, ou la fausseté, est le roi des cœurs amers; ils trompent afin de répandre leur amertume. La fermeture est le roi de la confusion ; car on ferme d'abord tout chemin à la foi, et il ne reste que la confusion pour le moment où viendra celui en qui l'on n'a point voulu croire. Dieu tua aussi « tous les « royaumes de Chanaan ». Ce nom de Chanaan signifie prêt à l'humiliation. Or, l'humiliation désignerait un certain bien, pourvu qu'elle fût utile ; mais quand elle est dure pour l'homme humilié, elle devient une peine. S'il n'y avait une peine dans l'humiliation, l'Evangile ne dirait point : « Quicon- « que s'élève sera humilié [3] ». Un châtiment qui doit nous humilier n'est donc pas un bienfait. Chanaan dès lors est ici un orgueilleux. Tout impie, tout infidèle élève son cœur; il refuse de croire en Dieu. Mais cet orgueil est destiné à l'humiliation pour le jour du jugement : c'est alors qu'il sera humilié contre son gré. Car il y a des vases de colère, qui ne sont faits que pour la perdition [4]. Ici bas qu'ils s'élèvent, qu'ils raillent, qu'ils prennent le pas sur les fidèles, décochent sur eux leurs sarcasmes, et leurs blasphèmes sur les chrétiens. Qu'ils traitent de fable ce que nous disons du jugement; cet échafaudage d'orgueil est destiné à l'humiliation. Quand viendra ce juge dont l'annonce provoque leur dérision, alors sera humilié non pour son salut, mais pour son supplice, celui qui s'élève maintenant avec orgueil. Maintenant il n'est pas humilié ; mais il est destiné à l'humiliation, c'est-à-dire destiné à la damnation, destiné à l'expiation.

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Sag. V, 8. — [3] Luc, XIV, 11 ; XVIII, 14. — [4] Rom. IX, 22.

21. Voilà donc tout ce que Dieu détruit ; il le détruisit autrefois visiblement, quand nos pères sortirent de la terre d'Egypte ; aujourd'hui il le détruit d'une manière spirituelle, et sa main ne cessera de le faire jusqu'à la fin des siècles. Et pour nous empêcher de croire que Dieu ait alors épuisé sa puissance, le Prophète ajoute : « Votre nom, Seigneur, « est pour toujours » ; c'est-à-dire, votre miséricorde, votre main puissante ne cesse, dans le cours des siècles, de faire ce que vous faisiez alors en figure : « Car tout ce qui « arrivait alors aux Juifs était figuratif ; on « l'a consigné, afin de nous en instruire, nous « qui venons à la fin des temps. Seigneur, « votre mémoire s'étend de génération en « génération [1] ». Or, il y a génération et génération ; il est une génération qui nous met au nombre des fidèles, en nous faisant renaître par le baptême, et une génération qui nous fait ressusciter d'entre les morts, et nous met au nombre des anges pour la vie éternelle. Mais votre mémoire, ô mon Dieu, est au-dessus de l'une et de l'autre de ces générations, parce que le Seigneur n'a point oublié de nous appeler dès aujourd'hui, et qu'il n'oubliera point alors de nous couronner. « Votre mémoire, Seigneur, passera de géné- « ration en génération ».

22. « Car le Seigneur a jugé son peuple [2] ». Tout cela s'est accompli dans le peuple juif. Mais a-t-il cessé d'agir, après avoir introduit son peuple dans la terre promise ? Il le jugera sans doute : « Le Seigneur a jugé son peuple, « et il se laissera fléchir par ses serviteurs ». Déjà il a jugé son peuple, et sans parler du jugement à venir, il a fait éclater ses jugements sur le peuple juif. Qu'est-ce à dire que ce peuple est jugé? Que les justes en sont séparés, qu'il n'y demeure que les injustes. Si je me trompe, ou si l'on m'accuse d'erreur, parce que j'ai dit que ce peuple a déjà subi son jugement, écoutons cette parole du Seigneur : « Je suis venu dans ce monde « pour juger, afin que ceux qui ne voient pas « voient, et que ceux qui voient deviennent « aveugles [3] ». Les orgueilleux sont devenus

[1] I Cor. X, 11. — [2] Ps. CXXXIV, 14. — [3] Jean, IX, 39.

aveugles, et les humbles ont été éclairés. « Le « Seigneur a donc jugé son peuple ». Isaïe a parlé de ce jugement : « Et maintenant, ô toi, « maison de Jacob, marchons dans la lumière « du Seigneur [1] ». C'est peu encore, qu'est-il dit ensuite ? Car Dieu a abandonné son peuple, la maison d'Israël. La maison de Jacob est en effet la maison d'Israël, et dire Jacob c'est dire Israël. Vous connaissez les saintes Ecritures, et il me semble qu'il vous revient à l'esprit que Jacob, voyant un ange qui luttait contre lui, reçut alors le nom d'Israël [2]. Jacob est donc le même homme, la même personne qu'Israël ; et dès lors la maison de Jacob ou la maison d'Israël, c'est une même nation, un même peuple. Et voilà que Dieu appelle l'un et rejette l'autre. Et maintenant tu ne saurais le désavouer, ô maison de Jacob, tu as tué le Christ, tu as branlé la tête devant la croix, tu as raillé celui qui y était pendu, tu as dit : « S'il est le Fils de Dieu, qu'il « descende de la croix [3] ». Le Médecin a prié pour ces frénétiques : « Mon Père, pardonnez-« leur, ils ne savent ce qu'ils font [4] ». Voilà tout ce que tu as fait. Et maintenant, crois en celui que tu as mis à mort, et bois le sang que tu as répandu. Toi donc, ô maison de Jacob, je veux t'exposer par le témoignage d'Isaïe ces paroles du Psalmiste : « Le Sei-« gneur a jugé son peuple, et il se laissera « fléchir par ses serviteurs ». Il faut comprendre que Dieu a jugé son peuple, lorsque dans ce même peuple il a séparé les bons des méchants, les fidèles des infidèles, les Apôtres des Juifs menteurs. Voilà, comme j'avais commencé à vous le dire, ce que le Seigneur nous annonçait par son Prophète : « Après « ces malheurs que tu as endurés, ô maison « de Jacob, venez, marchons à la lumière du « Seigneur ». Pourquoi, vous dis-je, « venez et « marchons à la lumière du Seigneur ? » De peur qu'en demeurant dans le judaïsme, vous n'arriviez pas au Christ. Pourquoi en effet ? Le Christ n'a-t-il pas été toujours prophétisé dans ce même peuple ? Il est vrai ; mais maintenant il a délaissé son peuple, qui est la maison d'Israël. Viens donc, ô maison de Jacob, puisque le Seigneur a délaissé son peuple qui est la maison de Jacob ; viens, ô maison d'Israël, puisque le Seigneur a délaissé son peuple la maison d'Israël. Pourquoi celle-ci vient-elle et l'autre est-elle délaissée, sinon parce que tel est le jugement du Seigneur : « Que ceux qui ne voient point verront, et « que ceux qui voient seront aveugles [1] ? » Et le Seigneur l'a exercé sur son peuple. Il a donc fait la séparation ; mais n'y trouvera-t-il personne à rétablir dans son royaume ? Assurément il trouvera quelqu'un. « Mais il « se laissera fléchir par ses serviteurs. Il n'a « point repoussé », dit l'Apôtre, « ce peuple « qu'il s'était choisi [2] ». Et quelle preuve en donne-t-il ? « Car, moi aussi, je suis Israélite ». Donc le Seigneur a jugé son peuple, « en sé-« parant les bons des méchants » ; c'est-à-dire « en se laissant fléchir par ses serviteurs ». Par qui ? Par les Gentils. Combien de Gentils sont venus à lui par la foi ! Combien de campagnes, combien de déserts viennent à lui maintenant ! Ils viennent de là en troupes sans nombre, ils veulent croire et nous leur disons : Que voulez-vous ? Connaître la gloire de Dieu. Croyez, mes frères, que cette réponse dans les campagnes nous jette dans l'admiration et dans la joie. Ils viennent je ne sais d'où, stimulés par je ne sais qui. Que dis-je, je ne sais par qui ? Je le sais bien au contraire ; puisque « personne », dit le Seigneur, « ne vient à moi, si mon Père ne « l'attire [3] ». Ils viennent à l'Eglise, et des forêts, et du désert, et des montagnes les plus éloignées et les plus abruptes, et tous ou presque tous nous tiennent le même langage, en sorte que nous reconnaissons que c'est Dieu qui les instruit. Ainsi s'accomplit cette parole prophétique : « Ils seront tous instruits « par Dieu [4] ». Nous leur demandons : Que désirez-vous ? Et ils nous répondent : Voir la gloire de Dieu. « Car tous ont péché, et tous « ont besoin de la gloire du Seigneur [5] ». Ils croient, ils sont consacrés à Dieu, ils veulent qu'on leur donne un clergé. N'est-ce point ainsi que s'accomplit cette parole : « Il se « laissera fléchir par ses serviteurs ? »

23. Après avoir ainsi tout disposé dans un ordre sacré, l'Esprit de Dieu jette aux idoles des nations que méprisent leurs adorateurs, cette suprême ironie : « Les idoles des na-« tions ne sont que de l'or et de l'argent ». Lorsque Dieu fait ainsi sa volonté dans le ciel et sur la terre, quand il a jugé son peuple, et s'est laissé fléchir par les supplications

[1] Isa. II, 5, 6. — [2] Gen. XXXII, 28. — [3] Matth. XXVII, 39-43. — [4] Luc, XXIII, 34, 35.

[1] Jean, IX, 39. — [2] Rom. XI, 1, 2. — [3] Jean, VI, 44. — [4] Isa. LIV, 13 ; Jean, VI, 45. — [5] Rom. III, 23.

de ses serviteurs, que peut-on dire d'une idole, sinon qu'elle est méprisable et non adorable? Pour nous porter à couvrir d'un souverain mépris toutes ces idoles des nations, peut-être croirons-nous que le Prophète aurait dû dire : Les idoles des nations sont du bois et de la terre, du gypse? Je ne parle point ainsi, nous dit le Prophète, ces matières sont trop viles; mais je désigne ce qui est pour les hommes un objet d'amour, ce qu'ils regardent comme précieux, et je dis : « Les idoles des nations sont de l'or et de l'ar« gent [1] ». C'est bien de l'or, c'est bien de l'argent. Mais parce qu'il y a du brillant dans l'argent, du brillant dans l'or, ont-ils vraiment des yeux pour voir? Comme c'est de l'or, comme c'est de l'argent, cela peut être utile à un avare, mais non à l'homme religieux, ou plutôt cela n'est pas utile même à l'avare, seulement à l'homme qui sait s'en servir, qui sait le donner pour acquérir le trésor du ciel; mais enfin, puisque l'or et l'argent sont inanimés, pourquoi donc, ô hommes, en faire des dieux? Ne voyez-vous pas que ces dieux que vous fabriquez ne voient point? « Ils ont des « yeux et ne verront pas; ils ont des oreilles, « et n'entendront pas; ils ont des narines, et ne « sentiront pas; ils ont une bouche, et ne parle« ront point; ils ont des mains, et n'en feront « rien; ils ont des pieds, et ne marcheront « point [2] ». Un artisan peut faire tout cela, un argentier, un orfèvre a pu faire des yeux, des oreilles, des narines, une bouche, des mains et des pieds; mais ce qu'il n'a pu donner, c'est la lumière aux yeux, ni l'ouïe aux oreilles, ni la voix à la bouche, ni l'odorat aux narines, ni la marche aux pieds.

24. O homme, tu ris de ton ouvrage, si tu connais celui qui t'a fait. Mais qu'est-il dit de ceux qui ne le connaissent pas? « Que tous « ceux qui les font leur deviennent sem« blables, et tous ceux qui y mettent leur « confiance [3] ». On croirait, mes frères, qu'il se forme dans ces hommes une certaine ressemblance avec les idoles, non point dans leur chair, sans doute, mais dans l'homme intérieur. Car ils ont des oreilles et n'entendent point, car c'est pour eux que Dieu crie : « Que celui-là entende, qui a des oreilles « pour entendre [4]. Ils ont des yeux et ne « voient point » ; car ils ont assurément les yeux du corps, mais non les yeux de la foi. Enfin on voit cette prophétie accomplie dans toute la terre. Voyez en effet ce qu'a dit le Prophète; il n'y a rien d'allégorique, rien de figuratif. Ecoutez une prophétie dans le sens propre, très-simple et très-clair, et voyez comme elle s'est accomplie. « Le Seigneur », dit le Prophète, « a prévalu contre eux [1] » ; ainsi dit Sophonias. C'est contre ceux qui lui résistaient, qui s'obstinaient, qui égorgeaient les fidèles, et faisaient des martyrs sans le savoir, que « le Seigneur a prévalu ». Et comment a-t-il prévalu? C'est dans son Eglise que nous voyons à quel point il a prévalu contre eux. Ils voulaient faire disparaître les chrétiens peu nombreux, les tuer; ils ont répandu leur sang, et le sang de ces hommes égorgés a produit une telle moisson de chrétiens, que les martyrs sont devenus supérieurs à leurs bourreaux. Ils ont d'abord tué les chrétiens pour soutenir leurs idoles, et ces idoles, ils cherchent maintenant un lieu pour les abriter. Le Seigneur n'a-t-il donc point prévalu contre eux? Vois si Dieu ne fait point ce qui vient après cette parole : « Le Seigneur a « prévalu contre eux? » Qu'a-t-il fait selon le Prophète? « Il a exterminé tous les dieux des « nations de la terre; chacun l'adorera dans « les lieux où il se trouve, toutes les îles des « nations l'adoreront [2] ». Qu'est-ce que tout cela, mes frères? Cela n'est-il pas prédit? Cela n'est-il pas accompli? Nos yeux ne le voient-ils pas comme ils le lisent? Quant à ceux qui sont demeurés dans l'idolâtrie, ils ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre. Ils ne sentent point cette odeur dont l'Apôtre a dit : « Nous sommes « en tout lieu la bonne odeur du Christ [3] ». Que leur sert d'avoir des narines, et de ne point sentir l'odeur du Christ, odeur si suave? C'est bien en eux que s'accomplit, et pour eux qu'est dite cette parole : « Que tous ceux « qui les font leur deviennent semblables, et « tous ceux qui y mettent leur confiance ».

25. Mais chaque jour les miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ leur font embrasser la foi; chaque jour s'ouvrent les yeux des aveugles et les oreilles des sourds; chaque jour revient l'odorat à ceux qui n'en avaient point, la langue des muets se délie, les mains des paralytiques reprennent le mouvement, les pieds des boiteux se redressent, et de ces pierres sortent les enfants d'Abraham, à qui

[1] Ps. CXXXIV, 15.— [2] Id. 16, 17.— [3] Id. 18.— [4] Matth. XI, 15.

[1] Sophon. II, 11. — [2] Ibid. — [3] II Cor. II, 15.

l'on dit maintenant : « Bénissez le Seigneur, « maison de Jacob », vous tous qui êtes les enfants d'Abraham. Bien que les enfants d'Abraham soient venus de la pierre [1], il est évident qu'ils sont plutôt la maison d'Israël, qu'ils appartiennent à la maison d'Israël, puisqu'ils sont la postérité d'Abraham, non point selon la chair, mais selon la foi. « Mai- « son d'Israël, bénissez le Seigneur ». Mais prenons l'expression à la lettre en l'appliquant au peuple d'Israël ; c'est de là que vinrent les Apôtres qui embrassèrent la foi, avec des milliers de circoncis. « Maison « d'Israël, bénissez le Seigneur ; maison d'Aa- « ron, bénissez le Seigneur ; maison de Lévi, « bénissez le Seigneur [2]». Peuples, bénissez le Seigneur, c'est-à dire, en général, « maison « d'Israël » : bénissez-le, vous qui êtes les chefs, c'est-à-dire « maison d'Aaron » ; bénissez-le, vous qui êtes ses ministres, c'est-à-dire « maison de Lévi ». Qu'est-il dit des autres nations ? « Bénissez le Seigneur, vous « tous qui craignez le Seigneur ».

26. Chantons donc tous d'une voix unanime les paroles suivantes : « Bénissez le « Seigneur en Sion, lui qui demeure en Jéru- « salem [1] ». Donc Sion est dans Jérusalem. Sion signifie regard, et Jérusalem vision de la paix. Dans quelle Jérusalem dois-tu habiter ? Dans celle qui est tombée ? Non, mais dans celle qui est notre mère, qui vient du ciel et dont il est dit : « Celle qui était « délaissée a plus d'enfants que celle qui a « un époux [2] ». Maintenant donc le Seigneur est en Sion, puisque nous sommes en sentinelle jusqu'à ce qu'il vienne. Dès maintenant toutefois nous sommes en Sion, tant que nous vivons d'espérance. Une fois notre course achevée, nous habiterons cette cité qui ne sera jamais en ruine, puisque le Seigneur habite en elle et s'en est constitué le gardien ; c'est l'éternelle Jérusalem, la vision de la paix ; de cette paix, mes frères, que nulle bouche ne saurait assez louer, de cette paix où nous n'aurons aucun ennemi ni dans l'Eglise, ni au dehors de l'Eglise ni dans notre chair, ni dans notre pensée. La mort sera absorbée dans sa victoire[3], et, devenus citoyens de Jérusalem, de la cité de Dieu, nous verrons Dieu dans la joie d'une paix éternelle.

[1] Matth. III, 9. — [2] Ps. CXXXIV, 20.

[1] Ps. CXXXIV, 21. — [2] Isa, LIV, 1 ; Galat., IV, 26, 27. — [3] I Cor. XV, 54.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXXV.

LES DIVINES MISÉRICORDES.

Dieu exerce envers ceux qu'il a délivrés une miséricorde éternelle, non qu'il reste quelque misère dont il les délivre continuellement, mais la félicité, dont il les a mis en possession, sera sans fin. Bénissons le Seigneur sans attendre de lui rien de temporel, puisque les bienfaits de sa miséricorde sont sans fin. Ces dieux et ces seigneurs que surpasse le véritable Dieu sont les hommes à qui la parole de Dieu a été adressée, et les démons qui sont les dieux des nations. Les anges ne sont point appelés dieux, afin de nous détourner de leur rendre un culte. — Parmi les œuvres de Dieu, ce qui appartient à sa miséricorde, c'est notre délivrance ; les autres œuvres de la création appartiennent à sa bonté. Seul il fait les œuvres merveilleuses, comme les astres et les cieux, avec intelligence, c'est-à-dire avec son Verbe. Il affermit la terre au-dessus des eaux qui l'environnent. Ces cieux avec l'intelligence peuvent désigner les saints qui s'élèvent bien haut par la spiritualité, les astres marqueraient les différents dons chez les saints, et la terre, la foi solide. Il a détruit Pharaon, ou nos péchés, en nous faisant traverser la mer Rouge du baptême ; pour nous encore il renverse les puissances diaboliques, Seon, roi des Amorrhéens, ou la tentation et le murmure ; Og, roi de Basan, ou la confusion des damnés ; il nous introduit dans l'héritage du Christ, qui nous donne sa chair comme une nourriture.

1. « Rendez grâces au Seigneur, parce « qu'il est bon, parce que sa miséricorde est « éternelle [1] ». Ce psaume est une hymne de louanges, et un même refrain termine chaque verset. Quoique l'on accumule tous les motifs de bénédictions, c'est toujours la miséricorde de Dieu qui est relevée particulièrement, et à laquelle a voulu rendre un solennel hommage en terminant chaque verset, celui qui a

[1] Ps. CXXXV, 1.

été l'organe de l'Esprit-Saint, dans la composition du psaume. Or, il me souvient que dans le psaume cent quinzième, qui commence comme celui-ci, comme l'exemplaire que j'avais sous les yeux ne porte pas que sa miséricorde est éternelle, mais qu'elle est dans les siècles, j'ai demandé ce qu'il nous fallait entendre de préférence. Le grec porte en effet εἰς τὸν αἰῶνα, que l'on peut traduire par *dans le siècle*, ou par *éternellement*. Mais il serait long de répéter ici ce que je vous ai dit alors selon mon pouvoir. Dans ce psaume, au contraire, au lieu de porter dans *le siècle*, comme beaucoup d'autres, mon manuscrit porte, *sa miséricorde est dans l'éternité.* Sans doute après le jugement que Dieu exercera à la fin des siècles sur les vivants et sur les morts, qui mettra les justes en possession de la vie éternelle et assignera la flamme éternelle aux méchants, il n'y aura plus personne à qui Dieu fasse miséricorde; et néanmoins on peut comprendre comme éternelle cette miséricorde que Dieu fait à ses saints et à ses fidèles : non point qu'ils soient la proie d'une misère éternelle, et qu'ils aient éternellement besoin de miséricorde, mais parce que la félicité que Dieu dans sa miséricorde départit aux malheureux, afin de mettre un terme à leur misère, et commencer ainsi leur bonheur, sera sans fin; et dès lors sa miséricorde sera éternelle. Qu'en nous la justice vienne succéder à l'iniquité, la santé à la maladie, le bonheur à la misère, la vie à la mort, l'immortalité à la mortalité, c'est là un effet de sa miséricorde. Or, comme l'état où nous devons arriver sera éternel, sa miséricorde sera donc éternelle aussi. Dès lors, « confessez au Seigneur », c'est-à-dire, louez le Seigneur en confessant « qu'il est bon ». Et de cette confession n'attendez rien de temporel; car « sa miséricorde est éternelle », c'est-à-dire que le bienfait qu'il vous accordera dans sa miséricorde sera sans fin. Quant à cette bonté dont parle notre psaume : *Quoniam bonus*, on lit ἀγαθός dans le grec, au lieu que dans le psaume cent quinzième, ce qui est exprimé par *bonus*, l'est en grec par χρηστός. C'est pourquoi quelques-uns l'ont traduit, *parce qu'il est doux.* Toutefois ἀγαθὸς ne veut pas dire une bonté quelconque, mais la bonté par excellence.

2. Le Psalmiste continue : « Confessez au « Dieu des dieux que sa miséricorde est éternelle. Confessez au Seigneur des seigneurs « que sa miséricorde est éternelle [1] ». Quels sont ces dieux et ces seigneurs, qui ont pour Dieu et pour Seigneur celui qui est le vrai Dieu, voilà ce qu'il convient de rechercher. L'Ecriture nous montre dans un autre psaume que des hommes sont appelés dieux, ainsi : « Dieu s'est assis dans l'assemblée des dieux, « et du milieu il juge les dieux » ; et un peu après : « J'ai dit : Vous êtes des dieux, vous « êtes tous les fils du Très-Haut, et toutefois « vous mourrez de même que les hommes, « vous tomberez comme un des princes [2] ». Tel est le passage que le Seigneur nous cite dans l'Evangile quand il dit : « N'est-il pas écrit « dans votre loi : J'ai dit, vous êtes des dieux? « Si elle a nommé dieux ceux à qui la parole « du Seigneur fut adressée, et l'Ecriture ne « saurait être vaine, comment moi que le « Père a sanctifié, et envoyé au monde, « m'accusez-vous de blasphème, parce que j'ai « dit : Je suis le Fils de Dieu [3] ? » Si donc ils sont appelés des dieux, ce n'est point que tous soient bons, c'est que la parole de Dieu leur a été adressée. S'ils étaient ainsi nommés à cause de leur bonté, Dieu ne les jugerait pas ainsi. Car aussitôt qu'il a dit : « Dieu a « pris séance dans l'assemblée des dieux », le Psalmiste ne dit point : Du milieu d'eux il discerne les hommes des dieux, comme pour assigner une différence entre Dieu et l'homme; mais il dit : « Au milieu, il juge les dieux ». Puis il ajoute : « Jusques à quand vos juge- « ments seront-ils injustes [4] ? » et le reste : ce qui évidemment ne s'adresse pas à tous, mais à quelques-uns, puisqu'il ne parle que d'après son discernement; et pourtant c'est au milieu des dieux qu'il fait ce discernement.

3. Mais, dira-t-on, si l'on appelle dieux ces hommes à qui la parole de Dieu a été adressée, faut-il appeler de ce même nom les anges, puisque l'égalité avec les anges est la plus grande récompense que l'on ait promise aux justes et aux saints? Je ne sais pas si dans toutes les Ecritures on pourrait trouver ou du moins trouver facilement un passage qui nomme clairement dieux les anges; mais quand il est dit du Seigneur Dieu, qu'il est « terrible sur tous les autres dieux [5] », le Psalmiste semble vouloir justifier cette expres-

[1] Ps. CXXXV, 2, 3. — [2] Id. LXXXI, 1, 6, 7.— [3] Jean, X, 31-36.— [4] Ps. LXXXI, 12. — [5] Id. XCV, 4.

sion en ajoutant : « C'est que les dieux des « nations sont des démons ». C'est à propos de ces dieux que le Psalmiste a dit que Dieu est terrible dans ses saints, dont il a fait des dieux, et qui doivent effrayer les démons. C'est en effet ce qu'on lit ensuite : « Quant au « Seigneur, il a fait les cieux ». Ils ne sont donc point appelés des dieux, sans aucune addition ; mais les dieux des nations : toutefois le Prophète a dit plus haut : « Il est ter« rible par-dessus tous les dieux », et non par-dessus tous les dieux des nations, bien qu'il l'ait voulu faire entendre, en disant aussitôt : « Car tous les dieux des nations ». On dit, il est vrai, que l'hébreu ne l'exprime point ainsi, mais qu'il est dit : « Les dieux « des nations sont des simulacres ». En ce cas, mieux vaut en croire les Septante, qui ont traduit avec l'assistance de ce même Esprit qui avait dit d'abord ce qui est dans le texte hébreu. C'est en effet sous l'action du même Esprit-Saint qu'il a fallu traduire ainsi cette parole : « Les dieux des nations « sont des démons », afin de nous faire mieux comprendre ce qui est dans l'hébreu : « Les « dieux des nations sont des simulacres », et de nous montrer qu'il n'y a dans les idoles rien que des démons. Le simulacre, en effet, qui s'appelle en grec idole, et dont le nom a passé dans le latin, a des yeux, mais ne voit point, et tout ce qu'énumère le psaume au sujet de ces idoles privées de tout sens ; d'où vient qu'on ne saurait les effrayer, puisque l'effroi n'est que pour les êtres sensibles. Comment donc est-il dit à propos du Seigneur : « Il est « terrible sur tous les autres dieux, car les « dieux des nations sont des idoles » ; si ce n'est que, par idoles, il faut comprendre les démons que l'on peut effrayer ? De là cette parole de saint Paul : « Nous savons que « l'idole n'est rien [1] » : restreignant l'idole à la matière qui est privée de sens. Et comme on aurait pu se persuader que nulle nature vivante et sensible ne fait ses délices des sacrifices des païens, l'Apôtre ajoute : « Mais les « sacrifices des païens sont offerts aux dé« mons et non à Dieu. Or, je ne veux point « que vous ayez part aux sacrifices des dé« mons [2] ». Si donc nul endroit des saintes Ecritures ne nous prouve que les anges ont été appelés des dieux, la raison qui m'en vient présentement à l'esprit, c'est afin que ce nom ne puisse porter les hommes à rendre aux anges le culte souverain, qu'on nomme en grec *liturgie* ou *latrie*. Aussi eux-mêmes ont-ils soin d'en détourner les hommes, puisque cet honneur n'est dû qu'à celui qui est leur Dieu et le Dieu des hommes. Le nom d'anges, en latin *messagers*, leur convient donc beaucoup mieux, ce nom qui a plus d'analogie à leur emploi qu'à leur nature, et nous fait comprendre qu'ils dirigent notre culte vers le Dieu dont ils sont les ambassadeurs. Ainsi l'Apôtre a tranché en quelques mots la question qui nous occupe, quand il a dit : « S'il est en effet des êtres appelés dieux « dans le ciel et sur la terre, de manière « à constituer plusieurs dieux et plusieurs « seigneurs, pour nous néanmoins il n'est « qu'un seul Dieu, Père d'où procèdent « toutes choses, qui nous a faits pour lui, « et un seul Seigneur Jésus-Christ, par qui « tout a été fait, et nous sommes par lui [1] ».

4. Confessons donc au Dieu des dieux, et au Seigneur des seigneurs, que sa miséricorde est éternelle ; « à lui seul qui fait les « grands miracles [2] ». De même que tout verset se clôt par ces mots : « Parce que sa misé« ricorde est éternelle », de même à la tête de chacun, bien qu'on ne l'ait point mis, il faut sous-entendre : « Confessez au Seigneur » ; ce que le texte grec nous fait voir clairement. Le latin nous le montrerait également si nos traducteurs avaient pu rendre la même expression. Ils l'auraient fait dans ce verset, en disant : « A celui qui fait des miracles [3] ». Car si nous disons : « Celui qui fait des mira« cles », on lit dans le grec : « A celui qui fait « des miracles » ; ce qui nous force à sous-entendre : « Confessez ». S'ils ajoutaient seulement le pronom et nous disaient : « A celui « qui fait des miracles », ou « qui a fait », ou qui a « affermi », on comprendrait facilement qu'il faut sous-entendre : « Confessez ». Mais le texte est devenu tellement obscur que celui qui ne saurait examiner le texte grec, ou qui néglige de le faire, est porté à penser qu'il y a dans le texte : « Qui a fait les cieux, « qui a affermi la terre, qui a fait les grands « flambeaux, parce que sa miséricorde est « éternelle » ; en ce sens que Dieu aurait fait ces œuvres précisément par un effet de cette éternelle miséricorde, tandis qu'il n'y a pour appartenir à sa miséricorde que ceux qu'il

[1] I Cor. VIII, 1. — [2] Id. X, 20.

[1] I Cor. VIII, 4-6. — [2] Ps. CXXXV, 4. — [3] Τῷ ποιήσαντι.

délivre de la misère; et que la création du ciel, de la terre, et des astres[1], loin d'être une œuvre de miséricorde, est une œuvre de bonté pour celui dont toutes les créatures sont excellentes. Créer, en effet, c'était donner la vie à toutes choses; mais l'œuvre de sa miséricorde est de nous purifier de nos péchés, et de nous délivrer d'une misère éternelle. C'est donc à nous que s'adresse le Psalmiste quand il dit : « Confessez au Dieu « des dieux, confessez au Seigneur des sei« gneurs ». Confessez « à celui qui seul fait « de grandes merveilles » ; confessez « à celui « qui a fait le ciel par son intelligence »; confessez « à celui qui a affermi la terre sur les « eaux » ; confessez « à celui qui seul fait les « grands flambeaux » ; et à la fin de chaque verset, il nous dit pourquoi nous devons le confesser, « c'est que sa miséricorde est éter« nelle ».

5. Mais pourquoi dire qu' « il a fait seul de « grandes merveilles ? » Est-ce parce qu'il a fait de nombreux prodiges par le moyen des hommes et des anges ? Il y a certaines merveilles que Dieu fait lui seul, et que nous énumère le Psalmiste en disant : « Qui a fait « le ciel par son intelligence, qui a affermi la « terre sur les eaux, qui a fait seul de grands « corps de lumière[2] ». Le Psalmiste a mis ici le mot *seul*, parce que Dieu a fait les autres œuvres par l'intermédiaire des hommes. Après avoir dit que Dieu a fait seul les grands corps de lumière, il nous les énumère en disant : « Le soleil pour présider au jour, la « lune et les étoiles pour présider à la nuit ». Ensuite il commence l'énumération des œuvres que Dieu a faites par les anges, ou par les hommes. « Il a frappé l'Egypte avec ses « premiers-nés[3] », et le reste. Dieu donc a fait toutes les créatures, non par l'intermédiaire d'une autre créature ; mais lui seul. Le Prophète rapporte seulement ici quelques-unes des créatures les plus excellentes, les cieux spirituels, la terre visible, pour nous faire juger du reste. Or, comme il y a aussi des cieux visibles, après avoir spécifié les flambeaux, il nous avertit de regarder comme l'œuvre de Dieu tout ce qu'il y a de corporel dans le ciel.

6. Toutefois cette expression : « Il a fait les « cieux dans la raison », ou comme d'autres ont traduit, « dans l'intelligence », a fait demander si le Prophète voulait dire que Dieu a fait les cieux intelligibles, ou s'il les a faits dans sa raison ou son intelligence, c'est-à-dire dans sa sagesse, ainsi qu'il est dit ailleurs : « Vous avez tout fait dans votre sa« gesse[1] », nous insinuant que c'est par le Verbe, son fils unique. Mais s'il en est ainsi, s'il nous faut comprendre que Dieu a tout fait dans son intelligence, pourquoi le Prophète ne parle-t-il ainsi que du ciel, tandis que Dieu a tout fait dans sa sagesse ? Ou bien le Prophète ne voulait-il l'exprimer ici seulement, que pour nous faire comprendre qu'il est sous-entendu ailleurs ; en sorte que le sens serait : « Il a fait les cieux avec intel« ligence, il a affermi la terre sur les eaux », en sous-entendant aussi, « avec intelligence». « Lui qui a fait seul les grands corps de lumière, « le soleil pour présider au jour, la lune et « les étoiles pour présider à la nuit » ; encore « avec intelligence ». Mais alors pourquoi dire *seul*, si c'est avec la raison ou l'intelligence, c'est-à-dire dans la sagesse qui est le Verbe unique ? Ne serait-ce point parce que la Trinité, au lieu d'être trois dieux, n'est qu'un seul Dieu, et qu'alors, dire que Dieu a fait seul toutes ces choses, signifierait que Dieu les a faites sans le secours d'aucune créature ?

7. Mais que signifie : « Il a affermi la terre « sur les eaux ? » Voilà qui est obscur ; car la terre a plus de poids que l'eau, en sorte que l'on peut croire qu'au lieu d'être portée par les eaux, c'est elle au contraire qui les porte. Mais, sans vouloir minutieusement défendre nos Saintes Ecritures contre ceux qui s'imaginent avoir trouvé sur ce point des raisons péremptoires, quoi qu'il en soit, nous avons toujours sous la main ce sens facile à comprendre, que la terre habitée par les hommes, qui contient les animaux terrestres, et que l'Ecriture appelle aussi l'aride, ainsi qu'il est écrit : « Que l'aride paraisse, et Dieu appela « l'aride du nom de terre[2] », que cette terre est fondée sur les eaux, en ce sens qu'elle domine les eaux qui lui forment une ceinture. Quand on dit, en effet, d'une ville maritime, qu'elle est bâtie sur la mer, on n'entend point dire par là qu'elle est sur la mer comme la voûte d'un pont est au-dessus des eaux, ou comme le vaisseau qui court sur les flots ; mais on dit qu'elle est sur la mer,

[1] Ps. CXXXV, 5. — [2] Id. 5-7. — [3] Id. 8-10.

[1] Ps. CIII, 24. — [2] Gen. I, 9, 10.

parce qu'elle domine la mer qui est moins élevée. C'est ainsi qu'il est dit que Pharaon s'élança « sur les eaux [1] » ; tel est le texte grec traduit par les latins, « vers les eaux » ; ainsi encore il est dit que le Seigneur « était assis « sur le puits [2] », parce que l'un et l'autre dominaient le puits et le fleuve, l'un près du fleuve, l'autre près du puits.

8. Si cette expression du Prophète : « Dieu « fit les cieux par son intelligence », peut avoir un sens qui nous regarde plus spécialement, comme si les cieux étaient les saints de Dieu, parvenus à cette spritualité qui n'est plus seulement la foi aux choses divines, mais l'intelligence même ; ceux qui ne peuvent s'élever jusque-là, et qui s'en tiennent à une foi très-ferme, auraient pour symbole cette terre qui est inférieure aux cieux. Et comme ils demeurent inébranlables dans cette foi qu'ils ont reçue au baptême, il est dit : « Il a affermi la terre sur les eaux ». De même il est écrit qu'en Jésus-Christ Notre-Seigneur sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science [3]. Or, qu'il y ait une différence entre la sagesse et la science, nous en avons d'autres preuves dans les saintes Ecritures, et surtout dans les saintes paroles de Job, qui nous définit en quelque sorte l'une et l'autre: voici en effet ces paroles : « Il dit à l'homme : La « sagesse consiste dans la piété, et la science à « s'abstenir du mal [4] ». Nous sommes autorisés, dès lors, à faire consister la sagesse dans la connaissance et dans l'amour de celui qui subsiste toujours, qui est toujours immuable, c'est-à-dire Dieu. Cette piété, en effet, en laquelle consiste la sagesse, se nomme en grec θεοσέβεια, que l'on pourrait traduire en latin par culte de Dieu. Et cette science qui consiste à s'abstenir du mal [5], qu'est-ce autre chose que vivre avec précaution et prudence, au milieu d'une nation dépravée et corrompue, et comme dans les ténèbres de ce monde, afin que tout fidèle, s'abstenant de l'iniquité, ne soit point confondu dans les ténèbres, mais qu'il s'en éloigne par sa propre lumière ? Saint Paul, afin de faire ressortir quelque part l'harmonie qui se trouve entre les différents dons que Dieu fait aux hommes, met ceux-ci en avant : « L'un reçoit de l'Esprit-« Saint le discours de la sagesse » ; c'est là, je crois, « Le soleil pour présider au jour : « l'autre, du même Esprit, le discours de la « science », ce qui marque *la lune*. Les étoiles aussi pourraient être désignées dans ces paroles: « Un autre reçoit le don de foi, par le « même Esprit, un autre reçoit le don de guérir « les malades, un autre le don des miracles, « un autre le don de prophétie, un autre le « don de parler diverses langues, un autre le « don de les interpréter, un autre le discerne-« ment des esprits [1] ». Il n'y a en effet aucun de ces dons qui ne soit nécessaire, dans cette nuit du monde ; une fois qu'elle sera écoulée, ils ne seront d'aucune utilité ; de là vient l'expression « pour éclairer la nuit ». Le texte porte *in potestatem*, et dit « au pouvoir de la « nuit », ou « du jour », c'est-à-dire la puissance d'éclairer le jour ou la nuit ; ce qui convient parfaitement aux dons spirituels, puisque Dieu a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu [2]. « Il a frappé l'Egypte « avec ses premiers-nés »; il a frappé le monde avec tout ce qui paraît éclatant dans le monde.

9. « Il a tiré Israël du milieu de l'Egypte ». Il a tiré du milieu des méchants ses saints et ses fidèles. « Avec une main puissante, et un « bras élevé [3] ». Quel bras plus puissant et plus élevé que celui dont il est dit : « A qui « le bras du Seigneur a-t-il été montré [4] ? Lui « qui a séparé la mer Rouge en deux parts ». Il fait encore aujourd'hui cette division, puisque le même baptême donne aux uns la vie, aux autres la mort. « Il a conduit Israël par le « milieu de cette mer ». Il conduit aussi à travers le bain de la régénération son peuple renouvelé. « Il a renversé Pharaon et toute « sa puissance dans la mer Rouge ». Par le baptême, il donne la mort au péché de ses serviteurs, et à toutes ses traces. « Il a conduit « son peuple par le désert ». Il nous fait aussi traverser le désert et les aridités de cette vie, de peur que nous n'y périssions. « Il a frappé « de grands rois et mis à mort des rois puis-« sants ». Il frappe, il met à mort par nous les puissances diaboliques, les esprits de malice. « Seon, roi des Amorrhéens »; c'est-à-dire, ce germe inutile, ce foyer de tentation, que signifie Seon, le roi des Amorrhéens ou de l'amertume. « Et Og, roi de Basan ». Og, ou celui qui amasse, roi de Basan ou de la confusion. Que peut amasser le diable, sinon la

[1] Exod. VII, 15.— [2] Jean, IV, 6.— [3] Coloss. II, 3.— [4] Job, XXVIII, 28. — [5] Philipp. II, 15.

[1] I Cor. XII, 8-10. — [2] Jean, I, 12. — [3] Ps. CXXXV, 11-12. — [4] Isa. LIII, 1.

confusion ? « Il a donné leur terre en héritage, « en héritage à Israël son serviteur ». Ceux que le démon possédait, Dieu les donne en héritage à la race d'Abraham qui est le Christ. « Il s'est souvenu de nous dans notre humilia- « tion, et nous a rachetés de nos ennemis [1] », par le sang de son Fils unique. « Il donne la « nourriture à toute chair » ; c'est-à-dire à tout le genre humain, non-seulement aux Israélites, mais encore aux Gentils ; et c'est de cet aliment qu'il est dit : « Ma chair est « vraiment une nourriture [2]. Confessez au « Dieu du ciel que sa miséricorde est éter- « nelle. Confessez au Seigneur des seigneurs « que sa miséricorde est éternelle [3] ». Cette expression, « au Dieu du ciel », me paraît en d'autres termes la répétition de cette autre, « au Dieu des dieux », car le Prophète ajoute ici précisément ce que déjà il avait ajouté plus haut : « Confessez au Seigneur des seigneurs ». Quels que soient ceux que l'on nomme « dieux », confessez au Seigneur des seigneurs ; car « s'il « est des êtres appelés dieux, soit dans le ciel, « soit sur la terre, et qu'ainsi il y ait plusieurs « dieux et plusieurs seigneurs, néanmoins il « n'y a pour nous qu'un seul Dieu, le Père d'où « procèdent toutes choses, et qui nous a faits « pour lui ; et un seul Seigneur Jésus-Christ, « par qui toutes choses ont été faites, et nous « sommes par lui [1] » : et auquel nous confessons que « sa miséricorde est éternelle ».

[1] Ps. CXXXV, 13-21. — [2] Jean, VI, 56. — [3] Ps. CXXXV, 26.

[1] I Cor. VIII, 5, 6.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXXVI.

SERMON AU PEUPLE.

BABYLONE, OU LA CAPTIVITÉ DE CETTE VIE.

Babylone et Jérusalem sont confondues ici-bas, et seront séparées au dernier jour. Cependant nous ne pouvons louer le Seigneur qu'en Sion dont le souvenir fait couler nos larmes sur les fleuves de Babylone, ou sur tout ce qui est passager comme le fleuve, gloire, éclat, richesses. Asseyons-nous, c'est-à-dire, humilions-nous, sans nous confier au courant, et fussions-nous heureux selon Babylone, aspirons à Sion, où notre joie sera éternelle.

Nos harpes sont les saintes Ecritures ; le saule est un arbre stérile, comme ces mondains à qui nous ne saurions parler de religion ; y suspendre nos harpes, c'est garder le silence avec eux. Mais Babylone c'est la captivité, et le Christ nous a rachetés, comme le Samaritain soulagea cet homme que des voleurs avaient laissé à demi mort sur le chemin de Jéricho. Ces voleurs sont le diable et ses anges, lui qui entra dans le cœur de Judas, comme il entre en ceux qui lui ouvrent leur cœur par les désirs de la chair, qui ne voient le bonheur que dans la satisfaction des sens, mais ne comprennent point le renoncement volontaire, ne le voient point pratiquer chez les chrétiens. Ils nous interrogent sur notre religion, mais sans vouloir l'embrasser ; il faut alors suspendre nos harpes ; comment chanter sur la terre étrangère, ou à des hommes incapables de nous comprendre ? Tel était le riche qui interrogeait le Sauveur dans l'Evangile : Que ferai-je pour avoir la vie éternelle ? Vendez vos biens, donnez-en le prix aux pauvres. C'est là le cantique des riches ; celui des pauvres, c'est d'éviter les désirs insatiables.

Ces arbres pourront cesser d'être stériles ; alors nous parlerons. Cette main droite qui doit s'oublier, c'est la main des bonnes œuvres, qui tarissent quand nous oublions Jérusalem ; la gauche est celle des œuvres temporelles, et quand à nos aspirations vers le ciel se mêlent des aspirations terrestres, notre main gauche connaît les œuvres de la main droite. D'autres, donnant la préférence aux biens temporels, font de la droite la gauche, et deviennent étrangers à Jérusalem. Pour habiter cette ville, ayons soif de la justice ; que notre langue soit muette si nous ne chantons ce qui est de Sion, si notre joie n'est plus la jouissance de Dieu. Quant aux fils d'Edom qui ont vendu leur droit d'aînesse, qui sont l'homme charnel, ils ne posséderont point le royaume de Dieu devenu le partage de Jacob, qui donna la préférence aux biens spirituels. Ils ont voulu nous détruire, Dieu les a soumis à l'esclavage. La fille de Babylone nous a persécutés par ses scandales ; bienheureux qui brisera les passions qu'elle a fait naître en nous contre la pierre qui est le Christ.

1. Vous n'avez pas oublié, sans doute, ce que je vous ai dit plusieurs fois, ou plutôt ce que j'ai rappelé à votre souvenir, que tout homme instruit dans l'Eglise doit savoir de quelle patrie nous sommes citoyens, quel est le lieu de notre exil, que le péché est la cause de cet exil, et que la grâce qui nous fait retourner dans la patrie, c'est la rémission du

péché, la justification qui nous vient de la bonté de Dieu. Vous avez entendu aussi, vous savez que deux grandes sociétés confondues de corps, mais séparées par le cœur, traversent les siècles jusqu'à la fin du monde ; l'une qui a pour fin la paix éternelle, et qui est Jérusalem, l'autre qui trouve sa joie dans la paix du temps, et qu'on appelle Babylone. Si je ne me trompe, vous connaissez aussi le sens de ces noms ; vous savez que Jérusalem signifie vision de la paix, et Babylone confusion. Jérusalem était retenue captive à Babylone, mais pas totalement, puisqu'elle a aussi pour citoyens les anges ; mais en ce qui regarde seulement les hommes prédestinés à la gloire de Dieu, qui doivent être par l'adoption les cohéritiers de Jésus-Christ, et qu'il a rachetés de la captivité au prix de son sang. Quant à cette partie de Jérusalem qui demeure en captivité à Babylone, à cause de ses péchés, elle commence d'en sortir dès ici-bas par le cœur, au moyen de la confession des péchés et de l'amour de la justice ; mais à la fin des siècles elle en sera séparée, même corporellement. Ainsi l'avons-nous annoncé dans ce psaume, que nous avons expliqué à votre charité, et qui commence de la sorte : « C'est « dans Sion qu'il faut vous louer, ô mon Dieu, « et en Jérusalem qu'on doit vous rendre ses « vœux[1] ». Or, aujourd'hui nous avons chanté: « Assis à Babylone, sur le bord des fleuves, « nous avons pleuré au souvenir de Sion[2] ». Remarquez-le, dans l'un il est dit que « c'est « dans Sion qu'il faut chanter des hymnes à « Dieu »; et dans l'autre : « Assis à Babylone « sur le bord des fleuves, nous avons pleuré « au souvenir de Sion », de cette Sion où il convient de chanter des hymnes à Dieu.

2. Quels sont donc les fleuves de Babylone, et qu'est-ce pour nous de nous asseoir et de pleurer au souvenir de Sion? Si nous en sommes en effet les citoyens, non contents de chanter ainsi, nous pleurons réellement. Si nous sommes citoyens de Jérusalem ou de Sion, et si au lieu de nous regarder comme des citoyens, nous nous tenons pour captifs dans cette Babylone, ou dans cette confusion du monde, il nous faut non-seulement chanter ces paroles, mais en reproduire les sentiments dans nos cœurs, et soupirer avec une pieuse ardeur après la cité éternelle. Dans cette cité appelée Babylone, il y a des citoyens qui l'aiment et qui y cherchent la paix du temps, bornant à cette paix leur espérance, y fixant toute leur joie, y trouvant leur fin, et nous les voyons se fatiguer beaucoup pour les intérêts d'ici-bas. Qu'un homme néanmoins s'y acquitte fidèlement de ses emplois, sans y chercher ni l'orgueil, ni l'éclat passager d'une gloire périssable, d'une haïssable arrogance, mais agissant avec droiture, autant que possible, aussi longtemps que possible, envers tous s'il est possible, autant qu'il peut voir que tout cela est terrestre, et envisager la beauté de la cité céleste, Dieu ne le laissera point à Babylone ; il l'a prédestiné à être citoyen de Jérusalem. Dieu comprend qu'il se regarde comme captif et lui montre cette autre cité à laquelle il doit aspirer, pour laquelle il doit tenter les plus grands efforts, en exhortant de tout son pouvoir ses compagnons d'exil à y arriver un jour. Aussi, notre Seigneur Jésus-Christ dit-il : « Celui qui est « fidèle dans les moindres choses l'est aussi « dans les grandes » ; et plus loin : « Si vous « n'avez pas été fidèles dans ce qui n'est point « à vous, qui vous donnera ce qui vous ap- « partenait[1] ? »

3. Toutefois, mes bien-aimés, écoutez quels sont les fleuves de Babylone. On entend par fleuves de Babylone tout ce que l'on aime ici-bas et qui est passager. Voilà un homme qui s'est adonné à l'agriculture, par exemple, qui cherche à s'enrichir par ce moyen, y applique son intelligence, y met son plaisir. Qu'il en considère la fin, et qu'il voie que l'objet de son amour n'est point un fondement de Jérusalem, mais un fleuve de Babylone. Un autre nous dit : C'est un noble emploi que celui des armes : tout laboureur craint le soldat, lui obéit, tremble devant lui; si je suis laboureur, je craindrai le soldat ; si je suis soldat, le laboureur me craindra. O insensé, tu te jettes à corps perdu dans un autre fleuve de Babylone, et fleuve plus turbulent, plus rapide encore que le premier. Tu veux qu'on te craigne au-dessous de toi, crains ceux d'au dessus : celui qui te craint peut tout à coup te devenir supérieur, mais celui que tu dois craindre ne te sera jamais inférieur. Le barreau, dit celui-ci, est une noble carrière, l'éloquence est une grande puissance ; en toute occasion des clients sont suspendus en quelque sorte à la langue d'un

[1] Ps. LXIV, 2. — [2] Id. CXXXVI, 1.

[1] Luc, XVI, 10,12.

patron qui parle bien, et de ses lèvres attendent la perte ou le gain d'une affaire, la mort ou la vie, la ruine ou le salut. Mais tu ne sais où tu vas. Voilà un autre fleuve de Babylone, un fleuve bruyant dont le flot bondit contre les rochers qu'il frappe. Mais vois au moins que ce flot passe, vois qu'il s'écoule, et si tu vois qu'il passe et qu'il s'écoule, prends garde qu'il ne t'entraîne. Il est beau, dit un autre, de naviguer et de négocier, de connaître beaucoup de provinces, de faire du gain partout, de n'être attaché à aucune ville sous la dépendance de quelque puissant, de voyager toujours, d'absorber son esprit par des affaires multipliées, des pays divers, et de retourner enfin avec des richesses considérables. C'est encore là un fleuve de Babylone ; quand consolideras-tu ces richesses ? Quand sauras-tu compter sur ces gains, et te reposer en sûreté? Plus tu es riche, et plus tu es craintif. Un naufrage peut te mettre à nu, et c'est avec raison que tu pleureras dans le fleuve de Babylone, parce que tu n'auras voulu ni t'asseoir, ni pleurer sur ses bords.

4. Donc les autres citoyens de la sainte Jérusalem, comprenant qu'ils sont en captivité, méditent sur les désirs humains, sur ces diverses passions qui entraînent avec violence, qui poussent et précipitent dans la mer ; voilà ce qu'ils voient, et au lieu de se jeter dans les fleuves de Babylone, ils se tiennent assis sur les fleuves de Babylone, pour pleurer, ou sur les mondains qu'entraînent ces fleuves, ou sur eux-mêmes qui ont mérité d'être à Babylone, bien qu'ils y soient assis, c'est-à-dire humiliés. Donc, « sur les fleuves de Babylone, nous avons pleuré au souvenir de « Sion ». O sainte Sion, où tout demeure et rien ne s'écoule ! qui nous a précipités dans ces flots rapides ? Pourquoi nous sommes-nous séparés de ton divin Architecte, et de ta société sainte ? Nous voici au milieu des flots qui nous poussent tumultueusement et qui nous entraînent ; c'est à peine si quelqu'un peut s'échapper en saisissant les saules du rivage. Dans notre captivité, asseyons-nous humblement sur les fleuves de Babylone, sans être assez audacieux pour nous précipiter dans les flots, ni assez orgueilleux pour lever la tête, au milieu de nos amertumes et de nos malheurs ; mais asseyons-nous et pleurons. Asseyons-nous sur les fleuves de Babylone, et non sous les fleuves ; que notre humilité n'aille point jusqu'à nous y plonger. Assieds-toi sur le fleuve, non dans le fleuve, non sous le fleuve : assieds-toi humblement, parle, mais non comme à Jérusalem. C'est là que tu seras debout, selon cette espérance que chante un autre psaume : « Nos pieds se « tenaient debout dans les parvis de Jérusa- « lem [1] ». C'est là que tu seras élevé en gloire, si tu veux ici-bas t'humilier dans la pénitence et dans la confession. C'est donc dans les parvis de Jérusalem que nos pieds se tenaient debout. « Mais sur les fleuves de Ba- « bylone nous étions assis, pleurant au sou- « venir de Sion ». C'est donc le souvenir de Sion qui doit faire couler nos larmes.

5. Beaucoup en effet répandent les larmes de Babylone, parce qu'ils goûtent les joies de Babylone. La joie d'un gain, la douleur d'une perte, sont également de Babylone. Tu dois donc pleurer, mais au souvenir de Sion. Si le souvenir de Sion t'arrache des larmes, tu dois aussi pleurer, quand même selon Babylone tu serais heureux. Aussi est-il dit dans un psaume : « J'ai trouvé la tribulation « et la douleur, et j'ai invoqué le Seigneur[2] ». Que signifie, « j'ai trouvé ? » Il y avait je ne sais quelle affliction à chercher, et qu'il a trouvée, ce semble, après l'avoir cherchée. Et qu'a-t-il gagné en la trouvant ? Il a invoqué le nom du Seigneur. Que tu rencontres l'affliction, ou que l'affliction te rencontre, sont choses bien différentes. Car le Prophète nous dit ailleurs : « Les douleurs de l'enfer m'ont « trouvé [3] ». Que signifient ces paroles : « Les « douleurs de l'enfer m'ont rencontré ? » Qu'est-ce à dire encore : « J'ai rencontré la « douleur et la tribulation ? » Quand l'affliction vient tout à coup fondre sur toi, et bouleverser toutes les affaires temporelles qui faisaient tes délices ; quand une douleur vient inopinément t'assaillir, d'où tu étais loin de l'attendre, alors te voilà triste, et la douleur d'en bas t'a rencontré. Tu te croyais en haut, et tu étais à terre, en proie à cette affliction de l'enfer, tu t'es trouvé en bas, lorsque tu te croyais bien supérieur. Tu t'es trouvé dans un profond abattement, accablé d'un mal auquel tu avais bien compté échapper ; c'est la douleur d'en bas qui t'a rencontré. Lorsque tu es heureux, au contraire, que tout te sourit dans le monde, que la mort a épargné les tiens, que dans tes vignes rien n'est desséché,

[1] Ps. CXXI, 2. — [2] Id. CXIV, 3, 4. — [3] Id. XVII,

rien n'est endommagé par la grêle, rien n'est stérile, rien ne s'aigrit dans tes vins, rien n'avorte dans les troupeaux, rien ne te fait déchoir des dignités que tu occupes dans le monde, lorsque tes amis vivent, et te gardent leur amitié, que tes clients sont nombreux, tes enfants soumis, tes serviteurs respectueux, ton épouse dans un parfait accord ; c'est là, dit-on, une maison heureuse ; trouve alors une douleur, si tu le peux, et ensuite invoque le Seigneur. Elle te paraît contradictoire, cette parole de Dieu qui nous dit de pleurer dans la joie, de nous réjouir dans la douleur. Ecoute celui qui se réjouit dans l'affliction : « Nous nous glorifions », dit l'Apôtre, « au « milieu de la tristesse [1] ». Quand l'homme pleure dans sa joie, vois s'il n'a pas trouvé l'affliction. Que chacun examine la joie qui a fait tressaillir son âme, qui l'a enflée d'un certain orgueil, qui l'a élevée et lui a fait dire : Je suis heureuse. Qu'il voie si ce n'est point une félicité qui s'écoule, et s'il peut s'assurer qu'elle sera éternelle. S'il n'en a point la certitude, s'il voit que tout ce qui constitue son bonheur n'est que d'un moment, c'est là le fleuve de Babylone, qu'il s'asseye au dessus et qu'il pleure. Or, il s'assiéra et pleurera s'il se ressouvient de Sion. O bienheureuse paix que nous contemplerons en Dieu ! Sainte égalité dont nous jouirons avec les anges ! Sainte vision, spectacle incomparable ! Il est vrai qu'il y a des charmes aussi qui vous retiennent à Babylone ; loin de vous tous ces liens, loin de vous leur séduction ! Autres sont les consolations de la captivité, autres les joies de la liberté. « Assis sur les fleuves de Babylone, « nous avons pleuré au souvenir de Sion ».

6. « Aux saules de ses rivages nous sus- « pendîmes nos cithares [2] ». Ils ont leurs harpes, les habitants de Jérusalem ; ils ont les saintes Ecritures, les préceptes, les promesses de Dieu, les pensées de l'autre vie ; mais quand ils se trouvent au milieu de Babylone, ils suspendent ces harpes aux saules du rivage. Le saule est un arbre stérile, et dont le nom ici ne signifie rien de bon, bien qu'ailleurs il puisse avoir un autre sens. Mais ici, ne voyons sur les fleuves de Babylone que des arbres stériles. Les fleuves de Babylone les arrosent, et néanmoins ils ne produisent aucun fruit. De même qu'il est des hommes cupides, avares, stériles en bonnes œuvres, ainsi en est-il des citoyens de Babylone, qui ressemblent aux arbres de ces contrées, s'abreuvent de toutes les voluptés passagères, comme des eaux des fleuves de Babylone. Tu y cherches du fruit sans en trouver jamais. Quand nous rencontrons ces hommes, nous nous trouvons avec ceux qui sont au milieu de Babylone. Il est en effet une différence bien grande entre le milieu de Babylone et l'extérieur. Il en est qui ne sont pas au milieu, qui ne sont point si profondément plongés dans les convoitises et les voluptés mondaines. Mais ceux qui sont complétement adonnés à la malice, pour parler ouvertement, sont au milieu de Babylone, bois stériles, comme les saules de Babylone. Lorsque nous les rencontrons, et que nous les voyons tellement stériles, qu'on trouve à peine en eux rien qui les puisse ramener à la vraie foi, ou aux bonnes œuvres, ou à l'espérance de la vie éternelle, ou au désir d'être délivrés de cette mortalité qui les tient en servitude, nous savons les Ecritures, nous pourrions leur en parler ; mais ne trouvant en eux aucun fruit, par où nous puissions commencer, nous nous détournons en disant : Ils ne goûtent point encore ces vérités, ils ne les comprennent point. Quoi que nous puissions dire, ils ne l'accueilleront qu'avec défaveur, avec répugnance. Mais nous abstenir des saintes Ecritures, c'est suspendre nos harpes aux saules du rivage, et ces saules ne sont que des arbres stériles saturés de voluptés passagères, comme des fleuves de Babylone.

7. Et voyez si ce n'est point là ce que nous donne la suite du psaume : « Aux saules qui « couvraient ces eaux, nous suspendîmes nos « cithares. Là, ceux qui nous avaient em- « menés captifs nous demandèrent des canti- « ques, et ceux qui nous avaient arrachés à la « patrie, des hymnes », sous-entendez « nous « demandaient ». Ils exigeaient de nous des cantiques et des hymnes, ceux qui nous ont emmenés captifs. Quels sont, mes frères, ceux qui nous ont emmenés en captivité ? Quels hommes nous ont imposé le joug de la servitude ? Jérusalem subit autrefois le joug des Perses, des Babyloniens, des Chaldéens, et des rois de ces contrées, et cela depuis la composition des psaumes, et non lorsque David les chantait. Mais, nous vous l'avons déjà dit, ce qui arrivait littéralement en cette ville était la figure de ce qui devait nous

[1] Rom. v, 3. — [2] Ps. CXXXVI, 2.

arriver, et il est facile de nous montrer que nous sommes en captivité. Nous ne respirons point encore l'atmosphère de cette liberté que nous espérons ; nous ne jouissons pas de la pure vérité ni de cette sagesse immuable, qui néanmoins renouvelle toutes choses [1]. Les terrestres voluptés ont pour nous des charmes, et chaque jour il nous faut combattre les suggestions des coupables convoitises : à peine pouvons-nous respirer, même pendant la prière : c'est alors que nous sentons notre captivité. Mais qui nous a réduit à cet esclavage ? Quels hommes ? quelle nation ? quel roi ? Si nous sommes rachetés, nous étions donc captifs. Qui nous a rachetés ? le Christ. Des mains de qui nous a-t-il rachetés ? du diable. Le diable donc et ses anges nous ont emmenés en captivité, et n'eussent pu nous emmener sans notre consentement. C'est donc nous qui sommes emmenés captifs, et je vous ai dit par qui ; c'est par ces mêmes voleurs qui blessèrent cet homme de l'Evangile qui descendait de Jérusalem à Jéricho, et qu'ils laissèrent à demi mort [2]. C'est lui que rencontra notre gardien, c'est-à-dire le samaritain, car samaritain signifie gardien, et à qui les Juifs faisaient ce reproche : « N'a« vons-nous pas raison de dire que vous êtes « un samaritain et un possédé du démon [3] ? » Pour lui, repoussant l'un de ces outrages, il accepta l'autre : « Je ne suis point possédé du « démon », répondit il, mais il n'ajouta pas, ni samaritain ; et, en effet, si ce divin Samaritain ne veille sur nous, c'en est fait de nous. Donc ce samaritain passant près de cet homme abandonné par les voleurs, vit ses blessures, et le recueillit comme vous savez. De même qu'on appelle voleurs ceux qui nous ont infligé les plaies du péché, on les regarde aussi comme des vainqueurs qui nous emmènent en captivité, à cause de l'assentiment que nous donnons à notre servitude.

8. Ces vainqueurs donc qui nous ont emmenés, le diable et ses anges, quand nous ont-ils parlé et demandé les cantiques de Sion ? Que faut-il comprendre par là, sinon que c'est le diable qui parle et qui agit en ceux qui nous font les mêmes questions ? « Pour vous », dit l'Apôtre, « qui étiez morts par vos péchés et « par vos crimes, qui marchiez autrefois selon « l'esprit de ce monde, selon le principe des « puissances de l'air, cet esprit qui agit maintenant sur les enfants de la rébellion, parmi « lesquels nous avons été tous autrefois [1] ». Saint Paul nous fait voir qu'il a été racheté, et qu'il sort déjà de Babylone. Et toutefois, que dit-il encore ? Qu'il nous reste à combattre nos ennemis. Et pour nous détourner de haïr ces hommes qui nous persécutent, l'Apôtre éloigne de notre pensée toute animosité contre les hommes, en nous signalant cette lutte avec ces esprits invisibles, contre lesquels nous devons combattre. « Ce n'est « point», nous dit-il en effet, « contre la chair « et le sang que vous avez à combattre », c'est-à-dire contre les hommes que vous voyez, qui paraissent vous faire souffrir et vous persécuter ; car il vous est ordonné de prier pour eux. « Ce n'est donc point contre « la chair et le sang que nous avons à com« battre, c'est-à-dire contre les hommes, « mais bien contre les principautés, contre « les puissances, contre les princes de ce « monde ténébreux [2] ». Que veut-il dire par ce monde ? Les amateurs du monde. Ce sont eux qu'il appelle ténèbres, c'est-à-dire les hommes injustes, les scélérats, les infidèles, les pécheurs : ces hommes qu'il félicite quand ils reviennent à la foi, en leur disant : « Vous « étiez autrefois ténèbres, aujourd'hui vous « êtes la lumière dans le Seigneur [3] ». Il nous met donc en lutte avec ces principautés qui nous ont emmenés captifs.

9. De même que le diable entra jadis dans Judas et lui fit trahir son Seigneur [4], ce qu'il n'eût point fait si Judas ne lui eût ouvert son cœur ; de même, au milieu de Babylone, un grand nombre de méchants, par des convoitises charnelles et coupables, ouvrent leurs cœurs au diable et à ses anges, qui agissent en eux et par eux, quand ils nous questionnent et nous disent : Exposez-nous vos raisons. Les païens pour la plupart nous viennent dire : Expliquez-nous pourquoi l'avénement du Christ, de quoi sert le Christ au genre humain ? Depuis cet avénement le monde n'est-il pas dans un état pire qu'auparavant, et les hommes d'alors n'étaient-ils pas plus heureux que maintenant ? Que les Chrétiens nous disent le bien que nous a fait le Christ ; en quoi l'avénement du Christ a-t-il amélioré la condition des hommes? Tu le vois, si les théâtres, si les amphithéâtres, si les cirques subsistaient dans leur entier, si rien

[1] Sag. VII, 27. — [2] Luc, X, 30 et seqq. — [3] Jean, VIII, 48.

[1] Ephés. II, 1-3.— [2] Id. VI, 12.— [3] Id. V, 8.— [4] Jean, XIII, 27.

ne dépérissait à Babylone, si les hommes se plongeaient dans toutes sortes de plaisirs, chantant et dansant au son d'abominables refrains, s'ils jouissaient en paix et en toute sécurité des compagnes de leurs débauches, s'ils ne craignaient point la faim dans leur maison, ceux qui applaudissent aux bouffons; si toutes ces voluptés coulaient sans ruine et sans trouble, si l'on pouvait s'y plonger sans crainte, les temps seraient heureux, et le Christ aurait apporté sur la terre une grande félicité. Mais parce que Dieu châtie l'iniquité, parce qu'il arrache des cœurs les convoitises de la terre, afin d'y planter l'amour de Jérusalem; parce que cette vie est mêlée d'amertume, afin que nous désirions la vie éternelle; parce que Dieu instruit les hommes par le châtiment, les redresse par une correction paternelle afin de leur faire éviter la damnation, le Christ n'a apporté aucun bien, le Christ n'a apporté que des maux! En vain tu énumères à cet homme les biens dont nous sommes redevables à Jésus-Christ, il n'y comprend rien. Tu lui parles de ceux qui suivent à la lettre ce que nous venons d'entendre dans l'Evangile; « qui vendent leurs biens « pour en donner le prix aux pauvres, afin « d'avoir un trésor dans le ciel, et de suivre le « Sauveur [1] ». Tu lui dis: Voilà les biens apportés par le Christ. Combien distribuent leurs biens aux pauvres, et se font pauvres eux-mêmes, non par nécessité, mais volontairement, et suivent Dieu dans l'espérance du royaume des cieux! Ils se rient de ces pauvres comme d'insensés: Et voilà, disent-ils, les biens du Christ, perdre ses possessions, et s'appauvrir pour donner aux pauvres? Que répondre à un tel homme? Tu ne comprends pas, lui diras-tu, les biens du Christ; tu es absorbé par un autre, qui est l'adversaire du Christ, et à qui tu as ouvert ton cœur. Tu jettes les yeux sur les temps anciens, et ces temps te paraissent plus heureux; comme des olives pendantes à l'arbre, au souffle des vents, ainsi les hommes s'imaginaient jouir d'un certain air de liberté, en promenant çà et là leurs vagues désirs. Mais voici que l'on jette l'olive sous le pressoir; car elle ne pouvait demeurer toujours sur l'arbre, et l'année touchait à sa fin. Ce n'est pas sans raison que plusieurs de nos psaumes sont intitulés: « Pour les pressoirs [2] ». Liberté sur l'arbre, écrasement au pressoir. Tu as remarqué, en effet, que l'avarice augmente à mesure que les biens du monde sont broyés et pressurés; vois aussi que la continence augmente à son tour. D'où vient cet aveuglement qui ne te laisse voir que le marc coulant dans les rues, et te dérobe l'huile pure qui coule dans les vases? Et cela n'est pas sans figure. L'homme qui fait le mal est connu publiquement: mais l'homme qui se convertit à Dieu, qui se purifie des souillures de ses coupables désirs, celui-là demeure caché; car le marc coule visiblement au pressoir, ou plutôt du pressoir, tandis que l'huile coule secrètement dans les réservoirs.

10. Vous applaudissez à mes paroles, vous en tressaillez; parce que déjà vous pouvez vous asseoir sur les fleuves de Babylone et y pleurer. Quant à ceux qui nous ont emmenés captifs, dès qu'ils sont entrés dans le cœur des hommes, dès qu'ils en ont pris possession, et qu'ils nous interrogent par leur organe, en nous disant: « Chantez-nous « les paroles de vos cantiques »; expliquez-nous pourquoi est venu le Christ, et qu'est-ce que l'autre vie? Je veux croire, mais donnez-moi la raison qui m'oblige à croire: ô homme! lui dirai-je, comment ne pas t'obliger à croire? Tu es absorbé dans tes coupables désirs, et si je te parle des biens de la Jérusalem d'en haut, tu ne les comprendras point: il faut chasser de ton cœur ce qui le remplit, afin d'y mettre ce qui n'y est point. Ne t'engage donc point aisément à parler à cet homme; c'est un saule, un bois stérile. Ne touche point ta harpe, n'en tire aucun son, mieux vaut la suspendre. Mais il insistera: chantez vos cantiques, dira-t-il, dites-moi les raisons de votre foi; ne voulez-vous donc pas m'instruire? Ton dessein d'écouter n'est pas sincère, et ce n'est point pour mériter qu'elle s'ouvre que tu frappes à la porte; tu es plein de celui qui m'a fait captif, c'est lui qui m'interroge par ta bouche. Il est astucieux, il est fourbe dans ses questions: il ne cherche point à s'instruire, mais à reprendre. Je me tais donc et je suspends ma harpe.

11. Mais que dira-t-il encore? « Chantez-« nous vos hymnes, donnez-nous vos concerts, « chantez-nous les cantiques de Sion ». Que répondre? Tu es de Babylone, lui dirons-nous, tu fais partie de Babylone, c'est Babylone qui te nourrit, Babylone qui parle par ta

[1] Matth. XIX, 21. — [2] Ps. VIII, LXXX, LXXXIII.

bouche ; tu ne saisis que le reflet d'un moment, tu ne sais point méditer ce qui est éternel, tu ne comprends pas même tes questions. « Comment chanter les cantiques du « Seigneur sur la terre étrangère [1] ? » C'est bien cela, mes frères. Parlez de nos vérités, quelque peu que vous les connaissiez, et voyez combien de railleries vous devez essuyer de la part de ces chercheurs de vérités, qui sont pleins de fausseté. Répondez à ces hommes qui vous demandent ce qu'ils ne peuvent comprendre, et dites leur avec la hardiesse de notre saint cantique : « Comment « chanter les cantiques du Seigneur dans la « terre étrangère ? »

12. Mais, ô peuple de Dieu, ô corps du Christ, nobles exilés, car vous êtes d'ailleurs, et non d'ici, comprenez que vous êtes entre leurs mains; et quand ils vous disent : « Chantez-« nous vos hymnes, faites retentir vos con-« certs, chantez-nous les cantiques de Sion », gardez-vous de vous attacher à eux, de rechercher leur amitié, de craindre de leur déplaire, de trouver du goût à Babylone et d'oublier Jérusalem. Voyez ce que cette crainte suggère au Prophète, écoutez la suite. Car il a souffert celui qui a chanté ces paroles, et cet homme, c'est nous si nous voulons ; il a subi toutes ces questions que lui adressaient, de toutes parts, des hommes aux paroles flatteuses, mais à la critique amère, aux louanges trompeuses, qui demandent ce qu'ils ne sauraient comprendre, et ne veulent point rejeter ce qui remplit leur cœur. Or, au milieu de ces foules importunes, le Prophète se trouvant en péril a relevé bien haut son âme au souvenir de Sion, et a même voulu s'astreindre par une espèce de serment : « Sainte Jérusalem, si jamais je t'oublie [2] ». Ainsi dit-il au milieu des discours de ceux qui le retiennent captif, au milieu des paroles mensongères, des paroles insidieuses de ces hommes demandant toujours sans vouloir comprendre.

13. De ces hommes était ce riche qui interrogeait le Sauveur : « Maître, que ferai-je, « pour avoir la vie éternelle [3] ? » Questionner au sujet de la vie éternelle, n'était-ce point demander un cantique de Sion ? « Observez les « commandements », lui dit le Sauveur. Et ce fastueux de répondre : « Je les ai tous ac-« complis dès mon enfance ». Le Seigneur lui parle donc des cantiques de Sion, bien qu'il sût qu'il ne comprendrait point; mais il voulait nous donner un exemple des conseils que plusieurs semblent nous demander, au sujet de la vie éternelle, et qui nous comblent d'éloges, jusqu'à ce que nous répondions à leurs demandes. A propos de ce jeune homme, il nous apprend à répondre à ces questionneurs insidieux : « Comment chanter les cantiques du « Seigneur sur la terre étrangère ? » Voici sa réponse : « Voulez-vous être parfait ? Allez, « vendez ce que vous possédez, et donnez-le « aux pauvres, et vous aurez un trésor dans « le ciel, puis venez et suivez-moi ». Afin d'apprendre les cantiques de Sion, qu'il se dégage de tout empêchement, qu'il marche librement et sans aucun fardeau ; alors il comprendra quelque peu les cantiques de Sion. Ce jeune homme s'en alla triste. Disons derrière lui : « Comment chanter les cantiques de Sion « dans la terre étrangère ? » Il s'en alla, il est vrai, mais le Seigneur ne laissa point les riches sans espérance. Car les Apôtres disaient : « Qui donc pourra être sauvé ? » Et le Sauveur répondit : « Ce qui est impossible aux « hommes est facile à Dieu ». Les riches ont leur règle ; ils ont pour eux un cantique en Sion, cantique dont l'Apôtre a dit : « Ordonnez « aux riches de ce monde de n'être point or-« gueilleux, de ne point mettre leur confiance « dans les richesses incertaines, mais dans le « Dieu vivant, qui nous donne avec abon-« dance ce qui est nécessaire à la vie ». Précisant ensuite ce qu'ils ont à faire, l'Apôtre enfin touche de la harpe, et ne la suspend point : « Qu'ils soient riches en bonnes œuvres », dit il, « qu'ils donnent de bon cœur, qu'ils « fassent part de leurs biens, qu'ils s'amassent « un trésor et un fondement solide pour l'a-« venir, afin d'embrasser la vie éternelle [1] ». Tel est pour les riches le cantique de Sion, d'abord de ne point s'enorgueillir. Car les richesses élèvent le cœur, et le fleuve entraîne ceux qui s'élèvent. Que leur est-il donc recommandé ? Avant tout de ne point s'enorgueillir. Qu'ils évitent dans les richesses l'effet des richesses mêmes, qu'ils évitent l'orgueil ; car c'est le mal que produisent naturellement les richesses dans les hommes peu défiants. L'or n'est pas mauvais sans doute, puisque Dieu l'a créé; mais l'avare devient mauvais, quand il délaisse le Créateur pour

[1] Ps. CXXXVI, 4. — [2] Id. 5. — [3] Matth. XIX, 16.

[1] I Tim. VI, 17-19.

s'attacher à la créature. Qu'il se prémunisse dès lors contre l'orgueil, et s'assoie sur le fleuve de Babylone. Car lui recommander de ne point s'enorgueillir, c'est lui dire de s'asseoir. Qu'il ne se confie point dans les richesses qui sont incertaines, et qu'il se tienne assis sur les fleuves de Babylone. Mettre sa confiance en des biens inconstants, c'est se laisser entraîner par le fleuve ; mais s'humilier, éviter l'orgueil, se défier des richesses incertaines, c'est se tenir assis sur le fleuve de Babylone et soupirer vers la Jérusalem éternelle au souvenir de Sion, et, pour parvenir à Sion, donner son bien aux pauvres. Tel est pour les riches le cantique qui leur vient de Sion. Qu'ils travaillent dès lors, qu'ils touchent la harpe, et sans perdre un instant, quand ils rencontreront un homme qui leur dira : Que fais-tu ? c'est perdre tes biens que faire autant d'aumônes : amasse pour tes enfants. Quand, dis-je, ils rencontreront de ces hommes incapables de comprendre nos œuvres, et qu'ils trouveront en eux le saule stérile, qu'ils ne s'arrêtent pas à rendre raison de leurs œuvres, à les faire connaître, qu'ils suspendent leurs harpes aux saules de Babylone. Mais en dehors de ces saules, qu'ils chantent, qu'ils travaillent sans relâche. Ce n'est point perdre que faire l'aumône. Confié à ton esclave, ton dépôt serait en sureté ; confié au Christ, sera-t-il en péril ?

14. Vous venez d'entendre le cantique de Sion pour les riches, écoutez celui des pauvres. C'est toujours saint Paul qui parle : « Nous n'avons rien apporté en ce monde, et « sans aucun doute nous n'en pouvons rien emporter ; ayant de quoi vivre, de quoi nous « vêtir, nous devons être contents. Quant à « ceux qui veulent s'enrichir, ils tombent dans « la tentation et en des désirs sans nombre, in« sensés et nuisibles, qui plongent l'homme « dans la mort et dans la perdition [1] ». Voilà les fleuves de Babylone. « Or, l'avarice est la racine « de tous les maux ; quelques-uns de ceux qui « en sont possédés, se sont égarés de la foi, et « se sont jetés dans de grandes douleurs [2] ». Ces deux hymnes sont-ils donc en contradiction ? Voyez ce que l'on dit aux riches, « de ne point « s'enfler d'orgueil, ni se confier dans les ri« chesses qui sont incertaines [3] », de faire des bonnes œuvres, des aumônes, de s'amasser pour l'avenir un trésor et un fondement solide. Aux pauvres, qu'est-il dit ? « Ceux qui « veulent s'enrichir, tombent dans la tenta« tion ». On ne dit point : Ceux qui sont riches ; mais « ceux qui veulent s'enrichir ». Autrement, s'ils étaient déjà riches, l'autre cantique serait pour eux. On dit aux riches de donner, aux pauvres de ne point désirer.

15. Mais quand vous vous trouvez avec ces hommes qui ne comprennent point les cantiques de Sion, suspendez, vous ai-je dit, vos harpes aux saules du rivage : différez ce que vous devez dire. Ces arbres peuvent cesser d'être stériles, changer de nature et porter de bons fruits : c'est alors que nous pourrons chanter et qu'ils nous comprendront. Mais avec ceux qui contredisent toutes nos paroles, qui font des questions insidieuses, et s'obstinent contre les vérités qu'ils entendent, ne cherchez jamais à leur plaire, craignez d'oublier Jérusalem ; que cette Jérusalem de la terre n'ayant qu'une même âme, parce que la paix du Christ a réuni toutes les âmes en une seule, que cette captive s'écrie : « Si « jamais je t'oublie, ô sainte Jérusalem, que « ma main droite s'oublie elle-même [1] ». Quelle imprécation, mes frères ! « Que ma « main droite s'oublie elle-même ». Quel effroyable serment ! Notre main droite, c'est la vie éternelle ; notre gauche, la vie d'ici-bas. Toute œuvre pour la vie éternelle est l'œuvre de la droite. Si, dans tes actions, au désir de la vie éternelle se trouve mêlé quelque amour de la vie temporelle, ou d'une louange humaine, ou de quelque avantage mondain, ta main gauche connaît alors ce que fait ta main droite. Or, vous connaissez le précepte de l'Evangile : « Que votre main gauche ignore « ce que fait votre main droite [2]. Si donc je « t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite « s'oublie elle-même ». Et c'est ce qui est arrivé ; la parole du Prophète est plus une prédiction qu'un souhait. Car, à tout homme qui oublie Jérusalem, il arrive que sa droite elle-même s'oublie. Car la vie éternelle subsiste en elle-même ; pour eux, ils demeurent dans les plaisirs du temps, et se font une droite de ce qui est la gauche.

16. Soyez attentifs à mes paroles, mes frères, et je veux vous parler autant que Dieu m'en fera la grâce pour le salut de tous. Il vous souvient peut-être que je vous ai entretenus de certains hommes, qui se font une

[1] I Tim. VI, 7-9. — [2] Id. 10. — [3] Id. 17, 19.

[1] Ps. CXXXVI, 5. — [2] Matth. VI, 3.

droite de ce qui est la gauche; c'est-à-dire qui donnent la préférence aux biens temporels, qui y placent leur bonheur, dans leur ignorance du vrai bonheur, de la véritable droite [1]. L'Ecriture les nomme étrangers, comme n'appartenant pas à Jérusalem, mais à Babylone : c'est d'eux qu'il est dit en quelque endroit des psaumes : « Délivrez moi, Sei- « gneur, de la main des enfants étrangers, dont « la bouche dit le mensonge, et dont la droite « est une droite d'injustice ». Et le Psalmiste continue en disant : « Leurs fils sont comme de « nouveaux plants d'oliviers; leurs filles sont « parées comme des temples; leurs celliers « sont pleins, s'épanchant de l'un dans l'autre; « leurs brebis sont fécondes, et s'en vont en « foule de l'étable; leurs vaches sont grasses, « leurs clôtures ne sont point en ruine, et « nul bruit sur leurs places publiques [2] ». Jouir de ce bonheur, est-ce donc être coupable? Non, sans doute; mais d'en faire la droite, puisque telle est la gauche. Aussi, que dit le Prophète? « Ils ont appelé heureux le peuple « qui possède ces biens ». Or, c'est parce qu'ils l'ont proclamé heureux que leur bouche a dit des vanités. Mais toi, ô Prophète, tu es citoyen de Jérusalem, puisque tu n'oublies pas Jérusalem, de peur que ta droite ne s'oublie; voilà que ces hommes ont dit la vanité en chantant le bonheur d'un peuple qui possède ces richesses : pour toi, chante-nous les hymnes de Sion. « Bienheureux », nous dit-il, « le peuple dont le Seigneur est « le Dieu [3] ». Sondez vos cœurs, mes frères, voyez si vous avez soif des biens de Dieu, si vous soupirez après la cité de Dieu, la sainte Jérusalem, si vous désirez la vie éternelle. Que tout bonheur terrestre soit la gauche pour vous, et qu'il soit votre droite, celui que vous posséderez toujours. Si vous avez la gauche, n'y mettez point votre confiance; ne reprenez-vous pas ceux qui veulent manger de la gauche? Si vous croyez votre table déshonorée, parce qu'on y mange de la sorte, quelle injure n'est-ce point pour celle du Seigneur, que prendre pour la gauche ce qui est la droite, et pour la droite ce qui est la gauche? Que faire alors? « O Jérusalem, si « jamais je t'oublie, que ma main droite « s'oublie elle-même ».

17. « Que ma langue s'attache à mon pa- « lais, si je ne me souviens de toi [1] ». C'est-à-dire, que je demeure muet si ton souvenir s'efface de ma mémoire. Que dire, en effet; de quoi parler, si l'on ne parle des cantiques de Sion? Notre langue est elle-même le cantique de Jérusalem. Chanter notre amour pour ce bas monde, c'est une langue étrangère, une langue barbare, et que nous avons apprise dans notre captivité. Il sera donc muet pour Dieu, celui qui aura oublié Jérusalem. Mais c'est peu de s'en souvenir; ils s'en souviennent aussi, ses ennemis qui la veulent détruire. Quelle est, disent-ils, cette cité? Quels sont ces chrétiens? Quelle est leur vie? Encore s'ils n'étaient plus! Voilà que la nation captive a vaincu ceux qui la tenaient en captivité, et toutefois ils murmurent, ils frémissent, ils veulent détruire la cité sainte étrangère parmi eux, comme autrefois Pharaon voulut détruire le peuple de Dieu, quand il faisait mettre à mort tout enfant mâle, et ne réservait que les filles : il étouffait la force et nourrissait la convoitise. C'est donc peu de s'en souvenir, vois quel souvenir tu en as. Il est des souvenirs de haine et des souvenirs d'amour. Aussi après avoir dit : « Si jamais je t'oublie, ô sainte Jérusa- « lem, que ma main droite s'oublie elle- « même. Que ma langue s'attache à mon « palais, si tu ne vis dans ma mémoire », le Prophète ajoute : « Si Jérusalem n'est pas tou- « jours la première de mes joies ». Car, la joie suprême pour nous, c'est de jouir de Dieu, c'est de goûter en toute sécurité le bonheur d'une société paisible, et de l'union fraternelle. Là, nulle tentation violente, nul attrait dangereux ne pourra nous atteindre, le bien seul aura pour nous des charmes. Toute nécessité disparaîtra et fera place au bonheur suprême. « Si Jérusalem n'est point la première de mes « joies ».

18. Le Prophète en appelle au Seigneur, contre les ennemis de la cité : « Souvenez- « vous, Seigneur, des fils d'Edom [2] ». Or, Edom est ici le même qu'Esaü, et vous avez entendu tout à l'heure à la lecture de l'Apôtre : « J'ai aimé Jacob, et haï Esaü [3] ». C'étaient deux frères dans un même sein, deux jumeaux dans les entrailles de Rébecca, deux fils d'Isaac, petits-fils d'Abraham. Néanmoins ils naquirent, l'un pour être admis à l'héritage, l'autre pour en être exclu. Or, cet

[1] Voir discours sur le Ps. CXX, n. 8. — [2] Ps. CXLIII, 7, 8. — [3] Id. 15.

[1] Ps. CXXXVI, 6. — [2] Id. 7. — [3] Gen. XXV, 30.

Esaü fut l'ennemi de son frère, parce que ce frère qui était le plus jeune lui ravit la bénédiction paternelle, et qu'ainsi s'accomplit cet oracle : « L'aîné servira le plus jeune [1] ». Or, nous commençons à comprendre quel est l'aîné, quel est le plus jeune, et quel est cet aîné assujéti au plus jeune. Le peuple juif paraissait l'aîné, et le peuple chrétien le plus jeune selon le temps. Et voyez comme l'aîné est assujéti au plus jeune. Ils sont les colporteurs de nos livres, car c'est de leurs livres que nous vient la vie. Mais pour donner à ces qualifications d'aîné et de plus jeune un sens plus général, l'aîné, c'est l'homme charnel, et le plus jeune, l'homme spirituel ; car l'homme charnel est le premier, l'homme spirituel vient ensuite. C'est l'Apôtre qui nous le dit clairement : « Le premier homme est « l'homme terrestre formé de la terre; le « second est l'homme céleste qui vient du « ciel : comme le premier est terrestre, ses « enfants sont terrestres, et comme le second « est céleste, ses enfants sont célestes. Comme « donc nous avons porté l'image de l'homme « terrestre, portons aussi l'image de l'homme « céleste ». Un peu auparavant il avait dit : « Ce « n'est point le corps spirituel qui a été formé « le premier ; c'est le corps animal, et ensuite « le spirituel [2] ». L'espression animal a le même sens que charnel. A sa naissance l'homme est d'abord animal, homme charnel. S'il sort de la captivité de Babylone, pour retourner à Jérusalem, il est renouvelé, il se fait en lui une régénération selon l'homme nouveau et intérieur ; il est le plus jeune par le temps, et l'aîné par la puissance. Esaü est donc le type de tous les hommes charnels, et Jacob le type de tous les hommes spirituels ; ces derniers sont élus, les premiers sont réprouvés. L'aîné veut-il être élu ? qu'il devienne le plus jeune. Il est appelé Edom, à cause de ce mets de lentilles qui est roux, c'est-à-dire, qui a une couleur rougeâtre. Ces lentilles étaient cuites et préparées, Esaü les demanda à Jacob son frère, il poussa l'envie de manger ces lentilles jusqu'à céder son droit d'aînesse, dignité que son frère acquit en échange du mets si convoité ; et, par cette convention, l'un devenant le plus jeune, l'autre l'aîné, cet aîné fut assujéti au plus jeune, et fut surnommé Edom [3]. Or, selon le témoignage des hommes instruits dans cette langue, Edom veut dire sang, signification qu'il a aussi dans notre langue punique. Ne vous en étonnez point, c'est au sang qu'appartiennent toutes les personnes charnelles. « Or, ni la chair ni le sang ne posséde« ront le royaume de Dieu [1] ». Edom n'a aucune part à ce royaume, tandis qu'il est le partage de Jacob, qui se priva d'un mets charnel, pour un honneur spirituel. Mais il eut pour ennemi Esaü, car tous les hommes charnels sont ennemis des hommes spirituels : quiconque ne recherche que le présent, persécute ceux qu'il voit occupés des biens éternels. Or, que dit contre ces hommes le Prophète qui ne perd point de vue Jérusalem, et qui demande à Dieu d'être délivré de sa captivité ? « Souvenez-vous, Sei« gneur, des fils d'Edom ». Délivrez-nous des hommes charnels, qui suivent cet Edom, qui sont nos frères aînés, mais qui sont aussi nos ennemis. Ils sont nés les premiers, mais ceux qui sont nés ensuite les ont devancés ; car la convoitise charnelle a humilié les uns, et le mépris de cette convoitise élev les autres. Ils vivent, mais pour nous porter envie et nous persécuter.

19. « Souvenez-vous, Seigneur, des enfants « d'Edom au jour de Jérusalem ». Ce jour de Jérusalem est-il bien le jour de la douleur, le jour de la captivité pour Jérusalem, ou le jour de son bonheur, le jour de sa délivrance, le terme de sa course qui sera l'éternité ? « Seigneur », dit le Prophète, « n'oubliez pas « les enfants d'Edom ». Desquels ? « De ceux « qui disent : Détruisez, détruisez Jérusalem « jusqu'en ses fondements ». Donc, souvenez-vous du jour où ils voulaient détruire Jérusalem. Combien de persécutions l'Eglise n'a-t-elle pas endurées ? Avec quelle fureur les fils d'Edom, ou les hommes charnels, soumis au diable et à ses anges, qui adorent les pierres et le bois, qui obéissent aux convoitises de la chair, avec quelle fureur ne criaient-ils point : Mort aux chrétiens, mort aux chrétiens : que pas un seul n'échappe ; détruisez jusqu'aux fondements ? N'est-ce point là leur cri ? Et, dans ce langage atroce, les persécuteurs n'ont-ils pas été rejetés de Dieu, et les martyrs couronnés ? « Détruisez », disent-ils, « détruisez jusqu'aux fondements ». Ainsi disent les enfants d'Edom : « Détruisez,

[1] Rom. IX, 13 ; Gen. XXV, 23. — [2] I Cor. XV, 46-49. — [3] Gen. XXV, 29-34 ; XXVII, 36, 37.

[1] I Cor. XV, 50.

« détruisez », et Dieu crie à son tour : « Soyez « assujétis [1] ». Laquelle de ces paroles sera victorieuse, sinon la parole de Dieu qui a dit : « L'aîné sera assujéti au plus jeune [2] ? Dé« truisez, détruisez jusqu'en ses fondements ».

20. Puis s'adressant à Babylone : « O fille « de Babylone », s'écrie le Prophète, « malheur « à toi [3] ». Malheur à toi dans ton allégresse, malheur dans ta confiance, malheur dans tes inimitiés. « Malheur à toi, fille de Babylone ». Cette même cité est nommée Babylone et fille de Babylone ; comme on dit Jérusalem et fille de Jérusalem, Sion et fille de Sion, l'Eglise et la fille de l'Eglise. Le nom de fille s'entend de la succession, le nom de mère désigne sa supériorité. Tout d'abord il y eut une ville de Babylone ; mais des habitants ont-ils subsisté jusqu'aujourd'hui ? Par la succession des temps elle est devenue fille de Babylone. « Malheur à toi donc, ô fille de Babylone, « bienheureux celui qui te rendra les maux « que tu nous a faits [4] ». Malheur à toi, bonheur à lui.

21. Qu'as-tu fait, et que faut-il te rendre ? Ecoute bien. « Heureux celui qui te rendra « tous les maux que tu nous a faits ». De quels maux veut-il parler ? C'est là ce qui termine le psaume : « Bienheureux celui qui « saisira tes enfants et les brisera contre la « pierre [5] ». Tel est son malheur, et bienheureux celui qui la traitera comme elle nous a traités. Or, si nous cherchons quel est ce traitement : « Bienheureux », dit le Prophète, « celui qui saisira tes enfants et les brisera « contre la muraille ». Tel est ce traitement. Que nous a fait cette Babylone ? Nous l'avons chanté dans un autre psaume : « Les paroles « des méchants ont prévalu contre nous [6] ». A notre naissance, Babylone ou la confusion du siècle nous a enveloppés, et dans notre enfance nous a en quelque sorte suffoqués dans ses erreurs si diverses et si multipliées. Voilà un nouveau-né qui sera un jour citoyen de la Jérusalem d'en haut, qui l'est déjà par la prédestination de Dieu, mais qui est encore pour un temps dans la captivité. Comment saura-t-il aimer, sinon ce que lui inspirent son père et sa mère ? Or, les voilà qui l'instruisent, qui le forment à l'avarice, à la rapine, aux mensonges de chaque jour, à l'idolâtrie et au culte des démons, aux coupables pratiques des enchantements et des ligatures. Que fera cet enfant, dans un âge si tendre, qui n'a des yeux que pour voir ce que font ses aînés ; que peut-il faire, sinon de suivre leur exemple ? C'est donc ainsi que Babylone nous a persécutés dans notre enfance : mais, à mesure que nous avons grandi, Dieu nous a fait la grâce de le connaître et de nous détourner des errements de nos pères. C'est la prédiction que je vous ai signalée dans l'explication du même psaume [1] : « Les nations viendront à vous des « extrémités de la terre et diront : Véritable« ment nos pères ont adoré le mensonge et la « vanité qui ne leur ont servi de rien [2] ». C'est le langage que tiennent des hommes dans leur force : on les avait mis à mort dans leur jeune âge, en leur faisant suivre ces vanités ; qu'ils repoussent bien loin ces vanités, qu'ils reprennent une vie nouvelle en Dieu, en s'avançant dans la vertu et se vengeant de Babylone. Or, que peuvent-ils lui rendre ? Ce qu'elle nous a fait. Que ses enfants soient étouffés : ou plutôt, qu'on les brise contre la muraille et qu'ils meurent. Mais quels sont ces enfants de Babylone ? Les convoitises coupables qui naissent en nous. Il en est qui ont à livrer de rudes combats contre leurs passions invétérées. Qu'une passion vienne à poindre dans ton cœur, avant qu'elle ne se fortifie contre toi par l'habitude, quand ce n'est qu'une passion nouvellement formée, ne lui laisse pas le temps de grandir par l'habitude, mais étouffe-la dès sa naissance. Et si tu crains qu'elle ne meure pas même en l'étouffant, brise-la contre la pierre. « Or, cette « pierre c'est le Christ [3] ».

22. Que vos harpes, mes frères, ne cessent de retentir par vos bonnes œuvres ; chantez-vous mutuellement les cantiques de Sion. Autant vous aimez d'écouter, autant il faut aimer de pratiquer ; si vous ne voulez être à Babylone, abreuvés de l'eau de ses fleuves, mais ne rapportant aucun fruit. Mais soupirez après la Jérusalem éternelle : c'est là que l'espérance nous a devancés, que nos œuvres nous y suivent ; c'est là que nous serons avec le Christ. Maintenant notre chef c'est le Christ, lui qui nous gouverne d'en haut : c'est dans cette cité bienheureuse que nous jouirons de ses embrassements, et que nous serons égaux avec les anges. C'est là ce que de nous-mêmes

[1] Gen. XXV, 23. — [2] Rom. IX, 13. — [3] Ps CXXXVI, 8. — [4] Id. 9. — [5] Ibid. — [6] Id. LXIV, 1.

[1] Voir discours sur le Ps. LXIV, n. 6. — [2] Jérém. XVI, 19. — [3] I Cor. X, 4.

nous n'oserions même soupçonner sans les promesses de l'infaillible vérité. Portez donc là vos désirs, mes frères, que ce soit jour et nuit l'objet de vos pensées. Quelque bonheur qui vous sourie dans le monde, ne vous en élevez point; ne raisonnez point avec vos convoitises. Votre ennemi est-il grand ? tuez-le contre la pierre ; est-il petit ? brisez-le contre la pierre ; grands ou petits, tuez-les, brisez-les contre la pierre. Que la pierre triomphe ; bâtissez sur la pierre, si vous ne voulez être emportés ou par le fleuve, ou par l'ouragan, ou par les pluies. Afin de vous armer contre les séductions du monde, faites croître et grandir dans vos cœurs le désir de la Jérusalem éternelle. A la captivité qui passera, succédera le bonheur, le dernier ennemi sera vaincu, et, affranchis de la mort, nous triompherons avec notre roi.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXXVII.

SERMON AU PEUPLE EN LA FÊTE DE SAINTE CRISPINE.

GLOIRE A DIEU.

Le psaume est une confession, non des péchés, mais des louanges, comme celle de Jésus-Christ dans l'Evangile ; et confesser Dieu de tout son cœur, c'est lui offrir un holocauste de louanges, ou le sacrifice parfait, qui est le chant avec les anges, ou de ce bonheur spirituel que l'on peut goûter ici-bas, même au milieu des tourments, qui est offert à Dieu dans son temple ou dans l'âme, et dans les biens qu'il nous a procurés. Nous confesserons la miséricorde qui prend le pécheur en pitié, et nous incline vers les pauvres, et la vérité par laquelle Dieu accomplit ses promesses, et que nous devons exercer dans nos jugements. Dieu a glorifié son saint nom en choisissant la race d'Abraham, d'où est issu le Christ qui a envoyé les apôtres prêcher l'Evangile. Hâtez-vous de m'exaucer, dit le Prophète qui sait ce qu'il doit demander à Dieu, qui demande, comme Crispine, les biens éternels. Il demande en effet la multiplication, non de la famille, ni des richesses, mais de son âme. Les vices sont dans l'âme, et le Prophète veut être multiplié en vertu. — Rois de la terre, confessez Dieu : c'est ce qu'ils font chaque jour ; qu'ils s'humilient parce qu'ils ont entendu les oracles des Ecritures, aujourd'hui prêchées sur toute la terre, comme le figurait à Gédéon l'aire trempée de rosée. Qu'ils chantent, non leur gloire, mais celle de Dieu ; qu'ils soient humbles, parce que Dieu regarde favorablement les humbles, et ne voit les orgueilleux que de loin ou en s'éloignant d'eux. Marcher dans la tribulation, c'est marcher en cette vie qui est pleine de tribulations, et la vie éternelle est au prix de notre patience. La main de Dieu ou bien s'appesantit sur nous à cause du péché, ou bien nous venge de ceux qui nous insultaient et dont plusieurs ont embrassé la foi ; sa droite nous sauve, parce que sa droite est la place des bonnes œuvres, tandis que la gauche est celle des biens d'ici-bas que Dieu n'accorde pas toujours à ses élus. Seigneur, vous rendrez pour moi, c'est-à-dire vous me vengerez de mes ennemis, ou vous payerez ma dette envers le Seigneur, car le Christ qui ne devait rien a payé pour nous. La miséricorde du Seigneur est pour l'éternité et non pour un temps : puisse-t-il ne pas mépriser l'ouvrage de ses mains !

1. Le titre de notre psaume est court et simple : il ne nous arrêtera point, car nous connaissons celui que figurait David, et même nous nous reconnaissons en lui, puisque nous sommes les membres de son corps. Reconnaissons donc ici la voix de l'Eglise et réjouissons-nous d'être les enfants de celle que nous avons entendu chanter. Tout le titre du psaume est dans ces mots : « A David lui-« même ». Voyons ce qui est dit à David.

2. « Je vous confesserai, Seigneur, dans toute « l'effusion de mon âme [1] ». Le titre d'un psaume nous en indique ordinairement le sens intime : mais ici, comme il se borne à nous dire que c'est un chant pour David, c'est le premier verset qui nous indique le sujet de tout le psaume. « Je vous confesserai, Sei-« gneur, dans toute l'effusion de mon âme ». Ecoutons donc cette confession. Mais auparavant je vous rappelle que dans les saintes Ecritures, cette expression, confesser au Seigneur, s'entend de deux manières, d'une confession des péchés, et d'une confession de louanges. Chacun connaît la confession des péchés, mais il en est peu pour connaître la confession de louanges. La première est tellement connue que quand nous rencontrons

[1] Ps. CXXXVII, 1.

dans les Ecritures ces paroles : « Je vous confesserai, Seigneur », ou « nous vous confesserons », la coutume de l'entendre ainsi fait que nos mains cherchent à frapper nos poitrines, tant les hommes sont habitués à ne voir dans la confession que celle des péchés. Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ était-il un pécheur, lui qui dit dans l'Evangile : « Je vous confesse, ô mon Père, Seigneur du « ciel et de la terre? » La suite nous montre ce qu'il confessera, et nous indique une confession de louanges, et non l'aveu des péchés. « Je vous confesse », dit-il, « ô mon Père, Dieu « du ciel et de la terre, parce que vous avez « dérobé ces choses aux sages et aux prudents, « pour les révéler aux petits [1] ». Il a donc loué son Père, il a loué Dieu, qui ne méprise point les humbles, mais les superbes; et la confession que nous allons entendre dans notre psaume est une confession de louanges et d'actions de grâces. « Seigneur », dit-il, « je vous « confesserai de tout mon cœur ». C'est donc mon cœur tout entier que je mets sur l'autel de votre confession, c'est un holocauste de louanges que je viens vous offrir. Car on appelle holocauste ce sacrifice où tout est consumé; puisque ὅλον, en grec, se traduit en latin par *totum*, tout entier. Or, vois comment il offre un holocauste spirituel celui qui dit : « Seigneur, « je vous confesserai de tout mon cœur ». Oui, que la flamme de votre amour embrase entièrement mon cœur; que rien de ce qui est à moi ne m'appartienne plus, ni ne me fasse replier sur moi-même ; que tous mes désirs soient pour vous, toute mon ardeur pour vous, tout mon amour pour vous, que je sois embrasé de vous-même. « Seigneur, je vous « confesserai de tout mon cœur, parce que « vous avez entendu les paroles de ma « bouche ». De quelle bouche, sinon de la bouche de mon cœur ? Nos cœurs aussi ont une voix que Dieu entend, bien qu'elle n'arrive pas à l'oreille de l'homme. Ils criaient sans doute, les accusateurs de Suzanne, mais ils ne levaient pas les yeux au ciel : tandis que Suzanne silencieuse criait de tout son cœur. De là vient qu'elle mérita d'être exaucée, eux d'être châtiés [2]. Nous avons donc une bouche intérieure ; c'est là que nous prions, et de là encore que nous prions. Et si nous avons préparé à Dieu un logis, une demeure, c'est là que nous lui parlons, là que nous sommes exaucés : car il n'est pas éloigné de chacun de nous : « c'est en lui que « nous avons la vie, le mouvement et l'être [1] ». Il n'y a que le péché qui nous éloigne de Dieu. Renverse la muraille du péché qui s'élève entre toi et Dieu, et tu seras avec celui que tu implores. « Vous avez entendu les pa« roles de ma bouche », dit le Prophète, « et je « vous confesserai ».

3. « Je vous chanterai des hymnes en pré« sence des anges ». Ce n'est point en présence des hommes, c'est en présence des anges que je vous chanterai des hymnes. Mon psaltérion, c'est ma joie. La joie qui me vient des choses d'ici-bas est avec les hommes, celle qui me vient des choses d'en-haut est avec les anges. Car l'impie ne connaît point la joie du juste. « Il n'y a point, en effet, de joie « pour l'impie, a dit le Seigneur [2] ». L'impie trouve sa joie dans la taverne, le martyr dans sa chaîne. Quelle n'était pas la joie de cette Crispine dont nous célébrons aujourd'hui la fête ? Sa joie était d'être livrée aux persécuteurs, d'être traînée devant les tribunaux, d'être enfermée dans les cachots, d'être exposée avec ses chaînes, d'être élevée sur le chevalet, d'être écoutée, d'être condamnée : tout cela lui donnait de la joie, et quand ces misérables croyaient à sa misère, elle était dans la joie aux yeux des anges.

4. « Je vous adorerai dans votre saint tem« ple [3] ». Quel est ce saint temple ? Celui où nous devons habiter, où nous devons adorer. Car nous courons pour adorer Dieu. Notre cœur gonflé veut enfanter, et cherche où il pourra le faire. Or, quel est ce lieu où il faut adorer Dieu ? Quel est ce monde ? Quel est cet édifice ? Quel est son trône dans le ciel, au milieu des étoiles ? Nous le cherchons dans les saintes Ecritures et nous le trouvons dans la Sagesse : « Pour moi », dit-elle, « j'étais « avec lui, et chaque jour je faisais ses dé« lices ». Puis elle chante les œuvres de Dieu et nous indique son trône. Quel est-il ? « Quand Dieu », dit-elle, « affermissait les nuées « en haut, quand il établissait son trône au« dessus des vents [4] ». Mais son trône est aussi son temple. Où donc irons-nous ? Est-ce par-dessus les vents qu'il nous faudra l'adorer ? S'il faut l'adorer par-dessus les vents, les oiseaux l'emportent sur nous. Mais si nous

[1] Matth. XI, 25. — [2] Dan. XIII, 31.

[1] Act. XVII, 27, 28. — [2] Isa. XLVIII, 22 ; LVI, 21. — [3] Ps. CXXXVII, 2 — [4] Prov. VIII, 27-30.

appelons âmes les mêmes vents, c'est-à-dire, si les vents sont une figure symbolique des âmes, selon cette expression d'un autre psaume : « Il a volé sur les ailes des vents [1] » ; c'est-à-dire sur les vertus des âmes, ce qui fait qu'un souffle de Dieu prend le nom de vent ou d'âme ; non point qu'il nous faille entendre par là ce vent qui pousse notre corps et qui est sensible, mais quelque chose d'invisible qui échappe à la perspicacité de nos yeux, à la sensibilité de nos oreilles, au discernement de l'odorat, à la perception du goût, au toucher des mains : mais une certaine vie, qui nous anime et que l'on appelle âme ; si, dis-je, nous entendons ainsi les vents, il n'est pas nécessaire de chercher des ailes visibles, pour voler avec les oiseaux et adorer Dieu dans son temple ; mais nous trouverons que Dieu est assis au-dessus de nous-mêmes, si nous voulons lui être fidèles. Voyez si tel n'est point le sens de ces paroles de l'Apôtre : « Le temple de Dieu est saint et « vous êtes ce temple [2] ». Il est certain néanmoins, il est évident que Dieu habite dans les anges. Donc lorsque dans la joie qui nous vient des biens spirituels, et non des biens terrestres, nous chantons des hymnes à Dieu en présence des anges, cette congrégation des anges devient le temple de Dieu, et nous adorons le Seigneur dans son temple. Quant à l'Eglise de Dieu, elle est sur la terre et dans le ciel ; l'Eglise de la terre se compose de tous les fidèles, l'Eglise du ciel de tous les anges. Mais le Seigneur des anges est descendu vers l'Eglise d'ici-bas, et ses anges le servaient, lui qui était venu pour nous servir [3]. « Car », nous dit-il, « ce n'est point pour « être servi, mais pour servir, que je suis « venu [4] ». Que nous a-t-il servi, sinon ce qui fait aujourd'hui notre nourriture et notre breuvage ? Si donc le Maître des anges a bien voulu nous servir, ne désespérons pas d'être un jour les égaux des anges. Celui qui est plus grand que les anges s'est donc abaissé jusqu'à l'homme, le Créateur des anges s'est revêtu de l'homme, le Maître des anges est mort pour l'homme. « Je vous adorerai dans « votre saint temple » : c'est-à-dire, dans ce temple qui n'est pas fait de la main des hommes [5], mais que vous avez fait.

5. « Je confesserai votre nom dans votre « miséricorde et votre vérité ». Tels sont les deux attributs que nous voulons chanter, comme il est dit dans un autre psaume : « Toutes les voies du Seigneur sont miséri« corde et vérité [1] ». Tels sont, ô mon Dieu, les deux attributs que nous confessons. Votre miséricorde et votre vérité ; c'est par la miséricorde que vous jetez sur le pécheur un regard favorable, et par la vérité que vous tenez à vos promesses. « Je vous confesserai « dans votre miséricorde et dans votre vé« rité ». Et c'est là ce que je veux vous rendre selon les forces que je tiens de vous, en exerçant la miséricorde et la vérité ; la miséricorde par l'aumône, la vérité dans mes jugements. C'est en cela que Dieu nous aide, en cela que nous méritons Dieu ; et dès lors, toutes les voies du Seigneur sont la miséricorde et la vérité ; il ne vient à nous par aucune autre voie, et nous n'avons aucune autre voie pour aller à lui.

6. « Car vous avez glorifié par-dessus tout « votre saint nom ». Que signifie cette louange, mes frères ? Dieu glorifia son saint nom sur Abraham : « Car Abraham crut en « Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice [2] ». Les autres nations sacrifiaient aux idoles, et servaient les démons. D'Abraham naquit Isaac, et Dieu fut glorifié en cette maison ; vint ensuite Jacob, et Dieu fut encore glorifié, et il nous dit : « Je suis le Dieu d'Abra« ham, d'Isaac et de Jacob [3] ». De là naquirent les douze patriarches et le peuple d'Israël que Dieu délivra de l'Egypte, le conduisant à travers la mer Rouge, l'exerçant dans le désert, l'établissant dans la terre promise après en avoir chassé les nations. Le nom du Seigneur fut donc glorifié en Israël. C'est de ce peuple encore que sortit la Vierge Marie ; de là le Christ notre Seigneur, qui est mort pour nos péchés, qui est ressuscité pour notre justification [4], remplissant les fidèles du Saint-Esprit, et les envoyant prêcher à tous les peuples : « Faites pénitence, car le royaume des « cieux approche [5] ». C'est ainsi que Dieu glorifie son nom sur toutes choses.

7. « Au jour où je vous invoquerai, hâtez« vous de m'exaucer [6] ». Pourquoi « hâtez« vous ? » C'est que vous-même l'avez dit : « Tu « parleras encore, quand je dirai : Me voici [7] ».

[1] Ps. XVII, 11. — [2] I Cor. III, 17. — [3] Matth. IV, 11. — [4] Id. XX, 28. — [5] Act. XVII, 24.

[1] Ps. XXIV, 10. — [2] Gen. XV, 6 ; Rom. IV, 3. — [3] Exod. III, 6. — [4] Rom. IV, 25. — [5] Matth. III, 2. — [6] Ps. CXXXVII, 3. — [7] Isa. LVIII, 9.

Pourquoi « hâtez-vous ? » Parce que je ne demande plus une félicité terrestre ; mais le nouveau Testament m'apprend à former de saints désirs. Je ne demande ni la terre, ni une fécondité charnelle, ni la santé passagère, ni l'humiliation de mes ennemis, ni les richesses, ni les honneurs ; je ne veux rien de cela : « hâtez-vous donc de me secourir. » Donnez-moi ce que je demande, puisque vous m'avez appris ce que je dois demander. Disons au Prophète : Est-ce là ce que vous demandez ? Ecoutons à notre tour, qu'il dise de quoi son cœur est gros, et voyons ce qu'il demande ; apprenons de lui à demander, pour mériter de recevoir. Tu es venu à l'église aujourd'hui faire je ne sais quelle demande ; de bonne foi, qu'es-tu venu demander ? Tu avais dans le cœur je ne sais quel désir : puisse-t-il être innocent, bien que charnel ! Mais arrière ce qui est injuste, arrière ce qui est charnel ! Apprends ce qu'il faut demander, ce que tu célèbres aujourd'hui. Tu célèbres la mémoire d'une sainte et bienheureuse femme, et tu aspires peut-être à une félicité terrestre. Embrasée du désir de la sainteté, elle renonça au bonheur qu'elle avait ici-bas : elle abandonna ses enfants qui pleuraient leur mère et l'accusaient de cruauté, parce que, dans son impatience de recevoir la couronne céleste, elle s'était dépouillée en quelque sorte de toute pitié humaine. Or, ne savait-elle point ce qu'elle désirait, ce qu'elle foulait aux pieds ? Loin de là, elle savait chanter devant les anges de Dieu, aspirer à leur société, à leur amitié chaste et pure, où elle ne connaîtrait plus la mort, mais le juge qui ne saurait être surpris par aucun mensonge. Une telle vie est-elle donc dénuée de tout bien ? Au contraire, c'est là qu'est le seul bien, le bien qui n'est mélangé d'aucun mal, dont on jouit en toute sécurité, avec une entière avidité, sans que nul nous dise : Modérez-vous. Ici-bas il est fâcheux, il est même très-dangereux de nous réjouir de nos biens terrestres, de peur que cette complaisance ne devienne de l'attachement, que cette joie immodérée ne soit notre perte. Pourquoi, en effet, Dieu prend-il soin de mêler aux joies de cette vie quelques tribulations, sinon afin que ces tribulations et ces amertumes nous apprennent à n'aspirer qu'aux délices éternelles ?

8. Voyons donc ce que demande le Prophète, ce qui lui fait dire avec raison : « Hâtez-vous de m'exaucer ». Que demandez-vous, ô Prophète, pour que Dieu vous exauce promptement ? « Vous me multiplierez ». Cette multiplication peut s'entendre en bien des sens. Il y a multiplication dans la génération terrestre, selon cette première bénédiction donnée à notre nature, et que nous avons entendue : « Croissez et multipliez, « emplissez la terre, et soumettez-la [1] ». Est-ce bien cette multiplication que voulait David quand il disait : « Hâtez-vous de m'exaucer ? » Il est vrai que cette multiplication a son avantage, et ne vient que de la bénédiction du Seigneur. Que dirai-je des autres sens de multiplier ? Chez l'un, c'est l'or qui se multiplie ; chez l'autre, c'est l'argent ; ici c'est le bétail, et là c'est la famille ; celui-ci voit ses terres se multiplier, celui-là tous ces biens à la fois. Il est plusieurs manières de se multiplier sur la terre ; la plus heureuse est de voir ses enfants se multiplier : et toutefois, pour l'homme avare, cette fécondité même devient incommode ; il redoute la pauvreté pour ceux qui naissent en grand nombre. Cette sollicitude en a poussé beaucoup à l'impiété : oubliant qu'ils étaient pères, ils se sont dépouillés de tout sentiment d'humanité, jusqu'à exposer leurs enfants, et en faire des étrangers ; une mère rejette son fils que recueille celle qui n'est pas mère, l'une affectant le mépris, l'autre l'amour ; l'une vainement mère selon la chair, l'autre plus véritablement mère par la charité. Si donc il y a tant de multiplications, tant de manières de multiplier, quelle est cette multiplication qui fait dire au Prophète : « Hâtez-vous de m'exaucer ? — Vous « me multiplierez », dit-il. Nous sommes impatients de savoir en quoi. Ecoutons alors : « Dans mon âme » , dit-il. Non pas dans ma chair, mais dans mon âme : « c'est dans « l'âme que je serai multiplié ». Peut-on rien ajouter, et la multiplication à l'égard de l'âme serait-elle bien un bonheur sans retard ? C'est dans l'âme, en effet, que les soins se multiplient pour l'homme, et l'on pourrait le croire encore multiplié dans son âme quand les vices y sont nombreux. Celui-ci n'est qu'avare, celui-là qu'orgueilleux, cet autre que libertin ; mais tel autre est tout à la fois avare, et orgueilleux, et libertin ; il y a donc multiplication dans son âme, et pour son malheur. Cette multiplication est plutôt la

[1] Gen. I, 28

pauvreté que l'abondance. Vous donc, ô saint Prophète, qui avez dit : « Hâtez-vous de me « secourir », qui éloignez de vous tout ce qui est charnel, tout ce qui est terrestre, tout désir mondain, que voulez-vous dire à Dieu : « Vous me multiplierez dans mon âme ? » Expliquez-nous votre désir. « Vous me mul« tiplierez dans mon âme », dit-il, « par la « vertu ». Voilà clairement ce qu'il souhaite, voilà son désir sans aucune confusion. S'il disait simplement : « Vous me multiplierez », on pourrait s'arrêter à quelque chose de terrestre ; il ajoute « dans mon âme » ; et, pour éloigner toute pensée du vice dans l'âme, il ajoute encore, « par la vertu ». Vous n'avez plus rien à désirer, si vous voulez dire à Dieu avec une sainte franchise : « Hâtez-vous de « me secourir ».

9. « Que tous les rois de la terre vous con« fessent, ô mon Dieu ». Ainsi en sera-t-il, mes frères, ainsi en est-il, et en est-il tous les jours; c'est ce qui nous montre que cette parole n'est pas vaine, et que le Prophète lisait dans l'avenir. « Que tous les rois de la terre « vous confessent, ô mon Dieu [1] ». Mais que ces rois eux-mêmes, quand ils vous confessent, quand ils vous louent, ne vous demandent rien de terrestre. Que peuvent, en effet, désirer les rois de la terre ? N'ont-ils pas le souverain pouvoir? Quelle que soit l'ambition d'un homme sur la terre, elle ne dépasse point le pouvoir suprême. Comment s'élever plus haut ? Il faut sans doute un pouvoir suprême, et néanmoins plus elle est élevée, plus elle est dangereuse. Et dès lors, plus les rois sont élevés en dignité sur la terre, plus ils doivent s'humilier devant Dieu. Pourquoi en agissent-ils de la sorte ? « Parce qu'ils ont « entendu toutes les paroles de votre bouche ». O mon Dieu, « toutes les paroles de votre « bouche ! » La loi et les Prophètes étaient ensevelis chez je ne sais quelle nation, c'étaient là « toutes les paroles de votre bouche »; mais on ne trouvait que chez le peuple juif « toutes ces paroles de votre bouche ». C'est en l'honneur de cette nation que l'Apôtre a dit : « Quel est donc l'avantage des Juifs? ou « de quoi sert la circoncision ? L'avantage des « Juifs est grand de toute manière, d'abord « parce que c'est à eux que les oracles de « Dieu ont été confiés [2] ». C'est là qu'étaient les paroles de Dieu. Mais voici Gédéon, saint personnage, au temps des Juges : voyez quel signe il demande au Seigneur : « Je mettrai « une toison dans l'aire », dit il : « que la toison « soit baignée, et que l'aire demeure sèche [1] ». Ce qui fut accompli : l'aire demeura sèche, et la toison fut baignée. Puis il demanda un second signe, « que l'aire soit baignée complé« tement, et que la toison demeure sèche ». Ce qui fut accompli, l'aire fut trempée et la toison demeura sèche. D'abord la toison fut baignée, tandis que l'aire demeurait sèche, puis la toison demeura sèche, tandis que l'aire était baignée. Mais cette aire, que figurait-elle selon vous ? N'est-ce pas l'univers entier ? Que signifie la toison ? La nation juive au milieu de l'univers ; elle a les sources de la grâce, non point en évidence, mais sous le voile du mystère, la tenant cachée sous les symboles, comme la pluie dans la toison. Mais le temps vint où la pluie devait être visible dans l'aire ; elle y est manifestée sans aucun voile. Ainsi donc s'est accomplie cette parole : « Seigneur, que tous les rois de la « terre vous confessent ». Pourquoi, Israël, cacher cette précieuse rosée ? combien de temps la voulais-tu cacher ? La toison est enfin pressée, et de toi est sortie la pluie. Il n'y a que le Christ pour donner à la pluie sa douceur, et il n'y a que le Christ que tu ne voies pas dans les Ecritures, quand les Ecritures sont faites pour lui seul. Mais, « que « tous les rois de la terre vous confessent, ô « mon Dieu, puisqu'ils ont entendu toutes les « paroles de votre bouche ».

10. « Qu'ils chantent dans les voies du « Seigneur, parce que la gloire du Seigneur « est grande [2] ». Que les rois de la terre chantent dans les voies du Seigneur. Dans quelles voies ? Dans celles dont il est dit plus haut : « Dans votre miséricorde et dans votre « vérité : parce que toutes les voies du Sei« gneur sont miséricorde et vérité [3] ». Que les rois ne soient donc point orgueilleux, mais humbles ; qu'ils chantent dans les voies du Seigneur, s'ils ont l'humilité ; qu'ils aiment et ils chanteront. Nous voyons des voyageurs chanter ; ils chantent et se hâtent d'arriver. Il est des chants criminels, comme les chants du vieil homme ; mais à l'homme nouveau appartient le chant nouveau. Que les rois de la terre marchent donc aussi dans vos voies, oui, dans vos voies. qu'ils marchent

[1] Ps. CXXXVII, 4. — [2] Rom. III, 1, 2.

[1] Juges, VI, 36-40. — [2] Ps CXXXVII, 5 — [3] Id. XXIV, 10.

et qu'ils chantent. Que doivent-ils chanter ? Que c'est la gloire du Seigneur qui est grande, et non celle des rois.

11. Considère de quelle manière le Prophète veut que tous les rois chantent dans les voies du Seigneur, en portant le Seigneur avec humilité, et sans s'élever contre lui. Qu'arriverait-il, en effet, s'ils s'élevaient ? « Car le « Seigneur est le Très-Haut, et regarde les « humbles [1] ». Les rois veulent-ils que Dieu les regarde ? Qu'ils soient humbles. Mais en s'élevant dans leur orgueil pourraient-ils échapper à ses regards ? Bien que le Prophète ait dit que Dieu regarde les humbles, garde-toi de l'orgueil, et ne dis point dans ton âme : Si Dieu regarde les humbles, voilà qu'il ne me verra point, et je ferai ce qui me plaira. Qui pourrait me voir ? Ce ne sont point les hommes, et Dieu ne veut point me voir parce que je ne suis pas humble, et qu'il n'a des regards que pour l'humilité ; je puis agir à mon gré. O insensé, tiendrais-tu ce langage si tu savais ce qu'il t'est bon d'aimer ? Si Dieu ne veut point te voir, n'y a-t-il pas de quoi trembler dans le dédain qu'il a pour toi ? Si cet homme haut placé, ce grand du monde ne prend pas garde à ton salut, dans son attention pour un autre, quelle peine dans ton âme ! Et quand le Seigneur te dédaigne, tu te crois en sûreté ? Si le Sauveur ne te voit point, le voleur t'observe. Et néanmoins le Seigneur te voit aussi. Ne t'imagine pas qu'il ne te voit point, prie, au contraire, afin de mériter d'être vu par celui qui te voit. Car il est dit que « les « yeux du Seigneur sont sur les justes ». Mais écoutons encore : « Et ses oreilles attentives à « leurs prières [2] ». Or, les hommes d'iniquité qui se croient en sûreté, parce que les yeux du Seigneur ne sont point sur eux, ne doivent-ils pas trembler quand le Seigneur n'a point d'oreilles pour leurs prières ? N'est-il pas plus avantageux que ses yeux soient sur nous et ses oreilles attentives à nos prières ? Mais dès lors que tu fais ce que tu ne voudrais pas que Dieu embrassât de ses regards, tu ne mérites pas qu'il prête l'oreille à tes prières : et toutefois, en commettant le mal, tu ne détournes pas de toi les regards du Seigneur. Voyons en effet la suite du psaume : « Les « yeux du Seigneur sont sur ceux qui font le « mal ». Pourquoi ? « Afin d'effacer de la terre « jusqu'à leur mémoire ». Tu vois bien que

[1] Ps. CXXXVII, 5. — [2] Id. XXXIII, 16.

Dieu te voit, et tu ne saurais lui échapper. Si donc le Seigneur voit tes actions, pourquoi ne pas faire ce qui mériterait ses faveurs ? Mais que dit encore le Prophète ? « Parce que la « gloire du Seigneur est grande, parce que le « Seigneur est le Très-Haut, et qu'il regarde « les humbles ». Il semble ne pas regarder ce qui est élevé. « Il regarde ce qui est en bas », dit le Prophète. Et « ce qui est élevé ? Il le « regarde de loin ». Que nous reviendra-t-il dès lors de notre orgueil ? D'être vus de loin, mais non de n'être point vus. Or, ne te rassure point, en pensant que le regard de Dieu est moins perçant, parce qu'il te voit de loin. Pour toi, sans doute, l'œil est moins perspicace, quand tu vois de loin : mais Dieu te voit parfaitement, quoique de loin, et sans être avec toi. Tout se résume donc, non pas à être vu moins parfaitement, mais à n'être point avec celui qui te voit. Que nous rapportera l'humilité, au contraire ? « Le Seigneur « est près de ceux qui ont le cœur contrit [1] ». Que l'orgueilleux s'élève tant qu'il voudra : Dieu habite les hauteurs, Dieu habite les cieux. Veux-tu qu'il s'approche de toi ? Abaisse-toi. Car plus tu t'élèveras, plus il sera au-dessus de toi. « Il regarde de loin ce qui est « élevé ».

12. « Si je marche au milieu de la tribula- « tion, vous me donnerez la vie ». Cela est vrai, mes frères : quelles que soient vos tribulations, confessez le Seigneur, invoquez sa bonté, et il vous délivrera et vous donnera la vie. Toutefois il nous faut entendre ici quelque chose de plus intime qui nous rattache à Dieu et nous fasse dire : « Hâtez-vous de me « secourir ». Le Prophète avait dit : « Il voit « de loin ce qui est élevé » : or, ces hauteurs orgueilleuses ne connaissent point la tribulation. Non, dis-je, elles ne connaissent point cette affliction dont il est dit ailleurs : « J'ai « rencontré la tribulation et la douleur, et « j'ai invoqué le nom du Seigneur [2] ». Est-il extraordinaire que la tribulation te vienne heurter ? Si tu as quelque pouvoir, trouve toi-même la tribulation. Mais, diras-tu, où est l'homme qui trouve la tribulation ? Où est même celui qui la cherche ? Tu es au milieu de la tribulation, et tu ne le sais pas ? Cette vie est-elle donc une légère affliction ? Si ce n'est pas une tribulation, ce n'est pas un exil ; mais si c'est un exil, ou tu n'aimes point la

[1] Ps. XXXIII, 15-18. — [2] Id. CXIV, 3.

patrie, ou tu es dans l'affliction. Où est l'homme sans affliction, et qui ne désire être avec ce qu'il aime? Mais d'où vient que tu ne trouves point là une affliction? C'est que tu es sans amour. Aime l'autre vie, et tu verras que celle-ci n'est que tribulation : quel qu'en soit l'éclat, de quelques délices qu'elle nous rassasie et nous fasse regorger ; tant que nous ne goûterons pas cette joie qui n'est mêlée d'aucune tentation et que Dieu nous réserve pour la fin, nous sommes dans la tribulation. Comprenons donc, mes frères, la douleur qui fait dire : « Si je marche au milieu « de la tribulation, vous me donnerez la vie. Son langage ne signifie point : S'il m'arrivait quelque tribulation, vous m'en délivreriez. Que veut-il dire alors? « Si je marche au « milieu de la tribulation, vous me donnerez « la vie » : c'est-à-dire, vous ne me donnerez la vie qu'à la condition que je marcherai au milieu de la tribulation. « Si je marche au « milieu de la tribulation, vous me donnerez « la vie. Malheur à celui qui rit, bienheureux « ceux qui pleurent[1]. Si je marche au milieu « de la tribulation, vous me donnerez la vie ».

13. « Vous avez étendu votre main plus que « mes ennemis furieux, et votre droite m'a « sauvé ». Que ces ennemis frémissent de rage, que peuvent-ils contre moi? Me voler, me dépouiller, me proscrire, m'envoyer en exil, me faire passer par les tourments et par la douleur ; et enfin, s'il leur est permis, me donner la mort. Peuvent-ils aller plus loin? Mais vous, Seigneur, « vous avez étendu votre « main contre ces ennemis furieux » : cette main, vous l'avez étendue au-delà de tout ce qu'ils peuvent me faire. Ils ne peuvent en effet me séparer de vous ; mais votre vengeance va plus loin, puisque vous me tenez encore éloigné : « Vous avez étendu votre « main contre mes ennemis furieux ». Que mon ennemi s'arme de fureur, il ne me sépare point de mon Dieu. Mais vous, Seigneur, vous tardez encore de m'unir à vous ; dans l'exil, vous me châtiez encore, vous me sevrez encore de vos joies et de vos douceurs ; vous ne m'enivrez pas encore de l'abondance de votre maison, et ne m'abreuvez pas au torrent de vos délices. « C'est en vous qu'est la source « de la vie, et c'est à votre lumière que nous « verrons la lumière[2] ». Mais voici que je vous ai consacré les prémices de mon esprit, je crois en vous, et suis soumis par l'esprit à la loi de Dieu[1] : cependant nous gémissons encore intérieurement, dans l'attente de l'adoption qui sera la délivrance de notre corps[2]. A nous pécheurs, Dieu a donné cette vie dans laquelle Adam doit être accablé, travailler à la sueur de son front, tandis que la terre ne produit que des chardons et des épines[3]. Quel ennemi eût pu nous accabler davantage? « Votre main, ô mon Dieu, s'est donc étendue « sur moi, plus encore que la colère de mes « ennemis », non toutefois jusqu'à me pousser au désespoir, car nous lisons ensuite : « Et « votre droite m'a sauvé ».

14. On pourrait comprendre toutefois : « Vous avez étendu votre main sur la colère « de mes ennemis », en ce sens que mes ennemis s'irritaient, et que votre main m'a vengé de leur colère. « Le pécheur verra et « frémira, il grincera des dents et sèchera de « dépit[4] ». Où sont-ils ceux qui criaient : Plus de chrétiens sur la terre, périsse leur nom! Ils sont morts ou convertis. Donc, « vous avez « étendu votre main contre la colère de mes « ennemis », pendant que, selon la parole du Psalmiste, « ces ennemis m'accablaient d'ou« trages. Quand mourra-t-il? Quand périra « son nom[5]? » Quand le nom chrétien disparaîtra-t-il de la terre? Ainsi disaient-ils, et déjà une partie a embrassé la foi, une partie a disparu ; le peu qui reste est dans la crainte. Quelle n'était point la colère de nos ennemis quand le sang des martyrs coulait de toutes parts? Comme ils se promettaient alors d'exterminer de la terre jusqu'au nom des chrétiens! « Vous avez étendu votre main « contre la colère de mes ennemis, et votre « droite m'a sauvé ». Voilà que les persécuteurs des martyrs s'enquièrent aujourd'hui des fêtes des martyrs, ou pour y adorer Dieu, ou pour s'y enivrer ; mais ils les recherchent. « Vous avez étendu la main contre la colère « de mes ennemis, et votre droite m'a sauvé ». Elle m'a procuré le salut que je désirais. Il y a un salut qui appartient à la droite du Seigneur, comme il y a un salut qui appartient à la gauche. C'est dans la gauche qu'est le salut temporel et charnel, et dans la droite le salut éternel avec les anges : aussi est-il dit que le Christ est assis à la droite de Dieu[6], maintenant qu'il est immortel. Sans doute il

[1] Luc, VI, 21, 25. — [2] Ps. XXXV, 9, 10.

[1] Rom. VII, 25. — [2] Id. VIII, 23. — [3] Gen. III, 18, 19. — [4] Ps. CXI, 10. — [5] Id. XL, 6. — [6] Marc, XVI, 19.

n'y a en Dieu ni droite ni gauche ; mais la droite de Dieu s'entend de ce bonheur suprême, ainsi nommé parce qu'on ne saurait le montrer aux yeux. Telle est la droite qui m'a donné le salut, mais non un salut temporel. Crispine fut mise à mort, mais Dieu l'avait-il donc abandonnée ? Il ne la sauva point de sa gauche, mais il la sauva de sa droite. Quels ne furent point les tourments des Machabées [1] ! Les trois enfants au contraire bénissaient Dieu en marchant au milieu des flammes [2]. Aux uns le salut vint de la droite de Dieu, aux autres de la gauche. Quelquefois donc il n'accorde pas à ses saints le salut de la gauche, mais toujours celui de la droite ; quant aux impies, il leur accorde parfois le salut de la gauche, mais non celui de la droite. Les bourreaux de Crispine avaient la santé du corps ; elle mourut et ils vivent. A eux le salut de la gauche, à Crispine le salut de la droite. « Et votre droite m'a sauvé ».

15. « Seigneur, vous rendrez, et non moi [3] ». Ce n'est point moi qui rendrai, mais vous. Que mes ennemis se livrent à leur fureur, vous leur rendrez ce que je ne puis leur rendre. « C'est vous, Seigneur, qui rendrez pour moi ». Jetez les yeux sur notre chef, qui nous a donné l'exemple afin que nous suivions ses traces. « Lui qui n'a point commis le péché, « et dans la bouche de qui ne s'est point « trouvé le mensonge : quand on le maudis« sait, il ne répondait point par la malédic« tion, il disait : Seigneur, vous leur rendrez « pour moi ; quand on le jugeait, il ne mena« çait point, mais il s'abandonnait à celui « qui le jugeait avec injustice [4] ». Que signifie : « Seigneur, vous leur rendrez pour moi ? « Pour moi », répond-il, « je ne cherche point « ma gloire, il est quelqu'un qui la cherche « et qui juge [5]. Mes bien-aimés », dit l'Apôtre, « ne cherchez point à vous venger, mais lais« sez passer la colère ; car il est écrit : La « vengeance est à moi, c'est moi qui la ferai, « dit le Seigneur [6]. Seigneur, vous me ven« gerez, et non pas moi ».

16. Il est un autre sens qu'il ne faut pas négliger, qui est peut-être même préférable : « Seigneur Jésus-Christ, vous rendrez, et non « pas moi ». Car si je rends, j'ai pris ; mais vous, Seigneur, vous avez payé sans avoir pris. « Seigneur, vous rendrez à ma place ». Voyez comme il rend pour nous ; on vient réclamer le tribut, et on exigeait le didrachme, ou deux drachmes pour tout homme ; on vient donc réclamer le tribut au Sauveur, ou plutôt, non point à lui, mais à ses disciples, et on leur dit : « Votre maître ne paye-t-il point « le tribut ? » Ils l'allèrent dire au Sauveur ; et celui-ci : « De qui les rois de la terre exi« gent-ils le tribut ? de leurs enfants ou des « étrangers ? Des étrangers », répondirent-ils. « Donc les enfants sont libres », dit le Sauveur. « Toutefois, afin de ne point les scandaliser, al« lez », dit-il à Pierre, « et jetez votre hameçon « à la mer, et au premier poisson qui sortira « de l'eau ouvrez la bouche , vous y trou« verez un statère » c'est-à-dire deux didrachmes ; car le statère est une pièce de monnaie qui vaut quatre drachmes. « Vous « le trouverez là et vous le donnerez pour « moi et pour vous [1]. Seigneur vous rendrez « à ma place ». Il est donc heureux pour nous d'avoir le premier poisson pris à l'hameçon, saisi à l'hameçon, le premier sorti de la mer, le premier-né d'entre les morts. C'est dans sa bouche que nous trouvons deux didrachmes, ou quatre drachmes, c'est-à-dire que dans sa bouche nous trouvons les quatre Evangiles. Or, ces quatre drachmes nous délivrent de toute exaction de la part du monde : car au moyen des quatre Evangiles nous ne sommes plus en dette, puisque tous nos péchés nous sont remis. Le Christ a donc payé pour nous ; rendons grâces à sa miséricorde. Il ne devait rien, et dès lors il n'a point payé pour lui, mais pour nous. « Voilà », dit-il, « que vient le « prince du monde, et il ne trouvera rien en « moi ». Qu'est-ce à dire, « il ne trouvera rien « en moi ? » Il ne trouvera en moi aucun péché, il n'a aucun motif de m'envoyer à la mort. « Mais afin », dit-il, « que tous comprennent « que je fais la volonté de mon Père, levez-vous, « sortons d'ici [2] ». En quel sens, « levez-vous, « sortons d'ici ? » c'est-à-dire, ce n'est point par nécessité, mais volontairement que je souffre, rendant ce que je ne dois point. « Seigneur, « vous rendrez pour moi ».

17. « Seigneur, votre miséricorde est pour « l'éternité ». Que désirer ? Non pas le jour de l'homme. « Je n'ai éprouvé aucune peine « à vous suivre, Seigneur, et je n'ai point « désiré le jour de l'homme, vous le savez [3] ». Si la bienheureuse Crispine, votre témoin,

[1] II Macch. VII, 3 et seq. — [2] Dan. III, 24. — [3] Ps. CXXXVII, 8. — [4] I Pierre, II, 21-23. — [5] Jean, VIII, 50. — [6] Rom. XII, 19.

[1] Matth. XVII, 23-26. — [2] Jean, XIV, 30, 31. — [3] Jérém. XVII, 16.

avait désiré le jour de l'homme, elle eût renié le Christ ; elle eût vécu plus longtemps ici-bas, mais elle ne vivrait point éternellement. Elle a préféré la vie éternelle à une vie quelque peu prolongée sur la terre. Enfin « votre miséricorde, Seigneur, est pour l'é« ternité », et je ne veux pas être délivrée pour un temps. « Elle est éternelle, cette « miséricorde » qui vous a fait délivrer les martyrs, en les retirant promptement de cette vie. « Seigneur, votre miséricorde est éter« nelle ».

18. « Ne méprisez pas les œuvres de vos « mains ». Je ne vous demande point, Seigneur, de ne pas mépriser l'œuvre de mes mains ; ces œuvres ne me donnent point d'orgueil. « Sans doute mes mains ont cher« ché le Seigneur pendant la nuit et je n'ai « pas été trompé [1] » ; et toutefois, je ne vante pas l'œuvre de mes mains ; je crains qu'en les examinant, vous n'y trouviez plus de fautes que d'œuvres méritoires. « Ne mépri« sez donc pas l'œuvre de vos mains », voyez en moi votre ouvrage et non le mien ; voir le mien, c'est le condamner, le vôtre, c'est le couronner. Tout ce qu'il y a de bien en moi me vient de vous, et dès lors vous appartient plus qu'à moi. J'entends en effet l'Apôtre : « C'est par la grâce que vous êtes sauvés au « moyen de la foi ; et cela ne vient pas de « vous, c'est un don de Dieu : cela ne vient « point de vos œuvres, afin que nul ne se « glorifie. Car nous sommes son ouvrage, « créés en Jésus-Christ, dans les bonnes « œuvres [1] ». Soit donc, ô mon Dieu, que vous nous regardiez comme des hommes, soit que vous nous considériez comme sortis de l'impiété pour devenir des justes, « ne mé« prisez pas, ô mon Dieu, l'ouvrage de vos « mains ».

[1] Ps. LXXVI, 3.

[1] Ephés. II, 8-10.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXXVIII.

SERMON AU PEUPLE.

LES BONS ET LES MÉCHANTS DANS L'ÉGLISE.

Le pain que nous devons manger à la sueur de notre front, c'est le Christ, chef de l'Eglise tirée de son cœur comme Eve du côté d'Adam. De là vient que dans notre psaume et dans beaucoup d'autres, c'est le Christ qui parle, tantôt comme chef, tantôt au nom des membres. S'il appelle Dieu Seigneur, c'est dans son humanité. Le Seigneur donc l'a connu quand il s'est assis et quand il s'est levé, c'est-à-dire dans sa passion et dans sa résurrection, ou dans l'homme qui s'abaisse par l'aveu, et s'élève par l'espérance. Dieu voit de loin nos pensées, quand nous sommes éloignés de lui par le péché, comme le prodigue loin de son père ; il voit nos sentiers et le terme de nos égarements, aussi nous afflige-t-il afin de nous rappeler à lui. Nous ne saurions le voir tel qu'il est ; il prenait une forme créée afin de parler à Moïse, qui le vit, mais seulement quand il fut passé, c'est-à-dire en sa passion, comme les Juifs, qui le virent sans reconnaître qu'il était Dieu. Seulement après qu'il *fut passé*, à la Pentecôte, Pierre leur dit ce qu'ils devaient faire. Telle est la science de Dieu qu'il faut qu'il nous donne. En vain nous voulons le fuir, il est dans le ciel où nous nous élevons par la vertu, et dans l'abîme pour nous châtier, si nous y descendons par le péché. Allons aux extrémités de la mer, ou à la fin des siècles, avec les voiles de la charité, et Dieu nous conduira, autrement la fatigue nous ferait tomber dans la mer. Au milieu des scandales de cette vie, qui est la nuit, le Christ sera notre lumière ; nous retomberons dans les ténèbres par le péché, et en les défendant nos ténèbres s'obscurciront ; le Seigneur les éclaire par le châtiment, et quand nous reconnaissons que ce châtiment vient de Dieu. Job était dans la lumière du monde, ou dans la prospérité ; c'était une lumière dans la nuit, et alors il regarda les ténèbres ou le malheur du même œil que la lumière ou la prospérité, parce que Dieu, sa lumière intérieure, était le maître de ses affections, et l'avait reçu dès le sein de sa mère ou de Babylone qui met sa joie dans les prospérités temporelles, comme la synagogue dégénérée, figuier sans fruit. Pour nous, le mal c'est le péché. La majesté de Dieu est terrible ; il nous a formé un os intérieur ou donné cette force de souffrir, et avec joie, que n'avaient point les Apôtres avant la passion. Nonobstant leur imperfection le Seigneur les maintint dans son livre ; ils s'égarèrent pendant que le Sauveur était avec eux, puis revinrent à lui, s'affermirent, et se multiplièrent. Alors les méchants suscitèrent des schismes en disant à d'autres : Eloignez-vous de moi ; ou plutôt, ils s'éloignèrent de l'Eglise, sous prétexte qu'il y a des méchants. Mais être avec des méchants, ce n'est point approuver leurs œuvres ; je les hais d'une haine parfaite, réprouvant les œuvres, aimant les hommes, de même que Moïse frappait les coupables et priait pour eux. Que le Seigneur nous éprouve, et nous conduise dans la voie éternelle qui est le Christ.

1. Nous avions préparé un psaume assez court, que nous avions recommandé au lecteur de chanter ; mais, au moment venu, quelque méprise lui a fait prendre l'un pour l'autre. Et toutefois, nous aimons mieux, dans cette méprise du lecteur, suivre la vo-

lonté de Dieu, que la nôtre en reprenant notre dessein. Ne vous en prenez donc pas à moi, si la longueur de celui-ci me force à vous retenir un peu plus longtemps ; croyez plutôt que Dieu n'a pas voulu nous imposer un travail inutile. Ce n'est point sans raison que, pour châtiment de notre premier péché, nous devons manger notre pain à la sueur de notre front [1]. Voyez seulement s'il y a ici quelque pain. Or, il y a du pain, s'il y a le Christ ; car il a dit : « Je suis le pain vivant « descendu du ciel [2] ». Cherchons aussi dans les Prophètes ce pain qui s'est montré dans les Evangiles. Ils ne l'y trouvent point, ceux qui ont encore un voile sur le cœur [3], comme l'a compris hier votre charité. Mais nous, pour qui le sacrifice du soir, offert sur la croix par le Seigneur, a déchiré ce voile [4], afin de nous découvrir les secrets du temple ; tant qu'on nous prêche le Christ, ce ne peut être que dans le travail et dans les sueurs que nous mangerons notre pain.

2. Or, dans les Prophètes, Notre-Seigneur Jésus-Christ parle quelquefois comme notre tête, car il est le Christ notre Sauveur, assis à la droite de son Père. C'est pour nous qu'il est né de la Vierge, et qu'il a souffert tout ce que vous savez sous Ponce-Pilate ; son sang innocent est notre rançon ; il l'a répandu pour nous racheter de l'esclavage où le diable nous retenait, en nous remettant nos péchés, et en effaçant de son sang la cédule qui nous retenait dans nos dettes [5]. C'est lui qui est le guide, l'époux, le rédempteur de son Eglise, qui est notre tête. S'il est tête, il a un corps : et ce corps c'est la sainte Eglise, qui est aussi son épouse, et à laquelle saint Paul dit : « Vous êtes le corps du Christ et ses « membres [6] ». Le Christ tout entier est donc formé de la tête et du corps, aussi bien que l'homme dans son intégrité : car c'est de l'homme et pour être à l'homme que la femme a été formée ; et il est dit à propos du premier mariage : « Ils seront deux dans une « seule chair [7] ». Et saint Paul dit que cette parole n'a pas été dite sans un grand mystère à propos du premier homme et de la première femme, qui figuraient le Christ et l'Eglise. Voici en effet l'explication de l'Apôtre : « Ils « seront deux dans une même chair », nous dit-il : « ce sacrement est grand, je l'entends « du Christ et de l'Eglise [1] ». « Adam », nous dit-il, « est la figure de l'Adam à venir [2] ». Si donc Adam est un symbole de l'Adam futur, comme Eve fut tirée du flanc d'Adam pendant son sommeil, ainsi du flanc du Christ pendant son sommeil, c'est-à-dire, pendant qu'il mourait sur la croix, et ouvert par un coup de lance, découlèrent les sacrements dont l'Eglise est formée. Aussi, dans un autre psaume, nous parle-t-il ainsi de sa passion : « Pour moi, j'ai dormi, j'ai pris mon som« meil, et je me suis éveillé, parce que le Sei« gneur m'a soutenu [3] ». Ce sommeil s'entend donc de sa passion, et dès lors Eve formée du côté d'Adam qui sommeille, c'est l'Eglise tirée du flanc du Christ souffrant. C'est donc parfois en son nom et parfois en notre nom que Jésus-Christ parle dans les saintes Ecritures, car il s'identifie avec nous, selon cette parole : « Ils seront deux dans une même « chair ». C'est pourquoi dans l'Evangile, à propos du mariage, il ajoute : « Ils ne sont « donc plus deux, mais une même chair [4] ». Une même chair, parce qu'il a emprunté sa chair à notre nature mortelle ; mais il ne dit point une même divinité, puisqu'il est créateur, tandis que nous sommes créatures. Dès lors tout ce que dit le Sauveur au nom de cette humanité appartient à cette tête qui est remontée dans les cieux, et à ces membres qui souffrent sur la terre dans l'exil : et ce fut au nom de ces membres souffrants que Saul persécutait, qu'il s'écria du haut du ciel : « Saul, Saul, pourquoi me persécuter [5] ? » Ecoutons donc le Seigneur Jésus qui parle dans cette prophétie. Car si les psaumes ont été chantés avant que le Seigneur naquît de la Vierge Marie, ils ne l'ont pas été avant qu'il fût le souverain Seigneur. Le Créateur du monde a toujours été, mais, dans le temps, il est né d'une créature. Croyons à sa divinité, et autant qu'il est en nous, croyons qu'il est égal à son Père ; mais cette divinité égale au Père a pris part à notre mortalité, non par sa nature, mais en se revêtant de la nôtre, afin qu'à notre tour nous pussions participer à sa divinité, non par notre nature, mais par la sienne.

3. « Seigneur, vous m'avez éprouvé et m'a« vez connu [6] ». Que Notre-Seigneur Jésus-Christ tienne ce langage, qu'il dise lui-même

[1] Gen. III, 19. — [2] Jean VI, 41. — [3] II Cor. III, 14. — [4] Matth. XXVII, 51.— [5] Coloss. II, 13, 14.— [6] I Cor. XII, 27.— [7] Gen. II, 24.

[1] Ephés. V, 31, 32. — [2] Rom V, 14. — [3] Ps. III, 6. — [4] Matth. XIX, 6. — [5] Act. IX, 4. — [6] Ps. CXXXVIII, 1.

« Seigneur », s'adressant au Père. Son Père toutefois n'est son Seigneur que parce qu'il a daigné naître selon la chair ; Père de Dieu, Seigneur de l'homme. Veux-tu savoir de qui il est Père ? D'un Fils égal à lui. « Etant de « la nature de Dieu », a dit saint Paul, « il n'a « pas cru qu'il y eût usurpation pour lui de « s'égaler à Dieu ». C'est de cette nature que Dieu est Père, de celui qui lui est égal en nature, qui est son Fils unique, né de sa substance. Mais par bonté pour nous, afin de nous rétablir, de nous faire participants de sa divinité, de nous remettre sur le chemin de la vie éternelle, en prenant part à notre nature, avons-nous dit, qu'a-t-il fait selon l'Apôtre, et qu'est-ce qu'il ajoute à ces paroles : « Lui « qui avait la nature de Dieu, n'a pas cru « qu'il y eût usurpation à se dire égal à « Dieu ? Mais il s'est anéanti », dit le même Apôtre, « en revêtant la forme de l'esclave, « en se rendant semblable à l'homme, et re- « connu pour homme par tout ce qui a paru « de lui [1] ». Egal au Père dans sa nature divine, il a pris la forme de l'esclave, devenant ainsi moindre que son Père. Lui-même nous dit l'un et l'autre dans l'Evangile. Ici : « Mon « Père et moi sommes un [2] » ; là : « Mon Père « est plus grand que moi [3] ». « Mon Père et « moi sommes un », selon la nature divine ; « Mon Père est plus grand que moi », selon la forme de l'esclave. Dès lors que le Père est en même temps Seigneur, Père selon la nature divine, et Seigneur selon la forme de l'esclave, que son Fils unique s'écrie, sans aucun étonnement ni scandale de notre part : « Seigneur, vous m'avez éprouvé et m'avez « connu ». « Eprouvé et connu », est-il dit, non point que Dieu ne l'ait point connu d'abord, mais en ce sens qu'il l'a fait connaître aux autres. « Vous m'avez éprouvé et m'avez « connu ».

4. « Vous m'avez connu quand je me suis « assis, et quand je me suis levé [4] ». Que veut dire ici s'asseoir ? que veut dire se lever ? S'asseoir, c'est s'abaisser. Le Seigneur s'est donc abaissé dans sa passion, il s'est levé dans sa résurrection. « Vous avez connu cela », est-il dit, c'est-à-dire, vous l'avez voulu, vous avez approuvé, cela s'est fait selon votre volonté. Si nous voulons entendre la voix de notre chef, dans la personne des membres, disons à notre tour : « Vous m'avez connu quand « je me suis assis, et quand je me suis levé ». L'homme s'assied, quand il s'humilie par la pénitence ; il se lève quand, après la rémission des péchés, il se redresse par l'espérance de la vie éternelle. Aussi est-il dit dans un autre psaume : « Levez-vous après vous « être assis, vous qui mangez un pain de « douleur [1] ». Les pénitents mangent un pain de douleur, eux qui disent dans un autre psaume encore : « Mes larmes sont devenues « pour moi un pain, le jour et la nuit [2] ». Qu'est-ce à dire : « Levez-vous après vous « être assis ? » Ne vous élevez qu'après vous être humiliés. Beaucoup en effet veulent se lever avant de s'être assis, et paraître justes avant de s'être avoués pécheurs. Si donc nous appliquons ces paroles à notre chef : « Vous « m'avez connu quand je me suis assis, et « quand je me suis levé », elles doivent s'entendre de sa passion et de sa résurrection ; si nous entendons ces paroles des membres : « Vous m'avez connu quand je me suis assis et « quand je me suis levé », signifiera, j'ai confessé devant vous mes péchés, et j'ai été justifié par votre grâce.

5. « Vous avez compris de loin mes pen- « sées ; vous avez recherché ma route et mon « gîte, et prévu toutes mes voies [3] ». Que veut dire *de loin* ? Quand je suis encore dans mon exil, avant que je sois arrivé à cette patrie bienheureuse, vous avez connu mes pensées. Vois ce plus jeune fils dans l'Evangile : c'est lui qui est devenu le corps de Jésus-Christ, puisque l'Eglise est venue de la gentilité. C'est ce plus jeune fils qui s'en était allé au loin. Le père de famille avait en effet deux fils ; l'aîné ne s'était pas éloigné, mais il travaillait dans les champs : il est la figure de ces saints personnages de la loi qui accomplissaient les préceptes et les œuvres de la loi. Quant au reste des hommes, ils s'en étaient allés bien loin, se plongeant dans l'idolâtrie. Quoi de plus éloigné de celui qui t'a fait, que l'image que tu viens de faire ? Le plus jeune des fils s'en alla donc, emportant son bien, comme nous l'apprend l'Evangile, et le dissipant en profusions avec des femmes débauchées : pressé par la faim, il s'attache à un prince de ces contrées ; et celui-ci l'envoya paître les pourceaux auxquels il enviait leur nourriture, sans pouvoir s'en rassasier.

[1] Philipp. II, 6, 7. — [2] Jean, X, 30. — [3] Id. XIV, 28. — [4] Ps. CXXXVIII, 2.

[1] Ps. CXXVI, 2. — [2] Id. XLI, 4. — [3] Id. CXXXVIII, 3.

Accablé par le labeur, la misère, la tribulation, l'indigence, il se souvint de son père, et voulut revenir à lui ; et il se dit : « Je me lève« rai, et j'irai à mon Père ». « Je me lèverai », dit-il, car il s'était assis. Reconnais-le donc, c'est lui qui dit ici : « Vous avez connu quand « je me suis assis, et quand je me suis levé ». Je me suis assis dans l'indigence, et je me suis levé en désirant votre pain. « Vous avez « compris de loin mes pensées ». Car je m'étais éloigné de vous, mais où n'est point celui que j'avais abandonné? « Vous avez « compris de loin mes pensées ». Aussi le Seigneur dit-il dans l'Evangile, que son Père alla au-devant de lui quand il revenait [1]; parce qu'il avait parfaitement compris de loin ses pensées. « Vous avez recherché ma « route et mon gîte ». « Ma route », dit le Prophète : quelle route, sinon cette route funeste qu'il avait suivie pour s'éloigner de son père, comme s'il eût pu se cacher et se dérober à sa vengeance ? Aurait-il été réduit à cette misère, en serait-il venu à garder les pourceaux, si son père n'eût voulu le châtier de loin, afin de le recevoir et l'embrasser de tout près ? C'est donc un fugitif qui parle ici, un fugitif pris au fait, et poursuivi par la juste vengeance d'un Dieu qui châtie nos affections secrètes, quelque part que nous allions, quelque lointaine que soit notre fuite; c'est, dis-je, un fugitif pris au fait qui s'écrie : « Vous avez « connu ma route et mon point d'arrêt ». Qu'est-ce à dire, mon sentier ? le sentier de mes égarements. Qu'est-ce à dire, mon point d'arrêt? jusqu'où je me suis avancé. « Vous « avez connu mon sentier et mes bornes ». Ce point d'arrêt, tout éloigné qu'il fût, n'était pas loin de vos yeux. Je m'étais écarté bien loin et néanmoins vous étiez là. « Vous avez « recherché mon sentier, et mon point d'ar« rêt ».

6. « Vous avez prévu toutes mes voies [2] ». Le Prophète ne dit point *vu*, mais *prévu*. Avant mon départ, avant que j'eusse parcouru ces voies, vous les aviez prévues, et vous m'avez laissé les parcourir dans l'affliction, afin que, fatigué de l'affliction, je revinsse à vos sentiers. « Car il n'y a point de déguisement « sous ma langue ». Pourquoi parler ainsi ? Je vous en fais l'aveu, j'ai marché dans mes voies, je me suis éloigné de vous ; je me suis séparé de vous qui étiez mon bien et, heureusement pour moi, j'ai rencontré le malheur loin de vous ; heureux loin de vous, je ne fusse point revenu vers vous. C'est donc en confessant ses péchés, en proclamant qu'il est justifié, non par ses propres mérites, mais par la grâce, que le corps de Jésus-Christ a raison de dire : « Ma langue ne cache point la « ruse ».

[1] Luc, XV, 11-20. — [2] Ps. CXXXVIII, 4.

7. « Voilà que vous, Seigneur, connaissez ce « qui est récent et ce qui est ancien [1] ». Ce qui est récent, ou mon dernier état quand je gardais les pourceaux ; ce qui est ancien, ou mon premier état quand je vous ai demandé la part de ma substance. Mon premier état n'était qu'un prélude à mes malheurs plus récents. Notre premier péché, c'est notre chute en Adam, notre dernier châtiment est dans cette vie mortelle pleine de douleurs et de périls. Et puisse-t-il être notre dernier ! Il le sera sans doute si nous voulons revenir à Dieu ; car il y aura pour les impies un autre dernier châtiment quand on leur dira : « Allez « au feu éternel qui a été préparé au diable « et à ses anges [2] ». Pour nous, mes frères, qui jusqu'à présent avons abandonné Dieu, qu'il nous suffise d'un labeur qui doit subsister durant cette vie mortelle. Souvenons-nous du pain de notre Père, du bonheur que nous goûtions près de lui : qu'elles n'aient aucun attrait pour nous les gousses des pourceaux, les doctrines des démons. « Voilà, « Seigneur, que vous avez connu mon état « récent, et mon état ancien » ; l'état récent, l'abîme où je suis tombé ; mon état ancien, ou quand je vous ai offensé. « C'est vous qui « m'avez formé, et qui avez posé votre main « sur moi ». « Vous m'avez formé » : où ? Dans cette mortalité, afin d'y endurer les peines pour lesquelles nous sommes nés. Nul en effet ne saurait naître, si Dieu ne l'a formé dans le sein de sa mère, et il n'est aucune créature dont Dieu ne soit l'artisan. Mais « vous m'avez formé » dans cette vie de douleurs, « et vous avez posé sur moi votre « main » vengeresse, qui abat l'orgueilleux ; car Dieu ne terrasse l'orgueilleux que pour son bien, et le relever, s'il devient humble : « Vous m'avez formé, et vous avez posé votre « main sur moi ».

8. « Votre science de moi est admirable ; « elle s'élève, et je ne saurais l'atteindre ». Ecoutez attentivement quelque chose d'obs-

[1] Ps. CXXXVIII, 5. — [2] Matth. XXV, 41.

cur, sans doute, mais que l'on ne saurait comprendre sans un extrême plaisir. Moïse était pour Dieu un serviteur fidèle, et Dieu conversait avec lui dans la nuée, en lui tenant un langage sensible : il lui parlait par l'entremise de quelque créature, c'est-à-dire qu'il ne lui parlait point par sa propre substance, mais en prenant une figure corporelle qui formait des sons, et des sons capables d'arriver à l'oreille d'un homme. Car c'est ainsi que Dieu lui parlait, et non comme il le fait dans sa substance. Comment parle-t-il dans sa substance ? La parole de Dieu est le Verbe de Dieu, et le Verbe de Dieu, c'est le Christ ; ce Verbe n'est point sonore et passager, mais il demeure d'une manière immuable, ce Verbe par qui tout a été fait [1]. C'est à ce Verbe, qui est aussi la sagesse de Dieu, qu'il est dit : « Vous les changerez, et ils seront « changés, mais pour vous, vous demeurez le « même [2] ». Et dans un autre endroit, l'Ecriture a dit de la Sagesse : « Immuable en elle- « même, elle renouvelle toutes choses [3] ». Cette Sagesse donc, toujours stable, si l'on peut parler ainsi, ce que l'on fait parce qu'elle ne change pas, et non qu'elle soit immobile ; cette Sagesse qui est toujours dans le même état, qui ne varie ni selon les temps ni selon les lieux ; qui n'est point ici d'une manière, et là d'une autre manière, ni maintenant autre qu'auparavant, c'est la parole de Dieu. Mais cette parole qu'entendait Moïse arrivait à l'homme par le moyen des syllabes et des sons passagers ; et cela n'aurait point lieu si Dieu ne prenait quelque forme créée pour émettre ces paroles. Moïse donc savait que cette parole de Dieu lui arrivait par des créatures intermédiaires et corporelles : or, il désira de voir la face même de Dieu, et il dit à Dieu qui parlait avec lui : « Si j'ai trouvé « grâce devant vous, montrez-vous à moi ». Son désir était violent, et à la faveur de cette familiarité dont Dieu l'honorait, si l'on peut ainsi parler, il voulait lui arracher cette grâce de voir sa majesté, sa face, autant que l'on peut dire face en parlant de Dieu. Mais le Seigneur lui répondit : « Tu ne saurais voir ma « face ; car l'homme ne me verra point sans « mourir, mais je te placerai dans le creux « d'un rocher, et je passerai, et te couvrirai « de ma main : quand je serai passé, tu me « verras par derrière [4] ». Ces paroles toutefois ont donné lieu à une autre énigme, ou obscurité : « Quand je serai passé, tu me ver- « ras par derrière », dit le Seigneur, comme s'il avait d'une part une face, et d'autre part un dos. Loin de nous de concevoir de telles pensées d'une si incomparable majesté. Pour un homme qui aurait de telles pensées, qu'importe que les temples soient fermés ? il se formerait une idole dans son cœur. Il y a donc dans ces paroles un grand symbole. Le Seigneur parlait à son serviteur, avons-nous dit, par l'intermédiaire de telle forme créée qu'il lui plaisait, et dans laquelle nous entrevoyons la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, dans sa nature divine, est égal au Père, invisible comme le Père aux yeux des hommes. Car si la sagesse des hommes est invisible aux yeux de la chair, comment pourraient-ils voir la Sagesse de Dieu ? Mais comme au temps marqué le Seigneur devait prendre notre chair, et se rendre visible aux yeux de la chair, afin de guérir intérieurement notre esprit quand il faudrait nous apparaître de la sorte, voilà qu'il prédit ceci à Moïse d'une manière figurée, en disant : « Tu « ne saurais voir ma face, mais quand je « serai passé tu me verras par derrière ». Je te couvrirai de ma main afin que tu ne puisses voir ma face. Mais, pour le Seigneur, quel est le sens de passer, sinon ce que nous dit l'Evangéliste : « Quand vint l'heure pour « Jésus de passer de ce monde à son Père [1] ? » Pâques, en effet, signifie passage. Car Pâques, en hébreu, se traduit en latin par *transitus* ou passage. Que signifie néanmoins : « Tu ne « verras pas ma face, mais tu me verras par « derrière ? » Qui donc figurait Moïse, quand il lui dit : « Tu ne verras pas ma face, mais « tu me verras par derrière, et cela quand je « passerai ; et de peur que tu ne voies ma « face, je mettrai ma main sur toi ? » Il appelle sa face ce qui a d'abord paru de lui, et le voir par derrière c'est voir son passage de ce monde à l'heure de sa passion. Il apparut aux Juifs, et ils ne le connurent point. Ce sont eux que figurait Moïse quand on lui disait : « Tu ne saurais voir ma face ». Mais pourquoi ne l'ont-ils pas connu dans sa chair ? Parce que la main de Dieu s'était appesantie sur eux. Le prophète Isaïe avait dit en effet : « Appesantis le cœur de ce peuple, et obs- « curcis ses yeux [2] ». Et ce sont eux qui ont

[1] Jean, I, 3. — [2] Ps. CI, 27. — [3] Sag. VII, 27. — [4] Exod. XXXIII, 9-23.

[1] Jean, XIII, 1. — [2] Isa. VI, 10.

dit dans le psaume : « Votre main s'est ap« pesantie sur nous [1] ». Donc, afin qu'ils ne connussent point la divinité du Christ, (car s'ils l'eussent connu, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la gloire [2], et, s'il n'eût été crucifié, son sang n'eût point racheté le monde), que fait le Seigneur, sinon ce que dit saint Paul des richesses de la sagesse et de la science de Dieu, quand il s'écrie : « O pro« fondeur des trésors de la sagesse et de la « science de Dieu, que ses jugements sont « incompréhensibles, et ses voies insonda« bles ! Qui a connu les desseins de Dieu, ou « est entré dans ses conseils? Qui lui a donné « le premier pour en attendre une récom« pense ? Tout est de lui, par lui, en lui. A « lui seul gloire et honneur dans les siècles « des siècles ». L'Apôtre s'exprime ainsi parce qu'il avait dit plus haut : « L'aveuglement « est tombé sur une partie d'Israël, jusqu'à « ce que la plénitude des nations entrât, et que « de cette manière tout Israël fût sauvé [3] ». Les Juifs donc sont tombés en partie dans l'aveuglement, à cause de leur orgueil, parce qu'ils se disaient justes, et dans leur aveuglement ils ont crucifié le Seigneur. Il les a couverts de sa main, afin qu'ils ne pussent le voir durant son passage de ce monde à son Père. Examinons s'ils l'ont vu par derrière après son passage. Le Seigneur ressuscite ; il apparaît aux disciples [4], et à tous ceux qui avaient cru en lui : non point à ceux qui l'avaient crucifié, parce que sa main était sur eux jusqu'à ce qu'il fût passé. Il monte au ciel après avoir vécu quarante jours avec ses disciples, et, le jour de la Pentecôte, il leur envoie le Saint-Esprit. Remplis de l'Esprit-Saint, ils commencent à parler diverses langues, eux qui étaient nés dans une seule, n'en avaient appris qu'une seule. A la vue d'un tel miracle, grand effroi chez tous les bourreaux du Seigneur ; des milliers d'entre eux, touchés jusqu'au fond du cœur, demandèrent aux Apôtres ce qu'ils devaient faire, quand on leur eut prêché le Christ, et dans la surprise où ils étaient que des hommes sans lettres pussent parler diverses langues. L'apôtre saint Pierre alors leur parle du Christ qu'ils avaient insulté à la croix, qu'ils avaient raillé comme un homme assujéti à la mort, qu'ils défiaient surtout parce qu'il ne descendait pas de la croix, quoique sortir du tombeau fût un miracle bien plus grand que descendre du gibet. Et quand on leur eut annoncé le Christ, « que faut-il donc faire ? » demandèrent-ils. Eux qui avaient si cruellement traité le Seigneur qu'ils voyaient, demandent ce qui pourra les sauver ; et on leur répond : « Faites pénitence, que chacun de « vous soit baptisé au nom de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, et vos péchés vous seront re« mis [1] ». Ce fut alors qu'ils virent par derrière celui dont ils n'avaient pu voir la face. Sa main était sur leurs yeux, non pour toujours, mais tant qu'il passerait. Après son passage, il ôta sa main de leurs yeux. Quand cette main fut ôtée, ils dirent aux disciples : « Que ferons-nous? » D'abord pleins de fureur, ils sont pleins de piété ; à la colère succède la timidité, à la dureté la souplesse, à l'aveuglement la lumière.

9. Il me semble entendre dans ce psaume la voix des Gentils qui se souviennent à leur tour de leur incrédulité. « Car le Seigneur a « renfermé tous les hommes dans l'incrédu« lité, afin de les prendre tous en pitié [2]. Vous « m'avez formé, vous avez mis votre main « sur moi. Votre science de moi est admi« rable, elle s'élève et je ne saurais l'attein« dre ». C'est-à-dire : vous avez mis votre main sur moi, vous m'avez paru admirable, et quoique je fusse avec vous, je ne vous comprenais pas. Qu'il m'était facile de voir le visage de mon père, quand je lui disais : « Donnez-moi le bien qui me doit échoir ». Mais depuis que je suis dans cette région lointaine, et que je meurs de faim [3], que la douleur est devant moi, je ne puis recouvrer ce que j'ai perdu. « Votre science de moi est « infiniment admirable ». A cause de mon péché, cette science est pour moi un mystère, elle est incompréhensible. Quand l'orgueil ne m'avait point éloigné de vous, je pouvais vous contempler. « Votre science de moi « est admirable, elle s'élève, et je ne pour« rai l'atteindre ». Sous-entendez, par moi-même. « Je ne pourrai l'atteindre par mes « forces » ; et quand je le pourrai ce sera par vous.

10. Vous le voyez, ce fugitif ne saurait fuir assez loin pour se dérober aux regards de celui qu'il veut fuir. Où pourra-t-il fuir, lui dont la fuite est mesurée ? Voyez ce qu'il dit :

[1] Ps. xxx[illegible] — [2] I Cor. II, 8. — [3] Rom. XI, 25, 26, 33-36. — [4] Jean, xx[illegible]; xxi, 1, et seq.

[1] Act. II, 38 — [2] Rom. XI, 32. — [3] Luc, XXXV, 12-17.

« Où me dérober à votre Esprit? L'Esprit du « Seigneur a rempli l'univers entier [1] ». En quel lieu du monde échapper à cet esprit dont le monde est plein ? « Où me cacher à « cet esprit, me dérober à votre face ? » Il cherche un lieu pour échapper à la colère du Seigneur. Où pourra-t-il s'en aller, celui qui veut fuir le Seigneur ? Quand on recueille un fugitif, on lui demande quel maître il fuit, et si l'on reconnaît que c'est l'esclave d'un homme peu puissant, on le reçoit sans crainte ; on se dit alors : le maître de cet esclave ne saurait me rechercher. Mais si l'on reconnaît qu'il appartient à quelque maître puissant, on ne le reçoit point, ou du moins on ne le fait qu'avec crainte. Car un homme, fût-il puissant, peut encore être trompé. Mais où donc n'est pas Dieu ? Qui peut tromper Dieu ? qui peut se dérober à Dieu ? A qui Dieu ne pourra-t-il point reprendre son serviteur fugitif ? Où donc ira-t-il, ce fugitif, pour se dérober à la face de Dieu ? Il se tourne et se retourne, pour chercher où fuir.

11. « Si je monte vers les cieux, vous y « êtes, si je descends dans l'abîme, vous « voilà [2] ». Infortuné fugitif, tu le reconnais donc, tu ne saurais fuir bien loin de celui que tu veux fuir. Voilà qu'il est partout ; et toi, où iras-tu ? Mais dans son malheur, il lui vient une pensée, que lui inspire celui qui veut le rappeler dans sa bonté. « Si je monte vers le « ciel, vous y êtes ; si je descends dans l'a- « bîme, vous voilà ». Si je m'élève, je vous rencontre pour m'humilier ; si je me dérobe, je vous trouve pour me rechercher, et non-seulement pour me rechercher, mais pour suivre mes pas. Si je m'élève dans ma justice, je vous rencontre, ô vous la justice véritable. Si le péché me plonge dans les profonds abîmes, dédaignant [3] l'aveu de mes fautes jusqu'à dire : « Qui m'a vu ? Car dans l'enfer « qui vous confesse son péché [4] ? » voilà que je vous y rencontre comme vengeur. Où donc puis-je aller pour me soustraire à vos regards, c'est-à-dire pour ne point sentir votre colère ?

12. Voici donc le remède qu'il a trouvé : Ainsi, dit-il, je fuirai votre face, ainsi je fuirai votre Esprit : j'éviterai la vengeance de votre Esprit, la vengeance de votre face, par quel moyen ? « Si je prends mes ailes pour voler « directement et habiter aux extrémités de « la mer [1] ». C'est ainsi que je puis échapper à votre face. Mais est-ce bien aux extrémités de la mer qu'il faut aller pour éviter celui dont il est dit : « Si je descends dans l'abîme, « vous voilà ? » Comment ne serait-il point aux extrémités des mers, celui qui est présent jusque dans les abîmes ? Mais je sais, dit-il, comment échapper à votre colère. Je prendrai mes ailes, non pour un vol oblique, mais pour un vol direct, de manière à ne point m'élever par un orgueil présomptueux, ni me plonger dans l'abîme du désespoir. Quelles sont dès lors les ailes qu'il veut prendre, sinon les deux ailes, les deux préceptes de la charité qui renferment la loi et les Prophètes [2] ? Si je reprends, dit-il, ces ailes, pour m'enfuir aux extrémités des mers, je fuirai de votre face à votre face, de votre face irritée à votre face bénigne. Qu'est-ce, en effet, que l'extrémité des mers, sinon la fin des siècles ? C'est là qu'il faut diriger notre vol par l'espérance et le désir, avec les deux ailes de la charité. Point de repos pour nous que nous ne soyons aux extrémités de la mer. Nous reposer ailleurs, c'est tomber dans ses abîmes. Prenons notre essor jusqu'aux extrémités de la mer, suspendons-nous aux deux ailes de la charité : élevons-nous jusqu'à Dieu par l'espérance, et avec une espérance nourrie par la foi prévoyons cette extrémité de la mer.

13. Mais voyez, mes frères, celui qui nous conduira ; c'est celui-là même dont nous voulons fuir le visage irrité. Que dit en effet le Prophète ? « Si je descends au fond de « l'abîme, vous voilà. Si je reprends mes « ailes pour un vol direct ». « Si je reprends », dit-il : donc il avait perdu ces ailes. « Si je re- « prends mes ailes pour un vol direct, si j'ha- « bite aux extrémités de la mer, c'est votre « main qui va m'y conduire, votre droite m'y « amener [3] ». Méditons ces paroles, mes frères bien-aimés ; qu'elles soient notre espérance, notre consolation. Reprenons par la charité ces ailes que la convoitise nous a fait perdre. La convoitise est pour nos ailes une glu qui nous a privés de liberté dans notre essor, c'est-à-dire privés de ces souffles de liberté que donne l'Esprit de Dieu. Arrachés à ces courants, nous avons perdu nos ailes pour tomber en quelque sorte sous la puissance de l'oiseleur. Or, c'est de là que nous a rachetés par son sang celui que nous avons fui pour être

[1] Sag. I, 7. — [2] Ps. CXXXVIII, 8. — [3] Prov. XVIII, 3. — [4] Ps. VI, 6.

[1] Ps. CXXXVIII, 9. — [2] Matth. XXII, 40. — [3] Ps. CXXXVIII, 10.

pris. Il nourrit nos ailes par ses préceptes ; nous les étendons, maintenant qu'elles ne sont plus engluées. N'aimons point la mer, volons aux extrémités de la mer. Arrière toute crainte, arrière aussi toute présomption au sujet de nos ailes ; car, en dépit de ces ailes, si Dieu ne nous élève, si Dieu ne nous conduit, de lassitude et de fatigue nous tomberons dans les gouffres de la mer, parce que nous aurons trop présumé de nos forces. Il nous faut donc des ailes, et il faut que Dieu nous conduise ; car il est notre soutien. Nous avons sans doute notre libre arbitre, mais avec ce même libre arbitre, que pouvons-nous sans le secours de celui qui nous commande ? « C'est là que me conduira votre main, que « m'amènera votre droite ».

14. Mais que dit-il en lui-même, en considérant la longueur du chemin ? Et j'ai dit : « Peut-être les ténèbres vont-elles me cou- « vrir [1] ». Voilà que je crois au Christ, voilà que je m'élève sur les deux ailes de la charité, et néanmoins l'iniquité se multiplie dans le monde, et parce que l'iniquité se multiplie, la charité de plusieurs se refroidit. Ainsi l'a dit le Seigneur : « Comme l'iniquité « abondera, la charité de plusieurs se refroi- « dira [2] ». Que faire, dira-t-on, parmi tant de scandales, tant de péchés, tant de tentations qui nous jettent chaque jour dans le trouble, tant de suggestions criminelles qui nous assiégent sans relâche ? Comment arriver à l'extrémité de la mer ? J'entends dans la bouche de Dieu cette parole terrible : « Parce « que l'iniquité se multipliera, la charité de « plusieurs se refroidira ». Puis il ajoute : « Celui-là sera sauvé qui aura persévéré jus- « qu'à la fin [3] ». Or, à la vue d'un chemin si long, je me suis dit : « Peut-être les ténèbres « vont-elles me couvrir, et la nuit sera ma « lumière dans mes délices ». La nuit est devenue ma lumière, parce que dans la nuit j'avais désespéré de pouvoir franchir une si vaste mer, de fournir une si longue route, et d'arriver à l'extrémité en persévérant jusqu'à la fin. Grâces à celui qui m'a recherché dans ma fuite, qui a meurtri mes épaules de son fouet, qui, en m'appelant à lui, m'a rappelé de la mort, qui a fait de ma nuit même une lumière. Car la nuit c'est notre vie entière ; comment cette nuit est-elle éclairée ? C'est que le Christ est descendu dans cette nuit. Il a pris une chair de ce siècle ténébreux, et a éclairé la nuit pour nous. La femme qui avait perdu une drachme alluma un flambeau [1]. La sagesse de Dieu avait perdu une drachme ; et qu'est-ce qu'une drachme ? Une pièce de monnaie qui porte l'image de notre chef. L'homme a été créé à l'image de Dieu [2], puis il s'est perdu. Or, que fait la femme dans sa sagesse ? Elle allume une lampe. Cette lampe est un vase de terre, mais elle contient une lumière qui fait retrouver la drachme. La lampe de la sagesse, la chair du Christ, est donc faite en terre ; mais elle brille par son Verbe et retrouve ceux qui étaient perdus. « Et la nuit est devenue une « lumière dans mes délices ». La nuit a eu des délices pour moi. C'est le Christ qui fait nos délices. Voyez quelle est maintenant la joie qu'il nous cause. D'où viennent ces acclamations, ces trépignements de joie, sinon de vos délices ? Et d'où viennent ces délices, sinon de la lumière qui a éclairé notre nuit, sinon de ce que l'on nous prêche le Christ notre Seigneur ? Il vous a cherchés avant que vous l'eussiez cherché, et il vous a trouvés afin que vous pussiez le trouver. « Et la nuit « m'a éclairé dans mes délices ».

15. « Devant vous les ténèbres n'ont point « d'obscurité [3] ». Toi donc, n'obscurcis pas tes ténèbres ; car Dieu ne les obscurcit point ; mais plutôt il les éclaire, et c'est à lui que le Psalmiste a dit ailleurs : « C'est vous qui al- « lumerez mon flambeau, Seigneur mon « Dieu, vous illuminerez mes ténèbres [4] ». Or, quels sont les hommes qui obscurcissent leurs ténèbres que le Seigneur n'obscurcit point ? Les méchants, les pervers, les pécheurs sont ténèbres ; tant qu'ils ne confessent point les fautes qu'ils ont commises, mais cherchent même à les défendre, ils obscurcissent leurs ténèbres. Donc, avoir péché, c'est être déjà dans les ténèbres ; mais confesser humblement tes ténèbres, c'est mériter qu'elles soient éclairées ; les défendre, c'est les épaissir davantage. Or, comment échapper à ces doubles ténèbres, lorsque de simples ténèbres étaient si accablantes ? Mais quand est-ce que le Seigneur n'obscurcit point nos ténèbres ? Quand il ne laisse point nos fautes impunies ; quand il nous châtie et nous redresse par les tribulations de cette vie. Sachez-

[1] Ps. CXXXVIII, 11. — [2] Matth. XXIV, 12. — [3] Id. 13.

[1] Luc, XV, 8. — [2] Gen. I, 27. — [3] Ps. CXXXVIII, 12. — [4] Id. XVII, 29.

le bien, mes frères, cette misère dans laquelle nous voyons gémir le genre humain n'est qu'une douleur qui nous guérit, et non un arrêt qui nous châtie. Partout vous voyez la douleur, partout la crainte, partout l'angoisse, partout le travail pénible. C'est un trésor qui grossit, mais par nos misères. Si donc le Seigneur nous avertit, par tant de plaies, de ne point obscurcir encore nos ténèbres, reconnaissons sa main qui nous afflige et bénissons Dieu qui mêle aux douceurs de cette vie de saintes amertumes, de peur que dans l'aveuglement des terrestres délices nous ne désirions point les biens éternels, que nous ne souhaitions que la mer n'ait aucune borne, pour n'habiter jamais les confins de la mer. Que les flots de la mer se soulèvent donc; plus ils s'agiteront dans leur fureur, et plus la colombe s'élèvera sur ses ailes. Ce n'est donc point le Seigneur qui obscurcit nos ténèbres, puisqu'à nos péchés il entremêle des châtiments, et des amertumes à nos plaisirs corrupteurs. Mais nous, n'obscurcissons pas nos ténèbres, en défendant nos péchés, et la nuit aura une lumière dans nos délices, « parce que ce n'est point vous qui « obscurcirez nos ténèbres ».

16. « Et la nuit est lumineuse comme le « jour ». « La nuit ressemble au jour », est-il dit; le jour, c'est la félicité du siècle; et la nuit, c'est l'adversité ; mais si nous reconnaissons que nos péchés ont mérité les maux que nous souffrons, si nous trouvons des douceurs dans les châtiments d'un père, évitant ainsi l'arrêt sévère du juge, les ténèbres de cette nuit deviendront pour nous une lumière dans cette nuit. Mais si elle est nuit, quelle peut en être la lumière ? Elle est nuit, parce que le genre humain y est dans l'égarement. C'est la nuit, parce que nous ne sommes point encore arrivés à ce jour qui n'est point resserré entre celui d'hier et celui de demain, qui est l'éternel aujourd'hui, sans matin ni soir. Nous sommes donc ici-bas dans la nuit ; et toutefois cette nuit a sa lumière et ses ténèbres. Nous en avons dit en général pourquoi elle est nuit : quelle est la lumière de cette nuit ? La prospérité, le bonheur de ce monde, les joies passagères, les honneurs temporels, sont comme une lumière pour cette nuit ; tandis que le malheur, les tribulations amères, les ignominies en sont comme les ténèbres. Dans cette nuit, dans cette mortalité de la vie humaine, les hommes ont leur lumière, et ils ont leurs ténèbres ; la lumière, c'est la prospérité, les ténèbres l'adversité. Mais dès que le Christ habite une âme par la foi, dès qu'il promet une autre lumière, qu'il inspire et donne la patience, qu'il avertit l'homme de ne mettre point sa complaisance dans les prospérités du monde, pour n'être point abattu par l'adversité ; le fidèle commence à concevoir de l'indifférence pour ce monde, à ne s'élever point dans la prospérité, à ne point se laisser abattre par le malheur. Mais il bénit Dieu en toutes choses, non-seulement dans l'abondance, mais aussi dans la disette ; non-seulement dans la santé, mais aussi dans la maladie. Il justifie alors cette parole du psaume : « Je bénirai le Seigneur en tout « temps, sa louange sera toujours en ma bou« che [1] ». Si c'est toujours, ce sera dès lors, et quand la nuit éclaire et quand la nuit est obscure ; et quand la prospérité te sourit, et quand l'adversité te vient attrister, que sa louange soit toujours en ta bouche ; et alors se réalisera ce que dit le psaume : « Les té« nèbres et la lumière sont une même chose « pour lui ». Ses ténèbres ne m'accablent point, parce que sa lumière ne m'élève point.

17. Job était dans cette lumière; il avait tout en abondance. Nous parler de ses grands biens, c'est nous décrire tout d'abord la lumière de sa nuit ; car c'était une lumière dans sa nuit que les biens et les richesses qu'il possédait. Or, l'ennemi crut qu'un si saint homme servait Dieu seulement à cause des grands biens dont il l'avait comblé, et il demanda qu'ils lui fussent enlevés. Alors sa nuit qui avait eu sa lumière fut changée en ténèbres. Job savait néanmoins que, soit lumière, soit ténèbres, c'est toujours la nuit quand nous sommes éloignés de Dieu ; et il avait pour lumière intérieure Dieu lui-même, lumière intérieure qui le rendait indifférent à la clarté ou aux ténèbres de cette autre nuit. C'est pourquoi, comme il servait Dieu fidèlement dans la lumière de cette nuit, c'est-à-dire dans l'abondance, que dit-il quand il eut tout perdu et que les ténèbres le couvrirent ? « Dieu a donné, Dieu a ôté ; « comme il a plu au Seigneur, il a été fait ; « que le nom du Seigneur soit béni [2] ». Je suis dans la nuit de cette vie. Le Seigneur qui habite mon âme, avait éclairé cette nuit de

[1] Ps. XXXIII, 2. — [2] Job, I.

quelques consolations, en me donnant des biens temporels; voilà qu'il éteint cette lumière temporelle, et la nuit devient pour moi ténébreuse. Mais « parce que ses ténè« bres sont pour moi comme sa lumière : « le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté ; « comme il a plu au Seigneur il a été fait : « que le nom du Seigneur soit béni ». Cette nuit ne m'attriste point; car ses ténèbres sont pour moi comme sa lumière. L'une et l'autre passent, afin que ceux qui sont dans la joie soient comme n'y étant pas, et ceux qui pleurent comme ne pleurant point. « Car les « ténèbres du Seigneur sont pour nous comme « sa lumière ».

18. « Parce que c'est vous, Seigneur, qui « êtes le maître de mes reins ». Ce n'est point sans raison que « ses ténèbres sont comme sa « lumière ». Le Seigneur me possède intérieurement, il est le maître non-seulement de mon cœur, mais aussi de mes reins; non-seulement de mes pensées, mais aussi de mes affections. C'est donc lui qui possède ce qui pourrait me donner quelque jouissance dans la lumière de cette nuit, lui qui possède mes reins, et je ne puis trouver de plaisir que dans la lumière intérieure de sa sagesse. Quoi donc ? La prospérité d'ici-bas, le bonheur de cette vie, les honneurs, les richesses, la famille, n'ont-ils donc pour toi aucun charme? Aucun, et pourquoi ? Parce que « ses ténè« bres et sa lumière sont une même chose « pour moi ». D'où te vient cette indifférence, que les lumières et les ténèbres de cette vie soient une même chose pour toi ? « C'est que vous êtes, Seigneur, le « maître de mes reins ; vous m'avez reçu « dès le sein de ma mère ». Mais dans le sein de ma mère je n'étais indifférent ni aux ténèbres de cette nuit, ni à ses lumières ; car ce sein de ma mère, c'est la coutume de ma cité. Et quelle est ma cité ? celle qui m'a enfanté dans l'esclavage. Or, nous connaissons cette Babylone dont nous avons parlé hier, et qu'abandonnent tous ceux qui embrassent la foi, qui soupirent après la lumière de la Jérusalem céleste. Voici donc mon langage : dès le sein de ma mère, le Seigneur m'a reçu; de là mon indifférence pour les ténèbres de cette nuit comme pour sa lumière. Mais quiconque est encore dans les entrailles de Babylone sa mère, se réjouit des prospérités de ce monde, se laisse abattre par les misères de cette vie, ne connaît de joie que celle d'un bonheur temporel, ni de douleur que celle des maux temporels. Sors donc des entrailles de Babylone, commence à chanter un hymne au Seigneur ; sors, oui sors de ses entrailles, et le Seigneur te recevra dès le sein de ta mère. Quel Dieu ? le Dieu de l'apôtre saint Paul qui a dit : « Quand il a plu à Dieu qui m'a ap« pelé dès le sein de ma mère, de me faire « connaître son Fils [1] ». Quelle était cette mère de Paul ? la synagogue. Qu'avait-il appris dans la synagogue, sinon ce que savaient, ce qu'apprenaient les Juifs et tout le peuple ? Il ne restait plus chez cette nation que le nom du culte de Dieu, on n'y voyait plus les œuvres : ils avaient la parole de Dieu comme un arbre porte des feuilles, mais sans aucun fruit. C'est ce figuier que le Seigneur fit sécher en le maudissant, comme vous le savez [2]. Il y avait trouvé des feuilles, mais de fruit, aucun ; il nous montrait là le symbole d'un autre arbre. On n'était pas, en effet, au moment des figues [3] ; or, le Créateur du ciel et de la terre pouvait-il ignorer ce que chacun savait? Celui-là donc qui appela Paul dès le sein de sa mère est aussi celui qui nous a choisis dès le sein de la nôtre. Quelle est notre mère ? Babylone. Une fois sortis de ses entrailles, concevons une autre espérance. Dieu, mes frères, nous a promis d'autres joies ; qu'une nouvelle espérance nous fasse porter des fruits. Il n'y a désormais d'autre mal pour nous que d'offenser Dieu et de n'arriver pas aux biens qu'il nous a promis ; il n'y a d'autre bien que de mériter Dieu et d'arriver à ses divines promesses. Que sont les biens de cette vie, comme les maux de cette vie ? N'ayons pour eux que de l'indifférence ; puisque nous voyant reçus par Dieu dès le sein de notre mère, nous disons : « Les ténèbres de « cette vie sont pour nous comme ses lumiè« res ». Le bonheur de ce monde ne sera point notre bonheur, ni ses misères notre malheur. Il nous faut pratiquer la justice, aimer la foi, espérer en Dieu, aimer Dieu, aimer aussi notre prochain. Aux travaux de cette vie succédera une lumière inextinguible, un jour sans fin : tout ce qui est lucide ou ténébreux en cette vie, ne dure qu'un moment. « Vous êtes, « Seigneur, le maître de mes reins, vous « m'avez reçu dès le sein de ma mère ».

19. « Je vous confesserai, Seigneur, à cause

[1] Gal. I, 15, 16. — [2] Matth. XXI, 19. — [3] Marc, XI, 13.

« de l'éclat terrible de votre magnificence ». « Votre magnificence est terrible », Seigneur, puisque nous en admirons l'éclat, et que notre joie est mêlée de crainte. Nous craignons en effet qu'en nous élevant de vos dons, nous ne méritions de perdre ce que nous avions obtenu par l'humilité. « Je vous « confesserai, parce que l'éclat de votre magnificence est terrible ; vos œuvres sont ad« mirables, et mon âme le sait ». Mon âme le sait très-bien depuis que vous m'avez reçu dès le sein de ma mère ; mais auparavant votre science était trop élevée au-dessus de moi, je n'y pouvais atteindre. Elle me surpassait, et me laissait dans l'impuissance. D'où vient que maintenant cette âme connaît vos œuvres, sinon parce que la nuit a pour moi une lumière dans mes délices ? sinon parce que vous êtes maître de mes reins ? sinon parce que vous m'avez reçu dès le sein de ma mère ?

20. « Mes ossements que vous avez formés « en secret ne vous sont point cachés [1] ». Le mot latin *os* veut dire ici ossement, c'est ce que nous indique le grec [2] ; autrement, en effet, on pourrait croire qu'il fait *ora* au pluriel, et le traduire par bouche, et non *os* qui fait *ossa*. « Mes ossements donc », dit le Prophète, « que vous avez faits en secret, ne vous « sont point inconnus ». J'ai donc certains ossements secrets ; parlons plutôt ainsi, et disons *ossum:* il vaut mieux être fautif en grammaire que inintelligible pour le peuple. Donc, dit le Prophète, j'ai un ossement secret, c'est vous qui avez fait cet ossement secret, et qui n'est point secret pour vous. Vous l'avez caché, mais l'avez-vous caché pour vous-même ? Cet os que vous m'avez fait en secret, les hommes ne le voient pas, ne le connaissent pas ; mais vous le connaissez, vous qui l'avez fait. De quel ossement veut-il parler, mes frères ? Cherchons-le, il est dans le secret. Mais comme nous parlons en chrétiens, et à des chrétiens, nous trouverons bientôt de quel os il est question. C'est la force intérieure ; car la solidité, la force, est désignée par les ossements. Il y a donc une force intérieure de l'âme, dès qu'on ne se laisse point abattre. Que les tourments, que les tribulations, que les difficultés du siècle viennent à sévir, la force invisible qui nous vient de Dieu ne saurait être abattue, et ne cède point. C'est de Dieu que nous vient cette force de patience, dont il est dit dans un autre psaume : « Toutefois, mon âme sera soumise à Dieu, car « c'est de lui que me vient la patience [1] ». Ecoute aussi l'apôtre saint Paul, qui a bien cette force : « Comme tristes, et néanmoins « toujours dans la joie [2] ». D'où vient la tristesse ? Des injures, des opprobres, des fléaux, des plaies, des lapidations, des emprisonnements et des chaînes. Or, les persécuteurs eux-mêmes ne les persécuteraient point s'ils n'espéraient les affliger. Eux qui n'avaient point une force intérieure, jugeaient les autres d'après leur propre faiblesse ; mais les persécutés qui avaient cette force, paraissaient tristes à l'extérieur, et se réjouissaient en Dieu à qui n'échappait point cet ossement secret que lui-même avait fait en eux. Cet ossement secret que Dieu nous a fait, saint Paul nous en parle clairement dans ces paroles : « Non-seulement nous sommes dans la « joie, mais nous nous réjouissons dans les « tribulations ». C'est peu de n'être point triste, tu vas jusqu'à te glorifier ? Qu'il te suffise de n'être point triste. C'est peu pour des chrétiens, dit l'Apôtre, mais tels sont les ossements que Dieu m'a faits dans le secret, que si je ne me glorifie, c'est peu de n'être point abattu. De quoi nous glorifier ? des tribulations ; car nous savons que la tribulation engendre la patience. Vois comment cette force a été consolidée dans notre cœur : « Nous savons que la tribulation engendre la « patience, la patience la pureté, la pureté « l'espérance ; or, l'espérance n'est pas vaine, « car l'amour de Dieu est répandu dans nos « cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été « donné [3] ». Ainsi a été formé cet ossement secret, qui est solide jusqu'à nous faire un titre de gloire de nos tribulations. Mais les hommes nous croient malheureux, parce qu'ils ne connaissent point notre force intérieure. « L'ossement que vous m'avez fait en « secret n'est point secret pour vous, et ma « substance est dans les entrailles de la terre ». Ma substance donc est dans ma chair, ma substance est dans les entrailles de la terre ; et toutefois j'ai au dedans de moi un os que vous avez formé, qui m'empêchera de céder aux persécutions de ce bas monde, où est aussi ma substance. Qu'y a-t-il d'étonnant que l'ange ait de la force ? Ce qui est surpre-

[1] Ps. CXXXVIII, 15. — [2] Ὀστοῦν.

[1] Ps. LXI, 6. — [2] II Cor. VI, 10. — [3] Rom. V, 3-5.

nant, c'est que la chair ait de la force. Or, d'où vient la force de la chair, la force d'un vase d'argile, sinon de cet os que Dieu y a mis secrètement ? « Et ma substance est dans les « entrailles de la terre ».

21. Que dira le Prophète de ceux qui sont moins forts ? Nous l'avons dit en effet, c'est le Christ qui nous parle en ce psaume. Mais en beaucoup d'endroits, comme il a parlé au nom du corps, voyons ce qu'il dit au nom du chef, sans qu'il paraisse néanmoins distinguer s'il donne la parole à l'un ou à l'autre. Car distinguer, ce serait diviser, et ils ne seraient plus deux dans une seule chair [1]. Mais s'ils sont deux dans une seule chair, rien d'étonnant qu'ils soient aussi deux dans une même voix. Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ mourut sur la croix, les disciples n'avaient point encore cet ossement intérieur, ils n'étaient point encore affermis dans la patience ; ils ne se connaissaient point, ils ignoraient leurs forces. Pierre osa promettre qu'il souffrirait et mourrait avec son maître, pauvre malade qui ne connaissait point son mal, et que connaissait le médecin suprême. Mais qu'arriva-t-il ? J'irai avec vous jusqu'à la mort, avait-il dit. « Je vous dis en vérité qu'avant le chant « du coq vous me renoncerez trois fois [2] ». Or, la prédiction du médecin se trouva plus vraie que la présomptueuse parole du malade. Dès lors, en nous disant : « Un ossement que « vous m'avez fait en secret n'est point caché « pour vous », le Prophète parle au nom de ceux qui ont cet os intérieur, cette force que montra dans sa passion notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui s'est assis quand il lui a plu, levé quand il lui a plu, endormi quand il lui a plu, éveillé quand il lui a plu ; car, nous dit-il, « j'ai le pouvoir de donner « ma vie, et le pouvoir aussi de la reprendre [3] ». Mais qu'est-il dit de ceux en qui cette force n'était ni formée, ni affermie ? Qu'en dit le Sauveur ? Vois ce qu'il en dit à son Père : « Vos yeux ont vu mon imperfection [4] ». Mon imperfection dans ce même Pierre qui promettait pour ne pas tenir, qui comptait sur lui-même pour tomber : vos yeux l'ont vue ; car il est écrit que le Seigneur regarda Pierre qui, après son triple renoncement, se ressouvint de la prédiction du Sauveur ; puis sortit dehors et pleura amèrement [5]. Ce fut le regard de Dieu qui fit couler ces larmes, « parce que vos yeux », dit le Prophète, « ont vu « mon imperfection ». Cette imperfection qui le fait chanceler pendant la passion du Sauveur, le conduirait infailliblement à la mort ; mais voilà que vos yeux l'ont vu, et non-seulement lui, mais tous ceux qui furent tremblants jusqu'à ce que la résurrection du Sauveur les raffermît. Il fut évident pour leurs yeux que la mort n'avait point détruit dans le Sauveur ce qu'elle avait frappé, et alors se forma en eux cet ossement secret qui les empêcha de craindre la mort. « Vos yeux ont vu mon imperfection ; « tous seront écrits dans votre livre » ; non-seulement les hommes parfaits, mais aussi les hommes imparfaits. Que les imparfaits ne craignent point, mais qu'ils s'avancent. Qu'ils ne craignent pas, dis-je, et néanmoins qu'ils n'aiment pas leur imperfection, qu'ils ne demeurent point où ils ont été trouvés. Seulement, qu'ils s'avancent autant qu'il est en eux ; chaque jour un pas, chaque jour un progrès : toutefois sans s'éloigner du corps du Seigneur, afin que dans cette unité de corps qui unit ensemble tous les membres, ils méritent que le Sauveur ait dit en leur nom : « Vos yeux ont vu mon imperfection ; et tous « seront écrits dans votre livre ».

22. « Ils s'égareront pendant le jour, et « personne parmi eux ». Le jour, c'était encore Notre-Seigneur Jésus-Christ. De là cette parole : « Marchez tant que vous avez la lu- « mière [1] ». Mais ceux qui doivent errer pendant le jour, ce sont les imparfaits qui sont en lui. Eux encore n'ont vu qu'un homme dans Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ils ont cru que la divinité n'était point cachée en lui, et que loin d'être un Dieu caché, il était simplement ce qu'il paraissait ; voilà ce qu'ils ont cru. Pierre, en effet, et nous parlons de lui surtout parce que nous trouvons en lui un exemple de cette faiblesse qui ne doit point nous faire désespérer, Pierre, quand Jésus demanda ce que les hommes disaient de lui, répondit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Et le Seigneur ajouta : « Tu es heureux, « Simon fils de Jona, car ni la chair ni le sang « ne t'ont révélé ceci, mais mon Père qui est « dans les cieux ». Pourquoi heureux ? Parce que Pierre l'a proclamé fils de Dieu. Mais au même endroit, et dans la suite du discours, le Seigneur vint à parler de sa passion qui ap-

[1] Éphés. v, [illegible] 3[illegible]. — [2] Matth. xxvi, [illegible], 31. — [3] Jean, x, [illegible]. — [4] Ps. cxxxviii, 16. — [5] Luc, xxii, 61, 62.

[1] Jean, xii, 35.

prochait. Or, le même Pierre qui l'avait proclamé Fils de Dieu, craignit qu'il ne mourût comme fils de l'homme. Car le Christ était Fils de Dieu et fils de l'homme tout ensemble : Fils de Dieu par cette nature divine qui le rendait égal à Dieu ; fils de l'homme par cette forme de l'esclave [1] qui le rendait inférieur à son Père [2]. Il devait bientôt souffrir dans cette forme de l'esclave. Pourquoi donc Pierre craignait-il que la nature de Dieu ne pérît avec la nature de l'esclave, et n'espérait-il pas au contraire que la nature de l'esclave ressusciterait avec la nature divine ? A « Dieu ne plaise », lui dit-il, « Seigneur, veillez « sur nous ». Et le Seigneur, de cette même voix dont il l'avait appelé bienheureux : « Arrière, Satan », lui dit-il, « tu ne com« prends pas ce qui est de Dieu, mais ce qui est « des hommes [3] ». Parce qu'il avait dit : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant », il entendit cette réponse : « Ni le sang ni la « chair ne te l'ont révélé, mais mon Père qui « est dans le ciel » ; c'est par là que tu es Pierre, que tu es bienheureux. Maintenant que sa réponse ne venait point de la révélation du Père, mais de la faiblesse de la chair, il est appelé Satan. « Tu ne com« prends pas ce qui est de Dieu, mais ce qui est « des hommes ». Ainsi dit le Christ, mes frères ; il avait vécu au milieu d'eux, il avait commandé aux vents [4], il avait devant eux marché sur les flots [5], sous leurs yeux encore il avait ressuscité un mort de quatre jours [6], sous leurs yeux il avait opéré de si grandes merveilles, et néanmoins ils furent saisis de crainte au moment de sa passion, comme s'ils eussent perdu celui en qui ils auraient mis une vaine confiance. Mais « c'est « pendant le jour qu'ils doivent s'égarer, et « personne parmi eux ». Personne, pas même celui qui a dit : « Avec vous jusqu'à la mort ». Le Christ avait dit en effet : « Voici l'heure « que vous me laisserez seul, et que chacun « ira de son côté. Mais je ne suis point seul, « car mon Père est avec moi [7] ». Son Père était avec lui, et il était avec son Père ; comme son Père était en lui, et lui en son Père ; et son Père et lui ne sont qu'un [8] ; et ses disciples craignent à sa mort. Pourquoi, sinon parce qu'ils ont erré pendant le jour, et que nul n'est en eux ? « Ils s'égareront pendant le « jour, et nul n'est en eux ».

23. Mais que signifie : « Ils s'égareront pen« dant le jour ? » Est-ce à dire qu'ils périront ? Que deviendrait alors : « Vos yeux ont vu « mon imperfection, et tous seront écrits dans « votre livre ? » Quand donc se sont-ils égarés pendant le jour ? Quand ils n'ont pas connu le Sauveur qui était avec eux. Qu'est-il dit ensuite ? « Grande est à mes yeux la gloire de « ceux qui vous aiment, ô mon Dieu [1] ». Ceux-là mêmes qui se sont égarés pendant le jour, sans que personne fût en eux, sont devenus vos amis, et jouissent à mes yeux d'une gloire éclatante. Après la résurrection de leur maître, ils ont acquis cet ossement secret, et eux qui avaient tremblé lors de sa passion, eurent la force de mourir pour lui. « Grande est à mes yeux la gloire de ceux qui « vous aiment, ô mon Dieu, et leurs princi« pautés sont devenues inébranlables ». Ils sont devenus Apôtres, chefs de l'Eglise, conduisant les béliers du troupeau : « Et leurs « principautés sont affermies d'une manière « inébranlable ».

24. « Je les compterai, et ils seront plus « nombreux que le sable des mers [2] ». De ces hommes qui ont erré pendant le jour, n'ayant personne avec eux, est née une si grande multitude, que, comme le sable de la mer, elle ne peut être comptée que par Dieu. Le Prophète a dit en effet : « Ils sont plus nombreux que « le sable des mers », et néanmoins il venait de dire : « Je les compterai ». Et ceux qui sont comptés seront plus nombreux que le sable des mers ; or, il peut compter le sable de la mer, celui qui a compté les cheveux de notre tête [3]. « Je les compterai, et ils seront « plus nombreux que le sable des mers ».

25. « Je me réveille, et je suis encore avec « vous ». Qu'est-ce à dire, je me lève, et me voilà encore avec vous ? Voilà que je suis mort, que j'ai été enseveli, et bien que je sois ressuscité, ils ne comprennent pas encore que je sois avec eux. « Je suis encore avec vous », c'est-à-dire, pas encore avec eux, puisqu'ils ne me connaissent point encore. Il est dit en effet dans l'Evangile qu'après la résurrection du Sauveur, les disciples ne le reconnurent point aussitôt quand il leur apparut. On peut encore donner un autre sens. « Je me suis « levé et je suis encore avec vous », désigne-

[1] Philipp. II, 6, 7. — [2] Jean, XIV, 28. — [3] Matth. XVI, 13-23. — [4] Id. VIII, 26. — [5] Id. XIV, 25.— [6] Jean, XI, 39-44.— [7] Id. XVI, 32. — [8] Id. X, 30, 38.

[1] Ps. CXXXVIII, 17. — [2] Id. 18. — [3] Matth. X, 30.

rait le temps pendant lequel Jésus-Christ demeure caché à la droite de son Père, avant qu'il se manifeste dans cette gloire dont il doit briller en venant juger les vivants et les morts.

26. Il va nous dire ensuite ce que le mélange des pécheurs, et le schisme de l'hérésie doit lui faire endurer dans son corps qui est l'Eglise, pendant cet intervalle de temps, qui s'écoule depuis sa résurrection, alors qu'il est à la droite de son Père. Voici ce qu'il dit en effet : « Si vous mettez à mort l'impie, « ô mon Dieu, hommes de sang retirez-vous « de moi ; car tu diras en toi-même : c'est en « vain qu'ils prendront leurs villes [1] ». Il semble qu'on doive construire ainsi la phrase : « Si vous donnez la mort au pécheur, c'est « en vain qu'ils prendront leurs villes ». Car le Prophète regarde comme frappés de mort les hommes à qui l'enflure de l'orgueil fait perdre la grâce qui est la vie. « L'Esprit-Saint « en effet évite le déguisement dans la disci« pline, et se dérobe aux esprits sans intelli« gence [2] ». La mort des pécheurs vient donc de ce que leur intelligence, obscurcie par les ténèbres, les éloigne de la vie de Dieu. L'orgueil étouffe en eux la confession de leurs fautes; ils meurent, et voilà que se réalise en eux cette parole : « Pas plus dans un mort « que dans un homme qui n'existe point, il « n'y a de confession [3] ». C'est là prendre en vain leurs villes, c'est-à-dire leurs peuples vains, qui s'attachent à leurs vaines pratiques. Orgueilleux de leur renommée de justice, ils entraînent le peuple à rompre le lien de l'unité, et se font suivre comme plus justes par des aveugles et des ignorants. Or, comme ils prennent souvent occasion de se séparer de l'unité du Christ en blâmant les méchants, avec lesquels ils feignent de ne point vouloir de communion ; comme il peut se faire qu'ils ne flétrissent pas seulement les coupables dont ils semblent vouloir éviter la malice, mais qu'ils disent encore le mal véritable de ceux qui leur ressemblent, et parmi lesquels gémit le froment du Christ, tout en gardant le lien de l'unité [4], voilà que le Prophète s'interrompt pour s'écrier : « Loin de moi, hommes « de sang ; car tu diras dans ta pensée : C'est « en vain qu'ils s'empareront de leurs villes » ; c'est-à-dire, ce qui sera cause qu'ils séduiront leurs peuples pour les porter au schisme, et les corrompre par leurs propres vanités, « c'est que tu diras dans ta pensée : Hommes « de sang, éloignez-vous de moi ». C'est-à-dire qu'en punition de leur orgueil, l'âme de ces pécheurs sera mise à mort, et dès lors c'est en vain qu'ils s'empareront de leurs cités, ou de leurs peuples, en les retranchant de l'Eglise, pour les entraîner dans la vanité de leurs erreurs ; et ainsi choqués par le mélange des pailles, ils brisent l'unité et se séparent du bon grain. Le Prophète avertit donc le bon grain, ou les véritables fidèles, de ne point se séparer ouvertement des méchants avant que l'aire soit vannée, de peur d'abandonner les bons qui sont encore parmi eux, mais de dire en quelque sorte tacitement, par une vie pure et une conduite bien différente : « Loin « de moi, hommes de sang ». C'est en effet le langage que tient le bon grain par la voix de Dieu, voix qui est dans notre pensée, comme Dieu le tient dans la pensée de son peuple saint. Mais quels sont, mes frères, les hommes de sang, sinon les hommes de haine? Selon cette parole de saint Jean : « Celui qui hait « son frère est homicide [1] ». Ces pécheurs donc, mis à mort, ne pouvant comprendre comment, dans la pensée des bons, Dieu dit aux méchants : « Hommes de sang, éloignez« vous de moi », leur font un crime de leur communion avec les méchants, et en se séparant d'eux à cause de ces calomnies, « ils « prennent en vain leurs cités ». Cette parole que les bons ne disent aux méchants que dans leur pensée, se fera entendre ouvertement dans ce dernier jour, quand notre chef élevant la voix : « Je ne vous ai jamais connus », leur dira-t-il, « éloignez-vous de moi, vous « tous ouvriers d'iniquité [2] ».

27. Et maintenant, dit le corps du Christ, ou l'Eglise, pourquoi ces calomnies des superbes, comme si les péchés des autres pouvaient me souiller? pourquoi se séparer de moi « afin de « prendre en vain leurs cités ? N'ai-je point « haï, ô mon Dieu, ceux qui vous haïs« saient [3] ?» Pourquoi ces hommes plus méchants veulent-ils me forcer à une séparation corporelle des méchants, me faire arracher le bon grain avec l'ivraie, avant le temps de la moisson [4] ; me détourner de supporter la paille

[1] Ps. CXXXVIII, 19, 20. — [2] Sag. I, 5. — [3] Eccli. XVII, 26. — [4] Matth. III, 22.

[1] I Jean, III, 15. — [2] Matth. VII, 23. — [3] Ps. CXXXVIII, 21. — [4] Matth. XIII, 30.

avant que l'aire soit vannée[1]; me porter à déchirer le filet de l'unité, avant que tous les poissons soient parvenus à la fin des siècles, comme sur le rivage où l'on fait le discernement[2] ? Ces sacrements que je reçois sont-ils des méchants ? Tolérer leur vie et leurs mœurs, est-ce donc communiquer avec eux ? « N'ai-je donc point haï, ô mon Dieu, « ceux qui vous haïssaient ? N'ai-je point séché de dépit à la vue de vos ennemis ? » Quand le zèle de votre maison me dévorait[3], n'est-ce point avec dégoût que je voyais les insensés ? Un profond ennui ne s'emparait-il pas de moi, à la vue de ceux qui délaissaient votre loi[4] ? Quels sont, en effet, vos ennemis, sinon les hommes qui témoignent par leur vie qu'ils haïssent vos préceptes ? Et puisque je les hais, pourquoi ceux qui s'emparent en vain de leurs villes s'en viennent-ils me calomnier, et rejeter sur moi les péchés de ceux que je déteste, et au sujet desquels m'enflammait de dépit mon zèle pour la maison de Dieu ? Mais alors, que devient ce précepte : « Aimez vos ennemis ? » Sont-ce vos ennemis qu'il faut aimer, et non ceux de Dieu ? « Faites « du bien », est-il dit, « à ceux qui vous haïs« sent[5] ». Il n'est point dit : A ceux qui haïssent Dieu. De là cette parole de l'interlocuteur : « N'ai-je point haï, Seigneur, ceux qui « vous haïssaient ? » Il ne dit point : Ceux qui me haïssent. Et encore. « La vue de vos en« nemis m'irritait », et non des miens. Mais ceux qui nous haïssent, qui sont nos ennemis, précisément parce que nous servons Dieu, ne haïssent-ils pas le Seigneur, ne sont-ils pas ses ennemis ? De tels ennemis, ne devons-nous donc pas les aimer ? N'est-ce point au nom du Seigneur qu'ils souffrent persécution, ceux à qui il est dit : Priez pour ceux qui vous persécutent ? Ecoute ce qui suit.

28. « Je les poursuis d'une haine parfaite». Que signifie une haine parfaite ? Je haïssais en eux l'iniquité, j'aimais ce que vous y aviez fait. Poursuivre d'une haine parfaite, c'est ne point haïr les hommes à cause de leurs vices, ne point aimer les vices à cause des hommes. Vois, en effet, ce qu'ajoute le Prophète : « Ils sont devenus mes ennemis ». Ils ne sont plus ennemis de Dieu seulement, ils sont ses ennemis. Comment donc accomplir à leur égard ce qu'il a dit lui-même : « Je les « poursuivais d'une haine parfaite » ; et ce précepte du Seigneur : « Aimez vos ennemis ? » Comment accomplir ces prescriptions, sinon au moyen de cette haine parfaite qui porte à les haïr parce qu'ils sont injustes, à les aimer parce qu'ils sont hommes ? Dans l'Ancien Testament, quand le peuple charnel était retenu dans le devoir par les châtiments visibles, comment haïssait les pécheurs cet homme qui appartenait par l'esprit au Nouveau Testament, ce Moïse, fidèle serviteur de Dieu, qui priait pour eux, et comment ne les haïssait-il point, lui qui leur donnait la mort, sinon qu'il les haïssait d'une haine parfaite ? Il avait pour l'iniquité qu'il châtiait une haine si parfaite, qu'il aimait en même temps le coupable jusqu'à prier pour lui.

29. Maintenant donc que le corps du Christ gémit pour un temps parmi les pécheurs dont il sera séparé au dernier jour : maintenant que ces pécheurs sans vie, calomniant les bons au sujet de leur mélange avec les méchants, et se séparant eux-mêmes des bons et des innocents, bien plus encore que des méchants, prennent en vain leurs villes, au point qu'il reste néanmoins beaucoup de méchants qui ne les suivent point dans leur schisme, qui demeurent dans cette confusion, pour exercer la patience des bons, que fera dans cet état de choses le corps du Christ, qui produit par la patience[1] trente, soixante, et jusqu'à cent pour un ? Que fait cette épouse du Christ au milieu des filles, comme le lis au milieu des épines ? Que dit-elle ? Quelle est sa pensée ? Quelle est la beauté intérieure de cette fille du roi[2] ? Ecoute sa prière : « Eprou« vez-moi, ô Dieu, et connaissez mon cœur[3] ». Eprouvez vous-même, ô mon Dieu, et connaissez ; que ce ne soit point l'homme, ni l'hérétique : ils ne sauraient m'éprouver, ni connaître mon cœur où pénètrent vos regards, ce qui vous montre que je ne donne aucun assentiment aux actes des pécheurs, tandis qu'ils s'imaginent que les péchés des autres peuvent me souiller. Voyez encore : lorsque, dans mon exil si lointain, je gémis avec le Prophète dans un autre psaume, c'est-à-dire que je garde la paix avec ceux qui la haïssent[4], jusqu'à ce que je parvienne à la vision de la paix, ou à cette Jérusalem qui est notre mère, l'éternelle cité des cieux, les voilà

[1] Matth. III, 12. — [2] Id. XIII, 47. — [3] Ps. LXVIII, 10. — [4] Id. CXVIII, 53. — [5] Matth. V, 44.

[1] Matth. XIII, 23 ; Luc, VIII, 15. — [2] Ps. XLIV, 14. — [3] Id. CXXXVIII, 23. — [4] Id. CXIX, 7.

qui pointillent, qui calomnient, qui se séparent, qui « reçoivent leurs villes », non pour l'éternité, mais pour la vanité. « Eprouvez-« moi donc, ô Dieu, et connaissez mon cœur ; « sondez-moi, et connaissez mes sentiers ». Que veut dire le Prophète ? Ecoutons la suite.

30. « Et voyez s'il y a en moi quelque trace « d'iniquité; conduisez-moi dans la voie éter-« nelle [1] ». « Sondez mes sentiers », dit le Prophète, c'est-à-dire mes desseins et mes pensées : « Et voyez s'il y a en moi quelque trace « de l'iniquité », soit que je l'aie commise, soit que j'y aie consenti : « Et conduisez-moi dans « la voie éternelle ». Qu'est-ce à dire, sinon conduisez-moi dans le Christ ? Qui est, en effet, la voie éternelle, sinon celui qui est aussi la vie éternelle ? Or, celui-là est éternel qui a dit : « Je suis la voie, la vérité et la « vie [2] ». Si donc vous trouvez dans mes voies quelque chose qui déplaise à vos yeux, parce que ma voie est mortelle ; pour vous, « con-« duisez-moi dans la voie éternelle », où l'on ne voit nulle injustice : « Si quelqu'un, en « effet, vient à pécher, nous avons pour avo-« cat auprès du Père, Jésus-Christ qui est « juste. C'est lui qui intercède pour nos pé-« chés [3] » ; c'est lui qui est la voie éternelle sans aucune faute, et la vie éternelle sans châtiment.

31. Il y a là une grande figure, mes frères. De quelle manière l'Esprit parle-t-il avec nous ? Comment fait-il nos délices dans l'obscurité de cette nuit ? Pourquoi, mes frères, je vous le demande, ces vérités ont-elles plus de douceurs à proportion de leur obscurité ? Dieu, par d'ineffables secrets, nous prépare un breuvage d'amour. Il donne un tour admirable à ses paroles, en sorte que, dussions-nous dire ce que vous savez déjà, la connaissance vous en paraît nouvelle, parce qu'on le tire de passages qui vous paraissaient obscurs. Ne saviez-vous point, en effet, mes frères, qu'il nous faut tolérer les méchants dans l'Eglise de Dieu, sans y faire aucun schisme ? Ne saviez-vous point déjà que dans ce filet, qui contient de bons et de mauvais poissons, il faut demeurer jusqu'à ce que le filet soit amené sur le rivage, et qu'il ne faut point le déchirer ; que sur le rivage seulement on fera la séparation, afin de mettre les bons poissons dans des vaisseaux, et de jeter les mauvais ? Voilà ce que vous saviez, sans toutefois comprendre ces versets de notre psaume : je vous ai expliqué ce que vous ne compreniez pas, et vous y avez trouvé ce que vous saviez.

[1] Ps. CXXXVIII, 24. — [2] Jean, XIV, 6. — [3] I Jean, II, 1.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXXXIX.

SERMON PRÊCHÉ AU PEUPLE DANS UNE ASSEMBLÉE D'ÉVÊQUES.

L'ÉGLISE AU MILIEU DES MÉCHANTS.

Quiconque appartient au Christ doit soupirer après la justice, mais non se séparer des méchants dont le discernement n'appartient qu'à Dieu. Aimons dans les méchants ce que Dieu a fait, haïssons ce qu'ils font.

« Pour la fin », ou pour le Christ fin de la loi, « à David », ou au Christ, fils de David selon la chair. L'homme méchant dont l'interlocuteur veut être delivré, c'est le diable, appelé aussi l'homme ennemi ; c'est encore l'homme vicieux qui se nuit à lui-même et aux autres par l'exemple, homme que nous devons essayer de corriger. Il médite le crime, et m'oppose la guerre ou des projets que je dois combattre, il aiguise sa langue et a le venin du serpent dans ses paroles hypocrites ; il cherche à supplanter mes démarches, c'est-à-dire ou à m'arrêter dans la voie de Dieu, ou à m'en faire sortir. Leur opposer la prière. Les superbes ou suppôts de Satan cachent leurs piéges contre le juste, s'efforçant de l'entraîner, comme Satan entraîna l'homme. Au lieu de porter envie au juste, soyez justes, la volonté suffit. Ce piége de cordes tendu par les méchants, c'est le péché ajouté à lui-même, fil par fil, non fil droit mais tordu ; piége tendu, le long des préceptes ; suivons ceux-ci, nous éviterons l'autre. Le Prophète veut que le Seigneur écoute la voix, ou la vie de sa prière, et non un vain son. Il en appelle à Dieu contre les scandales, demande la véritable force qui le fera persévérer, lui donnera la résistance des martyrs, lui fera voir le piége. Ceux qui sont pris dans le cercle de l'erreur tourneront sans fin, s'epuiseront à mentir, seront exposés aux charbons ardents, qui consumeront les uns, rallumeront les autres.

Ce *grand parleur* qui ne peut subsister, c'est l'homme qui se jette au dehors, qui cherche l'occasion de paraître ; aimons l'intérieur, n'instruisons que par nécessité. Le mal qui s'attaque à l'homme d'iniquité lui donne la mort, au juste il meurtrit la chair sans atteindre l'âme. Le pauvre auquel Dieu fera justice est celui qui a faim et soif de la justice, et qui obtiendra l'objet de ses désirs ; les justes confesseront le nom du Seigneur, c'est-à-dire qu'ils n'attribueront rien à leur propre justice, mais tout à la divine miséricorde, et à cause de leur justice, ils verront Dieu.

1. Mes seigneurs et frères [1] m'ont ordonné, et par eux le Seigneur de tous, de vous exposer ce psaume autant qu'il m'en donnera la force. Puisse-t-il exaucer vos prières, et mettre dans ma bouche ce que je dois dire, ce que vous devez entendre, et qu'ainsi la parole de Dieu nous soit avantageuse à tous. Si elle ne l'est pas quelquefois pour tous, c'est que tous n'ont pas la foi [2]. Or, cette foi est dans l'âme comme une racine vivace qui permet à la pluie d'aboutir au fruit ; tandis que l'infidélité, les erreurs du diable, et les mauvais désirs qui sont la racine de tous les maux [3], ressemblent aux racines de l'épine qui changent en pointes aiguës la bienfaisante rosée.

2. Vous avez remarqué, je crois, ce que contient le psaume, quand on le chantait : c'est une plainte, un gémissement, c'est une prière qu'adresse à Dieu le corps du Christ confondu avec les méchants. C'est toujours lui qui parle dans ces sortes de prophéties ; c'est lui qui est pauvre, qui n'est point rassasié, qui a pour la justice [4] cette faim et cette soif que Dieu promet de rassasier un jour. Mais, jusqu'à ce moment, qu'il ait faim, qu'il ait soif ici-bas, qu'il gémisse, qu'il frappe et qu'il cherche. Qu'il résiste aux charmes de l'exil, ne regarde point comme sa patrie ce siècle dont le Christ est venu nous délivrer. Car le Christ a voulu devenir notre tête, la tête d'un certain corps ; puisqu'on ne saurait donner le nom de tête à ce qui n'a point un corps dont il soit le chef. Donc, si le Christ est la tête, c'est qu'il y a un corps dont il est la tête. Or, la sainte Eglise est le corps de ce chef auguste, et nous en sommes les membres, si nous aimons notre chef. Ecoutons donc les paroles de ce corps, c'est-à-dire les nôtres, si nous sommes dans le corps du Christ ; quiconque n'en est point, fait nombre avec ceux au milieu desquels il gémit. Dès lors, ou bien tu feras partie du corps, tu gémiras au milieu des méchants, ou bien tu ne seras point de ce corps mystique, et alors tu feras partie des méchants parmi lesquels ce corps gémit aujourd'hui ; tu seras donc ou membre dans le corps du Christ, ou ennemi du corps du Christ. Or, ces ennemis du corps du Christ, ou ses adversaires, ne doivent pas s'entendre dans un même sens, et n'agissent point de la même manière. Celui qui règne en eux, qui s'en fait

[1] Des évêques, sans doute, réunis alors. — [2] II Thess. III, 2. — [3] I Tim. VI, 10. — [4] Matth. V, 6.

des instruments, est plein d'astuce. Toutefois, le Christ en délivre beaucoup de sa tyrannie, et ils se rangent parmi ses membres ; il n'appartient qu'à celui qui les a rachetés de son sang et à leur insu, de les connaître et d'en connaître le nombre. D'autres, sans appartenir au corps du Christ, persévèrent dans leur malice et sont connus de celui à qui rien n'est inconnu. Mais en attendant, comme ceux qui ont leur place parmi ses membres, sans être arrivés à la résurrection future, laquelle mettra fin à tout gémissement et fera place à la louange, de laquelle toute affliction disparaîtra, pour être remplacée par une éternelle allégresse ; comme ceux-là ne possèdent point ce bonheur en réalité, mais seulement en espérance, ils gémissent dans leur impatience, ils supplient Dieu de les délivrer des méchants, parmi lesquels sont forcés de vivre les bons eux-mêmes. Chacun, en effet, n'est pas libre de s'en séparer en toute sûreté ; celui-là seul qui ne peut se tromper doit en faire le discernement. Qu'est-ce à dire, qui ne peut se tromper ? Qui ne saurait mettre le méchant à gauche, et le bon à droite. Pour nous, tant que nous sommes en cette vie, il nous est difficile de nous connaître nous-mêmes; combien serions-nous téméraires de nous prononcer au sujet des autres ? Tel est méchant aujourd'hui, et nous ne savons ce qu'il sera demain ; tel que nous haïssons est peut-être notre frère, et nous ne le savons pas. Nous pouvons donc en sureté haïr dans les méchants leur malice, et aimer la créature de manière à aimer l'œuvre de Dieu, à haïr l'œuvre de l'homme ; car c'est Dieu qui a fait l'homme, et c'est l'homme qui a fait le péché ; aime alors ce que Dieu a fait, et hais ce qu'a fait l'homme ; et tu poursuivras ainsi l'œuvre de l'homme, en dégageant l'œuvre de Dieu.

3. « Pour la fin, psaume à David [1] ». Ne cherchons d'autre fin que la fin marquée par saint Paul : « Le Christ est la fin de la loi, « pour justifier ceux qui croiront [2] ». Donc, lorsque le psaume nous dit : « Pour la fin », que vos cœurs se tournent vers le Christ. Le titre d'un psaume est comme un héraut qui nous crie : Il viendra, c'est de lui que je parle, c'est le Christ que je vais chanter. Et par ces mots : « A David lui-même », je n'entends que celui qui viendra dans la lignée de David selon la chair [3]. Car le nom rappelle

[1] Ps. CXXXIX, 1. — [2] Rom. X, 4. — [3] Id. I, 3.

ici la race, race de David selon la chair, race bien supérieure à David selon l'esprit ; race antérieure non plus à David, mais à Abraham [1] ; non plus à Abraham, mais à Adam ; non plus à Adam, mais au ciel, à la terre, à tous les anges, à toutes les Puissances, à toutes les Vertus, aux choses visibles et aux choses invisibles. Pourquoi ? C'est que pour exister, « toutes choses ont été faites par lui, « sans qui rien n'a été fait [2] ». C'est donc parce qu'il est de la lignée de David, non point en sa divinité, puisqu'en elle il est le créateur de David ; mais seulement selon la chair, qu'il a daigné prendre le nom de David dans les prophéties ; envisageons la fin, puisque c'est à « David lui-même » que l'on chante notre psaume ; écoutons la voix de son corps, et soyons membres de ce même corps. Que la voix que nous avons entendue soit notre voix ; prions et disons ce qui suit.

4. « Arrachez-moi, Seigneur, au pouvoir « de l'homme méchant [3] » ; non pas d'un seul, mais de toute la race ; non pas de ses instruments seulement, mais du prince même, c'est-à-dire du diable. Mais pourquoi dit-il de l'homme, si c'est du diable ? C'est que lui-même est appelé homme d'une manière figurée : « L'homme ennemi vint et sema de « l'ivrée par dessus » ; et quand les serviteurs viennent demander au Père de famille : « N'avez-vous pas semé de bon grain ? d'où « vient qu'il y a de l'ivraie ? » il répond : « C'est l'homme ennemi qui a fait cela [4] ». C'est donc de cet homme méchant que tu dois de tout ton pouvoir demander à Dieu ta délivrance ; « car tu n'as pas à lutter contre la « chair et le sang, mais contre les Principautés « et contre les Puissances, contre les princes « des ténèbres de ce monde, c'est-à-dire « contre les princes des pécheurs [5] ». C'est ce que nous avons été nous-mêmes ; écoutons en effet ce que dit l'Apôtre : « Autrefois vous « étiez ténèbres, vous êtes maintenant lu-« mière dans le Seigneur [6] ». Devenus lumière, non pas en nous, mais dans le Seigneur, prions non-seulement contre les ténèbres, c'est-à-dire contre les pécheurs qui sont encore au pouvoir du diable ; mais contre le diable qui est leur prince, et qui agit dans les enfants de l'incrédulité [7]. « Délivrez-moi « de l'homme injuste » ; c'est-à-dire du mé-

[1] Jean, VIII, 58. — [2] Id. I, 3. — [3] Ps. CXXXIX, 2. — [4] Matth. XIII, 25-28. — [5] Ephés. VI, 12. — [6] Id. V, 8. — [7] Id. II, 2.

chant qui est aussi injuste. Il est appelé méchant, par cela même qu'il est injuste : et ne croyons pas qu'un homme injuste puisse être bon. Il est beaucoup d'hommes injustes qui ne paraissent nuire à personne, qui n'ont ni cruauté, ni aigreur, qui ne persécutent, qui n'affligent personne : et néanmoins ils sont injustes, d'une autre manière, parce qu'ils sont adonnés à la luxure, à l'intempérance, à la débauche. Comment serait innocent cet homme qui se nuit à lui-même? Car être innocent, c'est ne pas nuire ; on ne l'est plus dès qu'on se nuit. Et comment un homme qui se nuit peut-il ne pas te nuire? Mais, diras-tu, en quoi me nuit-il? Il n'en veut pas à mon bien, il n'attente pas à ma vie ; il se repaît de ses débauches, met sa joie dans ses voluptés ; mais s'il a de honteux plaisirs, ils ne flétrissent que lui-même ; que m'importe, dès lors qu'il ne m'offense point? Il t'offense du moins par son exemple, car il vit près de toi et t'invite à faire ce qu'il fait. Quand tu le vois prospérer malgré ses déréglements, n'es-tu point porté à aimer ses actes? Si tu ne cèdes point à ses désirs, il te donne au moins occasion de résister. Comment donc cet homme ne te nuisait-il en rien, puisque tu ne surmontes qu'avec peine l'impression qu'il a faite en ton cœur? Tout homme injuste est donc un méchant, il faut qu'il nuise, ou par ses flatteries, ou par ses violences. Quiconque le rencontrera, quiconque tombera dans ses piéges, éprouvera combien est dangereux ce qu'il croyait innocent. Les épines, mes frères, ne blessent point dans leur racine ; arrache-les de terre, touche cette racine, et vois si tu ressens aucune douleur ; et néanmoins ce qui te meurtrit à la surface, vient de cette racine. Ne vous laissez donc point surprendre par ces hommes flatteurs et inoffensifs en apparence, mais adonnés aux plaisirs de la chair, esclaves de leurs honteuses convoitises ; ne vous laissez point surprendre. Quelle que soit leur douceur en apparence, ils sont des épines par la racine. Souvent ils consomment dans la débauche tout ce qu'ils possèdent, et quelle fureur ensuite à recouvrer ce qu'ils ont dissipé ! Vont-ils reculer devant la rapine, devant les projets de fraudes, les machinations de friponnerie? Tu vois déjà la méchanceté de cet homme, que tu croyais inoffensif. Tu voyais en lui un ivrogne, et il te paraissait homme de bien ; tu le vois voleur, tu crains d'être volé ; les épines sont sorties de la racine. Lorsque les racines te paraissaient douces, tu devais les brûler, si tu le pouvais, il n'en serait point sorti de quoi te meurtrir aujourd'hui. Vous donc, mes frères, qui êtes le corps du Christ et ses membres, qui gémissez au milieu des méchants, quand vous rencontrerez de ces hommes qui se laissent entraîner à des passions criminelles, à de pernicieuses voluptés, n'épargnez ni le blâme, ni le châtiment, ni le feu. Brûlez la racine, afin qu'il n'en sorte aucun aiguillon. Si vous ne le pouvez, soyez assurés qu'ils seront un jour vos ennemis. Ils peuvent garder le silence, ils peuvent dissimuler leurs iniquités, ils ne sauraient vous aimer. Et dès lors qu'ils ne sauraient vous aimer que par haine pour vous, ils doivent chercher à vous nuire ; votre langue et votre cœur doivent dire à Dieu : « Délivrez-moi, « Seigneur, de l'homme du mal, délivrez-« moi de l'homme injuste ».

5. « Ils ont médité le crime dans leur « cœur [1] ». Que vous importe que leur langue n'ose point dire au dehors, si la haine est dans leur cœur? Le Prophète nous tient ce langage à cause de ceux qui n'ont sur les lèvres que des paroles de douceur. Ils ont la parole du juste, mais non le cœur du juste. Pourquoi, en effet, le Prophète ajouterait-il : « Dans leur cœur ils ont médité le crime? » Délivrez-moi de ces hommes, signalez votre puissance en m'arrachant à leurs mains. Il est aisé de se défendre contre des inimitiés déclarées, il est aisé de se soustraire à un ennemi évident et manifeste, qui montre son iniquité sur ses lèvres ; mais celui-ci est dangereux, parce qu'il est caché ; il est difficile à éviter, parce que la douceur est sur ses lèvres et le mal dans son cœur. « Dans leur cœur « ils ont médité le crime : tout le jour ils « projetaient des guerres contre moi ». Qu'est-ce à dire, « des guerres? » Ils m'opposaient chaque jour des choses que je devais combattre. Car c'est du cœur de ces hommes que sort tout ce que doit combattre un chrétien. Sédition, schisme, hérésie, trouble, contradiction, tout cela ne sort que des pensées que l'on tenait secrètes, alors que le bien était sur les lèvres. « Tout le jour ils m'opposaient des « guerres ». Tu entends des paroles de paix, mais le dessein belliqueux n'abandonne point

[1] Ps. CXXXIX, 3.

leurs cœurs. Car « tout le jour » signifie sans interruption, ou tout le temps.

6. « Ils ont aiguisé leur langue comme « celle du serpent [1] ». Vous cherchez encore l'homme en eux, mais voyez à quoi ils ressemblent. Le serpent a le plus de ruse, le plus d'habileté pour nuire ; c'est pour cela qu'il se glisse. Il n'a pas même de pieds qui vous laissent entendre sa marche. Sa route est marquée d'une traînée qui paraît douce, mais qui n'est pas droite. Il se coule doucement, il rampe afin de nuire ; ainsi ces hommes renferment un venin caché sous une douceur apparente. De là cette parole du Prophète : « Ils ont sous les lèvres le venin de « l'aspic ». Le Prophète nous dit ici sous les lèvres, afin de nous montrer que sous les lèvres et sur les lèvres sont bien différents. Il stigmatise ouvertement ces hommes, quand il dit ailleurs : « Ils ont des paroles de paix « avec leur prochain, et le mal est dans leurs « cœurs [2] ».

7. « O Dieu, défendez-moi contre la main « des pécheurs, délivrez-moi des hommes « injustes [3] ». Ceux-ci sont connus, ils sont visibles ; il n'est point nécessaire ici de comprendre, mais d'agir, il faut prier sans demander qui ils sont. Mais le Psalmiste nous montre dans la suite comment nous devons prier contre ces hommes. Il en est qui prient contre les méchants d'une manière imparfaite. « Ils ont résolu de me faire tomber », dit le Prophète. Cela peut s'entendre encore d'une manière charnelle. Chacun a son ennemi, qui cherche à le tromper dans une affaire, à s'emparer de son argent, quand ils ont commerce ensemble; chacun a son ennemi dans son voisin, qui cherche à lui nuire dans sa maison, à lui causer quelque dommage, qui médite la ruse, qui a recours à la fraude, qui cherche à nuire par toutes les machinations que lui suggère le diable, cela est hors de doute. Ce n'est point contre ces maux qu'il faut nous mettre en garde, mais contre leurs embûches pour nous attirer à eux, c'est-à-dire pour nous séparer du corps de Jésus-Christ et nous faire entrer dans leur corps. De même, en effet, que le Christ est le chef des bons, de même le diable est le chef des méchants. « Ils ont résolu de supplanter mes « démarches ». Qu'est-ce à dire, « supplanter « mes démarches ? » Ce n'est point pour te tromper dans une affaire que tu as avec lui, ni pour te tendre quelque piége dans un procès que tu soutiens contre lui. Mais il a supplanté tes démarches, s'il t'a empêché de marcher dans la voie de Dieu, s'il t'a fait chanceler quand tu marchais droit, s'il t'a fait tomber dans la voie, ou jeté hors de la voie, ou retardé dans la voie, ou fait reculer dans la voie. Agir ainsi contre toi, c'est te supplanter, te tromper. Arme-toi de la prière contre de semblables piéges, afin de ne point perdre le patrimoine du ciel, ni ton héritage avec le Christ ; car tu dois vivre éternellement avec Celui qui t'a fait son cohéritier. Tu n'es pas, en effet, l'héritier d'un homme à qui tu doives succéder à la mort, mais de celui avec qui tu dois vivre dans l'éternité.

8. « Les superbes ont caché les piéges qu'ils « me dressent [1] ». Le Prophète comprend en un seul mot le corps du diable, quand il dit « les superbes ». De là vient que souvent ils se disent justes, en dépit de leurs iniquités. De là rien de plus pénible pour eux que l'aveu de leurs fautes. Dans la fausseté de leur justice, ils doivent nécessairement porter envie aux vrais justes. Car nul ne porte envie à un autre dans ce qu'il ne veut pas être en effet, ou du moins paraître. L'un porte envie à tes richesses, ou bien parce qu'il désire ces richesses qu'il t'envie, ou bien parce qu'il veut paraître riche ; un autre porte envie à ton illustration, à ta noblesse, ou bien lui-même aspire à un rang distingué, ou veut que l'on croie à sa distinction. Il en est ainsi de tous les biens, ou du moins de tout ce que le monde regarde comme des biens ; un homme envie chez toi ce qu'il voudrait, ou posséder, ou même posséder à un degré supérieur, ou dont il veut se donner les apparences. Or, ceux qui n'ont qu'une fausse justice veulent se donner les apparences de la justice véritable ; et dès lors s'ils rencontrent un juste, ils doivent lui porter envie et s'efforcer de lui faire perdre ce dont ils se glorifient. De là viennent toutes les séductions, toutes les trahisons. Tel fut tout d'abord le dessein du diable qui, après sa chute, fut jaloux de l'homme demeuré ferme : et comme il a perdu le royaume des cieux [2], il ne voulut point que l'homme y parvînt, il ne le veut point encore ; tous ses efforts sont d'empêcher l'homme d'arriver au ciel d'où lui-même

[1] Ps. CXXXIX, 1. — [2] Id. XXVII, 3. — [3] Id. CXXXIX, 5.

[1] Ps. CXXXIX, 6. — [2] Gen. III, 1.

est tombé. Comme donc il est orgueilleux, et dès lors comme il est envieux à cause de son orgueil, tous les membres dont il est la tête sont orgueilleux et jaloux. Armons-nous de la prière contre lui qui ne saurait se convertir, mais en faveur de ceux qui le peuvent encore, et disons à l'homme injuste : Pourquoi, dans ton injustice, porter envie à l'homme juste ? Afin de te donner à toi-même l'apparence de la justice ? Prends la voie la plus courte, fais le bien, et tu paraîtras facilement ce que tu seras en effet. Sois juste, et tu aimeras celui dont tu étais jaloux ; tu seras toi-même ce qu'il t'est pénible de voir en lui, tu t'aimeras en lui, et lui en toi. Ni ton envie contre le riche ne te donnera le pouvoir d'être riche, ni ton envie contre un homme illustre, un noble sénateur, ne te donnera l'illustration et la dignité, ni ton envie contre un homme doué de beauté, ne t'embellira toi-même, ni ton envie contre un homme courageux ne te donnera du courage ; mais si tu portes envie au juste, il ne tient qu'à toi, sois ce qu'il t'est pénible de voir dans un autre. Ce que tu n'es point, et ce qu'est un autre, ne s'achète point, cela se donne gratuitement et promptement : « Paix sur la terre « aux hommes de bonne volonté [1] ».

9. Ces hommes superbes m'ont donc caché un piége ; ils ont cherché à supplanter mes démarches, et qu'ont-ils fait ? « Ils ont tendu « devant mes pieds des filets de cordes ». Quelles cordes ? C'est là une expression des saintes Ecritures, et nous en trouvons le sens quelque part. Ce fut avec des cordes que Jésus fit un fouet pour chasser du temple ceux qui le profanaient par le trafic[2], nous montrant ainsi ce que signifient les cordes : car « chacun est lié par les cordes de ses pé« chés [3] », dit ailleurs l'Ecriture. Et Isaïe nous dit clairement : « Malheur à ceux qui « traînent leurs péchés comme une longue « chaîne[4] ». Pourquoi les appeler une chaîne ? Parce que tout pécheur qui persévère dans le péché ajoute au péché des péchés nouveaux : et quand il devrait se corriger par l'aveu, il l'augmente en défendant ses fautes, ce que la confession aurait pu dissiper, et souvent du péché qu'il commet il prétend se faire un rempart contre ceux qu'il a commis. Tel a commis un adultère, et il médite un homicide pour n'être point tué lui-même ; au péché il ajoute le péché. S'il a commis un homicide, au lieu d'un crime, il craint pour deux ; et quand il voit ses craintes se multiplier, au lieu de diminuer ses crimes, il pense au contraire à en ajouter de nouveaux ; il a recours aux maléfices, et c'est son troisième crime. Une fois qu'on arrive à ce point, où est le pécheur qui réfléchit, qui termine la chaîne de ses péchés ? Elle est donc bien une corde ; et, en effet, filer une corde c'est y ajouter des fils, et non des fils droits, mais retors. Ainsi le crime ajouté au crime, est une corde qui se prolonge, et le pécheur ne songe point à rompre son malheureux tissu, il n'est occupé qu'à l'augmenter, à l'étendre, à l'allonger ; en sorte qu'à la fin le voilà pieds et mains liés, et jeté dans les ténèbres extérieures [1]. Tels sont donc les péchés qu'ils tendent comme des filets aux justes, quand ils les veulent entraîner au mal qu'ils font eux-mêmes. De là le mot du Prophète : « Ils ont tendu devant « mes pieds des filets de cordes » ; c'est-à-dire : ils me veulent faire tomber au moyen de leurs péchés. Mais où sont tendus ces piéges ? « Le long des sentiers ils ont mis des pierres « d'achoppement ». Non pas dans les sentiers, mais près des sentiers. Vos sentiers sont les préceptes du Seigneur ; or, ils ont placé des piéges le long de ces sentiers ; pour toi, ne t'en écarte pas, tu ne tomberas point dans ces scandales. Ne viens pas dire : Si Dieu leur défendait de me tendre des piéges le long des sentiers, ils n'en tendraient point. Il a permis au contraire qu'ils missent le long des sentiers ces pierres de scandale, pour t'empêcher de t'écarter du sentier. « Le long des sentiers ils « ont placé des pierres de scandale ».

10. Qu'ai-je à faire ? Quel remède au milieu de tant de maux, de tant d'épreuves, de tant de périls ? « J'ai dit au Seigneur : Vous êtes « mon Dieu ». Ceux-là sont des hommes, et n'ont rien de commun avec moi ; mais vous, Seigneur, vous êtes Dieu, et mon Dieu. « J'ai « dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu [2] ». Sainte prière qui donne la confiance. Mais Dieu n'est-il pas aussi leur Dieu ? De qui n'est-il pas Dieu, celui qui est le Dieu véritable ? Il l'est néanmoins plus particulièrement de ceux qui jouissent de lui, qui le servent, qui se font un bonheur de lui être soumis. Il est vrai que les méchants lui sont soumis également, en dépit de leur orgueil. Mais les uns

[1] Luc, II, 14. — [2] Jean, II, 15. — [3] Prov. V, 22. — [4] Isa. V, 18.

[1] Matth. XXII, 13. — [2] Ps. CXXXIX, 7.

appellent Dieu pour les couronner, les autres veulent secouer son joug parce qu'il doit les condamner. Quant à l'homme d'iniquité, qui ne veut point avoir le Seigneur pour son Dieu, où fuira-t-il le Dieu de tous? Le bien pour lui est de se convertir au Dieu de tous, et par cette conversion d'en faire son Dieu, et au milieu de tant de criminels, de séducteurs, d'hypocrites, d'orgueilleux, de dire à Dieu devenu son Dieu par sa conversion : « J'ai dit « au Seigneur : Vous êtes mon Dieu. Ecoutez, « Seigneur, la voix de mes supplications ». Ces paroles sont simples, faciles à comprendre ; et pourtant il y a un certain intérêt à se demander pourquoi le Prophète n'a pas dit: «Ecoutez ma prière», et comment il semble donner plus d'expression au sentiment de son cœur, quand il dit : « La voix de ma « prière», ce qui donne la vie à ma prière, ce qui l'anime, non point le son de mes paroles, mais la vie de mes paroles. Tout autre bruit sans âme peut bien s'appeler un son ; mais pas une voix. La voix, en effet, est le propre des êtres animes, vivants. Combien sont nombreux ceux qui prient Dieu, sans avoir le sentiment de Dieu, une pensée digne de Dieu ! Ils peuvent avoir le son de la prière, mais non la voix de la prière, puisque leur prière est sans vie. Elle avait donc une voix, la prière de notre interlocuteur ; car il vivait, il comprenait que Dieu était son Dieu, il voyait qu'il le délivrerait, et il sentait de quels maux il serait délivré.

11. Pour la signaler donc à l'oreille de Dieu, qu'il s'écrie : « Seigneur, Seigneur ». Vous Seigneur, Seigneur, c'est-à-dire vous qui êtes véritablement Seigneur, non Seigneur à la manière des hommes, non Seigneur comme ceux qui achètent à prix d'argent, mais Seigneur qui nous avez rachetés de votre sang. « Seigneur, Seigneur, « vous, la force de mon salut [1] » ; c'est-à-dire qui donnez la force à mon salut. Qu'est-ce à dire « la force de mon salut? » Le Prophète se plaignait des scandales et des piéges des pécheurs, de ces hommes pervers apostés par le diable pour aboyer autour de lui et tendre des embûches, de ces orgueilleux jaloux des justes, au milieu desquels nous sommes forcés de vivre tant que nous sommes ici-bas dans l'exil. Le Sauveur lui-même nous a prédit qu'il y aura beaucoup de semblables scandales quand il dit : « L'iniquité doit abon« der, et parce que l'iniquité abondera, la cha« rité se refroidira dans plusieurs ». Mais il ajoute, pour nous consoler : « Quiconque aura « persévéré jusqu'à la fin sera sauvé [1] ». L'interlocuteur a donc tout considéré, et saisi de crainte à la vue de tant d'iniquités, il se réfugie dans l'espérance ; car celui-là sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin. Il fait des efforts pour persévérer, et voyant combien la route est longue et difficile, il invoque celui qui lui ordonne de persévérer, afin d'obtenir la persévérance parfaite. Je serai certainement sauvé, dit il, si je persévère jusqu'à la fin ; mais la persévérance qui seule peut me donner le salut est une force ; vous donc, Seigneur, qui êtes la force de mon salut, c'est vous qui me faites persévérer pour arriver au salut. « Seigneur, Seigneur, vous êtes la force « de mon salut ». Mais d'où vient que j'espère que vous êtes pour moi la force du salut? « Votre ombre a protégé ma tête au jour du « combat ». Maintenant encore je suis en guerre ; guerre au dehors contre les faux justes, guerre au dedans contre mes convoitises : « Car je vois dans mes membres une « autre loi, contraire à la loi de l'esprit, et qui « me tient captif sous la loi du péché qui est « dans mes membres. Malheureux homme « que je suis, qui me délivrera du corps de « cette mort ? La grâce de Dieu, par Jésus-Christ « Notre-Seigneur [2] ». Donc, fatigué de cette guerre, il jette les yeux sur les faveurs de Dieu, et comme la chaleur du combat épuise ses forces, il semble qu'il trouve un ombrage qui lui rend la vie : « Votre ombre a protégé « ma tête au jour du combat », c'est-à-dire dans l'ardeur du combat, de peur que je ne fusse épuisé par la fatigue.

12. « Seigneur, en considération de mon « désir, ne m'abandonnez pas au péché [3] ». C'est le bien que doit me procurer votre ombrage ; il éteindra en moi les ardeurs qui me consumeraient. Et quelle force aurait contre moi l'impie en dépit de ses fureurs? Les méchants ont sévi contre les martyrs, ils les ont emmenés, chargés de chaînes, jetés en prison, frappés du glaive, exposés aux bêtes, consumés dans les flammes. Voilà ce qu'ils ont fait ; mais Dieu ne les a point livrés aux pécheurs, parce qu'ils ne s'y sont point livrés par leur désir. Telle est donc la grâce qu'il

[1] Ps. CXXXIX, 8.

[1] Matth. XXIV, 12, 13.— [2] Rom. VII, 23-25.— [3] Ps. CXXXIX, 9.

faut demander à Dieu de toutes tes forces : c'est que Dieu ne te livre point au pécheur en t'abandonnant à ton désir, car ton désir ouvre l'entrée au diable. Le voilà qui te propose un gain et te porte à la fraude ; mais sans fraude ce gain est impossible : ce gain c'est l'appât, la fraude c'est l'hameçon. Attention à l'appât, afin de voir l'hameçon ; tu ne saurais avoir le gain sans la fraude ; mais commettre la fraude, c'est se prendre à l'hameçon. Et toutefois je n'entends pas le mot se prendre dans ce sens qu'on te découvrira : on peut échapper, oui échapper aux hommes ; mais à Dieu, est-ce possible ? Tu seras donc pris et livré, et mis à mort ; car tout homme qui agit de la sorte est son propre bourreau. C'est là qu'est l'appât, là qu'est l'hameçon : refrène tes désirs, tu échapperas au piége ; mais te laisser dominer par la convoitise de l'appât, c'est te mettre le cou dans le piége, et tu seras la proie du vautour des âmes : « Ne me livrez « point au pécheur, en m'abandonnant à mon « désir ». C'est là l'ombrage au jour du combat. L'ardeur produit le désir ; mais ce désir est tempéré par l'ombre du Seigneur, afin que nous puissions refréner notre fougue, et que notre ardeur ne nous entraîne point dans le piége. « Ils ont formé des desseins contre « moi : ne m'abandonnez pas, de peur qu'ils « ne s'en glorifient ». Le Psalmiste nous dit ailleurs : « Ceux qui m'affligent seront dans « l'allégresse, s'ils me voient ébranlé [1] ». Ainsi en est-il d'eux, parce qu'il en est ainsi du diable. Qu'il séduise l'homme, le voilà qui se réjouit, qui triomphe : il s'élève parce que l'homme est abaissé. Mais pourquoi cet abaissement de l'homme, sinon parce qu'il a eu le tort de s'élever ? Or, celui qui triomphe de sa chute sera humilié. Tel est le sort, en effet, de tous ceux qui mettent leur joie dans le mal ; on les voit pour un temps se glorifier, s'enorgueillir, lever la tête. N'ayez aucune part dans leur joie, ils ont l'appât dans la bouche et l'hameçon en même temps. Leurs délices feront leur perte. « Ne m'abandonnez pas, de « peur qu'ils ne s'en élèvent », c'est-à-dire, de peur qu'ils ne s'enorgueillissent, qu'ils ne triomphent de moi.

13. « Le commencement de leur circuit, le « travail de leurs lèvres les couvrira [2] ». Pour moi, dit le Prophète, je serai couvert par l'ombre de vos ailes ; car vous m'avez préparé un ombrage pour le jour de la guerre. Mais eux, qui les couvrira ? « La tête de leur « circuit », c'est à-dire l'orgueil. Qu'est-ce à dire : leur circuit ? C'est-à-dire qu'ils tourneront sans fin et ne s'arrêteront jamais, qu'ils marcheront dans le cercle de l'erreur, dont la route est sans bornes. Quiconque s'avance dans un chemin droit, a son point de départ et son arrivée ; mais dans un cercle on n'arrive jamais. Tel est le labeur des impies, dont il est dit plus clairement dans un autre psaume : « Les impies marchent dans un « cercle [1] ». Mais la tête ou le commencement de leur circuit, c'est l'orgueil. Et comment l'orgueil est-il « ce labeur de leurs lèvres ? » C'est que tout orgueilleux est dissimulé, et que tout homme dissimulé est menteur [2]. Or, mentir est un travail pour l'homme ; car la vérité on la pourrait dire très facilement. La peine consiste à rendre un mensonge vraisemblable. Car si l'on veut dire la vérité, c'est chose facile, puisque la vérité se dit sans effort. C'est donc de cet homme que le Prophète a dit à Dieu : Votre ombre me protégera, Seigneur ; mais pour eux, leur mensonge les couvrira, et ce mensonge est le travail de leurs lèvres. « Voilà qu'il a mis au monde l'injus- « tice : il a conçu la douleur et a enfanté « l'iniquité [3] ». Toute œuvre mauvaise porte sa peine, et toute œuvre perverse que l'on médite, a pour guide le mensonge ; car la vérité ne se trouve que dans le bien. Et parce que chacun se trouve mal à l'aise dans le mensonge, que dit la Vérité ? « Venez à moi, « vous tous qui êtes dans la peine et dans « l'accablement, et je vous soulagerai [4] ». C'est la même voix qui nous dit dans un autre psaume : « Enfants des hommes, jusques à « quand serez vous pesants de cœur ? pour- « quoi vous éprendre de la vanité et recher- « cher le mensonge [5] ? » Voyez plus clairement ailleurs la peine du mensonge : « Ils « ont appris à leur langue à dire le men- « songe, ils se sont fatigués à commettre l'i- « niquité [6] ». « Le commencement de leur dé- « tour, la peine de leurs lèvres les couvrira ».

14. « Des charbons ardents tomberont sur « eux, sur la terre, et vous les rejetterez [7] ». Que veut dire sur la terre ? Encore en cette vie, ici bas, « des charbons de feu tomberont « sur eux, et vous les rejetterez ». Quels sont

[1] Ps. XII, 5. — [2] Id. CXXXIX, 10.

[1] Ps. XI, 9. — [2] Eccl. X, 15. — [3] Ps. VII, 15. — [4] Matth. XI, 28. — [5] Ps. IV, 3. — [6] Jérem. IX, 5. — [7] Ps. CXXXIX, 11.

ces charbons de feu ? Nous connaissons des charbons; mais sont-ils différents de ceux dont nous allons parler ? Ceux-ci me paraissent un châtiment, tandis que ceux dont nous avons parlé sont un moyen de salut. L'Ecriture, en effet, nous parle de charbons à propos d'un homme qui cherche du secours contre les langues trompeuses : « Que vous « donnera-t-on, ou comment vous défendre « contre une langue trompeuse ? Les flèches « aiguës du Tout-Puissant avec des charbons « désolateurs [1] », c'est-à-dire la parole de Dieu qui traverse les cœurs, y fait mourir le vieil homme et naître l'amour, les exemples des hommes qui sont morts pour reprendre une vie nouvelle, qui étaient noircis par le vice, et ont brillé par la vertu. Des charbons, en effet, sont les ténèbres, la couleur l'indique. Mais quand la flamme de la charité en approche, et qu'ils revivent de morts qu'ils étaient, qu'ils écoutent ce que leur dit saint Paul : « Vous étiez autrefois ténèbres, et « maintenant vous êtes lumière dans le Sei« gneur [2] ». C'est sur de tels charbons, mes frères, que nous jetons les yeux quand, blessés par les flèches du Seigneur, nous voulons changer de vie, et que nous en sommes détournés par les langues perverses des hommes, dont le Prophète se plaignait tout à l'heure. Ils s'efforcent de nous éloigner de la voie de la vérité, de nous porter à préférer leurs erreurs, et nous disent que si nous entreprenons une vie plus sainte, nous ne pourrons achever. Nous jetons alors les yeux sur ces charbons, et voilà que celui qui n'était hier qu'un ivrogne est sobre aujourd'hui; tel hier était adultère, qui aujourd'hui est chaste; tel autre voleur hier est aujourd'hui bienfaisant. Ce sont là tous des charbons de feu. Or, l'exemple de ces charbons nous fait des blessures avec les flèches du Seigneur, et je ne crains pas de dire blessures, quand l'Epouse des Cantiques s'écrie : « L'amour m'a blessé [3] ». Alors la paille est incendiée, et de là vient que ces charbons sont appelés désolateurs. Ils consument le foin, mais ils purifient l'or. L'homme alors passe de la mort à la vie, et devient lui-même un charbon ardent, comme autrefois l'Apôtre, qui d'abord était persécuteur, blasphémateur, véritable ennemi, un charbon noir et éteint; mais une fois qu'il eut obtenu miséricorde [4], il fut rallumé par le souffle du ciel; la voix du Christ lui donna une vie nouvelle, nulle tache de noirceur ne demeura en lui, et il embrasa les autres de la flamme qui embrasait son cœur. Est-ce donc ainsi qu'il nous faut comprendre ces charbons de feu qui doivent tomber sur les méchants, et les renverser ? Rien ne nous empêche de l'entendre ainsi. J'entrevois dans ces paroles un sens qui est assez probable, et irrépréhensible. J'entends que ces charbons tomberont sur eux pour les renverser, mais ils tomberont sur les uns pour les allumer, sur les autres pour les renverser. Car ce charbon rallumé l'a dit : « Aux uns, nous « sommes une odeur de mort pour la mort; « aux autres, une odeur de vie pour la vie [1] ». Ils voient les justes au cœur enflammé, à la lumière éclatante, et l'envie contre eux les fait tomber. Voilà ce que signifient ces charbons de feu qui tombent sur eux sur la terre, et qui les renversent. Qu'est-ce à dire, sur la terre ? Pendant qu'ils sont encore en cette vie; outre cette peine qui est réservée aux impies, ces charbons les renversent, avant qu'ils encourent les flammes éternelles. « Des « charbons enflammés tomberont sur eux, « ici-bas, et les renverseront. Ils ne pourront « subsister dans leurs misères ». Le malheur fondra sur eux, et ils ne pourront le supporter; quant au juste, il se tient debout dans le malheur, comme se tient debout celui qui nous dit : « Nous nous glorifions dans nos « tribulations, sachant que la tribulation en« gendre la patience, la patience la pureté, « la pureté l'espérance; or, l'espérance n'est « point confondue, parce que l'amour de « Dieu est répandu dans nos cœurs par l'Es« prit-Saint qui nous a été donné [2] ». Mais sur les hommes dont nous parlons, que l'affliction, que la misère tombe sur eux, et ils ne peuvent la supporter, ils tombent. Et quand ils ne peuvent supporter les malheurs qui viennent fondre sur eux, ils tombent dans le crime, parce qu'ils sont livrés au pécheur, abandonnés à leurs désirs.

15. « Le grand parleur ne marchera point « droit sur la terre [3] ». Le grand parleur aime le mensonge. Quel est en effet son plaisir, sinon de parler ? Peu lui importe ce qu'il dise, pourvu qu'il parle. Or, un tel homme ne saurait toujours marcher droit. Mais, comment doit être un serviteur de Dieu enflammé

[1] Ps CXIX, 3, 4.— [2] Ephés. V, 8.— [3] Cant. II, 5.— [4] I Tim. I, 13.

[1] II Cor. II, 16. — [2] Rom. V, 3-5. — [3] Ps. CXXXIX, 12.

de ces charbons, et devenu lui-même un charbon salutaire ? Il doit se plaire à écouter plus qu'à parler, comme il est écrit : « Que tout « homme soit prompt à écouter, lent à par- « ler [1] ». Il doit même désirer, s'il est possible, de n'être point obligé de parler, de répondre, d'enseigner. Car je le dis à votre charité, mes frères, si nous vous parlons maintenant, c'est pour vous instruire. Combien vaudrait-il mieux que nous fussions tous instruits, que nul n'ait rien à enseigner à l'autre; qu'il n'y eût ni l'homme qui parle ni l'homme qui écoute, mais que tous fussent occupés à écouter celui-là seul à qui il est dit : « Vous me « ferez entendre une parole de joie et d'al- « légresse [2] ». Aussi Jean ne se réjouissait-il ni de ce qu'il prêchait, ni de ce qu'il parlait, mais de ce qu'il écoutait. « L'ami de l'Epoux », dit-il en effet, « se tient debout et l'écoute, et « il tressaille à cette voix de l'Epoux [3] ». Je dirai en un mot, mes frères, à votre charité comment chacun doit s'éprouver sur ce point : il ne s'agit pas de ne jamais parler, mais de le faire quand le devoir l'exige; que l'on ait dans le cœur l'amour du silence, et que l'on soit prêt à instruire au besoin. Or, quand faut-il instruire ? Quand on rencontre un ignorant, un homme sans instruction. Qu'un homme se plaise à instruire, il sera toujours bien aise de rencontrer un ignorant; mais avoir la charité, vouloir l'instruction pour tous, ce n'est plus désirer qu'il y ait des ignorants à instruire; alors exercer la science, ou faire preuve de science, ne sera plus une œuvre volontaire, mais une œuvre de nécessité. Que ta joie soit d'écouter Dieu; que la nécessité seule t'engage à parler; et tu ne seras point le grand parleur que l'on ne saurait diriger. Pourquoi vouloir parler, sans vouloir écouter ? Toujours être dehors, sans jamais rentrer en toi-même ? Celui qui t'instruit est dans ton cœur; mais, pour toi, instruire c'est sortir de toi-même pour parler à ceux qui sont au dehors. Or, c'est à l'intérieur que nous écoutons la vérité, et nous parlons à ceux qui sont au dehors de notre cœur. Dire en effet que nous avons dans le cœur ceux à qui nous pensons, c'est dire que nous en avons une certaine image intérieure. Car s'ils étaient au dedans de nous, ils sauraient ce qui est dans notre cœur, et ils n'auraient aucun besoin de notre parole. Mais si tu aimes l'action du dehors, crains aussi l'orgueil du dehors, crains de ne pouvoir entrer par la porte étroite, de peur que Dieu ne puisse te dire : « Entre dans la joie de ton « maître [1] »; et comme tu as aimé ce qui était au dehors, crains au contraire qu'il ne te dise : « Liez-lui les mains et les pieds, et « jetez-le dans les ténèbres extérieures [2] »; parole qui nous apprend que c'est un mal d'être jeté à l'extérieur, un grand bien de rentrer à l'intérieur. Que dit-il en effet au bon serviteur ? « Entre dans la joie de ton « maître ». Et au méchant serviteur ? « Je- « tez-le dans les ténèbres extérieures ». N'aimons donc point ce qui est au dehors, mais ce qui est à l'intérieur. Mettons notre joie dans l'intérieur; quant à l'extérieur, subissons-le, mais dégageons-en notre volonté. « Le « grand parleur ne marchera pas droit sur « la terre ».

16. « Le mal poursuivra l'homme inique « pour la mort ». Les maux fondent sur lui, et il ne saurait subsister; voilà pourquoi le Prophète s'écrie qu'ils le poursuivront comme des chasseurs à sa mort. Le mal est venu fondre sur beaucoup d'hommes de bien, sur beaucoup de justes; le mal a paru les rencontrer. Au contraire, il dit ici que le mal les poursuivra, parce que chacun cherche à se dérober au mal; mais quand il en est surpris, il en devient comme la proie. Toutefois, n'y a-t-il que le méchant qui se dérobe au méchant, quand il en est poursuivi ? N'est-il pas dit aux bons : « S'ils vous poursuivent « dans une ville, fuyez dans une autre [3] ? » Donc, quand les méchants persécutaient les bons ou les martyrs, quand ils s'en rendaient maîtres, ils les chassaient, comme dit le Prophète, mais non pour la mort. La chair a été meurtrie, l'âme couronnée; l'âme a été expulsée de la chair, mais la chair n'a rien subi qui pût nuire à l'avenir. La chair a été brûlée, a été frappée, a été déchirée; mais pour être dans les mains du persécuteur, était-elle arrachée des mains du Créateur ? Celui qui l'a créée de rien ne peut-il point lui donner un état meilleur ? Donc, en saisissant les justes, les méchants fondaient sur eux comme des chasseurs, mais non pour leur mort. Mais pour ces hommes grands parleurs, et qui ne marchent pas droit, le mal fondra sur eux pour les détruire entièrement. Pourquoi ?

[1] Jacques, I, 19. — [2] Ps. L, 10. — [3] Jean, III, 29.

[1] Matth. XXV, 21, 23. — [2] Id. XXII, 13. — [3] Id. X, 23.

Parce qu'ils ne subsisteront pas dans leur misère.

17. « Je connais que le Seigneur fera justice « au pauvre [1] ». Ce pauvre n'est donc point grand parleur. Car le grand parleur veut l'abondance, et ne peut souffrir la pauvreté. Ceux-là sont pauvres à qui le Prophète a dit : « Frappez et l'on vous ouvrira, cherchez « et vous trouverez, demandez et il vous « sera donné [2] ». Celui-là est pauvre, dont il est dit : « Bienheureux ceux qui ont faim « et soif de la justice, parce qu'ils seront « rassasiés [3] ». Ils gémissent parmi les scandales des méchants, ils en appellent à leur chef, afin qu'il les délivre de l'homme méchant, qu'il les arrache à l'homme de l'iniquité, aux mains des hommes injustes. Tels sont les hommes dont le Seigneur ne dédaignera point la cause : quelles que soient leurs afflictions en cette vie, leur gloire doit éclater quand leur chef apparaîtra. Parce que ces hommes sont sur la terre, saint Paul leur dit : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en « Dieu avec le Christ [4] ». Nous sommes donc des pauvres, notre vie est cachée, appelons notre pain céleste. Car il est un pain vivant qui descend du ciel[5], et celui qui nous fortifie en chemin nous rassasiera dans la patrie. Maintenant il rétablit nos forces afin de nous faire vivre. Mais il nous faut endurer la faim jusqu'à ce que nous soyons rassasiés. « Je « connais que le Seigneur fera justice au pau- « vre et vengera l'indigent ». Il montrera aux hommes d'iniquité comme il aime ses pauvres. Ce que le Prophète appelle riches, ce sont les orgueilleux ; ce qu'il nomme pauvres, ce sont les humbles ; il appelle riches ceux que l'abondance dispense de chercher, pauvres ceux que leurs désirs font soupirer. Dieu leur fera justice.

18. « Toutefois les justes confesseront votre « nom [6] ». Quand vous prendrez leur cause en main, quand vous leur rendrez justice, ils confesseront votre nom ; ils n'attribueront rien à leurs mérites, mais ils attribueront tout à votre miséricorde. « Toutefois les justes « confesseront votre nom ». Et quand ils confesseront votre nom de manière à ne rien attribuer à leur justice, quelque grande qu'elle soit, comment se fera-t-il qu'ils dresseront leur cœur? Tourner leur cœur vers eux-mêmes, c'est le rendre tortueux; le tourner vers Dieu, c'est le redresser. Dès lors, où trouveront-ils leur bien, leur repos, leur joie, leur félicité? En eux mêmes? Non, mais en celui qui les a fait lumière. « Maintenant « vous êtes lumière dans le Seigneur [1] », dit saint Paul. Vois ce que dit ensuite le Prophète, vois sa conclusion : « Les hommes « droits habiteront dans votre face ». Ils n'ont habité en eux-mêmes que pour leur perte, leur félicité sera d'habiter dans votre face. Aimer leur face, c'était manger leur pain à la sueur de leur front [2]. Qu'ils reviennent, essuyant leur sueur, mettant fin à leurs travaux et à leurs gémissements, et votre face, ô mon Dieu, leur donnera l'abondance. Ils ne chercheront rien de plus, parce qu'il n'est rien de meilleur, ils ne s'éloigneront plus de vous, et vous ne les éloignerez plus. Qu'est-il dit en effet du Christ après sa résurrection? « Vous « me comblerez de joie par la lumière de « votre face [3] ». S'il ne nous montrait sa face, Dieu ne serait point notre joie. Ce qui nous porte à purifier notre face, c'est l'espoir de jouir de la face de Dieu. « Car nous sommes « les enfants de Dieu, et ce que nous serons « ne nous apparaît pas encore ; nous savons « que quand il apparaîtra, nous serons sem- « blables à lui ; car nous le verrons tel qu'il « est [4]. Puisque les justes habiteront dans la « lumière de son visage ». Faut-il croire que ce sera la face du Père, et non celle du Fils? ou bien la face du Fils et non celle du Père? Doit-on admettre que le Père, le Fils et l'Esprit-Saint n'ont en quelque sorte qu'une même face? Voyons si le Fils ne nous aurait point promis de nous montrer sa face pour combler notre joie. C'est Dieu lui-même qui nous a fait lire ce passage de l'Evangile, qui est proprement la confirmation de notre psaume. Voici en effet ce que dit le Sauveur : « Celui qui écoute mes préceptes et les met « en pratique, est celui qui m'aime; et celui « qui m'aime sera aimé de mon Père, et moi « je l'aimerai, et me montrerai à lui [5] ». Quelle récompense nous promet-il, mes bien-aimés? Ne le voyaient-ils donc pas, ceux à qui il promettait de se montrer? N'était-il pas devant eux? Ne voyaient-ils pas son visage en sa chair? Comment voulait-il se montrer à ceux qui le voyaient? Mais les dis-

[1] Ps. CXXXIX, 13. — [2] Matth. VII, 7. — [3] Id. V, 6.— [4] Coloss. III, 3. — [5] Jean, VI, 41. — [6] Ps. CXXXIX, 14.

[1] Ephés. V, 8. — [2] Gen. III, 19. — [3] Ps. XV, 11.— [4] I Jean, III, 2. — [5] Jean, XIV, 21.

ciples le voyaient tel que les Juifs le crucifièrent; or, un Dieu était caché dans cette chair et les hommes pouvaient voir un homme, mais non un Dieu, quoiqu'il fût dans cet homme; car « Bienheureux ceux dont le « cœur est pur, parce qu'ils verront Dieu [1] ».

[1] Matth. v, 8.

Il mettait donc sous les yeux des justes et des impies la nature humaine, mais il réservait aux saints et aux hommes purs de voir la nature divine; afin d'être notre joie et de nous réserver dans la lumière de sa face un bonheur sans fin.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXL.

SERMON AU PEUPLE.

LA CHARITÉ.

Les vérités du salut sont répétées sous des formes variées pour les soustraire à l'ennui. Aimer Dieu et son prochain : rien de plus simple que ce précepte, qui renferme néanmoins la loi et les Prophètes, qui est tout le Christianisme, qui vivifie, tandis que l'amour des méchants est une glu qui les perd.

Le Christ est la fin de la loi, et l'objet de la loi c'est la charité émanant d'un cœur pur, ce qui fait qu'elle n'existe point chez les méchants. Or, aimer le prochain selon Dieu, c'est la vraie charité à laquelle se réduit toute l'Ecriture, c'est-à-dire au Christ qui parle dans notre psaume. S'il y a quelque chose qui puisse paraître indigne de lui, cela s'applique à son corps qui lui est uni. C'est donc au nom de tous ses membres qu'il crie vers Dieu, surtout à son agonie, et que l'Eglise crie jusqu'à la fin du monde. Cette élévation des mains, comme le sacrifice du soir, c'est la mort de Jésus sur la croix et vers le soir : il parlait alors au nom des hommes dont Dieu s'était éloigné à cause de leurs péchés. Si donc il parle des péchés, parce qu'il s'en est fait la caution, qui d'entre ses membres se croira sans péché ? Il veut à sa bouche non une barrière, mais une porte, afin de confesser ses fautes ; de ne point chercher à les défendre, comme ceux qui se justifient eux-mêmes, comme le Pharisien, moins juste que la pécheresse. Cette malheureuse accuse ses fautes et ne les rejette pas sur Dieu, comme tant d'autres, comme les élus des Manichéens, qui rejettent leurs fautes sur la race ténébreuse, combinée avec la substance divine, d'où la créature dont ils sont une portion. Dès lors le mal en eux vient de cette race, et eux sont innocents. Ils craignent d'ouvrir la terre au moyen de la charrue, de peur de déchirer Dieu lui-même ; ils sont ainsi les sauveurs de Dieu. Le juste me réprimera dans sa miséricorde, c'est-à-dire par charité, et je n'écouterai point les flatteries des pécheurs, ma gloire sera dans le témoignage de ma conscience. Soyons sévères contre nous, afin que Dieu nous épargne, haïssons ce que nous avons mis en nous, et dès lors nous serons en partie justes parce que nous goûterons la loi de Dieu, et en partie pécheurs, parce que nous ressentirons dans nos membres la loi de la chair. Essayons de nous réformer à l'image de Dieu ; châtions notre chair qui est pour nous comme une épouse, afin de la recevoir un jour purifiée et immortelle. Que les louanges des pécheurs ne nous amollissent point, bientôt ils se prendront à dire : Remettez-nous nos dettes. C'est là que tout homme doit en venir, en évitant d'abord les fautes graves, puis les fautes journalières de la langue, puis enfin les imperfections dans la prière. Quant aux impies, que sont leurs sages comparés à la pierre ou au Christ, dont la parole prévaudra ; parole qui envoie les agneaux au milieu des loups, et ces agneaux sont morts à la suite de leur maître, et leur sang que l'on méprisait a fécondé l'Eglise. Quant à ceux qui ont manqué de courage, comme Pierre, ils en appellent à Dieu, mais ne l'accusent point et pleurent leur faute. Le Seigneur a prédit ces défaillances quand il a dit : Je suis seul jusqu'après mon passage, et après ce passage ou la Pâque, j'attirerai toutes choses à moi ; car le grain de froment sera tombé en terre pour y mourir, et alors il portera son fruit.

1. Tout à l'heure, quand on lisait l'Epître, vous avez entendu, mes frères, ce que l'Apôtre nous conseille et nous demande : « Persé« vérez », dit-il, « et veillez dans la prière, « priant aussi pour nous, afin que Dieu nous « ouvre une porte à la prédication de sa pa« role, afin que j'annonce le mystère de Jésus« Christ, et que je puisse le manifester « comme il convient [1] ». Permettez qu'à mon tour j'use de ces mêmes paroles; car il y a dans les saintes Ecritures de profonds mystères qui sont voilés pour n'être point avilis, que l'on recherche pour s'exercer, et que l'on nous découvre pour nous servir de nourriture. Le psaume que nous venons de chanter est obscur en beaucoup d'endroits. Quand nous l'examinerons avec le secours du Seigneur, pour en tirer les vérités qu'il cache, vous reconnaîtrez dans mes paroles ce que vous connaissez déjà, mais ce qui est répété sous bien des formes, afin que la variété de

[1] Coloss. IV, 2-4.

l'expression sauvegarde la vérité contre tout ennui.

2. Que pouvez-vous, mes frères, apprendre et connaître de plus grand, de plus salutaire que ceci : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu « de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes « tes forces et de tout ton esprit; et tu aime« ras ton prochain comme toi-même ? » De peur que ces deux préceptes ne vous paraissent peu considérables, « voilà », dit le Sauveur, « qu'ils renferment la loi et les Pro« phètes [1] ». Tout ce que l'on peut dès lors, ou concevoir d'utile dans l'esprit, ou proférer de la langue, ou tirer de quelque page des livres sacrés, n'a d'autre but que la charité. Or, cette charité n'est point chose commune. On dit aussi des méchants qu'ils sont liés entre eux par l'association d'une conscience criminelle; on dit qu'ils s'aiment, qu'ils ne peuvent se séparer, qu'ils prennent plaisir à converser ensemble, qu'ils se recherchent en cas d'absence, qu'ils se réjouissent dès qu'ils se retrouvent. C'est l'amour infernal; il est comme une glu qui ne peut que nous faire tomber, il n'a point d'ailes pour nous élever au ciel. Quelle est donc la charité que l'on distingue et qui se détache de tout ce que l'on appelle amour? Cette charité véritable est propre aux chrétiens, et saint Paul l'a définie, et bien qu'elle soit divine et dès lors infinie, il la circonscrit dans des limites qui la séparent de tout autre amour. « La fin de la loi », dit-il, « est la charité ». Il pouvait s'en tenir là, comme en d'autres endroits, parlant à des hommes instruits, il disait : « La plénitude de « la loi, c'est la charité [2] ». Il ne dit point quelle charité ; il n'en dit rien ici, parce qu'il l'a dit ailleurs. On ne saurait, on ne doit pas dire tout et à toute heure. Il dit donc simplement : « La plénitude de la loi, c'est la cha« rité ». Qu'est-ce que la charité, diras-tu? Quelles qualités doit-elle avoir? Ecoute un autre passage : « La fin du précepte est la « charité émanant d'un cœur pur ». Voyez maintenant si cette charité qui émane d'un cœur pur existe parmi les voleurs. Un cœur pur dans la charité, c'est l'amour de l'homme selon Dieu ; puisque c'est ainsi que tu dois t'aimer toi-même, afin que la règle soit juste : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Si tu n'as pour toi qu'un amour mauvais et inutile, quel avantage reviendra-t-il à ton prochain quand tu l'aimeras de la sorte? Or, comment t'aimeras-tu d'un amour mauvais ? L'Ecriture nous l'insinue, elle qui ne flatte personne, qui te convaincra que, loin de t'aimer, tu vas même jusqu'à te haïr. « Celui« là hait son âme », dit-elle, « qui aime l'ini« quité ». Crois-tu donc qu'aimer l'iniquité, ce soit t'aimer toi-même? Illusion, mon frère. Aimer ainsi le prochain, c'est le conduire à l'iniquité, et ton amour sera pour lui un piége. Donc « la charité qui est selon Dieu « vient d'un cœur pur, d'une bonne conscience, « d'une foi sans déguisement ». La charité ainsi définie par l'Apôtre a deux préceptes : l'un d'aimer Dieu, l'autre d'aimer le prochain. Ne cherchez rien autre chose dans l'Ecriture, et que nul ne vous enseigne un autre précepte. Un passage de l'Ecriture a-t-il de l'obscurité, la charité y est assurément recommandée : dans un passage clair, on trouve la charité clairement. Si l'Ecriture n'était jamais claire, elle ne serait point une pâture ; si elle n'était obscure, elle ne serait point un exercice. Cette charité crie d'un cœur pur, d'un cœur semblable à celui qui parle dans notre psaume ; et pour vous le dire en un mot, c'est le Christ.

[1] Matth. XXII, 37-40. — [2] Rom., XIII, 10.

3. Vous entendrez néanmoins ici des paroles qui vous paraîtront indignes de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et un homme peu instruit me croira téméraire d'avoir dit que c'est le Christ qui est l'interlocuteur de notre psaume. Comment, en effet, peut-on entendre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de cet Agneau sans tache en qui seul on ne trouve point de péché, qui seul a pu dire en toute vérité : « Voici le « prince du monde, mais il ne trouvera rien « en moi [1] », c'est-à-dire aucune faute, aucun péché ; lui qui seul a payé ce qu'il n'avait point dérobé [2] ; qui seul a versé un sang innocent, ce Fils unique de Dieu, qui s'est revêtu de notre chair non pour perdre rien de ce qu'il était, mais pour nous enrichir ; comment, dis-je, peut-on entendre de lui ces paroles : « Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, « et à mes lèvres une barrière qui les envi« ronne ; n'inclinez pas mon cœur vers les « paroles de malice, pour trouver des excuses « dans les péchés [3] ». Paroles dont le sens est évidemment : Seigneur, gardez ma bouche par votre loi sainte, qu'elle en soit comme la porte et la barrière, afin que mon cœur ne se

[1] Jean, XIV, 30. — [2] Ps. LXVIII, 5. — [3] Id. CXL, 3, 4.

laisse point aller à des paroles méchantes. Quelles paroles de malice? Celles dont on veut couvrir ses péchés ; de peur, dit le Prophète, que je ne cherche à excuser mes fautes plutôt que de les avouer. De telles paroles ne sauraient évidemment s'appliquer à Jésus-Christ; quels péchés a-t-il commis en effet qu'il dût confesser plutôt que défendre? Ces paroles sont les nôtres, et néanmoins c'est bien le Christ qui parle. Mais comment est-ce Jésus-Christ qui parle, si ces paroles sont les nôtres? Mais où est cette charité dont je vous parlais? Ne savez-vous point que c'est elle qui nous unit avec Jésus-Christ? Cette charité crie du fond de nos cœurs vers Jésus-Christ, et du cœur de Jésus-Christ vers nous. Comment la charité va-t-elle de nos cœurs au Christ? « Quiconque invoquera le nom du « Seigneur sera sauvé [1] ». Comment, du cœur de Jésus-Christ, vient-elle jusqu'à nous? « Saul, Saul, pourquoi me persécuter [2] ? » Vous êtes le corps et les membres du Christ [3], nous dit l'Apôtre. Si donc il est la tête et nous le corps, ce n'est qu'un seul homme qui parle ; eh ! soit la tête, ou les membres, ce n'est qu'un même Christ. La tête doit parler au nom des membres; voyez ce qui se passe d'ordinaire, d'abord comment il n'y a que notre tête qui parle au nom des membres ; voyez ensuite comment elle parle au nom de tous les membres. Qu'on te marche sur le pied, la tête crie aussitôt : Tu marches sur moi. Qu'on te blesse à la main, c'est encore la tête qui dit : Tu me blesses. Nul n'a touché la tête, mais elle répond en vertu de l'union des membres. La langue est dans la tête; elle prend le rôle de tous les membres et porte la parole au nom de tous. Ecoutons donc le Christ qui nous parle dans ce sens, et que chacun, demeurant uni intimement au corps du Christ, reconnaisse en lui sa propre voix. Il tiendra parfois un langage où nul d'entre nous ne pourra se reconnaître, qui ne conviendra qu'à ce Chef auguste, et toutefois il ne se sépare point de nous pour ne parler que d'une manière propre à lui seul ; et quand il a parlé en son nom, il ne dédaigne point de parler comme nous. C'est de lui et de l'Eglise qu'il est dit : « Ils seront deux dans une seule « chair [4] ». C'est pourquoi lui-même a dit à ce sujet dans l'Evangile : « Dès lors ils ne « sont plus deux, mais une seule chair [1] ». Ces vérités ne vous sont point nouvelles, et vous les avez entendues bien souvent ; mais il est nécessaire d'y revenir selon les occasions, d'abord parce que les paroles de l'Ecriture que nous expliquons sont tellement liées qu'elles sont répétées en beaucoup d'endroits, ensuite parce que cette répétition a son utilité. Les soins de cette vie ont leurs épines, qui étouffent la bonne semence; et le Seigneur a dû nous répéter ce que le monde nous fait oublier.

4. « Seigneur, j'ai crié vers vous, exaucez-« moi [2] ». Nous pouvons tous parler ainsi. Ce n'est point moi qui tiens ce langage, c'est le Christ tout entier. Toutefois ce langage convient plus particulièrement au corps ; car sur la terre, le Christ qui était en sa chair pria son Père, au nom de tout son corps, et pendant qu'il priait des gouttes de sang coulaient de tout son corps, comme l'affirme l'Evangile : « Pendant qu'il redoublait ses prières, « il sua du sang [3] ». Que figurait le sang qui coulait de son corps, sinon les souffrances des martyrs dans toute l'Eglise? « Seigneur, j'ai « crié vers vous, exaucez-moi ; soyez attentif « à la voix de ma prière, quand je crierai vers « vous ». Tu pensais qu'après avoir dit : « J'ai « crié vers vous », tu n'avais plus à crier. Tu as crié, il est vrai, mais ne te rassure pas encore. La fin de la tribulation est la fin de tes cris ; mais si la tribulation doit durer dans l'Eglise, et dans l'Eglise du Christ jusqu'à la fin du monde, qu'elle ne dise pas seulement : « J'ai « crié vers vous », qu'elle dise encore : « Soyez « attentif à la voix de ma prière quand je « crierai vers vous ».

5. « Que ma prière s'élève en votre pré-« sence comme un parfum, que l'élévation « de mes mains soit comme le sacrifice du « soir [4] ». Tout chrétien reconnaît que ce passage s'applique au chef qui mourut quand le jour inclinait vers le soir, qui donna sa vie sur la croix pour la reprendre, et ne la perdit point contre son gré [5]. Et toutefois il nous figurait nous-mêmes dans ce sacrifice ; quelle partie de lui était clouée à la croix, sinon celle qu'il a reçue de nous? Et comment se pourrait-il faire que Dieu abandonnât son Fils unique, qui est avec lui un seul et même Dieu? Et néanmoins

[1] Joel, II, 32. — [2] Act. IX, 4. — [3] I Cor. XII, 27. — [4] Gen. II, 24.

[1] Matth. XIX, 6. — [2] Ps. CXL, 1. — [3] Luc, XXII, 44. — [4] Ps. CXL, 2. — [5] Matth. XXVII, 46, 50.

quand cette chair si faible était clouée à la croix où notre vieil homme a été crucifié avec lui [1], dit saint Paul, ce fut dans notre humanité qu'il s'écria : « O Dieu, mon Dieu, pour« quoi m'avez-vous abandonné [2] ? » Ce sacrifice du soir est donc la passion du Christ, la croix du Seigneur, la victime salutaire, l'holocauste agréable à Dieu. Ce sacrifice du soir devint à la résurrection la grâce du matin. La prière qui s'élève d'un cœur fidèle est donc le parfum qui s'élève des saints autels. Rien n'est devant Dieu plus agréable que cette odeur : qu'elle soit l'odeur de tous les fidèles.

6. « Notre vieil homme », dit l'Apôtre, « a « été crucifié avec le Christ, afin que le corps « du péché soit détruit et que désormais nous « ne soyons plus esclaves du péché [3] ». De là vient qu'après cette parole du psaume : « O « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous « abandonné, loin de mon salut », il est dit aussitôt : « Les paroles de mes péchés ». De quels péchés, si l'on considère le chef ? Et toutefois lui même nous montre que la parole du psaume lui appartient, puisqu'il prononça ces mêmes paroles, ce même verset. Il n'y a plus ici de conjectures humaines, et nul chrétien ne saurait recourir à la négation. Ce que je lis dans le psaume, je l'entends dans la bouche du Seigneur. Dans ce même psaume encore je retrouve ce que je lis dans l'Evangile : « Ils ont percé mes mains « et mes pieds, ils ont compté tous mes os, « ils m'ont regardé, ils m'ont considéré at« tentivement, ils ont divisé mes vêtements « et tiré ma robe au sort [4] ». Tout cela était prédit, tout est accompli. « Nous avons vu « ces choses comme nous les avions enten« dues [5] ». Si donc Notre-Seigneur Jesus-Christ, qui nous figurait dans l'union de son corps, et qui était sans péché, a dit : « Ce sont « les paroles de mes péchés », ce qu'il a dit au nom de son corps; qui d'entre ses membres osera dire qu'il est sans péché, à moins d'avoir l'effronterie de se targuer d'une fausse justice, et d'accuser le Christ de fausseté ? Confesse donc, ô membre du Christ, ce que la tête a prononcé en ton nom. Pour nous porter à faire cet aveu, et à ne point nous croire justes en présence de celui qui est le seul juste, et qui justifie l'impie [6], il fait aussi parler son corps dans notre psaume : « Mettez, « Seigneur, une garde sûre à ma bouche, une « porte qui environne mes lèvres [1] ». Il ne dit pas une barrière, *claustrum,* mais une porte, *ostium.* On ouvre et on ferme une porte : si donc c'est une porte, il faut l'ouvrir, il faut la fermer; l'ouvrir pour avouer ses fautes : qu'on la ferme quand il s'agit de les excuser. Ce sera ainsi une porte qui gardera, et non qui ruinera.

7. De quoi nous servira cette porte qui doit nous maintenir ? Quelle prière fait le Christ au nom de ses membres? « N'inclinez point », dit-il, « mon cœur vers les paroles de la ma« lice ». Qu'est-ce à dire, « mon cœur [2] ? » Le cœur de l'Eglise, le cœur de mon corps. Ecoutez ces paroles qui sont devenues une règle pour nous. « Saul, Saul, pourquoi me « persécuter [3] ? » et pourtant nul ne le touchait alors. « J'ai eu faim, et vous m'avez « nourri; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à « boire », et le reste. Mais eux : « Quand vous « avons-nous vu avoir faim ou soif ? » Et le Christ : « Quand vous l'avez fait au moindre « de mes frères, c'est à moi que vous l'avez « fait [4] ». Il n'y a rien ici d'extraordinaire pour aucun chrétien, surtout pour ceux qui ont des règles fixes pour comprendre le reste des Ecritures; ces expressions ne les surprendront point, ou du moins ils se corrigeront promptement. Comme donc les justes doivent dire : Seigneur, pourquoi dites-vous : « J'ai eu « faim, et vous m'avez donné à manger ? « Quand vous avons-nous vu avoir faim ? » et que Jésus répondra : « Le faire au moindre « de mes frères, c'était me le faire à moi« même »; de même tenons ce langage au Christ dans le plus intime de notre homme intérieur, car c'est là qu'il daigne habiter par la foi [5]. Car il n'est absent d'aucun de nous, nous ne saurions l'en accuser, puisqu'il nous dit lui-même : « Voici que je suis avec vous « jusqu'à la consommation des siècles [6] ». Disons-lui donc aussi nous-mêmes que c'est sa parole que nous entendons dans ce Psaume : c'est lui en effet qui dit : « L'élévation de mes « mains est le sacrifice du soir », nul ne saurait le contredire. Dis-lui donc ce qui vient ensuite : « Mettez une garde à ma bouche, « une porte qui retienne mes lèvres; et n'in« clinez pas mon cœur vers des paroles de « malice, pour chercher des excuses dans

[1] Rom. VI, 6. — [2] Ps. XXI, 2; Matth. XVII, 46. — [3] Rom. VI, 6. — [4] Ps. XXI, 17-19. — [5] Id. XLVII, 9. — [6] Rom. IV, 5.

[1] Ps. CXL, 3. — [2] Id. 4. — [3] Act. IX, 4.— [4] Matth. XXV, 35-40.— [5] Ephés. III, 17. — [6] Matth. XXVIII, 20.

« mes péchés ». Pourquoi, Seigneur, faites-vous cette prière ? Quels péchés avez-vous à excuser ? Il nous répond : Quand le moindre des miens fait cette prière, c'est moi qui la fais ; comme il répond ailleurs : « Quand vous « l'avez fait au moindre des miens, c'est à « moi que vous l'avez fait [1] ».

8. Mais que deviendras-tu, ô membre du Christ, alors que ton cœur ne sera point incliné vers les paroles de malice, pour chercher des excuses au péché, avec les hommes qui commettent l'iniquité, et que tu n'auras point de part avec leurs élus ? Car voici ce qui suit : « Et je n'aurai aucune part avec « leurs élus ». Quels sont leurs élus ? Ceux qui se justifient eux mêmes. Quels sont leurs élus ? Ceux qui se croient justes et méprisent les autres, comme faisait dans le temple ce Pharisien qui disait : « Seigneur, je vous « rends grâces de ce que je ne suis point « comme le reste des hommes [2] ». Quels sont leurs élus ? « Si cet homme était un prophète, « il saurait quelle est la femme qui est à ses « pieds [3] ». Reconnaissez-vous ici le langage d'un autre Pharisien qui avait invité le Sauveur, quand une femme pécheresse de cette ville vint se jeter à ses pieds ? Cette femme sans pudeur, naguère effrontée dans ses débauches, plus effrontée encore dans l'affaire de son salut, s'en vient dans une maison étrangère; mais celui qui était à table n'était point un étranger pour elle. Elle n'était point non plus une étrangere suivant quelqu'un des conviés, mais une servante suivant son maître. Elle s'approcha de ses pieds parce qu'elle voulait suivre ses traces; elle les lava de ses larmes, les essuya de ses cheveux. Or, quels sont les pieds du Christ, sinon ces hommes par qui il a parcouru le monde entier ? « Qu'ils « sont beaux les pieds de ceux qui annoncent « la paix, qui évangélisent les biens [4] ! » Combien ont reçu ces pieds du Seigneur de manière à mériter la récompense du juste, parce qu'ils ont reçu le juste; qui ont reçu le Prophète au nom du Prophète, afin de recevoir la récompense du Prophète ! « Et quiconque « donnera à boire, seulement un verre d'eau « froide à l'un des plus petits en qualité de « mon disciple, en vérité je vous le déclare, « il ne perdra point sa récompense [5] ». Quiconque reçoit dans ces sentiments les pieds du Seigneur, que donne-t-il, sinon tout ce qu'il a de superflu dans sa maison ? Ce n'était point sans quelque mystère qu'elle essuyait les pieds du Sauveur avec ses cheveux, parce que les cheveux sont un superflu. Tout ton superflu devient nécessaire, si tu en uses pour les pieds du Sauveur. Cette femme voulait donc être guérie, et connaissait ses plaies. Mais si la plaie est grande, le médecin est-il impuissant ? Les Pharisiens ne voulaient point que des impurs approchassent d'eux, ils évitaient le contact des pécheurs, et quand ils n'avaient pu l'éviter, ils se lavaient; ce qu'ils faisaient presque à chaque heure, non seulement pour eux, mais pour leurs instruments, pour leurs lits, pour leurs coupes, leurs plats, ainsi que le Seigneur en fait mention dans l'Evangile [1]. Donc ce Pharisien connaissait la femme qui était venue aux pieds du Sauveur, et la repoussait de peur que sa propre sainteté n'en reçût quelque atteinte; sa pureté n'était en effet qu'extérieure, mais non dans l'âme, et comme elle n'était point dans son âme, elle n'était que fausse à l'extérieur : comme donc ce Pharisien la repoussait, et que le Seigneur ne la repoussait point, il s'imagina que le Seigneur ne la connaissait point, et il se dit en lui-même : « Si cet « homme était un prophète, il connaîtrait « quelle est cette femme qui est à ses pieds [2] ». Il ne dit point : il la repousserait, mais il saurait ce qu'elle est, comme si la repousser devait être la conséquence de la connaître. Donc parce qu'il ne la repoussait point, il en conclut à coup sûr qu'il ne la connaissait point. Mais le Seigneur avait l'œil sur cette femme, et l'oreille sur le cœur du Pharisien. Entendant ce qu'il pensait, il lui proposa cette parabole que vous connaissez : « Un « créancier avait deux débiteurs : l'un devait « cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Et « comme ils n'avaient pas de quoi payer, il fit « grâce à tous deux. Or, dites lequel des deux « l'aime le plus. Simon répondit : Je crois « que c'est celui à qui il a le plus remis. Jésus « lui dit : Vous avez bien jugé. Et, se tour- « nant vers la femme, il dit à Simon : Voyez- « vous cette femme ? Je suis entré en votre « maison, et vous ne m'avez point donné d'eau « pour laver mes pieds; celle-ci a arrosé mes « pieds de ses larmes, et elle les a essuyés « avec ses cheveux. Vous ne m'avez point

[1] Matth. XXV, 40. — [2] Luc, XVIII, 11.— [3] Id. VII, 39.— [4] Isa. LII, 7 ; Rom. X, 15. — [5] Matth. X, 41, 42.

[1] Matth. XXIII, 25. — [2] Luc, VII, 39.

« donné de baiser; mais elle, depuis qu'elle « est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds; « vous n'avez point donné de parfum à ma « tête, elle m'a oint de parfums. C'est pour« quoi je vous le déclare : beaucoup de pé« chés lui ont été remis, parce qu'elle a beau« coup aimé [1] ». Pourquoi ? Parce qu'elle a confessé ses fautes, qu'elle a pleuré, que son cœur ne s'est point incliné vers les paroles de malice pour chercher des excuses à ses péchés, qu'elle n'a point eu de part avec leurs élus, c'est-à-dire avec ceux qui défendent leurs désordres.

9. Cette femme en effet ne manquerait point d'excuses, si son cœur se tournait vers les paroles de la malice. Chaque jour, celles qui lui ressemblent par l'infamie, des femmes débauchées, des femmes adultères, criminelles, ne viennent-elles pas excuser leurs péchés ? Qu'elles ne soient point découvertes, elles nient ; qu'elles soient surprises et convaincues, que leur faute soit publique, elles ont des excuses. Avec quelle facilité elles se défendent ! combien leur excuse est prompte, sacrilége, et néanmoins ordinaire ! Si Dieu ne l'avait point voulu, je n'aurais pu le faire ! Telle est la volonté de Dieu, la volonté de la fortune, la volonté du destin. Qu'elle est loin de dire : « Seigneur, je l'ai dit : Ayez pitié de « moi » ; de dire avec cette pécheresse qui vient aux pieds du médecin : « Guérissez mon « âme, parce que j'ai péché contre vous [2] ». Et quels sont, mes frères, ceux qui allèguent une pareille défense ? Ce ne sont pas des ignorants, mais des savants. Ils s'asseyent, ils supputent les astres, leurs distances, leur cours, leur révolution, leur arrêt, leurs mouvements; ils observent, ils décrivent, ils font des conjectures. On les dirait savants, grands personnages. Tous ces raisonnements savants et spécieux, c'est la défense du péché. Tu seras un adultère, parce que Vénus est pour toi ; homicide parce que Mars préside à ta naissance. C'est donc Mars qui est homicide, et non pas toi ; Vénus qui est adultère, et non pas toi ; prends garde néanmoins d'être condamné au lieu de Vénus et de Mars. Car c'est Dieu qui te condamnera, et il sait parfaitement que c'est toi qui commets ces crimes, et qui oses dire au juge qui t'a vu : ce n'est pas moi. Quant à cet astrologue, à ce vendeur de fables qui sont autant de piéges, car il te fait acheter ta propre mort, car tu achètes à l'astrologue la mort à prix d'argent, toi qui refuses la vie gratuite offerte par le Christ ; que cet astrologue voie sa femme, quelque peu libre dans ses allures, échanger le coup d'œil avec des étrangers, s'asseoir souvent aux fenêtres ; n'ira-t-il pas l'en arracher, la frapper, lui donner une sévère leçon ? Que cette femme lui réponde : Frappe Vénus, si tu le peux, mais pas moi ; ne lui dira-t-il pas : Insensée ! Autre est ce qui convient à un directeur, et autre ce que l'on donne à un acheteur. Quels sont donc leurs élus ? Ce sont les élus des méchants, les élus des impies, avec lesquels nous ne devons avoir aucune part, c'est-à-dire, avec lesquels on ne doit former aucune société. Quels sont-ils encore ? Des hommes qui se croient justes, qui méprisent les autres comme pécheurs, ainsi que faisaient les Pharisiens [1]; ou qui atténuent, qui excusent leurs fautes, quand elles ont une certaine évidence, une certaine publicité, de peur qu'on en rejette le blâme sur eux ; et qui, pour se disculper de toute action criminelle, osent tout rejeter sur Dieu qui a ainsi créé l'homme, ou ainsi disposé les étoiles, ou qui est peu soucieux de nos actions. Telles sont les offenses des élus du siècle. Mais qu'un membre du Christ, que le corps du Christ, que le Christ lui-même dise au nom de son corps : « Ne détournez point mon cœur vers « les paroles de malice, pour chercher des « excuses ou pécher avec les hommes qui « commettent l'iniquité, et je n'aurai point de « part avec leurs élus ».

10. Vous le savez, mes frères, et il ne faut point le passer sous silence, on donne le nom d'élus, chez les Manichéens, à ceux qui paraissent avoir une justice plus éminente, être au premier degré de la vertu. Que ceux qui le savent s'en souviennent, ceux qui l'ignoraient l'apprendront. Les élus de Dieu, ce sont les saints, l'Ecriture nous l'enseigne [2]. Mais eux ont usurpé cette qualification pour se l'approprier d'une manière particulière, et on ne les reconnaît qu'au nom d'élus. Quels sont donc ces élus ? Des hommes tels que si tu leur dis : Tu as péché, ils ont recours à ces excuses impies, pires que toutes les autres, et plus sacriléges. Ce n'est pas moi qui ai péché, mais la gent ténébreuse. Or, quelle est cette gent ténébreuse ? Celle qui a fait la guerre à

[1] Luc, VII, 36-47. — [2] Ps. XL, 5.

[1] Luc, XVIII, 9. — [2] Matth. XXXIV, 22, 24, 31.

Dieu. C'est elle qui pèche, lorsque tu pèches toi-même? Oui, répond-il, parce que je suis mêlé à elle. Mais qu'a donc craint Dieu qui t'a mêlé à elle? Car ils disent que cette race ténébreuse se révolta contre Dieu avant la création du monde, et que Dieu, craignant que son royaume ne fût renversé par les chocs impétueux de cette race ennemie, envoya chez elles ses membres, sa substance, ce qu'il est en un mot ; s'il est de l'or, ce fut de l'or qu'il envoya ; s'il est lumière, ce fut la lumière, enfin il envoya ce qu'il est, le mêla dans les entrailles de ce peuple ténébreux, disent-ils, et en fabriqua ainsi le monde. Et nous, disent-ils, qui sommes des âmes, nous sommes faits des membres de Dieu; mais nous sommes resserrés ici-bas dans les entrailles de ce peuple ténébreux, et toutes les fautes que l'on nous attribue sont les péchés de ce peuple. Ils paraissent en effet se laver du péché ; mais ils ne sauraient excuser ni leur Dieu de toute crainte, ni la substance même de leur Dieu de la souillure corruptible. Car si Dieu est incorruptible, s'il est immuable, s'il est au-dessus de tout changement et de toute souillure, enfin s'il est impénétrable, que peut lui faire ce peuple ténébreux? Quelle que soit l'impétuosité de ses efforts, comment porter l'effroi chez celui qui est impénétrable, inviolable, supérieur à toute souillure, à tout changement, à toute corruption ? Si Dieu est tel que nous le disons, il est cruel, en vous jetant là, bien que vous soyez impuissants à lui nuire. Pourquoi vous y jeter? Voilà que cette nation ténébreuse était dans l'impuissance de lui nuire en aucune façon ; et lui vous fait un tort très-grave, il vous a été plus hostile que cette nation, qui pouvait, il est vrai, vous nuire à son tour. Vous avez pu être tourmentés, pu être esclaves, pu être souillés, pu être corrompus ; donc Dieu l'a pu aussi. Un morceau en quelque sorte, une faible portion de sa nature a pu vaincre la masse entière. Car ce qu'il a jeté là, et ce qui est demeuré sont de même qualité ; ils l'avouent eux-mêmes ; ils reconnaissent deux substances, une substance d'une part, et une substance d'autre part. C'est ce que disent leurs livres; s'ils le nient, on le peut lire et les convaincre.

11. Quoi donc? pour ne rien dire de plus, mes frères, pour ne pas entrer plus avant dans ces doctrines impies et criminelles, voyez dans ce commencement même sur quel terrain ils se placent pour combattre. Voyez comme ils sont terrassés, et en disant que la race ténébreuse s'est heurtée contre Dieu, eux-mêmes sont pris dans le choc de leurs paroles. Car ils n'ont aucun moyen de répliquer ou d'échapper. Mais, ô détestable, ô faux élu, tu veux défendre ton péché, afin de ne point paraître coupable, même après avoir commis quelque faute : tu cherches à qui renvoyer ta faute, et tu la rejettes sur la race ténébreuse. Vois néanmoins si ce n'est point sur Dieu que tu la fais retomber. Car, cette nation ténébreuse que vous supposez, te dirait, si elle en avait le pouvoir, pourquoi m'accuser? Ai-je pu, ou non, quelque chose contre Dieu? Si, oui, je suis plus forte que lui; si, non, pourquoi me craint-il? S'il ne me craint point, pourquoi t'envoyer ici pour te faire tant souffrir, toi un de ses membres, toi sa substance? S'il n'a rien craint, il est donc envieux ; et s'il n'a point la crainte, c'est la cruauté qui l'a fait agir. Quelle injustice pour lui à qui l'on ne pouvait nuire, et qui permet que l'on nuise tant à ses membres ! Ou bien pouvait-on lui nuire? il n'était donc pas incorruptible. Et dès lors que tu veux défendre ton péché, tu ne saurais louer Dieu. La louange de Dieu ne deviendrait point ta perte, si tu ne t'élevais de la tienne. Commence donc par t'accuser, et alors tu loueras Dieu. Reprends les paroles des psaumes si en horreur chez vous, et dis : « Pour moi, j'ai « dit : Seigneur, ayez pitié de moi, guérissez « mon âme, parce que j'ai péché contre vous ». J'ai dit : C'est moi qui ai péché, ce n'est ni la fortune, ni le destin, ni la gent ténébreuse. Si donc c'est toi qui as péché, vois comment s'élargit cette louange de Dieu, où tu étais à l'étroit quand tu voulais défendre ton péché. Il est mieux d'être à l'étroit dans tes péchés, et au large dans la louange de Dieu. Vois comme la confession de ta faute relève sa gloire ; car il est juste quand il châtie ton obstination, et miséricordieux quand il te délivre en vertu de ton aveu. « N'inclinez « donc point mon cœur vers les paroles de « malice, pour chercher des excuses à mes « péchés », que je n'accuse plus la race ténébreuse d'avoir fait ce que j'ai fait moi-même.

12. « Avec les hommes qui commettent l'ini« quité ». Quelle iniquité? Exposons quelqu'une de leurs doctrines détestables. Ecoutez une

pratique abominable des Manichéens, qui est publique et dont ils font l'aveu. Ils soutiennent qu'il est mieux pour un homme d'être usurier que laboureur. Tu en demandes la raison, et ils la donnent. Vois si cette raison ne mériterait pas mieux le nom de démence. Donner son argent à usure, disent-ils, ce n'est point blesser la croix de la lumière (beaucoup ne comprennent point cette expression, mais je l'expliquerai) ; au lieu que le laboureur, disent-ils, blesse beaucoup la croix de la lumière. Qu'est-ce que la croix de la lumière, diras-tu ? Ils répondent que ce sont les membres de Dieu, qui ont été pris dans ce combat, puis mêlés au monde entier ; qui sont dans les arbres, dans les plantes, dans les herbes, dans les fruits. C'est donc blesser les membres de Dieu, que fendre la terre avec la charrue ; les blesser que arracher une herbe de la terre, les blesser que détacher un fruit d'un arbre. Et cet homme, pour ne point commettre un homicide supposé dans un champ, commet un véritable homicide par l'usure. Il refuse un morceau de pain à un mendiant ; tu lui en demandes la cause : c'est de peur que ce pauvre ne prenne et ne lie dans la chair cette vie qui est dans le pain, et qu'ils soutiennent être un membre de Dieu, une substance divine. Mais vous donc, pourquoi mangez-vous ? N'avez vous donc point une chair ? Pour nous, disent-ils, Manichéens éclairés par la foi, nous élus, nous purifions par nos prières et par nos psaumes cette vie qui est dans ce pain, et nous l'envoyons dans les trésors célestes. Tels sont en effet les élus, que loin d'avoir Dieu pour Sauveur, ce sont eux qui sauvent Dieu. C'est là, disent-ils, le Christ crucifié dans le monde entier. Pour moi, j'avais cru d'après l'Evangile que le Sauveur c'est le Christ ; selon vos livres, au contraire, c'est vous qui êtes les sauveurs du Christ. Voilà ce qui fait de vous des blasphémateurs, et dès lors vous ne serez point sauvés par le Christ. Quoi donc ? vous laisserez mourir de faim un mendiant, vous lui refuserez un morceau, de peur que le membre de Dieu qui est dans ce morceau ne vienne à pleurer ? Votre fausse pitié pour ce morceau de pain, vous fait commettre envers un homme un véritable meurtre. Que sont donc leurs élus ? « N'inclinez pas mon cœur vers les paroles de « la malice, et je ne communiquerai pas avec « leurs élus ».

13. « Le juste me reprendra par charité, et « me fera des reproches [1] ». Voyez le pécheur qui fait des aveux ; il aime qu'on le reprenne par pitié, et non qu'on lui donne de fausses louanges. « Le juste me reprendra par cha- « rité » ; s'il est juste, s'il a de la miséricorde, il me reprendra quand il me verra pécher. Voila ce que disent quelques membres de Jésus-Christ, à propos de quelques membres du Christ ; et ils le disent dans un même corps. Le Seigneur daigne parler dans la personne de celui qui reprend, il ne méprise le rôle ni de celui qui reprend, ni de celui que l'on doit reprendre. Tous ses membres sont en lui, et c'est lui qui dit : « Le juste me « reprendra ». Quel est le juste qui vous reprendra ? La tête reprend tous les membres. « Le juste me reprendra dans sa miséricorde, « et me fera des reproches ». Il me réprimera, mais dans sa miséricorde ; il me réprimera, mais sans me haïr ; et il me réprimera d'autant plus qu'il n'a point de haine contre moi. Pourquoi donc l'interlocuteur en rend-il des actions de grâces ? Parce qu'il est écrit : « Re- « prends le sage, et il t'en aimera [2] ». Le juste me reprendra, mais sera-ce en me persécutant ? Loin de là. Il est plutôt à réprimer lui-même, s'il réprime par haine. Par quel motif réprime-t-il ? « Par charité ; et il me fera des « reproches ». Par quel motif ? par charité. « Le parfum du pécheur n'oindra point ma « tête ». Qu'est-ce à dire : le parfum du pécheur n'oindra point ma tête ? Ma tête ne s'élèvera point par la flatterie. Une fausse louange est une flatterie, et la fausse louange du flatteur, c'est l'huile du pécheur. Aussi quand on s'est ri de quelqu'un par une fausse louange, dit-on communément : Je lui ai parfumé la tête. Aimez donc la réprimande charitable d'un juste, et non les louanges dérisoires du flatteur. Ayez des parfums en vous-mêmes, et vous ne rechercherez point le parfum des pécheurs. Les vierges sages de l'Evangile portaient leur huile avec elles [3], c'est-à-dire que leur conscience leur rendait témoignage. L'huile est le symbole de la gloire, elle brille au dehors, elle a de l'éclat. Mais cette gloire doit être bonne, être une véritable gloire, afin qu'on la renferme à l'intérieur et dans les vases qui lui conviennent. Ecoute ce que signifie dans des vases : « Que l'homme s'é- « prouve lui-même, et alors il aura sa gloire

[1] Ps. CXL, 5. — [2] Prov. IX, 8. — [3] Matth. XXV, 4.

« en lui-même et non dans un autre [1] ». Que signifie dans ses vases ? Ecoute le même Apôtre : « Notre gloire, en effet, c'est le té« moignage de notre conscience [2] ».

14. Enfin, parce que tu es dans le corps du Christ, assujéti encore à une certaine mortalité, sois juste à tes propres yeux, sois juste contre toi. Tu es pécheur ; venge le Seigneur contre toi, reviens à ta conscience, inflige-toi des peines, sois ton propre bourreau. De cette manière tu offres à Dieu un sacrifice. « Si le « sacrifice avait pu vous plaire », dit un pécheur, « je vous l'aurais offert, mais vous ne « prendrez nul plaisir à l'holocauste [3] ». Quoi donc ? Dieu n'agrée-t-il aucun sacrifice ? « Le « sacrifice agréable à Dieu est l'âme brisée « de douleur ; Dieu ne rejette pas un cœur « contrit et humilié [4] ». Humilie donc ton cœur, brise ton cœur, sois le bourreau de ton cœur, et tu te réprimeras ainsi dans la miséricorde. Sévir contre toi, ce n'est point te haïr. Tu seras alors juste dans la partie corrigée, et pécheur dans la partie à corriger. Tu es injuste puisque tu te déplais à toi-même, et tu es juste, à cause du déplaisir que tu éprouves de ce qui est injuste en toi. Veux-tu voir combien tu es juste ? Tu condamnes en toi ce que Dieu condamne ; tu es uni de volonté avec Dieu, et tu hais en toi, non point ce qu'il a fait, mais ce qu'il hait. Mais dès que tu hais en toi ce que tu as fait, ce que Dieu hait, et qu'il n'a point fait, tu as pour toi de la sévérité, et Dieu de la miséricorde : il t'épargnera, parce que tu ne t'es pas épargné. Depuis que tu te vois du même œil que Dieu, que tu prends plaisir dans sa loi, que tu condamnes en toi ce que la loi condamne, que tu ne vois en toi qu'avec déplaisir ce qui déplaît aux yeux de Dieu, vois combien tu es juste en cela : toutefois, depuis que tu es tombé, tu as fait ce qui déplaît à Dieu, la fragilité de tes humaines faiblesses te porte à le faire encore, tu es encore sous le poids de l'infirmité de la chair, tu gémis en ton âme d'y ressentir une révolte, et sous ce rapport tu es inique et pécheur.

15. Comment se peut-il, diras-tu, que je sois en partie juste, et en partie pécheur ? Que dis-tu là ? Nous serions embarrassés, nous croirions être en contradiction, si l'autorité de saint Paul ne nous soutenait. Ecoute ce mot de l'Apôtre, afin de ne plus m'accuser en me comprenant mal : « Je me plais », dit-il, « dans la loi de Dieu selon l'homme inté« rieur [1] ». Voilà un juste. Car n'est-ce pas être juste que se plaire dans la loi de Dieu ? Mais dès lors, de quelle manière sera-t-il pécheur ? « Je vois dans mes membres une « autre loi qui résiste à la loi de l'esprit, et « qui m'enchaîne sous la loi du péché ». Je dois encore me combattre moi-même, et je ne suis pas dans une entière conformité avec l'image de mon Créateur ; je commence à me rétablir, et ces traits que j'ai réformés me font haïr ce qu'il y a de difforme en moi-même. Et tant que je suis ainsi, que puis-je espérer ? « Malheureux homme que je suis, « qui me délivrera du corps de cette mort ? La « grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Sei« gneur [2] ». La grâce de Dieu, qui a commencé à retailler en toi quelques traits, la grâce de Dieu répand sa douceur, afin que chez toi l'homme intérieur se plaise dans la loi de Dieu ; ce qui a déjà commencé de te guérir achèvera sa tâche. Gémis, pendant que tu sens tes plaies, corrige-toi et sois odieux pour toi-même.

16. « Je ne combats pas », dit saint Paul, « comme si je frappais en l'air ; mais je châtie « mon corps, et je le réduis en servitude, de « peur qu'après avoir prêché aux autres je ne « sois réprouvé moi-même [3] ». Châtier son corps, est-ce le haïr ? Châtier un serviteur, est-ce haïr ce serviteur ? Donner la discipline à un fils, est-ce le haïr ? Et, pour aller plus loin encore : ta chair est pour toi comme une épouse. Saint Paul dit en effet : « Nul n'a « jamais haï sa propre chair ; il la nourrit au « contraire, et en prend soin, comme le Christ « a soin de son Eglise [4] ». La chair est donc pour nous comme une épouse, et nul n'a de haine contre sa propre chair. Toutefois, qu'est-il dit ailleurs ? « La chair a des convoi« tises contraires à l'esprit, et l'esprit des con« voitises contraires à la chair [5] ». Ta chair s'élève donc contre toi, comme ferait une épouse ; aime-la et corrige-la, jusqu'à ce que la paix se rétablisse entre l'âme et le corps également réformés. Quand ce bonheur arrivera-t-il ? Pourquoi t'écrier maintenant : « Malheureux « homme que je suis, qui me délivrera du « corps de cette mort [6] ? » Ton corps sera-t-il donc séparé de toi, afin que tu sois en sécurité ?

[1] Gal. VI, 4. — [2] II Cor. I, 12. — [3] Ps. L, 18. — [4] Id. 19.

[1] Rom. VII, 22.— [2] Id. 25.— [3] I Cor. IX, 26, 27.— [4] Ephes. V, 29. — [5] Gal. V, 17. — [6] Rom. VII, 24.

Et que signifie : « Nous gémissons en nous-« mêmes, attendant l'adoption, qui sera la « rédemption de notre corps [1] ? » Il passera donc de la mortalité à l'immortalité, et alors il n'y aura plus de combat, la mortalité n'opposant plus de résistance. Dès lors châtie ton corps, réduis en servitude cette chair que tu recevras ensuite ; qu'elle soit maintenant en défaillance, afin de subsister alors. Elle ne peut être complétement réparée ici-bas, tant que nous portons un corps mortel. Que son poids ne te courbe point, ne te brise point : porte-la, châtie-la, corrige-la : elle sera rétablie au dernier jour. « Et parce que nul n'a « jamais haï sa chair », ta chair ressuscitera. Mais comment? Sera-ce pour lutter encore [2] ? « Il faut », dit l'Apôtre, « que ce corps cor-« ruptible soit revêtu de l'incorruption, et « que ce corps mortel soit revêtu d'immor-« talité [3] ».

17. Quand donc on nous dit: « Il me repren-« dra, il me corrigera », que ce juste soit ton frère, qu'il soit ton prochain, qu'il soit ton voisin, qu'il soit toi-même, c'est dans la miséricorde qu'il faut te reprendre et te corriger. « Le parfum du pécheur n'oindra pas ma tête». Que dois-je faire, me diras-tu? Je suis en butte à des flatteurs, qui m'assiégent constamment de leurs caresses, qui louent en moi ce qui me déplaît, qui élèvent en moi ce que je blâme, qui blâment en moi ce qui m'est cher; des adulateurs, des trompeurs, des séducteurs. C'est un grand homme, disent-ils, que Gaïus Seius, par exemple; c'est un grand homme, un savant, un homme sage, mais pourquoi est-il chrétien? Il a de la science, il est lettré, il est sage. S'il est très-sage, approuve-le d'être chrétien. S'il est savant, il a bien choisi. Dans cet homme que tu loues, ce qui est blâmable à tes yeux, c'est ce qui plaît aux siens. Que faire alors? Que ces louanges ne t'amollissent point, c'est le parfum du pécheur. Mais il ne cesse de se répéter. Qu'il n'en oigne pas ta tête, c'est-à-dire que ces louanges ne te causent point de joie, n'y mets aucune complaisance, aucun assentiment, aucun bonheur; ce pécheur apporte le parfum de la flatterie, mais ta tête n'en a pas été touchée, elle résiste à toute élévation, à toute enflure. Qu'il y ait orgueil ou enflure, cela forme un poids, et te renverse. « L'huile « du pécheur n'oindra point ma tête».

[1] Rom. VIII, 23. — [2] Ephés. V, 29. — [3] I Cor. XV, 53.

18. « Encore un peu, et ma prière subsis-« tera dans ce qui leur fait plaisir ». Attends, dit le Christ; c'est maintenant qu'ils me blâment. Dans les premiers temps du Christianisme, tout était blâmé chez les chrétiens. « Attends encore, et ma prière bientôt leur « fera plaisir ». Le temps viendra où ces milliers d'hommes qui se frappent la poitrine auront enfin le dessus, eux qui disent : « Remettez-nous nos dettes, comme nous re-« mettons à ceux qui nous doivent [1] ». Quel est le nombre de ceux qui rougissent de frapper leur poitrine ? Qu'ils nous blâment, supportons-les. Qu'ils nous blâment, qu'ils nous haïssent, qu'ils nous accusent, qu'ils nous calomnient : « Bientôt notre prière « leur fera plaisir » ; le temps viendra que nos prières feront leurs délices. Qu'ils s'élèvent dans leur propre force, comme s'ils étaient justes, ils succomberont dans la lutte : ils seront brisés parce qu'ils se seront élevés avec orgueil ; entraînés par leurs péchés, ils se reconnaîtront injustes, et alors s'accomplira ce qu'ont prédit les Prophètes : ils craindront le jugement, le regard de l'âme se fixera sur une conscience coupable, et ils prendront goût à cette prière : « Remettez-« nous nos dettes, comme nous remettons à « ceux qui nous doivent ». Aveugles discoureurs, qui défendez vos péchés ! voilà ce que disent aujourd'hui les peuples, et l'on entend sans cesse le bruit des poitrines que l'on meurtrit. Le tonnerre se fait entendre dans ces nuées qu'habite le Seigneur. Où sont vos verbiages? où est cette jactance : Je suis juste, je n'ai fait aucun mal? Après avoir considéré dans les saintes Ecritures les règles de la justice, quelle que soit ta piété, tu trouveras toujours en toi le péché. Tu as fait des progrès, tu adores un seul Dieu, c'est bien ; tu ne l'abandonnes point pour recourir aux idoles, aux devins, aux sortiléges, aux aruspices, aux augures, aux maléfices : ce qui est une fornication à l'égard de Dieu ; tu fais nombre déjà parmi les membres du Christ, jette donc les yeux sur les péchés qui se commettent parmi les hommes. Tu ne commets ni homicide, ni adultère avec la femme de ton voisin, tu ne fais aucune injure à ton épouse en faveur d'une autre femme, tu n'es souillé d'aucune débauche, ta main s'abstient de tout larcin, ta langue

[1] Matth. VI, 12.

de tout parjure, ton cœur de tout désir du bien d'autrui, déjà tu es juste. Mais prends garde au reste, et ne va point t'enorgueillir. Ta langue est-elle sans aucune faute ? ne t'échappe-t-il pas quelque parole dure? Mais qu'y a-t-il en cela d'important? Qu'y a-t-il d'important? « Quiconque dira à son frère: « Tu es un fou, sera condamné au feu de l'en« fer [1] ». Tout ton orgueil frémit à cette parole. Que cet homme n'agisse point de manière que Dieu paraisse blasphémé par quelque impiété, qu'il ne lui arrive de blesser personne, de faire à un autre ce qu'il ne veut point qu'on lui fasse, j'y consens ; mais sa langue? qui la domptera? Je suppose que tu l'as domptée, et pourtant où est l'homme assez parfait pour cela? Mais enfin tu l'as domptée; que diras-tu de tes pensées? Que dire de cette foule tumultueuse de désirs qui se révoltent? Tes membres n'en sont-ils jamais les instruments? Je le crois néanmoins et je le vois. Cependant les pensées t'inclinent, t'enlèvent, même tandis que tu es à prier à genoux. Ton corps est prosterné, ta tête inclinée, tu confesses tes péchés, tu adores Dieu; je vois où le corps est prosterné, et je cherche où voltige l'esprit; je vois où les membres sont étendus, voyons si l'attention est debout, si elle est fixée sur ce même Dieu qu'elle adore; si elle n'est pas emportée par l'ouragan des pensées, comme par un coup de vent tempétueux qui la jette çà et là. Si tu conversais avec moi, et que tu vinsses à me quitter pour parler à ton serviteur, que dirais-je ? quand même, sans me faire aucune demande, tu me parlerais comme à ton égal, ne verrais-je pas là une injure? Or, c'est là ce que tu fais chaque jour avec Dieu. Et de qui parlé-je, mes frères? D'un homme qui n'adore qu'un seul Dieu, qui confesse le Christ, qui sait que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un seul Dieu, qui ne commet aucune fornication spirituelle en adorant les démons, qui ne leur demande aucun secours, qui se tient uni à la sainte Eglise catholique, dont nul ne proclame les fraudes, dont nul voisin trop faible ne saurait se plaindre, qui ne tend aucun piége à la femme étrangère, et se contente de la sienne, ou même qui s'en abstient, se conduisant en ce point selon les leçons de l'Apôtre, quand il y a consentement mutuel [2], ou qui n'est même pas engagé dans le mariage. Tel est l'homme coupable encore des fautes que j'énonce.

19. Il est donc venu le temps prédit par ces paroles : « Attendez encore, et ma prière leur « fera plaisir », soit la prière que le Christ nous a enseignée, soit celle qu'il offre pour nous. Dans tous ces péchés de chaque jour, quelle est donc notre espérance, sinon de dire avec une profonde humilité de cœur cette parole de l'Oraison dominicale, qui déjà fait nos délices, et qui, au lieu de défendre nos péchés, est le langage de l'aveu : « Re« mettez-nous nos dettes, comme nous remet« tons à ceux qui nous doivent [1] » ; et d'avoir pour avocat auprès du Père, Jésus-Christ, qui est juste et victime de propitiation pour nos péchés [2]? Qu'ils parlent maintenant, ces orgueilleux : ils sont vaincus par le nombre, et vaincus par la multitude des peuples, toute la terre, de l'Orient à l'Occident, bénit le Seigneur. Que peut gagner le petit nombre dans ses disputes? Ils sont juges parmi les impies. Mais qu'importe? Vois la suite du psaume. « Auprès de la pierre, leurs juges « sont engloutis [3] ». Qu'est-ce à dire qu'ils sont engloutis près de la pierre? « Cette pierre « était le Christ [4] ». Ils sont engloutis auprès de la pierre. « Auprès », c'est-à-dire si l'on compare à la pierre ces juges, ces grands, ces puissants, ces savants. On les appelle juges, comme s'ils devaient juger des mœurs et porter des décisions. Ainsi l'a dit Aristote. Mais comparez Aristote à la pierre, et il disparaît. Qui est Aristote? Qu'il écoute, ainsi dit le Christ, et il tremble dans les enfers. Ainsi parle Pythagore, ainsi dit Platon. Comparez-les à la pierre, comparez leur autorité à l'autorité de l'Evangile, comparez ces orgueilleux au Crucifié. Disons-leur : Vous avez gravé vos écrits dans le cœur des superbes; lui, a planté sa croix dans le cœur des rois. Enfin il est mort, et il est ressuscité; pour vous, vous êtes morts, et je ne veux point examiner quelle sera votre résurrection. Donc « leurs juges sont absorbés auprès « de la pierre ». Ils semblent parler encore jusqu'à ce qu'on les compare à cette pierre. C'est pourquoi, si nous trouvons que l'un d'entre eux a dit ce qu'a dit le Christ, nous devons nous en réjouir, mais non le suivre. Mais il a parlé avant le Christ. Dire la vérité, est-ce donc exister avant la vérité? O homme,

[1] Matth. v, 22. — [2] I Cor. vii. 5.

[1] Matth. vi, 12.— [2] I Jean, ii, 1.— [3] Ps. cxl, 6.— [4] I Cor. x, 4.

considère le Christ, non quand il est venu à toi, mais quand il t'a créé. Un malade aussi pourrait dire : Je suis tombé malade avant l'arrivée du médecin. Il n'est venu qu'après, sans doute ; mais il est venu parce que tu étais venu auparavant.

20. Voyez donc la suite du psaume : « En« core un peu, et ma prière fera partie de « leurs délices ». Mais il y aura beaucoup de contradicteurs. « Leurs juges sont engloutis « auprès de la pierre ». Ma parole a prévalu sur leurs paroles. Ils ont dit quelque chose de savant, moi j'ai dit la vérité. Autre est de louer l'éloquence, autre de louer la vérité. « Ils entendront mes paroles, parce qu'elles « ont prévalu ». Pourquoi ont-elles prévalu? Quel est celui de ces hommes que l'on a surpris dans un sacrifice, aujourd'hui prohibé par les lois, qui ne l'ait nié aussitôt ? Où est celui que l'on a surpris devant une idole, et qui n'a crié aussitôt : Je ne l'ai point fait, qui n'a craint d'être convaincu ? Tels étaient les ministres du diable. Mais comment les paroles de Dieu ont-elles pu prévaloir ? «Voilà», dit-il, « que je vous envoie comme des agneaux au « milieu des loups. Ne craignez point ceux qui « tuent le corps, et qui ne peuvent tuer l'âme ; « mais craignez celui qui peut jeter au feu « de l'enfer, et l'âme et le corps [1] ». Il nous effraie, nous donne l'espérance, enflamme notre charité. Ne craignez point la mort, nous dit-il. La craignez-vous ? Je meurs le premier. Craignez-vous qu'un cheveu tombe de votre tête ? Je ressuscite le premier, et tout entier. C'est donc avec raison que vous avez entendu les paroles de votre maître qui ont prévalu. Ils parlaient et on les faisait mourir ; ils tombaient et néanmoins se tenaient debout. Et qu'est-il arrivé du meurtre de tant de martyrs, sinon que la victoire a été donnée aux paroles du Maître, et que de cette terre comme arrosée du sang des témoins du Christ, a germé partout la moisson de l'Eglise ? « Ils entendront mes paroles », dit l'interlocuteur, « parce qu'elles ont prévalu ». D'où vient qu'elles ont prévalu ? Nous l'avons dit déjà : parce qu'elles étaient prêchées par des hommes sans peur. De quoi n'avaient-ils aucune peur ? Ni de l'exil, ni de la perte des biens, ni de la mort, ni de la croix. Non-seulement ils ne craignaient pas la mort, mais ils ne craignaient pas même la croix qui est la plus terrible mort. Le Seigneur s'y soumit, afin que ses disciples non-seulement ne redoutassent point la mort ; mais afin que nul genre de mort ne pût les intimider. Ces paroles ont donc prévalu, parce qu'elles ont été prêchées par des hommes sans peur.

21. Mais ces trépas de tant de martyrs, qu'ont-ils produit ? Ecoute : « Comme la « graisse de la terre est répandue sur les « guérets, ainsi nos ossements sont disper« sés près du sépulcre [1] ». Les ossements des martyrs ou des témoins du Christ sont dispersés sur le bord du sépulcre. On a tué les martyrs, et ces hommes ont en quelque sorte prévalu jusque dans la mort. Les persécuteurs n'ont prévalu que pour donner la victoire aux paroles du Christ par la prédication. Et qu'est-il arrivé de cette mort des saints ? « Comme « la graisse de la terre est étendue sur les « guérets, nos ossements sont dispersés sur le « bord du sépulcre ». Qu'est-ce que « la graisse « de la terre répandue sur la terre ? » Nous savons que cette graisse de la terre est quelque chose de fort méprisable ; car ce qui est vil aux yeux des hommes donne à la terre sa fécondité. Il est dit dans un autre psaume que les corps des saints demeuraient étendus sur la terre, sans qu'il y eût personne pour les ensevelir. Mais tous ces corps des saints sont la graisse de la terre. De même, en effet, que les guérets s'engraissent de ce qui est vil et abject, ainsi la terre a été engraissée de ce que le monde a méprisé, en sorte qu'il en est résulté pour l'Eglise une moisson plus abondante. Vous le savez, mes frères, ce qui engraisse les guérets, c'est ce que l'on regarde comme vil, que je ne veux pas, et qu'il ne faut pas nommer ; voilà ce qui féconde la terre, ce qui en est l'engrais ; les hommes le méprisent, le rejettent comme une ordure. Mais qu'a fait Dieu, pour me servir des paroles d'un autre psaume ? « Il a relevé le pauvre de « la poussière, et l'indigent de son fumier, afin « de le placer parmi les princes, parmi les « princes de son peuple [2] ». On l'a donc étendu sur la terre, comme un fumier, jeté çà et là : ainsi était couché Lazare couvert d'ulcères, et pourtant il fut porté par les anges au sein d'Abraham [3]. « La mort de ses élus est pré« cieuse aux yeux du Seigneur [4] » ; comme le fumier que le monde méprise est précieux aux yeux du laboureur qui en connaît l'utilité, la

[1] Matth. x, 16, 28.

[1] Ps. CXL, 7. — [2] Id. CXII, 7, 8. — [3] Luc, XVI, 20 22. — [4] Ps. CXV, 15.

graisse qu'il doit donner à la terre ; il sait ce que préfère la terre, ce qu'elle en prendra, et quelle abondante moisson il en résultera. Mais tout cela est méprisable aux yeux du monde. Or, ne savez-vous point que « Dieu a « choisi ce qui est méprisable, ce qui n'est rien « comme ce qui est quelque chose, afin de « détruire ce qui est [1] ? » C'est du fumier que furent tirés Pierre et Paul ; on les méprisait en leur donnant la mort ; maintenant que la terre est engraissée, que s'élève la moisson de l'Eglise, où va ce qu'il y a de plus grand, ce qu'il y a de plus noble dans le monde, où va tout d'abord l'Empereur quand il arrive à Rome ? Est-ce au palais impérial, ou bien au tombeau du pêcheur ? « Comme la graisse « est répandue sur les guérets, ainsi nos osse- « ments sont dispersés près du sépulcre ».

22. « Seigneur, mes yeux sont vers vous, en « vous est mon espoir, ne laissez point périr « mon âme [2] ». Les martyrs ont subi les tourments, beaucoup y ont cédé. Or, comme le Prophète venait de dire à propos de la captivité pendant la persécution : « Comme la « graisse de la terre est répandue sur les « guérets, ainsi nos ossements sont dispersés « près du sépulcre » : il se souvient que plusieurs ont manqué de courage, que beaucoup se sont trouvés en danger, et alors du milieu de ces dangers de la persécution une prière s'échappe de son âme : « C'est vers vous, « Seigneur, que j'élève mes yeux ». Peu m'importent les menaces de ceux qui m'environnent : « C'est sur vous, ô mon Dieu, que « s'arrêtent mes regards ». Mes yeux s'arrêtent plus sur vos promesses que sur leurs menaces. Je sais ce que vous avez souffert pour moi, et ce que vous m'avez promis. « Seigneur, mes yeux sont vers vous, en vous « est mon espoir, ne laissez point périr mon « âme ».

23. « Préservez-moi du piége qu'ils ont « caché devant moi [3] ». Quel est ce piége ? Si tu consens, je te pardonne. L'appât de ce piége est l'amour de la vie ; si l'oiseau aime cet appât, il tombe dans le piége ; mais si l'oiseau est de nature à dire : « Je n'ai point désiré les « jours de l'homme, vous le savez [4] », ses yeux ne se détourneront point de Dieu, et lui-même dégagera ses pieds du piége [5]. « Préser- « vez-moi du piége qu'ils ont placé devant « moi, et des scandales de ceux qui com- « mettent l'iniquité ». Le Prophète marque ici deux points qu'il faut distinguer avec soin : qu'on lui a tendu un piége, et qu'il y a scandale de la part de ceux qui ont cédé aux persécuteurs en apostasiant ; il prie Dieu de le préserver de l'un et de l'autre. D'une part les menaces des persécuteurs, d'autre part la chute des timides ; je crains que les uns ne m'effraient, que les autres ne m'entraînent avec eux. Voilà ce qui t'arrivera si tu n'obéis promptement, me dit celui-ci : « Préservez- « moi des piéges qu'ils m'ont tendu ». Voilà que ton frère s'est soumis, dit celui-là : « Préser- « vez-moi des chutes de ceux qui commet- « tent l'iniquité ».

24. « Des pécheurs tomberont dans ses « filets [1] ». Que veut dire ceci, mes frères : « Des pécheurs tomberont dans ses filets ? » Non pas tous les pécheurs, mais quelques pécheurs qui sont pécheurs au point d'aimer cette vie, et de la préférer à la vie éternelle ; ceux-là tomberont dans ses filets. Mais que dis-je ? tous ceux qui aiment la vie tomberont-ils dans ses filets ? Que seraient devenus vos disciples, ô Christ ? Dans le feu de la persécution ils vous abandonnèrent, et s'en allèrent chacun de son côté : vous l'aviez prédit, parce que vous le saviez d'avance ; car cela n'arriva point parce que vous l'aviez prédit, et ce n'est point vous qui vous êtes renié dans aucun d'eux. Mais enfin, ceux qui vous étaient le plus attachés s'enfuirent quand la persécution éclata contre vous, et que vos ennemis vinrent vous saisir pour vous clouer à la croix. Et le seul qui avait osé vous promettre de vous suivre jusqu'à la mort, apprit du médecin qu'il était malade et ce qu'il lui arriverait. Il avait la fièvre et se croyait en santé, le médecin lui touchait la veine du cœur. Enfin arriva la tentation, arriva l'épreuve, arriva l'accusation. On le met à la question, et ce n'est point une grande puissance, mais une esclave, mais une femme, et il succombe devant la question d'une servante. Trois fois il renie son Maître. Après la première négation il se souvient de ce qui lui a été dit, et renie une seconde fois ; à cette seconde négation, il se souvient encore et renie une troisième fois. Le Seigneur l'avait prédit, mais ne l'avait ni commandé, ni imposé. Et si l'on croit que Pierre n'a pas été

[1] I Cor. I, 28. — [2] Ps. CXL, 8. — [3] Id. 9. — [4] Jerem. XVII, 16. — [5] Ps. XXIV, 15.

[1] Ps. CXL, 10.

coupable, parce que le Seigneur l'avait prédit, Judas ne sera point coupable de l'avoir trahi, parce que le Seigneur avait prédit qu'il le ferait. Loin de nous cette doctrine; c'est la doctrine de ces élus qui excusent leurs péchés plutôt qu'ils ne les confessent. Jetons plutôt les yeux sur saint Pierre lui-même. Pourquoi pleurer, s'il n'est point pécheur? N'interrogeons chez Pierre que les larmes de Pierre: nous n'avons pas sur lui de témoins plus fidèles. « Il pleura amèrement [1] », dit l'Evangile. Il n'était pas encore prêt à souffrir: « Tu « me suivras plus tard [2] », lui fut-il dit. Affermi par la résurrection du Seigneur, il devait être plus constant dans la suite.

25. Le temps n'était donc point venu de disperser ces ossements le long du sépulcre. Voyez, en effet, combien vinrent à faillir, sans excepter ceux qui lui étaient le plus attachés et qui succombèrent à leur tour. D'où vient cette faiblesse? « Je suis seul, jusqu'à ce que « j'aie passé ». C'est la suite du psaume. Le Prophète avait dit plus haut: « Préservez-« moi, Seigneur, des piéges qu'ils m'ont « tendus, et des scandales de ceux qui com-« mettent l'iniquité ». « Des piéges et des scan-« dales »; de ceux qui effraient et de ceux qui tombent. Mais comme dans sa passion ceux-là succombèrent qui étaient les premiers, qui devaient être les guides et les colonnes de l'Eglise, alors cette parole du psaume n'était pas accomplie en eux: « J'ai affermi ses co-« lonnes [3] ». Que dit-il ici: « Je suis seul, « jusqu'à ce que j'aie passé? » C'est le chef qui tient ce langage. « Je suis seul, jusqu'à ce que « j'aie passé ». Qu'est-ce à dire *seul?* C'est vous seul, Seigneur, qui souffrez dans votre passion, vous seul que vos ennemis font mourir. « Je suis seul jusqu'à ce que j'aie passé ». Qu'est-ce à dire, «jusqu'à ce que j'aie passé?» L'Evangile nous dit: « Quand vint pour Jé-« sus-Christ l'heure de passer de ce monde à « son Père [4] ». Qu'est-ce à dire, « jusqu'à ce « que j'aie passé », sinon de ce monde à son Père? Car alors j'ai affermi ses colonnes, c'est-à-dire les colonnes de la terre, quand ils ont appris par ma résurrection à ne pas craindre la mort. « Jusqu'à ce que je sois « passé, je suis seul »; mais quand je serai passé je me multiplierai; beaucoup suivront mon exemple, beaucoup souffriront pour mon nom. Je suis seul, jusqu'à ce que j'aie passé; mais quand je serai passé, beaucoup ne seront qu'un avec moi. « Je suis seul, jus-« qu'à ce que j'aie passé ». Ecoutez le mystère de cette parole. D'après l'expression grecque, le mot Pâque semblerait avoir le sens de passion, car πάσχειν signifie souffrir; mais dans la langue hébraïque, ceux qui l'ont étudiée ont traduit *Pascha* par passage. Car si nous interrogeons ceux qui connaissent le grec, ils nous diront que *Pascha* n'est pas un mot grec. Passion se traduit en grec par πάθος, et non par *Pascha*. Donc Pâques signifie passage, comme nous l'ont appris les savants hébreux qui nous ont traduit ce que nous devons lire. Donc, aux approches de la passion, l'Evangéliste se sert de cette même expression: « Quand « vint l'heure », dit-il, « où Jésus devait « *passer* de ce monde à son Père ». C'est la même expression employée par le Prophète: « Je suis seul jusqu'à ce que j'aie passé ». Après la Pâque, je ne serai plus seul; après mon passage je ne serai plus seul, beaucoup m'imiteront, beaucoup me suivront. Mais s'ils me suivent alors, que sera-ce en attendant? « Je suis seul jusqu'à ce que j'aie passé ». Pourquoi le Seigneur dit-il dans notre psaume: « Je suis seul jusqu'à ce que j'aie effectué « mon passage? » Qu'avons-nous expliqué? Si nous l'avons compris, écoute alors les paroles du Sauveur dans l'Evangile: « En vé-« rité, en vérité, je vous le déclare », nous dit-il, « si le grain de froment ne tombe à « terre pour y mourir, il demeure seul; mais « s'il meurt, il produit beaucoup de fruits ». Voilà ce qu'il disait en ce même endroit où il dit encore: « Quand j'aurai été élevé de la « terre, j'attirerai toutes choses à moi [1]. Si « donc le grain de froment ne tombe à terre « pour y mourir, il demeure seul; mais qu'il « vienne à mourir, et il rapportera beaucoup « de fruits ». Ce grain devait donc produire une abondante moisson; mais attends, il faut qu'il meure; car si le grain ne tombe à terre, et ne meurt, il est toujours seul.

26. Donc il était seul avant de passer par la mort. Aussi Pierre alors n'avait-il pas encore assez de force; il devait avoir la force de le suivre, et non de le précéder. Car avant le Christ, nul n'est mort pour le Christ, c'est-à-dire pour confesser ce nom du Christ qui nous fait chrétiens. Beaucoup sont morts, il est

[1] Matth. XXVI, 75. — [2] Jean, XIII, 36. — [3] Ps. LXXIV, 4. — [4] Jean, XIII, 1.

[1] Jean, XII, 24, 25, 32.

vrai, et sont des martyrs ; beaucoup de Prophètes sont morts de la sorte, et toutefois ils ne mouraient point parce qu'ils annonçaient le Christ, mais parce qu'ils reprochaient aux hommes leurs péchés, qu'ils s'opposaient à leurs désordres avec une sainte liberté. On les regarde comme des martyrs, et avec raison ; car s'ils ne sont point morts pour confesser le nom du Christ, ils sont morts pour la vérité. Il est si vrai que nul n'est mort pour le nom du Christ, c'est-à-dire pour confesser le nom du Christ, avant que ce grain ne tombât sur la terre, lui qui dit ici : « Je suis seul, « jusqu'à ce que j'aie passé », que Jean lui-même, qu'on venait de mettre à mort, et qu'un roi impie venait d'immoler à une jeune danseuse, n'est point mort pour avoir confessé le Christ. Il pouvait être mis à mort pour ce sujet et par plusieurs. Si un seul homme l'a fait mourir, et pour un autre motif, à combien plus forte raison pouvait-il être mis à mort par tous ceux qui mirent à mort le Christ ? Car c'est au Christ que Jean rendait témoignage. Ceux qui entendaient le Christ voulaient le mettre à mort, et ils n'y eussent point mis celui qui lui rendait témoignage. Qu'on se soit soulevé contre Jean à cause du Christ, Jean ne l'aurait point renié. Il y avait en lui de grandes forces, qui l'ont fait appeler l'ami de l'Epoux[1]; il était plein de grâces, supérieur en vertu : « Parmi les en« fants des hommes, nul n'était plus grand « que Jean-Baptiste [2] ». L'orage se souleva donc contre celui qui n'avait point de telles forces : il se souleva contre Pierre, et non contre Jean ; Pierre ne reçut la force que plus tard, il était faible alors. On interroge au sujet du Christ celui qui n'avait point la force encore ; et celui qui était doué de forces ne souffrit aucune persécution au sujet du Christ, afin de ne point prévenir le Christ en mourant pour son propre nom. Les Juifs ne firent pas mourir cet homme rendant témoignage à ce même Christ qu'ils crucifièrent ; Hérode lui donna la mort parce qu'il lui disait : « Il ne vous est point permis d'avoir la femme « de votre frère[3] », puisque ce frère n'était point mort sans postérité. Il mourait sans doute pour la vérité, pour l'équité, pour la justice ; c'est pour cela qu'il est saint, qu'il est martyr ; mais il n'est pas mort pour ce nom qui nous rend Chrétiens. Pourquoi, sinon afin d'accomplir cet oracle : « Je suis seul, jus« qu'à ce que j'aie passé ? »

[1] Jean, III, 29. — [2] Matth. XI, 11. — [3] Id. XIV, 3-11.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXLI.

SERMON AU PEUPLE.

CHANT DES MARTYRS.

Méditer, c'est imiter l'animal qui rumine, et qui pour cela est nommé pur. *Crier* vers le Seigneur, c'est l'invoquer, et crier de *sa* voix, c'est parler du cœur : répandre sa prière devant Dieu, c'est prier où lui seul peut voir, et dans le cœur encore, et la porte close, de peur que le tentateur n'y puisse entrer. Cette porte a deux battants : le désir et la crainte ; c'est ouvrir la porte au démon que désirer ou craindre quelque chose de terrestre ; c'est l'ouvrir à Dieu que désirer le ciel et craindre l'enfer. Les martyrs ont fermé la porte au diable en méprisant les promesses du monde et ses menaces, et ouvert au Christ qui promettait la vie éternelle, qui menaçait de jeter le corps et l'âme dans le feu éternel. Ils prient, dans la crainte de s'attribuer l'honneur de la résistance, et quand on le croit accablé, il marche dans les sentiers de la justice inconnus au pécheur, connus de Dieu qui nous sauve ; car connaître, pour lui, c'est sauver ; méconnaître, c'est damner. Ces sentiers ou voies étroites sont au pluriel à cause de la pluralité des commandements, qui se réduisent à la charité, ou à la voie par excellence. Le Seigneur connaît donc nos voies, et nous conduit si nous sommes doux et humbles. Les persécuteurs ont voulu nous tendre un piége dans notre voie, ou dans le Christ ; mais comme ils sont hors du Christ, ils ont tendu le piége le long de la voie ; n'en sortons point et nous l'évitons : qu'on nous reproche le Crucifié, nous nous en glorifions. Le Prophète voit, parce qu'il regarde à droite, où sont les élus, et nul ne les connaissait, c'est-à-dire ne connaissait le prix de ses souffrances. La fuite lui est fermée, quand son âme ne connaît point la fuite. Le corps veut fuir, mais l'âme ne saurait fuir, à moins d'imiter le mercenaire qui abandonne les brebis au danger. Le Seigneur le relève, le délivre des persécuteurs, c'est-à-dire du diable dont les persécuteurs sont les instruments, de ces princes ou amateurs du monde, appelés aussi ténèbres. On distingue le monde fait par Dieu, en qui était le Verbe, et le monde qui ne l'a point connu ; les justes sont dans le monde, mais non du monde. Le Prophète veut être délivré de la prison, ou de la caverne du titre, ou du monde, ou du corps en ce sens qu'il est corruptible, ou bien encore de ce lieu étroit, c'est-à-dire triste, et mon âme chantera vos louanges.

1. C'est à la solennité des martyrs que vous êtes redevables de ce surcroît de dévotion, et nous redevable de cet entretien. Toutefois votre charité doit se souvenir du long discours d'hier. Bien que nous ayons remarqué pendant tout ce discours une avidité spirituelle qui se renouvelait sans cesse, nous ne saurions oublier notre commune fragilité, d'autant plus qu'il nous faut rendre aux paroles admirables du Seigneur, l'honneur qui leur est dû, ainsi qu'il est écrit : Les paroles du Seigneur sont admirables de sagesse. Elles ne vous arrivent, il est vrai, que dans des vases bien chétifs ; mais si les vases sont d'argile, le pain est du ciel. L'Apôtre nous dit en effet : « Nous « portons ce trésor dans des vases fragiles, « afin que la perfection de la vertu vienne de « Dieu [1] ». Or, ce trésor et ce pain sont une même chose ; s'il n'en était pas ainsi, l'Ecriture ne nous dirait pas à propos du trésor : « C'est dans la bouche de l'homme sage que « repose le trésor désirable, tandis que l'in« sensé le dissipe ». Aussi, mes frères, avertissons-nous votre charité de retourner, de ramener en quelque sorte dans votre pensée le pain que l'oreille dépose dans l'estomac de votre mémoire. C'est ainsi « qu'un trésor pré« cieux repose dans la bouche du sage, tandis « que l'insensé le digère aussitôt [1] » ; en un mot, que le sage rumine et que l'insensé ne rumine pas. Qu'est-ce à dire, en termes plus clairs et en latin ? Le sage réfléchit sur ce qu'il a entendu, l'insensé l'oublie aussitôt. Car ce n'est point pour un autre motif que la loi appelle animaux purs ceux qui ruminent, et impurs ceux qui ne ruminent point [2], puisque toute créature de Dieu est pure. Devant Dieu qui les a créés, le porc est aussi pur que l'agneau ; car tout ce qu'il fit était éminemment bien [3], et « toute créature de Dieu est « bonne [4] », a dit l'Apôtre, comme « tout est « pur pour ceux qui sont purs [5] ». Tout est donc pur, dans sa nature même, et néanmoins l'agneau est le symbole de ce qui est pur, comme le pourceau est le symbole de ce qui est impur ; l'agneau marque l'innocence du sage qui rumine, qui réfléchit ; le pourceau, l'impureté d'une folie oublieuse. Nous avons chanté un psaume analogue à la fête. Il est

[1] II Cor. IV, 7.

[1] Prov. XXI, 20. — [2] Lévit. XI, 2-8. — [3] Gen. I, 31. — [4] I Tim. IV, 4. — [5] Tit. I, 15.

court, voyons si nous pourrons aussi l'exposer brièvement.

2. « De ma voix, j'ai crié vers le Seigneur ». Il me suffirait de dire : « J'ai crié de la voix « vers le Seigneur », et néanmoins il n'est peut-être pas inutile d'ajouter : ma voix. Plusieurs, en effet, crient vers le Seigneur, non de leur voix, mais de la voix de leur corps. Quant à l'homme intérieur en qui le Christ a commencé d'habiter par la foi [1], il crie vers Dieu, non par le bruit des lèvres, mais par l'élan du cœur. Car l'oreille de Dieu diffère bien de l'oreille de l'homme, qui n'entend qu'à la condition que les poumons, la poitrine et la langue formeront un son; tandis que pour Dieu notre cri c'est notre pensée. « De ma voix j'ai crié vers Dieu, de « ma voix j'ai invoqué le Seigneur [2] ». Le Prophète nous explique le mot *crier*, en ajoutant : *j'ai invoqué*. Blasphémer, c'est, en effet, crier aussi vers le Seigneur. Dans la première partie du verset il pousse un cri, et dans la seconde partie il donne l'explication de son cri, comme si on lui demandait quel cri il a poussé vers le Seigneur : « J'ai poussé vers le « Seigneur un cri de prière ». Mon cri est une invocation, et non un outrage, ni un murmure, ni un blasphème.

3. « Je répandrai ma prière devant lui [3] ». Qu'est-ce à dire « devant lui ? » En sa présence. Qu'est-ce à dire, en sa présence ? Où ses yeux voient. Mais où ne voient-ils point ? Dire en effet où Dieu voit, laisserait entendre qu'il est des lieux où il ne voit point. Mais en fait d'objets corporels, les hommes voient comme les animaux voient, tandis que Dieu voit où nos regards ne sauraient pénétrer. Car nul homme ne saurait voir tes pensées que Dieu pénètre néanmoins. Répands donc ta prière où seul peut voir Celui qui peut seul te récompenser. Car le Seigneur Jésus-Christ t'ordonne de prier dans le secret ; mais si tu comprends l'endroit secret pour toi, si tu te purifies, c'est là que tu pries Dieu. « Quand « vous priez », dit le Sauveur, « n'imitez point « les hypocrites qui aiment à prier debout, « dans les synagogues et sur les places publi- « ques, pour être vus des hommes. Mais vous, « quand vous priez, entrez dans votre cham- « bre, et, la porte close, priez votre Père dans « le secret; et votre Père, qui voit dans le secret, « vous le rendra [4] ». Si tu attends des hommes ta récompense, prie devant les hommes; si Dieu seul doit te la rendre, répands ta prière en sa présence, et la porte close, de peur que le tentateur n'y puisse entrer. Car le tentateur ne cesse de frapper pour entrer, et si la porte est close, il passe outre. Comme donc il est en notre pouvoir de clore la porte, j'entends la porte de notre cœur, et non celle de nos maisons ; car c'est dans le cœur aussi qu'est la chambre secrète ; comme il est en notre pouvoir de clore cette porte : « Ne don- « nez aucune entrée au diable [1] », nous dit l'Apôtre. S'il vient à pénétrer dans ton cœur, à s'en rendre maître, tu dois reconnaître que tu as fermé la porte négligemment, ou négligé complétement de la fermer.

4. Mais qu'est-ce à dire, fermer la porte ? Cette porte a comme deux battants : celui de la convoitise, et celui de la crainte. Ou tu convoites quelque chose de terrestre, et le diable entre par là ; ou tu crains quelque chose de terrestre, et il entre encore. Ferme donc au diable cette double porte de la crainte et de la convoitise, et ouvre-la au Christ. Comment ouvrir au Christ ces deux battants ? En désirant le royaume des cieux, en craignant le feu de l'enfer. L'amour du monde ouvre l'entrée au diable, et l'amour de la vie éternelle l'ouvre au Christ; la crainte des maux temporels est une porte ouverte au démon, tandis que le Christ entre chez nous par la crainte des maux éternels. Les martyrs ont fermé la porte au diable, en l'ouvrant au Christ. Le monde leur a promis beaucoup, ils ont ri de ses promesses et ont fermé au diable la porte de la convoitise. Voyons s'ils l'ont ouverte au Christ : « Quiconque me « confessera devant les hommes, moi aussi « je le confesserai devant mon Père qui est « dans le ciel [2] ». Comment les confessera-t-il ? « Venez », dira-t-il, « bénis de mon Père, « recevez le royaume qui vous a été préparé « dès l'origine du monde [3] ». Il les confessera en les plaçant à sa droite. Voyons s'ils ont ouvert au Christ la porte de la crainte, qu'ils avaient fermée au diable. Dans le même endroit, le Seigneur nous avertit de la fermer au démon et de la lui ouvrir. « Ne craignez « point », dit-il, « ceux qui tuent le corps et « qui ne peuvent tuer l'âme ». Il nous avertit par là de fermer au démon la porte de la crainte. N'avons-nous donc rien à craindre ?

[1] Ephes. III, 17.— [2] Ps. CXLI, 2.— [3] Id. 3.— [4] Matth. VI, 5, 6.

[1] Ephes. IV, 27. — [2] Matth. X, 32. — [3] Id. XXV, 34.

et ne faut-il pas ouvrir au Christ cette porte de la crainte fermée au diable? Aussi, comme pour nous dire : fermez au démon, mais ouvrez pour moi, le Sauveur a-t-il ajouté : « Craignez au contraire Celui qui a le pouvoir « de jeter l'âme et le corps au feu éternel [1] ». Si donc, sur la foi en ces paroles, tu ouvres la porte au Christ, ferme-la au démon. Le Christ est à l'intérieur, c'est là qu'il habite; répands ta prière devant lui, ne cherche pas à te faire entendre de loin. Car elle n'est pas loin de vous cette sagesse de Dieu, « qui « atteint d'une extrémité à l'autre avec force, « et dispose de tout avec douceur [2] ». C'est donc dans ton âme qu'il te faut répandre ta prière devant Dieu, c'est là que sont ses oreilles. Ce n'est, en effet, « ni de l'Orient, ni « de l'Occident, ni des lieux déserts, que le Sei« gneur vous écoute ; car il est juge [3] ». Or, s'il est juge, vois dans ton cœur quelle est ta propre cause.

5. « Je répandrai ma prière devant lui, j'an« noncerai en sa présence toutes mes afflic« tions [4] ». Ces deux versets ne font que répéter les deux premiers. Il y a deux pensées dont chacune est répétée deux fois. La première est celle-ci : « De ma voix j'ai crié « vers Dieu, j'ai imploré le Seigneur de mes « cris » ; l'autre : « Je répandrai ma prière « devant lui, j'annoncerai en sa présence « toutes mes afflictions ». Devant lui est identique à sa présence, et répandre ma prière, est identique à proclamer toutes mes afflictions. Quand agiras-tu ainsi ? L'interlocuteur est alors dans la tribulation : « Quand mon âme « tombe en défaillance », nous dit-il. Pourquoi donc ton âme est-elle en défaillance, ô martyr que l'on persécute ? C'est de peur que je ne fasse à moi-même l'honneur de mes forces, et afin que je sache bien qu'un autre les produit en moi. C'est d'ailleurs l'avertissement que donne le Seigneur à ceux dont il voulait faire ses témoins : « Quand ils vous « traîneront devant les juges, ne vous inquié« tez point de ce que vous direz ; car ce n'est « point vous qui parlez, mais l'Esprit de votre « Père qui parle en vous [5] ». Arrière donc ton esprit, et que l'Esprit de Dieu parle en toi. C'est donc avec raison qu'il voulait en faire des pauvres d'esprit : « Bienheureux les « pauvres en esprit, car le royaume des cieux « leur appartient [1] ». Donc bienheureux ceux qui sont pauvres de leur esprit, et riches de l'Esprit de Dieu; car tout homme qui suit son esprit est un orgueilleux; qu'il soumette son esprit, et reçoive l'Esprit de Dieu. Il cherchait les hauts lieux, qu'il reste dans la vallée. S'il s'élève en haut, les eaux s'écouleront loin de lui ; s'il demeure dans la vallée, il en sera rempli, et il lui arrivera comme au sein dont il est dit : « Des fleuves d'eau vive cou« leront de son sein [2] ». Donc « pendant la « défaillance de mon âme, j'ai annoncé en « votre présence ma tribulation », j'étais humble, et je confessais devant vous la défaillance de mon esprit, étant comblé de votre Esprit-Saint.

6. Quant aux hommes, en apprenant la défaillance de mon esprit, ils ont désespéré de moi, et ils ont dit : Nous l'avons pris, nous l'avons accablé : « Mais vous, Seigneur, vous « avez connu mes sentiers ». Ils me croyaient abattu, vous saviez que j'étais debout. Ceux qui me persécutaient, qui s'étaient emparés de moi, croyaient que mes pieds étaient embarrassés; mais ce sont leurs pieds au contraire qui sont embarrassés, et ils sont tombés : « Mais nous nous sommes levés et « redressés [3]. Car mes yeux sont toujours fixés « sur le Seigneur, parce que c'est lui qui dé« gagera mes pieds du filet [4] ». J'ai continué ma course; « et celui-là sera sauvé qui aura « persévéré jusqu'à la fin [5] ». Ils me croyaient accablé, et moi je marchais. Où est-ce que je marchais ? Dans les sentiers que ne voyaient pas ceux qui croyaient m'avoir pris; dans les sentiers de votre justice, dans les sentiers de vos préceptes. « Vous connaissiez en effet mes « sentiers », que ne connaissait pas le persécuteur; autrement il ne me porterait point envie, mais il y marcherait avec moi. Quels sont donc ces sentiers, sinon les voies dont il est dit ailleurs : « Le Seigneur connaît la voie « des justes, mais la voie des impies périra [6]? » Il ne dit point que le Seigneur ne connaît pas la voie des impies; mais bien : « Dieu « connaît la voie des justes, celle des impies « périra ». Car tout ce que Dieu ne connaît pas doit périr. Dans beaucoup d'endroits de l'Ecriture, connaître, pour Dieu, c'est sauver. Connaître, c'est garder, comme ne pas connaître, c'est damner. Comment, en effet, celui qui

[1] Matth. x, 28-32. — [2] Sag. viii, 1. — [3] Ps. lxxiv, 7. — [4] Id. cxli, 1. — [5] Matth. x, 19, 20.

[1] Matth. v, 3. — [2] Jean, vii, 38.— [3] Ps. xix, 9.— [4] Id. xxiv, 15. — [5] Matth. x, 22. — [6] Ps. i, 6.

connaît tout pourrait-il dire à la fin du monde : « Je ne vous connais pas [1] ? » Qu'ils ne s'applaudissent point dès lors en disant que le juge ne les connaît point. C'est déjà un châtiment que n'être point connu du juge. Ces voies dès lors, dont il est dit que le Seigneur les connaît, le Prophète les appelle ici des sentiers, quand il dit : « Vous con« naissez mes sentiers ». Tout sentier, en effet, est une voie, mais toute voie n'est pas un sentier. Pourquoi donc ces voies sont-elles appelées des sentiers, sinon parce qu'elles sont des voies étroites ? La voie large est celle des impies, la voie étroite celle des justes.

7. Dire la voie et les voies, c'est tout un, de même que dire l'Eglise ou les Eglises, le ciel ou les cieux. L'un est au pluriel, l'autre au singulier. L'Eglise, à cause de son unité, n'est qu'une Eglise : « Ma colombe est unique, « l'unique de sa mère [2] ». Mais il y a plusieurs Eglises, si l'on envisage les diverses assemblées des fidèles en divers endroits : « Les « Eglises de la Judée se réjouissaient dans le « Christ, parce que celui qui naguère nous « persécutait, annonce maintenant la foi qu'il « voulait détruire ; et ils glorifiaient Dieu à « mon sujet [3] ». Il dit ici les Eglises, et ailleurs il parle d'une seule Eglise : « Ne donnez au« cun scandale aux Juifs, ni aux Grecs, ni à « l'Eglise de Dieu [4] ». Il en est donc de même de la voie et des voies, du sentier et des sentiers. Pourquoi les sentiers, et pourquoi le sentier ? De même que nous avons donné la raison de l'Eglise et des Eglises, nous devons rendre compte du sentier et des sentiers. On dit les sentiers de Dieu, à cause de la pluralité des préceptes, et comme tous les préceptes peuvent se réduire à un seul, comme « la « plénitude de la loi est la charité [5] », toutes ces voies divisées en plusieurs préceptes peuvent se réduire à une seule, puisque notre voie c'est la charité. Voyons si la charité est une voie. Ecoutons l'Apôtre : « Je vous en« seigne une voie bien supérieure encore [6] ». Quelle est cette voie, ô saint Apôtre ? Ecoute bien cette voie : « Quand je parlerais toutes « les langues des hommes et des anges mêmes, « si je n'ai point la charité, je suis comme « un airain sonnant et une cymbale retentis« sante. Quand j'aurais le don de prophétie, « que je pénétrerais tous les mystères et « toutes les sciences, et quand j'aurais toute « la foi possible, jusqu'à transporter les mon« tagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis « rien. Et quand je distribuerais toutes mes « richesses aux pauvres, et que je livrerais « mon corps pour être brûlé, si je n'ai point « la charité, tout cela ne sert de rien [1] ». C'est donc la charité qu'il appelle une voie suréminente. Cette voie si relevée, mes frères, est une voie merveilleuse. Et parce qu'elle est très-relevée, elle est aussi de beaucoup la meilleure; car ce qui est éminent, est élevé; or, rien de plus relevé que la voie de la charité, et il n'y a que les humbles pour y marcher. Ces sentiers donc, la charité les appelle des préceptes. « Vous connaissez mes sen« tiers », dit le Prophète; vous savez que tout ce que j'endure, est par amour pour vous, vous savez qu'en moi la charité souffre tout; vous savez que si je livre mon corps pour être brûlé, j'ai cette charité sans laquelle rien ne me servirait.

8. Qui, mes frères, connaît véritablement ces voies de l'homme, sinon celui à qui le Prophète a dit : « Vous connaissez mes voies ? » Quelles que soient les actions des hommes sous nos yeux, nous ne savons quelle intention les a dictées. Combien est-il d'impies, qui, mesurant les autres sur eux-mêmes, disent de nous que nous cherchons dans l'Eglise des honneurs, des applaudissements, des avantages temporels ? Combien m'accusent de ne vous parler que pour me faire acclamer et applaudir par vous, et de n'avoir d'autre but, d'autre intention dans mes discours ? Comment leur montrer que telle n'est point mon intention ? Je n'ai plus qu'à dire : « Vous connaissez mes sentiers ». Comment ces accusateurs savent-ils ce que vous-mêmes ne savez point ? Comment savent-ils ce qu'à peine je connais moi-même ? Car ce n'est point à moi de me juger : celui qui me juge, c'est le Seigneur [2]. Je ne sais ce que, dans son ignorance, Pierre présumait de lui-même, quand le médecin ne présumait point de ses forces autant que lui. Crions donc vers Dieu avec un cœur pur et plein de piété, car c'est un véritable cri : « Seigneur, vous con« naissez mes voies ». Mais veux-tu que le Seigneur te conduise par ses voies ? Sois doux, sois calme, loin de toi toute obstina-

[1] Matth. VII, 23. — [2] Cant. VI, 8. — [3] Gal. I, 22, 24. — [4] I Cor. , 32. — [5] Rom. XIII, 10. — [6] I Cor XIII, 31.

[1] I Cor. XIII, 1-3. — [2] Id. IV, 3, 4.

tion, tout orgueil, garde-toi d'élever et de secouer la tête « comme le cheval et le mulet « qui n'ont point d'intelligence [1] ». Si tu es doux, si tu es calme, tu seras une monture pour Dieu qui te conduira par ses voies. Car il conduira les humbles dans la justice, et enseignera ses voies aux hommes doux [2]. « C'est donc vous, ô mon Dieu, qui connaissez « mes voies ».

9. « Dans cette voie où je marchais, ils « m'ont caché un piége ». Cette voie par où il marchait, c'est le Christ; et c'est là que lui ont tendu des piéges ceux qui persécutent les chrétiens, et au nom du Christ. « C'est donc « là qu'ils m'ont caché un piége ». Pourquoi me porter envie, pourquoi me persécuter? Parce que je suis chrétien. Si donc c'est parce que je suis chrétien qu'ils me persécutent, « ils « m'ont caché un piége dans la voie où je « marchais ». Autant qu'il est en eux, ils m'ont tendu des piéges dans la voie où je marche ; autant que le peuvent leurs désirs, que le peuvent leurs efforts, que le peuvent leurs vœux, ils ont voulu me prendre au piége dans la voie où je marchais. « Mais le Seigneur « connaît la voie des justes [3] », et, « vous, « Seigneur, connaissez mes sentiers ». Voilà ce qu'ils ont désiré ; mais comme c'est vous qui êtes ma voie, vous ne leur permettrez point de me tendre des piéges en vous-même. C'est au nom du Christ en effet que les hérétiques veulent nous préparer des embûches, et ils se trompent eux-mêmes. Ce qu'ils croient mettre dans la voie, ils le placent en dehors, car eux-mêmes sont en dehors ; et ils ne peuvent tendre des piéges où ils ne sont point. Mais le Prophète parle dans le sens de leurs désirs, de leurs vœux, de leur intention ; car il est dit formellement ailleurs : « Ils m'ont « tendu un piége près de la route [4] ». Dire « dans la voie », c'est parler dans le sens de leurs désirs, de leurs vœux ; dire « près de la « route », ou « près des sentiers », c'est parler selon la vérité. Car le piége n'est point dans le sentier, n'est point dans la voie elle-même, qui est le Christ ; mais bien près des sentiers. Le Christ ne leur permet pas de le placer dans la voie, de peur que nous ne puissions la suivre ; il permet seulement qu'on le tende le long de la voie, afin de nous prémunir contre tout écart. Un païen s'imagine me tendre un piége dans la voie, quand il me dit : Tu adores un Dieu crucifié. Il s'en prend à la croix de Jésus-Christ qu'il ne comprend point. Il croit mettre dans le Christ ce qu'il ne met que le long du chemin. Mais que je ne sorte point du Christ, et je ne quitterai point la voie pour tomber dans le piége. Qu'il insulte au crucifié, comme il lui plaira, je n'en verrai pas moins la croix de Jésus sur le front des rois. Ce qu'il raille, c'est mon salut. Rien de plus orgueilleux que le malade qui a des sarcasmes pour le remède qui le guérit ; s'il n'en riait point, il le prendrait et serait sauvé. Cette croix est le symbole de l'humilité, et un excès d'orgueil ne laisse point connaître à ce malade ce qui guérirait la tumeur de son âme. Et moi, si je connais ce remède, je marche dans la voie. Loin de rougir de la croix, je la porte non plus d'une manière invisible, mais sur mon front. Il y a beaucoup de sacrements que nous recevons de manières différentes : les uns, comme vous le savez, c'est notre bouche qui les reçoit ; d'autres, c'est tout notre corps ; mais comme c'est notre front qui rougit, celui qui a dit : « Si quelqu'un rougit de moi devant les « hommes, je rougirai de lui devant mon « Père qui est dans les cieux [1] », a voulu établir sur le siége même de la pudeur ce que les païens appellent une ignominie. Ecoute les reproches que l'on fait à un impudent : c'est un effronté, dit-on. Qu'est-ce à dire : il n'a pas de front? C'est un impudent. Que mon front ne soit donc point nu, qu'il soit couvert par la croix de mon Seigneur. Donc, « ils « m'ont tendu des piéges dans cette voie où je « marchais » : autant qu'il était en eux, car ils ne les ont placés en réalité que le long de la voie, et moi je serai en sûreté, si je ne sors point de cette voie sacrée. « Tu ne sais point », dit l'Ecriture, « que tu marches parmi les « piéges [2] ». Qu'est-ce à dire, parmi les piéges? Dans la voie du Christ bordée de piéges de part et d'autre : piéges à droite, et piéges à gauche ; piéges de la prospérité à droite, et piéges de l'adversité à gauche ; piéges à droite, ou promesses du monde ; piéges à gauche, ou menaces du monde. Pour toi, marche au milieu des piéges, sans t'éloigner de la voie, sans te laisser prendre aux promesses, ni abattre par les menaces. « Dans le chemin où « je marchais, ils m'ont caché leurs embû- « ches ».

[1] Ps. XXX, 9. — [2] Id. XXIV, 9. — [3] Id. I, 6. — [4] Id. CXXXIX, 6.

[1] Luc, IX, 26. — [2] Eccli. IX, 20.

10. « Je considérais à droite, et je voyais [1] ». Il voyait, parce qu'il regardait à droite ; c'est s'aveugler, que regarder à gauche. Qu'est-ce à dire : considérer à droite ? Où seront ceux à qui l'on dira : « Venez, bénis de mon « Père, et possédez le royaume [2] ? » Mais ils seront à gauche, ceux à qui l'on dira : « Allez « au feu éternel, préparé au diable et à ses « anges [3] ». Au milieu du monde menaçant et frémissant de rage, au milieu des persécutions, des outrages se multipliant à chaque pas, au milieu des terreurs, le Prophète méprisait le présent, envisageait l'avenir, et considérait à droite où il doit être un jour ; c'est là qu'il était par la pensée, là qu'il regardait, là qu'il voyait, et dès lors, tout lui était supportable; mais ses persécuteurs ne voyaient point. Aussi, après avoir dit : « Je considérais à « droite, et je voyais », il ajoute aussitôt : « Et « nul ne me connaissait ». Quand nous endurons tout, qui connaît notre dessein, et si nous regardons à droite ou à gauche ? Chercher dans tes souffrances l'applaudissement des hommes, c'est regarder à gauche ; mais dans tes souffrances, chercher les promesses de Dieu, c'est regarder à droite; mais regarder à droite, c'est voir, comme regarder à gauche, c'est demeurer aveugle ; et encore, regarder à droite, c'est n'être connu de personne. Qui te consolera en effet, sinon ce Seigneur à qui tu as dit : « Et vous avez connu « mes sentiers ! Mais nul ne me connaissait ? »

11. « La fuite m'est fermée ». Il se regarde comme environné de toutes parts. « La fuite « m'est fermée ». Que ses persécuteurs disent avec outrage : Le voilà accablé, le voilà pris, enfermé, vaincu, sa fuite n'est plus possible. La fuite est fermée à l'homme qui ne fuit point. Mais celui qui ne fuit point, endure tout ce qu'il peut pour le Christ : c'est-à-dire que son âme ne connaît point la fuite ; car le corps peut fuir ; on nous l'accorde, on nous le permet, d'après cette parole du Sauveur : « S'ils vous poursuivent dans une ville, fuyez « dans une autre [4] ». Mais la fuite est fermée à l'homme dont le cœur ne fuit pas. Or, il importe de savoir pourquoi il ne fuit pas, si c'est parce qu'il est environné, ou parce qu'il est pris, ou parce qu'il est courageux ; car la fuite est fermée au captif, comme elle est fermée à l'homme vaillant. Quelle fuite alors nous faut-il éviter ? Quelle fuite nous est fermée ? Celle dont le Seigneur a dit dans l'Evangile : « Que le bon pasteur donne sa vie « pour ses brebis ; mais que le mercenaire et « celui qui n'est point pasteur s'enfuit quand il « voit venir le loup ? » Pourquoi fuir quand vient le voleur ? « Parce qu'il se met peu en peine des « brebis [1] ». Cette fuite était fermée à notre interlocuteur, soit que nous l'entendions de Jésus-Christ Notre-Seigneur, notre chef qui est mort pour tous, soit de nos martyrs qui sont ses membres, et qui, eux aussi, sont morts pour leurs frères. Ecoutez ce mot de saint Jean : « De même qu'il a donné sa vie pour « nous, et nous aussi, nous devons donner « notre vie pour nos frères [2] ». Mais quand ils donnent leur vie, le Christ la donne aussi, puisqu'il s'écrie quand on les persécute : « Saul, « Saul, pourquoi me persécuter [3] ? » « La fuite « m'est fermée, et nul ne recherche mon « âme ». Il n'est donc personne pour en vouloir à sa vie ? Comment, il voit les hommes qui ont conjuré sa mort, qui veulent répandre son sang, et il n'est personne qui recherche son âme ? Cette parole peut avoir deux sens ; de même que la fuite est fermée en deux manières, puisque ni le captif, ni l'homme vaillant ne fuient point ; de même des persécuteurs ou des amis peuvent chercher la vie d'un homme. Ainsi donc « nul ne « recherche son âme », signifie ici ils persécutent mon âme, mais ils ne la recherchent point. S'ils cherchaient mon âme, ils la trouveraient attachée à vous ; et s'ils savaient la chercher, ils sauraient l'imiter ; et pour que vous sachiez encore que des persécuteurs peuvent chercher l'âme d'un homme, il est dit ailleurs : « Qu'ils soient couverts de honte « et d'ignominie, ceux qui recherchent mon « âme [4] ».

12. « J'ai crié vers vous, Seigneur ; j'ai dit : « Vous êtes mon espérance [5] ». Au milieu de mes douleurs et de mes tribulations, » j'ai dit : « Vous êtes mon espérance ». Ici-bas vous êtes mon espérance, et c'est ce qui me donne la patience. « Vous êtes mon partage », non point ici-bas; mais « dans la terre des vi- « vants ». Dieu donne une portion dans la terre des vivants ; mais cette portion n'est point en dehors de lui. Que donnerait-il à celui qui l'aime, si ce n'est lui ?

13. « Soyez attentif à ma prière, parce que

[1] Ps. CXLI, 5.— [2] Matth. XXV, 34.— [3] Id. 41. — [4] Id. X, 23.

[1] Jean, X, 11-13. — [2] I Jean, III, 16. — [3] Act. IX, 4. — [4] Ps. XXXIX, 15. — [5] Id. CXLI, 6.

« je suis humilié à l'excès [1] ». Humilié par les persécuteurs, humilié par l'aveu. Il s'humilie d'une manière invisible, quand ses ennemis l'humilient visiblement. Dieu donc le relève, et d'une manière visible, et d'une manière invisible. Ce fut invisiblement qu'il releva les martyrs; mais ils le seront d'une manière visible, quand ce corps corruptible sera revêtu d'incorruption à la résurrection des morts, quand cette chair contre laquelle seule pouvaient sévir les méchants, sera renouvelée. « Ne craignez point ceux qui tuent « le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme [2] ». Or, qu'est-ce qui a péri ? qu'ont-ils tué ? Peuvent-ils même faire périr ce qu'ils tuent? Non pas. Ecoute la promesse du Seigneur : « En vérité, je vous le déclare, pas un cheveu « de votre tête ne périra [3] ». A quoi bon t'inquiéter des autres membres, quand un seul cheveu ne doit pas périr ?

14. « Délivrez-moi de mes persécuteurs ». De qui pensez-vous qu'il veuille être délivré? Des hommes qui le persécutaient ? Sont-ce bien les hommes qui sont nos ennemis? Nous avons des ennemis invisibles qui nous persécutent bien autrement. L'homme nous poursuit pour tuer notre corps, l'autre ennemi pour enlever notre âme. Il a donc des instruments; car il est dit qu' « il exerce main« tenant son pouvoir sur les enfants de rébel« lion [4] ». Au moyen de ses instruments, c'est-à-dire au moyen des hommes dont il se sert, il persécute le corps à l'extérieur, afin de ruiner l'âme à l'intérieur; car si l'âme demeure ferme quand le corps succombe, le piége est détruit et nous sommes délivrés. Nous avons donc d'autres ennemis; demandons à Dieu qu'il nous en délivre, de peur qu'ils ne nous séduisent, ou en nous accablant par les maux de cette vie, ou en nous corrompant par ses attraits. Quels sont ces ennemis? Voyons si quelque serviteur de Dieu, quelque soldat vaillant qui a lutté contre eux n'en a point parlé ouvertement. Ecoute ce mot de l'Apôtre : « Vous n'avez « point à lutter contre le sang et la chair [5] ». N'allez donc point haïr les hommes, les regarder comme vos ennemis, et croire que leurs inimitiés pourront vous accabler : ces hommes que vous craignez ne sont que chair et que sang ; « et nous n'avons pas à combattre « contre le sang et la chair », dit l'Apôtre, voulant nous montrer son mépris pour des hommes assujétis à la mort. Contre qui donc nous faut-il combattre ? « Contre les princes, « contre les puissances, contre ceux qui diri« gent ce monde ténébreux [1] ». Tu es effrayé à ce mot, de « directeur du monde » ; car s'ils sont les princes de ce monde, iras-tu donc au-delà du monde pour en être délivré? irastu au-delà du monde pour échapper à leur puissance ? Par ceux qui dirigent ce monde ténébreux, tu ne dois donc pas comprendre ceux qui dirigent le ciel et la terre, lesquels sont les ouvrages de Dieu. Mais si l'on appelle monde le ciel et la terre, les méchants s'appellent aussi le monde. Pourquoi le monde? parce qu'ils aiment le monde; et dès lors ils sont ténèbres parce qu'ils sont impies. Aussi, que dit saint Paul à plusieurs d'entre eux qui avaient embrassé la foi? « Vous « étiez autrefois ténèbres, vous êtes mainte« nant lumière dans le Seigneur [2] ». Voyez donc par qui vous étiez gouvernés avant d'être lumière, et quand vous étiez ténèbres. Par qui sont dirigés les impies, sinon par le diable, comme les hommes de foi et de piété sont dirigés par Jésus-Christ? C'est donc au diable et à ses anges que saint Paul donne le nom de princes du monde, c'est-à-dire princes de ceux qui aiment le monde, princes des pécheurs, ou des ténèbres de cette vie; tels sont les ennemis dont nous devons prier Dieu qu'il veuille bien nous délivrer.

15. Voyez aussi deux mondes, clairement précisés dans un endroit de l'Ecriture, dans l'Evangile ; le monde que Dieu a fait, et le monde que dirige le diable, c'est-à-dire les amis du monde. Car Dieu qui a fait les hommes, ne les a point faits amis du monde. Aimer le monde est un péché, et Dieu n'a point fait le péché. Ecoutez donc ce double monde que je vous annonçais. « Il était dans ce « monde [3] », est-il dit. Mais de qui est-il dit qu'il était dans ce monde, sinon de Jésus-Christ qui est la sagesse de Dieu, et dont je vous ai dit tout à l'heure : « Elle atteint avec « force d'une extrémité à l'autre, et dispose « tout avec douceur [4] ? Elle atteint partout « à cause de sa pureté, et rien de souillé n'est « en elle [5] ». Donc « il était dans le monde, et « le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a

[1] Ps. CXLI, 7. — [2] Matth. X, 28. — [3] Luc, XXI, 18. — [4] Ephés. II, 2. — [5] Id. VI, 12.

[1] Ephés. VI, 12. — [2] Id. V, 8. — [3] Jean, I, 10.— [4] Sag. VIII, 1.— [5] Id. VII, 24, 25.

« point connu ». Ce n'est donc point le monde fait par Jésus qui est régi par les princes et par les puissances des ténèbres [1]; mais le monde qui n'a point connu Jésus-Christ, c'est-à-dire les amis du monde, les pécheurs, les injustes, les orgueilleux et les infidèles. Comment les pécheurs sont-ils le monde ? Parce qu'ils aiment le monde, et qu'en l'aimant ils habitent le monde ; comme on appelle maison et la bâtisse et ceux qui l'habitent. Dire d'une maison qu'elle est bonne, s'entend souvent de la bâtisse, comme une bonne maison s'entend aussi de ceux qui y demeurent. Mais on dit encore en deux manières : Gare à cette maison ! elle est mauvaise; tantôt c'est parce qu'elle menace ruine, et que tu pourrais y être écrasé ; tantôt : Prends garde à cette maison, signifie : gare au lac des chasseurs, crains, ô pauvre, d'y être opprimé par le riche, ou victime de quelque fraude. Comme donc il y a maison et maison, de même il y a monde et monde. Mais pourquoi les justes, qui sont aussi dans le monde, ne sont-ils point appelés le monde ? L'Apôtre l'a dit : « Etant dans la « chair, nous ne combattons pas selon la « chair [2]; mais notre conversation est dans le « ciel [3] ». Le juste habite dans la chair ; mais son cœur est en Dieu. Lui-même est appelé monde, si c'est en vain qu'il entend : En haut les cœurs ; mais s'il ne l'entend pas en vain, qu'il habite en haut. « Vous êtes morts », dit l'Apôtre, « et votre vie est cachée en Dieu « avec le Christ [4] ». Mais ceux dont la vie est ici-bas, c'est-à-dire ceux dont les affections et les désirs se traînent sur la terre, rétrécis et embarrassés, sont justement appelés mondains. Car il est aussi naturel d'appeler monde ceux qui habitent le monde, que d'appeler maison ceux qui demeurent dans une maison. Il y a donc monde et monde ; « le monde a été fait par lui, et le monde ne « l'a point connu ». Voilà donc un monde fait par le Seigneur, et un monde qui n'a point connu le Seigneur. Chante l'édifice, aime l'architecte, et sans désirer d'habiter dans l'édifice, habite dans l'architecte lui-même.

16. « Délivrez-moi de ceux qui me pour« suivent; car ils se sont fortifiés contre « moi ». De qui cette parole : « Ils se sont for« tifiés contre moi ?» C'est la plainte du corps du Christ, la plainte de l'Eglise, la plainte des membres du Christ, qui s'écrient : Voilà que s'accroît le nombre des pécheurs. « Or, à « mesure que se multiplie l'iniquité, la cha« rité se refroidit chez plusieurs [1]. Délivrez-moi « de ceux qui me persécutent, parce qu'ils se « sont fortifiés contre moi ».

17. « Délivrez mon âme de son cachot, afin « qu'elle confesse votre nom ». Nos devanciers ont entendu ce cachot de différentes manières, et peut-être est-ce bien ce cachot qui est désigné dans la « caverne » du titre. Voici en effet le titre du psaume : « Prière « intelligente pour David lui-même, quand il « était dans la caverne ». Cette caverne serait alors le cachot dont nous parlons. Voici deux points à expliquer ; comprendre l'un, c'est aussi comprendre l'autre. Les mérites font le cachot; car une même demeure peut être une prison pour l'un, une habitation pour l'autre. Celui qui garde un captif, le gardât-il dans sa propre maison, et celui qui est gardé, voilà deux hommes qui sont dans la prison ; mais dira-t-on du premier qu'il est en prison ? C'est une même demeure pour l'un et pour l'autre ; mais la liberté en fait pour l'un une maison, la captivité une prison pour l'autre. Quelques-uns donc ont pensé que cette caverne, ce cachot c'est le monde, et que l'Eglise demande à Dieu d'être délivrée de cette prison, c'est-à-dire de ce monde qui est sous le soleil, où tout est vanité. Car il est dit : « Tout est « vanité et présomption d'esprit dans toute « entreprise et tout labeur de l'homme sous « le soleil [2] ». Dieu donc nous promet que hors de ce monde nous serons dans je ne sais quel repos; et c'est peut-être ce qui nous fait dire à propos de cette terre : « Délivrez mon « âme de sa prison ». Par la foi et par l'espérance, notre âme est en Jésus-Christ, comme nous l'avons dit tout à l'heure : « Votre vie « est cachée en Dieu avec le Christ [3] ». C'est notre corps qui est dans la prison, qui est dans le monde. Si le Prophète disait : Tirez mon corps de la prison, nous comprendrions que la prison c'est le monde. Et néanmoins, peut-être à cause de tout ce qui nous retient dans le monde, de ces convoitises terrestres contre lesquelles nous avons à lutter et à combattre ; car « nous sentons dans nos « membres une loi qui est contraire à la loi « de l'esprit [4] », avons-nous raison de dire : Délivrez mon âme de ce monde, c'est-à-dire des fatigues et des tribulations de cette vie.

[1] Ephés. VI, 12.— [2] II Cor. X, 3.— [3] Philip. III, 20.— [4] Coloss. III, 3.

[1] Matth. XXIV, 12.— [2] Eccles. I, 2, 3.— [3] Coloss. III, 3.— [4] Rom. VII, 23.

Car ce n'est point cette chair que vous avez faite, mais bien la corruption de la chair, les peines et les tribulations qui sont une prison pour moi.

18. D'autres ont soutenu que cette prison, cette caverne, c'est notre corps, et que tel est le sens de « tirez mon âme de la prison ». Mais ce sens n'est point très-solide. Que voudrait dire, en effet : « Tirez mon âme de la prison », ou tirez mon âme de mon corps ? Est-ce que les âmes des scélérats ne quittent point le corps pour aller dans des supplices plus cruels qu'ils n'en ont endurés sur la terre ? Quelle est donc l'importance de cette prière : « Délivrez mon âme de la prison », puisque tôt ou tard elle doit en sortir ? Serait-ce un juste qui dirait : Que je meure maintenant ; délivrez mon âme de cette prison du corps ? Trop d'empressement serait un défaut de charité. Il doit sans doute en avoir le désir, il doit y aspirer et dire avec l'Apôtre : « J'ai un « ardent désir d'être délivré des liens du « corps, et d'être avec Jésus-Christ, ce qui est « sans comparaison le meilleur [1] ». Mais où serait la charité ? Aussi dit-il ensuite : « Mais « demeurer dans la chair est pour moi une « nécessité à cause de vous [2] ». Que le Seigneur dès lors nous délivre du corps quand il lui plaira. On pourrait appeler aussi notre corps une prison, non que Dieu ait fait cette prison, mais parce qu'il est un supplice et qu'il est mortel. Il faut, en effet, considérer dans notre corps, et l'œuvre de Dieu et la peine du péché. Cette forme, ce port, cette démarche, la disposition des membres, l'action des sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, toute cette construction, cette admirable architecture ne peut être que l'œuvre de Dieu qui a tout fait et dans le ciel et sur la terre, et ce qu'il y a de plus élevé comme ce qui est plus infime, et ce qui est visible comme ce qui est invisible. Où est donc le châtiment dans notre corps ? C'est que la chair est corruptible, qu'elle est fragile, qu'elle est mortelle, qu'elle est dans l'indigence ; il n'en sera plus ainsi au moment de la récompense. Nous aurons en effet notre corps, puisque c'est le corps qui ressuscitera. Qu'est-ce donc que nous n'aurons plus ? La corruption ; puisque ce corps corruptible sera devenu incorruptible [3]. Si donc la chair est une prison pour toi, ce n'est point le corps qui est cette prison, mais la corruption du corps. Votre corps a été fait bon par Dieu qui est bon ; mais, comme il est juge et juste, il l'a condamné à la corruption. Le corps est donc un bienfait, la corruption un châtiment. Alors « délivrez mon « âme de sa prison » pourrait bien signifier : Tirez mon âme de la corruption. Ce sens n'est plus un blasphème, on le comprend.

19. Mais enfin, selon moi, « délivrez mon « âme de sa prison » voudrait dire, délivrez-la de ce lieu étroit. Un homme qui a de la joie est au large même dans sa prison ; un homme qui est triste est à l'étroit dans une vaste plaine. Donc il supplie Dieu de le délivrer de l'angoisse ; bien qu'il soit en effet au large par l'espérance, le présent le tient néanmoins à l'étroit. Ecoute les angoisses de l'Apôtre : « Je « n'ai point eu l'esprit en repos, parce que je « n'ai point trouvé mon frère Tite [1] ». Ailleurs : « Qui est faible sans que je sois faible avec « lui ? qui est scandalisé sans que je brûle [2] ? » Etre faible, et brûler, n'est-ce donc pas être dans les peines, dans la prison ? Mais à ces peines la charité fait produire des couronnes. De là cette autre parole : « Il me reste à rece« voir la couronne de justice que me rendra « en ce jour le Seigneur qui est un juste « juge [3] ». Tel est le sens de ces paroles : « Tirez mon âme de son cachot, afin qu'elle « confesse votre nom ». Une fois délivrée de la corruption, qu'aura-t-elle à confesser ? Il n'y a là aucun péché, mais des louanges ; or, la confession s'entend de deux manières : ou de l'aveu des péchés, ou des louanges de Dieu. Quant à la confession des péchés, chacun la connaît, elle est tellement connue du peuple, que si l'on vient, dans une lecture, à prononcer le nom de confession, qu'il soit pris dans le sens d'une confession des péchés, ou dans le sens d'une confession de louanges, chacun se frappe aussitôt la poitrine. On connaît donc la confession des péchés, voyons maintenant si l'on connaît la confession de louanges. Où le trouver ? On lit dans les saintes Ecritures : « Voici ce que vous direz dans « votre confession : C'est que toutes les œuvres « du Seigneur sont parfaitement bonnes [4] ». C'est donc là une confession de louanges. Ailleurs le Seigneur s'écrie : « Je vous con« fesserai, ô mon Père, Seigneur du ciel et de « la terre [5] ». Que confessait-il ? Ses péchés ?

[1] Philipp. I, 23. — [2] Id. 24. — [3] I Cor. XV, 53.

[1] II Cor. II, 13. — [2] Id. XI, 29. — [3] II Tim. IV, 8. — [4] Eccli. XXXIX, 20, 21. — [5] Matth. XI, 25.

Non ; la confession du Christ était donc une louange. Ecoute cette louange adressée à son Père : « C'est », dit-il, « parce que vous avez « dérobé ces mystères aux sages et aux savants « et que vous les avez révélés aux petits [1] ». Ainsi donc, mes frères, parce que nous habiterons dans la maison du Seigneur, après ces angoisses de la corruption, toute notre vie ne sera qu'une louange en l'honneur de Dieu. Plusieurs fois déjà nous l'avons dit : quand il n'y aura plus de nécessité, tout ce qui tient à la nécessité cessera aussi. Là nous n'aurons plus rien à faire, je ne dirai pas ni le jour, ni la nuit, puisqu'il n'y aura pas de nuit, mais un jour et un jour unique, nous n'aurons d'autre tâche que de louer Dieu que nous aimons ; car alors nous le verrons. Maintenant nous le désirons, nous le bénissons sans le voir ; quel amour, quels chants d'allégresse quand nous le verrons ! Ce sera la louange continuelle d'un amour sans fin. Ainsi vivrons-nous alors ; « délivrez donc notre âme « de ce cachot, afin qu'elle confesse votre saint « nom ». « Bienheureux ceux qui habitent dans « votre maison, ils vous béniront de siècle en « siècle [1] ». La prison nous retient maintenant, parce que « la chair qui se corrompt appe- « santit l'âme [2] ». Ce n'est point la chair qui appesantit l'âme, car nous aurons alors une chair ; mais « la chair qui se corrompt ». Notre prison n'est donc point notre corps, mais la corruption. « Délivrez mon âme de son cachot, « afin qu'elle confesse votre nom, ô mon « Dieu ». Ce qui va suivre maintenant est dit au nom de Jésus-Christ, notre chef, et cette parole est semblable à celle qui terminait hier. Voici cette parole d'hier, s'il vous en souvient : « Je suis seul jusqu'à ce que j'aie passé [3] ». Quelle est la dernière ici ? « Les justes m'at- « tendent jusqu'à ce que vous m'ayez donné « ma récompense ».

[1] Matth. XI, 25.

[1] Ps. LXXXIII, 5. — [2] Sag. IX, 15. — [3] Ps. CXL, 10.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXLII.

SERMON AU PEUPLE.

LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST DANS L'ÉGLISE.

David est ici la figure du Christ, et Absalon, la figure de Judas. Le Christ est né de la sainte Vierge ou de cette cité de Dieu que lui-même a fondée : de là cette femme vêtue du soleil, foulant aux pieds la lune ou la mortalité. C'est le Christ qui souffre en nous qui sommes ses membres, lui qui est un avec son Père, et un avec nous, qui l'avons revêtu. Judas, fils de l'Epoux, persécutait donc l'Epoux, ce qui existe encore aujourd'hui ; de là ces plaintes du Christ contre ses ennemis intérieurs. Souvenez-vous de moi dans *votre* justice, et non dans celle qui me viendrait de la loi, mais dans celle de la foi ; et n'entrez pas en jugement avec votre serviteur, qui se défie de ses œuvres, puisque devant vous nul fils d'Adam n'est juste. Quiconque vous sert est votre ami, et vos amis, comprenant qu'ils avaient besoin de miséricorde, disaient comme nous : « Remettez-nous nos dettes ». L'ennemi nous persécute, en nous détournant du ciel, en nous jetant dans les ténèbres, comme ceux qui sont justement condamnés à mourir ; mais comme le Christ n'avait rien en lui de répréhensible, il se plaint ici comme au jardin des Oliviers. Le Prophète médite les œuvres de Dieu, afin d'en admirer plus parfaitement l'ouvrier, de qui nous vient tout bien qui est en nous ; car de nous-mêmes nous n'avons que la malice, et c'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire. En voyant que tout bien me vient de Dieu, j'ai tendu mes mains vers vous ; car mon âme a soif de vous, hâtez-vous de me donner le bonheur, car mon esprit s'est affaissé en moi. Ne détournez pas de moi votre face, comme vous l'avez fait quand j'étais orgueilleux, autrement je tomberais dans ces ténèbres où l'on n'a plus que le mépris. Je veux espérer en vous par la patience, vous chercher par de bonnes œuvres et dans le secret. C'est dans les ténèbres que le pécheur cherche un refuge, l'homme contrit cherche en Dieu un refuge contre les princes du monde, qui entreraient en nous comme en Judas, recevant indignement le morceau de pain. Apprenez-moi à faire votre volonté, parce que vous êtes mon Dieu, mon héritage ; c'est à vous de nous prescrire ce que nous devons faire, c'est vous qui nous sauverez à cause de votre saint nom.

1. Je dirai ce que Dieu voudra bien m'inspirer, sur le psaume que l'on vient de chanter. Hier notre psaume était court, et le temps nous permettait de parler longuement sur quelques versets ; aujourd'hui que le psaume est plus long, nous ne pouvons nous arrêter

aussi longtemps à chaque parole, de peur que Dieu ne nous permette point de l'achever.

2. Voici le titre du psaume. « Pour David, « quand son fils le poursuivait [1] ». Or, le livre des Rois nous apprend que cela s'est fait, qu'Absalon se déclara l'ennemi de son père [2], qu'il souleva contre lui non-seulement une guerre civile, mais une guerre domestique. Quant à David, loin de succomber sous le poids de cette injustice, il s'humilia profondément, accepta ce châtiment de Dieu, supporta ce remède amer, sans rendre injustice pour injustice, mais avec un cœur toujours prêt à suivre la volonté de Dieu. Ce David fut donc louable. Mais il nous faut reconnaître un autre David, qui eut vraiment la main puissante, comme l'exprime ce mot David, et qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ces faits anciens étaient des figures de l'avenir ; et je ne veux point m'arrêter à vous expliquer ce que vous avez entendu souvent, et fort bien retenu. Cherchons donc dans ce psaume notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui s'annonce lui-même dans cette prophétie, et nous prêche dans les faits passés ce qui doit arriver de nos jours. Car c'est lui-même qui s'annonçait par les Prophètes, puisqu'il est le Verbe de Dieu, et que les Prophètes ne parlaient que pleins de ce Verbe divin. Ils étaient donc pleins du Christ pour annoncer le Christ ; ils marchaient devant leur prince qui devait venir après eux et n'abandonnaient pas ceux qui le précédaient. Reconnaissons donc comment le Christ etait poursuivi par son fils ; car il avait des fils, dont il est dit : « Les fils de l'Epoux « ne jeûnent point tandis que l'Epoux est avec « eux ; mais quand l'Epoux leur sera enlevé, ils « jeûneront [3] ». Donc les fils de l'Epoux sont les Apôtres, et parmi eux Judas le persécuteur, qui fut un démon. C'est donc sa passion que le Christ va nous annoncer dans ce psaume. Ecoutons.

3. J'appelle aussi votre attention sur ce point, mes frères, non pour vous apprendre ce que vous ignorez, mais pour vous rappeler ce que vous savez déjà, c'est que notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ est la tête de son corps, c'est que l'unique médiateur de Dieu et des hommes, c'est Jésus-Christ homme [4], né de la Vierge, comme dans une solitude, ainsi que nous l'apprenons de l'Apocalypse. Et par cette solitude, nous devons entendre, je crois, que seul il est né de la sorte. Cette femme a enfanté celui qui doit conduire les hommes avec une verge de fer [1] ; et cette femme est la cité de Dieu dont il est dit dans un psaume : « O cité de Dieu, « on dit de vous des choses merveilleuses [2] » ; cette cité qui eut son commencement en Abel, comme la cité du mal en Caïn [3], l'antique cité de Dieu, toujours tourmentée sur la terre, espérant le ciel, et dont le nom est Jérusalem et Sion. C'est assurément d'un homme né en Sion, et fondateur de Sion, qu'un psaume nous a dit : « Un homme dira : Sion est ma « mère ». Quel est cet homme ? « Un homme « qui a été fait en elle, et c'est le Très-haut « qui l'a fondée [4] ». C'est donc en Sion qu'il a été fait homme, mais homme humble, et lui-même qui est le Très-Haut a fondé cette cité en laquelle il a été fait homme. C'est pourquoi cette femme était revêtue du soleil [5], et du soleil de justice lui-même, que les impies ne connaissent point, eux qui diront au dernier jour : « Nous « avons donc erré hors de la voie de la vérité, « et la lumière de la justice n'a pas lui à nos « yeux, le soleil ne s'est point levé pour « nous [6] ». Il est donc un soleil de justice qui ne se lève point pour les impies. Du reste, il fait lever ce soleil sur les bons et sur les méchants [7]. Cette femme était donc revêtue du soleil, et portait dans ses entrailles un fils qu'elle devait enfanter. Le même était donc fondateur en Sion, et naissait en Sion ; et cette femme, cité de Dieu, était protégée par la lumière de celui qu'elle portait dans ses entrailles. C'est avec raison dès lors que la lune était sous ses pieds, parce que dans sa force elle foulait aux pieds la mortalité de cette chair qui croît et décroît. Donc notre Seigneur Jésus-Christ est tout à la fois la tête et le corps. Lui qui a voulu mourir pour nous, a daigné parler en notre nom et faire de nous ses membres. Aussi parla-t-il quelquefois au nom de ses membres, et quelquefois en son propre nom, comme chef. Il peut parler en dehors de nous, et nous jamais sans lui. L'Apôtre a dit : « Afin de suppléer en ma « chair aux douleurs du Christ [8] ». Ce qui manque, non pas à mes douleurs, mais aux douleurs du Christ, non plus en la chair du

[1] Ps. CXLII, 1. — [2] II Rois, XV, 14 et seq. — [3] Matth. IX, 15. — [4] I Tim. II, 5.

[1] Apoc. XII, 5, 6. — [2] Ps. LXXXVI, 3. — [3] Gen. IV, 8, 17. — [4] Ps. LXXXVI, 5. — [5] Apoc. XII, 1. — [6] Sag. V, 6. — [7] Matth. V, 45. — [8] Coloss. I, 24.

Christ, mais en la mienne. Le Christ, en effet, souffre non pas en sa chair, puisque c'est en elle qu'il est monté au ciel, mais en ma chair qui souffre encore sur la terre. C'est en ma chair que Jésus-Christ souffre : « Je vis, non « pas moi, mais c'est le Christ qui vit en moi [1] ». Et si le Christ ne souffrait point dans ses membres, c'est-à-dire dans les fidèles, Saul ne persécuterait point sur la terre le Christ qui est assis dans les cieux. Enfin, dans un endroit de ses Epîtres il nous dit clairement : « Et « comme notre corps, qui est un, est néan- « moins composé de plusieurs membres, et « que tous ces membres, quoique nombreux, « ne sont néanmoins qu'un seul corps ; ainsi « en est-il du Christ [2] ». Il ne dit point: Ainsi en est-il du Christ et de son corps ; mais bien: « Le corps est un avec plusieurs membres; de « même en est-il du Christ ». Tout donc n'est qu'un seul Christ. Et comme tout ne forme qu'un seul Christ, la tête s'écriait du haut du ciel : « Saul, Saul, pourquoi me persécuter [3] ? » Retenez bien cela, mes frères, et qu'il demeure dans votre mémoire, puisque vous êtes les enfants instruits de la doctrine et de la foi catholique. Reconnaissez dans Jésus-Christ la tête et le corps, et dans ce même Christ le Verbe de Dieu, unique et égal au Père. Voyez de là par quelle admirable grâce vous touchez à Dieu, au point qu'il a voulu être un avec nous, lui qui est un avec son Père. Comment un avec son Père ? « Mon Père « et moi sommes un [4] ». Comment un avec nous ? « L'Ecriture ne dit point : Et ceux qui « naîtront », comme pour en marquer plusieurs; mais elle dit, comme parlant d'un seul : « Celui qui naîtra de vous et qui est le « Christ [5] ». Mais, dira-t-on, si le Christ est de la race d'Abraham, en sommes-nous ? Souvenez-vous que le Christ est la race d'Abraham, et que dès lors si nous sommes la race d'Abraham, nous sommes aussi le Christ. Or, « le corps dans son unité a néanmoins plu- « sieurs membres, il en est de même du « Christ. Et vous tous qui êtes baptisés dans « le Christ, vous avez revêtu le Christ ». Toutefois le Christ est la race d'Abraham, et l'on ne saurait contredire les paroles si claires de l'Apôtre : « Et dans ta race, qui est le Christ ». Voyez encore ce qu'il nous dit : « Si donc « vous êtes au Christ, vous êtes de la race « d'Abraham [1] ». De là ce grand sacrement : « Ils seront deux dans une même chair [2] ». L'Apôtre l'a dit : « Ce sacrement est grand, je « l'entends de Jésus-Christ et de l'Eglise [3] ». Le Christ et l'Eglise sont deux dans une seule chair. Deux à cause de la distance qui nous sépare de la majesté divine, deux certainement; car nous ne sommes point le Verbe, puisque nous n'étions au commencement ni Dieu, ni en Dieu ; nous ne sommes point celui par qui tout a été fait [4]. Mais au point de vue de la chair, on trouve le Christ, et l'on nous trouve avec lui. Ne nous étonnons donc plus du langage des psaumes ; le Prophète parle souvent au nom du chef, et souvent au nom des membres, et il en parle comme s'ils n'étaient qu'une même personne ; et il n'est pas étonnant que deux dans une même chair n'aient qu'une même voix.

4. Judas, fils de l'Époux, persécutait donc l'Époux. C'est ce qui est arrivé; mais n'y avait il point là une figure de l'avenir? L'Église, en effet, devait avoir bien des faux frères, et maintenant encore le fils de l'Epoux persécute l'Epoux, et le persécutera jusqu'à la fin. « Qu'un ennemi « m'ait outragé, je l'aurais supporté », dit-il ailleurs, « et si celui qui me hait s'élevait « contre moi, je me déroberais à ses pour- « suites [5] ». Quel est l'ennemi ? Quel est celui qui me hait? Celui-là même qui dit : Qui est le Christ ? Le Christ est un homme qui n'a pu vivre quand il voulait vivre : il est mort malgré lui, disent-ils, mort convaincu, mort sur une croix, mort d'après une sentence. Voilà ce que disent les ennemis. Celui-là, dit le Christ, est un ennemi déclaré, il me hait, il me fait ouvertement la guerre : on peut facilement le supporter ou l'éviter. Mais que faire avec Absalon ? Que faire avec Judas ? que faire avec de faux frères ? que faire avec de mauvais fils, mais fils néanmoins, qui ne se soulèvent point contre nous pour blasphémer le Christ, mais qui adorent le Christ avec nous, et qui persécutent le Christ en nous ? C'est d'eux que le même psaume nous dit ensuite qu'il eût été facile de tolérer un ennemi déclaré, ou de se dérober à ses embûches. C'est, en effet, se dérober au païen que d'entrer dans l'Eglise. Mais quand c'est dans l'Eglise que l'on trouve ce que l'on redoutait ailleurs, où chercher un refuge ? Aussi le même Apôtre, qui gémit des

[1] Gal. II, 20. — [2] I Cor. XII, 12. — [3] Act. IX, 4. — [4] Jean, X, 30. — [5] Gal. III, 16.

[1] Gal. III, 16, 27, 29. — [2] Gen. II, 24. — [3] Ephés. V, 32. — [4] Jean, I, 1, 3. — [5] Ps. LIV, 13.

périls qu'il trouve chez les faux frères, nous dit-il que ce sont « des combats au dehors, et « des craintes à l'intérieur[1]. [Si l'homme qui « me haïssait se fût élevé contre moi, je me « serais dérobé à ses poursuites ; mais toi qui « n'avais avec moi qu'une même âme ». Il y a ici unité d'âme, comme unité dans le Christ. L'Eglise a donc à souffrir au dehors et à gémir à l'intérieur ; et toutefois, qu'elle croie à des ennemis au dehors et au dedans ; ceux du dehors plus faciles à éviter, ceux de l'intérieur plus difficiles à tolérer.

5. Que notre Sauveur donc, que le Christ avec nous, le Christ tout entier s'écrie : « Sei- « gneur, exaucez ma prière, prêtez l'oreille à « mes supplications [2] ». « Exaucez » a le même sens que « prêtez l'oreille ». C'est une répétition qui a pour but de corroborer. « Exaucez-moi dans votre vérité, dans votre « justice ». Ne passons pas légèrement sur cette expression : « dans votre justice ». Elle nous prêche la grâce de Dieu, afin que nul d'entre nous ne s'imagine que sa justice vient de lui-même. Car cette justice vient bien de Dieu, et si tu l'as, c'est qu'il te l'a donnée. Que dit, en effet, l'Apôtre de ceux qui ont voulu se glorifier de leur propre justice ? « Je leur rendrai », dit-il, « ce témoignage « qu'ils ont le zèle de Dieu ». Il parlait alors des Juifs. « Ils ont à la vérité le zèle de Dieu », nous dit-il ; « mais non selon la science [3] ». Qu'est-ce à dire : « non point selon la science ? » Quelle science, ô saint Apôtre, nous donnez-vous comme utile ? Est-ce la science qui enfle dès qu'elle est seule, qui n'édifie que quand elle est unie à la charité [4] ? Ce n'est point cette science, assurément, mais la science qui est la compagne de la charité, la maîtresse de l'humilité. Vois si telle est la science dont il est dit : « Ils ont à la vérité le zèle de Dieu, mais non « selon la science ». Qu'il nous dise lui-même de quelle science il parle : « Ignorant la justice qui « vient de Dieu », nous dit-il, « et voulant établir « leur propre justice, ils n'ont pas été soumis « à la justice de Dieu [5] ». Quels sont donc les hommes qui veulent établir leur propre justice ? Ceux qui s'attribuent à eux-mêmes le bien, et à Dieu le mal qu'ils font. C'est le comble de la perversité : ils ne seront droits qu'à la condition de se corriger. Il y a donc perversité à rejeter sur Dieu le mal que l'on commet, à s'arroger le bien : il n'y a de droiture qu'à s'attribuer le mal, et à Dieu le bien que l'on fait. Car tu ne passerais pas d'une vie impie à la vie des justes, si tu n'étais devenu juste par celui qui justifie l'impie[1]. Donc, dit le Prophète : « Exaucez-moi dans votre jus- « tice », et non dans la mienne : afin que « je « sois trouvé en Dieu, non point avec ma propre « justice qui vient de la loi, mais avec celle « qui vient de la foi [2] ». Voilà ce que signifie : « Exaucez-moi dans votre justice ». Quand en effet je me considère, je ne trouve de moi que le péché.

6. « Et n'entrez point en jugement avec votre « serviteur[3] ». Quels hommes veulent entrer en jugement avec Dieu, sinon ceux qui ignorent sa justice, et veulent établir celle qui leur est propre ? Que signifie : « Nous avons jeûné et « vous ne l'avez point vu ; nous nous sommes « humiliés, et vous ne l'avez point su [4] ? » C'est comme si ces interlocuteurs disaient : Nous avons accompli vos préceptes, pourquoi ne pas accomplir vos promesses envers nous ? Et Dieu te répondra : Recevoir ce que j'ai promis, c'est un don de ma grâce, et faire ce qui mérite cette récompense est encore un don de cette même grâce. Enfin, voici ce que dit le Prophète à ces superbes : « Pourquoi vouloir « entrer en jugement avec moi ? Vous m'avez « tous abandonné, dit le Seigneur[5] ». Pourquoi vouloir entrer en jugement avec moi et faire mention de vos actes de justice ? Comment approuver la justice dans un cœur où je condamne l'orgueil ? C'est donc avec raison que notre interlocuteur, qui est humble dans le corps du Christ, apprenant de ce chef auguste à être doux et humble de cœur[6], s'écrie ici : « N'entrez point en jugement avec votre ser- « viteur ». Ne disputons point, je ne veux aucun différend avec vous, ô mon Dieu, ni faire valoir ma justice, pour être, par vous, convaincu d'humilité. « N'entrez point en « jugement avec votre serviteur ». Pourquoi ? Que craint-il ? « C'est que nul homme vivant « ne sera trouvé juste devant vous ». Nul homme vivant, est-il dit, nul homme vivant ici-bas, vivant dans la chair, vivant pour mourir, nul homme né des hommes, vivant pour les hommes, né d'Adam, ou plutôt Adam vivant ; tout homme vivant de la sorte pourra sans doute paraître juste à ses propres yeux, mais

[1] II Cor. VII, 5 ; Ps. LIV, 13, 11. — [2] Ps. CXLII, 1. — [3] Rom. X, 2. — [4] I Cor. VIII, 1. — [5] Rom. X, 3.

[1] Rom. IV, 5. — [2] Philipp. III, 9. — [3] Ps. CXLII, 2. — [4] Isa. LVIII, 3. — [5] Jérém. II, 29. — [6] Matth. XI, 29.

non à vos yeux. Comment à ses propres yeux? Ayant pour lui-même des complaisances, et dès lors il vous déplaira : « Car devant vous « nul homme vivant ne paraîtra juste ». N'entrez donc point en jugement avec moi, je vous en supplie, ô mon Dieu. Quelle que soit ma justice à mes propres yeux, vous tirez de vos trésors la règle infaillible, vous l'appliquez sur moi, et vous me trouvez tortueux. « N'en« trez point en jugement avec votre serviteur». Oui, « avec votre serviteur ». Il est indigne de vous, ô Dieu, d'entrer en jugement avec celui qui vous sert, non plus qu'avec votre ami. Autrement vous ne diriez point : « Je vous le « déclare, à vous qui êtes mes amis [1] », si de vos serviteurs vous ne les aviez faits vos amis. Bien que vous me donniez le nom d'ami, je confesse que je ne suis qu'un serviteur. J'ai besoin de miséricorde, je reviens de mes égarements, implorant mon pardon, et indigne d'être appelé votre fils [2]. « N'entrez donc pas « en jugement avec votre serviteur ; car nul « homme vivant ne sera juste à vos yeux. Ne « louez personne avant sa mort [3] ». Nul homme donc absolument. Que dirons-nous de ces chefs du troupeau, de ces apôtres dont il est dit : « Offrez au Seigneur les fils « des béliers [4] ». L'un d'eux, saint Paul, sait bien, nous dit-il, qu'il n'est point parfait : « Non pas que j'aie déjà reçu, ou que je sois « parfait [5] ». En un mot, mes frères, ils ont appris à faire la même prière que nous, le divin Jurisconsulte leur a prescrit la même règle de supplications. « C'est ainsi que vous « prierez [6] », leur dit-il, et après quelques articles qui précèdent il prescrivit ce que devaient dire ces béliers, ces chefs du troupeau, ces principaux membres du Pasteur suprême, de celui qui rassemble toutes les brebis en un seul troupeau ; ils apprirent à dire : « Remettez-nous nos dettes, comme « nous remettons à ceux qui nous doivent [7] ». Ils ne dirent point : Nous vous rendons grâces parce que vous nous avez remis nos dettes, comme nous remettons, nous aussi, à ceux qui nous doivent ; mais bien : remettez-nous comme nous remettons. Déjà, sans doute, les Apôtres priaient, les fidèles priaient ; car cette prière est enseignée par le Sauveur principalement à ceux qui lui sont fidèles; si l'on entendait par ces dettes celles qui sont remises au baptême, les catéchumènes principalement devraient dire : « Remettez-nous nos « dettes ». Que les Apôtres donc disent eux-mêmes : « Remettez-nous nos dettes, comme nous « remettons à ceux qui nous doivent ». Et quand on leur dira : Pourquoi ce langage? quelles sont vos dettes? qu'ils répondent : « Nul homme « vivant ne sera justifié en votre présence ».

7. « Car l'ennemi a persécuté mon âme, il « a humilié ma vie sur la terre [1] ». Voyez-nous, Seigneur, voyez notre chef pour nous : « C'est que l'ennemi a persécuté mon âme ». Le diable, en effet, a persécuté l'âme du Christ, Judas l'âme de son maître ; et maintenant encore le même diable continue à persécuter le corps du Christ ; à Judas succède un autre Judas. Le corps du Christ ne manque pas d'ennemi, et dès lors il peut dire : « Voilà que l'ennemi a persécuté mon « âme, il a humilié ma vie sur la terre ». Au lieu de cette parole : « Il a humilié ma vie sur « la terre », nous lisons ailleurs : « Ils ont « courbé mon âme [2] ». Quel est en effet le but que se propose à notre égard son persécuteur, sinon de nous détourner de toute espérance du ciel, et de nous inspirer le goût de la terre? C'est là ce qu'ils font eux-mêmes autant qu'il est en eux; mais Dieu nous préserve d'un tel malheur, nous à qui il est dit : « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, « ayez du goût pour les choses du ciel où le « Christ est assis à la droite de Dieu ; cher« chez ce qui est du ciel, et non ce qui tient « à la terre ; car vous êtes morts [3] ». Nul homme vivant, en effet, ne sera justifié devant Dieu. Ces persécuteurs donc, soit à force ouverte, soit par de secrètes embûches, s'efforcent de nous amener à la vie terrestre. Soyons en garde contre eux, afin de pouvoir dire : « Toute notre conversation est dans le « ciel [4]. L'ennemi », dit le Prophète, « a hu« milié ma vie sur la terre ».

8. « Ils m'ont placé dans les ténèbres, « comme les morts du siècle ». Ces paroles conviennent mieux à notre chef, et se comprennent mieux en lui. Il est mort en effet pour nous, mais il n'est pas un mort du siècle. Quels sont, en effet, les morts du siècle? et comment notre chef n'est-il pas un mort du siècle ? Ceux-là sont les morts du siècle, qui sont morts justement, qui ont reçu le châtiment

[1] Jean, XV, 15. — [2] Luc, XV, 21. — [3] Eccli. XI, 30. — [4] Ps. XXVIII, 1. — [5] Philipp. III, 12. — [6] Matth. VI, 9. — [7] Id. 12.

[1] Ps. CXLII, 7. — [2] Id. LVI, 7. — [3] Coloss. III, 1-3. — [4] Philipp. III, 20.

de l'iniquité, qui ont dû mourir à cause de la transmission du péché, selon cette parole : « Voilà que je suis conçu dans l'iniquité, et « ma mère m'a nourri avec le péché dans ses « entrailles [1] » ; tandis que le Christ est venu au sein d'une Vierge prendre une chair, mais non l'iniquité de la chair, prendre une chair pure et purifiante. Or, ceux qui le croyaient pécheur, le regardaient comme un mort du siècle. Mais celui qui a dit dans un autre psaume : « Je payais ce que je n'avais « point ravi [2] » ; qui a dit encore dans l'Evangile : « Voici le Prince du monde », le préposé de la mort, l'instigateur de toute œuvre mauvaise, qui en exige le châtiment ; « le « voici, mais il ne trouvera rien en moi [3] ». Qu'est-ce à dire, qu'« il ne trouvera rien en « moi? » Aucune faute, rien qui mérite la mort. « Mais afin », dit-il, « que tous con- « naissent que je fais la volonté de mon Père, « levez-vous, sortons d'ici [4] ». Mourir, nous dit-il, c'est accomplir la volonté de mon Père; mais je n'ai rien fait qui soit digne de mort. Je n'ai rien fait qui mérite la mort, seulement je veux mourir, afin de délivrer, par la mort d'un innocent, tous ceux qui ont mérité de mourir. « Ils m'ont placé dans les « ténèbres », comme dans les enfers, comme dans le sépulcre, comme dans la passion même; ils ont traité comme les morts du siècle celui qui a dit : « Je suis devenu « comme un homme sans secours, libre entre « les morts [5] ». Qu'est-ce à dire libre? pourquoi libre ? Parce que tout homme qui commet le péché est esclave du péché [6]. Ensuite il ne nous délivrerait point de nos chaînes, s'il n'était lui-même libre de toute entrave. Celui-là donc qui était libre a tué la mort, enchaîné les chaînes, captivé la captivité, et ils l'ont placé dans les ténèbres comme un mort du siècle.

9. « Et voilà qu'en moi l'esprit a été accablé « d'ennui [7] ». Reportez-vous à cette autre parole : « Mon âme est triste jusqu'à la mort [8] ». Voyez que c'est bien la même plainte. Le passage du chef aux membres et des membres au chef n'est-il pas visible? « En moi l'esprit « a été accablé d'ennui » ; parole qui nous rappelle : « Mon âme est triste jusqu'à la « mort ». Mais nous étions là nous-mêmes. « Car il a transfiguré en lui notre corps misé- « rable, en le rendant conforme à son corps « glorieux [1] » ; et notre vieil homme a été attaché avec lui à la croix [2]. « Mon cœur s'est « troublé au dedans de moi ». « Au dedans de « moi », dit le Prophète, et non dans les autres. Les autres, en effet, m'ont abandonné, et ceux qui s'étaient attachés à moi se sont retirés ; en me voyant mourir, ils m'ont cru tout autre, cédant ainsi le pas à un voleur qui croyait en moi [3], quand eux-mêmes s'esquivaient.

10. Le Prophète passe ensuite aux membres : « Je me suis souvenu des jours d'au- « trefois ». A-t-il pu se souvenir des jours anciens, Celui pour qui tout jour a été fait? Mais c'est le corps qui parle ici, l'interlocuteur est tout homme justifié par la grâce et attaché au chef par les liens de la charité et d'une humble piété; c'est lui qui dit : « Je « me suis souvenu des jours anciens, j'ai « médité sur toutes vos œuvres [4] ». Car toutes vos œuvres sont parfaites, et rien n'eût été affermi, si vous ne l'eussiez affermi vous-même. Toutes vos créatures sont pour moi un grand spectacle : je cherche l'ouvrier dans son ouvrage, et le créateur dans la créature. Pourquoi cela? pourquoi cette recherche, sinon afin de comprendre que tout ce qu'il y a de bon en lui vient de Dieu, de peur que dans son ignorance de la justice de Dieu il ne prétendît établir la sienne, et ne fût plus dès lors soumis à la justice de Dieu [5]? Dès lors cette parole du commencement lui est applicable : « Dans votre vérité et dans votre justice ». Ainsi donc, dès qu'il médite les œuvres de Dieu, qu'il s'applique à les considérer, l'interlocuteur nous insinue la grâce de Dieu, nous en établit l'importance, et s'applaudit d'avoir trouvé cette grâce qui nous sauve gratuitement. Pourquoi te glorifier dans ta justice? Pourquoi t'élever, ô toi qui ignores la justice de Dieu? Il t'en a coûté, diras-tu, pour être sauvé; mais qu'as-tu donné pour être homme? Considère dès lors l'auteur de ta vie, de ta substance, de ta justice, l'auteur de ton salut. « Médite les œuvres de ses mains », et tu comprendras que la justice qui est en toi est une œuvre de la main de Dieu. Ecoute une leçon de l'Apôtre : « Cela ne vient point des « œuvres, de peur qu'on ne vienne à s'enor- « gueillir [6] ». Sommes-nous donc sans bonnes

[1] Ps. L, 7. — [2] Id. LXVIII, 5. — [3] Jean, XIV, 30. — [4] Id. 31. — [5] Ps. LXXXVII, 5, 6. — [6] Jean, VIII, 34. — [7] Ps. CXLII, 4. — [8] Matth. XXVI, 38.

[1] Philipp. III, 21. — [2] Rom. VI, 6. — [3] Luc, XXIII, 40-42. — [4] Ps. CXLII, 5. — [5] Rom. X, 3. — [6] Ephes. II, 9.

œuvres? Nous en avons assurément; mais vois ce qui suit : « Nous sommes l'ouvrage « de Dieu [1] », nous dit le même Apôtre. Or, en disant que nous sommes l'ouvrage de Dieu, l'Apôtre a-t-il voulu, par ce mot d'ouvrage, désigner cette nature qui fait de nous des hommes? Nullement; il est question de nos œuvres. « Cela ne vient pas de nos œu« vres », dit-il, « afin que nul ne s'élève ». Mais, sans nous en tenir à des conjectures, écoutons-le : « Nous sommes son ouvrage, « créés en Jésus-Christ par les bonnes œu« vres ». Ne t'imagine pas faire quelque chose, si ce n'est dans ta malice. Laisse ton œuvre pour n'envisager que l'œuvre de ton créateur : c'est lui qui t'a formé d'abord, qu'il te rétablisse dans ce qu'il t'avait fait, et que tu as détruit. Il a fait que tu sois; et si tu es bon, c'est lui qui te fait bon. « Opérez « votre salut », nous dit-il, « avec crainte et « avec tremblement [2] ». Mais si notre salut est une œuvre qui nous soit propre, pourquoi le faire avec crainte et tremblement, puisque notre œuvre dépend de nous? Ecoute bien cette crainte et ce tremblement. « C'est Dieu « qui, dans sa bonté, opère en nous le vou« loir et le faire [3] ». Donc avec crainte et tremblement, afin que ce divin ouvrier se plaise à opérer dans les vallées; car celui qui juge les nations, qui les couvre de ruines, agit en nous comme en s'abaissant. « J'ai mé« dité sur l'œuvre de vos mains ». J'ai donc vu, « j'ai considéré vos ouvrages » ; car il n'est en nous rien de bon qui ne vienne de vous qui nous avez faits.

11. Qu'ai-je fait après avoir vu que toute grâce excellente vient de vous, que tout don parfait nous vient d'en haut, descend du Père des lumières, en qui il n'y a ni changement, ni ombre de vicissitude [4] ? A cette vue je me suis détourné du mal que j'avais fait en moi : « Et j'ai tendu mes mains vers vous ». « J'ai « étendu », dit le Prophète, « mes mains vers « vous, et mon âme, devant vous, est une « terre sans eau [5] ». Répandez sur moi votre rosée, afin que je porte de bons fruits. « Car « c'est le Seigneur qui répandra la douceur afin « que la terre porte son fruit [6] ». « J'ai étendu « mes mains vers vous, mon âme est une « terre sans eau devant vous », et non devant moi. Je puis en effet vous témoigner ma soif, mais non m'abreuver moi-même. « Mon « âme est devant vous comme une terre sans « eau »; car mon âme a soif du Dieu vivant [1]. Quand viendrai-je, sinon quand Dieu lui-même viendra? Mon âme a soif du Dieu vivant, parce que « mon âme est devant vous comme une « terre sans eau ». Je vois la mer qui regorge, elle a de grandes eaux qui s'élèvent avec fracas, mais des eaux amères. Voilà que l'eau est séparée, et l'aride paraît [2]; c'est mon âme, arrosez-la, car « elle est devant vous « comme une terre sans eau ».

12. « Hâtez-vous, Seigneur, de m'exaucer [3] ». Pourquoi différer quand je suis altéré, et attiser ainsi ma soif? Mais si vous retenez vos eaux sacrées, c'est afin que j'y puise plus avidement, que je ne les dédaigne point quand vous les répandez. Si vous ne les retenez que dans ce dessein, donnez-les-moi maintenant; car « mon âme est devant vous comme une « terre sans eau ; hâtez-vous, Seigneur, de « m'exaucer, mon esprit est en défaillance ». Puisque mon esprit tombe en défaillance, comblez-moi de votre esprit. Cette défaillance de mon esprit est un motif de m'exaucer plus promptement. Me voilà pauvre d'esprit, donnez-moi le bonheur du ciel [4]. Que l'esprit vive dans l'homme, il y a orgueil, c'est par l'esprit qu'il s'élève contre Dieu. Puisse-t-il être assez heureux pour que cette parole s'accomplisse en lui : « Vous leur ôterez leur esprit, et ils « tomberont, et ils rentreront dans leur pous« sière [5] », afin qu'un humble aveu leur fasse dire : « Souvenez-vous que nous sommes pous« sière [6] ». Mais après avoir dit : « Souvenez« vous que nous sommes poussière » ; qu'ils disent encore : « Mon âme est devant vous « comme une terre sans eau ». Quelle terre est sans eau plus que la poussière ? Mais « hâtez-vous de m'exaucer, ô mon Dieu », répandez sur moi votre rosée et votre force, afin que je ne sois plus comme une poussière que le vent soulève de la surface de la terre [7]. « Hâtez-vous de me secourir, ô mon Dieu, « mon esprit a défailli ». Ne mettez aucun retard à secourir mon indigence. Vous m'avez ôté mon esprit, afin que dans ma défaillance et en restant dans ma poussière, je puisse dire : « Mon âme est devant vous comme une terre « sans eau »: accomplissez en moi cette autre parole du psaume : « Vous enverrez votre

[1] Ephés. II, 10. — [2] Philipp. II, 12. — [3] Id. 13. — [4] Jacques, I, 17. — [5] Ps. CXLII, 6. — [6] Id. LXXXIV, 13.

[1] Ps. XL, 3. — [2] Gen. I, 9. — [3] Id. CXLII, 7. — [4] Matth. V, 3. — [5] Ps. CIII, 29. — [6] Id. CII, 14. — [7] Id. I, 4.

« esprit, et ils seront créés ; vous renouvel- « lerez la face de la terre [1] ». Si donc quelqu'un est à Jésus-Christ, c'est une nouvelle créature : le passé n'est plus [2]. C'est leur esprit vieilli qui n'est plus, et c'est votre esprit qui a tout renouvelé.

13. « Ne détournez point de moi votre face ». Vous l'avez détournée de mon orgueil, car autrefois j'étais dans l'abondance et je m'élevais. « Pour moi », j'ai dit un jour, dans mon abondance : « Je ne serai jamais ébranlé ». Je disais donc : Jamais je ne serai ébranlé, j'ignorais votre justice, et j'établissais la mienne; mais « c'est votre bonté, Seigneur, « qui m'a consolidé dans mon état florissant ». J'ai dit, dans mon abondance : « Jamais je ne « serai ébranlé » ; mais c'est de vous que me venait toute cette abondance, et pour me montrer qu'elle me venait de votre bonté, « vous avez détourné de moi votre face, et je « suis tombé dans le trouble [3] ». Après ce trouble où je suis tombé quand vous avez détourné votre face, après cet ennui de l'esprit, ce trouble du cœur que j'ai ressenti parce que vous avez détourné de moi votre face, voilà que j'ai été devant vous comme une terre sans eau : « Ne détournez point de « moi votre face ». Vous l'avez détournée de mon orgueil, daignez la rendre à mon humilité. « Ne détournez pas de moi votre face » ; si vous la détournez « je serai semblable à ceux qui descendent dans l'abîme. Qu'est-ce à dire, ceux qui descendent dans l'abîme ? Quand l'impie est descendu dans les profondeurs du mal, il méprise [4]. Ceux-là descendent dans l'abîme, qui perdent tout aveu ; c'est contre ce malheur que le Prophète dit au Seigneur : « Que le gouffre ne referme pas sa « bouche sur moi [5] ». Telles sont les profondeurs que l'Ecriture appelle souvent l'abîme, et quand le pécheur y est tombé, il n'a plus que le mépris. Qu'est-ce à dire, le mépris ? Il ne reconnaît plus aucune Providence, ou s'il en reconnaît une, il ne croit point en être l'objet. Sans espérance de pardon, il donne libre carrière à ses passions coupables et ne recule devant aucun péché. Il ne dit point : Je retournerai à Dieu, afin qu'il revienne à moi ; il ne comprend point cette parole : « Convertissez-vous à moi et je reviendrai à « vous [6] », parce que dans ces profondeurs il n'a plus que le dédain. « Car », dit le sage, « un mort ne confesse pas le Seigneur non « plus que s'il n'était pas [1] ». Ne détournez donc point de moi votre face, autrement je serai semblable à ceux qui descendent dans l'abîme ».

14. « Faites-moi entendre dès le matin « votre miséricorde, parce que j'ai espéré en « vous [2] ». Je sais que je suis dans la nuit, mais j'espère en vous jusqu'à ce que l'iniquité des ténèbres soit passée [3]. « Nous avons en effet », comme le dit saint Pierre, « une preuve plus « certaine chez les Prophètes, sur qui vous « ferez bien d'arrêter les yeux comme sur un « flambeau qui luit dans un lieu obscur, « jusqu'à ce que le jour commence à paraître « et que l'étoile du matin se lève dans vos « cœurs [4] ». Il donne alors le nom de matin ce jour qui doit suivre la fin du monde, et qui nous montrera ce que nous aurons cru en cette vie. « Au matin vous entendrez ma voix, « au matin je me tiendrai devant vous pour « vous contempler [5] ». Faites-moi comprendre au matin votre miséricorde, parce que j'ai espéré en vous. Car « si nous ne voyons point « ce que nous espérons, nous l'attendons par « la patience [6] ». La nuit a besoin de patience, le jour nous donnera la joie. « Faites-moi « entendre au matin votre miséricorde, parce « que mon espoir est en vous ».

15. Mais que faire ici-bas, en attendant que le matin vienne ? Il ne suffit pas, en effet, d'espérer, nous avons une œuvre à faire. Pourquoi une œuvre à faire ? C'est qu'il est dit dans un autre psaume : « J'ai recherché Dieu « au jour de ma tribulation [7] » ; comme j'ai recherché Dieu dans le temps de ma nuit. Comment l'avez-vous cherché, ô Prophète ? « De mes mains, la nuit, en sa présence, et je « n'ai pas été trompé ». Qu'est-ce à dire « de mes « mains ? » Par de bonnes œuvres. « En sa pré- « sence » : « En faisant l'aumône, garde-toi de « sonner de la trompette, et ton Père qui voit « dans le secret, te récompensera [8] ». Comme donc il nous faut espérer le matin, et supporter ainsi la nuit d'ici-bas, et persévérer dans la patience jusqu'à l'arrivée du jour, que devons-nous faire jusque-là ? Ne feras-tu point quelque chose sur toi-même, pour mériter d'arriver au matin ? « Seigneur, faites-moi con-

[1] Ps. CIII, 30. — [2] II Cor. V, 17. — [3] Ps. XXIX, 7, 8. — [4] Prov. XVIII, 3. — [5] Ps. LXVIII, 16. — [6] Malach. III, 7.

[1] Eccli. XVII, 26. — [2] Ps. CXLII, 8. — [3] [illegible] — [4] II Petr. I, 19. — [5] Ps. V, 4, 5. — [6] Rom. VIII, 25. — [7] Ps. LXXVI, 3. — [8] Matth. VI, 2, 4.

« naître la voie par laquelle j'entrerai ». C'est pour cela que le Seigneur a fait briller ce flambeau prophétique, c'est pour cela qu'il nous a envoyé son Fils dans la chair comme dans un vase d'argile, lui qui a dit : « Ma face « est desséchée comme l'argile [1] ». Marche donc à la lumière des Prophètes, marche au flambeau de ces prédictions de l'avenir, marche à la parole de Dieu. Tu ne vois pas encore ce Verbe qui était au commencement, ce Dieu en Dieu [2] ; marche à cette lumière de la forme de l'esclave, et tu arriveras à la forme de Dieu. « Faites-moi connaître, ô mon Dieu, « par quelle voie j'entrerai ; parce que j'ai « élevé mon âme vers vous ». Oui, vers vous, mais non contre vous. C'est en vous qu'est la source de vie [3]; « j'ai élevé mon âme vers vous », comme un vase que l'on apporte à la source. Remplissez-moi, Seigneur, « puisque c'est vers « vous que j'ai élevé mon âme ».

16. « Délivrez-moi de mes ennemis, ô mon « Dieu, je me réfugie en vous [4] ». Jadis je vous ai fui, maintenant je me réfugie en vous. Adam s'enfuit de devant la face du Seigneur, et se cacha dans les bosquets du paradis [5], en sorte qu'on peut lui appliquer cette parole de Job : « Comme le serviteur « qui fuit son maître, et qui recherche les « ombres [6] ». Il s'enfuit donc de devant la face du Seigneur, et chercha les ombres ; puisqu'il s'enfuit dans les obscurs bosquets du paradis. Malheur à lui s'il demeure dans cette ombre et s'il fait dire un jour : « Tout a passé « comme une ombre [7]. Délivrez-moi de mes « ennemis ». Dans ces ennemis je ne vois point des hommes. « Car nous n'avons pas à com- « battre contre la chair et le sang ». Contre qui dès lors ? « Contre les princes et les puis- « sances qui dirigent ce monde ». Quel monde ? Non point les cieux et la terre, puisqu'ils ne sauraient gouverner ce qu'ils n'ont point fait. « Qui gouvernent le monde ». Quel monde alors ? « Ces ténèbres [8] ». Quelles ténèbres ? Les méchants. « Vous étiez autre- « fois ténèbres, vous êtes maintenant lumière « dans le Seigneur [9] ». C'est donc contre les princes du monde, de ces ténèbres, contre les princes des méchants, que vous avez à combattre ; guerre bien nouvelle [10], d'avoir à vaincre un ennemi qu'on ne voit point ! contre les princes du monde, les princes de ces ténèbres, c'est-à-dire contre le diable et ses anges, et non contre les princes de ce monde dont il est dit : « Et le monde a été fait « par lui [1] » ; mais de cet autre dont il est écrit : « Et le monde ne l'a point connu. Délivrez- « moi de mes ennemis, ô mon Dieu, parce « que j'ai cherché en vous un refuge ». « De « mes ennemis », non de Judas, mais de celui qui remplit le cœur de Judas. Je vois l'un et je le souffre, j'attaque l'autre sans le voir. Judas prit le morceau de pain, et Satan entra dans son cœur [2], afin que cet autre David souffrît persécution de la part de son fils. Combien n'est-il pas de Judas que remplit Satan, et qui dès lors ne reçoivent le pain sacré que pour leur condamnation ? « Quiconque en effet mange et boit indigne- « ment, mange et boit sa propre condamna- « tion [3] ». Ce que l'on offre n'est point mauvais, mais on offre au méchant un bien qui fera sa condamnation. Le bien suprême ne saurait profiter à quiconque le reçoit mal. Donc, « délivrez-moi de mes ennemis, parce « que j'ai cherché un refuge en vous ». Où fuir en effet ? « Comment éviter votre esprit ? « Si je monte vers le ciel, vous y êtes ; si je « descends dans l'abîme, vous y êtes aussi ». Quelle ressource encore ? « Si je prends des « ailes comme la colombe, et que je m'envole « jusqu'aux confins des mers » ; pour habiter par l'espérance à la fin des siècles : « c'est là « que me conduit votre main, là que me fait « arriver votre droite [4]. Délivrez-moi de mes « ennemis, Seigneur, parce que c'est en vous « que je cherche un asile ».

17. « Apprenez-moi à faire votre volonté ; « parce que c'est vous qui êtes mon Dieu [5] ». Humble confession, saint engagement ! « Parce « que c'est vous qui êtes mon Dieu ». J'aurais recours à un autre, pour me refaire, si un autre m'avait fait. Mais vous êtes mon tout, « parce que vous êtes mon Dieu ». Chercherai-je un père pour avoir son héritage ? « Vous « êtes mon Dieu » ; non-seulement vous me donnez un héritage, mais vous êtes cet héritage même. « Le Seigneur est la portion de « mon héritage [6] ». Chercherai-je un Seigneur pour me racheter ? « Vous êtes mon Dieu ». Chercherai-je un homme puissant pour me délivrer ? « Vous êtes mon Dieu ». Humble

[1] Ps. XXI, 16. — [2] Jean, I, 1. — [3] Ps. XXXV, 10. — [4] Id. CXLII, 9. — [5] Gen. III, 8. — [6] Job, VII, 2, suiv. les Septante. — [7] Sag. V, 9. — [8] Ephés. VI, 12. — [9] Id. V, 8. — [10] Id. VI, 14.

[1] Jean, I, 10. — [2] Id. XIII, 27. — [3] I Cor. XI, 29. — [4] Ps. CXXXVIII, — 7-10. [5] Id. CXLII, 10. — [6] Id. XV, 5.

créature, souhaiterai-je d'être créée de nouveau? « Vous êtes mon Dieu », vous êtes mon Créateur ; c'est vous qui m'avez créé par votre Verbe, et créé de nouveau par ce même Verbe. Vous m'avez créé par le Verbe-Dieu qui demeure en vous, et créé de nouveau par le Verbe fait chair pour nous. « Apprenez-moi « donc à faire votre volonté, parce que vous « êtes mon Dieu ». Si vous ne m'instruisez, je ferai ma volonté, et mon Dieu m'abandonnera. « Apprenez-moi à faire votre volonté, « parce que vous êtes mon Dieu ». « Enseignez-« moi », car vous ne serez pas mon Dieu pour que je sois mon maître. Voyez comme notre psaume prêche la grâce de Dieu. Retenez ces instructions, abreuvez-en votre âme, et que nul ne les arrache de vos cœurs ; de peur que vous n'ayez le zèle de Dieu, mais non selon la science ; de peur que dans votre ignorance de la justice de Dieu, vous ne prétendiez établir la vôtre [1], et que dès lors vous ne soyez plus soumis à la justice de Dieu. Vous savez que ces paroles sont de l'Apôtre ; répétez dès lors avec le Prophète : « Enseignez-moi à « faire votre volonté, parce que vous êtes « mon Dieu ».

18. « Votre Esprit plein de bonté », non le mien qui est méchant : « Votre Esprit plein « de bonté me conduira dans la terre de la « droiture », parce que mon esprit pervers m'a conduit dans la terre de perversion. Qu'ai-je donc mérité, Seigneur ? Quelles bonnes œuvres ai-je pu faire sans votre secours, pour obtenir, pour me rendre digne d'être conduit par votre Esprit dans la terre de la justice ? Quelles sont mes œuvres, ou mes mérites ? « C'est à cause de votre nom, ô mon Dieu, « que vous me donnerez la vie ». Comprenez autant qu'il est en vous cette prédication de la grâce qui vous a sauvés gratuitement. C'est à cause de votre nom, Seigneur, que vous me donnerez la vie. « Ce n'est point à nous, « Seigneur, qu'il faut donner la gloire, ce n'est « point à nous, mais à votre nom [1] ». Car c'est à cause de votre nom que vous nous donnerez la vie « dans votre justice », et non point dans la mienne; non point à cause de mes mérites, mais à cause de votre miséricorde. Si je prétendais m'appuyer sur mes mérites, je ne mériterais que l'enfer. Vous avez donc détruit en moi tout mérite, pour y insérer vos dons. « C'est à cause de votre nom, Sei-« gneur, que vous me donnerez la vie, et « dans votre justice vous délivrerez mon âme « de la tribulation ; et dans votre miséricorde « vous perdrez mes ennemis; vous perdrez « tous ceux qui affligent mon âme, parce que « je suis votre serviteur ».

[1] Rom. x, 2, 3.

[1] Ps. CXII, 1.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXLIII.

SERMON AU PEUPLE

VICTOIRE DE DAVID SUR GOLIATH.

Ce géant, c'est le démon qu'il nous faut combattre, et David, c'est le chrétien armé de sa foi, ou même le Christ. Les cérémonies symboliques de la loi sont les armes qui embarrassent David. Il les quitte pour prendre cinq pierres, qui figurent la loi de Moïse en cinq livres ; pierres du torrent ou du peuple qui passe, et que la charité fait découvrir. Or, la charité, c'est l'effet de la grâce, qui se donne gratuitement ; c'est pourquoi David mit ces pierres dans son vase de berger destiné à recueillir le lait du troupeau. Armé de ces pierres ou de la charité, il renverse Goliath et lui tranche la tête avec sa propre épée, comme le Christ tourne contre Satan les hommes dont il se servait. Nos mains dressées au combat et nos doigts à la guerre, n'ont qu'un même sens ; mais les doigts marquent la division de l'action divine qui a divers dons pour les hommes. La guerre pour nous, c'est le combat contre ce monde qui n'a pas connu le Sauveur ; contre la chair qui a des aspirations contraires à celles de l'esprit. Cette chair sera rebelle jusqu'à sa transformation, mais il nous faut la soumettre en nous soumettant nous-mêmes à Dieu, autrement nous combattrons en vain. Disons pendant le combat : Vous êtes ma miséricorde, ou plutôt vous m'accordez d'user de miséricorde en me remettant mes dettes à condition que je remettrai, en me donnant à la condition que je donnerai. Or, la miséricorde éteint les feux du jugement. Le Seigneur est mon soutien, dit l'Eglise qui jouit par avance d'une certaine paix, parce qu'elle a mis sa confiance dans le Seigneur.

Qu'est-ce que l'homme pour que Dieu le rachète par son Fils unique ? s'il l'estime à ce point pendant qu'il combat, que sera-ce après la victoire ? Quant à l'homme pécheur, il n'est qu'un néant : qu'il fasse des œuvres dignes de la lumière, et recherche Dieu en sa présence, ou Dieu qui veille sur nous. L'Eglise dit à Dieu : Inclinez vos cieux et descendez. Ces cieux sont les Apôtres qui ont converti le monde. Faites briller vos éclairs contre les conspirateurs. Tendez-nous la main, afin que nous puissions surmonter les grandes eaux de la contradiction. Le cantique nouveau du Prophète, c'est le Nouveau Testament, celui de la grâce qui nous fait accomplir la loi par les œuvres de la charité. Dieu a sauvé son Christ du glaive des méchants, glaive qui désigne ce que le Prophète appelait tout à l'heure les grandes eaux, c'est-à-dire les hommes frivoles, et la main des fils de l'étranger qui ont parlé la vanité, c'est-à-dire ambitionné le bien terrestre. Abraham, Isaac et Jacob furent riches, à la vérité ; mais ils ne regardaient les biens de la terre que comme des biens de la gauche, ou biens périssables, leur préférant les biens de la droite, ou Dieu avec l'éternité. C'est là ce que signifie : *Sa gauche est sous ma tête*, et sa droite m'embrasse ; c'est-à-dire, il ne m'abandonne point en cette vie, et me réserve les biens de l'avenir. Le langage de ces hommes est donc vain, parce qu'ils ont appelé heureux celui qui possède ces biens, tandis que celui-là seul est heureux qui a pour Dieu le Seigneur.

1. Le titre de ce psaume ne renferme que peu de paroles, mais beaucoup de mystères. « A David pour Goliath [1] ». Votre charité se souvient que l'Ecriture nous parle de ce combat qui eut lieu au temps de nos pères. Un peuple étranger faisait la guerre au peuple de Dieu, et Goliath provoqua David à un combat singulier, afin que la victoire de l'un ou de l'autre champion fît voir la décision de Dieu. Mais à quoi bon parler de la victoire quand nous connaissons celui qui provoque et celui qui est provoqué ? C'est l'impiété qui provoque la piété, l'orgueil qui s'attaque à l'humilité, le diable qui s'attaque au Christ. Faut-il s'étonner que le diable soit vaincu ? Le premier était d'une stature gigantesque, l'autre petit de taille, mais grand par la foi. David, qui était saint, prit des armes guerrières pour marcher contre Goliath. Mais son âge et sa taille trop petite l'empêchèrent de les porter. Il jeta donc ces armes qui le chargeaient sans l'aider, et prit au torrent cinq pierres qu'il mit dans son vase de berger. Ainsi armé à l'extérieur, mais armé intérieurement du nom de son Dieu, il marcha contre le géant et le vainquit [1]. Voilà ce que fit David ; mais développons ces figures mystérieuses. Le titre est court, avons-nous dit, à n'en considérer que les paroles ; mais il est très-important à cause des mystères qu'il renferme. Rappelons à notre mémoire cette parole de saint Paul : « Tout cela se passait « pour eux en figure [2] » ; afin que l'on ne nous accuse pas de témérité en cherchant des mystères dans des passages sans mystères et écrits très-simplement. Nous avons donc une autorité qui stimule notre attention à rechercher ces mystères, notre vigilance à les développer, notre dévotion à les écouter, notre fidélité à les croire, notre diligence à les pratiquer. En David nous trouvons le Christ ; mais comme vous ne sauriez l'ignorer, vous

[1] Ps. CXLIII, 1.

[1] I Rois, XVII. — [2] I Cor. X, 11.

tous qui êtes instruits à son école, dans le Christ il y a la tête et le corps ; n'appliquez donc pas ces paroles au Christ de telle manière qu'il n'y ait rien pour vous qui êtes ses membres. Après avoir posé cette base, voyons ce qui suit.

2. Vous savez que le premier peuple fut chargé de nombreux sacrements visibles et corporels, d'une circoncision, d'un sacerdoce laborieux, d'un temple plein de figures, d'un grand nombre d'holocaustes et de sacrifices. Telles sont les armes plus embarrassantes que utiles qu'a dû déposer notre David. « Car si « la loi qui a été donnée avait pu donner la « vie, il serait vrai de dire que la justice vient « de la loi ». A quoi donc a servi la loi ? L'Apôtre continue : « Mais l'Ecriture a tout ren- « fermé sous le péché, afin que la promesse « de Dieu s'accomplît par la foi en Jésus- « Christ, en ceux qui croiraient [1] ». Aussi qu'a fait ce David, c'est-à-dire Jésus-Christ, la tête et le corps, qu'a-t-il fait quand la nouvelle alliance a été dévoilée, quand la grâce de Dieu a dû être enseignée et appréciée ? Il a quitté les armes et a pris cinq pierres [2] : ces armes qui l'embarrassaient, il les a mises de côté ; il a donc rejeté les sacrements de la loi, sacrements qu'il n'a point imposés aux Gentils, et que nous n'observons point. Vous savez en effet combien sont nombreux ces préceptes de la loi que nous ne pratiquons point, et qui sont néanmoins établis et mis sous nos yeux, pour en figurer d'autres ; non que nous devions rejeter la loi de Dieu, mais depuis l'accomplissement des promesses nous n'avons plus à nous arrêter aux symboles qui les annonçaient. Ce qu'ils nous promettaient est arrivé. La grâce du Nouveau Testament, voilée dans la loi, nous est dévoilée dans l'Evangile. Nous avons écarté le voile et reconnu ce qu'il nous dérobait ; nous l'avons reconnu dans la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre chef et Sauveur, qui a été crucifié pour nous, et à la mort de qui le voile du temple se déchira [3]. Enfin ce David quitta ces armes, ce fardeau de l'ancienne loi, pour prendre la loi même. Car ces cinq pierres sont la figure des cinq livres de Moïse. Il prit ces cinq pierres dans le torrent, et vous savez ce que signifie ce torrent ; car cette vie mortelle s'écoule, et tout ce qui vient au monde ne fait que passer. Ces pierres étaient donc dans le torrent, ou dans ce peuple primitif, pierres inutiles, ne rapportant rien, ne produisant rien ; le torrent passait dessus. Que fit David pour que la loi devînt utile ? Il prit la grâce. Car on ne saurait accomplir la loi sans la grâce ; puisque « la plénitude de la loi c'est la « charité [1] ». Mais cette charité, d'où vient-elle ? Vois si elle ne vient pas de la grâce. « L'a- « mour de Dieu », dit l'Apôtre, « est répandu « dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous « a été donné [2] ». C'est donc la grâce qui nous fait accomplir la loi, et la grâce est figurée par le lait. Rien dans la chair ne se donne plus gratuitement que le lait, puisque la mère, loin d'attendre du retour, ne cherche qu'à le donner ; elle le donne gratuitement, elle s'attriste quand elle ne peut le donner. Comment donc David a-t-il montré que la loi ne peut agir sans la grâce, si ce n'est qu'en voulant joindre avec la grâce ces cinq pierres qui désignaient la loi renfermée dans les cinq livres, il les mit dans son vase de berger destiné à garder le lait du troupeau ? Armé de ces pierres, c'est-à-dire armé de la grâce, et dès lors loin de présumer de lui-même, plein de confiance en Dieu, il s'avança contre l'orgueilleux Goliath, plein de jactance et de confiance en lui-même. Il prit une de ces pierres, la lança, en frappa le front de son adversaire, qui tomba blessé dans cette partie du corps où n'était pas le signe du Christ. Remarquez aussi que David prit cinq pierres et n'en jeta qu'une seule ; les livres sont au nombre de cinq et n'ont qu'un même objet : car « la plénitude de la loi c'est la charité », comme nous l'avons dit tout à l'heure. Et l'Apôtre a dit : « Supportez-vous les uns les « autres dans la charité, vous appliquant à « conserver l'unité de l'esprit dans le lien « de la paix [3] ». Après avoir blessé et renversé Goliath, David lui prit son épée et lui trancha la tête. C'est ce que fit aussi notre David, qui chassa le démon de ceux qui lui appartenaient. C'est ce qui arrive quand les principaux de ceux qui lui appartiennent, et qui étaient au pouvoir du diable qui s'en servait pour lacérer d'autres âmes, quand ces hommes viennent à tourner leurs âmes contre le diable ; alors l'épée de Goliath sert à lui trancher la tête. Voilà, en peu de mots, autant que le temps nous le permet, les figures du titre ; voyons ce que renferme le psaume.

[1] Gal. III, 21, 22. — [2] I Rois, XVII, 39, 40. — [3] Matth. XXVII, 51.

[1] Rom. XIII, 10. — [2] Id. V, 5. — [3] Ephés. IV, 2, 3.

3. « Béni soit le Seigneur mon Dieu, qui « instruit mes mains au combat, et mes doigts « à la guerre [1] ». Ce cri vient de nous, si nous appartenons au Christ. Bénissons le Seigneur notre Dieu, qui instruit nos mains au combat, et nos doigts à la guerre. Il semble qu'il y ait ici une répétition, et que nos mains au combat n'aient d'autre sens que mes doigts à la guerre. Est-il une différence entre la main et les doigts ? Car la main n'agit que par les doigts. On pourrait donc sans absurdité prendre les doigts pour la main. Et toutefois, dans les doigts nous trouvons la division de l'action et la racine de l'unité. Vois cet effet de la grâce dans cette parole de l'Apôtre : « L'un reçoit du Saint-Esprit le don « de parler avec sagesse, l'autre reçoit du « même Esprit le don de parler selon la « science ; un autre reçoit le don de la foi « dans le même Esprit, un autre reçoit du « même Esprit le don de guérir les malades, « un autre le don de parler diverses langues, « un autre le don de prophéties, un autre le « discernement des esprits. Or, c'est un seul et « même Esprit qui opère toutes ces choses, dis« tribuant à chacun ses propres dons, comme « il lui plaît [2] ». Mais faire ce don à l'un, cet autre don à l'autre, c'est là une diversité d'opérations. Toutefois, comme « c'est un « seul et même esprit qui opère toutes ces « choses », nous trouvons ici la racine de l'unité. C'est donc par ces doigts que le Christ combat, qu'il marche à l'ennemi, qu'il s'avance en bataille.

4. Pour ce qui est de ces guerres et de ces combats, il serait long de les exposer, et il est plus facile de les soutenir que de les expliquer. Mais nous avons une guerre dont l'Apôtre nous dit : « Ce n'est plus contre la « chair et le sang qu'il nous faut combattre [3] », c'est-à-dire contre les hommes qui semblent vous persécuter ; ce n'est point contre eux que vous combattez, « mais contre les princes « et les puissances, contre les directeurs du « monde ». Et de peur que par le monde vous n'entendiez le ciel et la terre, il vous montre ce qu'il entend par là : « De ces té« nèbres », nous dit-il. Ce monde n'est donc point celui qu'il a fait et dont l'Evangile nous dit : « Et le monde a été fait par lui » ; mais c'est le monde qui ne l'a point connu, car il est dit aussi : « Et le monde ne l'a point « connu ». Ces ténèbres ne sont point telles par nature, mais par volonté. L'âme ne s'éclaire point par elle-même. Quand elle est humble, elle chante avec humilité et avec vérité : « C'est vous, Seigneur, qui faites luire « mon flambeau ; ô Dieu, éclairez mes té« nèbres [1] ». Et encore : « C'est en vous « qu'est la source de la vie ; et c'est en votre « lumière que nous verrons la lumière [2] ». Non point en la nôtre, mais en votre lumière. Car on donne aux yeux le nom de lumière, et toutefois, que la lumière extérieure vienne à manquer, fussent-ils sains et ouverts, ils demeureront dans les ténèbres. Donc nous faisons la guerre aux princes de ces ténèbres, c'est-à-dire aux princes des infidèles, au diable et à ses anges, qui dirigent ce glaive dont le diable frappe les fidèles. Mais de même qu'une fois que Goliath est renversé, on lui prend son glaive pour lui en couper la tête [3] ; de même quand les fidèles embrassent la foi, on leur dit : « Vous étiez autrefois té« nèbres, et maintenant vous êtes lumière « dans le Seigneur [4] ». Vous avez combattu avec la main de Goliath, maintenant avec la main du Christ, coupez la tête à Goliath.

5. Voilà une guerre. Il en est une autre que chacun soutient au dedans de lui-même. Tout à l'heure on nous parlait de cette guerre dans l'Epître de saint Paul : « La chair cons« pire contre l'esprit, et l'esprit contre la « chair, au point que vous ne faites point ce « que vous voulez [5] ». C'est là une guerre pénible, d'autant plus pénible qu'elle est intérieure. Quiconque triomphe dans cette guerre, surmonte des ennemis qu'il ne voit pas. Car le démon et ses anges n'attaquent chez toi que la chair qui domine. Comment pourrions-nous, en effet, vaincre des ennemis que nous ne voyons pas, sinon parce que nous ressentons intérieurement des mouvements charnels ? Combattre ces mouvements, c'est ruiner l'empire du diable. Dans l'amour de l'argent, c'est l'avarice qui domine, et comme l'avarice domine en toi, le diable te propose un gain au moyen de la fraude. Car souvent on ne saurait que par la fraude parvenir au gain. Il propose donc au dehors à cette avarice, que tu n'as pas vaincue intérieurement, dont tu n'es pas maître, que tu n'as pas domptée ; ce perfide juge des combats

[1] Ps. CXLIII, 1. — [2] I Cor. XII, 8. — [3] Ephés. VI, 12.

[1] Ps. [illegible]. — [2] Id. XXXV, 10. — [3] I Rois, XVII, 51 — [4] Ephés. V, 8. — [5] Gal. V, 17.

te propose donc, comme à son athlète, la fraude et le gain, l'œuvre et la récompense : Agis et reçois le prix. Mais si tu es parvenu à fouler aux pieds l'avarice, tu n'es pas intérieurement dominé par cet ennemi que tu sens et peux vaincre ; car tu ne sens point le diable qui te tend cette embûche. Si donc tu as dompté l'avarice, tu feras attention à celui qui te propose l'œuvre et le prix. Qu'est-ce qu'il te propose ? L'injustice et le gain. Qu'est-ce que Dieu te propose au contraire? L'innocence et la couronne. Agis et prends, te dit l'un aussi bien que l'autre. Toi donc, athlète intérieur, si, loin d'être vaincu par l'avarice, tu en es vainqueur, tu tiens tes regards fixés en Dieu et tu surmontes le démon. Tu fais le discernement de l'un et de l'autre, et tu dis : Je vois ici l'œuvre et le prix, mais là au contraire l'appât et l'hameçon. Car tu ne dis rien intérieurement, qui ne regarde ton salut. Par le péché tu es divisé contre toi-même. Tu traînes après toi une source de concupiscence qui va te conduire à la mort ; tu as devant toi un ennemi à combattre, et en toi un ennemi à vaincre ; mais tu peux recourir à celui qui t'aidera dans le combat, qui te couronnera après la victoire, et qui t'a fait quand tu n'étais pas encore.

6. Comment pourrai-je vaincre, diras-tu ? Voilà que l'Apôtre me propose un combat très-difficile, et lui-même prend soin de me montrer combien il est difficile, sinon impossible, de vaincre, si je n'en comprends l'importance. « La chair », dit-il, « conspire contre « l'esprit, et l'esprit contre la chair, en sorte « que vous ne faites point ce que vous voulez [1] ». Comment me commander de vaincre, quand lui-même nous dit : « En sorte que vous ne « faites point ce que vous voulez ? » Veux-tu savoir comment ? Jette les yeux sur la grâce de ce vase pastoral, mets dans ce vase de lait la pierre du fleuve. Eh bien ! je vous le dis, ou plutôt c'est la Vérité qui vous le dit : Tu ne fais point ce que tu veux, parce que la chair combat contre l'esprit. Dans ce combat, si tu présumes de tes forces, je t'en avertis, ne fais pas bon marché de cette parole : « Réjouissez-vous en Dieu notre soutien [2] ». Si tu pouvais tout par toi-même, tu n'aurais pas besoin de soutien ; et si tu ne faisais rien par ta propre volonté, il ne te faudrait aucun aide, car on n'a besoin d'aide que quand on agit. Aussi, après avoir dit : « La chair conspire contre l'esprit, l'esprit contre la chair, « en sorte que vous ne faites point ce que « vous voulez », et après t'avoir mis toi-même sous tes propres yeux, comme dépourvu de force contre toi-même, l'Apôtre te renvoie tout d'un coup à celui qui peut t'aider : « Si « vous êtes conduits par l'esprit, vous n'êtes « plus sous la loi ». Celui qui est sous la loi, au lieu d'accomplir la loi, se trouve sous le fardeau de la loi, comme David sous le poids de ses armes. Si donc tu es conduit par l'esprit, vois qui est celui qui t'aidera pour accomplir ce que tu veux ; ton aide est pour toi un sauveur, une espérance, c'est lui qui dresse tes mains au combat, tes doigts à la lutte. « Les œuvres de la chair sont faciles à « reconnaître ; ce sont la fornication, l'impu« reté, la luxure, l'idolâtrie, les empoisonne« ments, les dissensions, les inimitiés, les « ivrogneries, les débauches, et autres crimes « semblables ; car je déclare, et je l'ai déjà « dit, que ceux qui les commettent ne possé« deront point le royaume de Dieu [1] ». Non point ceux qui combattent ces crimes, mais ceux qui les commettent. Il est une différence, en effet, entre combattre, vaincre, et jouir de la paix et du repos. Je vais le montrer par quelques exemples : Ecoutez. On te propose un gain à faire, et cela te plaît ; il faut user de fraude, mais le gain est considérable ; cela te plaît, et toutefois tu résistes : c'est là le combat ; mais on te persuade, on fait des instances, on délibère. Combattre, c'est donc être en danger. Après avoir vu le combat, voyons le reste. Au mépris de la justice, tel a commis la fraude : le voilà vaincu ; mais il rejette le gain pour demeurer juste, le voilà vainqueur. Dans ces trois états je plains le vaincu, je crains pour celui qui combat, j'applaudis au vainqueur. Mais celui-là même qui a vaincu a-t-il pu gagner sur lui de n'être point tenté par l'argent, de n'y point goûter un certain attrait, quoiqu'il l'ait surmonté et méprisé, quoique, loin d'y consentir, il n'ait point daigné même le combattre ? Il a ressenti néanmoins quelque vibration de plaisir, et cette vibration, cet ennemi qui déjà ne combat plus, qui ne règne plus, persiste néanmoins en nous : il y a dans cette chair mortelle quelque chose qui n'y sera plus un jour. Tout sera absorbé dans une pleine victoire, mais à l'ave-

[1] Gal. v, 17. — [2] Ps. LXXX, 2.

[1] Gal. v, 17-19.

nir; quant à cette vie, « le corps est mort à « cause du péché », et de là vient que le péché subsiste dans notre corps sans toutefois y régner : « Mais l'esprit est vivant à cause de « la justice. Si donc l'Esprit de celui qui a « ressuscité Jésus-Christ habite en vous, celui « qui a ressuscité Jésus-Christ rendra aussi la « vie à vos corps mortels, à cause de son Es- « prit qui habite en vous [1] ». C'est là qu'il n'y aura plus de combat, plus même de vibration; tout sera dans une paix profonde. Ce n'est point une nature contraire qui combattra une autre nature, mais c'est comme deux époux sous un même toit. Qu'ils viennent à se quereller, c'est un séjour fatigant et plein de périls; que le mari ait le dessous, la femme l'avantage, c'est une paix contre tout ordre; que le mari domine au contraire, que la femme lui soit soumise, la paix est dans l'ordre ; et toutefois ce ne sont point deux natures différentes, puisque la femme a été tirée de l'homme. Ta chair est pour toi une épouse, une servante; donne-lui tel nom qu'il te plaira, il te faut la soumettre; et s'il y a combat, que la victoire te reste. Tel est l'ordre, en effet, que l'inférieur soit soumis au supérieur ; afin que celui-là même qui veut s'assujétir ce qui lui est inférieur soit soumis à son tour à celui qui est au-dessus de lui. Reconnais donc l'ordre et cherche la paix : toi à Dieu, et la chair à toi. Y a-t-il rien de plus juste, rien de plus beau ? Toi soumis au supérieur, l'inférieur à toi. Sois serviteur de celui qui t'a créé, afin d'avoir pour serviteur ce qui a été créé pour toi. L'ordre que nous traçons et que nous prêchons n'est point : A toi la chair, et toi à Dieu ; mais bien : Toi à Dieu, et la chair à toi ; si tu dédaignes « toi à Dieu », tu n'obtiendras jamais la chair à toi. Rebelle envers ton Seigneur, tu seras sous l'esclave de l'esclave. Si tu n'es d'abord soumis à Dieu, et ensuite la chair soumise à toi-même, pourras-tu dire ces paroles : « Béni soit le Seigneur mon « Dieu, qui dresse mes mains au combat et « mes doigts à la guerre ? » Tu veux combattre sans savoir, tu seras vaincu et condamné. Soumets-toi donc à Dieu tout d'abord, puis avec ses leçons et son secours tu combattras en disant : « C'est lui qui dresse mes « mains au combat, mes doigts à la guerre ».

7. Et pendant ce combat, comme il n'est pas sans danger, dis alors ce qui suit dans cette lutte périlleuse : « Vous êtes ma miséri- « corde [1] ». Je ne serai pas vaincu dès lors. Que veut dire « ma miséricorde ? » Que vous me faites miséricorde, que vous l'exercez envers moi, ou bien que vous m'accordez d'user de miséricorde ? Car il n'y a rien pour vaincre plus complétement notre ennemi que la miséricorde que nous avons pour tous. Il se prépare à nous calomnier au jugement de Dieu, mais il ne peut rien objecter de faux, il n'est point devant celui qui écoute la fausseté. S'il plaidait contre nous au tribunal d'un homme, il pourrait alléguer le mensonge, nous accabler de fausses récriminations ; mais comme notre procès se plaide au tribunal de ce juge que l'on ne saurait tromper, notre ennemi cherche à nous séduire par le péché, pour avoir de véritables crimes à nous reprocher. Et quand la fragilité humaine vient à succomber sous ses artifices, qu'elle s'humilie par un aveu, et s'exerce par des œuvres de miséricorde et de piété. Tout s'efface quand, avec sincérité et une pleine confiance, nous disons à celui qui nous voit : « Remettez-nous, comme « nous remettons à notre tour [2] ». Dis alors de tout ton cœur, dis en toute confiance et en toute sécurité : « Remettez-nous, comme nous « remettons nous-mêmes » ; ou ne nous pardonnez point, si nous ne savons pardonner. Quand même tu ne dirais pas : Ne nous remettez point si nous ne remettons point nous-mêmes, le Seigneur ne nous pardonne qu'à la condition que nous pardonnions aussi. Pour te laisser impuni dans tes crimes, il ne sera point menteur dans ses promesses. Veux-tu ton pardon, dit-il ? Pardonne toi-même. Il est une autre œuvre de miséricorde. Veux-tu obtenir ? donne toi-même. C'est ce qui est marqué au même endroit de l'Evangile : « Remettez et il vous sera remis, « donnez et l'on vous donnera [3] ». J'ai sur toi une créance, et toi une créance sur un autre ; remets-lui sa dette, et je te remets la tienne. Tu me demandes, celui-là te demande aussi. Donne-lui, et je te donnerai. Or, qui est-ce qui remet ? Qui est-ce qui donne ? N'est-ce pas la charité ? « Et d'où vient la charité, sinon par « cet Esprit-Saint qui nous a été donné [4] ? » Si donc c'est par les œuvres de miséricorde que notre ennemi peut être vaincu, si nous ne pouvons faire des œuvres de miséricorde

[1] Rom. VIII, 10 et seq.

[1] Ps. CXLIII, 2. — [2] Matth. VI, 12.— [3] Luc, VI, 37,38.—[4] Rom. V, 5.

sans avoir la charité, et si nous n'avons la charité que par le Saint-Esprit : c'est lui qui dresse nos mains au combat et nos doigts à la guerre : c'est à lui que nous disons avec justice : « ma miséricorde », puisque c'est par lui que nous devenons miséricordieux. « Quiconque n'aura point fait miséricorde sera jugé « sans miséricorde [1] ».

8. Pensez-vous que des œuvres de miséricorde soient peu importantes ? Il est bon d'en dire quelques mots. Ecoutez d'abord cette sentence tirée des livres saints et que j'ai citée tout à l'heure : « Quiconque n'aura pas fait « miséricorde subira un jugement sans miséricorde » ; il sera donc jugé sans miséricorde, celui qui n'aura pas fait miséricorde avant d'être jugé. Qu'est-il dit ensuite ? Que dit l'Apôtre ? « La miséricorde s'élèvera au-« dessus du jugement [2] ». Qu'est-ce à dire, qu' « elle s'élèvera au-dessus du jugement ? » C'est-à-dire que Dieu lui donne la préférence sur le jugement, et que, chez l'homme qui aura fait des œuvres de miséricorde, l'eau de cette miséricorde éteindra le feu du péché, quand même il aurait au jugement des fautes à punir. « La miséricorde est au-dessus du juge-« ment ». Quoi donc ? Dieu sera-t-il injuste à nos yeux, en venant au secours de ces âmes, en les délivrant, en leur pardonnant ? Nullement, il est juste au contraire : la miséricorde n'efface point en lui la justice, non plus que la justice n'efface la miséricorde. Vois si Dieu n'est point juste : Remets, et je te remettrai ; donne et je te donnerai. Vois s'il n'est point juste : « On se servira pour toi de la mesure dont « tu te seras servi [3] ». C'est la mesure elle-même, non point une mesure du même genre, mais la même mesure ; pardonne, et je te pardonne. Tu as en toi pour mesure le pardon que tu accorderas, tu trouveras en moi cette même mesure dans le pardon que tu recevras. Tu as en toi la mesure ; c'est de donner ce que tu as, et tu trouveras en moi cette mesure ; c'est de recevoir ce que tu n'as pas encore.

9. « Vous êtes ma miséricorde, mon refuge, « mon soutien, mon libérateur ». Voilà un athlète fort à la peine, parce que sa chair conspire contre l'esprit. Tiens ferme néanmoins, tes vœux seront comblés quand la mort sera absorbée dans une entière victoire, quand ce corps mortel sera ressuscité et doué de la vie des anges et de qualités célestes. « Ceux qui « sont morts dans le Christ ressusciteront les « premiers, ensuite nous qui vivons, qui « sommes demeurés jusqu'alors, nous se-« rons enlevés avec eux dans les airs au-de-« vant du Christ, et ainsi nous serons éter-« nellement avec le Seigneur [1] ». C'est là que la mort sera absorbée dans sa victoire. C'est là que l'on dira : « O mort, où est ton combat ; « ô mort, où est ton aiguillon [2] ? » Il n'y aura en effet de rébellion contre Dieu, ni dans notre corps, ni dans notre âme. La victoire sera complète, la paix complète. Telle est cette paix dont on nous dit ici-bas, au milieu de nos combats : « Venez, mes enfants, écoutez-« moi, je vous enseignerai la crainte de Dieu [3] ». Vous êtes dans le combat, engagés au fort de la mêlée, et néanmoins vous désirez un certain repos. « Quel est l'homme qui aime la vie, « qui souhaite de voir des jours heureux [4] ? » Qui ne répondra aussitôt : C'est moi ? La vie, les jours heureux sont dans ces lieux où la chair ne conspire plus contre l'esprit, et où l'on ne dit plus : Combattez, mais : Réjouissez-vous. Or, quel est l'homme qui désire ces jours ? Tout homme dira certainement : C'est moi. Ecoute ce qui suit : Je vois que tu es dans la peine, dans le combat, dans les périls, écoute ce que le psaume ajoute pour dresser tes mains au combat, tes doigts à la guerre : « Détourne ta langue du mal, et que « tes lèvres n'usent point de fourberie ; dé-« tourne-toi du mal et fais le bien [5] ». Comment pourrais-tu faire le bien, sans te détourner du mal ? Comment t'engager à vêtir l'homme nu, si tu es encore spoliateur ? Comment t'engager à donner, si tu es ravisseur ? « Détourne-toi donc du mal, d'abord, et fais « le bien ». Que le pauvre d'abord ne pleure point à ton sujet, si tu veux qu'un pauvre se réjouisse. « Détourne-toi du mal et fais le « bien ». Quelle sera ta récompense ? Car maintenant tu es encore dans le combat. « Cherche la paix, et poursuis-la ». Apprends à dire : « Vous êtes ma miséricorde et mon « refuge, mon soutien, mon libérateur, mon « protecteur ». « Mon appui », de peur que je ne tombe ; « mon libérateur », de peur que je ne reste dans le piége ; « mon protecteur », de peur que je ne sois blessé. « Oui, mon protec-« teur, en qui j'ai mis mon espoir ». Dans tous

[1] Jacques, II, 13. — [2] Luc, VI, 37. — [3] Matth. VII, 2.

[1] I Thess. IV. 15, 16. — [2] I Cor. XV, 54, 55. — [3] Ps. XXXIII, 12 — [4] Id. 13. — [5] Id. 14, 15.

ces embarras, dans mes fatigues, dans mes combats, dans toutes ces difficultés, j'ai mis en lui mon espoir. « C'est lui qui m'assujétit « mon peuple ». Ce langage est de notre chef.

10. « Seigneur qu'est-ce que l'homme, « pour vous faire connaître à lui [1] ? » Il est tout ce qu'il est, précisément parce que « vous « vous êtes fait connaître à lui ». « Qu'est-ce « que l'homme, pour vous révéler à lui, ou le « fils de l'homme, pour que vous songiez à « lui ?» Vous songez à lui, vous l'aimez, vous lui assignez son prix, vous le mettez en son rang, vous savez au-dessous de qui vous le placez, au-dessus de qui vous l'élevez. Car estimer c'est assigner un prix. Quel prix a donc assigné à l'homme Celui qui a donné pour l'homme le sang de son Fils unique? « Qu'est-ce que « l'homme, pour vous révéler à lui ?» A qui vous faire connaître, et qui êtes-vous ? « Qu'est- « ce que le fils de l'homme, pour l'estimer « à ce prix ? » Vous l'estimez, vous en faites cas, comme s'il était d'un grand prix. Car aux yeux de Dieu l'homme n'est point tel qu'aux yeux d'un autre homme ; qu'il trouve un esclave à acheter, et il mettra plus de prix à un cheval qu'à un homme. Vois, au contraire, combien un Dieu t'a estimé, dès lors que tu peux dire : « Si Dieu est pour nous, qui « sera contre nous ? » A quel prix t'a évalué « Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais « qui l'a livré pour nous tous? Comment ne « nous a-t-il pas tout donné avec lui [2] ? » S'il nourrit ainsi les combattants, quel sera le prix du vainqueur? « Je suis», dit-il, « le pain vivant « descendu du ciel [3] ». C'est là le pain qu'il donne aux combattants, pain qu'il fait venir des greniers célestes, et dont il nourrit les anges; « car l'homme a mangé le pain des « anges [4] ». Mais après les combats et après ce pain que donnera-t-il? Quel prix réserve-t-il aux vainqueurs, sinon ce qui est marqué dans un autre psaume : « J'ai fait « une demande au Seigneur, et je la ferai en- « core : c'est d'habiter dans la maison du « Seigneur tous les jours de ma vie, afin de « contempler ses délices et d'être à l'abri dans « son temple [5] ? Qu'est-ce que l'homme pour « vous révéler à lui, ou le fils de l'homme « pour l'estimer à ce point ? »

11. « L'homme est semblable au néant [6] », et néanmoins vous vous révélez à lui, vous l'appréciez. « L'homme est devenu semblable « au néant ». A quel néant ? Au temps qui passe et qui s'écoule. Voilà ce que l'on appelle vanité dès qu'on le compare à la vérité, qui demeure toujours, qui est toujours stable. Toute créature visible n'est bonne qu'en son lieu. « Car c'est Dieu », dit l'Ecriture, « qui a « rempli la terre de ses biens [1] ». Qu'est-ce à dire de ses biens ? De ceux qui lui conviennent. Mais tous ces biens terrestres, volages, passagers, comparés à cette vérité dont il est dit : « Je suis celui qui suis [2] », tout ce bien qui passe est appelé vanité. Car il s'évanouit avec le temps, comme la fumée dans les airs. Que dirai-je de plus fort que l'Apôtre saint Jacques, lorsqu'il veut contraindre les superbes à s'humilier ? « Qu'est-ce que notre vie », dit-il ? « Une vapeur qui apparaît un instant « pour se dissiper ensuite [3] ». Donc l'homme est semblable au néant. Le péché l'a rendu semblable au néant, car au moment de sa création il était semblable à la vérité; mais le péché qu'il a commis, le châtiment qui lui a été infligé, l'ont rendu semblable au néant. « Vous avez châtié l'homme à cause de « son iniquité », dit un autre psaume, « et « vous avez fait sécher son âme comme l'a- « raignée [4] ». De là aussi : « L'homme est de- « venu semblable à la vanité ». Qu'ajoute le Prophète dans l'autre psaume ? « Vous avez « fait vieillir mes jours [5] ». Et ici : « Ses jours « passent comme l'ombre ». Que l'homme donc veille sur lui-même dans ces jours qui passent comme l'ombre, afin qu'en soupirant après sa lumière, il fasse des œuvres qui en soient dignes ; et s'il est dans l'ombre de la nuit, qu'il cherche le jour. Pour l'homme qui comprend son état, les jours de cette vanité sont des jours de tribulation. Soit que les misères et les chagrins nous viennent accabler, soit que les prospérités du monde nous sourient, nous n'en devons pas moins craindre et gémir : « Parce que la vie de l'homme sur la terre est une tentation [6] ». De là cette parole : « Tout le jour je marchais dans l'af- « fliction [7] ». Nous avons besoin de consolations, et tout ce que Dieu nous montre en fait de prospérités n'est point pour réjouir les heureux du monde, mais bien pour soulager les malheureux. Que l'homme donc, je le répète, dans ces jours qui sont une ombre,

[1] Ps. CXLIII, 3. — [2] Rom. VIII, 31, 32. — [3] Jean, VI, 41. — [4] Ps. LXXVII, 25. — [5] Id. XXVI, 4. — [6] Id. CXLIII, 4.

[1] Eccli. XVI, 30. — [2] Exod. III, 14. — [3] Jacques, IV, 15. — [4] Ps. XXXVIII, 12. — [5] Id. 6. — [6] Job, VII, 1. — [7] Ps. XXXVII, 7.

fasse des œuvres dignes de cette lumière qu'il désire, et dans cette nuit qu'il cherche Dieu, ainsi qu'il est écrit : « Pendant la nuit mes « mains ont cherché Dieu en sa présence, « et je n'ai pas été déçu [1] ». Quel est ce jour qu'il appelle un jour de tribulation, sinon celui qu'il appelle encore la nuit ? « Je l'ai « cherché de mes mains pendant la nuit en sa « présence ». Nous sommes encore dans la nuit, et nous veillons à la lumière de cette prophétie. Ce que l'on nous a promis, nous l'attendons encore ; mais que dit l'apôtre saint Pierre ? « Nous avons d'ailleurs une preuve « plus frappante encore dans les oracles des « Prophètes, sur lesquels vous faites bien d'ar- « rêter vos regards comme sur un flambeau « qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que « le jour commence à paraître et que l'étoile « du matin se lève dans nos cœurs [2] ». C'est là le jour, c'est là notre jour. « Au matin « vous entendrez ma voix, au matin je me « tiendrai debout et je vous contemplerai ». Donc, travaille, bien que ce soit la nuit, et cherche Dieu de tes mains, ou par de bonnes œuvres, avant que ce jour vienne combler ta joie, de peur qu'il n'en vienne un autre pour t'affliger. Vois quelle sécurité dans ton labeur; vois comment ne t'abandonne pas celui que tu cherches : « De mes mains j'ai cherché le « Seigneur pendant la nuit en sa présence ». « Afin que ton Père qui voit dans le secret te « donne ta récompense [3] ». De là cette expression « en sa présence ». Que la miséricorde et la charité soient dans ton cœur, de peur que tu n'agisses dans l'intention de plaire aux hommes. J'ai cherché Dieu de mes mains, dit le Prophète, par mes œuvres ; le chercher dans l'ombre, ou dans cette vie ; où lui-même voit, et non où je chercherais à plaire aux hommes. Qu'ajoute le Prophète ? « Et je n'ai pas été « déçu. L'homme est semblable à la vanité, « ses jours ont passé comme une ombre », et pourtant vous vous êtes fait connaître à lui, et vous l'estimez.

12. « Seigneur, inclinez vos cieux et des- « cendez : touchez les montagnes, elles seront « embrasées. Faites briller vos éclairs, et dis- « persez-les ; lancez vos flèches, et ils seront « dans l'effroi. Tendez la main d'en haut, « et délivrez-moi, sauvez-moi des grandes « eaux [4] ». Le corps du Christ, l'humble David, plein de grâce et de confiance en Dieu, et combattant ici-bas, implore le secours de Dieu. « Inclinez vos cieux et descendez ». Quels sont les cieux à incliner ? Les Apôtres dans leur humilité. Tels sont en effet « les « cieux qui annoncent la gloire de Dieu » ; et de ces cieux qui racontent la gloire de Dieu, le Prophète va nous dire : « Il n'est « point de discours, point de langage dans « lequel on n'entende cette voix ; leur parole « a retenti dans toute la terre, et leur voix « jusqu'aux extrémités du monde [1] ». Quand la voix de ces cieux retentissait dans le monde entier, alors qu'ils opéraient des merveilles, et que le Seigneur faisait briller en eux les éclairs de ses miracles, et retentir le tonnerre de ses préceptes, on crut que des dieux étaient venus du ciel vers les hommes. Quelques païens dans cette pensée leur voulurent offrir des sacrifices. A la vue de ces honneurs qui ne leur étaient point dus, ces hommes saisis d'effroi et d'une vive horreur, afin de ramener ceux qui s'égaraient de la sorte, et leur montrer ce qu'ils ressentaient intérieurement, déchirèrent leurs vêtements et s'écrièrent : « Que faites-vous ? nous sommes des mortels « comme vous [2] ». Et ils prirent de là occasion de leur prêcher la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, s'humiliant ainsi pour relever la gloire de Dieu : parce que les cieux s'inclinaient pour que Dieu descendît. « Inclinez « donc vos cieux, et descendez, Seigneur », dit le Prophète ; et cela s'est fait. « Touchez les « montagnes, elles s'embraseront » ; les montagnes orgueilleuses, les sommités de la terre, les grandeurs qui s'enflent ; touchez-les, dit le Prophète, touchez ces montagnes, donnez-leur de votre grâce ; « elles seront embrasées » parce qu'elles confesseront leurs fautes. La fumée de ces pécheurs avouant leurs péchés arrachera les larmes de ces superbes humiliés. « Touchez les montagnes, et elles s'évanouiront « en fumée ». Tant que vous ne les toucherez point, elles croiront à leur grandeur. Une fois touchées, elles diront : « Vous seul êtes « grand, ô mon Dieu [3] ». Voilà ce que diront les montagnes, et encore : « Vous êtes le « Très-Haut, au-dessus de toute la terre [4] ».

13. Mais il est des conspirateurs ; il en est qui s'unissent contre le Seigneur et contre son Christ [5]. Ils s'unissent et ils conspirent.

[1] Ps. LXXVII, 6. — [2] II Pierre, I, 19. — [3] Matth. VI, 4. — [4] Ps. CXLIII, 5-7.

[1] Ps. XVIII, 2, 4, 5. — [2] Act. IV, 13. — [3] Ps. XLVII, 2. — [4] Id. LXXXII, 19. — [5] Id. II, 2 ; Act. IV, 26, 27.

« Faites briller vos éclairs, et dispersez-les ». Multipliez vos miracles et leur conspiration se dissipera comme la fumée. « Lancez vos « éclairs et dispersez-les [1] ». Une fois effrayés par vos miracles, ils n'oseront rien contre vous, l'effroi de vos prodiges les arrêtera. Quel est ce Dieu dont le pouvoir est si grand ? Quel est ce Dieu qui s'élève, et dont le nom a tant de puissance ? Mais dire quel il est, c'est pour eux déjà croire ; vos miracles ont brillé et dissipé leur funeste coalition. « Lan« cez vos flèches, et vous les troublerez. « Que les flèches acérées du puissant [2] », que vos préceptes frappent leurs cœurs. « Lancez « vos flèches, et vous les troublerez ». Ruinez leur fausse santé, afin que de bienheureuses plaies les guérissent ; et qu'ayant place dans l'Eglise et dans le corps du Christ, ils disent enfin avec l'Eglise : « Je suis blessée par « l'amour [3]. Lancez vos flèches et vous les « troublerez ».

14. « Tendez la main d'en haut [4] ». Qu'en résultera-t-il? Quelle en sera la fin ? Comment le corps du Christ pourra-t-il vaincre, sinon par le secours du ciel ? « Car le Seigneur « viendra lui-même, à la voix de l'archange, « il descendra du ciel au son de la trompette « de Dieu [5] », lui qui est le Sauveur de son corps et la main de Dieu. « Tendez votre « main d'en haut, et délivrez-moi, sauvez- « moi des grandes eaux ». Qu'est-ce à dire, « des « grandes eaux ? » Des peuples nombreux. De quels peuples ? Des étrangers, des infidèles, soit qu'ils m'attaquent au dehors, soit qu'ils me tendent des embûches à l'intérieur. « Dé« livrez-moi de ces grandes eaux, dans les« quelles vous m'exerciez, et dans lesquelles « vous me plongiez pour me laver de mes « souillures ». C'est encore l'eau de la contradiction [6]. « Délivrez-moi, et sauvez-moi des « grandes eaux ».

15. Ecoutons encore de quelles grandes eaux Dieu délivrera le corps du Christ, Dieu délivrera l'humilité de David. Qu'est-ce à dire, « des grandes eaux ?» Qu'avez-vous dit, ô Prophète, afin qu'on ne leur donnât pas un autre sens, qu'avez-vous dit de ces grandes eaux ? Ecoute ce que j'en ai dit : « De la main des en« fants étrangers ». Ecoutez, mes frères, au milieu de quel peuple nous vivons, et dont nous voulons être délivrés. « Leur bouche parle la « vanité ». Combien de vanités n'entendriez-vous pas aujourd'hui même, si vous n'étiez point rassemblés pour ces divines pompes de la parole de Dieu ? « Leur bouche parle la « vanité ». Comment ces diseurs de vanités pourraient-ils vous entendre dire la vérité ? « Leur bouche parle la vanité, leur droite est « la droite de l'iniquité [1] ».

16. Que ferais-tu parmi eux, avec ton vase pastoral et tes cinq pierres ? Dis-le-moi autrement, ô Prophète, et montre-moi d'une autre manière la loi que tu as figurée dans tes cinq pierres. « Seigneur, je vous « chanterai un cantique nouveau ». Ce cantique nouveau, c'est le chant de l'action de grâces ; le cantique nouveau est celui de l'homme nouveau ; le cantique nouveau, c'est le cantique du Nouveau Testament. « Je vous « chanterai », dit le Prophète, « un cantique « nouveau ». Et de peur qu'on ne croie que la grâce diffère de la loi, tandis au contraire que c'est par la grâce que la loi s'accomplit : « Je vous chanterai », dit-il, « sur le psalté« rion à dix cordes [2] ». « Sur le psaltérion à dix « cordes », ou par les dix préceptes de la loi. C'est ainsi que je vous chanterai : puissé-je trouver en vous ma joie, puissé-je vous chanter dans la loi, ce nouveau cantique ; « parce « que la charité est la plénitude de la loi [3] ». Du reste, quiconque n'a point la charité, peut porter le psaltérion; mais il ne saurait chanter. Pour moi donc, dit l'interlocuteur, au milieu des eaux de la contradiction, je vous chanterai un cantique nouveau : et jamais le bruit des eaux de la contradiction ne fera taire mon psaltérion : « Je vous chanterai sur le psalté« rion à dix cordes ».

17. « C'est lui qui donne le salut aux rois » ; aux montagnes s'évanouissant en fumée. « Qui « délivre David son serviteur ». Ce David, vous le connaissez, soyez donc David. De quoi Dieu a-t-il délivré David son serviteur ? De quoi a-t-il délivré le Christ ? De quoi le corps du Christ ? « Délivrez-moi du glaive des mé« chants [4] ». « Du glaive » ne suffirait pas ; il ajoute : « du méchant ». Assurément il est un glaive de faveur. Quel est ce glaive de faveur ? Celui dont le Seigneur a dit : « Je ne « suis point venu apporter la paix sur la terre, « mais le glaive [5] ». Il devait alors séparer les fidèles des infidèles, les fils des pères, il devait

[1] Ps. CXLIII, 6. — [2] Id. CXIX, 4. — [3] Cant. II, 5, suiv. les Sept. — [4] Ps. CXLIII, 7. — [5] I Thess. IV, 15. — [6] Nombres, XX, 13.

[1] Ps. CXLIII, 8. — [2] Id. 9. — [3] Rom. XIII, 10. — [4] Ps. CXLIII, 10, 11. — [5] Matth. X, 34.

trancher de ce même glaive d'autres engagements, enlever toute chair corrompue, et guérir en tranchant ainsi les membres du Christ. Il est donc un glaive de bonté, ce glaive à deux tranchants, puissant de part et d'autre, par l'Ancien et par le Nouveau Testament, par le récit du passé et par les promesses de l'avenir. Tel est donc le glaive de la bonté; l'autre est celui des méchants, et leur fait parler vanité, comme c'est par le glaive de la faveur que Dieu nous dit la vérité. Donc « délivrez-moi du glaive des méchants. Quant « aux enfants des hommes, leurs dents sont « pour eux des armes et des flèches, leur « langue est un glaive tranchant [1] ». Délivrez-moi de ce glaive des méchants. Ce que le Prophète vient d'appeler « glaive », il l'appelait tout à l'heure « grandes eaux ». « Déli« vrez-moi des grandes eaux ». Ce que j'ai nommé grandes eaux, je l'appelle maintenant glaive des méchants. Enfin, après avoir parlé des grandes eaux, il continue : « De la main « des étrangers, dont la bouche parle la va« nité ». Et pour nous faire comprendre qu'il parle d'eux encore, quand il dit ici : « Du « glaive des méchants délivrez-moi », il ajoute : « Délivrez-moi de la main des fils « de l'étranger, dont la bouche parle la va« nité », comme il l'avait dit plus haut. Et quand il nous dit que leur droite est la droite de l'iniquité, il avait déjà exprimé cette pensée, en nous parlant des grandes eaux. Et de peur que tu ne prennes ces grandes eaux dans un sens favorable, il nous l'exprime de nouveau dans le glaive des méchants. Qu'il vous explique maintenant cette expression : « Leur bouche parle la vanité, leur droite est « la droite de l'iniquité ». De quelle vanité a parlé leur bouche? et comment leur droite peut-elle être la droite de l'iniquité?

18. « Leurs enfants sont dans leur jeunesse, « comme des plants nouveaux [2] ». Il veut montrer ici leur félicité. Ecoutez donc, enfants de la lumière, enfants de la paix, écoutez, enfants de l'Eglise, membres du Christ; écoutez ce que le Prophète nomme étrangers, fils de l'étranger, eaux de contradiction, glaive du méchant. Ecoutez, je vous en supplie; vous qui, chaque jour, courez des dangers au milieu d'eux; qui, au milieu de leurs discours, combattez contre les désirs de votre chair, qui avez à lutter au milieu de ces langues, de ces suppôts de Satan, et dont il se sert contre vous. « Car vous ne combattez plus contre la « chair et le sang, mais contre les princes et « les puissances, contre ceux qui gouvernent « ce monde de ténèbres [1] », c'est-à-dire des méchants. Ecoutez, afin de vous en séparer; écoutez, afin de ne point regarder comme la vraie félicité celle que convoitent les hommes faibles ou corrompus. Ce sont bien là, mes frères, les fils de l'étranger, ce sont bien les grandes eaux, c'est bien là le glaive des méchants. Voyez quelle est cette vanité dont ils parlent, et gardez-vous de tenir leur langage, gardez-vous de parler comme eux, de peur de vivre comme eux. « Leur bouche parle la « vanité, leur droite est la droite de l'ini« quité ». De quelle vanité a donc parlé leur bouche, et comment leur droite peut-elle être la droite de l'iniquité? Ecoute : « Leurs en« fants sont dans la jeunesse, comme des « plants nouveaux; leurs filles sont parées, « elles sont ornées comme des temples; leurs « celliers sont pleins, et regorgent deçà et delà; « leurs brebis sont fécondes, on les voit sortir « en foule de leurs étables; leurs bœufs sont « gras; il n'y a ni ruine ni ouverture dans « leurs clôtures, ni cri dans leurs places publi« ques [2] ». N'est-ce donc point là le bonheur? J'interroge les enfants du royaume des cieux, j'interroge cette race de ceux que Dieu a ressuscités pour l'éternité, j'interroge le corps du Christ, les membres du Christ, le temple de Dieu. N'est-ce donc point une félicité que d'avoir des enfants en santé, des filles bien parées, des celliers bien remplis, de nombreux troupeaux, de n'avoir aucune ruine non-seulement dans ses maisons, mais jusque dans ses clôtures, de n'entendre dans les places publiques aucun bruit, aucune clameur, mais le repos, la paix, l'abondance, la richesse dans les maisons et dans les villes? N'est-ce donc point là le bonheur? Les justes doivent-ils le fuir? Aucun juste n'a-t-il donc possédé une maison regorgeant de biens, comblée d'un semblable bonheur? La maison d'Abraham n'était-elle donc point riche en or, en argent, en enfants, en domestiques, en troupeaux [3]? Jacob, ce saint Patriarche fuyant la face d'Esaü son frère, en Mésopotamie, ne s'enrichit-il point par ses services, et en retournant dans son pays ne rendit-il point grâces à Dieu, parce qu'ayant passé le fleuve avec son bâton,

[1] Ps. LVI, 5. — [2] Id. CXLIII, 12.

[1] Ephés. VI, 12. — [2] Ps. CXLIII, 12-14. — [3] Gen. XII, 5; XIII, 2-6.

il revenait avec tant d'enfants, et des troupeaux si nombreux [1] ? Que dirai-je encore ? N'est-ce donc point là le bonheur? Soit; mais le bonheur de la gauche. Qu'est-ce que la gauche? Ce qui est du temps, périssable, corporel. Sans vous dire de le fuir, gardez-vous de le regarder comme de la droite. Car les hommes du Psalmiste n'étaient point vains et méchants, parce qu'ils les possédaient, mais parce qu'ils prenaient pour biens de la droite ce qui ne devait être que de la gauche. Que devaient-ils mettre à droite ? Dieu, l'éternité, les années de Dieu qui ne finiront point et dont il est dit : « Et vos années ne passeront « point [2] ». Telle est la droite où doivent tendre nos désirs. Servons-nous de la gauche pour un temps, mais soupirons après la droite pour l'éternité. Si les richesses coulent chez vous en abondance, n'y attachez point votre cœur [3]. Car si vous attachez vos cœurs aux richesses qui coulent, de votre gauche vous ferez votre droite. Corrigez-vous, admirez ces chastes baisers que vous donne la Sagesse : « Sa gauche est sous ma tête, et il m'embrasse « de sa droite [4] ». Voyez ces admirables chants d'amour, ces Cantiques des cantiques, ce chant des saintes épousailles du Christ et de l'Eglise. Que dit l'Epouse à propos de l'Epoux? « Sa gauche est sous ma tête, et il m'embrasse « de sa droite ». La gauche est sous la tête, la droite sur la tête. C'est ce que l'on fait quand on embrasse, on met la droite sur la tête, et la gauche au-dessous. « Sa gauche, dit l'Epouse, « est sous ma tête ». Car il ne m'abandonnera point en ce qui est nécessaire à la vie ; et toutefois cette main gauche sera sous ma tête; non point sur ma tête, mais au dessous, afin qu'il m'embrasse de cette même droite qui promet la vie éternelle. Car sa gauche ne sera sous ma tête que quand il m'embrassera de sa droite; et ainsi s'accomplira ce que saint Paul écrit à Timothée : « Il a les promesses « de la vie présente et de la vie future [5] ». Qu'avons-nous dans cette vie ? La gauche sous notre tête. Qu'avons-nous pour l'avenir? Sa droite m'embrasse. Cherchez-vous ce qui est nécessaire en cette vie ? « Cherchez d'abord « le royaume de Dieu », c'est-à-dire sa droite, « et tout cela vous sera donné par surcroît [6] ». Vous aurez ici-bas les richesses et la gloire, et dans le siècle à venir la vie éternelle ; ma gauche soutiendra votre faiblesse, et ma droite couronnera vos vertus. Mais les Apôtres, qui avaient tout quitté et distribué leurs biens aux pauvres, ont-ils vécu ici-bas sans aucune richesse? Que serait alors devenue cette promesse relative à la gauche : « Il recevra sept « fois autant dans ce monde [1] ? » Le Sauveur nous promet la multiplication des biens. Et, en effet, qu'est-ce qui manque au serviteur de Dieu? Un infidèle a une maison, quelques maisons peut-être ; « mais le fidèle a pour « richesses le monde entier [2] ». Vois comme elle est sous la tête, cette gauche pleine de tous ces biens : « Il recevra en ce monde sept « fois autant ». Vois la droite qui nous embrasse : « Et dans le siècle à venir la vie éter« nelle ». C'est bien avec raison que la Sagesse a dit ailleurs : « Les années de la vie sont « dans sa droite, et dans sa gauche les ri« chesses et les honneurs [3] ».

19. Comment donc ces hommes disent-ils des choses vaines? comment leur bouche a-t-elle dit la vanité? Parce que « leur droite « est celle de l'iniquité ». Je ne leur fais pas un crime d'avoir des enfants qui sont dans leur jeunesse comme des jeunes plants, ni des filles ornées comme des temples, ni des biens en abondance et une félicité terrestre. Où est donc leur crime ? « D'avoir appelé « heureux le peuple qui a de tels biens [4] ». O futiles discoureurs! Appeler bienheureux un peuple qui a de tels biens! Ils ont perdu la véritable droite, et se sont vêtus au rebours des dons de Dieu. Hommes pervers, hommes futiles, fils de l'étranger, ils ont appelé heureux le peuple qui possède ces biens. « Ils ont « mis à droite ce qui était à gauche, et ont « appelé heureux le peuple qui possède ces « biens ». Mais vous, ô David? Mais vous, ô corps du Christ? Mais vous, ô membres du Christ? Mais vous, fils de Dieu, et non fils de l'étranger, que dites-vous? Les hommes vains dans leurs paroles, les fils de l'étranger ont appelé heureux le peuple qui possède ces biens. Mais vous, que dites-vous? « Bienheu« reux le peuple qui a pour Dieu le Sei« gneur [5] ». Ayez donc la gauche, si vous le voulez, mais dans votre main gauche ; ambitionnez la droite, afin d'être placés à la droite. C'est ainsi qu'ils ont placé à gauche la gauche elle-même, auprès de qui le Christ a eu faim,

[1] Gen. XXXI, 18 ; XXXII, 7-10. — [2] Ps. CI, 28. — [3] Id. LXI, 11.— [4] Cant. II, 6. — [5] I Tim. IV, 8. — [6] Matth. VI, 33.

[1] Matth. XIX, 29.— [2] Prov. XVII, 6, suiv. les Sept.— [3] Id. III, 16. — [4] Ps. CXLIII, 15. — [5] Ibid.

et ils lui ont donné à manger ; a eu soif, et ils lui ont donné à boire ; a été étranger, et ils l'ont reçu ; a été nu, et ils l'ont revêtu [1]. Ce sont des avantages qu'ils ont tirés de la gauche, dont ils ont fait des œuvres de la droite, afin d'être eux-mêmes placés à la droite. Donc ces hommes vains, ces fils de l'étranger ont dit : « Bienheureux le peuple « qui a de tels biens »; mais vous, dites avec nous : « Bienheureux le peuple qui a pour « Dieu le Seigneur ».

[1] Matth., xxv, 35, 36.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXLIV.

SERMON AU PEUPLE, PRÊCHÉ A UTIQUE, DANS LA BASILIQUE DE LA MASSE-BLANCHE [1].

L'ŒUVRE DE LA RÉGÉNÉRATION.

Dieu s'est loué pour nous apprendre à le louer. Ce David à qui s'adressent les louanges du psaume est le Christ issu du peuple juif d'où sont venus les Apôtres, et fils de David. — Bénissons Dieu toujours, dans la prospérité comme dans le malheur ; mais nulle prospérité n'est comparable à celle de posséder Dieu, que nul ne saurait nous ravir, que le malheur n'enleva point à Job. Croyons dès lors qu'il agit toujours avec miséricorde ; louons sans fin sa grandeur sans borne. Ainsi font ceux qui ne passent par la mort que pour arriver à la terre des vivants. Bénissons-le dans ses œuvres, surtout dans celles que nous connaissons. Toute génération le bénira. Elles annonceront la puissance de Dieu, en laquelle se résument toutes ses œuvres ; et tout ce que l'on peut louer vient de celui qui a tout fait, qui gouverne tout. Louer les œuvres de Dieu, c'est nous louer nous-mêmes, et nous louer sans orgueil. Ces œuvres sont pour nous des degrés pour nous élever jusqu'à lui ; ses faveurs sont accompagnées de menaces afin de nous encourager et de nous contenir. Ils raconteront ce mémorial du Seigneur qui n'a point oublié l'homme, quand l'homme l'oubliait. Ils tressailliront dans cette justice de Dieu qui nous a refaits par sa grâce, et sans que nous ayons rien mérité par aucune œuvre, puisque toute bonne œuvre vient de lui. Il est miséricordieux envers les pécheurs, qu'il encourage contre le désespoir, qu'il détourne d'une folle espérance. Sa bonté s'étend sur toutes ses œuvres, puisqu'il fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, et néanmoins il donne, c'est-à-dire qu'il est sévère pour nos œuvres, et nous force à retrancher les mauvaises, ou les retranche lui-même.

Les créatures intelligentes loueront le Seigneur, puisqu'elles révèlent sa grandeur, sa puissance ; elles le loueront sans voix, car on ne saurait en considérer la beauté sans louer Dieu.

Les saints feront connaître la beauté de Dieu, beauté supérieure à toutes les beautés visibles, et que nous découvre la foi ; sa fidélité dans ses promesses, dont plusieurs qui sont accomplies nous font croire au reste ; sa bonté à soutenir ceux qui tombent, c'est-à-dire ou ceux qui se séparent du mal, ou ceux qui tombent de leur prospérité comme Job ; sa miséricorde qui donne en temps opportun, mais non tout ce que nous demandons, et quand nous le demandons. Souvent il diffère, ou nous accorde ce que nous ne demandons point, mais ce qui nous convient le mieux. Qu'il frappe ou qu'il guérisse, il est toujours juste ; il est proche de ceux qui l'invoquent, mais en vérité, c'est-à-dire qui méprisent le reste pour ne désirer que lui-même, qui ne l'en aiment pas moins quand il nous ôte les biens terrestres. Il fera la volonté de ceux qui le craignent en leur accordant le salut, en perdant les pécheurs obstinés et murmurateurs.

1. Mon désir était de louer le Seigneur avec vous ; et puisqu'il a daigné m'accorder cette faveur, je veux mettre une certaine règle dans nos louanges en son honneur, afin de n'offenser par aucun excès celui que nous voulons louer ; nous ferons donc mieux de chercher dans l'Ecriture un moyen plus assuré de le bénir, de peur de nous écarter un peu à droite ou à gauche. J'ose bien le dire à votre charité, mes frères : afin que Dieu pût être loué par l'homme, Dieu s'est loué lui-même ; et parce qu'il a daigné se louer lui-même, l'homme a trouvé moyen de le faire à son tour. On ne saurait, en effet, dire à Dieu ce que l'on dit à l'homme : « Que votre bouche ne se loue « point [2] ». Se louer, de la part de l'homme c'est arrogance, de la part de Dieu c'est miséricorde. Il nous est bon d'aimer celui que nous louons, et aimer le bien c'est devenir meilleur. Le Seigneur donc, parce qu'il nous est avantageux de l'aimer, nous montre en se louant combien il est aimable, et se montrer aimable, c'est subvenir à notre faiblesse. Il engage donc notre cœur à le louer, et c'est pour être loué par ses serviteurs qu'il les a remplis de son esprit ; et comme c'est son esprit qui le loue dans ses serviteurs, n'est-ce

[1] Voir ci-dessus, Ps. XLIX, n° 9. — [2] Prov. XXVII, 2.

pas lui-même qui chante ses propres louanges? Voici donc de quelle manière commence notre psaume.

2. « Je vous chanterai, ô mon Dieu, ô mon « Roi ; je bénirai votre nom dans le siècle, et « dans le siècle des siècles ». Vous le voyez : le commencement est une louange, et cette louange se continue jusqu'à la fin du psaume. Enfin le titre du psaume est : « Louange à « David lui-même ». Or, comme on appelle David, celui qui est venu dans la race de David [1], qui est notre roi, qui nous conduit et nous introduit dans son royaume, *louange à David* signifie : « louange au Christ lui-« même » qui s'appelle David selon la chair, parce qu'il est fils de David; mais comme Dieu il est le créateur de David, et le Seigneur de David. C'est par là que saint Paul, faisant l'éloge du premier peuple de Dieu, d'où sont venus les Apôtres qui ont cru en Jésus-Christ, et tant d'églises primitives qui ont réalisé dans tant de milliers d'hommes ce que vous venez d'entendre dans l'Evangile à propos de ce riche qui s'en alla tout chagrin ; puisqu'ils vendaient leurs biens et en distribuaient le prix aux pauvres, cherchant ainsi la perfection dans le Seigneur ; pour relever donc la gloire du premier peuple, l'Apôtre parlait ainsi : « Ils ont pour « pères les Patriarches, et c'est d'eux qu'est « venu le Christ, qui est par-dessus tout le « Dieu béni dans tous les siècles [2] ». C'est donc parce que le Christ est né d'eux selon la chair qu'il est appelé David ; mais comme il est aussi par excellence le Dieu béni dans tous les siècles, voilà que « je vous louerai, ô mon « Dieu, ô mon Roi ; je bénirai votre nom », dit le Prophète, « et dans le siècle, et dans les « siècles des siècles ». Dans le « siècle », signifie peut-être dans le temps, et dans le siècle des siècles, signifie « l'éternité ». Commence donc à louer Dieu dès maintenant, si tu dois le louer dans tous les siècles. Quiconque ne veut point le louer dans ce siècle qui passe, demeurera silencieux dans le siècle à venir. C'est ce qu'il semble nous dire dans les versets suivants.

3. De peur, en effet, que l'on ne comprît autrement cette parole : « Je louerai votre « nom dans le siècle [3] », et qu'on ne l'entendît d'un autre siècle : « Je vous bénirai chaque « jour », dit le Prophète. Loue donc le Seigneur ton Dieu, et bénis-le chaque jour, et quand chacun de tes jours sera écoulé, quand sera venu le jour sans fin, passe de la louange à la louange, comme on va de vertus en vertus [1]. « Chaque jour », dit-il, « je vous « bénirai » ; il n'y aura pas un jour que je ne vous bénisse. Louer Dieu dans vos jours de félicité n'a rien de bien admirable. Mais qu'il arrive des jours tristes, comme c'est l'ordinaire dans les vicissitudes humaines, dans ces scandales sans nombre, dans ces épreuves si multipliées, qu'il arrive quelque chose de fâcheux, cesseras-tu de bénir Dieu? Cesseras-tu de bénir ton Créateur? Si tu cesses, tu ne saurais dire sans mensonge : « Je vous « bénirai chaque jour, ô mon Dieu ». Si tu ne dois point cesser, quelque chagrin qui puisse t'arriver, tu trouveras alors ton bonheur en Dieu. Car au plus fort de ton malheur, tu pourrais être heureux; quel que soit en effet le malheur qui t'afflige, il se trouvera aussi un bien qui te réjouira. Or, quel plus grand bien que ton Dieu dont il est dit : « Nul « n'est bon que Dieu seul [2] ». Vois, en effet, et comprends à propos de ce bien suprême, combien on peut le louer sûrement, combien il est stable. Qu'il t'arrive en effet quelque bien qui te réjouisse, cela dure un jour, mais le lendemain ce bien qui faisait ta joie est passé. Je suis heureux, dis-tu, voilà une bonne journée ; tu as réalisé quelque profit, tu as été invité ou tu as assisté à quelque festin qui a duré longtemps : un long festin fait ton bonheur, et un autre te plaint de n'en pas rougir. Mais enfin, quel que puisse être ce bien qui fait ta joie, c'est un bien qui passe. Si, au contraire, tu mets en Dieu ta joie, tu entendras l'Ecriture qui te dit : « Que Dieu « soit tes délices [3] ». Ta joie sera d'autant plus solide que celui qui fait ta joie est immuable. Mets ta joie dans l'argent, tu crains le voleur ; mais que Dieu soit ton bonheur, qu'as-tu à craindre? Que Dieu ne te soit enlevé? Nul ne saurait te l'enlever, si tu ne l'abandonnes le premier. Dieu, en effet, n'est point comme cette lumière qui luit dans le ciel. Nous n'en approchons pas quand nous voulons, parce qu'elle ne luit point partout. Notre infirmité nous fait quelquefois goûter un certain plaisir à être en pleine lumière ; tandis que maintenant, pendant l'été, vous nous voyez chercher quelque place où il y ait moins de soleil. Mais

[1] Rom. I, 3. — [2] Id. IX, 5. — [3] Ps. CXLIV. 2.

[1] Ps. LXXXIII, 8. — [2] Luc, XVIII, 19. — [3] Ps. XXXIV, 1.

si tu t'affermis en Dieu, si tu trouves quelque bonheur dans la lumière de la vérité, tu ne chercheras pas un lieu pour t'approcher de lui ; c'est ta conscience qui s'en approche, et ta conscience qui s'en éloigne. Ce qu'a dit le Prophète : « Approchez, et soyez éclairés [1] », s'entend de l'esprit, et non de quelque véhicule ; des affections, et non de nos pieds. Affermi en lui, tu ne craindras aucun souffle brûlant ; son Esprit aura des souffles pour toi, et tu espéreras à l'abri de ses ailes [2].

4. Tu le vois donc ; tu peux chaque jour goûter des délices ; car Dieu ne t'abandonnera point, quelque malheur qui puisse t'arriver. Combien était accablant le malheur de Job ! Quelle soudaineté, combien de malheurs à la fois ! Comme Satan lui enlève tout ce qui semblait faire sa joie, sans la faire néanmoins ! Comme la mort fauche ses enfants ! Et les biens qu'il garde et ceux pour qui il les garde, tout lui est ravi ; mais on ne lui ravit point celui qui avait donné les uns et les autres. Ses enfants ne lui furent enlevés, en ce monde, que pour être, dans l'autre monde, rendus à son amour. Job, toutefois, avait en lui une autre source de joie, qui lui faisait dire en vérité ce que nous disions tout à l'heure : « Je vous bénirai chaque jour ». Quoique ce jour, où tout avait péri, parut un jour triste, la lumière intérieure en fut-elle obscurcie pour lui ? Il demeura ferme dans cette lumière, et s'écria : « Le Seigneur a donné, le « Seigneur a ôté : comme il a plu au Sei« gneur, il a été fait ; que le nom du Seigneur « soit béni [3] ». Donc il bénit Dieu tous les jours, lui qui le bénit même en des jours si tristes. Le plus court moyen de louer Dieu toujours, de dire en toute vérité et sans déguisement : « Je « bénirai le Seigneur en tous temps ; sa louange « sera toujours dans ma bouche » ; le meilleur moyen, dis-je, c'est de reconnaître que s'il donne, c'est par miséricorde, que s'il retire, c'est par miséricorde ; c'est de ne point croire que sa miséricorde nous délaisse, ou quand il prévient notre désespoir en nous caressant par ses dons, ou notre mort en nous corrigeant de nos fautes. Bénis-le donc, soit dans ses dons, soit dans ses châtiments. Louer celui qui nous frappe, c'est nous guérir de nos plaies. « Chaque jour », dit le Prophète, « je vous bénirai ». Chaque jour donc, mes frères, bénissez Dieu ; oui, bénissez Dieu quoi qu'il puisse vous arriver. C'est lui qui détournera de vous tout ce que vous ne sauriez supporter. Si tu es heureux, tremble, et ne t'imagine pas que tu ne rencontreras plus de tentation ; sans la tentation il n'y a point d'épreuve ; or, ne vaut-il pas mieux être tenté et approuvé de Dieu que réprouvé sans tentation ? « Et je louerai votre nom dans le « siècle, et dans le siècle des siècles ».

5. « Le Seigneur est grand, infiniment « louable [1] ». Que pouvait-il dire, en quels termes s'exprimer ? Que n'a-t-il pas renfermé dans cette parole *infiniment* ? Cherche dans ta pensée. Quelle idée te faire de celui qu'on ne saurait comprendre ? « Il est infiniment « louable, et sa grandeur est sans borne ». Le Prophète nous dit *infiniment*, et sa grandeur, en effet, n'a point de borne : de peur qu'en cherchant à le louer, tu ne sois tenté de croire que l'on puisse donner une louange achevée à celui dont la grandeur est sans fin. Loin de toi de te persuader que tu puisses louer suffisamment son infinie grandeur. Puisqu'il n'a point de fin, n'est-il pas mieux de n'en donner aucune à sa louange ? Qu'est-il dit de sa grandeur ? Qu'elle est infinie. Que dit le Prophète, à propos de votre louange, ô mon Dieu ? « Je louerai votre nom dans le « siècle, et dans le siècle des siècles ». Comme donc sa grandeur est sans fin, la louange que vous lui décernerez sera aussi sans fin. Car ce n'est point en mourant dans cette chair que tu cesseras de louer le Seigneur. Il est dit, il est vrai : « Les morts ne vous loueront point, « ô mon Dieu [2] » ; mais il s'agit de ceux dont il est dit : « Un mort ne confesse point le Sei« gneur, c'est comme s'il n'était plus [3] » ; et non des morts dont il est dit : « Celui qui croit en moi « vivra, bien qu'il ait passé par la mort [4] ». Car « le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu « de Jacob, n'est point le Dieu des morts, mais « des vivants [5] ». Et si tu n'appartiens jamais qu'à lui, tu ne cesseras de le louer. Pourrais-tu craindre qu'après n'avoir vécu que pour lui ici-bas, tu puisses ne point lui appartenir après la mort ? Ecoute l'Apôtre qui te donne cette assurance : « Si nous vivons, c'est pour « le Seigneur ; si nous mourons, c'est pour le « Seigneur ; soit donc que nous vivions, soit « que nous mourions, nous sommes au Sei« gneur [6] ». Comment se fait-il que tu sois à

[1] Ps XXXIII, 6. — [2] Id. XC, 4. — [3] Job, I, 21.

[1] Ps. CXLIV, 3. — [2] Id. CXIII, 17. — [3] Eccli. XVII, 26. — [4] Jean, XI, 25. — [5] Matth. XXII, 32. — [6] Rom. XIV, 8.

lui, même après ta mort? C'est qu'il est mort pour te racheter au prix de son sang. Celui dont la mort est ta rançon, peut-il te perdre, toi son serviteur, bien que tu sois mort ? Aussi, après avoir dit : « Soit que nous vi« vions, soit que nous mourions, nous som« mes au Seigneur » ; l'Apôtre a-t-il ajouté, pour nous montrer ce prix inestimable : « Si « donc le Christ est mort et ressuscité, c'est « afin d'avoir l'empire sur les vivants et sur les « morts [1] ».

6. Néanmoins, comme sa grandeur est sans borne, et que nous devons louer celui que nous ne pouvons comprendre (si nous le comprenions, en effet, sa grandeur ne serait pas sans borne ; mais si cette grandeur est sans borne, nous pouvons la comprendre quelque peu, et non dans son immensité), que sa bonté nous soutienne puisque sa grandeur nous dépasse ; jetons les yeux sur ses œuvres, et bénissons l'ouvrier dans ses œuvres, l'auteur dans l'ouvrage, le créateur dans ses créatures. Voyons ce qu'il a fait ici-bas, ce qui nous est connu, ce qui est visible pour nous. Combien d'autres, que nous ne saurions connaître, sont le produit de son immense bonté, de son infinie grandeur ! Quand notre vue pourrait pénétrer jusqu'au ciel, et que du soleil, de la lune et des étoiles, nous la ramènerions sur la terre, car c'est dans cet espace que nos yeux se promènent, pourrions-nous jeter au-delà des cieux, je ne dis pas les yeux du corps, mais les yeux de l'âme ? Louons donc le Seigneur dans ses œuvres, autant que ses œuvres nous sont connues. « Car les perfections invisibles de Dieu sont « devenues visibles depuis la création du « monde par tout ce qui a été fait [2]. Une « génération et une génération bénira vos « œuvres [3] ». Toute génération chantera vos œuvres. Pour marquer toute génération, le Prophète se sert de cette manière de parler : « Une génération et une génération ». Il ne pouvait marquer en détail toute génération, jusqu'à l'épuisement de toutes les générations ; mais cette répétition du langage reporte la pensée dans l'infini. Cette génération, qui est maintenant dans la chair, qui passera comme elle est venue, bénit les œuvres de Dieu ; après cette génération une autre viendra louer les œuvres de Dieu, et après cette autre, une autre encore, et ainsi combien de générations jusqu'à la fin des siècles. Voilà ce que veut dire le Prophète : « Une génération et une génération bénira « vos ouvrages ». Ou aurait-il voulu, peut-être, dans cette répétition, préciser deux générations spéciales ? Dans cette génération présente nous sommes en effet les fils de Dieu, et dans l'autre génération nous serons les enfants de la résurrection; et l'Ecriture, qui donne le nom de régénération à la résurrection, nous appelle enfants de la résurrection. « A « la régénération », est-il dit, « lorsque le « Fils de l'homme s'assiéra dans sa majesté [1] ». De même ailleurs : « Les femmes ne pren« dront point d'époux, ni les hommes d'é« pouses, puisqu'ils seront les fils de la résur« rection [2] ». Donc « une génération et une « génération louera vos œuvres ». Maintenant dans cette vie mortelle nous louons les œuvres du Seigneur ; et si nous les bénissons chargés de chaînes, une fois couronnés, comment les bénirons-nous? Considérons donc les œuvres de Dieu, dans cette génération présente, puisque c'est en son honneur que le Prophète a dit : « Une génération et une génération « bénira vos œuvres, parce que sa grandeur « est sans borne ». Il est bien de considérer vos œuvres, afin de vous bénir, vous qui en êtes l'auteur.

7. « Et ils annonceront votre puissance ». Car ils ne béniront vos œuvres qu'en publiant votre puissance. On propose à des enfants, dans une école, un thème de louanges, et on ne leur propose de louer que les œuvres de Dieu : leur proposer de louer le soleil, de louer la lune, la terre, et, pour descendre à de moindres objets, la rose, le laurier; tout cela c'est l'œuvre de Dieu que l'on donne à louer, que l'on entreprend de louer, qu'on loue enfin; on chante les œuvres, on ne dit rien de l'ouvrier. C'est donc dans ses ouvrages que je veux louer le Créateur; et je n'aime point ces ingrats panégyristes. Comment bénir les œuvres que Dieu a faites, et ne rien dire de celui qui a tout fait ? Eh ! pourrais-tu avoir quelque chose à louer, si Dieu n'était si grand? Que peux-tu louer dans ces créatures visibles? Leur beauté, leur utilité, quelque force, quelque puissance que tu y découvres. Mais si leur beauté a pour toi des attraits, quoi de plus beau que celui qui les a faites ? Si c'est leur utilité, quoi de plus utile que l'auteur

[1] Rom. XIV, 9. — [2] Id. I, 20. — [3] Ps. CXLIV, 4.

[1] Matth. XIX, 28. — [2] Luc, XX, 35, 36.

de tant de choses ? Si c'est leur puissance, quoi de plus puissant que celui qui a tout créé, et qui, loin d'abandonner ses créatures, les dirige toutes et les gouverne? Ce n'est donc ainsi, ô mon Dieu, qu'une génération qui vous bénit dans vos serviteurs, en louant vos œuvres ; elle ne ressemble point à ces parleurs muets, qui oublient le Créateur en louant la créature. Comment donc vous bénit cette génération ? « Ils annonceront votre « puissance ». C'est votre puissance qu'ils chanteront en chantant vos œuvres. Quand vos saints, vos fidèles serviteurs, ceux qui vous offrent une véritable louange, ceux qui n'oublient point vos grâces, quand ceux-là chantent les ouvrages de Dieu, quels qu'ils soient, dans ce qu'il y a de plus élevé, comme dans ce qu'il y a de plus bas, dans le ciel et sur la terre, ils se trouvent eux-mêmes parmi les œuvres qu'ils chantent, puisqu'ils sont au nombre des créatures de Dieu. Car celui qui a tout fait, nous a faits nous-mêmes parmi ses œuvres. Si donc tu viens à louer les œuvres de Dieu, tu te loueras toi-même, puisque tu es l'œuvre de Dieu ; et dès lors, que devient cette parole : « Que ta bouche ne te loue « point [1] ? » Voilà donc une manière de te louer sans être orgueilleux : c'est de bénir en toi Dieu, et non pas toi : non parce que tu es tel, mais parce que c'est lui qui t'a fait ; non parce que tu as de la puissance, mais parce que Dieu peut agir en toi et par toi. C'est ainsi qu'« ils vous loueront, Seigneur, et qu'ils « annonceront votre puissance », la *vôtre* et non la *leur*. Apprenez donc à louer Dieu, mes frères, et en considérant les œuvres admirez l'ouvrier, en lui rendant grâces, et non en vous arrogeant sa gloire. Louez Dieu de toutes ses œuvres, de l'ordre qu'il a établi, des dons qu'il nous a faits.

8. Enfin vois ce qui suit : « Ils chanteront « votre puissance, ils parleront de la magni- « ficence éclatante de votre sainteté, ils ra- « conteront vos merveilles. Ils chanteront la « terreur de vos prodiges, feront connaître votre « grandeur. Ils répandront le souvenir de « votre bonté [2] », et de la vôtre seulement. Vois si le panégyriste des œuvres de Dieu détourne sa vue du Créateur pour sa créature ; vois s'il délaisse l'ouvrier pour s'arrêter à l'ouvrage. Il se fait des œuvres comme des degrés pour s'élever jusqu'à lui, et non pour en descendre. Tu ne posséderas jamais l'ouvrier, si tu lui préfères ses œuvres. De quoi te servira d'avoir les œuvres en abondance, si l'ouvrier t'abandonne? Aime les œuvres, à la bonne heure, mais aime l'ouvrier plus encore; aime-les à cause de lui. Publie sa puissance, chante l'éclat glorieux de sa sainteté, raconte ses merveilles, publie la terreur de ses prodiges ; car il est tout à la fois aimable et terrible. Ses faveurs ne sont point sans menaces. Sans faveurs, il ne nous encouragerait point, et sans menaces il ne nous redresserait point. Ceux qui vous chantent raconteront donc votre puissance terrible ; vos créatures publieront votre force qui les châtie, qui les redresse par la discipline ; elles la publieront et ne se tairont point. Car elles ne parleront point du royaume éternel, sans parler du feu également sans fin. Car la louange de Dieu te met sur le bon chemin, et doit montrer ce qu'il faut aimer, ce qu'il faut craindre ; ce qu'il faut désirer et ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut choisir, et ce qu'il faut rejeter. C'est maintenant le temps de choisir, plus tard celui de recevoir. Chantons donc la puissance de ce qu'il faut craindre. « Et ils raconteront « votre grandeur », dit le Prophète. Bien qu'elle soit infinie, bien que cette grandeur ne connaisse point de borne, ils en parleront, ils ne s'en tairont point. Ils raconteront, dis-je, cette grandeur dont nous disions tout à l'heure : « Et votre grandeur qui est sans fin, « ils la raconteront ». Mais comment la raconter si elle est sans borne ? Ils la raconteront, en la louant ; et comme cette grandeur n'a point de fin, sa louange sera également sans fin. Montrons qu'il n'y aura point de fin à sa louange : « Bienheureux », dit le Prophète, « ceux qui habitent votre maison, ils vous « béniront dans les siècles des siècles [1]. Et ils « raconteront votre gloire » ; cette gloire infinie, « ils la raconteront ».

9. « De leur bouche jaillira le souvenir de « vos infinies bontés [2] ». Bienheureux festin ! Que mangeront-ils pour que leur bouche fasse de telles éruptions ? « La mémoire de « vos infinies bontés ». Qu'est-ce donc que cette mémoire de vos infinies bontés ? C'est que vous ne nous avez point oubliés, Seigneur, alors que nous-mêmes ne pensions plus à vous. Toute chair avait oublié Dieu ; mais lui n'avait pas oublié son ouvrage. Tel

[1] Prov. XXVII, 2. — [2] Ps. CXLIV, 5-7.

[1] Ps. LXXXIII, 5. — [2] Id. CXLIV, 7.

est ce souvenir de nous, qui l'a empêché de nous oublier, ce souvenir qu'il nous faut redire, qu'il nous faut chanter; et comme il est doux, il faut t'en nourrir, puis en faire éruption. Mange-le au point de le répandre au dehors. Reçois, afin de donner. C'est manger que s'apprendre, c'est faire éruption qu'instruire; c'est manger que d'écouter, c'est répandre que prêcher; et toutefois tu répands ce que tu as mangé. Enfin cet avide mangeur, ce bienheureux Jean, qui ne se contentait point de la table du Seigneur, s'il ne reposait sur la poitrine de son maître [1], pour y puiser les secrets divins, que répand-il ensuite? « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe « était Dieu, et le Verbe était en Dieu [2]. Ils « répandront la mémoire de votre inépui« sable bonté ». Comment ne suffit-il pas au Prophète de dire: votre mémoire, ni la mémoire de votre abondance, ni la mémoire de votre bonté; mais il dit: « La mémoire de l'a« bondance de votre bonté? » A quoi servirait cette abondance, si elle n'était douceur; et ne serait-il pas fâcheux que cette bonté ne fût pas abondante?

10. Donc, « ils répandront au dehors la « mémoire de votre inépuisable bonté »; parce que vous ne nous avez point oubliés, et que vous souvenant de nous, vous nous avez avertis et fait souvenir de vous. « Tous les « confins de la terre se souviendront du Sei« gneur, et se tourneront vers lui [3] ». Donc parce qu'ils répandront au dehors la mémoire de votre inépuisable bonté, qu'il n'y a rien de bien qui ne vienne de vous, et qu'ils n'ont pu se tourner vers vous sans être avertis par vous-même, qu'ils n'auraient pu se souvenir de vous, si vous les eussiez oubliés; parce qu'ils ont considéré ces effets de votre grâce, « ils tressailliront dans votre justice ». Oui, c'est à la vue des effets de votre grâce qu'ils tressailliront dans votre justice, et non dans la leur. Buvez donc la grâce, mes frères, si vous voulez répandre la grâce. Qu'est-ce à dire: Buvez la grâce? Apprenez la grâce, comprenez la grâce. Avant de naître, nous n'étions rien, et nous sommes devenus des hommes quand nous étions dans le néant. Mais nous ne pouvons être hommes qu'en tirant notre origine de l'homme pécheur et méchant; et par nature nous sommes enfants de colère comme tous les autres [4]. Reconnaissons donc la grâce de Dieu qui, non-seulement nous a faits, mais nous a refaits; c'est à elle que nous devons d'exister, que nous devons d'être justifiés. Que nul n'attribue à Dieu son existence, et à soi-même sa justification; ce serait s'attribuer une prérogative supérieure à celle de Dieu. Car être juste est beaucoup plus que d'être homme. Ce serait donc attribuer à Dieu ce qui est moindre, à toi ce qui est supérieur. Donne-lui tout, bénis-le de tout; garde-toi d'échapper à la main de ton auteur. Quel est donc l'auteur de ton être? N'est-il pas écrit que Dieu prit du limon dans la terre, et en forma l'homme[1]? Avant d'être homme, tu étais un limon; et avant d'être limon tu n'étais rien. Mais ne remercie point ton créateur de cet ouvrage de boue, écoute une œuvre bien autre que ce divin potier a faite en toi. « Cela ne vient point des œuvres », dit saint Paul, « de peur que nul ne s'élève ». Mais pourquoi dire: « Ce n'est point par les « œuvres, de peur que nul ne s'élève? » Qu'avait-il dit plus haut? « C'est la grâce qui vous « a sauvés par la foi: et cela ne vient point de « vous ». Ce sont les paroles de l'Apôtre et non les miennes. « C'est la grâce qui vous a « sauvés par la foi; et cela (ce salut par la « foi) ne vient pas de vous ». Il avait déjà dit la grâce, et dès lors ce n'est point de vous; mais de peur qu'on ne donnât un autre sens à ses paroles, il s'explique d'une manière très-claire. Pour peu que l'on ait d'intelligence, on dira: « C'est la grâce qui nous a « sauvés ». Mais dire grâce, c'est dire gratuitement. Si donc c'est gratuitement il n'y a rien de toi, aucun mérite. Car ce que l'on donne au mérite est une récompense et non une grâce. « Vous êtes sauvés par la foi au « moyen de la grâce ». Parlez-nous plus clairement, ô glorieux Apôtre, à cause de ces orgueilleux qui se complaisent en eux-mêmes, et qui dans leur ignorance de la justice de Dieu veulent établir leur propre justice [2]. Ecoutez donc cette même pensée plus clairement: « Que vous soyez sauvés par la grâce, « cela ne vient point de vous, c'est un don de « Dieu [3] ». Mais peut-être avons-nous fait quelques œuvres pour mériter les dons de Dieu. « Cela ne vient point de nos œuvres », dit l'Apôtre, « de peur que nul ne s'élève ». Quoi donc! ne faisons-nous aucun bien? Nous en faisons, mais comment? En ce que Dieu

[1] Jean, XIII, 23. — [2] Id. I, 1. — [3] Ps. XXI, 28. — [4] Ephes. II, 3.

[1] Gen. II, 7. — [2] Rom. X, 3. — [3] Tit. II, 5.

opère en nous ; et que la foi lui donne entrée dans notre cœur, en sorte qu'en nous et par nous il y opère le bien. Vois d'où vient le bien que tu fais : « Nous sommes son ou« vrage, créés en Jésus-Christ par les bonnes « œuvres, afin de marcher dans ces œuvres [1] ». Telle est la douceur de son souvenir envers nous. C'est en la répandant que les prédicateurs tressailliront dans sa justice, et non dans leur propre justice. Mais pour être ce que nous sommes, pour vous louer, pour tressaillir dans votre justice, pour répandre le mémorial de votre inépuisable bonté, qu'avons-nous reçu de vous, ô Seigneur que nous bénissons? Publions-le, et en le publiant chantons ses louanges.

11. « Le Seigneur est clément, miséricor« dieux, il est riche de patience et de com« passion. Le Seigneur est bon pour tous, « sa commisération s'étend sur toutes ses « œuvres [2] ». S'il n'en était pas ainsi de Dieu, nous n'aurions rien à demander pour nous. Rentre dans toi-même ; que méritais-tu après le péché ? Que méritait ton mépris pour Dieu? Cherche si tu trouves autre chose que la peine, autre chose que le supplice. Vois donc, d'une part ce que l'on te devait, et d'autre part, ce que t'a donné celui qui t'a fait ces dons gratuitement. A toi pécheur il a donné le pardon, l'esprit de justification, la charité, l'amour qui est la source de tout le bien que tu fais, et par-dessus tout, il te donnera la vie éternelle, la société des anges. Tout cela vient de sa miséricorde. Cesse de parler de tes mérites : tes mérites eux-mêmes sont les dons de Dieu. « Ils tressailliront dans votre justice. « Vous êtes, Seigneur, clément et miséricor« dieux », vous qui nous avez fait tous ces dons. Vous êtes « patient » : combien de pécheurs ne supportez-vous pas? « Le Seigneur « est clément et compatissant », en accordant la rémission des fautes ; « il est patient », pour ceux qui n'ont point reçu le pardon ; loin de les condamner, il les attend, et dans sa patience il leur crie : « Convertissez-vous, « revenez à moi afin que je revienne à vous [3] » ; et dans un excès de patience : « Je ne veux « pas la mort de l'impie », dit-il, « seulement « qu'il revienne et qu'il vive [4] ». Dieu donc est patient, mais toi, « dans la dureté, dans « l'impénitence de ton cœur, tu t'amasses un « trésor de colère, pour le jour de la colère « et de la manifestation du juste jugement « de Dieu, qui rendra à chacun selon ses « œuvres [1] ». Car Dieu n'est point patient à supporter le pécheur, au point de ne le frapper jamais dans sa justice. Il a ses temps : aujourd'hui il t'appelle, aujourd'hui il t'exhorte, il attend ton repentir, et tu diffères? Sa miséricorde est grande, même en ce qu'il a laissé incertain le jour de ta mort, en te laissant ignorer quand tu sortiras de ce monde, afin qu'en pensant chaque jour que tu dois mourir, tu t'empresses de revenir à lui ; c'est là une grande miséricorde. S'il avait marqué à chacun le jour de sa mort, cette assurance aurait multiplié les péchés des hommes. Il nous a donc fait espérer le pardon, de peur que le désespoir ne nous rendît plus pécheurs ; or, dans le péché, nous devons redouter et l'espérance et le désespoir. Voyez d'une part ce que le désespoir fait dire à l'homme sur des fautes à commettre, et ce que l'espérance lui fait dire dans le même sens, et comme Dieu répond à l'un ou à l'autre dans sa sagesse ou sa miséricorde. Ecoute le langage du désespoir : Puisque je dois être damné, pourquoi ne point faire ce qu'il me plaît? Ecoute le langage de l'espérance. La divine miséricorde est grande ; quand je me convertirai, Dieu me pardonnera mes fautes : pourquoi ne point faire ce qu'il me plaît? L'un désespère et pèche; l'autre espère et pèche encore. Ces deux excès sont à craindre, tous deux sont dangereux. Malheur à l'homme qui désespère ! malheur à l'homme qui n'a qu'une fausse espérance ! Quel remède apporte donc la divine miséricorde à ce double péril, à ce double mal ? Que dis-tu, ô toi que le désespoir excite au péché? Puisque je dois être damné, pourquoi ne pas faire comme il me plaît? Ecoute l'Ecriture : « Je ne veux pas la « mort de l'impie, seulement qu'il revienne « et qu'il vive ». Cette parole de Dieu nous ramène à l'espérance ; mais il faut craindre un autre piége qui est de trop espérer. Quel était donc ton langage, quand l'espérance te poussait au péché? Au jour de ma conversion Dieu me remettra tous mes péchés, je ferai donc tout ce qui me plaira. Ecoute encore la sainte Ecriture : « Ne tarde point de te re« tourner vers le Seigneur, ne diffère pas de

[1] Ephés. II, 8-10. — [2] Ps. CXLIV, 8, 9. — [3] Zach. I, 3 ; Malach. III, 7. — [4] Ezéch. XXXIII, 11.

[1] Rom. II, 5, 6.

« jour en jour; car la colère de Dieu éclatera « subitement, et il te perdra au jour des « vengeances [1] ». Ne dis donc plus : Demain je me convertirai, demain je chercherai à plaire à Dieu ; et tous mes péchés d'hier et d'aujourd'hui me seront pardonnés. Il est vrai que Dieu t'a promis le pardon au jour où tu te convertiras; mais il n'a promis aucun lendemain à tes retards.

12. « Le Seigneur est bon pour tous, et sa « bonté s'étend sur toutes ses œuvres [2] ». Pourquoi donc une damnation? Pourquoi des châtiments ? Ceux qu'il damne, ceux qu'il châtie, ne sont-ils pas son ouvrage? Ils le sont sans doute. Veux-tu comprendre que « sa « bonté s'étend sur toutes ses œuvres ? » Elle est la source de cette clémence « qui fait luire « son soleil sur les bons et sur les méchants[3] ». N'est-ce pas épancher sa miséricorde sur ses créatures, que faire pleuvoir sur les justes et sur les injustes ? N'est-ce point là épancher sa miséricorde sur toutes ses œuvres ? Attendre avec longanimité le pécheur, en disant: «Con« vertissez-vous à moi, et je me retournerai « vers vous [4] », n'est-ce pas épancher sa miséricorde sur toutes ses œuvres? Mais dire : « Allez, maudits, au feu éternel, préparé pour « le diable et pour ses anges [5] », ce n'est plus la miséricorde, c'est la sévérité. Il y a donc miséricorde pour ses œuvres, et sévérité, non plus pour ses œuvres, mais pour les tiennes. Enfin si tu viens à retrancher tes œuvres mauvaises, de manière qu'il n'y ait en toi que son œuvre, sa miséricorde ne t'abandonnera point; mais si tu ne quittes point tes œuvres mauvaises, Dieu déploiera sa sévérité contre tes œuvres, non contre les siennes.

13. « Que toutes vos œuvres vous confessent, « ô mon Dieu, et que vos saints vous bé« nissent [6] ». Que toutes vos œuvres vous bénissent. Quoi donc! la terre n'est-elle pas son œuvre ? Le bois n'est-il pas son œuvre ? Les troupeaux, les bestiaux, les poissons, les oiseaux, ne sont-ils pas ses œuvres ? Assurément ce sont là ses œuvres ; mais comment toutes ses œuvres pourront-elles confesser le Seigneur ? Je comprends que, à l'égard des anges, les œuvres de Dieu le confessent, car les anges sont ses œuvres ; les hommes aussi sont ses œuvres, et quand les hommes le confessent, ses œuvres le confessent ; mais les bois et les pierres ont-ils une voix pour le confesser ? Et, toutefois, que toutes ses œuvres le confessent, dit le psalmiste. Comment ? Et la terre et le bois ? Oui, toutes ses œuvres ; si toutes révèlent sa gloire, pourquoi toutes ne le confesseraient-elles point ? Car la confession ne s'entend pas seulement de l'aveu des fautes, elle s'entend aussi de la louange ; et ne croyez pas que partout le mot de confession ne signifie que l'aveu du péché. On s'est tellement pénétré de cette idée, que si l'on entend ce mot dans les saintes Ecritures, on se frappe aussitôt la poitrine. Comprends alors qu'il y a aussi une confession de louanges : Notre-Seigneur Jésus-Christ avait-il donc des péchés à confesser ? Et cependant il dit : « Je vous confesserai, mon « Père, Dieu du ciel et de la terre [1] ». La louange est donc une confession. Dès lors, comment faut-il entendre : « Que tous vos « ouvrages vous confessent », sinon, que tous vos ouvrages vous louent ? Mais, diras-tu, la difficulté revient pour la louange, comme pour la confession. Si la terre, les bois, les créatures sans raison, ne sauraient confesser le Seigneur, parce qu'ils n'ont point de voix pour faire cette confession, ils ne pourront non plus le louer, puisqu'ils n'ont point de voix pour parler. Et toutefois ces créatures ne sont-elles point citées par les trois enfants qui se promènent dans les flammes, assez libres non-seulement pour ne pas brûler, mais encore pour louer Dieu ? A toutes les créatures, depuis la terre jusqu'au ciel, ils disent : « Bé« nissez le Seigneur, chantez-lui des hymnes, « louez-le à jamais [2] ». Les voilà qui chantent des hymnes. Que nul ne s'imagine, toutefois, qu'une pierre muette, qu'un animal sans parole ait assez de raison pour connaître Dieu. C'est une grave erreur pour ceux qui l'ont cru. Dieu a tout réglé, tout créé : à quelques créatures il a donné le sens, l'intelligence et l'immortalité comme aux anges ; à d'autres, qui sont mortels, il a donné le sens et l'intelligence comme aux hommes : à ceux-ci il a donné le sens corporel, mais sans intelligence et sans immortalité, comme aux animaux ; à ceux-là, il n'a donné ni le sens, ni l'intelligence, ni l'immortalité, comme aux herbes, aux bois, aux pierres : et toutefois nulle de ces créatures ne saurait manquer dans son genre. Dieu les a réglées comme par degrés depuis la terre jusqu'au ciel, depuis

[1] Eccli. V, 8, 9.— [2] Ps. CXLIV, 9. — [3] Matth. V, 45. — [4] Malach. III, 7 ; Zach. I, 3. — [5] Matth. XXV, 41. — [6] Ps. CXLIV, 10.

[1] Matth. XI, 25. — [2] Dan. III, 20, 90.

les choses visibles jusqu'aux choses invisibles, et ce qui est mortel, et ce qui est immortel. Cet enchaînement des créatures, cet ordre admirable qui s'élève du plus bas au plus haut, pour redescendre d'en haut jusqu'en bas, qui n'est interrompu nulle part, admirablement pondéré par les contraires, tout cet enchaînement bénit le Seigneur. Comment toutes ces créatures bénissent-elles le Seigneur? En ce que tu ne saurais en considérer la beauté sans louer Dieu qui en est l'auteur. La terre n'a qu'une voix muette, sa beauté; mais quand l'on considère sa beauté, sa fécondité, sa vertu surprenante, cette germination des semences que l'on y répand, et même de celle que l'on ne sème point, cette considération est une manière de questionner, tes recherches sont des interrogations. Admirer cette beauté, en rechercher les causes, sonder cette force, cette fécondité surprenante, c'est comprendre bientôt que cette puissance ne lui vient point d'elle-même; et il te vient en pensée qu'elle n'a pu exister par elle-même sans le Créateur. Mais cette conclusion que tu as trouvée, est une confession de la terre, une hymne en l'honneur du Créateur. Aussi, quand nous admirons en général cette beauté du monde, n'y a-t-il pas dans cette beauté comme une voix qui vous crie : C'est Dieu qui m'a faite, et non pas moi?

14. Donc, « que toutes vos œuvres vous « confessent, ô mon Dieu, et que vos saints « vous bénissent ». Et pour que vos saints vous bénissent dans la confession de vos œuvres, que ces mêmes saints considèrent toute créature confessant vos grandeurs. Ecoute leur voix qui bénit Dieu, et que disent les saints en vous bénissant, ô mon Dieu? « Ils « publieront la gloire de votre royaume, et « chanteront votre puissance [1] ». Combien est puissant le Dieu qui a fait la terre! Combien est puissant le Dieu qui a comblé la terre de ses biens! Combien est puissant le Dieu qui a donné aux animaux une vie qui leur est propre! Combien est puissant le Dieu qui a jeté dans les entrailles de la terre tant de semences diverses, pour donner des fruits si variés et si beaux, des arbres si majestueux! Qu'il est grand! qu'il est puissant! Interroge la créature, et la créature te répond; et cette réponse de la créature, qui est comme une confession de louanges, te porte, toi, le saint de Dieu, à bénir le Seigneur, à publier sa puissance.

[1] Ps. CXLIV, 11.

15. « Afin qu'ils fassent connaître aux fils « des hommes votre puissance, et la gloire « éclatante de votre royaume [1] ». L'œuvre de vos saints, ô Seigneur, c'est de chanter la gloire de cette grande beauté de votre royaume, la gloire de la grandeur de la beauté. Il est en effet dans votre royaume une certaine grandeur de beauté; c'est-à-dire que votre royaume a de la beauté, et une grande beauté. Quelle est cette beauté de votre royaume? Que ce royaume ne nous effraie point, sa beauté nous ravira de joie. Quelle est cette beauté qui fera les délices des saints? Ces bienheureux à qui l'on dira : « Venez, « bénis de mon Père, recevez le royaume [2] ». D'où viendront-ils? Où iront-ils? Voyez, mes frères, et si vous le pouvez, représentez-vous, autant que possible, cette beauté du royaume à venir, dont nous disons dans notre prière : « Que votre règne arrive [3] ». Ce règne dont nous souhaitons l'avénement, c'est ce règne à venir que chantent les saints. Voyez ce monde, il a de la beauté. Quelle beauté dans la terre, dans la mer, dans l'air, dans le ciel et dans les astres! Toutes ces beautés ne sont-elles pas de nature à effrayer un observateur? Cette beauté n'est-elle pas supérieure, au point que nulle autre ne la surpasse? Toutefois, dans cette beauté, dans cette splendeur en quelque sorte inexprimable, il y a près de toi des vermisseaux, de vils animaux, tout ce qui rampe sur la terre; tout cela vit dans cette splendeur. Quelle ne sera point la beauté de cet autre royaume où tu n'auras que les anges pour vivre avec toi? C'était donc peu pour le Prophète de nous dire la gloire de la beauté; ce qui pouvait se dire de toute beauté de ce monde, beauté verdoyante sur la terre, beauté resplendissante au ciel; mais en disant : « De la grandeur de « la beauté de votre royaume », le Prophète nous révèle ce que nous ne voyons pas encore, ce que nous croyons sans le voir, ce que nous désirons en le croyant, désir qui nous fait supporter tous nos maux. Il y a donc une grandeur d'une certaine beauté : puissions-nous l'aimer avant de la voir, afin d'en jouir quand nous la verrons.

16. « Votre royaume ». Qu'est-ce que votre

[1] Ps. CXLIV, 12. — [2] Matth. XXV, 34. — [3] Id. VI, 10.

royaume? « Le royaume de tous les siècles [1] ». Car le royaume de ce monde a aussi sa beauté ; mais il n'a pas cette grandeur de beauté que nous verrons dans le royaume de tous les siècles. « Et votre domination s'étend « de race en race ». C'est une répétition qui comprend en général toutes les générations, ou la génération qui doit venir après cette génération.

17. « Dieu est fidèle dans ses paroles, et « saint dans toutes ses œuvres [2] ». Qu'a promis ce Dieu fidèle dans ses paroles, qu'il n'ait point tenu? « Le Seigneur est fidèle dans ses « paroles ». Il est encore des promesses qui ne sont point accomplies, mais croyons en lui d'après ce qu'il nous a déjà donné. « Le « Seigneur est fidèle dans ses paroles ». Nous pourrions en croire simplement à sa parole ; il ne l'a pas voulu néanmoins, et nous a donné son Ecriture comme une promesse; comme si tu disais à un homme, en lui faisant une promesse : tu n'en crois point à ma parole, je te fais un écrit. Comme cette génération s'en va et qu'une autre lui succède, et que les siècles voient les hommes paraître et disparaître, l'Ecriture de Dieu, sa cédule a dû demeurer, afin que tous les hommes la pussent lire et tenir le chemin de la promesse. Et par quels biens Dieu n'a-t-il point dégagé sa signature? Les hommes n'osent l'en croire à propos de la résurrection des morts et du siècle à venir, seul point de ses promesses qui ne soit pas accompli ; s'il entrait en raisonnement avec les infidèles, quel infidèle n'aurait pas à rougir? Que Dieu te dise : Tu as mon billet, j'ai promis qu'il y aurait un jugement, une séparation des bons et des méchants, un règne sans fin pour les fidèles, et tu ne veux pas m'en croire? Vois dans mon billet tout ce que j'ai écrit, entrons en compte ; certes, en voyant ce que j'ai accompli de mes promesses, tu peux croire que je tiendrai à ce que je dois encore. Dans cet écrit j'ai promis mon Fils, et je ne l'ai point épargné, puisque je l'ai livré pour vous [3] ; il faut donc compter cela comme accompli. Lis encore mon billet : J'ai promis de donner le Saint-Esprit par l'entremise de mon Fils. Encore accompli. J'y ai promis que les martyrs répandraient leur sang et recevraient une couronne de gloire. Encore accompli ; cette masse blanche te prouve que j'ai tenu parole.

[1] Ps. CXLIV, 13.— [2] Ibid.— [3] Rom. VIII, 32.

Mais pour que les martyrs fussent glorifiés comme je l'avais promis dans mon billet, qui porte : « Nous sommes, à cause de vous, livrés « à la mort pendant tout le jour [1] » ; pour accomplir cette parole : « Voilà que les na« tions ont frémi, les peuples ont médité de « vains complots, les rois de la terre se sont « levés, les princes se sont rassemblés contre « le Seigneur et contre son Christ [2] ». Les princes ont uni leurs efforts et conspiré contre les chrétiens. Et même dans mon billet, n'ai-je point promis que ces princes embrasseraient la foi, et n'est-ce point ce qui est arrivé? Ecoute en quel endroit je l'ai promis : « Tous les rois de la terre l'adoreront, « tous les peuples le serviront [3] ». Ingrat! Tu lis ce que je dois, tu le vois accompli, et tu ne crois point au reste de la promesse? Lis encore dans mon billet. « Que les nations ont « frémi de colère, que mes ennemis ont parlé « contre moi », c'est-à-dire contre mon Christ. « Quand mourra-t-il, quand son nom dispa« raîtra-t-il [4] ? » Voilà ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont dit ; lis maintenant ce que j'ai promis, à quoi je me suis engagé : « Le Seigneur « l'emportera sur eux, il exterminera tous les « dieux des nations de la terre, et chacun « l'adorera dans sa terre natale [5] ». Maintenant il a prévalu, il a réduit au néant tous les dieux des nations de la terre. N'est-ce point ce qui est accompli? sa parole n'est-elle pas dégagée? Sous les yeux de tous il nous montre sa dette acquittée : une partie de ses promesses a été exécutée sous les yeux de nos pères, et nous ne l'avons point vu ; une autre partie sous nos yeux, et eux ne l'ont point vu ; de siècle en siècle, il tient ses promesses. Que reste-t-il encore ? Ne peut-on le croire après tout ce qui est accompli? Que reste-t-il? Le voilà qui entre en compte ; après avoir tenu tant de promesses, pourrait-il être infidèle pour ce qui reste? Point du tout. Pourquoi? Parce que le Seigneur est fidèle en toutes ses paroles, et saint dans toutes ses œuvres.

18. « Le Seigneur soutient tous ceux qui « chancellent [6] ». Mais quels sont tous ceux qui chancellent et qu'il soutient ? Il soutient tous ceux qui tombent, mais ceux qui tombent d'une certaine manière. Il en est, en effet, beaucoup qui tombent en se séparant

[1] Ps. XLIII, 22. — [2] Id. II, 1, 2. — [3] Id. LXXI, 11. — [4] Id. XL, 6.— [5] Soph. II, 11. — [6] Ps. CXLIV, 14.

de Dieu ; « beaucoup qui tombent en se séparant de leurs pensées [1] ». Avoir une pensée funeste, et s'en séparer, c'est tomber, et le Seigneur soutient ceux qui tombent de la sorte. Les saints qui essuient quelques pertes ici-bas, sont en quelque sorte déshonorés en cette vie ; de riches ils deviennent pauvres, aux honneurs qu'ils recevaient, succède le mépris ; ils sont toutefois les saints de Dieu, mais les voilà comme tombés. Or, « Dieu « soutient tous ceux qui tombent. Le juste « tombe sept fois et se relève, les impies s'affaibliront dans les maux [2] ». Qu'il arrive donc à l'impie quelque chose de fâcheux, il en est affaibli ; qu'il arrive quelque malheur au juste, « le Seigneur affermit tous ceux qui « tombent ». Job était tombé de cette ancienne splendeur où l'avaient élevé pour un temps ses grandes possessions terrestres, il était déchu de la magnificence de sa maison. Voulez-vous mesurer sa chute ? Il était assis sur le fumier, et le Seigneur le soutint dans sa chute. A quel point voulut-il bien le fortifier ? Au point que, malgré cette effroyable plaie qui couvrait tout son corps, il put répondre à sa femme qui le tentait, et que le démon lui avait laissée pour unique soutien : « Vous avec parlé comme une femme insen- « sée : si nous avons reçu des biens de la « main de Dieu, pourquoi n'en pas supporter « les maux [3] ? » Jusqu'à quel point Dieu l'avait-il soutenu dans sa chute ? « Le Sei- « gneur soutient tous ceux qui tombent. Que « le juste vienne à tomber », est-il dit, « il n'en « sera point troublé, parce que le Seigneur « soutient sa main [4]. Il relève ceux qui sont « brisés », du moins ceux qui sont à lui ; car Dieu résiste aux superbes [5].

19. « Les yeux de toutes les créatures sont « fixés sur vous, Seigneur, et vous leur don- « nez la nourriture au temps opportun [6] ». Vous traitez donc l'homme comme un malade, ô mon Dieu ? Vous lui donnez à temps opportun, quand il a besoin ; et vous lui donnez ce qui convient. Aussi désire-t-il quelquefois sans rien recevoir de Dieu, qui connaît l'heure de donner, et qui prend soin de lui. Pourquoi vous parler de ces choses, mes frères, sinon de peur que vous n'ayez pas été exaucés, en demandant à Dieu ce qui était juste ? Quand on demande ce qui est injuste, Dieu nous châtie quelquefois en nous exauçant ; mais après avoir demandé ce qui est juste, ne nous décourageons point, ne nous rebutons point, si nous ne sommes point exaucés ; que nos yeux tournés vers le Seigneur attendent la nourriture qu'il donne à temps opportun. S'il nous refuse parfois, c'est de peur que ses dons ne soient préjudiciables. L'Apôtre ne faisait point une demande injuste, quand il priait Dieu de lui ôter cet aiguillon de la chair, cet ange de Satan qui le souffletait ; et pourtant il n'obtint pas ce qu'il demandait, parce que c'était le temps d'exercer sa faiblesse, et non de lui donner la nourriture. « Ma grâce te suffit », lui répondit le Seigneur, « car c'est dans « la faiblesse que la vertu se fortifie [1] ». Le diable demanda de mettre Job à l'épreuve, et l'obtint [2]. Remarquez bien ceci, mes frères, c'est un mystère profond, qu'il nous faut étudier, reprendre souvent, retenir de manière à ne jamais l'oublier, à cause des épreuves en si grand nombre de cette vie. Que dirai-je ? Faut-il mettre saint Paul en parallèle avec Satan ? Saint Paul prie et n'est point exaucé ; le diable prie, et reçoit ce qu'il demande. Mais saint Paul ne fut point exaucé, afin qu'il en devînt plus parfait ; le diable fut exaucé pour sa propre damnation. Job lui-même enfin recouvra la santé en temps opportun. Dieu différa néanmoins pour le mettre à l'épreuve : il fut longtemps affligé de sa plaie, parla beaucoup, supplia le Seigneur de le délivrer de tant de maux, et le Seigneur ne le délivrait point. Il accorda plus promptement au diable le pouvoir de tenter Job, qu'à Job la délivrance qu'il sollicitait. Apprenez donc à ne point murmurer contre Dieu, et quand vous n'êtes point exaucés, ne cessez de répéter ce que nous avons dit plus haut : « Tous les jours « je vous bénirai ». Le Fils unique de Dieu lui-même était venu pour souffrir, pour payer ce qu'il ne devait point, pour mourir entre les mains des pécheurs, pour effacer de son sang l'arrêt de notre mort ; c'est pour cela qu'il était venu ; et néanmoins afin de te donner l'exemple de la patience, il a pris le corps de notre faiblesse pour le transfigurer, en le rendant conforme à son corps glorieux [3]. « Mon Père », dit-il, « que ce calice s'éloigne « de moi, s'il est possible [4] ». Et bien qu'il ne

[1] Ps. V, 11. — [2] Prov. XXIV, 16.— [3] Job, II, 7-10.— [4] Ps. XXXVI, 24. — [5] Jacques, IV, 6. — [6] Ps. CXLIV, 15.

[1] II Cor. XII, 7-9. — [2] Job, I, 9-12 ; II, 4-6. — [3] Philipp. III, 21. — [4] Matth. XXVI, 39.

reçut point ce qu'il semblait demander, afin d'accomplir cette parole du psaume : « Je « vous bénirai chaque jour » ; toutefois a-t-il ajouté : « Que votre volonté s'accomplisse et « non pas la mienne, ô mon Père. Les yeux de « tous espèrent en vous, et vous leur donnez « la nourriture en temps opportun ».

20. « Vous ouvrez la main et vous comblez « de vos bontés tout ce qui respire [1] ». Si quelquefois vous ne donnez point, vous donnez toutefois en temps opportun ; vous différez sans refuser, et cela en temps opportun.

21. «Le Seigneur est juste dans toutes ses « voies[2]». Qu'il nous frappe ou qu'il nous guérisse, il n'en est pas moins juste; il n'y a point d'injustice en lui. Aussi tous les saints, dans l'affliction, ont chanté sa justice et sollicité ses bienfaits. Ils ont dit tout d'abord : Ce que vous faites est juste, Seigneur. Ainsi pria Daniel, ainsi tous les autres saints : Vos jugements sont justes, il est bien pour nous, il est juste de souffrir [3]. Ils n'ont point cru que Dieu pût manquer de justice, ou d'équité, ou de sagesse. Ils l'ont béni quand il les frappait, béni encore quand il les nourrissait. «Le Sei« gneur est juste dans toutes ses voies ». Que nul ne regarde ses douleurs comme une injustice de la part de Dieu, qu'il chante la justice de Dieu et n'accuse que sa propre injustice. « Le Seigneur est juste dans tou« tes ses voies, il est saint dans toutes ses « œuvres ».

22. « Le Seigneur est proche de ceux qui « l'invoquent [4] ». Mais que devient cette parole : « Voilà qu'ils m'invoqueront, et je ne « les exaucerai point [5] ? » Vois d'abord ce qui suit : « De tous ceux qui l'invoquent en vé« rité ». Car beaucoup l'invoquent, mais non point dans la vérité ; ils désirent quelque chose de lui, mais sans le chercher lui-même. Pourquoi aimer Dieu? Parce qu'il m'a donné la santé. J'en conviens, c'est lui qui te l'a donnée. Nul autre que lui ne saurait donner la santé. Je l'aime, dit celui-ci, parce qu'il m'a donné une femme riche, à moi qui étais dans l'indigence, une femme soumise. Tu as raison, c'est Dieu qui te l'a donnée. Il m'a donné, dit celui-là, des enfants nombreux et sages, une grande famille, de grands biens. Est-ce pour cela que tu l'aimes ? Pour cela que tu n'attends plus rien de lui? Sois encore affamé, frappe encore à la porte du Père de famille, il a d'autres biens à te donner. Avec tout ce que tu as reçu, tu es pauvre encore et tu ne le sais pas. Tu es encore vêtu d'une chair misérable et mortelle, tu n'as pas reçu ce vêtement de gloire et d'immortalité, et tu es déjà las de prier ? « Bienheureux ceux qui « ont faim et soif de la justice, parce qu'ils « seront rassasiés [1] ». Donc, si Dieu est bon pour t'avoir donné ces biens, quel ne sera point ton bonheur, quand il se sera lui-même donné ? Tu as tant désiré de lui ; je t'en prie, désire qu'il te fasse don de lui-même. Il n'y a pas dans ces biens plus de délices que dans lui-même, et l'on ne saurait aucunement les lui comparer. Donc celui qui préfère Dieu lui-même, dont il a reçu tous ces biens, à ces mêmes biens qui font sa joie, invoque Dieu en vérité. Pour vous faire mieux comprendre mes paroles, faisons à ces hommes cette proposition : S'il plaisait à Dieu de vous ôter tous ces biens qui font votre joie, qu'arriverait-il ? Qu'on l'aimerait moins, et que nul ne dirait : « Le Seigneur a donné, le Sei« gneur a ôté ; ainsi qu'il a plu au Seigneur « il a été fait ; que le nom du Seigneur soit « béni [2] ». Mais que dit cet homme à qui Dieu a enlevé ses biens? O Dieu ! que vous ai-je fait ? Pourquoi m'ôter mes biens pour les donner à d'autres ? Vous les donnez à des méchants, et les enlevez à vos serviteurs. C'est accuser Dieu d'injustice et faire valoir votre justice. Au contraire, accuse-toi, et bénis Dieu. Tu auras le cœur droit quand tu béniras Dieu des biens qu'il t'aura faits, sans l'aimer moins dans les maux qu'il faut supporter. C'est là invoquer Dieu en vérité. Dieu exauce tous ceux qui l'invoquent de la sorte : « Il est proche », c'est-à-dire qu'il est là, bien qu'il ne t'ait pas donné encore ce que tu désires. Un médecin met quelquefois sur les yeux ou sur les entrailles, tel emplâtre qui ne guérit qu'en brûlant. Que le malade le supplie de l'enlever, le médecin attendra le moment, loin de se plier à la volonté du malade ; et toutefois il ne l'abandonne point. Il est près de lui sans lui complaire, et lui complaît d'autant moins qu'il est plus près de le guérir. C'est pour le guérir qu'il a mis l'emplâtre, pour le guérir encore qu'il ne fait point ce que voudrait ce malade. Dieu ne t'exauce point dans ton désir actuel, afin de

[1] Ps. CXLIV, 16. — [2] Id. 17. — [3] Dan. III, 27-31 ; IX, 5-19. — [4] Ps. CXLIV, 18. — [5] Prov. I, 28.

[1] Matth. V, 6. — [2] Job, I, 21.

te donner la santé pour l'avenir ; et en cela il fait aussi ta volonté. Car un malade qui ne veut rien de brûlant, veut néanmoins la santé. « Le Seigneur est donc près de tous ceux qui « l'invoquent ». Mais comment de tous ? « De « tous ceux qui l'invoquent dans la vérité ». Il soutient, quand ils chancellent, « ceux qui « l'invoquent dans la vérité ».

23. « Il fera la volonté de ceux qui le crai- « gnent ». Il fera leur volonté; oui, il la fera; s'il ne la fait pas maintenant, il la fera un jour. Si tu crains Dieu au point de faire sa volonté, voilà qu'à son tour il devient ton serviteur, et fait ta volonté. « Il exaucera « leurs prières, et les sauvera [1] ». Ainsi en est-il du médecin qui exauce, puisqu'il sauve. Quand le Seigneur en agira-t-il ainsi? Ecoute un mot de l'Apôtre : « C'est l'espérance qui « nous sauve; or, l'espérance que l'on voit « n'est plus une espérance; et si nous ne « voyons point ce que nous espérons, nous « l'attendons par la patience [2] » ; et ce que nous attendons, c'est le salut, qui est sur le point d'être révélé au dernier jour, comme nous l'apprend saint Pierre [3].

24. « Le Seigneur garde tous ceux qui l'ai- « ment, et il perdra les pécheurs ». Vous voyez en Dieu et une sévérité et une douceur inexprimables. Il sauve tous ceux qui espèrent en lui, tous ceux qui le craignent, tous ceux qui l'invoquent dans la vérité : « Et il « perdra les pécheurs [1] ». Quels sont tous ces pécheurs, sinon tous ceux qui persévèrent dans le péché, qui osent bien s'en prendre, non point à eux-mêmes, mais à Dieu, qui disputent continuellement contre lui ; qui désespèrent du pardon de leurs fautes, qui les accumulent encore dans ce désespoir, ou bien qui se flattent faussement du pardon, et qui, dans cette espérance funeste, ne quittent jamais, ni leurs péchés, ni leur impiété ? Un temps viendra où Dieu fera le discernement, où il en fera deux parts, une à sa droite, et l'autre à sa gauche ; où les justes recevront le royaume éternel, et les méchants le feu éternel [2]. « Il perdra tous les pécheurs ».

25. Puisqu'il en est ainsi, mes frères, et que nous venons d'entendre la bénédiction du Seigneur, les œuvres du Seigneur, les merveilles du Seigneur, les miséricordes du Seigneur, les sévérités du Seigneur, sa providence dans toutes ses œuvres, la confession glorieuse qui monte vers lui de toutes parts ; écoutez comment le Psalmiste conclut à la gloire de Dieu : « Ma bouche publiera les « louanges du Seigneur ; que toute chair bé- « nisse son saint nom dans les siècles, et dans « les siècles des siècles [3] ».

[1] Ps. CXLIV, 19. — [2] Rom. VIII, 24, 25. — [3] I Pierre, I, 5.

[1] Ps. CXLIV, 20. — [2] Matth. XXV, 32, 33, 46. — [3] Ps. CXLIV, 21.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXLV.

SERMON AU PEUPLE.

CHANT DE L'AME EXILÉE.

—

Ici-bas notre âme s'efforce de s'élever à Dieu qui est descendu jusqu'à elle. — *Bénis le Seigneur, ô mon âme.* La joie est proposée ainsi à l'âme dans le trouble ; et l'interlocuteur n'est pas le corps, qui ne saurait donner un conseil, et qui est corruptible et inférieur à l'âme, celle-ci fût-elle souillée, comme le plomb le plus net est inférieur à l'or le plus maculé. C'est donc la partie supérieure, qui s'adresse à la partie inférieure, troublée par son attachement aux créatures, tandis que l'âme a besoin de s'attacher à Dieu afin qu'il la dirige, comme elle-même dirige le corps.

Je bénirai le Seigneur *pendant ma vie*, ou dans la terre des vivants, alors que le Seigneur sera notre héritage. Ici-bas nous passons, allant à une destination bien différente; comme le riche et Lazare ; mais dans la maison du Seigneur, nous le bénirons éternellement. Dieu seul doit être notre appui, et non les hommes qui ne sauraient sauver, encore moins les hérétiques se vantant de donner le salut. L'esprit s'en ira, et ils retourneront dans la terre avec leurs pensées. Bienheureux celui qui a pour appui le Dieu de Jacob, qui le fait Israël ; il est à nous par le culte que nous lui rendons et par le soin qu'il prend de nous : sans l'un ou sans l'autre l'homme est stérile. Mais Dieu prend-il soin des hommes ? Oui, parce qu'il est le créateur de tout, et même du moindre insecte, et de plus qu'il sauvera les hommes et les animaux. Toutefois, selon l'Apôtre, il n'a aucun soin des bœufs ; mais c'est en ce sens qu'il ne donne pas des préceptes qui les concernent. L'Evangile nous dit que Dieu pourvoit à la subsistance des animaux. Nulle part on ne voit qu'il leur ait donné des préceptes, tandis que l'on voit que le moindre passereau ne tombera pas sans la volonté de Dieu, pas plus qu'un cheveu de notre tête.

C'est Dieu qui garde la vérité, qui rend justice à ceux que l'on opprime, c'est-à-dire à ceux qui souffrent pour la justice, et non à cause du mal qu'ils ont fait. Ainsi les hérétiques se plaignent des lois portées contre eux ; qu'ils considèrent leurs œuvres : qu'ils voient si elles sont justes. L'Evangile n'assigne pas le bonheur à ceux qui souffrent, mais à ceux qui souffrent pour la justice. Or, l'Eglise souffre pour la justice, elle qui doit vivre parmi ces scandales ; mais il n'en est pas ainsi des hérétiques persuadant aux hommes de nier qu'ils soient chrétiens, les conduisant à l'apostasie, et se prétendant justes.

Dans les ministres de l'Eglise, ne nous inquiétons pas de la sainteté de l'homme ; c'est Dieu qui donne la nourriture, et à tous ceux qui ont faim et soif de la justice. C'est lui qui délie les captifs et non les hérétiques, lui qui donne la sagesse aux aveugles. Cette captivité est celle du corps, dont Dieu nous délivrera en le rendant immortel. C'est pour ceux que le péché fait tomber que le Christ est descendu, lui qui aime les justes, les étrangers qui viennent dans le giron de l'Eglise ; il soutient la veuve ou l'Eglise sans époux en cette vie, et l'orphelin ou le chrétien détaché de tout ce qui est ici-bas ; il confond la voie des impies, ou la voie large de ceux qui ne connaissent que les jouissances terrestres, et donne aux justes le royaume éternel.

1. Les divins cantiques font les délices de notre esprit; les larmes qu'ils font couler ne sont pas sans joie. Un chrétien fidèle, étranger au monde, n'a pas de plus agréable souvenir que celui de cette cité dont il est banni ; mais ce n'est ni sans douleur, ni sans soupir, que dans l'exil on se souvient de la patrie. Toutefois, l'espoir d'y retourner nous encourage et adoucit la douleur du bannissement. Que ces paroles divines s'emparent de votre cœur; que celui qui vous possède s'empare de son héritage ou de vos âmes, de peur qu'elles ne se détournent vers d'autres objets. Que chacun de vous soit ici tout entier, et non là ; c'est-à-dire tout entier dans cette parole, qui retentit sur la terre, afin que cette parole élève notre cœur, et qu'il ne soit plus ici-bas. Car Dieu est avec nous, afin que nous soyons avec lui. Celui, en effet, qui est descendu jusqu'à nous, pour être avec nous, nous élève, afin que nous demeurions avec lui. C'est pour cela qu'il n'a point dédaigné notre exil, parce que Celui qui a tout créé n'est nulle part étranger.

2. Vous venez d'entendre un psaume ; c'est la voix de quelqu'un, la vôtre si vous le voulez, une voix qui exhorte l'âme à louer Dieu, et qui se dit : « Bénis le Seigneur, ô mon « âme [1] ». Souvent, en effet, dans les peines de cette vie, dans les épreuves, votre âme se trouble en dépit de vos efforts ; et c'est à cause de ce trouble que nous lisons dans un autre psaume : « Pourquoi tant de tristesse, ô « mon âme, et pourquoi me troubler ? » Or, afin de calmer ce trouble, voilà que le Prophète lui propose une joie non point encore en réalité, mais en espérance ; et à cette âme pleine de trouble, d'anxiété, de tristesse, de chagrin, il dit : « Espérez dans le Seigneur, « car je le confesserai encore [2] ». Il place dans la confession cette espérance qui le re-

[1] Ps. CXLV, 2. — [2] Id. XLII, 5.

lève, comme si cette âme qui le troublait par sa tristesse lui disait : Pourquoi me faire espérer dans le Seigneur ? la conscience que j'ai de mes fautes m'en détourne ; je sais le mal que j'ai fait, et tu me dis : « Espère dans le « Seigneur ». Tu as péché, il est vrai ; sur quoi néanmoins baser ton espérance? C'est que « je « le confesserai ». De même que Dieu hait le pécheur qui défend ses péchés, de même il aide celui qui les confesse. C'est donc cette espérance, et elle ne saurait être sans joie, bien que dans les difficultés de cette vie pleine d'orages et de tempêtes ; c'est, dis-je, cette espérance qui relève notre âme, et qui lui donne la joie, comme l'a dit l'Apôtre : « Soyez « pleins de joie dans l'espérance, et patients « dans vos maux [1] ». Elle se relève donc pour louer le Seigneur, et on lui dit : « Bénis le « Seigneur, ô mon âme ».

3. Mais quel est l'interlocuteur, et à qui s'adresse-t-il ? Que dirons-nous, mes frères ? Est-ce la chair qui dit : « Bénis le Seigneur, « ô mon âme ? » La chair peut-elle donner à l'âme un conseil aussi salutaire ? Quelque soumise qu'elle soit, à quelque servitude que nous l'ayons réduite par les forces qui nous viennent de Dieu ; dût-elle nous obéir comme l'esclave le plus docile ; c'est beaucoup déjà qu'elle ne nous soit point un obstacle. Ensuite, mes frères, on ne demande conseil qu'aux plus parfaits. Notre âme est bonne sans doute, notre chair est bonne, puisque l'une et l'autre sont l'ouvrage de celui qui a bien fait toutes choses [2]. Quoique ces deux substances soient bonnes chacune en son genre, l'Apôtre a dit néanmoins : « Le corps « est mort à cause du péché [3] ». Sans doute ce corps sera tel un jour que Dieu nous l'a promis ; mais il ne l'est pas encore, et nous nous réjouissons dans l'espérance qu'un jour il sera racheté, selon cette parole de l'Apôtre : « Nous gémissons en nous-mêmes, dans l'at« tente de l'adoption, qui sera la délivrance de « notre corps. Car nous sommes sauvés par « l'espérance. Mais l'espérance qui verrait ne « serait plus l'espérance ; comment espérer ce « que l'on voit ? Si nous espérons ce que nous « ne voyons pas, nous l'attendons par la pa« tience [4] ». Bien que notre corps soit bon en lui-même ; néanmoins, tant qu'il est mortel à cause du péché, tant qu'il est dans l'indigence, tant qu'il est assujéti à la corruption et au changement, de manière à n'avoir en lui-même aucune consistance, assurément nous avons lieu d'en désirer la rédemption, qui le tirera de cette misère. Mais comment doit-il être un jour ? Tel que l'Apôtre nous l'a dit quelque part : « Il faut que ce corps corruptible « soit revêtu d'incorruption, et que ce corps « mortel soit revêtu d'immortalité [1] ». Mais notre corps fût-il déjà un corps céleste et spirituel, un corps angélique et dans la société des anges, il ne pourrait même, en cet état, donner des avis à notre âme. Car le corps, dès lors qu'il est corps, est inférieur à l'âme, et l'âme la plus vile est toujours supérieure au corps le plus excellent.

4. Ne vous étonnez point qu'une âme vile et pécheresse soit toujours préférable au corps le plus parfait, le plus accompli ; non point par son mérite, mais par sa nature. Sans doute l'âme pécheresse a toujours quelque souillure par ses désirs déréglés ; et néanmoins l'or, fût-il souillé, est toujours plus précieux que le plomb le plus pur. Que votre esprit passe en revue toutes les créatures, et vous ne trouverez pas incroyable que l'âme la plus vile soit plus précieuse que le corps le plus excellent. L'âme et le corps sont bien différents ; j'ai un reproche pour l'âme, un éloge pour le corps ; un reproche pour l'âme qui est dans l'injustice, un éloge pour le corps qui est vigoureux. Et toutefois, dans son genre, je puis louer ou blâmer l'âme, comme je puis blâmer ou louer le corps. Si vous me demandez quel est le meilleur, ou ce que j'ai blâmé, ou ce que j'ai loué, ma réponse vous étonnera. Assurément j'ai blâmé l'un, j'ai loué l'autre ; et quand on me demande quel est le meilleur, je réponds : Ce que j'ai blâmé est préférable à ce que j'ai loué. Si ma réponse te surprend, souviens-toi de ce que j'ai dit à propos du plomb et de l'or. J'ai blâmé l'or : il n'est pas bon, il est souillé, il n'est ni brillant ni épuré ; ce plomb est très-bon, rien de plus net. J'ai blâmé l'un, j'ai loué l'autre ; je les mets sous tes yeux, blâmant l'un et louant l'autre. Mais après ce reproche et cette louange, si tu me demandes quel est le meilleur, je répondrai : l'or le moins pur est préférable au plomb le plus net. Comment préférable ? Pourquoi le blâmer dès lors? Pourquoi l'ai-je blâmé ? Parce que cet or n'est point ce qu'il peut être. Que peut-il

[1] Rom. XII, 12.— [2] Gen. I, 31.— [3] Rom. VIII, 10.— [4] Id. 23-25.

[1] I Cor. XV, 53.

être? Epuré, bien supérieur. Je l'ai blâmé parce qu'il n'est point encore épuré. Pourquoi ai-je loué le plomb? Parce qu'il est épuré au point de ne pouvoir devenir meilleur. Tu dis de même d'un cheval, qu'il est excellent, d'un homme qu'il est très-mauvais; et néanmoins tu préfères l'homme que tu méprises au cheval que tu estimes. Qu'on vienne à te demander quel est le meilleur des deux, tu répondras: L'homme, non par ses mérites, mais par sa nature. Il en est de même des professions. Tu diras : un excellent savetier, par exemple, et tu blâmeras un jurisconsulte, parce que beaucoup de lois lui échappent; te voilà donc louant un savetier, blâmant un légiste, et néanmoins, qu'on te demande celui qui est supérieur, tu préféreras le légiste, tout imparfait qu'il soit, au plus habile savetier. Que votre charité veuille bien m'écouter. Très-souvent, après avoir beaucoup loué d'une part, et beaucoup blâmé d'autre part, nous préférons encore ce que nous avons blâmé à ce que nous avons loué. La nature de l'âme est bien supérieure à la nature du corps, elle est plus excellente, elle est spirituelle, incorporelle; elle touche à la substance de Dieu. C'est quelque chose d'invisible, qui régit notre corps, met les membres en mouvement, applique les sens, forme les pensées, produit les actions, reçoit une infinité d'images; et qui pourrait, mes frères bien-aimés, louer l'âme suffisamment? Et si l'on se trouve lourd en faisant l'éloge de l'âme, qui pourra suffire à louer l'auteur de l'âme? Telle est néanmoins la grâce de Dieu, que notre interlocuteur s'écrie : « Bénis le Seigneur, ô mon âme ». Qui pourrait louer Dieu? S'il disait : Chante, ô mon âme, tes propres louanges; peut-être ne trouverait-elle pas assez de paroles. « Bénis Dieu », lui dit-il. Cherche dans la ferveur de ta piété; tu n'auras point assez de louanges. Mieux vaut succomber en louant Dieu, que te louer avec avantage. Dès qu'on loue Dieu, sans expliquer ce que l'on voudrait, la pensée s'avance toujours dans les régions intérieures, et cette ampleur de pensée te rend plus capable de recevoir celui que tu bénis.

5. Qui donc, ainsi que j'avais commencé à le dire, quel interlocuteur vient nous dire : « Bénis le Seigneur, ô mon âme? » Ce n'est point la chair. Car un corps, fût-il angélique, est inférieur à l'âme et ne saurait donner des conseils à ce qui est supérieur. L'âme serait bien malheureuse, si elle attendait un conseil du corps. La chair a raison d'obéir, elle est pour l'âme une servante : c'est l'âme qui commande, la chair qui obéit, l'âme qui conduit, la chair qui se laisse conduire; comment la chair pourrait-elle donner à l'âme un conseil? Qui donc nous dit ici : « Bénis le « Seigneur, ô mon âme? » Après la chair et l'âme nous ne trouvons plus rien dans l'homme : tout homme n'est que cela, une âme et un corps. Serait-ce l'âme qui se tiendrait ce langage, qui se parlerait à elle-même, qui s'exhorterait et s'exciterait de la sorte? Une partie d'elle-même était dans le trouble et dans la fluctuation; mais l'autre partie, que l'on nomme l'âme raisonnable, qui s'occupe de la sagesse, qui s'attache à Dieu, soupire vers lui, voyant que dans sa partie inférieure elle est troublée par des mouvements charnels, et forcée par les désirs terrestres de se répandre à l'extérieur, et d'abandonner Dieu intérieurement, elle revient d'elle-même du dehors au dedans, de ce qui est moindre à ce qui est supérieur, de ce qui est bas à ce qui est plus relevé, et elle s'écrie : « Bénis le Seigneur, ô mon âme ». Quelles délices trouverais-tu dans ce monde? Qu'y vois-tu de louable ou d'aimable? Que pourrais-tu y aimer? Quelque part que se tournent les sens de ton corps, tu vois le ciel, tu vois la terre; ce que tu aimes sur la terre est terrestre, ce que tu aimes dans le ciel est céleste. Partout quelque chose à aimer, partout quelque chose à louer; mais combien est plus louable encore celui qui a fait tout ce que relèvent tes louanges! Il y a longtemps déjà que tu vis dans ces préoccupations, que ces désirs si variés t'ont blessée, t'ont meurtrie; partagée entre tant d'amours, tu es partout inquiète, jamais en assurance : recueille-toi en toi-même, et si quelque chose te plaît au dehors, cherche quel en est l'auteur. Rien ne te paraît plus beau sur la terre que l'or et l'argent, par exemple, que les animaux, que les arbres, que les campagnes; parcours ainsi toute la terre. Mais dans le ciel, quoi de plus beau que le soleil, la lune, les astres? Parcours ainsi tout le ciel : assurément tout cela est d'une beauté supérieure, car tout ce que Dieu a fait est très-bon [1]. Partout la beauté de l'œuvre te prêche la beauté de l'ouvrier. Tu

[1] Gen. I, 31.

admires l'édifice, aimes-en l'architecte. Ne te laisse pas absorber par l'œuvre, au point d'en oublier l'auteur. Ce qui t'absorbe à ce point, il l'a mis au-dessous de toi, parce que c'est toi qu'il a fait au-dessous de lui-même. Nous attacher a ce qui est en haut, c'est fouler aux pieds ce qui est inférieur ; te séparer de ce qui est en haut, c'est faire de tout le reste un supplice pour toi. C'est ce qui est arrivé, mes frères. L'homme a reçu un corps qui devait le servir : il devait avoir Dieu pour maître, le corps pour serviteur ; au-dessus de lui le Créateur, au-dessous ce qu'il a créé ; l'âme raisonnable placée au milieu reçut pour loi de s'attacher à ce qui est en haut, de régir ce qui est en bas. Mais elle ne saurait conduire ce qui est au-dessous d'elle, si elle-même n'est dirigée par ce qui lui est supérieur. Qu'elle abandonne ce qui est meilleur, et l'inférieur l'entraîne. Elle ne peut gouverner ce qu'elle gouvernait, parce qu'elle n'a point voulu se laisser conduire par son véritable guide. Qu'elle revienne donc et le bénisse. Eclairée par la lumière de Dieu, dans cette partie d'elle-même qui est raisonnable, et par où lui vient le conseil, l'âme se donne un conseil appuyé sur l'éternité de son auteur. Elle lit en Dieu quelque chose que l'on doit et craindre, et louer, et aimer, et désirer, et saisir, sans le tenir encore, sans l'avoir saisi ; elle est enchaînée sous le coup d'un éclair, et n'est point assez forte pour y demeurer. Elle se recueille donc comme pour recouvrer la santé, et s'écrie : « Bénis le Seigneur, ô mon âme ».

6. Quoi donc, mes frères ? ne louons-nous pas le Seigneur ? Ne lui chantons-nous pas chaque jour des hymnes ? Chaque jour, autant qu'il est en nous, les louanges de Dieu ne s'échappent-elles point de nos bouches et de nos cœurs ? Et qu'est-ce que nous louons? Ce qui est infiniment grand, comme est bien faible tout moyen de le louer. Comment le panégyriste peut-il atteindre dans sa hauteur celui qu'il veut chanter ? Un homme s'en vient devant Dieu, il chante longtemps, le mouvement est sur ses lèvres, mais ses pensées voltigent de désirs en désirs. Notre esprit est donc là pour louer Dieu à sa façon, tandis que l'âme, tiraillée par une foule de désirs, de soins et d'affaires, est dans l'agitation. L'esprit ou cette partie supérieure de l'âme, la voit dans cette fluctuation, et pour la détourner de ces inquiétudes fâcheuses, lui dit : « Bénis le Seigneur, ô mon âme ». A quoi bon ces autres sollicitudes ? Pourquoi te laisser absorber par le soin de ces choses terrestres ? Debout avec moi, et bénis le Seigneur. Mais l'âme appesantie , incapable d'une attitude ferme et digne, répond à l'esprit : « Je loue« rai le Seigneur pendant ma vie ». Qu'est-ce à dire, pendant ma vie ? C'est parce que je suis dans une véritable mort. Commence donc par exhorter ton âme : « Bénis le Sei« gneur, ô mon âme ». Et ton âme te répondra : Je le fais autant que je puis, mais faiblement, mais avec langueur, avec inconstance. Pourquoi ? C'est que « nous sommes « loin du Seigneur, tant que nous sommes « en cette vie [1] ». Pourquoi louer ainsi Dieu, d'une manière si imparfaite, si inconstante ? Interroge l'Ecriture : « C'est que le corps « corruptible appesantit l'âme, et que cette « habitation terrestre abat l'esprit capable « des plus hautes pensées [2]. Délivrez-moi de ce corps qui appesantit l'âme, et je louerai le Seigneur ; délivrez-moi de cette habitation terrestre qui abat l'esprit capable des plus hautes pensées, afin que de cette multitude je passe à une seule, qui sera de louer Dieu ; mais dans l'état où je suis , ma langueur m'en empêche. Quoi donc ? Te faudra-t-il garder le silence, et ne jamais louer le Seigneur parfaitement ? « Je louerai le Seigneur « pendant ma vie ».

7. Qu'est-ce à dire, « pendant ma vie ? » Vous êtes ici-bas mon espérance. C'est ici que vous êtes mon espérance, disons-nous à Dieu ; quant à devenir mon héritage, ce n'est point ici-bas, mais dans la terre des vivants ; et la terre que nous habitons est la terre des mourants [3]. Nous sommes ici-bas de passage, l'important c'est le terme où nous allons. Ici-bas, en effet, le méchant est un passager, comme le juste est un passager. Car nous ne voyons point que le juste passe, tandis que le méchant demeure, ou que le méchant passe, tandis que le juste demeure ; ils passent tous deux, mais non pour la même destination. Ils étaient bien deux, ce pauvre, couvert d'ulcères, couché à la porte du riche, et ce riche vêtu de pourpre et de fin lin, qui faisait chaque jour bonne chère. Ils étaient ici-bas tous deux, passaient tous deux par ici-bas, mais n'allaient point au même lieu ; ils ont une destination différente, où les conduisent des

[1] II Cor. v, 6. — [2] Sag. IX, 15 — [3] Ps. CXLI, 6.

mérites bien différents. Le pauvre passa de la terre au sein d'Abraham, et le riche dans les tourments de l'enfer. Ils sont rapprochés sur la terre, l'un dans sa maison, l'autre devant sa porte, et la mort les a tellement séparés, qu'Abraham dit au riche: « Entre vous et « nous, un immense abîme est éternel [1] ». Donc, mes frères, puisque c'est l'espérance qui est ici-bas notre nourriture, et que nous n'avons de vie parfaite que celle qui nous est promise ; ici-bas, les gémissements ; ici-bas, les épreuves et les angoisses ; ici-bas, les chagrins et les dangers ; notre âme louera le Seigneur comme il doit être loué quand s'accomplira cette parole d'un autre psaume : « Bienheureux ceux qui habitent votre mai« son, ils vous loueront dans les siècles des « siècles [2] » ; lorsque tout consistera pour nous à louer Dieu. Mais quand cela s'accomplira-t-il ? « Dans ma vie ». Qu'avons-nous, en effet, maintenant? Le Prophète pourrait l'appeler ma mort. Pourquoi ta mort ? Parce que je suis éloigné du Seigneur. Si ma vie consiste à m'attacher à lui, m'en séparer c'est la mort. Mais d'où te vient ta consolation ? De l'espérance. C'est donc l'espérance qui fait ta vie ; que l'espérance te porte à louer Dieu, te porte à le chanter. Ne chante point ce qui te fait mourir, chante ce qui te fait vivre. La mort te vient des afflictions de ce monde, et la vie de l'espérance du siècle futur. « Je « louerai le Seigneur pendant ma vie », est-il dit.

8. Et comment loueras-tu ton Seigneur ? « Je chanterai des psaumes à Dieu, tant que « je suis ». Quelle est cette louange : « Tant « que je suis je chanterai au Seigneur ? » Voyez, mes frères, ce que nous serons alors ; c'est être toujours, que louer toujours. Voilà que tu es aujourd'hui ; est-ce ton Dieu que tu bénis tant que tu es? Voilà que tu chantais; mais une affaire t'a détourné, tu ne chantes plus, et tu es néanmoins ; tu es donc, mais sans chanter. Peut-être même la convoitise a-t-elle incliné ton cœur vers quelque objet, et tu offenses l'oreille de ton Dieu, loin de chanter ses louanges: et tu es cependant. Quelle sera donc cette louange que tu offriras à Dieu, dès lors que tu le béniras tant que tu seras ? Mais qu'est-ce à dire : « Tant que je « suis ? » Est-ce qu'un jour le Prophète ne sera plus ? Point du tout ; il sera dans une éternelle durée, et dès lors dans une durée véritable. Une durée qui finit dans le temps, tant qu'on la prolonge, n'est pas une longue durée. « Je chanterai mon Dieu, tant que je « suis ».

9. Jusque-là, c'est bien. Tu béniras le Seigneur pendant ta vie ; tant que tu es ici-bas, tu chanteras ton avenir en Dieu. C'est bien : attends de lui ce qui peut donner la confiance. Que l'espérance ne vous abandonne point dans ce lieu d'exil et d'épreuves, dans ces piéges et ces perfidies de notre ennemi, dans ces épreuves que le monde soulève comme des orages, dans ces labeurs et ces amertumes qui nous environnent de toutes parts. Que ferons-nous donc ? Ecoute ce qui suit : « Ne « mettez point votre confiance dans les prin« ces ». Voilà, mes frères, une parole importante, c'est une parole divine, et qui vient d'en haut. Ici-bas, en effet, au milieu de nos faiblesses, l'âme, en butte à la tribulation, en vient à désespérer de Dieu et cherche à s'appuyer sur les hommes. Disons à l'homme que poursuit le malheur : Il est un homme puissant qui pourrait vous délivrer ; le voilà qui sourit, qui tressaille, qui se redresse. Dites-lui : Voilà que Dieu va vous délivrer ; et le voilà glacé par le désespoir. Le secours d'un mortel que l'on te promet te fait tressaillir de joie, et le secours de l'immortel t'attristera ? On te promet la délivrance par celui qui a besoin d'être délivré, et tu en ressens de la joie comme d'un grand secours ; on te promet le secours de Celui qui est le libérateur, qui n'a aucun besoin de délivrance, et cette promesse te paraît une fable. Malheur à ces pensées injustes, qui nous éloignent de Dieu, pensées qui sont la désolation, la mort la plus épouvantable. Approche donc, ô mon frère, commence à désirer, commence à chercher, commence à connaître celui qui t'a fait. Il n'abandonnera point son œuvre, si son œuvre ne l'abandonne point. Tourne-toi donc vers ce Dieu à qui tu as dit : « Je louerai le « Seigneur pendant ma vie, je chanterai le « Seigneur tant que je suis ». Plein de l'esprit d'en haut, le Prophète nous avertit; et comme on ferait à des hommes éloignés, à des hommes égarés, et qui, loin de vouloir bénir le Seigneur, ne veulent même point espérer en lui, le Prophète nous crie : « Ne mettez point « votre confiance dans les princes, dans les « enfants des hommes, en qui n'est point le

[1] Luc, XVI, 19-26. — [2] Ps. LXXXIII, 5.

« salut [1] ». Le salut n'est que dans le Fils de l'homme, et non parce qu'il est fils de l'homme, mais parce qu'il est le Fils de Dieu; non parce qu'il a pris de toi, mais parce qu'il a conservé en lui-même. Nul homme donc n'a le salut, puisque le salut est dans le fils de l'homme précisément parce qu'il est «Dieu, « et Dieu béni dans tous les siècles ». Il est dit du Christ qu'il est né d'eux selon la chair [2]. De qui ? Des Juifs; c'est de nos pères que le Christ est né selon la chair. Mais ce qui est né selon la chair, est-ce là tout le Christ ? Non, car ce n'est point selon la chair qu'il est par-dessus tout le Dieu béni dans tous les siècles. C'est pour cela qu'il est le salut, puisque le salut appartient au Seigneur. Nous lisons, en effet, dans un autre psaume : « Le « salut vient du Seigneur, et votre bénédic« tion sera sur votre peuple [3] ». C'est donc vainement que les hommes s'attribuent le pouvoir de sauver. Qu'ils se sauvent, s'ils le peuvent. Réponds à cet orgueilleux : Dire que tu me donneras le salut, c'est te glorifier; commence par te sauver, et vois si le salut est en toi. En considérant avec attention ta propre faiblesse, tu vois que tu ne l'as pas encore. Ne dis donc plus que j'aie à l'attendre de toi, mais, plutôt, attends avec moi ce salut. « Ne mettez point votre confiance dans les « princes, et dans les fils des hommes, en qui « n'est pas le salut ». Voici venir, je ne sais d'où, certains princes qui nous disent : Moi je baptise, et tout ce que je donnerai, c'est ce qui est saint; ce que vous avez reçu d'un autre n'est rien, ce qui vient de moi, au contraire, est quelque chose. O homme, ô prince, veux-tu être de ces enfants des hommes, de ces princes en qui n'est pas le salut? J'ai donc le salut, précisément parce que c'est toi qui me le donnes? Ce que tu donnes est-il à toi? Et même est-ce bien toi qui le donnes? Peut-on même dire que tu le donnes ? Que le canal dise alors que c'est lui qui donne l'eau; que le tuyau dise que c'est lui-même qui coule; que le héraut dise que c'est lui qui fait grâce. Pour moi, dans l'eau j'envisage la source, et dans la voix du héraut je reconnais le juge. Tu ne seras donc point l'auteur de mon salut. Il le sera, celui qui me donne pleine assurance; et je ne suis point sûr de toi. Et si tu n'es orgueilleux, je ne suis point seul pour douter de toi, tu en doutes avec moi. Donc le salut me vient de celui qui est par-dessus tout, puisque le salut vient du Seigneur. Toi, je te rencontre parmi les enfants des hommes, parmi les princes, et j'entends la voix du psaume : « Ne mettez point votre « confiance dans les princes, dans les fils des « hommes, en qui n'est point le salut ».

10. Qu'appelle-t-on vulgairement les enfants des hommes? Veux-tu le savoir? « Son « esprit s'en ira, et la chair retournera dans « sa terre [1] ». Voilà tout ce que dit la chair, sans savoir combien de temps elle parlera : elle menace et ne sait combien elle vivra. Son esprit s'en ira subitement, et elle retournera dans sa terre. Mais son esprit s'en ira-t-il comme il le voudra ? Il s'en ira, et même s'en ira quand il ne le voudra point, et dans un temps qu'il ignore retournera dans sa terre. Quand l'âme s'en ira, la chair retournera dans la terre. Mais parce que c'était la chair qui parlait de la sorte (Pour dire en effet : Comptez sur moi, c'est moi qui vous donne, il n'y a que des hommes dont il est dit : « Ils « sont chair »), « voilà que l'esprit sortira, et « elle retournera dans la poussière; en ce « jour périront toutes ses pensées ». Qu'est devenue cette enflure? Qu'est devenu cet orgueil? Où est cette jactance? Peut-être cet homme est-il au lieu du bonheur, avec les justes, si tant est qu'il soit passé. Car je ne sais où sera passé celui qui parle de la sorte. C'est l'orgueil qui parle de la sorte, et je ne sais où vont ces hommes, à moins qu'en jetant les yeux sur un autre psaume je ne voie pour eux un passage funeste. « J'ai vu « l'impie élevé plus haut que les cèdres du « Liban, et j'ai passé, et voilà qu'il n'était « plus, et je l'ai cherché, et sa place ne s'est « plus trouvée [2] ». Cet homme juste qui a passé, sans trouver l'impie, est donc arrivé où l'impie n'était point. Ecoutons donc tous, mes frères, écoutons, mes bien-aimés en Dieu. Quelles que soient nos tribulations, quel que soit notre désir de la grâce divine, gardons-nous de mettre notre confiance dans les princes, ou dans les fils des hommes, en qui n'est pas le salut. Tout cela est mortel, tout cela passe et doit finir. « Son esprit s'en « ira, et il retournera dans sa terre : en ce « jour périront toute ses pensées ».

11. Que faire donc, si nous ne devons espérer ni dans les fils des hommes, ni dans

[1] Ps. CXLV, 3. — [2] Rom. IX, 5. — [3] Ps. III, 9.

[1] Ps. CXLV, 4. — [2] Id. XXXVI, 35, 36.

les princes? Que faire? « Bienheureux celui « dont le Dieu de Jacob est le soutien [1] ». Heureux donc, non pas tel ou tel homme, non pas tel ou tel ange, mais celui qui a pour soutien le Dieu de Jacob : parce qu'il soutint Jacob au point d'en faire Israël. Secours éclatant ! car Israël voit Dieu. Donc au milieu du pèlerinage de cette vie, si tu as pour soutien le Dieu de Jacob, tu deviendras Israël et tu seras le voyant de Dieu ; alors il n'y aura plus ni labeur, ni gémissement, aux cuisantes inquiétudes succéderont les saintes louanges. « Bienheureux celui qui a pour « soutien le Dieu de Jacob », et de ce même Jacob. Pourquoi ce bonheur ? Il gémit quelque temps encore ici-bas ; mais « son es« pérance est dans le Seigneur son Dieu ». Celui en qui est maintenant son espérance, sera un jour pour lui son bien. Est-ce me tromper, mes frères, que dire que Dieu sera un jour notre bien? Ne pourrais-je pas dire qu'il sera notre héritage? « Vous êtes mon « espérance, ma portion dans la terre des vi« vants [2] ». Vous serez donc mon partage, Seigneur ; vous serez ma possession, et vous me posséderez. Tu seras, ô mon frère, la possession de Dieu, et Dieu sera la tienne. Tu seras sa portion, afin qu'il te cultive, et il sera ta portion pour le cultiver. Tu cultives le Seigneur en effet, et il daigne te cultiver. Je rends mon culte à Dieu, disons-nous, et l'on nous comprend. Mais comment Dieu peut-il me cultiver? Nous lisons dans l'Apôtre : « Vous êtes le champ que Dieu cultive, l'édi« fice qu'il bâtit [3] ». Et le Seigneur : « Je suis « la vigne, vous êtes les sarments, et mon « Père est le vigneron [4] ». Le Seigneur donc te cultive pour te faire porter du fruit, et tu offres ton culte à Dieu, pour porter aussi du fruit. Que Dieu te cultive, c'est un avantage pour toi, et que tu offres ton culte à Dieu, c'est encore un avantage. Que Dieu cesse de cultiver l'homme, et l'homme est un champ stérile ; que l'homme cesse de cultiver Dieu, c'est encore l'homme qui est désert. Dieu ne tire aucun accroissement de ton culte, ne perd rien de ton abandon. Il sera donc notre possession, afin de nous alimenter ; et nous serons son héritage, afin qu'il nous gouverne.

12. « Son espérance est dans le Seigneur « son Dieu ». Qu'est-ce que ce Seigneur son Dieu? Ecoutez, mes frères. Il en est beaucoup qui ont plusieurs dieux, et qu'ils appellent leurs maîtres, leurs dieux. Mais, dit l'Apôtre, « Bien qu'il y en ait beaucoup que l'on « nomme dieux, soit dans le ciel, soit sur la « terre, et qu'il y ait ainsi plusieurs dieux « et plusieurs seigneurs, néanmoins il n'y a « pour nous qu'un seul Dieu, le Père, d'où « procèdent toutes choses, et un seul Sei« gneur, qui est Jésus-Christ, par qui tout a « été fait [1] ». Que Dieu donc soit ton espérance, qu'il soit ton Dieu, que ton espoir soit en lui. Il a mis également sa confiance dans son Seigneur et son Dieu, celui qui adore Saturne ; il a mis son espoir dans son Seigneur et son Dieu, celui qui adore Mars, ou Neptune, ou Mercure ; que dis-je ? qui adore son ventre, et dont il est dit : « Leur dieu « c'est le ventre [2] ». Tel est donc le dieu de l'un et tel le dieu de l'autre. Mais quel est le Dieu de celui que le Prophète appelle heureux? « Celui qui a fait le ciel et la terre et « tout ce qui est en eux [3] ». Notre Dieu est grand, mes frères ! Gloire à son saint nom, puisqu'il a daigné faire de nous son héritage. Tu ne vois pas encore le Seigneur, et tu ne saurais aimer pleinement ce que tu ne saurais voir encore. Tout ce que tu vois est son ouvrage. Tu admires le monde, et pourquoi point le Créateur du monde ? Tu vois le ciel, et tu es dans l'effroi ; tu considères la terre, et tu es dans la stupeur ; comment embrasser par la pensée l'étendue des mers? Considère ces étoiles innombrables ; considère ces germes si nombreux, ces animaux si divers, et ceux qui nagent dans les eaux, et ceux qui rampent sur la terre, et ceux qui volent dans les airs, et ceux qui marquent leur passage dans les cieux, combien tout cela est grand, est admirable, est surprenant de beauté ! Et voilà qu'il est ton Dieu, celui qui a fait tout cela. Mets en lui ton espérance, afin d'être heureux. « Son espérance est dans le Seigneur « son Dieu ». Quel Dieu ? « Celui qui a fait « le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renfer« ment ». Combien notre Dieu est grand !

13. Voyez, mes frères, combien est grand, combien est bon le Dieu qui fait de si grandes choses. Quelle a donc été la pensée de Dieu, (si toutefois l'on peut dire de Dieu qu'il a pensé) quand « il a fait le ciel et la terre, et « tout ce qui est en eux ? » Tout cela est grand

[1] Ps. CXLV, 5. — [2] Id. CXLI, 6. — [3] I Cor. III, 9. — [4] Jean, XV, 1, 5.

[1] I Cor. VIII, 5, 6. — [2] Philipp. III, 19 — [3] Ps. CXLV, 6.

sans doute, me dira l'homme, je le vois : Dieu a fait le ciel, et la terre, et les mers. Mais quand est-ce que Dieu me compte parmi ses œuvres? Est-il vrai qu'il prenne soin de moi, que je sois l'objet de ses pensées, qu'il sache même que je suis en vie? Que dis-tu, ô mon frère? ferme ton cœur à ces funestes pensées; prends place parmi ceux dont nous disions tout à l'heure : « Je louerai le Seigneur dans « ma vie, je chanterai mon Dieu tant que « je suis ». Mais c'est à des hommes tièdes que notre interlocuteur tient ce langage, il les stimule, il semble craindre qu'ils ne désespèrent d'eux-mêmes, dès lors que peut-être ils ne sont point dans la pensée de Dieu. Ils sont nombreux, en effet, ceux qui pensent de la sortent. Mais ils ne quittent le Seigneur, ils ne s'abandonnent au courant de toutes sortes de péchés, que par cette pensée que Dieu ne prend d'eux aucun souci. Ecoute les saintes Ecritures, et ne désespère plus de toi-même. Celui qui a pris soin de te faire n'aura-t-il donc plus soin de te refaire? Ton Dieu n'est-il pas celui qui a fait le ciel et la terre? Si le Prophète n'avait rien ajouté, peut-être pourrais-tu dire : Le Dieu qui a fait le ciel et la terre est grand sans doute; mais sa pensée descend-elle jusqu'à moi? On te répondrait : C'est lui qui t'a fait. Comment? Est-ce donc moi qui suis le ciel, ou moi la terre, ou moi la mer? Il est évident que je ne suis ni le ciel, ni la terre, ni la mer; mais je suis sur la terre. Tu es donc sur la terre, tu l'accordes du moins. Ecoute maintenant que Dieu n'a pas fait seulement le ciel, et la terre et les mers; car « il a fait le ciel, « et la terre, et la mer, et tout ce qui les « occupe ». Si donc tout ce qui les occupe est son ouvrage, toi aussi. Dire toi, ce n'est point assez : il a fait le passereau, la sauterelle, un vermisseau; il n'est rien de tout cela qu'il n'ait fait, rien dont il ne prenne soin. Et ce soin n'est point éveillé par ses lois seulement, puisqu'il n'a donné des préceptes qu'à l'homme seul. Le Psalmiste a dit en effet : « Vous sauverez, Seigneur mon « Dieu, les hommes et les animaux, selon « votre grande miséricorde [1] ». C'est donc selon votre infinie miséricorde que vous sauverez les hommes et les bêtes. Mais l'Apôtre ajoute : « Est-ce que Dieu prend soin des « bœufs [2]? » D'une part nous lisons donc : Dieu ne prend aucun soin des bœufs; d'autre part : « Seigneur, vous sauverez les hommes « et les animaux ». Est-ce là une contradiction? Que veut dire l'Apôtre dans cette question : « Dieu prend-il soin des bœufs? » Quand le Seigneur a dit : « Vous ne lierez point la « bouche au bœuf qui foule le grain [1] », avait-il donc en vue les bœufs? Il voulait spécifier certains bœufs en particulier. Car le Seigneur n'entend pas t'apprendre à soigner des bœufs; l'homme fait ici naturellement ce qu'il doit faire. Il est ainsi fait qu'il doit prendre soin des animaux qui lui appartiennent. Dieu ne lui a fait aucun précepte à cet égard, il lui a seulement donné la tendance qui l'a rendu propre à le faire : voilà ce qu'a fait Dieu. Mais un autre doit le conduire, comme lui-même conduit son bétail; et celui qui le dirige, lui a donné des préceptes. C'est donc dans le sens d'un précepte que Dieu se met peu en peine des bœufs; mais dans le sens de cette providence universelle par laquelle il a créé tout, et gouverne tout, nous devons dire : « C'est vous, Seigneur, qui « sauverez les hommes et les animaux ».

[1] Ps. XXXV, 7. — [2] I Cor. IX, 9.

14. Que votre charité redouble d'attention. Quelqu'un m'objectera peut-être : C'est le Nouveau Testament qui dit que Dieu ne prend pas soin des bœufs; tandis que l'Ancien Testament nous dit : « Seigneur, vous sauverez « les hommes et les animaux ». On calomnie parfois les deux Testaments, en disant qu'ils ne sont point d'accord. Qu'un homme s'en vienne me dire qu'il y a contradiction entre l'Ancien et le Nouveau, et me demander dans le Nouveau un passage qui ressemble à celui-ci : « Seigneur, vous sauverez les hommes « et les animaux »; que répondrai-je? Rien de plus sommaire dans le Nouveau Testament, que l'Evangile. Or, je trouve dans cet Evangile que Dieu prend soin de tous les animaux, et dès lors nul ne saurait me contredire. L'Apôtre serait-il donc en contradiction avec l'Evangile? Ecoutons le Seigneur lui-même, prince et maître des Apôtres : « Considérez », nous dit-il, « les oiseaux du ciel, qui ne sè- « ment point, qui ne moissonnent point, qui « n'amassent point dans les greniers, et votre « Père céleste les nourrit [2] ». Donc, en dehors de l'homme, Dieu prend soin des animaux, seulement pour les nourrir, non pour leur donner des lois. Donc, s'il s'agit des préceptes,

[1] Deut. XXV, 4. — [2] Matth. VI, 26.

Dieu n'a aucun soin des bœufs ; mais quand il s'agit de créer, de paître, de gouverner, de conduire, tout appartient à Dieu. « Deux pas- « sereaux ne se vendent-ils pas une obole », dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, « et l'un « d'eux ne tombera pas sur la terre sans la « volonté de votre Père ? N'êtes-vous pas « beaucoup plus qu'eux ? » Garde-toi donc de dire: Dieu n'a de moi nul souci. Dieu prend soin de ton âme, Dieu prend soin de ton corps, parce que Dieu a fait ton âme et a fait ton corps. Mais Dieu, diras-tu, ne me discerne point dans une si grande foule. Voici dans l'Evangile un texte bien surprenant: « Tous « les cheveux de votre tête sont comptés [1] ».

15. « Dieu donc est mon Dieu, en lui est « mon espérance ; c'est lui qui a fait le ciel et « et la terre, la mer et tout ce qui les occupe». Mais en ce qui me concerne, que fait-il pour moi ? « Il conserve la vérité pour jamais [2] ». Le Prophète nous apprend à aimer Dieu et à le craindre. « Il garde pour toujours la vé- « rité ». Quelle est la vérité qu'il garde pour jamais, quelle vérité et comment la conserver ? « Il rend justice à ceux que l'on op- « prime». Il prend en main la défense de ceux que l'on opprime, et il leur rend justice, mes frères. A qui ? A ceux que l'on opprime, en châtiant les oppresseurs. Si donc il favorise les opprimés et châtie les oppresseurs, vois parmi lesquels tu veux être compté. Vois et considère si tu veux être parmi les opprimés, ou parmi les oppresseurs. Voici une parole de saint Paul, qui s'adresse à toi : « C'est être « déjà criminel », te dit-il, « que d'avoir des « procès. Pourquoi ne pas souffrir qu'on vous « fasse tort [3] ? » Le voilà qui blâme les hommes de ne vouloir endurer aucun tort. Il ne t'engage pas à souffrir la peine, mais l'injure; car toute peine n'est pas pour cela une injure. Il n'y a d'injure qu'à souffrir contre le droit. Ne dis pas : Je suis au nombre de ceux qui souffrent l'injure, car j'ai souffert à telle ou telle occasion. Vois si c'est injustement que tu as souffert. Les voleurs souffrent souvent, mais non l'injustice. Les hommes coupables de crimes, de maléfices, d'effractions, d'adultères, de corruption, souffrent tous de grands maux, mais ne souffrent pas l'injustice. Autre est endurer l'injustice, et autre subir une affliction, une peine, une douleur, un châtiment. Considère où tu es, vois ce que tu as fait, la cause de ta souffrance, et tu comprendras par là ce que tu endures ; car le droit et l'injustice sont contradictoires, puisque le droit c'est tout ce qui est juste. Mais tout ce qu'on appelle droit, n'est pas le droit pour cela. Que sera-ce si l'on se fait un droit injuste ? On ne saurait donc appeler droit ce qui est inique. Le véritable droit est donc tout ce qui est juste. Examine dès lors ce que tu as fait, et non ce que tu souffres. Si tu as fait ce qui est juste, ta douleur est injuste; mais si tu as commis l'injustice, tu souffres justement.

16. Pourquoi parler ainsi, mes frères ? Afin que les hérétiques [1] ne s'applaudissent point quand ils ont à souffrir de la part des édits des princes d'ici-bas, afin qu'ils ne se mettent pas au nombre de ceux qui souffrent injustement, et qu'ils ne disent point : Voici un psaume consolant pour moi, puisque j'adore le Dieu « qui rendra justice à tous ceux que « l'on opprime ». J'ai des raisons pour te demander si c'est injustement que tu souffres. Si tu as pratiqué ce qui est juste, on est injuste en te châtiant. Mais est-ce une justice de se soulever contre le Christ? Est-ce une justice d'élever autel contre autel, par une orgueilleuse rébellion ? Est-ce justice de déchirer l'Eglise, quand les bourreaux ne déchirent point la tunique du Christ [2] ? Si tout cela n'est point le droit, tout ce que tu endures pour l'avoir fait est donc juste. Tu n'es donc pas au nombre de ceux qui souffrent injustement. Je lis dans l'Evangile un passage plus clair encore : « Bienheureux » , est-il dit , « ceux qui souffrent persécution ». Attends : pourquoi te hâter? Pourquoi dire : c'est moi? Attends, dis-je, et je te lirai tout. Tu as entendu : « Bienheureux ceux qui souffrent « persécution » ; et déjà tu commences à t'adjuger ce bonheur. Voici tout le passage, si tu le permets; vois ce qui suit : « Bienheu- « reux ceux qui souffrent persécution pour la « justice [3] ». Dis maintenant : C'est moi. Dis : C'est moi, si tu l'oses. Reprenons alors ce que nous avons dit plus haut, et pour abréger, faisons une seule question : Si tu condamnais un homme sans connaître bien sa cause, aurais-tu l'audace de prétendre garder la justice ? Appellerais-tu injustice le mal qui pourrait t'en revenir ? Tu t'ériges donc insolemment sur le tribunal de ton cœur, pour

[1] Matth. x, 29-31. — [2] Ps CXLV, 7. — [3] I Cor. vi, 7.

[1] Les Donatistes. — [2] Jean, XIX, 24. — [3] Matth. v, 10.

en être précipité bientôt, et tu oses bien juger un homme dont tu ignores la cause ? Traiter ainsi un seul homme, c'est injustice, et tu te croiras juste en traitant de la sorte le monde entier ? Et qui donc, mes frères bien-aimés, qui donc endure l'injustice, sinon l'Eglise catholique qui souffre tous ces maux ? Elle gémit au milieu de tant de scandales des hérétiques, elle voit les artifices, les insinuations perfides arracher les faibles de son giron ; elle voit les petits enfants que l'on traîne je ne sais par quels détours, comme par autant de cavernes détestables, et que l'on rebaptise, pour anéantir en eux Jésus-Christ, pour tuer en eux, non plus cette chair mortelle qui en fait des hommes, mais ce qui doit les faire vivre éternellement. On fait dire à un homme: Je ne suis point chrétien, et l'on appelle cela juste. Tu te présenteras à l'évêque, lui dit-on, garde-toi de lui dire que tu es chrétien. Te dire chrétien, c'est t'exposer à n'en rien recevoir ; dis que tu ne l'es pas, et tu recevras. Quel est cet avis, ô chrétien? Que nous enseignes-tu ? Tu souffres persécution, j'en conviens ; mais n'es-tu pas plus réellement un persécuteur ? Quand les empereurs persécutaient les chrétiens, ils les contraignaient par la menace, comme toi par la persuasion. Tu fais dire à un chrétien qu'il ne l'est pas, obtenant ainsi par la persuasion ce que les bourreaux n'obtenaient point par la mort. Tu laisses vivre un homme qui nie être chrétien. Il est renégat, et il vit ? Non, il ne vit plus. C'est un cadavre qui te répond. Frappé par le glaive du persécuteur, le martyr est tombé, mais il vit ; celui à qui tu parles est debout, mais il est tombé. Souffrir pour de tels crimes, est-ce donc une injustice ? Point d'illusion ; si tes actes sont injustes, c'est justement que tu souffres. A qui donc fait justice « Celui qui garde la vérité éternellement ? » A ceux qui subissent l'injustice.

17. Viens donc, et avec tes raisonnements si sages, si ingénieux, si subtils, viens nous dire que c'est là une véritable nourriture ; dis-nous : Un affamé peut-il en nourrir un autre, c'est-à-dire un pécheur donner la sainteté ? Un homme qui meurt de faim peut-il donner à manger ? un malade peut-il guérir ? un homme garrotté en délier un autre ? Grandes et subtiles raisons, dont on veut séduire les simples ! Que notre psaume leur ferme la bouche : « Dieu qui donne la nourriture à « ceux qui ont faim ». Je n'attends rien de toi, « c'est Dieu qui donne la nourriture aux « affamés ». A quels affamés ? à tous. Qu'est-ce à dire, à tous ? C'est-à-dire qu'il donne la nourriture à tous les animaux, à tous les hommes, et il ne réserverait aucune nourriture à ses bien-aimés ? S'ils ont une autre faim , ils ont aussi une autre nourriture. Cherchons d'abord de quoi ils ont faim, et nous verrons ensuite quelle est leur nourriture. « Bienheureux ceux qui ont faim et soif « de la justice , parce qu'ils seront rassa- « siés [1] ». Nous devons avoir faim de Dieu. Présentons-nous devant sa porte, en sa présence, prions-le comme des mendiants ; « c'est lui qui donne la nourriture à ceux « qui ont faim ». Pourquoi, hérétique, te vanter de délier, de relever, d'éclairer ? Diras-tu que tu es délivré, que tu es debout, que tu es lumière ? loin de là. Ecoute ce qui vient d'être dit : « Ne mettez point votre « confiance dans les princes, dans les fils « des hommes, en qui n'est point le salut ». Ils ne donnent point le salut. Arrière donc tous les hérétiques. « C'est le Seigneur qui « délie les captifs, le Seigneur qui relève « ceux qui sont tombés , le Seigneur qui « donne la sagesse aux aveugles [2] », c'est-à-dire qu'il rend sages ceux qui sont aveugles. Cette pensée nous explique parfaitement les précédentes ; cette parole : « Il délie ceux que « l'on enchaîne », aurait pu nous faire croire qu'il s'agit ici de ces serviteurs qu'un maître a mis aux fers pour quelque faute ; et celle ci : « Il relève ceux qui tombent », reporte notre pensée sur l'homme qui trébuche et tombe, ou que son cheval renverse. Il est d'autres chutes, comme il est d'autres chaînes, comme il est d'autres ténèbres et une autre lumière. Le Prophète nous dit que le Seigneur « donne la « sagesse aux aveugles », et non qu'il éclaire les aveugles, de peur qu'on ne le comprenne à la lettre, comme on le fait de cet aveugle à qui le Seigneur ouvrit les yeux et qu'il sauva, en faisant de la boue avec sa salive [3]. Afin que nous n'attendions aucune de ces faveurs temporelles, le Prophète nous parle de cette lumière de la sagesse qui éclaire les aveugles. Les captifs donc sont déliés, les hommes tombés sont relevés, dans le même sens que les aveugles arrivent à la lumière de la sagesse. D'où vient que nous sommes enchaînés ?

[1] Matth. — [2] Ps. CXLV, 8. — [3] Jean, IX, 6, 7.

quelle chute nous a brisés ? Notre corps fut d'abord pour nous un ornement ; le péché en a fait une lourde chaîne. Quelle est cette chaîne que nous portons ? Notre mortalité. Ecoute l'apôtre saint Paul, encore enchaîné dans ce lieu d'exil. Quelles contrées n'a point parcourues cet enchaîné? ses chaînes lui furent peu lourdes, puisque, nonobstant leur poids, il prêcha l'Evangile à l'univers entier : l'esprit de charité souleva ses chaînes, et il parcourut une infinité de régions. Que nous dit-il néanmoins ? « Mon désir est d'être délié, « afin d'aller avec le Christ ». Et toutefois, sa compassion pour les autres captifs lui fait désirer d'être lié, afin de les servir encore: « Mais demeurer en la chair », nous dit-il, « m'est nécessaire à cause de vous [1] ». C'est donc « le Seigneur qui délie les captifs », c'est-à-dire qui, de mortels, nous rend immortels. « C'est le Seigneur qui relève ceux « qui tombent ». Pourquoi tomber ? parce qu'ils se sont élevés. Pourquoi sont-ils relevés? parce qu'ils se sont humiliés. Adam tomba et fut brisé [2] ; il tomba, tandis que le Christ descendit. Pourquoi descendre, lui qui n'avait fait aucune chute, sinon afin de relever celui qui était tombé ? « Le Seigneur « donne aux aveugles la sagesse ; le Seigneur « aime les justes ». Aussi rend-il justice à ceux qui souffrent injustement.

18. Et quels sont ces justes ? jusqu'où va maintenant leur justice? Voilà que le Prophète ajoute : « Le Seigneur garde les prosé- « lytes [3] ». Ces prosélytes sont les étrangers ; or, toute l'Eglise de la Gentilité est prosélyte. Etrangère, elle s'est unie à nos pères, devenant ainsi leur fille, non par la naissance charnelle, mais par l'imitation de leur foi. Toutefois, c'est le Seigneur, et non plus un homme qui la protége. « Il soutiendra la « veuve et l'orphelin ». Ne croyons pas qu'il doive soutenir l'orphelin dans son héritage, ou la veuve dans je ne sais quel procès. Sans doute le Seigneur nous soutient dans ces sortes d'affaires ; c'est lui qui fait le bien dans tous les services que les hommes se rendent mutuellement; lui qui soutient l'orphelin, n'abandonne point la veuve; mais en un sens, nous sommes tous orphelins, parce que notre père, sans être mort, est cependant absent. Sans doute les hommes appellent orphelin celui dont le père est mort, et à vrai dire, nos pères sont vivants, puisque l'âme ne meurt point. Ils vivent dans les supplices s'ils ont été méchants, et dans le repos, s'ils ont fait le bien : rien n'est perdu aux yeux du Créateur. Toutefois, aussi longtemps que nous sommes dans ce corps mortel, et que nous habitons un lieu d'exil, nous sommes loin de notre Père, à qui nous crions: « Notre « Père qui êtes aux cieux [1] ». L'Eglise est donc veuve, puisqu'elle n'a point d'époux ici-bas, puisque son époux est absent. Il viendra, cet Epoux invisible qui la protége, cet Epoux désiré. Nous avons pour lui de violents désirs, nous aspirons à lui sans le voir. Un jour nous le verrons, nous jouirons de ses embrassements, si la foi nous tient attachés à lui, maintenant qu'il est invisible. Que veut donc nous montrer le Prophète dans cet orphelin et cette veuve, sinon ceux que l'on abandonne sans secours ? Que l'âme délaissée ici-bas se promette le secours du Seigneur. Quelles que soient tes richesses, ton or, y mets-tu ta confiance ? Tu n'es plus un prosélyte, un orphelin, tu n'es point compté avec les veuves, tu as un ami ; si tu t'appuies sur lui, délaissant le Seigneur, tu n'es pas sans secours. As-tu tous ces biens, sans t'en prévaloir, sans y mettre ta confiance ? Tu as pour Dieu un orphelin, pour Dieu une veuve. Il soutient donc ceux que l'on abandonne, c'est là ce que dit le Prophète : « Il soutient la veuve, « il soutient l'orphelin ».

19. « Il confondra la voie des impies ». Quelle est cette voie des pécheurs? De rire de ce que nous disons ici. Quel est l'orphelin, nous disent-ils? quelle est la veuve? qu'est-ce que ce royaume des cieux, ce châtiment de l'enfer? Tout cela, fables chrétiennes ! Je tiens à ce que je vois : « Mangeons et buvons, car nous « mourrons demain ». Prends garde aux paroles insidieuses de ces hommes; qu'elles ne descendent point de l'oreille dans le cœur ; qu'elles rencontrent des épines dans ton oreille, et qu'il se retire devant leur aiguillon, celui qui essaierait d'y entrer. « Les « mauvais discours corrompent les bonnes « mœurs [2] ». Mais pourquoi donc ces impies sont-ils heureux, me dira-t-on ? Ils n'adorent point Dieu, ils commettent chaque jour de grands péchés, et cependant ils ont tous ces biens que je n'ai point. Loin de toi de rien envier aux pécheurs. Tu vois ce qu'ils reçoi-

[1] Philipp. I, 23, 21. — [2] Gen. III, 6. — [3] Ps. CXLV, 9.

[1] Matth. VI, 9. — [2] I Cor. XV, 32, 33.

vent, mais ne vois-tu pas ce que Dieu leur réserve? Et comment voir ce qui est invisible, me diras-tu? La foi a des yeux, mes frères, et des yeux plus grands, plus perçants, plus durables que les yeux du corps. Ces yeux n'ont trompé personne; ah! que ces yeux soient toujours vers le Seigneur, afin qu'il dégage tes pieds de toute embûche [1]. La voie des pécheurs te plaît, parce qu'elle est large, et que beaucoup y sont entrés; tu en vois la largeur, mais non la fin. Cette fin, c'est un précipice; cette fin est un gouffre sans fond; et ceux qui marchent à l'aise et avec allégresse dans cette voie large sont plongés dans l'abîme. Mais tes yeux ne sont point assez perçants pour voir cette fin malheureuse : crois-en dès lors celui qui la voit. Et quel homme la voit donc? Nul homme, sans doute; mais le Seigneur est descendu pour te faire croire à Dieu. Or, voudrais-tu n'en pas croire le Seigneur ton Dieu, qui te dit : « Elle est large et spacieuse, « la voie qui conduit à la perdition, et beau- « coup y entrent par elle [2]? » Telle est la voie que doit confondre le Seigneur, parce qu'elle est la voie des impies.

20. Et quand cette voie sera à sa fin, que nous restera-t-il? « Venez, bénis de mon « Père, recevez le royaume qui vous a été « préparé dès l'origine du monde [3] ». C'est

[1] Ps. XXIV, 15. — [2] Matth. VII, 13. — [3] Id. XXV, 34.

par là que termine le Psalmiste : « Il con- « fondra la voie des pécheurs ». Et toi? « Le « Seigneur régnera éternellement [1] »; réjouis-toi, parce qu'il régnera pour toi. Réjouis-toi, parce que tu seras son royaume. Vois en effet ce qui suit. Tu es certainement citoyen de Sion, et non de Babylone, ou de la cité de ce monde qui doit périr; mais tu appartiens à cette Sion affligée, étrangère pour un temps, et qui doit régner dans l'éternité. C'est donc de toi qu'il est question dans cette fin. « Le « Seigneur régnera éternellement, ce Sei- « gneur qui est ton Dieu, ô Sion ». Ton Dieu donc, ô Sion, doit régner éternellement; mais ton Dieu régnerait-il sans toi? « Et de « génération en génération ». Le Prophète nomme deux générations, parce qu'il ne pouvait les nommer toutes. Mais la fin des paroles ne peut mettre la fin de l'éternité. L'éternité n'a que quatre syllabes, mais en soi-même elle est sans fin. On ne saurait t'en parler qu'en disant : « Ton Dieu régnera de « génération en génération ». C'est dire peu; et si on le disait tout un jour, ce serait peu encore; et si on le répétait toute sa vie, ne cesserait-on pas enfin de le dire? Aime l'éternité, ô mon frère : tu régneras sans fin, si tu n'as d'autre fin que le Christ; avec lui tu régneras dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il!

[1] Ps. CXLV, 10.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXLVI.

SERMON AU PEUPLE, PRÊCHÉ PROBABLEMENT A CARTHAGE.

LA VIE DU JUSTE.

Il est bon de chanter des psaumes au Seigneur, qui peut nous récompenser, et s'il n'accorde pas toujours ce qu'on lui demande, c'est qu'il est père et connaît ce qui doit nous être utile. Louer Dieu, ce n'est point simplement chanter en son honneur : le Prophète veut ici un psaume, et le psaume s'exécute sur un instrument de musique, ce qui exige l'action des doigts, et nous figure les œuvres. Une œuvre bonne est donc une louange, et le péché devient un silence ; le tort que l'on médite, un silence aussi. Toute action faite pour obéir à Dieu est donc une louange ; elle est un blasphème dès qu'elle est en dehors des bornes prescrites ; car la louange n'est pas bonne dans la bouche du pécheur, la licence est un ton faux, et Dieu est attentif aux œuvres plus qu'à la voix. L'Apôtre nous dit que nous devons louer Dieu, parce que le Christ est mort pour nous, et le Psalmiste, parce que Dieu bâtit Jérusalem, nous rassemble à la voix des Apôtres, guérit les cœurs brisés par le repentir ; or, ces cœurs brisés qui sont un sacrifice agréable à Dieu, sont les cœurs humbles, qui confessent leurs péchés, les châtient sur eux-mêmes. C'est l'œuvre de la rédemption. Mais la guérison ne sera parfaite que dans l'autre vie. En attendant le Seigneur bande nos plaies, quand il nous redresse par ses préceptes, et nous aide par ses sacrements, qui sont comme des appareils et qu'il lèvera dans l'autre vie. — C'est Dieu qui compte les étoiles ou les flambeaux qui nous éclairent pour la vie éternelle ; tous ces flambeaux ne sont point marqués cependant pour la vie éternelle, et Dieu appelle par leurs noms ceux qui auront la charité et se tiendront unis à lui.

Notre Dieu est grand, on ne saurait mesurer sa sagesse, qui est le nombre même, la mesure. Nous aurons part à cette mesure immuable, quand nous habiterons Jérusalem. Demandons à Dieu qu'il bande nos plaies, et dans les difficultés de l'Ecriture, frappons à la porte avec humilité. Dieu renverse tous ceux que leur orgueil fait regimber. Les Manichéens ont regimbé contre les Ecritures, et Dieu les a jetés à terre. Or, la terre pour eux, c'est la chair, et ils n'ont eu sur Dieu que des pensées grossières. Pour arriver au Seigneur, accusons-nous tout d'abord, puis faisons de bonnes œuvres, et nous nous rapprocherons de Dieu en reformant en nous son image que le méchant a effacée ; de là cette expression, qu'il est loin de Dieu. C'est donc ce même Dieu qui couvre le ciel de nuages, ou ses Ecritures de mystères, et prépare à la terre, les pluies de l'intelligence et de la grâce ; qui fait croître l'herbe sur les montagnes, c'est-à-dire qui amène les grands du monde, comme Zachée, à la pratique des bonnes œuvres, qui prépare l'herbe pour les hommes en servitude, ou pour les ministres de l'Eglise qui ont droit à leur nourriture. Dépensons en bonnes œuvres, au moins la dîme de nos revenus, car nous devons être plus parfaits que les Pharisiens.

Ces petits des corbeaux qui invoquent le Seigneur, c'est nous les fils des Gentils, convertis à la foi. Dieu ne met point ses complaisances dans la puissance du cheval ou dans l'orgueilleux qui lève la tête, ni dans les tabernacles de l'homme, c'est-à-dire dans l'hérésie, mais dans son Eglise. Espérons en lui, non comme Judas qui douta de sa miséricorde.

1. Nous avons écouté avec attention chanter notre psaume ; mais l'entendre tous, n'était pas le comprendre tous. Quelle attention ne devons-nous pas y apporter maintenant, si, comme je l'espère et le désire, Dieu touché des prières de tous ces auditeurs, nous dévoile ce qu'il y a d'obscur, de manière que votre attention à m'écouter vous soit profitable, et que nul ne s'en retourne sans fruit? Que dit le psaume en commençant ? « Louez « le Seigneur ». Voilà ce qui nous est dit, et non-seulement à nous, mais encore à toutes les nations. Cette voix que des lecteurs font entendre çà et là, est recueillie par des Eglises particulières ; mais la grande voix de Dieu qui domine toutes les autres, ne cesse de nous exhorter à le louer. Or, comme si nous demandions au Seigneur pourquoi nous devons louer Dieu, voyez quelle raison il nous en donne : « Louez le Seigneur », nous dit-il, « parce qu'il est bon de lui chanter des psaumes ». Est-ce donc là tout ce qui nous en reviendra ? Louons le Seigneur. Pourquoi ? « Parce qu'il est bon de lui chanter des psaumes ». Je voudrais bien, dira-t-on, louer le Seigneur, mais s'il payait ma louange de quelque récompense. Comment louer gratuitement, ne serait-ce qu'un homme ? On ne loue donc les hommes que dans l'espoir d'une récompense ; mais quiconque loue Dieu, ne saurait-il en attendre aucune récompense, ni demander, ni espérer ? On loue un homme faible et avec espérance ; on loue le Tout-Puissant et il n'aurait rien à donner ? Serait-il impuissant à donner ce qu'on lui demande ? Que peut désirer l'homme, qui ne soit sous la main de Dieu ? Quand on loue un homme, il arrive que l'on désire ce qu'il ne saurait donner. Mais pour Dieu, tu peux le louer en toute sécurité ; nul ne saurait dire qu'il est

impuissant à donner ce que l'on attend de lui. Nous devons donc louer le Seigneur en nous proposant quelque récompense, bien qu'il ne nous accorde pas toujours ce que nous désirons. Il est père, en effet, et ne donne point à des méchants fils ce qu'ils désirent. Bénissons-le donc, avec espérance et même avec désir, non point de telle ou telle faveur, mais de celle que juge à propos de nous accorder Celui que nous louons. Et il sait ce qui nous convient, c'est à nous d'attendre ce qui nous est utile. L'Apôtre l'a dit » : Nous ne savons « ce qu'il convient de demander [1] ». Et le même saint Paul croyait qu'il lui serait avantageux d'être délivré de l'aiguillon de la chair, de cet ange de Satan qui le souffletait, selon ses aveux, et il dit : « Trois fois j'ai prié le « Seigneur de m'en délivrer, et il m'a dit : « Ma grâce te suffit, car la vertu se perfec- « tionne dans la faiblesse [2] ». Il désirait donc une faveur, que Dieu ne lui accorda point à sa volonté, afin de lui procurer la sainteté. Qu'est-ce donc que l'on nous propose ici ? « Louez le Seigneur », dit le Prophète. Pourquoi louer le Seigneur ? Parce qu'il est bon de lui chanter des hymnes. Ces hymnes sont la louange du Seigneur. C'est dire alors : Louez le Seigneur, parce qu'il est bon de le louer. Ne passons point légèrement sur cette parole : Louez le Seigneur. Elle est dite, et la voilà passée ; c'est fini , et nous rentrons dans le silence ; après avoir loué Dieu, nous nous sommes tus ; après le chant, le repos. Nous passons à ce qui nous reste à faire, et quand il se présente une autre occupation, cesserons-nous pour cela de louer Dieu ? Point du tout ; si la louange n'est qu'un moment sur ta langue, elle doit être continuellement dans ta vie. De là cette excellence du psaume.

2. Le psaume est un chant, non pas un chant quelconque, mais un chant sur le psaltérion. Or, le psaltérion est un instrument de musique, du genre de la lyre, de la harpe et d'autres semblables. Chanter le psaume n'est donc pas seulement chanter de la voix, mais unir la main à la voix sur l'instrument que l'on appelle psaltérion. Veux-tu donc chanter un psaume ? Non-seulement que ta voix fasse retentir les louanges de Dieu , mais que tes œuvres soient d'accord avec ta voix. Si tu ne chantes que de la voix, il y aura des silences, mais que ta vie soit une mélodie sans silence. Tu es en affaires, et tu médites la ruse ; voilà un silence dans la louange de Dieu : et ce qui est plus grave, non-seulement tu cesses de louer Dieu, mais tu tombes dans le blasphème. Quand on loue Dieu à cause du bien que tu fais, c'est ta bonne œuvre qui est une louange pour Dieu ; mais quand on blasphème Dieu à cause de tes œuvres , tes œuvres sont un blasphème. Que ta voix dès lors se fasse entendre pour stimuler l'oreille, mais que ton cœur ne se taise point, que ta voix ne soit jamais silencieuse. Ne méditer aucun tort dans les affaires, c'est chanter à Dieu. Quand tu manges, quand tu bois, chante , non point en flattant les oreilles par de suaves mélodies, mais en buvant, en mangeant avec sobriété, avec tempérance. Car voici ce que dit l'Apôtre : « Soit que vous buviez, soit « que vous mangiez, soit que vous fassiez « toute autre chose ; faites tout pour la gloire « de Dieu [1] ». Si donc tu fais bien de manger et de boire, pour soutenir ton corps et réparer tes forces, en rendant grâces à celui qui soutient ainsi la faiblesse d'un mortel ; boire et manger sont pour toi louer Dieu. Mais si une avide intempérance te pousse au-delà des bornes prescrites par la nature, si tu vas jusqu'à te gorger de vin, boire et manger sont pour toi un blasphème. Après avoir bu et mangé, tu cherches le repos et le sommeil ; que ta couche n'accuse rien de honteux, rien de ce qui dépasse les bornes tracées par Dieu; sois chaste même avec ton épouse, et si tu veux en avoir des enfants, n'obéis point à une luxure effrénée. Jusque dans ton lit, respecte une épouse ; puisque tous deux vous êtes membres du Christ, tous deux créés par le Christ, et rachetés par le sang du Christ. Agir ainsi, c'est louer Dieu, et rien dès lors n'interrompt ta louange. Mais quand viendra le sommeil ? Même pendant le sommeil, qu'une conscience coupable ne te réveille point ; un sommeil innocent loue aussi le Seigneur. Si donc tu bénis Dieu, chante non-seulement de la langue, mais prends aussi le psaltérion des bonnes œuvres ; parce que ce psaltérion est bon. C'est donc louer Dieu que travailler à ses affaires, louer Dieu que boire et manger, louer Dieu que prendre son repas, louer Dieu que dormir ; quand cesse-t-on de louer Dieu? Cette louange sera parfaite quand nous arri-

[1] Rom. VIII, 26. — [2] II Cor. XII, 7-9.

[1] I Cor. X, 31.

verons à la cité des saints, quand nous serons semblables aux anges de Dieu [1]; quand il n'y aura plus à subir de nécessité corporelle, quand nous ne sentirons ni la faim, ni la soif, ni le poids de la chaleur, ni l'engourdissement du froid, ni les tourments de la fièvre, ni la destruction de la mort. Exerçons-nous par avance à cette louange parfaite, en louant Dieu par nos bonnes œuvres.

3. Aussi, après avoir dit : « Louez le Seigneur, parce qu'il est bon de le louer sur le « psaltérion », le Prophète ajoute : « Que « votre louange soit agréable à notre Dieu ». Comment cette louange sera-t-elle agréable à notre Dieu, sinon quand nous le bénirons par une vie pure ? Ecoute bien comment cette louange peut lui être agréable. Il est dit ailleurs : « La louange n'est point belle dans la « bouche du pécheur [2] ». Si donc la louange n'est point belle dans la bouche du pécheur, elle n'est point agréable ; car il n'y a d'agréable que le beau. Veux-tu que ta louange soit agréable à Dieu ? Ne gâte point tes chants mélodieux par les tons faux d'une vie licencieuse. « Que votre louange soit agréable à Dieu ». Qu'est-ce à dire ? Menez une vie pure, ô vous qui louez Dieu. La louange des méchants ne peut que le blesser. Dieu s'arrête plus à considérer ta vie, qu'à écouter le son de ta voix. Assurément tu veux avoir la paix avec ce Dieu que tu chantes, mais comment l'avoir avec lui quand tu es en désaccord avec toi-même? Quel désaccord avec moi-même, diras-tu ? C'est que ta langue rend un son, ta vie un autre son. « Que votre louange soit agréable à « Dieu ». Un homme peut s'éprendre d'une louange, quand il entend louer avec une voix mélodieuse, des périodes arrondies et de fines pensées; mais « que votre louange soit agréa- « ble à Dieu », qui a l'oreille non plus à notre voix, mais à notre cœur, qui n'écoute point l'harmonie des paroles, mais celle de nos bonnes œuvres.

4. Qui est notre Dieu, pour que notre louange lui soit agréable ? Il veut être doux pour nous, il veut se faire aimer de nous; rendons grâces à sa miséricorde. Il daigne s'offrir à notre amour, non qu'il puisse recevoir quelque chose de nous, mais bien plus pour nous donner lui-même. Comment donc Dieut veut-il se poser devant nous ? Ecoutez l'apôtre saint Paul : « Dieu fait éclater son « amour envers vous ». Comment Dieu fait-il éclater cet amour ? Que l'Apôtre nous le dise, afin qu'on le compare avec notre psaume : « Dieu », dit-il, « fait éclater son amour envers « nous ». Comment le fait-il éclater ? « C'est « que nous étions pécheurs, et alors le Christ « est mort pour nous [1] ». Que réserve donc à ceux qui le bénissent un Dieu qui signale ainsi son amour envers des pécheurs ? Ainsi, voilà l'Apôtre qui nous dit que Dieu fait éclater son amour envers nous, au point que le Christ est mort pour les pécheurs ; non pour les laisser dans leur impiété, mais afin que la mort du juste les guérît de leur injustice; maintenant écoute notre psaume, que dit-il après ces paroles : « Que notre louange soit « agréable à Dieu ? » Voyons s'il nous en donne une raison qui s'accorde avec celle de l'Apôtre : « Que le Christ est mort pour les « impies ». C'est, dit le Psalmiste, « qu'il bâ- « tit Jérusalem et qu'il rassemble ceux d'Is- « raël qui sont dispersés [2] ». Voilà que le Seigneur bâtit Jérusalem et qu'il rassemble son peuple épars. Le peuple d'Israël est, en effet, le peuple de Jérusalem, et il y a une Jérusalem éternelle, dont les citoyens sont les anges mêmes. Que signifie donc ici Israël ? Si par Israël nous entendons ce petit-fils d'Abraham, appelé aussi Jacob, comment ce nom d'Israël conviendra-t-il aux anges ? Mais si nous examinons le sens de ce nom, car à Jacob le nom fut échangé contre celui d'Israël [3], ce nom d'Israël convient mieux à cette cité bienheureuse, et puissions-nous à notre tour être ensuite Israël. Que veut dire Israël, en effet? Qui voit Dieu. Donc, les habitants de cette cité des cieux voient Dieu, et ce spectacle de Dieu même fait leur joie dans cette ville si grande et si auguste. Quant à nous, le péché nous a bannis de cette heureuse patrie, il nous a empêchés d'y demeurer, et le poids de notre mortalité nous empêche d'y retourner. Dieu a regardé notre exil, et lui qui rebâtit Jérusalem, en relève la partie tombée. Comment relever cette partie tombée ? « En rassem- « blant ce qui est dispersé d'Israël ». Une partie d'Israël est tombée, en effet, devenue étrangère ; et cette étrangère, Dieu l'a regardée avec miséricorde, et a recherché ceux qui ne le cherchaient point. Comment les a-t-il cherchés ? Qui a-t-il envoyé dans notre captivité ? Il a envoyé un rédempteur selon cette

[1] Matth. XXII, 30. — [2] Eccli. XV, 9.

[1] Rom. V, 8, 9. — [2] Ps. CXLVI, 2. — [3] Gen. XXXII, 28.

parole de l'Apôtre : « Dieu a signalé son « amour envers nous, et quand nous étions « encore dans le péché, le Christ est mort « pour nous [1] ». C'est donc son Fils qu'il a envoyé pour nous racheter de notre captivité. Porte un sac avec toi, lui a-t-il dit, et mets-y le prix des captifs. Il a donc revêtu notre chair mortelle, où était le sang qu'il devait répandre pour nous racheter. Tel est le sang qui rassemble les enfants d'Israël qui sont dispersés. Or, si jadis il rassembla ceux qui étaient dispersés, combien faut-il s'appliquer à rassembler ceux qui le sont aujourd'hui? Si les dispersés d'autrefois furent rassemblés afin que la main de l'Architecte les taillât de manière à les faire entrer dans l'édifice, comment aujourd'hui faut-il rassembler ceux que leur agitation a fait tomber des mains de l'architecte ?« C'est le Seigneur qui bâtit Jérusalem ». Tel est le Dieu que nous louons, et que nous devons louer pendant toute notre vie : « Le « Seigneur qui bâtit Jérusalem, et qui ras- « semble ceux d'Israël qui sont dispersés ».

5. Comment les rassembler? Que fait-il pour cela? « C'est lui qui guérit ceux dont le cœur « est brisé [2] ». C'est ainsi que l'on rassemble ceux d'Israël qui sont dispersés, afin de guérir ceux dont le cœur est brisé. Ceux dont le cœur n'est point brisé, ne sont point guéris. Qu'est-ce alors que briser son cœur ? Je vous le dirai, mes frères, afin que vous puissiez être guéris. Cette expression se trouve en beaucoup d'endroits dans l'Ecriture, et principalement dans celui où le Psalmiste disait en notre nom : « Si vous aviez voulu un sa- « crifice, je vous l'eusse donné assurément ; « mais les holocaustes ne vous sont point « agréables ». Quoi donc ? Nous faudra-t-il demeurer sans sacrifice ? Entends celui que Dieu veut qu'on lui offre. Le Prophète continue en disant : « Le sacrifice agréable à Dieu est une « âme affligée, le Seigneur ne dédaignera « point un cœur brisé et humilié [3]. Il guérit « donc les cœurs brisés » : parce qu'il s'approche d'eux pour les guérir ; comme il est dit ailleurs : « Le Seigneur est proche de ceux qui « ont brisé leur cœur [4] ». Quels cœurs sont brisés ? Les cœurs humbles. Quels cœurs ne le sont point ? Les orgueilleux. Un cœur brisé sera guéri, un cœur élevé sera brisé. Car il n'est brisé sans doute, que pour être guéri ensuite. Que notre cœur donc, mes frères, ne s'élève point avant d'être droit. On s'élève pour sa perte, quand on ne s'est point redressé tout d'abord.

6. « Il guérit ceux dont le cœur est brisé, « il bande leurs plaies ». Dieu donc guérit ceux dont le cœur est brisé, et dès lors il guérit ceux qui s'humilient, ceux qui confessent leurs fautes, ceux qui se punissent eux-mêmes, ceux qui exercent contre eux-mêmes un jugement sévère, afin de sentir ensuite sa miséricorde. Voilà ceux que Dieu guérit, mais leur guérison sera parfaite seulement quand cette mortalité sera passée, quand ce corps corruptible sera revêtu d'incorruption, ce corps mortel, d'immortalité [1] ; quand la chair souillée n'aura plus pour nous aucune sollicitation, non-seulement quand nous n'y succomberons plus, mais quand elle n'aura plus même aucune suggestion. Maintenant en effet, mes frères, combien d'attraits coupables pour notre âme ! Sans doute nous y résistons, et nos membres obéissent à la justice et non à l'iniquité ; et toutefois le plaisir que nous causent ces sollicitations, bien qu'il n'y ait aucun consentement, est loin de la santé parfaite. Tu seras donc guéri, oui, tu seras guéri si ton cœur est brisé. Ne rougis plus de briser ton cœur; ceux-là, Dieu les guérit. Mais que puis-je faire maintenant, diras-tu ? « Selon l'homme intérieur, en effet, « je trouve du plaisir dans la loi de Dieu ; « mais je sens dans mes membres une autre « loi qui combat contre la loi de mon esprit, « et qui me tient captif sous la loi du péché ». Que faire ? dis-tu. Brise ton cœur, confesse tes fautes, et dis avec l'Apôtre : « Malheureux « homme que je suis, qui me délivrera du corps « de cette mort ? » afin qu'il te soit répondu : « La grâce de Dieu, par Jésus-Christ Notre- « Seigneur [2] ». Comment nous délivrera cette grâce dont nous avons reçu maintenant les arrhes ? Ecoute le même Apôtre : « Le corps est « mort sans doute à cause du péché, mais « l'esprit est vie à cause de la justice. Si donc « l'esprit de celui qui a ressuscité Jésus-Christ « d'entre les morts habite en vous, celui qui a « ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts ren- « dra aussi la vie à vos corps mortels, à cause « de son esprit qui habite en vous [3] ». Telles sont donc les arrhes qu'a reçues notre esprit, afin que nous commencions par la foi à servir

[1] Rom. v, 8. — [2] Ps. CXLVI, 3. — [3] Id. L, 18, 19. — [4] Id. XXXIII, 19.

[1] I Cor. XV, 53, 54. — [2] Rom. VII, 22-25. — [3] Id. VIII, 10, 11.

Dieu, à être appelés justes par la foi, « puisque « c'est de la foi que vit le juste [1] ». Tout ce qui nous résiste encore, tout ce qui nous est contraire vient de la mortalité de notre chair, et sera guéri. « Car Dieu rendra la vie à vos « corps mortels, par l'esprit qui habite en « vous ». C'est pour cela qu'il nous témoigne, par un gage, qu'il veut accomplir ce qu'il nous a promis. Mais maintenant dans cette vie, où nous confessons nos fautes, sans rien posséder encore, dans cette vie qu'arrivera-t-il? Comment être guéri? « Le Seigneur « guérit ceux dont le cœur est brisé » ; mais la guérison parfaite arrivera quand nous l'avons dit; toutefois, en cette vie qu'arrive-t-il? « Il bande leurs plaies ». Celui-là, dit le Prophète, qui guérit ceux dont le cœur est brisé, et dont la santé parfaite n'arrivera qu'à la résurrection des morts, celui-là bande aujourd'hui leurs plaies.

7. Comment bander ces plaies? Comme les médecins bandent les fractures. Souvent, en effet, que votre charité veuille bien comprendre ce que comprennent ceux qui l'ont remarqué, ou l'ont appris des médecins : souvent les médecins brisent de nouveau afin de mieux redresser un membre mal replacé, ou mal affermi ; ils font une blessure nouvelle, parce qu'une guérison défectueuse devient nuisible. « Les voies du Seigneur sont droites », a dit l'Ecriture, « mais l'homme au cœur « dépravé y trouve des scandales [2] ». Qu'est-ce que l'homme au cœur dépravé? L'homme qui a le cœur tortueux. Un tel homme ne voit que du louche dans les paroles de Dieu, que des défauts dans ses actes ; tous les jugements de Dieu lui déplaisent, surtout ceux qui doivent le châtier. Le voilà qui s'assied, qui montre que Dieu est en défaut parce qu'il n'agit point selon la corruption de son cœur. C'est donc peu pour un cœur dépravé de ne point se redresser selon Dieu ; il prête à Dieu sa difformité. Que dit le Seigneur du haut du ciel? C'est toi qui es tortueux, moi qui suis droit; si tu étais droit, tu reconnaîtrais que je le suis. Posez un bois tortueux sur un pavé bien uni, il ne saurait s'y appliquer : il branle, il est peu solide ; et cela ne vient pas de l'inégalité du pavé, mais de la difformité du bois. C'est ce qu'a dit l'Ecriture : « Que le « Dieu d'Israël est bon à ceux dont le cœur « est droit [3] ! » Mais cet autre cœur est tortueux, comment le redresser? Il est tortueux et endurci ; qu'on brise alors ce cœur tortueux et endurci, qu'on le brise et qu'on le redresse. Tu ne saurais redresser ton cœur ; mais c'est à toi de le briser, Dieu le redressera. Comment le briser, le rendre contrit? En confessant tes péchés, en les châtiant toi-même. Que veut-on dire autre chose, en se frappant la poitrine? A moins peut-être de croire que nous frappons nos poitrines parce que toutes sont coupables. Mais non, c'est dire par là que nous brisons nos cœurs afin que Dieu les redresse.

8. « Dieu donc guérit ceux dont le cœur est « brisé », contrit. Et cette guérison du cœur sera parfaite, quand notre corps sera complétement réparé, selon la promesse que nous en avons. Que fait cependant le médecin? Il bande tes blessures, afin que tu puisses arriver à la santé pleine et entière, et que tout ce qui a été brisé et bandé redevienne solide. Quelles bandes nous seront appliquées? Les sacrements de cette vie. Ces sacrements qui nous consolent, sont autant de bandages qui guérissent nos meurtrissures ; ce que nous disons en vous parlant, ces exhortations qui frappent vos oreilles et qui passent, tout ce que l'on fait ici-bas dans l'Eglise, tout cela est appareil pour vos plaies. De même qu'après la parfaite guérison le médecin enlève tout appareil, de même dans la cité de Jérusalem, quand nous serons semblables aux anges, pensez-vous que nous recevrons encore ce que nous recevons ici? Aurons-nous besoin de lire l'Evangile pour affermir notre foi? Les pasteurs nous imposeront-ils les mains? Tous ces appareils de nos meurtrissures disparaîtront, quand la santé sera parfaite ; mais il n'y aurait point de guérison sans ces appareils. « Il « guérit ceux dont le cœur est brisé, il bande « leurs meurtrissures ».

9. « Il compte la multitude des étoiles, et « les appelle par leurs noms [1] ». Qu'y a-t-il de grand pour Dieu à compter les étoiles? Les hommes ont essayé de les compter ; à eux de voir s'ils ont réussi; et toutefois ils n'en feraient point l'essai, s'ils n'espéraient y parvenir. Laissons-les, avec tout ce qu'ils ont pu faire, et au point qu'ils ont pu atteindre; mais pour Dieu, rien de grand à compter toutes les étoiles. Repassera-t-il ce nombre dans sa

[1] Rom. I, 17. — [2] Osée, XIV, 10. — [3] Ps LXXII, 1.

[1] Ps. CXLVI, 4.

mémoire, de peur de l'oublier? Est-il bien étonnant que Dieu compte les étoiles quand il compte les cheveux de notre tête [1]? Il est évident, mes frères, que Dieu veut nous montrer un sens caché dans ces paroles : « Il « compte la multitude des étoiles, et les ap« pelle par leurs noms ». Ces étoiles sont les flambeaux de l'Eglise, qui nous consolent dans cette nuit terrestre, et dont l'Apôtre a dit : « C'est au milieu d'eux que vous appa« raissez, comme des flambeaux dans ce « monde ». « Dans cette nation tortueuse et « perverse », nous dit-il, « vous apparaissez au « milieu d'eux comme des flambeaux dans le « monde, portant en vous la parole de vie [2] ». Telles sont les étoiles comptées par le Seigneur ; il connaît et il compte ceux qui doivent régner avec lui, être unis au corps de son Fils unique. Il ne compte point celui qui en est indigne. Beaucoup ont embrassé la foi, ou plutôt beaucoup se sont unis à son peuple avec une ombre, une apparence de foi ; mais il sait ce qu'il doit compter et ce qu'il doit vanner. L'Evangile est parvenu à un point qui justifie cette parole : « J'ai annoncé et « parlé : et ils se sont multipliés au-delà « du nombre [3] ». Il y a donc parmi les peuples, des surnuméraires en quelque sorte. Comment surnuméraires? C'est-à-dire plus nombreux ici-bas que dans le ciel. Le peuple qui est dans cette enceinte est plus nombreux qu'il ne sera dans le royaume de Dieu, dans la Jérusalem du ciel; voilà les surnuméraires. Que chacun examine s'il brille dans les ténèbres, s'il est insensible aux séductions des ténèbres et des iniquités de ce monde : s'il n'est ni séduit ni vaincu, il sera comme une étoile que compte le Seigneur.

10. « Il appelle toutes les étoiles par leurs « noms » ; c'est là toute notre récompense. Nous avons des noms devant Dieu, et que Dieu connaisse ces noms, c'est ce qu'il nous faut désirer ; c'est là que doivent tendre nos actions et nos efforts, autant qu'il nous est possible : n'ayons de joie pour rien autre chose, pas même pour un don spirituel. Que votre charité veuille bien m'écouter : les dons sont nombreux dans l'Eglise, comme l'a dit l'Apôtre : « L'un reçoit du Saint-Esprit le don « de parler avec sagesse ; l'autre reçoit du « même Esprit le don de parler avec science ; « un autre le don de la foi par le même Esprit; « un autre le don de guérir les maladies ; « un autre le don de discerner les esprits », c'est-à-dire de juger entre les bons esprits et les méchants; « un autre le don des langues, « un autre le don de prophétie [1] ! » Que n'a-t-il pas énuméré ! Combien ces dons sont nombreux ! Et pourtant beaucoup qui auront fait de ces dons un mauvais usage entendront à la fin : « Je ne vous connais pas ». Et que répondront à la fin ceux à qui l'on dira : « Je « ne vous connais pas? — Seigneur, n'avons« nous pas prophétisé en votre nom, et en « votre nom chassé les démons, et en votre « nom encore opéré de grands prodiges ? » Tout cela en votre nom. Et que leur dira le Seigneur ? « En vérité, je ne vous connais « point, retirez-vous de moi, ouvriers d'ini« quité [2] ». Quel avantage donc à être une lumière du ciel, éclairant les autres sans se laisser vaincre par la nuit? « Je vous enseigne « une voie bien supérieure encore », dit l'Apôtre [3]. « Quand je parlerais toutes les langues « des hommes et des anges, si je n'ai point la « charité, je suis un airain sonnant, une cym« bale retentissante ». Quel don de parler les langues des anges et des hommes ! « Et pour« tant si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un « airain sonore, qu'une bruyante cymbale. « Quand je pénétrerais tous les mystères, « toute la science, quand j'aurais le don de « prophétie et une foi capable de transporter « les montagnes » (quels dons éminents, mes frères !), « si je n'ai la charité, je ne suis « rien ». Combien grand encore le don du martyre, et de donner son bien aux pauvres ! Et toutefois « quand même », poursuit l'Apôtre, « quand même je distribuerais mon bien aux « pauvres, quand je livrerais mon corps pour « être brûlé, si je n'ai la charité, tout cela « ne me sert de rien [4] ». Quiconque, dès lors, n'a point la charité, peut bien posséder ces dons pour un temps, mais ils lui seront ôtés ; on lui ôtera ce qu'il a parce qu'il lui manque quelque chose ; et ce qui lui manque est précisément ce qui lui assurerait la possession du reste, et l'empêcherait de périr lui-même. Que nous dit maintenant le Seigneur ? « A « celui qui possède, on donnera encore ; et à « celui qui n'a point, on ôtera même ce qu'il « a [5] ». Donc, pour celui qui n'a pas, on lui

[1] Matth. x, 30. — [2] Philipp. ii, 15, 16. — [3] Ps. xxxix, 6.

[1] I Cor. xii, 8-10. — [2] Matth. vii, 22, 23. — [3] I Cor. xii, 31. — [4] Id. xiii, 1-3. — [5] Matth. xiii, 12.

ôtera même ce qu'il possède. Il a la grâce de posséder quelque don, mais il n'a pas la charité qui en use. Aussi voulut-il inculquer cette charité à ses disciples, afin de les faire marcher dans le ciel comme des étoiles dans la voie suréminente, celui qui compte les étoiles et les appelle par leurs noms. En effet, un jour ces disciples revinrent de la mission qu'il leur avait confiée, et dans leur joie ils s'écriaient : « Seigneur, voilà que les esprits « immondes nous sont soumis à cause de « votre nom ». « Mais celui qui compte les « étoiles, et les appelle par leurs noms », sachant bien que plusieurs diront : N'avons-nous pas chassé les démons en votre nom ? et qu'on leur répondra au dernier jour : « Je ne « vous connais point », parce qu'il ne les avait point comptés parmi les étoiles, ni appelés par leurs noms, celui-là, dis-je, leur répondit : « Ne vous réjouissez point de ce que les « esprits vous sont soumis, mais réjouissez-« vous de ce que vos noms sont écrits dans le « ciel[1]. C'est lui qui compte les étoiles si « nombreuses et les appelle par leurs noms.»

11. « Notre Dieu est grand ». Le Prophète est plein de joie, il la répand d'une manière ineffable. Impuissant à parler, il avait du moins la pensée autant qu'il en était capable. « Notre Seigneur est grand, grande est sa « puissance, et sa sagesse n'a point de nom-« bre[2] ». On ne saurait compter celui qui suppute le grand nombre des étoiles. « Grand « est notre Dieu, grande sa puissance, et « sa sagesse n'a point de nombre ». Qui pourrait exposer le sens de ces paroles? Qui pourrait même comprendre d'une manière convenable cette parole : « Et sa sagesse n'a point « de nombre? » Dieu veuille se répandre lui-même dans vos âmes, et suppléer dans sa puissance à notre faiblesse, éclairant lui-même vos esprits, afin que vous compreniez ce que signifie « La sagesse n'a point de nombre ». Peut-on, mes frères, compter les grains de sable? Impossible à nous, Dieu seul le peut. Lui qui a compté les cheveux de notre tête[3], peut aussi compter les grains de sable. Tout ce qu'il y a d'infini dans ce monde, peut bien être infini pour les hommes, et non toutefois pour Dieu; c'est peu dire, pour Dieu, les anges peuvent le compter : « Son intelligence n'a point « de nombre ». Au-dessus de tous les calculs est son intelligence, et nous ne saurions la compter. Qui peut compter le nombre même? C'est du nombre que l'on se sert pour compter, et quel que soit votre calcul vous prenez le nombre ; mais qui comptera le nombre même? il est tout à fait innombrable. Qu'est-ce donc en Dieu que ce nombre, par lequel il a tout fait, et où il a tout fait, pour qu'on lui dise : « Vous avez « réglé toutes choses avec mesure, avec « nombre et avec poids[1] ? » Qui pourrait évaluer le nombre, supputer la mesure, peser la pesanteur où Dieu a tout réglé? « Son intelli-« gence donc n'a point de nombre ». Que la voix de l'homme se taise, que sa pensée devienne muette; que les hommes ne s'efforcent point de comprendre ce qui est incompréhensible ; qu'ils tâchent seulement d'y avoir une part, puisque nous y aurons part un jour. Nous ne serons point ce que nous comprenons, et nous ne pourrons le comprendre entièrement, mais nous en ferons partie ; car il est dit de Jérusalem, dont Dieu rassemble les débris dispersés, il est dit une parole d'un grand sens : « Jérusalem qui est construite « comme une cité, et dont les habitants par-« ticipent à ce qui est le même[2] ». Or, qu'est-ce à dire, ce qui est le même, sinon ce qui ne change point? Tout ce qui est créé peut être d'une manière ou d'une autre; mais celui qui a tout créé ne saurait être de telle ou telle manière. Celui-là est donc le même ; aussi est-il dit : « Vous les changerez, et ils seront « changés; mais vous êtes toujours le même, « et vos années ne finiront point[3] ». Si donc Dieu est toujours le même, s'il ne peut changer; en participant à sa divinité, nous deviendrons immortels à notre tour, et pour la vie éternelle. Et tel est le gage qu'il nous a donné en son Fils, comme je le disais tout à l'heure à votre sainteté, qu'avant de nous donner part à son immortalité, il a voulu prendre part à notre mortalité. Et comme il était mortel, non par sa propre substance, mais par la nôtre ; de même nous serons immortels, non par notre substance, mais par la sienne. Nous aurons donc part en Dieu ; que nul n'en doute ; l'Ecriture nous l'affirme. Et quelle part aurons-nous en Dieu, comme si Dieu était en plusieurs parts indivisibles? Qui pourra m'expliquer comment plusieurs pourront avoir part en celui qui est un, qui est simple? N'exigez pas de moi que je vous

[1] Luc, x, 17,20. — [2] Ps. CXLVI, 5. — [3] Matth. x, 30.

[1] Sag. XI, 21. — [2] Ps. CXXI, 3. — [3] Id. CI, 27, 28.

explique ce qui est inexplicable, vous le voyez; mais revenez au remède que vous offre le Sauveur; brisez vos cœurs, brisez la dureté de l'âme, domptez ce qu'elle a d'inflexible, qu'elle confesse le mal qu'elle a fait, et renaisse dans le bien. Lui-même nous redressera, bandera nos blessures, affermira notre santé, et alors nous ne rencontrerons plus d'impossibilité dans ce qui nous est impossible aujourd'hui. Il est bon, en effet, de confesser sa faiblesse, quand on veut parvenir à la divinité. « Et son intelligence n'a point « de nombre ».

12. Aussi dans cette impossibilité de comprendre, le Prophète vient te montrer ce que tu dois faire, et te dit : « Le Seigneur reçoit « ceux qui sont doux ». Tu ne comprends rien par exemple aux choses de Dieu, ou tu les comprends peu, ou tu ne saurais les pénétrer ; rends honneur à son Ecriture, honneur à sa parole, fût-elle voilée ; attends pieusement que tu puisses comprendre. Loin de toi la témérité d'accuser l'Ecriture ou d'obscurité ou de perversité. Il n'y a rien de mauvais, mais il y a de l'obscur, non que Dieu te veuille rien refuser, mais il veut te stimuler avant de te le donner. Si donc il y a de l'obscurité, c'est le médecin qui l'a voulu, afin de te forcer à frapper à la porte ; il l'a voulu afin de t'exercer quand tu frappes, il l'a voulu, afin de n'ouvrir qu'à tes efforts [1]. Frapper sera pour toi un exercice, et cet exercice dilatera ton cœur, et ton cœur dilaté sera plus capable de recevoir ses dons. Loin donc de t'irriter de ces obscurités, sois doux, plein de mansuétude. Garde-toi de regimber contre ces obscurités, et de dire : Il ferait mieux de s'exprimer de la sorte. Depuis quand peux-tu dire ou juger de quelle manière on eût dû s'exprimer ? Dieu a parlé comme il convenait de parler. Ce n'est point au malade à réformer les remèdes qu'on lui donne, le médecin sait les tempérer ; crois-en à celui qui travaille à te guérir. Aussi, que dit le Prophète ? « Le Sei« gneur reçoit ceux qui sont doux ». Gardetoi donc de résister aux secrets de Dieu, afin qu'il te reçoive. Si tu veux résister, écoute ce qui suit : « Il abat les pécheurs jusqu'à « terre ». Il y a des pécheurs de beaucoup de sortes ; mais quels sont ces pécheurs qu'il humilie jusqu'à terre, sinon ceux qui sont opposés aux hommes doux ? Dire en effet du Seigneur : « Qu'il reçoit les hommes doux et « qu'il abat jusqu'à terre les pécheurs », c'est désigner par cette douceur, de quels pécheurs il est question. Ici nous entendons par pécheurs ceux qui manquent de douceur et de mansuétude. Pourquoi les humilier jusqu'à terre, sinon parce qu'en regimbant contre les choses spirituelles, ils n'auront plus que des sentiments terrestres ?

13. C'est ainsi qu'il a traité les hommes qui voulaient se rire de la loi avant de la connaître, et qui ont manqué de docilité. Que votre charité comprenne bien ceci. Il s'est élevé une secte dépravée, celle des Manichéens, qui a tourné en dérision les Ecritures qu'on lit dans l'Eglise, et dont on respecte l'autorité ; qui a osé condamner ce qu'elle n'entendait pas, et en jetant le blâme sur des questions qu'elle soulevait sans les comprendre, elle en a pris beaucoup dans ses filets. Pour les châtier de cette audace, Dieu les humilia jusqu'à terre ; il ne leur permit pas de comprendre les choses d'en haut, et dès lors ils n'eurent du goût que pour les choses terrestres. On n'entend dans leurs fables que des blasphèmes, que des imaginations de fantômes corporels : ils ont voulu connaître Dieu, et une fois arrivés à la pensée de cette lumière visible, ils n'ont pu aller au delà. Alors ils ont imaginé, dans le royaume de Dieu, de vastes plaines d'une lumière semblable à celle du soleil visible, dont ils ont fait un fruit de cette lumière. Or, tout ce que l'on touche par la terre de cette chair, est terre aux yeux de Dieu. Nous avons des moyens de voir, d'entendre, de flairer, de goûter, de toucher. C'est par ces messagers appelés nos cinq sens, que cette chair peut connaître seulement ce qui est corporel ; quant aux choses intelligibles et spirituelles, nous les connaissons par l'esprit. Comme donc ces orgueilleux ont tourné en dérision les obscurités des saintes Ecritures, qui n'étaient pour eux une porte close qu'afin de les exercer en frappant à cette porte, et non pour en refuser l'entrée aux humbles, voilà qu'ils sont abattus sur la terre, au point de ne pouvoir élever leurs pensées au-delà de ce que la terre nous fait connaître. Et que faut-il entendre par cette terre ? La chair. Pour eux, en effet, la terre est cette chair faite de la terre. Tout ce que l'on connaît par les yeux est terrestre ; tout ce que nous rapportent les oreilles, l'odorat, le goût, le toucher,

[1] Matth. VII, 7.

tout cela est terrestre, parce que nous ne le connaissons que par la terre. Ils n'ont donc pu comprendre cette intelligence qui est sans nombre. C'est pourquoi ils ont condamné les saintes Ecritures qui couvrent les vérités de certains voiles, afin d'exercer utilement les humbles, et ce blâme les a jetés dans une indocilité opposée à la douceur, et ils ont été humiliés jusqu'à terre, en sorte qu'ils n'ont pu comprendre Dieu qui est incorporel, et que leurs pensées sur Dieu n'étaient rien moins que corporelles et grossières.

14. « Dieu donc abat les pécheurs jusqu'à « terre ». Que nous faut-il faire dès lors, si nous ne voulons être humiliés jusqu'à terre? Il est difficile de s'élever aux choses qui sont purement d'intelligence, difficile d'arriver à ce qui est spirituel, difficile d'élever son cœur de manière à comprendre qu'il y a quelque chose qui ne s'étend point selon les lieux, ne varie point avec le temps. Quelle idée, en effet, se fera-t-on de la sagesse ? Quelle forme lui donner ? Une forme longue ? une forme carrée ? une forme ronde ? Est-elle tantôt ici, et tantôt là ? Un homme réfléchit sur la sagesse dans l'Orient, un autre dans l'Occident ; à un tel intervalle, elle est présente à chacun d'eux, s'ils se la représentent convenablement. Que dis-je ici ? Qui peut le comprendre ? Qui peut se faire une idée de cette nature immuable et en quelque sorte divine ? Ne te hâte point trop, tu pourras la comprendre. Ecoute ce qui suit : « Commencez devant le « Seigneur par la confession [1] ». C'est par là qu'il te faut commencer, si tu veux arriver à connaître parfaitement la vérité ; si tu veux arriver par la foi à la claire vue, commence par la confession. Accuse-toi tout d'abord, et après cette accusation bénis le Seigneur. Invoque celui que tu ne connais point encore, afin qu'il vienne et se fasse connaître ; non point qu'il vienne lui-même sans doute, mais qu'il te conduise jusqu'à lui. Comment vient-il là d'où il ne se retire jamais ? Telle est, en effet, la sagesse parfaite, qu'elle est partout et loin des méchants. Oui, dis-je, elle est partout, et néanmoins elle est loin des méchants qui sont partout. Mais je vous le demande, comment être éloignée de quelques-uns et néanmoins être partout? Qu'est-ce que cet éloignement, sinon que les méchants ne ressemblent point à Dieu, et qu'ils effacent en eux-mêmes son image ? Ils se sont retirés de Dieu parce qu'ils ont perdu la ressemblance avec lui ; qu'ils se réforment afin de se rapprocher de lui. Comment nous réformer, diront-ils, et quand nous réformer? « Commen- « cez devant Dieu par la confession ». Et après cette confession ? Faites des bonnes œuvres. « Chantez à notre Dieu sur la harpe ». Qu'est-ce à dire, sur la harpe ? Je vous l'ai dit déjà : chanter sur la harpe a le même sens que chanter un psaume sur le psaltérion ; c'est bénir le Seigneur non-seulement de la voix, mais aussi par les œuvres. « Chantez à notre « Dieu sur la harpe ».

15. Ainsi donc confessez vos fautes, faites des œuvres de miséricorde, voilà ce que veut dire : « Chantez des psaumes à notre Dieu ». Quel est votre Dieu ? « Celui qui couvre le ciel « de nuages [1] ». Qu'est-ce à dire qu'il couvre le ciel de nuées ? Qui couvre ses Ecritures de figures et de mystères. Celui qui abat les pécheurs jusqu'à terre, qui adopte les humbles, « couvre aussi le ciel de nuages ». Et comment voir le ciel que des nuages nous dérobent ? Loin de toi toute crainte, écoute ce qui suit : « Celui qui couvre le ciel de nuages, et « qui prépare des pluies à la terre ». A cette parole : « Qui couvre le ciel de nuages », tu as été dans la stupeur, tu as craint de ne point voir le ciel ; mais quand la pluie sera venue, tu produiras des fruits, et tu verras le ciel serein. « C'est lui qui couvre le ciel de nuages, « qui prépare à la terre des pluies ». Voilà ce qu'a fait le Seigneur notre Dieu. Si l'obscurité des saintes Ecritures ne nous en fournissait l'occasion, nous ne vous dirions pas ces vérités qui vous réjouissent. C'est peut-être cette pluie qui vous réjouit. Notre langue n'aurait pu la répandre sur vous, si Dieu n'avait couvert le ciel des saintes Ecritures de nuages figuratifs. Il couvre donc le ciel de nuages, afin de préparer la pluie à la terre. Il a voulu que les prophéties fussent obscures, afin qu'en les expliquant les serviteurs de Dieu eussent ainsi le moyen de les verser dans l'oreille et dans le cœur des hommes qui peuvent recevoir de ces nuées la surabondance des joies spirituelles. « C'est lui qui couvre le ciel « de nuages, qui prépare à la terre des « pluies ».

16. « C'est lui qui fait croître le foin sur les « montagnes, et l'herbe pour l'usage des

[1] Ps. CXLVI, 7.

[1] Ps. CXLVI, 8.

« hommes ». C'est là le produit de la pluie. « Il fait croître le foin sur les montagnes ». Ne croît-il pas aussi dans les vallées? Mais ce qui est plus à remarquer, c'est sur les montages. Le Prophète appelle montagnes les grands du monde; il te faut donc entendre par ces montagnes ceux qui sont élevés en dignité. Et il n'y a ici rien d'étonnant. Une veuve déposa dans le trésor deux pièces de monnaie [1]; c'est la terre basse, la terre humble qui produit du fruit; mais une montagne en produisit aussi, ce fut Zachée, le chef des publicains [2]. C'est ce qui était plus admirable, qu'une montagne produisît du foin. Plus les hommes sont élevés en dignité, plus leur avarice est grande, et plus ils sont grands en ce monde, plus ils aiment les richesses. De là vient qu'il s'en alla triste, ce jeune homme qui demandait à Jésus-Christ ce qu'il devait faire pour gagner la vie éternelle, en l'appelant bon Maître, et en disant : « Pour « avoir la vie éternelle, que ferai-je? » Et le Sauveur : « Observe les commandements ». « Quels commandements? » Et le Sauveur : Les commandements de la loi. « Je les ai « observés dès ma jeunesse. Il te manque « un point cependant : veux-tu être par- « fait? Va, vends tout ce que tu possèdes, « donne-le aux pauvres, et tu auras un « trésor dans le ciel; puis viens et suis- « moi ». Que dit ainsi le Sauveur? Tu es une montagne, reçois la pluie, et produis du foin. Que pourrais-tu produire, sinon du foin? Qu'est-ce, en effet, que du foin, que tous ces dons que font les riches aux Eglises, pour subvenir aux besoins de ceux qui servent Dieu? Tout cela est charnel et n'apparaît que pour un temps; mais la récompense que l'on gagne ainsi n'est point charnelle. Vois en effet ce que tu peux acheter au prix de biens si méprisables. L'Apôtre nous l'indique en nous montrant que tout cela n'est que du foin : « Si nous avons semé parmi vous les « biens spirituels, est-ce une grande chose « que nous récoltions quelque peu de vos « biens temporels [3]? » Or, comprends que les biens charnels ne sont que du foin. « Toute « chair n'est que du foin, et toute sa gloire « tombera comme la fleur du foin [4] ». Ce jeune homme donc s'en alla triste, et le Sauveur de s'écrier : « Combien difficilement un « riche entrera dans le royaume des cieux! » Ce qui est donc admirable, c'est que Dieu fasse croître le foin sur les montagnes. Et comment le fait-il croître, si ce riche s'en va triste, dès qu'il entend qu'il doit donner son bien aux pauvres? Que répond le Sauveur aux Apôtres contristés? « Ce qui est difficile « pour l'homme est facile à Dieu [1] ». C'est donc celui à qui tout est facile qui fait croître le foin sur les montagnes. Rien n'est plus stérile, en effet, que les roches des montagnes. Mais Dieu les arrose, lui qui « fait croître le « foin sur les montagnes, et l'herbe pour les « hommes tenus à la servitude ». Quelle servitude? Ecoutez saint Paul. « Nous sommes », dit-il, « vos serviteurs à cause de Jésus- « Christ [2] ». Voilà qu'il s'appelle serviteur, celui qui disait : « Est-ce une grande chose, « qu'après avoir semé parmi vous les biens « spirituels, nous récoltions quelque peu de « vos biens charnels? » Nous sommes en effet des serviteurs pour vous, mes frères. Que nul d'entre nous ne se dise plus grand que vous. Nous serons plus grands si nous sommes plus humbles. « Quiconque d'entre vous « veut être le plus grand, sera votre servi- « teur [3] », c'est la sentence du divin Maître Donc, « il fait croître le foin sur les monta- « gnes, et l'herbe pour les hommes de ser- « vice ». L'apôtre saint Paul vivait du travail de ses mains, préférant l'indigence au foin des montagnes; et toutefois les montagnes produisaient du foin. Mais parce qu'il n'en voulait point recevoir, les montagnes devaient-elles n'en point donner et demeurer stériles? Le fruit est dû après la pluie; on doit la nourriture au serviteur, comme l'a dit le divin Maître : « Mangez de ce qui est à « eux ». Et de peur que ceux-ci ne crussent donner du leur : « Tout ouvrier », ajoute le Sauveur, « est digne de sa récompense [4] ».

17. C'est pourquoi, mes frères, de même que déjà nous avons saisi l'occasion de vous parler à ce sujet, nous vous en parlons encore aujourd'hui, et d'autant plus librement, que nous ne vous demandons rien de ce genre. Et si nous vous demandions, nous chercherions en cela plutôt votre avantage, plutôt votre sanctification que vos richesses. Toutefois, encore un mot, mais bien court, j'ai déjà été bien long, et il est temps de finir;

[1] Marc, XII, 42. — [2] Luc, XIX, 2-8. — [3] I Cor. IX, 11. — [4] Isaïe, XL, 6.

[1] Matth. XIX, 16-26. — [2] II Cor. IV, 5. — [3] Matth. XX, 26. — [4] Luc, X, 7, 8.

Si vous ne voulez être stériles, si la pluie a produit en vous la fécondité, si vous craignez que Dieu ne condamne en vous la stérilité, (car Dieu menace du feu la terre stérile qui ne produit que des épines [1], comme il prépare ses greniers pour celle qui est féconde), efforcez-vous d'exiger de vous-mêmes ce qui est dû à Dieu ; soyez pour vous de sévères exacteurs. Le Christ l'exige en silence, et cette voix peu bruyante n'en est que plus grande, puisqu'il nous parle dans son Evangile. Ce n'est point se taire complétement que dire : « Faites-vous des amis avec la monnaie « de l'iniquité, afin qu'ils vous reçoivent dans « les tabernacles éternels [2] ». Il ne garde point le silence, écoutez sa voix. Nul ne saurait vous presser à ce sujet, à moins peut-être que ceux qui vous servent dans le ministère de l'Evangile n'en soient réduits à vous demander. Mais si vous les forcez à vous demander, prenez garde que vous n'obteniez point ce que vous-mêmes demandez à Dieu. Soyez donc vos propres exacteurs, de peur que ceux qui vous servent dans l'Evangile n'en soient réduits, je ne dis pas à demander, car ils ne demandent point, quelque besoin qu'ils éprouvent ; mais de peur que leur silence ne soit pour vous une condamnation. De là cette parole du Prophète : « Heureux celui qui « comprend le pauvre et l'indigent [3] ». Dire qu'il comprend le pauvre et l'indigent, c'est dire qu'il n'attend point qu'on lui demande. L'un te cherche parce qu'il n'a rien ; mais toi, tu dois chercher un autre pauvre. L'Ecriture nous recommande l'un et l'autre, mes frères ; ici : « Donne à quiconque te de« mande [4] », nous l'avons lu tout à l'heure ; et dans un autre endroit : « Que l'aumône « sue dans ta main, jusqu'à ce que tu trouves « un juste à qui la donner ». Celui-ci te demande, mais pour l'autre tu dois le chercher. Ne renvoie pas les mains vides celui qui te cherche : « Donne à quiconque te demande » ; mais il en est un autre que tu dois toi-même chercher : « Que ton aumône sue dans ta « main, jusqu'à ce que tu rencontres un juste, « à qui tu la donneras ». C'est ce que vous ne pourrez pratiquer, si vous ne mettez en réserve quelque peu de vos revenus, ce que chacun voudra, et selon que lui permet sa fortune, comme il ferait d'un argent dont il serait débiteur envers le fisc. Car le Christ a aussi son fisc, à moins qu'il n'ait point son gouvernement. Vous savez en effet ce qu'est le fisc, ou *fiscus :* c'est un grand panier ; de là viennent *fiscella*, petit panier, et *fiscina*, corbeille. Ne vous imaginez pas que ce mot *fiscus* soit quelque dragon, parce qu'on n'entend parler qu'avec terreur d'un collecteur du fisc. Le Seigneur avait aussi son fisc ou sa cassette, quand sur la terre il portait ses deniers, et ces deniers étaient confiés à Judas [1]. Le Sauveur souffrait avec lui ce traître, ce voleur, pour nous donner en cela un modèle de patience. Toutefois, ceux qui donnaient cet argent le donnaient pour le Sauveur ; car ne croyez pas que le Sauveur ait couru çà et là, ait mendié, ou ait été dans le besoin, lui que servaient les anges, et qui avec cinq pains rassasia tant de milliers d'hommes. Pourquoi donc voulut-il éprouver le besoin, sinon pour donner l'exemple aux montagnes, qui ont dû produire du foin, et non demeurer stériles sous l'action de la pluie ? Retranchez quelque peu, jetez dans les coffres de Jésus-Christ une somme déterminée que vous déduirez des revenus de chaque année, ou du gain de chaque jour. Car on dirait que tu donnes de ton fonds, et dès lors ta main tremble nécessairement quand elle s'étend à ce que tu n'as point résolu de donner. Retranche donc une partie de tes revenus. Est-ce la dîme ? Eh bien ! donne la dîme, quoique ce soit bien peu. Car il est marqué dans l'Evangile que les Pharisiens donnaient la dîme. « Je jeûne deux « fois la semaine », disait l'un deux, « je donne « la dîme de tout ce que je possède [2] ». Et que dit le Seigneur : « Si votre justice ne surpasse « de beaucoup celle des Scribes et des Phari« siens, vous n'entrerez point dans le royaume « des cieux [3] ». Et pourtant, cet homme que tu dois surpasser en justice donne la dîme ; et toi tu n'en donnes pas la millième partie. Comment le surpasser, quand tu ne saurais même l'égaler ? « C'est Dieu qui couvre le « ciel de nuages, qui prépare des pluies à la « terre, qui fait croître le foin sur les mon« tagnes, et l'herbe pour ceux des hommes « qui servent les autres ».

18. « Il donne aux troupeaux leur nour« riture [4] ». Ces troupeaux sont les troupeaux du Seigneur, qui ne prive point son bercail de cette nourriture que lui servent les hommes,

[1] Héb. VI, 7, 8. — [2] Luc, XVI, 9. — [3] Ps. XL, 2. — [4] Luc, VI, 30.

[1] Jean, XII, 6. — [2] Luc, XVIII, 12. — [3] Matth. V, 20. — [4] Ps. CXLVI, 9.

et à ces hommes qui servent les autres il fait croître l'herbe. De là cette parole de l'Apôtre : « Celui qui fait paître le troupeau, ne mangera-t-il pas de son lait[1] ? C'est lui qui donne « leur nourriture aux troupeaux et aux petits « des corbeaux qui l'invoquent». Allons-nous croire que les corbeaux invoquent le Seigneur pour recevoir de lui leur nourriture? Gardez-vous de croire qu'un animal sans raison invoque le Seigneur, il n'y a pour l'invoquer que l'âme raisonnable. Il y a donc ici une figure, et ne croyez pas, comme l'ont dit certains impies, que l'âme de l'homme retourne après la mort dans les bestiaux, dans les chiens, les porcs, les corbeaux. Loin de vous, loin de votre foi ces pensées. L'âme de l'homme est faite à l'image de Dieu [2], et Dieu ne donnera point son image à un chien, à un pourceau. Que signifie donc : « Et aux petits « des corbeaux qui lui demandent leur « nourriture ? » Quels sont ces petits des corbeaux ? Les Israélites se vantaient d'être les seuls justes, parce qu'ils avaient reçu la loi, et ils regardaient comme pécheurs les hommes des autres nations. Et en effet toutes les autres nations étaient plongées dans le péché, dans l'idolâtrie, dans le culte de la pierre et du bois ; mais y sont-ils demeurés ? Et si nos pères, qui étaient des corbeaux, n'invoquaient pas Dieu, nous, les fils de ces corbeaux, ne l'invoquons-nous point? « Il donne aux troupeaux « leur nourriture, et aux petits des corbeaux « qui l'invoquent ». C'est bien aux petits des corbeaux que saint Pierre a dit : « Ce n'est « point par des objets corruptibles, comme « l'or et l'argent, que vous avez été rachetés « de la vie pleine de vanité que vous suiviez « à l'exemple de vos pères [3] ». Car ces petits des corbeaux qui semblaient adorer les idoles de leurs pères se sont convertis à Dieu ; et aujourd'hui le petit du corbeau n'invoque et n'adore qu'un seul Dieu. Quoi donc? diras-tu à ce petit du corbeau : As-tu bien pu quitter ton père ? Oui, tout à fait ; car le corbeau n'invoquait pas Dieu, et moi, le petit du corbeau, j'invoque le Seigneur. « Et aux petits « des corbeaux qui l'invoquent ».

19. « Il ne met pas sa complaisance dans la « puissance du cheval [4] ». Cette puissance du cavalier, c'est l'orgueil. On dirait que le cheval est né afin de porter l'homme et de l'élever plus haut ; de là cette encolure qui, chez cet animal, témoigne de sa fierté. Que les hommes ne se glorifient point de leurs dignités, qu'ils ne se croient point élevés par les honneurs qu'ils reçoivent, qu'ils prennent garde qu'ils n'en soient précipités comme d'un cheval fougueux. Vois en effet ce que dit un autre psaume : « Ceux-ci se glori« fient de leurs chariots, ceux-là de leurs « chevaux ; mais nous, c'est dans le nom du « Seigneur notre Dieu ». C'est-à-dire, les uns se glorifient de leurs honneurs temporels, mais nous du nom du Seigneur que nous adorons. Aussi, que leur est-il arrivé ? Voyez ce qui suit : « Leurs pieds se sont embarrassés, « et ils sont tombés ; mais nous nous sommes « relevés et tenus debout[1]. Car le Seigneur ne « met point sa complaisance, et ne met point « ses délices dans les tabernacles de l'homme». « Dans les tentes de l'homme», dit le Psalmiste; car la tente de Dieu c'est l'Eglise répandue par toute la terre. Les hérétiques, en se séparant des tabernacles de l'Eglise, ont élevé des tentes pour eux-mêmes, et c'est dans ces tabernacles de l'homme que Dieu ne met point ses complaisances. Mais écoute le petit du corbeau qui dit : « J'ai choisi l'abjection dans « la maison du Seigneur, plutôt que d'habiter « dans les tentes des pécheurs [2] ». Qu'un homme de bien, qu'un homme pieux qui connaît sa faiblesse, que ce petit du corbeau qui invoque le Seigneur, vienne à être sans dignité temporelle dans l'Eglise, il ne s'en sépare point pour cela, il ne se fait point en dehors de l'Eglise une tente en laquelle Dieu ne mettrait point ses complaisances. Mais que dit-il ? « J'ai choisi l'abjection dans la maison « du Seigneur, plutôt que d'habiter dans « les tabernacles des pécheurs ; et Dieu ne « fera point ses délices des tabernacles de « l'homme ».

20. Que dit encore le Prophète ? « Il « mettra ses complaisances dans ceux qui le « craignent, et dans ceux qui espèrent en sa « miséricorde [3] ». Dieu se plaît dans ceux qui le craignent. Mais craint-on Dieu comme on craindrait un voleur ? On craint en effet le voleur, on craint la bête féroce, on craint beaucoup l'homme injuste et puissant. « Le Sei« gneur mettra ses complaisances dans ceux « qui le craignent ». Mais comment le craignent-ils ? « En mettant leur espérance dans « sa miséricorde ». Judas qui trahit le Christ

[1] I Cor. IX, 7. — [2] Gen. I, 26. — [3] I Pierre, I, 18. — [4] Ps. CXLVI, 10.

[1] Ps. XIX, 8, 9. — [2] Id. LXXXIII, 11. — [3] Id. CXLVI, 11.

craignait Dieu, mais sans espérer dans sa miséricorde. Il se repentit d'avoir livré le Seigneur et s'écria : « J'ai péché en livrant le sang du juste. Craindre Dieu était bien, mais il fallait espérer dans la miséricorde de ce Dieu que tu craignais. Le désespoir l'emporta et il alla se pendre [1]. Crains donc le Seigneur, mais en espérant dans sa miséricorde. Si tu crains un voleur, tu attends aussi du secours, mais non de l'homme que tu crains. C'est à l'homme que tu ne crains pas que tu demandes protection contre celui que tu crains. Si tu crains Dieu, et si tu le crains parce que tu es pécheur, qui te protégera contre Dieu ? Où aller ? Que faire ? Veux-tu échapper à Dieu ? Cherche en lui un refuge. Veux-tu fuir sa colère ? Cherche un refuge dans sa clémence. Tu le rendras clément si tu espères dans sa miséricorde. Du reste, évite le péché à l'avenir, et quant aux fautes passées, supplie le Seigneur de te les pardonner. A lui sont l'honneur et la puissance, en union avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

[1] Matth. XXVII, 4, 5.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXLVII.

SERMON AU PEUPLE.

LA VOCATION A LA JÉRUSALEM DU CIEL.

Dimanche dernier, le passage relatif au jugement dernier nous a empêché de nous occuper de ce psaume, en nous jetant dans la crainte, et toutefois que pouvons-nous craindre, puisque notre juge nous aime et sera juste ? Il y a dans notre psaume un passage relatif à la neige, au brouillard, au cristal, qui a besoin d'être bien compris ; et néanmoins, entre le psaume et l'Evangile de dimanche, une certaine analogie ; car le jugement annoncé par cet Evangile nous ouvrira la Jérusalem du ciel dont nous parle notre psaume. La crainte que nous inspire le jugement est salutaire, puisqu'elle nous prémunit contre l'amour de la vie et tient en éveil la foi dans nos cœurs.

Ce psaume fut composé pendant la captivité de Jérusalem, qui était une figure de notre captivité, car tel est notre état ici-bas, et le nombre de 70 années, un nombre septénaire, est la figure du temps qui s'écoule, sept jours par sept jours. Que tous les élus bénissent donc le Seigneur, car telle sera leur occupation, puisqu'il n'y aura plus alors besoin des œuvres extérieures de miséricorde ; et les hommes de Jérusalem sont ceux qui ne mettent point leur bonheur ici-bas, ou rougissent et se repentent d'avoir pris part à ses pompes. Sion et Jérusalem signifient vision, ce qui nous montre que si les mondains ont leurs spectacles ici-bas, nous aurons les nôtres dans les cieux. Nous louons Dieu ici-bas au milieu des défections, là haut il n'y en aura plus, on ne pourra sortir, Dieu a consolidé les serrures. Cherchons à y entrer comme les vierges qui ont de l'huile dans leurs lampes. Elles sont vierges et au nombre de cinq, symbole des cinq sens qui sont vierges s'ils sont exempts de corruption ; il en est de même des autres qui sont vierges aussi, ou sans corruption, mais aussi sans huile, ou sans piété intérieure, et cherchant les applaudissements du dehors. Elles allument leurs lampes, ou font éclater leurs œuvres, s'endorment parce que tous doivent passer par la mort. Les vierges sages sont humbles, et craignent de n'avoir pas en suffisance l'huile de la piété intérieure. Faisons toujours des œuvres de miséricorde, et remettons pour qu'il nous soit remis ; la veuve achète le ciel avec deux deniers ; et l'on se servira à notre égard de la mesure que nous aurons employée. C'est Dieu qui nous tend la main, et Dieu qui nous a donné.

C'est Dieu qui a béni en Sion les enfants qui y demeurent dans le giron de la charité ; qui établit la paix sur ses confins. Or, cette paix n'est point pour l'hérésie, qui condamne sans connaître, qui ne croit ni à Moïse, ni aux Prophètes, ni au Christ ; puisqu'elle se prétend la véritable Eglise, tandis que cette Eglise doit être universelle. La voilà incrédule comme les frères du mauvais riche, qui n'en eussent pas cru même à celui qui serait ressuscité d'entre les morts, puisqu'elle n'en croit point au Christ ressuscité, qui dit que la pénitence et la rémission des péchés seront prêchées en son nom, c'est bien là l'Epouse ou l'Eglise, et prêchées par toute la terre, c'est bien là sa catholicité, et à partir de Jérusalem, ou de cette ville de la terre, image de la Jérusalem du ciel. De là encore le don des langues après la descente du Saint-Esprit, parce que l'Eglise devait être prêchée en toutes les langues ; ce don n'existe plus parce que la prophétie est réalisée, et que l'Eglise parle toutes les langues des peuples.

Remercions Dieu d'avoir part un jour à cette Jérusalem, où nous aurons la moelle du froment, Dieu nous aidant à nous élever à lui en nous envoyant son Verbe qui est rapide, qui se revêt, comme d'une laine, de cette neige qui est froide, ou de ces hommes froids d'abord et qui se convertissent, qui appellent ces hommes à la pénitence symbolisée par la cendre, en les faisant passer par le brouillard, symbole de nos ténèbres, qui fait fondre Saul, cristal si dur, et par lui donne aux fidèles, le lait et le pain de la doctrine. Ce Verbe de Dieu peut donc dissoudre la glace la plus dure, son souffle en fait couler ces eaux de la vie éternelle.

Il enseigne sa parole à Jacob, ou ses desseins de miséricorde, en lui montrant par la lutte que le ciel souffre violence. Il n'y a que Jacob à qui tout cela ait été annoncé d'une manière efficace, car ceux qui le comprennent sont Jacob et Israël, par Isaac, et par Abraham.

1. Votre charité s'en souvient, nous avons remis à vous parler aujourd'hui du psaume que l'on vient de chanter. C'est lui, en effet, qu'on vous a lu dimanche, et que j'avais même entrepris de vous exposer. Mais la lecture de l'Evangile nous effraya, et cette crainte ainsi que le bien que nous en espérions pour vous, nous forcèrent de nous arrêter sur les paroles du Seigneur à propos du dernier jour, et sur la vigilance, sur les précautions avec lesquelles nous devons attendre son arrivée. Il nous effrayait par des exemples, pour ne point nous condamner en son jugement, nous disait qu'il en serait à l'avénement du Fils de l'homme, de même qu'aux jours de Noé : « Les hommes alors mangeaient et buvaient, « ils achetaient, ils vendaient, ils mariaient « leurs filles, épousaient des femmes, jusqu'à « ce que Noé entra dans l'arche, et que le dé- « luge vint les perdre tous [1] ». Pris d'inquiétude et frappé de crainte (qui peut en effet croire à ces choses sans trembler ?) nous avons appuyé sur ce sujet, autant que possible, nous avons parlé sur la pureté de vos mœurs, sur la vie régulière, qui doit être la

[1] Matth. XXIV, 37, 42.

nôtre à tous, afin que nous puissions non-seulement voir arriver sans crainte, mais encore désirer ce jour si terrible. Car si nous aimons le Christ, nous devons appeler de nos vœux son avénement. Craindre l'avénement de celui que nous aimons, et néanmoins lui dire dans nos prières : « Que votre règne ar« rive [1] », quand nous redoutons d'être exaucés, c'est un contre-sens tel que je ne saurais y croire. Pourquoi craindre, en effet? Parce que notre juge viendra? Mais est-il donc injuste? Est-il malveillant? Est-il jaloux? Est-ce par autrui qu'il doit connaître ta cause, et peux-tu redouter que celui que tu as chargé de ce soin, ou ne te trahisse dans sa duplicité, ou ne manque d'éloquence et d'habileté pour démontrer ton innocence? Rien de cela n'est à redouter. Qui donc viendra? Pourquoi ne point te réjouir? Qui doit venir te juger, sinon celui qui est venu pour être jugé à cause de toi? Ne crains pas pour accusateur celui dont le Sauveur lui-même a dit : « Le prince « de ce monde a été chassé dehors [2] ». Ne redoute pas un avocat peu habile : tu as pour avocat celui qui sera ton juge. Il n'y aura que lui, et toi, et ta cause; le plaidoyer de ta cause sera le témoignage de ta conscience. Si donc tu crains le juge à venir, redresse dès aujourd'hui ta conscience. Est-ce peu pour toi qu'il ne recherche point dans le passé? Il te jugera sans plus te laisser de temps; mais maintenant qu'il commande, quel espace de temps ne laisse-t-il pas écouler? Alors il ne te sera plus possible de te corriger. Mais qui t'en empêche maintenant? Voilà ce que nous représentions avec tant de force dimanche dernier, parce que c'est une vérité, parce qu'il n'y a que cela en quelque manière à vous représenter, un temps bien long s'écoula, et nous dûmes remettre pour aujourd'hui le psaume que nous avions entrepris d'expliquer. Le voici maintenant; qu'il fixe notre attention, ou plutôt écoutons le Seigneur qui, dans sa miséricorde, a bien voulu nous faire dicter par son Esprit ces paroles saintes, selon le besoin qu'il nous connaît dans notre faiblesse. Quel malade, en effet, voudrait donner des conseils au médecin?

2. A la lecture du psaume, vous avez remarqué, je pense, que tous les versets, ou du moins un grand nombre, veulent, pour être compris, que l'on frappe à la porte ; surtout quand il est dit que « Dieu donne la neige « comme la laine, qu'il répand les frimas « comme la poussière, qu'il jette son cristal « comme des morceaux de pain. Qui pourra « résister à la rigueur de son froid [1] ? » A ces paroles, quiconque les entend à la lettre, porte sa pensée sur les œuvres de Dieu. Qui donne la neige, si ce n'est Dieu? Qui répand les frimas, si ce n'est Dieu? Qui durcit le cristal, si ce n'est lui encore? Or, ces trois phénomènes ont avec des objets bien différents de frappantes analogies. La neige, en effet, ressemble quelque peu à la laine, comme la poussière au frimas, comme un morceau de pain blanc à la blancheur et à l'éclat du cristal. Car on appelle cristal une espèce de verre, mais blanc. Ceux qui savent ces choses et du témoignage desquels nous pouvons douter d'autant moins que l'Ecriture, qui est très-certaine, les vient appuyer, ceux, dis-je, qui savent ces choses, nous disent que le cristal vient d'une neige durcie pendant de longues années sans se fondre, et qui se congèle au point qu'elle ne saurait plus se résoudre. L'été qui arrive dissout facilement les neiges d'un hiver qui s'écoulent, parce qu'elles n'ont pas eu le temps de se durcir. Mais que des neiges viennent s'amonceler pendant beaucoup d'années, et que cet amas vienne à résister aux chaleurs de l'été, et non d'un seul été, mais d'étés nombreux, surtout dans cette partie de la terre qui forme la plage du nord, et où le soleil, même en été, n'est pas très-brûlant, cette dureté que le temps a fortifiée produit ce que l'on appelle cristal. Que votre charité soit attentive. Qu'est-ce donc que le cristal? Une neige que la glace a durcie durant de longues années, de sorte que le soleil ni le feu ne peuvent la dissoudre facilement. Nous donnons cette explication un peu longue, parce que beaucoup l'ignorent; quant à ceux qui la savent, qu'ils écoutent sans peine ce que l'on dit, non pour eux, mais pour ceux qui pourraient ignorer ce que nous disons. Lors donc que le lecteur récitait ce passage, je ne doute pas que vous vous soyez laissés aller à bien des pensées, que quelques-uns aient dit, et avec vérité : Que les œuvres du Seigneur sont grandes, quoique l'on n'en rapporte ici qu'une partie, encore est-ce une partie terrestre, et que tout le monde connaît

[1] Matth. VI, 10. — [2] Jean, XII, 31.

[1] Ps. CXLVII, 16, 17.

comme la neige que Dieu fait descendre, le frimas qu'il répand, le cristal qu'il durcit. D'autres se sont dit : Est-ce bien sans raison que cela se trouve dans les saintes Ecritures, et le sens littéral de ces paroles est-il bien le véritable sens? N'y a-t-il pas un sens caché sous cette neige que l'on compare à la laine, sous ce frimas comparé à la poussière, sous ce cristal comparé au pain? Mais pourquoi l'Ecriture a-t-elle voulu employer ces voiles et ces comparaisons? Ne vaudrait-il pas mieux s'exprimer plus clairement? Pourquoi faut-il chercher le sens de ces paroles, et le chercher en hésitant? Pourquoi ne puis-je les écouter sans heurter contre des difficultés? Pourquoi même, après avoir entendu le psaume, n'en savoir pas davantage le plus souvent? C'est là ce que je vous disais tout à l'heure : Laisse-toi guérir, c'est ainsi qu'il faut te soigner. Un malade est bien orgueilleux, bien impatient quand il donne des avis au médecin, ce médecin ne fût-il qu'un homme. Où est donc ce malade assez téméraire pour conseiller son médecin? Quand le malade est l'homme, et Dieu le médecin, c'est une grande disposition à la guérison, que cette piété qui nous fait croire que Dieu a dû parler de la sorte, avant même que nous sachions ce qui est dit. Car cette piété te rendra capable de chercher le sens des paroles, de le trouver après l'avoir cherché, et de te réjouir de l'avoir trouvé. Que vos prières aient donc devant le Seigneur notre Dieu ce degré de ferveur, et si ce n'est pour nous, que du moins, en votre considération, il daigne nous découvrir ce qu'il y a de caché sous ces voiles. Supposez donc que je vous ai assigné un jour pour vous donner un spectacle tout divin, et qu'en prononçant ces versets sans les expliquer, je vous ai fait entrevoir seulement quelques richesses de celui qui nous donnera ces divins spectacles. Ces richesses nous sont montrées sous une enveloppe, afin de nous en faire désirer la découverte; pour vous, tenez-vous prêts, non-seulement à les regarder, mais encore à vous en revêtir.

3. Nous disions dimanche, et il doit vous en souvenir, vous qui étiez présents, que la lecture de l'Evangile, qui nous arrêta si longtemps, au point qu'il nous fallut remettre l'explication de notre psaume, avait beaucoup d'analogie avec le psaume lui-même. Nous l'avons dit alors, mais sans pouvoir le démontrer, puisqu'il fallut différer l'exposition du psaume. C'est aujourd'hui qu'il nous faut établir cette analogie. La lecture de l'Evangile nous effraya au sujet du dernier jour; mais cette frayeur est la mère de la sécurité, car cette frayeur nous met sur nos gardes, et la sécurité vient de la vigilance. De même qu'une sécurité mal fondée nous jette en un plus grand effroi, de même une crainte sage amène la sécurité. La crainte qui nous saisit alors nous détourne de nous attacher à cette vie qui nous échappe, qui passe et s'évanouit, de l'aimer comme s'il n'y en avait point d'autre pour nous; car s'il n'y en a point d'autre, aimons celle-ci. S'il n'est point d'autre vie, ceux qui ont passé la nuit à l'amphithéâtre sont plus heureux que nous. Que dit en effet l'Apôtre : « Si notre espérance « dans le Christ n'est que pour cette vie, nous « sommes les plus misérables de tous les « hommes ». Il est donc une autre vie. Que chacun dans sa foi interroge le Christ; mais la foi est endormie. Te voilà donc justement agité par les flots, parce que le Christ est endormi dans la barque. Car Jésus dormait dans la barque, et cette barque était battue par les flots, et par toutes sortes de tempêtes. Notre cœur est dans l'agitation quand le Christ dort. Et néanmoins le Christ veille toujours. Que signifie donc le sommeil du Christ? Le sommeil de la foi. Pourquoi te laisser encore agiter par les flots du doute? Eveille donc le Christ, éveille ta foi : envisage des yeux de la foi cette vie future pour laquelle tu as cru, pour laquelle tu as été marqué du signe de celui qui est venu en cette vie tout exprès, afin de te montrer combien est méprisable cette vie que tu aimes, combien il faut espérer l'autre vie en laquelle tu ne croyais point. Si donc tu éveilles ta foi, pour diriger ton regard sur tes fins dernières, sur ce siècle futur qui doit faire notre joie après l'autre avénement du Seigneur, après l'arrêt du jugement, après que les saints seront mis en possession du royaume des cieux; si, dis-je, ta pensée s'arrête sur cette vie, sur le repos toujours agissant dont nous jouirons alors, et dont nous vous avons parlé souvent, mes bien-aimés, notre action ne sera plus agitée; ce sera une action dans un repos plein de douceur, une action que ne troublera aucune peine, que n'interrompra aucune fatigue, ni aucun

nuage d'ennui. Quelle sera donc alors toute notre œuvre? De louer Dieu, de l'aimer et de le louer; de le louer en l'aimant, de l'aimer en le louant. « Bienheureux ceux qui habi-« tent votre maison, ils vous loueront dans « les siècles des siècles [1] ». Pourquoi, sinon parce qu'ils vous aimeront aussi dans les siècles des siècles? Pourquoi, sinon parce qu'ils vous verront dans les siècles des siècles? Quel spectacle pour nous, mes frères, quel spectacle de voir Dieu! Que les hommes voient un chasseur dans l'amphithéâtre, ils en tressaillent de joie. Malheur à ces misérables, s'ils ne se corrigent! Ces mêmes hommes qui tressaillent de joie à la vue d'un chasseur, pâliront de tristesse à la vue du Sauveur. Quoi de plus misérable que ces hommes que le Sauveur ne sauvera point? Rien donc d'étonnant qu'ils ne trouvent point leur salut dans un Dieu qui délivre, ceux qui mettent leurs délices dans un homme qui combat. Quant à nous, mes frères, s'il nous souvient que nous sommes ses membres, si nous l'aimons, si nous persévérons en lui, nous le verrons et il sera notre joie. Sa cité sera pure, et dans ses citoyens purifiés on ne trouvera ni séditieux, ni turbulent; cet ennemi qui nous porte envie et nous barre le passage vers cette patrie bienheureuse, ne pourra plus nous y tendre des embûches; on ne lui en permet pas même l'entrée. Si dès ici-bas il est banni du cœur des fidèles, comment ne serait-il point exclu de la terre des vivants? Que sera-ce, mes frères, je vous le demande, que sera-ce d'habiter cette ville, quand en parler nous cause tant de joie? Préparons nos cœurs pour cette vie future, et quiconque lui réserve son cœur, dédaigne tout ce qui est ici-bas; et ce mépris lui fait attendre avec sécurité ce grand jour, dont l'expectative nous a effrayés dans la bouche du Seigneur.

4. Dès lors que notre psaume chante cette vie future dont il nous entretient, et que l'Evangile nous effraie au sujet de celle-ci, le psaume nous fait aimer l'avenir et l'Evangile haïr le présent. Le Nouveau Testament ne garde point le silence au sujet du bonheur à venir, et nous en parle d'autant mieux qu'il nous expose sans voile ce que nous devons comprendre; mais il nous en parle clairement, afin de nous faire comprendre ce qui est dit ici en figures. L'Evangile donc nous disait : Prenez garde au dernier jour qui viendra, au jour de l'avénement du Fils de l'Homme [1] : parce qu'il surprendra dans leur malheur ceux qui sont aujourd'hui en sécurité, et précisément parce que c'est là une fausse sécurité, puisqu'ils se croient en sécurité dans les voluptés du siècle, tandis que leur sécurité devrait naître du silence de leurs convoitises du siècle. C'est à cette vie que nous prépare l'Apôtre dans ces paroles que j'ai citées alors : « Du reste, mes frères, « le temps est court, il reste donc à ceux qui « ont des femmes d'être comme s'ils n'en « avaient point; à ceux qui achètent, comme « s'ils n'achetaient point; à ceux qui se ré-« jouissent, comme s'ils ne se réjouissaient « point; à ceux qui pleurent, comme s'ils ne « pleuraient point; à ceux qui usent des « choses de ce monde, comme s'ils n'en « usaient point; car la figure du monde « passe, et je désire que vous soyez sans in-« quiétudes [2] ». Quiconque a mis toute sa joie, toute sa félicité à manger, à boire, à se marier, à acheter, à vendre, à jouir du monde, est aussi sans inquiétude; mais, comme tel, il est hors de l'arche, et malheur à lui, à cause du déluge. Quant à l'homme, qui mange, qui boit, qui fait toutes ses actions pour la gloire de Dieu [3], s'il est triste pour quelque sujet du temps, il pleure, mais conserve au dedans la joie de l'espérance; si les affaires du temps lui causent de la joie, il se réjouit, mais son cœur nourrit une crainte spirituelle, en sorte qu'il ne se laisse ni corrompre par la prospérité ni abattre par le malheur. C'est là, en effet, pleurer comme si l'on ne pleurait point, et se réjouir comme si l'on ne se réjouissait point. Quiconque a une femme, et, par compassion pour sa faiblesse, rend le devoir sans l'exiger, ou ne cherche dans le mariage qu'un remède à sa propre faiblesse, et pleure de n'avoir pu se passer d'une femme, plutôt qu'il ne met en elle sa complaisance; quiconque vend son bien, parce qu'il sait que ce bien, même en lui demeurant, ne le rendrait pas heureux; quiconque achète et sait bien que cela passera, qui ne met point sa confiance dans ses biens, quelle qu'en soit l'abondance, et même la surabondance, qui du bien qu'il a, fait l'aumône à celui qui n'a pas, afin de recevoir ce qu'il n'a pas de celui à qui tout appartient;

[1] Ps. LXXXIII, 5.

[1] Matt. XV, ... — [2] I Cor. VII, 29-32. — [3] Id. X, 31.

quiconque en est là peut attendre avec sécurité le dernier jour, parce qu'il n'est point hors de l'arche; mais il fait partie de ces bois incorruptibles dont l'arche est construite [1]. Qu'il ne craigne donc point l'avénement du Sauveur, mais plutôt qu'il l'espère et le désire; car il ne viendra point pour lui infliger un châtiment, mais pour mettre fin à ses misères. Or, tout cela se fait par le désir que nous avons de cette cité sainte. Les avertissements de l'Evangile se réalisent dès lors dans nos soupirs vers cette Jérusalem que chante notre psaume, et de là vient l'accord de l'Evangile avec ce chant du Prophète.

5. Ecoutons quelle est la cité que chante le psaume. Ecoutons et chantons; notre joie, en l'écoutant, est elle-même un cantique en l'honneur de notre Dieu. Car chanter n'est pas seulement répéter un cantique avec le bruit de la voix et des lèvres; il est aussi un chant intérieur, parce qu'un autre a l'oreille dans notre intérieur. Chantons de la voix pour nous stimuler, chantons du cœur afin de lui plaire. Ce psaume est intitulé : « Psaume d'Aggée et de Zacharie [2] ». Or, Aggée et Zacharie furent des Prophètes, et ces Prophètes vivaient au temps de la captivité de cette Jérusalem qui était la figure de la Jérusalem du ciel. Or, pendant la captivité de cette ville, comme ils étaient à Babylone, ils prophétisèrent au sujet de Jérusalem, annonçant que le peuple sortirait de la captivité [3], que sur les ruines de l'ancienne serait bâtie une cité nouvelle. Or, nous connaissons cette captivité, si nous connaissons véritablement la nôtre. Dans ce monde, en effet, dans ces tribulations du siècle, au milieu de ces scandales sans nombre, nous sommes dans une sorte de captivité, mais nous en serons délivrés; on nous prédit une vie nouvelle semblable à celle-ci. Après la promesse des Prophètes s'accomplit d'une manière visible tout ce qui devait faire de cette cité une image de la cité invisible. Jérusalem fut rebâtie après soixante et dix ans de captivité. Ce nombre de soixante et dix était précisé par Jérémie, qui nous montre, sous la figure du nombre septénaire, le temps présent qui s'écoule; puisque nos jours, vous le savez, s'écoulent sept par sept, nombre qui passe pour revenir invariablement. Or, Jérémie, en prophétisant que Jérusalem serait rebâtie [1] après soixante et dix ans, couvrait sous cette image une prophétie de l'avenir; car il veut nous faire entendre qu'après l'écoulement de ces jours qui se comptent par sept, notre ville sera construite pour l'éternité, qui n'est qu'un aujourd'hui, puisque dans cette demeure le temps ne passe plus, parce que ses citoyens ne meurent point. Telle est la cité que les Prophètes voyaient en esprit; c'est elle qu'ils voyaient quand ils parlaient de la cité d'ici-bas. Mais ils disaient au sujet de celle d'ici-bas ce qu'ils rapportaient à celle d'en haut : et tout ce qui se faisait dans le temps par le mouvement des corps et par les actions des hommes, devenait autant de signes et de prédictions pour l'avenir.

6. Ecoutons donc ce que l'on dit de cette ville; élevons-nous jusqu'à elle. C'est elle que nous fait estimer l'Esprit-Saint, en répandant l'amour de cette cité dans nos cœurs, afin d'y faire monter nos soupirs, et que gémissant dans cet exil, nous ayons hâte d'arriver en la ville sainte. Aimons-la, mes frères, l'aimer c'est y aller. Aimons-la d'après cette bouche sacrée, cette bouche prophétique de l'Esprit de Dieu qui nous dit : « Jérusalem « loue le Seigneur [2] ». Dans cette captivité les Prophètes voient ces troupeaux ou plutôt l'unique troupeau de tous les citoyens rassemblés de toutes les contrées, pour former la cité sainte. Ils voient la joie de cette masse qui ne craint plus rien, qui n'a rien à souffrir, puisqu'elle est dans le grenier céleste après avoir été foulée et vannée; et comme ils sont encore sur cette terre au milieu de tant d'afflictions, ils se font précéder par la joie de l'espérance, ils soupirent après cette patrie, s'unissant ainsi de cœur aux anges de Dieu, et à ce peuple qui doit demeurer avec eux dans une sainte joie : « Loue le Seigneur, « Jérusalem ». Quelle sera ton occupation, ô Jérusalem? Car tout labeur, tout gémissement passera. Quelle sera donc ton occupation? De labourer, de semer, de planter, de naviguer, de faire le négoce? Quelle sera ton occupation? Te faudra-t-il encore t'exercer dans ces œuvres, quelque bonnes qu'elles soient, et qui viennent de la miséricorde? Considère le nombre de tes enfants, vois de toutes parts ceux qui forment la société : vois s'il en est un homme qui ait faim et à qui tu

[1] Gen. VI, 14. — [2] Ps. CXLVII, 1. — [3] I Esdras, V, 1; VI, 14.

[1] Jérém. XXV, 12; XXIX, 10. — [2] Ps. CXLVII, 2.

donnes du pain, qui ait soif et à qui tu puisses donner un verre d'eau froide; vois s'il est un étranger à qui tu puisses donner l'hospitalité, s'il est un malade à visiter, s'il y a des plaideurs que tu puisses concilier [1]; s'il est un moribond que tu puisses ensevelir. Que feras-tu donc? « Jérusalem, loue le Seigneur ». Voilà quelle sera ton occupation. De même que l'on écrit sur un titre : Fais-en bon profit, je te répéterai : « Jérusalem, « loue le Seigneur ».

7. Soyez tous Jérusalem; souvenez-vous de ce qu'il est dit : « Seigneur, vous réduirez « leur image au néant dans votre ville [2] ». Ce sont les hommes qui maintenant font leurs délices de ces vaines pompes, ceux qui ne sont point venus aujourd'hui parce qu'on leur fait une largesse. A qui profite cette largesse? Qui en supporte le contre-coup? D'où vient la libéralité? D'où vient le dommage? Ce n'est point seulement à ceux qui donnent ces spectacles, qu'ils sont coûteux, mais ils le sont bien plus à ceux qui y mettent leur joie. Aux uns ils coûtent l'or de leurs coffres, aux autres les richesses de justice qui ornaient leurs cœurs. Ceux qui donnent ces spectacles pleurent bien souvent quand il faut vendre leurs terres, et combien doivent pleurer des pécheurs qui perdent leurs âmes? Quand le Seigneur nous criait dimanche : « Veillez », était-ce donc pour que l'on veillât ainsi aujourd'hui? Je vous en supplie, ô vous citoyens de Jérusalem, je vous en conjure par la voix de Jérusalem, par celui qui est le Rédempteur, l'architecte, le directeur de Jérusalem, offrez à Dieu pour eux vos supplications. Qu'ils voient, qu'ils comprennent la futilité de ces divertissements, et qu'après avoir été attentifs à ces sortes de spectacles qui font leurs délices, ils soient à eux-mêmes leurs spectacles, et spectacles de tristesse. C'est ce qui est arrivé pour beaucoup, à notre grande joie; nous-mêmes avons jadis pris part à ces assemblées, à ces folies. Et combien de ceux qu'on voit maintenant, seront un jour chrétiens, et même évêques? Le passé nous est une garantie de l'avenir : et ce que Dieu a déjà fait nous dit ce qu'il doit faire encore. Que vos prières veillent donc, mes frères, ce n'est pas inutilement que vous gémissez. Ils sont exaucés ceux qui, ayant échappé au péril, implorent le Seigneur en faveur de ceux qui y sont encore engagés, parce qu'ils ont couru les mêmes dangers, et Dieu tirera son peuple de la captivité de Babylone, et il le rachètera, le sauvera, et alors sera parfait le nombre des élus qui portent son image. Mais ils n'y seront point ceux dont le Seigneur doit mépriser et anéantir l'image dans sa ville sainte, parce qu'eux-mêmes ont anéanti son image dans leur cité, c'est-à-dire dans Babylone. Tel est le peuple qui louera Dieu, le peuple qu'annonce par avance son esprit prophétique; il nous dit de tressaillir dans l'espérance, d'aspirer à la réalité. « Loue de concert le Seigneur, ô Jé« rusalem; Sion, bénis ton Dieu ». « Loue de « concert », parce que tu es formée d'un grand nombre de citoyens; « bénis », parce que tu n'es qu'une seule ville. « Nous sommes plu« sieurs », dit l'Apôtre, « et néanmoins nous « sommes un en Jésus-Christ [1] ». Louons donc de concert, parce que nous sommes plusieurs, et louons parce que nous ne sommes qu'un. Nous sommes à la fois, et plusieurs et un seul, parce que celui en qui nous avons l'unité, est toujours un.

8. Pourquoi, dira cette Jérusalem, louer de concert le Seigneur, et moi Sion, pourquoi louer mon Dieu? Sion n'est qu'une avec Jérusalem. Ces deux noms tiennent à deux causes différentes : Jérusalem signifie vision de la paix, et Sion contemplation. Voyez si ces deux noms désignent autre chose que des spectacles; que les païens ne s'applaudissent point alors de leurs spectacles, comme si nous n'avions point les nôtres. Quelquefois, quand on ferme le théâtre ou l'amphithéâtre, et qu'il sort de ces gouffres une foule d'hommes corrompus qui ont l'esprit tout occupé de vains fantômes, repaissant leur mémoire de souvenirs non-seulement inutiles, mais pernicieux, s'applaudissant de ces plaisirs qui ont une douceur, mais douceur empoisonnée; ils voient, et même souvent, passer les serviteurs de Dieu qu'ils reconnaissent ou bien à leurs vêtements, ou bien à leur maintien, ou même à leur figure, et ils disent en eux-mêmes : Combien ces gens sont malheureux! que n'ont-ils pas perdu aujourd'hui! Prions Dieu, mes frères, de récompenser leur bienveillance; car ils prennent cela pour un bien. C'est par bonté qu'ils nous plaignent; mais celui qui aime l'iniquité, hait son âme [2]. Et s'il hait

[1] Matth. XXV, 35, 36. — [2] Ps. LXXII, 20.

[1] I Cor. X, 17. — [2] Ps. X, 6.

son âme, comment pourrait-il aimer la mienne? Toutefois, c'est par une bienveillance et perverse, et vaine, et futile, si l'on peut appeler cela bienveillance, qu'ils nous plaignent de perdre ce qu'ils aiment. Prions à notre tour, afin qu'ils ne perdent point ce que nous aimons. Voyez quelle est cette Jérusalem que le Prophète exhorte à louer Dieu, ou plutôt dont il prédit la louange. Ce ne sera point quand nous verrons Dieu, et quand nous l'aimerons, quand nous le louerons, que le Prophète aura besoin d'engager, de stimuler cette ville à louer le Seigneur ; mais les Prophètes nous parlent de la sorte, afin de nous porter à goûter, autant que possible, en cette chair fragile, ces joies futures des bienheureux, et en jetant dans nos oreilles le trop plein de leur âme, d'allumer en nous l'amour de cette cité divine. Que nos désirs soient donc fervents ; loin de nous tout cœur tiède.

9. Mais voyez quelle est cette Jérusalem que le Prophète invite à louer Dieu, et pourquoi elle doit le louer. C'est parce que son bonheur sera parfait. « Loue de concert le « Seigneur, ô Jérusalem ; ô Sion, loue ton « Dieu ». Et comme si Jérusalem demandait : Comment louer Dieu avec une telle sécurité? « C'est », dit le Prophète, « parce qu'il a fortifié « les barrières de tes portes [1] ». Redoublez d'attention, mes frères. « Il a fortifié les bar« rières de tes portes ». On affermit les barrières non des portes ouvertes, mais des portes closes. De là vient qu'on lit dans plusieurs exemplaires : « Il a fortifié les serrures de tes « portes ». Que votre charité comprenne ceci. Le Prophète dit que c'est une Jérusalem bien fermée qui loue le Seigneur. « Loue de « concert le Seigneur, ô Jérusalem ; Sion, « loue ton Dieu ». Nous louons maintenant le Seigneur, nous le louons de concert, mais au milieu des scandales. Beaucoup entrent parmi nous contre notre volonté, beaucoup s'en vont, en dépit de nos efforts ; de là tant de scandales. « Et comme « l'iniquité abonde », a dit la Vérité, « la charité « refroidit chez plusieurs [2] », à cause de ceux qui entrent et que nous ne saurions juger, et de ceux qui sortent sans que nous puissions les retenir. Pourquoi? parce que la perfection n'est point d'ici-bas, ni le bonheur d'ici-bas. Pourquoi encore ? Parce que nous sommes dans l'aire et non dans le grenier. Que faire alors, sinon d'être sans crainte pour l'avenir? « Loue de concert le Seigneur, ô « Jérusalem ; loue ton Dieu, ô Sion : parce « qu'il a fortifié les barrières de tes portes ». « Il a fortifié », dit le Prophète, et non-seulement il a mis des barrières. Que nul ne sorte plus, que nul n'entre plus. Que nul ne sorte, c'est ce qui nous réjouit ; que nul n'entre plus, c'est ce qu'il nous faut craindre. Mais sois sans crainte, on ne parlera de la sorte que quand tu seras entré. Sois seulement au nombre de ces vierges qui prirent avec elles de l'huile [1].

10. Ces vierges, en effet, désignent les âmes. Elles n'étaient pas seulement au nombre de cinq, mais ces cinq marquent des milliers. Dans ce nombre cinq sont donc renfermés des milliers non de femmes seulement, mais d'hommes aussi ; car ce mot de femme désigne les deux sexes à cause de l'Eglise ; puisque l'Eglise, qui renferme les deux sexes, est appelée vierge. « Je vous ai fiancée à l'unique « Epoux, pour vous présenter à Jésus-Christ « comme une épouse chaste [2] ». Peu sont vierges de corps, mais tous doivent l'être de cœur. La virginité du corps consiste dans une chair intacte, la virginité du cœur, dans une foi pure. On dit de toute l'Eglise qu'elle est vierge, et au masculin on la nomme peuple de Dieu : or, les deux sexes forment le peuple de Dieu, un seul peuple, un peuple unique ; de même qu'il n'y a qu'une seule Eglise, une seule colombe ; et dans cette virginité, des saints par milliers. Ces cinq vierges dès lors désignent toutes les âmes qui doivent entrer dans le ciel : et le nombre cinq n'est point employé sans raison, puisque le corps est doué de cinq sens, comme chacun sait. Rien ne passe du corps dans l'âme que par ces cinq portes, car toute convoitise mauvaise nous vient soit des yeux, soit de l'odorat, soit du goût, soit des oreilles, soit du tact. Quiconque n'a point laissé entrer la corruption par ces cinq portes, est mis au nombre des cinq vierges. Or, la corruption est la fille des désirs illicites ; et l'Ecriture nous fait voir de toutes parts ce qui est permis ou ce qui ne l'est point. Il est donc nécessaire que tu sois au nombre de ces cinq vierges, et tu n'auras pas à craindre cette parole : Que nul n'ose entrer. C'est en effet ce qui est écrit et ce qui sera exécuté ; à ton entrée, toutefois, nul ne

[1] Ps. CXLVII, 13. — [2] Matth. XXIV, 12.

[1] Matth. XXV, 4. — [2] II Cor. XI, 2.

viendra te barrer le passage ; mais quand tu seras entré, on fermera les portes de Jérusalem, et l'on en fortifiera les barrières, si tu ne veux pas être vierge de cœur, ou si, quoique vierge, tu prends place parmi les vierges folles, pour demeurer au dehors et frapper vainement à la porte.

11. Quelles sont ces vierges folles ? Elles aussi sont au nombre de cinq ; et quelles sont ces vierges, sinon les âmes qui gardent la continence de la chair, afin d'éviter la corruption qui nous vient par tous les sens que nous énumérions tout à l'heure ? Elles évitent la corruption, n'importe d'où elle vienne, sans porter dans leur conscience et sous les yeux de Dieu seul, le bien qu'elles font ; elles veulent plaire aux hommes et s'arrêter à leur jugement. En quête des faveurs vulgaires, elles s'avilissent en voulant plaire à ceux qui les voient ; leur conscience ne leur suffit point. C'est donc avec raison que, selon l'Evangile, elles ne portent pas d'huile avec elles ; car l'huile, à cause de son éclat, de sa netteté, signifie la gloire. Mais que dit l'Apôtre ? Vois dans sa parole ces vierges sages qui portent l'huile avec elles. « Que chacun éprouve son « œuvre, et il aura de quoi se glorifier en lui-« même et non dans un autre [1] ». Voilà les vierges sages. Quant aux vierges folles, elles allument leurs lampes, à la vérité, leurs œuvres paraissent avec éclat ; mais elles doivent mourir et s'éteindre, parce qu'elles n'ont point d'huile intérieure. Les voilà qui s'endorment toutes parce que l'Epoux tarde à venir ; quelle que soit en effet celle de ces deux catégories que choisissent les hommes, ils s'endorment du sommeil de la mort ; et les vierges sages et les vierges folles, en attendant l'avénement du Seigneur, passent par cette mort du corps, mort visible, que l'Ecriture appelle un sommeil, comme tout chrétien le sait. L'Apôtre dit en effet : « C'est « pourquoi, parmi vous, beaucoup sont in-« firmes, languissants, et beaucoup sont en-« dormis [2] » ; endormis, dit-il, ou plutôt morts. Mais voilà que l'Epoux va venir, et tous vont se lever, mais non tous entrer. Voilà que s'évanouiront les œuvres de ces vierges folles, qui n'ont point l'huile de la bonne conscience. Elles ne trouveront plus, pour leur en acheter, ces flatteurs qui leur vendaient la louange. Car il y a de l'ironie plutôt que de la jalousie dans cette parole : « Allez en acheter ». Ces vierges folles en avaient demandé aux vierges sages, et leur avaient dit : « Donnez-nous de votre huile, « parce que nos lampes s'éteignent ». Que répondent les vierges sages ? « Non, de peur « que nous n'en ayons pas suffisamment pour « vous et pour nous ; allez plutôt à ceux qui « en vendent, et achetez-en pour vous ». C'était leur dire sous la forme d'un avis : De quoi vous servent maintenant ceux dont vous achetez la louange ? « Et pendant qu'elles y « allaient », dit l'Evangile, « voilà que les autres « entrèrent, et la porte fut close [1] ». Pendant qu'elles y vont de cœur, pendant qu'elles s'occupent de ces pensées, qu'elles s'éloignent dans ce dessein, qu'elles se ressouviennent de leur vie passée, elles vont en quelque sorte vers ceux qui vendent l'huile, et ne les trouvent plus favorables ; elles ne trouvent plus d'applaudissements chez ceux qui les flattaient, elles qui s'excitaient au bien, non par le mouvement d'une bonne conscience, mais par le stimulant des langues étrangères.

12. Cette réponse des vierges sages : « De « peur qu'il n'y en ait pas suffisamment pour « nous », témoigne aussi d'un grand sentiment d'humilité. Car l'huile que nous portons dans notre conscience, c'est le jugement que nous portons sur nous-mêmes, et qui nous fait voir tels que nous sommes ; or, il est difficile de se juger, de juger parfaitement de son état. Mes frères, quels que soient les progrès d'un homme dans la vertu ; tant qu'il se jette en avant et oublie ce qui est derrière [2] ; s'il se dit : c'est bien ; Dieu aussitôt tire de ses trésors la règle inflexible, et procède à un sévère examen. Or, qui se glorifiera d'avoir un cœur pur ? Qui osera dire qu'il est sans péché [3] ? Mais que dit l'Ecriture ? « Il y aura un juge-« ment sans miséricorde pour celui qui n'a « pas fait miséricorde [4] ». Quels que soient tes progrès, tu espéreras donc dans la miséricorde. Car si la miséricorde ne vient tempérer la justice, tout homme se trouvera condamnable en quelque point. Or, quel passage de l'Ecriture va nous consoler ? Celui-là même qui nous exhorte à la miséricorde, afin que nous nous appliquions à donner notre superflu. Car nous avons beaucoup de su-

[1] Gal. VI, 4. — [2] I Cor. XI, 30.

[1] Matth. XXV, 1-13. — [2] Philipp. III, 13. — [3] Prov. XX, 9. — [4] Jacques, II, 13.

perflu, si nous nous en tenons au strict nécessaire ; mais rien ne nous suffira, si nous recherchons ce qui est futile. Cherchez donc, mes frères, ce qui suffit à l'œuvre de Dieu, et non ce qui suffit à vos désirs ; car votre désir n'est point l'œuvre de Dieu ; mais votre forme, votre âme, votre corps, voilà toute l'œuvre de Dieu. Cherche donc ce qui suffit pour cela, et tu verras qu'il faut peu de chose. Il ne fallut à la veuve de l'Evangile que deux deniers, pour faire une œuvre de miséricorde [1], deux deniers pour acheter le royaume de Dieu. Pour habiller des acteurs, quelle dépense ne fait point un donneur de spectacles ? Voyez non-seulement qu'il faut peu pour vous suffire, mais aussi combien peu vous demande le Seigneur. Cherche avec soin ce qu'il t'a donné, prends-en ce qui te suffit ; quant au reste, qui est superflu pour toi, c'est le nécessaire des autres ; le superflu du riche est le nécessaire du pauvre. C'est posséder le bien d'autrui que posséder du superflu.

13. C'est quand tu feras miséricorde, et particulièrement celle ci que l'on fait gratuitement : « Remettez-nous, comme nous re« mettons [2] » ; et où l'on ne fait d'autre dépense que celle de la charité, laquelle s'accroît à proportion qu'on la dépense; c'est, dis-je, quand tu feras avec ferveur des œuvres de miséricorde, bonnes œuvres, avons-nous dit, qui ne seront plus nécessaires dans l'autre vie, puisqu'il n'y aura plus aucun malheureux à qui l'on puisse faire miséricorde [3], c'est alors que tu attendras en toute sécurité le jugement, non pas dans la sécurité de la justice, mais dans la sécurité de la divine miséricorde, puisque toi-même auras été miséricordieux. « Le ju« gement sera sans miséricorde pour celui qui « n'aura point fait miséricorde. Et la miséri« corde », ajoute le même Apôtre, « l'emporte « sur le jugement [4] ». Gardez-vous de croire, mes frères, que le Seigneur n'est point juste, ou qu'il s'écarte de la justice, quand il n'a point pitié de nous. Il est juste quand il nous damne, et juste encore quand il nous prend en pitié. Quoi de plus juste de faire miséricorde à celui qui l'implore ? Quoi de plus juste aussi, que d'user envers nous de la mesure dont nous nous serons servis [5] ? Donne à ton frère qui a faim. A quel frère ? Au Christ. Si donc faire la charité à ton frère c'est la faire au Christ, et si le Christ est Dieu béni par-dessus tout dans les siècles [1], c'est un Dieu qui a voulu avoir besoin de toi, et ta main se retire ? Tu tends la main à Dieu pour lui demander : écoute l'Ecriture : « Que ta main « ne soit point ouverte pour recevoir, et fer« mée pour donner [2] ». Dieu veut qu'on lui donne de ce qu'il a donné. Que pourrais-tu donner, en effet, qu'il ne t'aie point donné ? « Qu'as-tu, que tu n'aies point reçu [3] ? » Et même, sans parler de Dieu, à qui pourrais-tu donner de ce qui est à toi ? Tu donnes de ce qui appartient à celui qui te commande de donner. Sois donc véritablement dispensateur, et non usurpateur. C'est en agissant de la sorte, et en disant avec humilité de cette huile : « De peur qu'il n'y en ait pas suffisamment « pour nous [4] », que tu entreras, et que la porte ne te sera point fermée. Ecoute ce mot de l'Apôtre : « Peu m'importe d'être jugé par « vous [5] ». Comment pourriez-vous, en effet, juger ma conscience ? Comment verriez-vous l'intention qui me dirige dans toutes mes actions ? Quel jugement les hommes peuvent-ils porter sur un autre homme ? L'homme peut beaucoup mieux se juger, mais Dieu peut mieux encore juger l'homme, que l'homme ne peut se juger lui-même. Si donc tu es tel que nous disons, tu entreras, tu seras au nombre de ces cinq vierges, et les vierges folles seront exclues. C'est ce que nous dit l'Evangile ; la porte sera fermée, elles seront là, heurtant à cette porte et criant : « Ouvrez« nous [6] » ; et on ne leur ouvrira point, « parce « que le Seigneur a fortifié les barres de vos « portes ». Oui, dit le Prophète, il a fortifié les barres de tes portes, sois en toute sécurité, chante avec assurance, et chante sans fin. Tes portes sont solidement closes, nul ami ne sort, nul ennemi ne peut entrer. « Il a consolidé « les barrières de tes portes ».

14. « Il a béni tes enfants en toi ». Ils ne sont ni vagabonds au dehors, ni exilés ; ils s'applaudissent dans ton enceinte, c'est là qu'ils chantent le Seigneur, là qu'ils sont bénis. Ils n'endurent plus les douleurs de l'enfantement, parce qu'ils n'ont plus à enfanter. Ils sont vos enfants, vos saints ; et ces enfants, ces saints, sont dans l'allégresse, dans la louange ; la charité a ressenti pour eux les douleurs de l'enfantement, et les a enfantés ;

[1] Marc, XII. 42. — [2] Luc, VI, 37 ; Matth. VI, 12. — [3] Voir Discours s. le Ps. LXXXIII, n. 8, 11. — [4] Jacques, II, 13. — [5] Matth. VII, 2.

[1] Rom. IX, 5 — [2] Eccli. IV, 36. — [3] I Cor. IV, 7. — [4] Matt XXV, 9. — [5] I Cor. IV, 3. — [6] Matth. XXV, 11.

la charité les renferme dans son giron. Ecoute la charité qui les enfante : c'est elle qui donnait à Paul non-seulement un cœur de père, mais un cœur de mère, pour ses enfants : « Mes petits enfants », dit-il, « que j'enfante une « seconde fois[1] ». Or, Paul qui enfante, c'est la charité qui enfante; et la charité qui enfante, c'est l'Esprit de Dieu qui enfante. « La cha« rité, en effet, est répandue dans nos cœurs « par l'Esprit-Saint qui nous a été donné[2] ». Qu'elle rassemble donc ceux qu'elle a enfantés avec douleur, ceux qu'elle a mis au monde. Ils sont déjà dans l'intérieur, ils sont en sûreté. Ils ont pris leur essor du nid de la crainte, ils ont pris leur essor pour les cieux, pour les tabernacles éternels ; rien de temporel n'est à redouter pour eux.

15. « Il a béni tes fils en toi ». Qui a béni ? « Celui qui a mis la paix sur tes frontières[3] ». Quelle n'est point la joie universelle à cette parole ? Aimez-la, mes frères. Nous éprouvons une grande joie quand l'amour de la paix éclate ainsi du fond de vos cœurs. Quelle joie cette parole a suscitée ! Je n'avais rien dit encore, je n'avais rien expliqué, je prononce le verset et vos cris partent. Qu'est-ce qui a crié en vous ? L'amour de la paix. Qu'ai-je mis sous vos yeux ? Pourquoi ces cris, si vous ne ressentez cet amour ? D'où vient cet amour, si vous ne voyez rien ? La paix est invisible. Où est l'œil qui l'a vue pour l'aimer ? Et toutefois, on ne pousserait aucun cri si on ne l'aimait. Ce sont là, mes frères, les spectacles invisibles que Dieu nous présente. De quelle beauté l'idée seule de la paix n'a-t-elle point frappé vos cœurs ? Que dire encore de la paix, et comment la louer ? Votre allégresse a dépassé toutes mes paroles. Je n'achève point, je ne saurais, je suis trop faible. Remettons donc l'éloge de la paix, jusqu'à ce que nous soyons dans la patrie de la paix. C'est là que nous pourrons la louer plus pleinement, en jouir plus pleinement. Si nous l'aimons ainsi quand elle commence, quelles louanges lui donner quand elle sera parfaite ? Jugez-en vous-mêmes, ô fils bien-aimés, fils de la paix, citoyens de Jérusalem, car Jérusalem est la vision de la paix ; et tous ceux qui aiment la paix sont bénis dans son enceinte, ils peuvent y entrer et les portes se ferment, et les barrières sont consolidées. Cette paix dont le nom seul fait éclater votre amour, cultivez-la, recherchez-la sincèrement ; aimez-la dans vos maisons, aimez-la dans vos affaires, aimez-la dans vos épouses, aimez-la dans vos enfants, aimez-la dans vos serviteurs, aimez-la dans vos amis, aimez-la dans vos ennemis.

16. Telle est la paix que n'ont point les hérétiques. Quelle est l'œuvre de cette paix, dans les perplexités de ce monde, dans l'exil de notre mortalité, où nul n'est connu d'un autre, où nul ne connaît le cœur de son voisin ? Que fait la paix ? Elle ne juge pas de ce qui est incertain, et n'affirme rien d'inconnu. Elle est plus inclinée à croire le bien d'un homme, qu'à en soupçonner le mal. Elle ne s'afflige point de s'être trompée en croyant bon l'homme qui est méchant ; mais elle se croit coupable d'avoir cru au mal chez l'homme de bien. Je ne le connais point, dit-elle, que perdrai-je à croire qu'il est bon ? Si cela est incertain, il est permis d'agir avec précaution, car peut-être n'est-ce pas vrai ; mais garde-toi de condamner comme si tu étais certain. C'est le précepte de la paix. « Cherche « la paix », dit le Prophète, « et poursuis-la[1] ». Que dit l'hérésie au contraire ? Elle condamne sans connaître, et condamne le monde entier ; tout le monde a péri, il n'y a plus un seul chrétien, l'Afrique seule est demeurée. Bien jugé. Mais de quel tribunal peux-tu condamner le monde entier ? Sur quel forum le monde a-t-il comparu devant toi ? Que l'on ne s'en rapporte pas à moi, j'y consens ; mais pas à toi non plus. Qu'on en croie au Christ, à l'Esprit de Dieu, qui a parlé par les Prophètes, qu'on en croie à la loi de Moïse. Qu'a dit Moïse des temps futurs qui sont les nôtres ? « En ta postérité », fut-il dit à Abraham, « toutes les nations seront bénies[2] ». As-tu des doutes sur cette race d'Abraham ? Il n'y a plus de doute à conserver quand l'Apôtre a parlé ; ou si tu n'en crois point à l'Apôtre, pourquoi dire : La paix, la paix, quand il n'y a point de paix[3] ? Que dit l'Apôtre ? « Les promesses de Dieu sont faites à Abraham « et à sa postérité. L'Ecriture ne dit point : « Et à ceux qui naîtront de lui, comme s'ils « eussent dû être plusieurs ; mais comme « en parlant d'un seul, elle dit : Et à celui « qui naîtra de toi, qui est le Christ[4] ». Il y a des milliers d'années qu'il fut dit à Abraham : « Les nations seront bénies en ta postérité ». Or,

[1] Gal. IV, 19. — [2] Rom. V, 6. — [3] Ps. CXLVII, 14.

[1] Ps. XXXIII, 15. — [2] Gen. XXII, 18. — [3] Jérém. VI, 14. — [4] Gal. III, 16.

ce qui a été prédit il y a tant de siècles, et ce qu'un seul a cru, nous le voyons accompli aujourd'hui. D'un côté nous lisons la promesse, de l'autre nous voyons l'accomplissement, et tu viens à la traverse résister à la vérité ? Que vas-tu dire ? Garde-toi de croire. De croire à qui ? A l'esprit de Dieu ? A Dieu qui parle à Abraham ? A qui croirai-je alors ? A toi ? Ce n'est point là ce que je dis, répondras-tu. Tu ne le dis point ? Comment, tu ne dis pas : Crois-en plutôt à moi qu'à l'Esprit-Saint, qu'à Dieu qui s'adresse à Abraham ? Que viens-tu me dire alors ? Tel a livré les livres saints, tel autre encore les a livrés. Est-ce un passage de l'Evangile que tu rapportes là, ou des Apôtres, ou des Prophètes ? Examine toutes les Ecritures, et lis-moi cette parole, dans ceux en qui repose ma foi ; car je ne crois pas en toi. Où donc liras-tu cela ? C'est ce que m'a dit mon père, me répond-il, ce que m'a dit mon aïeul, mon frère, mon évêque. Mais voici la parole du Seigneur à Abraham : « Les nations seront bénies en « celui qui naîtra de toi ». Un seul homme entendit cette parole et y crut, et après de longs siècles, elle s'accomplit dans des millions d'hommes. On croit à cette promesse, quand elle se fait, et on en doute quand elle s'accomplit ? Voilà donc ce qu'a dit Moïse ; donnons maintenant la parole aux Prophètes. Vois le prix de notre rédemption : le Christ suspendu à la croix. Considère le prix qu'il donne, et tu comprendras ce qu'il achète. Il veut faire un achat, et tu ne sais encore quel achat ; vois alors, vois la grandeur du prix, et tu comprendras l'importance de l'achat. Il répand tout son sang, c'est au prix de son sang qu'il achète, du sang de l'Agneau sans tache, du sang du Fils unique de Dieu. Que peut-on donc acheter au prix du sang du Fils unique de Dieu ? Encore une fois, considère à quel prix. Longtemps avant l'accomplissement, le Prophète a dit : « Ils ont percé mes « mains et mes pieds, ils ont compté tous mes « os ». Je vois la grandeur du prix, ô Christ, faites que je voie aussi ce que vous avez acheté : « Toutes les extrémités de la terre « s'en souviendront, et se tourneront vers le « Seigneur ». Dans le même psaume, je vois tout ensemble et l'acheteur, et le prix, et la possession. Cet acheteur c'est le Christ, le prix est son sang, et la possession, l'univers entier. Ecoutons les paroles du Prophète, qui contredisent les chicanes des hérétiques. Voilà ce que possède mon Dieu. Je lis son droit dans le psaume : « Ils en garderont la mémoire, et « tous les confins de la terre se tourneront « vers le Seigneur, toutes les familles de la « terre se prosterneront en sa présence [1] ». L'Acheteur est donc le Christ, et non l'apostat Donat. « Ils l'adoreront ». Très-bien : « Toutes « les familles de la terre se prosterneront en « sa présence ». Pourquoi très-bien ? « Parce « que l'empire est au Seigneur, et il domi« nera sur toutes les nations ». Voilà ce qu'on lit dans Moïse, dans les Prophètes, et mille autres témoignages semblables. Qui pourrait compter les passages de l'Ecriture au sujet de l'Eglise qui sera répandue dans toute la terre ? Qui les comptera ? Il y a moins d'hérésies contre l'Eglise, que la loi n'a de témoignages en sa faveur. Quelle page ne dit point son triomphe ? Quel verset ne l'a point consigné ? Tout parle de concert en faveur de cette unité, qui est au Seigneur, parce qu'il a mis la paix dans les confins de Jérusalem. Et c'est contre tout cela que tu viens aboyer, ô hérétique ? C'est avec raison que l'on applique à cette cité sainte ce mot consigné dans l'Apocalypse : « Loin d'ici les chiens [2] ». C'est contre tout cela que tu viens aboyer. Comme je le disais tout à l'heure, oses-tu bien condamner le monde entier ? Quel est ton tribunal, sinon la présomption de ton cœur ? Tribunal bien haut sans doute, mais ruineux. Voilà ce qu'a dit Moïse, ce qu'ont dit les Prophètes ; et des hommes qui veulent passer pour chrétiens ne le croient pas encore.

17. Le mauvais riche était dans les tourments de l'enfer, et l'ardeur des flammes lui fit désirer qu'une goutte d'eau tombât du doigt du pauvre qu'il avait autrefois méprisé à sa porte. Comme ce rafraîchissement lui était refusé, puisqu'on doit « juger sans « miséricorde celui qui n'aura point fait « miséricorde [3] », comme donc on le lui refusait : « Père Abraham », s'écrie-t-il, « en« voyez Lazare dans la maison de mon père, « où j'ai cinq autres frères ; qu'il leur dise « combien je souffre, afin qu'ils ne viennent « point aussi dans ce lieu de tourments ». Que répond Abraham ? « Ils ont Moïse et les « Prophètes ». Et celui-ci : « Mon père Abra« ham, mais si quelqu'un ressuscitait d'entre « les morts, ils le croiraient ». Et Abraham :

[1] Ps. XXI, 17, 18, et 28, 29. — [2] Apoc. XXII, 15. — [3] Jacques, II, 13.

« S'ils n'écoutent ni Moïse, ni les Prophètes, « ils ne croiront pas quand même quelqu'un « ressusciterait d'entre les morts [1] ». De qui dit-il, qu'« ils ont Moïse et les Prophètes ? » De ces frères assurément qui vivaient encore, qui avaient pour se corriger un long espace de temps, qui n'étaient point encore dans ces lieux de tourments. « Ils ont Moïse « et les Prophètes, qu'ils les écoutent », dit Abraham. Ils ne croient point en eux, « mais « ils croiraient si quelqu'un ressuscitait d'en« tre les morts. S'ils n'écoutent ni Moïse, « ni les Prophètes, ils ne croiront pas même « à celui qui ressusciterait d'entre les morts ». C'est la décision d'Abraham. En quel endroit et de quel endroit Abraham l'a-t-il prononcée ? D'un certain lieu élevé, d'un lieu plein de repos et de joie. Que voyait en élevant les yeux cet infortuné qui souffrait dans l'enfer? Il voyait aussi dans son sein, c'est-à-dire dans son secret, le pauvre qui tressaillait de joie. Voilà quel est ce tribunal. C'est là qu'habite le Seigneur, puisque Dieu habite dans les saints. De là vient ce désir que l'Apôtre nous exprime ainsi : « Mourir pour être avec le Christ se« rait de beaucoup préférable [2] ». Il fut dit aussi au bon larron : « Aujourd'hui tu seras « avec moi dans le paradis [3] ». C'est le Seigneur qui est avec Abraham et en Abraham qui a porté cette sentence : « Ils ont Moïse et « les Prophètes ; s'ils ne les écoutent point, ils « n'écouteraient point non plus celui qui res« susciterait d'entre les morts ». O hérétiques, vous avez ici Moïse et les Prophètes, et vous vivez encore, et vous pouvez encore écouter, et vous pouvez encore vous corriger, dompter votre fureur, et embrasser la vérité : examinez avec vous-mêmes s'il faut en croire Moïse et les Prophètes, qui ont rendu à leur foi de si grands témoignages, quand nous voyons les événements du monde arriver selon leurs prédictions. Pourquoi hésiter encore à en croire à Moïse et aux Prophètes? Pourquoi cette hésitation? Attendriez-vous par hasard qu'un homme ressuscité d'entre les morts s'en vienne vous parler de son Eglise ? C'est ce que voulait le mauvais riche dans l'enfer; il voulait que l'on envoyât vers ses frères [4] quelqu'un d'entre les morts; on le reprend de cette exigence parce que Moïse et les Prophètes devaient suffire à ses frères. Sa prière fut vaine, afin que cet exemple vous profitât, et que vous ne fussiez point tourmenté comme lui, pour avoir fait trop tard de vaines prières. Ecoutez Moïse et les Prophètes. Que dit Moïse ? « Dans ta postérité seront bénies tou« tes les nations [1] ». Qu'ont dit les Prophètes? « Tous les confins de la terre se souviendront, « et se tourneront vers le Seigneur [2] ». Et tu viendras me dire encore qu'un homme se lève d'entre les morts, je ne croirai que quand on viendra de là me parler ! Bénie soit votre miséricorde, ô mon Dieu! vous avez voulu mourir, afin qu'un homme se levât des morts, et cet homme n'est point un homme quelconque, mais c'est la Vérité qui est sortie des enfers. Il pourrait dire la vérité sur les enfers, sans être sorti des enfers ; et néanmoins, à cause de ces voix méchantes et ignorantes, il a voulu mourir et se lever d'entre les morts. Que dis-tu, ô hérétique, que dis-tu? J'écouterai tes raisons, tu n'a plus d'excuses ; quand tu aurais les exigences du riche dans les enfers, voilà que le Christ est ressuscité d'entre les morts; daigneras-tu l'écouter lui-même ? Tu as conçu en ta vie le désir de ce riche après sa mort, et voilà que le Christ est revenu des enfers; ce n'est ni ton père, ni ton aïeul, ils ne sont point ressuscités des morts, ceux qui ont accusé je ne sais qui d'entre nous d'avoir livré les saints livres. Mais accordons qu'ils n'aient point calomnié, qu'ils aient dit vrai. Veux-tu savoir combien cela m'importe peu ? Ecoutons ensemble ce qu'a dit celui qui est ressuscité d'entre les morts. A quoi bon tant discourir? Ecoutons, ouvrons l'Evangile, lisons ce qui s'est fait comme s'il s'accomplissait maintenant : remettons sous nos yeux le passé afin de nous mettre en mesure contre l'avenir. Voilà que le Christ ressuscité d'entre les morts se montre à ses disciples. Voici ses noces, il est l'Epoux, l'Eglise est l'Epouse. Cet Epoux que l'on disait mort, exterminé, anéanti, est ressuscité plein de vie, le voilà qui se montre aux yeux des disciples, qui se laisse toucher de leurs mains, ils touchent en effet ses plaies, ses meurtrissures qui leur avaient fait perdre l'espérance. Il se fait voir à leurs yeux, et en le touchant des mains ils le prennent pour un esprit ; car ils ont perdu tout espoir qu'il pût être sauvé. Il les exhorte, les affermit dans la foi : « Touchez et voyez, car un esprit n'a ni chair,

[1] Luc, XVI, 19, 31. — [2] Philipp. I, 23. — [3] Luc, XXIII, 43. — [4] Id. XVI, 27.

[1] Gen. XXII, 18. — [2] Ps. XXI 28.

« ni os, comme vous voyez que j'en ai [1] ». Ils le touchent, ils sont dans la joie, dans l'étonnement. « Comme ils étaient encore dans le trouble de la joie », est-il écrit dans l'Evangile. Quelquefois on ne croit que difficilement ce qui donne de la joie, quelle qu'en soit la certitude. Un certain doute qui nous rend tardifs à croire assaisonne le bonheur qui nous vient alors. Plus nous avons désespéré de ce qui nous arrive, plus notre bonheur est grand; et ce fut pour rendre leur bonheur plus doux et plus grand que le Sauveur ne voulut pas être connu tout d'abord. Il ferma les yeux de ces deux disciples qu'il rencontra parlant ensemble de leur peu d'espérance et se disant : « Nous espérions qu'il serait le Rédempteur d'Israël ». Ils l'avaient pensé, et ne le pensaient déjà plus. L'espérance n'était plus en eux, et le Christ était avec eux ; mais pour se rendre à eux, et leur ramener l'espérance. Ce fut donc seulement après, et quand ils l'eurent reconnu à la fraction du pain, qu'il se montra aux autres disciples qui le prenaient pour un esprit, qu'il leur dit : « Touchez et voyez, car un esprit n'a pas de « chair et d'os, comme vous voyez que j'en « ai ». Et comme la joie les troublait : « Avez-« vous, ajouta-t-il, quelque chose à manger ? « Il prit ce qu'ils présentèrent, le bénit, en « mangea, et leur en donna ». Il parut alors qu'il avait réellement un corps, et toute crainte d'erreur disparut aussitôt. Que fit-il ensuite ? « Ne saviez-vous donc pas qu'il fallait que « s'accomplît en moi tout ce qui est écrit à « mon sujet dans la loi de Moïse, dans les « Prophètes et dans les Psaumes? » Or, comme ils croyaient aux Prophètes et à Moïse ; car il est vrai de dire avec Abraham : « S'ils n'en « croient point à Moïse et aux Prophètes, ils « n'en croiront point à celui qui ressusciterait « d'entre les morts »; comme ils en croyaient à Moïse et aux Prophètes, et n'étaient point de ceux que reprend Abraham, ils écoutèrent ce que dit le Seigneur : « Ne saviez-vous pas qu'il « fallait que s'accomplît en moi ce qui est « écrit à mon sujet dans la loi de Moïse, dans « les Prophètes et dans les Psaumes ? » Les voilà qui en croient à Moïse et aux Prophètes, voyez comment sur leur témoignage ils croient à celui qui est ressuscité d'entre les morts. « Alors il leur ouvrit l'intelligence, afin qu'ils « comprissent les Ecritures, et il leur dit : Il fal« lait, selon qu'il est écrit, que le Christ souf« frît et qu'il ressuscitât d'entre les morts le « troisième jour ».

18. Tu vois déjà l'Epoux de l'Eglise. Ni Moïse, ni les Prophètes, n'ont gardé le silence à propos du Christ qui devait ressusciter le troisième jour, qui devait souffrir. On nous a décrit l'Epoux afin de nous faire éviter toute erreur. Mais parce que nous n'avons aucune erreur à propos de l'Epoux, il s'est trouvé certains hommes qui semblent croire ce que nous croyons au sujet de l'Epoux, et qui nous viennent dire, pour nous séparer de ses membres : Sans doute, le même Epoux que vous croyez est le même que nous croyons ; mais l'Epouse n'est point cette Eglise dont vous êtes les membres. Quelle est donc cette Epouse? C'est le parti de Donat. Voilà ton affirmation, mais est-ce bien toi qui parles, ou bien est-ce l'Epoux? Est-ce toi qui le dis, ou Dieu qui l'a dit par Moïse ? Moïse me montre l'Eglise; car Moïse a dit : « Toutes les « nations seront bénies en ta postérité ». Est-ce toi qui le dis, ou l'Esprit de Dieu par les Prophètes? Les Prophètes me montrent l'Eglise, car un Prophète m'a dit : « Toutes les « nations de la terre se souviendront du Sei« gneur, et se tourneront vers lui ». J'ai donc pour moi le témoignage de la loi et des Prophètes ; écoutons encore celui qui est ressuscité d'entre les morts. Il montre qu'il est l'Epoux, nous en avons la certitude. Il nous en a convaincus par des témoignages visibles. Car Moïse et les Prophètes avaient dit que « le « Christ devait souffrir, et se lever d'entre les « morts ». Ces paroles nous indiquent l'Epoux à vous et à moi; et dès lors ces paroles t'amèneront à croire à Moïse et aux Prophètes : croyons de même en celui qui est ressuscité d'entre les morts. Qu'il continue donc et dise : Seigneur, c'en est fait, je crois que le Christ est l'Epoux. Que nul ne me sépare des membres de votre Epouse, car si je ne faisais partie de ses membres vous ne seriez point ma tête. Parlez-moi aussi de votre Eglise; car je ne doute plus de l'Epoux. Ecoute ce qui est dit de l'Eglise ; voilà que l'Epoux continue en disant que l'on doit « prêcher en son nom la « pénitence et la rémission des péchés ». Rien de plus vrai ; la pénitence et la rémission des péchés sont prêchées en son nom. Mais où? Ici, disent les uns; là, disent les autres. Mais lui, que dit-il? « Ne les croyez

[1] Luc, XXIV, [illegible].

« point : il s'élèvera de faux Christs et de faux « Prophètes, qui diront : C'est ici, c'est là [1] ». Ce n'est point du chef qu'ils disent : « c'est ici, « c'est là »; on sait que le Christ est dans le ciel, mais c'est de l'Eglise en laquelle est le Christ qui a dit : « Voilà, je suis avec vous jus- « qu'à la consommation des siècles [2] ». Or, le Seigneur a dit : « Ne les croyez point ». Dire en effet : « C'est ici, c'est là », c'est vous montrer des parties; or, j'ai acheté le tout. Que l'Evangile me tienne encore ce langage : Dites cela vous-mêmes dans l'Evangile, vous Seigneur, qui êtes ressuscité d'entre les morts, afin qu'ils croient aussi en vous, ceux qui croient à Moïse et aux Prophètes; dites-moi cela vous-même. Je vous écoute. « Il fallait que le « Christ souffrît et ressuscitât le troisième « jour, et qu'en son nom la pénitence et la « rémission des péchés fussent prêchées « parmi toutes les nations, en commençant « par Jérusalem [3] ». Que vas-tu répondre, ô hérétique? Quand je citais Moïse, quand je citais les Prophètes, tu en appelais à celui qui devait ressusciter d'entre les morts. Voilà qu'il est ressuscité, qu'il a parlé; l'Eglise du Christ, l'Epouse du Christ n'est pas plus douteuse que n'est douteux le corps du Christ que voyaient, que touchaient ses disciples. Celui qui est ressuscité d'entre les morts nous a montré l'un et l'autre; il nous a montré la tête, montré les membres, montré l'Epoux et montré l'Epouse. Ou crois ces deux articles avec moi, ou n'en crois qu'un seul, mais pour ta damnation. Crois-tu, en effet, qu'il se soit levé d'entre les morts, et levé dans le même corps? C'est bien; puisqu'il a montré ses meurtrissures, puisqu'il s'est montré tel qu'il a été à la croix, et au sépulcre, tu as raison de croire; écoute la parole de celui en qui tu as mis ta foi : « Il faut que « la pénitence et la rémission des péchés « soient prêchées en son nom ». Où prêchées? Dans l'étendue des terres. Si je parlais ainsi moi-même, dans ma polémique, dans ma lutte contre les hérétiques, dans mes conflits sur une telle question, je ne pourrais parler contre les hérétiques d'aujourd'hui avec autant de précision que le Christ contre ceux de l'avenir. Que veux-tu de plus? Où prêche-t-on la rémission des péchés au nom du Christ? Où ? « Dans toutes les nations ». A partir d'où? « A partir de Jérusalem ». Entre dans la communion de cette Eglise. Pourquoi disputer encore? C'est dans la Jérusalem de la terre que l'Eglise a pris naissance, afin de se réjouir en Dieu dans la Jérusalem céleste. Elle commence à l'une pour se terminer à l'autre. Elle sera tout entière dans la Jérusalem du ciel, mais c'est dans celle de la terre qu'elle a commencé à croire.

[1] Matth. XXIV, 23, 24. — [2] Id. XXVIII, 20. — [3] Luc, XXIV, 13-47.

19. Vois dans les Actes des Apôtres, si je ne me trompe, comment les disciples étaient assemblés à Jérusalem, quand le Saint-Esprit descendit. Tu comprendras alors le sens de cette parole : « A partir de Jérusalem », quand tu verras ces mêmes hommes sur qui le Saint-Esprit est descendu [1] parlant toutes les langues. Pourquoi ne veux-tu point parler la langue de tous les peuples? Voilà bien que toutes les langues se font entendre, ô Jérusalem. Pourquoi celui qui reçoit maintenant le Saint-Esprit ne parle-t-il point toutes les langues? C'était alors le signe que le Saint-Esprit descendrait sur les hommes, et qu'ils parleraient la langue de tous. Que vas-tu répondre, ô hérétique? Que l'on ne donne plus l'Esprit-Saint. Je ne demande pas où on le donne, mais le donne-t-on? Si on ne le donne point, que prétendez-vous faire, en parlant, en baptisant, en bénissant? Que faites-vous? d'inutiles cérémonies? Diras-tu qu'on le donne? Alors pourquoi ceux qui le reçoivent ne parlent-ils point toutes les langues? Le don de Dieu est-il en défaut, son fruit a-t-il diminué? L'ivraie a poussé sans doute, mais aussi le froment. « Laissez croître l'une et l'autre « jusqu'à la moisson [2] ». Le Sauveur n'a point dit : Que l'ivraie croisse, et que le froment diminue; ils croissent l'un et l'autre. Pourquoi le Saint-Esprit ne se fait-il point voir dans le don des langues? Que dis-je? il se montre maintenant dans toutes les langues; l'Eglise alors n'était point répandue par toute la terre, de manière que ses membres pussent parler chez tous les peuples. Dieu alors accomplissait dans un seul homme ce qui était annoncé pour tous. Aujourd'hui le corps du Christ parle toutes les langues, et il parlera celles qu'il ne parle pas encore; car l'Eglise croîtra jusqu'à ce qu'elle occupe toutes les langues du monde. Quel n'est point l'accroissement de cette Eglise que vous avez abandonnée! Possédez avec nous ce qu'elle possède, afin d'arriver avec nous jusqu'où

[1] Act. I, 1-11, et II, 1-12. — [2] Matth. XIII, 30.

elle doit s'étendre. Je parle toutes les langues, et j'ose bien vous dire : Je suis parmi les membres du Christ, dans l'Eglise du Christ; si le corps de Jésus-Christ parle toutes les langues, je suis aussi dans toutes les langues; je parle grec, je parle syriaque, je parle hébreu, je parle la langue de tous les peuples, parce que je suis dans l'unité de tous les peuples.

20. L'Eglise donc, mes frères, a commencé par Jérusalem, pour se répandre dans toutes les contrées. Qu'y a-t-il de plus clair que ces témoignages de la loi, des Prophètes, et du Seigneur lui-même? Partout retentissent les voix des Apôtres qui rendent témoignage à notre espérance dans l'unité du corps de Jésus-Christ. Tressaillez d'être parmi le froment, supportez l'ivraie, gémissez sous le fléau, aspirez au grenier. Viendra le temps où nous nous réjouirons dans Jérusalem, dont Dieu aura fortifié les barrières. Qu'il entre, celui qui doit y entrer. Quiconque doit y entrer au grand jour, n'entre point ici sous un déguisement. Celui qui entre ici à la dérobée, demeure au dehors; le voilà dehors, sans le savoir : le van le lui montrera, les serrures le lui apprendront. Quiconque est maintenant à l'intérieur, vraiment à l'intérieur, y sera là d'une manière inébranlable; celui qui est ici-bas à l'intérieur, et en souffrance, y sera là dans la joie. Car les confins de Jérusalem sont la paix, puisque Dieu « a établi la paix « sur ses frontières ». Nous aspirons maintenant à la paix que nous ne possédons qu'en espérance. Qu'est-ce, en effet, que cette paix que nous avons en nous-mêmes? « La chair « conspire contre l'esprit, et l'esprit contre la « chair [1] ». Est-il un seul homme pour jouir d'une paix parfaite? Or, quand un seul homme aura la paix parfaite, elle sera parfaite aussi pour tous les citoyens de Jérusalem. Or, quand sera-t-elle parfaite? Quand ce corps corruptible sera revêtu d'incorruption, ce corps mortel, revêtu d'immortalité [2] ; nous aurons alors une paix entière, une paix parfaite; rien dans l'homme ne se soulèvera contre l'âme, ni elle-même contre elle-même, puisqu'elle ne sera plus meurtrie; elle ne souffrira ni de la fragilité de la chair, ni des nécessités du corps, ni de la faim, ni de la soif, ni du froid, ni de la chaleur, ni de la fatigue, ni de l'indigence, ni d'aucune querelle,

[1] [illegible] v, 17. — [2] I Cor. xv, 53.

ni même des soucieuses précautions d'éviter un ennemi et de l'aimer. Tout cela, en effet, mes frères, conspire contre nous-mêmes; la paix est loin d'être entière, d'être parfaite. Ces cris que vous poussiez tout à l'heure, au nom de la paix, viennent du désir que vous en avez : c'est le cri d'une âme qui a besoin, mais non qui est satisfaite ; car la justice ne sera parfaite qu'avec la paix parfaite. Maintenant nous avons faim et soif de la justice : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la « justice, parce qu'ils seront rassasiés [1] ». Comment seront-ils rassasiés? Quand nous jouirons de la paix. C'est pourquoi, après ces paroles : « Il a établi la paix dans tes con« fins » ; le Prophète ajoute : « Et il te ras« sasie de froment », parce que nous serons rassasiés sans éprouver aucun besoin.

21. Comme cette paix dont nous parlons, mes frères, n'est pas complétement en nous, c'est-à-dire n'est point parfaite en chacun de nous, peut-être votre âme se plaît-elle à nous écouter encore ; et pourtant, bien que le corps ne s'y refuse point, nous finirons le psaume. Je ne vous vois jamais fatigués, et néanmoins, Dieu le sait, je crains de vous être à charge ou à quelques-uns de nos frères : j'en vois plusieurs d'entre vous qui exigent de moi ce travail, et j'ai cette confiance dans le Seigneur, que mes sueurs ne seront point sans fruit. J'éprouve une grande joie, en vous voyant goûter dans la parole de Dieu un tel plaisir, que cette ardeur louable du bien, et qu'enfante le bien, l'emporte sur l'ardeur des insensés qui sont dans l'amphithéâtre. Y pourraient-ils demeurer debout aussi longtemps? Ecoutons donc le reste, mes frères, puisque tel est votre désir. Que le Seigneur me vienne en aide, qu'il soutienne mon esprit et mes forces. Le Prophète, s'adressant à la Jérusalem du ciel, lui dit : « Il a établi la paix dans tes confins, et il « te rassasie de la moelle du froment ». La faim et la soif de la justice passeront, et nous serons rassasiés. Quelle sera en effet la moelle du froment, sinon le pain qui est descendu du ciel vers nous [2] ? Comment nous rassasiera-t-il dans la patrie, celui qui nous a ainsi nourris dans notre exil?

22. Le Prophète va nous entretenir de cet exil, d'où nous passons à cette Jérusalem, où nous chanterons le Seigneur tous ensemble, où nous bénirons le Seigneur notre Dieu,

[1] Matth. v, 6. — [2] Jean, VI, 51.

nous qui serons Jérusalem et Sion, quand les serrures de nos portes seront consolidées. Que fait pour nous, dans cet exil, celui qui nous rassasiera de la moelle du froment? Il fait ce qui suit : « Il envoie son Verbe à la « terre ». Nous sommes ici-bas dans le labeur, en butte à la fatigue, à la langueur, à la mollesse, à la tiédeur : quand nous serait-il possible de nous élever, jusqu'à nous rassasier de la moelle du froment, si Dieu n'envoyait son Verbe à cette terre, dont le poids nous accable, à cette terre qui nous empêche de retourner à la patrie ? Loin de nous abandonner au désert, il nous a envoyé son Verbe, il a fait pleuvoir la manne du ciel. « C'est « lui qui a envoyé son Verbe à la terre ». Comment l'a-t-il envoyé ? quel est ce Verbe ? « Son Verbe court jusqu'à la rapidité ». Il ne dit point que ce Verbe est rapide, mais « qu'il « court jusqu'à la vitesse même ». Comprenons, mes frères; le Prophète ne pouvait choisir un terme plus propre. Avoir chaud, c'est l'effet de la chaleur ; avoir froid, l'effet du froid, et marcher rapidement, un effet de la rapidité. Mais qu'y a-t-il de plus chaud que la chaleur, qui échauffe tout ce qui est chaud, de plus froid que ce même froid que subit tout ce qui se refroidit, de plus rapide que cette rapidité que subit tout ce qui va rapidement? On peut dire de beaucoup de choses qu'elles vont rapidement, les unes plus, les autres moins ; et une chose est plus rapide à mesure qu'elle participe plus à la rapidité. Plus sa part est grande, plus grande est sa rapidité ; moins sa part est grande, moins grande est sa rapidité. Dès lors, quoi de plus rapide que la rapidité elle-même? Comment donc se répand cette parole : « Jusqu'à la ra« pidité ? » Renchéris autant qu'il te plaira sur la rapidité du Verbe ; dis, si tu le veux, qu'il est plus rapide que tel ou tel objet, plus rapide que les oiseaux, que les vents, que les anges. Y a-t-il rien qui s'élance avec rapidité, comme la rapidité elle-même ? « Jusqu'à la rapidité », dit le Prophète. Qu'est-ce, mes frères, que la vitesse ? Elle est partout, et n'est point dans quelque partie séparée. Or, c'est le propre du Verbe de Dieu, de n'être point dans quelque partie séparée, d'être partout le Verbe et par lui-même, d'être le vertu de Dieu et la sagesse de Dieu[1] avant d'avoir pris notre chair. Si nous nous représentons Dieu dans la forme de Dieu, le Verbe est égal au Père; il est cette sagesse dont il est dit : « La sagesse atteint « d'une extrémité à l'autre avec force[1] ». Quelle vitesse ! « Elle atteint d'une extrémité « à l'autre avec force ». Mais c'est peut-être sans se mouvoir qu'elle y atteint. Si elle ressemblait à un vaste bloc de pierre qui occupe un espace, on dirait qu'elle atteint d'une extrémité à l'autre de cet espace, et sans mouvement. Que disons-nous donc ? Ce Verbe est-il sans mouvement, et cette sagesse est-elle stupide ? Que devient alors ce qui est dit de l'Esprit de sagesse ? Car au nombre des qualités qu'on lui donne, il est écrit qu'il est « délié, mobile, certain, incorruptible[2] ». Donc la sagesse de Dieu est mobile. Si donc elle a de la mobilité, quand elle touche un objet, n'en touche-t-elle pas un autre ? ou abandonne-t-elle celui-là pour toucher celui-ci? Où serait alors la vitesse ? Car telle est la vitesse, qu'elle est partout en tout lieu, et renfermée nulle part. Mais pour élever jusque-là nos pensées, nous avons trop de lenteur dans l'esprit. Qui peut concevoir ces choses ? J'en ai dit, mes frères, ce que j'ai pu, si tant est que j'y ai pu comprendre quelque chose, et vous avez compris comme vous l'avez pu. Mais que dit l'Apôtre ? « Gloire à celui qui peut faire « au-delà de ce que nous demandons, ou de « ce que nous pouvons comprendre[3] ». Que veut-il nous montrer par là ? Que toutes les fois que nous comprenons une chose, nous ne la comprenons pas telle qu'elle est. Pourquoi ? C'est que « le corps corruptible appesantit « l'âme[4] ». Donc sur la terre nous demeurons froids, tandis que la vitesse n'est que chaleur; que tout ce qui a plus de chaleur a plus de vitesse, comme tout ce qui est plus froid est aussi plus pesant. Nous sommes lents, donc nous sommes froids. Quant à la sagesse, elle court jusqu'à la rapidité. Elle est donc toute de feu, et « nul ne se dérobe à sa chaleur[5] ».

23. Pour nous que le froid du corps a ralentis, qui ployons sous la chaîne de cette vie corruptible, n'avons-nous donc nulle espérance d'avoir notre part à ce Verbe qui court jusqu'à la vitesse ? Ou même nous aurait-il délaissés, quand le poids du corps nous entraîne si bas ? N'est-ce point ce même Verbe qui nous a prédestinés avant notre naissance en un corps lourd et mortel ? C'est donc celui

[1] I Cor. I, 24.

[1] Sag. VIII, 1. — [2] Id. VII, 22. — [3] Ephés. III, 20. — [4] Sag. IX, 15. — [5] Ps. XVIII, 7.

qui nous a prédestinés qui a donné à la terre la neige, ou nous-mêmes. Arrivons à ces versets obscurs du psaume; déroulons ces voiles qui les couvrent, puisque votre avidité pour la parole de Dieu s'accroît à mesure que nous vous parlons. Nous voici donc lents sur la terre, et en quelque sorte gelés ici-bas. Il en est de nous comme de la neige, qui gèle dans les hauteurs et descend en bas ; de même, à mesure que la charité se refroidit [1], la nature humaine descend sur cette terre, et sous l'enveloppe d'un corps tardif devient semblable à la neige. Mais dans cette neige il y a des fils prédestinés de Dieu. Car Dieu « donne « la neige comme la laine ». Qu'est-ce à dire: comme la laine? C'est-à-dire qu'il doit tirer parti de cette neige qu'il a donnée, de ces hommes froids et lents d'esprit qu'il a prédestinés. La laine est la matière d'un vêtement ; en voyant la laine on comprend qu'elle est destinée à vêtir. Donc parce que Dieu a prédestiné ceux qui pour un temps sont froids et rampent sur la terre, qui n'ont point encore la ferveur de l'esprit de charité (car le Prophète encore ici parle de prédestination), Dieu a fait de ces hommes une laine dont il se fera un vêtement. C'est donc avec raison que, sur la montagne, les vêtements du Christ brillèrent comme la neige [2]. La robe du Christ devint blanche comme la neige, comme si déjà il se fût fait une robe de cette neige qu'il a donnée comme la laine, ou de ceux qui languissaient encore, quoique prédestinés. Mais attendez quelque peu ; vois ce qui suit : Parce qu'il les a donnés comme la laine, il s'en fait un vêtement. On dit en effet de l'Eglise qu'elle est la robe du Christ, comme on dit qu'elle est le corps du Christ ; de là cette parole de l'Apôtre : « Afin de faire paraître « devant lui une Eglise pleine de gloire, sans « tache et sans ride [3] ». Oui, qu'il montre devant lui une Eglise pleine de gloire, sans tache et sans ride ; qu'il se fasse une robe de cette laine, qu'il a prédestinée quand elle était neige encore. De ces hommes encore incrédules, froids et pesants, qu'il se fasse un vêtement, un vêtement de cette laine ; afin qu'il en lave les taches et la purifie par la foi ; et pour en effacer les rides, qu'il l'étende sur la croix. « Il donne la neige comme la laine ».

24. S'ils sont prédestinés, il faut qu'ils soient appelés. « Car il a appelé ceux qu'il a prédes-« tinés [1] ». Comment sont-ils appelés, et tirés de la langueur de ce corps dont ils font partie, pour recouvrer la santé? Comment sont-ils appelés? Ecoute l'Evangile : « Ce ne sont point « les justes, mais les pécheurs, que je suis venu « appeler à la pénitence [2] ». Cette prédestination, quand il est neige encore, porte l'homme à connaître sa torpeur, à confesser son péché ; cette vocation l'amène à la pénitence. Dieu dès lors, « qui donne la laine comme la neige », pour s'en faire un vêtement, appelle aussi à la pénitence, et « répand les frimas comme la « cendre ». Qui donc répand les frimas comme la cendre? Celui qui donne la neige comme la laine. Il appelle à la pénitence les prédestinés, car ceux qu'il a prédestinés, dit l'Apôtre, il les a aussi appelés. Or, la cendre est le symbole de la pénitence. Ecoute celui qui appelle à la pénitence, dans les reproches qu'il fait à quelques villes : « Malheur à toi, Corozaïn ! « Malheur à toi, Bethsaïda ! Car si les prodiges « accomplis au milieu de vous avaient été « accomplis autrefois dans Tyr et dans Sidon, « elles auraient fait pénitence dans le cilice et « dans la cendre [3] ». C'est donc lui qui répand les frimas comme la cendre. Qu'est-ce à dire, qu'il répand les frimas comme la cendre? Quand on appelle un homme à connaître Dieu, et qu'on lui dit : Goûte la vérité, il commence à vouloir goûter cette vérité, mais il n'y suffit point, il se voit dans une obscurité qu'il ne remarquait point auparavant. Ce frimas ou brouillard t'apprend d'abord que tu ne sais rien, afin de t'apprendre ce qu'il faut savoir, et de te montrer que tu es trop faible pour comprendre ce qu'il est nécessaire de connaître. Car si, nonobstant ce brouillard, tu as la présomption de croire que tu sois quelque chose, l'Apôtre te dira : « Quiconque se flatte de savoir « quelque chose, ne sait pas même comment « il doit savoir [4] ». Tu n'as donc rien compris encore, tu es encore dans le brouillard. Mais il ne t'abandonne pas, celui qui allume pour toi le flambeau de sa chair. Pour ne pas errer dans le brouillard, suis-le par la foi. Mais parce que tu essaies de voir sans en être capable encore, repens-toi de tes péchés ; voilà que le brouillard est répandu comme la cendre. Conçois enfin un repentir de ton obstination contre Dieu, conçois un vif regret d'avoir suivi tes voies dépravées. Tu sens combien il est

[1] [illegible] xxiv, 12. — [2] Id. xvii, 2. — [3] Ephés. v, 27.

[1] Rom. viii, 30. — [2] Matth. ix, 13. — [3] Id. xi, 21. — [4] I Cor. viii, 2.

difficile d'arriver à la vision bienheureuse; et il te deviendra salutaire, ce brouillard que Dieu répand comme la cendre. Tu es encore un brouillard, mais comme la cendre; car les pénitents se roulent dans la cendre, témoignant ainsi, mes frères, qu'ils ressemblent à cette poussière, et disant à leur Dieu : « Je ne « suis que cendre ». On lit en effet quelque part dans l'Ecriture : « Je me suis méprisé, et « j'ai rougi de moi, en me comparant à la « boue et à la cendre [1] ». Telle est l'humilité du pénitent. Quand Abraham parle à son Dieu, et qu'il veut qu'on lui découvre l'embrasement de Sodome : « Je ne suis », dit-il, « que terre et que cendre [2] ». N'est-ce point toujours cette humilité que l'on retrouve dans les grandes âmes et dans les saints? Donc le Seigneur répand le brouillard comme la cendre; pourquoi? « Parce qu'il appelle « ceux qu'il a prédestinés [3], lui qui n'est point « venu pour appeler à la pénitence les justes, « mais les pécheurs [4] ».

25. « Il envoie son cristal comme des mor« ceaux de pain ». Il n'est pas besoin de nous fatiguer encore à expliquer ce qu'est le cristal. Nous en avons dit un mot, que sans doute votre charité n'a point oublié. Que signifie donc : « Il envoie son cristal comme des mor« ceaux de pain [5] ? » De même que la neige vient de lui parce qu'elle désigne les prédestinés; de même que le brouillard vient de lui, parce qu'il désigne ceux qu'il appelle à la pénitence après les avoir prédestinés ; ainsi le cristal lui appartient en quelque sorte. Qu'est-ce que le cristal? Un corps très-dur, fortement congelé, et qu'on ne saurait dissoudre facilement comme la neige. Cette neige de plusieurs années, durcie pendant de longs siècles, prend le nom de cristal; et voilà ce que Dieu envoie comme des morceaux de pain. Que veut dire tout ceci ? Des pécheurs très-endurcis ne sauraient plus être comparés à la neige, mais bien au cristal ; et toutefois ils sont prédestinés et appelés, quelques-uns même l'ont été de manière à nourrir les autres, à leur être utiles. Et qu'est-il besoin de vous citer ici tel ou tel que nous connaissons? Chacun de vous peut se rappeler combien étaient endurcis, et se roidissaient contre la vérité quelques hommes qu'il a connus, et qui prêchent aujourd'hui cette même vérité ; les voilà devenus des morceaux de pain. Quel est ce pain unique? « Quoique nous soyons plusieurs », dit l'Apôtre, « nous ne sommes qu'un en Jé« sus-Christ [1]. Nous ne sommes tous qu'un seul « pain, un seul corps [2] ». Si donc le corps du Christ est un seul pain, ses membres sont des morceaux de pain. Il change en ses membres quelques cœurs endurcis, qu'il fait servir à la nourriture des autres. Pourquoi chercher si loin des exemples? Il en est un bien connu, celui de l'apôtre saint Paul. Rien n'est plus connu que ce grand homme, rien de plus doux, rien de plus familier dans les saintes Ecritures. S'il en est d'autres qui soient devenus du pain après avoir été endurcis comme lui, qu'au nom de saint Paul ils vous reviennent à la mémoire comme des exemples, afin d'expliquer le sens de cette parole : « Il « envoie son cristal comme des morceaux de « pain ». L'apôtre saint Paul était donc un cristal, un cristal dur, rebelle à la vérité, déclamant contre l'Evangile, comme pour s'endurcir contre le soleil. Il était dur ce nourrisson de la loi, disciple du docteur de la loi Gamaliel [3]. Il n'écoutait ni Moïse, ni les Prophètes, qui annonçaient le Christ. Quelle dureté ! Les nations, il est vrai, n'écoutaient point les Prophètes, n'écoutaient point Moïse, elles étaient froides, mais n'étaient pas un cristal. Il était bien plus endurci, cet homme croyant aux paroles qui annoncent le Christ, et ne croyant point au Christ qu'il avait devant lui. Donc, parce qu'il était un cristal, il paraissait net et brillant, mais il était dur et fortement congelé. Comment paraissait-il net et brillant? « Hébreu, et fils d'Hébreux, et Pharisien en « ce qui regarde la loi ». C'est l'éclat du cristal. Vois maintenant combien il est dur : « Quant au zèle pour le judaïsme, persécu« teur de l'Eglise du Christ [4] ». Il était, cet homme endurci, et plus endurci peut-être que tous les autres, il était parmi ceux qui lapidaient le martyr saint Etienne. Il gardait les habits de ceux qui le lapidaient, le lapidant ainsi par les mains de tous.

26. Nous comprenons donc, et la neige, et le brouillard, et le cristal : Dieu veuille souffler et les dissoudre. S'il ne le fait, s'il ne dissout lui-même une glace si dure, « qui pourra « subsister sous la rigueur de son froid? » En face de son froid ; du froid de qui? de Dieu.

[1] Job, XXX, 19. — [2] Gen. XVIII, 27. — [3] Rom. VIII, 30. — [4] Matth. IX, 13. — [5] Ps. CXLVII, 17.

[1] Rom. XII, 5 — [2] I Cor. X, 17.— [3] Act. XXII, 3. — [4] Philipp. III, 5.

D'où vient qu'il est le froid de Dieu? Qu'il abandonne le pécheur, qu'il ne l'appelle point, qu'il ne lui ouvre point l'esprit, qu'il ne répande pas en lui sa grâce, que l'homme dissolve, s'il le peut, les glaces de sa folie. Il ne le peut. Pourquoi ne le peut-il? « Qui « pourra se maintenir en présence de son « froid ? » Vois-le se durcir comme une glace, et dire : « Je sens dans mes membres une « autre loi qui est contraire à la loi de l'es- « prit, et qui me retient captif sous la loi des « péchés qui est dans mes membres. Malheu- « reux homme que je suis, qui me délivrera du « corps de cette mort ? » Voilà que le froid me saisit et me glace ; quelle chaleur viendra me délier, afin de prendre ma cause ? « Qui me « délivrera du corps de cette mort? Qui pourra « se maintenir en présence de son froid ? » Qui pourra se délivrer si Dieu ne le délivre ? D'où vient la délivrance ? « De la grâce de Dieu « par Notre-Seigneur Jésus-Christ [1] ». Ecoute la grâce de Dieu, dans notre psaume : « Il « envoie son cristal comme des morceaux de « pain : qui pourra se maintenir en présence « de son froid ? » Faut-il donc désespérer? Loin de là. Car le Prophète continue : « Il en- « verra son Verbe, qui va les dissoudre [2] ». Arrière donc tout désespoir, et pour la neige, et pour le brouillard, et pour le cristal. La neige est en effet comme la laine dont on fait un vêtement. Le brouillard trouve le salut dans la pénitence ; puisque « Dieu appelle « ceux qu'il a prédestinés [3] ». Quel que soit l'endurcissement des prédestinés, bien que le temps ait endurci leur glace, et les ait chan- gés en cristal, ils ne seront point trop durs pour la divine miséricorde. « Dieu enverra « son Verbe, qui va les dissoudre ». Qu'est-ce à dire, « les dissoudre ? » Ne donnons pas à cette expression une interprétation défavorable, elle signifie que Dieu les fondra, les rendra li- quides. C'est en effet l'orgueil qui les endur- cit ; et l'on donne avec raison à l'orgueil le nom d'engourdissement ; car tout ce qui est engourdi est froid. Or, les hommes qui ont ressenti un froid vif nous disent tous les jours : Je suis engourdi. Donc l'orgueil est un en- gourdissement. « Dieu enverra son Verbe et « les fera couler ». Et de fait, des amas de neige se liquéfient et s'abaissent sous l'action de la chaleur. Le froid donc élève un monceau de neige, et l'orgueil élève les insensés. « Dieu « enverra son Verbe, et les rendra liquides ». Voilà donc Saul qui est un cristal endurci après la mort et la lapidation d'Etienne; son endur- cissement le rendit insensible contre le Christ, et il vient demander aux prêtres des lettres contre les chrétiens, ne respirant que le meur- tre. Le voilà endurci, c'est un glaçon en face du feu de Dieu. Quels que soient néanmoins son endurcissement et sa glace, voilà que ce- lui qui envoie son Verbe, et qui les rend li- quides, s'écrie avec feu du haut du ciel : « Saul, Saul, pourquoi me persécuter [1] ? » Parole unique, et néanmoins ce cristal si dur est dissous. « Il enverra son Verbe, et les ren- « dra liquides ». Ne désespérons pas du cristal, encore moins de la neige, ou du brouillard. Non, que le cristal ne nous désespère point. Ecoutez une parole de ce même cristal : « J'ai « été d'abord blasphémateur, persécuteur, in- « sulteur ». Mais pourquoi Dieu a-t-il liquéfié ce cristal? Pour que la neige ne désespère point d'elle-même. Car le même cristal ajoute : « J'ai obtenu miséricorde, afin que le Christ « fît éclater en moi toute sa patience, et que « je servisse d'exemple à ceux qui doivent « croire en lui pour la vie éternelle [2] ». Tel est donc le cri de Dieu aux nations : J'ai fondu le cristal, venez, ô vous qui êtes la neige. « Il « enverra son Verbe, et les rendra liquides, « son esprit soufflera, et les eaux couleront ». Voilà que le cristal et les neiges se dissolvent, et s'en vont en eaux ; qu'ils viennent, ceux qui ont soif, et qu'ils boivent. Saul était dur comme le cristal, et il persécuta Etienne jus- qu'à la mort ; et voilà que Paul, devenu eau vive, invite les nations aux véritables sources. « Son esprit soufflera, et les eaux couleront ». C'est un esprit de chaleur, et de là vient cette parole d'un autre psaume : « Seigneur, chan- « gez notre captivité, comme les torrents au « souffle du Midi [3] ». Jérusalem captive à Ba- bylone était gelée en quelque sorte au souffle du Midi ; cette glace de la captivité s'est fon- due, et la ferveur de la charité s'est élancée vers Dieu. « Son esprit soufflera et les eaux « couleront. Il se formera en eux une source « d'eau qui jaillira jusqu'à la vie éternelle [4] ».

27. « Il annonce sa parole à Jacob, ses dé- « crets et ses jugements à Israël [5] ». Quels décrets et quels jugements? Il déclare que toutes les douleurs endurées par les hommes,

[1] Rom. VII, 23-25. — [2] Ps. LXLVII, 18. — [3] Rom. VIII, 30.

[1] Act. IX, 1-4. — [2] I Tim. I, 13, 16. — [3] Ps. CXXV, 4. — [4] Jean, IV, 14. — [5] Ps. CXLVII, 19.

quand ils n'étaient que neige, ou frimas, ou cristal, est le juste châtiment de leur orgueil et de leur révolte contre Dieu. Remontons à l'origine de notre chute, et voyons combien le psaume a dit vrai quand il chante : « J'ai « péché avant d'être humilié [1] ». Mais celui qui dit : « J'ai péché avant d'être humilié », dit aussi : « C'est pour mon bien que vous « m'avez humilié, afin que j'apprenne les « moyens de votre justice [2] ». Ces moyens de justice, Dieu les a enseignés à Jacob, en mettant Jacob en lutte avec un ange ; et dans la personne de cet ange le Seigneur luttait lui-même. Jacob le retint, lui fit violence pour le retenir, et parvint à le retenir en effet. Dieu se laissa retenir par miséricorde, et non par faiblesse. Jacob lutta donc, et prévalut, et retint le Seigneur : et il pria celui qu'il semblait avoir vaincu, de le bénir [3]. Quelle idée se faisait-il de cet adversaire contre qui il luttait, et qu'il retenait ? Pourquoi le retenir, et user ainsi de violence ? « C'est que le royaume « des cieux souffre violence, et que les violents « seuls peuvent le ravir [4] ». Pourquoi donc lutter, sinon parce qu'il faut de grands efforts ? Pourquoi ne recouvrons-nous qu'avec peine ce que nous perdons si facilement ? C'est afin que cette peine à le recouvrer nous apprenne à ne point le perdre. Que l'homme donc s'efforce de conserver ; et il sera plus ferme à conserver ce qu'il n'aura recouvré qu'avec peine. Donc le Seigneur manifesta ses desseins à Jacob, à Israël ; et pour parler plus clairement, c'est par un juste décret du Seigneur que les justes doivent subir ici-bas les fatigues, les dangers, les chagrins et les douleurs. Celui-là seul peut dire qu'il a souffert sans sujet, bien que ce ne soit pas absolument sans sujet, puisque c'était pour nous, qui seul peut dire aussi : « Je payais ce que je n'avais « point enlevé [5] », qui seul peut dire : « Voici « venir le prince de ce monde, et il ne trouvera « rien en moi ». Comme si quelqu'un lui disait : Pourquoi donc souffrez-vous ? il ajoute : « Mais afin que tous comprennent que j'ac« complis la volonté de mon Père, levez-vous, « sortons d'ici [6] ». Quant aux autres, qui souffrent tous pour leurs péchés, par un juste jugement de Dieu, et quand même ils souffriraient pour la justice, qu'ils ne s'arrogent pas l'honneur de souffrir innocemment comme le Christ. Ecoute l'apôtre saint Pierre : « Il est temps que le jugement « commence par la maison du Seigneur ». Quand il exhorte les martyrs, les témoins de Dieu, à supporter avec patience les menaces et les fureurs du monde, il leur dit : « Il est « temps que le jugement commence par la « maison du Seigneur ; si donc il commence « par nous, quelle sera la fin de ceux qui ne « croient point à l'Evangile ? Si le juste est « à peine sauvé, où paraîtront le pécheur et « l'impie [1] ? Le Seigneur annonce à Jacob sa « parole, ses décrets et ses justices à Israël ».

28. « Il n'a point traité ainsi toutes les na« tions ». Que nul ne vienne vous tromper ; on n'a prêché à aucun peuple ce secret de Dieu qui condamne à la douleur le juste et l'injuste, ni comment tous l'ont mérité, ni comment la grâce de Dieu délivre le juste, et non pas ses mérites. Que faisons-nous donc, si ce décret n'a été prêché à aucun peuple, mais seulement à Jacob, seulement à Israël ? Où serons-nous ? Dans Jacob, dans Israël. « Il « ne leur a point manifesté ses jugements ». A qui ? A tous les peuples. Pourquoi toutes les neiges ont-elles été appelées après que le cristal a été fondu ? Comment toutes les nations ont-elles été appelées après que Paul a été justifié ? Comment, sinon afin qu'elles fussent dans Jacob ? On a coupé l'olivier sauvage pour le greffer sur l'olivier franc [2]. Ils appartiennent maintenant à l'olivier ; on ne doit plus les nommer les nations, mais une seule nation en Jésus-Christ, la nation de Jacob, le peuple d'Israël. Pourquoi la nation de Jacob, la nation d'Israël ? Parce que Jacob est issu d'Isaac, et Isaac d'Abraham. Or, que fut-il dit à Abraham ? « En ta postérité seront « bénies toutes les nations [3] ». Cette même parole a été répétée à Isaac et à Jacob. Nous appartenons donc à Jacob, puisque nous appartenons à Isaac, nous appartenons à Abraham. Car la postérité d'Abraham, ce n'est ni moi qui le dis, ni aucun autre homme, c'est saint Paul qui le dit, cette postérité c'est le Christ. Et il ajoute : « L'Ecriture ne dit point : « Et dans ceux qui naîtront de vous, comme « s'il y avait plusieurs ; mais elle dit, comme « en parlant d'un seul : En celui qui naîtra « de vous, et c'est le Christ [4] ». Si donc il n'y a qu'une seule postérité, qu'un seul Jacob,

[1] Ps. CXVIII, 67. — [2] Id. 71. — [3] Gen. XXXII, 24-26. — [4] Matth. XI, 12. — [5] Ps. LXVIII, 5. — [6] Jean, XIV, 30, 31.

[1] I Pierre, IV, 4, 17, 18. — [2] Rom. XI, 17. — [3] Gen. XXII, 18 ; XXVI, 4 ; XXVIII, 14. — [4] Gal. III, 16.

qu'un seul Israël, tous les peuples ne sont qu'un seul peuple en Jésus-Christ. Ce que Dieu a révélé à Jacob et à Israël appartient donc aux nations : et l'on doit regarder comme appartenant aux autres peuples ceux-là seulement qui refusent de croire au Christ, refusent d'abandonner l'olivier sauvage et d'être entés sur l'olivier franc. Elles demeureront dans les forêts, ces branches amères et stériles. Mais que Jacob soit dans la joie. Qu'est-ce que Jacob? Le supplantateur, car Jacob supplanta son frère [1]. « Une partie d'Israël est tombée dans l'aveu« glement, jusqu'à ce que soit entrée la plé« nitude des nations [2] ». Jacob est donc devenu Israël. Qu'est-ce à dire Israël? Ecoutons ceci, nous tous qui sommes Israël, écoutons ; soit vous qui êtes ici parmi les membres du Christ, soit ceux qui sont au dehors, sans être dehors néanmoins, soit ceux qui sont parmi les peuples, partout au dehors et partout à l'intérieur. Qu'Israël écoute lui-même ce Jacob devenu Israël. Que signifie Israël? Qui voit Dieu. Où verra-t-il Dieu ? Dans la paix. Dans quelle paix? La paix de Jérusalem ; car c'est Dieu qui a établi tes confins dans la paix. C'est là que nous louerons le Seigneur, nous tous qui ne serons qu'un seul dans un seul et pour un seul, puisque désormais nous ne serons plus dispersés.

[1] Gen. XXVII, 36. — [2] Rom. XI, 25.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXLVIII.

SERMON AU PEUPLE.

L'ESPÉRANCE DANS L'EXIL.

Le temps, qui précède Pâques, temps de pénitence, est le symbole de la vie terrestre, vie pénible, comme le temps qui suit Pâques, temps de joie, est le symbole de la vie du ciel ; de même qu'il y a en Jésus-Christ le temps de la passion et celui de la gloire. Cette vie future a pour refrain l'*Alleluia* que les méchants peuvent bien chanter avec nous en cette vie, mais non dans l'autre.

Louer Dieu ne se dit pas seulement de la parole, mais aussi de l'action ; et comme un mot du Maître met en moi tout un empire, ainsi le maître qui est en nous fait agir nos membres : si c'est Dieu, l'action est bonne ; elle est mauvaise, si c'est le diable.

Tout d'abord, le Prophète invite les créatures du ciel. Or, parmi les créatures, les unes connaissent et aiment Dieu ; d'autres, qui sont sans intelligence, contribuent néanmoins à l'harmonie de l'univers ; et comme elles font louer Dieu, elles-mêmes louent Dieu en quelque manière. Ainsi donc, dans le ciel les esprits, sur la terre les hommes louent Dieu directement ; tandis que les animaux et les plantes sont seulement pour nous une occasion de le louer.

Ce psaume est d'Aggée et de Zacharie qui, pendant la captivité, annonçaient la fin des malheurs et prophétisaient en figure la Jérusalem d'en haut, après la captivité de cette vie pleine de misères. Qu'elles bénissent Dieu, ces créatures du ciel où règne la paix, qui sont l'œuvre de Dieu, qu'a faites le Verbe, qui sont établies pour l'éternité, et qui ont pour précepte de louer Dieu. Nous aussi nous bénirons Dieu : nous en avons pour gage son amour qui l'a conduit à la mort, sa chair qui est une portion de nous-mêmes, et qui est glorifiée au ciel. Descendant sur la terre, le Prophète invite à louer Dieu les abîmes ou tout ce qui fournit des eaux dans les airs, et les contient sur la terre, ainsi que les dragons et les éléments inférieurs qui obéissent à la parole de Dieu. Arrière celui qui attribue au hasard tous les phénomènes ! Dieu, qui a créé l'homme, prend soin d'un faible insecte et donne à chaque contrée ce qui lui convient, à chaque demeure ses habitants. De là ces harmonies qui nous élèvent jusqu'à leur auteur.

Mais pourquoi la foudre va-t-elle frapper les montagnes, et non les voleurs ? Dieu, qui veut la conversion de tous, peut en agir ainsi pour nous ramener par la crainte. Qu'il frappe l'innocent, peu importe, puisque la mort est un bien pour l'innocent. Comment sont morts les martyrs que Dieu aimait ? Ne blâmons rien ; croyons que tout est bien, quoique nous n'en comprenions pas la raison.

Tout ce qui est dans le ciel confesse Dieu, comme tout ce qui est sur la terre ; c'est-à-dire qu'à la vue des créatures on proclame la gloire de Dieu qui élève la force de son peuple, et cette force est le Christ qui a paru mortel ici-bas, mais qui est ressuscité pour nous ressusciter avec lui. Que tous les saints bénissent Dieu, c'est-à-dire ceux qui s'approchent de Dieu par la foi d'Abraham.

1. Notre occupati onen cette vie, mes frères, doit être de louer Dieu : car cette louange du Seigneur constituera le bonheur de notre vie à venir ; et nul ne peut avoir part à cette vie future, s'il ne s'y exerce dès celle-ci. Maintenant donc nous prions Dieu, mais nous

prions aussi. Louer Dieu est une joie, le prier c'est gémir. De grands biens nous sont promis, et nous ne les possédons point encore; mais comme celui qui nous les a promis est véridique, nous nous réjouissons dans l'espérance, et comme nous ne les possédons point, nous aspirons, nous gémissons. Il nous est avantageux de persévérer dans ce désir, jusqu'à ce que les promesses que nous attendons soient accomplies, que notre gémissement soit passé, pour faire place uniquement à la louange. C'est pour désigner ces deux époques, dont l'une se passe dans les amertumes et les tribulations de cette vie, l'autre dans la sécurité, dans l'allégresse éternelle, que nous célébrons deux temps bien différents, l'un qui précède, l'autre qui suit la fête de Pâques. Le temps qui précède Pâques est le symbole des tribulations actuelles; le temps où nous sommes, et qui suit Pâques, est le symbole de cette félicité dont nous jouirons plus tard. Nous célébrons dès lors avant Pâques notre vie actuelle; et après Pâques, nos fêtes sont le symbole de ce bonheur qui n'est point encore le nôtre. Aussi l'un de ces temps est-il passé dans le jeûne et la prière, et dans l'autre, nous nous relâchons de nos jeûnes, pour chanter les louanges de Dieu; c'est ce que nous marque le cantique *Alleluia*, qui en latin signifie « louez Dieu », comme vous le savez. L'un de ces temps précède la résurrection du Seigneur; l'autre la suit et nous marque la vie future que nous ne possédons pas encore : ce n'est en effet qu'après notre résurrection que nous jouirons des biens figurés par le temps qui suit la résurrection du Christ. Nous avons dans notre chef la figure de ces deux états; et la passion du Seigneur nous montre ce qu'est pour nous la vie présente, le labeur, la peine, et à la fin la mort; mais sa résurrection et sa gloire nous désignent cette vie qui doit être la nôtre quand il viendra pour rendre à chacun selon ses mérites, des biens aux bons, des châtiments aux méchants. Aujourd'hui, sans doute, tous les méchants peuvent chanter avec nous l'*Alleluia*; toutefois, s'ils persévèrent dans leur malice, le cantique de l'*Alleluia* pourra bien être sur leurs lèvres, mais ils ne pourront obtenir cette vie future qui accomplira en réalité ce que nous n'avons aujourd'hui qu'en figures, parce qu'ils n'auront pas voulu méditer avant son avènement, et posséder par avance ce qui était à venir.

2. Maintenant donc, mes frères, nous vous exhortons à louer Dieu, et c'est ce que nous nous disons mutuellement dans ce seul mot *Alleluia*. Louez le Seigneur, dis-tu à l'un. Louez le Seigneur, te répondra l'autre; et s'exhorter mutuellement, c'est faire dès lors ce que l'on s'exhorte à faire. Mais louez-le de tout vous-mêmes ; c'est-à-dire, non-seulement de la langue, mais de la voix, mais aussi de toute votre conscience, dans toute votre vie, dans tous vos actes. Nous louons Dieu dans l'Eglise, maintenant que nous y sommes assemblés; et que chacun se retire chez soi, il semble dès lors interrompre cette louange. Mais qu'il ne cesse de bien vivre, et il ne cesse de louer Dieu. Cesser de louer Dieu, c'est t'écarter de la justice, et de tout ce qui lui plaît. Si jamais tu ne t'éloignes du bien, ta langue peut bien se taire, mais ta vie est un chant, et Dieu a l'oreille sur ton cœur. De même, en effet, que notre oreille entend notre voix, l'oreille de Dieu entend nos pensées. Or, il est impossible que les actes d'un homme soient mauvais quand il a de saintes pensées. Car l'action vient de la pensée, et nul ne peut rien faire au dehors ni mouvoir les membres de son corps, si la pensée ne l'a ordonné tout d'abord. Ainsi en est-il des ordres que donne l'empereur dans l'intérieur de son palais, et qui se répandent par tout l'empire romain, et s'accomplissent visiblement dans les provinces. Quel mouvement ne soulève pas la seule parole du maître assis dans son palais? Un mouvement de ses lèvres quand il parle, met en émoi toute une province pour exécuter l'ordre donné. Ainsi chaque homme a dans soi-même un empereur qui siége dans son cœur. S'il est bon, il ordonne le bien, et le bien se fait; s'il est mauvais, il ordonne le mal, et c'est le mal qui se fait. Que le Christ y siége, et alors que pourra-t-il ordonner, sinon le bien? Quand le diable en est en possession, que peut-il commander autre que le mal? Or, Dieu a voulu laisser à ton choix auquel des deux tu veux préparer une place dans ton cœur, à Dieu ou au diable. Quand tu l'auras préparée, celui qui possédera ton cœur y commandera. Donc, mes frères, ne vous en tenez pas seulement au bruit; quand vous louez Dieu, louez-le pleinement. Chantez de la voix, chantez par une vie sainte, chantez par vos

actions. Et s'il est encore pour vous des gémissements, des tribulations, des épreuves, ayez l'espérance que ces maux passeront et que viendra le jour où nous bénirons tous le Seigneur. Ce psaume, qui est clair et qu'il nous faut seulement parcourir, assigne un rang à toutes les créatures qui louent le Seigneur, et les engage à le louer comme s'il les eût trouvées muettes.

3. « Louez le Seigneur du haut des cieux [1] ». Il semble que le Prophète a trouvé dans le ciel des créatures qui ne chantent point le Seigneur, et qu'il les engage à se lever pour le bénir. Et toutefois, le ciel n'a jamais interrompu ses louanges en l'honneur du Créateur, la terre n'a jamais cessé de le bénir. Il est néanmoins des créatures qui ont un esprit capable de louer Dieu, et le louent dans cet amour qui fait que Dieu leur plaît. Car nul n'a de louanges que pour l'objet de ses complaisances. Il en est aussi d'autres qui n'ont point cet esprit de vie, cette intelligence capable de louer Dieu, mais qui sont bonnes en elles-mêmes, parfaitement placées à leur rang, et contribuent ainsi à la beauté de cet univers que le Seigneur a créé. Sans doute par elles-mêmes elles n'ont pour louer Dieu ni la voix, ni le cœur ; mais pour l'homme intelligent qui les considère, elles deviennent un sujet de louer Dieu, et par cela même qu'elles sont un sujet de louanges en l'honneur de Dieu, elles-mêmes louent Dieu en quelque manière. Ainsi, par exemple, au ciel tout ce qui a l'esprit de vie, tout ce qui jouit d'une pure intelligence, pour contempler le Seigneur, et l'aimer sans fatigue, tous ces esprits louent le Seigneur. Sur la terre, les hommes louent le Seigneur, eux qui ont reçu de lui l'intelligence pour discerner le bien et le mal, pour connaître la créature et le Créateur, la pensée pour méditer ses œuvres, les discerner, s'y complaire et les chanter. Telle est la puissance des hommes ; mais les animaux peuvent-ils rien de semblable ? S'ils avaient une intelligence comme la nôtre, Dieu ne nous dirait point : « Gardez-vous de ressembler au « cheval et au mulet qui n'ont point d'intelli- « gence [2] ». Or, nous exhorter à n'être point sans intelligence comme les animaux, c'est nous montrer qu'il en a pourvu l'homme, afin que celui-ci loue le Seigneur. Les arbres ont-ils cette vie sensitive que nous voyons chez les animaux ? Car les bêtes, quoique dépourvues de ce discernement intérieur, de cette âme intelligente et raisonnable, et dès lors impuissantes à louer Dieu à la manière de l'homme, ont néanmoins cette vie extérieure que nous connaissons tous, et qui leur fait désirer la nourriture, choisir ce qui leur est utile, repousser ce qui leur est nuisible. Ils ont les sens pour discerner ce qui est corporel, la vue pour les couleurs, l'ouïe pour la voix, le nez pour l'odeur, le goût pour les saveurs, le mouvement pour ce qui leur plaît ou leur déplaît. Voilà ce que nous comprenons, ce que nous avons sous les yeux. Elles n'ont ni la raison, ni l'intelligence ; mais elles ont un corps animé, une vie visible, vie que n'ont point les arbres, et néanmoins toutes les créatures louent le Seigneur. Comment louent-elles le Seigneur ? C'est qu'en les voyant, nous nous reportons au suprême ouvrier qui les a créées, et de là vient en nous la louange de Dieu ; or, quand on loue Dieu en considérant toutes les créatures, toutes les créatures louent Dieu. C'est donc par le ciel que commence le Prophète ; toutes les créatures louent Dieu, et il leur dit : « Louez Dieu ». Pourquoi dire « louez Dieu », puisque toutes le louent en effet ? Parce qu'il prend plaisir à ces louanges, et qu'il fait ses délices d'y joindre en quelque sorte son encouragement. De même lorsque tu arrives près de gens qui travaillent avec allégresse, soit à la vigne, soit à la moisson, ou à d'autres travaux des champs, leur travail a pour toi des charmes, et tu leur dis : Courage ! travaillez ! non pour les engager à commencer dans ce moment, mais parce que c'est pour toi un plaisir de les trouver au travail, tu y joins tes félicitations, ton encouragement. Dire, en effet : travaillez, encourager un travailleur, c'est en quelque sorte travailler avec lui. C'est donc pour nous exhorter que le Prophète, rempli de l'Esprit-Saint, nous dit ce qui suit.

4. Psaume d'Aggée et de Zacharie [1] : tel est le titre du psaume. Ces deux Prophètes, pendant la captivité du peuple juif à Babylone, annonçaient la fin de la captivité, et la reconstruction de Jérusalem [2], détruite par la guerre. Ils nous donnaient ainsi un symbole de la vie future où nous louerons Dieu après la captivité de la vie présente, quand s'effectuera le renouvellement de cette grande

1. — [2] Ps. XXXI. 9.

[1] Ps. CXLIII, 1. — [2] Esdr. V, 1, 2 ; VI, 14.

cité d'où nous sommes bannis, maintenant que nous soupirons dans la servitude, sous le poids et dans l'embarras d'un corps mortel ; mais ce qui nous fait soupirer dans l'exil, fera notre joie dans la patrie. Quiconque ne gémit point dans l'exil, ne goûtera point la joie du citoyen, parce qu'il n'en éprouve aucun désir. Ces deux saints Prophètes apportaient donc un grand soulagement à ce peuple captif selon la chair, c'est-à-dire tombé à Babylone sous le pouvoir de rois étrangers ; car ils annonçaient que la captivité n'aurait qu'un temps et que Jérusalem serait reconstruite. Mais tout cela se passait pour eux en figure [1] ; et pour nous, c'est une réalité : ce qui était une ombre pour les Juifs est devenu une vérité pour nous. Maintenant donc, que nous dit l'Apôtre? « Tant que nous « sommes dans un corps, nous sommes exilés « loin du Seigneur[2] ». Nous ne sommes point encore dans la patrie. Quand y serons-nous ? Quand nous aurons remporté sur le diable un triomphe complet ; quand la mort, notre dernière ennemie, sera détruite ; alors s'accomplira cette parole des Ecritures : « La mort « a été absorbée dans sa victoire. O mort ! où « est ton combat? ô mort ! où est ton aiguil- « lon [3]? » Quand donc cessera-t-elle cette guerre que nous fait la mort maintenant, qui provoque vos gémissements sur la défaillance et l'instabilité des choses humaines, sur la fragilité de notre chair? Chaque jour il nous faut lutter contre les tentations, et lutter contre nos plaisirs ; et s'il n'y a consentement, il y a du moins peine et lutte ; et il est à craindre que celui qui lutte ne soit vaincu ; mais si nous triomphons par le refus de consentement, il nous en coûte néanmoins de résister à ces attraits. Or, notre ennemi ne meurt point et ne cessera de nous faire la guerre qu'à la résurrection des morts. Mais reprenons courage, ayons confiance, voilà qu'Aggée et Zacharie nous relèvent en chantant notre délivrance future. Si leur prophétie au peuple juif est accomplie, pourquoi ce que l'on chante aujourd'hui pour le peuple chrétien ne s'accomplirait-il point? Soyez donc pleins d'assurance ; seulement dans cette vie d'exil voyez comment vous agissez. Loin de vous tout amour de Babylone, de peur d'oublier jamais Jérusalem. Si votre corps est retenu à Babylone, que Jérusalem possède votre cœur par avance. Que toute créature loue donc le Seigneur, puisque nous ferons alors ce que nous préméditons ici-bas.

5. « Louez le Seigneur, vous qui habitez « les cieux, louez-le dans les hauteurs ». Le Prophète s'adresse aux cieux, puis il en vient à la terre, parce qu'il bénit ce Dieu qui a créé le ciel et la terre. Ce qui est du ciel est dans le calme, dans la paix ; là règne une joie sans fin ; on n'y redoute ni la mort, ni la maladie, ni le chagrin ; les bienheureux louent Dieu sans cesse. Pour nous, à la vérité, nous sommes encore sur la terre ; mais quand nous pensons de quelle manière on loue Dieu dans le ciel, élevons-y notre cœur, et qu'on ne nous dise point en vain : Les cœurs en haut. Levons en haut notre cœur, de peur qu'il ne se corrompe sur la terre, puisque notre joie est dans ce que les anges font au ciel. Soyons-y par l'espérance dès aujourd'hui, afin d'y être un jour en réalité. « Louez donc le Seigneur, vous qui êtes des « cieux ».

6. « Louez-le tous, vous qui êtes ses « anges ; chantez-le, vous qui êtes ses vertus ; « soleil et lune, chantez ses louanges ; vous « toutes, étoiles et lumière, publiez sa gloire. « Annoncez-le, ô cieux des cieux, et que toutes « les eaux qui sont au-dessus des cieux « chantent le nom du Seigneur [1] ». Comment le Prophète pourrait-il inviter chacune des créatures? Il le fait néanmoins sommairement et renferme en quelques mots toutes les créatures du ciel qui louent leur Créateur.

7. Puis, comme si on lui demandait : Pourquoi ces créatures bénissent-elles le Seigneur, que lui doivent-elles, que leur a-t-il donné, pour le louer ainsi ? il ajoute : « Car il a « parlé, et voilà qu'elles ont été faites ; il a « commandé, et elles ont été créées ». Rien d'étonnant que l'œuvre chante la gloire de l'ouvrier, que la créature loue le Créateur. On vient de nommer le Christ, et il semble que nous n'ayons pas entendu son nom. Qui est le Christ? « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu : voilà ce qui était en Dieu au « commencement. Tout a été fait par lui, et « rien n'a été fait sans lui [2] ». Par qui toutes choses ont-elles été faites? Par le Verbe. Comment le Prophète nous fait-il voir que

[1] I Cor. x, 6. — [2] II Cor. v, 6. — [3] I Cor. xv, 26, 54, 55.

[1] Ps. CXLVIII, 2-5. — [2] Jean, I, 1-3.

tout a été fait par le Verbe? « Il a dit, et tout « a été fait; il a commandé, et tout a été « créé ». Nul ne parle, nul ne commande que par le Verbe.

8. « Il les a établis pour toujours, et pour les « siècles des siècles[1] ». Tout ce qui est céleste, tout ce qui est d'en haut, toutes les vertus et tous les anges, et cette cité supérieure, bonne, sainte et heureuse d'où nous sommes bannis, ce qui fait notre malheur, où nous devons retourner, ce qui nous fait heureux en espérance, et où nous aurons le bonheur en réalité, après notre retour : « voilà ce que Dieu a « établi dans le siècle, et dans le siècle des « siècles; il en a porté le décret, et sa parole « ne passera point ». Quel est, pensez-vous, le précepte porté aux créatures célestes et aux anges? Quel précepte le Seigneur a-t-il pu leur enjoindre? Quel précepte, sinon de le louer? Bienheureux esprits dont toute la tâche est de louer le Seigneur ! Ils ne labourent point, ne sèment point, n'ont aucun souci de moudre ou de faire cuire la nourriture : ce sont là des œuvres de nécessité, et la nécessité n'est point du ciel. Ils ne commettent ni vol, ni rapine, ni adultère : ce sont là des œuvres d'iniquité, et l'iniquité n'est point du ciel. Ils ne donnent point le pain à celui qui a faim, ni le vêtement à celui qui est nu, ne visitent point le malade, ne reçoivent point l'étranger, ne réconcilient point les ennemis, n'ensevelissent point les morts : ce sont là des œuvres de miséricorde, et là, il n'y a point de misère qui ait besoin de miséricorde. Bienheureux esprits, serons-nous donc ainsi un jour ? Soupirons, mes frères, et que nos soupirs deviennent des gémissements. Qui sommes-nous, pour être un jour au ciel? Des mortels, abattus, humiliés, de la terre et de la cendre. Mais il est tout-puissant, celui qui vous a fait une promesse. A nous considérer, qui sommes-nous? Mais à considérer l'auteur de nos promesses, il est Dieu, il est tout-puissant. Ne pourra-t-il de l'homme faire un ange, lui qui a fait l'homme de rien? Ou bien pourrait-il mépriser l'homme, ce même Dieu qui a voulu que son Fils unique mourût pour l'homme? Jetons les yeux sur les signes de son amour. Tels sont les gages qu'il nous a donnés de sa promesse : c'est la mort du Christ, le sang du Christ que nous possédons. Qui donc est mort? Le Fils unique de Dieu. Pour qui est-il mort? Plût à Dieu qu'il fût mort pour les bons, pour les justes. Mais quoi ? « Le Christ « est mort pour les impies[1] », nous dit saint Paul. Lui qui a donné sa mort pour les impies, que peut-il réserver aux justes, sinon sa vie? Que l'homme donc se relève dans sa faiblesse, qu'il ne se détourne point de Dieu, ne se roule point dans son désespoir et ne dise point : Le bonheur n'est pas pour moi. C'est Dieu lui-même qui lui a promis ce bonheur; il est venu afin de promettre ce bonheur ; il s'est montré aux hommes, il est venu se revêtir de notre mort et nous promettre sa vie. Il est venu dans le lieu de notre exil prendre ici-bas ce que l'on trouve si abondamment ici-bas, les opprobres, les fouets, les soufflets, les crachats, les affronts, la couronne d'épines, la suspension sur le bois, la croix, la mort. Voilà ce qui abonde en cette vie, et tel est le commerce qu'il est venu y faire. Qu'a-t-il donné ici-bas et qu'y a-t-il reçu ? Il a donné l'encouragement, donné la doctrine, donné la rémission des péchés ; il a reçu les outrages, la mort, la croix. Les biens, voilà ce qu'il nous apportait du ciel; les maux, voilà ce qu'il a enduré sur la terre. Et toutefois il nous a promis que nous serons un jour dans ce même ciel d'où il est venu, et il a dit : « Mon Père, je veux qu'ils soient « avec moi, où je suis moi-même[2] ». Tel est l'amour dont il nous a prévenus, et parce qu'il a voulu être avec nous où nous sommes, nous serons avec lui où il est. O homme, chétif mortel, que t'a donc promis Dieu? Que tu vivras éternellement. Ne le peux-tu croire? Oh ! crois hardiment. Ce qu'il a fait dépasse de beaucoup ce qu'il a promis. Qu'a-t-il fait? Il est mort pour toi. Qu'a-t-il promis? Que tu vivras avec lui. Que l'Eternel soit mort, c'est plus difficile à croire qu'un mortel qui vit éternellement. Or, ce qui est le plus difficile à croire, nous en sommes en possession. Quand un Dieu meurt pour l'homme, pourquoi l'homme ne vivrait-il pas avec Dieu? Pourquoi ne vivrait-il pas éternellement, ce mortel pour qui est mort celui qui vit éternellement? Mais comment Dieu est-il mort, et d'où lui est venue la mort? Un Dieu peut-il mourir? Il a pris de toi cette chair qui lui permettait de mourir pour toi. Il n'eût pu mourir sans cette chair, il n'eût pu mourir

[1] ... I, 6.

[1] Rom. v, 6. — [2] Jean, XVII, 24.

sans un corps mortel. Il s'est revêtu de ce qui lui permettait de mourir pour toi, il te revêtira de ce qui te fera vivre avec lui. Où s'est-il revêtu de la mort? Dans la virginité de sa mère. Où te revêtira-t-il de la vie? Dans son égalité avec le Père. C'est là qu'il s'est choisi dans la chasteté le lit nuptial où l'Epoux devait s'unir à l'Epouse. Le Verbe s'est fait chair [1], afin d'être le chef de l'Eglise. Car le Verbe ne fait point partie de l'Eglise ; mais pour en devenir le chef, il s'est revêtu d'une chair. Déjà est dans le ciel cette partie de nous-mêmes, ce corps qu'il a pris ici-bas, et dans lequel il est mort, dans lequel il a été crucifié. Tes prémices t'ont déjà devancé au ciel, et tu n'oses croire que tu suivras?

9. Que le Prophète maintenant descende vers les créatures terrestres, après avoir invité celles du ciel. « Louez le Seigneur, créa« tures de la terre [2] ». Où avait-il commencé plus haut? Louez le Seigneur du haut des cieux, et alors il énumère les créatures célestes. Ecoute maintenant celles de la terre : « Dragons et tous les abîmes ». Les abîmes sont de grandes profondeurs d'eau : on nomme abîmes toutes les mers, et cet air où se forment les nuages. Ce vaste champ des nuages, des vents, des tempêtes, des pluies, des éclairs, du tonnerre, de la grêle, des neiges, et tout ce qu'il plaît à Dieu d'envoyer sur la terre du haut de cet air ténébreux et humide, tout cela s'appelle terre, parce qu'il est changeant et périssable. A moins que vous ne pensiez que la pluie se forme au-dessus des étoiles. Tout cela néanmoins se produit tout près de la terre. Il arrive quelquefois que des hommes s'élèvent sur de hautes montagnes, et voient les nues au-dessous d'eux et la pluie se former à leurs pieds ; et quand on considère attentivement tous ces phénomènes que produit le trouble des airs, on reconnaît que tout cela se forme dans cette basse région du monde. Aussi ce fut à ces ténèbres, ou à ces régions de l'air comme à une prison, que fut condamné le diable précipité des hautes régions des anges avec tous ses complices. Voici ce que dit l'Apôtre à son sujet : « Selon le prince des puissances de « l'air, qui exerce maintenant son pouvoir « sur les enfants de rébellion [3] ». Un autre Apôtre a dit : « Si Dieu n'a point pardonné « aux anges qui ont péché, s'il les a précipi« tés dans les prisons d'un enfer ténébreux, « se réservant de les punir au dernier juge« ment [1] » ; il nomme alors enfer la partie inférieure de la terre. Sans nous arrêter en effet à ce qu'a reçu le diable, voyons ce qui l'a perdu. Toutes ces choses donc que vous voyez telles qu'elles, troublées, inconstantes, effrayantes, corruptibles, ont cependant leur place, leur ordre dans cet univers, contribuent pour leur part à sa beauté, et dès lors bénissent le Seigneur. C'est pourquoi le Prophète les prend à parti et les exhorte à louer Dieu, ou plutôt c'est nous-mêmes qu'il exhorte à le bénir par la considération de ces choses ; car elles louent le Seigneur en portant à le louer ceux qui les considèrent. « Louez Dieu, créatures de la terre », dit le Prophète, « dragons et tous les abîmes ». Les dragons se tiennent le long des eaux, s'élancent de leurs cavernes, rôdent dans les airs qu'agitent leurs mouvements. Ce sont d'effroyables bêtes, la terre n'en a pas de plus grandes. Aussi le Prophète commence par ces créatures : « Dragons et tous les abîmes ». Il y a comme des cavernes ou amas d'eaux cachées, d'où s'élancent les fontaines et les fleuves ; les uns sortent pour couler sur terre, et d'autres coulent invisiblement sous terre. Toutes ces eaux, tous ces éléments humides, avec les mers et les couches inférieures de l'air, prennent le nom d'abîmes ; c'est là qu'habitent les dragons qui louent le Seigneur. Croirons-nous cependant qu'ils forment des concerts pour louer Dieu ? Loin de là. Mais vous qui considérez les dragons et vous reportez à Celui qui les a formés, au créateur des dragons, vous vous écriez en admirant leurs vastes proportions : Combien est grand le Dieu qui a fait ces choses ; et les dragons empruntent vos voix pour louer le Seigneur. « Dragons et tous les « abîmes ».

10. « Feu, grêle, neige, tourbillons et tem« pêtes, qui obéissent à sa parole [2] ». Pourquoi ajouter : « qui obéissent à sa parole? » Des hommes légers, incapables de méditer et de comprendre que toute créature, en son lieu et en son rang, ne peut agir que sous la dépendance et par l'ordre de Dieu qui règle ses mouvements, se sont imaginé que Dieu gouverne seulement les créatures célestes, abandonnant avec dédain les créatures inférieures,

[1] Jean, I, 14. — [2] Ps. CXLVIII, 7. — [3] Ephés. II, 2.

[1] II Pierre, II, 4. — [2] Ps. CXLVIII, 8.

qu'il laisse aller au hasard comme elles peuvent et où elles peuvent. Ils se tiennent un langage qui les persuade ; mais pour toi, ferme tes oreilles, c'est-à-dire ne te laisse point persuader par des paroles qui sont des blasphèmes et des outrages envers Dieu. Si la pluie venait de Dieu, nous disent-ils, tomberait-elle sur la mer ? Où serait sa Providence, de faire pleuvoir sur la mer, quand la Gétulie est desséchée ? Ils se croient habiles en parlant ainsi ; et nous pouvons leur répondre : Que la Gétulie ait soif, toi du moins tu n'as pas soif. Et néanmoins il serait bon pour toi de dire : « Mon âme sans vous est comme « une terre sans eau [1] », ou comme il est dit plus clairement ailleurs : « Mon âme a « soif de vous, et ma chair se dessèche dans « ce désir [2] ». Et le Seigneur dans l'Evangile : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la « justice, parce qu'ils seront rassasiés [3] ». Or, celui qui nous tient ce langage impie est déjà rassasié ; il se croit savant, ne veut rien apprendre et montre qu'il n'a point soif. S'il avait une véritable soif, il chercherait à s'instruire, et comprendrait que rien ne se fait sur la terre sans la providence de Dieu ; il admirerait jusqu'à l'économie des membres d'un puceron. Que votre charité veuille bien écouter. Qui a disposé les membres d'un insecte et d'un moucheron, de manière à leur assigner une place, à leur donner une vie et un mouvement propres ? Prends et considère le plus chétif insecte, aussi petit que tu le voudras ; vois, si tu peux le comprendre, et l'ordre qui règne dans ses membres, et cette vie qui l'anime et le fait mouvoir ; de lui-même il évite la mort, il aime la vie, il recherche le plaisir, évite la douleur, s'agite en différentes manières et déploie de la vigueur dans le mouvement qui lui est propre. Qui a donné au cousin la trompe par où il suce notre sang ? Qui comprendra la délicatesse de ce canal qui le nourrit ? Qui a disposé tout cela ? Qui l'a créé ? Tu es effrayé de ces frêles ouvrages ; loue celui qui est grand. Demeurez donc fermes dans ces principes, mes frères : que nul ne vous fasse dévier de la foi, de la saine doctrine. Celui qui a fait l'ange dans le ciel, a fait aussi le vermisseau sur la terre ; mais l'ange dans le ciel pour habiter les régions célestes, et le vermisseau sur la terre pour demeurer dans ces terrestres régions. A-t-il fait l'ange pour ramper sur la terre, et le vermisseau pour planer dans les cieux ? A chaque demeure il a assigné ses habitants, aux créatures incorruptibles une demeure incorruptible, et aux créatures corruptibles un lieu sujet à la corruption. Considère toutes choses, et loue le monde entier. Et celui qui a mis en ordre les membres d'un vermisseau, ne gouverne point les nuées ? Et pourquoi, nous dit-on, pleut-il dans la mer ? comme s'il n'y avait pas dans la mer des créatures que nourrit la pluie, comme si Dieu n'y avait point mis des poissons, n'y avait point mis des animaux. Voyez comme les poissons accourent à l'eau douce. Et pourquoi, diras-tu encore, pleut-il pour le poisson, quand il ne pleut jamais pour moi ? Afin que tu comprennes que tu es dans une terre déserte, dans l'exil : afin que l'amertume de la vie présente te fasse désirer la vie à venir ou plutôt afin que tu sois de la sorte et flagellé, et châtié, et redressé. Comme Dieu a assigné à chaque région des biens spéciaux ! Nous avons parlé de la Gétulie ; eh bien ! il pleut ici à peu près chaque année, et chaque année aussi nous avons du blé que l'on ne saurait conserver et qui se corrompt très-rapidement, parce qu'il en vient chaque année ; tandis que là où il vient rarement, il vient en abondance et se conserve longtemps. Mais croiras-tu que Dieu ait abandonné ces contrées, qu'il n'y ait pas mis des joies, de manière que les habitants ne puissent et louer et bénir le Seigneur ? Va chercher un Gétule, amène-le dans nos riants bosquets, il voudra s'enfuir et retourner dans son aride Gétulie. Ainsi Dieu a distribué dans chaque pays, dans chaque région, et dans chaque saison, ses dons particuliers. Il serait long de considérer plus attentivement chacune des créatures. Qui pourrait en donner le détail ? Ceux dont Dieu a éclairé les yeux y découvrent des beautés dont l'aspect les ravit, et ce ravissement les porte non point à chanter ces beautés, mais celui qui en est l'auteur ; et ainsi toutes les créatures chantent les louanges de Dieu.

11. C'est dans cette vue que, après avoir invité à bénir le Seigneur, et le feu et la neige, et la glace, et l'esprit des tempêtes, phénomènes qui sont aux yeux des insensés le résultat d'un trouble, et amenés par le hasard, le Prophète ajoute : « Qui obéissent à sa

. 6. — [2] Id. LXII, 2. — [3] Matth. v, 6.

« parole ». Loin de toi donc de croire que soient mues par le hasard ces créatures qui obéissent à la parole de Dieu dans tous leurs mouvements. Où il plaît à Dieu, c'est là que le feu luit, que se portent les nuées, que tombent la pluie, la neige et la grêle. Pourquoi la foudre s'en va-t-elle frapper les sommets des montagnes sans frapper un voleur? Je ne puis répondre à cela que selon mes faibles lumières, et autant que Dieu me le permettra. Que de plus éclairés en comprennent davantage, en disent davantage, et fasse le Seigneur que vous en compreniez plus que je n'en dirai, sans orgueil toutefois et avec modération! Tout ce que je puis dire à propos de cette difficulté, pourquoi Dieu frappe les montagnes sans frapper les voleurs, c'est qu'il attend peut-être la conversion de ces voleurs, et il frappe la montagne qui est sans crainte, afin de changer l'homme par la crainte. Toi-même, quelquefois pour corriger un enfant, tu frappes la terre pour l'épouvanter. Quelquefois néanmoins Dieu frappe l'homme quand il le juge convenable. Mais, me diras-tu, il frappe l'innocent et épargne le coupable. Ne t'en trouble point. Peu importe d'où vienne la mort, elle est bonne pour l'homme juste. Mais d'où saurais-tu ce que Dieu prépare de peines à ce scélérat, s'il ne se convertit? N'aimeraient-ils pas mieux périr d'un coup de tonnerre, ces hommes qui s'entendront dire au dernier jour : « Allez au « feu éternel [1] ? » L'important pour toi, c'est l'innocence. Est-ce un mal de mourir dans un naufrage, un bien de mourir de la fièvre? De quelque manière que meure un homme, vois dans quel état il meurt, où il doit aller en mourant, et non par quelle porte il sort de la vie. Peu importe de quelle façon il nous faudra sortir du monde. Par quelle fin les martyrs ont-ils mérité de s'en aller? Sont-ils morts de la fièvre, comme tant d'autres voudraient mourir? Pour les uns c'est le glaive, pour d'autres c'est le feu, pour d'autres encore c'est la dent des bêtes qui leur a donné la mort. Les bêtes ont dévoré les corps de ces martyrs, qui n'ont pas craint néanmoins que leurs corps périssent. Dieu, qui a compté les cheveux de notre tête [2], saura bien un jour réunir les corps de ses saints, quelque part qu'ils soient. Selon sa volonté, il délivra les trois enfants de la fournaise [3]. Abandonna-t-il pour cela les Machabées dans les flammes [1]? Il délivra les uns avec éclat, et couronna les autres en secret. Dieu sait donc ce qu'il fait. Pour toi, crains et sois bon. De quelque manière qu'il te veuille tirer d'ici-bas, qu'il te trouve prêt. Car tu n'es ici qu'un étranger [2], et non le possesseur de la maison. Cette maison t'a été louée; oui, elle t'a été louée et non donnée, tu en sortiras en dépit de tes efforts : elle ne t'est point concédée avec cette condition que tu auras un temps assuré pour l'habiter. Que t'a dit le Seigneur? Sois prêt, quand il me plaira de te dire : Va-t'en; je te fais sortir du logement temporaire de l'étranger, mais c'est pour t'assurer une demeure; tu es un hôte sur la terre, sois en possession du ciel.

12. Sachons-le donc bien, tout ce qui nous arrive contre notre volonté, ne nous arrive que par la volonté de Dieu, par la sage disposition de la providence, par ses décrets, par ses lois; et quand même nous ne pourrions comprendre pourquoi telle chose arrive, rendons au moins cet hommage à la providence, que rien n'arrive sans cause, et alors nous serons loin de tout blasphème. Quand nous commençons à raisonner sur les œuvres de Dieu, à dire : Pourquoi ceci? pourquoi cela? voici qui ne devrait pas être, voilà qui est mal ordonné; où est donc la louange de Dieu? Tu as perdu l'Alleluia. Considère toutes les créatures de manière à plaire à Dieu, et à louer le Créateur. Si tu entrais dans l'atelier d'un forgeron, tu n'oserais blâmer, ni soufflets, ni marteaux, ni enclumes; mais un ignorant qui n'en connaît pas l'usage blâme tout ce qu'il rencontre. Qu'il ait, au contraire, non pas sans doute la science de l'ouvrier, mais le bon sens ordinaire, que dira-t-il en lui-même? Ce n'est point sans motif que les soufflets sont placés ici, le forgeron en connaît la cause, bien que je l'ignore. Il n'osera donc rien blâmer dans l'échoppe d'un artisan, et il ose blâmer Dieu dans la création du monde. De même alors que « le feu, la grêle, la neige, « la glace et l'esprit des tempêtes suivent la « parole de Dieu »; ainsi tout ce que de vains esprits attribueront au hasard dans la création, ne fait que la parole de Dieu, parce que rien n'existe que d'après son précepte.

13. Le Prophète exhorte ensuite à louer le Seigneur, « les montagnes et les collines, les

[1] Matth. xxv, 41. — [2] Id. x, 30. — [3] Dan. III, 24, 93.

[1] II Machab. VII, et suiv. — [2] Ps. CXVIII, 19.

« arbres à fruits et les cèdres, les bêtes sauva-« ges et les troupeaux, les reptiles et les « oiseaux ». Puis il en vient aux hommes : « Que les rois de la terre, que tous les peuples « et tous les juges de la terre, que les adoles-« cents et les vierges, et les enfants et les vieil-« lards, bénissent le nom du Seigneur [1] ». Il a donc chanté la gloire de Dieu dans le ciel, la gloire de Dieu sur la terre.

14. « Parce qu'il n'y a que son nom qui soit « grand [2] ». Que l'homme ne cherche point à grandir son nom. Veux-tu être élevé? Soumets-toi à celui qui ne saurait être abaissé. Il est le seul dont le nom soit grand.

15. « Sa confession subsiste sur la terre et « dans le ciel [3] ». Qu'est-ce à dire que « sa con-« fession subsiste sur la terre et dans le ciel ? » Que lui-même se confesse? Point du tout, mais que toutes les créatures le confessent, que toutes le proclament; que leur beauté devient chez elles une sorte de concert à la louange du Seigneur. Le ciel crie à Dieu : C'est vous qui m'avez fait, et non moi. La terre crie à Dieu : C'est vous qui m'avez faite, et non moi. Comment ces créatures peuvent-elles crier? Lorsqu'on les considère, et qu'on trouve qu'il en est ainsi, elles crient dans ta considération, elles crient par ta voix. « La confession est sur la terre et dans le « ciel ». Considère le ciel, il est beau ; considère la terre, elle est belle ; l'un et l'autre ont une admirable beauté. C'est lui qui les a faits, lui qui les conduit, qui les gouverne par sa sagesse ; c'est lui qui fait que le temps passe, que les moments se succèdent; c'est par lui que tout se répare. Toutes les créatures le louent, soit dans le repos, soit dans le mouvement, soit ici-bas sur la terre, soit dans les hauteurs des cieux, soit qu'elles vieillissent ou qu'elles se renouvellent. A la vue de ces créatures, tu es ravi, tu t'élèves jusqu'au Créateur, la vue des créatures visibles t'élève jusqu'aux créatures invisibles [4]. Alors « sa « confession est sur la terre et aussi dans le « ciel », c'est-à-dire que tu chantes sa gloire dans les choses de la terre, sa gloire encore dans les choses du ciel. Or, comme il a fait toutes choses, et que rien ne lui est supérieur, toutes ses créatures sont au-dessous de lui; et tout ce qui pourrait te plaire en elles est bien inférieur à lui-même. Que ses œuvres te plaisent donc, mais sans te séparer de lui-même, et si tu aimes l'œuvre, aime bien plus celui qui l'a faite. Si ses œuvres sont belles, combien est plus grande la beauté du Créateur? « On proclame sa gloire sur la terre et « dans le ciel ».

16. « Et il élèvera la force de son peuple ». Voilà ce que prédisaient Aggée et Zacharie. Cette force de son peuple est maintenant abaissée par les persécutions, par les épreuves, par la componction des cœurs ; mais quand élèvera-t-il la force de son peuple? Quand viendra le Seigneur lui-même, quand se lèvera le soleil de justice ; non point ce soleil qui apparaît à nos yeux, qui se lève sur les bons et sur les méchants [1] ; mais ce soleil dont il est dit : « Pour vous qui craignez « Dieu, se lèvera le soleil de justice, et le sa-« lut sera sous ses ailes [2] ». C'est de lui que les orgueilleux et les impies diront un jour : « La lumière de la justice n'a point lui pour « nous, et le soleil ne s'est point levé à nos « yeux [3] ». Cette lumière sera l'été pour nous. Maintenant, pendant l'hiver, les fruits n'apparaissent point dans la racine, l'hiver nous fait paraître les arbres comme stériles. Quiconque ne sait pas voir les choses pourrait croire que la vigne est morte ; qu'un cep soit réellement desséché, il ressemble en hiver absolument à son voisin ; et pourtant l'un est mort, l'autre en vie ; mais la vie de l'un comme la mort de l'autre demeurent cachées. Or, voici l'été, qui fait ressortir dans l'un une vie luxuriante, et dans l'autre une mort indubitable : l'un se couvre fièrement de feuilles et de fruits abondants, il se pare au dehors de ce qui était caché dans sa racine. Nous ressemblons donc, mes frères, au reste des hommes qui naissent, qui mangent, qui boivent, qui se couvrent de vêtements, qui passent ainsi cette vie ; il en est de même des saints. Voilà ce qui jette souvent dans l'erreur des hommes qui disent : Depuis qu'il s'est fait chrétien, est-il délivré de sa migraine ? Ou bien, quel avantage a-t-il sur moi depuis qu'il est chrétien ? O vigne desséchée ! tu ne vois qu'avec dédain cette autre vigne que l'hiver a dépouillée, mais non desséchée. L'été viendra, le Seigneur viendra, lui qui est notre gloire et qui était caché dans la racine ; et alors « il « élèvera la puissance de son peuple » après cette captivité, dans laquelle nous vivons pour mourir. De là cette parole de l'Apôtre : « Ne

[1] Ps. CXLVIII, 9-12. — [2] Id. 13. — [3] Id. 14. — [4] Rom. I, 20.

[1] Matth. V, 45. — [2] Malach. IV, 2. — [3] Sag. V, 6.

« jugez point avant le temps, jusqu'à ce que « vienne le Seigneur, qui éclairera ce qui est « caché dans les ténèbres ; et alors chacun « recevra de Dieu sa louange [1] ». Mais, dirastu, où donc est ma racine ? où est mon fruit ? Si tu as la foi, tu sais où est la racine ; car elle est où est ta foi, où est ton espérance, où est ta charité. Ecoute l'Apôtre : « Vous êtes « morts [2] », disait-il à ceux qui paraissaient morts pendant l'hiver ; apprends néanmoins qu'ils vivent : « Et votre vie est cachée en « Dieu avec le Christ ». C'est là que j'ai ma racine. Quand donc seras-tu paré de tes ornements, enrichi de tes fruits ? Ecoute saint Paul qui le dit dans la suite : « Quand apparaîtra le Christ qui est votre vie, alors vous « apparaîtrez avec lui dans la gloire [3] ; et il « élèvera la puissance de son peuple ».

17. « Que tous ses saints le chantent dans « leurs hymnes ». Connaissez-vous l'hymne ? C'est un cantique en l'honneur de Dieu. Louer Dieu, sans aucun chant, ce n'est point une hymne : chanter sans louer Dieu, n'est point une hymne ; louer quelque chose autre que Dieu, de quelque chant que l'on puisse accompagner cette louange, ce n'est point une hymne encore. Une hymne a donc ces trois conditions, qu'elle est un chant, une louange, et louange en l'honneur de Dieu. Un cantique en l'honneur de Dieu est donc une hymne. Or, que signifie cette parole : « Hymne à tous les saints ? » Que tous les saints du Seigneur lui chantent des hymnes, qu'ils fassent retentir ses louanges. C'est là ce qu'ils recevront de Dieu au dernier jour, une hymne éternelle. De là cette autre parole du psaume : « Le sacrifice de louanges est le « culte qui m'honore, telle est la voie où je « lui montrerai mon salut [4] ». Et encore : « Bienheureux ceux qui habitent votre mai- « son, ils vous loueront dans les siècles des « siècles [5] ». Telle est l'hymne pour tous les saints. Quels sont les saints de Dieu ? « Les fils « d'Israël, le peuple qui s'approche de lui ». Que nul ne dise : Je ne suis point enfant d'Israël. Ne vous imaginez point que les Juifs seront enfants d'Israël, et non point nous. J'ose vous dire au contraire, que nous sommes les enfants d'Israël, et non les Juifs. Ecoutez pourquoi : c'est que l'enfant né selon l'esprit est plus grand que l'enfant né selon la chair. Or, d'où est issu Israël ? D'Abraham. Car Isaac est né d'Abraham, et Israël d'Isaac. Comment Abraham se rendit-il agréable à Dieu ? « Abra- « ham crut à Dieu, et cela lui fut imputé à « justice [1] ». Quiconque dès lors imite Abraham dans sa foi, devient fils d'Abraham ; quiconque dégénère de la foi d'Abraham, est déchu de sa postérité. Les Juifs qui ont dégénéré de sa foi, ont perdu le droit d'être ses enfants, et nous en imitant sa foi, nous avons acquis ce même droit. Sache bien qu'ils l'ont perdu. Que leur répond le Sauveur quand ils disent : « Nous sommes fils « d'Abraham [2] ? » Ils osent bien se vanter et lever la tête à propos de cette noble descendance d'un juste ; mais que leur dit le Seigneur : « Si vous étiez fils d'Abraham, vous « en feriez les œuvres [3] ». Si donc ils ont perdu l'honneur d'être enfants d'Abraham, nous avons acquis ce même honneur ; et nous avons acquis par notre foi ce que leur incrédulité leur a fait perdre. Parce qu'Abraham crut à Dieu, sa foi lui fut imputée à justice. Or, la postérité d'Abraham c'est le Christ [4], et nous sommes dans le Christ ; d'Israël naquit un peuple, d'où est venue Marie, et de Marie est né le Christ, et nous qui sommes dans le Christ, nous sommes donc fils d'Israël. Qu'ajoute le Prophète pour nous distinguer des Juifs ? « Aux fils d'Israël, au peuple qui s'ap- « proche de Dieu ». Voyez les Juifs : s'ils s'approchent de Dieu, c'est d'eux qu'il est question. Mais peut-être s'en approchent-ils, me dira quelqu'un ; car eux aussi chantent des psaumes, ils chantent des hymnes à Dieu. N'entendez-vous point ce que dit le Prophète : « Voilà un peuple qui m'honore des lèvres, « mais leur cœur est loin de moi [5] ? » Si donc leur cœur est loin de Dieu, et si notre cœur est près de Dieu, parce que nous croyons, parce que nous espérons, parce que nous aimons, parce que nous sommes unis au Christ, parce que nous sommes devenus ses membres ; est-ce que les membres sont séparés du chef ? S'ils étaient éloignés, ils seraient divisés, et cette parole ne serait plus vraie : « Voilà que je suis avec vous jusqu'à « la consommation des siècles [6] ». S'ils étaient séparés du chef, il ne dirait point du haut du ciel : « Saul, Saul, pourquoi me persécuter [7] ? » S'il n'était point en nous, il ne dirait point :

[1] I Cor. IV, 5. — [2] Coloss. III, 3. — [3] Ibid. 4. — [4] Ps. XLIX, 23. — [5] Id. LXXXIII, 5.

[1] Rom. IV, 3. — [2] Jean. VIII, 33. — [3] Ibid. 39. — [4] Gal. III, 16. — [5] Isai. XXIX, 13. — [6] Matth. XXVIII, 20. — [7] Act. IX, 4.

« J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ». Et quand on lui dit : « Où donc vous « avons-nous rencontré ayant faim ? » il ne répondrait pas : « Quand vous l'avez fait au « moindre des miens, c'est à moi que vous « l'avez fait [1] ». Voilà Israël, voilà le peuple qui s'approche de Dieu, qui s'unit à lui maintenant dans l'espérance, et plus tard en réalité.

[1] Matth. XXIV, 35, 37, 40.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXLIX.

SERMON AU PEUPLE.

LE NOUVEAU CANTIQUE OU L'ÉVANGILE.

Ce cantique nouveau du psaume est le Nouveau Testament avec ses promesses spirituelles, comme le vieux cantique est l'Ancien Testament avec ses promesses temporelles. L'amour seul est toujours nouveau et toujours ancien, parce qu'il est le Verbe de Dieu, qui ne vieillit point. L'homme vieillit par le péché, la grâce le rajeunit. Chantons ce cantique, mais par toute la terre ; chantons, non-seulement de la voix, mais de la pensée qui se manifeste par toutes les œuvres, comme celle des loups revêtus de la peau des brebis. Chantons ce cantique par toute la terre, dont nul ne doit se séparer, autrement il ne serait pas le froment ; sortir de l'aire est le fait de la paille. C'est le Seigneur qui sème le bon grain, l'ennemi l'ivraie ; car ils doivent croître jusqu'à la moisson. Le champ du Seigneur c'est le monde, c'est l'assemblée des saints, autrefois prophétisée, maintenant accomplie. Israël, ou celui qui voit Dieu, doit tressaillir dans le Seigneur, et, comme Dieu est charité, aimer Dieu c'est le voir, c'est être Israël. Nous devons nous réjouir en Dieu, et non dans tel ou tel homme ; en notre roi qui est le Christ, parce qu'il a vaincu le diable ; qui est notre prêtre, puisqu'il s'est offert pour nous, qui n'avions aucune hostie pure. Chantons et chantons en chœur, c'est-à-dire en accord, et sur les tambours et sur le psaltérion, en accompagnant la voix de la main, ou plutôt des œuvres. Le tambour est une peau tendue ; le psaltérion est fait de cordes tendues aussi, ce qui désigne la mortification de la chair. Le Seigneur nous a comblés de faveurs en nous appelant à la gloire, en nous soutenant dans le combat. Les saints tressailliront dans leur gloire, parce qu'ils recherchent les applaudissements de Dieu seul, et non ceux des hommes, comme ces fous qui revêtirent un comédien et non les pauvres de Jésus-Christ ; ils tressailliront dans leur lit de repos ou dans leur conscience, mais avec l'humilité de la crainte. Cette framée à deux tranchants est la parole de Dieu qui règle les intérêts des temps et ceux de l'éternité, qui sépare le saint de l'impie, établissant aussi deux Testaments ; elle est aux mains des saints qui peuvent la prêcher, ou la prêcher et l'écrire. Avec ce glaive les saints tuent dans l'homme le païen pour faire le chrétien, comme Saul mourut pour faire place à Paul. Les rois, en devenant chrétiens, ont mis leurs pieds dans les entraves des préceptes de l'Evangile, ils se sont imposé des chaînes qui leur défendaient de faire ce qu'ils pouvaient ; chaînes de fer qui commencent par la crainte pour nous conduire au collier d'or de la sagesse ; chaînes de fer dans l'inviolabilité du mariage. Tel est le jugement que les saints accomplissent par leurs prédications.

1. Louons Dieu, mes frères, et par la voix, et par l'intelligence, et par les bonnes actions ; et d'après l'exhortation du psaume, chantons-lui un cantique nouveau. Car c'est ainsi qu'il commence : « Chantez au Seigneur un nou« veau cantique [1] ». Le vieux cantique est celui du vieil homme, le nouveau cantique, celui de l'homme nouveau. Au vieux Testament le vieux cantique ; au nouveau Testament le nouveau cantique ; comme au vieux Testament les promesses temporelles et terrestres. Quiconque aime les choses d'ici-bas, aime le vieux cantique ; pour chanter le cantique nouveau, il faut aimer les choses de l'éternité. Quant à l'amour lui-même, il est nouveau et néanmoins éternel ; dès lors qu'il ne vieillit point, il est toujours nouveau. A le bien considérer, il est ancien, et dès lors comment peut-il être nouveau ? Quoi donc, mes frères, la vie éternelle a-t-elle commencé tout récemment? La vie éternelle, c'est le Christ, et, comme Dieu, le Christ n'a point commencé ; car, « Au commencement était le Verbe, et « le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu; voilà ce qui était en Dieu au com« mencement. Tout a été fait par lui, et sans « lui rien n'a été fait [1] ». Si les choses faites par lui sont anciennes, que peut être celui qui les a faites ? Que peut-il être, sinon éternel et coéternel au Père ? Mais nous qui

[1] Ps. CXLIX, 1.

[1] Jean, I, 1-3.

sommes tombés dans le péché, nous tombons aussi dans la vieillesse. Car c'est nous qui parlons dans ce même psaume, où il est dit avec gémissement : « J'ai vieilli au milieu de « mes ennemis [1] ». L'homme est vieilli par le péché, il est rajeuni par la grâce. Qu'ils chantent dès lors un cantique nouveau, ceux qui sont renouvelés dans le Christ, commençant ainsi d'appartenir à la vie éternelle.

2. Et ce cantique est celui de la paix, le cantique de l'amour. Quiconque se sépare de l'assemblée des saints, ne chante pas le cantique nouveau. Il s'attache en effet à la haine qui est antique, et non à l'amour qui est nouveau. Que trouvons-nous dans l'amour nouveau, sinon la paix, le lien d'une société sainte, une union spirituelle, un édifice de pierres vivantes ? Où rencontrer cela ? Non point dans un seul endroit, mais dans l'univers entier. Ecoute à ce sujet un autre psaume : « Chantez au Seigneur un cantique « nouveau ; toute la terre, chantez au Sei« gneur [2] ». De là nous pouvons comprendre que celui qui ne chante pas avec toute la terre, ne chante point un cantique nouveau, quelles que soient les paroles qui sortent de sa bouche. A quoi bon écouter le son de la voix, quand je connais la pensée ? Mais vous, dira-t-on, connaissez-vous la pensée ? Les actes me l'apprennent. Qu'un homme soit surpris en flagrant délit de vol, d'homicide, d'adultère, sans voir ses pensées dans son cœur, on les connaît par ses actes. Il est beaucoup de pensées qui demeurent dans notre intérieur; mais il en est beaucoup qui passent dans nos œuvres, et qui deviennent évidentes pour les hommes. Pour ces hommes qui ont brisé avec le Christ les liens de la charité, quand ils n'étaient corrompus qu'à l'intérieur, Dieu seul les connaissait. Mais l'épreuve est survenue, les a séparés et a montré aux hommes ce qui n'était connu que de Dieu. On ne juge du fruit que par les œuvres. De là cette parole de l'Evangile : « Vous les connaîtrez à leurs fruits [3] ». Ainsi disait le Seigneur, à propos de ceux qui revêtent la peau des brebis, et qui ne sont à l'intérieur que des loups ravissants; et de peur que l'humaine fragilité ne nous empêche de reconnaître le loup sous la peau d'une brebis, le Sauveur ajoute : « Vous les « connaîtrez à leurs fruits ». Nous cherchons le fruit de la charité, et nous trouvons les épines de la division. « Vous les connaîtrez à « leurs fruits ». Leur cantique est donc l'ancien, chantons le cantique nouveau. Nous vous l'avons dit déjà, mes frères, toute la terre chante le nouveau cantique. Quiconque ne chante point le nouveau cantique avec toute la terre, pourra chanter ce qu'il voudra, sa langue pourra proférer l'Alleluia ; qu'il le chante, et le jour et la nuit, mes oreilles ne s'arrêteront point au bruit de ses chants, je m'arrêterai à ses œuvres. Que j'interroge l'un d'eux, que je lui dise : Quel est ton chant ? Alleluia, me répond-il. Que signifie Alleluia ? Louez le Seigneur. Viens, louons le Seigneur ensemble. Si tu loues le Seigneur, moi aussi je loue le Seigneur; pourquoi serions-nous en désaccord ? La charité loue le Seigneur, la discorde lui jette le blasphème.

3. Et voulez-vous savoir où vous devez chanter ce nouveau cantique ? Voyez où s'accomplit et comment s'accomplit ce que va dire le Psalmiste; voyez si c'est dans toute la terre, ou seulement dans une partie du monde, et vous jugerez mieux ensuite à qui appartient le nouveau cantique. Vous savez déjà ce que je viens de citer d'un autre psaume : « Chantez au Seigneur un cantique « nouveau ». Et pour vous montrer qu'il y a dans ce cantique nouveau un fruit de la charité et de l'unité, le Prophète ajoute : « Que toute la terre chante au Seigneur ». Que nul ne se sépare, que nul ne se divise; si tu es froment, supporte la paille jusqu'à ce qu'elle soit vannée. Pourquoi veux-tu sortir de l'aire ? Fusses-tu le plus noble froment, si tu es en dehors de l'aire, les oiseaux te trouveront et t'amasseront [1]. Ajoute à cela que sortir de l'aire et t'envoler prouve que tu n'es que paille, et à cause de cette légèreté, le vent est venu t'enlever de dessous les pieds des bœufs. Ceux, au contraire, qui sont le bon grain, souffrent qu'on les foule : ils se réjouissent d'être le froment, gémissent parmi la paille, attendent celui qui doit vanner, qu'ils regardent comme le Rédempteur. « Chantez « au Seigneur un nouveau cantique; sa « louange est dans l'Eglise des saints ». Or, cette Eglise des saints est l'Eglise du froment répandu dans le monde entier, et semé dans le champ du Seigneur qui est le monde,

[1] Ps. VI, 8. — [2] Id. XCV, 1. — [3] Matth. VII, 16.

[1] Matth. III, 12.

comme nous l'expose Jésus-Christ, quand il nous dit, à propos du semeur, « qu'un homme « sema du bon grain dans son champ, et que « l'ennemi vint et y sema de l'ivraie ; et les « serviteurs dirent au père de famille : N'avez-« vous pas semé de bon grain dans votre « champ ? d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie? « Il répondit : C'est l'ennemi qui a fait cela ». Ils voulaient cueillir l'ivraie, mais il les en empêcha en disant : « Laissez croître l'un et « l'autre jusqu'à la moisson, et au temps de « la moisson je dirai aux moissonneurs : « Cueillez tout d'abord l'ivraie, et liez-la en « bottes, pour la brûler ; quant au froment, « mettez-le en réserve sur mon grenier ». Les disciples lui demandèrent ensuite : « Expo-« sez-nous le sens de cette parabole de l'ivraie ». Il leur en expliqua toutes les parties, afin que nul n'attribue à ses propres lumières l'intelligence qu'il en peut avoir, mais bien à ce Maître céleste qui l'a exposée. Que nul ne vienne dire qu'il l'a expliquée comme il l'a voulu. Si le Seigneur eût expliqué la parabole d'un Prophète, quand lui-même disait par leur bouche tout ce qu'ils disaient, qui oserait dire qu'il ne devait point donner lui-même cette explication ? A plus forte raison, quand il donne le sens d'une parabole que lui-même a proposée, qui oserait contredire une vérité aussi évidente ? En expliquant cette parabole, le Sauveur nous dit donc : « Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de « l'Homme », se désignant ainsi lui-même. « Le bon grain, ce sont les fils du royaume », c'est-à-dire l'assemblée des saints; « l'ivraie, « ce sont les fils de l'iniquité. Le champ, c'est « le monde [1] ». Or, voyez, mes frères, que le bon grain est semé dans le monde entier, et que dans le monde entier il y a de l'ivraie. N'y a-t-il dans une partie que le bon grain, et que l'ivraie dans l'autre partie ? Nullement ; partout est le bon grain, et partout est le froment. Le champ du Seigneur c'est le monde, et non l'Afrique seulement. Il n'en est point de ce champ du Seigneur comme des autres terres, dont les unes, comme la Gétulie, rapportent soixante et cent pour un ; les autres, comme la Numidie, seulement dix pour un. Partout Dieu récolte cent pour un, ou soixante, ou trente ; vois seulement ce que tu veux être, si tu prétends être ce grain que récolte le Seigneur. Cette Assemblée des saints est donc l'Eglise catholique ; et l'Assemblée des saints ne saurait être l'Eglise des hérétiques. Cette Eglise des saints est celle que Dieu a prédite avant qu'elle fût visible, et qu'il veut rendre visible en la mettant sous nos yeux. L'Eglise des saints était jadis dans les livres, aujourd'hui elle est dans les nations : jadis on lisait seulement que l'Eglise des saints existerait, aujourd'hui on le lit encore, et, de plus, on voit qu'elle existe. On croyait en elle quand elle n'existait que dans les livres, aujourd'hui qu'on la voit, on lui résiste. « Sa louange est dans l'assemblée des « saints ».

4. « Qu'Israël tressaille dans celui qui l'a « fait [1] ». Que veut dire Israël ? Celui qui voit Dieu, c'est le sens que l'on donne à Israël. Que celui qui voit Dieu tressaille donc dans ce Dieu qui l'a fait. Pourquoi donc, mes frères, disons-nous que nous appartenons à l'Eglise des saints ? est-ce que nous voyons Dieu dès cette vie ? Et si nous ne le voyons pas, comment sommes-nous Israël ? Il est une vue de Dieu propre à cette vie, et une autre vue pour la vie à venir. Ici-bas nous voyons par la foi ; dans la vie future nous verrons face à face. Croire c'est voir, aimer c'est voir. Que voyons-nous ? Dieu. Où est Dieu ? Interroge saint Jean : « Dieu est charité [2] », nous dit-il. Bénissons dès lors son saint nom, et réjouissons-nous en Dieu, si nous nous réjouissons dans la charité. Qu'un homme ait la charité, et dès lors l'enverrons-nous bien loin pour voir Dieu ? Qu'il entre seulement dans sa conscience, et il y trouve Dieu. Mais si la charité n'est point dans son cœur, Dieu non plus n'y est pas, tandis qu'il y est si la charité s'y rencontre. Un homme voudrait peut-être voir Dieu assis dans le ciel ; qu'il ait la charité et Dieu habitera en lui comme dans le ciel. Soyons donc Israël, et réjouissons-nous en celui qui nous a faits. « Qu'Israël tressaille en « celui qui l'a fait ». Oui, qu'il se réjouisse dans celui qui l'a fait, et non point dans Arius, non point dans Donat, non point dans Cécilien, non point dans Proculien, non point dans Augustin. Qu'il tressaille dans celui qui l'a fait. Loin de nous, mes frères, de nous faire valoir auprès de vous ; c'est Dieu que nous vous recommandons, parce que nous vous recommandons à Dieu. Comment faire valoir Dieu auprès de vous ? En vous recom-

[1] ...XIII, 21-38.

[1] Ps. CXLIX, 2. — [2] I Jean, IV, 16.

mandant de l'aimer pour votre propre avantage, et non pour le sien ; car ne point l'aimer serait nuisible pour vous et non pour lui. Dieu, en effet, n'en aura pas moins la divinité, quand l'homme n'aurait point pour lui la charité. C'est toi qui trouves ton avantage en Dieu, et non Dieu en toi ; et néanmoins le premier [1], et avant que nous l'eussions aimé, il nous a aimés jusqu'à envoyer son Fils unique à la mort pour nous [2]. Celui qui nous a faits a voulu être fait parmi nous. Comment nous a-t-il faits ? « Tout a été fait par lui, et « sans lui rien n'a été fait [3] ». Comment a-t-il été fait parmi nous ? « Et le Verbe s'est fait « chair, et a demeuré parmi nous [4] ». C'est donc en lui que nous devons nous réjouir. Que nul ne s'arroge ce qui vient de Dieu seul ; c'est de lui que nous vient la joie qui fait notre bonheur. « Qu'Israël se réjouisse en « celui qui l'a fait ».

5. « Et que les fils de Sion tressaillent dans « leur roi ». Cet Israël, ce sont les enfants de l'Eglise. Car Sion fut en effet une ville qui tomba : et dans ses restes habitaient quelques saints pour un temps ; mais il est une véritable Sion, une véritable Jérusalem, car Sion est la même que cette Jérusalem qui subsistera éternellement dans le ciel, et qui est notre mère [5]. C'est elle qui nous a engendrés, elle qui est l'Eglise des saints, en partie dans l'exil, mais en bien plus grande partie dans le ciel. Cette partie qui est dans le ciel fait le bonheur des anges, et la partie qui est exilée en ce bas monde, fait l'espérance des justes. C'est de l'une qu'il a été dit : « Gloire à Dieu « au plus haut des cieux » ; et de l'autre : « Et « paix sur la terre aux hommes de bonne volonté [6] ». Que ceux donc qui gémissent en cette vie, qui aspirent à cette patrie céleste, s'élancent par l'amour, et non des pieds du corps, sans chercher des vaisseaux, qu'ils se pourvoient d'ailes, des deux ailes de la charité. Quelles sont les deux ailes de la charité? L'amour de Dieu et l'amour du prochain [7]. Nous sommes en effet dans l'exil, dans les soupirs, dans les gémissements. Voilà qu'il nous est venu des lettres de la patrie, et nous vous en donnons lecture.

6. « Qu'Israël se réjouisse dans Celui qui l'a « fait, que les fils de Sion tressaillent dans leur « Roi ». Dire « qui l'a fait » revient à dire leur « roi » ; de même que « Israël » ne dit autre chose que « fils de Sion ». Se réjouir en celui qui l'a fait, c'est se réjouir en son roi. C'est le Fils de Dieu qui vous a faits et qui a été fait parmi nous. Il est le roi qui nous gouverne, parce qu'il est le créateur qui nous a faits. Et celui par qui nous avons été faits, est aussi celui par qui nous sommes conduits ; et nous sommes chrétiens parce qu'il est Christ ; or, il est appelé Christ à cause du chrême ou de l'onction. Les rois [1] recevaient l'onction aussi bien que les prêtres [2]; et celui-ci a reçu l'onction de roi, de prêtre ; roi, il a combattu pour nous, et prêtre, il s'est offert pour nous. En combattant pour nous, il a paru vaincu, bien qu'il fût vainqueur en réalité. Car il a été cloué à la croix et de cette croix qui était son gibet, il a vaincu le diable, et est devenu notre roi. Comment donc est-il prêtre? Parce qu'il s'est offert pour nous. Donnez au prêtre de quoi offrir. Mais, hélas ! où l'homme trouvera-t-il une victime pure qu'il puisse offrir? Quelle victime? Que peut offrir de pur un pécheur? Homme d'iniquité, impie, tout ce que tu offres est impur, et il faut offrir pour toi une hostie sans tache. Cherche en toi de quoi offrir, tu ne trouveras rien. Cherche ce que tu offrirais de toi-même : ni béliers, ni boucs, ni taureaux ne sont agréables à Dieu. Tout lui appartient quand même tu n'offrirais rien. Offre-lui donc une hostie pure. Mais tu es pécheur, tu es impie, ta conscience est souillée. Peut-être qu'une fois purifié, tu pourras offrir à Dieu une hostie pure ; mais pour devenir pur, il faut offrir une victime pour toi. Que vas-tu donc offrir, afin d'être pur ? Et si tu es pur, tu pourras offrir une hostie pure. Que le prêtre sans tache s'offre donc lui-même afin de te purifier. C'est là ce qu'a fait le Christ. Il n'a trouvé dans les hommes rien de pur qu'il pût offrir pour les hommes, et il s'est offert comme une victime sans tache. Bienheureuse victime, véritable victime, victime sans tache. Ce n'est donc point ce qu'il a pris en nous qu'il a offert, ou plutôt il a offert ce qu'il tenait de nous, mais il l'a offert purifié. Car c'est cette même chair qu'il tenait de nous qu'il a bien voulu offrir. Mais où l'avait-il prise ? Dans le sein de la Vierge Marie, afin d'offrir cette chair pure, pour ceux qui étaient impurs. Il est donc roi, il est prêtre, mettons en lui notre joie.

[1] I Jean, IV, 19. — [2] Id. III, 16. — [3] Id. I, 3. — [4] Id. 14. — [5] Gal. IV, 26. — [6] Luc, II, 14. — [7] Matth. XXII, 40.

[1] I Rois, X, 1 ; XVI, 13. — [2] Exod. XXX, 30.

7. « Qu'ils chantent son nom en chœur [1] ». Que signifient ces chœurs? Il en est beaucoup pour connaître ces chœurs, et comme nous parlons dans une ville, tous les connaissent. On appelle chœur l'accord de plusieurs voix. Si nous chantons en chœur, chantons en accord. Dans un concert, toute voix discordante blesse l'oreille et trouble le chœur. Mais si un ton de voix en désaccord trouble ainsi un concert, que fera l'hérésie discordante au milieu de ceux qui louent le Seigneur? Or, le concert du Christ, c'est le monde entier, et ce concert du Christ résonne de l'Orient et de l'Occident. Voyons si le chœur du Christ a une telle étendue. Il est dit dans un autre psaume : « Du lever du so-« leil à son coucher, louez le nom du Sei-« gneur [2]. Qu'ils chantent son nom en « chœur ».

8. « Qu'ils chantent ses louanges au son « du tambour et du psaltérion ». Pourquoi choisir ici le tambour et le psaltérion? Afin qu'on ne loue pas Dieu de la voix seulement, mais aussi par les œuvres. Chanter sur le tambour ou sur le psaltérion, c'est joindre la main à la voix. De même pour toi, lorsque tu chantes l'Alleluia, si ta main donne le pain à celui qui a faim, revêt celui qui est nu, donne l'hospitalité à l'étranger, alors ta voix n'est point seule pour chanter, ta main chante aussi, l'action est en accord avec les paroles. Tu as pris la harpe en main, et les doigts et la langue sont en harmonie. Ne passons pas sous silence la signification mystérieuse du tambour et du psaltérion. Le tambour est formé d'une peau tendue, le psaltérion de cordes tendues aussi. L'un et l'autre de ces instruments désignent la chair crucifiée. Il chantait admirablement sur le tambour et sur le psaltérion, celui qui disait : « Le monde « est crucifié pour moi, et moi pour le « monde [3] ». Or, il l'engage à prendre le psaltérion et le tambour, celui qui aime le cantique nouveau, et qui te donne cette leçon : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il « renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix « et me suive [4] ». Qu'il ne quitte point le psaltérion, ne quitte point le tambour, qu'il s'étende sur le bois et dessèche la convoitise de la chair. Plus les cordes sont tendues, plus le son en est aigu. Que dit saint Paul, afin de rendre un son plus aigu sur le psaltérion? « J'oublie ce qui est en arrière, je m'étends « vers ce qui est devant moi, poursuivant la « palme de la vocation éternelle [1] ». L'Apôtre s'étendait pour ainsi dire, et sous le doigt du Christ il rendait le son harmonieux de la vérité. « Chantez ses louanges sur le psaltérion « et sur le tambour ».

9. « Parce que le Seigneur a traité son « peuple favorablement ». Quelle plus grande faveur que de mourir pour les impies? Quelle plus grande faveur que d'effacer par un sang juste l'arrêt qui condamne le pécheur? Quelle plus grande faveur que de dire : je ne considère plus ce que vous avez été, soyez ce que vous n'étiez pas? « Le Seigneur a comblé de faveurs son « peuple », par la rémission des péchés, par la promesse de la vie éternelle : il le comble de faveurs en rappelant celui qui s'éloigne, en soutenant celui qui combat, en couronnant celui qui triomphe. « Il a comblé son peuple « de faveurs, et il glorifiera les humbles par « le salut ». Il est vrai que les orgueilleux se glorifient aussi, mais ce n'est point par le salut. Les humbles s'élèvent donc pour le salut, les orgueilleux pour la mort, c'est-à-dire que les orgueilleux s'élèvent et que le Seigneur les humilie, que les humbles s'humilient et que Dieu les élève. « Il glorifie les « humbles pour leur salut ».

10. « Les saints tressailliront dans la gloire [2] ». Je voudrais vous dire un mot de la gloire des saints, redoublez d'attention. Il n'est personne, en effet, qui n'aime la gloire. Cette gloire même des insensés, qu'on appelle gloire populaire, a ses charmes qui nous trompent; chacun s'éprend de ces louanges futiles des hommes au point de vouloir vivre de manière à mériter les applaudissements, peu importe d'où ils lui viennent et de quelle manière. De là ces hommes pris de vertige, enflés d'orgueil, vides à l'intérieur, bouffis extérieurement, qui perdent volontairement ce qu'ils possèdent, en le donnant à des comédiens, à des histrions, à des chasseurs, à des cochers. Quels dons! quelles dépenses! Consumer ainsi non-seulement les richesses du patrimoine, mais les richesses de l'âme! Mais ils n'ont que du mépris pour le pauvre, parce que le peuple n'applaudit point quand il reçoit l'aumône; tandis qu'il applaudit quand on donne à un

[1] ... 3. — [2] Id. CXII, 3. — [3] Gal. VI, 14. — [4] Matth.

[1] Philipp. III, 13, 14. — [2] Ps. CXLIX, 5.

chasseur. Ils ne donneront donc rien s'ils ne sont applaudis ; que les fous applaudissent, et les voilà fous eux-mêmes; oui, tous également fous, et celui qui se donne en spectacle, et celui qui regarde, et celui qui donne. C'est bien cette gloire folle que condamne le Seigneur, qui est odieuse aux yeux du Tout-Puissant. Et toutefois, mes frères, le Christ ne laisse pas de faire aux siens ce reproche : J'ai moins reçu de vous que n'ont reçu des chasseurs, et pour leur donner, vous avez pris ce qui m'appartenait : « Pour moi, j'é« tais nu, et vous ne m'avez point revêtu ». Mais eux : « Quand, Seigneur, vous avons-nous « vu sans habits, et ne vous avons-nous point « revêtu [1] ? » Mais lui : « Quand vous l'avez « refusé au moindre des miens, c'est à moi « que vous l'avez refusé ». Mais tu n'as voulu revêtir que celui qui te plaît. En quoi donc le Christ a-t-il pu te déplaire ? Tu veux revêtir un athlète, qui te fera rougir s'il est vaincu ; tandis que le Christ n'est jamais vaincu ; c'est lui qui a vaincu le diable, vaincu à ta place, vaincu pour toi, vaincu en toi. Voilà le vainqueur que tu ne veux point revêtir. Pourquoi ? Parce qu'on t'applaudit moins, parce qu'il y a moins de folles clameurs. De là vient, mes frères, que ceux qui se repaissent d'une telle joie n'ont rien dans la conscience. Comme ils épuisent leurs coffres, en donnant des vêtements, ils épuisent leur conscience, de manière à n'y rien conserver de précieux.

11. Quant aux saints qui tressaillent dans la gloire, il n'est point nécessaire que nous parlions de leur joie : écoutez seulement le verset qui suit : « Les saints tressailliront « dans la gloire, leur allégresse éclatera dans « le lieu du repos » ; non point dans les théâtres ou dans les amphithéâtres, non point dans les cirques, non point dans les folies, non point hors d'eux-mêmes ; mais dans le lieu de leur repos. Qu'est-ce à dire, « dans le lieu « de leur repos ? » dans leurs cœurs. Ecoutez comme l'Apôtre se réjouit dans le lieu de son repos : « Toute notre gloire, la voici, le té« moignage de notre conscience [2] ». Il est à craindre néanmoins que tel homme ne mette sa confiance en lui-même, et ne s'élève avec orgueil dans sa propre confiance. Chacun doit tressaillir avec crainte [3], parce que le don de Dieu qui fait sa joie ne vient point de ses propres mérites. Il en est beaucoup qui se complaisent en eux-mêmes, et se croient justes ; or, voici contre eux une autre page des Ecritures : « Qui peut se glorifier de posséder la « pureté du cœur; ou qui osera se vanter « d'être exempt de péchés [1] ? » Il est donc une certaine manière de nous applaudir dans notre conscience, c'est quand tu reconnaîtras que ta joie est pure, que ton espérance est certaine, que ta charité est sans dissimulation. Mais comme il est en nous bien d'autres points capables d'offenser Dieu, bénis le Dieu qui t'a gratifié de ces vertus, et qui alors perfectionnera ce qu'il a commencé. Aussi, après avoir dit : « Ils tressailliront dans le lieu de « leur repos », le Prophète semble craindre qu'ils ne mettent leur complaisance en eux-mêmes, et il ajoute aussitôt : « Les jubilations « de Dieu seront dans leur bouche [2] ». Ils tressailliront dès lors dans leurs lits de repos, non point de manière à s'arroger le bien qui est en eux, mais de manière à louer celui de qui ils ont reçu d'être ce qu'ils sont, qui les appelle à être ce qu'ils ne sont point encore, de qui seul ils attendent la perfection, qu'ils remercient de ce qu'il a commencé en eux. « Les jubilations de Dieu seront dans « leur bouche ». Voyez maintenant les saints, voyez leur gloire, voyez dans le monde entier, voyez que les jubilations de Dieu sont dans leur bouche.

12. « Et dans leurs mains des framées à « deux tranchants ». On appelle framée ce que nous appelons vulgairement spatule. Il y a, en effet, des glaives qui n'ont qu'un tranchant : tels sont les sabres. Mais la framée, qui se nomme aussi espadon et spatule, est une épée à double tranchant et renferme un grand mystère. « Les framées qui sont dans leurs « mains sont aiguisées des deux parts ». Par ces framées à deux tranchants nous entendons la parole de Dieu ; or, cette framée est unique, mais on la met ici au pluriel, parce qu'il y a plusieurs langues et plusieurs bouches des saints. La parole de Dieu est donc un glaive à deux tranchants [3]. Pourquoi deux tranchants? Parce qu'elle se prononce et sur les choses temporelles, et sur les choses éternelles ; parce qu'elle montre dans les unes et dans les autres qu'elle dit la vérité et qu'elle sépare du monde celui qu'elle frappe. N'est-ce point là ce glaive dont le Seigneur a dit : « Je ne suis point venu apporter la paix, mais

[1] Matth. xxiv, 43-45. — [2] II Cor. i, 12. — [3] Ps. ii, 11.

[1] Pr. xx, 9. — [2] Ps. cxlix, 6 — [3] Hébr. iv, 12.

« le glaive [1] ». Considère comme il est venu disjoindre, comme il est venu séparer. Il sépare les saints, il sépare les impies, il sépare de toi tout ce qui est un obstacle. Tel fils veut servir Dieu, son père l'en empêche : vient le glaive de Dieu, vient la parole de Dieu, qui sépare le fils du père. Telle fille veut, sa mère ne veut point, le glaive les sépare mutuellement. Telle bru veut, sa belle-mère ne veut point, apportez le glaive à deux tranchants, qu'il vous donne des promesses pour la vie présente, et des promesses pour la vie éternelle, le soulagement par les biens de la terre, la jouissance des biens de l'éternité. Voilà le glaive tranchant des deux côtés, promettant les biens du temps et les biens de l'éternité. En quoi nous a-t-il trompés ? L'Eglise de Dieu n'était-elle point jadis dans le monde entier ? Elle y est maintenant. Autrefois on la lisait dans les livres, on ne la voyait pas : on la voit aujourd'hui, comme on la lit dans les promesses. Tout ce qui nous est promis selon le temps regarde l'un des tranchants du glaive ; tout ce qui est de l'éternité regarde l'autre tranchant. Tu as donc l'espérance des biens futurs, comme tu as la consolation dans les biens présents, ne te laisse point aller à celui qui veut te retirer de Dieu ; ni père, ni mère, ni sœur, ni épouse, ni ami, que nul ne te retire de Dieu ; et alors le glaive à deux tranchants te sera avantageux. C'est pour ton bien qu'il te sépare, et t'attacher trop serait ton mal. Notre-Seigneur est donc venu avec un glaive à double tranchant, promettant les biens éternels, accomplissant les promesses temporelles. De là viennent en effet, ce que nous appelons les deux Testaments. Qu'étaient donc « ces framées à deux « tranchants, dans leurs mains ? » Les deux Testaments sont un glaive à double tranchant. L'Ancien promet des biens terrestres, le Nouveau des biens éternels. Dans l'un et dans l'autre s'est vérifiée cette parole de Dieu : « comme un glaive à double tranchant ». Pourquoi est-il entre les mains, et non sur la langue? « Entre leurs mains », est-il dit, « sont « des framées à double tranchant ». Entre leurs mains signifie en leur puissance. Ils ont donc reçu la parole de Dieu, afin de la prêcher, et où ils voulaient, et à qui ils voulaient, sans craindre aucune puissance, et sans mépriser la pauvreté. Ils avaient en main ce glaive dont ils frappaient, et qu'ils tournaient, qu'ils faisaient vibrer où ils voulaient ; tout cela était au pouvoir des prédicateurs. Si cette parole n'était en leur pouvoir, on pourrait dire : Comment cette parole est-elle un glaive à deux tranchants, et comment se trouve-t-il entre leurs mains ? Si donc cette parole n'est point entre leurs mains, comment est-il écrit : « Voilà que la parole de Dieu fut « entre les mains du prophète Aggée [1] ? » Est-ce à dire, mes frères, que Dieu écrivit sa parole sur les doigts de ce Prophète ? Que signifie dès lors entre ses mains? C'est-à-dire que la puissance lui fut donnée de prêcher la parole de Dieu. Enfin nous pourrions entendre encore d'une autre façon entre ses mains ; car prêcher la parole de Dieu c'est l'avoir sur la langue, et l'écrire c'est l'avoir dans ses mains. « Et des glaives à double tranchant « dans leurs mains ».

13. Vous voyez dès à présent, mes frères, comment les saints sont armés ; considérez aussi leurs exploits sacrés, leurs glorieux combats. Car s'il y a un général, il y a des soldats ; s'il y a des soldats, il y a des ennemis ; s'il y a une guerre, il faut une victoire. Or, qu'ont fait ceux-ci avec les glaives à deux tranchants entre leurs mains ? C'était « pour tirer ven-« geance des nations [2] ». Voyez si les nations n'ont pas subi cette vengeance. Elle s'exerce chaque jour ; et c'est ce que nous faisons maintenant en vous parlant. Voyez comment nous taillons en pièces les nations de Babylone. On lui rend au double ce qu'elle a fait, selon cette parole : « Rendez-lui le double de « ses victoires [3] ». Comment lui rendre au double, sinon parce que les saints tirent ces glaives à deux tranchants, et en font des massacres, des meurtres, des séparations, et le paganisme s'éteint, et les idoles se brisent. Comment lui rendre au double ? Pour elle, quand elle persécutait les chrétiens, elle tuait le corps, mais ne brisait pas Dieu ; maintenant on lui rend au double, puisque les païens s'éteignent et que les idoles sont brisées. Mais, diras-tu, comment sont tués les païens ? Comment, sinon en devenant chrétiens ? Je cherche le païen, et je ne le trouve plus, il est chrétien : donc le païen est mort en lui. S'ils ne sont tués de la sorte, comment fut-il dit à Pierre : « Tue et mange [4] ? » Comment donc mourut Saul le persécuteur, et comment se leva Paul

[1] Aggée, I, 1. — [2] Ps. CXLIX, 7. — [3] Apoc. XVIII, 6. — [4] Act. X, 13.

le prédicateur. Je cherche Saul persécuteur, et ne le trouve plus, il est tué [1]. Par quoi ? Par le glaive à deux tranchants. Mais parce qu'il a été tué en lui-même, il a été vivifié dans le Christ ; aussi dit-il avec confiance : « Je vis, non pas moi, mais c'est le Christ qui « vit en moi [2] ». Ce qui lui est arrivé, Dieu le fait aux autres par lui ; car devenu prédicateur, lui-même prit en main le glaive à deux tranchants pour « tirer vengeance des na« tions ». Et de peur qu'on ne représente des hommes frappés par le fer, du sang répandu, des chairs meurtries, le Prophète continue en disant : « Et réprimer les peuples ». Qu'est-ce que réprimer ? C'est corriger. Usez donc, mes frères, de ce glaive à deux tranchants, qu'il ne demeure point oisif, Dieu vous l'a donné pour en user à votre manière. Un homme tel que toi adore encore les idoles ? Parle ainsi à ton ami, si toutefois il en reste encore quelqu'un à qui tu puisses adresser ce langage : Un homme tel que toi, peux-tu abandonner Dieu qui t'a fait pour adorer une idole que tu as construite ? L'ouvrier n'est-il point préférable à son ouvrage ? Or, tu rougirais d'adorer l'ouvrier, et tu ne rougis point d'adorer ce qu'il fait ? Que ton ami rougisse, qu'il soit touché de componction, c'est une blessure que ton glaive a faite ; tu as frappé au cœur ; il mourra pour revivre. « Entre leurs mains, des glaives à double « tranchant, pour se venger des nations, et « redresser les peuples ».

14. « Afin de mettre leurs rois dans les « chaînes, et leurs princes dans des liens de « fer, pour exercer contre eux le jugement « prescrit [3] ». Nous avons exposé sans peine comment la framée nous fait tomber pour nous relever, nous sépare pour nous rassembler, nous blesse pour nous guérir, nous tue pour nous faire vivre. Mais que faire maintenant ? Comment expliquer : « Pour mettre « leurs rois dans les chaînes ? » Il faut donner des entraves aux rois des nations, et des chaînes à leurs princes, et même des liens de fer. Redoublez d'attention pour savoir ce que vous savez déjà, car ces paroles que nous expliquons sont obscures à la vérité, mais ce que nous devons en dire n'est pas nouveau. Vous le savez déjà, et sans rien apprendre de nouveau, vous n'avez qu'à vous souvenir. Le dessein de Dieu en rendant obscurs quelques versets, est moins de nous en faire tirer une leçon nouvelle, que de nous rappeler par ces obscurités ce que nous savons déjà. Nous savons que les rois sont devenus chrétiens, que les princes des peuples ont embrassé la foi. Il y en a aujourd'hui, il y en eut autrefois, il y en aura encore, et les glaives à deux tranchants sont toujours dans les mains des saints. Comment donc entendre que les rois sont chargés de chaînes, et de liens de fer ? Votre charité sait déjà, et les leçons fréquentes de l'Eglise dont vous êtes nourris vous ont appris que « Dieu a choisi dans le monde ce qui « est faible pour confondre ce qui est fort ; il « a choisi ce qui est fou selon le monde pour « confondre ce qui est fort, et ce qui n'est « rien comme ce qui est quelque chose, pour « détruire ce qui est ». Voici en effet ce que dit l'Apôtre : « Voyez, mes frères, ceux d'entre « vous qui sont appelés ; il en est peu de sages « selon la chair, peu de puissants, peu de « nobles ; mais Dieu a choisi ce qui est fou « selon le monde, ce qui est infirme selon le « monde, pour confondre ce qui est fort ; Dieu « a choisi ce qui est vil et méprisable, et ce « qui n'est rien comme ce qui est quelque « chose, pour détruire ce qui est [1] ». Jésus-Christ notre Dieu est venu pour le bien de tous ; mais il s'est servi d'un pêcheur pour le bien des empereurs, et non d'un empereur pour le bien d'un pêcheur ; et il a choisi des hommes sans aucune importance dans le monde. Il les a remplis de l'Esprit-Saint, leur a donné le glaive à double tranchant et leur a commandé de parcourir l'univers entier en prêchant l'Evangile [2]. A l'instant le monde frémit de rage, le lion se leva contre l'agneau, et l'agneau fut plus fort que le lion. Le lion sévit et fut vaincu, l'agneau souffrit et fut vainqueur. Pénétrés de crainte, les hommes se convertirent au Christ, et les rois et les grands du monde s'étonnèrent à la vue des miracles, se troublèrent à l'accomplissement des prophéties, et virent avec stupeur le genre humain accourir au seul nom du Christ. Que faire alors ? Beaucoup renoncèrent à toute grandeur, laissèrent leurs palais, et distribuèrent leurs biens aux pauvres pour courir à la perfection. Car le Seigneur disait à l'un de ces imparfaits : « Si vous voulez être par« fait, allez vendre ce que vous possédez et « en donnez le bien aux pauvres, puis venez

[1] Act. IX, 1. — [2] Gal. II, 20. — [3] Ps. CXLIX, 8, 9.

[1] I Cor. I, 26-28. — [2] Matth. XXVIII, 19.

« et suivez-moi, et vous aurez un trésor dans « le ciel [1] ». Voilà ce qu'ont fait plusieurs grands du monde ; mais ils n'ont abjuré toute grandeur mondaine, que pour embrasser la pauvreté d'ici-bas et la noblesse du Christ. D'autres, et en grand nombre, conservent leur noblesse, conservent la puissance royale, et n'en sont pas moins chrétiens. Ils sont alors comme dans les entraves, et dans les chaînes de fer. Comment cela ? Ils se sont imposé des liens, liens de la sagesse, liens de la parole de Dieu, pour s'interdire tout ce qui est illicite.

15. Pourquoi donc des liens de fer, non des chaînes d'or ? Tant qu'il y a crainte, ils sont de fer ; qu'il y ait amour et ils seront d'or. Que votre charité veuille bien m'écouter. Vous venez d'entendre ces paroles de saint Jean : « La crainte n'est point dans la charité, « mais la charité parfaite bannit toute crainte, « parce que la crainte contient une peine [2] ». Voilà le lien de fer. Et néanmoins, si l'homme ne commence à servir Dieu par crainte, il n'arrive pas à l'amour. « Craindre Dieu est le « commencement de la sagesse [3] ». La sagesse commence donc par les liens de fer pour arriver au collier d'or ; car il est dit : « Mets « ton cou dans son collier d'or [4] ». Mais tu n'arriveras point à ce collier d'or, si tout d'abord tu ne mets tes pieds dans ses chaînes de fer. A commencer par la crainte, on finit par la sagesse. Combien en est-il qui n'osent faire le mal, parce qu'ils craignent l'enfer, parce qu'ils redoutent les tourments, et non parce qu'ils aiment la justice ? Qu'on leur promette l'impunité, qu'on leur dise : Faites en pleine sécurité ce qu'il vous plaira ; et alors ils se jetteront avec frénésie dans tous les crimes. Ce qui serait plus vrai des rois et des princes, à qui l'on ne saurait dire facilement : Qu'avez-vous fait ? Pour l'homme pauvre, en effet, quand même il ne craindrait pas Dieu, comme il n'a nulle force, nulle puissance pour échapper au supplice qu'il a pu mériter, il s'abstient par la crainte des hommes, sinon par la crainte de Dieu. Quant aux puissants du monde, aux rois, aux grands, qu'ont-ils à craindre, s'ils ne craignent Dieu ? Mais on leur prêche, on les frappe du glaive à double tranchant ; on leur dit qu'il est un Dieu, pour mettre les uns à sa droite, les autres à sa gauche, pour dire à ceux de gauche : « Allez « au feu éternel, qui a été préparé au diable « et à ses anges [1] ». Sans aimer encore la justice, ils redoutent le châtiment, et la crainte du châtiment devient une entrave, et ces liens de fer les redressent. Voilà que vient à nous quelque grand du monde, qui aura reçu quelques outrages de sa femme, ou qui en aura convoité une plus belle, une plus riche ; il voudrait se séparer de sa femme et n'ose le faire. Il entend un serviteur de Dieu, il entend le Prophète, il entend l'Apôtre, et il s'abstient : il entend celui qui tient en main le glaive à deux tranchants, qui lui dit : Arrête, cela n'est point permis, Dieu ne te permet point de quitter ta femme, si ce n'est pour cause d'adultère [2]. Voilà ce qu'il entend, et la crainte le retient. Son pied trop léger chancelait déjà, il est retenu par les entraves. « Voilà une « chaîne de fer, la crainte de Dieu ». On lui dit : Dieu te damnera, si tu le fais ; il est souverain juge de tous, il entend les gémissements de ton épouse, et tu seras coupable à ses yeux. Le voilà entre l'amorce de la convoitise, et la crainte du châtiment. Il eût cédé à ses coupables désirs, s'il n'eût été retenu par sa chaîne de fer. Mais plus encore. Voilà cet homme qui nous dit : Je veux vivre dans la continence, je ne veux plus d'épouse. Impossible. Que faire, si tu le veux, quand ta femme ne le veut point ? Ta continence doit-elle donc la jeter dans l'adultère ? Car elle est adultère, si de ton vivant elle passe à un autre. Or, Dieu vous empêche de compenser un si grand mal par un tel gain. Rends le devoir, et si tu ne l'exiges point, tu n'es pas moins tenu de le rendre. Dieu te tiendra compte comme d'un acte de sainteté parfaite, si tu rends à ton épouse le devoir sans l'exiger d'elle. Tu crains et tu ne le fais pas, tu secoues tes chaînes ; mais elles sont des chaînes de fer, écoute bien : « Es-tu lié à une femme ? « ne cherche pas à te délier [3] ». Voilà une chaîne dure, une chaîne de fer. Une parole du Seigneur va nous montrer aussi que c'est un lien de fer. Ecoutez cette parole, ô jeunes gens, oui ce sont des liens de fer, n'y engagez pas vos pieds ; si vous les y engagez, vous vous trouverez à l'étroit dans ces entraves. Les mains de l'évêque viennent encore les resserrer davantage. N'est-ce pas l'Eglise que fuient les prisonniers, et dans l'Eglise ils recouvrent la liberté ? On y voit venir des maris

21. — [2] I Jean, IV, 18. — [3] Ps. CX, 10. — [4] Eccli.

[1] Matth. XXV, 41. — [2] Id. V, 32. — [3] I Cor. VII, 3, 27, 39.

qui voudraient laisser leurs épouses ; mais on resserre leurs chaînes, on ne les brise jamais : « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu « a joint [1] ». Mais ces chaînes sont dures. Qui l'ignore ? Les Apôtres ont déploré cette dureté en s'écriant : « Si telle est la condition de « l'homme avec sa femme, il n'est pas avanta- « geux de se marier [2] ». Si ces chaînes sont de fer, il n'est pas besoin d'y engager ses pieds. Et le Seigneur : « Tous n'entendent pas cette « parole ; que celui qui peut entendre, en- « tende [3] ». Es-tu lié à une femme ? ne cherche pas à te délier, parce que ces liens sont de fer. N'es-tu pas lié à une femme ? ne cherche pas d'épouse [4] ; ne t'engage pas dans des entraves de fer.

16. « Afin d'accomplir sur eux le jugement « prescrit ». C'est là le jugement que les saints accomplissent dans toutes les nations. Pourquoi « prescrit ? » Parce que tout cela fut prédit autrefois, et s'accomplit maintenant. On fait maintenant ce qu'on lisait jadis, et qu'on ne sait pas. Le Prophète conclut aussi : « Telle « est la gloire que Dieu destine à tous les « saints ». C'est ainsi que les saints agissent dans le monde entier, parmi les nations, ainsi qu'ils sont élevés en gloire, ainsi qu'ils chantent le Seigneur par leurs voix, ainsi qu'ils tressaillent dans leurs lits de repos, ainsi qu'ils tressaillent dans leur gloire, ainsi qu'ils sont élevés dans leur salut, ainsi qu'ils chantent le cantique nouveau, ainsi qu'ils chantent l'alleluia, de la voix, du cœur et par leur vie. Ainsi-soit-il !

[1] Matth. XIX, 6. — [2] Id. 10. — [3] Id. 11. — [4] I Cor. VII, 27.

DISCOURS SUR LE PSAUME CL.

LA LOUANGE DE DIEU DANS SES SAINTS.

Les psaumes sont au nombre de cent-cinquante ; or, ce chiffre, dans l'ordre des unités, donne quinze formé de sept et de huit. Sept nous rappelle la semaine sabbatique de l'Ancien Testament, et le huitième jour est celui de la résurrection, ou du Nouveau Testament. Cinquante se compose d'une semaine de semaines, plus l'unité, et ce fut le cinquantième jour après la résurrection que descendit l'Esprit-Saint, désigné par le nombre sept. Les cent cinquante-trois poissons nous montreraient dans trois le diviseur de cinquante. En décomposant dix-sept en autant de nombres que l'on additionne ensemble on arrive à cent cinquante-trois. Or, dix-sept est composé de dix, le décalogue, et de sept, la figure du Saint-Esprit. La division en cinq livres est peu fondée. Cette parole : « Il est écrit au commencement du livre », désignerait ou le livre des Ecritures, au commencement duquel nous lisons : « Ils seront deux dans une même chair », mystère du Christ et de l'Eglise ; ou le livre des Psaumes, dont le premier regarde le Christ. La division en trois livres de cinquante psaumes chacun, nous montre la pénitence dans le cinquantième psaume, la miséricorde et la justice dans le centième, et la louange de Dieu dans ses saints, c'est le psaume cent cinquantième. C'est la voie du ciel, puisque Dieu nous *appelle* par la pénitence, nous *justifie* par la miséricorde, puis nous admet dans la vie éternelle pour chanter ses louanges.

Les saints en qui Dieu est glorifié, sont la justice, la puissance, et la grandeur de Dieu, en ce sens qu'ils font connaître ces divins attributs. Louer Dieu avec la flûte, c'est le louer d'une manière éclatante ; sur les instruments à cordes, par les bonnes œuvres ; sur le tambour, dans la mortification de la chair ; sur les cymbales, dans les louanges des saints qui rejaillissent sur Dieu. Les trois genres de musique se retrouvent dans les saints.

1. Bien que Dieu ne m'ait point encore fait la grâce de me révéler tous les grands mystères que me paraît contenir l'ordre des psaumes ; bien que la faiblesse de mon esprit n'en ait point pénétré toute la profondeur ; néanmoins, comme ils sont renfermés dans le nombre de cent cinquante, ce nombre nous insinue quelque mystère que je voudrais vous exposer sans témérité et selon qu'il plaira à Dieu de me secourir. D'abord le nombre quinze est multiple de cent cinquante (car dans l'ordre des unités, il est le même que cent cinquante dans l'ordre des dizaines, puisque quinze multiplié par dix donne cent cinquante : le même que mille cinq cents dans l'ordre des centaines, ou quinze

multiplié par cent ; le même que quinze mille dans l'ordre des mille, ou quinze multiplié par mille), le nombre de quinze nous marque donc l'accord des deux Testaments. Dans l'un, en effet, l'on observe le sabbat au jour du repos [1] ; dans l'autre, le dimanche, qui signifie jour de résurrection. Or, le sabbat est le septième jour ; le dimanche qui vient après le septième jour, que peut-il être sinon le huitième, et en même temps le premier? On l'appelle aussi le premier jour du sabbat [2], de manière à compter ensuite le second, le troisième, et ainsi de suite jusqu'au septième qui est le sabbat. Mais à partir du dimanche, jusqu'au dimanche, nous nous trouvons au huitième jour, auquel fut révélé ce Nouveau Testament qui était caché dans l'Ancien, sous les promesses terrestres. Or, sept et huit font quinze. Tel est le nombre des psaumes appelés Cantiques des degrés, parce que tel était le nombre des degrés du temple. Le nombre de cinquante renferme aussi en lui-même un grand mystère, puisqu'il se compose d'une semaine de semaines, auxquelles on ajoute l'unité qui serait comme le huitième et formerait cinquante ; sept fois sept font en effet quarante-neuf, et nous avons cinquante en y ajoutant l'unité. Or, ce nombre de cinquante a une signification tellement mystérieuse, que ce fut le cinquantième jour après la résurrection du Christ, que le Saint-Esprit descendit sur les disciples assemblés en son nom [3]. De plus, l'Esprit-Saint est désigné par le nombre sept dans les Ecritures, soit dans Isaïe, soit dans l'Apocalypse, où nous trouvons clairement les sept esprits de Dieu, à cause des sept opérations de ce même Esprit. Le prophète Isaïe nous parle ainsi de ces sept opérations : « L'Esprit de Dieu se reposera sur lui ; Esprit « de sagesse et d'intelligence, Esprit de con« seil et de force, Esprit de science et de piété, « Esprit de crainte du Seigneur [4] ». Et par cette crainte, il faut entendre la crainte chaste, qui demeure dans le siècle des siècles [5]. Quant à la crainte servile, elle est bannie par la charité parfaite [6] : celle-ci nous affranchit de manière que nous ne fassions point de ces œuvres serviles que proscrit le sabbat. Or, la charité est répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné [7]. C'est donc l'Esprit-Saint que désigne le nombre sept. Mais le Seigneur a lui-même divisé le nombre cinquante en quarante et en dix [1] ; puisque c'est le quarantième jour après sa résurrection qu'il monta au ciel [2], puis dix jours après qu'il envoya le Saint-Esprit, désignant ainsi par le nombre quarante son passage en cette vie temporelle. Le nombre quatre est en effet le nombre qui prévaut dans quarante ; or, il y a quatre parties dans le monde comme dans l'année, et en y ajoutant dix comme le denier qui doit récompenser les œuvres de la loi, nous trouvons la figure de l'éternité. En multipliant cinquante par trois, et pour ainsi dire par la trinité, nous arrivons à cent cinquante, nombre qui n'est point sans raison celui de nos psaumes. Dans ce nombre de poissons pris dans les filets des Apôtres après la résurrection, l'Evangile ajoute le nombre de trois à celui de cent cinquante [3], pour nous montrer, ce semble, en combien de portions nous devons partager ce nombre de manière à trouver trois fois cinquante. On pourrait néanmoins trouver dans ce nombre une raison plus subtile et plus agréable, c'est-à-dire que si nous décomposons dix-sept, de manière que tous les nombres depuis un jusqu'à dix-sept soient additionnés ensemble, nous arrivons encore à ce nombre de cent cinquante trois. Or, le nombre dix désigne la loi, et celui de sept désigne la grâce ; puisque la loi n'est accomplie que par la charité répandue dans nos cœurs par ce même Esprit que représente le nombre sept.

2. Quant à ceux qui ont divisé les psaumes en cinq livres, ils ont suivi en cela l'indication des psaumes qui finissent par ces mots : *Fiat, fiat* [4]. Mais quand j'ai voulu pénétrer les raisons de cette division, je n'ai pu y parvenir ; parce que ces cinq parties ne sont point égales entre elles, ni par la quantité de la matière, ni même par le nombre des psaumes, qui serait alors de trente. Et si chacun de ces cinq livres doit se terminer par *fiat, fiat,* on pourrait avec raison demander pourquoi le dernier de tous ne finit pas de même. Pour nous, conformément à l'autorité canonique des saintes Ecritures, où nous lisons : « Il est écrit dans le livre des Psaumes [5] », nous ne reconnaissons qu'un livre des psaumes. Je comprends que ce sentiment soit le

[illegible] 10. — [illegible] Marc, XVI, 2. — [3] Act. II, 1 4. — [4] Isa. XVII, 10. — [6] I Jean, IV, 18. — [7] Rom. V, 5.

[1] Act. II, 3. — [2] Id. 1. — [3] Jean, XXI, 11. — [4] Ps. XL, LXXI, LXXXVIII et CV. — [5] Act. I, 20.

véritable, et comment l'autre pourrait l'être aussi, sans qu'il y eût contradiction. D'après la coutume des Ecritures des Hébreux, il est possible, en effet, qu'un livre divisé en plusieurs autres, ne soit regardé que comme un seul; ainsi on ne parle que d'une Eglise, bien qu'elle soit divisée en plusieurs Eglises, et d'un ciel unique, bien qu'il soit composé de plusieurs. Il n'est pas à croire qu'en disant : « Mon secours vient du Seigneur qui a « fait le ciel et la terre [1] », le Prophète ait voulu omettre un des cieux. Et quand l'Ecriture nous dit : « Dieu donna au firmament le « nom de ciel [2] » ; quand elle assure qu'il y a des eaux au-dessus du firmament, c'est-à-dire du ciel, elle ne ment point, bien qu'elle dise ailleurs : « Et que toutes les eaux qui sont « par-dessus les cieux louent le Seigneur [3] », sans dire au-dessus du ciel. On dit aussi : la terre, bien qu'elle soit composée de plusieurs, et chaque jour nous disons indifféremment *orbis terrœ*, ou *orbis terrarum*, le globe de la terre, ou le globe des terres. Quoique, dans le langage ordinaire, cette expression : « Il est « écrit dans le livre des Psaumes », semble dire qu'il n'y a qu'un seul livre, néanmoins on peut répondre que cette manière de parler : « dans le livre des Psaumes », signifie dans l'un des cinq livres. Mais cette manière de parler est tellement inusitée, ou du moins tellement rare, que ce texte : « Comme il est « écrit dans le livre des Prophètes [4] », a fait croire que les douze Prophètes ne forment qu'un seul livre. Il en est encore qui ne regardent que comme un livre unique tous les livres de l'Ecriture, parce qu'ils forment une admirable et divine unité, et que cette parole : « Il est écrit, au commencement du « livre, que je dois faire votre volonté [5] », doit nous faire comprendre que le Père a créé le monde par le Fils, puisque cette création est placée au commencement de toute Ecriture dans le livre de la Genèse. Ou plutôt parce que cette parole paraît une prophétie, rapportant moins les faits que prédisant l'avenir, puisqu'il n'est pas dit « que « j'aie fait », mais « afin que je fasse », ou « que je fisse votre volonté »; et dès lors cette parole devrait se rapporter à une autre parole consignée aussi dans les premières lignes du même livre : « Ils seront deux dans la même « chair [1] » ; profond mystère, selon l'Apôtre, dans le Christ et dans l'Eglise [2]. On pourrait voir encore le livre des Psaumes désigné dans cette parole : « Au commencement du livre, « il est écrit de moi que je fasse votre vo- « lonté ». Car on lit ensuite : « Mon Dieu, je « l'ai voulu, votre loi est dans le milieu de « mon cœur [3] ». Or, on voit une prophétie de Jésus-Christ dans le premier psaume placé à la tête du livre : « Bienheureux l'homme qui « ne s'est point laissé aller au conseil des im- « pies, qui ne s'est point arrêté dans le sentier « des pécheurs, ni assis dans la chair de pesti- « lence, mais dont la volonté s'affermit dans « la loi du Seigneur, et qui méditera cette loi « le jour et la nuit [4] ». Ce qui reviendrait à cette parole : « Mon Dieu, je l'ai voulu, et « votre loi est au milieu de mon cœur ». Quant à cette autre parole : « J'ai annoncé « votre justice dans une grande assemblée [5] », elle se rapporte naturellement à celle-ci : « Ils seront deux dans une même chair [6] ».

3. Que l'on prenne dans l'un ou dans l'autre sens cette expression : « Au commence- « ment du livre », ce livre des psaumes, divisé en trois parties, de cinquante chacune, me paraît marquer de grands mystères, si l'on consulte bien chaque psaume cinquantième. Je ne saurais croire, en effet, que ce soit sans raison que le cinquantième soit un psaume de pénitence; le centième, de la miséricorde et de la justice ; le cent cinquantième, de la louange de Dieu dans ses saints. Telle est en effet la voie que nous suivons, pour arriver à la vie éternelle et bienheureuse : d'abord la condamnation de nos péchés, ensuite la vie pure, en sorte que nous méritions par cette vie pure, et par la condamnation de nos fautes, la vie éternelle. C'est en effet d'après un arrêt profond de sa justice et de sa bonté, que Dieu a appelé ceux qu'il avait prédestinés, que ceux qu'il a appelés, il les a justifiés, et que ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés [7]. Il est vrai, ce n'est point en nous-mêmes que s'est faite notre prédestination, mais en lui-même et dans le secret de sa prescience. Pourtant, les trois autres faveurs, la vocation, la justification, et la vocation se font en nous. C'est la prédication de la pénitence qui nous appelle ; car c'est ainsi que le Sauveur commence à prêcher son Evangile : « Faites pé-

[1] Ps cxx, 2. — [2] Gen. i, 7, 8. — [3] Ps. CXLVIII, 4. 5. — [4] Act. vii, 42. — [5] Ps. XXXIX, 8.

[1] Gen. ii, 24. — [2] Ephés. v, 31, 32. — [3] Ps. xxxix, 8-10. — [4] Id. i, 1, 2. — [5] Id. xxxix, 8-10. — [6] Gen. ii, 24. — [7] Rom. viii, 30.

« nitence, car le royaume des cieux est « proche [1] ». Nous sommes justifiés en invoquant la miséricorde, et en craignant le jugement ; de là cette parole : « Seigneur, « sauvez-moi en votre nom, et jugez-moi dans « votre puissance [2] ». Or, il ne craint point d'être jugé, celui qui a tout d'abord obtenu d'être sauvé. Notre vocation nous fait renoncer au diable par la pénitence, afin de ne plus demeurer sous son joug; après la justification, nous sommes guéris par la miséricorde, afin de ne plus craindre le jugement; et une fois glorifiés, nous passons à la vie éternelle, pour louer Dieu sans fin. C'est là ce que signifie, je crois, cette parole du Sauveur : « Voilà que je chasse les démons, « et fais des guérisons aujourd'hui et demain, « et au troisième jour je serai mis à mort [3] »; ce qu'il figura aussi dans les trois jours de sa passion, de son sommeil, et de son réveil. Car il fut crucifié, il fut enseveli, il ressuscita. Il triompha sur la croix des princes et des puissances, se reposa dans le sépulcre et s'élança à sa résurrection. De même la pénitence nous met à la croix, la justice au repos, la vie éternelle dans la gloire. La pénitence dit : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon la « grandeur de votre miséricorde, et selon la « multitude de vos bontés, effacez mes ini- « quités [4] ». Elle offre pour sacrifice à Dieu une âme brisée de douleur, un cœur contrit et humilié. C'est le Christ qui dit dans ses élus : « Seigneur, je chanterai votre miséri- « corde et votre jugement, je connaîtrai les « voies de l'innocence quand vous viendrez « à moi [5] ». C'est la miséricorde, en effet, qui nous aide à faire les œuvres de justice, afin d'arriver en toute sécurité au jugement, dans lequel seront bannis de la cité de Dieu ceux qui commettent l'iniquité [6]. Le verset qui termine le psaume que nous allons expliquer est le cri de la vie éternelle.

4. « Louez le Seigneur dans ses saints » ; dans ceux qu'il a glorifiés. « Louez-le dans le « firmament de sa puissance » ; ou, comme d'autres ont traduit, « dans ses puissances ». « Louez-le selon ses infinies grandeurs [7] ». Toutes ces dénominations désignent les saints de Dieu, selon cette parole de l'Apôtre : « Afin que nous devinssions en lui la justice « de Dieu [8] ». Si donc ils sont la justice que Dieu a opérée en eux, pourquoi ne seraient-ils pas aussi cette puissance que Dieu a exercée en eux, pour les ressusciter d'entre les morts? Car c'est dans la résurrection du Christ que sa puissance paraît avec le plus d'éclat ; comme sa faiblesse parut en sa passion, ainsi que l'a dit l'Apôtre : « S'il « a été crucifié selon la faiblesse de la chair, « il est néanmoins vivant par la force de « Dieu [1] ». Et ailleurs : « Afin », dit-il, « que je connaisse Jésus-Christ, et la vertu « de sa résurrection [2] ». Le Prophète a dit admirablement : « Dans le firmament de sa « puissance ». C'est en effet le firmament de sa puissance de ne plus mourir, de n'être plus assujéti à la mort [3]. Pourquoi ne pourrait-on appeler puissance de Dieu celle qu'il a déployée dans ses saints? Et même ce sont eux qui sont les puissances de Dieu, ainsi qu'il est écrit : « Nous sommes en lui la jus- « tice de Dieu [4] ». Quelle plus grande puissance que de régner éternellement, après avoir mis sous ses pieds tous ses ennemis ? Pourquoi ses saints ne seraient-ils point aussi son infinie grandeur? Non point la grandeur qui le fait grand en lui-même, mais cette grandeur qui a fait la grandeur de tant de milliers de ses élus ? De même, en effet, que l'on se fait une idée particulière de la justice [5], par laquelle Dieu est juste, on se fait une autre idée de celle qu'il forme en nous, afin que nous soyons sa justice.

5. Ces mêmes saints sont encore désignés dans tous ces instruments qui servent à la louange de Dieu. Ce que le Prophète a dit tout d'abord : « Louez le Seigneur dans ses « saints » , il le continue, en marquant les saints par différentes expressions.

6. « Louez-le au son de la flûte » ; ce qui marque une louange éclatante. « Louez-le « sur le psaltérion et sur la harpe [6] ». Le psaltérion fait résonner la louange de Dieu, par le haut de l'instrument, et la harpe le fait par le bas ; c'est comme la louange dans les choses célestes, la louange dans les choses terrestres, comme le Dieu qui a fait le ciel et la terre. Déjà, en effet, dans un autre psaume, nous avons dit que le psaltérion a par le haut cette concavité sur laquelle on ajuste les cordes afin d'en tirer un son plus retentissant, tandis que dans la guitare cette concavité est en bas.

[1] ... 17. — [2] Ps. LIII, 3. — [3] Luc, XIII, 32 — [4] Ps. ... — [5] ... — [6] ... — [7] Id. CL, 1, 2. — [8] II Cor. v, 21.

[1] II Cor. XIII, 4. — [2] Philipp. III, 10. — [3] Rom. VI, 9. — [4] II Cor. v, 21. — [5] Dan. VII, 10. — [6] Ps. CL, 3.

7. « Louez-le sur le tambour et au son des « chœurs [1] ». Nous louons Dieu sur le tambour quand notre chair heureusement changée ne ressent plus rien de la faiblesse et de la corruption de la terre. On prend en effet pour le tambour une peau desséchée et durcie. Louer Dieu en chœur, c'est le bénir dans une société paisible. « Louez-le sur les cordes et « sur l'orgue ». Comme nous l'avons dit plus haut, le psaltérion et la harpe sont des instruments à cordes. Quant à l'orgue, c'est le nom générique de tous les instruments de musique; bien que d'ordinaire on désigne plus particulièrement ainsi des instruments à soufflets, ce que je ne crois pas que l'on ait voulu indiquer ici. Car le mot *organum* désignant en général tous les instruments à soufflets, est un mot grec, et les Grecs avaient un autre nom pour ces instruments. Les appeler du nom d'orgues est donc une exigence latine, une exigence de la coutume. Cette expression dès lors : « sur les cordes et sur l'or-« gue », semble désigner un instrument pourvu de cordes. Or, ce n'est pas seulement le psaltérion et la harpe qui sont pourvus de cordes; mais de même que le psaltérion et la harpe, qui résonnent soit d'en haut soit d'en bas, nous ont fait découvrir quelque mystère analogue à cette différence, de même nous devons chercher quelque analogie dans ces cordes qui nous désignent la chair, et la chair délivrée de la corruption. Peut-être le Prophète y joint-il ce mot d'orgue, non pour que chacune des cordes rende un son particulier, mais pour que la diversité des sons y produise la plus suave harmonie, comme il arrive dans l'orgue. Car les saints de Dieu auront même alors des différences entre eux, mais des différences harmonieuses, et non discordantes, c'est-à-dire des différences qui s'accordent sans se heurter aucunement ; de même que des sons différents, mais non discordants, forment une heureuse harmonie. « Une étoile diffère en clarté d'une autre « étoile; ainsi en sera-t-il à la résurrection « des morts [2] ».

8. « Louez-le sur des cymbales retentis-« santes, louez-le sur les cymbales de la « joie [1] ». Ce n'est qu'en frappant les cymbales que l'on produit des sons ; de là vient qu'on les a parfois comparées à nos lèvres. Mais il me semble qu'on leur donne un sens bien préférable en disant qu'on loue Dieu sur des cymbales, quand chaque fidèle est honoré par ses frères et non par lui-même, et que cet honneur mutuel devient pour Dieu une louange. Aussi, de peur, je crois, que la pensée ne s'arrête sur des cymbales qui résonnent sans âme, le Prophète ajoute : « cym-« bales de la jubilation » ; car la jubilation ou l'ineffable louange ne saurait venir que de l'âme. N'oublions pas toutefois que, au dire des musiciens et comme l'expérience le démontre, il y a trois sortes de sons, que produisent la voix, le souffle, l'impulsion ; la voix, quand un homme chante sans le secours d'aucun instrument; le souffle, qui donne les sons de la flûte ou de quelque instrument semblable ; et l'impulsion, comme dans la harpe ou tout ce qui lui ressemble. Le Prophète n'a donc oublié aucun son ; il nous marque la voix dans les chœurs, le souffle dans la flûte, l'impulsion dans la harpe. Ce qui nous montrerait par comparaison et non par propriété, l'esprit, l'âme et le corps. Quand donc le Seigneur nous dit : « Louez le Sei-« gneur dans ses saints », à qui s'adresse-t-il, sinon à eux-mêmes? Et en qui doivent-ils louer Dieu, sinon en eux-mêmes encore ? Car vous qui êtes ses saints, comme le dit le Prophète, vous êtes aussi sa vertu, mais la vertu qu'il a opérée en vous ; vous êtes sa puissance, comme la multitude de sa grandeur, mais qu'il a opérée et fait paraître en vous ; vous êtes la trompette, le psaltérion, la harpe, le tambour, le chœur, les cordes, l'orgue et les cymbales de la jubilation, qui donnent des sons mélodieux ou des sons en accord. Vous êtes tout cela ; que la pensée ne s'arrête à rien de vil, à rien de passager, à rien de futile. Et comme la sagesse de la chair est mortelle, « que tout esprit loue le Sei-« gneur [2] ».

[1] Ps. CL, 4. — [2] I Cor. XV, 41, 42.

[1] Ps. CL, 5 — [2] Ps. CL, 6.

PRIÈRE QUE SAINT AUGUSTIN AVAIT COUTUME DE FAIRE

APRÈS CHAQUE SERMON ET APRÈS CHAQUE TRAITÉ.

Adressons-nous au Père tout-puissant, à Dieu notre Seigneur, et d'un cœur pur autant que le permet notre faiblesse, rendons-lui les plus grandes et les plus sincères actions de grâces. Supplions de toute notre âme son infinie bonté de daigner écouter favorablement nos prières, d'éloigner par sa puissance notre ennemi de nos actions et de nos pensées, d'augmenter notre foi, de diriger notre esprit, d'y mettre des pensées spirituelles, et de nous conduire au bonheur qui est lui-même ; par Jésus-Christ, son Fils, Notre-Seigneur, qui vit et règne comme Dieu, dans l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

FIN DES DISCOURS DE SAINT AUGUSTIN SUR LES PSAUMES.

DISCOURS SUR LE PSAUME XIV[1].

L'HOMME DU CIEL.

Le chiffre du psaume est quatorze et nous rappelle que l'Agneau fut immolé au quatorzième jour, quand la lune est dans son plein. Or, habiter les tabernacles du Seigneur, c'est demeurer dans l'Eglise, qui n'est point une demeure permanente, et cette montagne où l'on doit se reposer c'est le ciel. Or, celui-là s'y reposera « qui marche dans l'innocence », c'est-à-dire qui est encore en chemin, et qui est déjà innocent, « qui pratique la justice » en faisant du bien aux autres, « qui parle « selon la vérité, qui ne fait aucun mal au prochain », c'est-à-dire aux autres hommes. Un tel saint méprise le méchant, fût-il haut placé dans le monde.

1. On vient de lire fort à propos le psaume quatorzième ; bien qu'il vienne à son tour, on le dirait choisi tout exprès. Le lecteur l'a pris dans l'ordre des psaumes, et néanmoins j'y vois la sagesse de Dieu, qui a mis dans l'ordre de nos explications ce qui devait vous être utile. Ce psaume est le quatorzième, qui a pour titre : « Psaume de David [2] ». Or, David c'est pour nous le Christ, nous l'avons dit souvent. Et puis, nous avons lu dans l'Exode que l'Agneau doit être immolé le quatorzième jour [3] ; oui, ce quatorzième jour, quand la lune est dans son plein, quand il ne lui manque rien de sa splendeur ; d'où vous pouvez voir que le Christ ne saurait être immolé qu'en pleine et parfaite lumière. Comme donc l'Agneau doit être immolé au quatorzième jour, voilà que le Prophète saisi d'admiration s'écrie :

2. « Seigneur, qui habitera dans votre « tabernacle ? » O vous qui voulez habiter dans le tabernacle du Seigneur, écoutez cette apostrophe du Prophète : « Qui habitera « dans vos tabernacles, ô mon Dieu, ou qui « se reposera sur votre montagne sainte ? » Non point d'abord sur la montagne et dans le tabernacle ensuite, mais d'abord dans le tabernacle et ainsi sur la montagne. Le tabernacle n'est point une demeure permanente, le tabernacle n'a point de fondement, mais on le plante ; çà et là, il suit les migrations de

[1] Dans plusieurs manuscrits, ce discours précède le discours reproduit dans le tome VIII sur le psaume XIV. D'autres manuscrits attribuent ce [illegible] à saint Jérôme. — [2] Ps. XIV, 1. — [3] Exod. XII, 5, 6.

l'homme. Aussi est-il appelé παροικία, et non point habitation. « Seigneur, qui habitera dans « vos tabernacles? » Comme ce n'est qu'une tente, on l'appelle en grec παροικία. Voyons donc ce qu'est un tabernacle, ce qu'est une montagne. Un tabernacle n'a aucun fondement, c'est une demeure passagère; les montagnes, au contraire, ont des fondements solides; c'est pourquoi ce tabernacle me paraît être l'Eglise de ce monde. Or, les églises que vous voyez aujourd'hui sont des tabernacles, puisque nous ne devons point y demeurer, nous devons passer ailleurs. Car, si la figure de ce monde passe [1], et si le ciel et la terre passeront [2], comme il est dit ailleurs, à combien plus forte raison les pierres de ces églises que nous avons sous les yeux? On appelle donc maintenant les églises des tabernacles, parce que nous devons en sortir pour aller à la montagne sainte du Seigneur. Quelle est cette montagne sainte du Seigneur? Ezéchiel nous le dit en parlant contre le prince de Tyr : « Tu as été blessé sur la montagne du Sei« gneur [3]. Et qui reposera sur votre mon« tagne sainte? » Puisque nous devons quitter les tabernacles pour aller sur les saintes montagnes, il nous faut apprendre à quels hommes il appartient d'aller sur la sainte montagne de Dieu.

3. Il y a une interrogation dans cette parole : « Qui habitera dans vos tabernacles, « ou qui se reposera sur votre montagne « sainte? » C'est maintenant l'Esprit-Saint qui répond à la question du Prophète; et que lui dit-il? Veux-tu savoir, ô Prophète, veux-tu savoir qui doit habiter dans mes tabernacles, et reposer sur ma montagne sainte? Ecoute ce qui suit : Si tu observes ce que je vais dire, tu habiteras sur ma montagne sainte. Vous donc qui voulez habiter les saints tabernacles, et vous élever sur la sainte montagne du Seigneur, vous n'avez pas besoin d'écouter mes paroles, écoutez ce que le Seigneur répondit au Prophète; pratiquez ce que le Seigneur vous ordonne, et vous arriverez à la sainte montagne du Seigneur. « C'est celui « qui marche dans l'innocence, et qui prati« que la justice [4] ». Aussi le psaume cent dixhuitième nous dit-il : « Heureux les hommes « innocents dans leurs voies ! » Oui, c'est ainsi qu'il commence : « Bienheureux les hommes « innocents dans leurs voies [1] ! » De même qu'il est dit là : « Innocents dans leurs voies », il est dit ici : « Qui marche dans l'innocence ». Or, marcher c'est être dans la voie. « Qui « marche dans l'innocence ». Voyez ce qui est prescrit. Il n'est pas dit qui est pur en atteignant la fin; mais qui est encore en chemin, et qui est sans tache. Quelqu'un pouvait dire : Je n'ai aucune tache, n'ayant commis aucun mal. Il ne suffit pas d'éviter le mal, si nous ne faisons aussi le bien. Car le Prophète continue : « Et qui pratique la justice ». Non point qui garde la chasteté, non point, qui fait des actes de sagesse ou de courage. Voilà sans doute les principales vertus. Ainsi la sagesse nous vient en aide pour résister aux persécutions : la tempérance et la chasteté nous sont utiles, pour ne point perdre nos âmes. Mais il n'y a que la justice pour dominer toutes les vertus dont elle est la mère. Comment, dira-t-on, la justice peut-elle dominer toutes les autres? Les autres vertus font la joie de ceux qui les pratiquent, tandis que la justice fait la joie, non de celui qui la pratique, mais des autres. Que je sois sage, la sagesse fait mes délices; que je sois courageux, le courage me plaît; que je sois chaste, la chasteté a des charmes pour moi ; mais la justice fait moins le bonheur de ceux qui la possèdent, que des malheureux qui ne l'ont point. Donne-moi un pauvre qui a un différend avec mon frère, donne à ce frère une puissance telle qu'il opprime de son crédit tout ce qui n'est pas moi, ou qui m'est étranger ; de quoi ma sagesse va-t-elle servir à ce pauvre? Que fait à ce pauvre ma chasteté? Que lui fait mon courage? Mais ma justice lui vient en aide, parce que, sans acception pour mon frère, je prononce selon la justice. La justice, en effet, ne connaît ni frère, ni mère, ni père; elle connaît la vérité. Non plus que Dieu, elle ne fait acception de personne. Aussi le Prophète nous dit-il : « Et « qui pratique la justice », de peur qu'il ne paraisse exclure les autres vertus. Quiconque se met dans une sainte colère pour en soulager un autre, quiconque ne fait point sa joie du malheur d'autrui, celui-là est juste.

4. Disons encore ce qui suit : « Celui qui dit « la vérité dans son cœur [2] ». Beaucoup ont la vérité sur les lèvres, et non dans le cœur ; ils paraissent dire la vérité, et le cœur n'est

[1] I Cor. VII, 31. — [2] Matth. XXIV, 35. — [3] Ezech. XXVIII, 16, suiv. les Septante. — [4] Ps. XIV, 2.

[1] Ps. CXVIII, 1. — [2] Id. XIV, 3

point d'accord avec la bouche. « Celui qui ne « cache point l'artifice dans ses paroles ». Qui dit au dehors ce qu'il a dans la pensée. « Qui « n'a fait aucun mal à son prochain ». Au nom de prochain beaucoup s'imaginent un frère, un voisin, un allié, un parent. Mais le Seigneur nous fait connaître le prochain dans cette parabole de l'Evangile, à propos de celui qui descendait de Jérusalem à Jéricho. Le prêtre passa outre, le lévite passa outre, sans en prendre pitié ; mais un samaritain qui vint à passer, fut ému de compassion. Le Seigneur fait ensuite cette question : « Lequel de ces « hommes fut son prochain ? » On lui répond : « Celui qui lui fit du bien ». Et le Seigneur ajoute : « Allez, vous aussi, et faites de même [1] ». Nous sommes donc tous notre prochain réciproquement, et nous ne devons faire aucun mal à personne. Mais si nous ne voyons le prochain que dans nos frères et dans nos proches, il nous sera donc permis de faire du mal aux autres ? Loin de nous de le croire. Nous sommes tous notre prochain, et nous n'avons qu'un même père. « Et que son prochain n'a « point couvert d'opprobre ». C'est le comble de la louange. Jamais voisin n'a murmuré contre lui ; jamais il n'a trouvé occasion d'en dire du mal. C'est là une vertu bien supérieure à l'humanité, c'est un don de Dieu.

5. « Le méchant sous ses yeux est réduit « à néant [1] ». Qu'un homme soit empereur, qu'il soit préfet, qu'il soit évêque ou qu'il soit prêtre (car l'Eglise a aussi ses dignités), quiconque est méchant sous les yeux du saint par excellence, est compté pour rien. Puis aussitôt le Prophète ajoute : « Il glorifie ceux « qui craignent le Seigneur ». Ce saint qui marche dans l'innocence, qui méprise les puissants dès qu'ils sont méchants, décerne l'honneur à tout homme qui craint Dieu, quelle que soit sa pauvreté. « Qui s'engage par « serment à son prochain, sans le tromper ». Et ici nous devons entendre comme plus haut ce mot de prochain.

6. « Celui qui n'a point donné d'argent à « usure [2] ». On pourrait dire ici bien des choses, mais le temps nous presse. Mais, avant-hier, nous en avons parlé au commencement de l'instruction, et puisque vous êtes par la grâce de Dieu sortis de la Chaldée avec Abraham [3], et que vous vous souvenez de ce que nous avons dit au sujet de cette sortie, venez dans la terre des promesses. Quant à Abraham, dès qu'il fut entré dans la terre promise, il trouva des adversaires à droite et à gauche, des ennemis qui tenaient le pays : le Seigneur vint pour l'en tirer, et lui fit gravir une montagne d'où il lui montra la terre entière, en disant : « Je te donnerai toute « cette terre et à ta postérité [4] ». A lui la promesse, à nous l'accomplissement.

[1] Luc, x, 30 37

[1] Ps. xiv, 4. — [2] Id. 5. — [3] Gen. xi, 31. — [4] Id. xiii, 15.

CINQUIÈME SÉRIE.

TRAITÉS SUR SAINT JEAN.

TRAITÉS SUR L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN.

PREMIER TRAITÉ.

SUR CE TEXTE DE JEAN : « AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE VERBE ET LE VERBE ÉTAIT EN DIEU », JUSQU'A CES MOTS : « ET LES TÉNÈBRES NE L'ONT POINT COMPRISE. » (Chap. I, 1-5.)

LE VERBE.

Pareil à une montagne qui s'élève jusqu'au ciel, Jean va y puiser la connaissance des mystères supérieurs à l'esprit humain : puissions-nous, en le suivant, arriver au même but ! Le Verbe est la parole de Dieu, parole intérieure, immatérielle, éternelle ; par qui toutes choses ont été faites ; il est l'archétype, le principe vivifiant de toutes les créatures, et, en particulier, la lumière de l'homme.

1. Quand, d'une part, je considère ce que nous venons d'entendre de la leçon de l'Apôtre, à savoir que l'homme animal ne perçoit point les choses qui sont de l'esprit de Dieu[1]; quand je remarque, d'autre part, que, dans cette multitude formée par votre charité, il s'en trouve nécessairement plusieurs, que conduit encore la sagesse de la chair, et qui sont incapables de s'élever jusqu'à l'intelligence des choses spirituelles, mon hésitation est grande, et je ne sais comment, avec la grâce de Dieu, j'expliquerai et développerai, selon mes faibles moyens, ce qui a été lu de l'Evangile : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en « Dieu, et le Verbe était Dieu ». Cette parole, en effet, l'homme animal ne la comprend pas. Hé quoi ! mes frères ? Est-ce pour nous un motif de garder le silence ? Pourquoi lire, s'il faut se taire ensuite ? A quoi bon écouter ce que personne n'explique ? Et pourquoi expliquer, si l'on n'est pas compris ? Mais comme, d'un autre côté, je ne puis douter qu'il n'y en ait parmi vous quelques-uns, non-seulement pour comprendre mes explications, mais même pour les deviner d'avance, je ne frustrerai pas ceux qui ont l'intelligence, par la crainte d'adresser des paroles incompréhensibles, et par conséquent inutiles à ceux auxquels elle manque. La miséricorde divine viendra peut-être, d'ailleurs, donner satisfaction à tous, et accorder à chacun la grâce de comprendre comme il peut, parce que celui-là même qui parle dit aussi ce qu'il peut. Car, qui pourrait dire ce qu'est le Verbe? Je me hasarderai à le dire, mes frères : peut-être Jean lui même n'a-t-il pas dit ce qu'il est, et s'est-il borné à en parler de son mieux, puisqu'il n'était qu'un homme et qu'il parlait de Dieu? Il était, à la vérité, inspiré d'en haut; mais, en définitive, il était homme; parce qu'il était inspiré, il a parlé ; s'il ne l'avait pas été, il n'aurait rien dit ; parce qu'il était inspiré, mais homme, il n'a pas dit tout ce qui est ; mais ce que l'homme peut dire, il l'a dit.

2. Aussi bien, mes très-chers frères, Jean était une de ces montagnes dont il est écrit :

[1] I Cor. II, 14.

que « les montagnes reçoivent la paix pour le « peuple et les collines la justice [1] ». Les montagnes sont les âmes élevées ; les collines, les âmes communes. Mais si les montagnes reçoivent la paix, c'est afin que les collines puissent recevoir la justice. Quelle est cette justice que reçoivent les collines ? C'est la foi; car « c'est de la foi que vit le juste [2] ». Or, les âmes du commun ne recevraient pas la foi, si les âmes d'élite appelées montagnes n'étaient éclairées par la Sagesse elle-même, et rendues capables de transmettre aux plus faibles ce que celles-ci sont capables de recevoir, les collines vivant de la foi, parce que les montagnes reçoivent la paix. Par ces montagnes il a été dit à l'Eglise : Que la paix soit avec vous ; et en annonçant cette paix à l'Eglise, ces montagnes ne se sont pas séparées de celui qui la leur avait donnée [3] ; car alors elles annonceraient, non une paix véritable, mais une fausse paix.

3. Car il se rencontre aussi d'autres montagnes fertiles en naufrages, contre lesquelles se brise l'esquif de celui qui va s'y butter : lorsque les nautonniers en péril aperçoivent la terre, il leur est facile de chercher à s'en approcher ; mais cette montagne, qui leur semble être de la terre, ne recèle souvent, sous ses dehors trompeurs, que des rochers dangereux, et quiconque vient y aborder, se brise infailliblement contre les récifs dont elle se trouve hérissée ; au lieu d'y rencontrer le salut, on n'y rencontre que la mort. De même certains hommes ont été des montagnes, et ont paru grands parmi leurs semblables ; et ils ont fait des hérésies et des schismes, et ils ont divisé l'Eglise de Dieu. Mais ceux qui ont divisé l'Eglise de Dieu n'étaient pas les montagnes dont il est dit : « Que les montagnes reçoivent la paix pour « votre peuple ». Comment, en effet, auraient pu recevoir la paix, ceux qui ont divisé l'unité ?

4. Pour ceux qui ont reçu la paix afin de l'annoncer au peuple, ils ont contemplé la Sagesse elle-même, autant que l'esprit de l'homme peut contempler ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme [4]. Si cette Sagesse n'est pas montée au cœur de l'homme, comment est-elle montée au cœur de Jean ? Jean n'était-il pas un homme ? Ou bien, si elle n'était pas montée au cœur de Jean, le cœur de Jean n'était-il pas monté vers elle ? Car ce qui monte au cœur de l'homme part d'en bas et s'élève vers l'homme ; mais ce vers quoi monte l'homme, est au-dessus de lui. Ainsi, mes frères, on peut dire que la Sagesse est montée au cœur de Jean ; elle y est montée, si nous pouvons nous exprimer ainsi, en proportion de son élévation au-dessus de la nature humaine. Qu'est-ce ceci ? Jean n'était-il pas homme ? Il avait cessé de l'être dans la mesure de sa participation à la nature des anges ; car tous les saints sont des anges, vu qu'ils annoncent Dieu. Aussi, que dit l'Apôtre aux hommes charnels et animaux, incapables de percevoir ce qui est de Dieu ? « Lorsque vous dites : Moi je suis de Paul, moi « d'Apollo, n'êtes-vous pas hommes [1] ? » Que voulait-il donc faire d'eux en leur reprochant d'être des hommes? Voulez-vous savoir ce qu'il en voulait faire? Ecoutez le Psalmiste : « J'ai dit : Vous tous, vous êtes des dieux, « vous êtes les fils du Très-Haut [2] ». Dieu nous appelle, afin que nous ne soyons plus des hommes. En effet, nous serons d'autant moins des hommes que nous nous reconnaîtrons comme tels ; en d'autres termes, pour arriver à cette hauteur, il nous faut prendre l'humilité pour point de départ, de peur que, pensant être quelque chose tandis que nous ne sommes rien, non-seulement nous ne recevions pas ce que nous ne sommes point, mais aussi que nous ne perdions ce que nous sommes déjà.

5. Donc, mes frères, du nombre de ces montagnes était Jean qui a dit : « Au com« mencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu ». Cette montagne avait reçu la paix, elle contemplait la divinité du Verbe. Quelle montagne était Jean ? Qu'il était élevé ? Il s'était élevé au-dessus de tous les monts, au-dessus de toutes les plaines de l'air, au-dessus de toutes les hauteurs des astres, au-dessus de tous les chœurs et des légions des anges. En effet, si Jean n'était monté par-delà toutes les choses créées, il ne serait pas parvenu à celui par qui ont été faites toutes les choses. Vous ne pouvez imaginer au-delà de quoi il s'était élevé, si vous ne considérez le but qu'il a atteint. Parles-tu du ciel et de la terre? Ce sont des créatures. Parles-tu de ce qui est

[1] Ps. LXXI, 3. — [2] Habac. II, 4 ; Rom. I, 17 — [3] Jean, XX, 19. — [4] I Cor. II, 9.

[1] I Cor. III, 4. — [2] Ps. LXXXI, 6.

au ciel et en la terre? A plus forte raison est-ce aussi l'ouvrage du Créateur. Parles-tu des créatures spirituelles, des anges, des archanges, des trônes, des dominations, des vertus, des principautés? Elles aussi, elles ont été faites. Après avoir énuméré tous ces êtres, le Psalmiste conclut ainsi : « Il a dit, et elles ont été faites; il a « ordonné, et elles ont été créées [1] ». S'il a dit et elles ont été faites, c'est par le Verbe qu'elles ont été faites. Or, si elles ont été faites par le Verbe, le cœur de Jean n'est pas parvenu à ce qu'il annonce : « Au com« mencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu », à moins de s'être préalablement élevé au-dessus de ce qui a été fait par le Verbe. Encore une fois, quelle montagne était Jean! Qu'il était saint! Qu'il était élevé au-dessus des autres montagnes qui ont reçu la paix pour le peuple de Dieu, afin que les collines pussent recevoir la justice!

6. Prenez-y garde, mes frères, Jean lui-même n'est peut-être pas du nombre de ces montagnes dont nous avons chanté tout à l'heure : « J'ai levé les yeux vers les monta« gnes d'où me viendra le secours ». Si vous le voulez savoir, levez les yeux vers cette montagne, je veux dire, élevez-vous jusqu'à l'Evangéliste; élevez-vous jusqu'à la hauteur de sa pensée. Mais parce que ces montagnes reçoivent la paix, et que la paix n'est pas possible à qui place son espérance en l'homme, n'élevez pas vos yeux vers la montagne, en ce sens que vous pensiez pouvoir mettre en l'homme votre espérance, et dites : « J'ai levé « les yeux aux montagnes d'où me viendra le « secours », de manière à ajouter aussitôt : « Mon secours vient du Seigneur qui a fait le « ciel et la terre [2] ». Aussi, levons les yeux vers les montagnes d'où nous viendra le secours; et cependant ce n'est pas dans les montagnes que notre espérance doit être placée; elles-mêmes, en effet, reçoivent ce qu'elles nous donnent; par conséquent, il nous faut porter notre espérance à l'endroit d'où le secours vient aux montagnes. Dès lors que nous levons les yeux vers les Ecritures parce que les hommes nous les ont transmises, nous levons les yeux aux montagnes d'où nous viendra le secours. Ceux qui ont écrit les livres saints étaient des hommes qui ne brillaient pas d'un éclat qui leur fût propre; mais celui-là était leur lumière véritable [1], qui illumine tout homme venant en ce monde. Jean-Baptiste, qui a dit : « Je ne suis pas le Christ [2] », était aussi une montagne; il craignait que quelqu'un plaçant son espérance en la montagne, ne s'écartât de celui par qui les montagnes sont éclairées; aussi confesse-t-il lui-même que « nous avons tous reçu de sa plé« nitude [3] ». Ainsi dois-tu dire : « J'ai levé « les yeux aux montagnes d'où me viendra le « secours », afin que ce secours qui te vient, tu ne l'imputes pas aux montagnes, mais que tu ajoutes ce qui suit : « Mon secours est du « Seigneur qui a fait le ciel et la terre ».

7. Mes frères, lorsque vous avez dressé vos cœurs vers les Ecritures, au moment où retentissaient à vos oreilles ces paroles du saint Evangile : « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu », comme aussi les autres qui ont été lues, j'ai voulu vous faire comprendre que vous avez levé les yeux aux montagnes. Car, si les montagnes ne vous disaient cela, il vous serait impossible d'en avoir la moindre idée. Des montagnes vous est venu le secours, même pour que vous puissiez l'entendre; mais vous n'êtes pas encore capables de comprendre ce que vous avez entendu. Demandez le secours du Dieu qui a fait le ciel et la terre. Car, si les montagnes ont pu vous parler, elles n'ont pas pu vous éclairer; puisqu'elles ont été elles-mêmes illuminées par ce qu'elles ont entendu. C'est à cette source, mes frères, que Jean a puisé ces paroles avant de les prononcer; il a reposé sur la poitrine du Seigneur [4], et il a bu ce qu'il devait nous communiquer à son tour. Mais ce qu'il nous a donné, ce sont les paroles; car pour l'intelligence, tu dois aller la chercher à la source où il a puisé lui-même avant de te désaltérer. Tu dois donc lever les yeux vers les montagnes d'où te viendra le secours, afin de recevoir d'elles ton breuvage, c'est-à-dire l'effusion de la parole; et aussi parce que ton secours vient du Seigneur qui a fait le ciel et la terre, afin de remplir ton cœur là où Jean a rempli le sien; c'est pourquoi tu as dit : « Mon secours vient « du Seigneur qui a fait le ciel et la terre ». Que celui donc qui le peut, remplisse son cœur, mes Frères, je le répète; que chacun élève son cœur autant qu'il peut le faire, et

[1] Ps. CXLVIII, 5. — [2] Ps. CXX, 1, 2.

[1] Jean, I, 9. — [2] Id. I, 20. — [3] Id. I, 16. — [4] Id. XIII, 25.

qu'il reçoive ce dont il s'agit. Mais, direz-vous peut-être que je vous suis plus présent que Dieu? Loin de vous une telle pensée : Dieu vous est beaucoup plus présent ; car, si j'apparais à vos regards, il gouverne vos consciences. A moi vos oreilles, à lui votre cœur, afin que tout se remplisse. Vous dirigez vers nous vos yeux et les sens de votre corps ; mais non, ce n'est pas vers nous, car nous ne sommes pas une de ces montagnes dignes d'être regardées ; mais c'est vers l'Evangile, vers l'Evangéliste lui-même ; pour votre cœur, élevez-le vers le Seigneur afin qu'il le remplisse. Que chacun l'élève de manière à savoir ce qu'il élève, vers quoi il l'élève. Qu'ai-je dit ? Ce qu'il élève et vers quoi il l'élève ? Qu'il considère quel cœur il élève ; car il l'élève vers le Seigneur, et il doit prendre garde qu'alourdi par le poids des voluptés charnelles, ce cœur ne tombe avant même d'avoir été soulevé. Mais chacun se voit-il chargé du fardeau de sa chair ? Que du moins il s'applique à purifier par la continence ce qu'il élève vers Dieu. Bienheureux, en effet, ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu [1].

8. Aussi bien, à quoi bon avoir proféré ces paroles : « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu ? » Nous aussi, nous en avons proféré au moment où nous parlions. La parole qui est en Dieu, leur ressemblerait-elle ? Nos paroles n'ont-elles pas retenti pour s'évanouir ensuite? La parole de Dieu résonne-t-elle de même, et disparaît-elle aussi? Comment alors toutes choses ont-elles été faites par elle, et rien n'a-t-il été fait sans elle? Comment gouverne-t-elle ce qu'elle a créé, si elle est un bruit qui a résonné et qui a passé ensuite? Quelle est donc cette parole qui se dit et ne passe pas ? Que votre charité soit attentive, le sujet le mérite par son importance. Nous parlons tous les jours, et nos paroles perdent leur valeur; en effet, elles font un peu de bruit, puis elles disparaissent, et, à cause de cela, on y attache peu de prix, et on ne les considère que comme des paroles. Or, il y a dans l'homme une parole qui demeure à l'intérieur ; car, pour le son, il sort de la bouche pour se produire au dehors. Il est une parole véritablement prononcée par l'esprit, dont la parole matérielle te donne une idée, mais qui n'est pas le son lui-même. Quand je dis Dieu, je profère une parole. Qu'elle est courte cette parole ! Quatre lettres et deux syllabes ! Quatre lettres et deux syllabes, est-ce là Dieu tout entier? Ne voyez-vous pas qu'autant cette parole est peu de chose en elle-même, autant est digne d'amour ce qu'elle signifie? Que s'est-il passé dans ton cœur lorsque tu as entendu le mot : Dieu? Que s'est-il passé dans le mien lorsque je disais : Dieu? Une grande et souveraine substance est devenue le sujet de ma pensée, substance élevée au-dessus de toute créature muable, charnelle et animale. Et si je te demande : Dieu est-il muable ou immuable? tu me répondras aussitôt : Loin de moi de croire ou de soupçonner quelque mutabilité en Dieu : Dieu est immuable. Ton âme est petite, elle est peut-être encore charnelle, par conséquent elle n'a rien pu me répondre au sujet de Dieu, sinon qu'il est immuable. Comment donc ton intelligence a-t-elle été capable de porter ses regards sur un être supérieur à toutes les créatures, de manière à ce que tu me répondes avec certitude que Dieu est immuable ? Qu'y a-t-il donc en ton cœur, quand tu penses à une substance vivante, perpétuelle, toute-puissante, infinie, partout présente, partout entière et nulle part enfermée ? Cette pensée, c'est la parole venue de Dieu en ton cœur. Pourtant est-ce là le son formé de quatre lettres et de deux syllabes ? Donc, ce qui se dit et passe, c'est le son, les lettres, les syllabes. En tant que la parole passe, elle est un son ; mais l'idée signifiée par le son, l'idée qui reste dans la pensée de celui qui parle et dans l'intelligence de l'auditeur, demeure toujours bien que le son disparaisse.

9. Ramène ton attention sur cette parole. Suppose que tu as dans l'esprit une parole, qui soit comme une pensée issue de ton intelligence, en sorte que ton âme semble engendrer cette pensée, et que celle-ci se trouve en ton intelligence comme son enfant, comme son fils. D'abord, ton esprit conçoit une pensée, celle de construire un édifice, d'élever sur terre un immense bâtiment. Cette pensée a déjà donc pris naissance, mais l'ouvrage que tu médites de faire, n'est pas encore accompli : tu vois ce que tu dois faire, mais personne autre ne peut l'admirer, si tu ne le fais pas, si tu ne construis point ton édifice, si tu n'amènes pas ton bâtiment au degré de perfection qu'il doit atteindre sous le ciseau

[1] Matth. v, 8.

du sculpteur. Alors seulement les hommes portent les regards sur l'œuvre de tes mains; ils admirent la pensée qui a présidé à cette construction; ils s'étonnent de ce qu'ils voient, et vont jusqu'à aimer ce qu'ils ne voient pas; mais y a-t-il un homme capable de considérer ta pensée? Si donc un grand édifice élevé par l'homme mérite des louanges, veux-tu voir quelle est la pensée de Dieu Notre-Seigneur Jésus Christ, c'est-à-dire le Verbe de Dieu? Regarde l'édifice de ce monde. Vois ce qui a été fait par le Verbe, et alors tu sauras ce qu'est le Verbe. Regarde les deux parties de l'univers, le ciel et la terre. Par quelles paroles expliquer les beautés du ciel? Par quelles paroles, la semence de la terre? Par quelles louanges célébrer dignement la succession des saisons, la vertu des semences? Vous voyez ce que je passe sous silence; je crains, par une énumération plus longue, de laisser mon discours trop au-dessous de vos pensées. Que le grand ouvrage du monde vous fasse comprendre quel est le Verbe qui l'a fait, et ce n'est pas la seule chose qu'il ait faite. Car tout cela se voit et tombe sous les sens du corps. Le Verbe a aussi créé les anges. Par ce Verbe ont été faits les Archanges, les Puissances, les Trônes, les Dominations, les Principautés; par ce Verbe ont été faites toutes choses. De là faites-vous une idée de ce qu'est le Verbe.

10. Je ne sais qui me répondra peut-être : Mais ce Verbe, qui est-ce qui le pense? Quand on dit, le Verbe, ne va pas te former une grossière représentation et croire entendre les paroles que tu entends chaque jour : Un homme a dit telles paroles, voici les paroles qu'il a prononcées, tu me les rapportes. Car à répéter continuellement ce mot parole, il semble que la parole en soit avilie. Aussi, quand tu entends : « Au commencement était « le Verbe », ne t'imagine pas quelque chose d'ordinaire, semblable à ce qu'a coutume de te rapporter la parole humaine; car écoute ce que tu dois penser : « Le Verbe était « Dieu ».

11. Que je ne sais quel Arien infidèle, se présente maintenant et dise : Le Verbe de Dieu a été fait. Comment se peut-il que le Verbe de Dieu ait été fait, quand c'est par le Verbe que Dieu a fait toutes choses? Si le Verbe de Dieu lui-même a été fait, par quel autre Verbe a-t-il été fait? Si tu dis qu'il est le Verbe d'un Verbe qui l'aurait fait, je le déclare, celui-ci est le Fils unique de Dieu. Si tu ne dis pas qu'il est le Verbe du Verbe, accorde donc que celui qui a fait toutes choses n'a pas lui-même été fait. Car il n'a pu être fait par lui-même celui par qui toutes choses ont été faites. Crois à l'Evangéliste. Il pouvait dire : Au commencement, Dieu a fait le Verbe, comme Moïse a dit : « Au commencement « Dieu a fait le ciel et la terre », pour continuer son énumération en ces termes : Dieu a dit : Que cela soit fait, et cela a été fait [1]. Si quelqu'un a parlé, qui a parlé? Assurément Dieu. Et qu'est-ce qui a été fait? Une créature. Entre Dieu qui a parlé et la créature qui a été faite, qu'est-ce qui se trouvait pour faire ce qui a été fait? N'est-ce pas le Verbe, puisque Dieu a dit : Que cela soit fait, et que cela a été fait? Tel est le Verbe immuable : quoique les choses muables aient été faites par le Verbe, lui il demeure immuable.

12. Ne va donc pas croire que celui par qui toutes choses ont été faites, ait été fait lui-même; de peur de n'être pas refait par ce Verbe, par qui toutes choses sont refaites. En effet, tu as déjà été fait par le Verbe, mais il faut qu'il te crée de nouveau; or, si ta foi relativement au Verbe n'est pas pure, tu ne pourras être refait par lui. Si tu as pu être fait par le Verbe, tu es pour toi-même une cause de déchéance, et si par toi-même tu ne peux que déchoir, daigne celui qui t'a fait te réparer encore. Si de toi-même tu ne peux que perdre, daigne celui qui t'a créé, te rendre ta grandeur première. Mais comment te relèvera-t-il par son Verbe, si tu ne penses pas bien de son Verbe? L'Evangéliste dit : « Au commencement était le Verbe », et toi tu dis : Au commencement a été fait le Verbe. Il dit : « Toutes choses ont été faites « par lui », et, selon toi, le Verbe lui-même a été fait? L'Evangéliste pouvait dire : Au commencement a été fait le Verbe; mais qu'a-t-il dit? « Au commencement était le Verbe ». S'il était, il n'a pas été fait pour que toutes choses fussent faites par lui et que sans lui rien ne fût fait. Si donc : « Le Verbe était au « commencement, si le Verbe était en Dieu, « et si le Verbe était Dieu », et que tu ne puisses comprendre ce qu'il est, attends que ton intelligence se développe. Il est l'aliment des forts; reçois le lait, afin d'être nourri et

[1] Gen. I.

de devenir assez fort pour supporter une alimentation solide.

13. Quant à ce qui suit : « Toutes choses « ont été faites par lui, et sans lui rien n'a « été fait », prenez garde, mes frères, de le comprendre en ce sens que le néant serait quelque chose. En effet, pour plusieurs qui entendent mal cette parole : « Sans lui rien « n'a été fait », c'est une habitude de penser que le néant est quelque chose. A coup sûr, le péché n'a pas été fait par lui ; aussi est-il manifeste que le péché est le rien, et que les hommes tombent à rien quand ils pèchent. De même, les idoles n'ont point été faites par le Verbe : il est vrai qu'elles ont une certaine forme humaine, mais l'homme dans son entier a été fait par le Verbe. Pour la forme de l'homme qui est en l'idole, elle n'a point été faite par le Verbe, et il est écrit : « Nous savons que les idoles ne sont rien [1] ». Donc, elles n'ont pas été faites par le Verbe, mais bien toutes les choses qui se font naturellement, qui existent dans les créatures, qui se trouvent dans le ciel, qui brillent au firmament, qui volent dans ses régions inférieures, qui se remuent dans l'universalité des êtres ; en un mot, toute créature, et pour mieux me faire comprendre, je dirai d'un seul mot, tout depuis l'ange jusqu'au vermisseau, tout a été fait par le Verbe. Parmi les créatures, y a-t-il rien de plus élevé que l'ange? Dans l'échelle des êtres y a-t-il rien de plus bas que le vermisseau? Celui qui a fait l'ange a fait aussi le vermisseau ; mais il a fait l'ange digne du ciel, et le vermisseau, il l'a fait pour la terre. En les créant, il les a mis à leur place. S'il avait placé le vermisseau au ciel, tu le lui reprocherais ; tu agirais de même s'il lui avait plu de tirer les anges d'une chair tombée en pourriture ; et cependant Dieu le fait ou à peu de chose près, et il n'est pas répréhensible. Car, tous les hommes nés de la chair, qui sont-ils, sinon des vers de terre? Et de ces vers, Dieu fait des anges. Car, si le Seigneur dit de lui-même : « Je suis « un ver et non pas un homme [2] », qui craindra de dire à son tour ce qui est écrit au livre de Job : « Combien plus l'homme est-il « de la pourriture, et le fils de l'homme un « ver de terre [3]? » D'abord il a dit : « L'homme « est de la pourriture » ; et ensuite : « Le fils « de l'homme est un ver de terre ». Voilà ce qu'a voulu devenir pour toi « celui qui au « commencement était le Verbe, et Verbe en « Dieu, et Verbe Dieu ».

Pourquoi est-il devenu cela pour toi? Afin de te donner à sucer du lait, puisque tu ne pouvais manger encore. Vous devez donc, mes frères, entendre dans le sens le plus large ces paroles : « Toutes choses ont été faites par lui « et rien n'a été fait sans lui ». Car toutes les créatures ont été faites par lui ; les grandes, les petites, les supérieures, les inférieures, les spirituelles, les corporelles, c'est lui qui les a faites. Aucune forme, aucun corps, aucun assemblage de parties, aucune substance de quelque nature qu'elle soit, rien de ce qui peut être pesé, compté, mesuré, n'a été fait que par ce Verbe, par ce Verbe créateur auquel il a été dit : « Vous avez disposé toutes « choses avec poids, nombre et mesure [1] ».

14. Que personne donc ne vous induise en erreur, quand par hasard il vous voit importunés par les mouches. Car le diable s'est moqué de plusieurs, et les mouches ont suffi à les prendre. C'est, en effet, la coutume des oiseleurs de placer des mouches dans leurs piéges, afin de tromper les oiseaux affamés ; ainsi le diable a pris ces hommes avec des mouches. J'en trouve la preuve dans ce qui est arrivé à je ne sais quel individu que les mouches importunaient. Rencontré par un Manichéen au plus fort de cette importunité, il lui dit qu'il ne pouvait souffrir ces mouches, et qu'il les détestait par-dessus tout ; alors le Manichéen lui adressa cette question : Qui est-ce qui a créé ces mouches? Importuné comme il l'était, et dans l'excès de sa haine contre les mouches, il n'osa pas dire : Dieu les a faites; pourtant c'était un catholique. Si Dieu n'en est pas l'auteur, reprit aussitôt le Manichéen, qui donc les a faites? A parler franchement, dit le catholique, selon moi c'est le diable qui les a créées. Si le diable a fait la mouche, comme je te vois en convenir, parce que tu es un homme d'esprit et d'intelligence, qui est-ce qui a fait l'abeille qui est un peu plus grosse que la mouche? Le catholique n'osa pas dire, que Dieu n'ayant pas fait la mouche, n'avait pas fait l'abeille, parce qu'entre l'une et l'autre la différence était presque imperceptible. Le Manichéen le mena à la sauterelle, de la sauterelle au lézard, du lézard à l'oiseau, de

[1] I Cor. VIII, 1. — [2] Ps. XXI, 7. — [3] Job, XXV, 6.

[1] Sag. XI, 21.

l'oiseau au quadrupède ; de là au bœuf, de là à l'éléphant, finalement à l'homme. Ainsi ce malheureux, pour n'avoir pas su endurer l'importunité des mouches, est devenu mouche, pour tomber ensuite au pouvoir du diable. Béelzébub signifie, en effet, dit-on, Prince des mouches; c'est d'elles qu'il est écrit : « Les mouches mourantes détruisent la « suavité du parfum [1] ».

15. Qu'est-ce donc, mes Frères, et pourquoi ai-je dit ces choses ? Fermez les oreilles de votre cœur aux suggestions malignes de l'ennemi ; comprenez que Dieu a fait toutes les créatures et qu'il a rangé chacune d'elles à sa place. Mais pourquoi avons-nous tant à souffrir de la part de ces créatures que Dieu a faites? Est-ce parce que nous avons offensé Dieu? Ces maux, est-ce que les anges les endurent? Nous aussi peut-être devrions-nous ne les avoir point à craindre dans cette vie. Ta peine, tu dois l'attribuer à ton péché, et non à ton juge. Car c'est à cause de notre orgueil que Dieu a tiré du néant cette créature si petite et si abjecte, pour en faire l'instrument de notre supplice. Ainsi au moment même où l'homme se laisse emporter à la superbe et se révolte contre Dieu, au moment où, mortel, il veut faire trembler d'autres mortels et méprise son semblable, au moment où il s'exalte il se voit assujéti à une puce. Pourquoi donc te laisser enfler par l'orgueil humain? Un homme t'a dit une parole d'outrage, et tu te gonfles de colère ; résiste donc aux puces, essaie de dormir en dépit de leurs morsures et sache qui tu es. Apprenez, mes Frères, que ces insectes qui nous importunent, ont été créés pour humilier notre orgueil; car Dieu aurait pu dompter le peuple superbe de Pharaon avec des ours, des lions et des serpents, et il s'est borné à leur envoyer des mouches et des grenouilles [2], afin que la superbe fût domptée par ce qu'il y a de plus vil.

16. « Toutes choses » donc, mes Frères, « toutes choses sans exception ont été faites par « lui, et sans lui rien n'a été fait ». Mais comment toutes choses ont-elles été faites par lui ? « Ce qui a été fait, en lui est vie ». Ce qui peut se dire encore en cette façon : « Ce qui « a été fait en lui, est vie ». Donc si nous construisons ainsi cette phrase, tout est vie. Qu'y a-t-il en effet qui n'ait pas été fait en lui ? Il est la sagesse de Dieu, et il est dit en un psaume : « Vous avez fait toutes choses dans « votre sagesse [1] ». De même donc que toutes choses ont été faites par lui, de même « elles « ont été faites en lui ». Que si toutes choses ont été faites en lui, mes très-chers Frères, et si ce qui a été fait en lui est vie, donc la terre est vie, donc le bois aussi est vie. A la vérité, il est un bois que nous appelons vie, mais nous entendons le bois de la Croix, d'où nous avons reçu la vie. Donc la pierre aussi est vie. Inconvenante manière de comprendre les choses, qui nous ferait retomber dans les abominables erreurs des Manichéens, et nous ferait dire qu'une pierre a la vie, qu'un mur aussi a une âme, comme aussi un petit filet, la laine, un vêtement. Voilà ce que débitent d'ordinaire ces hérétiques en délire ; et quand ils se voient réprimés et confondus, ils tirent en quelque sorte de l'Ecriture leur justification, et ils disent : Pourquoi donc a-t-il été écrit : « Ce qui a été fait en lui, est vie? » Car si tout a été fait en lui, tout est vie. Garde-toi de te laisser entraîner à leur suite. Lis de cette manière : « Ce qui a été fait » ; arrête-toi là, puis continue et ajoute : « est vie en « lui ». Qu'est-ce à dire? La terre a été créée, mais cette terre, qui a été créée, n'est pas vie : au sein de la Sagesse se trouve l'archétype immatériel d'après lequel la terre a été faite, et cet archétype est vie.

17. Je vais expliquer ceci à votre charité, comme je le pourrai. Un menuisier fait un coffre. D'abord, il conçoit l'idée de ce coffre, car s'il n'en avait pas le plan dans la tête, qu'est-ce qui le guiderait dans l'exécution de son ouvrage? Mais ce coffre n'est pas, dans la pensée de l'ouvrier, ce qu'il est quand il apparaît aux regards des spectateurs ; invisible dans le plan, il sera visible quand il sera fait. Le voilà, il a passé en œuvre; a-t-il cessé pour cela d'exister en idée? Un coffre a été fait, mais celui qui était dans la pensée reste le même. En effet, le premier peut tomber en poussière, et de nouveau on en peut faire un autre d'après celui qui est en l'idée. Considérez donc qu'il y a deux coffres, l'un en idée, l'autre en œuvre. Le coffre en œuvre n'est pas vie, le coffre en idée est vie, parce qu'il vit dans la pensée de l'ouvrier, où tout ce qu'il fait existe avant d'être produit au dehors. Pareillement, mes frères, la sagesse de Dieu, par laquelle toutes

[1] Eccl. x, 1. — [2] Exod. VIII, 6, 24.

[1] Ps. CIII, 24.

choses ont été faites, possède en elle-même l'archétype de tous les êtres antérieurement à leur création ; d'où il suit que ce qui se fait d'après cet archétype n'est pas vie pour cela. Mais tout ce qui a été fait est vie en Dieu. Tu vois la terre, cette terre existe aussi dans l'idée de Dieu ; tu vois le ciel, le ciel existe aussi dans la pensée de Dieu ; tu vois le soleil et la lune, ils y existent aussi. Mais tels que tu les vois au dehors, ils sont des corps ; tels qu'ils se retrouvent dans la pensée de Dieu, ils sont vie. Comprenez comme vous le pourrez ; car ce que je viens de vous dire est grand. S'il ne tire pas de moi sa grandeur et que je ne puisse y contribuer en aucune façon, il la puise dans son objet même. Je suis, en effet, trop peu de chose pour vous tenir de moi-même un pareil langage ; mais celui vers qui je porte mes regards afin de pouvoir vous parler, ne peut m'être comparé. Que chacun prenne ce qu'il peut, autant qu'il le peut ; pour celui qui ne peut rien prendre, qu'il nourrisse son cœur afin de pouvoir. De quoi le nourrir ? Qu'il le nourrisse de lait, afin d'en venir ensuite à une alimentation plus solide. Qu'il ne s'éloigne pas de Jésus-Christ, né selon la chair, jusqu'à ce qu'il parvienne à Jésus-Christ, né d'un Dieu unique, Verbe Dieu, demeurant en Dieu, par qui toutes choses ont été faites, parce que c'est la vie qui en lui est la lumière des hommes.

18. Car voici ce qui suit : « Et la vie était « la lumière des hommes » ; en effet, c'est cette même vie qui les éclaire. Les bêtes n'ont pas cette lumière, parce qu'elles n'ont pas d'âme raisonnable capable de voir la sagesse. Mais l'homme, fait à l'image de Dieu, a une âme raisonnable par laquelle il peut la percevoir. Donc, cette vie par laquelle toutes choses ont été faites, cette même vie est lumière, non pas la lumière des animaux quels qu'ils soient, mais la lumière des hommes. Aussi l'Evangéliste dit peu après : « Elle « était la vraie lumière qui éclaire tout homme « venant en ce monde ». Jean-Baptiste a été éclairé par cette lumière comme aussi Jean l'évangéliste. De cette lumière était rempli celui qui a dit : « Je ne suis pas le Christ, « mais c'est celui qui vient après moi, et dont « je ne suis pas digne de délier les cordons « des souliers [1] ». De cette lumière était éclairé celui qui a dit : « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu ». Donc cette vie est la lumière des hommes.

19. Mais peut-être des cœurs insensés se trouvent-ils dans l'impossibilité de recevoir les rayons de cette lumière parce qu'ils sont appesantis par leurs péchés, qui leur en interceptent la vue. De ce qu'ils sont incapables de l'apercevoir, qu'ils n'aillent pas croire à sa non-existence, car ils sont devenus ténèbres à cause de leurs fautes : « Et la lumière luit « dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont « pas comprise ». De même qu'un aveugle, placé en face du soleil, est absent pour lui, quoique celui-ci l'inonde de ses rayons ; ainsi tout insensé, tout pécheur, tout impie est aveugle en son cœur. La sagesse est devant lui, mais comme elle brille aux yeux d'un aveugle, elle est pour lui comme absente. Non qu'elle soit absente à lui, mais parce que lui est absent d'elle. Que lui faut-il donc faire? Qu'il purifie ce qui peut lui faire voir Dieu. Si un homme ne peut voir parce qu'il a les yeux souillés et malades, parce que la poussière, l'humeur ou la fumée viennent les obscurcir, le médecin lui dit : Nettoie tes yeux, ôte ce qu'il y a en eux de mauvais, afin qu'ils puissent voir la lumière. La poussière, l'humeur, la fumée, ce sont tes péchés et tes fautes. Ote-les de ton cœur, et tu apercevras la sagesse qui est toujours présente devant toi ; car Dieu est cette sagesse, et il est écrit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, « parce qu'ils verront Dieu [2] ».

[1] Jean, I, 9, 20, 27. — [2] Matth. V, 8.

DEUXIÈME TRAITÉ.

DEPUIS L'ENDROIT OU IL EST ÉCRIT : « IL Y EUT UN HOMME ENVOYÉ DE DIEU, NOMMÉ JEAN », JUSQU'A « PLEIN DE GRACE ET DE VÉRITÉ ». (Chap. I, 6-14.)

SAINT JEAN, PRÉCURSEUR DU CHRIST.

L'homme ne saurait, ni par lui-même, ni par un autre moyen humain, se faire une idée de la nature du Verbe ; mais pour l'instruire, le Fils de Dieu s'est fait chair et est mort sur une croix. Il est la lumière véritable ; néanmoins, afin de n'être pas méconnu, il a envoyé devant lui une lampe destinée à ménager la faiblesse de nos yeux et à nous faire voir ce soleil qui éclaire le monde, ce maître qui le gouverne. Malgré cela plusieurs ne l'ont pas reçu ; pour ceux qui lui ont fait bon accueil, ils sont devenus par la grâce de l'Incarnation les enfants adoptifs de Dieu, et ils ont reconnu en Jésus-Christ le Fils de l'Eternel.

1. Il est bon, mes frères, lorsque nous nous appliquons à étudier les divines Ecritures, principalement le saint Evangile, de n'omettre autant que possible aucun passage, afin de nous en nourrir selon notre capacité, et de vous faire part ensuite de ce qui nous a été donné. Il nous souvient d'avoir expliqué hier, dimanche, les paroles du premier chapitre, c'est-à-dire : « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu. Il était au commencement avec « Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et « sans lui rien n'a été fait. Ce qui a été fait est « vie en lui ; et la vie était la lumière des « hommes. Et la lumière luit dans les ténè« bres, et les ténèbres ne l'ont point com« prise ». Si je ne me trompe, voilà jusqu'où nous avons poussé nos explications; tous ceux qui se trouvaient ici s'en souviennent ; pour vous, qui étiez absents, croyez à ma parole et à celle des personnes qui ont bien voulu venir nous entendre. Il nous est impossible de revenir sans cesse sur nos pas ; car nous deviendrions ennuyeux, si, sous prétexte de ne point priver les absents d'hier, nous répétions ce que nous avons déjà dit devant ceux qui étaient alors présents, et qui désirent entendre la suite. Daignent donc les personnes qui n'ont pas assisté à notre première dissertation, ne point exiger de nous un retour en arrière, et se mettre avec les autres à écouter ce que nous devons dire aujourd'hui.

2. Voici la suite : « Il y eut un homme en« voyé de Dieu, qui s'appelait Jean ». Aussi bien ce qui a été dit plus haut, mes très-chers frères, a été dit de l'ineffable divinité du Verbe, et dans un langage presque ineffable. En effet, qui pourra comprendre : « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu ? » Afin que ce nom de Verbe ne te semble pas commun, en raison de l'habitude où l'on est de prononcer tous les jours des verbes, Jean ajoute : « Le Verbe « était Dieu ». C'est de ce même Verbe que nous avons abondamment parlé hier. Dieu veuille que de tant de paroles, quelques-unes au moins aient trouvé accès jusqu'à votre cœur. « Au commencement était le Verbe ». Il est toujours le même, toujours de la même manière ; ce qu'il est, il l'est toujours, il ne peut changer ; être ainsi c'est être. Etre, voilà son nom. Il l'a dit à son serviteur Moïse : « Je « suis celui qui suis ». Et encore : « Celui qui « est m'a envoyé[1] ». Encore une fois, qui est-ce qui pourra le comprendre, quand on voit que ce qui est mortel est changeant ; non-seulement les corps sont soumis à des modifications diverses, comme naître, croître, s'affaiblir, mourir ; les âmes elles-mêmes s'étendent et se déchirent sous l'effort des désirs qui les sollicitent en sens contraires; quand on voit les hommes capables de percevoir la sagesse, s'ils se soumettent à l'influence de sa lumière et de sa chaleur, capables aussi de la perdre, si leurs affections déréglées les en éloignent ? Quand donc vous voyez tant de vicissitudes en toutes choses , de quel œil pouvez-vous considérer ce qui est ? Ne vous semble-t-il pas placé bien au-dessus des êtres qui sont comme s'ils n'étaient pas ? Encore une fois, qui pourra le comprendre? De quel-

[1] Exod. III, 14.

que façon qu'il emploie les forces de son esprit pour s'élever de son mieux jusqu'à ce qui est, n'importe de quelle manière et dans quelle proportion il puisse le faire, un homme sera-t-il jamais capable d'y parvenir ? Ainsi en est-il de celui qui voit de loin sa patrie, mais qui en est séparé par la mer ; il a beau voir le but où il doit diriger ses pas, les moyens lui manquent pour s'y transporter. Pareillement nous voulons parvenir à cette patrie permanente où se trouve ce qui est véritablement, parce que seul il est toujours de telle façon qu'il ne peut jamais cesser d'être. Entre elle et nous s'étend la mer du siècle présent qu'il nous faut traverser ; toutefois dès maintenant nous voyons où nous allons ; mais plusieurs ne le voient même pas. Afin de nous procurer le moyen d'y parvenir, celui-là est venu vers qui nous voulions aller. Et qu'a-t-il fait ? Il a préparé un navire sur lequel nous pourrons traverser la mer. Personne, en effet, ne peut traverser la mer de ce siècle, à moins que la croix de Jésus-Christ ne le porte. Celui-là même dont la vue est faible s'attache parfois à cette croix : que le chrétien, même celui qui est incapable d'apercevoir de loin le terme de son voyage ne s'en dessaisisse point, et elle le conduira au port.

3. Voici donc, mes Frères, ce que j'ai eu dessein d'insinuer à vos cœurs : Si vous voulez vivre avec piété et chrétiennement, attachez-vous à Jésus-Christ selon ce qu'il s'est fait pour nous afin de parvenir à lui selon ce qu'il est et selon ce qu'il était. Il s'est approché de nous, afin de devenir tel pour nous ; il est devenu tel, afin que les faibles soient portés par lui, qu'ils traversent la mer et parviennent à la patrie où tout navire cessera d'être nécessaire, parce qu'il n'y aura plus de mer à franchir. Il vaut donc mieux ne pas voir en esprit celui qui est, et cependant ne pas se séparer de la croix de Jésus-Christ, que le voir en esprit et mépriser la croix du Sauveur. Il est préférable encore, et singulièrement meilleur, de voir, s'il est possible, où il faut aller, et de se tenir attaché à ce qui peut nous y porter. C'est ce qu'ont pu faire ces grandes âmes appelées du nom de montagnes, éclairées plus que toutes les autres de la lumière de la justice. Elles ont pu le faire, et elles ont vu ce qui est. Car c'est pour l'avoir vu que Jean disait : « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu ». Elles l'ont vu et, pour parvenir à ce qu'elles voyaient de loin, elles ne se sont pas dessaisies de la croix de Jésus-Christ, elles n'ont pas méprisé ses abaissements. Pour les petits qui n'ont pas la même intelligence, s'ils ne restent pas étrangers à la croix, à la passion et à la résurrection de Jésus-Christ, le navire qui mène au port ceux qui voient, les conduira eux-mêmes à ce qu'ils ne voient pas.

4. Mais certains sages de ce monde ont existé, qui ont cherché le Créateur par l'intermédiaire de la créature ; car on peut le trouver par ce moyen, suivant cette formelle déclaration de l'Apôtre : « Ce qui est invisible « en Dieu est vu et compris par ce qu'il a « fait depuis le commencement du monde ; « comme aussi sa puissance éternelle et sa « divinité, en sorte qu'ils sont inexcusables ». Et ensuite : « Parce qu'ayant connu Dieu » ; il ne dit pas : parce qu'ils ne l'ont pas connu, mais bien : « parce qu'ayant connu Dieu, « ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne « lui ont pas rendu grâces ; mais ils se sont « évanouis en leurs pensées, leur cœur s'est « obscurci et est demeuré sans intelligence ». Comment obscurci ? Il continue et dit plus ouvertement : « Se vantant d'être sages, « ils sont devenus fous [1] ». Ils ont vu où il fallait venir ; mais, ingrats à l'égard de celui qui leur avait donné de le voir, ils ont voulu s'attribuer ce qu'ils avaient vu et, devenus orgueilleux, ils ont mérité de le perdre ; après quoi ils se sont tournés vers les idoles, les simulacres et le culte du démon, ils ont adoré la créature et méprisé le Créateur. A la vérité, ils étaient déjà brisés quand ils ont fait ces choses ; mais ils s'étaient vu briser parce qu'ils étaient devenus des orgueilleux, et, parce qu'ils s'étaient abandonnés à l'orgueil, ils s'étaient vantés d'être sages. Ceux dont Paul a dit : « Parce qu'ayant connu Dieu », ont donc vu ce que dit Jean, c'est-à-dire que toutes choses ont été faites par le Verbe. Car on trouve cette vérité dans les livres des philosophes ; on y voit aussi que Dieu a un Fils unique par lequel toutes choses existent. Ils ont pu voir ce qui est, mais ils ont vu de loin ; ils n'ont pas voulu s'attacher aux abaissements de Jésus-Christ ; montés sur ce navire ils seraient parvenus sûrement à ce qu'ils avaient pu voir de loin. Mais la Croix de Jésus-

[1] Rom. I. 20-22.

Christ leur a inspiré du dégoût. Il faut passer la mer, et le bois qui te porte tu le méprises? O sagesse orgueilleuse, tu te moques de Jésus crucifié ! Mais c'est celui-là même que tu as vu de loin ! « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu ». Mais pourquoi a-t-il été crucifié ? Parce que le bois de ses abaissements t'était nécessaire. Pour toi, tu étais enflé d'orgueil; tu te trouvais jeté à une distance énorme de la patrie, les flots de ce siècle te coupaient le chemin qui conduit à la patrie, tu n'avais pas d'autre ressource que d'y être porté sur le navire. Ingrat, tu te moques de celui qui vient à toi pour faciliter ton retour ! Il s'est fait la voie, et la voie au travers des flots. De là vient qu'il a marché sur la mer [1], pour montrer que sur la mer était la voie. Mais toi, qui ne peux comme lui marcher sur la mer, fais-toi porter par le vaisseau, par le bois de la croix; crois au Crucifié et tu pourras arriver. C'est pour toi qu'il a été crucifié, afin de t'apprendre l'humilité, et aussi parce que s'il était venu comme Dieu, il ne serait pas venu pour ceux qui ne pouvaient voir Dieu. Il n'est donc pas venu du ciel, il n'y est pas retourné en tant que Dieu, puisque comme tel il est partout et n'est renfermé nulle part. Comment donc est-il venu? Tel qu'il nous a apparu, avec la nature humaine.

5. Aussi, parce qu'il était un homme, mais un homme en qui Dieu était caché, il a envoyé devant lui un homme extraordinaire dont le témoignage le fit reconnaître comme étant une nature supérieure à celle de l'homme. Quel était ce personnage extraordinaire? « Il « y eut un homme ». Comment pouvait-il dire la vérité sur Dieu ? « Il était envoyé « de Dieu ». Son nom? « Il s'appelait Jean ». Pourquoi est-il venu? « Il est venu pour « rendre témoignage, pour rendre témoignage « de la lumière, afin que tous crussent par « lui ». Qui était-il pour rendre témoignage de la lumière? C'était quelque chose de grand, grand mérite, grande grâce, grande élévation ! Admirez-le, oui, admirez-le, mais admirez-le comme une montagne. Or, une montagne demeure dans les ténèbres, à moins que la lumière ne vienne l'éclairer de ses rayons. Ainsi, n'admirez Jean que pour entendre ce qui suit : « Il n'était pas la lu« mière », de peur que, prenant la montagne pour la lumière, tu y trouves non pas la consolation, mais le naufrage. Mais que dois-tu admirer ? La montagne comme montagne. Cependant dresse-toi vers celui qui illumine la montagne, élevée pour recevoir la première les rayons de la lumière et la refléter ensuite à tes yeux. Donc, « il n'était pas la lumière ».

6. Pourquoi donc est-il venu? « Pour rendre « témoignage de la lumière ». Pourquoi ce témoignage ? « Afin que tous crussent en « lui ». Quelle était cette lumière dont il devait rendre témoignage ? « Il était la lu« mière véritable ». Pourquoi l'Evangéliste a-t-il ajouté le mot véritable ? Parce que l'homme éclairé est appelé lumière, tandis que la lumière véritable est celle qui éclaire. En effet, nos yeux sont aussi appelés lumières; et cependant, si de nuit on n'allume pas une lampe, ou si de jour le soleil ne se rencontre pas, c'est inutilement que ces lumières sont ouvertes. Ainsi Jean était la lumière, mais non la lumière véritable; parce que, avant d'être éclairé, il était ténèbres, et que, après avoir été éclairé, il est devenu lumière. S'il n'avait pas reçu les rayons de la lumière, il serait resté ténèbres, comme tous les impies auxquels, même après leur conversion à la foi, l'Apôtre disait : « Autrefois « vous étiez ténèbres ». Cependant, parce qu'ils avaient reçu la foi, qu'ajoutait-il? « Mainte« nant vous êtes lumière dans le Seigneur [1] ». S'il n'avait pas ajouté : « Dans le Seigneur », nous n'aurions pas compris ce qu'il voulait dire. « Vous êtes », disait-il, « lumière dans « le Seigneur ». Vous étiez ténèbres, mais non dans le Seigneur; car « autrefois vous étiez « ténèbres »; là il n'ajoute pas dans le Seigneur. Donc vous étiez ténèbres en vous, et lumière dans le Seigneur. Ainsi, « Jean n'était « pas la lumière, mais il était venu pour en « rendre témoignage ».

7. Mais la lumière même, où est-elle? « Il « était la lumière véritable qui éclaire tout « homme venant en ce monde ». S'il éclaire tout homme venant en ce monde, il éclairait aussi Jean; il éclairait donc celui par qui il voulait être montré. Que votre charité s'applique à m'entendre. Il venait à des esprits infirmes, à des cœurs blessés, à des âmes dont l'œil était malade. Tel était l'objet de sa venue. Et comment l'âme aurait-elle pu voir ce qui a la perfection de l'être? De la manière dont il arrive souvent de connaître, par les

[1] Matth. xiv, 25.

[1] Ephés. v, 8.

rayons tombés sur un corps étranger, le lever du soleil que nous ne pouvons encore voir de nos yeux. Comme ceux qui ont les yeux malades, sont capables de voir un mur, une montagne, un arbre, ou tout autre objet illuminé et éclairé par le soleil, et par le moyen de cette lumière autre que la sienne, de s'apercevoir qu'il est levé ; ce que leur regard trop faible ne peut découvrir directement : ainsi tous ceux vers qui Jésus-Christ était venu étaient trop peu à même de le voir. Il a répandu son éclat sur Jean ; et en avouant qu'il reçut les rayons et la lumière, qu'il n'était ni les rayons ni la lumière, Jean a fait connaître celui qui illumine, celui qui éclaire, celui qui remplit de sa plénitude. Et celui-là qui est-il ? « Celui qui éclaire tout homme « venant en ce monde ». Car si l'homme n'était déchu d'ailleurs, il n'aurait pas eu besoin d'être éclairé de la lumière ; mais elle lui est nécessaire en ce monde, parce qu'il est déchu de l'endroit où il lui était loisible de l'avoir toujours.

8. Quoi donc ? S'il est venu ici, où était-il ? « Il était dans le monde ». Il était ici et il y est venu. Il y était par sa divinité, il y est venu par son incarnation ; car, bien qu'il fût ici par sa divinité, les ignorants, les aveugles et les méchants ne pouvaient le voir. Les méchants sont les ténèbres dont il est écrit : « La « lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres « ne l'ont point comprise [1] ». Voici qu'il est ici à cette heure, et il y était, et il y est toujours ; jamais il ne s'en éloigne, et il y est partout présent. Il te faut de quoi voir ce qui ne s'éloigne jamais de toi ; il te faut ne pas t'éloigner du soleil qui remplit tous les lieux de sa présence. Pour ne pas être abandonné de lui, il ne faut jamais t'en séparer. Ne tombe pas et il ne disparaîtra pas ; si tu tombes, il disparaît à tes yeux. Si tu demeures debout, il est présent devant toi ; mais si tu n'es pas resté debout, souviens-toi d'où tu es tombé ; d'où tu as été précipité par celui qui est tombé avant toi. Il t'a précipité, non par la force, non par la violence, mais par un acte de ta volonté. Car si tu n'avais pas consenti au mal, tu serais debout, et tu aurais continué à être éclairé. Mais maintenant que tu es tombé et que tu as été blessé au cœur, comment cette lumière pourra-t-elle venir jusqu'à toi ? Il est venu dans des conditions telles que tu fusses à même de le voir ; et il s'est montré homme à ce point de rechercher le témoignage d'un homme. Dieu a un homme pour témoin ; mais c'est à cause de l'homme : car nous sommes si faibles ! Au moyen de la lampe nous cherchons le jour, puisque Jean a été appelé une lampe, suivant ces paroles du Seigneur : « Il était une lampe ardente et « luisante, et vous avez voulu pour un peu « de temps vous réjouir à sa lumière ; pour « moi, j'ai un témoignage plus grand que « celui de Jean [1] ».

9. Il le montre donc ; c'est pour les hommes qu'il a voulu qu'une lampe le fît voir ; il l'a voulu pour exciter la foi de ceux qui devaient croire, et pour confondre par elle tous ses ennemis. Ces ennemis c'étaient ceux qui lui demandaient pour le tenter : « Dites-nous : « Par quel pouvoir faites-vous ces choses-là ? « — Et moi, leur répondit-il, je vous adresse- « rai seulement une question : Dites-moi : le « baptême de Jean, d'où est-il ? Du ciel, ou « des hommes ? Et ils furent troublés, et ils « se dirent en eux-mêmes : Si nous répondons « du ciel, il nous dira : Pourquoi donc n'avez- « vous pas cru à sa parole ? » Car il avait rendu témoignage à Jésus-Christ, et il avait dit : « Je ne suis pas le Christ, mais c'est lui [2]. « Si, au contraire, nous répondons des hom- « mes, nous craignons que le peuple ne nous « lapide, parce qu'on regardait Jean comme « un Prophète ». Craignant d'être lapidés, mais craignant davantage encore de dire la vérité, ils répondirent par un mensonge à la vérité, mais l'iniquité se mentit à elle-même [3] ; car ils dirent : « Nous ne savons pas ». Et parce qu'ils n'avaient pas voulu le laisser pénétrer dans leur âme, parce qu'ils avaient nié ce qu'ils savaient ; le Sauveur ne s'ouvrit pas non plus à eux, car ils n'avaient pas frappé. Il est dit, en effet : « Frappez et l'on « vous ouvrira [4] ». Quant à eux, non-seulement ils n'avaient pas frappé pour qu'on leur ouvrît ; mais, par leur mensonge, ils avaient même fermé la porte à leur propre détriment. Et moi, leur dit le Seigneur : « Je ne vous dis « pas non plus par quel pouvoir je fais ces « choses [5] ». Ainsi furent-ils confondus par Jean, et cette parole s'accomplit en eux : « J'ai préparé une lampe pour mon Christ, « je couvrirai de confusion ses ennemis [6] ».

[1] Jean, I, 5.

[1] Jean, V, 35, 36. — [2] Id. I, 20, 27. — [3] Ps. XXVI, 12. — [4] Matth. VII, 7. — [5] Id. XXI, 23-27 ; Marc, XI, 28, 33 ; Luc, XX, 2, 8. — [6] Ps. CXXXI, 17, 18.

10. « Il était dans le monde, et le monde a « été fait par lui ». Ne pense point qu'il était dans le monde, comme y est la terre, comme y est le ciel, comme y sont le soleil, la lune, les étoiles, comme y sont les arbres, les animaux, les hommes. Ce n'est pas ainsi qu'il était dans le monde. Mais comment y était-il? Comme un ouvrier qui gouverne ce qu'il a fait. Non, toutefois, qu'il ait fait son œuvre comme un ouvrier fait la sienne : hors de l'ouvrier est le coffre qu'il façonne ; ce coffre est placé dans un endroit autre que celui où il se trouve lui-même, pendant qu'il le fabrique : et bien que l'ouvrier se tienne à côté de son œuvre, il est cependant ailleurs et en dehors de l'objet de son travail. Pour Dieu, il est répandu dans le monde qu'il crée, il demeure dans toutes ses parties, il ne se retire nulle part ailleurs ; il n'est point placé au dehors du monde, pour le laisser en quelque sorte tomber de ses mains. Par la présence de sa majesté il fait ce qu'il fait, par sa présence il gouverne ce qu'il a fait. Ainsi il était donc dans le monde comme celui par qui a été fait le monde : « Car le monde a été fait « par lui, et le monde ne l'a pas connu ».

11. Qu'est-ce à dire : « Le monde a été fait « par lui ? » Le ciel, la terre et tout ce qui s'y trouve s'appellent le monde. En outre, et dans un autre sens on appelle de ce nom les amis du monde. « Le monde a été fait par « lui, et le monde ne l'a pas connu ». Quoi ! les cieux n'ont point connu leur Créateur? les anges ne l'ont point connu ? les astres ne l'ont point connu, lui dont les démons confessent la puissance ? En tous lieux, toutes choses lui rendent témoignage. Mais qui sont ceux qui ne l'ont point connu ? Ceux qui, aimant le monde, ont été appelés de ce nom ; car où se trouvent nos affections, nous y habitons par le cœur. Aussi, dès lors qu'ils aimaient le monde, ils ont mérité le nom du lieu où ils avaient fixé leurs affections. Ainsi lorsque nous disons : Mauvaise est cette maison, ou bonne est cette maison, nous ne jetons pas plus un blâme sur les murailles de la première, que nous ne faisons l'éloge de la seconde. Mais, en disant qu'une maison est mauvaise, nous entendons que ceux qui l'habitent sont des méchants ; et en disant qu'elle est bonne, nous voulons dire que ceux qui y demeurent sont des gens honnêtes. Ainsi, par le monde nous entendons ceux qui y ont fixé leurs affections. Qui sont-ils encore une fois? Ceux qui l'aiment, parce qu'ils y habitent par le cœur. Car pour les autres qui n'aiment pas le monde, leur corps est bien dans le monde, mais leur cœur habite au ciel, comme dit l'Apôtre : « Notre conversation est au ciel [1] ». Donc, « le monde a été fait par lui, et le « monde ne l'a pas connu ».

12. « Il est venu chez soi », parce que tout cet univers a été fait par lui. « Et les siens ne « l'ont pas reçu ». Qui les siens ? Les hommes qu'il a créés. Les Juifs qu'il a dès le commencement élevés au-dessus de toutes les nations. Car les autres peuples adoraient les idoles et servaient les démons ; mais les Juifs étaient issus de la race d'Abraham ; ainsi ils étaient particulièrement les siens parce qu'ils lui appartenaient par le lien de la chair dont il a daigné se revêtir pour notre amour. « Il « est venu chez soi, et les siens ne l'ont pas « reçu ». A-t-il été absolument rejeté de tous? Aucun d'eux ne l'a-t-il reçu ? Aucun d'eux n'a-t-il été sauvé ? Car personne ne sera sauvé à moins de recevoir Jésus-Christ.

13. Mais il ajoute : « Quant à ceux qui l'ont « reçu ». Que leur a-t-il accordé? Etonnante miséricorde ! Admirable bienveillance ! Unique par sa naissance, il n'a pas voulu demeurer seul. Plusieurs n'ayant pas eu d'enfants, et l'âge où l'on peut en avoir étant passé pour eux, ils en adoptent, et par leur volonté ils se donnent ce que leur a refusé la nature : ainsi font les hommes. Mais si quelqu'un a un fils unique, il en éprouve une joie d'autant plus vive, parce que celui-ci est seul appelé à posséder tout le bien de son père, et qu'il n'aura point à partager avec d'autres son héritage : en le partageant il s'appauvrirait. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Le Fils unique qu'il avait engendré, et par qui il avait fait toutes choses, il l'a envoyé dans le monde afin qu'il ne fût pas seul, mais qu'il eût des frères adoptifs. Pour nous, en effet, nous ne sommes pas nés de Dieu comme son Fils unique ; mais nous avons été adoptés par sa grâce. Ce Fils unique est venu pour nous délivrer des péchés dans lesquels nous étions enveloppés, et qui formaient un obstacle à notre adoption. Aussi a-t-il d'abord délivré de leurs fautes ceux dont il voulait faire ses frères, puis il les a rendus ses cohéritiers. Voilà, en effet, ce que dit l'Apôtre : « S'il est fils, il est aussi héritier

[1] [illegible]

« par la grâce de Dieu [1] ». Et encore : « Héri-« tiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ [2] ». Il n'a pas craint d'avoir des cohéritiers ; car le grand nombre de ceux qui possèdent son héritage, ne peut en amoindrir la valeur; il y a plus : ses cohéritiers deviennent son bien et son héritage, et lui-même il devient leur héritage à son tour. Ecoute, voici comment ils deviennent son héritage. « Le Seigneur « m'a dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré « aujourd'hui. Demande-moi,et je te donnerai « les nations pour ton héritage [3] ». Mais lui, comment devient-il leur héritage? Il est dit en un psaume : « Le Seigneur est la part de « mon héritage et de mon calice [4] ». Puissions-nous le posséder, et puisse-t-il nous posséder nous-mêmes ? Qu'il nous possède comme étant Notre-Seigneur, possédons-le comme notre salut, possédons-le comme notre lumière. Qu'a-t-il donc donné à « ceux qui l'ont « reçu ? » « A ceux qui croient en son nom, « il leur a donné d'être enfants de Dieu», afin qu'ils se tiennent attachés au bois qui doit leur faire traverser la mer.

14. Et comment naissent-ils? C'est en devenant enfants de Dieu et frères de Jésus-Christ qu'ils naissent, cela est évident. Si, en effet, ils ne naissaient pas, comment pourraient-ils être fils ? Les enfants des hommes naissent de la chair et du sang, par un effet de la volonté de l'homme et de l'usage de l'union conjugale. Pour eux, comment naissent-ils? « Ceux qui ne sont pas nés du sang». Il entend, par là, le sang de l'homme et de la femme. Sang au pluriel n'est pas latin, mais parce que ce mot est employé au pluriel dans le grec, l'interprète a préféré l'employer ainsi à son tour, et par une expression moins latine, au gré des grammairiens, mettre la vérité au niveau des intelligences des faibles. S'il eût dit sang au singulier, il n'eût pas expliqué ce qu'il voulait, car les hommes naissent du mélange des sangs de l'homme et de la femme. Disons-le donc aussi, sans craindre les férules des grammairiens, s'il nous est possible par là d'arriver à une connaissance de la vérité plus claire et plus solide. Celui qui comprend, condamne cette manière de parler ; sa facilité à saisir les choses le rend intraitable. « Ceux qui ne sont pas nés des « sangs, ni de la volonté de la chair, ni de la « volonté de l'homme » : l'évangéliste emploie le mot chair pour celui de femme ; car, lorsqu'elle fut formée de la côte d'Adam celui-ci s'écria : « Voici l'os de mes os et la « chair de ma chair [1] » ; et l'Apôtre a dit : « Celui qui aime sa femme s'aime lui-même, « car personne ne hait sa propre chair [2] ». Ce mot chair est donc employé pour désigner la femme, de même que le mot esprit est quelquefois mis pour désigner le mari. Pourquoi? Parce que l'esprit gouverne et que la chair est gouvernée, parce que l'un doit commander et l'autre obéir. En effet, où la chair commande, l'esprit obéit, c'est une maison en désordre. Y a-t-il rien de pire qu'une maison où la femme a le commandement sur l'homme ? Une maison bien ordonnée est celle où l'homme commande, et où la femme obéit ; ainsi, encore, l'homme n'est lui-même dans l'ordre, qu'autant que chez lui l'esprit est le maître, et que le corps est l'esclave.

15. « Ils ne sont donc pas nés de la volonté « de la chair, ni de la volonté de l'homme, « mais de Dieu». Pour que l'homme pût naître de Dieu, d'abord Dieu est né de l'homme. Car Jésus-Christ est Dieu, et Jésus-Christ est né de l'homme. A la vérité, il n'a cherché qu'une mère sur la terre, parce qu'il avait déjà un Père au ciel. Il est né de Dieu pour nous créer, et il est né de la femme pour nous refaire. Ne t'étonne pas, ô homme, de ce que tu deviens fils de Dieu par la grâce, de ce que tu nais de Dieu par son Verbe. Le Verbe a voulu d'abord naître de l'homme, afin que tu fusses assuré de naître de Dieu, et que tu fusses à même de te dire à toi-même : Ce n'est pas sans motif que Dieu a voulu naître de l'homme, il faut qu'il m'ait jugé comme ayant quelque valeur, pour me rendre immortel, et pour naître lui-même mortel à cause de moi. L'Evangéliste a donc dit : « Ils « sont nés de Dieu » ; mais afin que nous ne soyons ni étonnés ni effrayés de cette grâce immense en vertu de laquelle, chose presque incroyable ! des hommes sont devenus enfants de Dieu, il veut, en quelque sorte, te rassurer, et il ajoute : « Et le Verbe s'est fait « chair, et il a habité parmi nous». Pourquoi t'étonner que des hommes soient nés de Dieu? Fais attention que Dieu lui-même est né de l'homme. « Et le Verbe s'est fait chair, et il a « habité parmi nous ».

16. « Le Verbe s'étant donc fait chair, et

[1] Galat. IV, 7. — [2] Rom. VIII, 17. — [3] Ps. II, 7, 8. — [4] Id. XV, 5.

[1] Gen. II, 23. — [2] Ephés. V, 28, 29.

« ayant habité parmi nous », il nous a, par sa naissance, préparé un collyre pour guérir nos yeux, et nous aider à apercevoir sa grandeur cachée sous le voile de ses abaissements. « Le Verbe s'est donc fait chair, et il a habité « parmi nous », il a guéri nos yeux. Que lisons-nous ensuite ? « Et nous avons vu sa « gloire ». Sa gloire, personne n'aurait pu la voir, à moins d'être guéri par l'humilité de sa chair. Pourquoi nous était-il impossible de la voir ? Que votre charité soit attentive, et comprenez bien mes paroles. L'œil de l'homme s'était comme rempli de poussière ou de terre, et sa vue en était troublée ; il ne pouvait voir la lumière. On applique le remède sur cet œil malade ; la terre avait fait son mal, on y met de la terre pour le guérir. Car tous les collyres et tous les médicaments pour les yeux ne tirent leur vertu que de la terre. La poussière t'avait aveuglé, la poussière te guérit ; ton aveuglement était venu de la chair, de la chair est venue ta guérison. L'âme était, en effet, devenue charnelle par le consentement qu'elle avait donné aux désirs de la chair ; c'est ce qui avait crevé l'œil de ton cœur. « Le Verbe s'est fait chair », et le médecin t'a préparé un collyre. Et parce qu'il est venu afin d'éteindre en sa chair les vices de la nôtre, et de tuer notre mort par la sienne, il s'est fait en toi, et ainsi : « Le Verbe « s'étant fait chair », tu peux dire que « nous avons vu sa gloire ». Quelle gloire ? Quel fils de l'homme est-il devenu ? C'est là pour lui de l'humiliation, et non de la gloire. Mais jusqu'où s'est porté le regard de l'homme, une fois qu'il a été guéri par la chair ? « Nous « avons vu sa gloire », dit l'Evangéliste, « sa « gloire comme Fils unique du Père, plein de « grâce et de vérité ». Cette grâce et cette vérité, si Dieu nous en fait la grâce, nous en parlerons plus au long une autre fois, quand nous expliquerons d'autres passages de ce même Evangile. Que ceci nous suffise pour aujourd'hui. Quant à vous, cherchez votre édification dans le Christ : que votre foi s'affermisse ; soyez attentifs à pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres ; ne laissez point échapper de vos bras le bois qui doit vous aider à traverser la mer.

TROISIÈME TRAITÉ.

DEPUIS L'ENDROIT OU IL EST ÉCRIT : « JEAN REND TÉMOIGNAGE DE LUI » JUSQU'A CET AUTRE : « LE FILS UNIQUE, QUI EST DANS LE SEIN DU PÈRE, L'A RACONTÉ LUI-MÊME ». (Ch. I, 15-18.)

LOI ET GRACE.

Le médecin, venu pour guérir ceux qui étaient sous la loi, c'est le Verbe fait chair. Il était Fils de Dieu, véritable lumière du monde : celui-ci ne l'a pas connu : aussi, Jean est-il venu le montrer au monde, comme source de grâce et de bonheur. Par Adam, nous étions condamnés à la mort éternelle ; par le Christ, nous avons été amenés à avoir la foi et à mériter la récompense des élus. La loi rendait les hommes coupables ; la grâce et la vérité du Christ nous ont donné l'innocence. Les observateurs de la loi ne recevaient qu'une récompense temporelle ; si nous accomplissons la loi nouvelle, la vie éternelle sera notre partage.

1. Distinguer des dons de l'Ancien Testament, parce qu'elles appartiennent au Nouveau, la grâce et la vérité de Dieu, dont était rempli son Fils unique notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, lorsqu'il apparut aux saints, telle est la tâche que nous avons entreprise au nom du Seigneur et que nous avons promis à votre charité de remplir. Soyez donc attentifs, afin que Dieu m'accorde autant de savoir que mon esprit peut en comporter, et vous donne toute l'intelligence dont vous êtes susceptibles. Si cette semence répandue dans vos âmes n'est pas emportée par les oiseaux, si les épines ne l'étouffent pas, si elle n'est pas desséchée par la chaleur, si la pluie de mes exhortations quotidiennes

unie à vos bonnes pensées vient encore faire en votre cœur ce que la rosée fait dans les champs où elle ameublit la terre, couvre la semence et l'aide ainsi à germer, facilite son développement, il vous restera pour votre part, à produire une moisson qui fasse la joie et le contentement du laboureur [1]. Que si, pour cette bonne semence et pour cette pluie bienfaisante, vous produisez, non du blé, mais des épines, on n'en accusera ni la semence, ni la pluie, mais les épines seront réservées au feu qu'elles méritent.

2. Nous sommes des hommes, et ce qui, à mon avis, ne demande pas de longs raisonnements pour le persuader à votre charité, nous sommes des chrétiens ; si nous sommes des chrétiens, ce titre montre que nous appartenons à Jésus-Christ. Nous en portons le signe sur le front ; nous ne devons pas en rougir, pourvu toutefois que nous le portions aussi sur notre cœur. Ce signe du Sauveur n'est autre que son humilité ; une étoile a servi à le faire connaître aux Mages : c'était le signe donné par le Seigneur, signe brillant et venu du ciel [2] ; il n'a pas voulu qu'une étoile fût marquée comme signe sur le front des fidèles, il a choisi la croix. Le principe de ses humiliations est devenu celui de sa gloire. Nous étions plongés dans un abîme ; il s'est abaissé, il y est descendu et il nous en a retirés. Nous appartenons donc à l'Evangile, nous appartenons au Nouveau Testament. « La « loi a été donnée par Moïse, mais la grâce et « la vérité ont été apportées par Jésus-Christ ». Interrogeons l'Apôtre, il nous enseigne que nous sommes sous l'empire, non de la loi, mais de la grâce [3], et il nous dit : « Dieu a « donc envoyé son fils, formé de la femme, « formé sous la loi, afin de racheter ceux qui « étaient sous la loi et nous rendre enfants « adoptifs [4] ». Voilà pourquoi Jésus-Christ est venu ; c'était pour racheter ceux qui étaient sous la loi, afin que désormais nous ne soyons plus sous l'empire de la loi, mais sous celui de la grâce. Qui a donné la loi ? Celui-là même a donné la loi, qui a donné la grâce ; mais la loi, il l'a envoyée par son serviteur, la grâce, il est descendu pour nous l'apporter. Mais comment les hommes étaient-ils venus se ranger sous la loi ? En n'accomplissant pas la loi. Celui qui accomplit la loi n'est pas sous la loi, mais quiconque est sous la loi, en est écrasé au lieu d'en être soulagé. Aussi tous les hommes placés sous la loi, la loi les rend criminels, c'est pourquoi elle est sur leur tête, non pour ôter leurs péchés, mais pour montrer qu'ils sont pécheurs. La loi ordonne, mais pour accomplir ce qu'ordonne la loi, la miséricorde du législateur est indispensable. En s'efforçant d'accomplir les préceptes de la loi avec leurs propres forces, les hommes ont été entraînés dans l'abîme par cette présomption téméraire et irréfléchie, et au lieu d'être avec la loi, ils sont tombés sous la loi, et sont devenus criminels ; mais comme, par leurs propres forces, ils n'ont pu accomplir la loi, ils sont tombés sous la loi et sont devenus coupables ; alors ils ont imploré le secours du Libérateur. Ainsi cette culpabilité sous la loi a rendu malades les superbes. La maladie des superbes leur a inspiré l'humilité et les a portés à avouer leur faiblesse ; déjà les malades confessent leur mal, vienne le médecin et qu'il les guérisse.

3. Quel est ce médecin ? Jésus-Christ Notre-Seigneur. Qui est Jésus-Christ Notre-Seigneur ? Celui qui s'est montré même à ceux qui l'ont crucifié, celui qui a été pris, souffleté, flagellé, couvert de crachats, couronné d'épines, attaché à la croix, qui est mort, qui a été percé d'une lance, descendu de la croix et mis dans un sépulcre. C'est bien Jésus-Christ Notre-Seigneur, oui, c'est lui, c'est lui seul qui a mis le remède sur nos blessures, c'est le crucifié qu'on a accablé d'injures, devant qui les bourreaux passaient en secouant la tête et en disant : « Il est le Fils de Dieu, qu'il des« cende de la croix [1] ». Voilà notre unique médecin ; oui, c'est lui. Pourquoi donc n'a-t-il pas montré à ses insulteurs qu'il était le fils de Dieu ? S'il leur a permis de l'élever en croix, au moins, lorsqu'ils lui disaient : « S'il « est le Fils de Dieu, qu'il descende de la « croix », pourquoi n'en est-il pas descendu, ne leur a-t-il pas montré qu'il était le vrai Fils de Dieu dont ils avaient osé se moquer ? Il ne l'a pas voulu. Pourquoi ne l'a-t-il pas voulu ? Etait-ce défaut de puissance ? Non, assurément. Quel est en effet le plus difficile, de descendre d'une croix ou de sortir vivant du tombeau ? Cependant, il a supporté les insultes, car sa croix devait lui servir à nous donner, non pas une preuve de sa puissance,

[1] Matth. XIII, 3-23. — [2] Id. II, 2. — [3] Rom. VI, 14. — [4] Galat. IV, 4, 5.

[1] Matth. XXVII, 39, 40.

mais un exemple de patience. Ainsi il a guéri tes blessures, là où les siennes l'ont fait longtemps souffrir ; il t'a guéri des atteintes de la mort éternelle, là où il a daigné mourir de la mort du temps. Est-ce lui qui est mort, ou bien est-ce la mort qui est morte en lui ? Quelle mort que celle qui a tué la mort?

4. Mais était-ce bien Notre-Seigneur Jésus-Christ tout entier que l'on voyait, dont on s'emparait, que l'on crucifiait ? Etait-ce bien lui tout entier? Oui, certainement, mais non pas tel que le voyaient les Juifs, car ce qu'ils voyaient n'était pas le Christ dans tout son entier. Qu'était-ce donc encore que le Christ? « Au commencement était le Verbe ». Quel commencement? « Dieu en qui était le Verbe». Et quel Verbe? « Le Verbe était Dieu ». Le Verbe aurait-il été fait par Dieu? Non. Car « au commencement il était en Dieu ». Hé quoi ! les autres choses que Dieu a faites ne sont-elles pas semblables au Verbe? Non, car « toutes choses ont été faites par lui, et sans « lui rien n'a été fait ». Comment toutes choses ont-elles été faites par lui? Parce que « ce qui a été fait, était vie en lui », et avant que cela fût fait, c'était la vie. Ce qui a été fait n'est pas vie, mais dans le plan, c'est-à-dire dans la sagesse de Dieu, avant d'avoir été fait, cela était la vie. Ce qui a été fait passe, ce qui est dans la sagesse de Dieu ne peut passer. Ce qui a été fait était vie en lui. Quelle était cette vie? Comme l'âme est la vie du corps, notre corps a sa vie propre; dès qu'elle se sépare de lui, il meurt. La vie dont nous parlons était-elle pareille à celle-là ? Non. « Mais la vie était la lumière des hommes ». Etait-elle aussi la lumière des bêtes? Cette lumière qui nous éclaire est tout à la fois la lumière des bêtes et celle des hommes. Il y a une lumière propre aux hommes, voyons ce qui distingue les hommes des bêtes et alors nous comprendrons quelle est cette lumière des hommes. Tu ne diffères des bêtes que par l'intelligence, car pour tout le reste tu n'as pas sujet de te préférer à elles. Tu as confiance en tes forces? Les bêtes sont plus fortes que toi. Ton agilité t'enorgueillit? Les monstres sont plus agiles. Tu te vantes de ta beauté? Quelle beauté dans les plumes du paon. En quoi leur es-tu supérieur? En ce que tu es fait à l'image de Dieu. Où est cette image de Dieu? Dans ton esprit, dans ton intelligence. Si donc tu vaux mieux que la bête, c'est parce que tu es doué d'un esprit capable de comprendre ce que les bêtes ne peuvent saisir. Tu es homme, parce que tu es supérieur aux animaux. La lumière des hommes est donc la lumière des esprits. La lumière des âmes est au-dessus d'elles et les surpasse toutes. C'était là la vie par laquelle toutes choses ont été faites.

5. Où était-elle? Etait-elle ici? Ou bien était-elle dans le Père, sans être ici ? Ou, ce qui est plus exact, était-elle ici ou dans le Père ? Si elle était ici, pourquoi ne la voyait-on pas ? Parce que « la lumière luit dans les ténèbres, « et que les ténèbres ne l'ont point comprise». O hommes, ne soyez pas ténèbres, ne soyez pas infidèles, injustes, ennemis de l'équité, ravisseurs, avares, amateurs du siècle ; être tels, c'est être ténèbres. La lumière n'est pas absente, mais c'est vous qui êtes absents par rapport à la lumière. Le soleil est présent pour l'aveugle sur qui tombent ses rayons; mais l'aveugle est absent par rapport au soleil. Ne soyez donc pas ténèbres. Voilà en quoi consiste la grâce dont nous vous parlerons plus tard ; c'est que nous ne soyons plus ténèbres, et qu'à nous s'appliquent ces paroles de l'Apôtre : « Vous étiez autrefois téné« bres, mais maintenant vous êtes lumière « dans le Seigneur [1] ». Cependant, comme on ne voyait pas la lumière des hommes, c'est-à-dire la lumière des esprits, il fallait qu'un homme lui rendît témoignage, et pour cela, il était nécessaire qu'il fût, non point plongé encore dans les ténèbres, mais déjà enveloppé des rayons de la lumière. Toutefois, pour être brillant, il n'en était pas davantage la lumière même, « mais il était pour rendre témoignage « de la lumière ». Car « il n'était pas la lu« mière ». Et quelle était cette lumière ? « C'était la lumière véritable qui éclaire tout « homme venant en ce monde ». Et où était-elle? « Elle était en ce monde ». Et comment « était-elle dans le monde ? » Cette lumière était-elle dans ce monde comme y est la lumière du soleil, de la lune, des lampes ? Non, car « le monde a été fait par lui, et le monde « ne l'a pas connu », c'est-à-dire : « La lu« mière luit dans les ténèbres, et les ténèbres « ne l'ont point comprise». En effet, le monde est ténèbres, parce que les amateurs du monde c'est lui. La créature n'a-t-elle pas reconnu

[1] Ephés. v, 8.

son Créateur? Le ciel lui a rendu témoignage par une étoile [1]; la mer lui a rendu témoignage, en portant le Christ, pendant qu'il marchait sur ses flots [2]; les vents lui ont rendu témoignage, à son ordre ils se sont apaisés [3]; la terre lui a rendu témoignage, elle a tremblé au moment de sa mort [4]. Si toutes ces créatures lui ont rendu témoignage, comment peut-on dire que le monde est demeuré sans le reconnaître, si ce n'est que par le monde il faille entendre les amateurs du monde, ceux qui s'y trouvent fixés par leurs affections? Ainsi mauvais est le monde, parce que mauvais sont ceux qui l'habitent, de même que mauvaise est une maison, non à cause de ses murailles, mais à cause de ceux qui y demeurent.

6. « Il est venu chez soi », c'est-à-dire dans ce qui était à lui, et « les siens ne l'ont pas « reçu ». Quelle espérance nous reste-t-il donc si ce n'est que « tous ceux qui l'ont reçu, « il leur a donné le pouvoir de devenir en- « fants de Dieu ». S'ils deviennent enfants, ils naissent; s'ils naissent, comment naissent-ils? « Ce n'est pas de la chair, ni du sang, « ni de la volonté de la chair, ni de la volonté « de l'homme, mais de Dieu ». Qu'ils se réjouissent donc, puisqu'ils sont nés de Dieu, qu'ils ne craignent pas de croire qu'ils lui appartiennent; voici la preuve de leur divine origine : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a « habité parmi nous ». Si le Verbe n'a pas rougi de naître de l'homme, les hommes rougiraient de devenir les enfants de Dieu? Ce qu'il a fait, il l'a réparé, parce qu'il l'a fait; qu'il l'ait réparé, nous en avons la preuve. Parce que « le Verbe s'est fait chair en habi- « tant parmi nous », il est devenu notre remède; la terre nous aveuglait, c'est par de la terre qu'il nous a guéris. Que voulait-il nous faire voir en nous guérissant? « Et nous « avons vu sa gloire », dit Jean, « sa gloire « comme Fils unique du Père, plein de grâce « et de vérité [5] ».

7. « Jean rend témoignage de lui et il crie « en disant : Voilà celui dont je vous ai dit : « Celui qui vient après moi a été fait avant « moi ». Il est venu après moi, et il m'a précédé. Qu'est-ce à dire? « Il a été fait avant « moi ». C'est-à-dire : il m'a précédé, non qu'il ait été fait avant que je n'aie été fait moi-même, mais il m'a été préféré; voilà ce que signifie : « Il a été fait avant moi ». Comment a-t-il été fait avant toi, puisqu'il n'est venu qu'après toi? « Parce qu'il était avant « moi ». Avant toi, ô Jean? Qu'y a-t-il d'étonnant, s'il est avant toi? c'est vraiment chose admirable, puisque tu lui rends témoignage. Ecoutons en effet ce qu'il dit de lui-même. « Je suis avant Abraham [1] ». Par sa naissance Abraham a tenu le milieu dans la vie du genre humain; mais écoute ce que le Père dit à son Fils : « Je t'ai engendré avant Lu- « cifer [2] ». Celui qui a été engendré avant Lucifer éclaire évidemment tous les hommes. On a donné le nom de Lucifer à cette créature déchue de la dignité d'ange et tombée à l'état de démon; l'Ecriture a dit de cet être : « Lucifer est tombé, lui qui se levait au point « du jour [3] ». Pourquoi lui donner le nom de Lucifer? Parce qu'il reflétait la lumière qu'il avait reçue d'ailleurs. Comment s'est-il obscurci? Parce qu'il ne sut pas tenir dans la vérité [4]. Jésus-Christ devait donc avant Lucifer, avant tout, être éclairé. De fait, celui dont la lumière brille dans tous les êtres susceptibles d'être éclairés, celui-là doit nécessairement être avant tout illuminé.

8. Aussi Jean ajoute : « Et nous avons tous « reçu de sa plénitude ». Qu'avez-vous reçu? « Et grâce pour grâce ». Ainsi lisons-nous dans le texte évangélique, copié sur les exemplaires grecs. Il n'est pas dit : nous avons reçu de sa plénitude grâce pour grâce; mais : « Nous avons tous reçu de sa plénitude et « grâce pour grâce », sous-entendu nous avons reçu. L'Evangéliste veut nous donner à entendre que nous avons reçu je ne sais quoi de la plénitude de Jésus-Christ, et en outre grâce pour grâce. De sa plénitude nous avons d'abord reçu la grâce, puis nous avons reçu une grâce nouvelle que l'Evangéliste appelle grâce pour grâce. Quelle est la première grâce reçue? La foi. Dès lors que nous marchons dans la foi, nous marchons dans la grâce. Par quoi l'avons-nous méritée? Par quels mérites antécédents? Que personne ne se flatte, que chacun rentre en soi-même, qu'il scrute ses pensées les plus secrètes, qu'il remonte anneau par anneau la chaîne de ses œuvres, qu'il ne fasse pas attention à ce qu'il est, si tant est qu'il soit déjà quelque chose, mais à ce qu'il

[1] Matth. II, 2. — [2] Id. XIV, 26. — [3] Id. VIII, 27. — [4] Id. XXVII, 51. — [5] Jean, I, 1-14.

[1] Jean, VIII, 58. — [2] Ps. CIX, 3. — [3] Isaï. XIV, 12. — [4] Jean, VIII, 44.

a été pour être quelque chose, et il trouvera qu'il n'a jamais mérité que le supplice. Si tu n'as rien mérité que le supplice, et si le Christ est venu non pour punir tes péchés, mais pour te les remettre, tu as donc reçu une grâce et non une récompense. Pourquoi la grâce s'appelle-t-elle ainsi? Parce qu'elle est donnée gratuitement. En effet, ce que tu as reçu, tu ne l'as acheté au prix d'aucun mérite antécédent. Le pécheur a donc reçu cette première grâce pour la rémission de ses fautes. Qu'avait-il mérité? S'il interroge la justice, il n'avait droit qu'à être puni: s'il le demande à la miséricorde, elle lui accorde la grâce. Dieu l'avait promise par l'organe des Prophètes; aussi lorsqu'il vint pour accomplir sa promesse, donna-t-il, non-seulement la grâce, mais encore la vérité. En quoi s'est manifestée la vérité? En ce que Dieu a donné suite à ses promesses.

9. Qu'est-ce donc à dire: « Grâce pour « grâce? » Par la foi nous méritons Dieu; nous ne méritions pas le pardon de nos péchés, et parce que nous étions indignes de ce don immense que nous avons reçu, ce don porte le nom de grâce; que signifie grâce? Donnée gratuitement. Que veut dire donnée gratuitement? Accordée comme présent et non comme récompense. Si elle était due, c'était une récompense méritée, et non pas un don gratuit. Si elle était vraiment exigible, c'est que tu aurais été bon; mais si, ce qui est indubitable, tu as été mauvais, comme néanmoins tu as cru en celui qui justifie l'impie[1], (qu'est-ce à dire: qui justifie l'impie? Qui rend pieux l'homme impie), songe aux maux dont te menaçait la loi et aux biens que t'a procurés la grâce. En recevant cette grâce de la foi, tu deviendras juste par la foi (car le juste vit de la foi[2]), et en vivant de la foi tu mériteras Dieu: et alors que tu auras mérité Dieu par cette vie de la foi, tu recevras pour récompense l'immortalité et la vie éternelle. Et cette récompense est elle-même une grâce. Car, en considération de quoi reçois-tu la vie éternelle? En considération de la grâce. Effectivement, si la foi est une grâce et si la vie éternelle est, en quelque sorte, la récompense de la foi, en te donnant la vie éternelle Dieu semble s'acquitter d'une dette. (A l'égard de qui l'aurait-il contractée? A l'égard du fidèle qui, par sa foi, y aurait acquis un droit.) Mais parce que la foi est elle-même une grâce, la vie éternelle est une grâce pour une grâce.

10. Ecoute Paul: il reconnaît la grâce et ensuite il réclame un dû. Comment Paul reconnaît-il la grâce? « J'étais auparavant un « blasphémateur, un persécuteur, un diseur « d'injures; mais », ajoute-t-il, « j'ai trouvé mi« séricorde[1] ». Il se reconnaît indigne d'avoir obtenu miséricorde, il a trouvé grâce cependant, non par suite de ses mérites, mais par un effet de la miséricorde divine. Il vient d'avouer qu'il a reçu une grâce imméritée: maintenant, il exige un dû; écoute-le. « Pour moi », dit-il, « je suis au moment « de mon sacrifice et le temps de ma dissolu« tion approche. J'ai combattu le bon combat, « j'ai consommé ma course, j'ai conservé la « foi: il me reste à recevoir la couronne de « justice qui m'est réservée ». Il réclame un dû, il exige le paiement d'une dette; car, vois ce qui suit: « Que le Seigneur, comme un « juste juge, me rendra au dernier jour[2] ». Pour recevoir d'abord la grâce, il lui fallait la miséricorde de Dieu; pour la récompense de la grâce, il lui faut la justice du Juge. Celui qu'il n'a pas condamné pendant qu'il était impie, le condamnera-t-il maintenant qu'il est fidèle? Et cependant, si tu y réfléchis bien, tu verras que Dieu t'a d'abord donné la foi par laquelle tu l'as mérité; car tu n'as point mérité par toi-même qu'il fût redevable envers toi de quelque chose. Aussi, quand il t'accorde ensuite la récompense de l'immortalité, il couronne ses dons et non pas tes mérites. Donc, mes frères, « tous nous « avons reçu de sa plénitude », de la plénitude de sa miséricorde, de l'abondance de sa bonté. Qu'avons-nous reçu? La rémission de nos péchés qui nous a mis à même d'être justifiés par la foi. Quoi encore? « Grâce pour « grâce », c'est-à-dire pour cette grâce de la vie de la foi, nous recevrons une autre grâce. Que pourrions-nous recevoir, sinon une grâce? Car, si je dis que cela m'est dû, je m'adjuge donc quelque chose, comme si Dieu me le devait; or, ce que Dieu couronne en nous, ce sont les dons de sa miséricorde, à condition, cependant, que nous marchions jusqu'à la fin dans cette grâce qu'il nous a donnée.

11. « Car la loi a été donnée par Moïse »;

[1] Rom. IV, 5. — [2] Habacuc, II, 4; Rom. I, 17.

[1] I Tim. I, 13. — [2] II Tim. IV, 6-8.

cette loi retenait les hommes dans le péché. En effet, que dit l'Apôtre? « La loi est sur« venue pour faire abonder le péché [1] ». L'abondance du péché, voilà le bénéfice des orgueilleux; car les hommes se donnaient beaucoup à eux-mêmes, ils attribuaient beaucoup à leurs forces, et ils étaient incapables, cependant, d'accomplir la justice sans le secours de Celui qui l'avait commandée. Pour dompter leur orgueil, Dieu leur a donné la loi comme pour leur dire : Tenez, accomplissez-la et ne vous imaginez pas que vous n'avez pas de maître ; ce qui manque, ce n'est pas celui qui commandera, c'est celui qui obéira.

12. Que si l'homme manque pour accomplir la loi, pourquoi ne l'accomplit-il pas ? parce qu'il est né esclave du péché et de la mort. Issu d'Adam, il traîne avec soi ce qu'il a puisé à cette source empoisonnée; le premier homme est tombé, et tous ceux qui sont nés de lui en ont hérité la concupiscence de la chair. Il fallait qu'un autre homme vînt au monde, qui ne traînât à sa suite aucune concupiscence. Il y a donc un homme et un homme. Un homme pour la mort, et un homme pour la vie. Ainsi parle l'Apôtre : « Comme la mort « est par un homme, par un homme aussi la « résurrection des morts ». Par quel homme la mort, par quel homme la résurrection des morts? Patience, l'Apôtre continue et ajoute: « Comme tous meurent en Adam, ainsi tous « seront vivifiés en Jésus-Christ [2] ». Qui sont ceux qui appartiennent à Adam ? Tous ceux qui sont nés d'Adam. Qui sont ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ? Tous ceux qui sont nés par Jésus-Christ. Pourquoi tous les hommes naissent-ils dans le péché ? Parce qu'il n'en est aucun qui ne soit né d'Adam. Mais naître d'Adam, c'est le résultat de la nécessité imposée par sentence divine ; naître de Jésus-Christ, c'est l'effet de la volonté et de la grâce. Les hommes ne sont pas contraints de naître par Jésus-Christ. Ce n'est pas leur volonté qui les a fait naître d'Adam ; tous ceux, cependant, qui sont nés d'Adam, sont nés avec le péché et sont pécheurs ; tous ceux qui naissent par Jésus-Christ, naissent justifiés et justes, non en eux-mêmes, mais en lui. Car, si tu les considères en eux-mêmes, ils sont d'Adam ; si tu les considères par rapport au Christ, ils sont de lui. Comment cela? Parce que notre chef, Jésus-Christ Notre-Seigneur, est venu sans l'héritage du péché, bien qu'il soit venu avec un corps.

[1] Rom. v, 20. — [2] I Cor. xv, 21, 22.

13. Chez les pécheurs, la mort était un châtiment ; en Jésus-Christ, elle était non la punition du péché, mais la preuve de sa généreuse miséricorde. Car il n'y avait rien en Jésus-Christ qui pût lui faire mériter la mort. Il le dit lui-même : « Voici que vient le « prince de ce monde, et il ne trouvera rien « en moi ». Pourquoi donc mourez-vous ? « Mais pour que tous connaissent que je fais « la volonté de mon Père, levez-vous, sor« tons d'ici [1] ». Il n'y avait rien en lui qui pût lui faire mériter la mort, et néanmoins il est mort ; et toi, qui as mérité de mourir, tu refuses de le faire. Consens à souffrir de bon cœur, puisque tu l'as mérité, ce qu'il a bien voulu endurer lui-même pour te délivrer de la mort éternelle. Il y a donc un homme et un homme. Mais l'un n'est que cela, l'autre est Dieu et homme tout ensemble. L'un est l'homme du péché, l'autre est l'homme de la justice. Tu es mort en Adam, ressuscité en Jésus-Christ; car, de part et d'autre, voilà ton lot. Tu crois déjà en Jésus-Christ, tu paieras cependant la dette que tu as contractée en Adam. Mais le péché ne te retiendra pas à jamais captif, parce qu'en mourant dans le temps, Notre-Seigneur a tué en toi la mort éternelle. C'est là, mes frères, la grâce; c'est là aussi la vérité : parce qu'il y a eu une promesse et qu'elle a été exécutée.

14. Elle n'existait pas dans l'Ancien Testament. La loi y faisait des menaces aux hommes, mais ne leur venait pas en aide ; elle ordonnait, mais ne guérissait pas ; elle montrait la maladie, mais n'apportait pas le remède. Cependant elle frayait par là le chemin au médecin qui devait venir avec la grâce et la vérité. Ainsi fait un médecin qui, voulant guérir un malade, lui envoie d'abord son serviteur afin de le trouver lié quand il viendra lui-même. L'homme était malade, il ne voulait pas la guérison, et pour ne pas se laisser guérir, il se vantait d'être en santé. La loi lui a été envoyée, elle l'a lié, il se trouve coupable, et du milieu de ses entraves il crie déjà. Notre-Seigneur vient : il le guérit au moyen de remèdes parfois âcres et amers. Patience, dit-il au malade, courage ; n'aime pas le monde ; point d'emportement : que le feu de la continence te guérisse ; que le fer des per-

[1] Jean, xiv, 30, 31.

sécutions cautérise tes blessures. Quoique garrotté, tu frémissais d'épouvante ; mais ton médecin, bien que libre de toute entrave, a goûté le breuvage qu'il te présentait, il a souffert le premier pour te réconforter ; il semblait te dire : ce que tu crains de souffrir pour toi-même, je l'endure le premier pour toi. Voilà une grâce et une grande grâce. Qui est-ce qui pourrait en faire dignement l'éloge.

15. Je parle, mes frères, des humiliations du Christ : que vous dire de sa divinité et de ses grandeurs ? Pour vous dire, pour vous expliquer d'une manière quelconque les humiliations du Sauveur, notre parole ne suffit pas, les expressions nous manquent. Nous laissons à vos pensées le soin de suppléer à notre impuissance, car nous ne sommes point capables de vous satisfaire par nos discours. Pensez donc aux avertissements de Jésus-Christ. Mais, diras-tu, qui nous les expliquera, si tu ne nous en parles ? Que lui-même en parle à votre cœur. Celui qui habite en vous parle mieux que celui dont la voix frappe vos oreilles. Celui qui a commencé à demeurer dans vos cœurs vous fera apprécier le bienfait de ses humiliations. Toutefois, si nous nous trouvons déjà réduits à l'impuissance, rien qu'à vouloir vous en parler et vous en donner une idée, comment vous entretenir de ses grandeurs ? Si nous tremblons quand il nous faut discourir sur « le Verbe « fait chair», comment vous expliquer « qu'au « commencement était le Verbe?» Aussi, mes frères, tenez-vous-en là comme à un solide fondement.

16. «La loi a été donnée par Moïse, la grâce « et la vérité ont été apportées par Jésus-« Christ». Donnée par le serviteur, la loi a fait des coupables; donnée par le Maître, la grâce a délivré les criminels. « La loi a été « donnée par Moïse ». Que le serviteur ne s'attribue rien de plus que ce qu'il a fait lui-même. Choisi pour remplir une charge importante, comme un serviteur dans la maison de son maître, mais cependant comme un serviteur, il peut agir selon la loi, il ne peut délivrer de l'état de péché qu'établit la loi. « La loi donc a été donnée par Moïse, la « grâce et la vérité ont été apportées par Jé-« sus-Christ ».

17. Pour que personne ne dise : La grâce et la vérité n'ont-elles pas aussi été apportées par Moïse, qui a vu Dieu? Jean ajoute aussitôt : « Personne n'a jamais vu Dieu ». Comment donc Dieu s'est-il fait connaître à Moïse? En ce que le Seigneur lui a fait une révélation. Quel Seigneur? Jésus-Christ lui-même, qui a d'abord envoyé la loi par son serviteur, et qui est venu lui-même avec la grâce et la vérité. « Car personne n'a jamais vu Dieu ». S'il en est ainsi, comment s'est-il montré à ce serviteur autant que les facultés de Moïse pouvaient le lui permettre? « Mais », ajoute-t-il, « le Fils unique qui est dans le sein du « Père le lui a raconté ». Qu'est-ce à dire : « dans le sein du Père ? » Dans le secret du Père. En effet, Dieu n'a pas de sein comme nous en avons un sous nos vêtements; nous ne devons pas nous figurer qu'il s'asseie comme nous le faisons nous-mêmes, ou qu'il se ceigne pour se faire un sein; mais comme notre sein est caché sous nos vêtements, le secret du Père s'appelle le sein du Père. Celui donc qui connaît le Père parce qu'il est dans son secret, l'a lui-même raconté; car « personne n'a jamais vu Dieu ». Il est donc venu lui-même, et il a raconté tout ce qu'il a vu. Qu'a vu Moïse? Il a vu une nuée, il a vu un ange, il a vu une flamme. Créature que tout cela. C'était l'image du Seigneur, non sa personne. Sans doute, car tu lis formellement au livre de la loi : « Moïse parlait avec le « Seigneur, face à face, comme un ami avec « son ami » ; mais continue ta lecture, tu verras que Moïse disait : « Si j'ai trouvé grâce « en votre présence, montrez-vous à moi à « découvert, afin que je vous voie ». Et c'est peu qu'il ait ainsi parlé, écoute ce qu'on lui répond : « Tu ne peux voir ma face [1] ». Mes frères, l'ange parlait donc avec Moïse, et cet ange était l'image de Dieu et tout ce qui a été fait par l'ange, en cette circonstance, était la promesse de cette grâce et de cette vérité réservée aux temps à venir. Ceux qui étudient sérieusement les Ecritures, ne l'ignorent pas, et lorsque l'occasion opportune de vous en parler se présente à nous, autant que Dieu nous fait la grâce de nous le faire connaître, nous avons soin de vous le découvrir.

18. Sachez donc que toutes ces représentations corporelles aperçues par Moïse n'étaient pas la substance de Dieu. En effet, nous voyons de pareils signes avec les yeux de notre corps; mais le moyen de voir la sub-

[1] Exod. XXXIII, 11, 13, 20.

stance de Dieu? Interroge l'Evangile: « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce « qu'ils verront Dieu [1] ». Des hommes se sont rencontrés qui, déçus par la vanité de leur cœur, ont dit: Le Père est invisible, mais le fils est visible. En quoi visible? Si c'est en sa chair, puisqu'il a pris un corps, cela est manifeste. Car de ceux qui ont vu Jésus-Christ en sa chair, quelques-uns ont cru en lui, d'autres l'ont crucifié. Et parmi ceux qui ont cru, il en est dont la foi a chancelé à l'heure de son crucifiement; et si après sa résurrection ils ne l'avaient touché de leurs mains, la foi ne leur serait pas revenue. Si donc c'est à cause de la chair que le Fils est visible, nous l'accordons, et c'est la foi de l'Eglise catholique; mais si, comme ils disent, le Fils était visible avant sa chair, ou, en d'autres termes, avant son incarnation, leur folie est grande; grande est leur erreur. Car ces représentations corporelles se faisaient par le moyen de la créature pour donner une idée de Dieu; elles ne montraient, ni ne manifestaient sa substance. Voici qui vous le fera exactement entendre, que votre charité l'écoute avec attention. La sagesse de Dieu ne peut être vue par les yeux. Mes frères, si Jésus-Christ est la sagesse de Dieu, s'il est la vertu de Dieu [2], s'il est le Verbe de Dieu, la parole de l'homme ne pouvant être vue par les yeux, comment la parole de Dieu le pourrait-elle?

19. Chassez donc de vos cœurs toute pensée charnelle à cet égard, afin d'être vraiment sous l'empire de la grâce et d'appartenir au Nouveau Testament; c'est pour cela que dans le Nouveau Testament est promise la vie éternelle. Lisez l'Ancien Testament. Alors le peuple était encore charnel, et pourtant on lui avait imposé des obligations pareilles aux nôtres. Car, nous aussi, nous avons reçu l'ordre d'adorer un seul Dieu: « Ne prends « pas le nom de Dieu en vain »; on nous le commande comme à eux. C'est le second précepte. « Observe le jour du sabbat ». Ce précepte est plus étendu pour nous, parce qu'il nous est ordonné de l'observer selon l'esprit. Car les Juifs observaient servilement le jour du sabbat, l'employant à l'ivrognerie et à la débauche. Leurs femmes n'auraient-elles pas mieux fait, ce jour-là, de travailler leur laine que de danser sur la terrasse de leurs maisons?

[1] Matth. v, 8. — [2] I Cor. I, 24.

Loin de nous, mes frères, la pensée de dire que par là ils observaient le sabbat. Pour le chrétien, observer le sabbat selon l'esprit, c'est s'abstenir de toute œuvre servile. Qu'est-ce s'abstenir de toute œuvre servile? C'est se préserver du péché. Et comment le pouvons-nous? Interroge Notre-Seigneur: « Tout « homme qui fait le péché est l'esclave du « péché [1] ». Il nous est donc commandé d'observer le sabbat selon l'esprit. Quant aux autres préceptes, ils s'adressent à nous encore plus qu'aux Juifs, et nous devons les observer plus parfaitement qu'eux: « Vous ne tuerez « pas. Vous ne commettrez pas de fornica- « tion, d'adultère; vous ne déroberez pas; « vous ne direz pas de faux témoignage; « honorez votre père et votre mère; vous ne « désirerez pas le bien de votre prochain; « vous ne désirerez pas la femme de votre « prochain [2] ». Tout cela ne nous est-il pas aussi commandé? Mais si tu cherches à savoir quelle récompense était promise à l'observation de la loi, tu verras qu'il y est dit: « Afin « que tes ennemis soient chassés de ta pré- « sence et que tu entres en possession de « la terre promise par Dieu à tes pères [3] ». Comme ils étaient incapables d'apprécier les biens invisibles, on les retenait par la promesse des biens matériels. Pourquoi? Pour les empêcher de périr tout à fait et d'en venir à adorer les idoles. Néanmoins, mes frères, ils l'ont fait, comme nous le lisons, se montrant ainsi oublieux de tant de merveilles opérées par Dieu sous leurs yeux. La mer s'est séparée en deux à leur approche, un chemin leur a été frayé au milieu des flots, les ennemis accourus à leur poursuite ont été engloutis sous ces mêmes flots qui leur avaient livré passage [4], et quand Moïse, l'homme de Dieu, a disparu à leurs regards, ils ont réclamé une idole et ils ont dit: « Fais- « nous des dieux qui marchent devant nous, « puisque cet homme nous a quittés ». Toute leur espérance était fondée sur un homme, et non sur Dieu. Cet homme fût-il mort, le Dieu qui les avait tirés de la terre d'Egypte était-il mort aussi? Lorsqu'ils se furent fait l'image d'un veau, ils l'adorèrent en disant: « O Israël, voici tes dieux, les dieux qui t'ont « délivré de la terre d'Egypte [5] ». Combien peu de temps il leur a fallu pour oublier

[1] Jean, VIII, 34. — [2] Exod. XX, 3, 17. — [3] Lévit. XXVI, 1, 13. — [4] Exod. XIV, 21-31. — [5] Id. XXXII, 1-4.

une grâce aussi éclatante! Par quel moyen donc retenir dans le devoir un pareil peuple, sinon par des promesses charnelles?

20. Ainsi les mêmes commandements se trouvent pour eux et pour nous au décalogue de la loi; mais les promesses n'y sont pas les mêmes. Que nous promet-on à nous? La vie éternelle. « Or, la vie éternelle est de vous « connaître vous seul vrai Dieu et Jésus-Christ « que vous avez envoyé [1] ». La connaissance de Dieu, voilà ce qui nous est promis, voilà la grâce pour la grâce. Maintenant, mes frères, nous croyons, nous ne voyons pas. Cette foi aura sa récompense, ce sera de voir ce que nous croyons. Les Prophètes ont connu ce mystère, bien qu'il fût caché avant la venue de Notre-Seigneur. Ainsi un ami de cette récompense qui, soupirant après elle dans ses psaumes, a dit: « Je n'ai demandé qu'une « chose au Seigneur, je la rechercherai avec « ardeur ». Mais, diras-tu, que demande-t-il? Est-ce la terre, d'où découlent matériellement le lait et le miel? bien qu'il faille se mettre à sa recherche et la demander dans le sens spirituel. Est-ce l'assujétissement de ses ennemis, la mort de ceux qui veulent lui nuire, les hautes places ou les richesses du siècle? Il aime avec ardeur, il soupire grandement, il brûle, il est hors d'haleine; voyons ce qu'il demande: « Je n'ai demandé qu'une seule « chose au Seigneur, je la rechercherai avec « ardeur ». Qu'est-ce donc que cette chose ainsi recherchée? « C'est d'habiter », dit-il, « dans la maison du Seigneur tous les jours « de ma vie ». Et quand habiteras-tu dans la maison du Seigneur, en quoi y trouveras-tu ton bonheur? « Et d'y contempler », continue-t-il, « les délices du Seigneur [2] ».

21. Mes frères, quand jetez-vous des cris de joie? Quand travaillez-vous d'allégresse? Quand vous sentez-vous portés à aimer? N'est-ce point lorsqu'une étincelle de charité se montre à vous? Je vous le demande: quel est l'objet de vos désirs? Pouvez-vous le voir de vos yeux? Le toucher de vos mains? Y découvrez-vous des charmes qui fascinent vos regards? Certes, nous aimons grandement les martyrs; et quand nous célébrons le souvenir de leurs souffrances, il suffit à enflammer notre amour. Qu'aimons-nous en eux, mes frères? Leurs membres déchirés par les bêtes féroces? Quoi de plus hideux pour les yeux de ton corps, quoi de plus beau pour les yeux du cœur? Que vous semble le plus beau jeune homme, s'il est voleur? Le dégoût et l'horreur se peignent dans tes yeux. Mais sont-ce bien tes yeux de chair qui frémissent à sa vue? A juger par eux, rien de plus correct que le corps de ce jeune homme; rien de mieux ordonné: la belle proportion de ses membres, la fraîcheur de son teint captivent ton admiration; mais si tu apprends qu'il est un voleur, ton cœur se détourne aussitôt de lui. D'autre part, un vieillard se présente à toi; il est plié en deux, et il s'appuie sur un bâton; il a peine à se mouvoir; son corps est partout couvert de rides: y a-t-il là rien qui puisse charmer tes yeux? On te dit qu'il est juste; c'en est assez: tu l'aimes et tu l'embrasses. Telles sont, mes frères, les récompenses qui nous sont promises. Que de tels biens possèdent vos affections: soupirez après ce royaume; que cette patrie soit l'objet de vos désirs; si vous prétendez parvenir à ces biens apportés par Notre-Seigneur lors de sa venue, c'est-à-dire à la grâce et la vérité. Si, au contraire, tu désires recevoir de Dieu une récompense temporelle, tu es encore sous la loi, et il t'arrivera de ne pas même l'accomplir; car dès le moment où tu verras que les biens temporels sont abondamment accordés à ceux qui offensent Dieu, tes pas chancelleront et tu te diras: Voici que j'honore Dieu, je cours tous les jours à l'Eglise, je brise mes genoux à force de prier et je suis continuellement malade. D'autres, au contraire, se livrent à l'homicide et aux rapines, il sont dans l'allégresse et l'abondance; tout leur réussit. Etaient-ce donc là les biens que tu demandais à Dieu? Il est sûr pourtant que tu appartenais à la grâce. Si Dieu t'a donné ce qu'on appelle la grâce, parce qu'il te l'a donné gratuitement, aime le donc gratuitement. N'aime pas Dieu pour la récompense; qu'il soit seul ta récompense; que ton âme s'écrie: « Je n'ai demandé qu'une « chose au Seigneur, je la rechercherai avec « ardeur: c'est d'habiter dans la maison du « Seigneur tous les jours de ma vie, et d'y « contempler les délices du Seigneur ». Ne crains pas de faiblir sous le poids de l'ennui. Tel sera le charme de la beauté divine que, toujours présente à tes yeux, elle ne te rassasiera jamais, ou plutôt, qu'elle te rassasiera toujours sans que tu sois jamais rassasié.

[1] Jean, XVII, 3. — [2] Ps. XXVI, 4.

Car, si je disais que tu ne seras jamais rassasié, ce serait dire que tu auras faim, et si je disais que tu le seras, ce serait t'annoncer le dégoût; mais puisqu'en Dieu on ne sera ni dégoûté ni affamé, je ne sais vraiment de quels termes me servir. Mais comme Dieu le possède en lui-même, il peut nous montrer ce qu'il nous est impossible d'exprimer, et nous faire entrer en possession de ce que nous croyons.

QUATRIÈME TRAITÉ

DEPUIS L'ENDROIT OU IL EST ÉCRIT : « ET TEL EST LE TÉMOIGNAGE DE JEAN LORSQUE LES JUIFS « ENVOYÈRENT DE JÉRUSALEM DES PRÊTRES » ; JUSQU'A CES PAROLES : « C'EST LUI QUI BAPTISE « DANS LE SAINT-ESPRIT ». (Chap. I, 19-33.)

SAINT JEAN, AUTRE ÉLIE.

Par son Incarnation le Fils de Dieu s'était si profondément abaissé, que les Juifs le méconnurent : néanmoins, comme ils attendaient le Messie, et que la vertu de Jean les étonnait, ils envoyèrent des députés à celui-ci pour lui demander qui il était : « Je ne suis pas le Christ; mais un autre, plus grand que moi, vient après moi : c'est l'agneau de Dieu, c'est son « Fils ». Ainsi par ses paroles et son baptême Jean-Baptiste a-t-il rempli, pour le premier avénement du Christ, le même rôle qu'Elie pour le second, et fait reconnaître notre Sauveur, malgré les abaissements de son humanité, pour le Messie envoyé de Dieu.

1. Bien souvent votre sainteté l'a entendu dire, et vous le savez parfaitement, Jean-Baptiste a d'autant mieux mérité de devenir l'ami de l'Epoux, qu'il a été plus grand parmi les enfants des hommes, et qu'il s'est montré plus humble pour connaître le Sauveur. Il était jaloux, non de son honneur personnel, mais de celui de l'époux ; il recherchait, non sa propre gloire, mais la gloire de son juge, de celui devant qui il marchait comme un héraut pour l'annoncer. Aussi, tandis que les Prophètes, ses prédécesseurs, ont seulement prédit les événements relatifs au Christ, il a eu le privilége de le montrer du doigt. Comme avant sa venue, le Sauveur n'était pas connu de ceux qui refusaient de croire aux Prophètes; ainsi fut-il méconnu d'eux, même quand il vivait parmi eux. A son premier avénement il s'est fait voir dans un état d'humiliation où il était difficile à reconnaître, d'autant plus difficile qu'il était plus humilié; aussi les hommes, aveuglés par leur orgueil à cause de ses profonds abaissements, ont crucifié leur Sauveur, et, par là ils se sont préparé en lui un juge qui les condamnera.

2. Mais celui qui d'abord est venu caché parce qu'il est venu humble, ne sera-t-il pas facile à reconnaître quand il viendra plus tard, puisque alors il sera élevé au-dessus de toutes choses? Vous venez d'entendre dire au Psalmiste : « Dieu viendra manifesté à tous, « c'est notre Dieu, et il ne se taira plus ». Il s'est tu, afin d'être jugé. Il ne se taira pas quand il commencera à juger à son tour. Le Psalmiste ne dirait pas : « Il viendra manifesté à tous », si auparavant il n'était venu caché; aussi pareillement il ne dirait pas : « Il ne se taira « plus », si d'abord il n'avait gardé le silence. Comment s'est-il tu ? Interroge Isaïe : « Il a été « mené à la mort comme une brebis, comme « un agneau devant celui qui le tond ; il est « demeuré sans voix, il n'a pas ouvert la « bouche [1] ». Cependant « il viendra manifesté et il ne se taira plus ». Comment sera t-il « manifesté? » « La flamme marchera « devant lui, et à ses côtés une violente tempête [2] ». La tempête doit enlever de son aire toute la paille qui s'y trouve maintenant foulée aux pieds. Le feu brûlera ce qu'aura emporté la tempête. Aujourd'hui le Christ se tait. Il se tait comme juge, il ne se tait pas comme docteur. Car si Jésus-Christ se tait tout à fait, à quoi bon les Evangiles? A quoi

[1] Isa. LIII, 7. — [2] Ps. XLIX, 3.

bon les accents des Apôtres, les cantiques du Psalmiste, les prédictions des Prophètes? En tout cela Jésus-Christ ne se tait pas. Aujourd'hui il se tait en ce qu'il ne se venge pas; mais il ne se tait pas sous le rapport de notre instruction. Un jour il viendra, il se manifestera pour la vengeance; il apparaîtra à tous, même à ceux qui ne croient pas en lui. En attendant, comme il était caché aux yeux des hommes, bien qu'il se trouvât au milieu d'eux, il fallait qu'on le méprisât ; car si on ne l'avait pas méprisé, on ne l'aurait pas crucifié; s'il n'avait pas été crucifié, il n'eût point répandu ce sang au prix duquel il nous a rachetés. Afin de pouvoir donner pour nous cette rançon, il a été crucifié ; pour être crucifié, il a été méprisé; pour être méprisé, il s'est fait voir dans un état d'humiliation.

3. Cependant, parce qu'il s'est montré dans un corps mortel, comme dans les ombres de la nuit, il a allumé une lampe afin qu'elle aidât à le voir. Cette lampe était Jean, dont je vous ai déjà beaucoup parlé [1]. Et la leçon de l'Evangile que nous venons d'entendre renferme les paroles de Jean, et d'abord cette importante confession qu'il n'était pas le Christ. Telle était l'excellence de Jean, qu'on aurait pu aisément le prendre pour le Christ, et ç'a été la preuve de son humilité, que pouvant être pris pour le Christ, il a déclaré qu'il ne l'était pas. « Voici donc le témoignage de « Jean, quand les Juifs envoyèrent vers lui, « de Jérusalem, des prêtres et des lévites pour « lui demander : Qui êtes-vous? » ce qu'ils n'auraient point fait s'ils n'avaient eu une haute idée de son excellence et de l'autorité qui lui donnait la hardiesse de baptiser. « Et « il confessa, et il ne le nia pas ». Que confessa-t-il? « Et il confessa qu'il n'était pas le « Christ ».

4. « Et ils lui demandent : Qui donc es-tu? « Es-tu Elie? » Car ils savaient qu'Elie devait précéder le Christ chez les Juifs ; le nom du Christ n'était inconnu de personne. Ils n'ont pas reconnu pour le Christ celui qui l'était véritablement ; mais ils n'ont pas cru que le Christ ne dût jamais venir. Tout en espérant qu'il viendrait, ils n'ont pas laissé de se heurter à sa présence, quand il est venu parmi eux : ils se sont heurtés à ses abaissements comme à une pierre. Quoique petite encore, cette pierre était déjà détachée de la montagne, sans le secours de main d'homme. C'était d'elle que parlait le prophète Daniel quand il disait avoir vu une pierre détachée de la montagne, sans le secours de main d'homme. Mais que dit-il ensuite? « Et cette « pierre vint à grossir, et elle devint une « grande montagne, et elle couvrit la surface « de la terre [1] ». Que votre charité remarque ce que je dis : mis en présence des Juifs, le Christ était détaché de la montagne; cette montagne était leur royaume. Toutefois, le royaume des Juifs ne couvrait pas la surface de la terre. C'est de là qu'a été séparée la pierre, parce que c'est de là qu'est sorti selon la chair Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et pourquoi sans le secours de main d'homme? Parce qu'une vierge l'a enfanté sans le secours de l'homme. Cette pierre était donc déjà détachée de la montagne sans le secours de main d'homme, puisqu'elle se trouvait placée sous les yeux des Juifs; mais elle était encore toute petite. En cela, rien d'étonnant; car elle n'était pas encore devenue grande; elle n'avait pas encore rempli l'univers. Le Christ l'a fait plus tard avec son royaume qui est l'Eglise ; car il a couvert la surface de la terre. Comme donc il n'avait pas encore pris tout son développement, les Juifs se sont heurtés à lui comme à une pierre; et ainsi s'est vérifié en eux ce qui est écrit : « Celui « qui tombera sur cette pierre s'y brisera, et « ceux sur lesquels elle tombera, elle les « écrasera [2] ». D'abord ils sont tombés sur Jésus-Christ humilié, il viendra tomber sur eux du haut de sa grandeur; mais pour que sa grandeur les écrasât un jour, il a fallu qu'auparavant son humilité les brisât. Ils se sont heurtés à lui et s'y sont brisés ; il les a non pas broyés, mais brisés; il viendra dans sa grandeur et il les brisera. Or, les Juifs sont excusables de s'être heurtés à cette pierre : car elle était encore petite. Mais qui sont ceux qui se sont heurtés à la montagne elle-même? Ceux dont je veux vous parler, vous les connaissez. Ceux qui nient l'Eglise répandue par tout l'univers ; ce n'est pas à la petite pierre qu'ils se heurtent, c'est à la montagne elle-même ; car, en grandissant, cette pierre est devenue une montagne : en raison de leur aveuglement, les Juifs n'ont pas vu la petite pierre; mais de quelle cécité ne faut-il pas être frappé pour ne pas voir la montagne?

[1] Jean, V, 35.

[1] Dan. II, 34, 35. — [2] Luc. XX, 18.

5. Les Juifs ont donc vu Jésus-Christ dans l'abaissement, et ils ne l'ont pas reconnu. Une lampe le leur montrait; car d'abord cet homme, le plus grand de ceux qui sont nés de la femme, leur dit : « Je ne suis pas le « Christ ». On lui demande ensuite : « Es-tu « donc Elie? » Il répond : « Je ne le suis « pas ». Car le Christ devait envoyer Elie devant lui. Cependant il répond : « Je ne le suis « pas » ; et par là il soulève une difficulté qu'il nous faut résoudre. Il est à craindre, en effet, que quelques-uns peu avancés dans la connaissance des Ecritures ne croient voir une contradiction entre les paroles de Jean et celles de Jésus Christ. Le Sauveur parlant de lui-même dans un autre endroit de l'Evangile, ses disciples lui dirent : « Comment « donc les scribes », c'est-à-dire les habiles dans la science de la loi, « disent-ils qu'Elie « doit d'abord venir? » Et le Seigneur leur dit : « Elie est déjà venu et ils l'ont traité « comme ils ont voulu ; et si vous le voulez « connaître, c'est Jean-Baptiste [1] ». Notre-Seigneur Jésus-Christ répondit : « Elie est « déjà venu, c'est Jean-Baptiste ». Cependant, Jean, interrogé, confesse qu'il n'est pas Elie, de la même manière qu'il avait confessé n'être pas le Christ. Et de fait, comme sa confession était véritable quand il reconnaissait n'être pas le Christ, elle ne l'était pas moins quand il reconnaissait n'être pas Elie. Comment accorder ensemble les paroles du juge et les paroles de celui qui l'annonce? Il s'en faut de tout que le héraut soit un menteur; car ce qu'il dit, il le dit sous l'inspiration du juge. Pourquoi donc Jean dit-il : « Je ne suis pas Elie », et le Seigneur : « Il est Elie? » Parce que Notre-Seigneur a voulu par là annoncer figurément son avénement futur, et dire que Jean était venu dans l'esprit d'Elie. Car ce que Jean était pour le premier avénement, Elie le sera pour le second. Comme donc il y aura deux avénements du Juge, ainsi y aura-t-il deux envoyés qui l'annonceront; le juge sera le même ; il y aura bien deux envoyés différents; mais il n'y aura pas deux juges. Il fallait d'abord que le juge vînt pour être jugé. Il s'est fait précéder d'un premier envoyé, qu'il a appelé Elie, parce qu'Elie sera pour le second avénement ce que Jean a été pour le premier.

[1] Matth. XVII, 10-13 ; XI, 11-14.

6. Que votre charité remarque combien est vrai ce que je dis. Lorsque Jean fut conçu, ou plutôt lorsqu'il vint au monde, le Saint-Esprit fit de lui cette prophétie, qui devait s'accomplir un jour : « Il sera le précurseur du Très- « Haut dans l'esprit et la vertu d'Elie [1] ». Il n'était donc pas Elie ; mais « il devait venir « dans l'esprit et la vertu d'Elie ». Qu'est-ce à dire, « dans l'esprit et la vertu d'Elie ? » C'est-à-dire à la place d'Elie et dans le Saint-Esprit comme lui. Pourquoi à la place d'Elie ? Parce qu'au premier avénement Jean a rempli le rôle qu'Elie doit remplir au moment du second. Ainsi, la réponse de Jean est juste, mais au sens propre. Notre-Seigneur avait dit en figure : « Il est Elie ». Mais Jean dit au sens propre, ainsi que je l'ai expliqué : « Je « ne suis pas Elie ». Si tu considères sous le rapport figuratif la mission de précurseur, Jean est Elie ; car ce qu'il est pour le premier avénement, Elie le sera pour le second. Mais si tu t'arrêtes à la propriété de la personne, Jean est Jean, Elie est Elie. C'est pourquoi Notre-Seigneur, parlant en figure, a dit avec justesse : « Il est Elie » ; et Jean, parlant selon la propriété des personnes, a dit avec non moins de justesse : « Je ne suis pas Elie ». Ni Jean, ni le Seigneur, ni le précurseur, ni le juge n'ont parlé contre la vérité ; seulement il faut les bien comprendre. Mais qui les comprendra? Celui qui aura imité l'humilité du précurseur et reconnu la grandeur du juge. Rien, en effet, de plus humble que ce Précurseur. Mes frères, Jean n'a jamais eu de plus grand mérite que celui dont l'humilité a été pour lui la source, en la circonstance présente : il pouvait, en effet, tromper les hommes et se faire regarder comme le Christ et passer pour lui (tant étaient grandes sa grâce et son excellence !) Cependant il l'a déclaré ouvertement et il l'a dit : « Je ne suis « pas le Christ. Es-tu donc Elie? » S'il avait dit : Je le suis, ç'aurait donc été le second avénement du Christ où il viendra comme juge, et non plus le premier où il est venu afin d'être jugé. Mais comme pour leur dire : Elie doit venir, il répond : « Je ne suis pas « Elie ». Remarquez, cependant, qu'il s'agit du Christ humilié, dont Jean a été le précurseur, et non du Christ élevé en gloire que doit précéder Elie. Car voici le complément donné par Notre-Seigneur : « Jean est Elie

[1] Luc, I, 17.

« qui doit venir ». Il est déjà venu pour être en figure ce qu'Elie sera en réalité. Alors Elie sera Elie en personne, maintenant Jean n'est Elie que par ressemblance. En réalité, maintenant Jean est Jean, par similitude il est Elie. Ils étaient tous les deux des précurseurs : chacun d'eux a rempli le même ministère que l'autre, sans perdre toutefois sa personnalité; mais pour l'un comme pour l'autre, il n'y a eu qu'un seul Seigneur, qu'un seul juge.

7. « Et ils lui demandaient : Qui êtes-vous « donc? Etes-vous Elie? et il répondit : non. « Et ils lui dirent : Etes-vous prophète? et il « répondit: non. Ils lui dirent donc : Qui êtes- « vous afin que nous donnions réponse à ceux « qui nous ont envoyés? Que dites-vous donc « de vous-même? Il leur répondit : Je suis la « voix de celui qui crie dans le désert ». Isaïe l'avait déjà dit [1]. Cette prophétie s'est accomplie en Jean-Baptiste : « Je suis la voix de « celui qui crie dans le désert ». Que crie-t-elle? « Redressez la voie du Seigneur, « rendez droits les sentiers de notre Dieu ». A votre avis n'est-ce pas le rôle d'un héraut de dire : Sortez d'ici? Le héraut dit : Sortez d'ici, et Jean dit : Venez; voilà la différence. Jean appelle vers le Sauveur humble pour qu'on n'ait rien à souffrir du juge lorsqu'il viendra dans sa grandeur. « Je suis la voix de « celui qui crie dans le désert; redressez les « voies du Seigneur, comme dit le prophète « Isaïe ». Il ne dit pas : Je suis Jean, je suis Elie, je suis un prophète; mais que dit-il? Voici mon nom : « La voix de celui qui crie « dans le désert, redressez les voies du Sei- « gneur », je suis la prophétie même.

8. « Et ceux qui avaient été envoyés étaient « du nombre des Pharisiens », c'est-à-dire des principaux d'entre les Juifs. « Et ils l'in- « terrogèrent et lui dirent : Pourquoi donc « baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni « Elie, ni prophète? » Ce leur semblait être une sorte de témérité que de baptiser, ils lui demandaient : Au nom de qui le fais-tu? Nous t'avons demandé si tu étais le Christ; tu nous as répondu que tu ne l'étais pas; si tu es son précurseur; car nous savons qu'avant l'avénement du Christ, Elie doit venir. Tu nous as aussi dit que tu n'es pas Elie; serais tu par hasard quelque personnage envoyé longtemps avant les précurseurs, c'est-à-dire un prophète qui aurait la puissance de baptiser? Tu ne te donnes pas non plus comme prophète. En effet, Jean n'était pas prophète, il était plus grand qu'un prophète. C'est le témoignage qu'a rendu de lui Notre-Seigneur. « Qu'êtes- « vous allés voir dans le désert? Un roseau « agité par le vent? » Assurément tu supposes qu'il n'en était pas ainsi de Jean; car il ne ressemblait en rien à ce que le vent agite. Car être agité du vent, c'est subir de tous côtés le souffle de tout esprit séducteur. « Qu'êtes- « vous donc allés voir? Un homme vêtu avec « mollesse ». Or, les vêtements de Jean étaient grossiers : c'était une tunique faite de poils de chameau. « Car ceux qui sont vêtus avec « mollesse, c'est dans les palais des rois qu'ils « habitent ». Vous n'êtes donc pas allés voir un homme vêtu avec mollesse. « Mais qu'êtes- « vous allés voir? Un prophète. Oui, je vous « le dis, il est plus qu'un prophète [1] ». Car les Prophètes ont annoncé le Christ longtemps avant sa venue, Jean l'a montré pendant qu'il était présent sur la terre.

9. « Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es ni « le Christ, ni Elie, ni prophète? Jean leur « répondit : Pour moi, je baptise dans l'eau, « mais au milieu de vous demeure celui que « vous ne connaissez pas ». Les abaissements du Christ faisaient obstacle à ce qu'on le vît; c'est pourquoi la lampe a été allumée. Voyez comment il cède la place, lui qui aurait pu se faire passer pour ce qu'il n'était pas. « C'est lui qui est venu après moi, qui a été « fait avant moi » ; c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà expliqué, qui m'a été préféré. « Et « je ne suis pas digne de dénouer les cordons « de ses souliers ». Comme il s'est abaissé! C'est pourquoi il a été grandement élevé parce que celui qui s'abaisse sera exalté [2]. Votre sainteté doit le comprendre maintenant. Si Jean s'est humilié jusqu'à dire : « Je ne suis « pas digne de dénouer les cordons de ses « souliers », quel sujet de s'humilier ont ceux qui disent : C'est nous qui baptisons, ce que nous donnons est à nous, ce qui est à nous est saint! Jean dit : Ce n'est pas moi, c'est lui. Eux disent : c'est nous. Jean se reconnaît indigne de délier les cordons de ses souliers; s'il avait reconnu en être digne, combien déjà il se serait montré humble! S'il s'en était déclaré digne et qu'il eût dit : Celui-là est venu après moi, qui a été fait avant moi,

[1] Isa. XL, 3.

[1] Matth. XI, 7, 8, 9. — [2] Luc, XIV, 11.

je ne suis digne que de délier les cordons de ses souliers, il se serait déjà beaucoup humilié. Mais avouer qu'une telle fonction est bien au-dessus de ses mérites, il n'y a qu'un homme véritablement rempli du Saint-Esprit qui l'ait pu faire, et le serviteur qui a ainsi reconnu son maître a mérité de devenir son ami.

10. « Ceci se passa en Béthanie, au-delà du « Jourdain où Jean baptisait. Un autre jour « Jean vit Jésus qui venait à lui, et il dit : « Voici l'Agneau de Dieu, voilà celui qui « enlève les péchés du monde ». Que personne ne s'en fasse accroire et ne dise qu'il enlève lui-même les péchés du monde. Remarquez, dès maintenant, quels orgueilleux Jean désignait du doigt. Les hérétiques n'étaient pas encore nés, et déjà le Précurseur les faisait connaître. Du milieu du fleuve il criait déjà contre ceux contre lesquels il crie dans l'Evangile. Voici venir Jésus, et que dit Jean ? « Voici « l'Agneau de Dieu ». Si, pour être agneau il suffit d'être innocent, Jean est agneau. Lui aussi n'est-il pas innocent? Mais quel innocent est-il ? Et jusqu'à quel point l'est-il ? Tous viennent de cette souche, tous sortent de cette source au sujet de laquelle David chante et gémit ainsi : « Moi j'ai été conçu dans l'ini« quité, et ma mère m'a enfanté dans le « péché [1] ». Celui-là seul est donc agneau, qui n'est pas venu en cette manière. En effet, il n'a pas été conçu dans l'iniquité, puisqu'il n'a pas été conçu par le fait d'un mortel ; sa mère ne l'a pas, non plus, enfanté dans le péché, puisqu'une vierge l'a conçu et mis au monde. C'est par la foi qu'elle l'a conçu ; c'est aussi par la foi qu'elle l'a enfanté. Donc, « voici l'agneau de Dieu », celui-là ne tire pas d'Adam son origine. Il ne lui a emprunté que son corps, sans en prendre le péché ; il n'a pas puisé l'iniquité à cette source empoisonnée. C'est pourquoi il enlève notre péché. « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte « le péché du monde ».

11. Certains hommes, vous le savez, disent quelquefois : Nous sommes saints, nous ôtons les péchés du monde ; car, ajoutent-ils, si celui qui baptise n'est pas saint, comment, étant rempli de péchés, peut-il ôter le péché d'autrui? A des arguments de cette nature n'opposons pas nos paroles, lisons notre Evangile : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui « ôte le péché du monde ». Que des hommes ne cherchent pas à l'emporter sur d'autres hommes ; que le passereau ne se retire pas sur la montagne, qu'il se confie au Seigneur [1]. Et s'il lève les yeux vers les montagnes d'où lui viendra le secours, qu'il reconnaisse que ce secours lui vient du Seigneur, Créateur du ciel et de la terre [2]. Telle était l'excellence de Jean, qu'on lui dit : Tu es le Christ? Non, répondit-il. Tu es Elie? Non. Tu es prophète? Non. Pourquoi donc baptises-tu ? « Voici « l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le « péché du monde. C'est lui de qui j'ai dit : « Après moi est venu un homme qui a été « mis devant moi, parce qu'il était avant moi. « Il est venu après moi », parce que ma naissance a précédé la sienne ; « il a été mis de« vant moi », parce qu'il m'a été préféré; « il « était avant moi, parce qu'au commence« ment il était le Verbe, et le Verbe était en « Dieu, et le Verbe était Dieu ».

12. « Pour moi », continue-t-il, « je ne le « connaissais pas, mais afin qu'il fût mani« festé à Israël, je suis venu baptiser dans « l'eau. Et Jean rendit témoignage en disant : « J'ai vu le Saint-Esprit descendre du ciel « comme une colombe et demeurer sur lui. « Cependant je ne le connaissais pas ; mais « celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau « m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit « descendre et demeurer est celui qui bap« tise dans le Saint-Esprit. Je l'ai vu, et j'ai « rendu le témoignage qu'il est le Fils de « Dieu ». Que votre charité veuille être un peu attentive : A quel moment le précurseur Jean a-t-il connu le Christ? D'abord il est envoyé pour baptiser dans l'eau ; on lui demande pourquoi il baptise : « Afin », répondil, « qu'il soit manifesté à Israël ». Quel a été l'utilité du baptême de Jean? Mes frères, si le baptême de Jean avait été utile, il se donnerait encore, les hommes seraient encore baptisés du baptême de Jean, et ils arriveraient ainsi au baptême de Jésus-Christ. Mais que dit-il? « Afin qu'il soit manifesté à Israël », c'est-à-dire au peuple d'Israël. C'est donc pour manifester le Christ au peuple d'Israël que Jean est venu baptiser dans l'eau. Jean a reçu la mission de baptiser et de préparer la voie au Seigneur par l'eau de la pénitence, avant l'apparition du Christ ; mais le Sauveur une fois connu, il était inutile de lui

[1] Ps. L, 7.

[1] Ps. X, 2. — [2] Id. CXX, 1, 2.

préparer la voie, car il s'est fait lui-même la voie de tous ceux qui le connaissent. C'est pourquoi le baptême de Jean n'a pas été de longue durée. Mais dans quel état s'est manifesté le Christ? Dans un état d'humilité, jusqu'à confier à Jean le baptême que Notre-Seigneur devait recevoir.

13. Mais le Sauveur avait-il besoin d'être baptisé? Je vous demande à mon tour : Notre-Seigneur avait-il besoin de se faire homme? d'être crucifié? de mourir? d'être mis dans un tombeau? Puisqu'il s'est ainsi abaissé pour nous, pourquoi donc n'aurait-il pas reçu le baptême? Et puisqu'il a reçu le baptême de son serviteur, qu'en conclure, sinon que tu ne dois pas dédaigner de recevoir celui de ton maître? Que votre charité soit attentive. Il devait y avoir plus tard dans l'Eglise des catéchumènes doués d'une grâce plus parfaite. Ainsi voyez-vous quelquefois un catéchumène s'abstenir de tout commerce charnel, dire adieu au siècle, renoncer à tous ses biens, les distribuer aux pauvres, et quoique simple catéchumène, connaître peut-être mieux la doctrine du salut qu'un grand nombre de fidèles. Il est à craindre pour lui qu'il n'arrive à se dire intérieurement au sujet du saint baptême par lequel les péchés sont remis : Que recevrai-je que je n'aie déjà? Déjà je suis meilleur que tel ou tel fidèle ; ce disant, il pensera à tels et tels fidèles, les uns mariés, les autres peut-être dépourvus d'intelligence, les autres possédant encore leurs biens, tandis que lui-même a déjà distribué les siens aux pauvres. Alors il s'estimera meilleur que ces fidèles déjà baptisés, et il dédaignera de se présenter au baptême. Après tout, se dira-t-il en ayant soin de porter son attention sur ceux dont il fait moins de cas, je ne recevrai que ce que tels et tels ont reçu, et il regardera comme indigne de lui de recevoir ce qu'il sait avoir été reçu par d'autres qu'il juge lui être inférieurs. Cependant, tous ses péchés demeurent sur lui, et à moins qu'il se présente à ce baptême salutaire où les péchés sont remis, il ne peut, même avec toute sa supériorité de mérites, entrer dans le royaume des cieux. Aussi, afin d'attirer à son baptême un homme si supérieur aux autres, et de lui ménager, par ce moyen, le pardon de ses péchés, le Sauveur est-il venu lui-même se faire baptiser par son serviteur : il n'y avait en lui rien à remettre, rien à effacer, et pourtant il a reçu de son serviteur le baptême. Par là il semblait s'adresser à ce fils orgueilleux et superbe qui ne daigne pas recevoir avec les simples ce qui lui procure la grâce du salut. Par là il semblait lui dire : Si étendues que soient tes prétentions, si haut que monte ton orgueil, quels que soient ton excellence et tes mérites, peuvent-ils être plus grands que les miens? Hé quoi! je suis venu à mon serviteur, j'ai reçu son baptême et tu dédaignerais de venir à ton maître et d'être baptisé par lui?

14. Sachez-le bien, mes frères, aucun péché n'obligeait Notre-Seigneur à venir vers Jean ; les autres Evangélistes nous apprennent que le Seigneur arrivant pour être baptisé, Jean lui dit : « Vous venez à moi? « C'est moi qui dois être baptisé par vous ». Et que lui répondit Jésus-Christ? « Laisse « présentement, il faut que toute justice s'accomplisse [1] ». Qu'est-ce à dire : « Il faut que « toute justice s'accomplisse ? » Je suis venu mourir pour les hommes, n'est-ce pas juste que je sois aussi baptisé pour eux? Qu'est-ce encore : « Il faut que toute justice s'accom« plisse? » Il faut que je porte à son comble mon humilité. Jean était un bon serviteur, et le Christ n'aurait pas permis à Jean de le baptiser, quand il a permis à de mauvais serviteurs de le faire souffrir et mourir? Remarquez bien ceci : Puisque Jean baptisait afin que son baptême fît connaître l'humilité du Sauveur, le Christ étant baptisé, personne autre ne devait-il désormais recevoir le baptême de Jean? Plusieurs ont reçu le baptême de Jean ; mais après que Jésus-Christ l'eut reçu, le baptême cessa aussitôt d'être donné. En effet Jean alors fut mis en prison ; car l'on ne voit pas qu'à partir de ce moment quelqu'un ait été baptisé par lui. La raison d'être du baptême de Jean a été de nous manifester l'humilité de Notre-Seigneur; et nous devons conclure de là que si le Christ a reçu le baptême de son serviteur, nous ne devons pas dédaigner de recevoir celui de notre maître. Mais puisque telle a été la raison d'être du baptême de Jean, il semble que celui-ci n'aurait dû baptiser que le Sauveur. Toutefois si Jean n'avait baptisé que Jésus-Christ, plusieurs se seraient rencontrés qui auraient regardé le baptême de Jean comme plus saint que celui de Jésus-Christ, sous ce pré-

[1] Matth. III, 14, 15.

texte que Jésus-Christ seul a mérité de recevoir le baptême de Jean, tandis que tous les hommes peuvent prétendre à celui de Jésus-Christ. Que votre charité m'écoute avec attention. Nous avons tous reçu le baptême de Jésus-Christ : en disant cela, j'entends parler non-seulement de nous-mêmes, mais encore de l'univers tout entier ; et jusqu'à la fin des siècles c'est ce baptême que l'on recevra. Lequel d'entre nous, n'importe sous quel rapport, peut se comparer à Notre-Seigneur, dont saint Jean a dit qu'il n'était pas digne de dénouer les cordons de ses souliers? Si donc le Christ, lui si parfait, lui Homme-Dieu, avait été seul à recevoir le baptême de Jean, que n'auraient pas dit les hommes? Quel baptême a été celui de Jean ! Quel admirable baptême ! Vois : Le Christ seul a mérité de le recevoir. Ainsi le baptême du serviteur aurait dans l'idée générale primé celui du maître. D'autres donc ont reçu le baptême de Jean, afin qu'il ne semblât pas meilleur que celui de Notre-Seigneur, et Notre-Seigneur l'a reçu à son tour, afin qu'ayant consenti humblement à être baptisé par le serviteur, les autres serviteurs ne dédaignassent pas le baptême du maître. Voilà donc pourquoi Jean a été envoyé.

15. Mais Jean connaissait-il Jésus-Christ ou ne le connaissait-il pas? S'il ne le connaissait pas quand Jésus-Christ vint au bord du Jourdain, pourquoi disait-il : « C'est moi qui dois être « baptisé par vous ? » N'était-ce pas dire : Je sais qui vous êtes? Si donc à ce moment il ne le connaissait pas déjà, assurément il a appris à le connaître quand il a vu la colombe descendre sur lui. Il est certain que la colombe n'est descendue sur le Seigneur qu'après qu'il fut sorti des eaux du Jourdain. Après avoir été baptisé, le Sauveur sortit de l'eau, et alors les cieux s'ouvrirent. Or, Jean vit descendre sur lui la colombe : la colombe n'est descendue qu'après le baptême de Notre-Seigneur. Avant de le baptiser Jean lui a dit : « Comment venez-« vous à moi, c'est à moi d'être baptisé par « vous » ; dès lors il savait quel était celui à qui il disait : « Comment venez-vous à moi, « c'est à moi d'être baptisé par vous? » Comment donc a-t-il pu dire ensuite : « Pour moi, « je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a « envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur « lequel tu verras descendre le Saint-Esprit en « forme de colombe, c'est lui qui baptise dans « le Saint-Esprit ». Question importante, mes frères : en saisir la difficulté, c'est déjà beaucoup ; daigne le Seigneur nous accorder la grâce de la résoudre. Voici Jean-Baptiste, vous le savez ; il est sur les bords du Jourdain, arrive Notre-Seigneur demandant le baptême qu'il n'a pas encore reçu, Jean va parler : « Comment », s'écrie-t-il, « vous venez à « moi, mais c'est à moi d'être baptisé par « vous ! » Déjà donc il connaît Notre-Seigneur puisqu'il veut être baptisé par lui. Après avoir été baptisé, Notre-Seigneur sort de l'eau, les cieux s'ouvrent, le Saint-Esprit descend sur lui. Alors Jean apprend à le connaître. Si, alors seulement, il apprend à le connaître, comment a-t-il pu dire quelques instants auparavant : « C'est à moi d'être baptisé par « vous ? » Mais s'il n'apprend pas alors à le connaître parce qu'il le connaissait déjà, comment peut-il s'exprimer ainsi? « Je ne le con-« naissais pas ; mais celui qui m'a envoyé bap-« tiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui tu « verras descendre et demeurer le Saint-Esprit « en forme de colombe, c'est lui qui baptise « dans le Saint-Esprit ».

16. Mes frères, essayer de répondre aujourd'hui à cette question, ce serait, je n'en doute pas, vous fatiguer ; car je vous ai parlé déjà bien longuement. Il faut néanmoins que vous le sachiez ; cette question est si importante que de sa solution dépend l'anéantissement du parti de Donat. J'en ai entretenu votre charité, afin, selon mon habitude, de vous exciter à être attentifs. Je l'ai fait aussi, afin que vous priiez Dieu pour nous et pour vous ; car nous avons besoin, nous de parler d'une manière digne d'un pareil sujet ; et vous, de nous bien comprendre. Aujourd'hui permettez-moi de ne point aborder ce sujet. Je vais en attendant vous dire ce petit mot : Interrogez, en esprit de paix, sans animosité, sans contention, sans querelles, loin de toute disposition haineuse, cherchez en vous-mêmes et demandez aux autres ; dites-leur : Notre évêque nous a proposé aujourd'hui cette question qu'il nous a promis de résoudre avec l'aide de Dieu. Mais que je puisse la résoudre ou que j'en sois incapable, cette difficulté que je vous ai proposée me préoccupe, je vous l'assure, et me préoccupe beaucoup. Jean dit au Christ, comme s'il le connaissait déjà : « Je dois être « baptisé par vous ». S'il ne connaissait pas celui dont il voulait recevoir le baptême,

c'était, de sa part, une grande imprudence de lui dire : « C'est à moi d'être baptisé par « vous ». Donc il le connaissait. Or, s'il le connaissait, que signifie ce qu'il dit : « Je ne « le connaissais pas ; mais celui qui m'a envoyé « baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui « tu verras descendre et demeurer le Saint-« Esprit en forme de colombe, c'est celui-là « qui baptise dans le Saint-Esprit? » Que dirons-nous? Que nous ne savons pas quand est venue la colombe? Mais ne laissons pas aux partisans de Donat ce moyen de défense. Lisons le récit des autres évangélistes qui ont parlé d'une manière plus précise de la descente de la colombe, et nous l'y trouverons clairement marquée au moment où le Seigneur sortit de l'eau. Ce fut, en effet, après le baptême du Sauveur que les cieux s'ouvrirent et que Jean-Baptiste vit descendre le Saint-Esprit[1]. Si Jean n'a connu Jésus-Christ qu'après son baptême, comment pouvait-il dire au moment où le Sauveur s'approchait de lui, pour en recevoir le baptême : « C'est à « moi d'être baptisé par vous? » Occupez-vous intérieurement de cette difficulté ; jusqu'à notre prochaine réunion conférez-en les uns avec les autres, traitez-la par ensemble. Plaise au Seigneur notre Dieu d'en révéler d'abord la solution à quelqu'un d'entre vous, avant le jour où je dois vous en entretenir. Quoi qu'il en soit, mes frères, la question sera résolue, retenez-le bien : sur la question de la grâce du baptême, les Donatistes jettent de la poussière aux yeux des ignorants, ils tendent des lacets, pour y prendre, comme on prendrait des oiseaux au vol, les esprits inconsidérés. Aujourd'hui ils lèvent la tête ; ils cesseront de la lever, et nous leur fermerons parfaitement la bouche.

[1] Matth. III, 16 ; Marc, I, 10 ; Luc, III, 21, 22.

CINQUIÈME TRAITÉ.

ENCORE SUR CES PAROLES : « JE NE LE CONNAISSAIS PAS, ETC. », OU IL EST MARQUÉ CE QUE JEAN A APPRIS DE NOUVEAU TOUCHANT NOTRE SEIGNEUR ET QUI LUI A ÉTÉ ENSEIGNÉ PAR LA COLOMBE. (Chap. I, 33.)

LE BAPTÊME DU CHRIST.

Saint Jean était véridique, puisqu'il a été envoyé par la Vérité même : comment donc, au moment de baptiser le Christ, a-t-il pu dire qu'il devait être lui-même baptisé par le Christ, tandis qu'un peu plus loin il ajoute : « Je ne le connaissais pas ? » Jean baptisait, mais en son propre nom : bien différent est le baptême du Christ ; ceux qui le donnent, le donnent en son nom seul ; car s'il a commandé à ses Apôtres d'administrer le baptême, il s'est réservé le pouvoir de le rendre efficace. Jean savait que le Christ était le Seigneur, mais il ignorait que le baptême du Christ ne porterait pas d'autre nom et n'aurait de vertu que par lui.

Les Donatistes l'ignorent aussi ou feignent de l'ignorer, puisqu'ils réitèrent le baptême conféré par les hérétiques, concluant des défauts du ministre à son invalidité. La colombe a instruit Jean du contraire ; en cela consiste notre foi et notre tranquillité, et s'il a fallu réitérer le baptême de Jean, parce qu'il était celui de Jean, nous savons qu'il ne faut point réitérer celui du Christ, quels qu'en soient les ministres, parce qu'il tire de lui seul toute son efficacité.

1. Puisqu'il a plu à Notre-Seigneur de nous amener au jour marqué pour l'accomplissement de ma promesse, il nous accordera sans doute aussi sa grâce, pour que nous puissions nous acquitter de notre dette. Tout ce que nous vous disons n'est utile ni à vous, ni à nous, qu'autant qu'il vient de lui ; car ce qui vient de l'homme, n'est que mensonge, suivant cette parole de Jésus-Christ Notre-Seigneur : « Celui qui dit des paroles de mensonge, parle du sien [1] ». Personne, en effet, n'a du sien que mensonge et péché. Mais ce que l'homme a de vérité et de justice, il le puise à cette source où nous devons chercher à nous désaltérer dans le désert de cette vie,

[1] Jean, VIII, 44.

afin d'y puiser au moins quelques gouttes qui nous rafraîchissent et nous consolent pendant notre pèlerinage, qui nous empêchent de tomber en défaillance dans le chemin et nous conduisent finalement au repos et à la satiété dont il est le principe. « Si donc celui qui « dit des paroles de mensonge, parle du sien », celui qui dit la vérité parle d'après Dieu. Jean disait la vérité, et le Christ, c'est la Vérité même ; Jean disait la vérité, mais tout homme qui dit la vérité reçoit de la Vérité même, le don de la dire ; si Jean dit la vérité et si l'homme ne peut la dire qu'autant que la Vérité elle-même lui en donne le pouvoir, de qui Jean tenait-il donc le pouvoir de dire la vérité, sinon de celui qui a dit : « Je suis la « Vérité [1] ? » La Vérité ne peut donc pas plus démentir celui qui parle d'après elle, que celui qui parle d'après la Vérité ne peut la démentir à son tour. La Vérité avait envoyé celui qui disait vrai, et il ne disait vrai que parce que la Vérité l'avait envoyé. Si la Vérité avait envoyé Jean, c'était de Jésus-Christ qu'il tenait sa mission. Mais ce que le Christ fait avec son Père, son Père le fait, et ce que le Père fait avec le Christ, le Christ le fait à son tour. Le Père ne fait rien séparément du Fils, comme le Fils ne fait rien séparément du Père ; en eux la charité, l'unité, la majesté, la puissance sont inséparables, suivant ces paroles formelles de Jésus-Christ lui-même : « Mon Père et moi sommes une même chose [2] ». Qui donc a envoyé Jean ? Si nous disons que c'est le Père, nous disons vrai ; si nous disons que c'est le Fils, nous disons vrai encore ; mais pour parler plus juste, il faudrait dire que c'est le Père et le Fils. Mais celui qui a été ainsi envoyé par le Père et le Fils, c'est un seul et même Dieu qui l'a envoyé, parce que le Fils a dit : « Mon Père et moi, nous sommes « une seule nature ». Comment donc Jean ne connaissait-il pas celui qui l'avait envoyé ? Il l'affirme pourtant : « Pour moi, je ne le « connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé « baptiser dans l'eau, lui-même m'a dit ». J'adresse à Jean cette question : que vous a dit celui qui vous a envoyé pour baptiser dans l'eau ? « Celui sur qui tu verras descendre et « demeurer le Saint-Esprit en forme de « colombe, c'est celui-là qui baptise dans le « Saint-Esprit ». Jean, est-ce bien là ce que vous a dit celui qui vous a envoyé ? Oui, c'est cela. Qui donc vous a envoyé ? Serait-ce le Père ? Dieu le Père est la Vérité, comme aussi Dieu le Fils : si le Père vous a envoyé sans le concours du Fils, Dieu vous a envoyé sans le concours de la Vérité ; mais si vous êtes véridique, parce que vous dites la vérité, et que vous parlez d'après la Vérité ; le Père ne vous a pas envoyé indépendamment de son Fils, mais le Père et le Fils vous ont envoyé par ensemble. Si donc le Fils vous a envoyé d'accord avec le Père, comment ne connaissez-vous pas celui par qui vous avez été envoyé ? Celui que vous aviez vu dans la vérité, vous a envoyé, afin que vous le fissiez connaître dans sa chair, et il vous a dit : « Celui sur « qui tu verras descendre et demeurer le « Saint-Esprit en forme de colombe, c'est « celui qui baptise dans le Saint-Esprit ».

2. Ce que Jean a entendu lui a-t-il été dit pour lui faire connaître celui qu'il ne connaissait pas encore ou pour lui faire connaître plus pleinement celui que déjà il a appris à connaître ? Car s'il ne l'avait pas connu, du moins en partie, il ne lui aurait point dit, au moment où il venait vers le Jourdain pour recevoir le baptême : « C'est à moi d'être « baptisé par vous, et vous venez à moi [1] ! » Il le connaissait donc déjà. Quand, en effet, la colombe est-elle descendue du ciel ? Après le baptême de Jésus-Christ et sa sortie de l'eau. Puisque celui qui a envoyé Jean lui a dit : « Celui sur qui tu verras descendre et de-« meurer le Saint-Esprit en forme de colombe, « c'est celui qui baptise dans le Saint-Esprit » ; puisque d'ailleurs Jean ne le connaissait pas alors et ne l'a connu qu'à la descente de la colombe ; puisque la colombe est descendue seulement après que Jésus-Christ fut sorti de l'eau du fleuve ; puisqu'enfin Jean le connaissait déjà au moment où le Sauveur vint à lui pour recevoir le baptême, il est évident pour nous qu'en un sens, Jean connaissait Notre-Seigneur, et qu'en un autre sens il ne le connaissait pas encore. A moins de comprendre ainsi les choses, nous devrions considérer Jean comme un menteur. Comment donc a-t-il pu dire en toute vérité, et par suite de la connaissance qu'il en avait déjà : « Vous venez à moi pour être baptisé, c'est à « moi d'être baptisé par vous ? » A-t-il dit vrai en parlant de la sorte ? D'un autre côté encore, comment a-t-il parlé selon la vérité,

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Jean, X, 30.

[1] Matth. III, 14.

quand il a dit : « Pour moi, je ne le connais- « sais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser « dans l'eau, c'est le même qui m'a dit : « Celui sur qui tu verras descendre et demeu- « rer le Saint-Esprit en forme de colombe, « c'est celui qui baptise dans le Saint-Esprit ». La colombe a donc fait connaître le Christ à Jean, non comme à un homme qui ne le connaissait pas du tout, mais comme à un homme qui le connaissait sous certains rapports, sans le connaître sous d'autres. C'est donc à nous de chercher ce que Jean ne connaissait pas en Notre-Seigneur et ce que la colombe lui en a appris.

3. Pourquoi Jean a-t-il été envoyé avec la mission de baptiser ? Je me souviens d'avoir déjà répondu de mon mieux à cette question, en présence de votre charité. Si le baptême de Jean était nécessaire à notre salut, aujourd'hui encore on devrait le donner. Car aujourd'hui encore les hommes parviennent au salut, ils y parviennent même en plus grand nombre : autre n'était pas alors le salut, autre il n'est pas aujourd'hui. Si Jésus-Christ a changé, notre salut a changé aussi ; mais si notre salut se trouve en Jésus-Christ et si Jésus-Christ est le même, notre salut aussi est le même. Cela étant, pourquoi Jean a-t-il été envoyé avec la mission de donner le baptême ? Parce qu'il fallait que Jésus-Christ fût baptisé ; mais pourquoi fallait-il que Jésus-Christ fût baptisé ? Pourquoi fallait-il qu'il vînt au monde ? Pourquoi fallait-il qu'il fût crucifié ? Car puisque c'était pour nous montrer la voie de l'humilité qu'il était venu en ce monde, et puisqu'il devait lui-même devenir cette voie, il fallait qu'en toutes choses il pratiquât l'humilité. Par là il a daigné relever à nos yeux la valeur de son propre baptême et apprendre à ses serviteurs avec quel joyeux empressement ils devaient courir au baptême du maître, puisque le maître n'avait pas dédaigné le baptême de son serviteur. Tel a été le privilége de Jean, que le baptême qu'il donnait portait son nom.

4. Que votre charité remarque attentivement ceci ; qu'elle ne fasse point confusion ; qu'elle me comprenne bien. Le baptême que Jean a reçu la mission de donner a été appelé de son nom. Jean a été le seul à recevoir un pareil privilége. Ni avant lui, ni après lui, aucun juste n'a reçu le pouvoir de conférer un baptême qui fût appelé de son nom. Jean a reçu le pouvoir de baptiser, car de lui-même il n'était capable de rien ; tout homme, en effet, qui parle de lui-même, ne peut de lui-même que dire des mensonges. Et de qui a-t-il reçu ce pouvoir, sinon de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Celui de qui il a reçu le pouvoir de baptiser, c'est celui qu'il devait baptiser ensuite ; ne vous étonnez pas ; car Jésus-Christ a agi à l'égard de Jean, comme il a agi à l'égard de sa mère. En effet il est dit du Christ : « Toutes choses ont été faites par lui [1] ». Si le Christ a fait toutes choses, il a donc aussi fait Marie qui, plus tard, l'a mis au monde. Que votre charité soit attentive. De même que Jésus-Christ a formé Marie et a été ensuite formé par elle ; ainsi il a donné à Jean le pouvoir de baptiser et a été baptisé par lui.

5. Voilà donc pourquoi il a reçu le baptême de Jean, c'était afin que, recevant de son inférieur ce qui était au-dessous de lui, il encourageât les inférieurs à recevoir ce qui était au-dessus d'eux. Mais pourquoi n'a-t-il pas été le seul baptisé par Jean, si la mission de Jean consistait à le baptiser et à préparer la voie au Seigneur, c'est-à-dire à Jésus-Christ ? Nous en avons déjà donné la raison, mais nous y revenons parce que la question présente l'exige. Si Notre-Seigneur Jésus-Christ seul avait été baptisé par Jean, retenez bien nos paroles, que le monde ne soit pas assez puissant pour effacer de vos cœurs ce que l'Esprit de Dieu y a mis ; que les épines des sollicitudes mondaines ne prévalent pas au point d'étouffer en vous la bonne semence que nous y jetons, car pourquoi sommes-nous forcés de répéter plusieurs fois les mêmes choses, si ce n'est parce que nous ne sommes pas assez sûrs de la fidélité de votre mémoire ? Si donc Notre-Seigneur seul avait reçu le baptême de Jean, plusieurs se seraient rencontrés, qui auraient regardé le baptême de Jean comme supérieur et préférable à celui du Christ ; car ils auraient dit : Ce baptême l'emporte à tel point sur l'autre, que le Sauveur a seul mérité de le recevoir. Aussi, pour nous donner un exemple d'humilité et nous procurer le salut auquel nous ne pouvions parvenir que par le baptême, il a reçu celui dont il n'avait nul besoin pour lui-même, mais qui lui était nécessaire à cause de nous : il a voulu aussi empêcher les hom-

[1] Jean, I, 3.

mes de préférer au sien propre le baptême qu'il avait reçu de Jean, et pour cela il a permis que son précurseur en baptisât d'autres que lui. Mais à ceux-là le baptême de Jean n'a pas suffi ; aussi ont-ils été baptisés du baptême du Christ, parce qu'en effet le baptême de Jean n'était pas le baptême du Christ. Ceux qui reçoivent le baptême du Christ ne cherchent pas à recevoir celui de Jean ; mais ceux qui ont reçu le baptême de Jean ont cherché à recevoir celui du Christ. Ainsi le baptême de Jean n'a suffi qu'au Christ. Et comment ne lui aurait-il pas suffi, puisqu'il ne lui était pas même nécessaire? Le Sauveur n'en avait nul besoin, mais s'il a reçu le baptême de son serviteur, ç'a été pour nous encourager à recevoir le sien. Et afin que le baptême du serviteur ne fût point préféré à celui du maître, plusieurs autres ont reçu le baptême d'un homme qui était serviteur de Dieu comme eux. Mais il leur était indispensable de recevoir aussi le baptême du maître, tandis que le baptême du maître dispensait de recevoir celui du serviteur.

6. Jean avait donc reçu le pouvoir de donner le baptême qui s'appelait proprement le baptême de Jean. Mais le Christ n'a voulu donner à personne la propriété du sien, non pas qu'il fût dans son intention de dispenser n'importe qui de l'obligation de le recevoir, mais parce qu'il voulait ne pas cesser de le conférer lui-même : de là il est résulté que le Sauveur en personne donne le baptême, même quand il le donne par l'intermédiaire de ses ministres ; en d'autres termes, lorsque les ministres de Jésus-Christ baptisent, c'est lui qui baptise et non pas eux. Car, autre chose est de baptiser comme représentant d'une tierce personne, autre chose est de baptiser en son nom propre. Le baptême, en effet, ressemble à celui par le pouvoir de qui il se donne, et non à celui qui l'administre. Ainsi tel était Jean, tel était son baptême ; ce baptême était saint, parce que c'était celui d'un saint. Malgré sa sainteté, Jean n'était qu'un homme ; mais il avait reçu de Notre-Seigneur la grâce extraordinaire d'être digne de précéder le Juge, de le montrer du doigt et d'accomplir cette parole de sa propre prophétie: « Je suis la voix de « celui qui crie dans le désert : préparez la « voie au Seigneur [1] ». Au contraire, tel était Jésus-Christ, tel était aussi son baptême ; le baptême de Jésus-Christ était donc divin, puisque Jésus Christ était Dieu.

7. A la vérité, Notre-Seigneur Jésus-Christ aurait pu, s'il l'avait voulu, accorder à quelqu'un de ses serviteurs le pouvoir de conférer le baptême en son propre nom ; il était le maître de renoncer à la propriété de son baptême, d'en disposer en faveur de quelqu'un de ses ministres et de communiquer à ce baptême, ainsi donné en propre à d'autres, la même vertu que s'il l'administrait lui-même ; mais il ne l'a pas fait parce qu'il voulait que les baptisés missent leur espoir en celui dont ils reconnaîtraient avoir reçu le baptême : il n'a pas prétendu que le serviteur mettrait son espérance dans le serviteur. Aussi, quand l'Apôtre voyait des hommes placer en lui leur espérance, leur disait-il hautement : « Paul a-t-il été crucifié pour vous? « ou avez-vous été baptisés au nom de Paul [1] ? » Paul a baptisé comme ministre, mais non comme ayant de lui-même le pouvoir de le faire ; tandis que Jésus-Christ a baptisé en vertu de sa propre puissance. Remarquez-le bien. Le Sauveur aurait pu donner à ses serviteurs le pouvoir de baptiser en leur propre nom : il ne l'a pas voulu. S'il leur eût donné un tel pouvoir, c'est-à-dire, si le baptême de Notre-Seigneur était devenu le leur, il y aurait eu autant de baptêmes que de ministres, et ainsi, comme on disait : le baptême de Jean, on aurait pu dire : le baptême de Pierre, le baptême de Paul, le baptême de Jacques, le baptême de Thomas, de Matthieu, de Barthélemy. Car le baptême de Jean porte son nom. Mais peut-être quelqu'un refuse de le croire et dit : Prouvez-nous que le baptême donné par Jean a été appelé son baptême? Je le prouverai par le témoignage de la Vérité même. Interrogée par les Juifs, elle a dit : « Le baptême de Jean, d'où est-il? du « ciel ou des hommes [2] ? » Afin qu'on ne pût compter autant de baptêmes qu'il y aurait de ministres pour baptiser en vertu du pouvoir conféré par Notre Seigneur, Jésus-Christ a gardé pour lui le pouvoir de baptiser, et il n'en a donné que la charge à ses serviteurs. Le serviteur dit qu'il baptise et il dit bien ; l'Apôtre le dit aussi : « Pour moi, j'ai « encore baptisé ceux de la famille de Stepha- « nas [3] » , mais c'est comme ministre. De

[1] Isa. XL, 3.

[1] I Cor. I, 13. — [2] Matth. XXI, 25. — [3] I Cor. I, 16.

cette façon, un méchant peut devenir le ministre du baptême; les hommes peuvent ne pas connaître son indignité, mais Dieu ne l'ignore pas; et il permet que ce ministre confère le baptême dont il garde pour lui-même le pouvoir.

8. Or, voilà ce que Jean ne connaissait pas à Notre-Seigneur. Que Jésus-Christ fût le Seigneur, il le savait bien; qu'il dût baptiser Jésus Christ, il le savait encore, et il confesse que le Sauveur était la Vérité et que lui, homme véridique, avait été envoyé par la Vérité; et il savait tout cela. Que ne savait-il donc pas relativement à Notre-Seigneur? C'est que Jésus-Christ conserverait par devers lui la propriété de son baptême, sans la transmettre ni la conférer à aucun de ses ministres: de cette manière que le ministre du baptême fût digne ou indigne d'administrer ce sacrement, le baptisé ne devait reconnaître, comme l'auteur de sa régénération, que celui qui avait conservé pour lui le pouvoir de baptiser. Sachez-le bien, mes frères, voilà ce que Jean ignorait par rapport à Jésus-Christ. Voilà ce que lui a appris la colombe. Ainsi donc Jean connaissait le Sauveur; mais ce qu'il ignorait, c'est que Jésus-Christ dût se réserver pour lui-même et en propre le pouvoir de baptiser et ne le communiquer à aucun de ses ministres. Telle est la raison de ces paroles : « Pour moi, je ne le « connaissais pas ». Si vous voulez être assurés qu'il a reçu en ce moment la connaissance de cette vérité, écoutez attentivement ce qui suit : « Mais celui qui m'a envoyé bap« tiser dans l'eau, m'a dit : Celui sur qui tu « verras le Saint-Esprit descendre et demeu« rer en forme de colombe, c'est lui-même ». Que signifie : c'est lui? Le Seigneur. Mais il avait déjà appris à connaître le Seigneur. Supposez donc que jusqu'ici Jean a dit : « Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, « m'a dit ». Que lui a-t-il dit? Le voici : « Celui sur qui tu verras descendre et de« meurer le Saint-Esprit en forme de co« lombe ». N'allons pas plus loin, cependant soyez attentifs. « Celui sur qui tu verras des« cendre et demeurer le Saint Esprit en forme « de colombe, c'est lui ». Que signifient ces mots : « c'est lui? » Qu'a voulu m'enseigner par la colombe celui qui m'a envoyé? Qu'il était le Seigneur? Je connaissais déjà celui qui m'a envoyé; je connaissais déjà celui à qui j'ai dit : « Vous venez à moi pour être « baptisé, c'est à moi d'être baptisé par vous »; je savais si bien sa qualité de Seigneur, que j'aurais mieux aimé être baptisé par lui que le baptiser moi-même. C'est alors qu'il m'a dit : « Laisse faire maintenant, il faut que « toute justice s'accomplisse [1] ». Je suis venu pour souffrir et je ne serais pas venu pour être baptisé? « Que toute justice s'accom« plisse », m'a dit mon Dieu, que toute justice s'accomplisse, que j'enseigne l'humilité dans sa perfection. Je sais qu'il se rencontrera des orgueilleux dans mon futur peuple, je sais qu'il se trouvera des hommes ornés de certains dons particuliers de la grâce. Quand ces hommes verront les simples recevoir le baptême, comme ils croiront valoir mieux, soit à cause de leur continence, soit en raison de leurs aumônes ou de leur science, ils dédaigneront peut-être de recevoir ce qu'auront reçu leurs inférieurs. Il me faut les guérir et les empêcher de s'éloigner avec dédain du baptême de leur maître, puisque je serai venu au baptême de mon serviteur.

9. Voilà donc ce que Jean savait déjà, et il connaissait le Seigneur. Que lui a donc appris la colombe? Qu'a voulu lui apprendre par la colombe, c'est-à-dire par le Saint-Esprit venant sous sa figure, celui qui a envoyé Jean et qui lui a dit: « Celui sur qui tu verras « descendre et demeurer le Saint-Esprit en « forme de colombe, c'est lui-même ». Que signifient ces mots, « c'est lui-même? » Le Seigneur. Je le savais déjà. Mais savez-vous que ce Seigneur qui avait le pouvoir de baptiser, ne le donnerait à aucun de ses serviteurs et le garderait pour lui seul, en sorte que tout homme baptisé par le ministère d'un serviteur ne pût attribuer la grâce de son baptême à ce serviteur, mais uniquement au maître? Est-ce là ce que vous saviez? Non, je ne le savais pas encore. Aussi, que m'a-t-il dit? « Celui sur qui tu verras descendre et de« meurer le Saint-Esprit en forme de colombe, « c'est lui-même qui baptise dans le Saint« Esprit ». Il ne m'a pas dit: C'est le Seigneur; il ne m'a pas dit: C'est le Christ; il ne m'a pas dit: C'est Dieu; il ne m'a pas dit: C'est Jésus; il ne m'a pas dit: C'est Celui qui est né de la Vierge Marie, qui est venu après toi et qui est avant toi; il ne m'a pas dit cela, car déjà je le savais. Qu'est-ce donc que Jean

[1] Matth. III, 14, 15.

ne connaissait pas? Ce pouvoir unique de donner le baptême que le Seigneur posséderait et se réserverait pour lui seul, pouvoir qui serait son apanage, soit pendant sa vie mortelle, soit quand, après son ascension dans les cieux, il ne cesserait d'exercer sur la terre sa puissance; pouvoir en vertu duquel ni Pierre, ni Paul ne pourraient dire : Mon baptême. Aussi remarquez la manière dont se sont exprimés les Apôtres : faites-y bien attention ; aucun d'eux n'a dit : mon baptême. Bien que le même Evangile fût commun à tous, il s'en est trouvé pour dire : mon Evangile; tu n'en trouveras aucun qui ait dit : mon baptême.

10. Voilà, mes frères ce que Jean a appris. Mais ce qu'il a aussi appris par la colombe, apprenons-le à notre tour. Car la colombe n'a pas instruit Jean, sans vouloir instruire aussi l'Eglise, cette Eglise à laquelle il a été dit : « Une est ma colombe [1] ». Que la colombe instruise donc la colombe. Que la colombe apprenne à connaître ce que Jean a appris de la colombe. C'est le Saint-Esprit qui est descendu en forme de colombe. Mais ce que Jean a ainsi appris, pour qui a-t-il dû l'apprendre de la colombe ? Assurément cette science lui était nécessaire, mais peut-être était-il aussi indispensable qu'il la reçût de la colombe? Que dirai-je de la colombe, mes frères? Mon cœur et ma langue me permettront-ils d'en dire ce que je voudrais et comme je le voudrais? Ce que je veux en dire est peut-être au-dessous de ses mérites, si tant est, néanmoins, que je puisse seulement m'exprimer comme je le désirerais, à plus forte raison, comme il le faudrait. Aussi aimerai-je mieux entendre sur ce sujet un plus savant, que vous en parler moi-même.

11. Jean apprend donc à connaître celui qu'il connaissait déjà ; mais il apprend à le connaître sous un rapport sous lequel il ne le connaissait pas encore, et non à un point de vue où il le connaissait déjà. Que connaissait-il déjà? Le Seigneur. Que ne savait-il pas encore? Que le pouvoir de donner le baptême du Christ ne serait transmis par le Sauveur à aucun homme, tandis que la mission de le conférer en son nom serait confiée par lui à ses serviteurs; en d'autres termes, il ignorait que la propriété du baptême resterait au Christ et que la mission de le donner en son nom passerait à ses serviteurs bons ou mauvais. Que la colombe ne considère pas avec horreur le ministère des méchants, qu'elle considère le pouvoir du Seigneur. Pourquoi t'inquiéter du méchant ministre, là où le Seigneur est bon? En quoi te nuit la malice de celui qui marche devant le juge, si tu es sûr de la bienveillance du juge? C'est là ce que Jean a appris par la colombe. Qu'a-t-il donc appris? Que lui-même vous le dise encore une fois : « Celui qui m'a envoyé m'a « dit : Celui sur qui tu verras descendre et « demeurer le Saint-Esprit en forme de co- « lombe, c'est celui qui baptise dans le Saint- « Esprit ». O colombe, ne te laisse donc pas tromper par des séducteurs qui disent : C'est nous qui baptisons. Vois, ô colombe, ce que la colombe t'a enseigné : « C'est lui qui baptise « dans le Saint-Esprit ». La colombe te dit que c'est lui, et si tu penses être baptisé par le pouvoir de ceux par le ministère desquels tu reçois le baptême, si tu penses ainsi, tu n'es plus du corps de la colombe, et si tu ne fais plus partie du corps de la colombe, il n'est pas surprenant que la simplicité te manque; car la colombe est surtout le symbole de la simplicité.

12. Pourquoi, mes frères, est-ce la simplicité de la colombe qui appris à Jean que « c'est « le Christ qui baptise dans le Saint-Esprit? » N'est-ce point parce que tous ceux qui sèment le trouble dans l'Eglise ne sont pas des colombes? Ils sont des milans et des oiseaux de proie. La colombe ne déchire pas. Aussi, tu le vois, ils nous en veulent et s'en prennent à nous, comme si nous étions les auteurs des persécutions qu'ils ont eu à subir. Ils semblent avoir souffert des tourments corporels; en effet, Dieu les a punis dans le temps, pour les ramener au bien et ne point les punir pendant l'éternité, si toutefois ils comprennent et se corrigent. Mais en réalité, ils persécutent l'Eglise, puisqu'ils ne cessent de lui tendre des piéges : ils la blessent plus grièvement au cœur, puisqu'ils la frappent du glaive de leur langue, ils répandent le sang d'une façon plus cruelle qu'un homicide, puisqu'ils tuent le Christ dans leurs semblables, autant que cela dépend d'eux. On voit qu'ils sont effrayés, comme si les puissances les jugeaient. Pourquoi craindre la puissance, si tu es bon? Si, au contraire, tu es méchant, redoute la puissance, « car ce n'est pas en vain qu'elle porte le

[1] Cant. VI, 8.

glaive », dit l'Apôtre[1]. Ne tire pas le glaive pour frapper Jésus-Christ. Chrétien, que persécutes-tu dans le chrétien? Qu'est-ce que l'empereur a persécuté en ta personne? Il a persécuté le corps, et toi, dans le chrétien, tu persécutes l'âme. Toi, tu ne tues pas le corps. Et toutefois ils ne s'en privent pas toujours: autant ils ont pu en frapper, autant ils en ont fait mourir; ils n'ont épargné ni les leurs ni les autres. Cela est connu de tous. La puissance leur est odieuse, parce qu'elle s'exerce légitimement; celui qui agit selon le droit, ils ne peuvent le supporter; ils ne supportent que le violateur des lois. Que chacun de vous, mes frères, considère ce qu'a le chrétien. En qualité d'homme, il ressemble à beaucoup d'autres; comme chrétien, il se distingue d'un grand nombre, et il est bien plus précieux pour lui d'être chrétien que d'être homme. Parce qu'il est chrétien, l'image de Dieu a été restaurée en lui par celui-là même qui, en le créant, l'avait fait à son image[2]; mais, comme homme, il pourrait être un méchant, un païen, un idolâtre. Tu persécutes dans le chrétien ce qu'il a de meilleur, car tu veux lui ravir le principe de sa vie; l'esprit de vie, qui anime son corps, le fait vivre pendant le temps; mais la vie de l'éternité, il l'a puisée dans le baptême, qu'il a reçu de Dieu. Tu veux donc lui ravir ce que Dieu lui a donné, tu veux lui enlever ce qui le fait vivre. Lorsque des voleurs se décident à dépouiller un homme, leur intention est de s'enrichir à ses dépens et de ne rien lui laisser; pour toi, tu enlèves au chrétien ce qu'il a, sans espérance d'en devenir toi-même plus riche; car de ce que tu le dépouilles, il n'en résulte rien pour ton avantage: voilà bien ce que font ceux qui ravissent l'âme d'autrui, sans avoir eux-mêmes pour cela deux âmes.

13. Que veux-tu donc enlever? En quoi te déplaît celui que tu veux rebaptiser? Tu ne peux lui donner ce qu'il a déjà. Mais tu lui fais renier ce qu'il a. En quoi agissaient plus cruellement les païens persécuteurs de l'Eglise? En tirant le glaive contre les martyrs, en lançant sur eux les bêtes, en approchant d'eux les flammes. Pourquoi tout cela? Pour faire dire au patient: Je ne suis pas chrétien. Le motif qui portait autrefois le persécuteur à employer les flammes, est le même qui te fait employer la langue. Tes séductions produisent l'effet que n'ont pu produire ses supplices. Mais que donneras-tu et à qui le donneras-tu? Si le chrétien te dit vrai, si tes artifices ne parviennent pas à l'entraîner et à le rendre menteur, il te dira: J'ai le baptême. Tu lui demanderas: As-tu le baptême? — Je l'ai, te répondra-t-il. — Mais, dirastu, je ne le lui donnerai pas tant qu'il répondra: Je l'ai, et ne me le donne pas, car ce que tu veux me donner ne peut demeurer en moi, ce que j'ai reçu ne pouvant m'être enlevé. — Attends, néanmoins, que je voie ce que tu prétends m'enseigner. — Dis d'abord: Je ne l'ai pas. — Mais je l'ai et si je dis: je ne l'ai pas, je suis un menteur, car ce que j'ai, je l'ai. — Tu ne l'as pas, te dis-je. — Montre-moi que je ne l'ai pas. — Un méchant te l'a donné. — Le Christ est donc un méchant. — Je ne dis pas que le Christ soit méchant, mais ce n'est pas le Christ qui te l'a donné. — Qui donc me l'a donné? réponds-tu: moi, je sais l'avoir reçu du Christ. — Ce n'est pas le Christ qui te l'a donné, mais c'est je ne sais quel traditeur des Ecritures. — Je voudrais bien savoir qui a été le ministre; je voudrais savoir qui a parlé au nom du Juge; je n'en suis pas sur l'officier, je ne considère que le juge. Peut-être que dans tes reproches contre l'officier, tu es un menteur; mais je ne veux ni discuter, ni connaître la cause de son officier; le Seigneur est son juge et le tien; si j'exigeais de toi des preuves, peut-être ne les donnerais-tu pas. Mais tu es un menteur; car il a été prouvé que tu ne pouvais rien prouver. Or, ce n'est pas là-dessus que je fonde ma cause, de peur que si j'entreprends avec ardeur la défense d'hommes innocents, tu ne t'imagines que je mets mon espérance dans les hommes, même innocents. Que les hommes soient donc ce qu'ils veulent; pour moi, ce que j'ai, je l'ai reçu du Christ; c'est par le Christ que j'ai été baptisé. — Non pas, c'est tel évêque qui t'a baptisé, et cet évêque communique avec les traditeurs. — C'est par le Christ que j'ai été baptisé, je le sais. — Qui te l'a dit? — Je l'ai appris de la colombe qu'a vue Jean. Cruel milan, tu ne m'arracheras pas des entrailles de la colombe. Je suis l'un des membres de la colombe, parce que je sais ce que m'a appris la colombe. Tu me dis: C'est un tel ou un tel qui t'a baptisé; à toi et à moi il est dit par la colombe: « C'est celui-là qui baptise ». A qui

[1] Rom. XIII, 4. — [2] Coloss. III, 10.

dois-je croire ? au milan ou à la colombe ?

14. Réponds-moi donc, afin que tu sois confondu par cette même lampe qui a confondu autrefois les premiers ennemis du Seigneur, les Pharisiens tes pareils. Ils demandaient un jour à Jésus-Christ par quelle puissance il faisait ces choses : « Et moi », leur répondit-il, « je vous interrogerai à mon tour; dites-moi : « le baptême de Jean, d'où est-il, du ciel ou des « hommes ? » Et eux qui se préparaient à lui décocher les traits de leurs ruses, se virent embarrassés par cette question ; ils réfléchirent donc : « Si nous répondons », se dirent-ils, « qu'il est du ciel, il nous répliquera : Pourquoi ne l'avez-vous pas cru ? » Car Jean avait dit du Seigneur : « Voici l'A- « gneau de Dieu, voici Celui qui efface le pé- « ché du monde [1] ». Pourquoi donc me demandez-vous par quelle puissance je fais ces choses. O loups, ce que je fais, je le fais par la puissance de l'Agneau ; mais afin de connaître l'Agneau, pourquoi n'avez-vous pas cru à cette parole de Jean : « Voici l'Agneau de « Dieu, voici Celui qui efface le péché du « monde ? » Sachant donc ce que Jean avait enseigné du Seigneur, ils se dirent : « Si nous ré- « pondons que le baptême de Jean est du ciel, « il nous répliquera : Pourquoi donc ne « l'avez-vous pas cru ? Si nous répondons « qu'il est des hommes, nous serons lapidés « par le peuple ; car il regarde Jean comme « un prophète ». D'un côté, ils craignaient les hommes, de l'autre ils avaient honte de dire la vérité. Les ténèbres firent une réponse de ténèbres, mais la lumière les confondit. Que répondirent-ils en effet ? « Nous ne savons « pas ». Ils le savaient bien, et néanmoins ils dirent : « Nous ne savons pas ». Et le Seigneur : « Ni moi non plus », leur répondit-il, « je ne vous dis au nom de qui je fais ces « choses [2] ». Ainsi furent confondus les premiers ennemis du Christ. Par quoi ? Par la lampe. Qui était cette lampe ? C'était Jean. Prouvons-nous qu'il était une lampe ? Nous le prouvons. En effet le Seigneur a dit : « Jean était une lampe ardente et luisante [3] ». Prouvons-nous que c'est par elle que les ennemis du Christ ont été confondus ? Oui, écoutez le Psalmiste : « J'ai préparé une lampe « à mon Christ, je couvrirai de confusion ses « ennemis [4] ».

15. Plongés encore dans les ténèbres de cette vie, nous marchons à la lueur de la lampe de la foi ; tenons aussi en main cette lampe qui est Jean ; avec elle confondons à notre tour les ennemis du Christ. Ou plutôt, que le Christ lui-même confonde ses ennemis par sa lampe. Adressons-leur la même question que le Seigneur adressait aux Juifs ; faisons-leur la même question et disons : Le baptême de Jean, d'où est-il ? Du ciel ou des hommes ? Que diront-ils ? Voyez, si eux aussi ne sont pas, comme autrefois les ennemis du Sauveur, confondus par la lampe ? Que diront-ils ? S'ils disent que ce baptême est des hommes, les leurs eux-mêmes les lapideront ; s'ils disent, du ciel, nous leur répondrons : Pourquoi donc n'y croyez-vous pas ? — Ils répliqueront : Peut-être nous y croyons. — Comment donc dites-vous que vous baptisez, tandis que, d'après le témoignage de Jean, « c'est « celui-là qui baptise ? » Mais, selon eux, les ministres d'un si grand Juge doivent être justes, puisqu'ils donnent le baptême. Moi aussi je dis, et tous nous disons que les ministres d'un si grand Juge doivent être justes. Que les ministres soient donc justes, s'ils le veulent ; mais si ceux qui sont assis dans la chaire de Moïse s'y refusent, mon maître me tranquillise ; car l'Esprit a dit, en parlant de lui : « C'est celui-là qui baptise ». Et comment me tranquillise-t-il ? « Les Scribes », a-t-il dit, « et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse ; ce qu'ils disent, faites-le, « mais ne faites pas ce qu'ils font, car ils « disent et ne font pas [1] ». Si le ministre est juste, je le mets avec Paul, je le range avec Pierre ; avec eux je range les ministres ; mais les saints ministres ne cherchent pas leur gloire, ils sont ministres et ils ne veulent point passer pour des juges ; ils verraient avec indignation les hommes mettre en eux leur espérance. Un tel ministre, je le range avec Paul. En effet, que dit Paul : « Pour « moi, j'ai planté, Apollo a arrosé, mais « Dieu a fait croître. Ni celui qui plante « n'est quelque chose, ni celui qui arrose, « mais Dieu qui fait croître [2] ». Quant au ministre orgueilleux, il a sa place à côté du diable ; mais le don du Christ n'est point pour cela profané. Il coule par le canal de ce ministre, il coule limpide et pur, il arrive à la terre fertile : supposé

[1] Jean, I, 29. — [2] Matth. XXI, 23-27. — [3] Jean, V, 35. — [4] Ps. CXXXI, 17, 18.

[1] Matth. XXIII, 2, 3. — [2] I Cor. III, 6, 7.

que le canal est fait de pierre et que l'eau n'y peut produire aucun fruit ; toujours est-il qu'elle passe par ce canal de pierre et qu'elle arrive jusqu'au réservoir. Elle ne produit rien dans le canal, j'en conviens ; mais, parvenue au jardin, elle lui fait produire des fruits abondants. La vertu spirituelle des sacrements est comme la lumière, ceux qu'elle éclaire la reçoivent dans toute sa pureté et, pour passer en des milieux impurs, elle n'est nullement souillée. Que les ministres soient purs, qu'ils ne recherchent point leur propre gloire, mais la gloire de celui dont ils sont les ministres ; qu'ils ne disent pas : mon baptême, parce qu'il n'est pas le leur. Que Jean soit leur modèle. Cet homme était rempli du Saint-Esprit qui avait reçu du ciel, et non des hommes, la mission de baptiser ; mais dans quel but ? Uniquement, comme il l'a dit lui-même pour « préparer la voie au Seigneur [1] ». Mais aussitôt que le Seigneur a été connu, lui-même est devenu sa voie, et dès lors le baptême de Jean n'était plus nécessaire pour préparer la voie au Seigneur.

16. Cependant, qu'est-ce que les Donatistes, nous disent d'ordinaire? Après Jean on a baptisé. En effet, avant que cette question ait été traitée à fond dans l'Eglise catholique, plusieurs, même de grands et saints personnages, sont tombés à cet égard dans l'erreur; mais parce qu'ils étaient du nombre des membres de la colombe, ils ne s'en sont pas retranchés et en eux s'est accompli ce qu'a dit l'Apôtre : « Si « vous pensez en quelque point autrement « qu'il ne faut, Dieu vous le révélera [2] ». Aussi, pourquoi ceux qui se sont séparés de l'Eglise sont-ils devenus indociles ? Qu'ont-ils donc coutume de dire ? Voilà qu'après Jean on a baptisé; et après les hérétiques on ne baptiserait pas ? Ainsi raisonnent-ils, parce que certaines personnes qui avaient reçu le baptême de Jean ont reçu de Paul l'ordre de se faire baptiser de nouveau [3] ; car elles n'avaient pas le baptême du Christ. Pourquoi donc exagérer le mérite de Jean et s'en faire un prétexte de nous reprocher le malheur des hérétiques ? Pour moi, je t'accorde que les hérétiques sont criminels ; mais, bien qu'hérétiques, ils ont donné le baptême du Christ et Jean ne l'a pas donné.

17. Je reviens à Jean, et je dis : « C'est celui-là qui baptise ». Jean était meilleur qu'un hérétique, comme aussi il était meilleur qu'un homicide. Devons-nous réitérer le baptême donné par un homme qui vaut moins que Jean, par la raison que les Apôtres ont rebaptisé après le Précurseur ? Supposons qu'un donatiste ait été baptisé par un ivrogne; je ne parle ici ni d'un homicide, ni du satellite d'un scélérat, ni du ravisseur du bien d'autrui, ni de ceux qui oppriment les orphelins, ni de ceux qui séparent les époux ; non, je ne parle pas de ces sortes de gens ; je parle seulement de ce qui est publiquement connu, de ce qui se voit tous les jours, je me borne à citer le nom que l'on donne à tous, même en cette ville, quand on leur dit : « Enivrons-« nous, prenons du bon temps ; dans cette fête « des premiers jours de janvier, on ne jeûne « pas ». Vous le voyez, je vous parle de choses qui comptent pour rien, parce qu'elles arrivent tous les jours. Eh bien ! qu'une personne soit baptisée par un homme en état d'ivresse, je te demande lequel des deux, de Jean ou de l'ivrogne, est le meilleur ? Réponds, si tu peux, que ton ivrogne est meilleur que Jean ; tu n'oseras jamais. Toi qui es sobre, baptise donc après ton ivrogne. Car si les Apôtres ont baptisé après Jean, à bien plus juste titre l'homme sobre doit-il baptiser après l'ivrogne? Mais tu diras peut-être : Cet ivrogne est en communion avec moi. Jean, l'ami de l'Epoux, n'était donc pas en union avec l'Epoux ?

18. Mais n'importe qui que tu sois, je te dis : qui est le meilleur, toi ou Jean ? Tu n'oseras pas dire : Je suis meilleur que Jean. Que tes partisans baptisent donc après toi, s'ils sont meilleurs que toi ; car, puisqu'on a baptisé après Jean, rougis si l'on ne baptise pas après toi. Tu me diras : Mais moi, j'ai le baptême du Christ et j'enseigne en ce sens. Reconnais donc enfin le Juge, et ne sois pas un crieur orgueilleux. Tu donnes le baptême du Christ, c'est pourquoi on ne baptise pas après toi. On a baptisé après Jean, pourquoi ? Parce qu'au lieu de donner le baptême du Christ, il donnait le sien ; il avait, en effet, reçu le pouvoir de conférer ce baptême en son propre nom. Tu n'es donc pas meilleur que Jean, mais le baptême que tu donnes est meilleur que celui de Jean. Car c'est celui du Christ, tandis que celui de Jean était le sien. Le baptême donné par Paul et le baptême donné par Pierre, était celui du Christ, et si jamais Judas a donné le baptême, ç'a été celui du Christ.

[1] Jean, I, 23. — [2] Philipp. III, 15. — [3] Act. XIX, 3-5.

Judas a baptisé et l'on n'a point baptisé après lui : Jean a baptisé et l'on a baptisé après Jean ; c'est que si Judas a donné le baptême, ce baptême était celui du Christ, et que le baptême donné par Jean était celui de Jean. Ce n'est pas que nous préférions Judas à Jean, mais nous préférons le baptême du Christ, même donné par les mains de Judas, au baptême de Jean, même donné par les mains de Jean. En effet, il est dit de Notre-Seigneur, qu'avant sa passion il baptisait plus de personnes que Jean, après quoi l'Evangéliste ajoute : « Encore qu'il ne baptisât pas lui-« même, mais ses disciples [1] ». Ils prêtaient au Christ leurs services pour baptiser, mais le pouvoir de baptiser demeurait tout entier en lui. Donc ses disciples baptisaient, et Judas se trouvait encore parmi eux. Ceux que Judas a baptisés, ne l'ont pas été une seconde fois, et ceux que Jean a baptisés, l'ont-ils été de nouveau ? Evidemment, oui. Mais on ne leur a pas donné un nouveau baptême ; car ceux que Jean avait baptisés, c'était Jean qui les avait baptisés ; ceux au contraire que Judas a baptisés, ont été baptisés par le Christ. De même en est-il de ceux qu'a baptisés un ivrogne ou un homicide, ou un adultère ; si ce baptême était celui du Christ, ils ont été baptisés par le Christ. Je ne crains ni l'adultère, ni l'ivrogne, ni l'homicide, parce que je fais attention aux paroles de la colombe : « C'est celui-là qui baptise ».

19. Au reste, mes frères, c'est une folie de prétendre que, sinon Judas, du moins n'importe quel autre homme, a été plus riche en mérites que celui dont il a été écrit : « Parmi « les enfants des hommes, il n'en a paru « aucun meilleur que Jean-Baptiste [2] ». On ne lui préfère donc aucun serviteur; mais on préfère le baptême du maître, même donné par un méchant serviteur, au baptême du serviteur, ami du maître. Ecoute quels sont ceux que l'apôtre Paul appelle des faux frères : ce sont ceux qui prêchent la parole de Dieu par jalousie. Qu'en dit-il ? « Et je m'en réjouis, et je « m'en réjouirai toujours ». En effet, ils annonçaient le Christ par jalousie ; mais enfin, c'était le Christ [3] qu'ils annonçaient; ne considérez point le mobile qui dirige le prédicateur, mais le sujet de sa prédication. Est-ce par motif d'envie qu'on t'annonce le Christ ? Porte ton attention sur le Christ et évite l'envie. N'imite pas le mauvais prédicateur, mais suis les traces du bon Sauveur qu'on t'annonce. Ainsi, certaines gens prêchaient le Christ par jalousie. Qu'est-ce que la jalousie ? C'est un mal horrible. C'est lui qui a fait tomber le diable ; cette peste maligne en a fait tomber beaucoup d'autres. Certains hommes qui prêchaient le Christ, en étaient atteints; cependant l'Apôtre les laissait prêcher. Pourquoi ? Parce qu'ils prêchaient le Christ. Toutefois, la jalousie ne va pas sans la haine; et de celui qui hait, que dit l'apôtre Jean? Ecoutez, voici ses paroles : « Celui qui hait son frère est homicide [1] ». Voilà qu'on a baptisé après Jean; après un homicide on ne l'a pas fait, parce que Jean a donné son baptême, tandis que l'homicide a donné celui du Christ. Ce sacrement est si saint qu'un ministre homicide ne le souille pas.

20. Je ne rejette pas Jean ; j'aime mieux croire à Jean. Par rapport à quoi croirai-je à Jean ? Par rapport à ce que lui a appris la colombe. Qu'a-t-il appris par la colombe ? « C'est celui-là qui baptise dans le Saint-« Esprit ». Donc, mes frères, tenez-vous-en là et pénétrez vos cœurs de cette vérité. Car si je voulais aujourd'hui développer entièrement ma pensée et vous dire pourquoi Jean a été ainsi instruit par la colombe, je n'en finirais pas. Que Jean eût appris par la colombe ce qu'il ne savait pas du Christ, bien qu'il connût déjà le Christ, je crois l'avoir expliqué à votre sainteté ; mais cette connaissance, pourquoi a-t-il dû la recevoir par l'intermédiaire de la colombe ? Si je pouvais vous le dire en quelques mots, je vous le dirais ; mais il me faudrait beaucoup de temps pour vous l'expliquer ; je ne veux pas vous être à charge. Vos prières m'ont aidé à accomplir la promesse que je vous ai faite ; aidé encore, et plus efficacement, par vos pieuses dispositions et vos vœux secourables, je vous ferai voir pourquoi Jean n'a pu apprendre que par la colombe ce qu'il a appris du Seigneur, à savoir que « c'est lui qui baptise dans le Saint-« Esprit » et qu'il n'a légué à aucun de ses serviteurs le pouvoir de baptiser.

[1] Jean, IV, 1, 2. — [2] Matth. XI, 11. — [3] Philipp. I, 15-18.

[1] I Jean, III, 15.

SIXIÈME TRAITÉ.

SUR LE MÊME ENDROIT DE L'ÉVANGILE. « POURQUOI DIEU A VOULU MONTRER LE SAINT-ESPRIT VU SOUS LA FORME DE COLOMBE ». (Chap. I, 32, 33.)

LA COLOMBE.

Pourquoi l'Esprit-Saint a-t-il été figuré par une colombe au baptême de Jésus-Christ ? Comme le corbeau est l'image de l'orgueil, de la cruauté et de la discorde, ainsi la colombe est l'emblème de l'humilité, de la simplicité, de la douceur et de la paix : el e est le signe de l'unité en Dieu, dans le baptême, dans l'Eglise, et, par conséquent de l'union des cœurs dans la charité. Hors de là point de salut : le baptême est inutile et même nuisible : témoin celui de Simon le Magicien. La colombe rapportant un rameau d'olivier dans l'arche est la preuve de ce que nous disons : d'ailleurs la foi sans les œuvres est stérile, et les œuvres sans la charité ne servent de rien pour le ciel; sur quoi alors les Donatiens peuvent-ils s'appuyer et se tranquilliser?

1. J'en fais l'aveu à votre sainteté : la rigueur du temps m'avait donné lieu de craindre que votre zèle se refroidît et que vous ne vous réunissiez pas ici ; mais, je le vois, et votre affluence en est la preuve, la solennité que nous célébrons a trouvé en vous des cœurs chauds : d'où je conclus que vous avez prié pour moi, afin de m'aider à vous payer ma dette. En effet, la brièveté du temps m'empêchant de vous dire avec les développements convenables pourquoi Dieu a voulu montrer le Saint-Esprit sous la forme de colombe, je vous ai promis de traiter aujourd'hui cette question au nom du Christ; le moment est donc venu de l'expliquer, et je sens que le désir de m'entendre, ainsi que votre pieuse dévotion, vous ont rassemblés en plus grand nombre. Que Dieu tire de ma bouche de quoi remplir votre attente. C'est par affection à coup sûr que vous êtes venus, mais cette affection, quel en est l'objet? Si c'est nous, il n'y a rien en cela que de bien ; car nous voulons être aimé de vous, mais nous ne voulons pas l'être en nous. Comme Dieu, nous vous aimons en Jésus-Christ, à votre tour aimez-nous en lui et que notre affection mutuelle nous porte à élever vers Dieu les gémissements de notre âme ; car gémir c'est le propre de la colombe.

2. Le propre de la colombe est de gémir, nous le savons tous, et c'est l'amour qui la fait gémir : aussi, prête l'oreille à ce que dit l'Apôtre, et ne sois plus étonné que le Saint-Esprit ait voulu se montrer sous la forme d'une colombe : « Ce que nous devons de« mander comme il faut », dit-il, « nous l'i« gnorons ; mais le Saint-Esprit interpelle « lui-même pour nous par des gémissements « ineffables [1] ». Quoi donc, mes frères ! dirons-nous que l'Esprit-Saint gémit dans cette éternelle et parfaite béatitude où il est avec le Père et le Fils? Car l'Esprit-Saint est Dieu, comme le Fils de Dieu est Dieu ; comme le Père est Dieu. J'ai dit trois fois Dieu, mais je n'ai pas dit trois dieux, parce que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un seul Dieu : vous le savez parfaitement. Donc, ce n'est pas en soi-même, ni sans sortir de soi-même, dans la Trinité, dans la béatitude, dans l'éternité de substance que gémit l'Esprit Saint ; c'est en nous, parce qu'il nous fait gémir. Et ce n'est pas peu de chose que l'Esprit-Saint nous apprenne à gémir. En effet, il nous apprend que nous sommes pèlerins, il nous apprend à soupirer vers la patrie, et ces soupirs eux-mêmes sont nos gémissements. Celui à qui tout sourit en ce monde, disons mieux, celui qui pense que tout va bien pour lui, qui tressaille de la joie des choses charnelles, de l'abondance des biens temporels et de la vaine félicité du siècle, celui-là a la voix du corbeau ; car la voix du corbeau est stridente : il ne gémit pas. Celui au contraire qui se sait sous le pressoir de cette mortalité et qui reconnaît en lui-même un pèlerin éloigné du Seigneur [2] ; celui qui sait ne pas être encore en possession de cette béatitude éternelle qui nous est promise, mais la possède en espérance puisqu'il y entrera seulement, lorsque le Seigneur viendra manifesté dans la gloire, après être d'abord venu sous le voile de l'hu-

[1] Rom. VIII, 26. — [2] II Cor. V, 6.

milité; celui-là gémit, et aussi longtemps qu'il gémit pour ce motif il gémit bien, l'Esprit-Saint lui a enseigné à gémir, la colombe lui a appris à le faire. Car plusieurs gémissent plongés dans les malheurs de cette vie, brisés par les pertes, accablés par les maladies, enfermés dans les prisons, retenus par des chaînes, battus sur les flots par la tempête, ou embarrassés dans les piéges que leur tendent leurs ennemis ; ils gémissent donc, mais ils ne gémissent pas du gémissement de la colombe et par l'amour de Dieu, en esprit. Aussi, lorsque de tels gens se voient sortis de l'épreuve, ils poussent de grands cris de joie, d'où il paraît bien qu'ils étaient des corbeaux, et non des colombes. Aussi, lorsque le corbeau fut mis hors de l'arche, il ne revint pas ; la colombe au contraire y revint. Noé envoya hors de l'arche ces deux sortes d'oiseaux [1]. Il avait sous la main un corbeau, il avait aussi une colombe ; car l'arche renfermait ces deux espèces d'animaux : et s'il est vrai que l'arche figurait l'Eglise, vous le voyez facilement, c'est nécessaire que dans le déluge du siècle l'Eglise renferme tout à fois le corbeau et la colombe. Qui sont les corbeaux ? Ceux qui cherchent leurs intérêts. Qui sont les colombes ? Ceux qui recherchent les intérêts du Christ [2].

3. C'est pourquoi, lorsque Dieu a envoyé l'Esprit-Saint, il l'a montré visiblement en deux manières, par la colombe et par le feu. Par la colombe, sur le Seigneur après son baptême ; par le feu, sur les Apôtres réunis. En effet, lorsque le Seigneur eut passé quarante jours avec ses disciples et qu'il fut remonté au ciel après sa résurrection, il leur envoya, le jour de la Pentecôte, l'Esprit-Saint qu'il leur avait promis. Venant alors, l'Esprit remplit le lieu où ils étaient ; d'abord un grand bruit, pareil au bruit d'un vent violent, se fit entendre du ciel, ainsi que nous lisons dans les Actes des Apôtres ; et « il parut des « langues comme de feu qui se divisèrent et « reposèrent sur chacun d'eux, et ils se mirent « à s'exprimer en diverses langues selon que « l'Esprit leur donnait de parler [3] ». D'un côté, nous avons vu la colombe descendre sur le Seigneur, de l'autre les langues de feu se partager sur les Apôtres réunis ; d'un côté la simplicité, de l'autre la ferveur. Car il y en a qui passent pour simples et qui sont paresseux ; on appelle simples des personnes qui en réalité sont nonchalantes. Tel n'était pas Etienne, cet homme rempli du Saint-Esprit. Il était simple, parce qu'il ne nuisait à personne ; il était fervent, parce qu'il gourmandait les impies. En effet, il ne garda pas le silence devant les Juifs. De lui sont ces paroles de feu : « Cœurs et oreilles incirconcis, « vous avez toujours résisté au Saint-Esprit ». Paroles grandement impétueuses ; toutefois, même en sévissant, la colombe n'y met pas de fiel. Voici la preuve qu'elle n'y mettait pas de fiel. Les Juifs, qui étaient des corbeaux, ayant entendu ces paroles, coururent aussitôt aux pierres pour écraser la colombe ; Etienne commence à être lapidé ; tout à l'heure, sous l'émotion et la ferveur de son esprit, il avait fait sur eux comme sur des ennemis cette sortie impétueuse ; sa violence apparente s'était emportée en ces paroles de flamme et de feu que vous avez entendues : « Têtes dures, « cœurs et oreilles incirconcis ». C'était au point que celui qui les aurait entendues se serait imaginé que si Etienne l'avait pu il les aurait fait passer par le feu ; néanmoins, lorsque les pierres lancées par eux vinrent le frapper, il se mit à genoux et s'écria : « Sei« gneur, ne leur imputez point ce péché [1] ». Il s'était étroitement attaché à l'unité de la colombe. Ainsi avait agi le premier le maître sur lequel est descendue la colombe. Cloué à la croix, il dit : « Mon Père, pardonnez-leur, « car ils ne savent ce qu'ils font [2] ». La colombe signifie que les fidèles sanctifiés par l'Esprit ne doivent pas user de ruse, et le feu, que leur simplicité ne doit pas être de glace. Or, ne sois pas affrayé de la division des langues. Les langues sont à une certaine distance les unes des autres ; c'est pourquoi l'Esprit-Saint est apparu sous forme de langues divisées : « Des langues comme de feu « se divisèrent et se reposèrent sur chacun « d'eux ». Les langues sont distantes les unes des autres ; mais cette distance des langues les unes par rapport aux autres, n'est pas le schisme. Dans la division des langues ne redoute pas de rencontrer la désunion, sache que dans la colombe se trouve l'unité.

4. Ainsi donc, ainsi fallait-il que se montrât l'Esprit-Saint en venant sur le Seigneur ; car par là chacun doit comprendre que s'il a reçu l'Esprit-Saint il doit être simple comme

[1] Gen. VIII, 6-9. — [2] Philipp. II, 21. — [3] Act. II, 1-4.

[1] Act. VII, 51, 59. — [2] Luc, XXIII, 34.

la colombe, avoir avec ses frères cette paix désirable dont le baiser des colombes est le symbole. Les corbeaux donnent aussi leur baiser, mais en eux se trouve une fausse paix; dans les colombes est la véritable. Il ne faut donc pas écouter comme des colombes tous ceux qui disent : Que la paix soit avec vous. Comment alors distinguer les baisers des corbeaux d'avec les baisers des colombes? Les corbeaux donnent leur baiser et déchirent en même temps; par nature, les colombes sont innocentes de pareils procédés; où il y a déchirements, les baisers ne sont pas le signe d'une paix véritable ; ceux-là ont la véritable paix qui n'ont pas déchiré l'Eglise. Les corbeaux se repaissent de chairs mortes, ce que ne fait pas la colombe ; elle se nourrit des fruits de la terre, sa nourriture est innocente, ce qui est, mes frères, véritablement à admirer dans la colombe. Il est des oiseaux très-petits qui se nourrissent néanmoins de mouches; rien de pareil chez la colombe, car elle ne se nourrit pas de chairs mortes. Ceux qui ont déchiré l'Eglise cherchent à se nourrir avec des morts. Dieu est puissant, prions-le que ceux-là revivent qui sont dévorés par eux et ne le sentent pas. Plusieurs le reconnaissent parce qu'ils revivent, et tous les jours nous nous félicitons en Jésus-Christ de leur retour. Pour vous, soyez simples de manière à être aussi fervents, et que votre ferveur se montre dans vos paroles : ne gardez pas le silence, parlez avec feu, embrasez ceux qui sont froids.

5. Qu'ajouter, mes frères? Qui ne voit ce que les Donatistes refusent de voir? En cela rien d'étonnant. En effet, ceux qui ne veulent pas revenir sont comme le corbeau envoyé hors de l'arche. Qui ne voit ce qu'ils refusent de voir ? Mais ils sont ingrats envers le Saint-Esprit. La colombe est descendue sur le Seigneur, et sur le Seigneur baptisé; elle est aussi apparue au même endroit, cette sainte et véritable Trinité qui pour nous est un seul Dieu. Car le Seigneur sortit de l'eau, ainsi que nous le dit l'Evangile, « voilà que « les cieux furent ouverts, et il vit le Saint-« Esprit descendre et demeurer sur lui en « forme de colombe, et aussitôt cette voix se « fit entendre : Vous êtes mon Fils bien-aimé, « en qui je me suis complu [1] ». Là paraît manifestement la sainte Trinité, le Père dans la voix, le Fils dans l'homme, l'Esprit dans la colombe. Dans cette Trinité au nom de laquelle les Apôtres ont été envoyés, apercevons ce qu'il est surprenant que les Donatistes n'y aperçoivent pas. Car il est sûr qu'ils ne l'y voient pas et qu'ils ferment leurs yeux à ce qui leur frappe le visage. Où donc les Apôtres ont-ils été envoyés, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, par Celui de qui il a été dit: « C'est Celui-là qui baptise ? » Celui qui se réservait le pouvoir de baptiser le leur a dit.

6. Voilà ce que Jean a vu en lui, voilà ce qu'il ne connaissait pas et ce qu'il a appris à connaître. Certes, il le connaissait comme Fils de Dieu, comme Seigneur et comme Christ. Il n'ignorait même pas qu'il dût baptiser dans l'eau et le Saint-Esprit; il le savait. Mais qu'il dût se réserver le pouvoir du baptême et ne le transmettre à aucun de ses ministres, voilà ce qu'il a appris par la colombe. En effet, ce pouvoir que le Christ a gardé pour lui seul et qu'il n'a transmis à aucun de ses ministres, bien qu'il ait daigné baptiser par leur ministère, ce pouvoir maintient l'unité de l'Eglise. Cette unité est symbolisée par la colombe dont il est dit : « Une est ma « colombe, elle est une pour sa mère [1] ». Comme je l'ai déjà dit, en effet, mes frères, si le Seigneur avait transmis à ses ministres le pouvoir de baptiser, autant il y aurait de ministres, autant il y aurait de baptêmes, et l'unité du baptême serait détruite.

7. Faites-y attention, mes frères : avant que Notre-Seigneur Jésus-Christ vînt pour être baptisé (car c'est après son baptême que la colombe est descendue et a appris à Jean une particularité, quand il lui fut dit : « Celui sur « qui tu verras le Saint-Esprit descendre et « demeurer en forme de colombe; c'est Celui-« là qui baptise dans le Saint-Esprit) » ; avant ce moment, Jean savait que Jésus-Christ baptisait dans le Saint-Esprit. Mais que le pouvoir de baptiser il ne dût le donner à personne, bien qu'il dût en confier à d'autres le ministère, voilà ce qu'il a appris alors. Comment prouver que Jean savait déjà que le Seigneur baptiserait dans le Saint-Esprit? Comment le prouver de manière à faire bien comprendre que, d'après l'enseignement de la colombe, le Précurseur a su que le Sauveur baptiserait dans le Saint-Esprit, sans toutefois abandonner à personne ce pouvoir? Encore une

[1] Matth. III, 16, 17.

[1] Cant. VI, 8.

fois, comment le prouver? Le voici. Le Sauveur était déjà baptisé quand la colombe est descendue sur lui ; mais avant qu'il vînt pour recevoir le baptême de Jean dans le Jourdain, nous l'avons dit, le Précurseur le connaissait comme il le marque par ces paroles : « Vous « venez à moi pour être baptisé, c'est moi qui « dois être baptisé par vous ». Voici donc qu'il connaissait le Seigneur, il connaissait le Fils de Dieu. Comment prouvons-nous qu'il le connaissait comme devant baptiser dans le Saint-Esprit? Avant que Jésus-Christ vînt au fleuve, plusieurs accouraient auprès de Jean « pour être baptisés et il leur dit : « Pour moi « je vous baptise dans l'eau ; mais Celui qui « vient après moi est plus grand que moi, je « ne suis pas digne de délier les cordons de « ses souliers ; c'est Lui qui vous baptisera « dans le Saint-Esprit et le feu [1] ». Il savait donc déjà cela : par conséquent, qu'est-ce que la colombe lui a fait connaître, afin que plus tard nous ne le reconnaissions pas comme un menteur (ce que Dieu nous garde de penser) ? C'est évidemment cette particularité, savoir, que la sainteté du baptême serait attribuée à Jésus-Christ seul, quoique beaucoup de ministres justes ou injustes, dussent le conférer. En effet, au moment où la colombe descendait sur lui, on entendit une voix qui disait : « C'est Celui-là qui baptise « dans le Saint-Esprit ». Que Pierre baptise, c'est Celui-là qui baptise; que Paul baptise, c'est Celui-là qui baptise ; que Judas baptise, c'est Celui-là qui baptise.

8. Car si la sainteté du baptême est en proportion des mérites de ceux qui le confèrent, il y aura autant de baptêmes que de sortes de mérites, et chacun croira en avoir reçu un meilleur, d'autant meilleur, que le ministre en paraîtra plus méritant. Les saints eux-mêmes, comprenez bien ceci, mes frères, les gens de bien appartiennent à la colombe, les citoyens de la sainte Jérusalem, les gens de bien qui font partie de l'Eglise, ceux dont l'Apôtre dit : « Le Seigneur connaîtra ceux « qui sont à lui [2] », ont reçu des grâces différentes, tous n'ont pas les mêmes mérites; il en est qui sont plus saints et meilleurs que d'autres. Comment donc, par exemple, si l'un est baptisé par un ministre juste et saint, l'autre par un ministre inférieur en mérites auprès de Dieu, inférieur en élévation, en continence, en sainteté de vie, comment tous deux cependant reçoivent ils une même et pareille grâce, une grâce égale en l'un et en l'autre, sinon parce que « c'est Celui-là qui baptise ?» Comment donc, selon que le ministre du baptême est bon ou meilleur, l'un ne reçoit-il pas une chose bonne et l'autre une chose meilleure ? Et quoique de deux ministres l'un est bon et l'autre meilleur, comment se fait-il qu'on reçoive un baptême unique et égal qui ne soit ni meilleur venant de l'un, ni de moindre valeur venant de l'autre? De même en est-il lorsque le baptême est donné par un méchant, que l'Eglise ne connaît point comme tel, ou qu'elle tolère; car on n'y connaît pas les méchants, ou bien on les y tolère : c'est de la paille ; on la tolère donc jusqu'au moment où enfin l'aire sera purgée. Ce que donne un pareil homme est de même nature : il n'est pas de moindre valeur en raison des moindres mérites du ministre; c'est partout et toujours un baptême égal et pareil; car « c'est Celui-là qui baptise ».

9. Voyons donc, mes bien-aimés, ce que ne veulent pas voir les Donatistes ; (non pas ce qu'ils ne pourraient voir, mais ce qu'ils auraient mal de voir), comme si c'était impénétrable pour eux. Où les disciples ont-ils été envoyés pour baptiser comme ministres au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit? Où les a-t-on envoyés ? « Allez », leur dit Jésus-Christ, « baptisez les nations ». Vous savez, mes frères, comment est venu cet héritage : « Demande-moi, et je te donnerai les « nations pour héritage, et pour possession « toute l'étendue de la terre [1] ». Vous savez comment la loi est sortie de Sion et la parole du Seigneur de Jérusalem [2]. C'est à Jérusalem, en effet, que les Apôtres ont entendu ces paroles : « Allez baptiser les nations au nom « du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit [3] ». Nous sommes devenus attentifs lorsque nous avons entendu ces paroles : « Allez baptiser « les nations au nom du Père et du Fils et du « Saint-Esprit ». C'est un seul Dieu ; il n'est pas dit : Aux noms du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; mais : « Au nom du Père et du Fils et du « Saint-Esprit ». Dès lors qu'il n'y a qu'un seul nom, il n'y a qu'un seul Dieu. Ainsi l'Apôtre Paul explique-t-il le passage où il est parlé de la race d'Abraham : « En ta descendance « seront bénies toutes les nations; Dieu ne lui

[1] Matth. III, 14, 11. — [2] II Tim. II, 19.

[1] Ps. II, 8. — [2] Isa. II, 3. — [3] Matth. XXVIII, 19.

« dit pas : En tes descendances, comme s'il « s'agissait de plusieurs ; mais, voulant parler « d'un seul : En ta descendance, qui est le « Christ[1] ». Comme donc il n'est pas dit en cet endroit : En vos descendances, et qu'en conséquence l'Apôtre a voulu t'apprendre qu'il n'y a qu'un seul Christ ; de même, lorsqu'il est dit ici : « au nom », non pas, aux noms, absolument dans le même sens qu'il a été dit ailleurs : « en ta descendance », et non, en tes descendances, c'est la preuve qu'il n'y a qu'un seul Dieu, Père, Fils et Saint Esprit.

10. Mais, disent les disciples au Seigneur, voici que nous savons au nom de qui nous devons baptiser, vous nous avez faits vos ministres et vous nous avez dit : « Allez baptiser au nom du Père, et du Fils, et du Saint-« Esprit ». Mais où irons-nous ? Où ? Vous ne l'avez pas entendu ? Dans mon héritage. Vous me demandez : Où irons-nous ? Dans la propriété que j'ai achetée de mon sang. Où donc ? Dans les nations. Je pensais qu'il aurait dit : Allez, baptisez les Africains au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Grâces à Dieu, le Sauveur a tranché la question, la colombe a fait entendre ses enseignements ; grâces à Dieu, les Apôtres ont été envoyés vers les nations ; c'est vers les nations, c'est vers toutes les langues. Ainsi l'a marqué le Saint-Esprit en se montrant sous l'apparence de plusieurs langues et d'une seule colombe. D'un côté, les langues signifient la division ; de l'autre, la colombe indique l'union. Les langues des nations se sont mises d'accord ensemble : seule la langue des Africains serait en discordance avec les autres ? Y a-t-il rien de plus évident, mes frères ? Dans la colombe l'unité, dans les différentes langues des nations l'accord. Car l'orgueil a mis le désaccord dans les langues, et d'une seule en a fait plusieurs. En effet, après le déluge l'orgueil porta les hommes à se fortifier en quelque sorte contre Dieu ; et comme s'il y avait un lieu où il ne pût atteindre, comme si l'orgueil pouvait trouver un abri contre lui, ils élevèrent une tour, pour ainsi dire avec l'intention d'échapper au déluge s'il venait à recommencer. Ils avaient entendu dire, et ils s'en souvenaient, que toute iniquité avait été détruite par le déluge ; ne voulant pas s'abstenir de l'iniquité, ils cherchaient dans la hauteur d'une tour un abri contre le déluge. C'est pourquoi ils construisirent une tour élevée. Dieu vit leur orgueil et leur envoya un esprit d'erreur, afin qu'ils ne s'entendissent plus ; c'est ainsi que l'orgueil devint la cause de la division des langues[1]. Si l'orgueil a été le principe de la division des langues, l'humilité du Christ les a réunies. Ce que cette tour avait dispersé, l'Eglise le recueille. D'une langue il s'en est fait plusieurs : ne t'en étonne pas : c'est le résultat de l'orgueil. De plusieurs langues il s'en est fait une seule : n'en sois pas surpris, c'est le fruit de la charité. Car, bien que dans les diverses langues on ne s'exprime pas de la même manière, le même Dieu est invoqué au fond du cœur, la même paix est gardée par tous. Mes bien-aimés, le Saint-Esprit pouvait-il mieux se manifester comme signe d'unité que sous la forme d'une colombe, afin que l'on pût dire de l'Eglise établie dans la paix : « Une est ma « colombe ? » L'humilité pouvait-elle être symbolisée plus parfaitement que par un oiseau simple et gémissant ? Un oiseau aussi orgueilleux, aussi fat de lui-même que le corbeau, était incapable de nous en donner l'idée.

11. Peut-être diront-ils : Il y a une colombe, elle est unique ; donc en dehors de cette unique colombe il ne peut y avoir de baptême. Si c'est chez toi que se trouve la colombe, ou si tu es toi-même cette colombe, quand je viens à toi, donne-moi donc ce que je n'ai pas. Vous le savez, mes frères, voilà leur langage ; vous y reconnaîtrez bientôt le cri du corbeau, et non la voix de la colombe. Que votre charité y soit un peu attentive. Prenez garde, ils sont rusés, défiez-vous ; recevez les paroles de ces contradicteurs pour les rejeter aussitôt, et non pour leur donner accès en vos âmes et les laisser passer jusqu'à votre cœur. Imitez Notre-Seigneur, quand ses bourreaux lui offrirent un breuvage amer, « il le goûta et refusa d'en « boire[2] ». Ainsi doit-il en être de vous : écoutez leurs paroles et rejetez-les aussitôt. En effet, que disent-ils ? Ainsi donc, ô Eglise catholique, c'est toi qui es la colombe, c'est à toi qu'il a été dit : « Une est ma colombe, « elle est une pour sa mère ». Oui, c'est à toi que ces paroles s'adressent. — Attends, ne m'interroge pas. Commence par prouver que c'est à moi que s'appliquent ces paroles. Si c'est à

[1] Gen. xxii, 18 ; Galat. iii, 16.

[1] Gen. xi, 1-9. — [2] Matth. xxvii, 34.

moi qu'elles s'appliquent, je veux le savoir tout de suite. — Oui, c'est à toi. — Je réponds : C'est à moi. Cette réponse que ma bouche seule a prononcée est aussi, je n'en doute pas, sortie de vos cœurs, et tous ensemble nous avons dit : Ces paroles s'appliquent à l'Eglise catholique : « Une est ma colombe, elle est une pour « sa mère ». Ils ajoutent : Hors de la colombe, il n'y a pas de baptême ; pour moi, j'ai été baptisé hors de la colombe, donc je n'ai pas le baptême : si je n'ai pas le baptême, pourquoi ne me le donnes-tu pas quand je viens à toi ?

12. A mon tour je les interroge. En attendant, ne nous inquiétons pas de savoir à qui il a été dit : « Une est ma colombe, elle est une « pour sa mère ». Car il s'agit de savoir si c'est à moi ou à toi que s'applique ce passage ; mais laissons pour le moment cette question de côté. Je demande donc ceci : La colombe est-elle simple, innocente, sans fiel, pacifique dans ses baisers ? Ses ongles font-ils jamais des blessures ? Les avares, les hommes de rapine, les trompeurs, les ivrognes, les libertins appartiennent-ils à son corps, sont-ils du nombre de ses membres ? Evidemment non. En effet, mes frères, qui oserait le soutenir ? Je veux me borner ; je ne parle que des ravisseurs du bien d'autrui. Ils peuvent bien être membres d'un oiseau de proie ; mais de la colombe, jamais. Les milans, les éperviers, les corbeaux vivent de rapines. Les colombes ne ravissent rien et ne déchirent pas : les hommes de rapines ne sont donc pas membres de la colombe. Donatistes, n'y a-t-il jamais eu parmi vous, ne fût-ce qu'un seul ravisseur du bien d'autrui ? Comment et pourquoi le baptême donné par l'épervier, et non par la colombe, ne doit-il pas être remplacé par un autre ? Pourquoi chez vous ne baptise-t-on pas après les ravisseurs du bien d'autrui, après les adultères, les ivrognes, les avares qui comptent dans vos rangs ? Tous ceux-là sont-ils membres de la colombe ? Vous déshonorez votre colombe, au point de lui donner des membres de vautour. Eh quoi ! mes frères, que disons-nous ? Dans l'Eglise catholique il y a des bons et des méchants ; parmi eux, il n'y a que des méchants. Peut-être est-ce par animosité que j'en parle ? nous en donnerons plus tard la preuve. Eux-mêmes en conviennent, il y a parmi eux des bons et des méchants ; car s'ils disent que parmi eux il n'y a que des bons, que leurs partisans les croient sur parole, et j'y souscris. Qu'ils disent : Il n'y a dans nos rangs que des hommes saints, justes, chastes, sobres ; il n'y a ni adultères, ni usuriers, ni trompeurs, ni parjures, ni ivrognes, qu'ils le disent ; leurs paroles ne sont rien pour moi : il me suffit de mettre la main sur leurs cœurs. Vous aussi vous les connaissez ; leurs partisans les connaissent ; et vous membres de l'Eglise catholique, votre conduite n'est un mystère ni pour vous, ni pour eux : ne leur adressons aucun reproche : qu'ils n'examinent même pas leur conscience. Nous l'avouons, il y a dans l'Eglise des bons et des méchants, mais comme dans une aire il y a du grain et de la paille. Quelquefois celui qui est baptisé par le grain n'est que de la paille, et celui qui est baptisé par la paille est du grain. Autrement, si le baptême était bon par cela même qu'il viendrait du grain, ou mauvais parce qu'il viendrait de la paille, il serait faux de dire : « C'est Celui-là qui baptise ». Si au contraire il est vrai de dire : « C'est Celui-là qui bap- « tise », le baptême est bon, même quand il vient de la paille ; le méchant baptise tout aussi bien que la colombe, non pas que le méchant soit la colombe, ou qu'il soit un de ses membres ; on ne peut le dire, non plus, ni parmi les catholiques, ni parmi les Donatistes, si tant est qu'ils prétendent que leur Eglise est la colombe. Qu'entendons-nous par là, mes frères ? C'est chose manifeste et connue de tous, et quand même ils n'en voudraient pas convenir, la preuve en est là : quand, chez eux, des méchants confèrent le baptême, on ne le réitère pas ; et lorsque parmi nous des méchants baptisent, on ne rebaptise pas non plus après eux. La colombe ne baptise pas après les corbeaux, pourquoi le corbeau prétendrait-il baptiser après la colombe ?

13. Que votre charité soit attentive. Au baptême de Notre-Seigneur, une colombe, c'est-à-dire le Saint-Esprit en forme de colombe, descendit et demeura sur le Christ ; en conséquence la colombe a révélé à Jean qu'un certain pouvoir réservé relativement au baptême se trouvait en Notre-Seigneur. Mais pourquoi une colombe ? et que pouvait-elle signifier ? C'est que, selon que je l'ai déjà dit, par ce pouvoir réservé se trouvait assurée la paix de l'Eglise. Il peut donc se faire que quelqu'un reçoive le baptême en dehors de la colombe ; mais qu'alors ce baptême lui

serve, c'est impossible. Que votre charité soit attentive et comprenne bien ce que je dis ; car par le moyen de cette ruse nos adversaires trompent souvent ceux de nos frères qui sont indolents et tièdes. Soyons plus simples et plus fervents. Ai-je, disent-ils, reçu le baptême ou ne l'ai-je pas reçu ? Je réponds : Tu l'as reçu. Si je l'ai reçu, il n'y a aucun motif de me le donner ; j'ai lieu d'être tranquille, tu en conviens toi-même ; pour ma part, j'affirme avoir reçu le baptême, et toi, tu le reconnais formellement. Notre mutuel accord fait ma sécurité. Alors, que me promets-tu ? Pourquoi veux-tu me faire catholique, quand tu n'as rien de plus à me donner, quand d'après ton aveu j'ai déjà reçu ce que tu prétends avoir ? Pour moi, quand je dis : Viens à moi, je soutiens que tu n'as pas ce que tu avoues être en ma possession ; pourquoi donc me dis-tu : Viens à moi ?

14. La colombe nous le fait savoir. Car, de dessus la tête du Seigneur où elle se trouve placée, elle répond en disant : Tu as le baptême, mais la charité qui me fait gémir, tu ne l'as pas. Qu'est-ce que cela veut dire, répond le donatiste ? J'ai le baptême et je n'ai pas la charité ? Ne te récrie pas ; montre-moi comment peut avoir la charité celui qui divise l'unité. Moi, j'ai le baptême. Oui, sans doute ; mais ce baptême sans la charité ne te sert de rien, parce que sans la charité tu n'es rien. Non pas que, même dans celui qui n'est rien, le baptême soit rien ; car ce baptême est quelque chose, et même quelque chose de grand, à cause de celui dont il a été dit : « C'est celui-là « qui baptise ». Mais ne vas pas supposer que cette chose si grande puisse avoir quelque utilité pour toi, si tu n'es pas dans l'unité ; car la colombe est descendue sur Jésus-Christ baptisé, comme pour dire : Si tu as le baptême, sois dans la colombe, de peur que ce que tu as ne te serve de rien. Viens donc, leur disons-nous, viens à la colombe, non pour commencer à avoir ce que tu n'avais pas, mais afin que ce que tu avais commence à te servir, car ayant le baptême en dehors de la colombe, tu l'avais pour ta perte ; quand tu l'auras au dedans d'elle, il commencera à te servir pour ton salut.

15. Non-seulement le baptême ne te servait de rien, il était même nuisible pour toi. Car les choses saintes elles-mêmes peuvent nuire. Chez les bons elles contribuent à leur salut ; chez les mauvais, elles sont le principe de leur jugement. Il est sûr, mes frères, que nous savons ce que nous recevons ; et certainement ce que nous recevons est saint ; et personne ne prétend que cet aliment ne l'est pas. Que dit l'Apôtre ? « Celui qui mange et « boit indignement, mange et boit son juge- « ment [1] ». Il ne dit pas que ce soit une chose mauvaise ; mais il soutient que le méchant, en la recevant mal, reçoit pour son jugement la bonne chose qu'il reçoit. Cette bouchée donnée à Judas par le Seigneur [2] était-elle mauvaise ? A Dieu ne plaise. Le médecin n'aurait pas donné le poison, le médecin a donné le salut ; mais en le recevant indignement, Judas l'a reçu pour sa perte parce qu'il ne l'a pas reçu dans la paix. Ainsi en est-il de celui qu'on baptise. J'ai, dis-tu, le baptême. Tu l'as, je l'avoue, fais bien attention à ce que tu as. De cela même résultera ta condamnation. Pourquoi ? Parce que tu as le bien de la colombe en dehors de la colombe. Si tu l'avais dans la colombe, par cela même que tu l'aurais, tu serais en sûreté. Suppose que tu es soldat : tu portes la marque de ton chef ; tu pourras combattre en toute sûreté ; mais si tu la portes en dehors, non-seulement elle ne te servira de rien pour le combat, mais elle te fera punir comme déserteur. Viens donc, viens et ne dis pas : j'ai le baptême et il me suffit ; viens, la colombe t'appelle, elle t'appelle par ses gémissements. Mes frères, je vous le dis, appelez-les par vos gémissements, non par des querelles ; appelez-les par vos prières, par vos invitations, par vos jeûnes ; qu'ils comprennent que c'est votre charité pour eux qui vous fait trouver la séparation douloureuse. Je n'en doute pas, mes frères, s'ils voient votre douleur, elle les couvrira de confusion et les ramènera à la vie. Viens donc, viens, ne crains pas de venir ; crains plutôt si tu ne viens pas, je dirai même : en ce cas, ne crains pas, mais verse des larmes. Viens, si tu m'écoutes tu ressentiras une grande joie ; à la vérité tu ne laisseras pas de gémir au milieu des tribulations de ce pèlerinage ; mais l'espérance te remplira de joie. Viens où est la colombe, à laquelle il a été dit : « Une est ma colombe, « elle est une pour sa mère ». Tu aperçois une seule colombe sur la tête du Christ ; mais ne vois-tu pas que les langues sont répandues

[1] I Cor. XI, 29. — [2] Jean, XIII, 26.

par tout l'univers? Le même Esprit qui s'est manifesté par la colombe, s'est aussi manifesté par les langues. Si l'Esprit qui s'est montré dans la colombe est celui-là même qui s'est montré dans les langues, le Saint-Esprit a été donné à l'univers. Tu t'en es séparé pour crier avec le corbeau, au lieu de gémir avec la colombe. Viens donc.

16. Mais peut-être es-tu dans l'inquiétude et dis-tu : Baptisé en dehors de la colombe, je crains que le baptême que j'ai ainsi reçu me rende coupable. Tu as déjà commencé à apprendre de quoi il faut gémir. Tu dis vrai : en effet, tu es coupable, non pas d'avoir reçu le baptême, mais de l'avoir reçu en dehors de la colombe ; garde donc ce que tu as reçu, et répare la faute de l'avoir reçu en dehors. Tu as reçu le bien de la colombe en dehors de la colombe ; voilà deux choses : tu as reçu, et tu as reçu en dehors de la colombe. Que tu aies reçu, je n'y vois que du bien ; que tu aies reçu en dehors de la colombe, je te blâme. Garde donc ce que tu as reçu, on n'y changera rien, on le reconnaîtra : c'est la marque de mon roi ; je ne la profanerai pas, je changerai le déserteur, sans changer la marque.

17. Ne te glorifie pas de ton baptême, parce que je dis que c'est un vrai baptême. Oui, je le dis, c'est un vrai baptême. L'Eglise catholique le dit comme moi : C'est un vrai baptême. La colombe le considère, elle le reconnaît ; elle gémit parce que tu l'as en dehors d'elle ; elle y voit quelque chose à avouer, quelque chose à corriger. C'est bien le baptême. Viens. Tu te glorifies de ce qu'il est un vrai baptême, et tu refuses de venir? Qu'en est-il des méchants qui n'appartiennent pas à la colombe? La colombe te dit : Les méchants parmi lesquels je gémis, et qui ne sont pas du nombre de mes membres, et parmi lesquels il est nécessaire que je gémisse, n'ont-ils pas ce que tu te glorifies d'avoir? Plusieurs ivrognes n'ont-ils pas le baptême? Le baptême n'a-t-il pas été reçu par nombre de gens avares, par beaucoup de gens idolâtres et, ce qui est pire, qui le sont en secret? Les païens ne vont-ils pas ou n'allaient-ils pas publiquement adorer les idoles? Maintenant les chrétiens vont secrètement à la recherche des sorciers, ils consultent secrètement les devins. Et pourtant, tous ces gens-là ont reçu le baptême, mais la colombe gémit de se trouver au milieu de ces corbeaux. Pourquoi donc te réjouir de ce que tu as? Ce que tu as, le méchant l'a aussi. Aie l'humilité, la charité, la paix ; reçois le bien qui te manque, afin que celui que tu possèdes te serve à quelque chose.

18. Car ce que tu as, Simon le magicien l'a eu aussi. Témoin le livre des Actes des Apôtres, ce livre canonique qui doit se lire chaque année dans l'Eglise. Dans les solennités qu'elle célèbre annuellement, après avoir fait mémoire de la passion du Seigneur, vous savez qu'elle fait la lecture de ce livre : on y trouve le récit de la conversion de l'Apôtre, qui de persécuteur est devenu prédicateur [1] ; et aussi l'histoire de la descente du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte sous forme de feu partagé en diverses langues [2]. Là nous lisons que plusieurs habitants de Samarie reçurent la foi par la prédication de Philippe : ce Philippe était l'apôtre ou le diacre ; car nous lisons encore qu'on ordonna sept diacres, au nombre desquels se trouvait un nommé Philippe [3]. Les Samaritains crurent donc à cette prédication de Philippe, et Samarie commença à se remplir de fidèles. Alors s'y trouvait ce Simon le magicien qui, par ses artifices magiques, avait trompé le peuple au point de se faire passer pour la vertu de Dieu. Cependant cet homme, frappé des prodiges opérés par Philippe, crut aussi à son tour ; mais la suite fit bien voir de quelle nature était sa foi. Néanmoins il fut aussi baptisé comme les autres. Les Apôtres qui étaient à Jérusalem apprirent ce qui se passait à Samarie, ils y envoyèrent Pierre et Jean. Ceux-ci y trouvèrent un grand nombre de baptisés, mais ils n'y rencontrèrent personne qui eût reçu le Saint-Esprit, comme il descendait alors sur les fidèles et leur faisait parler différentes langues pour marquer la diversité des nations qui devaient être appelées à la foi. Les Apôtres leur imposèrent donc les mains en priant pour eux, et ils reçurent le Saint-Esprit. Ce Simon n'était pas une colombe dans l'Eglise, ce n'était qu'un corbeau ; car il recherchait ses intérêts, au lieu de rechercher ceux de Jésus-Christ [4] ; dans le christianisme il préférait donc à la justice le pouvoir de faire des miracles. Voyant que les Apôtres donnaient le Saint-Esprit par l'imposition des mains (non qu'ils le donnassent par eux-mêmes, mais parce que leurs prières l'obtenaient de Dieu), il leur dit : « Combien voulez-vous d'argent,

[1] Act. IX, 1-30.— [2] Id. II, 1-4.— [3] Id. VI, 3-6.— [4] Philipp. II, 21.

« afin que par l'imposition de mes mains « l'Esprit-Saint soit donné ? » Et Pierre lui répondit : « Que ton argent demeure avec toi « pour ta perte, parce que tu as cru que le don « de Dieu pouvait s'acquérir par de l'argent ». A qui Pierre disait-il : « Que ton argent de« meure avec toi pour ta perte? » A un homme baptisé; car Simon avait reçu le baptême, mais il n'était pas uni aux entrailles de la colombe. Ecoute; voici la preuve qu'il n'y était pas uni, fais attention aux paroles de Pierre ; il continue ainsi : « Tu n'as pas de part à cette « foi, car je vois que tu es plein d'un fiel « amer [1] ». La colombe n'a pas de fiel, Simon en avait; aussi était-il séparé des entrailles de la colombe. A quoi lui servait son baptême? Ne te glorifie donc pas du tien, comme s'il suffisait pour ton salut de l'avoir reçu ; cesse de te mettre en colère, dépose ton fiel, viens à la colombe. Alors te sera utile ce qui ne te servait de rien, ce qui était même nuisible pour toi, parce que tu l'avais reçu en dehors de la colombe.

19. Ne dis point : Je ne viendrai point parce que j'ai été baptisé en dehors de la colombe. Commence à avoir la charité, commence à porter le fruit de ce que tu as reçu ; que l'on trouve ce fruit en toi, et la colombe s'introduira au dedans. C'est ce que l'on trouve dans l'Ecriture. L'arche avait été construite avec du bois incorruptible [2]. Ce bois incorruptible n'est autre que les saints, que les fideles qui appartiennent au Christ. De même, en effet, que les pierres vives dont le temple était construit étaient la figure des fidèles, ainsi le bois incorruptible de l'arche représente les hommes qui persévèrent dans la foi. Dans l'arche il y avait donc des bois incorruptibles : cette arche, c'est l'Eglise ; la colombe y donne le baptême, car l'arche était portée sur les eaux, et ses bois incorruptibles y ont été plongés. Nous trouvons que d'autres bois étrangers à l'arche y ont été aussi submergés: c'étaient les arbres plantés sur toute la surface de la terre : c'était, néanmoins, partout la même eau, et non une eau différente; car elle était venue soit du ciel, soit des abîmes des fontaines. C'est dans la même eau que furent plongés et les bois incorruptibles dont l'arche était composée, et les bois qui n'étaient pas entrés dans sa construction. La colombe fut envoyée; d'abord elle ne trouve pas où se poser; elle revient à l'arche, car tout était rempli d'eau ; elle aima mieux revenir que d'être baptisée de nouveau. Le corbeau fut envoyé avant la disparition des eaux : après avoir été se rebaptiser, il ne voulut plus revenir, et il périt dans ces eaux. Que Dieu nous préserve d'une pareille fin. Aussi bien, pourquoi ne revint-il pas? C'est que les eaux l'en empêchèrent. Pour la colombe, ne trouvant où se poser, quoique l'eau lui criât de toutes parts : Viens, viens, plonge-toi ici, de même que ces hérétiques te crient : Viens, viens, ici on donne le baptême; la colombe, ne trouvant pas où se reposer, revint à l'arche. Et Noé l'envoya de nouveau, de même que l'arche vous envoie pour parler à ces égarés : après cela, que fit la colombe? Parce que les bois étrangers au corps de l'arche avaient été plongés dans l'eau, elle rapporta vers l'arche un rameau d'olivier. Ce rameau portait des feuilles et du fruit [1]. Ne te contente pas de parler, de porter des feuilles, porte aussi des fruits : tu reviendras à l'arche, tu n'y reviendras pas de toi-même, mais la colombe t'y rappellera. Gémissez en dehors, afin que ceux qui s'y trouvent soient rappelés au dedans.

20. Car si nous cherchons à savoir ce qu'était ce fruit de l'olivier, nous l'apprendrons. Le fruit de l'olivier représente la charité. Comment le prouvons-nous? De même que l'huile ne peut être maintenue au-dessous d'aucun liquide, qu'elle se fraie un passage et remonte à leur surface, ainsi la charité ne peut être retenue prisonnière en des régions inférieures; elle tend de toute nécessité à monter vers le ciel. C'est pourquoi l'Apôtre dit d'elle : « Il est encore une voie « plus élevée qu'il me faut vous montrer ». Nous avons dit que l'huile s'élève toujours au dessus; or, pour ne pas appliquer à autre chose qu'à la charité ces paroles de l'Apôtre : « Il est encore une voie plus élevée « qu'il me faut vous montrer », écoutons ce qui suit : « Quand je parlerais le langage « des hommes et des anges, si je n'ai pas la « charité, je suis devenu comme un airain son« nant et une cymbale retentissante [2] ». Va maintenant, Donat, et crie : Je suis éloquent! Va maintenant, et crie : Je suis docte! Combien éloquent? Combien docte? Aurais-tu parlé le langage des anges ? Et quand même tu l'aurais parlé, si tu n'as pas la charité, je

[1] Act. VIII, 5-23. — [2] Gen. VI, 14.

[1] Gen. VIII, 6-11. — [2] [illegible] XIII, 1.

n'entendrais qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. Je veux quelque chose de plus solide, je veux trouver du fruit dans les feuilles : que les paroles ne soient pas seules, qu'elles portent l'olive, qu'elles reviennent à l'arche.

21. Mais, diras-tu, j'ai le sacrement. Tu dis vrai. Ce sacrement est divin ; tu as le baptême, et je l'avoue. Mais que dit le même Apôtre? « Quand même je connaîtrais tous les mys« tères, quand je posséderais le don de prophé« tie et que j'aurais la foi jusqu'à transporter « les montagnes ». Il parlait ainsi pour t'empêcher de dire : Je crois, cela me suffit. Mais que dit Jacques ? « Les démons aussi croient, « et ils tremblent [1] ». Grande chose que la foi ! mais chose inutile sans la charité. Les démons aussi confessaient le Christ : c'était de leur part avec foi en lui, mais ils ne l'aimaient pas, quand ils disaient : « Qu'y a-t-il « entre vous et nous [2] ? » Ils avaient la foi, mais ils n'avaient pas la charité : c'est pourquoi ils étaient des démons. Ne te glorifie pas d'avoir la foi; car il serait encore possible de te comparer aux démons. Ne dis pas au Christ : « Qu'y a-t-il entre vous et moi ? » L'unité du Christ te parle, elle te dit : Viens à moi, sache où est la paix, rentre dans les entrailles de la colombe. Tu as été baptisé en dehors d'elle, porte du fruit et tu reviendras à l'arche.

22. Mais, diras-tu, pourquoi nous chercher, puisque nous sommes des méchants? Voilà précisément pourquoi nous vous cherchons, c'est que vous êtes méchants ; car si vous n'étiez pas méchants, nous vous aurions trouvés et nous ne vous chercherions pas. Celui qui est bon est déjà trouvé ; celui qui est méchant, on le cherche encore; c'est pourquoi nous vous cherchons. Revenez à l'arche. Mais j'ai le baptême. « Quand même je saurais « tous les mystères, quand j'aurais le don de « prophétie, et une foi jusqu'à transporter les « montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne « suis rien ». Que je voie du fruit en toi, que j'y voie l'olive, et bientôt tu seras dans l'arche.

23. Mais que dis-tu ? Voilà que nous endurons beaucoup d'épreuves. Si seulement vous souffriez pour le Christ, et non pour les honneurs. Mes frères, écoutez ce qui suit : ils se vantent parfois de faire de grandes aumônes, de souffrir de mauvais traitements ; mais c'est pour Donat, ce n'est point pour le Christ. Remarque pourquoi tu souffres : si c'est pour Donat, tu souffres pour un orgueilleux, tu n'es pas dans la colombe dès là que tu souffres pour Donat. Il n'était pas l'ami de l'Epoux ; car s'il avait été l'ami de l'Epoux, il aurait recherché la gloire de l'Epoux au lieu de rechercher la sienne propre [1]. L'ami de l'Epoux ne dit-il pas : « C'est celui-là qui bap« tise ? » Il n'était pas l'ami de l'Epoux celui pour qui tu souffres. Tu n'as pas la robe nuptiale, et si tu viens au festin on te mettra dehors [2]. Que dis-je? c'est parce que tu as été mis dehors que tu es misérable; reviens donc enfin et cesse de te glorifier. Ecoute ce que dit l'Apôtre : « Quand même j'aurais distribué « tout mon bien aux pauvres et livré mon « corps aux flammes, si je n'ai pas la charité ». Voilà ce que tu n'as pas. « Quand j'aurais livré « mon corps aux flammes », même pour le nom du Christ, comme il en est plusieurs qui le font par orgueil, et non par charité, Paul ajoute : « Quand j'aurais livré mon corps aux « flammes, si je n'ai pas la charité, il ne me « sert de rien [3] ». Ceux-là l'ont fait par charité, qui au temps de la persécution ont souffert le martyre ; ils ont agi par charité ; mais les Donatistes le font par sentiment d'orgueil et de superbe; car, le persécuteur venant à manquer, ils se jettent d'eux-mêmes dans les précipices. Viens donc, afin d'avoir la charité. Mais nous avons des martyrs. Quels martyrs? Ils ne sont point de la colombe ; aussi sont-ils tombés du haut de la pierre, quand ils ont voulu s'envoler.

24. Tout donc, vous le voyez, tout crie contre eux, toutes les pages divines, toutes les prophéties, tout l'Evangile, toutes les épîtres des Apôtres, tous les gémissements de la colombe, et cependant ils ne s'éveillent pas encore, ils ne sortent pas de leur sommeil. Pour nous, si nous sommes la colombe, gémissons, supportons-les, espérons ; la miséricorde de Dieu viendra pour échauffer du feu du Saint-Esprit votre simplicité ; et alors ils viendront. Il ne faut pas désespérer; priez, prêchez, aimez, Dieu est tout-puissant. Déjà ils ont commencé à reconnaître leur audace ; plusieurs l'ont reconnue; plusieurs en ont rougi ; le Christ viendra, et d'autres encore le reconnaîtront. Qu'au moins, mes frères, il ne reste parmi eux que la paille ; que tous les

[1] Jacques, II, 19. — [2] Marc, I, 24.

[1] Jean, III, 29. — [2] Matth. XXII, 11-13. — [3] I Cor. XIII, 2, 3.

grains soient recueillis ; que tout ce qui chez eux porte du fruit revienne à l'arche, porté par la colombe.

25. Ainsi mis en défaut sur tous les points, ne trouvant plus rien à dire, que nous objectent-ils ? Ils nous ont pris nos maisons de campagne; ils nous ont enlevé nos propriétés; ils exhibent des testaments. Voici, disent-ils, la preuve que Gaïus Seïus a donné un fonds de terre à l'Eglise, à la tête de laquelle se trouvait Faustinus. De quelle Eglise Faustinus était-il évêque ? C'est l'Eglise à laquelle présidait Faustinus; Faustinus était à la tête non pas d'une Eglise, mais d'un parti. La colombe seule est l'Eglise. Pourquoi crier ? Nous n'avons pas dévoré ces maisons de campagne : que la colombe les possède, que l'on sache qu'elle est la colombe et qu'elle les possède. Car, vous le savez, mes frères, ces maisons de campagne n'appartiennent pas à Augustin ; si vous l'ignorez, vous supposez que mon bonheur est de les posséder ; mais Dieu ne l'ignore pas, il sait ce que j'en pense, ce que je souffre à leur endroit; il connaît avec quels gémissements, en raison de ce qu'il a daigné me confier des biens de la colombe. En tout cas, voilà ces biens. En vertu de quels droits les revendiques-tu ? Est-ce en vertu du droit divin ou du droit humain ? Qu'ils répondent, le droit divin, nous l'avons dans les Ecritures; le droit humain, dans les lois des empereurs. Ce que chacun possède, de quel droit le possède-t-il ? Car, de droit divin, la terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur [1]. Dieu a fait les hommes, les pauvres et les riches, d'un même limon ; pauvres et riches ne sont-ils pas supportés par la même terre ? C'est donc de droit humain que l'on dit : Ce bien est à moi, cette maison m'appartient, cet esclave est ma propriété. Si c'est de droit humain, c'est du droit des empereurs. Pourquoi ? Parce que Dieu s'est servi des empereurs et des princes du siècle, pour faire entre les hommes le partage de leurs droits. Voulez-vous que nous lisions les lois des empereurs et que nous tranchions par elles la question de possession de ces biens ? Si vous prétendez posséder de droit humain, récitons les lois des empereurs. Voyons si elles ont voulu accorder aux hérétiques le droit de posséder. Mais, disent-ils, que me fait l'empereur ? Cependant, c'est par son droit que vous possédez quelque portion de terre. Ou bien, fais disparaître le droit des empereurs, et alors qui osera dire : Ce bien est à moi, ou bien cette maison et cet esclave m'appartiennent ? Que si pour les avoir il leur a fallu admettre le droit des empereurs, voulez-vous que nous récitions leurs lois pour vous donner le contentement d'y voir que si vous avez un seul jardin vous ne le devez qu'à la mansuétude de la colombe, et parce qu'elle vous permet de le conserver ? En effet, nous lisons des lois manifestes des empereurs, où ils défendent à ceux qui usurpent le nom de chrétiens sans appartenir à la communion de l'Eglise catholique et qui ne veulent pas adorer en paix l'auteur de la paix, de rien oser posséder au nom de l'Eglise.

26. Mais, objectent-ils toujours, qu'y a-t-il entre nous et l'empereur ? Je le leur ai déjà dit : Il s'agit de droit humain. Or, l'Apôtre a voulu que l'on obéît aux princes ; il ordonne de les honorer, et il a dit : « Révérez le prince [1] ». Ne dis donc pas : Qu'y a-t-il entre nous et le prince ? En ce cas, qu'y a-t-il entre toi et le droit de posséder ? C'est par le droit des princes que l'on possède. Tu dis : Qu'y a-t-il entre nous et le prince ? Ne parle donc plus de tes possessions, puisque tu as renoncé au droit humain sur lequel elles sont fondées. Mais, reprennent-ils, je me fonde sur le droit divin. En ce cas, relisons l'Evangile, voyons jusqu'où s'étend l'Eglise catholique, l'Eglise du Christ sur lequel est descendue la colombe et dont elle nous a appris « que c'est Celui-là « qui baptise ». Lorsque l'Ecriture dit : « Une « est la colombe, elle est une pour sa mère » ; pourquoi avez-vous déchiré la colombe ? Je dis mieux, pourquoi avez-vous déchiré vos entrailles ? Car, après que vous vous êtes déchirés, la colombe demeure intacte. Puis donc, mes frères, qu'ils n'ont plus rien à dire, moi je leur dis ce qu'ils ont à faire. Qu'ils viennent à l'Eglise catholique, et ils posséderont avec nous, non-seulement la terre, mais encore celui qui a créé le ciel et la terre.

[1] Ps. XXIII, 1.

[1] I Pierre, II, 17.

SEPTIÈME TRAITÉ.

DEPUIS L'ENDROIT OU IL EST ÉCRIT : « ET MOI JE L'AI VU, ET J'AI RENDU TÉMOIGNAGE QU'IL EST « FILS DE DIEU », JUSQU'A : « EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DIS, VOUS VERREZ LE CIEL « OUVERT ET LES ANGES MONTER ET DESCENDRE SUR LE FILS DE L'HOMME ». (Chap. I, 34-51.)

LES TÉMOINS DU CHRIST.

La colombe a fait connaître à Jean l'unité du baptême et l'union des cœurs dans le Christ par la charité qui vivifie les œuvres et même la foi, et les rend dignes du ciel; aussi cet Apôtre en a-t-il rendu témoignage et affirmé que Jésus est « l'Agneau « de Dieu qui efface les péchés du monde ». A ces paroles du Précurseur, les deux disciples, qui étaient là, s'approchèrent du Christ vers la dixième heure pour lui adresser une question, et trouvèrent en lui l'auteur et le docteur de la loi que nous devons accomplir dans le sentiment de la charité, avec le secours et la grâce de notre maître. Pierre vint ensuite, qui reçut de Jésus le privilége de figurer l'Eglise, cette pierre sur laquelle seule peut reposer solidement l'édifice de notre sanctification. Puis, Nathanaël lui succéda, homme docte et digne, à cause de sa droiture, d'être sinon choisi comme apôtre, du moins guéri par le céleste médecin. A la première parole du Christ, il reconnut effectivement en lui le Fils de Dieu à cause de sa miséricorde pour les pécheurs; il crut donc, mais sa foi devait s'accroître encore à la vue des vertus et des travaux des Apôtres.

1. Je veux d'abord me réjouir avec vous de votre grand nombre, et de ce que vous êtes venus ici avec un empressement qui dépasse toutes nos espérances. C'est là ce qui nous réjouit et nous console dans tous les travaux et les périls de cette vie, votre amour pour Dieu, la piété de votre zèle, la fermeté de votre espérance et votre ferveur. Vous avez entendu à la lecture du psaume que le pauvre et l'indigent crient vers Dieu en cette vie [1]. Cette voix, vous l'avez entendu dire souvent, et vous ne devez pas en avoir perdu le souvenir, cette voix, ce n'est pas la voix d'un seul homme, et pourtant elle est la voix d'un seul ; elle n'est pas la voix d'un seul à cause de la multitude des fidèles, grains nombreux mêlés à la paille où ils gémissent, et répandus par tout l'univers; elle est la voix d'un seul parce que tous sont les membres du Christ et forment ainsi un seul corps. Ce peuple indigent et pauvre ne sait tirer ses joies de ce monde : ses douleurs comme ses joies sont au dedans de lui ; elles se trouvent où celui-là seul porte ses regards, qui écoute les gémissements et couronne les espérances. Les joies du siècle ne sont que vanité. Cette joie, on l'attend avec une fiévreuse impatience, et quand elle est venue on ne peut la retenir. Ainsi ce jour, qui est un jour de joie pour les débauchés de cette ville, ne sera plus demain, et eux-mêmes ne seront plus demain ce qu'ils sont aujourd'hui. Ainsi, tout passe, tout s'envole, tout s'évanouit comme la fumée, et malheur à ceux qui y attachent leurs affections. Car toute âme suit ce qu'elle aime. Toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de la chair est comme la fleur des champs ; l'herbe a séché et la fleur est tombée, mais la parole du Seigneur demeure éternellement [1]. Voici ce qu'il te faut aimer, si tu veux demeurer toujours ; mais, vas-tu me dire : Comment puis-je saisir le Verbe de Dieu ? Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous [2].

2. C'est pourquoi, mes bien-aimés, que le rôle de notre indigence et de notre pauvreté soit de pleurer ceux qui sont riches à leurs yeux. Car leur joie ressemble à celle des frénétiques. Un frénétique se réjouit de sa folie, il en rit ; mais celui qui jouit de son bon sens, pleure sur le sort de cet infortuné. Ainsi devons-nous faire, mes bien-aimés, si nous avons reçu le remède descendu du ciel; car, tous aussi nous étions des frénétiques ; mais nous avons été guéris, car nous cessons d'aimer ce que nous aimions alors ; gémissons devant Dieu sur le malheur de ceux qui sont encore fous. Aussi bien il est assez puissant pour les guérir à leur tour. Pour cela, il est besoin qu'ils se regardent et qu'ils se déplaisent. Ils veulent voir, et ils ne savent pas se voir eux-mêmes. S'ils veulent jeter un

[1] Ps. LXXIII, 21.

[1] Isa. XL, 6-8. — [2] Jean, I, 14.

linstant les yeux sur eux-mêmes, ils verront es sujets qu'ils ont de rougir. Jusqu'à ce qu'ils le fassent, nous avons d'autres soucis, d'autres soins réclament notre attention ; mieux vaut notre douleur que leur joie. Pour ce qui regarde le nombre de nos frères, il me semble difficile que les divertissements de cette journée nous en aient ravi quelques-uns ; mais en ce qui regarde nos sœurs, c'est pour nous le sujet d'une grande tristesse et d'une profonde douleur, de voir qu'elles n'ont pas été plus empressées à venir à l'église. Car, à défaut de la crainte de Dieu, le sentiment de la pudeur aurait dû les éloigner du tumulte de la rue. Que celui qui voit tout, jette les yeux sur elles, et que sa miséricorde vienne les guérir toutes. Pour nous qui sommes assemblés ici, nourrissons-nous au festin de Dieu, et que sa parole fasse notre joie. Il nous a invités à entendre son Evangile, il est lui-même notre nourriture ; il n'y en a pas de plus douce, à condition, néanmoins, que le palais de notre cœur puisse en apprécier la saveur.

3. J'ai sujet de le croire, votre charité n'a pas oublié qu'on lui fait une lecture suivie et convenable de l'Evangile. Vous vous souvenez sans doute de ce que nous avons déjà dit, principalement en dernier lieu, de Jean et de la colombe. Au sujet de Jean, nous avons dit ce qu'il avait appris de nouveau par le ministère de la colombe relativement au Sauveur, bien qu'il le connût déjà. Avec l'assistance du Saint-Esprit, nous nous sommes aperçus que Jean connaissait le Seigneur ; mais que le Seigneur dût baptiser de manière à ne communiquer à personne le pouvoir du baptême, voilà ce que Jean a appris par la colombe lorsqu'il lui a été dit : « Celui sur lequel « tu verras descendre et demeurer le Saint-« Esprit en forme de colombe, c'est celui-là « qui baptise dans l'Esprit-Saint [1] ». Qu'est-ce à dire : « C'est celui-là ? » C'est-à-dire nul autre, quoique par un autre. Mais pourquoi Jean l'a-t-il appris par la colombe ? J'en ai donné plusieurs raisons qu'il m'est impossible de vous rappeler en totalité ; d'ailleurs, pas n'est besoin d'y revenir. La principale de toutes était le motif de la paix. En effet, les bois qui n'avaient pas servi à la construction de l'arche avaient été comme les autres plongés dans l'eau, et parce que la colombe avait trouvé du fruit sur leurs branches, elle en avait rapporté dans l'arche. Vous vous souvenez, en effet, que Noé avait envoyé la colombe hors de l'arche, et que cette arche, portée sur les eaux du déluge, en était baignée, mais non submergée. Ayant donc été envoyée au dehors, la colombe rapporta un rameau d'olivier; mais le rameau n'avait pas seulement des feuilles, il avait aussi du fruit [1]. De là nous avons conclu que ce qu'il faut désirer à nos frères baptisés hors de l'Eglise, c'est de porter du fruit, la colombe ne les laissera pas dehors, elle les ramènera dans l'arche. Ce fruit est tout entier dans la charité, sans laquelle l'homme n'est rien, quoi qu'il ait d'ailleurs. Et nous avons rappelé et cité ces paroles formelles de l'Apôtre à ce sujet : « Quand « même je parlerais le langage des anges et « des hommes, si je n'ai pas la charité, je suis « devenu comme un airain sonnant et une « cymbale retentissante. Quand j'aurais la « science de toutes choses, quand même je « connaîtrais tous les mystères, quand j'au-« rais surabondamment le don de prophétie, « quand j'aurais la perfection de la foi », (qu'entend-il par cette perfection de la foi ?) « c'est-à-dire jusqu'à transporter les monta-« gnes, quand même j'aurais distribué tous « mes biens aux pauvres, quand j'aurais livré « mon corps aux flammes, si je n'ai pas la « charité, cela ne me servira de rien [2] ». Or, ceux qui détruisent l'unité ne peuvent en aucune manière prétendre avoir la charite. Voilà ce que nous avons dit ; voyons la suite.

4. Jean a rendu témoignage parce qu'il a vu. Quel témoignage a-t-il rendu ? « Que ce-« lui-là est le Fils de Dieu ». Il fallait donc que celui-là baptisât qui est le Fils unique de Dieu par nature, et non par adoption. Les fils adoptifs sont les ministres du Fils unique. Le Fils unique a le pouvoir, les fils adoptifs ont le ministère. Quoique le baptême soit vraiment conféré par un ministre qui n'est pas du nombre des fils adoptifs, à cause de sa mauvaise vie et de sa mauvaise conduite, quel sujet de consolation avons-nous ? « C'est « celui-là qui baptise ».

5. « Le lendemain Jean était encore là, et « deux de ses disciples avec lui, et, regardant « Jésus qui marchait, il dit : Voici l'Agneau de « Dieu ». Il est sûr que cet Agneau est unique de ce nom; bien que ses disciples aient aussi

[1] Jean, v, 33.

[1] Gen. VIII, 8-11. — [2] I Cor. XIII, 1, 3.

été appelés de ce nom : « Voici que je vous « envoie comme des agneaux au milieu des « loups [1] ». Il a été dit qu'ils étaient la lumière : « Vous êtes la lumière du monde [2] ». Jésus-Christ était aussi la lumière, mais d'une manière bien différente, puisqu'il a été dit de lui : « Il était la lumière véritable qui éclaire « tout homme venant en ce monde [3] ». Pareillement il est l'Agneau, mais cet Agneau est unique ; il est le seul qui n'ait pas de tache, le seul qui n'ait pas de péché : en lui nulle souillure n'a été effacée, parce qu'il n'en portait aucune. Eh quoi ! parce que Jean disait du Sauveur : « Voici l'Agneau de Dieu », n'était-il pas lui-même un agneau ? N'était-il pas sain ? N'était-il pas l'ami de l'Epoux ? A Jésus-Christ seul pouvaient s'appliquer réellement ces paroles : « Voici l'Agneau de Dieu », parce que les hommes n'ont pu être rachetés que par le sang de cet Agneau unique.

6. Mes frères, si nous reconnaissons que le prix de notre rançon c'est le sang de l'Agneau, de quel nom appeler ceux qui célèbrent aujourd'hui la fête du sang de je ne sais quelle femme ? Qu'ils sont inconséquents ! Un pendant, à ce qu'ils disent, a été arraché de l'oreille de cette femme, le sang a coulé ; l'or a été mis sur un plateau ou une balance, le sang dont il était imprégné a donné à l'or plus de poids. Si le sang d'une femme a été capable de faire incliner le plateau de la balance où se trouvait l'or, quel poids a dû ajouter au monde le sang de l'Agneau qui a créé le monde ? Je ne sais quel esprit apaisé par ce sang ajoutait ainsi au poids de l'or. Car les esprits impurs connaissaient l'avénement futur de Jésus-Christ ; ils l'avaient appris des anges et des Prophètes, ils ne doutaient pas qu'il ne dût venir. S'ils en avaient douté, se seraient-ils écrié : « Qu'y a-t-il entre vous « et nous ? Etes-vous venu nous perdre avant « le temps ? Nous savons qui vous êtes, le « Saint de Dieu [4] ». Ils savaient qu'il devait venir ; mais ils ignoraient le temps de sa venue. Mais qu'avez-vous entendu dire au Psalmiste touchant Jérusalem ? « Parce que « ses pierres ont plu à vos serviteurs, et que « sa poussière les a émus, vous vous lèverez, « Seigneur, et vous aurez pitié de Sion, puis« que le temps est venu d'en avoir pitié [5] ». Quand fut venu le temps où Dieu devait en prendre pitié, l'avénement de l'Agneau eut lieu. Quel était cet Agneau que redoutent les loups ? Quel était cet Agneau qui en mourant a tué le lion ? Il a été dit du démon qu'il est un lion tournant et rugissant, cherchant une proie [1]. Ce lion a été vaincu par le sang de l'agneau. Voilà à quels spectacles assistent les chrétiens. Spectacles d'autant plus excellents que dans les autres les yeux de la chair ne voient que vanité, et qu'ici la vérité s'étale aux regards de notre cœur. Ne pensez pas, mes frères, que Dieu nous ait privés de spectacles ; car s'il n'y en a pas pour nous, pourquoi êtes-vous ici aujourd'hui ? Ce que nous vous avons dit, vous en avez la preuve, vous avez acclamé nos paroles. L'auriez-vous fait si vous n'aviez rien vu ? Non, évidemment. C'est un grand spectacle donné par tout l'univers que celui du lion vaincu par le sang de l'Agneau, que celui des membres du Christ arrachés de la mâchoire du lion et réunis au corps du Christ. Aussi, par je ne sais quelle imitation de la vérité, un esprit mauvais a voulu que son image fût achetée par le sang ; car il savait qu'un jour un sang précieux rachèterait le genre humain. C'est ainsi que les esprits malins se procurent comme une ombre d'honneur afin de tromper ceux qui suivent le Christ. C'est au point que ceux-là même qui séduisent les autres par des sortiléges, des enchantements et toutes les machinations de l'ennemi, y mêlent le nom du Christ ; car, ne pouvant plus séduire les chrétiens jusqu'à leur présenter le poison tout pur, ils y ajoutent un peu de miel. Ainsi l'amertume du breuvage disparaît à la faveur de ce qu'ils y mêlent de doux, et les chrétiens le boivent pour leur perte. J'ai connu autrefois un prêtre de Castor qui avait coutume de dire : Castor aussi est chrétien. Pourquoi cela, mes frères ? C'est que les chrétiens ne peuvent être séduits par d'autres moyens.

7. Ne cherchez donc le Christ que là où il a voulu vous être annoncé ; et comme il a voulu être prêché, gardez-le et inscrivez-le dans votre cœur. Il est le mur qui doit vous préserver contre tous les assauts et toutes les embûches de l'ennemi. Ne craignez rien ; car cet ennemi ne peut pas même vous tenter qu'il n'en ait reçu la permission ; il est constant aussi qu'il ne peut rien faire qu'il n'en ait reçu l'ordre ou la permission. Il agit par

[1] Matth. x, 16. — [2] Id. v, 14. — [3] Jean, I, 9. — [4] Marc, I, 24. — [5] Ps. CI, 15, 14.

[1] I Pierre, v, 8.

commandement, quand il est envoyé comme un ange mauvais par la puissance qui le domine. Il agit par permission, quand il demande et obtient quelque chose. L'un et l'autre n'ont lieu que pour l'épreuve des justes et la punition des méchants. Que crains-tu donc? Marche dans le Seigneur ton Dieu, et sois tranquille. Ce qu'il ne veut pas que tu souffres, tu ne le souffriras pas; et s'il permet que tu souffres, ce sera de sa part la correction d'un père, et non la condamnation d'un juge. Il veut nous préparer à l'héritage éternel, et nous refusons d'être corrigés! Mes frères, à un enfant qui refuserait de recevoir un soufflet ou des coups de verge de la main de son père n'aurions-nous pas le droit de dire qu'il est un orgueilleux et qu'il n'offre plus aucune ressource, puisqu'il méconnaît l'intérêt que lui porte son père? Cependant, pourquoi un père forme-t-il son fils, puisqu'il est un homme comme lui? Pour l'empêcher de dissiper les biens temporels qu'il lui a acquis, qu'il a amassés pour lui, qu'il ne veut pas lui voir perdre et qu'il lui abandonne parce qu'il ne peut lui-même les posséder toujours. Il n'élève pas un fils qui doive posséder ses biens conjointement avec lui, mais un fils qui les possédera après lui. Mes frères, si un père élève avec ce soin un fils destiné à n'être que son successeur, et si ce fils ainsi élevé ne doit lui-même posséder ces biens que transitoirement, comme les possède celui qui le dirige, comment voudrions-nous n'être pas formés par notre Père dont nous ne devons pas être les successeurs, mais les associés, avec qui nous demeurerons à jamais dans un héritage qui ne passe pas, qui ne finit pas, qui n'a à craindre ni les orages ni les tempêtes? Cet héritage n'est autre que lui-même, et il est notre père. C'est lui que nous posséderons, et nous ne voudrions pas recevoir de lui des leçons? Supportons donc les enseignements d'un père. Quand la tête nous fait mal, ne recourons ni aux enchantements, ni aux sortiléges, ni aux vains remèdes. Mes frères, comment pourrai-je ne pas gémir à votre sujet? Tous les jours je vois pareilles choses, et qu'y faire? N'aurais-je donc pas encore réussi à persuader à des chrétiens qu'ils doivent mettre toutes leurs espérances dans le Christ? Si quelqu'un est mort après avoir fait usage de ces remèdes (et de fait combien sont morts avec ces remèdes, et combien n'ont pas laissé de vivre sans y avoir recouru), de quel front son âme est-elle allée vers Dieu? Le signe du Christ a été effacé en lui, et sur lui a été tracé le signe du diable. Peut-être dira-t-il: Je n'ai point perdu le signe du Christ. Tu as donc porté en même temps le signe du Christ et le signe du diable? Le Christ ne veut pas de partage; il veut posséder tout entier ce qu'il a acheté. Il l'a acheté assez cher pour le posséder seul, tu lui donnes pour copartageant le diable auquel tu t'es vendu par le péché. Malheur à ceux qui ont le cœur double[1], qui font dans leur cœur une part à Dieu et une part au diable. Dieu, irrité de voir qu'une part y est faite au diable, s'en éloignera, et le diable le possédera tout entier. Aussi n'est-ce pas sans raison que l'Apôtre a dit: « Ne donnez pas de place « au diable[2] ». Connaissons donc l'Agneau, mes frères, connaissons le prix de notre rachat.

8. « Jean était là, et deux de ses disciples « avec lui ». Voilà avec Jean deux de ses disciples. Jean était un si sincère ami de l'Epoux, qu'il ne cherchait pas sa propre gloire mais qu'il rendait témoignage à la vérité. A-t-il prétendu voir ses disciples demeurer avec lui et ne pas suivre le Seigneur? Au contraire il leur montre lui-même celui qu'ils doivent suivre: ils le regardaient comme l'Agneau; mais il leur disait: Pourquoi me considérer comme tel? Je ne suis pas l'Agneau, « Voici l'agneau de Dieu », le même dont il avait dit plus haut encore: « Voici l'Agneau de « Dieu ». A quoi nous sert l'Agneau de Dieu? « Voici celui qui efface le péché du monde ». L'ayant entendu, les deux disciples qui étaient avec Jean suivirent Jésus-Christ.

9. Voyons la suite: « Voici l'Agneau de « Dieu ». C'est Jean qui parle. « Les deux « disciples l'ayant entendu parler ainsi, sui- « virent Jesus. Jésus s'étant tourné, et les « voyant qui le suivaient, leur dit: Que cher- « chez-vous? Ceux-ci lui dirent: Rabbi, c'est- « à-dire Maître, où demeurez-vous? » Ils ne le suivirent pas comme s'ils devaient rester désormais attachés à sa personne; la circonstance où ils s'attachèrent à lui est connue; c'est lorsqu'il leur fit quitter leur barque. En effet, l'un de ces deux disciples était André, ainsi que vous l'avez entendu tout à l'heure. Or, André était frère de Pierre, et nous savons

[1] Eccli. II, 14. — [2] Ephés. IV, 27.

par l'Evangile que le Seigneur fit quitter leur barque à Pierre et à André, en leur disant : « Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs « d'hommes [1] ». Et de ce moment ils s'attachèrent à lui et ne le quittèrent plus. De ce que les deux disciples le suivent alors, il ne résulte pas qu'ils le suivirent pour ne plus le quitter ; mais ils voulurent voir où il demeurait et faire ce qui est écrit : « Que ton pied « use le seuil de sa porte, lève-toi souvent pour « aller le voir et t'instruire de ses préceptes [2] ». Il leur montra où ils demeuraient, ils vinrent et passèrent ce jour-là à causer avec lui. Quel bienheureux jour ils passèrent ! Quelle bienheureuse nuit ! Qui nous dira ce qu'ils ont entendu de la bouche du Sauveur ? Bâtissons, nous aussi, dans notre cœur, et faisons-lui une maison où il vienne nous instruire et s'entretenir avec nous.

10. « Que cherchez-vous ? Ils lui dirent : « Rabbi, c'est-à-dire Maître, où demeurez-vous? « Il leur dit : Venez et voyez. Et ils vinrent et « ils virent où il demeurait, et passèrent avec « lui ce jour-là. C'était environ la dixième « heure ». Pensons-nous que l'Evangéliste n'avait aucun motif de nous dire quelle heure il était ? Est-il possible qu'il n'ait rien voulu nous faire remarquer ? qu'il n'ait pas voulu nous exciter à découvrir quelque chose ? Il était dix heures. Ce nombre dix signifie la loi, parce que la loi a été donnée en dix préceptes. Or, le temps était venu où la loi serait accomplie par la charité ; car les Juifs ne pouvaient l'accomplir par la crainte. Ce qui fait dire à Notre-Seigneur : « Je ne suis pas « venu détruire la loi, mais l'accomplir [3] ». C'est donc avec raison que, sur la parole de l'ami de l'Epoux, ses disciples se mirent à la suite du Christ à la dixième heure, et qu'au même moment le Sauveur fut appelé par eux : « Rabbi », c'est-à-dire Maître. Si le Seigneur s'entendit appeler : « Rabbi », à la dixième heure, et si le nombre dix marque la loi, le Maître de la loi n'est autre que celui qui a donné la loi. Que personne ne dise : Autre est celui qui a donné la loi, autre est celui qui l'enseigne. Celui-là l'enseigne qui l'a donnée. Il est à la fois le Maître et le docteur de la loi. Ses paroles sont empreintes de miséricorde ; aussi enseigne-t-il miséricordieusement la loi, ainsi qu'il est dit de la Sagesse : « Elle porte la loi et la miséricorde sur sa « langue [1] ». Ne crains donc pas de ne pouvoir accomplir la loi ; aie recours à la miséricorde. Si c'est trop pour toi d'accomplir la loi, utilise ce contrat, le titre est la prière que t'a donnée et qu'a composée pour toi ce jurisconsulte céleste.

11. Ceux qui ont un procès et qui veulent adresser à ce sujet une supplique à l'empereur, cherchent quelque légiste habile qui rédige leur requête; car ils ont peur, s'ils demandent autrement qu'il ne faut, non-seulement de ne pas obtenir ce qu'ils demandent, mais même de se voir punis au lieu d'être favorisés. Les Apôtres voulaient adresser une supplique à l'Empereur-Dieu, et ne savaient comment s'y prendre pour arriver jusqu'à lui : c'est pourquoi ils dirent au Sauveur : « Seigneur, enseignez-nous à prier », c'est-à-dire, notre jurisconsulte, notre conseiller, ou plutôt, notre assesseur, composez-nous notre prière. Et, par une formule puisée au livre de la jurisprudence céleste, le Seigneur leur apprit à prier, et dans cette formule même il mit une condition : « Remettez-nous « nos dettes comme nous remettons à nos dé-« biteurs [2] ». Si tu ne demandes pas selon la loi, tu deviens criminel. Devenu criminel, crains-tu le Juge ? Offre le sacrifice de l'humilité, offre le sacrifice de la miséricorde, dis en tes prières : Remettez-moi, comme je remets. Mais si tu le dis, fais-le. Que feras-tu, en effet ? Où iras-tu, si tes prières sont des mensonges ? Comme on dit au barreau, non-seulement tu seras privé du bénéfice de ton rescrit, mais ce rescrit lui même tu ne l'obtiendras pas. C'est une maxime de droit : quand un homme a menti dans sa requête, la grâce qu'il a obtenue devient nulle. Ceci a lieu parmi les hommes, car l'homme a pu être trompé, l'empereur a pu être induit en erreur quand tu lui as présenté ta requête; tu as dit ce que tu as voulu, et celui à qui tu l'as dit ignore si tu as dit la vérité. Aussi laisse-t-il à ton adversaire le soin de prouver ton mensonge, afin que si tu en es convaincu devant le juge, tu sois privé du bénéfice de ce rescrit que tu as porté devant lui ; car il n'a pu s'empêcher de t'accorder la grâce que tu sollicitais, vu qu'il ignorait si tu disais vrai ou non. Mais Dieu, qui sait si tu dis la vérité ou un mensonge, n'agit pas seulement de manière à rendre ta requête nulle à son tribu-

[1] Matth. IV, 19. — [2] Eccli. VI, 36, 37. — [3] Matth. V, 17.

[1] Prov. XXXI, 26. — [2] Luc, XI, 1-4.

nal : il l'empêche même d'y arriver, parce que tu as osé mentir à la vérité.

12. Que feras-tu ? dis-le-moi. Accomplir de tout point la loi, en sorte que tu n'y manques en rien, c'est difficile. La faute est donc certaine ; refuseras-tu d'user du remède ? Voyez, mes frères, quel remède Dieu a préparé contre les maladies de l'âme. Lequel donc ? Lorsque tu as mal à la tête, nous te louons si tu y mets l'Evangile au lieu de l'envelopper de linges. L'infirmité des hommes est si grande, ceux qui recourent aux bandages sont tellement à plaindre, que nous sommes forcés de nous réjouir quand nous voyons un homme couché dans un lit, en proie à la fièvre et aux douleurs, ne mettre sa confiance que dans le livre des Evangiles et le placer sur sa tête, non pas que l'Evangile soit destiné à pareil usage, mais parce qu'il est préféré aux bandages. Dès lors qu'on le met sur sa tête pour en calmer la douleur, pourquoi ne point le placer sur son cœur pour le guérir de ses péchés ? Qu'on le fasse donc. Qu'on fasse quoi ? Qu'on l'applique sur son cœur, afin que ce cœur soit guéri. Il est bon, oui il est bon que tu n'aies d'autre souci de ta santé que de la demander à Dieu. S'il sait qu'elle te sera utile, il te l'accordera ; et s'il ne te la donne pas, c'est qu'il prévoit qu'elle ne te serait pas profitable. Combien demeurent dans leur lit sans commettre de péchés, qui se portant bien se laisseraient aller à toute sorte de crimes ? A combien de gens la santé est nuisible ? Le brigand qui se jette à la gorge d'un homme pour le tuer n'aurait-il pas plus d'avantages à être malade ? Celui qui se lève de nuit pour miner un mur étranger, n'aurait-il pas plus d'avantages à être tourmenté de la fièvre ? Malade, il resterait innocent ; en santé, c'est un scélérat. Dieu sait ce qui nous convient. Faisons seulement en sorte que notre cœur soit libre de tout péché, et s'il nous arrive d'être éprouvés en notre corps, prions Dieu. L'apôtre Paul lui a demandé d'éloigner de lui l'aiguillon de la chair, et il ne l'a pas voulu. Paul s'est-il troublé ? s'est-il laissé aller à la tristesse ? s'est-il plaint d'être abandonné ? Au contraire, il s'est d'autant moins dit abandonné, que ce dont il demandait l'éloignement lui demeurait pour la guérison de sa faiblesse. Il l'a reconnu à cette parole du médecin : « Ma « grâce te suffit ; car la vertu se perfectionne « dans l'infirmité[1] ». Pourquoi Dieu ne veut-il pas te guérir ? C'est qu'il est encore avantageux pour toi d'être éprouvé. Comment pourrais-tu savoir jusqu'à quel point est pourri ce que retranche le médecin, quand il plonge son instrument dans une plaie ? Ne sait-il pas comment et jusqu'où il doit le faire ? Les hurlements du malade opéré éloignent-ils la main de l'habile opérateur ? L'un crie, l'autre coupe. Est-il cruel pour ne pas entendre les cris ? Ou plutôt ne se montre-t-il pas miséricordieux en poursuivant le mal jusqu'à sa racine, afin de guérir plus sûrement le malade ? Je vous ai dit ceci, mes frères, pour que personne ne cherche du secours ailleurs qu'en Dieu, quand il arrive que le Seigneur nous châtie. Prenez garde de périr, prenez garde de vous éloigner de l'Agneau et d'être dévoré par le lion.

13. Nous avons dit pourquoi à la dixième heure. Voyons la suite : « André, frère de « Simon Pierre, était un de ceux qui avaient en- « tendu Jean et avaient suivi Jésus. Il rencon- « tra Simon son frère et lui dit : Nous avons « trouvé le Messie, c'est-à-dire le Christ ». Messie, en hébreu, c'est comme Christ, en grec, et oint, en latin. De son onction lui vient le nom de Christ. Chrisma, en grec, veut dire onction, donc le Christ veut dire : oint. Onction unique, onction particulière et à laquelle participent tous les chrétiens et lui aussi, mais plus excellemment que tous. Voici comment en parle le Psalmiste, écoute-le : « C'est pour- « quoi, ô Dieu, votre Dieu vous a oint d'une « onction de joie par-dessus tous ceux qui la « partageront avec vous[2] ». Les copartageants, ce sont les saints ; mais il est, lui, tout particulièrement le Saint des saints ; il a reçu une onction qui est propre à lui seul ; il est le Christ d'une manière unique.

14. « Et André l'amena à Jésus. Jésus « l'ayant regardé lui dit : Tu es Simon, fils de « Jean, tu t'appelleras Céphas, c'est-à-dire « Pierre ». Ce n'est pas chose étonnante que le Sauveur ait dit à Pierre de qui il était fils. Qu'y a-t-il de grand pour le Sauveur ? Il connaissait le nom de tous les saints qu'il s'était prédestinés avant la constitution du monde, et tu es surpris qu'il ait dit à un homme : Tu es le fils d'un tel, et tu t'appelleras de tel nom ? Le merveilleux en cela, c'est qu'il ait changé son nom et qu'il l'ait appelé

[1] II Cor. XII, 8. 9. — [2] Ps. XLIV, 8.

Pierre ; car ce nom de Pierre est emprunté à celui de la pierre ; or, cette pierre, c'est l'Eglise. Ainsi le nom de Pierre préfigurait l'Eglise. Qui est-ce qui bâtit avec assurance, sinon celui qui bâtit sur la pierre ? En effet, que dit le Seigneur ? « Celui qui écoute mes « paroles et les met en pratique, je le comparerai à un homme prudent qui bâtit sur la « pierre » (il ne cède pas aux tentations) : « la « pluie est tombée, les fleuves sont venus, les « vents ont soufflé et se sont jetés sur cette mai- « son, et elle n'est pas tombée ; car elle était « fondée sur la pierre. Celui qui écoute mes « paroles et ne les met pas en pratique » (ici que chacun de vous tremble et se mette sur ses gardes), « je le comparerai à un insensé « qui a bâti sa maison sur le sable : la pluie « est tombée, les fleuves sont venus, les vents « ont soufflé et se sont jetés sur cette maison, et « elle est tombée, et il s'en est fait une grande « ruine [1] ». A quoi sert d'entrer dans l'Eglise, si l'on veut bâtir sur le sable ? En écoutant la parole sans la mettre en pratique, on bâtit, c'est vrai, mais on bâtit sur le sable. Si l'on n'écoute rien, on ne bâtit rien ; si l'on écoute, on bâtit. Mais il faut savoir que quiconque écoute et agit bâtit sur la pierre, celui qui écoute et n'agit pas bâtit sur le sable. Il y a donc deux sortes d'hommes qui bâtissent, les uns bâtissent sur le sable, les autres bâtissent sur la pierre. Que dire de ceux qui n'écoutent pas ? Peuvent-ils se croire en sûreté ? Le Sauveur dit-il qu'ils n'ont rien à craindre parce qu'ils ne bâtissent pas ? Ils sont sans abri, exposés aux vents, aux fleuves, et lorsque la tourmente arrive, elle les enlève eux-mêmes avant que de renverser les maisons. Il n'y a donc de sécurité qu'à bâtir et à bâtir sur la pierre. Si tu veux écouter sans rien faire, tu bâtis, mais tu prépares une ruine. Lorsque la tentation surviendra, elle renversera ta maison et t'engloutira sous ses décombres. Si tu n'écoutes pas, tu es sans abri, et c'est toi que la tentation emportera tout d'abord. Ecoute donc et agis, voilà l'unique remède. Combien peut-être qui, pour avoir écouté sans agir, ont été emportés par le torrent de la solennité de ce jour ! Ils ont écouté et n'ont rien fait, le fleuve, c'est-à-dire l'anniversaire de cette solennité est venu ; le torrent s'est rempli ; il passera et se desséchera ensuite ; mais malheur à celui qu'il aura emporté ! Que votre charité ne l'ignore pas : à moins d'écouter et d'agir, on ne bâtit pas sur la pierre, et l'on n'a rien de commun avec ce nom si grand que le Seigneur a mis si bien en relief. Par là il a voulu fixer ton attention ; car si dès le premier abord Pierre avait porté ce nom, tu ne saisirais pas aussi bien le mystère de la pierre, et tu supposerais que s'il portait ce nom, c'était par un effet du hasard, et non par une disposition spéciale de la Providence. C'est pourquoi Dieu a voulu que son Apôtre eût d'abord un autre nom, afin que le changement de ce nom fît mieux ressortir le mystère du nom nouveau.

15. « Et le lendemain Jésus voulut s'en « aller en Galilée, et il rencontra Philippe. « Il lui dit : Suis-moi. Or, Philippe était de la « même ville qu'André et Pierre. Philippe » (déjà appelé par Jésus-Christ) « rencontra « Nathanaël, et il lui dit : Celui dont a écrit « Moïse dans la loi, et que les Prophètes ont « annoncé, nous l'avons trouvé : c'est Jésus, « fils de Joseph ». Il passait pour le fils de celui à qui sa Mère était mariée. Mais qu'il ait été conçu et qu'il soit né de cette Mère demeurée Vierge, c'est ce que tous les chrétiens savent d'après l'Evangile. Voilà ce que Philippe dit à Nathanaël au sujet de Jésus, en y ajoutant même le nom de son pays : « De « Nazareth. Et Nathanaël lui dit : De Nazareth « il peut venir quelque chose de bon ». Que faut-il entendre par là, mes frères ? Il ne faut pas construire cette phrase comme plusieurs la construisent, car d'ordinaire c'est par mode d'interrogation qu'on prononce : « De Naza- « reth peut-il venir quelque chose de bon ? » Après quoi vient la réplique de Philippe : « Viens et vois ». Ces deux derniers mots peuvent suivre les précédents, n'importe laquelle des deux manières de prononcer la phrase on aime mieux adopter. Soit que Nathanaël ait dit, avec le ton de l'affirmation : « De Nazareth peut venir quelque chose de « bon », soit qu'il ait dit, comme en interrogeant : « Quelque chose de bon peut-il venir « de Nazareth », Philippe peut avoir ajouté : « Viens et vois ». Aussi, comme l'un et l'autre énoncés conviennent également bien aux paroles qui suivent, c'est à nous de chercher comment nous devons les entendre de préférence.

16. Quel a été ce Nathanaël, nous le montrons par ce qui suit. Ecoutez, voici ce qu'il

[1] Matth. VII, 24-27.

était : le Seigneur même lui rend témoignage. Tel que nous le fait connaître le témoignage de Jean, le Sauveur est grand. Bienheureux nous apparaît Nathanaël, d'après le témoignage de la Vérité. Certes, le Seigneur n'avait nul besoin d'être recommandé par le témoignage de Jean ; car il se rendait à lui-même témoignage ; la Vérité se sert à elle-même de témoin, et cela est suffisant pour elle. Mais parce que les hommes étaient incapables de trouver la Vérité, ils la cherchaient au moyen d'un flambeau ; aussi Jean fut-il envoyé pour montrer le Seigneur. Ecoute le Seigneur rendant témoignage à Nathanaël : « Et Nathanaël dit à Philippe : De « Nazareth il peut venir quelque chose de « bon. Philippe lui dit : Viens et vois. Et « Jésus vit Nathanaël qui venait à lui, et il dit : « Voici un vrai Israélite en qui il n'y a pas de « ruse ». Témoignage considérable qui n'a été rendu ni à André, ni à Pierre, ni à Philippe, mais uniquement à Nathanaël. « Voici « un véritable Israélite en qui il n'y a pas de « ruse ».

17. Qu'est-ce à dire, mes frères ? N'aurait-il pas dû être le premier des Apôtres ? Non-seulement on ne le trouve pas au premier rang parmi eux ; on ne le trouve ni à un rang intermédiaire, ni même au dernier, ce Nathanaël auquel le Fils de Dieu a rendu un si grand témoignage : « Voici un vrai Israélite « en qui il n'y a pas de ruse ». Quelle en est la cause ? Autant que le Seigneur me la fait connaître vraisemblablement, la voici. Nous devons comprendre que Nathanaël était un homme instruit et habile dans la loi : or, le Seigneur n'a pas voulu le mettre au nombre de ses disciples, parce qu'il ne voulait choisir que des ignorants, afin de confondre le monde. Ecoute, voici comme s'en exprime l'Apôtre : « Considérez, mes frères, ceux qui parmi « vous ont été appelés, il s'y trouve peu « de sages selon la chair, peu de puissants, « peu de nobles ; mais Dieu a choisi ce qui « est faible selon le monde pour confondre ce « qui est fort ; Dieu a choisi ce qui est vil et « méprisable selon le monde, et ce qui n'est « rien comme ce qui est, afin que ce qui est « soit détruit[1] ». Si Nathanaël, qui était savant, avait été choisi, peut-être aurait-il pensé que sa science l'en avait rendu digne. Or, Notre-Seigneur Jésus-Christ voulant briser l'orgueil des superbes, ne s'est pas servi d'orateurs pour prendre le pêcheur, mais par un pêcheur il a gagné l'empereur. Cyprien est un grand orateur, mais avant lui est venu Pierre le pêcheur, par qui devait croire non-seulement l'orateur, mais encore l'empereur. Aucun noble, aucun savant n'a été choisi pour commencer : Dieu n'a choisi que ce qui était faible selon le monde pour confondre ce qui était fort. Ainsi ce grand homme en qui il n'y avait pas de ruse n'a pas été choisi, et ç'a été uniquement parce que Dieu ne voulait pas paraître avoir choisi des savants. Il connaissait si bien la loi, que quand il entendit prononcer le nom de Nazareth (car il avait étudié à fond les Ecritures ; il savait qu'on devait attendre de là le Sauveur du monde, ce que les Pharisiens et les autres docteurs de la loi ne connaissaient pas aussi bien), quand donc cet homme profondément versé dans la science des Ecritures, et qui les connaissait si parfaitement, eut entendu dire à Philippe : « Celui dont Moïse a écrit dans la loi, que les « Prophètes ont annoncé, nous l'avons trouvé, « c'est le Fils de Joseph, Jésus de Nazareth ». Au seul nom de Nazareth il sentit se raviver ses espérances et il dit : « De Nazareth il peut « venir quelque chose de bon ».

18. Voyons ce qui le concerne encore : « Voici « un véritable Israélite en qui il n'y a pas de « ruse ». Qu'est-ce à dire : « En qui il n'y a pas « de ruse ? » N'était-il pas pécheur ? N'était-il pas malade ? Le médecin ne lui était-il pas nécessaire ? Non, personne ici-bas n'est venu au monde avec ce privilége de n'avoir nul besoin d'un tel médecin. Que signifie donc : « En qui « il n'y a pas de ruse ? » Redoublons d'attention pour un moment, et bientôt la grâce de Dieu nous le fera découvrir. Le Seigneur se sert du mot ruse ou dol, et quiconque comprend le latin sait que dol consiste à faire une chose et à en penser une autre. Que votre charité remarque bien ceci. Dol n'est pas la même chose que douleur, et si je le dis, c'est que plusieurs de nos frères, peu habiles dans la langue latine, s'y trompent souvent, et disent : le dol le tourmente, au lieu de, la douleur le tourmente. Le dol est une fraude, une dissimulation. Par exemple, un homme cache une chose dans son cœur et en dit une autre, voilà un dol. C'est comme s'il avait deux cœurs, deux appartements, dans l'un desquels il voit la vérité, tandis que dans

[1] I Cor. I, 26-28.

l'autre il machine le mensonge. Telle est l'idée que vous devez avoir du dol ; car il est écrit dans le psaume : « Langues pleines « de dol ». Qu'est-ce à dire : « Langues pleines « de dol ? » Ecoutez la suite : « Ils ont un cœur, « et un cœur pour dire le mal [1] ». Qu'est-ce à dire : « Un cœur et un cœur », sinon un cœur double ? Puis donc qu'il n'y avait pas de dol en Nathanaël, le médecin le jugeait guérissable, mais non en santé. Autre chose est d'avoir la santé, autre chose est de pouvoir être guéri, autre chose encore est de ne pouvoir guérir. Le malade dont on espère la guérison, on dit de lui qu'il peut guérir ; le malade dont on désespère, on le dit inguérissable ; quant à celui qui est en santé, il n'a pas besoin de médecin. Le médecin venu pour rendre la santé aux hommes jugea donc que Nathanaël pouvait être guéri, puisqu'il n'y avait pas de dol en lui. Comment n'y avait-il pas de dol en lui ? C'est que s'il était pécheur, il en convenait. Si, étant pécheur il s'était dit juste, le dol se serait trouvé dans sa bouche. Ainsi le Seigneur loua en Nathanaël l'aveu qu'il faisait de son péché ; mais il ne jugea pas qu'il fût exempt de fautes.

19. Les Pharisiens, qui se croyaient justes, faisaient au Sauveur un reproche de ce que le médecin se mêlait aux malades. Aussi disaient-ils : « Voyez avec qui il mange, c'est « avec des Publicains et des pécheurs ». Le médecin répondit à ces frénétiques : « Ce « n'est pas aux bien portants que le médecin « est nécessaire, mais aux malades : je ne suis « pas venu appeler les justes, mais les pé- « cheurs [2] ». Vous vous croyez justes, quoique vous soyez pécheurs ; vous vous croyez bien portants, quoique vous soyez malades ; voilà pourquoi vous repoussez le remède et demeurez malades. Ainsi ce Pharisien qui avait invité le Seigneur à manger chez lui se croyait en santé ; une femme malade apparut brusquement en cette maison sans être invitée ; mais poussée par le désir de sa guérison, elle s'approcha, non pas de la tête, non pas des mains, mais des pieds du Seigneur, les arrosant de ses larmes, les essuyant avec ses cheveux, les couvrant de baisers, les oignant de parfums ; pécheresse, elle fit sa paix avec les pieds du Seigneur. Se croyant en santé, le Pharisien qui était à la table du médecin lui fit intérieurement un reproche et se dit à lui-même : « Si cet homme était un prophète, il « saurait quelle femme lui touche les pieds ». Ce qui lui faisait croire à l'ignorance du Seigneur, c'est que Jésus ne repoussait pas cette femme ; car, à son avis, le Christ n'aurait pas voulu se laisser toucher par des mains aussi impures ; mais Jésus-Christ la connaissait, et il lui permit de le toucher et de trouver la guérison dans cet attouchement. Le Seigneur voyant la pensée du Pharisien, lui proposa cette comparaison : « Un créancier avait deux « débiteurs. L'un lui devait cinq cents de- « niers, et l'autre cinquante. Comme ils n'a- « vaient pas de quoi le payer, il remit à chacun « sa dette. Lequel des deux l'aima le plus ? « Simon répondit : Je crois, Seigneur, que « c'est celui à qui il a le plus remis. Et se « tournant vers la femme, Jésus dit à Simon : « Tu vois cette femme ? Je suis entré dans « ta maison, tu ne m'as pas donné d'eau pour « laver mes pieds ; elle, au contraire, les a « lavés de ses larmes, et les a essuyés avec « ses cheveux. Tu ne m'as point donné de bai- « sers ; mais elle n'a pas cessé de baiser mes « pieds. Tu ne m'as pas donné d'huile pour « ma tête ; elle, au contraire, a arrosé mes « pieds de parfums ; c'est pourquoi je te dis : « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce « qu'elle a beaucoup aimé ; mais celui à qui « on remet peu aime peu [1] ». Ce qui était lui dire : Tu es plus malade qu'elle, mais tu te crois en santé, tu penses qu'on te remet peu, bien que tu doives davantage. C'est à bon droit que cette femme en qui il n'y a pas de dol a mérité d'être guérie. Qu'est-ce à dire : En elle il n'y a pas de dol ? Elle confessait ses péchés. Aussi, ce que le Seigneur loue en Nathanaël, c'est l'absence de tromperie. En effet, plusieurs d'entre les Pharisiens, quoique remplis de péchés, se disaient justes, et par cette tromperie rendaient leur guérison impossible.

20. Ayant vu que cet homme n'avait pas de ruse, le Seigneur dit : « Voici un véritable « Israélite en qui il n'y a pas de ruse. Natha- « naël lui dit : Comment me connaissez-vous ? « Jésus lui répondit : Avant que Philippe t'eût « appelé lorsque tu étais sous le figuier, je « t'ai vu », c'est-à-dire sous l'arbre de figues où tu étais. « Nathanaël lui répondit : Maître, « vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le Roi « d'Israël ». Sans doute Nathanaël a entrevu

[1] Ps. XI, 3. — [2] Matth. IX, 11-13.

[1] Luc, VII, 36-47.

quelque chose de grand sous cette parole : « Pendant que tu étais sous le figuier, je « t'ai vu avant que Philippe t'appelât », puisqu'il répondit par cette confession : « Vous « êtes le Fils de Dieu, vous êtes le Roi d'Israël » ; la même que fit Pierre si longtemps après, lorsque le Seigneur lui dit : « Tu es bien« heureux, Simon fils de Jean ; car ce n'est ni « la chair, ni le sang qui te l'ont révélé, mais « mon Père qui est au ciel [1] ». Ce fut alors qu'il lui donna le nom de Pierre et qu'il le loua comme étant devenu par cette foi le fondement de son Eglise. Nathanaël dit : « Vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le Roi « d'Israël ». Pourquoi parle-t-il ainsi ? parce que le Seigneur lui a dit : « Avant que Philippe « t'ait appelé, pendant que tu étais sous le « figuier, je t'ai vu ».

21. Il nous faut chercher, mes frères, si ce figuier est un symbole. Soyez donc attentifs. Nous trouvons dans l'Evangile un figuier maudit parce qu'il ne portait que des feuilles et pas de fruits [2]. A l'origine du genre humain, Adam et Eve ayant péché se firent des ceintures de feuilles de figuier [3]. Les feuilles de figuier représentent donc le péché. Nathanaël sous le figuier, c'est donc Nathanaël assis à l'ombre de la mort. Le Seigneur l'a vu, lui dont il est écrit : « Une lumière s'est levée sur « ceux qui étaient assis à l'ombre de la « mort [4] ». Qu'est-ce donc qui a été dit à Nathanaël ? Tu me demandes, ô Nathanaël : « Comment me connaissez-vous ? » Tu commences à me parler parce que Philippe t'a appelé. Jésus-Christ a vu comme appartenant déjà à son Eglise celui qu'il a appelé par l'intermédiaire de son Apôtre. O Eglise, ô Israël, ô toi en qui ne se trouve aucune ruse, tu connais déjà le Seigneur par les Apôtres, comme Nathanaël l'a connu par Philippe. Mais avant que tu le connusses, lorsque tu gisais encore sous le péché, sa miséricorde avait jeté les yeux sur toi. Est-ce nous qui avons les premiers cherché le Christ ? N'est-ce pas lui qui nous a cherchés ? Malades, sommes-nous venus les premiers au médecin ? Ou le médecin a-t-il couru au-devant des malades ? Cette brebis n'était-elle pas égarée, et le pasteur laissant les quatre-vingt-dix-neuf autres ne l'a-t-il pas cherchée, retrouvée et rapportée sur ses épaules ? Et avec quelle joie ne l'a-t-il pas fait ? La drachme n'était-elle pas perdue, et la femme n'a-t-elle pas allumé sa lampe et cherché dans toute sa maison jusqu'à ce qu'elle fût retrouvée ? Et alors : « Réjouissez-vous avec moi », dit-elle à ses voisins, « parce que j'ai retrouvé la drachme « que j'avais perdue [1] ». Ainsi nous étions égarés comme la brebis, nous étions perdus comme la drachme, et notre pasteur a retrouvé la brebis, mais pour l'avoir cherchée ; la femme a trouvé la drachme, mais en la cherchant. Qu'est-ce que cette femme ? La chair du Christ. Qu'est-ce que sa lampe ? « J'ai préparé une lampe à mon Christ [2] ». Donc on nous a cherchés pour nous retrouver, on nous a retrouvés et nous parlons. Ne nous laissons donc pas entraîner à des sentiments d'orgueil ; car avant d'être retrouvés nous étions égarés ; nous aurions péri si Jésus-Christ ne nous avait cherchés. Que ceux que nous aimons et que nous voulons gagner à la paix de l'Eglise catholique, ne nous disent donc pas : Pourquoi nous voulez-vous ? Pourquoi nous chercher si nous sommes pécheurs ? Nous vous cherchons pour vous empêcher de vous perdre. Nous vous cherchons, parce qu'on nous a cherchés nous-mêmes. Nous voulons vous retrouver, parce que nous avons nous-mêmes été retrouvés.

22. C'est pourquoi Nathanaël ayant dit : « Comment me connaissez-vous ? » le Seigneur lui répondit : « Avant que Philippe « t'appelât, pendant que tu étais sous le figuier, « je t'ai vu ». O Israël, toi qui es sans ruse, ô qui que tu sois, peuple vivant de la foi, avant de t'appeler par mes Apôtres, pendant que tu étais assis à l'ombre de la mort et que tu ne me voyais pas, je t'ai vu. « Parce que « je t'ai dit : Je t'ai vu sous le figuier, tu « crois ; tu verras de plus grandes choses ». Qu'est-ce à dire : « Tu verras de plus grandes « choses ? » Et il lui dit : « En vérité, en vé« rité, je te le dis : Tu verras le ciel ouvert, « et les anges monter et descendre sur le « Fils de l'homme ». Mes frères, je viens de dire je ne sais quoi de plus admirable que ceci : « Je t'ai vu sous le figuier ». De fait, en nous justifiant après nous avoir appelés, le Seigneur a fait plus qu'en jetant les yeux sur nous, et en nous voyant assis à l'ombre de la mort. Il nous a vus, mais quel profit en aurions-nous retiré, si nous étions restés à l'endroit où il nous a aperçus ? N'y serions-

[1] Matth. XVI, 17. — [2] Id. XXI. 19. — [3] Gen. III, 7. — [4] Isa. IX, 2.

[1] Luc, XV, 4-10. — [2] Ps. CXXXI, 17.

nous pas encore ? Qu'y a-t-il donc de plus considérable que nous ayons vu les anges monter et descendre sur le Fils de l'homme ?

23. Je vous ai déjà parlé de ces anges qui montaient et descendaient sur le Fils de l'homme ; mais de peur que vous ne l'ayez oublié, je vous le rappelle brièvement. Je le ferais plus longuement s'il était question de vous l'apprendre ; pour le moment je me contente de vous le rappeler à la mémoire. Jacob vit en songe une échelle, et sur cette échelle des anges qui montaient et descendaient ; en outre il oignit la pierre qu'il avait mise sous sa tête [1]. On vous a expliqué que le Messie est le Christ, et que Christ ou oint est la même chose. Jacob n'avait pas mis là cette pierre qu'il oignit ensuite, dans l'intention de venir l'adorer ; car c'eût été de sa part un acte d'idolâtrie, et sa pierre n'aurait pas été une figure du Christ. Elle a donc été une figure, autant du moins que cela a été nécessaire, et cette figure a été celle du Christ. La pierre a été ointe, mais non pour devenir une idole. La pierre a été ointe, pourquoi une pierre ? « Voici que je place « en Sion une pierre choisie et précieuse, « et celui qui croira en elle ne sera pas « confondu [2] ». Pourquoi : a été ointe ? Parce que Christ vient de *chrisma*. Mais qu'est-ce que Jacob vit sur l'échelle ? Des anges qui montaient et descendaient. Ainsi est l'Eglise, mes frères. Les anges de Dieu, ce sont les bons prédicateurs, ceux qui annoncent le Christ, c'est-à-dire qui montent et descendent sur le Fils de l'homme. Comment montent-ils et comment descendent-ils ? L'un d'eux nous sert d'exemple. Ecoute l'apôtre Paul ; ce que nous rencontrerons en lui, croyons-le des autres prédicateurs de la vérité. Vois monter Paul. « Je connais un « homme en Jésus-Christ qui fut ravi, il y a « quatorze ans, jusqu'au troisième ciel ; si ce « fut en son corps ou avec son corps, je ne le « sais pas, Dieu seul le sait. Et il y entendit « des paroles ineffables qu'il n'est pas permis « à un homme de rapporter [3] ». Tu l'as vu monter, vois-le maintenant descendre. « Je « n'ai pu vous parler comme à des hommes « spirituels, mais comme à des hommes « charnels : comme à des enfants en Jésus-« Christ je vous ai donné le lait, et non une « nourriture solide [1] ». Ainsi descend celui qui était monté ; jusqu'où était-il monté ? « Jusqu'au troisième ciel ». Jusqu'où était-il descendu ? « Jusqu'à donner du lait aux « enfants ». Ecoute : voici comment il est descendu : « Je me suis fait », dit-il, « petit « au milieu de vous, comme une nourrice qui « nourrit ses enfants [2] ». Nous voyons les nourrices et les mères descendre jusqu'à leurs enfants ; bien qu'elles sachent parler correctement le latin, elles écourtent néanmoins leurs paroles ; elles brisent en quelque sorte leur langage et, d'une langue accoutumée à bien dire, elles tirent des mots capables d'amuser de petits enfants. Car si elles parlaient suivant leur habitude, leurs enfants ne les entendraient pas et n'en profiteraient pas non plus. Ainsi en est-il d'un père éloquent, habitué à ébranler le forum et à faire retentir les tribunaux de sa parole, s'il a un petit enfant ; de retour en sa maison, il descend des hauteurs de cette éloquence dont il avait atteint le sommet au forum, et s'abaisse jusqu'à son enfant par la familiarité de sa conversation enfantine. Vois encore dans un même endroit l'Apôtre montant et descendant, et nous le découvrons dans une seule phrase : « Soit « que nous sortions de nous-mêmes, c'est pour « Dieu ; soit que nous soyons plus calmes, « c'est pour vous [3] ». Qu'est-ce à dire : « Soit « que nous sortions de nous-mêmes, c'est « pour Dieu ? » sinon : « afin de voir des « choses qu'il n'est pas permis à l'homme de « rapporter ? » Qu'est-ce à dire : « Quand nous « sommes calmes, c'est pour vous ? » sinon : « Je n'ai fait profession de rien savoir parmi « vous, que Jésus-Christ et Jésus-Christ cru-« cifié [4] ? » Enfin, si le Seigneur lui-même est monté et descendu, il est manifeste que ses prédicateurs montent quand ils l'imitent, et descendent quand ils l'annoncent.

24. Si je vous ai retenus un peu plus longtemps que de coutume, ç'a été à dessein et pour laisser passer ces heures de réjouissances importunes. Je pense que les absents en ont fini avec leurs vanités. Pour nous, mes frères, nourris de mets salutaires, employons le temps qui nous reste de telle manière qu'après avoir passé la solennité du jour du Seigneur dans les joies spirituelles nous puissions comparer les joies de la vérité avec celles de la

[1] Gen. XXVIII, 12-18. — [2] Isa. XXVIII, 16 ; I Pierre, II, 6. — [3] II Cor. XII, 2-4.

[1] I Cor. III, 1, 2. — [2] I Thess. II, 7. — [3] II Cor. V, 13. — [4] I Cor. , 2.

vanité. Cette comparaison nous inspirera de l'horreur pour ces frivolités; cette horreur excitera notre douleur à l'égard de ce qu'ont fait nos frères, nous fera prier; notre prière sera exaucée, et dès lors que nous serons exaucés, nous les gagnerons à Dieu.

HUITIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CET ENDROIT : « TROIS JOURS APRÈS, DES NOCES SE FIRENT A CANA EN GALILÉE », JUSQU'A : « FEMME, QU'EST CE QUE CELA FAIT A VOUS ET A MOI ? MON HEURE N'EST PAS ENCORE « VENUE ». (Chap. II, 1-4.)

LES NOCES DE CANA.

Toutes les œuvres visibles ou invisibles qu'opère le Verbe sont admirables. Néanmoins l'habitude de les contempler affaiblit notre admiration : nous ne l'accordons qu'à celles dont le spectacle s'offre moins souvent à nos yeux. Aussi, le Fils de Dieu fait homme a-t-il accompli des prodiges pour frapper nos sens et nous amener à la foi ; il en est de celui-ci comme des autres. Jésus est venu aux noces de Cana, comme par son Incarnation il était venu célébrer les noces de sa divinité avec son humanité, de son Église avec lui-même. De ces paroles à Marie : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » certains hérétiques concluent que le Christ n'avait pas un véritable corps : le contexte les condamne; d'ailleurs on demandait un prodige que le Sauveur ne pouvait opérer qu'en tant que Dieu : comme tel, il ne reconnaissait pas Marie pour mère, puisqu'il n'en avait pas; il ne devait la reconnaître pour telle que sur la croix. D'autres infèrent de ces autres paroles : « Mon heure n'est pas encore venue », que Jésus n'était pas libre; cette interprétation est fautive, car il a dit : « J'ai le « pouvoir de quitter ma vie et de la reprendre ». Son œuvre n'étant pas accomplie au moment des noces de Cana, l'heure n'était pas encore venue de reconnaître Marie pour sa mère. Voilà le vrai sens de ces paroles.

1. Assurément le miracle par lequel Notre-Seigneur Jésus-Christ a changé l'eau en vin, n'a rien d'étonnant pour ceux qui savent que c'est un Dieu qui l'a fait. Aussi bien Celui qui en ce jour de noces a changé l'eau en vin dans ces six urnes qu'il avait ordonné de remplir [1], est le même qui chaque année opère dans les vignes un prodige pareil. En effet, comme l'eau versée dans les urnes par les serviteurs a été convertie en vin par l'œuvre du Seigneur, ainsi par l'œuvre du même Seigneur l'eau que versent les nuées est convertie en vin. Ce dernier prodige ne nous étonne point, parce qu'il se renouvelle tous les ans; oui, parce qu'il s'opère continuellement, il n'a plus rien de merveilleux pour nous : cependant, il exigerait bien plus d'attention de notre part que celui qui a été opéré dans les urnes remplies d'eau. Où est, en effet, l'homme capable de considérer ce que Dieu fait dans le gouvernement et l'administration des choses de ce monde, sans tomber dans la stupeur et se voir comme écrasé sous le poids des merveilles qu'il opère? Si l'on se rend compte de la vertu d'un seul grain, de n'importe quelle semence, l'œuvre divine apparaît avec des proportions si étonnantes, qu'on éprouve involontairement une impression d'effroi. Mais les hommes attentifs à d'autres objets ont perdu de vue les œuvres de Dieu qui devaient les porter à offrir chaque jour, au Créateur, leurs louanges. Aussi Dieu s'est-il, en quelque sorte, réservé d'opérer certaines œuvres inaccoutumées, voulant, par ces merveilles, tirer les hommes de leur assoupissement et les rendre plus vigilants pour son culte. Qu'un mort reparaisse, tout le monde s'en étonne; des milliers d'hommes naissent tous les jours, et personne ne s'en occupe. A considérer les choses avec attention, c'est une plus grande merveille de donner la vie à qui ne l'avait pas, que de la rendre à qui l'avait précédemment; néanmoins, le même Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, fait tout cela et gouverne ses créatures par son Verbe. Il a fait les premières de ces merveilles par son Verbe, Dieu en lui; les secondes, il les a faites par son Verbe incarné et devenu homme

[1] Jean, II, 6-11.

pour nous. Comme nous admirons les œuvres de Jésus-Christ homme, admirons les œuvres de Jésus-Christ Dieu. Par Jésus-Christ Dieu ont été faits le ciel et la terre, la mer, toute la parure des cieux, la richesse de la terre, la fécondité de la mer; en un mot, tout ce qui s'étale à nos regards, c'est Jésus-Christ Dieu qui l'a fait. Nous le voyons, et si l'esprit de Jésus-Christ se trouve en nous, la joie que nous cause un pareil spectacle nous anime et nous porte à en louer l'auteur, et ainsi nous ne nous tournons pas tellement vers l'œuvre, que nous nous détournions de l'ouvrier; nous n'appliquons pas notre visage à l'ouvrage, au point de tourner le dos à celui qui l'a fait.

2. Toutes ces merveilles, nous les voyons, elles sont exposées à nos regards; mais que dire de ce que nous ne voyons pas, des Anges, des Vertus, des Puissances, des Dominations et de tous les habitants de cette demeure céleste que nos yeux ne peuvent contempler? Les Anges, quand il l'a fallu, se sont néanmoins souvent montrés aux hommes. N'est-ce point par son Verbe, c'est-à-dire par son Fils unique Jésus-Christ Notre-Seigneur, que Dieu a fait toutes ces créatures? Que dire de l'âme humaine, invisible aux yeux du corps, mais qui par les œuvres qu'elle opère dans son corps offre un merveilleux spectacle aux yeux de ceux qui savent y être attentifs? Qui est-ce qui l'a créée? N'est-ce pas Dieu? Et par qui a-t-elle été faite, sinon par son Fils? Mais je ne parle pas encore de l'âme humaine. Quel empire l'âme de n'importe quelle bête n'exerce-t-elle pas sur la matière de son corps? Elle met en mouvement tous ses sens, ses yeux pour voir, ses oreilles pour entendre, ses narines pour percevoir les parfums, son palais pour discerner les saveurs, tous ses membres enfin, pour faire remplir à chacun d'eux son office particulier. Est-ce le corps, ou plutôt, n'est-ce pas l'âme, c'est-à-dire, l'habitant du corps qui fait tout cela? Cependant elle demeure invisible, mais par ce qu'elle fait elle excite l'admiration. Considère maintenant l'âme de l'homme elle-même, cette âme douée par Dieu d'intelligence pour connaître son Créateur, pour distinguer et discerner le bien du mal, c'est-à-dire, le juste de l'injuste. Que ne fait-elle point par l'intermédiaire du corps? Voyez comme toutes les parties de l'univers sont admirablement coordonnées dans la république des hommes! Quelle organisation des gouvernements! Quelle hiérarchie dans les pouvoirs, quels agencements dans la constitution des villes; quelles lois, quelles mœurs, quels arts! C'est l'âme qui dirige tout cet ensemble de choses, et pourtant, cette puissance de direction qu'elle exerce, personne ne la voit. Retirez-la du corps, il ne reste plus qu'un cadavre; laissez-la dans le corps, sa première action est d'en relever, en quelque sorte, le mauvais goût. Car la chair est sujette à se corrompre; elle tombe en pourriture à moins que l'âme, pareille à un assaisonnement, n'en retarde la putréfaction. Ce privilége, l'âme des bêtes le partage avec elle; mais bien autrement admirables sont les facultés spéciales de l'homme, dont j'ai parlé, qui découlent de son esprit et de son intelligence et par lesquelles il renouvelle en lui les traits du Créateur, à l'image de qui il a été formé [1]. Quelle sera la puissance de l'âme, lorsque le corps aura revêtu l'incorruptibilité et que, de mortel, il sera devenu immortel [2] ? Si l'âme peut faire de si grandes choses au moyen d'une chair corruptible, que ne pourra-t-elle pas faire après la résurrection des morts avec un corps spiritualisé? Cette âme, comme je l'ai dit, si merveilleuse par sa nature et sa substance, est néanmoins invisible a des yeux autres que ceux de l'intelligence; toutefois elle a été faite par Jésus-Christ Dieu, parce qu'il est le Verbe de Dieu, car toutes choses ont été faites par lui, sans lui rien n'a été fait [3].

3. Puisque nous voyons de si grandes choses faites par Jésus-Christ Dieu, y a-t-il rien d'étonnant à ce que l'eau ait été changée en vin par Jésus-Christ homme? Aussi bien, il ne s'est pas fait homme pour perdre ce qu'il était comme Dieu: l'humanité s'est approchée de lui, la divinité n'en a pas été éloignée. Celui qui a fait ce miracle est donc le même qui a fait toutes choses. Par conséquent, ne soyons pas surpris que Dieu ait fait ce prodige, mais aimons-le parce qu'il l'a fait parmi nous et pour notre salut. D'ailleurs ses actions mêmes ont un but, celui de nous instruire. Selon moi, il n'est pas venu à ces noces sans motif. Indépendamment du miracle, cette action de Notre-Seigneur cache un secret et un mystère. Frappons à la porte,

[1] Coloss. III, 10. — [2] I Cor. XV, 53, 54. — [3] Jean, I, 3.

afin qu'il nous ouvre et nous enivre d'un vin invisible; car nous aussi, nous étions de l'eau, et il nous a changés en vin; nous étions des insensés, et il nous a rendus sages de la sagesse que donne le goût de la foi qui vient de lui. Et sans doute, il est de cette sagesse de chercher, à l'honneur de Dieu, à la louange de sa majesté, en reconnaissance de sa miséricorde toute-puissante, à avoir l'intelligence des circonstances de ce miracle.

4. Invité aux noces, le Seigneur s'y rendit. Quelle merveille que des noces l'aient fait venir en cette maison, lui que des noces ont fait venir en ce monde? Car si ce ne sont pas des noces qui l'ont fait venir, ici donc il n'a pas d'Epouse. Mais alors qu'a voulu dire l'Apôtre : « Je vous ai fiancés à un unique « Epoux, Jésus-Christ, pour vous présenter à « lui comme une vierge pure ? » Pourquoi craindre que la pureté de cette Epouse du Christ ne soit flétrie par l'artifice du diable ? « Je crains », dit-il, « que comme Eve a été sé« duite par l'artifice du serpent, vos esprits « ne se corrompent et ne dégénèrent de la « simplicité et de la pureté qui est en Jésus« Christ[1] ». Ici donc il a une épouse rachetée par lui avec son sang, et à laquelle il a donné comme arrhes le Saint-Esprit[2]. Il l'a délivrée de l'esclavage du diable, il est mort pour ses péchés, il est ressuscité pour sa justification[3]. Quel époux offrira de tels présents à son épouse? Que les autres hommes offrent des ornements mondains, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des chevaux, des esclaves, des champs et des terres; y en aura-t-il un seul parmi eux pour offrir son sang? car s'il s'en trouvait un pour donner son sang à son épouse, il ne pourrait plus se marier avec elle. Mais le Seigneur n'a pas eu cette crainte à l'heure de sa mort. L'Epouse pour laquelle il a donné son sang et qu'il s'était déjà unie dans le sein d'une Vierge, il est assuré de l'avoir après sa résurrection. L'Epoux, c'est le Verbe; l'épouse, c'est la nature humaine; et la réunion des deux forme Jésus-Christ, Fils de Dieu, et en même temps Fils de l'homme. Le lit nuptial où il est devenu chef de l'Eglise, c'est le sein de la Vierge Marie; c'est de là qu'il est sorti comme l'époux de son lit nuptial, suivant cette prophétie contenue dans les Ecritures: « Sem« blable à un époux, sortant de son lit nuptial, « il s'est élancé comme un géant pour courir « sa voie[1] ». Jésus-Christ est donc sorti de son lit nuptial comme un époux, et il est venu aux noces, auxquelles il avait été invité.

[1] II Cor. XI, 2, 3. — [2] Id. I, 22. — [3] Rom. IV, 25.

5. Certainement ce n'est pas sans mystère qu'il semble méconnaître sa Mère, du sein de laquelle il est sorti comme de son lit nuptial, et qu'il lui dit: « Femme, qu'y a-t-il de « commun entre vous et moi? mon heure « n'est pas encore venue ». Et quoi! est-il venu aux noces pour y apprendre aux enfants à mépriser leur mère? Certes, celui dont les noces l'avaient fait venir ne prenait une épouse que pour mettre des enfants au monde, et ces enfants qu'il souhaitait en voir naître, il désirait aussi les voir honorer leur mère. Jésus-Christ serait-il venu aux noces pour mépriser sa mère, quand les noces se célèbrent et qu'un homme prend femme pour avoir des enfants, et quand Dieu fait à ces enfants un commandement exprès de respecter leurs pères et mères? Mes frères, il y a sous cette conduite du Sauveur un mystère. Oui, il y a là un grand mystère, car certains hommes dont l'Apôtre nous a avertis de nous garder, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut, lorsqu'il nous dit : « Je crains que « comme Eve a été séduite par l'artifice du « serpent, vos esprits ne se corrompent et ne « dégénèrent de la simplicité et de la pureté « qui est en Jésus-Christ », certains hommes qui abusent de l'Evangile et prétendent que Jésus n'est pas né de la Vierge Marie, se sont efforcés d'y trouver des arguments pour la défense de leur erreur. Voici leurs paroles: Comment serait-elle sa mère, puisqu'il lui a dit: « Femme, qu'y a-t-il de commun entre « vous et moi? » C'est à ceux-là qu'il faut répondre, et c'est à eux qu'il faut expliquer pourquoi le Seigneur a parlé ainsi, de peur qu'ils n'aient pas l'air d'avoir, dans leur fureur contre la vraie foi, trouvé le moyen de corrompre la pureté de l'Epouse, c'est-à-dire d'ébrécher la foi de l'Eglise. Assurément, mes frères, elle est corrompue la foi de ceux qui préfèrent le mensonge à la vérité. Car ceux qui, sous prétexte d'honorer le Christ, nient qu'il ait pris une chair, ne font rien moins que le signaler comme un menteur. Et ceux qui élèvent parmi les hommes un édifice de mensonge, que bannissent-ils de leur cœur, sinon la vérité? Ils introduisent le dé-

[1] Ps. XVIII, 6.

mon, ils chassent Jésus-Christ ; ils introduisent un adultère, ils chassent l'Epoux : paranymphes, ou plutôt entremetteurs du serpent, ils n'élèvent la voix que pour faire régner le serpent et pour détrôner le Christ. Quand le serpent règne-t-il ? Lorsque règne le mensonge. Où règne le mensonge, là règne le serpent ; où règne la vérité, là règne le Christ. Car le Sauveur a dit de lui-même : « Je suis la vérité [1] » ; au lieu qu'il a dit du serpent : « Il ne s'est pas tenu dans la vérité, « parce que la vérité n'était pas en lui [2] ». Le Christ est tellement la vérité que tout en lui doit être par toi considéré comme vrai, un vrai Verbe, Dieu égal au Père, une vraie âme, une vraie chair, un vrai homme, un vrai Dieu, une vraie naissance, une vraie passion, une vraie mort, une vraie résurrection. Si un seul de ces points te semble faux et que tu le dises tel, la corruption entrera dans tous les autres ; du venin du serpent naîtront les vers du mensonge ; rien ne demeurera intact.

6. Mais, dira l'adversaire, que signifient ces paroles du Sauveur : « Femme, qu'y a-t-il de « commun entre vous et moi ? » Peut-être dans ce qui suit nous montrera-t-il pourquoi il a ainsi parlé. « Mon heure », dit-il, « n'est « pas encore venue ». Car, voici ses paroles : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous « et moi ? Mon heure n'est pas encore venue ». Pourquoi a-t-il ainsi parlé ? C'est ce qu'il faut essayer de découvrir. C'est par là qu'il nous faut d'abord résister aux hérétiques. Que dit le vieux serpent, l'antique siffleur et souffleur de poisons ? Que dit-il ? Jésus n'a point eu pour mère une femme. Quelle preuve en donnes-tu ? C'est que le Christ a dit : « Femme, « qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » Pour le croire, nous voudrions savoir qui l'a dit. Qui donc l'a dit ? L'évangéliste Jean. Mais le même évangéliste Jean a dit : « Et la mère « de Jésus y était ». Car voici son récit: « Trois « jours après, il se fit des noces à Cana, en « Galilée, et la mère de Jésus y était. Il y vint « aussi, convié avec ses disciples ». Nous avons cette double assertion de l'Evangéliste. « La « mère de Jésus y était », l'Evangéliste le dit. Ce que Jésus dit à sa mère, l'Evangéliste le dit aussi. Il rapporte la réponse de Jésus à sa mère, mais seulement après avoir dit : « Sa mère lui dit ». Faites attention à ceci, mes frères, afin de fortifier la pureté de votre cœur contre la langue du serpent. Là, dans le même Evangile, le même Evangéliste vous dit : « La mère de Jésus y était » ; et encore : « Sa mère lui dit ». Qui a fait ce récit ? L'évangéliste Jean. Et qu'est-ce que Jésus a répondu à sa mère ? « Femme, qu'y a-t-il de « commun entre vous et moi ? » Qui fait ce récit ? Le même évangéliste Jean. O Evangéliste très-fidèle et très-véritable, vous me rapportez que Jésus a dit : « Femme, qu'y « a-t-il de commun entre vous et moi ? » Pourquoi lui avoir donné une mère qu'il ne connaît pas ? Car vous avez dit aussi : « La « mère de Jésus était là » ; et encore : « Sa « mère lui dit ». Pourquoi n'avoir pas dit de préférence : Marie était là, et Marie lui dit ? Vous rapportez l'un et l'autre : « Sa mère lui « dit », et : « Jésus lui répondit : Femme, « qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » Pourquoi cela, sinon parce que l'un et l'autre sont vrais. Mais les hérétiques consentent à ajouter foi à l'Evangéliste lorsqu'il raconte que Jésus dit à sa mère : « Femme, qu'y a-t-il « de commun entre vous et moi ? » et refusent de le croire lorsqu'il dit : « La mère de Jésus « était là », et : « Sa mère lui dit ». Maintenant, quel est celui qui résiste au serpent, qui garde la vérité, qui ne laisse pas la pureté de son cœur se corrompre aux artifices du diable ? C'est celui qui regarde l'un et l'autre comme vrais, à savoir que « la mère de Jésus « était là », et que Jésus a ainsi répondu à sa mère. Mais si cet hérétique ne comprend pas encore en quel sens Jésus a dit : « Femme, « qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » qu'il croie du moins que Jésus l'a dit et qu'il l'a dit à sa mère. Qu'il ait d'abord la soumission pieuse de la foi, et le fruit de l'intelligence viendra ensuite.

7. Chrétiens fidèles, c'est vous que j'interroge : La mère de Jésus y était-elle ? Répondez : Elle y était. Comment le savez-vous ? Répondez : L'Evangile le dit. Qu'est-ce que Jésus a répondu à sa mère ? Répondez : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous « et moi ? mon heure n'est pas encore venue ». Et comment le savez-vous ? Répondez : L'Evangile le dit. Que personne ne corrompe votre foi sur ce point, si vous voulez conserver intacte à l'époux votre virginité. Si l'on vous demande pourquoi il a ainsi répondu à sa mère, que celui qui le comprend le dise ; pour celui qui ne le comprend pas, qu'il se

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Id. VIII, 44.

contente de croire d'une foi très-ferme que Jésus a fait cette réponse et qu'il l'a faite à sa mère. Par cette soumission pieuse, il méritera de comprendre pourquoi Jésus a fait cette réponse, s'il frappe à la porte de la vérité par ses prières et ne s'en approche pas avec un esprit de contention et de querelle. Seulement, qu'il y prenne garde ; au lieu d'avoir l'intelligence de cette réponse ou de rougir de ce qu'il ne l'aurait pas, il pourrait être forcé de croire que l'Evangéliste a menti en disant : « La mère de Jésus y était » ; ou que le Christ lui-même a souffert pour nos péchés une mort simulée ; qu'il a montré pour notre justification de fausses cicatrices ; qu'il a dit faussement : « Si vous demeurez en ma « parole, vous êtes véritablement mes dis- « ciples, vous connaîtrez la vérité, et la vérité « vous rendra libres [1] ». Car si sa mère n'est que supposée, comme aussi sa chair, comme sa mort, comme les blessures de sa Passion, comme les cicatrices de sa Résurrection, ce n'est plus la vérité qui rendra libres ceux qui croient en lui, mais c'est la duperie. Que plutôt la duperie laisse la place à la vérité, et qu'ils soient confondus ceux qui en paraissant véridiques veulent prouver que le Christ a été menteur. Ils ne veulent pas qu'on leur dise : Nous ne vous croyons pas parce que vous mentez, bien qu'ils accusent de mensonge la Vérité même. Cependant, si nous leur demandons : Comment savez-vous que le Christ a dit : « Femme, qu'y a-t-il de com- « mun entre vous et moi ? » ils répondent qu'ils en croient l'Evangéliste. Pourquoi n'en croient ils pas l'Evangile, lorsqu'il dit : « La « mère de Jésus y était » ; et : « Sa mère lui « dit » ; ou bien, si l'Evangile est menteur en ce point, pourquoi croient-ils que Jésus a dit : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous « et moi ? » Ou plutôt, pourquoi ces malheureux ne croient-ils pas fidèlement que le Seigneur a ainsi répondu, non à une étrangère, mais à sa mère, et ne cherchent-ils pas pieusement pourquoi il a fait cette réponse ! Car, il y a une grande différence entre celui qui dit : Je voudrais savoir pourquoi le Christ a ainsi répondu à sa mère et celui qui dit : Je sais que la femme à laquelle le Christ a ainsi répondu n'était pas sa mère. Autre chose est de vouloir comprendre ce qui n'est pas clair, autre chose de ne vouloir pas croire ce qui est évident. Celui qui dit : Je voudrais savoir pourquoi le Christ a ainsi répondu à sa mère, demande qu'on lui fasse comprendre l'Evangile auquel il croit ; mais celui qui dit : Je sais que la femme à laquelle le Christ a ainsi répondu n'était pas sa mère, accuse de mensonge l'Evangile lui-même, puisqu'il croit que le Christ a fait cette réponse.

[1] Jean, VIII, 31, 32.

8. Si vous y consentez, mes frères, laissons dans leur aveuglement les malheureux destinés à y croupir toujours, à moins que l'humilité ne les guérisse ; puis cherchons pourquoi le Seigneur a ainsi répondu à sa mère. Il y a cela de singulier en Notre-Seigneur, qu'il est né d'un père sans le secours d'une mère, et d'une mère sans l'intermédiaire d'un père : comme Dieu, il n'avait pas de mère ; comme homme, il n'avait pas de père : avant le temps, il était sans mère ; il était sans père, avant la fin des temps. Ce qu'il a répondu, il l'a répondu à sa mère ; car, « la mère de « Jésus y était » et « sa mère lui dit ». Tout cela se trouve dans l'Evangile. Il nous apprend que « la mère de Jésus y était », et que Jésus lui dit : « Femme, qu'y a-t-il de commun « entre vous et moi ? Mon heure n'est pas « encore venue ». Croyons le tout, et ce que nous ne comprenons pas encore, cherchons à le saisir ; mais d'abord prenez garde, car de même que les Manichéens ont trouvé un prétexte à leur perfidie dans cette parole du Seigneur : « Femme, qu'y a-t-il de commun « entre vous et moi ? » ainsi les mathématiciens trouveront peut-être un prétexte à leurs mensonges dans cette autre : « Mon heure n'est « pas encore venue ». Et si le Seigneur l'a dite en leur sens, nous avons commis un sacrilége en brûlant leurs livres. Si, au contraire, nous avons eu raison d'imiter ce qui se faisait du temps des Apôtres [1], le Seigneur n'a pas dit en leur sens : « Mon heure n'est pas encore « venue ». Les hâbleurs et ceux qui séduisent les autres après s'être laissé séduire eux-mêmes, disent : Tu vois bien que le Christ était soumis à la fatalité, puisqu'il a dit : « Mon heure n'est pas encore venue ». Auxquels donc répondrons-nous d'abord : aux hérétiques ou aux mathématiciens ? Les uns et les autres procèdent de l'ancien serpent, puisqu'ils veulent tous corrompre la virginité du cœur de l'Eglise qui se trouve dans l'intégrité de sa foi. Commençons, si vous le trouvez

[1] Act. XIX, 19.

bon, par ceux que nous avons mis les premiers en avant, et auxquels nous avons déjà en grande partie répondu. Cependant, pour leur ôter cette idée que nous n'avons rien à dire sur cette réponse de Notre-Seigneur à sa mère, nous allons achever de vous prémunir contre eux ; car, pour les réfuter, je crois que ce que nous avons dit jusqu'ici est suffisant.

9. Pourquoi donc le fils dit-il à sa mère : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous « et moi? Mon heure n'est pas encore venue ». Notre-Seigneur Jésus-Christ était Dieu et homme tout ensemble. En tant que Dieu, il n'avait pas de mère , en tant qu'homme il en avait une. Elle était donc la mère de son corps, la mère de son humanité, la mère de l'infirmité qu'il a prise à cause de nous. Or, le miracle qu'il allait faire, il allait le faire selon sa divinité, et non selon son humanité ; en tant qu'il était Dieu, et non en tant qu'il était né dans la faiblesse. Toutefois, ce qui est faible en Dieu est plus fort que tous les hommes [1]. Sa mère lui demanda donc un miracle ; mais comme il allait faire une œuvre divine, il sembla oublier qu'il était né d'elle et lui dire : Ce qui en moi fait des miracles, vous ne l'avez pas enfanté ; ce n'est pas vous qui avez donné l'être à ma divinité ; mais comme vous avez donné le jour à mon infirmité, je vous reconnaîtrai lorsque mon infirmité sera attachée à la croix ; voilà le sens de ces mots : « Mon heure n'est pas en- « core venue ». Alors, en effet, il l'a reconnue, quoiqu'il ne l'eût jamais méconnue. Avant de naître d'elle, et au moment où il la prédestinait, il l'avait connue comme sa mère ; avant de créer, comme Dieu, celle dont il devait être formé comme homme, il la connaissait comme sa mère ; mais à une certaine heure, il la méconnaît mystérieusement, comme encore à une certaine heure qui n'était pas encore venue, il devait mystérieusement la reconnaître. Alors, en effet, il la reconnut, lorsque mourait ce qu'elle avait enfanté ; car ce qui mourut en ce moment, ce fut non pas ce qui avait formé Marie, mais ce qui avait été formé de Marie ; non pas la divinité, mais l'infirmité de la chair. Il a donc répondu ainsi, afin de distinguer en lui, dans la foi de ceux qui devaient croire, ce qu'il était, de celle par qui il était venu. Le Dieu et Seigneur du ciel et de la terre a donc eu pour mère une femme. Comme Seigneur du monde, comme Seigneur du ciel et de la terre, il est aussi le Seigneur de Marie ; comme Créateur du ciel et de la terre, il est aussi le Créateur de Marie ; mais en tant que s'appliquent à lui ces paroles : « Formé d'une « femme, formé sous la loi [1] », il est le fils de Marie. Le Seigneur de Marie est en même temps le fils de Marie ; celui qui a créé Marie a été formé de Marie. Ne sois pas surpris de voir qu'il soit à la fois son fils et son Seigneur ; car s'il a été appelé le fils de Marie, il a été aussi appelé le fils de David, et il a été le fils de David précisément parce qu'il a été le fils de Marie. Entends l'Apôtre ; il dit formellement « qu'il lui est né de la race de « David selon la chair [2] ». Ecoute encore : Il a été aussi appelé le Seigneur de David. Que David le dise lui-même : « Le Seigneur a dit « à mon Seigneur, asseyez-vous à ma « droite [3] ». Et Jésus lui-même a proposé ce passage aux Juifs, et s'en est servi pour les confondre [4]. Comment donc est-il en même temps le fils et le Seigneur de David ? Il est le fils de David selon la chair, il en est le Seigneur selon la divinité. Il est pareillement le fils de Marie selon la chair, et son Seigneur selon la majesté. Comme Marie n'était pas la mère de la divinité, et comme c'était la divinité qui devait opérer le miracle demandé par Marie, il lui dit : « Femme, qu'y a-t-il de « commun entre vous et moi? » Ne croyez pas cependant que je vous renie pour ma mère : « Mon heure n'est pas encore venue ». Je vous reconnaîtrai au moment où mon infirmité, dont vous êtes la mère, sera attachée à la croix. Voyons si cela est vrai. Quand fut venue l'heure de la passion du Christ, voici ce qui se passa d'après le témoignage de l'Evangéliste même qui connaissait la mère du Seigneur et qui nous la représente maintenant comme assistant aux noces : « La mère « de Jésus était près de la croix, et Jésus dit « à sa mère : Femme, voici votre fils ; et au « disciple : Voici votre mère [5] ». Il recommande sa mère à son disciple, car il devait mourir avant elle et ressusciter avant sa mort ; il la recommande à Jean ; homme, il recommande à un homme l'humanité d'où il est sorti. Voilà ce que Marie avait enfanté. Alors était venue l'heure dont il dit aujour-

[1] I Cor. I, 25.

[1] Gal. IV, 4. — [2] Rom. I, 3. — [3] Ps. CIX, 1. — [4] Matth. XXII, 45. — [5] Jean, XIX, 25-27.

d'hui : « Mon heure n'est pas encore venue ».

10. Si je ne me trompe, mes frères, nous avons répondu aux hérétiques; répondons maintenant aux mathématiciens. Pourquoi ceux-ci prétendent-ils que Jésus était soumis à la fatalité? C'est, assurent-ils, parce qu'il a dit : « Mon heure n'est pas encore venue ». Donc, nous croyons à sa parole. Et s'il avait dit : Je n'ai pas le moment, il aurait mis hors de cause les mathématiciens. Mais, disent-ils, voici ses paroles : « Mon heure n'est « pas encore venue ». Si donc il avait dit : Je n'ai pas le moment, il aurait mis hors de cause les mathématiciens; il n'y aurait pas de prétexte à leurs calomnies; mais comme il a dit: « Mon heure n'est pas encore « venue », que pouvons-nous opposer à ses paroles? C'est merveille de voir les mathématiciens ajouter foi aux paroles de Jésus-Christ et s'efforcer en même temps de convaincre les chrétiens que le Christ a vécu sous la fatalité d'une heure. Qu'ils ajoutent donc foi aux paroles de Jésus-Christ lorsqu'il dit : « J'ai le pouvoir de quitter la vie et de « la reprendre de nouveau ; personne ne me « l'enlève, mais je la quitte de moi-même, et « de nouveau je la reprends [1] ». Un tel pouvoir dépend-il du destin? Un homme qui a le pouvoir de décider quand il mourra, et combien de temps il vivra, est-il soumis à la fatalité? Qu'ils nous le montrent donc! Mais ils ne le montreront pas. Qu'ils ajoutent par conséquent foi à ces paroles du Sauveur : « J'ai le pouvoir de quitter la vie et de la re- « prendre de nouveau »; qu'ils cherchent ensuite pourquoi il a dit : « Mon heure n'est « point encore venue », et qu'en raison de ces paroles ils ne soumettent pas à la fatalité l'auteur du ciel, le créateur et l'ordonnateur des astres. D'ailleurs, si les astres étaient les maîtres du destin, celui qui a créé les astres ne pouvait être assujéti à la nécessité qu'ils imposent. Ajoute à cela que ce que tu appelles le destin, le Christ, non-seulement n'y est pas soumis, mais ni toi, ni moi, ni un autre, ni personne, n'en subissons la fatalité.

11. Quoi qu'il en soit, et parce qu'ils se sont laissé séduire, ces malheureux cherchent à séduire à leur tour : ils proposent aux hommes leurs moyens de séductions, ils tendent leurs piéges pour les prendre, et cela sur les places publiques. Au moins ceux qui tendent des piéges aux animaux sauvages choisissent pour cela les forêts et les lieux déserts. Combien sont malheureux et vains ceux à qui l'on tend des piéges jusque sur les places publiques, afin de les prendre! Les hommes reçoivent de l'argent pour se vendre à d'autres hommes, et ceux-ci donnent le leur pour se vendre à la vanité! Car ils entrent chez un astrologue pour s'y procurer des maîtres tels qu'il plaît à cet homme de leur en donner : Saturne, Jupiter, Mercure, ou tout autre de nom aussi sacrilége. Il est entré libre, afin, pour son argent, de sortir esclave. Que dis-je? Il ne serait pas entré s'il avait été libre ; mais il est entré là où l'erreur, où la cupidité l'attiraient pour en faire leur esclave. C'est ce qui a fait dire à la vérité : « Tout homme qui « commet le péché est l'esclave du péché [1] ».

12. Pourquoi donc Jésus-Christ a-t-il dit : « Mon heure n'est pas encore venue? » C'était surtout parce que, ayant le pouvoir de mourir quand il le voudrait, il ne jugeait pas opportun d'en user encore. Pourquoi, par exemple, mes frères, disons-nous : L'heure est venue de partir afin de célébrer les mystères ? Si nous sortons avant l'heure convenable, ne nous conduisons-nous pas en dehors de la règle et à contre-temps ? Mais, si nous ne sortons qu'au moment opportun, est-ce que la fatalité dicte nos paroles ? Quel est donc le sens de ces paroles : « Mon heure « n'est pas encore venue ? » L'heure n'est pas encore venue pour moi de savoir que le moment de souffrir est venu pour moi, et que ma passion sera utile. Quand elle sera venue, alors je souffrirai volontairement. De cette façon seront vrais pour toi ces deux passages : « Mon heure n'est pas encore venue » ; et : « J'ai le pouvoir de donner ma vie et de la « reprendre à nouveau ». Jésus-Christ était donc venu avec le pouvoir de choisir le moment de sa mort. Mais s'il était mort avant d'avoir choisi ses disciples, à coup sûr il eût agi à contre-temps. Or, s'il n'avait pas eu le pouvoir de choisir l'heure de sa mort, il aurait pu mourir avant de choisir ses disciples; et s'il était mort après les avoir choisis et instruits, c'eût été un effet, non pas de sa propre volonté, mais de la volonté d'autrui. Mais il était venu avec le pouvoir de s'en aller et de revenir, de s'avancer jusqu'où il voulait,

[1] Jean, x, 18.

[1] Jean, viii, 34.

de tenir l'enfer devant lui, non-seulement après sa mort, mais même après sa résurrection, afin de faire briller à nos yeux l'espérance de voir son Eglise durer toujours ; par conséquent, il a marqué dans le chef ce que les membres avaient droit d'attendre. Il est ressuscité comme chef, il ressuscitera donc aussi dans ses membres. Son heure n'était donc pas encore venue, ce n'était pas encore le moment opportun. Il lui fallait appeler ses disciples, annoncer le royaume des cieux, opérer des prodiges, prouver sa divinité par des miracles, et son humanité par les souffrances de son corps. En effet, il avait faim parce qu'il était homme, et néanmoins, avec cinq pains il nourrit cinq mille hommes, parce qu'il était Dieu ; il dormait comme homme, et, comme Dieu, il commandait aux vents et aux flots. Il fallait d'abord en donner des preuves, afin que les évangélistes eussent de quoi écrire, et les Apôtres de quoi prêcher au sein de l'Eglise. Mais lorsque le Christ eut fait ce qu'il jugeait utile de faire, alors vint l'heure fixée, non par la nécessité, mais par son choix; non par la condition de sa nature, mais par sa puissance.

13. Toutefois, mes frères, de ce que nous ayons répondu aux hérétiques et aux mathématiciens, s'ensuit-il que nous devions ne pas vous dire ce que signifient les urnes, l'eau changée en vin, le maître d'hôtel, l'époux, la présence de la mère du Christ à cette mystérieuse cérémonie, et ces noces elles-mêmes ? Il nous faut vous dire tout cela, mais il nous faut aussi ne pas vous fatiguer. A pareil jour qu'hier, nous avons l'habitude de faire un sermon à votre charité ; nous aurions voulu en profiter pour vous en entretenir au nom du Christ : mais des difficultés insurmontables sont venues y mettre obstacle. Si votre sainteté le trouve bon, nous remettrons à demain à vous expliquer ce que cette circonstance a de mystérieux et, ainsi, nous ne surchargerons ni votre faiblesse, ni la nôtre. Peut-être en est-il plusieurs que la solennité du jour, et non le désir d'entendre prêcher, a fait venir ici; que ceux qui viendront demain, viennent pour s'instruire ; par là, nous ne priverons pas ceux qui veulent s'instruire, et nous ne fatiguerons nullement ceux qui n'en ont pas le désir.

NEUVIÈME TRAITÉ.

SUR LA MÊME LEÇON DE L'ÉVANGILE. — DU MYSTÈRE RENFERMÉ DANS LE MIRACLE OPÉRÉ AUX NOCES DE CANA EN GALILÉE. (Chap. II, 1-11.)

LE MIRACLE DE CANA.

Tous les actes du Sauveur ont leur signification, sa présence aux noces de Cana a la sienne comme les autres circonstances de sa vie. Le prodige opéré en cette occasion a deux sens : 1° L'eau changée en vin figurait les prophéties relatives au Messie, lettre morte, paroles sans vertu qu'il a vivifiées par son incarnation ; les six âges du monde, tous prophétiques, étaient représentés par les six urnes pleines d'eau ; et de même que cette eau devait être changée en vin par le Christ, ainsi les prophéties devaient recevoir toute leur valeur de leur application à sa personne; enfin par les deux mesures contenues dans les urnes s'entendent le Père et le Fils, et par les trois le mystère de la sainte Trinité ; 2° Les prophéties des six âges venaient du peuple Juif, mais elles avaient trait à toutes les nations dont se compose le peuple chrétien. Ainsi l'union d'Adam et d'Eve en une seule chair représentait l'union de Jésus-Christ avec son Eglise : l'arche de Noé était l'image du bois de la croix réunissant près de lui et sauvant toutes les nations ; le sacrifice d'Abraham préfigurait celui du Calvaire; les psaumes de David ont incessamment trait à l'empire de Dieu sur tous les peuples ; la pierre détachée de la montagne et devenant elle-même une montagne qui remplit toute la terre, n'est-ce pas Jésus-Christ issu du peuple Juif par sa naissance virginale et exerçant sa puissance sur le monde entier ? Et la conversion des Gentils à la foi n'est-elle pas l'accomplissement des paroles adressées aux Juifs par Jean-Baptiste ? Les deux mesures représentent les circoncis et les incirconcis dont se compose le peuple chrétien, et les trois mesures sont les trois races humaines dont les fils de Noé ont été la source.

1. Que le Seigneur notre Dieu soit avec nous pour nous donner d'accomplir notre promesse. Hier, si votre sainteté s'en souvient, les limites du temps ne nous ont pas permis d'achever l'instruction commencée ; nous avons donc remis à aujourd'hui de vous dé-

couvrir avec l'aide de Dieu, les mystères renfermés dans cet événement dont le récit vous a été lu dans le saint Evangile. Il est inutile de nous arrêter longtemps à relever la grandeur de ce prodige opéré par Dieu ; c'est, en effet, le même Dieu qui en opère tous les jours dans toutes les créatures, et s'ils ne font plus d'impression, ce n'est pas qu'ils soient plus faciles à produire, c'est qu'ils sont sans cesse sous nos yeux. Le Verbe incarné pour nous en a donc fait d'autres plus rares, et l'esprit humain en a été frappé davantage. Ce n'est pas qu'ils aient été plus grands que ceux que Dieu opère tous les jours dans les créatures. Ceux qui se font tous les jours semblent être le résultat de la loi naturelle qui règle le cours ordinaire des choses ; les seconds, au contraire, apparaissent aux yeux de l'homme comme l'œuvre d'un pouvoir qui s'exerce actuellement. Nous vous l'avons dit, et vous vous en souvenez : un mort est sorti vivant du tombeau ; et cet événement a jeté les hommes dans la stupeur ; tous les jours, des enfants qui n'existaient pas viennent au monde, et personne n'en est surpris. Ainsi, qui ne s'étonne de voir changer l'eau en vin ? Pourtant Dieu fait cela tous les ans dans les vignes. Toutefois, comme en opérant ces prodiges, Notre-Seigneur a voulu, non-seulement stimuler nos cœurs, mais encore élever en eux l'édifice de la foi, il nous faut rechercher l'à-propos, c'est-à-dire la signification de ce qui concerne celui-ci. Car, vous vous en souvenez, c'est cette explication que nous avons remise à aujourd'hui.

2. De ce que le Seigneur a été invité à des noces et qu'il y est venu, indépendamment de toute explication mystérieuse, ressort, suivant l'intention du Sauveur lui-même, la preuve qu'il est l'auteur du mariage. En effet, des hommes, dont parle l'Apôtre, devaient défendre de se marier [1], et enseigner que le mariage est un mal, et que son auteur est le diable. Au contraire, le Seigneur interrogé sur la question de savoir s'il est permis à un homme de renvoyer sa femme pour n'importe quel motif, a répondu que cela n'est pas permis, excepté pour cause de fornication. A cette réponse il a ajouté ceci, s'il vous en souvient : « Que l'homme ne sépare « pas ce que Dieu a uni [2] ». Ceux qui sont bien instruits dans la foi catholique savent que Dieu a établi le mariage, et que, comme l'union conjugale est d'institution divine, le divorce est l'œuvre du diable ; et si dans le cas de fornication il est permis de renvoyer sa femme, c'est que, la première, elle a renoncé à être épouse, puisque la première elle a foulé aux pieds la foi conjugale. Quant à celles qui ont voué à Dieu leur virginité, bien qu'elles soient à un degré plus élevé d'honneur et de sainteté dans l'Eglise, elles n'ont pas pour cela renoncé entièrement aux noces ; car elles ont part avec toute l'Eglise à ces noces où l'Epoux est le Christ. Ayant été invité aux noces, le Sauveur s'y est rendu pour resserrer le lien de chasteté conjugale, et nous révéler ce qu'il y a de mystérieux dans les noces ; car, dans la circonstance présente, la personne de Notre-Seigneur était figurée par l'époux à qui il fut dit : « Tu as « conservé le bon vin jusqu'à présent ». En effet, le Christ a conservé le bon vin jusqu'à présent, c'est-à-dire son Evangile.

3. Commençons donc dès maintenant à vous dévoiler les secrets de ces mystères, autant du moins que nous en fera la grâce Celui au nom de qui nous vous l'avons promis. Dès les temps anciens il y eut des prophéties, et jamais aucune époque n'en fut privée : mais quand on n'y reconnaissait pas le Christ, ces prophéties n'étaient que de l'eau. Car d'une certaine manière l'eau recèle du vin. Que devons-nous entendre par cette eau ? L'Apôtre nous le dit : « Jusqu'aujour« d'hui, quand on leur lit Moïse, les Juifs ont « un voile posé sur leur cœur, voile qui n'en « est pas retiré, parce qu'il n'est enlevé que « dans le Christ. Mais », continue-t-il, « lorsque « tu seras passé au Seigneur, le voile sera « enlevé [1] ». Par ce voile il entend l'obscurité qui empêchait de comprendre les prophéties : le voile se lèvera, et avec lui disparaîtra l'ignorance lorsque tu seras passé à Notre-Seigneur, et ce qui était de l'eau se changera pour toi en vin. Lis tous les livres prophétiques; si tu n'y aperçois pas Jésus-Christ, qu'y a-t-il de plus insipide et de plus fade ? Si, au contraire, tu y vois Jésus-Christ, non-seulement tu trouves de la saveur à ce que tu lis, mais encore ta lecture te jette dans l'ivresse, ton âme s'élève au-dessus des corps, et en oubliant le passé elle s'étend pour saisir les choses à venir [2].

[1] I Tim. IV, 3. — [2] Matth. XIX, 3-6.

[1] II Cor. III, 14-16. — [2] Philipp. III, 13.

4. Ainsi, dès les temps anciens et depuis le premier anneau de la chaîne des générations humaines, il y a eu des prophéties concernant le Christ ; mais il s'y tenait caché : ce n'était encore que de l'eau. Comment prouvons-nous que, dans toute la durée des temps antérieurs à la venue du Christ, des prophéties relatives à sa personne n'ont jamais éprouvé de solution de continuité? D'après ses propres paroles. Car après sa résurrection d'entre les morts il trouva ses disciples dans le doute à l'égard de Celui qu'ils avaient suivi. Ils l'avaient vu mourir et n'espéraient pas le voir ressusciter, leur confiance en lui était anéantie. Aussi le larron fut-il loué et mérita-t-il d'entrer le même jour dans le paradis. Pourquoi? Parce que, étant attaché à la croix, il confessa Jésus-Christ [1], tandis que ses disciples doutaient de lui. Il les trouva donc chancelants et se reprochant en quelque sorte d'avoir espéré qu'il délivrerait Israël. Ils s'affligeaient de l'injustice de sa mort, car son innocence leur était connue. Eux-mêmes le lui dirent après sa résurrection, au moment où il fit la rencontre de deux d'entre eux qui marchaient plongés dans la tristesse. « Etes-vous seul « étranger à ce point dans Israël, que vous « ignoriez ce qui s'est passé ces derniers jours ? « Quoi donc? leur répliqua-t-il. Touchant « Jésus de Nazareth, qui fut un prophète puis- « sant en œuvres et en paroles en présence « de Dieu et de tout le peuple ; comment nos « prêtres et nos chefs l'ont livré pour être « condamné à mort et l'ont crucifié. Cepen- « dant nous espérions que ce serait lui qui « rachèterait Israël, et voici maintenant le « troisième jour depuis que ces événements se « sont accomplis » . Après ces discours et d'autres prononcés par l'un de ceux que Jésus-Christ avait rencontrés sur le chemin du village voisin, il leur répondit en ces termes : « O insensés et cœurs tardifs à croire ce qui a « été dit par les Prophètes! Ne fallait-il pas « que le Christ souffrît ces choses, et qu'ainsi « il entrât dans sa gloire? Et commençant par « Moïse et tous les Prophètes, il leur expliqua « ce qui était dit de lui dans l'Ecriture ». Ainsi s'exprima-t-il encore dans une autre circonstance, voulant se faire toucher de ses disciples afin de leur donner une preuve palpable de la réalité de sa résurrection; il leur dit : « Voilà ce que je vous avais annoncé « lorsque j'étais encore avec vous, savoir que « tout ce qui est écrit de moi dans Moïse, « les Prophètes et les psaumes, devait être « accompli. Alors il leur ouvrit l'intelligence « afin qu'ils comprissent les Ecritures, et leur « dit : Car il est écrit que le Christ devait « souffrir et ressusciter d'entre les morts le « troisième jour, que la pénitence et la rémis- « sion des péchés devaient en son nom être « prêchées par toutes les nations, à commen- « cer par Jérusalem ».

5. Si nous comprenons bien ces passages du saint Evangile, et certes ils ne renferment rien d'obscur, nous saisirons parfaitement tous les mystères contenus dans le miracle qui nous occupe. Faites attention à cette parole du Sauveur, qu'il fallait que tout ce qui a été écrit du Christ eût en lui son accomplissement. Où se trouve ce qui a été écrit de lui? Il l'a dit : « Dans la loi, dans les Pro- « phètes et dans les psaumes ». Il n'omet aucune des anciennes Ecritures. C'était de l'eau ; aussi le Seigneur appelle-t-il insensés les deux disciples d'Emmaüs, parce que cette eau leur plaisait encore et qu'ils n'avaient pas encore de goût pour le vin. Comment Jésus-Christ a-t-il changé cette eau en vin? Lorsqu'après leur avoir ouvert l'intelligence il leur a expliqué les Ecritures, commençant par Moïse et continuant par les Prophètes; c'est pourquoi ils se sentaient déjà comme enivrés et disaient : « Notre cœur ne brûlait- « il pas en nous sur le chemin lorsqu'il nous « découvrait les Ecritures [1] ? » Ils avaient, en effet, découvert ce qu'ils ne savaient pas auparavant : c'est que ces livres avaient trait au Christ. Le Sauveur a donc changé l'eau en vin, et aussitôt ce qui leur était insipide est devenu agréable pour eux ; et ce qui ne les enivrait pas les a enivrés. Il aurait pu commander de vider l'eau qui se trouvait dans les urnes, pour y mettre du vin qu'il aurait tiré de je ne sais quelle source cachée; il avait ainsi fait venir du pain quand il rassasia tant de milliers d'hommes. Car cinq pains n'étaient capables ni de nourrir cinq mille personnes, ni de remplir au moins douze corbeilles [2] ; mais sa puissance était comme un réservoir où il était à même de trouver du pain. Il aurait donc pu d'abord vider l'eau, puis mettre du vin à sa place; mais s'il l'avait fait, il aurait semblé improuver les anciennes

[1] Luc, XXIII, 40-43.

[1] Luc, XXIV, 13-47. — [2] Matth. XIV, 17-21.

Ecritures. Au contraire, en changeant l'eau elle-même en vin, il nous a montré que l'Ancien Testament vient de lui ; car c'est par son ordre que les urnes ont été remplies. C'est donc du Seigneur que viennent les anciennes Ecritures; mais si l'on n'y reconnaît pas Jésus-Christ, elles n'ont pas de saveur.

6. Considérez ce qu'il dit lui-même : « Ce « qui a été écrit de moi dans la loi, dans les « Prophètes et dans les psaumes ». Nous savons de quelle époque part le récit de la loi : c'est dès l'origine du monde. « Au commen- « cement, Dieu fit le ciel et la terre [1] ». Depuis cette époque jusqu'au temps présent, on compte six différents âges; on vous l'a dit souvent, et vous le savez. Le premier âge va d'Adam à Noé ; le second, de Noé à Abraham, selon l'ordre qu'établit et suit l'évangéliste Matthieu ; le troisième va d'Abraham à David le quatrième, de David à la captivité de Babylone ; le cinquième, de la captivité de Babylone à Jean-Baptiste [2]; le sixième, de Jean-Baptiste à la fin du monde. Dieu a fait l'homme à son image le sixième jour [3], parce que c'est en ce sixième âge que s'est manifesté par l'Evangile le renouvellement de notre esprit, selon l'image de celui qui nous a créés [4]. En ce jour, l'eau s'est changée en vin, afin que nous goûtions le Christ manifesté dans la loi et les Prophètes. C'est pour cela que les urnes qu'il ordonnait de remplir avec de l'eau étaient au nombre de six. Ces six urnes signifiaient donc les six âges du monde pendant lesquels il y eut toujours des prophéties. Ainsi distribués et distingués les uns des autres comme par des articulations diverses, ces six âges auraient été comme des vases vides si Jésus-Christ ne les avait remplis. Pourquoi même donner le nom d'âges à des temps qui se seraient inutilement écoulés si, pendant leur cours, le Seigneur n'avait pas été annoncé? Les prophéties ont reçu leur accomplissement, on a rempli les urnes; mais pour que l'eau soit changée en vin, il faut que dans toutes ces prophéties on reconnaisse Jésus-Christ.

7. Que signifient donc ces paroles : « Elles « contenaient deux ou trois mesures? » Cette manière de parler signale à notre attention un grand mystère. L'Evangéliste appelle *metreta* des vases servant de mesures, comme une urne, une amphore ou bien un objet pareil. Le mot métrète est le nom de la mesure, et ce nom de mesure dérive lui-même du mot mesure. En effet, μέτρον, en grec, signifie mesure; de là le mot métrète. « Elles « renfermaient donc deux ou trois mesures». Que disons-nous, mes frères? S'il n'était question que de trois mesures, notre esprit se reporterait tout droit au mystère de la Trinité. Mais de ce que l'Evangéliste a dit : « deux ou trois », il ne suit peut être pas que nous devions renoncer immédiatement à cette interprétation. Car le Père et le Fils étant une fois nommés, il faut nécessairement supposer l'existence du Saint-Esprit. Le Saint-Esprit n'est pas seulement l'Esprit du Père ou seulement l'Esprit du Fils, il est tout à la fois l'Esprit du Père et l'Esprit du Fils. En effet, il est écrit : « Si quelqu'un « aime le monde, l'Esprit du Père n'est point « en lui [1] ». Et ailleurs : « Quiconque n'a pas « l'Esprit du Fils n'est point de lui [2] ». Le Père et le Fils ont donc le même Esprit ; d'où il suit que nommer le Père et le Fils, c'est sous-entendre le Saint-Esprit, puisqu'ils ont tous deux un même Esprit. Quand on nomme le Père et le Fils, c'est comme si l'on disait deux mesures; et quand on entend parler du Saint-Esprit, c'est trois mesures. Aussi l'Evangile ne dit-il pas que les urnes contenaient, les unes deux mesures, les autres trois; mais que les six urnes « contenaient « deux ou trois mesures ». Comme s'il disait : Quand je dis deux mesures, je veux que l'Esprit du Père et du Fils soit compris avec eux; et quand je dis trois, j'énonce plus clairement la sainte Trinité.

8. Ainsi, quiconque nomme le Père et le Fils, doit sous-entendre la charité mutuelle du Père et du Fils, qui est le Saint-Esprit. Peut-être même (et je ne dis pas ceci comme si j'étais en mesure de le prouver aujourd'hui, ou comme si personne ne pouvait trouver une autre manière d'interpréter ce texte), peut-être même l'examen et la discussion des Ecritures montreraient-ils que le Saint-Esprit est la charité même. En tous cas, ne supposez pas que la charité soit chose méprisable. La charité pourrait-elle n'avoir aucun prix quand de tout ce qui a du prix nous disons qu'il est cher? Si donc tout ce qui n'est pas de vil prix est cher, peut-il y avoir rien de plus cher

[1] Gen. I, 1. — [2] Matth. I, 17. — [3] Gen. I, 27. — [4] Coloss. III, 10.

[1] Jean, II, 15. — [2] Rom. VIII, 9.

que la charité même? Aussi l'Apôtre la relève-t-il au point d'en dire ceci : « J'ai à vous « montrer une voie suréminente. Quand je « parlerais la langue des hommes et des « anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis « qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. Quand je connaîtrais tous les mys« tères, quand je posséderais toute science, « quand j'aurais le don de prophétie, quand « toute foi me serait donnée jusqu'à trans« porter les montagnes, si je n'ai pas la cha« rité, je ne suis rien. Quand je distribuerais « mon bien aux pauvres, quand je livrerais « mon corps aux flammes, si je n'ai pas la « charité, il ne me sert de rien [1] ». La charité est donc bien précieuse, puisque sans elle tout est inutile, puisque avec elle tout est profit. Toutefois, cet éloge si brillant et si flatteur que l'apôtre Paul fait de la charité, en dit moins que ce petit mot de l'apôtre Jean dont nous expliquons l'Evangile; car il n'a pas craint de dire : « Dieu est charité [2] ». Et il est encore écrit « que la charité de Dieu a été « répandue dans nos cœurs par le Saint« Esprit qui nous a été donné [3] ». Qui donc nommera le Père et le Fils, sans entendre parler aussi de la charité du Père et du Fils? Celui qui a cette charité a le Saint-Esprit, et quiconque ne l'a pas, le Saint-Esprit n'est pas en lui. Séparé de son esprit, qui est ton âme, ton corps est mort. Ainsi en est-il de ton âme; sépare-la du Saint Esprit, c'est-à-dire de la charité, c'est comme si elle était morte. « Les urnes contenaient donc deux « mesures », parce qu'à toutes les époques le Père et le Fils ont été annoncés dans les prophéties : mais le Saint-Esprit l'était aussi bien qu'eux; de là cette addition, « ou trois me« sures ». « Moi et mon Père », dit Jésus-Christ, « nous sommes un [4] »; mais à Dieu ne plaise qu'il soit fait exclusion du Saint-Esprit là où le Sauveur dit : « Moi et mon Père « sommes un ». Cependant le Père et le Fils étant seuls nommés à cet endroit, accordons que « les urnes contiennent seulement « deux mesures »; mais le texte ajoute : « ou « trois mesures ». En voici la raison : « Allez, « baptisez les nations au nom du Père, et du « Fils, et du Saint-Esprit [5] ». Ainsi, quand l'Evangile dit : « deux mesures », il ne fait pas mention expresse de la Trinité, il la sous-entend ; mais lorsqu'il dit : « trois mesures », il la déclare formellement.

9. Il y a de ce passage une autre interprétation qu'il ne faut pas passer sous silence. Je vais vous la dire, et alors chacun choisira celle qui lui conviendra le mieux ; pour nous, nous ne voulons pas vous frustrer de ce que Dieu nous donne. Car vous êtes à la table du Seigneur, et il n'est pas juste que celui qui y sert retranche une partie des aliments aux convives, surtout à des convives comme vous, qui se montrent si affamés. Les prophéties qui ont eu lieu dès les temps anciens ont pour but le salut de toutes les nations. Sans doute Moïse a été envoyé au seul peuple d'Israël ; c'est à ce peuple seul que la loi a été donnée par son ministère ; c'est des rangs de ce peuple que sont sortis les Prophètes; c'est en vue de ce peuple que la distinction des âges a été établie; aussi est-il dit des urnes qu'elles étaient destinées « aux purifi« cations en usage chez les Juifs ». Toutefois, que ces prophéties aient aussi été faites aux autres nations, on n'en saurait douter, puisqu'en ce peuple était caché Jésus-Christ, en qui toutes les nations de la terre sont bénies suivant cette promesse de Dieu à Abraham : « Toutes les nations seront bénies en Celui « qui sortira de toi [1] ». Mais Jésus-Christ n'était pas encore reconnu, parce que l'eau n'avait pas encore été changée en vin. Les prophéties avaient donc lieu pour toutes les nations. Pour faire ressortir plus clairement à vos yeux cette vérité, nous allons, dans les limites du temps dont nous pouvons disposer, vous parler de ces différents âges que figuraient les six urnes de notre Evangile.

10. Au commencement Adam et Eve étaient les premiers parents de tous les hommes, et pas seulement des Juifs. Par conséquent, tout ce qui en Adam figurait le Christ était du domaine de toutes les nations, puisqu'elles n'ont de salut qu'en Notre-Seigneur. Que dirai-je de mieux approprié à l'eau de la première urne que ce que l'Apôtre a dit d'Adam et d'Eve? Personne, en effet, ne pourra trouver mauvaise ma manière de comprendre les choses, puisqu'au lieu de l'inventer de moi-même, je l'emprunte à l'Apôtre. C'est à lui seul un étonnant mystère relativement au Christ, que celui auquel l'Apôtre fait allusion dans ce passage : « Ils ne feront tous deux

[1] I Cor. XII, 31 ; Id. XIII, 1-3. — [2] I Jean, IV, 16. — [3] Rom. V, 5. — [4] Jean, X, 30. — [5] Matth. XXVIII, 19.

[1] Gen. XXII, 18.

« qu'une seule chair: ce mystère est grand[1] ». Et afin que personne n'imagine que cette grandeur du mystère se trouve en chacun de ceux qui ont une femme, il ajoute : « Mais « je dis en Jésus-Christ et en l'Eglise ». Où se trouve donc le grand mystère : « Et ils ne « feront tous deux qu'une seule chair? » Le voici : parlant d'Adam et d'Eve, la Genèse en vient à ces paroles : « C'est pourquoi l'homme « abandonnera son père et sa mère, et il s'at- « tachera à sa femme, et ils seront tous deux « dans une chair une[2] ». Toutefois si Jésus-Christ s'est attaché à son Eglise de manière à ce qu'ils fussent deux en une seule chair, comment a-t-il quitté son Père? Comment a-t-il quitté sa mère? Il a quitté son Père, parce qu'étant en la forme de Dieu et pouvant sans larcin se dire son égal, il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'esclave[3]. Voilà le sens de ces paroles : Il a quitté son Père, non qu'il l'ait abandonné ou se soit éloigné de lui, mais parce que ce n'est pas dans la forme selon laquelle il est égal au Père, qu'il est apparu aux hommes. Comment a-t-il quitté sa mère? En quittant la synagogue des Juifs, de laquelle il est né selon la chair, et en s'attachant à l'Eglise, qu'il a composée en réunissant toutes les nations. Ainsi la première urne contenait l'annonce du Christ ; mais tout le temps que ces vérités ne furent pas prêchées aux peuples, cette prophétie n'était encore que de l'eau, elle n'était pas encore changée en vin. Maintenant donc que le Seigneur nous a éclairés par l'Apôtre pour nous faire connaître le sens caché de cette simple parole : « Ils ne feront tous deux qu'une seule chair, « ce mystère est grand en Jésus-Christ et dans « l'Eglise », nous sommes en droit de chercher le Christ partout et de puiser le vin à toutes les urnes. Adam s'endort pour qu'Eve soit formée pendant son sommeil ; le Christ meurt pour donner naissance à l'Eglise. De la côte d'Adam endormi Eve est formée[4] ; après sa mort Jésus-Christ est percé d'une lance au côté[5], et de ce côté coulent les sacrements qui doivent former l'Eglise. Qui ne voit dans les événements d'alors la figure de ce qui devait arriver plus tard, surtout quand l'Apôtre nous enseigne que le premier Adam était le type du futur Adam? « Il était la figure de celui qui « devait venir[6] ». Tous les événements étaient mystérieusement figurés en lui. Etait-ce afin de l'empêcher de souffrir que Dieu attendit le moment de son sommeil pour lui retirer une côte et en former la femme? Où est l'homme capable de dormir assez profondément pour qu'on puisse, sans l'éveiller, lui ôter des os? Ou bien Adam a-t-il été insensible à l'enlèvement d'une de ses côtes, parce que c'était Dieu lui-même qui la lui ôtait? Dieu, qui pouvait enlever cette côte à Adam pendant son sommeil, pouvait donc aussi la lui enlever sans lui causer aucune douleur, pendant qu'il était éveillé. Mais sans aucun doute cette première urne était remplie d'eau, elle contenait pour ce premir âge l'annonce des événements réservés à l'avenir.

11. Le Christ a été aussi figuré dans Noé et dans cette arche qui renfermait tous les êtres vivants de l'univers. En effet, pourquoi tous les animaux ont-ils été renfermés dans cette arche[1], sinon pour figurer toutes les nations? Dieu ne manquait pas de puissance pour les créer de nouveau ; car, quand aucune créature n'existait, n'a-t-il pas dit : « Que la terre « produise, et la terre a produit[2] ? » Il les avait créées une première fois, il pouvait les créer encore. Une première fois sa parole les avait fait sortir du néant, elle était à même de réitérer son œuvre. Mais il voulait nous signaler un mystère, il remplissait la seconde urne par une prophétie, il nous montrait en figure la vie de l'univers conservée par le bois, parce qu'au bois devait être vraiment attachée la vie du monde entier.

12. Nous voici à la troisième urne, c'est-à-dire à Abraham, je vous en ai déjà fait la remarque, il a été dit à ce patriarche : « Toutes les nations seront bénies en Celui qui « sortira de ta race ». Il est facile de reconnaître celui que figurait le fils unique du père des croyants : au moment où son père le conduisait vers la montagne sur le sommet de laquelle on devait le faire mourir, ne portait-il pas lui-même le bois nécessaire au sacrifice? De fait le Seigneur porta sa croix, comme le dit l'Evangile[3]. A l'endroit de la troisième urne cette remarque suffit.

13. Quant à David, est-il besoin de dire que ses prophéties concernaient toutes les nations? Parmi les psaumes il n'en est pas un seul qui n'y ait trait, aussi bien que celui dont nous venons d'entendre la lecture : tous l'avoue-

[1] Ephés. III, 31, 32. — [2] Gen. II, 24. — [3] Philipp. II, 6, 7. — [4] Gen. II, 21. — [5] Jean, XIX, 34. — [6] Rom. V, 14.

[1] Gen. VII, 7-9. — [2] Id. I, 24. — [3] Jean, XIX, 17.

ront sans peine. Je l'ai dit, nous avons chanté tout à l'heure ces paroles si positives : « Levez-vous, Seigneur, jugez la terre, toutes « les nations seront votre héritage[1] ». Et par là les Donatistes sont comme rejetés des noces. En effet, l'homme dépourvu de la robe nuptiale, qui vint aux noces après avoir été invité, en fut chassé parce qu'il n'était pas vêtu de manière à faire honneur à l'Epoux. De même en est-il de celui qui cherche sa propre gloire, et non la gloire de Jésus-Christ. Il n'a pas la robe nuptiale, car il refuse de s'associer à la parole de l'ami de l'Epoux et de dire avec lui : « C'est celui-là qui baptise[2] ». Celui qui n'avait pas la robe nuptiale mérita de s'entendre donner par reproche un titre auquel il n'avait pas droit : « Mon ami, pourquoi es-tu venu « ici? » Et de même qu'il demeura muet[3] à cette question, ainsi les Donatistes demeurent muets à leur tour. En effet, à quoi bon remuer les lèvres et tant parler, si le cœur reste muet ? Car ils savent bien intérieurement qu'ils n'ont rien à répondre. Aussi restent-ils muets au dedans, quoiqu'ils fassent beaucoup de bruit au dehors. Ils entendent, bon gré mal gré, chanter parmi eux ces paroles : « Levez-vous, Seigneur, jugez la terre, parce « que toutes les nations vous seront données « en héritage ». Ainsi, se séparant de la communion de toutes les nations, qu'apprennent-ils sinon qu'ils ne font plus partie de cet héritage ?

14. J'ai donc dit, mes frères, que les prophéties regardaient toutes les nations de la terre ; mais je veux vous montrer que ces paroles : « Elles contenaient deux ou trois « mesures », ont encore un autre sens. Les prophéties, dis-je, ont trait à toutes les nations; nous venons de le prouver en ce qui concerne Adam ; car « il était la figure de « l'autre Adam ». Qui ne sait, en effet, que de lui sont sorties toutes les nations, et que les quatre lettres de son nom désignent les quatre parties du monde telles que les appelaient les Grecs. Car si vous prononcez en grec les mots : Orient, Occident, Midi, Nord, dénominations sous lesquelles en différents endroits l'Ecriture désigne ces quatre parties du monde, vous le verrez, les premières lettres de ces mots vous donnent celui d'Adam. En effet, voici comment se nomment, dans la langue grecque, les quatre points cardinaux : ἀνατολή, δύσις, ἄρκτος, μεσημβρία. Ecris l'un sous l'autre chacun de ces noms, comme tu écris des vers, et les premières lettres réunies ensemble te donneront Adam. Nous trouvons la même vérité figurée en Noé, à cause de l'arche ; car elle contenait tous les animaux, et ces animaux symbolisaient toutes les nations. La même vérité se rencontre aussi en Abraham ; car il lui a été dit en termes formels : « Toutes les nations seront bénies en « Celui qui sortira de ta race ». Elle se retrouve encore en David, dont un psaume entre autres (car je ne veux pas en citer davantage) nous a fourni ces paroles que nous chantions tout à l'heure : « Levez-vous, Dieu, « jugez la terre, parce que toutes les nations « vous seront données en héritage ». A quel Dieu dit-on : « Levez-vous », sinon à celui qui a dormi? « Levez-vous, ô Dieu, jugez la « terre »; c'est-à-dire, vous dormiez lorsque la terre vous jugeait, levez-vous pour la juger à votre tour. Et n'est-ce point là le sens de cette prophétie : « Parce que toutes les nations « vous seront données en héritage ? »

15. Pour ce qui est du cinquième âge représenté par la cinquième urne, Daniel voit une pierre détachée de la montagne sans qu'aucune main y ait part ; cette pierre brise dans sa chute tous les royaumes de la terre, et elle grossit au point de devenir une grande montagne, si grande qu'elle couvre toute la surface de la terre[1]. Mes frères, y a-t-il rien de plus clair? Une pierre se détache de la montagne. C'est cette pierre mise au rebut par ceux qui bâtissent, et qui est devenue la tête de l'angle[2]. De quelle montagne est-elle détachée, sinon du royaume des Juifs, au sein duquel Jésus-Christ est né selon la chair ? Elle s'en détache sans le secours d'aucune main d'homme, car Jésus-Christ est né d'une vierge sans le concours charnel d'aucun homme. La montagne dont cette pierre est détachée ne couvrait point toute la terre, parce que le royaume des Juifs ne s'étendait pas à toutes les nations. Mais nous voyons le royaume de Jésus-Christ occuper toutes les parties de l'univers.

16. Reste le sixième âge, auquel appartient Jean-Baptiste, le plus grand des enfants des hommes, de qui il a été dit : « Il est plus « grand qu'un prophète[3] ». Comment, à son tour, Jean montre-t-il que Jésus-Christ a été

[1] Ps. LXXXI, 8. — [2] Jean, I, 33. — [3] Matth. XXII, 11-13.

[1] Dan. II, 34, 35. — [2] Ps. CXVII, 22. — [3] Matth. XI, 9-11.

envoyé à toutes les nations? Le voici : les Juifs venaient à lui pour être baptisés ; afin de les empêcher de s'enorgueillir du nom d'Abraham qu'ils portaient, il leur dit: « Race « de vipères, qui vous a enseigné à fuir la co« lère prête à venir? faites donc de dignes « fruits de pénitence » ; c'est-à-dire, soyez humbles. En effet, il parlait à des orgueilleux. D'où leur venait leur orgueil? De ce qu'ils descendaient d'Abraham selon la chair, et non point de ce qu'ils imitaient sa conduite. Aussi, quel langage leur tient-il ? « Ne « dites pas: Nous avons pour père Abraham. « Car Dieu peut, de ces pierres mêmes, sus« citer des enfants d'Abraham [1] ». Il donnait aux nations le nom de pierres, non qu'elles en eussent la solidité, comme cette pierre mise au rebut par ceux qui bâtissaient ; mais parce qu'elles étaient endurcies dans la sottise et l'imbécillité. N'étaient-elles pas, en effet, devenues pareilles aux pierres qu'elles adoraient ? Pourquoi avaient-elles perdu le sens ? Parce qu'il est dit dans un psaume : « Qu'ils deviennent semblables aux idoles, ceux « qui les font et ceux qui mettent en elles « leur confiance [2] ». Aussi, quand les hommes ont commencé à adorer le Dieu véritable, que leur recommande-t-on ? « Soyez les enfants « de votre Père qui est au ciel et qui fait lever « son soleil sur les bons et sur les méchants, « et tomber la pluie sur les justes et sur les « injustes [3] ». Si donc l'homme devient semblable à ce qu'il adore, que veulent dire ces paroles : « Dieu peut susciter de ces pierres « des enfants d'Abraham ? » Interrogeons-nous nous-mêmes, et remarquons que ce fait est accompli en nous. Nous sommes sortis des rangs des Gentils ; or, nous n'en serions jamais sortis, si Dieu n'avait fait sortir de ces pierres des enfants d'Abraham. Nous avons été faits enfants d'Abraham, parce que nous avons imité sa foi, et non parce que nous descendons de lui selon sa chair. Comme les Juifs ont dégénéré de cette foi, ils ont été exclus de l'héritage, et si, nous autres, nous avons été adoptés, c'est que nous avons marché sur ses traces. Ainsi, mes frères, la prophétie représentée par la sixième urne était relative à toutes les nations. C'est pourquoi il

[1] Matth. III, 7-9. — [2] Ps. CXIII, 8. — [3] Matth. V, 45.

est dit de toutes les urnes: « Elles contenaient « deux ou trois mesures ».

17. Mais comment montrer que toutes les nations étaient désignées par ces termes : « Deux ou trois mesures ? » En réduisant au nombre de deux les mesures qu'il disait être au nombre de trois, il y avait de la part de l'Evangéliste une sorte d'évaluation. Par là, l'écrivain sacré voulait nous signaler un mystère. Pourquoi donc « deux mesures ? » Pour désigner la circoncision et l'incirconcision. L'Ecriture fait mention de cette division des peuples en deux classes, et elle n'en omet aucun lorsqu'elle dit : « La circoncision et « l'incirconcision [1] ». Sous cette double dénomination sont donc comprises toutes les nations : voilà les deux mesures. C'est pour unir en sa personne ces deux murailles venues de côtés opposés, que Jésus-Christ est devenu la pierre de l'angle [2]. Montrons aussi qu'à ces mêmes nations, sans exception aucune, ont aussi trait les trois mesures. Noé avait trois fils, par eux a été renouvelé le genre humain [3] ; c'est ce qui a fait dire à Notre-Seigneur : « Le royaume des cieux est « semblable à un levain qu'une femme prend « et mêle à trois mesures de farine jusqu'à « ce que toute la pâte soit levée [4] ». Quelle est cette femme, sinon la chair du Seigneur ? Quel est ce levain, sinon l'Evangile ? Quelles sont ces trois mesures, sinon toutes les nations à cause des trois fils de Noé? Donc, « les « six urnes renfermant deux ou trois me« sures », sont les six âges du monde, et ces âges ont chacun leur prophétie particulière concernant toutes les nations ; qu'on les partage en deux catégories, les Juifs et les Grecs, comme les appelle souvent l'Apôtre [5], ou en trois, à cause des trois fils de Noé, peu importe. Cette prophétie en figure s'étendait à toutes les nations, et c'est même parce qu'elle devait s'étendre à elles toutes que cette prophétie est appelée une mesure. Ainsi l'Apôtre a dit : « Nous avons reçu la mesure de nous étendre « jusqu'à vous [6] ». Annoncer l'Evangile aux Gentils, c'est là ce qu'il appelle : « la mesure « de s'étendre jusqu'à vous ».

[1] Coloss. III, 11. — [2] Ephés. II, 14-20. — [3] Gen. V, 31. — [4] Luc, XIII, 21. — [5] Rom. II, 9 ; I Cor. I, 24. — [6] II Cor. X, 13.

DIXIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CET ENDROIT DE L'ÉVANGILE : « APRÈS QUOI IL DESCENDIT A CAPHARNAUM, AINSI QUE SA « MÈRE », JUSQU'A : « OR, IL DISAIT CELA DU TEMPLE DE SON CORPS ». (Chap. II, 12-21.)

LE TEMPLE DE DIEU.

Jésus vint à Capharnaüm avec sa mère, ses frères, c'est-à-dire ses parents charnels; puis il monta à Jérusalem. Arrivé au temple, il en chassa les vendeurs avec un fouet fait de cordes. Ce fouet était une image de nos péchés, qui nous précipitent dans les ténèbres extérieures ; les vendeurs de brebis et de colombes représentaient ceux qui cherchent leur profit temporel dans la dispensation des dons du Saint-Esprit ; les vendeurs de bœufs figuraient ceux qui altèrent les oracles des Prophètes et des Apôtres pour s'attirer une gloire humaine ; à l'exemple de Jésus nous devons être animés, même dans nos maisons, du zèle des intérêts de Dieu. Les Juifs lui demandèrent une preuve du pouvoir en vertu duquel il agissait ainsi, et il répondit : « Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours ». Il s'agissait de son corps.

1. Vous venez d'entendre dans le psaume les gémissements de ce pauvre dont, jusqu'à la fin des siècles, les membres souffrent persécution par toute la terre. Faites donc tous vos efforts, mes frères, pour être avec ces membres et du nombre de ces membres; car toute persécution passera. « Malheur à ceux qui se « réjouissent », dit la Vérité[1]; « bienheureux « ceux qui pleurent, parce qu'ils seront con- « solés[2] ». Dieu s'est fait homme; que deviendra l'homme en faveur de qui Dieu s'est incarné? Que cette espérance nous console dans toutes les tribulations et les épreuves de cette vie. Notre ennemi ne cesse de nous persécuter, et quand il ne sévit pas à découvert, il nous tend secrètement des embûches. Que fait-il en effet? « A leur fureur ils ajoutaient « la ruse[3] ». C'est pourquoi il est appelé lion et dragon. Mais qu'est-ce qui est dit à Jésus-Christ? « Vous foulerez aux pieds le lion et le « dragon[4] ». Il est lion, à cause de sa vigueur qui agit à découvert; il est dragon, à cause de ses embûches cachées. Dragon, il a chassé Adam du paradis terrestre; lion, il a persécuté l'Eglise, selon cette parole de Pierre: « Car le diable votre ennemi tourne comme « un lion rugissant qui cherche quelqu'un à « dévorer[5] ». Ne pense pas que le diable ait rien perdu de sa fureur, quand il flatte; c'est alors qu'il est plus à craindre. Mais que faire au milieu de ces tentations et de ces embûches? Ce que nous recommande le Psalmiste: « Pour moi, quand mes ennemis m'é- « taient à charge, je me révêtais du cilice et « j'humiliais mon âme par le jeûne ». Il y a quelqu'un pour t'exaucer; prie avec confiance; Celui qui t'exauce demeure en toi. Ne dirige pas tes regards vers les montagnes, ne lève pas les yeux vers la lune, le soleil ou les étoiles; ne pense pas qu'il t'exauce de préférence, quand tu vas sur la mer pour le prier; au contraire, aie de telles prières en horreur. Purifie seulement la chambre de ton cœur, et, n'importe où tu sois, n'importe où tu lui adresses tes prières, celui qui peut t'exaucer au dedans de toi, dans cette retraite intérieure que le Psalmiste appelle son sein, lorsqu'il dit: « Ma prière retournera « dans mon sein[1] »; celui qui t'exauce n'est pas hors de toi; ne va pas au loin, ne t'élève pas comme pour l'atteindre avec la main. Bien plus, si tu t'élèves, tu tomberas; mais si tu t'abaisses, il s'approchera de toi. C'est le Seigneur notre Dieu, le Verbe de Dieu, le Verbe fait chair, le Fils du Père, le Fils de Dieu, le Fils de l'homme; il est grand pour nous élever; il s'est humilié pour nous racheter; il a vécu au milieu des hommes, il a souffert ce que souffre l'homme, et caché ses grandeurs divines.

2. « Il descendit », comme dit l'Evangile, « à Capharnaüm, ainsi que sa mère, ses frères « et ses disciples, et ils y demeurèrent peu de « jours ». Jésus-Christ a donc une mère, des frères et des disciples; il a des frères par la même raison qu'il a une mère. Nos livres saints ont l'habitude d'appeler du nom de

[1] Luc, VI, 25. — [2] Matth. V, 5. — [3] Ps. XXXIV, 20. — [4] Id. XC, 13. — [5] I Pierre, V, 8.

[1] Ps. XXXIV, 13.

frères les enfants d'un même père et d'une même mère, ou d'une même mère, ou d'un même père, quoique d'une mère différente, et les cousins germains, enfants à degré égal, de deux frères ou de deux sœurs ; mais ils ne sont pas seuls à être appelés frères par l'Ecriture. Comme elle parle, il faut la comprendre. Elle a sa manière de parler; quiconque ne la saisit pas, se trouble et dit : Comment? Jésus-Christ a eu des frères? Marie a-t-elle mis au monde d'autres enfants? Non : c'est de là qu'est venue la dignité des vierges. Marie a pu être mère, elle n'a pu être femme. Si on lui a donné ce nom, c'est en raison de son sexe, et non à cause de la perte de son intégrité virginale. On le lui a donné d'après la manière de s'exprimer propre à l'Ecriture même. Vous le savez, Adam n'a pas connu Eve aussitôt après qu'elle a été formée d'une de ses côtes, et pourtant elle a porté le nom de femme, immédiatement après sa création; « et de cette côte il forma une femme [1] ». Quels étaient donc ces frères du Seigneur? C'étaient les parents de Marie, n'importe à quel degré. Comment le prouvons-nous? Par l'Ecriture. Loth a été appelé frère d'Abraham [2]; or, il était le fils de son frère. Lis l'Ecriture, et tu verras qu'Abraham était l'oncle paternel de Loth [3]; cependant ils ont été appelés frères. Pour quelle raison, si ce n'est à cause de leur parenté. De même Jacob avait pour oncle maternel Laban, le Syrien ; en effet, Laban était frère de la mère de Jacob, c'est-à-dire de Rébecca, femme d'Isaac [4]. Lis l'Ecriture, et tu verras que l'oncle et le fils de sa sœur sont appelés frères [5]. Cette règle établie, tu comprendras que tous les parents de Marie étaient les frères de Jésus-Christ.

3. Mais ses disciples pouvaient plus justement encore être appelés ses frères. En effet, ses parents n'auraient pas été ses frères, s'ils n'avaient été ses disciples, ou ce titre de frère ne leur aurait servi de rien, si dans leur frère ils n'avaient reconnu leur maître. Aussi, un jour qu'il s'entretenait avec ses disciples, on vint à l'endroit où il se trouvait, pour lui annoncer que sa mère et ses frères l'attendaient dehors ; « ma mère », dit-il, « et « qui sont mes frères? Puis étendant la main « sur ses disciples : Voici mes frères. Et qui- « conque fait la volonté de mon Père, celui-là « est ma mère, mon frère et ma sœur [1] ». Ainsi Marie elle-même a été sa mère, parce qu'elle a fait la volonté du Père. Ce que le Seigneur a loué en elle, c'est d'avoir fait la volonté du Père, et non pas de l'avoir enfanté selon la chair. Que votre charité soit attentive. Le Sauveur excitait un jour l'admiration de la multitude par les merveilles et les prodiges qu'il opérait, par les preuves qu'il donnait de sa divinité cachée sous les apparences d'un homme. Aussi certaines âmes émerveillées s'écrièrent-elles : « Heureux le sein qui vous a « porté ». « Bien plus heureux », reprit-il, « ceux qui écoutent la parole de Dieu et la « mettent en pratique [2] ». C'était dire : Ma Mère elle-même, que vous appelez bienheureuse, l'est en raison de la fidélité avec laquelle elle garde la parole de Dieu, et non parce que le Verbe s'est fait chair en elle, pour habiter parmi nous [3]. Elle est heureuse parce qu'elle garde cette Parole de Dieu par qui elle a été faite et qui s'est faite chair en elle. Que les hommes ne se réjouissent donc pas de la fécondité de leur union temporelle, qu'ils se réjouissent si leur âme est unie à Dieu. Nous avons ainsi parlé à cause de ce passage de l'Evangile où il est dit que Jésus habita peu de temps à Capharnaüm avec sa mère, ses frères et ses disciples.

4. Que dit ensuite l'Evangéliste? « La Pâque « des Juifs était proche, et Jésus monta à Jéru- « salem ». L'Evangéliste passe à un autre récit, selon que sa mémoire le lui fournit. « Et « ayant trouvé dans le temple des gens qui « vendaient des bœufs, des brebis et des co- « lombes et des changeurs assis, il fit un fouet « avec des cordes et les chassa tous du temple, « ainsi que les moutons et les bœufs ; il ré- « pandit par terre l'argent des changeurs et « renversa leurs tables, et il dit à ceux qui « vendaient des colombes : Otez tout cela d'ici, « et ne faites pas de la maison de mon Père « une maison de trafic ». Que venons-nous d'entendre, mes frères? Ce temple n'était qu'une figure, et cependant le Seigneur en chasse tous ceux qui n'y venaient que pour leurs intérêts, qui s'y rendaient comme à un marché. Cependant, qu'y vendaient-ils? Ce dont les hommes avaient besoin pour les sacrifices de ce temps-là. Car votre charité ne l'ignore pas ; afin d'empêcher les Juifs de se laisser entraîner au culte des idoles, Dieu

[1] Gen. II, 22. — [2] Id. XIII, 8 ; XIV, 14. — [3] Id. XI, 27, 31. — [4] Id. XXVIII, 2. — [5] Id. XXIX, 12-15.

[1] Matth XII, 46-50. — [2] Luc, XI, 27, 28. — [3] Jean, I, 14.

leur avait ordonné des sacrifices proportionnés à la grossièreté de leur esprit et à la dureté de leur cœur; aussi immolaient-ils dans le temple des bœufs, des brebis et des colombes; vous le savez, pour l'avoir lu. Ce n'était donc pas un grand mal de la part de ces marchands de vendre dans le temple ce qu'on leur achetait pour l'offrir ensuite dans le temple; et cependant, Jésus-Christ les en chasse. Que ferait-il donc s'il trouvait ici des ivrognes? Que ferait-il? Ceux qui vendaient des choses permises par la loi, sans enfreindre les règles de la justice (car ce qu'on achète sans blesser l'honnêteté, se vend licitement), le Sauveur n'a pas hésité à les exclure du temple; il n'a pas souffert que la maison de la prière devînt une maison de commerce. Si la maison de Dieu ne doit pas devenir une maison de négoce, doit-elle devenir une maison de débauche? Quand nous parlons de la sorte, les coupables grincent des dents contre nous; mais nous trouvons notre consolation dans les paroles du psaume que vous venez d'entendre : « Ils ont grincé des dents contre « moi ». Nous savons aussi, par ce que nous entendons, nous guérir de leurs coups, bien qu'à vrai dire leurs fouets retombent sur Jésus-Christ; car c'est sa parole qui est flagellée : « Leurs traits se sont réunis contre « moi, et ils ne l'ont pas su ». Jésus-Christ a été flagellé par les fouets des Juifs, il est flagellé aujourd'hui par les blasphèmes des mauvais chrétiens; ils multiplient les coups de fouet contre leur Seigneur, et ils ne le savent point. Faisons, nous autres, avec le secours de sa grâce, ce qui est marqué au même psaume : « Pour moi, lorsqu'ils m'é« taient à charge, je me revêtais d'un cilice « et j'humiliais mon âme dans le jeûne[1] ».

5. Disons-le pourtant, mes frères, Jésus-Christ n'a pas épargné les Juifs, et celui qui devait être flagellé par eux les a flagellés le premier. Et ce n'est pas sans vouloir nous signaler un mystère que, pour flageller ces indisciplinés qui faisaient du temple de Dieu une maison de commerce, il a composé un fouet avec de petites cordes. En effet, tout pécheur se fait à lui-même une corde de ses péchés. « Malheur », dit le Prophète, « à ceux « qui traînent leurs péchés comme une longue « corde[2] ». Quel est l'homme qui fait de ses péchés une longue corde? C'est celui qui ajoute péché à péché. Comment ajoute-t-on péché à péché? En recouvrant sous d'autres péchés les péchés déjà commis. Quelqu'un a volé : pour que son vol ne soit pas découvert, il s'adresse à un magicien. C'était assez d'avoir volé, pourquoi vouloir ajouter péché à péché? En voilà deux. Lorsque ton évêque te défend d'avoir recours à un magicien, tu blasphèmes contre lui, voilà trois péchés. Lorsque tu l'entends dire : Mettez-le hors de l'Eglise, tu dis : Je vais m'engager dans le parti de Donat; voilà un quatrième péché ajouté aux trois autres. La corde s'agrandit, prends-y garde. Lorsqu'elle sert ici-bas à te flageller, il est bon que tu te corriges, dans la crainte d'entendre, à la fin des siècles, ces paroles : « Liez-lui les pieds et les mains et jetez-le « dans les ténèbres extérieures[1] ». « Car « chacun est lié par la corde de ses péchés[2] ». La première de ces sentences est tirée de l'Evangile; la seconde, d'un autre endroit de l'Ecriture; mais c'est le Seigneur qui les a prononcées toutes les deux : Les hommes sont liés par leurs péchés, et ils sont jetés dans les ténèbres extérieures.

6. Maintenant, quels sont ceux qui vendent les bœufs? Cette action est comme une figure dont il nous faut chercher le sens mystérieux. Quels sont ceux qui vendent des brebis et des colombes? Ce sont ceux qui recherchent leurs intérêts au lieu de rechercher ceux de Jésus-Christ[3]. Ceux-là sont prêts à tout vendre, qui ne souffrent pas qu'on les rachète; ils ne veulent pas être achetés, et ils veulent vendre. Il leur serait pourtant bon d'être rachetés par le sang du Sauveur, car ils pourraient, par là, parvenir à la paix qui vient de lui. A quoi sert, en effet, de se procurer en ce monde quelque avantage passager et temporel, l'argent, le plaisir du gosier et du ventre, la gloire qui résulte des louanges humaines? Qu'est-ce que tout cela? Du vent et de la fumée : autant de choses qui passent et s'en vont avec la rapidité de l'éclair. Malheur à ceux qui s'attachent aux choses passagères, parce qu'ils passeront avec elles! Qu'est-ce que tout cela? Un torrent impétueux qui se précipite dans la mer. Malheur à ceux qui y tombent, parce qu'il les entraînera avec lui dans l'abîme! Nous devons donc éloigner nos affections de pareils objets. Mes frères, ceux qui cherchent à se procurer ces

[1] Ps. XXXIV, 15-16. — [2] Isa. V, 18, selon les Septante.

[1] Matth. XXII, 13. — [2] Prov. V, 22. — [3] Philipp. II, 21.

sortes de biens sont des vendeurs. Simon le Magicien voulait acheter le Saint-Esprit [1] pour avoir ensuite à le vendre; il pensait que les Apôtres étaient des marchands semblables à ceux que le Seigneur chassa du temple avec un fouet. Car tel il était pour son propre compte, et il voulait acheter pour revendre. Cet homme était du nombre des vendeurs de colombes. En effet, le Saint-Esprit est apparu sous forme de colombe [2]. Quels sont ceux qui vendent des colombes, mes frères, sinon ceux qui disent : Nous donnons le Saint-Esprit? Qui est-ce qui les fait parler ainsi, et quel est le prix de ce trafic? C'est l'honneur qu'ils en retirent. Ils reçoivent pour prix de hautes places, et par là ils ont l'air de vendre des colombes. Qu'ils prennent garde au fouet de cordes. La colombe ne se vend pas, elle se donne gratuitement, parce qu'elle est appelée grâce. Aussi, mes frères, comme les marchands étalent aux yeux de tout venant leur marchandise, ainsi chacun des hérétiques vante ce qu'il vend. Que d'étalages ils ont établis! A Carthage, Primien tient une boutique et Maximien en tient une autre; Rogat en a ouvert une en Mauritanie; d'autres et d'autres encore, dont la nomenclature serait trop longue, ont placé les leurs en Numidie. Un homme va d'étalage en étalage, pour se procurer une colombe, et chaque trafiquant, assis à son comptoir, fait à ce client l'éloge de sa marchandise. Que celui-ci détourne son cœur loin de ces vendeurs; qu'il vienne à l'endroit où se donne gratuitement la colombe. Toutefois, mes frères, ces marchands ne rougissent pas du grand nombre de fractions entre lesquelles ils se sont partagés, à la suite d'amers et malicieux dissentiments, en s'attribuant les qualités qu'ils n'ont pas, en se vantant d'être quelque chose, tandis qu'ils ne sont rien [3]. Aussi, parce qu'ils ne veulent pas se corriger, se vérifie parfaitement en eux ce qui est marqué au psaume : « Ils ont été séparés, mais sans être amenés « au repentir ».

7. Quels sont donc ceux qui vendent les bœufs? Sous le nom de bœufs sont compris ceux qui nous dispensent les Ecritures. Par eux sont désignés les Apôtres et les Prophètes. C'est ce qui a fait dire à l'Apôtre : « Tu ne « lieras pas la bouche au bœuf qui foule le « grain. Dieu se met-il en peine des bœufs? « Ou plutôt, ne parle-t-il pas pour nous? Sans « doute, il parle pour nous afin de nous mon- « trer que celui qui laboure doit labourer « avec espérance d'en profiter, et celui qui bat « le grain, avec l'espérance d'y avoir sa « part [1] ». Ces bœufs nous ont donc laissé le mémorial des Ecritures. Ils ne nous les ont pas dispensées comme leur bien propre, parce qu'ils ont cherché la gloire de Dieu. En effet, que dit le Psalmiste? « Qu'ils disent toujours : « Glorifié soit le Seigneur, ceux qui aiment « la paix de son serviteur [2] ». Voilà le serviteur de Dieu, voilà son peuple, voilà son Eglise. Ceux qui aiment la paix de l'Eglise, qu'ils glorifient le Seigneur, et non pas son serviteur; « et qu'ils disent toujours : Glorifié « soit le Seigneur! Qui sont ceux qui parlent « ainsi? Ceux qui aiment la paix de son ser- « viteur ». Evidemment, c'est la voix du peuple lui-même; c'est la voix même du serviteur, que vous avez entendue dans les chants si tristes du Psalmiste; vous avez entendu avec émotion la voix de ce peuple, parce que vous en faites partie. Aussi ces chants d'un seul homme partaient du cœur de tous. Heureux ceux qui se reconnaissaient dans cette voix, comme dans un miroir! Quels sont ceux qui aiment la paix de son serviteur, la paix de son peuple, la paix de celle qu'il appelle son unique et qu'il désire voir arrachée de la gueule du lion, lorsqu'il dit : « Arrachez mon unique de la gueule du « chien [3]? » Ce sont ceux qui disent toujours : « Glorifié soit le Seigneur! » Ces bœufs ne se sont donc pas glorifiés eux-mêmes, c'est le Seigneur qu'ils ont glorifié. Voyez un bœuf qui glorifie son Seigneur, parce que ce bœuf a connu son maître [4]. Considérez un bœuf qui craint que le maître soit abandonné et qu'on mette en lui sa confiance, comme il redoute ceux qui seraient tentés de placer en lui leur espérance! « Paul a-t-il été crucifié pour « vous? Est-ce au nom de Paul que vous avez « été baptisés [5]? » Ce que j'ai donné, ce n'est pas moi qui l'ai donné, vous l'avez reçu gratuitement; la colombe est descendue du ciel pour vous l'apporter. « J'ai planté, Apollo « a arrosé, mais Dieu a donné l'accroisse- « ment. Ni celui qui plante n'est quelque « chose, ni celui qui arrose, mais celui qui

[1] Act. VIII, 18, 19. — [2] Matth. III, 16. — [3] Gal. VI, 3.

[1] I Cor. IX, 9, 10. — [2] Ps. XXXIV, 16, 27. — [3] Id. XXI, 21, 22. — [4] Is. I, 3. — [5] I Cor. I, 13.

« donne l'accroissement, Dieu [1] ». « Qu'ils « disent donc toujours : Glorifié soit le Sei- « gneur, ceux qui aiment la paix de son ser- « viteur ».

8. Les hérétiques se servent des Ecritures mêmes pour tromper les peuples, pour en recevoir des honneurs et des louanges, au lieu de chercher à ramener les hommes à la vérité. Et comme ils se servent des Ecritures pour tromper les peuples et en obtenir des honneurs, ils vendent les bœufs, ils vendent aussi les brebis, c'est-à-dire les peuples eux-mêmes. Et à qui les vendent-ils, si ce n'est au diable ? Car, mes frères, s'il n'y a qu'une Eglise du Christ, elle doit être une ; tout ce qui s'en détache, se trouve emporté, et par qui ? Par le lion rugissant, qui tourne et cherche quelqu'un à dévorer [2]. Malheur à ceux qui se détachent de l'Eglise ; pour elle, elle demeure dans son entier ; car le Seigneur connaît ceux qui sont à lui [3]. Cependant, autant que cela dépend d'eux, ces trafiquants vendent les bœufs, les brebis et aussi les colombes : qu'ils prennent garde au fouet formé par leurs péchés. S'il leur arrive d'être frappés, en punition de leurs iniquités, puissent-ils reconnaître dans leurs péchés les cordes dont Dieu a fait un fouet pour les flageller ! Puissent-ils reconnaître qu'il les avertit de se convertir et de renoncer à leur trafic ! Car s'ils ne se convertissent pas, ils entendront à leur mort cet arrêt : « Liez-leur « les pieds et les mains, et jetez-les dans les « ténèbres extérieures ».

9. « Alors les disciples se souvinrent qu'il était « écrit : Le zèle de votre maison m'a dévoré ». C'est, en effet, par le zèle de la maison de Dieu que le Seigneur chassa du temple ces vendeurs. Mes frères, que chaque chrétien, puisqu'il est membre du Christ, soit dévoré du zèle de la maison de Dieu. Qui est-ce qui est dévoré du zèle de la maison de Dieu ? Celui qui, voyant ici-bas quelque déréglement, s'efforce de le corriger, désire l'amendement des pécheurs et ne prend aucun repos, tant qu'ils ne sont pas convertis ; et s'il ne peut parvenir à les rendre meilleurs, il les supporte en gémissant. Car le bon grain n'est pas jeté hors de l'aire, il y endure le voisinage de la paille, et plus tard, quand on l'a séparé d'avec elle, il entre dans le grenier. Pour toi, si tu es un bon grain, ne désire pas, avant le moment d'être enfermé au grenier, être jeté hors de l'aire; car les oiseaux te mangeraient, et l'on n'aurait pas le temps de te mettre au grenier. Les puissances aériennes sont comme les oiseaux du ciel, elles épient l'heure propice où elles pourront enlever le grain ; mais elles ne le peuvent que s'il est battu hors de l'aire. Que le zèle de la maison de Dieu te dévore donc ; que le zèle de la maison de Dieu, dont il est membre, dévore chaque chrétien ; car aucune maison n'est plus véritablement tienne que celle où tu as le salut éternel. Tu entres dans ta maison pour y trouver le repos du temps, tu entres dans la maison de Dieu pour y trouver le repos de l'éternité. Si tu fais en sorte qu'aucun désordre n'ait lieu dans ta maison ; dans la maison de Dieu où l'on te propose le salut et un repos éternel, supporteras-tu, autant du moins que cela dépendra de toi, qu'il s'y passe quelque désordre sous tes yeux ? Par exemple, tu vois ton frère courir au théâtre ; si le zèle de la maison de Dieu te dévore, empêche-le, avertis-le, montre-toi affligé. En vois-tu d'autres courir pour aller s'enivrer, et prêts à faire dans l'église ce qui n'est permis nulle part ; empêche ce que tu peux, arrête ceux que tu peux arrêter, effraie ceux que tu peux effrayer, retiens par des caresses ceux que tu peux retenir; au moins, ne consens jamais à demeurer tranquille. Est-ce un ami ? avertis-le avec douceur. Est-ce ta femme ? réprime ses écarts avec la dernière sévérité. Est-ce ta servante ? ne crains pas de l'arrêter, même par des châtiments. Fais tout ce que tu peux, eu égard à la qualité des personnes, et tu justifieras pleinement cette parole : « Le « zèle de votre maison m'a dévoré ». Que si, au contraire, tu demeures froid, indifférent, attentif à toi seul, satisfait comme s'il ne s'agissait que de toi et comme te suffisant à toi-même, te disant : Ai-je besoin de m'inquiéter des péchés d'autrui ? mon âme me suffit ; c'est assez pour moi de la conserver entière pour Dieu, je te dirai : C'est très-bien, mais ne te souvient-il plus de ce serviteur qui cacha son talent et refusa de le faire valoir ? De quoi fut-il accusé ? De l'avoir perdu ? Non ; mais de l'avoir conservé sans en tirer profit [1]. Apprenez donc par cet exemple, mes frères, à n'être pas les indolents témoins du péché de vos frères. Je vais vous donner un

[1] I Cor. III, 6, 7. — [2] I Pierre, V, 8. — [3] II Tim. II, 19.

[1] Matth. XXV, 25-30.

conseil, ou plutôt, celui qui habite en vos cœurs vous le donnera ; car, bien qu'il se serve de mon intermédiaire, c'est lui-même qui vous parle. Vous savez ce que chacun de vous peut faire dans sa famille, avec son ami, son compatriote, son client, avec celui qui est au-dessus de lui et avec celui qui se trouve au-dessous : en quelque façon que Dieu vous donne entrée dans leur âme, en quelque façon qu'il en ouvre la porte à vos paroles, ne perdez pas une seule occasion de les gagner à Jésus-Christ, parce qu'il vous a lui-même gagnés.

10. « Les Juifs lui dirent : Quel signe nous « montrez-vous qui vous autorise à faire ces « choses ? » Et le Seigneur : « Détruisez ce « temple, et je le relèverai en trois jours. Les « Juifs lui dirent donc : On a mis quarante- « six ans à le bâtir, et vous vous dites : je le « relèverai en trois jours ? » Ils étaient chair et comprenaient tout dans un sens charnel, et Jésus-Christ leur parlait dans un sens spirituel. Lequel d'entre eux aurait pu comprendre de quel temple il parlait ? Pour nous, nous n'avons nul besoin de chercher longtemps ce qu'il voulait dire ; il nous l'a fait connaître par son Evangéliste, il nous a dit de quel temple il voulait parler. « Détruisez ce tem- « ple, et je le relèverai en trois jours. On a mis quarante-six ans à le bâtir, et vous le re- « lèverez en trois jours ? Mais, ajoute l'Evan- « géliste, il parlait du temple de son corps ». C'est un fait avéré : Le Sauveur a été mis à mort et est ressuscité trois jours après. Cette vérité est aujourd'hui connue de nous tous ; si elle est impénétrable pour les Juifs, c'est qu'ils se tiennent hors de l'Eglise ; nous en avons la claire vue, parce que nous savons en qui nous croyons. Bientôt nous célébrerons la solennité anniversaire de la destruction et de la réédification de ce temple ; nous exhortons ceux d'entre vous qui seraient encore catéchumènes à s'y préparer, afin de recevoir la grâce. Voici le moment favorable pour engendrer ce qui doit naître alors. Cette vérité, nous la connaissons donc.

11. Mais peut-être voulez-vous apprendre de notre bouche si les quarante-six années employées à bâtir le temple n'indiquent pas quelque mystère. Assurément il y aurait beaucoup à dire à ce sujet: quoi qu'il en soit, nous vous dirons ce qui n'exige pas de longs éveloppements et ce que vous pouvez facilement comprendre. Si je ne me trompe, mes frères, nous vous l'avons dit hier, Adam a été un simple homme ; et néanmoins il était le genre humain tout entier. Voilà, s'il vous en souvient, ce que nous avons dit [1]. Cet homme unique s'est comme fractionné dans les autres hommes ; mais en dépit de cette dispersion de lui-même, il est recueilli pour ainsi dire et comme réuni de nouveau en un seul par le lien de la société et de la concorde des esprits. Ce pauvre unique, cet Adam gémit, mais il se renouvelle en Jésus-Christ ; car ce nouvel Adam est venu sans le péché, afin de détruire en sa chair le péché du vieil Adam et de refaire en sa personne un Adam qui fût l'image de Dieu ; le corps de Jésus-Christ vient donc d'Adam : c'est d'Adam qu'a été formé ce temple détruit par les Juifs et relevé par Dieu après trois jours ; car il a ressuscité sa chair. C'est la preuve qu'il était Dieu, égal à son Père. Mes frères, l'Apôtre a dit : « C'est « Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts ». De qui parle-t-il ? Du Père. « Jésus-Christ « s'est fait obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à « la mort de la croix ; c'est pourquoi Dieu l'a « tiré d'entre les morts et lui a donné un nom « qui est au-dessus de tout nom [2] ». Le Seigneur est donc sorti vivant d'entre les morts, et il a été exalté. Par qui ? Par le Père à qui il dit dans un psaume : « Rétablissez-moi, et « je les punirai [3] ». Donc c'est le Père qui l'a ressuscité. Le Fils ne s'est donc pas ressuscité lui-même ? Mais que fait le Père sans son Verbe ? Que fait le Père indépendamment de son Fils unique ? Ecoute : voici la preuve de la divinité du Fils : « Détruisez ce temple, et « je le relèverai en trois jours ». A-t-il dit : détruisez ce temple, et mon Père le rétablira en trois jours ? Non ; mais comme, lorsque le Père ressuscite un mort, le Fils ressuscite avec lui ; ainsi, lorsque le Fils ressuscite un mort, le Père le ressuscite aussi, parce que le Fils a dit : « Mon Père et moi nous sommes un [4] ».

12. Cependant, que signifie ce nombre de quarante-six ? Nous avons montré hier qu'Adam se trouve dans toutes les parties du monde ; les lettres initiales de quatre mots grecs nous ont servi à le faire. Si, en effet, tu unis l'un sous l'autre les quatre noms des quatre parties dont le monde se compose, c'est-à-dire l'Orient, l'Occident, le Nord et le

[1] V. Traité neuvième. — [2] Philipp. II, 8, 9. — [3] Ps. XL, 11. — [4] Jean, X, 30.

Midi, ce qui a fait dire au Seigneur que lorsqu'il viendra juger, il rassemblera ses élus des quatre vents[1] ; si donc tu écris ces quatre noms, l'Orient, ἀνατολή, l'Occident, δύσις, le Nord, ἄρκτος, le Midi, μεσημβρία, les premières lettres de ces quatre mots, *anatole*, *dysis*, *arctos*, *mesembria*, te donneront le nom d'Adam. Mais comment y trouvons-nous aussi le nombre quarante-six ? En ce que le corps de Jésus-Christ venait d'Adam. Chez les Grecs, les lettres servent de chiffres. Notre lettre *a*, s'écrit dans leur langue, alpha, α, et s'appelle alpha, α, un. Si, pour compter un nombre, ils emploient le bêta, β, qui est leur b, cette lettre représente le chiffre deux ; gamma, γ, trois ; delta, δ, quatre, et ainsi de suite pour toutes les autres lettres. Ce que nous appelons *m*, ils l'appellent my, μ, et cette lettre, dans les nombres, équivaut à quarante, en grec, τεσσαράκοντα. Voyez maintenant quel nombre forment les lettres qui composent le nom d'Adam, et vous trouverez les quarante-six années employées à la construction du temple. Le mot Adam se compose d'un alpha, α, un ; d'un delta, δ, quatre, ce qui signifie déjà cinq ; puis d'un autre alpha, α, un, ce qui fait six ; il y a enfin un my, μ, quarante ; en tout quarante-six. Mes frères, nos anciens pères ont dit tout cela avant nous et ils ont trouvé dans ces quatre lettres le nombre quarante-six. Et parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a reçu son corps d'Adam, sans en recevoir le péché, il y a pris le temple de son corps sans y prendre l'iniquité qui devait être chassée du temple. Cette chair qu'il a reçue d'Adam (Marie, en effet, descendait d'Adam, et la chair du Seigneur était de Marie), les Juifs l'ont crucifiée. Mais il devait ressusciter après trois jours, ce corps que les Juifs devaient faire mourir sur la croix. Ils ont détruit le temple bâti en quarante-six ans, et lui l'a ressuscité en trois jours.

13. Nous bénissons le Seigneur notre Dieu de nous avoir rassemblés pour nous remplir d'une joie toute spirituelle. Demeurons toujours humbles de cœur, et que notre joie soit en Dieu. Ne nous laissons pas enorgueillir par les prospérités du siècle, mais sachons qu'il n'y aura pour nous de bonheur qu'au moment où seront évanouies toutes les choses du temps. Mes frères, que notre joie ici-bas soit en espérance ; que personne ne la mette dans le présent, de peur de demeurer en chemin. Que l'espérance soit donc la source de toutes nos joies ; que tous nos désirs aient pour objet la vie éternelle. Que tous nos soupirs s'élèvent vers Jésus-Christ : il est l'unique beauté ; il a aimé ceux mêmes que déparait la laideur, afin de les rendre beaux ; souhaitons donc de lui être unis ; dirigeons vers lui seul notre course et nos gémissements, et que ceux-là « disent toujours : Loué soit le Seigneur, qui aiment la paix de son serviteur ».

[1] Marc, XIII, 27.

ONZIÈME TRAITÉ

(*Prêché un peu avant Pâques, d'après le nº 1, et un Dimanche, d'après le traité suivant nº 1.*)

DEPUIS L'ENDROIT OU IL EST ÉCRIT : « PENDANT QUE JÉSUS ÉTAIT A JÉRUSALEM, A LA FÊTE DE PAQUES, PLUSIEURS CRURENT EN LUI », JUSQU'A : « SI QUELQU'UN NE RENAÎT DE L'EAU ET DU « SAINT-ESPRIT, IL NE PEUT ENTRER DANS LE ROYAUME DE DIEU ». (Chap. II, 23-25 ; III, 1-5).

LA SECONDE NAISSANCE.

Beaucoup croyaient au Christ, mais il ne se fiait pas à eux ; ils croyaient en lui à cause de ses miracles. De ce nombre fut Nicodème, fidèle image des catéchumènes. Cet homme vint de nuit à Jésus pour être éclairé. Il avait encore des pensées charnelles ; c'est pourquoi il ne jugeait point sainement des choses spirituelles et ne comprenait pas qu'il pût y avoir une seconde naissance puisée en Dieu et dans l'Eglise. Comme la naissance corporelle, la naissance spirituelle est unique. Ainsi, parmi les enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, il s'en est trouvé pour recevoir la vie d'une esclave, et qui ont néanmoins hérité de leur père ; d'autres étaient nés d'une mère libre et n'ont eu aucune part à l'héritage paternel. De même, parmi les enfants de l'hérésie plusieurs seront sauvés, et parmi ceux de l'Eglise catholique plusieurs seront condamnés. L'hérétique et le catholique doivent donc, pour parvenir au salut, non pas lutter avec celui qui a reçu le baptême catholique et qui vit spirituellement, comme Ismaël luttait avec Isaac, et Esaü avec Jacob ; mais se rapprocher de lui par la soumission et s'unir à lui par les liens de la charité.

1. Le Seigneur nous a ménagé l'heureuse occasion de lire aujourd'hui ce passage, tout en suivant l'ordre que nous nous sommes tracé ; car votre charité doit l'avoir remarqué, nous avons entrepris de méditer et de traiter, par ordre, toutes les parties de l'Evangile selon saint Jean. C'est donc une favorable coïncidence que vous ayez entendu lire aujourd'hui ces paroles de l'Evangile : « Si un « homme ne renaît de l'eau et de l'esprit, il ne « peut entrer dans le royaume de Dieu ». Le moment est en effet venu de vous exhorter, vous qui êtes encore catéchumènes et qui, malgré votre foi en Jésus-Christ, portez cependant encore le poids de vos péchés. Or, aucun homme chargé de ses péchés ne verra le royaume de Dieu ; aucun homme, si ce n'est celui à qui ils auront été remis, ne régnera avec le Christ ; et ils ne peuvent être remis qu'à celui qui renaît de l'eau et de l'Esprit. Mais examinons attentivement la teneur de ces paroles, afin que ceux qui sont négligents à se débarrasser du fardeau de leurs fautes, apprennent avec quel empressement ils doivent le faire. Ah ! s'ils portaient quelque lourd fardeau, comme du bois, des pierres, fût-ce même quelque objet de valeur, comme du blé, du vin ou de l'argent, combien ils auraient hâte de s'en défaire ! Ils portent le fardeau de leurs péchés, et ils ne montrent aucun empressement à s'en décharger. Il n'y a pas de temps à perdre, il leur faut s'alléger au plus vite, ce fardeau les écrase et les enfonce dans l'abîme.

2. Vous venez de l'entendre : Pendant que Jésus-Christ Notre-Seigneur « était à Jérusa- « lem à la fête de Pâques, plusieurs crurent « en son nom, voyant les miracles qu'il fai- « sait ». « Beaucoup crurent en son nom ». Que lisons-nous ensuite ? « Cependant Jésus ne se « fiait pas à eux ». Que signifie ce langage? Ils croyaient en son nom et « Jésus ne se fiait « pas à eux ? » Est-ce que par hasard ils ne croyaient pas en lui, tout en feignant d'y croire ? Etait-ce à cause de cela que Jésus ne se fiait pas à eux ? Mais l'Evangéliste ne dirait pas : « Plusieurs crurent en son nom », s'il n'avait dessein de témoigner que leur foi était véritable. Voilà une mystérieuse chose, une chose vraiment singulière : il y a des hommes qui croient en Jésus-Christ, et Jésus ne se fie pas à eux. C'est précisément parce que Jésus Christ est le Fils de Dieu, qu'il a volontairement souffert ; s'il n'y avait pas consenti, il n'aurait pas souffert, de même que, s'il l'eût voulu, il ne serait pas né ; il aurait pu vouloir naître, mais sans vouloir mourir ; et tout se serait accompli selon sa volonté, par cette raison qu'il est le Fils tout-puissant d'un Père tout-puissant. Prouvons-le par des

exemples. Lorsque les Juifs voulurent s'emparer de lui, il leur échappa. C'est l'Evangile qui le dit : « Et comme ils voulurent le précipiter du haut de la montagne, il échappa de « leur main sans avoir reçu aucun mal [1]». Après que le traître Judas le leur eut vendu, croyant bien qu'il était en son pouvoir de livrer son maître et son Seigneur, ils se saisirent de sa personne : à ce moment-là même le Sauveur leur fit voir que, s'il souffrait, c'était volontairement, et non par nécessité. En effet, comme les Juifs s'apprêtaient à le saisir, « il « leur dit : Qui cherchez-vous ? Ils répon- « dirent : Jésus de Nazareth. C'est moi », leur dit-il. « A cette parole ils reculèrent et tom- « bèrent par terre [2] ». Dès lors qu'il les renversait par terre rien qu'en leur répondant, il montrait sa puissance, et il faisait voir d'avance que quand ils s'empareraient de lui, ce serait par un libre effet de sa volonté. S'il a souffert, sa miséricorde en a donc été la cause. En effet, il a été livré pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification [3]. Ecoute ce qu'il dit lui-même : « J'ai le pouvoir « de donner ma vie, et j'ai le pouvoir de la « reprendre : personne ne me l'ôte; mais je la « donne moi-même, afin de la reprendre [4] ». Puisqu'il avait ce pouvoir, puisqu'il se l'attribuait dans ses discours et le prouvait par ses œuvres, pourquoi ne se fiait-il pas à eux? Pouvaient-ils lui nuire ou lui faire du mal en dépit de sa volonté? Pourquoi ne se fiait-il pas à eux, puisqu'ils croyaient en lui? Ceux dont l'Evangéliste a dit : « Plusieurs crurent « en son nom », sont les mêmes dont il est dit : « Mais Jésus ne se fiait pas à eux ». Pourquoi? « Parce qu'il les connaissait tous et qu'il « n'était pas besoin que personne lui rendît « témoignage de l'homme, sachant bien lui- « même ce qui était dans l'homme ». Comme architecte il savait mieux ce qu'il en était de son œuvre, que l'œuvre elle-même ne savait ce qui était en elle. Créateur de l'homme, il connaissait dans l'homme ce que l'homme sa créature n'y connaissait pas lui-même. Ne prouvons-nous pas par Pierre qu'il ne connaissait pas ce qui était en lui lorsqu'il disait : « Avec vous jusqu'à la mort? » Ecoute, voici la preuve que le Seigneur connaissait ce qui était en l'homme : Toi, avec moi, jusqu'à la mort? « En vérité, en vérité je te le dis, « avant que le coq chante tu me renieras trois « fois [1] ». L'homme ne savait donc pas ce qui était en lui-même ; mais le Créateur de l'homme savait ce qui était en l'homme. Toujours est-il que plusieurs crurent en son nom, et que Jésus ne se fiait pas à eux. Que dire, mes frères? La suite nous expliquera peut-être ce qu'il y a de mystérieux dans ces paroles. Que plusieurs aient cru en Jésus-Christ, c'est évident, rien de plus vrai, personne n'en peut douter; l'Evangile le dit, l'Evangéliste l'atteste, et son témoignage est véritable ; de même, que Jésus-Christ ne se soit pas fié à eux, la chose est certaine, aucun chrétien n'en doute ; l'Evangile le dit aussi et le même Evangéliste l'affirme. Comment donc plusieurs ont-ils cru en son nom, et comment ne s'est-il pas fié à eux? Voyons la suite.

3. « Il y avait parmi les Pharisiens un « homme, nommé Nicodème, un des premiers « Juifs. Il vint de nuit vers Jésus et lui dit : « Rabbi » (Rabbi, vous le savez, veut dire Maître), « nous savons que vous êtes un maître « venu de Dieu, car personne ne peut faire « les miracles que vous faites, si Dieu n'est « avec lui ». Ainsi ce Nicodème était du nombre de ceux qui croyaient en son nom, en raison des prodiges et des merveilles qu'il opérait. C'est, en effet, ce que l'Evangile marque plus haut : « Comme il était à Jérusalem « à Pâques, le jour de la fête, plusieurs crurent « en son nom ». Pourquoi crurent-ils? Il le marque ensuite : « Voyant les miracles qu'il « opérait ». Et de Nicodème qu'est-il dit? « Il « y avait un des principaux d'entre les Juifs, « nommé Nicodème, qui vint la nuit vers Jésus « et lui dit : Rabbi, nous savons que vous « êtes un maître venu de Dieu ». Celui-là croyait donc en son nom. Pourquoi croyait-il? Le voici : « Car personne ne peut faire les « miracles que vous faites, si Dieu n'est avec « lui ». Puisque Nicodème était du nombre de ceux qui avaient cru au nom de Jésus-Christ, cherchons maintenant dans ce même Nicodème le motif pour lequel Jésus-Christ ne se fiait pas à eux. « Jésus lui répondit : « En vérité, en vérité je vous le dis, si « l'homme ne renaît une seconde fois, il ne « peut voir le royaume de Dieu ». Jésus se fie donc à ceux qui sont nés une seconde fois. Les autres croyaient en son nom, et cependant Jésus ne se fiait pas à eux. Tels sont les caté-

[1] Luc, IV, 29, 30. — [2] Jean, XVIII, 4-6. — [3] Rom. IV, 25. — [4] Jean, X, 18.

[1] Matth. XXVI, 33, 34; Luc, XXII, 33, 34.

chumènes. Ils croient déjà en Jésus-Christ, et cependant Jésus ne se fie pas à eux. Que votre charité y fasse attention, et elle comprendra ce que je veux dire. Si nous demandons à un catéchumène : Crois-tu en Jésus-Christ? il répond : J'y crois, et il fait sur lui-même le signe de la croix. Il porte la croix de Jésus-Christ sur son front, et il n'en rougit pas. Voilà donc qu'il croit en son nom. Demandons-lui cependant : Manges-tu la chair du Fils de l'homme et bois-tu son sang? Il ne sait ce que nous disons, parce que Jésus-Christ ne se fie pas encore à lui.

4. De ce nombre était Nicodème; aussi vient-il à Notre-Seigneur. Mais il y vient de nuit. Cette circonstance n'est peut-être pas indifférente à notre sujet. Il vint à Notre-Seigneur, et il y vint de nuit; il vint à la lumière, et il vint au milieu des ténèbres. Quant à ceux qui sont nés de nouveau de l'eau et de l'Esprit, que leur dit l'Apôtre? « Vous étiez autrefois ténèbres, mais mainte« nant vous êtes lumière en Notre-Seigneur; « marchez donc comme des enfants de lu« mière [1] ». Et encore : « Mais nous qui « sommes enfants du jour, soyons sobres [2] ». Ceux donc qui sont nés une seconde fois étaient auparavant enfants de la nuit, et ils sont maintenant enfants du jour; ils étaient ténèbres, et ils sont lumière. C'est pourquoi Jésus se fie déjà à eux; ils ne viennent pas à lui pendant la nuit, comme Nicodème, ils ne cherchent pas la lumière au milieu des ténèbres. De tels hommes professent hautement leur foi; aussi Jésus s'approche-t-il d'eux; il opère en eux le salut, comme il l'a dit lui-même : « Si vous ne mangez la chair du Fils « de l'homme, et si vous ne buvez son sang, « vous n'aurez pas la vie en vous ». Quant aux catéchumènes, le signe de la croix qu'ils portent sur le front prouve qu'ils font partie de la grande famille. Ils en sont les serviteurs; puissent-ils en devenir les enfants! Dès lors qu'ils appartiennent à la grande famille, ils ne sont pas considérés comme rien. Quand le peuple d'Israël mangea-t-il la manne dans le désert? Après qu'il eut passé la mer Rouge. Que signifie cette mer Rouge? Ecoute l'Apôtre : « Je ne veux pas, mes frères, que « vous ignoriez comment nos pères ont tous « été sous la nuée, et comment tous ont passé « la mer ». Et comme si tu lui demandais pourquoi ils ont passé la mer, il ajoute : « Et « tous ont été baptisés par Moïse dans la nuée « et dans la mer [1] ». Si la mer, qui n'était qu'une figure, a pu opérer un tel effet, que n'opérera pas la réalité du baptême? Si le passage figuratif d'Israël au travers des eaux de la mer Rouge a conduit ce peuple jusqu'à la manne, qu'est-ce que le Christ donnera à son peuple, quand celui-ci aura effectué le véritable passage et qu'il aura traversé les eaux du baptême? Par son baptême il fait passer tous ceux qui croient en lui; il fait disparaître tous leurs péchés comme s'ils étaient des ennemis acharnés à leur poursuite; il agit à l'égard de ces péchés de la même manière que Dieu a agi à l'égard des Egyptiens dans la mer Rouge. Où les fait-il passer, mes frères? Où les fait passer par son baptême, ce Jésus figuré par Moïse, le conducteur des Juifs au travers de la mer Rouge? Où les fait-il passer? A la manne. Qu'est-ce que cette manne? « Je suis », dit-il, « le pain « vivant descendu du ciel [2] ». Les fidèles reçoivent la manne; mais auparavant ils ont traversé la mer Rouge. Pourquoi la mer Rouge? D'abord, pourquoi la mer? Ensuite, pourquoi la mer Rouge? Cette mer Rouge figurait le baptême de Jésus-Christ. D'où vient que le baptême de Jésus-Christ est rouge? C'est parce qu'il a été consacré par le sang de Jésus-Christ. Où donc Jésus-Christ conduit-il ceux qui croient en lui et qui ont été baptisés? A la manne. J'ai dit à la manne. On sait ce qu'a reçu le peuple juif, le peuple d'Israël : on sait ce que Dieu a fait tomber du ciel pour le nourrir; et les catéchumènes ignorent ce que reçoivent les chrétiens. Qu'ils rougissent donc de leur ignorance, qu'ils passent par la mer Rouge, qu'ils mangent la manne, afin de croire au nom de Jésus, et de voir Jésus se fier à eux en retour.

5. Pour toutes ces raisons, mes frères, considérez ce que répondit à Jésus ce Nicodème qui était venu à lui pendant la nuit. Il était venu vers Jésus; mais il y était venu pendant la nuit. Aussi lui parle-t-il encore du milieu des ténèbres de sa chair. Il ne comprend pas ce que lui dit le Seigneur, ce que lui dit la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde [3]. Déjà le Seigneur lui a dit : « S'il « ne renaît de nouveau, nul homme ne verra « le royaume de Dieu. Nicodème lui répond :

[1] Ephés. v, 8. — [2] I Thess. v, 8.

[1] I Cor. x, 1, 2. — [2] Jean, vi, 51. — [3] Id. i, 9.

« Comment l'homme peut-il naître de nou-« veau, quand il est vieux ? » L'Esprit lui parle et il n'a que des idées charnelles. Il juge les choses suivant ses idées charnelles, parce qu'il n'a pas encore goûté la chair du Christ. En effet, lorsque le Seigneur Jésus eut dit : « Celui qui n'aura pas mangé la chair « du Fils de l'homme et qui n'aura point bu « son sang n'aura pas la vie », ceux qui le suivaient furent scandalisés et se dirent les uns aux autres : « Ce discours est dur, qui « peut l'entendre ? » Selon eux, Jésus voulait dire qu'on pourrait le couper en morceaux comme un agneau, le faire cuire et le manger. Un pareil langage leur faisait horreur; aussi se retirèrent-ils loin de lui et ils ne voulurent plus le suivre dans la suite. Après quoi l'Evangile ajoute : « Le Seigneur resta seul « avec les douze. Et ceux-ci lui dirent : Sei-« gneur, voici qu'ils vous ont abandonné. Et « Jésus leur dit : Est-ce que vous voulez aussi « vous en aller ? » Par là, il voulait leur montrer qu'il n'avait pas besoin d'eux, mais qu'eux avaient besoin de lui. Que personne ne s'imagine faire peur au Christ, quand on l'invite à se faire chrétien; comme si en devenant chrétien tu le rendais plus heureux ! C'est un bien pour toi d'être chrétien; mais si tu ne l'es pas, le Christ n'en souffrira aucun dommage. Ecoute le Psalmiste : « J'ai « dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, parce « que vous n'avez pas besoin de mes biens [1]. « Vous êtes donc mon Dieu, parce que vous « n'avez pas besoin de mes biens ». Si tu es sans Dieu, tu es plus petit; si tu es avec Dieu, il n'en est pas plus grand. Pour être avec toi, Dieu n'en est pas plus grand, mais sans lui tu es plus petit. Prends donc en lui de l'accroissement. Ne te soustrais pas à lui, comme s'il devait devenir plus faible par ton éloignement. En t'approchant de lui tu te fortifieras : tu t'affaibliras, au contraire, en t'en éloignant. Avec toi il n'acquiert rien; sans toi, il demeure dans son entier. Aussi lorsqu'il eut dit aux disciples : « Est-ce que vous voulez aussi « vous en aller ? » Pierre, cette pierre, lui répondit au nom de tous : « Seigneur, à qui « irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie « éternelle ». Son palais avait savouré comme il le fallait la chair du Seigneur. Le Seigneur leur expliqua sa pensée en ces mots : « C'est « l'esprit qui vivifie ». En effet, après qu'il eut dit : « Si l'homme ne mange la chair du « Fils de l'homme, et s'il ne boit son sang, il « n'aura pas la vie en lui », il voulut les empêcher d'entendre ces paroles d'une manière charnelle. Aussi leur dit-il : « C'est l'Esprit « qui vivifie; pour la chair, elle ne sert de « rien; les paroles que je vous ai dites sont « esprit et vie [1] ».

[1] Ps. xv, 2.

6. Le goût de cet esprit et de cette vie, ce Nicodème venu à Jésus-Christ pendant la nuit ne l'avait pas encore. Jésus lui dit : « Si « l'homme ne renaît de nouveau, il ne verra « pas le royaume de Dieu ». Imbu d'idées charnelles, et ne savourant pas encore la chair du Christ, il dit : « Comment un homme « peut-il naître de nouveau, quand il est déjà « vieux ? Peut-il rentrer dans le sein de sa « mère et en sortir de nouveau ? » Cet homme ne connaissait qu'une manière de venir au monde, celle par laquelle on est enfant d'Adam et d'Eve : il ne connaissait pas encore celle qui nous fait enfants de Dieu et de l'Eglise; il ne connaissait que les parents qui engendrent pour la mort, il ne connaissait pas encore ceux qui engendrent pour la vie; il ne connaissait que les parents qui engendrent des successeurs, il ne connaissait pas encore ceux qui, parce qu'ils vivent toujours, engendrent des co-partageants de leur éternité. Il y a deux sortes de naissance, il n'en connaissait qu'une. L'une tient de la terre, l'autre du ciel; l'une de la chair, l'autre de l'esprit; l'une de la mortalité, l'autre de l'éternité; l'une de l'homme et de la femme, l'autre de Dieu et de l'Eglise. Mais toutes deux n'ont lieu qu'une fois; ni l'une ni l'autre ne peuvent être renouvelées. Nicodème avait une idée juste de la naissance selon la chair : ainsi dois-tu penser de la naissance selon l'esprit. Quel était le raisonnement de Nicodème ? « Un homme peut-il rentrer dans le « sein de sa mère et naître une seconde « fois ? » De même si quelqu'un veut te faire naître une seconde fois selon l'esprit, réponds lui avec Nicodème : « Un homme « peut-il rentrer dans le sein de sa mère et « naître une seconde fois ? » Une fois déjà je suis né d'Adam; Adam ne peut m'engendrer de nouveau : je suis né une première fois du Christ, le Christ ne peut m'engendrer de nouveau ; on ne peut rentrer dans le sein de sa mère, par conséquent il est impos-

[1] Jean, VI, 54-69.

sible de rentrer dans les eaux du baptême.

7. Celui qui naît de l'Eglise catholique vient en quelque sorte de Sara ; il naît de la femme libre. Celui qui naît de l'hérésie, naît de l'esclave, quoiqu'il descende d'Abraham. Que votre charité remarque la grandeur de ce mystère. Dieu fait un serment : voici ce qu'il dit : « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac « et de Jacob ». N'y a-t-il pas d'autres patriarches ? N'y a-t-il pas avant eux le saint Noé, qui seul, parmi tous les hommes, mérita avec toute sa famille d'être préservé du déluge et de devenir en sa personne et en celle de ses enfants la figure de l'Eglise ? Portés sur le bois, ils échappent au déluge [1]. Depuis, n'y a-t-il pas eu les grands hommes qui nous sont connus, que célèbre l'Ecriture, par exemple Moïse, ce serviteur fidèle dans toute la maison de Dieu [2] ? Cependant, eux seuls sont nommés comme s'ils étaient seuls à l'avoir mérité. « Je « suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, « c'est là mon nom pour l'éternité [3] ». Grand mystère ! Dieu a tout pouvoir pour ouvrir et ma bouche et votre cœur, afin que je puisse vous l'expliquer comme il a daigné me le faire entendre, et que vous puissiez recevoir ce que je vous en dirai de la façon la plus avantageuse à votre salut.

8. Ces patriarches étaient donc au nombre de trois : Abraham, Isaac et Jacob. Vous le savez, Jacob a eu douze fils, qui sont devenus la souche du peuple d'Israël. Jacob, en effet, s'appelait Israël, et le peuple d'Israël se composait de douze tribus, et chacune d'elles se rattachait à chacun des douze fils d'Israël. Abraham, Isaac et Jacob, voilà donc trois pères, et de ces trois pères un seul peuple. Ces trois pères étaient comme ce peuple en germe, ils en étaient les représentants ; et ce peuple primitif était la figure du peuple de Dieu actuel. En effet, le peuple juif était la figure du peuple chrétien. Là était la figure, ici la réalité ; là était l'ombre, ici le corps ; car l'Apôtre a dit : « Or, ces choses leur arrivaient en figure ». C'est la parole de l'Apôtre. Et encore : « Ces « choses », dit-il, « ont été écrites pour nous « qui arrivons à la fin des temps [4] ». Ramenez maintenant votre pensée à Abraham, Isaac et Jacob. Nous voyons qu'ils ont des enfants de leurs femmes libres et de leurs servantes. Nous trouvons aussi la prospérité des unes bien distincte de celle des autres. La servante n'indique rien de bon : « Chassez la servante « et son fils ; car le fils de la servante ne sera « pas héritier avec le fils de la femme libre ». L'Apôtre nous rappelle ce passage, et nous explique qu'en ces deux fils d'Abraham étaient figurés les deux Testaments, l'Ancien et le Nouveau. A l'Ancien Testament appartiennent les amateurs des choses temporelles, les amateurs du siècle ; au Nouveau appartiennent les amateurs de la vie éternelle. Aussi, la Jérusalem terrestre était la figure de la Jérusalem d'en haut, notre mère qui est au ciel. Ce sont les paroles de l'Apôtre [1]. Cette cité, loin de laquelle nous vivons comme des exilés, vous la connaissez, vous en avez souvent entendu parler. Mais, chose remarquable ! dans ces diverses naissances, c'est-à-dire dans ces progénitures, dans ces enfants des femmes libres et des servantes, nous trouvons quatre races d'hommes figurant d'une manière complète et d'avance, le peuple chrétien. De la sorte, il n'y a plus lieu de s'étonner que Dieu, parlant de ces trois patriarches, ait dit : « Je « suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et « le Dieu de Jacob ». En effet, mes frères, remarquez bien ce qui se passe dans l'universalité du peuple chrétien : des méchants engendrent des bons, ou des bons engendrent des méchants ; ou des bons ont pour pères de pareils qu'eux, ou des méchants n'ont pour enfants que des méchants ; en dehors de ces quatre hypothèses, il n'en existe pas d'autre. Je répète, faites-y attention, retenez bien : Remuez-vous ; pas de dormeurs. Pour ne pas être pris, apprenez quelles sont les quatre catégories d'origine parmi les chrétiens. Ou les bons naissent de parents bons ; ou les méchants viennent de parents bons ; ou les méchants viennent de gens mauvais ; ou les bons viennent de personnes méchantes. Rien de plus clair, ce me semble. Les bons naissent des bons, quand celui qui baptise est bon et que ceux qui sont baptisés croient comme il faut et sont légitimement comptés parmi les membres de Jésus-Christ. Les méchants naissent des méchants, lorsque celui qui baptise est mauvais, que ceux qui sont baptisés s'approchent de Dieu avec un cœur double et ne conforment pas leurs mœurs à la règle qu'on leur donne à l'église, pour faire d'eux, non pas de la paille, mais du bon grain. Combien

[1] Gen. VII, 7. — [2] N[illegible] XII, 7. — [3] [illegible] 15. — [4] I Cor. X, 11.

[1] Gen. XXI, 10 ; Galat. IV, 22-30.

d'individus appartiennent à cette catégorie, votre charité le sait. Les bons naissent des méchants : ainsi un adultère donne le baptême, mais celui qui le reçoit est justifié. Les méchants naissent des bons; quelquefois ceux qui donnent le baptême sont saints, mais ceux qui le reçoivent ne veulent pas marcher dans a voie des commandements de Dieu.

9. Je le suppose, mes frères, on n'ignore pas dans l'Eglise ce que je viens de dire, et, tous les jours, des exemples viennent corroborer mes paroles. Considérons ce qui a eu lieu chez nos pères, les premiers chrétiens, et nous verrons que parmi eux, comme parmi nous, se sont rencontrées ces quatre sortes d'origines. Les bons naissent des bons : Ananie a baptisé Paul [1]. Comment les méchants naissent-ils des méchants ? L'Apôtre parle de certains prédicateurs de l'Evangile qui, suivant lui, ne l'annoncent pas avec des intentions pures, mais qu'il tolère dans la société chrétienne. « Qu'importe », ajoute-t-il, « pourvu « que le Christ soit annoncé, de quelque ma- « nière que ce puisse être, soit par occasion, « soit par un vrai zèle, je m'en réjouis [2] ». Etait-il malveillant, et se réjouissait-il du mal d'autrui ? Non; mais il parlait ainsi, parce que la vérité et le Christ étaient annoncés par l'organe même des méchants. Si ces derniers baptisaient de leurs pareils, les méchants baptisaient les méchants ; s'ils baptisaient de ceux qu'avertit Jésus-Christ, lorsqu'il dit : « Faites ce qu'ils disent, mais ne faites « pas ce qu'ils font [3] », les méchants baptisaient les bons. Enfin les bons baptisaient les méchants, comme il arriva lorsque Philippe baptisa Simon le Magicien [4]. Voilà donc bien quatre sortes d'origines, mes frères ; je les répète à nouveau, retenez-les, comptez-les, faites-en la distinction, évitez les mauvaises, conservez les bonnes. Les bons donnent naissance aux bons, lorsque les saints baptisent les saints ; les méchants donnent naissance aux méchants, lorsque baptisants et baptisés vivent dans l'impiété et l'injustice ; les méchants donnent la vie aux bons, lorsque les baptisants sont mauvais et que les baptisés sont bons; les bons engendrent les méchants, lorsque ceux qui baptisent étant bons, ceux qui sont baptisés vivent mal.

10. Comment reconnaître ces diverses catégories parmi les enfants de ces trois hommes dont Dieu dit : « Je suis le Dieu d'Abraham, « le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ? » Nous rangeons leurs servantes parmi les méchants, et leurs femmes libres parmi les bons; ces dernières enfantent les bons : Sara met au monde Isaac [1] ; les servantes enfantent les méchants : Agar met au monde Ismaël [2]. Dans la seule famille d'Abraham, nous rencontrons la catégorie des bons engendrés par les bons, et celle des méchants engendrés par les méchants. Mais la naissance des méchants par le ministère des bons, où en est la figure? Rébecca, femme d'Isaac, était une femme libre : lisez néanmoins. Elle a mis au monde deux jumeaux, dont l'un était bon et l'autre méchant. La sainte Ecriture te le dit ouvertement par la voix de Dieu : « J'ai aimé Ja- « cob et j'ai haï Esaü [3] ». Rébecca a donc eu ces deux fils : Jacob et Esaü ; l'un d'eux est choisi, l'autre est mis de côté ; l'un succède à l'héritage de son père, l'autre se voit déshérité. Dieu ne tire pas son peuple d'Esaü, il le tire de Jacob. Une même semence, fruits divers ; même sein , enfants différents ! La femme libre qui a enfanté Jacob n'est-elle pas la même qui a enfanté Esaü ? Ces deux jumeaux s'entrechoquaient dans le sein de leur mère ; au moment de cette lutte il a été dit à Rébecca : « Il y a deux peuples dans ton « sein [4] ». Deux hommes, deux peuples : le peuple bon, le peuple méchant. Mais enfin, tous deux s'entrechoquaient dans le même sein. Combien de méchants se rencontrent dans l'Eglise ! Ils s'y trouvent avec les bons, dans le même sein, en attendant le moment suprême où se fera le discernement des uns et des autres. Les bons crient contre les méchants, les méchants se récrient contre les bons, et tous luttent ensemble dans les entrailles de la même mère. Y resteront-ils donc toujours? A la fin on viendra à la lumière, le mystère de la naissance, annoncé ici en figures, sera mis à découvert ; alors se vérifieront ces paroles : « J'ai aimé Jacob, et j'ai haï « Esaü ».

11. Déjà, mes frères, nous avons remarqué la naissance des bons opérée par les bons : Isaac est né de la femme libre ; et celle des méchants opérée par les méchants : Ismaël est né de la servante ; celle des méchants

[1] Act. IX, 18. — [2] Philip. I, 18. — [3] Matth. XXIII, 3. — [4] Act. VIII, 13.

[1] Gen. XXI, 3. — [2] Id. XVI, 15. — [3] Malach. I, 2, 3 ; Rom IX, 13. — [4] Gen. XXV, 22, 24.

opérée par les bons : Esaü est né de Rébecca : où trouvons-nous trace de bons engendrés par des méchants ? Reste Jacob, c'est lui qui doit parfaire l'ensemble des quatre catégories d'origines qu'il nous faut trouver dans la race des trois patriarches nommés dans l'Ecriture. Jacob a eu pour épouses des femmes libres et des servantes ; femmes libres et servantes lui donnent des enfants ; et ces enfants sont les douze fils d'Israël [1]. Si tu examines de quelles mères ils sont nés, tu verras que les uns sont venus de femmes libres, les autres de servantes ; mais que tous indistinctement ont eu le même père. Eh quoi ! mes frères ? ceux dont les mères étaient des servantes, ne sont-ils pas entrés en possession de la terre promise, concurremment avec leurs frères ? Nous y rencontrons tout à la fois les enfants de Jacob nés de femmes libres, et ses enfants nés de servantes, et tous étaient bons. Le titre de servantes afférent aux mères des derniers ne leur a porté aucun préjudice, parce qu'ils ont reconnu dans le même père leur commune origine et ainsi ils ont partagé l'héritage avec les autres. Ceux qui avaient pour mères des servantes, n'ont donc aucunement souffert de la nature de leur origine ; ils sont entrés en possession du royaume et de la terre promise comme leurs autres frères : ils ont tous reçu une part égale : la condition servile de leur mère ne leur a porté aucun préjudice ; car leur origine paternelle a seule prévalu. De même en est-il pour ceux qui ont reçu le baptême de la main des méchants ; ce sont, en quelque sorte, des servantes qui les ont mis au monde ; pourtant, comme ils ont été engendrés par la parole de Dieu que symbolisait Jacob, qu'ils se consolent : ils partageront l'héritage avec leurs frères. Que celui dont le père est bon soit tranquille, seulement qu'il n'imite pas sa mère, si sa mère est une servante. Garde-toi d'imiter une mauvaise servante qui montre de l'orgueil. Pourquoi, en effet, les enfants de Jacob nés de servantes, sont-ils entrés comme leurs frères en possession de la terre promise, tandis qu'Ismaël, né aussi d'une servante, a été privé de l'héritage ? Pourquoi ? Parce que lui était orgueilleux et que les autres étaient humbles. Ismaël releva la tête et voulut séduire son frère en jouant avec lui.

12. Il y a là un grand mystère. Ismaël et Isaac jouaient ensemble ; Sara les vit et dit à Abraham : « Chasse la servante et son fils ; « car le fils de la servante ne sera pas héritier « avec mon fils Isaac ». Et comme la tristesse s'était emparée d'Abraham, le Seigneur confirma les paroles de sa femme. Voilà bien la preuve qu'il y avait un mystère ; car je ne sais ce que préparait pour l'avenir cette circonstance. Sara voit jouer ces enfants, et elle dit : « Chasse la servante et son fils ». Qu'est-ce que cela, mes frères ? Quel mal Ismaël avait-il fait au petit Isaac en jouant avec lui ? En jouant avec Isaac, il se jouait de lui, ce jeu cachait une dérision. Il y a assurément là un grand mystère, que votre charité y fasse attention. Ce jeu, l'Apôtre l'appelle une persécution ; il donne à ce jeu le nom de persécution, car il dit : « Comme alors celui qui était « né selon la chair persécutait celui qui était « né selon l'esprit, ainsi en est-il encore au« jourd'hui » ; c'est-à-dire qu'aujourd'hui encore ceux qui sont nés selon la chair persécutent ceux qui sont nés selon l'esprit. Quels sont ceux qui sont nés selon la chair ? Les amateurs du monde, les amateurs du siècle. Quels sont ceux qui sont nés selon l'Esprit ? Les amateurs du royaume des cieux, ceux qui aiment le Christ, ceux qui désirent la vie éternelle, qui servent Dieu sans préoccupation intéressée. Ismaël joue avec Isaac, mais l'Apôtre dit qu'il le persécute. C'est pourquoi, après avoir dit ces paroles : « Comme alors « celui qui était né selon la chair persécutait « celui qui était né selon l'Esprit, ainsi en « est-il encore aujourd'hui », l'Apôtre montre de quelle persécution il veut parler, et il ajoute : « Mais que dit l'Ecriture ? Chasse la « servante et son fils, car il ne sera pas héri« tier avec mon fils Isaac [1] ». Nous cherchons en quel endroit de l'Ecriture se lisent ces paroles, afin de voir si, avant de jouer, Ismaël s'était livré à quelque voie de fait à l'égard d'Isaac ; et nous remarquons que Sara a parlé ainsi pour avoir vu les enfants jouant ensemble. Ce qu'a vu Sara et ce que l'Ecriture appelle un jeu, l'Apôtre l'appelle une persécution. Combien davantage vous persécutent ceux qui vous séduisent en se jouant de vous ; qui vous disent : Viens, viens ; fais-toi baptiser chez nous ; chez nous se trouve le vrai baptême. Ne joue pas, il n'y a qu'un vra baptême ; c'est un jeu : tu t'y laisseras pren-

[1] Gen. XXIX, XXX, XXXV.

[1] Gen. XXI, 9-12 ; Galat. IV, 29, 30.

dre et il te fera beaucoup de mal. Il vaudrait mieux pour toi gagner Ismaël et lui faire mériter une part dans le royaume. Mais Ismaël fait la sourde oreille, parce qu'il veut jouer. Pour toi, garde l'héritage de ton père et sois attentif à ces paroles : « Chasse la ser« vante et son fils ; car le fils de la servante « ne sera pas héritier avec mon fils Isaac ».

13. Les hérétiques osent soutenir que les rois ou les princes catholiques leur font d'ordinaire souffrir persécution. Quelle persécution endurent-ils ? Quelques châtiments corporels. En ont-ils réellement enduré, et jusqu'à quel point ? C'est à eux de le savoir et de consulter à cet égard leur conscience. Quoi qu'il en soit, supposons qu'ils aient eu à endurer des peines corporelles, la persécution qu'ils font souffrir est bien autrement cruelle. Prends-y garde ; quand Ismaël veut jouer avec Isaac, quand il te flatte, quand il te fait l'offre d'un autre baptême, réponds-lui : J'ai déjà le baptême. Si ce baptême est véritable, celui qui veut t'en donner un autre veut se jouer de toi. Mets-toi en garde contre le persécuteur de ton âme. Ce que les Donatistes ont pu quelquefois souffrir de la part des princes catholiques, c'est dans leur corps qu'ils l'ont souffert, on n'a pas persécuté leur âme en lui imposant l'erreur. Ecoutez et voyez, dans ce qui a eu lieu autrefois, le signe et l'indice de ce qui devait arriver plus tard. Nous voyons que Sara frappe Agar, Sara était libre. Agar la servante ayant voulu regimber, Sara s'en plaignit à Abraham et lui dit : « Chasse la servante, elle s'est montrée inso« lente envers moi ». Et comme si Abraham y était pour quelque chose, elle se plaignit de lui. Abraham tenait à sa servante, non par amour du désordre, mais uniquement par désir d'avoir des enfants, Sara la lui ayant donnée pour cette fin. Il répondit : « C'est ta « servante, fais-en ce que tu voudras ». Et Sara la châtia rudement, en sorte qu'Agar s'enfuit de devant sa face. La femme libre châtie la servante, et l'Apôtre ne donne pas au châtiment le nom de persécution. Le fils de la servante joue avec son maître, et ce jeu, l'Apôtre l'appelle une persécution. Le châtiment infligé par la maîtresse ne s'appelle point persécution, et le jeu du serviteur est qualifié de cette dénomination. Qu'est-ce qui vous en semble, mes frères ? Ne comprenez-vous pas ce que cela signifiait ? Ainsi quand il plaît à Dieu d'animer les puissances contre les hérétiques, les schismatiques et contre ceux qui veulent ruiner l'Eglise, qui essaient de faire disparaître Jésus-Christ, qui blasphèment son baptême, que nul ne s'en étonne. C'est Dieu qui excite Sara à châtier Agar. Qu'Agar se reconnaisse, qu'elle s'humilie ; en effet, lorsqu'Agar se fut humiliée et qu'elle eut quitté sa maîtresse, un ange vint se présenter à elle et lui dire : « Que fais-tu, Agar, « servante de Sara ? » Et comme elle se plaignait de sa maîtresse, que lui répondit l'ange ? « Retourne à ta maîtresse [1] ». On la châtie donc, mais c'est pour la contraindre à revenir ; plaise à Dieu qu'elle revienne, car alors son enfant, comme les enfants de Jacob, entrera en possession de l'héritage conjointement avec ses frères.

14. Les hérétiques s'étonnent de ce que les princes chrétiens se déclarent contre ces hommes détestables qui veulent détruire l'Eglise. De bonne foi, pourraient-ils demeurer tranquilles ? Mais alors, comment rendre compte à Dieu de l'exercice de leur puissance ? Que votre charité remarque ce que je vais dire, à savoir que c'est une obligation imposée aux princes par leur titre de chrétiens, de donner pendant leur règne la paix temporelle à leur mère la sainte Eglise, puisqu'elle leur a donné la vie spirituelle. Lisons le récit des visions et des actions prophétiques de Daniel. Les trois jeunes gens louent le Seigneur au milieu des flammes, le roi Nabuchodonosor s'étonne de les entendre chanter les louanges du Seigneur et de voir les flammes s'élever inoffensives autour d'eux. Dans le sentiment de l'admiration, que dit le roi Nabuchodonosor ? Je ne parle ici ni d'un juif, ni d'un circoncis ; je parle de celui-là même qui avait fait élever sa statue, et qui avait forcé tout le monde à l'adorer. Profondément ému par le cantique des trois enfants, témoin de la puissance divine qui se manifestait jusque dans la fournaise, que dit-il ? « Je ferai un décret pour tous les peuples « et toutes les nations de mon empire ». Quel décret ? « Quiconque blasphémera le Dieu de « Sidrac, de Misach et d'Abdénago, sera mis à « mort et sa maison ravagée [2] ». Tel fut l'acte de sévérité accompli par ce roi étranger, pour empêcher le blasphème contre le Dieu d'Israël ; car il l'avait vu préserver des atteintes du feu

[1] Gen. XVI, 5-9. — [2] Dan. III.

les trois jeunes gens, et les hérétiques ne permettent pas à des rois chrétiens de sévir quand on veut faire disparaître Jésus-Christ; Jésus-Christ qui préserve du feu éternel, non pas trois enfants, mais l'univers tout entier et les rois avec lui? Car, remarquez-le, mes frères, Dieu n'a préservé ces trois enfants que d'un feu passager. Le Dieu des Machabées n'était-il pas le même que celui des trois jeunes hébreux? Ceux-ci ont été mis à l'abri des flammes, les autres ont perdu sur des bûchers la vie de leur corps; mais en revanche leur âme a persévéré dans l'observation des commandements de la loi. Les premiers ont été ostensiblement délivrés, les autres ont été couronnés, mais d'une manière cachée [1]. Mieux vaut être délivré des flammes de l'enfer que d'un feu allumé par les hommes. Si donc le roi Nabuchodonosor a loué Dieu, a célébré son nom et lui a rendu gloire parce qu'il avait délivré des flammes ces trois jeunes gens; s'il l'a honoré, au point de publier ce décret par tout son royaume : « quiconque blasphèmera le « Dieu de Sidrac, de Misach et d'Abdénago, « sera mis à mort et sa maison ravagée », les princes chrétiens pourraient-ils demeurer dans une froide inaction, quand ils voient, non pas trois enfants délivrés d'une fournaise, mais leurs propres personnes mises à l'abri des flammes de l'enfer; quand ils s'aperçoivent qu'on veut faire disparaître du milieu des chrétiens le Christ, leur libérateur; quand ils entendent donner à un chrétien ce conseil : Dis que tu n'es pas chrétien? Voilà ce que les hérétiques trouvent bon de faire; mais ils ne trouvent pas bon qu'on les en punisse.

15. Considérez cependant ce qu'ils font et ce qu'ils endurent. Ils tuent les âmes et on les châtie dans leur corps; ils donnent la mort éternelle, ils se plaignent de souffrir la mort temporelle. Et pourtant, que souffrent-ils? Ils nous vantent sans cesse je ne sais quels martyrs que leur aurait faits la persécution. Par exemple, un Marcule précipité du haut d'un rocher; un Donat de Bagaïes, jeté dans un puits. Quand les autorités romaines ont-elles ordonné des supplices de ce genre? A quelle époque ont-elles fait jeter un coupable dans un précipice? Qu'est-ce que répondaient les nôtres? J'ignore ce qui s'est passé; mais encore une fois, que répondent les nôtres? Selon eux, ces martyrs se sont précipités eux-mêmes, et ils ont fait retomber sur les autorités l'odieux de leur mort. Rappelons-nous la manière dont agissent ordinairement les autorités romaines, et voyons à qui il faut en croire. Les nôtres disent qu'ils se sont précipités eux-mêmes; mais puisqu'ils ne sont pas les disciples de ceux qui ont choisi ce genre de mort sans y être contraints par personne, ne les croyons pas; toutefois, y a-t-il rien d'étonnant à ce qu'ils aient fait ce qu'on fait d'ordinaire dans leur parti? Jamais les autorités romaines n'ont usé de ce genre de supplice. Qu'est-ce, d'ailleurs, qui les empêchait de les faire mourir en public? Rien. Mais ceux qui ont voulu se faire honorer après leur mort, n'ont pas imaginé de moyen plus capable de se rendre illustres. Quoi qu'il en soit, au fond, je l'ignore. En tous cas, ô Donatistes, si l'Eglise vous a infligé quelque châtiment corporel, c'est Sara qui a puni en vous Agar; « revenez à votre maîtresse ». Il nous a fallu nous arrêter ici trop longtemps pour qu'il nous soit maintenant loisible de vous expliquer en entier tout le texte évangélique dont nous vous avions donné lecture. Mes frères, que ceci suffise à votre charité; car ce que nous vous dirions maintenant pourrait vous faire oublier ce que nous vous avons dit. Retenez-le, répétez-le, sortez d'ici pleins d'ur feu qui enflamme les plus froids.

[1] II Mach. VII.

DOUZIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CET ENDROIT : « CE QUI EST NÉ DE LA CHAIR EST CHAIR », JUSQU'A : « MAIS CELUI QUI « FAIT LA VÉRITÉ VIENT A LA LUMIÈRE, AFIN QUE SES ŒUVRES SOIENT MANIFESTÉES, PARCE QUE « C'EST EN DIEU QU'ELLES ONT ÉTÉ FAITES ». (Chap. III, 6 21.

LA NAISSANCE SPIRITUELLE.

L'homme ne peut naître spirituellement qu'une seule fois, comme il ne peut qu'une seule fois naître corporellement. Qu'il reçoive le baptême dans l'Eglise catholique, dans l'hérésie ou le schisme, peu importe : pourvu qu'il soit soumis à Jésus-Christ. La naissance spirituelle est indispensable au salut, mais elle n'a lieu qu'autant qu'on se rapproche du Sauveur par l'humilité. Pour comprendre ce mystère, il faut croire à celui de l'Incarnation du Verbe. Le Verbe s'est humillé jusqu'à la mort, afin de nous élever jusqu'à la vie éternelle ; mais tous ne participent point à sa rédemption, car il en est que leurs péchés empêchent de croire. Reconnaissons et confessons nos fautes, et nous arriverons à la foi et à la justification.

1. L'attention avec laquelle vous avez écouté le sujet que nous avons traité hier, me fait comprendre comment il se fait que vous soyez aujourd'hui si empressés et si nombreux. Cependant, si vous le trouvez bon, nous suivrons l'ordre accoutumé de ces lectures de l'Evangile, et nous vous en donnerons l'explication ; après quoi votre charité apprendra ce que nous avons déjà fait, ce que nous espérons faire encore pour la paix de l'Eglise. Pour ce moment, que toute votre attention se porte sur le saint Evangile, que personne ne laisse divaguer ses pensées. En effet, si celui qui s'applique à le comprendre peut à peine y parvenir, celui qui se partage en une foule de pensées diverses, ne laissera-t-il pas échapper ce qu'il aura saisi? Votre charité se souvient que dimanche dernier, dans la mesure du secours qu'il a plu à Dieu de nous donner, nous avons traité de la régénération spirituelle [1] ; nous vous avons fait donner encore une fois lecture du même passage, afin que ce qui n'a pas été dit alors, nous puissions, au nom de Jésus-Christ et avec l'aide de vos prières, vous le dire aujourd'hui.

2. On ne peut être régénéré spirituellement qu'une seule fois, comme on ne peut qu'une seule fois naître corporellement. Nicodème s'exprimait avec justesse, quand il disait à Notre-Seigneur, que l'homme devenu vieux ne peut rentrer dans le sein de sa mère et en sortir de nouveau. A la vérité, il ne parle que de l'homme devenu vieux, paraissant supposer que s'il était encore enfant, il serait à même de le faire. Or, il n'en est capable à aucune époque de sa vie, ni au temps de la plus tendre enfance, ni à l'âge le plus avancé, il ne peut rentrer dans le sein de sa mère, pour en sortir une seconde fois. Et comme les entrailles de la femme ne peuvent enfanter le même homme qu'une fois, ainsi pour la naissance spirituelle, le sein de l'Eglise ne peut la donner au même homme qu'une fois ; aussi chacun ne peut recevoir qu'une fois le baptême. Que personne, cependant, ne dise : un tel est né dans l'hérésie, un tel dans le schisme ; car, s'il vous en souvient, toute difficulté a été tranchée à cet égard par ce que nous vous avons dit au sujet des trois patriarches ; le Seigneur a voulu s'appeler leur Dieu, non qu'il n'y ait eu d'autres patriarches, mais parce que eux seuls ont suffi à figurer parfaitement le peuple futur. Nous avons vu que le fils de la servante a été privé de l'héritage, et que le fils de la femme libre a été appelé à en jouir. Nous avons vu aussi qu'un fils de la femme libre a été déshérité, tandis qu'un fils de la servante a été constitué héritier. Né de la servante, Ismaël [1] est déshérité ; né de la femme libre, Isaac [2] devient héritier ; né de la femme libre, Esaü [3] est dépouillé de la succession paternelle ; et les enfants de Jacob [4] nés de ses servantes lui succèdent dans ses biens. Ainsi, en ces trois patriarches apparaît en son entier l'image du peuple futur, et c'est avec justice que Dieu a dit : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu « d'Isaac et le Dieu de Jacob ; c'est là mon

[1] Voir le traité précédent.

[1] Gen. XXI, 10. — [2] Id. XXV, 5. — [3] Id. XXVII, 35. — [4] Id. XLIX.

« nom pour l'éternité[1] ». Pour le mieux comprendre, rappelons-nous la promesse faite à Abraham, cette promesse a été renouvelée à Isaac et à Jacob. Quelle a été cette promesse? « En votre race seront bénies toutes les nations[2] ». Abraham crut alors ce qu'il ne voyait pas encore, les hommes le voient et ils ferment les yeux. Ce qui a été promis à un seul homme a reçu son accomplissement parmi les nations, et ceux-là se séparent de leur communion, qui refusent de voir ce qui s'est accompli. Mais à quoi leur sert de vouloir fermer les yeux sur ce fait éclatant? Bon gré, mal gré, ils le voient; il leur est impossible d'en nier l'évidence, elle frapperait les yeux même quand on ne voudrait pas les ouvrir.

3. Ce Nicodème, auquel répond le Sauveur, était du nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ, et auxquels cependant il ne se fiait pas. Il y en avait, en effet, plusieurs auxquels Jésus Christ ne se fiait pas, bien que déjà ils crussent en lui. Voici le texte évangélique: « Plusieurs crurent en son nom, « à la vue des miracles qu'il opérait. Mais Jésus « ne se fiait pas à eux; et il n'avait pas besoin « que personne lui rendît témoignage d'aucun « homme; car il savait ce qui était dans « l'homme[3] ». Voilà donc des hommes qui déjà croyaient en Jésus-Christ, et à qui il ne se fiait pas. Pourquoi? Parce qu'ils n'étaient pas encore régénérés dans l'eau et le Saint-Esprit. C'est le motif qui nous a portés déjà et qui nous porte encore à exhorter nos frères les catéchumènes à ne pas différer leur baptême. Car, si tu les interroges, tu verras qu'ils croient déjà en Jésus-Christ; mais comme ils n'ont pas encore reçu la chair et le sang de Jésus-Christ, il ne se fie pas encore à eux. Qu'ont-ils à faire pour que Jésus-Christ se fie à eux? Qu'ils renaissent de l'eau et du Saint-Esprit. L'Eglise les a engendrés, qu'elle les mette au monde. Déjà ils sont conçus, qu'ils apparaissent à la lumière, l'Eglise a des mamelles qui les nourriront; qu'ils ne craignent pas d'être étouffés après leur naissance; qu'ils ne s'éloignent pas du sein maternel.

4. Aucun homme ne peut rentrer dans le sien de sa mère pour en sortir à nouveau; mais quelqu'un, je ne sais qui, est-il né de la servante? Est-ce que les enfants que les patriarches ont eus autrefois de leurs servantes sont rentrés dans le sein des femmes libres, pour naître une seconde fois? Ismaël lui-même est venu d'Abraham, et si ce patriarche a eu le pouvoir de se donner un fils par l'intermédiaire de la servante, c'est l'épouse qui le lui donne. C'est l'époux qui engendre Ismaël, sinon de son épouse, du moins d'après son consentement[1]. Est-ce pour être né de la servante qu'Ismaël s'est vu déshérité? Mais, s'il avait été déshérité en raison de sa naissance, aucun enfant de servante n'aurait été admis à l'héritage. Les enfants de Jacob ont hérité de leur père; quant à Ismaël, s'il a été déshérité, ce n'est point parce qu'il est né de la servante, c'est à cause de son orgueil envers sa mère et envers le fils de sa mère. Car Sara était sa mère bien plus qu'Agar. L'une a prêté son sein, l'autre a donné son consentement; Abraham n'eût pas agi sans le consentement de Sara; Ismaël est donc plutôt le fils de Sara, que celui d'Agar. Mais parce qu'il a été orgueilleux envers son frère, et orgueilleux en jouant avec lui, c'est-à-dire en se jouant de lui, que dit Sara? « Chasse la servante et son « fils; car le fils de la servante ne sera pas « héritier avec mon fils Isaac[2] ». Ce n'est donc pas sa naissance de condition servile, mais son orgueil qui l'a fait déshériter; eût-il été libre, il lui suffisait d'être orgueilleux pour devenir esclave, et, qui pis est, pour devenir esclave d'une méchante maîtresse, de l'orgueil. C'est pourquoi, mes frères, à celui qui vous demanderait si un homme peut naître de nouveau, répondez hardiment: Non. Toute réitération est un jeu, toute réitération est une tromperie. Ismaël joue; chassez-le. Sara les ayant vus jouer ensemble, dit à Abraham: « Chasse la servante et son fils ». Ce jeu des enfants déplut à Sara; sans doute elle aperçut dans ce jeu quelque nouveauté les mères ne désirent-elles pas voir jouer leurs enfants? Celle-ci les vit jouer, et elle désapprouva leur jeu. J'ignore ce qu'elle vit en ce jeu, elle y vit quelque tromperie, elle remarqua l'orgueil du fils de la servante, il lui déplut et elle le fit chasser. Les enfants des servantes sont chassés lorsqu'ils sont méchants. Ainsi en est-il encore d'Esaü, le fils de la femme libre. Que personne donc ne se rassure en s'appuyant sur ce prétexte, qu'il est né d'un homme de bien ou qu'il a

[1] Exod. III, 6, 15. — [2] Gen. XXII, 18. — [3] Jean. II, 23-25.

[1] Gen. XVI, 2-4. — [2] Id. XXI, 9, 10.

été baptisé par un saint. Celui qui a été baptisé par un saint doit craindre d'être, non pas un Jacob, mais un Esaü. Aussi, mes frères, je vous le dis : il vaut mieux recevoir le baptême de la part d'hommes esclaves de leurs intérêts et amateurs du monde (ce que signifie le nom de servante), et rechercher en esprit l'héritage de Jésus-Christ, afin de ressembler aux enfants que Jacob a eus de ses servantes, que d'être baptisé par des saints et mériter par son orgueil d'être rejeté comme le fut Esaü, bien qu'il fût né d'une femme libre. Mes frères, retenez-le bien, nous ne vous caressons pas. Ne mettez pas en nous votre espérance, nous ne flattons ni vous ni nous ; car chacun de nous porte sa besace. Notre devoir est de vous dire la vérité, pour ne point subir un jugement sévère ; le vôtre est de nous écouter, et de nous prêter l'oreille de votre cœur, pour ne pas avoir à rendre compte de ce que nous vous communiquons ; ou plutôt, que ce compte, quand on vous le demandera, se trouve être à votre avantage, au lieu de se trouver à votre détriment.

5. Le Seigneur réplique à Nicodème par une exposition plus développée du mystère : « En « vérité, en vérité, je te le dis : si quelqu'un « ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, il ne « peut entrer dans le royaume de Dieu ». C'est la naissance charnelle que tu as en vue, quand tu dis : « Un homme peut-il rentrer « dans le sein de sa mère et en sortir à nou- « veau ? » Pour entrer dans le royaume de Dieu, il faut naître par l'eau et le Saint-Esprit. Pour qu'un homme succède à un autre homme, à son père, dans la possession de ses biens temporels, il doit nécessairement naître d'une mère charnelle ; mais celui qui veut posséder l'héritage éternel de Dieu, de son Père céleste, il lui faut puiser la vie dans le sein de l'Eglise. C'est par l'intermédiaire de son épouse qu'un père sujet à la mort engendre le fils destiné à lui succéder un jour. Dieu engendre par l'Eglise des enfants destinés, non pas à lui succéder, mais à demeurer éternellement avec lui. Le Christ ajoute : « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui « est né de l'Esprit est esprit ». Nous naissons donc selon l'Esprit, et cette naissance spirituelle provient de sa parole et du sacrement. Le Saint-Esprit intervient pour nous faire naître, et si le Saint-Esprit intervient d'une manière invisible pour te faire naître, la raison en est que ta naissance même est invisible. C'est pourquoi Jésus-Christ continue et dit : « Ne sois pas étonné de ce que j'ai dit « Il faut que vous naissiez de nouveau ; l'Es- « prit souffle où il veut, et tu entends sa voix ; « mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va ». Personne ne voit l'Esprit, mais comment entendons-nous sa voix ? Le Psalmiste nous parle, c'est l'Esprit qui nous parle ; nous entendons l'Evangile, c'est la voix de l'Esprit qui retentit à nos oreilles. « Tu entends sa « voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où « il va ». Si tu nais de l'Esprit, il en arrivera de même de toi ; et celui qui ne sera pas encore né de l'Esprit ne saura ni d'où tu viens, ni où tu vas. Voilà bien ce que dit ensuite Notre-Seigneur : « Ainsi en est-il de tout homme « qui est né de l'Esprit ».

6. « Nicodème lui répondit : Comment cela « peut-il se faire ? » Toujours des idées charnelles ; il ne comprenait pas. En lui se vérifiait ce qu'avait dit le Seigneur ; il entendait la voix de l'Esprit, sans savoir ni d'où il venait, ni où il allait. « Jésus lui dit : Tu es « maître en Israël, et tu ignores ces choses ! » Hé quoi ! mes frères, penserons-nous que le Seigneur ait voulu insulter ce docteur des Juifs ? Le Seigneur savait ce qu'il faisait ; il voulait le faire naître de l'Esprit. Nul, à moins d'être humble, ne naît de l'Esprit. C'est, en effet, l'humilité qui nous fait naître de l'Esprit, et le Seigneur est près de ceux qui ont le cœur brisé [1]. Nicodème était fier de sa qualité de maître en Israël ; il se croyait un personnage d'importance parce qu'il était docteur en Israël ; Jésus-Christ abaisse son orgueil afin de le faire naître selon l'Esprit ; il se moque de lui comme s'il n'était qu'un ignorant, sans vouloir néanmoins paraître supérieur à lui. Qu'y aurait-il de si étonnant en cela ? D'un côté, un Dieu ; de l'autre, un homme ; d'un côté, la vérité ; de l'autre, le mensonge. Doit-on penser, croire et dire que le Christ fut plus que Nicodème ? Dire que le Christ soit supérieur aux anges, ne serait-ce pas ridicule ? Il est incomparablement au-dessus de toute créature, Celui qui a fait toutes les créatures. Mais Jésus-Christ veut mettre à bout l'orgueil de l'homme : « Tu es maître en Israël, et tu ignores ces « choses ? » C'était lui dire : Tu vois bien que tu ne sais rien, docteur orgueilleux ; nais donc

[1] Ps. xxxiii, 19.

de l'Esprit, alors seulement tu marcheras dans la voie de Dieu et tu imiteras l'humilité du Christ. Il est si élevé au-dessus des anges que, « ayant la forme de Dieu, il a pu sans « usurpation s'estimer son égal, et qu'il s'est « néanmoins anéanti en prenant la forme « d'esclave, en se rendant semblable aux « hommes; et, reconnu pour homme par « tout ce qui a paru de lui, il s'est humilié « lui-même et il est devenu obéissant jusqu'à « la mort »; et pour que tu n'imagines pas un genre de mort digne d'envie, il ajoute : « Et jusqu'à la mort de la croix [1] ». Il était attaché à la croix, et on l'insultait. Il pouvait descendre de la croix, mais il différait de le faire, afin de sortir glorieux du sépulcre. Comme maître, il a supporté l'insolence de ses serviteurs ; comme médecin, il a supporté celle de ses malades. Si telle a été sa manière d'agir, quelle doit être celle des hommes, pour qui c'est une obligation de naître du Saint-Esprit ? Comment doivent-ils se conduire, quand le maître, non-seulement des hommes, mais des anges, leur a donné un pareil exemple? En effet, ce que savent les anges, ils l'ont appris du Verbe de Dieu ; cherchez à savoir qui est-ce qui les a instruits, et l'Évangile vous dira : « Au commencement « était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et « le Verbe était Dieu [2] ». Voilà qui ôte à l'homme sa tête, mais sa tête dure et rebelle, pour lui en donner une qui se courbe sous le joug du Christ, joug dont il est dit : « Mon « joug est doux et mon fardeau est léger [3] ».

7. Le Sauveur ajoute : « Si lorsque je vous « ai dit des choses de la terre, vous ne m'avez « pas cru, quand je vous dirai des choses du « ciel, comment me croirez-vous? » Mes frères, quelles choses terrestres le Sauveur leur a-t-il dites? « Si quelqu'un ne naît une « seconde fois »; est-ce là une chose de la terre? « L'Esprit souffle où il veut, et tu en« tends sa voix, et personne ne sait ni d'où il « vient, ni où il va »; est-ce là une chose de la terre? Voulait-il parler du vent, comme quelques-uns l'ont déclaré lorsqu'on leur demandait ce que le Sauveur avait pu dire de terrestre d'après ces paroles : « Si lorsque je « vous ai dit des choses de la terre vous ne « m'avez pas cru, quand je vous dirai des « choses du ciel, comment me croirez-vous ? » En effet, quand on a demandé à certains hommes ce que le Sauveur a pu dire de terrestre, ils se sont trouvés embarrassés et ils ont prétendu qu'il avait fait allusion au vent dans ces paroles : « L'esprit souffle où il veut, « et tu entends sa voix; mais tu ne sais ni « d'où il vient, ni où il va ». Dans son entretien avec Nicodème, qu'a-t-il dit qui ait trait à la terre? Il parlait de la naissance spirituelle; puis il a ajouté : « Ainsi en est-il de « tout homme qui est né de l'esprit ». En outre, mes frères, lequel d'entre nous ne s'aperçoit point, par exemple, que le vent se dirige du Midi à l'Aquilon, ou qu'il va de l'Orient à l'Occident? Dès lors, comment peut-il se faire que nous ne sachions ni d'où il vient, ni où il va? Qu'a donc dit le Christ en fait de choses terrestres, que les hommes ne voulaient pas croire? Est-ce l'allusion qu'il a faite à son corps, à ce temple qu'il devait rétablir en trois jours? Ce corps, en effet, il l'avait reçu de la terre, et c'était cette terre qu'il avait prise dans un corps terrestre qu'il se disposait à ressusciter. Or, cette résurrection de la terre, on ne croyait pas qu'il l'opérerait. « Si, lorsque je vous ai dit des choses « de la terre, vous ne m'avez pas cru, quand « je vous dirai des choses du ciel, comment « me croirez-vous? » C'est-à-dire, si vous ne croyez pas que je puisse relever le temple de mon corps quand vous l'aurez détruit, comment croirez-vous que les hommes puissent être régénérés par le Saint-Esprit?

8. Il ajoute : « Et personne n'est monté au « ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, « le Fils de l'homme qui est au ciel ». Ainsi, Jésus-Christ était sur la terre et il était au ciel; sur la terre par son corps, au ciel par sa divinité, ou plutôt en tous lieux par sa divinité. Il était sorti du sein de sa mère, sans quitter celui de son Père. Car il y a deux naissances en Notre-Seigneur, l'une divine et l'autre humaine, l'une qui nous donne la vie, l'autre qui nous la rend: naissances également admirables, puisque l'une s'effectue sans mère, et l'autre sans père. Comme il tenait son corps d'Adam, vu que Marie venait d'Adam; comme, d'ailleurs, c'était le même corps qu'il devait ressusciter, il avait dit quelque chose de terrestre en prononçant ces paroles : « Détruisez ce temple, et je le « rétablirai dans l'espace de trois jours [1] ». Mais il avait dit quelque chose de céleste,

[1] Philipp. II, 6-8. — [2] Jean, I, 1. — [3] Matth. XI, 30.

[1] Jean, II, 19.

quand il avait dit : « Si l'homme ne renaît « de l'eau et de l'Esprit, il ne verra pas le « royaume de Dieu [1] ». Mes frères, Dieu a voulu devenir le Fils de l'Homme et il a voulu que les hommes devinssent les enfants de Dieu. Il est descendu à cause de nous ; à notre tour montons à cause de lui. Car nul ne monte ni ne descend, que celui qui a dit : « Personne ne monte au ciel, sinon celui « qui est descendu du ciel ». Ceux qu'il fait enfants de Dieu ne monteront-ils pas au ciel? Ils y monteront, nous n'en pouvons douter; car voici ce qui nous a été promis : « Ils se- « ront comme les anges de Dieu [2] ». Alors comment se fait-il que personne n'y monte, si ce n'est celui qui en est descendu? C'est que, comme un seul en est descendu, un seul doit y monter. Que dire des autres? Qu'en penser? sinon qu'ils lui seront unis comme ses membres, et qu'en un sens il sera seul pour monter au ciel? Aussi, il ajoute : « Personne ne monte au ciel, « sinon celui qui est descendu du ciel, le « Fils de l'Homme qui est au ciel ». Tu es surpris qu'il ait été en même temps sur la terre et dans le ciel? Il a accordé le même privilége à ses disciples. Ecoute l'apôtre Paul; voici comme il s'exprime : « Notre conversa- « tion est dans le ciel [3] ». Bien qu'il fût un homme et qu'il vécût sur la terre dans un corps mortel, l'apôtre Paul avait néanmoins sa conversation dans le ciel ; et le Dieu du ciel et de la terre ne pourrait être en même temps dans le ciel et sur la terre?

9. Si donc personne que Jésus-Christ n'est descendu du ciel et n'y remonte, quelle espérance ont les autres? Leur espérance est fondée sur ce fait que le Christ est descendu du ciel pour que tous les hommes ne fissent qu'un en lui et avec lui, pour être à même d'y monter par lui. L'Apôtre fait cette remarque : « L'Ecriture ne dit pas : Et ceux « qui naîtront, comme si elle avait voulu en « marquer plusieurs ; mais elle dit, comme « en parlant d'un seul : Celui qui naîtra de « toi, qui est le Christ ». Puis il dit aux fidèles : « Vous êtes du Christ; si vous êtes du Christ, « donc vous êtes la race d'Abraham [4] ». En parlant d'un seul, le Sauveur a parlé de nous tous. C'est pourquoi, dans les psaumes, tantôt plusieurs chantent, et en cela nous devons reconnaître la pluralité dans l'unité; tantôt un seul chante, pour marquer l'unité dans la pluralité. C'est pour la même raison qu'un seul malade a été guéri à la piscine de Bethsaïda [1], tandis qu'aucun des autres n'y retrouvait la santé. Cette unique personne est le symbole de l'unité de l'Eglise. Malheur aux ennemis de l'unité, à ceux qui se forment des partis parmi les hommes! Qu'ils écoutent l'Apôtre : il veut ne faire qu'un seul en un seul, et pour un seul ; qu'ils l'écoutent quand il dit : Gardez-vous de vous faire plusieurs. « C'est moi qui ai planté, Apollo a arrosé ; « mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement. « Celui qui plante n'est rien, non plus que « celui qui arrose, mais c'est Dieu qui donne « l'accroissement [2] ». Ils disaient : « Moi je « suis à Paul, moi à Apollo, moi à Céphas » ; et il répondait : « Jésus-Christ est-il divisé [3] ? » Soyez en un seul, soyez une seule chose, soyez un seul. « Personne ne monte au ciel, « sinon celui qui est descendu du ciel ». Mais nous voulons être à vous, disaient-ils à Paul ; et il leur répondait : Je m'y refuse, ne soyez pas à Paul ; mais soyez à celui à qui Paul est avec vous.

10. Car il est descendu et il est mort, et par sa mort il nous a délivrés de la mort. Au moment où la mort le tuait, il la tuait lui-même. Vous le savez, mes frères, c'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde. « Dieu n'a pas fait la mort », dit l'Ecriture, « et », ajoute-t-elle, « il ne se réjouit « pas de la perte des vivants ; car il a créé « toutes choses afin qu'elles soient [4] ». Mais qu'ajoute le sage ? « C'est par un effet de « l'envie du diable que la mort a fait son « entrée dans le monde [5] ». L'homme n'aurait pu être amené par la force à prendre le breuvage de la mort, que le diable lui avait proposé, car le diable n'avait pas le pouvoir de le violenter; il n'avait rien que celui de le persuader par la ruse. Si tu n'avais pas donné ton consentement à ses suggestions, il ne t'aurait pas fait de mal, mais parce que tu y as cédé, ô homme, tu as été condamné à mourir. Nous sommes nés mortels d'un père mortel ; d'immortels que nous étions nous sommes devenus sujets à la mort. Par Adam, tous les hommes sont condamnés à la mort ; mais Jésus, Fils de Dieu, Verbe de Dieu, par qui

[1] Jean, III, 5.— [2] Matth. XXII, 30.— [3] Philipp. III, 20. — [4] Galat. III, 16, 29.

[1] Jean, V, 4.— [2] I Cor. III, 6, 7.— [3] Id. I, 12, 13. - [4] Sag. I, 13, 14. — [5] Id. II, 24.

toutes choses ont été faites, le Fils unique et l'égal du Père, s'est fait homme mortel, parce que le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous [1].

11. Jésus-Christ s'est donc revêtu de la mort et il l'a attachée à la croix, et par cette mort, il délivre ceux qui y sont sujets. Ce mystère avait été représenté en figure chez les anciens, et Notre-Seigneur y fait allusion au saint Evangile. « De même », dit-il, « que « Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi « faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin « que quiconque croit en lui ne périsse pas, « mais qu'il ait la vie éternelle ». Mystérieuse annonce de l'avenir; tous ceux qui l'ont lue la comprennent. Toutefois, écoutez-en le récit, vous tous qui ne l'avez pas lue ou qui, après l'avoir lue ou entendue, en avez perdu le souvenir. Dans le désert, Israël tout entier gisait, à terre, victime de la morsure de serpents. Une multitude innombrable d'hommes tombaient sous les coups de la mort, car Dieu frappait durement son peuple, pour le corriger. Alors se manifesta l'admirable symbole de ce qui devait arriver un jour. Notre-Seigneur lui-même y fait allusion dans la leçon d'aujourd'hui, et personne n'a le droit de l'interpréter autrement que ne le fait la Vérité même, ni, par conséquent, de l'appliquer à d'autres qu'à elle. Le Seigneur dit donc à Moïse de faire un serpent d'airain, de le placer sur un bois élevé dans le désert et de recommander aux Israélites de porter leurs regards sur ce serpent attaché au bois, s'ils venaient à être mordus par un serpent vivant. Ses ordres furent accomplis. Dès que les hommes étaient mordus, ils jetaient les yeux sur le serpent d'airain, et ils étaient guéris [2]. Que représentent les serpents et leurs morsures ? Les péchés enfantés par la corruption de la chair. Que représente le serpent élevé dans le désert ? Notre-Seigneur mort sur la croix. Comme la mort venait des serpents, elle a été représentée sous l'emblème d'un serpent. La morsure d'un serpent donnait la mort, la mort de Notre-Seigneur donne la vie. On jetait les yeux sur le serpent, afin que le serpent fût inoffensif. Qu'est-ce à dire ? Pour que la mort n'ait sur nous aucun pouvoir, il nous faut regarder la mort; la mort de qui ? La mort de la vie; oui, la mort de la vie, si l'on peut s'exprimer ainsi, et précisément parce qu'on peut s'exprimer de la sorte, c'est un admirable langage. Mais pourquoi ne pourrait-on pas dire ce qui a pu se faire ? Eh quoi ! craindrais-je de dire ce que Jésus-Christ a daigné faire pour moi ? Jésus-Christ n'était-il pas la vie ? Et cependant il a été attaché à la croix. Jésus-Christ n'était-il pas la vie ? Et cependant il est mort. Mais dans la mort de Jésus-Christ, la mort a trouvé la sienne, parce qu'en mourant, la vie a tué la mort, la plénitude de la vie l'a engloutie, elle a été anéantie dans le corps de Jésus-Christ. C'est ce que nous dirons nous-mêmes au moment de notre résurrection, lorsque dans notre triomphe nous nous écrierons : « O mort, où est ta victoire ? O « mort, où est ton aiguillon [1] ? » Cependant, mes frères, pour être guéri du péché, jetons les yeux vers Jésus-Christ en croix, puisque selon sa parole : « comme Moïse a élevé le « serpent dans le désert, ainsi il faut que le « Fils de l'homme soit élevé, afin que qui« conque croit en lui ne meure pas, mais « qu'il ait la vie éternelle ». De même que la morsure des serpents était de nul effet pour ceux qui regardaient le serpent d'airain, ainsi le péché n'a rien de dangereux pour ceux qui considèrent des yeux de la foi le Christ mourant. Dans le désert, les Juifs n'étaient préservés que de la mort du temps, ni ramenés qu'à une vie fugitive; mais le Christ est mort, pour que les hommes aient la vie éternelle. Telle est, en effet, la différence qui se trouve entre la réalité et la figure, entre la figure qui donnait la vie du temps et la réalité qu'elle symbolisait et qui procure la vie éternelle.

12. « Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans « le monde, pour juger le monde, mais afin « que le monde soit sauvé par lui ». Ainsi le médecin s'approche du malade, pour lui rendre, autant que possible, la santé. Mais le malade se donne à lui-même la mort, s'il refuse d'observer les prescriptions du médecin. Le Sauveur est venu en ce monde ; pourquoi l'appelle-t-on Sauveur du monde, si ce n'est qu'il est venu pour sauver le monde et non pour le juger ? Tu refuses le salut qu'il t'apporte ? Tu seras jugé d'après ta conduite. Que dis-je, tu seras jugé ? Ecoute ce que dit Jésus : « Qui croit en lui ne sera point jugé ; « mais qui n'y croit pas », à ton avis que va-t-il dire ? Il sera jugé ? Non ; « il est déjà « jugé ». Le jugement n'a pas encore paru,

[1] Jean, I, 13, 14. — [2] Nomb. XXI, 6-9.

[1] I Cor. XV, 54, 55.

mais le jugement est déjà rendu. Le Seigneur connaît ceux qui lui appartiennent, il connaît ceux qui sont destinés à recevoir la couronne et ceux qui doivent être jetés dans les flammes ; il sait quel est le froment qui se trouve dans son aire, il sait aussi quelle est la paille, il distingue entre le bon grain et l'ivraie. Celui qui ne croit pas est déjà jugé. Pourquoi ? « Parce qu'il ne croit pas au nom du Fils « unique de Dieu ».

13. « Or, voici le jugement : la lumière est « venue en ce monde et les hommes ont pré- « féré les ténèbres à la lumière ; car leurs « œuvres étaient mauvaises ». Mes frères, où sont ceux dont le Seigneur trouve les œuvres bonnes? Nulle part; car il a trouvé mauvaises les œuvres de tous. Comment donc y en a-t-il eu pour agir selon la vérité et venir à la lumière ? Il y en a eu, puisque le Sauveur ajoute : « Mais celui qui accomplit la vérité « vient à la lumière, afin que ses œuvres « soient manifestées parce qu'elles sont faites « en Dieu ». Comment certains hommes ont-ils opéré le bien, de façon à venir à la lumière, c'est-à-dire à Jésus-Christ? Comment d'autres ont-il préféré les ténèbres? Car si Jésus-Christ trouve tous les hommes pécheurs, s'il les guérit tous de leurs péchés, si le serpent, figure du Sauveur mis en croix, guérissait ceux qui avaient été mordus, si enfin le serpent n'a été élevé qu'en raison de la morsure des serpents, c'est-à-dire si le Seigneur est mort pour les hommes trouvés par lui dans le péché et condamnés à mourir, quel sens donner à ces paroles : « Voici leur jugement ; « la lumière est venue dans le monde, et les « hommes ont préféré les ténèbres à la lu- « mière, car leurs œuvres étaient mauvaises ? » Qu'est-ce que cela? Quels sont ceux dont les œuvres étaient bonnes? N'êtes-vous pas venu pour justifier des pécheurs? Mais, ajoute-t-il : « Ils ont préféré les ténèbres à la lumière ». Là se trouve toute la force du raisonnement du Sauveur. Plusieurs, en effet, ont aimé leurs péchés, plusieurs les ont confessés ; or, celui qui confesse ses péchés et s'en accuse, commence à agir conjointement avec Dieu. Dieu accuse tes péchés ; si tu en fais autant, tu te joins à lui. Il y a en nous comme deux choses distinctes : l'homme et le pécheur. Comme homme, nous sommes l'ouvrage de Dieu ; comme pécheurs, nous sommes notre propre ouvrage. Détruis ce que tu as fait, afin que Dieu sauve ce qu'il a créé. Il faut haïr en toi ton œuvre et y aimer l'ouvrage de Dieu. Or, quand ce que tu as fait commencera à te déplaire, alors tu commenceras à faire le bien, puisque tu accuses tes mauvaises œuvres. Le commencement du bien n'est autre chose que la confession du mal. Dès lors que tu fais la vérité, tu ne te trompes pas toi-même, tu ne te flattes pas, tu ne t'en fais pas accroire, tu ne dis pas : Je suis juste, alors que tu es pécheur et que tu commences seulement à faire la vérité. Mais tu viens à la lumière, afin que tes œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu. Car ton péché te déplaît ; mais il ne te déplairait pas, si la lumière de Dieu ne t'éclairait, et si la vérité ne te le montrait à découvert. Mais celui qui, même après cet avertissement, aime encore son péché, hait la lumière qui l'avertit ; il s'en éloigne pour ne point entendre ses reproches au sujet des œuvres mauvaises qu'il aime. Pour celui qui fait la vérité, il condamne ce qu'il y a de mal en lui, il ne s'épargne pas, il ne se pardonne pas ; car il veut que Dieu lui pardonne. En effet, ce dont il désire le pardon de la part de Dieu, il le reconnaît ; il vient à la lumière et il lui rend grâce de lui avoir montré ce qu'il devait haïr en lui-même. Il dit à Dieu : « Détournez vos « yeux de mes péchés », et de quel front pourrait-il parler de la sorte, s'il n'ajoutait aussitôt : « parce que je connais mon iniquité « et que mon péché est toujours devant « moi [1] ? » Vois ce que tu désires que Dieu ne voie pas. Si tu rejettes derrière toi ton péché, Dieu le remettra devant tes yeux, et il choisira, pour le faire, le moment où il ne te servira plus de rien de t'en repentir.

14. Courez donc, mes frères, de peur que les ténèbres vous surprennent [2]. Réveillez-vous pour opérer votre salut, réveillez-vous tandis que vous le pouvez ; que nul ne se montre lent à venir au temple de Dieu ; que nul ne se montre lent à faire l'œuvre du Seigneur ; que nul ne cesse de prier continuellement; que nul ne se relâche de sa dévotion accoutumée. Réveillez-vous, puisqu'il fait jour, le jour luit ; ce jour, c'est Jésus-Christ. Il est prêt à excuser, mais ceux qui s'accuseront ; comme aussi à punir ceux qui se défendront, qui se vanteront d'être justes, qui se croiront quelque chose, quand ils ne sont

[1] Ps. L, 11, 5. — [2] Jean, XII, 35.

rien. Pour celui qui marche dans sa miséricorde et dans son amour, alors même qu'il est délivré des péchés graves et mortels, comme les crimes énormes, les homicides, les vols, les adultères, il rend hommage à la vérité en confessant les fautes légères qu'il a commises dans ses conversations, dans ses pensées, dans l'usage immodéré des choses permises. Aussi vient-il à la lumière par la pratique des bonnes œuvres ; car, en se multipliant, les petits péchés donnent la mort à l'âme, si on n'y prend garde. Ce sont de petites gouttes d'eau qui alimentent le cours des rivières. Les grains de sable sont presque imperceptibles ; néanmoins, si vous en mettez une grande quantité sur les épaules d'un homme, ils le surchargent et l'écrasent. Ce que fait la violence des flots, l'eau qui s'infiltre dans la sentine peut le faire aussi, quand on n'y porte pas remède ; elle s'y introduit petit à petit ; à force de s'y accumuler, sans jamais en sortir, elle finit par entraîner le navire dans l'abîme. Qu'est-ce que vider la sentine, sinon empêcher par les bonnes œuvres, les gémissements, les jeûnes, les aumônes, le pardon des injures, que nos péchés nous entraînent dans le précipice ? Le chemin de cette vie est difficile, il est hérissé d'obstacles. La prospérité peut y donner de l'orgueil, le malheur peut nous y abattre. Celui qui t'a départi les joies de la vie présente, le fait pour te consoler, et non pour te donner l'occasion de te corrompre. Par la même raison, celui qui te châtie en ce monde, le fait pour te corriger, et non pour te punir. Accepte les leçons de Dieu comme celles d'un père, afin qu'un jour il ne te punisse pas comme ton juge. Nous vous disons cela tous les jours, et il faut le dire souvent ; car tout cela est bon et utile pour votre salut.

TREIZIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CET ENDROIT DE L'ÉVANGILE : « APRÈS CELA JÉSUS VINT EN JUDÉE AVEC SES DISCIPLES », JUSQU'À : « MAIS L'AMI DE L'ÉPOUX, QUI SE TIENT DEBOUT ET QUI L'ÉCOUTE, EST RAVI DE JOIE « A CAUSE DE LA VOIX DE L'ÉPOUX ». (Chap. III, 22-29.)

JEAN, TÉMOIN DU CHRIST.

Jusqu'alors Jean avait rendu témoignage au Christ, sans néanmoins affirmer qu'il fut Dieu. Pour le voir sous son enveloppe mortelle, il faut, comme les anges, le contempler des yeux de l'âme, et se servir de son humanité afin de parvenir jusqu'à sa divinité. Jean baptisait donc en Enon : Jésus aussi ; de là, grande discussion entre les disciples de Jean et les Juifs. Loin de se glorifier, le précurseur en prit occasion de s'humilier : Je ne suis pas le Christ, dit-il, je ne suis que l'ami de l'époux et je défends son épouse par la pureté de ma charité et l'unité de ma foi. Les hérétiques, qui pensent avant tout à eux-mêmes, et prêchent la division, imitent ils Jean ? Evidemment non. Ne nous laissons donc séduire ni par leurs paroles, ni par leurs prodiges, et conservons la simplicité de la foi dans l'union de la charité.

1. Comme peuvent se le rappeler ceux d'entre vous qui ont souci de leur profit spirituel, nous suivons un ordre dans la lecture de l'Evangile selon Jean. En suivant cet ordre, nous sommes précisément amené à vous expliquer aujourd'hui ce que vous venez d'entendre. Ce qui a été lu depuis le commencement de l'Evangile jusqu'à la leçon de ce jour, nous l'avons expliqué, vous vous en souvenez. Et quand même vous auriez oublié plusieurs des choses que nous vous avons dites, l'idée du ministère que nous remplissons s'est du moins conservée en vous. Pour ce qui a été dit du baptême de Jean, il se peut que vous n'ayez pas tout retenu, je ne doute pas cependant que vous n'en ayez retenu quelque chose. Vous vous souvenez aussi du motif pour lequel le Saint-Esprit est apparu en forme de colombe ; vous vous rappelez également comment nous avons tranché cette difficulté presque inextricable : qu'est-ce que la colombe a pu faire découvrir

à Jean dans la personne de Notre-Seigneur, qu'il ignorât encore, puisqu'il le connaissait déjà. Ne lui avait-il pas dit, en effet, au moment où il venait pour recevoir le baptême : « C'est à moi d'être baptisé par vous, et vous « venez à moi ? » Et Jésus-Christ ne lui avait-il pas répondu : « Laisse-moi faire présente« ment, afin que s'accomplisse toute justice [1] ? »

2. L'ordre de nos lectures nous ramène donc forcément aujourd'hui au précurseur. C'est de lui que parlait à l'avance le prophète Isaïe, quand il disait : « On entend la voix de « celui qui crie dans le désert : préparez la « voie au Seigneur, rendez droits ses sen« tiers [2] ». En effet, c'est en ces termes que Jean a rendu témoignage à Jésus-Christ son Seigneur, et par un privilége de la grâce à son ami. A son tour, le Seigneur et ami de Jean lui a rendu aussi témoignage ; car il a dit de lui : « Parmi ceux qui sont nés de la « femme, il n'y en a pas de plus grand que « Jean-Baptiste ». Mais Jésus-Christ s'était proclamé supérieur à Jean ; et ce qui le rendait supérieur au fils d'Elisabeth, c'était sa divinité. Mais «celui qui est le plus petit », continue-t-il, « dans le royaume des cieux, est « plus grand que lui [3] ». Il lui est inférieur par l'âge, mais il est plus grand que lui par sa puissance, par sa divinité, par sa majesté, par la splendeur de sa gloire : car il est « le « Verbe qui était dès le commencement, le « Verbe qui était en Dieu, le Verbe qui était « Dieu ». Dans les lectures précédentes, nous avons vu que Jean rendait témoignage à Notre-Seigneur, au point de le proclamer Fils de Dieu, sans néanmoins déclarer ou nier qu'il fût Dieu. A cet égard il avait gardé le silence : par conséquent, il ne s'était point prononcé pour la négative, peut-être même avait-il tant soit peu penché pour l'affirmative : nous en trouvons, ce me semble, la preuve dans la leçon d'aujourd'hui. Jean l'avait donc appelé Fils de Dieu ; mais les hommes n'ont-ils pas aussi été appelés de ce nom ? Il l'avait déclaré si grand, qu'à l'entendre, il n'était pas digne de dénouer les cordons de ses souliers [4]. Voilà déjà un degré de grandeur qui donne beaucoup à penser, le plus grand parmi ceux qui sont nés de la femme n'était pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. C'était le mettre au-dessus des anges et des hommes. Car nous lisons dans l'Ecriture qu'un homme ayant voulu se jeter aux pieds d'un ange, celui-ci s'y opposa. En effet, l'Apocalypse nous apprend qu'un ange montra une vision à l'Apôtre même qui a écrit cet Evangile. Effrayé de la grandeur de ce qu'il avait vu, Jean se jeta à ses pieds : « Lève-toi », lui dit l'ange, « garde-toi de le faire, adore Dieu seul ; car « pour moi, je suis comme toi et comme les « frères, un de ses serviteurs [1] ». Voilà donc un ange qui empêche un homme de se jeter à ses pieds. De là n'est-il pas évident que le Christ est supérieur à tous les anges, puisque le plus grand de ceux qui sont nés de la femme a dit qu'il était indigne de délier les cordons de ses souliers ?

3. Néanmoins, Jean va nous dire quelque chose de plus positif : il va nous dire que Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu. Nous allons le voir dans cette leçon, car n'est-ce pas déjà à lui que s'appliquent les paroles du Psalmiste que nous venons de chanter : « Dieu « a régné sur toute la terre? » Voilà une parole que refusent d'entendre ceux qui restreignent à l'Afrique les limites de son royaume. C'est évidemment du Christ qu'il a été dit : « Dieu a régné sur toute la terre ». Avons-nous, en effet, un roi autre que Jésus-Christ Notre-Seigneur ? Oui, il est notre roi. Quelles paroles avez-vous encore entendues lorsqu'on chantait tout à l'heure l'un des derniers versets du psaume : « Chantez notre Dieu, chan« tez notre roi, chantez ». Celui qu'il appelle notre Dieu, il l'appelle aussi notre roi, « chan« tez notre Dieu, chantez notre roi, chantez « avec intelligence ». Garde-toi de réduire à une seule partie de la terre la puissance de celui dont tu chantes : « Parce que le roi de « toute la terre est Dieu [2] ». Comment est-il le roi de toute la terre, celui qui n'a été vu que dans une des parties du monde, dans la Judée, à Jérusalem, où il a conversé avec les hommes, où il est né, où il a sucé le lait de sa mère, où il a grandi, où il a bu et mangé, où il a veillé et dormi, où, étant fatigué, il s'est assis près d'un puits ; où il a été saisi, flagellé, couvert de crachats, couronné d'épines, attaché à la croix, percé d'une lance, où il est mort et a été enseveli ? Comment reconnaître en lui le roi de toute la terre ? Ce qui se voyait dans un lieu n'était que sa chair ; sa chair apparaissait aux yeux de la

[1] Matth. III, 14, 15.—[2] Isa. XL, 3.—[3] Matth. XI, 11.—[4] Jean, I, 34, 27.

[1] Apoc. XXII, 8, 9. — [2] Ps. XLVI, 3, 7, 8.

chair ; mais sous les dehors d'une chair mortelle se cachait sa majesté immortelle. Quels yeux pouvaient apercevoir cette majesté immortelle voilée par une enveloppe de chair ? Il y a d'autres yeux que ceux-là, il y a les yeux de l'âme. Certes, Tobie n'était pas entièrement privé de la vue quand il donnait à son fils des préceptes de vie [1]. Le fils donnait la main à son père pour guider ses pas ; le père donnait des conseils à son fils pour l'aider à marcher dans la voie de la justice. Ici je vois réellement des yeux, là j'en devine. Les yeux de celui qui donnait des conseils valaient mieux que les yeux de celui qui lui servait de guide. C'étaient de tels yeux que cherchait Jésus-Christ, lorsqu'il disait à Philippe : « Depuis si longtemps je suis avec vous, « et vous ne me connaissez pas encore ». C'était à de tels yeux qu'il faisait allusion quand il disait : « Philippe, celui qui me voit « voit aussi mon Père [2] ». Ces yeux sont les yeux de l'intelligence, ces yeux sont les yeux du cœur. C'est pourquoi, après avoir dit : « Dieu est le roi de la terre », le Psalmiste ajoute aussitôt : « Chantez avec intelligence » ; c'est-à-dire qu'en disant : « Chantez notre « Dieu, chantez », j'appelle Dieu notre roi. Vous avez vu notre roi pareil à un homme vivant au milieu des autres hommes, vous l'avez vu souffrant, crucifié, mort ; sous le voile de cette chair que vos yeux charnels pouvaient contempler se cachait quelque chose. Qu'était-ce ? « Chantez avec intelli-« gence », ne cherchez pas à voir avec les yeux du corps ce que vous ne pouvez apercevoir que des yeux de l'âme. « Chantez » avec votre langue, en tant que nous l'avons vu comme homme au milieu de nous ; mais en tant qu'il « est le Verbe qui s'est fait chair et « qui a habité parmi nous », que notre corps loue son humanité et que notre âme adore sa divinité. « Chantez avec intelligence », et reconnaissez que « le Verbe s'est fait chair et « qu'il a habité parmi nous ».

4. Qu'à son tour Jean rende témoignage à Jésus-Christ. « Après cela », est-il dit, « Jésus « vint en Judée avec ses disciples ; il y de-« meurait avec eux et baptisait ». Après avoir été baptisé, il baptisait ; mais il ne donnait pas un baptême pareil à celui qu'il avait reçu. Le maître baptise après avoir été baptisé par le serviteur, il avait voulu nous indiquer par là le chemin de l'humilité, et nous conduire au baptême du maître, c'est-à-dire à son propre baptême, en se montrant assez humble pour ne pas dédaigner le baptême de son serviteur. Le baptême du serviteur préparait la voie au maître, et le Seigneur, en le recevant, s'est fait la voie de ceux qui viennent à lui. Ecoutons-le lui-même : « Je suis la voie, la vérité « et la vie [1] ». Si tu cherches la vérité, suis la la voie qui y mène, car la voie est en même temps la vérité. Le but où tu tends, la voie qui t'y conduit, c'est la même chose ; autre n'est pas le chemin, et autre le but où il conduit : tu n'arrives pas au Christ par une voie différente de lui-même : tu vas au Christ par le Christ. Comment cela ? Tu vas par Jésus-Christ homme à Jésus-Christ Dieu, par le Verbe fait chair, au Verbe qui dès le commencement était Dieu, en Dieu ; par celui qui est la nourriture des hommes, à celui qui est la nourriture quotidienne des anges. En effet, il est écrit : « Il leur a donné le fro-« ment du ciel, l'homme a mangé le pain des « anges [2] ». Quel était le pain des anges ? « Au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ». Comment l'homme a-t-il mangé le pain des anges ? « Et le Verbe s'est fait chair, et il a ha-« bité parmi nous [3] ».

5. Mais parce que nous avons parlé du pain qui fait la nourriture des anges, ne vous les représentez pas comme mangeant à notre manière. Car si telles étaient vos pensées, le Dieu dont se nourrissent les anges serait déchiré en morceaux. Peut-on partager la justice ? Mais, me dira encore quelqu'un : Peut-on se nourrir de la justice ? Comment Jésus-Christ a-t-il pu dire : « Heureux ceux « qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils « seront rassasiés [4] ? » Le pain que tu manges pour te restaurer disparaît ; pour te rendre la force, il se consume ; mange la justice, tu renouvelles tes forces, et elle demeure intacte. Ainsi, quand nous jouissons de la lumière matérielle, son éclat répare en nous les forces du sens de la vue, et pourtant cette lumière n'est qu'un objet corporel perçu par les yeux du corps. Pour être demeurés trop longtemps dans les ténèbres, plusieurs ont senti leurs yeux s'affaiblir ; car ils avaient comme jeûné en fait de lumière. Privés de leur aliment,

[1] Tobie, IV. — [2] Jean, XIV, 9.

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Ps. LXXVII, 24, 25. — [3] Jean, I, 1, 14. — [4] Matth. V, 6.

car la lumière les nourrit, les yeux se fatiguent et s'affaiblissent sous l'influence de ce jeûne, en sorte qu'ils ne peuvent même plus supporter cette lumière qui devrait restaurer leurs forces ; et s'ils en sont trop longtemps privés, ils finissent par s'éteindre, et le sens de la perception visuelle meurt pour ainsi dire en eux. Eh quoi ! parce qu'elle alimente tous les jours une si grande quantité d'yeux, cette lumière diminue-t-elle? Non, les yeux se restaurent et la lumière reste dans son entier. Puisque Dieu a pu faire de la lumière matérielle l'aliment des yeux du corps, sans qu'elle en souffre aucune atteinte, pourquoi ne communiquerait-il pas aux cœurs purs une lumière infatigable, toujours entière, incapable de faiblir ? Quelle est cette lumière ? « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe « était Dieu ». Voyons si Dieu est en effet une lumière. « En vous est la source de la vie, et « nous verrons la lumière dans votre lu« mière [1] ». Sur la terre autre chose est une source, autre chose est la lumière. Si tu as soif, tu cherches une source, et pour y arriver tu cherches la lumière ; et s'il fait nuit, tu allumes une lampe afin de parvenir à la source. Jésus-Christ est en même temps source et lumière : source pour celui qui a soif, lumière pour celui qui ne voit pas. Ouvrons les yeux pour voir cette lumière, ouvrons la bouche de notre cœur pour boire à cette source ; ce que tu bois, tu le vois : tu l'entends, Dieu est tout pour toi, parce qu'il est pour toi l'ensemble de ce que tu aimes. Si tu ne penses qu'à des choses visibles, il est sûr que Dieu n'en est pas. Il n'est ni du pain, ni de l'eau, ni le soleil, ni un vêtement, ni une maison ; car toutes ces choses sont visibles et distinctes les unes des autres. Ce qui est du pain n'est pas de l'eau, ce qui est un vêtement n'est pas une maison, et l'ensemble de tout cela n'est pas Dieu ; car tout cela est visible. Dieu, au contraire, est tout pour toi. As-tu faim? Il te sert de pain. Es-tu altéré ? Il te rafraîchit. Es-tu dans les ténèbres ? Il est ta lumière, parce qu'il reste incorruptible. Es-tu nu ? Il sera le vêtement de ton immortalité, lorsque ce corps corruptible aura été revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel aura été revêtu d'immortalité [2]. De Dieu on peut dire tout, et l'on n'en peut rien dire qui soit digne de lui. Rien de plus riche que cette indigence. Si tu cherches un nom qui lui convienne, tu n'en trouves pas, et si tu veux parler de lui, c'est à ne pas tarir. Y a-t-il une similitude quelconque entre un agneau et un lion ? L'Ecriture a donné au Christ ces deux noms : « Voici l'Agneau de Dieu [1] ». Comment est-il un lion ? « Le lion de la tribu de Juda a « vaincu [2] ».

6. Ecoutons Jean : « Jésus baptisait ». Nous avons déjà dit que Jésus baptisait ; comment était-il Jésus ? Comment était-il le Seigneur ? le Fils de Dieu ? le Verbe ? Mais « le Verbe « s'est fait chair ». « Jean baptisait aussi dans « Ennon, près de Salim ». Ennon est le nom d'un lac. Comment savons-nous que c'était un lac ? « C'est qu'il y avait là beaucoup d'eau, et « que plusieurs y venaient pour être baptisés; « car Jean n'avait pas encore été mis en pri« son ». S'il vous en souvient, je vous ai déjà dit, et je vous le répète, pourquoi Jean baptisait : en voici la raison : il fallait que le Sauveur reçût le baptême. Et pourquoi fallait-il que le Sauveur fût baptisé ? Parce que plusieurs se croyant plus privilégiés de la grâce que les autres fidèles, auraient dédaigné de se faire baptiser. Par exemple, un catéchumène dans la continence mépriserait le fidèle engagé dans les liens du mariage, et se croirait meilleur. Ce catéchumène dirait peut-être dans son cœur : Qu'ai-je besoin de recevoir le baptême pour avoir ce qu'a celui-là, puisque je vaux mieux que lui? Afin d'empêcher la présomption de perdre ceux que le mérite de leur propre justice pourrait enorgueillir, le maître a voulu recevoir le baptême de la main de son serviteur : et, par là, il semblait dire à des fils orgueilleux : Pourquoi vous élever ? pourquoi vous mettre au-dessus des autres ? Parce que vous avez, l'un la prudence, l'autre la science, celui-ci la chasteté, celui-là une patience inébranlable ? Pensez-vous avoir ces vertus au même degré que moi qui vous les ai données ? Cependant j'ai reçu le baptême de mon serviteur, et vous, vous dédaignez le baptême de votre maître ! Voilà ce que signifient ces paroles : « Afin que toute justice s'accomplisse [3] ».

7. En ce cas, dira quelqu'un, il suffisait que Jean baptisât Notre-Seigneur ; quelle nécessité y avait-il pour lui d'en baptiser d'autres ? A cela nous avons répondu que si Notre-Seigneur avait seul reçu le baptême de Jean, plu-

[1] Ps. XXXV, 10. — [2] I Cor. XV, 53, 54.

[1] Jean, I, 29. — [2] Apoc. V, 5. — [3] Matth. III, 15.

sieurs n'auraient pas manqué de penser que le baptême de Jean était meilleur que celui de Notre-Seigneur. Voyez, auraient-ils dit, quelle était la valeur du baptême de Jean ! Jésus-Christ seul a été digne de le recevoir ! Le Christ a donc voulu faire voir la supériorité de son propre baptême relativement à celui de Jean : il a voulu que l'un fût considéré comme celui du serviteur, et l'autre comme celui du Maître ; il a voulu nous donner un exemple d'humilité, il s'est donc fait baptiser. Mais il n'a pas été seul à recevoir ce baptême, par la raison que ce baptême ne devait pas être considéré comme préférable à celui du Seigneur. Par là encore, nous vous l'avons dit, mes frères, Notre-Seigneur Jésus-Christ a agi de manière à empêcher certains hommes, infatués de la grandeur de leurs mérites, de regarder comme indigne d'eux la réception de son propre baptême. Quels que soient, en effet, les progrès d'un catéchumène dans le chemin de la vertu, il porte toujours le fardeau de ses péchés, et il n'en sera déchargé que quand il sera venu recevoir le baptême. De même que les Israélites n'ont été délivrés des Egyptiens qu'après avoir traversé la mer Rouge [1], ainsi personne ne sera délivré du poids de ses fautes qu'après avoir été plongé dans la piscine du baptême.

8. « Il s'éleva donc une dispute entre les « disciples de Jean et les Juifs, touchant la pu« rification ». Jean baptisait, Jésus-Christ baptisait aussi : les disciples de Jean s'en émurent ; car si l'on venait au baptême de Jean, on accourait en foule à celui de Jésus-Christ. Ceux qui venaient demander le baptême à Jean, celui-ci les renvoyait à Jésus-Christ : ceux, au contraire, que le Christ baptisait, il ne les envoyait pas à Jean. Les disciples du Précurseur en furent donc troublés, et comme il arrive d'habitude en pareil cas, une contestation s'éleva entre eux et les Juifs. Il est facile de l'imaginer, les Juifs prétendaient que Jésus-Christ était supérieur à Jean, et qu'en conséquence il fallait aller à lui. Les disciples de Jean n'étaient pas éclairés comme ils le furent plus tard ; aussi défendaient-ils le baptême de leur maître. On vint trouver Jean lui-même pour lui faire résoudre la difficulté. Que votre charité soit attentive. Voici qui montre combien l'humilité est utile ; nous allons voir si dans une circonstance où les hommes pouvaient se tromper, Jean a voulu profiter de leur penchant à l'erreur, pour se faire valoir. Il aurait pu dire : vous parlez juste ; c'est avec raison que vous discutez : mon baptême est le meilleur. Je vais vous donner une preuve de son excellence, c'est que j'ai baptisé le Christ. Dès lors qu'il avait baptisé le Christ, Jean pouvait parler ainsi. La belle occasion de s'élever, s'il avait voulu le faire ! Mais il savait mieux devant qui il devait s'humilier. Celui qu'il précéda par l'âge, il a voulu lui céder le pas et proclamer son excellence ; car il savait que le Christ était son Sauveur. Auparavant déjà, il avait dit : « Nous avons tous reçu de sa plénitude [1] ». C'était le reconnaître comme Dieu. Si, en effet, il n'est pas Dieu, comment tous les hommes peuvent-ils recevoir de sa plénitude ? Car s'il est homme, sans être en même temps Dieu, il reçoit de la plénitude de Dieu, et par conséquent il n'est pas Dieu. Si, au contraire, tous les hommes reçoivent de sa plénitude, il est la source, eux y boivent. Quand on boit à une source, c'est qu'on est susceptible d'avoir soif et de boire. Pour la source, elle n'a jamais soif, elle n'a pas besoin d'elle-même. Les hommes ont besoin de la source. Lorsque leurs entrailles sont enflammées et que leur gorge se trouve sèche, ils courent à la source afin de s'y rafraîchir ; la source coule pour rafraîchir les gens altérés. Ainsi en est-il du Seigneur Jésus.

9. Voyons donc ce que Jean répondit : « Ils « vinrent à Jean et lui dirent : Maître, celui « qui était avec toi au-delà du Jourdain, au« quel tu as rendu témoignage, voilà qu'il « baptise maintenant, et tous vont à lui ». C'était lui dire : Qu'en dis-tu ? Ne faut-il pas les en empêcher, afin qu'ils viennent de préférence à toi ? Jean leur répondit : « L'homme « ne peut rien recevoir qu'il ne lui ait été « donné du ciel ». A votre avis, de qui Jean a-t-il voulu parler ? de lui-même. Puisque je suis homme, ce que j'ai, je l'ai reçu du ciel. Que votre charité soit attentive. « L'homme « ne peut rien recevoir qu'il ne lui ait été « donné du ciel. Vous me rendez vous-mêmes « témoignage que j'ai dit : Je ne suis pas le « Christ ». C'était leur dire : Pourquoi vous tromper vous-mêmes ? Comment ? c'est vous-mêmes qui m'adressez une pareille question ?

[1] Exod. XIV.

[1] Jean, I, 16.

Pourquoi me dire : « Maître, celui qui était « avec toi au-delà du Jourdain, et à qui tu as « rendu témoignage ? » Vous savez donc quel est le témoignage que je lui ai rendu. Vous dirai je, maintenant, qu'il n'est pas celui que je vous ai dit ? Moi qui ai reçu du ciel le privilége d'être quelque chose, vous me prenez donc pour rien, puisque vous voulez que je parle contre la vérité ? « L'homme ne peut « rien recevoir qu'il ne lui ait été donné du « ciel. Vous me rendez vous-mêmes témoi- « gnage que je vous ai dit : Je ne suis pas « le Christ ». Tu n'es pas le Christ ; mais qui es-tu, puisque tu es plus grand que lui, vu que tu l'as baptisé ? « Je suis son envoyé »: moi je suis le héraut, lui est le juge.

10. Mais écoute un témoignage beaucoup plus fort et plus exprès. Voyez donc de quoi il s'agit pour nous, voyez ce que nous devons aimer. Remarquez le bien : aimer un homme à la place de Jésus-Christ, c'est commettre un adultère. Pourquoi m'exprimé-je ainsi ? Faisons attention à la réponse de Jean. On pouvait se tromper à son endroit, on pouvait le prendre pour ce qu'il n'était pas ; il rejette loin de lui l'honneur qui ne lui est pas dû, pour s'attacher à la pierre solide de la vérité. A l'entendre, qui est le Christ ? Qu'est-il lui-même ? « Celui qui a l'épouse est l'époux ». Soyez chastes, aimez l'époux. Mais, qui êtes-vous, vous qui nous dites : « Celui qui a l'é- « pouse est l'époux ? Pour l'ami de l'époux, « qui se tient debout et qui l'écoute, il est « rempli de joie parce qu'il entend la voix de « l'épouse ». Le Seigneur notre Dieu, qui sait les pensées de mon cœur et l'abondance des gémissements dont il est plein, m'aidera à vous dire ma douleur. Mais, je vous en conjure par ce même Jésus-Christ, suppléez par la pensée à ce que je ne pourrai dire ; car, je le sens, mes paroles ne sauraient exprimer l'amertume de mes peines. En effet, je vois beaucoup de ces adultères qui veulent posséder l'épouse que le Seigneur a rachetée à un si haut prix, qu'il a aimée en dépit de sa laideur, pour la rendre toute belle, qu'il a délivrée, qu'il a richement ornée. Je les vois employer tous les artifices de la parole pour se faire aimer aux dépens de l'époux. C'est de l'époux que Jean a dit : « Voilà celui qui bap- « tise [1] ». Qui ose s'avancer et dire : C'est moi qui baptise ? Qui ose s'avancer et dire : C'est ce que je donne qui est saint ; il serait avantageux pour toi d'être régénéré par moi ? Ecoutons l'ami de l'époux, au lieu d'écouter les adultères ; écoutons celui qui montre du zèle, mais pour un autre que pour lui-même.

11. Mes frères, retournez par la pensée dans vos maisons. Je vous parle d'une manière charnelle et terrestre, je vous parle humainement à cause de la faiblesse de votre chair [1]. Plusieurs d'entre vous sont mariés, plusieurs veulent l'être, plusieurs qui ne le voudraient pas le sont ; plusieurs qui ne consentiraient jamais à avoir de femmes doivent leur naissance à celles qu'ont épousées leurs pères. Enfin il n'y a pas de cœur à l'abri d'affections de cette nature ; il n'y a aucun homme, assez différent des autres hommes dans l'appréciation des choses humaines, pour ne pas sentir ce que je vais dire. Supposez donc qu'un mari, partant pour un voyage lointain, recommande sa femme à son ami. Tu es mon ami, lui dit-il, veille, je te prie, à ce que pendant mon absence elle n'en aime point d'autre que moi. Cet homme chargé de veiller sur la fiancée ou l'épouse de son ami, s'occupe soigneusement de ne lui en laisser aimer aucun autre ; mais il s'arrange de façon à se faire aimer lui-même, et à obtenir les bonnes grâces de celle qui lui a été confiée ; ne le jugera-t-on pas digne de l'exécration de tout l'univers ? Qu'il la voie regarder trop hardiment un homme par la fenêtre ou badiner avec lui, vite il s'y oppose ; quel zèle jaloux il y met ! Je le vois empressé, mais je voudrais savoir au profit de qui il déploie tout ce zèle. Est-ce pour son ami absent ? Est-ce pour lui-même ? Appliquez ceci à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il a confié son épouse à son ami, et il est parti dans une région lointaine pour prendre possession d'un royaume, comme il le dit lui-même dans son Evangile [2]. Toutefois il ne cesse pas d'être présent par sa majesté. On peut tromper l'ami qui voyage au-delà des mers ; néanmoins, malheur à celui qui le trompe ! Mais pourquoi essayer de tromper Dieu, Dieu qui voit le fond des cœurs et qui en sonde tous les replis ? Voici cependant un hérétique qui dit : C'est moi qui donne le baptême, c'est moi qui sanctifie, c'est moi qui justifie. Je ne prétends pas que tu iras à un autre. Il montre un zèle ardent, j'en conviens; mais vois au profit de qui. S'il

[1] Jean, I, 33.

[1] Rom. VI, 19. — [2] Luc, XIX, 12.

disait : Ne va pas aux idoles, son zèle serait de bon aloi ; s'il disait : Ne va pas aux devins, son zèle serait dans l'ordre. Voyons donc au profit de qui il déploie son zèle. Ce que je donne est saint, parce que c'est moi qui le donne ; celui que je baptise est véritablement baptisé ; celui que je ne baptise point n'est pas baptisé. Ecoute maintenant l'ami de l'époux, il t'apprendra à faire du zèle au profit de l'époux. Entends-le dire : « C'est celui-là qui baptise ». Pourquoi donc, ô hérétique, prétends-tu t'arroger ce qui n'est point à toi ? Est-il absent à ce point celui qui a laissé ici-bas son épouse ? Ignores-tu que celui qui est ressuscité d'entre les morts est assis à la droite de son Père ? Si les Juifs l'ont méprisé lorsqu'il était attaché à la croix, oserais-tu le mépriser aussi ? Il est assis dans le ciel, ne l'oublie pas. Ah ! si votre charité savait combien je souffre de pareilles choses ! Mais, je vous l'ai dit, suppléez par la pensée à ce que je ne puis vous dire. Quand je vous parlerais toute la journée, il me serait impossible de vous communiquer toute ma peine ; j'aurais beau me plaindre du matin au soir, je n'en finirais pas : ce ne serait pas assez pour moi, je ne dis pas, comme le Prophète [1], d'avoir une fontaine de larmes, mais de me changer en larmes, de devenir des larmes, de me changer en langues, de devenir des langues.

12. Revenons au Précurseur et voyons de nouveau ce qu'il dit : « Celui qui a l'épouse « est l'époux ». Ce n'est pas mon épouse. Leurs noces ne t'inspirent donc aucun sentiment de joie ? Au contraire, dit-il, je m'en réjouis. « Car l'ami de l'époux, qui se tient debout et « qui l'écoute, est ravi de joie parce qu'il « entend la voix de l'époux ». Ce n'est pas d'entendre ma voix, qui me réjouit, c'est d'entendre la voix de l'époux. Moi, je n'ai qu'à écouter, et lui, n'a qu'à parler ; moi, je dois recevoir les rayons de la lumière, et lui est la lumière ; je suis l'oreille, il est la parole. Aussi, l'ami de l'époux se tient debout et l'écoute. Pourquoi se tient-il debout ? Parce qu'il ne tombe pas. Pourquoi ne tombe-t-il pas ? Parce qu'il est humble. Voyez le Précurseur ; il se tient ferme : « Je ne suis pas « digne de dénouer les cordons de ses sou« liers [2] ». Tu t'humilies suivant l'ordre : c'est pourquoi, au lieu de tomber, tu te tiens debout, tu écoutes l'époux et tu te réjouis à sa voix. Ainsi faisait l'Apôtre, cet autre ami de l'époux. Il était rempli de zèle, non point pour son profit personnel, mais pour celui de l'époux. Ecoute, voici la preuve de son zèle : « Je vous aime pour Dieu d'un amour « de jalousie. Cette jalousie n'est pas à moi, « elle n'est pas pour moi, c'est la jalousie de « Dieu ». D'où vient votre jalousie, ô grand Apôtre, quelle est-elle ? Quel en est l'objet ? Qui est-ce qui en profite ? « Je vous ai fiancés « à cet unique époux Jésus-Christ, pour vous « présenter à lui comme une vierge toute « pure ». Que craignez-vous, et pourquoi votre jalousie ? « Je crains que, comme Eve « fut séduite par les artifices du serpent, de « même vos esprits ne se corrompent et ne « dégénèrent de la simplicité qui est en Jésus-« Christ [1] ». Considérée en son ensemble, l'Eglise est appelée vierge. Vous le voyez, elle a différents membres qui jouissent de dons divers ; les uns ont des femmes, les autres des maris. Ceux-ci ont perdu leurs femmes, et n'en cherchent pas de nouvelles ; celles-là sont veuves et ne veulent plus avoir de maris ; ceux-ci ont conservé leur intégrité virginale depuis leur bas âge, celles-là ont voué à Dieu leur virginité. Les dons sont divers, mais tous ceux qui les possèdent ne forment qu'une seule vierge. Où réside cette virginité ? D'ordinaire ce n'est pas dans le corps. Quelques femmes la possèdent et, sans chercher si ce titre peut appartenir aux hommes, il est certain que dans l'Eglise cette intégrité du corps appartient à un petit nombre d'entre eux ; mais ce membre de l'Eglise n'en est que plus respectable. Pour tous les autres, leur virginité n'est pas la virginité du corps, mais celle de l'âme. Qu'est-ce que cette virginité de l'âme ? C'est l'intégrité de la foi, la fermeté de l'espérance, la sincérité de l'amour. Voilà la virginité que craignait de voir corrompre par le serpent celui qui brûlait de zèle pour l'époux. En effet, comme la virginité du corps se perd par la corruption de quelqu'un de ses membres, ainsi les artifices de la langue corrompent la virginité de l'âme. Que celui-là donc évite la corruption de l'âme, qui veut, avec raison, la virginité de son corps.

13. Que vous dirai-je donc, mes frères ? Les hérétiques ont aussi des vierges, et parmi eux il s'en trouve même beaucoup. Mais

[1] Jérém. IX, 1. — [2] Jean, I, 27.

[1] II Cor. XI, 2, 3.

voyons s'ils aiment l'époux au point de lui conserver leur virginité. Pour qui doit-on la garder ? « Pour le Christ », dit l'Apôtre. Voyons si c'est pour le Christ, et non pour Donat qu'ils la gardent. Voyons pour qui se garde leur virginité. Vous pouvez bien vite le savoir : Je leur montre l'époux, parce qu'il se montre lui-même. Jean lui rend témoignage : « C'est celui-là qui baptise ». O vierge, si c'est pour cet époux que tu gardes ta virginité, pourquoi courir à celui qui dit : C'est moi qui baptise, puisque l'ami de ton époux dit au contraire : « C'est lui qui baptise ? » De plus, ton époux règne par tout l'univers, pourquoi corrompre ta virginité en la gardant pour celui qui n'en possède qu'une partie ? Quel est ton époux ? « Dieu est le roi « de la terre entière[1] ». Ton époux règne par toute la terre, parce qu'il l'a rachetée tout entière. Remarque à quel prix il l'a rachetée, et tu sauras ce qu'elle vaut. Quel prix en a-t-il donné ? Son sang. Quand a-t-il donné son sang ? Quand l'a-t-il répandu ? Pendant sa Passion. N'est-ce pas à ton époux que tu chantes ou que tu viens de chanter ces paroles, en souvenir du prix dont il a racheté l'univers tout entier : « Ils ont percé mes « mains et mes pieds, ils ont compté tous « mes os, ils m'ont regardé et considéré atten- « tivement, ils ont partagé mes vêtements et « ils ont tiré ma robe au sort ? » Tu es l'épouse, reconnais la robe de ton époux. Sur quelle robe le sort a-t-il été jeté ? Interroge l'Evangéliste. Vois à qui tu as été fiancée. Sache de qui tu as reçu des arrhes. Interroge l'Evangéliste, vois ce qu'il te dit dans le récit de la Passion du Seigneur. « Il y avait là une « robe ». Voyons ce qu'elle était : « D'un seul « tissu du haut en bas ». Cette robe d'un seul tissu du haut en bas, que signifie-t-elle, sinon la charité ? Que signifie-t-elle, sinon l'unité ? Fais attention que cette tunique n'a pas été partagée même par les bourreaux du Christ ; car l'Ecrivain sacré s'exprime ainsi : « Ils se « dirent les uns aux autres : ne la coupons « pas, mais tirons-la au sort[2] ». Les bourreaux du Christ n'ont donc pas déchiré la robe. Voilà bien ce que vous venez d'entendre dire au Psalmiste ; et des chrétiens déchirent l'Eglise !

14. Mais que dire, mes frères ? Essayons de voir de plus en plus clairement ce qu'il a acheté ; car il l'a acheté, là où il a versé le prix. Pour quelle étendue de terrain l'a-t-il versé ? S'il l'a versé seulement pour l'Afrique, soyons Donatistes : au lieu de nous appeler Donatistes, appelons-nous chrétiens, puisque Jésus-Christ n'a racheté que l'Afrique, et bien qu'il ne s'y trouve pas seulement que des Donatistes. Dans son négoce il n'a pas gardé le secret sur ce qu'il achetait : il l'a inscrit sur ses tablettes. Grâces à Dieu, il ne nous y a pas trompés. Il faut que l'épouse en écoute la lecture, pour apprendre à qui elle a voué sa virginité : le texte s'en trouve précisément dans le psaume où il est dit : « Ils ont percé « mes pieds et mes mains, ils ont compté « tous mes os ». Ces paroles désignent clairement la Passion de Notre-Seigneur. On donne lecture de ce psaume tous les ans pendant la dernière semaine, aux approches de la Passion du Christ, en présence de tout le peuple attentif. Cette lecture se fait chez eux aussi bien que chez nous. Remarquez bien, mes frères, les paroles du Prophète. Vous y verrez ce que Notre-Seigneur a acheté : on va lire les tablettes commerciales du Christ; vous y verrez ce qu'il a acheté. Ecoutez : « Les « peuples les plus reculés se souviendront du « Seigneur et se tourneront vers lui, toutes « les nations se prosterneront en sa présence, « parce qu'à lui appartient l'empire et qu'il « régnera sur tous les peuples[1] ». Voilà ce qu'il a acheté, voilà l'accomplissement de ces paroles : « Dieu est le Roi de toute la terre ». Voilà ton époux. Pourquoi vouloir condamner à porter des haillons un époux si riche ? Fais-y donc attention, il a tout acheté, et tu lui dis : Voilà votre part ! Ah ! si, avant de lui parler, tu n'étais pas tombée dans la corruption et, qui pis est, dans la corruption non du corps, mais de l'âme ! A la place du Christ tu aimes un homme, tu aimes celui qui dit : C'est moi qui baptise, tu n'écoutes pas l'ami de l'époux lorsqu'il dit : « C'est lui qui baptise » ; et encore : « Celui qui a l'épouse est l'époux ». Pourquoi dit-il : Je n'ai pas l'épouse, que suis-je donc ? « L'ami de l'époux qui se tient « debout et qui est ravi de joie à cause de la « voix de l'époux[2] ».

15. Evidemment, mes frères, il ne sert de rien aux Donatistes de conserver la virginité, de garder la continence, de donner l'aumône ; aucune de ces œuvres louangées à si juste

[1] Ps. XLVI, 8. — [2] Jean, XIX, 23, 24.

[1] Ps. XXI, 17-29. — [2] I Cor XIII, 1.

titre dans l'Eglise ne leur est utile, parce qu'ils déchirent l'unité, c'est-à-dire la tunique de la charité, figurée par celle du Sauveur. Que font-ils ? Plusieurs d'entre eux sont de beaux diseurs, ils ont de grandes langues, ils versent des torrents de paroles. Parlent-ils aussi bien que les anges ? Qu'ils écoutent un ami de l'époux, ami jaloux pour le compte de l'époux, et non pour lui-même : « Quand « je parlerais le langage des hommes et des « anges, si je n'ai pas la charité, je suis « comme un airain sonnant ou une cymbale « retentissante ».

16. Mais, disent-ils, nous avons le baptême. Tu en as un, mais il n'est pas le tien. Autre chose est de l'avoir, autre chose est d'en avoir la propriété. Tu as le baptême, parce que tu as été baptisé; tu as le baptême et ses lumières, si toutefois tu ne les éteins pas volontairement sous les ténèbres ; et quand tu le donnes, tu le donnes parce que tu en es le ministre et non le maître, tu es un héraut et non un juge. Un juge parle toujours par l'organe de son héraut ; pourtant les actes publics ne portent jamais : Le héraut a dit ; mais : Le juge a dit. C'est pourquoi, vois si ce que tu donnes t'appartient en propre en vertu d'un pouvoir inhérent à ta personne. Puisque tu as reçu le pouvoir de le donner, confesse donc avec l'ami de l'époux que « l'homme ne « peut rien recevoir qui ne lui ait été donné « du ciel » ; et aussi que « celui qui a l'é« pouse est l'époux, mais que l'ami de l'é« poux se tient debout et l'écoute ». Plaise à Dieu que tu te tiennes debout pour l'écouter, et que tu ne tombes pas pour avoir voulu t'écouter toi-même ! En écoutant tu serais debout et tu entendrais ; mais tu parles, et ta tête se gonfle d'orgueil. Pour moi, dit l'Eglise, parce que je suis son épouse, puisque j'ai reçu de lui des arrhes et que j'ai été rachetée au prix de son sang, j'écoute sa voix, j'écoute aussi la voix de l'ami de l'époux, si c'est à l'époux qu'il rend gloire et non à lui-même. Que cet ami dise donc : « Celui qui a « l'épouse est l'époux ; pour l'ami de l'époux, « il se tient debout et l'écoute, et il est rempli « de joie parce qu'il entend sa voix ». Oui, tu as les sacrements, et j'en conviens : tu as l'apparence d'un sarment, mais tu es séparé du cep ; tu ressembles à un pied de vigne, mais je voudrais voir ses racines ; si les racines lui manquent, jamais le cep ne produira de raisins. Et quelles sont ces racines, si ce n'est la charité ? Ecoute Paul : il va te montrer un sarment, mais un sarment sans racines : « Quand même je connaîtrais tous les mys« tères, quand j'aurais le don de prophétie, « quand j'aurais toute la foi possible » (qu'une pareille foi serait grande !) « jusqu'à trans« porter les montagnes, si je n'ai pas la cha« rité, je ne suis rien [1] ».

17. Que personne ne vienne donc vous débiter ces fables : Ponce a fait un miracle, Donat a prié, et Dieu lui a répondu du haut du ciel. D'abord, ceux qui parlent ainsi ou sont trompés ou vous trompent. Supposons encore qu'ils transportent les montagnes ; mais rappelons-nous les paroles de Paul : « Si je n'ai « pas la charité, je ne suis rien ». Voyons si Ponce ou Donat a eu la charité ; je le croirais s'il n'avait pas rompu l'unité. Mon Dieu m'a précautionné contre ces faiseurs de miracles, si je puis m'exprimer ainsi, lorsqu'il a dit : « Dans les derniers temps s'élèveront des « faux prophètes qui feront des miracles et « des prodiges de manière à induire en erreur « les élus eux-mêmes, si la chose était possible : « voici que je vous l'ai prédit [2] ». L'époux nous a donc mis sur nos gardes, afin que nous ne soyons pas trompés même par des miracles. Il arrive quelquefois qu'un déserteur suffit à faire peur à un paysan ; mais s'il est dans un camp, peut-il se prévaloir des insignes dont il est revêtu ? Non ; car il y a là pour l'examiner des gens qui ne veulent se laisser ni effrayer, ni séduire. Attachons-nous donc à l'unité, mes frères ; car en dehors de l'unité celui même qui fait des miracles n'est rien. Le peuple juif se trouvait dans l'unité, et néanmoins il n'opérait pas de miracles ; les magiciens de Pharaon étaient hors de l'unité, ce qui ne les empêchait pas de faire des miracles comme en faisait Moïse [3]. Je l'ai dit : il n'y en a pas eu d'opérés par le peuple juif. Lesquels ont été sauvés par Dieu ? Ceux qui faisaient des miracles ou ceux qui n'en faisaient pas ? L'apôtre Pierre a ressuscité un mort [4]. Simon le Magicien a opéré plusieurs prestiges [5] : il y avait alors un grand nombre de fidèles incapables de faire les miracles de Pierre et les prodiges de Simon. Cependant ils ne laissaient pas de se réjouir et pourquoi ? Parce que leurs noms étaient écrits dans le

[1] I Cor. XIII, 1, 2. — [2] Marc, XIII, 22, 23. — [3] Exod. VII, 12, 22 VIII, 7. — [4] Act. IX, 40. — [5] Id. VIII, 10.

ciel. C'est, en effet, ce que le Sauveur disait à ses disciples au moment où ils revenaient de leurs courses apostoliques, et en parlant ainsi il voulait éclairer la foi des peuples. Les apôtres étaient tout fiers de ce qu'ils avaient fait; aussi, lui disaient-ils : « Seigneur, les démons « eux-mêmes nous sont soumis à cause de « votre nom ». Leurs paroles étaient un aveu digne d'éloges ; ils rapportaient l'honneur de leurs prodiges au nom du Christ. Néanmoins que leur répond Jésus ? « Gardez-vous de vous « glorifier de ce que les démons vous sont « soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos « noms sont écrits dans le ciel [1] ». Pierre a chassé les démons : une pauvre vieille femme, le premier venu d'entre les laïques qui a la charité et qui garde l'intégrité de la foi n'en fait pas autant. Pierre est l'œil dans le corps de l'Eglise, ce laïque en est le doigt ; toutefois il appartient à ce même corps dont Pierre fait partie, et bien que le doigt vaille moins que l'œil, il n'est pas pour cela séparé du corps. Mieux vaut être le doigt et demeurer dans le corps, qu'être l'œil et s'en voir séparé.

18. Ainsi, mes frères, que personne ne vous trompe, que personne ne vous abuse. Aimez la paix de Jésus-Christ : quoiqu'il fût Dieu, il a été crucifié pour vous. « Celui qui plante « n'est rien », dit Paul, « non plus que celui qui « arrose ; mais c'est Dieu qui donne l'accrois- « sement [1] ». Lequel d'entre nous oserait dire qu'il est quelque chose ? Si nous disons que nous sommes quelque chose, si nous ne rapportons pas à Dieu toute la gloire, nous sommes des adultères, nous voulons nous faire aimer au lieu de faire aimer l'époux. Pour vous, aimez le Christ et aimez-nous en lui, c'est en lui que nous vous aimons à notre tour. Que les membres s'aiment entre eux, mais que tous vivent unis sous la direction du chef. Ma douleur m'a forcé, mes frères, à vous parler longuement, et pourtant ce que j'ai dit est peu de chose. Je n'ai pu achever de vous expliquer ce qui a été lu ; mais Dieu me donnera la grâce de le faire en temps opportun. Je ne veux point surcharger vos cœurs : il faut qu'ils aient le loisir de gémir et de prier pour ceux qui sont sourds à ces vérités et qui ne les comprennent pas.

[1] Luc, x, 17-20.

[1] I Cor. III, 7.

QUATORZIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CET ENDROIT DE L'ÉVANGILE : « CETTE MÊME JOIE EST DONC REMPLIE », JUSQU'A : « CELUI « QUI NE CROIT POINT AU FILS, NE VERRA POINT LA VIE; MAIS LA COLÈRE DE DIEU DEMEURE « SUR LUI ». (Chap. III, 29-36.)

LE CHRIST, SOURCE DE TOUTE VÉRITÉ.

Saint Jean affirme qu'il surabonde de joie, car il est uni au Sauveur par la foi et la charité ; et, continuant à professer l'humilité la plus profonde, il avoue que le Christ doit être de plus en plus connu et glorifié, parce qu'il est la source de toute lumière et de toute grâce, tandis que lui-même doit déchoir, chaque jour, davantage dans l'opinion des hommes, parce qu'il n'est rien et ne sait rien que par l'entremise du Verbe. En effet, le Verbe divin est seul pour avoir vu et entendu le Père, pour avoir pu nous en parler. Les hommes, prédestinés à la damnation, ne reçoivent point son témoignage ; mais ses futurs élus savent qu'il est la vérité même, puisque Dieu le Père lui a révélé tous les mystères de son essence infinie, et qu'il l'a envoyé pour nous en instruire. Nul autre moyen de posséder la vie, que de croire à sa parole.

1. Cette leçon du saint Evangile nous apprend l'excellence de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'humilité de l'homme qui a mérité d'être appelé l'ami de l'Epoux. Elle nous aide ainsi à distinguer la différence qui se trouve entre un homme et un homme-Dieu. Homme-Dieu, tel est, en effet, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Dieu avant tous les temps et homme dans le nôtre; Dieu engendré par son Père, homme né de la Vierge ; mais un seul et même Seigneur et Sauveur, Jésus-Christ Fils de Dieu, Dieu et homme. Pour

Jean, privilégié de sa grâce, il a été envoyé devant Notre-Seigneur, il a été éclairé par celui qui est la lumière. Car il a été dit de Jean : « Il n'était pas la lumière ; mais il « devait rendre témoignage à la lumière [1] ». En un sens on peut sans doute l'appeler lumière et on lui donne ce nom avec justice ; mais il était une lumière d'emprunt qui en reflétait une autre. Autre, en effet, est la lumière qui éclaire par elle-même et la lumière qui reçoit d'ailleurs son éclat ; ainsi nos yeux sont appelés lumière, et cependant ouvrez-les dans les ténèbres, ils ne verront rien. Au lieu que la lumière qui éclaire, c'est par sa nature qu'elle est lumière, elle s'éclaire elle-même, sans qu'une autre vienne lui communiquer ses rayons, elle luit sans le secours d'aucune autre, et tous les autres êtres en ont besoin pour ne point rester dans les ténèbres.

2. Cette lumière, Jean l'a reconnue publiquement, vous le savez pour l'avoir entendu. Jésus réunissait autour de lui un grand nombre de disciples ; on vint dire à Jean comme pour l'aigrir, et lui inspirer de la jalousie: Voilà qu'il fait plus de disciples que toi. Mais Jean confessa ce qu'il était, et il mérita de lui appartenir en ne se faisant point audacieusement passer pour ce qu'était le Sauveur. Voici donc ce que dit Jean : « L'homme « ne peut recevoir que ce qui lui a été « donné du ciel ». Conséquemment, c'est le Christ qui donne, et l'homme qui reçoit. « Pour vous, vous me rendez vous-mêmes « témoignage que j'ai dit : Je ne suis pas le « Christ, seulement j'ai été envoyé devant lui. « Celui qui a l'épouse est l'époux ; mais pour « l'ami de l'époux qui se tient auprès de lui « et l'écoute, il est ravi de joie à cause de la « voix de l'époux [2] ». Ainsi Jean n'a pas pris en lui-même le sujet de sa joie. Car celui qui veut trouver en lui-même le sujet de sa joie, tombera dans la tristesse. Mais celui qui ne veut se réjouir que de Dieu sera toujours dans la joie, parce que Dieu est éternel. Ainsi faisait Jean. « L'ami de l'époux », dit-il, « se « réjouit de la voix de l'époux », et non de la sienne propre, « et il se tient debout et l'é« coute ». S'il tombe, il ne l'entend pas selon ce qui a été dit de celui qui est tombé, comme il a été dit du diable : « Il ne s'est pas tenu « dans la vérité [3] ». Ces paroles s'appliquent au diable. L'ami de l'Epoux doit donc se tenir debout et l'écouter. Qu'est-ce que se tenir debout? Demeurer dans la grâce après l'avoir reçue. Et il écoute la voix de l'Epoux qui doit le réjouir. Ainsi en était-il de Jean. Il savait d'où venait sa joie, et il ne s'arrogeait point les qualités qu'il n'avait pas. Il savait qu'il recevait la lumière, mais qu'il ne la donnait point. Pour Jésus, « il était la lumière « véritable qui », au dire de l'Evangéliste, « éclaire tout homme venant en ce monde [1] ». Tout homme ; par conséquent Jean comme les autres, puisqu'il était du nombre des hommes. A la vérité, parmi les enfants de la femme nul n'a paru plus grand que Jean [2] ; cependant il est du nombre de ceux qui sont nés de la femme. Peut-on le comparer avec celui qui est né parce qu'il l'a voulu et dont l'enfantement a été tout nouveau, parce que toute singulière a été sa naissance ? En effet, les deux naissances de Notre-Seigneur, sa naissance divine et sa naissance humaine, se sont accomplies en dehors de l'ordre accoutumé. Comme Dieu il n'a pas de mère, comme homme il n'a pas de père. Jean était donc un homme comme les autres, mais un homme tellement privilégié de la grâce, que, parmi les enfants nés de la femme, il n'en a paru aucun d'aussi grand que lui. Néanmoins il a rendu à Notre-Seigneur Jésus-Christ un témoignage si éclatant qu'il n'a pas craint de l'appeler l'époux et de s'en dire l'ami, et de déclarer qu'il était indigne de dénouer les cordons de ses souliers. Votre charité nous a maintes fois entendu parler sur ce sujet. Voyons donc ce qui suit : le sens m'en paraît assez difficile à saisir ; mais comme Jean lui-même a dit « que l'homme ne peut re« cevoir que ce qui lui a été donné du ciel », tout ce que nous ne comprendrons pas, nous le demanderons à celui qui, du haut du ciel, nous départit tous ses dons. Nous ne sommes que des hommes, et nous ne pouvons rien recevoir à moins qu'il ne nous soit donné par celui qui n'est pas un homme.

3. Voici donc ce qui suit : Jean continue en ces termes : « Ma joie est accomplie ». Quelle est sa joie ? Celle que lui cause la voix de l'Epoux. Elle est accomplie en moi, ce qu'il me faut de grâce est arrivé à son comble ; je ne prétends à rien de plus, dans la crainte de perdre ce que j'ai reçu. Quelle est donc

[1] Jean, I, 8. — [2] Id. III, 26-29. — [3] Id. VIII, 44.

[1] Jean, I, 9. — [2] Matth. XI, 11.

cette joie? « Il est ravi de joie à cause de la « voix de l'Epoux ». Que l'homme comprenne qu'il ne doit pas trouver le sujet de sa joie dans sa propre sagesse, mais dans celle qu'il a reçue de Dieu. Qu'il n'en demande pas davantage, et il ne perdra pas ce qu'il a trouvé. Plusieurs, en effet, sont devenus insensés parce qu'ils se sont donnés comme sages. Ce sont eux que l'Apôtre reprend en ces termes : « Ce que l'on peut connaître de « Dieu leur est connu; car Dieu le leur a ma« nifesté ». Mais parce que plusieurs d'entre eux se sont montrés ingrats et impies, écoutez ce que dit Paul : « Car Dieu le leur a manifesté. « En effet, les perfections invisibles de Dieu, « aussi bien que son éternelle puissance et sa « divinité, sont devenues visibles, depuis la « création du monde, dans tout ce qui a été fait, « en sorte qu'ils sont inexcusables ». Pourquoi sont-ils inexcusables? « Parce que connaissant « Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu et « ne lui ont pas rendu grâces; mais ils se sont « évanouis dans leurs pensées, et leur cœur « insensé fut rempli de ténèbres ; ces hommes « qui se disaient sages sont devenus fous[1] ». En effet, s'ils avaient connu Dieu, ils auraient en même temps reconnu que toute leur sagesse ne venait que de lui. Ils ne se seraient donc pas attribué ce qu'ils n'avaient pas d'eux-mêmes, mais ils l'auraient attribué à celui de qui ils l'avaient reçu. C'est pour ne lui en avoir pas rendu grâces qu'ils sont devenus insensés. Ce que Dieu leur avait donné gratuitement, il le leur a ôté puisqu'ils se sont montrés ingrats. Jean n'a pas voulu se conduire ainsi, il a voulu être reconnaissant; aussi a-t-il déclaré hautement que ce qu'il avait il le tenait de Dieu, et que toute sa joie venait de ce qu'il entendait la voix de l'époux: « Ma joie est accomplie ».

4. « Quant à lui, il faut qu'il grandisse et « moi que je diminue ». Qu'est-ce à dire? Il faut qu'il s'élève et moi que je m'humilie. Comment Jésus peut-il grandir? Comment Dieu peut-il croître? Ce qui est parfait n'est pas susceptible d'accroissement. Aussi Dieu ne saurait-il ni croître ni diminuer. Car s'il grandissait, il ne serait point parfait; s'il pouvait diminuer, il ne serait pas Dieu. Puisque Jésus est Dieu, comment peut-il croître? S'il est question de son âge, comme Jésus-Christ a daigné se faire homme, il a été enfant; bien qu'il soit le Verbe de Dieu, il a été couché dans une crèche; bien qu'il soit le Créateur de sa mère, il lui a cependant demandé le lait de son enfance: parce qu'avec l'âge Jésus-Christ a grandi dans son corps, c'est peut-être le motif pour lequel Jean a dit: « Il faut qu'il croisse, et moi que je « diminue ». Mais même sous ce rapport, que signifie cette parole? Au point de vue de leurs corps, Jean et Jésus étaient du même âge, il n'y avait entre eux que six mois de différence[1]; ils avaient grandi dans la même proportion, et s'il avait plu à Notre-Seigneur de demeurer plus longtemps sur la terre avant de mourir et de faire partager à Jean sa longévité, ils auraient vieilli ensemble, comme ils auraient grandi. Pourquoi donc dire: « Il faut qu'il croisse et que je di« minue ? » D'abord Notre-Seigneur avait déjà trente ans[2]. A cet âge est-on encore assez jeune pour grandir? L'âge de trente ans n'est-il pas le moment où les hommes arrivent à leur retour et commencent à décliner vers un âge où l'on devient plus lourd et où l'on touche à la vieillesse? D'ailleurs, si Jean avait voulu faire allusion à leur enfance mutuelle, il n'aurait pas dit: « Il faut qu'il grandisse « et que je diminue »; mais: Il faut que nous grandissions l'un et l'autre. Mais l'un avait trente ans, l'autre aussi, les six mois qui les séparaient ne constituaient pas une différence sensible entre eux: on connaît cette différence parce qu'on la lit; mais les yeux n'aident aucunement à la découvrir.

5. Que veulent donc dire ces paroles : « Il « faut qu'il grandisse, et moi que je dimi« nue ? » Grand mystère ! Que votre charité s'applique à le comprendre. Avant la venue du Seigneur Jésus, les hommes se glorifiaient en eux-mêmes; il s'est fait homme pour diminuer la gloire de l'homme et augmenter celle de Dieu. En effet, il est venu sans péché, et il a trouvé tous les hommes plongés dans le péché. Puisqu'il est venu pour remettre les iniquités des hommes, que Dieu leur en accorde le pardon et qu'ils les confessent. Pour l'homme, avouer ses fautes c'est s'humilier. Pour Dieu, pardonner c'est grandir. Si donc Jésus-Christ est venu pour remettre les péchés de l'homme, que l'homme reconnaisse sa bassesse, et que Dieu lui octroie sa miséricorde. « Il faut qu'il grandisse et moi que je

[1] Rom. I, 19-22.

[1] Luc, I, 36. — [2] Id. III, 23.

« diminue », c'est-à-dire : c'est à lui de donner et à moi de recevoir, à lui la gloire, et à moi l'humiliation de l'aveu. Que l'homme reconnaisse où est sa place, qu'il avoue à Dieu sa faute, qu'il écoute l'Apôtre. Il dit à l'homme orgueilleux et superbe, à l'homme qui veut s'élever plus haut qu'il ne lui appartient : « Qu'as-tu, que tu ne l'aies reçu ? « Si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifier comme « si tu ne l'avais pas reçu [1] ? » Que l'homme qui voulait dire sien ce qui n'est pas à lui, comprenne qu'il l'a reçu, et que par là il diminue ; car il est avantageux pour lui que Dieu soit glorifié en lui. Qu'il diminue en lui-même pour grandir en Dieu. Ces témoignages et cette vérité, Jésus-Christ et Jean en ont tracé le caractère par la nature même de leur mort. Jean a été diminué de la tête, Jésus a été exalté sur la croix, et tous deux ont ainsi indiqué le sens de cette parole : « Il faut qu'il « grandisse et que je diminue ». De plus, quand Jésus-Christ est né, les jours commençaient à croître, et la naissance de Jean a coïncidé avec la diminution des jours : et leur naissance et leur mort, par conséquent, ont rendu témoignage à ces paroles de Jean : « Il faut qu'il « grandisse et que je diminue ». Que la gloire de Dieu grandisse donc en nous, que la nôtre diminue, afin qu'à son tour celle-ci trouve en Dieu sa grandeur. Car l'Apôtre et l'Ecriture sainte s'accordent pour nous dire : « Que « celui qui se glorifie, se glorifie dans le Sei« gneur [2] ». Veux-tu te glorifier en toi-même? Sans doute tu veux grandir, mais tu grandis mal, et pour ton malheur. Celui qui grandit mal diminue à juste titre. Que l'on voie donc croître en toi le Dieu qui est toujours parfait, qu'on le voie croître en toi. Mieux tu comprends Dieu, mieux tu en saisis les perfections, plus il semble grandir en toi ; mais en lui-même, comme il est toujours parfait, il ne saurait grandir. Hier, tu avais quelque intelligence de Dieu, aujourd'hui cette intelligence est plus grande, demain elle sera plus grande encore ; c'est la lumière de Dieu qui grandit en toi, et, en une certaine manière, c'est Dieu lui-même, quoique toute sa perfection lui demeure toujours. Ainsi, quand un homme depuis longtemps aveugle vient à guérir, il commence à voir quelque peu la lumière ; le lendemain il en voit davantage ; le troisième jour encore plus ; il semble que la lumière grandisse pour lui. Cependant elle demeure toujours ce qu'elle est, qu'on l'aperçoive ou qu'on ne l'aperçoive pas. Un phénomène pareil a lieu dans l'homme intérieur. Il grandit en Dieu et Dieu paraît grandir en lui, à la condition pourtant qu'il diminue, et que tombant de sa propre gloire, il se relève dans la gloire de Dieu.

6. Déjà donc s'éclaircit et se manifeste le sens caché des paroles que nous venons d'entendre : « Celui qui est venu d'en haut est « au-dessus de tous ». Vois ce que Jean dit de Jésus-Christ. De lui-même, que dit-il ? « Celui « qui est sorti de la terre est de la terre et « parle de la terre. Celui qui vient d'en haut « est au-dessus de tous ». Voilà Jésus-Christ. « Celui qui vient de la terre est de la terre et « parle de la terre ». Voilà Jean. Jean vient de la terre et parle de la terre ; est-ce là tout? Ce témoignage qu'il rend de Jésus-Christ vient-il tout entier de la terre ? La voix de Dieu ne se fait-elle pas entendre à Jean, lorsqu'il rend témoignage du Christ? En quel sens parle-t-il donc de la terre? En ce sens qu'il parle de l'humanité du Sauveur. Comme hommes, nous sommes de la terre et nous parlons de la terre ; s'il nous arrive de parler de choses divines, c'est que Dieu nous éclaire. Sans cette lumière, nous serions terre et nous parlerions de la terre. Autre est donc la grâce de Dieu, autre la nature de l'homme ; cherche ce qu'est l'homme, considère-le dans sa nature. Il naît, il grandit, il apprend ce qui se passe d'ordinaire parmi les hommes. Qu'apprend-il, sinon à avoir de la terre des idées terrestres ? Ses paroles, ses connaissances, ses appréciations sont tout humaines. Il est chair, et ses idées et sa science tiennent de la chair. Voilà l'homme. Vienne la grâce de Dieu, qu'elle dissipe ses ténèbres, comme dit le Prophète : « Seigneur, vous ferez luire ma lampe ; mon « Dieu, vous éclairerez mes ténèbres [1]. Qu'elle élève l'âme humaine, pour l'approcher de ses rayons ; et alors l'homme commence à dire avec l'Apôtre : « Ce n'est pas moi, mais la « grâce de Dieu avec moi [2] » ; et encore : « Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, « mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi [3] » ; ou, en d'autres termes : « Il faut qu'il gran« disse et moi que je diminue ». Ainsi Jean, en tant que Jean, est terre et parle de terre ;

[1] I Cor. IV, 7. — [2] I Cor. I, 31 ; Jérém. IX, 23, 24.

[1] Ps. XVII, 29. — [2] I Cor. XV, 10. — [3] Galat. II, 20.

s'il lui arrive de dire des choses divines, le mérite en est à Celui qui donne la lumière, et non à celui qui la reçoit.

7. « Celui qui vient d'en haut est au-dessus « de tous, et ce qu'il a vu et entendu il en rend « témoignage, et ce témoignage, personne ne « le reçoit. Celui qui est venu du ciel, et qui est « au-dessus de tous », c'est Notre Seigneur Jésus-Christ, dont il a été dit plus haut : « Personne ne monte au ciel, sinon celui qui « est descendu du ciel, le Fils de l'Homme « qui est au ciel [1] ». Il est au-dessus de tous, « et ce qu'il a vu et entendu, il le dit ». Car le Fils de Dieu a un Père ; il a un Père et il l'écoute. Qu'est-ce que le Fils de Dieu entend dire à son Père ? Qu'est-ce qui pourra l'expliquer ? Quand mon cœur, quand ma langue pourront-ils suffire, mon cœur à comprendre, ma langue à exprimer ce que le Fils de Dieu a entendu dire à son Père ? Peut-être le Fils a-t-il entendu la parole du Père ? Bien plus, le Fils est la parole même du Père. Vous voyez combien seraient inutiles tous les efforts de l'homme pour comprendre un pareil mystère : vous voyez la caducité de nos appréciations et la pâleur des lumières d'une âme enveloppée de ténèbres. J'entends l'Ecriture m'affirmer que le Fils dit ce qu'il a entendu dire à son Père ; dans un autre endroit elle m'assure que ce même Fils est la parole du Père : « Au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ». Ce que nous disons passe et s'envole ; à peine ta parole a-t-elle résonné hors de ta bouche, qu'elle n'est plus : un peu de bruit, puis, le silence. Peux-tu poursuivre le bruit qu'elle a fait pour l'arrêter et le rendre immobile ? Néanmoins la pensée reste telle et, tout en persévérant, elle enfante une multitude de paroles passagères. Que disons-nous, mes frères ? Quand Dieu a parlé, a-t-il employé une voix, des sons, des syllabes ? S'il l'a fait, quelle langue a-t-il parlé ? La langue grecque, la langue hébraïque, la langue latine ? Car il est indispensable de parler la langue des différentes nations au milieu desquelles on se trouve. Mais ici personne ne peut dire que Dieu ait parlé telle ou telle langue. Examine ce qui se passe en ton cœur. Quand tu conçois une parole que tu veux proférer : (je dirai de mon mieux ce que nous pouvons remarquer en nous, sans vouloir prétendre que nous devions le comprendre;) quand donc tu conçois une parole que tu veux proférer, tu as l'intention de dire quelque chose, et ce quelque chose, ainsi conçu en ton esprit, est déjà une parole. Cette parole ne s'est pas encore fait entendre au dehors ; mais elle est déjà née en toi, et elle y demeure jusqu'au moment où elle en sortira. Mais avant de la laisser sortir, tu fais attention à celui à qui tu dois l'adresser, à qui tu parleras. Si c'est un latin, tu cherches un mot latin ; si c'est un grec, tu ne choisis que des expressions grecques ; si c'est un carthaginois, tu vois si tu connais les termes de sa langue ; enfin, selon la diversité d'origine de ceux qui t'écoutent, tu emploies des langues diverses pour donner un corps à la parole que tu as conçue intérieurement ; mais la chose même ainsi conçue n'est circonscrite dans les termes d'aucune langue. Puisqu'en parlant Dieu n'employait aucun idiome particulier et ne choisissait pas l'un de préférence à l'autre, comment le Fils l'a-t-il entendu, puisqu'il a parlé son Fils même ? Tu as dans l'esprit la parole que tu prononces, elle se trouve en toi, elle y demeure à l'état de conception spirituelle ; car ton âme étant spirituelle, la parole que tu conçois participe à sa nature tant qu'elle n'est pas revêtue de sons et divisée en syllabes, et qu'elle demeure dans la conception de ton esprit et dans l'image que s'en forme ta pensée. Ainsi en est-il de Dieu, il prononce intérieurement sa parole, c'est-à-dire il engendre son Fils. Avec cette différence, toutefois, que l'enfantement, même intérieur de ta parole, s'opère dans le temps ; tandis que Dieu a engendré son Fils en dehors des limites du temps, puisque c'est par lui qu'il a créé tous les temps. Le Fils de Dieu est donc sa parole, il nous a dit, non pas sa propre parole, mais celle du Père ; par conséquent, il nous a dit lui-même en nous disant la parole du Père. Jean nous a enseigné ce mystère comme il le fallait et comme il convenait de le faire ; mais nous l'avons expliqué comme nous avons pu. Quant à celui qui n'a pu parvenir à s'en faire une idée aussi relevée, il sait où il faut se rendre, frapper, en chercher, en demander l'intelligence, il sait qui la lui accordera.

8. « Celui qui vient du ciel est au-dessus « de tous, et ce qu'il a vu et entendu, il en « rend témoignage ; mais nul ne reçoit son « témoignage ». Si personne ne reçoit son

[1] Jean, III, 13.

témoignage, pourquoi est-il venu ? Nul, veut dire : nul d'entre quelques-uns. Il y a tout un peuple préparé pour subir la colère de Dieu, et qui doit être condamné avec le diable; parmi ce peuple personne ne reçoit le témoignage du Christ. Car si tu entends le mot nul dans le sens d'aucun homme, que signifie ce qui suit : « Mais celui qui reçoit « son témoignage atteste que Dieu est véri- « table? » Ainsi donc, ô Jean, il en est qui reçoivent ce témoignage, puisque vous dites vous-même : « Celui qui le reçoit, atteste « que Dieu est véritable ». Peut-être, à cette question, Jean répondrait-il : Je sais pourquoi j'ai dit : personne ? C'est qu'il y a un peuple né pour subir la colère de Dieu, et connu à l'avance. Car, et ceux qui doivent croire, et ceux qui ne doivent pas croire, Dieu les connaît tous ; ceux qui persévéreront dans la foi et ceux à qui il arrivera d'en déchoir, Dieu les connaît encore. Il a compté tous ceux qui parviendront à la vie éternelle, et ce peuple choisi, il le distingue d'entre les autres. Et il a communiqué cette science aux Prophètes, et en particulier à Jean; Jean voyait donc les choses à l'aide d'une lumière, mais d'une lumière qui ne lui appartenait pas en propre; car, à le considérer en lui-même, il était de la terre et il parlait de la terre; mais par la grâce de l'Esprit, qu'il avait reçue de Dieu, il avait vu qu'il y aurait un peuple impie et infidèle ; et c'est en le voyant plongé dans son infidélité qu'il a dit : « Le « témoignage de celui qui vient du ciel, per- « sonne ne le reçoit ». Personne parmi quels hommes? Personne parmi ceux qui doivent être mis à la gauche, ceux à qui il sera dit : « Allez au feu éternel, préparé pour le « diable et pour ses anges ». Qui sont ceux qui reçoivent ce témoignage? Ce sont ceux qui doivent être placés à la droite, et à qui il sera dit : « Venez, bénis de mon Père, pos- « sédez le royaume qui vous a été préparé « dès le commencement du monde [1] ». Ainsi, dans l'Esprit de Dieu, Jean voyait les deux peuples divisés, tandis que dans la réalité ils sont actuellement mélangés ensemble, et ce qui n'est pas encore séparé par les distances, il le sépare en son esprit. Il les séparait en pensée, il les voyait formant deux peuples, le peuple des fidèles et celui des infidèles. Fixant ses regards sur les infidèles, il dit :

[1] Matth. XXV, 41, 34.

« Celui qui est venu du ciel est au-dessus « de tous, et ce qu'il a vu et entendu il en « rend témoignage; personne ne reçoit son « témoignage ». Ensuite, sa pensée quittant la gauche et se tournant vers la droite, il poursuit en ces termes : « Quant à « celui qui reçoit son témoignage, il atteste « que Dieu est véridique ». Qu'est-ce à dire : « Il atteste que Dieu est véridique ? » sinon que l'homme est menteur et que Dieu dit la vérité; qu'aucun homme ne peut dire la vérité, à moins d'être éclairé par Celui-là seul qui ne peut mentir. Dieu seul est donc véridique, et Jésus-Christ est Dieu. En veux-tu faire l'expérience? Reçois son témoignage, et tu verras que « celui qui reçoit son témoignage at- « teste que Dieu est véridique ». Qui est ce Dieu véridique? Celui qui vient du ciel et qui est au-dessus de tous. Mais si tu ne le reconnais pas encore pour Dieu, tu ne reçois pas encore son témoignage; reçois-le comme Dieu, et tu attesteras la vérité de son témoignage; commence par le reconnaître pour Dieu, et tu verras clairement qu'il est véridique.

9. « Car celui que Dieu a envoyé an- « nonce les paroles de Dieu ». Il est le Dieu véridique, et Dieu l'a envoyé. Un Dieu a envoyé un Dieu. Réunis-les ensemble, ils ne sont qu'un seul Dieu; un Dieu véridique a été envoyé par un Dieu. Demande de chacun séparément quel il est : il est Dieu. Demande-le de tous les deux ensemble : il est encore Dieu. Chacun d'eux ne constitue pas une divinité particulière, en sorte qu'à eux deux ils en fassent deux. Mais chacun d'eux est Dieu, et tous deux ne font qu'un seul Dieu. La charité du Saint-Esprit qui règne entre eux est si vive, la paix et l'union si parfaites, que si tu demandes de chacune des trois personnes ce qu'elle est, on te répondra : Elle est Dieu. Si tu le demandes des trois personnes ensemble, on te répondra encore : Elles sont Dieu. S'il est vrai de dire qu'un homme attaché à Dieu forme un seul esprit avec lui, suivant la parole formelle de l'Apôtre : « Celui qui s'attache à Dieu est avec lui « un seul esprit [1] »; à bien plus forte raison du Fils, qui est égal au Père et lui est intimement uni. Voici un autre témoignage; écoutez-le. Vous savez combien grande fut la multitude des croyants, au moment où les fidèles vendaient leurs biens et en apportaient

[1] I Cor. VI, 17.

le prix aux pieds des Apôtres, afin qu'il fût distribué à chacun selon ses besoins. Vous n'ignorez pas non plus en quels termes l'Ecriture parle de cette assemblée de saints. « Ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une « âme dans le Seigneur [1] ». Si la charité avait fait de tant d'âmes une seule âme, et de tant de cœurs un seul cœur, que peut faire celle qui unit le Père et le Fils? Elle est sans doute plus ardente que celle qui unissait les chrétiens et faisait de leurs cœurs un seul cœur. Si donc par l'effet de la charité les cœurs de plusieurs frères deviennent un seul cœur, et leurs âmes une seule âme, diras-tu que Dieu le Père, et Dieu le Fils sont deux Dieux? S'ils sont deux Dieux, la charité entre eux n'est donc pas souveraine. Eh quoi! la charité peut devenir assez parfaite pour ne faire de ton âme et de l'âme de ton ami qu'une seule âme, et elle serait incapable d'unir en un seul Dieu le Père et le Fils? Une foi sincère ne peut admettre pareille anomalie. Voyez plutôt la grandeur de la mutuelle charité qui unit les personnes divines : j'en trouve en ceci la preuve. Autant d'hommes, autant d'âmes; si la charité les unit, on dit que cette multitude n'a qu'une âme; et pourtant chez les hommes cette union de la charité n'est jamais si grande que la pluralité des âmes ne subsiste; mais en Dieu on peut dire qu'il y a un seul Dieu, mais on ne peut dire qu'il y en ait deux ou trois. De là, tu dois conclure combien est souveraine et suréminente cette divine charité, puisqu'il est impossible d'en imaginer de plus grande.

10. « Car celui que Dieu a envoyé annonce « les paroles de Dieu ». Jean parlait ainsi du Christ, pour se distinguer de lui. Eh quoi! Jean lui-même n'est-il pas envoyé de Dieu? N'est-ce pas lui qui a dit : « J'ai été envoyé « devant lui [2] ? » Et encore : « Celui qui m'a « envoyé baptiser dans l'eau [3] ? » Enfin, n'est-ce pas de lui qu'il a été dit : « Voici que « j'envoie mon ange devant vous; il vous pré« parera la voie ? » Celui-là n'annonce-t-il pas aussi les paroles de Dieu, dont il a été dit qu'il était plus que prophète [4]? Si donc lui aussi a été envoyé de Dieu, si lui aussi annonce les paroles de Dieu, comment pouvons-nous comprendre qu'il a voulu se distinguer du Christ, lorsqu'il a dit : « Celui que Dieu a « envoyé annonce les paroles de Dieu ? » Vois ce qu'il ajoute : « Car Dieu ne donne pas son « Esprit avec mesure ». Qu'est-ce à dire, « car Dieu ne donne pas son Esprit avec me« sure? » Nous lisons quelque part que Dieu a donné son esprit avec mesure. Ecoute l'Apôtre : il nous parle de la « mesure du don « de Jésus-Christ [1] ». Aux hommes, Dieu donne avec mesure; à son Fils unique, il donne sans mesure. Comment donne-t-il aux hommes avec mesure? « A l'un est donnée par l'Es« prit la grâce de parler avec sagesse; à un « autre, par le même Esprit, celle de parler « avec science; à celui-ci, la foi dans le même « Esprit; à celui-là, la prophétie; à l'un, le « don des langues; à l'autre, la guérison « des maladies. Tous sont-ils Apôtres? Tous « Prophètes? Tous docteurs? Tous font-ils des « miracles? Tous guérissent-ils les maladies? « Tous parlent-ils diverses langues? Tous peu« vent-ils être interprètes [2] ?» L'un a une chose, l'autre une autre; ce qu'a l'un, l'autre ne l'a pas. Il y a dans ces dons de Dieu mesure et partage. En distribuant ses dons aux hommes, Dieu agit donc avec mesure; et la concorde qui en résulte fait, de toutes les parties du corps, un seul corps. Autre, en effet, est le don d'agir, octroyé à la main; autre celui de voir, accordé à l'œil; autre celui d'entendre, concédé à l'oreille; autre celui de marcher, donné aux pieds; toutefois, c'est une âme unique qui fait tout cela, qui agit par la main, qui marche par le pied, qui entend par l'oreille, qui voit par l'œil. Ainsi en est-il des dons accordés aux fidèles : ils sont différents les uns des autres, et Dieu les distribue dans une proportion convenable à chacun des fidèles, comme à autant de membres d'un même corps. Mais Jésus-Christ, de qui ils les tiennent, les a reçus sans mesure.

11. Ecoute encore ce qui suit. Jean avait dit du Fils : « Car Dieu ne donne pas l'Esprit « avec mesure. Le Père aime le Fils, et il a « mis toutes choses entre ses mains ». Puis il ajoute : « Il a mis toutes choses entre ses « mains », pour le faire connaître la manière spéciale dont « le Père aime le Fils ». Quoi donc, le Père n'aime-t-il pas Jean? Cependant il n'a pas mis toutes choses entre ses mains. Le Père n'aime-t-il pas Paul? Cependant il ne lui a pas non plus commis toutes choses. « Pour le fils, le Père l'aime », mais à la

[1] Act. IV, 32. — [2] Jean, III, 28. — [3] Id. I, 33. — [4] Malach. III, 1; Matth. XI, 10, 9.

[1] Ephés. IV, 7. — [2] I Cor. XII, 8-10, 29, 30.

manière dont un père aime son fils, non à celle dont un maître aime son serviteur. Il l'aime comme Fils unique, et non comme Fils adoptif. C'est pourquoi « il a mis toutes choses « entre ses mains ». Qu'est-ce à dire, toutes choses? C'est-à-dire qu'il a donné au Fils d'être aussi grand que le Père lui-même. Il l'a engendré pour en faire son égal [1]. Celui qui était en la forme de Dieu a pu sans usurpation prétendre à l'égalité avec lui. « Le Père « aime le Fils, et a mis toutes choses entre « ses mains ». Ainsi le Père a daigné nous envoyer son Fils. Mais ne pensons pas qu'il nous ait envoyé moins que lui. En envoyant son Fils, le Père nous a envoyé un autre lui-même.

12. Telle fut l'erreur dans laquelle étaient tombés les disciples du Sauveur ; ils voyaient en lui un homme sans y découvrir encore un Dieu. Aussi lui dirent-ils : « Seigneur, mon-« trez-nous le Père, et il nous suffit ». C'était lui dire : Déjà nous vous connaissons, nous vous bénissons de cette connaissance, nous vous rendons grâces de vous être montré à nous; mais votre Père, nous ne le connaissons pas encore; aussi notre cœur est-il tourmenté par un saint désir de voir le Père qui vous a envoyé. Montrez-le-nous donc et nous ne vous demanderons plus rien : nous serons contents lorsqu'une fois nous aurons vu celui dont la grandeur ne peut être surpassée par aucune autre grandeur. Précieux désir, souhait digne d'éloges, mais intelligence bornée. Le Seigneur Jésus, voyant ces hommes si petits se mettre en quête de si grandes choses, comparant sa propre grandeur à leur petitesse, considérant d'ailleurs qu'il s'était fait petit pour se placer à leur niveau, répondit à Philippe, celui de ses disciples qui lui avait parlé de la sorte : « Depuis si longtemps je « suis avec vous, Philippe, et vous ne me « connaissez pas? » Et comme ici Philippe aurait pu lui répondre : Sans doute, nous vous connaissons, mais est-ce que nous vous avons dit : Montrez-vous à nous? nous vous connaissons, mais nous cherchons aussi à connaître votre Père; il ajoute aussitôt : « Celui « qui m'a vu a vu mon Père [2] ». Si donc c'est l'égal du Père qui nous a été envoyé, ne jugeons pas de lui d'après la faiblesse de son humanité, songeons au contraire que si sa majesté s'est revêtue de notre chair, elle n'en est pas accablée. En effet, Jésus-Christ comme Dieu est resté dans le sein de son Père, et il s'est fait homme au milieu des hommes, afin que par le Dieu fait homme nous devinssions capables de connaître Dieu. Pourquoi l'homme ne pouvait-il connaître Dieu ? Parce qu'il était dépourvu de ces yeux du cœur qui pouvaient le lui faire voir. Il y avait, au dedans de lui, une partie malade, et, au dehors, une partie saine : les yeux de son corps étaient sains, ceux de son cœur étaient malades. Le Fils de Dieu s'est donc fait homme et s'est rendu visible aux yeux du corps. Par là tu devais croire en celui qui se montrait à toi, et devenir assez sain pour apercevoir des yeux de l'âme, celui que tu ne pouvais ainsi voir auparavant. « Il y a si longtemps que je « suis avec vous, et vous ne me connaissez pas? « Philippe, celui qui m'a vu, a aussi vu mon « Père ». Pourquoi ses disciples ne le voyaient-ils pas? Ils le voyaient, mais ils ne voyaient pas son Père ; ils voyaient son corps, mais sa majesté se dérobait à leurs yeux. Ce que voyaient ses disciples qui l'aimaient, les Juifs qui l'ont crucifié le voyaient également, c'était à l'intérieur que Jésus-Christ se trouvait tout entier; mais il était tout entier à l'intérieur dans sa chair, de telle façon qu'il demeurait aussi en son Père ; car il n'a pas abandonné son Père quand il s'est incarné.

13. Les intelligences charnelles ne comprennent pas mes paroles; qu'elles remettent à plus tard pour comprendre et qu'elles commencent déjà par croire. Qu'elles écoutent ce qui suit : « Celui qui croit au Fils a la vie « éternelle; mais celui qui ne croit pas au « Fils ne verra pas la vie, mais la colère de « Dieu demeure sur lui ». Tous ceux qui naissent sujets à la mort, portent avec eux la colère de Dieu. Quelle colère de Dieu? celle qui est tombée dès le principe sur Adam. En effet, le premier homme est devenu pécheur, et il a entendu cette condamnation : « Tu « mourras de mort [1] » ; il est donc devenu mortel; dès lors les hommes furent sujets à mourir par le fait de leur naissance ; car nous sommes nés sous le poids de la colère de Dieu. C'est de cette source qu'est sorti le Fils de Dieu, mais sans en apporter avec lui le péché : il s'est incarné, mais il a pris notre condition mortelle. Après qu'il a bien voulu partager avec nous le fardeau de la colère de Dieu, nous montrerons-nous lents à partager

[1] Philipp. II, 6. — [2] Jean, XIV, 8, 9.

[1] Gen. II, 17.

avec lui sa grâce? Celui donc qui ne veut pas croire au Fils, « la colère de Dieu demeure « sur lui ». Quelle colère de Dieu? Celle dont parle l'Apôtre : « Nous étions par nature en- « fants de colère comme les autres [1] ». Tous nous sommes des enfants de colère, parce que en vertu de la malédiction prononcée contre le péché nous naissons mortels. Crois à Jésus-Christ, qui pour toi s'est fait mortel, afin de le posséder plus tard dans le séjour de l'immortalité; car, ayant alors part à son immortalité, tu cesseras toi-même d'être mortel. Il vivait et tu étais mort. Il est mort, afin de te rendre la vie. Il a apporté la grâce de Dieu et fait disparaître sa colère; comme Dieu il a vaincu la mort, afin que la mort ne demeurât pas victorieuse de l'homme.

[1] Ephés. II, 3.

QUINZIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CET ENDROIT DE L'ÉVANGILE : « JÉSUS DONC, AYANT SU QUE LES PHARISIENS AVAIENT « APPRIS QU'IL FAISAIT UN PLUS GRAND NOMBRE DE DISCIPLES », JUSQU'A CET AUTRE : « ET « NOUS SAVONS QU'IL EST VRAIMENT LE SAUVEUR DU MONDE ». (Chap. IV, 1-42.)

LA SAMARITAINE.

Jésus, baptisant par lui-même ou par ses disciples plus que Jean, et sachant que les Pharisiens prendraient de là occasion de le persécuter, s'en alla en Galilée et passa par Samarie. A six heures, il se trouva près d'un puits, et la fatigue du voyage l'y fit asseoir. Ce voyage figurait son Incarnation ; sa fatigue, la faiblesse où il s'est réduit pour nous rendre forts; l'heure indiquait le sixième âge du monde, et le puits marquait la profondeur de nos misères. Une femme, image de l'Eglise des Gentils, vint puiser de l'eau et le rencontra. Après lui avoir demandé un peu d'eau pour se rafraîchir, le Sauveur offrit à cette femme une eau qui étancherait sa soif pour toujours ; mais, avec des idées toutes charnelles, elle ne pensait qu'à un breuvage ordinaire, signe trop fidèle des voluptés mondaines, et non à cette boisson spirituelle qui est la vérité. Alors le Christ lui dit d'appeler son mari, c'est-à-dire d'employer toute son intelligence à l'écouter. Je n'en ai point C'est vrai, car tu en as cinq, et celui que tu as n'est pas le tien ; en d'autres termes, tu as eu pour guides tes sens corporels, et rien, sinon l'erreur, n'est venu les remplacer. Appelle donc ton intelligence à ton aide. Et elle l'appela, et elle comprit qu'à la venue du Messie toute séparation cesserait entre les Juifs et les Samaritains ou Gentils, et elle reconnut le Messie dans celui qui lui parlait, et elle crut en lui, et elle devint l'apôtre des Samaritains dont plusieurs crurent à ses paroles.

1. Ce n'est point chose nouvelle pour vous d'entendre dire que, pareil à l'aigle, Jean prend son vol dans les hauteurs, qu'il s'élance au-dessus des ténèbres de la terre, et fixe sur la lumière de la vérité des regards pleins d'assurance. Déjà, avec l'aide de Dieu, nous vous avons expliqué plusieurs passages de son Evangile; en suivant l'ordre de nos lectures, nous avons été amenés au passage que nous venons d'entendre. Plusieurs d'entre vous y reconnaîtront ce qu'ils savaient déjà et n'apprendront rien de nouveau. Cependant, bien qu'il s'agisse de rafraîchir une connaissance, et non pas d'en acquérir une nouvelle, votre attention n'en doit pas être affaiblie. On vous a lu, et c'est ce que nous avons entre les mains pour en faire la matière de notre instruction, on vous a lu l'entretien de Jésus-Christ avec la Samaritaine auprès du puits de Jacob. En cet entretien se trouvent résumés de grands mystères ; le Sauveur y fait allusion à de grandes choses, bien propres à nourrir les âmes affamées et à ranimer celles qui languissent.

2. Notre-Seigneur « ayant donc su que les « Pharisiens avaient appris qu'il faisait un « plus grand nombre de disciples et baptisait « plus de personnes que Jean (bien que Jé- « sus ne baptisât point par lui-même, mais par « ses disciples), il quitta la Judée et alla de « nouveau en Galilée ». Ici pas n'est besoin de longs développements. Car, en nous arrêtant à ce qui est clair, nous nous trouverions enfermés dans un espace de temps trop étroit, lorsqu'il s'agirait d'exprimer et d'expliquer les passages obscurs. Si le Seigneur avait prévu

que les Pharisiens, apprenant qu'il avait plus de disciples, et qu'il baptisait plus de personnes que Jean, en profiteraient pour leur salut et se rangeraient à sa suite pour devenir ses disciples et se faire baptiser par lui, certainement il n'aurait pas quitté la Judée, il y serait plutôt resté à cause d'eux. Toutefois, et ce n'était pas pour lui un mystère, ils savaient ce qu'il en était de lui ; mais ils étaient animés à son égard d'un grand mauvais vouloir; ils avaient appris à le connaître, mais pour le poursuivre, au lieu de le suivre. Il quitta donc le pays : non pas que, même en y demeurant, il n'eût pu éviter d'être pris et tué par eux contre son bon vouloir ; car il pouvait ne pas naître s'il l'avait voulu, mais parce qu'en tout ce qu'il faisait comme homme, il avait dessein de servir d'exemple aux hommes qui devaient croire en lui. En effet, aucun serviteur de Dieu ne pèche en passant d'un lieu dans un autre, lorsqu'il voit que certaines gens le persécutent avec fureur, ou cherchent à l'entraîner au mal. Il craindrait néanmoins d'offenser Dieu en agissant de la sorte, s'il n'avait pour s'y autoriser l'exemple du Seigneur. Car cette conduite, le bon Maître l'a tenue dans l'intention de nous instruire, et non par un motif de crainte personnelle.

3. Peut-être quelqu'un s'étonnera-t-il de ce que l'Evangéliste ait dit : « Jésus baptisait plus « de personnes que Jean », et qu'après ces paroles : « Jean baptisait », il ait ajouté : « Quoi« que Jésus ne baptisât pas par lui-même, « mais par ses disciples ? » Quoi donc ? Etait-ce d'abord une assertion fausse, redressée ensuite par cette addition : « Quoique Jé« sus ne baptisât pas par lui-même, mais par « ses disciples ? » Ou plutôt, est-il également vrai que Jésus baptisait, et ne baptisait pas ? Il baptisait parce qu'il purifiait les âmes, et il ne baptisait point parce qu'il ne répandait pas l'eau sur les corps. Les disciples prêtaient le concours de leur ministère corporel; pour lui, il les aidait de sa puissance. Comment, en effet, peut cesser de baptiser Celui qui ne cesse pas de purifier, et dont l'Evangéliste nous dit en répétant les paroles rapportées de Jean-Baptiste : « C'est celui-là qui baptise [1] ? » Donc Jésus baptise encore, et tant qu'il y aura des hommes pour recevoir le baptême, c'est Jésus qui le leur donnera. Approchons-nous donc avec confiance du serviteur malgré son infériorité, parce qu'il a le Maître au-dessus de lui.

4. Mais, dira quelqu'un, à la vérité, le Christ confère le baptême en esprit, mais il ne le donne pas extérieurement : par là, quiconque reçoit visiblement et corporellement le sacrement de baptême, semble le tenir d'un autre que de lui. Veux-tu une preuve qu'il baptise non-seulement en esprit, mais encore avec l'eau ? Ecoute l'Apôtre : « Comme Jésus« Christ », dit-il, « a aimé l'Eglise et s'est li« vré à la mort pour elle, afin de la sanctifier « en la purifiant dans le baptême de l'eau par « la parole de vie, pour la faire paraître de« vant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, « ni ride, ni rien qui y ressemble [1] ». En la purifiant de quelle manière ? « Dans le bap« tême de l'eau par la parole de vie ». Qu'est-ce que le baptême du Christ ? Un baptême d'eau uni à la parole. Ote l'eau, il n'y a plus de baptême ; ôte la parole, le baptême n'existe plus.

5. Après ces préliminaires qui conduisent l'Evangéliste à l'entretien de Jésus-Christ avec la Samaritaine, voyons le reste : il est rempli de vérités cachées et de gros mystères. « Il « fallait », dit l'Ecrivain sacré, « qu'il passât « par Samarie. Il vint donc en une ville du « pays de Samarie, nommée Sichar, près de la « terre donnée par Jacob à son fils Joseph. Là « était la fontaine de Jacob ». C'était un puits : tout puits est une fontaine ; mais toute fontaine n'est pas un puits. Car dès qu'une eau sort de terre et qu'on la puise pour en faire usage, on l'appelle une fontaine ; toutefois, s'il est facile de la voir et qu'elle se trouve à la surface de la terre, elle s'appelle simplement une fontaine. Si, au contraire, elle se voit dans les profondeurs de la terre, on l'appelle un puits, bien qu'alors le nom de fontaine puisse encore lui convenir.

6. « Jésus donc, fatigué du chemin, s'assit « sur la fontaine. C'était vers la sixième « heure ». Déjà commencent les mystères. Ce n'est pas sans raison que Jésus se fatigue : ce n'est pas sans raison que nous voyons accablée de lassitude la vertu même de Dieu, celui qui calme nos fatigues, celui dont l'absence est pour nous une cause d'épuisement et dont la présence restaure nos forces. Cependant Jésus est fatigué, il est fatigué sur le chemin et il s'assied, il s'assied au bord d'un

[1] Jean, I, 33.

[1] Ephés. v, 25-27.

puits, et c'est à la sixième heure du jour. Autant de circonstances significatives, qui nous donnent à penser et nous indiquent quelque chose : elles nous rendent attentifs et nous engagent à frapper. Qu'il ouvre donc à vous et à moi, celui qui a daigné nous encourager à frapper, en nous disant : « Frappez, et « il vous sera ouvert [1] ». C'est pour toi, mon frère, que Jésus est fatigué du chemin. Nous voyons en Jésus, et la force et la faiblesse : il nous apparaît tout à la fois puissant et anéanti. Il est puissant, car « au commencement il « était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et « le Verbe était Dieu ; au commencement il « était en Dieu ». Veux-tu savoir quelle est la puissance de ce Fils de Dieu ? « Toutes choses « ont été faites par lui, et sans lui rien n'a « été fait ». Y a-t-il rien de plus fort que celui qui a fait toutes choses sans éprouver de lassitude? Veux-tu t'assurer qu'il a été faible? « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité « parmi nous [2] ». Par sa puissance, le Christ t'a créé ; il t'a donné une nouvelle vie, en s'anéantissant ; par sa puissance, il a fait ce qui n'était pas ; en devenant faible, il a empêché ce qui était de périr. C'est en sa force qu'il nous donne l'être ; c'est en son infirmité qu'il nous a attirés à lui.

7. Jésus-Christ s'est fait infirme pour nourrir des infirmes, pareil en cela à la poule qui nourrit ses poussins; c'est la comparaison qu'emploie le Sauveur lui-même. « Combien « de fois », dit-il à Jérusalem, « j'ai voulu ras« sembler tes enfants, comme une poule ra« masse ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas « voulu [3] ! » Vous savez, mes frères, comme une poule se fait petite par amour pour ses petits; de tous les oiseaux, elle est la seule qui se montre véritablement mère. Nous voyons les passereaux faire leur nid sous nos yeux; il en est de même des hirondelles, des cigognes, des pigeons; mais nous ne nous apercevons qu'ils ont des petits qu'au moment où nous les voyons dans leurs nids. Pour la poule, elle se fait si petite pour ses petits que, même lorsqu'ils en sont éloignés et même sans qu'on les voie, on reconnaît qu'elle est mère. En preuve, ses ailes pendantes, ses plumes hérissées, la rudesse de sa voix, le laisser-aller et l'abattement de son corps, tout en elle, comme j'en ai fait la remarque, dénote une mère, lors même qu'on ne la verrait point suivie de sa petite famille. Voilà l'image de l'infirmité de Jésus fatigué par le chemin. Son chemin, c'est la chair qu'il a prise pour notre amour. En effet, quel chemin pouvait suivre celui qui se trouve partout et ne manque nulle part? Où pouvait-il aller? D'où pouvait-il venir? Evidemment il venait vers nous, et il n'y venait qu'en se revêtant de la forme visible de notre corps. Puisqu'il a daigné venir parmi nous en prenant un corps, en se montrant dans la forme de serviteur, son Incarnation est donc son chemin. C'est pourquoi « la fatigue qu'il « a ressentie du chemin » n'est autre chose que la fatigue résultant pour lui de son Incarnation. L'infirmité de Jésus-Christ vient donc de son humanité; mais ne t'affaiblis pas toi-même. Que l'infirmité de Jésus-Christ soit ta force; car ce qui est faiblesse en Dieu est plus fort que tous les hommes [1].

8. Sous ce point de vue Adam, image de l'homme futur [2], nous a donné un remarquable indice de ce mystère, ou plutôt Dieu nous l'a donné en sa personne. Car ce fut en dormant qu'il dut recevoir son épouse, formée d'une de ses côtes pour lui être donnée [3]. En effet, de Jésus-Christ endormi sur la croix devait sortir l'Eglise, elle devait sortir de son côté pendant son sommeil : car c'est de Jésus-Christ attaché à la croix et de son côté ouvert par la lance [4] que sont sortis les sacrements de l'Eglise. Mais, mes frères, pourquoi me suis-je exprimé ainsi? C'est que l'infirmité de Jésus-Christ fait notre force. Cette figure ainsi montrée en Adam nous annonçait donc à l'avance un grand mystère. Sans doute, pour en former la femme, il aurait pu retirer de l'homme une portion de sa chair, et il semble même que cette façon d'agir aurait été plus convenable; car il s'agissait de former le sexe le plus faible; or, il est évident que la faiblesse serait provenue plutôt de la chair que des os, car les os sont ce qu'il y a de plus ferme en notre corps. Cependant il n'a pas retiré de la chair pour en former la femme; mais il a retiré un os, et de cet os la femme a été formée, et à la place de cet os il a fait croître de la chair. Dieu pouvait y remettre un autre os; il pouvait, pour former la femme, employer, non pas un os, mais de la chair. Qu'a-t-il donc voulu nous apprendre? Parce que la femme a été formée d'une côte,

[1] Matth. VII, 7. — [2] Jean, I, 1, 3, 14. — [3] Matth. XXIII. 37.

[1] I Cor. I, 25. — [2] Rom. V, 14. — [3] Gen. II, 21. — [4] Jean, XIX, 34.

elle semble forte, et la chair créée en Adam indique sa faiblesse. Le Christ est aussi l'Eglise : sa faiblesse est le principe de notre force.

9. Mais pourquoi la sixième heure? Parce que c'était le sixième âge du monde. Dans le langage de l'Evangile, on doit regarder comme une heure le premier âge qui va d'Adam à Noé, le second qui va de Noé à Abraham, le troisième qui va d'Abraham à David, le quatrième qui va de David à la captivité de Babylone, le cinquième qui va de la captivité de Babylone au baptême de Jean ; le sixième enfin, qui a cours maintenant. Y a-t-il en cela de quoi t'étonner? Jésus est venu, il est venu près d'un puits, c'est-à-dire qu'il s'est humilié ; il s'est fatigué à venir, parce qu'il s'est chargé du poids de notre faible humanité. Il est venu à la sixième heure, parce que c'était le sixième âge du monde. Il est venu près d'un puits, parce qu'il est descendu jusque dans l'abîme qui faisait notre demeure. C'est pourquoi il est écrit au psaume : « Du fond de l'abîme, Seigneur, j'ai crié vers « vous [1] ». Enfin il s'est assis près d'un puits, car je l'ai dit déjà, il s'est humilié.

10. « Vint une femme ». Figure de l'Eglise non encore justifiée, mais déjà sur le point de le devenir, car cette justification est l'œuvre de la parole. Elle vient dans l'ignorance de ce qu'était Jésus; elle le trouve, il entre en conversation avec elle. Voyons ce qu'elle est venue faire; voyons ce qu'elle est venue chercher : « Une femme de Samarie vint pour « puiser de l'eau ». Les Samaritains n'appartenaient pas à la nation juive, et bien qu'habitant un pays voisin, ils étaient regardés comme étrangers. Il serait trop long de vous expliquer l'origine des Samaritains; de telles digressions nous arrêteraient et nous ôteraient le temps pour le nécessaire. Qu'il nous suffise donc de mettre les Samaritains au nombre des étrangers. Ne me soupçonnez pas d'avoir mis à vous faire cette assertion plus de hardiesse que de vérité ; écoutez Notre-Seigneur lui-même ; remarquez ce qu'il dit de ce Samaritain, le seul des lépreux guéris par lui, qui fût revenu lui rendre grâces. « Tous les dix n'ont-ils pas été gué« ris? Où sont les neuf autres? Il ne s'en est « pas trouvé qui soit revenu rendre gloire à « Dieu, sinon cet étranger [2] ». Les convenances du mystère figuré demandaient que cette femme, qui représentait l'Eglise, vînt d'un peuple étranger. L'Eglise, en effet, devait venir des Gentils et d'un peuple étranger aux Juifs. Dans ses paroles écoutons les nôtres, reconnaissons-nous dans sa personne et rendons grâces à Dieu de ce qu'il fait en elle pour nous. Elle était une figure, et non la réalité ; mais pour avoir été d'abord une figure, elle est devenue ensuite la réalité ; car elle a cru en celui qui nous la proposait comme une figure. « Elle vint donc puiser de l'eau ». Elle était venue en toute simplicité puiser de l'eau, comme le font d'habitude les hommes et les femmes.

11. « Jésus lui dit : Donnez-moi à boire ; « car ses disciples s'en étaient allés en ville « pour acheter de quoi se nourrir. Or, cette « femme Samaritaine lui dit : Comment se « fait-il qu'étant Juif vous me demandiez à « boire, à moi qui suis Samaritaine? car les « Juifs ne communiquent pas avec les Sama« ritains ». Vous le voyez, c'étaient des étrangers pour les Juifs : ceux-ci ne voulaient pas même se servir des vases qui étaient à leur usage. Et comme cette femme portait avec elle un vase pour puiser de l'eau, elle s'étonne qu'un Juif lui demande à boire. Car les Juifs n'avaient pas coutume de le faire. Mais si Jésus lui demandait à boire, c'était en réalité de sa foi qu'il avait soif.

12. Enfin quel est celui qui lui demande a boire? Ecoute, l'Evangéliste va le dire : « Jé« sus lui répondit : Si tu connaissais le don de « Dieu et quel est celui qui te dit : Donne-moi « à boire, peut-être lui en aurais-tu demandé, « et il t'aurait donné de l'eau vive ». Il demande et il promet à boire. Il a besoin en tant qu'il demande; et chez lui il y a surabondance, puisqu'il doit satisfaire tous les désirs. « Si tu connaissais le don de Dieu ». Le don de Dieu, c'est le Saint-Esprit. Mais il parle à cette femme à mots couverts, et peu à peu il entre en son cœur : peut-être même l'instruit-il déjà. Où trouver une exhortation plus douce et plus engageante? « Si tu connaissais « le don de Dieu et quel est celui qui te dit : « Donne-moi à boire, peut-être lui en aurais« tu demandé, et il t'aurait donné de l'eau « vive ». Jusqu'ici il tient en suspens l'esprit de cette femme. Dans le langage ordinaire on appelle eau vive celle qui sort de la source. Quant à la pluie qu'on recueille dans des bas-

[1] Ps. CXXIX, 1. — [2] Luc, XVII, 17, 18.

sins ou des citernes, on ne lui donne point le nom d'eau vive. L'eau vive est celle qui coule de source et qu'on puise dans son lit. Telle était l'eau de la fontaine de Jacob. Que lui promettait donc celui qui lui en demandait?

13. Cependant cette femme ainsi tenue en suspens lui dit : « Seigneur, vous n'avez pas « de vase pour puiser, et le puits est pro- « fond ». Reconnaissez à cela ce qu'elle entendait par eau vive. Elle entendait l'eau de la fontaine de Jacob. Vous voulez me donner de l'eau vive, mais le vase pour la puiser je l'ai entre mes mains, et il vous manque. Cette eau vive, elle est ici, comment pouvez-vous m'en donner? Elle ne comprend pas les choses dans le vrai sens : elle en juge encore d'une manière charnelle ; et, toutefois, elle frappe d'une certaine manière pour que le maître lui ouvre la porte encore fermée. Elle frappe par son ignorance, non par ses désirs : elle était digne de la pitié du Sauveur, mais pas encore de ses instructions.

14. Le Seigneur lui parle de cette eau vive en termes plus clairs. Cette femme lui avait dit : « Etes-vous plus grand que notre père « Jacob, qui nous a donné ce puits; et lui- « même en a bu, et ses enfants, et ses trou- « peaux? » En d'autres termes : vous ne pouvez me donner de cette eau vive, car vous n'avez pas de vase pour en puiser; sans doute celle que vous me promettez a sa source ailleurs. Pensez-vous donc valoir mieux que notre père, qui a creusé ce puits pour son usage et celui des siens? C'est le moment que le Seigneur lui explique ce qu'il entend par eau vive. « Jésus lui répondit : Quiconque « boira de cette eau aura encore soif; mais « celui qui boira de l'eau que je lui donnerai « n'aura jamais soif, et l'eau que je lui « donnerai deviendra en lui une source jail- « lissante jusqu'à la vie éternelle ». Ici le langage de Notre-Seigneur est plus clair : « Cette « eau deviendra en lui une source jusqu'à la « vie éternelle. Celui qui boira de cette eau « n'aura jamais soif ». Etait-il possible de marquer plus clairement que s'il promettait de l'eau, c'était une eau invisible, et non pas une eau visible; qu'il parlait selon l'esprit et non selon la chair?

15. Néanmoins cette femme comprend encore les choses dans un sens charnel; heureuse de penser qu'elle n'aurait plus soif, elle supposait que le Sauveur lui avait fait une pareille promesse dans le sens matériel : sans doute cette promesse se réalisera un jour, mais au jour de la résurrection des morts. La Samaritaine voulait la voir s'accomplir immédiatement. Aussi bien Dieu avait autrefois donné à son serviteur Elie de demeurer quarante jours sans éprouver ni faim, ni soif[1]. Celui qui a pu accorder une pareille grâce pendant quarante jours, ne peut-il pas l'accorder toujours? Elle soupirait donc, ne voulant ni manquer d'eau, ni s'en procurer avec tant de fatigue. Venir continuellement à cette fontaine, s'en retourner chargée de la provision nécessaire pour subvenir à ses besoins; puis, cette provision épuisée, se voir de nouveau contrainte à revenir, c'était là son travail de tous les jours, parce que cette eau qui soulageait la soif ne l'éteignait pas. Joyeuse de la promesse que lui fait le Christ de cette eau vive, elle demande au Seigneur de la lui donner.

16. Toutefois, n'oublions pas que le Sauveur lui promettait un don spirituel. Qu'est-ce à dire : « Celui qui boira de cette eau aura « encore soif? » Parole véritable, si on l'applique à cette eau véritable encore, si on l'applique à ce dont elle était la figure. L'eau, au fond de ce puits, c'est la volupté du siècle dans sa ténébreuse profondeur. La cupidité des hommes, voilà le vase qui leur sert à y puiser. Leur cupidité les fait pencher vers ces profondeurs jusqu'à ce qu'ils en touchent le fond et y puisent le plaisir; mais toujours la cupidité marche et précède. Car celui qui ne fait pas d'abord marcher la cupidité ne peut arriver au plaisir. Supposez donc que la cupidité est le vase avec lequel on puise, et que l'eau que l'on doit tirer du puits c'est le plaisir lui-même, et le plaisir mondain que l'on goûte, c'est le boire, le manger, le bain, les spectacles, l'impureté; celui qui s'y adonne n'en sera-t-il plus désormais altéré? Donc Jésus dit avec raison : « Celui qui boira « de cette eau aura encore soif » ; mais si je lui donne de mon eau, « il n'aura jamais « soif ». Nous serons rassasiés, a dit le Prophète, « de l'abondance des biens de votre « maison[2] ». De quelle eau donnera donc le Sauveur, sinon de celle dont il est écrit : « En « vous est la source de vie? » Comment, en effet, auront soif « ceux qui seront enivrés « de l'abondance de votre maison[3]? »

[1] III Rois, XIX, 8. — [2] Ps. LXIV, 5. — [3] Id. XXXV, 10, 9.

17. Ce que promettait donc Notre-Seigneur, c'était la plénitude et la satiété dont le Saint-Esprit est l'auteur. La Samaritaine ne le comprenait pas encore, et dans son intelligence que répondait-elle ? « Cette femme lui dit : « Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que « je n'aie plus soif et que je ne vienne plus « ici pour en tirer ». Travail pénible auquel la contraignaient ses besoins et qui rebutait sa faiblesse. Si seulement elle entendait ces paroles : « Venez à moi, vous tous qui tra« vaillez et qui êtes chargés, et je vous sou« lagerai [1] ! » Car ce que lui promettait Jésus, c'était la délivrance de sa peine; mais elle ne le comprenait pas encore.

18. Aussi, pour lui donner l'intelligence, « Jésus lui dit: Va, appelle ton mari, viens ici ». Qu'est-ce à dire : « Appelle ton mari ? » Voulait-il lui donner de cette eau par l'entremise de son mari? Ou bien voulait-il, par l'intermédiaire de celui-ci, lui enseigner ce qu'elle ne comprenait pas encore? Peut-être parlait-il dans le même sens que l'Apôtre, lorsqu'il dit des femmes : « Si elles veulent apprendre « quelque chose, qu'elles interrogent leurs « maris dans leurs maisons ? » Mais Paul fait aux femmes cette recommandation : « Qu'elles « interrogent leurs maris dans leurs mai« sons », pour le cas où Jésus n'est pas là afin de les instruire lui-même ; d'ailleurs l'Apôtre s'adressait aux femmes à qui il défendait de parler dans l'Eglise [2]. Mais le Seigneur était là, et il parlait directement à la Samaritaine : y avait-il dès lors nécessité de se servir de son mari pour l'instruire ? Etait-ce par l'intermédiaire de son mari qu'il parlait à Madeleine, au moment où celle-ci, assise à ses pieds, l'écoutait attentivement, et où Marthe, tout entière à la multitude des soins de son ministère hospitalier, murmurait cependant de la félicité de sa sœur [3] ? Donc, mes frères, prêtons l'oreille et tâchons de comprendre ce que Notre-Seigneur dit à cette femme : « Ap« pelle ton mari ». Ce mari de notre âme, cherchons à le connaître. Pourquoi Jésus ne serait-il pas le véritable époux de notre âme ? Puissiez-vous me bien comprendre ! car ce que j'ai à dire ne peut être compris, même par les personnes attentives, que dans une faible mesure. Puissiez-vous me comprendre ! et l'intelligence de mes paroles sera peut-être l'époux de vos âmes.

[1] Matth. XI, 28. — [2] I Cor. XIV, 35, 34. — [3] Luc, X, 39, 40.

19. Voyant que cette femme ne le comprenait pas, et voulant lui faire saisir sa pensée, Jésus lui dit : « Appelle ton mari ». Tu ne comprends pas encore ce que je dis, parce que ton intelligence n'est pas encore ouverte ; je parle selon l'esprit et tu m'entends selon la chair. Ce que je dis ne flatte ni les oreilles, ni les yeux, ni l'odorat, ni le goût, ni le sens du toucher ; l'esprit seul le saisit, l'entendement seul peut en faire sa propriété. Or, cet entendement tu ne l'as pas encore ; comment donc pourrais-tu comprendre mes paroles ? « Appelle ton mari » ; amène ici ton entendement. Car à quoi te servirait d'avoir seulement une âme ? Il n'y aurait là rien de merveilleux, car les bêtes en ont aussi une. D'où vient ta prééminence sur elles ? De l'entendement que tu as et qu'elles n'ont pas. Quel est donc le sens de ces paroles : « Appelle ton « mari ? » Tu ne m'entends pas, tu ne me comprends pas ; je te parle du don de Dieu, tu penses à ton corps ; tu ne veux plus que ton corps ait soif, je m'adresse à l'esprit : ton entendement n'y est pas, « appelle ton mari ». Ne sois pas comme le cheval et le mulet, qui n'ont point d'intelligence [1]. Donc, mes frères, avoir une âme et n'avoir point d'entendement, ou en d'autres termes l'avoir inutilement et n'en pas faire la règle de notre vie, c'est mener une vie de bête. Car il y a en nous quelque chose qui tient de la bête, et fait vivre notre corps ; ce quelque chose, l'entendement doit le régir. Ainsi l'esprit doit imprimer une direction plus noble aux mouvements de l'âme quand elle se laisse influencer par le corps et qu'elle désire se précipiter sans mesure dans les plaisirs de la chair. Qui est-ce qui doit être appelé le mari ? Celui qui se laisse conduire ou celui qui dirige ? Evidemment, dans toute vie bien réglée, le guide de l'âme, c'est l'entendement qui fait partie de l'âme. Car il n'est pas différent d'elle-même, il en est une partie ; comme l'œil n'est pas chose différente du corps, mais en est une portion. Cependant, bien qu'il soit une portion du corps, l'œil seul jouit de la lumière ; les autres membres peuvent en recevoir les rayons, mais ils sont incapables de les percevoir, l'œil seul en est pénétré et en jouit. Ainsi dans notre âme il est une faculté qui s'appelle entendement. Cette faculté appelée esprit, intelligence, reçoit les rayons d'une

[1] Ps. XXXI, 9.

lumière supérieure. Or, cette lumière supérieure dont l'intelligence humaine se trouve éclairée, c'est Dieu. En effet, « il était la « lumière véritable qui éclaire tout homme « venant en ce monde [1] ». Cette lumière, c'était le Christ, cette lumière s'entretenait avec la Samaritaine, mais cette femme était absente par son entendement ; son intelligence ne pouvait être éclairée par cette lumière ; elle était incapable, non pas d'en recevoir les rayons, mais de les percevoir. Aussi, comme pour lui dire : je veux éclairer quelqu'un, mais ce quelqu'un me manque, il lui adresse ces paroles : « Appelle ton mari », appelle ton entendement afin qu'il t'instruise et te gouverne. Représente-toi donc l'âme séparée de l'entendement sous l'emblème d'une femme, et l'entendement sous l'emblème de son mari. Toutefois le mari ne dirige bien sa femme qu'autant qu'il obéit lui-même à une direction venant de plus haut. Car le chef de la femme, c'est l'homme ; et le chef de l'homme, c'est le Christ [2]. Le chef de l'homme parlait avec la femme, et l'homme n'y était pas, et, comme si le Sauveur disait à la femme : Fais venir ton chef afin qu'il se soumette au sien, il prononce ces mots : « Appelle donc ton « mari et viens ici avec lui », ou en d'autres termes : viens ici ; mets-toi devant moi ; tu es comme absente aussi longtemps que tu n'entends pas la voix de la vérité qui se trouve devant toi. Mets-toi devant moi, mais n'y viens pas seule ; que ton mari s'y présente avec toi.

20. Mais comme cette femme n'a pas encore appelé son mari, elle n'entend pas, ses pensées demeurent charnelles. En effet, son mari est absent. « Je n'ai pas », dit-elle, « de mari ». Cependant le Seigneur continue à lui parler en mystère. Véritablement cette femme n'avait pas alors de mari ; mais, ainsi que tu le devines, elle vivait dans je ne sais quel commerce honteux et illégitime, dans le commerce non pas d'un mari, mais d'un adultère. Aussi le Seigneur lui répondit-il : « Tu as bien « parlé, tu n'as pas de mari ». Pourquoi donc me disiez-vous : « Appelle ton mari ? » Remarque-le bien, Notre-Seigneur savait parfaitement qu'elle n'avait pas de mari. En voici la preuve : « Et il lui dit, etc. » Aussi, pour ne pas laisser à cette femme la pensée qu'il lui avait répondu : « Tu as bien parlé, tu n'as pas « de mari », uniquement parce qu'elle venait de l'en instruire, et non parce que la lumière de sa divinité le lui avait fait découvrir, il lui réplique : Voici ce que tu ne m'as pas dit : « En effet, tu as eu cinq maris et celui que tu « as n'est point ton mari ; ce que tu as dit est « vrai ».

21. Par là Notre-Seigneur nous contraint de chercher avec plus d'attention quelque sens caché touchant ces cinq maris. Plusieurs ont cru, non sans fondement et même avec une certaine probabilité, voir dans les cinq maris de cette femme les cinq livres de Moïse. En effet, ils étaient reçus des Samaritains et formaient leur loi comme celle des Juifs : voilà sans doute pourquoi la circoncision était en usage chez ces deux peuples ; mais à cause de la difficulté que présentent les paroles suivantes : « Et celui que tu as maintenant n'est « pas ton mari », nous pouvons plus aisément comprendre, ce me semble, que, sous l'emblème des cinq premiers maris, les cinq sens du corps sont désignés comme les époux de l'âme. Car à sa naissance, et avant d'avoir l'usage de son esprit et de sa raison, chaque homme n'a pour le régir que ses sens corporels. Ce qui tombe sous le sens de l'ouïe, de la vue, de l'odorat, du goût, du toucher, voilà chez le petit enfant tout l'objet de ses répugnances ou de ses désirs. Ce qui flatte ses sens, il le recherche, il repousse ce qui les blesse ; car ce qui les flatte est plaisir, ce qui les blesse est douleur. C'est donc sous l'influence de ces cinq sens comme d'autant de maris que l'âme vit d'abord, parce que c'est par eux qu'elle est régie. Pourquoi leur donne-t-on le nom de maris ? Parce qu'ils sont légitimes. C'est Dieu qui les a formés, c'est Dieu qui les a donnés à l'âme. Elle est infirme tant qu'elle demeure sous la loi des sens et qu'elle agit sous l'autorité de ces cinq maris ; mais aussitôt que le temps est venu de délivrer la raison de leur influence, si l'âme se laisse diriger par une règle de conduite supérieure, et par les leçons de la sagesse, alors succèdent à l'empire et à l'influence des sens l'empire et l'influence d'un seul véritable et légitime mari, meilleur que les autres ; et ce mari la gouverne mieux, la dirige, la cultive, la prépare dans le sens de l'éternité. Loin de nous imprimer une direction qui aboutisse à l'éternité, les sens ne nous portent que vers les choses du temps, soit pour nous les faire désirer, soit pour nous

[1] Jean, I, 9. — [2] I Cor. XI, 3.

en inspirer le dégoût. Mais dès que l'entendement pénétré par la sagesse a pris le gouvernement de l'âme, il ne lui apprend plus uniquement à éviter les fossés et à suivre le chemin droit que les yeux indiquent à son âme débile, ou à écouter avec plaisir les sons mélodieux et à fermer les oreilles aux sons discordants, à se complaire aux odeurs agréables et à repousser les odeurs nauséabondes, à aimer le miel et à détester le vinaigre, à toucher avec plaisir ce qui est poli et à éprouver une sensation désagréable au contact des aspérités. Toutes ces connaissances, l'âme infirme en avait besoin. Dans quel sens l'entendement y ajoute-t-il sa direction ? Il vient discerner, non plus le blanc du noir, mais le juste de l'injuste, le bien du mal, l'utile de l'inutile, la chasteté de l'impudicité, l'une pour l'aimer, l'autre pour la fuir ; la charité de la haine, la première pour y demeurer, la seconde pour s'en garantir.

22. Chez cette femme, les cinq premiers maris n'avaient pas encore cette sorte de successeur; car, où l'entendement ne succède pas aux sens, là règne l'erreur, elle domine en maître. En effet, dès qu'elle commence à devenir capable de raisonner, l'âme se laisse conduire par la sagesse ou par l'erreur. Or, l'erreur ne gouverne pas, elle conduit aux abîmes. Après avoir subi l'empire de ses sens, cette femme était donc encore en butte à l'erreur, et l'erreur la ballottait comme aurait fait un vent violent. Cette erreur n'était pas un mari légitime, mais un adultère; c'est pourquoi le Seigneur lui répond : « Tu as dit « avec justesse : Je n'ai pas de mari, car tu « as eu cinq maris ». Les cinq sens de ton corps ont été tes maîtres; tu es parvenue à l'âge de raison, mais non à la sagesse ; tu es tombée dans l'erreur : aussi, « après ces cinq « maris, celui que tu as maintenant n'est pas « ton mari ». Mais s'il n'était pas le mari, qu'était-il donc, sinon un adultère? « Ap- « pelle-le », non « l'adultère », mais « ton « mari », afin de m'entendre selon l'Esprit, et non selon l'erreur qui te donnerait de moi de fausses idées. En effet, c'était de la part de cette femme une erreur de penser à l'eau du puits de Jacob, quand c'était du Saint-Esprit que lui parlait le Seigneur. Pourquoi se trompait-elle, sinon parce qu'elle vivait avec un adultère, au lieu de vivre avec son mari légitime? Débarrasse-toi donc de cet adultère qui te corrompt : « va, et appelle ton mari ». Appelle-le et reviens, et tu me comprendras.

23. « Cette femme lui dit : « Seigneur, je « vois que vous êtes un prophète ». Voici que le mari commence à venir, mais il n'est pas encore tout à fait venu. Elle jugeait que le Seigneur était un prophète. Sans doute, il en était un; car il a dit de lui-même : « Nul Pro- « phète n'est bien reçu dans son pays [1] ». Dieu avait encore dit de lui à Moïse : « Je leur « susciterai d'entre leurs frères un Prophète « semblable à toi [2] ». Semblable par la forme du corps, mais bien différent sous le rapport de la grandeur. Nous voyons donc que Notre-Seigneur a été appelé Prophète dans les temps anciens ; la Samaritaine ne se trompe donc pas beaucoup lorsqu'elle dit : « Je vois que vous « êtes un Prophète ». Par cette réponse, elle commence à appeler son mari et à chasser l'adultère : « Je vois que vous êtes un Pro- « phète ». Elle commence ainsi à rechercher ce qui avait coutume de l'émouvoir ; car l'objet de la dispute entre les Samaritains et les Juifs, c'était que les Juifs adoraient Dieu dans le temple construit par Salomon, tandis que les Samaritains, éloignés de ce temple, adoraient Dieu ailleurs. En conséquence, les Juifs se vantaient de leur être supérieurs, parce qu'ils adoraient Dieu dans le temple. « Les Juifs n'ont donc aucun commerce avec « les Samaritains ». Et ceux-ci, de leur part, répliquaient par cette réponse : Pourquoi vous vanter et vous dire supérieurs à nous? Parce que vous avez un temple que nous n'avons pas? Nos pères ont été aimés de Dieu, et pourtant l'ont-ils adoré dans ce temple? N'était-ce pas sur cette montagne où nous nous trouvons? Adressées à Dieu du haut de cette montagne, nos prières sont donc préférables aux vôtres, puisque c'est là que nos pères ont eux-mêmes prié. Les uns et les autres trouvaient dans leur ignorance ample motif à dispute, parce qu'ils n'étaient pas avec le mari. Ceux-ci étaient fiers de posséder leur montagne; ceux-là d'avoir leur temple ; de là leur mutuel antagonisme.

24. Comme si cette femme commençait à avoir son mari auprès d'elle, le Sauveur se met à l'instruire ; et que lui dit-il ? « Elle lui « dit : Seigneur, je vois que vous êtes un « Prophète. Nos pères ont adoré Dieu sur cette « montagne, et vous autres vous dites que le

[1] Luc, IV. 24. — [2] Deut. XVIII. 18.

« lieu où il le faut adorer est Jérusalem. « Jésus lui dit : Femme, crois-moi ». Voici venir l'Eglise, comme il est écrit au Cantique des Cantiques. « Elle viendra, et elle s'avan« cera du commencement de la foi [1] ». Elle viendra pour s'avancer, et elle ne le peut que « par le commencement de la foi ». Maintenant que le mari est présent, c'est avec justice qu'il lui dit : « Femme, crois-moi ». A cette heure il y a en toi ce qui peut croire, puisque ton mari est présent. Ton intelligence a commencé à manifester sa présence, lorsque tu m'as donné le nom de Prophète. « Femme, « crois-moi »; car si vous ne croyez pas, vous serez incapables de comprendre [2]. Donc, « Femme, crois-moi, parce que viendra « l'heure où vous n'adorerez le Père, ni sur « cette montagne, ni à Jérusalem. Vous ado« rerez ce que vous ne comprenez point; pour « nous, nous adorons ce que nous connais« sons, parce que le salut vient des Juifs; « mais viendra l'heure ». Quand? « Et la « voici maintenant ». Quelle est cette heure? « Cette heure où les véritables adorateurs « adoreront le Père en esprit et en vérité » ; non pas sur cette montagne, non pas dans le temple, mais en esprit et en vérité; « car « le Père demande de semblables adora« teurs ». Pourquoi le Père demande-t-il de pareils adorateurs, non sur cette montagne ou dans le temple, mais en esprit et en vérité? « Dieu est Esprit ». Si Dieu était corps, il faudrait adorer Dieu sur cette montagne qui est matérielle, ou dans le temple qui est un être corporel. « Dieu est Esprit, et ceux « qui l'adorent, c'est en esprit et en vérité « qu'ils le doivent adorer ».

25. Nous l'avons entendu, et rien n'est plus manifeste; nous étions allés au dehors, et nous avons été renvoyés à l'intérieur. Oh, se dira quelqu'un, si je trouvais quelque montagne élevée et solitaire! car je crois que Dieu habite les endroits élevés, et qu'il m'entend mieux du faîte de ces hauteurs. Pour être sur une montagne, tu te crois proche de Dieu; tu te considères comme plus à portée d'être entendu de lui, vu que tu t'adresses à lui de plus près. A la vérité, il habite les hauteurs, « mais il regarde les humbles. Dieu est pro« che ». De qui? Peut-être de ceux qui sont élevés? « De ceux qui ont brisé leur cœur [3] ». Chose merveilleuse! Il habite les hauteurs, et il est proche des humbles. « Ce qui est hum« ble, il le regarde; ce qui est élevé, il ne le « connaît que de loin [1] ». Les orgueilleux, il les voit de loin, et ils lui sont d'autant moins proches qu'ils se jugent plus élevés. Tu cherchais donc une montagne? Descends pour y parvenir. Mais veux-tu monter? Monte, mais sans chercher une montagne. « Il a placé dans « son cœur les degrés par lesquels il s'élève » (ainsi s'exprime le Psalmiste) « au travers de « cette vallée de larmes [2] ». Toute vallée est basse, c'est dans ton cœur que tout doit se passer. Que s'il te faut quelque lieu élevé, quelque lieu saint, fais de toi-même et intérieurement un temple au Seigneur. Car le temple de Dieu est saint, et vous êtes ce temple [3]. Veux-tu prier dans un temple? Prie en toi-même; mais auparavant, sois le temple de Dieu; car c'est dans son temple qu'il écoute ceux qui le prient.

26. « Vient donc l'heure, et elle est déjà « venue, où les véritables adorateurs adore« ront le Père en esprit et en vérité. Pour « nous, nous adorons ce que nous connais« sons; vous autres, vous adorez ce que vous « ignorez; car le salut vient des Juifs ». Ces paroles donnent beaucoup aux Juifs; mais garde-toi de considérer ces Juifs comme réprouvés; considère-les, au contraire, comme étant ce mur auquel est venu s'en réunir un autre, afin que tous deux fussent fortifiés et réunis par la pierre angulaire qui est le Christ. Le premier mur est formé des Juifs; le second, des Gentils; et tous deux sont éloignés l'un de l'autre jusqu'à l'endroit où ils se réunissent ensemble par le moyen de la pierre de l'angle. Les Gentils étaient hors de l'alliance et étrangers aux promesses de Dieu [4]. C'est pourquoi il est dit : « Pour nous, « nous adorons ce que nous connaissons », ce qu'il faut entendre des Juifs, non pas de tous les Juifs, non pas des Juifs réprouvés, mais des Juifs tels que furent les Apôtres, les Prophètes et tous les saints qui vendirent tous leurs biens et en déposèrent le prix aux pieds des Apôtres [5]. Car Dieu n'a pas repoussé le peuple qu'il s'est prédestiné [6].

27. Cette femme l'entend, et elle ajoute. Faites attention à sa réponse. Déjà elle l'avait appelé Prophète; mais voyant que celui avec

[1] Cant. IV, 8, selon les Septante. — [2] Isa VII, 9, selon les Septante. — [3] Ps. XXXIII, 19.

[1] Ps. CXXXVII, 6. — [2] Id. LXXXIII, 6, 7. — [3] I Cor. III, 17. — [4] Ephés. II, 12-22. — [5] Act. IV, 34, 35. — [6] Rom. XI, 2.

qui elle parlait disait des choses plus grandes que celles qui pouvaient convenir à un prophète : « Je sais », lui dit-elle, « que le Messie, « qui se nomme le Christ viendra, et que « quand il viendra il nous apprendra toutes « choses ». Qu'est-ce à dire? En ce moment, les Juifs disputent pour leur temple, et nous pour notre montagne ; mais lorsque le Messie viendra, il méprisera la montagne et renversera le temple ; il nous apprendra toutes choses en nous apprenant à l'adorer en esprit et en vérité. Déjà elle savait qui pouvait l'instruire ; mais elle ne savait pas que ce docteur lui parlait déjà. Aussi était-elle déjà digne de le reconnaître. Le Messie a été oint ; le mot oint signifie Christ, en grec, Messie, en hébreu ; de là vient que, dans la langue punique, Messie signifie : oignez. La raison de cette ressemblance vient de la parenté et du voisinage des trois langues hébraïque, punique et syrienne.

28. « Cette femme lui dit donc : Je sais que « le Messie, qui se nomme le Christ, viendra, « et que quand il sera venu il nous annoncera « toutes choses. Jésus lui dit : Moi qui te « parle, je suis le Christ ». Elle a appelé son mari, le mari est devenu le chef de la femme, le Christ est devenu le chef de l'homme [1]. Déjà elle se met d'accord avec la foi, elle suit la règle qui la fera bien vivre. Après avoir entendu ces paroles : « Moi qui te parle, je suis « le Christ », que pouvait ajouter cette femme à qui Notre-Seigneur avait voulu se manifester en lui disant : « Crois-moi? »

29. « En même temps arrivèrent ses disci- « ples, et ils s'étonnèrent de ce qu'il parlait à « une femme ». Jésus cherchait celle qui était perdue, car il était venu chercher ce qui périssait ; et ils s'en étonnaient. Ils admiraient le bien, ils ne soupçonnaient pas le mal. Aucun pourtant ne lui dit : « Que cherchez- « vous, ou pourquoi parlez-vous avec elle ? »

30. « Cette femme donc laissa là sa cruche ». Après avoir entendu ces paroles : « Moi qui te « parle, je suis le Christ », et reçu dans son cœur le Christ Notre-Seigneur, qu'avait-elle de plus à faire qu'à laisser là sa cruche et à courir annoncer qu'il était venu? Elle se débarrasse au plus vite de sa cupidité, elle se hâte d'aller annoncer la vérité : grande leçon pour ceux qui veulent annoncer l'Evangile ! Qu'ils laissent là leur cruche. Rappelez-vous ce que je vous ai précédemment dit sur cet objet. C'était un vase destiné à puiser l'eau ; il tire son nom du grec *hydria*, parce que dans cette langue le mot ὕδωρ signifie eau ; c'est donc comme si l'on disait : réservoir d'eau. Elle laisse là sa cruche qui, loin de lui être utile, devient pour elle un fardeau ; car elle n'a plus qu'un désir, celui de boire à longs traits l'eau dont lui a parlé le Christ. Pour annoncer le Christ, elle se débarrasse donc de son fardeau ; « elle court à la ville et « dit aux habitants : Venez et voyez un homme « qui m'a dit tout ce que j'ai fait ». Elle ne parle qu'avec mesure, de peur d'exciter leur colère et leur indignation et d'être persécutée : « Venez et voyez un homme qui m'a « dit tout ce que j'ai fait. N'est-il point le « Christ? Ils sortirent de la ville et vinrent « vers lui ».

31. « Cependant ses disciples le priaient, « disant : Maître, mangez ». Car ils étaient allés acheter des vivres, et ils étaient revenus. « Mais il leur dit : J'ai à prendre une nour- « riture que vous ne connaissez pas. Les dis- « ciples se disaient donc les uns aux autres : « Quelqu'un lui a-t-il apporté à manger? » Y a-t-il rien d'étonnant à ce que cette femme n'ait pas compris de quelle eau il s'agissait, quand les disciples eux-mêmes ne comprenaient pas de quelle nourriture le Sauveur leur parlait ? Pour lui, il a connu leurs pensées et il les instruit comme leur maître, non par une voie détournée, ainsi qu'il avait fait avec cette femme dont il voulait entretenir le mari, mais directement. « Ma nourriture », leur dit-il, « est de faire la volonté de Celui qui « m'a envoyé ». Il lui disait donc : « J'ai soif, « donnez-moi à boire », pour établir la foi en elle et s'en faire un breuvage, et par la foi faire d'elle un membre de son corps. Car le corps de Jésus-Christ, c'est l'Eglise. Aussi dit-il : « Ma nourriture est de faire la volonté « de Celui qui m'a envoyé ».

32. « Vous autres, ne dites-vous pas qu'il « y a encore quatre mois et la moisson vien- « dra ? » Il s'échauffait à son œuvre et se disposait à envoyer des ouvriers à la moisson. Vous autres, vous comptez quatre mois jusqu'à la moisson ; moi je vous en montre une qui a déjà blanchi et qui est toute prête. « Et « moi, je vous dis : Levez les yeux et voyez, les « campagnes sont déjà blanches pour la mois- « son ». Donc il enverra des moissonneurs.

[1] I Cor. XI, 3.

« Car il y a du vrai dans cette parole : Autre « est celui qui moissonne, autre est celui qui « sème, afin que celui qui sème se réjouisse et « avec lui celui qui moissonne. Je vous ai en- « voyés moissonner où vous n'avez pas tra- « vaillé ; d'autres ont travaillé, et vous êtes « entrés dans leurs travaux ». Quoi donc? A-t-il envoyé ceux qui moissonnent, et non pas ceux qui sèment ? Où a-t-il envoyé ceux qui moissonnent ? Là où les autres ont déjà travaillé ; car où l'on avait travaillé on avait certainement semé, et ce qui avait été semé était déjà mûr et n'attendait plus que la faux et le fléau. Où devaient donc être envoyés les moissonneurs ? Là où les Prophètes, véritables semeurs, avaient prêché ; car s'ils n'ont pas été des semeurs, comment cette femme a-t-elle pu dire : « Je sais que le Messie viendra ? » Déjà elle était elle-même un fruit mûr : c'était une moisson qui avait déjà blanchi et qui réclamait la faux du moissonneur. « Je « vous ai donc envoyés ». En quel endroit ? « Moissonner ce que vous n'avez pas semé ; « d'autres ont travaillé et vous, vous êtes « entrés dans leurs travaux ». Qui sont ceux qui ont travaillé ? Abraham, Isaac, Jacob. Lisez le détail de leurs travaux ; dans tous leurs travaux ils prophétisaient Jésus-Christ ; ils étaient par conséquent des semeurs. Moïse et les autres Patriarches, et les Prophètes, que n'ont-ils pas souffert dans cette froide saison où ils semaient ? Donc en Judée la moisson était déjà prête. Il est sûr que la récolte était parvenue à maturité au moment où tant de milliers d'hommes apportaient le prix de leurs biens, les mettaient aux pieds des Apôtres, se débarrassant ainsi du fardeau des possessions temporelles, et se mettaient à la suite de Notre-Seigneur. Véritablement la moisson était mûre. Qu'est-il résulté de cela ? Quelques grains récoltés alors ont servi à ensemencer l'univers entier, et cette femme a produit une autre moisson destinée à être recueillie à la fin des siècles. C'est de cette moisson qu'il est dit : « Ceux qui sèment « dans les larmes moissonnent dans la joie[1] » ; moisson pour laquelle seront envoyés non plus les Apôtres, mais les anges. « Les mois- « sonneurs », dit Jésus-Christ, « sont les « Anges[1] ». C'est là cette moisson qui croît au milieu de l'ivraie et qui attend le moment où elle en sera séparée à la fin des siècles. Quant à celle à laquelle les disciples ont d'abord été envoyés et qu'avaient préparée les Prophètes, elle était déjà mûre. Cependant, mes frères, considérez ce qui est dit : « Afin « que se réjouissent ensemble et celui qui « sème et celui qui moissonne ». L'époque de leur travail a été différente, mais ils entreront en possession de la même joie ; la même récompense, c'est-à-dire la vie éternelle, deviendra leur partage.

33. « Or, plusieurs des Samaritains de cette « ville crurent en lui sur la parole de la femme « qui avait rendu ce témoignage : Il m'a dit « tout ce que j'ai fait. Les Samaritains étant « donc venus à lui, ils le prièrent de demeurer « parmi eux, et il y demeura deux jours. Et un « bien plus grand nombre crurent en lui à cause « de ses discours, et ils disaient à la femme : « Ce n'est plus sur ta parole que nous croyons ; « car nous l'avons entendu nous-mêmes et nous « savons qu'il est véritablement le Sauveur du « monde ». Il importe de s'appliquer un peu à ces paroles qui terminent la lecture de ce jour. La femme a d'abord annoncé Notre-Seigneur ; ensuite les Samaritains ont cru à son témoignage, puis ils ont prié Jésus-Christ de demeurer avec eux, et il y est demeuré deux jours et plusieurs crurent en lui, et après avoir cru, ils dirent à la femme : « Ce n'est plus « d'après ton récit que nous croyons, mais « nous-mêmes nous l'avons connu et nous « savons qu'il est le Sauveur du monde ». Leur conversion commencée par la réputation de Jésus-Christ, s'est achevée par sa présence. Ainsi en arrive-t-il de nos jours avec ceux du dehors qui ne sont pas encore chrétiens. Jésus-Christ leur est annoncé par des amis chrétiens. Par l'effet de la prédication de l'Eglise, dont cette femme est l'image, ils viennent au Christ, ils croient en lui, décidés par tout ce qu'on leur en raconte ; il reste avec eux deux jours, c'est-à-dire il leur donne les deux préceptes de la charité. Ainsi s'augmente le nombre et s'affermit la force de ceux qui croient en lui et reconnaissent qu'il est véritablement le Sauveur du monde.

[1] Ps. CXXV, 5.

[1] Matth. XIII, 39.

SEIZIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CET ENDROIT DE L'ÉVANGILE : « OR, DEUX JOURS APRÈS, IL SORTIT DE LA, ET S'EN ALLA « EN GALILÉE », JUSQU'A CET AUTRE : « ET IL CRUT, LUI ET TOUTE SA MAISON ». (Chap. IV, 43-53.)

LE SERVITEUR D'UN OFFICIER GUÉRI.

Après avoir séjourné à Samarie, Jésus vint en Galilée, et alors se vérifia, une fois de plus, ce proverbe : « Un prophète n'est « jamais honoré dans son pays ». En effet, sans voir un seul prodige, à sa seule parole, les Samaritains crurent au Christ. En Galilée on avait sous les yeux ses miracles, et l'on ne croyait pas en lui ; un seul, un officier, eut la foi, et encore, pour l'y amener, fallut-il d'abord guérir son serviteur. Les Galiléens préfiguraient donc le peuple Juif, qui demeura incrédule en dépit des merveilles opérées par le Sauveur ; pour les Samaritains, ils étaient l'image du peuple chrétien, qui a embrassé la foi sans avoir été le témoin d'aucun de ses miracles, et qui est devenu ainsi, par adoption, la race spirituelle d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

1. Le passage de l'Evangile, que nous avons lu aujourd'hui, suit immédiatement la leçon d'hier : c'est de ce passage qu'il nous faut vous donner l'explication. Il n'est pas difficile à comprendre, mais il mérite qu'on vous en développe le sens, qu'on vous le fasse admirer, et qu'on en prononce l'éloge devant vous. En vous l'expliquant, nous avons donc plutôt à vous en recommander l'excellence, qu'à vous aider à en résoudre les difficultés. Après avoir séjourné à Samarie, « Jésus s'en « alla dans la Galilée », où il avait été élevé. L'Evangéliste ajoute : « Car, Jésus témoigna « lui-même qu'un Prophète n'est point honoré « dans son pays ». Le Sauveur ne quitta point Samarie après le séjour qu'il y avait fait, parce que les Samaritains ne l'honoraient pas; car Samarie n'était point son pays natal : c'était la Galilée ; néanmoins, puisqu'il la quitta si tôt pour retourner en son pays d'origine, c'est-à-dire en Galilée, pourquoi l'Evangéliste dit-il « qu'un Prophète n'est point « honoré en son pays? » Cette réflexion aurait été, ce semble, plus opportune, pour le cas où le Sauveur eût dédaigné de retourner en Galilée, et fût resté à Samarie.

2. Que votre charité veuille bien y faire attention : ce passage nous indique un grand mystère : daigne le Seigneur me suggérer et m'accorder ce que je dois vous en dire ! Vous voyez la difficulté : cherchez à la résoudre. Mais recommençons à vous la proposer : il nous sera, par là, plus aisé de vous donner une réponse satisfaisante. Nous sommes surpris d'entendre dire à l'Evangéliste : « Car Jésus témoigna lui-même qu'un Pro« phète n'est point honoré dans son pays ». Dans notre embarras, nous avons lu à nouveau les paroles qui précèdent, afin de découvrir le motif pour lequel l'Evangéliste a ainsi parlé ; mais nous n'y avons rencontré que ces mots : « Deux jours après, il partit de là « et s'en alla en Galilée ». O Evangéliste, vous avez dit que, au témoignage de Jésus lui-même, un Prophète n'est point honoré dans son pays; et pourquoi? parce que, deux jours après, il a quitté Samarie et s'est hâté de retourner en Galilée? Il me semble pourtant plus raisonnable de supposer que si Jésus n'était pas honoré dans son pays, il ne se hâterait point de quitter Samarie pour y retourner. Mais, si je ne me trompe, ou plutôt, c'est la vérité, et je ne me trompe pas, l'Evangéliste a su mieux que moi ce qu'il devait dire : il voyait mieux que moi la vérité ; car il la puisait au cœur même du Sauveur. Il est, en effet, ce même apôtre Jean, qui, préférablement à tous ses autres collègues, reposa sur la poitrine du Christ : c'est lui que Jésus aimait par-dessus tous les autres, bien qu'il dût éprouver à leur égard les sentiments affectueux de la charité [1]. Pourrait-il donc se tromper, et moi, pourrais-je me trouver dans le vrai? Mais non : et même, si je me montre pieusement sage, j'écouterai avec soumission ce qu'il a dit, pour mériter de comprendre ce qu'il a lui-même compris.

3. Voici ce que j'imagine : Mes très-chers, écoutez-moi donc, mais sachez-le bien :

[1] Jean, XIII, 25 ; XXI, 20.

je ne veux nullement porter préjudice à ce que vous pourriez supposer de plus juste : car nous avons tous un seul et même maître ; nous sommes tous des condisciples réunis dans la même école. Voici mon sentiment : à vous de voir s'il n'est pas conforme à la vérité ou s'il ne s'en approche pas. Jésus passa deux jours à Samarie, et les habitants de cette ville crurent en lui : il vécut longtemps en Galilée, et les Galiléens n'ajoutèrent aucune foi à sa mission. Rappelez-vous et composez à nouveau, dans votre esprit, la leçon et le sermon d'hier. Jésus était venu à Samarie ; près de cette ville et à côté du puits de Jacob, il avait entretenu une femme de grandes et mystérieuses choses, et cette femme l'avait fait avantageusement connaître à ses concitoyens : ceux-ci vinrent le voir et l'écouter, et alors ils crurent en lui sur la parole de cette femme, et leur foi comme leur nombre s'accrut en raison de ses propres paroles. Voilà le récit évangélique. « Après deux jours passés à Sa« marie » (ce nombre de jours était le mystérieux symbole des deux préceptes qui renferment la loi et les Prophètes[1] : nous vous l'avons ainsi expliqué dans notre instruction d'hier : vous ne l'avez pas oublié), Jésus retourne en Galilée et se rend dans la ville de Cana, de Galilée, où il avait précédemment changé de l'eau en vin. A la vue de ce prodige étonnant de l'eau changée en vin, ses disciples avaient cru en lui : l'Evangile de Jean en fait foi [2]. On ne saurait non plus le nier : la maison des noces se trouvait alors remplie d'une multitude de convives. Le Sauveur opéra en leur présence ce miracle inouï, et toutefois nul d'entre eux, en dehors des disciples, ne crut en lui. Dans la circonstance présente Jésus se dirigea encore vers cette ville de la Galilée. « Or, il y avait un « grand de la cour dont le fils était malade à « Capharnaüm ; celui-ci alla vers lui, et le « pria de descendre » dans cette ville ou dans sa maison, « et de guérir son fils, car il était « près de mourir ». L'homme qui le priait ne croyait-il pas en lui ? Pourquoi attendre ma réponse à cet égard ? Interroge le Sauveur lui-même, il te dira ce qu'il en pensait ; car à cette demande de l'officier il a répondu : « Si vous ne voyez des prodiges et des mira« cles, vous ne croyez point ». Par là, il reprenait cet homme de la tiédeur ou de la froideur de sa foi, ou de son manque absolu de foi ; car celui-ci ne cherchait évidemment, à l'occasion de la guérison de son fils, qu'à savoir ce qu'était le Christ, qu'à connaître ce personnage et sa puissance. Nous avons entendu sa prière, sans néanmoins voir les sentiments de défiance qui l'animaient : mais nous avons appris à les connaître de la bouche même de celui qui avait entendu ses paroles et sondé les secrets replis de son cœur ; d'ailleurs, l'Evangéliste nous en a donné une preuve dans sa manière même de raconter les choses ; tout en venant prier le Sauveur de descendre dans sa maison pour guérir son fils, l'officier ne croyait pas encore en lui ; Jean nous dit en effet ceci : Lorsqu'on fut venu lui annoncer que son fils était guéri, il s'aperçut que sa guérison avait eu lieu au moment même où le Sauveur lui avait dit : « Va, ton fils se porte bien ; alors il crut, lui « et toute sa famille ». Donc, s'il a cru, lui et toute sa famille, parce qu'on est venu lui annoncer la guérison de son fils, et qu'il a remarqué une concordance parfaite entre l'heure désignée par les envoyés et celle où Jésus lui avait parlé, il ne croyait pas encore au moment où il adressait au Christ sa demande. Les Samaritains n'avaient, pour croire, attendu l'opération d'aucun miracle ; pour cela, il leur avait suffi de l'entendre ; quant à ses concitoyens, ils méritèrent de recevoir de lui cette apostrophe : « Si vous ne « voyez des prodiges et des miracles, vous ne « croyez point ». Et, dans la circonstance dont il s'agit, la miraculeuse guérison du fils de l'officier ne réussit toutefois encore qu'à le convertir, lui et sa famille. A l'entendre seulement, une foule de Samaritains avaient cru en lui ; à voir ce prodige, la famille en faveur de laquelle il avait été opéré fut la seule pour lui donner sa foi. Mes frères, qu'est-ce que le Seigneur a voulu nous faire remarquer ? Alors la Galilée de Judée était la patrie de Jésus, parce qu'il y avait été élevé ; il en est autrement aujourd'hui ; en effet, le fait qui nous occupe renferme une prédiction ; car ce n'est pas sans motif qu'on a donné à de pareils événements le nom de prodiges ; ils sont évidemment l'annonce de quelque chose. Le mot prodige se rapproche du mot prophétie, qui veut dire et signifie : annonce faite d'avance et qui laisse entrevoir un fait à venir. Comme tout cela était l'annonce et la prédiction de

[1] Matth. XXII, 37-40. — [2] Jean, II, 1-11.

quelque événement futur, donnons pour le moment une patrie à Jésus-Christ considéré comme homme (il n'a pu en avoir une sur la terre qu'en raison de l'humanité dont il s'y est revêtu). Supposons que la nation juive lui a servi de patrie. Or, il est sûr qu'il n'y jouit d'aucun honneur. Examine, en effet, en quel état se trouve aujourd'hui la masse du peuple Juif ; elle se voit dispersée dans toutes les contrées de l'univers, elle a été arrachée de son sol ; ses rameaux brisés, coupés, jetés de côté et d'autre, ont perdu leur séve, et l'olivier sauvage a été greffé à la place des branches rompues [1]. Considère attentivement la masse de ce peuple. Que dit-il maintenant? Celui que vous adorez, devant lequel vous fléchissez le genou, était notre frère. Réponds-lui : « Un prophète n'est point honoré « dans sa patrie ». Le Seigneur Jésus a vécu au milieu d'eux ; il a fait des prodiges ; il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de la langue aux muets, le mouvement aux paralytiques ; il a devant eux marché sur la mer, commandé aux vents et aux flots, ressuscité les morts ; et tous ces miracles opérés sous leurs yeux, ont à peine décidé quelques-uns d'entre eux à croire en lui. Je m'adresse au peuple de Dieu ; nous formons une multitude innombrable de croyants, et pourtant, de quels prodiges avons-nous été les témoins ? Donc, ce qui se passait alors en Judée présageait ce qui se passe aujourd'hui parmi nous. Les Juifs ont été ou sont encore pareils aux Galiléens ; pour nous, nous ressemblons aux Samaritains. Nous avons entendu prêcher l'Evangile et nous y avons donné notre assentiment ; l'Evangile nous a fait croire au Christ ; nous n'avons vu opérer aucun miracle, et pour croire, nous n'en avons exigé aucun.

4. Le disciple Thomas a désiré mettre ses doigts dans les plaies du Sauveur : c'est pourquoi il a été un israélite et a fait partie de la nation du Christ. En effet, Jésus lui a fait le même reproche qu'à l'officier. Il a dit à celui-ci : « Si vous ne voyez des signes et des pro« diges, vous ne croyez point ». Et à celui-là : « Parce que tu as vu, tu as cru ». Il était venu chez les Galiléens, après avoir quitté Samarie : les habitants de cette ville avaient ajouté foi à sa parole, sans l'avoir vu accomplir aucun prodige ; il s'était séparé d'eux plein de sécurité sur la solidité de leur foi, car il restait avec eux par sa divine présence. Au moment où le Sauveur disait à Thomas : « Viens, mets ici ta main, et sois, non pas « incrédule, mais fidèle », celui-ci toucha les plaies du divin Crucifié, et s'écria : « Mon « Seigneur et mon Dieu ! » Alors son Maître lui adressa ce reproche : « Parce que tu m'as « vu, tu as cru ». Pourquoi cela ? Evidemment, parce qu' « un Prophète n'est point « honoré dans son pays ». Mais comme ce Prophète est honoré chez des étrangers, que lisons-nous ensuite ? « Bienheureux ceux qui « n'ont pas vu et qui ont cru [1] ». Voilà une prédiction qui nous concerne : et ce dont le Christ a fait l'éloge bien avant notre naissance, il a daigné l'accomplir en notre personne. Les hommes qui l'ont fait mourir sur la croix l'ont vu et touché, et, cependant, il s'en est trouvé, parmi eux, un bien petit nombre pour croire en lui ; et nous, qui ne l'avons ni vu de nos yeux ni touché de nos mains, il nous a suffi d'en entendre parler, et nous y avons cru. Puisse la béatitude, qu'il nous a promise, s'opérer et se perfectionner en nous, d'abord ici-bas, parce que nous avons été préférés à ceux de son pays, et, enfin, dans le siècle à venir, car nous avons été entés à la place des branches rompues !

5. Qu'il dût briser ces branches, et enter à leur place cet olivier sauvage, le Christ nous l'a annoncé par sa conversation avec le centurion. Celui-ci lui avait dit : « Je ne suis pas « digne que vous entriez dans ma maison ; « mais prononcez seulement une parole, et « mon enfant sera guéri. Je suis, en effet, un « homme soumis à d'autres, et j'ai des soldats « à mes ordres ; je dis donc à celui-ci : Va, et « il va ; et à celui-là : Viens, et il vient ; et à « mon serviteur : Fais cela, et il le fait ». Emu d'une foi pareille, « le Sauveur se tourna « vers ceux qui le suivaient et leur dit : En « vérité, je vous le dis, je n'ai pas rencontré « une pareille foi en Israël ». Pourquoi n'a-t-il pas trouvé une pareille foi en Israël ? Parce qu' « un Prophète n'est jamais honoré « dans sa patrie ». Est-ce que Jésus ne pouvait pas dire à ce centurion ce qu'il avait dit à l'officier : « Va, ton fils est guéri ? » Voyez la différence qui se trouvait entre eux ! L'officier désirait voir le Sauveur descendre jusque dans sa maison : le centurion, de

[1] Rom. XI, 17.

[1] Jean, XX, 25-29.

son côté, s'en disait indigne. A celui-ci, Jésus disait : « J'irai et je le guérirai » ; et à l'autre : « Va, ton fils est guéri ». Il promettait de visiter l'un, et il guérissait l'autre d'une parole ; l'officier cherchait à lui arracher la faveur d'une démarche, le centurion s'en proclamait indigne. Le Christ céda à l'orgueil du premier, et concéda à l'humilité du second la grâce qu'elle n'osait demander. Par ces mots : « Va, ton fils est guéri », Jésus semblait dire à l'officier : Laisse-moi donc tranquille ; et, par ces autres : « Si vous « ne voyez des prodiges et des miracles, vous « ne croyez point » : Tu prétends me faire entrer dans ta maison, sache qu'il me suffit de parler pour guérir ton fils ; ne réserve donc pas ta foi pour le cas d'un miracle ; car cet étranger, ce centurion a cru qu'il me suffisait d'un mot pour opérer un prodige, et il a eu foi en moi avant même que je le fisse ; et vous, « si vous ne voyez des prodiges et « des miracles, vous ne croyez point ». Puisqu'il en est ainsi, que les rameaux orgueilleux se brisent donc, et qu'à leur place soit greffé l'humble olivier sauvage ; pourvu, néanmoins, que demeure toujours la racine, malgré la rupture des uns et l'entement de l'autre. Où demeure la racine ? Dans la personne des Patriarches ; en effet, la patrie du Christ n'était autre que le peuple d'Israël, parce que, selon la chair, il en venait ; mais les saints patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, formaient la racine de cet arbre. Et où se trouvent ces personnages ? Dans le sein de la paix, en Dieu, au séjour de la gloire suprême : ils s'y trouvent : aussi, le pauvre Lazare, aidé de la grâce, a-t-il été élevé, après sa mort, jusque dans le sein d'Abraham, et placé là si haut, que, de loin seulement le riche orgueilleux pouvait l'y apercevoir [1]. La racine demeure donc, et elle obtient des éloges ; mais les rameaux superbes ont mérité d'en être retranchés, et de sécher, faute de séve ; quant à l'humble olivier sauvage, il a été greffé au lieu et place des branches rompues.

6. Comment se fait-il que les rameaux naturels aient été coupés, et l'olivier sauvage enté à leur place ? Ecoute : l'exemple du centurion, que j'ai cru devoir comparer à l'officier, va te l'apprendre. « En vérité », dit le Sauveur, « en vérité, je vous le dis, je n'ai pas « trouvé une foi pareille en Israël ; c'est pour« quoi je vous le déclare, beaucoup viendront « d'Orient et d'Occident ». Sur quelle immense étendue de terrain s'étaient portées les branches et les racines de l'olivier sauvage ? Le monde a été une forêt de bois amers ; mais en raison de leur humilité, parce qu'ils auront dit : « Je « ne suis pas digne que vous entriez dans ma « maison, beaucoup viendront d'Orient et « d'Occident ». Et parce qu'ils viendront, que deviendront-ils ? S'ils doivent venir, c'est qu'ils ont été préalablement coupés dans la forêt : sur quel autre arbre les greffera-t-il pour qu'il ne se dessèche pas ? « Et ils s'assoiront « avec Abraham, Isaac et Jacob ». A quelle table ? Car ils doivent être invités à prendre un breuvage qui les fasse vivre toujours, et non pas à s'enivrer. « Ils s'assoiront avec « Abraham, Isaac et Jacob ». Où ? « Dans le « royaume des cieux ». Alors, qu'adviendra-t-il de ceux qui sont sortis de la souche d'Abraham ? Que fera-t-on des branches qui garnissaient, en grand nombre, le tronc de l'arbre ? Qu'arrivera-t-il ? Evidemment, on les retranchera pour enter à leur place les rameaux de l'olivier sauvage. Apprends donc qu'elles seront coupées : « Les enfants du « royaume seront jetés dans les ténèbres ex« térieures [1] ».

7. Puisque le Prophète n'a pas été honoré dans sa patrie, honorons-le donc. Il n'a pas été honoré dans le pays où il est né, puisse-t-il l'être dans la patrie qu'il s'est formée ! Celui qui a donné la vie à tous les hommes, a reçu la vie dans la première, selon la forme d'esclave, cela s'entend. Quand il était Verbe de Dieu dans le sein du Père, il a formé Sion, la ville qui lui a donné le jour, la nation juive, en un mot, Jérusalem. Car « toutes « choses ont été faites par lui, et sans lui rien « n'a été fait ». Cet homme dont nous nous sommes entretenus aujourd'hui, ce médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme [2], a été prédit même par le Psalmiste en ce passage : « Un homme dira : Mère « Sion ». Un homme, l'homme qui sert de médiateur entre Dieu et les hommes, dit : « Mère Sion ». Pourquoi dit-il : « Mère Sion ? » Parce qu'en elle il s'est incarné ; parce qu'en elle est née la Vierge Marie, dans le sein de laquelle il a pris la forme d'esclave et daigné nous apparaître sous les dehors de la plus profonde humilité. « Un homme dit : Mère

[1] Luc, XVI, 22, 23.

[1] Matth. VIII, 5-12. — [2] I Tim. II, 5.

« Sion » ; et l'homme qui dit : « Mère Sion », s'est formé en elle ; « il s'est fait homme dans « son sein ». Car, avant qu'elle fût, il était Dieu, et il s'est fait homme en elle. Celui qui s'est fait homme en elle, « c'est le Très-Haut, et « il l'a lui-même fondée [1] ». « Il s'est fait « homme », et s'est anéanti ; car « le Verbe « s'est fait chair, et il a habité parmi nous ». C'est « le Très-Haut », qui « l'a fondée » parce qu' « au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu : « toutes choses ont été faites par lui [1] ». Mais parce qu'il s'est formé cette patrie, il y est honoré. La patrie au sein de laquelle il s'est incarné l'a repoussé : puisse la patrie qu'il a régénérée le recevoir !

[1] Ps. LXXXVI, 5.

[1] Jean, I, 1, 3, 14.

DIX-SEPTIÈME TRAITÉ.

DEPUIS L'ENDROIT OU IL EST ÉCRIT : « APRÈS CELA ARRIVA LA FÊTE DES JUIFS, ET JÉSUS MONTA « A JÉRUSALEM », JUSQU'A CET AUTRE : « LES JUIFS CHERCHAIENT A LE FAIRE MOURIR, NON-« SEULEMENT PARCE QU'IL AVAIT VIOLÉ LE SABBAT, MAIS ENCORE PARCE QU'IL DISAIT QUE DIEU « ÉTAIT SON PÈRE, SE FAISANT ÉGAL A DIEU ». (Chap. V, 1-18.)

GUÉRISON DU PARALYTIQUE.

Ce miracle est l'image de la guérison des âmes : de là son importance. La piscine figure le peuple Juif, et les cinq portiques, la loi de Moïse qui ne justifiait aucun de ses sujets. Il fallait que le Christ vînt, par sa prédication, jeter le trouble parmi les pécheurs ; alors, quiconque croirait humblement en lui dans l'unité de l'Eglise, serait sauvé. Le paralytique, malade depuis trente-huit ans, représente l'âme pécheresse, qui n'observe point les deux préceptes de la charité, et ne peut en conséquence observer ni la loi ni l'Evangile, figurés par le nombre quarante. Pour le guérir, le Sauveur lui commande de prendre son lit sur ses épaules, c'est-à-dire d'aimer le prochain qu'il voit, et de marcher, c'est-à-dire d'en venir à aimer Dieu qu'il ne voit pas. A sa voix, le malade se lève, marche et finit par reconnaître son céleste médecin dans la solitude du temple. Pour les Juifs, au lieu de voir en lui le Verbe, par qui Dieu fait toutes choses, ils demeurent dans leur aveugle endurcissement.

1. Il ne doit point paraître surprenant que Dieu ait opéré un miracle, mais ce serait chose merveilleuse que l'homme en fît. Nous devons donc nous réjouir, au lieu de nous étonner, de ce que notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ s'est fait homme, plutôt que nous réjouir et nous étonner de ce que Dieu a fait, parmi les hommes, des œuvres dignes de lui. Son Incarnation parmi les hommes a contribué à notre salut plus que ses miracles, et c'était de sa part un bienfait plus considérable de guérir les âmes de leurs vices, que de délivrer de leurs maladies des corps destinés à mourir. Mais, d'une part, l'âme humaine ne connaissait point Celui qui devait la guérir ; d'autre part, l'homme avait, dans son corps, des yeux pour voir des faits matériels, sans avoir encore, dans son cœur, des yeux assez sains pour apercevoir le Dieu invisible : le Seigneur a ainsi opéré des œuvres susceptibles d'être vues par l'homme, pour purifier en lui l'organe dont l'infirmité ne lui permettait pas de contempler le Tout-Puissant. Jésus entra donc en un endroit où gisait une grande multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques : et comme il était le médecin des âmes et des corps, comme il était venu guérir toutes les âmes de ceux qui devaient croire en lui, parmi tous ces infirmes il en choisit un, pour lui rendre la santé. Cet unique élu devait être l'emblème de l'unité de l'Eglise. Si nous considérons ce miracle du Sauveur avec un cœur étroit, avec une intelligence et des idées tout humaines, le prodige ne nous paraîtra pas extraordinaire, eu égard à sa puissance ; et nous avouerons facilement que, relativement à sa bonté, Jésus a fait là peu de chose. Il y avait, devant lui, tant de malades, et il n'en a guéri qu'un seul, bien qu'il eût pu,

d'un seul mot, les remettre tous sur pied ! Comment donc comprendre sa conduite ? Le voici, sans aucun doute : en pareille circonstance, sa puissance et sa bonté s'exerçaient bien plus à faire ce que les âmes devaient comprendre pour leur salut éternel, qu'à opérer, pour la guérison temporelle des corps, les miracles qu'ils pouvaient réclamer. Nous ne jouirons, en effet, qu'à la fin des siècles, et au moment de la résurrection des morts, de cette inamissible santé que nous attendons de la bonté de Dieu : ce qui vivra alors ne sera plus exposé aux coups du trépas ; ce que le Seigneur guérira alors ne courra plus aucun danger de maladie ; ce qui sera alors rassasié n'éprouvera jamais plus le tourment de la faim ou de la soif ; ce qui sera renouvelé, ne vieillira plus désormais. Mais les aveugles, auxquels notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ a, pendant sa vie mortelle, rendu la vue, la mort leur a de nouveau fermé les yeux ; les membres des paralytiques, raffermis par lui, ont fléchi encore sous les atteintes du trépas, et la mort a fait disparaître derechef la santé momentanément rendue à des membres sujets à ses coups destructeurs ; mais pour l'âme, vivifiée par la foi, elle est, à ce moment-là, entrée dans le séjour de la vie éternelle. La guérison de ce paralytique a été, de la part de Notre-Seigneur, une figure frappante de l'âme qui devait croire en lui, et dont il était venu effacer les péchés, et guérir les infirmités par l'excès de ses humiliations. Dans la figure et la réalité, j'aperçois un profond mystère : c'est de ce mystère que je veux présentement vous parler, de mon mieux, comme Dieu m'en fera la grâce ; aidez-moi à le faire ; malgré ma faiblesse, en me soutenant par vos prières, en m'encourageant par votre attention. Si je ne puis vous dire tout ce qu'il faudrait, celui avec le secours de qui je ferai mon possible y suppléera en vous.

2. Il m'en souvient : j'ai, très-souvent, parlé de cette piscine environnée de cinq portiques, où se trouvaient couchés des malades en grand nombre : j'entreprends donc une tâche, abordée par moi plusieurs fois déjà ; aussi, plusieurs d'entre vous auront-ils plutôt à rafraîchir des souvenirs, qu'à apprendre des choses nouvelles. Toutefois, il n'est pas hors de propos de rappeler des choses même précédemment expliquées ; car on peut ainsi instruire ceux qui ne les connaissent pas encore, et confirmer dans leur science ceux qui les connaissent déjà. C'est pourquoi nous passerons brièvement sur ce que vous savez, sans nous y arrêter comme s'il était question de vous en parler pour la première fois. Cette piscine et l'eau qu'elle renfermait me semblent avoir préfiguré le peuple juif. Que les peuples se trouvent désignés sous le nom des eaux, c'est chose clairement indiquée dans l'Apocalypse de Jean. Un jour, en effet, il avait aperçu de grandes eaux : il demanda ce que c'était, et on lui répondit : Ce sont les nations [1]. Cette eau, environnée de cinq portiques, était donc l'emblème du peuple juif, régi par les cinq livres de Moïse ; mais ces livres montraient les infirmités des Israélites sans les guérir ; car la loi établissait la culpabilité des pécheurs, et ne la faisait pas disparaître : la lettre, sans la grâce, faisait donc des coupables ; et quand ils s'avouaient tels, la grâce les délivrait. Voici ce que l'Apôtre dit à ce sujet : « Si la loi qui a été donnée avait pu « communiquer la vie, il serait vrai de dire « que la justice viendrait de la loi ». Pourquoi la loi a-t-elle été donnée ? Paul continue en ces termes : « Mais l'Ecriture a tout renfermé sous le péché, afin que ce que Dieu « avait promis fût donné par la foi en Jésus « à ceux qui croiraient [2] ». Y a-t-il rien de plus évident ? Ces paroles ne nous ont-elles pas mis sous les yeux les cinq portiques et la multitude des malades qui s'y trouvaient couchés ? Les cinq portiques ne sont autres que la loi. Pourquoi ne guérissaient-ils pas les infirmes qu'ils renfermaient ? Parce que, « si la loi, qui a été donnée, avait pu communiquer la vie, il serait vrai de dire que la « justice viendrait de la loi ». Pourquoi contenaient-ils des hommes qu'ils ne guérissaient point ? Parce que « l'Ecriture a tout « renfermé sous le péché, afin que ce que « Dieu avait promis fût donné par la foi en « Jésus à ceux qui croiraient ».

3. Comment donc se faisait-il qu'après l'agitation de l'eau, ceux qu'on y plongeait y retrouvaient la santé, au lieu qu'ils restaient malades tout le temps qu'ils demeuraient sous les portiques ? Il est bon de le remarquer, l'eau semblait tout à coup s'agiter, et il était impossible de voir qui l'agitait. Sois-

[1] Apoc. XVII, 15. — [2] Galat. III, 21, 22.

en bien convaincu : un ange venait d'habitude la remuer, et son action n'était pas sans indiquer l'existence d'un grand mystère. Immédiatement après qu'il avait ainsi remué l'eau de la piscine, l'un des malades, celui qui le pouvait, y descendait, et il était seul à obtenir sa guérison : après lui, quiconque s'y plongeait le faisait sans résultat. Qu'est-ce que cela signifie ? Que le Christ est venu vers le peuple juif, et qu'en opérant des prodiges, en enseignant une doctrine précieuse, il a pu seul troubler les pécheurs, remuer l'eau par le fait de sa présence, et agiter les Juifs au point qu'ils le firent mourir. Mais quand il agissait ainsi, on ne le connaissait point ; car si les Israélites avaient connu le Roi de gloire, ils ne l'auraient jamais crucifié [1]. Descendre dans l'eau, après qu'elle a été agitée, c'est donc croire humblement à la passion du Sauveur. Un seul malade était guéri dans l'eau de la piscine : c'était l'emblème de l'unité de l'Eglise : quiconque y descendait ensuite, n'obtenait pas sa guérison, car, en dehors de l'unité, il est impossible d'obtenir la rémission de ses fautes.

4. Voyons donc ce que le Christ a voulu nous faire entendre par ce paralytique ; car le Sauveur, comme je l'ai dit en commençant, a respecté, lui aussi, ce que le nombre *un* a de mystérieux, et, de tous les malades rangés autour de la piscine, il n'a daigné guérir que celui-là. Dans l'âge de cet homme il a trouvé un nombre d'années qui indique une maladie : « Il était malade depuis trente-huit « ans ». Comment ce nombre d'années indiquait-il plutôt la maladie que la santé ? C'est ce que nous allons expliquer avec un soin plus particulier. Je désire que vous me prêtiez toute votre attention : le Seigneur nous aidera, moi, à vous parler convenablement, et vous, à me bien comprendre. Le nombre quarante nous est signalé comme un nombre sacré, parce qu'en un sens, il est parfait. Votre charité, je le suppose, n'en ignore pas ; et les divines Ecritures l'attestent en maints endroits. Vous le savez, le jeûne tire sa consécration de ce nombre de jours. En effet, Moïse a jeûné quarante jours [2] ; Elie a fait de même [3] ; et notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ a aussi jeûné le même espace de temps [4]. Moïse représentait la loi, Elie les Prophètes, et Jésus-Christ l'Evangile : c'est pourquoi ils apparurent tous les trois sur la montagne où le Sauveur se manifesta à ses disciples avec un visage et des vêtements tout radieux. Dans cette apparition, Jésus se trouvait entre Moïse et Elie [1], comme si l'Evangile tirait sa force du témoignage de la loi et des Prophètes [2]. Qu'il s'agisse donc de la loi, des Prophètes ou de l'Evangile, le nombre quarante nous est signalé comme consacré au jeûne. Considéré dans son sens large, et pris en général, le jeûne consiste à s'abstenir de tout péché et de toutes les iniquités du siècle ; oui, voilà le véritable jeûne : « C'est renoncer à l'im- « piété, aux désirs du siècle, et vivre dans le « siècle avec tempérance, avec justice et avec « piété ». Quelle est la récompense réservée à cette sorte de jeûne ? L'Apôtre nous le dit, car il ajoute ces paroles : « Attendant la féli- « cité que nous espérons, et l'avénement glo- « rieux du grand Dieu, de notre Sauveur, « Jésus-Christ [3] ». Dans le cours de cette vie, nous observons, en quelque sorte, l'abstinence du carême, lorsque nous nous conduisons bien et que nous nous abstenons du péché et des plaisirs défendus. Mais parce que cette abstinence ne manquera pas d'être récompensée, « nous attendons la félicité que « nous espérons, et l'avénement glorieux du « grand Dieu, de notre Sauveur, Jésus- « Christ ». Quand notre espérance aura fait place à la possession de la réalité, nous recevrons le denier qui doit constituer notre récompense. D'après l'Evangile, vous vous en souvenez, je crois, la même rémunération est accordée à tous ceux qui travaillent dans la vigne du père de famille : il est inutile de vous rappeler tout cela, comme si vous étiez des personnes ignorantes et grossières. Le denier donné aux ouvriers tire son nom du nombre dix, lequel, ajouté à quarante, forme celui de cinquante ; voilà pourquoi l'observation de la Quadragésime exige de nous, avant Pâques, de pénibles sacrifices ; mais après Pâques, il semble que nous devions recevoir notre récompense, car nous célébrons la Quinquagésime dans les transports de la joie. Au travail salutaire des bonnes œuvres, qui a trait au nombre quarante, viendra s'ajouter le denier du repos et du bonheur, qui parfera le nombre cinquante.

5. Tout cela, le Seigneur Jésus a voulu

[1] I Cor. II, 8. — [2] Exod. XXXIV, 28. — [3] III Rois, XIX, 8. — [4] Matth. IV, 2.

[1] Matth. XVII, 1-3. — [2] Rom. III, 21. — [3] Tit. II, 12, 13.

nous le faire entendre plus parfaitement encore, quand, après sa résurrection, il a consacré quarante jours à converser sur la terre avec ses disciples [1]. Le quarantième jour, il monta au ciel, et dix jours après il leur envoya, comme récompense, le Saint-Esprit [2]. Ceci a été préfiguré, et la réalité a été annoncée d'avance par certains emblèmes. La vue de ces emblèmes nous sert comme d'aliment, pour nous fortifier et nous aider à parvenir à la réalité même. Nous sommes, en effet, des ouvriers, et nous travaillons encore à la vigne ; le jour fini, l'ouvrage terminé, Dieu nous rémunérera de nos peines. Mais quel est l'ouvrier capable de persévérer dans le travail, jusqu'à l'heure du paiement ? Celui-là seul qui prend de la nourriture dans le cours de la journée ; car il est sûr que tu ne te bornes pas à donner à tes ouvriers leur salaire : ne leur donnes-tu pas aussi de quoi réparer leurs forces épuisées par le travail ? Oui, tu nourris ceux que tu dois rémunérer. Les emblèmes contenus dans les Ecritures sont donc l'aliment dont Dieu nous nourrit pendant le pénible cours de notre vie ; car s'il nous enlevait la joie de comprendre toutes ces mystérieuses figures de l'avenir, nous tomberions, au milieu de notre travail, sous le poids de la fatigue, et nul d'entre nous ne serait capable de voir arriver l'heure de la récompense.

6. Pourquoi donc le nombre quarante indique-t-il que le travail est arrivé à son terme ? Peut-être parce que la loi a été donnée en dix préceptes, et qu'elle devait être annoncée par tout l'univers ; car le monde se divise en quatre parties : l'Orient, l'Occident, le Midi et l'Aquilon. Aussi, dix multiplié par quatre, donne le nombre quarante. Peut-être est-ce encore parce que la loi se trouve parfaitement accomplie par l'Evangile, qui se compose de quatre livres ; il est dit, en effet, dans l'Evangile : « Je ne suis pas « venu abolir la loi, mais l'accomplir [3] ». Quel que soit le motif en question ; que ce soit celui-ci ou celui-là, ou tout autre, inconnu de nous, mais connu de plus savants, peu importe ; il est certain, néanmoins, que le nombre quarante indique en un sens que les bonnes œuvres sont arrivées à leur terme : par bonnes œuvres j'entends surtout un certain retranchement des désirs coupables du siècle, c'est-à-dire, le jeûne pris dans son acception la plus étendue. Ecoute l'Apôtre. Voici ce qu'il dit lui-même : « L'amour est « la plénitude de la loi [1] ». Comment nous vient la charité ? Par la grâce de Dieu, par l'Esprit-Saint. Nous ne pouvons la posséder de nous-mêmes, comme si nous la faisions ; c'est un don de Dieu, et un don inappréciable : « Car », dit Paul, « la charité de « Dieu a été répandue dans nos cœurs par « le Saint-Esprit qui nous a été donné [2] ». La charité accomplit donc la loi, et c'est en toute vérité qu'il a été dit : « La charité est la plé- « nitude de la loi ». Voyons comment Dieu nous recommande cette vertu. Rappelez-vous ma proposition : je veux vous parler des trente-huit ans du paralytique de l'Evangile ; je veux vous expliquer comment il se fait que le nombre trente-huit indique plutôt la maladie que la santé ; je l'ai dit : La charité accomplit la loi : et à l'entier accomplissement de la loi, en n'importe quelles œuvres, se rapporte le nombre quarante. Mais, relativement à la charité, nous avons reçu deux commandements. Je vous en prie, réfléchissez bien à ce que je vous dis, et gravez-le profondément dans votre mémoire : tenez du cas de mes paroles ; car, autrement, votre âme ressemblerait à un grand chemin où ne germe point le grain qui y tombe : « Les « oiseaux du ciel viendront », dit le Sauveur, « et ils le mangeront [3] ». Comprenez ceci, et renfermez-le soigneusement dans votre cœur. Par rapport à la charité, le Seigneur nous a donné deux commandements ; les voici : « Tu « aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton « cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, « et tu aimeras ton prochain comme toi- « même. Ces deux commandements renfer- « ment toute la loi et les Prophètes [4] ». La veuve de l'Evangile n'a-t-elle pas fait don à Dieu de deux misérables pièces d'argent qui composaient tout son avoir [5] ? Est-ce que l'hôtelier n'a pas reçu deux deniers pour veiller à la guérison du malheureux blessé que des voleurs avaient laissé à moitié mort sur le chemin [6] ? Jésus n'a-t-il point passé deux jours chez les Samaritains, pour les affermir dans la charité [7] ? Lorsqu'il s'agit de quelque bonne œuvre, le nombre deux a donc trait au double précepte de la charité : de là

[1] Act. I, 3. — [2] Id. II, 1-4. — [3] Matth. V, 17.

[1] Rom. XIII, 10. — [2] Id. V, 5. — [3] Marc, IV, 4. — [4] Matth. XXII, 37-40. — [5] Luc, XXI, 2-4. — [6] Id. X, 35. — [7] Jean, IV, 40.

il suit que le nombre quarante indique l'entier accomplissement de la loi, et que la loi n'est accomplie que par l'observation du double précepte de la charité : alors, pourquoi s'étonner si celui à qui le nombre deux manquait pour parvenir à quarante, gisait sous le poids de la maladie ?

7. Voyons donc par quelle mystérieuse action du Sauveur ce malade est revenu à la santé. Jésus, maître de la charité, rempli de charité, a paru sur la terre, donnant au « monde » comme il a été prédit de lui, « une « parole abrégée [1] », et il a montré que les deux préceptes de la charité renferment toute la loi et les Prophètes. En eux a donc consisté le mérite du jeûne de quarante jours observé par Moïse, et de celui d'Elie, consacrés, tous deux, par l'autorité et l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Sauveur se présente alors devant le paralytique, et lui rend la santé ; mais, auparavant, il lui dit : « Veux-« tu être guéri ? » Celui-ci lui répond qu'il n'a personne pour le descendre dans la piscine. En réalité, pour guérir, il lui fallait un homme, mais l'homme qui est en même temps Dieu : car « il n'y a qu'un Dieu, et un « médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-« Christ homme [2] ». L'homme indispensable s'approche de lui : pourquoi sa guérison serait-elle différée ? « Lève-toi », lui dit-il, « prends ton lit, et marche ». Voilà trois mots sortis de sa bouche : « Lève-toi, prends ton « lit, et marche ». « Lève-toi » ; par ce mot, il ne commande pas d'agir, il rend la santé. Une fois guéri, le paralytique reçoit deux commandements: « Prends ton lit, et marche ». Je vous le demande : pourquoi ne pas se contenter de dire : « Marche ? » Ou bien, n'aurait-il pas suffi de dire : « Lève-toi ? » Il est sûr, en effet, qu'après avoir repris l'usage de ses membres, il ne serait pas resté en place. Ne se serait-il pas levé pour s'en aller ? Voilà donc, pour moi, un nouveau sujet de surprise ; car j'entends le Sauveur faire deux commandements à cet homme qu'il a trouvé couché sur son lit, parce qu'il lui manquait deux pour atteindre quarante ; en lui imposant deux préceptes, Jésus suppléait au nombre qui lui faisait défaut.

8. Dans ces deux préceptes du Christ, comment pouvons-nous trouver trace des deux commandements de la charité ? « Prends ton « lit », dit-il, « et marche ». Quels sont, mes frères, ces deux commandements ? Veuillez y réfléchir avec moi. Ils doivent vous être parfaitement connus, et, par conséquent, vous ne devez pas vous borner à y penser quand nous vous en parlons ; jamais ils ne doivent s'effacer de votre mémoire. Rappelez-vous-le donc toujours : il faut aimer Dieu et le prochain. Il faut aimer « Dieu de tout son cœur, « de toute son âme et de tout son esprit, et « le prochain comme soi-même ». Voilà ce à quoi nous devons toujours penser ; ce qu'il nous faut sans cesse méditer, graver dans notre mémoire, mettre en pratique et accomplir. L'amour de Dieu a la priorité dans l'ordre des commandements : dans l'ordre de mise en pratique, cette priorité appartient à l'amour du prochain. Celui qui t'imposerait, en deux préceptes divers, l'obligation d'aimer l'un et l'autre, ne te désignerait pas d'abord le prochain, comme objet de ton affection, pour donner à Dieu le second rang : il te parlerait d'abord de Dieu, et, ensuite, du prochain ; mais comme tu ne vois pas encore Dieu, tu mérites de le voir en aimant ton prochain : l'affection que tu portes à ton frère purifie l'œil de ton âme, et le rend capable de contempler Dieu ; car Jean dit en termes formels : « Comment celui qui n'aime « pas son frère, qu'il voit, peut-il aimer Dieu « qu'il ne voit pas [1] ? » On te dit: Aime Dieu. Si tu me dis à ton tour : Montre-moi celui que je dois aimer, que répondrai-je, sinon ce que Jean lui-même nous enseigne : « Jamais « personne n'a vu Dieu [2] ? » Mais ne va pas t'imaginer qu'il te soit complétement impossible de voir Dieu. « Dieu », dit le même Apôtre, « Dieu est charité; celui qui demeure « dans la charité, demeure en Dieu [3] ». Aime donc ton prochain ; puis, examine attentivement pour quel motif tu lui donnes ton affection ; et en lui, tu verras Dieu, autant, du moins, que tu peux le voir. Commence donc par aimer le prochain. « Partage ton pain « avec celui qui a faim, et reçois, sous ton « toit, celui qui est sans abri. Lorsque tu vois « un homme nu, couvre-le, et ne méprise « point la chair dont tu es formé ». Quelle sera, pour toi, la conséquence de toutes ces bonnes œuvres ? « Alors, ta lumière brillera « comme l'aurore [4] ». Ta lumière, c'est ton

[1] Isa. x, 23 xxviii, 22 ; Rom. ix, 28. — [2] I Tim. ii, 5.

[1] I Jean, iv, 20. — [2] Jean, i, 18. — [3] I Jean, iv, 16. — [4] Isa. lviii, 7, 8.

Dieu. Il sera pour toi la lumière de l'aurore, parce qu'il succédera, pour toi, aux ténèbres de ce monde ; et comme il demeure éternellement, il ne se lève, ni ne se couche comme le soleil. Il se lèvera pour toi, lorsque tu reviendras à lui, comme il s'est couché toutes les fois que tu t'en es éloigné. Donc, par ces paroles : « Prends ton lit », Jésus a dit, ce me semble : Aime ton prochain.

9. Mais la chose ne me paraît pas encore bien clairement établie : à mon avis, il nous faut expliquer plus au long comment il est question de la charité fraternelle dans le fait de l'enlèvement d'un lit ; car peut-être sommes-nous offusqués de voir qu'un lit, dépourvu de sens et d'esprit, soit l'image du prochain. Que notre frère ne s'irrite point d'être représenté à nos yeux sous la figure d'un objet sans âme ni intelligence. En effet, notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ a lui-même reçu le nom de pierre angulaire, établie pour relier ensemble les deux murs de l'édifice [1]. On lui a aussi donné le nom de ce rocher du sein duquel s'échappe une source : « Et cette pierre était le Christ [2] ». Si le Christ a été appelé Pierre, y a-t-il rien d'étonnant à ce que le prochain soit appelé bois ? Il ne s'agit pas ici, néanmoins, d'un bois quelconque, pas plus qu'il ne s'agissait de n'importe quelle pierre ou de n'importe quel rocher. Car il était question du rocher qui fournit de l'eau pour désaltérer les Israélites, et de la pierre angulaire qui réunissait entre eux des murs bâtis en des sens différents. Tout bois n'est pas propre à figurer le prochain : un bois de lit en est seul capable. Je te le demande ; qu'y a-t-il à remarquer dans ce bois de lit? Rien, sinon qu'il servait à porter le paralytique pendant qu'il était malade, tandis qu'il était à son tour porté par ce même homme revenu en santé. Qu'a dit l'Apôtre? « Portez les fardeaux les uns des autres, et « ainsi vous accomplirez la loi de Jésus-« Christ [3] ». La loi de Jésus-Christ, c'est la charité, et nous ne pouvons accomplir le précepte de la charité, qu'à la condition de porter les fardeaux les uns des autres ; et il dit ailleurs : « Vous supportant avec charité les « uns les autres, travaillant soigneusement à « conserver l'unité d'un même esprit par le « lien de la paix [4] ». Lorsque tu étais malade, ton prochain te portait : tu es revenu à la santé, porte donc, à ton tour, ton prochain. « Portez les fardeaux les uns des autres, et « ainsi vous accomplirez la loi de Jésus-« Christ ». C'est ainsi, ô homme, que tu parferas ce qui te manquait. « Prends donc ton « lit » ; mais quand tu l'auras pris, ne reste pas en place, « marche ». En aimant ton prochain, en prenant soin de lui, tu fais du chemin. De quel côté diriges-tu tes pas ? Vers le Seigneur ton Dieu, vers celui que nous devons aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit. Il nous est encore impossible d'arriver jusqu'à lui, mais avec nous se trouve notre prochain. Porte donc ton frère, puisque tu voyages avec lui, et par là tu arriveras jusqu'à celui avec qui tu désires demeurer toujours. « Prends » donc « ton lit et marche ».

10. Voilà ce que fit le paralytique, et les Juifs en furent scandalisés. Ils voyaient, en effet, un homme qui portait son lit le jour du sabbat : néanmoins ils ne faisaient point au Sauveur un reproche de ce qu'il l'avait guéri ce jour-là ; car il aurait pu leur répondre : « Qui d'entre vous, voyant son âne ou son « bœuf tombé dans un puits, ne l'en retirerait « aussitôt, et ne le sauverait le jour même du « sabbat [1] ? » Ils ne reprochaient donc pas à Jésus d'avoir guéri cet homme le jour du sabbat; mais ils faisaient à celui-ci un crime d'avoir porté un lit à pareil jour. De ce qu'il fallait immédiatement guérir ce malheureux, s'ensuivait-il qu'on pût ou dût lui prescrire une œuvre servile ? « Il ne t'est point per-« mis », lui dirent-ils, « de faire ce que tu « fais, de porter ton lit ». A cette observation méchante il opposa l'autorité de celui qui avait opéré sa guérison. Il leur répondit : « Celui qui m'a guéri, m'a dit : Prends ton « lit, et marche ». Celui qui m'a rendu la santé n'avait-il pas le droit de m'intimer en même temps des ordres? Et ils lui demandèrent : « Quel est celui qui t'a dit : Prends ton lit, et « marche ? »

11. « Et celui qui avait été guéri ne savait « point qui lui avait donné cet ordre ». Car, après l'avoir guéri, et lui avoir commandé de prendre son lit et de marcher, « Jésus s'était « éloigné de lui et perdu dans la foule ». Voyez comment ceci s'accomplit aussi par rapport à nous. Nous portons notre prochain

[1] Ephés. II, 14-20. — [2] I Cor. X, 4. — [3] Galat. VI, 2. — [4] Ephés. IV, 2, 3.

[1] Luc, XIV, 5.

et nous marchons vers Dieu ; mais celui vers qui nous dirigeons nos pas, nous ne le voyons pas encore : c'est pourquoi le paralytique ne connaissait pas non plus, à ce moment-là, le Seigneur Jésus. Voici la mystérieuse chose que le Christ a voulu nous apprendre : nous croyons en lui, bien que nous ne le contemplions pas encore, et, pour nous empêcher de l'apercevoir, il se perd dans la foule. Or, il est difficile de découvrir le Christ au milieu de la foule ; il faut donc établir notre âme dans une sorte de solitude, et quand par notre intention nous serons ainsi devenus solitaires, nous verrons Dieu. Dans la foule se fait entendre un bruit confus : pour contempler le Seigneur, la tranquillité de la solitude est indispensable. « Prends ton lit » ; après avoir été porté par lui, porte ton prochain, « et marche », afin d'arriver jusqu'à Dieu. Ne cherche pas Jésus dans la foule, comme s'il était un de ceux qui la composent ; il n'est pas d'avec eux, car il les précède tous. Cet énorme poisson a été le premier à sortir de la mer pour monter au ciel, où il est assis et intercède en notre faveur ; comme autrefois le grand prêtre, il a pénétré seul derrière le voile, dans le Saint des saints, tandis que la foule reste au dehors. Pour toi, marche, puisque tu portes ton prochain : auparavant, il te portait ; marche, si tu as appris à le porter à ton tour. Enfin, pour le moment, tu ne connais pas encore Jésus, tu ne le vois pas encore. Que lisons-nous ensuite ? Parce que le paralytique ne se lasse point de porter son lit et de marcher, « Jésus le trouva plus tard « dans le temple ». Ce malade n'avait point vu Jésus dans la foule, il le vit dans le temple. Le Sauveur l'avait aperçu même du milieu de la multitude, et aussi dans le temple ; mais lui n'avait point vu le Christ dans la foule ; il ne le reconnut qu'au temple. Il parvint donc jusqu'au Seigneur ; il le vit dans le temple, dans un édifice consacré à son culte, dans le lieu saint. Et que lui dit alors Jésus ? « Voilà que tu es guéri ; ne « pèche plus désormais, de peur qu'il ne t'ar« rive quelque chose de pis ».

12. A peine le paralytique eut-il aperçu le Christ et reconnu l'auteur de sa guérison, qu'il s'empressa de le signaler à l'attention de tous. « Cet homme s'en alla, et annonça « aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri ». Il le leur annonçait, et les Juifs perdaient le sens ; il leur faisait hautement connaître celui qui l'avait guéri, et les Juifs s'entêtaient à ne point reconnaître leur Sauveur.

13. « C'est pourquoi les Juifs poursuivaient « Jésus, parce qu'il avait fait ces œuvres le « jour du sabbat ». Quelle réponse Jésus adressa-t-il alors aux Juifs ? La voici, écoutons-la. Je vous l'ai déjà dit : quand il s'agissait d'hommes guéris le jour du sabbat, le Christ avait pour habitude de dire à ses ennemis : A pareil jour, vous ne manquez jamais de porter secours à vos animaux domestiques, et de leur donner la nourriture nécessaire. Quant à l'enlèvement de son lit par le paralytique, quelle fut la réponse du Christ ? On ne pouvait le nier : une œuvre servile s'était faite au vu et au su des Juifs ; c'était, non pas la guérison corporelle d'un malade, mais l'action qu'on lui avait commandée : il est sûr que cette action n'était pas aussi urgente que la guérison. Que le Sauveur nous fasse donc clairement connaître la mystérieuse signification du sabbat ; qu'il nous dise que l'observation d'un jour par semaine avait été, pour un temps, imposée aux Juifs comme un symbole, et qu'il était venu pour nous montrer, dans sa personne, la réalité de ce symbole. « Mon Père agit toujours, et moi aussi ». Il occasionna au milieu d'eux un grand trouble par son avénement, il agita l'eau, mais, tout en la remuant, il demeurait caché ; néanmoins, l'agitation de l'eau devait guérir un grand malade, mais un malade unique, tandis que la mort du Sauveur devait guérir le monde entier.

14. Voyons donc ce que répondit la Vérité : « Mon Père agit toujours, et moi aussi ». Elle est donc fausse cette parole de l'Ecriture : « Dieu se reposa de toutes ses œuvres le sep« tième jour [1] ? » et le Seigneur Jésus lui-même s'inscrit donc en faux contre cette assertion de Moïse, quand il dit aux Juifs : « Si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi « en moi, car c'est de moi qu'il a écrit [2] ? » Voyez donc si, en nous affirmant que « Dieu « s'est reposé de toutes ses œuvres le septième « jour », Moïse n'a pas voulu nous faire connaître quelque chose de mystérieux. Dieu ne s'était point fatigué en donnant l'être à ses créatures, et, par conséquent, il ne ressentait pas, comme l'homme après son travail, le besoin de se reposer. Comment aurait pu se

[1] Gen. II, 2. — [2] Jean, V, 46.

lasser celui qui avait pu, d'un seul mot, créer toutes choses? Néanmoins, rien de plus vrai que ce passage : « Dieu se reposa de toutes « ses œuvres le septième jour » ; rien de plus vrai encore que ces paroles de Jésus : « Mon « Père agit toujours ». Mes frères, de quelles expressions me servir pour vous le démontrer? Ne suis-je pas un homme, et n'êtes-vous pas des hommes? Je suis faible, et ne m'adressé-je pas à des faibles? Je suis ignorant, et vous désirez apprendre de moi des choses mystérieuses! Si, par hasard, j'en saisis quelque peu le sens caché, il m'est impossible de le mettre à la portée des personnes semblables à moi, et de le leur faire comprendre : et quand même elles le saisiraient comme moi, quand même il ne serait pas absolument au-dessus de mes forces de leur en donner une explication précise, j'éprouverais toujours une difficulté extrême à le faire. Encore une fois, mes frères, quelles expressions employer, pour vous faire comprendre comment Dieu agit, même en se reposant, et comment il se repose, même au moment où il agit? Patience, je vous en conjure; attendez, pour le comprendre, que vous soyez plus avancés : car la révélation d'un pareil mystère ne peut se faire que dans le temple de Dieu, dans un lieu saint : portez donc le prochain et marchez : et vous mériterez de le contempler face à face, sans avoir besoin de la parole humaine pour vous en faire une idée.

15. Voici peut-être l'explication la plus plausible qu'il nous soit permis de vous donner. En disant que « Dieu se reposa le sep« tième jour », Moïse a voulu, dans un sens mystérieux bien digne de fixer notre attention, désigner d'avance notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, le même qui disait ces paroles : « Mon Père agit toujours, et moi aussi ». En effet, le Seigneur Jésus est Dieu : nul doute à cet égard ; car il est le Verbe, et, vous le savez, « au commencement était le Verbe » ; ce n'était pas un Verbe quelconque, mais « le « Verbe était Dieu, et toutes choses ont été « faites par lui [1] ». Moïse a peut-être voulu nous dire qu'il se reposerait de toutes ses œuvres le septième jour. Lisez l'Evangile, et vous verrez effectivement combien d'œuvres merveilleuses ont été accomplies par Jésus. Afin que fussent réalisés en lui tous les oracles des Prophètes, il a opéré notre salut sur l'arbre de la croix : il a été couronné d'épines et attaché à un gibet; il a dit : « J'ai soif », et, au moyen d'une éponge, on l'a abreuvé de vinaigre, et ainsi s'est vérifiée cette parole : « Ils ont étanché ma soif avec du vi« naigre [1] ». Mais la veille du sabbat, quand il eut opéré toutes ses œuvres, il inclina la tête et rendit l'esprit ; puis ayant été, le jour du sabbat, déposé dans un sépulcre, il se reposa de toutes ses œuvres [2]. Il semblait donc dire aux Juifs : Pourquoi attendre de moi que je n'agisse point le jour du sabbat? L'observation de ce jour-là vous a été prescrite pour me préfigurer. Vous contemplez les œuvres de Dieu. J'étais là quand elles se faisaient : c'est par moi que toutes choses ont été faites; je le sais : « Mon Père agit tou« jours ». Mon Père a fait la lumière, mais il a dit : que la lumière fût [3]; et, puisqu'il a parlé, il a agi par son Verbe : j'étais et je suis son Verbe. Dans l'œuvre de la création, le monde a été formé par moi : je le gouverne par mes œuvres actuelles. Mon Père a agi au moment où il créait l'univers; il agit encore aujourd'hui en le gouvernant : c'est donc par moi qu'il l'a créé au commencement, et qu'il le gouverne actuellement. Voilà ce que le Sauveur disait aux Juifs; mais à quels hommes parlait-il? A des aveugles, à des sourds, à des boiteux, à des malades qui ne reconnaissaient pas leur médecin, et qui, dans les transports d'une sorte de frénésie, voulaient s'en débarrasser en le faisant mourir.

16. Aussi, que dit ensuite l'Evangéliste? « C'est pourquoi les Juifs cherchaient plus « activement à le faire mourir, non-seulement « parce qu'il avait violé le sabbat, mais aussi « parce qu'il disait que Dieu était son propre « père ». Il ne le disait pas dans le premier sens venu ; mais comment le disait-il? « Se « faisant égal à Dieu ». Nous, nous disons tous à Dieu : « Notre Père, qui êtes aux cieux [4] ». Nous lisons que les Juifs eux-mêmes lui disaient : « Vous êtes notre Père [5] ». Ils s'irritaient donc, non pas de ce qu'il appelait Dieu son père, mais de ce qu'il l'appelait de ce nom d'une manière toute différente de celle dont le faisaient les autres hommes. Voilà que les Juifs comprennent ce que ne

[1] Jean, I, 1, 3.

[1] Ps. LXVIII, 22. — [2] Jean, XIX. — [3] Gen. I, 3. — [4] Matth. VI, 9. — [5] Isa. LXIII, 16 ; LXIV, 8.

comprennent pas les Ariens. Ceux-ci, en effet, disent le Fils inférieur au Père, et telle est la raison pour laquelle ces hérétiques ont été retranchés du sein de l'Eglise. Les aveugles eux-mêmes, les meurtriers du Christ ont donc compris toute la portée de ces paroles. Ils ne voyaient pas qu'il fût le Christ, le Fils de Dieu ; mais, de ses paroles ils concluaient qu'il était question d'un Fils de Dieu, égal à Dieu. Qui était-il en réalité ? Ils n'en savaient rien : seulement, ils le reconnaissaient comme un homme, qui « appelait Dieu son Père, se « faisant égal à Dieu ». N'était-il donc pas égal à Dieu ? Ce n'était pas lui qui se faisait égal à Dieu ; mais c'était Dieu qui l'avait engendré égal à lui-même. S'il se faisait lui-même égal à Dieu, il se rendrait usurpateur, et se précipiterait dans l'abîme. En effet, celui qui a prétendu se faire égal à Dieu, tandis qu'il ne l'était pas, tomba dans l'enfer [1] ; et d'ange qu'il était, il se transforma en démon ; et l'orgueil, qui l'avait fait déchoir de son rang, il s'efforca de l'inspirer à l'homme ; car cet ange dégradé, jaloux de voir nos premiers parents dans l'état de grâce, ne craignit pas de leur dire : « Goûtez de ce fruit, et vous serez « comme des dieux [2] ; c'est-à-dire, devenez des usurpateurs : prenez ce que Dieu ne vous a pas donné en vous créant ; car je l'ai pris moi-même, et je suis tombé. Les termes dont il se servait, étaient plus voilés, mais c'était là le sens de ses conseils. Pour le Christ, il ne s'était pas fait l'égal de Dieu, car il était né tel : il était né de la substance du Père. Voici donc en quels termes l'Apôtre nous parle de Dieu : « Lui qui, ayant la nature de Dieu, n'a « point cru que ce fût pour lui une usurpation « de s'égaler à Dieu ». Qu'est-ce à dire : « Il « n'a pas cru que ce fût une usurpation ? » Il n'a pas usurpé l'égalité avec Dieu : il la possédait, puisqu'il était né avec elle. Et nous, comment pouvions-nous devenir semblables à cet égal de Dieu ? « Il s'est anéanti lui-même « en prenant la forme d'esclave [1] ». Si donc il s'est anéanti, c'est, non pas en perdant ce qu'il était, mais en prenant ce qu'il n'était pas. Faisant peu de cas de cette forme d'esclave, les Juifs ne pouvaient comprendre que le Seigneur Christ fut égal à son Père ; et, pourtant, ils étaient intimement persuadés qu'il se disait tel : c'est pourquoi ils le persécutaient : et, néanmoins, il les supportait encore, et cherchait à les guérir, malgré leurs mauvaises dispositions à son égard.

[1] Isa. XIV, 14, 15. — [2] Gen. III, 5.

[1] Philip. II, 6, 7.

DIX-HUITIÈME TRAITÉ.

SUR CE PASSAGE DE L'ÉVANGILE : « EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DIS : LE FILS NE PEUT « RIEN FAIRE PAR LUI-MÊME, QU'IL NE LE VOIE FAIRE AU PÈRE : QUELQUE CHOSE QUE CELUI-CI « FASSE, LE FILS AUSSI LE FAIT COMME LUI ». (Chap. V, 19.)

LE VERBE ÉGAL AU PÈRE.

Les Juifs s'irritaient de ce que le Christ s'égalait à Dieu, car ils ne voyaient en lui qu'un homme, et n'y apercevaient point le Verbe. Alors Jésus ajouta : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même que ce qu'il voit faire à son Père ». Les Ariens concluent de ces paroles que le Fils est inférieur au Père ; mais ils sont forcés d'avouer que le Verbe est Dieu, qu'il est en Dieu, que tout a été fait par lui, et que, par conséquent, les œuvres du Père ne sont pas distinctes de celles du Fils Mais comment le Fils voit-il ce que fait le Père ? Mystère inexplicable ! Servons-nous, toutefois, d'une comparaison tirée de la nature de notre âme. Il n'en est pas d'elle comme du corps : celui-ci peut exister sans voir ni entendre ; pour celle-là, voir et entendre par elle-même, c'est l'essence même de son être ; ainsi en est-il du Verbe.

1. De préférence aux autres évangélistes, ses condisciples et collègues, Jean avait reçu du Sauveur un privilége extraordinaire et à lui personnel. Il s'était en effet reposé sur la poitrine de Jésus pendant la dernière cène [1],

[1] Jean, XIII, 25.

et c'était le signe qu'il puiserait dans son divin cœur, la connaissance de mystères plus profonds. Ce privilége consistait à dire du Fils de Dieu des choses capables d'éveiller l'attention des âmes enfantines, mais incapables de leur fournir un aliment qu'elles ne pouvaient encore supporter : des choses propres à occuper et à nourrir des esprits plus développés et arrivés, en quelque sorte, à l'âge viril. Vous avez entendu la lecture des paroles de cet Apôtre, et vous vous souvenez de quelle source elles émanaient. Hier, en effet, on vous a lu ceci : « C'est pourquoi les « Juifs cherchaient à faire mourir Jésus, non-« seulement parce qu'il avait violé le sabbat, « mais aussi parce qu'il disait que Dieu était « son Père, se faisant égal à Dieu [1] ». Ce qui déplaisait aux Juifs plaisait à son Père, et plaît aussi, sans aucun doute, à tous ceux qui honorent le Fils, comme ils honorent le Père ; car si pareille chose leur déplaisait, ils déplairaient à leur tour. A te déplaire, Dieu ne deviendrait pas plus grand ; mais s'il te déplaisait, tu en deviendrais plus petit. Le Sauveur répond à leur accusation, qui trouvait sa raison d'être, soit dans leur ignorance, soit dans leur méchanceté. Ses paroles ne sont point tout à fait à leur portée, mais elles sont de nature à les jeter dans l'agitation et le trouble, et peut-être à les faire profiter de leur trouble même pour chercher celui qui pouvait les guérir. Elles étaient aussi, dans son intention, destinées à être consignées dans des livres, qui devaient ensuite contribuer à nous instruire. Voyons donc ce qui se passa dans le cœur des Juifs, au moment où ils entendirent ces paroles. Quel effet produisent-elles aujourd'hui en nous ? C'est à nous d'y réfléchir davantage encore. D'où sont venues les hérésies, et certaines erreurs désastreuses, qui angarient les âmes et les précipitent dans l'abîme ? Evidemment, de ce que des Ecritures saintes ont été mal comprises, et de ce qu'on a soutenu avec une audacieuse témérité le sens pervers qu'on y attachait. Aussi, mes très-chers, devons-nous entendre, avec une scrupuleuse circonspection, les passages que la faiblesse de notre intelligence ne nous permet point de saisir ; que les sentiments de la piété et, comme il est écrit, la crainte de Dieu, nous portent à suivre cette règle salutaire : ce que nous pouvons en comprendre d'accord avec la foi dont nous faisons profession, regardons-le comme un aliment parfaitement sain, et prenons-le avec joie. Si, au contraire, nous appliquons la règle infaillible de la foi, et que ces passages nous offrent encore d'impénétrables obscurités, alors écartons tous les doutes ; ne cherchons pas à les comprendre pour le moment. En d'autres termes, si nous n'y voyons rien, regardons-les néanmoins comme incontestablement bons, comme l'expression même de la vérité. Mes frères, pour moi qui ai entrepris de vous parler, vous devez bien considérer qui je suis, et, aussi, la tâche que je me suis imposée : je ne suis qu'un homme, et je veux vous entretenir des choses divines ; je suis charnel, et je veux développer devant vous un sujet tout spirituel ; je mourrai, et j'ai pris pour thème de mon discours l'éternité même. Puissé-je, mes très-chers, me tenir à l'abri de toute vaine présomption, afin de vous enseigner une saine doctrine dans la maison de Dieu, c'est-à-dire, dans son Eglise, qui est la colonne et le fondement de la vérité [1]. Je prendrai pour mon guide la règle de conduite que je vous ai tracée à vous-mêmes : là où le sens de l'Ecriture sera à ma portée, je m'en nourrirai avec vous ; et je frapperai avec vous, quand la porte m'en sera fermée.

2. Les Juifs s'émurent donc et s'indignèrent ; ils l'eussent fait à juste titre, si Jésus eût été un pur homme, et se fût, comme tel, vanté d'être égal à Dieu ; mais leur colère tombait à faux, parce que sous son enveloppe humaine ils auraient dû apercevoir sa divinité. Ils voyaient l'homme, et méconnaissaient le Dieu : ils avaient sous les yeux la maison, mais ils n'apercevaient point celui qui l'habitait. Le corps du Christ était un temple à l'intérieur duquel résidait la divinité. Ce que Jésus déclarait égal à son Père, ce n'était pas son humanité : ce qu'il comparait au Très-Haut, c'était, non pas la forme d'esclave dont il s'est revêtu à cause de nous, mais ce qu'il était au moment où il nous a créés. Car qui est le Christ ? Je parle à des catholiques : vous le savez donc, puisque vous suivez les enseignements de la vraie foi : le Christ n'est ni le Verbe seul, ni l'Homme seul ; il est le Verbe fait chair pour habiter parmi nous. Je vous rappelle ce que vous savez relativement au Verbe : « Au commencement était le

[1] Jean, V, 18.

[1] I Tim. III, 15.

« Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu ». Voilà la preuve de son égalité avec son Père. Mais « le Verbe s'est fait chair, « et il a habité parmi nous [1] ». Comme homme, il est inférieur à son Père. Ainsi, le Père est en même temps égal au Christ, et plus grand que lui : il lui est égal, en tant que celui-ci est le Verbe : il est plus grand que lui, en tant que celui-ci est homme : il est égal à celui par qui il nous a faits ; mais il est plus grand que celui qui a été fait pour nous. Voilà ce que nous enseigne la vraie foi catholique : voilà la règle de croyance que vous devez particulièrement connaître : et si vous la connaissez, puissiez-vous vous y tenir toujours, ne jamais vous en écarter, ne jamais vous la laisser enlever par n'importe quel raisonnement ! Conformons à cette règle tout ce que nous comprenons ; et, s'il est des choses que nous ne puissions saisir, remettons à un autre temps, pour les y rapporter : attendons que l'intelligence nous en soit donnée. Nous savons donc que le Fils de Dieu est égal à son Père, puisqu'au commencement le Verbe était Dieu. Pourquoi donc « les Juifs « voulaient-ils le faire mourir ? Non-seule- « ment parce qu'il violait le sabbat, mais « aussi parce qu'il disait que Dieu était son « Père, se faisant égal à Dieu ». En lui, ils voyaient l'homme, sans y voir le Verbe. Que le Verbe se serve donc de son humanité pour leur parler et les convaincre d'erreur. Que celui qui habite l'intérieur de la maison emploie cette maison même pour se faire entendre ; alors ceux qui en seront capables apprendront quel en est le maître.

3. Que leur dit-il donc ? « C'est pourquoi « Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, « je vous le dis : le Fils ne peut rien faire par « lui-même qu'il ne le voie faire au Père ». A cela que répliquèrent les Juifs ? L'Ecriture n'en fait pas mention : peut-être gardèrent-ils le silence. Néanmoins, certains personnages, qui se disent chrétiens, ne se taisent pas, et, de ces paroles du Sauveur, ils s'imaginent pouvoir tirer des arguments contre nous. Ni pour eux, ni pour nous, nous ne pouvons laisser de tels arguments sans réponse. A entendre les hérétiques Ariens, le Fils, qui s'est fait homme, est inférieur au Père, non point par le fait même de son Incarnation, mais même dès avant son Incarnation, et il n'est nullement de la même substance que le Père : les paroles précitées leur fournissent un prétexte d'attaque, et ils nous répondent : Vous le voyez : à peine le Seigneur Jésus eut-il remarqué l'émotion qu'il avait suscitée parmi les Juifs en se déclarant égal au Père, qu'il se hâta d'ajouter les paroles en question pour leur démontrer qu'il n'avait jamais eu pareille intention. Les Juifs s'indignaient contre le Christ, parce qu'il se disait égal à Dieu ; pour calmer leur émotion, et leur prouver que le Fils n'est pas égal au Père, c'est-à-dire à Dieu, Jésus leur adressa en quelque sorte ces paroles : Pourquoi vous irriter ? Pourquoi vous indigner contre moi ? Je ne suis pas son égal, puisque « le Fils ne peut rien faire de lui-même, qu'il « ne le voie faire au Père ». En effet, ajoutent-ils, celui qui « ne peut rien faire de lui-même « qu'il ne le voie faire au Père », est évidemment inférieur à lui, et n'est pas son égal.

4. Ainsi, la règle suivie par ces hérétiques est tordue et pliée ; néanmoins qu'ils nous écoutent : nous ne les réprimandons pas encore, nous semblons être encore à la recherche de la vérité ; qu'ils nous expliquent toute leur pensée. Qui que tu sois, (car supposons que l'un de ces Ariens se trouve là, devant nous), tu reconnais avec nous, j'imagine, qu'au commencement était le Verbe. — Oui, me dit-il. — Et que « le Verbe était en « Dieu ». — Oui, encore. — Continue donc, et reconnais plus formellement encore que « le Verbe était Dieu ». — Je le reconnais, mais l'un était plus grand, et l'autre moindre. — Cela sent je ne sais quoi de païen, et pourtant je croyais parler avec un chrétien. S'il y a un Dieu plus grand, il y a évidemment aussi un Dieu moindre : nous adorons donc, non pas un seul Dieu, mais deux dieux. — Pourquoi cela, me répond l'Arien ? N'avoues-tu pas toi-même qu'il y a deux Dieux égaux l'un à l'autre ? — Je ne dis pas cela : car je me fais de cette égalité entre le Père et le Fils une idée telle que je les regarde comme unis ensemble par les liens d'une indivisible charité ; et puisqu'à mes yeux règne entre eux une indivisible charité, je reconnais donc qu'en eux se trouve une parfaite unité. En effet, s'il est vrai de le dire, comme les actes des Apôtres l'affirment en ces termes, au sujet des fidèles qui croyaient en Jésus, et s'aimaient les uns les autres : « Ils n'avaient

[1] Jean, I, 1-14.

« tous, pour Dieu, qu'un cœur et qu'une « âme [1] » ; si la charité, envoyée du ciel aux hommes, fait d'un grand nombre de cœurs un seul cœur, et de plusieurs âmes une seule âme ; si, lorsque nous avons les mêmes pensées, et que nous nous aimons, mon âme et la tienne ne font plus qu'une seule âme : qu'à bien plus forte raison, à la source même de l'amour, le Père Dieu et le Fils Dieu font un seul Dieu !

5. Mais remarque bien les paroles qui ont jeté le trouble dans ton cœur : revoyons ensemble ce que nous avons cherché à découvrir au sujet du Verbe. Nous le reconnaissons déjà : « Le Verbe était Dieu » ; je dis plus : car, après ces mots : « Il était au commencement en Dieu », l'Evangéliste ajoute aussitôt : « Toutes choses ont été faites par lui ». Maintenant, je te presse de questions, je te remue, je te secoue et t'interpelle contre ta propre personne : tout ce que je te demande, c'est de ne pas oublier « que le Verbe était « Dieu » et que « toutes choses ont été faites « par lui ». Ecoute maintenant les paroles qui t'ont jeté dans le trouble et porté à dire que le Fils est inférieur au Père ; voici ces paroles, elles sont celles de Jésus lui-même : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, que « ce qu'il voit faire au Père ». — C'est bien cela, dit l'Arien. — Explique-moi donc un peu ce passage : autant que je puis me l'imaginer, voici comme tu le comprends : Le Père fait certaines choses, et le Fils examine la manière dont il les fait, afin de pouvoir faire lui-même ce qu'il aura vu faire au Père. A t'entendre, ce sont deux ouvriers bien distincts l'un de l'autre: le Père et le Fils sont ainsi comme un patron et un apprenti : on dirait un père apprenant à son fils l'exercice de son art. Tu le vois, je m'abaisse au niveau de ton intelligence charnelle ; pour un moment, mes pensées se conforment aux tiennes. Examinons donc si cette manière de comprendre les choses peut s'accorder avec ce que nous avons mutuellement dit du Verbe, avec ce que nous en pensons l'un et l'autre, à savoir que « le Verbe était Dieu » et que « par lui toutes choses ont été faites ». Suppose donc que le Père est un artisan occupé à faire certains ouvrages ; et que le Fils est un apprenti, puisqu' « il ne peut rien faire « de lui-même que ce qu'il voit faire à son « Père » ; il jette, en quelque sorte, ses yeux sur les mains de son Père, afin de prendre modèle sur lui et de l'imiter parfaitement dans l'accomplissement de ses propres œuvres. Mais toutes ces œuvres qu'il fait lui-même et sur lesquelles il veut que son Fils porte ses regards pour en faire à son tour de pareilles, par qui le Père les fait-il ? Il te faut maintenant en revenir à ta première idée, à celle que tu as étudiée et adoptée avec moi, c'est-à-dire, qu' « au commencement était le « Verbe », que « le Verbe était en Dieu », que « le Verbe était Dieu », et que « par lui toutes choses ont été faites ». Tu es convenu avec moi que toutes choses ont été faites par le Verbe ; puis, te laissant entraîner par un sens tout charnel et un mouvement irréfléchi, tu te figures à nouveau, d'une part, un Dieu qui agit, de l'autre un Verbe qui étudie ses opérations, afin d'agir ensuite lui-même de la manière dont ce Dieu l'aura fait. Qu'est-ce que Dieu fait sans l'intermédiaire de son Verbe ? S'il fait quelque chose sans le Verbe, toutes choses n'ont donc pas été faites par lui, et tu as cessé d'avouer ce que tu avouais ; mais si toutes choses ont été faites par le Verbe, corrige donc ce qu'il y a de défectueux dans ton sentiment. Le Père a fait des œuvres, et il ne les a faites que par son Verbe ; comment, alors, le Verbe peut-il porter ses regards sur le Père opérant sans le Verbe, afin d'accomplir ensuite lui-même des œuvres semblables ? Tout ce que le Père a fait, il l'a fait par le Verbe ; ou bien nous devons considérer comme faux ce passage : « Par lui « toutes choses ont été faites ». Mais il est vrai que « toutes choses ont été faites par lui ». Ces paroles ne te semblaient peut-être pas assez formelles. En voici d'autres : « Et, sans « lui, rien n'a été fait ».

6. Arrière donc les subtilités charnelles : cherchons ensemble à découvrir le sens de ces paroles : « Le Fils ne peut rien faire de « lui-même que ce qu'il voit faire à son « Père ». Cherchons-le, et puissions-nous être dignes de le découvrir. Je ne saurais vous le cacher, c'est une mystérieuse chose, une chose singulièrement ardue, de comprendre que le Père agit par le Fils, que les œuvres du Père ne sont pas distinctes de celles du Fils, mais que chacune des œuvres du Père se fait par l'intermédiaire du Fils, de manière à ce que le Père ne fasse rien sans le

[1] Act. IV, 32.

Fils, ou le Fils sans le Père ; en effet : « Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui « rien n'a été fait ». Ceci étant solidement établi sur le fondement de la foi, en quel sens devons-nous entendre ce passage : Le Fils ne « peut rien faire de lui-même que ce qu'il « voit faire au Père ? » Tu voudrais, j'imagine, savoir comment le Fils opère : cherche d'abord à savoir comment il voit le Père. Que dit-il ? Le voici : « Le Fils ne peut rien « faire de lui-même que ce qu'il voit faire à « son Père ». Remarque bien ces paroles : « Que ce qu'il voit faire à son Père ». D'abord il voit ; puis, il agit : il regarde pour agir. Comment voudrais-tu savoir la manière dont il opère, quand tu ne sais pas encore de quelle façon il regarde son Père ? Pourquoi courir après le conséquent, et laisser de côté l'antécédent ? A l'entendre, il regarde et il fait ; mais il ne dit pas : Je fais, et puis, je regarde ; car « il ne peut rien faire de lui« même que ce qu'il voit faire à son Père ». Veux-tu que je t'explique comment il agit ? Explique-moi d'abord comment il voit. Si tu es incapable de m'expliquer l'un, serai-je à même de t'expliquer l'autre ? Si tu ne peux te faire une idée de l'un, je ne puis davantage me faire une idée de l'autre. Cherchons donc tous deux; frappons : par là, nous nous rendrons dignes de recevoir ce que nous désirons. Tu ne sais rien, et comme si tu avais le droit de me croire plus ignorant que toi, tu m'attaques ? Nous sommes aussi incapables l'un que l'autre de comprendre, moi, la manière dont le Fils agit, et toi, la manière dont il voit agir son Père; interrogeons donc notre mutuel maître, et ne nous disputons pas comme les enfants des écoles. Nous avons déjà appris ensemble que « par lui toutes choses ont été faites » ; c'est donc déjà chose certaine pour nous : le Père ne fait pas des œuvres à lui personnelles, que le Fils regarde faire pour en accomplir à son tour de semblables : il fait exactement les mêmes que son Fils, et par son intermédiaire; car toutes choses ont été faites par le Verbe. Maintenant, comment Dieu agit-il ? Qu'est-ce qui le sait ? Comment a-t-il créé, je ne dis pas, le monde, mais ton œil, cet œil charnel qui te dirige, et avec lequel tu compares les choses visibles aux choses invisibles ; car les idées que tu conçois de Dieu sont de la nature de celles que t'inspirent les yeux de ton corps : néanmoins, si nous pouvions voir Dieu de nos yeux corporels, le Christ n'aurait pas dit : « Bienheureux ceux qui ont le « cœur pur, parce qu'ils verront Dieu [1] ». Tu as donc dans ton corps des yeux pour apercevoir un artisan, mais tu n'as pas encore les yeux du cœur pour contempler Dieu : voilà pourquoi tu voudrais attribuer à Dieu lui-même les opérations que tu attribues d'ordinaire à un simple ouvrier. Laisse à terre les choses terrestres, et élève ton cœur jusqu'au ciel.

7. Eh quoi, mes très-chers ? nous vous avons demandé comment le Verbe voit le Père, comment le Père est vu par le Verbe, et, pour le Verbe, qu'est-ce que voir, et nous essaierions de vous l'expliquer ? Je ne suis ni assez audacieux, ni assez téméraire pour promettre une telle explication de votre part ou de la mienne. Sans doute je ne puis que supposer votre impuissance, mais je suis sûr de la mienne. Si vous le trouvez bon, au lieu de nous arrêter plus longtemps sur ce passage, nous parcourrons toutes les parties de notre leçon, et nous verrons les paroles du Sauveur troubler les cœurs charnels, mais les troubler de manière à leur faire abandonner les fausses idées qu'ils nourrissent. Agissons comme si nous ôtions à des enfants je ne sais quel amusement dangereux qui les expose à se faire du mal, afin de pouvoir leur mettre plus tard entre les mains des objets plus utiles, et inspirer par là des goûts plus sérieux à des êtres jusqu'alors tout terrestres. Lève-toi donc, cherche, désire, soupire ardemment, frappe à cette porte encore fermée. Si nous ne désirons pas encore, si nous ne souhaitons pas, si nous en sommes encore à commencer de soupirer, il est sûr que nous jetterons des pierres précieuses sous les pieds des premiers venus, et si nous en trouvons nous-mêmes, dans quelles dispositions serions-nous pour en tirer profit ? Puissé-je, mes très-chers, exciter les désirs de votre âme. Telles mœurs, telle intelligence des choses ; chaque nature différente même a un genre de vie différent. Autre est la vie terrestre, autre la vie céleste : les animaux, les hommes, les anges ne vivent point de même façon. L'existence des bêtes se consume dans le désir et la jouissance des plaisirs matériels : elles ne recherchent que cela ; elles s'y portent d'instinct, et s'y précipitent naturellement. Vivre, c'est,

[1] Matth. v, 8.

pour les anges, posséder les biens éternels ; la vie des hommes tient de celle des anges et de celle des bêtes. Si l'homme vit selon ses appétits charnels, il descend au niveau des brutes ; si nous vivons selon l'esprit, nous entrons en société avec les esprits bienheureux. Supposons que tu vives de la vie angélique ; il te reste à savoir si elle se trouve en toi à l'état de vie enfantine, ou si elle y est parvenue à son entier développement. Si tu n'es encore qu'un enfant, les anges te disent : Grandis, le pain est notre aliment ; pour toi, nourris-toi de lait, du lait de la foi; et ainsi tu mériteras de te nourrir de la claire vue. Mais quand on ne soupire qu'après de sales voluptés, quand on occupe encore son esprit des moyens de frauder, que toujours on profère le mensonge et qu'au mensonge on joint le parjure, avec un cœur si corrompu a-t-on bien le droit de me dire : Explique-moi comment voit le Verbe? Fussé-je capable d'élucider cette question, parce que je la saisirais parfaitement moi-même, aurait-on le droit de me l'adresser ? Mais, je l'avoue, si je suis étranger à la manière de vivre de pareils interrogateurs, je suis loin aussi de comprendre le mystère dont il s'agit. Que peut-il en être, par conséquent, de celui qui n'éprouve encore aucun désir des choses célestes, et que toutes ses pensées appesantissent et font ramper sur la terre ? Entre l'homme qui déteste une chose, et l'homme qui la désire, se trouve une énorme distance; de même en est-il entre celui qui la désire et celui qui en jouit. Vis-tu à la manière des bêtes ? tu détestes ; pour les anges, ils jouissent : mais toi, si tu ne mènes pas une vie animale et charnelle, tu n'en es déjà plus à détester : tu désires quelque chose, sans le posséder encore ; mais, par tes désirs, tu as commencé à vivre de la vie des anges : puisse-t-elle croître et se perfectionner en toi ; c'est ainsi que tu saisiras la difficulté proposée, et celui qui t'aidera à le faire, ce sera non pas moi, mais le Dieu qui nous a créés tous les deux.

8. Remarque-le bien : le Sauveur ne nous a pas, à cet égard, entièrement abandonnés à notre propre sens. Par ces paroles, en effet : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même que « ce qu'il voit faire à son Pere », Jésus n'a pas voulu nous faire comprendre que le Père fait des œuvres destinées à être vues par le Fils, et à devenir le modèle d'autres œuvres toutes différentes qu'il accomplirait ensuite lui-même ; mais il a voulu nous dire que le Père et le Fils font les mêmes œuvres. En voici la preuve, car il ajoute aussitôt : « Quelque « chose que celui-ci fasse, le Fils aussi le fait « comme lui ». Le Fils n'attend pas que le Père ait fini d'agir pour faire des œuvres pareilles, mais « quelque chose que celui-ci « fasse, le Fils aussi le fait comme lui ». Puisque le Fils fait ce que fait le Père, le Père agit par le Fils, et puisque le Père fait par le Fils ce qu'il fait, les œuvres du Père et celles du Fils ne sont donc point distinctes les unes des autres : ces œuvres sont exactement et matériellement les mêmes. Mais comment le Fils fait-il les mêmes œuvres que le Père ? « Il les « fait comme lui ». Impossible de supposer qu'il les fasse différemment; car, dit-il, « il les « fait aussi comme lui ». Comment pourrait-il les faire, sans les faire comme lui ? Prenez un exemple : la comparaison ne vous sera pas difficile à saisir. Lorsque nous écrivons des lettres, elles se forment d'abord dans notre esprit, pour être ensuite tracées par notre main. Pourquoi avez-vous fait entendre un cri unanime? Evidemment, c'est parce que vous m'avez compris. Ce que j'ai dit ne peut soulever le moindre doute : c'est chose parfaitement claire pour chacun de nous. Les lettres se forment donc d'abord dans notre esprit, puis notre corps les trace à son tour : l'esprit commande, la main obéit, et tous deux concourent également à faire les mêmes lettres. L'esprit forme-t-il celles-ci, tandis que la main exécute celles-là ? Non. La main trace des lettres, qui sont identiquement les mêmes que les lettres formées par l'esprit, mais, pour cela, elle n'agit pas de la même manière; l'esprit se borne à les former dans son entendement, et la main les exécute de manière à les rendre visibles. Voilà comme des choses semblables se font d'une manière différente : c'est pourquoi le Sauveur ne s'est point contenté de dire : « Tout ce que fait le Père, le « Fils aussi le fait » ; il a donc ajouté : « Comme lui ». Peut-être aurais-tu supposé que le Fils accomplit des œuvres pareilles à celles du Père, de la même manière que la main exécute les choses qu'exécute l'esprit, c'est-à-dire d'une façon toute différente ? Mais Jésus ajoute : « Le Fils aussi les fait « comme lui ». Puisque le Fils fait les mêmes

œuvres que le Père, et les fait comme lui, ranime-toi ; que le juif s'arrête, que le chrétien ait la foi, que l'hérétique se regarde comme condamné : le Fils est égal au Père.

9. « Car le Père aime le Fils et lui montre « tout ce qu'il fait lui-même [1] ». Remarque bien cette parole : « Il montre ». A qui « mon- « tre-t-il ? » Evidemment, à quelqu'un qui le voit. Nous voici donc revenus en face de cette difficulté qu'il nous est impossible de résoudre: comment le Verbe voit-il? L'homme a été créé par le Verbe ; mais il a, dans son corps, des yeux, des oreilles, des mains, en un mot, différents membres. Les yeux lui servent à voir, les oreilles à entendre, les mains à travailler, les différents membres à remplir l'office qui leur est naturellement dévolu. Un membre ne peut se charger des fonctions de l'autre; mais pour que toutes les parties du corps se confondent dans une mutuelle union, l'œil voit pour son propre compte, et pour celui de l'oreille, et l'oreille perçoit les sons pour elle-même et pour l'organe de la vue. Toutes choses ayant été faites par le Verbe, devons-nous en conclure qu'il en est de lui comme de ses créatures? Voici ce que dit l'Ecriture elle-même dans un endroit des Psaumes : « Comprenez, vous qui « êtes insensés au milieu du peuple; hommes « stupides, quand aurez-vous l'intelligence ? « Celui qui forma votre oreille ne vous en- « tendra pas? et celui qui fit vos yeux ne « vous verra point [2] ? » Dès lors que le Verbe a créé toutes choses, il a formé l'œil et fait l'oreille; nous ne pouvons, par conséquent, dire : Le Verbe n'entend pas, il ne voit rien ; car le Psalmiste nous condamnerait par ces paroles : « Hommes stupides, quand aurez- « vous l'intelligence ? » De là il suit que si le Verbe voit et entend, le Fils voit aussi et entend de même façon. Mais, pourtant, sommes-nous autorisés à chercher en lui la place des yeux et des oreilles, comme ils se trouvent dans le corps humain en des endroits différents? Y a-t-il, dans son être, une partie qui voie, et une autre partie qui entende ? Son oreille est-elle incapable de faire ce que fait son œil, et son œil ne peut-il jouer le rôle de son oreille? Est-il tout entier dans l'organe de la vue ou l'organe de l'ouïe? Peut-être. Mais ce n'est pas assez dire, j'ajoute : Certainement, oui ; avec cette réserve, toutefois, qu'en lui, voir et entendre sont bien différents de ce qu'ils sont en nous. La vue et l'ouïe se trouvent ensemble dans le Verbe, mais sans que la première soit autre que la seconde : chez lui, la vue n'est pas différente de l'ouïe, et l'ouïe n'est pas autre que la vue.

10. Pour nous, en qui l'ouïe et la vue sont choses absolument différentes, pouvons-nous comprendre un pareil mystère? Oui, peut-être, si nous nous replions sur nous-mêmes, à condition, toutefois, de ne pas être des prévaricateurs, car à de pareilles gens il a été dit : « Hommes de péché, rentrez dans votre « cœur [1] »; rentrez en vous-mêmes : pourquoi vous en éloigner, et, par là, vous exposer à périr? Pourquoi courir en des chemins solitaires? Vous ne suivez pas la véritable voie; aussi vous égarez-vous; revenez. Où? Au Seigneur. Mais c'est trop tôt : commence par rentrer en toi-même : hors de toi, loin de ton cœur, tu t'égares; tu ne te connais pas même, et tu voudrais connaître ton Créateur? Reviens, rentre dans ton cœur, arrache-toi à ton corps. Ton corps est comme ta demeure; il est pour ton cœur la source d'une foule de sensations, mais ils sont bien différents l'un de l'autre: laisse donc là ton corps pour rentrer dans ton cœur. Dans ton corps, l'œil occupe une place, et l'oreille une autre place: en est-il ainsi pour ton cœur? Est-il dépourvu de la faculté d'entendre? Qu'est-ce donc que le Sauveur avait en vue, quand il disait : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, « entende [2] ? » Est-il privé de la faculté de voir? Pourquoi, alors, l'Apôtre dit-il: « Qu'il « éclaire les yeux de votre cœur [3] ? » Rentre en toi-même, et, par ce que tu y verras, tu pourras peut-être te faire une idée de ce qu'est Dieu ; car ton âme en est l'image. Le Christ habite dans l'homme intérieur [4]. Au dedans de toi se renouvelle l'image de Dieu : en elle, reconnais les traits de son auteur. Vois comment les sens du corps font connaître au cœur les impressions qui leur viennent du dehors : remarque le grand nombre de ministres attachés au service de ce maître unique qui règne à l'intérieur, et aussi les opérations secrètes qu'il accomplit sans leur concours. Les yeux signalent à l'âme le blanc et le noir; les oreilles transportent jusqu'à elle les harmonies et les dissonances ; par l'odorat, elle distingue les émanations embaumées des

[1] Jean, V, 20. — [2] Ps. XCIII, 8, 9.

[1] Isa. XLVI, 8. — [2] Luc, VIII, 8. — [3] Ephés. I, 18. — [4] Id. III, 16, 17.

corps d'avec leurs émanations fétides ; le goût lui sert à savourer les douceurs et à reconnaître les amers ; au moyen du tact, elle fait la différence entre les surfaces polies et les autres ; enfin, elle se suffit à elle-même pour apprécier le juste et l'injuste. Elle voit et entend tout ensemble, elle porte des jugements sur tous les êtres matériels, et elle discerne même ce à quoi ne peuvent atteindre les sens du corps, c'est-à-dire, la justice et l'injustice, le bien et le mal. Montre-moi ses yeux, ses oreilles, son organe de l'odorat. Son appréciation s'exerce sur une foule d'objets, et pourtant nous n'apercevons point en elle différents sens. En ton corps se trouvent, ici l'organe de la vue, là celui de l'ouïe : en ton âme se rencontrent, en même temps et à la même place, et l'ouïe et la vue. S'il en est ainsi de l'image, n'en est-il pas, à plus forte raison, ainsi de celui qu'elle représente? Donc, le Fils voit et entend ; je dis plus : il est la vue et l'ouïe mêmes ; en lui, voir et entendre, c'est être. En toi, la vue est chose distincte de l'existence ; car tu peux perdre la vue sans perdre la vie, comme tu peux cesser d'entendre sans cesser de vivre.

11. Pensons-nous avoir déjà frappé ? Notre intelligence s'est-elle suffisamment éveillée pour nous laisser soupçonner d'où lui vient la lumière ? Je le suppose, mes frères ; car, à parler de pareilles choses et à les méditer, nous nous exerçons. Et lorsque nous nous y exerçons, et qu'entraînés par notre faiblesse naturelle nous retombons dans notre premier état, nous ressemblons à des personnes dont les yeux chassieux sont mis tout à coup en présence de la lumière, après y avoir été jusqu'alors fermés et avoir été déjà soignés par les médecins. Quand un homme de l'art veut savoir si la guérison s'opère et à quel point elle en est arrivée, il essaie de présenter à l'organe malade ce qu'on veut contempler, et ce qu'on ne pouvait voir pendant qu'on était aveugle : si peu que la prunelle de l'œil s'éclaircisse, dès qu'elle aperçoit la lumière, les rayons s'en réfléchissent en elle, et elle donne ainsi au praticien la réponse qu'il attendait. Que fait-il alors ? Il force les yeux à se fermer comme auparavant, et il y applique un collyre : par là, il inspire en quelque sorte aux malades le désir de contempler les objets qu'ils ont aperçus sans pouvoir les distinguer parfaitement ; ainsi les dispose-t-il à guérir d'une manière complète ; en faisant emploi des mordants pour leur rendre la santé, il allume en eux l'amour de la lumière et les porte, par un effort suprême, à se dire : Quand donc pourrai-je fixer ma vue sur ces objets, sur lesquels je n'ai pu arrêter encore mes regards trop affaiblis par l'infirmité ? Ils pressent le médecin de prendre soin d'eux et de les guérir. Quelque chose de pareil à cela, mes frères, s'est peut-être opéré dans vos âmes ; vous avez élevé vos pensées pour voir le Verbe ; puis, après avoir reçu un rayon de sa lumière, vous êtes retombés dans votre première ignorance. Prions le céleste médecin de nous appliquer de mordants collyres, c'est-à-dire de nous imposer les règles de la justice. Il y a quelque chose à voir, mais l'organe qui nous aidera à le voir nous fait défaut. Lorsque, précédemment, je te disais qu'il y a quelque chose à voir, tu ne me croyais pas : conduit par certaines réflexions, tu as été amené en sa présence, tu t'en es approché, tes regards se sont dirigés de ce côté-là, ton cœur a palpité, puis tu as reculé. Oui, il y a quelque chose à voir, et tu le sais pertinemment ; mais, tu ne l'ignores pas davantage, tu n'es pas capable de le contempler. Il faut donc te guérir. Mais quels collyres employer? Il ne faut ni mentir, ni parjurer, ni commettre l'adultère, ni voler, ni te rendre coupable de fraude. Cependant tu en as contracté l'habitude, et il t'en coûte de la contrarier ; et c'est précisément ce sacrifice pénible qui te rendra la vue. Car, je te le dis en toute liberté, et sous l'impression d'une crainte que je voudrais te faire partager : Si tu abandonnes ta cure, si tu négliges de guérir tes yeux et de les rendre propres à jouir de la lumière, tu aimeras les ténèbres, et cette prédilection pour l'obscurité t'y fera persévérer, et, en y persévérant, tu mériteras d'être précipité même dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents [1]. Si l'amour de la lumière est incapable de te porter vers elle, du moins que la crainte de la douleur opère en toi cet effet.

12. A mon avis, j'ai suffisamment parlé, et pourtant je n'ai pas fini d'expliquer cette leçon de l'Evangile. Si je voulais achever ma tâche, je vous fatiguerais et j'aurais lieu de craindre que vous veniez à perdre l'eau vive que vous avez puisée : que ceci suffise donc à

[1] Matth. XXII, 13.

votre charité. Nous sommes vos débiteurs, non pas seulement pour le moment actuel, mais toujours, mais pour tout le temps de notre existence ; car c'est pour vous que nous vivons. Néanmoins, cette existence si faible, si occupée, si périlleuse, que nous menons en ce monde, faites-en la consolation par vos bonnes mœurs; ne nous contristez pas, ne nous écrasez point par une conduite déréglée. Si vous nous blessez par des habitudes mauvaises, si vous nous forcez à nous écarter de vous et à ne plus nous en approcher, ne vous plaindrez-vous pas et ne vous direz-vous pas : Lors même que nous serions malades, ne devriez-vous pas nous soigner? Quand même nous serions infirmes, ne devriez-vous pas nous visiter? Nous vous soignons et vous visitons ; mais puissent ne point s'appliquer à nous ces paroles de l'Apôtre : « Je crains « d'avoir inutilement travaillé parmi vous [1] ».

[1] Galat. IV, 11.

DIX-NEUVIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES : « LE FILS NE PEUT RIEN FAIRE DE LUI-MÊME QUE CE QU'IL VOIT FAIRE AU « PÈRE », JUSQU'À CES AUTRES : « PARCE QUE JE CHERCHE, NON POINT MA VOLONTÉ, MAIS LA « VOLONTÉ DE CELUI QUI M'A ENVOYÉ ». (Chap. V, 19-30.

LES DEUX RÉSURRECTIONS.

Quiconque n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père, car il déclare par là ou que, par jalousie, le Père n'a pas voulu engendrer son égal, ou qu'il lui a été impossible de l'engendrer. Au contraire, le Fils étant le Verbe du Père, celui qui écoute le Verbe et croit au Père, passe de la mort spirituelle à la vie de la grâce par la foi. Cette vie, supérieure à celle du corps, le croyant la puise, non en lui-même, mais à sa seule et véritable source, qui est Dieu, tandis que pour avoir été engendré par le Père, le Fils a cette vie en soi, et la communique à ceux auxquels il veut la donner. Comme Fils de Dieu, il ressuscite donc les âmes ; comme Fils de l'homme, il ressuscitera aussi les corps, parce que son Père lui a donné le jugement. Il sera seul à juger les vivants et les morts, afin que les méchants ne puissent voir en lui la forme de Dieu, et aussi pour glorifier sa vie sainte.

1. Autant que Dieu a bien voulu échauffer mon cœur, et venir en aide à ma faible intelligence pour l'éclairer, je vous ai entretenus, dans le discours précédent, de ce passage que nous avons lu dans l'Evangile : « Le Fils ne « peut rien faire de lui-même que ce qu'il « voit faire au Père » ; je vous ai dit ce que c'est, pour le Fils, que voir agir le Père : et mon entretien avait aussi pour objet la vision du Verbe ; car le Fils n'est autre que le Verbe : toutes choses ayant été faites par le Verbe, vous avez compris en quel sens on peut dire que le Fils regarde d'abord la manière dont le Père agit pour accomplir lui-même ce qu'il lui a vu faire; car le Père n'a rien fait sans l'intermédiaire du Fils. « Toutes choses ont « été faites par lui, et sans lui rien n'a été « fait ». Remarquez-le, néanmoins; en vous parlant, je n'ai pas fait disparaître toute l'obscurité de ce mystère, et la raison en est toute simple : c'est que je n'ai pu le pénétrer. Parfois, les expressions font défaut, lors même que l'intelligence saisit nettement la vérité. Est-il étonnant qu'elles manquent, lorsque l'esprit ne peut arriver à la comprendre? Maintenant, selon la mesure de la grâce divine, nous allons rapidement parcourir la leçon d'aujourd'hui, et tâcher de nous acquitter entièrement de notre dette envers vous. Cela fait, s'il nous reste assez de temps ou de forces, nous ferons un retour en arrière ; et, autant que le permettra ma capacité et la vôtre, je m'efforcerai d'expliquer à nouveau ce que c'est, pour le Verbe, que voir agir le Père ; ce que c'est, de la part du Père, que montrer ses agissements au Verbe. Nous avons dit plus haut tout ce qu'il était possible de dire : si on le comprend d'une manière pure-

ment humaine et charnelle, avec un esprit rempli d'idées fantasmagoriques, on se représente, en quelque sorte, deux hommes dont l'un serait le père, et l'autre le fils ; dont l'un se montrerait aux regards de l'autre, dont le premier parlerait pour se faire entendre du second ; de pareilles images doivent être comme des idoles dressées dans l'esprit qui les conçoit : si nous sommes parvenus à les expulser de leurs temples, doivent-elles trouver leur refuge en des âmes chrétiennes ? Bien moins encore.

2. L'Evangéliste dit donc : « Le Fils ne peut « rien faire de lui-même que ce qu'il voit « faire au Père ». C'est vrai, et vous devez le croire ; mais croyez aussi ce que Jean vous a dit à la première page de son livre : « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu » ; n'oubliez pas, surtout, cet autre passage : « Toutes « choses ont été faites par lui [1] ». Ne séparez point l'un de l'autre, dans votre esprit, ces deux endroits du texte sacré ; mais qu'ils s'y accordent tous deux. Bien que « le Fils ne « puisse rien faire de lui-même que ce qu'il « voit faire au Père », le Père, néanmoins, ne fait rien sans l'intermédiaire du Fils. En effet, le Fils est son Verbe, et, « au commen« cement était le Verbe, et le Verbe était en « Dieu, et le Verbe était Dieu, et toutes choses « ont été faites par lui ; car tout ce que le « Père fait, le Fils le fait aussi comme lui ». Cela, et non pas autre chose, non pas d'une manière différente, mais comme lui.

3. « Car le Père aime le Fils, et il lui montre « tout ce qu'il fait ». Aux paroles précitées, « que ce qu'il voit faire au Père », semblent se rapporter celles-ci : « Il lui montre tout ce « qu'il fait ». Mais si le Père montre ce qu'il fait ; si, d'ailleurs, le Fils ne peut rien faire avant que le Père lui ait montré ses propres œuvres ; si, enfin, le Père ne peut les montrer au Fils avant de les avoir accomplies, il est de toute évidence qu'en agissant le Père ne se sert point de l'intermédiaire de son Fils. Mais en admettant, comme hors de doute et à l'abri de toute discussion, que le Père fait toutes choses par son Fils, nous reconnaissons, par là même, qu'il les montre au Fils avant de les faire. En effet, si le Père ne montre ses œuvres au Fils qu'après les avoir accomplies, afin que le Fils les voie et les fasse lui-même, on ne saurait le nier : il faut que ces œuvres soient faites avant d'être montrées, et que le Père agisse indépendamment du Fils. Mais le Père ne fait rien sans le Fils, parce que le Fils de Dieu n'est autre que son Verbe, et que toutes choses ont été faites par lui. Il nous reste donc peut-être cette ressource, à savoir que le Père montre au Fils ce qu'il doit faire, afin que celui-ci le fasse. Car si le Fils fait ce que le Père lui montre comme étant déjà accompli, ces œuvres, montrées par lui comme déjà faites, il les a évidemment opérées sans le Fils ; le Père pouvait-il, en effet, les montrer au Fils si elles n'avaient pas été préalablement accomplies ? Le Fils pouvait-il faire autre chose que ce qu'on lui montrait ? Certainement non : par conséquent, ces œuvres étaient accomplies par le Père sans le Fils ; mais il n'est pas douteux que « toutes « choses ont été faites par lui » ; donc, elles ont été montrées avant d'être faites. Il nous faut pourtant quitter ce sujet pour le traiter plus tard ; car, nous l'avons dit, il nous faudra y revenir, lorsque nous aurons expliqué toutes les parties de la leçon, pourvu, ai-je ajouté, qu'il nous reste assez de temps ou de forces pour revenir sur ce que nous différons d'expliquer.

4. Ecoutez, voici quelque chose de plus grand et de plus difficile à saisir : « Et il lui « montrera d'autres œuvres plus grandes que « celles-ci ». « Plus grandes que celles-ci ? » Quelles sont celles-ci ? C'est facile à deviner. Il s'agit des œuvres dont vous avez entendu parler, c'est-à-dire de la guérison des maladies corporelles. Car, vous le savez, le discours du Sauveur, qui nous occupe en ce moment, avait été amené par la guérison qu'il avait opérée sur la personne du paralytique de trente-huit ans. Voilà pourquoi le Sauveur pouvait dire : « Il lui montrera d'autres œu« vres plus grandes que celles-ci, et vous serez « dans l'admiration ». Car il est des œuvres plus grandes, et le Père les montrera au Fils. Il ne les lui a pas montrées, comme au prétérit, mais « il » les lui « montrera », au futur, c'est-à-dire, il les lui fera voir. Ici se présente encore une question difficile à résoudre. Y avait-il dans le Père quelque chose qui n'eût pas encore été montré au Fils ? Y avait-il dans le Père quelque chose que le Fils ignorât encore au moment où il parlait ainsi ? En effet, « s'il devait le lui montrer »,

[1] Jean, I, 1, 3.

c'est-à-dire, lui faire voir plus tard, il ne le lui avait donc pas encore montré, et il devait le lui montrer en même temps qu'aux interlocuteurs du Christ; car voici ce que nous lisons plus loin, et « vous en serez dans l'ad« miration ». Il n'est pas plus aisé de comprendre ce passage que le précédent ; comment, en effet, se figurer que le Père, qui est éternel, montre, en quelque sorte, dans le temps, certaines choses à son Fils, qui lui est coéternel et qui connaît tout ce qui se trouve dans le Père ?

5. Mais, enfin, quelles sont ces œuvres plus grandes ? Ceci est peut-être facile à saisir. « Comme le Père ressuscite les morts et les « vivifie, ainsi le Fils vivifie ceux qu'il veut ». Le Père vivifie-t-il certains hommes, tandis que le Fils en vivifie d'autres ? Non, car toutes choses sont faites par lui. Ceux que ressuscite le Fils sont les mêmes que ressuscite le Père, car le Fils ne fait pas autre chose que le Père, ni d'une manière différente ; mais « ce que fait le Père, le Fils le fait aussi « comme lui ». Voilà ce qu'il faut bien comprendre et à quoi il faut bien s'en tenir; mais ne l'oubliez pas : « Le Fils vivifie ceux qu'il « veut ». Ici il est question, non-seulement de la puissance du Fils, mais encore de sa volonté. Le Fils vivifie ceux qu'il veut : ainsi en est-il du Père ; et ceux que le Père veut vivifier sont précisément les mêmes que le Fils veut vivifier aussi ; par conséquent, la puissance et la volonté sont les mêmes dans le Père et dans le Fils. Que signifient donc les paroles suivantes : « Car le Père ne juge per« sonne, mais il a donné tout jugement au « Fils, afin que tous honorent le Fils comme « ils honorent le Père? » Evidemment le Sauveur ajoute ceci pour expliquer ce qui précède. Ce passage me saisit, attention ! Le Fils vivifie ceux qu'il veut vivifier; ainsi en est-il du Père : le Fils ressuscite les morts de la même manière que le Père lui-même les ressuscite. « Car le Père ne juge personne ». S'il faut que les morts ressuscitent à l'heure du jugement, et si le Père ne juge personne, comment ressuscite-t-il les morts ? « Il a », en effet, « donné tout jugement au Fils ». Or, à l'heure de ce jugement, les morts ressusciteront, les uns pour la vie, les autres pour le châtiment. Si ce doit être l'œuvre exclusive du Fils, le Père n'y contribuera donc en rien, puisque « le Père ne juge personne, et qu'il « a donné tout jugement au Fils ». Mais ce passage semble être en contradiction avec celui-ci : « Comme le Père ressuscite les morts « et les vivifie, ainsi le Fils vivifie ceux qu'il « veut ». Ils ressuscitent donc également les morts : or, s'ils les ressuscitent tous deux, ils les vivifient de même, et, par conséquent, ils les jugent aussi pareillement; comment alors peut subsister cette parole : « Car le Père ne « juge personne, et il a donné tout jugement « au Fils ? » En attendant, si les difficultés proposées nous embarrassent, le Seigneur nous aidera à les éclaircir et nous fera trouver de la joie dans leur solution. Non, mes frères, nous n'éprouverons jamais de joie à voir une difficulté résolue, si notre attention ne se laisse point surexciter par son exposé. Que le Seigneur daigne nous guider ! peut-être écartera-t-il un peu le voile qui couvre la vérité cachée à nos yeux ! En effet, il a caché sa lumière derrière un nuage ; et il n'est pas aisé de s'élever, comme ferait un aigle, au-dessus de toutes les vapeurs qui enveloppent la surface entière de ce monde [1], et d'apercevoir, à travers les paroles du Christ, les rayons lumineux dans toute leur pureté. Dieu percera peut-être la couche épaisse de nos ténèbres par l'ardeur de son soleil, et daignera nous manifester un peu la vérité dans les passages suivants ; laissons donc les premiers pour un instant et passons à d'autres.

6. « Quiconque n'honore pas le Fils, n'ho« nore pas le Père qui l'a envoyé ». C'est la vérité, et rien n'est plus facile à comprendre. Car « il a donné tout jugement au Fils », comme il a déjà été dit plus haut, « afin que « tous honorent le Fils comme ils honorent « le Père ». Et s'il y en avait pour honorer le Père sans honorer le Fils ? C'est chose impossible, car « quiconque n'honore pas le Fils, « n'honore pas le Père, qui l'a envoyé ». Personne ne peut donc dire : Moi, j'honorais le Père parce que je ne connaissais point le Fils. — Si tu n'honorais pas encore le Fils, tu n'honorais pas davantage le Père : qu'est-ce, en effet, qu'honorer le Père, sinon reconnaître qu'il a un Fils ? Autre chose est te parler de Dieu en tant qu'il est Dieu, autre chose est t'en parler en tant qu'il est Père. Lorsqu'on te parle de Dieu en tant que Dieu, on te parle du Créateur, du Tout-Puissant, de la suprême Intelligence, de l'Esprit éternel, in-

[1] Eccli. XXIV, 6.

visible, immuable; mais, lorsqu'il s'agit de Dieu en tant qu'il est le Père, on ne veut évidemment que te parler du Fils; car on ne peut donner à Dieu le nom de Père qu'autant qu'il a un Fils; comme il est impossible d'imaginer un Fils, s'il n'y a pas de Père. Mais ne va pas honorer le Père, comme s'il était plus grand que le Fils, et celui-ci comme s'il était plus petit que le Père; ne me dis pas: J'honore le Père, car je sais qu'il a un Fils; et je ne me trompe pas en lui donnant le nom de Père, parce que je ne le conçois pas comme n'ayant point de Fils; quant au Fils, je l'honore comme inférieur au Père. Le Fils t'arrête et te rappelle à la vérité par ces paroles: « Afin que tous honorent le Fils », non pas d'une manière moindre, mais « comme « ils honorent le Père ». « Celui », donc, « qui « n'honore point le Fils, n'honore pas non plus « le Père qui l'a envoyé ». — Moi, dis-tu, je veux rendre au Père un honneur plus grand, et au Fils un honneur moindre. — Tu refuses l'honneur au Père, dès que tu en rends un moindre au Fils. A considérer ainsi les choses, ne fais-tu point profession de dire que si le Père n'a pas engendré un Fils égal à lui, c'est qu'il ne l'a pas voulu ou qu'il en a été incapable? S'il ne l'a pas voulu, ç'a été jalousie de sa part; s'il en a été incapable, c'est que la puissance lui manquait. Ne vois-tu pas que cette manière de voir est injurieuse au Père, tout en paraissant plus honorable pour lui? Honore donc le Fils, comme tu honores le Père, afin de les honorer également l'un et l'autre.

7. « En vérité, en vérité, je vous le dis: « Celui qui écoute ma parole et croit en Celui « qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne sera « point condamné, il passe de la mort à la « vie ». Faites attention à ceci: « Celui qui « écoute ma parole »; et le Sauveur n'ajoute pas: Croit en moi, mais: « à Celui qui m'a « envoyé ». Qu'on écoute donc la parole du Fils et qu'on croie au Père. Pourquoi écouter votre parole et croire à un autre? Quand nous écoutons un homme, ne croyons-nous pas à ce qu'il nous dit? Ne lui donnons-nous pas toute notre confiance? Qu'a donc voulu exprimer le Sauveur par ces mots: « Celui qui écoute ma parole et croit à celui « qui m'a envoyé? » Ceci, évidemment: sa parole se trouve en moi. Que signifie ce passage: « Ecoute ma parole? » Il veut dire: m'écoute. « Et croit à celui qui m'a envoyé? » En croyant à lui, il croit à sa parole, et en croyant à sa parole, il me croit, parce que je suis le Verbe du Père. La paix règne dans les Ecritures; tout s'y trouve disposé dans un ordre admirable; rien n'y peut donner lieu à dispute. Chasse donc de ton esprit toute idée de chicane; remarque l'accord de nos livres saints. La vérité se mettrait-elle en contradiction avec elle-même?

8. « Celui qui écoute ma parole et croit à « Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et « ne sera pas condamné; il est passé de la « mort à la vie ». Vous vous en souvenez: nous avons trouvé, tout à l'heure, une difficulté dans ces paroles: « Comme le Père res« suscite les morts et les vivifie, ainsi le Fils « vivifie ceux qu'il veut ». La lumière commence à se faire; le Sauveur commence à parler de la résurrection des morts, et nous voyons déjà les morts sortir du tombeau. Car « celui qui écoute ma parole et croit à celui « qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne « sera pas condamné ». Prouvez que celui-là est ressuscité. Mais, dit le Sauveur, « il est « passé de la mort à la vie ». Personne ne saurait en douter: celui qui est passé de la mort à la vie est évidemment ressuscité. Comment, en effet, passer de la mort à la vie, si l'on ne s'est d'abord trouvé dans un état de mort, si l'on n'est premièrement privé de vie? Mais en passant de la mort à la vie, on se trouve dans l'une, et l'on n'est plus dans l'autre. Celui-là était donc mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé [1]. Une sorte de résurrection s'opère, par conséquent: les hommes passent d'une certaine espèce de mort à un certain état de vie, de la mort de l'incrédulité à la vie de la foi, de la mort de l'erreur à la vie de la vérité, de la mort du péché à la vie de la justice: c'est donc là une sorte de résurrection des morts.

9. Daigne le Sauveur s'ouvrir davantage à nous, et continuer à faire briller plus vivement à nos yeux la vérité de cette résurrection. « En vérité, en vérité, je vous dis que « l'heure vient, et elle est déjà venue ». Nous nous attendions à entendre parler de la résurrection des morts qui doit se faire à la fin du monde, à laquelle nous croyons depuis que nous sommes chrétiens, qui fait l'objet de nos espérances, et dont il nous est impos-

[1] Luc, XV, 32.

sible de douter ; le point de foi qui concerne la résurrection finale des trépassés a la vérité pour fondement. Mais le Seigneur Jésus voulait nous parler d'une certaine résurrection qui précéderait celle des morts, mais qui ne ressemblerait ni à celle de Lazare [1], ni à celle du fils de la veuve [2], ni, enfin, à celle de la fille du chef de la synagogue [3]. Toutes ces personnes ont ressuscité pour mourir à nouveau, (car après être descendues dans la tombe, elles en sont sorties avant que s'accomplisse la résurrection générale) : en effet, le Christ n'a-t-il pas dit, pour nous indiquer un genre différent de résurrection : « Il a la « vie éternelle et ne sera point condamné ; « mais il est passé de la mort à la vie ? » A quelle vie ? A la vie éternelle. Il ne s'agit donc pas d'une résurrection pareille à la résurrection corporelle de Lazare, car il a passé de la mort du tombeau à la vie humaine : non pas à la vie éternelle, mais à une vie qui devait finir encore : ceux, au contraire, qui doivent ressusciter à la fin des temps, passeront à la vie éternelle. Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre Maître, le Verbe du Père, et la Vérité même, voulait donc nous parler d'une certaine résurrection des morts qui aboutirait à la vie éternelle, et précéderait la résurrection générale des trépassés qui doit mettre un terme aux vicissitudes du temps. Aussi dit-il : « L'heure vient ». Imbu des idées de la foi concernant la résurrection de la chair, tu pensais évidemment à la dernière heure de tous les siècles, au jour du jugement suprême ; mais pour détourner ton esprit d'une idée pareille, le Christ a ajouté : « Et elle est « déjà venue ». Par conséquent, en disant : « L'heure vient », il ne prétendait point faire allusion à la dernière de toutes les heures, à ce moment où, « le signal ayant été donné « par la voix de l'archange et par la trom« pette du Seigneur, le Sauveur lui-même « descendra du ciel, et ceux qui seront morts « en Jésus-Christ ressusciteront les premiers ; « ensuite, nous qui vivons et serons demeurés « jusqu'alors, nous serons enlevés avec eux « sur les nuées, pour aller dans les airs au« devant de Jésus-Christ, et ainsi, nous serons « éternellement avec le Seigneur [4] ». Elle viendra, cette heure-là, mais elle n'est pas encore venue. Quelle est cette autre heure ? Remarquez-le bien. « L'heure vient, et elle est « déjà venue ». Qu'est-ce qui se fait à pareille heure ? Qu'est-ce ? La résurrection des morts, et rien autre chose. Et en quoi consiste cette résurrection ? En ce que ceux qui ressuscitent passent à la vie éternelle. Ainsi en sera-t-il encore à la dernière heure.

10. Eh quoi ? quelle idée nous faisons-nous de ces deux résurrections ? Ceux qui ressuscitent maintenant sont-ils destinés à ne pas ressusciter plus tard ? La résurrection des uns doit-elle avoir lieu présentement, tandis que celle des autres ne se fera qu'à la fin du monde ? Non. Si, en effet, nous avons la vraie foi, nous sommes déjà ressuscités une fois, et, malgré cela, nous espérons ressusciter encore à la fin des siècles : nous avons donc, au temps présent, ressuscité pour la vie éternelle, si nous persévérons avec fermeté dans la règle de la foi ; et, au moment de la consommation des siècles, quand viendra pour nous l'heure d'être égalés aux anges, nous ressusciterons encore pour la vie qui n'a pas de fin [1]. Que le Seigneur lui-même vous fasse bien voir et bien comprendre ce que j'ai osé vous dire, à savoir : Comment peut se faire, avant la résurrection générale, une résurrection qui s'étende, non pas seulement à ceux-ci ou à ceux-là, mais à tous indistinctement, qui soit différente de celle de Lazare et aboutisse à la vie éternelle ? Il nous fera parfaitement saisir ce mystère. Ecoutez donc le Maître : il va nous éclairer ; il va faire parvenir jusqu'à nos cœurs les rayons de notre soleil : ici, bien entendu, je ne parle pas de l'astre que nos yeux charnels aiment à contempler, mais de celui sur lequel notre esprit aime à porter ses regards. Encore une fois, écoutons le Maître. « En vérité, en vérité, je vous le « dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où « les morts entendront la voix du Fils de « Dieu, et ceux qui l'auront entendue vi« vront ». Pourquoi le Christ a-t-il ajouté : « Ceux qui l'auront entendue vivront ». Ceux-là pourraient-ils l'entendre, s'ils ne vivaient pas ? Il lui aurait donc suffi de dire : « L'heure vient, et elle est déjà venue, où les « morts entendront la voix du Fils de Dieu ». Nous aurions compris, par là, qu'ils ne seraient pas dans l'état de mort au moment où ils entendraient la voix du Fils de Dieu ; car comment l'entendraient-ils, s'ils ne vivaient pas ?

[1] Jean, XI, 13, 41. — [2] Luc, VI, 14, 15. — [3] Marc, V, 41, 42. — [4] I Thess. IV, 15, 16.

[1] Luc, XX, 36.

Or, il n'a pas dit : Ils entendent, parce qu'ils vivent ; mais, ils revivent, parce qu'ils entendent. « Ils entendront, et ceux qui auront entendu vivront ». Qu'est-ce donc à dire : « Ils entendront ? » Ils écouteront. Si l'on ne s'en tient à l'action matérielle de l'organe de l'ouïe, il est sûr que ceux qui entendront ne vivront pas tous ; car il en est beaucoup qui entendent et ne croient pas : ils entendent et ne croient point : c'est pourquoi ils n'écoutent pas, et parce qu'ils n'écoutent pas, ils ne vivent pas. Les mots : « Qui entendront », n'ont donc ici d'autre sens que celui-ci : Qui écouteront. Aussi, ceux qui auront écouté vivront. On prêche le Christ, Verbe et Fils de Dieu, par qui toutes choses ont été faites. Par un effet particulier de la grâce, il s'est revêtu de notre humanité et il a pris naissance dans le sein d'une Vierge : on l'a vu enfant, il est devenu adolescent, il a souffert, il est mort, ressuscité et monté au ciel ; il a promis la résurrection des corps et celle des âmes, et, d'après sa promesse, les âmes doivent ressusciter avant les corps, et les corps après les âmes. Celui qui entend et écoute, vivra : celui qui entend et n'écoute pas, c'est-à-dire, celui qui entend et méprise, qui entend et ne croit point, ne vivra pas. Pourquoi cela ? Parce qu'il n'entend pas. Qu'est-ce à dire : Il n'entend pas ? Il n'écoute pas. Donc, « ceux « qui auront entendu vivront.

11. Ecoute, maintenant, ce dont nous avons dit vouloir différer l'explication, pour la donner à ce moment-ci autant qu'il dépendra de nous. Au sujet de cette résurrection, le Christ ajoute aussitôt : « Comme le Père a la vie en « soi, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir en soi « la vie ». Qu'est-ce à dire : « Le Père a la vie « en soi ? » Il ne la puise pas ailleurs, il la trouve en lui-même. La vie ne lui vient pas d'une autre source, elle n'est pas pour lui chose étrangère ; c'est son bien propre, elle réside en lui : personne ne la lui prête, pour ainsi parler ; il n'en devient point participant, comme si elle était différente de sa propre substance ; mais il a la vie en soi, de telle façon que cette vie, c'est lui. S'il m'était possible de vous parler encore un peu à cet égard, je me servirais de quelques exemples afin de porter une lumière plus vive dans vos esprits ; avec l'aide de Dieu, et votre bonne volonté, j'y réussirai. La vie est en Dieu : elle est aussi en notre âme ; mais en Dieu, elle n'est sujette à aucune vicissitude ; en notre âme, elle est exposée à subir des changements : en Dieu, elle ne croît ni ne décroît : il est toujours en lui-même, il est incessamment ce qu'il est, toujours pareil à lui-même aujourd'hui, demain, hier ; pour la vie de l'âme, elle est singulièrement changeante et différente de ce qu'elle était précédemment : d'abord manquant de prudence, puis éclairée par la sagesse ; tantôt souillée de péchés, et tantôt ornée de justice : aujourd'hui, servie par une mémoire heureuse, demain, incapable de rassembler ses souvenirs : parfois s'instruisant, et parfois ne pouvant rien apprendre ; oubliant un jour ce qu'elle avait appris, et apprenant l'autre jour ce qu'elle avait oublié : telle est l'inconstance de la vie de notre âme. Pour elle, vivre dans l'état de péché, c'est être constituée dans un état de mort ; et devenir juste, c'est participer à une autre vie, différente d'elle-même ; car alors, en s'élevant vers Dieu, en s'attachant à lui, elle en reçoit la grâce de la justification. Il est dit, en effet : « Lorsqu'un homme croit en « celui qui justifie le pécheur, sa foi lui est « imputée à justice [1] ». En s'éloignant de Dieu, l'âme devient pécheresse, elle devient juste en s'en approchant. Ne te semble-t-il pas voir comme un objet froid qui s'échauffe à mesure qu'on l'approche du feu, ou un objet chaud qui se refroidit à mesure qu'on l'en éloigne ? Ce qui est plongé dans les ténèbres ne s'éclaire-t-il pas si on l'approche de la lumière ? ne devient-il pas noir une fois qu'il en est séparé ? Il en est de même de notre âme, mais il n'en est pas ainsi de Dieu. L'homme lui-même peut dire que la lumière se trouve maintenant dans ses yeux. Que les yeux disent donc, s'ils le peuvent, dans une sorte de langage qui leur serait propre : Nous avons la lumière en nous-mêmes. Mais on est en droit de leur dire : Vous dites que vous avez la lumière en vous-mêmes : réellement, cela n'est pas vrai. Vous avez la lumière, mais elle vous vient du ciel : s'il fait nuit, vous avez la lumière, elle se trouve dans la lune, dans un flambeau, mais pas en vous ; enfermez-vous, et vous cesserez de recevoir les rayons qui vous éclairent lorsque vous vous ouvrez. Vous n'avez pas la lumière en vous ; car, le soleil une fois couché, retenez la lumière en vous, si c'est possible ; il est nuit,

[1] Rom. IV, 5.

vous jouissez d'une lumière de nuit : eh bien ! ôtez le flambeau, et conservez en vous la lumière ; puisqu'en faisant disparaître le flambeau, vous restez dans les ténèbres, c'est la preuve que vous n'avez pas en vous la lumière. Avoir la lumière en soi-même, c'est donc n'avoir aucun besoin de la recevoir du dehors. « Comme le Père a la vie en soi, « ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir en soi la « vie ». Si vous comprenez bien ces paroles, vous devez le voir, le Sauveur y donne la preuve que le Fils est égal au Père : de là aussi vous devez conclure qu'entre le Père et le Fils se trouve cette seule différence, que le Père possède en lui-même une vie qu'il n'a reçue de personne, et que le Fils a en lui-même une vie qu'il a reçue de son Père.

12. Ici se présente une question dont l'obscurité exige l'explication ; qu'au lieu de s'affaiblir, notre attention se réveille : nous avons, devant nous, pour notre âme, des pâturages ; ne nous en détournons point par dégoût : à cette condition, nous aurons la vie. Voilà que tu l'avoues toi-même, me dis-tu : le Père a donné la vie à son Fils, afin que celui-ci ait la vie en soi comme le Père l'a en soi ; afin que le Fils n'ait pas plus besoin de la puiser ailleurs, que son Père n'en a lui-même besoin ; afin que le Fils soit la vie, comme le Père est la vie ; et que l'un et l'autre, unis ensemble, fassent une seule vie et non deux vies ; car il n'y a qu'un seul Dieu et il n'y en a pas deux, et il doit en être de même de la vie. Comment donc le Père a-t-il donné la vie au Fils ? Il ne la lui a pas donnée en ce sens qu'avant de la recevoir le Fils en aurait été dépourvu, et que pour vivre il aurait nécessairement dû recevoir la vie de son Père : s'il en était ainsi, il n'aurait pas la vie en soi. Mais j'ai parlé de l'âme. Elle existe : quoiqu'elle ne soit pas douée de sagesse, quoiqu'elle ne soit point ornée de justice, elle n'en est pas moins une âme ; le défaut de piété ne l'empêche pas d'être. Pour elle, autre chose est donc d'être une âme, autre chose, d'être sage, juste, pieuse. Il lui manque d'être sage, juste, pieuse, et c'est quelque chose, ce n'est pas rien ; et pourtant on ne saurait dire qu'elle ne vit pas du tout ; car elle montre, par certaines de ses œuvres, qu'elle a la vie, quoiqu'elle ne manifeste ni sagesse, ni piété, ni justice. Si elle ne vivait pas, elle ne communiquerait point le mouvement au corps : elle ne commanderait, ni aux pieds de marcher, ni aux mains de travailler, ni aux yeux de voir, ni aux oreilles d'entendre : elle ne nous ferait point ouvrir la bouche pour parler, ni remuer la langue pour proférer distinctement. Par ces opérations diverses, elle donne la preuve évidente de son existence ; elle montre qu'elle est d'une nature supérieure à celle du corps ; mais, par là, prouve-t-elle aussi qu'elle soit sage, pieuse ou juste ? Les fous, les impies, les pécheurs n'ont-ils pas, eux aussi, l'usage de leurs jambes, de leurs mains, de leurs yeux, de leurs oreilles, de leur langue ? Mais lorsqu'elle s'élève à quelque chose qui n'est pas elle-même, qui lui est supérieur, qui est son principe, alors elle y puise la sagesse, la piété et la justice : pendant qu'elle en était privée, elle était morte ; elle n'avait point la vie qui pouvait l'animer elle-même ; elle ne possédait que la vie en vertu de laquelle elle animait le corps : car autre chose est ce qui dans l'âme communique le mouvement aux membres corporels, autre chose, ce qui dans l'âme la fait agir elle-même. Elle est meilleure que le corps, mais Dieu est meilleur qu'elle. Quoique insensée, pécheresse ou impie, elle est, pour le corps, le principe de sa vie. Mais sa vie, à elle, se trouve en Dieu : quand elle anime le corps, elle lui communique la vigueur, la beauté, le mouvement, l'usage de ses membres ; par analogie, lorsque Dieu, qui est sa vie, habite en elle, il lui communique la sagesse, la piété, la justice, la charité. Il y a donc une grande différence entre ce que l'âme donne au corps, et ce que Dieu donne à l'âme : elle donne la vie et elle la reçoit ; et, quand elle est morte, si Dieu ne l'anime pas, elle n'est pas moins, pour le corps, le principe de la vie. La parole de Dieu venant à se faire entendre et à pénétrer dans le cœur de ceux qui l'écoutent, et ceux-ci devenant, non-seulement attentifs, mais encore obéissants à cette parole, l'âme quitte son état de mort pour arriver à ce qui constitue sa vie, ou, en d'autres termes, elle sort de l'iniquité, de sa folie, de son impiété, pour retourner à son Dieu, qui est pour elle la source de la sagesse, de la justice et de la lumière. Qu'elle s'élève vers lui, qu'il l'illumine. « Approchez-vous de lui », nous dit le Psalmiste. Qu'en retirerons-nous ? « Et vous

« serez éclairés[1] ». Si vous êtes éclairés en vous approchant de lui, et qu'en vous en éloignant vous tombiez dans les ténèbres, c'est la preuve que votre lumière a sa source, non en vous, mais en Dieu. Approchez de lui, pour qu'il vous rende la vie; vous mourrez, si vous vous en écartez. Puisqu'en vous approchant de lui vous vivez, et que vous mourez en vous en écartant, votre vie n'avait donc pas en vous son principe : votre vie et votre lumière sont donc une seule et même chose. « Parce qu'en vous se trouve la source de la « vie, et que dans votre lumière nous verrons « la lumière[2] ».

13. Avant d'être éclairée de Dieu, l'âme est dans un état tout différent de celui où elle se trouve ensuite, et elle devient meilleure dès que la participation à un être plus parfait vient à l'illuminer : il n'en est pas ainsi du Verbe de Dieu, du Fils de Dieu : avant de recevoir la vie il n'est pas autre chose qu'après l'avoir reçue ; il n'est pas en possession de la vie comme s'il en devenait participant avec le Père : il l'a en lui-même, et il est lui-même la vie. Que veulent donc dire ces paroles : « Il a donné au Fils d'avoir la vie en « lui-même ? » Le voici, en deux mots. Le Père a engendré le Fils. Le Fils n'a pas reçu la vie après en avoir été un certain temps dépourvu, mais par sa génération, il est la vie. Le Père est la vie sans être engendré ; le Fils est la vie parce qu'il est engendré. Le Père n'a pas de père qui l'engendre : le Fils est engendré de Dieu le Père. Le Père ne tient de personne ce qu'il est : il est Père à cause du Fils ; le Fils est tel à cause de son Père, et ce qu'il est, il le tient du Père. Ces paroles : « Il « a donné la vie au Fils, afin qu'il l'ait en lui- « même », veulent donc dire ceci : Le Père qui est en lui-même la vie, a engendré son Fils qui serait aussi la vie en lui-même. Car pour ce qu'il en est du verbe engendrer, le Sauveur a voulu nous le faire entendre dans le sens de donner; comme si nous disions à quelqu'un : Dieu t'a donné l'être. A qui a-t-il donné l'être ? Si l'homme, auquel il a donné l'être, existait déjà, il ne le lui a pas donné. Comment donner la vie à celui qui l'avait déjà, et comment celui-ci aurait-il pu en recevoir le bienfait, puisqu'il le possédait déjà ? Ces paroles : Il t'a donné l'être, signifient donc que tu n'existais pas, qu'en conséquence tu pouvais recevoir la vie, et que, par ce fait même que tu as commencé d'exister, tu as reçu l'être. Un architecte a donné à une maison d'exister. Que lui a-t-il donné ? De devenir une maison. A qui a-t-il accordé un tel bienfait ? A cette maison. Que lui a-t-il donné ? D'être une maison. Comment a-t-il pu donner à une maison de devenir une maison ? Si elle existait déjà, y avait-il réellement possibilité de lui donner de devenir ce qu'elle était ? Que veulent donc dire ces mots : Il lui a donné de devenir une maison ? Il l'a fait devenir maison. Qu'est-ce que le Père a donné au Fils ? Il lui a donné d'être son Fils; il l'a engendré pour qu'il fût la vie ; c'est-à-dire : « Il lui a donné d'avoir la vie en lui-même », afin qu'il fût la vie même, qu'il n'eût pas besoin de la puiser ailleurs, et qu'on ne le regardât point comme ayant une vie d'emprunt. Si, en effet, il n'avait qu'une vie reçue d'ailleurs, il pourrait la perdre, et, par là, n'en plus avoir : tu ne dois rien supposer ou imaginer, ou croire de pareil à l'égard du Fils. Le Père est donc toujours la vie, et il en est de même du Fils : le Père a la vie en soi, mais il ne la tient pas de son Fils; le Fils a aussi la vie en soi, mais il la tient de son Père : il a été engendré de son Père, afin d'être la vie en lui-même; mais le Père n'a pas été engendré pour être la vie en soi. Le Fils n'a pas été engendré plus petit que le Père, pour grandir ensuite et devenir son égal. Lui qui, dans la plénitude de la perfection, a créé tous les temps, il n'a pas eu besoin du temps pour se perfectionner. Avant tous les siècles, il est coéternel au Père. Jamais le Père n'a été sans le Fils, et comme il est éternel, le Fils lui est donc coéternel. O âme humaine, que dire de toi ? Tu étais morte, tu avais perdu la vie ; écoute le Père dans la personne de son Fils ; lève-toi, reprends la vie ; puise en celui qui a la vie en soi, celle qui ne se trouve pas en toi-même. Le Père te vivifie, et le Fils aussi : alors s'opère ta première résurrection, quand tu ressuscites pour recevoir la vie que tu n'as pas, et qu'en la recevant tu deviens vivant. Sors de ton état de mort ; reviens à ta vie qui est ton Dieu : passe de la mort à la vie éternelle. En effet, le Père a la vie éternelle en lui-même, et si le Fils qu'il engendre n'était point pareil à lui, et n'avait point la vie en soi, il serait incapable de donner la vie à ceux qu'il

[1] Ps. XXXIII, 5. — [2] Id. XXXV, 10.

voudrait, de la même manière que le Père la donne aux morts en les ressuscitant.

14. Que dire de cette résurrection du corps? Pour ceux qui écoutent et qui vivent, d'où vient qu'ils vivent, sinon de ce qu'ils entendent? « L'ami de l'époux, qui se tient debout « et l'écoute, est plein de joie à cause de la « voix de l'époux[1] », et non à cause de la sienne propre; c'est-à-dire, ils n'existent pas d'eux-mêmes : ils puisent la vie en Dieu; voilà comment ils écoutent et vivent; et tous ceux-là vivent, qui écoutent, parce que tous ceux qui obéissent ont la vie. Seigneur, dites-nous aussi quelque chose de la résurrection de la chair. Il y en a eu pour la nier, et soutenir que la résurrection opérée par la foi est la seule à laquelle on doive croire. Le Christ nous a parlé tout à l'heure de cette résurrection, et il a voulu nous animer d'une sainte espérance en nous disant que « les « morts entendront la voix du Fils de Dieu, « et qu'ils vivront ». Il ne dit pas que, de tous ceux qui l'entendront, les uns mourront et les autres vivront; mais que tous « ceux qui « l'entendront vivront » ; car ceux qui obéiront auront la vie. Il est ici question de la résurrection des âmes, mais ne perdons pas la foi à la résurrection des corps. Seigneur, si vous ne l'affirmez pas vous-même, quelle autorité opposerons-nous à nos contradicteurs? Toutes les sectes, assez audacieuses pour faire adopter aux hommes une religion quelconque, n'ont pas élevé le moindre doute à l'égard de la résurrection des âmes; elles auraient craint qu'on pût leur dire : Si l'âme ne ressuscite pas, pourquoi me parles-tu? Quel effet prétends-tu opérer en moi? Si, de méchant que je suis, tu ne veux pas me rendre meilleur : si tu ne veux pas me retirer du péché pour me constituer dans la justice, à quoi bon me parler? Dès lors que d'un pécheur tu fais un juste, que tu rends pieux un impie, que tu transformes un insensé en un homme sage, tu avoues que mon âme ressuscite, si je t'obéis, si j'ajoute foi à tes paroles. En cherchant à imposer aux autres leurs idées, aucun des propagateurs de fausses religions n'a pu nier cette résurrection des âmes : tous se sont accordés à l'admettre; mais beaucoup ont nié celle de la chair, et ils ont dit que la foi l'avait déjà opérée. C'est contre de telles gens que s'élève l'Apôtre, quand il dit : « De ce nombre sont Hyménée et Phi« lète, qui se sont écartés de la vérité en di« sant que la résurrection est déjà arrivée, et « qui ont renversé la foi de quelques-uns[1] ». A les entendre, la résurrection avait déjà eu lieu, mais de telle manière qu'on ne devait plus en espérer une autre. Aussi condamnaient-ils les hommes qui espéraient la résurrection de la chair, comme si la résurrection promise s'opérait déjà dans lès âmes par la foi. L'Apôtre les condamne à son tour. Pourquoi? Ne disaient-ils pas ce que Jésus-Christ disait lui-même tout à l'heure? « L'heure « vient, et elle est déjà venue, où les morts « entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux « qui l'entendront, vivront ». Mais, te dit Jésus, je ne te parle encore que de la résurrection des âmes, et non de celle des corps : je parle de la vie de ce qui anime les corps, c'est-à-dire des âmes, qui sont pour eux la source de la vie; car, je le sais, il y a des corps dans les tombeaux; vos corps y seront eux-mêmes, un jour, renfermés. Je ne vous parle nullement de leur résurrection : je ne fais allusion qu'à celle de vos âmes; ressuscitez donc spirituellement, afin de ne point ressusciter corporellement pour les supplices éternels. Toutefois, remarquez-le bien, je parle aussi de la résurrection de la chair; car j'ajoute : « Comme le Père a la vie en soi, « ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir en soi la « vie ». Cette vie, qui n'est autre que le Père et le Fils, à quoi a-t-elle rapport? A l'âme ou au corps? Cette vie de la sagesse ne pénètre point le corps, mais seulement l'âme raisonnable : de plus, toute âme ne ressent pas les influences de la sagesse; car les bêtes ont une âme, et cette âme-là n'en éprouve point les impressions : l'âme de l'homme peut donc être vivante de cette vie que le Père a en soi, et qu'il a donné au Fils d'avoir en soi; car c'est là évidemment « la lumière véritable « qui éclaire », non pas toute âme, mais « tout homme venant en ce monde ». Puisque je parle à l'âme, qu'elle m'écoute, c'est-à-dire, qu'elle m'obéisse et qu'elle vive.

15. Seigneur, ne gardez pas le silence au sujet de la résurrection de la chair; car les hommes pourraient ne pas y croire, et, au lieu d'être des prédicateurs, nous ne serions que des ergoteurs. Ainsi, « comme le Père a « la vie en soi, de même a-t-il donné au Fils

[1] Jean, III, 29.

[1] II Tim. II, 17, 18.

« d'avoir en soi la vie ». Que ceux qui entendent, comprennent : qu'ils croient pour comprendre, qu'ils obéissent pour vivre. Qu'ils écoutent encore ce qui suit, afin de ne pas croire que c'en est fini avec la résurrection : « Et il lui a donné le pouvoir même de rendre « le jugement ». Qui est-ce qui a donné ce pouvoir? Le Père. A qui l'a-t-il donné? Au Fils, car le pouvoir même de rendre les jugements a été donné par lui à celui à qui il a donné d'avoir la vie en soi, « parce qu'il est « le Fils de l'homme ». Ce Christ est en même temps Fils de Dieu et Fils de l'homme. « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu : il « était, au commencement, avec Dieu ». Voilà comment le Père a donné au Fils d'avoir la vie en soi; mais parce que « le Verbe s'est « fait chair et qu'il a habité parmi nous[1] », parce qu'il est né homme de la Vierge Marie, il est le fils de l'homme. De ce qu'il est le Fils de l'homme, qu'a-t-il reçu? Le pouvoir même de rendre le jugement. Quel jugement? Le dernier, à la fin du monde : alors aura lieu la résurrection des morts, c'est-à-dire, des corps. Le Seigneur ressuscite donc les âmes par le Christ, en tant que Fils de Dieu : pour les corps, il les ressuscite par le même Christ, en tant que fils de l'homme. « Il lui a donné le pouvoir ». Ce pouvoir, il ne l'aurait pas, s'il ne l'avait reçu, et il serait un homme sans pouvoir. Mais s'il est fils de l'homme, il est, en même temps, Fils de Dieu. Le fils de l'homme s'étant attaché au Fils de Dieu en union de personne, il s'est formé une seule personne, qui est, tout à la fois, Fils de Dieu et fils de l'homme. Il faut voir de quels éléments se compose cette personne, et pourquoi. Le fils de l'homme a une âme et un corps : le Fils de Dieu a notre humanité, comme l'âme a le corps. De même que l'âme, unie au corps, fait, avec lui, non pas deux personnes, mais un seul homme; ainsi, le Verbe, uni à notre humanité, forme avec elle, non deux personnes, mais un seul Christ. Qu'est-ce que l'homme? Une âme raisonnable revêtue d'un corps. Qu'est-ce que le Christ? Le Verbe de Dieu revêtu de notre humanité.

16. Maintenant, je ne vous dirai pas : Ecoutez-moi, mais : écoutez le Seigneur vous parler de la résurrection de la chair; il va le faire pour ceux qui sont ressuscités et sortis des bras de la mort en s'unissant à la vie. A quelle vie? A celle qui ne connaît point la mort. Et quelle est la vie qui ne connaît pas la mort? C'est celle qui ne subit aucune vicissitude. Pourquoi n'est-elle sujette à aucun changement? Parce qu'elle est la vie en soi. « Et il lui a donné le pouvoir même de « rendre le jugement, parce qu'il est le fils de « l'homme ». Quel est ce jugement? De quelle nature est-il? « Ne vous étonnez pas » que je vous aie dit : « Il lui a aussi donné la puis- « sance même de rendre le jugement, parce « que l'heure vient ». Il n'a pas ajouté : « Et « elle est déjà venue ». Il veut évidemment nous parler d'une certaine heure, de la fin du monde. C'est maintenant, pour les morts, l'heure de ressusciter : ce sera à la fin des temps, pour les morts, l'heure de revenir à la vie. C'est maintenant, pour eux, le moment de ressusciter d'une manière spirituelle : ce sera, plus tard, celui de la résurrection de leurs corps; qu'ils ressuscitent aujourd'hui spirituellement par la puissance du Verbe, Fils de Dieu ; à la fin des temps, leur chair reviendra à la vie par la puissance du Verbe fait chair et devenu Fils de l'homme. Car ce n'est point le Père qui viendra juger les vivants et les morts, quoiqu'il soit inséparable du Fils. En quel sens donc ne viendra-t-il pas lui-même? Parce qu'il n'apparaîtra pas à l'heure du jugement : « Ils verront quel « est celui qu'ils ont percé[1] ». Il apparaîtra comme juge avec la forme qu'il avait au moment où il a été jugé : elle a subi un jugement inique, elle rendra un jugement juste. La forme de l'esclave viendra donc, et ce sera elle qui se fera voir alors. Quant à la forme de Dieu, comment pourrait-elle se manifester aux bons et aux méchants? Si le jugement n'avait lieu qu'à l'égard des justes, la forme de Dieu se montrerait à eux en raison de leur justice; mais parce que le Seigneur jugera en même temps les justes et les pécheurs, et que ceux-ci ne méritent pas de voir Dieu, « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, « parce qu'ils verront Dieu[2] », le souverain Juge apparaîtra de telle manière qu'il puisse être contemplé et par ceux qu'il couronnera et par ceux qu'il condamnera. On verra donc alors la forme d'esclave; celle de Dieu demeurera cachée aux regards des hommes dans la personne de l'esclave, le Fils de Dieu

[1] Jean, I, 9, 1, 2, 14.

[1] Jean, XIX, 37. — [2] Matth. V, 8.

disparaîtra pour ne laisser apercevoir que le Fils de l'homme, « parce qu'il a reçu le pou- « voir même de rendre le jugement ». De ce que le Fils de l'homme se manifestera seul dans la forme d'esclave, et aussi parce que le Père ne s'est pas revêtu de notre humanité, le Père ne se laissera pas voir au jour du jugement. Voilà pourquoi le Sauveur a dit plus haut : « Le Père ne juge personne, mais il a donné « tout le jugement au Fils ». Nous avons donc été bien inspirés d'attendre, puisqu'il nous a expliqué lui-même ce qu'il nous avait dit. Pour commencer, ces paroles étaient obscures pour nous; maintenant nous comprenons, ce me semble, ce qu'il a voulu nous dire : « Le Père lui a donné le pouvoir même de « rendre le jugement ; en effet, le Père ne « juge personne, mais il a donné au Fils tout « le jugement », car il fera le jugement avec la forme humaine que n'a point le Père. De quel jugement est-il ici question? « Que cela « ne vous étonne pas; l'heure vient » : non pas l'heure présente où doivent ressusciter les âmes, mais l'heure à venir où les corps sortiront vivants du tombeau.

17. Que le Christ s'exprime à ce sujet d'une manière plus claire encore, afin d'ôter à l'hérétique qui nie la résurrection de la chair tout prétexte d'attaquer notre foi : que ses paroles, déjà comprises, brillent d'un nouvel éclat. Lorsque, précédemment, il eut dit : « L'heure vient », il ajouta : « et elle est déjà « venue». Maintenant il dit : « L'heure vient », sans ajouter : « Et elle est déjà venue ». Toutefois, que par la claire manifestation de la vérité, il ôte à nos ennemis toute occasion, tout moyen de prise sur nous; qu'il fasse disparaître toutes les subtilités à l'aide desquelles ils voudraient nous embarrasser. « Que cela « ne vous étonne pas : l'heure vient, où tous « ceux qui sont dans les tombeaux ». Y a-t-il rien de plus évident, de plus formel? Ce sont les corps qui se trouvent dans les tombeaux; les âmes, quelles qu'elles soient, justes ou pécheresses, n'y sont pas. L'âme du juste a été reçue dans le sein d'Abraham; celle du méchant était tourmentée dans l'enfer [1]; dans le tombeau ne s'est trouvée ni l'une ni l'autre. Je vous en prie, faites attention aux paroles qu'il a précédemment prononcées : « L'heure « vient, et elle est déjà venue ». Vous le savez, mes frères : c'est par le travail qu'on arrive à se procurer le pain matériel; pour le pain de l'âme, que de peines il faut s'imposer! Il vous en coûte pour rester là et prêter attention à nos paroles ; mais pour rester ici et vous parler, il nous en coûte bien davantage. Puisque nous travaillons pour vous, ne devez-vous pas unir vos efforts aux nôtres, afin d'atteindre au même but? Après avoir dit, précédemment : « L'heure vient », et avoir ajouté : « et elle est déjà venue », comment a continué le Sauveur? « Où les morts entendront la « voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront « vivront ». Il n'a pas ajouté : Tous les morts l'entendront, et ceux qui l'entendront vivront : il voulait parler des pécheurs morts à la grâce. Mais tous les pécheurs écoutent-ils l'Evangile ? L'Apôtre dit formellement : « Tous n'obéissent pas à l'Evangile [1] ? » Néanmoins, ceux qui écoutent, vivront, parce que tous ceux qui obéissent à l'Evangile passeront par la foi, dans le sein de la vie éternelle ; mais tous ne lui obéissent pas, et c'est maintenant ; mais, à la fin des temps, « tous ceux « qui sont dans les tombeaux », c'est-à-dire, les justes et les pécheurs, « entendront sa « voix et sortiront ». Pourquoi n'a-t-il pas voulu dire : « Et ils vivront? » C'est que, si tous doivent sortir de leurs tombeaux, tous ne vivront pas. Quand il a dit plus haut : « Et ceux qui auront écouté, vivront », il a voulu nous faire comprendre qu'écouter la voix du Fils de Dieu, c'est avoir la vie éternelle et bienheureuse que ne posséderont point tous ceux qui sortiront des tombeaux. De cette mention des tombeaux et de ce fait que les morts en sortiront, nous devons, sans hésiter, conclure à la résurrection des corps.

18. « Tous entendront sa voix et sortiront ». Où sera le jugement, si tous doivent entendre et sortir? Tout ici me semble confusion; rien ne me paraît clairement défini. Evidemment, vous avez reçu le pouvoir de juger, puisque vous êtes le fils de l'homme : vous assisterez au jugement ; les corps ressusciteront; dites-nous donc quelque chose du jugement lui-même, c'est-à-dire du discernement qui se fera alors entre les bons et les méchants. Ecoute encore ceci : « Ceux qui auront bien « fait, en sortiront pour la résurrection de la « vie, mais ceux qui auront mal fait, en sor- « tiront pour la résurrection du jugement ». En parlant, plus haut, de la résurrection des

[1] Luc, XVI, 22-25.

[1] Rom. X, 16.

esprits et des cœurs, a-t-il établi entre eux une différence? Non; ceux qui écouteront vivront, parce que l'obéissance sera pour eux la source de la vie; mais, tout en ressuscitant et en sortant de leurs tombeaux, tous ne parviendront pas à la vie éternelle; il n'y aura pour cela que ceux qui auront bien fait: ceux qui auront mal fait ressusciteront pour le jugement. Le Sauveur entend le mot jugement dans le sens de supplice. Et alors aura lieu la séparation des uns et des autres, mais bien différente de celle qui existe aujourd'hui. A l'heure présente, nous sommes séparés, non par la distance, mais par nos mœurs, nos affections, nos désirs, notre foi, notre espérance, notre charité. Nous vivons côte à côte avec les pécheurs; mais, chez tous, la conduite n'est pas la même; nous sommes désunis, séparés les uns des autres, d'une manière imperceptible à l'œil. Nous ressemblons au froment, quand il se trouve dans l'aire, et non quand il est renfermé dans le grenier. Dans l'aire, les grains de froment sont tout à la fois séparés les uns des autres, et mélangés ensemble : ils sont séparés, lorsqu'on les fait sortir de la paille; ils sont mélangés, puisqu'on ne les a pas encore criblés. Alors se manifestera la différence de la vie d'après celle de la conduite, et la différence des corps d'après celle de la sagesse des mœurs. Ceux qui auront bien fait iront vivre avec les anges de Dieu; ceux qui auront mal fait iront partager les tourments du démon et de ses anges. Alors disparaîtra la forme d'esclave. Comme il se sera présenté avec cette forme pour lui faire exercer le jugement, il se retirera de ce monde immédiatement après, conduisant à sa suite le corps dont il est le chef, et il remettra à Dieu son royaume [1]. A ce moment apparaîtra, dans toute sa splendeur, la forme divine qu'il aura forcément voilée aux regards des méchants, pour ne leur laisser voir que sa forme d'esclave. Voici ce qu'il en dit ailleurs : « Ceux-ci » (il veut désigner ceux qui seront à gauche) « iront au « feu éternel; mais les justes iront dans la « vie sans fin [2] ». Parlant de cette vie sans fin, il s'exprime ainsi en un autre endroit : « C'est « la vie éternelle de vous connaître, vous le « seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous « avez envoyé [3] ». Alors, dans le séjour de la vie éternelle se manifestera celui qui, étant Dieu, n'a point cru que ce fût de sa part une usurpation de s'égaler à Dieu [1]. Alors il se montrera tel qu'il a promis de se montrer à ceux qui l'aiment. « Celui qui m'aime garde « mes commandements; et celui qui m'aime « sera aimé de mon Père, et moi aussi je l'ai« merai, et je me montrerai moi-même à « lui ». Il se trouvait devant ceux auxquels il parlait; mais s'ils avaient sous les yeux sa forme d'esclave, ils ne voyaient point sa forme divine. Ils ont été conduits sur une bête de somme à l'hôtellerie pour y recouvrer la santé : une fois guéris, ils verront, car « je « me montrerai moi-même à eux ». Et comment voit-on qu'il est égal au Père? il l'indique lui-même par ces paroles adressées à Philippe : « Celui qui me voit voit aussi mon « Père [2] ».

19. « Je ne puis rien faire de moi-même : « je juge ainsi que j'entends, et mon jugement « est juste ». Nous pourrions être tentés de lui dire : Vous jugerez, et votre Père ne jugera pas, puisqu'il est dit : « Il a donné tout « jugement au Fils ». Par conséquent, ce n'est pas d'après votre Père que vous jugerez; aussi a-t-il ajouté : « Je ne puis rien faire de moi« même : je juge ainsi que j'entends, et mon « jugement est juste; car je ne cherche point « ma volonté, mais la volonté de Celui qui « m'a envoyé ». Evidemment, le Fils donne la vie à ceux à qui il veut la donner. Il ne cherche pas sa volonté, mais la volonté de Celui qui l'a envoyé. Je ne cherche pas ma volonté, c'est-à-dire ma volonté propre, la volonté du Fils de l'homme, une volonté qui résiste à celle de Dieu. Quand les hommes font ce qu'ils veulent au lieu de faire ce qu'ordonne le Seigneur, ils agissent suivant leur volonté, et non suivant celle de Dieu; mais lorsqu'ils font leur volonté, de manière à ce qu'elle reste subordonnée à celle de Dieu, ils n'agissent nullement suivant leur volonté propre, quoiqu'ils fassent ce qu'ils veulent. Fais volontairement ce qu'on te commande : ainsi feras-tu même ce que tu veux, et, au lieu d'agir à ta volonté, tu feras celle de ton supérieur.

20. Mais que signifient ces paroles : « Ainsi « que j'entends, je juge? » Le Fils entend, le Père se montre à lui, et le Fils voit agir le Père. Nous avions différé de vous expliquer ce passage, afin de le faire de notre mieux et d'une

[1] I Cor. xv, 24. — [2] Matth. xxv, 46. — [3] Jean, xvii, 3.

[1] Philipp. ii, 6. — [2] Jean, xiv, 21, 9.

manière un peu plus à votre portée, à condition qu'il nous resterait, pour cela, après la lecture, assez de forces et de temps. Si je vous disais qu'il m'est encore possible de parler, vous me répondriez peut-être que vous n'êtes plus capables de m'entendre : peut-être aussi, dans un désir ardent d'écouter la sainte parole, me diriez-vous : Nous pouvons continuer. Je préfère donc vous avouer ma faiblesse, car je suis déjà fatigué, il m'est impossible de vous entretenir davantage; puisque vous êtes bien rassasiés, à quoi bon vous servir de nouveaux aliments, que vous ne pourriez suffisamment digérer? Aussi, la promesse que je vous avais faite pour aujourd'hui, au cas où il me resterait assez de temps, je m'en acquitterai demain avec l'aide de Dieu : considérez-moi donc comme votre débiteur à cet égard.

VINGTIÈME TRAITÉ.

ENCORE SUR CE PASSAGE : « EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, LE FILS NE PEUT RIEN FAIRE PAR LUI-MÊME, « QU'IL NE LE VOIE FAIRE AU PÈRE. QUELQUE CHOSE QUE CELUI-CI FASSE, LE FILS LE FAIT AUSSI « COMME LUI ». (Chap. V, 19.)

UNITÉ D'ACTION DANS LA SAINTE TRINITÉ.

Quoiqu'il soit dit, dans l'Ecriture, que Dieu se reposa le septième jour, cette parole du Sauveur est vraie : « Le Père agit « toujours ». En effet, si le Fils agit, c'est par le Père, car, en lui, voir et être, exister et pouvoir agir sont la même chose; puisque le Père lui a donné l'être, il lui a donc aussi donné la puissance. De là, néanmoins, il ne suit pas que le Fils soit inférieur au Père : étant inséparables l'un de l'autre, et tous deux éternels, loin d'agir l'un sans l'autre, ils agissent par ensemble et pareillement. Pour se faire, autant que possible, une idée de ce mystère, il faut s'élever par de là le monde des esprits jusqu'à Dieu, comme l'apôtre saint Jean.

1. L'Apôtre Jean ne s'est pas appuyé sans motif sur la poitrine du Sauveur; il voulait y puiser les secrets d'une sagesse surhumaine et nous transmettre dans son Evangile ce qu'il aurait, par son amour, puisé à cette source. Aussi, les paroles du Christ, qu'il nous rapporte, sont-elles plus mystérieuses et plus difficiles à saisir que toutes celles rapportées par les autres évangélistes : elles ont un sens tellement profond, qu'elles jettent dans le trouble les hommes dont le cœur est perverti, et surexcitent l'intelligence de ceux qui ont le cœur droit. C'est pourquoi j'engage votre charité à fixer toute son attention sur le peu de paroles qu'elle vient d'entendre lire. Voyons si, avec la grâce et le secours du Sauveur, nous pourrons comprendre les paroles qu'il a voulu faire arriver jusqu'à nous, qu'il a prononcées lui-même et fait écrire autrefois pour que nous les lisions aujourd'hui. Que signifient donc les paroles que vous lui avez entendu prononcer tout à l'heure : « En vé« rité, en vérité, je vous le dis : le Fils ne « peut rien faire par lui-même qu'il ne l'ait « vu faire au Père; tout ce que fait le Père, « le Fils le fait aussi comme lui ?

2. A quelle occasion ces paroles furent-elles prononcées? Il faut vous rappeler le commencement de la leçon précédente. Dans les cinq portiques de la piscine de Salomon se trouvaient un certain nombre de malades : le Sauveur avait guéri l'un d'eux, et lui avait dit : « Prends « ton grabat, et retourne dans ta maison ». Ceci se passait un jour de sabbat. Grand sujet d'émoi pour les Juifs; ils prirent de là prétexte de l'accuser comme violateur et destructeur de la loi. Alors il leur dit : « Mon Père agit « toujours, et moi aussi [1] ». Ces Juifs comprenaient dans un sens tout charnel l'obligation d'observer le sabbat, et s'imaginaient qu'après avoir travaillé à la création du monde

[1] Jean, V, 8, 17.

Dieu était jusqu'alors resté plongé dans une sorte d'assoupissement ; aussi avait-il sanctifié ce jour-là à partir du moment où il avait, en quelque sorte, commencé à se reposer de ses fatigues. Il est sûr que l'observation du précepte du sabbat, imposée autrefois à nos pères, est chose sacrée [1]. Nous autres Chrétiens, nous avons pour lui un respect tout spirituel ; en ce jour nous nous abstenons de toute œuvre servile, c'est-à-dire de tout péché, parce que le Seigneur a dit : « Quiconque « commet le péché est l'esclave du péché [2] » : et ainsi gardons-nous le repos dans notre cœur ; en d'autres termes nous y conservons la tranquillité de l'âme. Tous nos efforts tendent à ce but pendant le cours de cette vie mortelle ; il nous sera néanmoins impossible d'arriver à la quiétude parfaite avant notre sortie de ce monde. On dit que Dieu s'est reposé, parce qu'après avoir mis la dernière main à toutes ses œuvres, il n'a plus fait sortir du néant aucune créature ; c'est ce que l'Ecriture appelle le repos du Seigneur, pour nous avertir, qu'à la suite de nos bonnes œuvres, nous nous reposerons. Nous lisons en effet, dans la Genèse : « Et Dieu fit toutes « choses extrêmement bonnes, et il se reposa « le septième jour [3] ». O homme, quand tu vois que Dieu s'est reposé après avoir accompli des œuvres excellentes, tu ne dois donc pas espérer le repos si tu ne fais pas des œuvres bonnes. Le sixième jour Dieu a créé l'homme à son image et ressemblance et mis le sceau de la perfection sur ses ouvrages, qui étaient tous extrêmement bons ; puis, le septième jour venu, il a pris du repos : ainsi ne peux-tu compter sur le repos qu'à la condition de réimprimer sur toi l'image du Créateur, dont le péché a fait disparaître les traits primitivement imprimés en ton âme. Il ne faut pas dire que Dieu a travaillé, parce qu'il a parlé et que toutes choses ont été faites. Quiconque posséderait une aussi grande facilité de travailler, voudrait-il prendre du repos, comme s'il avait éprouvé une grande fatigue ? Qu'un homme donne un ordre, et qu'on lui résiste ; qu'il commande un ouvrage, et qu'on ne le fasse pas, et qu'il se donne lui-même la peine de le faire, je dirai avec raison qu'il s'est reposé, le travail fini. Mais nous lisons tout autre chose dans le livre, déjà cité, de la Genèse : « Dieu dit : Que la lumière se fasse, et « la lumière se fit : Dieu dit : que le firma« ment se fasse, et le firmament fut fait [1] » ; et toutes choses furent faites sitôt qu'il eut parlé : le Psalmiste lui-même l'atteste en ces termes : « Il a dit, et tout a été fait ; il a commandé, et « tout a été créé [2] ». Comment, après avoir créé le monde, aurait-il cherché le repos à la manière des hommes qui terminent un travail, celui qui ne s'était point fatigué à donner ses ordres ? Ces paroles ont donc un sens caché : elles ont été placées là pour nous avertir de n'espérer le repos d'après cette vie, qu'autant que nous l'aurons mérité par nos bonnes œuvres. Nous l'avons dit : les Juifs s'étaient scandalisés de voir le Sauveur opérer la guérison d'un homme le jour du sabbat ; pour condamner leur impudence et leurs fausses idées, pour leur montrer qu'ils n'avaient pas sur Dieu des pensées justes, Jésus leur dit : « Mon Père agit toujours, et moi aussi ». N'allez donc point vous imaginer que mon Père se soit reposé le septième jour, de telle manière que, à partir de ce moment-là, il n'ait plus rien fait : comme il agit encore aujourd'hui, j'agis aussi moi-même ; toutefois, le Père travaille sans fatigue, et le Fils travaille de même sans éprouver de lassitude. « Dieu a « dit et tout a été fait » ; le Christ a dit à un malade : « Prends ton grabat, et retourne en « ta maison », et la chose s'est accomplie.

3. Selon la croyance catholique, le Père et le Fils n'agissent point séparément l'un de l'autre. Voilà ce dont je veux, autant que possible, entretenir votre charité ; mais c'est bien ici le cas de répéter ces paroles du Seigneur : « Comprenne qui pourra [3] ». Celui qui ne peut me comprendre ne doit point m'en attribuer la faute : il ne peut en accuser que la lenteur de son esprit ; c'est donc pour lui un devoir de se tourner vers celui qui ouvre les cœurs, et de lui demander qu'il fasse pénétrer en lui ses enseignements : et si quelqu'un ne saisissait point ma pensée, parce que je ne la traduirais pas comme il le faudrait, je le prie de pardonner à mon humaine fragilité, et d'implorer en ma faveur le secours d'en haut. Nous avons, au dedans de nous, pour maître le Christ lui-même. Toutes les fois qu'une parole, sortie de ma bouche et venue à vos oreilles, vous paraîtra incompréhensible, tournez-vous intérieurement vers celui qui m'instruit de ce que je

[1] Exod. XX, 8-11. — [2] Jean, VIII, 34. — [3] Gen. I, 31 ; II, 2.

[1] Gen. I, 3, 6, 7. — [2] Ps. XXXII, 9 ; CXLVIII, 5. — [3] Matth. XIX, 12.

dois vous dire, et vous distribue sa parole au gré de sa généreuse bienveillance. Celui qui sait ce qu'il donne, et à qui il le donne, sera attentif à la demande du chrétien qui le priera, et il ouvrira à l'homme qui frappera à la porte : néanmoins, s'il ne nous accorde pas ce que nous désirons, ne nous croyons point, pour cela, abandonnés de lui ; car si parfois il diffère d'octroyer ce qu'on lui demande, il ne laisse personne dans le besoin. Il nous fait attendre, pour mettre notre patience à l'épreuve, mais il ne méprise nullement nos prières. Voyez donc, et remarquez attentivement ce que je veux dire, quoique je ne puisse peut-être m'exprimer comme je le désirerais. Selon les enseignements de la foi catholique, établie par l'Esprit de Dieu dans le cœur de tous les saints pour les prémunir contre toute perverse hérésie, il est certain que le Père et le Fils n'agissent point séparément l'un de l'autre. Qu'ai-je dit ? De même que le Père et le Fils, les œuvres de tous deux sont inséparables. Comment le Père et le Fils le sont-ils ? Le Sauveur l'a dit lui-même : « Mon Père et moi nous sommes un [1] ». D'ailleurs, le Père et le Fils ne sont pas deux dieux, mais un seul Dieu : le Verbe et celui dont il est le Verbe, sont un ; ils sont l'Unité : le Père et le Fils, unis l'un à l'autre par l'amour, et, avec eux, leur unique Esprit d'amour, ne font qu'un seul Dieu; en sorte que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne forment qu'une seule et même Trinité. Comme non-seulement le Père et le Fils, mais encore le Saint-Esprit, sont personnes égales entre elles et inséparables, ainsi leurs œuvres sont inséparables : je vais dire encore plus clairement ce que j'entends par ces mots, leurs œuvres sont inséparables. La foi catholique ne dit pas que Dieu le Père a fait une chose, et Dieu le Fils une autre ; mais ce qu'a fait le Père, le Fils l'a fait, et aussi le Saint-Esprit. Toutes choses, en effet, ont été faites par le Verbe ; quand Dieu a dit, et qu'elles ont été faites, elles ont été faites par le Verbe, par le Christ : car, « au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ; « toutes choses ont été faites par lui [2] ». Puisque toutes choses ont été faites par lui, « Dieu ayant dit : Que la lumière soit faite, « et la lumière ayant été faite », il l'a donc faite dans le Verbe, et il l'a faite par le Verbe.

[1] Jean, x, 30. — [2] Id. I, 1, 3.

4. Nous venons d'entendre l'Evangile : nous savons la réponse que Jésus fit aux Juifs indignés de le voir, non-seulement violer le repos du sabbat, mais encore appeler Dieu son Père, et se dire égal à Dieu [1]. Voilà ce qui est écrit au commencement du chapitre. Après avoir fait cette réponse à ses ennemis, si injustement indignés, le Fils de Dieu, la Vérité même leur adressa ces autres paroles : « En vérité, « en vérité, je vous le dis : le Fils ne peut « rien faire par lui-même, si ce n'est ce qu'il « a vu faire au Père ». C'était dire, en d'autres termes : Pourquoi vous scandalisez-vous de m'entendre dire que Dieu est mon Père, et que je suis égal à Dieu ? Je lui suis égal en ce sens qu'il m'a engendré : je lui suis égal en ce sens qu'il n'est pas de moi, mais que je suis de lui. Voilà ce que signifient ces paroles : « Le Fils ne peut rien faire par lui-« même que ce qu'il a vu faire au Père ». C'est-à-dire, tout ce que le Fils a le pouvoir de faire, il tient de son Père le pouvoir de le faire. Pourquoi tient-il de son Père le pouvoir d'agir? Parce que, sans le Père, il ne serait pas le Fils. Mais comment le Père lui a-t-il donné d'être le Fils ? Parce qu'il tient de lui le pouvoir, parce qu'il en a reçu l'être. Pour le Fils, être et pouvoir sont une même chose. Il n'en est pas ainsi relativement à l'homme. Notre fragilité humaine se trouve en un tel état d'infériorité, qu'elle ne peut servir de terme de comparaison : élevez donc plus haut vos pensées ; et si, par hasard, quelqu'un d'entre nous vient à saisir une partie de ce mystère, et que, effrayé de la soudaine apparition d'une vive lumière, il en conçoive quelque idée de manière à ne point persévérer dans son ignorance, cet homme ne doit pas s'imaginer qu'il comprend tout; car il en deviendrait orgueilleux, et son orgueil lui ferait oublier tout ce qu'il aurait appris. Pour l'homme, autre chose est d'exister, autre chose est de pouvoir. Tout homme qu'il est, il est parfois incapable de faire ce qu'il veut ; et parfois, aussi, ce qu'il veut, il peut le faire. L'être et le pouvoir sont donc choses fort différentes ; si c'était la même chose, on pourrait agir à sa volonté. En Dieu, il n'y a aucune différence entre la substance qui constitue son être et la puissance qu'il a d'agir ; tout ce qui est de lui lui est consubstantiel, et tout ce qui est de lui est

[1] Jean, v, 18.

ce qui est, parce qu'il est Dieu. Etre et pouvoir ne sont donc pas en lui deux choses différentes ; il possède en même temps l'existence et la puissance, parce que la volonté et l'action lui appartiennent toutes les deux. Puisque le pouvoir du Fils vient du Père, par là même la substance du Fils en vient aussi ; et réciproquement, puisque la substance du Fils vient du Père, sa puissance en vient pareillement. Dans le Fils, la puissance ne se distingue pas de la substance ; elles y sont toutes deux une seule et même chose: la substance pour qu'il existe, la puissance pour qu'il soit à même de faire ce qu'il veut. Aussi, parce qu'il vient du Père, le Fils a-t-il dit : « Le Fils ne peut rien faire par lui-« même » ; dès lors qu'il n'existe point par lui-même, il ne peut, non plus, rien faire par lui-même.

5. Il semblerait qu'il s'est fait plus petit que le Père, en disant : « Le Fils ne peut rien « faire par lui-même, que ce qu'il a vu faire au « Père ». Ici la vaniteuse hérésie relève la tête : je veux parler de l'hérésie qui regarde le Fils comme inférieur au Père, comme ayant un pouvoir, une grandeur, une faculté d'agir bien moins étendus, parce qu'elle ne saisit pas la mystérieuse signification des paroles du Christ. Cependant, que votre charité veuille bien y faire attention ; voyez comment ces paroles du Sauveur troublent maintenant leurs idées toutes charnelles. N'ai-je pas dit, tout à l'heure, par avance, que la parole de Dieu trouble les cœurs pervers, et surexcite l'intelligence de ceux qui ont le cœur droit ? En m'exprimant ainsi, j'ai voulu surtout faire allusion à celle que rapporte l'évangéliste Jean : ce qu'il dit n'est pas du nombre des choses communes et faciles à comprendre : ce sont de mystérieuses choses. A entendre ces paroles, l'hérétique se redresse et nous dit : Voilà bien la preuve que le Fils est inférieur au Père. Ecoute les paroles du Fils lui-même ; il te dit : « Le Fils ne peut rien faire « par lui-même, que ce qu'il a vu faire au « Père ». — Attends : l'Ecriture te le recommande : « Ecoute avec douceur ce que l'on « te dit, afin de le comprendre [1] ». Supposez que ce passage me jette dans l'embarras, puisqu'en raison de ces paroles : « Le Fils ne « peut rien faire par lui-même que ce qu'il a « vu faire au Père », je prétends que le Fils est égal à son Père en puissance et en majesté. Ce passage m'embarrasse donc ; mais puisque tu crois l'avoir compris, je vais te faire une question : Nous savons, d'après l'Evangile, que le Fils a marché sur la mer [1] : où l'hérétique a-t-il vu que le Père a marché sur les eaux ? A son tour, il se trouble : oui, il se trouble lui-même. Laisse donc de côté ce que tu avais compris, et cherchons ensemble à comprendre. Que faisons-nous donc ? Nous avons entendu les paroles du Sauveur : « Le « Fils ne peut rien faire par lui-même, qu'il « ne l'ait vu faire au Père ». Il a marché sur les eaux : le Père n'y a jamais marché : pourtant, « le Fils ne fait rien par lui-même qu'il « ne l'ait vu faire au Père ».

6. Retourne avec moi à ce que je disais tout à l'heure : peut-être comprendrons-nous les choses, de manière à sortir, tous les deux, de la difficulté : pour moi, la foi catholique m'apprend le moyen d'en sortir, sans me blesser, sans me butter à aucun obstacle : enfermé dans ton inextricable cercle, tu cherches une issue. Vois par où tu es entré. Peut-être n'as-tu pas même compris ce que j'ai dit : vois par où tu es entré ; écoute donc le Sauveur ; voici les paroles qu'il t'adresse : « Je suis la porte [2] ». Ce n'est pas sans cause que tu cherches une issue et que tu n'en trouves pas; car, au lieu d'entrer dans le bercail par la porte, tu y es tombé du haut de la muraille. Agis donc de ton mieux ; retire-toi de l'endroit de ta chute, et entre par la porte : ainsi entreras-tu sans te blesser ; ainsi sortiras-tu sans faire fausse route. Viens par le Christ, et ce que tu dis, ne le tire pas de ton propre cœur : ne parle que de ce qu'il te fait connaître. Voici comment la foi catholique triomphe de la difficulté présente. Le Fils a marché sur la mer, il a posé les pieds de son corps sur les flots : sa chair marchait sur les eaux, et sa divinité en domptait le liquide élément. A ce moment où, comme homme, il était porté sur les eaux, et où, comme Dieu, il s'en montrait le maître, le Père n'était-il pas avec lui ? Si le Père était alors éloigné du Fils, comment celui-ci a-t-il pu dire : « Mon « Père, qui demeure en moi, fait les mêmes « œuvres que moi [3] ? » Si le Père demeure dans le Fils, et fait les mêmes œuvres que lui, cette marche du corps du Christ, le Père l'exécutait, et il l'exécutait par son Fils, et

[1] Eccli. v, 13.

[1] Matth. XIV, 25. — [2] Jean, X, 7. — [3] Id. XIV, 10.

elle est tout à la fois l'œuvre du Père et celle du Fils. Je vois l'un et l'autre accomplir ici la même œuvre, le Père demeurant inséparablement uni au Fils, et le Fils ne se séparant nullement du Père. Ainsi, tout ce que fait le Fils, il ne le fait que conjointement avec le Père, parce que le Père ne fait rien qu'il ne le fasse avec le Fils.

7. Nous voilà sortis de là. Remarquez-le : nous nous exprimons avec justesse en disant que les œuvres du Père, du Fils et du Saint-Esprit sont celles de ces trois personnes en même temps. Selon ta manière de voir, Dieu a fait la lumière, et le Fils la lui a vu faire · ainsi le comprends-tu d'une manière toute charnelle, toi qui veux considérer le Fils comme inférieur au Père, à cause de ces paroles : « Le Fils ne peut rien faire par lui-« même que ce qu'il a vu faire au Père ». Dieu le Père a fait la lumière : quelle autre lumière le Fils a-t-il faite ? Dieu le Père a fait le firmament, ce ciel placé entre les eaux et les eaux. Le Fils l'a vu : c'est ainsi que tu conçois les choses avec ton esprit lourd et grossier : puisque le Fils a vu son Père créer le firmament, et qu'il a dit : « Le Fils ne peut « rien faire par lui-même, qu'il ne l'ait vu « faire au Père ». Montre-moi donc un autre firmament. N'as-tu point perdu ton point d'appui ? Bâtis sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, tandis que Jésus-Christ est lui-même la principale pierre de l'angle, les fidèles trouvent dans le Sauveur une paix profonde [1]. Ils ne disputent point, et ne se jettent plus dans les erreurs de l'hérésie. Nous comprenons que si le Père a fait la lumière, il l'a faite par le Fils : le firmament est sorti de ses mains par l'opération du Fils : « Car « toutes choses ont été faites par lui, et sans « lui rien n'a été fait ». Débarrasse-toi donc de ce que j'appellerais, à coup sûr, non pas ton intelligence, mais ta sottise. Dieu le Père a créé le monde : quel autre monde a-t-il créé par son Fils ? Dis-moi où est ce monde créé par le Fils ? Le monde où nous vivons, de qui, du Père ou du Fils, est-il l'œuvre ? Par lequel des deux a-t-il été fait ? Dis-le-nous. Si tu réponds : par le Fils et non par le Père, tu te sépares du Père. Si, au contraire, tu dis : par le Père, et non par le Fils, voici ce que t'oppose l'Evangile : « Et le monde a été fait « par lui, et le monde ne l'a pas connu [2] ». Reconnais donc Celui par qui le monde a été fait, et ne te mets pas au nombre de ceux qui n'ont pas connu le Créateur du monde.

8. Le Père et le Fils agissent donc par ensemble. Mais voici : « Le Fils ne peut rien « faire de lui-même ». Ainsi en serait-il, si le Sauveur disait : Le Fils n'existe pas de lui-même. En effet, s'il est le Fils, il est né ; et s'il est né, il tient son existence de celui qui l'a engendré. Pourtant, le Père a engendré son égal, rien ne lui a manqué pour cela : puisqu'il engendrait un Fils coéternel à lui-même, le temps ne lui était pas nécessaire ; et puisqu'il engendrait de lui-même son Verbe, il n'avait à cet effet nul besoin de l'intermédiaire d'une femme. Dès lors, enfin, qu'il n'engendrait point un Fils inférieur à lui, il lui était inutile d'être plus avancé en âge. Quelqu'un dira peut-être que Dieu a eu son Fils dans sa vieillesse, après un grand nombre de siècles. Il n'y a eu ni vieillesse chez le Père, ni accroissement chez le Fils ; l'un n'a point fléchi sous le poids des années, l'autre n'a pas grandi : le Père a engendré son égal ; éternel, il a engendré un Fils éternel comme lui. Comment, dira quelqu'un, comment l'Eternel peut-il engendrer un Fils éternel ? Comme la flamme, qui ne dure qu'un instant, engendre une lumière de même durée. La flamme et la lumière qui s'en dégagent sont du même instant, et la flamme n'est pas plus ancienne que la lumière dont elle est le principe. Au moment où naît la flamme, à ce moment-là naît la lumière. Donne-moi une flamme sans lumière, et je te donnerai Dieu le Père privé de Fils. Voici donc le sens de ces paroles : « Le Fils ne peut rien faire « de lui-même, qu'il ne l'ait vu faire au « Père » : pour le Fils, voir n'est autre chose qu'être né du Père : en lui, voir et être sont une seule et même chose, comme aussi le pouvoir et la substance ne sont pas différents l'un de l'autre. Tout ce qu'il est, il le tient du Père ; tout ce qu'il peut, il l'a reçu du Père, car ce qu'il peut et ce qu'il est, c'est la même chose, et tout cela lui vient du Père.

9. Mais le Sauveur continue à parler : il jette le trouble dans l'esprit des Juifs qui le comprennent mal, afin de leur faire quitter leur erreur, et de les ramener à une saine appréciation de ses paroles. Il avait dit : « Le « Fils ne peut rien faire de lui-même, qu'il

[1] Ephés. II, 11-20. — [2] Jean, I, 3, 10.

« ne l'ait vu faire au Père ». Mais une manière de comprendre toute charnelle pouvait séduire les âmes et les détourner de la vérité: l'homme pouvait se faire l'idée de deux artisans dont l'un aurait été le maître; l'autre, en qualité d'apprenti, aurait semblé suivre des yeux les mouvements de son patron, pour lui voir faire par exemple un coffre, et en faire, à son tour, un autre sur le modèle du coffre du maître, et par les moyens qu'il lui aurait vu employer. Le Christ voulut donc empêcher dans l'esprit humain l'existence de cette grossière supposition, de deux agents dans la Divinité, qui est toute simple. Aussi continua-t-il en disant: « Tout ce que fait le « Père, le Fils le fait aussi pareillement ». Le Père ne fait pas une chose, et le Fils une autre semblable: ils font, tous les deux, les mêmes choses. Car le Sauveur ne dit pas: Le Père fait certaines choses, et le Fils en fait d'autres pareilles; mais voici comment il s'exprime: « Tout ce que fait le Père, le Fils le fait aussi « pareillement ». Ce que fait l'un, l'autre le fait: le Père a créé le monde; avec lui et comme lui, le Fils et le Saint-Esprit ont créé ce même monde. S'il y avait trois dieux, il y aurait trois mondes; mais comme il n'y a qu'un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, il n'y a, non plus, qu'un seul monde, que le Père a créé par le Fils dans le Saint-Esprit. Le Fils fait donc ce que fait le Père, et il ne le fait pas d'une manière différente: il fait ce que fait le Père, et il le fait comme lui.

10. Il avait déjà dit: « Il le fait »; pourquoi a-t-il ajouté: « Il le fait pareillement? » C'était afin d'écarter de l'esprit de ses auditeurs toute interprétation maligne ou erronée. Tu vois l'ouvrage d'un homme. L'homme se compose d'un esprit et d'un corps; l'esprit commande au corps, mais, entre l'un et l'autre, se trouve une immense différence. Le corps est visible, l'esprit ne l'est pas: et il n'y a aucune comparaison à établir entre la puissance et l'énergie de l'esprit, et l'énergie et la puissance de n'importe quel corps, fût-il même céleste. L'esprit intime au corps ses volontés, et celui-ci les accomplit, et ce qu'on voit faire à l'esprit, le corps le fait aussi. Le corps fait donc évidemment ce que fait l'esprit, mais il ne le fait point pareillement. Comment fait-il la même chose, sans la faire de la même manière? L'esprit parle en lui-même, il donne ses ordres à la langue, et elle profère les paroles qu'il a lui-même intérieurement prononcées: l'esprit a parlé, la langue aussi: le maître du corps et son serviteur ont agi l'un et l'autre; mais, avant d'agir, le serviteur a appris de son maître ce qu'il devait faire, et, sur son ordre, il l'a fait. Tous les deux ont donc fait la même chose; mais l'ont-ils faite pareillement? Cependant, dit quelqu'un, comment ne l'ont-ils pas faite d'une manière semblable? Le voici: La parole que prononce mon esprit reste au dedans de moi: celle que ma langue profère va frapper l'air: elle passe, elle n'est déjà plus. Lorsque tu as dit un mot dans ton esprit, et que ta langue l'a répété, rentre en toi-même, et tu l'y retrouveras. Est-il resté sur ta langue, comme il est resté dans ton esprit? Ce mot, sorti avec sonorité de ta bouche, ta langue l'a créé en le prononçant, et ton esprit, en y pensant; mais les sons émis par la langue se sont évanouis, et ce qu'a pensé ton esprit continue à exister. L'esprit et le corps ont donc fait la même chose, sans la faire de la même manière. Ce qu'a fait l'esprit, il le conserve en lui-même; ce qu'a fait la langue résonne et va, par les vibrations de l'air, frapper l'oreille. Poursuis-tu les syllabes pour leur donner la durée? Ainsi n'agissent point le Père et le Fils, car ils font la même chose, et ils la font l'un comme l'autre. Si Dieu le Père a créé le ciel qui dure toujours, Dieu le Fils a créé ce même ciel, qui dure toujours. Si le Père à créé l'homme qui meurt, le Fils a fait aussi sortir du néant cet homme, qui est sujet à la mort. Toutes les choses que Dieu a faites pour toujours, le Fils les a faites aussi pour toujours, et celles que le Père n'a faites que pour un temps, le Fils ne les a non plus faites que pour un temps; car non-seulement il les a faites, mais il les a faites pareillement: en effet, le Père les a faites par son Fils, parce que, par le Verbe, il a fait toutes choses.

11. Cherche, dans le Père et le Fils, le manque d'ensemble, tu ne le trouveras pas, lors même que tu t'élèverais et que tu atteindrais à des régions supérieures à celles de ton âme. Si tu te nourris des idées creuses d'un esprit vagabond, tu t'entretiens avec ton imagination, et non avec le Verbe de Dieu: elle te jette dans l'illusion. Elève-toi au-dessus de ton corps, et prise ton esprit: élève-toi même au-dessus de ton esprit, et saisis Dieu. Impos-

sible d'atteindre jusqu'à Dieu, à moins de t'élever au-dessus de ton âme : à plus forte raison, n'y parviendras-tu pas, si tu t'arrêtes à ce corps grossier. Qu'ils sont loin de priser ce qui est Dieu, ceux qui ont du goût seulement pour leur corps! Jamais même ils n'arriveraient à posséder Dieu, s'ils se bornaient à avoir du goût pour leur âme. L'homme s'éloigne énormément de la divinité, quand il n'a que des pensées charnelles : entre son corps et son âme se trouve une incalculable distance ; il en est encore, néanmoins, une plus grande entre l'âme et Dieu. Si tu occupes ta pensée de ton esprit, tu tiens le milieu : si, de là, tu abaisses tes regards, tu aperçois le corps ; si tu les élèves, tu vois Dieu. Porte-les donc plus haut que ton corps, porte-les plus haut que toi-même. Ecoute ce que dit le Psalmiste : il t'apprendra comment tu dois priser Dieu. « Jour et nuit, « mes larmes sont ma nourriture, parce « qu'on me dit sans cesse : Où est ton Dieu ? » C'est comme si les païens nous disaient : Voici nos dieux : où est le vôtre ? De telles gens montrent alors des divinités visibles : pour nous, nous adorons un Dieu qu'on ne voit pas. A qui pourrions-nous le montrer ? A des hommes qui manquent de tous moyens pour le voir ? S'ils ont les yeux du corps pour contempler leurs dieux, nous avons, nous, des yeux tout autres pour apercevoir notre Dieu : encore faut-il qu'il les purifie ; sans cela il nous serait impossible de le voir ; car, « bienheureux ceux qui ont le cœur pur, « parce qu'ils verront Dieu [1] ». Le Psalmiste nous dit donc qu'il se troublait, parce qu'on lui disait sans cesse : « Où est ton Dieu ? Je ne « puis oublier qu'on me dit sans cesse : Où « est ton Dieu ? » Aussi semblait-il vouloir saisir Dieu, et s'écriait-il : « Je repassais ces « paroles en mon cœur, et je répandais mon « âme en moi-même [2] ». Pour arriver jusqu'à mon Dieu, jusqu'à Celui dont on me disait : « Où est ton Dieu ? » je n'ai point répandu mon âme sur mon corps, mais sur moi-même ; je me suis élevé au-dessus de moi-même, afin de parvenir jusqu'à lui. Celui qui m'a créé est au-dessus de moi : on ne va à lui qu'à la condition de devenir supérieur à soi-même.

12. Qu'est-ce que ton corps ? Ne l'oublie pas : il est sujet à la mort, terrestre, fragile, corruptible : arrière donc. Mais notre chair est du temps. Reporte tes pensées sur les autres corps, sur les corps célestes ; ils sont plus grands, ils sont meilleurs, ils brillent d'un vif éclat ; regarde-les : ils roulent de l'Orient à l'Occident, et ne s'arrêtent pas ; les hommes, les animaux eux-mêmes les contemplent. Elève-toi plus haut. — Comment, me diras-tu, comment m'élèverai-je au-dessus des corps célestes, moi qui rampe en quelque sorte sur la terre ? — Corporellement, tu ne le peux pas : élève-toi donc sur les ailes de ton âme. Arrière donc aussi les corps célestes : ils ont beau briller, ce ne sont que des corps ; quoiqu'ils nous inondent des flots de leur lumière, ce sont des corps. En les considérant tous, tu ne sais peut-être où tu pourrais aller : viens avec moi. — En quel lieu, au-delà des astres, pourrais-je monter ? Au-dessus de quel monde m'élèverai-je sur les ailes de mon âme ? — As-tu considéré tous ces mondes ? — Oui. — En quel endroit t'étais-tu placé pour les contempler ? Voyons qui est-ce qui les considère. Ce qui les examine, les discerne, les distingue les uns des autres, et les pèse en quelque sorte dans sa balance, c'est l'intelligence. L'intelligence qui, en toi, a pensé à tous ces mondes, est évidemment préférable à eux tous ; elle est un esprit et non un corps. Pour voir où il faut que tu arrives, compare d'abord cette intelligence à ton corps. Ah ! de grâce, ne t'abaisse pas à une pareille comparaison. Compare-la à l'éclat du soleil, de la lune, des étoiles : son éclat le surpasse de beaucoup. Vois d'abord combien elle est prompte : ses pensées ne ressemblent-elles pas à des éclairs qui l'emportent en vivacité sur les plus vifs rayons du soleil ? Si tu réfléchis à la marche du soleil levant, qu'elle doit te sembler lente en comparaison de la marche de ton esprit ? Tu imagines, en un instant, ce que fera l'astre du jour ; il ira d'Orient en Occident, et à peine se lève-t-il, que déjà tu songes à son coucher : par la pensée, tu as fait ce qu'il doit faire, tu as parcouru sa route, et lui la parcourt encore, tant il est lent à la fournir. Que l'esprit humain est une grande chose ! Mais pourquoi dire : Il est ? Elève-toi même au-dessus de lui, car il a beau être préférable à tout ce qui est matière, il est sujet au changement. Aujourd'hui il sait, demain il ne sait plus : un jour il oublie, un autre jour il se

[1] Matth. v, 8. — [2] Ps. xli, 4, 5.

souvient : tantôt il veut, tantôt il ne veut pas : parfois il commet le péché, parfois il conserve la justice. Va donc au-delà de tout ce qui peut changer, qu'il soit visible ou non. Tu t'es placé au-dessus de tous les êtres corporels visibles, du soleil, de la lune et des étoiles, que contemplent nos yeux : place-toi aussi au-dessus de tout être susceptible de variations. Devenu supérieur à la matière, tu en étais arrivé à ton esprit ; mais là, encore, tu as trouvé des preuves d'instabilité. Pour Dieu, est-il sujet à vicissitude ? Marche donc, ne t'arrête pas à ton esprit : répands ton âme au-dessus de toi-même, afin de parvenir jusqu'à Dieu ; car on te dit : « Où est ton Dieu ? »

13. Ne t'imagine pas pouvoir faire ce qui dépasse les forces de l'homme. Jean l'Evangéliste l'a fait néanmoins. Il s'est élevé au-dessus de son corps, au-dessus de la terre qu'il foulait à ses pieds, au-dessus des mers qu'il contemplait, au-dessus des airs que parcourent les oiseaux, au-dessus du soleil, de la lune et des étoiles, au-dessus de tous les esprits invisibles, au-dessus de son âme, enfin : il s'est élevé au-dessus de toutes ces créatures par l'effet de sa raison et de son intelligence. Arrivé à une région supérieure, répandant son âme au-dessus de lui-même, où est-il parvenu ? Qu'a-t-il vu ? « Au commencement « était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et « le Verbe était Dieu ». Si tu vois un ensemble dans la lumière, pourquoi ne pas vouloir qu'il y ait unité dans l'action ? Voilà Dieu, voilà son Verbe ; Dieu ne fait qu'un avec le Verbe, lorsque le Verbe parle, et, pour parler, il ne se sert point de mots ; pour lui, manifester l'éclat de sa sagesse, c'est parler. Que dit de la sagesse divine la sainte Ecriture ? « Elle est la splendeur de la lumière éter« nelle [1] ». Réfléchis à la lumière du soleil. Le soleil est au ciel, il répand ses rayons sur toutes les terres et sur toutes les mers ; et, pourtant, on ne saurait le nier, sa lumière est matérielle. Si tu peux séparer du soleil sa propre lumière, le Verbe peut être aussi séparé de son Père. Je parle du soleil. D'un flambeau s'échappe une flamme unique, toute petite, toute mince : on peut l'éteindre d'un souffle ; et, cependant, elle projette son éclat sur tous les objets qu'elle domine. La lumière dont cette flamme est le foyer, se répand de tous côtés ; tu la vois sortir de ce foyer, mais la vois-tu s'en séparer ? Certainement non. Comprenez donc, mes très-chers frères, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont inséparablement unis ensemble ; que cette Trinité ne fait qu'un seul Dieu, et que toutes les œuvres de ce Dieu unique sont tout à la fois les œuvres du Père, et celles du Fils, et celles du Saint-Esprit. Pour ce qui suit et fait partie du discours de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rapporté dans l'Evangile, nous vous l'expliquerons ; car demain nous devons vous adresser la parole. Venez donc nous entendre.

[1] Sag. VII, 26.

VINGT-UNIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES : « CAR LE PÈRE AIME LE FILS ET LUI MONTRE TOUT CE QU'IL FAIT », JUSQU'A CES AUTRES : « CELUI QUI N'HONORE PAS LE FILS, N'HONORE PAS LE PÈRE QUI L'A ENVOYÉ ». (Chap. v, 20-23.

LES ŒUVRES DU CHRIST.

« Le Fils ne fait que ce qu'il a vu faire à son Père, et le Père lui montre tout ce qu'il fait », c'est-à-dire, le Père est l'archétype de toutes les créatures; il les voit en lui-même, et cette vision et la science qui en résulte, ne sont autre chose que son Verbe : de là il suit que, pour le Verbe, voir, apprendre, connaître, c'est être. Quant au Christ considéré comme homme et comme représentant de tous les membres de l'Eglise, Dieu doit lui montrer à opérer des merveilles plus admirables que la guérison d'un paralytique. Comme Dieu, il ressuscitera les morts à la fin du monde. Comme homme, il les jugera, afin que tous l'honorent de la même manière qu'ils honorent le Père.

1. Autant que Dieu nous en a fait la grâce, et selon qu'il nous a été possible de le comprendre et de le dire, nous vous avons expliqué, dans l'instruction d'hier, comment il peut se faire que les œuvres du Père et du Fils soient inséparables : comment les œuvres du Père, au lieu d'être différentes de celles du Fils, sont exactement les mêmes, en ce sens que le Père les fait par son Fils, comme par son Verbe. N'est-il pas écrit, en effet : « Toutes choses ont été faites par lui, et, sans « lui rien n'a été fait? » Aujourd'hui, nous avons à examiner les passages qui suivent : prions le Seigneur de nous accorder sa bénédiction, espérons-la de sa part ; peut-être nous jugera-t-il dignes de comprendre la vérité contenue dans ses paroles; et si nous nous trouvons incapables de la saisir, peut-être sa grâce nous empêchera-t-elle de tomber dans l'erreur. Car mieux vaut ignorer que se tromper ; mais la science est bien préférable à l'ignorance : aussi devons-nous, avant tout, nous efforcer de savoir. Si nous le pouvons, Dieu en soit loué; mais s'il nous est impossible de parvenir jusqu'à la vérité, ne nous jetons pas dans l'erreur. Qui sommes-nous? Que cherchons-nous à comprendre? Voilà ce qu'il nous faut examiner. Nous sommes des hommes revêtus d'un corps, nous sommes des pèlerins ici-bas; la parole de Dieu nous a, sans doute, communiqué le germe d'une nouvelle vie ; mais, bien que renouvelés dans le Christ, nous ne sommes pas encore entièrement dépouillés du vieil Adam. En nous, le corps qui se corrompt appesantit l'âme [1]; il nous vient d'Adam, c'est chose manifeste, et personne ne saurait en douter. Mais le principe spirituel qui rend notre âme supérieure au monde est un don de ce Dieu miséricordieux qui a envoyé son Fils unique sur la terre, pour partager notre condition mortelle et nous faire entrer en possession de son immortalité. Il est notre maître et doit nous apprendre à ne point pécher : il sera notre défenseur, si, après avoir péché, nous confessons nos fautes et revenons au bien ; il sera notre avocat au moment où nous demanderons à Dieu quelque bienfait, et, conjointement avec le Père, il nous accordera l'objet de nos désirs ; car le Père et le Fils ne sont qu'un seul Dieu. Les paroles qui vont nous occuper, il les adressait aux hommes en qualité d'homme; en lui le Dieu se cachait et l'homme se montrait, pour faire des dieux avec de simples hommes; étant Fils de Dieu, il est devenu fils de l'homme, afin de rendre enfants de Dieu les enfants des hommes. Par quelle mystérieuse invention de sa sagesse a-t-il agi ainsi? Ses paroles mêmes nous l'apprennent. Il s'est fait petit pour parler à des petits; mais bien que petit, il n'a pas cessé d'être grand; et nous, si nous sommes petits par nous-mêmes, nous devenons grands par notre union avec lui : il nous parle donc comme une nourrice parle à son bien-aimé nourrisson, qu'elle aide à grandir à force de soins.

2. Il avait dit : « Le Fils ne peut rien faire « par lui-même que ce qu'il voit faire à son

[1] Sag. IX, 15.

« Père [1] ». Nous l'avons compris : le Père ne fait aucune œuvre séparément du Fils ; et le Fils ne le regarde point pour faire, à son tour, quelque chose de pareil à ce qu'il lui aurait vu faire. Voici la raison pour laquelle le Sauveur a dit : « Le Fils ne peut rien « faire de lui-même que ce qu'il voit faire au « Père » ; c'est que le Fils tient du Père tout ce qu'il est : sa substance et sa puissance tout entières lui viennent de Celui qui l'a engendré. Il avait dit qu'il fait, comme le Père, les mêmes œuvres que le Père ; mais il a voulu nous insinuer que le Père et le Fils ne font pas des œuvres différentes, mais que les opérations du Fils procèdent de la même puissance que celle du Père, puisque le Père les fait par l'intermédiaire de son Fils : aussi a-t-il ajouté ce que nous avons entendu lire aujourd'hui : « Car le Père aime le Fils, et il « lui montre tout ce qu'il fait ». Le Père montre à son Fils tout ce qu'il fait : donc, dira quelqu'un, le Père agit séparément, afin que le Fils soit à même de voir ce qu'il fait. Nous voici donc, encore une fois, revenus à une manière humaine de considérer les choses : nous voici de nouveau en face de nos deux artisans ; on dirait qu'il s'agit encore d'un ouvrier qui apprend son métier à son fils, et qui lui montre son propre ouvrage, afin qu'à son tour il puisse en faire autant. « Il lui montre tout ce qu'il fait ». Par conséquent, lorsque le Père agit, le Fils reste dans l'inaction, uniquement occupé à regarder ce que fait son Père. En est-il vraiment ainsi ? Il est sûr que « toutes choses ont été faites « par lui, et que sans lui rien n'a été fait ». Par là, il nous est facile d'imaginer comment le Père montre au Fils ce qu'il fait, puisque le Père ne fait rien que ce qu'il fait par le Fils. Qu'a fait le Père ? Le monde. Mais l'a-t-il créé d'abord, et l'a-t-il ensuite montré au Fils, pour lui fournir le modèle d'un autre monde ? Alors, qu'on nous fasse voir ce second univers, sorti des mains du Fils seul. « Mais toutes les choses ont été faites par lui, « et sans lui rien n'a été fait, et c'est lui qui « a fait le monde [2] ». S'il a fait le monde, et si toutes choses ont été faites par lui, le Père ne fait donc rien qu'il ne le fasse par son Fils. Mais où le Père montre-t-il au Fils ce qu'il fait ? Dans le Fils même par qui il le fait, et pas ailleurs. En quel autre lieu le Père pourrait-il montrer au Fils ses propres œuvres ? Est-ce qu'il habite, est-ce qu'il agit comme dans un endroit exposé au regard ? Le Fils examine-t-il le Père, comme s'il travaillait extérieurement ? Où se trouve l'indivisible Trinité ? Où est le Verbe, dont il a été dit qu'il est la puissance et la sagesse de Dieu [1] ? Où voir ce qu'est la Sagesse elle-même, au dire de l'Ecriture : « Elle est la splendeur « de la lumière éternelle [2] ? » Où contempler ce qu'indique encore cet autre passage : « La « Sagesse atteint d'une extrémité à l'autre avec « force, et dispose toutes choses avec dou- « ceur [3] ? » Si le Père, dans ses opérations, agit par le Fils, par sa propre sagesse, par sa propre puissance, ce n'est pas à l'extérieur qu'il lui montre ce qu'il doit voir et faire, c'est en lui-même.

3. Qu'est-ce que voit le Père, ou, plutôt, qu'est-ce que le Fils voit dans le Père, afin de le faire ensuite lui-même ? Si je pouvais le dire, y aurait-il quelqu'un pour me comprendre ? Si j'étais capable de m'en faire une idée, serais-je à même de l'expliquer convenablement ? Mais serais-je seulement apte à me l'imaginer ? La distance qui se trouve entre la Divinité et nous est égale à celle qui sépare Dieu de l'homme, l'immortalité de la vicissitude des choses destinées à périr, l'éternité de ce qui est du temps. Qu'il nous inspire et nous fasse la grâce de comprendre. Que de cette source de vie, qui est lui-même, il fasse tomber sur nous quelques gouttes de rosée pour étancher notre soif : ainsi serons-nous préservés des ardeurs brûlantes de ce désert. Nous avons appris à lui donner le nom de Père ; crions pour lui dire : Seigneur. Ne craignons pas de le faire, car il nous a autorisés à nous permettre cette hardiesse : seulement, vivons de manière à ce qu'il ne nous dise pas : « Si je suis votre Père, où « sont mes honneurs ; et si je suis votre maî- « tre, où me craint-on [4] ? » Disons-lui donc : Notre Père ! A qui disons-nous : Notre Père ? Au Père du Christ. Et celui qui dit au Père du Christ : Notre Père ! que dit-il au Christ ? Notre Frère, et rien autre chose. Il faut néanmoins le remarquer, Dieu n'est pas le Père du Christ au même titre qu'il est le nôtre, car jamais le Christ ne nous a unis à lui, de manière à faire disparaître toute distance entre lui et nous. Il est, en effet, le Fils de Dieu,

[1] Jean, v, 1?. — [2] Id. I, 3, 10.

[1] I Cor. I, 24. — [2] Sag. VII, 26. — [3] Id. VIII, 1. — [4] Malach. I, 6.

égal à son Père, éternel comme lui, coéternel à lui : pour nous, nous avons été créés par le Fils et adoptés par l'Unique; aussi, quand Notre-Seigneur Jésus-Christ parlait à ses disciples, jamais il n'a dit du Dieu souverain, son Père: Notre Père; mais : Mon Père, ou bien : Votre Père. Il n'a pas dit : Notre Père; cela est si vrai que, dans un certain endroit de l'Evangile, il a proféré ces deux paroles : « Je m'en vais à mon Dieu et à votre Dieu ». Pourquoi n'a-t-il pas dit : Notre Dieu? « Et à « mon Père et à votre Père [1] ». Il n'a pas dit : Notre Père. Il parle donc de manière à unir les choses sans les confondre, et à les distinguer les unes des autres sans les séparer ; il veut montrer que nous ne faisons qu'un en lui, et que le Père et lui ne font qu'un.

4. Nous aurons beau comprendre et beau voir, même lorsque nous aurons été égalés aux esprits angéliques, jamais nous ne verrons comme voit le Fils. Lors même que nous ne voyons pas, nous sommes quelque chose, et, alors, que sommes-nous? Evidemment, des hommes qui ne voient pas. Bien que ne voyant pas, nous existons cependant, et, afin de voir, nous nous tournons vers celui qu'il nous faut voir, et ainsi s'opère en nous la vision qui ne s'y trouvait point auparavant, quoique nous existions. L'homme qui ne voit pas, n'en est pas moins un homme, et quand une fois il est parvenu à voir, on dit toujours de lui qu'il est un homme, mais un homme qui voit. Car, pour lui, autre chose est de voir, autre chose est d'être un homme; si, en effet, voir et être homme était, pour lui, la même chose, jamais il ne pourrait exister sans voir. Dès lors qu'il ne voit pas et qu'il cherche à voir ce qu'il ne peut encore contempler, il est donc à même de chercher à voir et de se convertir pour y arriver; et s'il se convertit sincèrement et qu'il parvienne à voir, après avoir été un homme qui ne voyait pas, il devient un homme qui voit. La vue lui est donc accordée ou retirée, selon qu'il se tourne vers Dieu ou qu'il s'en éloigne. En est-il de même du Fils? Non. Y a-t-il jamais eu un temps où le Fils n'ait pas vu, et un autre temps où il ait commencé à voir? Mais voir le Père et être le Fils, c'est, pour lui, une seule et même chose. En nous détournant de Dieu pour nous jeter dans l'iniquité, nous perdons de vue les rayons de la lumière d'en haut : aussitôt que nous revenons à lui, l'éclat de cette lumière vient à nouveau frapper nos yeux. Il n'y a aucune similitude entre la lumière qui vient nous éclairer, et nous-mêmes; car cette lumière ne se détourne pas d'elle-même, et ne perd jamais rien de son éclat, parce qu'elle est essentiellement la lumière. Le Père montre donc au Fils ce qu'il fait, en ce sens qu'en son Père le Fils voit toutes choses, et qu'il y est toutes choses. Par le fait qu'il voyait, il est né, et par cela même qu'il est né, il voit. Remarque-le, néanmoins : il n'a jamais été sans exister, et jamais il n'a commencé à être : il n'a jamais été sans voir, et jamais il n'a commencé à voir. Car, en lui, voir et être ne constituent qu'une seule et même chose : en lui se rencontrent, tout à la fois, l'existence, la permanence, l'immuabilité, la vie éternelle, sans commencement et sans fin. Ne nous nourrissons donc point d'illusions matérielles : le Père n'est point assis, ne travaille pas, et ne montre pas au Fils ce qu'il fait : à son tour, le Fils ne regarde pas l'œuvre opérée par le Père, pour en faire lui-même une pareille, mais dans un autre endroit et avec des matériaux différents ; car « toutes choses ont « été faites par lui, et, sans lui, rien n'a été « fait ». Le Fils est la Parole du Père, et Dieu n'a rien dit qu'il ne l'ait dit en son Fils. En disant, en son Fils, ce qu'il devait faire par lui, le Père a engendré ce même Fils par lequel il devait faire toutes choses.

5. « Et il lui montrera de plus grandes « œuvres que celles-ci, et vous serez dans « l'admiration ». Nouveau sujet d'embarras. Qui pourrait jamais sonder parfaitement un pareil mystère? Mais comme il a daigné nous parler, le Sauveur nous en a mis la clef dans les mains. Il n'aurait certainement pas voulu nous dire ce qu'il ne voudrait pas nous voir croire : puisqu'il a bien voulu nous adresser la parole, il est sûr qu'il a eu l'intention de nous rendre attentifs, et puisque tel a été son dessein, nous abandonnerait-il maintenant à nous-mêmes? Nous vous l'avons dit de notre mieux : La science du Fils n'a rien qui tienne du temps : autre chose n'est pas la science du Fils, et, autre chose, le Fils lui-même; autre chose n'est pas la vision du Fils, et, autre chose, le Fils lui-même; mais la vision, la science et la sagesse du Père, c'est le Fils : elles sont éternelles, elles viennent de l'éter-

[1] Jean, XX, 17.

nel, et sont coéternelles à celui dont elles viennent : là, rien n'est sujet aux vicissitudes du temps ; rien n'y vient à la vie de ce qui n'était pas ; rien n'y meurt de ce qui était. Nous l'avons expliqué comme nous avons pu. Maintenant, que fait ici le temps ? Le Sauveur ne dit-il pas, en effet : « Et il lui montrera de « plus grandes choses ? » Il doit lui montrer, c'est-à-dire, il lui fera voir plus tard. Il a montré est bien différent de : il montrera. Il a montré s'entend du passé ; il montrera s'entend de l'avenir. Mes frères, que faisons-nous, que disons-nous à présent ? Nous avons, tout à l'heure, prétendu que le Fils, coéternel au Père, n'éprouve aucune variation de la part du temps, qu'il ne se meut ni dans l'espace des lieux, ni dans l'espace des moments, qu'il demeure toujours dans la vision avec le Père, qu'il voit le Père, et que cette vision constitue son existence ; et voilà qu'il nous rappelle encore une fois à la pensée du temps, puisqu'il nous dit : « Et il lui montrera de plus « grandes choses ! » Le Père montrera donc au Fils quelque chose qu'il ne connaît pas encore ? Que faire ? En quel sens comprendre ces paroles ? Notre-Seigneur Jésus-Christ se trouvait dans les hauteurs de l'éternité ; le voilà qui redescend au niveau des choses terrestres. Quand était-il si élevé ? Quand il disait : « Tout ce que fait le Père, le Fils le fait « aussi comme lui ». Comment est-il descendu ? « Il lui montrera de plus grandes « choses ». O Seigneur Jésus-Christ, notre Sauveur, Verbe de Dieu par qui toutes choses ont été faites, qu'est-ce que le Père vous montrera que vous ne sachiez pas encore ? Y a-t-il, dans le Père, quelque chose d'inconnu pour vous ? Quelles œuvres plus grandes doit-il vous montrer ? Ou bien, quelles œuvres seront surpassées par celles qu'il vous montrera ? Car si Jésus a dit : « plus grandes », il nous faut retourner en arrière pour y trouver celles qui sont moins prodigieuses.

6. Rappelons-nous la circonstance qui a donné lieu à ce discours. C'est évidemment celle où fut guéri le paralytique de trente-huit ans, et où le Sauveur commanda à cet homme de prendre son lit sur ses épaules, et de s'en retourner dans sa maison. Ce fait suffit à soulever l'indignation des Juifs avec lesquels il s'entretenait : il parlait à leurs oreilles et ne disait rien à leur intelligence. Il laissait, en quelque sorte, entrevoir sa pensée à ceux qui voulaient l'entendre, mais il la cachait à ceux qui se laissaient emporter par la colère : irrités de voir le Seigneur Jésus agir ainsi le jour du sabbat, les Juifs lui donnèrent donc, par leurs mauvais sentiments, l'occasion de prononcer ce discours. Pour bien entendre les paroles qui nous occupent maintenant, nous ne devons donc pas oublier ce qui a été précédemment dit : au contraire, reportons nos regards sur ce paralytique, malade depuis trente-huit ans, et subitement rendu à l'usage de ses membres, en présence des Juifs qui ne pouvaient s'empêcher d'admirer une pareille guérison, et s'en fâchaient pourtant. Témoin de leur aveugle fureur, Jésus leur adressa la parole et leur dit : « Il « lui montrera des œuvres plus grandes que « celles-ci ». « Plus grandes que celles-ci » : celles-ci ? Lesquelles ? Ce que vous venez de voir, c'est-à-dire : la guérison de cet homme, qu'une paralysie avait tenu, l'espace de trente-huit ans, couché sur son lit, n'est rien en comparaison de ce que le Père montrera à son Fils. Que lui montrera-t-il de plus étonnant ? Le voici ; car le Sauveur ajoute : « Comme le Père ressuscite les morts et les « vivifie, ainsi le Fils vivifie ceux qu'il veut ». Il est sûr que ceci est bien autrement admirable : c'est, en effet, un plus grand prodige de ressusciter les morts, que de rendre un malade à la santé : il n'y a pas le moindre doute à cet égard. Mais quand le Père montrera-t-il à son Fils une pareille œuvre ? car le Fils n'en a-t-il pas déjà la connaissance ? Et au moment où il parlait, ne savait-il pas ressusciter les morts ? Il avait fait toutes choses : avait-il encore besoin d'apprendre à faire sortir les morts, tout vivants, des entrailles du tombeau ? Celui qui nous a donné l'être et la vie, lorsque nous n'existions pas encore, avait-il besoin d'apprendre à nous ressusciter ? Que veut-il donc nous dire par là ?

7. Il s'est abaissé jusqu'à nous, et lui qui, tout à l'heure, nous parlait comme Dieu, a commencé de nous parler comme homme. Tout Dieu qu'il est, il n'en partage pas moins avec nous la nature humaine ; car Dieu s'est fait homme, mais il est devenu ce qu'il n'était pas, sans rien perdre de ce qu'il était. L'humanité s'est donc adjointe à la divinité : ainsi, celui qui était Dieu est devenu un homme, de manière, toutefois, qu'en prenant notre nature, il ne perdît pas sa nature divine.

Nous l'écoutions tout à l'heure comme notre créateur, écoutons-le donc maintenant comme notre frère. Il est notre Créateur, car, au commencement était le Verbe ; il est notre frère, parce qu'il a pris naissance dans le sein de la Vierge Marie ; en qualité de Créateur, il existait avant Abraham, avant Adam, avant la terre, avant le ciel, avant toutes les créatures corporelles et spirituelles ; en qualité de frère des hommes, il est né de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, d'une vierge israélite. Si, dans celui qui nous parle, nous reconnaissons un Dieu et un homme, sachons discerner les paroles du Dieu d'avec celles de l'homme ; car parfois il dit des choses qui ont trait à la majesté divine, et, parfois, il en dit qui se rapportent à la faiblesse humaine ; n'est-il pas en même temps et souverainement grand, et aussi souverainement petit, puisqu'il s'est anéanti pour nous élever jusqu'à lui ? ue dit-il donc ? « Le Père » me « montrera « des choses plus grandes que celles-ci, et « vous serez dans l'admiration ». C'est donc à nous qu'il les montrera, et non pas à lui ; et comme c'est à nous que le Père les montrera, le Sauveur a eu bien soin de dire : « Et vous « serez dans l'admiration ». Il nous a expliqué ce qu'il a voulu nous faire entendre par ces mots : « Le Père » me « montrera». Pourquoi n'a-t-il pas dit : Le Père vous montrera, au lieu de dire : « Il montrera » au Fils ? Parce que nous sommes les membres de son Fils, et que celui-ci apprend en quelque sorte dans la personne de ses membres, ce que nous apprenons. De quelle manière acquiert-il en nous quelque science ? De la même manière qu'il y souffre. Où est la preuve des souffrances qu'il endure en nous? Dans ces paroles venues du ciel : «Saul, Saul, « pourquoi me persécutes-tu [1] ?» N'est-ce pas lui qui, à la fin du monde, s'assoira sur un tribunal pour juger tous les hommes? N'est-ce pas lui qui, en plaçant les bons à sa droite, et les méchants à sa gauche, prononcera ces paroles : « Venez, bénis de mon Père, « entrez en possession de mon royaume ; car « j'ai eu faim, et vous m'avez donné à « manger ? » Les justes lui répondront : « Seigneur, quand vous avons-nous vu avoir « faim ? » Alors il ajoutera : « Lorsque vous « avez donné quelque chose à l'un des moin- « dres de mes frères, vous me l'avez donné à « moi-même [1] ». Il a donc dit : « Lorsque vous « avez donné quelque chose à l'un des « moindres de mes frères, vous me l'avez « donné à moi-même ». Par conséquent, interrogeons-le maintenant, et disons-lui : Seigneur, quand apprendrez-vous quelque chose, puisque c'est vous qui enseignez toutes choses ? Et aussitôt, par l'organe de notre foi, il nous répondra : Lorsque l'un des moindres de mes frères s'instruit, c'est moi qui m'instruis.

[1] Act. IX, 4.

8. Félicitons-nous donc, et rendons grâces à Dieu de ce que nous sommes devenus non-seulement des chrétiens, mais le Christ lui-même. Comprenez-vous, mes frères, appréciez-vous dignement la grâce que Dieu nous fait en devenant notre chef ? Soyez dans l'admiration, réjouissez-vous, nous sommes devenus le Christ ! Car s'il est notre chef, nous sommes ses membres ; nous composons, lui et nous, son humanité tout entière. Voilà bien ce que dit l'apôtre Paul : « Afin que « nous ne soyons plus flottants comme des « enfants, et que nous ne nous laissions pas « emporter à tout vent de doctrine ». Mais auparavant, il s'était exprimé en ces termes : « Jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité « d'une même foi et d'une même connais- « sance du Fils de Dieu, à l'état d'un homme « parfait, à la mesure de l'âge, de la plénitude « du Christ [2] ». Le chef et les membres, voilà ce qui constitue la plénitude du Christ. Qu'est-ce à dire : Le chef et les membres ? Le Christ et l'Eglise. Nous arroger un privilége pareil serait, de notre part, de l'orgueil ; mais le Sauveur a daigné nous le promettre lui-même, car il nous a dit par la bouche du même Apôtre : « Or, vous êtes le corps du « Christ et ses membres [3] ».

9. Dès lors donc que le Père montre quelque chose aux membres du Christ, il le montre par là même au Christ. Il se fait à ce moment comme un grand miracle, mais un miracle réel. Ce que le Christ savait déjà se fait voir au Christ, et c'est le Christ lui-même qui le lui fait connaître. Voilà une chose étonnante et merveilleuse, mais l'Ecriture nous l'affirme : Nous mettrons-nous en antagonisme avec la parole de Dieu ? Ne faut-il pas plutôt la comprendre dans son vrai sens, et remercier de cette grâce d'en haut, Celui qui nous l'a accordée? Qu'ai-je dit : C'est le

[1] Matth. XXV, 31-40. — [2] Ephés. IV, 14, 13. — [3] I Cor. XII, 27.

Christ lui-même qui fait connaître au Christ ? C'est la tête qui montre aux membres. Ce phénomène se passe en toi, veuille le remarquer. Suppose que tes yeux sont fermés et que tu veux saisir un objet : ta main ne sait où se porter, et, néanmoins, tu ne saurais en douter, ta main est du nombre de tes membres, puisqu'elle n'a pas été précédemment séparée de ton corps. Ouvre les yeux ; alors elle voit de quel côté elle doit se diriger ; la tête a fait apercevoir l'objet, et le membre est allé le saisir. Puisqu'en toi-même nous remarquons ce fait que ton corps montre un objet à ton corps, et que par l'intermédiaire de lui-même, ton corps aperçoit cet objet, il n'y a plus sujet de t'étonner de mes paroles, quand je dis : C'est le Christ lui-même qui fait connaître au Christ. Le chef montre, afin que les membres aperçoivent ; il enseigne, afin que les membres s'instruisent ; et, cependant, la tête et les membres ne forment tous ensemble qu'un seul homme. Il n'a pas voulu se séparer de nous, mais il a daigné s'unir à nous. Il se trouvait loin de nous, et singulièrement loin ; car, qu'y a-t-il de plus éloigné que la créature à l'égard du Créateur? que Dieu et l'homme ? que la justice et le péché ? que l'éternité et la condition d'un être mortel ? Ainsi était éloigné de nous « le « Verbe qui au commencement était Dieu « en Dieu, et par qui toutes choses ont été « faites ». Par quel moyen s'est-il donc rapproché de nous, au point de devenir ce que nous sommes et de manière à ce que nous soyons en lui ? « Le Verbe s'est fait chair, et « il a habité parmi nous [1] ».

10. Il nous montrera donc cela, comme il l'a montré à ses disciples pendant le cours de sa vie terrestre. Qu'est-ce cela ? « Comme le « Père ressuscite les morts et les vivifie, ainsi « le Fils vivifie ceux qu'il veut ». Le Père vivifie-t-il ceux-ci, et le Fils ceux-là ? Certainement, toutes choses ont été faites par lui. Que disons-nous, mes frères ? Le Christ a ressuscité Lazare ; quel mort le Père avait-il fait sortir vivant du tombeau, afin d'apprendre au Fils, par son exemple, la manière dont il devait ressusciter Lazare ? Ou bien, quand le Sauveur a rendu la vie à Lazare, le Père ne l'a-t-il pas aussi ressuscité ? le Fils a-t-il été seul à opérer ce prodige, et l'a-t-il opéré indépendamment du concours de son Père ? Lisez le récit de cette résurrection, et vous verrez qu'au tombeau de Lazare, le Christ a invoqué son Père et l'a prié de rendre la vie à ce mort [1]. En tant qu'homme, il invoque le Père ; en tant que Dieu, il agit de concert avec lui : en conséquence, la résurrection de Lazare s'est effectuée par la coopération simultanée du Père et du Fils avec la grâce et comme don du Saint-Esprit, et ce merveilleux événement est l'œuvre de la Trinité entière. Ces paroles : « Comme le Père ressuscite les « morts et les vivifie, ainsi le Fils vivifie ceux « qu'il veut », ne doivent donc pas être entendues en ce sens, que le Père ressuscite et vivifie les uns, tandis que le Fils ressuscite et vivifie les autres ; mais nous devons en conclure que le Père et le Fils ressuscitent également et par ensemble les mêmes morts ; car, « toutes choses ont été faites par lui, et «sans lui rien n'a été fait». Aussi, pour montrer que sa puissance, bien que lui venant du Père, était néanmoins égale à celle du Père, le Sauveur a-t-il ajouté : « Ainsi le Fils vivifie « ceux qu'il veut » : ces paroles prouvent l'existence de sa propre volonté. Que personne ne dise : Le Père ressuscite les morts par le Fils ; mais c'est comme tout-puissant, c'est parce qu'il possède le pouvoir de le faire. Pour le Fils, il n'agit qu'en vertu d'une puissance étrangère à sa personne, et qu'en qualité de ministre, comme ferait un ange ; que personne ne parle ainsi, car le Christ a affirmé son pouvoir, en disant : « De même, le Fils « vivifie ceux qu'il veut». En effet, le Père ne veut pas autre chose que ce que veut le Fils; mais comme ils ont ensemble une seule et même substance, ainsi n'ont-ils qu'une seule et même volonté.

11. Qui sont ces morts que vivifient le Père et le Fils ? Sont-ce ceux dont nous avons parlé, Lazare, le Fils de la veuve de Naïm [2], ou la fille du chef de la synagogue [3] ? Car, nous le savons, ces trois morts ont été rappelés à la vie par le Christ. Dans le passage précité, le Sauveur veut nous faire entendre qu'il s'agit d'autre chose, c'est-à-dire de la résurrection des morts que nous attendons tous pour la fin du monde, et non de celle qui a été accordée à quelques-uns pour amener les autres à la foi. Enfin, si Lazare est sorti vivant du tombeau, il devait cependant y rentrer un peu plus tard ; et nous, quand nous

[1] Jean, I, 14.

[1] Jean, XI, 11-44. — [2] Luc, VII, 14, 15. — [3] Id. VIII, 54, 55.

ressusciterons, ce sera pour ne plus quitter la vie. Est-ce au Père, est-ce au Fils à opérer cette résurrection finale ? Mieux que cela : C'est au Père dans le Fils. Le Fils et le Père dans le Fils l'opéreront donc. Maintenant, comment prouver qu'il est ici question de la résurrection universelle ? Le voici : Le Sauveur avait dit : « Comme le Père ressuscite les « morts et les vivifie, ainsi le Fils vivifie ceux « qu'il veut ». En conséquence de ces paroles, nous aurions pu nous imaginer qu'elles avaient trait, non pas à la résurrection qui doit servir de prélude à la vie éternelle, mais à une simple résurrection miraculeuse ; pour nous détourner d'une pareille interprétation il ajoute : « Car le Père ne juge personne, « mais il a donné tout jugement au Fils ». Qu'est-ce à dire ? Il parlait de la résurrection des morts, puisqu'il disait : « Comme le Père « ressuscite les morts et les vivifie, ainsi le « Fils vivifie ceux qu'il veut » ; pourquoi ajoute-t-il aussitôt, en manière d'explication, ces paroles relatives au jugement : « Car le « Père ne juge personne, mais il a donné tout « jugement au Fils ? » Il voulait évidemment nous faire comprendre qu'il avait fait allusion à la résurrection des morts, que suivra le jugement général.

12. « Car », dit-il, « le Père ne juge personne, « mais il a donné tout jugement au Fils ». Tout à l'heure, nous supposions que le Père fait ce que ne fait pas le Fils, et nous étions portés à le croire à cause de ces paroles : « Le « Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il « fait » : comme si le Père agissait, et que le Fils se bornât à le regarder. Une manière toute charnelle d'interpréter ce passage en dérobait donc le vrai sens à notre esprit, et nous faisait croire, d'une part, que le Père agissait sans le concours du Fils, et, d'autre part, que le Fils regardait le Père lui montrer ce qu'il faisait. Le Père nous semblait donc faire ce que ne faisait pas le Fils ; maintenant le Fils nous apparaît comme faisant ce que le Père ne fait pas. Comme Dieu tourne et retourne nos esprits ! Il les conduit d'ici de là, ne leur permettant de s'arrêter à aucune pensée charnelle : en les agitant ainsi, il les exerce, en les exerçant il les purifie, en les purifiant il les dilate, afin de les remplir ensuite. Qu'est-ce que toutes ces paroles du Sauveur font de nous? Que disait-il tout à l'heure? Que dit-il maintenant? Tout à l'heure, il nous disait que le Père montre au Fils tout ce qu'il fait; aussi me semblait-il voir le Père agir, et le Fils le regarder ; maintenant je crois voir le contraire, c'est-à-dire, le Fils dans l'action et le Père dans le repos. « Car le Père ne juge personne, mais il a « donné tout jugement au Fils ». Quand le Fils exercera-t-il le jugement, sans que le Père l'exerce en même temps avec lui? Qu'est-ce que cela veut dire, et comment le comprendre? Vous êtes le Verbe-Dieu; moi, je ne suis qu'un homme. Vous dites : « Le Père « ne juge personne, mais il a donné tout jugement au Fils ». Et moi, je lis, quelque part ailleurs, ces autres paroles tombées de vos lèvres : « Je ne juge personne, il y a quelqu'un « pour rechercher et juger [1] ». De qui parlez-vous, quand vous dites : « Il y a quelqu'un pour « rechercher et juger ? » Du Père, évidemment. Il recherche les injures qu'on vous fait, et il porte sur elles son jugement. Alors, comment se fait-il que « le Père ne juge personne, mais « qu'il ait donné tout jugement au Fils ? » Interrogeons maintenant l'apôtre Pierre ; écoutons-le nous dire dans son Epître : « Jésus-Christ a souffert pour nous, vous lais- « sant un grand exemple, afin que vous sui- « viez ses traces : lui qui n'a commis aucun « péché, et dans la bouche de qui le mensonge « n'a pas été trouvé ; quand on le maudissait, « il ne répondait point par des injures ; quand « on le maltraitait, il ne menaçait pas, mais il « s'abandonnait au pouvoir de Celui qui juge « avec justice [2] ». Comment peut-il être vrai que « le Père ne juge personne, mais qu'il ait « donné tout jugement au Fils ? » Nous voilà dans l'embarras, dans un embarras qui nous fera suer, et, en nous faisant suer, nous purifiera. Efforçons-nous, avec l'aide de Dieu, de découvrir le sens profondément mystérieux de ces paroles. En voulant discuter et scruter les paroles de Dieu, nous agissons peut-être avec témérité. Mais pourquoi les a-t-il prononcées ? N'est-ce pas afin que nous en sachions la portée? Pourquoi ont-elles retenti à nos oreilles ? N'est-ce pas afin que nous les entendions ? Pourquoi les avoir écoutées, si ce n'est pour les comprendre? Que Dieu nous fortifie donc, et qu'il nous accorde l'intelligence dans la mesure qui lui semble convenable, et si nous ne pouvons encore puiser à la source, puissions-nous, du moins, nous désaltérer à

[1] Jean, VIII, 15, 50. — [2] I Pierre, II, 21-23.

un petit ruisseau ! Jean lui-même nous tiendra lieu de ce ruisseau, car il est allé puiser à la source; il a fait descendre le Verbe du haut du ciel jusqu'à nous : il l'a abaissé, et, en quelque sorte, terrassé. Nous n'avons plus, par conséquent, à redouter ses grandeurs; il s'est humilié, approchons-nous donc de lui.

13. Il y a certainement une manière vraie et solide de comprendre ces paroles : « Le Père ne « juge personne, mais il a donné tout jugement « au Fils » : puissions-nous la bien saisir ! Voici la raison pour laquelle elles ont été prononcées; c'est qu'au jugement le Fils seul apparaîtra aux regards des hommes. Le Père se cachera, et le Fils se montrera. Comment se montrera-t-il ? Dans la forme avec laquelle il est monté au ciel. Comme le Père, il se dérobera à la vue dans sa forme de Dieu, mais il se manifestera dans sa forme d'esclave. Donc, « le Père ne juge personne, mais il a donné « tout jugement au Fils », tout jugement public, cela s'entend. Dans ce jugement public, ce sera le Fils qui jugera, parce qu'il se fera voir à ceux qu'il devra juger. L'Ecriture nous enseigne, de manière à nous enlever jusqu'à l'ombre d'un doute, qu'alors il se manifestera à tous les yeux. Quarante jours après sa résurrection, il monta au ciel en présence de ses disciples, et un ange vint leur dire : « Hommes de Galilée, pourquoi « demeurez-vous là, regardant les cieux ? Ce « Jésus qui, du milieu de vous, s'est élevé « dans le ciel, en reviendra de la même ma- « nière que vous l'y avez vu monter [1] ». En quel état l'y voyaient-ils aller ? Dans ce corps qu'ils avaient touché et palpé, dont ils avaient contrôlé les cicatrices, avec lequel il pénétrait au milieu d'eux et sortait de leur assemblée pendant quarante jours, se montrant à eux en toute vérité, sans supercherie, non pas comme une ombre, un fantôme ou un esprit, mais tel qu'il dit lui-même, d'accord avec la réalité : « Touchez et voyez, car un esprit n'a « ni chair ni os, comme vous voyez que j'en « ai [2] ». Ce corps est digne d'habiter le ciel, car il n'est plus exposé aux atteintes de la mort, ni aux vicissitudes des différents âges. Pour parvenir à l'état où il se trouvait alors, il avait dû traverser la distance qui sépare l'enfance de la jeunesse, mais il ne parcourra pas l'espace qui se trouve entre la jeunesse et la vieillesse : il restera tel qu'il était au moment de son ascension, et il reviendra tel vers ceux auxquels il a voulu faire prêcher sa parole avant son retour. Il apparaîtra donc dans sa forme humaine : cette forme se montrera même aux regards des impies ; ceux qui seront placés à droite, et ceux qui seront placés à gauche le verront également : cela est écrit : « Ils verront celui qu'ils ont percé [1] ». Puisqu'ils doivent voir celui qu'ils ont percé, ils verront donc ce même corps qu'ils ont frappé avec une lance ; car une lance n'a pu blesser le Verbe : les impies seront donc à même de contempler ce qu'ils ont été capables de blesser. Ils ne verront pas le Dieu qui sera caché sous la forme humaine ; mais, après le jugement, il se fera voir à ceux qu'il aura placés à sa droite. Voici donc le sens de ces paroles : « Le Père ne juge personne, mais il « a donné tout jugement au Fils ». Le Fils viendra publiquement juger les hommes : alors, il leur apparaîtra sous sa forme humaine et dira à ceux qui seront placés à sa droite : « Venez, bénis de mon Père, entrez « en possession de mon royaume »; et à ceux qui se trouveront à sa gauche : « Allez au « feu éternel, qui a été préparé au diable et « à ses anges [2] ».

14. Le Sauveur se fera donc voir, dans sa forme d'homme, aux fidèles et aux impies, aux justes et aux pécheurs, à ceux qui auront eu la foi et à ceux qui ne l'auront pas eue, à ceux pour lesquels sa présence sera un sujet de joie, et à ceux dont elle fera le désespoir, à ceux qui auront mis en lui leur confiance, et à ceux que le jugement aura couverts de confusion : on le verra donc comme homme. Et quand il se sera ainsi montré sur son tribunal, quand la sentence aura été prononcée et que se sera vérifiée cette parole : « Le Père « ne juge personne, mais il a donné tout juge- « ment au Fils »; car le Fils apparaîtra au jugement dans la forme qu'il a empruntée à notre nature, alors qu'arrivera-t-il? Quand se montrera-t-il dans sa forme de Dieu, que tous les saints brûlent de contempler? Quand verront-ils ce qui était au commencement, c'est-à-dire le Verbe, le Dieu en Dieu, par qui toutes choses ont été faites ? Quand apercevront-ils cette forme de Dieu, dont l'Apôtre a dit : « Ayant la nature de Dieu, il n'a point cru « que ce fût pour lui une usurpation de s'éga-

[1] Act. I, 3, 9, 10, 11. — [2] Luc, XXIV, 39.

[1] Zach. XII, 10 ; Jean, XIX, 37. — [2] Matth. XXV, 31-41.

« ler à Dieu [1] ? » Qu'elle est admirable, cette forme divine, puisque malgré sa forme humaine le Fils n'a pas cessé d'être égal au Père! Elle est ineffable et incompréhensible, surtout pour les petits. Quand la verra-t-on? Voilà les justes placés à droite, et les pécheurs à gauche; tous aperçoivent le Christ-homme, le Fils de l'homme qui a été percé, crucifié, humilié, et qui est né d'une Vierge; ils contemplent l'Agneau de la tribu de Juda. A quel moment contempleront-ils le Verbe, Dieu en Dieu? Au jugement, il sera le Fils du Tout-Puissant, mais la forme seule de l'esclave se manifestera en lui. Aux esclaves il montrera sa forme d'esclave, et sa forme divine aux enfants de Dieu. Que les esclaves deviennent donc enfants du Très-Haut; que ceux qui se trouvent à droite, entrent en possession de l'héritage éternel, de cet héritage depuis si longtemps promis, à l'existence duquel les martyrs ont cru avant de le voir, pour l'acquisition duquel ils ont, sans hésiter, versé tout leur sang, parce qu'il était promis à leurs efforts : qu'ils entrent dans cet héritage, ils y contempleront l'objet de leurs désirs. Quand pourront-ils y entrer? Le Sauveur va lui-même nous l'apprendre : « Et ceux-« ci iront au supplice éternel, et les justes à « la vie éternelle [2] ».

15. Jésus vient de prononcer le nom de la vie éternelle. Nous a-t-il dit que, au sein de cette vie éternelle, nous verrons et connaîtrons le Père et le Fils? Mais à quoi nous servirait de vivre toujours, si nous ne devions point en même temps les voir? Ecoute : voici un autre passage où le Christ parle de la vie éternelle et nous dit avec précision en quoi elle consiste. Ne crains rien, je ne veux point t'induire en erreur; ce n'est pas sans motif que j'ai fait cette promesse à ceux qui m'aiment : « Celui qui a mes commandements et les « garde, c'est celui-là qui m'aime. Or, celui « qui m'aime sera aimé de mon Père; je l'ai-« merai aussi, et je me manifesterai à lui [3] ». Répondons au Seigneur, et disons-lui : Seigneur notre Dieu, qu'y a-t-il en cela de si grand, de si merveilleux? Vous vous montrerez à nous? Eh quoi? Ne vous êtes-vous pas fait voir même aux Juifs? Ceux qui vous ont crucifié ne vous ont-ils pas aussi contemplé de leurs yeux? Vous vous manifesterez à nous, quand au jour du jugement vous nous placerez à votre droite : ceux mêmes qui se trouveront à votre gauche ne vous apercevront-ils pas? Que signifie cette promesse de vous manifester à nous? Ne vous voyons-nous pas, maintenant que vous nous parlez? Le Sauveur nous répond : Vous voyez aujourd'hui ma forme d'esclave, je me manifesterai plus tard à toi dans ma forme divine. Je ne te tromperai point, ô homme fidèle; crois-le bien, tu me verras. Tu m'aimes sans me voir; supposes-tu que ton amour pour moi ne te méritera pas le privilége de me contempler? Aime-moi, et persévère dans mon amour; je ne le frusterai point, moi qui ai purifié ton cœur. Pourquoi l'ai-je purifié, sinon afin qu'il pût contempler Dieu? En effet, « bienheureux ceux qui ont le cœur pur, « car ils verront Dieu [1] ». Mais le serviteur ne s'arrête pas là; il discute en quelque sorte avec le Sauveur et lui réplique : Vous n'avez pas dit cela d'une manière expresse, dans ce passage : « Les justes iront à la vie éternelle »; car vous n'avez pas dit : Ils y entreront pour m'y contempler dans la forme de Dieu, et y voir le Père dont je suis l'égal. Remarque ce qu'il a dit en un autre endroit : « C'est la vie « éternelle de vous connaître, vous le seul « Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez « envoyé [2] ».

16. Après le jugement dont nous venons de parler, et que le Père a donné au Fils parce qu'il ne juge lui-même personne, qu'arrivera-t-il? Que lisons-nous ensuite? « Afin « que tous honorent le Fils, comme ils hono-« rent le Père ». Les Juifs honoraient le Père, et méprisaient le Fils; car ils considéraient le Fils comme un esclave, et honoraient le Père comme un Dieu. Alors, on verra le Fils égal au Père; car il se montrera tel, « afin que « tous honorent le Fils comme ils honorent « le Père ». Pour le moment, nous en sommes encore à le croire. Que le juif ne dise pas : J'honore le Père; mais qu'y a-t-il de commun entre le Fils et moi? — Le Christ va lui répondre. « Celui qui n'honore pas le « Fils, n'honore point le Père ». — Tu dis un affreux mensonge : tu blasphèmes le Fils, et tu fais injure au Père. Car le Père a envoyé son Fils, et tu méprises celui qui l'a envoyé. Comment peux-tu dire que tu respectes l'envoyeur, quand tu blasphèmes son envoyé?

17. Voilà un fait, dira quelqu'un : c'est que

[1] Philipp. II, 6. — [2] Matth. XXV, 46. — [3] Jean, XIV, 21.

[1] Matth. V, 8. — [2] Jean, XVII, 3.

le Fils a été envoyé : le Père est donc plus grand que lui, puisqu'il l'a envoyé. — Arrière toute pensée charnelle ! Le vieil homme ne songe qu'à des vieilleries : mais toi, sache donc reconnaître la nouveauté dans l'homme nouveau. Cet homme nouveau pour toi, c'est l'Ancien des jours, le Perpétuel, l'Eternel : qu'il daigne te ramener à la saine appréciation des choses ! Le Fils serait-il inférieur au Père, par ce fait qu'on le dit envoyé par le Père ? Il s'agit de mission, et non point de séparation. — Mais pourtant, continue-t-on, les usages de la vie nous l'apprennent : celui qui envoie est supérieur à l'envoyé. — Les choses humaines obscurcissent l'œil de notre âme, et les choses divines le rendent plus clairvoyant. Fais abstraction de ce qui se passe en ce monde, où celui qui donne une mission semble plus grand que celui qui la reçoit. D'ailleurs, remarque-le : il est des circonstances de la vie qui plaident contre toi. Ainsi, quand un homme veut demander femme, et qu'il ne peut le faire par lui-même, il charge de cette commission un ami plus influent que lui. Ce n'est pas, à beaucoup près, le seul cas où l'on choisisse une personne d'un rang supérieur à celle qui l'envoie. Pourquoi alors t'appuyer sur ce faux prétexte que le Père a envoyé le Fils, et que celui-ci a été envoyé par le Père, pour conclure contre le Fils ? Le soleil envoie ses rayons, mais il ne s'en sépare pas : la lune envoie sa lumière, mais lui reste unie ; une lampe projette son éclat, sans faire scission avec lui : en ces différents cas, je vois bien une émission ; mais, nulle part, je n'aperçois de séparation. Hérétique vaniteux ! Tu veux trouver ici-bas des exemples pour y appuyer ton erreur ; je te l'ai dit tout à l'heure : en maintes circonstances, les choses humaines se déclarent contre toi et te condamnent ; mais enfin, considère la différence qui se trouve entre les choses divines et les choses humaines parmi lesquelles tu voudrais trouver un exemple. L'homme qui envoie demeure à sa place, et celui qui est envoyé s'en va : l'envoyeur marche-t-il avec son envoyé ? Pour le Père, qui a envoyé le Fils, il ne s'en est jamais séparé. Ecoute le Sauveur : voici ses propres paroles : « L'heure viendra où vous serez dis« persés chacun de votre côté, et où vous me « laisserez seul : cependant, je ne suis pas « seul, car mon Père est avec moi [1] ». Comment le Père a-t-il envoyé le Fils, puisqu'il est venu avec lui ? Comment l'a-t-il envoyé, puisqu'il ne s'en est jamais séparé ? Le Christ a dit ailleurs : « Mon Père, qui demeure en « moi, fait les œuvres que je fais [2] ». Le Père se trouve donc dans le Fils, et il y agit. L'envoyeur ne s'est point séparé de l'envoyé, parce que tous les deux ne font qu'un.

[1] Jean, XVI, 32. — [2] Id. XIV, 10.

VINGT-DEUXIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES : « EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DIS : CELUI QUI ÉCOUTE MES PAROLES « ET CROIT A CELUI QUI M'A ENVOYÉ, A LA VIE ÉTERNELLE », JUSQU'A CES AUTRES : « PARCE « QUE JE NE CHERCHE PAS MA VOLONTÉ, MAIS LA VOLONTÉ DE CELUI QUI M'A ENVOYÉ ». (Chap. v, 24-30.)

LE CHRIST, VIE ET RÉSURRECTION.

Ecouter le Sauveur et croire à sa parole, c'est la condition requise pour parvenir à la vie spirituelle, qui est la véritable vie, et ne pas être soumis à un jugement de condamnation. La vie spirituelle consiste dans la justice et la charité ; le moment d'y arriver dure depuis l'avénement du Christ et durera jusqu'à la fin du monde. Jésus-Christ en est la source, car il la possède en lui-même, et non par emprunt. Quant à la résurrection des corps, il l'opérera plus tard, et, alors, il jugera les hommes suivant les règles de la justice éternelle, et la volonté de son Père.

1. A la suite du passage de l'Evangile, qui a servi de texte à nos discours d'avant-hier et d'hier, vient celui qu'on nous a lu aujourd'hui : nous allons traiter, l'une après l'autre, les différentes parties de cette leçon, non pas, sans doute, aussi bien qu'elles le mériteraient, mais, du moins, selon la mesure de nos forces : car, en ce qui vous concerne, il vous est impossible d'absorber toutes les eaux qui découlent de cette source si pure ; vous n'en pouvez prendre qu'en raison de votre capacité. Nous ne pouvons nous-même, dans les instructions que nous vous adressons, vous communiquer tous les enseignements qui proviennent de là ; nous en sommes réduit à vous dire ce que nous sommes à même d'y puiser : les accents de notre voix parviendront donc jusqu'à vous: plaise à Dieu d'adresser à vos cœurs des leçons plus étendues que celles qui retentiront dans vos oreilles. Nous ne sommes pas grand ; nous sommes, au contraire, singulièrement petit, et, néanmoins, il nous faut traiter de bien grandes choses ; mais nous avons tout espoir et toute confiance en celui qui, malgré sa grandeur, s'est fait petit pour nous. Il nous serait impossible d'arriver à saisir quelque chose de sa divinité, s'il n'avait pris lui-même notre condition mortelle et n'était descendu jusqu'à nous pour nous faire entendre le langage de son Evangile ; il est donc indispensable qu'il nous exhorte et nous invite à le comprendre, qu'il ne nous abandonne pas en raison de notre bassesse ; aussi a-t-il voulu entrer avec nous en participation de ce qui se trouve en nous d'abject et de moindre : sans cela, nous serions autorisés à croire que celui qui s'est abaissé jusqu'à notre infirmité n'a point voulu nous communiquer sa grandeur. En parlant ainsi, j'ai voulu prévenir, chez les uns, la tendance à me reprocher comme une audace téméraire la tâche que j'entreprends de vous expliquer ce passage, et, chez les autres, la crainte désolante de ne point saisir, même avec la grâce de Dieu, les paroles que son Fils a bien voulu leur adresser. Il nous a parlé : nous devons donc le croire, sa volonté est que nous comprenions ce qu'il nous dit : si nous sommes dans l'impossibilité de le faire, prions-le, et il nous accordera cette faveur, puisque sans en avoir été prié, il nous a accordé celle de sa parole.

2. Voici le passage mystérieux qui doit nous occuper, écoutez-moi attentivement : « En « vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui « écoute ma parole et croit à celui qui m'a « envoyé, a la vie éternelle ». C'est chose indubitable, nous tendons tous à la vie éternelle, et, malgré cela, le Sauveur dit : « Celui « qui écoute ma parole et croit à celui qui « m'a envoyé, a la vie éternelle ». A-t-il voulu que nous entendions sa parole sans la comprendre ? Il est certain que si l'on acquiert la vie éternelle en écoutant et en croyant la parole de Dieu, on y arrive plus sûrement encore en saisissant cette même parole. Pour avancer dans la piété, il faut la foi, et le fruit de la foi n'est autre que l'intelligence, et par l'intelligence on parvient à la vie éternelle : au sein de cette vie, on ne nous lira pas l'E-

vangile ; abstraction faite de ce livre sacré, de toute lecture et de toute interprétation. celui qui nous a donné, pour la vie présente, son Evangile, apparaîtra aux yeux de tous ses fidèles réunis, dont le cœur aura été purifié, et dont le corps, désormais immortel, n'aura plus à craindre les atteintes du trépas : alors, il les rendra tout à fait purs et les éclairera, et ils vivront, et ils verront « le Verbe qui « était au commencement, le Verbe qui était « en Dieu [1] ». Maintenant donc, considérons ce que nous sommes, pensons à ce qu'est celui qui va nous parler. Le Christ est Dieu, et il parle à des hommes : il veut en être compris, qu'il les en rende capables ; il veut en être vu, qu'il ouvre leurs yeux. Ce n'est point sans motif qu'il s'adresse à nous, car rien de plus réel que ce qu'il nous promet.

3. « Celui », dit le Sauveur, « qui écoute « mes paroles et croit à celui qui m'a envoyé, « a la vie éternelle et ne passera point en ju- « gement ; mais il passe de la mort à la vie ». Où et quand passons-nous de la mort à la vie, de manière à ne pas entrer en jugement ? En ce monde, on passe de la mort à la vie ; en cette vie, qui n'est point encore la véritable, on passe de la mort à la vie. En quoi consiste ce passage ? « Celui qui écoute mes paroles « et croit à celui qui m'a envoyé ». En gardant ces paroles, tu y crois et tu passes. Peut-on passer sans changer de place ? Certainement. Le corps garde sa place, et l'on passe spirituellement. Où était-on, pour s'éloigner, et où passe-t-on ? On passe de la mort à la vie. Imagine-toi qu'un homme se trouve ici, en qui se réalise ce que nous disons. Il est là, il écoute : peut-être ne croyait-il pas encore ; mais en entendant, il croit : tout à l'heure, il n'avait pas la foi, il l'a maintenant : il est, en quelque manière, sorti du pays de l'infidélité, pour entrer dans la région de la foi : son corps est demeuré immobile, son cœur seul est changé de place en ce sens qu'il s'est porté au bien : ceux, en effet, qui s'écartent de la règle de la foi, ne se portent-ils pas au mal ? Voilà comment en cette vie, qui n'est pas, je l'ai dit, la véritable, on passe de la mort à la vie, de manière à ne pas entrer en jugement. Pourquoi ai-je dit que cette vie n'est pas encore la vie ? C'est que, si elle était la vie, le Sauveur n'aurait pas dit à quelqu'un : « Si tu veux parvenir « à la vie, garde les commandements [1] ». Il n'a pas dit : Si tu veux parvenir à la vie éternelle ; il n'a pas ajouté le mot : éternelle ; il s'est borné à dire : « la vie ». Cette vie-ci ne mérite donc pas d'être appelée la vie, parce qu'elle n'est point la véritable vie. Quelle est la véritable vie, sinon la vie éternelle ? Ecoute l'Apôtre ; voici ce qu'il dit à Timothée : « Ordonne aux riches de ce monde « de n'être point orgueilleux, de ne point « mettre leur confiance en des richesses in- « certaines, mais dans le Dieu vivant qui « nous donne avec abondance ce qui est né- « cessaire à la vie ; d'être charitables et bien- « faisants, riches en bonnes œuvres ; de « donner de bon cœur, de faire part de leurs « biens aux pauvres ». A quoi bon tout cela? Ecoute ce qui suit : « De se faire un trésor et « un fondement solide pour l'avenir, afin « d'embrasser la véritable vie [2] ». Puisque les riches doivent se faire un trésor et un fondement solide pour l'avenir, afin d'embrasser la vie véritable, la vie dont ils sont aujourd'hui en possession est donc une vie fausse. Car, pourquoi vouloir embrasser la véritable vie, si déjà tu la possèdes? Tu veux embrasser la vraie vie ? Il te faut donc sortir de la vie fausse. Par où passer ? Où aller ? Ecoute et crois, et tu effectues le passage de la mort à la vie, et tu n'entres pas en jugement.

4. Que veulent dire ces paroles : Et tu ne viens pas au jugement ? Peut-il y avoir quelqu'un de meilleur que l'apôtre Paul, qui disait : « Nous devons tous comparaître au « tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun « reçoive ce qui est dû à ses bonnes ou à ses « mauvaises actions, pendant qu'il était revêtu « de son corps [3] ? » Paul a dit : « Nous devons « tous comparaître au tribunal de Jésus- « Christ » ; et toi, tu oses te promettre de ne pas venir au jugement ? — Dieu me préserve d'oser me promettre de moi-même un tel privilége : mais je crois à la parole de celui qui me l'a promis. C'est le Sauveur qui parle ; c'est la Vérité qui promet ; car le Christ m'a dit : « Celui qui écoute mes paroles et croit « à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, « et il passe de la mort à la vie, et il ne vien- « dra pas en jugement ». J'ai donc entendu les paroles de mon Seigneur, et j'y ai cru : d'infidèle que j'étais, je suis devenu fidèle : suivant l'avis qu'il m'en a donné, je suis

[1] Jean, I, 1.

[1] Matth. XIX, 17. — [2] I Tim. VI, 17-19. — [3] II Cor. V, 10.

passé de la mort à la vie, et je ne viens pas au jugement ; et si je m'exprime ainsi, ce n'est point par l'effet de ma présomption, mais en conséquence des promesses de mon Sauveur. — Paul parle donc d'une manière différente de celle du Christ? Le serviteur se met donc en contradiction avec son Seigneur, le disciple avec son maître, et l'homme avec Dieu? Le Christ n'a-t-il pas dit, en effet : « Celui « qui écoute et qui croit, passe de la mort à « la vie, et ne viendra pas au jugement? » D'un autre côté, à entendre l'Apôtre, « ne « faut-il pas que nous comparaissions tous au « tribunal de Jésus-Christ? » En vérité, si celui-là ne vient pas en jugement, qui comparaît devant un tribunal, c'est à n'y plus rien comprendre.

5. Le Seigneur notre Dieu nous révèle et nous enseigne par ses Ecritures dans quel sens nous devons entendre le mot jugement, dont il se sert. Veuillez, je vous prie, me prêter toute votre attention. Parfois le jugement s'entend dans le sens de punition, et parfois dans celui de discernement. C'est en ce dernier sens qu'il est employé dans ce passage : « Il faut que nous comparaissions tous au « tribunal du Christ, afin que chacun reçoive « ce qui est dû à ses bonnes ou à ses mau- « vaises actions, pendant qu'il était revêtu de « son corps ». Distribuer des récompenses aux bons et des punitions aux méchants, voilà bien en quoi consiste le discernement. Si le mot jugement devait toujours être pris en mauvaise part, le Psalmiste n'aurait pas dit : « Seigneur, jugez-moi ». A entendre ces paroles du Prophète : « Jugez-moi, Seigneur », quelqu'un s'étonnera peut-être ; car l'homme a pour habitude de dire : Que Dieu me pardonne! Seigneur, épargnez-moi! Mais lui a-t-on jamais entendu dire : « Jugez-moi, Sei- « gneur? » Il arrive parfois que, dans le psaume, ce verset se répète : le lecteur le dit une fois, et le peuple le chante ensuite. Ne se laisse-t-on pas effrayer? Ne craint-on pas de s'adresser à Dieu et de lui dire : « Jugez-moi, « Seigneur? » Non, le peuple des croyants chante ces paroles, et il ne pense nullement à se souhaiter du mal, en redisant ce qu'il a appris dans les saints livres : et quand même il ne le comprendrait point parfaitement, il suppose que ce qu'il chante est bon. Toutefois, le Psalmiste lui-même a voulu nous donner l'intelligence de ses paroles; car il continue, et, dans le verset suivant, il nous montre de quel jugement il a parlé : il a fait allusion, non pas au jugement de condamnation, mais à celui de discernement. Il dit effectivement : « Jugez-moi, Seigneur ». Qu'est-ce à dire : « Jugez-moi, Seigneur? Et séparez « ma cause de celle d'une nation impie ». C'est donc pour ce jugement de discrétion que « nous devons comparaître devant le tri- « bunal de Jésus-Christ ». Pour le jugement de condamnation, c'est de lui qu'il s'agit dans ce passage : « Celui qui écoute mes paroles et « croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éter- « nelle, et il ne viendra pas au jugement, « mais il passe de la mort à la vie ». Que veut dire : « Il ne viendra pas au jugement? » Il ne sera pas condamné. Prouvons, d'après les Ecritures, que le mot jugement a été employé dans le sens de punition : vous le verrez tout à l'heure ; dans la suite même de la leçon qui nous occupe, ce mot n'a été employé qu'avec le sens de condamnation et de punition [1]. Ecrivant à ceux qui profanaient le corps que vous connaissez en qualité de fidèles, l'Apôtre dit quelque part, qu'à cause de leur sacrilége, ils étaient frappés de la main de Dieu. Voici en quels termes il s'exprime : « C'est pourquoi il y en a beau- « coup parmi vous qui sont malades et lan- « guissants, et plusieurs dorment profondé- « ment ». C'est pourquoi, aussi, beaucoup d'entre eux mouraient. Il ajoute : « Si nous « nous jugions nous-mêmes, nous ne serions « pas jugés de Dieu » ; ou, en d'autres termes : Si nous nous corrigions nous-mêmes, Dieu ne nous corrigerait pas. « Mais lorsque « nous sommes jugés, c'est Dieu qui nous « reprend, afin que nous ne soyons pas con- « damnés avec le monde [2] ». Il en est donc que Dieu juge ici-bas, c'est-à-dire qu'il punit afin de les épargner dans l'autre monde : il y en a d'autres qu'il épargne dans la vie présente, pour les punir plus sévèrement dans l'avenir : d'autres, encore, éprouvent de grandes peines sans être punis néanmoins, lorsque les châtiments de Dieu n'ont pu les amener au repentir; ils ont méprisé, sur la terre, les sévères leçons de leur Père céleste, aussi subiront-ils l'arrêt de condamnation qu'il prononcera contre eux, lorsqu'il sera leur juge. A la fin du monde, il y aura donc un jugement où Dieu, c'est-à-dire le

[1] N. 13. — [2] I Cor. XI, 30-32.

Fils de Dieu, chassera le diable et ses anges, et, avec eux, tous les fidèles et les impies ; à ce jugement ne viendra pas celui qui croit maintenant, et qui, à cause de cela, passe de la mort à la vie.

6. Cependant, ne t'imagine pas que la foi t'empêchera de mourir corporellement ; n'interprète point d'une manière charnelle les paroles du Sauveur, et ne va pas te tenir ce langage : Le Seigneur m'a dit : « Celui qui « écoute mes paroles et croit à celui qui m'a « envoyé, est passé de la mort à la vie ». Donc, puisque j'ai cru, je ne mourrai pas. Sache-le bien, tu mourras ; c'est une dette que tu dois payer à cause du péché d'Adam ; car il lui a été dit : « Tu mourras de mort [1] ». Voilà une condamnation que nous avons alors tous encourue : impossible de nous y soustraire. Mais quand tu auras subi la mort du vieil homme, tu seras reçu dans l'éternelle vie de l'homme nouveau, et tu passeras de la mort à la vie. Pour le moment, travaille à passer à la vie. Quelle est ta vie ? La foi. « Le juste vit de la « foi [2] ». En quel état se trouvent les infidèles ? Dans un état de mort. Au milieu de pareils morts se trouvait corporellement celui à qui le Sauveur disait un jour : « Laisse les « morts ensevelir leurs morts [3] ». Il y a donc, même en cette vie, des hommes qui sont morts, et d'autres qui sont vivants ; et tous y semblent être en possession de la vie. Qui sont les morts ? Ceux qui n'ont pas cru. Qui sont les vivants ? Ceux qui ont la foi. Quel langage l'Apôtre tient-il à ceux qui sont morts ? « Lève-toi, toi qui dors » ; il parle d'un sommeil, et non d'une mort. Ecoute ce qui suit : « Lève-toi, toi qui dors, et sors « d'entre les morts ». Et comme si celui-ci lui disait : Où irai-je ? Paul répond : « Et le « Christ t'éclairera [4] ». Au moment où Jésus-Christ t'éclairera des rayons de la foi, tu passeras de la mort à la vie : puisses-tu y rester, tu ne viendras pas au jugement.

7. Voici qu'il va lui-même nous expliquer sa pensée ; il ajoute donc : « En vérité, en « vérité, je vous le dis ». Il avait dit précédemment : « Il est passé de la mort à la « vie ». Nous croirions peut-être pouvoir inférer de ces paroles que le Sauveur a fait allusion à la résurrection future : mais non ; aussi veut-il nous faire comprendre en quoi consiste le passage de la mort à la vie ; il veut nous faire comprendre que passer de la mort à la vie, c'est passer de l'infidélité à la foi, de l'injustice à la justice, de l'orgueil à l'humilité, de la haine à la charité ; c'est pourquoi il continue : « En vérité, en vérité, je vous le « dis : l'heure vient, et elle est déjà venue ». Y a-t-il rien de plus clair ? Il est évident qu'il nous a donné la clef de ses paroles, et que ce qu'il nous a dit se fait au moment même où il s'adresse à nous : « L'heure vient ». Quelle heure ? « Et elle est déjà venue, où les morts « entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux « qui l'entendront vivront ». Nous avons déjà parlé de cette sorte de morts. Que penser, mes frères ? Dans cette multitude qui m'entend, n'y a-t-il aucun mort ? Sans doute. Ceux-là vivent et ne sont pas morts, qui croient et agissent selon la règle de la vraie foi ; mais, par contre, ceux-là doivent être évidemment comptés parmi les morts, qui ne croient pas, ou qui croient à la manière des démons [1], parce qu'ils tremblent et vivent mal ; parce que, tout en confessant le Fils de Dieu, ils n'ont pas la charité. Et, toutefois, nous en sommes encore à cette heure ; car cette heure, dont le Christ nous a parlé, n'est pas du nombre des douze heures d'un même jour. Du moment où il a parlé jusqu'au temps où nous vivons, et jusqu'à la fin du monde, il n'y aura qu'une seule heure, et elle a maintenant cours : c'est à elle que Jean fait allusion dans ce passage de son Epître : « Mes petits enfants, voici la dernière « heure [2] ». C'est donc l'heure présente. Que celui qui vit, vive ; que vive aussi celui qui est mort : que celui qui gisait au nombre des morts, entende la voix du Fils de Dieu, qu'il se lève et qu'il vive. Au tombeau de Lazare, le Christ a élevé la voix, et l'homme qui s'y trouvait enseveli depuis quatre jours, est ressuscité. Il sentait mauvais, et, pourtant, il est revenu à la vie de ce monde ; il était enseveli, on avait posé sur lui une pierre : néanmoins, la voix du Sauveur a pénétré au-delà de cette pierre : et ton cœur est si dur que la voix du Christ n'a pu encore le briser ? Lève-toi dans ton cœur, sors de ton sépulcre. Car tu étais mort, tu étais étendu dans ton cœur comme dans un tombeau ; semblables à une pierre, tes mauvaises habitudes pesaient sur toi. Lève-toi et sors. Qu'est-ce à dire : Lève-toi

[1] Gen. II, 17. — [2] Habac. II, 4 ; Rom. I, 17. — [3] Matth. VIII, 22. — [4] Ephés. V, 14.

[1] Jacques, II, 19. — [2] I Jean, II, 18.

et sors ? Crois et confesse ta croyance, car celui qui croit, ressuscite, et celui qui confesse, sort de son sépulcre. Pourquoi disons-nous que celui qui confesse sort de son tombeau ? C'est qu'avant de confesser, il n'était pas connu, tandis que, par sa confession, il quitte les ténèbres pour se montrer au grand jour. Une fois qu'il a confessé, qu'est-ce que Dieu dit de lui à ses ministres? Ce qu'il avait dit près du monument funèbre de Lazare : « Déliez-le et laissez-le marcher [1] ». Comment cela ? Parce que le Christ a dit à ses Apôtres : « Ce que vous délierez sur la « terre sera délié dans le ciel [2] ».

8. « L'heure vient et elle est déjà venue, « où les morts entendront la voix du Fils de « Dieu, et ceux qui l'entendront vivront ». Qui les fera vivre? La vie. Quelle vie? Le Christ. Comment prouver qu'ils puiseront la vie dans le Christ? C'est qu'il a dit lui-même: « Je suis la voie, la vérité, et la vie [3] ». Veux-tu marcher? « Je suis la voie ». Veux-tu échapper à l'erreur? « Je suis la vérité ». Veux-tu ne pas mourir? « Je suis la vie ». Voici ce que te dit le Sauveur : Tu ne peux aller nulle part que vers moi ; tu ne peux marcher que par moi. Cette heure a donc maintenant son cours: tout ce que j'ai dit a aussi lieu en ce moment, et ne cesse point de se faire. Les hommes qui étaient morts, ressuscitent : à la voix du Fils de Dieu, ils passent à la vie, et, par leur persévérance à croire en lui, ils vivent de lui. Car le Fils est source de vie ; et ceux qui croient en lui viennent y puiser.

9. Mais comment possède-t-il la vie en lui-même? De la même manière que le Père la possède. Ecoute-le, voici ce qu'il te dit: « Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi « a-t-il donné au Fils d'avoir en lui-même « la vie ». Mes frères, je vais vous expliquer de mon mieux ces paroles: elles sont évidemment de nature à porter le trouble dans les intelligences peu développées. Pourquoi le Christ a-t-il ajouté ces mots: « En lui- « même? » Il lui aurait suffi de dire: « Comme « le Père a la vie, ainsi a-t-il donné au Fils « d'avoir la vie ». Il a ajouté : « En lui- « même ». En effet, le Père a la vie en lui-même, et le Fils aussi la possède en lui-même. Par le fait que Jésus a dit: « en lui- « même », il devient évident qu'il a voulu nous insinuer quelque chose; il est sûr aussi que ces paroles renferment un sens mystérieux et caché. Frappons, et l'on nous ouvrira. O Dieu, que nous avez-vous dit? Pourquoi avez-vous ajouté: « En lui-même? » L'apôtre Paul, à qui vous avez communiqué la vie, ne la possédait-il pas? Indubitablement, il la possédait. Pareillement, les morts auxquels vous rendez la vie, et qui y passent par la foi en votre parole, ne l'auront-ils pas en vous, après ce passage? Oui, ils l'auront, car tout à l'heure j'ai moi-même expressément dit: « Celui qui écoute mes paroles « et croit à Celui qui m'a envoyé, a la vie « éternelle ». Ceux qui croient en vous ont donc la vie éternelle: pourtant, vous n'avez pas dit qu'ils l'ont en eux-mêmes. Mais, en parlant du Pere, vous avez dit : « Comme le « Père a la vie en lui-même », puis vous avez ajouté relativement à vous : « Ainsi a-t-il « donné au Fils d'avoir en lui-même la vie ». Comme le Père a la vie, ainsi a-t-il donné au Fils de l'avoir. Où l'a-t-il? « En lui- « même ». Où a-t-il donné au Fils de l'avoir? « En lui-même ». Où Paul l'avait-il? Non pas en lui-même, mais dans le Christ. Et toi, fidèle, où l'as-tu? Non pas en toi-même, mais dans le Christ. Voyons si l'Apôtre raisonne de la même manière. « Je « vis, mais ce n'est pas moi qui vis, c'est le « Christ qui vit en moi [1] ». Notre vie, en tant que nôtre, c'est-à-dire en tant que résultat de notre volonté propre, ne sera jamais qu'une vie mauvaise, pécheresse et coupable, mais notre vie bonne nous vient de Dieu et n'a point sa source en nous-mêmes: c'est Dieu qui nous la donne, et nous sommes incapables de nous la procurer. Pour le Christ, il a la vie en lui-même, comme le Père; car il est le Verbe de Dieu. Sa vie n'est pas tantôt bonne et tantôt mauvaise, mais l'homme vit tantôt bien et tantôt mal. Celui qui vit mal vit de sa propre vie, et si l'on vit bien, c'est qu'on est passé à la vie du Christ. Avant de participer à sa vie, tu étais étranger à ce que tu as reçu depuis, et seulement susceptible de le recevoir. Quant au Fils de Dieu, il n'y a jamais eu un seul instant où il ait été privé de la vie et où il ait dû la recevoir ensuite; car, évidemment, s'il la recevait, il ne la posséderait pas en lui-même: Quel est, en effet, le sens du mot: « En lui- « même? » C'est qu'il était la vie même.

[1] Jean, XI, 38-44. — [2] Matth. XVIII, 18. — [3] Jean, XIV, 6.

[1] Galat. II, 20.

10. Je vais vous dire une chose peut-être encore plus claire. Quelqu'un, par exemple, allume une lampe ; si tu considères la petite flamme qui se montre à cette lampe, tu seras obligé de convenir qu'elle a la lumière en elle-même ; mais, en l'absence de la lampe, tes yeux étaient comme morts et ne voyaient rien ; mais dès qu'ils l'aperçoivent, ils ont la lumière, et, toutefois, ils ne l'ont pas en eux-mêmes. S'ils se détournent de la lampe, ils sont plongés dans les ténèbres, s'ils se tournent de son côté, ils reçoivent l'éclat de ses rayons. Tant que le feu de cette lampe existe, il brille; mais dès que tu veux lui enlever son éclat, tu l'éteins nécessairement du même coup ; car il lui est impossible de subsister, indépendamment de cet éclat. Quant au Christ, il est une lumière inextinguible, coéternelle au Père, toujours brillante, toujours resplendissante, toujours brûlante ; car si elle ne brûlait point, le Psalmiste dirait-il : « Per« sonne ne peut se dérober à sa chaleur [1] ? » Plongé dans l'iniquité, tu es froid : si tu t'approches de lui, tu te réchauffes, mais tu te refroidis aussitôt que tu t'en éloignes. Tes péchés t'environnent d'épaisses ténèbres : tourne-toi vers lui, il t'illuminera ; en lui tournant le dos, tu retomberas dans l'obscurité. Par conséquent, tu n'es par toi-même que ténèbres : et quand tu viens à être éclairé, tu n'es nullement la lumière, bien que tu sois au sein de la lumière. Aussi l'Apôtre dit-il : « Vous étiez autrefois ténèbres, mais « maintenant vous êtes lumière dans le Sei« gneur [2] ». Après ces mots : « Mais mainte« nant vous êtes lumière », il ajoute : « dans « le Seigneur ». Pourquoi, lumière? Parce que tu es entré en participation de sa lumière. Eloigne-toi de cette lumière dont les rayons se reflètent sur ta personne, tu retombes dans ta propre obscurité. Il n'en est pas ainsi du Christ, il en est tout différemment du Verbe de Dieu. Qu'en est-il donc? « Comme « le Père a la lumière en lui-même, ainsi « a-t-il donné au Fils d'avoir aussi la lumière « en lui-même ». Ainsi, il vit, non parce qu'il entre en participation de la vie d'un autre, mais parce qu'il possède la vie dès toujours, parce qu'il est, par essence, la vie même. « Ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir « aussi la vie ». Comme il la possède, il a donné au Fils de la posséder. Quelle différence y a-t-il entre le Père et le Fils? C'est que l'un donne et que l'autre reçoit. Mais le Fils existait-il au moment où il a reçu? Supposerions-nous que le Christ ait jamais pu se trouver privé de la lumière? N'est-il pas, en effet, cette sagesse du Père, de laquelle il a été dit : « Elle est la splendeur de la lumière éter« nelle [1] ? » Ces mots : « Il a donné au Fils », ne sont, en d'autres termes, que ceux-ci : Il a engendré le Fils, et, en l'engendrant, il lui a donné. Comme il lui a donné l'être, ainsi lui a-t-il donné d'être la vie; et il le lui a donné de manière à ce qu'il eût la vie en lui-même. Qu'est-ce à dire, qu'il eût la vie en lui-même? c'est-à-dire, qu'au lieu de la puiser ailleurs, il en fût lui-même la plénitude, et la communiquât à tous les croyants, tant qu'ils vivraient. « Il lui a » donc « donné d'avoir « la vie en lui-même ». Il le lui a donné en quelle qualité? En tant qu'il est son Verbe, Celui qui, « au commencement était le « Verbe, et le Verbe en Dieu ».

11. De plus, parce que le Verbe s'est fait homme, qu'a-t-il reçu du Père en cette qualité? « Et il lui a donné la puissance de rendre « les jugements, parce qu'il est le Fils de « l'homme ». En tant qu'il est Fils de Dieu, « comme le Père a la vie en lui-même, ainsi « lui a-t-il donné d'avoir en lui-même la « vie » ; en tant qu'il est Fils de l'homme, le Père « lui a donné la puissance de rendre « les jugements ». Voilà pourquoi j'ai dit hier à votre charité qu'au jugement on verra l'homme, mais qu'on n'apercevra pas le Dieu, et qu'après le jugement le Dieu se manifestera aux yeux de ceux qui en seront sortis victorieux, tandis qu'il se dérobera à la vue des impies [2]. En Jésus-Christ, l'homme se montrera donc au jugement, revêtu de cette forme avec laquelle il est monté au ciel et en redescendra : telle est la raison de ces paroles prononcées par lui : « Le Père « ne juge personne, mais il a donné tout « jugement au Fils [3] ». Il exprime à nouveau cette pensée, quand il dit : « Et il lui a « donné la puissance de rendre les juge« ments, parce qu'il est Fils de l'homme ». Mais, me diras-tu, pourquoi « le Père a-t-il « donné au Fils la puissance de rendre les « jugements ? » Y a-t-il eu un seul instant où le Fils n'ait point possédé le pouvoir de juger? Comment! « Au commencement, il

[1] Ps. XVIII, 7. — [2] Eph. V, 8.

[1] Sag. VII, 26. — [2] V. Traité précédent. — [3] Jean, V, 22.

« était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et « le Verbe était Dieu ; toutes choses ont été « faites par lui [1] », et il n'aurait pas eu le pouvoir de porter les jugements? Le motif pour lequel le Père « lui a donné le pouvoir « de porter les jugements » est le même que celui pour lequel il a reçu ce pouvoir ; le voici : « c'est qu'il est le Fils de l'homme » ; car, en tant qu'il est Dieu, il l'a toujours eu ; mais il l'a reçu, en tant qu'il a été attaché à la croix. Celui qui est mort se trouve maintenant au sein de la vie ; quant au Verbe de Dieu, jamais il n'a subi les atteintes du trépas ; toujours il a été vivant.

12. Au sujet de la résurrection, quelqu'un d'entre nous disait peut-être : Voilà que nous sommes ressuscités ; celui qui écoute le Christ et croit en lui, passe de la mort à la vie et ne viendra pas au jugement : l'heure vient, et elle est déjà venue, où vit celui qui écoute la voix du Fils de Dieu : il était mort, il a entendu cette voix, il est ressuscité. Pourquoi alors parler d'une autre résurrection, qui se fera plus tard? Patience ! Ne te hâte point de porter ton jugement, car tu tomberais avec lui. Il y a d'abord la résurrection, dont nous venons de nous entretenir, et qui s'opère au temps présent. Les hommes infidèles, les pécheurs, étaient plongés dans un état de mort ; en devenant justes, ils viennent à la vie : ils passent de la mort de l'infidélité à la vie de la foi ; mais de cela tu n'es pas en droit de conclure qu'il n'y aura pas plus tard une résurrection de la chair : tu dois le croire, il y en aura une. Ecoute le Sauveur : il t'a parlé de la résurrection qui se fait par la foi. De ses paroles on aurait pu conclure qu'il n'y en aura pas d'autre : par là, on serait tombé dans l'erreur et le désespoir de ces hommes qui ont perverti les pensées d'autrui « en di« sant que la résurrection est déjà arrivée, et « qui renversent la foi de quelques-uns [2] ». A mon avis, voici ce que ces hommes leur disaient : Dès lors que le Seigneur a dit : « Et « celui qui croit en moi est passé de la mort « à la vie », il est sûr que la résurrection a déjà eu lieu pour les hommes fidèles que l'infidélité comptait autrefois dans ses rangs : alors, comment peut-on dire qu'il y aura une autre résurrection? Grâces soient rendues au Seigneur notre Dieu ! Il soutient ceux qui chancellent, il dirige ceux qui hésitent, il affermit ceux qui doutent. Ecoute ce qu'il dit ensuite : ses paroles ne te laisseront aucune liberté de te plonger dans les ténèbres de la mort. Si tu as la foi, qu'elle soit entière. — Que dois-je croire, me diras-tu, pour croire complètement? — Ecoute ce que dit le Christ : « Ne vous étonnez pas de cela », c'est-à-dire, de ce que le Père a donné au Fils la puissance de faire le jugement : je veux dire, le jugement final. Comment cela? « Ne vous « étonnez pas de cela, car l'heure vient ». Le Sauveur n'ajoute pas : « Et elle est déjà ve« nue ». Quand il était question de la résurrection opérée par la foi, ne disait-il pas : « L'heure vient, et elle est déjà venue ? » pour celle des corps morts, il dit : « L'heure vient », et il n'ajoute pas : « Et elle est déjà venue », parce qu'elle n'arrivera qu'à la fin du monde.

13. Quelle preuve me donneras-tu pour m'assurer que, dans la pensée du Christ, il s'agissait de la résurrection des morts? — Voici ma réponse : Ecoute patiemment, et tu te donneras à toi-même cette preuve. Continuons donc : « Ne vous étonnez pas de cela, « car l'heure vient où ceux qui sont dans les « sépulcres ». Peut-on parler plus clairement de la résurrection des morts? Jusqu'alors il n'avait pas dit : « Ceux qui sont dans les sé« pulcres », mais : « Les morts entendront la « voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'enten« dront, vivront ». Il ne dit pas : Les uns vivront, les autres seront condamnés, parce que tous ceux qui croient vivront. Quant à ce qui est des sépulcres, comment s'exprime-t-il? « Tous ceux qui sont dans les tombeaux « entendront sa voix, et ils en sortiront ». Il ne dit pas : « Ils entendront et vivront ». Car s'ils se trouvent dans les tombeaux après avoir mené une vie corrompue, ils ressusciteront pour la mort, et non pour la vie. Quels seront ceux qui sortiront des sépulcres? Voyons-le. Tout à l'heure, parce qu'ils avaient entendu et cru, les morts revenaient à la vie ; remarque-le cependant : aucune différence n'existait entre eux ; car le Sauveur n'a pas dit : Les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et lorsqu'ils l'auront entendue, les uns vivront, et les autres seront condamnés. Voici ses paroles : « Tous ceux qui auront « entendu, vivront ». Car ceux qui croient, ceux qui ont la charité, vivront, et personne ne mourra. Mais, quand il s'agit des tombeaux, il s'exprime en ces termes : « Ils en-

[1] Jean, I, 1, 3. — [2] II Tim. II, 18.

« tendront sa voix et ceux qui auront bien « fait en sortiront pour la résurrection de la « vie, et ceux qui auront mal fait, pour la « résurrection du jugement ». Voilà bien le jugement, voilà bien la punition dont il a parlé tout à l'heure: « Celui qui croit en « moi est passé de la mort à la vie, et il ne « viendra pas au jugement ».

14. « Je ne puis rien faire de moi-même; « comme j'entends, je juge, et mon jugement « est juste ». Si vous jugez comme vous entendez, qui entendez-vous? Si c'est le Père, il est sûr que « le Père ne juge personne; « mais il a donné tout jugement au Fils ». — Vous êtes donc comme le héraut du Père! Alors, quand dites-vous ce que vous entendez? — Ce que j'entends, je le dis, car je suis ce qu'est le Père : mon être consiste à parler, car je suis le Verbe du Père. Voilà ce que te dit le Christ. Maintenant, interprète ses paroles. Que veut dire : « Comme j'entends, je « juge? » Ceci, évidemment: Comme je suis. Car comment le Christ entend-il? Je vous en conjure, mes frères, cherchons. Le Christ entend son Père. Comment le Père lui parle-t-il? Il est sûr que, s'il lui parle, il lui adresse la parole; personne, en effet, ne peut dire quelque chose à un autre sans parler. Comment donc le Père peut-il parler au Fils, puisque le Fils est le Verbe du Père? Tout ce que le Père nous dit, il nous le dit par son Verbe. Son Verbe n'est autre que son Fils: alors, quelle autre parole peut-il adresser à sa Parole? Dieu est un, il a un Verbe unique, et, dans cet unique Verbe, il contient tout. Quel est donc le sens de ce passage : « Comme « j'entends, je juge? » Comme je suis du Père, je juge. Donc, « mon jugement est « juste ». Si vous ne faites rien de vous-même, ô Seigneur Jésus, comme l'imaginent les hommes charnels; si vous ne faites rien de vous-même, comment avez-vous pu dire, il n'y a qu'un instant: « Ainsi, le Fils lui-« même vivifie qui il veut? » Vous dites maintenant: Je ne fais rien de moi-même. Mais sur quoi le Fils attire-t-il principalement notre attention? Sur ce qu'il est du Père. Celui qui est du Père, n'est pas de lui-même. Que si le Fils était de lui-même, il ne serait pas le Fils: il est du Père. Pour exister, le Père n'est pas du Fils, mais le Fils est du Père. Il est égal au Père, et, néanmoins, il est de lui, tandis que le Père n'est pas du Fils.

15. « Parce que je cherche, non pas ma « volonté, mais la volonté de Celui qui m'a « envoyé ». Le Fils unique dit: « Je ne cher-« che pas ma volonté », et des hommes veulent faire la leur! Lui, qui est égal au Père, il s'humilie si profondément, et nous voyons s'élever si haut des hommes tombés si bas, et qui ne peuvent se relever sans le secours d'une main étrangère! Faisons donc la volonté du Père, la volonté du Fils et celle du Saint-Esprit, parce qu'une est la volonté, la puissance et la majesté de la Trinité tout entière. Cependant, le Fils dit: « Je suis venu « faire, non pas ma volonté, mais la volonté « de Celui qui m'a envoyé »; la raison en est que le Christ est, non pas de lui-même, mais de son Père. Et s'il a paru sous la forme d'un homme, c'est qu'il a emprunté cette forme à la créature humaine qu'il avait tirée du néant.

VINGT-TROISIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE L'ÉVANGILE : « SI JE RENDS TÉMOIGNAGE DE MOI », JUSQU'A CES AUTRES : « ET VOUS NE VOULEZ PAS VENIR A MOI, AFIN D'AVOIR LA VIE ». DANS CE TRAITÉ, IL EST ENCORE QUESTION DES PASSAGES DÉJA EXPLIQUÉS PRÉCÉDEMMENT, A PARTIR DE CELUI-CI : « EN « VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DIS : LE FILS NE PEUT RIEN FAIRE DE LUI-MÊME, ETC. » (Chap. v, 19-40.)

LES ŒUVRES DU CHRIST.

Moïse, saint Jean, les Prophètes, les Apôtres, n'étaient pas la véritable lumière, ils n'étaient que des lampes; leur témoignage en faveur du Christ avait donc moins de prix que celui du Christ lui-même et de ses œuvres. Les âmes trouvent leur vie uniquement en Dieu; le Père les crée et les fait sortir du tombeau du péché par le Fils, car il lui montre ce qu'il doit faire, le Fils le voit; de cette démonstration du Père et de cette intuition du Fils, qui n'ont aucune analogie avec une démonstration et une intuition humaines, résultent la création et la résurrection des âmes. Comme Dieu, le Christ produit donc, dans le domaine des âmes, d'admirables opérations : comme homme, il ressuscitera les corps, et, en ce pouvoir, il puise un droit imprescriptible à notre foi et à notre respect.

1. Si nous suivons le conseil que le Sauveur nous donne en un certain endroit de l'Evangile, nous comparerons l'homme, qui écoute sa parole avec soin, au constructeur prudent d'une maison : ce constructeur creuse des fondations assez profondes pour asseoir ses murs sur une base solide, sur la pierre, et les rendre capables de résister à la violence des eaux du torrent : par là, au lieu d'être miné et renversé par l'inondation, l'édifice se trouve solide au point de briser les flots qui l'assaillent [1]. Considérons les divines Ecritures comme un terrain où nous voulons construire un édifice; n'épargnons pas nos peines; ne nous arrêtons pas à la surface, creusons assez profondément pour rencontrer la pierre. « Mais la pierre était le Christ [2] ».

2. Le passage que nous venons de lire a trait au témoignage que le Sauveur se rend à lui-même. Il n'a pas besoin que les hommes rendent témoignage en sa faveur, car les preuves de sa divinité lui viennent de plus haut. En quoi consistent-elles? Le voici : « Les œuvres que je fais », dit-il, « rendent témoignage de moi » ; puis il ajoute : « Et le Père, qui m'a envoyé, me « rend aussi témoignage ». Quant à ses œuvres elles-mêmes, il reconnaît avoir reçu de son Père le pouvoir de les faire. Elles lui rendent donc témoignage, et il en est de même de son Père. Mais saint Jean ne lui en a-t-il rendu aucun? Pardon. Mais il était comme une lampe destinée plutôt à couvrir de confusion les ennemis du Seigneur Jésus, qu'à réjouir les yeux de ses amis; car le Père éternel avait déjà dit auparavant par la bouche d'un Prophète : « J'ai préparé une lampe « à mon Christ; je couvrirai ses ennemis d'un « vêtement de confusion; mais sur lui res« plendira l'éclat de ma sainteté [1] ». Supposons donc que tu es enveloppé de profondes ténèbres : tu aperçois cette lampe; sa lumière te jette dans l'admiration; à sa vue, la joie s'empare de ton âme; mais cette lampe t'avertit de l'existence d'un soleil, en présence duquel tu devras tressaillir. Sans doute, elle brille au milieu des ombres de la nuit, mais elle te recommande d'attendre le jour. Il est donc impossible de dire que le témoignage de cet homme était inutile; car, s'il en eût été ainsi, pourquoi l'envoyer et lui confier une mission? Toutefois, afin que personne ne se contente de la lumière de cette lampe, et ne la croie suffisante, le Sauveur ne nous en parle ni de façon à nous la faire regarder comme inutile, ni de manière à ce que nous nous en contentions. La sainte Ecriture fait allusion à un autre témoignage : elle nous dit positivement ici que Dieu lui-même a rendu témoignage à son Fils; et les Juifs avaient placé leur espérance dans cette Ecriture, c'est-à-dire dans la loi que Dieu leur avait donnée par le ministère de Moïse, son serviteur. « Examinez à fond le sens de l'E-

[1] Matth. VII, 24, 25. — [2] I Cor. X, 4.

[1] Ps. CXXXI, 17, 18.

« criture », leur dit le Sauveur; scrutez-la, « puisque vous y voyez la source de la vie « éternelle; elle me rend témoignage, et, « pourtant, vous ne voulez point venir à moi « pour avoir la vie ». Pourquoi pensez-vous trouver la vie éternelle dans l'Ecriture? Interrogez-la donc; demandez-lui à qui elle rend témoignage, et sachez quelle est la vie éternelle. A cause de Moïse, ils voulaient renier le Christ, comme si le Christ était l'ennemi des institutions et des commandements de Moïse. Aussi, pour les réduire au silence, en appelle-t-il comme à la lumière d'une autre lampe.

3. A vrai dire, tous les hommes sont des lampes susceptibles d'être allumées et d'être éteintes; si la sagesse les dirige, ils répandent autour d'eux la lumière et la chaleur; mais ils ne doivent pas l'oublier: au moment où ils projettent le plus vif éclat, leurs rayons peuvent tout à coup faire place aux plus profondes ténèbres. Si, en effet, les serviteurs de Dieu n'ont pas cessé d'être des lampes ardentes, ç'a été, chez eux, un effet de la miséricorde du Seigneur, et non une suite de leurs propres efforts; car la grâce du Tout-Puissant, qui est gratuite, est l'huile avec laquelle s'entretiennent les lampes dont nous parlons. « J'ai travaillé plus que les autres », dit l'une de ces lampes; mais afin qu'on n'attribue point à ses propres forces l'éclat dont elle brille, il ajoute : « Non pas moi « néanmoins, mais la grâce de Dieu avec « moi [1] ». Aussi devons-nous regarder comme des lampes toutes les prophéties qui ont été faites avant l'avénement du Sauveur. Voilà pourquoi l'apôtre saint Pierre s'exprime ainsi, en parlant d'elles : « Nous avons, d'ailleurs, « encore une preuve plus frappante dans les « oracles des Prophètes sur lesquels vous « faites bien d'arrêter vos regards comme sur « un flambeau qui luit, dans un lieu obscur, « jusqu'à ce que le jour commence à paraître, « et que l'étoile du matin se lève dans vos « cœurs [2] ». C'est pourquoi tous les Prophètes sont des lampes, et toutes les prophéties un immense faisceau lumineux. Et les Apôtres? Qu'étaient-ils eux-mêmes, sinon des lampes? Oui, certes, ils étaient des lampes : Jésus-Christ seul n'en était pas, car il ne pouvait ni être allumé ni s'éteindre. Celui qui disait : « Comme mon Père a la vie en lui-même, « ainsi a-t-il donné à son Fils d'avoir aussi « en lui la vie ». Les Apôtres étaient donc des lampes : et encore les voyons-nous rendre grâces à Dieu d'être éclairés des rayons de la vérité, de brûler des ardeurs de l'Esprit de charité, d'être pourvus de l'huile de la grâce céleste. S'ils n'étaient pas vraiment des lampes, le Sauveur leur dirait-il : « Vous êtes la « lumière du monde ? » Toutefois, après leur avoir tenu ce langage : « Vous êtes la lumière « du monde », il veut leur faire comprendre que leur éclat n'est point pareil à celui dont il est question dans le passage suivant : « Celui-là était la véritable lumière, qui « éclaire tout homme venant en ce monde ». L'écrivain sacré avait ainsi parlé de Notre-Seigneur, pour le distinguer nettement de saint Jean-Baptiste; quant au Précurseur, voici ce qu'en disait l'Evangéliste : « Il n'était « pas la lumière, mais il était venu pour « rendre témoignage à Celui qui était la lu« mière [1] ». — Comment, me diras-tu, il n'était pas la lumière? Jésus-Christ n'a-t-il pas affirmé qu'il était une lampe? — Non, si on le compare au Sauveur, il n'était pas la lumière; car, « celui-là était la véritable « lumière, qui éclaire tout homme venant en « ce monde ». Notre-Seigneur dit donc à ses apôtres : « Vous êtes la lumière du monde »; et, afin qu'ils ne pussent s'attribuer à eux-mêmes ce qui s'appliquait au Christ seul, afin que le vent de l'orgueil ne vînt point à éteindre leur lampe, il ajouta aussitôt à ces paroles : « Vous êtes la lumière du monde », ces autres paroles : « Une ville, placée sur « une montagne, ne peut être cachée, et l'on « n'allume pas une lampe pour la placer sous « le boisseau, mais sur un chandelier, afin « qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la « maison ». — Mais Jésus-Christ a-t-il donné à ses Apôtres le nom de lampes? Peut-être ne leur a-t-il confié que la mission d'allumer la lampe destinée à être placée sur le candélabre. — Non, il les a positivement désignés sous le nom de lampes; j'en trouve la preuve dans ces propres paroles : « Ainsi, que votre « lumière luise devant les hommes, afin « qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils « glorifient votre Père, qui est dans les « cieux [2] ».

4. Donc, et Moïse, et saint Jean, et les autres Prophètes, et les autres Apôtres ont rendu témoignage au Christ; et néanmoins, à tous

[1] I Cor. xv, 10. — [2] II Pierre, I, 19.

[1] Jean, I, 9, 8. — [2] Matth. v, 14-16.

ces témoignages il préfère celui de ses propres œuvres. Ces hommes apportaient au Fils de Dieu l'appui de leur parole ; mais ils n'étaient, à proprement parler, que les organes de Dieu lui-même. Le Très-Haut emploie un autre moyen pour attester la divinité de son Fils : il fait connaître son Fils par ce Fils même, et il se fait connaître lui-même par son Fils. Si l'homme peut parvenir jusqu'à Jésus-Christ, il n'aura plus besoin de lampes pour être éclairé, et, en creusant des fondations profondes, il assoira sûrement son édifice sur la pierre.

5. Mes frères, d'après ce qui précède, il est facile de saisir le sens de la leçon d'aujourd'hui. Hier, je suis resté en dette avec vous, je ne l'ignore pas ; mais si je ne vous ai pas tout dit, l'occasion de le faire a été différée et nullement perdue, et le Seigneur a bien voulu me permettre de m'acquitter à votre égard, et de vous adresser aujourd'hui la parole. Rappelez-vous donc ce que vous êtes en droit d'exiger de moi ; ranimons en nous les sentiments de piété et de salutaire humilité que nous avions conçus peut-être jusqu'à un certain point, afin de nous étendre non pas contre Dieu, mais jusqu'à Dieu, et d'élever nos âmes jusqu'à lui, en les répandant sur nous, selon cette expression du Psalmiste : « Où est ton Dieu ? Je repassais ces paroles « dans mon cœur et je répandais mon âme « sur moi-même[1] ». Elevons donc notre âme vers Dieu, mais non contre Dieu. Le Prophète nous y exhorte encore en ces termes : « J'ai « élevé mon âme vers vous, Seigneur[2] ». Et, pour l'élever ainsi, réclamons le secours de Dieu ; car elle est bien appesantie. Mais d'où lui vient sa pesanteur ? De ce que le corps, qui se corrompt, alourdit l'âme, et de ce que cette habitation terrestre abat l'esprit capable de beaucoup de pensées[3]. Oui, demandons le secours d'en haut, dans la crainte de ne pouvoir isoler notre esprit de la multitude de ses pensées pour l'appliquer à un seul objet, ni relever vers Dieu seul une âme abaissée par une foule de préoccupations étrangères ; car, je viens de le dire, la grâce divine est seule capable de produire ce mouvement ascensionnel vers lui, que le Seigneur veut nous voir opérer. Par là seulement, nous pourrons comprendre, dans une certaine mesure, comment le Verbe divin, Fils unique du Père, coéternel et égal à Celui qui l'a engendré, ne fait rien que ce qu'il a vu faire à son Père, tandis que le Père ne fait rien que par ce Fils qui le voit. En cet endroit, Notre-Seigneur Jésus a voulu, ce me semble, enseigner aux personnes attentives un grand mystère, le faire pénétrer dans les intelligences suffisamment développées, et exciter à l'étude celles qui ne le sont pas assez, afin que, si elles ne sont point perspicaces, elles méritent du moins, par la pratique de la vertu, de recevoir la vérité. Il nous a donc appris que l'âme humaine, l'intelligence raisonnable, qui nous anime et nous distingue de la bête, ne peut trouver ni son aliment, ni son bonheur, ni son illumination que dans une certaine participation de la substance divine : cette âme agit par le corps et avec le corps ; elle le tient sous sa dépendance ; les objets matériels avec lesquels il se trouve en rapport, peuvent procurer à ses différents sens du plaisir ou de la douleur ; aussi, et précisément en raison de l'union intime qui existe entre l'âme et le corps, à cause de leur étroite alliance pendant le cours de cette vie, l'une partage les plaisirs et les souffrances éprouvés par les sens de l'autre ; mais, pour elle, la source du véritable bonheur se trouve uniquement dans la jouissance de cette vie toujours nouvelle, à l'abri de toute vicissitude, et éternelle, qui fait le propre de la substance divine ; comme le corps, qui est inférieur à l'âme, puise sa vie dans son union avec l'âme, qui est elle-même inférieure à Dieu, ainsi l'âme puise son vrai bonheur, sa véritable vie, dans le seul Etre qui est au-dessus d'elle. De même, en effet, que l'âme est supérieure au corps, de même est-elle inférieure à Dieu ; elle prête son appui à son inférieur, elle reçoit sa force de son supérieur ; pour dominer son esclave et ne pas se laisser écraser par lui, elle doit donc se soumettre à Dieu et lui obéir. Voilà, mes frères, en quoi consiste cette religion chrétienne qui se prêche dans le monde entier au grand désespoir de ses ennemis, qui excite leurs murmures dès qu'elle les domine, qui subit leurs persécutions dès qu'ils se voient les plus forts. Elle consiste à adorer un seul Dieu, et non à en adorer plusieurs ; car l'unique Maître de l'univers peut seul rendre heureuse l'âme humaine. Le principe de sa félicité, c'est de participer à la nature divine. En se commu-

[1] Ps. XLI, 4. 5. — [2] Id. XXIV, 1. — [3] Sag. IX, 15.

niquant à une âme faible, une âme sainte ne peut pas la rendre heureuse ; il en est ainsi encore de l'ange par rapport à une âme juste; la première doit donc aller puiser sa joie à la même source que la seconde, tu ne peux devenir heureux par ton union avec un ange ; vous le serez l'un et l'autre par votre union avec Dieu.

6. De ces notions préliminaires, solidement établies, il résulte que l'âme raisonnable trouve en Dieu seul son bonheur, comme le corps ne tire que de l'âme sa propre vie : et, ainsi, l'âme sert comme d'intermédiaire entre Dieu et le corps. Veuillez me prêter votre attention et vous rappeler avec moi, non pas la leçon d'aujourd'hui, que nous avons suffisamment expliquée, mais celle d'hier, qui nous occupe, que nous examinons et creusons depuis trois jours, afin d'arriver jusqu'à la pierre. Le Christ était le Verbe, le Christ-Verbe de Dieu était en Dieu, le Christ-Verbe était Dieu-Verbe, le Christ Dieu et Verbe était un seul Dieu. Elève-toi jusque-là, âme de l'homme : détourne tes regards de toutes les créatures, prends ton vol, dépasse-les, élève-toi jusqu'à ces sublimes hauteurs. Y a-t-il rien au monde d'aussi puissant que cette créature à laquelle on donne le nom d'âme raisonnable ? Y a-t-il rien d'aussi grand ? Non, rien n'est au-dessus d'elle, si ce n'est le Créateur lui-même.

Je le disais donc : le Christ est le Verbe, le Verbe de Dieu, le Dieu-Verbe; mais il n'est pas seulement Verbe, car « le Verbe s'est fait « chair, et il a habité parmi nous [1] ». Il est donc aussi, et par conséquent, Verbe et homme tout ensemble : car, « ayant la nature de « Dieu, il n'a point cru que ce fût de sa part « une usurpation de s'égaler à Dieu ». Notre faiblesse nous forçait de ramper à terre : elle nous empêchait de nous élever jusqu'à Dieu ; mais nous a-t-il abandonnés en cet état de bassesse et d'infirmité? Oh non ! car « il s'est « anéanti lui-même, en prenant la forme d'es-« clave [2] ». Il ne s'est nullement dépouillé de la nature divine. Tout Dieu qu'il était, il s'est fait homme, prenant ce qu'il n'était pas, ne perdant point ce qu'il était : en un mot, il est devenu homme-Dieu. En lui se rencontre ce qui convient à la partie faible de toi-même, comme à la partie la plus noble. Que le Christ, en tant qu'homme, te relève du sein de ta faiblesse ; qu'il te conduise, en tant que Dieu-homme, et que comme Dieu il te fasse parvenir jusqu'à lui ! La fin, l'unique fin de la prédication évangélique, et de la dispensation des grâces divines par les mérites du Christ, c'est la résurrection des âmes et celle des corps. Le corps et l'âme de l'homme étaient également morts, l'un par suite de sa faiblesse, l'autre par l'effet du péché. Puisque tous les deux étaient morts, ils doivent donc ressusciter aussi tous les deux. Qu'est-ce à dire : Tous les deux ? L'âme et le corps. Mais qu'est-ce qui ramènera l'âme à la vie, si ce n'est le Christ-Dieu ? Où le corps retrouvera-t-il le principe de son existence, sinon dans le Christ-homme ?

Dans le Christ il y avait une âme, mais une âme dans son entier : non-seulement le principe purement animal de la vie, mais encore ce principe capable de raisonner, auquel on donne le nom d'intelligence. Certains hérétiques d'autrefois se sont vus chassés de l'Eglise pour avoir pensé qu'au lieu d'être animé par un esprit raisonnable, le corps du Christ l'était seulement par un principe de vie pareil à celui des bêtes ; car privez l'homme de son intelligence, il ne lui reste plus que ce principe. Ils ont donc été retranchés du corps de l'Eglise, et cela par la force même de la vérité : de là, tu dois conclure que le Christ est parfait, c'est-à-dire qu'il se compose du Verbe, d'une âme raisonnable et d'un corps : cet ensemble forme le Christ. Que ton âme sorte donc du tombeau du péché, par cela même que ton sauveur est Dieu ; que ton corps s'échappe des étreintes de la corruption, par cela qu'il est homme. Aussi, mes bien chers frères, considérez autant que je puis vous la découvrir l'étonnante profondeur du mystère contenu dans les paroles de cette leçon : voyez de quel sujet le Christ nous y entretient ; il nous y apprend qu'il est venu en ce monde uniquement pour délivrer les âmes de la mort du péché et les corps de la corruption. Je l'ai déjà dit : les âmes reviennent à la vie de la grâce, en entrant en participation de la substance de Dieu ; et les corps trouvent le principe de leur résurrection dans l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

7. « En vérité, en vérité, je vous le dis : le « Fils ne peut rien faire par lui-même, qu'il « ne le voie faire au Père ; quelque chose que

[1] Jean, I, 14. — [2] Philipp. II, 6, 7.

« celui-ci fasse, le Fils aussi le fait comme « lui ». Le ciel, la terre, la mer et tout ce que le ciel, la terre et la mer renferment ; les animaux qui vivent sur la terre, les plantes qui croissent dans les champs, les poissons qui nagent dans l'eau, les oiseaux qui volent dans les airs, les astres du firmament, et, par-dessus tout cela, les Anges, les Vertus, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances, « toutes choses », en un mot « ont « été faites par lui [1] ». Dieu a-t-il fait toutes ces créatures, et, après leur avoir donné l'existence, les a-t-il montrées à son Fils, afin que celui-ci fît sortir du néant un autre monde rempli d'êtres pareils? Evidemment non ; alors, pourquoi dire : « Quelque chose « que le Père fasse, le Fils fait cela », non pas autre chose, mais « cela pareillement », et non d'une manière différente; « car le Père « aime le Fils et lui montre ce qu'il fait lui-« même ». Le Père enseigne au Fils la manière de ramener les âmes à la vie, parce qu'elles y reviennent par le Père et le Fils, et qu'elles ne peuvent vivre sans puiser en Dieu le principe de la vie. Si donc elles vivent à la seule condition de trouver dans le Seigneur la source de leur existence, comme les corps ne vivent qu'à la condition d'être animés par elles, le Père fait par son Fils ce qu'il lui apprend à faire, c'est-à-dire ce qu'il fait lui-même. En effet, ce n'est pas en agissant qu'il apprend à son Fils la manière d'agir; mais en l'apprenant à son Fils, il se sert de lui pour le faire. De la sorte, le Fils reçoit l'enseignement du Père avant d'en voir l'action, et de la démonstration du Père, comme de la perception intellectuelle du Fils, résulte ce que le Père fait par le Fils. De là il est facile de comprendre comment les âmes reviennent à la vie, si l'on peut se faire une idée de cette unité d'action qui existe entre le Père et le Fils. Le Père enseigne, le Fils comprend, et l'effet de la démonstration du Père et de la perception intellectuelle du Fils, c'est la formation de la créature; conséquemment, le Père agit par le Fils, et son œuvre est la suite nécessaire de l'enseignement du Père et de l'intelligence qu'en a le Fils ; et cette œuvre n'est ni le Père ni le Fils ; elle leur est bien inférieure : c'est une créature. Me comprenez-vous ?

8. J'en reviens à un ordre de choses qui frappent vos sens : je m'abaisse, et redescends jusqu'à vous, si toutefois je me suis pour quelques instants élevé un peu au-dessus de vous. Tu veux apprendre à ton fils à faire ce que tu fais ; tu commenceras par agir toi-même, et ton enseignement ressortira de ta manière d'agir. Par conséquent, ce que tu feras pour instruire ton fils, tu ne le feras point par son intermédiaire; tu agiras seul, il te regardera, et alors il agira de la même manière que toi. Il n'en est pas de même ici. Pourquoi vouloir trouver en toi-même un point de ressemblance avec Dieu, en effaçant en toi l'image de Dieu ? Car il n'y a, dans le cas présent, aucune similitude à établir. Une idée se présente à mon esprit : Comment peux-tu, avant d'agir, apprendre à ton enfant la manière dont tu agiras, de façon à te servir de lui pour faire ce que tu fais, et conformément aux leçons que tu lui auras données antérieurement ? La même idée se présente peut-être aussi à toi. La voici, me dis-tu : Mon intention est de bâtir une maison; je veux que mon fils lui-même la construise. Avant d'entreprendre cette bâtisse, je lui en donne le plan ; alors il se met à l'œuvre, mais, à vrai dire, il me fait l'office d'intermédiaire, puisque je lui ai préalablement fait l'exposé de mes vues. Je le vois, il y a déjà une différence entre cette comparaison et la précédente, mais tu te trouves encore à une grande distance de la vérité. En effet, avant de construire ta maison, tu indiques à ton fils tes intentions, tu lui fais connaître tes projets : ta volonté est, par là, de lui apprendre avant d'agir toi-même , à mettre fidèlement tes ordres à exécution, et de travailler ainsi par son intermédiaire; mais il faut que tu lui adresses la parole , il faut qu'il intervienne entre vous deux une conversation ; pour lui expliquer tes plans et pour qu'il les comprenne, pour lui parler et pour qu'il t'entende, il est nécessaire d'articuler des sons ; or, ces sons n'ont absolument rien de commun ni avec toi ni avec lui : ils s'échappent de tes lèvres, font vibrer l'air, viennent frapper les oreilles de ton fils, et après avoir impressionné chez lui le sens de l'ouïe, lui communiquent ta pensée; ils sont donc, à vrai dire, étrangers à toi et à lui. Ton intelligence a donné un signe à son intelligence ; mais ce signe n'est ni ton intelligence, ni la sienne : c'est autre chose. Pouvons-nous croire que le Père ait

[1] Jean, I, 3.

parlé au Fils de cette manière ? Y a-t-il eu échange de paroles entre Dieu et le Verbe ? Comment l'enseignement a-t-il été donné à l'un par l'autre ? Le Père voulant instruire son Fils, qui est son propre Verbe, et se servir pour cela du Verbe, a-t-il employé le Verbe pour s'entretenir avec le Verbe ? Ou bien le Fils de Dieu étant la grande Parole , le Père et le Fils se sont-ils entretenus au moyen de paroles moindres ? Un son quelconque, une sorte de créature volante et de peu de durée est-elle sortie de la bouche du Père pour aller toucher l'oreille du Fils ? Dieu a-t-il un corps, et par conséquent des lèvres qui laissent échapper de pareils sons ? Le Verbe a-t-il des oreilles où ils puissent aboutir? Ecarte de ton esprit toute idée matérielle ; vois les choses dans leur simple réalité, si toutefois tu es simple toi-même. Mais comment seras-tu simple ? En ne t'engageant point dans les idées et les affections du monde, en te dégageant des choses de la terre ; par là tu acquerras la simplicité. Considère donc, si tu le peux, les vérités dont je parle, et si tu n'en es pas capable, crois, du moins, ce que tu ne peux comprendre. Tu t'adresses à ton fils, et pour cela tu emploies la parole ; mais, ni toi ni ton fils, vous n'êtes cette parole qui se fait entendre.

9. J'ai, dis-tu, un autre moyen d'expliquer cette divine opération, j'instruis mon fils de telle manière que je lui communique ma pensée sans prononcer une seule parole ; d'un signe je lui apprends ce qu'il doit faire. Si tu emploies un signe pour manifester ce que tu veux, il est sûr que ton esprit prétend faire connaître ses pensées cachées. D'où vient ce signe ? De ton corps, c'est-à-dire de tes lèvres, de ton visage, de tes paupières, de tes yeux, de tes mains. Tout cela est parfaitement étranger à ton esprit ; ce sont des intermédiaires par lesquels on fait comprendre quelque chose ; mais les signes dont ils sont le principe, ne sont un ni avec ton esprit ni avec celui de ton fils ; car ils sont l'un et l'autre bien supérieurs à tous ces mouvements de ton corps : d'ailleurs, ton fils serait incapable de pénétrer tes intentions, si tu ne lui donnais d'abord aucun de ces signes extérieurs. Pourquoi donc essayer de ce genre d'explication ? Il n'en est pas encore ainsi dans le cas présent : les choses s'y passent simplement. Le Père montre au Fils ce qu'il fait, et par cette démonstration même, il l'engendre. Je sais ce que je dis ; mais parce que je sais aussi à qui je m'adresse, je souhaite que vous parveniez à me comprendre toujours. Toutefois, si vous ne pouvez avoir l'idée de ce qu'est Dieu, puissiez-vous du moins savoir ce qu'il n'est pas ; vous serez déjà beaucoup avancés, si vous ne vous le représentez pas différent de ce qu'il est en réalité. Tu es incapable de t'imaginer ce qu'il est ; cherche à bien comprendre ce qu'il n'est pas : Dieu n'est pas un corps, il n'est ni la terre, ni le ciel, ni la lune, ni le soleil, ni les étoiles, ni rien de matériel. Et puisqu'il est différent des astres du firmament, il l'est, à bien plus forte raison, des choses de la terre. Fais donc ici abstraction de tout être corporel; puis écoute encore cette autre remarque : Dieu n'est pas non plus un esprit sujet au changement. Sans doute, je l'avoue, et il faut l'avouer : l'Evangile dit que « Dieu est un esprit ». Mais élève-toi au-dessus de tout esprit variable; élève-toi au-dessus de tout esprit qui sait aujourd'hui, qui ignorera demain; qui se souvient maintenant, et qui tout à l'heure oubliera; qui veut ce qu'il ne voulait pas précédemment, et qui ne veut plus ce qu'il voulait; il ne s'agit point ici d'esprits aussi inconstants ou sujets à le devenir; éloignes-en ta pensée. En Dieu, rien qui puisse se modifier, rien qui soit maintenant différent de ce qu'il était tout à l'heure; car, où tu vois tantôt une manière d'être, et tantôt une autre, il y a une sorte de mort, puisque mourir, c'est cesser d'être ce qu'on était. On dit que l'âme est immortelle : oui, sans doute, puisqu'elle vit toujours, puisqu'elle est douée d'une vie qui ne finit pas; mais sa vie est sujette au changement; en raison des innombrables modifications qu'elle subit dans le cours de son existence, on peut dire qu'elle est mortelle : en effet, qu'elle vive selon les règles de la sagesse, bientôt elle déchoit et meurt en devenant moins bonne; si, au contraire, elle s'inspire d'abord de principes mauvais, et qu'elle en adopte ensuite de plus conformes au bien, elle meurt encore, puisqu'elle devient meilleure. Qu'il y ait une mort du côté du mal, et une mort du côté du bien, l'Ecriture nous l'atteste. Evidemment, il en est qui meurent parce qu'ils deviennent mauvais ; car c'est d'eux qu'il est écrit : « Laissez les morts ensevelir leurs « morts [1] » ; et encore : « Lève-toi, toi qui

[1] Matth. VIII, 22.

« dors, et sors d'entre les morts; et Jésus-« Christ t'éclairera [1] »; et aussi dans cette leçon : « Quand les morts entendront, et ceux « qui auront entendu vivront ». Ils étaient morts du côté du mal, c'est pourquoi ils reviennent à la vie. En redevenant vivants, ils meurent du côté du bien, parce qu'ainsi ils ne sont plus ce qu'ils étaient. N'être plus ce qu'on était d'abord, c'est mourir. Mais peut-être ne doit-on pas donner le nom de mort à cette transition du mal au bien ? L'Apôtre la désigne sous le nom de mort : « Si donc vous êtes morts avec Jésus-Christ « à ces premiers éléments du monde, pour-« quoi vous en faites-vous encore des lois, « comme si vous viviez dans le monde [2] ? » Il dit ailleurs : « Car vous êtes morts, et votre « vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ [3] ». Il veut que nous mourions pour arriver à la vie, parce que nous avons vécu de manière à mourir. Tout ce qui passe du bien au mal, ou du mal au bien, tout ce qui meurt, par conséquent, Dieu y est étranger, parce que l'infinie bonté ne peut devenir plus miséricordieuse, parce que la véritable éternité ne peut rien perdre de son étendue. Le titre de véritable appartient sans aucun doute à l'éternité qui ne subit aucune des variations du temps. Eprouver tantôt une manière d'être, et tantôt une autre, c'est le propre du temps, et là où se trouve une fois le temps, là n'est plus l'éternité. Remarque donc bien que Dieu ne ressemble pas à une âme humaine. L'âme est indubitablement immortelle. Mais pourquoi l'Apôtre, en parlant de Dieu, dit-il « qu'il « possède seul l'immortalité [4] ? » Par là, il a certainement voulu dire : il possède seul l'immortalité, parce qu'il possède seul la véritable éternité. Donc, en lui ne se trouve aucune variation.

10. Reconnais en toi-même une chose dont je veux te parler : elle est au dedans de toi, dans la partie la plus intime de ton être. Et quand je parle de toi, il n'est pas question de ton corps, quoiqu'on puisse dire qu'il est toi. Tu jouis d'une bonne santé, tu es parvenu à tel âge, mais c'est par rapport à ton corps : tu as encore des pieds et des mains ; le mot : en toi, peut donc s'entendre de deux choses très-différentes, ou de la portion la plus secrète de ton être, ou de celle qui lui sert comme de vêtement. Mais laisse au dehors cette enveloppe mortelle, ce corps matériel : descends au dedans de toi-même, pénètre jusqu'au sanctuaire de ton âme, et découvre là, si tu en es capable, ce que je veux t'y montrer. Si, en effet, tu restais éloigné de toi-même, comment serais-tu à même de t'approcher de Dieu ? Je te parlais de Dieu, et tu pensais pouvoir me comprendre : maintenant je te parle de ton âme, de toi-même ; comprends-moi donc : c'est ici que je veux te mettre à l'épreuve. Tu le vois, je ne vais pas bien loin chercher un exemple, puisque je prétends te montrer dans ton âme elle-même une sorte de ressemblance avec ton Dieu ; et, de fait, si l'homme a été créé à l'image de Dieu, cette image est gravée, non dans son corps, mais dans son âme. Cherchons donc Dieu dans sa ressemblance ; reconnaissons le Créateur dans son image ; efforçons-nous autant que possible de trouver au dedans de nous-mêmes la solution du problème qui nous occupe, à savoir, comment le Père montre au Fils, et comment le Fils voit ce que lui montre le Père, même avant que le Père fasse quelque chose par le Fils. Lorsque je t'aurai donné mon explication et que tu m'auras compris, ne t'imagine pas que ma comparaison soit parfaite : tu dois conserver le sentiment de la piété, comme je le désire et te le recommande particulièrement : c'est-à-dire, si tu ne peux comprendre ce qu'est Dieu, tu ne regarderas pas, néanmoins, comme un mince avantage de savoir ce qu'il n'est pas.

11. Je vois, dans ton âme, deux facultés, la mémoire et la pensée : ce sont en quelque sorte comme la pointe et l'œil de cette âme. Tu aperçois un objet : tes yeux t'aident à le bien connaître, et la connaissance que tu en acquiers, tu la confies à ta mémoire. Ce que tu lui as ainsi confié, reste là, au dedans de toi-même, caché en lieu secret, comme le grain est enfermé dans un grenier, comme un trésor dans un coffre : il y demeure comme dans un endroit retiré, caché, à l'abri de tout regard profane. Tu penses à autre chose, ton attention se porte ailleurs : ce que tu as aperçu, l'objet dont tu as gravé l'image dans ta mémoire, tu ne l'aperçois pas. Car tes pensées se fixent sur d'autres objets. En voici la preuve : je m'adresse à des personnes qui me comprennent. Je nomme Carthage ; aussitôt tous ceux qui la connaissent, rentrent en eux-mêmes et l'y aperçoivent. Y a-t-il

[1] Ephés. v, 14.— [2] Coloss II, 20. — [3] Id. III, 3. — [4] I Tim. vi, 16.

autant de villes de ce nom, qu'il y a ici d'âmes pour s'en souvenir? Il a suffi de la nommer, et déjà vous l'aviez vue tous en vous-mêmes. Quatre syllabes, bien connues de vous, sont sorties de ma bouche : elles sont allées frapper vos oreilles et, par l'intermédiaire de votre corps, elles ont éveillé l'attention de votre âme, et votre esprit, se détournant de pensées étrangères, s'est reporté vers les souvenirs qu'il tenait enfermés en lui, et il a vu Carthage. Cette ville s'y est-elle alors formée? Non, car elle s'y trouvait déjà, mais elle y était cachée ; et pourquoi y était-elle cachée? parce que ton esprit portait ailleurs son attention ; mais dès que ta pensée s'est retournée vers ce que tu avais précédemment confié à ta mémoire, Carthage est devenue présente à ton âme, et ton âme l'a en quelque sorte aperçue clairement. Un instant auparavant, cette vision n'existait pas en elle ; mais la mémoire s'y trouvait : en sorte que ses pensées s'étant reportées du côté de sa mémoire, elle a vu nettement Carthage. Ta mémoire a donc montré cette ville à ta pensée ; ce qu'elle tenait cachée en elle-même, avant que tu y fisses attention, elle te l'a fait voir au moment où tu as tourné vers elle ta pensée. Par ta mémoire, une manifestation a donc eu lieu à l'égard de ta pensée, et celle-ci s'en est aperçue : entre l'une et l'autre aucune parole n'a été échangée, aucun signe n'a été fait par n'importe quelle partie du corps : tu n'as donné nul assentiment, tu n'as rien écrit, tu n'as fait entendre aucun bruit, et, pourtant, ta pensée a vu ce que ta mémoire lui montrait. Et, néanmoins, c'était le même être qui montrait et voyait tout à la fois. Mais pour rappeler à ton esprit l'image de Carthage, il t'a fallu d'abord la voir, et en graver le souvenir dans ta mémoire ; tu l'as, en effet, considérée préalablement, afin d'en conserver intacte l'idée. Pourquoi as-tu gardé la mémoire de cet arbre, de cette montagne, de ce fleuve, des traits de cet ami, de cet ennemi, de ton père, de ta mère, de ton frère, de ta sœur, de ton enfant, de ton voisin ? Parce que tu les as vus : ainsi en est-il des lettres écrites dans ce livre, de ce livre lui-même, de cette basilique ; tu as considéré tout cela, et, parce que tu l'as considéré, tu l'as confié à ta mémoire : tu as enfermé en elle ce que tu voudrais revoir, quand tu jugerais opportun d'y penser, même au moment où tu ne serais plus à même de le considérer avec les yeux du corps. En effet, tu as vu Carthage, lorsque tu étais dans cette ville : par l'intermédiaire de tes yeux, ton âme en a reçu l'image : cette image s'est gravée dans ta mémoire. Pendant que tu habitais corporellement Carthage, tu en as placé au dedans de toi le souvenir, afin de pouvoir, sans sortir de toi, la considérer encore, même quand tu n'y serais plus. Le principe de toutes les opérations de ton âme se trouve donc en dehors de toi ; mais ce que le Père montre au Fils, il ne le voit point en dehors de lui-même : tout se plaît au dedans de lui, parce qu'au dehors aucune créature n'existerait si le Père ne l'avait faite par son Fils. Toute créature a été faite par Dieu ; avant de sortir de ses mains, elle n'existait pas. Le Père n'a donc pu la considérer comme faite, ni confier à sa mémoire le souvenir de son image, pour montrer cette image à son Fils de la même manière que notre mémoire représente à notre pensée certains objets. Le Père l'a montrée et le Fils l'a vue avant qu'elle fût faite, et le Père l'a créée en la montrant; car, il l'a créée par son Fils qui la voyait. Il ne faut donc point s'étonner que l'Evangéliste ait dit : « qu'il ne l'ait vu faire au Père », au lieu de dire : qu'il ne l'ait vu montrer au Père ; car, en s'exprimant ainsi, il a voulu nous faire entendre que faire et montrer sont une même chose pour le Père, et, par là, que le Père fait toutes choses par le Fils, qui le voit. Cette démonstration de la part du Père et cette intuition de la part du Fils n'ont pas une durée qui puisse se mesurer comme le temps ; la raison en est facile à saisir : c'est par le Fils que se font tous les temps : il ne peut donc y avoir un seul instant où, avant leur création, ils puissent lui être montrés par le Père. Mais, quant à la démonstration du Père, elle engendre l'intuition du Fils de la même manière que le Père engendre le Fils : c'est, en effet, la démonstration qui engendre l'intuition, et ce n'est pas l'intuition qui engendre la démonstration. S'il nous était possible de saisir plus nettement et plus parfaitement la vérité, nous verrions qu'entre le Père et sa démonstration, il n'y a aucune différence, comme il n'en existe aucune entre le Fils et sa vision. Nous avons éprouvé une si grande difficulté à comprendre et à expliquer la manière dont notre mémoire représente

à notre pensée les images qui sont venues du dehors se graver en elle! N'en éprouverons-nous pas une plus grande encore à comprendre et à expliquer la manière dont Dieu le Père montre à son Fils des images qu'il n'a point reçues du dehors, mais qu'il trouve en lui, parce qu'elles ne sont autres que lui-même? Nous ne sommes que des enfants: je vous dis ce que Dieu n'est pas, et je ne vous montre pas ce qu'il est : aussi, pour nous faire une idée de ce qu'il est, quel moyen prendre ? Est-ce à moi qu'il faut s'adresser? Est-ce par moi que vous y arriverez? Je vais vous le dire comme à des enfants; car vous et moi, nous en sommes tous. Nous avons tout à l'heure chanté et entendu chanter ces paroles: « Dépose le fardeau de tes misères « dans le sein du Seigneur, et il te nourrira[1] ». O homme, tu es réduit à l'impuissance, puisque tu n'es qu'un enfant: puisque tu es petit, il te faut prendre de la nourriture: avec une alimentation abondante , tu deviendras grand, et ce que tu ne peux voir à cause de ta petitesse, l'élévation de ta taille te permettra de le considérer à loisir; mais afin de trouver la nourriture qui te fera grandir, « dépose le fardeau de tes misères « dans le Seigneur, et il te nourrira ».

12. Maintenant donc, examinons brièvement ce qui reste, et voyez ici comment le Seigneur nous dit ce que j'ai déjà signalé à votre attention : « Le Père aime le Fils et lui « montre tout ce qu'il fait». Il ressuscite lui-même les âmes, mais par le Fils, afin que, revenues à la vie, elles entrent en participation de la substance de Dieu, c'est-à-dire, du Père et du Fils. « Et il lui montrera « des œuvres plus grandes que celles-ci ». Plus grandes que quelles autres œuvres ? Que la guérison des corps. Précédemment déjà[2], nous avons parlé sur ce sujet: il est donc inutile de nous y arrêter encore. La résurrection éternelle des corps est évidemment une œuvre plus considérable que la guérison pour le temps de cette vie, opérée en faveur d'un corps malade. « Et il lui « montrera des œuvres plus grandes que « celles-ci, et vous en serez dans l'admira- « tion ». — « Il lui montrera », comme d'une manière transitoire, et par conséquent, comme à un homme créé dans le temps; car le Verbe-Dieu, par qui ont été faits tous les temps, n'a pas lui-même été fait; mais le Christ-homme a été fait dans le temps. Nous savons sous quel consul , et quel jour la Vierge Marie a mis au monde le Christ conçu du Saint-Esprit: le Dieu, par qui tous les temps ont été faits, s'est donc fait homme dans le temps. C'est pourquoi le Père lui montrera, comme dans le temps , des œuvres plus grandes que celles-ci, c'est-à-dire, la résurrection des corps, et ainsi vous serez dans l'admiration de lui voir opérer par son Fils la résurrection des corps.

13. Il en revient ensuite à la résurrection des âmes: « Comme le Père ressuscite les « morts et les vivifie, ainsi le Fils vivifie « ceux qu'il veut », mais selon l'esprit. Le Père vivifie, et le Fils aussi: le Père vivifie ceux qu'il veut, et le Fils pareillement; et le Père vivifie ceux-là mêmes que vivifie le Fils, parce que toutes choses ont été faites par le Fils. « Comme, en effet, le Père res- « suscite les morts et les vivifie, ainsi le Fils « vivifie ceux qu'il veut ». Ce passage a trait à la résurrection des âmes. Pour celle des corps, comment le Sauveur en parle-t-il? Il y revient, et il dit: « Le Père ne juge per- « sonne, mais il a donné tout jugement au « Fils ». Les âmes ressuscitent en entrant en participation de la substance éternelle, immuable, du Père et du Fils : la résurrection des corps est la conséquence du don que le Fils nous a fait de son humanité, dans le temps, et non pas coéternellement au Père. Aussi, en nous rappelant ce jugement, pour lequel aura lieu la résurrection des corps, il nous dit: « Le Père ne juge personne, mais « il a donné tout jugement à son Fils». Quant à celle des âmes, il s'était exprimé ainsi: « Comme le Père ressuscite les morts « et les vivifie, ainsi le Fils vivifie ceux qu'il « veut ». Le Père et le Fils y coopèrent donc en même temps. Il n'en est pas de même du retour des corps à la vie; « car le Père ne « juge personne, mais il a donné tout juge- « ment à son Fils, afin que tous honorent le « Fils comme ils honorent le Père ». Ces dernières paroles: « Afin qu'ils honorent le « Fils », se rapportent à la résurrection des âmes. Et comment doivent-ils honorer le Fils? « Comme ils honorent le Père ». En effet, le Fils opère la résurrection des âmes comme le Père; il les vivifie de la même manière que lui. Il est donc juste que, pour cette

[1] Ps. LIV, 23. — [2] Trait. XIX, n. 4, 5; XXI, n. 5-10.

résurrection des âmes, « tous honorent le « Fils comme ils honorent le Père ». Mais est-il question d'honneurs à lui rendre à l'occasion de la résurrection des corps? En quel sens? Le voici : « Celui qui n'honore pas le « Fils, n'honore pas le Père, qui l'a envoyé ». Il ne s'agit pas d'honneurs semblables, mais « d'honneurs » et « d'honneurs ». Car si le Christ-homme est honoré, il ne l'est pas de la même manière que le Père-Dieu. Pourquoi? Parce que, sous ce rapport, il l'a dit lui-même : « Mon Père est plus grand que « moi[1] ». Quand le Fils est-il honoré comme le Père? Quand on peut lui appliquer ces paroles : « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et toutes choses « ont été faites par lui[2] ». Aussi voici ce qu'il dit de la seconde sorte d'honneurs, qui lui est due : « Celui qui n'honore pas le Fils, « n'honore pas le Père qui l'a envoyé ». Et le Fils n'a été envoyé, que parce qu'il s'est fait homme.

14. « En vérité, en vérité, je vous le dis ». Il revient encore une fois à la résurrection des âmes, afin de nous aider, par son insistance, à le bien comprendre : parce que nous n'aurions pu suivre un raisonnement rapide, en quelque sorte, comme le vol de l'oiseau, la parole de Dieu s'arrête avec nous et semble habiter avec notre faiblesse. Il rappelle à nouveau notre attention sur cette résurrection des âmes. « En vérité, en vérité, « je vous le dis : celui qui écoute ma parole « et croit à Celui qui m'a envoyé, a la vie « éternelle », mais comme s'il la recevait du Père. « Celui qui écoute ma parole et croit à « Celui qui m'a envoyé, a », de la part du Père, « la vie éternelle », parce qu'il croit en Celui qui a envoyé le Fils; « et il ne sera « point condamné, mais il est passé de la « mort à la vie » ; mais il est vivifié par le Père, à qui il a cru. Eh quoi ! ô Fils de Dieu , ne le vivifiez-vous pas aussi? Remarque bien que « le Fils vivifie aussi ceux qu'il veut. En « vérité, en vérité, je vous le dis : l'heure « vient, et elle est déjà venue, où les morts « entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux « qui l'entendront, vivront ». Il n'a pas dit en ce passage : Ils croiront à Celui qui m'a envoyé, et, par cela même, ils vivront; mais il a dit : Ils entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui « l'auront entendue », c'est-à-dire, ceux qui auront obéi au Fils de Dieu, « vivront ». Ils recevront donc la vie du Père, lorsqu'ils croiront au Père, et ils la recevront du Fils, lorsqu'ils auront entendu la voix du Fils de Dieu. Et pourquoi recevront-ils la vie du Père et du Fils? Parce que, « comme le Père « a la vie en soi, ainsi a-t-il donné au Fils « d'avoir en soi la vie ».

15. C'en est fini avec la résurrection des âmes ; reste à parler plus positivement de la résurrection des corps. « Et il lui a donné la « puissance de rendre les jugements ». Non-seulement de ressusciter les âmes par la foi et la sagesse, mais encore de rendre les jugements. Pourquoi cela? « Parce qu'il est le « Fils de l'homme ». Il y a donc des choses que le Père fait par son Fils, sans les faire au moyen de sa substance, en laquelle ce Fils lui est égal : ainsi, naître, subir le supplice de la croix, mourir, ressusciter comme son Fils; car rien de tout cela ne s'est vu dans le Père. De même en est-il de la résurrection des corps. Pour celle des âmes, le Père la fait de sa substance par la substance de son Fils, substance en laquelle celui-ci lui est égal ; car les âmes entrent en participation de cette immuable lumière, tandis que les corps n'y participent pas. Mais la résurrection des corps est l'œuvre du Père par le Fils de l'homme. « Et il lui a donné la puissance de rendre les « jugements , parce qu'il est le Fils de « l'homme » : ce passage est d'accord avec cet autre qui le précède : « Car le Père ne juge « personne » ; et afin de montrer qu'il a voulu parler de la résurrection des corps, il ajoute : « Ne vous en étonnez pas, l'heure vient ». Il ne dit pas : « l'heure est venue », mais : « l'heure « vient, où ceux qui sont dans les sépulcres » (hier, nous avons plus que suffisamment traité ce sujet devant vous[1]) « entendront « sa voix et en sortiront ». Pour quoi faire? Pour être jugés : « Et ceux qui auront bien « fait, en sortiront pour la résurrection de la « vie; mais ceux qui auront mal fait, pour la « résurrection du jugement ». Et ce jugement, Seigneur Jésus, vous le ferez seul ; car le Père a donné tout le jugement au Fils, et il ne juge lui-même personne. — C'est moi qui le ferai, dit-il. — Mais comment le ferez-vous? — « Je ne puis rien faire de moi-« même : je juge ainsi que j'entends, et mon « jugement est juste ». Quand il s'agissait de la

[1] Jean, XIV, 28. — [2] Id. I, 1, 3.

[1] Trait. XXII, n. 13.

résurrection des âmes, il disait, non pas : « J'écoute », mais, « je vois ». Car « j'écoute » implique le commandement de mon Père, comme s'il m'intimait un ordre. Ces paroles : « Comme j'entends, je juge, et mon juge« ment est juste », s'appliquent au Christ en tant qu'homme, en tant qu'inférieur au Père, en tant que revêtu de la forme d'esclave, et non en tant que partageant avec son Père la nature divine. D'où vient que ce jugement de l'homme est juste ? « C'est que « je ne cherche point ma volonté, mais la « volonté de Celui qui m'a envoyé ».

VINGT-QUATRIÈME TRAITÉ.

DEPUIS L'ENDROIT OU IL EST DIT : « APRÈS CELA, JÉSUS S'EN ALLA AU-DELA DE LA MER DE « GALILÉE, QUI EST LA MER DE TIBÉRIADE », JUSQU'A CET AUTRE : « CELUI-CI EST VÉRITABLE« MENT LE PROPHÈTE QUI DOIT VENIR EN CE MONDE ». (Chap. VI, 1-14.)

LA MULTIPLICATION DES PAINS.

Les miracles procèdent du même pouvoir divin que toutes les œuvres quotidiennes du Très-Haut, mais ils nous étonnent davantage parce qu'ils sont plus rares, et ils reportent plus efficacement nos pensées vers lui : ils sont d'ailleurs un livre où nous apprenons à connaître leur auteur. En présence d'une multitude affamée, Jésus demande à Philippe comment on pourra la nourrir. « Il y a là », dit André, « cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » Les cinq pains représentaient les cinq livres de Moïse : les deux poissons figuraient le sacerdoce et la royauté, tous deux symboles du Christ, prêtre et roi ; leur multiplication signifiait la lumière jetée par l'Evangile sur la loi mosaïque ; les cinq mille personnes rassasiées étaient l'emblème du peuple soumis à cette loi ; l'herbe était l'image du sens charnel qu'il y attachait ; les restes de ce repas signifiaient les vérités que la foule ne peut comprendre et doit croire ; enfin, le miracle lui-même donnait la preuve que le Christ était un Prophète et le maître des Prophètes.

1. Les miracles opérés par Notre-Seigneur Jésus-Christ sont des œuvres divines destinées à donner à l'âme humaine la connaissance de Dieu par le spectacle d'événements qui frappent les sens. Dieu est, en effet, de telle nature, que nos yeux ne peuvent le contempler : d'ailleurs, les prodiges qu'il ne cesse de faire en gouvernant le monde entier, et en prenant soin de toutes les créatures, frappent moins en raison de leur continuité : de là, il arrive qu'on daigne à peine remarquer l'étonnante et admirable puissance que le Très-Haut manifeste dans toutes ses divines opérations, et jusque dans la multiplication des plus petites graines : aussi, n'écoutant que son infinie miséricorde, s'est-il réservé d'opérer en temps opportun certaines merveilles qui sortiraient du cours ordinaire et de l'ordre de la nature : accoutumés à contempler les miracles quotidiens de la Providence, et à n'en tenir, pour ainsi dire, aucun compte, les hommes s'étonneront de voir des prodiges, non pas plus grands, mais moins ordinaires. En effet, gouverner l'univers est chose bien autrement merveilleuse que rassasier cinq mille hommes avec cinq pains. Et pourtant, personne ne prête attention à l'un, tandis que tous admirent l'autre : cette différence d'appréciation vient de ce que le second fait est, sinon plus admirable, du moins plus rare. Car celui qui nourrit maintenant tout le monde, n'est-il pas le même qui donne à quelques grains la vertu de produire nos récoltes ? Dieu a donc agi de la même manière : c'est la même puissance qui transforme, tous les jours, en riches moissons, quelques grains de blé, et qui a multiplié cinq pains entre ses mains. Cette puissance se trouvait à la disposition du Christ : pour les pains, ils étaient comme une semence, et cette semence, au lieu d'être jetée en terre, a été directement multipliée par Celui qui a créé la terre. Le Seigneur a frappé nos sens par ce prodige, afin d'élever vers lui nos pensées ; il a étalé sous nos yeux le spectacle de sa puissance, afin d'exciter nos

âmes à la réflexion ; il voulait que ses œuvres visibles nous fissent admirer leur invisible Auteur ; ainsi élevés jusqu'à la hauteur de la foi, et purifiés par elle, nous désirerons le voir encore des yeux de notre âme, après avoir appris à le connaître, quoiqu'il soit invisible, par le spectacle présenté aux yeux de notre corps.

2. Ce n'est pas là, toutefois, le seul point de vue sous lequel nous devions envisager les miracles du Christ : il nous faut encore les étudier en eux-mêmes, et faire bien attention à ce qu'ils nous disent du Christ. Car si nous en comprenons toute l'importance, ils ont un langage à eux : dès lors, en effet, que le Christ est le Verbe de Dieu, son action même est pour nous une véritable parole. Puisque ce miracle, dont nous avons entendu le récit, nous paraît si grand, cherchons à en saisir l'étonnante signification : ne nous arrêtons pas à sa surface : essayons d'en mesurer la profondeur, car le prodige extérieur que nous admirons a une signification cachée et mystérieuse. Nous avons vu un grand prodige : nous avons eu sous les yeux une œuvre admirable, divine, qui n'a pu sortir que des mains du Tout-Puissant ; en présence de cette œuvre, nous en avons louangé l'Auteur. Si nous apercevions, quelque part, une belle écriture, nous ne nous bornerions pas à louer le talent de l'écrivain, qui aurait tracé des lettres si belles, à tel point égales, et pareilles les unes aux autres ; nous les lirions aussi pour en connaître le sens. Ainsi doit-il en être de cet événement, qui nous apparaît si merveilleux : si nous n'en considérons que les grandioses apparences, nous trouvons déjà, à le contempler, un véritable plaisir. Mais si nous venons à en saisir la portée, il est pour nous comme un livre que nous comprenons. Entre la peinture et l'écriture, il y a une grande différence. En présence d'un tableau, quand tu as admiré et loué le talent du peintre, c'est fini ; mais en face d'une page écrite, tu ne t'arrêtes pas à l'examiner et à donner des louanges, tu dois aussi la lire. Si tu vois des lettres, et que tu ne puisses les lire, ne dis-tu pas : Qu'est-ce qui peut être écrit là ? Puisque tu vois quelque chose, tu cherches à savoir ce que c'est, et la personne que tu interroges pour connaître ce que tu as aperçu, te montre ce que tu n'y avais pas vu. Cette personne a-t-elle des yeux d'une certaine nature ? En as-tu d'une nature différente ? Ne voyez-vous pas, l'un comme l'autre, les signes de l'alphabet ? Pardon ; mais la connaissance que vous en avez n'est pas la même. Tu vois donc, et tu admires : l'autre voit, admire, lit et comprend. Donc, puisque nous avons vu et admiré, lisons et comprenons.

3. Le Seigneur est sur la montagne : disons plutôt que le Seigneur sur la montagne, c'est le Verbe dans sa grandeur : par conséquent, ce qui s'est fait sur la montagne n'est point de nature à rester dans une sorte de dédaigneux oubli : loin de passer en y jetant à peine un fugitif regard, nous devons nous y arrêter et y porter attentivement les yeux. Le Seigneur vit la foule, reconnut qu'elle avait faim, et fournit miséricordieusement à ses besoins, non-seulement en raison de sa bonté, mais encore en vertu de sa puissance. Car de quoi aurait servi sa bonté ? Dès lors qu'il n'y avait pas de pain, où aurait-il trouvé de quoi nourrir une foule affamée ? Si à sa bonté ne s'ajoutait sa puissance, cette foule resterait à jeun et continuerait à souffrir de la faim. Enfin, les disciples, qui accompagnaient le Sauveur et souffraient eux-mêmes de la faim, voulaient, comme lui, pourvoir à la nourriture de toute cette multitude, afin de ne la point laisser à jeun ; mais les moyens de le faire leur manquaient. Le Seigneur leur demanda où ils achèteraient des pains pour nourrir tout ce peuple. « Or », dit l'Écriture, « il parlait ainsi pour l'éprouver » : (il est question du disciple Philippe, que le Sauveur interrogeait) ; « car il savait ce « qu'il avait à faire ». Dans quel but faisait-il cette question à son disciple, sinon pour donner la preuve de son ignorance ? Peut-être a-t-il voulu aussi nous indiquer autre chose, en nous montrant cette disposition d'esprit de Philippe. Nous en acquerrons la certitude, lorsqu'il nous parlera du mystère représenté par les cinq pains, et qu'il nous en donnera le sens ; car nous comprendrons alors pourquoi le Sauveur a voulu en cette circonstance manifester au grand jour l'ignorance de son disciple, et en faire ressortir la preuve, en le questionnant sur un sujet qu'il connaissait parfaitement. Parfois, la volonté de nous instruire à l'école des autres nous porte à les interroger sur ce que nous ignorons ; parfois encore nous demandons aux

autres ce que nous savons, dans le désir d'apprendre s'ils connaissent ce sur quoi nous les questionnons. Sous ce double rapport, le Seigneur était parfaitement instruit : d'abord, ce qu'il demandait, il le savait, puisqu'il savait ce qu'il ferait; ensuite, il n'ignorait pas davantage que Philippe n'en savait rien. S'il le questionnait, c'était donc afin de donner la preuve de son ignorance. Et maintenant, pourquoi a-t-il voulu donner cette preuve ? Je l'ai dit : nous le comprendrons plus tard.

4. « André lui dit : Il se trouve ici un en« fant, qui a cinq pains et deux poissons; mais « qu'est-ce que cela pour une si grande mul« titude ? » En réponse à la question du Sauveur, Philippe avait fait cette remarque, que deux cents deniers ne suffiraient pas pour rassasier cette immense multitude; un enfant se trouvait là, en ce moment même : il avait cinq pains d'orge, et deux poissons. « Jésus dit donc : Faites-les asseoir; il y avait « beaucoup d'herbe en ce lieu-là, et tous s'as« sirent au nombre d'environ cinq mille. Or, « Jésus prit les pains, il rendit grâces », et, d'après ses ordres, les pains furent rompus et placés devant les convives. Ce n'étaient plus seulement les cinq pains : c'était encore ce qu'y avait ajouté le Créateur du surplus. « Il fit de même des poissons, et leur en dis« tribua autant qu'il en fut besoin ». Non-seulement cette multitude fut rassasiée, il y eut encore des restes; il les fit donc recueillir, afin qu'ils ne fussent point perdus, et « ses « disciples remplirent douze corbeilles avec « ces morceaux de pain ».

5. Allons vite. Par les cinq pains on entend les cinq livres de Moïse : c'est, à vrai dire, de l'orge, et non du blé; car ils appartiennent à l'Ancien Testament. Vous le savez : l'orge est conformé de telle manière, qu'on parvient difficilement à y trouver la farine; car elle est renfermée dans une enveloppe de paille épaisse et résistante; on ne l'en fait sortir qu'avec peine. Ainsi en est-il de la lettre de l'Ancien Testament, car elle est enveloppée dans les ombres de figures charnelles; si on parvient jusqu'à son sens caché, elle nourrit et rassasie l'âme. Un enfant portait ces cinq pains et deux poissons. Si nous voulons savoir quel était cet enfant, nous verrons peut-être qu'il représentait la nation juive; car elle portait les livres de Moïse avec le peu de réflexion d'un enfant, et ne s'en nourrissait pas; en effet, ces livres dont elle était chargée, accablaient de leur poids celui qui n'y voyait qu'une lettre close; ils nourrissaient, au contraire, ceux qui en pénétraient le sens. Pour les deux poissons, ils étaient, ce nous semble, la figure de ces deux personnages distingués entre tous, qui, dans l'Ancien Testament, recevaient l'onction sainte pour exercer ensuite, au milieu du peuple, les fonctions du sacerdoce et de la royauté, pour offrir le sacrifice et gouverner. Il est venu mystérieusement, un jour, dans le monde, Celui que préfiguraient ces deux personnages, Celui que représentait la farine d'orge et que la paille d'orge cachait de son enveloppe. Il est venu, réunissant en lui seul la double dignité de grand prêtre et de roi : de grand prêtre, car il s'est offert lui-même à Dieu pour nous comme une victime; de roi, puisqu'il nous gouverne; et ainsi brise-t-il les sceaux du livre fermé que portait le peuple d'Israël. Et le Sauveur donna l'ordre de rompre les pains, et, à ce moment-là même, ils se multiplièrent. Rien de plus vrai. En effet, que de livres on a écrits pour expliquer les cinq livres de Moïse ! En les rompant, en quelque sorte, c'est-à-dire en en exposant le sens, n'a-t-on pas travaillé à une multiplication de livres ? L'ignorance du peuple juif, quant au sens de la loi, se trouvait comme protégée par une sorte de paille d'orge; car, en parlant de ce peuple, l'Apôtre a dit : « Jus« qu'à ce jour, lorsqu'ils lisent Moïse, ils ont « un voile sur le cœur [1] ». Ce voile n'était pas encore enlevé, parce que le Christ n'était pas encore venu; il n'avait pas encore été attaché à la croix, et n'avait, par conséquent, pas non plus déchiré le voile du temple. Ce peuple ignorait donc le sens de la loi : voilà pourquoi le Sauveur interrogea son disciple et manifesta son ignorance.

6. Rien ici n'est inutile; tout a un sens, mais il faut des lecteurs qui le comprennent. En effet, le nombre lui-même des personnes nourries par Notre-Seigneur représentait le peuple soumis à la loi. Car, pourquoi se trouvaient-elles au nombre de cinq mille, sinon parce qu'elles étaient les sujets de la loi, qui se compose des cinq livres de Moïse ? Aussi, les paralytiques étaient-ils déposés aux cinq portiques du temple, sans y être néanmoins guéris; mais celui qui, ici, pourvut avec cinq

[1] II Cor. III, 15.

pains à la subsistance d'une multitude, rendit la santé à un paralytique sous l'un de ces portiques [1]. La foule était assise sur l'herbe; le peuple juif jugeait de tout dans un sens charnel; il n'avait que des espérances charnelles, car toute chair n'est que de l'herbe [2]. Qu'étaient-ce encore que tous ces restes, sinon ce que le peuple n'avait pu manger ? Sous cet emblème on voit les vérités transcendantes auxquelles ne peut atteindre l'intelligence de la multitude. Pour ces vérités, d'un ordre supérieur aux lumières de la foule, que reste-t-il à faire, quand on ne peut les saisir, sinon de croire ceux qui, à l'instar des Apôtres, peuvent les comprendre et en instruire les autres ? C'est avec ces restes qu'on a rempli douze corbeilles. Prodige admirable en raison de sa grandeur ! Prodige d'une évidente utilité, puisqu'il a été opéré pour le bien des âmes ! Ceux qui en furent les témoins se sentirent saisis d'admiration; pour nous, nous n'éprouvons aucun étonnement à en écouter le récit. Le Sauveur l'a opéré devant ces cinq mille hommes pour les rendre témoins du fait; l'Evangéliste en a écrit l'histoire, pour nous l'apprendre. La foi doit nous faire voir ce qu'ils ont eux-mêmes contemplé, car nous apercevons des yeux de l'âme ce que nous n'avons pu apercevoir des yeux du corps; et, sous ce rapport, nous sommes autrement privilégiés que cette multitude ; car à nous s'appliquent ces paroles de Jésus-Christ : « Bien« heureux ceux qui ne voient pas et qui « croient [3] ». A cet avantage s'en ajoute peut-être encore un autre : c'est que nous avons saisi le sens caché de cet événement qui a échappé à cette foule de peuple; et ainsi nous avons été nous-mêmes rassasiés, puisque nous avons pu réussir à trouver la farine, malgré l'épaisseur de la paille.

7. Enfin, que pensèrent de ce prodige les hommes qui en furent témoins? « Or », dit l'évangéliste, « tous ayant vu le miracle que « Jésus-Christ avait fait, disaient : Celui-ci est « véritablement le Prophète qui doit venir « dans le monde ». C'était, sans doute, parce qu'ils étaient assis sur l'herbe, qu'ils considéraient le Christ seulement encore comme un Prophète. Il était déjà le Dieu des Prophètes ; il en accomplissait les oracles ; il les avait tous sanctifiés; de plus, il était lui-même un Prophète, car il avait été dit à Moïse : « Je leur susciterai un Prophète sem« blable à toi ». Semblable selon la chair, mais non selon la dignité. Que cette promesse du Seigneur doive s'appliquer au Christ, nous en lisons la preuve sans réplique dans les Actes des Apôtres [1]. Le Sauveur dit aussi de lui-même : « Un prophète est tou« jours honoré, excepté dans son pays [2] ». Le Sauveur est prophète et aussi Verbe de Dieu, et aucun prophète ne peut prédire l'avenir sans l'assistance du Verbe de Dieu. Le Verbe de Dieu assiste donc les Prophètes ; il est lui-même un Prophète. Sous l'Ancien Testament, les hommes ont eu le bonheur d'entendre la voix des Prophètes inspirés et remplis du Verbe de Dieu ; pour nous, nous avons eu celui d'entendre, comme Prophète, le Verbe de Dieu en personne. Le Christ, chef divin des Prophètes, était lui-même Prophète, de la même manière que, souverain Maître des anges, il était aussi un ange. Car, il a encore été dit de lui qu'il est l'ange du grand conseil [3]. Toutefois, ce Prophète dit en un autre endroit : Le salut ne vous sera apporté ni par un envoyé de Dieu, ni par un ange ; le Seigneur viendra en personne pour les sauver [4] : c'est-à-dire, pour les sauver, il n'enverra ni un député, ni un ange, il viendra en personne. En quelle qualité viendra-t-il ? En qualité d'ange, car il en est un. On ne peut donc dire qu'il les sauvera par le ministère d'un ange, si ce n'est que parce qu'il en est un, au point d'être le souverain Maître des anges. En latin, ange signifie : porteur de messages. Or, si le Christ ne portait aucun message, on ne lui donnerait point le nom d'ange; comme on ne lui donnerait point celui de Prophète, s'il ne prédisait pas l'avenir. Il nous a excités à la foi et à la conquête de la vie éternelle : pour cela, il nous a fait connaître des choses présentes, et prédit des choses à venir; en tant qu'il nous a fait connaître des choses présentes, il était un ange : en tant qu'il nous prédisait des choses à venir, c'était un Prophète ; et, parce qu'étant le Verbe de Dieu, il s'est fait chair, il était le souverain Seigneur des anges et des Prophètes.

[1] Jean, V, 2-9. — [2] Isa. XL, 6. — [3] Jean, XX, 29.

[1] Deut. XVIII, 18 ; Act. VII, 37. — [2] Jean, IV, 44. — [3] Isa. IX, 6, suiv. les Septante. — [4] Id. XXXV, 4.

VINGT-CINQUIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CET ENDROIT : « JÉSUS SACHANT QU'ILS VOULAIENT L'ENLEVER, AFIN DE LE FAIRE ROI », JUSQU'A CET AUTRE : « ET JE LE RESSUSCITERAI AU DERNIER JOUR ». (Chap. VI, 15-44.

JÉSUS, SOURCE DE TRANQUILLITÉ ET DE VIE.

Jésus-Christ, comme Dieu, est roi de l'univers; comme homme, il régnera sur les élus dans le ciel : mais, en le voyant mul-multiplier les pains, ses disciples et les Juifs voulaient lui donner une royauté temporelle, ignorant qu'il dût s'élever d'abord sur le Calvaire ; il s'enfuit donc sur la montagne. Pendant son absence, les Apôtres s'en retournèrent à Capharnaüm ; en traversant la mer ils furent assaillis d'une violente tempête. Leur barque était l'image de l'Eglise ; la tempête, celle des calamités qui doivent la tourmenter ici-bas sans pouvoir la faire périr. Enfin, le Sauveur vint sur les eaux, la nacelle aborda au rivage, et la tranquillité se rétablit. Avec Jésus, le chrétien foule aux pieds le monde et ses traverses, et il arrive sain et sauf à la bienheureuse éternité. Le lendemain, la foule retrouve le Sauveur à Capharnaüm et s'empresse autour de lui : Ne me cherchez point pour le pain matériel que je pourrais vous donner, mais pour la vie éternelle dont je suis la source, comme Fils de Dieu : pour avoir la vie, croyez en moi. — Quel signe nous donnerez-vous pour nous aider à croire en vous ? — Si Moïse vous a donné la manne, Dieu vous donne un aliment bien supérieur, le vrai pain de vie, et ce pain, c'est moi ; soyez, comme moi, humbles et soumis à la volonté de Dieu, et vous me serez unis, et vous aurez toujours en vous le repos et la vie.

1. La leçon de ce jour a été prise, dans l'Evangile, immédiatement après celle d'hier: c'est là que commencera notre discours d'aujourd'hui. L'écrivain sacré a donc fait le récit de ce miracle où Jésus nourrit cinq mille hommes avec cinq pains; à la suite de ce prodige, la multitude fut saisie d'admiration, et le reconnut comme un grand Prophète venu en ce monde. Saint Jean continue en ces termes : « Jésus, sachant « qu'ils voulaient l'enlever pour le faire « roi, se retira seul de nouveau sur la mon- « tagne ». Ce passage nous donne à penser que le Sauveur, après s'être assis sur la montagne avec ses disciples, et avoir vu la foule se porter vers lui, était descendu de cette même montagne et avait nourri cette multitude dans la plaine. Comment, en effet, aurait-il pu se retirer à nouveau en cet endroit, s'il n'en était préalablement descendu? Il y a donc une signification à attacher à cette démarche du Sauveur, qui descend de la montagne afin de pourvoir aux besoins de tout un peuple. Il lui donna la subsistance nécessaire et retourna à l'endroit d'où il était venu.

2. Mais pourquoi se transporta-t-il de nouveau sur la montagne, lorsqu'il eut vu qu'on voulait l'enlever et le faire roi? Eh quoi! Lui qui craignait de devenir roi, ne l'était-il pas déjà? Oui, il l'était, et il n'avait pas besoin de recevoir de la main des hommes la couronne royale, puisque c'est lui qui leur distribue les royautés. Peut-être le Seigneur Jésus a-t-il voulu en cela nous donner une instruction, car il nous parle par toutes ses œuvres. Par conséquent, de ce fait que la multitude voulut l'enlever pour le faire roi, et qu'il se retira seul sur la montagne afin d'éviter cet honneur, devons-nous conclure qu'il ne résulte rien pour nous? que nous devons y voir un événement sans portée, dépourvu de tout enseignement, n'ayant aucune signification propre? Et de la part de ceux qui voulaient l'enlever, n'était-ce point devancer l'ère de sa royauté? Si, en effet, il avait paru au milieu des hommes, le moment n'était pas encore venu pour lui de régner comme il régnera à l'époque à laquelle nous faisons allusion, quand nous disons : « Que « votre règne arrive [1] ». Il règne déjà éternellement avec son Père, en tant qu'il est Fils de Dieu, Verbe de Dieu, Verbe par qui toutes choses ont été faites. Les Prophètes ont encore prédit que le Christ régnerait en tant qu'il s'est fait homme, et que les chrétiens sont devenus ses sujets aujourd'hui. Les éléments de ce royaume des chrétiens se préparent et se réunissent : le Sauveur les achète au prix de son sang; son existence s'imposera à tous les regards, lorsque la

[1] Matth. VI, 10.

gloire des saints apparaîtra dans toute sa splendeur, à la suite du jugement qu'il prononcera en personne, et qui, selon son expression rapportée plus haut, est spécialement réservé au fils de l'homme [1]. En parlant de ce royaume, l'Apôtre a dit : « Lorsqu'il aura « remis son royaume à Dieu, son Père [2] ». Et lui-même s'en est exprimé en ces termes : « Venez, bénis de mon Père, possédez le « royaume qui vous a été préparé dès le « commencement du monde [3] ». Mais les disciples et la foule qui croyaient en lui, s'imaginèrent qu'il était venu en ce monde pour régner immédiatement ; l'enlever et le faire roi, c'était donc devancer l'ère de la royauté, dont il tenait caché en lui-même le moment précis, pour la faire paraître au grand jour et la proclamer en temps opportun, c'est-à-dire à la fin du monde.

3. Le peuple voulait le faire roi, ou, en d'autres termes, il voulait fonder avant le temps et posséder un royaume visible du Christ, quoiqu'il dût d'abord être jugé, puis juger les autres ; en voici la preuve : immédiatement après qu'il eut été attaché à la croix, ceux mêmes qui avaient mis en lui leur confiance, avaient perdu tout espoir de le voir ressusciter; et quand il fut sorti vivant de son tombeau, il rencontra, au sortir de Jérusalem, deux disciples qui s'entretenaient ensemble comme des gens découragés, et qui se racontaient en gémissant ce qui venait d'avoir lieu ; il s'approcha d'eux, et ils ne virent en lui qu'un étranger, car leurs yeux étaient fermés, et ils ne le reconnaissaient pas; dès qu'il se fut mêlé à leur conversation, ils lui firent part du sujet de leur entretien et lui racontèrent que ce Prophète puissant en œuvres et en paroles avait été mis à mort par les princes des prêtres: « Et nous espérions », ajoutèrent-ils, « qu'il serait le libérateur d'Israël [4] ». Vous ne vous trompiez pas, votre espérance était bien fondée ; car il est effectivement le Rédempteur d'Israël. Mais pourquoi vous hâter ainsi? Pourquoi vouloir l'enlever? Voici encore une autre preuve des idées et des intentions de la multitude. Les disciples du Sauveur l'interrogeaient un jour sur ce qui se passerait à la fin des temps : « Sei« gneur », lui disaient-ils, « est-ce en ce « temps-ci que vous rétablirez le royaume « d'Israël? quand le rétablirez-vous? » Ils désiraient, ils voulaient voir déjà exister ce royaume : en un mot, ils voulaient enlever le Christ et le faire roi. Mais, parce qu'il devait seul monter bientôt au ciel, il leur dit : « Ce n'est pas à vous de connaître « les temps ou les moments que le Père a « disposés dans sa puissance. Mais vous rece« vrez la vertu du Saint-Esprit venant sur « vous, et vous serez témoins pour moi à « Jérusalem, et dans toute la Judée et la Sa« marie, et jusqu'aux extrémités de la terre [1] ». Vous voulez que je fasse paraître mon royaume; je le montrerai quand les éléments en seront réunis ; vous aimez la grandeur, et vous y parviendrez, mais suivez-moi dans le chemin de l'humilité. Il a encore été dit du Christ : « L'assemblée des peuples vous environnera; « à cause d'elle, remontez sur la hauteur [2] ». C'est-à-dire : pour que l'assemblée des peuples vous environne, pour réunir autour de vous un grand nombre de nations, remontez sur la hauteur. Ainsi a-t-il agi : il a gravi de nouveau la montagne, après avoir nourri la multitude.

4. Mais pourquoi l'Evangéliste a-t-il employé le mot : « Il s'enfuit », puisqu'en réalité on ne pouvait ni mettre la main sur lui, ni l'enlever, ni même le reconnaître contre son gré? La preuve que tout ceci s'est passé en mystère, non comme résultat de la nécessité, mais pour nous insinuer un secret dessein de Dieu, vous la verrez bientôt, dans les versets suivants. Il s'était, en effet, trouvé au milieu de cette foule qui le recherchait ; il s'était entretenu avec elle, lui avait parlé beaucoup et avait discuté longuement devant elle la question du pain descendu du ciel. S'était-il alors éloigné d'elle dans la crainte de la voir s'emparer de lui ? En cette circonstance, ne pouvait-il pas agir, pour sauvegarde sa liberté, comme il agit plus tard, lorsqu'il engagea cette discussion avec elle ? Il a donc voulu nous donner une leçon en prenant la fuite. Alors, que signifie ce mot : « Il s'enfuit ? » On ne put se faire une idée de sa grandeur. Tout ce que tu ne comprends point, n'en dis-tu pas : Cela m'échappe? Aussi « se retira-t-il seul sur la montagne ». Le premier-né d'entre les morts [3] s'est élevé au-dessus de tous les cieux, et il intercède pour nous [4].

[1] Jean, V, 22. — [2] I Cor. XV, 24. — [3] Matth. XXV, 34. — [4] Luc, XXIV, 13-21.

[1] Act. I, 6-8. — [2] Ps. VII, 8. — [3] Coloss. I, 18. — [4] Rom. VIII, 34.

5. Cependant ce grand prêtre se retira seul au sommet de la montagne : il avait été figuré par le grand prêtre de l'ancienne loi, qui entrait, une fois l'année, à l'intérieur du sanctuaire, laissant la foule du peuple en dehors du voile [1]. Pendant que Jésus était sur la hauteur, ses disciples se trouvaient sur une barque; qu'y souffraient-ils? Dès lors qu'il était en un lieu élevé, cette barque préfigurait l'Eglise. Si, en effet, et avant tout, nous ne voyons pas que la tourmente dont cette barque avait à souffrir était la figure de ce qui se passe dans l'Eglise, tous ces faits étaient sans portée relativement à l'avenir; c'étaient des événements purement transitoires, incapables de fixer notre attention; mais si nous les regardons comme des figures qui reçoivent dans l'Eglise leur accomplissement, il est sûr que toutes les actions du Christ nous tiennent une sorte de langage. « Et quand le « soir fut venu », dit saint Jean, « ses disciples « descendirent vers la mer, et étant montés « dans la nacelle, ils vinrent au-delà de la « mer, vers Capharnaüm ». Dans ce passage, l'Evangéliste nous indique, comme ayant déjà eu lieu, ce qui ne s'est fait que plus tard. « Ils vinrent au-delà de la mer, vers « Capharnaüm »; puis, revenant sur ses pas, il nous apprend comment ils y sont venus ; il nous dit qu'ils ont traversé la mer en bateau ; enfin, il nous raconte en deux mots ce qui est advenu pendant qu'ils se dirigeaient avec leur nacelle vers cet endroit, où il nous a dit par anticipation qu'ils étaient arrivés. « Et les ténèbres se répandaient déjà, et Jésus « n'était pas encore revenu près d'eux ». Il était naturel que les ténèbres se répandissent, puisque la lumière n'avait pas encore paru. « Les ténèbres se répandaient déjà, et Jésus « n'était pas encore revenu près d'eux ». Plus approche la fin du monde, plus s'accroissent, et les erreurs, et les terreurs, et l'iniquité, et l'infidélité, plus aussi s'affaiblit l'éclat de cette lumière, qui n'est autre que la charité ; l'évangéliste Jean lui-même nous le dit à plusieurs reprises et ouvertement, et il ne craint pas de s'exprimer ainsi : « Celui « qui hait son frère est dans les ténèbres [2] ». Ces ténèbres de la haine des frères, les uns envers les autres, s'accroissent et s'épaississent de jour en jour; et Jésus n'est pas encore venu. Comment voyons-nous qu'elles augmentent chaque jour davantage? « Parce que « l'iniquité abondera, on verra se refroidir la « charité d'un grand nombre ». Les ténèbres deviennent plus profondes, et Jésus n'est pas encore venu. L'épaississement des ténèbres, le refroidissement de la charité, l'abondance de l'iniquité, voilà les vagues qui secouent la nacelle, les vents et les tempêtes qui l'assaillent : ce sont les imputations des détracteurs. Dès lors que la charité se refroidit, les vagues se soulèvent et tourmentent le bateau.

[1] Hébr. IX, 12. — [2] I Jean, II, 11.

6. « Un grand vent venant à souffler, la « mer s'élevait ». Les ténèbres s'épaississaient : les intelligences tombaient dans l'obscurité, l'iniquité se multipliait. « Après donc qu'ils « eurent ramé vingt-cinq ou trente stades ». Cependant, ils marchaient, ils avançaient, et ni les vents, ni la tempête, ni les flots, ni les ténèbres n'empêchaient la barque de marcher. Détachée du rivage, elle n'était pas non plus engloutie dans les flots par tous ces éléments en fureur, elle avançait toujours en dépit de leurs efforts. En effet, de ce que l'iniquité surabonde, de ce que la charité d'un grand nombre se refroidisse, de ce que les flots s'élèvent, de ce que les ténèbres s'accroissent, de ce que les vents deviennent impétueux, le bateau, l'Eglise, n'en poursuit pas moins sa course; « car celui qui persévérera jusqu'à « la fin, sera sauvé [1] ». Le nombre même des stades parcourues n'est pas à négliger : il est vraiment impossible que ce passage ne renferme pas un sens caché. « Après qu'ils eurent « ramé vingt-cinq ou trente stades, alors Jésus « vint à eux ». Il suffirait de dire « vingt-cinq », comme de dire « trente » ; car, ici, il n'y a pas une évaluation précise de la distance parcourue : ce n'en est qu'une évaluation approximative. Si l'Ecrivain sacré disait nettement vingt-cinq stades, trente stades, y aurait-il de sa part une atteinte réelle à la vérité? Non, mais il s'est servi du chiffre vingt-cinq pour faire celui de trente. Occupons-nous d'abord du nombre vingt-cinq. D'où vient-il? Comment se forme-t-il? Du nombre cinq, qui se rapporte à la loi ; car, il y a cinq livres de Moïse : il y avait cinq portiques sous lesquels on déposait les paralytiques : c'est encore avec cinq pains que le Sauveur a nourri cinq mille hommes : le nombre vingt-cinq représente donc la loi, parce que cinq multiplié par cinq, ou cinq

[1] Matth. XXIV, 12, 13.

fois cinq font vingt-cinq, qui est le carré de cinq. Mais avant l'apparition de l'Evangile, la loi n'était point parvenue à sa perfection : la perfection se trouve dans le nombre six ; aussi est-ce en six jours que Dieu a parfait la création du monde [1]. Cinq se multiplie donc par six, et ainsi la loi se trouve amenée à sa perfection par l'Evangile, et cinq répété six fois forme le nombre trente. Jésus vint donc à ceux qui accomplissaient la loi ; et comment y vint-il? En marchant sur les flots et foulant sous ses pieds tout l'orgueil du monde, toutes les grandeurs de la terre. A mesure que les années s'ajoutent aux années, et qu'on approche de la consommation des temps, on voit s'accroître en ce monde les tribulations et les maux : le chrétien se voit de plus en plus écrasé par ses ennemis : les épreuves de tous genres s'amoncèlent incessamment sur lui, et Jésus passe en foulant les flots sous ses pieds.

7. Néanmoins, les tribulations s'aggravent à tel point, que ceux mêmes qui croient en Jésus-Christ et qui s'efforcent de persévérer jusqu'à la fin, tremblent dans la crainte de défaillir. Le Christ foule les vagues à ses pieds, il écrase toutes les orgueilleuses prétentions des mondains, et néanmoins le chrétien s'épouvante. Mais tout cela ne lui a-t-il pas été prédit? Ce ne fut pas sans raison que les Apôtres « furent saisis de crainte », même au moment où Jésus marchait sur les eaux : ainsi en est-il des chrétiens en présence du Dieu qui écrase l'orgueil de ce monde : ils ont placé leurs espérances dans la vie future, et pourtant ils tombent dans le trouble quand ils voient les choses humaines ainsi foulées aux pieds par le Sauveur. Ils ouvrent l'Evangile, ils lisent les Ecritures, et ils y trouvent l'annonce de tout cela, et ce livre divin les avertit d'avance que telle est la manière d'agir du Sauveur. Il rabaisse jusque dans la poussière l'orgueil des mondains, afin que les humbles le glorifient. Touchant cet orgueil des mondains, voici ce qui a été prédit : « Vous détruirez leurs villes les mieux forti- « fiées » ; et encore : « La puissance de votre « ennemi a été anéantie pour toujours, et vous « avez détruit ses villes [2] ». Chrétiens! que craignez-vous donc ? Le Christ vous dit : « C'est moi, ne craignez pas ». Pourquoi avoir peur en me voyant agir? Pourquoi trembler? Ce que je fais, je vous l'ai annoncé d'avance, et je dois nécessairement le faire. « C'est moi, ne craignez pas ». Ils le reconnurent, et, tranquilles désormais, transportés de joie, « ils voulurent le recevoir dans la « nacelle ; et, aussitôt elle aborda la terre où « ils allaient ». En abordant ils en finirent avec leurs épreuves : à l'élément liquide se substitua pour eux l'élément solide ; aux vagues agitées, la terre ferme; au voyage, le repos.

8. « Le lendemain, la multitude qui se « tenait de l'autre côté de la mer », d'où Jésus et ses disciples étaient venus, « voyant qu'il « n'y avait qu'une nacelle, et que Jésus n'y « était point entré avec ses disciples, mais « que les disciples s'en allaient seuls; d'au- « tres barques était venues de Tibériade, près « du lieu où ils avaient mangé le pain après « que le Seigneur eût rendu grâces ; la mul- « titude, voyant que Jésus n'était point là, ni « ses disciples non plus, monta dans des « barques et vint à Capharnaüm, cherchant « Jésus ». Ces hommes devaient bien s'apercevoir un peu du merveilleux prodige que le Sauveur venait d'opérer, car ils voyaient que les disciples seuls étaient montés dans la barque, et qu'il n'y en avait pas d'autre en cet endroit. Des barques vinrent donc du côté opposé jusqu'à l'endroit où ils avaient mangé le pain : la foule monta sur ces barques et vint trouver Jésus. Il n'était pas monté avec ses disciples; il n'y avait là aucune autre nacelle : comment le Sauveur avait-il pu se trouver tout à coup transporté de l'autre côté de la mer, sinon parce qu'il avait marché sur les eaux et avait voulu les rendre témoins d'un nouveau prodige?

9. « La foule l'ayant trouvé au-delà de la « mer ». Le voilà qui se présente devant la foule : et, pourtant dans la crainte d'être enlevé par elle, il s'était enfui dans la montagne. Il nous laisse à supposer, et même il nous confirme dans l'idée que ces paroles renferment un mystère : et il a voulu nous faire trouver un sens caché en ce prodige, qu'il avait opéré dans le plus grand secret. Celui qui, pour s'écarter de la foule, s'était retiré sur la montagne, n'entre-t-il pas maintenant en colloque avec cette même foule? Qu'elle en profite donc, pour s'emparer de sa personne, pour le faire roi. « L'ayant trouvé « au-delà de la mer, tous lui dirent : Maître, « quand êtes-vous venu ici? »

[1] Gen. I. — [2] Ps. IX, 7.

10. Après avoir opéré en secret ce miracle, il adresse la parole à cette multitude, afin de nourrir encore autant que possible ceux qu'il a déjà nourris, afin de rassasier par ses discours les âmes de ceux dont il vient de calmer la faim corporelle. Mais encore faut-il qu'ils reçoivent cette nourriture nouvelle, et, s'ils ne la reçoivent pas, qu'on la recueille pour n'en pas laisser perdre les restes. A lui donc de parler, à nous d'écouter : « Jésus « leur répondit en ces termes : En vérité, en « vérité, je vous le dis : Vous me cherchez, « non parce que vous avez vu des miracles, « mais parce que vous avez mangé des pains « que je vous ai donnés ». Vous me cherchez donc pour des motifs charnels, et non pour des motifs spirituels. Combien cherchent Jésus seulement en raison du bien qu'ils désirent recevoir de lui suivant les circonstances! Celui-ci se trouve dans une entreprise : il demande aux clercs l'appui de leur intercession : celui-là est poursuivi par un plus fort que lui ; il se réfugie à l'Eglise : cet autre aimerait d'être protégé auprès d'un homme sur lequel il n'a aucune influence : l'un éprouve tel besoin, l'autre tel autre, nos églises sont incessamment remplies de pareilles gens. C'est à peine si quelqu'un cherche Jésus pour lui-même. « Vous me cherchez, non « parce que vous voyez des miracles, mais « parce que vous avez mangé des pains que « je vous ai donnés. Travaillez, non pour la « nourriture qui périt, mais pour celle qui « demeure dans la vie éternelle ». Vous me cherchez pour autre chose : cherchez-moi pour moi-même : il nous laisse, en effet, à penser qu'il est lui-même cette nourriture ; cela ressort des paroles qui suivent : « Et que « le Fils de l'homme vous donnera ». A l'entendre, tu croyais, ce me semble, manger encore une fois du pain, te rasseoir sur l'herbe, être à nouveau rassasié. Mais il a dit: « Non pour la nourriture qui périt, mais pour « celle qui demeure dans la vie éternelle ». Il avait déjà tenu le même langage à la Samaritaine : « Si tu savais celui qui te dit : « Donne-moi à boire, tu lui en aurais peut-« être demandé, et il t'aurait donné de l'eau « vive ». Comment cela ? dit-elle : Vous n'avez aucun moyen de tirer de l'eau, le puits est profond. Jésus lui répondit : « Si tu savais « celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui « en aurais peut-être demandé, et il t'aurait « donné de l'eau vive. Celui qui boira de cette « eau, n'aura jamais soif ; mais quiconque « boira de l'eau de ce puits, aura encore soif ». Cette femme, qui se fatiguait à puiser de l'eau, fut transportée de joie et demanda à recevoir de cette eau, dans l'espoir de ne plus souffrir de la soif du corps. Et ce fut en s'entretenant ainsi avec le Sauveur qu'elle en vint à recevoir un breuvage spirituel [1]. Ici, il en est absolument de même.

11. « Cette nourriture, qui ne périt pas, « mais qui demeure dans la vie éternelle, et « que le Fils de l'homme vous donnera, car « Dieu le Père l'a scellé de son sceau ». Ce fils de l'homme, veuillez ne pas le comparer aux autres enfants des hommes, dont il est écrit : « Les enfants des hommes espèrent à l'ombre « de vos ailes [2] ». Séparé des autres par une grâce spéciale de l'Esprit-Saint, mais né d'une femme selon la chair, et compté au nombre des autres, il est fils de l'homme ; mais ce fils de l'homme est aussi Fils de Dieu : il est homme et Dieu tout ensemble. En une autre circonstance, il interrogeait ses disciples : « Que dit-on du Fils de l'homme? Ils lui « répondirent : Les uns disent : c'est Jean-« Baptiste; les autres : Elie; d'autres : Jéré-« mie ou un autre d'entre les Prophètes. « Jésus leur dit : Et vous? Qui dites-vous que « je suis? Pierre lui répondit : Vous êtes le « Christ, Fils du Dieu vivant [3] ». Jésus dit de lui-même qu'il est le Fils de l'homme, et Pierre reconnaît hautement qu'il est le Fils de Dieu. Jésus rappelait par là, avec raison, ce qu'il avait bien voulu paraître par bonté pour nous : Pierre faisait allusion à l'éternelle lumière au sein de laquelle il demeurait. Le Verbe de Dieu nous parle de ses humiliations, Pierre reconnaît en lui la splendeur de son Dieu. De fait, mes frères, il me paraît juste qu'il en soit ainsi. Jésus s'est humilié à cause de nous : glorifions-le donc ; ce n'est pas pour lui-même qu'il est devenu fils de l'homme : c'est pour nous. C'est ainsi qu'il est devenu le fils de l'homme, puisque « le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité « parmi nous [4] ». Et voilà pourquoi « Dieu « le Père l'a marqué de son sceau ». Qu'est-ce qu'apposer notre marque, sinon appliquer sur un objet quelque chose qui nous soit personnel? Sceller de son sceau n'est donc

[1] Jean, IV, 5-26. — [2] Ps XXXV, 8. — [3] Matth. XVI, 13-16. — [4] Jean, I, 14.

autre chose que placer un signe qui ne puisse être pris pour un autre : sceller de son sceau, c'est donc imprimer un signe sur un objet. Tu apposes une marque sur un objet quelconque : donc, tu fais sur lui une empreinte afin de pouvoir le reconnaître et ne pas le confondre avec d'autres. « Le Père l'a » donc « marqué de son sceau ». Il lui a donc imprimé un signe distinctif qui empêche de le comparer aux autres hommes. Aussi, en parlant de lui, le Prophète a-t-il dit : « Dieu, votre « Dieu, vous a sacré d'une onction de joie « qui vous élève au-dessus de toùs ceux qui « doivent la partager [1] ». Qu'est-ce donc que marquer de son sceau? C'est mettre dans un rang à part : c'est, en d'autres termes, établir une préférence entre une personne et ses copartageants. Veuillez donc, nous dit-il, ne pas me mépriser parce que je suis fils de l'homme : demandez-moi, « non le pain « qui périt, mais celui qui demeure pour « la vie éternelle ». Car je suis de telle manière le fils de l'homme, que vous ne devez point me considérer comme l'un d'entre vous, et que Dieu le Père m'a marqué de son sceau. Il m'a marqué de son sceau, qu'est-ce à dire? Il a imprimé sur moi un signe particulier, en vertu duquel je dois délivrer tous les hommes au lieu de me confondre avec eux.

12. « Tous lui dirent donc : Que ferons-nous « pour accomplir les œuvres de Dieu ? » Car il leur avait dit lui-même : « Travaillez, non « pour la nourriture qui périt, mais pour « celle qui demeure dans la vie éternelle ». — « Que ferons-nous ? » Par quelles œuvres pourrons-nous accomplir ce commandement ? « Jésus répondit : L'œuvre de Dieu, c'est de « croire en Celui qu'il a envoyé ». Voilà donc ce qui s'appelle manger, « non le pain qui pé- « rit, mais celui qui demeure pour la vie « éternelle ». Pourquoi tenir prêts tes dents et ton estomac? Crois, et tu auras pris cette nourriture. En effet, la foi se distingue des œuvres, selon ces paroles de l'Apôtre : « L'homme est justifié par la foi, sans les « œuvres de la loi [2] ». Et il y a des œuvres qui paraissent bonnes, sans la foi en Jésus-Christ; mais, en réalité, elles ne le sont point, parce qu'elles ne se rapportent pas à cette fin, qui donne du mérite à nos œuvres. « Car Jé- « sus-Christ est la fin de la loi, pour justifier « ceux qui croiront [1] ». Il n'a donc pas voulu séparer la foi des œuvres, mais il a déclaré que la foi est une œuvre ; car c'est la foi qui agit par la charité [2]. Et il n'a pas dit : Votre œuvre, mais « l'œuvre de Dieu, c'est de croire « en Celui qu'il a envoyé » ; il s'est exprimé ainsi, afin que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur [3]. Mais parce qu'il les excitait à croire en lui, ceux-ci lui demandaient aussi des prodiges qui les porteraient à croire. Vois si vraiment les Juifs ne réclament pas des miracles. Ils lui dirent donc : « Quel « signe faites-vous, afin que nous le voyions « et que nous croyions en vous? Quelles sont « vos œuvres? » Pour eux, était-ce peu de chose d'avoir été nourris avec cinq pains? Non, ils le savaient bien ; mais à cette nourriture, ils préféraient encore la manne du ciel. Pour le Seigneur Jésus, il parlait de lui-même de telle façon qu'il se plaçait au-dessus de Moïse ; car celui-ci n'a jamais osé dire de soi qu'il donnait, « non un pain périssable, « mais un pain qui demeure pour la vie éter- « nelle ». Jésus promettait donc plus que Moïse. Les promesses de celui-ci avaient, en effet, pour objet un royaume, une terre où coulaient le lait et le miel, une paix temporelle, un grand nombre d'enfants, la santé du corps, et tous les autres avantages de cette vie. De pareils biens étaient, sans doute, matériels, mais, en définitive, ils étaient la figure des biens spirituels. Ces promesses s'adressaient au vieil homme et sous l'empire de l'ancienne alliance. Les hommes qui suivaient le Sauveur, établissaient donc un parallèle entre les promesses de Moïse et celles du Christ. De la part du premier, ils avaient en perspective toutes les satisfactions terrestres ; mais c'était un aliment périssable : de la part du Sauveur, ils devaient recevoir, « non la « nourriture qui périt, mais celle qui demeure « pour la vie éternelle ». Ils remarquaient que ses promesses étaient plus grandes, mais aussi qu'il opérait de moindres prodiges. Ils se rappelaient ceux de Moïse, et ils étaient disposés à en demander de plus frappants encore à celui qui leur faisait de si belles promesses. Que faites-vous, lui dirent-ils, pour que nous croyions en vous? Veux-tu être certain qu'ils comparaient les miracles de Moïse à celui de la multiplication des pains, et qu'ils regardaient comme les moindres

[1] Ps. XLIV, 8. — [2] Rom. III, 28.

[1] Rom. X, 4. — [2] Gal. V, 6. — [3] I Cor. I, 31.

ceux qu'opérait Jésus? En voici la preuve : ils ajoutèrent : « Nos pères ont mangé la « manne au désert ». Mais qu'est-ce que la manne? Vous en avez peut-être une petite idée : « Ainsi qu'il est écrit, il leur a donné « la manne pour nourriture ». Moïse a obtenu pour nos pères un pain venu du ciel, et, pourtant, Moïse ne leur a pas dit : « Travaillez, « non pour la nourriture qui périt, mais « pour celle qui demeure dans la vie éter- « nelle » ; et, néanmoins, il a opéré des prodiges bien autres que les vôtres. Il ne nous a pas distribué du pain d'orge, il nous a donné une manne venue du ciel.

13. « Jésus donc leur dit: En vérité, en vérité « je vous le dis: Moïse ne vous a pas donné « le pain du ciel ; mais mon Père vous donne « le véritable pain du ciel ; car le pain qui « descend du ciel est le vrai pain, et il donne « la vie éternelle ». Le vrai pain, c'est donc celui qui descend du ciel [2]; c'est celui-là même, dont je vous ai parlé tout à l'heure : « Travaillez, non pour le pain qui périt, mais « pour celui qui demeure dans la vie éter- « nelle ». La manne elle-même en était la figure, et tous les prodiges de Moïse préfiguraient les miens. Vous admirez des miracles qui annonçaient les miens, et à ceux dont ils étaient l'annonce et l'image, vous ne faites pas attention? Donc, Moïse n'a point donné un pain venu du ciel: pour Dieu, il donne du pain ; mais quel pain? serait-ce de la manne ? Non ; c'est le pain dont elle était la figure: c'est, en d'autres termes, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. « Mon Père vous « donne le véritable pain, car le pain de Dieu, « c'est celui qui est descendu du ciel et qui « donne la vie au monde. Ils lui dirent donc: « Seigneur , donnez-nous toujours de ce « pain ». En une autre circonstance le Sauveur avait déjà dit, dans le même sens, à la Samaritaine : « Quiconque boira de cette eau « n'aura jamais soif ». Elle avait donné à ces paroles une signification toute matérielle, et cependant elle ne voulait point souffrir du manque d'eau; elle lui répondit donc aussitôt : « Seigneur, donnez-moi de cette eau ». Ainsi firent les Juifs: « Seigneur, donnez- « nous de ce pain », qui répare nos forces et ne nous fasse jamais défaut.

14. « Et Jésus leur dit: Je suis le pain de « vie : celui qui vient à moi n'aura pas faim, « et celui qui croit en moi n'aura jamais « soif ». Ces paroles: « Celui qui vient à moi », sont les mêmes que ces autres: « Celui qui « croit en moi » ; et celles-ci : « n'aura pas « faim », sont corrélatives à celles-là: « n'aura « jamais soif ». Car toutes deux indiquent une satiété sans fin, qui ne fera jamais place à aucun besoin. Vous désirez un pain venu du ciel : il est devant vous, et vous n'en profitez pas. « Mais je vous l'ai dit : Vous m'avez « vu, et vous n'avez pas cru en moi ». Néanmoins, je ne me trouve pas pour cela sans peuple, car votre infidélité serait-elle capable d'anéantir toute croyance en Dieu [1]? Ecoute, en effet, ce qui suit: « Tout ce que mon Père « me donne viendra à moi, et celui qui viendra « à moi, je ne le repousserai point dehors ». Quel est donc cet intérieur, au dehors duquel on n'est point jeté? C'est un sanctuaire inviolable, c'est une douce retraite. O retraite à l'abri de tout ennui, où l'on n'éprouve l'amertume d'aucune mauvaise pensée, où ne viennent nous tourmenter ni les tentations, ni la douleur ! N'est-ce point dans cette retraite bénie que sera admis le bon serviteur, à qui le Seigneur dira : « Entre dans la joie « de ton Maître [2] ».

15. « Et celui qui viendra à moi, je ne le « mettrai pas dehors. Car je suis descendu du « ciel, non pour faire ma volonté, mais pour « faire la volonté de Celui qui m'a envoyé ». Si vous ne chassez pas au dehors celui qui vient à vous, c'est donc parce que vous êtes descendu pour faire, non votre volonté, mais la volonté de celui qui vous a envoyé. Ineffable mystère ! Je vous en conjure: frappons tous ensemble à la porte de ce sanctuaire, afin qu'il en sorte de quoi nous sustenter comme il en est sorti de quoi nous charmer. « Celui qui viendra à moi » : quelle douce, quelle admirable retraite ! Attention ! Attention ! Pèse bien ces paroles : « Celui qui « viendra à moi , je ne le mettrai pas « dehors ». Il dit donc : « Celui qui viendra « à moi, je ne le mettrai pas dehors ». Pourquoi cela ? « Parce que je suis descendu « du ciel pour faire, non ma volonté, mais « la volonté de Celui qui m'a envoyé ». Vous êtes descendu du ciel pour faire, non votre volonté, mais la volonté de Celui qui vous a envoyé : est-ce bien là le motif pour lequel vous ne mettez pas dehors celui qui vient à vous? Oui, c'est lui. Pourquoi le lui de-

[1] Rom. III, 3. — [2] Matth. XXV, 23.

mander, puisqu'il nous le dit lui-même? Il ne nous est pas permis d'en supposer un autre que celui qu'il nous indique. « Celui « qui viendra à moi, je ne le mettrai pas « dehors »; et comme si tu cherchais à en connaître la cause, il ajoute : « Parce que « je suis venu faire, non pas ma volonté, « mais la volonté de Celui qui m'a envoyé ». Je crains bien que certaines âmes ne se soient vues rejetées de Dieu pour avoir été orgueilleuses : le doute à cet égard ne m'est pas même permis. De fait, il est écrit : « Le prin- « cipe de tout péché, c'est l'orgueil », et « le « principe de l'orgueil dans l'homme, c'est « l'éloignement de Dieu ». Cela est écrit, cela est positif, cela est certain. Et à propos du mortel orgueilleux, au sujet de cet être qui n'est couvert que de lambeaux de chair, qui plie sous le poids d'un corps destiné à pourrir, et qui pourtant s'élève à ses propres yeux parce qu'il oublie de quelle nature est son vêtement de peau, l'Ecriture s'exprime ainsi : « De quoi la terre et la cendre peuvent- « elles s'enorgueillir ? De quoi sont-elles « si fières ? » Qu'elles disent : « Pourquoi « l'homme s'élève. Parce qu'il a, durant sa vie, « jeté toutes ses entrailles [1] ». Que veut dire ce mot : « il a jeté », sinon il a jeté? C'est s'en aller au dehors. Entrer en soi-même, veut dire : rechercher ce qui est à l'intérieur; jeter ses entrailles, signifie : se jeter dehors. L'orgueilleux jette hors de lui ses entrailles, l'homme humble s'y attache; si l'orgueil nous fait sortir de nous-mêmes, l'humilité nous y fait rentrer.

16. La source de toutes les maladies de l'âme, c'est l'orgueil, parce qu'il est la source de toutes les iniquités. Lorsqu'un médecin entreprend une cure, s'il ne s'enquiert que des effets produits par une cause quelconque, sans chercher à découvrir cette cause elle-même, il peut bien pour un temps remédier au mal, mais tôt ou tard la maladie reparaît, parce que la cause en est toujours subsistante. Je me sers d'un exemple pour mieux expliquer ma pensée. Les humeurs produisent, dans le corps où elles se trouvent, la gale ou des ulcères; de là une fièvre violente, des douleurs insupportables : on s'empresse d'apporter des remèdes pour faire disparaître la gale et calmer les ardeurs occasionnées par la formation des ulcères; on les applique, ils produisent leur effet; on croirait guéri l'homme que l'on voyait jadis couvert de gale ou de plaies hideuses; mais parce qu'il n'a pas été purgé, les abcès ne tardent pas à reparaître. Le médecin s'en aperçoit; il débarrasse le malade de ses humeurs, et c'en est fini avec ses ulcères. D'où viennent les iniquités nombreuses? De l'orgueil : détruis-le en toi, et tu n'y verras plus le péché. Afin de détruire la cause de toutes les maladies de notre âme, c'est-à-dire notre orgueil, le Fils de Dieu est descendu sur la terre et s'est fait humble. O homme, pourquoi t'enorgueillir? C'est à cause de toi que Dieu s'est fait humble. Il te répugnerait sans doute de suivre un homme dans la voie de l'humilité, imite du moins l'humilité d'un Dieu. Le Fils de Dieu s'est incarné, il s'est fait humble : il te commande d'être humble, mais pour accomplir ses ordres, il n'est pas nécessaire pour toi de cesser d'être un homme et de t'abaisser au niveau de la brute. Tout Dieu qu'il était, le Verbe s'est fait homme; pour toi, ô homme, reconnais que tu es un homme : toute ton humilité consiste à savoir qui tu es. Parce qu'il te recommande l'humilité, le Sauveur a dit : « Je suis venu pour faire, non « pas ma volonté, mais la volonté de Celui « qui m'a envoyé ». Voilà bien une vraie leçon d'humilité. En effet, l'orgueilleux fait sa propre volonté : l'homme humble fait celle de Dieu. C'est pourquoi « celui qui viendra « à moi, je ne le mettrai pas dehors ». Pourquoi? Parce que « je suis venu faire, non « pas ma volonté, mais la volonté de Celui « qui m'a envoyé ». J'ai apparu humble, je suis venu enseigner à devenir humble, je suis le docteur de l'humilité. Celui qui vient à moi, s'incorpore à moi; celui qui vient à moi, devient humble; celui qui s'attache à moi, pratique l'humilité; car il fait, non point sa propre volonté, mais celle de Dieu; aussi ne le mettrai-je pas dehors, bien que je l'aie rejeté loin de moi, lorsqu'il était orgueilleux.

17. Le Psalmiste appelle notre attention sur ces choses intérieures : « Les enfants des « hommes espéreront à l'ombre de vos ailes ». Vois ce que c'est que pénétrer à l'intérieur de Dieu, se mettre sous sa protection, courir même au-devant des coups de ce bon Père. Car il châtie tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants. « Les enfants des hommes

[1] Eccli. x, 15, 14, 9, 10.

« espéreront à l'ombre de vos ailes ». Et que trouveront-ils dans l'intérieur de Dieu ? « Ils « seront enivrés de l'abondance de votre « maison ». Dès que vous les aurez fait entrer, et qu'ils auront goûté la joie de leur Seigneur, « ils seront enivrés de l'abondance de votre « maison, et vous les abreuverez au torrent « de vos délices, parce qu'en vous se trouve « la source de la vie ». Ce n'est point à l'extérieur, en dehors de vous que se trouve la source de la vie, c'est au dedans de vous, à l'intérieur. « Et, dans votre lumière, nous « verrons la lumière. Etendez votre miséri« corde sur ceux qui vous connaissent, et « votre justice sur ceux qui ont le cœur « droit ». Ceux qui suivent la volonté de leur Dieu, ceux qui recherchent, non leurs intérêts, mais les intérêts de Notre-Seigneur Jésus-Christ, voilà les hommes qui ont le cœur droit, voilà les hommes dont les pas ne chancellent point ; car « le Dieu d'Israël « est bon pour ceux qui ont le cœur droit ». Mes pas, ajoute le Psalmiste, « ont presque « chancelé ». Pourquoi ? « Parce que je me « suis indigné contre l'insensé, en voyant la « paix des impies [1] ». Pour qui donc Dieu serait-il bon, sinon pour ceux qui ont le cœur droit ? Pour moi, qui ai le cœur tordu, la conduite de Dieu m'a déplu. Pour quel motif ? Parce qu'il a accordé le bonheur aux méchants : et mes pieds ont chancelé, comme si j'avais inutilement servi Dieu. Mes pieds se sont presque dérobés sous moi : c'était donc parce que je n'avais pas le cœur droit. Mais qu'est-ce qu'un cœur droit ? C'est celui qui suit la volonté divine. Celui-ci est heureux, celui-là souffre ; celui-ci mène une mauvaise conduite, et rien ne manque à son bonheur : celui-là subit toutes sortes d'épreuves, et pourtant sa vie est exemplaire. Que l'homme dont la vie se passe dans la pratique du bien ne s'emporte point parce qu'il se voit en butte à l'infortune ; il a une retraite intérieure que ne possède pas le pécheur heureux : qu'il ne se laisse donc aller ni à la tristesse, ni au découragement, ni à la défaillance. L'un possède de l'or dans ses coffres, l'autre possède Dieu en sa conscience : établis maintenant une comparaison entre l'or et Dieu, entre ces coffres et cette conscience. Le premier possède un or périssable, qu'il lui faudra quitter plus tard ; le second est en possession de Dieu, qui vivra toujours, et dont rien ne pourra le séparer ; mais pour cela faut-il qu'il ait le cœur droit ; car alors il entre et ne sort pas. Voilà pourquoi le Prophète disait : « Parce qu'en vous », non pas en nous, « se trouve la source de la vie ». Cherchons donc à entrer, afin de trouver la vie, et ne cherchons, ni à nous suffire à nous-mêmes, car nous trouverions la mort ; ni en quelque sorte à nous contenter de l'aliment de notre seule volonté, car nous dépéririons ; mais appliquons nos lèvres à cette fontaine qui ne tarit jamais. Parce que Adam n'a voulu dans sa conduite écouter que ses propres inspirations, il est tombé sous les efforts de l'ange que l'orgueil avait déjà arraché du ciel, et qui l'a fait boire lui-même à la coupe de l'orgueil. Il est écrit : « En vous se trouve « la source de la vie ; et dans votre lumière « nous verrons la lumière ». Abreuvons-nous donc en Dieu, portons sur lui nos regards. Pourquoi sort-on de lui ? écoute, le voici : « Que « je n'aie point un pied orgueilleux ». Il sort donc de Dieu, celui qui a un pied orgueilleux. Donnes-en la preuve. « Et que la main des « impies ne m'ébranle pas », à cause de mon pied orgueilleux. Pourquoi t'exprimer ainsi : « Voilà l'écueil des ouvriers d'ini« quité ? » Quel est cet écueil ? Nul autre que l'orgueil. « Ils y sont tombés et ne pourront « s'en relever [1] ». Si l'orgueil précipite au dehors des hommes qui ne pourront plus se tenir debout, l'humilité en fait entrer qui se tiendront éternellement debout. Voilà pourquoi avant de dire : « Mes os humiliés tressailliront », le Prophète s'était exprimé ainsi : « Vous ferez « retentir à mon oreille la joie et l'allégresse [2] ». Que veut dire : « à mon oreille ? » En vous écoutant, je suis heureux : les accents de votre voix me comblent de bonheur. Je m'abreuve en vous, et j'y puise la félicité. C'est pourquoi je ne tombe pas ; c'est pourquoi mes « os humiliés tressailliront » ; c'est pourquoi encore « l'ami de l'époux se tient debout et « l'écoute [3] ». Il se tient debout, parce qu'il écoute. Il s'abreuve à la source intérieure de Dieu : aussi se tient-il debout. Pour ceux qui n'ont pas voulu puiser à cette source d'eaux vives, « voilà leur écueil : ils y sont « tombés et ne s'en relèveront pas ».

18. Le Maître de l'humilité n'est donc pas venu pour faire sa volonté, mais pour faire

[1] Ps. LXXII, 1-3.

[1] Ps. XXXV, 8-13. — [2] Id. L, 10. — [3] Jean, III, 29.

la volonté de Celui qui l'a envoyé. Allons donc à lui, pénétrons en lui, incorporons-nous à lui, afin de faire, non pas notre volonté propre, mais celle de Dieu. De la sorte, il ne nous mettra pas dehors, parce que nous serons ses membres, et qu'en nous enseignant l'humilité, il a voulu être notre chef. Enfin, écoutez cette autre leçon du Sauveur : « Venez « à moi, vous tous qui souffrez et qui « êtes accablés : prenez mon joug sur vos « épaules et apprenez de moi que je suis « doux et humble de cœur » ; et quand vous l'aurez appris, « vous trouverez le repos de « vos âmes[1] ». Apprenez aussi que ce qui vous empêchera d'être rejetés loin de Dieu, c'est « que je suis descendu pour faire, non « pas ma volonté, mais la volonté de Celui « qui m'a envoyé ». Je vous enseigne l'humilité : personne, à moins d'être humble, ne peut venir à moi. Dieu ne repousse loin de lui que les orgueilleux ; pourrait-il en éloigner de même celui qui conserve l'humilité et ne s'en écarte pas? Mes frères, j'ai dit tout ce qu'il m'était possible de dire sur le sens caché de ce passage ; car il renferme un sens profondément mystérieux. Je ne sais, à vrai dire, si je me suis convenablement exprimé pour le bien exposer et faire ressortir, si j'ai expliqué suffisamment qu'il ne rejette pas l'homme qui vient à lui, par cette raison qu'il est venu faire, non pas sa propre volonté, mais la volonté de Celui qui l'a envoyé.

19. « Et telle est », dit-il, la volonté de « mon Père, qui m'a envoyé, c'est que je ne « perde aucun de ceux qu'il m'a donnés ». Celui qui garde l'humilité, lui a été donné : le Sauveur le reçoit ; mais celui qui n'est pas humble, est bien loin du maître de l'humilité. « C'est que je ne perde aucun de ceux qu'il « m'a donnés. La volonté de votre Père est « qu'aucun de ces petits ne périsse ». Parmi les orgueilleux, il en est qui peuvent périr ; parmi les humbles, on n'en voit périr aucun. « Si vous ne devenez pareils à ce petit enfant, « vous n'entrerez point dans le royaume des « cieux [1]. Je ne perdrai aucun de ceux que « mon Père m'a donnés, mais je les ressusci- « terai au dernier jour ». Voyez comme il distingue ici cette double résurrection. « Celui « qui vient à moi », celui de mes membres qui devient humble, ressuscite déjà maintenant ; de plus, « je le ressusciterai au dernier « jour », selon la chair. « Car c'est la volonté « de mon Père, qui m'a envoyé, que quicon- « que voit le Fils et croit en lui, ait la vie « éternelle, et je le ressusciterai au dernier « jour ». Il avait dit plus haut : « Celui qui « écoute ma parole, et croit à Celui qui m'a « envoyé ». Il dit ici : « Celui qui voit le Fils « et croit en lui ». Il ne dit pas : Celui qui voit le Fils et croit au Père ; car, croire au Fils, c'est croire au Père, parce que « comme le « Père a la vie en soi, ainsi a-t-il donné au « Fils d'avoir en soi la vie [2]. Afin que qui- « conque voit le Fils et croit en lui, ait la vie « éternelle »; en croyant, et en passant à la vie, par une première résurrection. Mais, parce qu'elle n'est pas la seule, il ajoute : « Je le ressusciterai au dernier jour ».

[1] Matth. XI, 28, 29.

[1] Matth. XVIII, 14, 4. — [2] Jean, V, 24, 26.

VINGT-SIXIÈME TRAITÉ.

DEPUIS L'ENDROIT OU IL EST ÉCRIT : « LES JUIFS DONC MURMURAIENT CONTRE LUI, PARCE QU'IL « AVAIT DIT : JE SUIS LE PAIN VIVANT DESCENDU DU CIEL », JUSQU'A CET AUTRE : « CELUI QUI « MANGE DE CE PAIN, VIVRA ÉTERNELLEMENT ». (Jean, VI, 41-59.)

LA FOI EN JÉSUS-CHRIST.

Parce que les Juifs n'avaient pas soif de la justice, ils ne comprirent point que Jésus était le vrai pain descendu du ciel ; ils murmurèrent donc en entendant ses paroles : en cela rien d'étonnant. Pour croire au Christ, il faut être attiré à la foi par la grâce divine, qui, en nous instruisant, nous amène, d'une manière efficace, mais librement, au bien par l'organe de Jésus-Christ, Fils de Dieu incarné. Comme il est le pain de vie, croire en lui, c'est avoir la vie éternelle de l'âme. La manne du désert n'a pu la donner aux Israélites, parce qu'ils manquaient de foi : l'Eucharistie ne l'a pas davantage procurée à leurs descendants, pour la même raison, car elle n'est pain de vie que pour les croyants. Celui donc qui mange ce pain dans les sentiments de la foi et de la charité, possède la vie éternelle de l'âme, et le principe de la résurrection de son corps.

1. Nous venons de l'apprendre par la lecture de l'Evangile : Notre-Seigneur Jésus-Christ ayant dit qu'il était un pain descendu du ciel, les Juifs éclatèrent en murmures et s'écrièrent : « N'est-il pas ce Jésus, fils de « Joseph, dont nous connaissons le père et la « mère? Comment dit-il : Je suis descendu « du ciel? » Les Juifs étaient loin de s'occuper du pain du ciel, et ils ne savaient pas en avoir faim. Par faiblesse, leur cœur ne pouvait ni demander ni recevoir aucune nourriture ; ils avaient des oreilles, et n'entendaient rien; ils avaient des yeux pour ne rien voir. Car, ce pain de l'homme intérieur exige de l'appétit. Voilà pourquoi il est dit ailleurs : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de « la justice, parce qu'ils seront rassasiés [1] ». Or, l'apôtre saint Paul nous dit que le Christ est notre justice [2]. Par conséquent, celui qui a faim de ce pain, doit avoir faim de la justice, mais de cette justice qui descend du ciel et que Dieu donne, et non pas de celle que l'homme se fait à lui-même. L'homme se fait parfois de lui-même sa propre justice; s'il en était autrement, le même Apôtre ne dirait pas, en parlant des Juifs : « Ne con- « naissant point la justice de Dieu, et s'effor- « çant d'établir leur propre justice, ils ne se « sont point soumis à la justice de Dieu [3] ». De ce nombre étaient ces autres Juifs, qui n'avaient aucune idée du pain descendu du ciel, parce que, rassasiés de leur propre justice, ils n'éprouvaient aucun désir de la justice de Dieu. Qu'est-ce donc que la justice de Dieu? Qu'est-ce que celle des hommes? Par justice de Dieu, il faut entendre ici, non pas cette perfection qui constitue la sainteté de Dieu, mais celle qu'il donne à l'homme, afin de l'établir dans la sainteté par sa grâce. Quant aux Juifs, en quoi consistait leur justice? En ce qu'ils présumaient de leurs forces, et prétendaient être, en quelque sorte, les parfaits observateurs de la loi, sans aucun aide venu d'ailleurs : personne ne peut accomplir la loi sans le secours de la grâce, c'est-à-dire du pain descendu du ciel. « Car », dit en deux mots l'Apôtre, « l'amour est la « plénitude de la loi [1] ». L'amour, non de l'argent, mais de Dieu; non de la terre ou du ciel, mais de Celui qui a fait le ciel et la terre. D'où vient à l'homme cet amour de Dieu? Saint Paul nous le dit. Ecoutons-le : « L'amour de Dieu a été répandu dans nos « cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été « donné [2] ». Avant de nous donner le Saint-Esprit, le Sauveur s'est donc présenté à nous comme le pain descendu du ciel, et nous a exhortés à croire en lui. Croire en lui, c'est manger le pain vivant. Celui qui croit, mange: il se nourrit invisiblement, parce qu'il renaît d'une manière invisible ; c'est intérieurement un enfant, un homme nouveau : ce qui le renouvelle, le rassasie par là même.

2. Les Juifs murmuraient donc contre Jésus; quelle fut sa réponse? « Ne murmurez

[1] Matth. V, 6. — [2] I Cor. I, 30. — [3] Rom. X, 3.

[1] Rom. XIII, 10. — [2] Id. V, 5.

« pas entre vous » ; ce qui voulait dire : Je le vois bien, vous n'éprouvez aucun désir pour ce pain ; vous n'avez nulle idée de ce qu'il est ; vous ne cherchez pas à vous le procurer. « Ne murmurez pas entre vous : nul ne « peut venir à moi, si le Père, qui l'a en- « voyé, ne l'attire ». Admirable éloge de la grâce : Nul ne vient sans être attiré. Qui attire-t-il ? Qui n'attire-t-il pas ? Pourquoi attire-t-il celui-ci ? Pourquoi n'attire-t-il pas celui-là ? Autant de questions desquelles tu ne dois pas t'établir juge, si tu ne veux pas te tromper. Je te le dis une fois pour toutes : saisis bien ma pensée. Dieu ne t'attire pas encore ? Prie-le de le faire. Mes frères, que disons-nous ? Si nous sommes attirés vers le Christ, nous croyons donc en lui malgré nous : on nous fait donc violence, et notre volonté reste étrangère à notre acte de foi ? Un homme peut entrer à l'église, s'approcher de l'autel, recevoir le sacrement, sans aucun consentement de sa part ; mais, pour croire, il faut nécessairement le libre concours de la volonté. Si la foi venait du corps, elle pourrait se trouver en des hommes qui n'y acquiesceraient nullement ; mais elle ne vient pas de là. Ecoute l'Apôtre : « On croit « par le cœur ». Et il ajoute : « Et l'on con- « fesse par la bouche, pour parvenir au « salut [1] ». Cette confession procède du fond du cœur. Les hommes qui font leur profession de foi ne sont pas rares : Tu as parfois entendu des hommes qui font leur profession de foi ; mais tu ne connais pas quel est celui qui ne croit pas réellement, et tu ne peux donner le nom de confesseur de la foi à l'homme que tu reconnais comme incroyant ; car la confession consiste à dire ce que pense réellement le cœur : si tu dis le contraire de ce que tu penses intérieurement, tu parles, mais tu ne fais pas de profession de foi. C'est donc par le cœur que l'on croit au Christ : personne ne le fait contre son gré, et, pourtant, il semblerait que celui qui y est attiré, le fait malgré lui, et forcément. Comment résoudre la difficulté que présente ce passage : « Nul « ne vient à moi, si le Père, qui m'a envoyé, « ne l'attire ? »

3. Quiconque est attiré, dira quelqu'un, marche à contre-cœur. S'il marche à contre-cœur, il ne croit pas ; et s'il ne croit pas, il ne marche pas davantage. Ce n'est pas, en effet, par la marche que nous nous approchons du Christ : c'est par la foi ; pour cela, nous n'avons pas de mouvement à imprimer à notre corps : il suffit d'avoir au cœur de la bonne volonté. Voilà pourquoi cette femme, qui toucha la robe du Sauveur, la toucha plus que la foule qui se pressait autour de lui. Aussi Jésus dit-il : « Qui est-ce qui m'a tou- « ché [1] ? » Les disciples étonnés lui répondirent : « La multitude vous presse, et vous « demandez qui vous a touché ? » Et il répéta : « Quelqu'un m'a touché ». La femme le touche, la multitude le presse ; que veut donc dire ce mot : « M'a touché », sinon : a cru ? De là vient encore que, après sa résurrection, le Christ s'adressa en ces termes à cette autre femme qui voulait se jeter à ses pieds : « Ne « me touche pas, car je ne suis pas encore « monté vers mon Père [2] ». A ton avis, je ne suis que ce que tu me vois ; ne me touche pas. Quel est le sens de ces paroles ? Selon ton idée, je ne suis pas autre que ce que je te semble être. Ne t'y trompe pas, il n'en est pas ainsi, c'est-à-dire : « Ne me touche pas, « car je ne suis point encore remonté vers « mon Père ». Pour toi, je ne suis pas monté vers mon Père, car je ne me suis jamais séparé de lui. Elle ne touchait point le Sauveur, quand il était sur la terre ; comment le toucherait-elle au moment de son retour vers son Père ? C'est ainsi, néanmoins, c'est de cette manière qu'il a voulu être touché ; ainsi l'est-il par tous ceux qui le touchent bien, quoiqu'il monte au ciel, qu'il demeure en son Père, et qu'il lui soit égal.

4. Reporte ton attention sur ces paroles : « Nul ne vient à moi, si mon Père ne l'attire ». Ne t'imagine pas que tu sois attiré malgré toi ; car l'amour entraîne les âmes. Il est des hommes qui pèsent le sens de toutes les paroles, et qui sont loin de comprendre toutes choses, surtout les choses de Dieu ; mais nous n'avons nullement à craindre de les voir nous reprocher ce passage des saintes Ecritures qui se trouve dans l'Evangile, et nul d'entre eux ne nous dira : Si je suis entraîné, comment pourrai-je avoir une foi parfaitement libre ? Car je le dis : ce n'est pas assez d'être entraînés volontairement, nous le sommes encore avec plaisir. Qu'est-ce, en effet, qu'être entraîné avec plaisir ? « Mets tes délices dans le Sei- « gneur, et il remplira tous les désirs de ton

[1] Rom. x, 10.

[1] Luc, VIII, 44-46. — [2] Jean, XX, 17.

« cœur [1] ». Le cœur qui éprouve la douceur du pain céleste, ressent un véritable plaisir. Or, s'il est vrai de dire avec le poëte : « Cha-« cun est conduit par l'attrait de ses propres « penchants [2] »; non par la nécessité, mais par l'attrait du plaisir; non par le devoir, mais par la jouissance : à plus forte raison devons-nous dire que celui-là est attiré vers le Christ, qui trouve ses délices dans la vérité, la béatitude, la justice, l'éternelle vie ; car le Christ est tout cela. Quand les sens corporels ont leurs plaisirs, les facultés de l'âme en seraient-elles dépourvues? Et si l'âme n'avait point de jouissances à elle, comment le Psalmiste aurait-il pu dire : « Les enfants des hommes espére-« ront à l'ombre de vos ailes ; ils seront eni-« vrés de l'abondance de votre maison ; vous « les abreuverez au torrent de vos délices; « car, en vous est la source de la vie, et « dans votre lumière nous verrons la lu-« mière [3] ? » Donne-moi un homme qui aime Dieu, et il éprouvera la vérité de ce que je dis : donne-moi un homme rempli du désir et de la faim de ce pain céleste, engagé dans le désert de cette vie et dévoré par la soif de la justice, soupirant après la fontaine de l'éternelle patrie ; donne-moi un tel homme, et il me comprendra. Mais si je m'adresse à un homme glacé par le froid de l'indifférence, il ne saisira pas mes paroles. Tels étaient les murmurateurs dont parle notre évangile. « Celui que mon Père attire vient à moi ».

5. Mais pourquoi dire : « Celui que mon « Père attire », puisque le Christ attire aussi? Dans quelle intention le Sauveur a-t-il dit : « Celui que mon Père attire? » Si nous devons être entraînés, soyons-le par celui à qui l'épouse animée par l'amour adressait ces paroles : « Nous courrons sur « tes pas à l'odeur de tes parfums [4] ». Remarquons bien, mes frères, et, autant que possible, efforçons-nous de comprendre ce que le Sauveur veut nous faire entendre. Le Père attire à son Fils ceux qui croient au Fils, parce qu'ils reconnaissent Dieu pour son Père ; car Dieu le Père s'est engendré un Fils égal à lui ; l'homme qui reconnaît dans sa pensée que le Fils est égal au Père, et qui, sous l'empire de sa foi, sent vivement cette vérité, et la rappelle sans cesse à son esprit, le Père l'attire vers son Fils. Arius n'a vu en Jésus qu'une simple créature; aussi le Père ne l'a-t-il pas attiré, car celui-là n'a le Père en aucune estime, qui ne reconnaît pas le Fils comme son égal. Que dis-tu, ô Arius? O hérétique, quel langage tiens-tu ? Qu'est-ce que le Christ? — Ce n'est pas le vrai Dieu : il n'en est que la créature. — Tu n'es pas attiré par le Père, puisque tu ne reconnais pas son Fils, loin de là ; puisque tu dis positivement qu'il n'a pas de Fils : aussi n'es-tu ni attiré par le Père, ni attiré vers le Fils ; car autre chose est le Fils, autre chose est ce que tu en dis. Au dire de Photin, le Christ n'est qu'un homme : il n'est pas Dieu. Les partisans de cet hérétique, le Père ne les attire pas. Le Père a attiré celui qui a dit : « Vous êtes le Christ, « Fils du Dieu vivant ». Vous n'êtes ni un Prophète, ni saint Jean, ni un grand saint, mais « vous êtes le Christ Fils » unique « du « Dieu vivant », et son égal. Oui, il a été attiré : il l'a été par le Père ; tu en trouves la preuve dans ces paroles du Sauveur : « Simon, « fils de Jona, tu es heureux, car la chair et le « sang ne t'ont pas révélé ceci, mais mon « Père qui est dans les cieux [1] ». Cette révélation du Père n'est autre que son attraction. Tu montres à une brebis une branche de feuillage, et tu l'attires ; offre des noix aux regards d'un enfant, et tu l'attireras : et il est attiré à l'endroit où il court, par l'affection, sans dommage pour son corps, sous l'empire des sentiments de son cœur. S'il est vrai qu'un homme se laisse entraîner vers un objet dont les attraits et les délices sollicitent son affection, suivant cet incontestable adage : « Chacun est conduit par l'attrait de ses « propres penchants » ; le Père, en faisant connaître le Christ, n'aurait aucun empire sur les cœurs? Mais rien n'a plus de force que la vérité pour exciter dans une âme d'ardents désirs. Pour quelle occurrence avoir un meilleur appétit, pourquoi désirer un palais plus apte à juger des saveurs, sinon pour se nourrir et s'abreuver de la sagesse, de la justice, de la vérité, de l'éternité ?

6. Mais où serons-nous rassasiés ? Au ciel, nous le serons mieux, plus véritablement, plus parfaitement que partout ailleurs. Car ici, il nous est plus facile, si nous sommes animés d'une ferme espérance, d'avoir faim que d'être rassasiés; car « bienheureux ceux « qui ont faim et soif de la justice » sur la

[1] Ps. XXXVI, 4. — [2] Virgile, Eglogue, 2. — [3] Ps. XXXV, 8-10. — [4] Cant. I, 3.

[1] Matth. XVI, 16, 17.

terre, « parce qu'ils seront rassasiés » au ciel [1]. Aussi, après avoir dit : « Nul ne vient « à moi, si le Père, qui m'a envoyé, ne l'at- « tire », il ajoute : « et je le ressusciterai au « dernier jour ». Je le mettrai en possession de ce qu'il aime, de ce qu'il espère : il contemplera ce qu'il a cru ici-bas sans le voir; il se rassasiera de ce dont il a faim, il s'abreuvera de ce dont il a soif. Quand cela ? Au moment de la résurrection des morts, car « je « le ressusciterai au dernier jour ».

7. « Car il est écrit dans les Prophètes : « Tous seront enseignés de Dieu ». O Juifs, pourquoi me suis-je exprimé ainsi ? Le Père ne vous a pas encore instruits; comment donc pouvez-vous me reconnaître ? Tous les citoyens de ce royaume seront enseignés de Dieu, et non des hommes. Et si des hommes les instruisent, ce qu'ils comprennent de leurs leçons, leur est donné, leur apparaît, leur est expliqué intérieurement. Que font les hommes en annonçant extérieurement la vérité ? Que fais-je moi-même, en ce moment, en vous adressant la parole ? Je fais retentir à vos oreilles le bruit de mes paroles. Si celui qui se trouve au dedans de vous ne vous les faisait comprendre, à quoi bon vous parler ? A quoi bon vous entretenir ? L'action de l'arboriculteur s'exerce au dehors de l'arbre; celle du Créateur se fait sentir à l'intérieur. Celui qui plante et qui arrose, travaille au dehors; c'est ce que nous faisons nous-mêmes; mais « celui qui plante n'est rien, « non plus que celui qui arrose; c'est Dieu « seul qui donne l'accroissement [2] ». C'est-à-dire : « Tous seront enseignés de Dieu ». Qu'est-ce à dire : Tous ? « Quiconque a en- « tendu le Père et a eu l'intelligence, vient à « moi ». Remarquez bien la manière dont le Père nous attire : il nous instruit, et, par là, il nous délecte, mais il ne nous force pas. Voilà comme il nous attire : « Tous seront en- « seignés de Dieu » ; il lui appartient de les attirer : « Quiconque a entendu le Père et a « eu l'intelligence, vient à moi » : il y est attiré, c'est le fait de Dieu.

8. Eh quoi donc, mes frères ? De ce que quiconque a entendu le Père et a eu l'intelligence, vient au Christ, s'ensuit-il que le Christ n'y a contribué en rien par ses instructions ? Si les hommes ont eu pour précepteur Dieu le Père, sans néanmoins le voir, à quoi leur a servi de voir le Fils ? Le Fils parlait, et le Père enseignait. Moi, qui ne suis qu'un homme, qui est-ce que j'instruis ? Qui est-ce, mes frères, sinon l'homme qui entend ma parole ? Or, si n'étant qu'un homme, j'instruis celui qui m'entend parler, le Père enseigne donc aussi quiconque entend son Verbe; et puisque l'homme qui entend le Verbe reçoit l'enseignement du Père, cherche à savoir ce qu'est le Christ, et tu apprendras qu'il est le Verbe du Père; car, « au commen- « cement était le Verbe ». On ne peut pas dire : Au commencement, Dieu a créé le Verbe, dans le sens de cette parole : « Au « commencement Dieu créa le ciel et la « terre [1] ». Pourquoi ? Parce qu'il n'est pas une créature. Apprends à être attiré par le Père vers le Fils : que le Père t'enseigne, et que tu écoutes son Verbe. Mais, diras-tu, quel est ce Verbe du Père que je dois entendre ? « Au commencement était le Verbe » ; il n'a pas été fait alors, « il était : et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu ». Mais comment, pendant le cours de cette vie terrestre, les hommes peuvent-ils entendre un Verbe de cette nature ? Parce que « le Verbe s'est « fait chair, et qu'il a habité parmi nous [2] ».

9. Le Sauveur explique lui-même ces paroles, et nous montre ce qu'il a voulu nous dire en s'exprimant ainsi : « Quiconque a « entendu le Père et a eu l'intelligence, vient « à moi ». Car il ajoute aussitôt ce que nous devons en penser : « Non qu'aucun ait vu le « Père, si ce n'est celui qui est de Dieu : ce- « lui-là a vu le Père ». Que dit-il ? Moi, j'ai vu le Père : vous, vous ne l'avez pas vu; et, pourtant, il vous est impossible de venir à moi, si vous n'y êtes attirés par le Père. Mais, qu'est-ce qu'être attiré par le Père, si ce n'est être enseigné de lui ? Etre enseigné de lui, sinon l'entendre ? L'entendre, sinon entendre son Verbe, c'est-à-dire moi ? Toutefois, parce que je vous dis : « Quiconque a entendu le « Père et a eu l'intelligence », n'allez pas vous dire à vous-mêmes : Mais nous n'avons jamais vu le Père; comment avons-nous pu recevoir ses instructions ? Car, écoutez-moi, je vais vous le dire : « Non qu'aucun ait vu le Père, « si ce n'est celui qui est de Dieu; celui-là a « vu le Père ». Je connais le Père, je viens de lui, comme la parole d'un homme vient de cet homme; parole, néanmoins, qui ne réson-

[1] Matth. v, 6. — [2] I Cor. III, 7.

[1] Gen. I, 1. — [2] Jean, I, 1, 14.

nerait pas, qui ne passerait pas, mais qui demeurerait avec celui qui parle et attirerait celui qui écoute.

10. Dans ce qui suit, nous trouvons un avertissement : « En vérité, en vérité, je vous « le dis : celui qui croit en moi a la vie éter« nelle ». Il a voulu par là nous faire connaître qui il était; car il aurait pu nous dire en deux mots : Celui qui croit en moi, me possède; car le Christ est, tout à la fois, le vrai Dieu et la vie éternelle. Aussi, dit-il, celui qui croit en moi va en moi, et quiconque va en moi, me possède. Mais, qu'est-ce que me posséder ? C'est posséder la vie éternelle. La vie éternelle s'est revêtue de la mort; elle a voulu mourir, et, pour cela faire, elle n'a rien trouvé en elle-même; elle t'en a emprunté le moyen : tu lui as fourni de quoi mourir pour toi. Il s'est revêtu d'un corps humain, mais pas à la manière des autres hommes. Son Père est au ciel : il s'est, ici-bas, choisi une mère; pour être engendré dans le ciel, il n'a pas eu de mère : pour l'être en ce monde, il n'a pas eu de père. La vie s'est donc revêtue de la mort, afin que la mort trouvât sa destruction dans la vie. Car, dit-il, « celui qui croit en moi possède la vie éter« nelle », non déjà manifestée à nos regards, mais encore cachée à nos yeux. « Le Verbe » est, en effet, la vie éternelle : « au commen« cement il était en Dieu, et le Verbe était « Dieu, et la vie était la lumière des « hommes [1] ». Le Christ, vie éternelle, a donné la vie éternelle au corps humain qu'il a pris; il est venu en ce monde pour y mourir. Mais il est ressuscité le troisième jour. La mort a péri, comme étouffée entre le Verbe incarné et son corps rendu à la vie.

11. « Je suis », dit le Sauveur, « le pain de « vie ». Les interlocuteurs avaient-ils le droit de se montrer si fiers ? « Vos pères ont mangé « la manne dans le désert, et ils sont morts ». Pourquoi donc vous enorgueillir ? « Ils ont « mangé la manne, et ils sont morts ». Pourquoi sont-ils morts, même après avoir mangé la manne ? C'est qu'ils croyaient ce qu'ils voyaient, et ce qu'ils ne voyaient pas, ils ne le comprenaient pas non plus. Ils sont donc réellement vos pères, puisque vous leur ressemblez. Mes frères, nous mangeons le pain descendu du ciel; mais ne mourons-nous pas de la mort visible du corps ? Les Juifs du désert sont donc morts, comme nous mourrons nous-mêmes : il s'agit bien ici, vous le comprenez, de la mort visible et temporelle de notre corps. Mais s'il est question de cet autre genre de mort, vraiment à craindre, dont le Sauveur parle ici aux Juifs, et qu'ont subi leurs pères, je vous assure que Moïse, Aaron, Phinéès et beaucoup de personnages précieux aux yeux de Dieu par leur sainteté, n'en ont pas éprouvé l'amertume; et, pourtant, ils ont aussi mangé la manne dans le désert. Mais cette nourriture visible, ils en ont compris la signification toute spirituelle, ils l'ont désirée en esprit et reçue de cœur, et leur âme en a été rassasiée. Nous aussi, nous recevons maintenant un aliment visible; mais autre chose est de recevoir le sacrement, autre chose est d'en recueillir les fruits. Que de chrétiens participent à la victime du sacrifice, sont frappés par la mort, et ne meurent que pour avoir reçu cet aliment céleste ! Voilà pourquoi l'Apôtre ne craint pas de dire : « Il « boit et mange sa propre condamnation [1] ». Le corps du Sauveur n'a pas été un poison pour Judas; et cependant il le reçut, et, quand il l'eut reçu, Satan entra en lui, et cela, non point parce qu'il avait reçu un aliment empoisonné, mais parce qu'il était méchant, et qu'il l'avait reçu avec de mauvaises dispositions. Ayez donc soin, mes frères, de manger spirituellement ce pain venu du ciel, et d'apporter à l'autel un cœur innocent : si vous avez tous les jours des fautes à vous reprocher, que, du moins, elles ne soient pas mortelles. Avant de vous approcher de l'autel, faites attention à ce que vous dites : « Remettez-nous nos dettes, comme nous les « remettons à ceux qui nous doivent [2] ». Si tu pardonnes, tu seras pardonné; marche en toute sécurité, tu as devant toi du pain, et non du poison; mais vois bien si tu pardonnes, car si tu ne le fais pas, tu mens, et tu mens à celui que tu ne saurais tromper. Tu peux, en effet, mentir à Dieu, mais le tromper, jamais. Il sait ce que tu fais : il est au dedans de toi, et il te voit, il te regarde, il t'examine, il te juge, et, dès lors, il te condamne ou te récompense. Quant aux Juifs du désert, ils étaient vraiment les pères des interlocuteurs du Christ; car s'ils étaient méchants, les seconds ne l'étaient pas moins; s'ils manquaient de foi, les seconds n'en

[1] Jean, I, 2, 4.

[1] I Cor. XI, 29. — [2] Matth. VI, 12.

avaient pas davantage; s'ils murmuraient, les seconds murmuraient aussi. Et l'on peut dire que si jamais le peuple d'Israël a offensé son Dieu, ç'a été en murmurant contre lui. Aussi, pour montrer que ceux à qui il parlait étaient bien les fils des Juifs du désert, le Sauveur commence-t-il par leur dire : Murmurateurs, enfants d'un peuple qui a murmuré, « pour-« quoi murmurer entre vous ? Vos pères ont « mangé la manne dans le désert, et ils sont « morts », non pas que la manne fût chose mauvaise, mais parce qu'ils l'ont mangée en mauvaises dispositions.

12. « C'est ici le pain qui est descendu du « ciel ». Ce pain a été figuré par la manne, et aussi par l'autel du Très-Haut. La manne et l'autel étaient des figures : différents en apparence, ils signifiaient une même chose. Ecoute les paroles de l'Apôtre : « Car vous ne devez « pas ignorer, mes frères, que nos pères ont « tous été sous la nuée, qu'ils ont tous passé « la mer Rouge, et qu'ils ont tous été bapti-« sés sous la conduite de Moïse dans la nuée « et dans la mer, et qu'ils se sont tous nourris « du même aliment spirituel ». En fait de nourriture spirituelle, nous avons tous la même : que s'il s'agit de la nourriture matérielle, ils ont eu la manne, et nous, une autre ; si, au contraire, il est question de la nourriture spirituelle, ils ont eu la même que nous. Mais nos pères se sont montrés bien différents des leurs : nous ressemblons à nos frères, et ils sont animés d'un esprit tout opposé. L'Apôtre ajoute : « Et qu'ils ont bu le « même breuvage spriritucl ». A eux, un breuvage ; à nous, un autre : breuvages d'apparences diverses, mais représentant la même chose par leur vertu mystérieuse. Mais comment était-ce « le même breuvage ? Parce « qu'ils buvaient de l'eau de la pierre mysté-« rieuse, eau qui les suivait : et cette pierre « était Jésus-Christ[1] ». En figure, le Christ était Pierre ; en réalité, il était Verbe et homme. Et comment ont-ils bu de cette eau ? La pierre a été frappée de deux coups de verge[2] ; ces deux coups de verge ne sont autres que les deux bras de la croix. « C'est donc ici le pain « qui est descendu du ciel, afin que si quel-« qu'un en mange, il ne meure point ». Mais il faut bien le remarquer, il s'agit ici du sacrement comme vertu, et non du sacrement comme chose visible ; de celui qui le reçoit intérieurement, et non de celui qui le reçoit seulement à l'extérieur ; du chrétien qui en fait l'aliment de son cœur, et non du chrétien qui se borne à une manducation purement physique.

[1] I Cor. x, 1-4. — [2] Nombr. xx, 11.

13. « Je suis le pain vivant qui est descendu « du ciel ». Il est vivant, précisément parce qu'il est descendu du ciel. La manne était aussi descendue du ciel, mais elle n'était que l'ombre, tandis que le pain est la réalité. « Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra « éternellement, et le pain que je donnerai « pour la vie du monde, c'est ma chair ». Eh quoi ! la chair serait-elle jamais de telle nature qu'on puisse donner à du pain le nom de chair ? On appelle chair ce que ne comporte pas la nature de la chair, et elle le comporte d'autant moins, qu'on appelle de ce nom ce qui ne l'est pas. Les Juifs frémirent d'horreur en entendant ces paroles ; ils se dirent les uns aux autres que c'était exorbitant ; ils prétendirent que c'était impossible. « C'est », dit le Sauveur, « ma chair qui sera « donnée pour le salut du monde ». Les fidèles savent ce que c'est que le corps du Christ, s'ils ont soin d'en faire partie. Qu'ils deviennent donc le corps du Christ, s'ils veulent vivre de son Esprit. Il n'y a, pour vivre de l'Esprit du Christ, que son corps. Mes frères, saisissez bien le sens de mes paroles. Dès lors que tu es un homme, tu as un esprit et un corps. Sous le nom d'esprit, je désigne ce qu'on appelle l'âme, ce qui fait que tu es homme ; car tu es composé d'un corps et d'une âme. Dis-moi lequel des deux fait vivre l'autre ? Ton esprit puise-t-il sa vie en ton corps ? ou ton corps trouve-t-il la sienne en ton esprit ? Tout homme vivant répond à une telle question ; pour celui qui serait incapable d'y répondre, je ne sais, à vrai dire, s'il vit. Tout homme vivant répond donc : Il ne saurait y avoir de doute à cet égard : c'est mon esprit qui fait vivre mon corps. Si, maintenant, tu veux toi-même vivre de l'Esprit du Christ, sois l'un de ses membres. Serait-ce, en effet, ton esprit qui ferait vivre mon corps ? Certainement non ; mon esprit fait vivre mon corps, ton esprit fait vivre le tien. Pour le corps du Christ, il ne peut vivre que de l'esprit du Christ. Voilà pourquoi, en nous parlant de ce pain, l'apôtre saint Paul s'exprime ainsi : « Nous ne sommes tous qu'un seul « pain et un seul corps[1] ». O profond mys-

[1] I Cor. x, 17.

tère de piété! ô signe d'unité! ô lien de charité! Celui qui veut vivre, sait où il jouira de la vie, où il la puisera. Qu'il s'approche et qu'il croie, qu'il s'incorpore au Christ, il y trouvera la vie; qu'il ne lui répugne aucunement de s'unir à d'autres membres; qu'il ne soit lui-même ni un membre pourri, que l'on doive retrancher du reste du corps, ni un membre difforme dont on puisse rougir: qu'il soit beau, bien proportionné, parfaitement sain; qu'il ne fasse qu'un avec le corps du Christ; que, puisant sa vie en Dieu, il vive pour Dieu; qu'il travaille sur la terre, pour régner un jour dans le ciel.

14. « Les Juifs disputaient donc entre eux « et disaient: Comment celui-ci peut-il nous « donner sa chair à manger? » Ils disputaient entre eux, sans aucun doute, parce qu'ils ne comprenaient point que c'était un pain de paix et de concorde, et ne voulaient pas davantage s'en nourrir. Car ceux qui mangent ce pain ne se disputent pas entre eux; la raison en est que « nous sommes tous un même « pain et un même corps ». Et, par ce pain, « Dieu unit les hommes et les fait habiter dans « la même maison[1] ».

15. Ils disputent entre eux et se demandent comment le Seigneur peut donner sa chair à manger; néanmoins, le Christ ne le leur apprend point encore; pour le moment, il se contente de leur dire: « En vérité, en vérité, « je vous le dis, si vous ne mangez la chair « du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son « sang, vous n'aurez point la vie en vous ». Vous ignorez pourquoi on mange ce pain et comment on le mange: et, pourtant, « si « vous ne mangez la chair du Fils de « l'homme, et si vous ne buvez son sang, « vous n'aurez point la vie en vous ». Certes, il ne s'adressait pas à des cadavres, mais à des hommes vivants. Aussi, pour ne point leur laisser supposer qu'il parlait de cette vie terrestre, et les empêcher d'élever une contestation à ce sujet, il ajouta: « Celui « qui mange ma chair et boit mon sang, a la « vie éternelle »; d'où il suit que celui qui ne mange pas ce pain et ne boit pas ce sang, ne l'a pas; car, si les hommes peuvent, sans eux, avoir la vie du temps, ils ne peuvent aucunement, sans eux, posséder la vie éternelle. De là, quiconque ne mange point sa chair et ne boit pas son sang, n'a point la vie en soi; et quiconque mange sa chair et boit son sang, possède la vie. Pour l'un et l'autre de ces deux hommes, le Sauveur parle de la vie éternelle. Il n'en est pas de même de la nourriture matérielle que nous prenons pour entretenir en nous la vie du corps. Celui qui n'en prend pas ne peut vivre, et celui qui en prend ne peut se promettre de vivre toujours; car il peut arriver que beaucoup de ceux qui en prennent, meurent accablés par la vieillesse ou la maladie, ou victimes d'un accident quelconque. Bien différents sont la nourriture et le breuvage dont il est ici question, c'est-à-dire le corps et le sang du Seigneur. En effet, si celui qui ne les prend point n'a pas non plus la vie, celui qui les prend possède certainement la vie, et la vie éternelle. Par cet aliment et ce breuvage, le Sauveur veut donc nous désigner l'unité de son corps, l'union de ses membres, qui n'est autre que la sainte Eglise, composée des prédestinés, des appelés, des justifiés, des saints glorifiés et de tous les fidèles. La prédestination a déjà eu lieu; la vocation et la justification se sont déjà faites pour les uns, se font maintenant et se feront plus tard pour les autres; quant à la glorification, elle n'existe pour nous aujourd'hui qu'en espérance: au ciel elle se réalisera. Le signe sensible de cette mystérieuse chose, c'est-à-dire le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ réunis ensemble, se trouve préparé sur la table du Seigneur ici tous les jours, ailleurs, à certains intervalles moins rapprochés; c'est à cette table divine que les chrétiens le reçoivent et y puisent, les uns la vie, les autres la mort. Pour ce dont ce sacrement est le signe, quiconque en devient participant y rencontre non la mort, mais la vie.

16. Les Juifs pouvaient s'imaginer que la vie éternelle étant promise aux hommes qui prendraient cet aliment et ce breuvage, ceux-ci ne subiraient pas même la mort du corps. Le Sauveur daigna prévenir cette erreur. En effet, après ces paroles: « Celui qui mange « ma chair et boit mon sang a la vie éter« nelle », il ajoute aussitôt celles-ci: « Et je le « ressusciterai au dernier jour ». D'abord son âme jouira de la vie éternelle, dans le séjour du repos où se réunissent les âmes des saints; quant à son corps, il entrera aussi en possession de la vie éternelle, car il ressuscitera au dernier jour avec tous les morts.

[1] Ps. LXVII, 7.

17. « Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage ». Les hommes ne prennent de nourriture et de breuvage que pour apaiser leur faim et étancher leur soif; mais un pareil effet n'est véritablement produit que par cet aliment et ce breuvage où trouvent l'immortalité et l'incorruptibilité ceux qui les reçoivent; il ne peut avoir vraiment lieu que dans la société même des saints, où régneront une paix entière et une parfaite union. C'est pourquoi, suivant l'idée qu'en ont eue déjà avant nous les hommes de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a parlé de son corps et de son sang en les désignant par des objets à la confection desquels concourent plusieurs autres réunis ensemble; car le pain se fait par la réunion d'un grand nombre de grains, comme encore le vin se fait avec le jus de plusieurs raisins.

18. Enfin, il indique comment peut se faire ce qu'il dit et ce que c'est que manger son corps et boire son sang. « Celui qui mange « ma chair et boit mon sang demeure en moi, « et je demeure en lui ». Prendre cette nourriture et boire ce breuvage n'est donc autre chose que demeurer dans le Christ et le posséder en soi-même à titre permanent. Par là même, et sans aucun doute, quand on ne demeure pas dans le Christ, et qu'on ne lui sert point d'habitation, on ne mange point (spirituellement) sa chair, et on ne boit pas non plus son sang, quoiqu'il tienne d'une manière matérielle et visible sous sa dent le sacrement du corps et du sang du Sauveur; bien plus, en recevant le signe sensible d'une si précieuse chose, il le mange et boit pour sa condamnation, parce qu'il n'a pas craint de s'approcher des sacrements du Christ avec une âme souillée. Celui-là seul, en effet, s'en approche dignement, qui le fait avec une conscience pure, suivant cette parole de l'Evangile : « Bienheu« reux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils « verront Dieu [1] ».

19. « Car », dit-il, « comme mon Père, qui « est vivant, m'a envoyé, et que je vis à cause « du Père, ainsi celui qui me mange vivra à « cause de moi ». Il ne dit pas : Comme je mange mon Père et que je vis à cause de lui, ainsi celui qui me mange vivra à cause de moi. Car, en participant à la nature du Père, le Fils n'en devient point plus parfait, puisqu'il a été engendré son égal; mais nous, nous devenons meilleurs en entrant en participation du Fils, en nous unissant à son corps et à son sang, mystère désigné par la manducation et l'action de boire dont il a parlé plus haut. Nous vivons donc à cause de lui, puisque nous le mangeons, c'est-à-dire puisque nous recevons de lui la vie éternelle, que nous ne pouvions trouver en nous-mêmes; pour lui, il vit à cause de son Père qui l'a envoyé, parce qu'il s'est anéanti lui-même et qu'il est devenu obéissant jusqu'à la mort de la croix [1]. Si nous interprétons ces paroles : « Je vis à cause de mon Père », d'après cet autre passage : « Mon Père est plus grand que « moi [2] », il en est du Christ comme de nous; car nous vivons à cause de lui, qui est plus grand que nous; c'est pour lui la conséquence de sa mission. Il a été envoyé, c'est-à-dire il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'esclave : cette interprétation est juste; on peut la soutenir, tout en continuant à reconnaître que le Fils est, par nature, égal au Père. Car le Père est plus grand que son Fils considéré comme homme; mais, en tant que Dieu, le Fils lui est égal; car il est, en même temps, Dieu et homme, Fils de Dieu et Fils de l'homme, dans une seule personne, qui est Jésus-Christ. Si l'on entend bien dans ce sens les paroles du Sauveur : « Comme « mon Père, qui est vivant, m'a envoyé, et « que je vis à cause de mon Père, ainsi celui « qui me mange vivra à cause de moi »; il a voulu dire ceci : L'anéantissement où m'a réduit ma mission a eu pour résultat de me faire vivre à cause de mon Père, c'est-à-dire, de me faire rapporter à lui, comme étant plus grand que moi, toute ma vie; ainsi, chacun de ceux qui me mangeront vivra à cause de moi, par l'effet de cette participation à ma personne. Je me suis humilié; c'est pourquoi je vis à cause du Père; le chrétien qui me mange s'élève, et, par là, il vit à cause de moi. Que si le Christ a dit : « Je vis à cause de « mon Père », parce que le Fils vient du Père et que le Père ne vient pas du Fils, ces paroles ne portent aucune atteinte à l'égalité du Fils par rapport à son Père. De là il suit évidemment qu'en disant : « Ainsi celui qui me « mange vivra éternellement », le Sauveur n'a voulu, en aucune manière, nous mettre sur un même pied d'égalité avec lui : il n'a

[1] Matth. v, 8.

[1] Philipp. II, 8. — [2] Jean, XIV, 28.

fait allusion qu'au bienfait de sa médiation.

20. « C'est ici le pain qui est descendu du « ciel » ; afin qu'en le mangeant, nous trouvions la vie en lui, parce que nous ne pouvons trouver en nous-mêmes le principe de la vie éternelle. « Vos pères », dit-il, « ont « mangé la manne et sont morts ; mais celui « qui mange ce pain vivra éternellement ». Leurs pères sont morts, cela veut dire : ils ne vivront pas éternellement ; car, évidemment, ceux qui mangent le Christ meurent aussi dans le temps, mais ils vivent pour l'éternité, parce que le Christ est la vie éternelle.

VINGT-SEPTIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CET ENDROIT : « IL DIT CES PAROLES DANS LA SYNAGOGUE, ENSEIGNANT A CAPHARNAUM », JUSQU'A CET AUTRE : « CAR C'ÉTAIT CELUI QUI DEVAIT LE TRAHIR, QUOIQU'IL FUT L'UN DES « DOUZE ». (Chap. VI, 60-72.)

C'EST L'ESPRIT QUI VIVIFIE.

Les adversaires de Jésus ne furent pas seuls à murmurer de ses paroles : ses disciples en firent autant. — Vous ne savez ce qu'est ma chair, ni ce qu'elle sera un jour, leur dit le Sauveur, car vous en jugez d'une façon matérielle et grossière : c'est pourquoi vous en jugez à faux : mes paroles sont spirituelles, et quand je dis qu'il faut manger ma chair, j'entends qu'il faut faire un avec moi. Vous ne croyez pas en moi, voilà pourquoi vous ne me comprenez pas ; et, si vous ne croyez pas en moi, c'est que mon Père ne vous en a pas fait la grâce. — Beaucoup s'éloignèrent alors de Jésus; mais les douze qu'il avait choisis, même Judas malgré son indignité, restèrent avec lui, parce que la foi leur avait donné de saisir le vrai sens de son discours. Puissions-nous entrer dans leurs sentiments et suivre leur exemple !

1. Nous venons d'entendre dans l'Evangile les paroles du Sauveur qui viennent après celles dont nous vous avons précédemment entretenus : nous devons en parler à vos oreilles et à vos cœurs ; notre discours d'aujourd'hui a toute raison d'être, car, en ce jour, nous célébrons la fête du corps du Seigneur, de ce corps qu'il nous a donné, disait-il aux Juifs, pour nous transmettre la vie éternelle. Il a expliqué la manière dont il nous communique ce bienfait que nous recevons de lui; il nous a dit comment il donne sa chair à manger. Voici ses paroles : « Celui qui mange « ma chair et qui boit mon sang, demeure en « moi, et je demeure en lui [1] ». Tel est le signe auquel nous reconnaissons que nous avons pris cet aliment et bu ce breuvage : c'est que nous demeurons en Jésus-Christ, et qu'il demeure en nous; c'est que nous habitons en lui, et qu'il habite en nous; c'est que nous nous attachons à lui pour ne pas le quitter. Par ces mystérieuses paroles, il nous a donc donné un enseignement : il nous a avertis d'appartenir à son corps, de faire partie de ses membres, de lui obéir comme à notre chef, de manger sa chair, de ne point nous écarter de son unité. Mais la plupart de ceux qui l'entendirent, ne le comprirent pas, et ils se scandalisèrent ; comme ils étaient charnels, ils n'attribuaient qu'un sens charnel aux paroles du Sauveur. Mais l'Apôtre a dit, et c'est la vérité : « Juger des choses selon la « chair, c'est mourir [1] ». Le Seigneur nous donne sa chair à manger; mais, juger des choses selon la chair, c'est mourir; car il parle de sa chair, comme de la source de la vie éternelle : nous ne devons donc point juger non plus de sa chair d'une manière charnelle, comme faisaient ceux dont il est question dans ce passage.

2. « C'est pourquoi plusieurs », non pas de ses ennemis, mais « de ses disciples, l'ayant « entendu, dirent : Cette parole est dure, et « qui peut l'écouter ? » Si cette parole parut dure à ses disciples, que parut-elle à ses ennemis ? Et, pourtant, le Sauveur devait s'ex-

[1] Jean, VI, 57.

[1] Rom. VIII, 6.

primer ainsi pour ne pas être compris de tous; car si Dieu nous communique ses secrets, il doit trouver en nous des auditeurs bien disposés, et non pas des adversaires; pour ceux-ci, ils se raidirent contre ses paroles, aussitôt qu'ils les entendirent tomber des lèvres du Seigneur Jésus. Il leur disait de merveilleuses choses, et, sous le voile de ses paroles, se cachait l'annonce d'une grande grâce; mais ils n'ajoutèrent aucune foi à ses discours : selon leur manière de voir, ils comprirent donc d'une façon tout humaine que Jésus avait le pouvoir ou l'intention de couper, pour ainsi dire, en morceaux, et de distribuer à ceux qui croiraient en lui la chair dont le Verbe s'était revêtu. « Cette pa« role est dure », s'écrièrent-ils, « et qui peut « l'écouter ? »

3. « Mais Jésus sachant en lui-même que « ses disciples murmuraient ». Ils murmuraient entre eux de manière à ne pas être entendus de lui; mais il connaissait jusqu'aux plus secrets replis de leur âme : aussi, les entendant en lui-même, il leur répondit : « Cela « vous scandalise ? » Parce que je vous ai dit : Je vous donne ma chair à manger et mon sang à boire, mes paroles vous révoltent ? « Que sera-ce donc si vous voyez le Fils de « l'homme monter où il était d'abord ? » Qu'est-ce ceci ? Détruisait-il par là la cause de leur émotion ? Faisait-il disparaître à leurs yeux les obscurités qui avaient donné lieu à leur scandale ? Evidemment, oui, s'ils avaient voulu le comprendre. Ils s'étaient imaginés qu'il leur distribuerait son corps, et il disait, lui, qu'il monterait au ciel dans tout son entier : « Lorsque vous verrez le Fils de l'homme « monter où il était d'abord ». Oui, vous verrez, même alors, qu'il ne distribue point son corps de la manière que vous vous imaginez : oui, vous comprendrez, même alors, que l'on ne broie pas sa grâce sous les dents.

4. Et Jésus ajouta : « C'est l'esprit qui vi« vifie; la chair ne sert de rien ». Avant d'expliquer ces paroles, aussi bien que le Seigneur nous le permettra, il est bon de ne point glisser légèrement sur ce passage : « Lorsque vous verrez le Fils de l'homme « monter où il était auparavant ». Car le Christ est Fils de l'homme, il est né de la vierge Marie. Le Fils de l'homme a donc eu un commencement sur la terre; il a eu ce commencement au moment même où il s'était revêtu d'un corps terrestre. Aussi, le Prophète avait-il dit : « La vérité est sortie « du sein de la terre [1] ». Que veut donc dire le Sauveur, quand il s'exprime ainsi : « Lorsque vous verrez le Fils de l'homme « monter où il était auparavant ? » Il n'y aurait aucune difficulté, s'il avait dit : Si vous voyiez le Fils de Dieu monter où il était auparavant. Mais il dit : « Lorsque vous « verrez le Fils de l'homme monter où il était « auparavant ». Le Fils de l'homme, qui a eu un commencement sur la terre, pouvait-il être auparavant dans le ciel ? Il dit : « Où il « était auparavant », comme s'il n'y était plus au moment où il parlait. Mais il dit ailleurs : « Personne n'est monté au ciel, sinon « celui qui est descendu du ciel, le Fils de « l'homme qui est au ciel [2] ». Il ne dit pas : « le Fils de l'homme » qui était, mais : « qui « est au ciel ». Quand il parlait, il était sur la terre, et il disait qu'il était au ciel. Telles ne sont pas ses paroles : Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de Dieu qui est au ciel. En s'exprimant de la sorte, il veut évidemment nous faire comprendre ce que j'ai déjà expliqué à votre charité dans mon dernier discours, à savoir qu'en Jésus-Christ il y a, non pas deux personnes, mais une seule, qui est tout à la fois Dieu et homme : par là, l'objet de notre foi, c'est la Trinité et non une quaternité. Le Christ est donc un : il est composé du Verbe, d'une âme et d'un corps : il est, en même temps, Fils de Dieu et Fils de l'homme : Fils de Dieu dès toujours, Fils de l'homme dans le temps; il est un, parce qu'il n'y a en lui qu'une seule personne. Il était dans le ciel, pendant qu'il parlait sur la terre. Fils de l'homme, il était dans le ciel de la même manière que, Fils de Dieu, il était sur la terre : Fils de Dieu, il était ici-bas dans la chair dont il s'était revêtu : Fils de l'homme, il était au ciel par son union de personne avec le Verbe.

5. Mais pourquoi ajoutait-il : « C'est l'esprit « qui vivifie : la chair ne sert de rien ? » Disons-lui donc (car il nous permet de lui parler, non dans l'intention de le contredire, mais dans le désir de nous instruire) : O Seigneur, ô bon maître ! Comment se fait-il que « la chair ne serve de rien », quand vous avez dit vous-même : « Quiconque ne mangera « pas ma chair et ne boira pas mon sang,

[1] Ps. LXXXIV, 12. — [2] Jean, III, 13.

« n'aura pas la vie en lui ? » La vie ne servirait-elle non plus de rien ? Pourquoi sommes-nous ce que nous sommes, sinon pour avoir la vie éternelle, que vous promettez comme fruit de la manducation de votre chair ? Qu'est-ce donc à dire : « La chair ne sert de « rien ? » Elle ne sert de rien, mais dans le sens que les Juifs y attachaient; car, dans leur idée, il s'agissait, non d'une chair animée, vivante, mais d'une chair morte, comme celle d'un cadavre que l'on partage par morceaux, ou que l'on vend sur le marché. C'est pourquoi le Sauveur a dit : « La chair ne sert « de rien », comme l'Apôtre a dit lui-même : « La science enfle ». Devons-nous, pour cela, détester la science ? Pas du tout. Qu'est-ce à dire : « La science enfle ? » La science seule, sans la charité; aussi ajoute-t-il : « Mais la « charité édifie [1] ». A la science joins donc la charité, et elle te sera profitable, non par elle-même, mais par la vertu qui l'accompagnera. Ainsi en est-il de ce passage : « La « chair ne sert de rien ». La chair seule : qu'on y joigne l'esprit comme on joint la charité à la science, et alors elle est grandement utile. Car si elle ne pouvait servir de rien, le Verbe ne se serait pas fait chair pour habiter parmi nous. Et si, par la chair, le Christ nous a fait tant de bien, pourrait-on dire qu'elle ne sert de rien ? Mais l'esprit s'en est servi pour opérer notre salut. La chair est devenue un vase : fais attention, non à ce qu'elle était, mais à ce qu'elle contenait. Les Apôtres ont été envoyés dans le monde : leur chair ne nous a-t-elle été d'aucun profit ? Si elle nous a été grandement utile, celle du Seigneur ne nous aurait-elle servi de rien ? Qui est-ce qui nous fait entendre la parole, sinon la voix de la chair ? Qui est-ce qui tient le stylet ? Qui est-ce qui écrit ? Ce sont autant d'œuvres opérées par la chair, mais sous l'action de l'esprit qui s'en sert comme d'un instrument à lui propre. « C'est » donc « l'esprit « qui vivifie, et la chair ne sert de rien ». Ils ont donné au mot de chair un sens tout différent de celui dans lequel je donne la mienne à manger.

6. Aussi, dit-il, « les paroles que je vous ai « adressées, sont esprit et vie ». Nous vous l'avons dit, mes frères, le Sauveur nous a appris que manger sa chair et nous abreuver de son sang, c'est demeurer en lui et lui servir de demeure. Nous demeurons en lui, lorsque nous sommes ses membres; il demeure en nous, lorsque nous sommes son temple. Pour que nous soyons ses membres, nous nous unissons intimement à lui, et ne faire plus qu'un avec lui, c'est l'effet de la charité seule. Et l'amour de Dieu, d'où nous vient-il ? Interroge l'Apôtre, il te l'apprendra : « L'amour de Dieu a été répandu dans « nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a « été donné [1] ». « C'est » donc « l'esprit qui « vivifie », car c'est l'esprit qui donne la vie aux membres; mais il ne peut les rendre vivants qu'à la condition de les trouver unis au corps dont il est la vie. En effet, ô homme, l'esprit qui t'anime et te distingue des brutes, peut-il communiquer la vie à un membre séparé de ton corps ? Par ton esprit, j'entends ton âme : or, ton âme ne vivifie que les membres unis à ton corps; ôtes-en un, c'en est fait; il ne puise plus en ton âme le mouvement, parce qu'il ne fait plus un avec ton corps. Je vous parle ainsi, pour vous faire aimer l'union avec le Christ, pour vous faire craindre d'en être séparés. Rien ne doit faire trembler un chrétien comme l'appréhension de se voir retranché du corps du Sauveur; car s'il en est retranché, il n'est plus du nombre de ses membres; et, s'il n'est plus un de ses membres, son esprit ne l'anime plus. « Mais », dit l'Apôtre, « celui qui n'a pas l'es« prit de Jésus-Christ, n'est point à lui [2] ». « C'est » donc « l'esprit qui vivifie, mais la « chair ne sert de rien. Les paroles que je « vous ai adressées sont esprit et vie ». Qu'est-ce à dire : « Esprit et vie ? » Elles doivent être entendues dans un sens spirituel. Les as-tu comprises en ce sens ? « Elles « sont » pour toi « esprit et vie »; si tu les as comprises d'une manière charnelle, « elles » n'en « sont » pas moins « esprit et vie »; mais ce n'est pas pour toi.

7. « Mais », ajoute le Sauveur, « il y en a « parmi vous qui ne croient pas ». Il ne dit pas : Il y en a parmi vous qui ne comprennent pas, mais il fait connaître le motif pour lequel ils ne comprennent point. « Il en est parmi « vous qui ne croient pas ». La raison pour laquelle ils ne comprennent pas, c'est qu'ils ne croient pas; car, dit le Prophète, « si vous « ne croyez point, vous ne comprendrez « pas [3] ». La foi nous unit, l'intelligence nous

[1] I Cor. VIII, 1.

[1] Rom. V, 5. — [2] Id. VIII, 9. — [3] Isa. VII, 9 suiv. les Septante.

communique la vie, commençons par nous attacher à Jésus-Christ, et l'intelligence trouvera en nous de quoi vivifier. Celui qui ne s'attache pas à lui, lui résiste, et quiconque lui résiste, ne croit pas à lui. Comment recevoir la vie de celui à qui on résiste? On met obstacle au rayon de lumière qui doit pénétrer; on n'en détourne point les feux, mais on lui ferme l'accès de son âme. « Il en est » donc « qui ne croient pas ». Qu'ils croient et ouvrent leur esprit, qu'ils ouvrent leur esprit, et la lumière les pénétrera. « Car Jésus « savait dès le commencement quels seraient « ceux qui ne croiraient point et le trahi- « raient ». Judas en effet se trouvait là. Il y en eut qui furent scandalisés; mais, pour lui, il resta près de son maître afin de lui tendre des piéges et non pour le comprendre, et, parce qu'il était resté, le Sauveur parla de lui : sans le nommer expressément, il laissa entendre qu'il le connaissait, et, par là, il voulait inspirer de la crainte à tous, quoiqu'un seul dût périr. Après avoir parlé et distingué les croyants d'avec les incroyants, il fit connaître le motif pour lequel quelques-uns ne croyaient pas : « C'est pourquoi », dit-il, « je vous as- « sure que nul ne peut venir à moi, si ce « pouvoir ne lui a été donné par mon Père ». Aussi la foi est un don qui nous est accordé, car la foi n'est pas chose de nulle valeur, et parce qu'elle est précieuse, réjouis-toi de l'avoir reçue, mais n'en conçois aucun orgueil : « Qu'as-tu, en effet, que tu n'aies pas « reçu [1] ? »

8. « Dès ce moment, plusieurs de ses disci- « ples se retirèrent en arrière et ne marchè- « rent plus avec lui. Ils se retirèrent en ar- « rière », non pour suivre le Christ, mais pour suivre le démon. Un jour, le Seigneur Jésus donna à Pierre le nom de Satan, mais parce qu'il voulait prendre le pas sur son maître, et lui conseiller de ne pas mourir, quoique le Christ fût venu en ce monde pour subir la mort et nous empêcher, par là, de périr éternellement. Et il lui dit : « Arrière, « Satan ; retire-toi de moi, parce que tu ne « comprends pas ce qui est de Dieu, mais ce « qui est des hommes [2] ». Quoiqu'il l'appelât Satan, il ne le força pas néanmoins à se retirer en arrière pour suivre le démon ; mais il le fit marcher derrière lui, afin qu'en suivant les traces de son maître, il ne devînt pas démon. Pour les disciples, dont il est ici question, ils se retirèrent en arrière, comme ces femmes dont parle l'Apôtre : « Quelques-unes « se sont égarées pour suivre Satan [1] ». Ils ne marchèrent plus désormais avec le Sauveur ; ils perdirent la vie, en se séparant du corps auquel ils n'avaient peut-être d'ailleurs jamais appartenu : car s'ils portaient le nom de disciples, ils n'en devaient pas moins être rangés au nombre des incroyants ; et ces hommes, qui se retiraient en arrière, n'étaient pas en petit nombre : on en comptait beaucoup. Dieu a voulu qu'il en fût ainsi, pour notre consolation. Parfois, en effet, il arrive qu'un homme dise la vérité, et que, pourtant, ses paroles ne soient pas goûtées, et que ses auditeurs se scandalisent et s'éloignent. Cet homme se repent d'avoir tenu des discours conformes à la vérité ; il se dit en lui-même : J'aurais dû ne pas m'exprimer ainsi, j'aurais dû m'exprimer autrement. Pareille chose est arrivée au Sauveur : il a parlé, et plusieurs l'ont quitté, et il est resté avec quelques-uns seulement ; mais il ne s'en est nullement ému, car il savait, dès le commencement, quels étaient ceux qui croyaient en lui et ceux qui n'y croyaient pas ; et nous, nous nous troublons en cas pareil. Cherchons donc alors, dans l'exemple du Seigneur Jésus, un adoucissement à notre peine, mais n'oublions pas de montrer une grande prudence, lorsque nous parlons.

9. Le Christ s'adressa aux rares disciples qui lui étaient restés fidèles ; « Jésus dit donc aux « douze », c'est-à dire aux douze qui étaient restés près de lui : « Et vous aussi, voulez- « vous vous en aller? » Judas lui-même ne s'était pas éloigné ; mais le motif pour lequel il était resté, le Sauveur le connaissait déjà : nous avons, depuis, appris à le connaître. Au nom de tous, seul pour plusieurs, représentant dans l'unité de sa personne l'universalité des autres, Pierre prit la parole : « Simon « Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irons- « nous ? » Vous nous éloignerez de vous ; donnez-nous un autre vous-même. « A qui irons- « nous ? » Si nous nous éloignons de vous, à qui irons-nous ? « Vous avez les paroles de la « vie éternelle ». Voyez comment, par la grâce de Dieu, et sous l'inspiration de l'Esprit Saint, Pierre comprit les paroles de son maître. D'où lui en vint l'intelligence, sinon de sa foi ?

[1] I Cor. IV, 7. — [2] Matth. XVI, 23.

[1] I Tim. V, 15.

« Vous avez les paroles de la vie éternelle ». Vous avez les paroles de la vie éternelle, puisque vous nous donnez votre corps et votre sang. « Et nous avons cru, et nous avons « connu ». Il ne dit pas : Nous avons connu et nous avons cru, mais : « Nous avons cru « et nous avons connu ». Nous avons cru, afin de connaître ; car si nous voulions connaître d'abord, pour croire ensuite, nous ne parviendrions ni à connaître, ni à croire. Qu'avons-nous cru, et qu'avons-nous connu ? « Que vous êtes le Christ, Fils de Dieu », c'est-à-dire, que vous êtes la vie éternelle, et que vous ne donnez dans votre corps et votre sang que ce que vous êtes.

10. Le Seigneur Jésus leur dit donc : « Ne « vous ai-je pas choisis au nombre de douze, « et l'un de vous est un démon ? » Ne devrait-il pas dire : « J'en ai choisi onze ? » Car le démon a-t-il été aussi choisi, et se trouve-t-il au nombre des élus ? On ne parle d'élus qu'en bonne part ; or, le Sauveur a-t-il pu choisir un homme pour lui faire opérer des merveilles en fait de bonnes œuvres, malgré lui et sans qu'il le sache ? Oui, car si les méchants agissent différemment, c'est le propre de Dieu d'agir ainsi. De même, en effet, que les méchants font mauvais usage des bienfaits de Dieu, de même aussi, mais par contre, Dieu emploie-t-il pour le bien les mauvaises actions des méchants. Combien il est avantageux pour nous que les membres de notre corps soient tels que le divin architecte a pu seul les créer ; et pourtant, quel triste usage les effrontés font-ils de leurs yeux ? et les fourbes, de leur langue ? Avec leur langue, les faux témoins commencent par tuer leur âme, et quand ils se sont donné la mort spirituelle, ils s'efforcent de blesser les autres. De ce qu'ils l'emploient à mal faire, il ne s'ensuit nullement que la langue soit une mauvaise chose : c'est l'œuvre de Dieu ; mais cette œuvre, toute bonne qu'elle soit, la méchanceté humaine en tire un mauvais parti. Quel usage font de leurs pieds ceux qui courent pour commettre le crime ? Et les homicides, à quoi emploient-ils leurs mains ? Et les êtres excellents, sortis des mains de Dieu, qui nous environnent de toutes parts, comme les mauvais chrétiens les détournent de leur destination première ! Avec l'or, on corrompt la justice, on opprime les innocents. Les méchants emploient au mal la lumière du jour. En effet, dans leurs écarts de mœurs, ils vont jusqu'à se servir de cette lumière qui éclaire leurs pas, comme d'un moyen de perpétrer plus sûrement leurs crimes. Dans les démarches qu'il fait pour accomplir ses pernicieux desseins, le pécheur emploie les rayons du soleil à ne se butter à aucun obstacle extérieur, quoiqu'intérieurement il se soit déjà frappé à une pierre d'achoppement et soit tombé ; l'inconvénient qu'il redoute pour son corps, il l'a déjà rencontré dans son cœur. Il serait trop long d'énumérer tous les bienfaits de Dieu ; mais il n'y en a pas un seul dont les méchants ne fassent abus ; et par une raison toute contraire, l'homme de bien fait tourner au bien la méchanceté même des méchants. Et, de fait, y a-t-il un seul être aussi bon que Dieu ? Le Seigneur lui-même ne dit-il pas, en effet : « Dieu seul est bon [1] ? » Aussi, meilleur il est, meilleur est l'emploi qu'il fait de nos mauvaises dispositions. Vit-on jamais homme aussi pervers que Judas ? Préférablement à tous les adhérents du divin Maître, choisi même parmi les douze Apôtres, il reçut la mission de garder la bourse commune et de distribuer les aumônes aux pauvres ; mais un tel bienfait, un si grand honneur ne trouva en lui qu'un ingrat ; on lui donna de l'argent, et il perdit la justice ; il était mort, et il livra la vie, et il poursuivit comme un ennemi celui qu'il avait suivi en qualité de disciple. Telle fut l'abominable conduite de Judas ; voyez le bel usage qu'en fit le Seigneur ! Il se laissa trahir pour nous racheter, et ainsi fit-il contribuer à notre bien le crime de Judas. Combien de martyrs ont été persécutés par Satan ; s'il avait cessé de se montrer persécuteur, nous ne célébrerions point aujourd'hui l'admirable victoire de saint Laurent. Dieu tire donc avantage des œuvres coupables du démon ; quand un méchant fait un mauvais emploi des bienfaits de Dieu, il se fait du mal à lui-même, mais il n'infirme en rien la bonté divine. Un ouvier se sert d'un méchant ; mais si le grand ouvrier ne s'en servait pas, il ne lui permettrait pas même d'exister. Aussi le Sauveur dit-il : « Je vous ai choisis au nom« bre de douze, et l'un d'entre vous est un « démon ». Il a pu dire encore : « Je vous ai « choisis au nombre de douze », par cette raison que le nombre douze est sacré ; et parce que l'un des douze a péri, il ne s'ensuit

[1] Marc, x, 18.

nullement que ce nombre ait perdu de sa valeur ; car un autre a pris la place de celui qui a péri [1]. Le nombre consacré, c'est-à-dire le nombre de douze, est demeuré intact, parce que les douze devaient annoncer un Dieu en trois personnes par tout le monde, c'est-à-dire aux quatre coins du monde ; ils sont donc au nombre de trois fois quatre. Judas s'est tué lui-même, mais il n'a porté aucune atteinte au nombre de douze ; il a abandonné son maître, mais Dieu lui a donné un successeur.

11. Le Sauveur nous a parlé de son corps et de son sang ; il nous a promis qu'en les recevant, nous recevrions aussi la vie éternelle ; il a voulu nous faire comprendre que ceux qui mangent son corps et boivent son sang, sont ceux-là mêmes qui demeurent en lui et lui servent de demeure : ceux qui ne crurent point à ses paroles n'en saisirent pas le sens, à des choses spirituelles ils donnèrent un sens charnel ; aussi s'en scandalisèrent-ils ; et quand ils se furent scandalisés et éloignés de la source de la vie, le Sauveur consola ceux de ses disciples qui étaient restés avec lui. Pour les éprouver, il leur adressa cette question : « Et vous aussi, voulez-vous « vous en aller ? » Par la réponse qu'il provoquait, il voulait nous faire connaître leur constante fidélité à sa personne. Comme résultat de ces différentes circonstances, puissions-nous, nos très-chers frères, ne pas nous contenter, à l'exemple d'un grand nombre de mauvais chrétiens, de recevoir le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ ! Mangeons son corps et buvons son sang de manière à participer à son esprit : par là, nous demeurerons dans le corps du Seigneur en qualité de membres ; son esprit nous animera, et nous ne nous scandaliserons point ; quoique beaucoup d'autres mangent et boivent maintenant avec nous, et dans un sentiment tout charnel, le corps et le sang du Sauveur, se condamnant ainsi, pour la fin de leur vie, à d'éternels supplices. Aujourd'hui les membres du Christ se trouvent mêlés les uns aux autres comme des grains de froment dans une aire. Mais Dieu connaît ceux qui lui appartiennent [2]. Si tu connais ce que tu foules aux pieds, si, par conséquent, tu sais que, sous tes pieds se trouvent des grains cachés, et qu'en les foulant tu ne les détruis pas, mais que plus tard le vent séparera les mauvais d'avec les bons ; c'est un fait pour nous hors de doute, mes frères, que nous devons tous, nous qui sommes les membres du Christ, et qui demeurons en lui afin de lui servir de demeure, à notre tour, nous devons tous, ici-bas, vivre jusqu'à la fin au milieu des méchants. Et, par ces méchants, je n'entends pas ceux qui blasphèment Jésus-Christ ; car il en est peu, de notre temps, pour l'injurier de bouche : je veux parler de ceux, hélas ! trop nombreux, dont la conduite est un blasphème continuel.

12. Mais qu'est-ce que le Sauveur dit par ces paroles : « Celui qui demeure en moi, je « demeure moi-même en lui [1] ? » Que dit-il, sinon ce qu'entendaient les martyrs : « Celui « qui persévérera jusqu'à la fin, sera sauvé [2] ? » Comment est resté en lui saint Laurent, dont nous célébrons aujourd'hui la fête ? Il y est resté jusqu'au moment de l'épreuve, de l'interrogatoire du tyran, des menaces les plus effrayantes, jusqu'à la mort . Que dis-je ? Jusqu'au plus douloureux martyre. Car on ne l'a pas fait mourir tout de suite : on lui a fait subir le supplice du feu , on l'a laissé vivre longtemps ; ou plutôt, on ne l'a pas laissé vivre longtemps, mais on l'a forcé à mourir lentement. Dans cette longue agonie, au milieu de ces tourments, il ne ressentit point la douleur, parce qu'ayant mangé le corps et bu le sang du Christ avec des dispositions parfaites, il était comme engraissé de cet aliment et enivré de ce breuvage ; car en lui se trouvait celui qui a dit : « C'est l'es« prit qui vivifie ». Son corps subissait les ardeurs du feu, mais l'esprit soutenait son âme : il ne défaillit point, aussi entra-t-il dans le royaume éternel. Le saint martyr Xiste, dont nous avons solennisé la mémoire il y a cinq jours, lui avait dit : « Mon fils, ne « t'attriste pas ». (Xiste était l'évêque, et Laurent son diacre.) « Mon fils, ne t'attriste pas : « tu me suivras après un triduum ». Il donnait le nom de triduum à l'intervalle qui devait se trouver entre son martyre et celui de saint Laurent, que nous célébrons aujourd'hui. Trois jours, voilà l'intervalle. O consolation ! Il ne dit pas : Ne t'attriste pas, mon fils ; la persécution aura un terme, et tu seras en sécurité ; mais : Ne t'attriste pas : où

[1] Act. I, 26. — [2] II Tim. II, 19.

[1] Jean, VI, 57 ; XV, 5. — [2] Matth. XXIV, 13.

je vais le premier, tu me suivras : ton voyage n'est pas, à vrai dire, retardé ; car dans l'intervalle de trois jours tu seras avec moi. Saint Laurent reçut cette promesse prophétique, remporta la victoire sur le démon et parvint au triomphe.

VINGT-HUITIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE L'ÉVANGILE : « APRÈS CELA, JÉSUS S'AVANÇA DANS LA GALILÉE », JUSQU'A CES AUTRES : « TOUTEFOIS, NUL NE PARLAIT OUVERTEMENT DE LUI, DANS LA CRAINTE DES JUIFS ». (Chap. VII, 1-13.)

LE DIEU-HOMME.

Jésus-Christ était en même temps Dieu et homme ; comme Dieu, possédant une puissance infinie ; comme homme, souffrant et donnant à ses membres fidèles l'exemple de ce qu'ils peuvent et doivent faire. Pour éviter les persécutions des Juifs, il s'était retiré en Galilée. Au moment de la scénophagie, ses parents, hommes charnels, auraient voulu le décider à se rendre à Jérusalem pour l'y voir opérer des miracles et acquérir un renom. Mais l'heure de la gloire n'était pas encore venue pour lui ; elle ne devait sonner qu'après une vie d'humiliations et d'oublis ; aussi ne monta-t-il au temple que vers le milieu de la fête, et en secret, afin de ne pas mériter les éloges des mondains. Ainsi doit-il en être de nous pendant le pèlerinage de cette vie : nous ne devons chercher à être connus et glorifiés de personne ici-bas : la gloire du ciel est la seule à laquelle nous devons tendre.

1. Dans ce chapitre de l'Evangile, mes frères, Notre-Seigneur Jésus-Christ se propose souvent comme homme à notre foi ; car ses paroles et ses actes y tendent sans cesse à nous faire reconnaître en lui le Dieu et l'Homme : le Dieu qui nous a créés, l'homme qui nous a recherchés ; le Dieu éternellement avec son Père, l'homme avec nous dans le temps. Il n'aurait point recherché sa créature, s'il n'était devenu semblable à elle. Mais rappelez-vous-le bien ; que vos cœurs en conservent toujours le souvenir : le Christ s'est fait homme sans cesser d'être Dieu. Tout en restant Dieu, il s'est revêtu de l'humanité qu'il avait créée. Aussi, quand sa grandeur divine se cacha sous la faiblesse de l'homme, il n'en conserva pas moins sa puissance suprême, et nous ne devons voir, dans son incarnation, qu'un moyen de nous servir d'exemple au milieu de nos douleurs. Il est, en effet, tombé au pouvoir de ses ennemis, il n'a été mis à mort qu'au moment où il y a consenti. Mais parce qu'il devait s'adjoindre des membres, c'est-à-dire des fidèles qui ne posséderaient pas la même puissance que lui, puisqu'il était Dieu, il se cachait, il se dérobait aux poursuites des Juifs, comme pour éviter la mort, et ainsi donnait-il à entendre que plus tard ses membres s'uniraient à lui, et qu'il serait en chacun d'eux. Car le Christ n'est pas seulement chef : il est aussi corps, et pour être dans sa perfection, il faut qu'il soit tête et corps tout ensemble. Ce que sont ses membres, il l'est donc lui-même ; mais ce qu'il est, ses membres ne le sont pas de prime-abord. Si ses membres n'étaient pas un autre lui-même, dirait-il : « Saul, pourquoi me persécuter [1] ? » Car ce n'était pas lui en personne que Saul persécutait sur la terre : c'étaient ses membres, c'est-à-dire ses fidèles ; néanmoins, il ne les appelle ni ses saints, ni ses serviteurs, ni enfin, d'une manière plus honorable : ses frères ; en parlant d'eux, il dit : Moi, ou, en d'autres termes : mes membres, dont je suis le chef.

2. D'après ce qui précède, le chapitre qu'on vient de lire ne nous offrira aucune difficulté ; car souvent nous y verrons se réaliser dans le chef ce qui devait avoir ensuite lieu dans le corps. « Après cela, Jésus s'avança « dans la Galilée, car il ne voulait point aller « dans la Judée, parce que les Juifs cher- « chaient à le faire mourir ». Voilà bien ce que j'ai dit : le Sauveur servait d'exemple à notre fragilité. Il n'avait rien perdu de sa

[1] Act. IX, 4.

puissance, mais il nous consolait dans notre faiblesse. Car suivant la remarque que j'en ai faite, il devait arriver que quelque fidèle se cacherait pour échapper aux recherches de ses persécuteurs ; et afin qu'on ne pût faire à ce chrétien un crime de sa fuite, le Christ s'est dérobé le premier aux poursuites des Juifs ; il n'est arrivé aux membres que ce qui était d'abord arrivé au chef. « Il ne vou« lait point aller dans la Judée, parce que les « Juifs cherchaient à le faire mourir». Comme s'il ne pouvait voyager au milieu des Juifs, sans qu'ils le fissent mourir. Il donna, quand il voulut, la preuve du pouvoir qu'il avait de leur échapper ; car, au moment de sa passion, ils cherchèrent à mettre la main sur lui ; alors il leur dit : « Qui cherchez-vous ? « — Ils lui répondirent : Jésus. — Et il leur « dit : C'est moi ». Certes, il ne se cachait pas ; il se faisait nettement connaître. A cette réponse, ils ne purent se tenir debout ; mais, « reculant en arrière, ils tombèrent [1] ». Or, parce qu'il était venu en ce monde pour souffrir, ils se relevèrent, s'emparèrent de sa personne, le traduisirent au tribunal de Pilate et le mirent à mort. Mais quel fut le résultat de leur conduite ? L'Ecriture nous le dit quelque part : « La terre fut livrée aux méchants [2] ». Il abandonna son corps entre les mains des Juifs, afin que le prix de notre rédemption s'en échappât, comme du sein d'une bourse déchirée.

3. « Or, la fête des Juifs, appelée scénopha« gie, était proche ». Qu'était-ce que la scénophagie? Ceux qui lisent l'Ecriture le savent. En ce jour de fête, les Juifs se faisaient des tentes pareilles à celles qui leur servaient d'abri dans le désert, après la sortie d'Egypte. Ce jour-là était un jour de fête, une grande solennité. Les Juifs la célébraient, comme pour se rappeler le souvenir des bienfaits de leur Dieu, et de fait, ils se préparaient à faire mourir ce même Dieu. Or, en ce jour de fête, (les Juifs en solennisaient plusieurs, et ils donnaient à celui-ci le nom de scénophagie, parce qu'il n'était pas le seul, mais qu'il y en avait encore d'autres ;) « les frères » du Seigneur Christ vinrent lui parler. Vous n'ignorez pas le sens qu'il faut donner au mot « frères » du Seigneur : ces paroles n'ont rien de nouveau pour vous. On donnait le nom de frères du Seigneur aux parents de la vierge Marie. L'Ecriture donne habituellement le nom de frères à tous les parents, et à ceux qui étaient presque parents ; nous ne nous exprimons pas de la même manière, parce que cet usage n'est pas entré dans nos mœurs. Parmi nous, en effet, qui est-ce qui s'aviserait de donner le nom de frère à son oncle et au fils de sa sœur ? A des parents de ce degré, l'Ecriture le donne pourtant. Effectivement, Abraham et Loth sont appelés frères, quoiqu'Abraham fût l'oncle paternel de Loth [1]. Il en est de même de Laban et de Jacob, et cependant celui-ci était le neveu de celui-là [2]. Ainsi, rappelez-vous que les frères du Seigneur n'étaient autres que les parents de Marie ; car elle ne donna jamais le jour à d'autres enfants. De même, en effet, que le sépulcre dans lequel fut déposé le corps du Sauveur ne servit de tombeau à personne, ni avant ni après ; de même, Marie ne conçut aucun homme dans son sein, ni avant ni après Jésus-Christ.

4. Nous venons de dire quels étaient ces frères du Seigneur, écoutons maintenant ce qu'ils ont dit : « Partez d'ici, et allez en Ju« dée, afin que vos disciples aussi voient les « œuvres que vous faites ». Les disciples du Sauveur connaissaient ses œuvres, mais ceux-ci ne les connaissaient pas. Car, en qualité de frères, c'est-à-dire de parents, ils pouvaient bien regarder le Christ comme un de leurs proches; mais à cause de leur parenté, il leur répugnait de croire en lui. L'Evangile lui-même nous le dit : nous n'oserions le penser de nous-mêmes, mais nous en sommes sûrs pour l'avoir entendu. Ils ajoutent cet avertissement : « On ne fait rien en secret, lorsqu'on « cherche à se faire connaître. Si vous faites « ces choses, montrez-vous vous-même au « monde ». « Car », dit immédiatement l'Evangéliste, « ses frères mêmes ne croyaient « point en lui ». Pourquoi ne croyaient-ils pas en lui ? Parce qu'ils recherchaient la gloire de ce monde ; car si les frères du Sauveur semblent lui donner un conseil, c'est qu'ils veulent assurer sa renommée. Vous faites des merveilles, manifestez-les donc au grand jour ; c'est-à-dire, montrez-vous à tous, afin que tous proclament vos louanges. C'était la chair qui parlait à la chair, mais la chair séparée de Dieu, à la chair unie à Dieu : la prudence de la chair parlait au Verbe, qui

[1] Jean, XVIII, 4-6. — [2] Job, IX, 24.

[1] Gen. XI, 27, 31 ; XIII, 8 ; XIV, 14.— [2] Id. XXVIII, 2 ; XXIX, 10, 15.

« s'est fait chair et qui a habité parmi nous[1] ».

5. Que répondit à cela le Seigneur ? « Or « Jésus leur dit : Mon temps n'est point encore « venu ; mais votre temps est toujours prêt ». Eh quoi ! le temps du Christ n'était-il pas encore arrivé ? Pourquoi donc le Christ était-il venu, si son temps ne l'était pas encore ? N'avons-nous pas entendu dire à l'Apôtre : « Mais « lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a « envoyé son Fils[2] ? » Si donc le Christ a été envoyé dans la plénitude des temps, il l'a été quand il a dû l'être ; il est venu, quand il a fallu qu'il vînt. Quel est donc le sens de ces paroles : « Mon temps n'est pas encore ar- « rivé ? » Comprenez bien, mes frères, dans quelle intention lui parlaient ces hommes, qui semblaient lui donner des conseils comme à un frère. Ils l'engageaient à acquérir de la gloire ; dominés par je ne sais quel sentiment mondain et terrestre, ils le priaient de ne point rester dans l'obscurité et l'oubli. A des gens qui le conjuraient de penser à la gloire, dire : « Mon temps n'est pas encore venu », c'était dire : Le temps de ma gloire n'est pas encore arrivé. Voyez combien est profond le sens de ces paroles : on lui parlait d'acquérir de la gloire, pour lui, il a voulu que sa grandeur fût précédée par les humiliations ; il a voulu que le chemin pour arriver à l'élévation fût celui de l'humilité. Ceux de ses disciples qui désiraient s'asseoir, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, recherchaient aussi la gloire : ils considéraient le but, mais ils ne considéraient pas la voie à suivre. Afin qu'ils pussent arriver à la céleste patrie selon les règles de la justice, le Sauveur les ramena au chemin qui y conduit. La patrie est élevée ; humble est la voie. La patrie, c'est la vie du Christ : la voie, c'est sa mort. Le séjour du Christ, voilà la patrie ; sa passion, voilà le chemin qui y mène. Pourquoi prétendre entrer dans la patrie, si l'on refuse d'en suivre le chemin ? Enfin, telle fut sa réponse à ceux qui recherchaient la grandeur : « Pouvez- « vous boire le calice que je boirai moi- « même[3] ? » Voilà par quel chemin on arrive à l'élévation que vous désirez. Le calice dont il leur parlait était celui des humiliations et des souffrances.

6. Il dit ici dans le même sens : « Mon « temps n'est pas encore venu, mais votre « temps », c'est-à-dire la gloire mondaine, « est toujours prêt ». Voilà bien le temps dont le Christ, c'est-à-dire le corps du Christ, parle par la bouche du Prophète : « Quand le temps sera venu pour moi, je ju- « gerai les justices [1] ». Maintenant, c'est le temps, non pas de juger les méchants, mais de les supporter. Que le corps du Christ supporte donc et tolère à présent les iniquités de ceux qui se conduisent mal : qu'il ait aujourd'hui pour lui la justice ; plus tard, il exercera le jugement : c'est par la pratique de la justice qu'on arrive à juger les pécheurs. Voici ce que l'écrivain sacré dit, en un psaume, à ceux qui supportent les iniquités de ce monde : « Le Seigneur ne rejettera point son peuple ». Ce peuple souffre au milieu des méchants, des pécheurs, des blasphémateurs, de ceux qui murmurent et médisent contre lui, qui le persécutent et le font périr, quand ils le peuvent. Oui, il souffre, « mais le Seigneur ne « rejettera point son peuple; il ne délaissera « pas son héritage, jusqu'au jour où la justice « rendra les jugements[2] ». « Jusqu'à ce que la « justice », qui se trouve aujourd'hui dans ses saints, « rendra ses jugements », au moment où s'accomplira pour eux cette parole, que leur a adressée le Sauveur : « Vous serez assis « sur douze trônes, jugeant les douze tribus « d'Israël[3] ». L'Apôtre avait déjà la justice, mais il n'exerçait pas encore le jugement dont il parle, quand il dit : « Ignorez-vous que « nous jugerons les anges[4] ? » Que ce soit donc pour nous maintenant le temps de bien vivre : plus tard, viendra le temps de juger ceux qui auront mal vécu. « Jusqu'au « jour où », suivant le Psalmiste, « la justice « rendra les jugements ». Ce sera le temps du jugement, dont le Christ a dit tout à l'heure : « Mon temps n'est pas encore venu ». Ce sera le temps de la gloire, et alors viendra dans la grandeur celui qui est venu dans les abaissements. Celui qui est venu pour être jugé viendra pour rendre ses jugements : celui qui est venu pour mourir de la main de gens morts, viendra juger les vivants et les morts. « Il viendra, notre Dieu », dit le Psalmiste; « il apparaîtra et sortira de son « silence[5] ». Pourquoi : « Il apparaîtra ? » Parce que, quand il est venu, il s'est caché. Alors il ne gardera pas le silence, parce que, quand il est venu, il s'est caché, « il a été conduit à la

[1] Jean, I, 14. — [2] Galat. IV, 4. — [3] Matth. XX, 21, 22.

[1] Ps. LXXIV, 3. — [2] Id. XCIII, 14, 15. — [3] Matth. XIX, 28. — [4] I Cor. VI, 3. — [5] Ps. XLIX, 3.

« mort comme une brebis, et pareil à un « agneau qui se tait devant celui qui le tond, « il n'a pas ouvert la bouche [1] ». Il viendra et ne se taira pas. « Je me suis tû : me tairai- « je toujours [2] ? »

7. Mais qu'est-ce qui est nécessaire à ceux qui ont la justice ? Ce que nous lisons dans le psaume précité : « Jusqu'au jour où la justice « rendra les jugements ; et près d'elle se- « ront ceux qui la possèdent et ont le cœur « droit ». Vous désirez peut-être savoir quels hommes ont le cœur droit. Selon le langage de l'Ecriture, les hommes au cœur droit sont ceux qui endurent les peines de la vie sans en accuser Dieu. Voyez, mes frères, combien est rare cet oiseau dont je parle. Quand un homme voit fondre sur lui quelque malheur, je ne sais vraiment de quelle manière il court pour accuser plus vite le Seigneur, tandis qu'il ne devrait accuser que lui-même. Quand tu fais un peu de bien, tu t'en vantes ; et quand il t'arrive quelque infortune, tu en accuses Dieu. C'est là le propre d'un cœur tordu, et non la preuve d'un cœur droit. Corrige-toi de cette distorsion et de cette méchanceté de ton cœur, et alors tu agiras d'une manière toute différente. Que faisais-tu précédemment ? Tu attribuais à toi-même le bien qui te venait de Dieu, et tu attribuais à Dieu le mal dont tu étais l'auteur. Si tu changes ton cœur et lui donnes une autre direction, tu loueras le Seigneur dans ses bienfaits, et tu t'accuseras toi-même au milieu de tes maux. Voilà ce que font les hommes d'un cœur droit. Enfin, le Prophète n'avait pas encore ce cœur droit quand le spectacle de la félicité des méchants et les peines des justes le révoltaient ; mais il était corrigé, quand il disait : « Que le Dieu d'Israël « est bon pour ceux qui ont le cœur droit ! » Quand je n'avais pas encore le cœur droit, « mes pieds se sont presque égarés, mes pas « ont presque chancelé ». Pourquoi ? « Parce « que je me suis indigné contre les pécheurs, « en voyant la paix des impies [3] ». J'ai vu, dit-il, les méchants au sein du bonheur, et, en cela, la conduite de Dieu m'a déplu ; car j'aurais voulu que jamais il ne permît aux méchants d'être heureux. Il faut que l'homme le comprenne bien : jamais Dieu ne permet pareille chose ; et si l'on croit les méchants heureux, c'est parce qu'on ne sait pas en quoi consiste le bonheur. Ayons donc le cœur droit ; le temps de la gloire n'est pas encore venu pour nous. Il faut dire à ceux qui aiment le monde, comme l'aimaient les frères du Seigneur : « Votre temps est toujours prêt, « mais le nôtre n'est pas encore venu ». Ne craignons pas de leur tenir nous-mêmes ce langage. Et parce que nous formons le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce que nous sommes ses membres, parce que nous le reconnaissons avec bonheur pour notre chef, répétons encore une fois ces paroles qu'il a daigné prononcer lui-même à cause de nous. Quand les amateurs de ce monde nous insultent, répondons-leur : « Votre temps est tou- « jours prêt ; le nôtre n'est pas encore venu ». Car l'Apôtre nous a dit : « Vous êtes morts, « et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus- « Christ ». Mais notre temps, quand viendra-t-il ? « Lorsque Jésus-Christ, qui est notre vie, « paraîtra, vous paraîtrez avec lui dans la « gloire [1] ».

8. Que dit ensuite le Sauveur ? « Le monde « ne peut vous avoir en haine ». Que veulent dire ces paroles ? Sans doute : le monde ne peut haïr ceux qui l'aiment, les faux témoins ; car vous appelez bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien. « Mais pour moi, il me déteste, « parce que je rends de lui ce témoignage « que ses œuvres sont mauvaises. Quant à « vous, montez à cette fête ». Qu'est-ce à dire : « Cette fête ? » Où vous désirez trouver la gloire de ce monde. Qu'est-ce à dire : « cette « fête ? » Où vous prétendez vous réjouir d'une joie charnelle, où vous oubliez les joies éternelles. « Moi, je n'y monte point encore, « parce que mon temps n'est pas accompli ». Vous cherchez, en ce jour de fête, à acquérir de la gloire humaine ; mais « mon temps », c'est-à-dire le temps de ma gloire, « n'est pas « encore venu ». Mon jour de fête ne devancera ni ne dépassera les jours solennels de la loi, mais il durera toujours : ce sera alors vraiment la fête ; ce sera une joie sans fin, une éternité sans limites, une lumière sans ombres. « Et leur ayant ainsi parlé, il de- « meura en Galilée. Et, quand ses frères fu- « rent partis, il monta aussi à la fête, non pas « publiquement, mais comme en secret ». Il ne monta donc pas « pour cette fête », parce qu'il ne voulait pas s'attirer une renommée mondaine ; il désirait leur donner un conseil

[1] Isa. LIII, 7. — [2] Id. XLII, 14 suiv. les Septante. — [3] Ps. LXXII, 1-3.

[1] Coloss. III, 3, 4.

salutaire, apporter un remède à la faiblesse de leurs vues trop humaines, les porter à penser aux fêtes de l'éternité, détourner de ce monde leurs affections, et les reporter vers Dieu. Mais pourquoi « monta-t-il comme en « secret à la fête? » Le Seigneur le sait. A mon avis, par ce fait même qu'il est monté comme en secret à la fête, il a voulu nous donner un enseignement; car la suite nous apprendra qu'il est monté à Jérusalem au milieu même de la fête, c'est-à-dire pendant ces jours de fête, afin de prêcher en public; mais l'Evangile se sert de ces mots : « comme « en secret », pour dire que le Sauveur n'avait pas l'intention de s'attirer les louanges des hommes. Il est évident que le Christ monta en secret à la fête, puisque, ce jour-là, il se cachait; ce que j'ai dit moi-même est encore chose cachée pour beaucoup. Aussi, puisse-t-on le connaître! Puisse le voile se soulever, et ce qui nous était inconnu, nous apparaître clairement.

9. Tout ce qui a été dit à l'ancien peuple d'Israël dans les nombreuses pages de la loi de Dieu, tout ce qui se faisait soit dans les sacrifices, soit dans les choses du sacerdoce, soit dans les jours de fête, soit dans les circonstances relatives au culte rendu à Dieu par les Juifs, tout ce qui leur a été dit et commandé n'a été que la figure de ce qui devait avoir lieu plus tard. Et qu'est-ce qui devait avoir lieu? Ce qui s'est accompli en Jésus-Christ. Voilà pourquoi l'Apôtre a dit : « Toutes « les promesses de Dieu ont en lui leur vé« rité [1] » : c'est-à-dire, se sont réalisées en lui. Il ajoute, en un autre endroit : « Toutes « ces choses qui leur arrivaient, étaient des « figures, et elles ont été écrites pour nous « instruire, nous qui nous trouvons à la fin des « temps [2] ». Il a dit ailleurs : « Jésus-Christ est la « fin de la loi [3] » ; et encore : « Que personne « ne vous condamne pour le manger, ou pour « le boire, ou à cause des jours de fête, des nou« velles lunes et des jours de sabbat, puisque « toutes ces choses n'ont été que l'ombre de « celles qui devaient arriver [4] ». Si tout cela n'était que l'ombre de l'avenir, ainsi en était-il de la scénophagie. De quoi ce jour de fête pouvait-il être la figure? Cherchons à le savoir. Je vous ai dit ce qu'était la scénophagie : c'était la fête des tabernacles, instituée en mémoire de ce que le peuple juif, délivré de la captivité d'Egypte, et marchant dans la solitude du désert vers la terre promise, avait habité sous des tentes. Examinons bien ce qu'était cette fête, et remarquons quelle sera aussi notre fête à nous, qui sommes les membres du Christ, si tant est que nous en soyons les membres ; au cas que nous soyons ses membres, c'est l'effet de la grâce, et non pas celui de nos mérites. Reportons donc sur nous notre attention, mes frères : nous avons été conduits hors de l'Egypte, où, comme un autre Pharaon, le démon nous tenait sous sa dépendance : esclaves de nos désirs terrestres, nous y faisions des ouvrages de boue, et dans ce travail, nous souffrions beaucoup ; aussi, le Sauveur s'adressant à nous, comme à des ouvriers qui font des briques, nous a-t-il dit : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui « êtes chargés [1] ». Le baptême nous a fait sortir de là et traverser la mer Rouge : elle était vraiment rouge, cette mer, puisque ses eaux ont été sanctifiées par le sang du Christ : tous les ennemis qui nous poursuivaient, la mort nous en a délivrés : en d'autres termes, tous nos péchés ont été effacés. Aujourd'hui, avant d'arriver à la terre de promission, c'est-à-dire au royaume éternel, nous sommes au désert, nous habitons sous des tentes. Ceux qui me comprennent, habitent sous des tentes, et il devait se faire que plusieurs comprendraient. Celui-là habite sous une tente, qui se reconnaît comme voyageur sur la terre : celui-là se reconnaît comme étranger ici-bas, qui soupire après la patrie. Or, puisque le corps du Christ se trouve sous les tentes, le Christ y est aussi; mais alors ce mystère n'était pas connu, il était encore caché, car la lumière était encore voilée par l'ombre, et quand elle parut dans son éclat, les ombres s'effacèrent. Le Christ ne se manifestait pas; il assistait à la fête de la scénophagie, mais c'était en secret. Aujourd'hui, il n'y a plus de mystère; aussi reconnaissons-nous que nous voyageons dans la solitude ; et si nous le reconnaissons, nous y sommes véritablement. Qu'est-ce à dire : dans la solitude? Dans le désert. Pourquoi dans le désert? Parce que nous sommes, en ce monde, dans une terre où le manque d'eau nous fait souffrir de la soif. Mais puissions-nous avoir soif! Nous serons abreuvés, car : « Bienheureux ceux qui

[1] II Cor. I, 20. — [2] I Cor. X, 11. — [3] Rom. X, 4. — [4] Coloss. I, 16, 17.

[1] Matth. XI, 28.

« ont faim et soif de la justice, parce qu'ils « seront rassasiés [1] ». Et, dans cette solitude, notre soif sera étanchée par l'eau sortie de la pierre; « car la pierre, c'était le Christ ». On l'a frappée de la verge pour en faire sortir de l'eau; et pour la faire jaillir on a frappé la pierre par deux fois [2]. Il y eut, en effet, deux bras à la croix. Tout ce qui se faisait autrefois en figure, se réalise donc en nous. Ce que l'Evangéliste a dit du Sauveur a donc un sens caché : « Il monta à la fête, non pas publi« quement, mais comme en secret ». Ce mot : « en secret », était une figure, puisque réellement, en ce même jour de fête, le Christ se cachait : et ce jour de fête lui-même signifiait le pèlerinage des membres du Sauveur.

10. « Les Juifs donc le cherchaient à la « fête », avant qu'il y montât. Car ses frères y étaient montés les premiers : pour le Christ, il ne s'y rendit point au moment où ils pensaient et désiraient l'y voir. Ainsi accomplissait-il cette parole qu'il leur avait adressée : Je n'irai pas « à cette fête », c'est-à-dire, au jour où vous voudriez m'y voir, au premier ou au second jour. Ensuite, ou, comme s'exprime l'Evangéliste, « au milieu de la « fête », il y monta : c'est-à-dire il s'y rendit, quand il ne resta plus à solenniser qu'un nombre de jours égal à celui qu'on avait déjà fêté. Autant qu'il est permis de le supposer, cette fête se célébrait pendant plusieurs jours.

11. « Ils disaient donc : Où est-il? Et il y « avait un grand murmure à cause de lui « dans la foule ». D'où provenait ce murmure? De leur désaccord. Et pourquoi ce désaccord? « Parce que les uns disaient : Il « est bon, et les autres répondaient : Non, il « séduit le peuple ». Il faut appliquer ces paroles à tous ses membres, car d'eux tous on le dit encore aujourd'hui. Qu'une grâce spirituelle se fasse remarquer en quelqu'un, les uns disent : « Il est bon », les autres s'écrient : « Non, il séduit la foule ». D'où cela vient-il ? De ce que « notre vie est cachée en « Dieu avec Jésus-Christ [3] ». Les hommes ne disent-ils pas aussi pendant l'hiver : Cet arbre est mort? Ce figuier, par exemple, ce poirier ou tout autre arbre fruitier ressemble à un arbre sec, et tant que dure l'hiver, la vie ne se manifeste nullement en eux ; mais en été, on l'y aperçoit, comme au jugement on verra que nous vivons; notre été, ce sera le moment de la manifestation du Christ. « Dieu, « notre Dieu, viendra publiquement, et il ne « gardera pas le silence [1]. Un feu dévorant « marchera devant lui » ; et ce feu « consu« mera ses ennemis [2] ». Il réduira en cendres les arbres arides. On reconnaîtra les arbres arides, quand le souverain Juge dira : « J'ai « eu faim, et vous ne m'avez pas donné à « manger » ; de l'autre côté, c'est-à-dire à la droite, apparaîtront la multitude des fruits et la beauté des feuilles : leur verdeur ne sera autre chose que l'éternité. Aux uns il sera dit comme à du bois sec : « Allez au feu éter« nel [3]. Voilà que la hache est déjà placée à la « racine de l'arbre, et tout arbre qui ne porte « pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu [4] ». Que les hommes disent donc de toi, si tu profites en Jésus-Christ, qu'ils disent : « Il sé« duit la foule ». On en dit autant de Jésus-Christ lui-même et de son corps. Rappelle-toi que le corps du Christ est encore en ce monde, qu'il se trouve encore dans l'aire; remarque aussi comment le froment y est injurié par la paille : on les foule tous les deux aux pieds; la paille est écrasée, le froment est débarrassé de son enveloppe. Ce qui a été dit du Seigneur doit, par cela même, être un sujet de consolation pour tout chrétien contre qui se disent les mêmes choses.

12. « Toutefois, nul ne parlait ouvertement « de lui, dans la crainte des Juifs ». Mais quels étaient ceux qui gardaient le silence à son égard, dans la crainte des Juifs? Evidemment, c'étaient ceux qui avaient dit : « Il est bon » ; et non pas ceux qui avaient dit : « Il séduit la « foule ». Les paroles de ceux-ci faisaient un bruit pareil au bruit des feuilles sèches. On entendait clairement ces mots : « Il séduit la « foule » ; ces autres : « Il est bon », passaient plus rapides, et comme un simple murmure. Mais aujourd'hui, mes frères, quoique n'ait point encore apparu cette gloire du Christ où nous puiserons l'immortalité, aujourd'hui son Eglise se dilate à tel point, et, par sa grâce, se répand de telle manière en tous lieux, qu'à peine on entend dire : « Il séduit la foule », et que de toutes parts retentissent hautement ces autres paroles : « Il est bon ».

[1] Matth. v, 6. — [2] I Cor. x, 4 ; Nombr. xx, 11. — [3] Coloss. iii, 3.

[1] Ps. xlix, 3. — [2] Id. xcvi, 3. — [3] Matth. xxv, 42, 41. — [4] Id. iii, 10.

VINGT-NEUVIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CET ENDROIT DE L'ÉVANGILE : « ET COMME LA FÊTE ÉTAIT DÉJA A DEMI PASSÉE », JUSQU'A CET AUTRE : « CELUI QUI L'A ENVOYÉ, CELUI-LA EST VÉRIDIQUE, ET IL N'Y A POINT D'INJUSTICE « EN LUI ». (Chap. VII, 14-18.)

L'HOMME-DIEU.

En entendant le Christ, les Juifs, qui ne voyaient en lui qu'un homme, ne pouvaient s'expliquer comment il savait si bien l'Ecriture sans avoir rien appris. S'ils avaient eu la foi, ils auraient compris qu'il était Dieu et Verbe du Père, que, par conséquent, il en était l'organe, et que de là venait sa science étonnante ; mais ils ne croyaient pas en lui, ni la foi ni la charité ne les animait ; aussi ses humiliations, au lieu de leur faire reconnaître son infinie grandeur, ne leur laissaient-elles apercevoir que son humanité.

1. On a lu aujourd'hui, et, par conséquent, nous devons aussi étudier la suite de l'Evangile; nous l'expliquerons selon que Dieu nous en fera la grâce. Hier, on vous a donné lecture du texte sacré, jusqu'à l'endroit où l'Evangéliste mentionne les discours que les Juifs tenaient au sujet de Jésus, quoiqu'ils eussent passé une partie de la fête sans le voir paraître dans le temple : « Les uns di« saient : Il est bon; les autres répondaient : « Non, mais il séduit la foule [1] ». Ces discours étaient destinés à consoler les futurs prédicateurs de la parole divine, car ils devaient être considérés en même temps, et comme des séducteurs, et comme des hommes sincères [2]. Si séduire, c'est tromper, ni le Christ ni les Apôtres n'ont été des séducteurs; aucun chrétien ne doit mériter ce nom. Mais si vous entendez par séduire, se servir de la persuasion pour conduire quelqu'un d'un endroit à un autre, il faut voir ce que l'on fait quitter à cet homme, et ce à quoi on le mène. Le porter du mal au bien, c'est être un bon séducteur; l'entraîner du bien au mal, c'est le fait d'un séducteur mauvais. Puisse-t-on nous appeler tous, puissions-nous être réellement des seducteurs, en ce sens que nous décidions les hommes à quitter le mal pour revenir au bien !

2. Le Sauveur « monta » donc ensuite à la fête, « lorsqu'elle était déjà à demi passée, « et il enseignait. Et les Juifs s'étonnèrent, « disant : Comment celui-ci sait-il lire, puis« qu'il n'a point appris ? » Celui qui se cachait, enseignait : il parlait en public, et personne ne mettait la main sur lui. Il ne se faisait pas connaître, afin de nous servir d'exemple; et si personne ne s'emparait de lui, c'était l'effet de sa puissance. Quand il enseignait, « les Juifs s'étonnaient ». A mon avis, tous s'étonnaient; mais tous ne se convertissaient pas. D'où venait leur étonnement ? Le voici. Beaucoup savaient où il était né, comment il avait été élevé; jamais ils ne l'avaient vu apprendre les Ecritures; pourtant, ils l'entendaient disserter sur la loi, citer à l'appui des passages de la loi, que personne ne pouvait citer sans les avoir lus, et que personne ne pouvait lire sans avoir appris la lecture. Ils s'étonnaient donc. Leur étonnement fut, pour le divin Maître, l'occasion de leur insinuer des vérités plus hautes. Le Sauveur prit occasion de leur étonnement et de leurs paroles, pour leur adresser des paroles profondes et dignes d'être étudiées et discutées avec le soin le plus minutieux. C'est pourquoi je demande instamment à votre charité deux faveurs : l'une pour vous, c'est de nous écouter; l'autre pour nous, c'est de nous aider de vos prières.

3. Que répond le Sauveur à ces hommes qui se demandaient avec étonnement comment il pouvait savoir lire sans avoir appris à le faire ? « Ma doctrine », leur dit-il, « ne vient « pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé ». Voici le premier mystère que je rencontre dans ces paroles, c'est que dans ce peu de mots sortis de la bouche de Jésus, il semble se trouver une contradiction; car il ne dit pas :

[1] Jean, VII, 12. — [2] II Cor. VI, 8.

Cette doctrine n'est pas la mienne; mais il dit : « Ma doctrine ne vient pas de moi ». Si cette doctrine ne vient pas de vous, comment est-elle la vôtre ? Et si elle est la vôtre, comment se fait-il qu'elle ne vienne pas de vous ? Vous dites pourtant l'un et l'autre : « C'est « ma doctrine, elle ne vient pas de moi ». Si Jésus avait dit : Cette doctrine n'est pas la mienne, il n'y aurait aucune difficulté. Mais, mes frères, examinez d'abord la difficulté, puis attendez-en la solution raisonnée; car celui qui ne comprend pas bien l'état de la question, est-il à même d'en bien saisir la solution ? Voici donc l'état de la question. Le Sauveur dit : « Ma doctrine ne vient pas « de moi »; ces mots : « Ma doctrine », semblent être en contradiction avec ces autres : « Ne vient pas de moi ». Rappelons-nous bien ce que l'écrivain sacré dit au commencement de son Evangile : « Au commen- « cement était le Verbe, et le Verbe était en « Dieu, et le Verbe était Dieu [1] ». De là sort la solution de la difficulté. Quelle est la doctrine du Père, sinon son Verbe ? Le Christ est donc la doctrine du Père, s'il en est le Verbe; mais parce que le Verbe est la propriété de quelqu'un, parce qu'il est impossible qu'il n'appartienne à personne, il s'est appelé lui-même sa doctrine, et il a dit qu'elle ne vient pas de lui; car il est le Verbe du Père. Y a-t-il, en effet, quelque chose qui t'appartienne plus que toi-même ? Y a-t-il rien qui t'appartienne moins que toi-même, si tu tiens d'un autre ce que tu es ?

4. Le Verbe est donc Dieu; il est aussi le Verbe, l'expression d'une doctrine stable, qui ne passe point et ne s'évanouit nullement avec des mots, mais qui demeure avec le Père. Puissent des paroles qui passent nous instruire de cette doctrine ! Puissions-nous en subir la bienfaisante influence ! Ces sons passagers ne frappent point nos oreilles pour nous appeler à des choses transitoires; elles nous engagent à aimer Dieu. Toutes les paroles que je viens de vous adresser sont des mots : elles ont frappé et fait vibrer l'air, pour arriver jusqu'à vous par le sens de l'ouïe; elles ont passé en faisant du bruit; mais ce que je vous ai dit, par leur intermédiaire, ne doit point passer; car celui que je vous ai recommandé d'aimer, ne passe pas; et quand, excités par des sons d'un moment, vous vous serez portés vers lui, vous ne passerez pas non plus, car vous serez unis d'une manière permanente à Celui qui demeure toujours. Dans un enseignement, ce qui est grand, élevé et éternel, c'est ce qui dure ; voilà où nous appelle tout ce qui passe dans le temps, pourvu qu'il s'y attache un sens vrai, et non une signification menteuse. Tout ce que nous donnons à entendre par les sons de notre voix a une signification distincte de ces sons matériels. Ainsi, les deux syllabes dont se compose le mot Dieu, *Deus*, ne sont pas Dieu; nous ne rendons aucun culte à ces deux syllabes, nous ne les adorons pas; ce n'est pas jusqu'à elles que nous désirons parvenir : on a fini de les entendre, pour ainsi dire, avant d'avoir commencé, et il n'y a place pour la seconde que quand la première est passée. Le son de voix par lequel nous disons : Dieu, ne dure pas, mais il y a, pour demeurer toujours, quelque chose de grand, c'est le Dieu dont on fait retentir le nom. Tel est le point de vue sous lequel vous devez envisager la doctrine du Christ ; ainsi parviendrez-vous jusqu'au Verbe de Dieu; et quand vous y serez parvenus, rappelez-vous que « le Verbe « était Dieu », et vous verrez que cette parole : « Ma doctrine », est vraie. Rappelez-vous aussi de qui le Christ est le Verbe, et vous comprendrez toute la justesse de cette autre parole : « Ne vient pas de moi ».

5. Je le dis donc brièvement à votre charité : il me semble que par ces paroles : « Ma « doctrine ne vient pas de moi », le Seigneur Jésus s'est exprimé dans le même sens que s'il avait dit : Je ne viens pas de moi-même. En effet, quoique nous disions et croyions le Fils égal au Père; quoique nous reconnaissions qu'il n'y a entre eux aucune différence de nature et de substance; quoique enfin l'éternité appartienne aussi bien au Fils engendré qu'au Père son générateur, nous disons, cette réserve faite et bien entendue : Ce qu'est le Père, le Fils l'est aussi : le Père n'existe pas sans le Fils, comme le Fils n'existe pas sans le Père. Le Fils est Dieu, et il vient du Père; le Père est Dieu, mais il ne vient pas du Fils. Il est le Père du Fils, mais il n'est pas Dieu venant du Fils; tandis que le Fils est le Fils du Père; il est Dieu venant du Père, car on appelle Notre-Seigneur Jésus-Christ Lumière de Lumière. La Lumière qui ne vient pas de la Lumière, et la Lumière

[1] Jean, I, 1.

égale à la Lumière, et qui en vient, ne sont ensemble qu'une seule et même Lumière, et non pas deux Lumières.

6. Si nous avons bien compris, que Dieu en soit loué; si quelqu'un n'a pas parfaitement saisi ces vérités, il est allé aussi loin que les forces humaines le lui ont permis, et il doit considérer ce qui surpasse son intelligence, comme l'objet de ses espérances immortelles. Pareils à des ouvriers, nous pouvons bien extérieurement planter et arroser; mais à Dieu seul il appartient de donner l'accroissement [1]. « Ma doctrine », dit le Sauveur, « ne « vient pas de moi, mais de Celui qui m'a en- « voyé ». Qu'il écoute le conseil du Maître, celui qui dit : Je n'ai pas compris. Car, après avoir dit cette grande et mystérieuse chose, le Sauveur Jésus vit bien que tous ne saisiraient pas un enseignement aussi profond ; il leur donna donc immédiatement un conseil. Veux-tu comprendre ? Aie la foi; car le Seigneur a dit par la bouche du Prophète : « Si « vous ne croyez, vous ne comprendrez « point [2] ». A cela revient ce qu'ajouta ensuite le Sauveur : « Si quelqu'un veut faire la vo- « lonté de Dieu, il saura de ma doctrine si « elle vient de Dieu, ou si je parle de moi- « même ». Qu'est-ce que cela : « Si quelqu'un « veut faire la volonté de Dieu ? » Moi j'avais dit : Si quelqu'un croit, et j'avais conseillé de croire. Si tu n'as pas compris, je le répète, aie la foi; car l'intelligence est la récompense de la foi. Ne cherche donc pas à comprendre, afin de croire; mais crois, afin de comprendre, parce que « si vous ne croyez, vous « ne comprendrez pas ». Pour vous rendre capables de comprendre, je vous avais indiqué, comme moyen, l'obéissance de la foi, et j'avais dit que le Sauveur Jésus nous a recommandé le même moyen, dans la phrase suivante ; et néanmoins nous l'entendons nous dire : « Si quelqu'un veut faire la vo- « lonté de Dieu, il saura de ma doctrine ». « Il « saura », c'est-à-dire il comprendra; et ces paroles : « Si quelqu'un veut faire la volonté « de Dieu », signifient : Si quelqu'un veut croire. Mais puisque ces mots : « Il saura », veulent dire comprendre, tous comprennent; et ces autres : « Si quelqu'un veut faire la « volonté de Dieu », signifiant la même chose que croire, nous avons besoin, pour mieux comprendre, que Notre-Seigneur lui-même nous instruise; il faut qu'il nous dise si réellement l'accomplissement de la volonté de son Père est corrélatif à la foi. Quelqu'un ignore-t-il qu'accomplir la volonté de Dieu, c'est faire son œuvre, ou, en d'autres termes, ce qui lui plaît ? Le Sauveur dit formellement ailleurs : « C'est l'œuvre de Dieu que vous « croyiez en Celui qui m'a envoyé [1] ». « Que vous « croyiez en lui », et non pas que vous croyiez à lui. Si vous croyez en lui, croyez à lui; mais quiconque croit à lui, ne croit pas par cela même en lui; car les démons croyaient à lui sans croire en lui. Nous pouvons, de même, dire de son Apôtre : Nous croyons à Paul, et non pas, nous croyons en Paul : nous croyons à Pierre, et non, nous croyons en Pierre. « Lorsqu'un homme croit en celui qui justifie « le pécheur, sa foi lui est imputée à jus- « tice [2] ». Qu'est-ce donc que croire en lui ? C'est l'aimer, c'est le chérir, c'est tendre vers lui, c'est s'incorporer à ses membres, et tout cela, par la foi. La foi, voilà donc ce que Dieu exige de nous, et voilà, néanmoins, ce qu'il ne peut trouver en nous, à moins qu'il ne l'y mette lui-même par sa grâce. De quelle foi est-il ici question, sinon de celle dont l'Apôtre a si bien tracé le caractère, quand il a dit : « La circoncision et l'incirconcision ne servent « de rien; la foi seule qui agit par la charité, « sert à quelque chose [3] ». Il ne s'agit pas d'une foi quelconque, mais de celle « qui « agit par la charité ». Puisse-t-elle se trouver en toi, et tu auras l'intelligence de sa doctrine. Que comprendras-tu ? Que « cette « doctrine n'est pas la mienne, mais qu'elle « vient de Celui qui m'a envoyé » ; en d'autres termes, tu sauras que le Christ est le Fils de Dieu, qu'il est la doctrine du Père; il n'est pas à lui-même son principe, mais il est le Fils de Dieu.

7. Cette parole renverse de fond en comble l'hérésie de Sabellius. Les Sabelliens ont osé dire que le Fils n'était autre que le Père : ce sont deux noms différents appliqués à une seule et même chose. S'il n'y avait qu'une seule personne désignée sous deux noms, il ne serait pas dit : « Ma doctrine ne vient pas « de moi ». Certes, Seigneur, si votre doctrine ne vient pas de vous, et s'il n'existe pas une autre personne dont elle émane, de qui vient-elle ? Ce que vous avez dit, les Sabelliens ne l'ont pas compris : au lieu de recon-

[1] I Cor. III, 6. — [2] Isa. VII, 9, selon les Septante.

[1] Jean, VI, 29. — [2] Rom. IV, 5. — [3] Galat. V, 6.

naître la Trinité, ils se sont laissé conduire par les illusions erronées de leur cœur. Pour nous, qui adorons la Trinité, l'union du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et une seule substance divine, comprenons bien que la doctrine du Christ ne vient pas de lui. Il a dit qu'il ne parlait pas de lui-même, parce que le Christ est le Fils du Père, que le Père est le Père du Christ, que le Fils est Dieu, engendré de Dieu le Père, et que si le Père est Dieu, il n'est pas Dieu engendré de Dieu le Fils.

8. « Celui qui parle de lui-même cherche « sa propre gloire ». Tel sera celui qu'on appelle l'antechrist : « Il s'élèvera », selon l'expression de l'Apôtre, « au-dessus de tout ce qui « est appelé Dieu, ou ce qui est adoré[1] ». Le Sauveur annonce en ces termes aux Juifs, que l'antechrist cherchera sa propre gloire, et non celle du Père : « Je suis venu au nom de mon Père, et « vous ne m'avez pas reçu ; un autre viendra en « son propre nom, et vous le recevrez[2] ». Il voulait dire par là qu'ils recevraient l'antechrist ; l'antechrist occupé à rechercher la gloire de son propre nom ; l'antechrist enflé par l'orgueil, et non pas nourri par la charité ; l'antechrist destiné, par conséquent, non pas à durer toujours, mais à périr bientôt. Pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, il nous a donné un grand exemple d'humilité. En effet, il est égal à son Père. « Au commencement était « le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le « Verbe était Dieu ». Il a dit lui-même, et ses paroles étaient l'expression de la pure vérité : « Je suis avec vous depuis si longtemps, « et vous ne me connaissez pas encore? Phi« lippe, celui qui me voit voit, aussi mon « Père[1] ». Il a dit encore, et en toute vérité : « Mon Père et moi, nous sommes une même « chose[2] ». Il est donc une même chose avec le Père, égal au Père, Dieu de Dieu, Dieu en Dieu, coéternel avec lui, et, comme lui, immortel, immuable dès avant le temps, créateur et dispensateur de ce même temps. Toutefois, il est venu dans le temps, s'est revêtu de la forme d'esclave et a été reconnu pour homme par tout ce qui a paru en lui : il cherche donc la gloire de son Père et non pas la sienne. Alors, ô homme, que dois-tu faire, toi qui cherches ta propre gloire, quand tu fais un peu de bien, et qui penses à accuser Dieu lorsque tu as quelque épreuve à supporter ? Réfléchis à ce que tu es ; tu es une créature, reconnais donc ton Créateur ; tu es un serviteur, ne méprise donc pas ton Maître. Tu as été adopté, mais non pas en raison de tes mérites ; cherche donc la gloire de Celui qui a bien voulu t'adopter pour son enfant, et à la gloire de qui a travaillé son Fils unique par nature. « L'homme qui cherche la gloire « de Celui qui l'a envoyé, est véridique, et il « n'y a point d'injustice en lui ». Dans l'antechrist ne se trouvent ni la justice, ni la vérité, parce qu'il cherche sa propre gloire, au lieu de chercher la gloire de Celui qui l'a envoyé, mais il n'a pas été envoyé ; il lui a seulement été permis de venir. Tous ceux d'entre nous qui appartiennent au corps du Christ, doivent donc ne pas chercher leur gloire personnelle, afin de ne point tomber dans les piéges de l'antechrist ; et si le Sauveur a cherché la gloire de Celui qui l'a envoyé, qu'à bien plus juste titre nous devons chercher la gloire de Celui qui nous a créés !

[1] II Thess. II, 4. — [2] Jean, V, 43.

[1] Jean, XIV, 9. — [2] Id. X, 30.

TRENTIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CE PASSAGE : « MOÏSE NE VOUS A-T-IL PAS DONNÉ LA LOI, ET NUL DE VOUS NE L'ACCOM- « PLIT ». JUSQU'A CET AUTRE : « NE JUGEZ PAS SELON L'APPARENCE, MAIS JUGEZ AVEC UN « JUGEMENT DROIT ». (Chap. VII, 19-24.)

IMPARTIALITÉ.

A la vue du miracle opéré par Jésus-Christ le jour du sabbat, les Juifs s'étaient scandalisés. Moïse, leur dit Jésus, vous a commandé la circoncision pour le huitième jour, et vous la pratiquez sans scrupule le jour du sabbat, et vous me défendez de guérir un homme ! La circoncision était la figure de la guérison spirituelle, et vous trouvez mauvais que je délivre une âme du péché ! Vous buvez et mangez pour l'entretien de votre santé, et il me serait interdit de rendre la santé à un malade ! Jugez donc impartialement des hommes et des choses.

1. La leçon qu'on a lue aujourd'hui dans le saint Evangile suit immédiatement celle dont nous avons naguère donné l'explication à votre charité. Le Sauveur parlait à un auditoire qui était formé par ses disciples et par des Juifs. Pour écouter les enseignements de la vérité, il y avait des hommes sincères et des menteurs ; les discours de la charité frappaient des oreilles amies et des oreilles mal disposées : des bons et des méchants entendaient les paroles que leur adressait Celui en qui se trouvait la perfection même. Ils l'écoutaient, et Jésus connaissait les secrètes dispositions de leurs cœurs : il voyait et prévoyait à qui ses paroles profitaient pour le moment, et seraient plus tard utiles. Ecoutons donc l'Evangile, comme si le Seigneur nous parlait en personne ; gardons-nous de dire : Heureux les hommes qui ont pu le voir ! Plusieurs de ceux qui l'ont vu l'ont aussi mis à mort ; et par contre, quoique nos yeux ne l'aient point contemplé, il en est beaucoup parmi nous pour avoir cru en lui. Les paroles si précieuses tombées des lèvres de Jésus-Christ, on les a écrites pour nous, on nous les a conservées, on nous en a fait lecture pour nous instruire, et nos arrière-neveux, jusqu'à la fin du monde, en auront aussi connaissance de la même manière. Le Sauveur est au ciel, mais, par la vérité, il habite toujours parmi nous. Le corps ressuscité du Sauveur se trouve nécessairement en un seul endroit ; mais sa vérité est répandue en tous lieux. Le Sauveur nous parle, écoutons-le donc, et parlons nous-mêmes de ce qu'il nous dit, selon la mesure de sa grâce.

2. « Moïse », dit-il, « ne vous a-t-il pas « donné la loi ? Et nul d'entre vous n'accom- « plit la loi. Pourquoi cherchez-vous à me « faire mourir ? » La raison pour laquelle vous cherchez à me faire mourir, c'est que nul d'entre vous n'accomplit la loi ; car si vous l'accomplissiez, vous reconnaîtriez que ces saintes Ecritures ont annoncé clairement le Christ, et, pendant son séjour au milieu de vous, vous ne le feriez point mourir. Et ils lui répondirent : « La foule lui répondit ». Elle lui répondit à la manière d'une foule en tumulte ; elle lui fit une réponse qui respirait, non le calme, mais l'agitation. Quoi qu'il en soit, voyez ce que répondit cette foule agitée : « Tu es possédé du démon : qui est- « ce qui cherche à te faire mourir ? » Dire à Jésus : « Tu es possédé du démon », n'était-ce pas un procédé pire que de le faire mourir ? C'était, en effet, affirmer que celui qui chassait les démons en était lui-même l'esclave. Que pouvait dire de plus une multitude furieuse ? Un cloaque infect, remué jusque dans ses dernières profondeurs, a-t-il jamais exhalé odeur plus nauséabonde ? Cette multitude était troublée : par quoi ? Par la vérité. L'éclat de la lumière a blessé une foule d'yeux malades, car les yeux affaiblis ne peuvent supporter la vue de la lumière.

3. Pour le Sauveur, il ne se troubla nullement, mais il demeura calme et tranquille dans sa vérité ; il ne rendit ni le mal pour le mal, ni la malédiction pour la malédiction [1]. Il aurait pu leur répondre : C'est vous qui êtes possédés du démon, et, en cela, il n'au-

[1] I Pierre, III, 9.

rait dit que l'exacte vérité ; car ils n'eussent point tenu à la vérité un pareil langage, s'ils n'avaient subi l'influence de l'esprit de mensonge. Aussi, que leur répondit-il ? Ecoutons-le tranquillement, et que ses paroles si calmes descendent en nos cœurs comme un bienfaisant breuvage. « J'ai fait une œuvre, et vous « vous en êtes étonnés ». C'était comme s'il leur disait : Que serait-ce donc si vous contempliez toutes mes œuvres ? Toutes les merveilles de l'univers étaient sorties de ses mains, ils les voyaient, et, cependant, ils ne le reconnaissaient pas, lui qui en était l'auteur. Il n'a fait qu'une œuvre en leur présence, il a guéri un homme le jour du sabbat, et ils sont tombés dans le trouble. Si un malade relevait de son infirmité le jour du sabbat, tiendrait-il sa guérison d'un médecin autre que Celui au sujet de qui ils s'étaient scandalisés, pour l'avoir vu guérir un homme à pareil jour ? La guérison d'un malade peut-elle venir d'ailleurs que de la santé même, que de celui qui donne aux animaux une vigueur pareille à la vigueur rendue par lui à cet homme ? Il avait opéré une guérison corporelle. La santé du corps se répare et finit par disparaître sous les coups de la mort ; rétablissez-la, vous éloignez la mort pour un moment, mais vous ne lui ôtez pas ses droits. Toutefois, mes frères, la guérison vient toujours de Dieu lui-même, n'importe par qui soit rendue la santé. Qu'elle soit réparée, rétablie et rendue par celui-ci ou par celui-là, elle n'en vient pas moins, en définitive, de Celui qui est la source de toute santé, selon cette parole du Psalmiste : « Seigneur, vous « sauverez les hommes et les animaux selon « votre grande miséricorde, ô mon Dieu ». Parce que vous êtes Dieu, vos infinies miséricordes vont jusqu'à faire vivre le corps de l'homme, et même les animaux qui ne peuvent proclamer vos louanges : vous donnez aux hommes et aux animaux un principe de vie pareille ; mais ne réservez-vous pas aux hommes une vie plus particulière, plus spéciale ? Oui, il est un autre genre de vie que les brutes ne partagent pas avec les hommes, qui ne sera pas non plus réservé également aux bons et aux méchants. Après avoir parlé de l'existence que Dieu accorde aussi bien aux bêtes qu'aux hommes, le Psalmiste appelle notre attention sur cette autre vie, que doivent espérer les hommes seuls, non pas encore tous les hommes, mais uniquement les hommes vertueux ; c'est pourquoi il continue et ajoute : « Les enfants des hommes espèrent « à l'ombre de vos ailes ; ils seront enivrés de « l'abondance de votre maison ; vous les « abreuverez du torrent de vos délices ; car « en vous est la source de la vie, et, dans « votre lumière, nous verrons la lumière [1] ». Voilà la vie réservée aux bons, à ceux qu'il désignait sous le nom d'enfants des hommes, quand il disait d'abord : « Seigneur, votre « Providence gardera les hommes et les ani« maux ». Eh quoi, en effet ? De ce que ces paroles : « Pour les enfants des hommes », viennent après celles-ci : « Les hommes », s'ensuit-il que les hommes n'étaient pas les enfants des hommes, comme si par le mot « hommes », il fallait entendre toute autre chose que par ceux-ci : « Les enfants des « hommes ? » Je ne suppose pas néanmoins qu'en s'exprimant ainsi, le Saint-Esprit n'ait voulu mettre aucune différence entre la signification de l'un et la signification de l'autre. Celui-là : « Les hommes », a trait à Adam ; ceux-là : « Les enfants des hommes », au Christ ; car peut-être « les hommes » sont-ils les descendants d'Adam ; et les enfants des hommes sont-ils les fidèles disciples du Christ.

4. « Je n'ai fait qu'une œuvre, et vous en « êtes tout étonnés ». Immédiatement après, il ajoute : « Moïse vous a donné la circonci« sion ». Il est juste que vous ayez reçu de Moïse le précepte de la circoncision, « non « qu'elle soit venue de lui, mais parce qu'elle « est venue des patriarches » ; Abraham l'a reçue le premier de Dieu lui-même [2]. « Et vous donnez la circoncision au jour du « sabbat ». Par là Moïse vous condamne. La loi vous oblige de circoncire un enfant huit jours après sa naissance [3] : la même loi exige que vous vous reposiez le septième jour [4] ; mais si l'octave de la naissance de votre enfant tombe au jour du sabbat, que ferez-vous ? Vous reposerez-vous pour observer le septième jour, ou bien donnerez-vous la circoncision, pour ne point omettre la cérémonie sacrée de l'Octave ? Mais, dit-il, je sais ce que vous faites : « vous donnez la circoncision à l'en« fant ». Pourquoi ? parce qu'elle exprime une certaine idée de salut, et qu'au jour du

[1] Ps. XXXV, 7-10. — [2] Gen. XVII, 10. — [3] Lév. XII, 3. — [4] Exode, XX, 10.

sabbat les hommes doivent travailler à leur salut. Ne vous irritez donc pas non plus contre moi parce que j'ai guéri un homme le jour du sabbat; si un homme reçoit, ce jour-là, la circoncision, sans que la loi de Moïse soit violée (car, par l'établissement de la circoncision, Moïse a voulu contribuer en quelque chose au salut de ceux qui la recevraient), pourquoi vous indigner contre moi, lorsqu'en ce jour je travaille au salut d'un homme?

5. Peut-être, en effet, la circoncision était-elle une figure du Sauveur, contre lequel les Juifs s'indignaient parce qu'il soignait et guérissait un malade au jour du sabbat. Il était prescrit de circoncire un enfant le huitième jour après sa naissance ; or, qu'est-ce que recevoir la circoncision, sinon se dépouiller de sa chair? la circoncision signifiait donc l'action d'ôter de son cœur tous les désirs de la chair. C'est par un homme que la mort est venue ; c'est aussi par un homme que vient la résurrection des morts [1]. Le péché est entré dans ce monde par un seul homme, et la mort par le péché [2]. Chacun vient au monde avec le prépuce, parce que chacun naît avec le péché originel, et Dieu ne nous purifie soit du péché, dont nous naissons coupables, soit des fautes que nous y ajoutons par notre mauvaise conduite, qu'au moyen du couteau de pierre qui est Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Car le Christ était la pierre [3]. Des couteaux de pierre servaient chez les Juifs à donner la circoncision; et, en se servant d'instruments de pierre, ils préfiguraient le Christ, ils l'avaient sous les yeux, et pourtant ils ne le reconnaissaient pas: ils désiraient même le faire mourir. Mais pourquoi la circoncision se pratiquait-elle le huitième jour? Sans doute parce que le Sauveur est ressuscité le dimanche, c'est-à-dire après le jour du sabbat, qui est le septième. La résurrection de Jésus-Christ, qui s'est faite, à la vérité, le troisième jour après sa passion, a eu lieu précisément le huitième jour, dans l'ordre des jours de la semaine: elle nous a donc aussi circoncis. L'Apôtre nous parle de ceux en qui la véritable Pierre a pratiqué la circoncision; écoute-le, voici ses paroles: « Si donc vous êtes res- « suscités avec Jésus-Christ, recherchez les « choses du ciel, où Jésus-Christ est assis à la « droite de Dieu ; n'ayez de goût que pour « les choses d'en haut, et non pour celles « d'ici-bas [1] ». Il s'adresse à des circoncis : le Christ est ressuscité ; il vous a dépouillé des désirs de la chair ; il vous a délivrés des passions désordonnées ; il vous a enlevé ce superflu que vous aviez apporté avec vous en venant au monde, et cet autre, encore plus déplorable, que vous y aviez ajouté par votre mauvaise vie : vous avez été circoncis au moyen de la Pierre, pourquoi donc avoir encore du goût pour les choses de la terre? Enfin, puisque Moïse vous a donné la loi, et qu'en conséquence vous donnez vous-mêmes la circoncision le jour du sabbat, voyez-y la figure et l'annonce de la bonne œuvre que j'ai accomplie à l'égard de cet homme en lui rendant ce même jour la santé; car je l'ai guéri de telle manière qu'il a recouvré la vigueur de son corps, et que, par la foi, il a obtenu le salut de son âme.

6. « Ne jugez point avec acception de per- « sonnes, mais jugez avec un jugement droit». Qu'est-ce à dire? Le jour du sabbat, vous pratiquez la circoncision en vertu de la loi de Moïse, et vous ne vous irritez nullement contre ce saint législateur, et vous vous irritez contre moi parce que, ce jour-là, j'ai rendu la santé à un homme; vous jugez selon les personnes, mais faites donc attention à la vérité. Je ne me préfère pas à Moïse, dit le Seigneur, qui était le Maître de Moïse lui-même. Nous sommes deux hommes différents ; regardez-nous comme tels; jugez entre nous, mais jugez équitablement et avec droiture ; ne condamnez pas Moïse pour m'honorer ; comprenez-le bien et honorez-moi. C'était le langage que le Sauveur avait tenu aux Juifs dans une autre circonstance : « Si vous croyiez « à Moïse, vous me croiriez aussi, car c'est de « moi qu'il a écrit [2] ». Mais dans l'occasion présente, il ne voulut point leur parler de la sorte, parce qu'il aurait semblé paraître devant eux avec Moïse comme accusé. En vertu de la loi de Moïse, vous pratiquez la circoncision, même quand le huitième jour coïncide avec le sabbat, et vous ne prétendez pas que ce jour-là je sois libre de me montrer bienfaisant et de rendre la santé aux infirmes? Parce que le Seigneur est tout à la fois l'auteur de la circoncision et du sabbat, il est, par là même aussi, l'auteur de la santé. Il vous a défendu les œuvres serviles au jour du

[1] I Cor. xv, 21. — [2] Rom. v, 12. — [3] I Cor. x, 4.

[1] Coloss. III, 1, 2. — [2] Jean, v, 46.

sabbat; mais parce que vous comprenez bien en quoi elles consistent, vous donnez la circoncision sans crainte d'offenser votre Dieu ; car « celui qui commet le péché est l'esclave « du péché [1] ». Mais est-ce bien une œuvre servile que guérir un homme le jour du sabbat? Vous mangez et vous buvez (j'emprunte cette manière de m'exprimer à l'instruction même et au discours adressés aux Juifs par le Sauveur); vous mangez et vous buvez le jour du sabbat, pourquoi? évidemment par le motif que cette action est nécessaire à votre santé. Par là, vous en donnez la preuve convaincante; il n'est pas prescrit d'omettre ce qui a trait à notre santé : «Ne jugez » donc « pas « avec acception de personnes, mais jugez « avec un jugement droit ». Regardez-moi comme un homme, regardez aussi comme tel votre Législateur, et si vous jugez selon la vérité, vous ne condamnerez ni Moïse ni moi, et par la connaissance que vous aurez acquise de la vérité, vous reconnaîtrez que je suis la vérité [2].

7. Il est très-difficile d'éviter ici-bas le grave inconvénient que le Sauveur nous signale en cet endroit, l'inconvénient de juger avec acception de personnes, au lieu de juger avec impartialité et droiture. C'était sans doute aux Juifs que Jésus adressait cet avertissement; mais nous devons aussi en profiter, c'était son intention : car s'il voulait les convaincre, il prétendait également nous instruire; de ses paroles résultaient pour eux une preuve sans réplique, et pour nous une leçon facile à comprendre. N'allons pas nous imaginer qu'elles ne nous concernent en rien, par cette raison qu'elles ne nous ont pas été directement adressées. Elles ont été écrites, on nous les a lues, pendant qu'on les récitait nous les avons entendues. Il nous semblait qu'elles s'adressaient seulement aux Juifs : mais ne nous retirons pas à l'arrière-plan ; ne les considérons pas comme s'appliquant aux seuls ennemis du Sauveur; ne faisons nous-mêmes rien que la vérité puisse blâmer en nous. Les Juifs jugeaient avec acception de personnes; aussi n'appartiennent-ils pas au Nouveau Testament; aussi ne possèdent-ils point le royaume des cieux en Jésus-Christ, et ne sont-ils pas non plus en union de société avec les saints Anges. Ils demandaient à Dieu les avantages de la terre, car la terre promise, la victoire remportée sur leurs ennemis, la fécondité dans le mariage, le grand nombre des enfants, l'abondance des récoltes, voilà ce que le Seigneur s'était engagé à leur donner; pour leur réserver une pareille récompense, il n'en était pas moins la vérité et la bonté même, car il ne la leur réservait que parce qu'ils étaient des hommes charnels; voilà tout ce qui constitua pour eux l'Ancien Testament. Qu'est-ce que l'Ancien Testament? C'est comme l'héritage destiné au vieil homme. Nous avons été renouvelés, nous sommes devenus l'homme nouveau, parce Jésus-Christ, l'homme nouveau, est venu naître d'une Vierge; se peut-il une chose aussi nouvelle? Parce que la Loi ne pouvait rien renouveler en lui, parce qu'en lui ne se trouvait aucun péché, une naissance d'un nouveau genre fut la sienne. En lui donc une naissance nouvelle, en nous un homme nouveau. Qu'est-ce qu'un homme nouveau ? Un homme renouvelé de la vieillesse. En quoi ? En ce qu'il désire les choses du ciel, en ce qu'il souhaite posséder les choses éternelles, en ce qu'il soupire après la patrie d'en haut, où l'on n'a plus à redouter les attaques de l'ennemi, où l'on ne perd plus ses amis, où l'on ne craint plus de rencontrer des adversaires, où l'on vit avec toutes les perfections, sans aucun défaut; où personne ne reçoit le bienfait de la vie, parce que personne n'y succombe aux coups de la mort, où nul homme ne réussit parce qu'aucun n'y supporte de pertes, où, enfin, ni la faim ni la soif ne se font sentir, parce qu'on s'y abreuve d'immortalité et que la vérité y tient lieu de nourriture. Tel est l'objet des promesses qui nous ont été faites, nous appartenons au Nouveau Testament, nous partageons le nouvel héritage, nous sommes devenus les cohéritiers du Sauveur lui-même; nous avons donc des espérances bien autres que celles des Juifs; ne jugeons donc pas avec partialité, mais jugeons avec droiture.

8. Quel est celui qui juge impartialement ? Celui qui aime autant les uns que les autres. Une charité égale pour tous écarte toute acception de personnes. Si nous n'honorons pas les hommes d'une manière différente, selon la position qu'ils occupent dans le monde, il est à craindre que nous fassions acception de quelqu'un. Quand nous avons à nous prononcer entre deux personnes liées

[1] Jean, VIII, 34. — [2] Id. XIV, 6.

peut-être par la parenté, ce qui arrive à l'égard d'un père et de son fils, soit que le père se plaigne de la mauvaise conduite de son enfant, soit que le fils accuse la dureté de son père, nous conservons, nous ne détruisons pas les droits qu'a le père au respect de son fils; nous n'accordons point à celui-ci la même considération qu'à celui-là ; mais si le fils a raison contre son père, nous lui donnons gain de cause. Le respect dû à la vérité exige que nous soutenions les droits du fils comme nous soutiendrions ceux du père ; nous rendrons donc à celui-ci l'honneur qu'il mérite, mais nous ne permettrons pas que la justice perde ses droits. Voilà le profit que nous devons tirer des paroles du Sauveur ; sa grâce nous aidera à le faire.

TRENTE ET UNIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CE PASSAGE : « QUELQUES-UNS DE JÉRUSALEM DISAIENT DONC : N'EST-IL PAS CELUI QU'ILS « CHERCHAIENT A FAIRE MOURIR ? » JUSQU'A CET AUTRE : « VOUS ME CHERCHEREZ ET NE ME « TROUVEREZ POINT, ET OU JE SERAI VOUS NE POUVEZ VENIR ». (Chap. VII, 25-36.)

LE CHRIST-DIEU MÉCONNU DES JUIFS.

Le Christ était homme ; c'est pourquoi ses ennemis connaissaient à peu près tout ce qui le concernait comme tel, et voulaient s'emparer de lui : il était aussi Dieu, mais ils ignoraient qu'il le fût : voilà néanmoins le motif qui les empêcha de s'emparer de lui avant l'heure qu'il avait librement fixée. Aujourd'hui, ils le méconnaissent malgré ses miracles; plus tard, après sa résurrection, ils devront le chercher sans le reconnaître davantage : cette grâce est d'abord réservée aux Gentils qui devaient croire en lui, quoiqu'ils n'eussent pas été les témoins de ses œuvres merveilleuses.

1. Votre charité s'en souvient : les jours précédents, on vous a lu dans l'Evangile, et nous vous avons expliqué autant qu'il nous a été possible, le passage où il est dit que Notre-Seigneur Jésus-Christ était monté, comme en secret, au jour de fête; il ne craignait pas, avons-nous dit, de tomber aux mains des Juifs, puisqu'il avait tout pouvoir pour les empêcher de s'emparer de lui : son intention en cela était de montrer qu'il choisissait précisément pour se cacher le jour de fête célébré par les Juifs, et qu'il avait des motifs particuliers d'agir ainsi. La leçon d'aujourd'hui nous a fait voir la preuve de sa puissance là où nous n'apercevions en lui que de la timidité ; car, en ce jour de fête, il se mit à parler en public de façon à étonner la multitude et à lui faire dire ce que nous venons d'entendre lire : « N'est-ce pas celui « qu'ils cherchaient à faire mourir ? Et voilà « qu'il parle ouvertement, et ils ne lui disent « rien : les chefs auraient-ils connu que ce- « lui-ci est véritablement le Christ ? » On savait avec quelle rage ils le poursuivaient, et l'on s'étonnait de voir qu'il pouvait échapper à leurs poursuites; et comme la foule ne connaissait pas encore sa puissance divine, elle attribuait le fait de sa liberté aux lumières des princes du peuple, supposant qu'ils avaient reconnu en lui le Christ, et qu'en conséquence ils l'avaient épargné, après avoir si vivement cherché les moyens de le faire mourir.

2. Puis, après avoir dit : « Les chefs au- « raient-ils connu que celui-ci est véritable- « ment le Christ ? » ces hommes rentrèrent en eux-mêmes et se demandèrent si vraiment Jésus était le Christ. La réponse leur semblait négative, puisque aussitôt ils ajoutèrent : « Nous savons bien d'où vient celui-ci; mais « quand le Christ viendra, nul ne saura d'où « il est ». D'où était venue aux Juifs cette opinion, qui, certes, n'était pas à dédaigner, et selon laquelle « personne ne devait savoir « d'où était le Christ quand il viendrait ? » Si nous examinons attentivement l'Ecriture,

nous y trouvons, mes frères, ce passage relatif au Christ : « Il sera appelé Nazaréen [1] ». Elle a donc fait connaître, par avance, l'endroit d'où il sortirait. Si, maintenant, nous cherchons à savoir où il est né, parce que le lieu de sa naissance doit apprendre d'où il est, nous devons reconnaître que les Juifs n'en étaient pas ignorants; car les saints livres l'avaient aussi annoncé d'avance. En effet, lorsqu'après l'apparition de l'étoile, les Mages voulurent le trouver, ils se présentèrent devant le roi Hérode et lui dirent ce qu'ils voulaient et demandaient; celui-ci fit alors convoquer les docteurs de la loi, et les questionna sur l'endroit où le Christ devait naître; ils lui répondirent : « C'est à Bethléem de Juda »; ainsi lui rendirent-ils un témoignage prophétique [2]. Si donc les Prophètes ont prédit, et le lieu où il s'est fait homme, et celui où sa mère l'a mis au monde, d'où est venue aux Juifs cette opinion, dont nous parlait tout à l'heure l'Evangile : « Lorsque le Christ viendra, personne ne saura d'où il est ? » Il est évident que l'Ecriture a clairement annoncé et fait connaître l'un et l'autre ; elle a prédit le lieu de la naissance de Jésus-Christ en tant qu'homme; en tant que Dieu, il était inconnu des impies, et il cherchait à se révéler aux hommes vertueux. C'est dans ce dernier sens que la foule disait : « Quand le Christ viendra, nul ne saura d'où il est ». Et cette opinion leur avait été inspirée par ce passage d'Isaïe : « Qui est-ce qui racontera sa génération [3] ? » Enfin, le Sauveur lui-même répondit à l'une et à l'autre de ces questions; il dit que les Juifs savaient d'où il était, et, aussi, qu'ils ne le savaient pas; par là, il rendit témoignage à la prophétie sacrée qui avait été faite à son sujet, et relativement à l'infirmité de sa nature humaine, et par rapport à la grandeur de sa nature divine.

3. Ecoutez donc, mes frères, le Verbe de Dieu; voyez comme il confirme devant les Juifs ce qu'ils lui ont dit; et : « Nous savons « d'où est celui-ci », et, « quand le Christ « viendra, nul ne saura d'où il est ». Jésus enseignait dans le temple, et il disait à haute voix : « Et vous me connaissez, et vous savez « d'où je suis, et je ne suis point venu de « moi-même, mais Celui qui m'a envoyé est « véridique, et vous ne le connaissez pas ». C'était dire : Vous me connaissez, et vous ne me connaissez pas; vous savez d'où je suis, et vous ne le savez pas; vous savez d'où je suis : je suis Jésus de Nazareth; vous connaissez mes parents. Une seule chose leur échappait dans cette affaire : c'était en Marie l'union de la virginité avec la maternité, union dont Joseph était témoin; il pouvait l'attester avec d'autant plus d'assurance qu'il avait pu s'en convaincre, puisqu'il était son mari. A l'exception donc de son virginal enfantement, Jésus leur était parfaitement connu en tout ce qui concernait son humanité; les traits de son visage, son pays, sa famille, le lieu de sa naissance, ils ne les ignoraient point. C'est donc avec raison qu'il leur disait : « Et vous « me connaissez, et vous savez d'où je suis », en faisant allusion à son corps, à la forme humaine sous laquelle il leur apparaissait. Et il ajoutait, avec non moins de raison, par rapport à sa divinité : « Et je ne suis point « venu de moi-même, mais Celui qui m'a en« voyé est véridique, et vous ne le connaissez « pas ». Voulez-vous le connaître ? Croyez en celui qu'il a envoyé, et vous le connaîtrez. « Jamais », en effet, « personne n'a vu « Dieu, si ce n'est son Fils unique; celui qui « est dans le sein du Père a raconté ce qu'il « y a vu [1] » ; et encore : « Nul ne connaît le « Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils « aura voulu le révéler [2] ».

4. Après avoir dit : « Mais Celui qui m'a « envoyé est véridique, et vous ne le connais« sez point », le Sauveur voulut indiquer aux Juifs le moyen d'apprendre ce qu'ils ignoraient, et il ajouta : Mais « moi, je le con« nais ». Pour le connaître, apprenez donc à me connaître moi-même. Mais d'où vient que je le connais ? « De ce que je suis par lui, et « qu'il m'a envoyé ». Magnifique démonstration de deux vérités ! « Je suis par lui », puisque le Fils est engendré du Père, et que tout ce qu'il est, il le tient de celui dont il est le Fils. Voilà pourquoi nous disons que Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu de Dieu, tandis que nous appelons le Père, non pas Dieu de Dieu, mais simplement Dieu : telle est aussi la raison pour laquelle nous disons que Notre-Seigneur Jésus-Christ est Lumière de Lumière, tandis que nous appelons le Père, non pas Lumière de Lumière, mais simplement Lumière. A cela reviennent ces paroles : « Je suis par lui ». Si, maintenant, vous me

[1] Matth. II, 23. — [2] Id. II, 1-6. — [3] Isa. LIII, 8.

[1] Jean, I, 18. — [2] Matth. XI, 27.

voyez pareil à un autre homme, c'est « qu'il « m'a envoyé ». Mais de ce que le Sauveur dit : « Il m'a envoyé », garde-toi de conclure que le Père est d'une nature différente de celle du Fils; par ces paroles, il ne fait allusion qu'à l'autorité de Celui qui l'a engendré.

5. « Ils cherchaient donc à le saisir, mais « nul n'étendit la main sur lui, parce que son « heure n'était pas encore venue »; c'est-à-dire, parce qu'il ne le voulait pas. Quel est, en effet, le sens de ce passage : « Son heure « n'était pas encore venue ? » Le Sauveur n'était point né sous l'empire de la fatalité : tu ne dois pas le croire de toi-même; à plus forte raison, de ton Créateur. Si ton heure n'est que sa volonté, son heure à lui peut-elle être autre chose que sa propre volonté ? En parlant de son heure, il n'a donc point voulu désigner un moment où il serait forcé de mourir, mais il a indiqué celui où il permettrait à ses ennemis de lui ôter la vie. Il attendait le moment de se livrer à la mort, parce qu'il avait attendu le jour où il viendrait à la vie. Ce moment, l'Apôtre en parle quand il dit : « Mais lorsque les temps ont été accom« plis, Dieu a envoyé son Fils [1] ». Voilà pourquoi beaucoup disent : Pourquoi le Christ n'est-il pas venu plus tôt ? Il faut leur répondre : Parce que Celui qui dispose de tous les moments n'avait pas encore jugé que tous les temps étaient accomplis. De fait, il savait quand il devait venir. D'abord, sa venue a dû être annoncée pendant une longue suite de siècles et d'années, car c'était un événement d'une suprême importance; il avait dû être prédit longtemps d'avance, parce qu'il devait toujours être un bienfait pour le monde. Il devait venir en ce monde comme le juge de l'univers; son avénement devait donc être annoncé par une suite de hérauts proportionnée à ses sublimes fonctions. Enfin, lorsque les temps ont été accomplis, il est venu lui-même pour nous délivrer des vicissitudes des temps. Sortis du temps comme d'un état d'esclavage, nous arriverons à l'éternité, où le temps n'a plus de place, et où l'on ne dit plus : Quand viendra notre heure, parce que ce jour dure sans cesse; il n'est ni précédé d'une veille, ni terminé par un lendemain. Dans le cours de cette vie, les jours s'écoulent les uns après les autres; ceux-ci viennent, ceux-là s'en vont; aucun d'eux n'a de durée permanente; le moment où nous parlons fait place à un autre, et, pour proférer une syllabe, il faut que nous en ayons fini avec la précédente. Nous vieillissons à mesure que les mots s'échappent de notre bouche, et il est sûr que j'ai vieilli depuis ce matin. Ainsi, dans le temps, rien de stable, rien de fixe. C'est donc pour nous un devoir d'aimer Celui qui a créé tous les temps, afin qu'il nous délivre des vicissitudes du temps, et nous fixe dans l'éternité, où l'on n'éprouve aucune de ces vicissitudes. Quelle infinie miséricorde de la part de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'être né dans le temps à cause de nous, après avoir créé le temps; d'être apparu au milieu de tous les êtres, après les avoir fait sortir du néant; d'être devenu une de ses créatures ! Il est effectivement devenu tel, car lui, qui avait fait l'homme, s'est fait homme afin de sauver les hommes. Dans ce but, il était venu ici-bas, il était né à l'heure désignée pour son entrée en ce monde; mais l'heure de sa passion n'avait pas encore sonné; aussi ne devait-il pas encore souffrir.

6. Remarquez bien, je vous prie, que la mort du Sauveur a été non pas un effet de la nécessité, mais le résultat de sa volonté. En entendant ces paroles : « Son heure n'est pas « encore venue », il en est quelques-uns parmi vous, et c'est à eux que je m'adresse en ce moment, pour s'autoriser à croire à la fatalité; ainsi, leurs cœurs s'abandonnent à l'extravagance. Remarquez bien, dis-je, que la mort du Sauveur a été le résultat de sa volonté; pour cela, reportez-vous à la considération de sa passion, mettez-vous en face de la croix. Attaché à l'instrument de son supplice, Jésus s'écria : « J'ai soif ». Les soldats l'ayant entendu, s'approchèrent de sa croix et lui présentèrent une éponge pleine de vinaigre, qu'ils avaient attachée à un roseau; le Sauveur en prit, et dit : « Tout est con« sommé », et, ayant incliné la tête, il rendit l'esprit. Vous voyez, par cette circonstance, que, s'il mourait, il en avait la volonté; car il attendait l'accomplissement de ce qui devait, selon les prophéties, avoir lieu avant sa mort; le Prophète avait dit en effet : « Ils « m'ont donné du fiel pour ma nourriture; « ils m'ont présenté du vinaigre pour étancher « ma soif [1] ». Il attendait que toutes ces choses

[1] Galat. IV, 4.

[1] Ps. LXVIII, 22.

fussent accomplies, et, quand elles le furent, il dit : « C'est fini », et il quitta volontairement la vie, parce qu'il n'était pas venu forcément en ce monde. Aussi, ce pouvoir de mourir quand il l'a voulu a-t-il étonné certaines personnes, plus que le pouvoir d'opérer des miracles. De fait, on s'approcha des crucifiés pour détacher leurs corps de l'instrument de leur supplice, parce que la lumière du sabbat commençait à briller, et l'on s'aperçut que les larrons vivaient encore. Le supplice de la croix était d'autant plus cruel, qu'on le subissait plus longtemps, et tous ceux qu'on y condamnait mouraient d'une mort très-lente. Pour ne pas laisser les brigands sur la croix, on les força à mourir, en leur brisant les jambes, et, ainsi, fut-on à même de les en détacher plus vite. On vit que le Sauveur était mort [1], et l'on s'en étonna, et des hommes qui l'avaient méprisé pendant sa vie, furent à son égard saisis d'une si vive admiration après sa mort, qu'ils s'écrièrent : « Vraiment, celui-ci est le Fils de Dieu [2] ». Voici, mes frères, une autre preuve de cette puissance de Jésus : lorsque les Juifs le cherchaient, il leur dit : « Me voilà; et ils reculèrent, et ils tombèrent par terre [3] ». La puissance suprême lui appartenait donc. Et quand il mourut, il n'y était nullement forcé par l'heure; il avait, au contraire, attendu le moment favorable d'accomplir sa volonté, et non celui où, malgré lui, il perdrait nécessairement la vie.

« 7. Et plusieurs, dans cette multitude, « crurent en lui ». Le Sauveur guérissait les humbles et les pauvres. Pour les chefs, ils se laissaient emporter par une folie furieuse ; aussi ne reconnaissaient-ils pas le médecin, et, de plus, cherchaient-ils à le faire mourir. Beaucoup de personnes s'aperçurent bientôt de leur maladie propre, et reconnurent aussitôt l'efficacité du remède que Jésus leur proposait. Voyez ce que se dirent à elles-mêmes ces personnes ébranlées par les miracles du Sauveur : « Lorsque le Christ sera « venu, fera-t-il plus de prodiges que celui-« ci ? » Evidemment, s'il ne doit pas y avoir deux Christs, celui-ci est le Christ. Comme conséquence de ce raisonnement, elles crurent en lui.

8. En présence des témoignages que cette multitude donnait de sa foi, en entendant le bruit confus de ces voix qui glorifiaient Jésus, les chefs « envoyèrent des soldats pour « le saisir ». Pour le saisir ? Malgré lui ? Mais parce qu'ils ne pouvaient s'emparer de lui contre son gré, les émissaires furent envoyés pour écouter ses instructions. Qu'enseignait-il ? « Jésus leur dit : Je suis encore pour un « peu de temps avec vous ». Ce que vous voulez faire maintenant, vous le ferez, mais plus tard ; aujourd'hui, je ne le veux pas. Pourquoi est-ce que je n'y consens pas pour le moment? « Parce que je suis encore avec vous « pour un peu de temps, et que je vais vers « Celui qui m'a envoyé ». Je dois accomplir toute ma mission et arriver, par là, à ma passion.

9. « Vous me chercherez, et vous ne me « trouverez pas, et, là où je suis, vous ne « pouvez venir ». C'était là prédire déjà sa résurrection : ils n'ont pas voulu le reconnaître quand il était au milieu d'eux, et plus tard, lorsqu'ils virent que la multitude croyait en lui, ils le cherchèrent. De grands prodiges eurent lieu, même au moment de la résurrection du Sauveur et de son ascension : alors ses disciples opérèrent des miracles éclatants, mais ils n'étaient que les instruments de Celui qui en avait tant fait lui-même, car il leur avait dit : « Vous ne pouvez rien « faire sans moi [1] ». Lorsque le boiteux qui se tenait à la porte du temple, se leva à la voix de Pierre, et marcha sur ses pieds, tous furent dans l'admiration : alors, le prince des Apôtres leur adressa la parole, et leur déclara que s'il avait guéri cet homme, ce n'était point en vertu de son propre pouvoir, mais que c'était par la puissance de Celui qu'ils avaient fait mourir [2]. Saisis de douleur, plusieurs lui répondirent : « Que ferons-« nous [3] ». Ils se voyaient souillés d'un crime énorme d'impiété, car ils avaient mis à mort celui qu'ils auraient dû respecter et adorer : et leur crime leur semblait impossible à expier. C'était là une grande faute : à la considérer dans sa laideur, il y avait de quoi tomber dans le désespoir ; mais le désespoir leur était défendu, puisque, sur la croix, le Seigneur Jésus a bien voulu prier pour eux, et qu'il avait dit : « Mon Père, pardonnez-« leur, car ils ne savent ce qu'ils font [4] ». Parmi un grand nombre d'hommes qui devaient le méconnaître toujours, il en aperce-

[1] Jean, XIX, 28-33. — [2] Matth. XXVII, 54. — [3] Jean, XVIII, 6.

[1] Jean, XV, 5. — [2] Act. III, 2-16. — [3] Id. II, 37. — [4] Luc, XXIII, 34.

vait quelques-uns, destinés à lui appartenir; il demandait leur pardon au moment même où ils l'insultaient : et ce qu'il considérait alors, ce n'était pas la mort qu'ils lui donnaient, c'était la mort qu'il endurait pour eux. Ce fut pour eux un grand bienfait que cette mort donnée par eux, et endurée pour leur salut ; aussi, quand on voit que les bourreaux du Sauveur ont obtenu le pardon de leur déicide, on n'a plus le droit de désespérer du pardon de ses propres fautes. Le Christ est mort pour nous, mais avons-nous trempé nos mains dans son sang? Il est mort, victime de leur scélératesse; ils lui ont vu rendre le dernier soupir, et ils ont cru en lui, après qu'il leur eut pardonné leur crime. Pendant qu'ils s'abreuvaient du sang divin qu'ils avaient répandu, ils désespéraient de leur salut; voilà pourquoi il leur dit : « Vous « me chercherez, et vous ne me trouverez pas, « et là, où je suis, vous ne pouvez venir », car ils devaient le chercher après sa résurrection, dans les sentiments du plus profond repentir. Il ne dit pas : Où je serai; mais : « Où je suis », parce que le Christ était toujours là où il devait retourner; il en était venu, sans pour cela s'en éloigner. A cet égard, il dit en un autre endroit : « Personne « n'est monté au ciel, sinon celui qui est des« cendu du ciel, le Fils de l'homme, qui est « au ciel [1] ». Il ne dit pas, remarquez-le bien : Qui a été au ciel. Il parlait ici-bas, et il disait qu'il était dans le ciel. Il en est descendu sans en sortir; il y est remonté sans nous délaisser. Pourquoi vous en étonner? Il s'agit de Dieu. Par son corps, l'homme se trouve en un endroit, et il en sort ; et quand il a pénétré dans un autre, il n'est plus dans celui où il se trouvait auparavant. Pour Dieu, il remplit tous les lieux; il est tout entier partout; il n'est renfermé nulle part, dans un espace quelconque. En tant qu'homme, Notre-Seigneur Jésus-Christ se trouvait sur la terre; par son infinie et invisible majesté, il était sur la terre et dans le ciel ; aussi dit-il : « Là où je suis, vous ne pouvez venir ». Il ne dit pas : Vous ne pourrez venir; mais : « Vous ne pouvez venir », car alors ses interlocuteurs n'étaient pas en position de pouvoir le suivre. Et n'allez pas croire qu'il s'était exprimé de la sorte pour les décourager, car il avait tenu aussi à ses disciples un discours semblable : « Là où je vais, vous ne pouvez « venir [1] ». Il avait encore adressé pour eux à son Père cette prière : « Père, je désire « que là où je suis, ceux-ci y soient aussi [2] ». Il avait fait entendre à Pierre la même vérité, en ces termes : « Tu ne peux maintenant me « suivre où je vais, mais tu me suivras un « jour [3] ».

[1] Jean, III, 13.

10. « Les Juifs dirent », non pas en s'adressant à lui, mais en s'adressant à eux-mêmes : « Où doit aller celui-ci, puisque nous ne le « trouverons point? Doit-il aller vers ceux qui « sont dispersés parmi les nations, et ensei« gner les Gentils? » Ils ne savaient ce qu'ils disaient, mais ils prophétisaient, parce que telle était la volonté du Christ. Il devait, en effet, aller parmi les nations, non pas personnellement, sans doute, mais par l'intermédiaire de ses pieds. Quels étaient ses pieds? Ceux que Saul persécutait et voulait écraser, au moment où le chef lui cria : « Saul, Saul, pourquoi me « persécutes-tu [4] ? » Quel est le sens de ces paroles du Sauveur : « Vous me chercherez, « et vous ne me trouverez point, et là où je « suis, vous ne pouvez venir ? » Comment a-t-il pu dire qu'ils étaient ignorants, quand, malgré leur ignorance, ils ont prédit d'avance ce qui devait arriver? Jésus s'est exprimé de la sorte, parce qu'effectivement ils ne connaissaient point le lieu (si toutefois on peut désigner sous ce nom le sein du Père), que n'a jamais quitté le Fils unique de Dieu : ils n'étaient pas même capables d'imaginer en quel endroit était le Christ, de quel endroit il ne s'était jamais éloigné, en quel lieu il devait retourner, ni où il avait sa demeure permanente. Comment l'esprit humain serait-il à même de s'en faire une idée? Il est encore bien plus impossible à une langue humaine de l'expliquer. Les Juifs ne comprenaient donc rien à ce mystère, et cependant, à cette occasion, ils annoncèrent d'avance notre salut, puisqu'ils prédirent que le Sauveur irait vers ceux qui étaient dispersés parmi les nations, et qu'il accomplirait à la lettre ce qu'ils lisaient dans l'Ecriture sans le comprendre : « Le peuple que je ne connais« sais pas, m'a servi : il a prêté une oreille « attentive à ma voix [5] ». Les hommes, qui ont vu de leurs yeux l'accomplissement de cette prophétie, ne l'ont point comprise, et

[1] Jean, XIII, 33. — [2] Id. XVII, 24. — [3] Id. XIII, 36. — [4] Act. IX, 4. — [5] Ps. XVII, 45.

ceux qui n'ont fait que l'entendre, en ont eu l'intelligence.

11. Nous trouvons, dans la femme affligée d'un flux de sang, le type de cette Eglise qui devait se former de nations païennes : elle touchait le Sauveur sans être aperçue. Sans la connaître, il lui rendait la santé. C'était en figure que le Christ adressait à ses disciples cette question : « Qui est-ce qui m'a touché ? » Il guérit, comme il ne s'en doutait pas même, cette femme qu'il semblait ne pas connaître. Ainsi agit-il à l'égard des Gentils. Nous ne l'avons pas connu au moment où il était revêtu de notre humanité, et, toutefois, nous avons mérité de nous nourrir de sa chair et de devenir les membres de son corps. Pourquoi ? Parce qu'il nous a envoyé des émissaires. Quels émissaires ? Ses hérauts, ses disciples, ses serviteurs, ceux qu'il s'était rachetés après les avoir créés, mais qu'il avait rachetés pour en faire ses frères ; mais je dis encore trop peu : il nous a envoyé ses membres, lui-même ; et, en nous envoyant ses membres, il a aussi fait de nous ses membres. Remarquez-le, néanmoins ; lorsque les Juifs le voyaient au milieu d'eux et le méprisaient, son corps avait une tout autre apparence que celle sous laquelle il s'est montré au milieu de nous : cela avait été aussi dit de lui, suivant l'expression de l'Apôtre : « Car je vous « déclare que Jésus-Christ a été le ministre « pour le peuple circoncis, afin de vérifier la « parole de Dieu et de confirmer les promes- « ses faites à nos pères ». Il a dû venir vers eux ; car leurs pères en avaient reçu la promesse, et ils la leur avaient transmise : c'est pourquoi le Sauveur s'exprime lui-même ainsi : « Je ne suis envoyé que pour les bre- « bis perdues de la maison d'Israël [1] ». Mais qu'est-ce qu'ajoute l'Apôtre ? « Les Gentils « doivent glorifier Dieu de la miséricorde « qu'il leur a faite [2] ». Et le Seigneur ? « J'ai « d'autres brebis qui ne sont pas de ce ber- « cail ». Le Christ avait dit : « Je ne suis « envoyé que pour les brebis perdues de la « maison d'Israël » : comment peut-il y avoir d'autres brebis, vers lesquelles il n'ait pas été envoyé ? En s'exprimant de la sorte, il a donc voulu faire comprendre qu'il ne devait se manifester sous la forme humaine qu'aux Juifs, qui l'ont vu et mis à mort. Néanmoins, avant et après, il s'en est trouvé beaucoup parmi les Gentils pour croire en lui. Du haut de la croix, il a secoué et criblé le grain de la première récolte, pour en tirer la semence nécessaire à la seconde. Aujourd'hui, la prédication de l'Evangile et la bonne odeur de Jésus-Christ, ayant amené à la foi les disciples que devaient lui donner toutes les nations du monde, les peuples attendront que vienne de nouveau celui qui est déjà venu [1]. Alors sera vu par tous celui qui a été vu par les uns, et que les autres n'ont pas contemplé : alors viendra juger les hommes celui qui est venu subir le jugement des hommes : alors enfin apparaîtra pour discerner les bons des méchants, celui qui n'a pas été reconnu à sa première apparition en ce monde. On n'a pas, en effet, discerné le Christ d'avec les impies ; on l'a confondu et condamné avec eux, car il a été dit de lui : « Il a été compté parmi les pécheurs [2] ». Un brigand a été mis en liberté, et le Sauveur condamné à mort [3]. Un scélérat a trouvé grâce malgré ses crimes ; on a prononcé une sentence de mort contre celui qui a pardonné à tous les coupables, repentants de leurs fautes. Et pourtant, si tu y fais bien attention, la croix elle-même a été, pour le Christ, un vrai tribunal : placé comme un juge, entre les deux larrons, il a délivré celui des deux qui a cru en lui [4], et condamné celui qui l'a insulté. Par là, il nous a déjà fait entendre ce qu'il fera à l'égard des vivants et des morts, plaçant les uns à la droite, et les autres à la gauche, et désignant, par avance, ceux-ci dans la personne du mauvais larron, et ceux-là dans la personne du bon larron. Au moment même où il subissait le jugement des hommes, il les menaçait de celui qu'il leur ferait subir à son tour.

[1] Matth. XV, 21. — [2] Rom. XV, 8, 9.

[1] Gen. XLIX, 10. — [2] Isa. LIII, 12. — [3] Marc, XV, 15 ; Jean, XVIII, 40. — [4] Luc, XXIII, 43.

TRENTE-DEUXIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES MOTS : « EN LA DERNIÈRE ET GRANDE JOURNÉE DE LA FÊTE, JÉSUS ÉTAIT LA, CRIANT « ET DISANT : SI QUELQU'UN A SOIF, QU'IL VIENNE A MOI, ET QU'IL BOIVE », JUSQU'A CES AUTRES : « CAR LE SAINT-ESPRIT N'ÉTAIT PAS ENCORE DONNÉ, PARCE QUE JÉSUS N'ÉTAIT PAS « ENCORE GLORIFIÉ ». (Chap. VII, 37-39.)

LES DONS DU SAINT-ESPRIT.

Ce que nous aimons le plus dans nos semblables, c'est leur âme, parce qu'elle est supérieure au corps ; mais Dieu qui est le maître de nos âmes, ne devons-nous pas l'aimer par-dessus toutes choses ? Si nous avons soif de lui, nous recevrons l'Esprit-Saint, et en lui nous trouverons l'union avec les autres membres de l'Eglise, et cette précieuse charité qui fera notre bonheur ici-bas et dans le ciel.

1. Au milieu des discussions et des doutes, dont Notre-Seigneur Jésus-Christ était l'occasion pour les Juifs ; pendant le cours de ces instructions du Sauveur, qui confondaient les uns et éclairaient les autres, « en la dernière « journée de cette fête » (car tout ceci se passait pendant la fête), que l'on appelait scénopégie, c'est-à-dire construction des tabernacles (votre charité se souvient que nous avons précédemment fait une dissertation à ce sujet); Notre-Seigneur Jésus-Christ appelle à lui, non pas à voix basse, mais en criant, tous ceux qui ont soif, et il les engage à venir à lui. Si nous sommes altérés, approchons-nous de lui, et, pour cela, nous n'avons nul besoin de nos pieds; nos cœurs nous suffisent : ne quittons point l'endroit où nous sommes, mais aimons-le. Celui qui aime se déplace, même en tant qu'homme intérieur ; autre chose est de se déplacer corporellement, autre chose de le faire de cœur : changer corporellement de place, c'est se transporter, par un mouvement du corps, d'un lieu en un autre : se déplacer de cœur, c'est, par un mouvement du cœur, modifier ses affections. Si tu aimes aujourd'hui une chose différente de celle que tu aimais hier, tu n'es plus où tu étais.

2. Le Sauveur nous crie donc, car il était là criant et disant : « Si quelqu'un a soif, « qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui « croit en moi, suivant ce que dit l'Ecriture, « des fleuves d'eau vive couleront de son « sein ». Puisque l'Evangéliste nous a fait connaître le sens de ces paroles, nous n'avons pas à nous y arrêter. Pourquoi Jésus a-t-il dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et « qu'il boive; et celui qui croit en moi, des « fleuves d'eau vive couleront de son sein? » L'Evangéliste nous l'a expliqué immédiatement après, dans ce passage : « Or, il disait « cela à cause de l'Esprit que devaient rece- « voir ceux qui croiraient en lui ; car l'Esprit « n'était pas encore donné, parce que Jésus « n'était pas encore glorifié ». Il y a donc une soif intérieure, comme il y a un sein intérieur : la raison en est qu'il y a aussi un homme intérieur. L'homme intérieur ne se voit pas ; mais on aperçoit l'homme extérieur : le premier est bien préférable au second. Ce qu'on ne voit pas, on l'aime davantage, et il est sûr qu'on a pour l'homme intérieur une affection bien plus vive que pour l'homme du dehors. Où en est la preuve? Chacun peut la trouver en lui-même. Ceux qui vivent mal, condamnent leurs esprits à être les esclaves de leurs corps ; néanmoins, ils désirent vivre, ce qui est le propre de l'esprit, et, par là, ils montrent qu'ils estiment plus dans leur personne ce qui commande que ce qui obéit : ce sont, en effet, les âmes qui gouvernent, tandis que les corps sont gouvernés. Un homme aime la volupté ; c'est le corps qui lui procure cette jouissance ; mais si tu les sépares l'un de l'autre, il n'y a plus rien dans le corps pour se réjouir, et s'il est en lui quelque chose qui ressente du plaisir, c'est uniquement l'âme. Si la maison de boue qu'elle habite lui procure des jouissances, ne doit-elle pas en trouver en elle-même ? Si elle en trouve au dehors, doit-elle en être privée à

l'intérieur ? Il est donc parfaitement certain que l'homme préfère son âme à son corps, et, comme il agit pour lui-même, il agit aussi pour les autres ; il donne aussi la préférence à leur âme. Qu'aime-t-on, en effet, dans un ami ? Où est l'affection la plus sincère et la plus pure ? Qu'aime-t-on davantage dans un ami ? Est-ce l'âme ? Est-ce le corps ? Si tu aimes sa foi, tu aimes son âme ; si tu aimes sa bienveillance, le siége n'en est-il pas dans son âme ? Tu en affectionnes un autre, parce qu'il t'affectionne lui-même : fais-tu autre chose que chérir son âme ? Pourquoi ? Parce que l'affection qu'il ressent pour toi procède de son âme, et non pas de son corps. Tu l'aimes parce qu'il t'aime : vois d'où procède son amour pour toi, et tu sauras ce que tu chéris en lui. Ce qu'on affectionne le plus, on ne le voit donc pas.

3. Je vais vous dire autre chose, pour faire mieux comprendre à votre dilection combien on aime une âme, et quelle préférence on lui accorde sur le corps. Les libertins qui trouvent leur plaisir dans la beauté du corps, et chez qui la forme des membres allume une passion impure, les libertins aiment plus vivement lorsqu'ils se sentent payés de retour. Si au contraire un pareil homme donne son affection à une malheureuse créature, et qu'il s'en voie repoussé, alors la haine pour elle l'emporte dans son cœur sur l'amour. Pourquoi la déteste-t-il plus qu'il ne l'affectionne ? Parce qu'elle ne lui rend point en amour ce qu'il en dépense pour elle. Si ceux qui aiment les corps veulent être aimés à leur tour, si ce qui leur cause la plus douce jouissance, c'est d'être aimés, que penser de ceux qui chérissent les âmes ? Et puisqu'il en est pour aimer si passionnément les âmes, que dire des hommes qui aiment Dieu, auteur de la beauté des âmes ? De même, en effet, que l'âme est l'ornement du corps, ainsi Dieu est-il l'ornement de l'âme. On aime un corps uniquement pour l'âme qui l'anime ; qu'elle s'en retire, il devient un hideux cadavre à tes yeux, et si vivement que tu aies aimé ses membres à cause de leur beauté, tu te hâtes de les rendre à la terre. De là il suit que l'ornement du corps, c'est l'âme, et que l'ornement de l'âme, c'est Dieu.

4. Le Seigneur nous crie donc de nous approcher de lui, et de boire si nous avons soif, et il nous dit que, lorsque nous aurons bu, des fleuves d'eau vive jailliront de notre sein. Le sein intérieur de l'homme, c'est sa conscience, c'est le sanctuaire de son cœur : dès qu'il a pris ce précieux breuvage, sa conscience purifiée retrouve la vie ; à force de puiser, elle rencontrera la source : elle deviendra elle-même une source. Qu'est-ce que cette source, qu'est-ce que ce fleuve qui jaillit du sein de l'homme intérieur ? C'est cette bienveillance qui le porte à se rendre utile au prochain ; car s'il s'imagine que ce qu'il boit ne doit profiter qu'à lui-même, c'est que l'eau vive ne jaillit pas de son sein : si, au contraire, il s'empresse de faire du bien au prochain ; la source, loin de tarir, coule en abondance. Voyons maintenant en quoi consiste ce breuvage de ceux qui croient en Notre-Seigneur, parce qu'à coup sûr nous sommes chrétiens, et que si nous croyons, nous buvons. Chacun de nous doit rentrer en lui-même, examiner s'il boit, et voir si ce qu'il boit le fait vivre. Car la source ne s'éloigne de nous qu'autant que nous nous éloignons d'elle.

5. J'en ai fait la remarque : l'Evangéliste a fait connaître la raison pour laquelle le Sauveur avait crié, le breuvage qu'il avait invité à recevoir, ce qu'il avait promis à ceux qui boiraient ; il nous l'a expliqué en ces termes : « Or, il disait cela à cause de l'Esprit que « devaient recevoir ceux qui croiraient en lui, « car le Saint-Esprit n'était pas encore donné, « parce que Jésus n'était pas encore glorifié ». Qu'appelle-t-il l'Esprit, sinon l'Esprit-Saint ? Tout homme possède en lui-même un esprit qui lui est propre ; j'en parlais tout à l'heure en vous entretenant de l'âme humaine. L'âme de chacun de nous est notre esprit propre ; voici ce qu'en dit l'apôtre saint Paul : « Qui, « d'entre les hommes, connaît ce qui est dans « l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est « en lui ? » Puis il ajoute : « De même personne ne connaît ce qui est en Dieu, sinon « l'esprit de Dieu [1] ». Il n'y a, pour connaître ce qui nous concerne, que notre esprit. Et de fait, je ne connais pas plus tes pensées que tu ne connais les miennes : les pensées secrètes de notre âme sont notre propriété personnelle : l'esprit d'un chacun en est le témoin. « De même, personne ne connaît ce « qui est en Dieu, sinon l'Esprit de Dieu ». Nous sommes avec notre esprit : Dieu est

[1] I Cor. II, 11.

avec le sien : avec cette différence, néanmoins, qu'avec son Esprit Dieu sait ce qui se passe en nous, tandis que sans le sien nous sommes incapables de savoir ce qui se passe en lui. Dieu sait ce qui se passe en nous, même ce que nous ignorons s'y trouver. Pierre n'ignorait-il pas sa faiblesse, quand le Sauveur lui annonça qu'il le renierait trois fois [1] ? Le médecin connaissait sa maladie, et lui, malade, ne savait pas même qu'il en fût atteint. Il est donc en nous des choses que Dieu y voit et que nous n'y apercevons pas. Et toutefois, autant que cela peut se faire, humainement parlant, une personne ne peut jamais être mieux connue que par elle-même : une autre ne peut savoir ce qui se passe en elle : son esprit propre en est seul capable. Mais si nous recevons l'Esprit de Dieu, nous apprenons à connaître même ce qui se passe en lui. Non pas tout ce qui s'y passe, néanmoins, parce que nous ne recevons pas l'Esprit de Dieu dans toute sa plénitude. Par ce gage d'amour, nous avons appris une foule de choses ; car nous l'avons reçu, et plus tard nous le recevrons dans toute sa plénitude. En attendant, qu'il nous console pendant le cours de ce terrestre pèlerinage, car si Dieu a bien voulu nous donner pour l'avenir une telle assurance, il est prêt à nous accorder beaucoup. Si telles sont les arrhes, que penser de ce pourquoi elles nous ont été données ?

6. Mais que veut dire l'Evangéliste par ces paroles : « Car le Saint-Esprit n'était pas en« core donné, parce que Jésus n'était pas en« core glorifié ? » Sa pensée est évidente ; il est impossible de ne pas la saisir. Sans aucun doute, l'Esprit, qui était en Dieu, ne lui faisait pas défaut ; mais il n'était pas encore descendu dans l'âme de ceux qui croyaient en lui : car le Seigneur Jésus avait résolu de ne leur donner l'esprit dont nous parlons, qu'après sa résurrection : à cela, il y avait une raison. Si nous cherchons à la connaître, il nous aidera sans doute à y parvenir ; et si nous frappons, il nous ouvrira, afin que nous puissions entrer. C'est par la piété, et non par les mains, que nous frapperons ; et dans le cas où nous nous servirions, pour cela, de nos mains, qu'elles soient, du moins, toujours occupées à faire des œuvres de miséricorde. Pourquoi donc Notre-Seigneur Jésus-Christ a-t-il résolu de ne nous donner le Saint-Esprit qu'après sa glorification ? Avant de le dire de notre mieux, il nous faut d'abord, afin d'éviter tout scandale, chercher à savoir pourquoi le Saint-Esprit ne se trouvait pas encore en des hommes déjà saints, puisque, au rapport de l'Evangile, le Saint-Esprit fit reconnaître le Sauveur au vieux Siméon, immédiatement après sa naissance : sous l'inspiration du même Esprit-Saint, Anne la veuve, la prophétesse, le reconnut aussi [1]. Il en fut de même de Jean, lorsqu'il baptisa le Sauveur [2]. Rempli encore du Saint-Esprit, Zacharie prédit beaucoup de choses [3] : Marie elle-même, pour concevoir Jésus Christ, reçut le Saint-Esprit [4]. Nous en avons donc plus d'une preuve : le Saint-Esprit a été donné avant que Jésus fût glorifié par la résurrection de son corps. C'était encore le même Esprit qui donnait aux Prophètes d'annoncer la venue du Christ ; mais la manière de donner le Saint-Esprit après sa résurrection devait être toute différente, car auparavant, on ne l'avait jamais vu descendre du ciel : c'est de cette manière nouvelle qu'il est ici question. Nulle part nous ne lisons, qu'avant la mort du Sauveur, des hommes réunis en un même lieu aient reçu le Saint-Esprit et parlé la langue de toutes les nations. Mais la première fois qu'il apparut à ses apôtres après sa résurrection, il leur adressa ces paroles : « Rece« vez le Saint-Esprit ». C'était de ce même Esprit qu'il était question dans cet autre passage : « Le Saint-Esprit n'était pas encore « donné, parce que Jésus n'était pas encore « glorifié. Et il souffla sur eux [5] ». C'était déjà lui qui, de son souffle, avait fait sortir de terre le premier homme, et lui avait donné la vie : c'était lui qui avait, par son souffle, donné une âme à Adam [6]. Par là, il montrait d'avance que ce serait encore lui qui soufflerait sur ses Apôtres, pour les élever au-dessus des choses de ce monde et les porter à renoncer aux œuvres de la terre. Telle fut la première circonstance, où, après sa résurrection que l'Evangéliste appelle sa glorification, le Seigneur donna l'Esprit-Saint à ses disciples. Il le leur donna encore, lorsqu'après être resté pendant quarante jours avec ses disciples, comme le démontre le texte sacré, il monta au ciel en leur présence et sous

[1] Matth. XXVI, 33-35.

[1] Luc, II, 25-38.— [2] Jean, I, 26-34.— [3] Luc, I, 67-79.— [4] Ibid. 35. — [5] Jean, XX, 22. — [6] Gen. II, 7.

leurs yeux [1]. Puis, dix jours s'étant écoulés, il fit descendre sur eux le Saint-Esprit, à la fête de la Pentecôte : alors, selon ce que je viens de dire, tous ceux qui se trouvaient réunis dans le même endroit furent remplis de l'Esprit-Saint et parlèrent le langage de toutes les nations [2].

7. Maintenant, mes frères, de ce qu'aujourd'hui un homme reçoit le baptême du Christ et croit en lui, sans néanmoins parler toutes les langues, est-on en droit de croire qu'il n'a pas reçu le Saint-Esprit ? Plaise à Dieu d'écarter de notre cœur une aussi injuste pensée. Nous en sommes sûrs, tout chrétien a reçu l'Esprit de Dieu ; mais plus grand est le vase de foi qu'il a apporté à cette source féconde, plus grande est la quantité d'eau qu'il y puise. Mais, dira quelqu'un, puisqu'on reçoit encore aujourd'hui l'Esprit-Saint, comment se fait-il qu'on ne parle plus toutes les langues ? Parce que maintenant toutes les langues sont parlées dans l'Eglise. Auparavant, cette Eglise qui parlait toutes les langues, ne comprenait dans son sein qu'une seule nation. Parler toutes les langues, c'était de sa part annoncer qu'elle étendrait ses limites parmi les divers peuples, et parlerait comme eux tous. Celui qui ne fait point partie de cette Eglise ne reçoit pas, même maintenant, le Saint-Esprit, car il est retranché et séparé de l'unité des membres : qu'il se renonce lui-même, et il le possédera : et s'il le possède, qu'il en donne donc la preuve qu'en donnaient les Apôtres. Qu'il en donne la preuve qu'en donnaient les Apôtres, qu'est-ce à dire ? Qu'il parle toutes les langues. Eh quoi ! me répond le chrétien auquel je m'adresse, parles-tu toutes les langues ? — Oui, je les parle, car ma langue est universelle, ou, en d'autres termes, ma langue est celle du corps auquel j'appartiens. Répandue parmi toutes les nations, l'Eglise en parle les différentes langues ; or, l'Eglise, c'est le corps du Christ : tu fais partie de ce corps, en qualité de membre, et puisque tu fais partie d'un corps qui parle toutes les langues, crois donc que tu les parles aussi. L'unité des membres est le résultat de la charité, et leur ensemble parle comme chaque Apôtre parlait immédiatement après la venue du Saint-Esprit.

8. Nous aussi, nous recevons l'Esprit-Saint, si nous aimons l'Eglise, si la charité nous unit, si nous avons le bonheur de nous appeler catholiques et d'en avoir la foi. Croyons-le, mes frères : autant on aime l'Eglise du Christ, autant on entre en participation de l'Esprit-Saint ; car, nous dit l'Apôtre, il a été donné « pour se manifester ». Et comment doit-il se manifester ? Saint Paul nous le dit encore : « L'un reçoit du Saint-Esprit le don de parler avec sagesse : l'autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science : un autre reçoit le don de la foi par le même Esprit ; un autre reçoit du même Esprit le don de guérir les maladies ; un autre, le don des miracles ». On reçoit de lui beaucoup de dons destinés à être manifestés, mais peut-être n'en as-tu reçu aucun de ceux que je viens de nommer. Si tu aimes l'Eglise, il est sûr que tu n'en es pas absolument dépourvu ; car si tu tiens de cœur à l'ensemble de l'Eglise, tu partages avec ceux qui les possèdent les dons de l'Esprit de Dieu. Ne sois point envieux : tout ce que je possède t'appartient : je ne veux moi-même nourrir aucun sentiment de jalousie, car ce que tu possèdes est à moi. L'envie produit la séparation ; l'union, tel est l'effet de la charité. Dans le corps humain, l'œil seul a le privilége de la vue ; mais est-ce pour lui seul qu'il en jouit ? Il le possède pour la main, pour le pied, pour tous les autres membres, et si le pied reçoit un coup, l'œil ne s'en détourne pas, afin de ne rien voir et de ne rien prévoir. De même, la main est le seul de tous les membres pour travailler ; mais travaille-t-elle pour elle seule ? Elle le fait aussi pour l'œil. Ainsi, qu'on vienne à vouloir frapper, non pas la main, mais le visage, celle-ci dit-elle : Je ne me remue point, puisque ce n'est pas moi qu'on veut blesser ? Par la marche, le pied travaille encore pour tous les autres membres : tous les membres gardent le silence, la langue parle pour tous. Nous sommes donc en participation du Saint-Esprit, si nous aimons l'Eglise ; et nous l'aimons dès que, par la charité, nous ne faisons qu'un avec tout son ensemble. Après avoir dit qu'aux différents hommes sont accordés différents dons, comme à certains membres sont dévolues certaines fonctions du corps humain, l'Apôtre ajoute : « Mais je vous montrerai encore une voie beaucoup plus excellente ». Et il commence à parler de la charité : il la préfère au langage des anges et

[1] Act. I, 3, 9. — [2] Id. II, 1, 6.

des hommes, aux miracles opérés par la foi, à la science et à la prophétie, et même à cette grande œuvre de miséricorde, qui consiste à distribuer son bien aux pauvres ; et à toutes ces grandes et merveilleuses choses, il préfère la charité [1]. Aie donc la charité, et tu posséderas toutes choses, car, sans elle, rien de ce que tu pourrais avoir, ne te serait de quelque utilité. Mais parce qu'au Saint-Esprit se rapporte cette charité dont nous parlons, (l'Evangile nous fournira bientôt l'occasion de vous entretenir encore de l'Esprit-Saint) écoute ces paroles de l'Apôtre : « L'amour de « Dieu a été répandu dans nos cœurs par le « Saint-Esprit qui nous a été donné [2] ».

9. Mais pourquoi le Sauveur a-t-il voulu attendre jusques après sa résurrection pour donner l'Esprit-Saint, dont les opérations en nos âmes sont admirables, puisque l'amour de Dieu a été répandu par lui dans nos cœurs ? Qu'a-t-il voulu nous apprendre par là? Qu'en ressuscitant nous-mêmes, nous devons être enflammés par la charité, et que, sous son influence, il faut étouffer en nous l'amour du monde, afin que rien ne nous empêche de tendre tout entiers vers Dieu. Nous prenons naissance et nous mourons ici-bas, mais ce bas monde ne doit pas être l'objet de nos affections: sortons-en donc par la charité ; fixons plus haut notre demeure à l'aide de cette vertu qui nous fait aimer Dieu. Pendant le cours de ce pèlerinage terrestre, n'ayons pas d'autre pensée que celle-ci : Nous n'avons point ici de demeure permanente, mais nous devons y bien vivre, pour nous préparer une place en ce séjour éternel d'où il ne nous faudra jamais sortir. Depuis sa résurrection, Notre-Seigneur Jésus-Christ « ne meurt « plus : désormais », comme le dit l'Apôtre, « la mort n'aura plus d'empire sur lui [3] ». Voilà ce qui doit être l'objet de nos affections. Si nous vivons pour celui qui est ressuscité, si nous croyons en lui, il nous récompensera ; mais, pour cela, il ne nous donnera pas ce qu'aiment les hommes qui n'aiment pas Dieu ; ce qu'ils aiment d'autant plus, qu'ils aiment moins le Seigneur ; ce qu'ils aiment d'autant moins, qu'ils aiment davantage le souverain Maître. Et, maintenant, voyons ce qu'il nous a promis : ce ne sont ni les richesses de la terre et du temps, ni les honneurs et la puissance de ce monde : tous ces avantages, il les départit même aux méchants, afin que les bons n'en fassent pas beaucoup d'estime. Il ne nous a pas non plus promis la santé du corps ; non pas qu'il ne soit le maître de l'accorder, mais parce que, vous le voyez, il la donne même aux animaux. Serait-ce une longue vie? Pouvons-nous considérer comme une vie longue celle qui finira un jour ? A des hommes de foi il n'a pas davantage promis la longévité ou une vieillesse avancée, que tous désirent atteindre avant qu'elle soit venue, dont tous se plaignent quand ils y sont une fois arrivés. Il n'est pas plus question de cette beauté du corps qui disparaît sous les atteintes d'une maladie ou sous les rides d'une vieillesse désirée avec ardeur. On veut jouir des agréments de la beauté : on prétend parvenir à un grand âge : deux désirs incapables de concorder ensemble. Si tu deviens vieux, adieu la beauté, car elle s'enfuira aux approches de la vieillesse ; une fraîche vigueur et les douleurs de la caducité ne peuvent, en même temps, se trouver dans le même corps. Tous ces avantages restent donc en dehors des promesses de Celui qui a dit : « Que celui « qui croit en moi, vienne et boive ; et des « fleuves d'eau vive couleront de son sein ». Il nous a promis la vie éternelle, où nous n'éprouverons aucune crainte, où nous ne ressentirons aucun trouble, d'où nous n'aurons pas à sortir, où nous ne mourrons point, où nous ne devrons ni pleurer ceux qui nous auront précédés, ni désirer d'être remplacés par d'autres. Voilà ce que le Sauveur a promis de nous donner, si nous l'aimons et si notre cœur brûle du feu de la charité du Saint-Esprit ; aussi n'a-t-il voulu nous donner cet Esprit-Saint qu'après qu'il a été glorifié ; car il voulait manifester dans son corps la vie, qui n'est pas encore notre partage, mais que nous posséderons après notre propre résurrection.

[1] I Cor. XII, 7 ; XIII, 3. — [2] Rom. V, 5. — [3] Id. VI, 9.

TRENTE-TROISIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE L'ÉVANGILE : « PLUSIEURS DONC DE CETTE MULTITUDE AYANT ENTENDU CES « MOTS », JUSQU'À CES AUTRES : « ET MOI, JE NE VOUS CONDAMNERAI PAS NON PLUS : ALLEZ « ET NE PÉCHEZ PLUS DÉSORMAIS ». (Chap. VII, 40-53 ; VIII, 1-11.

LA FEMME ADULTÈRE.

Au lieu de croire en Jésus comme les émissaires qu'ils avaient envoyés pour s'emparer de lui, ou comme Nicodème, ses ennemis cherchaient toutes les occasions de le mettre en contradiction avec lui-même et avec la loi, afin de le faire condamner par le peuple. Ils lui amenèrent donc une femme surprise en adultère, voulant lui reprocher, s'il la condamnait, sa dureté ; s'il la renvoyait absoute, son impiété : sans blesser les règles de la douceur, ni le respect dû à la loi, il leur rappela les imprescriptibles exigences de la justice, qui refuse à des coupables le droit de punir d'autres coupables. Ne comptons point exclusivement sur la bonté ou sur la sévérité de Dieu, et en nous tenant éloignés de la présomption et du désespoir, nous resterons dans la vérité.

1. Votre charité s'en souvient : dans le discours précédent, et à l'occasion de la lecture qu'on avait faite dans l'Evangile, nous vous avons parlé du Saint-Esprit. Le Sauveur avait invité ceux qui croyaient en lui à s'abreuver à cette source d'eau vive ; au moment où il parlait ainsi, il se trouvait au milieu d'ennemis qui pensaient à se saisir de lui et désiraient le faire mourir, mais n'y parvenaient point, parce qu'il ne le voulait pas. Lorsqu'il leur eut adressé ces paroles, il se produisit dans la foule un dissentiment prononcé entre les uns et les autres : ceux-ci soutenaient qu'il était le Christ, ceux-là disaient que le Christ ne sortirait pas de la Galilée. Pour ceux que les Pharisiens avaient envoyés afin de mettre la main sur lui, ils se retirèrent sans avoir commis le crime qu'on leur avait commandé, mais dans le sentiment de la plus vive admiration. Ils rendirent, en effet, témoignage de la divinité de sa doctrine, car à cette question de ceux qui les avaient envoyés : « Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ? » ils répondirent que jamais homme n'avait ainsi parlé devant eux. « Jamais personne n'a parlé « comme lui ». Pour lui, il avait ainsi parlé, parce qu'il était Dieu et homme. Cependant, les Pharisiens ne voulurent point recevoir leur témoignage ; aussi leur dirent-ils : « Au« riez-vous été séduits vous-mêmes ? » Il est facile de voir que ses discours vous ont charmés. « Aucun des princes des prêtres et des « Pharisiens a-t-il cru en lui ? Mais cette foule « qui ne connaît pas la loi est maudite ». Les hommes qui ne connaissaient pas la loi croyaient en Celui qui l'avait donnée ; et ceux qui l'enseignaient en méprisaient l'Auteur. Par là s'accomplissait ce qu'avait dit le Sauveur lui-même : « Je suis venu, afin que « ceux qui ne voient pas, voient, et que ceux « qui voient, deviennent aveugles [1] ». Les Pharisiens étaient instruits, et ils se sont aveuglés, tandis que les rayons de la vérité ont éclairé les peuples auxquels la loi n'était pas connue, mais qui croyaient en Celui de qui émanait la loi.

2. Toutefois, « parmi les Pharisiens se trou« vait Nicodème, qui était venu vers Jésus « durant la nuit » ; ce n'était pas un incrédule, mais un homme timide, car, en s'approchant de la lumière durant la nuit, il avait voulu s'éclairer, et, sans néanmoins se faire connaître, il répondit aux Juifs : « Notre loi « juge-t-elle un homme avant de l'avoir en« tendu et d'avoir connu ce qu'il a fait ? » Ils étaient effectivement assez mal disposés pour vouloir le condamner avant de le connaître. Quant à Nicodème, il savait, ou plutôt il s'imaginait que si seulement ils voulaient l'écouter avec patience, ils feraient, sans doute, ce qu'avaient fait leurs émissaires qui, au lieu de s'emparer de sa personne, avaient préféré croire en lui. « Ils lui répondirent », en préjugeant les dispositions de son cœur d'après les leurs : « Serais-tu aussi Galiléen ? » c'est-à-dire en quelque sorte infatué par le Galiléen. Le Sauveur portait le nom de Galiléen,

[1] Jean, IX, 39.

parce que ses parents étaient de la ville de Nazareth. Quand je dis ses parents, j'entends parler seulement de Marie, et ne veux point dire qu'il ait eu un père selon la chair; il avait déjà, dans le ciel, un Père; aussi n'a-t-il eu ici-bas besoin que d'une mère. Ses deux naissances ont été merveilleuses : sa naissance divine s'est effectuée sans le concours d'une mère; comme homme, il n'a pas eu de père. Que répondirent donc à Nicodème les docteurs de la loi? « Lis les Ecritures et « vois que nul prophète ne s'est levé en Ga-« lilée ». Malgré cela, le Seigneur des Prophètes est sorti de ce pays-là. « Et chacun « d'eux », dit l'Evangéliste, « s'en alla en sa « maison ».

3. « De là, Jésus vint à la montagne ». C'était la montagne « des Oliviers », fertile en parfums et en huile. De fait, en quel endroit, sinon sur la montagne des Oliviers, le Christ pouvait-il se trouver mieux pour enseigner? L'étymologie du mot Christ, c'est l'onction, car le nom grec χρίσμα se traduit en latin par celui d'onction. Il nous a oints, parce qu'il nous a destinés à lutter contre le démon. Au commencement du jour, « il « parut de nouveau dans le temple, et tout le « peuple vint vers lui; et, s'étant assis, il « les enseignait ». Et l'on ne mettait pas la main sur lui, parce qu'il ne jugeait pas encore à propos de souffrir.

4. Mais voyez quel moyen ses ennemis employèrent pour mettre à l'épreuve la douceur de Jésus. « Les Scribes et les Pharisiens lui « amenèrent une femme prise en adultère, « et, l'ayant placée au milieu d'eux tous, ils « lui dirent : Maître, cette femme a été prise « en adultère; et, dans la loi, Moïse nous a « commandé de lapider les adultères. Toi « donc, que dis-tu? Ils parlaient ainsi pour le « tenter, afin de pouvoir l'accuser ». L'accuser de quoi? L'avaient-ils surpris lui-même en quelque faute, ou bien, cette femme passait-elle pour avoir eu avec lui quelque rapport? Que veut donc dire l'Evangéliste en s'exprimant ainsi : « Pour le tenter, afin de « pouvoir l'accuser ? » Il nous est facile, mes frères, de comprendre à quel suréminent et admirable degré le Sauveur a montré de la douceur. Ses ennemis remarquèrent en lui une trop grande douceur, une trop grande bonté; car, longtemps auparavant, le Prophète avait dit de lui : « Armez-vous de votre « glaive, ô le plus puissant des rois; revêtez-« vous de votre gloire et de votre éclat; et, « dans votre majesté, marchez à la victoire; « montez sur le char de la vérité, de la clé-« mence et de la justice[1] ». En qualité de docteur, il a apporté sur la terre la vérité; comme libérateur, la douceur; en tant que sondant les consciences, la justice. Voilà pourquoi Isaïe avait annoncé d'avance qu'il régnerait dans l'Esprit-Saint[2]. Quand il parlait, la vérité se reconnaissait dans ses discours, et s'il ne s'élevait pas contre ses ennemis, on ne pouvait qu'admirer sa mansuétude. En face de ces deux vertus de Jésus-Christ, de sa vérité et de sa douceur, ses ennemis se sentaient tourmentés par l'envie et la malignité jalouse; mais sa troisième qualité, la justice, fut pour eux un véritable sujet de scandale. Pourquoi? Parce que la loi faisait un commandement exprès de lapider les adultères, et, sans aucun doute, elle ne pouvait prescrire ce qui était injuste; dire autre chose que ce qu'ordonnait la loi, c'était se mettre en flagrant délit d'injustice. Ils se dirent donc à eux-mêmes : On a foi en sa véracité, on le voit plein de mansuétude; cherchons-lui querelle sous le rapport de la justice. Présentons-lui une femme surprise en adultère, et disons-lui ce que la loi ordonne de faire à cette malheureuse. S'il nous commande aussi de la lapider, il perdra sa réputation de douceur; s'il déclare la renvoyer sans la punir, sa justice sera mise en défaut. Pour ne rien perdre de cette bienveillance qui l'a rendu si aimable aux yeux du peuple, il se prononcera évidemment pour le renvoi de cette femme; ce sera, pour nous, la plus belle occasion de l'accuser lui-même. Nous le forçons à violer la loi et à devenir coupable; nous lui disons : Tu es ennemi de la loi; ta réponse est en contradiction avec le commandement de Moïse; tu vas même contre les ordres de Celui qui nous a dicté ses volontés par le ministère de Moïse; tu es donc digne de mort; tu seras toi-même lapidé avec cette adultère. Par de telles paroles et de tels raisonnements, ils pourraient surexciter l'envie, chauffer l'accusation et faire prononcer la sentence. Mais qu'était-ce que cette lutte? La lutte entre la méchanceté et la droiture, entre la fausseté et la vérité, entre des cœurs corrompus et un cœur pur, entre la folie et

[1] Ps. XLIV, 4, 5. — [2] Isa. XI.

la sagesse. Pouvaient-ils jamais lui tendre des piéges sans y tomber les premiers, tête baissée? Aussi, dans sa réponse, verrons-nous le Sauveur conserver toute sa justice et ne rien perdre de sa mansuétude. Au lieu de le prendre au piége qu'ils lui tendaient, les Juifs y furent pris les premiers, parce qu'ils ne croyaient pas en Celui qui pouvait les préserver de toute embûche.

5. Que leur répondit donc le Sauveur? Que leur répondit la vérité, la sagesse, et cette justice elle-même qu'ils se préparaient à attaquer injustement? Il ne leur dit point : Ne la lapidez pas, pour n'avoir pas l'air de parler contre la loi. Il se garda bien aussi de leur dire : Elle doit être lapidée, car il n'était point venu pour perdre ce qu'il avait trouvé, mais pour chercher ce qui était perdu [1]. Quelle réponse leur fit-il donc? Voyez combien elle fut admirable de justice, de mansuétude et de vérité! «Que celui d'entre vous « qui est sans péché lui jette la première « pierre! » Quelle sagesse dans ces quelques mots! Comme il les remettait bien à leur place! Au dehors, ils portaient contre une femme une accusation passionnée; et ils ne rentraient pas au dedans d'eux-mêmes pour y scruter l'état de leur âme; ils jetaient les yeux sur une adultère, et ne portaient point leurs regards sur leur propre conscience. Prévaricateurs de la loi, ils prétendaient la faire accomplir, même en se servant de la fourberie; et, de fait, c'était de leur part de la fourberie, car en condamnant la femme adultère, ils faisaient semblant d'obéir à un sentiment de pudeur, et ils n'étaient eux-mêmes que des libertins. Juifs, vous avez entendu; vous aussi, Pharisiens; docteurs de la loi, vous avez entendu le gardien de la loi, mais vous n'avez pas encore compris votre Législateur. A-t-il voulu vous faire entendre autre chose, en écrivant avec son doigt sur la terre? La loi a été effectivement écrite par le doigt de Dieu; mais elle a été écrite sur la pierre à cause de la dureté du peuple d'Israël [2]. Mais, pour le moment, le Seigneur écrivait sur la terre, parce qu'il cherchait à recueillir du fruit. Il vous a dit : Que la loi soit accomplie; qu'on lapide la femme adultère; mais, pour accomplir la loi des hommes qui méritent d'être eux-mêmes punis, ont-ils le droit de punir cette malheureuse? Que chacun d'entre vous se considère lui-même, qu'il rentre au dedans de lui; qu'il s'assoie sur le tribunal de sa conscience; qu'il comparaisse en présence de ce juge intérieur; qu'il s'oblige à faire l'aveu de ses propres torts; car il sait qui il est, et personne, parmi les hommes, ne sait ce qui est dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui [1]. On se trouve dans l'état de péché dès qu'on se considère soi-même : tous en sont là, et il n'y a pas le moindre doute à élever à ce sujet. Par conséquent, de deux choses l'une : ou renvoyez cette femme, ou subissez la peine que la loi édicte aussi contre vous. Si le Sauveur disait : Ne lapidez pas cette adultère, il serait par là même convaincu d'injustice. S'il disait : Lapidez-la, il mentirait à sa douceur habituelle; qu'il dise donc ce qu'il doit dire pour rester doux et juste : « Que celui d'entre vous qui est sans « péché lui jette la première pierre ». Voilà bien la sentence de la vraie justice. Une pécheresse doit être punie, mais pas de la main de gens qui ont la conscience souillée; la loi doit être accomplie, mais non par ceux qui la foulent eux-mêmes aux pieds. Oui, c'était la justice même qui s'exprimait par la bouche de Jésus; aussi, frappés par ces paroles comme par un trait énorme, ils se regardèrent mutuellement, et se reconnaissant coupables, « ils se retirèrent tous l'un après « l'autre », et il ne resta que la misérable pécheresse en face de la bonté miséricordieuse. Après avoir ainsi blessé ses ennemis du dard de la justice, le Seigneur ne daigna pas même faire attention à leur chute, mais, détournant d'eux ses regards, et «se baissant de nouveau, « il écrivait sur la terre ».

6. Les Juifs s'étaient donc tous éloignés et l'avaient laissé seul avec la femme adultère : Jésus leva alors les yeux vers elle. Nous l'avons entendu tout à l'heure parler le langage de la justice; nous allons maintenant l'entendre parler celui de la bonté. A mon avis, la coupable avait ressenti une terreur moins vive à entendre ses accusateurs qu'à écouter ces paroles du Sauveur : « Que celui qui est sans « péché lui jette la première pierre ». Dès que ceux-ci eurent reporté sur eux-mêmes leur attention, ils se reconnurent fautifs et en donnèrent la preuve en s'éloignant : ils laissèrent donc cette femme, souillée d'un

[1] Luc, XIX, 10. — [2] Exod. XXXI, 18.

[1] I Cor. II, 11.

grand crime, en présence de celui qui était sans péché. Elle lui avait entendu dire : « Que « celui qui est sans péché lui jette la pre« mière pierre ». Aussi s'attendait-elle à une punition de la part de celui en qui l'on n'avait jamais découvert aucun péché. Pour lui, après avoir écarté ses ennemis par le langage de la justice, il leva vers elle des regards pleins de douceur et lui adressa cette question : « Personne ne t'a condamnée ? — Per« sonne, Seigneur », répondit-elle. — Et il ajouta : « Je ne te condamnerai pas non plus ». Parce que tu n'as pas trouvé de péché en moi, tu as craint sans doute de me voir prononcer ta condamnation : eh bien, « je ne te « condamnerai pas non plus ». Eh quoi, Seigneur, approuveriez-vous le péché ? Non certes, il ne l'approuve pas; car, écoute ce qui suit : « Va, et ne pèche plus à l'avenir ». Le Sauveur a donc prononcé une condamnation; mais ce qu'il a condamné, c'est le péché, et non le pécheur. S'il avait donné son approbation au crime, il aurait dit : Je ne te condamnerai pas non plus; va, conduis-toi comme tu voudras, et sois sûre de mon indulgence; tant que tu pèches, je te préserverai de toute punition, même du feu et des supplices de l'enfer. Mais le Sauveur ne s'est pas exprimé ainsi.

7. Ceux qui aiment le Seigneur doivent se souvenir de sa mansuétude, sans oublier de craindre son immuable vérité; car « le Sei« gneur est plein de douceur et d'équité [1] ». Tu aimes en lui la bonté; redoute aussi sa droiture. La douceur lui a fait dire : « Je me « suis tu »; mais sa justice lui a fait ajouter : « Toutefois, garderai-je toujours le si« lence [2] ? Le Seigneur est miséricordieux et « compatissant ». Evidemment, oui. Ajoute qu'il est « patient » : ne crains pas de dire qu'il est « prodigue de miséricorde », mais que cette dernière parole du Psalmiste t'inspire une crainte profonde : « Il est plein de « vérité [3] ». Aujourd'hui, il supporte ceux qui l'offensent; plus tard, il jugera ceux qui l'auront méprisé. « Est-ce que tu méprises « les richesses de sa bonté, de sa patience et « de sa longue tolérance ? Ignores-tu que la « bonté de Dieu t'invite à la pénitence ? Et « pourtant, par ta dureté et l'impénitence de « ton cœur, tu t'amasses un trésor de colère « pour le jour de la colère et de la manifes« tation du juste jugement de Dieu, qui ren« dra à chacun selon ses œuvres [1] ». Le Seigneur est rempli de douceur, de longanimité et de miséricorde; mais aussi il est plein de justice et de vérité. Il t'accorde le temps de te corriger; pour toi, tu préfères ce répit à ton amendement. Hier, tu as été méchant ? Sois bon aujourd'hui. Tu as consacré au mal la journée présente ? Puisses-tu, du moins, te convertir demain. Tu attends sans cesse : sans cesse tu te promets des merveilles de la bonté divine, comme si celui qui a promis le pardon à ton repentir s'était engagé à prolonger encore ton existence. Sais-tu ce que te réserve la journée de demain ? Tu parles avec justesse, en disant dans le fond de ton cœur : Quand je me corrigerai, Dieu me pardonnera tous mes péchés. Nous ne pouvons, en effet, le nier : il a promis le pardon aux pécheurs corrigés et convertis; mais le Prophète, dont les paroles te servent à me prouver que Dieu nous a promis son pardon pour le cas où nous viendrions à nous convertir, ce Prophète ne t'annonce, nulle part, qu'il doive t'accorder une longue vie.

8. La présomption et le désespoir, voilà deux sentiments bien opposés l'un à l'autre, deux mouvements de l'âme tout contraires; ils mettent, néanmoins, également en danger le salut des hommes. Qui est-ce qui devient la victime d'une folle confiance ? Celui qui dit : Dieu est bon et miséricordieux; libre à moi de faire ce qu'il me plaît, d'agir à ma guise : je lâche donc la bride à mes passions; je veux satisfaire tous les désirs de mon âme. Pourquoi cela ? Parce que Dieu est riche en miséricorde, en bonté, en douceur. On peut donc périr, même en espérant. De même en est-il du désespoir : en effet, lorsqu'un homme est tombé en de grandes fautes, et qu'il se désespère, il s'imagine que, malgré son repentir, il ne pourra jamais en obtenir le pardon; il se regarde comme fatalement réservé à la damnation; il raisonne à la manière des gladiateurs destinés à périr dans l'arène, et il se dit à lui-même : Me voilà dès maintenant damné ! Pourquoi ne pas faire ce que je désire ? Les hommes livrés au désespoir sont redoutables, car ils ne craignent plus rien, et leur société est singulièrement dangereuse. Le désespoir tue donc les uns, comme la présomption tue les autres : l'es-

[1] Ps. XXIV, 8. — [2] Isa. XLII, 14 selon les Sept. — [3] Ps. LXXXV, 15.

[1] Rom. II, 4-6.

prit flotte incertain entre ces deux sentiments si divers. Oui, il est à craindre pour toi de trouver dans cette présomption un germe de mort, et de tomber entre les mains du souverain Juge, au moment même où tu attendras encore beaucoup de la miséricorde divine : tu dois concevoir des craintes non moins vives à l'égard du désespoir; car, en t'imaginant qu'il est impossible d'obtenir le pardon des grandes fautes que tu as commises, tu pourrais bien ne pas faire pénitence et te condamner à avoir pour juge la Sagesse qui a dit : « Moi, je me rirai de votre ruine [1] ». Que fait le Seigneur à l'égard de ceux qui sont atteints de l'une ou de l'autre de ces dangereuses maladies ? A ceux dont la présomption compromet l'avenir, il adresse ces paroles : « Ne tarde pas à te convertir au « Seigneur, et ne diffère pas de jour en jour; « car sa colère viendra soudain, et, au jour « de la vengeance, il te perdra [1] ». Il dit aussi aux malheureux que ronge le désespoir : « Quel que soit le jour où l'impie se conver« tisse, j'oublierai toutes ses iniquités [2] ». Aux hommes désespérés, il montre le port du pardon; pour ceux dont une aveugle confiance met le salut en péril, et qui se laissent tromper par d'interminables délais, il a rendu incertaine l'heure de la mort. Quand viendra ton dernier jour, tu n'en sais rien; et tu es un ingrat, puisqu'ayant, pour te convertir, le jour présent, tu n'en profites pas. Aussi, quand le Sauveur dit à la femme adultère : « Et « moi, je ne te condamnerai pas non plus », il donna à ses paroles cette signification : Sois tranquille sur le passé, mais prends garde à l'avenir. « Moi, je ne te condamnerai « pas non plus ». J'ai effacé tes fautes, observe mes recommandations, et tu entreras en possession de ce que je t'ai promis.

[1] Prov. I, 26.

[1] Eccli. V, 8, 9. — [2] Ezéch. XVIII, 21, 22, 27.

TRENTE-QUATRIÈME TRAITÉ.

SUR CE PASSAGE : « JE SUIS LA LUMIÈRE DU MONDE : CELUI QUI ME SUIT NE MARCHE PAS DANS « LES TÉNÈBRES, MAIS IL AURA LA LUMIÈRE DE LA VIE ». (Chap. VIII, 12.)

JÉSUS, LUMIÈRE DE VIE.

Jésus est la lumière du monde, non pas une lumière matérielle, mais la lumière incréée qui est Dieu : il est aussi source de vie ; et comme, en Dieu, la lumière et la vie se trouvent réunies, nous en jouirons au ciel pendant l'éternité. Pour y parvenir, il nous faut ici-bas suivre Notre-Sauveur, imiter ses vertus, et quand nous aurons victorieusement lutté contre les ennemis de notre salut, nous entrerons en possession de la lumière et de la vie éternelles, promises comme récompense à nos généreux efforts.

1. Nous venons d'entendre la lecture du saint Evangile; nous l'avons écoutée avec attention, et, j'en suis sûr, nous nous sommes tous efforcés d'en saisir le sens. Les grandes et mystérieuses choses dont on nous y a entretenus, chacun de nous en a pris ce qu'il a pu, selon l'étendue de ses moyens; le pain de la parole a été placé devant nous : personne, sans doute, ne se plaindra de n'y avoir pas goûté. Encore une fois, ce passage de l'Evangile offre des difficultés; mais j'en suis sûr, il en est parmi nous pour l'avoir compris tout entier. Néanmoins, celui qui a suffisamment saisi toutes les paroles précitées du Sauveur, nous permettra de remplir notre ministère; il nous permettra de les expliquer, autant que possible, avec le secours de la grâce divine, et, par là, de faire comprendre à tous ou à beaucoup, ce dont un petit nombre se trouve déjà heureux d'avoir l'intelligence.

2. Ces paroles du Sauveur : « Je suis la lu« mière du monde », me semblent assez claires pour ceux qui ont ces yeux à l'aide desquels on peut contempler cette lumière : ceux, au contraire, qui n'ont d'autres yeux que les yeux de leur corps, s'éton-

nent d'entendre ces paroles : « Je suis la lu« mière du monde », sortir de la bouche de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il en est, sans doute, plus d'un pour se dire à lui-même : Le Seigneur Jésus serait-il ce soleil, dont le lever et le coucher forment la mesure de nos jours ? Plusieurs hérétiques l'ont pensé : en effet, les Manichéens voyaient la personnification du Christ dans cet astre dont les rayons frappent nos regards, et qui, placé au centre du monde, sert à tous, aux hommes et aux animaux, pour se conduire. Mais la vraie foi de l'Eglise catholique repousse une telle ineptie, elle y voit la doctrine du démon; et elle ne se contente pas de croire la vérité; elle cherche aussi, par des preuves péremptoires, à faire passer ses convictions dans les âmes près desquelles elle trouve accès. C'est pourquoi nous condamnons nous-mêmes cette erreur que la sainte Eglise a, dès le commencement, anathématisée. N'allons donc point voir Jésus-Christ dans ce soleil qui se lève à nos yeux, en Orient, pour aller se coucher en Occident; à l'éclat duquel succèdent les ombres de la nuit, dont les rayons sont interceptés par les nuages, et qui passe avec une admirable régularité de mouvements, d'un lieu dans un autre : non, le Sauveur Jésus n'est pas ce soleil; non, il n'est pas cet astre sorti du néant : il en est le Créateur; car, « par lui toutes choses ont été faites, et rien « n'a été fait sans lui [1] ».

3. Il est donc la lumière qui a créé les rayons du soleil : puissions-nous l'aimer, désirer la comprendre et en éprouver comme une soif ardente! Ainsi elle nous conduira un jour jusqu'à elle-même, et nous vivrons en elle de manière à ne jamais mourir complétement. C'est en parlant de cette lumière que le Prophète a dit, longtemps auparavant, dans un psaume : « Seigneur Dieu, vous « sauverez les hommes et les bêtes; car votre « miséricorde est sans bornes ». Telles sont les paroles du saint psalmiste : remarquez bien ce qu'ont dit d'avance de cette lumière divine les hommes de Dieu qui ont vécu dans les temps anciens et consacré leur vie à la sainteté : « Seigneur Dieu, vous sauverez les « hommes et les bêtes ; car votre miséricorde « est sans bornes ». Parce que vous êtes Dieu et que vous êtes rempli d'une immense miséricorde, vous en avez répandu l'intarissable abondance, non-seulement sur les hommes, que vous avez créés à votre image, mais encore sur les animaux, que vous avez soumis à l'empire de l'homme. Le salut des bêtes vient de la même source que le salut de l'homme : il vient de Dieu. Ne rougis point de nourrir, à l'égard du Seigneur ton Dieu, de pareilles pensées ; au contraire, livre-toi, à cet égard, à la confiance et même à la présomption : prends garde d'avoir d'autres sentiments. Celui qui te sauve, sauve aussi ton cheval et ta brebis : ne craignons pas de parler des moindres animaux, il sauve encore ta poule ; car le salut vient de Dieu, et Dieu sauve tous ces êtres [1]. Cela te jette dans l'étonnement ; tu m'interroges : je suis surpris de te voir aussi défiant. Le Seigneur, qui a daigné tout créer, dédaignerait-il de tout sauver ? De lui vient le salut des anges, des hommes, des bêtes ; car le salut vient de lui. Comme personne n'est le principe de sa propre existence, ainsi aucun homme ne peut se sauver lui-même. Voilà pourquoi le Psalmiste dit avec tant de vérité et d'à-propos : « Seigneur Dieu, vous « sauverez les hommes et les bêtes », pourquoi ? « parce que votre miséricorde est sans « bornes ». Car vous êtes Dieu, vous avez tout créé : vous sauvez tout : vous avez donné l'être à toutes choses ; vous le conservez dans son intégrité.

4. Si, en raison de son infinie miséricorde, le Seigneur sauve les hommes et les animaux, les hommes ne jouissent-ils donc d'aucun bienfait d'en haut qui leur soit particulier, et qu'ils ne partagent point avec les êtres sans raison ? N'y a-t-il aucune différence entre l'animal créé à l'image de Dieu, et l'animal soumis à cette image ? Certes, il y en a une : outre le salut qui nous est commun avec les brutes, il en est un autre que le Seigneur nous accorde et qu'il leur refuse. Quel est ce salut ? Voici la suite du psaume : « Mais les « enfants des hommes espéreront à l'ombre « de vos ailes ». Ils partagent aujourd'hui avec les animaux le même salut ; « mais les « enfants des hommes espéreront à l'ombre « de vos ailes ». Maintenant ils jouissent de l'un, et ils espèrent l'autre. Le salut du temps présent est le même pour les hommes et pour les bêtes ; mais il en est un autre qui fait l'objet des espérances de l'homme : ceux qui espèrent, entrent en sa possession : il n'est

[1] Jean, I 3.

[1] Ps. III, 9.

point le partage de ceux qui s'abandonnent au désespoir ; car, dit le Psalmiste, « les en« fants des hommes espéreront à l'ombre de « vos ailes ». Ceux dont l'espérance ne s'affaiblit point, vous les protégerez afin que le démon ne les en dépouille pas. « Ils espéreront « à l'ombre de vos ailes ». Si donc ils espèrent, qu'espéreront-ils, sinon ce que ne posséderont jamais les êtres dépourvus de raison? « Ils seront enivrés de l'abondance de votre « maison, et vous les abreuverez du torrent « de vos délices ». Quel est le vin dont il sera beau de s'enivrer ? Quel est le vin qui éclaire l'âme au lieu de la troubler ? Quel est le vin qui donne une perpétuelle santé, quand on s'en abreuve, sans lequel on tombe nécessairement malade? « Ils seront enivrés » : de quoi ? « de l'abondance de votre maison, « et vous les abreuverez du torrent de vos dé« lices ». Comment cela ? « Car en vous est la « source de la vie ». Cette source de la vie se présentait elle-même aux hommes, et leur disait : « Que celui qui a soif, vienne à moi[1] ». Jésus-Christ était cette source. Mais en commençant, nous avions parlé de lumière, et nous avions entrepris d'expliquer une difficulté relative à la lumière, et à laquelle avait donné lieu la lecture de l'Evangile. Nous avons lu, en effet, ce passage où le Sauveur dit : « Je suis la lumière du monde ». De là, une explication à donner pour que personne, sous l'influence d'idées charnelles, ne croie qu'il soit, en ce passage, question de l'astre du jour : nous avons été ainsi amenés à étudier le psaume précité, et nous y avons vu que le Sauveur est la source de la vie. Bois-y donc et vis. « En vous », dit le Psalmiste, « est la source de la vie ». C'est pourquoi les enfants des hommes qui veulent s'y enivrer, espèrent à l'ombre de vos ailes. Mais il s'agissait de lumière. Continue donc ; car, après avoir dit : « En vous est la source de la vie », le Prophète ajoute : « Et, dans votre lumière, « nous verrons la lumière[2] »; Dieu de Dieu, la lumière de la lumière. Par cette lumière a été créé l'éclat du soleil ; et cette lumière, par qui a été fait le soleil, cette lumière qui nous a créés nous-mêmes et nous a placés sous le soleil, s'est établie aussi au-dessous du soleil pour l'amour de nous. Oui, je le répète, elle s'est, à cause de nous, placée dans un rang inférieur à celui du soleil qu'elle avait fait sortir du néant. Que le nuage charnel derrière lequel elle s'est cachée ne t'inspire aucune pensée de mépris pour elle : elle s'est ainsi cachée, non pour obscurcir ses rayons, mais pour en tempérer l'éclat.

5. Cette inaltérable lumière, cette lumière de la sagesse, cachée derrière le nuage de la chair, s'adresse aux hommes et leur dit : « Je « suis la lumière du monde : celui qui me « suit ne marchera point dans les ténèbres, « mais il aura la lumière de vie ». Vois comme il détourne tes regards de tout objet matériel, pour te rappeler à la considération d'un objet de nature toute différente. Il ne lui suffit pas de dire : « Celui qui me suit ne « marchera point dans les ténèbres, mais il « aura la lumière » ; car il ajoute : « de la vie », comme l'avait dit auparavant le Psalmiste : « Parce qu'en vous est la source de la vie ». Voyez donc, mes frères, quel accord se trouve entre les paroles du Sauveur et celles du Roi-Prophète : dans le psaume, il est aussi bien question de la lumière que de la source de vie, et Jésus-Christ nous parle de la lumière de vie. Dans notre manière d'apprécier les objets matériels, autre est la lumière, autre est une source : se servir de celle-ci, c'est le propre de notre gorge ; nos yeux doivent percevoir celle-là : quand nous avons soif, nous nous mettons en quête d'une fontaine ; nous nous munissons d'une lumière, si nous nous trouvons dans les ténèbres ; et si nous éprouvons, pendant la nuit, le besoin de boire, nous allumons un flambeau pour nous diriger plus sûrement vers la fontaine. Lorsqu'il s'agit de Dieu, il n'en est pas ainsi : en lui, ce qui est lumière, est en même temps source vive ; celui dont les rayons brillent à tes yeux pour t'éclairer, t'offre aussi d'abondantes eaux pour te rafraîchir.

6. Vous voyez, mes frères, si vous avez des yeux intérieurs, vous voyez à quelle lumière le Seigneur fait allusion quand il dit : « Celui qui me suit ne marchera pas « dans les ténèbres ». Suis l'astre du jour, et voyons si tu ne marcheras pas dans les ténèbres. Voilà qu'il se lève et s'avance vers toi ; il dirige sa course vers l'Occident : pour toi, tu veux marcher peut-être vers l'Orient. Si tu ne suis pas une route toute différente, tout opposée à celle qu'il suit lui-même, il est indubitable qu'à marcher dans le même sens, tu feras fausse route, et qu'au lieu d'al-

[1] Jean, VII, 37. — [2] Ps. XXXV, 8, 10.

ler à l'Orient, tu iras à l'Occident. Sur terre, tu te tromperas en le prenant pour guide ; il en sera de même du navigateur qui réglera sur lui sa course à travers l'Océan. Si, au contraire, tu as formé le dessein de te diriger dans le même sens que le soleil, et d'aller, comme lui, vers l'Occident, il nous sera facile de voir, après son coucher, si tu ne marches pas dans les ténèbres. Remarque-le, en effet : il te quittera lors même que tu ne voudrais pas le quitter ; il te laissera en arrière, pour fournir sa course et obéir aux ordres de celui à qui il est forcément soumis. Quoiqu'il n'apparût point aux yeux de tous, à cause du nuage de sa chair qui leur voilait ses rayons, Notre-Seigneur Jésus-Christ éclairait toutes choses par la puissance de sa sagesse. Ton Dieu est partout tout entier, et si tu ne te sépares point de lui, jamais ce soleil éternel ne se couchera pour toi.

7. Aussi, dit-il, « celui qui me suit ne « marchera pas dans les ténèbres, mais il « aura la lumière de vie ». Ce qu'il a promis ne se réalisera, comme l'indiquent ses paroles, que dans l'avenir; car il ne dit pas : Cet homme a la lumière de vie, mais : « il aura la « lumière de vie ». Toutefois, il ne dit pas non plus : Celui qui me suivra, mais : « Celui « qui me suit ». Ce que nous devons faire, il nous faut, d'après ses expressions, l'accomplir dès maintenant ; mais il nous donne à entendre que la récompense par lui promise à nos mérites ne nous sera accordée que plus tard. « Celui qui me suit aura la lumière de « vie ». Aujourd'hui, on le suit : on jouira, plus tard, de la lumière : aujourd'hui, on le suit par la foi ; dans le siècle futur, on possédera la lumière en la voyant à découvert. « Pendant que nous habitons dans ce corps, « nous marchons hors du Seigneur ; car nous « n'allons vers lui que par la foi, et nous ne « le voyons pas encore à découvert [1] ». Quand le verrons-nous face à face ? Lorsque nous aurons la lumière de vie, lorsque nous serons parvenus à la vision intuitive, et que la nuit du temps présent se sera écoulée. De ce jour qui doit se lever plus tard, il a été dit : « Dès le « matin, je paraîtrai en votre présence, et « vous contemplerai [2] ». Qu'est-ce à dire : « Dès le matin ? » Quand la nuit de cette vie terrestre sera écoulée, lorsque nous n'aurons plus à redouter aucune tentation, après que nous aurons triomphé de ce lion qui tourne autour de nous pendant la nuit, en rugissant et en cherchant une victime qu'il puisse dévorer [1]. « Dès le matin je paraîtrai en votre « présence, et je vous contemplerai ». Maintenant, mes frères, qu'avons-nous de mieux à faire pour le moment, si ce n'est ce que dit encore le Psalmiste : « Toutes les nuits, ma « couche sera baignée de mes pleurs, et mon « lit arrosé de mes larmes [2] ». Je pleurerai, dit-il, pendant toutes les nuits ; le désir de voir venir le jour me consumera. Dieu en connaît l'ardeur ; car, ailleurs, le Roi-Prophète lui dit encore : « Seigneur, tous mes désirs sont en « votre présence et les désirs de mon cœur ne « vous sont point cachés [3] ». Si tu désires de l'or, on peut s'en apercevoir ; car les recherches que tu en feras seront manifestes pour tous ceux qui te verront. Désires-tu du froment? Tu exprimes certainement à quelqu'un les pensées de ton âme ; tu lui fais connaître l'objet de tes désirs. Mais si tu souhaites posséder Dieu, en est-il un autre que Dieu pour le savoir ? Tu demandes la possession de Dieu, comme tu demandes du pain, de l'eau, de l'or, de l'argent, du froment ; mais à qui demandes-tu de le voir et de le posséder, sinon à lui-même ? C'est à celui qui a promis la possession de lui-même, qu'on demande de le posséder. Que ton âme donne de l'ampleur à ses aspirations ; qu'elle s'étende en quelque sorte, pour essayer de contenir ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce que le cœur de l'homme n'a jamais compris [4]. Il est possible de le désirer, d'en faire l'objet de ses plus ardentes aspirations et de ses soupirs ; y penser dignement, l'expliquer par des paroles, jamais.

8. Mes frères, le Sauveur a donc dit ces quelques mots : « Je suis la lumière du « monde ; celui qui me suit ne marchera pas « dans les ténèbres, mais il aura la lumière « de vie » ; et par là il a voulu, d'une part, nous donner un précepte, et, de l'autre, nous faire une promesse. Aussi devons-nous accomplir ses ordres, afin de ne point désirer impudemment la réalisation de ses promesses ; afin qu'il ne nous dise pas, lorsqu'il viendra nous juger : As-tu fait ce que j'ai commandé, pour avoir le droit de me demander ce que je t'ai promis ? Seigneur, notre Dieu, que m'avez-vous donc ordonné ? — De me suivre. N'as-tu pas de-

[1] II Cor. v, 6, 7. — [2] Ps. v, 5.

[1] I Pierre, v, 8. — [2] Ps. VI, 7. — [3] Id. XXXVII, 10. — [4] I Cor. II, 9.

mandé comment tu pourrais agir pour vivre de cette vie dont il a été dit : « En vous « est la source de la vie ? » Un jeune homme a reçu cette réponse : « Va, vends tout ce que « tu possèdes et donne-le aux pauvres, et tu « auras un trésor dans le ciel ; puis, viens et « suis-moi ». Ce jeune homme s'éloigna, la tristesse dans le cœur, mais il ne suivit pas le Sauveur ; il désirait recevoir les leçons d'un bon maître : pour cela, il interrogea le souverain Docteur, mais il en méprisa les enseignements ; il s'en retourna plein de tristesse, parce qu'il était enchaîné par ses convoitises : il s'en retourna tout triste, parce qu'il portait sur ses épaules une énorme besace remplie d'avarice [1]. Il marchait péniblement et suait : son conseiller voulut lui faire ôter sa besace, mais il s'imagina devoir plutôt abandonner un tel maître que le suivre. Le Sauveur, par son Evangile, a dit hautement à tous les hommes : « Venez à moi, vous tous qui êtes « chargés et qui souffrez, et je vous soulage- « rai. Prenez mon joug sur vous, et appre- « nez de moi que je suis doux et humble de « cœur [2] ». Depuis ce moment, combien d'hommes, après avoir entendu ces paroles de l'Evangile, ont mis en pratique ce que n'a pas fait ce riche, même après en avoir entendu le précepte tomber des lèvres du divin Maître ! A nous donc, maintenant, d'agir et de suivre Jésus-Christ ; brisons les fers qui nous empêchent de marcher sur ses traces. Mais qui pourra nous débarrasser de telles entraves, sinon celui à qui le Prophète a dit : « Vous avez rompu mes chaînes [3] ». Et encore, dans un autre psaume : « Le Seigneur délie « les captifs, le Seigneur redresse ceux qui « sont courbés [4] ».

9. Et ces hommes débarrassés de leurs biens, et ces hommes redressés, que suivent-ils, sinon la lumière qui leur adresse ces paroles : « Je suis la lumière du monde : celui « qui me suit ne marchera pas dans les té- « nèbres ? » Parce que le Seigneur éclaire les aveugles. Mes frères, ils voient donc maintenant la lumière, ceux qui possèdent le collyre de la foi. Le Sauveur mêla d'abord sa salive avec de la poussière, puis il se servit de ce mélange pour frotter les yeux de l'aveugle-né [5]. Par la faute d'Adam, nous sommes nés aveugles, et il faut que la lumière du Sauveur vienne nous éclairer. Il a mêlé de la salive avec de la terre, car « le « Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi « nous [1] ». Il a mêlé de la salive avec de la terre ; aussi avait-il été dit d'avance : « La vé- « rité est sortie du sein de la terre [2] ». Le Sauveur a dit lui-même : « Je suis la voie, la « vérité et la vie [3] ». Nous jouirons de la vérité, lorsque nous verrons Dieu face à face ; parce qu'il nous le promet. Y aurait-il, en effet, un homme assez audacieux pour espérer ce que Dieu n'aurait daigné ni promettre ni donner ? Nous verrons Dieu face à face : l'Apôtre l'a dit : « Aujourd'hui, je ne con- « nais le Seigneur qu'imparfaitement, en « énigme, comme dans un miroir : alors, je « le verrai face à face [4] ». L'apôtre saint Jean s'est exprimé de la même manière dans une de ses épîtres : « Mes bien-aimés, nous som- « mes maintenant les enfants de Dieu, mais « ce que nous serons un jour ne paraît pas « encore. Nous savons que, quand il viendra « dans sa gloire, nous serons semblables à « lui, parce que nous le verrons tel qu'il est [5] ». Voilà une bien grande promesse. Si tu aimes Dieu, suis-le donc. — Je l'aime, me dis-tu ; mais par quel chemin le suivrai-je ? — Si le Seigneur ton Dieu t'avait dit : Je suis la vérité et la vie, dès lors que la vérité et la vie seraient l'objet de tes plus ardents désirs, tu ferais évidemment tous tes efforts pour trouver le chemin qui pourrait t'y conduire ; tu te dirais à toi-même : La vérité et la vie, ce sont de bien grandes choses : si seulement mon âme pouvait trouver le moyen d'y parvenir ! Tu cherches ce moyen ? Ecoute le Sauveur, voici sa première parole : « Je suis « la voie ». Avant de t'apprendre où tu dois le suivre, il t'indique le chemin : « Je suis la « voie ». Où te conduira-t-elle ? « Et la vérité « et la vie ». Il t'enseigne d'abord par quelle route tu dois marcher, puis à quel but tu parviendras. Je suis la voie, je suis la vérité, je suis la vie. En tant qu'il demeure dans le Père, il est la vérité et la vie ; il est la voie, parce qu'il s'est revêtu de notre humanité. On ne te dit pas : Fatigue-toi à chercher le chemin qui te mènera à la vérité et à la vie : non, ce n'est pas là ce qu'on te dit. Paresseux, lève-toi ; la voie elle-même s'est approchée de toi, elle t'a fait sortir du sommeil où tu

[1] Matth. XIX, 16-22. — [2] Id. XI, 28, 29. — [3] Ps. CXV, 16. — [4] Id. CXLV, 8. — [5] Jean, IX, 6.

[1] Jean, I, 14. — [2] Ps. LXXXIV, 12. — [3] Jean, XIV, 6. — [4] I Cor. XIII, 12. — [5] I Jean, III, 2.

étais plongé, si toutefois elle t'a éveillé. Lève-toi et marche. Peut-être cherches-tu à marcher sans le pouvoir, parce que tu as mal aux pieds? Pourquoi tes pieds sont-ils si sensibles? L'avarice les aurait-elle forcés à courir en des sentiers pierreux? Mais le Verbe de Dieu a guéri même les boiteux. Mes pieds, dis-tu, sont en bon état, mais c'est le chemin que je ne vois pas. Le Sauveur a aussi éclairé les aveugles.

10. Tout cela est l'effet de la foi, et elle l'opère en nous pendant que nous vivons de cette vie terrestre, et que nous voyageons ici-bas, loin du Seigneur ; mais lorsque nous aurons parcouru toute l'étendue du chemin, et que nous serons arrivés dans la patrie, y aura-t-il pour nous un motif plus puissant de joie, une source de bonheur plus féconde? Non, parce qu'une tranquillité sans pareille y sera notre partage, parce que l'homme n'y éprouvera aucune contrariété. Il nous est, maintenant, mes frères, bien difficile de n'avoir pas à combattre. Dieu nous appelle à la concorde, il nous ordonne d'avoir la paix avec nos semblables : tel doit être le but de nos efforts; c'est de ce côté qu'il nous faut tendre par tous les moyens possibles : par là nous parviendrons un jour à la paix la plus complète. Quoi qu'il en soit, nous en sommes aujourd'hui à lutter le plus souvent même avec ceux à qui nous voulons faire du bien. Celui-ci est égaré, tu veux le ramener dans le bon chemin : il te résiste, tu entres en discussion avec lui. S'il est païen, tu attaques le culte des idoles et des démons ; s'il est hérétique, tu bats en brèche les autres erreurs, qui procèdent du diable; si c'est un mauvais catholique, qui ne veut pas mener une bonne conduite, tu fais la guerre aux penchants désordonnés du cœur de ton frère : il habite avec toi la même maison, et il cherche des voies détournées ; aussi t'échauffes-tu à le ramener au bien, afin de pouvoir rendre, à son sujet, au souverain Maître de l'un et de l'autre, un compte satisfaisant. Quelle nécessité se présente de toutes parts de lutter avec nos semblables! Bien souvent, accablé de tristesse, on se dit à soi-même : Pourquoi faut-il que je rencontre autant de contradicteurs, et que je supporte des gens qui me rendent le mal pour le bien? Je veux travailler à les sauver, et ils veulent périr; ma vie se consume à lutter avec eux ; la paix m'est étrangère ; de plus, ceux que je devrais compter au nombre de mes amis s'ils voulaient faire attention au bien que je veux leur procurer, j'en fais des ennemis acharnés. Pourquoi souffrir ainsi? Je me retournerai vers moi, je serai à moi seul, j'invoquerai mon Dieu. Rentre en toi-même, tu y trouveras encore la guerre; et si tu as commencé à suivre le Sauveur, tu rencontreras encore des combats. — Quelle lutte m'attend au dedans de moi? — La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair [1]. Te voilà seul avec toi, n'ayant rien à souffrir de la part de personne, mais tu ressens dans tes membres une loi tout opposée à celle de ton esprit, et qui te retient captif sous la loi du péché à laquelle tes membres obéissent. Elève donc la voix : du milieu de cette lutte intérieure, crie vers le Seigneur : demande-lui de te rendre la paix. « Malheureux homme « que je suis, qui me délivrera du corps de « cette mort? La grâce de Dieu, par Jésus-« Christ Notre-Seigneur [2] ». Parce que, dit le Sauveur, « celui qui me suit ne marchera point « dans les ténèbres ; mais il aura la lumière « de vie ». Quand sera fini le combat, alors succédera l'immortalité, car « la mort sera le « dernier ennemi détruit ». Et de quelle paix jouira-t-on en ce moment? « Il faut que ce « corps corruptible soit revêtu d'incorrupti-« bilité, et que ce corps mortel soit revêtu « d'immortalité [3] ». Pour parvenir à ce séjour où nous jouirons plus tard de la réalité, suivons aujourd'hui, par nos espérances, celui qui nous a dit : « Je suis la lumière du « monde : celui qui me suit ne marchera pas « dans les ténèbres, mais il aura la lumière « de vie ».

[1] Galat. V, 17. — [2] Rom. VII, 23-25. — [3] I Cor. XV, 26, 53.

TRENTE-CINQUIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CET ENDROIT : « ALORS LES PHARISIENS LUI DIRENT : TU RENDS TÉMOIGNAGE DE TOI-« MÊME », JUSQU'A CET AUTRE : « MON TÉMOIGNAGE EST VÉRITABLE, PARCE QUE JE SAIS D'OU « JE SUIS VENU ET OU JE VAIS ». (Chap. VIII, 13, 14.)

LE CHRIST SE REND TÉMOIGNAGE.

Les Juifs récusaient le témoignage du Sauveur ; mais ce témoignage n'était pas seul en sa faveur, il était appuyé sur celui des Prophètes. D'ailleurs, Jésus-Christ n'était-il pas la lumière véritable ? Une lumière, en montrant les objets environnants, ne peut-elle servir à se manifester elle-même ? S'il a envoyé les Prophètes devant lui, c'était afin de s'en servir comme de lampes, et de ménager la faiblesse des yeux de notre âme. Un jour, dans le ciel, il nous apparaîtra tel qu'il est, et nous contemplerons, sans ombre et sans nuage, la splendeur de ses rayons.

1. Vous, qui étiez ici hier, vous devez vous souvenir que nous avons longuement parlé de ce passage, où Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Je suis la lumière du monde ; « celui qui me suit ne marchera pas dans les « ténèbres, mais il aura la lumière de vie [1] ». Néanmoins, si nous voulions encore discuter ce sujet, il nous serait facile de le faire et d'y employer de longues heures ; car il est impossible de donner en une seule instruction des explications suffisantes sur pareille matière. Aussi, mes frères, devons-nous suivre le Christ, qui est la lumière du monde, pour ne point marcher dans les ténèbres. Les ténèbres à craindre sont celles qui se répandent sur notre conduite, et non celles qui frappent nos yeux ; et si ces ténèbres redoutables viennent parfois à tomber sur l'organe de la vue, c'est, non pas sur celui du corps, par lequel nous discernons le blanc du noir, mais sur celui de l'âme, qui nous fait distinguer le juste de l'injuste.

2. Après que Notre-Seigneur Jésus-Christ eut prononcé ces paroles, les Juifs répondirent : « Tu rends témoignage de toi-même ; « ton témoignage n'est pas véritable ». Avant de venir sur la terre, le Sauveur avait envoyé devant lui un grand nombre de prophètes, comme autant de flambeaux allumés par lui ; de ce nombre était Jean-Baptiste, à qui la lumière par excellence, c'est-à-dire Jésus-Christ, rendit elle-même un témoignage tel qu'elle n'en rendit jamais à nul autre un pareil ; voici ses paroles : « Aucun ne s'est élevé « d'entre les enfants des femmes plus grand « que Jean-Baptiste [1] ». Cet homme, qui ne compta point de plus grand que lui parmi les enfants des femmes, dit, en parlant de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Moi, je bap-« tise dans l'eau ; mais celui qui vient après « moi est au-dessus de moi, et je ne suis pas « digne de délier les courroies de sa chaus-« sure [2] ». Voyez comme le flambeau se met au-dessous de la lumière du jour. Que Jean ait été un flambeau, le divin Maître lui-même en rend témoignage : « Il était », dit-il, « une lampe ardente et brillante, et, pour un « peu de temps, vous avez voulu vous réjouir « à sa lumière [3] ». Un jour les Juifs lui dirent : « Apprends-nous donc par quelle autorité tu « fais toutes ces choses ». Le Seigneur savait qu'ils avaient une haute idée de Jean-Baptiste, et que cet homme, pour lequel ils éprouvaient une si profonde vénération, leur avait rendu témoignage du Fils de l'Homme. « Il leur « répondit donc : J'ai moi-même une question « à vous faire ; dites-moi d'où vient le bap-« tême de Jean ; du ciel ou des hommes ? » Cette question les jeta dans l'embarras ; et ils se firent cette réflexion que, s'ils disaient : il vient des hommes, la foule pourrait très-bien les lapider, parce qu'elle regardait Jean comme un prophète ; si, au contraire, ils disaient : son baptême vient du ciel, Jésus leur ferait cette réponse : Vous avouez que Jean a reçu d'en haut le don de prophétie, eh bien ! ce Prophète m'a rendu témoignage, et il vous a appris de quelle autorité je fais toutes ces

[1] Jean, VIII, 12.

[1] Matth. XI, 11. — [2] Jean, I, 26, 27. — [3] Id. V, 35.

choses. Quel que fût leur aveu, ils ne pouvaient éviter le piége; ils s'en aperçurent et dirent : « Nous l'ignorons ». « Alors », répliqua le Sauveur, « je ne vous dirai pas non « plus par quelle autorité je fais ces choses [1] ». Je ne vous dis pas ce que je sais, parce que vous ne voulez point avouer ce que vous savez vous-mêmes. Ainsi remis avec à-propos à leur place, ils se retirèrent tout confus, et alors se trouva accompli ce que Dieu le Père, avait prédit par l'organe du Prophète-Roi dans un psaume : « J'ai allumé le flambeau « de mon Christ», c'est-à-dire, Jean-Baptiste; « je couvrirai de honte ses ennemis [2] ».

3. Le Seigneur Jésus avait donc pour lui le témoignage des Prophètes qu'il avait envoyés devant lui, des hérauts qui précédaient le souverain Juge; il avait aussi celui de Jean; mais il se rendait encore lui-même témoignage, et ce témoignage était plus puissant que tous les autres. Avec leurs yeux malades, les Juifs avaient besoin de lampes, car ils ne pouvaient supporter l'éclat du jour. En effet, l'évangéliste Jean, dont nous tenons le livre entre nos mains, nous parle en ces termes de Jean le précurseur, au commencement de son Evangile : « Et un homme fut « envoyé de Dieu, et son nom était Jean; il « vint pour rendre témoignage à la lumière, « afin que tous crussent par lui. Il n'était pas « la lumière, mais il était venu pour rendre « témoignage à celui qui était la lumière. Et « celui-là était la véritable lumière qui « éclaire tout homme venant en ce monde ». Si elle éclaire tout homme, elle éclairait donc Jean lui-même. C'est pourquoi l'Evangéliste précité dit encore : « Nous avons tous reçu de « sa plénitude [3] ». Comprenez bien tout ceci : par là, votre âme grandira dans la foi de Jésus-Christ; et ainsi vous ne serez pas toujours des enfants à la mamelle, qui repoussent des aliments solides. Vous devez être sevrés et nourris dans le sein de notre mère, la sainte Eglise du Christ; vous devez vous préparer à prendre de cœur, et non de corps, une nourriture plus substantielle. Comprenez-le donc bien : autre est la lumière qui éclaire par elle-même, autre est celle qui reçoit d'ailleurs son éclat. Nous disons que nos yeux sont notre lumière; chacun de nous, en y portant la main, jure par eux et s'exprime de la sorte : Ainsi vivent mes lumières; car voilà le jurement en usage. Si ces lumières en sont de véritables, qu'elles se montrent et t'éclairent, quand, dans un appartement bien fermé, toute autre lumière te fait défaut. Elles en sont absolument incapables. Ces lumières que nous portons sur notre visage, et que nous appelons de ce nom, ont donc besoin des rayons d'une autre lumière, placée en dehors d'elles, même lorsqu'elles sont nettes et que rien ne les empêche de se montrer; retirez-leur ou ne leur présentez pas cette lumière extérieure, elles ont beau être nettes et bien visibles, elles ne peuvent nous éclairer. De même en est-il de notre esprit : c'est l'œil de notre âme; il faut qu'il reçoive les rayons de la vérité; il faut qu'il soit merveilleusement illuminé par celui qui éclaire et n'est éclairé par personne; sans cela, il ne pourra jamais parvenir ni à la sagesse ni à la justice. Nous conduire suivant les règles de la justice, voilà notre véritable chemin. Mais comment ne pas trébucher dans le chemin, si l'on n'a devant soi de la lumière? Elle est indispensable pour parcourir une telle voie, et, quand par son secours on voit son chemin, c'est un immense avantage. Tobie portait sur son visage des yeux fermés à la lumière; son fils le conduisait par la main, mais il donnait à celui-ci les indications nécessaires pour ne pas s'écarter de la voie droite [1].

4. Les Juifs lui répondirent donc : « Tu « rends témoignage de toi-même; ton témoi- « gnage n'est pas selon la vérité ». Voyons ce que Jésus leur a dit : écoutons-le nous-mêmes, mais avec des dispositions différentes. Eux l'écoutaient avec mépris : écoutons-le avec esprit de foi; eux voulaient faire mourir le Christ : désirons vivre par lui; mettons entre nos oreilles et nos esprits et les leurs cette différence qui les distingue les uns des autres; écoutons ce que le Seigneur Jésus répondit aux Juifs. « Jésus leur répondit : « Si je rends témoignage de moi-même, mon « témoignage est véridique, car je sais d'où « je suis et où je vais ». Une lumière fait voir les objets environnants, et se fait voir elle-même. Ainsi tu allumes une lampe pour chercher une tunique : par son éclat, elle t'aide à trouver cette tunique ; mais allumes-tu cette lampe pour l'apercevoir quand elle brûlera? Une lampe allumée est propre à

[1] Matth. XXI, 23-27. — [2] Ps. CXXXI, 17, 18. — [3] Jean, I, 6-9, 16.

[1] Tobie, II, 11 ; IV.

faire bien voir ce qui était plongé dans les ténèbres, comme aussi à se présenter elle-même à tes regards. De même en est-il de Notre-Seigneur Jésus-Christ : il voyait la différence qui se trouvait entre ses disciples et les Juifs, ses ennemis, comme on voit la différence qui se trouve entre la clarté du jour et la nuit : il distinguait ceux qu'il illuminait des rayons de la foi, et ceux dont il épaississait l'aveuglement. Le soleil éclaire en même temps le visage de l'homme qui voit, et le visage de l'aveugle ; tous deux se tiennent tournés de son côté ; ses rayons tombent également sur les traits de l'un et de l'autre : mais la prunelle de leurs yeux n'en est point pareillement affectée : celui-ci voit autour de lui, celui-là ne voit rien ; et pourtant le soleil se présente à tous les deux, mais l'un des deux est absent par rapport au soleil. Ainsi, la sagesse de l'Eternel, le Verbe divin, Notre-Seigneur Jésus-Christ est présent partout, parce qu'en tous lieux se trouvent la vérité et la sagesse. En Orient, on a l'idée de la justice, on l'a aussi en Occident ; mais de ce que celui-ci en a l'intelligence comme celui-là, s'ensuit-il que la justice n'est point partout la même? Ces hommes sont matériellement éloignés l'un de l'autre ; mais, par la pénétration de leur esprit, ils en viennent à avoir les mêmes sentiments sur le même objet. En cet endroit-ci, je trouve une chose juste ; si elle l'est véritablement, un homme vertueux, placé à je ne sais quelle distance, lui reconnaîtra la même qualité : quoique séparé corporellement de moi, il s'y trouvera uni spirituellement. Voilà l'effet de l'éclat de la justice. La lumière se rend donc témoignage à elle-même : elle ouvre les yeux qui sont sains, et elle est à elle-même son propre témoin pour se faire connaître. Que dire des infidèles? N'est-elle pas aussi présente devant eux? Oui, elle se présente même à eux, mais ils n'ont pas, pour la voir, les yeux du cœur. Ecoute la sentence portée contre eux dans l'Evangile lui-même : « Et la lumière luit « dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont « point comprise [1] ». Aussi, est-ce avec raison que le Sauveur dit aux Juifs : « Si je rends « témoignage de moi-même, mon témoignage « est véritable ; car je sais d'où je viens et où « je vais ». Il voulait parler de son Père : le Fils rendait gloire à son Père. Egal à celui qui l'a envoyé, il le glorifie ; à combien plus juste raison l'homme doit-il glorifier son Créateur !

5. « Je sais d'où je suis venu, et où je vais ». Cet homme, qui se trouve en votre présence et qui vous parle, a un séjour qu'il n'a jamais quitté, quoiqu'il soit venu sur la terre : en venant parmi nous, il ne s'en est pas éloigné : il ne nous a pas abandonnés en y retournant. Pourquoi vous en étonner? Il est Dieu. Pareille chose ne peut être le fait d'un homme : le soleil lui-même en est incapable. Pour s'avancer vers l'Occident, il s'éloigne de l'Orient, et tant qu'il n'y revient pas pour y paraître à nouveau, il ne s'y voit pas. Pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, il est venu en ce monde, et, pourtant, il n'a pas quitté le ciel ; il y est retourné, et, néanmoins, il est encore ici-bas. Ecoute, voici des paroles écrites en un autre endroit de l'Evangile par l'apôtre Jean : « Personne », dit-il, « n'a jamais vu « Dieu, sinon le Fils unique, qui est dans le « sein du Père [1] ». Il ne dit pas : Qui a été dans le sein du Père, comme si, en venant sur la terre, il avait quitté le sein de son Père. Jésus parlait ici-bas, et il disait qu'il était dans le sein du Père ; et au moment de quitter ses disciples, que leur dit-il? « Voilà que je suis « avec vous jusqu'à la consommation du « siècle [2] ».

6. Le témoignage de la lumière est donc véritable, soit qu'elle se fasse connaître elle-même, soit qu'elle éclaire d'autres objets : sans elle, en effet, tu ne peux ni la voir elle-même, ni apercevoir ce qui se trouve en dehors d'elle. Si elle est propre à jeter le jour sur tout ce qui n'est pas elle, est-elle inutile par rapport à elle-même? Ne peut-elle se manifester clairement, elle qui met seule en relief les autres objets? Le Prophète a dit vrai ; mais aurait-il parlé de la sorte, s'il n'avait auparavant puisé à la source de la vérité? Jean a dit vrai ; mais d'où lui est venue la vérité de ses paroles? Demande-le-lui. « Nous « avons tous », dit-il, « reçu de sa plénitude ». Notre-Seigneur Jésus-Christ est donc apte à se rendre témoignage à lui-même. Mes frères, au milieu des ténèbres de ce monde, écoutons avec soin et attention les Prophètes ; car le Sauveur a bien voulu venir en ce monde et s'abaisser jusqu'à nous pour soutenir notre faiblesse, et dissiper les secrètes ténèbres de

[1] Jean, I, 5.

[1] Jean, I, 18. — [2] Matth. XXVIII, 20.

notre cœur. Il s'est fait homme, homme condamné au mépris et réservé aux honneurs, homme destiné à être méconnu et à compter de fervents adeptes : condamné à se voir méprisé et méconnu des Juifs, destiné à recevoir nos honneurs et l'hommage de notre foi : homme, qui devait être jugé et juger à son tour, qui devait être injustement jugé et juger suivant toutes les règles de la justice. Il nous est donc apparu dans un état d'infirmité telle qu'il lui fallait recevoir le témoignage de la lampe. Si, en effet, nos yeux avaient pu supporter l'éclat du jour, aurait-il eu besoin que Jean, pareil à une lampe, lui rendît témoignage? Mais nous ne pouvions en contempler la splendeur. Parce que nous étions faibles, il est devenu faible; et, par sa faiblesse, il a guéri la nôtre : en se revêtant d'un corps sujet à la mort, il a détruit la mort, qui devait frapper notre corps : et son humanité a été comme un collyre destiné à guérir l'infirmité de nos yeux. Puisque le Sauveur est venu parmi nous, et que nous sommes encore plongés dans les ténèbres de cette vie terrestre, il nous faut écouter les Prophètes.

7. De fait, avec ses oracles, nous réduisons au silence les païens qui nous attaquent. — Qui est le Christ? nous dit le païen. — Nous lui répondons : Celui qu'ont annoncé les Prophètes. — Quels Prophètes ? — Nous leur nommons, l'un après l'autre, ceux dont on nous lit tous les jours les prédictions. — Quels sont ces Prophètes? — Les hommes qui ont annoncé d'avance ce que nous voyons se passer sous nos yeux. — Vous, continue-t-il, vous avez mis à profit les événements qui ont eu lieu; vous les avez vus s'accomplir, puis vous en avez fait l'histoire à votre guise, et vous avez présenté les faits passés comme des faits à venir. — Ici, nous avons à faire valoir, contre ces ennemis païens, le témoignage d'autres ennemis. Nous leur présentons les livres en honneur chez les Juifs, et nous répondons : Vous êtes, vous et eux, les ennemis de notre foi. Les Juifs ont été dispersés parmi les nations, pour nous servir de preuve contre nos autres adversaires. Qu'ils montrent le livre d'Isaïe, nous verrons s'il ne renferme pas ce passage : « Il a été conduit à la mort « comme une brebis, et il est resté muet « comme un agneau devant celui qui le tond. « Son jugement a été enlevé au milieu des « humiliations : nous avons été guéris par « ses blessures : nous nous sommes tous « égarés comme des brebis, et il a été livré « pour nos péchés [1] ». Voilà une lampe : montrons-en une autre. Ouvrons le livre des psaumes, la passion du Sauveur y est aussi prédite. « Ils ont percé mes mains et mes « pieds, tous mes os ont été comptés; ils « m'ont regardé et considéré attentivement : « ils se sont partagé mes vêtements, ils ont « tiré ma robe au sort. A vous s'adressent « mes louanges : je publierai votre gloire « dans une grande assemblée. Les peuples les « plus reculés se souviendront du Seigneur et « se tourneront vers lui : toutes les nations se « prosterneront en sa présence, parce qu'au « Seigneur appartient l'empire, et qu'il ré- « gnera sur tous les peuples [2] ». Parmi mes ennemis, ceux-ci doivent donc rougir, puisque ceux-là me fournissent contre eux des témoignages écrits. Avec les passages que les uns m'ont mis en main, j'ai réduit les autres au silence; mais je ne veux point abandonner ceux qui m'ont soutenu dans ma tâche, sans les convaincre eux-mêmes d'erreur : prenons de leurs propres mains de quoi les confondre. Je lis un autre Prophète, et j'y trouve les paroles adressées aux Juifs par le Seigneur : « Mon amour n'est point en vous », dit le Seigneur, « et je ne recevrai pas de présents de « votre main ; car, depuis le lever du soleil « jusqu'à son coucher, on offre une oblation « pure à mon nom [3] ». O Juif, tu ne prends aucune part à cette oblation pure : tu es donc toi-même impur.

8. Si les lampes rendent elles-mêmes témoignage au jour, c'est en raison de notre faiblesse, car nous ne pouvons ni supporter ni voir son éclat. Néanmoins, nous sommes nous-mêmes, nous autres chrétiens, une véritable lumière, si l'on nous compare aux infidèles. Aussi l'Apôtre dit-il : « Vous étiez « autrefois ténèbres, mais, maintenant, vous « êtes lumière en Notre-Seigneur : marchez « donc comme des enfants de lumière [4] ». Il dit encore ailleurs : « La nuit est déjà avan- « cée, et le jour s'approche. Quittons donc les « œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des « armes de lumière : marchons dans la dé- « cence comme durant le jour [5] ». Cependant le jour où nous vivons n'est que ténèbres, dès qu'on le met en regard du jour de notre

[1] Isa. LIII, 5-8. — [2] Ps. XXI, 17-29. — [3] Malach. I, 10, 11. — [4] Ephés. V, 8. — [5] Rom. XIII, 12, 13.

éternité; écoute donc l'apôtre Pierre : il affirme que ces paroles ont été adressées au Seigneur Jésus du sein de la suprême puissance : « Tu es mon Fils bien-aimé, en qui « j'ai mis mes complaisances : nous avons « nous-mêmes entendu cette voix, qui des« cendait du ciel, lorsque nous étions avec lui « sur la montagnesainte ». Mais parceque nous n'étions pas là, nous, et que nous n'avons pas entendu cette voix, le même Pierre nous dit : « Nous avons, d'ailleurs, une preuve encore « plus frappante dans les oracles des Pro« phètes ». Vous n'avez pas entendu la voix qui descendait du ciel, mais vous avez une preuve encore plus frappante dans les oracles des Prophètes. Notre-Seigneur Jésus-Christ a envoyé devant lui les Prophètes, car il prévoyait que des impies s'élèveraient plus tard, attaqueraient ses miracles et les attribueraient à la magie. Et, de fait, si les honneurs divins qu'on lui rendait, même après sa mort, pouvaient être considérés comme un effet de la magie, et prouvaient qu'il était un magicien, avait-on le droit d'en dire autant des prophéties faites avant sa naissance? Ecoute les Prophètes, ô homme que la mort a frappé, que les vers rongent déjà, et qui calomnies encore; écoute les Prophètes : je lis; prête l'oreille aux paroles d'hommes qui ont précédé le Sauveur sur la terre. « Nous avons », dit l'apôtre Pierre, « nous avons une preuve « encore plus frappante dans les oracles des « Prophètes, sur lesquels vous faites bien « d'arrêter les yeux comme sur le flambeau « qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que « le jour commence à paraître et que l'étoile « du matin se lève dans vos cœurs [1] ».

9. Lors donc que Notre-Seigneur Jésus-Christ sera venu, et que, selon l'expression de l'apôtre Paul, il aura éclairé ce qui est caché dans les ténèbres, et découvert les plus secrètes pensées des cœurs, afin de rendre à chacun la louange à laquelle il a droit [2], alors brillera le véritable jour, et les lampes deviendront inutiles. On ne lira plus devant nous les oracles des Prophètes, on ne mettra plus sous nos yeux le livre de l'Apôtre : nous ne nous appuierons pas davantage sur le témoignage de Jean, l'Evangile lui-même ne nous sera nullement nécessaire. Les Ecritures disparaîtront donc du milieu de nous : pareilles à des lampes allumées, elles nous ont été données pendant la nuit de ce siècle, pour nous empêcher de rester plongés dans les ténèbres; mais elles nous seront enlevées, parce que nous n'aurons plus besoin qu'elles nous éclairent : les hommes de Dieu eux-mêmes, qui nous les ont fournies, contempleront, comme nous, les éclatants rayons de la lumière véritable; tous secours nous seront retirés. Alors, que verrons-nous? De quoi notre âme se nourrira-t-elle? Quel spectacle réjouira nos yeux? D'où nous viendra ce bonheur que l'œil de l'homme n'a point vu, que son oreille n'a point entendu, que son cœur n'a jamais compris [1]? Que verrons-nous? Je vous en conjure, aimez avez moi; avec moi, courez par la foi : désirons-nous arriver à l'éternelle patrie? soupirons après elle, et souvenons-nous que nous sommes ici-bas des voyageurs. Que verrons-nous? Lisons l'Évangile : « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu [2] ». Tu viendras puiser à la source du sein de laquelle s'est échappée la rosée si souvent répandue sur toi; tu verras face à face la lumière, dont les rayons ne sont venus qu'obliquement et par réfraction, dissiper les ténèbres de ton cœur : c'est pour la voir et pouvoir la supporter que tu te purifies aujourd'hui. Aussi, Jean nous adresse-t-il ces paroles, que j'ai hier rappelées à votre souvenir : « Mes bien« aimés, nous sommes maintenant les enfants « de Dieu; mais ce que nous serons un jour « n'apparaît pas encore. Nous savons que, « quand il viendra dans sa gloire, nous le « verrons tel qu'il est [3] ». Je le sens, vos affections sont, avec les miennes, dirigées vers le ciel; mais ce corps, condamné à se corrompre, appesantit l'âme, et cette habitation terrestre abat l'esprit capable des plus hautes pensées [4]. Mais il me faut quitter ce livre, et chacun de nous va retourner à ses affaires personnelles. Nous nous sommes trouvés bien d'apercevoir ensemble les rayons de la même lumière : nous nous sommes réjouis, et nous avons tressailli d'allégresse. Puissions-nous toutefois, en nous séparant les uns des autres, ne pas nous éloigner de cette clarté brillante!

[1] II Pierre, I, 17-19. — [2] I Cor. IV, 5.

[1] I Cor. II, 9. — [2] Jean, I, 1. — [3] I Jean, III, 2. — [4] Sag. IX, 15.

TRENTE-SIXIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CE PASSAGE : « VOUS JUGEZ SELON LA CHAIR ; MOI, JE NE JUGE PERSONNE », JUSQU'À CET AUTRE : « JE RENDS TÉMOIGNAGE DE MOI-MÊME, ET LE PÈRE, QUI M'A ENVOYÉ, REND TÉMOI- « GNAGE DE MOI ». (Chap. VIII, 15-18.)

LE CHRIST, UN AVEC LE PÈRE.

Il y a deux natures en Jésus-Christ, mais les Juifs, qui jugent selon la chair, n'en reconnaissent qu'une. Le Sauveur ne les imite pas, il ne juge personne, il se montre miséricordieux jusqu'à la mort de la croix, et s'il juge il ne se trompe nullement, car son Père est avec lui. C'est là un mystère puisé par saint Jean dans le sein même de Dieu et qu'il est difficile de saisir ; mais c'est une vérité catholique. Le Christ n'est donc pas seul, car, s'il est homme, il est en même temps Dieu, et, comme tel, une même chose avec le Père, inséparable de lui, quoique personne distincte ; dès lors qu'il se rend témoignage, sa parole est vraie, puisqu'elle est la parole du Père et l'oracle de l'Esprit-Saint.

1. Des quatre Evangiles, ou plutôt des quatre livres du même Evangile, le plus élevé et le plus sublime, à beaucoup près, est celui de Jean. Cet apôtre a été justement, et dans un sens spirituel, comparé à un aigle ; aussi son livre a-t-il surpassé les trois autres, et en s'élevant au-dessus d'eux a-t-il lui-même voulu nous engager à porter haut nos affections. En effet, les autres Evangélistes semblaient marcher sur la terre avec Jésus-Christ considéré comme homme ; mais Jean, en quelque sorte honteux de se traîner ici-bas, a élevé la voix à tel point que, dès le commencement de son écrit, il s'est placé, non-seulement au-dessus de la terre, de l'air et des astres, mais même au-dessus de l'armée des anges et de toutes les puissances invisibles établies de Dieu ; il est ainsi arrivé jusqu'à Celui qui a créé toutes choses, car il a dit : « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu. Tout a été fait par lui, et sans lui « rien n'a été fait [1] ». Le reste de son Evangile est digne d'un si beau commencement. Comme un oiseau, il a pris son vol, et il a parlé de la divinité du Sauveur. Il n'a fait, en cela, que nous rendre ce qu'il avait puisé à la source de la vérité. Evidemment, il ne nous a pas sans raison raconté, en parlant de lui dans son Evangile, qu'à la dernière Cène il avait reposé sur la poitrine du Seigneur [2]. Appuyé sur le cœur de Jésus, il y puisait un secret breuvage ; mais ce breuvage ignoré, il nous l'a fait connaître en nous le distribuant. Il a enseigné à toutes les nations, non-seulement l'incarnation du Fils de Dieu, sa passion et sa résurrection, mais ce qu'il était avant de se faire homme : Fils unique du Père, son Verbe, coéternel à Celui qui l'a engendré, égal à Celui qui l'a envoyé, mais devenu, par son incarnation, inférieur à son Père et moins grand que lui.

2. Tout ce que vous avez entendu dire de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans un sens de faiblesse, appliquez-le donc à l'homme dont il s'est revêtu, à ce qu'il est devenu à cause de nous, et non à ce qu'il était quand il nous a créés. Mais si l'on vous dit de lui de grandes choses, des choses plus élevées que toutes les créatures, des choses divines ; si vous lisez dans l'Evangile, ou si l'on vous avertit que, d'après ces pages sacrées, il est égal et coéternel au Père, comprenez-le bien, les passages placés sous vos yeux ont trait à la nature divine, et non à sa forme d'esclave. Tous ceux d'entre vous qui comprennent mes paroles, doivent observer cette manière d'interpréter l'Ecriture ; tous ne les comprennent pas, mais c'est pour tous une obligation de croire ce qu'ils ne sont pas à même de saisir ; en observant la règle d'interprétation que je viens de donner, vous marcherez comme au sein de la lumière, et vous repousserez sûrement les attaques mensongères d'hérétiques plongés dans les ténèbres. On a vu des hommes se borner à lire les passages de l'Evangile, relatifs aux abaissements du Sauveur, et de-

[1] Jean, I, 1-3. — [2] Id. XIII, 23.

venir sourds par rapport aux passages qui ont trait à sa divinité ; leur surdité venait de la manière défectueuse dont ils entendaient les paroles évangéliques. D'autres n'ont fait attention qu'aux endroits où il s'agissait des grandeurs du Christ ; aussi n'ont-ils pas cru au texte sacré même quand ils y ont lu que, par bonté pour nous, il s'est fait homme ; à leurs yeux, ces passages sont mensongers ; une main étrangère les a interpolés dans l'Evangile. Le Seigneur Jésus, disaient-ils, était Dieu, mais il n'était pas homme. La croyance des uns était donc bien différente de celle des autres ; et, néanmoins, les uns et les autres se trompaient. Pour l'Eglise catholique, elle soutient ce qu'il y a de vrai dans chacune de ces opinions, elle proclame ce qu'elle croit ; elle sait reconnaître, dans le Sauveur, la divinité et l'humanité ; car l'existence en lui des deux natures est réelle, et se trouve inscrite en toutes lettres dans l'Evangile. Si tu ne vois dans Jésus-Christ que le Dieu, tu refuses de reconnaître le moyen dont il s'est servi pour te guérir ; à ne le considérer que comme un homme, tu lui dénies le pouvoir qui lui a servi à te créer. Ame fidèle, cœur catholique, reconnais donc en lui le Dieu et l'homme ; reconnais-le, crois-le, avoue-le en toute sincérité. Oui, le Christ est en même temps Dieu et homme. Comment est-il Dieu ? Il est égal au Père ; il est une seule et même chose avec lui. Comment est-il homme ? Il est né d'une Vierge, il s'est revêtu de notre chair mortelle, sans, toutefois, se revêtir de notre penchant au péché.

3. Quant aux Juifs, interlocuteurs de Jésus, ils voyaient en lui l'homme, mais ils ne comprenaient pas qu'il fût Dieu et ne le croyaient point tel; vous savez déjà, entre autres choses, qu'ils lui avaient dit : « Tu rends témoignage « de toi-même ; ton témoignage n'est pas vé« ritable [1] ». Vous connaissez aussi la réponse du Sauveur, puisqu'on vous en a hier donné lecture, et que, dans la mesure de nos forces, nous l'avons expliquée. Aujourd'hui on nous a lu ces autres paroles : « Vous jugez selon la « chair ». Vous me dites : « Tu rends témoi« gnage de toi-même, ton témoignage n'est « pas véritable ». Pourquoi me parlez-vous ainsi ? Parce que « vous jugez selon la chair », parce que vous ne comprenez pas que je sois Dieu ; parce que vous ne voyez en moi qu'un simple homme, et qu'en persécutant mon humanité, vous faites injure à ma divinité cachée. Evidemment, « vous jugez selon la « chair ». Parce que je rends témoignage de moi-même, vous me regardez comme un orgueilleux. Quiconque, en effet, veut parler de soi-même en termes élogieux, passe pour un homme rempli d'arrogance et d'orgueil ; voilà pourquoi il est écrit : « Que tes louan« ges sortent, non pas de ta bouche, mais de « celle de ton prochain [1] ». Cette leçon a été donnée à l'homme seulement, car nous sommes faibles, et nous parlons à des faibles ; nous pouvons dire la vérité et le mensonge, et quoique notre devoir soit de parler le langage de la vérité, nous pouvons, néanmoins, aussi tenir un langage trompeur, si telle est notre volonté. Pour la lumière, elle est incapable de mentir ; comment rencontrer les obscurités du mensonge au grand jour de la lumière divine ? Jésus s'exprimait comme lumière, comme vérité ; mais si la lumière brillait dans les ténèbres, les ténèbres ne la comprenaient point ; aussi jugeaient-elles selon la chair. « Vous jugez selon la chair », leur dit-il.

4. « Moi, je ne juge personne ». Est-il bien vrai que Notre-Seigneur Jésus-Christ ne juge personne ? N'est-il pas celui-là même qui, de notre propre aveu, est ressuscité d'entre les morts le troisième jour, qui est monté au ciel, qui est assis à la droite du Père, d'où il viendra juger les vivants et les morts ? N'est-ce point là notre croyance, cette croyance dont l'Apôtre a dit : « On croit de cœur pour obtenir « la justice, et l'on confesse de bouche pour « obtenir le salut [2] ? » Quand nous faisons cette confession, contredisons-nous le Sauveur ? Nous disons qu'il viendra juger les vivants et les morts, et lui nous dit : « Je ne « juge personne ». Cette difficulté peut être résolue de deux manières ; ou bien ces paroles signifient : « Je ne juge personne » maintenant, selon ces autres : « Je ne suis point « venu pour juger le monde, mais pour le « sauver [3] » ; et par là, il ne nie pas qu'il doive exercer le jugement ; il le remet seulement à une époque plus éloignée ; ou bien, comme il avait dit : « Vous jugez selon la chair », il ajoute : « Je ne juge personne », sous-entendu selon la chair. Nous ne devons donc avoir dans le cœur aucun scrupule, aucune inquié-

[1] Jean, VIII, 1[illegible].

[1] Prov. XXVII, 2. — [2] Rom. X, 10. — [3] Jean, XII, 47.

tude à l'égard de la croyance que nous nourrissons et que nous professons sur le futur jugement du Christ. Il est venu en ce monde, d'abord pour le sauver, ensuite pour le juger; et son jugement consistera à condamner aux peines éternelles ceux qui n'auront pas voulu être sauvés, et à mettre en possession de la vie ceux qui n'auront point méprisé la grâce du salut. Le premier avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ a donc eu pour but de nous guérir, et non de nous juger; car s'il était venu d'abord pour exercer le jugement, personne n'aurait été trouvé digne de recevoir la récompense de la justice. Dès lors donc que nous lui avons tous apparu dans l'état du péché, et condamnés, sans exception, à la mort du péché, il lui a fallu exercer d'abord sa miséricorde, puis, ensuite, manifester sa justice; le Psalmiste, parlant de lui, avait dit en effet : « Seigneur, je chanterai votre « miséricorde et votre justice [1] ». L'Ecrivain sacré ne dit pas : votre justice et votre miséricorde ; car si la justice devait s'exercer avant la miséricorde, celle-ci ne se manifesterait jamais : elle doit donc venir la première ; après elle seulement, la justice. Et comment s'est manifestée la miséricorde du Sauveur ? Créateur de l'homme, il a daigné se faire homme ; il est devenu sa propre créature afin de ne point laisser périr ce qu'il avait créé. Etait-il possible d'ajouter à cette bonté infinie? Oui, car il l'a poussée plus loin encore. C'était peu pour lui de s'être fait homme, il a voulu aussi être condamné par des hommes ; non content d'être condamné par eux, il a consenti encore à être par eux déshonoré et, non-seulement à en être déshonoré, mais à se voir mis à mort, et non-seulement à mourir, mais à mourir de la mort de la croix. En nous parlant de l'obéissance du Christ, obéissance poussée jusqu'à la mort, l'Apôtre ne s'est pas contenté de dire : « Il s'est fait obéissant jus« qu'à la mort »; ce n'était pas une mort quelconque, car il a ajouté : « La mort de la « croix [2] ». De tous les genres de mort, aucun n'a été plus affreux que celui-là. Aussi, lorsqu'un homme se tord dans les étreintes de douleurs atroces, on dit de lui qu'il souffre une sorte de crucifiement, par analogie avec le supplice de la croix. Et de fait, les malheureux attachés au bois de la croix mouraient d'une mort lente, effet tardif des blessures

[1] Ps. C, 1. — [2] Philipp. II, 8.

qu'on leur faisait aux pieds et aux mains pour les clouer à leur gibet. Crucifier un homme, ce n'était pas le tuer ; sur la croix il vivait longtemps, non pas qu'on voulût prolonger la durée de son existence, mais parce qu'on avait dessein de retarder sa mort pour lui faire atteindre moins vite le terme de ses douleurs. Le Sauveur a voulu mourir pour nous ; nous disons trop peu : il s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix, et il a daigné se laisser crucifier. Il voulait détruire l'empire de la mort, et, pour cela, il a choisi le genre de mort le plus cruel, le dernier de tous ; et par cette mort, de toutes les morts la plus infâme, il les a toutes détruites. Aux yeux des Juifs, elle occupait le dernier rang parmi les autres, mais ils n'en comprenaient pas le mystère, car elle était du choix du Sauveur. Sa croix devait être pour lui un symbole ; il devait l'imprimer sur le front de ses disciples comme un signe du triomphe qu'il remportait sur le démon; c'est pourquoi l'Apôtre a pu dire : « Mais, pour moi, à Dieu « ne plaise que je me glorifie en autre chose « qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-« Christ, par qui le monde est crucifié « pour moi, et par qui je suis crucifié pour « le monde [1] ». Pour son corps, l'homme ne pouvait subir alors de plus insupportable supplice que celui de la croix; aujourd'hui, rien de plus glorieux que le signe de la croix imprimé sur son front. Quelle récompense réserve à ses serviteurs Celui qui a ainsi glorifié l'instrument de ses douleurs? Maintenant, enfin, les Romains ne condamnent plus à la croix leurs criminels, depuis que celle du Sauveur est honorée de tous; car l'éclat de sa gloire rejaillirait, ce semble, sur le coupable que l'on crucifierait. Dans son premier avénement, le Christ n'a donc jugé personne, et il a supporté les méchants. Il a souffert un injuste jugement, afin de rendre le sien avec justice ; mais précisément parce qu'il a été victime de l'injustice, il s'est montré miséricordieux. En s'abaissant jusqu'à la mort de la croix, il a différé d'exercer sa puissance, mais il a manifesté hautement sa bonté. Et comment a-t-il différé l'exercice de sa puissance? En ce que, attaché à l'arbre de la croix, il n'a pas voulu en descendre, quoique ensuite il ait pu sortir vivant du tombeau. Comment a-t-il montré sa miséri-

[1] Galat. VI, 14.

corde? En ce que sur la croix il s'est écrié : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent « ce qu'ils font [1] ». Il a donc dit : « Moi, je « ne juge personne », en ce sens qu'il n'était point venu juger le monde, mais le sauver ; ou bien, comme j'en ai fait la remarque, il a prononcé ces paroles : « Moi, je ne juge per« sonne », par allusion et opposition à celles-ci : « Vous jugez selon la chair », d'où nous devons conclure que le Christ ne juge pas selon la chair, c'est-à-dire de la même manière que les hommes l'ont jugé.

5. Remarquez, en effet, que le Christ exerce déjà la judicature, et pour cela, écoutez ce qui suit : « Et si je juge, mon jugement est « véritable ». En lui, tu as déjà un juge ; mais reconnais-le comme ton Sauveur, et tu n'éprouveras point la sévérité de ses jugements. Et pourquoi a-t-il affirmé que son jugement est véritable? « Parce que je ne « suis pas seul, et qu'avec moi est mon Père « qui m'a envoyé ». Je vous l'ai dit, mes frères : l'Evangéliste saint Jean s'élève par son vol en des régions presque inaccessibles ; c'est à peine si l'esprit peut saisir ses pensées. Mais il faut que je dise à votre charité la mystérieuse raison pour laquelle cet Apôtre s'élève à de pareilles hauteurs. Dans le livre du prophète Ezéchiel, comme aussi dans l'Apocalypse de saint Jean qui a écrit l'Evangile que nous lisons, il est parlé d'un quadruple animal, de quatre êtres différents, présentant la ressemblance d'un homme, d'un bœuf, d'un lion et d'un aigle [2]. Ceux qui ont exposé avant nous le sens caché des Saintes Ecritures, ont vu, pour la plupart, les quatre Evangélistes dans cet animal, ou plutôt dans ces animaux. Le lion est l'emblème de la royauté, car il semble être, en un certain sens, le roi des animaux à cause de sa puissance et de sa force effrayante. Cet emblème a été attribué à Matthieu, parce que, pour établir la généalogie du Sauveur, il a suivi l'ordre de succession des rois, ses ancêtres, afin de montrer, en remontant jusqu'à la souche, qu'il était de la famille de David. Luc, au contraire, a pris pour point de départ le sacerdoce du prêtre Zacharie, et fait mention du père de Jean-Baptiste : on lui a attribué la figure du bœuf, parce que cet animal était la principale victime des sacrifices de la loi. Marc a reçu à juste titre l'emblème du Christ-Homme, car il n'a parlé ni de l'autorité des rois, ni de la puissance des prêtres ; dès le commencement de son Evangile, il n'a fait que parler du Sauveur considéré comme homme. Ces trois écrivains sacrés ont traité un sujet presque exclusivement terrestre, c'est-à-dire ils se sont occupés de ce qu'a fait Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le cours de sa vie mortelle ; voyageant en quelque sorte avec lui sur la terre, ils ont dit peu de chose de sa divinité. Reste l'aigle ; c'est Jean lui-même, c'est cet Apôtre qui a publié de si mystérieuses choses et contemplé fixement l'éclat de la lumière intérieure et éternelle de Dieu. Les aigles éprouvent, à ce qu'on dit, leurs aiglons de cette façon : le père les enlève avec ses serres et les expose aux rayons du soleil ; celui d'entre eux qui regarde sans hésiter l'astre du jour, est reconnu comme le digne fils de ses ancêtres ; mais celui qui cligne de l'œil, on le regarde comme un enfant adultérin, et bientôt, loin de le soutenir, on l'abandonne. Voyez donc quelles grandes choses a dû dire l'Evangéliste comparé à l'aigle ! Et pourtant, nous qui traînons à terre, nous qui sommes faibles et comptons à peine parmi les hommes, nous osons parler de ces merveilleux écrits et en donner l'explication ; nous nous imaginons pouvoir les comprendre lorsque nous y pensons, et pouvoir être compris quand nous en parlons.

6. Pourquoi ces réflexions? En effet, après un pareil discours quelqu'un me dira peut-être et avec justice : Ferme donc ton livre. Car pourquoi garder en tes mains ce qui dépasse les limites de ton intelligence? Pourquoi vouloir nous en entretenir? A cela je réponds : Il y a une foule d'hérétiques ; si Dieu leur a permis de se multiplier à ce point, c'est afin que nous ne fassions pas toujours du lait notre nourriture, c'est pour nous aider à sortir de notre inintelligente enfance. Ils n'ont point saisi les preuves de la divinité du Christ, contenues dans les saints livres ; ils les ont donc interprétés à leur manière ; mais parce qu'ils n'en ont pas eu la véritable intelligence, ils ont tourmenté les catholiques fidèles par des discussions embarrassantes, et ceux-ci ont fini par se laisser troubler et ébranler ; de là, pour les hommes spirituels qui avaient lu dans l'Evangile et compris les passages relatifs à la divinité du Sauveur, de là est venue la né-

[1] Luc, XXIII, 34. — [2] Ezéch. I, 5-10 ; Apoc. IV, 6, 7.

cessité d'opposer aux armes du démon les armes du Christ; ils ont dû employer toutes leurs forces pour lutter et combattre le plus ouvertement possible les faux docteurs, les amis du mensonge qui attaquaient la divinité de Jésus en élevant la voix, ils ont empêché les autres de périr. Il en est qui ont cru que Notre-Seigneur était d'une substance différente de celle du Père; d'autres ont vu en lui un Christ, Père, Fils et Saint-Esprit tout ensemble : selon ceux-ci, il n'était qu'un homme, il n'était pas un Dieu fait homme; suivant ceux-là, il était Dieu, sans jouir de l'immuabilité de la nature divine; pour d'autres encore, il était Dieu, mais n'avait rien de l'homme; en définitive, tous ont fait naufrage dans la foi, et se sont vus rejetés loin du port de l'Eglise; par là on les a empêchés de nuire, par leurs mouvements saccadés, à la conservation des navires placés à côté d'eux. Nous sommes bien petits, et en ce qui nous concerne, bien indignes; néanmoins, par un effet de sa miséricorde, nous avons pris place au milieu des dispensateurs de sa parole; aussi, est-ce même pour nous une rigoureuse obligation de rompre le silence devant vous : si vous me comprenez, vous vous réjouirez avec moi; et, si vous ne pouvez encore saisir la portée de mes paroles, vous croirez, et votre foi vous fera demeurer en sûreté dans le port.

7. Je parlerai donc : m'entende qui pourra, et croie qui ne pourra pas me suivre. Quoi qu'il en soit, je répéterai les paroles du Sauveur : « Vous jugez selon la chair; moi, je « ne juge personne », maintenant, ou selon la chair; « mais si je juge, mon jugement est « véritable ». Pourquoi votre jugement est-il véritable ? « Parce que », dit-il, « je ne suis « pas seul, et qu'avec moi est mon Père, qui « m'a envoyé ». Eh quoi, Seigneur Jésus! votre jugement serait-il faux, si vous étiez seul ? Et jugez-vous selon la vérité, parce que vous n'êtes pas seul, et qu'avec vous se trouve le Père qui vous a envoyé ? Que répondrai-je ? Il va répondre lui-même : « Mon jugement », dit-il, « est véritable ». Pourquoi ? « Parce « que je ne suis pas seul, et qu'avec moi est « le Père qui m'a envoyé ». S'il est avec vous, comment vous a-t-il envoyé ? Il vous a envoyé et il est avec vous ? Quoique envoyé par lui, ne vous en seriez-vous point éloigné ? En venant habiter parmi nous, seriez-vous resté avec lui ? Comment le croire ? Comment le comprendre ? A cela, je réponds deux choses. Tu parles juste en disant : Comment le comprendre; et, en disant : Comment le croire ? tu t'exprimes mal. Il est certain que si on ne saisit pas immédiatement une vérité, c'est alors qu'on la croit parfaitement; dès lors, au contraire, qu'on la comprendrait, on n'aurait pas besoin de la croire, puisqu'on en aurait la claire vue. Tu crois une chose, parce que tu n'en as pas l'intelligence; mais, par la foi, tu deviens capable de la comprendre. Si tu ne la crois pas, jamais tu ne la saisiras : ton incapacité à le faire sera toujours plus grande. Puisse donc la foi te purifier, afin que tu sois rempli d'intelligence! « Mon ju« gement est véritable », dit le Sauveur, « parce que je ne suis pas seul, et qu'avec « moi est le Père qui m'a envoyé ». Aussi, Seigneur Jésus, notre Dieu, votre mission n'est-elle autre chose que votre incarnation. Voilà ce que je vois, voilà ce que je comprends; enfin, voilà ce que je crois, et je parle ainsi dans la crainte de faire preuve d'orgueil en disant : Voilà ce que je comprends. Oui, Notre-Seigneur Jésus-Christ était ici-bas; il y était selon la chair, il y est encore en tant que Dieu, et, en même temps, il était avec le Père et ne s'en était pas séparé. En disant qu'il a été envoyé vers nous et qu'il y est venu, on fait allusion à son incarnation, puisque le Père ne s'est pas incarné.

8. On a donné le nom de Sabelliens, et aussi celui de Patripassiens, à des hérétiques qui prétendent que le Père a souffert. Qu'il n'en soit pas ainsi de toi, ô catholique, car tu n'aurais pas l'intégrité de la foi, si tu étais patripassien. Comprends-le donc : par la mission du Fils on entend son incarnation; tu ne dois croire du Père, ni qu'il se soit incarné, ni qu'il se soit séparé de son Fils fait homme. Le Fils était revêtu d'un corps, et le Père était avec le Fils. Si le Père était dans le ciel, et le Fils sur la terre, comment le Père pouvait-il être avec le Fils ? En ce que l'un et l'autre étaient en tous lieux, car Dieu ne peut pas être au ciel, sans être en même temps sur la terre. Ecoute le Prophète : il voulait échapper au jugement de Dieu, et ne savait où se retirer : « Où irai-je devant votre « esprit? » dit-il. « Où fuir devant votre face ? « Si je monte vers les cieux, vous y êtes ». Mais il s'agit de la terre; remarque donc ce

qui suit : « Si je descends au fond des en-« fers, vous voilà [1] ». Si on le rencontre au fond des enfers, en quel autre lieu pourrait-on ne pas le trouver ? Le Seigneur dit lui-même par la bouche d'un Prophète : « Je « remplis le ciel et la terre [2] ». Il est donc partout, puisqu'on ne peut circonscrire son être en aucun lieu. Ne t'éloigne pas de lui, et il est avec toi. Veux-tu parvenir jusqu'à lui ? ne sois point lent à l'aimer; c'est par les affections du cœur, et non par les mouvements du corps, qu'on s'approche de lui. Crois et aime, et, sans changer de place, tu franchis la distance qui t'en sépare. Il est donc en tout lieu; mais, s'il est partout, pourrait-il ne pas être avec son Fils ? Eh quoi ! il ne serait pas avec son Fils, et il est avec toi, si tu as la foi ?

9. D'où vient donc la vérité du jugement du Sauveur, sinon de ce qu'il est le vrai Fils de Dieu ? Il l'a dit lui-même : « Si je juge, « mon jugement est véritable, parce que je « ne suis pas seul, et qu'avec moi est le Père « qui m'a envoyé ». C'est comme s'il disait : « Mon jugement est véritable », parce que je suis le Fils de Dieu. Quelle preuve me donnez-vous de votre filiation divine ? « Je ne « suis pas seul; le Père qui m'a envoyé, est « avec moi ». Rougis, disciple de Sabellius, car tu entends parler distinctement du Fils et du Père. Le Père, c'est le Père; le Fils, c'est le Fils. Jésus n'a pas dit : Je suis le Père, et je suis en même temps le Fils; mais il a dit : « Je ne suis pas seul ». Pourquoi n'êtes-vous pas seul ? Parce que le Père est avec moi. « Je suis, et avec moi est le Père qui m'a « envoyé ». Des deux personnes, n'en détruis pas une, mais distingue-les l'une de l'autre. Que ton intelligence te serve à établir cette distinction; mais que la mauvaise foi ne te les fasse point séparer; autrement, tu fuirais Charybde pour tomber en Scylla. L'abîme de l'impiété sabellienne t'engloutirait, si tu disais que le Fils n'est autre que le Père; tu as entendu ces paroles : « Je ne suis pas seul, « mais le Père qui m'a envoyé est avec moi ». Tu reconnais que le Père est le Père, et que le Fils est le Fils. C'est bien, mais ne dis pas : Le Père est plus grand, le Fils est moindre; ne dis pas : Le Père est de l'or, le Fils est de l'argent. En eux, unité de substance, de divinité, de coéternité, égalité parfaite, nulle dissemblance. Si tu regardes le Christ comme une personne seulement autre que le Père et différente de lui, mais que tu le considères comme n'étant pas avec lui de nature tout à fait pareille, tu as échappé, sans doute, aux dangers de Charybde, mais tu es allé faire naufrage au milieu des récifs de Scylla. Dirige ta voile entre ces deux écueils, évite les approches de ces périlleux abîmes. Le Père est le Père, le Fils est le Fils. En disant : Le Père est le Père, le Fils est le Fils, tu as certainement échappé au péril de tomber dans un gouffre; pourquoi vouloir te précipiter dans l'autre, en disant : Autre chose est le Père, autre chose est le Fils ? Dire qu'il est autre, c'est parler juste; dire qu'il est autre chose, c'est mal t'exprimer. Le Fils est autre que le Père, parce qu'il n'est pas le même que le Père : le Père est autre que le Fils, parce qu'il n'est pas le même que le Fils; néanmoins, le Père et le Fils ne sont pas autre chose, parce qu'ils sont la même chose. Ils sont la même chose : qu'est-ce à dire ? Un seul Dieu. Tu as entendu ces paroles : « Je ne « suis pas seul, mais le Père qui m'a envoyé, « est avec moi ». Ecoute le Fils : il va lui-même t'apprendre ce que tu dois croire du Père et du Fils. « Moi et mon Père, nous « sommes une même chose [1] ». Remarque bien ces deux termes : « Nous sommes une « même chose », et tu seras préservé de tomber en Charybde et en Scylla. De ces deux termes, l'un, « une même chose », te préserve de l'erreur d'Arius, l'autre, « nous som-« mes », te garantit de celle de Sabellius. S'il y a « unité », il n'y a pas diversité de substance; le mot « nous sommes » prouve l'existence du Père et du Fils; car si le Sauveur ne parlait que d'un seul, il ne dirait pas : « Nous « sommes »; et s'il y avait entre eux diversité de nature, il ne se servirait pas de l'expression : « Une même chose. Mon juge-« ment », dit-il, « est véritable »; en voici en deux mots la raison; c'est que je suis le Fils de Dieu. Mais, ajoute-t-il, en te disant que je suis le Fils de Dieu, je veux te faire entendre que mon Père est avec moi; de ce que je suis son Fils, il ne résulte nullement que je me sois éloigné de lui; je ne me trouve pas ici de telle façon qu'il ne s'y trouve pas avec moi; il n'est pas lui-même au ciel, de manière à ce que je n'y sois pas avec lui. J'ai

[1] Ps. CXXXVIII, 7, 8. — [2] Jérém. XXIII, 24.

[1] Jean, X, 30.

pris la forme d'un esclave [1], mais je ne me suis point dépouillé de ma nature divine : « je ne suis » donc « pas seul, mais le Père « qui m'a envoyé est avec moi ».

10. Après avoir parlé du jugement, il veut parler du témoignage. « Il est écrit dans votre « loi », dit-il, « que le témoignage de deux « est digne de foi, et je rends témoignage de « moi-même, et le Père qui m'a envoyé, rend « témoignage de moi ». Il leur explique même leur loi, à condition pourtant qu'ils ne fassent pas la sourde oreille. Il y a une grande difficulté, mes frères, et j'aperçois un grand mystère dans ce fait, que le Sauveur a dit : « Tout « sera assuré par la déposition de deux ou « trois témoins [2] ». La vérité peut-elle être certifiée par deux témoins ? Evidemment oui : ainsi l'a toujours cru le genre humain tout entier. Il est, néanmoins, possible que deux hommes viennent à mentir. La chaste Suzanne a été compromise par les dépositions de deux menteurs; parce qu'ils étaient deux, y avait-il pour eux une impossibilité à ce qu'ils fussent de faux témoins ? Parlons-nous de deux ou de trois témoins ? Mais un peuple tout entier s'est inscrit en faux contre le Christ [3]. Si un peuple tout entier, composé d'une innombrable multitude d'hommes, a été surpris en flagrant délit de mensonge, quel sens donner à ces paroles : « Tout sera « assuré par la déposition de deux ou trois « témoins ? » Il y est évidemment fait une mystérieuse allusion à la Trinité en laquelle réside perpétuellement l'immuable vérité. En toutes choses, veux-tu avoir le droit de ton côté ? Aie deux ou trois témoins, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Quand deux faux témoins poursuivaient Suzanne, femme chaste, épouse fidèle s'il en fut, la Trinité lui rendait témoignage au tribunal de sa conscience, et la soutenait intérieurement : aussi fit-elle sortir du secret un témoin véridique, Daniel, et, par lui, elle prouva la fausseté des deux vieillards [4]. Puisque, d'après votre loi, le témoignage de deux hommes est véritable, recevez donc le nôtre; autrement, vous ressentiriez la rigueur de notre jugement : « Car je ne juge personne, mais je « rends témoignage de moi-même »; plus tard, je jugerai, mais je rends témoignage aujourd'hui.

[1] Philipp. II, 7. — [2] Deut. XIX, 15; Matth. XVIII, 16. — [3] Luc. XXIII, 1. — [4] Dan. XIII, [illegible].

11. Mes frères, au milieu des discours méchants et des injurieux soupçons du monde, choisissons Dieu pour notre témoin et notre juge; car celui qui nous juge ne dédaigne pas de nous servir maintenant de témoin, et pour juger, il ne se laisse point surprendre; son jugement s'exercera d'après ce qu'il voit et entend lui-même. Mais pourquoi est-il lui-même témoin ? Parce qu'il lui est inutile d'apprendre de la bouche d'un autre qui tu es. Pourquoi est-il juge ? Parce qu'il a le pouvoir de donner la mort et de communiquer la vie, de condamner et d'absoudre, de précipiter dans la géhenne et de faire entrer dans le ciel, de destiner à la société du démon et de couronner dans l'assemblée des anges. Puisqu'il a ce pouvoir, il est donc juge. Pour te connaître, il n'a nul besoin de la déposition d'un autre témoin, s'il doit te juger plus tard, aujourd'hui il te voit; par conséquent, il ne te sera pas possible de le tromper au moment où il te demandera compte de ta vie. Alors, Dieu te dira : Lorsque tu me méprisais, j'en étais témoin; et quand tu n'avais pas la foi, je ne m'engageais nullement à laisser impunie ton incrédulité; je différais ta condamnation, mais je n'y renonçais pas. Tu n'as pas voulu écouter mes ordres, tu subiras la rigueur du jugement que je t'annonce. Si, au contraire, je trouve en toi un serviteur fidèle, les maux dont je te menace maintenant ne seront point ton partage; mais tu entreras en possession des biens que je te promets.

12. Le Sauveur a dit quelque part : « Le « Père ne juge personne, mais il a donné tout « le jugement à son Fils [1] ». Ici, il dit : « Mon « jugement est véritable, car je ne suis pas « seul; le Père, qui m'a envoyé, est avec « moi ». Que cette différence entre les deux textes n'étonne aucun d'entre vous; nous avons déjà donné une explication suffisante de ces passages de l'Evangile; il me suffira donc de vous dire : Le Christ ne s'est pas exprimé ainsi pour vous faire entendre que le Père ne sera pas avec son Fils, quand celui-ci jugera le monde : il a voulu vous persuader, qu'au moment où il viendra juger les bons et les méchants, il leur apparaîtra, seul, revêtu de ce corps dans lequel il a souffert, avec lequel il est ressuscité et monté au ciel. Le jour de son ascension, un ange a

[1] Jean, V, 22.

dit à ses disciples qui le voyaient s'élever : « Il reviendra du ciel, de la même manière « que vous l'y avez vu monter [1] ». Quand il jugera, il sera revêtu de la même chair qu'au moment où il a été jugé. Ainsi se trouvera encore accomplie cette prophétie : « Ils ver- « ront Celui qu'ils ont fait mourir [2] ». Lorsque les justes entreront dans la vie éternelle, nous le verrons tel qu'il est; mais alors, il ne jugera plus les vivants et les morts, il deviendra la récompense des vivants.

13. Que personne ne se scandalise davantage de ces autres paroles du Sauveur : « Il « est écrit dans votre loi que le témoignage « de deux hommes est véritable », et, parce qu'il n'a pas dit : Dans la loi de Dieu, que personne ne s'imagine que cette loi ne l'avait pas pour auteur. En se servant de ces expressions : « Dans votre loi », il a voulu dire : Dans la loi qui vous a été donnée; par qui, sinon par Dieu lui-même ? Nous nous exprimons de la même manière en disant : « Notre « pain quotidien », puisque nous ajoutons : « Donnez-nous aujourd'hui [1] ».

[1] Act. I, 11. — [2] Zach. XII, 10 ; Jean, XIX, 37.

[1] Matth. VI, 11.

TRENTE-SEPTIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CE PASSAGE : « ILS LUI DISAIENT DONC : OU EST TON PÈRE ? » JUSQU'A CET AUTRE : « ET NUL NE SE SAISIT DE LUI, PARCE QUE SON HEURE N'ÉTAIT POINT ENCORE VENUE ». (Chap. VIII, 19, 20.)

LE CHRIST, SEMBLABLE AU PÈRE.

N'envisageant en Jésus-Christ que son humanité, ses ennemis lui demandent où est son Père. Le Sauveur leur répond sévèrement que s'ils le connaissaient lui-même, ils connaîtraient par là même son Père. En effet, il est semblable à lui, de même nature que lui, une seule et même chose avec lui, en tant que Dieu ; quoique différents de personne, ils sont donc tous deux pareils. Confondus, mais non convaincus par ces paroles, les Juifs se retirent sans lui faire de mal, parce que le moment qu'il a librement choisi comme maître du monde, des astres et des hommes, n'est pas encore venu pour lui de mourir en notre faveur.

1. Nous ne devons point passer brièvement sur ce passage si court de l'Evangile, dont on vient de vous donner lecture : il faut que l'on comprenne bien ce que l'on a entendu. Le Sauveur a dit peu de paroles, mais quelles admirables choses en ce peu de mots ! Paroles remarquables, non à cause du nombre, mais en raison de leur importance ; paroles dont le petit nombre ne doit pas nous inspirer le mépris, mais que leur grandeur recommande à notre sagacité. Ceux d'entre vous qui se trouvaient hier ici, le savent pour nous avoir entendu ; nous avons expliqué, selon la mesure de nos forces, ces paroles de Jésus-Christ : « Vous jugez selon la « chair ; pour moi je ne juge personne ; « mais si je juge, mon jugement est véritable ; « car je ne suis pas seul, et le Père, qui m'a « envoyé, est avec moi : Il est écrit, dans votre « loi, que le témoignage de deux témoins « est vrai. Je rends témoignage de moi-même, « et le Père, qui m'a envoyé, rend témoi- « gnage de moi [1] ». Hier, comme je viens de le dire, j'ai parlé à vos oreilles et à vos esprits au sujet de ce passage de l'Evangile. Après que le Sauveur se fut exprimé ainsi, ceux qui avaient entendu ces mots : « Vous « jugez selon la chair », en donnèrent la preuve convaincante. Jésus les avait entretenus de Dieu, son Père ; pour eux, ils lui répondirent en ces termes: « Où est ton Père ? » A l'idée du Père du Christ, ils donnaient un sens charnel, parce qu'ils jugeaient, selon la chair, des paroles du Sauveur. Par l'apparence, celui qui s'adressait à eux était un homme : s'ils avaient pénétré sous ces dehors, ils y auraient trouvé le Verbe : homme vi-

[1] Jean, VIII, 15-18.

sible, Dieu caché, voilà ce qu'il était. Ils voyaient le vêtement et méprisaient celui qui le portait ; ils le méprisaient, parce qu'ils ne le connaissaient pas ; ils ne le connaissaient pas, parce qu'ils ne le voyaient point ; ils ne le voyaient point, parce qu'ils étaient aveugles, et leur cécité provenait de leur manque de foi.

2. Voyons donc encore ce que le Sauveur répondit à leur question. « Où est ton Père ? » lui dirent-ils. Nous avons entendu ces paroles sortir de ta bouche : « Je ne suis pas « seul, et le Père, qui m'a envoyé, est avec « moi ». Nous ne voyons que toi, et nous n'apercevons pas ton Père à tes côtés. Comment peux-tu nous dire que tu n'es pas seul, mais que ton Père est avec toi ? S'il en est ainsi, montre-nous ton Père. Le Sauveur répondit : Est-ce que vous me voyez moi-même ? Alors comment vous montrerai-je mon Père ? Voilà ce qui suit : voilà le sens de sa réponse ; nous avons déjà précédemment expliqué ces paroles. Remarquez-les, en effet, les voici : « Vous ne connaissez ni moi, ni mon Père ; « si vous me connaissiez, vous connaîtriez « peut-être aussi mon Père ». Vous me demandez « où est mon Père », comme si vous me connaissiez déjà moi-même, comme si vous me voyiez, en regardant tout ce que je suis. Aussi, puisque vous ne me connaissez pas, je ne vous montre pas mon Père. A votre sens, je ne suis qu'un homme ; d'où vous concluez que mon Père est aussi un homme : la raison en est que vous jugez selon la chair. Je suis ce que vous me voyez et ce que vous ne me voyez pas. En tant que vous ne me voyez pas, je vous parle de mon Père, qui est, comme moi, invisible pour vous. Apprenez donc d'abord à me connaître ; et puis, vous connaîtrez mon Père.

3. « Si vous me connaissiez, vous connaî- « triez peut-être aussi mon Père ». En disant : « peut-être », Jésus, qui sait tout, n'exprime pas un doute ; il inflige un blâme. Remarquez, en effet, comment ce mot, « peut-être », ordinairement employé pour exprimer un doute, exprime ici un blâme. Une parole est l'expression d'un doute, quand celui qui la profère n'ose se prononcer, en raison de son ignorance ; mais quand une pareille parole tombe des lèvres de Dieu, on peut dire que, rien ne lui étant caché, le doute apparent ne trahit pas une incertitude de sa part, mais qu'il est la condamnation du manque de foi de ses interlocuteurs. Quoiqu'ils soient absolument sûrs de certaines choses, les hommes expriment parfois un doute, pour mieux réprimander ; en d'autres termes, ils emploient des manières de parler dubitatives, malgré la certitude intérieure qu'ils éprouvent. Lorsque tu t'emportes contre ton serviteur, ne lui dis-tu pas : Tu me méprises ; fais-y attention, peut-être suis-je ton maître ? Voilà pourquoi l'Apôtre dit à certains hommes qui le méprisaient : « Mais je le pense, moi aussi, « j'ai l'esprit de Dieu [1] ». Celui qui dit : « Je « le pense », semble éprouver un doute ; mais Paul n'en éprouvait aucun ; il ne faisait que réprimander. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même ne blâmait-il pas l'incrédulité future du genre humain, quand il disait : « Quand le Fils de l'homme viendra, pensez- « vous qu'il trouve de la foi sur la terre [2] ? »

4. Autant que je puis le supposer, vous avez compris pourquoi le Sauveur a prononcé le mot « peut-être ». Qu'aucun de vous, par conséquent, ne fasse parade de sa science du latin, ne pèse les mots, ne dissèque les syllabes et ne trouve à reprendre dans cette parole sortie de la bouche du Verbe de Dieu ; car, en voulant corriger la manière de s'exprimer employée par le Verbe divin, il pourrait bien devenir, non pas éloquent, mais muet. Y a-t-il, en effet, quelqu'un pour s'exprimer comme le Verbe qui, au commencement, était en Dieu ? N'aie pas la hardiesse d'examiner ses paroles, et, d'après cette manière commune de parler, de mesurer le Verbe qui est Dieu. Parce que tu écoutes la Parole, tu la méprises ; écoute Dieu, et crains-le : « Au « commencement était la Parole ». Tu rapproches la parole de la manière ordinaire de s'exprimer, et tu dis en toi-même : Qu'est-ce que la parole ? Est-ce donc une chose si merveilleuse ? Elle résonne aux oreilles et s'éteint aussi vite ; elle fait vibrer l'air et frappe le sens de l'ouïe ; puis il n'en reste rien. Ecoute encore : « Le Verbe était en Dieu » ; il y demeurait ; après s'y être fait entendre, il ne s'évanouissait pas. Tu n'en as pas encore une haute idée : « Le Verbe était Dieu [3] ». O homme, lorsque ta parole est au dedans de toi, dans ton cœur, elle n'est pas un son ; mais pour arriver jusqu'à moi, cette parole, renfermée en toi-même, a besoin du son comme d'un véhicule. Elle s'en empare donc ;

[1] I Cor. VII, 40. — [2] Luc, XVIII, 8. — [3] Jean, I, 1.

elle se place sur lui, comme sur un chariot, elle traverse les airs, parvient jusqu'à moi, sans néanmoins se séparer de toi. Pour le son, il ne peut venir à moi qu'à la condition de te quitter, et, toutefois, il n'établit pas en moi sa demeure. La parole, qui était dans ton âme, a-t-elle disparu en même temps que le son s'évanouissait à mes oreilles ? Ce que tu pensais, tu l'as dit ; tu as employé le secours des syllabes, afin de me faire parvenir tes pensées secrètes : elles sont arrivées à mes oreilles, portées sur les ailes des mots, puis elles sont, de là, descendues dans mon cœur ; le bruit, qui leur a servi de moyen de locomotion, fait place au silence ; mais la parole elle-même, cette parole qui m'est parvenue par l'intermédiaire des sons, se trouvait en toi, avant de se traduire au dehors par le bruit des mots ; et, parce que tu as parlé, elle a pénétré dans mon cœur sans quitter le tien. Qui que tu sois, si tu veux scruter le sens des paroles que tu entends, fais attention à ce que je dis. Tu ne sais ce qu'est la parole de l'homme, et tu méprises la parole de Dieu !

5. Celui par qui toutes choses ont été faites, connaît tout, pourtant il adresse sous forme dubitative ce reproche à ses adversaires : « Si vous me connaissiez, vous connaîtriez « peut-être aussi mon Père ». Il leur reproche leur incrédulité. Il a fait ailleurs la même réflexion à ses disciples ; mais en cette circonstance, il n'a pas employé l'expression du doute, parce qu'il n'avait point à leur reprocher un manque de foi. Ce qu'il dit ici aux Juifs : « Si vous me connaissiez, vous connaî« triez peut-être aussi mon Père », il l'a pareillement dit à ses Apôtres au moment où Philippe lui adressait cette question, ou plutôt cette demande : « Seigneur, montrez« nous le Père, et cela nous suffit ». Par ces paroles, Philippe semblait lui dire : Nous vous connaissons déjà : vous nous êtes apparu, et nous vous avons vu ; vous nous avez choisi, et nous avons marché à votre suite ; nous avons été les témoins de vos miracles ; nous avons entendu les paroles de vie sortir de votre bouche, et accepté vos ordres ; nous espérons en vos promesses ; par votre société, vous nous avez comblés d'une infinité de bienfaits ; nous vous connaissons donc, mais nous ne connaissons pas votre Père ; aussi notre cœur est-il embrasé du désir de voir ce Père que nous ne connaissons pas. Nous vous connaissons, mais cela ne nous suffit pas ; nous voulons connaître aussi votre Père ; montrez-nous-le, et cela nous suffit. Pour leur faire comprendre qu'ils ignoraient encore ce qu'ils croyaient déjà savoir, le Sauveur leur adressa ces paroles : « Je suis avec vous depuis si « longtemps, et vous ne me connaissez pas ? « Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon « Père [1] ». Y a-t-il apparence de doute dans ces paroles ? Le Sauveur a-t-il dit : Celui qui m'a vu a peut-être aussi vu mon Père ? Pourquoi ? Philippe n'était pas un incrédule ; il n'allait pas à l'encontre de la foi ; c'est pourquoi, au lieu de le réprimander, Jésus l'instruisait. « Celui qui m'a vu, a vu aussi le « Père ». Voilà ce qu'il disait à son disciple, tandis qu'il adressait aux Juifs ces autres paroles : « Si vous me connaissiez, vous con« naîtriez peut-être aussi mon Père ». Otons, de ces paroles, celle qui indique, dans les auditeurs, le manque de foi, et nous trouverons, ici et là, l'expression de la même pensée.

6. Hier, nous avons déjà fait remarquer à votre charité, et nous vous avons dit qu'à moins d'y être obligés par la mauvaise foi des hérétiques, nous devons discuter, le moins possible, les instructions que l'évangéliste Jean nous donne comme les ayant reçues lui-même de la bouche du Sauveur. Aussi, nous avons-vous fait connaître en deux mots, hier, qu'il y a des hérétiques appelés Patripassiens, ou encore, Sabelliens, du nom de leur chef. A les entendre, le Père n'est autre que le Fils : les noms sont différents, mais il n'y a en Dieu qu'une seule personne ; il est un, mais à son gré, il s'appelle, tantôt le Père, tantôt le Fils. Il est encore d'autres hérétiques ; ce sont les Ariens. Ils reconnaissent en Notre-Seigneur Jésus-Christ le Fils unique du Père ; ils avouent que la personne du Père est distincte de celle du Fils ; que le Père n'est pas le Fils, et que le Fils n'est pas le Père ; ils confessent la génération de l'un par l'autre, mais ils refusent de les reconnaître égaux. Pour nous, qui représentons la foi catholique, cette foi venue jusqu'à nous par l'enseignement des Apôtres, établie parmi nous, à nous transmise par une succession non interrompue de pasteurs, destinée à passer aux siècles à venir dans toute son intégrité ; pour nous, nous tenons le milieu entre les deux, c'est-à-

[1] Jean, XIV, 8, 9.

dire, entre l'une et l'autre hérésie; nous possédons la vérité. Suivant l'erreur des Sabelliens, il n'y a en Dieu qu'une seule personne, Père et Fils tout ensemble. Selon les Ariens, autre est le Père, autre est le Fils, en ce sens, toutefois, que le Fils est non-seulement une autre personne que le Père, mais aussi d'une autre nature. Et toi, qui tiens le milieu entre eux, que crois-tu? Tu repousses le sabellianisme; repousse également l'erreur des Ariens. Le Père est le Père, le Fils est le Fils; l'un n'est pas l'autre, mais ils ne sont pas autre chose. Parce que, dit le Christ, « moi et mon Père, nous sommes un [1] ». Je vous l'ai expliqué hier autant que possible. A ce mot : « Nous sommes », le sabellien doit s'éloigner couvert de confusion ; qu'à cet autre : « un », l'Arien fasse de même. Pour le catholique, il faut qu'il dirige la barque de sa foi entre ces deux écueils, et prenne garde de périr en se précipitant sur l'un ou sur l'autre. Répète donc ces paroles de l'Evangile : « Moi et mon Père, nous sommes « un ». Il n'y a pas de diversité de nature là où il y a « unité », et quand il est dit : « Nous sommes », il n'y a pas qu'une seule personne.

7. Quelques instants auparavant, Jésus avait dit : « Mon jugement est véritable, parce que « je ne suis pas seul, et que le Père, qui m'a « envoyé, est avec moi ». Mon jugement est véritable, par la raison que je suis le Fils de Dieu, que je parle selon la vérité, que je suis la vérité même. Les Juifs, ayant donné à ses paroles un sens charnel, lui avaient répondu : « Où est ton Père? O Arien, écoute maintenant ce qu'il ajoute : « Vous ne connaissez ni « moi ni mon Père ; car si vous me connais- « siez, vous connaîtriez aussi mon Père ». Quand tu vois un homme pareil à un autre ; que votre charité le remarque, je vous parle comme on vous parle tous les jours : par conséquent, cette manière de m'exprimer, en usage parmi vous, ne doit point vous offrir d'obscurités : quand tu vois un homme pareil à un autre que tu connais déjà, tu es tout surpris de cette ressemblance, et tu dis : Comment celui-ci peut-il ressembler ainsi à celui-là? Tu ne parlerais pas de la sorte, s'il n'était question de deux hommes différents. Un voisin, qui ne connaît nullement l'homme auquel tu compares le second, te fait cette question : Comme il lui ressemble? — Et tu lui répons : Eh quoi ! ne le connais-tu pas? — Non. — Alors, pour lui faire connaître celui qu'il n'a jamais vu, tu lui montres l'homme qui se trouve devant lui, et tu dis : Regarde celui-ci, et tu auras vu l'autre. En t'exprimant de cette manière, tu n'as évidemment pas affirmé que ces deux hommes, au lieu d'être deux hommes, n'en font qu'un ; mais à cause de leur mutuelle ressemblance, tu as fait cette réponse : Tu connais celui-ci ; par là même, tu connais celui-là, car tous deux se ressemblent à tel point, qu'il n'y a entre eux aucune différence. Aussi le Sauveur dit-il : « Si vous me connaissiez, vous con- « naîtriez aussi mon Père » ; non que le Fils soit le Père, mais parce que le Fils est semblable au Père. Que l'Arien rougisse. Grâces à Dieu de ce que cet hérétique s'est éloigné de l'erreur de Sabellius, et n'est point Patripassien : il ne dit pas que le Père se soit incarné, soit venu en ce monde, ait souffert, soit ressuscité et remonté en quelque sorte vers lui-même ; il ne dit pas cela : il reconnaît avec moi que le Père est le Père, et que le Fils est le Fils. Mais, ô mon frère, puisque tu as échappé à un écueil, pourquoi te précipiter sur l'autre? Le Père est le Père ; le Fils est le Fils. Pourquoi dire le Fils dissemblable? Pourquoi différent? Pourquoi d'une autre nature? S'il était dissemblable, dirait-il à ses Apôtres : « Celui qui m'a vu a vu le Père? » dirait-il aux Juifs : « Si vous me connaissiez, vous con- « naîtriez aussi mon Père? » Et, en parlant ainsi, dirait-il la vérité, si ces autres paroles n'étaient pas vraies : « Moi et mon Père, nous « sommes un ? »

8. « Jésus dit ces paroles dans le parvis du « trésor, enseignant dans le temple ». Grande confiance, exempte de crainte ! Car, celui qui ne serait pas devenu semblable à nous, s'il ne l'avait pas voulu, ne devait pas souffrir s'il n'y consentait. Enfin, que lisons-nous encore ? « Et nul ne se saisit de lui, parce que son « heure n'était pas encore venue ». Ces paroles sont aussi pour plusieurs un motif de croire que Notre-Seigneur Jésus-Christ a été soumis à la fatalité ; aussi disent-ils, vous le voyez : le Christ avait un sort. Ah ! si ton cœur n'était pas infatué, tu ne croirais pas à cette fatalité ! Ce mot de fatalité, que plusieurs emploient pour l'appliquer au Christ, est un dérivé du Verbe *fari*, qui veut dire : par-

[1] Jean, x, 30.

ler. Comment le Verbe de Dieu pourrait-il être soumis à la fatalité, lui en qui se trouvent toutes les créatures? Avant de créer le monde, Dieu ignorait-il ce qu'il a établi depuis? Ce qu'il a fait était dans son Verbe. Le monde a été créé: il a été fait, et néanmoins il était dans le Verbe. Comment a-t-il été créé sans cesser d'être dans le Verbe? Le voici. La maison que bâtit un architecte, se trouvait d'abord dans son plan; et elle s'y trouvait dans un état préférable, car elle n'y était exposée ni à vieillir, ni à tomber en ruines : cependant, pour faire connaître son plan, l'architecte bâtit la maison, et un édifice sort, en quelque manière, d'un autre édifice, et s'il vient à s'écrouler, le plan n'en subsiste pas moins. Ainsi, tout ce qui a été créé se trouvait-il dans le Verbe de Dieu, parce que Dieu a fait toutes choses dans sa sagesse [1], et il les a étalées à nos yeux. Ce n'est point parce qu'il les a faites qu'il a appris à les connaître : il les a créées, parce qu'il les connaissait d'avance : elles ont été tirées du néant; voilà pourquoi nous les connaissons : nous ne les connaîtrions pas, si elles n'avaient pas été faites. Le Verbe était donc avant elles. Mais qu'y avait-il avant le Verbe? Absolument rien. S'il y avait eu quelque chose, l'Evangéliste aurait dit, non pas qu' « au commencement, « était le Verbe », mais qu'au commencement le Verbe a été fait. Enfin, qu'est-ce que Moïse dit de l'univers? « Au commencement, Dieu « fit le ciel et la terre [2] ». Il fit ce qui n'était pas : s'il fit ce qui n'était pas, qu'y avait-il donc avant la création? « Au commencement « était le Verbe ». Et d'où sont venus le ciel et la terre? « Toutes choses ont été faites par « lui [3] ». Et tu places le Christ sous l'empire d'un sort? Où sont les sorts? — Dans le ciel, me réponds-tu : dans la symétrie et les révolutions des astres. — Comment donc Celui qui a fait le ciel et les astres peut-il être soumis à un sort, lorsque tu t'élèves toi-même au-dessus du ciel et des astres, par l'effet de ta seule volonté, en suivant les pures inspirations de la sagesse? De ce que le Christ s'est fait homme sur la terre, as-tu le droit de penser que sa puissance s'est abaissée au point de se soumettre à celle du ciel ?

9. O homme ignorant, écoute : « Son heure « n'était pas encore venue », non pas l'heure où il serait forcé de mourir, mais celle où il daignerait se laisser mettre à mort. Il savait le moment où il devrait mourir : il avait devant les yeux tout ce qui avait été prédit de lui, et il attendait l'accomplissement de toutes les prophéties qui devaient se réaliser avant sa passion : après qu'elles se seraient vérifiées, alors sonnerait l'heure de ses souffrances, en conséquence de son choix, et non pas d'une aveugle nécessité. Ecoutez-moi, je vais vous en donner une preuve. Entre toutes les prédictions relatives au Christ, je trouve celle-ci : « Ils m'ont donné du fiel pour nour« riture, ils m'ont présenté du vinaigre pour « étancher ma soif [1] ». L'Evangile nous apprend la manière dont elle s'est accomplie. On donna d'abord du fiel au Christ; après l'avoir reçu et goûté, il le cracha : puis, tandis qu'il était en croix, il voulut réaliser toutes les prophéties, et il s'écria : « J'ai soif ». Les soldats prirent une éponge remplie de vinaigre, la fixèrent à un roseau, et l'élevèrent pour l'approcher de ses lèvres : il accepta et dit : « C'est fini ». Qu'est-ce à dire : « C'est « fini ? » Tout ce qui avait été annoncé comme devant avoir lieu avant ma mort, est accompli; que fais-je donc ici ? Enfin, sitôt qu'il eut dit : « C'est fini, il baissa la tête et rendit l'âme [2] ». Les deux larrons, crucifiés à côté de lui, sont-ils morts quand ils l'ont voulu? Ils étaient retenus captifs par les liens de leur corps, parce qu'ils ne l'avaient pas créé : cloués à la croix, ils voyaient leurs tourments se prolonger, parce qu'ils n'étaient pas les maîtres de la douleur. Pour le Sauveur, il a pris, quand il l'a voulu, un corps dans le sein d'une vierge : il est venu prendre place au milieu des hommes, quand il l'a voulu : quand il l'a voulu, il a quitté son corps : tout cela a été, chez lui, l'effet de la puissance, et non de la nécessité. Il attendait donc cette heure, et il ne devait point la subir forcément; il l'avait librement choisie, comme la plus opportune, pour accomplir d'abord ce qui devait avoir lieu avant sa mort. Etait-il fatalement condamné par un sort, Celui qui a dit en un autre endroit : « J'ai le pouvoir « de donner ma vie, et j'ai le pouvoir de la « reprendre; nul ne me l'ôte, mais je la donne « moi-même, et je la reprends de nouveau [3] ?» Il a manifesté ce pouvoir au moment où les Juifs cherchaient à s'emparer de lui. « Qui « cherchez-vous? » leur dit-il. — Et ils lui

[1] Ps. CIII, 24. — [2] Gen. I, 1. — [3] Jean, I, 1, 3.

[1] Ps. LXVIII, 22. — [2] Jean, XIX, 28-30. — [3] Id. X, 18.

répondirent : « Jésus ». — « C'est moi ». — A ces mots, « ils reculèrent et tombèrent par « terre [1] ».

10. Quelqu'un va me dire : S'il avait un pareil pouvoir, pourquoi n'est-il pas descendu de sa croix, lorsque attaché à la croix il se voyait insulté par eux, et qu'ils lui disaient : « Si tu es le Fils de Dieu, descends « donc de la croix [2] ? » Il leur eût ainsi donné une preuve péremptoire de sa puissance. Il a différé de la manifester, afin de nous enseigner la patience. S'il s'était laissé comme troubler par leurs clameurs, et qu'il fût descendu suivant leur désir, ils se seraient imaginé que la douleur et la honte l'avaient vaincu. Libre de descendre s'il l'eût voulu, il ne le fit pas, et resta attaché à l'instrument de son supplice. Descendre de sa croix aurait-ce été difficile pour Celui qui a pu sortir vivant du tombeau ? Pour nous, qui avons entendu ce passage de l'Evangile, puissions-nous comprendre que, si Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas alors manifesté sa puissance, il la manifestera au jour du jugement, ce jour dont il est écrit : « Il viendra et se manifes- « tera, notre Dieu, et sortira de son silence [3] ». Qu'est-ce à dire : « Il viendra et se manifestera ? » Notre Dieu, Jésus-Christ, est venu sans qu'on le connaisse : il viendra et

[1] Jean, XVIII, 4-6. — [2] Matth. XXVII, 40. — [3] Ps. XLIX, 3.

on le connaîtra. « Et il sortira de son silence ». Que signifient ces paroles? D'abord il s'est tu. Quand s'est-il tu ? Quand il a été jugé. Ainsi s'est trouvé accompli l'oracle du Prophète : « Il a été conduit à la mort comme « une brebis, et, pareil à un agneau qui se « tait devant le tondeur, il n'a pas ouvert la « bouche [1] ». S'il n'y avait consenti, il n'aurait pas souffert ; s'il n'avait souffert, il n'aurait pas répandu son sang, et sans l'effusion de son sang, le monde n'aurait pas été racheté. Aussi devons-nous rendre grâces et à sa puissance divine, et à la bonté avec laquelle il est venu partager notre faiblesse. Remercions-le d'avoir caché cette puissance qu'ignoraient les Juifs, puisqu'il leur a dit tout à l'heure : « Vous ne connaissez ni moi « ni mon Père »; et d'être devenu cet homme que les Juifs connaissaient, et dont ils n'ignoraient point la patrie ; car il leur avait dit précédemment : « Vous me connaissez, et vous « savez d'où je suis [2] ». Sachons bien aussi ce qui rend le Christ égal au Père, et ce qui rend son Père plus grand que lui. Voyons en lui, d'une part, le Verbe, d'autre part, la nature humaine : tout à la fois Dieu et homme, il ne forme néanmoins qu'un seul et même Christ en qui se trouvent unis la divinité et l'humanité.

[1] Isa. XIII, 7. — [2] Jean, VII, 28.

TRENTE-HUITIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CE PASSAGE : « JÉSUS LEUR DIT DONC : VOUS ME CHERCHEREZ », JUSQU'A CET AUTRE : « JE SUIS LE COMMENCEMENT, MOI QUI VOUS PARLE ». (Chap. VIII, 21-25.)

LE CHRIST, PRINCIPE.

Jésus avertit les Juifs qu'ils chercheront à le connaître, mais que leurs efforts n'aboutiront point, parce qu'ils ont, à son sujet, des idées charnelles, et qu'ils mourront dans leurs péchés parce qu'ils n'auront pas la foi La seule condition pour ne pas mourir ainsi, c'est de croire que le Christ est, en lui-même, sans changement d'aucune sorte; en un mot, qu'il est le principe, la source de la vie pour toutes choses.

1. La leçon du saint Evangile qui précède celle d'aujourd'hui se terminait par ce passage : « Jésus dit ces paroles dans le parvis « du trésor, enseignant dans le temple » ce qu'il a voulu et ce que vous avez entendu, « et personne ne s'empara de lui, parce que « son heure n'était pas encore venue [1] ». Voilà

[1] Jean, VIII, 20.

le sujet de notre conférence de dimanche dernier ; nous avons dit ce qu'il a bien voulu nous inspirer. D'après notre instruction, votre charité a dû comprendre le sens de ces mots : « Son heure n'était pas encore venue ». De là, sans doute, personne n'oserait pousser l'impiété jusqu'à oser impudemment supposer que le Christ ait subi l'irrésistible empire de la fatalité : « l'heure choisie par lui n'était « pas encore venue », où, selon ce qui avait été prédit de lui, il devait mourir non point forcément, mais librement et parfaitement préparé au sacrifice.

2. Aujourd'hui, il parle aux Juifs de cette mort qu'il n'a pas subie involontairement, mais qu'il a bien voulu accepter : voici ses paroles : « Je m'en vais ». Pour le Seigneur Jésus, la mort a été un départ pour l'endroit d'où il était venu et d'où il n'était jamais sorti. « Je m'en vais », dit-il, « et vous me « chercherez ». Et le mobile de vos recherches ne sera pas le désir de me trouver; ce sera la haine de ma personne. Après qu'il se fut dérobé aux regards des hommes, il fut recherché par ses ennemis comme par ceux qui l'aimaient : ceux-ci désiraient le posséder, ceux-là le persécutaient. Le Seigneur avait dit lui-même, dans un psaume, par l'organe du Roi-Prophète : « La fuite m'é« tait interdite, et personne ne recher« chait ma vie [1] », et encore dans un autre psaume : « Qu'ils se retirent confus et cou« verts de honte, ceux qui cherchent ma « vie [2] ». Il déclare coupables ceux qui ne recherchent pas son âme, et il condamne ceux qui la rechercheront. C'est mal, en effet, de ne pas rechercher la vie du Christ, comme l'ont recherchée ses disciples ; et c'est aussi une faute de la rechercher comme les Juifs l'ont recherchée : ceux-là voulaient la partager avec lui, ceux-ci voulaient en faire la fin. Les Juifs la recherchaient avec des intentions mauvaises et des sentiments coupables ; c'est pourquoi le Sauveur dit ensuite : « Vous me « chercherez », et n'allez pas vous imaginer que vous me chercherez bien ; car « vous « mourrez dans votre péché ». Mourir dans son péché, c'est mal chercher Jésus-Christ, c'est haïr Celui qui pourrait seul nous sauver. Les hommes qui ont mis en Dieu leur espérance, ne doivent pas rendre le mal même pour le mal : et les ennemis du Christ lui rendaient le mal pour le bien; aussi leur annonce-t-il d'avance leur sort à venir : il prononce leur sentence, car il sait ce qui doit leur arriver plus tard ; il leur prédit qu'ils mourront dans leur péché ; puis, il ajoute : « Vous ne pouvez venir où je vais ». En une autre circonstance, il avait tenu à ses disciples le même langage, sans toutefois leur dire : « Vous mourrez dans votre péché ». Quelles paroles leur avait-il donc adressées ? Les mêmes qu'aux Juifs : « Vous ne pouvez « venir où je vais [1] ». Par là, il ne leur ôtait point l'espérance de le suivre, mais il les avertissait qu'ils n'iraient pas immédiatement avec lui. Au moment où le Sauveur parlait à ses disciples, ils ne pouvaient pas, en effet, aller où il allait lui-même ; mais ils devaient y parvenir plus tard ; pour les Juifs, jamais, puisqu'il leur disait d'avance et en connaissance de cause : « Vous mourrez dans « votre péché ».

3. Les Juifs entendirent ces paroles, comme pouvaient les entendre des gens habitués à n'avoir que des pensées charnelles, à juger de tout selon la chair, à tout écouter et à tout comprendre dans un sens charnel ; ils se dirent donc les uns aux autres : « Se tuera« t-il lui-même, puisqu'il dit : Vous ne pouvez « venir où je vais ? » Paroles insensées et pleines d'ineptie ! Eh quoi ! si le Christ devait se tuer lui-même, ne pouvaient-ils aller où il irait? N'étaient-ils pas eux-mêmes destinés à mourir ? Alors, pourquoi s'exprimer ainsi : « Se tuera-t-il lui-même, puisqu'il a « dit : Vous ne pouvez venir où je vais ? » S'il voulait parler de sa mort, y en avait-il un seul qui ne dût mourir comme lui ? Par ces mots : « où je vais », il n'entendait donc point parler du moment de sa mort, mais de l'endroit où il devait aller après sa mort. Ils firent donc au Sauveur cette réponse, parce qu'ils ne le comprenaient pas.

4. A ces hommes imbus d'idées toutes terrestres, que dit le Sauveur ? « Et il leur « dit : Vous êtes d'en bas ». Vous avez des goûts terrestres, parce qu'à l'exemple des serpents, vous vous nourrissez de terre. Qu'est-ce à dire : Vous vous nourrissez de terre ? Vous faites, de pensées terrestres, l'aliment de vos âmes : vous trouvez vos délices dans les choses de ce monde ; c'est vers elles que tendent vos désirs les plus ardents : vos

[1] Ps. CXLI, 5. — [2] Id. XXXIX, 15.

[1] Jean, XIII, 33.

cœurs ne sont pas en haut. « Vous êtes d'en « bas, et moi je suis d'en haut : vous êtes de ce « monde, et moi je ne suis pas de ce monde ». Comment serait-il du monde, celui qui a créé le monde? Ceux-là sont du monde, qui ont été créés après lui : le monde est sorti en premier lieu du néant, par conséquent l'homme est du monde. Quant au Christ, il était d'abord, le monde fut ensuite. Avant le monde était le Christ : avant le Christ, rien, parce qu' « au « commencement était le Verbe, et que toutes « choses ont été faites par lui [1] ». Voilà pourquoi il était d'en haut. D'en haut? De l'air? Non ; c'est là que volent les oiseaux. Du ciel que nous voyons? Non plus : Le soleil, la lune, les étoiles en parcourent l'espace. De l'armée des anges? Gardez-vous de le croire : il a créé les anges puisqu'il a créé toutes choses. Comment donc le Christ est-il d'en haut? Il est du Père lui-même. Rien de supérieur à ce Dieu qui a engendré un Verbe égal à lui, coéternel avec lui, Fils unique, indépendant du temps, parole par laquelle il devait créer tous les temps. Pour comprendre comment le Christ est d'en haut, il faut donc t'élever par la pensée au-dessus de tout ce qui a été fait, de toutes les créatures, de tous les êtres matériels, de tous les esprits créés, de toutes les choses susceptibles d'un changement quelconque. Elève-toi au-dessus de tout cela, comme Jean s'est élevé lui-même pour en venir à dire : « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu ».

5. « Moi », dit le Sauveur, « je suis d'en « haut. Vous êtes de ce monde, et moi, je ne « suis pas de ce monde ». Il nous a montré, mes frères, ce que nous devons entendre par ces paroles : « Vous êtes de ce monde ». Il a dit aux Juifs : « Vous êtes de ce monde », parce qu'ils étaient des hommes pécheurs, iniques, infidèles, remplis de pensées toutes terrestres. Car, quant aux saints Apôtres, que vous en semble? Quelle distance entre les Juifs et les Apôtres! La même qu'entre les ténèbres et la lumière, la foi et l'infidélité, la piété et l'impiété, l'espérance et le désespoir, la charité et la cupidité. Encore une fois, quelle différence entre eux! Eh quoi! parce qu'ils étaient si loin de se ressembler, les Apôtres n'étaient-ils pas de ce monde? Souviens-toi de la manière dont leur naissance a eu lieu, de l'endroit d'où ils sont sortis, et tu verras qu'ils descendaient tous d'Adam, et qu'en conséquence ils étaient de ce monde. Mais quel langage leur a tenu le Sauveur? « Je vous ai choisis et tirés du milieu du « monde [2] ». Ces hommes, qui étaient du monde, y sont devenus étrangers, et ils ont alors commencé à appartenir à Celui qui a créé le monde. Mais les Juifs ont continué à être du monde; c'est pourquoi il leur a été dit : « Vous mourrez dans vos péchés ».

6. Que personne d'entre nous, mes frères, ne dise : Je ne suis pas du monde. Par cela même que tu es homme, tu es nécessairement du monde; mais celui qui l'a créé, est venu sur la terre et t'a délivré de ce monde. Si tu mets tes délices en ce monde, tu persistes à vouloir rester immonde : si, au contraire, il ne t'inspire que du dégoût, tu es déjà pur. Si, néanmoins, par suite de quelque passion, le monde te charme encore, puisse celui qui purifie les âmes habiter en toi, et tu deviendras pur; et dès lors que rien ne souillera ton cœur, tu ne seras plus du monde, et à toi ne s'adresseront plus ces paroles adressées aux Juifs : « Vous mourrez dans vos péchés ». Nous sommes tous nés dans l'état de péché : à la prévarication originelle nous avons ajouté les fautes de notre propre vie, et, par là, nous avons multiplié les liens qui nous attachaient au monde, lorsque nos parents nous ont donné le jour. Où en serions-nous, si Celui que ne souillait aucun péché n'était venu nous délivrer de tous les nôtres? Puisque les Juifs ne croyaient pas en lui, c'est donc avec raison qu'il leur a dit : « Vous « mourrez dans vos péchés ». Vous êtes nés dans le péché; il vous est donc absolument impossible d'être exempts de péché : si, cependant, vous voulez croire en moi, malgré que vous soyez nés dans le péché, vous n'y mourrez pas. Tout le malheur des Juifs consistait donc, non point à être dans l'état du péché, mais à y mourir. Et voilà ce que doit éviter tout chrétien : voilà pourquoi on s'empresse de recevoir le baptême : telle est la raison pour laquelle l'homme dangereusement malade ou exposé à un péril quelconque, demande les secours de la religion : tel est encore le motif qui engage les mères à porter pieusement à l'église leurs petits enfants, elles ne veulent point les voir sortir de

[1] Jean, I, 1, 3.

[2] Jean, XV, 19.

cette vie sans la grâce du baptême : elles ne veulent point les voir mourir dans le péché qu'ils ont apporté avec eux en naissant. A quelle malheureuse destinée, à quel triste sort sont condamnés ceux qui ont entendu sortir de la bouche véridique du Sauveur ces effrayantes paroles : « Vous mourrez dans « vos péchés ! »

7. D'où leur vient ce malheur? Jésus-Christ le leur apprend : « Si vous ne croyez « pas que je suis, vous mourrez dans vos pé- « chés ». J'en suis persuadé, mes frères : dans cette multitude à laquelle Jésus adressait la parole se trouvaient ceux qui devaient croire en lui. Cette sévère sentence : « Vous mour- « rez dans vos péchés », semblait donc prononcée contre tous les auditeurs du Christ, et, par conséquent, ses futurs disciples eux-mêmes ne pouvaient plus conserver aucun espoir pour l'avenir : tandis que les Juifs s'irritaient contre le Sauveur, ils tremblaient ou plutôt ils ne tremblaient pas, mais ils désespéraient de leur sort. Jésus les rappelle au sentiment de l'espérance ; car il ajoute : « Si « vous ne croyez pas que je suis, vous mour- « rez dans vos péchés ». Donc, si vous croyez que je suis, vous ne mourrez pas dans vos péchés. Par là, il rend l'espoir à ceux qui n'en ont plus ; il réveille ceux qui dorment, et leurs cœurs sortent de l'assoupissement où ils étaient plongés : aussi plusieurs se décident-ils à croire, comme l'atteste la suite de l'Evangile. Il y avait là, en effet, des membres du Christ, qui n'étaient pas encore unis à son corps : dans les rangs de ce peuple, qui le crucifiait, l'élevait dans les airs avec l'instrument de son supplice, se moquait de lui, le perçait d'une lance, l'abreuvait de fiel et de vinaigre, dans les rangs de ce peuple se trouvaient des membres du Christ, en faveur desquels il a fait cette prière : « Père, pardonnez- « leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Quels péchés ne seront point remis à l'homme repentant, si Dieu pardonne même l'effusion du sang de son Fils? Quel homicide pourrait encore désespérer de son salut, quand celui qui a fait mourir le Christ a récupéré le droit d'espérer encore? Aussi, beaucoup crurent en Jésus : son sang leur fut donné, afin qu'en le buvant ils devinssent plus innocents qu'ils n'étaient devenus coupables en le répandant. Quel homme peut maintenant désespérer ? Un homme avait été surpris, peu de temps auparavant, dans la perpétration du crime d'homicide ; puis, un peu après, il s'était vu accusé, convaincu, condamné, crucifié, et néanmoins le Christ l'a absous de son forfait : si ce brigand, attaché à la croix, a été sauvé, ne t'en étonne pas : il a été condamné là où son crime a été prouvé ; mais le pardon lui en a été accordé là où il s'en est repenti [1]. Dans les rangs du peuple, auquel le Sauveur adressait la parole, se trouvaient donc des hommes qui devaient mourir dans leur péché, et aussi des hommes qui devaient croire en Celui qui leur parlait, et se voir par lui délivrés de tout péché.

8. Remarquez néanmoins avec attention ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Si vous ne croyez pas que je suis, vous « mourrez dans vos péchés ». Qu'est-ce à dire : « Si vous ne croyez pas que je suis ? » Que « suis-je ? » Il n'a rien ajouté ; et, parce qu'il n'a rien ajouté, il a voulu nous faire entendre bien des choses. On s'attendait à l'entendre dire ce qu'il était, et il ne l'a pas dit. Mais quelles paroles attendait-on de lui ? Peut-être celles-ci : « Si vous ne croyez pas « que je suis » le Fils de Dieu, « si vous ne « croyez pas que je suis » le Verbe du Père, « si vous ne croyez pas que je suis » le Créateur du monde, « si vous ne croyez pas que « je suis » le formateur et le réformateur de l'homme, l'auteur et le réparateur de son être, Celui qui l'a fait et refait, « si vous ne « croyez pas que je suis » cela, « vous mour- « rez dans vos péchés ». Dire : « Je suis », c'est beaucoup dire ; en parlant à Moïse, Dieu s'était déjà exprimé ainsi : « Je suis Celui qui « suis ». Où est l'homme capable d'expliquer, comme il le faudrait, le sens du mot : « Je « suis ? » Dieu envoyait, par son ange, son serviteur Moïse, avec la mission de délivrer son peuple de la captivité d'Egypte ; (vous avez lu ce fait dont je vous parle, vous le connaissez ; je le rappelle néanmoins à votre souvenir.) Moïse tremblait à la pensée d'une pareille mission ; il s'en excusait, mais enfin il l'accepta. Dans l'intention de décliner les ordres de Dieu, il dit au Très-Haut dont il reconnaissait la voix dans celle de l'ange : Si le peuple me dit : Quel est donc ce Dieu qui t'a envoyé ? que lui répondrai-je ? — Le Seigneur lui répondit : « Je suis celui qui suis ». Et il recommença : « Tu diras aux enfants d'Israël : Celui qui est

[1] Luc, XXIII, 34-43.

« m'a envoyé vers vous ». Il ne dit pas ici : Je suis Dieu ; ou : Je suis le Créateur du monde ; ou encore : Je suis celui qui a fait toutes choses ; ou bien aussi : Je suis celui qui a multiplié le peuple dont je veux opérer la délivrance ; il se contente de dire : « Je suis Celui « qui suis », et : « Tu diras aux enfants d'I-« sraël : Celui qui est », et il n'ajoute pas : Votre Dieu, le Dieu de vos pères ; mais : « Celui qui est m'a envoyé vers vous ». C'était sans doute beaucoup pour Moïse, comme c'est beaucoup et bien plus encore pour nous, de comprendre ces paroles : « Je « suis Celui qui suis. Celui qui est m'a en-« voyé vers vous ». Si Moïse pouvait en saisir le sens, ceux vers qui Dieu l'envoyait pourraient-ils jamais en connaître la signification? Pour le moment, Dieu ne dit donc point ce que l'homme n'était pas apte à comprendre, et il ajouta ce que l'intelligence humaine était capable de saisir; il s'exprima donc ainsi : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu « d'Isaac et le Dieu de Jacob [1] ». Ceci, tu peux le comprendre ; mais où est l'âme qui soit à même de comprendre toute la signification de ces mots : « Je suis Celui qui suis ? »

9. Et nous? Oserons-nous élever la voix pour vous entretenir de ces paroles : « Je suis « celui qui suis ? » Ou plutôt, de ces paroles que vous avez entendu sortir de la bouche même du Sauveur : « Si vous ne croyez pas « que je suis, vous mourrez dans vos péchés? » Avec des forces si petites qu'elles sont presque nulles, oserai-je essayer de donner le sens de ces paroles du Christ : « Si vous ne « croyez pas que je suis? » J'oserai, du moins, interroger Notre-Seigneur lui-même. Je vais donc plutôt le questionner que disserter sur le sens de ce qu'il a dit ; je chercherai à le saisir, au lieu de l'imaginer de moi-même ; loin de vous l'enseigner, je l'apprendrai de sa bouche ; écoutez-moi et interrogez-le vous-mêmes en ma personne et par mon entremise. Dieu, qui est partout, se trouve à côté de nous ; puisse-t-il accorder un accueil favorable à notre désir de l'interroger, et nous accorder le don d'intelligence. Car, si je parviens à comprendre quelque chose, de quelles expressions me servir pour communiquer à vos cœurs les lumières que j'aurai acquises? Quels termes employer? Quelle éloquence appeler à mon secours? Quelles forces il me faut pour bien comprendre? Quelle facilité il me faudrait pour bien m'expliquer ?

10. Je m'adresserai donc à Notre-Seigneur Jésus-Christ ; je lui parlerai, et il m'écoutera. Je le crois présent devant moi ; nul doute en moi à cet égard, car il a dit lui-même : « Voici que je suis avec vous jusqu'à « la consommation des siècles [1] ». Seigneur notre Dieu, qu'avez-vous dit en prononçant ces paroles : « Si vous ne croyez pas que je « suis ? » De toutes les choses que vous avez faites, en est-il une seule qui ne soit pas? Le ciel, la terre, tout ce que le ciel et la terre renferment, l'homme à qui vous adressez la parole, et les anges, qui sont vos messagers, ne sont-ils pas? Toutes les créatures sorties de vos mains sont donc ; alors comment vous êtes-vous réservé l'être lui-même, l'être que vous n'avez communiqué à personne et que vous seul possédez? « Je suis Celui qui suis » ; ces paroles signifient-elles que tous les autres êtres ne sont pas? Et ces autres paroles : « Si « vous ne croyez pas que je suis », ont-elles le même sens? Et ceux qui les entendaient n'étaient-ils pas non plus? Eussent-ils été des pécheurs, ils étaient du moins des hommes. Mais que fais-je? Qu'est-ce que l'être? Daigne le Sauveur le dire à mon cœur, me le dire intérieurement, m'en parler dans le secret de mon âme ! Que l'homme intérieur l'entende ! Puisse mon esprit comprendre ce que c'est qu'être réellement ! Etre, c'est ne subir jamais aucun changement. Une chose, n'importe laquelle (je commence, ce me semble, à expliquer, et j'ai cessé de m'enquérir ; je veux dire ce que j'ai peut-être entendu : que Dieu nous donne aux uns et aux autres la grâce de nous réjouir, moi, en écoutant ses instructions, vous, en écoutant mes paroles !) Une chose quelconque, si excellente qu'elle soit, n'existe vraiment pas dès qu'elle est sujette au changement ; l'être véritable ne se trouve pas là où se trouvent en même temps l'être et le non-être. Tout ce qui peut changer n'est plus, dès lors qu'il change, ce qu'il était auparavant ; s'il n'est plus ce qu'il était, il a subi une sorte de mort ; ce qui était en lui précédemment a été enlevé et n'y est plus. Les cheveux d'un vieillard dont la tête blanchit, ont perdu la noirceur de leur teinte ; la beauté ne réside plus dans les traits de l'homme fatigué et courbé par l'âge ; les for-

[1] Exod. III, 13-15.

[1] Matth. XXVIII, 20.

ces n'existent plus dans un corps malade ; il n'y a plus trace de stabilité chez celui qui marche ; l'individu qui est tombé à terre, ne marche pas plus qu'il ne se tient debout ; la parole est morte à l'égard d'une langue qui ne remue pas ; pour tout être qui change et qui devient ce qu'il n'était pas, je remarque une sorte de vie dans ce qu'il est, une sorte de mort dans ce qu'il n'est plus. Enfin, lorsqu'on parle d'un mort, on dit : Où est cet homme ? d'autres répondent : Il a existé. O vérité essentiellement vraie ! En effet, dans toutes nos actions et toutes nos agitations, en n'importe quel mouvement d'une créature, je trouve deux temps, le passé et le futur. Je cherche le présent, il n'est déjà plus ; ce que je dis est déjà loin de moi ; ce que je dirai n'existe pas encore. Ce que j'ai fait n'est plus, ce que je ferai n'est pas encore : il ne reste plus vestige de ma vie passée ; ce qui me reste à vivre est encore dans le néant. Le prétérit et le futur se rencontrent dans tout changement des choses, mais ils ne se trouvent ni l'un ni l'autre dans l'immuable vérité ; je n'y vois que le présent, et cela sans ombre de vicissitude ; il n'en est pas ainsi des créatures. Examine attentivement les variations des choses ; toujours tu remarqueras qu'elles ont été et qu'elles seront ; que si tu reportes tes pensées vers Dieu, tu verras qu'il est, parce qu'on ne peut rencontrer en lui ni passé ni avenir. Pour que tu sois, il faut que tu t'élèves au-delà des limites du temps. Mais qui est-ce qui pourra s'élever ainsi par ses propres forces ? C'est à celui-là de nous y aider, qui a dit à son Père : « Là où je suis, je veux « que ceux-ci y soient pareillement ». Jésus-Christ nous a fait cette promesse, afin que nous ne mourions pas dans nos péchés ; c'est pourquoi, en disant ces paroles : « Si vous ne « croyez pas que je suis », il n'a pu, à mon avis, vouloir dire autre chose que ceci : « Si « vous ne croyez pas que je suis » Dieu, « vous mourrez dans vos péchés ». Bien. Grâces à Dieu de ce qu'il a dit : « Si vous ne « croyez pas », au lieu de dire : Si vous ne comprenez pas ; car où est l'homme capable de saisir un pareil mystère ? Mais parce que j'ai osé en parler et que vous avez paru suivre ma pensée, auriez-vous réellement pénétré cette ineffable vérité ? Si tu n'y comprends rien, la foi te sauve. C'est en raison de la difficulté de le comprendre que le Sauveur n'a pas dit : Si vous ne comprenez pas que je suis ; il s'est donc mis à la portée de ses auditeurs, et il a dit : « Si vous ne croyez pas que « je suis, vous mourrez dans vos péchés ».

11. Toujours imbus de pensées terrestres, écoutant et répondant toujours d'une manière charnelle, les Juifs lui répondirent. Que lui répondirent-ils ? « Qui es-tu ? » Quand vous leur avez adressé ces paroles : « Si vous « ne croyez pas que je suis », vous n'avez rien dit de plus pour leur apprendre qui vous étiez. « Qui êtes-vous ? » Disons-le, afin que nous croyions en vous.— Je suis « le principe ». Voilà bien ce que c'est qu'être. « Le commen- « cement » ne peut subir de vicissitude ; il demeure en lui-même et renouvelle toutes choses ; c'est à lui qu'il a été dit : « Vous êtes « éternellement le même, et vos années ne « passeront pas [1]. Je suis le principe, parce « que je vous parle ». Pour ne pas mourir dans vos péchés, croyez que je suis « le com- « mencement ». En lui disant : « Qui es-tu ? » ils semblaient ne pas avoir voulu lui dire autre chose que ceci : comment devons-nous te considérer ? Aussi leur répondit-il : Comme « le Principe », c'est-à-dire, regardez-moi comme « le Principe ». Le latin se prête moins que le grec à certaines distinctions ; chez les Grecs, le mot principe est du genre féminin, comme, chez nous, le mot loi, qui est masculin dans leur langue. Chez eux et chez nous, le mot sagesse est féminin. L'habitude a déterminé dans les divers idiomes le genre des mots destinés à exprimer les choses qui n'ont pas de sexe. La sagesse n'est vraiment pas du sexe féminin, puisque « le Christ « est la sagesse de Dieu [2] », et que le mot Christ s'emploie au masculin, tandis que le mot sagesse s'emploie au féminin. Les Juifs lui avaient dit : « Qui es-tu ? » Parmi eux, il ne l'ignorait pas, se trouvaient des hommes qui lui adressaient cette question : « Qui « es-tu ? » Pour savoir ce qu'ils devaient penser de lui, il leur répondit donc : « Le com- « mencement » ; non comme s'il leur disait : Je suis le principe, mais : Regardez-moi comme le principe. Je l'ai dit, ce sens ressort évidemment du mot grec « principe », qui est du féminin. S'il avait voulu dire qu'il était la vérité, à ceux qui lui auraient fait cette question : « Qui es-tu ? » il aurait répondu : La vérité, parce qu'il aurait dû, ce semble,

[1] Ps. CI, 28. — [2] I Cor. I, 24.

répondre directement à la question : « Qui « es-tu ? » La vérité, c'est-à-dire je suis la vérité. Mais il leur a fait une réponse plus profonde. Voyant qu'ils lui avaient adressé cette question : « Qui es-tu ? » comme pour lui dire : Nous avons entendu sortir de ta bouche ces paroles : « Si vous ne croyez pas que je « suis », pour qui devons-nous te prendre ? il leur répondit : « Pour le Principe » ; c'était, en d'autres termes, leur dire : Considérez-moi comme « le Principe » ; et il ajouta : « Parce que je vous parle », c'est-à-dire, parce je suis devenu humble à cause de vous et que je me suis abaissé jusqu'à vous parler. En effet, si le Principe tel qu'il est était demeuré dans le sein du Père, de manière à ne jamais se revêtir de la forme d'esclave, à ne jamais devenir homme pour parler aux hommes, comment ceux-ci auraient-ils cru en lui ? Des esprits nécessairement bornés eussent été incapables d'entendre sans le secours de la parole et de comprendre le Verbe. Croyez donc, leur dit-il, que je suis le « Prin« cipe » : parce que, pour vous donner la foi, il ne me suffit pas d'être, il faut que je daigne encore vous parler moi-même. Mais je vous ai déjà bien longuement entretenus sur ce sujet ; qu'il plaise donc à votre charité d'attendre à demain pour l'explication de ce qui reste ; avec le secours de Dieu, j'épuiserai alors toute la matière.

TRENTE-NEUVIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CE PASSAGE : « J'AI BEAUCOUP DE CHOSES A DIRE DE VOUS », JUSQU'A CET AUTRE : « ET « ILS NE COMPRIRENT PAS QU'IL LEUR PARLAIT DU PÈRE ». (Chap. VIII, 26, 27.)

LA TRINITÉ, PRINCIPE.

Jésus se dit le principe, mais il ne l'est pas seul ; car il partage avec les deux autres personnes de la Trinité, et celles-ci partagent avec lui cette propriété. La paternité est propre au Père, la filiation au Verbe, la procession au Saint-Esprit ; mais en tout le reste, les trois personnes divines ont la même nature et ne font qu'un Dieu, un principe. Par là même qu'il est inséparable du Père, et que le Père est véridique, les jugements du Fils sont fondés sur la vérité même.

1. Les paroles du saint Evangile qu'on vient de nous lire, ont été adressées aux Juifs par Notre-Seigneur Jésus-Christ ; en cette circonstance, le Sauveur s'est exprimé avec une si grande réserve, que les aveugles sont restés aveugles, et que ceux qui croyaient en lui ont ouvert les yeux. Voici ce passage dont on vous a donné lecture : « Les Juifs lui « disaient : Qui es-tu ? » Car il leur avait fait cette déclaration : « Si vous ne croyez pas que « je suis, vous mourrez dans vos péchés[1] ». Ils lui adressèrent donc cette question : « Qui « es-tu ? » comme s'ils désiraient savoir pour qui ils devaient le prendre, afin de ne pas mourir dans leurs péchés. A cette demande : « Qui es-tu ? » Jésus répondit : « Le Principe, « parce que je vous parle moi-même ». Dès lors que, suivant sa déclaration formelle, il est le principe, on peut chercher à savoir si le Père est aussi principe. Si le Fils, qui a un Père, est principe, il est bien plus naturel encore de penser qu'il en est de même du Père, puisqu'il est le Père de son Fils et qu'il n'est lui-même engendré par aucun autre. Le Fils est Fils du Père, et le Père est évidemment Père du Fils ; mais on appelle le Fils Dieu de Dieu, lumière de lumière ; au Père, on donne le nom de lumière, mais jamais on ne l'a dit : lumière de lumière ; il est appelé Dieu, et non pas Dieu de Dieu. Que si le Dieu de Dieu, la lumière de lumière, est principe, combien plus facilement on peut regarder comme principe la lumière qui engendre la lumière, le Dieu qui engendre un Dieu. Très-chers frères, il est donc absurde

[1] Jean, VIII, 25, 24.

de dire que le Fils est principe, et de refuser au Père cette perfection.

2. Que faire alors? Reconnaître qu'il y a deux principes? Cela est impossible. Qu'est-ce donc? Si le Père est principe et le Fils aussi, comment n'y a-t-il pas deux principes? Par la même raison que nous ne reconnaissons pas deux dieux, en confessant un Dieu Père et un Dieu Fils. Il est défendu de dire qu'il y a deux dieux; il n'est pas plus permis d'en reconnaître trois; et, pourtant, le Père n'est pas le Fils; le Fils n'est pas le Père; le Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils, n'est ni le Père ni le Fils. Nous l'avons appris sur les genoux de notre mère, l'Eglise catholique: quoique le Père ne soit pas le Fils, quoique le Fils ne soit pas le Père, quoique l'Esprit de l'un et de l'autre ne soit ni le Père, ni le Fils, nous ne disons pas qu'il y ait trois dieux; et, néanmoins, si l'on nous interroge sur chacun d'eux, si l'on nous demande de l'un ou de l'autre des trois s'il est Dieu, nous devons nécessairement répondre d'une manière affirmative.

3. Cette doctrine est absurde aux yeux des hommes qui concluent des choses ordinaires à ce qui ne l'est pas, des objets visibles aux êtres invisibles, des créatures au Créateur. Parfois les infidèles nous questionnent et nous disent : Reconnaissez-vous comme Dieu celui que vous reconnaissez comme le Père? Nous répondons : Oui. — Celui à qui vous donnez le nom de Fils, dites-vous qu'il est Dieu ? — Oui. — Celui que vous appelez le Saint-Esprit, le confessez-vous Dieu? — Oui. — Ils ajoutent : Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont donc trois dieux? — Non. Ils se troublent, parce qu'ils ne sont pas éclairés : leur cœur est fermé, parce qu'ils n'ont pas en mains la clef de la foi. Pour nous, mes frères, qui avons d'abord reçu le don de la foi, qui a purifié l'œil de notre cœur, saisissons, sans rencontrer l'obstacle d'aucune ombre, ce que nous comprenons; et ce que nous ne comprenons pas, croyons-le sans le mélange d'aucun doute; n'abandonnons pas le fondement de la foi; par là, nous arriverons au faîte de la perfection. Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu; et, cependant, le Fils n'est pas le Père, le Père n'est pas le Fils; l'Esprit du Père et du Fils n'est ni l'un ni l'autre: et tous trois ne sont qu'un seul Dieu, tous trois ne forment qu'une seule et même éternité, une seule et même puissance, une seule et même majesté; ils sont trois, mais ils ne font pas trois dieux. Qu'on ne me fasse pas dire ce que je ne dis pas; qu'on ne me fasse point cette réponse : Qu'est-ce à dire : Trois? S'ils sont trois, il faut me dire ce qu'ils sont tous les trois. — C'est le Père, le Fils et le Saint-Esprit. — Tu viens de dire : Trois. Explique-moi donc ce que signifie ce mot : Trois. — Compte plutôt toi-même; car je parfais le nombre trois, quand je nomme le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Relativement à lui-même, le Père est Dieu; relativement au Fils, il est le Père. Par rapport à lui-même, le Fils est Dieu ; par rapport à son Père, il est le Fils.

4. Ce que je dis des comparaisons prises parmi les choses ordinaires peuvent le faire comprendre. J'ai devant moi deux hommes, dont l'un est le père et l'autre le fils. Considéré en lui-même, celui-là est homme; il est père dès qu'on le considère dans ses rapports avec le fils; celui-ci est encore homme, si je ne vois que lui; mais si je le compare à son père, il est le fils. A l'un on a donné le nom de père, à l'autre le nom de fils, sous un certain point de vue; et, en réalité, ce sont deux hommes différents. Quant à Dieu le Père, il est le Père sous un rapport, sous le rapport du Fils; comme Dieu le Fils est le Fils sous un rapport, sous le rapport du Père; toutefois, il n'en est pas d'eux comme des deux hommes dont nous venons de parler; ils ne sont pas deux Dieux. Pourquoi n'en est-il pas de même? Parce qu'ici c'est une chose, et que là c'est une autre; parce qu'ici c'est la divinité; parce qu'il y a ici un mystère qu'aucune langue humaine ne peut expliquer: ici, il y a en même temps nombre, et absence complète de nombre. Remarquez-le, en effet, n'y voit-on pas comme un nombre une Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit? Si l'on y trouve le nombre trois, qu'est-ce ces trois? Il n'y a plus de nombre. Ainsi, tout à la fois en Dieu on trouve un nombre, et il n'y a pas de nombre. Il semblerait qu'on en trouve un, puisqu'on y trouve trois; mais dès qu'on veut savoir ce que sont ces trois, il est impossible de compter. Voilà pourquoi le Psalmiste a dit : « Notre Dieu est « grand, sa puissance est sans bornes, et « personne ne peut mesurer sa sagesse [1] ».

[1] Ps. XIV, 6, 5.

Dès que tu y penses, tu commences à compter; à peine as-tu compté, que tu es dans l'impossibilité de dire ce que tu as compté. Le Père est le Père, le Fils est le Fils, le Saint-Esprit est le Saint-Esprit. Qu'est-ce que ces trois, le Père, le Fils et le Saint-Esprit? Sont-ils trois Dieux?—Non.— Trois Tout-Puissants? — Non. — Trois créateurs du monde? — Non. — Le Père est-il tout-puissant? — Oui, sans doute. — Le Fils l'est-il aussi? — Oui, cela est certain. — Le Saint-Esprit l'est-il également? — Il l'est autant que le Père et le Fils. — Il y a donc trois Tout-Puissants? — Non, il n'y en a qu'un. On ne peut les compter qu'en les mettant en parallèle les uns avec les autres; si on les considère séparément, c'est impossible. Quant à lui-même, en effet, le Père est un même Dieu avec le Fils et le Saint-Esprit, et il n'y a pas trois Dieux; relativement à lui seul, il est un même Tout-Puissant que le Fils et le Saint-Esprit, et il n'y a pas trois tout-puissants. Le Père n'est point le Père par rapport à lui-même, mais seulement par rapport au Fils. Le Fils n'est tel que par rapport au Père : l'Esprit ne porte pas non plus, indépendamment de l'un et de l'autre, le nom d'Esprit du Père et du Fils. Je ne saurais dire ce que sont ces trois, sinon que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un seul Dieu, un seul Tout-Puissant. Il n'y a donc qu'un seul principe.

5. Pour vous faire tant soit peu comprendre ce que je dis, je vais vous citer des faits rapportés par la sainte Ecriture. Après la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il monta vers son Père au moment qu'il avait choisi; puis, dix jours s'étant écoulés, il envoya le Saint-Esprit à ses disciples réunis dans la même salle; remplis de tous ses dons, ils commencèrent à parler le langage de toutes les nations. Ce miracle saisit d'épouvante ceux qui avaient fait mourir le Sauveur; contrits et repentants, ils trouvèrent dans leur douleur le principe de leur conversion, et leur conversion fut pour eux la source de la foi, et trois mille hommes s'unirent au corps du Christ, c'est-à-dire aux fidèles. Un autre miracle amena à l'Eglise cinq autres mille hommes. Alors, on vit se former un grand peuple, animé des mêmes sentiments. Tous les membres de ce peuple reçurent le Saint-Esprit qui alluma en eux le feu de l'amour divin : sous l'influence de la charité et de la ferveur d'âme, ils formèrent une société si étroitement unie, qu'ils vendaient leurs biens et en apportaient le prix aux pieds des Apôtres, afin qu'il fût réparti entre tous, proportionnellement aux besoins de chacun ; et voici ce qu'en dit l'Ecriture : c'est que, « parmi eux, il n'y avait « qu'un cœur et qu'une âme pour Dieu [1] ». De là remarquez, mes frères, et apprenez à connaître le mystère de la Trinité; comprenez comment nous disons : Il y a un Père, un Fils et un Saint-Esprit, et, pourtant, il n'y a qu'un seul Dieu. Les membres de la primitive Eglise se comptaient par milliers, et, parmi eux, il n'y avait qu'un cœur : ils étaient en aussi grand nombre, et ils n'avaient qu'une âme. Mais où étaient leur cœur et leur âme? En Dieu. A bien plus forte raison doit-on trouver en Dieu la même unité. Me trompé-je dans ma manière de parler, lorsque je dis que deux hommes font deux âmes, que trois hommes font trois âmes, qu'une multitude d'hommes font une multitude d'âmes? Je parle évidemment avec justesse. Qu'ils s'approchent de Dieu, et ils n'auront tous qu'une âme. Si, en s'approchant de Dieu, plusieurs âmes deviennent, par l'effet de la charité, une seule âme, et plusieurs cœurs un seul cœur, quel effet produit dans le Père et le Fils la source même de la charité? La Trinité ne devient-elle pas plus étroitement encore un seul Dieu? Selon l'Apôtre, la charité nous vient de là par le Saint-Esprit : « L'amour de Dieu a été « répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit, « qui nous a été donné [2] ». Si donc la charité, répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné, fait de plusieurs âmes une seule âme, et de plusieurs cœurs un seul cœur, à bien plus forte raison fait-elle du Père, du Fils et du Saint-Esprit un seul Dieu, une seule lumière, un seul principe.

6. Ecoutons donc les paroles que nous adresse le Principe. « J'ai », dit-il, « beaucoup « de choses à dire et à juger à votre endroit ». Vous vous souvenez qu'il a dit : « Je ne juge « personne [3] ». Et voilà qu'il dit : « J'ai beau« coup de choses à dire et à juger à votre « endroit ». Mais autre chose est « je ne juge « personne » ; autre chose, « j'ai à juger. « Je ne juge personne », regarde le présent,

[1] Act. II-IV. — [2] Rom. V, 5. — [3] Jean, VIII, 15.

car le Christ était venu pour sauver le monde, et non pour le juger [1]. Mais ces autres paroles : « J'ai beaucoup de choses à dire et à « juger à votre endroit », concernent le jugement à venir; car il est monté au ciel, afin de venir plus tard pour juger les vivants et les morts. Personne ne jugera avec plus de justice, que celui qui a été injustement jugé. « J'ai beaucoup de choses à dire et à juger à « votre endroit, mais celui qui m'a envoyé « est véridique ». Voyez comme le Fils, qui est égal à son Père, travaille à lui rendre gloire. Il nous donne l'exemple et semble nous parler dans le secret de notre cœur. Homme fidèle, te dit le Seigneur ton Dieu, écoute mon Evangile, tu y verras qu'au commencement était le Verbe, que le Verbe est Dieu en Dieu, égal à son Père, coéternel à celui qui l'engendre, que je suis ce Verbe et que je glorifie celui dont je suis le Fils. Pourquoi donc te montrer orgueilleux à l'égard de Celui dont tu es le serviteur?

7. « J'ai beaucoup de choses à dire et à « juger à votre endroit, mais celui qui m'a « envoyé est véridique ». C'était dire en d'autres termes : Je juge selon la vérité, parce que je suis le Fils d'un Père qui est véridique, parce que je suis la vérité. Le Père est véridique, le Fils est la vérité; que pouvons-nous imaginer de plus? De ces deux choses, être véridique ou être la vérité même, laquelle des deux l'emporte sur l'autre? Décidons, si nous le pouvons. Cherchons, par quelques exemples, à le comprendre. Un homme pieux est-il pieux ou bien est-il la piété? Il vaut mieux être la piété même qu'être pieux : pieux vient de piété, et piété ne dérive pas de pieux. En effet, la piété peut exister encore , lors même que l'homme , autrefois pieux, serait devenu impie. Il a perdu la piété, mais il ne lui a rien fait perdre. Il en est de même de ces deux choses : être beau et être la beauté même; il vaut mieux être la beauté qu'être beau ; car la beauté fait le bel homme, tandis que le bel homme ne fait pas la beauté. Raisonnons encore de la même manière sur ces deux autres états : être chaste et être la chasteté même. Evidemment, la chasteté est préférable à la qualité de personne chaste : si la chasteté n'existait pas, comment un homme pourrait-il être chaste?

[1] Jean, XII, 47.

Jamais il ne posséderait cette vertu ; mais si quelqu'un veut être impudique, elle n'en souffre aucune atteinte. La piété a donc plus de prix que la qualité d'homme pieux, la beauté vaut mieux que la qualité d'homme beau, la chasteté est préférable à la qualité d'homme chaste. Mais dirons-nous, pour cela, que la vérité est plus que la qualité de personne véridique ? Si nous le prétendons, nous affirmerons déjà que le Fils est supérieur au Père ; or, le Sauveur a fait cette déclaration formelle : « Je suis la voie, la vérité et la « vie [1] ». Si le Fils est la vérité, que sera le Père, sinon ce qu'en a dit la Vérité même : « Celui qui m'a envoyé est véridique? » Le Fils est la vérité, le Père est véridique. Je cherche à savoir en quoi le Fils est supérieur au Père, et je les trouve égaux : le Père est véridique, non pas en ce sens qu'il ne posséderait en lui-même qu'une partie de la vérité, mais en ce sens qu'il l'a engendrée tout entière.

8. Je le vois, il me faudrait épuiser le sujet; mais afin de ne pas vous retenir trop longtemps, je n'irai pas aujourd'hui plus loin dans mes explications, et quand, avec la grâce de Dieu, je serai arrivé à la fin de ce que je veux dire, je me bornerai là. Je vous parle ainsi pour ranimer votre attention. Parce qu'elle est sujette au changement, et quoiqu'elle soit une créature d'élite, toute âme est une créature ; elle a beau être plus estimable que le corps, elle n'en est pas moins sortie des mains du Créateur. Toute âme est sujette à des vicissitudes, c'est-à-dire que tantôt elle croit et tantôt elle ne croit pas ; elle veut aujourd'hui, et bientôt ne voudra plus ; tout à l'heure elle était chaste, elle est maintenant adultère ; tour à tour elle se montre bonne et mauvaise : elle subit donc des variations dans son être. Pour Dieu, il est ce qu'il est ; aussi s'est-il réservé un nom qui ne convient qu'à lui seul : « Je suis Celui « qui suis [2] ». Le Fils est aussi ce qu'il est, car il a dit : « Si vous ne croyez pas que je « suis » ; à cela se rapportent encore ces paroles : « Qui es-tu? — Le Principe [3] ». Dieu est donc immuable, et l'âme humaine est sujette au changement. Quand elle puise en Dieu la bonté, elle devient bonne par participation avec lui, de la même manière que ton œil aperçoit les objets en entrant en

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Exod. III, 14. — [3] Jean, VIII, 24, 25.

participation de la lumière; car il ne voit plus rien dès que tu lui retires cette lumière, dont les rayons ont dissipé ses ténèbres en se communiquant à lui. L'âme devient bonne, en puisant en Dieu sa bonté; mais si elle subit un changement et devient mauvaise, la bonté, en participation de laquelle elle était entrée, n'en subsiste pas moins. Pendant qu'elle était bonne, elle possédait la bonté dans une certaine proportion; devenue mauvaise, elle a laissé la bonté libre de toute atteinte. Cette lumière s'est communiquée à ton œil, et il voit; se ferme-t-il? l'intensité des rayons lumineux n'est en rien diminuée; s'ouvre-t-il ? leur éclat n'en est nullement augmenté. A l'aide de cette comparaison, mes frères, vous pouvez comprendre que si l'âme est pieuse, la piété elle-même réside en Dieu, qui en communique quelque chose à l'âme; si l'âme est chaste, la chasteté est en Dieu, et Dieu permet à l'âme d'y participer. Si l'âme est bonne, elle puise à la source même de la bonté qui se trouve en Dieu. Si l'âme est véridique, c'est que Dieu, en qui réside la vérité, l'en a fait participante. Tout homme dont l'âme n'est pas en participation de la vérité, est, par là même, convaincu d'erreur [1]; et dès lors que tout homme est menteur, nul n'est véridique de sa propre nature. Quant au Père, il est véridique, et il l'est de par lui-même, parce qu'il a engendré la vérité. Autre chose est de dire : Cet homme est véridique, parce qu'il est entré en participation de la vérité; autre chose est de dire : Dieu est véridique, parce qu'il a engendré la vérité. Si Dieu est véridique, ce n'est donc point pour être entré en participation de la vérité : c'est pour l'avoir engendrée. Je le vois, vous avez saisi ma pensée, et je m'en réjouis. Que ce que j'ai dit vous suffise pour aujourd'hui; nous vous expliquerons le reste quand Dieu le permettra et selon la mesure de sa grâce.

[1] Ps. cxv, 11.

QUARANTIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CET ENDROIT : « C'EST POURQUOI JÉSUS LEUR DIT : QUAND VOUS AUREZ ÉLEVÉ LE FILS DE « L'HOMME », JUSQU'A CET AUTRE : « ET VOUS CONNAITREZ LA VÉRITÉ, ET LA VÉRITÉ VOUS « AFFRANCHIRA ». (Chap. VIII, 28-32.)

LE CHRIST DIEU.

Le Sauveur proclamait sa divinité, mais la gloire de sa résurrection et les prodiges qui devaient la suivre, étaient destinés à la faire briller d'un vif éclat, à convertir un grand nombre d'hommes. Oui, de tous ces événements devait ressortir la preuve que le Christ est, qu'il a été engendré avant tous les temps par le Père, qu'il est la vérité même. Ces événements sont pour nous un puissant motif de persévérer dans la foi; notre persévérance nous conduira des ombres de la foi à la claire vue de la vérité.

1. Vous avez déjà entendu lire un grand nombre de passages tirés du saint Evangile selon saint Jean, Evangile que vous voyez entre nos mains. Ces passages, nous vous les avons expliqués de notre mieux avec le secours de la grâce divine. Nous vous l'avons dit, cet Evangéliste a choisi de préférence, comme thème de son livre, la divinité du Sauveur, selon laquelle il est égal à son Père et Fils unique de Dieu; c'est pourquoi Jean a été comparé à un aigle, parce que l'aigle est, de tous les oiseaux, celui qui s'élève le plus haut dans les airs. Apportez donc une extrême attention à écouter la suite de cet Evangile : je vous en expliquerai successivement tous les textes, comme le Seigneur me permettra de le faire.

2. Nous vous avons parlé à l'occasion de la leçon précédente, et nous vous avons dit en quel sens on doit comprendre que le Père est

véridique et que le Fils est la vérité. Le Seigneur Jésus ayant dit : « Celui qui m'a envoyé est véridique [1] », les Juifs ne comprirent pas qu'il avait voulu leur parler de son Père. Il ajouta ce que vous venez d'entendre lire : « Quand vous aurez élevé le Fils de « l'homme, alors vous saurez que je suis, et « que je ne fais rien de moi-même, mais que « je dis ces choses ainsi que mon Père m'a « enseigné ». Qu'est-ce que cela? Il semble n'avoir dit rien autre chose que ceci : c'est, qu'après sa passion, ils sauraient qui il était. Sans aucun doute, parmi ses auditeurs, il en discernait un certain nombre qu'il connaissait, qu'il avait choisis, par un effet de sa prescience, avec ses autres saints, dès avant la constitution du monde, et qui devaient croire en lui après sa passion : voilà ceux que nous recommandons sans cesse à votre imitation, et que nous vous proposons comme vos modèles, en vous priant instamment de suivre leurs traces. Après la mort, la résurrection et l'ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Saint-Esprit est descendu d'en haut ; des prodiges éclatants ont été opérés au nom de Celui que les Juifs avaient persécuté et méprisé, puisqu'ils l'avaient fait mourir : à la vue de ces merveilles, ces hommes furent saisis d'un sincère repentir ; et alors on vit se convertir et croire au Christ ceux qui l'avaient persécuté et mis à mort, et le sang qu'ils avaient cruellement répandu, la foi en fit pour eux un breuvage ; il apercevait déjà ces trois mille, ces cinq mille Juifs parmi ses auditeurs [2] au moment où il disait : « Quand vous aurez élevé le Fils de « l'homme, alors vous saurez que je suis ». C'était dire, sous une autre forme : J'attends, pour me faire connaître à vous, que toutes les circonstances de ma passion aient eu lieu ; à l'heure opportune, vous connaîtrez que je suis. Tous ceux qui l'écoutaient ne devaient pas, pour croire en lui, attendre sa mort ; car l'Evangéliste ajoute un peu après : « Comme « il parlait encore, beaucoup crurent en lui », et pourtant le Fils de l'homme n'avait pas encore été élevé. Il parlait de son exaltation douloureuse, et non de son exaltation glorieuse, de son exaltation en croix, et non de son exaltation dans le ciel ; parce qu'il a été élevé pendant qu'il était attaché à l'instrument de son supplice ; alors, il s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix [1]. Tous ces événements devaient s'accomplir de la main même de ceux qui devaient croire en lui ; car il leur avait dit : « Lorsque vous « aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous « saurez que je suis ». Pourquoi cela, sinon afin que tout homme, si criminel qu'il se reconnût intérieurement, pût nourrir encore des pensées d'espoir, en voyant le pardon accordé au crime de ceux qui avaient fait mourir le Christ?

3. Le Sauveur remarqua donc ces hommes dans la foule qui l'entourait, et il leur dit : « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, « alors vous saurez que je suis ». Vous savez déjà ce que veut dire ce mot : « Je suis ». Il est inutile d'y revenir encore : vous parler trop longuement d'un si grand mystère, ce serait s'exposer à vous ennuyer. Rappelez-vous ces paroles : « Je suis Celui qui suis » ; et : « Celui qui est m'a envoyé [2] » ; et vous comprendrez ces paroles du Christ : « Alors, vous « saurez que je suis », et aussi que le Père est, et que le Saint-Esprit est. C'est relativement à lui que toute la Trinité a sa raison d'être. Notre-Seigneur parlait en qualité de Fils : il ne voulut pas que ces paroles : « Alors « vous connaîtrez que je suis », pussent donner lieu et laisser prendre pied à l'erreur des Sabelliens, c'est-à-dire des Patripassiens ; je vous ai dit au sujet de cette erreur : Ne vous y attachez pas, écartez-vous-en avec soin ; elle consiste à prétendre, comme vous le savez, que le Père et le Fils ne diffèrent l'un de l'autre que par le nom, et qu'en réalité ils sont une seule et même chose. Pour nous faire éviter cette erreur, et afin qu'on ne le prît pas pour le Père, le Sauveur, après avoir dit : « Alors vous connaîtrez que je suis », ajouta immédiatement : « Et que je ne fais « rien de moi-même, mais que je dis ces « choses comme mon Père m'a enseigné ». Devant cette porte ouverte à son erreur, le disciple de Sabellius avait déjà commencé à se réjouir ; mais à peine s'y était-il comme furtivement glissé, que la lumière de cette déclaration vint le confondre. Parce qu'il avait dit : « Je suis », tu avais cru qu'il était le Père. Ecoute, il va te prouver qu'il est le Fils : « Je ne fais rien de moi-même ». Qu'est-ce à dire : « Je ne fais rien de moi- « même ? » Je ne suis pas de moi-même. Le

[1] Jean, VIII, 26. — [2] Act. II, 37, 41 ; IV, 4.

[1] Philipp. II, 8. — [2] Exod. III, 14.

Fils est, en effet, Dieu engendré du Père ; mais le Père n'est pas Dieu engendré du Fils. Le Fils est Dieu de Dieu : le Père est Dieu, mais il n'est pas Dieu de Dieu. Le Fils est lumière de lumière : le Père est aussi lumière, mais non de lumière. Le Fils est, mais il y a quelqu'un de qui il est : le Père est, mais il n'y a personne de qui il soit.

4. Parce que le Christ a ajouté : « Je vous « dis ces choses comme mon Père m'a ensei- « gné », qu'aucun d'entre vous, mes frères, ne se laisse aller à des pensées charnelles ; car, par un effet de la faiblesse humaine, notre manière de penser se règle d'après ce que nous avons accoutumé de faire ou de voir. Ne vous figurez donc pas que vous avez sous les yeux deux hommes, dont l'un serait le Père, et l'autre le Fils. Ne t'imagine pas que le Père parle à son Fils, comme tu fais toi-même lorsque tu parles à ton enfant, pour l'instruire et lui apprendre à parler lui-même afin qu'il retienne tes paroles, qu'après les avoir retenues, il les traduise en mots, les rendant bien distinctement, syllabe par syllabe, et les portant aux oreilles des autres telles que les siennes les ont reçues. N'ayez point de pareilles idées, car vous forgeriez des idoles dans votre cœur. Il ne faut point supposer que la Trinité ait l'apparence et les membres d'un homme, une figure de chair, tous ces sens visibles, la stature et les mouvements du corps, l'usage de la langue, une parole articulée : nous ne pouvons imaginer que la forme d'esclave, dont le Fils unique de Dieu s'est revêtu quand le Verbe s'est fait chair pour habiter parmi nous [1]. Ici, ô fragilité humaine, je ne t'empêche nullement d'avoir des pensées en rapport avec ce que tu connais : je t'y force, au contraire. Si ta foi est véritable, voilà ce que tu dois penser du Christ, en tant qu'il est né de la Vierge Marie, et non en tant qu'engendré par Dieu le Père. On l'a vu enfant ; il a pris de l'accroissement, il a marché, il a eu faim et soif, et enfin, il a souffert, il a été attaché à la croix, il a été mis à mort, on l'a enseveli comme un autre homme, et c'est avec la forme d'un homme qu'il est ressuscité, qu'il est monté au ciel en présence de ses disciples, et qu'il viendra nous juger. La parole des anges, que cite l'Evangéliste, ne laisse aucun doute à cet égard : « Il viendra tel que vous l'avez vu monter au « ciel [1] ». Quand tu cherches à te faire une idée de la forme d'esclave dont le Christ s'est revêtu, il faut, si tu as la foi, penser à une forme humaine ; mais si tu veux te faire une idée de ce qu'il est, quand s'appliquent à lui ces paroles : « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu [2] » ; loin de ton esprit toute image de l'homme ! Loin de ton imagination tout objet qui se mesure à la manière d'un corps, tout ce qui peut tenir dans l'espace, ou faire partie d'une masse si démesurée qu'elle soit : que de pareilles imaginations ne trouvent jamais accès dans ton cœur. Figure-toi, si c'est possible, la beauté de la sagesse : fais-toi une idée de la beauté de la justice. Y a-t-il là une forme ? de la grandeur ? des couleurs ? Il n'y a rien de tout cela, et pourtant, la sagesse et la justice existent ; s'il en était autrement, on ne les aimerait pas, on n'en ferait nul éloge ; et si on ne les aimait pas et qu'on n'en fît pas l'éloge, elles resteraient étrangères à nos affections et à nos mœurs. Mais on voit des hommes devenir sages ; où en est la cause, sinon dans l'existence même de la sagesse ? O homme, tu ne peux voir ta sagesse avec les yeux de ton corps : tu es incapable de t'en faire une idée pareille à celle que tu te fais des objets matériels, et tu oses te représenter la sagesse de Dieu sous la forme d'un corps humain ?

5. Aussi, mes frères, comment expliquer ceci ? Le Fils a dit : « Je vous dis ces choses « comme mon Père m'a enseigné ». De quelle manière le Père lui a-t-il parlé ? Lui a-t-il seulement parlé ? Pour instruire son Fils, le Père a-t-il prononcé des paroles, comme tu en prononces toi-même, lorsque tu donnes des leçons à ton enfant ? Quelles paroles peut-il adresser à sa Parole ? Les paroles qu'il adresserait à sa Parole unique seraient-elles en grand nombre ? La Parole du Père a-t-elle eu des oreilles pour les approcher de la bouche du Père ? Autant d'idées charnelles, qu'il faut éloigner de ton esprit. Je vous adresse ce discours, et peut-être avez-vous compris mes paroles : évidemment, je vous ai parlé ; mes paroles ont retenti, et le bruit qu'elles ont fait est venu frapper vos oreilles pour aller, au moyen du sens de l'ouïe, porter mes pensées jusqu'à votre cœur, si vous les avez saisies. Supposez qu'un homme, sa-

[1] Jean, I, 11.

[1] Act. I, 11. — Jean, I, 1.

chant le latin, m'ait entendu, qu'il m'ait toutefois entendu sans rien comprendre à ce que j'ai dit : cet homme n'a pas saisi ma pensée ; néanmoins le bruit des paroles sorties de ma bouche est venu frapper ses oreilles aussi bien que les vôtres : il a entendu le même bruit, les mêmes syllabes ; mais aucune idée n'a été par là éveillée dans son esprit. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas compris. Pour vous, si vous êtes entrés dans ma pensée, quelle en a été la cause ? J'ai fait du bruit à votre oreille, mais ai-je porté la lumière dans vos âmes ? Evidemment, si ce que j'ai dit est vrai, non-seulement cette vérité est venue frapper vos oreilles, mais encore elle a été comprise par votre intelligence : deux choses ont donc eu lieu, remarquez-les bien : vous avez entendu et vous avez compris. C'est par le moyen de mon organe que vous avez entendu ; mais par qui vous est venue l'intelligence de ce que je vous ai dit ? Je vous ai parlé à l'oreille pour vous faire entendre ; qui a parlé à votre esprit pour vous faire comprendre ? On n'en peut douter ; quelqu'un a parlé à votre cœur, d'abord pour que le bruit de mes paroles produise une sensation sur votre ouïe, et ensuite pour qu'un rayon de la vérité vienne répandre son éclat sur ce même cœur : quelqu'un a parlé à votre âme, et ce quelqu'un, vous ne pouvez l'apercevoir : si vous m'avez compris, mes frères, il est sûr que votre âme a aussi entendu parler. L'intelligence est un don de Dieu. Qui donc a fait entendre à votre âme mes paroles, si vous en avez saisi le sens ? Celui-là même à qui le Psalmiste disait : « Donnez-moi l'intelligence, afin que j'ap« prenne à connaître vos décrets [1] ». Par exemple, l'évêque a parlé. — Qu'a-t-il dit ? demande quelqu'un. — Tu lui expliques ce qu'a dit l'évêque, et tu ajoutes : il a dit vrai. — Alors un autre qui n'a pas compris, t'adresse cette question : Qu'a dit l'évêque, ou bien, que louanges-tu dans ses paroles ? Tous les deux m'ont entendu ; j'ai parlé à l'un et à l'autre ; mais Dieu lui-même a parlé à l'un d'eux. Nous est-il permis de passer, par comparaison, du petit au grand ? Il y a entre lui et nous une si grande distance ! Néanmoins, Dieu opère en nous je ne sais quoi d'incorporel et de spirituel : ce n'est pas un son qui frappe nos oreilles, ce n'est pas une couleur qui se fasse distinguer de nos yeux ; ce n'est pas non plus une odeur que perçoive notre odorat, ce n'est pas davantage une saveur que puisse apprécier notre palais, ni un objet dur ou tendre sur lequel puisse agir le sens du toucher : pourtant, c'est quelque chose qu'on peut facilement sentir, sans pouvoir, d'ailleurs, l'expliquer d'aucune façon. Si, comme j'avais commencé à le dire, Dieu parle à nos cœurs sans leur faire entendre aucun bruit, comment parle-t-il à son Fils ? Autant que possible, mes frères, faites-vous-en une idée dans le sens que je vous ai dit ; s'il est permis d'établir une comparaison entre les grandes choses et les petites, mettez-vous dans cet ordre d'idées. Le Père a parlé à son Fils d'une manière incorporelle, parce qu'il l'a incorporellement engendré. Il n'a pas instruit son Fils, comme s'il l'avait engendré sans lui communiquer, en même temps, la science ; mais dire qu'il l'a instruit, c'est dire qu'il l'a engendré sachant tout : par conséquent, ces paroles : « Mon Père m'a instruit », signifient : Mon Père m'a engendré, possédant la science, comme la vérité est simple de sa nature, (peu de personnes le comprennent). Pour le Fils, être et savoir sont une seule et même chose : il tient donc la science de celui de qui il tient l'existence : il n'en a pas reçu, d'abord l'être, et ensuite le savoir ; mais, en l'engendrant il lui a communiqué la science, de la même manière qu'en l'engendrant il lui a communiqué l'existence. Car, suivant que je l'ai dit, la vérité étant simple de sa nature, être et savoir ne sont pas, pour elle, une chose et une autre, mais une seule et même chose.

6. Voilà ce que le Sauveur dit aux Juifs, puis il ajouta : « Et Celui qui m'a envoyé est « avec moi ». Il l'avait déjà dit auparavant ; mais la chose était si importante, qu'il ne cesse d'y revenir : « Il m'a envoyé, et il est « avec moi ». S'il est avec vous, Seigneur, l'un ne s'est pas séparé de l'autre pour accomplir sa mission : vous êtes venus tous les deux. Quoique tous les deux soient ensemble, un seul, néanmoins, a été envoyé, et l'autre l'a envoyé, parce qu'être envoyé, c'est s'incarner, et que l'Incarnation est le fait, non pas du Père, mais du Fils seul. Le Père a donc envoyé le Fils, mais il ne s'en est pas séparé ; car il se trouvait là où il l'a envoyé. De fait, où n'est pas Celui qui a fait toutes

[1] Ps. CXVIII, 73.

choses ? Où n'est pas Celui qui a dit : « Je « remplis le ciel et la terre [1] ? » Mais le Père serait peut-être partout, tandis que le Fils ne se trouverait qu'à un endroit ? Ecoute l'Evangéliste : « Il était en ce monde, et le monde a « été fait par lui [2] ». Donc, dit-il, « Celui qui « m'a envoyé », Celui dont l'autorité a été la cause de mon Incarnation, parce qu'elle était exercée sur moi par mon Père, Celui-là « est « avec moi et il ne m'a pas abandonné ». Pourquoi ne m'a-t-il pas abandonné ? « Il ne « m'a pas laissé seul, parce que je fais tou« jours ce qui lui plaît ». Son égalité avec le Père est de « toujours ». Elle ne date pas d'une époque où elle aurait commencé pour se continuer ensuite : elle est sans commencement comme sans fin. La génération de Dieu n'a pas commencé dans le temps, parce que Celui qui a été engendré a lui-même créé tous les temps.

7. « Comme il parlait de la sorte, plusieurs « crurent en lui ». Pendant que je parle moi-même, puissent bon nombre de ceux qui s'inspiraient d'autres idées, me comprendre et croire en lui ! Il y a peut-être en effet des Ariens dans la multitude qui m'écoute : je n'oserais supposer qu'il s'y trouve des Sabelliens, de ces hommes qui ne voient qu'une différence de nom entre le Père et le Fils : leur hérésie est trop vieille ; elle a peu à peu perdu ses forces. Pour celle des Ariens, on croirait lui voir faire quelques mouvements, comme semble en faire un cadavre qui tombe en pourriture, ou du moins, comme en fait d'habitude un homme arrivé à ses derniers moments : il faut donc en tirer ceux qui lui restent encore fidèles, comme le Christ a tiré de l'erreur un grand nombre de ses auditeurs. La cité de Dieu ne les comptait pas au nombre de ses habitants ; mais beaucoup d'entre eux sont venus y fixer leur demeure à la suite d'une foule d'étrangers. Voilà comment, pendant que Jésus parlait, beaucoup de Juifs crurent en lui. Pendant que je parle moi-même, puissent les Ariens croire, non pas en moi, mais avec moi !

8. « Jésus disait donc aux Juifs, qui avaient « cru en lui : Si vous persévérez en ma pa« role ». Il dit : « Si vous persévérez », parce que vous avez été initiés, parce que vous avez commencé à être dans ma parole. « Si vous « persévérez », cela s'entend dans la foi qui s'est établie en vous, puisque vous croyez, où parviendrez-vous ? Voyez où l'on aboutit en commençant de la sorte. Tu as établi avec joie les fondements de l'édifice, dirige tes regards vers son couronnement. Pars de cette humble base, et tu arriveras à un point bien autrement élevé. La foi se fonde sur l'humilité : la connaissance, l'immortalité et l'éternité y sont étrangères ; elles ne connaissent que la grandeur, une élévation exempte de toute défaillance, une incessante stabilité. Au sein de ce séjour, on ne redoute aucun combat malheureux avec des ennemis, on n'éprouve aucune crainte de déchoir. Ce qui commence par la foi est grand, mais on le méprise, comme les ignorants ont l'habitude de tenir peu de cas des fondements d'un édifice. On creuse une fosse large et profonde, puis des pierres y sont jetées pêle-mêle ; le ciseau de l'ouvrier ne les a point polies ; on n'y voit rien de remarquable. La racine d'un arbre ne charme point les yeux ; c'est d'elle, néanmoins, qu'est sorti tout ce qui, dans cet arbre, peut flatter la vue. Tu regardes la racine et tu n'éprouves aucun plaisir : tu es saisi d'admiration en considérant l'arbre. Insensé, pourquoi t'ébahir ? cet arbre n'est-il pas sorti d'une racine dont l'aspect ne dit rien à ton âme ? La foi des croyants semble avoir peu de prix, car tu n'as pas de balance pour en supputer le poids. Ecoute donc, je te dirai où elle aboutit : vois combien elle est précieuse ! Le Seigneur ne dit-il pas lui-même en un autre endroit : « Si vous aviez de la foi « comme un grain de sénevé [1] ? » Quoi de plus faible, quoi de plus fort ? quoi de plus petit, quoi de plus énergique ? Vous aussi, dit-il, « si vous persévérez dans ma parole », à laquelle vous avez cru, où parviendrez-vous ? « Vous serez véritablement mes dis« ciples ». Quel avantage nous en revient ? « Et vous arriverez à la connaissance de la « vérité ».

9. Mes frères, quelle récompense le Sauveur promet-il aux croyants ? « Et vous con« naîtrez la vérité ». Eh quoi ! n'étaient-ils pas arrivés à la connaître, quand il leur parlait ? Et s'ils n'y étaient pas arrivés, comment ont-ils cru ? Ils n'ont point cru pour avoir connu la vérité, ils ont cru pour la connaître ; car nous croyons pour connaître, mais nous ne connaissons pas pour croire ;

[1] Jérém. XXIII, 24. — [2] Jean, I, 10.

[1] Matth. XVII, 19.

parce que nous connaîtrons ce que l'œil de l'homme n'a point vu, ce que son oreille n'a point entendu, ce que son cœur n'a jamais compris [1]. Qu'est-ce, en effet, qu'avoir la foi, si ce n'est croire ce que tu ne vois pas? La foi est donc la croyance à ce que tu ne vois pas ; la vérité est la contemplation de ce que tu as cru. Le Sauveur l'a dit lui-même ailleurs. C'est d'abord pour imposer le joug de la foi, que le Christ a vécu sur la terre. Il était homme, il s'était fait humble: tous le voyaient, mais tous ne le connaissaient pas ; condamné par beaucoup, mis à mort par la multitude, il n'était regretté que d'un petit nombre, et encore le peu de personnes qui le pleuraient ne le connaissaient-ils point pour ce qu'il était en réalité. Voilà comme les éléments primitifs du corps de la foi et de l'édifice qui devait s'élever plus tard. C'est dans cette pensée que le Christ a dit quelque part : « Celui qui « m'aime, observe mes commandements ; et « celui qui m'aime sera aimé de mon Père, « et je l'aimerai aussi, et je me montrerai à « lui [2] ». Ceux qui l'entendaient, le voyaient déjà : néanmoins, il leur promettait de se montrer à eux, s'ils l'aimaient. Il en est de même ici : « Vous connaîtrez la vérité ». Eh quoi ! ce que vous avez dit n'est-il pas la vérité ? Oui, c'est la vérité, mais on la croit encore, parce qu'on ne la voit pas. Si l'on persévère dans ce qu'on croit, on parvient à ce que l'on doit voir. Aussi le saint évangéliste Jean dit-il dans son épître : « Mes bien-aimés, « nous sommes les enfants de Dieu ; mais ce « que nous serons un jour ne paraît pas en- « core ». Nous sommes déjà quelque chose, et nous serons autre chose. Que serons-nous de plus que ce que nous sommes ? Ecoute : « Ce que nous serons un jour n'apparaît pas « encore : nous savons que, quand il viendra « dans sa gloire, nous serons semblables à « lui ». Comment cela ? « Parce que nous le « verrons tel qu'il est [3] ». Magnifique promesse ! Mais c'est la récompense de la foi. Tu désires la récompense, travaille donc pour la mériter. Si tu crois, tu as le droit d'exiger la récompense de ta foi ; mais si tu ne crois pas, de quel front la demandes-tu ? « Si » donc, « vous persévérez dans ma parole, vous serez « vraiment mes disciples », et par là, vous contemplerez la vérité même, telle qu'elle est : vous ne la connaîtrez pas au moyen de paroles humaines : lorsque Dieu aura fait briller à nos yeux les rayons de son éblouissante lumière, selon l'expression du Psalmiste : « Seigneur, vous avez fait briller à nos « yeux l'éclat de votre visage [1] », cette lumière vous la fera voir. Nous sommes la monnaie de Dieu, mais nous ressemblons à des pièces d'or sorties du trésor divin : l'erreur a effacé les traits de la vérité que Dieu avait imprimés dans notre âme : parce qu'il nous avait formés, il est venu nous réformer ; il réclame la monnaie qui lui appartient, comme César réclame la sienne ; c'est pourquoi il a dit : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu « ce qui est à Dieu [2] ». A César, la monnaie : vous-mêmes, à Dieu. Alors donc, les traits de la vérité seront imprimés dans nos cœurs.

10. Que dirai-je maintenant à votre charité ? Ah ! si seulement notre cœur soupirait tant soit peu après cette gloire ineffable ! Si nous sentions que nous sommes ici-bas en un lieu d'exil ! Si nous en gémissions au lieu de concentrer nos affections sur ce bas monde ! Si nous tendions sans cesse, par les efforts d'une âme pieuse, vers celui qui nous a appelés ! Nos désirs, c'est le fond de notre cœur : si nous leur donnons toute l'énergie possible, nous obtiendrons la récompense. Les divines Ecritures, les assemblées du peuple, la célébration des saints mystères, le saint baptême, le chant des louanges de Dieu, et les explications que nous donnons de l'Evangile contribuent non-seulement à semer et à faire germer en nous ce désir, mais encore à l'augmenter et à lui donner de telles proportions, qu'il soit capable d'embrasser ce que l'œil de l'homme n'a point vu, ce que son oreille n'a point entendu, ce que son cœur n'a jamais compris. Mais aimez avec moi. Celui qui aime Dieu, n'aime pas beaucoup les richesses. J'ai touché du doigt la plaie, mais je n'ai pas osé dire qu'il n'aime pas les richesses ; j'ai dit qu'il ne les aime pas beaucoup, comme si on pouvait leur donner ses affections, à condition de ne pas les aimer beaucoup. Ah ! si nous aimions Dieu comme nous le devons, nous n'aimerions pas du tout l'argent. La fortune serait pour toi un moyen de vivre ici-bas avec moins de difficulté, mais elle ne servirait pas à aiguiser tes convoitises : tu l'utiliserais à adoucir tes besoins, et non à te procurer du plaisir. Aime Dieu, si ce que tu en-

[1] Isa. LXIV, 4 ; I Cor. II, 9. — [2] Jean, XIV, 21. — [3] I Jean, III, 2.

[1] Ps. IV, 7. — [2] Matth. XXII, 21.

tends, si ce que tu loues a produit sur ton âme quelque impression. Sers-toi du monde, mais n'en deviens pas l'esclave. Tu y es entré, tu y fournis ta carrière, tu y es venu, non pour y rester, mais pour en sortir : tu y fais ton chemin, mais il n'est pour toi qu'une hôtellerie. Use des richesses, comme le voyageur, arrêté dans une hôtellerie, use de la table, du verre, de l'amphore, du lit dont il ne se sert qu'en passant, puisqu'il doit bientôt partir. Si vous êtes tels que je viens de le dire, que ceux d'entre vous qui le peuvent, élèvent leur cœur et m'écoutent ; si vous êtes ce que j'ai dit, vous arriverez à posséder ce que le Christ vous a promis. De votre côté, nul besoin de grands efforts, car celui qui vous a appelés est tout-puissant. Il vous a appelés, invoquez-le ; dites-lui : Vous nous avez appelés, nous vous invoquons : nous avons entendu votre voix, écoutez notre prière : conduisez-nous à la récompense que vous nous avez promise, achevez en nous ce que vous y avez commencé ; ne délaissez point vos dons, ne négligez pas votre champ : que votre moisson trouve un jour place dans vos greniers. Ici-bas les épreuves surabondent, mais celui qui a créé le monde, est plus fort qu'elles. Les épreuves surabondent, mais on n'y succombe pas, lorsqu'on espère en Celui qui n'est sujet à aucune défaillance.

11. Je vous ai, mes frères, adressé cette exhortation, parce que la liberté, dont nous parle Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'est pas de ce monde. Voyez ce qu'il a ajouté : « Vous « serez vraiment mes disciples, et vous con- « naîtrez la vérité, et la vérité vous affran- « chira ». Qu'est-ce à dire : « Elle vous affran- « chira ? » Elle vous rendra libres. Enfin, les Juifs charnels, et qui jugeaient des paroles du Sauveur dans un sens charnel, non pas ceux qui croyaient en lui, mais ceux de l'assemblée qui n'y croyaient pas, se regardèrent comme insultés, parce qu'il leur avait dit : « La vérité vous affranchira ». Ils s'irritèrent donc de ce que le Sauveur les avait traités d'esclaves. Pourtant, ils en étaient de véritables : aussi leur explique-t-il en quoi consiste l'esclavage, et leur fait-il connaître les caractères de la liberté qu'il promet pour l'avenir. Mais, pour aujourd'hui, il serait trop long de disserter de cette liberté et de cette servitude.

QUARANTE ET UNIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CE PASSAGE : « JÉSUS DISAIT DONC AUX JUIFS QUI AVAIENT CRU EN LUI », JUSQU'A CET AUTRE : « SI DONC LE FILS VOUS AFFRANCHIT, VOUS SEREZ LIBRES ». (Chap. VIII, 31-36.)

LA LIBERTÉ.

Le Sauveur ayant dit que la vérité affranchirait ceux qui croiraient en lui, ses interlocuteurs en prirent occasion de s'irriter, comme si le peuple juif n'avait jamais subi et ne subissait pas encore le joug de l'étranger. S'ils avaient été moins charnels, ils auraient compris qu'il n'était nullement question d'un esclavage matériel. Jésus-Christ avait voulu parler de la servitude spirituelle du péché, car dans l'état de péché on ne s'appartient plus, on est aux ordres de ses passions, et l'unique moyen d'y échapper, c'est de suivre la voie des commandements et des exemples du Sauveur ; à mesure qu'on s'avance dans le chemin des vertus chrétiennes, on s'émancipe, on devient plus libre, mais la liberté ne devient complète qu'au moment où l'on contemple la vérité en face dans le ciel.

1. Les passages du saint Evangile qui terminaient la leçon précédente, vous ont été lus aujourd'hui. Je n'ai pas voulu vous les expliquer dans ma dernière instruction, car je vous avais déjà longuement entretenus, et il m'était, d'autre part, impossible de passer sous silence ou de traiter légèrement la question de la liberté à laquelle nous appelle la grâce du Sauveur. C'est pourquoi j'ai résolu de vous parler aujourd'hui avec l'aide de

Dieu. Ceux à qui s'adressait Notre-Seigneur Jésus-Christ, étaient Juifs : la plupart d'entre eux étaient les ennemis déclarés du Sauveur ; d'autres, en certain nombre, étaient devenus déjà ou devaient plus tard devenir ses amis : il en voyait dans la foule qui devaient, comme nous l'avons dit précédemment, croire en lui après sa mort. En reposant sur eux ses regards, il avait dit : « Lorsque vous aurez « élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez « que je suis [1] ». Comme il disait ces choses, il y en eut pour croire immédiatement en lui. C'est à eux qu'il adressa les paroles dont on vous a fait lecture aujourd'hui. « Jésus « disait donc aux Juifs qui avaient cru en lui : « si vous persévérez dans ma parole, vous « serez véritablement mes disciples ». Vous serez mes disciples en persévérant : maintenant vous croyez ; en persévérant dans votre foi, vous verrez plus tard. Aussi ajoute-t-il : « et vous connaîtrez la vérité ». La vérité est immuable. La vérité est une sorte de pain : elle ranime les âmes et n'est jamais elle-même exposée à défaillir : celui qui en fait sa nourriture est changé par elle, mais il ne la change pas en lui-même. La Vérité n'est autre que le Verbe de Dieu, Dieu en Dieu, Fils unique de Dieu. Cette Vérité s'est faite homme à cause de nous, et elle est née de la Vierge Marie, en sorte que cette prophétie : « La Vérité est sortie du sein de la terre [2] », a reçu son accomplissement. Pendant qu'elle conversait avec les Juifs, cette Vérité se cachait donc sous le voile de la chair : elle s'y cachait, non pour être méconnue, mais pour ne pas se montrer immédiatement : elle se dérobait pour un temps aux regards des hommes, pour souffrir dans son corps ; et elle voulait souffrir dans sa chair, pour racheter la chair de péché. Facile à voir selon l'infirmité de sa nature humaine, caché aux yeux de ses auditeurs, quant à la grandeur de sa divinité, Notre-Seigneur Jésus-Christ se tenait donc au milieu d'eux, et s'adressant à ceux qui avaient cru en lui pendant qu'il parlait, il leur dit : « Si vous demeurez dans « ma parole, vous serez véritablement mes « disciples » ; car celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, sera sauvé [3]. « Et vous connaî« trez la vérité », que vous n'apercevez pas maintenant et qui vous parle, « et la vérité « vous délivrera ». Cette parole : « Vous dé« livrera », le Sauveur l'a employée comme un dérivé de liberté. Délivrer ne signifie effectivement rien autre chose que rendre libre. De même, sauver ne veut pas dire autre chose que rendre sauf, comme guérir n'a pas d'autre signification que celle d'opérer la guérison, comme enrichir ne veut dire que ceci : faire riche ou donner des richesses. Délivrer signifie donc rendre libre. En grec, c'est plus évident qu'en latin. En effet, selon le génie de la langue latine, nous avons presque toujours l'habitude de dire qu'un homme a été délivré, non pour faire entendre qu'il a été rendu à la liberté, mais uniquement pour affirmer qu'il a été sauvé : ainsi, on dit de quelqu'un qu'il a été délivré d'une maladie : cette manière de s'exprimer est conforme à l'usage, mais elle n'est pas d'accord avec la propriété des termes. Si le Sauveur a employé ces expressions : « Et la Vérité vous délivrera », elles sont telles, dans la langue grecque, que tous doivent, sans hésitation, les entendre dans le sens de la liberté.

[1] Jean, VIII, 28. — [2] Ps. LXXXIV, 12. — [3] Matth. X, 22.

2. Les Juifs eux-mêmes, non pas ceux qui avaient déjà cru, mais ceux de l'assemblée qui ne croyaient pas encore, les comprirent en ce sens, et lui répondirent : « Nous sommes « la race d'Abraham, et jamais nous n'avons « été les esclaves de personne. Comment « dis-tu : Vous serez libres ? » Le Seigneur n'avait pas dit : Vous serez libres ; mais : « La « Vérité vous délivrera », expression où les Juifs ne virent que la liberté, comme l'indique clairement le texte grec, ainsi que je vous l'ai fait observer. Fiers alors d'être les descendants d'Abraham, ils reprirent : « Nous « sommes la race d'Abraham, et jamais nous « n'avons été les esclaves de personne. Com« ment dis-tu : Vous serez libres ? » O peau soufflée ! ce n'est point là de la grandeur, c'est de l'enflure. Ce que vous dites est-il vrai, même par rapport à la liberté dont on peut jouir en ce monde ? « Nous n'avons jamais été les « esclaves de personne ? » Joseph n'a-t-il pas été vendu [1] ? N'a-t-on pas conduit en captivité les saints Prophètes [2] ? N'est-ce pas ce même peuple qui, en Egypte, faisait des briques, subissait le dur joug des rois de ce pays, se livrait pour eux, non-seulement à des ouvrages d'or et d'argent, mais encore à des ouvrages de terre [3] ? Si jamais vous n'avez été esclaves, pourquoi, hommes ingrats, pourquoi

[1] Gen XXXVII, 28. — [2] IV Rois, XXIV. — [3] Exod. I, 14.

Dieu vous reproche-t-il sans cesse d'avoir été délivrés par lui de la maison de servitude [1] ? Et si vos pères ont été esclaves, vous qui parlez, n'avez-vous jamais ressenti le poids de l'esclavage ? Pourquoi payiez-vous dès lors un tribut aux Romains ? N'est-ce pas en raison de ce fait que vous tendiez à la Vérité même un piége où vous désiriez la faire tomber? Ne disiez-vous pas au Christ : « Est-il permis « de payer le tribut à César ? » S'il avait répondu : Oui, c'est permis, vous auriez mis la main sur lui, comme s'il avait exprimé une pensée contraire à la liberté de la race d'Abraham. Si, par contre, il avait dit : Non, cela n'est pas permis, vous l'auriez accusé au tribunal des rois de la terre, comme empêchant de leur payer les impôts. Vous lui avez montré une pièce de monnaie, et par là même il vous a, comme vous le méritiez, réduits au silence, et, pris dans vos propres filets, vous vous êtes vus obligés de répondre vous-mêmes à votre question. Vous avez donc avoué que cette pièce de monnaie portait l'effigie de César : aussi, le Sauveur vous a-t-il dit : « Rendez donc à César ce qui est à César, « et à Dieu ce qui est à Dieu [2] ». La raison de ces paroles est que, si César a droit de réclamer des pièces de monnaie marquées à son effigie, Dieu réclame aussi la possession de l'homme, sur qui il a gravé son image. Voilà donc ce que le Christ a répondu aux Juifs. Mes frères, je me sens ému, en considérant le vain orgueil des hommes, et en voyant que les Juifs ont soutenu une fausseté, puisqu'ils ont prétendu que jamais ils n'avaient perdu la liberté, entendue même dans le sens temporel : « Jamais nous n'avons été les es« claves de personne ».

3. Ecoutons de préférence et avec plus d'attention la réponse du Sauveur, afin de ne point mériter nous-mêmes le titre d'esclaves. Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je « vous le dis ; celui qui commet le péché, est « esclave du péché ». Oui, il est esclave. Si seulement il était l'esclave d'un homme, au lieu d'être l'esclave du péché ! Qui est-ce qui ne tremblerait pas, à entendre de semblables paroles ? Daigne le Seigneur notre Dieu nous faire la grâce, à vous et à moi, de bien saisir ses paroles ; daigne le Sauveur m'accorder la faveur de vous parler bien, et de la liberté que nous devons conquérir, et de la servitude qu'il nous faut éviter. « En vérité, en vérité, « je vous le dis ». La Vérité parle : que signifient dans sa bouche ces paroles : « En vérité, « en vérité, je vous le dis ? » La manière dont il s'exprime est vraiment à considérer : s'il est permis de le dire, ces paroles sont, en un sens, un jurement. « En vérité, en vérité, je « vous le dis ». « En vérité », signifie, d'après l'interprétation commune : c'est vrai. Néanmoins, quoiqu'on puisse le dire, on ne l'a jamais interprété par ces mots : « Je dis la « vérité ». Ni l'interprète grec, ni l'interprète latin n'a osé le faire ; car le mot : « En vérité », n'est pas plus grec que latin ; il est hébreu. On ne l'a donc pas expliqué autrement que nous l'avons dit, et il reste comme le signe d'une chose secrète : on n'a pas voulu en nier le sens ; on n'a prétendu que le conserver respectable, en ne disant pas toute sa valeur. Et ce n'est pas une fois, c'est deux fois que le Seigneur a prononcé ce mot : « En « vérité, en vérité, je vous le dis ». En vous le disant deux fois, il a voulu attirer sur lui toute votre attention.

4. A quoi la Vérité veut-elle nous rendre attentifs ? Je vous dis vrai, je vous dis vrai, nous dit-elle. Il est évident que, quand même elle ne nous dirait pas : Je vous dis vrai, elle ne pourrait mentir ; ce serait impossible. Pourtant, elle veut fixer notre attention et nous persuader : nous dormons en quelque sorte, et elle veut nous éveiller ; elle nous excite à l'écouter ; elle ne prétend pas que nous fassions peu de cas de ses paroles. Que nous dit-elle donc ? « En vérité, en vérité, je « vous le dis : quiconque commet le péché « est esclave du péché ». O la misérable servitude ! Le plus souvent, quand les hommes ont de méchants maîtres, ils cherchent à se vendre : non qu'ils ne veuillent avoir aucun supérieur, mais parce qu'ils désirent en changer. Mais l'esclave du péché, quelle ressource a-t-il à sa disposition ? Qui peut-il appeler à son secours ? Devant qui porter ses plaintes ? A quel maître se vendre ? Parfois, l'esclave d'un homme, fatigué des exigences exorbitantes de son maître, trouve le repos dans la fuite. Mais où peut fuire l'esclave du péché ? Partout où il dirige sa course, il se trouve avec lui. Une conscience mauvaise n'échappe jamais à elle-même, elle ne sait en quel lieu secret se retirer, car elle se suit elle-même, elle est incapable de se séparer d'elle-même ;

[1] Exod. XIII, 3 ; Deut. V, 6, et suiv. — [2] Matth. XXII, 15-21.

le péché qu'elle commet se trouve au dedans d'elle. Le pécheur se rend coupable d'une faute, dans l'intention de se procurer un plaisir sensible : le plaisir passe, la faute reste : tout ce qui le charmait s'est évanoui, il ne lui reste que le tourment. O le triste esclavage! On voit de temps en temps des hommes chercher un refuge dans nos églises; d'habitude, nous les subissons comme des individus indisciplinés ; car ils veulent ne pas avoir de maîtres, tout en prétendant commettre le péché. Il arrive aussi quelquefois qu'un homme, né libre, vienne se réfugier à l'église pour se soustraire à une illégitime et insupportable servitude; il y vient réclamer la protection de l'évêque : et si l'évêque néglige l'affaire et ne donne pas tous les soins à sauvegarder la liberté de cet homme, celui-ci est remis sans pitié aux mains de son maître. Réfugions-nous tous auprès du Christ, demandons à Dieu qu'il nous délivre de la servitude du péché : demandons à nous vendre, afin d'être rachetés au prix de son sang; car le Seigneur a dit : « Vous avez été « vendus pour rien, et vous serez rachetés « sans rançon [1] ». Sans rançon qui vienne de vous, parce que votre rançon vient de moi. Le Seigneur parle ainsi, car il a payé notre rançon, non avec de l'argent, mais avec son sang. Pour nous, nous étions restés esclaves et dénués de toute ressource.

5. Le Christ seul affranchit donc de cette servitude : jamais il n'y a été soumis, et pourtant, il en brise les chaînes ; car seul il est devenu homme sans être souillé par le péché. Les enfants que vous voyez entre les bras de leurs mères, ne marchent pas encore, et ils ne sont déjà plus libres de leurs mouvements : ils ont reçu d'Adam les liens dont le Christ doit les délivrer. Lorsqu'on les baptise, la grâce que le Seigneur promet leur est accordée comme aux autres ; car celui-là seul peut affranchir du péché, qui est venu ici-bas exempt de péché, et qui s'est offert en sacrifice pour expier le péché. Vous avez entendu lire ces paroles de l'Apôtre : « Nous « remplissons », dit-il, « la fonction d'ambassadeurs pour Jésus Christ, et c'est Dieu « même qui vous exhorte par notre bouche. « Nous vous conjurons au nom de Jésus-« Christ » ; ou, en d'autres termes, c'est comme si Jésus-Christ vous conjurait lui-même. De quoi faire? « de vous réconcilier « avec Dieu ». Puisque l'Apôtre nous exhorte et nous conjure de nous réconcilier avec Dieu, il est évident que nous étions en inimitié avec lui. Si l'on n'est pas ennemi d'une personne, pourquoi se réconcilier avec elle ? Or, ce n'est point par nature que nous sommes en guerre avec Dieu : c'est la conséquence de nos péchés. Et par cela même que nous sommes devenus ses ennemis, nous sommes devenus les esclaves du péché. Dieu n'a jamais compté ses adversaires parmi les hommes libres, il les a nécessairement rencontrés parmi les esclaves, et ils demeureront plongés dans la servitude, tant qu'ils ne seront pas affranchis par Celui dont ils ont voulu se faire les ennemis dès lors qu'ils ont commis le péché. « Nous vous conjurons donc « au nom de Jésus-Christ de vous réconcilier « avec Dieu ». Mais comment se réconcilier avec lui, si nous laissons subsister ce qui établit un abîme entre lui et nous? Or, n'a-t-il pas dit par la bouche d'un Prophète : « Son « oreille n'est point appesantie, et peut en-« core entendre; mais vos crimes vous ont « séparés de votre Dieu [1] ». Nous ne pouvons donc nous réconcilier avec lui qu'à la condition de faire disparaître ce qui nous en sépare, et d'établir entre nous un lien qui nous unisse. Il y a entre Dieu et nous un mur de séparation, mais il peut y avoir un médiateur qui nous réconcilie ensemble. L'intermédiaire qui nous sépare, c'est le péché; le médiateur qui nous réconcilie, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Car il n'y a qu'un Dieu, et un « médiateur entre Dieu et les hommes, Jé-« sus-Christ homme [2] ». Pour faire disparaître ce mur de séparation, qui n'est autre que le péché, ce médiateur est venu, et comme prêtre, il s'est lui-même offert en sacrifice; et parce qu'il est devenu victime pour le péché, et qu'il s'est offert lui-même en holocauste sur la croix où il est mort, l'Apôtre continue l'expression de sa pensée. Il avait dit : « Nous vous conjurons, au nom de Jé-« sus-Christ, de vous réconcilier avec Dieu » ; et, comme si nous lui demandions à connaître le moyen d'opérer cette réconciliation, il ajoute : « Il a traité celui », c'est-à-dire ce même Christ, « qui ne connaissait pas le pé-« ché, comme s'il eût été le péché même, « afin qu'en lui nous devinssions justes de la

[1] Isa. LII, 3.

[1] Isa. LIX, 1, 2. — [2] I Tim. II, 5.

« justice de Dieu [1] ». « Celui », le Christ Dieu, « qui ne connaissait pas le péché », il est venu dans la chair, c'est-à-dire dans une chair semblable à celle du péché [2]; cette chair n'était pas, néanmoins, celle du péché; elle n'était souillée par aucune faute; le Christ est devenu la véritable victime pour le péché, parce qu'il était lui-même exempt de péché.

6. Mais dire que « le péché » est devenu la victime pour le péché, n'est-ce point une imagination de ma part? Non; et ceux qui ont lu les saintes Ecritures le savent; pour ceux qui ne les ont pas lues, qu'ils ne se montrent pas négligents; qu'ils ne soient point négligents à les lire, cela s'entend : ainsi seront-ils plus à même de juger en connaissance de cause. Parmi les sacrifices que le Seigneur avait prescrit d'offrir pour le péché, plusieurs s'offraient, non pour expier les péchés, mais pour figurer l'avenir; pourtant, c'étaient les mêmes cérémonies, les mêmes hosties, les mêmes victimes, les mêmes animaux que pour les sacrifices expiatoires, où le sang répandu était l'emblème du sang du Sauveur; or, la loi donne à ces victimes non expiatoires le nom de péchés : cela est si vrai qu'en plusieurs endroits de l'Ecriture la recommandation est faite aux prêtres sacrificateurs de placer leurs mains sur la tête du péché, c'est-à-dire sur la tête de la victime à immoler pour le péché : c'est ce péché, ou, en d'autres termes, cette victime pour le péché qu'est devenu Notre-Seigneur Jésus-Christ, « en qui ne se trouvait aucun péché ».

7. Il a le droit d'affranchir de cet esclavage du péché celui qui dit dans un psaume : « Je « suis devenu comme un homme privé de « secours, libre entre les morts [3] ». Il était seul à jouir de la liberté, parce qu'il était le seul sans péché; car il a dit dans l'Evangile : « Voilà que le prince de ce monde vient »; par là, il voulait dire que le démon viendrait dans la personne des Juifs pour le persécuter : « Voilà qu'il vient, et il ne trouvera « rien en moi [4] ». Dans les justes mêmes qu'il fait mourir, il trouve toujours quelque péché, si petit qu'il soit : en moi il ne trouvera rien. Et comme si on lui disait : Puisqu'il ne trouvera rien en vous, pourquoi vous ferait-il mourir? il ajoute : « Mais afin « que le monde connaisse que j'aime mon « Père et que je fais ce que mon Père m'a « ordonné, levez-vous, sortons d'ici ». Si je meurs, dit-il, ma mort n'est pas la conséquence nécessaire de péchés que j'aurais commis; mais, en mourant, j'accomplis la volonté de mon Père; et ici, il y a plus de volonté de ma part que de nécessité venant d'ailleurs, car si je n'y consentais pas, je ne mourrais pas. N'a-t-il pas, en effet, dit ailleurs : « J'ai le pouvoir de donner ma vie, et « j'ai le pouvoir de la reprendre [1]? » Au milieu des morts, il est donc vraiment libre.

8. Puisque tout homme qui commet le péché en est l'esclave, quelle espérance pouvons-nous avoir d'arriver à la liberté? Le voici : « L'esclave », dit le Sauveur, « ne de« meure pas toujours dans la maison ». La maison, c'est l'Eglise; l'esclave, c'est le pécheur. Un grand nombre de pécheurs entrent dans l'Eglise. Aussi n'a-t-il pas dit : « L'es« clave » n'entre pas dans la maison, mais : Il « ne demeure pas toujours dans la maison ». S'il ne doit y avoir là aucun esclave, qui est-ce qui s'y trouvera? « Lorsque le Roi juste « sera assis sur le trône du jugement », comme disent les saints livres, « qui est-ce qui « pourra se glorifier d'avoir le cœur pur? « Qui est-ce qui pourra se vanter d'être « exempt de péché [2]? » O mes frères, il nous a fait trembler en nous adressant ces paroles : « L'esclave ne demeure pas toujours « dans la maison ». Mais le Sauveur ajoute : « Mais le Fils y demeure toujours ». Le Christ sera-t-il donc seul dans sa maison? Aucun peuple ne s'y trouvera-t-il avec lui? A qui servira-t-il de tête, s'il n'a pas de corps? Ou bien, le Fils est-il tout à la fois tête et corps? Ce n'est pas sans motif qu'il a voulu nous inspirer la crainte et la confiance; il nous a effrayés, afin que nous n'aimions pas le péché; il nous a rassurés, pour nous faire espérer notre affranchissement par rapport au péché. « Tout « homme qui commet le péché est l'esclave du « péché; mais l'esclave ne demeure pas tou« jours dans la maison ». Nous, qui ne sommes pas exempts de péché, quelle espérance pouvons-nous avoir? Ecoute; le voici : Le Fils y demeure toujours. Si le Fils vous affranchit, alors vous serez véritablement libres. Tel est donc, mes frères, l'objet de nos espérances : c'est que celui qui est libre nous affranchira, et qu'en nous faisant part de sa

[1] II Cor. v, 20, 21. — [2] Rom. VIII, 3. — [3] Ps. LXXXVII, 5, 6. — [4] Jean, XIV, 30, 31.

[1] Jean, x, 18. — [2] Prov. XX, 8, 9.

liberté, il fera de nous ses serviteurs. Nous étions les esclaves de nos passions ; par notre délivrance, nous devenons les esclaves de la charité. L'Apôtre ne dit pas autre chose : « Car, « mes frères, vous êtes appelés à la liberté. « Ayez soin seulement que cette liberté ne « soit point, pour vous, une occasion de vivre « selon la chair, mais assujétissez-vous les « uns aux autres par esprit de charité [1] ». Qu'aucun chrétien ne dise donc : Je suis libre, j'ai été appelé à la liberté ; j'étais esclave, mais j'ai été racheté, et, par mon rachat, je suis devenu libre ; j'agirai à ma guise ; puisque je suis libre, personne n'a le droit d'imposer des règles à ma volonté. Mais si cette volonté te conduit au péché, tu es l'esclave du péché. N'abuse donc pas de ta liberté pour pécher sans contrainte ; au contraire, fais-en ton profit, pour ne pas offenser Dieu. Si ta volonté se soumet aux règles de la piété, elle sera libre. Tu seras libre, si tu es esclave ; libre à l'égard du péché, esclave par rapport à la justice ; car l'Apôtre a dit : « Lorsque vous étiez esclave du péché, vous « vous affranchissiez de la justice ; mais, « maintenant que vous êtes affranchis du pé- « ché et devenus esclaves de Dieu, le fruit que « vous en tirez est votre sanctification, et la fin « en sera la vie éternelle [2] ». Qu'à ce but tendent tous nos efforts ; agissons dans ces vues.

9. Le premier pas à faire vers la liberté, c'est d'être exempt de crime. Attention, mes frères, attention, car je crains de ne pouvoir vous faire toucher du doigt et comprendre ce qu'est maintenant et ce que sera plus tard cette liberté. Examine de près la conduite, en ce monde, de l'homme quel qu'il soit : fût-il vraiment juste, il a beau mériter à tous égards le titre de juste, il n'est pas, néanmoins, exempt de péché. Ecoute saint Jean lui-même, dont nous expliquons en ce moment l'Evangile ; il nous dit dans son épître : « Si nous disons que nous n'avons « pas de péché, nous nous séduisons nous- « mêmes, et la vérité ne se trouve pas en « nous [3] ». Celui qui, au milieu des morts, avait conservé sa liberté, pouvait seul tenir ce langage : on n'a pu le dire que de celui en qui ne se trouvait aucune iniquité ; non, on n'a pu le dire que de lui, puisque, par sa ressemblance avec nous, il a éprouvé toutes sortes de maux, excepté le péché [4]. Seul, il a pu dire : « Voilà que le prince de ce monde « viendra, et il ne trouvera rien en moi ». Examine de près la conduite de n'importe quel juste, et tu trouveras nécessairement en lui quelque péché. Job était certainement pur : le Seigneur lui rendait en ce sens un témoignage si flatteur, que le démon en devint jaloux, et demanda à l'éprouver : le tentateur fut vaincu, et la vertu du saint homme clairement démontrée[1]. Sa vertu a été manifestée au grand jour, non pour être connue et récompensée de Dieu, mais afin que les hommes n'en ignorassent pas, et pussent la prendre pour modèle. Que dit donc aussi Job : « Quel est l'homme « innocent ? Pas même l'enfant qui n'a encore « vécu que l'espace d'un jour [2] ». Bien des hommes ont acquis sans conteste, c'est-à-dire sans reproche, le titre de juste ; dans les choses humaines, celui dont la conduite n'est pas souillée de crime ne peut évidemment encourir aucun reproche. Un crime est une faute grave, digne, sous tous rapports, d'accusation et de condamnation ; or, Dieu ne distingue pas entre péchés et péchés, pour condamner les uns, justifier et louanger les autres. Il n'en approuve aucun, il les déteste tous. Comme un médecin déteste la maladie de l'homme cloué sur un lit de douleur, et s'efforce, pour le guérir, d'éloigner le mal et de garantir le malade : ainsi, par sa grâce, Dieu agit de manière à détruire le péché et à délivrer le pécheur. Mais, diras-tu, quand le péché est-il détruit ? Pourquoi ne l'est-il pas, dès qu'il perd de sa force ? Il perd de sa force chez ceux qui deviennent meilleurs ; il n'existe plus chez les parfaits.

10. Le premier pas à faire vers la liberté, c'est donc d'être exempt de crime. Aussi, quand il choisit des hommes pour les ordonner prêtres ou diacres, l'apôtre Paul exige-t-il d'eux ce qu'on doit exiger de tout homme destiné à devenir, par l'ordination, chef dans l'Église ; mais il ne dit pas si quelqu'un est sans péché ; en ce cas, on écarterait des ordres n'importe qui ; personne n'y serait admis ; il s'exprime en ces termes : « Si quel- « qu'un est exempt de crime [3] », comme, par exemple, d'homicide, d'adultère, de souillure provenant de la fornication, de vol, de fraude, de sacrilége, et de toute faute de ce genre. Dès qu'un homme en est là (et tout chrétien doit en être là), il commence à

[1] Galat. v, 13. — [2] Rom. vi, 20, 22. — [3] I Jean, i, 8. — [4] Hébr. iv, 15.

[1] Job, i, ii. — [2] Id. xiv, 4, selon les Sept. — [3] I Tim. iii, 10 ; Tit. i, 6.

tourner ses regards vers la liberté; pour lui, elle existe déjà, mais pas encore dans toute sa perfection. Pourquoi, dira quelqu'un, pourquoi n'est-elle pas alors dans sa perfection? Parce qu'alors « je vois dans mes membres « une autre loi tout opposée à la loi de mon « esprit; en effet, ce que je veux, je ne le « fais pas, et je fais ce que j'abhorre [1]. Car », ajoute-t-il, « la chair a des désirs contraires « à ceux de l'esprit, et l'esprit en a d'opposés « à ceux de la chair, en sorte que vous ne « faites pas ce que vous voudriez faire ». D'un côté, la liberté; de l'autre, l'esclavage; et, encore, cette liberté est-elle incomplète, obscurcie par des ombres, enfermée en d'étroites limites, parce qu'elle est encore de ce monde passager. Sous un rapport, nous sommes faibles; sous un autre, nous avons reçu le bienfait de la liberté. Tous les péchés que nous avons commis ont été précédemment effacés par le baptême; mais parce que toutes nos iniquités ont disparu, en est-il de même de toute faiblesse? S'il en était ainsi, notre vie s'écoulerait exempte de toute faute. Qui est-ce qui oserait rendre de sa conduite un pareil témoignage? Personne, excepté l'orgueilleux, l'homme indigne de la pitié du libérateur, celui qui veut se tromper lui-même, et en qui ne se trouve pas la liberté. Par cela même qu'il est resté en nous de la faiblesse, j'ose le dire, nous sommes libres, en tant que nous servons Dieu, et nous sommes encore esclaves en tant que nous sommes soumis à la loi du péché. Voilà pourquoi l'Apôtre dit lui-même ce que nous avons déjà dit : « Selon l'homme intérieur, je trouve du « plaisir dans la loi de Dieu ». La liberté nous vient donc de ce que nous trouvons du plaisir dans la loi de Dieu, car la liberté est chose agréable : tant que tu observes, par crainte, les règles de la justice, Dieu ne fait pas tes délices; tant que tu agis comme esclave, tu n'éprouves aucun charme; dès que la joie du Seigneur entre dans ton âme, tu es libre. Ne redoute pas le châtiment, aime la justice. Peut-être ne peux-tu pas l'aimer encore? Alors, crains même le châtiment, afin de parvenir à aimer la justice.

11. L'Apôtre se sentait donc libre dans la portion la plus élevée de son être; voilà pourquoi il disait : « Selon l'homme inté« rieur, je trouve du plaisir dans la loi de « Dieu ». La loi me charme; je trouve du plaisir à ce qu'elle me commande; c'est la justice même qui fait mon bonheur. « Je « vois, dans mes membres, une autre loi »; voilà ce qui reste de faiblesse en nous. « Elle « est en opposition avec la loi de mon âme; « elle me captive sous la loi du péché qui se « trouve dans mes membres ». Du côté où toute justice n'est pas accomplie, il rencontre l'esclavage; car, dès qu'on trouve du plaisir dans la loi de Dieu, on n'est plus esclave, mais ami de la loi, et dès lors qu'on l'aime, on est libre. Que nous reste-t-il donc à faire? Rien autre chose qu'à nous tourner vers Celui qui a dit : « Si le Fils vous affran« chit, vous serez alors vraiment libres ». L'Apôtre, dont nous citions tout à l'heure les paroles, s'est tourné vers lui : « Malheu« reux que je suis, qui est-ce qui me déli« vrera du corps de cette mort? La grâce de « Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. « Donc, si le Fils de Dieu vous affranchit, « vous serez vraiment libres ». Enfin, voici comme il termine : « Ainsi, je suis moi« même soumis à la loi de Dieu par l'es« prit, et à la loi du péché par la chair [1] ». « Moi-même », dit-il, car nous ne sommes pas deux, émanés de deux principes contraires et opposés l'un à l'autre; mais « je « suis moi-même soumis à la loi de Dieu par « l'esprit, et à la loi du péché par la chair », tant que ma faiblesse s'oppose à mon salut.

12. Mais si, par la chair, tu es soumis à la loi du péché, fais ce que dit le même « Apôtre : Que le péché ne règne donc point « dans votre corps mortel jusqu'à vous faire « obéir à ses désirs déréglés; n'abandon« nez point non plus vos membres au péché « comme des instruments d'iniquité [2] ». Il ne dit pas : que le péché ne soit point, mais : « ne règne pas ». Tant que le péché sera nécessairement dans tes membres, ôte-lui l'empire sur toi; ne fais pas ce qu'il commande. La colère s'allume en toi? Ne mets pas ta langue à son service pour prononcer des malédictions; ne lui prête ni ta main ni ton pied pour frapper. Evidemment, si le péché ne se trouvait point dans tes membres, ces mouvements déraisonnables de colère ne t'emporteraient pas; enlève-lui donc toute puissance, qu'elle n'ait pas d'armes à sa disposition pour te combattre, et dès lors qu'elle

[1] Galat. v, 17.

[1] Id. ... vii, 19-25. — [2] Id. vi, 12, 13.

n'aura pas d'armes à saisir, elle apprendra même à ne pas se montrer. « N'abandonnez « point non plus vos membres au péché « comme des instruments d'iniquité » ; autrement, vous deviendriez esclaves dans toutes les parties de votre être, et vous ne pourriez plus dire : « Je suis soumis à la loi « de Dieu par l'esprit ». Si l'esprit se tient armé, les membres ne sont plus comme des instruments mis au service de la fureur du péché. Que le commandant intérieur défende la forteresse, parce qu'il est sous la protection d'un autre commandant plus fort ; qu'il mette un frein à sa colère, qu'il enchaîne sa passion. Il y a certainement en nous de quoi modérer, maîtriser et retenir nos mauvais penchants ; et si ce juste, soumis à la loi de Dieu, désirait quelque chose, c'était bien de ne plus rien trouver en lui-même qu'il lui fallût maîtriser. Quiconque tend à la perfection, doit s'efforcer, en devenant meilleur, d'affaiblir chaque jour ses passions elles-mêmes; car s'il a des membres, ce n'est point pour en faire les serviteurs de ces mauvais penchants : « Je trouve en moi », dit l'Apôtre, « la volonté de faire le bien, mais je n'y « trouve pas le moyen de l'accomplir [1] ». Dit-il : Je ne trouve pas le moyen de faire le bien? S'il avait ainsi parlé, il n'y aurait plus eu d'espoir pour lui. Mais il ne dit pas : Je ne trouve pas le moyen de faire le bien; voici comme il s'exprime : « Je ne trouve pas « le moyen d'accomplir le bien ». Qu'est-ce qu'accomplir le bien, sinon détruire le mal et y mettre fin? Qu'est-ce que détruire le mal, sinon faire ce que dit la loi : « Tu ne « convoiteras pas [2]? » Ne rien convoiter, c'est la perfection du bien, parce que c'est la destruction du mal. L'Apôtre disait : « Je ne « trouve pas le moyen d'accomplir le bien », parce qu'il ne pouvait s'empêcher de convoiter ; il ne faisait que mettre un frein à ses convoitises, pour n'y pas consentir et ne point mettre ses membres à leur service. « Je « ne puis donc pas accomplir le bien » ; il m'est impossible de réaliser en moi cette parole : « Tu ne convoiteras pas ». Alors, que faut-il faire? Mettre en pratique ce conseil du sage : « Ne va pas à la suite de tes désirs [3] ». Tant que tu éprouveras dans ta chair l'impression de penchants déréglés, agis de manière à ne pas te laisser aller au gré de tes désirs. Persévère dans l'obéissance à l'égard de Dieu, dans liberté du Christ; soumets-toi de cœur à la volonté de ton Dieu. Ne t'abandonne pas à tes passions ; en les suivant, tu doubles leur force; si tu leur donnes de l'énergie, si tu fortifies tes ennemis contre toi-même et à tes propres dépens, comment pourrais-tu les dominer?

13. La pleine et parfaite liberté se trouve donc en Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisqu'il a dit : « Si le Fils vous affranchit, vous « serez vraiment libres ». Mais nous, quand jouirons-nous de cette pleine et parfaite liberté? Quand aucune inimitié n'existera plus entre Dieu et nous ; quand, surtout, la mort, notre dernière ennemie, sera détruite. Car il faut que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité. Et après que ce corps de mort sera revêtu d'immortalité, cette parole de l'Ecriture sera accomplie : « La « mort a été absorbée dans sa victoire. O « mort, où est ta victoire [1]? » Qu'est-ce à dire : « O mort, où est ta victoire? La chair » convoitait « contre l'esprit, et l'esprit contre la « chair »; mais pendant que vivait la chair du péché. « O mort, où est ta victoire? » Alors, nous ne mourrons plus, parce qu'alors nous vivrons en celui qui est mort et ressuscité pour nous : « Afin que ceux qui vivent ne vivent « plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui « est mort et ressuscité pour eux [2] ». Nous sommes malades, appelons le médecin; faisons-nous porter à l'hôtellerie pour être guéris. Car celui qui nous promet la santé, a pris pitié du malheureux que les voleurs avaient laissé expirant sur les chemins ; il a répandu de l'huile et du vin sur ses plaies, il a guéri ses blessures, il l'a mis sur son cheval, l'a conduit à l'hôtellerie et confié à l'hôtelier. Quel était cet hôtelier? Peut-être celui qui a dit : « Nous remplissons pour « Jésus-Christ la fonction d'ambassadeurs [3] ». Il a aussi donné deux pièces d'argent pour qu'on prenne soin du malade [4]. Ce sont peut-être aussi les deux commandements qui renferment la loi et les Prophètes [5]. Donc, mes frères, l'Eglise est, en cette vie, l'hôtellerie du voyageur, puisque les infirmes y trouvent leur guérison ; mais à l'Eglise aussi est réservée la possession de l'héritage céleste.

[1] Rom. VII, 18. — [2] Exod. XX, 17. — [3] Eccli. XVIII, 30.

[1] I Cor. XV, 26, 53, 54, 55. — [2] II Cor. V, 15. — [3] Id. 20. — [4] Luc, X, 30-35. — [5] Matth. XXII, 37-40.

QUARANTE-DEUXIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CE PASSAGE : « JE SAIS QUE VOUS ÊTES ENFANTS D'ABRAHAM, MAIS VOUS CHERCHEZ A ME « FAIRE MOURIR », JUSQU'A CET AUTRE : « C'EST POURQUOI VOUS NE LES ENTENDEZ POINT, PARCE « QUE VOUS N'ÊTES PAS DE DIEU ». (Chap. VIII, 37-47.)

LES JUIFS, ENFANTS DU DÉMON.

Les Juifs se prétendaient libres, parce qu'ils descendaient d'Abraham et qu'ils étaient les enfants de Dieu ; mais Jésus leur montre que s'ils tenaient d'Abraham et de Dieu leur existence matérielle, ils n'en étaient pas spirituellement les fils à cause de leurs désordres, de leur incrédulité et de leurs vices : ils n'étaient, à vrai dire, que les héritiers du démon, et parce que le démon est le Père du mensonge, ils n'écoutaient point le Sauveur, qui est la Vérité, qui est de Dieu.

1. Sous la forme d'esclave, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'était pas esclave, et quoiqu'il en eût revêtu l'apparence, il n'en était pas moins le souverain Seigneur de toutes choses ; par sa forme charnelle, il semblait esclave, mais quoique sa chair fût pareille à celle du péché, elle n'était cependant pas une chair de péché [1]. Il promit la liberté à ceux qui croiraient en lui; mais, fiers de la leur propre, ne s'apercevant pas qu'ils étaient soumis au joug du péché, les Juifs refusèrent dédaigneusement de devenir vraiment libres et, parce qu'ils étaient la race d'Abraham, ils prétendirent qu'ils ne dépendaient de personne. Ce que le Sauveur leur répondit, la leçon d'aujourd'hui vient de nous l'apprendre ; le voici : « Je sais », dit-il, « que vous êtes « enfants d'Abraham, mais vous cherchez à « me faire mourir, parce que ma parole ne « trouve pas accès en vous ». Je vous connais : « Vous êtes les enfants d'Abraham, mais « vous cherchez à me faire mourir ». Je connais la souche d'où vous sortez, mais je n'en trouve pas la foi dans vos cœurs. « Vous êtes « enfants d'Abraham », mais selon la chair ; c'est pourquoi « vous cherchez à me faire « mourir »; car « mes paroles ne trouvent pas « accès auprès de vous ». Si vous receviez mes discours, ils vous gagneraient, et s'ils vous gagnaient, vous seriez pris, comme des poissons, dans les filets de la foi. Qu'est-ce donc à dire : « Mes paroles ne prennent pas « sur vous? » Elles ne prennent pas sur votre cœur, parce que vous ne les y recevez pas. La parole de Dieu est, à vrai dire, et elle doit être pour les fidèles, comme un hameçon pour le poisson : elle saisit, quand on la saisit ; et en cela, il n'y a aucune violence commise à l'égard de ceux qui y sont pris, car ils y sont pris pour leur salut, et non pour leur perte ; voilà pourquoi le Sauveur dit à ses Apôtres : « Venez à ma suite, je vous ferai « pêcheurs d'hommes [1] ». Les Juifs n'étaient pas de ce caractère, et pourtant ils étaient enfants d'Abraham ; fils d'un homme de Dieu, mais hommes pécheurs. Il était la source de leur existence en cette vie, mais ils avaient dégénéré en n'imitant pas la foi de celui dont ils étaient les enfants.

2. Vous avez certainement entendu ces paroles du Sauveur : « Je sais que vous êtes en-« fants d'Abraham ». Ecoutez ce qu'il dit ensuite : « Je vous dis ce que j'ai vu en mon « Père ; et vous aussi, vous faites ce que vous « avez vu en votre père ». Il avait dit précédemment : « Je sais que vous êtes enfants d'A-« braham ». Mais que font-ils ? Ce qu'il leur a dit : « Vous cherchez à me faire mourir ». Jamais, en Abraham, ils n'ont vu pareille chose. En nous parlant de son Père dans ce passage : « Ce que j'ai vu en mon Père, je « vous le dis », le Sauveur a voulu nous parler de Dieu. J'ai vu la vérité, je dis la vérité, parce que je suis la vérité. Le Sauveur dit la vérité qu'il a vue en son Père ; il s'est vu lui-même et il en parle, parce qu'il est la vérité du Père, qu'il a vue dans le Père ; en effet, il est le Verbe, et le Verbe était en Dieu. Pour les Juifs, où ont-ils donc vu le mal qu'ils font, et que le Christ leur reproche et condamne

[1] Rom. VIII, 3.

[1] Matt. IV, 19.

en eux ? Ils l'ont vu dans leur père. Quand, par les versets suivants, nous aurons clairement appris quel est leur père, nous comprendrons ce qu'ils ont vu en un tel père ; pour le moment, il n'en prononce pas encore le nom. Un peu auparavant, il a parlé d'Abraham, mais comme source de leur existence charnelle, et non comme modèle de leur vie spirituelle ; il nommera leur autre père, celui qui ne les a pas engendrés, celui qui ne les a pas faits hommes, mais dont ils étaient les fils, sinon en tant qu'hommes, du moins en tant qu'hommes méchants; sinon en tant que sa race, du moins en tant que ses imitateurs.

3. « Ils répondirent et lui dirent : Notre « père est Abraham » ; ou, en d'autres termes : Qu'as-tu à dire contre Abraham ? ou bien encore : Si tu es capable de quelque chose, ose le reprendre. Rien n'empêchait le Sauveur d'oser reprendre Abraham, mais il n'avait aucun reproche à lui faire ; le Christ n'avait que des louanges à lui adresser. Cependant ses interlocuteurs semblaient le provoquer pour lui faire dire du mal d'Abraham, et trouver eux-mêmes en cela l'occasion d'agir à son égard suivant leurs désirs. « Abraham est notre père ».

4. Ecoutons la réponse que leur fit le Sauveur ; voyons comment il louangea Abraham, tout en les condamnant. Jésus leur dit : « Si « vous êtes les enfants d'Abraham, faites les « œuvres d'Abraham. Or, maintenant, vous « cherchez à me faire mourir, moi qui suis « un homme qui vous ai dit la vérité que j'ai « entendue de Dieu. Abraham n'a pas fait « cela ». Je vois ici l'éloge d'Abraham et la condamnation des Juifs. Abraham n'était pas un homicide. Je ne dis pas que je suis le Dieu d'Abraham ; si je parlais ainsi, je dirais la vérité. Le Christ avait dit en un autre endroit : « Avant qu'Abraham fût, moi, je suis[1] ». Et les Juifs avaient voulu le lapider. Il ne leur adressa donc point cette parole. Tel que vous me voyez, tel que vous me regardez, tel que vous me croyez être sans apercevoir autre chose en moi, je suis un homme ; et cet homme qui vous dit ce qu'il a entendu de Dieu, pourquoi voulez-vous le faire mourir, sinon parce que vous n'êtes pas les enfants d'Abraham ? Il avait pourtant dit tout à l'heure : « Je sais que vous êtes enfants d'A« braham ». Il ne nie pas leur origine, mais il condamne leurs actes ; ils tenaient de lui leur existence corporelle, mais il était étranger à leur manière de se conduire.

5. Pour nous, mes très chers, sommes-nous sortis de la race d'Abraham, ou bien, n'est-il en rien notre père selon la chair ? Corporellement parlant, les Juifs viennent de lui, comme de leur source ; mais les chrétiens n'en descendent pas. Nous sommes venus des autres nations ; néanmoins, nous descendons d'Abraham par l'imitation de ses vertus. Ecoute l'Apôtre : « Les promesses de « Dieu ont été faites à Abraham et à celui qui « devait naître de lui. L'Ecriture ne dit pas : « Et à ceux qui naîtront, comme si elle en eût « voulu marquer plusieurs ; mais elle dit, « comme parlant d'un seul : Et à celui qui « naîtra de vous, c'est-à-dire au Christ. « Maintenant, si vous appartenez au Christ, « vous êtes la race d'Abraham et ses héritiers « selon la promesse de Dieu[1] ». Par la grâce de Dieu, nous sommes donc devenus les enfants d'Abraham ; ce n'est pas dans la descendance naturelle d'Abraham que Dieu a choisi pour son Christ des cohéritiers ; il a déshérité les uns de cette descendance et adopté les autres. De cet olivier dont les racines s'étendent jusqu'aux patriarches, il a retranché les branches naturelles desséchées par l'orgueil, pour y greffer l'humble olivier sauvage[2]. Aussi, lorsque les Juifs vinrent demander le baptême à Jean, il se déchaîna contre eux et s'écria : « Race de vipères ! » Ils se glorifiaient surtout de la noblesse de leur origine ; pour lui, il les appela « race de vipères » ; c'eût été trop de dire : Race d'hommes ; ils n'étaient qu'une « race de vipères ». Ses regards tombaient sur des hommes, mais il connaissait la malignité de leur venin. Parce qu'ils étaient venus pour se faire baptiser, ils devaient au moins se convertir ; c'est pourquoi Jean leur dit : « Race de vipères, qui vous a « appris à fuir la colère qui s'approche ? « Faites donc de dignes fruits de pénitence, « et gardez-vous de dire en vous-mêmes : « Nous avons Abraham pour père ; car je « vous dis que Dieu peut susciter de ces pier« res mêmes des enfants d'Abraham[3] ». Si vous ne faites pas de dignes fruits de pénitence, ne vous flattez pas de votre origine ; car Dieu est assez puissant pour vous condamner et susciter à Abraham une autre des-

[1] Jean, VIII, 58.

[1] Galat. III, 16, 29. — [2] Rom. XI, 17. — [3] Matth. III, 7-9.

cendance; il est à même de lui donner d'autres enfants, et des enfants qui imitent sa foi. « Dieu peut susciter, de ces pierres mêmes, « des enfants d'Abraham ». Nous sommes de ses enfants : par nos parents, nous étions des pierres, parce qu'en eux nous adorions des pierres à la place de Dieu ; c'est de telles pierres que le Seigneur a formé une famille à Abraham.

6. De quoi donc se flatte la ridicule et vaine jactance des Juifs? Qu'ils cessent de faire parade de leur origine en Abraham ; on leur a dit ce qu'on devait leur dire : « Si vous êtes « les enfants d'Abraham », prouvez-le par vos actes et non par vos paroles. « Vous cherchez « à me faire mourir » comme homme ; je ne dis ni comme Fils de Dieu, ni comme Dieu, ni comme Verbe, parce que le Verbe ne meurt pas ; je parle de ce que vous voyez, car ce que vous voyez, vous pouvez le faire mourir, et vous pouvez offenser celui que vous ne voyez pas. « Abraham n'a » donc « point fait cela ; mais vous, vous faites les « œuvres de votre père ». Le Sauveur ne dit pas encore quel est ce père dont ils sont les enfants.

7. Que lui répondirent-ils? Ils commencèrent à comprendre, jusqu'à un certain point, que le Sauveur ne leur parlait pas de leur origine charnelle, mais de leur manière de se conduire. Dans les Ecritures, qu'ils avaient entre les mains, il est ordinaire de donner, dans un sens spirituel, le nom de fornication à cette sorte de prostitution de l'âme, qui consiste à adorer plusieurs dieux et des faux dieux ; aussi firent-ils cette réponse aux paroles de Jésus. Ils lui dirent donc : « Nous ne « sommes pas nés de la prostitution : nous « n'avons qu'un Père, qui est Dieu ». Abraham ne vaut déjà plus ce qu'il valait. Une parole de vérité les a forcés à se rétracter : il devait en être ainsi ; car s'ils se vantaient de descendre d'Abraham, ils étaient loin de marcher sur ses traces. Pour répondre, ils adoptèrent donc une autre méthode ; il me semble qu'ils se disaient : Toutes les fois que nous nommerons Abraham, il nous dira : Vous vous flattez d'être ses enfants ; pourquoi ne l'imitez-vous pas ? Il nous est impossible d'imiter un tel homme, un homme si saint, si juste, si innocent : disons-lui donc que notre Père c'est Dieu, nous verrons ce qu'il nous répondra.

8. La duplicité a trouvé le moyen de parler, et la vérité ne saurait que répondre ? Ecoutons ce que disent les Juifs ; écoutons la réplique du Sauveur : « Nous n'avons qu'un « seul Père, qui est Dieu. Jésus donc leur « dit : Si Dieu était votre Père, certes vous « m'aimeriez, car je suis né de Dieu ; je suis « venu, et je ne suis point venu de moi-« même, mais il m'a envoyé ». Vous dites que Dieu est votre Père ; alors reconnaissez-moi comme votre frère. Cependant, il a élevé les pensées de ceux qui le comprenaient, il a touché ce qu'il dit d'ordinaire : « Je ne suis « point venu de moi-même, mais il m'a en-« voyé ; car je suis né de Dieu, et je suis venu ». Souvenez-vous de ce que nous disons souvent : Il est venu du Père ; il est venu avec celui de qui il est venu. La mission du Christ, c'est donc son incarnation. Si le Verbe est venu de Dieu, sa venue est éternelle ; car on ne peut compter les années de Celui qui a créé tous les temps. Que personne ne dise dans son cœur : Avant l'existence du Verbe, comment Dieu était-il ? Ne dis jamais : Avant que le Verbe de Dieu existât. Dieu n'a jamais été sans son Verbe, parce que l'existence du Verbe est permanente et ne passe pas ; il est Dieu, et n'est pas une parole qui résonne ; le ciel et la terre ont été faits par lui, et il ne passe pas avec ce qui a été fait sur la terre. Il en est donc venu comme Dieu, comme son égal, comme son Fils unique, comme Verbe du Père ; et le Verbe est venu vers nous, parce qu'il s'est fait chair pour habiter parmi nous [1]. Son avénement, c'est son humanité ; sa permanence, c'est sa divinité ; nous allons à sa divinité par son humanité. S'il n'était pas devenu le chemin que nous devons suivre, jamais nous ne parviendrions à lui, en tant que demeurant en son Père.

9. « Pourquoi ne comprenez-vous pas ma « parole ? Parce que vous ne pouvez entendre « ma parole ». S'ils ne comprenaient point la parole du Sauveur, c'est donc parce qu'ils ne l'entendaient pas ; et pourquoi étaient-ils incapables de l'entendre, sinon parce qu'ils ne voulaient point se corriger et croire ? Et d'où cela venait-il ? « Le père dont vous êtes nés, « c'est le démon ». Jusques à quand parlerez-vous de votre père ? Jusques à quand changerez-vous de pères, nommant comme tels, tantôt Abraham, tantôt le Seigneur ? Ecoutez

[1] Jean, I, 14.

le Fils de Dieu ; il va vous dire de qui vous êtes les enfants : « Le père dont vous êtes nés, « c'est le démon ».

10. Ici, il faut éviter de tomber dans l'hérésie des Manichéens. Suivant eux, il y a un principe mauvais en soi, et une légion ténébreuse, commandée par ses chefs, et qui a osé engager une lutte contre Dieu. Pour ne point voir cette nation méchante détruire son royaume, ce Dieu a envoyé contre elle, comme d'autres lui-même, les princes des esprits lumineux ; la nation des ténèbres a été vaincue, et c'est à cela que le diable doit son origine. Les Manichéens font aussi dériver de là l'origine de notre corps ; en suivant le même ordre d'idées, ils attribuent ces paroles du Sauveur : « Le père dont vous êtes nés, « c'est le démon », à ce que les Juifs venaient du principe mauvais, et qu'ils descendaient de la légion ennemie, du peuple des ténèbres. Voilà l'erreur et l'aveuglement de ces hérétiques, qui font d'eux-mêmes une nation de ténèbres, en croyant des faussetés à l'encontre de leur Créateur. Toute chose est bonne en elle-même ; mais la nature de l'homme a été viciée par sa volonté perverse. Ce que Dieu a fait ne peut être mauvais, l'homme seul peut se faire du mal ; mais, évidemment, le Créateur, c'est le Créateur ; la créature, c'est la créature ; elle ne peut être comparée au Créateur. Distinguez bien Celui qui a tout fait de ce qui a été fait par lui. Il n'y a de comparaison à établir ni entre un escabeau et un charpentier, ni entre une colonne et un sculpteur ; pourtant, si le charpentier a fait l'escabeau, il n'en a pas créé le bois. Parce que le Seigneur notre Dieu est tout-puissant, il a fait par son Verbe ce qu'il a fait ; mais pour faire ce qu'il a fait, il n'en avait pas à sa disposition la matière première ; et pourtant il l'a fait. Toutes choses ont été faites, parce qu'il l'a ordonné ; mais ces créatures ne peuvent être comparées au Créateur. Tu lui cherches un terme de comparaison : tu le trouveras en son Fils unique. Pourquoi les Juifs étaient-ils les enfants du démon ? Parce qu'ils l'imitaient, et non parce qu'ils en étaient nés. L'Ecriture sainte parle d'ordinaire en ce sens ; en voici un exemple. Le Prophète dit à ce même peuple juif : « Ton père était Amorrhéen, et ta « mère Céthéenne [1] ». Il y avait un peuple Amorrhéen, mais les Juifs n'en tiraient pas leur origine ; les Céthéens formaient aussi un corps de nation tout à fait étranger à la race juive. Mais comme les Amorrhéens et les Céthéens étaient des impies, et que les Juifs avaient imité leur impiété, ils étaient censés leur avoir donné naissance : non qu'ils leur eussent réellement donné la vie, mais parce que leurs mauvaises mœurs avaient été pour les Juifs un scandale et le sujet d'une condamnation pareille à celle qu'ils avaient eux-mêmes encourue. Vous cherchez peut-être à savoir d'où vient le démon ? Du même principe que les autres Anges ; mais ceux-ci ont persévéré dans leur obéissance ; tandis que par sa persévérance et son orgueil, celui-là a été précipité, et qu'il est devenu un démon.

11. Mais écoutez maintenant ce que dit le Sauveur : « Le père dont vous êtes nés, c'est « le démon, et vous voulez accomplir les dé- « sirs de votre père ». Vous êtes ses enfants, non que vous soyez nés de lui, mais parce que ses désirs sont les vôtres. Quels sont ses désirs ? « Il a été homicide dès le commence- « ment ». Voilà ce qu'il est. « Vous voulez « accomplir les désirs de votre père. Vous « cherchez à me faire mourir, moi, qui suis « un homme qui vous dis la vérité ». Le démon a porté envie à l'homme, et il a fait mourir l'homme. Jaloux de lui, il s'est caché sous la forme du serpent, il a parlé à la femme, et par la femme il a empoisonné l'homme. Pour avoir écouté le démon, ils sont morts tous les deux [1]. Il n'aurait point prêté l'oreille à ses discours, s'il avait voulu entendre la voix de Dieu ; placé entre son Créateur et cet ange déchu, il aurait dû obtempérer aux ordres de Celui qui l'avait créé, au lieu de céder aux conseils de son séducteur. « Il était » donc « homicide dès le com- « mencement ». Voyez, mes frères, de quelle manière il a fait mourir l'homme. On a donné au démon le nom d'homicide ; et cependant il ne portait ni glaive à sa main, ni épée à sa ceinture ; il s'est approché de l'homme, il a jeté à son oreille une parole mauvaise, il l'a tué. Ne va pas croire que tu n'es pas homicide, quand tu donnes à ton frère un conseil pernicieux ; si tu le portes au mal, tu le tues. Veux-tu en avoir la preuve ? écoute le Psalmiste : « Enfants des hommes, vos dents sont « des lances et des dards ; votre langue est un « glaive perçant [2]. Vous voulez » donc « ac-

[1] Ezéch. XVI, 3.

[1] Gen. III, 1. — [2] Ps. LVI, 5.

« complir les désirs de votre père » ; c'est pourquoi vous sévissez contre le corps, parce que vous ne pouvez agir contre l'âme. « Il « était homicide dès le commencement », c'est-à-dire à l'égard du premier homme. Il est devenu homicide à partir du moment où il lui a été possible de tuer un homme ; et il a pu tuer un homme dès que l'homme a été créé. Jamais, en effet, n'aurait pu avoir lieu le meurtre d'un homme, si l'homme n'avait préalablement existé. « Il était donc homicide « dès le commencement ». Comment cela ? « Parce qu'il n'avait point persévéré dans la « vérité ». Il s'y était donc trouvé, mais comme il ne s'y était point tenu, il était tombé. Et pourquoi « n'a-t-il point persévéré « dans la vérité ? Parce que la vérité n'est pas « en lui ». La vérité ne pouvait se trouver en lui comme dans le Christ, puisque le Christ est la vérité même. Si donc il avait persévéré dans la vérité, il aurait persévéré dans le Christ ; « mais il n'a pas persévéré dans la « vérité, parce que la vérité n'est pas en lui ».

12. « Quand il profère le mensonge, il dit ce « qui lui est propre, car il est menteur et son « père ». Qu'est-ce à dire ? Vous avez entendu les paroles de l'Evangile, vous les avez écoutées avec attention. Je les reprends, afin que vous sachiez bien ce dont vous me demandez l'explication. Le Sauveur disait, au sujet du démon, ce qu'il devait en dire. « Il était ho« micide dès le commencement » ; c'est vrai, car il a tué le premier homme : « Et il n'a « point persévéré dans la vérité », car il ne s'y est pas tenu, et il est tombé. « Quand il « profère le mensonge » (il s'agit évidemment ici du démon), « il dit ce qui lui est propre, « car il est menteur et son père ». Quelques-uns ont cru voir dans ces paroles que le démon a un père, et ils se sont demandé quel pouvait être ce père. Ici encore l'abominable erreur des Manichéens a trouvé le moyen de tromper les simples, car ces hérétiques ont l'habitude de dire : Il est sûr que le démon a été un ange, et il est tombé : par lui a commencé le péché ; comme vous dites. Quel était son père ? Nous répondons : Lequel d'entre nous a jamais dit que le démon a un père ? — Le Sauveur le dit, répliquent-ils ; l'Evangile en parle, car il s'exprime ainsi au sujet du démon : « Il était homicide dès « le commencement, et il n'a point persévéré « dans la vérité ; car la vérité n'est pas en lui ; « quand il profère le mensonge, il dit ce qui « lui est propre, car il est menteur et son « père ».

13. Ecoute, comprends ; je ne te renvoie pas loin ; l'explication se trouve dans les paroles mêmes de l'Evangile. Le Sauveur a dit que le démon est le père du mensonge. Qu'est-ce que cela ? Le voici, écoute-moi, répète les paroles précitées, et comprends. Quiconque profère un mensonge n'en est point, par cela même, le père. Si un homme a menti devant toi, et que tu répètes son mensonge, il est sûr que tu mens toi-même en proférant la fausseté sortie de sa bouche ; mais tu n'en es point le père, car tu n'en es point le premier auteur. Quant au démon, c'est de son propre fonds qu'il est menteur ; il a mis au monde son imposture, elle ne lui est venue d'aucun autre. De même que Dieu le Père a engendré son Fils qui est la vérité ; ainsi le démon, ange déchu, a engendré son fils, qui est le mensonge. Cela dit, reprends et répète les paroles du Sauveur : âme catholique, remarque ce que tu as entendu ; fais attention à ce que dit le Christ. « Il ». Qui ? Le démon, « était homicide dès le « commencement ». Nous le savons : il a fait mourir Adam. « Et il n'a point persévéré « dans la vérité ». Nous reconnaissons encore qu'il ne s'y est pas tenu et qu'il est tombé. « Car la vérité n'est pas en lui ». Pas de doute à cet égard : puisqu'il s'est séparé de la vérité, il ne la possède pas. « Lorsqu'il profère le « mensonge, il dit ce qui lui est propre ». Un autre ne lui transmet pas ce qu'il dit. « Lors« qu'il profère le mensonge, il dit ce qui lui « est propre, car il est menteur, et son père ». Il est menteur et père du mensonge tout à la fois. Que tu profères un mensonge, tu es menteur, mais tu n'en es peut-être pas le père ; car si le démon t'a transmis une imposture, et que tu aies ajouté foi à sa parole, le mensonge est sur tes lèvres, mais tu n'en es pas le père ; pour le démon, il n'a reçu de personne cette imposture, dont il s'est servi comme le serpent se sert de son venin, pour tuer l'homme : il est le père du mensonge, de la même manière que Dieu est le Père de la vérité. Ecartez-vous du père du mensonge ; courez au Père de la vérité, embrassez-la, afin de recevoir le bienfait de la liberté.

14. Les Juifs ont donc vu en leur père ce qu'ils disaient ; qu'y ont-ils vu, sinon le men-

songe ? Pour Notre-Seigneur, il a vu en son Père ce qu'il dirait ; qu'y a-t-il vu, sinon lui-même ? sinon le Verbe du Père ? sinon la vérité éternelle du Père et coéternelle au Père ? « Il était » donc « homicide dès le commen« cement, et il n'a point persévéré dans la « vérité, car la vérité n'est pas en lui ; quand « il profère le mensonge, il dit ce qui lui est « propre, car il est menteur ». Non-seulement il est menteur, mais « il est son père », c'est-à-dire, le père du mensonge qu'il profère, parce qu'il a engendré lui-même son mensonge. « Or, moi, si je dis la vérité, vous « ne me croyez point. Quel est celui d'entre « vous qui me convaincra de péché, comme « je vous convaincs vous-mêmes, vous et « votre père ? Et si je vous dis la vérité, « pourquoi ne me croyez-vous pas », sinon parce que vous êtes les enfants du démon ?

15. « Celui qui est de Dieu entend les paroles « de Dieu. Vous ne les entendez point, parce « que vous n'êtes pas de Dieu ». Encore une fois, il est question, non de la nature en elle-même, mais de la nature viciée. Ainsi, les Juifs sont de Dieu et n'en sont pas ; par leur nature, ils en viennent ; ils n'en viennent point par leurs vices. Je vous en supplie, faites-y attention ; vous trouvez, dans l'Evangile, tout ce qu'il faut pour vous garantir contre les criminelles et dangereuses erreurs des hérétiques. Au sujet des paroles précitées, voici ce que disent d'ordinaire les Manichéens : Nous trouvons là la preuve de l'existence de deux natures, l'une bonne, l'autre mauvaise ; le Sauveur le dit. Que dit-il ? « Vous ne les en« tendez point, parce que vous n'êtes pas de « Dieu ». Telles sont les paroles du Christ. Que répondez-vous, me dit le manichéen ? — Voici ma réponse, écoute-la. Et ils sont de Dieu, et ils n'en sont pas. Par leur nature, ils en viennent ; ils y sont étrangers par leur faute ; la nature bonne, qui vient de Dieu, a péché volontairement ; elle a cru à ce que le démon voulait lui persuader, elle a été viciée ; si elle a besoin d'un médecin, c'est qu'elle n'est pas saine, voilà ce que je dis. Il est impossible à tes yeux que les Juifs soient et ne soient pas de Dieu, en même temps ; ce n'est pas du tout impossible. Ils sont de Dieu et n'en sont pas, comme ils sont enfants d'Abraham et ne sont pas ses enfants. La preuve en est là ; inutile à vous de parler. Ecoute le Sauveur lui-même ; il leur a dit : « Je sais « que vous êtes enfants d'Abraham ». Le Christ pouvait-il mentir ? Non. Ce qu'il a dit est donc la vérité ? Oui. Il est donc vrai qu'ils étaient enfants d'Abraham ? Oui. Ecoute maintenant ; il va te dire le contraire. Celui qui a dit : « Vous êtes les enfants d'Abra« ham », leur a lui-même refusé ce titre : « Si vous êtes les enfants d'Abraham, prati« quez donc les œuvres d'Abraham. Or, main« tenant, vous cherchez à me faire mourir, « moi, qui suis un homme qui vous dis la « vérité que j'ai entendue de Dieu ; Abraham « n'a pas agi ainsi. Vous accomplissez les « œuvres de votre père », c'est-à-dire, du démon. Comment donc étaient-ils enfants d'Abraham et ne l'étaient-ils pas ? Le Sauveur a donné la preuve de ces deux assertions : ils étaient les enfants d'Abraham, puisqu'ils descendaient charnellement de lui ; ils n'étaient pas ses enfants, parce que le démon les avait corrompus par sa diabolique influence. Vous devez appliquer au Seigneur notre Dieu cette manière de comprendre l'Ecriture ; les Juifs étaient de lui, et, en même temps, ils n'en étaient pas. Comment étaient-ils de lui ? Parce qu'il avait créé l'homme de qui ils descendaient. Comment encore ? Parce qu'il est l'auteur de leur être, de leur corps et de leur âme. Comment donc pouvait-on dire qu'ils n'étaient pas de lui ? Parce qu'ils étaient devenus vicieux de leur propre faute ; ils n'étaient pas de lui, parce qu'en imitant le démon, ils en étaient devenus les enfants.

16. Le Seigneur Dieu s'est donc approché de l'homme pécheur. Tu as entendu nommer distinctement et séparément l'homme et le pécheur. Comme tel, l'homme est de Dieu ; comme pécheur, il n'en vient pas. Il faut donc distinguer la nature de ce qui l'a viciée ; par rapport à la nature, nous devons toutes louanges au Créateur ; relativement à ce qui l'a corrompue, il faut nécessairement demander l'aide du médecin. Par ces paroles : « Celui qui est de Dieu, écoute ce qu'il dit, et « vous n'écoutez pas ce qu'il dit, parce que « vous n'êtes pas de lui », le Sauveur n'a pas voulu faire une distinction entre la nature des uns et des autres ; en dehors de son âme et de son corps à lui, il n'a pas rencontré, dans les hommes, une nature que le péché n'aurait pas viciée ; mais il connaissait d'avance ceux qui devaient croire en lui ; c'est pourquoi il a dit qu'ils étaient de Dieu, parce

qu'ils devaient renaître de Dieu par l'adoption de la régénération. « Celui qui est de Dieu « écoute ce qu'il dit ». Mais, pour les paroles suivantes : « Vous n'écoutez pas ce qu'il dit, « parce que vous n'êtes pas lui », elles ont été adressées à ceux qui, non-seulement étaient infectés de la corruption du péché, malheur commun à tous, mais encore étaient connus d'avance pour ne pas devoir se soumettre à l'empire de la foi, de cette foi qui, seule, pouvait les délivrer des liens de leurs péchés. Le Christ savait donc dès lors que ceux à qui il s'adressait persévéreraient en ce qui faisait d'eux des enfants du démon ; il savait qu'ils mourraient dans leurs péchés et dans les sentiments d'impiété qui les lui rendaient semblables ; il savait enfin qu'ils ne parviendraient point à recevoir le bienfait de la génération par lequel ils deviendraient les enfants de Dieu, c'est-à-dire les nés du Dieu qui les avait fait devenir hommes. C'est en vertu de cette prédestination que le Sauveur leur a parlé, et non parce qu'il aurait trouvé parmi eux un homme déjà né de Dieu par la grâce de la régénération, ou étranger à Dieu par sa nature considérée en elle-même.

QUARANTE-TROISIÈME TRAITÉ

DEPUIS CE PASSAGE : « LES JUIFS LUI RÉPONDIRENT DONC ET LUI DIRENT », JUSQU'A CET AUTRE : « ILS PRIRENT DONC DES PIERRES POUR LES LUI JETER, MAIS JÉSUS SE CACHA ET SORTIT DU « TEMPLE ». (Chap. VIII, 48-59.)

JÉSUS, FILS DE DIEU.

Ne sachant que répondre au Sauveur, les Juifs lui dirent : « Tu es un démon ». — Non, je n'en suis pas un, car si je me rends témoignage à moi-même, ce n'est point par orgueil ; j'ai pour moi le témoignage non équivoque de mon Père, et si vous croyiez en moi vous ne mourriez pas, car celui qui garde ma parole vivra toujours. — Voilà bien une preuve sans réplique, que tu es possédé du démon ! — Non, je dis la vérité. Si vous devez vivre toujours en gardant ma parole, c'est que je vous communiquerai la vie, car « Je suis ». Telle a été la cause des tressaillements de joie qu'a ressentis Abraham. A ces paroles on voulut le lapider, mais il s'en alla.

1. Par la lecture du saint Evangile qu'on vient de faire devant nous, la puissance du Sauveur nous a fait apprécier sa patience. Que sommes-nous, en effet, si nous nous comparons à lui ? Que sont des serviteurs en face du souverain Maître, des pécheurs en présence du juste, des créatures vis-à-vis du Créateur ? Néanmoins, l'homme ne désire rien tant que la puissance ; il possède en Notre-Seigneur Jésus-Christ la suprême puissance ; mais pour y parvenir, il lui faut d'abord imiter la patience du Maître. Lequel d'entre nous supporterait patiemment qu'on lui dise : « Tu « es possédé du démon ? » Voilà pourtant ce qui a été dit à Celui qui, non-seulement sauvait les hommes, mais commandait aux démons.

2. Les Juifs lui dirent donc : « N'avons-« nous pas raison de dire que tu es un Samaritain, et que tu es possédé du démon ? » De ces deux imputations, le Sauveur repoussa l'une et ne repoussa pas l'autre. En effet, il répondit en disant : « Je ne suis « point possédé du démon » ; mais il ne dit pas : Je ne suis pas un Samaritain. On lui avait fait deux reproches. Sans rendre malédiction pour malédiction, injure pour injure, il lui convint de repousser l'un, et de ne pas repousser l'autre. Il avait pour cela des motifs. De fait, mes frères, Samaritain veut dire gardien, et Jésus savait qu'il est notre gardien. « Il ne dormira point, il ne s'assoupira « pas, celui qui garde Israël [1] », et, « si Dieu ne « défend la cité, inutilement veillent ses gar-« diens [2] ». Celui qui nous a créés, nous garde donc ; puisqu'il a dépendu de lui de nous racheter, ne lui appartiendrait-il pas de nous

[1] Ps. CXX, 4. — [2] Ps. CXXVI, 1.

garder ? Mais, afin de mieux comprendre la cause mystérieuse pour laquelle il n'a pas nié qu'il fût Samaritain, rappelez-vous cette parabole si connue : Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba entre les mains des voleurs qui le couvrirent de blessures et le laissèrent à demi mort. Un prêtre passa sans s'inquiéter de lui ; un lévite passa aussi, et ne s'en occupa point davantage ; survint un Samaritain : c'est notre gardien ; il s'approcha du malade, en prit compassion, et lui montra qu'il était son prochain, puisqu'il ne le traita pas comme un étranger [1]. Le Sauveur se contenta donc de répondre aux Juifs qu'il n'était point possédé du démon, sans leur dire qu'il n'était pas un Samaritain.

3. Après avoir reçu d'eux une pareille injure, il se borna à leur dire ceci, sur le respect auquel il avait droit : « Mais j'honore « mon Père, et vous, vous m'insultez ». C'est-à-dire : Je ne me rends pas gloire moi-même, afin de ne pas vous sembler orgueilleux, j'ai quelqu'un à honorer, et, si vous me connaissiez, vous m'honoreriez comme j'honore mon Père. Je fais ce que je dois ; et vous, vous ne faites pas ce que vous devez.

4. « Je ne cherche pas ma gloire ; il y a « quelqu'un pour la chercher et juger ». De qui veut-il nous parler, sinon de son Père ? Comment donc dit-il ailleurs : « Le Père ne « juge personne, mais il a donné tout le juge- « ment au Fils [2] », puisqu'il dit ici : « Je ne « cherche pas ma gloire ; il y a quelqu'un « pour la chercher et juger ? » Si le Père juge, comment ne jugera-t-il personne, et a-t-il donné le jugement au Fils ?

5. Pour résoudre cette difficulté, remarquez-le, on peut se servir d'un passage analogue ; car il est écrit : « Dieu ne tente per- « sonne [3] ». Et nous trouvons encore ces autres paroles : « Le Seigneur votre Dieu « vous tente, pour savoir si vous l'aimez [4] ». Vous le voyez, c'est bien la même difficulté. Comment « Dieu ne tente-t-il personne », et comment « le Seigneur votre Dieu vous « tente-t-il, afin de savoir si vous l'aimez ? » Nous lisons encore dans l'Ecriture : « La « crainte n'est pas avec l'amour, mais l'a- « mour parfait chasse la crainte [5] » ; et ail- « leurs : « La crainte du Seigneur est sainte, « elle subsiste dans l'éternité [6] ». Voilà bien, en d'autres termes, la difficulté qui nous occupe. Comment « la charité parfaite chasse- t-elle la crainte », si « la crainte du Seigneur « est sainte, » et « qu'elle subsiste dans l'é- « ternité ? »

6. Il y a deux sortes de tentations, l'une qui induit en erreur, et l'autre qui éprouve : quand la tentation est de nature à tromper, « Dieu ne tente personne » ; dès qu'elle est une épreuve, « le Seigneur votre Dieu vous « tente, afin de savoir si vous l'aimez ». Ici encore s'élève une autre difficulté : comment « peut-il tenter, afin de savoir », puisqu'avant de tenter il connaît nécessairement tout ? Dieu n'ignore rien, et si l'Ecriture dit : « Afin « de savoir », c'est comme si elle vous disait : Afin de vous faire savoir. Dans nos conversations ordinaires, et chez les orateurs, dans l'art de bien dire, on trouve à chaque instant des manières de parler tout à fait pareilles. Je vais en prendre un exemple dans notre langage habituel. On dit d'une fosse qu'elle est aveugle, non qu'elle ait perdu la vue, mais parce qu'en se dérobant à nos regards, elle nous empêche de la voir. En voici un autre, tiré des auteurs anciens. Parlant de certaines plantes, un poëte [1] dit qu'elles sont tristes, pour dire qu'elles sont amères, parce que, quand on les goûte, on ressent une certaine tristesse, on devient triste pour en avoir mangé. On rencontre donc, dans l'Ecriture, des locutions semblables. Ceux qui s'ingénient à trouver de pareilles difficultés, ont toute facilité de les résoudre. Par conséquent, « le Seigneur votre « Dieu vous tente pour savoir » ; qu'est-ce à dire : « Pour savoir ? » pour vous apprendre « si vous l'aimez ». Job s'ignorait lui-même ; mais Dieu le connaissait ; il permit donc que Job fût tenté, et ainsi lui apprit-il à se connaître.

7. Que dire des deux sortes de crainte ? Il y a une crainte servile, et une crainte pure : tu crains d'être puni ou tu redoutes de perdre la justice. La crainte de se voir puni est servile. Y a-t-il grand mérite à appréhender une punition ? C'est le propre du pire esclave, du plus cruel brigand. Craindre un châtiment n'est pas de la grandeur, mais il est grand d'aimer la justice. Celui qui aime la justice ne redoute-t-il rien ? Pardon, il a peur ; il a peur, non pas de subir une peine, mais de

[1] Luc, x, 30-37. — [2] Jean, v, 22. — [3] Jacques, I, 13. — [4] Deut. XIII, 3. — [5] I Jean, IV, 18. — [6] Ps. XVIII, 10.

[1] Virgil. Géorg. l. I, v. 75.

cesser d'être juste. Croyez-moi, mes frères, et que l'objet de vos affections devienne pour vous un moyen de me comprendre. L'un d'entre vous aime l'argent. Est-il possible de trouver un homme qui ne l'aime pas ? Par cela même qu'il aime l'argent, il peut saisir la portée de mes paroles. Il craint de perdre. Pourquoi craint-il de perdre? Parce que l'argent possède ses affections. Plus il aime l'argent, plus il a peur d'en perdre. On trouve donc des amateurs de la justice dont le cœur est plus troublé par la crainte de perdre le trésor de la justice, que le tien ne peut l'être par la peur de perdre ton argent. Voilà une crainte pure, une crainte qui subsiste pendant l'éternité. L'amour ne la chasse pas, ne s'en débarrasse pas, loin de là : il s'y attache, au contraire, très-étroitement ; il s'en fait une inséparable compagne. Nous nous sommes approchés de Dieu pour le voir face à face : la crainte pure nous maintient à côté de lui, car au lieu d'apporter en nous le trouble, elle nous affermit. La femme adultère craint de voir revenir son mari : la femme chaste éprouve aussi une crainte, mais c'est la crainte de voir partir son époux.

8. Si vous considérez la tentation sous un point de vue, vous pouvez dire que « Dieu ne « tente personne », et si vous la considérez sous un autre aspect, vous pouvez encore dire que « le Seigneur votre Dieu vous tente ». Il en est de même de la crainte : dans un sens, « la crainte n'est pas avec l'amour, mais « l'amour parfait chasse la crainte ». Dans un autre sens, « la crainte du Seigneur est chaste, « aussi demeure-t-elle dans les siècles des « siècles ». Ainsi, encore, y a-t-il jugement et jugement : sous un rapport, « le Père ne juge « personne, mais il a donné tout le jugement « au Fils ». Sous un autre, le Sauveur dit : « Je ne cherche pas ma gloire : il y a quel« qu'un pour la chercher et juger ».

9. Il nous faut maintenant résoudre la difficulté relative au jugement. Tu trouves mentionné dans l'Evangile le jugement pénal : « Celui qui ne croit pas est déjà jugé [1] » ; et ailleurs encore : « L'heure vient, où tous ceux « qui sont dans les sépulcres entendront la voix « du Fils de Dieu ; et ceux qui auront bien fait, « en sortiront pour la résurrection de la vie ; « mais ceux qui auront mal fait, pour la ré« surrection du jugement [2] ». Vous le voyez : le Sauveur a parlé ici du jugement dans le sens de la condamnation et du châtiment. Néanmoins, si ce mot devait être toujours pris dans ce sens, le Psalmiste aurait-il dit : « Ju« gez-moi, Seigneur ? » Evidemment, jugement signifie, tantôt la condamnation à la peine, tantôt le discernement. Comment signifie-t-il le discernement ? Comme l'explique celui qui a dit : « Seigneur, jugez-moi ». Car, continue à lire et vois ce qui suit. Qu'est-ce à dire : « O Dieu, jugez-moi ? et discernez « ma cause de celle d'un peuple impie [1] ». Ce que dit le Prophète : « Jugez-moi, Seigneur, « et séparez ma cause de celle d'un peuple « impie », a le même sens que ce que dit ici le Seigneur Christ : « Je ne cherche pas ma « gloire : il y a quelqu'un pour la chercher et « juger ». Comment « y a-t-il quelqu'un qui « la cherche et qui juge ? » J'ai un Père qui discerne et sépare ma gloire de la vôtre. Vous vous glorifiez d'une manière mondaine ; moi, je ne me glorifie point par rapport à ce monde, puisque je dis à mon Père : « Père, « glorifiez-moi de cette gloire que j'ai eue en « vous, avant que le monde fût [2] ». Qu'est-ce à dire, « de cette gloire ? » de la gloire opposée à l'orgueil humain. C'est en ce sens que le Père juge. Comment juge-t-il ? Il discerne. Que discerne-t-il ? La gloire de son Fils de celle des hommes : voilà pourquoi il est écrit : « Dieu, votre Dieu, vous a sacré d'une « onction de joie qui vous élève au-dessus « de tous ceux qui doivent la partager [3] ». De ce qu'il s'est fait homme, il ne suit pas qu'il doive nous être comparé. Nous sommes pécheurs, et il est sans péché ; nous avons reçu d'Adam, comme un héritage, la mort et le péché ; une vierge lui a donné son corps mortel, mais ne lui a transmis aucune iniquité. Enfin, nous ne sommes pas venus en ce monde pour l'avoir voulu ; ce n'est pas nous qui donnons des limites à notre existence : nous ne mourons pas au gré de nos désirs. Avant de naître, le Christ a choisi sa mère : après sa naissance, il s'est fait adorer par les Mages : enfant, il a grandi, et tandis qu'on n'apercevait en lui qu'un homme, il prouvait, par des miracles, qu'il était Dieu. Enfin, il a choisi le genre de sa mort ; ou, en d'autres termes, il a décidé qu'il serait attaché à une croix, et qu'il imprimerait le signe de cette croix sur le front de ses disciples, en sorte

[1] Jean, III, 18. — [2] Id. V, 28, 29.

[1] Ps. XLII, 1. — [2] Jean, XVII, 5. — [3] Ps. XLIV, 8.

que le chrétien pourrait dire : « A Dieu ne « plaise que je me glorifie en autre chose « qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus- « Christ[1] ! » Au moment où il l'a voulu, il a laissé son corps sur la croix, et il s'en est éloigné : à l'heure désignée par lui, il a été déposé dans le sépulcre, et il en est sorti comme de son lit, quand ç'a été son bon plaisir. Ainsi, mes frères, quant à sa forme d'esclave (car y a-t-il un homme capable de répéter, comme elles le mériteraient, ces paroles : « Au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu?) », quant à sa forme d'esclave, il y a une grande différence entre la gloire du Christ et celle des autres hommes. C'était de cette gloire qu'il parlait, quand les Juifs prétendaient, devant lui, qu'il était possédé du démon. « Je « ne cherche pas ma gloire : il y a quelqu'un « pour la chercher et juger ».

10. Mais, Seigneur, que dites-vous de vous-même ? « En vérité, en vérité, je vous le dis : « si quelqu'un garde ma parole, il ne verra « point la mort ». Vous dites : « Tu es possédé « du démon ». Moi, je vous appelle à la vie : gardez ma parole, et vous ne mourrez pas : « Il ne verra jamais la mort, celui qui garde « mes commandements ». Et ils s'irritaient, parce qu'ils étaient déjà devenus les victimes de cette mort qu'il fallait éviter. « Les Juifs « lui dirent donc : Maintenant, nous connais- « sons que tu es possédé du démon : Abraham « est mort, et les Prophètes aussi sont morts ; « et tu dis : Si quelqu'un garde ma parole, « jamais il ne goûtera la mort ». Remarquez l'expression de l'Ecriture : « Il ne verra pas », c'est-à-dire, « il ne goûtera pas la mort. Il « verra la mort, il goûtera la mort ». Qui est-ce qui la voit ? Qui est-ce qui la goûte ? Quels yeux a l'homme pour voir quand il meurt ? Lorsque, par sa venue, la mort nous ferme les yeux pour nous empêcher de voir, comment le Sauveur peut-il dire : « Il ne « verra pas ? » Et encore, de quel palais, de quelle gorge se servir pour goûter la mort, pour en connaître la saveur ? Quand elle ôte tout sentiment du goût, par quel moyen ressentir ses impressions ? Les mots : « Il verra, « il goûtera », sont donc employés ici pour cet autre : « Il expérimentera ».

11. Le Sauveur, qui devait mourir, car suivant l'expression du Psalmiste : « Au Seigneur « lui-même la mort était réservée[1] », le Sauveur parlait ainsi à des hommes que je dirais destinés à la mort, si je ne craignais de n'en pas dire assez : il devait mourir, et il adressait ces paroles à des gens qui devaient aussi mourir ; mais pourquoi s'exprimait-il de la sorte : « Celui qui gardera ma parole, « ne verra jamais la mort ? » Il avait certainement en vue un autre genre de mort, dont il était venu nous délivrer : c'était une seconde mort, la mort éternelle, la mort de la géhenne, la mort par laquelle on est condamné à aller avec le démon et avec ses anges. Voilà la véritable mort : l'autre n'est qu'un changement de place. Qu'est-ce, en effet, que la mort temporelle ? C'est abandonner le corps, c'est se débarrasser d'un lourd fardeau : pourvu qu'un autre ne pèse point sur nous, et ne nous entraîne pas dans les flammes éternelles ! Le Sauveur avait en vue la seconde mort, quand il disait : « Celui qui gardera mes comman- « dements, ne verra jamais la mort ».

12. Ne nous étonnons point qu'il y ait une pareille mort, redoutons-la plutôt. Ce qu'il y a de pire, c'est que plusieurs en ont été frappés, pour avoir eu, de la mort du temps, une crainte coupable. On a dit à un certain nombre : Adorez les idoles ; si vous ne le faites pas, on vous fera mourir ; ou bien, on s'est exprimé comme autrefois Nabuchodonosor : Si vous ne le faites pas, on vous précipitera dans la fournaise ardente. Beaucoup se sont laissé intimider et se sont prosternés devant les faux dieux ; ils sont morts pour n'avoir pas voulu mourir ; ils ont redouté la mort qu'on ne peut éviter, et par là ils ont subi la mort dont ils auraient pu se garantir. Tu es né homme, tu mourras. Quel chemin suivrais-tu pour ne pas mourir ? Que faire pour ne pas tomber sous les coups de la mort ? Pour te consoler de la nécessité où tu es de mourir, ton Sauveur a daigné mourir volontairement. Et quand tu vois le Christ frappé de mort, tu ne veux pas mourir ? Tu mourras : inutile de chercher les moyens d'échapper à la mort : il n'y en a pas. Aujourd'hui ou demain, il te faudra y passer : c'est une dette, tu la paieras. A quoi peut réussir un homme qui tremble, qui prend la fuite et se cache pour ne point tomber aux mains d'un ennemi ? Réussit-il à ne pas mourir ? Non : seulement, il retarde un peu l'heure de sa

[1] Galat. VI, 14.

[1] Ps. LXVII, 21.

mort. On ne lui remet point sa dette ; on ne fait que reculer l'époque du paiement ; mais vous aurez beau en différer le terme, le terme viendra toujours. Craignons ce genre de mort que redoutaient les trois israélites, et dont la pensée les portait à dire au roi : « Dieu peut « nous délivrer, même de cette fournaise ; « mais, quand il ne le voudrait pas [1] ». Cette mort, dont le Sauveur menace ici les Juifs, les trois israélites la craignaient, puisqu'ils ont dit : « Quand même le Seigneur ne vou- « drait pas nous délivrer ostensiblement, il « peut secrètement nous couronner ». Aussi, le Christ qui devait former des martyrs, et devenir martyr lui-même, leur a-t-il adressé cet avertissement : « N'ayez aucune crainte « de ceux qui peuvent tuer le corps, mais qui « sont incapables d'en faire davantage ». Comment « n'en peuvent-ils faire davantage ? » Lorsqu'on a tué un homme, ne peut-on pas donner son corps à dévorer aux bêtes, ou à déchirer aux oiseaux ? Il semble que la méchanceté est à même d'aller plus loin encore. Contre qui ? Contre celui qui est sorti de cette vie ; son corps est là, mais il est privé de sentiment ; la demeure reste, mais l'habitant est parti. « Ils ne peuvent donc rien faire de « plus », désormais ; comment, en effet, faire souffrir celui qui ne sent plus rien ? « Crai- « gnez plutôt celui qui a le pouvoir de préci- « piter le corps et l'âme dans la géhenne du « feu [2] ». C'était de cette mort que parlait le Christ, quand il disait : « Celui qui gardera « mes commandements ne verra jamais la « mort ». Mes frères, il nous faut donc garder sa parole dans la foi : nous arriverons à la réalité, quand nous aurons reçu la plénitude de la liberté.

13. Quant à ces hommes, déjà morts et destinés à la mort éternelle, ils s'indignaient, et répondant par des injures, ils disaient : « Nous connaissons maintenant que tu es « possédé du démon. Abraham est mort, et « les Prophètes aussi sont morts ». Mais ni Abraham ni les Prophètes n'ont succombé à ce genre de mort auquel le Sauveur fait allusion. Ils sont morts et ils vivent : les interlocuteurs de Jésus vivaient, et ils étaient morts. Car voici ce qu'il dit quelque part, en répondant à une difficulté soulevée par les Sadducéens au sujet de la résurrection : « Pour ce qui concerne la résurrection des « morts, n'avez-vous pas lu » ces paroles que le Seigneur a adressées à Moïse du milieu du buisson : « Je suis le Dieu d'Abraham, le « Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob ; Dieu « n'est pas le Dieu des morts, mais des vi- « vants [1] ? » Puisqu'ils vivent, travaillons donc à vivre de telle sorte, ici-bas, que nous méritions de vivre avec eux après notre mort. « Qui prétends-tu être ? » Tu sais qu'Abraham est mort et les Prophètes aussi, et tu oses dire : « Celui qui gardera ma parole, ne « verra jamais la mort ! »

14. « Jésus répondit : Si je me glorifie moi- « même, ma gloire n'est rien ; c'est mon « Père qui me glorifie ». Voilà sa réponse à cette parole des Juifs : « Qui prétends-tu « être ? » Il rapporte sa gloire au Père, de qui il tient sa divinité. Les Ariens se sont parfois servis même de cette parole pour attaquer notre foi, et nous dire : Puisque le Père glorifie le Fils, il est évident qu'il lui est supérieur. Hérétique, n'as-tu pas lu aussi les paroles par lesquelles le Fils atteste qu'il glorifie lui-même le Père [2] ? Puisque le Père glorifie le Fils, et que le Fils glorifie le Père, ne sois donc plus opiniâtre, reconnais leur égalité parfaite, corrige-toi de ta méchanceté.

15. « C'est » donc « mon Père qui me glo- « rifie ; c'est celui de qui vous dites : Il est « notre Dieu, et que vous ne connaissez pas ». Voyez, mes frères, comment le Sauveur démontre que le Dieu prêché aux Juifs eux-mêmes est le Père du Christ. Je dis ceci, parce qu'il s'est aussi rencontré des hérétiques dont l'opinion est que le Dieu mentionné dans l'Ancien Testament n'est pas le Père du Christ : suivant eux, son Père était je ne sais quel chef des mauvais anges. Cette erreur est soutenue par les Manichéens et les Marcionites : avec eux se trouvent sans doute encore d'autres hérétiques ; il est inutile de les nommer : j'aurais, d'ailleurs, trop à faire pour les énumérer tous dans ce discours : quoi qu'il en soit, l'erreur dont nous parlons a été soutenue par un assez grand nombre. Prêtez-moi donc votre attention, afin d'apprendre à leur répondre. Le Seigneur Christ déclare que celui qu'ils reconnaissent pour leur Dieu est son Père : ils le reconnaissent pour leur Dieu, et pourtant ils ne le connaissent pas : s'ils l'avaient connu, ils auraient

[1] Dan. III, 15, 17, 18. — [2] Matth. X, 28 ; Luc, XII, 4, 5.

[1] Matth. XXII, 31, 32 ; Exod. III, 6. — [2] Jean, XVII, 4.

reçu son Fils. « Moi, je le connais ». Pour des hommes qui jugeaient de tout avec des idées charnelles, le Sauveur pouvait leur sembler singulièrement orgueilleux, en leur disant : « Moi, je le connais ». Mais voyez ce qui suit : « Si je disais que je ne le connais pas, je se- « rais semblable à vous, je serais menteur ». On ne doit donc pas éviter les apparences de l'orgueil, au point de taire la vérité. « Mais « je le connais, et je garde sa parole ». En tant que Fils de Dieu, il parlait le langage de son Père : il était le Verbe du Père, qui parlait aux hommes.

16. « Abraham, votre Père, a tressailli de « joie dans l'espérance de voir mon jour : il « l'a vu et s'en est réjoui ». Magnifique témoignage rendu à Abraham par son descendant, par son Créateur ! « Abraham », dit le Christ, « a tressailli de joie dans l'espérance de voir « mon jour » : il n'a pas eu peur de le voir, « il a tressailli de joie dans l'espérance de le « contempler », car en lui se trouvait l'amour qui chasse la crainte [1]. Le Sauveur ne dit point : Il s'est réjoui de l'avoir vu ; mais : « Il « s'est réjoui dans l'espérance de le voir ». Il croyait, et il a tressailli dans l'espérance de le voir par les yeux de l'esprit. « Il l'a vu ». Que pouvait, que devait dire de plus Notre-Seigneur Jésus-Christ ? « Il l'a vu et il s'est « réjoui ». Mes frères, où est l'homme capable de nous dépeindre cette joie ? Si les aveugles, auxquels le Sauveur a rendu la vue, ont ressenti une vive joie, combien plus vive a dû être la joie d'Abraham, quand, avec les yeux de l'esprit, il a contemplé la lumière ineffable de Dieu, le Verbe éternel, la splendeur qui brille aux regards des âmes pieuses, l'indéfectible sagesse, le Dieu qui demeure dans le Père, le Dieu destiné à venir un jour ici-bas revêtu de notre chair, sans quitter le sein du Père ? Abraham a vu tout cela. Car ces paroles, « mon jour », on ne sait si le Sauveur les a prononcées pour indiquer le temps de sa venue en cette vie mortelle, ou pour désigner ce jour éternel qui n'a ni commencement ni fin. Pour moi, je ne saurais douter que le patriarche Abraham a tout vu. Où en trouver la preuve ? Le témoignage de Notre-Seigneur Jésus-Christ doit-il nous suffire? Supposons qu'en raison de la difficulté de le faire, il nous est impossible de trouver une preuve manifeste de l'allégresse qu'Abraham a ressentie dans l'espérance de voir le jour du Christ, de la vue et de la joie qu'il en a eues. Mais de ce que nous ne trouvons pas cette preuve, s'ensuit-il que la Vérité puisse mentir ? Croyons à la vérité, et ne doutons en rien des mérites d'Abraham. Néanmoins, voici un fait qui me revient en mémoire ; écoutez-le : Quand Abraham envoya son serviteur chercher une épouse à son fils Isaac, il lui fit faire le serment d'accomplir fidèlement sa mission, et de s'instruire parfaitement de ce qu'il ferait ; c'était, en effet, chose extrêmement importante que procurer une femme au descendant d'Abraham : il voulut donc faire connaître à son serviteur sa pensée intime : ce n'était point dans des vues charnelles qu'il désirait des petits enfants : il n'attendait de sa race future rien de mondain ; il adressa donc ces paroles à son envoyé : « Place « ta main sous ma cuisse, et jure par le Dieu « du ciel [1] ». Quel rapport y avait-il entre le Dieu du ciel et la cuisse d'Abraham ? Vous saisissez déjà le mystère : la cuisse d'Abraham représentait sa race. Alors, le jurement ne signifiait rien autre chose que la venue en ce monde du Dieu du ciel, et sa descendance d'Abraham selon la chair. Plusieurs font à Abraham un reproche d'avoir dit : « Place ta « main sous ma cuisse ». Ceux qui ne peuvent supporter l'idée d'un Dieu fait homme condamnent la conduite d'Abraham. Quant à nous, mes frères, si nous reconnaissons le corps du Christ comme digne de notre respect, ne blâmons pas Abraham d'avoir parlé de sa cuisse, et voyons dans ses paroles une véritable prophétie : car Abraham était un prophète. Et qui annonçait-il ? Son descendant et son Seigneur. Il a annoncé son descendant par ces mots : « Place ta main sous « ma cuisse », et son Seigneur par ces autres : « Et jure par le Dieu du ciel ».

17. Transportés de colère, les Juifs répondirent : « Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham ? Et le Sauveur leur dit : « Avant qu'Abraham fût fait, je suis ». Pèse ces paroles ; apprends le mystère qu'elles renferment : « Avant qu'Abraham fût fait ». Remarque-le : « Fût fait » se rapporte à une créature humaine ; « je suis », à la substance divine. « Fût fait », parce qu'Abraham était une créature. Le Sauveur n'a pas dit : Avant qu'Abraham fût, j'étais ; mais, « avant qu'A-

[1] I Jean, IV, 18.

[1] Gen. XXIV, 2-4.

« braham », qui n'aurait pas existé sans moi, « fût fait, je suis ». Il n'a pas dit non plus : Avant qu'Abraham fût fait, j'ai été fait ; car, « dans le Principe, Dieu a fait le ciel et la « terre [1] ». D'ailleurs, « au commencement « était le Verbe [2] ». « Avant qu'Abraham fût « fait, je suis ». Reconnaissez le créateur ; distinguez-en la créature. Celui qui parlait était devenu le descendant d'Abraham ; et il était avant ce patriarche pour le créer.

18. Les Juifs furent encore plus profondément blessés de ces paroles ; c'était pour eux comme un reproche sanglant venu d'Abraham lui-même. Il leur sembla donc que le Seigneur Christ avait blasphémé, puisqu'il leur avait dit : « Avant qu'Abraham fût fait, « je suis. Aussi prirent-ils des pierres pour « les lui jeter ». A quoi pourrait avoir recours une telle dureté, sinon à la dureté de la pierre? « Mais Jésus », c'est-à-dire, Jésus en tant qu'homme, en tant que revêtu de la forme d'esclave, humble, réservé à souffrir, à mourir, et à nous racheter au prix de son sang ; et non pas Jésus, en tant qu'il était celui qui est Verbe dans le principe et Verbe chez Dieu. En effet, lorsque ses interlocuteurs prirent des pierres pour les lui jeter, y avait-il grande difficulté à ce que la terre s'entr'ouvrît pour les engloutir, et qu'au lieu de pierres, ils rencontrassent les enfers ? C'était chose facile pour Dieu ; mais il aimait mieux nous donner un exemple de patience qu'une preuve de sa puissance. « Il se cacha » donc, pour ne pas être lapidé. Comme homme, il se déroba à leurs pierres; mais malheur à ceux dont Dieu s'écarte parce que leurs cœurs sont de pierre !

[1] Gen. I, 1. — [2] Jean, I, 1.

QUARANTE-QUATRIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES : « ET JÉSUS PASSANT VIT UN HOMME AVEUGLE DE NAISSANCE », JUSQU'A CES AUTRES : « MAINTENANT VOUS DITES : NOUS VOYONS, ET VOTRE PÉCHÉ DEMEURE ». (Chap. IX.)

L'AVEUGLE-NÉ.

L'aveugle-né était la figure du genre humain précipité dans les ténèbres spirituelles par le péché d'Adam ; pour sortir de cet aveuglement de l'âme, il lui faut s'approcher du Fils de Dieu fait homme et croire en lui : à cette condition la vue lui sera donnée ; car si Jésus-Christ est venu pour épaissir les ténèbres où vivent ceux qui ne veulent pas ouvrir les yeux à la lumière de la vérité, il est venu aussi pour éclairer ceux qui avouent humblement avoir besoin de lui.

1. Dans la leçon que vous venez d'entendre, il a été longuement question de l'aveugle-né, auquel Notre-Seigneur Jésus-Christ a rendu la vue. Si nous voulions expliquer cette leçon dans tous ses détails, et selon qu'elle le mérite, nous arrêtant à chaque verset pour l'examiner de notre mieux, un jour ne nous suffirait pas. En conséquence, j'avertis et je prie votre charité de n'exiger de moi aucune réflexion, relativement aux passages qui n'offrent pas de difficulté ; car il serait vraiment trop long de consacrer à tous quelques moments. Je vais donc vous entretenir de ce qu'il y a de mystérieux dans la guérison de cet aveugle. Dans cette étonnante merveille opérée par Notre-Seigneur, il faut remarquer les actions et les paroles, les actions qui ont eu lieu, les paroles, parce qu'elles sont des signes. Si nous réfléchissons au sens caché de ce fait, nous verrons que l'aveugle représente le genre humain ; car la cécité a été, chez le premier homme, le résultat du péché, et il nous a communiqué à tous, non-seulement le germe de la mort, mais encore celui de l'iniquité. Puisque l'infidélité est un véritable aveuglement, et qu'on jouit de la vue quand on a la foi, le Christ, au moment de sa venue sur la terre, a-t-il trouvé un seul fidèle? L'Apôtre, qui était de la même nation que les Prophètes, a dit : « Nous avons été autrefois,

« par notre nature, les enfants de la colère « comme le reste des hommes[1] ». Si nous avons été enfants de colère, nous étions les enfants de la vengeance, de la peine, de la géhenne. Comment l'étions-nous par nature, si ce n'est que, par le péché du premier homme, la corruption est devenue pour nous une seconde nature? Si la corruption est devenue pour nous une seconde nature, tout homme est né aveugle, quant à son âme. Si, en effet, il voyait, il n'aurait pas besoin qu'on le conduise ; et s'il a besoin qu'on le conduise et qu'on lui rende la vue, il est donc un aveugle-né.

2. Le Sauveur est donc venu, et qu'a-t-il fait? Une chose toute mystérieuse et bien digne de remarque. « Il cracha à terre » et fit de la boue avec sa salive, car le Verbe s'est fait chair[2], et il en frotta les yeux de l'aveugle. Les yeux de cet homme étaient couverts de boue, et il ne voyait pas encore. Le Sauveur l'envoya à la piscine qui porte le nom de Siloé. L'Evangéliste a bien voulu nous indiquer le nom de cette piscine, et nous dire « qu'il signifie l'Envoyé ». Vous savez qui a été envoyé ; s'il ne l'avait pas été, nul d'entre nous n'eût été délivré du péché. L'aveugle lava donc ses yeux dans cette piscine dont le nom signifie l'Envoyé, et il fut baptisé dans le Christ. Si, en un certain sens, Jésus baptisa en lui-même l'aveugle-né au moment où il lui rendait la vue, quand il frotta ses yeux avec de la boue, il le fit, sans doute, catéchumène. On peut évidemment exposer et expliquer, de manière et d'autre, le sens profond de cette mystérieuse guérison ; mais que cette interprétation suffise à votre charité ; vous avez entendu une chose difficile à saisir, mais digne de toute votre attention. Demande à un homme : Es-tu chrétien ? — S'il est païen ou juif, il te répond : Je ne suis pas chrétien. — Si, au contraire, il te dit : Je le suis, tu lui fais une nouvelle question : Es-tu catéchumène ou fidèle ? S'il te répond : Catéchumène, ses yeux ont été frottés, mais non encore lavés. Comment ont-ils été frottés? Interroge-le, il te répondra ; demande-lui en qui il croit : par cela même qu'il est catéchumène, il te dira : Dans le Christ. Je m'adresse, en ce moment, aux fidèles et aux catéchumènes. Qu'ai-je dit de la salive et de la boue ? Que le Verbe s'est fait chair. Les catéchumènes comprennent aussi cela ; mais il ne leur suffit pas d'avoir eu les yeux frottés ; s'ils veulent voir, qu'ils se hâtent de se laver.

3. En raison de certaines difficultés qui se rencontrent dans cette leçon, glissons rapidement sur les paroles du Sauveur et sur tous les passages qu'elle contient, sans nous appesantir sur aucun d'eux. « Jésus, passant, vit « un aveugle », non pas un aveugle ordinaire, mais « un aveugle-né. Et ses disciples « l'interrogèrent : Maître ». Vous le savez, « Rabbi » veut dire Maître. Ils l'appelaient ainsi, parce qu'ils voulaient s'instruire près de lui ; ils adressèrent, en effet, au Sauveur une question comme à un maître. « Qui a « péché, celui-ci ou ses parents, pour qu'il « soit né aveugle ? Jésus répondit : Ni celui-« ci, ni son père, ni sa mère n'ont péché », pour qu'il soit né aveugle. Qu'a dit le Christ ? Si personne n'est sans péché, les parents de cet aveugle pouvaient-ils n'en avoir aucun ? L'aveugle lui-même était-il venu au monde exempt du péché originel, et n'y avait-il ajouté aucune faute personnelle? Parce que ses yeux étaient fermés, se trouvait-il à l'abri de toute concupiscence ? A quelles coupables prévarications se laissent aller les aveugles eux-mêmes ! De quelles fautes s'abstient une âme portée au mal, même quand les yeux du corps lui manquent pour l'entraîner ! Celui-ci ne jouissait pas de la vue, mais il savait penser, et peut-être aussi désirer ce qu'il était incapable de faire à cause de sa cécité ; il était, par conséquent, à même d'être jugé par Celui qui sonde les cœurs pour des péchés purement intérieurs. Si les parents de cet homme ont eu quelque prévarication à se reprocher, il en a eu comme eux ; pourquoi donc le Sauveur dit-il : « Ni celui-ci, ni ses parents « n'ont péché ? » Il répondait sans doute uniquement à la question qu'on lui adressait, et il voulait ajouter : « Pour qu'il soit né aveu-« gle ». Car ses parents étaient pécheurs ; mais ce n'était point en conséquence de leurs péchés que leur fils était né aveugle. Cependant si les fautes des parents n'avaient en rien contribué à ce qu'il vînt au monde dans l'état de cécité, pourquoi était-il né aveugle ? Ecoute, le Maître va t'instruire ; il attend que tu croies pour te donner l'intelligence. Il nous indique la cause pour laquelle cet homme est né aveugle. « Ni celui-ci », dit-il, « ni ses parents « n'ont péché ; mais c'est afin que les œu-

[1] Ephés. II, 3. — [2] Jean, I, 14.

« vres de Dieu soient manifestées en lui ».

4. Que lisons-nous ensuite? « Il faut que je « fasse les œuvres de Celui qui m'a envoyé ». Celui en qui l'aveugle a lavé sa figure a donc été envoyé. Et voyez ce qu'il a dit : « Il faut « que je fasse les œuvres de Celui qui m'a « envoyé ». Rappelle-toi comment il rend toute gloire à Celui de qui il vient. Le Père a un Fils qui vient de lui, et lui, il ne vient de personne. Mais, Seigneur, pourquoi avez-vous dit : « Tandis qu'il fait jour? » Le voici : « La « nuit vient, où personne ne peut agir ». N'y pourriez-vous agir vous-même, Seigneur? Vous êtes l'auteur de la nuit : serait-elle assez puissante pour vous empêcher d'agir, quand elle sera venue? Je pense, Seigneur Jésus, ou plutôt je ne pense pas, mais je crois et j'affirme que vous étiez là quand Dieu a dit : « Que la « lumière soit, et la lumière fut [1] ». S'il a fait la lumière par son Verbe, c'est par vous qu'il l'a faite. Voilà pourquoi il est écrit : « Toutes « choses ont été faites par lui, et, sans lui, « rien n'a été fait [2]. Dieu sépara la lumière « des ténèbres, et il appela la lumière jour, « et les ténèbres nuit [3] ».

5. Quelle est cette nuit où personne ne pourra agir quand elle sera venue? Apprends ce que c'est que le jour, et tu sauras ce que c'est que la nuit. Qui nous dira ce qu'est ce jour? Le Sauveur lui-même : « Tant que je « suis dans le monde, je suis la lumière du « monde ». Voilà le jour. Que l'aveugle y lave donc ses yeux pour le voir. « Tant que je suis « dans ce monde, je suis la lumière du « monde ». Je ne sais quelle nuit régnera dans le monde, quand le Christ n'y sera plus; alors personne ne sera à même d'agir. Mes frères, il me reste à le chercher; supportez-moi patiemment pendant mes investigations. Je le chercherai avec vous, et avec vous je trouverai celui qui me l'apprendra. Cela est certain; le Sauveur l'a dit ici expressément et de manière à nous enlever tout doute à cet égard; il est lui-même le jour, ou, en d'autres termes, la lumière du monde. « Tant que « je suis dans ce monde, je suis la lumière « du monde ». Il agit donc. Mais combien de temps est-il dans ce monde? Nous nous imaginons, mes frères, qu'il y était alors, et qu'il n'y est plus maintenant. S'il en est ainsi, cette nuit redoutable est donc venue immédiatement après l'ascension de Jésus-Christ; et si elle est venue immédiatement après l'ascension du Sauveur, comment les Apôtres ont-ils fait de si grandes choses? Existait-elle déjà quand le Saint-Esprit est descendu sur tous ceux qui étaient réunis dans le cénacle, pour les remplir de ses dons et leur communiquer le privilége de parler toutes les langues [1]? Existait-elle déjà quand le boiteux a été guéri à la parole de Pierre, ou, pour mieux dire, à la voix de Celui qui habitait dans la personne de Pierre [2]? Existait-elle déjà quand les malades étaient placés avec leurs lits sur le passage des Apôtres, pour que leur ombre vînt seulement à les toucher [3]? Lorsque, pendant sa vie mortelle, Jésus passait quelque part, son ombre n'a guéri personne; mais il avait dit à ses disciples : « Vous ferez des œu- « vres plus grandes que les miennes [4] ». Sans doute il avait dit : « Vous ferez des œuvres « plus grandes que les miennes » ; mais que la chair et le sang ne s'enorgueillissent pas; qu'ils écoutent ces autres paroles du Sauveur : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire [5] ».

6. Qu'est-ce donc? Que dire de cette nuit? Quand viendra-t-elle? Quand personne ne pourra-t-il plus agir? Cette nuit sera celle des impies; elle sera la nuit de ceux auxquels le Seigneur dira : « Allez au feu éternel, qui « a été préparé au démon et à ses anges ». Elle porte le nom de nuit, et non celui de flamme ou de feu. C'est une nuit, en voici la preuve; car il est dit d'un certain serviteur : « Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le « dans les ténèbres extérieures [6] ». Que l'homme profite donc de la vie pour agir, dans la crainte d'être surpris par cette nuit où personne ne peut agir. C'est à la foi d'agir maintenant par la charité; et si nous agissons maintenant, nous nous trouvons dans le jour, nous sommes dans le Christ. Ecoute les promesses du Sauveur, et ne t'imagine pas qu'il soit loin de toi; il a dit lui-même : « Voici « que je suis avec vous ». Combien de temps? Nous, qui vivons, n'ayons aucune crainte à cet égard; pour ceux qui viendront après nous, nous serions à même, si cela était nécessaire, de leur donner toute sécurité. « Voilà que je « suis avec vous jusqu'à la consommation des « siècles [7] ». Le jour qui a ses limites tracées par la révolution du soleil, ne compte qu'un petit nombre d'heures; mais le jour consacré

[1] Gen. I, 3. — [2] Jean, I, 3. — [3] Gen. I, 4, 5.

[1] Act. II, 1-6. — [2] Id. III, 6-8. — [3] Id. V, 15. — [4] Jean, XIV, 12. — [5] Id. XV, 5. — [6] Matth. XXII, 13. — [7] Id. XXVIII, 20.

par la présence du Christ s'étend jusqu'à la consommation des siècles. Lorsqu'aura eu lieu la résurrection des vivants et des morts, le Christ dira à ceux qui seront placés à sa droite : « Venez, bénis de mon Père ; entrez en possession de son royaume » ; puis il adressera ces paroles à ceux qui seront placés à sa gauche : « Allez au feu éternel qui a « été préparé au démon et à ses anges [1] ». Alors viendra la nuit où personne ne pourra plus agir, et où chacun recevra selon ses œuvres. Autre est le temps du travail, autre le temps de la rémunération ; car « le Seigneur « rendra à tous selon qu'ils auront agi [2] ». Pendant que tu vis, agis si tu veux agir ; car à la vie succédera une nuit qui enveloppera les impies. Elle saisit tout infidèle dès le moment de sa mort, et alors il n'est plus temps pour lui de travailler. Le mauvais riche s'y trouvait plongé, quand il était dévoré de la soif, et demandait qu'avec son doigt le pauvre vînt déposer sur sa langue une goutte d'eau. Il se lamentait, il se tourmentait, il s'avouait coupable, et, toutefois, personne ne lui apportait de soulagement ; de plus, il voulait faire du bien aux autres. « Père Abraham », s'écriait-il, « envoyez Lazare à mes frères, afin qu'il « leur dise ce qui se passe ici, et qu'ils ne « viennent pas eux-mêmes dans ce lieu de « tourments [3] ». Malheureux ! Quand tu vivais, c'était le moment de travailler ; maintenant, tu es plongé dans la nuit où personne ne peut plus agir !

7. « Après qu'il eut parlé ainsi, il cracha à « terre, fit de la boue avec sa salive, et frotta « de cette boue les yeux de l'aveugle ; puis il « lui dit : Va-t'en, et lave-toi dans la piscine « de Siloé (mot qui signifie l'Envoyé) ; il y « alla donc, s'y lava, et revint ayant recouvré « la vue ». Ce passage est tellement clair, qu'il est inutile de nous y arrêter.

8. « Or, les voisins et ceux qui, auparavant, « avaient vu qu'il était aveugle, disaient : « N'est-ce pas celui-ci qui était assis et qui « mendiait ? Les uns disaient : C'est lui ; les « autres disaient : Il lui ressemble ». Ses yeux s'étant ouverts, son visage n'était plus le même. « Mais lui disait : C'est bien moi ». Ainsi manifestait-il sa reconnaissance, pour ne pas être condamné comme ingrat. « Ils lui « demandaient donc : Comment tes yeux ont-« ils été ouverts ? Il répondit : Cet homme, « qu'on appelle Jésus, a fait de la boue, il en « a frotté mes yeux, en me disant : Va à la « piscine de Siloé, et lave-toi. J'y suis allé, je « me suis lavé et je vois ». Le voilà devenu le héraut de la grâce ; il évangélise, il rend hommage à Celui qui lui a ouvert les yeux. Cet aveugle reconnaissait son bienfaiteur, et, au même temps, s'endurcissait le cœur des impies, parce qu'ils n'avaient pas dans le cœur ce que l'aveugle avait désormais dans son visage. « Et ils lui dirent : Où est Celui « qui t'a ouvert les yeux ? » Il répondit : « Je « n'en sais rien ». Il montrait par ces paroles que son âme ressemblait à un homme dont les yeux seraient déjà frottés de boue, mais qui ne verrait pas encore. Mes frères, supposons donc son âme comme déjà frottée de boue. Il prône son bienfaiteur, mais il ne connaît pas Celui qu'il prône.

9. « Alors, ils amenèrent aux Pharisiens « celui qui avait été aveugle. Or, c'était le jour « du sabbat que Jésus avait fait de la « boue et lui avait ouvert les yeux. Les Pha-« risiens, donc, lui demandèrent à nouveau « comment il avait recouvré la vue. Et il leur « dit : Il a mis de la boue sur mes yeux, je « me suis lavé et je vois. Quelques-uns des « Pharisiens disaient donc ». Non pas tous, mais quelques-uns, car il y en avait déjà parmi eux pour avoir le cœur frotté de boue. Que disaient donc ceux qui n'étaient ni doués de la vue, ni même frottés de boue ? « Cet « homme n'est point de Dieu, car il ne garde « pas le sabbat ». C'était bien plutôt lui qui le gardait, puisqu'il était sans péché. Etre exempt de péché, n'est-ce pas, en effet, garder spirituellement le sabbat ? Enfin, mes frères, voici la recommandation que Dieu nous fait, en nous imposant l'obligation de garder le sabbat : « Vous ne ferez aucune œuvre ser-« vile [1] ». Voilà les paroles prononcées par le Seigneur, au moment où il promulguait le précepte du sabbat : « Vous ne ferez aucune « œuvre servile ». Rappelez-vous les leçons précédentes, et vous saurez ce que c'est qu'une œuvre servile [2]. Ecoutez le Sauveur lui-même : « Quiconque commet le péché, est esclave du « péché [3] ». Mais les Pharisiens n'étaient, comme je l'ai dit, ni doués de la vue, ni frottés de boue ; c'est pourquoi ils observaient le sabbat d'une façon toute charnelle, et le violaient spirituellement. « Les autres

[1] Matth. XXV, 34, 41. — [2] Id. XVI, 27. — [3] Luc, XVI, 24-28.

[1] Lév. XXIII, 8. — [2] Traité XX, n. 2. — [3] Jean, VIII, 34.

« disaient : Comment un pécheur peut-il faire « ces miracles ? » Ceux-ci avaient déjà les yeux du cœur frottés de boue. « Et il y avait « division entre eux ». Le jour avait séparé la lumière des ténèbres. « Ils dirent de nouveau « à l'aveugle : Et toi, que dis-tu de Celui qui « t'a ouvert les yeux ? » Quel est ton sentiment à son égard ? Qu'en penses-tu ? Qu'en dis-tu ? Ils cherchaient le moyen d'accuser cet homme, pour le chasser de la synagogue ; mais il devait, par là même, être recueilli par le Christ. Quant à lui, il ne cessa de manifester son opinion ; car il dit : « C'est un pro« phète ». Il avait déjà les yeux de l'âme frottés de boue ; il ne confesse pas encore le Fils de Dieu ; néanmoins, il ne ment pas. Car le Sauveur dit lui-même, en parlant de sa propre personne : « Il n'y a de prophète sans hon« neur que dans son pays [1] ».

10. « Mais les Juifs ne crurent point de lui « qu'il eût été aveugle et qu'il eût recouvré la « vue, jusqu'à ce qu'ils eussent appelé le père « et la mère de celui qui avait vu », c'est-à-dire de celui qui avait vu après avoir été aveugle. « Et ils les interrogèrent, disant : « Est-ce là votre fils, que vous dites être né « aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ? « Le père et la mère leur répondirent : Nous « savons que c'est là notre fils, et qu'il est né « aveugle. Mais comment voit-il maintenant, « ou qui lui a ouvert les yeux, nous l'igno« rons. Il a de l'âge. Interrogez-le ; il répon« dra pour lui-même ». C'est notre fils : s'il était encore enfant, nous pourrions être, à juste titre, forcés de répondre pour lui, parce qu'il serait incapable de parler pour lui-même. Mais il parle depuis longtemps, il voit depuis peu. Nous n'ignorons pas qu'il était aveugle à sa naissance ; nous savons qu'il parle depuis longtemps, nous voyons qu'il jouit maintenant de l'usage de ses yeux ; interrogez-le donc, si vous voulez vous instruire ; pourquoi vouloir nous accuser ? « Son père et sa mère « parlèrent ainsi, parce qu'ils craignaient les « Juifs ; car les Juifs étaient déjà convenus que « si quelqu'un confessait qu'il était le Christ, « on le chasserait de la synagogue ». Ce n'était plus déjà un si grand malheur d'être chassé de la synagogue ; ceux que les Juifs en expulsaient, le Christ les recevait. « C'est « pourquoi son père et sa mère dirent : Il a « de l'âge, interrogez-le ».

[1] Matth. XIII, 57.

11. « Ils appelèrent donc encore une fois « l'homme qui avait été aveugle, et lui dirent : « Rends grâces à Dieu ». Qu'est-ce à dire : « Rends grâces à Dieu ? » Nie le bienfait que tu as reçu. Evidemment, ce n'est pas là rendre gloire à Dieu ; c'est plutôt le blasphémer : « Rends gloire à Dieu. Nous savons que cet « homme est un pécheur. Il répondit : S'il est « pécheur, je l'ignore ; ce que je sais, c'est « que j'étais aveugle, et que maintenant je « vois. Ils lui dirent de nouveau : Que t'a-t-il « fait ? Comment a-t-il ouvert tes yeux ? » Impatienté de l'endurcissement des Juifs, jouissant de sa vue après avoir été aveugle, ne pouvant supporter des aveugles, il leur répondit : « Je vous l'ai déjà dit, et vous « l'avez entendu ; pourquoi voulez-vous en« core l'entendre ? Voulez-vous aussi devenir « ses disciples ? » Que veulent dire ces paroles : « Voulez-vous aussi », sinon : Je le suis déjà ? « Voulez-vous aussi ? » Je vous vois, mais ce n'est pas d'un œil d'envie.

12. « Ils le maudirent donc et lui dirent : « Sois son disciple si tu veux ». Qu'une pareille malédiction tombe sur nous et sur nos enfants ! C'était une véritable malédiction ; tu le comprendras, si tu fais attention, non à leurs paroles, mais aux dispositions qui les ont dictées. « Pour nous, nous sommes les « disciples de Moïse : Nous savons que Dieu a « parlé à Moïse ; mais celui-ci, nous ne savons « d'où il est ». Plaise à Dieu que vous sachiez que Dieu a parlé à Moïse, car vous sauriez que celui-ci a été proclamé Dieu par Moïse ! Le Sauveur ne dit-il pas, en effet : « Si vous « croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, car « c'est de moi qu'il a écrit [1] ». Est-ce ainsi que, pour suivre le serviteur, vous tournez le dos au Maître ? Mais vous ne suivez pas même le serviteur, car il vous conduirait au Maître.

13. « Cet homme répondit en disant : Certes, « c'est une chose étrange que vous ne sachiez « pas d'où il est, lui qui m'a ouvert les yeux. « Nous savons que Dieu n'exauce point les « pécheurs ; mais si quelqu'un est serviteur « de Dieu, et fait sa volonté, il l'exauce ». Il parle comme un homme dont les yeux sont encore frottés de boue, car Dieu exauce aussi les pécheurs ; s'il n'en était pas ainsi, le publicain aurait inutilement dit, en baissant les yeux et en se frappant la poitrine : « Seigneur, « ayez pitié de moi, car je suis un pécheur ».

[1] Jean, V, 46.

Cet homme a, par sa confession, mérité d'être justifié, comme cet aveugle a mérité de recouvrer la vue. « Jamais on n'a entendu « qu'aucun ait ouvert les yeux d'un aveugle-« né. Si celui-ci n'était pas de Dieu, il ne « pourrait rien faire ». Langage franc, constant, vrai ! Ce qu'a fait le Sauveur, un autre que Dieu aurait-il pu le faire? Les Apôtres auraient-ils pu accomplir de pareilles œuvres, si le Seigneur n'avait pas été avec eux?

14. « Ils lui répondirent en disant : Tu es « né tout entier dans le péché ». Qu'est-ce à dire, « tout entier? » Avec des yeux fermés. Mais Celui qui ouvre les yeux sauve tout l'homme. Après avoir éclairé son visage, il lui accordera une place à sa droite au moment de la résurrection. « Tu es né tout en-« tier dans le péché, et tu nous fais la leçon ? « Et ils le chassèrent ». Ils le choisirent pour leur maître ; afin de savoir, ils l'interrogèrent plusieurs fois, et quand il les eut instruits, ils le mirent à la porte.

15. J'en ai fait tout à l'heure la remarque, mes frères ; s'il a été expulsé par les Juifs, le Christ l'a reçu ; et c'est précisément parce qu'il a été chassé qu'il est devenu chrétien. « Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé, et l'ayant « trouvé, il lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu?» A ce moment-là, il lavait les yeux de son âme ; il répondit, néanmoins, comme n'étant pas encore lavé : « Quel est-il, Seigneur, afin que « je croie en lui? Et Jésus lui dit: Tu l'as vu « en personne, et c'est lui qui te parle ». Jésus est l'Envoyé, et l'aveugle lave sa figure à la piscine de Siloé, qui signifie l'Envoyé. La face de son âme était lavée et sa conscience purifiée : alors il reconnut en lui, non pas seulement le Fils de l'homme, comme il l'avait cru précédemment, mais même déjà le Fils de Dieu, qui s'était revêtu de notre humanité; aussi lui dit-il : « Je crois, Sei-« gneur ». « Je crois », c'est trop peu ; veux-tu savoir qui il le croit? « Et, se prosternant, il « l'adora ».

16. « Et Jésus lui dit». Nous voici arrivés au plein jour, qui discerne la lumière d'avec les ténèbres. « Je suis venu en ce monde pour « le juger, afin que ceux qui ne voient « point voient, et que ceux qui voient de-« viennent aveugles ». Qu'est-ce ceci, Seigneur? Nous sommes fatigués, et vous nous proposez une chose digne de toute attention ; ranimez donc nos forces, afin que nous puissions comprendre ce que vous nous avez dit : « Vous êtes venu pour que ceux qui ne voient « pas voient ». Cela est évident, puisque vous êtes la lumière, puisque vous êtes le jour, puisque vous dissipez les ténèbres; toute âme le conçoit et le comprend. Mais quel est le sens de ce qui suit : « Et que ceux qui « voient deviennent aveugles ? » La conséquence de votre venue en ce monde serait-elle que ceux qui voyaient deviennent aveugles? Ecoute ce qui suit, et peut-être alors comprendras-tu.

17. « Quelques-uns d'entre les Pharisiens» s'émurent de ces paroles, et « lui dirent : Et « nous, sommes-nous aveugles ?» Voici ce qui les jetait dans l'émotion : « Et que ceux « qui voient deviennent aveugles. Jésus leur « dit : Si vous étiez aveugles, vous n'auriez « point de péché». Mais la cécité est un péché. « Si vous étiez aveugles », c'est-à-dire, si vous remarquiez que vous l'êtes, si vous l'avouiez, si vous aviez recours au médecin ; en un mot, « si vous étiez des aveugles » de cette sorte, « vous n'auriez point de péché », parce que je suis venu détruire le péché. « Mais maintenant « vous dites : Nous voyons, et votre péché de-« meure ». Pourquoi? Parce qu'en disant : Nous voyons, vous ne recourez pas au médecin, et vous demeurez dans votre aveuglement. Voilà le sens de ces paroles que nous ne comprenions pas. « Je suis venu afin que ceux « qui ne voient pas voient ». De qui s'agit-il ici : « Afin que ceux qui ne voient pas « voient? » De ceux qui avouent ne rien voir, et recourent au médecin pour voir : « Et que « ceux qui voient deviennent aveugles ». De qui est-il encore question : « Que ceux qui « voient deviennent aveugles? » De ceux qui croient voir, et qui négligent les soins du médecin, afin de persévérer dans leur cécité. Discerner ces personnes les unes des autres, c'était exercer ce jugement dont parle le Sauveur : « Je suis venu en ce monde pour le ju-« gement ». Par ce jugement, il distingue ceux qui croient et se reconnaissent aveugles, d'avec les orgueilleux qui s'imaginent jouir de la vue et n'en deviennent que plus aveugles ; c'est comme si un pécheur avouait son aveuglement et lui disait, en lui demandant instamment sa guérison : « Jugez-moi, Sei-« gneur, et séparez ma cause d'un peuple « impie[1] », de ceux qui disent : « Nous voyons »,

[1] Ps. XLII, 1.

et qui demeurent dans leur péché. Mais pour le jugement qu'il exercera à la fin des temps à l'égard des vivants et des morts, il n'est pas venu l'exercer dans le monde ; car, relativement à cela, il a dit : « Je ne juge personne[1] », et, s'il est venu d'abord, « ce n'est point pour « juger le monde, mais pour le sauver [2] ».

[1] Jean, VIII, 15. — [2] Id. III, 17.

QUARANTE-CINQUIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CET ENDROIT : « CELUI QUI N'ENTRE POINT PAR LA PORTE DANS LA BERGERIE DES BREBIS, « MAIS QUI Y ENTRE AUTREMENT, EST UN VOLEUR ET UN BRIGAND », JUSQU'A CET AUTRE : « JE SUIS « VENU POUR QU'ELLES AIENT LA VIE, ET QU'ELLES L'AIENT PLUS ABONDAMMENT. (Chap. X, 1-10.)

LA PORTE ET LE PASTEUR.

Jésus-Christ est cette porte : si on ne passe point par elle, les meilleures œuvres sont inutiles. Par conséquent, ni les païens, ni les Juifs, assez aveugles pour ne pas reconnaître le Fils de Dieu fait homme, ne pouvaient ni se sauver eux-mêmes, ni sauver leurs disciples ; de même en est-il des hérétiques. Ses brebis sont ceux qui ont écouté avec docilité le Sauveur, soit dans la personne des prophètes, soit dans sa propre personne, qui ont été prédestinés, qui persévèrent dans le bien jusqu'à la fin : ceux-là entrent par la porte dans l'Eglise où ils se sanctifient, et, plus tard, ils sortent encore par la porte pour être admis dans le ciel.

1. Ce discours de Notre-Seigneur aux Juifs a commencé à l'occasion de la guérison de l'aveugle-né. La leçon de ce jour ne fait donc avec celle d'hier qu'un seul tout ; j'en avertis votre charité, et je tiens à ce qu'elle le sache. En effet, le Sauveur avait dit : « Je suis venu « en ce monde pour le jugement, afin que « ceux qui ne voient point voient, et que « ceux qui voient deviennent aveugles ». Nous avons expliqué de notre mieux cette leçon, au moment où elle a été lue. Alors quelques-uns d'entre les Pharisiens lui avaient répondu : « Et nous, sommes-nous aussi des « aveugles ? » Il reprit : « Si vous étiez des « aveugles, vous n'auriez point de péché ; « mais maintenant, vous dites : Nous voyons, « et votre péché demeure [1] ». A ces paroles il ajouta celles que nous venons d'entendre.

2. « En vérité, en vérité, je vous le dis : « celui qui n'entre point par la porte dans la « bergerie des brebis, mais qui y entre au« trement, est un voleur et un brigand ». Les Juifs ont dit qu'ils n'étaient pas des aveugles ; ils pourraient voir maintenant s'ils sont des brebis du Christ. Comment s'attribuaient-ils injustement le privilége de la lumière, eux qui s'emportaient comme des furieux contre le jour ? C'est à cause de leur vaine, orgueilleuse et inguérissable arrogance, que le Seigneur Jésus a ajouté ces paroles aux précédentes ; si nous voulons y prêter attention, nous y trouverons pour nous un salutaire avertissement. Il en est un bon nombre qui, en raison d'une certaine régularité de conduite, passent pour être des hommes irréprochables, de bons époux, d'excellentes femmes, des innocents et des observateurs de tous les préceptes de la loi. Ils honorent leurs pères et mères, ne se livrent point au libertinage, ne commettent pas l'homicide, ne se rendent coupables d'aucun vol, ne rendent de faux témoignage contre personne ; ils semblent accomplir tout ce que la loi prescrit, et toutefois, ils ne sont pas chrétiens, et la plupart du temps ils se vantent comme faisaient les interlocuteurs de Jésus : « Et nous, sommes« nous aussi des aveugles ? » Ils font toutes ces œuvres, mais ils ne savent pour quelle fin, et par conséquent leurs œuvres sont inutiles ; c'est pourquoi, dans la leçon d'aujourd'hui, le Sauveur propose une similitude relative à son troupeau, et à la porte par laquelle on entre dans la bergerie. Que les païens disent : Nous nous conduisons sagement ; s'ils n'entrent point par la porte, à

[1] Jean, IX, 39-41.

quoi leur sert ce dont ils font parade ? Bien vivre, voilà où chacun doit trouver le moyen de toujours vivre ; car à quoi sert la bonne vie, si elle n'aboutit à la vie éternelle ? Evidemment, ceux-là ne doivent point avoir la réputation de bien vivre, qui sont assez aveugles pour ne pas savoir où ils tendent, ou assez orgueilleux pour ne pas s'en occuper. Quant à l'espérance vraie et certaine de vivre toujours, personne ne peut l'avoir s'il ne connaît préalablement la vie, c'est-à-dire le Christ, et s'il n'entre dans la bergerie par la porte.

3. Les hommes dont nous parlons cherchent souvent aussi à persuader aux autres de bien vivre, sans être, pour cela, chrétiens. Ils veulent entrer par une autre porte, pour enlever les brebis et les tuer, et non, comme le pasteur, pour les conserver et les sauver. On a vu certains philosophes disserter subtilement sur les vertus et les vices ; ils distinguaient, ils définissaient, ils établissaient des raisonnements sur des pointes d'aiguilles, ils remplissaient des livres, ils vantaient leur sagesse à grand renfort de déclamations pompeuses ; ils allaient jusqu'à dire aux hommes : Suivez-nous, entrez dans notre secte, si vous voulez vivre heureux. Mais ils n'étaient pas entrés par la porte ; ils voulaient perdre, détruire et égorger.

4. Que dirai-je des Juifs ? Les Pharisiens lisaient les Ecritures, et ce qu'ils lisaient leur parlait du Christ ; sa venue était l'objet de leurs espérances ; il était au milieu d'eux, et ils ne le reconnaissaient pas ; ils se vantaient d'être du nombre des voyants, c'est-à-dire du nombre des sages, ils refusaient de confesser le Christ et n'entraient point par la porte ; eux aussi, par conséquent, s'ils parvenaient à entraîner après eux quelques adeptes, ils les séduisaient, non pour les délivrer, mais pour les égorger et les faire mourir. Laissons-les donc pareillement de côté, pour savoir si ceux qui se glorifient de porter le nom de chrétiens entrent tous par la porte.

5. Ils sont innombrables ceux qui, non contents de se glorifier comme voyants, prétendent être regardés comme étant illuminés par le Christ; on ne voit pourtant en eux que des hérétiques. Peut-être sont-ils entrés par la porte ? Non. Au dire de Sabellius, le Fils n'est autre que le Père ; néanmoins, s'il est le Fils, il n'est pas le Père. Celui qui affirme que le Fils est le Père, n'entre point par la porte. Arius dit à son tour : Autre chose est le Père, autre chose est le Fils. Il s'exprimerait avec justesse, s'il disait : autre, et non autre chose. En disant : autre chose, il se met en contradiction avec celui qui a proféré ces paroles : « Mon Père et moi, nous sommes « une seule et même chose [1] ». Lui non plus n'entre point par la porte, puisqu'il parle du Christ, non dans le sens de la vérité, mais selon son sens propre. Tu profères un nom qui ne s'applique à aucune réalité. Il est évident que le nom de Christ doit s'appliquer à quelque chose de réel ; crois donc à ce quelque chose, si tu veux que le nom de Christ ne soit point vide de sens. Un autre, venu je ne sais de quel pays, comme Photin, soutient que le Christ est un homme et qu'il n'est pas Dieu ; celui-là n'entre pas davantage par la porte, car le Christ est, en même temps, homme et Dieu. Mais il est inutile de citer un plus grand nombre d'erreurs ; à quoi nous servirait d'énumérer tous les vains systèmes des hérétiques ? Tenez ceci pour certain : le bercail du Christ, c'est l'Eglise catholique ; quiconque veut y pénétrer, doit passer par la porte et confesser hautement le vrai Christ, et il doit non-seulement confesser le vrai Christ, mais chercher la gloire du Christ, et non la sienne propre ; car en cherchant leur propre gloire, beaucoup ont plutôt dispersé les brebis du Sauveur, qu'ils ne les ont réunies ensemble. La porte, qui est le Seigneur-Christ, ne s'élève pas bien haut ; pour y passer, il faut s'abaisser, afin de pouvoir y entrer sans se blesser la tête. Celui qui s'élève au lieu de s'abaisser, veut escalader le mur ; et celui qui escalade le mur, ne s'élève que pour tomber.

6. Cependant, le Sauveur Jésus parle encore à mots couverts, on ne le comprend pas encore ; il prononce les mots de porte, de bercail, de brebis ; il appelle, sur tout cela, notre attention, mais il ne nous l'explique pas encore. Continuons donc notre lecture ; il ne tardera pas à en venir à l'explication des paroles qu'il vient de nous adresser ; il daignera bientôt nous en indiquer le sens ; par là, il nous donnera peut-être de comprendre même celles qu'il ne nous a pas expliquées. Il nourrit notre âme par les enseignements qui ne présentent pas d'obscurité ; par les

[1] Jean, x, 30.

autres, il en éveille la sagacité. « Celui qui « n'entre point par la porte dans la bergerie « des brebis, mais qui y pénètre autrement». Malheur à cet infortuné, parce qu'il tombera immanquablement ! Qu'il se baisse donc pour entrer par la porte ; puisqu'il marche sans crainte, il ne se blessera pas. « Celui-là est « un voleur et un brigand ». Il veut appeler siennes les brebis d'autrui ; il veut les faire siennes, en les dérobant, non pour les sauver, mais pour les faire périr. Il est donc un voleur, puisqu'il appelle sien ce qui appartient à autrui ; il est un brigand, puisqu'il tue ce qu'il a volé. « Celui qui entre par la porte « est le pasteur des brebis ; le portier lui « ouvre ». Quand le Sauveur nous aura dit ce que c'est que la porte et qui est le pasteur, nous chercherons à savoir qui est ce portier. « Et les brebis écoutent sa voix, et il appelle « ses propres brebis par leur nom ». Car il a leurs noms écrits dans le livre de vie. « Il « appelle ses propres brebis par leur nom ». Voilà pourquoi l'Apôtre a dit : « Le Seigneur « connaît ceux qui lui appartiennent [1]. Et il « les conduit hors de la bergerie, et quand il « a fait sortir ses brebis, il va devant elles, « et les brebis le suivent; car elles connaissent « sa voix ; mais elles ne suivent point un « étranger, et elles fuient loin de lui, parce « qu'elles ne connaissent point la voix des « étrangers ». Ces paroles sont obscures, pleines de difficultés, grosses de mystères. Suivons donc et écoutons le Maître ; il va soulever un coin du voile qui les couvre ; et par cela même qu'il nous ouvrira, il nous fera peut-être la grâce d'entrer.

7. « Jésus leur proposa cette similitude, « mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur « disait ». Ni nous non plus, peut-être. Quelle différence y a-t-il entre eux et nous, avant que nous saisissions nous-mêmes le sens de ces paroles ? C'est que nous frappons pour qu'on nous ouvre ; eux, au contraire, en refusant de reconnaître le Christ, ne voulaient point entrer pour se conserver ; mais ils prétendaient rester dehors, et devaient y trouver leur perte ; nous écoutons donc avec un pieux respect les paroles du Sauveur ; avant de les comprendre, nous les considérons comme l'expression de la vérité et comme émanées de Dieu même ; voilà la distance qui nous sépare des interlocuteurs de Jésus. Lorsque deux personnes, l'une impie et l'autre pieuse, entendent les paroles de l'Evangile, ces paroles peuvent sembler si différentes aux deux personnes, qu'elles soient comprises par elles dans un sens tout opposé : d'après celle-ci, le Sauveur n'aurait rien dit ; suivant l'opinion de celle-là, il aurait dit la vérité ; ses paroles seraient excellentes, seulement on ne les aurait pas saisies. Parce que l'une a la foi, elle frappe déjà et mérite qu'on lui ouvre, si elle continue à frapper ; pour l'autre, elle en est encore à entendre ces paroles : « Si vous ne croyez point, vous « ne comprendrez pas [1] ». Pourquoi ces réflexions de ma part ? Le voici. Après que j'aurai expliqué de mon mieux ces obscures paroles, quelqu'un d'entre vous pourra encore ne pas les comprendre, soit parce qu'elles sont vraiment trop difficiles à pénétrer, soit parce que je n'en aurai pas découvert tout le sens, ou que mes expressions n'auront pas exactement rendu ma pensée; soit, enfin, parce que son intelligence à lui serait lente et incapable de suivre mes explications : qu'il ne se désole pas, cependant ; que sa foi demeure ferme, qu'il marche tranquillement son chemin, qu'il prête l'oreille à cet avertissement de l'Apôtre : « Si vous avez d'autres « pensées, Dieu vous éclairera ; cependant, « par rapport aux choses que nous connais- « sons, ayons les mêmes sentiments [2] ».

8. Commençons donc à écouter l'explication que le Sauveur va nous donner de ses précédentes paroles. « Jésus leur dit de « nouveau : En vérité, en vérité, je vous le « déclare : je suis la porte des brebis ». Il vient d'ouvrir la porte qu'il nous avait montrée fermée. Il est lui-même cette porte. Nous le reconnaissons. Entrons donc, ou réjouissons-nous d'être déjà entrés. « Tous ceux « qui sont venus sont des voleurs et des bri- « gands ». Seigneur, que veulent dire ces paroles : « Tous ceux qui sont venus ? » Eh quoi ! n'êtes-vous pas venu vous-même ? Veuillez donc me comprendre. En disant : « Tous ceux qui sont venus, sont des voleurs et « des brigands», j'ai évidemment sous-entendu en dehors de moi. Reportons-nous donc en arrière. Avant la venue du Sauveur, les Prophètes ont paru ; étaient-ils des voleurs et des brigands ? Non, car, au lieu d'être en dehors de lui, ils étaient avec lui. Il avait envoyé de-

[1] II Tim. II, 19.

[1] Isa. VII, 9, suiv. les Septante. — [2] Philipp. III, 15, 16.

vant lui des hérauts, mais il tenait en ses mains le cœur de ces émissaires divins. Voulez-vous être certains qu'ils étaient venus avec le Christ qui est toujours ? Il s'est fait homme dans le temps. Qu'est-ce à dire : toujours ? « Au commencement était le Verbe [1] ». Ceux qui sont venus avec le Verbe sont donc venus avec le Christ. « Je suis », dit-il, « la « voie, la vérité et la vie [2] ». S'il est la vérité, les Prophètes sont donc venus avec lui, puisqu'ils ont dit la vérité. Tous ceux qui sont venus en dehors de lui sont, par conséquent, « des voleurs et des brigands » ; ils sont venus pour voler et faire mourir.

9. « Mais les brebis ne les ont point en- « tendus ». Ces paroles : « Les brebis ne les « ont point entendus », sont plus obscures encore. Avant que Notre-Seigneur Jésus-Christ vînt sur la terre et s'humiliât jusqu'à se faire homme, il y eut des justes pour croire qu'il viendrait, comme nous croyons qu'il est déjà venu. Les temps ont été divers, mais la foi a toujours été la même. Les verbes eux-mêmes changent suivant les époques qu'ils désignent, puisqu'ils ont une terminaison différente. Il viendra, ne se prononce pas comme, il est venu. Quand on dit : Il viendra, on ne fait pas entendre le même son de voix qu'en disant : il est venu ; néanmoins, la même croyance unit et ceux qui ont cru à sa venue future, et ceux qui le croient venu. Nous voyons que les uns et les autres sont tous entrés, quoique à des époques différentes, par la porte de la foi, c'est-à-dire par le Christ. Nous croyons que Notre-Seigneur Jésus-Christ, né d'une Vierge, est venu dans la chair, qu'il y est mort, ressuscité et monté au ciel. Comme ces verbes sont au temps passé, nous croyons que tous ces événements se sont accomplis. Nos pères, qui ont cru que le Sauveur naîtrait d'une Vierge, mourrait, ressusciterait et monterait au ciel, sont unis à nous par les liens d'une même foi ; c'est à eux que l'Apôtre fait allusion quand il dit : « Nous avons un même esprit de foi, selon « qu'il est écrit : J'ai cru, c'est pourquoi j'ai « parlé ; nous croyons aussi, et c'est pour « cela que nous parlons [3] ». Le Prophète avait dit : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai « parlé [4] » ; l'Apôtre dit à son tour : « Nous « croyons aussi, et c'est pour cela que nous « parlons ». Et pour prouver qu'il y a unité de foi, Paul dit expressément : « Nous avons « un même esprit de foi, et nous croyons ». Voici ce que nous lisons dans une autre de ses épîtres : « Mes frères, je ne veux point vous « laisser ignorer que nos pères ont tous été « sous la nuée, qu'ils ont tous passé la mer « Rouge, et qu'ils ont tous été baptisés sous la « conduite de Moïse, dans la nuée et dans la « mer, qu'ils ont tous mangé la même viande « spirituelle, et qu'ils ont bu le même breu- « vage spirituel ». La mer Rouge est l'emblème du baptême : Moïse, qui a conduit les Israélites à travers la mer Rouge, représente le Christ ; le peuple qui la franchit, ce sont les fidèles ; la mort des Egyptiens signifie la rémission des péchés. Les signes sont différents, la foi est la même. Il en est de la diversité des signes comme de la diversité des paroles ; les paroles se prononcent différemment selon qu'elles représentent un temps ou un autre, et véritablement elles ne sont rien autre chose que des signes. Elles ne sont des paroles qu'autant qu'elles ont un sens ; ôte à une parole sa signification, il ne reste plus qu'un vain bruit. Toutes choses ont donc été représentées par un signe. Ceux qui nous transmettaient ces signes, et nous annonçaient d'avance par des prophéties ce que nous croyons aujourd'hui, ceux-là n'avaient-ils pas la même foi que nous ? Certes, ils croyaient comme nous, avec cette seule différence que l'avenir était l'objet de leur foi, et que le passé est l'objet de la nôtre. Voilà pourquoi l'Apôtre a dit : « Ils ont bu le même « breuvage spirituel » ; le même breuvage spirituel; car, celui dont ils rafraîchissaient leurs corps était différent. Que buvaient-ils spirituellement ? « Ils buvaient de l'eau de la « pierre spirituelle qui les suivait, et cette « pierre était Jésus-Christ [1] ». Remarquez-le donc : quoique la foi fût toujours la même, les signes ont varié. Pour nos pères, le Christ était la pierre ; pour nous, le Christ est placé sur l'autel. Par une grande et mystérieuse allusion au même Christ, ils buvaient de l'eau qui sortait de la pierre ; ce que nous buvons nous-mêmes, les fidèles le savent. Si tu t'arrêtes aux apparences, tu verras une différence réelle ; mais si tu pénètres le sens caché, tu te convaincras qu'ils ont bu le même breuvage spirituel. Tous ceux donc qui, dans les temps antérieurs au Christ, ont ajouté foi aux pré-

[1] Jean, I, 1. — [2] Id. XIV, 6. — [3] II Cor. IV, 13. — [4] Ps. CXV, 10.

[1] I Cor. X, 1-4.

dictions d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Moïse, des autres patriarches et des autres Prophètes qui annonçaient le Christ, ceux-là en étaient les brebis ; ils ont entendu le Christ lui-même ; non une voix étrangère, mais sa propre voix. C'était un juge qui parlait par la bouche de son huissier ; car, lorsqu'un juge rend ses sentences par l'intermédiaire de l'huissier, le greffier n'écrit pas : l'huissier a prononcé ; c'est le juge qui a prononcé. Par conséquent, il en est d'autres que les brebis n'ont point entendus ; le Christ n'était pas avec eux ; ils se trompaient, ils disaient des faussetés, ils gazouillaient niaisement, imaginaient des inutilités et séduisaient des malheureux.

10. Mais pourquoi ai-je dit que ces paroles offraient une difficulté plus grande que les autres ? Qu'y a-t-il ici d'obscur et de difficile à comprendre ? Ecoutez-moi, je vous en prie. Voilà que Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu et qu'il a prêché ; c'était, sans contredit, la voix par excellence du pasteur : ses paroles sortaient de la bouche même du pasteur. Si, en passant par l'organe des Prophètes, elles étaient bien celles du pasteur, que dire de celles qui tombaient de ses propres lèvres ? N'étaient-elles pas, plus que toutes les autres, les paroles du pasteur ? Tous ne l'ont pas entendu ; mais, à notre avis, ceux qui l'ont entendu étaient-ils ses brebis ? Judas l'a entendu : c'était un loup qui le suivait et lui tendait des embûches en se couvrant d'une peau de brebis. Quelques-uns de ceux qui crucifiaient le Sauveur ne l'entendaient pas, et faisaient pourtant partie de son troupeau, car il les apercevait au milieu de la foule, quand il disait : « Lorsque vous aurez élevé « le Fils de l'homme, alors vous saurez que « je suis [1] ». De quelle manière trancher cette difficulté ? Il y en a qui l'écoutent, quoiqu'ils ne soient point ses brebis, et parmi ses brebis, il en est qui ne l'écoutent pas ; certains loups suivent le pasteur à la voix, et certaines brebis lui désobéissent : en fin de compte, on voit des brebis tuer leur pasteur. Voilà comment on résout la difficulté proposée. Quelqu'un répond en disant : Quand on ne l'écoutait pas, on n'était pas encore du nombre des brebis, mais du côté des loups ; dès qu'on a entendu sa voix, on s'est transformé : de loup on est devenu brebis ; à peine changé en brebis, on a entendu le pasteur, on l'a trouvé et suivi, et parce qu'on a obéi à ses ordres, on a espéré en ses promesses.

11. La difficulté est évidemment bien résolue, et l'explication que nous en avons donnée suffira peut-être à plusieurs. Pour moi, elle m'embarrasse encore, et l'embarras qu'elle me cause, je vous en fais part, afin qu'en cherchant en quelque sorte avec vous une solution plus complète, je mérite, par la grâce de Dieu, de la trouver avec vous. Apprenez donc ce qui me gêne en cela. Par la bouche du prophète Ezéchiel, le Seigneur fait des reproches aux pasteurs, et, entre autres choses, il dit ceci des brebis : « Vous n'avez « point rappelé la brebis égarée [1] ». Il parle « d'une brebis », et il la dit « égarée »; si, au moment où cette brebis se trouvait égarée, elle n'avait pas cessé d'être une brebis, de qui écoutait-elle la voix pour s'écarter ainsi du bon chemin ? Sans aucun doute, elle suivrait le droit chemin, si elle écoutait la voix du pasteur ; mais parce qu'elle a écouté celle d'un étranger, elle s'est éloignée de la bonne voie : elle s'est rendue attentive à la parole d'un voleur et d'un brigand. Il est sûr que les brebis ne prêtent point l'oreille aux appels des larrons. « Ceux qui sont venus », dit le Sauveur, et nous comprenons qu'il veut dire : En dehors de moi : « Ceux qui sont venus » en dehors de moi, « sont des voleurs et des « brigands, et les brebis ne les ont pas écou- « tés ». Seigneur, si les brebis ne les ont pas écoutés, comment ont-elles pu s'égarer ? Les brebis, vous le dites, n'écoutent que vous ; vous êtes la vérité même, et quiconque prête l'oreille à la vérité, ne s'égare pas. Pour ceux-là, ils se sont égarés, et on leur donne encore le nom de brebis : évidemment, on les appelle ainsi, même quand ils ont quitté le droit chemin ; sans cela, Ezéchiel n'aurait pas dit : « Nous n'avez point rappelé la brebis égarée ». Comment se fait-il qu'on se soit égaré sans démériter le nom de brebis ? A-t-on entendu la voix d'un étranger ? Certes, « les brebis ne « les ont pas entendus ». Beaucoup sont choisis parmi les hérétiques pour entrer dans le bercail du Christ et devenir catholiques : on en enlève un bon nombre aux voleurs pour les rendre au pasteur : parfois ils murmurent, et conservent de la rancune à l'égard de celui qui les rappelle : ils ne comprennent

[1] Jean, VIII, 28.

[1] Ezéch. XXXIV, 4.

pas qu'on les égorgeait ; néanmoins, lorsque ces brebis errantes sont rentrées dans la bergerie, elles reconnaissent la voix du pasteur, éprouvent une grande joie de s'être replacées sous sa houlette, et rougissent de s'en être écartées. Maintenant, quand ils étaient aussi fiers de suivre l'erreur que s'ils avaient suivi la vérité, ils n'entendaient certainement pas la voix du pasteur, et ils marchaient sur les traces d'un étranger : alors, étaient-ils des brebis, ou n'en étaient-ils pas ? S'ils étaient des brebis, peut-on dire que des brebis n'écoutent pas l'étranger ? S'ils n'en étaient pas, pourquoi le Seigneur fait-il ce reproche aux pasteurs : « Vous n'avez point rappelé la « brebis égarée ? » Il se présente quelquefois des circonstances déplorables dans la vie des chrétiens devenus catholiques, dans l'existence des fidèles qui nourrissent, pour l'avenir, de légitimes espérances. Ils se laissent aller à l'erreur et reviennent ensuite à la vérité. Quand ils sont tombés dans l'erreur, et qu'ils ont reçu une seconde fois le baptême, ou bien, quand après avoir fait partie du troupeau du Christ, ils sont retombés dans leurs précédentes erreurs, étaient-ils des brebis ou n'en étaient-ils pas ? Evidemment, ils étaient catholiques ; s'ils étaient catholiques fidèles, ils étaient des brebis, et s'ils étaient des brebis, comment ont-ils pu entendre la voix d'un étranger, puisque le Sauveur a dit : « Les bre- « bis ne les ont pas entendus ? »

12. Vous le voyez, mes frères, la question est très-difficile à éclaircir. Je dis donc : « Le « Seigneur connaît ceux qui lui appartien- « nent [1] ». Il connaît ceux qu'il a choisis d'avance, il connaît les prédestinés ; car il est écrit de lui : « Ceux qu'il a connus dans sa « prescience, il les a aussi prédestinés pour « être conformes à l'image de son Fils, afin « qu'il fût lui-même le premier-né entre plu- « sieurs frères. Et ceux qu'il a prédestinés, il « les a appelés, et ceux qu'il a appelés, il les « a justifiés, et ceux qu'il a prédestinés, il les « a glorifiés. Si Dieu est pour nous, qui sera « contre nous ? » Ajoute encore ceci : « S'il « n'a pas épargné son propre Fils, et s'il « l'a livré à la mort pour nous, que ne « nous donnera-t-il point, après nous l'avoir « donné ? » Mais qui, nous ? Ceux qu'il a connus d'avance, ceux qu'il a prédestinés, justifiés et glorifiés, ceux dont il est dit ensuite : « Qui accusera les élus de Dieu [1] ? » « Le Seigneur connaît donc ceux qui lui ap- « partiennent » ; ce sont ses brebis. Souvent elles s'ignorent elles-mêmes, mais le pasteur les connaît, en conséquence de cette prédestination, de cette prescience de Dieu, de ce choix de ses brebis, qu'il a fait avant la création du monde ; c'est ce que dit l'Apôtre : « Comme il nous a élus en lui avant la créa- « tion du monde [2] ». En raison de cette prescience et de cette prédestination divines, que de brebis se trouvent en dehors du bercail ! que de loups se rencontrent au dedans ! et aussi, que de brebis au dedans ! que de loups au dehors ! Mais pourquoi ai-je dit : Que de brebis en dehors du bercail ! Combien vivent aujourd'hui dans la débauche, qui deviendront chastes ! Combien blasphèment maintenant le Christ, qui croiront plus tard en lui ! Ils sont nombreux, les ivrognes qui se montreront sobres, les voleurs du bien d'autrui, qui donneront le leur. Néanmoins, ils écoutent aujourd'hui une voix étrangère, ils suivent des étrangers. Au contraire, que de gens louent Dieu à cette heure, à l'intérieur de la bergerie, et le blasphémeront un jour ! Que de personnes chastes deviendront libertines ! Que d'hommes sobres se noieront dans le vin ! Que de chrétiens se tiennent fermes, et feront pourtant une lourde chute ! Ce ne sont point des brebis. (Nous parlons ici, bien entendu, des prédestinés, de ceux dont Dieu sait s'ils lui appartiennent.) Néanmoins, tant qu'ils sont dociles aux leçons de la sagesse, ils écoutent la voix du Christ. Les uns l'écoutent, et les autres ne l'écoutent pas ; mais si nous nous reportons à la prédestination, nous verrons que les premiers ne sont point les brebis du Sauveur, et que les seconds font partie de son troupeau.

13. Reste encore une difficulté, qui me semble maintenant pouvoir être ainsi résolue. Il y a une parole, il y a, dis-je, une parole du pasteur, d'après laquelle ses brebis n'écoutent pas les étrangers, et ceux qui ne sont pas ses brebis, ne l'écoutent pas lui-même. Quelle est cette parole ? « Celui qui « aura persévéré jusqu'à la fin, sera sauvé [3] ». Celui qui appartient au Christ, ne néglige pas cette parole ; celui qui lui est étranger, ne l'entend point. Le Sauveur le presse de persévérer en lui jusqu'à la fin ; mais, en ne per-

[1] II Tim. II, 19.

[1] Rom. VIII, 29-33. — [2] Ephés. I, 4. — [3] Matth. X, 22.

sévérant pas dans le Christ, ce chrétien montre qu'il n'entend pas sa voix. Il s'est approché du Sauveur ; il lui a entendu dire telles et telles paroles, celles-ci et encore celles-là, toutes paroles pleines de vérité et de salut ; entre autres se trouvent les suivantes : « Celui « qui aura persévéré jusqu'à la fin , sera « sauvé ». Celui qui les écoute est une brebis : un je ne sais qui, les entendait aussi ; mais il les a méprisées, il s'est refroidi, et a fini par écouter une voix étrangère. S'il est du nombre des prédestinés, son égarement est de courte durée ; il n'est pas perdu pour toujours ; il revient bientôt pour entendre ce dont il a tenu peu de cas, et agir suivant ce qu'il a entendu. Car, s'il est question d'un prédestiné, Dieu a prévu tout à la fois, et son égarement et sa conversion à venir ; et s'il a quitté le bon chemin, il se rapproche afin d'entendre la voix du pasteur, et de suivre celui qui a dit : « L'homme qui aura persévéré « jusqu'à la fin, sera sauvé ». Bonne parole, mes frères ; parole vraie, parole de pasteur : c'est la parole de salut qui retentit sous la tente des justes [1]. Car il est facile d'écouter le Christ, de louer l'Evangile, de saluer par des acclamations celui qui l'explique ; mais persévérer jusqu'à la fin, c'est le propre des brebis qui écoutent la voix du pasteur. Une tentation se présente ; persévère jusqu'à la fin, parce que la tentation ne dure pas si longtemps. Jusqu'à quelle fin persévéreras-tu ? Jusqu'au terme de ta course. Aussi longtemps que tu n'écoutes pas le Christ, il est ton adversaire dans ce voyage, c'est-à-dire pendant cette vie mortelle. Mais que dit-il ? « Hâte-toi « de te réconcilier avec ton adversaire, pen« dant que tu es en chemin avec lui [2] ». Tu l'as entendu, tu l'as cru, tu t'es réconcilié avec lui. Si tu luttais avec lui, réconcilie-toi ; et si le bienfait de la réconciliation t'a été accordé, veuille ne plus entrer désormais en litige. Car tu ignores à quel moment se terminera ta course : mais le Christ ne l'ignore pas. Si tu es du nombre de ses brebis, et que tu persévères jusqu'à la fin, tu seras sauvé : voilà pourquoi ceux qui lui appartiennent écoutent sa voix, et ceux qui lui sont étrangers, ne l'écoutent pas. Cette question, singulièrement obscure, je vous l'ai expliquée ou je l'ai traitée avec vous de mon mieux, et comme le Seigneur m'en a fait la grâce. S'il en est, parmi vous, pour avoir moins bien saisi mes paroles, qu'ils demeurent dans la piété, et la vérité leur sera manifestée : pour ceux qui m'ont compris, ils ne doivent pas en concevoir d'orgueil, comme s'ils étaient plus agiles, et les autres moins prompts ; car l'orgueil pourrait les jeter hors la voie, et les empêcher très-facilement d'arriver les premiers, en retardant leur marche. Daigne celui à qui nous adressons ces paroles, nous conduire tous jusqu'au but : « Seigneur, conduisez-moi « dans vos voies, et je marcherai dans votre « vérité [1] ».

14. Le Sauveur nous a dit qu'il est la porte : au moyen de l'explication qu'il nous a donnée de ces paroles, entrons dans le sens de ce qu'il nous a dit sans nous l'expliquer. Quoique, dans la leçon qu'on vient de nous réciter, il ne nous ait pas dit quel pasteur il est, néanmoins il nous en avertit formellement dans la leçon suivante : « Je suis le bon « pasteur ». Quand même il ne nous le dirait pas, pourrions-nous voir une allusion à un autre que lui dans ces paroles sorties de sa bouche : « Celui qui entre par la porte est « le pasteur des brebis. Le portier ouvre à « celui-là, et les brebis entendent sa voix ; « et il appelle ses propres brebis par leur « nom, et il les conduit hors de la bergerie ; « et quand il a fait sortir ses brebis, il va de« vant elles, et les brebis le suivent ; car elles « connaissent sa voix ? » Quel pasteur, en effet, appelle ses brebis par leur nom, et les conduit de ce monde jusqu'à la vie éternelle ? N'est-ce pas celui-là seul qui connaît les noms des prédestinés ? Voilà pourquoi il dit à ses disciples : « Réjouissez-vous, car vos noms « sont écrits dans le ciel [2] ». De là vient qu'il les appelle toutes par leurs noms. Qui les fait sortir de la bergerie ? N'est-ce point celui-là seul qui leur remet leurs péchés, afin que, délivrées de la plus dure servitude, elles puissent le suivre ? Qui est-ce qui a marché devant elles jusqu'à l'endroit où elles doivent venir après lui ? N'est-ce pas celui qui, sorti d'entre les morts, ne meurt plus, celui sur lequel la mort n'aura désormais plus d'empire [3] ? Lorsqu'il se montrait sous les traits de notre humanité, il a dit : « Père, je désire « que, là où je suis, ceux que vous m'avez « donnés s'y trouvent avec moi [4] ». Telle est la raison d'être de ces paroles du Sauveur :

[1] Ps. CXVII, 15. — [2] Matth. V, 25.

[1] Ps. LXXXV, 11. — [2] Luc, X, 20. — [3] Rom. VI, 9. — [4] Jean, XVII, 24.

« Je suis la porte : si quelqu'un entre par « moi, il sera sauvé ; et il entrera, et il sor- « tira, et il trouvera des pâturages ». Par là il montre, jusqu'à la dernière évidence, que non-seulement le pasteur, mais encore les brebis, entrent par la porte.

15. Que veulent dire ces mots : « Il entrera, « et il sortira, et il trouvera des pâturages ? » Il est singulièrement avantageux d'entrer dans l'Eglise, par la porte qui est le Christ ; mais il est plus malheureux encore d'en sortir, dans le sens que Jean indique en son épître : « Ils sont sortis du milieu de nous, « mais ils n'étaient pas de nous [1] ». Une pareille manière d'en sortir ne pouvait obtenir les louanges du bon pasteur ; il n'aurait pas dit, en ce sens-là : « Il entrera, et il sortira, « et il trouvera des pâturages ». Il y a donc, non-seulement une manière d'entrer, mais aussi une façon légitime de sortir par la bonne porte, qui est le Christ. Mais quelle est cette louable et heureuse manière de sortir ? Je pourrais dire que nous entrons, quand nous réfléchissons intérieurement, et que nous sortons, lorsque nous nous livrons à quelque occupation extérieure. Et parce que, suivant le langage de l'Apôtre, le Christ habite en nos cœurs par la foi [2], entrer par le Christ, c'est conformer ses pensées aux enseignements de la foi, et sortir par le Christ, c'est prendre cette même foi pour guide même dans nos œuvres extérieures, c'est-à-dire quand nous agissons devant les hommes. Voilà pourquoi nous lisons dans un psaume : « L'homme « sortira pour vaquer à son ouvrage [3] ». De là viennent aussi ces paroles du Sauveur : « Que vos œuvres brillent aux yeux des « hommes [4] ». Mais je préfère de beaucoup ce que la Vérité même, comme un bon pasteur, et, par conséquent, comme un bon maître, nous dit en quelque sorte sur la manière dont nous devons entendre ces mots : « Il entrera, « et il sortira, et il trouvera des pâturages ». Car voici ce que le Sauveur ajoute : « Un vo- « leur ne vient que pour dérober et tuer, et « détruire ; et moi, je suis venu, afin qu'elles « aient la vie, et qu'elles l'aient en abon- « dance ». Il a voulu, ce me semble, dire ceci : Afin qu'en entrant elles aient la vie, et qu'en sortant, elles l'aient plus abondamment encore. Personne ne peut sortir par la porte, c'est-à-dire, par le Christ, pour entrer dans la vie éternelle où nous verrons Dieu face à face, s'il n'entre d'abord dans l'Eglise par la même porte, par le même Christ, pour y puiser la vie du temps où nous n'apercevons Dieu que par la foi. Aussi dit-il : « Je suis venu, afin « qu'ils aient la vie », c'est-à-dire, la foi qui agit par la charité [1]. C'est par cette foi qu'elles entrent dans le bercail, afin d'y trouver la vie, parce que le juste vit de la foi [2] ; et afin qu'ils l'aient en plus grande abondance, ceux qui, en persévérant jusqu'à la fin, sortent par cette porte, c'est-à-dire par la foi en Jésus-Christ ; ils meurent, en effet, en vrais fidèles, et ils auront plus abondamment la vie, puisqu'ils parviendront là où le pasteur les a précédés, et où ils ne seront jamais plus sujets à la mort. Sur cette terre, dans le bercail lui-même, les pâturages ne manquent pas ; car nous pouvons appliquer ces paroles : « Et il « trouvera des pâturages », à l'entrée et à la sortie des brebis : cependant, les vrais pâturages se trouvent surtout dans le séjour où seront rassasiés tous ceux qui ont faim et soif de la justice [3]. C'est dans ces pâturages qu'est entré celui à qui il a été dit : « Tu seras au- « jourd'hui avec moi dans le paradis [4] ». Mais comment le Sauveur est-il la porte ? Comment est-il le pasteur, de manière à ce qu'il entre et sorte, en un sens, par lui-même ? Quel est le portier ? Autant de questions qu'il serait trop long d'examiner et de discuter aujourd'hui, pour en donner la solution que la grâce divine voudrait bien nous suggérer.

[1] Jean, II, 19. — [2] Ephés. III, 17. — [3] Ps. CIII, 23. — [4] Matth. V, 16.

[1] Galat. V, 6. — [2] Rom. I, 17. — [3] Matth. V, 6. — [4] Luc, XXIII, 43.

QUARANTE-SIXIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CE PASSAGE : « JE SUIS LE BON PASTEUR », JUSQU'A CET AUTRE : « MAIS LE MERCENAIRE « S'ENFUIT, PARCE QU'IL EST MERCENAIRE ET QU'IL NE SE PRÉOCCUPE POINT DES BREBIS ». (Chap. X, 11-13.)

LE PORTIER, LE MERCENAIRE ET LE LOUP.

Jésus-Christ, tout à la fois porte et pasteur, est aussi le portier ; c'est, en effet, par sa grâce, que nous le connaissons ; il s'ouvre lui-même à nous en nous enseignant la vérité qui est lui-même. — Bien différents du bon Pasteur sont les mercenaires qui s'occupent de leurs intérêts propres avant de s'occuper des intérêts de leur troupeau. Il y a si peu de bons pasteurs, que les mercenaires sont indispensables : il faut les écouter dans ce qu'ils disent, sans les imiter dans ce qu'ils font.— Quant au loup, c'est le démon ; par la crainte, il met en fuite le mercenaire, mais il ne peut faire trembler le bon pasteur.

1. Au moment où le Seigneur Jésus parlait, il avait sous les yeux toutes ses brebis du présent et de l'avenir, parce qu'au nombre de celles qui lui appartenaient se trouvaient même celles qui devaient faire, plus tard, partie de son troupeau ; aussi, dans la circonstance dont il s'agit, s'adressait-il à ses brebis présentes et à venir, et non-seulement à elles, mais à nous, mais à tous ceux qui, dans la suite des temps, entreraient dans son bercail. A tous il montre en quelle qualité il a été envoyé vers eux, et, dans ses paroles, tous reconnaissent la voix de leur pasteur. « Je « suis le bon pasteur ». Il n'ajouterait pas le mot bon, s'il n'y avait pas de mauvais pasteurs. Mais les pasteurs mauvais sont des voleurs et des brigands, ou, du moins, sont-ils, le plus souvent, des mercenaires. Nous devons chercher à reconnaître et à distinguer les différents personnages auxquels il a fait allusion, et à bien savoir quel est leur caractère propre. Le Sauveur nous a déjà aidés à comprendre deux choses mystérieuses, qu'il nous avait précédemment indiquées, sans nous en donner pour ainsi dire la clef. Nous savons déjà qu'il est la porte : nous avons aussi appris qu'il est le pasteur. La leçon d'hier nous a fait connaître clairement qui sont ceux qui méritent d'être considérés comme des voleurs et des brigands ; dans celle d'aujourd'hui, le Christ nous dit les traits distinctifs du mercenaire et du loup : hier, il nous a encore parlé du portier. Du nombre des bons se trouvent donc la porte, le portier, le pasteur et les brebis : les brigands, les voleurs, les mercenaires et le loup se rencontrent parmi les méchants.

2. Par l'Evangile, nous savons que Notre-Seigneur Jésus-Christ est en même temps la porte et le pasteur ; mais qui est le portier ? Le Christ nous a dit qu'il est la porte et le pasteur : quant au portier, il nous a laissé le soin de chercher ce qu'il en est. Qu'en est-il donc, du portier ? « Le portier lui ouvre ». A qui ouvre-t-il ? Au pasteur. Qu'ouvre-t-il au pasteur ? La porte. Et qui est-ce qui est la porte ? Le pasteur lui-même. Si le Seigneur Jésus n'avait donné cette explication, s'il n'avait dit : « Je suis le pasteur, je suis la porte [1] », quelqu'un d'entre nous aurait-il osé dire que le Sauveur est le pasteur et la porte tout à la fois ? S'il avait dit : « Je suis le pasteur », sans dire : « Je suis la porte », il nous aurait fallu chercher à découvrir ce que c'était que la porte, et peut-être serions-nous restés devant la porte, pour ne pas avoir deviné juste. Sa grâce et sa miséricorde ont bien voulu nous éclairer à ce sujet ; il nous a parlé du pasteur, et nous a dit qu'il l'était lui-même : il nous a instruits au sujet de la porte ; à son dire, elle n'est, non plus, autre que lui. Il nous a laissé à deviner ce qu'il en est du portier. Que dirons-nous donc nous-mêmes du portier ? Qui est-il ? Quel que soit celui qui nous semble mériter ce titre, prenons garde de le regarder comme supérieur à la porte elle-même, car, dans les maisons où se trouve un portier, il lui est supérieur. C'est en effet le portier qui est préposé à la porte, et non la

[1] Jean, X, 3, 9.

porte au portier ; c'est le portier qui garde la porte : la porte ne garde pas le portier. Je n'oserais dire que quelqu'un est supérieur à la porte, car je sais qui elle est ; je n'ai à cet égard aucune incertitude ; je ne me trouve nullement abandonné à des conjectures personnelles : toute supposition purement humaine m'est interdite. Dieu a parlé : la vérité a élevé la voix pour m'instruire, il n'est pas à ma disposition de changer les paroles de celui qui ne change pas.

3. Dans une question si obscure, je dirai donc ce qui me semble être le mieux : que chacun choisisse ce qui lui convient, sans perdre pour cela le sentiment de la piété, selon qu'il est écrit : « Ayez pour Dieu des « sentiments pieux, et cherchez-le dans la « simplicité de votre cœur [1] ». Nous devons peut-être regarder le Sauveur comme étant le portier. Dans les réalités, il y a entre le pasteur et la porte une différence bien autrement tranchée qu'entre le portier et la porte ; et pourtant, le Christ nous a affirmé qu'il est en même temps le pasteur et la porte : pourquoi ne pas supposer qu'il est aussi le portier ? Si nous examinons la nature des choses, nous verrons que, d'après l'idée que nous nous faisons des pasteurs et ce que nous voyons, le Seigneur Jésus n'en est pas un : il n'est pas davantage une porte, puisqu'il n'est pas sorti des mains d'un artisan. Mais si, dans les limites d'une certaine similitude, nous disons que le Christ est pasteur et porte en même temps, j'ose ajouter qu'il est aussi brebis. Une brebis est soumise à l'autorité du pasteur, et toutefois le Sauveur est, en même temps, pasteur et brebis. Où vois-tu qu'il est pasteur ? Ici même, lis l'Evangile : « Je suis « le bon pasteur ». Comment t'assurer qu'il est brebis ? Interroge le Prophète : « Il a été « conduit à la mort, comme une brebis [2] ». Interroge l'ami de l'Epoux : « Voilà l'Agneau « de Dieu, voilà Celui qui efface le péché du « monde [3] ». En continuant toujours la même comparaison, je vais vous dire quelque chose de plus étonnant encore. L'agneau, la brebis et le pasteur sont unis par les liens d'une tendre amitié, et les brebis trouvent d'habitude dans le pasteur leur soutien contre les attaques des lions. Néanmoins, il est dit du Christ, brebis et pasteur tout ensemble : « Le « lion de la tribu de Juda a vaincu [4] ». Comprenez tout cela, mes frères, dans le sens d'une comparaison, et non dans celui de la réalité vraie. Nous voyons habituellement les bergers s'asseoir sur une pierre, et garder, de l'endroit où ils se sont assis, le troupeau qui leur est confié : il est sûr que le berger vaut mieux que la pierre sur laquelle il a pris son siége. Cependant, le Christ est pasteur et pierre. Tout ceci soit dit par comparaison. Si, maintenant, tu me demandes à savoir ce qu'est en lui-même le Seigneur Jésus, je te réponds : « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu [1] ». Si tu cherches à savoir ce qu'il est en réalité, je te dirai : C'est le Fils unique du Père, engendré pour toujours et de toute éternité ; il est égal à son Père, toutes choses ont été faites par lui : non plus que dans le Père, on ne peut voir en lui aucun changement, et, quoiqu'il se soit revêtu d'une forme humaine, il n'a subi dans son être aucune vicissitude ; par son incarnation, il est devenu homme, et il est, en même temps, Fils de l'homme et Fils de Dieu. Tout ce que je viens de dire, c'est la réalité : ici, pas de comparaison.

4. Par rapport à certaines ressemblances, il ne doit nullement nous répugner de considérer la porte comme étant le portier même. Qu'est-ce, en effet, que la porte ? C'est l'endroit par où nous entrons dans une maison. Qui est le portier ? Celui qui ouvre la porte. Quel est celui qui s'ouvre lui-même, si ce n'est celui qui se fait connaître ? Le Sauveur avait dit qu'il était la porte, et nous ne l'avions pas compris ; à ce moment-là même, la porte était fermée pour nous ; celui qui nous l'a ouverte n'est autre que le portier. Inutile de chercher une autre explication ; je ne vois à cela aucune nécessité, mais peut-être en aurais-tu la volonté ; si tel est ton désir, ne divague pas, ne cherche pas en dehors de la Trinité. Veux-tu qu'une personne différente de la seconde soit le portier ? Suppose que c'est le Saint-Esprit : certainement, il ne dédaignera pas d'être le portier, puisque le Fils n'a pas dédaigné d'être la porte. Regarde donc le Saint-Esprit comme étant le portier ; parlant du Saint-Esprit à ses disciples, le Sauveur lui-même a dit : « Il vous enseignera « toute vérité [2] ». Qui est la Porte ? Le Christ. Qu'est-ce que le Christ ? La Vérité. Qui est-ce

[1] Sag. I, 1. — [2] Isa. LIII, 7. — [3] Jean, I, 29. — [4] Apoc. V, 5.

[1] Jean, I, 1. — [2] Id. XVI, 13.

qui ouvre la porte, sinon Celui qui enseigne toute vérité?

5. Mais que dire du mercenaire? Au moment où il en parlait, le Sauveur ne l'a pas rangé au nombre des bons. « Le bon pas« teur », dit-il, « donne sa vie pour ses bre« bis; mais le mercenaire et celui qui n'est « point berger, à qui n'appartiennent point « les brebis, voit venir le loup et délaisse les « brebis, et s'enfuit, et le loup les ravit et les « disperse ». Ici, le mercenaire ne remplit point le rôle d'une bonne personne, et pourtant il est utile à quelque chose; on ne lui donnerait pas le nom de mercenaire, s'il ne recevait pas un salaire de celui qui loue ses services. Quel est donc ce mercenaire dont la conduite est coupable et dont on ne peut néanmoins se passer? Mes frères, daigne le Sauveur nous éclairer lui-même, afin que nous comprenions bien ce que sont les mercenaires, et que nous ne soyons jamais du nombre de pareilles gens! Qu'est-ce donc qu'un mercenaire? Il y a, dans l'Eglise, certains préposés dont l'apôtre Paul a dit: « Ils « cherchent leur propre avantage, au lieu de « chercher celui de Jésus-Christ ». Que veulent dire ces mots: « Ils cherchent leur pro« pre avantage? » Ils n'aiment pas gratuitement le Christ; ils ne cherchent pas Dieu pour lui-même. La recherche des avantages temporels absorbe leurs moments; le bénéfice qu'ils peuvent retirer fait l'objet de leurs plus ardents désirs; ce qu'ils souhaitent, c'est d'être honorés par leurs semblables. Quand un préposé de l'Eglise aime tout cela, il va, à cause de tout cela, jusqu'à servir Dieu, et quiconque est de ce caractère est un homme vendu, un homme qui n'a pas droit de se compter au nombre des enfants. C'est de telles gens que le Sauveur a dit encore: « En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur « récompense [1] ». Ecoute ce que dit du saint homme Timothée l'apôtre Paul: « J'espère « qu'avec la grâce du Seigneur Jésus, je vous « enverrai bientôt Timothée, afin que je sois « aussi consolé en sachant ce qui vous inté« resse. Car je n'ai personne en si parfaite « union avec moi, ni qui se montre si vérita« blement occupé de vous par l'effet d'une « sincère amitié; tous en effet cherchent leurs « propres intérêts, et non ceux de Jésus« Christ [2] ». Placé au milieu de mercenaires, le véritable pasteur n'a pu s'empêcher de gémir. Il a cherché à découvrir un homme qui aimât sincèrement le troupeau du Christ, et parmi ceux qui se trouvaient en ce temps-là autour de lui, il n'en trouva aucun. Excepté l'apôtre Paul et Timothée, l'Eglise du Christ ne renfermait alors personne qui fût occupé du troupeau par l'effet d'une sincère amitié; et il était arrivé qu'au moment du départ de Timothée, aucun autre enfant de Dieu ne se rencontra auprès de lui; il n'était environné que de mercenaires, tout « occupés de leurs « propres intérêts », et complétement « étran« gers à ceux du Christ ». Quoique animé des meilleurs sentiments d'amitié à l'égard du troupeau, l'Apôtre préféra envoyer cet enfant de Dieu et rester seul au milieu des mercenaires. Nous rencontrons, nous aussi, des mercenaires; mais Dieu seul a le droit de les juger; Celui qui sonde les cœurs, les juge, et pourtant il nous arrive parfois de les apprécier au juste. Ce n'est pas, en effet, sans raison que le Christ lui-même a dit des loups: « Vous les connaîtrez par leurs œuvres [1] ». Beaucoup sont éprouvés par la tentation, et alors apparaissent leurs sentiments intimes; plusieurs aussi restent inconnus. Le troupeau du Christ doit donc avoir des chefs, et des chefs qui soient ou des enfants du père de la famille ou des mercenaires. Si ces préposés sont des fils de Dieu, ce sont des pasteurs; et s'ils sont pasteurs, comment se fait-il qu'il n'y ait qu'un seul pasteur, sinon parce que tous les autres sont les membres de ce pasteur unique dont ils sont aussi les véritables brebis? Oui, ils sont les membres de l'unique brebis qui est le Christ, « car il a été conduit « à la mort comme une brebis ».

6. Remarquez-le, cependant: les mercenaires sont indispensables, il en est beaucoup dans l'Eglise pour travailler à leur avantage temporel; néanmoins, ils prêchent le Christ, et, par leur intermédiaire, sa parole se fait entendre, et les brebis suivent, non pas le mercenaire, mais la voix du pasteur qui leur arrive par l'organe du mercenaire. Ecoutez le Sauveur, il va vous montrer du doigt des mercenaires: « Les scribes et les pharisiens « sont assis sur la chaire de Moïse; faites ce « qu'ils disent; mais ce qu'ils font, ne l'imi« tez pas [2] ». A-t-il voulu dire autre chose que ceci: Ecoutez la voix du pasteur, même

[1] Matth. VI, 5. — [2] Philipp. II, 19-21.

[1] Matth. VII, 16. — [2] Id. XXIII, 2.

quand des mercenaires vous la transmettent? Parce qu'ils sont assis sur la chaire de Moïse, ils vous enseignent la loi de Dieu ; c'est donc par leur intermédiaire que Dieu vous instruit. Ne les écoutez pas s'ils veulent vous dire des choses qui viennent d'eux-mêmes ; ne faites pas non plus ce qu'ils vous commandent en leur propre nom. De telles gens cherchent leurs intérêts, et non ceux de Jésus-Christ; pourtant aucun mercenaire n'a osé dire au peuple chrétien: Cherche ton avantage, oublie celui de Jésus-Christ. Le mal qu'il fait, il ne le prêche pas du haut de la chaire du Christ; s'il fait du mal, ce n'est pas en disant bien, c'est en faisant mal. Saisis la grappe de raisin, mais prends garde aux épines. Pour vous qui m'avez compris, c'est bien; mais à cause des personnes dont l'intelligence est moins vive, je vais me répéter, de manière à me mettre plus à leur portée. Comment ai-je pu dire: Saisis la grappe de raisin, et prends garde aux épines, quand le Seigneur dit lui-même : « Recueille-t-on des « raisins sur des épines, ou des figues sur des « ronces[1] ? » Ses paroles sont la pure vérité; néanmoins, je n'ai rien dit de faux en m'exprimant ainsi : Saisis la grappe de raisin, et prends garde aux épines. En effet, le raisin provenant de la racine de la vigne, pend au cep ; mais il arrive parfois que le sarment qui le supporte, s'introduit en grandissant dans un buisson d'épines ; et alors le buisson porte un fruit qui n'est pas le sien. La vigne n'a pas produit d'épines, mais le sarment est allé s'appuyer contre un buisson d'épines. Il ne faut rien faire autre chose que descendre jusqu'aux racines. Cherche celles de l'épine ; elle est complétement indépendante de la vigne; cherche ensuite d'où provient le raisin, et tu verras qu'il sort de la racine de la vigne par l'intermédiaire des sarments. La chaire de Moïse était donc la vigne, les mœurs des Pharisiens étaient les épines. Doctrine pleine de vérité, mais transmise par des méchants; sarment provenant du cep de vigne, raisin parmi les épines. Cueille ce raisin avec précaution, pour ne pas te blesser la main en voulant saisir le fruit, et si celui qui te dit de bonnes choses se conduit mal, écoute-le, mais ne l'imite pas. « Ce qu'ils disent, faites-le » ; cueillez les raisins ; mais « ce qu'ils font, ne « l'imitez pas » : prenez garde aux épines.

[1] Matth. VII, 16.

Quand même la voix du pasteur se ferait entendre à vous par l'organe de mercenaires, écoutez-la et ne devenez pas vous-mêmes mercenaires, puisque vous êtes les membres du pasteur. Le saint apôtre Paul avait dit: « Je n'ai personne qui se montre si parfaite« ment occupé de vous par l'effet d'une sin« cère amitié, car tous cherchent leur intérêt « et non celui de Jésus-Christ ». En un autre endroit, il établit une distinction entre les mercenaires et les enfants de Dieu, et voici ce qu'il dit; écoutez bien ses paroles: « Quel« ques-uns prêchent Jésus-Christ par un es« prit d'envie et de contention, mais d'autres « le font avec une intention droite: les uns « prêchent Jésus-Christ par amour, sachant « que j'ai été établi pour la défense de l'Evan« gile; d'autres le prêchent par jalousie, et « non pas avec des vues pures, croyant me « susciter une plus grande affliction dans « mes liens ». C'étaient des mercenaires qui portaient envie à l'apôtre Paul. Pourquoi étaient-ils jaloux de lui, sinon parce qu'ils recherchaient les avantages de cette vie ? Or, remarquez ce qu'il ajoute : « Mais qu'importe? « Pourvu que Jésus-Christ soit annoncé de « quelque manière que ce puisse être, soit « par occasion, soit par un vrai zèle, je m'en « réjouis et je m'en réjouirai[1] ». Le Christ est la vérité; que les mercenaires prêchent la vérité par occasion, que les enfants de Dieu l'annoncent par amour désintéressé, peu importe; les enfants de Dieu attendent patiemment l'héritage éternel du Père; les mercenaires ne désirent rien tant que le salaire temporel promis par celui qui loue leurs services; ils m'envient la renommée que j'ai acquise parmi les hommes; puisse cette renommée devenir moins grande, et la divine renommée du Christ être répandue en tous lieux par les prédications des mercenaires aussi bien que par celles des enfants de Dieu, puisqu' « elle est annoncée, soit par occasion, « soit par un vrai zèle ! »

7. Nous venons de voir ce qu'est le mercenaire. Pour le loup, qui est-il, sinon le démon? Qu'est-ce qui a été dit du mercenaire? « Lorsqu'il voit venir le loup, il s'en« fuit, parce que les brebis ne lui appartien« nent pas, et qu'il ne s'en inquiète nulle« ment ». L'apôtre Paul était-il de ce caractère? Non. Et l'apôtre Pierre? Non plus.

[1] Philipp. I, 15-18.

Et les autres Apôtres, excepté Judas, le fils de perdition? Pas davantage. Ils étaient donc des pasteurs? Oui, dans toute la force du terme. J'en ai déjà fait la remarque ; ils étaient des pasteurs, parce qu'ils étaient les membres du pasteur par excellence. Ils étaient fiers de leur chef: ils vivaient sous son autorité dans l'union la plus intime, ne formant qu'un seul corps animé d'un même esprit, et ainsi appartenaient-ils tous à un seul pasteur. S'ils étaient des pasteurs et non des mercenaires, pourquoi donc prenaient-ils la fuite, quand ils souffraient persécution? Seigneur, veuillez nous l'expliquer. J'ai vu, dans une épître, que Paul s'est enfui; on l'a descendu dans une corbeille le long de la muraille, pour échapper à ses persécuteurs [1]. Il ne s'inquiétait donc que médiocrement du troupeau, puisqu'il l'abandonnait à l'apparition du loup? Pardon, il s'en inquiétait, car il recommandait ses brebis, par ses prières, à la garde du pasteur qui réside dans le ciel ; quant à lui, il se conservait pour leur plus grande utilité en prenant la fuite, suivant ce qu'il a dit quelque part: « Il est avantageux « pour vous que je demeure en cette vie [2] ». Le pasteur lui-même leur avait dit à tous : « Si l'on vous persécute dans une ville, fuyez « dans une autre [3] ». Daigne le Seigneur nous donner la solution de cette difficulté ! Seigneur, vous avez dit vous-même à ceux en qui vous vouliez trouver des pasteurs fidèles, et dont vous vouliez faire vos membres : « Si « l'on vous persécute, prenez la fuite ». Vous leur faites donc injure quand vous reprochez aux mercenaires de s'enfuir à la vue du loup. Nous vous en prions, indiquez-nous le sens mystérieux de vos paroles. Frappons, mes frères ; le gardien de la porte, qui n'est autre qu'elle-même, viendra s'ouvrir devant nous.

8. Quel est le mercenaire qui prend la fuite en voyant venir le loup ? Celui qui cherche ses propres intérêts, et non ceux de Jésus-Christ, qui n'ose point reprendre librement le pécheur [4]. Un homme, n'importe lequel, a péché, il a commis une grande faute ; ce serait un devoir de lui adresser des reproches, de l'excommunier ; mais en l'excommuniant, on s'en ferait un ennemi ; il tendrait des piéges, et ferait autant de mal que possible. Celui qui cherche son intérêt et non l'intérêt de Jésus-Christ, redoute de perdre l'objet de ses désirs : pour conserver l'avantage d'une amitié humaine, pour ne pas s'exposer à l'inconvénient de l'inimitié d'un homme, il garde le silence, il ne fait aucun reproche. Le loup saisit à la gorge une brebis : le démon persuade à un fidèle de commettre l'adultère, et tu n'élèves pas la voix, et tu ne réclames pas ! O mercenaire, tu as vu venir le loup, et tu as pris la fuite ! Il répond peut-être en disant : Mais me voici, je ne me suis pas enfui. — Tu t'es enfui, puisque tu as gardé le silence ; et tu as gardé le silence, parce que tu as été dominé par la crainte. Tu es ici de corps, mais, d'esprit, tu as pris la fuite. Ce n'était point ainsi que se conduisait Celui dont voici les paroles : « Quoique je sois « absent de corps, je suis néanmoins avec « vous en esprit [1] ». Avait-il pris la fuite en esprit, lui qui, malgré son absence corporelle, flétrissait dans ses lettres l'inconduite des fornicateurs ? Nos affections sont des mouvements de notre âme. La joie en est la dilatation ; la tristesse, le rétrécissement ; la cupidité en est la marche en avant ; la crainte, la fuite en arrière. Ton esprit se dilate lorsque tu éprouves du plaisir ; il se contracte si tu ressens de la contrariété ; il s'élance quand tu désires quelque chose ; il recule dès que tu deviens accessible à la crainte. C'est en ce sens qu'il est dit dans l'Evangile que le mercenaire s'enfuit à la vue du loup. Pourquoi ? « Parce qu'il ne s'inquiète nullement des « brebis ». Pourquoi « ne s'inquiète-t-il pas « des brebis ? Parce qu'il est un mercenaire ». Qu'est-ce à dire : « Il est un mercenaire ? » Il cherche une récompense dans le temps, et dans l'éternité il n'aura pas même une demeure. Nous aurions encore à creuser et à discuter avec vous bien des questions, mais il n'est pas convenable de vous fatiguer. Vous servez le même Maître que nous, et nous vous distribuons les aliments qu'il met à notre disposition ; vous êtes les brebis du Seigneur, nous vous conduisons dans ses pâturages et nous en profitons avec vous. Comme il ne faut refuser à personne la nourriture nécessaire, ainsi ne faut-il jamais surcharger un estomac faible d'une trop grande quantité d'aliments. De là il suit que votre charité ne doit pas se formaliser de me voir m'arrêter aujourd'hui en présence de ques-

[1] II Cor. XI, 33. — [2] Philipp. I, 24. — [3] Matth. X, 23. — [4] I Tim. V, 20.

[1] Coloss. II, 5.

tions qu'il importerait, ce me semble, d'élucider aussi ; mais plus tard, aux jours où nous devrons vous adresser la parole, on nous récitera de nouveau, au nom du Seigneur, la leçon qui nous a déjà servi de thème ; et alors, avec l'aide d'en haut, nous vous entretiendrons sur ce sujet avec plus de soin.

QUARANTE-SEPTIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES : « JE SUIS LE BON PASTEUR, ET JE CONNAIS MES BREBIS », JUSQU'A CES AUTRES : « LE DÉMON PEUT-IL OUVRIR LES YEUX DES AVEUGLES ? » (Chap. X, 14-21.)

PASTEUR ET PORTE.

Jésus-Christ nourrit ses brebis du pain de la vérité ; c'est par sa grâce que les prédicateurs ont entrée dans l'esprit des fidèles pour y porter la connaissance du bon Pasteur. Il y entre donc par lui-même. Il est aussi exclusivement la porte qui nous conduit au Père, car il a quitté son âme, il est mort pour nous ; œuvre d'autant plus méritoire qu'elle fut l'effet de sa pleine liberté, bien que son Père la lui eût commandée.

1. Tous ceux d'entre vous qui écoutent la parole de notre Dieu, non-seulement avec plaisir, mais encore avec attention, se souviennent, sans aucun doute, de la promesse que nous vous avons faite. On vous a donné encore aujourd'hui lecture du passage de l'Evangile qui nous a déjà été lu dimanche dernier ; comme nous nous étions arrêté sur certaines explications indispensables, il nous a été impossible de vous fournir toutes celles dont vos désirs nous rendaient redevable envers vous. Nous ne nous occupons donc plus aujourd'hui de ce qui a été précédemment dit et discuté. En nous répétant, nous nous exposerions peut-être à ne pouvoir traiter les sujets non encore abordés. Vous avez déjà appris, au nom du Seigneur, qui est le bon pasteur, et comment les bons pasteurs sont ses membres ; vous savez qu'il n'y a par conséquent qu'un seul pasteur. Vous n'ignorez pas davantage quels sont les mercenaires à supporter ; le loup, les voleurs et les brigands à éviter ; vous connaissez les brebis et la porte par laquelle entrent dans le bercail les brebis et le pasteur. On vous a dit qui est-ce qui est désigné sous le nom de portier ; enfin, vous savez que celui qui n'entre point par la porte est un voleur et un brigand, dont le but unique est de dérober, de tuer et de détruire. Tout cela a été dit et, je le pense, suffisamment expliqué. Notre-Sauveur Jésus-Christ nous a déclaré être le pasteur et la porte, et il a ajouté que le bon pasteur entre dans la bergerie par la porte ; aujourd'hui, nous dirons donc, avec le secours de la grâce, comment il entre par lui-même. Puisque, d'une part, nul n'est bon pasteur s'il n'entre par la porte, et que, d'autre part, il est lui-même et particulièrement le bon pasteur et aussi la porte, je dois nécessairement comprendre qu'il entre par lui-même dans le bercail, qu'il fait entendre sa voix à ses brebis afin qu'elles le suivent, et qu'en entrant et en sortant, elles trouvent des pâturages, c'est-à-dire la vie éternelle.

2. Je m'explique donc sans plus tarder. Je cherche à pénétrer en vous, c'est-à-dire en vos cœurs ; c'est pourquoi je vous prêche le Christ : si je vous prêchais autre chose, je chercherais à entrer par un autre endroit. Le Christ est donc pour moi la porte par laquelle il m'est légitimement possible d'arriver jusqu'à vous : par le Christ, je pénètre, non jusqu'à vos murs, mais jusqu'à vos cœurs. J'entre en vous par le Christ, et vous l'écoutez volontiers parler par ma bouche. Et pourquoi l'écoutez-vous avec plaisir en ma propre personne ? Parce que vous êtes les brebis du Christ, rachetées au prix de son sang. Vous connaissez votre valeur : je ne vous la donne

pas, cette valeur ; je ne fais que vous l'annoncer. Celui qui a versé pour vous son sang, vous a achetés, et ce sang précieux est le sang de Celui qui est sans péché. Et Celui-là a donné de la valeur au sang des fidèles pour lesquels il a répandu son précieux sang ; s'il ne lui avait pas communiqué cette valeur, il ne serait pas dit : « La mort de ses élus est pré« cieuse aux yeux du Seigneur [1] ». Par conséquent, il n'a pas été le seul à mettre en pratique ces paroles : « Le bon pasteur donne « sa vie pour ses brebis ». Et puisque ceux qui l'ont fait sont ses membres, il est, à vrai dire, le seul qui l'ait fait. Sans eux, il a pu agir de la sorte ; mais qu'auraient-ils pu faire sans lui, puisqu'il a dit : « Sans moi, vous ne « pouvez rien faire [2] ? » La preuve que les autres ont donné leur vie pour leurs brebis, je la trouve dans une épître de ce même apôtre Jean, qui a écrit l'Evangile dont on vous a donné lecture : « Comme le Christ a « donné sa vie pour nous, ainsi devons-nous « donner la nôtre pour nos frères [3] ». « Nous « devons » ; en nous donnant l'exemple, il nous a imposé l'obligation de ce sacrifice. C'est pourquoi il est écrit quelque part : « Quand tu seras assis pour manger avec le « roi, considère attentivement ce qu'on pla« cera devant toi : tends alors la main, et « sache qu'il te faut préparer de telles choses [4] ». Cette table du roi, quelle est-elle ? Vous le savez. Là se trouvent le corps et le sang de Jésus-Christ : celui qui s'approche d'une pareille table doit préparer de pareilles choses. Qu'est-ce à dire : il doit préparer de pareilles choses ? « Comme le Christ a donné sa vie « pour nous, ainsi devons-nous », pour l'édification du peuple et l'affirmation de notre foi, « donner la nôtre pour nos frères ». Aussi le Sauveur dit-il à Pierre, dont il voulait faire un bon pasteur, non en Pierre lui-même, mais dans son propre corps : « Pierre, m'aimes« tu ? Pais mes brebis ». Il ne se contenta pas de lui parler ainsi une seule fois, il lui répéta ces paroles deux et trois fois, jusqu'à le contrister. Et quand il l'eut interrogé autant de fois qu'il jugea à propos de le faire, pour obtenir de lui une confession triple comme son reniement, quand il lui eut, pour la troisième fois, confié ses brebis, il lui dit : « Lorsque tu étais plus jeune, tu te ceignais

[1] Ps. cxv, 15. — [2] Jean, xv, 5. — [3] I Jean, III, 16. — [4] Prov. XXIII, 1, 2, suiv. les Septante.

« toi-même, et tu allais où tu voulais ; mais « lorsque, dans ta vieillesse, tu étendras tes « mains, un autre te ceindra et te mènera où « tu ne voudras pas ». L'Evangéliste a donné l'explication des paroles du Sauveur ; la voici : « Il dit cela, pour marquer par quelle mort « il devait glorifier Dieu [1] ». Ces mots : « Pais « mes brebis », signifient donc : Tu dois donner ta vie pour tes brebis.

3. Quant aux paroles suivantes : « Comme « le Père me connaît, ainsi je connais le « Père », qui est-ce qui en ignore ? Il connaît le Père par lui-même ; nous le connaissons par lui. Qu'il connaisse son Père par lui-même, nous le savons : que nous le connaissions par le Christ, nous ne l'ignorons pas davantage, parce qu'en réalité il en est ainsi. N'a-t-il pas dit de lui-même : « Nul n'a jamais « vu Dieu, sinon le Fils unique, qui est dans le « sein du Père : il nous l'a manifesté lui« même [2] ?» Il nous l'a donc fait connaître, puisqu'il nous l'a manifesté. Il dit encore ailleurs : « Nul ne connaît le Fils, si ce n'est « le Père, et nul ne connaît le Père, si ce n'est « le Fils et celui à qui le Fils aura voulu le « révéler [3] ». Comme il connaît le Père par lui-même, et que nous le connaissons par lui ; ainsi, il entre par lui-même dans la bergerie, et nous y entrons par lui. Nous disions que, par le Christ, nous avons une porte pour arriver jusqu'à vous : comment cela ? Parce que nous prêchons le Christ. Nous prêchons le Christ ; aussi entrons-nous par la porte. Le Christ prêche le Christ, parce qu'il se prêche lui-même ; d'où il suit que le pasteur entre par lui-même. Puisque la lumière fait voir tous les autres êtres qui se voient à la faveur de ses rayons, aurait-elle elle-même besoin d'un secours étranger pour se faire voir ? La lumière fait apercevoir les objets étrangers, et du même coup, elle se fait apercevoir elle-même. Tout ce que nous comprenons, nous le comprenons au moyen de notre intelligence ; et notre intelligence, comment en avons-nous la connaissance, sinon par elle-même ? En est-il de même de nos yeux, et se font-ils voir en même temps qu'ils montrent les objets environnants ? Non, car si l'homme aperçoit les autres avec ses yeux, il ne les aperçoit pas eux-mêmes. Les yeux de notre corps voient autour d'eux, mais ils ne se voient pas : quant à notre intelligence, elle com-

[1] Jean, XXI, 15-19. — [2] Id., I, 18. — [3] Matth. XI, 27.

prend ce qui n'est pas elle, et elle se comprend elle-même. De même que l'intelligence humaine se voit, ainsi le Christ se prêche lui-même. S'il se prêche, il pénètre en toi par sa prédication, il entre en toi par lui-même. Il est aussi la porte qui mène à son Père, parce qu'il est impossible d'arriver au Père sans passer par lui. En effet, il n'y a qu'un Dieu, et un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme [1]. On dit bien des choses avec le secours de la parole, et tout ce que j'ai dit, je l'ai évidemment dit à l'aide de la parole. Si je veux prononcer le mot parole, comment le ferai-je, sinon avec la parole ? Par conséquent, c'est elle qui nous aide à nous entretenir de ce qui n'est pas elle, et sans elle, il est impossible de la prononcer elle-même. Avec la grâce de Dieu, nous avons pu citer plusieurs exemples. Comprenez donc comment Notre-Seigneur Jésus-Christ est tout à la fois porte et pasteur : il est porte en s'ouvrant lui-même ; il est pasteur en entrant par lui-même. Et de fait, mes frères, il a donné à ses membres sa qualité de pasteur, car Pierre et Paul, et les autres Apôtres et les bons évêques sont pasteurs. Mais personne d'entre nous ne s'attribue la qualité de porte ; il a gardé pour lui seul le privilége de faire entrer par lui ses brebis. Enfin, l'apôtre Paul remplissait l'office de bon pasteur, quand il prêchait le Christ, car il entrait par la porte. Mais lorsque des brebis indisciplinées commencèrent à faire des schismes et à se faire d'autres portes, non pour y passer et se réunir dans le bercail, mais pour se perdre et se séparer les unes des autres ; mais pour dire, les uns : « Moi je suis à Paul », les autres : « Moi « je suis à Céphas » ; ceux-ci : « Moi je suis à « Apollo » ; ceux-là : « Moi je suis à Jésus-« Christ » : épouvanté de ce que quelques-uns disaient : « Je suis à Paul », et semblant s'adresser à des brebis, il s'écria : Malheureuses ! par où allez-vous ? Je ne suis pas la porte : « Est-ce que Paul a été crucifié pour « vous ? Est-ce au nom de Paul que vous avez « été baptisés [2] ? » Pour ceux qui disaient : « Moi je suis au Christ », ils avaient trouvé la véritable porte.

4. Quant à la bergerie, qui n'est pas la bergerie du Christ, et au pasteur qui n'est pas le vrai pasteur, vous en entendez assez souvent parler ; car nous vous avons maintes fois dit qu'il ne doit y avoir qu'un bercail ; nous vous avons à tout moment prêché l'unité, pour y faire entrer toutes les brebis par le Christ, et empêcher qu'aucune d'elles vienne à suivre Donat. Mais pourquoi le Sauveur en a-t-il parlé en propres termes ? La raison en est facile à saisir. Il s'adressait aux Juifs : il avait été envoyé au milieu d'eux, non à cause de ceux qui s'entêtaient à nourrir les sentiments d'une haine sauvage, mais en faveur de certains membres de cette nation qu'il appelle ses brebis, et dont il dit : « Je ne suis envoyé « que pour les brebis perdues de la maison « d'Israël [1] ». Au milieu de ses ennemis en fureur, il les apercevait, et il prévoyait que ces hommes jouiraient un jour du calme des croyants. Que signifiaient donc ces paroles : « Je ne suis envoyé que pour les brebis per-« dues de la maison d'Israël ? » Il n'avait manifesté sa présence corporelle qu'au peuple juif. Il n'est pas allé en personne visiter les Gentils, il s'est contenté de leur envoyer ses représentants ; mais, pour le peuple d'Israël, il lui a député ses Prophètes, et il l'a lui-même visité, afin que ceux qui le mépriseraient fussent plus grandement coupables en raison de sa venue au milieu d'eux. Le Sauveur a donc paru au sein de cette nation, il y a choisi sa mère, il a voulu y être conçu, y naître, y répandre son sang ; on y voit, on y adore la trace de ses pas, à l'endroit où il s'est arrêté en dernier lieu, où il a quitté la terre pour monter au ciel. Quant aux Gentils, il leur a envoyé ses représentants.

5. Mais quelqu'un s'imagine peut-être qu'au lieu de venir personnellement vers nous, le Christ s'est borné à nous envoyer ses ministres, et que, par conséquent, nous avons entendu non pas sa voix, mais celle de ses ambassadeurs. Il n'en est pas ainsi ; éloignez de vos cœurs une pareille pensée : il était présent dans la personne de ses envoyés. Au nombre de ces derniers se trouvait Paul lui-même ; écoute-le : c'était surtout pour les Gentils que Paul avait reçu sa mission d'Apôtre : voici ce qu'il dit, pour inspirer la crainte, non pas de lui-même, mais du Christ : « Est-ce que vous voulez éprouver la puis-« sance de Jésus-Christ qui parle par ma bou-« che [2] ? » Ecoutez le Sauveur lui-même : « Et j'ai d'autres brebis », parmi les Gentils, « qui ne sont pas de cette bergerie », c'est-

[1] I Tim. II, 5. — [2] I Cor. I, 12, 13.

[1] Matth. XV, 24. — II Cor. XIII, 3.

à-dire du peuple d'Israël ; « il faut aussi que « je les amène ». Il les amène par ses Apôtres, mais c'est lui-même et non un autre. Ecoute encore ceci : « Et elles entendront ma voix». C'est lui-même qui parle par ses envoyés, et c'est par leur bouche que sa voix se fait entendre, « afin qu'il n'y ait qu'un seul bercail « et un seul pasteur ». De la réunion de ces deux troupeaux, comme de la réunion de deux murailles, s'est formée la pierre angulaire[1]. Le Christ est donc, en même temps, porte et pierre angulaire ; mais que tout cela soit dit par similitude ; car rien de tout cela n'existe en réalité.

6. Je l'ai déjà dit, et j'ai fortement appuyé sur cette vérité : ceux qui me comprennent le sentent bien, et même ceux qui le sentent me comprennent ; pour ceux dont l'intelligence ne saisit pas tout ce que je veux dire, leur devoir est de croire fermement ce qui dépasse encore les bornes de leur esprit. Par similitude se trouvent dans le Christ des qualités qui ne lui appartiennent point par nature ; ainsi, il est pierre, il est porte, il est pierre angulaire, il est pasteur, il est agneau, il est lion. Que de titres par similitude, sans en compter d'autres, qu'il serait trop long d'énumérer ! Si tu fais attention aux propriétés des choses que tu as l'habitude de voir, tu remarqueras que le Christ n'est pas une pierre, car il n'en a ni la dureté ni l'insensibilité ; il n'est pas davantage une porte, parce qu'il n'est pas sorti des mains d'un artisan : tu ne saurais non plus voir en lui une pierre angulaire, car un maçon ne l'a point préparée ; serait-il un berger ? Mais non : jamais il n'a gardé de brebis à quatre pattes ; comme il n'est pas une bête sauvage, on ne peut dire qu'il soit un lion ; enfin, ne le considérons pas comme un agneau, puisqu'il ne fait point partie d'un troupeau. Il n'est donc tout cela que par comparaison, car voici ce qu'il est par nature : « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu ». Qu'était-il comme homme, tel qu'il nous est apparu ? « Et le Verbe s'est fait « chair, et il a habité parmi nous[2] ».

7. Ecoute encore : « C'est pour cela que le « Père m'aime, parce que moi je quitte mon « âme, afin que je la reprenne de nouveau ». Que dit-il ? « C'est pour cela que le Père « m'aime » : parce que je meurs pour ressusciter. Le mot « moi » a été prononcé avec une affectation visible : « Parce que moi je donne », dit-il ; « je quitte mon âme, moi, je quitte ». Qu'est-ce à dire, « moi je quitte ? » C'est moi qui la quitte ; que les Juifs ne soient pas si fiers : ils ont pu chercher à me faire du mal, mais jamais ils n'ont eu la puissance de disposer de moi. Qu'ils me tourmentent autant que cela dépend d'eux, si je ne consens pas à quitter mon âme, à quoi leur servira de me tourmenter ? Un seul mot de réponse, proféré par le Christ, a suffi pour les jeter à terre ; à cette question du Sauveur : « Qui « cherchez-vous ? ils répondirent : « Jésus » ; alors il leur dit : « C'est moi ». Ils reculèrent de quelques pas, et furent « renversés[1] ». Sur une seule parole du Christ, ils sont tombés par terre ; que feront-ils, lorsqu'il leur parlera en qualité de juge ? « Moi, moi », dis-je, « je quitte mon âme, afin de la re- « prendre de nouveau ». Que les Juifs ne se glorifient point, comme s'ils étaient devenus les maîtres : il a seul disposé de sa vie. « Je me suis endormi ». Vous connaissez le psaume où se trouvent ces paroles du Christ : « Je me suis endormi, j'ai pris mon sommeil, « je me suis réveillé, parce que le Seigneur « est mon appui[2] ». Tout à l'heure, ce psaume nous a été lu, et nous avons entendu ce passage : « Je me suis endormi, et j'ai pris « mon sommeil, et je me suis réveillé, parce « que le Seigneur est mon appui ». Qu'est-ce à dire : « Je me suis endormi ? » J'ai dormi, parce que je l'ai bien voulu. Qu'est-ce à dire : « Je me suis endormi ? » Je suis mort. A vrai dire, ne dormait-il point, puisqu'il est sorti de son sépulcre comme d'un lit, et cela quand il l'a voulu ? Mais il aime à rendre gloire à son Père, afin de nous porter à rendre gloire à notre Créateur. Quant à ces autres paroles : « Je me suis réveillé, parce que le Seigneur « est mon appui », avez-vous le droit de conclure que le pouvoir de ressusciter lui a fait défaut, et que s'il a pu mourir par un effet de sa volonté, la puissance lui a manqué pour sortir d'entre les morts ? D'après ces paroles, si on ne les comprend point suffisamment, il semblerait qu'on doive les entendre en ce sens : « Je me suis endormi », ou, en d'autres termes, j'ai dormi parce que je l'ai bien voulu. « Et je me suis réveillé ». Pourquoi ? « Parce « que le Seigneur est mon appui ». Eh quoi !

[1] Eph. II, 11-22. — [2] Jean, I, 1, 14.

[1] Jean, XVIII, 4-6. — [2] Ps. III, 6.

vous seriez impuissant par vous-même de sortir du tombeau ? Si vous étiez incapable de le faire, vous ne diriez pas : « J'ai le pouvoir « de quitter mon âme, et j'ai le pouvoir de la « reprendre à nouveau ». Il est dit en un autre endroit de l'Evangile, non-seulement que le Père a ressuscité son Fils, mais aussi que le Fils s'est ressuscité lui-même : « Dé- « truisez ce temple en trois jours, et je le re- « bâtirai ». L'Evangéliste ajoute : « Mais il « parlait du temple de son corps [1] ». Ce qui était mort en lui, il le ressuscitait. Car le Verbe n'est pas mort, son âme non plus : si la tienne elle-même n'est pas exposée aux coups du trépas, celle du Sauveur en serait-elle la victime ?

8. Mais, me dis-tu, comment savoir si mon âme ne meurt pas ? — Ne la fais pas mourir, et elle ne mourra pas. — Tu ajoutes : Comment puis-je tuer mon âme ? Il m'est inutile de parler d'autres péchés : « La bouche qui « ment tue l'âme [2] ». — Serai-je jamais sûr qu'elle ne mourra pas ? Le Sauveur lui-même en a donné la certitude à son disciple. Ecoute-le : « Ne craignez point ceux qui tuent « le corps, et ne peuvent rien de plus ». Mais que dit-il de positif ? « Craignez Celui qui « peut tuer le corps et l'âme, et les jeter dans « l'enfer [3] ». Voilà la preuve qu'elle meurt, et aussi qu'elle ne meurt pas. Pour l'âme, qu'est-ce que mourir ? Et pour le corps ? Pour ton corps, mourir, c'est perdre sa vie propre ; pour ton âme, c'est encore perdre sa vie propre. Ton âme est la vie de ton corps ; Dieu est la vie de ton âme. De même que le corps meurt au moment où l'âme, qui est sa vie, s'en sépare, ainsi meurt l'âme, dès qu'elle se sépare du principe de sa vie, dès qu'elle s'éloigne de son Dieu. Néanmoins, l'âme est certainement immortelle. Oui, elle est immortelle , parce qu'en mourant elle n'a pas cessé de vivre. Ce que l'Apôtre dit de la veuve qui vit dans les délices s'applique aussi à l'âme qui a perdu son Dieu : « Elle « est morte, quoiqu'elle paraisse vivante [4] ».

9. Comment donc le Sauveur donne-t-il sa vie ? Mes frères, apportons encore plus d'attention à élucider cette question : l'heure qui nous presse d'habitude le dimanche, ne nous presse pas aujourd'hui ; nous avons du temps à notre disposition : j'engage à en profiter ceux qui se sont réunis même aujourd'hui pour entendre la parole de Dieu. « Je donne « ma vie », dit le Sauveur. En quelle qualité donne-t-il sa vie ? Quelle vie donne-t-il ? Qu'est le Christ ? Il est Verbe et homme tout ensemble : et il n'est pas homme en ce sens qu'il n'ait qu'un corps, parce que l'homme se compose d'un corps et d'une âme ; et dans le Christ, l'homme se trouve tout entier. Il ne se serait pas, en effet, revêtu de la partie la plus grossière de notre humanité, sans en prendre la plus noble ; or, l'âme de l'homme est supérieure à son corps. Puisque notre humanité se trouve tout entière dans le Christ, qu'est-il donc ? Je l'ai dit : il est Verbe et homme. Qu'est-ce à dire : Verbe et homme ? C'est-à-dire, Verbe, âme et corps. Tenez à ce point de doctrine, car il y a des hérétiques qui y sont opposés : depuis longtemps déjà, la vérité catholique les compte au nombre de ses ennemis, mais pareils à des voleurs et à des brigands, qui n'entrent point par la porte, ils ne cessent de tendre des piéges au troupeau. Les Apollinaristes ont été déclarés hérétiques pour avoir osé enseigner que le Christ est seulement Verbe et corps : à les entendre, il n'a pas pris une âme humaine. Plusieurs d'entre eux n'ont pu disconvenir qu'il ait eu une âme ; mais voyez en quelle insoutenable absurdité, en quelle folie ridicule ils sont tombés. Ils ont admis en lui l'existence d'une âme dépourvue de raison : quant à la présence en lui d'une âme raisonnable, ils l'ont niée : ils lui ont attribué une âme animale, ils lui ont refusé une âme humaine. Ils ont refusé au Christ, parce qu'ils l'avaient eux-mêmes perdue. Que leur erreur ne devienne pas la nôtre, car nous avons été nourris et élevés dans la foi catholique. Je profite donc de cette occasion pour prémunir votre charité, comme dans les leçons précédentes nous vous avons suffisamment prémunis contre les Sabelliens et les Ariens ; contre les Sabelliens, qui ne voient aucune différence entre le Père et le Fils ; contre les Ariens, qui prétendent qu'autre chose est le Père, autre chose est le Fils, comme s'ils n'avaient pas tous deux la même substance. Autant qu'il vous en souvient, et que vous devez vous en souvenir, nous vous avons fortifiés contre l'hérésie des Photiniens, qui n'ont vu en Jésus-Christ qu'un pur homme, sans y reconnaître aussi un Dieu ; et

[1] Jean, II, 19, 21. — [2] Sag. I, 11. — [3] Matth. X, 28; Luc, XII, 4, 5. — [4] I Tim. V, 6.

contre les Manichéens, suivant lesquels il était Dieu sans être homme en même temps ; enfin, nous avons profité de l'occasion présente pour vous parler de l'âme du Sauveur et combattre l'erreur des Apollinaristes : ces hérétiques, nous l'avons dit, soutiennent que le Christ n'a pas eu d'âme humaine, d'âme raisonnable et intelligente, une âme, enfin, qui nous distingue des bêtes, et telle qu'il en faut une pour faire de nous des hommes.

10. Comment le Sauveur a-t-il dit ici : « J'ai « le pouvoir de donner ma vie ? » En quelle qualité donne-t-il sa vie ? Quelle vie donne-t-il ? Est-ce en tant que Verbe que le Christ donne sa vie et qu'il la reprend ? Est-ce en tant qu'il est âme humaine, qu'il se perd pour se retrouver ensuite ? Est-ce en tant que corps qu'il abandonne son âme et s'en ressaisit ? Autant de questions qu'il nous faut traiter : nous choisirons la solution la plus conforme à la règle de la vérité. Si nous disons : Le Verbe de Dieu a quitté son âme et l'a reprise ensuite, il est à craindre que nous donnions lieu à une mauvaise interprétation, et qu'on nous dise : Cette âme a donc été séparée du Verbe pendant un certain temps, et à partir du moment où il a pris cette âme, le Verbe s'en est un jour trouvé dépourvu. Je le sais bien, à une certaine époque le Verbe n'a pas eu d'âme humaine, c'est quand, « au « commencement, était le Verbe, et » que « le « Verbe était en Dieu, et » que « le Verbe était « Dieu » ; mais le Verbe en a eu une, dès qu' « il s'est fait chair pour habiter parmi « nous [1] », et qu'il s'est revêtu de notre humanité ; car il est devenu homme complet, c'est-à-dire qu'il a pris un corps et une âme. A quoi ont abouti ses souffrances et sa mort, sinon à séparer son corps et son âme ? Mais son âme, elles ne l'ont jamais séparée du Verbe. Si le Sauveur est mort, ou plutôt parce qu'il est mort (et, de fait, il est mort pour nous sur la croix), il est sûr que son corps a rendu son âme par son dernier soupir ; et celle-ci s'en est éloignée, pour revenir bientôt en lui et le ressusciter. Mais je suis loin de dire que l'âme du Christ a été séparée du Verbe. Il a dit, en effet, à l'âme du larron : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Pa- « radis [2] ». A ce moment-là, il n'abandonnait pas l'âme fidèle du larron, et il aurait alors abandonné la sienne ? Comme le Seigneur Jésus a gardé celle du brigand, il est resté inséparablement uni à la sienne. Si nous disons que son âme s'est séparée d'elle-même, pour se retrouver ensuite, nous dirons la plus grossière absurdité ; car une âme qui ne s'est point séparée du Verbe, ne pouvait se séparer d'elle-même.

11. Disons donc ce qui est vrai et facile à comprendre, et pour cela, prenons, comme terme de comparaison, le premier homme venu. Il ne se compose point du verbe, d'une âme et d'un corps ; il se compose uniquement d'un corps et d'une âme : apprenons de lui comment un homme quelconque quitte son âme. Est-ce qu'aucun ne la quitte ? Tu es à même de me dire : personne n'a le pouvoir de quitter son âme et de la reprendre. Mais si personne ne pouvait quitter son âme, l'apôtre Jean ne dirait pas : « Comme le Christ « quitte son âme pour nous, ainsi devons- « nous la quitter pour nos frères [1] ». Par conséquent, il nous est permis de quitter nos âmes pour nos frères, si, toutefois, nous sommes remplis du dévouement de celui sans l'aide duquel nous ne pouvons rien faire. Quand un saint martyr a quitté son âme pour ses frères, en quelle qualité l'a-t-il quittée ? quelle vie a-t-il quittée ? Si nous saisissons bien ceci, nous verrons en quel sens le Christ a dit : « J'ai le pouvoir de quitter mon « âme ». O homme, es-tu prêt à mourir pour le Christ ? — Je le suis. — Je vais m'exprimer d'une autre manière : Es-tu prêt à quitter ton âme pour le Christ ? A ces mots, on me répond : Je suis prêt, comme on m'avait répondu quand je demandais : Es-tu prêt à mourir ? Quitter son âme et mourir, c'est donc la même chose. Mais pour qui y a-t-il ici combat ? Il suffit à un homme de mourir pour quitter son âme, mais tous ne la quittent point pour le Christ, et personne n'a le pouvoir de reprendre ce qu'il a quitté : le Christ, au contraire, a quitté la sienne pour nous ; il l'a quittée quand il a voulu, et quand il a voulu, il l'a reprise. Quitter son âme, c'est donc mourir. L'apôtre Pierre a dit, en ce sens, au Sauveur : « Je quitterai mon âme « pour vous [2] » ; c'est-à-dire : Je mourrai pour vous. Agir ainsi, c'est le propre du corps : le corps quitte son âme, et il la reprend non par l'effet de son propre pouvoir, mais par la puissance de celui qui y réside ;

[1] Jean, I, 1, 14. — [2] Luc, XXIII, 43.

[1] I Jean, III, 16. — [2] Jean, XIII, 37.

le corps quitte donc son âme en expirant. Considère le Sauveur sur la croix; il dit : « J'ai soif » ; ceux qui l'environnaient trempèrent une éponge dans le vinaigre, l'attachèrent à un roseau, et l'approchèrent de ses lèvres : lorsqu'il en eut goûté, il s'écria : « C'est fini ». Qu'est-ce à dire : « C'est fini ? » J'ai accompli tout ce que les Prophètes avaient annoncé comme devant avoir lieu avant ma mort. Il avait le pouvoir de quitter son âme quand il le voudrait; aussi, après avoir rapporté ces paroles de Jésus-Christ : « C'est fini », que dit l'Evangéliste? « Et ayant « baissé la tête, il rendit l'esprit [1] ». C'est là quitter son âme. Que votre charité veuille faire attention à ce passage : « Ayant baissé « la tête, il rendit l'esprit ». Qui est-ce qui rendit l'esprit ? quel esprit fut rendu ? Il rendit l'esprit : ce fut le corps qui le rendit. Qu'est-ce à dire : Le corps rendit l'esprit? Le corps le chassa hors de lui, il l'expira ; car le mot expirer veut dire : mettre son esprit hors du corps. Comme le mot exiler signifie : mettre un homme dehors et le forcer à rester seul ; comme exorbiter signifie : exclure de l'orbite; ainsi, expirer veut dire chasser l'esprit ; cet esprit, c'est l'âme. Au moment donc où l'âme sort du corps, et que le corps se trouve être sans âme, alors, d'après la manière habituelle de parler, l'homme quitte son âme. A quel instant le Christ a-t-il quitté son âme ? Quand le Verbe y a consenti. L'autorité suprême se trouvait dans le Verbe : à lui appartenait de désigner l'heure où il quitterait son âme, et l'heure où il la reprendrait.

12. Puisque c'est le corps qui quitte l'âme, comment le Christ a-t-il quitté la sienne ? Le Christ n'était-il pas corps ? Oui, il l'était ; car il était corps, âme et Verbe tout ensemble; et le corps, l'âme, le Verbe, ne formaient pas trois Christs, mais un seul Christ. Examine l'homme, fais de toi-même comme un gradin pour t'élever jusqu'à ce qui est au-dessus de toi, sinon pour le comprendre, du moins pour le croire. De même que l'âme et le corps ne forment qu'un seul homme, ainsi le Verbe et l'homme ne forment qu'un seul Christ. Remarquez ce que j'ai dit, et comprenez-moi. L'âme et le corps sont deux choses bien distinctes, et, pourtant, leur réunion ne fait qu'un seul homme. A leur tour, le Verbe et l'homme sont bien différents l'un de l'autre ; néanmoins, ils ne font ensemble qu'un seul Christ. Prenons un homme pour exemple. Où se trouve maintenant l'apôtre Paul? Celui qui me répond : Il repose dans le Christ, dit vrai ; et celui qui me répond : Il est à Rome, dans un tombeau, ne se trompe pas : celui-là me parle de son âme, celui-ci de son corps. Toutefois, nous ne prétendons pas qu'il y ait deux apôtres Paul, dont l'un repose dans le Christ et l'autre dans le sépulcre ; et, pourtant, nous disons que l'apôtre Paul vit dans le Christ, et que le même apôtre Paul est étendu mort dans un tombeau. Que quelqu'un vienne à mourir, nous disons : C'était un homme bon, un homme exact à ses devoirs ; il est, avec le Christ, dans le séjour de la paix ; et presque en même temps nous ajoutons : Allons à son convoi, et mettons-le en terre. Tu vas enterrer celui que tu avais d'abord affirmé se trouver dans la paix avec Dieu : bien que son âme, qui vit pour les siècles, soit toute différente du corps, que la corruption dévore dans le sépulcre. Mais de ce que la réunion du corps et de l'âme porte le nom d'homme, l'une et l'autre de ces parties appartiennent même séparément à la personnalité de l'homme, et porte son nom.

13. Aucun ne doit donc chanceler en entendant ces paroles sortir de la bouche du Sauveur : « Je quitte mon âme, et je la re« prends ». C'est son corps qui la quitte par un effet de la puissance du Verbe ; et il la reprend, toujours en vertu de la même puissance. Le corps même seul du Sauveur a reçu et porte le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Comment le prouves-tu, me dit quelqu'un ? Oui, j'ose le dire, le corps même seul du Sauveur porte le nom du Christ. Nous croyons avec certitude, non-seulement en Dieu le Père, mais aussi en son Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; en disant : son Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, j'ai parlé de sa personne tout entière. Comprends-le bien, il est question de lui dans son entier, c'est-à-dire comme Verbe, comme âme et comme corps. Il est évident que la confession embrasse toutes les vérités reconnues par la foi catholique ; tu crois en ce Christ qui a été crucifié et enseveli. Par conséquent, tu ne nies pas que le Christ ait été enseveli, et, pourtant, son corps seul a été mis dans un sépulcre. Si son âme s'y était trouvée enfermée, il n'aurait pu dire qu'il était mort, et

[1] Jean, XIX, 28-30.

puisque sa mort était réelle, et elle devait l'être pour que sa résurrection le fût aussi, il était donc enfermé dans le tombeau sans son âme, et pourtant le Christ a été enseveli. Donc son corps, même séparé de son âme, qui ne fut pas même ensevelie avec lui, portait le nom de Christ. J'en trouve une nouvelle preuve dans les paroles suivantes de l'Apôtre : « Soyez dans les mêmes dispositions que Notre-Seigneur Jésus-Christ, lui « qui, étant Dieu, n'a pas cru que ce fût pour « lui une usurpation de s'égaler à Dieu ». N'est-il pas ici question de Jésus-Christ, en tant que Verbe, Dieu en Dieu ? Ecoute ce qui suit : « Mais il s'est humilié lui-même en « prenant la forme d'esclave, en se rendant « semblable à un homme, et reconnu pour « homme par tout ce qui a paru de lui ». Et tout cela, qui est-ce qui l'a fait, si ce n'est le même Jésus-Christ ? Ici, nous trouvons tout ce qui concerne et le Verbe dans la forme de Dieu, qui s'est revêtu de la forme d'esclave, et l'âme et le corps dans la forme d'esclave, dont s'est revêtue la forme de Dieu. « Il s'est « humilié lui-même, en se faisant obéissant « jusqu'à la mort[1] ». Au moment de sa mort, son corps seul a été attaché à la croix par les Juifs ; car s'il a dit à ses disciples : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne « peuvent tuer l'âme[2] », les Juifs ont-ils pu faire plus que tuer son corps ? Pourtant le Christ a été mis à mort, parce que son corps a été tué. Ainsi, lorsque son corps a quitté son âme, le Christ l'a quittée, et quand, pour ressusciter son corps, il l'a reprise, il l'a reprise lui-même. Cela ne s'est pas fait en raison de la puissance du corps, mais en vertu du pouvoir de celui qui s'était revêtu de ce corps et de cette âme pour accomplir toutes ces choses.

[1] Philipp. II, 6-8. — [2] Matth. X, 28.

14. Et le Sauveur dit : « J'ai reçu ce commandement de mon Père ». Le Verbe n'a point reçu verbalement ce commandement ; mais tout précepte se trouve dans le Verbe unique du Père. Puisqu'on dit que le Fils reçoit du Père ce qu'il possède en vertu de sa substance divine, comment le Sauveur a-t-il pu dire : « Comme le Père a la vie en lui-« même, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la « vie en lui-même[1] ? » Dès lors que le Fils lui-même est la vie, ces paroles n'amoindrissent aucunement sa puissance, mais elles prouvent sa génération divine. En effet, le Père n'a point agi comme s'il ajoutait quelque chose à sa substance pour lui donner un degré de perfection qui lui manquerait. Mais comme il l'a engendré avec toutes les perfections, il lui a tout donné en l'engendrant. Ainsi l'a-t-il engendré son égal, parce qu'alors il ne l'a point établi dans un état d'infériorité. Toutefois, au moment où le Sauveur parlait, et parce que la lumière luisait dans les ténèbres, et que les ténèbres ne la comprenaient point[2], « une nouvelle dispute « s'éleva entre les Juifs à cause de ces paroles, « et plusieurs d'entre eux disaient : Il est possédé du démon, il est fou, pourquoi l'é-« coutez-vous ? » Voilà une preuve que les ténèbres les plus épaisses régnaient en eux. « Les autres disaient : Ces paroles ne sont « point d'un démoniaque, le démon peut-il « ouvrir les yeux d'un aveugle ? »

[1] Jean, V, 26. — [2] Id. I, 5.

QUARANTE-HUITIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CET ENDROIT : « LES FÊTES DE LA DÉDICACE SE FIRENT A JÉRUSALEM », JUSQU'A : « OR « TOUT CE QUE JEAN DIT DE LUI ÉTAIT VRAI, ET BEAUCOUP CRURENT EN LUI ». (Chap. X, 22-42.)

LE CHRIST, FILS DE DIEU.

A l'occasion de la Dédicace, les Juifs rencontrèrent Jésus au temple, et voulant le surprendre dans ses paroles, ils lui demandèrent s'il était le Christ. En leur faisant dire ce qu'ils ne voulaient pas, il les amena jusqu'à leur parler de sa qualité de Fils de Dieu, de sa puissance, de ses œuvres ; puis, comme ils prenaient des pierres pour les lui jeter, il se retira au-delà du Jourdain, et y trouva des hommes qui crurent en lui.

1. Ainsi que je l'ai déjà recommandé à votre charité, vous devez certainement vous rappeler que Jean l'évangéliste ne veut pas que nous soyons toujours nourris de lait, mais bien de mets plus solides. Quiconque n'est pas encore propre à prendre la solide nourriture de la parole de Dieu, doit se nourrir du lait de la foi, et la parole qu'il ne peut comprendre, il doit la croire sans hésiter; car la foi, c'est le mérite; l'intelligence en est la récompense; dans le travail même de son attention, notre esprit épuise toute sa perspicacité pour écarter les ténèbres inhérentes à notre humanité et s'éclairer à la parole de Dieu. Nous ne refuserons donc pas la peine du travail, si l'amour nous anime; car, vous le savez, celui qui aime ne se fatigue pas, et tout travail est pénible pour ceux qui n'aiment point. Si la cupidité aide les avares à supporter tant de peines, l'amour n'en fera-t-il pas autant pour nous?

2. Ecoutez l'Evangile : « Or, les fêtes de la « Dédicace (*encœnia*) se firent à Jérusalem ». C'était la fête de la Dédicace du temple. En grec, en effet, le mot καινὸν veut dire nouveau. A chaque fois qu'une chose nouvelle est dédiée, on appelle cela (*encœnia*), et même aujourd'hui l'usage a consacré cette expression : si quelqu'un revêt une tunique neuve, on dit de lui : *encœniat*. Le jour où le temple avait été dédié, les Juifs l'observaient avec solennité, et c'était cette fête même qu'on solennisait quand le Seigneur prononça les paroles qu'on vient de lire.

3. « C'était l'hiver, et Jésus se promenait dans « le temple, sous le portique de Salomon ; les « Juifs l'environnèrent donc et ils lui disaient : « Jusques à quand tiendrez-vous notre âme « en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-« nous ouvertement ». Ce n'était pas la vérité qu'ils désiraient, mais une calomnie qu'ils préparaient. « C'était l'hiver » ; et ils étaient froids, car ils étaient lents à s'approcher de ce feu divin : s'approcher, c'est croire; qui croit, s'approche; qui nie, s'éloigne. Ce n'est pas avec les pieds que l'âme se met en mouvement, mais par les sentiments. Ils étaient devenus froids faute de charité et d'amour, et ils brûlaient du désir de nuire : ils étaient loin de lui, et ils étaient là ; ils n'approchaient pas de lui en croyant, et ils le prenaient en le persécutant. Ils voulaient entendre dire au Seigneur : Je suis le Christ; et peut-être n'avaient-ils du Christ que des idées humaines. Les Prophètes ont annoncé le Christ, mais les hérétiques ne reconnaissent la divinité du Christ ni dans les prophéties, ni même dans l'Evangile; combien les Juifs le pouvaient-ils moins, tant qu'ils avaient un voile sur le cœur [1] ! Enfin, dans un certain endroit de l'Evangile, le Seigneur Jésus sachant qu'ils ne connaissaient le Christ que comme homme et non comme Dieu, en tant qu'il était homme et non en tant qu'il restait Dieu, même après s'être revêtu de notre humanité, leur dit : « Que vous semble-t-il « du Christ? de qui est-il fils? » Ils répondirent selon leur manière de penser : « De « David » ; ils avaient lu ainsi, et ils ne retenaient que cela, car ils lisaient bien qu'il était Dieu, mais ils ne comprenaient pas. Cependant, pour les étonner et les porter à chercher sa divinité, lui dont ils méprisaient

[1] II Cor. III, 15.

l'infirmité, le Seigneur leur répondit : « Com-« ment donc David inspiré l'appelle-t-il Sei-« gneur, disant : Le Seigneur a dit à mon Sei-« gneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce « que je place vos ennemis sous vos pieds ? « Si donc David inspiré l'appelle Seigneur, « comment est-il son fils [1] ? » Il ne nie point, il interroge. Que personne, en entendant ces paroles, ne pense que le Seigneur Jésus a nié qu'il fût vraiment fils de David : si Jésus-Christ eût nié qu'il était le fils de David, il n'aurait pas rendu la vue aux aveugles qui l'invoquaient sous ce nom-là. Comme il passait un jour, deux aveugles, assis le long du chemin, se mirent à crier : « Fils de Da-« vid, ayez pitié de nous » ; entendant ces paroles, Jésus eut pitié d'eux ; il s'arrêta, les guérit et leur rendit la vue [2], parce qu'il reconnut son nom. Aussi l'apôtre Paul dit : « Il est né du sang de David, selon la « chair [3] » ; écrivant à Timothée, il dit encore : « Souviens-toi que Jésus-Christ, qui est né « de la race de David, est ressuscité d'entre « les morts, selon mon Evangile [4] ». Comme la Vierge Marie tirait son origine de la race de David, le Seigneur était du sang de David.

4. Ce n'était pas sans intention que les Juifs interrogeaient Jésus-Christ ; s'il répondait : Je suis le Christ, comme ils ne voyaient en lui que sa descendance de la race de David, ils l'accuseraient malicieusement de s'arroger le pouvoir royal ; mais il leur fit une réponse bien plus relevée ; ils ne voulaient l'accuser que de se faire le fils de David, il leur répondit qu'il était le Fils de Dieu. Et comment ? Ecoutez : « Jésus leur répondit : Je vous parle « et vous ne me croyez pas ; les œuvres que « je fais au nom de mon Père rendent témoi-« gnage de moi ; mais vous, vous ne croyez « pas, parce que vous n'êtes pas de mes bre-« bis ». Déjà plus haut [5] vous avez appris quelles sont ces brebis ; soyez donc ces brebis : on devient brebis en croyant, en suivant le Pasteur, en ne méprisant pas le Rédempteur, en entrant par la porte, en sortant et en trouvant les pâturages, en jouissant de la vie éternelle. Comment donc leur dit-il : « Vous « n'êtes pas de mes brebis ? » Parce qu'il les voyait prédestinés à la mort éternelle, et non pas rachetés au prix de son sang pour la vie éternelle.

[1] Matth. XXII, 42-45. — [2] Id. XX, 30-34. — [3] Rom. I, 3. — [4] II Tim. II, 8. — [5] Traité XLV.

5. « Mes brebis écoutent ma voix, et je les « connais, et elles me suivent, et moi je leur « donne la vie éternelle ». Voilà les pâturages. Si vous vous le rappelez, il avait dit plus haut : « Et il entrera, et il sortira, « et il trouvera des pâturages ». Nous sommes entrés en croyant, nous sortons en mourant. Mais comme nous sommes entrés par la porte de la foi, de même soyons pleins de foi en sortant de notre corps. C'est ainsi qu'il nous faut sortir par la porte même, pour trouver les pâturages. Ces bons pâturages, c'est la vie éternelle. Là, aucune herbe ne sèche ; tout y est vert, tout y est vigoureux. Il est une herbe qu'on appelle toujours vivante ; mais là seulement se trouve la vraie vie. « Je leur donnerai », dit-il, « la vie « éternelle », à mes brebis. Pour vous, vous cherchez une occasion de me calomnier, parce que vous ne pensez qu'à la vie présente.

6. « Et elles ne périront pas à jamais ». C'est comme s'il leur eût dit : Mais vous, vous périrez à toujours, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. « Personne ne les « arrachera de ma main ». Ecoutez encore plus attentivement : « Ce que mon Père m'a « donné est plus grand que toutes choses ». Que peut le loup ? que peuvent le voleur et le larron ? Ils ne perdent que les prédestinés à la mort. Mais pour les brebis dont l'Apôtre dit : « Le Seigneur connaît ceux qui sont à « lui [1] » ; et encore : « Ceux qu'il a connus « d'avance, ceux-là il les a aussi prédestinés ; « ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi ap-« pelés ; ceux qu'il a appelés, il les a aussi « justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a « aussi glorifiés [2] » ; pour ces brebis, le loup ne peut les ravir, ni le voleur les enlever, ni le larron les mettre à mort. Il est assuré de leur nombre, Celui qui sait ce qu'il a donné pour elles, et c'est ce qu'il dit : « Nul ne les « arrachera de ma main » ; et encore ce qu'il dit pour son Père : « Ce que mon Père m'a « donné est plus grand que toutes choses ». Qu'est-ce donc que le Père a donné au Fils, qui soit plus grand que toutes choses ? Il lui a donné d'être son Fils unique. Qu'est-ce donc à dire : « Il a donné ? » Etait-il déjà pour qu'il lui donnât, ou lui a-t-il donné en l'engendrant ? Car s'il était déjà pour que le Père lui donnât d'être le Fils, alors il aurait existé pendant

[1] II Tim. II, 19. — [2] Rom. VIII, 29, 30.

un certain temps sans être le Fils; loin de nous de dire qu'il y a eu un temps où le Seigneur-Christ a existé sans être le Fils. De nous cela peut se dire; pendant un temps nous étions fils des hommes, nous n'étions pas fils de Dieu. Nous, c'est la grâce qui nous a faits fils de Dieu; Lui, c'est sa nature, parce qu'il est né tel, et vous n'avez pas lieu de dire : Il n'était pas avant d'être né; car en aucun temps on ne peut dire : Il n'était pas né, Celui qui est coéternel au Père. Que celui qui goûte ces choses comprenne; s'il ne comprend pas, qu'il croie; qu'il s'en nourrisse et il comprendra. Le Verbe de Dieu est toujours avec le Père et toujours Verbe; et parce qu'il est le Verbe, il est le Fils. Il est donc toujours le Fils et toujours égal au Père. Car ce n'est pas en raison de sa croissance, mais en raison de sa naissance qu'il est égal au Père, lui qui toujours est né Fils du Père, Dieu de Dieu, coéternel de l'Eternel. Le Père n'est pas Dieu par son Fils, tandis que le Fils est Dieu par son Père. C'est pourquoi le Père, en engendrant son Fils, lui a donné d'être Dieu et de lui être coéternel et égal. Voilà ce qui est plus grand que toutes choses. Mais comment le Fils est-il la vie, et comment le Fils a-t-il la vie? C'est qu'il est lui-même ce qu'il a : pour toi, autre chose est ce que tu es, autre chose est ce que tu as. Par exemple, tu as la sagesse, es-tu pour cela la sagesse même? C'est pourquoi, comme tu n'es pas toi-même ce que tu as, si tu perds ce que tu as, tu reviens à ne plus l'avoir; et tantôt tu le reprends, et tantôt tu le perds. C'est ainsi que notre œil n'a pas en lui-même la lumière, de manière à n'en être jamais séparé : il s'ouvre et il la reçoit; il se ferme et il la perd. Mais ce n'est pas ainsi que le Fils de Dieu est Dieu; ce n'est pas ainsi qu'est le Verbe du Père; ce n'est pas ainsi qu'est cette Parole qui ne s'évanouit pas avec le son, mais qui, étant née, demeure toujours. Il a la sagesse de telle sorte qu'il est lui-même la sagesse et qu'il fait les sages. Il a la vie de telle façon qu'il est lui-même la vie et qu'il fait vivre tout ce qui vit. Voilà ce qui est plus grand que toutes choses. L'évangéliste Jean, voulant parler du Fils de Dieu, a considéré le ciel et la terre; et après les avoir considérés, il s'est élevé au-dessus d'eux; il a considéré les milliers d'anges rangés en bataille bien au-dessus du ciel, et comme l'aigle s'élève au-dessus des nues, son âme s'est élevée au-dessus de toute créature; il s'est élevé au-dessus de tout ce qui est grand; il est parvenu à ce qui est plus grand que toutes choses, et il a dit : « Au commencement était « le Verbe [1] ». Mais comme Celui dont il est le Verbe n'est pas du Verbe, et que le Verbe est de Celui dont il est le Verbe, il dit: « Ce que « m'a donné le Père », c'est-à-dire que je sois son Verbe, que je sois son Fils unique, que je sois la splendeur de sa lumière, « ce que m'a « donné le Père est plus grand que toutes « choses ». C'est pourquoi « personne ne « ravit », dit-il, « mes brebis de ma main. « Personne ne peut les enlever de la main « de mon Père ».

7. « De ma main » et « de la main de mon « Père ». Qu'est-ce que cela veut dire : « Per« sonne ne ravit de ma main », et : « personne « ne ravit de la main de mon Père ? » Est-ce que la main du Père est la même que la main du Fils? ou bien le Fils lui-même est-il la main de son Père? Si, par la main, nous entendons la puissance, une est la puissance du Père et du Fils, parce que une est leur divinité. Mais si cette main nous l'entendons dans le sens du Prophète : « Et le bras du Seigneur « à qui a-t-il été révélé [2]? » le Fils est lui-même la main du Père. Ce qui ne veut pas dire que Dieu a la forme humaine et un corps composé de membres. Car les hommes eux-mêmes ont coutume de nommer leurs mains les autres hommes par l'intermédiaire desquels ils font ce qu'ils veulent. Quelquefois aussi on appelle main d'un homme l'œuvre que cet homme fait avec sa main; c'est ainsi que chacun dit reconnaître sa main lorsqu'il reconnaît ce qu'il a écrit. Si donc on entend de plusieurs façons la main de l'homme qui a réellement une main parmi les membres de son corps, à combien plus juste titre ne devons-nous pas entendre d'une seule manière ce qui est dit de la main de Dieu qui n'a aucune forme corporelle? En cet endroit il vaut mieux, par la main du Père et du Fils, entendre la puissance du Père et du Fils; car nous prenons la main du Père pour le Fils. Quelqu'un, dans une pensée toute charnelle, pourrait s'imaginer que le Fils a aussi un Fils, et regarder celui-ci comme la main du Christ. Donc : « Personne ne ravit de la « main de mon Père »; c'est-à-dire, personne ne ravit à moi-même.

[1] Jean, I, 1. — [2] Isa. LIII, 1.

8. Mais n'hésite plus, car écoute ce qui suit : « Mon Père et moi sommes un ». Jusque-là les Juifs avaient pu supporter ce qu'il leur disait ; mais quand ils entendirent : « Mon Père et moi sommes un », ils ne l'endurèrent plus, et, pleins de dureté selon leur coutume, ils coururent aux pierres : « Ils pri« rent des pierres pour le lapider ». Mais comme le Seigneur ne souffrait pas ce qu'il ne voulait pas souffrir, et qu'il n'a souffert que ce qu'il a voulu, il continue à leur parler, quoiqu'ils veuillent le lapider. « Les Juifs « prirent des pierres pour le lapider. Jésus « leur répondit : Je vous ai montré beaucoup « de bonnes œuvres de la part de mon Père ; « pour laquelle de ces œuvres me lapidez« vous ? Et ils lui répondirent : Ce n'est pas « pour une bonne œuvre que nous te lapi« dons, mais pour ton blasphème et parce « qu'étant homme, tu te fais toi-même Dieu ». Ainsi répondaient-ils à ce qu'il avait dit : « Mon Père et moi sommes un ». Les Juifs comprenaient donc ce que ne comprennent pas les Ariens. Et ils s'indignèrent, parce qu'ils comprenaient qu'on ne pouvait dire : « Mon « Père et moi sommes un », que s'il y a égalité du Père et du Fils.

9. Mais voyez ce que le Seigneur répondit à ces hommes lents à comprendre ; voyant qu'ils ne pouvaient supporter la splendeur de la vérité, il en tempéra l'éclat par ces paroles : « N'est-il pas écrit dans votre loi », c'est-à-dire, dans la loi qui vous a été donnée : « J'ai dit : Vous êtes dieux ? » Dieu, en effet, dit aux hommes par son Prophète, dans un psaume : « J'ai dit : Vous êtes dieux [1] ». Ici le Seigneur appelle loi toutes les Ecritures en général, quoique ailleurs il désigne la loi d'une manière particulière et la distingue des Prophètes ; comme quand il dit : « La loi « et les Prophètes jusqu'à Jean [2] » ; et encore : « Dans ces deux commandements sont ren« fermés toute la loi et les Prophètes [3] ». Quelquefois il partage les Ecritures en trois parties, lorsqu'il dit : « Il fallait que s'accom« plît tout ce qui est écrit de moi dans la loi, « les Prophètes et les psaumes [4] ». Mais maintenant il désigne sous le nom de loi les psaumes eux-mêmes où se trouvent écrites ces paroles : « J'ai dit : Vous êtes dieux. Si la « loi appelle dieux ceux à qui la parole de « Dieu a été adressée, et l'Ecriture ne peut « être détruite : moi que le Père a sanctifié et « envoyé dans le monde, pourquoi dites-vous « que je blasphème parce que j'ai dit : Je suis « le Fils de Dieu ? » Si la parole de Dieu a été adressée aux hommes de manière à ce qu'ils fussent appelés dieux, le Verbe même de Dieu qui est en Dieu pourrait-il ne pas être Dieu ? Si par la parole de Dieu les hommes deviennent dieux, si en participant à cette parole ils deviennent dieux, celui auquel ils participent n'est-il pas Dieu ? Si les lumières éclairées sont elles-mêmes des dieux, la lumière qui éclaire n'est-elle pas Dieu ? Si, pour s'être réchauffées à ce feu salutaire, les créatures deviennent dieux, ce feu qui les réchauffe n'est-il pas Dieu ? Tu t'approches de la lumière, tu en es éclairé, et l'on te compte parmi les fils de Dieu ; si tu t'éloignes de la lumière, tu es dans l'obscurité et dans les ténèbres. Mais cette lumière ne s'approche pas d'elle-même, parce qu'elle ne s'en éloigne pas. Si donc la parole de Dieu vous fait dieux, comment le Verbe de Dieu ne serait-il pas Dieu ? Le Père a donc sanctifié son Fils et l'a envoyé dans le monde. Quelqu'un dira peut-être : Si le Père l'a sanctifié, il n'a donc pas toujours été saint ? Il l'a sanctifié comme il l'a engendré. Qu'il fût saint, il le lui a donné en l'engendrant, parce qu'il l'a engendré saint. Car si ce qui est sanctifié ne pouvait pas être saint auparavant, comment pourrions-nous dire à Dieu le Père : « Que votre « nom soit sanctifié [1] ? »

10. « Si je ne fais pas les œuvres de mon « Père, ne me croyez pas ; mais si je les fais, « et si vous ne voulez pas me croire, croyez à « mes œuvres, afin que vous sachiez et que « vous croyiez que le Père est en moi et moi « en lui ». Le Fils ne dit pas : « Le Père est en « moi et moi en lui », comme peuvent le dire les hommes. Car si nos pensées sont bonnes, nous sommes en Dieu, et si nous vivons saintement, Dieu est en nous. Si nous lui sommes fidèles, que nous participions à sa grâce, et que nous soyons illuminés par lui, nous sommes en lui, et il est en nous. Mais il n'en est pas ainsi pour le Fils unique ; il est dans le Père et le Père est en lui, comme un égal est dans celui à qui il est égal. Enfin quelquefois nous pouvons dire : Nous sommes en Dieu et Dieu est en nous ; mais pouvons-

[1] Ps. LXXXI, 6. — [2] Luc, XVI, 16. — [3] Math. XXII, 40. — [4] Luc, XXIV, 44.

[1] Math. VI, 9.

nous dire : Dieu et moi sommes une même chose ? Tu es en Dieu, parce que Dieu te contient ; Dieu est en toi, parce que tu es devenu son temple. Mais de ce que tu es en Dieu et que Dieu est en toi, peux-tu dire : Celui qui me voit, voit Dieu : comme le Fils unique a dit : « Qui m'a vu, a vu aussi le Père [1] », et encore : « Le Père et moi sommes un ? » Reconnais le bien propre du Seigneur, et la faveur faite par lui à son serviteur. Le propre du Seigneur, c'est l'égalité avec le Père ; la faveur accordée au serviteur, c'est la participation à la grâce du Sauveur.

11. « Ils cherchaient donc à le saisir ». Plût à Dieu qu'ils l'eussent saisi, mais en croyant en lui, en le comprenant, et non pas en le maltraitant et en le mettant à mort. Car maintenant, mes frères, quand je vous parle de ces choses, et que, faible, je vous annonce des choses fortes, petit, des choses grandes, fragile, des choses solides, vous qui êtes tirés de la même masse dont je suis sorti, et moi-même qui vous parle, tous ensemble nous voulons saisir Jésus-Christ. Mais qu'est-ce que le saisir ? Si tu l'as compris, tu l'as saisi. Mais ce n'est pas ce que voulaient les Juifs. Tu l'as saisi, afin de l'avoir. Eux voulaient le saisir pour ne plus l'avoir, et parce qu'ils voulaient le prendre ainsi, que leur fit-il ? « Il sortit « d'entre leurs mains ». Ils ne le saisirent pas, parce qu'ils n'avaient pas les mains de la foi. Le Verbe s'est fait chair, mais ce n'était pas chose difficile pour le Verbe d'arracher sa chair de ces mains de chair. Saisir spirituellement le Verbe, c'est saisir Jésus-Christ comme il faut.

[1] Jean, XIV, 9.

12. « Et il s'en alla au-delà du Jourdain, « en ce lieu où Jean baptisait au commencement, et il resta là. Et beaucoup venaient « vers lui et disaient : Jean n'a fait aucun miracle ». Vous vous le rappelez, nous vous avons dit de Jean qu'il était une lampe et qu'il rendait témoignage au jour [1]. Pourquoi donc disent-ils en eux-mêmes : Jean n'a fait aucun miracle ? Jean, disent-ils, ne nous a montré aucun miracle ; il n'a pas chassé les démons ; il n'a pas guéri de la fièvre ; il n'a pas rendu la vue aux aveugles ; il n'a pas ressuscité les morts ; il n'a pas nourri plusieurs milliers d'hommes avec cinq ou sept pains ; il n'a pas marché sur la mer ; il n'a pas commandé aux vents et aux flots : Jean n'a rien fait de ces choses ; mais tout ce qu'il disait lui rendait témoignage. Par le moyen de cette lampe, arrivons donc au jour : « Jean n'a fait « aucun miracle ; mais toutes les choses que « Jean a dites de lui étaient vraies ». Ceux-là ont saisi Jésus, mais non de la même façon que les Juifs. Les Juifs voulaient le saisir pendant qu'il s'éloignait. Ceux-là l'ont saisi pendant qu'il restait au milieu d'eux. Enfin, que dit l'Evangéliste ? « Et beaucoup crurent en lui ».

[1] Jean, V, 33, 35.

QUARANTE-NEUVIÈME TRAITÉ.

DEPUIS L'ENDROIT OU IL EST DIT : « OR IL Y AVAIT UN MALADE NOMMÉ LAZARE », JUSQU'A : « IL « S'EN ALLA DANS LE PAYS QUI EST PRÈS DU DÉSERT, DANS LA VILLE QUI EST APPELÉE EPHREM, « ET LA IL DEMEURAIT AVEC SES DISCIPLES ». (Chap. XI, 1-54.)

RÉSURRECTION DE LAZARE.

Le Christ a ressuscité trois morts pour manifester sa puissance. La mort corporelle est l'image de la mort spirituelle, avec cette différence, néanmoins, qu'on redoute l'une et qu'on ne craint guère l'autre : la résurrection des corps est aussi l'emblème de celle des âmes par la foi. Si la fille de Jaïre et le fils de la veuve de Naïm figurent les pécheurs non invétérés de pensée et d'action, Lazare représente ceux qui se trouvent plongés dans la corruption de mauvaises habitudes. Sa résurrection miraculeuse devait être une preuve de la divinité du Christ. En raison de la mauvaise volonté des Pharisiens, les Apôtres voulaient le dissuader de se rendre à Béthanie, mais Jésus, après les avoir rappelés au devoir, et leur avoir appris ce qu'est la mort avant le jour du jugement, s'en alla, et ils le suivirent. Avant de ressusciter Lazare, il déclara à Marthe qu'il est principe de vie pour le corps et pour l'âme ; que quiconque croit, vivra toujours de la vie de la grâce. Arrivé près de Marie, il frémit et pleura pour donner au pécheur l'exemple de ce qu'il doit faire pour revenir à la vie de l'âme. La suite indique comment les esclaves des mauvaises habitudes parviennent à en obtenir le pardon et à en sortir. A la suite de ce miracle eurent lieu et un grand émoi parmi les Pharisiens, et la prophétie de Caïphe.

1. De tous les miracles opérés par Notre-Seigneur Jésus-Christ, le plus célèbre est la résurrection de Lazare. Mais si nous en remarquons bien l'auteur, nous devrons bien plus nous en réjouir que nous en étonner. C'est celui qui a créé l'homme qui a ressuscité un homme ; car il est le Fils unique du Père, et par lui, vous le savez, toutes choses ont été faites. Si donc c'est par lui qu'ont été faites toutes choses, y a-t-il rien d'étonnant à ce qu'un homme ait été ressuscité par lui, quand tant d'hommes naissent chaque jour par l'effet de sa puissance? C'est bien plus de créer les hommes que de les ressusciter. Cependant il a daigné créer et ressusciter ; créer tous les hommes et en ressusciter quelques-uns. Car le Seigneur Jésus a fait beaucoup de choses ; mais toutes n'ont pas été écrites ; l'Evangéliste Jean lui-même nous atteste que le Seigneur Jésus a fait et dit beaucoup de choses qui n'ont pas été écrites [1] : on choisit de préférence, pour les écrire, les choses qui paraissaient suffire au salut des croyants. Tu as entendu que le Seigneur Jésus a ressuscité un mort : il te suffit de savoir que, s'il avait voulu, il aurait ressuscité tous les morts ; mais il s'est réservé de le faire à la fin du monde. Car pour lui qui, comme vous l'avez appris, a par un grand miracle fait sortir vivant du tombeau un mort qui y était renfermé depuis quatre jours, « l'heure viendra », comme il dit lui-même, « où tous ceux qui « sont dans les sépulcres entendront sa voix « et sortiront ». Il a ressuscité un mort déjà tombé en putréfaction ; mais cependant ce cadavre infect avait encore la forme de corps humain ; mais au dernier jour, c'est avec des cendres que d'un seul mot il reconstituera des corps. Il fallait néanmoins qu'en attendant il fît quelques miracles qui nous fussent donnés comme des marques de sa puissance, afin que nous croyions en lui, et que nous nous préparions à cette résurrection, qui sera pour la vie et non pour la condamnation. Car voici ce qu'il dit : « L'heure viendra où « tous ceux qui sont dans les sépulcres en« tendront sa voix et ceux qui auront bien « fait sortiront pour la résurrection de la vie ; « ceux qui auront mal fait, pour la résurrec« tion du jugement [1] ».

2. Nous lisons dans l'Evangile que trois morts ont été ressuscités par le Seigneur, et ce n'est assurément pas sans raison ; car les œuvres du Seigneur ne sont pas seulement des actions, elles sont aussi des signes. Si donc elles sont des signes, outre qu'elles ont un côté admirable, elles nous indiquent certainement aussi quelque chose de caché à nos yeux. Mais trouver ce que signifient ces actions offre parfois plus de difficulté que de les lire

[1] Jean, XX, 30.

[1] Jean, V, 28, 29.

ou de les entendre. Nous écoutions avec admiration, comme en présence d'un grand miracle étalé à nos regards, lorsqu'on nous lisait dans l'Evangile de quelle manière Lazare a été ressuscité. Si nous y réfléchissons, par une opération bien plus admirable de Jésus-Christ, tout homme qui croit ressuscite : et si nous reportons notre attention sur tous ceux qui meurent, et si nous pensons au genre de mort le plus lamentable, celui qui pèche se fait mourir. La mort du corps, tout homme la craint, et la mort de l'âme, bien peu la redoutent. Pour la mort du corps, qui, sans aucun doute, doit arriver un jour, tous cherchent à l'empêcher de venir : c'est là tout leur travail. Il travaille à ne pas mourir, l'homme qui doit mourir, et l'homme qui doit vivre éternellement, ne travaille pas à ne point pécher, et lorsqu'il travaille à ne pas mourir, il s'occupe inutilement : car ce qu'il fait ne peut servir qu'à différer l'heure de la mort et non à l'éloigner tout à fait. Si, au contraire, il voulait ne pas pécher, il n'aurait pas tant de peine et il vivrait éternellement. Oh ! si nous pouvions exciter les hommes et nous exciter nous-mêmes avec eux à aimer la vie permanente autant qu'ils aiment cette vie fugitive! Que ne fait pas l'homme tombé en danger de mort? En voyant le glaive suspendu sur leur tête, plusieurs ont livré ce qu'ils avaient en réserve pour assurer leur vie. Quel est celui qui n'aurait pas tout donné pour n'être pas frappé? Et après cet abandon peut-être a-t-il été frappé. Quel est celui qui, pour vivre, ne consentirait pas à l'instant à perdre ce qui le faisait vivre, préférant une vie de mendiant à une prompte mort? Quel est celui à qui l'on a dit : Embarque-toi, si tu ne veux pas mourir, et qui a hésité ? Quel est celui à qui l'on a dit : Travaille, si tu ne veux pas mourir, et qui a été paresseux ? Ils sont bien légers les ordres que Dieu nous donne pour nous faire obtenir une vie éternelle, et nous négligeons de lui obéir ! Dieu ne te dit pas : Sacrifie tout ce que tu as, pour vivre pendant un temps bien court, et accablé de soucis ; mais il dit : Donne aux pauvres une partie de ce que tu as, si tu veux vivre toujours et à l'abri de toute peine. Ils sont notre condamnation, les amateurs de cette vie temporelle qu'ils n'ont ni quand ils veulent, ni aussi longtemps qu'ils le veulent, et nous ne nous condamnons pas nous-mêmes, nous qui nous montrons si paresseux, si lâches à acquérir la vie éternelle, que nous aurons si nous le voulons, et que nous ne perdrons jamais quand nous l'aurons. Et cette mort que nous craignons tant, nous la subirons malgré nous.

3. Si donc le Seigneur par sa grâce et sa miséricorde infinie ressuscite nos âmes pour nous garantir de la mort éternelle, nous devons bien le comprendre, ces trois morts qu'il ressuscita dans leurs corps signifient quelque chose, et ils figurent la résurrection des âmes qui se fait par la foi. Il a ressuscité la fille du chef de la synagogue lorsqu'elle était encore étendue dans sa demeure [1] ; il a ressuscité le jeune fils de la veuve qu'on portait déjà hors de la ville [2] ; il a ressuscité Lazare enseveli depuis quatre jours. Que chacun examine l'état de son âme : si elle pèche, elle meurt ; le péché, c'est la mort de l'âme. Mais quelquefois on pèche en pensée. Ce qui est mal t'a causé du plaisir. Tu as consenti, tu as péché. Ce péché t'a donné le coup de la mort ; mais la mort est à l'intérieur, parce que la mauvaise pensée ne s'est pas réduite en acte. Voulant montrer qu'il ressusciterait cette âme, le Seigneur ressuscita cette jeune fille qui n'avait pas encore été portée dehors, mais qui gisait sans vie dans sa demeure, indiquant par là un péché caché. Toutefois, si tu ne t'es pas borné à consentir à la mauvaise pensée, mais qu'en outre tu aies fait le mal, tu as transporté le mort en dehors des portes ; tu es dehors, et tu es emporté mort. Cependant le Seigneur ressuscita aussi ce mort et le rendit à sa mère qui était veuve. Si tu as péché, fais pénitence ; et le Seigneur te ressuscitera et te rendra à l'Eglise, ta mère. Le troisième mort est Lazare. Il y a un genre de mort bien cruel : on l'appelle la mauvaise habitude; car autre chose est de pécher, autre chose est de contracter l'habitude du péché. Celui qui pèche et qui se corrige aussitôt, revient bien vite à la vie ; comme il n'est pas encore enlacé par l'habitude, il n'est pas encore enseveli. Mais celui qui a l'habitude de pécher est enseveli, et l'on dit de lui avec raison : Il sent mauvais. Car il commence à avoir une mauvaise réputation, qui se répand autour de lui comme une odeur insupportable. Tels sont tous ceux qui s'accoutument aux crimes, qui sont perdus de mœurs. Tu lui dis : N'agis pas ainsi ; est-ce qu'il t'entend, celui que la terre étouffe, que la corruption a

[1] Marc, v, 41, 42. — — [2] Luc, vii, 14, 15.

déjà gagné et qui est écrasé sous le poids de l'habitude? Et cependant, même ce dernier, Jésus-Christ est assez puissant pour le ressusciter. Nous avons connu, nous avons vu, et nous voyons tous les jours des hommes qui, renonçant à une habitude criminelle, vivent ensuite beaucoup mieux que ceux qui les reprenaient. De tels hommes peut-être te faisaient horreur. Vois la sœur même de Lazare (si toutefois c'est elle qui couvrit de parfums les pieds du Seigneur, et les essuya avec ses cheveux après les avoir arrosés de ses larmes), cette sœur de Lazare fut plus avantageusement ressuscitée que son frère. Elle fut délivrée du poids énorme de ses habitudes criminelles. C'était en effet une pécheresse célèbre, et d'elle il a été dit : « Beaucoup de péchés « lui sont remis, parce qu'elle a aimé beau« coup [1] ». Nous en voyons beaucoup, nous en avons connu beaucoup qui ont été ainsi ressuscités ; que personne ne désespère, mais que personne ne se laisse aller à la présomption. Si le désespoir est un mal, la présomption en est aussi un. Evite le désespoir et ne choisis point ce qui pourrait te donner de la présomption.

4. Le Seigneur ressuscita donc Lazare ; vous avez entendu en quel état il était, c'est-à-dire ce que signifie sa résurrection. Continuons donc à lire ; et comme dans ce récit beaucoup de choses sont très-claires, nous ne donnerons point l'explication de chaque passage, afin de pouvoir traiter plus au long ce qu'il est nécessaire d'expliquer. « Or, il y « avait un malade nommé Lazare, de Béthanie, « dans la demeure de Marie et de Marthe, ses « sœurs ». Vous vous souvenez que, dans la dernière lecture, le Seigneur s'échappa des mains de ceux qui voulaient le lapider, et qu'il se retira au-delà du Jourdain, au lieu où Jean baptisait [2]. Pendant que le Seigneur était là, Lazare était malade à Béthanie, bourg rapproché de Jérusalem.

5. « Or, Marie était celle qui oignit le Sei« gneur de parfum et qui essuya ses pieds « avec ses cheveux, et son frère Lazare était « malade. Ses sœurs envoyèrent donc vers « Jésus, disant ». Nous avons déjà compris où elles envoyèrent ; c'était là où se trouvait le Seigneur, car il était absent, et il se trouvait au-delà du Jourdain. Elles envoyèrent vers le Seigneur, lui annonçant que leur frère était malade, afin qu'il vînt, s'il le voulait bien, et qu'il le délivrât de sa maladie. Mais le Christ différa de le guérir, afin de pouvoir le ressusciter. Que lui firent donc dire les sœurs de Lazare ? « Seigneur, celui que vous « aimez est malade » ; elles ne lui dirent pas : Venez. Comme il aimait Lazare, il suffisait de lui annoncer qu'il était malade. Elles n'osèrent pas lui dire : Venez et guérissez-le ; elles n'osèrent pas lui dire : Commandez du lieu où vous êtes, et il sera fait ici comme vous l'ordonnerez. Mais pourquoi n'osèrent-elles pas le faire, puisque ce fut précisément là le motif pour lequel la foi du centurion mérita des éloges ? Le centurion dit en effet : « Je ne suis pas digne que vous entriez « sous mon toit, mais seulement dites une « parole et mon serviteur sera guéri [1] ». Elles ne lui dirent rien de pareil, mais seulement ceci : « Seigneur, celui que vous aimez est « malade ». Il suffit que vous le sachiez, car ceux que vous aimez vous ne les abandonnez pas. Mais, dira quelqu'un, comment Lazare peut-il figurer le pécheur, puisque le Seigneur l'aimait si tendrement? Que celui-là écoute le Seigneur, car il nous dit : « Je ne « suis pas venu appeler les justes, mais les « pécheurs [2] ». Si Dieu n'avait pas aimé les pécheurs, il ne serait pas descendu du haut du ciel sur la terre.

6. « Or, Jésus entendant cela, leur dit : « Cette maladie ne va point à la mort, mais « elle est pour la gloire de Dieu, afin que le « Fils de Dieu soit glorifié ». Cette glorification du Fils ne l'a pas grandi ; c'est à nous qu'elle a profité. Il dit donc : « Cette maladie « ne va pas à la mort », parce que la mort même de Lazare n'allait point à la mort, mais bien plutôt au miracle qu'il devait faire pour amener les hommes à croire en Jésus-Christ, et à éviter la mort éternelle. Remarquez comme Notre-Seigneur affirme indirectement qu'il est Dieu, à cause de quelques-uns qui disent que le Fils n'est pas Dieu. Il y a, en effet, des hérétiques qui nient que le Fils de Dieu soit Dieu. Qu'ils écoutent donc : « Cette « maladie », dit Jésus, « ne va point à la « mort, mais elle est pour la gloire de Dieu ». Pour quelle gloire? pour la gloire de quel Dieu ? Ecoute ce qui suit : « Afin que soit « glorifié le Fils de Dieu ». « Cette maladie ne « va donc point à la mort », dit-il, « mais elle

[1] Luc, VII, 47. — [2] Jean, X, 39, 40.

[1] Matth. VIII, 8, 10. — [2] Id. IX, 13.

« est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils « de Dieu soit glorifié par elle ». Par quoi ? Par cette maladie.

7. « Or, Jésus aimait Marthe, et sa sœur « Marie et Lazare ». Lazare était malade, et ses sœurs étaient tristes ; mais tous étaient ses amis. Ils étaient aimés de Celui qui sauvait les malades, je dis plus, de Celui qui ressuscitait les morts et consolait les affligés. « Ayant appris qu'il était malade, il resta deux « jours dans le même lieu ». On apporta donc la nouvelle à Jésus ; mais il resta là, et il s'écoula quatre jours complets. Et ce ne fut pas sans raison ; car peut-être, et même certainement, ce nombre de jours indique quelque mystère. « Et après cela, il dit à ses disciples : « Allons de nouveau en Judée ». Il s'y était presque vu lapider, et il semblait ne s'être éloigné que pour n'être pas lapidé. Il s'était éloigné comme homme ; mais, en revenant, il oublia, en quelque sorte, sa faiblesse et montra sa puissance. « Allons en Judée », dit-il.

8. Quand il eut dit cela, voyez comme ses disciples furent effrayés. « Ses disciples lui « disent : Maître, tout à l'heure les Juifs « cherchaient à vous lapider, et vous y allez « de nouveau ? Jésus répondit : N'y a-t-il pas « douze heures au jour ? » Que signifie cette réponse ? Ces disciples lui ont dit : « Tout à « l'heure les Juifs voulaient vous lapider », et « de nouveau vous y allez ? » Est-ce pour qu'ils vous lapident ? Et le Seigneur leur répond : « N'y a-t-il pas douze heures au jour ? « Si quelqu'un marche pendant le jour, il ne « chancelle point, parce qu'il voit la lumière « de ce monde ; mais s'il marche pendant la « nuit, il chancelle, parce que la lumière « n'est point en lui ». Le Seigneur a parlé du jour ; mais dans notre intelligence règne encore une sorte de nuit. Invoquons le jour, pour qu'il chasse la nuit et qu'il éclaire notre cœur des feux de sa lumière. Qu'a voulu dire le Seigneur ? D'après ce qu'il me semble, et autant que me permettent de juger l'élévation et la profondeur de ce discours, il a voulu leur reprocher leur doute et leur infidélité. Ils voulaient conseiller au Seigneur de ne pas mourir, lui qui n'était venu que pour mourir et les empêcher de mourir eux-mêmes. C'est ainsi que, dans un autre passage, saint Pierre qui aimait Notre-Seigneur, mais ne comprenait pas encore pleinement pourquoi il était venu, témoigna la crainte qu'il avait de le voir mourir ; par là il déplut à la vie, c'est-à-dire au Seigneur lui-même. En effet, comme Notre-Seigneur apprenait à ses disciples ce qu'il aurait à souffrir de la part des Juifs à Jérusalem, Pierre, au milieu de tous les autres, lui dit : « A Dieu ne plaise, Seigneur ; « épargnez-vous, cela ne vous arrivera pas ». Et aussitôt Notre-Seigneur lui répondit : « Retire-toi de moi, Satan, car tu goûtes non « point les choses qui sont de Dieu, mais « celles qui sont des hommes ». Peu auparavant il avait confessé le Fils de Dieu et mérité des louanges ; il avait entendu Jésus lui adresser ces paroles : « Tu es heureux, Simon « fils de Jona ; car ce n'est pas la chair et le « sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui « est dans les cieux [1] ». A celui auquel il avait dit : « Tu es heureux », il dit : « Retire- « toi, Satan » : parce que, s'il était heureux, ce n'était pas en lui-même qu'il trouvait le principe de son bonheur ; quelle en était donc la cause ? « Parce que ce n'est pas la chair et le « sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui « est dans les cieux ». Voilà ce qui te rend heureux ; cela ne vient pas de toi, mais de moi. Non que je sois le Père, mais parce que tout ce que le Père possède est à moi [2]. Mais si Pierre est heureux par le fait du Seigneur lui-même, qui est-ce qui fait de lui un Satan ? Le Seigneur nous l'apprend ici même. Il a indiqué la raison de la béatitude de Pierre, en disant : « Ce n'est pas la chair et le sang qui « t'ont révélé ceci, mais mon Père qui est « dans les cieux » ; voilà la cause de ta béatitude. Mais si j'ai dit : « Retire-toi de moi, « Satan », écoutes-en la raison : « C'est que « tu goûtes, non pas les choses qui sont de « Dieu, mais les choses qui sont de l'homme ». Que personne donc ne se flatte ; de son propre fonds, l'homme est un satan ; c'est Dieu seul qui le rend heureux. Qu'est-ce à dire : De son propre fonds, sinon de son péché ? Ote le péché, que te reste-t-il en propre ? Ce qui me fait juste, dira quelqu'un, vient de mon propre fonds. Mais « qu'as-tu que tu ne l'aies « reçu [3] ? » Comme donc des hommes s'adressaient à Dieu, des disciples à leur Maître, des serviteurs à leur Seigneur, des malades à leur Médecin, pour lui donner un conseil, il les reprit et leur dit : « N'y a-t-il pas douze « heures au jour ? Si quelqu'un marche dans

[1] Matth. XVI, 16-23. — [2] Jean, XVI, 15. — [3] I Cor. IV, 7.

« le jour, il ne bronche point ». Suivez-moi, si vous voulez ne pas broncher; ne cherchez pas à me donner des conseils, car vous devez en recevoir de moi. Que signifient donc ces mots : « N'y a-t-il pas douze heures au jour ? » Le voici : pour montrer qu'il était lui-même le jour, il choisit douze disciples. Si je suis le jour, leur dit-il, et si vous êtes les heures, les heures doivent-elles donner des conseils au jour ? Ce sont les heures qui suivent le jour, et non le jour qui suit les heures. Mais si les disciples étaient les heures, quel rôle Judas remplissait-il au milieu d'eux ? Etait-il du nombre des douze heures ? S'il était une heure, il éclairait; et s'il éclairait, comment livrait-il le jour à la mort? Mais en prononçant cette parole, le Seigneur avait en vue non Judas, mais son successeur. Judas étant déchu, Matthias lui succéda, et le nombre douze demeura intact [1]. Ce n'est donc pas sans raison que le Seigneur choisit douze disciples : c'est parce qu'il est le jour spirituel. Que les heures suivent donc le jour; qu'elles l'annoncent, qu'elles reçoivent sa lumière, et que par la prédication des heures le monde croie au jour. C'est ce que Jésus leur dit d'un seul mot : Suivez-moi, si vous ne voulez point broncher.

9. Après cela il leur dit : « Lazare, notre ami, « dort; mais je vais pour le réveiller ». Il disait vrai : Lazare était mort pour ses sœurs; pour le Seigneur, il dormait. Il était mort pour les hommes qui ne pouvaient le ressusciter. Mais le Seigneur le fit sortir du sépulcre plus facilement que tu ne fais sortir de son lit un homme endormi. C'est donc eu égard à sa puissance qu'il a dit que Lazare dormait. Du reste, dans les Ecritures, les morts sont souvent appelés ceux qui dorment; ainsi les dénomme l'Apôtre : « Or, nous ne voulons « pas, mes frères, que vous ignoriez ce qui « regarde ceux qui dorment, afin que vous ne « soyez point attristés, comme les autres qui « n'ont point l'espérance [2] ». L'Apôtre lui-même les appelle ceux qui dorment, parce qu'il annonce qu'ils doivent ressusciter. Donc tous les morts dorment, qu'ils soient bons ou mauvais. Mais il y a de la différence dans l'état de ceux qui dorment du sommeil quotidien et qui s'éveillent tous les jours, selon ce que chacun d'eux voit en songe : les uns ont des songes joyeux, d'autres en ont de si effrayants qu'ils s'éveillent et craignent de se rendormir, de peur de retomber dans les mêmes songes. C'est ainsi que chaque homme s'endort avec sa cause, et se réveille avec elle; et il importe de savoir à quelle espèce de garde on est soumis jusqu'à ce moment où l'on paraît devant le juge. Car il y a différentes sortes de garde, selon que le demandent les différentes causes. Les uns sont confiés à un licteur : c'est là un traitement humain, doux et digne d'un citoyen. D'autres sont livrés aux geôliers ; d'autres sont envoyés en prison; et dans la prison même tous ne sont pas traités de la même façon; ceux dont les causes sont plus graves sont enfermés dans des cachots plus profonds. Ainsi donc, comme il y a différentes prisons pour ceux qui paraissent en justice, il y a de même différentes prisons pour les morts et différents mérites en ceux qui ressuscitent. Le pauvre est reçu, et le riche aussi; mais le premier est reçu dans le sein d'Abraham, et le second en un lieu où il a soif et où il ne trouve pas même une goutte d'eau pour se rafraîchir [1].

10. Toutes les âmes ont donc, et je saisis cette occasion de l'enseigner à votre charité, toutes les âmes ont donc, lorsqu'elles sortent de ce monde, des demeures différentes. Les bonnes sont reçues dans la joie, les méchantes dans les tourments. Mais quand la résurrection sera faite, la joie des bons sera plus grande, et plus graves aussi seront les tourments des méchants, parce qu'ils seront torturés avec leur corps. Les saints patriarches, les Prophètes, les Apôtres, les martyrs, les bons chrétiens ont tous été reçus dans le séjour de la paix, mais tous ne recevront qu'à la fin des temps ce que Dieu a promis. Car il a promis la résurrection même de la chair, la destruction de la mort, le partage de la vie éternelle avec les anges. C'est là ce que tous recevront également, car pour le repos qui est accordé immédiatement après la mort, chacun, s'il en est digne, le reçoit aussitôt qu'il est mort. Les patriarches l'ont reçu les premiers; voyez depuis quand ils reposent. Après eux l'ont reçu les Prophètes, plus récemment les Apôtres, beaucoup plus tard encore les saints martyrs ; et chaque jour les bons chrétiens le reçoivent. Et ainsi les uns y sont déjà depuis longtemps ; d'autres, depuis moins de temps ; d'autres, depuis quelques

[1] Act. I, 26. — [2] I Thess. IV, 12.

[1] Luc, XVI, 22-24.

années seulement; d'autres n'y sont pas encore. Mais quand ils s'éveilleront de ce sommeil, tous ensemble recevront ce qui a été promis.

11. « Lazare, notre ami, dort; mais je vais « pour le tirer du sommeil. Les disciples lui « dirent donc ». Comme ils comprenaient, ils répondirent : « Seigneur, s'il dort, il sera « sauvé ». Ordinairement, en effet, le sommeil des malades est un indice de guérison. « Or, Jésus avait parlé de sa mort; mais ils « pensèrent qu'il parlait du sommeil ordi- « naire. Alors Jésus leur dit clairement ». En effet, cette parole : « Il dort », ne manquait pas d'être obscure; il leur dit donc clairement : « Lazare est mort, et je me réjouis à « cause de vous de ce que je n'étais pas là, « afin que vous croyiez ». Et je sais qu'il est mort, et cependant je n'y étais pas. On avait annoncé qu'il était malade, mais non pas qu'il était mort. Mais pouvait-il y avoir rien de caché pour Celui qui avait créé Lazare, et entre les mains duquel était passée l'âme du mourant? C'est pourquoi il dit : « Je me ré- « jouis à cause de vous de ce que je n'étais pas « là, afin que vous croyiez ». Afin que dès lors ils fussent dans l'admiration de ce que le Sauveur avait pu dire qu'il était mort sans l'avoir ni vu ni entendu. C'est ici le cas de nous rappeler que, par ces miracles, le Christ consolidait la foi de ses disciples qui déjà avaient cru en lui; non en ce sens que la foi, qui n'était pas encore en eux, commençât à y exister; mais en ce sens que cette foi qui s'y trouvait déjà s'augmentât encore. Jésus s'est néanmoins servi d'un mot qui semble dire qu'ils commençaient seulement à croire. Il ne dit pas, en effet : « Je me réjouis à cause de vous », pour que votre foi soit augmentée ou affermie; mais : « Pour que vous croyiez ». Ce qu'il faut entendre ainsi : Pour que vous croyiez d'une foi plus large et plus ferme.

12. « Mais allons à lui. Thomas, appelé « Didyme, dit à ses condisciples : Allons, nous « aussi, et mourons avec lui. Jésus vint donc « et le trouva déposé depuis quatre jours dans « le tombeau ». Sur ces quatre jours, on peut dire bien des choses : les Ecritures obscures par elles-mêmes fournissant, selon la différence des intelligences, des sens différents. Disons, nous aussi, ce que nous semble signifier ce mort de quatre jours. Comme dans l'aveugle dont nous vous parlions dernièrement, nous reconnaissions en quelque sorte le genre humain; dans ce mort nous pouvons bien aussi retrouver un grand nombre d'hommes, car une même chose peut être représentée de différentes manières. L'homme, quand il naît, naît déjà avec la mort, puisque d'Adam il hérite le péché; ce qui fait dire à l'Apôtre : « Par un seul homme le péché est « entré dans le monde, et par le péché la « mort; et ainsi elle a passé dans tous les « hommes, par celui en qui tous ont péché[1] ». Voilà le premier jour de mort; c'est l'héritage auquel lui donne droit son origine. Ensuite l'homme grandit, il approche de l'âge de raison, où il peut se faire une idée de la loi naturelle que tous portent écrite dans leur cœur. « Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse, « ne le fais pas aux autres ». Est-ce là une chose que nous apprenions dans les livres? Ne la lisons-nous pas en quelque sorte dans la nature? Voudrais-tu être volé? Non, certes, tu ne le veux pas; car voici la loi écrite dans ton cœur : Ce que tu ne veux pas endurer, ne le fais pas toi-même. Et cependant cette loi-là, les hommes la transgressent. Voilà le second jour de mort. Dieu a donné aussi une loi par son serviteur Moïse; il y est dit : « Tu ne « tueras point; tu ne commettras point le pé- « ché de la chair; tu ne porteras point de faux « témoignage; honore ton père et ta mère; « tu ne convoiteras point le bien de ton pro- « chain; tu ne convoiteras point l'épouse de « ton prochain[2] ». Voilà la loi écrite; elle aussi, on la méprise. C'est le troisième jour de mort. Que reste-t-il? Vient l'Evangile. Le royaume des cieux est annoncé; Jésus-Christ est prêché partout; il menace de l'enfer, il promet la vie éternelle : tout cela est méprisé. Les hommes transgressent l'Evangile. Voilà le quatrième jour de mort. C'est bien vrai que déjà il est en putréfaction. Mais à de telles gens faut-il refuser toute miséricorde? A Dieu ne plaise! Le Seigneur n'a pas dédaigné de venir pour ressusciter même ces sortes de morts.

13. « Or, beaucoup d'entre les Juifs étaient « venus vers Marthe et Marie, pour les conso- « ler de la mort de leur frère. Quand Marthe « apprit que Jésus venait, elle alla au-devant « de lui, mais Marie resta assise à la maison. « Marthe dit donc à Jésus : Seigneur, si vous « aviez été ici, mon frère ne serait pas mort;

[1] Rom. v, 12. — [2] Exode, xx, 12-17.

« mais je sais maintenant que tout ce que « vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'ac- « cordera ». Elle ne dit pas : mais maintenant je vous prie de ressusciter mon frère, car que savait-elle, s'il était avantageux pour son frère de ressusciter ? Elle dit seulement : Je sais que vous le pouvez, et que si vous le voulez vous le ferez ; mais le ferez-vous, c'est à vous d'en juger ; ce serait présomption à moi de le décider. « Mais ce que je sais, c'est que tout « ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous « l'accordera ».

14. « Jésus lui dit : Ton frère ressuscitera ». Réponse peu claire, car il ne dit pas : Je vais ressusciter ton frère, mais : « Ton frère res- « suscitera ». « Aussi Marthe lui dit : Je sais « qu'il ressuscitera à la résurrection du der- « nier jour ». De cette résurrection, j'en suis certaine ; d'une résurrection immédiate, je ne sais rien. « Jésus lui dit : Je suis la résur- « rection ». Tu dis : « Mon frère ressuscitera « au dernier jour ». C'est vrai, mais celui par qui il ressuscitera alors, peut bien le ressus- citer dès maintenant, parce que, dit-il, « Je « suis la résurrection et la vie ». Ecoutez, mes frères, écoutez ce que dit Notre-Seigneur. Certes, toute l'attente des Juifs réunis était de voir revivre Lazare, ce mort de quatre jours. Ecoutons et ressuscitons, nous aussi. Qu'ils sont nombreux dans cette assemblée ceux qu'écrase le poids des mauvaises habi- tudes ! Peut-être en est-il parmi ceux qui m'écoutent, auxquels on pourrait dire : « Ne « vous laissez point enivrer par le vin, d'où « naît la luxure [1] ». Et ils disent : Nous ne pouvons pas. Peut-être, parmi ceux qui m'é- coutent y a-t-il des personnes impures, souil- lées de débauches et de corruption, aux- quelles je dis : Ne faites point ces choses, si vous voulez ne point périr ; et elles répondent : Nous ne pouvons pas nous tirer de cette ha- bitude. O Dieu, ressuscitez-les. « Je suis », dit-il, « la résurrection et la vie ». Il est la résurrection, parce qu'il est la vie.

15. « Celui qui croit en moi, quand même « il serait mort, vivra, et quiconque vit et croit « en moi, ne mourra jamais ». Qu'est-ce à dire ? « Celui qui croit en moi, quand même « il serait mort », comme Lazare, « il vivra » ; parce que le Christ n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants. Déjà, au su- jet des patriarches morts depuis longtemps, c'est-à-dire, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, il avait fait aux Juifs la même réponse : « Je « suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le « Dieu de Jacob. Or, Dieu n'est pas le Dieu des « morts, mais le Dieu des vivants ; car tous « vivent pour lui [1] ». Crois donc, et quand tu serais mort, tu vivras ; mais si tu ne crois pas, quoique tu sois vivant, tu es réellement mort. Prouvons que si tu ne crois pas, quoique tu sois vivant, tu es réellement mort. Quelqu'un différait de suivre le Seigneur et s'excusait en disant : « Je vais d'abord ensevelir mon « père ». « Laisse », dit le Seigneur, « laisse « les morts ensevelir leurs morts ; pour « toi, viens et suis-moi [2] ». Il y avait donc un mort à ensevelir, il y avait aussi des morts qui devaient ensevelir ce mort : l'un était mort dans son corps, les autres dans leur âme. D'où vient la mort dans l'âme ? De ce que la foi n'y est plus. D'où vient la mort dans le corps ? De ce que l'âme n'y est plus. Donc, l'âme de ton âme, c'est la foi. « Celui « qui croit en moi », dit le Seigneur, « quand « il serait mort » dans son corps, « vivra » dans son âme, jusqu'à ce que le corps lui- même ressuscite pour ne plus mourir ; c'est- à-dire : « Celui qui croit en moi », quoiqu'il meure, « vivra » ; et « quiconque vit » dans son corps « et croit en moi », bien qu'il doive mourir pour un temps à cause de la mort du corps, « ne mourra pas pour l'éternité », à cause de la vie de l'esprit et de l'immorta- lité que donnera la résurrection. C'est là ce que veut dire Jésus : « Et quiconque vit et « croit en moi, ne mourra pas pour l'éter- « nité. Crois-tu cela ? Elle lui répondit : Oui, « Seigneur, j'ai cru que vous êtes le Christ « Fils de Dieu, qui êtes venu dans le monde ». En croyant cela, j'ai cru que vous êtes la ré- surrection, j'ai cru que vous êtes la vie ; j'ai cru que celui qui croit en vous, bien qu'il meure, vivra, et que celui qui vit et croit en vous ne mourra pas pour l'éternité.

16. « Et quand elle eut dit cela, elle s'en « alla, et appela Marie, sa sœur, en silence, « disant : Le Maître est ici et il t'appelle ». Il faut remarquer comment l'Evangile, pour indiquer une parole dite à voix basse, se sert du mot « silence ». Comment, en effet, a-t-elle gardé le silence, puisqu'elle a dit : « Le « Maître est ici, et il t'appelle ? » Il faut aussi remarquer que l'Evangéliste ne dit ni où, ni

[1] Ephés. V, 18.

[1] Matth. XXII, 32 ; Luc, XX, 37, 38. — [2] Matth. VIII, 21, 22.

quand, ni comment le Seigneur appela Marie ; mais il nous le fait comprendre par les paroles de Marthe, afin d'abréger son récit.

17. « Dès que Marie eut entendu, elle se « leva aussitôt et vint vers lui. Car Jésus n'é« tait pas encore arrivé dans le bourg, mais il « se tenait au lieu même où Marthe s'était « présentée à lui. Les Juifs donc qui étaient « avec Marie dans la maison, et la conso« laient, quand ils virent qu'elle s'était levée « si promptement et qu'elle était sortie, la « suivirent en disant : Elle va au tombeau « pour y pleurer ». Pourquoi l'Evangéliste a-t-il voulu nous raconter tout cela ? C'est pour nous faire voir par quelle occasion ils se trouvèrent présents en grand nombre, quand Lazare fut ressuscité. Les Juifs pensant qu'elle ne se précipitait au dehors que pour chercher dans les larmes un soulagement à sa douleur, la suivirent, et cela se faisait pour qu'un miracle aussi grand que la résurrection d'un mort de quatre jours eût un grand nombre de témoins.

18. « Mais quand Marie fut venue où était « Jésus, en le voyant elle tomba à ses pieds « et lui dit : Seigneur, si vous aviez été ici, « mon frère ne serait pas mort. Jésus donc, « voyant qu'elle pleurait et que les Juifs qui « étaient avec elle pleuraient aussi, frémit « en son esprit et se troubla lui-même, et il « dit : Où l'avez-vous déposé ? » Je ne sais ce qu'il a voulu nous apprendre en frémissant dans son esprit, et en se troublant lui-même. Car d'où aurait pu venir son trouble, sinon de lui-même ? C'est pourquoi, mes frères, remarquez d'abord sa puissance, et cherchez ensuite ce qu'il a voulu signifier. Tu te troubles même quand tu ne le veux pas : Jésus-Christ s'est troublé parce qu'il l'a voulu. Jésus a eu faim, c'est vrai ; mais c'est qu'il l'a voulu. Jésus a dormi, c'est vrai ; mais c'est qu'il l'a voulu. Jésus a été triste, c'est vrai ; mais c'est qu'il l'a voulu. Jésus est mort, c'est vrai ; mais c'est qu'il l'a voulu. Il était en son pouvoir d'éprouver ces affections ou de ne les pas éprouver. Le Verbe a pris une âme et un corps, s'appropriant ainsi la nature de l'homme tout entier, dans l'unité d'une seule personne. Car l'âme de l'Apôtre a été éclairée par le Verbe ; l'âme de Pierre a été éclairée par le Verbe ; l'âme de Paul, les âmes des autres Apôtres et des saints Prophètes ont été éclairées par le Verbe ; mais d'aucune il n'a été dit : « Le Verbe s'est fait « chair [1] » ; d'aucune il n'a été dit : « Mon « Père et moi nous sommes un [2] ». L'âme et le corps de Jésus-Christ ne forment avec le Verbe de Dieu qu'une seule personne, un seul Christ ; et par là, comme en lui réside la souveraine puissance, il dispose de la partie faible selon sa volonté ; c'est pourquoi : « Il « se troubla lui-même ».

19. Je vous ai montré la puissance du Christ, examinons ce qu'il a voulu nous faire entendre. Ce ne peut être qu'un grand coupable celui que représentent ces quatre jours de mort et de sépulture. Pourquoi donc Jésus-Christ se trouble-t-il lui-même, sinon pour te montrer comme tu dois être troublé lorsque tu es chargé et accablé d'une si grande masse de péchés ? Tu t'es examiné, tu t'es reconnu coupable et tu as dit en toi-même : J'ai fait cela, et Dieu m'a épargné ; j'ai commis telle faute, et Dieu a différé de me punir ; j'ai entendu l'Evangile, et je l'ai méprisé ; j'ai reçu le baptême, et je suis retombé dans les mêmes fautes : que faire, où aller ? comment m'échapper ? Quand tu parles ainsi, déjà Jésus-Christ frémit en toi, car ta foi frémit, et dans la voix du frémissement, apparaît l'espérance de la résurrection. Si la foi est en nous, Jésus-Christ s'y trouve et frémit : si la foi est en nous, Jésus-Christ est en nous. L'Apôtre dit-il autre chose : « Jésus-Christ par la foi habite « en nos cœurs [3] ? » Donc ta foi en Jésus-Christ, c'est Jésus-Christ dans ton cœur. De là vient qu'il dormait dans la barque, et ses disciples craignant de périr victimes du naufrage qui les menaçait, s'approchèrent de lui et l'éveillèrent. Jésus-Christ se leva, commanda aux vents et aux flots, et il se fit un grand calme [4]. Ainsi en est-il de toi : les vents entrent dans ton cœur, pendant que tu navigues et que tu traverses la vie comme une mer pleine de tempêtes et de dangers. Les vents entrent dans ta barque ; les flots l'agitent et la bouleversent. Quels sont ces vents ? On t'adresse une injure, tu te laisses aller à la colère : l'injure, c'est le vent ; la colère, c'est le flot : tu es en danger, car tu te disposes à répondre, tu te disposes à rendre malédiction pour malédiction ; déjà la barque est sur le point de sombrer. Eveille Jésus-Christ qui dort, car si tu t'emportes, si tu te prépares à

[1] Jean, I, 14. — [2] Id. X, 30. — [3] Ephés. III, 17. — [4] Matth. VIII, 24-26.

rendre le mal pour le bien, c'est que Jésus-Christ dort dans la barque. Le sommeil de Jésus-Christ dans ton cœur, c'est l'oubli de la foi, car si tu réveilles Jésus-Christ, c'est-à-dire si tu te rappelles les enseignements de la foi, que te dit Jésus-Christ au moment où il se réveille dans ton cœur? Des hommes m'ont dit : « Vous êtes possédé du démon [1] »; et j'ai prié pour eux. Le maître reçoit une injure et il la supporte, et le serviteur se laissera aller à l'indignation ! Mais tu veux te venger. Eh quoi ! me suis-je moi-même vengé ? Quand ta foi te parle de la sorte, elle commande aux vents et aux flots, et il se fait en toi un grand calme. De même donc que réveiller Jésus-Christ dans la barque, c'est y exciter la foi ; de même dans le cœur de l'homme qu'oppressent une masse énorme d'iniquités et une longue habitude du péché, dans le cœur de l'homme qui a transgressé l'Evangile et méprisé les peines éternelles, que Jésus-Christ frémisse, que l'homme se condamne lui-même. Ecoute encore : Jésus-Christ a pleuré; que l'homme pleure sur lui-même. Pourquoi, en effet, Jésus-Christ a-t-il pleuré? N'est-ce point pour apprendre à l'homme à pleurer? Pourquoi a-t-il frémi et s'est-il troublé lui-même? N'est-ce point parce que la foi de l'homme, qui se déplaît à lui-même, à juste titre, doit frémir dans l'accusation de ses fautes, afin que l'habitude du péché cède à la violence de la pénitence?

20. « Et il dit : Où l'avez-vous déposé? » Eh quoi ! vous avez su qu'il était mort, et vous ignorez où on l'a enseveli? Cela signifie que l'homme perdu de la sorte, Dieu ne le connaît pour ainsi dire pas. Je n'ai pas osé dire : Dieu ne le connaît pas ; car, où est ce que Dieu ne connaît pas? mais j'ai dit : Il l'ignore pour ainsi dire. Et comment le prouver? Ecoute ce que le Seigneur doit dire au jour du jugement : « Je ne vous connais « pas, retirez-vous de moi [2] ». Qu'est-ce à dire : « Je ne vous connais pas ? » Je ne vous vois point dans ma lumière, je ne vous vois point dans cette justice que je connais. C'est pourquoi, comme s'il ne connaissait pas un pécheur de cette espèce, il dit : « Où l'avez-vous « déposé? » C'est aussi dans le même sens que Dieu parla dans le paradis, quand l'homme eut péché : « Adam, où es-tu [3] ? Ils « lui disent : Seigneur, venez et voyez. « Voyez », c'est-à-dire, ayez pitié. Le Seigneur voit, en effet, quand il fait miséricorde. C'est pourquoi le Psalmiste lui dit : « Voyez mon « abaissement et ma peine, et pardonnez-moi « tous mes péchés [1] ».

21. « Jésus pleura. Alors les Juifs dirent : « Voilà comme il l'aimait ». Qu'est-ce à dire : il l'aimait ? « Je ne suis pas venu », dit-il lui-même, « appeler les justes, mais les pé- « cheurs à la pénitence [2]. Or, quelques-uns « d'entre eux dirent : Celui qui a ouvert les « yeux de l'aveugle ne pouvait-il pas faire « aussi que cet homme ne mourût point? » S'il n'a pas voulu faire qu'il ne mourût pas, c'est qu'il voulait faire quelque chose de plus, le retirer vivant du séjour de la mort.

22. « Jésus donc, frémissant de nouveau en « lui-même, vint vers le tombeau ». Qu'il frémisse aussi en toi, si tu te prépares à revivre. A tout homme, accablé par une mauvaise habitude, il est dit : « Jésus vint vers le « tombeau. Or, c'était une grotte, et une « pierre avait été placée au-dessus ». Le mort qui se trouve sous la pierre, c'est le pécheur sous la loi. Vous le savez, la loi donnée aux Juifs fut écrite sur la pierre [3]. Or, tous les pécheurs sont sous la loi ; ceux qui vivent bien sont avec la loi. La loi n'est point établie pour le juste [4]. Que veulent donc dire ces paroles : « Ecartez la pierre ? » Elles veulent dire : prêchez la grâce. Car l'apôtre Paul se dit ministre du Nouveau Testament, non de la lettre, mais de l'esprit. « Car », dit-il, « la « lettre tue, et l'esprit vivifie [5] ». La lettre qui tue est comme une pierre qui écrase. « Ecar- « tez la pierre », dit-il, écartez le poids de la loi, prêchez la grâce. « Car, si la loi qui a été « donnée pouvait vivifier, alors vraiment la « justice viendrait de la loi. Mais la loi écrite « a tout renfermé sous le péché, afin que la « promesse fût, par la foi en Jésus-Christ, « donnée en ceux qui croient [6] »; donc, « écartez la pierre ».

23. Marthe, la sœur de celui qui était mort, lui dit : « Seigneur, il sent déjà mauvais ; « car il est là depuis quatre jours. Jésus lui « dit : Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu « verras la gloire de Dieu? » Qu'est-ce à dire, « tu verras la gloire de Dieu ? » C'est-à-dire que ce mort enterré depuis quatre jours, et déjà tombé en putréfaction, il va le ressus-

[1] Jean, VII, 20 — [2] Matth. VII, 23. — [3] Gen. III, 9.

[1] Ps. XXIV, 18. — [2] Matth. IX, 13. — [3] Exod. XXXI, 18. — [4] I Tim. I, 9. — [5] II Cor. III, 6. — [6] Galat. III, 21, 22.

citer. « Car tous ont péché et ont besoin de la « gloire de Dieu [1] », et, « là où a abondé « le péché, la grâce aussi a surabondé [2] ».

24. « Ils enlevèrent donc la pierre, et « Jésus, élevant les yeux en haut, dit : Mon « Père, je vous rends grâces de ce que vous « m'avez exaucé. Pour moi, je savais bien « que vous m'exaucez toujours; mais je l'ai dit « à cause du peuple qui m'entoure, afin qu'ils « croient que vous m'avez envoyé. Ayant dit « ces mots, il cria à haute voix ». Il frémit, il pleure, il crie à haute voix. Qu'il a de peine à se lever celui qu'oppresse le poids d'une mauvaise habitude! Cependant il se lève; une grâce cachée lui rend intérieurement la vie; il se lève après avoir entendu ce grand cri. Qu'arriva-t-il ensuite? « Il s'écria « à haute voix : Lazare, viens dehors. Et sou- « dain le mort sortit, ayant les mains et « les pieds liés avec des bandes et le vi- « sage enveloppé d'un suaire ». Tu t'étonnes qu'il ait marché les pieds liés, et tu n'es pas étonné qu'il soit ressuscité après quatre jours? En ces deux faits agissait la puissance de Dieu, et non les forces du mort. Il marcha, et il était encore lié; il était encore enveloppé, et cependant il sortit du tombeau : qu'est-ce que cela signifie? Quand tu violes la loi, tu es étendu mort; et si tu la violes en choses graves, comme j'ai dit plus haut, tu es enseveli; quand tu confesses tes péchés, tu sors. Qu'est-ce, en effet, que sortir, sinon sortir d'un lieu caché et se montrer? Mais que tu confesses tes fautes, c'est Dieu qui le fait en te criant à haute voix, c'est-à-dire en t'appelant par une grande grâce. C'est pourquoi le mort qui s'avance encore lié, c'est le pécheur qui se confesse, mais qui est encore coupable; et pour que ses péchés soient remis, le Seigneur dit à ses ministres : « Dé- « liez-le et laissez-le aller ». Que veut dire : « Déliez-le et laissez-le aller? Ce que vous « aurez délié sur la terre sera délié dans le « ciel [3] ».

25. « Plusieurs donc d'entre les Juifs qui « étaient venus vers Marie et avaient vu ce « que Jésus avait fait, crurent en lui; mais « quelques-uns d'entre eux s'en allèrent vers « les Pharisiens, et leur dirent ce qu'avait « fait Jésus ». Tous ceux des Juifs qui étaient venus vers Marie ne crurent pas; et cependant il y en eut beaucoup pour croire. « Mais « quelques-uns d'entre eux », soit de ceux qui s'étaient rassemblés, soit de ceux qui avaient cru, « s'en allèrent vers les Phari- « siens et leur dirent ce qu'avait fait Jésus »; soit en leur annonçant ce prodige, pour les amener à croire eux-mêmes, soit plutôt pour le trahir et afin que les Pharisiens le poursuivissent. Mais n'importe par qui et de quelle manière la chose se fit, ce qui s'était passé fut rapporté aux Pharisiens.

26. « Les Pontifes et les Pharisiens assem- « blèrent le conseil, et ils disaient : Que fai- « sons-nous? » Ils ne disaient pas : Croyons, car ces hommes perdus songeaient bien plus à nuire à Jésus et à le perdre qu'à prévoir comment ils éviteraient de périr eux-mêmes. Toujours est-il qu'ils craignaient et semblaient pourvoir à l'avenir [3]. « Ils disaient » donc : « Que faisons-nous? « car cet homme opère beaucoup de mira- « cles; si nous le laissons ainsi, tous croiront « en lui, et les Romains viendront, et ils nous « extermineront, nous et notre ville ». Ils craignaient de perdre les biens temporels, et ils ne pensaient pas à s'assurer la vie éternelle; et ainsi ont-ils perdu l'une et l'autre. Car, après la passion et la glorification du Seigneur, les Romains leur enlevèrent et leur ville qu'ils prirent d'assaut, et leur nation qu'ils transportèrent ailleurs, et à eux s'applique ce qui a été dit en un autre endroit : « Les enfants de ce royaume iront dans les « ténèbres extérieures [1] ». Le sujet de leur crainte était que si tous croyaient en Jésus-Christ, il ne restât personne pour défendre la cité de Dieu et le temple contre les Romains; car ils pensaient que la doctrine de Jésus-Christ allait contre le temple et contre les lois de leurs pères.

27. « Mais l'un d'eux, Caïphe, le grand « prêtre de cette année, leur dit : Vous n'y « connaissez rien, et vous ne considérez pas « qu'il vous est avantageux qu'un seul « homme meure pour le peuple, et que toute « la nation ne périsse point. Or, il ne dit pas « cela de lui-même, mais comme il était « grand prêtre de cette année, il prophé- « tisa ». Par là, nous apprenons que même les hommes méchants peuvent par l'esprit de prophétie annoncer les choses à venir. Cependant l'Evangéliste attribue ce dernier fait à un mystère tout divin; car, dit-il, il était

[1] Rom. III, 23. — [2] Id. V, 20. — [3] Matth. XVI, 19.

[1] Matth. VIII, 12.

Pontife, c'est-à-dire grand prêtre. On peut se demander comment il est appelé Pontife de cette année, car Dieu n'avait établi qu'un seul grand prêtre qui, à sa mort, ne devait avoir qu'un seul successeur. Mais il faut croire que, par suite de l'ambition et des rivalités qui surgirent parmi les Juifs, il fut établi dans la suite qu'ils seraient plusieurs, et qu'ils exerceraient leurs fonctions à leur tour et chacun pendant une année. C'est ce qui est dit à propos de Zacharie : « Or il arriva, lorsque Zacharie remplissait en son rang les fonctions « du sacerdoce devant Dieu, selon la coutume « établie parmi les prêtres, que le sort décida « qu'il offrirait l'encens dans le temple du « Seigneur [1] ». Par là il paraît qu'ils étaient plusieurs, et qu'ils avaient leur tour. Car il n'était permis qu'au grand prêtre d'offrir l'encens [2]. Et peut-être pour la même année étaient-ils plusieurs qui remplissaient ces fonctions, auxquels d'autres succédaient pour l'année, et parmi eux, le sort désignait-il celui qui devait offrir l'encens ? Que prophétisa donc Caïphe? « Que Jésus devait mourir pour « la nation ; et non-seulement pour la na- « tion, mais aussi pour rassembler les enfants « de Dieu qui étaient dispersés ». Ces derniers mots ont été ajoutés par l'Evangéliste ; car Caïphe, dans sa prophétie, n'a parlé que de la

[1] Luc, I, 8, 9. — [2] Exode, XXX, 7.

nation juive, où se trouvaient ces brebis dont le Seigneur dit lui-même : « Je n'ai été en- « voyé que vers les brebis perdues de la mai- « son d'Israël [1] ». Mais l'Evangéliste savait qu'il y avait d'autres brebis qui n'étaient pas de ce bercail, et qu'il fallait réunir, afin qu'il n'y eût qu'un seul bercail et un seul pasteur [2]. Mais tout cela doit s'entendre par rapport à la prédestination; car ceux qui n'avaient pas encore cru, n'étaient encore ni les brebis ni les enfants de Dieu.

28. « A partir de ce jour, ils pensèrent donc « à le mettre à mort. C'est pourquoi Jésus « n'allait plus en public parmi les Juifs ; mais « il s'en alla dans le pays qui est près du dé- « sert, en une ville appelée Ephrem, et là il « demeurait avec ses disciples ». Le motif de sa conduite n'était point la disparition de sa puissance. Certes, s'il l'eût voulu, il aurait vécu publiquement au milieu des Juifs, et ils ne lui auraient fait aucun mal; mais, dans cette faiblesse apparente de son humanité, il montrait à ses disciples l'exemple qu'ils devaient suivre : il leur prouvait que, pour les fidèles qui sont ses membres, il n'y aurait point de péché à se dérober aux yeux de leurs persécuteurs, et à éviter leur fureur criminelle, en se cachant, plutôt qu'à l'allumer davantage, en se présentant devant eux.

[1] Matth. XV, 24. — [2] Jean, X, 16.

CINQUANTIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CET ENDROIT : « LA PAQUE DES JUIFS ÉTAIT PROCHE », JUSQU'A CET AUTRE : « BEAUCOUP « S'EN ALLAIENT A CAUSE DE LUI ET CROYAIENT EN JÉSUS ». (Chap. XI, 55, 56 et XII, 1-11.)

LE VASE DE PARFUMS.

On se trouvait à la fête de Pâques, figure de la vraie Pâque, et les Pharisiens incrédules voulaient se saisir de Jésus pour le perdre et se perdre du même coup. Puissent leurs descendants mériter par leur foi de le saisir pour se sauver ! Sur ces entrefaites, Jésus vint souper à Béthanie, et Marie versa sur ses pieds un vase de parfums. Ces parfums étaient l'emblème des bonnes œuvres du chrétien, qui portent la vie ou la mort dans l'âme de ceux qui en sont témoins, suivant les intentions qu'ils apportent à les voir : témoin Judas, qui prit scandale de l'action méritoire de Marie. A ses réflexions déplacées, Jésus fit une réponse qui dut lui donner occasion de rentrer en lui-même.

1. Sur ce qui nous a été lu hier du saint Evangile, je vous ai dit ce que le Seigneur m'a inspiré : sur la leçon d'aujourd'hui, qui suit celle d'hier, je vous dirai ce que le Seigneur me donnera. Il se trouve dans les Ecritures des choses si claires, qu'il suffit de

les entendre pour les comprendre. Nous ne nous appesantirons point sur ces passages, afin d'avoir le temps de nous arrêter sur ceux qui le demanderont.

2. « Or, la Pâque des Juifs était pro« che ». Ce jour de fête, les Juifs voulaient l'ensanglanter du sang du Seigneur. En ce jour de fête fut mis à mort l'Agneau qui pour nous a consacré par son sang ce même jour de fête. Les Juifs tenaient conseil entre eux sur la mise à mort de Jésus. Et lui, qui n'était venu du ciel que pour souffrir, voulut se rapprocher du lieu de sa passion, parce que l'heure de sa passion approchait. « Et plu« sieurs de cette contrée-là montèrent à Jéru« salem avant Pâques, pour se purifier ». Les Juifs agissaient ainsi pour obéir au commandement du Seigneur, qui leur avait été donné par Moïse dans la loi. Ce commandement leur prescrivait de se réunir de toutes parts en cette fête de Pâques, et de se purifier pour la célébration de ce grand jour. Mais cette célébration n'était que l'ombre de ce qui devait venir. Qu'est-ce à dire, l'ombre de ce qui devait venir? C'était une prophétie de la venue de Jésus-Christ, une annonce des souffrances qu'il devait endurer en ce jour-là pour nous, afin que l'ombre cessât et que la lumière vînt ; pour que la figure passât et nous mît en possession de la vérité. La Pâque que célébraient les Juifs était donc l'ombre, et la nôtre est la lumière. Car à quoi bon leur ordonner d'immoler un agneau en ce jour de fête, sinon parce que le Sauveur est celui dont un Prophète a dit : « Il a été conduit à « la mort comme un agneau [1] ? » Du sang de l'agneau immolé, les Juifs marquèrent les portes de leur maison : nos fronts sont marqués du sang de Jésus-Christ. Et comme cette marque était un signe, nous lisons qu'elle éloigna l'ange exterminateur des maisons sur lesquelles elle était empreinte [2]. De même en est-il du signe de Jésus-Christ : il éloigne de nous l'exterminateur, si cependant notre cœur reçoit le Sauveur. Pourquoi cette condition? Parce qu'il en est plusieurs qui ont leur porte marquée, tandis que personne ne réside dans leur âme : il leur est facile de recevoir sur le front le signe de Jésus-Christ, mais dans leur cœur ils ne reçoivent pas la parole de Jésus-Christ. C'est pourquoi, mes frères, j'ai dit et je répète que le signe de Jésus-Christ chasse loin de nous l'exterminateur, si notre cœur a pour habitant Jésus-Christ. Et j'ai dit cela, afin que personne ne se mît en peine de rechercher ce que signifiait cette fête des Juifs. Le Seigneur est donc venu comme une victime, pour que nous ayons une vraie pâque, en célébrant sa passion à l'image de l'immolation de l'Agneau.

3. « Ils cherchaient donc Jésus », mais ils le cherchaient dans de mauvaises intentions. Heureux ceux qui le cherchent, mais qui le cherchent bien ! Ils cherchaient Jésus, mais pour ne pas l'avoir, et pour nous en priver nous-mêmes ; mais parce qu'il a été forcé par eux de s'éloigner de leurs personnes, nous l'avons nous-mêmes reçu. On blâme parfois ceux qui cherchent Jésus, et parfois on les loue. C'est en effet l'esprit avec lequel on cherche qui attire la louange ou le blâme. De fait, tu lis dans un psaume ces paroles : « Qu'ils soient couverts de honte et d'ignomi« nie, ceux qui cherchent ma vie [1] » ; voilà ceux qui cherchaient mal. Mais, dans un autre endroit, il est dit : « Toute fuite m'échappe, « et il n'est personne qui cherche ma vie [2] ». Blâmés sont ceux qui cherchaient, blâmés sont encore ceux qui ne cherchaient pas. Cherchons donc Jésus, mais pour le posséder ; cherchons-le pour le garder, et non pour le tuer : les Juifs le cherchaient pour s'en emparer, et pour le perdre aussitôt : « Ils le « cherchaient donc, et ils disaient entre eux : « Que vous semble-t-il qu'il ne soit pas venu « à ce jour de fête ? »

4. « Or, les Pontifes et les Pharisiens avaient « donné ordre que si quelqu'un savait où il « était, il le déclarât, afin de le saisir ». C'est maintenant à nous de dire aux Juifs où est le Christ. Puissent-ils vouloir nous entendre et se saisir du Christ, tous les descendants de ceux qui avaient donné l'ordre de leur indiquer où il était ! Qu'ils viennent à l'Eglise, ils apprendront où est le Christ, et ils le saisiront : qu'ils l'apprennent de nous, qu'ils l'apprennent de l'Evangile : il a été mis à mort par leurs pères ; il a été enseveli, il est ressuscité, il s'est fait reconnaître de ses disciples ; en leur présence il est monté au ciel, où il est assis à la droite du Père ; il a été jugé et il viendra comme juge : qu'ils écoutent donc et qu'ils le prennent ; ils répondront peut-être : Mais comment saisir celui qui est

[1] Isa. LIII, 7. — [2] Exod. XII, 22, 23.

[1] Ps. XXXIX, 15. — [2] Id. CXLI, 5.

absent? Comment pénétrer jusque dans le ciel où il est assis, pour s'emparer de lui? Que ta foi s'élève jusqu'au ciel, et tu le saisiras. Tes pères l'ont saisi avec les mains de leur corps; pour toi, saisis-le avec ton cœur; car, bien qu'absent, Jésus-Christ est toujours présent : s'il ne l'était point, nous serions nous-mêmes dans l'impossibilité de le saisir : mais comme ce qu'il nous dit est vrai, « voici « que je suis avec vous jusqu'à la consomma« tion des siècles [1] »; s'il s'en est allé, il est encore ici; s'il est retourné à son Père, il ne nous a pas abandonnés. Son corps s'est élevé dans les cieux, mais sa divinité ne s'est pas éloignée du monde.

5. « Jésus donc, six jours avant la Pâque, « vint à Béthanie, où était mort Lazare, qu'il « avait ressuscité. On lui donna à souper, « Marthe le servait et Lazare était un de ceux « qui étaient à table avec lui ». De peur que les hommes ne s'imaginassent que sa résurrection d'entre les morts n'était qu'un vain fantôme, Lazare était du nombre de ceux qui étaient à table avec lui; il était vivant, il parlait, il prenait part au festin : la vérité se manifestait ainsi au grand jour, et l'incrédulité des Juifs se trouvait confondue. Le Seigneur était donc à table avec Lazare et les autres, et Marthe, une des sœurs de Lazare, les servait.

6. Or « Marie », l'autre sœur de Lazare, « prit « une livre de vrai nard, parfum précieux, et « le répandit sur les pieds de Jésus, et elle les « essuya avec ses cheveux, et toute la maison « fut remplie de l'odeur du parfum ». Vous avez entendu le fait, cherchons le mystère qu'il renferme. O âme, qui que tu sois, si tu veux être fidèle, avec Marie verse sur les pieds du Sauveur un parfum précieux. Ce parfum n'était autre que la justice, c'est pourquoi il y en avait une livre. C'était un parfum « de « nard » précieux et éprouvé. Le nom donné à ce parfum indique, à ce que je crois, la contrée d'où il venait; mais ce mot n'est pas exempt de mystère, et il convient bien à celui que nous voulons découvrir. En grec, πίστις signifie la foi. Tu voulais savoir comment pratiquer la justice? « Le juste vit de la « foi [2] ». Oins les pieds de Jésus par une vie sainte, suis les traces du Seigneur. Essuie ses pieds avec tes cheveux; si tu as du superflu, donne-le aux pauvres, et tu auras essuyé les pieds du Seigneur, car les cheveux sont pour le corps comme quelque chose de superflu. Tu vois ce qu'il faut faire de ton superflu; il est superflu pour toi, mais il est nécessaire aux pieds du Seigneur. Peut-être que, sur la terre, les pieds du Seigneur se trouvent dans le besoin. De qui donc, sinon de ses membres, doit-il dire à la fin du monde : « Ce que « vous avez fait au moindre des miens, c'est « à moi que vous l'avez fait [1]? » Vous avez donné des choses qui ne vous étaient pas nécessaires, mais vous avez soulagé mes pieds.

7. « Et toute la maison fut remplie de « l'odeur ». Le monde se remplit de la bonne renommée, car la bonne odeur, c'est la bonne renommée. Ceux qui vivent mal et qui portent le nom de chrétiens font injure à Jésus-Christ; c'est d'eux qu'il est dit : « A cause « d'eux le nom du Seigneur est blasphémé [2] »; mais si à cause d'eux le nom de Dieu est blasphémé, à cause des bons le nom du Seigneur est comblé de louanges. Ecoutez l'Apôtre : « Nous sommes », dit-il, « la bonne odeur de « Jésus-Christ en tout lieu ». Il est dit aussi au Cantique des cantiques : « Ton nom est un « parfum répandu [3] »; mais revenons à l'Apôtre : « Nous sommes », dit-il, « la bonne « odeur de Jésus-Christ en tout lieu, et pour « ceux qui se sauvent et pour ceux qui péris« sent; aux uns une odeur de vie pour la vie, « et aux autres une odeur de mort pour la « mort. Et qui est propre à ce ministère [4]? » La lecture de ce passage du saint Evangile nous fournit l'occasion de parler de cette bonne odeur, de telle sorte que nos paroles soient suffisantes, et que vous l'écoutiez avec attention; car l'Apôtre lui-même nous dit : « Qui est propre à ce ministère? » Donc, par cela seul que nous nous efforcerons de parler, serons-nous propres à le faire; et vous, serez-vous aptes à entendre ces choses? Pour moi, en vérité, je n'en suis pas capable; mais il en est capable, celui qui par moi daignera vous dire des choses qu'il vous sera avantageux d'entendre. L'Apôtre « est une bonne « odeur », comme il le dit lui-même; mais bien qu'il soit une bonne odeur, et s'il est « aux uns une odeur de vie pour la vie, il « n'en est pas moins pour les autres une « odeur de mort pour la mort ». Et cependant il est une bonne odeur, car il ne dit

[1] Matth. XXVIII, 20. — [2] Rom. I, 17.

[1] Matth. XXV, 40. — [2] Rom. II, 24. — [3] Cant. I, 2. — [4] II Cor. II, 14-16.

point aux uns : Je suis une bonne odeur pour la vie; aux autres : une mauvaise odeur pour la mort; il dit qu'il est une bonne odeur et non une mauvaise, et cette même bonne odeur donne, selon lui, la vie aux uns et aux autres elle donne la mort. Heureux ceux que la bonne odeur fait vivre; mais y a-t-il rien de plus malheureux que de trouver dans la bonne odeur un principe de mort?

8. Mais, dira quelqu'un, quel est celui que la bonne odeur fait mourir? C'est là que s'applique ce que dit l'Apôtre : « Et qui est ca« pable d'un tel ministère? » Par quel incompréhensible secret Dieu agit-il de manière à ce que la même bonne odeur fasse vivre les bons et mourir les méchants? Comment cela se fait-il? Je vais tâcher de vous l'indiquer, autant, du moins, que Dieu daignera me le découvrir (peut-être y a-t-il sous ces paroles un sens plus profond que je ne saurais dévoiler); néanmoins je ne dois pas vous cacher ce que j'ai pu y voir. L'apôtre Paul était connu partout comme un homme de bien, vivant saintement, soutenant par sa bonne vie la justice qu'il annonçait par ses paroles, comme un docteur admirable et un fidèle dispensateur. Pour ce motif, les uns l'aimaient, d'autres lui portaient envie; car en un certain endroit il dit lui-même de quelques-uns qu'ils annonçaient Jésus-Christ non avec pureté d'intention, mais par jalousie, «croyant», dit-il, « ajouter des peines à mes liens »; mais qu'ajoute-t-il? « Peu importe que Jésus-Christ « soit annoncé par occasion ou par un vrai « zèle, pourvu qu'il soit annoncé [1] ». Ceux qui m'aiment l'annoncent, ceux qui me portent envie l'annoncent aussi : les uns vivent de la bonne odeur, les autres en meurent; cependant, que par les uns et par les autres le nom de Jésus-Christ soit annoncé, et que le monde soit rempli de son odeur si précieuse. Aimes-tu celui qui fait le bien? la bonne odeur te fait vivre; portes-tu envie à celui qui fait le bien? la bonne odeur te fait mourir. Mais parce que tu as voulu mourir, as-tu pour cela rendu mauvaise cette odeur? Ne porte envie à personne, et la bonne odeur ne te fera pas mourir.

9. Enfin, écoutez encore comment ce parfum fut pour les uns une bonne odeur pour la vie, et pour les autres une bonne odeur pour la mort. Lorsque Marie, dans sa piété, eut fait cela pour marquer son respect à l'égard du Seigneur, aussitôt « un de ses dis« ciples, Judas Iscariote, qui devait le trahir, « dit : Pourquoi ce parfum n'a-t-il pas été « vendu trois cents deniers, et ne les a-t-on « pas donnés aux pauvres? » Malheur à toi, misérable, la bonne odeur t'a tué! Pourquoi a-t-il tenu ce langage? c'est ce que le saint Evangéliste nous découvre. Si l'Evangile ne nous avait fait connaître son intention, nous nous serions imaginé qu'il avait ainsi parlé par amour pour les pauvres; mais non : quoi donc? Ecoute ce que dit un témoin véridique : « Il dit cela, non qu'il eût souci « des pauvres, mais parce qu'il était larron; « il portait la bourse et gardait ce qu'on y « mettait ». Le portait-il ou bien l'emportait-il? Il le portait comme économe, il l'emportait comme larron.

10. Vous apprenez par là que ce Judas ne commença pas à se pervertir au moment où, gagné par les Juifs, il leur livra le Seigneur. Plusieurs, n'étudiant pas l'Evangile, croient que Judas se perdit alors seulement qu'il reçut des Juifs de l'argent pour leur livrer le Seigneur. Non, ce n'est pas alors qu'il se perdit : il était déjà voleur, et bien qu'il marchât à la suite du Sauveur, il était déjà perdu; c'est qu'il le suivait, non de cœur, mais de corps. Il complétait le nombre douze qui était celui des Apôtres; mais il n'avait pas la grâce des Apôtres, il n'était le douzième qu'en apparence. A sa mort, un autre lui succéda, et le nombre apostolique fut complété, et il demeura intact [1]. Qu'est-ce donc, mes frères, que Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu apprendre à son Eglise, en permettant qu'un homme ainsi pervers se trouvât parmi les douze Apôtres? n'a-t-il pas voulu nous apprendre à supporter les méchants et à ne pas diviser son corps? Voilà Judas au milieu des saints, et Judas est un voleur; fais-y attention, ce n'est pas un voleur ordinaire, il est voleur et sacrilége; voleur d'argent, mais de l'argent du Seigneur; voleur d'argent, mais d'argent sacré. En justice, on distingue entre le vol ordinaire et le péculat : le péculat est le vol de ce qui appartient au public, et le vol d'une chose privée n'est pas jugé aussi grave que celui d'une chose appartenant à l'Etat : avec quelle sévérité ne sera donc pas jugé le voleur sacrilége, qui ose enlever non

[1] Philipp. I, 17, 18.

[1] Act. I, 26.

ce qui appartient à un particulier, mais ce qui appartient à l'Eglise? Celui qui vole l'Eglise doit être comparé au traître Judas. Tel était ce Judas, et cependant il entrait dans l'assemblée des onze autres disciples qui étaient des saints, et il en sortait. Comme eux il prit part à la cène du Seigneur; il pouvait vivre avec eux, mais il ne pouvait les souiller. Pierre et Judas reçurent du même pain, et cependant qu'y a-t-il de commun entre le fidèle et l'infidèle? Pierre a reçu ce pain pour la vie, Judas pour la mort. Cette bonne nourriture, en effet, est comme la bonne odeur dont nous parlions. Et comme la bonne odeur, cette bonne nourriture donne la vie aux bons et la mort aux méchants. « Car celui « qui la mange indignement, mange et boit « sa propre condamnation [1] ». « Sa condamna- « tion », et non pas la tienne, puisque c'est sa propre condamnation et non la tienne. Toi qui es bon, supporte les méchants pour arriver à la récompense des bons, et ne pas tomber dans le supplice des méchants.

11. Faites attention aux exemples que le Seigneur nous a donnés pendant qu'il était sur la terre. Pourquoi avait-il une bourse, celui que les anges servaient, sinon parce que son Eglise devait, elle aussi, en avoir une? Pourquoi a-t-il admis un voleur, si ce n'est pour que son Eglise supportât patiemment les voleurs? Mais l'homme habitué à voler l'argent de la bourse qu'il porte, n'hésite pas, pour recevoir de l'argent, à vendre le Seigneur lui-même. Voyons ce que le Seigneur lui répond. Remarquez-le, mes frères, il ne lui dit pas : C'est afin de pouvoir voler que tu parles ainsi; il le savait voleur, mais il ne le fit point connaître pour tel, il le supporta, nous donnant ainsi un exemple de patience et nous apprenant à supporter les méchants qui se trouvent dans l'Eglise. « Jésus « donc lui dit : Laisse-la faire, afin qu'elle « conserve ce parfum pour le jour de ma sé- « pulture ». Il leur prédit ainsi qu'il allait bientôt mourir.

12. Or, que signifie ce qui suit : « Vous « aurez toujours des pauvres avec vous, mais « vous ne m'aurez pas toujours avec vous? » Je comprends bien : « Vous aurez toujours « des pauvres ». Ce qu'il dit est bien vrai. Quand l'Eglise a-t-elle été dépourvue de pauvres? Mais que veut dire : « Pour moi, vous « ne m'aurez pas toujours »; comment comprendre ces mots : « Vous ne m'aurez pas « toujours? » Cependant, ne vous en effrayez pas, c'est à Judas que Jésus s'adressait. Alors pourquoi n'a-t-il pas dit : « Tu auras »; mais bien : « Vous aurez? » C'est qu'il n'y a pas qu'un seul Judas. Un seul méchant représente le corps des méchants, comme Pierre représente le corps des bons, et même le corps de l'Eglise, mais dans les bons. Car si en la personne de Pierre ne se fut pas trouvée la figure mystique de l'Eglise, le Seigneur ne lui aurait pas dit : « Je te donnerai la clef du « royaume des cieux; tout ce que tu délieras « sur la terre sera délié dans le ciel, et tout « ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le « ciel [1] ». Si ces paroles n'avaient été adressées qu'à Pierre, l'Eglise ne pourrait exercer ce pouvoir. Néanmoins, ce pouvoir s'exerce dans l'Eglise, de sorte que ce qui est lié sur la terre est lié dans le ciel, et que ce qui est délié sur la terre est délié dans le ciel; en effet, quand l'Eglise excommunie, l'excommunié est lié dans le ciel; lorsque l'Eglise le réconcilie, il est délié dans le ciel. Si donc cela se fait ainsi dans l'Eglise au moment où Pierre reçut les clefs, il représentait la sainte Eglise. De même que, dans la personne de Pierre, se trouvaient représentés les bons qui font partie de l'Eglise; ainsi, les méchants qui sont dans l'Eglise, se trouvaient représentés par la personne de Judas. C'est à eux qu'il a été dit : « Vous ne m'aurez pas tou- « jours ». Que veut dire : « Pas toujours? » Et que signifie ce mot : « Toujours? » Si tu es bon, si tu appartiens au corps que Pierre représente, tu auras Jésus-Christ et dans le présent et dans l'avenir; dans le présent par la foi, dans le présent par son signe, dans le présent par le sacrement du baptême, dans le présent par l'aliment et le breuvage de l'autel. Tu as Jésus-Christ dans le présent, mais tu l'auras aussi toujours, parce que, quand tu sortiras de ce monde, tu iras vers celui qui dit au bon larron : « Aujourd'hui « tu seras avec moi dans le paradis [2] ». Mais si tu vis mal, il semblera que tu possèdes Jésus-Christ dans le présent, parce que tu entreras dans l'Eglise, tu te marqueras du signe de Jésus-Christ, tu seras baptisé du baptême de Jésus-Christ, tu te mêleras à ses membres, tu t'approcheras de son autel, tu auras Jésus-

[1] I Cor. xi, 29.

[1] Matth. xvi, 19. — [2] Luc, xxiii, 43.

Christ dans le présent; mais si tu vis mal, tu ne l'auras pas toujours.

13. On peut donner encore un autre sens à ces paroles : « Vous aurez toujours des pau« vres avec vous, mais moi, vous ne m'au« rez pas toujours ». Et les bons peuvent le comprendre ainsi, mais sans aucune inquiétude pour eux-mêmes. Jésus-Christ ne voulait parler que de la présence de son corps. En effet, relativement à sa majesté, à sa providence, à sa grâce invisible et ineffable, s'accomplit ce qu'il a dit lui-même : « Voici que « je suis avec vous jusqu'à la consommation « des siècles [1] ». Mais quant à la chair que le Verbe a prise, selon laquelle il est né de la Vierge, selon laquelle il a été saisi par les Juifs, attaché au bois de la croix, descendu de l'instrument de son supplice, enveloppé d'un linceul, enfermé dans le tombeau, manifesté à sa résurrection, « vous ne l'aurez pas toujours « avec vous ». Pourquoi? parce que corporellement il ne conversa que quarante jours avec ses disciples, et il monta au ciel où ils le conduisirent sinon du corps, du moins des yeux. Par conséquent, il n'est plus ici, car il est au ciel [2]; il y est assis à la droite du Père; il est ici en même temps, car sa majesté n'a pas cessé de se trouver présente. En d'autres termes, par rapport à sa divinité, nous avons toujours Jésus-Christ avec nous; mais quant à sa présence corporelle, c'est avec raison qu'il a dit à ses disciples : « Vous ne m'aurez « pas toujours ». L'Eglise n'a joui de sa présence charnelle que l'espace de peu de jours; maintenant elle le possède par la foi, sans le voir des yeux du corps. Donc, que ces paroles : « Vous ne m'aurez pas toujours », doivent s'entendre dans ce sens ou dans un autre, la question ne me semble plus difficile à résoudre, puisqu'on peut la faire de deux manières.

14. Ecoutons le peu qui nous reste. « Une « grande multitude de Juifs apprit donc qu'il « était là, et ils y vinrent, non pas seulement « à cause de Jésus, mais aussi pour voir La« zare qu'il avait ressuscité ». Ce fut la curiosité qui les amena, et non la charité; ils vinrent et ils virent. Mais admirez la résolution que leur inspira leur vanité. Ils virent Lazare ressuscité, et comme ce grand miracle du Seigneur avait été publié avec une évidence manifeste, comme le bruit s'en était répandu partout; comme d'ailleurs ils ne pouvaient ni le cacher ni le nier, voici ce qu'ils imaginèrent. « Cependant les Princes des Prêtres « pensèrent à faire mourir aussi Lazare, parce « que beaucoup s'éloignaient des Juifs à cause « de lui et croyaient en Jésus ». O folle imagination, ô aveugle cruauté! Le Seigneur Jésus-Christ, qui avait pu ressusciter cet homme mort de maladie, ne pouvait-il pas le ressusciter quand ils l'auraient tué? En donnant la mort à Lazare, enleviez-vous au Seigneur sa puissance? Si, pour vous, autre chose est un homme mort, autre chose un homme tué, le Seigneur a ressuscité l'un et l'autre; il a ressuscité Lazare qui était mort, il s'est ressuscité lui-même après avoir été tué par les Juifs.

[1] Matth. xxviii, 20. — [2] Act. i, 3, 9, 10.

CINQUANTE ET UNIÈME TRAITÉ.

DEPUIS LE PASSAGE OU IL EST ÉCRIT : « AU LENDEMAIN LE PEUPLE, QUI ÉTAIT VENU EN GRANDE « FOULE A LA FÊTE, ETC. », JUSQU'A CET AUTRE : « SI QUELQU'UN M'A SERVI, MON PÈRE « L'HONORERA ». (Chap. XII, 12-26.)

HOSANNA.

Après la résurrection de Lazare, une foule de peuple vint au-devant de lui, le saluant du nom de Fils de David, etc., et Jésus entra à Jérusalem assis sur une ânesse accompagnée de son ânon, figures de ceux d'Israël qui ne croiraient pas et de ceux qui croiraient en lui. Alors s'approchèrent de lui des Gentils qui étaient venus à la fête, et il en prit occasion de parler de sa glorification précédée de sa passion, promettant une participation à sa gloire à ceux qui renonceraient même à leur vie pour le servir.

1. Après que le Seigneur eut, au grand étonnement des Juifs, ressuscité Lazare mort depuis quatre jours, les uns crurent en lui parce qu'ils l'avaient vu, les autres en conçurent contre lui une envie qui les fit périr, à cause de la bonne odeur, qui est une odeur de vie pour les uns, et une odeur de mort pour les autres [1]; Jésus se mit donc à table dans la demeure, et en compagnie de Lazare qui était mort et qu'il avait ressuscité; un parfum, dont l'odeur remplit toute la maison, fut répandu sur ses pieds, et les Juifs, dans leur cœur corrompu, formèrent le projet aussi cruel que vain et insensé de tuer Lazare. Nous vous avons parlé de tout cela comme nous avons pu, dans les discours précédents, et selon que le Seigneur nous a donné de le faire. Maintenant, que votre charité veuille bien remarquer quel fruit, même avant sa passion, avait produit la prédication du Seigneur, et combien était grand le troupeau des brebis perdues de la maison d'Israël qui avaient entendu la voix du pasteur.

2. En effet, l'Evangile, dont vous venez d'entendre la lecture, s'exprime ainsi : « Le « lendemain, une grande foule qui était ve- « nue à la fête ayant appris que Jésus se ren- « dait à Jérusalem, prit des branches de pal- « mier et s'avança au-devant de lui, en « criant : « Hosanna, béni soit le Roi d'Israël « qui vient au nom du Seigneur ». Les branches de palmier sont les louanges et sont l'emblème de la victoire; car, en mourant, le Seigneur allait vaincre la mort, et, par sa croix, triompher du diable, prince de la mort. « Hosanna », comme disent quelques-uns qui connaissent la langue hébraïque, est une exclamation de prière; elle indique un sentiment plutôt qu'une chose précise : ainsi sont les mots que, dans la langue latine, on appelle interjections : par exemple, dans la douleur, nous disons : hélas ! ou dans la joie nous disons : oh ! ou bien dans l'admiration nous disons : ô la grande chose! car alors le terme ô ne signifie rien, si ce n'est le sentiment, l'admiration où nous sommes. Ce qui doit nous faire croire qu'il en est ainsi, c'est que ni la version grecque ni la version latine n'ont pu traduire ce mot, non plus que cet autre : « Celui qui aura dit à son frère : Ra- « cha [1] ». Ce dernier mot semble être aussi une interjection qui indique un mouvement de colère.

3. Mais « béni soit le roi d'Israël qui vient « au nom du Seigneur »; il semble que par « au nom du Seigneur », il faille entendre au nom de Dieu le Père; quoiqu'on puisse l'entendre aussi de son nom à lui, car il est aussi le Seigneur. C'est pourquoi ailleurs il est écrit : « Le Seigneur fit pleuvoir par la puis- « sance du Seigneur [2] ». Mais elles dirigent bien mieux notre intelligence, les paroles de Celui qui a dit : « Je suis venu au nom de « mon Père, et vous ne m'avez pas reçu; un « autre viendra en son nom, et vous le rece- « vrez [3] ». Jésus-Christ, en effet, est le docteur de l'humilité, car il s'est humilié lui-même, en se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à

[1] II Cor. II, 15.

[1] Matth. V, 22. — [2] Gen. XIX, 24. — [3] Jean, V, 43.

la mort de la croix [1]. Mais il ne perd pas sa nature divine, quand il nous enseigne l'humilité : par la divinité, il est égal au Père ; par l'humilité, il nous est semblable. En tant qu'il est égal au Père, il nous a créés pour nous faire exister ; en tant qu'il nous est semblable, il nous a rachetés pour ne pas nous laisser périr.

4. La foule lui adressait ces louanges : « Hosanna, béni soit le roi d'Israël qui vient « au nom du Seigneur ». Quel cruel tourment de cœur devaient souffrir dans leur envie les princes des Juifs, quand une si grande multitude proclamait roi Jésus-Christ ? Mais qu'était-ce pour le Seigneur que d'être roi d'Israël ? Quel avantage y avait-il pour le roi des siècles de devenir roi des hommes ? Jésus-Christ n'était pas roi d'Israël pour exiger des tributs, pour former des armées et combattre des ennemis visibles : il était roi d'Israël pour gouverner les âmes, préparer les biens éternels et conduire au royaume des cieux ceux qui croient et espèrent en lui et qui l'aiment. Le Fils de Dieu égal au Père, le Verbe par qui toutes choses ont été faites, a voulu être roi d'Israël, mais c'est par condescendance et non pour s'élever : c'est de sa part une marque de bonté, et non pas une augmentation de pouvoir. Car celui qu'on appelait, sur la terre, roi des Juifs, est dans les cieux le Seigneur des anges.

5. « Et Jésus trouva un ânon et s'assit dessus ». Jean rapporte ce fait en peu de mots : pour les autres évangélistes, ils racontent très au long comment la chose se fit [2]; seulement Jean cite le passage du prophète qui a prédit cet événement, afin de montrer que c'était par malice que les princes des Juifs ne reconnaissaient pas Celui en qui s'accomplissait ce qu'ils lisaient. « Jésus trouva » donc « un ânon et s'assit dessus, ainsi qu'il est « écrit : Ne crains point, fille de Sion, voici « ton roi qui vient assis sur le poulain d'une « ânesse ». Au milieu de ce peuple était donc la fille de Sion ; et Sion, c'est Jérusalem. Dans ce peuple, dis-je, réprouvé et aveugle, était la fille de Sion, à qui le Prophète avait dit : « Ne crains point, voici ton roi qui vient assis « sur le poulain d'une ânesse ». Cette fille de Sion, à qui Dieu faisait dire ces paroles, était du nombre de ces brebis qui écoutaient la voix du pasteur ; elle se trouvait dans cette multitude qui louait avec tant d'énergie le Seigneur pendant sa marche et l'accompagnait en si grande foule. Le Prophète lui dit : « Ne crains pas », reconnais celui dont tu chantes les louanges, et ne te laisse pas intimider par ses souffrances, car ce sang qui est répandu est celui qui doit effacer ton péché et te rendre la vie. Ce poulain d'ânesse sur lequel personne ne s'était encore assis (ainsi que nous le lisons dans les autres évangélistes), représente les peuples Gentils, qui n'avaient point reçu la foi du Seigneur. L'ânesse (car l'un et l'autre furent amenés au Seigneur), l'ânesse figurait la portion du peuple juif qui vint à Jésus, sans éprouver de sentiments tout à fait hostiles, et qui reconnut la crèche du Sauveur.

6. « Ses disciples ne comprirent point cela « d'abord ; mais quand Jésus eut été glo« rifié », c'est-à-dire quand il eut montré la vertu de sa résurrection, « alors ils se rappe« lèrent que ces choses avaient été écrites de « lui, et que les Juifs les avaient accom« plies », c'est-à-dire ne lui avaient fait autre chose que ce qui avait été écrit de lui, repassant dans leur mémoire ce qui, d'accord avec l'Ecriture, était arrivé avant ou pendant la passion du Seigneur. Ils trouvèrent que, d'après les Prophètes, il devait s'asseoir sur le poulain d'une ânesse.

7. « La foule qui était avec lui lorsqu'il « appela Lazare du tombeau et le ressuscita « d'entre les morts en rendait témoignage ; « c'est pour cela que le peuple vint en foule « au-devant de lui, parce qu'il savait qu'il « avait fait ce miracle. Les Pharisiens se di« rent donc les uns aux autres : Vous voyez « bien que nous ne gagnons rien, voilà que « tout le monde marche à sa suite ». La foule qui le suivait troubla la foule qui le haïssait. Mais pourquoi es-tu jalouse, foule aveugle, de ce que le monde marche après celui par qui le monde a été fait ?

8. « Quelques Gentils, de ceux qui étaient « venus pour adorer au jour de la fête, s'ap« prochèrent donc de Philippe, qui était de « Bethsaïda, en Galilée, et le prièrent en « disant : Seigneur, nous voudrions voir Jé« sus. Philippe alla le dire à André, et André « et Philippe le dirent à Jésus ». Ecoutons ce que le Seigneur répondit à cela : voilà que les Juifs veulent le tuer, les Gentils veulent le

[1] Philipp. II, 8. — [2] Matth. XXI, 1, 16; Marc, XI, 1-11 ; Luc, XIX, 29-48.

voir ; mais ceux qui criaient : « Béni soit le roi « d'Israël qui vient au nom du Seigneur », étaient aussi du nombre des Juifs. Les uns viennent de la circoncision, les autres de la gentilité, comme deux murs qui s'avancent de différents côtés et se réunissent en un baiser de paix et dans le sentiment de la même foi en Jésus-Christ. Ecoutons donc la voix de la pierre angulaire. « Jésus leur répondit : « L'heure est venue où le Fils de l'homme « doit être glorifié ». Quelqu'un pensera peut-être que Jésus dit qu'il va être glorifié, parce que des Gentils voulaient le voir ; mais non : il voyait qu'après sa passion et sa résurrection les Gentils croiraient en lui par toute la terre ; « car », selon l'expression de l'Apôtre, « une partie d'Israël est tombée dans l'aveu« glement jusqu'à ce que la plénitude des « Gentils entre dans l'Eglise [1] ». A l'occasion de ces Gentils qui voulaient le voir, il annonce la future plénitude des Gentils, et il promet que déjà est proche l'heure de sa glorification, les nations devant croire en lui quand cette glorification aura eu lieu dans le ciel. C'est pourquoi il a été dit d'avance : « Mon « Dieu, élevez-vous au-dessus des cieux, et « que votre gloire couvre toute la terre [2] ». Voilà la plénitude des nations, dont l'Apôtre dit : « L'aveuglement est tombé sur une par« tie d'Israël, jusqu'à ce que la plénitude des « nations entre dans l'Eglise ».

9. Mais comme la grandeur de sa glorification devait être précédée par les abaissements de sa passion, il ajouta ensuite : « En vérité, « en vérité, je vous le dis, si le grain de fro« ment jeté en terre ne meurt pas, il demeure « seul ; mais s'il meurt, il apporte beaucoup « de fruit ». C'est de lui-même qu'il parlait : il était le grain qui devait périr pour se multiplier ensuite ; il devait périr victime de l'infidélité des Juifs et se multiplier par la foi des peuples.

10. Puis il nous exhorte à suivre les traces de sa passion : « Celui », dit-il, « qui aime « son âme la perdra ». Celui peut s'entendre de deux manières : « Celui qui aime son âme « la perdra », c'est-à-dire : Si tu aimes ton âme, perds-la. Si tu veux conserver ton âme en Jésus-Christ, ne crains pas de mourir pour lui ; ou bien, d'une autre façon : « Celui qui « aime son âme la perdra », c'est-à-dire : n'aime pas ton âme de peur de la perdre ; ne

[1] Rom. XI, 25. — [2] Ps. CVII, 6.

l'aime pas en cette vie, de peur de la perdre en la vie éternelle. Ce dernier sens paraît mieux s'accorder avec le texte de l'Evangile ; car il ajoute : « Et celui qui hait son âme en « ce monde, la gardera pour la vie éternelle ». Donc quand il est dit plus haut : « Celui qui « aime son âme », il faut sous-entendre, en ce monde, celui-là la perdra. « Mais celui qui « hait son âme » également en ce monde, la gardera pour la vie éternelle. Grande et étonnante vérité ! l'homme a pour son âme un amour qui la fait périr, et une haine qui l'empêche de périr. Si tu aimes mal, tu détestes ; si tu hais de la bonne manière, tu aimes. Heureux ceux qui savent haïr pour conserver, de peur de perdre en aimant. Mais prends-y garde : qu'il ne te vienne pas à l'esprit de te tuer, dans la pensée que tu dois ainsi haïr ton âme en ce monde ; c'est par ce principe que quelques hommes méchants et pervers, cruels et détestables, homicides d'eux-mêmes, se jettent dans les flammes ou dans l'eau, ou dans les précipices, et se donnent la mort. Ce n'est pas là ce que Jésus-Christ nous apprend ; au contraire, lorsque le diable lui proposa de se jeter du haut en bas du temple, il lui répondit : « Retire-toi, Satan, il est « écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton « Dieu [1] ». Pour annoncer à Pierre par quelle mort il devait glorifier Dieu, il lui dit : « Lorsque tu étais jeune, tu te ceignais toi« même et tu allais où tu voulais ; mais quand « tu seras vieux, un autre te ceindra et te « portera où tu ne veux pas [2] ». Par là, Jésus-Christ marquait assez que celui qui veut suivre son exemple ne doit pas se tuer lui-même, mais seulement se laisser tuer par les autres. Si telle circonstance se présentait, où l'on serait placé dans l'alternative de faire quelque chose contre la loi de Dieu, ou de perdre la vie, et qu'un persécuteur, par ses menaces de mort, obligeât à prendre l'un des deux partis, en choisissant de mourir pour l'amour de Dieu, plutôt que de vivre en l'offensant, alors on hait son âme en ce monde, afin de la garder pour la vie éternelle.

11. « Si quelqu'un me sert, qu'il me « suive ». Que veut dire : « Qu'il me suive », sinon : qu'il m'imite ? « Jésus-Christ, en effet, « a souffert pour nous », dit l'apôtre Pierre, « nous laissant un exemple, afin que nous « suivions ses traces [3] ». Voilà ce que veut

[1] Matth. IV, 7. — [2] Jean, XXI, 18, 19. — [3] I Pierre II, 21.

dire : « Si quelqu'un me sert, qu'il me « suive ». Mais à quel prix ? quel salaire, quelle récompense promet-il ? « Et où je se« rai », dit-il, « là aussi sera mon serviteur». Aimons-le donc sans espérer d'autre récompense de notre service que celle d'être avec lui. Car où sera-t-on bien sans lui, et quand pourra-t-on être mal avec lui? Ecoutez, voici qui est plus clair encore : « Si quelqu'un « me sert, mon Père l'honorera ». De quel privilége, sinon du privilége d'être placé à côté de son Fils ? Ce qu'il dit en effet plus haut : « Où je serai, là sera aussi mon servi« teur », c'est ce qu'il veut expliquer quand il dit : « Mon Père l'honorera ». Quel plus grand honneur pourra recevoir le fils adoptif, que celui d'être où est le Fils unique, et d'être non pas égal à sa divinité, mais associé à son éternité ?

12. Mais qu'est-ce que servir Jésus-Christ? A quelle œuvre promet-il une si grande récompense? Voilà bien ce que nous devons de préférence chercher à savoir. Il ne faut pas nous imaginer que servir Jésus-Christ, c'est lui préparer les choses nécessaires à son corps, comme le servir à table et lui préparer à manger, ou bien lui offrir à boire et préparer sa boisson. Ceux-là seuls ont pu le servir ainsi, qui ont pu le posséder en personne, comme Marthe et Marie, lorsque Lazare était, avec d'autres, à la même table que lui. Judas lui-même, cet homme perdu, a aussi servi Jésus-Christ de cette manière; car c'était lui qui tenait l'argent, et quoique ce scélérat dérobât une partie de ce qui lui était confié, il pourvoyait néanmoins au nécessaire [1]. Aussi quand le Seigneur lui dit : « Ce que tu fais, fais-le « promptement », quelques disciples pensèrent qu'il lui ordonnait de préparer ce qui était nécessaire pour la fête, ou de donner quelque chose aux pauvres [2]. En aucune façon le Seigneur ne dirait donc de ces serviteurs : « Là où je suis, là aussi sera mon ser« viteur » ; et encore : « Si quelqu'un me sert, « mon Père l'honorera »; puisque Judas, qui l'avait servi de cette manière, a été réprouvé au lieu d'être honoré. Mais pourquoi chercher ailleurs ce que c'est que servir Jésus-Christ, et ne pas interroger plutôt ses propres paroles? Quand il dit : « Si quelqu'un me « sert, qu'il me suive », nous devons l'entendre comme s'il disait : Si quelqu'un ne me suit pas, il ne me sert point. Ceux-là donc servent Jésus-Christ, qui ne cherchent pas leurs propres intérêts, mais les siens propres [1]. Car, « qu'il me suive » veut dire : qu'il marche dans mes voies et non dans les siennes, ainsi qu'il est écrit ailleurs : « Celui « qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ, doit « marcher lui-même, comme Jésus-Christ a « marché [2] ». Il doit donc, s'il donne du pain à celui qui a faim, le faire par un sentiment de miséricorde, et non par vanité ; il doit ne rechercher que la bonne œuvre, et sa main gauche doit ignorer ce que fait sa main droite [3]. C'est-à-dire : il lui faut éloigner tout sentiment de cupidité de cette œuvre de charité. Celui qui sert ainsi, sert vraiment Jésus-Christ, et c'est à lui que s'adresseront ces paroles : « Quand tu as fait cela au plus petit « de mes frères, c'est à moi que tu l'as fait [4] ». Et non-seulement les œuvres de miséricorde corporelle, mais toutes les bonnes œuvres faites pour Jésus-Christ, (car alors elles sont vraiment bonnes, puisque « Jésus-Christ est « la fin de la loi pour justifier tous ceux qui « croiront [5]) ». Toutes ces œuvres nous rendront serviteurs de Jésus-Christ, au point de nous faire accomplir cette œuvre de charité parfaite, qui consiste à donner sa vie pour ses frères ; car c'est la donner pour Jésus-Christ. Et c'est d'eux, comme ses membres, qu'il dira : Quand tu as fait cela pour eux, c'est pour moi que tu l'as fait. C'est pour une telle œuvre qu'il a daigné le faire et se nommer lui-même serviteur, puisqu'il a dit : « Comme « le Fils de l'homme n'est pas venu pour être « servi, mais pour servir et donner sa vie « pour plusieurs [6] ». Ainsi chacun de nous deviendra serviteur de Jésus-Christ, par ce qui a fait de Jésus-Christ notre serviteur. Et celui qui servira ainsi Jésus-Christ, son Père l'honorera d'un honneur si grand, qu'il le placera avec son Fils, et que son bonheur ne finira jamais.

13. Lors donc, mes frères, que vous entendez dire à Notre-Seigneur : « Où je suis, là « aussi sera mon serviteur », ne vous imaginez pas qu'il ne s'agisse que des saints évêques et des bons clercs. Vous aussi, selon la mesure de vos moyens, servez Jésus-Christ en vivant bien, en faisant des aumônes, et en prêchant son nom et sa doctrine à tous ceux

[1] Jean, XII, 2, 6. — [2] Id. XIII, 27, 29.

[1] Philipp. II, 21. — [2] I Jean, II, 6. — [3] Matth. VI, 3. — [4] Id. XXV, 40. — [5] Rom. X, 4. — [6] Matth. XX, 28.

dont vous pourrez vous faire entendre; que tout chef de famille reconnaisse que son nom même l'oblige à témoigner à ses enfants une affection paternelle. Que pour Jésus-Christ et pour la vie éternelle il avertisse tous les siens, qu'il les instruise, qu'il les encourage et les corrige; qu'il emploie la douceur, qu'il mette en œuvre la sévérité. Et ainsi, dans sa maison, il remplira pour ainsi dire une fonction ecclésiastique et épiscopale, puisqu'il servira Jésus-Christ, afin d'être avec lui pendant l'éternité. Beaucoup d'entre vous ont servi Jésus-Christ jusqu'à souffrir pour lui rester fidèles, et ce n'étaient ni des évêques ni des clercs; c'étaient des jeunes gens, des jeunes filles, des vieillards, des enfants, des hommes, des femmes mariés, des pères et des mères de famille; pour servir Jésus-Christ, ils ont donné leur vie par le martyre, et le Père les a honorés en leur donnant les couronnes les plus glorieuses.

CINQUANTE-DEUXIÈME TRAITÉ.

DEPUIS LE PASSAGE OU IL EST ÉCRIT : « MAINTENANT MON AME EST TROUBLÉE » ; ET « QUE « DIRAI-JE ? » JUSQU'A CET AUTRE : « JÉSUS DIT CES CHOSES ET IL S'EN ALLA ET SE CACHA « D'EUX ». (Chap. XII, 27-36.)

PASSION ET GLOIRE.

Le Christ, pour nous encourager à le suivre jusqu'à la mort, a bien voulu emprunter à notre humanité sa faiblesse et ses craintes, et nous montrer, dans la défaite du démon et la gloire qui devait l'environner après sa passion, la promesse de la gloire éternelle qui couronnera nos propres souffrances.

1. Après avoir, par les paroles que nous avons lues hier, engagé ses serviteurs à le suivre, et prédit sa passion en disant : « Si le « grain de froment qu'on jette en terre ne « meurt point, il reste seul; mais s'il meurt, « il apporte beaucoup de fruit » ; après avoir excité ceux qui voudraient le suivre jusqu'au royaume des cieux à haïr leur âme en ce monde, s'ils voulaient la conserver pour la vie éternelle, Jésus-Christ s'accommode de nouveau dans sa bonté à notre faiblesse, et il nous dit ces paroles par lesquelles a commencé notre lecture d'aujourd'hui : « Main« tenant mon âme est troublée ». Pourquoi, Seigneur, votre âme est-elle troublée? Tout à l'heure vous avez dit : « Celui qui hait son « âme en ce monde, la garde pour la vie éter« nelle ». Est-ce que vous aimez votre âme en ce monde, pour qu'elle se trouble quand approche l'heure où elle doit sortir de ce monde? Qui oserait parler ainsi de l'âme du Seigneur? Il était notre chef, il nous a transportés en lui, il nous a mis dans son cœur, il a pris les sentiments de ses membres. C'est pourquoi rien n'a pu le troubler; mais, comme il a été dit de lui pour le moment où il ressuscita Lazare, « il se troubla lui-même[1] ». En effet, Jésus-Christ homme, seul médiateur entre Dieu et les hommes, comme il nous portait à ce qu'il y a de plus élevé, devait souffrir avec nous ce qu'il y a de plus humiliant, de la même manière qu'il a voulu que nous fussions élevés par lui à ce qu'il y a de plus sublime.

2. Je l'entends nous dire lui-même : « L'heure est venue où il faut que le Fils de « l'homme soit glorifié; si le grain meurt, il « produit beaucoup de fruit ». Je l'entends encore ajouter : « Celui qui hait son âme en « ce monde, la garde pour la vie éternelle ». Non-seulement il m'est permis d'admirer, il m'est aussi ordonné d'imiter. Il ajoute ensuite : « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive, « et où je suis, là aussi sera mon serviteur ». Je me sens alors enflammé du désir de mé-

[1] Jean, XI, 33.

priser le monde, et la vie tout entière, quelque longue qu'elle soit, n'est pour moi qu'un néant, une vapeur : l'amour des biens éternels rend viles et méprisables à mes yeux les choses du temps ; et ce Seigneur, qui est le mien, qui par ses paroles m'a transporté du sein de ma faiblesse au sein de son inébranlable fermeté, je l'entends me dire encore : « Maintenant mon âme est troublée ». Qu'est-ce que cela ? Comment ordonnez-vous à mon âme de vous suivre, si je vois la vôtre plongée dans le trouble ? Comment supporterai-je ce que votre inébranlable fermeté trouve trop lourd ? Sur quel fondement m'appuyer, si la pierre fléchit ? Mais il me semble entendre en moi-même le Seigneur ; il me répond et me dit : Tu me suivras bien plus aisément, si je m'interpose ainsi pour t'apprendre à souffrir. Tu as entendu venir à toi la voix de ma force, écoute en moi la voix de ta faiblesse. Je te donne des forces pour que tu hâtes ta course, et je ne fais rien pour l'arrêter ; au contraire, je prends pour moi ce qui t'effraie, et j'aplanis le chemin où tu dois passer. O Seigneur, notre médiateur, Dieu, si élevé au-dessus de nous, fait homme à cause de nous, je reconnais votre miséricorde ! car si, grand comme vous l'êtes, vous avez voulu dans votre amour ressentir du trouble, c'est pour consoler ceux de vos membres chez qui le trouble est la suite inévitable de leur faiblesse. Vous ne voulez pas qu'ils périssent victimes du désespoir.

3. Enfin, que l'homme qui veut suivre Jésus-Christ apprenne par où il doit le suivre. Se présente-t-il un de ces moments terribles où il faut commettre un péché ou subir la mort ? cette âme faible, pour laquelle l'âme invincible de Jésus s'est troublée volontairement, tombe dans le trouble ; mais alors je lui dis : Préfère la volonté de Dieu à ta volonté propre. Ecoute ce que va ajouter ton créateur et ton maître, celui qui t'a fait et qui, pour t'instruire, est devenu lui-même une créature comme celles qu'il a faites; car celui qui a fait l'homme est devenu homme lui-même. Mais il est resté Dieu sans aucun changement, et l'homme, il l'a transformé en mieux. Ecoute donc ce qu'il ajoute à ces paroles : « Maintenant mon âme est troublée. « Et que dirai-je », continue-t-il : « Père, délivrez-moi de cette heure, mais c'est pour « cette heure que je suis venu. Père, glorifiez votre nom ». Il t'apprend par là ce que tu dois penser, ce que tu dois dire, qui tu dois invoquer, en qui il te faut espérer, quel est le maître dont nous devons toujours préférer la volonté certaine et immuable à la volonté humaine pleine de faiblesses. Ne t'imagine donc pas qu'il perde de sa grandeur, pour vouloir nous tirer de notre bassesse ; car il a voulu être tenté par le diable, qui certes ne l'aurait pas tenté, s'il ne l'avait pas voulu; comme aussi il n'aurait pas souffert, s'il n'y avait préalablement consenti. Et il a répondu au diable ce que tu dois lui répondre toi-même au moment de la tentation [1]. Jésus fut tenté, il est vrai, mais non pas ébranlé, afin de te montrer ce qu'il faut répondre au tentateur quand on est ébranlé par la tentation ; pour t'apprendre encore qu'il ne faut pas marcher à la suite du tentateur, mais sortir du danger de la tentation. Lorsque Jésus dit ici : « Maintenant mon âme « est troublée » ; comme lorsqu'il dit : « Mon « âme est triste jusqu'à la mort » ; et ailleurs : « Père, s'il se peut faire, que ce calice passe « loin de moi », il revêt l'infirmité de l'homme, afin d'apprendre à celui qui est ainsi attristé et troublé, à dire ce qui suit : « Cependant, Père, qu'il soit fait non comme « je veux, mais comme vous voulez [2] ». C'est ainsi qu'en préférant la volonté de Dieu à la sienne propre, l'homme s'élève des choses humaines aux choses divines. Mais que veulent dire ces paroles : « Glorifiez votre nom », sinon : glorifiez-le dans sa passion et dans sa résurrection? Qu'est-ce autre chose, sinon que le Père glorifie son Fils, qui à son tour glorifie son nom, dans les souffrances que ses serviteurs endurent à son exemple ; comme il est écrit que Notre-Seigneur dit à Pierre : « Un autre te ceindra et te portera où tu ne « voudras pas », indiquant par là « par quelle « mort il devait glorifier Dieu [3] ? » C'est donc ainsi que Dieu a glorifié son nom en Jésus-Christ, parce que c'est ainsi qu'il glorifie Jésus-Christ lui-même dans ses membres.

4. « Alors une voix vint du ciel : Et je l'ai « déjà glorifié, et de nouveau je le glorifierai. « Je l'ai déjà glorifié », avant de créer le monde, et de nouveau je le glorifierai, lorsqu'il ressuscitera d'entre les morts et qu'il montera au ciel. On peut encore entendre ce passage d'une autre façon : « Je l'ai déjà glo-

[1] Matth. IV, 1-10. — [2] Id. XXVI, 38, 39. — [3] Jean, XXI, 18, 19.

« rifié », au moment où il est né d'une vierge, lorsqu'il a opéré des miracles, lorsque les mages, conduits par l'étoile qui marchait dans le ciel, sont venus l'adorer ; lorsqu'il a été reconnu par les saints remplis du Saint-Esprit ; lorsque, pour le montrer, l'Esprit-Saint est descendu sur lui en forme de colombe, et qu'une voix descendue du ciel l'a fait connaître ; lorsqu'il a été transfiguré sur la montagne ; lorsqu'il a fait tant de miracles, qu'il a guéri et soulagé tant de malades, qu'avec quelques pains il a nourri toute une multitude, lorsqu'il a commandé aux vents et aux flots, lorsqu'il a ressuscité les morts. « Et je le glorifierai de nouveau », lorsqu'il ressuscitera d'entre les morts, et que la mort n'aura plus aucune puissance sur lui, lorsque comme Dieu, il sera élevé au plus haut des cieux, et que sa gloire sera répandue sur toute la terre.

5. « Or, la foule, qui était là et qui avait « entendu, disait que c'était un coup de ton« nerre; d'autres disaient : Un ange lui a « parlé. Jésus leur répondit en ces termes : « Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est « fait entendre, mais pour vous ». Il montra par là que cette voix ne lui avait pas appris ce qu'il savait déjà, mais l'avait appris à ceux qui en avaient besoin ; de même que ce ne fut pas pour lui, mais pour les autres, que Dieu fit entendre cette voix, de même encore ce ne fut pas à cause de lui, mais pour les autres, que son âme se troubla volontairement.

6. Remarque ce qui suit : « Maintenant », dit-il, « voici le jugement du monde ». Que reste-t-il donc à attendre pour la fin du monde? Le jugement que nous attendons pour la fin du monde sera le jugement des vivants et des morts, le jugement qui décidera des récompenses et des peines éternelles. Quel est donc ce jugement qui a lieu maintenant ? Déjà, dans les discours précédents, j'ai dit à votre charité aussi bien qu'il m'a été possible de le faire, qu'il y a un jugement de condamnation et un jugement de discernement ; c'est de ce dernier qu'il est écrit : « Jugez-moi, mon Dieu, et séparez ma cause « de celle de la nation impie [1] ». Il y a, en effet, plusieurs jugements de Dieu ; c'est pourquoi il est dit dans les psaumes : « Vos juge« ments sont un abîme profond [2] ». L'Apôtre dit aussi : « O profondeur des trésors de la « sagesse et de la science de Dieu ! Que ses « jugements sont impénétrables [1] ! » Au nombre de ces jugements se trouve celui dont parle ici le Sauveur : « Maintenant se fait le « jugement du monde » ; et il réserve pour la fin des temps celui où, pour la dernière fois, seront jugés les vivants et les morts. Le diable possédait pour ainsi dire le genre humain et menaçait les hommes des supplices auxquels les condamnaient leurs péchés. Il régnait dans les cœurs des infidèles ; il les trompait et les retenait captifs, il les poussait à rendre à la créature le culte qu'il leur faisait refuser au Créateur. Mais par la foi en Jésus-Christ, foi qui a été affermie par sa mort et sa résurrection ; par le sang du Sauveur répandu pour la rémission des péchés, des milliers de croyants sont délivrés du joug du diable et unis au corps de Jésus-Christ ; sous l'autorité d'un seul chef, ils forment les membres d'un même corps et son esprit leur donne la séve de la grâce, qui entretient en eux la vie. Ce qu'il appelait jugement, c'était ce discernement, cette délivrance des siens qu'il allait soustraire à l'empire du diable.

7. Enfin, écoute ce qu'il dit, comme si on lui demandait à connaître le sens de cette parole : « Maintenant le jugement du monde va « se faire » ; il l'explique, car il ajoute : « Maintenant le prince de ce monde sera « mis dehors ». Nous avons vu de quel jugement il voulait parler ; il n'était pas question de celui qui doit arriver à la fin des siècles, et où seront jugés les vivants et les morts, les uns étant placés à droite, les autres à gauche. Mais il s'agissait du jugement en vertu duquel « le prince de ce monde sera « mis dehors ». Mais comment le diable était-il dedans, et où devait-il être envoyé après avoir été mis dehors ? Etait-il dans le monde, et a-t-il été chassé hors du monde ? S'il s'agissait du jugement qui doit arriver à la fin des siècles, on pourrait croire que le Christ veut parler du feu éternel où le diable doit être envoyé avec ses anges et tous ceux qui lui appartiennent, non par leur nature, mais par leur faute, non parce qu'il les a créés ou engendrés, mais parce qu'il les a séduits et s'en est rendu maître ; on pourrait, dis-je, penser que ce feu éternel se trouve hors du monde, et que c'est ce qu'il a voulu nous

[1] Ps. XLII, 1. — [2] Id. XXXV, 7.

[1] Rom. XI, 33.

dire par ces mots : « Il sera jeté dehors ». Mais comme, après avoir dit : « Maintenant le « jugement du monde va se faire », il ajoute, pour expliquer ces paroles : « Maintenant le « prince de ce monde sera jeté dehors », il faut entendre ce passage d'une chose qui doit se faire présentement, et non pas d'une chose qui ne doit arriver qu'au dernier jour. Le Seigneur prédisait donc ce qu'il savait, c'est qu'après sa passion et sa résurrection glorieuse, beaucoup de peuples, dont le cœur appartenait au diable, croiraient en lui. En effet, quand par la foi ils renonceraient à lui, le diable devait être mis dehors.

8. Mais, dira quelqu'un : Est-ce qu'il n'avait pas été chassé du cœur des patriarches, des Prophètes et des justes de l'Ancien Testament ? Oui, sans doute. Pourquoi donc est-il dit : « Maintenant il va être chassé dehors ? » Je ne pense pas que ce soit pour une autre raison que celle-ci : il n'avait été alors chassé que de quelques hommes, tandis qu'il allait être chassé d'un grand nombre de peuples considérables. Ailleurs il est dit : « L'Esprit- « Saint n'avait pas encore été donné, parce « que Jésus n'avait pas encore été glorifié [1] ». Ce passage donne lieu à la même question, et doit être expliqué dans le même sens. Car ce n'est pas sans le Saint-Esprit que les Prophètes ont fait leurs prédictions ; ce n'est pas sans le même Esprit que le vieillard Siméon et Anne la veuve ont reconnu l'enfant Jésus [2] ; ce n'est pas non plus sans lui qu'après sa conception, mais avant sa naissance, Zacharie et Elisabeth ont annoncé de Jésus-Christ de si grandes choses [3]. Et cependant « l'Esprit-Saint n'avait pas encore été donné », c'est-à-dire avec cette abondance de grâce spirituelle qui faisait parler à plusieurs peuples, réunis ensemble, la langue particulière à chacun d'eux [4], et annoncer dans la langue de toutes les nations l'Eglise qui allait venir ; cette grâce spirituelle devait réunir toutes les nations, remettre les péchés dans toutes les contrées, et réconcilier avec Dieu des milliers d'hommes.

9. Mais, dira quelqu'autre : Si le diable a été mis hors du cœur des fidèles, il ne doit plus tenter aucun d'entre eux ? Or, il ne cesse de tenter. Mais autre chose est de commander à l'intérieur, autre chose est d'attaquer au dehors. La plus forte place peut être assiégée par l'ennemi, sans être, pour cela, emportée d'assaut ; et si quelques-uns des traits qu'il nous lance arrivent jusqu'à nous, l'Apôtre nous apprend à nous en garantir ; il nous montre, dans la foi, une cuirasse et un bouclier [1], et si quelque trait vient à nous blesser, il y a là quelqu'un pour nous guérir. Il est dit à ceux qui combattent : « Je vous écris « ces choses, afin que vous ne péchiez point ». Il est dit également à ceux qui sont blessés : « Et si quelqu'un a péché, nous avons un « avocat auprès du Père, c'est Jésus-Christ le « juste ; il est lui-même la victime de propi- « tiation pour nos péchés [2] ». Que demandons-nous, en effet, lorsque nous disons : « Pardonnez-nous nos offenses », sinon que nos blessures soient guéries ? Et que demandons-nous encore lorsque nous disons : « Ne « nous induisez point en tentation [3] », sinon que celui qui nous tend des piéges et attaque notre cœur au dehors ne puisse y pénétrer par ruse, ni s'en emparer à force ouverte ? Mais quelles que soient les machines qu'il dresse contre nous, tant qu'il ne possède pas la place de notre cœur où réside la foi, il est mis dehors. Mais si le Seigneur ne garde lui-même une cité, c'est inutilement que veille celui qui la garde [4]. Ne comptez donc pas trop sur vous-mêmes, si vous ne voulez pas voir rentrer dans votre cœur le diable qui en a été chassé.

10. Mais loin de nous la pensée d'appeler le diable prince de ce monde, en ce sens que nous le regardions comme gouvernant le ciel et la terre. Le monde ici désigne les méchants qui sont répandus par tout l'univers, comme on dit une maison pour désigner ceux qui l'habitent. Ainsi nous disons : C'est une bonne ou une méchante maison, non pas que nous voulions prononcer un éloge ou un blâme sur l'état des murailles et des toits ; nous ne prétendons alors qu'exprimer notre avis au sujet des mœurs bonnes ou mauvaises des hommes qui l'habitent. Le diable est donc appelé en ce sens : « Prince de ce monde » ; c'est-à-dire qu'il est le prince de tous les méchants qui habitent le monde. Par le monde on désigne aussi les bons qui, eux aussi, sont répandus dans tout l'univers ; c'est ainsi que l'Apôtre a dit : « Dieu était en Jésus-Christ,

[1] Jean, VII, 39. — [2] Luc, II, 25-38. — [3] Id. I, 11-15, 67-79. — [4] Act. II, 4-6.

[1] I Thess. V, 8. — [2] I Jean, II, 1, 2. — [3] Matth. VI, 12, 13. — [4] Ps. CXXVI, 1.

« se réconciliant le monde [1] ». Ce sont ceux du cœur desquels le prince de ce monde a été chassé.

11. Après avoir dit : « Maintenant le prince « de ce monde sera jeté dehors », Jésus ajoute : « Et moi, quand j'aurai été élevé de « terre, j'attirerai tout à moi ». Que signifie ce « tout », sinon ceux du cœur desquels le diable est chassé? Il ne dit pas tous, mais « tout » ; car la foi n'est pas donnée à tous [2]. Ce mot ne s'applique donc pas à l'universalité des hommes, mais à l'intégralité de la nature humaine ; c'est-à-dire à l'esprit, à l'âme, au corps. A l'esprit qui nous fait comprendre, à l'âme qui nous fait vivre, et au corps qui nous rend visibles et tangibles. Celui, en effet, qui a dit : « Il ne périra pas « un cheveu de votre tête [3] », attire tout à lui. Mais si, par le mot « tout », il faut entendre les hommes eux-mêmes, nous pouvons dire que c'est tous ceux qui sont prédestinés au salut, et dont aucun ne doit périr, comme le Christ l'a dit plus haut en parlant de ses brebis [4]. On peut comprendre aussi qu'il attirera à lui tous les genres d'hommes, et dans toutes les langues, et dans tous les âges, et dans toutes les positions de fortune, et dans tous les degrés d'intelligence, et dans toutes les professions honnêtes et utiles, et enfin dans les innombrables états qui, en dehors du péché, distinguent les hommes entre eux, depuis les plus élevés jusqu'aux plus humbles, depuis le roi jusqu'au mendiant. « Je « les attirerai tous après moi », et cela afin d'être leur chef et de les avoir pour ses membres. Il dit : « Si je suis élevé de terre », pour dire : quand j'aurai été élevé de terre ; car il ne doute pas de la réalisation de ce qu'il est venu accomplir. Ces paroles se rapportent à celles qu'il avait dites plus haut : « Mais si « le grain de blé meurt, il porte beaucoup « de fruit ». Car cette élévation, que signifie-t-elle, sinon sa passion sur la croix? Du reste, l'Evangéliste ne manque pas de nous le dire; car il ajoute : « Il disait cela pour marquer « de quelle mort il devait mourir ».

12. « La foule lui répondit : Nous avons « appris de la loi que le Christ demeure éter« nellement. Et comment dites-vous qu'il « faut que le Fils de l'Homme soit élevé en « haut? Quel est ce Fils de l'Homme? » Ils se rappelaient que le Seigneur disait souvent qu'il était le Fils de l'Homme. Car en cet endroit, il ne dit pas : Si le Fils de l'Homme est élevé de terre. Mais auparavant, dans la circonstance qui a été le sujet de la lecture et de l'explication faite hier, quand on lui annonça que des gentils désiraient le voir, il avait dit : « L'heure approche où le Fils de l'Homme « sera glorifié [1] ». Les Juifs se rappelant cette circonstance et comprenant bien que par ces mots : « Quand j'aurai été élevé de terre », il voulait désigner sa mort sur la croix, ils l'interrogèrent en ces termes : « Nous avons ap« pris de la loi que le Christ demeure éter« nellement, et comment dites-vous : Il faut « que le Fils de l'Homme soit élevé? Quel est « donc ce Fils de l'Homme? » Car s'il est le Christ, disaient-ils, il demeure éternellement; mais s'il demeure éternellement, comment sera-t-il élevé de terre? C'est-à-dire, comment mourra-t-il du supplice de la croix? Car ils comprenaient bien qu'il avait parlé de ce qu'ils avaient dessein de lui faire; et quoique ces paroles fussent obscures, ce n'est point la sagesse d'en haut qui les leur expliqua, mais bien leur conscience tourmentée de remords.

13. « Jésus leur dit donc : La lumière est « encore en vous un peu de temps ». Voilà pourquoi vous comprenez que le Christ demeure éternellement. « Marchez donc pen« dant que vous avez la lumière, de peur que « les ténèbres vous surprennent ». Marchez, approchez, comprenez tout ce qui regarde le Christ, comprenez qu'il mourra et qu'il vivra à jamais, qu'il répandra son sang pour vous racheter et qu'il montera au ciel pour vous y conduire avec lui. Mais les ténèbres vous surpendront, si vous croyez à l'éternité du Christ, sans avouer en même temps l'humiliation de sa mort. « Et celui qui marche dans « les ténèbres, ne sait où il va ». Ainsi il peut se heurter à une pierre d'achoppement, à une pierre de scandale; c'est ce que le Seigneur a été pour les Juifs aveugles. Et la pierre que les architectes ont rejetée est devenue tête de l'angle pour ceux qui ont cru [2]. Eux ont dédaigné de croire en Jésus-Christ, parce que leur impiété ne leur a inspiré que du mépris pour un mort, que de la moquerie pour un crucifié; c'était pourtant la mort du grain qui devait se multiplier au centuple; c'était l'é-

[1] II Cor. v, 19. — [2] II Thess. III, 2. — [3] Luc, XXI, 18. — [4] Jean, x, 28.

[1] Jean, XII, 25, 23. — [2] I Pierre, II, 6-8.

lévation de Celui qui devait attirer tout à sa suite. « Pendant que vous avez la lumière », continue le Sauveur, « croyez en la lumière, « afin que vous soyez les fils de la lumière ». Puisque vous entendez quelque chose de vrai, croyez en la vérité, afin que vous puisiez dans la vérité une nouvelle vie.

14. « Jésus dit ces choses, puis il s'en alla « et se cacha d'eux ». Il ne se cacha pas de ceux qui avaient commencé à croire en lui et à l'aimer, ni de ceux qui étaient venus à sa rencontre avec des rameaux de palmier et en chantant ses louanges; mais il se cacha de ceux qui, à la vue de ce qu'il faisait, éprouvaient de la jalousie; car, en réalité, ils ne voyaient rien, et dans leur aveuglement ils se heurtaient contre cette pierre. Mais quand Jésus s'est caché pour échapper à ceux qui voulaient le faire mourir (je prends soin de vous le rappeler souvent, afin que vous ne l'oubliiez pas), il voulait remédier à notre faiblesse, et en cela il ne porta aucune atteinte à sa toute-puissance.

CINQUANTE-TROISIÈME TRAITÉ.

DEPUIS LE PASSAGE OU IL EST ÉCRIT : « ET QUOIQU'IL EUT FAIT TANT DE PRODIGES DEVANT EUX, « ILS NE CROYAIENT PAS EN LUI », JUSQU'A CET AUTRE : « ILS ONT PLUS AIMÉ LA GLOIRE DES « HOMMES QUE LA GLOIRE DE DIEU ». (Chap. XII, 37-43.)

INCRÉDULITÉ VOLONTAIRE.

Malgré ses miracles, les Juifs ne croyaient pas en lui, et ainsi s'accomplissait en eux cette prophétie : A qui le bras de Dieu, c'est-à-dire, son Fils, par qui il a fait toutes choses, a-t-il été révélé ? Ainsi encore, ils recueillaient ce que Dieu avait prévu comme devant être le fruit et la punition de leur mauvaise volonté. De même en est-il encore aujourd'hui des orgueilleux.

1. Le Seigneur Jésus ayant annoncé d'avance sa passion et sa mort si avantageuse sur le bois élevé de la croix, d'où il devait, comme il le disait, attirer toutes choses après lui, les Juifs comprirent qu'il voulait parler de sa mort, et ils lui demandèrent comment il disait de lui-même qu'il devait mourir, puisqu'ils avaient appris de la loi que le Christ demeure éternellement; alors il les engagea à marcher pendant qu'ils avaient encore en eux assez de lumière pour apprendre que le Christ est éternel : c'était le moyen de savoir tout ce qui le concernait, et de n'être pas surpris par les ténèbres. Quand il eut dit ces choses, il se cacha d'eux. Voilà ce que nous ont appris les dernières lectures qui ont été faites des paroles du Seigneur.

2. Ensuite l'Evangéliste ajoute ces paroles, par lesquelles a commencé la lecture d'aujourd'hui : « Mais quoiqu'il eût fait de si « grands prodiges devant eux, ils ne croyaient « pas en lui ; afin que s'accomplît cette parole « du prophète Isaïe : Seigneur, qui a cru à « notre parole ? Et le bras du Seigneur, à qui « a-t-il été montré ? » Par là, il montre assez que c'est le Fils même de Dieu qui est appelé le bras du Seigneur; non pas que Dieu le Père ait la forme humaine et que le Fils lui soit attaché comme membre de son corps ; mais parce que toutes choses ont été faites par lui, il est appelé le bras du Seigneur. De même, en effet, que c'est à l'aide de ton bras que tu travailles; de même le Verbe de Dieu a été appelé son bras, parce que par son Verbe il a fait le monde. Pourquoi, s'il veut faire quelque chose, l'homme étend-il le bras, sinon parce qu'il ne lui suffit pas de dire pour que ce qu'il veut s'accomplisse? Mais s'il avait une puissance assez grande pour que, sans aucun mouvement de son corps, sa parole s'accomplisse, cette parole serait vraiment son bras. Or, comme le Seigneur Jésus,

Fils unique de Dieu le Père, n'est pas un membre du corps de son Père, il n'est pas davantage une parole qui n'existe que dans la pensée ou dans les sons, et qui passe. Car, lorsque toutes choses ont été faites par lui, il était déjà le Verbe de Dieu.

3. Lors donc que nous entendons dire que le Fils de Dieu est le bras du Père, écartons de nous toute idée charnelle; mais, autant que nous le pourrons avec le secours de sa grâce, représentons-nous la puissance de Dieu et sa sagesse par laquelle toutes choses ont été faites. Car ce bras n'est pas comme un bras humain qui s'allonge si on l'étend, et qui se raccourcit quand on le retire. Il n'est pas le même que le Père; mais le Père et lui sont une même chose : il est égal au Père et tout entier partout comme le Père. Ne donnons aucun prétexte à la détestable erreur de ceux qui disent que le Père est seul, mais que selon ses différentes opérations il est appelé tantôt le Fils, tantôt le Saint-Esprit; et qui à propos de ces paroles osent dire : Vous voyez bien que le Père est seul, puisque le Fils c'est le bras du Père; car l'homme et son bras ne sont pas deux, mais une seule personne. Il y a une chose qu'ils ne comprennent pas et ne remarquent pas; c'est que, dans la manière de parler journalière des choses visibles et connues, le nom d'une chose s'applique à d'autres à cause d'une certaine ressemblance; à combien plus forte raison cela peut-il se faire quand il s'agit de choses ineffables et que nous ne pourrons jamais exprimer telles qu'elles sont. En effet, si un homme se sert d'un autre homme pour lui faire faire tout ce qu'il a à faire, il l'appelle son bras; et si cet homme lui est enlevé, il dit en se plaignant : J'ai perdu mon bras; et il dit à celui qui l'en a privé : Tu m'as enlevé mon bras. Que les hérétiques comprennent donc de quelle façon le Fils de Dieu est appelé le bras par lequel le Père a fait toutes choses; de peur que, s'ils ne l'entendent point et s'ils demeurent dans les ténèbres de leur erreur, ils ne soient semblables à ces Juifs dont il a été dit : « Et le bras « du Seigneur, à qui a-t-il été révélé ? »

4. Ici se présente une autre question que ni nos forces, ni les limites du temps qui nous presse, ni même votre capacité ne nous permettent de traiter convenablement, ni de sonder jusque dans ses replis les plus cachés, ni de discuter comme elle le mériterait. Cependant, comme l'attente où vous êtes qu'on vous en dise quelque chose ne nous permet point de puiser immédiatement à un autre sujet, contentez-vous de ce que nous pourrons vous dire; et lorsque nous ne remplirons pas votre attente, demandez l'accroissement à Celui qui nous a envoyé vers vous pour planter et arroser. Car, comme dit l'Apôtre, « celui qui plante n'est rien, ni celui « qui arrose; mais Dieu, qui donne l'accrois- « ment [1] ». Il y en a donc qui murmurent entre eux, et quand ils le peuvent ils disent hautement dans leurs disputes emportées : Qu'ont fait les Juifs et quelle a été leur faute, s'il était nécessaire que « s'accomplît la pa- « role du prophète Isaïe : Seigneur, qui a cru « à notre parole ? et le bras de Dieu, à qui « a-t-il été révélé ? » A ceux-là nous répondons : Le Seigneur, qui connaît l'avenir, a fait prédire par son Prophète l'infidélité des Juifs; il l'a prédite, mais ne l'a pas causée. Car Dieu ne force personne à pécher par cela même qu'il connaît déjà les péchés futurs des hommes. Les péchés qu'il a prévus sont à eux, et non à lui; ce n'est point la propriété d'autrui, c'est la leur. Autrement, si les péchés qu'il a prévus comme leur appartenant n'étaient pas à eux, alors il n'aurait pas prévu la vérité; mais sa prescience ne peut se tromper, par conséquent, et sans aucun doute, ce ne sera pas un autre qui péchera, mais bien ceux que Dieu a prévus devoir pécher. Les Juifs ont donc fait un péché sans y être contraints par Celui à qui le péché déplaît. Mais Celui à qui rien n'est caché l'avait prévu. C'est pourquoi s'ils avaient voulu faire non le mal, mais le bien, rien ne les en aurait empêchés; mais Dieu aurait prévu qu'ils le feraient, car il sait d'avance ce que chacun doit faire et recevoir de lui en récompense de ses œuvres.

5. Mais les paroles suivantes de notre Evangile nous gênent davantage et rendent la question plus difficile à résoudre. Car il ajoute : « C'est pourquoi ils ne pouvaient « croire; car Isaïe dit encore : Il a aveuglé « leurs yeux et endurci leurs cœurs, afin « qu'ils ne voient point des yeux, qu'ils ne « comprennent point du cœur, qu'ils ne se « convertissent point, et que je ne puisse les « guérir ». Là-dessus on nous dit : Puisqu'ils

[1] I Cor. III, 7.

n'ont pu croire, quel est le péché d'un homme qui ne fait pas ce qu'il ne peut pas faire? Et puisqu'ils ont péché en ne croyant pas, ils ont donc pu croire et ils ne l'ont pas voulu. Mais s'ils ont pu croire, comment l'Evangile peut-il dire : « C'est pourquoi ils ne pouvaient pas « croire, car Isaïe dit encore : Il a aveuglé « leurs yeux et endurci leurs cœurs » ; de la sorte, ce qui est plus grave, la cause de leur incrédulité retombe sur Dieu lui-même, puisque c'est lui-même qui « a aveuglé leurs « yeux et endurci leurs cœurs? » Ce n'est pas même au diable, c'est à Dieu que se rapportent les paroles du Prophète. Mais quand nous penserions que c'est du diable qu'il a été dit qu' « il a aveuglé leurs yeux et endurci leurs « cœurs », nous ne serions pas moins embarrassés pour montrer que c'était une faute pour les Juifs de ne pas croire, puisqu'il est dit qu'« ils ne pouvaient pas croire». Ensuite, que répondrons-nous à cet autre témoignage du même Prophète, cité par l'apôtre Paul : « Ce que cherchait Israël, il ne l'a pas obtenu ; « mais les élus l'ont obtenu, et les autres ont « été aveuglés, ainsi qu'il est écrit : Dieu leur « a donné jusqu'à ce jour un esprit d'assou- « pissement, des yeux pour ne point voir, des « oreilles pour ne pas entendre [1] ».

6. Vous avez entendu, mes frères, la question proposée, vous voyez combien est profonde la difficulté qu'elle soulève. Nous répondrons comme nous le pouvons : « Ils ne « pouvaient pas croire », parce que le prophète Isaïe l'avait prédit ; mais le Prophète l'a prédit parce que Dieu avait prévu qu'il en serait ainsi. Or, pourquoi ne pouvaient-ils pas croire? Si on me le demande, je répondrai aussitôt : C'est qu'ils ne voulaient pas. Dieu avait prévu leur mauvaise volonté, et il l'a annoncée par son Prophète, lui à qui les choses futures ne peuvent être cachées. Mais, diras-tu, le Prophète en donne une autre raison que leur mauvaise volonté. Quelle cause en indique-t-il donc? Il dit que « Dieu leur a « donné un esprit d'insensibilité, des yeux « pour ne point voir, des oreilles pour ne pas « entendre; il a aveuglé leurs yeux et endurci « leurs cœurs ». Je réponds que c'est encore leur volonté qui leur a mérité ce traitement. Car Dieu nous aveugle, Dieu nous endurcit en nous abandonnant et en retirant ses secours ; ce qu'il peut faire par un jugement caché, mais toujours juste. Voilà ce que les hommes pieux et religieux doivent tenir pour certain et incontestable ; voilà bien ce que l'Apôtre dit en traitant cette question si épineuse : « Que dirons-nous donc? Est-ce « qu'il y a en Dieu de l'injustice? Loin de « nous cette pensée [1] ». Si donc il faut repousser la pensée qu'il y ait en Dieu de l'injustice, concluons que, quand il nous aide, il le fait dans sa miséricorde ; et que quand il cesse de nous aider, c'est un effet de sa justice ; car tout ce qu'il fait, il le fait non pas avec témérité, mais avec justice. Enfin, si les jugements des saints sont justes, combien plus équitables sont les jugements de Dieu qui fait les saints et les justes? Ses jugements sont donc justes, mais cachés. Aussi, lorsque des difficultés de cette nature se présentent et qu'on demande pourquoi l'un est traité d'une façon et l'autre d'une manière différente, pourquoi l'un est abandonné de Dieu et tombe dans l'aveuglement, tandis que tel autre est assisté et éclairé d'en haut, gardons-nous de juger les jugements d'un si grand juge ; ou plutôt, tremblons et écrions-nous avec l'Apôtre : « O profondeur des trésors de « la sagesse et de la science de Dieu ! que ses « jugements sont incompréhensibles et ses « voies impénétrables [2] ! » C'est pourquoi il est dit dans un psaume : « Vos jugements sont « comme un profond abîme [3] ».

7. Que votre charité, mes frères, ne me pousse donc pas à pénétrer cette difficulté, à sonder cet abîme, à scruter ces profondeurs insondables. Je connais ma capacité, je crois connaître aussi la vôtre : cette entreprise est au-dessus de ma portée et de mes forces, et probablement aussi au-dessus des vôtres. Ecoutons donc les uns et les autres les avertissements de l'Ecriture qui nous dit : « Ne « cherche pas ce qui est au-dessus de toi, et « ne scrute point ce qui est plus fort que « toi [4] ». Non pas que cette connaissance nous soit absolument refusée, puisque le divin Maître nous dit : « Il n'est rien de caché qui « ne doive être révélé [5] ». Mais si nous arrivons à connaître quelque chose, vivons en conséquence ; car, comme dit l'Apôtre, non-seulement ce que nous ignorons et devons néanmoins savoir, mais encore ce en quoi il nous arriverait de nous tromper; tout cela,

[1] Rom. XI, 7 ; Isa. VI, 10.

[1] Rom. IX, 14. — [2] Id. XI, 33. — [3] Ps XXXV, 7.— [4] Eccli. III, 22. — [5] Matth. X, 26

Dieu nous le révélera [1]. Nous sommes arrivés à la voie de la foi; suivons-la avec une persévérance tenace. Elle nous conduira à ce palais du roi, où sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science [2]. Quand le Seigneur disait aux principaux et aux préférés de ses disciples : « J'ai beaucoup de choses à vous « dire, mais vous ne pouvez les porter maintenant [3] », il ne voulait pas garder ces secrets pour lui seul. Il faut nous avancer, profiter et croire, afin que nos cœurs deviennent capables de comprendre ces choses que nous ne pouvons saisir maintenant. Si le dernier jour nous trouve en cette disposition, au ciel nous apprendrons ce que nous n'aurons pu apprendre ici-bas.

8. Mais si quelqu'un croit pouvoir mieux connaître et expliquer plus clairement cette question, nul doute que je ne sois plus disposé à apprendre qu'à enseigner. Seulement, qu'il ne soit pas assez osé pour défendre le libre arbitre de manière à rendre inutile la prière où nous disons à Dieu : « Ne nous induisez point en « tentation » ; d'un autre côté, qu'il ne nie pas le libre arbitre de la volonté, au point d'excuser le péché. Mais écoutons le Seigneur qui ordonne, et qui vient en aide ; qui nous commande ce que nous devons faire, et nous aide pour que nous puissions l'accomplir. Car, il en est qu'une trop grande confiance en la puissance de leur volonté jette dans l'orgueil ; d'autres tombent dans la négligence parce qu'ils se défient trop d'eux-mêmes. Les premiers disent : Pourquoi demander à Dieu de n'être pas vaincus dans la tentation, puisqu'il est en notre pouvoir de nous en empêcher? A quoi bon, disent les autres, nous efforcer de bien vivre, puisque cela dépend de Dieu seul? O Seigneur, ô Père, qui êtes dans le ciel, ne nous induisez en aucune de ces tentations, « mais délivrez-« nous du mal [4] ». Ecoutons ces paroles du Sauveur : « J'ai prié pour toi, Pierre, afin « que ta foi ne défaille pas [5] ». N'estimons donc point que notre foi dépend tellement de notre libre arbitre, qu'elle n'ait aucun besoin du secours de Dieu. Ecoutons aussi l'Evangéliste; voici ce qu'il dit : « Il leur a donné le pou-« voir de devenir les enfants de Dieu [6] ». Ne croyons donc pas non plus que notre foi n'est nullement en notre pouvoir, mais de part et d'autre reconnaissons un bienfait de Dieu : nous lui devons des actions de grâces, parce que la puissance nous a été donnée, et nous devons le prier pour que notre faiblesse ne succombe pas [1]. C'est la foi qui opère par la charité, mais selon la mesure qu'il a plu au Seigneur de donner à chacun [2], afin que celui qui se glorifie se glorifie, non pas en lui-même, mais dans le Seigneur [3].

9. Il n'est donc pas étonnant que les Juifs se soient trouvés dans l'impossibilité de croire. Leur volonté était si orgueilleuse que, méconnaissant la justice de Dieu, ils voulaient y substituer leur propre justice, selon ce que dit l'Apôtre, en parlant d'eux : « Ils n'étaient « point soumis à la justice de Dieu [4] ». Ils ont répudié la foi, et leurs œuvres seules sont devenues le sujet de l'enflure de leur cœur. Cette enflure les a aveuglés, et ils se sont heurtés à la pierre d'achoppement. Donc, quand il est dit qu'ils ne pouvaient pas, il faut l'entendre en ce sens qu'ils ne voulaient pas ; ainsi qu'il est dit du Seigneur notre Dieu : « Si nous ne croyons pas, il reste « fidèle, car il ne peut se contredire lui-« même [5] ». En parlant du Tout-Puissant, on dit : « Il ne peut pas ». De même donc que si le Seigneur « ne peut se contredire lui-« même », c'est une qualité louable de la volonté divine; de même si les Juifs « ne « pouvaient croire », c'était la faute de la volonté humaine.

10. Et moi je dis que ceux qui ont assez d'orgueil et présument assez des forces de leur volonté pour penser qu'on peut bien vivre sans l'assistance de Dieu, je dis qu'ils ne peuvent croire en Jésus-Christ. Car il ne sert de rien de prononcer le nom de Jésus-Christ, de recevoir ses sacrements, si l'on résiste à la foi de Jésus-Christ. Or, la foi en Jésus-Christ consiste à croire en celui qui justifie l'impie [6] ; c'est croire au Médiateur, sans l'intervention duquel nous ne pouvons nous réconcilier avec Dieu ; c'est croire au Sauveur qui est venu chercher et sauver ce qui avait péri [7]; c'est croire en Celui qui a dit : « Sans moi vous ne pouvez « rien faire [8] ». Dès lors qu'on ignore la justice de Dieu par laquelle l'impie est justifié, et qu'on veut y substituer la sienne propre, ce qui est la preuve de l'orgueil, on ne peut

[1] Philipp. II, 15, 16. — [2] Coloss. II, 3. — [3] Jean, XVI, 12. — [4] Matth. VI, 13. — [5] Luc, XXII, 32. — [6] Jean, I, 12.

[1] Galat. V, 6. — [2] Rom. XII, 3. — [3] I Cor. I, 31. — [4] Rom. X, 3. — [5] II Tim. II, 13. — [6] Rom. IV, 5. — [7] Luc, XIX, 10. — [8] Jean, XV, 5.

croire en Jésus-Christ. Voilà pourquoi les Juifs « ne pouvaient croire » : non pas que les hommes ne puissent être changés en mieux, mais tant qu'ils ont de pareils sentiments, ils ne peuvent y croire. Ils sont aveuglés et endurcis, parce que, comme ils nient la nécessité du secours divin, Dieu ne leur vient point en aide. Dieu avait prévu tout cela relativement aux Juifs ; ils ont été endurcis et aveuglés, et c'est par son esprit que le Prophète l'a prédit.

11. Quant à ce qui suit : « Et qu'ils se convertissent et que je les guérisse », on peut l'entendre de deux manières : ou bien en sous-entendant la négation, et en disant qu'ils ne se convertissent pas, suivant le sens de la proposition précédente, où il est dit : « Afin « qu'ils ne voient point des yeux, et qu'ils ne « comprénnent pas du cœur » ; car là il est dit afin qu'ils ne comprennent point. La conversion est, en effet, une grâce de celui à qui il est dit : « Dieu des vertus, convertissez-« nous [1] ». Ou bien si on supprime la négation, faut-il voir un acte de la miséricorde divine qui voulait les guérir ? Leur volonté était superbe et perverse ; ils voulaient établir leur propre justice : Dieu les abandonna donc afin de les faire tomber dans l'aveuglement ; ainsi aveuglés, ils se heurteraient contre la pierre d'achoppement et leur visage serait couvert de honte, et, se trouvant humiliés, ils chercheraient le nom de Dieu et non leur propre justice (ce qui fait l'orgueil des superbes), mais bien la justice de Dieu qui justifie l'impie. Par le fait, c'est ce qui a été très-utile à plusieurs d'entre eux : touchés de leur crime, ils ont cru dans la suite en Jésus-Christ. C'est pour eux qu'il priait lorsqu'il disait : « Père, pardonnez-leur, car ils ne « savent ce qu'ils font [2] ». Au sujet de leur ignorance l'Apôtre dit : « Je leur rends ce « témoignage qu'ils ont le zèle de Dieu, mais « non selon la science » ; et aussitôt il ajoute : « Car, ignorant la justice de Dieu et voulant « établir la leur, ils n'ont pas été soumis à la « justice de Dieu [3] ».

12. « Isaïe dit ces choses, quand il vit sa « gloire et qu'il parla de lui ». Pour comprendre ce qu'a vu Isaïe, pour se convaincre que ce qu'il dit se rapporte au Seigneur Jésus-Christ, il faut lire son livre. Car il n'a pas vu Dieu comme il est, mais d'une certaine manière figurative, comme il convenait à un prophète. Moïse aussi l'a vu, et cependant il disait à Celui qu'il voyait : « Si j'ai « trouvé grâce devant vous, montrez-vous à « moi, afin que je vous voie à découvert [1] » ; preuve qu'il ne le voyait pas tel qu'il est. Mais quand pourrons-nous le voir ainsi ? Jean, notre évangéliste, nous l'apprend dans une de ses Epîtres : « Mes bien-aimés, nous « sommes les enfants de Dieu ; ce que nous « serons un jour ne paraît pas encore ; nous « savons que quand il apparaîtra, nous se-« rons semblables à lui ; car nous le verrons « comme il est ». Il pouvait dire : « Car nous « le verrons », et ne pas ajouter « comme il « est [2] ». Mais comme il savait que quelques patriarches et prophètes l'avaient vu, mais non comme il est, après avoir dit : « Nous le « verrons », il a ajouté : « comme il est ». Ne vous laissez pas tromper, mes frères, par ceux qui disent que le Père est invisible, et que le Fils est visible. C'est ce que disent, en effet, ceux qui prétendent que le Fils n'est qu'une créature ; car ils ne comprennent pas ce qui a été dit : « Le Père et moi sommes « une même chose [3] ». Sous la forme de Dieu par laquelle il est égal au Père, le Fils aussi est invisible ; mais pour être vu par les hommes, il a pris la forme de serviteur, et, devenu semblable aux hommes [4], il est devenu visible. Il s'était même montré aux yeux des hommes avant son incarnation, sous les figures qu'il lui plaisait de prendre, et, pour cela, il s'est servi de créatures soumises à sa puissance ; mais il ne s'est pas montré comme il est. Purifions donc nos cœurs par la foi, afin de nous préparer à cette vision ineffable, et, pour ainsi dire, invisible. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu [5].

13. « Néanmoins, plusieurs des princes « mêmes crurent en lui ; mais à cause des « Pharisiens, ils ne le confessaient point, de « peur d'être chassés de la synagogue ; car ils « aimèrent plus la gloire des hommes que la « gloire de Dieu ». Remarquez comment l'Evangéliste en note et blâme plusieurs, qui, selon lui, avaient pourtant cru en Jésus-Christ. Puisqu'ils avaient embrassé la foi, s'ils y eussent avancé davantage, ils auraient par là surmonté l'amour de la gloire hu-

[1] Ps. LXXIX, 8. — [2] Luc, XXIII, 34. — [3] Rom. X, 2, 3.

[1] Exod. XXXIII, 13.— [2] I Jean, III, 2.— [3] Jean, X, 30.— [4] Philipp. II, 7. — [5] Matth. V, 8.

maine, comme l'avait fait l'Apôtre. « A Dieu « ne plaise », nous dit-il, « que je me glo- « rifie, sinon dans la croix de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié « pour moi et moi je suis crucifié pour le « monde [1] ». En effet, les Juifs impies s'étant, dans leur fol orgueil, moqués de sa croix, le Seigneur a placé cette croix sur le front de ceux qui croient en lui (c'est là qu'est, en quelque sorte, le siége de la pudeur), afin que la foi ne rougisse pas de son nom, et qu'elle aime la gloire de Dieu plus que celle des hommes.

[1] Galat. VI, 14.

CINQUANTE-QUATRIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE JÉSUS : « CELUI QUI CROIT EN MOI, NE CROIT PAS EN MOI, MAIS EN « CELUI QUI M'A ENVOYÉ », JUSQU'A CES AUTRES : « CE QUE JE DIS, JE LE DIS SELON QUE LE « PÈRE M'A DIT ». (Chap. XII, 44-50.)

LA DIVINITÉ DU CHRIST.

Dans la crainte de voir ses auditeurs le regarder comme un simple homme, Jésus leur dit que qui croit en lui croit en son Père ; et pour leur montrer qu'il est Dieu, il ajoute : Qui me voit, voit mon Père ; aussi, je jugerai, à la fin, les hommes rebelles à mes paroles, puisque ce ne sont pas mes paroles, mais celles que le Père m'a enseignées en m'engendrant de toute éternité.

1. Pendant que Notre-Seigneur Jésus-Christ parlait aux Juifs et confirmait sa doctrine par de si grands miracles, que quelques-uns, prédestinés à la vie éternelle et qu'il appela ses brebis, crurent en lui, d'autres au contraire ne crurent pas en lui, et ils ne pouvaient pas croire, aveuglés et endurcis qu'ils étaient par un secret, mais non pas injuste jugement de Dieu ; ils avaient été, en effet, abandonnés par celui qui résiste aux superbes, mais qui donne sa grâce aux humbles [1]. Parmi ceux qui crurent en lui, il s'en trouva pour le confesser généreusement ; car ils prirent à leur main des branches d'arbres et vinrent au-devant de lui, traduisant par la même expression leur joie et leurs louanges. D'autres, au contraire, qui étaient du nombre des princes, n'osèrent confesser leur foi, de peur d'être chassés de la synagogue ; l'Evangéliste a signalé ces derniers par ces paroles : « Ils « ont préféré la gloire des hommes à la gloire « de Dieu [2] ». Même parmi ceux qui ne croyaient pas, les uns devaient croire plus tard, et Jésus les avait en vue lorsqu'il disait : « Quand vous aurez élevé le Fils de « l'homme, alors vous reconnaîtrez que je « suis [1] ». D'autres, au contraire, devaient persévérer dans leur infidélité, comme a fait ce reste de la nation juive qui, après avoir été décimée par la guerre, s'est vue dispersée dans tout le monde pour rendre témoignage à la prophétie qui a été écrite relativement au Christ.

2. Les choses étant ainsi, et le temps de sa passion approchant, « Jésus s'écria et dit » ; ce sont les paroles par lesquelles a commencé la lecture d'aujourd'hui : « Celui qui croit « en moi, croit non pas en moi, mais en Celui « qui m'a envoyé ; et celui qui me voit, voit « Celui qui m'a envoyé ». Déjà il avait dit en un autre endroit : « Ma doctrine n'est pas « ma doctrine, mais la doctrine de celui qui « m'a envoyé [2] ». A cette occasion, nous avons compris que, par sa doctrine, il entendait le Verbe du Père qui est lui-même, et qu'en disant : « Ma doctrine n'est pas ma doc- « trine, mais la doctrine de celui qui m'a « envoyé », il voulait dire que ce n'était pas de lui-même qu'il était ce qu'il est, mais qu'il avait en quelqu'un son principe [3] ; car

[1] Jacques, IV, 6. — [2] Jean, XII, 43.

[1] Jean, VIII, 28. — [2] Id. VII, 16. — [3] Traité XXIX.

pour nous expliquer ce mot de Pâque, qui, je l'ai dit, signifie passage, commence ainsi : « Avant le jour de la fête de Pâques, Jésus sa« chant que son heure était venue de passer « de ce monde à son Père ». Voilà la Pâque, voilà le passage : le passage de quel endroit à quel endroit ? « De ce monde à son Père ». Et ce passage du chef donne à ses membres une ferme espérance qu'ils le suivront. Mais que deviendront les infidèles, et ceux qui sont séparés de ce chef et de son corps ? Ne passeront-ils pas aussi, puisqu'ils ne demeureront pas toujours à leur place ? Ils passeront assurément eux-mêmes ; mais autre chose est de passer de ce monde, autre chose est de passer avec ce monde ; autre chose est de passer vers le Père, autre chose est de passer à l'ennemi. Les Egyptiens aussi ont passé ; mais s'ils ont passé la mer, ç'a été pour tomber dans les bras de la mort, et non pour entrer dans le royaume de Dieu.

2. « Jésus donc sachant que son heure était « venue de passer de ce monde à son Père, « comme il avait aimé les siens qui étaient « dans le monde, il les aima jusqu'à la fin ». Sans doute afin qu'ils fussent à même de passer de ce monde où ils se trouvaient vers leur chef qui en était sorti. Que veut dire, en effet, « jusqu'à la fin », sinon jusqu'à Jésus-Christ ? « Jésus-Christ », dit l'Apôtre, « est la fin de la « loi, pour la justification de tous ceux qui « croient [1] ». Il est la fin, non pas où finissent les choses, mais où elles trouvent leur perfection ; la fin où nous devons parvenir, mais non trouver la mort. C'est en ce sens qu'il faut entendre ces mots : « Jésus-Christ, notre « Pâque, a été immolé [2] ». Il est notre fin, c'est à lui que nous devons passer. Je sais bien que ces paroles de notre Evangile peuvent s'entendre d'une manière tout humaine ; voici comment : puisqu'il a aimé les siens jusqu'à la mort, on peut dire « qu'il les a « aimés jusqu'à la fin ». Mais c'est là un sentiment tout humain, qui n'a rien de divin : il ne nous a pas aimés seulement jusqu'à la mort, puisqu'il nous a toujours aimés et qu'il nous aimera sans cesse. Loin de nous la pensée que son amour ait fini par sa mort, puisqu'il n'a pas lui-même fini par la mort. Le riche superbe et impie de l'Evangile a aimé ses cinq frères, même après sa mort [3]. Et Jésus-Christ ne nous aurait aimés que jusqu'à sa mort ? Dieu nous garde de le penser, mes très-chers frères. Car il ne nous aurait pas aimés jusqu'à mourir pour nous, si son amour avait dû finir avec sa mort. On pourrait néanmoins entendre ces paroles : « Il les a aimés jusqu'à « la fin », en ce sens qu'il les a aimés au point de vouloir mourir pour eux. Il l'a témoigné lui-même en disant : « Personne ne « peut montrer un plus grand amour qu'en « donnant sa vie pour ses amis [1] ». C'est pourquoi je n'improuve pas ceux qui veulent que ces paroles : « Il les aima jusqu'à la fin », signifient que son amour l'a conduit jusqu'à mourir pour eux.

3. « Et après que le souper fut fait, le diable « ayant déjà mis dans le cœur de Judas Isca« riote, fils de Simon, le dessein de le livrer, « Jésus sachant que le Père lui avait donné « toutes choses entre les mains, et qu'il était « sorti de Dieu, et qu'il retournait à Dieu, se « lève du souper, quitte ses vêtements, et, « ayant pris un linge, il s'en ceignit. Ensuite « il versa de l'eau dans un bassin et com« mença à laver les pieds de ses disciples et à « les essuyer avec le linge dont il était ceint ». Par ces mots, après que le souper fut fait, nous ne devons pas entendre que le souper était terminé et achevé ; car on était encore à table lorsque Notre-Seigneur se leva et lava les pieds de ses disciples. Après cela, en effet, il se remit à table, et c'est alors qu'il donna le morceau de pain à celui qui devait le trahir. Le repas n'était donc pas fini, puisqu'il y avait encore du pain sur la table. Ainsi donc, après le souper veut dire après que le souper fut préparé et servi sur la table prêt à être mangé.

4. Quant à ce qu'il est dit « que le diable « avait déjà mis dans le cœur de Judas Isca« riote, fils de Simon, le dessein de le trahir », si vous demandez ce qui fut mis dans le cœur de Judas, évidemment ce fut le « dessein de « le trahir ». Cette transmission d'un pareil dessein est une suggestion toute spirituelle : elle ne se fait point par les oreilles, mais par la pensée ; le corps n'y a aucune part, tout se passe dans l'esprit. Car tout ce qui est appelé spirituel ne doit pas toujours être pris en bonne part. L'Apôtre parle des esprits de malice répandus dans l'air, et contre lesquels il assure que nous avons à lutter. Or, il n'y aurait point de méchancetés spirituelles [2], s'il n'y

[1] Rom. x, 4. — [2] I Cor. v, 7. — [3] Luc, xvi, 27, 28.

[1] Jean, xv, 13. — [2] Ephés. vi, 12.

avait aussi des esprits méchants; car le mot spirituel vient de celui d'esprit. Mais comment se fait-il que les suggestions du diable se glissent dans la pensée humaine et se mêlent de telle sorte à cette pensée que l'homme les regarde comme ses propres pensées à lui? Qui peut le savoir? Nous ne pouvons douter non plus que les bonnes pensées ne viennent de même sorte du bon esprit et secrètement et spirituellement. Ce qui nous importe, c'est de savoir auxquelles de ces pensées l'âme humaine consent, si c'est aux mauvaises, quand elle est privée du secours de Dieu parce qu'elle l'a mérité, ou aux bonnes, quand elle est aidée par la grâce. Déjà donc le diable avait fait naître dans le cœur de Judas le dessein de trahir son maître, que cependant il n'avait pas encore reconnu pour son Dieu. Il était venu au repas pour espionner son Pasteur, tendre des piéges à son Sauveur et vendre son Rédempteur. Tel il était venu, Jésus le voyait et le supportait : pour lui, il croyait n'être pas connu et il se trompait sur le compte de celui qu'il voulait tromper. Mais Jésus, voyant ce qui se passait dans son cœur, le faisait sciemment servir, à son insu, à l'accomplissement de ses desseins.

5. « Sachant que le Père lui avait mis tou« tes choses entre les mains »; par conséquent aussi celui qui le trahissait; car s'il ne l'avait pas eu entre les mains, il ne s'en serait pas servi comme il le voulait. Le traître se trouvait donc en la puissance de Celui qu'il voulait livrer, et du mal qu'il faisait en le livrant devait résulter un bien qu'il ne soupçonnait pas. Car Notre-Seigneur savait ce qu'il faisait pour ses amis, en souffrant avec tant de patience ce que lui faisaient ses ennemis. Et c'est ainsi que le Père lui avait tout remis entre les mains : les maux, pour en user; les biens, pour les produire. « Il savait « aussi qu'il était sorti de Dieu et qu'il re« tournait à Dieu »; sans cependant avoir quitté Dieu quand il venait à nous, et sans nous abandonner quand il retournait à lui.

6. Jésus sachant cela « se lève de table et « quitte ses vêtements, et ayant pris un linge, « il s'en ceignit. Ensuite il met de l'eau dans « un bassin et commence à laver les pieds de « ses disciples et à les essuyer avec le linge « dont il était ceint ». Nous devons, mes très-chers frères, remarquer avec soin l'intention qu'a eue l'Evangéliste en nous parlant de cet acte d'humilité si grande de Notre-Seigneur; il a commencé par nous donner une haute idée de sa grandeur; c'est dans ce dessein qu'il a dit : « Il savait que le Père lui a « donné toutes choses entre les mains, et qu'il « était sorti de Dieu et qu'il retournait à « Dieu ». Celui donc à qui le Père a remis toutes choses entre les mains, lave, non les mains, mais les pieds de ses disciples, et lui qui savait être sorti de Dieu et retourner à Dieu, il remplit l'office, non d'un Seigneur-Dieu, mais d'un homme esclave. Et si l'Evangéliste a parlé d'un traître qui était venu dans la pensée de le livrer, mais que le Sauveur connaissait bien pour tel, c'est pour nous montrer le comble de l'humilité où il est descendu, en ne dédaignant pas de laver les pieds de celui dont il prévoyait que les mains allaient se souiller d'un pareil crime.

7. Est-il étonnant que celui qui, ayant la forme de Dieu, s'est anéanti lui-même, se soit levé de table et dépouillé de ses vêtements? Y a-t-il rien d'étonnant à ce qu'il se soit ceint d'un linge, celui qui, prenant la forme d'esclave, a été trouvé semblable à un homme [1]? Est-il étonnant qu'il ait mis de l'eau dans un bassin, pour laver les pieds de ses disciples, lui qui a répandu son sang sur la terre, pour effacer la souillure des péchés? Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'avec le linge dont il était ceint, il ait essuyé les pieds qu'il venait de laver, lui qui, dans la chair dont il était revêtu, a confirmé tous les dires des évangélistes? Il est vrai que, pour se ceindre d'un linge, il quitta les vêtements qu'il avait, tandis que pour prendre la forme d'esclave au moment où il s'anéantit lui-même, il ne quitta pas ce qu'il avait, mais il prit ce qu'il n'avait pas. Pour être crucifié, il fut dépouillé de ses vêtements, et quand il fut mort on l'enveloppa dans un linceul. Et toute sa passion a servi à nous purifier. Avant donc de souffrir les derniers tourments, il a voulu s'abaisser, non-seulement devant ceux pour qui il allait subir la mort, mais encore devant celui qui devait le livrer à la mort. L'humilité est d'une importance si grande pour l'homme, que Dieu dans sa grandeur a voulu lui en laisser un exemple complet; car l'homme aurait péri à jamais victime de son orgueil, si Dieu ne l'avait sauvé par son hu-

[1] Philipp. II, 6, 7.

« mon Père, qui m'a envoyé, m'a lui-même « prescrit ce que je dois dire, et la manière « dont je dois parler ». Nous ne nous mettrions pas en peine de vous expliquer cela, si nous étions certains de parler à ceux-là seuls qui ont entendu ce que nous en avons dit précédemment ; et quoique ceux qui nous ont entendu ne soient pas tous là, si ceux qui s'y trouvent avaient retenu dans leur mémoire ce qu'ils ont entendu. Mais il en est peut-être ici qui n'ont pas entendu nos précédents discours ; ils ressemblent à ceux qui ont oublié ce qu'ils ont entendu ; à cause d'eux, nous prions ceux qui ont retenu ce qu'ils ont entendu de nous permettre de nous arrêter quelque peu. Comment le Père donne-t-il un commandement à son Fils unique ? Par quel Verbe parle-t-il à son Verbe, puisque son Fils est lui-même son Verbe unique ? Est-ce par un ange ? C'est par lui qu'ont été créés les anges. Est-ce au moyen d'une nuée ? Mais quand du sein de cette nuée une voix se fit entendre au Fils, ce ne fut pas, Jésus nous l'apprend lui-même ailleurs, ce ne fut pas pour lui, mais pour les autres qui devaient recevoir de tels enseignements. Est-ce par un son articulé par des lèvres ? Mais il n'a point de corps et aucun intervalle ne sépare le Fils du Père : entre eux, il n'existe aucun espace rempli d'air, qui, étant agité, produirait une voix capable d'arriver jusqu'à l'oreille. Gardons-nous bien d'avoir de telles pensées de cette substance incorporelle et ineffable. Le Fils unique est le Verbe du Père et la sagesse du Père. En elle sont tous les commandements du Père. Ainsi le Fils n'a jamais ignoré aucun commandement du Père : par conséquent, il n'était pas nécessaire qu'il reçût dans le temps ce qu'il n'avait pas auparavant. Tout ce qu'a le Fils, il l'a reçu du Père, mais c'est en naissant qu'il l'a reçu, et c'est en l'engendrant que le Père le lui a donné. Le Fils est la vie, et assurément il a reçu la vie en naissant, et il n'y a pas eu auparavant un moment où il ait existé sans avoir la vie. Car le Père a la vie et il est lui-même la vie qu'il a ; mais il ne la reçoit pas, parce qu'il n'est pas d'un autre. Mais le Fils a reçu la vie, et c'est le Père duquel il est, qui la lui a donnée. Le Fils est aussi ce qu'il a : car il a la vie et il est la vie. Ecoutez ce qu'il dit lui-même : « Comme le Père a la vie en lui-même, il a « aussi donné au Fils d'avoir en lui-même « la vie [1] ». L'a-t-il donnée à quelqu'un qui existait déjà, mais sans avoir la vie ? Il lui a donné la vie par cela même qu'il l'a engendré. Il a donc engendré la vie, et la vie a engendré la vie. Et comme ce qu'elle a engendré lui est semblable, elle n'a pas engendré une vie différente d'elle-même. C'est pourquoi il a été dit : « Comme le Père a la vie en lui-« même, il a aussi donné au Fils d'avoir en « lui-même la vie ». Il a donné la vie, car en engendrant la vie que lui a-t-il donné, sinon d'être la vie ? Et comme cette naissance est éternelle, il n'y a jamais eu un seul instant où n'ait pas existé le Fils qui est la vie ; jamais le Fils n'a été privé de vie, et de même que sa naissance est de toute éternité, ainsi celui qui est né est la vie éternelle. Par conséquent, le commandement qu'a donné le Père, le Fils n'a jamais été sans l'avoir reçu. Mais, comme je vous l'ai dit, tous les commandements du Père sont dans la sagesse du Père, c'est-à-dire dans le Verbe du Père. Il est dit cependant qu'un commandement a été donné, parce que celui qu'on dit l'avoir reçu n'est pas de lui-même ; et donner au Fils ce sans quoi il n'a jamais existé, c'est engendrer le Fils qui n'a jamais été sans exister.

8. Le Sauveur ajoute ensuite : « Et je sais « que son commandement est la vie éter-« nelle ». Si donc le Fils est la vie éternelle, et si la vie éternelle est le commandement du Père, n'est-ce pas dire : Je suis le commandement du Père ? Aussi, quand il ajoute : « Ce que je dis, je le dis comme le Père me « l'a dit », il ne faut pas entendre ces mots : « Comme le Père me l'a dit », en ce sens que le Père ait adressé la parole à son Verbe unique, ou bien que le Verbe de Dieu ait besoin des paroles de Dieu. Comme le Père a donné la vie au Fils, ainsi il a dit au Fils, non ce que le Fils ignorait ou n'avait pas, mais ce qu'était le Fils lui-même. Qu'est-ce à dire : « Comme le Père m'a dit, ainsi je parle », sinon : Je dis vrai ? Le Père l'a dit, parce qu'il est la véracité même ; le Fils le dit, parce qu'il est la vérité. Celui qui est la véracité a engendré la vérité : que pourrait-il donc dire maintenant à la vérité ? La vérité n'était pas imparfaite, on ne pouvait lui ajouter rien de vrai : il a donc parlé à la vérité, parce qu'il l'a engendrée. La vérité dit ce qui lui a été dit ; mais elle le dit à ceux qui la compren-

[1] Jean, V, 26.

nent lorsqu'elle leur apprend comment elle est née. Mais pour aider les hommes à croire ce qu'ils ne peuvent encore comprendre, la vérité s'est adressée à eux par la bouche de l'humanité : elle leur a dit des paroles qui ont formé des sons et duré le temps voulu, et qui se sont ensuite évanouies. Mais les choses elles-mêmes, dont ces sons n'étaient que les signes, ont pénétré dans la mémoire de ceux qui ont entendu les sons ; elles sont arrivées aussi jusqu'à nous par le moyen des lettres qui sont des signes visibles. La vérité ne parle pas ainsi : aux âmes intelligentes elle parle intérieurement; elle ne se sert point de sons pour les instruire, elle répand en elles une lumière qu'elles saisissent. Celui qui peut en elle voir l'éternité de sa naissance, l'entend parler comme le Père lui a dit de le faire. Par là elle excite en nous un grand désir de goûter sa douceur tout entière. Mais nous n'y réussissons qu'en grandissant; nous ne grandissons qu'en marchant; nous ne marchons qu'en avançant, et, par cela seul, nous devenons capables d'y arriver.

CINQUANTE-CINQUIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CE PASSAGE : « AVANT LE JOUR DE LA FÊTE DE PAQUES, JÉSUS SACHANT QUE SON HEURE « ÉTAIT VENUE », JUSQU'A CET AUTRE : « ET IL SE MIT A LAVER LES PIEDS DE SES DISCIPLES ET « A LES ESSUYER AVEC LE LINGE DONT IL ÉTAIT CEINT. (Chap. XIII, 1-5.)

LA PAQUE.

La fête de Pâques, c'est-à-dire, du passage des Israélites dans la terre promise, était l'annonce et la figure du passage de Jésus-Christ de ce monde à son Père, de notre passage de l'état du péché à l'état de la grâce. En cette fête, le Sauveur, qui devait donner à ses disciples la preuve du plus sincère amour en mourant pour eux, se mit à laver leurs pieds, même ceux de Judas, continuant ainsi à pratiquer l'humilité manifestée dans son Incarnation.

1. Nous voici parvenus au récit que Jean nous fait de la cène du Seigneur. Nous devons, avec la grâce de Dieu, l'exposer convenablement et l'expliquer selon qu'il nous donnera de le faire. « Avant le jour de la fête de Pâ« ques, Jésus sachant que son heure était ve« nue de passer de ce monde à son Père, « comme il avait aimé les siens qui étaient « dans le monde, il les aima jusqu'à la fin ». Le mot Pâque, mes frères, n'est pas, comme quelques-uns le pensent, un mot grec, mais bien un mot hébreu. Cependant il se présente très à propos sur ce mot une certaine concordance des deux langues. Comme souffrir, en grec, se dit πάσχειν, il semble que la passion est appelée Pâque, comme si ce nom indiquait les souffrances du Sauveur. Mais le mot Pâque, en sa propre langue, qui est la langue hébraïque, signifie passage. C'est pour cela que le peuple hébreu célébra la Pâque pour la première fois, lorsque, s'enfuyant d'Egypte, il passa la mer Rouge [1]. Maintenant donc cette figure prophétique est accomplie dans la vérité, puisque, comme un agneau, Jésus-Christ est conduit au lieu de son immolation [2] ; puisque son sang, qui teint nos portes, c'est-à-dire puisque le signe de la croix, dont nos fronts sont marqués, nous délivre de la corruption de ce siècle comme en quelque sorte de la mort et de la captivité d'Egypte [3] ; nous effectuons ce passage salutaire, lorsque, de l'empire du diable, nous passons à celui de Jésus-Christ, et que, de ce monde si fragile, nous passons à son royaume inébranlable. Nous passons vers Dieu qui demeure toujours, pour ne point passer avec le monde qui s'en va. Louant Dieu de cette grâce qu'il nous a faite, l'Apôtre dit de lui « qu'il nous a « arrachés de la puissance des ténèbres et « nous a transportés dans le royaume du Fils « de son amour [4] ». L'Evangéliste donc, comme

[1] Exod. XIV, 29. — [2] Isa. LIII, 7. — [3] Exod. XII, 23. — [4] Coloss. I, 13

il est Dieu de Dieu, Fils du Père, tandis que le Père n'est pas Dieu de Dieu, mais Dieu, Père du Fils. Maintenant, quand il dit : « Celui qui croit en moi, croit non pas en « moi, mais en celui qui m'a envoyé », comment l'entendrons-nous, sinon que l'homme apparaissait aux hommes, tandis que le Dieu leur restait caché? Et pour ne pas laisser croire qu'il n'était que ce qu'on voyait, pour qu'on le reconnût semblable au Père et aussi grand que lui, il dit : « Celui qui croit en « moi, croit non pas en moi », c'est-à-dire ne croit pas en ce qu'il voit, « mais en celui qui « m'a envoyé », c'est-à-dire en Dieu le Père. Mais celui qui croit au Père doit croire qu'il est Père, et celui qui le reconnaît comme Père, doit croire qu'il a un fils. Et par là, celui qui croit au Père est obligé de croire au Fils. Mais il fallait qu'on n'attribuât pas au Fils unique ce qui regarde les hommes appelés enfants de Dieu par privilége de la grâce, mais non par nature, comme dit notre Evangéliste : « Il leur a donné le pouvoir de de-« venir enfants de Dieu [1] », et comme le prouve cette parole écrite dans la loi et qu'a rappelée Notre-Seigneur : « J'ai dit : vous « êtes des dieux, et vous êtes tous les enfants « du Très-Haut [2] ». C'est pourquoi il s'écria : « Celui qui croit en moi, ne croit pas en moi », de peur que la foi qu'on avait en Jésus-Christ s'arrêtât à son humanité. Celui-là, dit-il, croit en moi, qui ne croit pas en moi d'après ce qu'il voit en moi, mais qui croit en celui qui m'a envoyé. Ainsi, lorsqu'il croit au Père, il croit qu'il a un fils qui lui est égal, et alors il croit véritablement en moi. Car, si selon lui Dieu n'a de fils que selon la grâce, des fils qui sont, il est vrai, ses créatures, mais qui ne sont pas son Verbe, mais qui ont été faites par son Verbe ; s'il croit que Dieu n'a pas un fils semblable à lui-même et coéternel à lui, né dès toujours, et comme lui immuable, en rien dissemblable ou différent de lui-même, celui-là ne croit pas au Père qui l'a envoyé ; car tout autre est le Père qui l'a envoyé.

3. Aussi, après avoir dit : « Celui qui croit « en moi ne croit pas en moi, mais en celui « qui m'a envoyé », et de peur qu'on ne crût qu'il voulait parler de son Père seulement comme Père des nombreux enfants qu'a régénérés sa grâce, et non comme Père d'un Verbe unique et semblable à lui-même, aussitôt il ajouta : « Et celui qui me voit, voit « Celui qui m'a envoyé ». Il ne dit pas : celui qui me voit, voit non pas moi, mais Celui qui m'a envoyé, ainsi qu'il venait de dire : « Celui qui croit en moi, croit non pas en « moi, mais en Celui qui m'a envoyé ». Ces dernières paroles, il les avait dites de peur qu'on ne crût qu'il n'était que ce qu'il paraissait au dehors, c'est-à-dire Fils de l'homme; les paroles précédentes, il les avait dites afin qu'on le crût égal à son Père. Celui qui croit en moi, dit-il, ne croit pas en celui qu'il voit en moi, mais il croit en Celui qui m'a envoyé. Et quand il croit au Père qui m'a engendré égal à lui-même, ce n'est pas en moi comme il me voit qu'il doit croire en moi, mais comme en Celui qui m'a envoyé. Il est si vrai qu'il n'y a, entre lui et moi, aucune différence, que celui qui me voit, voit Celui qui m'a envoyé. Les Apôtres, assurément, ont été envoyés par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même ; leur nom lui-même en est l'indice. Car, de même que le mot grec ange veut dire, en latin, messager, le mot grec apôtre signifie envoyé dans la langue latine. Cependant, jamais un apôtre n'aurait osé dire : « Celui « qui croit en moi croit, non pas en moi, « mais en Celui qui m'a envoyé ». Il n'aurait pas même dit : « Celui qui croit en moi ». Nous croyons bien un apôtre, mais nous ne croyons pas en un apôtre. Car ce n'est pas l'apôtre qui justifie l'impie. Or, celui qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est imputée à justice [1]. Un apôtre pourrait dire : Celui qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé ; ou bien, celui qui m'écoute, écoute Celui qui m'a envoyé ; car le Seigneur a dit lui-même à ses Apôtres : « Celui qui « vous reçoit, me reçoit, et celui qui me re-« çoit, reçoit Celui qui m'a envoyé [2] ». Car le Maître est honoré dans la personne de son serviteur, et le Père dans celle de son Fils ; pourvu que l'on considère le Père comme étant dans le Fils, et le maître comme étant dans le serviteur. Mais le Fils unique a pu dire avec raison : « Croyez en Dieu et croyez en moi [3] », comme aussi il a pu dire ce qu'il dit maintenant : « Celui qui croit en moi, croit non pas « en moi, mais en Celui qui m'a envoyé ». Il ne voulait pas empêcher qu'on crût en lui, mais il ne voulait pas non plus que la foi

[1] Jean, I, 12. — [2] Id. X, 34.

[1] Rom. IV, 5. — [2] Matth. X, 40. — [3] Jean, XIV, 1.

s'arrêtât à la forme d'esclave. Car celui qui croit au Père, qui a envoyé le Fils, croit assurément au Fils, sans lequel il ne connaîtrait pas le Père pour ce qu'il est; et en croyant au Fils, il le croit égal au Père, parce que Jésus ajoute : « Et celui qui me voit, voit « Celui qui m'a envoyé ».

4. Faites bien attention à ce qui suit : « Moi, « la lumière, je suis venu dans le monde, afin « que quiconque croit en moi ne demeure « pas dans les ténèbres ». Dans un autre endroit, Jésus dit à ses disciples : « Vous êtes la « lumière du monde; une cité placée sur une « montagne ne peut être cachée, et on n'al« lume pas une lampe pour la mettre sous le « boisseau, mais on la met sur un chandelier, « afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans « la maison. Que votre lumière luise ainsi « devant les hommes, afin qu'ils voient vos « bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre « Père qui est dans les cieux [1] ». Mais il ne leur dit pas : Vous êtes la lumière ; vous êtes venus dans le monde, afin que quiconque croit en vous ne demeure point dans les ténèbres. Et j'affirme qu'on ne le lira nulle part. Tous les saints sont donc des lampes, mais c'est en croyant qu'ils sont éclairés par celui dont on ne peut s'éloigner sans tomber dans les ténèbres. Pour cette lumière qui éclaire les saints, elle ne peut s'écarter d'elle-même, parce qu'elle est tout à fait immuable. Nous croyons donc aux lumières éclairées comme étaient les Prophètes, les Apôtres. Mais en croyant à ces lumières, nous ne croyons pas en la lumière éclairée elle-même, mais avec elle nous croyons en la lumière qui les éclaire, afin que nous aussi nous soyons éclairés, non par elle, mais avec elle, par la lumière qui les éclaire elle-même. Lorsque Jésus ajoute : « Afin que quiconque « croit en moi, ne demeure pas dans les té« nèbres », il montre assez qu'il a trouvé tous les hommes dans les ténèbres; mais pour ne pas rester dans ces ténèbres où il les a trouvés, il leur faut croire en la lumière qui est venue en ce monde, parce que par elle a été fait le monde.

5. « Et si quelqu'un entend mes paroles », continua-t-il, « et ne les garde pas, moi je ne « le juge point ». Rappelez-vous ce que je crois vous avoir dit dans nos précédents entretiens. Si quelques-uns l'ont oublié, qu'ils tâchent d'en raviver le souvenir ; pour vous, qui n'y assistiez pas, écoutez-moi : je vais vous expliquer comment le Fils peut dire : « Moi je ne le juge pas », après avoir dit ailleurs : « Le Père ne juge personne, mais il a « donné tout jugement au Fils [1] ». Il faut entendre ainsi ce passage : présentement je ne le juge pas. Pourquoi donc ne le jugé-je pas maintenant ? Ecoutez ce qui suit : « Car je ne « suis pas venu », dit-il, « pour juger le « monde, mais pour sauver le monde » : c'est-à-dire pour opérer le salut du monde. C'est donc maintenant le temps de la miséricorde, ensuite viendra le temps du jugement; car il est dit : « Seigneur, je chanterai votre miséri« corde et votre justice [2] ».

6. Mais voyez ce que le Sauveur dit du jugement qui doit arriver à la fin des temps : « Celui qui me rejette et ne reçoit pas mes pa« roles, a pour juge la parole que j'ai annon« cée, celle qui le jugera au dernier jour ». Jésus ne dit pas : Celui qui me rejette et ne reçoit pas mes paroles, je ne le jugerai pas au dernier jour. Car s'il eût ainsi parlé, je ne vois pas comment cette parole n'eût pas été en contradiction avec ce qu'il dit ailleurs : « Le Père ne juge personne, mais il a donné « tout jugement au Fils ». Mais lorsqu'il dit : « Celui qui me rejette et ne reçoit pas mes « paroles, a quelqu'un pour le juger », et que, répondant à l'attente de ceux qui veulent savoir quel est ce juge, il ajoute : « Ce sera la « parole que j'ai annoncée qui le jugera au « dernier jour », il montre assez qu'il sera lui-même ce juge. Car il est lui-même la parole qu'il a dite, il est lui-même la parole qu'il a annoncée, il est lui-même la porte par laquelle le pasteur doit entrer dans la bergerie. C'est pourquoi autrement seront jugés ceux qui n'auront pas entendu sa parole; autrement seront jugés ceux qui l'auront entendue et méprisée. « Car ceux qui auront péché sans « la loi », dit l'Apôtre, « périront sans la loi, « et ceux qui auront péché sous la loi, seront « jugés par la loi [3] ».

7. « Car je n'ai point parlé de moi-même », dit Jésus-Christ. Jésus dit qu'il n'a point parlé de lui-même, parce qu'il n'est point de lui-même. Nous vous l'avons déjà répété souvent; et cette doctrine vous étant familière, je dois moins vous l'apprendre que vous la faire remarquer en passant. « Mais

[1] Matth. v, 14-16.

[1] Jean, v, 22. — [2] Ps. c, 1. — [3] Rom. ii, 12.

milité. Le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu [1]. Or, l'homme s'était perdu en imitant l'orgueil de son séducteur; puisqu'il est retrouvé, qu'il imite l'humilité de son Rédempteur.

[1] Luc, XIX, 10.

CINQUANTE-SIXIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES : « IL VINT DONC A SIMON PIERRE », JUSQU'A CES AUTRES : « CELUI QUI « EST LAVÉ N'A PLUS BESOIN QUE DE SE LAVER LES PIEDS ; ET IL EST PUR TOUT ENTIER ». (Chap. XIII, 6-10.)

LE LAVEMENT DES PIEDS.

S'étant levé de table et ceint d'un linge, le Sauveur s'approcha de Pierre pour lui laver les pieds; à cette vue, Pierre s'écria : Non, Seigneur ! — Alors, tu n'auras point de part avec moi. — Lavez-moi donc aussi la tête et les mains. — Celui qui est pur n'a besoin que de se laver les pieds. — En effet, si pures que soient notre conscience et nos intentions, nous touchons au monde, au moins par nos pieds, c'est-à-dire, nos affections, et il est impossible que ce contact ne nous communique pas quelque souillure.

1. Lorsque le Seigneur lavait les pieds des disciples, « il vint à Simon Pierre, et Pierre « lui dit : Seigneur, vous me lavez les pieds ? » En effet, qui n'eût été effrayé de voir le Fils de Dieu lui laver les pieds ? Aussi quelle témérité, pour un serviteur, de résister à son maître, pour un homme, de résister à son Dieu ! Néanmoins, Pierre aima mieux prendre ce parti que de souffrir que son Seigneur et son Dieu lui lavât les pieds. Nous ne devons pas croire que seul entre les autres il ait éprouvé cette répugnance et résisté, tandis que les autres avant lui auraient laissé faire le Sauveur sans lui opposer aucune résistance. Il serait plus facile, sans doute, d'entendre en ce sens les paroles de notre Evangile ; car après ces mots : « Jésus commença à laver « les pieds de ses disciples et à les essuyer « avec le linge dont il était ceint », il est dit : « Il vint donc à Simon Pierre », comme si Jésus avait déjà lavé les pieds à quelques-uns de ses disciples, et n'était venu qu'ensuite au premier d'entre eux. Tout le monde sait, en effet, que le premier des Apôtres était le bienheureux Pierre . Mais il faut bien se garder d'entendre ainsi ce que dit Jean. Ce n'est pas après les autres que Jésus est venu à Pierre ; mais c'est par lui qu'il commença. Quand il commença à laver les pieds des disciples, il vint à celui par lequel il commença, c'est-à-dire à Pierre : effrayé alors comme tout autre l'aurait été à sa place, Pierre lui dit : « Seigneur, vous me lavez les pieds ? » Qui êtes-vous et qui suis-je ? Il faut nous contenter d'imaginer ces choses sans nous hasarder à les dire. Car si nos pensées s'élevaient à la hauteur d'un pareil sujet,notre langue ne pourrait peut-être l'exprimer.

2. Mais « Jésus lui répondit et lui dit : Ce « que je fais, tu ne le sais pas maintenant ; « mais tu le sauras plus tard ». Et cependant, effrayé de la grandeur de ce que voulait faire son Maître, Pierre ne voulait pas le souffrir ; ignorant pourquoi il le faisait, il ne pouvait souffrir de voir Jésus-Christ s'abaisser et se mettre à ses pieds. « De l'éternité », lui dit-il, « vous ne me laverez les pieds ». Que veut dire : « de l'éternité ? » Jamais je ne le supporterai, jamais je ne le souffrirai, jamais je ne le permettrai ; car ce qui ne se fait jamais ne se fait pas de l'éternité. Alors, pour réduire ce malade qui résiste et lui montrer le péril où il s'expose, le Sauveur lui dit : « Si je ne « te lave », lui dit-il, « tu n'auras point de part « avec moi ». Il lui dit : « Si je ne te lave », et pourtant il ne s'agissait que des pieds ; c'est ainsi qu'on dit à un homme : Tu m'écrases, quoique le pied seul ait été foulé. Alors Pierre,

troublé et par l'amour et par la crainte, mais craignant encore plus de se voir enlever Jésus-Christ que de le voir s'abaisser à ses pieds, lui dit : « Seigneur, non-seulement les « pieds, mais aussi les mains et la tête ». Après une telle menace, non-seulement je ne refuse pas de vous donner à laver mes membres les plus bas, mais j'abaisse devant vous les plus élevés pour que vous les purifiiez. Il n'y a aucune partie de mon corps que je ne vous laisse laver, plutôt que de m'exposer à n'avoir point de part avec vous.

3. « Jésus lui dit : Celui qui est lavé, n'a « besoin que de se laver les pieds, et il est pur « tout entier ». Ici peut-être quelqu'un va s'émouvoir et s'écrier : Mais s'il est pur tout entier, à quoi bon lui laver les pieds? Le Seigneur, assurément, savait ce qu'il voulait dire, quoique notre faiblesse ne puisse en pénétrer le secret. Cependant, autant que me le permettra ce qu'il a plu au Seigneur de m'apprendre de sa loi, selon mes forces, et selon mes facultés, j'essaierai, avec le secours de Dieu, de répondre à cette profonde question. D'abord ces deux expressions ne se contredisent pas, je vous le montrerai aisément. En effet, quelle règle serait blessée, si l'on disait : Il est pur tout entier, hors les pieds? il serait sans doute plus conforme à l'élégance de dire : Il est pur tout entier, si ce n'est les pieds : l'un vaut l'autre. Le Seigneur dit donc : Il n'a besoin que de se laver les pieds ; « car il est pur « tout entier ». Tout entier, excepté les pieds, ou bien, si ce n'est les pieds, qu'il a besoin de laver.

4. Mais qu'est-ce que tout cela? A quoi bon toute ces recherches? Qu'est-ce que cela? Le Seigneur parle, la Vérité nous dit que celui-là même qui est pur a besoin de laver ses pieds. A votre avis, quel sens attacher à ces paroles? Le voici : bien que l'homme soit lavé tout entier dans le baptême, et ici nous n'exceptons pas même ses pieds, et nous parlons de sa personne tout entière ; cependant, quand ensuite il vit au milieu des affaires humaines, il est obligé de marcher sur la terre. Alors les affections terrestres sans lesquelles il est impossible de vivre en cette vie mortelle sont comme les pieds par lesquels les choses humaines entrent en contact avec nous, et elles nous touchent; de telle sorte que si nous disons n'avoir pas de péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous [1]. Chaque jour celui qui intercède pour nous nous lave les pieds [2]; et chaque jour nous avouons que nous avons besoin de nous laver les pieds, c'est-à-dire de redresser même nos démarches spirituelles, puisque dans l'oraison dominicale nous disons : « Pardon- « nez-nous nos offenses, comme nous aussi « nous pardonnons à ceux qui nous ont offen- « sés [3] ». En effet si, comme il est écrit, « nous « confessons nos péchés », assurément celui qui a lavé les pieds de ses disciples « est « fidèle et juste, il nous pardonnera nos « péchés et nous purifiera de toutes nos iniqui- « tés [4] ». C'est-à-dire, il lavera jusqu'aux pieds avec lesquels nous avançons dans le chemin de la vie.

5. Ainsi l'Eglise que Jésus-Christ a purifiée dans le baptême de l'eau par sa parole est sans tache et sans ride [5], non-seulement dans ceux qui sortent de cette vie immédiatement après le baptême, et ne touchent point la terre qui pourrait souiller leurs pieds; mais encore dans ceux à qui Dieu a fait la grâce de ne sortir de cette vie qu'après avoir lavé leurs pieds. Quoiqu'elle soit pure aussi dans ceux de ses membres qui demeurent ici-bas, puisqu'ils vivent dans la justice, ils ont cependant besoin de laver leurs pieds, parce qu'ils ne sont pas absolument sans péché. C'est pourquoi elle dit dans le Cantique des cantiques : « J'ai lavé mes pieds, comment les souiller « encore [6] ? » C'est ce qu'elle dit lorsqu'elle est forcée de venir à Jésus-Christ et de fouler la terre pour arriver jusqu'à lui. Mais voici une autre difficulté. Jésus-Christ n'est-il point en haut? n'est-il pas monté au ciel, et ne s'est-il pas assis à la droite du Père? L'Apôtre ne nous crie-t-il pas : « Si donc vous êtes « ressuscités avec Jésus-Christ, recherchez les « choses du ciel où Jésus-Christ est assis à la « droite de Dieu, cherchez ce qui est en haut, « non ce qui est sur la terre [7] ? » Comment donc, pour aller à Jésus-Christ, sommes-nous forcés de fouler la terre, puisqu'au contraire nous devons élever nos cœurs en haut, afin de pouvoir être avec lui ? Vous voyez, mes frères, que le peu de temps qui nous reste aujourd'hui ne me permet pas de traiter cette question. Si, par hasard, vous ne voyez guère combien elle a besoin d'être discutée à fond, moi, je ne le vois que trop ; je vous de-

[1] I Jean, I, 8. — [2] Rom. VIII, 34. — [3] Matth. VI, 12. — [4] I Jean, I, 9. — [5] Ephés. V, 26, 27. — [6] Cant. V, 3. — [7] Coloss. III, 1, 2.

donc y avoir d'orgueil dans une telle grandeur, ni de mensonge dans la vérité ; c'est à nous qu'il est utile de nous anéantir devant cette grandeur, c'est à nous qu'il est utile d'obéir à la vérité. Qu'il se dise Seigneur, ce n'est pas une faute pour Jésus, et c'est pour nous un grand bienfait. On loue beaucoup un auteur profane parce qu'il a dit : Toute arrogance a un caractère odieux. Mais celle qui naît de l'esprit et de l'éloquence est de beaucoup la plus insupportable [1]. Et cependant le même auteur, parlant de sa propre éloquence, a dit : Je dirais qu'elle est parfaite, si elle me paraissait telle, sans craindre qu'on m'accusât d'arrogance, parce que je ne dirais que la vérité [2]. Si donc cet homme éloquent ne craignait pas d'être accusé d'arrogance en disant la vérité, comment la vérité elle-même craindrait-elle d'en être accusée ? Qu'il se dise Seigneur, celui qui est réellement Seigneur ; qu'il dise vrai, celui qui est la vérité ; de peur qu'en ne nous disant pas ce qu'il est il nous laisse ignorer ce qu'il nous est si utile de savoir. Le bienheureux Paul, qui n'était pas le Fils unique de Dieu, mais seulement le serviteur et l'Apôtre du Fils unique de Dieu ; qui n'était point la vérité, mais qui participait seulement à la vérité, dit librement et avec confiance : « Et si je voulais me glorifier, je « ne serais pas insensé ; car je dis la vérité [3] ». En effet, ce ne serait pas en lui-même, mais dans la vérité même qui lui est supérieure, qu'il se glorifierait en toute humilité et justice ; car Dieu lui-même nous donne ce précepte : « Que celui qui se glorifie, se glorifie « dans le Seigneur [4] ». Eh quoi ! celui qui aime la sagesse ne redouterait pas d'être impudent s'il voulait se glorifier ; et la sagesse elle-même en serait empêchée par cette crainte ? Il n'a pas craint de passer pour arrogant celui qui a dit : « Mon âme sera louée dans le Sei« gneur [5] » ; et en se louant elle-même, la puissance du Seigneur, en qui l'âme du serviteur trouve sa louange, craindrait de paraître orgueilleuse ? « Vous », dit-il, « vous « m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites « bien, je le suis en effet ». Vous dites bien, parce que je le suis ; car si je n'étais pas ce que vous dites, vous diriez mal, quand même vous me loueriez. Comment donc la vérité nierait-elle ce que disent ses disciples ? Quand ils disent ce qu'ils ont appris, comment celui de qui ils l'ont appris le nierait-il ? Comment la Vérité nierait-elle ce qu'on prêche après avoir puisé en elle-même ? Comment la lumière cacherait-elle ce qu'on montre après l'avoir vu à l'aide de ses rayons ?

4. « Si donc », dit Jésus, « je vous ai lavé « les pieds, moi votre Seigneur et votre Maître, « vous devez aussi vous laver les pieds les uns « aux autres. Je vous ai donné l'exemple afin « que comme je vous ai fait, vous aussi vous « fassiez de même ». Voilà, bienheureux Pierre, ce que vous ne saviez pas, quand vous vous opposiez à ce que votre Maître voulait faire. Voilà ce qu'il promit de vous apprendre plus tard, lorsque, effrayé de sa menace, vous consentîtes à ce qu'il vous lavât les pieds, quoiqu'il fût votre Maître et votre Seigneur. Nous avons, mes frères, reçu du Très-Haut une leçon d'humilité ; nous qui sommes si bas, faisons donc les uns pour les autres ce que le Très-Haut a fait avec tant d'humilité. C'est là une grande recommandation de l'humilité, et nos frères exercent cet acte d'humilité les uns envers les autres, d'une manière sensible, lorsqu'ils exercent l'hospitalité. C'est une coutume établie chez plusieurs de pratiquer ainsi l'humilité de manière à la montrer aux yeux de tous. C'est pourquoi l'Apôtre, énumérant les qualités d'une sainte veuve, a dit : « Si elle a exercé l'hospitalité, si elle a lavé « les pieds des saints [1] ». Pour les chrétiens parmi lesquels cette coutume n'existe pas, ce qu'ils ne font pas de la main, ils le font du cœur, si du moins parmi eux il s'en trouve à qui s'applique ce qui est dit dans l'hymne des trois jeunes hommes : « Vous qui êtes saints « et humbles de cœur, bénissez le Seigneur [2] ». Mais ce qui est bien meilleur et sans contredit beaucoup plus d'accord avec l'exemple du Christ, c'est de le faire de ses propres mains ; et un chrétien ne doit pas dédaigner de faire ce qu'a fait Jésus. En effet, quand nous nous courbons corporellement jusqu'aux pieds de notre frère, le sentiment de l'humilité s'éveille dans notre cœur, et s'il y était déjà, il s'y fortifie.

5. Mais outre ce sens moral, je me souviens qu'en vous expliquant cette démarche si étonnante du Sauveur, je vous en ai indiqué un autre ; le voici : Par le lavement des pieds de ses disciples qui étaient déjà lavés et purs,

[1] Cicéron contre Q. Cécilius. — [2] Cicéron, de l'Orateur. — [3] II Cor. XII, 6. — [4] I Cor. I, 31. — [5] Ps. XXXIII, 3.

[1] I Tim. V, 10. — [2] Dan. III, 87.

Notre-Seigneur nous apprenait que par suite des affections humaines au milieu desquelles nous vivons sur la terre, et quelques progrès que nous fassions dans l'amour de la justice, nous ne pouvions pas être sans péchés. C'est de ces péchés qu'il nous purifie tous les jours, en intercédant pour nous, lorsque nous prions notre Père qui est dans les cieux, de nous pardonner nos offenses comme nous aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés [1]. Mais comment pourrons-nous accorder avec ce sens ce que Jésus dit ensuite lorsqu'il expose le motif de sa conduite : « Si donc j'ai « lavé vos pieds, moi votre Seigneur et Maître, « vous devez vous aussi laver les pieds les « uns des autres ; car je vous ai donné l'exemple « afin que, comme je vous ai fait, vous aussi « vous fassiez de même ». Pourrons-nous dire aussi que le frère purifiera son frère de la souillure du péché ? Au contraire, par cette action si étonnante du Sauveur, nous sommes avertis qu'après avoir confessé nos péchés les uns aux autres, nous devons prier les uns pour les autres, comme Jésus-Christ intercède pour nous [2]. Ecoutons l'apôtre Jacques : il nous en donne le précepte formel en ces termes : « Confessez l'un à l'autre vos péchés, « et priez l'un pour l'autre [3] ». C'est aussi parce que Notre-Seigneur nous en a donné l'exemple. Car si celui qui n'avait, qui n'a eu, et n'aura jamais aucun péché, prie pour nos péchés, combien plus devons-nous prier mutuellement pour les nôtres ? Et si celui à qui nous n'avons rien à pardonner nous pardonne, combien plus devons-nous nous pardonner mutuellement, nous qui ne pouvons vivre ici-bas sans péché ? En effet, dans cette mystérieuse et solennelle circonstance, qu'est-ce que Notre-Seigneur semble vouloir nous dire par ces paroles : « Je vous ai donné « l'exemple afin que, comme j'ai fait, vous « aussi vous fassiez de même [1] ? » Rien autre chose que ce que l'Apôtre dit très-clairement en ces termes : « Vous pardonnant les uns « aux autres, si vous avez quelque chose à « vous reprocher, et comme le Seigneur vous « a pardonné, pardonnez-vous aussi ». Pardonnons-nous donc mutuellement nos offenses, et prions réciproquement pour nos fautes : ainsi nous laverons-nous en quelque manière et mutuellement les pieds. A nous, avec la grâce de Dieu, d'exercer ce ministère de charité et d'humilité ; à Dieu de nous exaucer et de nous purifier de la souillure de tout péché par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, afin que ce que nous pardonnons aux autres, c'est-à-dire ce que nous délions sur la terre, soit aussi délié dans le ciel.

[1] Matth. vi, 12. — [2] Rom. viii, 34. — [3] Jacques, v, 16.

[1] Coloss. iii, 13.

CINQUANTE-NEUVIÈME TRAITÉ.

DEPUIS LE PASSAGE OU NOTRE-SEIGNEUR DIT : « EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DIS, LE SERVITEUR « N'EST PAS PLUS GRAND QUE SON MAITRE », JUSQU'A CET AUTRE : « MAIS CELUI QUI ME REÇOIT, « REÇOIT CELUI QUI M'A ENVOYÉ ». (Chap. XIII, 16-20.)

IMITER JÉSUS-CHRIST.

Les paroles du Sauveur, qui vont du ỳ 16 au ỳ 20, se résument en celles-ci : Si vous vous rappelez que vous êtes mes disciples, vous suivrez mon exemple, et vous serez bienheureux, car vous serez d'autres moi-même, vous serez les représentants de mon Père.

1. Nous venons d'entendre, dans le saint Evangile, Notre-Seigneur nous parler et nous dire : « En vérité, en vérité, je vous le dis : « le serviteur n'est pas plus grand que son « maître, ni l'apôtre plus grand que celui « qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses, « vous serez bienheureux quand vous les « pratiquerez ». Il parlait ainsi parce qu'il

rieure des sacrements ; mais ils ne pénètrent pas jusqu'à l'intérieur et à l'esprit. Jésus frappe donc pour tirer les saints qui reposent en leurs loisirs, et il s'écrie : « Ouvre-moi », toi qui es devenue « ma sœur » par mon sang, « ma proche parente » par mon approche, « ma colombe » par la plénitude de mon esprit, « ma parfaite » par ma parole que tu as apprise en entier dans ton repos, ouvre-moi donc, prêche-moi. Comment entrerai-je vers ceux qui m'ont fermé leur porte, si personne ne m'ouvre ? et comment entendront-ils, si personne ne prêche[1] ?

5. De là vient que ceux mêmes qui aiment le repos des saintes études, et refusent de s'exposer aux contre-temps de la vie active, parce qu'ils se sentent peu propres à s'acquitter sans reproche des devoirs qu'elle impose ; de là vient que ceux-là voudraient voir, si c'était possible, les saints Apôtres et les premiers prédicateurs de la vérité revenir de l'autre monde, pour s'opposer au torrent d'iniquité qui éteint l'ardeur de la charité ; mais dans la personne de ceux qui sont sortis de cette vie et se sont dépouillés du vêtement de leur corps, l'Eglise (car ils ne sont pas sortis de son sein), l'Eglise répond : « J'ai quitté ma « tunique, comment la revêtir de nouveau? » Oui, ils la reprendront cette tunique, et dans ceux qui en sont dépouillés l'Eglise sera de nouveau revêtue de chair ; mais ce ne sera pas dans cette vie où il faudrait réchauffer ceux qui sont froids : ce sera seulement quand les morts ressusciteront. Souffrante et gênée par suite du manque de prédicateurs, l'Eglise se rappelle ceux de ses membres qui étaient si purs dans leur doctrine, si saints dans leurs mœurs, mais qui maintenant sont sortis de ce monde ; elle gémit et dit : « J'ai quitté ma « tunique, comment m'en revêtir de nou- « veau ? » Ceux de mes membres qui savaient si bien ouvrir à Jésus-Christ, en prêchant l'Evangile, comment pourraient-ils maintenant reprendre les corps dont ils ont été dépouillés ?

6. Elle tourne ensuite ses regards vers ceux qui, tant bien que mal, peuvent prêcher, convertir et gouverner les peuples, et ainsi ouvrir à Jésus-Christ, mais qui craignent de pécher dans un ministère si difficile ; et elle leur dit : « J'ai lavé mes pieds, comment « les salir encore ? » Celui, en effet, qui ne pèche point en parole, est un homme parfait. Où est l'homme parfait ? Où est celui qui ne pèche point au milieu d'un pareil torrent d'iniquité, dans un refroidissement si général de la charité ? « J'ai lavé mes « pieds, comment les salir encore ? » Je lis et je vois : « Mes frères, ne faites pas comme « plusieurs, ne cherchez pas à devenir maî- « tres, parce que vous vous exposez à un juge- « ment plus sévère ; tous, en effet, nous fai- « sons beaucoup de fautes[1]. J'ai lavé mes « pieds, comment les salir encore ? » Mais je me lève et j'ouvre. Jésus, lavez-les ; « par- « donnez-nous nos offenses », parce que notre charité n'est pas éteinte ; car « nous aussi nous « pardonnons à ceux qui nous ont offensés[2] ». Quand nous vous écoutons, nos os humiliés tressaillent de joie avec vous jusqu'au ciel[3] ; mais quand nous vous prêchons, nous foulons la terre, pour aller vous ouvrir ; c'est pourquoi si l'on nous blâme nous tombons dans le trouble ; les louanges nous enflent d'orgueil. Lavez donc nos pieds qui, auparavant, étaient purs, mais qui se sont salis quand nous avons marché sur la terre pour aller vous ouvrir. Que ces paroles vous suffisent pour aujourd'hui, mes bien chers frères. Si nous avons péché en ne disant pas les choses comme il fallait les dire ; ou bien, si nous avons pris plaisir plus qu'il ne fallait à vos louanges, obtenez-nous de Dieu par vos prières qui lui sont si agréables, qu'il daigne laver les pieds de notre âme.

[1] Rom. x, 14.

[1] Jacques, III, 1, 2. — [2] Matth. VI, 12. — [3] Ps. L, 10.

CINQUANTE-HUITIÈME TRAITÉ.

DEPUIS LE PASSAGE OU NOTRE-SEIGNEUR DIT : « ET VOUS, VOUS ÊTES PURS, MAIS NON PAS TOUS », JUSQU'A CET AUTRE : « JE VOUS AI DONNÉ L'EXEMPLE, AFIN QUE, COMME J'AI FAIT POUR VOUS, « VOUS FASSIEZ VOUS AUSSI ». (Chap. XIII, 10-15.)

JÉSUS NOTRE MAITRE ET NOTRE MODÈLE.

Quand le Sauveur eut lavé les pieds de ses Apôtres, il leur dit qu'il était leur Maître et qu'ils devaient l'imiter. Il pouvait, sans péché, leur tenir ce langage, puisqu'il était réellement leur Maître et qu'ils avaient besoin de le savoir. Si nous parlons de nos qualités, que ce soit dans la vérité et le Seigneur : et notre Maître n'ayant pas dédaigné d'exercer la charité à l'égard de ses disciples, en leur lavant les pieds, pardonnons au prochain ses fautes et prions pour lui.

1. Déjà nous avons, selon que Dieu nous a donné la grâce de le faire, expliqué à votre charité ces paroles de l'Evangile prononcées par Notre-Seigneur au moment où il lavait les pieds de ses disciples : « Celui qui a été « lavé une fois n'a besoin que de laver ses « pieds, car il est pur tout entier [1] ». Examinons maintenant ce qui suit : « Et vous », dit-il, « vous êtes purs, mais non pas tous ». Et pour que nous ne nous mettions pas en peine de chercher ce que cela signifie, l'Evangéliste nous l'explique lui-même et ajoute : « Car il savait bien qui devait le trahir ; c'est « pourquoi il dit : Vous n'êtes pas tous purs ». Rien n'est plus clair. Aussi passons à ce qui suit.

2. « Leur ayant donc lavé les pieds, il re« prit ses vêtements ; s'étant remis à table, il « leur dit : Vous savez ce que je viens de vous « faire ». Voici le moment où s'accomplira la promesse faite à Pierre. Jésus l'avait renvoyé à plus tard, quand, tout effrayé, il disait : « Vous ne me laverez pas les pieds à jamais », et que le Sauveur lui avait répondu : « Ce « que je fais, tu ne le sais pas maintenant, « mais tu le sauras plus tard [2] ». Ce plus tard est arrivé, et le moment est venu de dire ce qui avait été différé. Notre-Seigneur se souvint alors qu'il avait promis de donner l'explication de l'action si inattendue, si étonnante, si effrayante même, que Pierre n'aurait jamais tolérée, sans la menace terrible du Christ, je veux parler de l'action par laquelle non-seulement leur Maître, mais le Maître des anges, non-seulement leur Seigneur, mais le Maître de toutes choses, lava les pieds de ses disciples et de ses serviteurs. Comme il leur avait promis l'explication de cette action si grande, en leur disant : « Vous le saurez plus « tard », il commença ainsi à leur expliquer ce qu'elle signifiait.

3. « Vous m'appelez Maître et Seigneur », leur dit-il, « et vous dites bien, car je le suis. « Vous dites bien », parce que vous dites vrai ; car je suis ce que vous dites. L'homme a reçu ce commandement : « Que ta bouche ne te « loue pas ; mais que ce soit la bouche du « prochain [1] ». Car pour quiconque doit se garder de l'orgueil, il y a danger à se plaire à soi-même. Mais celui qui est au-dessus de tout, quelles que soient les louanges qu'il se donne, il ne peut trop s'élever, puisqu'il est le Très-Haut, et jamais Dieu ne pourra dans la rigueur des termes passer pour superbe. Il est avantageux pour nous, et non pour lui, que nous le connaissions, et personne ne le connaît s'il ne se fait connaître, lui qui se connaît lui-même. Si donc, sous prétexte de ne point passer pour arrogant, il ne se fût point loué lui-même, il nous aurait privés de la sagesse. Et personne ne peut le blâmer de s'être appelé Maître, quand même on ne verrait en lui qu'un homme ; car il ne dit que ce que, dans tous les arts, les hommes disent tous les jours sans orgueil, s'ils veulent être appelés professeurs. Mais il s'est appelé Seigneur de ses disciples, bien qu'ils fussent, selon le monde, de condition libre ; sa parole ne serait pas acceptable s'il n'était qu'un homme, mais c'est Dieu qui parle : il ne peut

[1] Jean, XIII, 10. — [2] Id. 8, 7.

[1] Prov. XXVII, 2.

mande donc de vouloir bien la remettre à une autre fois, plutôt que de la traiter superficiellement ou trop rapidement; pour être prolongée, votre attente ne sera pas trompée; car le Seigneur qui me rend votre débiteur m'aidera à acquitter ma dette.

CINQUANTE-SEPTIÈME TRAITÉ.

COMMENT L'ÉGLISE CRAINT DE SE SALIR LES PIEDS EN ALLANT A JÉSUS.

LA POUSSIÈRE DU MONDE.

L'Eglise craint pour ses prédicateurs, car ils peuvent se laisser entraîner à l'orgueil dans le ministère de la parole ; elle craint que ceux qui les écoutent ne voient leur charité s'affaiblir et s'éteindre au contact du monde ; c'est pourquoi elle voudrait que les premiers prédicateurs de l'Evangile, si purs et si saints, pussent revenir en ce monde pour la conduire, exempte de souillures, à Jésus-Christ.

1. Je n'ai pas oublié ma dette, voici le moment de m'acquitter. Daigne Celui qui m'a fait la grâce d'être votre débiteur, me donner de quoi payer; car c'est le Seigneur qui m'a donné pour vous l'amour dont parle l'Apôtre : « Ne redevez rien à personne, sinon l'amour « qu'on se doit les uns aux autres [1] ». Qu'il me donne donc les paroles dont je vois que je suis redevable envers mes bien-aimés. J'ai remis à aujourd'hui à vous expliquer de mon mieux comment on va à Jésus-Christ, même en marchant sur la terre, quoique l'Apôtre nous ordonne de rechercher ce qui est en haut et non ce qui est sur la terre [2]. Jésus-Christ, en effet, est, dans le ciel, assis à la droite du Père ; mais il est aussi ici, et c'est pour cela qu'au moment où Saul exerçait ses persécutions sur la terre, il lui dit : « Pour« quoi me persécutes-tu [3] ? » Nous avons été amenés à cette question par l'examen de ce fait, que Notre-Seigneur lava les pieds à ses disciples, lorsque déjà ses disciples étaient purs et n'avaient besoin que de laver leurs pieds : il nous a semblé, alors, qu'il fallait en conclure que par le baptême l'homme est lavé tout entier ; mais que pendant tout le cours de cette vie terrestre, ses affections étant comme des pieds avec lesquels il foule la terre, cette vie lui fait contracter des souillures qui l'obligent à dire : « Pardonnez-nous « nos offenses [4] ». Ainsi est-il purifié par Celui qui a lavé les pieds à ses disciples [1], et qui ne cesse d'intercéder pour nous [2]. Alors se présentèrent à nous ces paroles du Cantique des cantiques, qu'emprunte l'Eglise quand elle s'écrie : « J'ai lavé mes pieds, comment « les souiller encore ? » Tel est son langage lorsqu'elle veut aller au-devant de son Bien-Aimé, le plus beau des enfants des hommes [3], et lui ouvrir au moment où il vient vers elle frapper à sa porte et demande qu'on lui ouvre. De là est née cette question que nous n'avons pas voulu traiter l'autre jour, parce que le temps nous manquait pour le faire, et que nous avons remise à aujourd'hui : Comment l'Eglise peut-elle craindre en marchant vers Jésus-Christ, de souiller ses pieds qui ont été lavés par le baptême de Jésus-Christ ?

2. Voici, en effet, ce que dit l'Eglise : « Je « dors et mon cœur veille : la voix de mon « frère frappe à ma porte ». Jésus lui dit alors : « Ouvre-moi, ma sœur, ma chère pa« rente, ma colombe, ma parfaite ; car ma « tête est pleine de rosée et mes cheveux, des « eaux de la nuit ». Et l'Eglise répond : « J'ai « quitté ma tunique, comment la reprendre? « J'ai lavé mes pieds, comment les salir en« core [4] ? » Sacrement admirable ! ineffable mystère ! elle craint donc de salir ses pieds en venant à Celui qui a lavé les pieds de ses disciples? Oui, elle le craint, parce qu'il lui faut marcher sur la terre pour venir à Celui

[1] Rom. XIII, 8. — [2] Coloss. III, 1, 2. — [3] Act. IX, 4. — [4] Matth. VI, 12.

[1] Jean, XIII, 5. — [2] Rom. VIII, 34. — [3] Ps. XLIV, 3. — [4] Cant. V, 2, 3.

qui est encore sur la terre, puisqu'il n'abandonne pas ceux des siens qui sont ici. N'a-t-il pas dit lui-même : « Voilà que je suis « avec vous jusqu'à la consommation des siè« cles[1] ? » N'a-t-il pas dit encore : « Vous verrez « les cieux ouverts et les anges de Dieu mon« ter et descendre vers le Fils de l'homme [2] ? » S'ils montent vers lui, c'est assurément parce qu'il est en haut ; mais comment descendent-ils vers lui, s'il n'est pas également ici-bas ? L'Eglise dit donc : « J'ai lavé mes pieds, com« ment les salir encore ? » Elle le dit en la personne de ceux qui, purifiés de toute souillure, peuvent dire : « Je désire être dégagé « des liens du corps et me trouver avec Jésus-« Christ ; mais il est plus utile pour vous que « je demeure encore en cette vie [3] ». Elle le dit dans la personne de ceux qui prêchent Jésus-Christ et lui ouvrent la porte du cœur des hommes, afin qu'il y habite par la foi [4]. Elle le dit en eux lorsqu'ils délibèrent pour savoir s'ils se chargeront d'un ministère si grand qu'ils ne se croient pas capables de s'en acquitter sans commettre beaucoup de fautes ; ils craignent, en effet, qu'en prêchant aux autres, ils ne deviennent eux-mêmes réprouvés [5]. Il est bien plus sûr d'avoir à écouter la vérité, que d'avoir à la prêcher. Quand on ne fait que l'écouter, on garde l'humilité ; mais quand on la prêche, il est bien difficile que dans le cœur même du meilleur des hommes, il ne se glisse pas quelque vaine complaisance capable de salir les pieds de son âme.

3. Aussi, comme dit l'apôtre Jacques : « Que « tout homme soit prompt à écouter, mais lent « à prendre la parole [6] ». Un autre homme de Dieu dit aussi : « Vous ferez retentir à mon « oreille la joie et l'allégresse, et mes os bri« sés tressailliront [7] ». Voilà bien ce que j'ai dit : quand on n'a qu'à écouter la vérité, on garde l'humilité. Un autre dit encore : « L'a« mi de l'époux se tient debout et l'écoute, et « il est rempli de joie à cause de la voix de « l'Epoux [8] ». Ecoutons donc avec empressement la vérité qui nous parle intérieurement sans aucun bruit de parole. Elle se fait aussi entendre extérieurement par les lectures, les conférences, les prédications, les discussions, les préceptes, les consolations, les exhortations, même par les cantiques et les psaumes. Mais que ceux qui remplissent ces différents ministères craignent bien de salir leurs pieds, ce qui leur arrivera s'ils cherchent à plaire aux hommes et à s'attirer leurs louanges. Au reste, celui qui les entend avec plaisir et piété, n'a pas lieu de s'enorgueillir des travaux d'autrui, et ses os n'étant pas enflés d'orgueil, mais au contraire plongés dans l'humiliation, il éprouve une grande joie d'entendre la voix du Seigneur qui est la vérité. C'est pourquoi ceux qui savent écouter avec plaisir et en toute humilité, et qui mènent une vie tranquille dans cette étude si douce et si salutaire, l'Eglise se réjouit en eux et dit : « Je dors et mon cœur veille ». Que veut dire : « Je dors et mon cœur veille », sinon : Je suis en repos pour mieux écouter ? mon repos n'est point employé à nourrir ma paresse, mais à recevoir les leçons de la sagesse. « Je dors et mon cœur veille ». Je suis en repos et je reconnais que vous êtes le Seigneur [1], parce que « la sagesse viendra au doc« teur de la loi au temps du repos, et celui « qui s'agite peu acquerra la sagesse [2] ». « Je « dors et mon cœur veille ». Je me tiens en repos du côté des affaires humaines, et mon âme s'applique à l'amour des choses divines.

4. Mais pendant que l'Eglise se réjouit et se complaît dans ceux de ses enfants qui jouissent humblement et doucement de ce repos, elle entend heurter à la porte Celui qui dit : « Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-« le dans la lumière, et ce qui vous a été dit à « l'oreille, prêchez-le sur les toits [3] ». Sa voix se fait donc entendre à la porte, et il dit : « Ouvre-moi, ma sœur, ma chère parente, « ma colombe, ma parfaite ; car ma tête est « pleine de rosée et mes cheveux des eaux de « la nuit ». Comme s'il disait : Tu te livres au repos, et pour moi la porte est fermée ; tu t'appliques au repos d'un petit nombre, et la charité d'un grand nombre s'éteint dans l'iniquité qui abonde [4] ; car la nuit, c'est l'iniquité. La rosée et les gouttes d'eau, ce sont les chrétiens qui se refroidissent et qui tombent, et qui font refroidir la tête de Jésus-Christ, c'est-à-dire qui font que Dieu n'est plus aimé. Car la tête de Jésus-Christ, c'est Dieu [5]. Ils sont placés dans les cheveux, c'est-à-dire admis par tolérance à la participation exté-

[1] Matth. XXVIII, 20. — [2] Jean, I, 51. — [3] Philipp. I, 23, 24. — [4] Ephés. III, 17. — [5] I Cor. IX, 27. — [6] Jacques, I, 19. — [7] Ps. L, 10. — [8] Jean, III, 29.

[1] Ps. XLV, 1. — [2] Eccli. XXXVIII, 25. — [3] Matth. X, 27. — [4] Id. XXIV, 12. — [5] I Cor. XI, 3.

avait lavé les pieds de ses disciples, pour nous enseigner l'humilité et par ses préceptes et par son exemple. Mais, afin de pouvoir, avec l'aide de Dieu, traiter plus longuement ce qui offre plus de difficulté, ne nous attardons pas à ce qui est clair et facile. Ayant donc dit ces paroles, le Seigneur ajouta: « Je ne dis pas cela pour vous tous, je sais « ceux que j'ai élus; mais pour que s'accom-« plisse cette parole de l'Ecriture: Celui qui « mange le pain avec moi lèvera son talon « contre moi », c'est-à-dire, me foulera aux pieds. On voit de qui il parle, et Judas le traître se trouve atteint par ces paroles. Donc il ne l'avait pas élu, puisque dans ces paroles il le distingue de ceux qu'il avait élus. Aussi, en disant: « Vous serez bienheureux quand « vous ferez ces choses, je ne le dis pas de « vous tous » ; car il y en a un parmi vous qui ne sera pas bienheureux et qui ne fera pas ces choses. « Je sais, moi, ceux que j'ai « élus ». Qui sont-ils? Evidemment ceux qui seront bienheureux en faisant ce que leur a commandé et ce que leur a appris à faire celui qui peut rendre les hommes des bienheureux? Le traître Judas, dit-il, n'a pas été élu. Que signifie donc ce qu'il dit dans un autre endroit: « N'est-ce pas moi qui vous « ai choisis tous les douze, et cependant l'un « de vous est un démon [1] ? » Ne serait-ce point parce que Judas avait été élu pour une chose pour laquelle il était nécessaire; mais non pour cette béatitude dont Jésus vient de dire: « Vous serez bienheureux, si vous « faites cela ? » Il ne le dit pas de tous ses disciples; car il sait ceux qu'il a élus pour partager cette béatitude. Il n'était pas de ce nombre, celui qui mangeait son pain, pour lever contre lui son talon. Pour eux, ils mangeaient un pain qui était leur Seigneur; mais lui mangeait le pain de son Seigneur pour se tourner contre lui. Eux mangeaient la vie, et lui sa condamnation; « car », dit l'Apôtre, « celui qui mange ce pain indignement, « mange sa condamnation [2]. Je vous dis ceci « dès maintenant avant que la chose arrive; « afin que lorsqu'elle arrivera, vous recon-« naissiez que je suis » ; c'est-à-dire, que je suis celui dont l'Ecriture a voulu parler quand elle a dit: « Celui qui mange du pain « avec moi lèvera contre moi son talon ».

2. Ensuite il continue et dit: « En vérité, « en vérité, je vous le dis: Quiconque reçoit « celui que j'aurai envoyé, me reçoit, et qui « me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé ». Notre-Seigneur a-t-il voulu nous faire comprendre qu'il y a la même distance entre lui et son Père, qui est Dieu, qu'entre celui qu'il envoie et lui-même? Dieu nous garde de le penser, car ce serait établir je ne sais quels degrés à la manière des Ariens. Les Ariens, en effet, lorsqu'ils entendent ou qu'ils lisent ces paroles de l'Evangile, ont recours, pour établir leur doctrine, à ces degrés, qui leur servent non pas à monter à la vie, mais à se précipiter dans la mort. Aussitôt ils disent: Comme il y a une grande distance entre l'apôtre du Fils et le Fils lui-même, quoique le Fils ait dit: « Quiconque reçoit celui que j'ai « envoyé, me reçoit », cette même distance existe entre le Fils et le Père, quoique le Fils ait dit: « Qui me reçoit, reçoit celui qui m'a « envoyé ». Mais si tu parles ainsi, ô hérétique, tu oublies tes degrés. Si, en effet, à cause de ces paroles de Notre-Seigneur, tu établis la même distance entre le Fils et le Père, qu'entre l'apôtre et le Fils, où placeras-tu le Saint-Esprit? Il sera donc entre l'apôtre et le Fils, et le Fils sera beaucoup plus éloigné de l'Apôtre que le Père ne l'est du Fils. Peut-être, pour conserver cette distance égale entre le Fils et l'Apôtre et entre le Père et le Fils, diras-tu que le Saint-Esprit est égal au Fils? Mais c'est ce que tu n'admets point. Où donc le placeras-tu si tu supposes que la distance entre le Père et le Fils est la même qu'entre le Fils et l'Apôtre? Réprime plutôt ton audace et ta présomption, et ne cherche pas dans ces paroles à prouver que la distance du Père au Fils est la même que celle qui se trouve entre le Fils et l'Apôtre. Ecoute plutôt le Fils: voici ce qu'il dit: « Le Père et moi « nous sommes un [1] ». C'est ainsi que la vérité ne t'a laissé aucun droit de soupçonner qu'il y a de la distance entre le Père et son Fils unique; ainsi Jésus-Christ est la pierre qui a renversé les degrés et brisé les échelles.

3. Mais puisque nous avons réfuté l'erreur des hérétiques, comment, à notre tour, entendrons-nous ces paroles de Notre-Seigneur: « Quiconque reçoit celui que j'aurai envoyé « me reçoit; et qui me reçoit, reçoit celui qui « m'a envoyé ? » Si nous voulons dire que ces paroles: « Qui me reçoit, reçoit celui qui m'a

[1] Jean, VI, 71. — [2] I Cor. XI, 29.

[1] Jean, X, 30.

« envoyé », ont été prononcées pour montrer que le Père et le Fils sont d'une seule et même nature, il semblera conséquent de conclure de ces autres paroles : « Quiconque reçoit celui « que j'aurai envoyé, me reçoit », que le Fils et l'Apôtre sont de même nature aussi. On pourrait à la vérité le comprendre ainsi sans grand inconvénient; car il est composé de deux substances, ce Géant qui s'est élancé pour parcourir sa carrière [1]. Le Verbe s'est fait chair [2]; c'est-à-dire, Dieu s'est fait homme. Alors il pourrait sembler que Notre-Seigneur a dit : « Quiconque reçoit celui que j'aurai « envoyé, me reçoit », comme homme ; « mais qui me reçoit» comme Dieu, « reçoit « celui qui m'a envoyé ». Or, quand il prononçait ces paroles, Notre-Seigneur n'avait point en vue l'unité de sa nature ; mais il recommandait, dans la personne de l'envoyé, l'autorité de celui qui l'envoie. Que chacun donc, en recevant celui qui est envoyé, reconnaisse en lui celui qui l'envoie. Si donc, en Pierre, tu vois Jésus-Christ, dans le disciple tu rencontreras le maître ; si tu vois le Père dans le Fils, tu rencontreras dans le Fils le Père éternel ; de cette façon, vous recevez sans aucune erreur dans l'envoyé celui qui l'envoie. Le peu de temps qui nous reste ne me permet pas de traiter, sans l'abréger, ce qui suit dans l'Evangile. Recevez donc, mes très-chers frères, ce que nous vous avons dit comme de saintes brebis reçoivent leur nourriture ; si vous trouvez qu'il y en a assez, rassasiez-vous avec profit ; si vous trouvez qu'il y en a trop peu, ruminez-le pour donner plus ample satisfaction à vos désirs.

[1] Ps. XVIII, 6. — [2] Jean, I, 14.

SOIXANTIÈME TRAITÉ.

SUR CES PAROLES : « JÉSUS AYANT DIT CES CHOSES, FUT TROUBLÉ EN SON ESPRIT ». (Chap. XIII, 21.)

LE TROUBLE DE JÉSUS.

Au moment où Judas allait sortir pour consommer son crime, le Sauveur tomba dans le trouble ; c'était, chez lui, un effet non de la faiblesse, mais de la volonté ; et ce trouble, il l'éprouva soit par compassion pour le traître, soit afin de nous venir en aide dans les circonstances où notre âme subit le contre-coup des épreuves de la vie.

1. Ce n'est pas une petite difficulté, mes frères, que celle qui se présente dans l'Evangile de Jean, à ces paroles : « Jésus ayant dit ces « choses, fut troublé en son esprit et leur « parlant ouvertement, il dit : En vérité, en « vérité, je vous le dis, l'un de vous me tra- « hira ». Ce trouble de Jésus non dans sa chair, mais bien dans son esprit, lui vint-il de ce qu'il allait dire à ses disciples : «L'un de « vous me trahira ? » Est-ce que cette pensée se présentait pour la première fois à son esprit, ou bien la chose lui fut-elle seulement alors révélée tout à coup pour la première fois, et fut-il troublé par la nouveauté et la grandeur de ce crime ? Mais n'en parlait-il pas tout à l'heure, lorsqu'il disait : « Celui qui mange « du pain avec moi lèvera contre moi son « talon ? » N'avait-il pas dit encore : « Et « vous êtes purs, mais non pas tous ? » et l'Evangéliste n'ajoutait-il pas : « Car il savait « quel était celui qui devait le trahir [1] ? » Il l'avait déjà lui-même indiqué en disant : « N'est-ce pas moi qui vous ai choisis tous les « douze, et l'un de vous est un démon [2] » . D'où vient donc « qu'il fut troublé en son « esprit », quand « il dit ouvertement : En « vérité, en vérité, je vous déclare que l'un de « vous me trahira ? » N'est-ce pas parce qu'il était sur le point de le faire connaître, pour ne pas le laisser inconnu, mais pour le distinguer des autres, « qu'il fut troublé en son « esprit ? » ou bien, comme le traître était sur le point de sortir pour aller quérir les Juifs auxquels il devait livrer le Seigneur, fut-il troublé par la mort qui le menaçait, par le

[1] Jean, XIII, 18, 10, 11. — [2] Id. VI, 71.

péril si instant qu'il courait et par la proximité de la trahison de Judas, dont il avait pénétré le dessein? Ce qui est dit ici que « Jésus fut troublé dans son esprit », est-ce la même chose que ce qu'il dit ailleurs : « Maintenant mon âme est troublée, et que « dirai-je? Père, délivrez-moi de cette heure, « mais je suis venu précisément pour cette « heure [1] »; de la sorte, comme son âme fut troublée à l'approche de l'heure de sa passion, de même, à l'approche de la sortie de Judas, de son retour et de l'accomplissement de son crime si énorme, « Jésus fut troublé en son « esprit ? »

2. Il fut donc troublé, celui qui a le pouvoir de donner sa vie et le pouvoir de la reprendre [2]. Une si grande puissance peut-elle tomber dans le trouble ? peut-elle être ébranlée cette pierre inébranlable ? ou plutôt n'est-ce pas notre infirmité qui éprouve en lui de l'émotion ? Evidemment oui : que les serviteurs ne s'imaginent rien d'indigne de leur Seigneur ; mais qu'ils se reconnaissent dans le chef dont ils sont les membres. Celui qui est mort pour nous, s'est troublé lui-même pour nous. Celui qui est mort par un effet de son propre pouvoir, a été troublé par un effet de ce même pouvoir. Celui qui a transfiguré notre corps, tout abject qu'il était, en le rendant conforme à son corps glorieux [3], a aussi transfiguré en lui-même les sentiments de notre faiblesse; car son âme était remplie de compassion pour nous. C'est pourquoi, lorsque nous voyons se troubler le grand, le fort, l'inébranlable et l'invincible, ne craignons pas qu'il faiblisse : il ne court pas à sa perte, il nous cherche. C'est nous, dis-je, c'est nous seuls qu'il cherche ainsi. Reconnaissons-nous nous-mêmes dans son trouble, afin que quand nous sommes troublés, nous ne nous laissions pas aller au désespoir. Rien ne console mieux celui qui est troublé malgré lui, que de voir dans le trouble celui qui n'est troublé que parce qu'il le veut.

3. Périssent les raisonnements des philosophes qui assurent que le trouble ne peut tomber dans l'âme du sage. Dieu a rendu insensée la sagesse de ce monde [4]. Le Seigneur a connu que les pensées des hommes sont vaines [5]. Que l'âme chrétienne se trouble, non sous l'effort du malheur, mais sous l'impression de la charité. Qu'elle craigne de voir les hommes perdus pour Jésus-Christ ; qu'elle s'attriste lorsque quelqu'un est perdu pour Jésus-Christ; qu'elle désire gagner des hommes à Jésus-Christ ; qu'elle se réjouisse lorsque des hommes sont gagnés à Jésus-Christ. Qu'elle craigne pour elle-même de périr à Jésus-Christ ; qu'elle s'attriste d'être éloignée de Jésus-Christ : qu'elle désire régner avec Jésus-Christ ; qu'elle se réjouisse dans l'espérance de régner avec Jésus-Christ. La crainte et la tristesse, l'amour et la joie, voilà assurément les quatre sources de nos troubles. Que les âmes chrétiennes ne craignent pas de s'y livrer pour de justes raisons, qu'elles n'embrassent pas les erreurs des Stoïciens et autres philosophes semblables. Comme ils prennent pour la vérité leurs vaines imaginations, de même ils prennent l'insensibilité pour la santé de l'âme ; ignorant qu'il en est d'elle comme du corps : la maladie d'un membre n'est jamais plus désespérée que lorsqu'il a perdu le sentiment de la douleur.

4. Mais quelqu'un me dira: L'âme chrétienne doit-elle être troublée, même par l'approche de la mort? Que devient ce que dit l'Apôtre, à savoir qu'il a un grand désir d'être dégagé de son corps et de se trouver avec Jésus-Christ [1], si ce qu'il désire peut le troubler par son approche ? Il est facile de répondre à ceux qui regardent la joie comme une cause de trouble ; car alors on se trouble à l'approche de la mort, uniquement parce qu'on se réjouit de la voir venir. Mais, diront-ils, c'est là une satisfaction et non une joie. Parler ainsi, n'est-ce pas changer le nom de la chose, sans rien changer à la chose elle-même ? Mais ne détournons point les saintes Ecritures à notre propre sens : préférons plutôt, Dieu aidant, résoudre cette question d'après ce qu'elles nous disent, et parce qu'il est écrit : « Jésus « ayant dit ces choses fut troublé dans son « esprit », ne disons pas que c'est la joie qui l'a troublé ; car il nous convaincrait lui-même d'erreur, par ces paroles : « Mon âme « est triste jusqu'à la mort [2] ». Nous devons comprendre qu'il en fut de même au moment où Judas, étant sur le point de sortir seul pour revenir bientôt après avec ses compagnons de crime, « Jésus fut troublé en « son esprit ».

5. S'il y a des chrétiens pour ne pas se

[1] Jean, XII, 27. — [2] Id. X, 18.— [3] Philipp. III, 21.— [4] I Cor. I, 20. — [5] Ps. XCIII, 11.

[1] Philipp. I, 23. — [2] Matth. XXVI, 38.

troubler aux approches de la mort, on peut dire qu'ils sont singulièrement fermes; mais sont-ils plus fermes que Jésus-Christ? qui est-ce qui serait assez insensé pour le dire? Pourquoi donc a-t-il été troublé lui-même, sinon parce qu'il a voulu, en imitant volontairement leur faiblesse, consoler les faibles qui se trouvent dans son corps, c'est-à-dire dans son Eglise? Si quelqu'un des siens se sent encore troublé dans son esprit à l'approche de la mort, il doit donc jeter les yeux sur son Sauveur, ne pas se croire réprouvé en raison de ce trouble, ni se précipiter dans la mort bien plus terrible du désespoir. Quel grand bien ne devons-nous pas attendre et espérer de la participation à sa divinité, puisque son trouble fait notre calme, et sa faiblesse notre force? Entendons, si nous le voulons, ce passage de notre Evangile en ce sens que Jésus se soit troublé par compassion pour la perte de Judas, ou par la crainte des approches de la mort; mais, sachons-le, il est certain et indubitable qu'il n'a pas été troublé par une défaillance d'âme, mais par un effet de sa puissance; il a été troublé pour nous empêcher de tomber dans le désespoir, quand nous sommes troublés, non en raison de notre puissance, mais par suite de notre faiblesse. Il portait en lui les faiblesses de la chair, qui ont été détruites par sa résurrection. Mais celui qui était tout à la fois homme et Dieu, se trouvait infiniment au-dessus de tous les autres hommes par sa force d'âme. Rien ne l'a donc forcé à se troubler, mais il s'est troublé lui-même. Ceci est marqué expressément pour la circonstance où il ressuscita Lazare; car il est écrit, en cet endroit, qu'il se troubla lui-même [1]. Par là nous devons comprendre qu'il en est ainsi, même quand l'Ecriture n'en dit rien, quoiqu'elle nous rapporte qu'il a été troublé. Selon qu'il le jugeait convenable, et par un effet de sa puissance, il produisait en lui-même tous les sentiments de l'homme, puisque, par un acte de cette même puissance, il s'était revêtu de l'homme tout entier.

[1] Jean, XI, 33.

SOIXANTE ET UNIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR : « EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, JE VOUS DIS QU'UN DE VOUS ME TRAHIRA », JUSQU'A CES AUTRES : « C'EST CELUI A QUI JE DONNERAI DU PAIN TREMPÉ ». (Chap. XIII, 21-26.)

JUDAS.

Jésus ayant dit à ses Apôtres : Un d'entre vous, c'est-à-dire, l'un de vous, qui ne partage pas vos sentiments, me trahira, ils se regardèrent tous, et sur un signe de Pierre, Jean le bien-aimé demanda qui était celui-là. — C'est celui à qui je vais donner du pain trempé. — Et le Sauveur en donna à Judas Iscariote.

1. A l'occasion de ce passage de l'Evangile qu'on vient de lire, mes frères, et que nous avons à vous expliquer, nous vous dirons encore quelque chose du traître Judas, que Notre-Seigneur désigna assez clairement en lui donnant le morceau de pain qu'il avait trempé. En vous parlant déjà de lui dans notre précédent discours, nous vous avons dit que, sur le point de le faire connaître, Jésus fut troublé en son esprit ; il agit peut-être ainsi, quoique je n'en aie rien dit, afin de nous montrer par ce trouble qu'il excita en lui qu'il faut souffrir ses faux frères dans le champ du Seigneur, comme on souffre l'ivraie mêlée au bon grain jusqu'au temps de la moisson [1]; et quand, pour une cause pressante, l'Eglise est obligée d'en retrancher quelques-uns de son sein avant ce temps, elle ne le fait point sans en ressentir quelque trouble. C'est ce trouble de ses saints, dont les hérétiques et les schismatiques devaient être la cause, que

[1] Matth. XIII, 29, 30.

le Sauveur annonça et figura en lui-même, au moment où Judas, l'homme méchant par-dessus tous, était sur le point de sortir et de quitter ouvertement la société du bon grain, au milieu duquel il avait été supporté si longtemps ; Jésus alors fut troublé, non dans sa chair, mais dans son esprit. Les gens de bien, à l'occasion de ces sortes de scandales, sont troublés non par malice, mais par charité : ils craignent qu'en séparant l'ivraie, on arrache aussi quelque épi de bon grain.

2. « Jésus fut » donc « troublé dans son « esprit, et il dit ouvertement : En vérité, en « vérité, je vous dis qu'un de vous me trahira ». « Un de vous », quant au nombre, mais non quant au mérite ; par l'apparence, mais non par la vertu ; quant à la société extérieure, mais non par les liens de l'esprit ; par la réunion des corps, mais non par l'union des cœurs : ce n'est donc pas un homme d'entre vous, mais un homme qui doit sortir d'avec vous. Car, autrement, comment pourrait être vrai ce qu'affirme ici le Seigneur en disant : L'un de vous, si nous devons admettre comme vrai ce que dit dans une de ses épîtres ce même Jean dont nous expliquons l'Evangile : « Ils sont sortis d'avec nous, mais ils n'étaient « pas d'avec nous ; car s'ils eussent été d'avec « nous, assurément ils seraient restés avec « nous [1] ? » Judas n'était donc pas un d'entre eux; car s'il eût été un d'entre eux, il fût resté avec eux. Que signifient donc ces mots : « L'un « de vous me trahira », sinon : il en sortira un d'entre vous qui me trahira ? Car l'Evangéliste qui nous dit en son épître : « S'ils « eussent été d'avec nous, ils fussent restés « avec nous », avait dit auparavant : « Ils « sont sortis d'entre nous », et ainsi est-il vrai qu'ils sont d'avec nous et qu'ils ne sont pas d'avec nous. Dans un sens, « ils sont d'avec « nous », et dans un autre, « ils ne sont pas « d'avec nous » ; par la participation aux sacrements « ils sont d'avec nous » ; mais par les crimes qui leur sont propres, « ils ne sont « pas d'avec nous ».

3. « Les Apôtres se regardaient les uns les « autres, ne sachant de qui il parlait » : ils avaient, sans doute, un tendre amour pour leur Maître ; mais la faiblesse humaine les portait à se soupçonner les uns les autres. Chacun d'eux connaissait sa conscience, mais celle des autres lui était inconnue ; et quoique chacun fût certain de lui-même, il était, pour tous les autres, un sujet de doute, tandis que lui-même soupçonnait tous les autres à son tour.

4. « Mais l'un d'eux, que Jésus aimait, « reposait sur le sein de Jésus ». Ce que l'Evangéliste a voulu dire par ces mots : « sur « le sein », nous est expliqué plus loin ; car il y est dit : « sur la poitrine de Jésus ». C'était Jean, c'était celui-là même dont nous expliquons l'Evangile, ainsi qu'il le déclare plus bas [1]. Voici la coutume de ceux qui nous ont transmis les saintes lettres : lorsque, dans le récit de l'histoire sacrée, ils viennent à parler d'eux-mêmes, ils en parlent comme d'une autre personne ; et s'ils se donnent une place dans la suite de leur récit, ce n'est pas pour parler d'eux-mêmes, mais pour raconter les faits. C'est ainsi qu'agit Matthieu dans la suite de son Evangile. Pour parler de lui-même, il dit : « Jésus vit un publicain du nom « de Matthieu, assis à son bureau, et lui dit : « Suis-moi [2] ». Il ne dit pas : Il me vit et il me dit. Ainsi en a usé le bienheureux Moïse : tout ce qu'il raconte de lui-même, il le raconte comme s'il était question d'un autre. Il s'exprime en ces termes : « Le Seigneur dit à « Moïse [3] ». L'apôtre Paul a fait de même, non dans une histoire qui renferme le récit des événements passés ; mais dans une lettre où cette manière est bien plus inusitée, et en parlant de lui-même, il dit : « Je sais un « homme en Jésus-Christ, qui fut ravi, il y a « quatorze ans, jusqu'au troisième ciel. (Si ce « fut avec son corps, je ne le sais pas, Dieu le « sait [4]) ». C'est pourquoi, lorsque notre bienheureux Evangéliste, au lieu de dire : J'étais couché sur le sein de Jésus, dit : « Un des « disciples était couché » ; loin d'en être surpris, reconnaissons dans sa manière de parler la coutume des écrivains sacrés. La vérité ne perd rien de son exactitude, le fait est raconté tel qu'il est, et par cette façon de l'exprimer on évite toute vanité : l'Apôtre avait à raconter des choses qui étaient fort à son avantage.

5. Mais que signifient ces mots : « Le dis« ciple que Jésus aimait ? » Est-ce qu'il n'aimait pas les autres ? Et même Jean ne nous a-t-il pas dit plus haut, en parlant d'eux : « Il les aima jusqu'à la fin [5] ? » Et le Seigneur lui-même ne dit-il pas : « Nul ne peut avoir un

[1] I Jean, II, 19.

[1] Jean, XXI, 20-24. — [2] Matth. IX, 9. — [3] Exod. VI, 1. — [4] II Cor. XII, 2. — [5] Jean, XIII, 1.

« plus grand amour que de donner sa vie « pour ses amis [1] ? » Qui est-ce qui pourrait énumérer tous les passages des saintes Ecritures où le Seigneur Jésus se montra l'ami non-seulement de ce disciple et de tous ceux qui étaient avec lui, mais encore de tous ceux qu'il devait avoir dans la suite pour membres de son corps et aussi de toute son Eglise ? Mais, assurément, il y a ici quelque chose de caché, et qui se rapporte au sein sur lequel était couché l'Apôtre qui dit ces paroles. Car le sein signifie ordinairement les choses secrètes ; mais nous trouverons ailleurs une occasion plus favorable de parler de ce sujet, et le Seigneur nous fera la grâce de le traiter de façon à vous satisfaire.

6. « Simon Pierre lui fit donc signe et lui « dit ». Remarquons cette expression : une chose peut se dire non par des mots, mais seulement par des signes. « Pierre fit signe », dit l'Evangile, « et dit »; ce qui signifie : Il lui dit en faisant signe. En effet, si l'Ecriture appelle dit ce qui n'est exprimé que par la pensée, comme en ce passage : « Ils dirent « en eux-mêmes [2] »; à plus forte raison est-ce dire que de faire signe, puisque ce qui est conçu dans le cœur s'exprime au dehors par des signes. Qu'est-ce donc que Pierre dit par ces signes ? Il ne dit rien autre chose que ceci : « Quel est celui dont il parle ? » Telles furent les paroles que Pierre adressa à Jean par ces signes ; car il se fit comprendre non par le son de la voix, mais par quelque mouvement du corps. « Celui donc qui reposait « sur la poitrine de Jésus », sur ce sein qui était le sanctuaire de la sagesse, « lui dit : « Seigneur, qui est-ce ? Jésus répondit : C'est « celui à qui je donnerai un morceau de pain « trempé ; et, ayant trempé du pain, il le « donna à Judas Iscariote, fils de Simon. Et « après qu'il eut pris ce pain, Satan entra en « lui ». Le traître est déclaré, les ténèbres où il se cachait sont dissipées : ce qu'il reçut était bon ; mais il le reçut pour son malheur, parce que, étant mauvais, il reçut mal le bien qui lui était donné. Mais il y a beaucoup de choses à dire sur ce pain trempé et donné à ce fourbe, et sur ce qui suit : pour le faire, il nous faut plus de temps qu'il ne nous en reste à la fin de ce discours.

[1] Jean, XV, 13. — [2] Sages. II, 1.

SOIXANTE-DEUXIÈME TRAITÉ.

DEPUIS LE PASSAGE OU IL EST ÉCRIT : « ET AYANT TREMPÉ DU PAIN, IL LE DONNA A JUDAS », JUSQU'A CET AUTRE : « MAINTENANT LE FILS DE L'HOMME A ÉTÉ GLORIFIÉ ». (Ch. XIII, 26-31.)

JUDAS POSSÉDÉ DU DÉMON.

Suivant qu'on y apporte de bonnes dispositions ou de mauvaises, ce qu'on reçoit produit le bien ou le mal : aussi, à peine Judas eut-il reçu, de la main du Sauveur, le pain trempé, que Satan s'empara définitivement de lui, et que, sur une parole de Jésus, il sortit du cénacle pour aller le livrer à ses ennemis.

1. Je le sais, mes très-chers, plusieurs seront émus, les bons pour s'y éclairer, les impies pour s'en moquer, de ce que Notre-Seigneur ayant donné du pain trempé à celui qui devait le trahir, Satan entra aussitôt en lui. En effet, il est écrit : « Et quand il eut « trempé du pain, il le donna à Judas, fils de « Simon Iscariote, et après qu'il eut pris ce « morceau de pain, Satan entra en lui ». Or, diront les uns et les autres, le pain de Jésus-Christ venant de sa table et donné à Judas, pouvait-il produire cet effet, qu'aussitôt après qu'il fut pris, Satan entra dans le cœur de ce disciple ? A cela nous répondons : Voilà une leçon bien capable de nous apprendre avec quel soin nous devons éviter de recevoir les bonnes choses dans des dispositions mauvaises. Car il importe beaucoup de savoir, non ce qu'est la chose qu'on reçoit, mais ce qu'est celui qui la reçoit ; non pas quelle est la chose donnée,

mais quel est celui à qui elle est donnée ; car les bonnes choses nuisent, et les mauvaises sont utiles, selon les dispositions de ceux à qui elles sont données. « C'est le péché », dit l'Apôtre, « qui pour faire paraître sa corrup- « tion, m'a donné la mort par une chose qui « était bonne [1] ». Voilà un mal produit par un bien, parce que ce bien est reçu avec des dispositions mauvaises. Le même apôtre dit encore : « De peur que la grandeur de mes « révélations ne me donne de l'orgueil, un « aiguillon a été mis dans ma chair, instru- « ment de Satan, pour me donner comme « des soufflets. C'est pourquoi j'ai prié trois « fois le Seigneur de l'éloigner de moi, et il « m'a dit : Ma grâce te suffit, car la force se « perfectionne dans la faiblesse [2] ». Voilà un mal qui produit un bien, parce que le mal est reçu avec de bonnes dispositions. Pourquoi nous étonner si le pain de Jésus-Christ, donné à Judas, a livré ce dernier au diable ; quand, d'un autre côté, nous voyons l'ange du diable donné à saint Paul, servir à le perfectionner en Jésus-Christ? Ainsi, le bien devient nuisible au méchant, et le mal profite au bon. Rappelez-vous pourquoi il a été écrit : « Qui- « conque aura mangé le pain ou bu le calice « du Seigneur indignement, sera coupable du « corps et du sang du Seigneur [3] ». Quand il écrivait ces mots, l'Apôtre voulait parler de ceux qui recevaient le corps du Seigneur comme toute autre nourriture, avec négligence et sans discernement. Si donc l'Apôtre blâme celui qui n'apprécie pas le corps du Seigneur, c'est-à-dire qui ne le distingue pas des autres aliments, quelle condamnation mérite celui qui, en feignant d'être son ami, s'approche en ennemi de sa table? Si le blâme atteint la négligence de celui qui prend part au festin, de quel châtiment sera frappé celui qui vend son hôte? Mais que signifiait ce pain donné au traître? Il était la marque de la grâce, à laquelle Judas répondait par l'ingratitude.

2. Quand ce traître eut pris le pain, Satan entra en lui, afin de posséder en entier celui qui s'était déjà livré à lui, et en qui il était déjà entré pour le tromper. Car, on ne peut en douter, le démon était en lui quand il alla trouver les Juifs, et qu'il convint du prix pour lequel il livrerait le Seigneur. L'évangéliste Luc le témoigne ouvertement par ces paroles : « Satan entra en Judas, qui était sur- « nommé Iscariote, l'un des douze, et il s'en « alla, et il parla aux Princes des prêtres [1] ». Par là il paraît bien que Satan était entré dans Judas. Il y était donc d'abord entré, en faisant naître dans son cœur la pensée de livrer Jésus, et Judas était dans cette disposition quand il vint pour faire la cène. Après qu'il eut pris le morceau de pain, Satan entra en lui, non comme chez un étranger, pour le tenter, mais pour se mettre en possession de lui comme de son bien propre.

3. Toutefois il ne faut pas croire, comme font quelques-uns qui lisent avec trop peu d'attention, que Judas reçut à ce moment le corps de Jésus-Christ. Il faut comprendre que déjà Notre-Seigneur avait distribué le sacrement de son corps et de son sang à tous ses Apôtres, et que Judas était avec eux [2]. Ainsi le rapporte très-clairement Luc, et ensuite on en vint à ce que Jean raconte. Le Seigneur trempa un morceau de pain, et, en le donnant à Judas, il fit connaître celui qui devait le trahir ; peut-être, par ce pain ainsi trempé, voulait-il en montrer la fourberie? Car tout ce qu'on trempe, on ne le lave pas, et parfois il suffit de tremper un objet pour lui faire perdre son éclat. Si cette action, qui consistait à tremper ce pain, signifiait quelque chose de bon, Judas fut avec justice puni de son ingratitude pour ce nouveau bienfait.

4. Cependant, si Judas était possédé non du Seigneur, mais du diable, depuis que le morceau de pain entra dans son corps et l'ennemi dans son âme, il était encore libre de faire et de ne pas faire le grand mal qu'il avait conçu dans son cœur, et dont il avait formé le damnable dessein. C'est pourquoi, lorsque Notre-Seigneur, le pain vivant, eut donné du pain à ce mort, et fait connaître par là celui qui devait livrer le pain véritable, il lui dit : « Ce que tu fais, « fais-le au plus tôt». Non pas qu'il lui fît un commandement de son crime, mais il prédit à Judas son mal, et à nous notre bien. Car pouvait-il y avoir rien de plus funeste pour Judas et de plus utile pour nous que la tradition de Jésus livré à ses ennemis, de Jésus livré par le traître pour sa propre condamnation, livré pour nous, Judas excepté? « Ce « que tu fais, fais-le au plus tôt ». O parole d'un homme impatient d'endurer les souf-

[1] Rom. VII, 13. — [2] II Cor. XII, 7-9. — [3] I Cor. XI, 27.

[1] Luc, XXII, 3, 4. — [2] Ibid. 19-21.

frances qu'il a acceptées ! ô parole qui ne demande pas le châtiment du traître, mais qui montre le prix de la rédemption ! Il dit : « Ce « que tu fais, fais-le promptement », non pour en arriver plus vite à punir le perfide, mais pour hâter le salut des fidèles. Car il a été livré à cause de nos péchés [1]; il a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle [2]. Ce qui a fait dire à l'Apôtre, en parlant de lui-même : « Il m'a aimé et s'est livré lui-même « pour moi [3] ». Si donc Jésus-Christ ne s'était livré lui-même, personne n'aurait pu le livrer. Que revient-il à Judas, sinon son péché ? Car, en livrant Jésus-Christ, il ne pensait pas à notre salut, pour lequel Jésus-Christ se livrait lui-même ; il ne songeait qu'au gain de son argent, et il a trouvé la perte de son âme. Il a reçu la récompense qu'il avait désirée; mais sans l'avoir désiré, il a reçu aussi le châtiment qu'il méritait. Judas a livré Jésus-Christ, et Jésus-Christ s'est livré lui-même. Le premier ne travaillait qu'à l'affaire de son marché, Jésus travaillait à notre rachat : « Ce que tu fais, fais-le au plus tôt » ; non parce que tu le peux, mais parce que celui qui peut tout, le désire.

5. « Or, aucun de ceux qui étaient à table « ne savait pourquoi il lui dit cela ; et « comme Judas avait la bourse, quel-« ques-uns pensaient que Jésus lui disait : « Achète ce qui nous est nécessaire, pour « le jour de la fête, ou donne quelque chose « aux pauvres ». Le Seigneur avait donc une bourse, et il conservait ce que lui offraient

[1] Rom. IV, 25. — [2] Ephés. V, 25. — [3] Galat. II, 20.

les fidèles, pour subvenir aux besoins de ceux qui le suivaient et des autres indigents. Ce sont les premiers vestiges des biens ecclésiastiques ; et par là nous devons comprendre qu'en recommandant de ne pas s'inquiéter du lendemain [1], Notre-Seigneur a voulu non pas défendre à ses fidèles de se réserver de l'argent, mais seulement leur apprendre à ne pas le servir par amour de l'argent, et à ne pas abandonner la justice par la crainte d'en manquer. L'Apôtre usait de cette prévoyance permise, car il disait : « Si quelque fidèle a « des veuves, qu'il leur donne ce qui leur est « nécessaire, afin que l'Eglise n'en soit pas « grevée, et qu'elle puisse suffire à celles qui « sont vraiment veuves [2] ».

6. « Judas ayant donc reçu ce morceau de « pain, sortit aussitôt, et il était nuit ». Et celui qui sortit était lui-même la nuit. « Lors « donc que fut sorti » celui qui était la nuit, « Jésus dit : Maintenant, le Fils de l'homme a « été glorifié ». Le jour alors adressa la parole au jour, c'est-à-dire Jésus-Christ parla à ses disciples, afin qu'ils l'écoutassent et le suivissent avec amour. Et la nuit apprit à la nuit à le connaître [3], c'est-à-dire Judas parla aux Juifs infidèles, afin qu'ils vinssent à lui et le poursuivissent pour s'en saisir. Mais le discours que le Seigneur adressa à ses fidèles, avant d'être pris par ces impies, demande un auditeur plus attentif; c'est pourquoi il vaut mieux en renvoyer à une autre fois l'explication que le traiter précipitamment.

[1] Matth. VI, 34. — [2] I Tim. V, 16. — [3] Ps. XVIII, 3.

SOIXANTE-TROISIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DU SEIGNEUR : « MAINTENANT LE FILS DE L'HOMME A ÉTÉ GLORIFIÉ », JUSQU'A CES AUTRES : « ET BIENTOT IL LE GLORIFIERA ». (Chap. XIII, 31-32.)

GLORIFICATION DE JÉSUS.

Judas étant sorti du cénacle, et n'y ayant vu que les vrais apôtres, Jésus leur dit que dès lors il était glorifié; car la séparation du traître d'avec ses condisciples figurait la séparation qui doit s'établir entre les bons et les méchants, quand l'heure de la glorification finale aura sonné pour lui ; et comme Dieu le Père se trouvait honoré par la soumission de son Fils, au moment de la Passion, il devait le glorifier bientôt lui-même par le prodige de sa résurrection.

1. Tournons notre attention du côté de Dieu, et avec son secours, arrivons jusqu'à lui. Il est dit dans les saints cantiques : « Cherchez Dieu, et votre âme vivra[1] ». Cherchons-le pour le trouver, cherchons-le même après l'avoir trouvé. Pour le trouver, il faut le chercher, car il est caché ; même après l'avoir trouvé, il faut le chercher encore, car il est immense. C'est pourquoi il est dit en un autre passage : « Cherchez son visage tou« jours[2] ». Car il remplit celui qui le cherche en proportion de ce qu'il découvre ; et celui qui le trouve devient capable de recevoir davantage, et il cherche de nouveau à se remplir, dès qu'il a commencé à recevoir avec plus d'abondance. En ce sens, ces mots : « Cherchez son visage toujours », marquent le contraire de ce qu'il est dit de quelques-uns qui, « apprenant toujours, n'arrivent ja« mais à la connaissance de la vérité[3] » ; ils s'accordent plutôt avec ce qui est dit ailleurs : « Quand l'homme a achevé, c'est alors qu'il « commence[4] ». Ainsi doit-il en être de nous, jusqu'à ce que nous arrivions à cette vie où nous serons remplis si complétement, que notre capacité sera épuisée, et qu'étant parvenus à la perfection, nous ne pourrons plus faire de progrès. Alors nous sera montré ce qui doit nous suffire. Mais ici-bas, cherchons toujours, et n'attendons pas, comme fruit de nos découvertes, la faculté de mettre fin à nos recherches. Car nous ne disons pas qu'il ne faut pas toujours chercher Dieu, parce qu'on ne peut le chercher qu'ici-bas ; mais nous disons qu'ici-bas il faut toujours le chercher, pour nous empêcher de penser que nous pouvons cesser de le chercher. Ceux dont il est dit : « Apprenant toujours, ils n'arrivent ja« mais à la connaissance de la vérité », ne cessent, il est vrai, d'apprendre tant qu'ils sont ici-bas ; mais quand ils seront sortis de cette vie, alors ils n'apprendront plus, mais ils recevront la récompense de leur erreur. Il est dit en effet : « Apprenant toujours, ils « n'arrivent jamais à la connaissance de la « vérité » ; c'est comme s'il était dit : Marchant toujours, ils n'arrivent jamais à la bonne voie. Pour nous, marchons toujours dans la voie, jusqu'à ce que nous arrivions où elle conduit ; ne nous arrêtons pas en chemin tant qu'elle ne nous aura pas conduits à notre demeure permanente : ainsi, en cherchant, nous avançons ; en trouvant, nous arrivons à quelque chose ; et en cherchant et en trouvant, nous arrivons à ce qui demeure, à l'endroit où il ne restera plus rien à chercher, et où notre perfection ne nous laissera plus aucun progrès à atteindre. Puisse ce prélude, mes très-chers, rendre votre charité plus attentive au discours que Notre-Seigneur adressa à ses disciples avant sa passion : il est très-profond, en effet, et celui qui est chargé de l'expliquer doit faire bien des efforts ; celui qui y assiste ne doit pas l'écouter avec nonchalance.

2. Que dit donc le Seigneur, lorsque Judas fut sorti, pour faire au plus tôt ce qu'il avait à faire, c'est-à-dire pour livrer son Maître ? Que dit le jour, quand la nuit fut sortie? que dit le Rédempteur, quand fut sorti le vendeur ? « Maintenant », dit-il, « le Fils de l'homme « a été glorifié ». Pourquoi « maintenant ? » Est-ce parce que celui qui doit le livrer est sorti, et que ceux qui doivent se saisir de lui

[1] Ps. LXVIII, 33.— [2] Id. CIV, 4.— [3] II Tim. III, 7.— [4] Eccli. XVIII, 6.

et le mettre à mort vont arriver? « A-t-il » donc « été glorifié maintenant », parce qu'il va être humilié plus profondément; parce qu'il est sur le point d'être lié, jugé, condamné, bafoué, crucifié, mis à mort? Est-ce là une glorification? n'est-ce pas plutôt une humiliation? Pourtant, en nous faisant le récit des miracles que le Sauveur opérait, Jean ne nous a-t-il pas dit de lui : « L'Esprit-« Saint n'avait pas été donné, parce que Jésus « n'avait pas encore été glorifié [1] ? » Il n'avait pas encore été glorifié lorsqu'il ressuscitait des morts; et maintenant qu'il va être mis lui-même au nombre des morts, est-il glorifié? Il n'avait pas été glorifié, lorsqu'il agissait en Dieu; et il est glorifié lorsqu'il va souffrir comme un autre homme? Il serait bien étonnant que ce fût là ce que le divin Maître voulait nous enseigner et nous apprendre par ces paroles. Pénétrons plus avant dans ce langage du Très-Haut, car il se montre quelque peu, pour que nous le trouvions, et il se cache ensuite pour que nous le cherchions, et que nous nous efforcions, à chaque pas, d'avancer de découvertes en découvertes. J'entrevois quelque chose qui nous figure un grand mystère. Judas est sorti, et Jésus a été glorifié; le fils de perdition est sorti, et le Fils de l'homme a été glorifié. Il était sorti, celui pour qui avaient été dits ces mots : « Vous « êtes purs, mais non pas tous [2] ». Celui qui était impur étant sorti, il ne resta que ceux qui étaient purs, et ils demeurèrent avec celui qui les avait purifiés. C'est ce qui arrivera lorsque ce monde, vaincu par Jésus-Christ, aura passé, et que dans le peuple du Christ il ne restera personne d'impur. L'ivraie sera alors séparée du bon grain, et les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père [3]. Le Seigneur prévoyait qu'il en devait être ainsi, et il voulait nous en montrer l'emblème dans la personne de Judas, qui s'éloignait comme l'ivraie qu'on sépare; et dans celle des Apôtres fidèles, qui restaient comme le bon grain. « Maintenant », dit-il, « le Fils de l'homme a été glorifié ». C'est comme s'il disait : Voilà ce qui arrivera au moment de ma glorification; pas un des méchants ne sera admis avec moi, et pas un des bons n'en sera séparé. Il ne dit pas : Voilà l'image de la glorification du Fils de l'homme; mais bien : « Maintenant, le Fils de l'homme « a été glorifié ». De même que l'Apôtre ne dit pas : La pierre signifiait Jésus-Christ; mais bien : « La pierre était Jésus-Christ [1] », il n'est pas écrit non plus : La bonne semence signifiait les enfants du royaume, ou bien, l'ivraie signifiait les enfants du méchant; mais bien : « La bonne semence, ce sont les « fils du royaume; et l'ivraie, les fils des mé-« chants [2] ». Aussi, comme, dans l'Ecriture, les choses représentées sont ordinairement appelées du nom de celles qui les représentent, le Sauveur s'est exprimé de la sorte, lorsqu'il a dit : « Maintenant, le Fils de « l'homme a été glorifié ». Alors le méchant s'était éloigné, et les Apôtres fidèles étaient restés seuls avec lui, et par là se trouvait représentée sa glorification, telle qu'elle aura lieu quand, après la dernière séparation des méchants, il restera avec les saints dans l'éternité.

3. Lorsque le Seigneur eut dit : « Mainte-« nant, le Fils de l'homme a été glorifié », il ajouta : « Et Dieu a été glorifié en lui ». De fait, la glorification du Fils de l'homme consiste en ce que Dieu soit glorifié en lui. Car s'il ne se glorifie pas en lui-même, mais si Dieu est glorifié en lui, alors Dieu le glorifie en lui-même; c'est ce qu'il explique quand il ajoute et dit : « Si Dieu a été glorifié en lui, « Dieu aussi le glorifiera en lui-même ». C'est-à-dire, « si Dieu a été glorifié en lui », parce qu'il n'est pas venu faire sa volonté, mais la « volonté de celui qui l'a envoyé, « Dieu « aussi le glorifiera en lui-même », et la nature humaine, dont le Fils de l'homme est participant, et dont s'est revêtu le Verbe éternel, sera gratifiée de l'éternité immortelle. « Et bientôt », dit-il, « il le glorifiera ». Par ces mots, il prédit sa résurrection, qui ne devait pas, comme la nôtre, se trouver différée jusqu'à la fin du monde, mais qui devait avoir lieu immédiatement. Telle est cette glorification dont notre Evangéliste avait déjà parlé dans un passage que je viens de vous rappeler. L'Esprit-Saint n'avait pas encore été donné à ses disciples de la manière nouvelle dont il devait être donné après sa résurrection à ceux qui croiraient en lui; en voici la raison : c'est que Jésus-Christ n'avait pas encore été glorifié; c'est-à-dire que sa mortalité n'avait pas encore été revêtue d'immortalité, et que sa faiblesse temporelle n'avait pas été

[1] Jean, VII, 39. — [2] Id. XIII, 10. — [3] Matth. XIII, 43.

[1] I Cor. X, 4. — [2] Matth. XIII, 38.

changée en force éternelle. On peut encore entendre ce qu'il dit de la glorification : « Maintenant, le Fils de l'homme a été glorifié », en ce sens que le mot « maintenant » se rapporte, non à sa passion qui allait avoir lieu, mais à sa résurrection qui devait la suivre immédiatement. En ce cas, Jésus aurait regardé comme déjà accompli ce qui devait s'accomplir si prochainement. Pour aujourd'hui, que ce que nous avons dit suffise à votre charité. Quand Dieu nous en donnera l'occasion, nous vous entretiendrons de ce qui suit.

SOIXANTE-QUATRIÈME TRAITÉ.

SUR CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR : « MES PETITS ENFANTS, ENCORE UN PEU DE TEMPS JE SUIS « AVEC VOUS : VOUS ME CHERCHEREZ, ET COMME J'AI DIT AUX JUIFS, OU JE VAIS VOUS NE POUVEZ « VENIR ; JE VOUS LE DIS AUSSI A VOUS ». (Chap. XIII, 33.)

PERMANENCE ET DÉPART.

Le Sauveur annonce à ses Apôtres, pour qu'ils ne se désolent pas, que s'il doit être bientôt glorifié par son Père, il restera néanmoins encore un peu avec eux, mais qu'il s'en séparera ensuite pour aller dans le ciel, où ils ne le suivront que plus tard, lorsqu'ils l'auront mérité.

1. Remarquez, mes bien chers frères, la liaison qui existe entre les paroles de Notre-Seigneur. Lorsque Judas fut sorti et se fut séparé, même extérieurement, de la société des saints, Jésus avait dit : « Maintenant le Fils « de l'homme a été glorifié, et Dieu a été « glorifié en lui » ; il avait ainsi parlé pour annoncer que son royaume commencerait quand les bons seront séparés des méchants, ou pour indiquer que sa résurrection aurait lieu immédiatement, et ne serait pas, comme la nôtre, différée jusqu'à la fin du monde ; il avait ensuite ajouté : « Si Dieu a été glorifié en « lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même, « et le glorifiera bientôt » ; ce qui marquait, sans aucune ambiguïté, que sa résurrection était proche. Après avoir dit ces choses, il continua en ces termes : « Mes petits enfants, « encore un peu de temps, je suis avec vous ». Ils pouvaient croire que Dieu était sur le point de le glorifier, de telle façon qu'il ne leur serait plus uni, et qu'il ne converserait plus avec eux sur la terre ; aussi leur dit-il : « Encore un peu « de temps je suis avec vous » ; c'est comme s'il leur disait : Il est vrai que maintenant je vais être glorifié par ma résurrection ; mais je ne monterai pas au ciel immédiatement : « Encore un peu de temps je suis avec « vous ». En effet, par ce qui est écrit aux Actes des Apôtres, nous voyons qu'après sa résurrection il resta avec eux pendant quarante jours, allant et venant, mangeant et buvant [1] ; non pas qu'il eût faim ou soif, mais pour montrer par là la vérité de sa chair ; car si elle n'éprouvait pas le besoin de manger et de boire, elle en avait au moins le pouvoir. C'était donc de ces quarante jours qu'il entendait parler, lorsqu'il disait : « Encore un « peu de temps je suis avec vous » ; peut-être voulait-il aussi marquer autre chose ? En effet, ces paroles : « Encore un peu de « temps je suis avec vous », peuvent vouloir dire : Encore un peu de temps je suis dans l'infirmité de cette chair aussi bien que vous, c'est-à-dire jusqu'à sa mort et à sa résurrection. Après sa résurrection, en effet, Jésus fut bien avec ses disciples pendant quarante jours, les faisant jouir de sa présence corporelle ; mais il n'était plus, comme eux, soumis aux infirmités humaines.

2. Il y a encore une autre présence divine, mais qui ne tombe pas sous nos sens mortels ; c'est celle dont il dit : « Voilà que je suis

[1] Act. I, 3.

« avec vous jusqu'à la consommation des « siècles [1] ». Mais ce n'est assurément pas celle qu'il désigne par ces mots: « Encore un peu de « temps je suis avec vous »; car ce qui doit durer jusqu'à la fin du monde ne peut s'appeler un peu de temps; ou bien, si l'on considère même cet intervalle comme n'étant qu'un peu de temps (car le temps vole avec rapidité, et aux yeux de Dieu, mille ans sont comme un jour ou comme une veille de la nuit [2]), on doit croire que ce n'est pas ce que Notre-Seigneur a voulu dire, car il ajoute : « Vous me chercherez, et, comme j'ai dit aux « Juifs, où je vais vous ne pouvez pas ve-« nir »; c'est-à-dire : après ce peu de temps où je suis avec vous, « vous me chercherez, « et où je vais vous ne pouvez pas venir ». Est-ce que, après la fin du monde, les disciples ne pourront pas aller où il va lui-même? Mais alors que signifie ce qu'il doit dire peu après dans le même discours : « Père, je veux que, où je suis, ils soient, eux « aussi, avec moi [3]? » Ce n'est donc pas de cette présence, par laquelle il est avec eux jusqu'à la fin du monde, qu'il a voulu parler lorsqu'il a dit : « Encore un peu de temps je « suis avec vous ». Il avait en vue le peu d'heures que, dans sa faiblesse et sa mortalité, il devait passer avec eux jusqu'à sa passion; ou bien sa présence corporelle dont il devait les faire jouir jusqu'à sa résurrection. De ces deux sentiments, chacun peut choisir celui qui lui agrée le plus : ils n'ont rien de contraire à la foi.

3. Quelqu'un trouvera peut-être que le sens donné par nous à ces paroles : « Encore un « peu de temps je suis avec vous », s'écarte de la vérité, et qu'ainsi Notre-Seigneur n'a pas voulu faire allusion au temps qu'il devait passer avec ses disciples jusqu'à sa passion, dans la communion d'une chair mortelle; celui-là doit remarquer les paroles que Notre-Seigneur prononça après sa résurrection, et que nous trouvons dans un autre Evangéliste : « Je vous ai dit ces choses « lorsque j'étais encore avec vous [4] ». N'était-il pas alors avec ses disciples assemblés autour de lui, qui le voyaient, le touchaient et lui parlaient? Que veulent donc dire ces mots : « Lorsque j'étais encore avec vous? » Le voici : Lorsque j'étais dans une chair mortelle, comme celle où vous êtes encore; alors en effet il était ressuscité dans la même chair, mais il n'était plus dans la condition mortelle de ses disciples. Quand il était revêtu d'une chair immortelle, il a dit avec vérité : « Lorsque j'étais encore avec vous », et par ces paroles, nous ne pouvons entendre autre chose que ceci : Lorsque j'étais encore avec vous dans une chair mortelle; de même en est-il de l'interprétation à donner à ce passage : « Encore un peu de temps je suis avec « vous »; on peut croire, sans tomber dans l'absurde, qu'il a voulu dire : Encore un peu de temps, je suis mortel comme vous l'êtes vous-mêmes. Voyons donc ce qui suit :

4. « Vous me chercherez, et comme j'ai dit « aux Juifs, où je vais vous ne pouvez pas « venir, je vous le dis aussi à vous présente-« ment ». C'est-à-dire, présentement vous ne pouvez pas. Quand il parlait aux Juifs, il n'ajoutait pas le mot : « présentement »; les disciples ne pouvaient donc pas, pour le moment, aller où il allait lui-même; mais ils le pourraient dans la suite. Peu après, Notre-Seigneur le déclara ouvertement à l'apôtre Pierre; ce disciple lui ayant dit : « Seigneur, « où allez-vous? » il lui répondit : « Où je « vais, tu ne peux pas me suivre présente-« ment, mais tu me suivras un jour [1] ». Mais c'est là une question importante, sur laquelle il ne faut point passer légèrement. Où donc les disciples ne pouvaient-ils pas suivre le Seigneur présentement, tandis qu'ils le pourraient plus tard? Dirons-nous que c'est à la mort? Mais pour l'homme venu au monde, quel est le temps où il n'a pas la facilité de mourir? Tout le temps qu'il a un corps sujet à la corruption, il ne lui est pas plus facile de vivre que de mourir. Ce n'était donc pas que les disciples ne fussent pas encore aptes à suivre Notre-Seigneur jusqu'à la mort; mais c'est qu'ils n'étaient pas encore aptes à le suivre jusqu'à la vie qui ne connaît point la mort. En effet, par sa résurrection d'entre les morts, Notre-Seigneur allait en un endroit où il ne devrait plus mourir, et où la mort n'aurait plus sur lui aucun empire [2]. Comment auraient-ils suivi leur Maître qui allait mourir pour la justice, puisqu'ils n'étaient pas encore mûrs pour le martyre? Ou bien, comment auraient-ils suivi leur Maître jusqu'à l'immortalité de la chair, eux qui devaient bien mourir,

[1] Matth. XXVIII, 20. — [2] Ps. LXXXIX, 1. — [3] Jean, XVII, 24. — [4] Luc, XXIV, 44.

[1] Jean, XIII, 36. — [2] Rom. VI, 9.

mais ne devaient ressusciter qu'à la fin du monde? Enfin, comment auraient-ils suivi leur Maître jusque dans le sein du Père? Leur Maître allait retourner dans le sein de son Père sans les abandonner, comme il était venu à eux sans en sortir ; comment l'auraient-ils suivi jusque-là, puisque personne n'est admis dans ce séjour de la félicité, s'il n'est d'abord consommé en charité? Aussi c'est pour leur apprendre comment ils pouvaient se mettre en état de le suivre où il les précédait, qu'il leur dit : « Je vous donne un commandement « nouveau, de vous aimer les uns les au- « tres [1] ». Voilà sur quelles traces il faut marcher pour suivre Jésus-Christ. Mais il faut remettre à un autre temps d'en parler plus au long.

[1] Jean, XIII, 34.

SOIXANTE-CINQUIÈME TRAITÉ.

SUR CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR : « JE VOUS DONNE UN COMMANDEMENT NOUVEAU, DE « VOUS AIMER LES UNS LES AUTRES, COMME JE VOUS AI AIMÉS, AFIN QUE VOUS AUSSI VOUS « VOUS AIMIEZ LES UNS LES AUTRES. C'EST EN CELA QUE TOUS CONNAÎTRONT QUE VOUS ÊTES MES « DISCIPLES, SI VOUS AVEZ DE L'AMOUR LES UNS POUR LES AUTRES ». (Chap. XIII, 34, 35.)

LE COMMANDEMENT NOUVEAU.

Jésus donne à ses Apôtres un commandement nouveau, celui de s'aimer d'un amour pur, spirituel, pour Dieu, et, par là même, d'aimer Dieu : ce doit être le signe particulier auquel on les reconnaîtra pour ses disciples.

1. Le Seigneur Jésus assure qu'il donne à ses disciples un commandement nouveau, lorsqu'il leur dit de s'aimer les uns les autres. « Je vous donne », dit-il, « un commande- « ment nouveau, de vous aimer les uns les « autres ». Cependant le commandement n'existait-il pas déjà dans l'ancienne loi, où il est écrit : « Tu aimeras ton prochain comme « toi-même [1] ? » Pourquoi donc Notre-Seigneur appelle-t-il nouveau un commandement qui nous paraît si ancien? Ce commandement est-il nouveau, parce qu'il nous dépouille du vieil homme pour nous revêtir de l'homme nouveau? Car il renouvelle celui qui l'écoute, ou plutôt celui qui l'observe. Mais il ne s'agit pas ici de toute espèce d'amour, il y est question de celui que Notre-Seigneur distingue de l'amour charnel, quand il ajoute : « Comme « je vous ai aimés ». Car les maris et les femmes, les parents et les enfants, et tous ceux qui sont unis entre eux par quelque lien, s'aiment les uns les autres. Ne parlons pas de l'amour coupable et damnable qui unit entre eux les adultères, les hommes débauchés et les femmes de mauvaise vie, et tous ceux qui sont liés, non par les nœuds de la parenté, mais par une passion impudique et déréglée. Jésus-Christ nous a donc donné un commandement nouveau, celui de nous aimer les uns les autres, comme il nous a aimés lui-même. Cet amour nous renouvelle, fait de nous des hommes nouveaux, héritiers du Nouveau Testament et dignes de chanter le cantique nouveau. C'est ce même amour, mes très-chers frères, qui a renouvelé les Justes de l'Ancien Testament, les Patriarches et les Prophètes, comme dans la suite il a renouvelé les bienheureux Apôtres; c'est encore lui qui maintenant renouvelle les nations et qui, de tout le genre humain répandu par tout l'univers, ne forme qu'un seul peuple, qui est le corps de cette nouvelle Epouse du Fils unique dont il est dit au Cantique des cantiques :

[1] Lév. XIX, 18.

« Quelle est celle-ci qui monte toute blan« che [1] ? » Elle est blanchie, parce qu'elle a été renouvelée ; et par quoi l'a-t-elle été, sinon par le commandement nouveau ? C'est pourquoi les membres dont elle se compose sont pleins de sollicitude les uns pour les autres ; et si un membre souffre, tous les autres souffrent avec lui ; et si, au contraire, un membre est glorifié, tous les membres s'en réjouissent avec lui [2]. Car ils écoutent et observent ces paroles : « Je vous donne un com« mandement nouveau, de vous aimer les uns « les autres » ; non pas de la manière dont s'aiment ceux qui se corrompent, non pas de la manière dont s'aiment les hommes, parce qu'ils sont hommes ; mais de cet amour qu'ils doivent avoir parce qu'ils sont tous des dieux et les fils du Très-Haut, et qu'ils veulent être les frères de son Fils unique : car ils doivent s'aimer entre eux, comme les a aimés Celui qui les conduira à la seule fin capable de leur suffire et de satisfaire leurs désirs dans le bien [3]. Alors, en effet, rien ne manquera à nos désirs, puisque Dieu sera toutes choses en tous [4]. Une telle fin n'a pas de fin. Là personne ne meurt, car personne n'y arrive qu'il ne soit mort au monde, non de cette mort commune à tous, et qui sépare l'âme du corps, mais de la mort des élus, qui même encore dans cette chair mortelle, élève le cœur jusqu'au ciel. Parlant de cette sorte de mort, l'Apôtre disait : « Vous êtes morts, et votre « vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ [5] ». C'est peut-être pour cela qu'il est dit : « L'a« mour est fort comme la mort [6] ». Par l'effet de cet amour il arrive que, retenus encore en ce corps corruptible, nous mourons au monde, et que notre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ ; et même en cet amour consistent précisément notre mort au monde et notre vie avec Dieu. En effet, si la mort arrive quand l'âme se sépare du corps, comment n'y aurait-il pas mort, quand notre amour sort de ce monde ? L'amour est donc fort comme la mort. Qu'y a-t-il de plus fort que ce qui nous fait vaincre le monde ?

2. Ne pensez pas, mes frères, qu'en disant à ses disciples : « Je vous donne un comman« dement nouveau, de vous aimer les uns les « autres », le Christ ait omis le commandement le plus important, qui est d'aimer le Seigneur notre Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de tout notre esprit. Il semblerait, en effet, qu'il l'a passé sous silence, puisqu'il leur a dit « de s'aimer les uns « les autres ». On croirait aussi que ce commandement n'a aucun rapport avec celui qui nous dit : « Tu aimeras ton prochain comme « toi-même. Car ces deux commandements », nous dit Notre-Seigneur, « renferment toute « la loi et les Prophètes [1] ». Mais pour qui les entend comme il faut, ces deux préceptes sont renfermés l'un dans l'autre. En effet, celui qui aime Dieu ne peut mépriser le commandement qu'il nous fait d'aimer le prochain ; et celui qui aime le prochain saintement et selon le Saint-Esprit, qu'aime-t-il en lui si ce n'est Dieu ? Tel est l'amour, éloigné de toute affection mondaine, que Notre-Seigneur a voulu nous indiquer lorsqu'il a ajouté : « Comme je vous ai aimés ». Car qu'est-ce que Jésus-Christ a aimé en nous, si ce n'est Dieu ? Non pas que nous possédions Dieu en nous-mêmes ; mais il nous a aimés pour nous amener à le posséder, et nous conduire, comme je l'ai dit tout à l'heure, là où Dieu sera toutes choses en tous. On dit, de la même manière, qu'un médecin aime bien ses malades. Ce qu'il aime en eux, c'est la santé qu'il cherche à leur rendre, et non pas la maladie dont il cherche à les délivrer. Aimons-nous les uns les autres, de telle sorte que, selon notre pouvoir et par l'effet de cet amour, nous nous poussions les uns les autres à posséder Dieu en nous. Cet amour nous vient de celui qui a dit : « Comme je vous ai « aimés, afin que vous aussi vous vous aimiez « les uns les autres ». Il nous a donc aimés pour que nous nous aimions les uns les autres, et par cet amour qu'il nous a porté, il nous a obtenu la grâce de nous aimer mutuellement, et en nous unissant par ces doux liens, il nous a mérité celle de ne former qu'un seul corps dont il est lui-même la tête.

3. « En cela », dit-il, « tous connaîtront que « vous êtes mes disciples, si vous avez de « l'amour les uns pour les autres ». C'est comme si le Seigneur leur eût dit : Ceux qui ne sont pas mes disciples ne laissent pas d'avoir part à mes autres bienfaits ; non-seulement ils ont la nature humaine, la vie, la raison et jouissent de cette conservation qui est commune aux hommes et aux bêtes, ils ont

[1] Cant. VIII, 5, selon les Septante. — [2] I Cor. XII, 25, 26. — [3] Ps. CII, 5. — [4] I Cor. XV, 28. — [5] Coloss. III, 3.— [6] Cant. VIII, 6.

[1] Matth. XXII, 37-40.

même le don des langues, l'usage des sacrements, le don de prophétie, le don de science, la foi, le don de distribuer leurs biens aux pauvres et de livrer leur corps aux flammes pour être brûlés; mais parce qu'ils n'ont pas la charité, ils ne font que retentir comme des cymbales, ils ne sont rien et tout cela ne leur sert de rien [1]. Ce n'est donc pas à tous ces dons, malgré leur prix, qu'on reconnaîtra mes disciples, car d'autres que mes disciples peuvent les recevoir; mais « en cela tous reconnaîtront « que vous êtes mes disciples, si vous avez de « l'amour les uns pour les autres ». O Epouse de Jésus-Christ! belle entre toutes les femmes, ô vous qui montez éclatante de blancheur, appuyée sur votre petit frère, de même que vous empruntez votre éclat à sa lumière, ainsi vous appuyez-vous sur lui pour y puiser votre force et ne pas tomber. Combien est-ce avec raison que l'on vous chante dans ce Cantique des cantiques, qui est comme votre épithalame : « L'amour fait vos délices [1] ». Cet amour ne laisse pas votre âme périr avec les impies, il distingue votre cause de la leur; il est fort comme la mort et il fait vos délices. O mort d'un genre admirable pour vous! c'est peu de ne causer de peines à personne : vous faites même les délices de ceux qui vous goûtent. Mais il est temps de finir ici ce discours. Une autre fois nous parlerons de ce qui suit.

[1] I Cor. XIII, 1-3.

[1] Cant. VII, 6, selon les Septante.

SOIXANTE-SIXIÈME TRAITÉ.

SUR CE QUI EST DIT DEPUIS CES MOTS : « SIMON PIERRE LUI DIT : SEIGNEUR, OU ALLEZ-VOUS ? » JUSQU'A CES AUTRES : « EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ JE TE LE DIS : LE COQ NE CHANTERA PAS QUE « TU NE M'AIES RENIÉ TROIS FOIS ». (Chap. XIII, 36-38.)

PRÉSOMPTION ET INCAPACITÉ.

Dans sa vivacité, Pierre avait demandé à Jésus où il allait. — Où tu ne peux venir maintenant. — J'irai partout avec vous. — Avant que le coq chante, tu me renieras trois fois. — Reniant son Maître, Pierre pouvait-il le suivre ?

1. Lorsque le Seigneur Jésus recommandait à ses disciples le saint amour dont ils devraient être animés les uns envers les autres, « Simon « Pierre lui dit: Seigneur, où allez-vous? » Ainsi le disciple parlait-il à son Maître, le serviteur à son Seigneur, comme s'il était prêt à le suivre. C'est pourquoi le Seigneur voyait bien l'intention qui portait Pierre à lui adresser une pareille question; il lui répondit donc: « Où je vais, tu ne peux pas « me suivre maintenant »; comme s'il lui eût dit: Ce pourquoi tu m'interroges, tu ne le peux pas maintenant. Il ne dit point: « Tu ne « peux pas »; mais bien : « Tu ne peux pas « maintenant ». Par là, il lui imposait un délai, mais il ne lui enlevait pas l'espérance. Et cette espérance qu'il n'enlevait pas, mais qu'il faisait naître, il la confirma par les paroles suivantes : « Mais tu me suivras un « jour ». Pierre, pourquoi te hâtes-tu? La Pierre ne t'a pas encore affermi en te communiquant son esprit; ne te laisse pas entraîner par la présomption. « Tu ne peux venir « maintenant » ; mais ne te laisse point abattre par le désespoir, « tu me suivras un jour ». Mais que dit encore Pierre? « Pourquoi ne « puis-je vous suivre maintenant? je donne- « rai ma vie pour vous ». Pierre voyait ce qu'il y avait en lui de désir, il ne voyait pas combien peu de force il s'y trouvait. Il était malade, et il vantait sa bonne volonté; mais le médecin voyait sa faiblesse : l'un promettait merveilles, mais l'autre savait d'avance ce qu'il adviendrait : Pierre osait tout, parce qu'il ne se connaissait pas; mais Jésus, qui voyait d'avance ce qui devait arriver, lui donnait des renseignements salutaires. Quelle présomption de la part de Pierre! n'envisa-

ger que ce qu'il voulait, et fermer les yeux sur ce qu'il pouvait! Quelle présomption! Notre-Seigneur était venu donner sa vie pour ses amis, et par conséquent pour lui-même, et il croyait qu'il pouvait en faire autant pour Notre-Seigneur. Jésus-Christ n'avait pas encore donné sa vie pour lui, et il promettait de donner sa vie pour Jésus-Christ! « Jésus lui répondit donc : Tu donneras ta vie « pour moi? » tu feras pour moi ce que je n'ai pas encore fait pour toi? « tu don- « neras ta vie pour moi? » Pourrais-tu me précéder, toi qui ne peux pas même me suivre? Quelle présomption! que penses-tu de toi-même? qui crois-tu être? Ecoute, voici ce que tu es : « En vérité, en vérité, je te le « dis, le coq ne chantera pas que tu ne m'aies « renié trois fois ». Te voilà tel que tu vas te montrer bientôt, toi qui promets de si grandes choses, et qui ignores combien tu es si petit; tu me promets de subir la mort pour moi, et tu me renieras trois fois, moi qui suis ta vie. Avant de croire que tu peux mourir pour moi, commence par vivre pour toi-même. Parce que tu craindras la mort de ton corps, tu donneras la mort à ton âme. Autant est excellente la vie qui consiste à confesser Jésus-Christ, autant est terrible la mort qu'on se donne en le reniant.

2. Dirons-nous, comme quelques-uns, qu'une délicatesse déplacée porte à excuser Pierre, dirons-nous que cet Apôtre n'a pas renié Jésus-Christ [1], parce que, interrogé par la servante, il a répondu : « Je ne connais pas « cet homme », comme les autres Evangélistes le rapportent en termes plus exprès? N'était-ce pas renier Jésus-Christ, que renier Jésus-Christ homme, que renier en lui ce qu'il s'est fait à cause de nous, et pour empêcher de périr ce qu'il nous a faits? Celui donc qui confesse que Jésus-Christ est Dieu, tout en refusant de reconnaître en lui l'humanité, Jésus-Christ n'est pas mort pour lui, puisque c'est comme homme que Jésus-Christ est mort. Celui qui nie Jésus-Christ homme n'est pas réconcilié à Dieu par le médiateur; car il y a un seul Dieu et un seul médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme [2]. Celui qui nie Jésus-Christ homme n'est pas justifié; « car, comme par « la désobéissance d'un seul homme, plusieurs « sont devenus pécheurs, de même, par l'o- « béissance d'un seul homme, plusieurs seront « rendus justes [1]. Celui qui nie Jésus-Christ homme ne ressuscitera pas pour la résurrection de la vie : « Parce que par un homme « est venue la mort, et par un homme la « résurrection des morts; comme, en effet, « tous meurent en Adam, de même aussi en « Jésus-Christ tous seront vivifiés [2] ». Par où Jésus-Christ est-il le chef de l'Eglise, si ce n'est par son humanité, et parce que le Verbe s'est fait chair, c'est-à-dire parce que le Fils unique de Dieu et Dieu lui-même s'est fait homme? Comment donc est-il dans le corps de Jésus-Christ, celui qui nie Jésus-Christ homme? Celui qui renie la tête, peut-il être membre? Mais pourquoi m'arrêter si longtemps, puisque Notre-Seigneur a lui-même rendu inutiles toutes les subtilités de l'argumentation humaine; il ne dit pas, en effet : Le coq ne chantera pas jusqu'à ce que tu m'aies renié comme homme, ou bien, selon l'expression plus familière dont il daignait se servir avec les hommes : Le coq ne chantera pas que tu n'aies renié trois fois le Fils de l'homme. Voici ses paroles : « Jusqu'à ce « que tu m'aies renié trois fois ». Que veut dire ce mot : « moi », sinon ce qu'il était? et qu'était-il, sinon Jésus-Christ? N'importe donc ce que Pierre ait renié en Jésus-Christ, c'est lui qu'il a renié, c'est Jésus-Christ qu'il a renié, c'est le Seigneur son Dieu. Ainsi quand Thomas, son condisciple, s'écria à son tour : « Mon Seigneur et mon Dieu! » ce n'est pas le Verbe, mais sa chair, qu'il avait touchée. Ce n'est pas la nature incorporelle du Dieu, mais bien le corps de l'homme qu'il avait pressé de ses mains curieuses [3]. Il avait touché l'homme, et cependant il reconnut le Dieu. Si ce que Thomas a touché, Pierre l'a renié, ce que Thomas a proclamé, Pierre l'a attaqué. « Le coq ne chantera pas, que tu ne m'aies « renié trois fois ». Exprime-toi comme tu voudras. Que tu dises : « Je ne connais pas « cet homme »; ou bien : « O homme, je ne « sais ce que tu dis » ; ou bien encore : « Je « ne suis pas du nombre de ses disciples [4] », tu me renieras. Comme il n'est pas permis d'en douter, si tel est ce que Jésus-Christ a dit, et s'il a dit vrai, sans aucun doute encore c'est Jésus-Christ que Pierre a renié. N'accusons pas Jésus-Christ pour défendre Pierre.

[1] Ambroise, sur le chapitre XXII de saint Luc. — [2] I Tim. II, 5.

[1] Rom. V, 19. — [2] I Cor. XV, 21, 22. — [3] Jean, XX, 27, 28. — [4] Matth. XXVI, 34, 69-74; Luc, XXII, 55-60.

Que la faiblesse reconnaisse son péché, puisque la vérité ne peut mentir. Pierre lui-même a reconnu sa faiblesse et son péché, il les a reconnus assurément, et par ses pleurs il a montré quel mal il avait fait en reniant Jésus-Christ : il réfute lui-même ses défenseurs et, pour les convaincre, il produit dans ses larmes des témoins irrécusables. Et quand nous parlons nous-mêmes ainsi, nous prenons plaisir à dénigrer le premier des Apôtres. Mais, en considérant sa faute, nous devons nous tenir pour avertis qu'aucun homme ne doit compter sur ses propres forces. Car, quel autre but a eu notre Sauveur et notre Maître, sinon de nous montrer, par l'exemple du premier des Apôtres, que personne ne doit rien présumer de lui-même ? Pierre a souffert dans son âme ce qu'il offrait de souffrir dans son corps ; mais ce n'a pas été pour le Seigneur, comme il avait la témérité de le présumer ; il l'a précédé, mais tout autrement qu'il ne pensait. Car, avant la mort du Christ, il est mort par son reniement, et il est ressuscité par ses larmes ; mais, s'il est mort, c'est que dans son orgueil il avait présumé de lui-même, et s'il est ressuscité, la raison en est que le Seigneur l'a regardé avec bonté.

FIN DU TOME DIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DIXIÈME.

SERMONS DE SAINT AUGUSTIN.

QUATRIÈME SÉRIE. — DISCOURS SUR LES PSAUMES. (SUITE.)

Traduction de M. l'Abbé MORISOT.

CINQUIÈME SÉRIE. — TRAITÉS SUR L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN.

Traduction de M. l'abbé AUBERT.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Bar-le-Duc. — Typographie Louis GUÉRIN, rue de la Banque, 36.